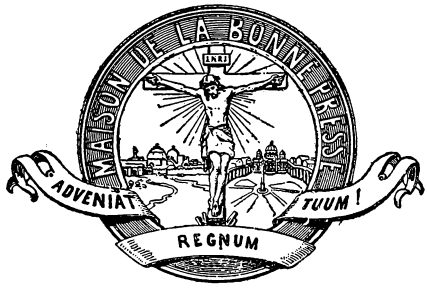
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

JUILLET



PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

JUILLET

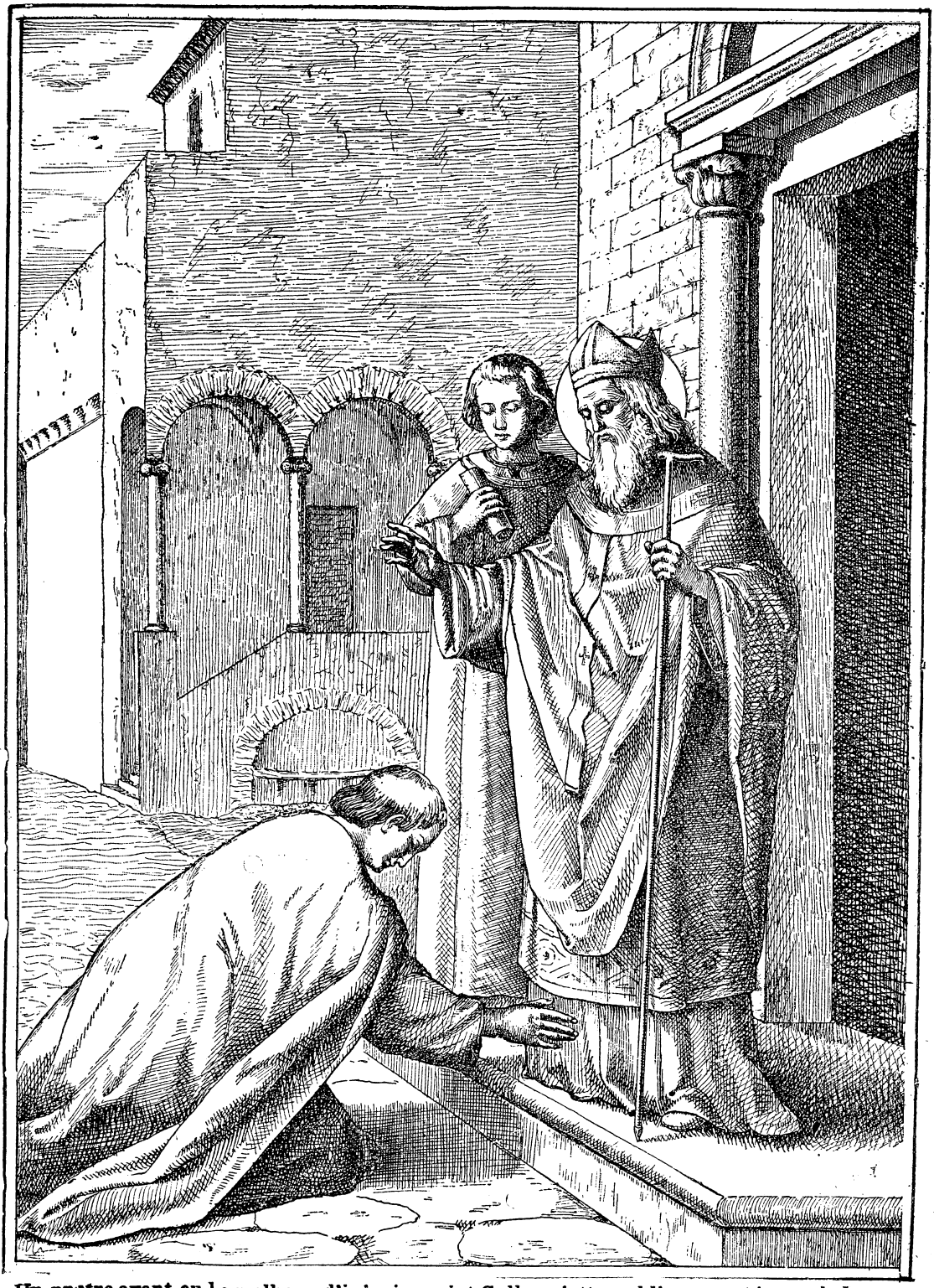
1. S. Aaron, 1 675.
S. Domitien de Saint-Rambert, 1 429.
S. Gall de Clermont, 490.
V. Olivier Plunket, martyr, 1 508.
S. Siméon Salus, 1 322.
S. Thibaud ou Thiébaud de Provins, 800.
2. La Visitation, 176.
N.-D. de Vassivière, 816.
S. Otton de Bamberg, 1 441.
B. Pierre de Luxembourg, 543.
3. SS. Anatole de Laodicée ; de Constantinople, 1 009.
B. Bernardin Realino, 903.
S. Héliodore d'Aquilée, 1 617.
S. Raymond de Toulouse, 437.
4. S. André de Crète, 1 401.
Ste Berthe de Blangy, 595.
S. Elie de Jérusalem, 1 711.
Ste Nathalie de Toulouse, 1 062.
S. Udalric d'Augsbourg, 333.
5. S. Antoine-Marie Zaccaria, 904.
S. Athanase l'Athonite, 1 378.
SS. Cyrille et Méthode, 230.
B. Hélie de Bourdeille, 1 539.
S. Michel des Saints, 544.
6. S. Goar, ermite, 282.
Ste Godeleine ou Godelive, 491.
Le prophète Isaïe, 1 600.
Octave des saints apôtres Pierre et Paul, 387.
B. Thomas Morus, martyr, 1 243.
7. B. Benoît XI, pape, 1 165.
S. Félix de Nantes, 947.
S. Juste de Condat, 913.
S. Laurent de Brindes, 853.
S. Pierre Fourier.
8. S. Edgar le Pacifique, roi, 949.
Ste Elisabeth, reine de Portugal, 1 596.
9. VV. Emmanuel Ruiz et ses cc. mm., 1 543.
SS. 19 martyrs de Gorcum, 232.
B. Jean d'Espagne, 751.
Bse Jeanne Scopelli, 648.
Ste Véronique Giuliani, 605.
10 B. Adrien Fortescue, martyr, 1 614.
B. Bernard de Quintavalle, 1 725.
S. Etton, 283.
Ste Félicité et ses sept fils, 542.
11. S. Hydulphe de Trèves, 1 167.
Ste Olga et S. Wladimir, 884.
S. Sabin d'Escanecrabe, martyr, 1 010.
S. Sidoine Apollinaire, 1 222.
12. B. André de Rinn, martyr, 1 271.
BB. Ignace Delgrado et Dominique Hénarès, 1 085.
S. Jean Gualbert, 23.
S. Michel Maléinos, 1 434.
13. S. Etienne le Thaumaturge, 1 400.
S. Eugène de Carthage, martyr, 388.
Ste Goline ou Golinduca, martyre, 1 397.
B. Marie-Pompilius Pirrotti, 1 509.
Stes Maure et Brigide, martyres, 757.
Ste Miltrède et les saints de sa famille, 1 630.
14. S. Bonaventure, 233.
B. Gaspard Bon, 1 343.
Bse Hroznata, 1 273.
B. Humbert de Romans, 1 219.
B. Jacques de Voragine, 1 270.
15. V. Angèle de Marsciano, 1 690.
V. Anne-Marie Javouhey, 1 546 et 1547.
S. Henri, empereur, 85.
B. Ignace d'Azevedo et ses cc. mm., 701.
S. Jacques de Nisibe, 234.
S. Joseph de Thessalonique, 1 428.
Ste Rosalie de Palerme, 334.
16. V. Barthélemy des Martyrs, 1 359.
S. Eustache d'Antioche, 1 726.
Bse Marie-Madeleine Postel, 1 476.
N.-D du Mont-Carmel, 177.
17. S. Alexis, 22.
Bses Martyres Carmélites de Compiègne, 1 246.
B. Georges Opezzi, 1 563.
S. Léon IV, pape, 941.
S. Livier, martyr, 1 063.
Ste Marcelline, 703.
Bse Rose Chrétien de Neufville, 1 473.
18. S. Arnould de Metz, 854.
S. Bruno de Segni, 1 689.
S. Camille de Lellis, 28.
S. Camille de Lellis, en gravures, 29.
S. Clair, martyr, et Ste Radegonde ou Radiane, 597.
S. Frédéric d'Utrecht, martyr, 802.
S. Gonéri, 965.
19. S. Arsène de Rome, 855.
Stes Justine ou Juste et Rufine, martyres, 1 645.
S. Vincent de Paul en gravures, 24 ; les enfants trouvés, 27, 906 ; les esclaves, 1 220 ; Madagascar, 1 272 ; les galériens, 1 324.
20. S. Elie le Prophète, en gravures, 38 et 39.
B. Grégoire Lopez, 1 011.
S. Jérôme Emilien, 547.
Ste Marguerite d'Antioche, martyre, 94.
S. Wulmer de Samer, 1 221.
21. S. Arbogaste de Strasbourg, 1 439.
Le prophète Daniel, 753.
Stes Praxède et Pudentienne, 752.
S. Séréné, 907.
S. Victor de Marseille, martyr, 284.
22. S. Joseph de Scythopolis, 649.
Ste Marie-Madeleine, 81.
S. Platon d'Ancyre, martyr, 495.
S. Wandrille, 1 268.
23. S. Apollinaire de Ravenne, martyr, 335.
S. Jean Cassien, de Marseille, 803.
24. B. Antoine Turrian, 548.
Ste Christine, martyre, 389.
Ste Christine l'Admirable, 336.
S. François Solano, 390.
V. John Boste, martyr, 1 604.
Bse Louise de Savoie, 1 515.
25. S. Christophe, martyr, 178.
Ste Glossinde et S. Cucuphat, 285.
S. Jacques le Majeur, apôtre, 511.
26. Ste Anne, 702.
Ste Anne d'Auray, 856.
B. Jean de Tusignano, 1 651.
V. John Ingram, martyr, 1 560.
27. S. Berthold, 127.
Bse Cunégonde, reine, 1 558.
S. Georges de Cordoue et ses cc. mm., 545.
B. Hugues le Grand, 1 695.
Bse Marie-Madeleine Martinengo, 1 077.
S. Névolon, le Pèlerin, 1 447.
S. Pantaléon, médecin et martyr, 496.
BB. Rodolphe d'Acquaviva et ses cc. mm., 926.
28. Ste Irène de Constantinople, 1 012.
SS. Nazaire et Celse, martyrs, 1 325.
S. Samson de Dol, 180.
S. Victor, 508.
29. S. Guillaume de Saint-Brieuc, 1 013.
S. Loup de Troyes, en gravures, 21, 908.
Ste Marthe, 8.
S. Olaf, roi, 1 116.
B. Urbain II, pape, 126.
30 SS Abdon et Sennen, martyrs, 235.
S. Abel le Juste, 1 117.
Bse Jeanne Baile, 1 716.
Ste Juliette de Césarée, martyre, 1 411.
Stes Maxime, Seconda et Donatille, martyres, 1 529.
31. S. Germain l'Auxerrois, 31.

S. Ignace de Loyola, 179.
S. Jean Colombini, 598.
V. Justin de Jacobis, 1367.

Fête du Précieux-Sang (1er dimanche de juillet), 1166.
Le Très Saint Sacrement de miracle (3e dimanche de juillet), 1115.

SAINT GALL, ÉVÊQUE DE CLERMONT

Fête le 1er Juillet.



Un prêtre ayant eu le malheur d'injurier saint Gall, se jette publiquement à ses pieds pour lui demander pardon. Le Saint le relève avec bonté, mais lui prédit qu'il ne sera jamais évêque.

Saint Gall naquit vers l'an 489, à Clermont, capitale de l'Arvernie (Auvergne). Sa famille était de la plus haute noblesse des Gaules. Georges, son père, était sénateur et appartenait à l'une des meilleures maisons de la province. Léocadie, sa mère, comptait parmi ses ancêtres l'illustre martyr Vetius Epagathus, mis à mort pour la foi chrétienne, à Lyon, sous Marc-Aurèle. L'historien, saint Grégoire de Tours, qui nous a laissé le récit de sa vie, était son propre neveu.

La grandeur de sa naissance, la haute fortune de sa famille, ses brillantes qualités lui promettaient dans le siècle le plus bel avenir; les honneurs, les richesses, les plaisirs, tous les biens que les gens du monde recherchent si avidement lui étaient assurés. Son père, dont il était le premier-né, plaçait en lui l'espoir de sa race et il avait formé le projet de l'unir par le mariage à une riche patricienne de la contrée.

Mais, dès sa plus tendre enfance, Gall, éclairé par la lumière de la grâce, avait compris la vanité et le néant des choses de la terre; loin de s'y attacher, il n'éprouvait pour elles que du mépris, Dieu seul possédait toutes les affections de son cœur, et il était résolu à n'aimer jamais que lui.

Pour éviter que les séductions et les sollicitations auxquelles il était en butte ne finissent par ébranler son généreux dessein, il prit le parti de s'y soustraire par la fuite. Accompagné d'un serviteur qu'il avait mis dans sa confidence, il quitta la maison de son père et s'en vint frapper à la porte du monastère de Cournon, situé à trois petites lieues de la ville. Il se jeta aux pieds de l'Abbé, le suppliant de lui donner la tonsure et de le recevoir au nombre de ses religieux. Celui-ci, voyant un jeune homme bien fait et qui laissait paraître beaucoup d'esprit et de sagesse, soupçonna qu'il appartenait à une famille puissante, et ne voulut pas l'admettre inconsidérément.

« Qui êtes-vous, lui demanda-t-il, quelle est votre patrie, quels sont vos parents?

— Je me nomme Gall, répondit le postulant, je suis Arverne, mon père est le sénateur Georges.

— Mon fils, reprit l'Abbé, votre désir est louable; mais il convient de faire connaître d'abord votre projet au sénateur votre père; et, s'il y consent, je vous accorderai l'objet de votre demande. »

L'Abbé envoya donc un message au patricien pour l'avertir de ce qui se passait et pour s'enquérir de ses intentions relativement à son fils. A cette nouvelle, Georges fut d'abord quelque peu contristé. « Hélas, dit-il, c'était mon fils aîné c'est pourquoi je m'étais préoccupé de lui trouver une épouse. Mais ajouta-t-il aussitôt, en père vraiment chrétien, si Dieu daigne l'appeler à son service, que sa volonté s'accomplisse plutôt que la mienne. » Puis s'adressant aux envoyés de l'Abbé : « Faites, leur dit-il, ce que Dieu inspirera à mon fils de vous demander. »

Aussitôt que cette réponse lui eut été rapportée, l'Abbé reçut le jeune Gall dans son monastère et lui conféra la tonsure. Le nouveau religieux marcha à grands pas dans les voies de la perfection. Il édifia tous ses frères par son éminente vertu. Sa modestie, sa pureté étaient exemplaires. Il accomplissait avec la plus grande ferveur toutes les observances de la vie monastique; il domptait son corps par les austérités de la pénitence, s'adonnant au jeûne et pratiquant une extrême sobriété dans l'usage du boire et du manger. Il se livrait à l'étude d'une manière assidue. Il avait toute la maturité, toute la sage gravité d'un vieillard ; il s'abstenait de tous les amusements puérils de la jeunesse. Ce qui faisait surtout ses délices, c'étaient la prière, les exercices de dévotion, les cérémonies du culte, tout ce qui le mettait en rapports plus directs et plus intimes avec Dieu, l'unique objet de son amour. La psalmodie sainte avait pour lui un attrait particulier; doué d'une très belle voix, il chantait les louanges du Seigneur avec une telle grâce, une telle suavité, une telle expression de piété que tous ceux qui l'entendaient en étaient ravis et transportés d'admiration. L'évêque saint Quintien, lors d'une visite qu'il fit au monastère, en fut tellement touché qu'il voulut attacher le jeune clerc à sa personne; il l'emmena chez lui et, avec une affection toute paternelle, il se chargea de le diriger lui-même dans le chemin de la sainteté; il lui distribua de sa propre bouche les suaves enseignements de la divine doctrine.

Sous un tel maître, Gall fit des progrès très rapides dans la science et dans la vertu ; aussi le saint évêque n'hésita pas à l'élever aux ordres ecclésiastiques et à le faire monter jusqu'au diaconat.

Les peuples eux-mêmes surent apprécier le mérite du noble adolescent : édifiés par sa piété, charmés par la beauté de sa voix qui se perfectionnait chaque jour davantage, ils le tenaient en grande estime et en grande affection, et tous parlaient de lui de la façon la plus élogieuse. Sa réputation parvint jusqu'à la cour de Thierry, roi d'Austrasie.

L'Arvernie était échue à ce prince dans le partage de la monarchie de Clovis entre ses fils. Tandis qu'il guerroyait en Thuringe, son frère Clotaire, sur un faux bruit de sa mort, s'était emparé de cette province. Revenu de son expédition, Thierry, pour punir l'Arvernie de sa défection, l'avait envahie et livrée au pillage et à la dévastation ; il avait emmené en captivité une partie considérable de ses habitants, et parmi eux un grand nombre de prêtres et de clercs. Notre jeune Saint se trouva au nombre des prisonniers.

Tous ces ecclésiastiques furent attachés à l'église de Trèves pour y remplir les fonctions du saint ministère. Mais le roi retint auprès de lui Gall dont la renommée lui avait appris le mérite. Il reconnut bien vite la vérité de tout ce qu'on lui avait dit d'élogieux à son sujet, aussi le prit-il en grande affection et il en vint à le chérir comme son propre fils. La reine partagea à son égard les sentiments de son auguste époux, moins encore pour le charme de sa voix, que pour l'admirable pureté de ses mœurs. Le jeune lévite séjournait donc à la cour, et le roi ne pouvant souffrir d'en être séparé se faisait accompagner par lui dans tous ses voyages.

Durant un séjour à Cologne, le jeune diacre faillit être victime de son zèle pour la foi et pour le nom de Jésus-Christ. Près de la ville se trouvait un temple païen très fréquenté par les idolâtres de la contrée. Ils y venaient en foule accomplir les cérémonies odieuses et ridicules de leur culte impie. Sous prétexte d'honorer leurs fausses divinités, ils se gorgeaient de viandes et de boissons jusqu'à en vomir. Les malades déposaient aux pieds des idoles des figurines en bois sculpté, représentant les membres dont ils souffraient, et ils imploraient de leurs dieux muets la guérison de leurs infirmités. Notre Saint vit avec beaucoup de douleur toutes ces superstitions et toutes ces abominations ; ne pouvant les souffrir, il résolut d'y mettre un terme. Choisissant un moment où aucun idolâtre ne se trouvait dans le temple, il s'en approche accompagné d'un seul clerc et il y met le feu. L'édifice est bientôt dévoré par les flammes. Les païens voyant la fumée de leur temple s'élever jusqu'au ciel accourent en grand de rumeur éteindre l'incendie. Ils en recherchent l'auteur et, l'ayant trouvé, ils le poursuivent l'épée à la main. Gall prend la fuite et se réfugie en toute hâte dans le palais du roi. La foule furieuse, ne pouvant y pénétrer après lui, stationne

à la porte, réclamant sa mort à grands cris. Le prince dut intervenir et, à force de douces paroles, il réussit à calmer l'émeute.

Dans la suite, lorsque saint Gall racontait cet épisode de sa jeunesse, il ajoutait en versant des larmes de regret : « Hélas ! Pourquoi me suis-je enfui alors ? J'ai lâchement perdu la grâce du martyre ! »

Peut-être à la suite de cette circonstance, saint Gall fut-il obligé de quitter la Germanie pour se soustraire à la fureur des idolâtres. L'histoire ne nous dit rien à ce sujet. Quoi qu'il en soit, il se trouvait à Clermont quand le bienheureux évêque Quintien, rappelé par le Seigneur, émigra de ce siècle. La mort du saint Pontife fut un deuil pour toute la cité. Le soir de ses funérailles, les principaux citoyens se rendirent à la maison du prêtre Impétrat, oncle de notre Saint, chez lequel celui-ci était logé. Déplorant le trépas de leur premier pasteur, ils se préoccupaient de lui trouver un successeur, et parlaient d'envoyer à ce sujet un message au roi Thierry. Leur entretien se prolongea longtemps; enfin il se retirèrent. Gall, présent à leur conférence, n'avait pas ouvert la bouche. Il se mit au lit. Tout à coup l'Esprit-Saint fit éruption dans son âme, et il s'écria : « A quoi bon toutes ces agitations ? Le Seigneur veut que je sois évêque de cette ville. » Un clerc qui l'entendit, attribuant cette parole à un mouvement d'orgueil, s'approcha et le poussa sur l'angle du lit avec une telle violence qu'il se blessa au côté. « Tu viendras au devant de moi, quand j'entrerai comme évêque dans cette ville, lui dit Gall. Tu m'amèneras tout sellé le cheval de mon prédécesseur. Garde-toi d'y manquer si tu veux éviter la vengeance du ciel ! »

Le lendemain matin, Impétrat dit à son neveu : « Ecoutez-moi, mon fils, et suivez mon conseil. Partez sans délai, allez trouver le roi, informez-le de ce qui se passe. Si le Seigneur lui inspire la pensée de vous désigner pour l'épiscopat,nous rendrons à Dieu de grandes actions de grâces; sinon, vous aurez bien mérité de celui qui sera élu. » Gall se mit en route.

A son arrivée à Trèves, saint Apruncule, évêque de cette ville, venait de passer à Dieu. Le clergé demandait à Thierry que Gall lui fût donné pour successeur. — « Cherchez-en un autre répondit le roi; je destine le diacre Gall à une autre église. » Leur choix se porta sur saint Nicet. Cependant quelques clercs arvernes,poussés par le conseil d'hommes intrigants et brouillons, arrivèrent à Trèves, avec de magnifiques présents, pour obtenir du roi que l'évêché de Clermont fut donné à l'un d'entre eux. Car, dès lors, on voyait poindre le germe de la simonie, ce fléau terrible qui désola si longtemps l'Eglise de Dieu.

Mais les espérances sacrilèges des ambitieux Arvernes furent déçues. Le choix du roi tomba sur notre Saint, qui fut aussitôt ordonné prêtre. Avant de le laisser partir, Thierry donna en son honneur un festin, auquel il convoqua tous les grands de sa cour. A ce propos saint Gall avait coutume de dire assez agréablement que les frais de sa nomination épiscopale s'étaient bornés pour lui à un quart d'écu, donné au cuisinier du roi le jour du banquet.

Par l'ordre du monarque, deux évêques escortèrent saint Gall jusqu'à Clermont. A son approche, le clerc qui l'avait frappé lorsqu'il avait prédit son élévation à l'épiscopat vint à sa rencontre, tenant par la bride le cheval de son prédécesseur. Le Saint lui dit en riant : « Je ne souffre plus de mon point de côté. » Son entrée dans la ville fut un triomphe ; les habitants le conduisirent en grande pompe, au chant des hymnes et des cantiques, à l'église, où il reçut la consécration épiscopale.

Les vertus éclatantes du nouveau Pontife, son humilité, sa douceur, son affabilité, sa charité universelle lui eurent bientôt conquis les cœurs des fidèles confiés à sa sollicitude. Cependant il eut maintes fois à souffrir de ceux-là même sur le respect et l'affection desquels il avait le droit de compter davantage. Mais ces injures, ces mauvais traitements si pénibles à son cœur paternel ne servirent qu'à faire briller sa patience ; c'est par cette vertu qu'il se distingua surtout ; il la poussa jusqu'aux plus extrêmes limites de l'héroïcité.

Un de ses prêtres, trop fidèle imitateur des mœurs violentes de cette époque, s'oublia un jour jusqu'à le frapper et à le blesser à la tête ; le bon évêque se contenta de le regarder d'un œil plein de compassion et ne lui fit pas même le plus léger reproche.

Un autre prêtre, nommé Evodius, qui était de race sénatoriale et qui avait quelque espérance probable d'être élevé à l'épiscopat, se laissa égarer par la passion au point de l'accabler publiquement d'injures. Revenu à lui, il ne tarda pas à regretter sa faute et il courut se jeter aux pieds du Saint, en pleine place publique, implorant son pardon. Le doux Pontife se contenta de lui recommander de ne plus outrager les évêques à l'avenir, et il lui prédit qu'il ne serait jamais lui-même honoré de cette dignité. Cette prédiction se vérifia d'une façon merveilleuse. Evodius ayant été nommé à l'évêché de Mende se rendit dans cette ville pour prendre possession de son siège. Mais le jour où il devait être sacré, le peuple se souleva contre lui, et pour échapper à la mort, il dut prendre la fuite ; il acheva sa vie dans le rang des prêtres.

Le Saint travailla au salut de ses peuples avec beaucoup de zèle et de vigilance dans tout le cours de son ministère épiscopal. Il prit également part à plusieurs conciles qui se tinrent, soit à Clermont soit à Orléans ; et il participa avec ses collègues à la rédaction de ces ordonnances, qui, devenues lois de l'Etat, contribuèrent si puissamment, par leur haute sagesse, à la formation et au développement de la nation française.

Dieu rendit lui-même témoignage de la sainteté de son serviteur, en lui accordant le pouvoir de faire des miracles.

Un incendie s'était déclaré, qui menaçait de détruire toute la ville, l'homme de Dieu, après s'être prosterné devant l'autel de la basilique, prit à la main le livre des Evangiles et se jeta au milieu des flammes qui s'éteignirent aussitôt.

Plus tard, un tremblement de terre ébranla la cité, saint Gall pria et l'on n'eut pas une seule victime à déplorer.

Une affreuse contagion, la peste dite *inguinaria*, sévit sur toutes les provinces voisines. Arles en particulier fut décimée. Le saint évêque passait les jours et les nuits en prières, suppliant le Seigneur d'épargner son peuple. — Un ange lui apparut et lui dit : « Tes vœux sont exaucés. Ne crains rien, le fléau ne s'arrêtera pas ici. Quant à toi, dans huit ans, ton pèlerinage sera accompli et tu émigreras vers le Seigneur. »

Clermont en effet fut épargnée, et pour rendre grâces à Dieu saint Gall institua des rogations qui se célébrèrent à la mi-carême, en allant en procession à pied et au chant des psaumes, jusqu'à Saint-Julien de Brioude, à quinze lieues de la ville.

Huit ans après le Saint fut pris d'une fièvre tellement violente que ses cheveux et sa barbe tombèrent complètement. Sa patience habituelle ne se démentit pas dans cette extrémité. Sachant sa fin prochaine, il fit assembler les fidèles pour leur distribuer la communion une dernière fois. Trois jours après, un dimanche, au lever de l'aurore, comme

on chantait matines à l'église, le malade demanda où l'on en était de la divine psalmodie; il récita lui-même le reste de l'office puis il dit: « Adieu mes frères bien-aimés, » et étendant les mains, il rendit son âme à Dieu. Il était dans la soixante-cinquième année de son âge. La population toute entière le pleura avec une douleur inexprimable. Les évêques de la province se réunirent pour célébrer ses funérailles. De nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau.

SAINTE AMÉLIE

Fête le 19 octobre.

Amalberge (par abréviation, Amélie) naquit à Santes dans le Hainaut, d'une des plus nobles et des plus riches familles de la France du nord. Elle était proche parente du bienheureux Pépin de Landen, l'un des ancêtres de Charlemagne : quelques chroniqueurs prétendent même qu'elle était la nièce ou la sœur de cet illustre maire du palais qui fut ministre de Dagobert et gouverna l'Austrasie.

La mort de son père et de sa mère la laissa orpheline dans un âge encore tendre; mais le duc Pépin de Landen la prit sous sa protection. La jeune Amélie, initiée de si bonne heure aux malheurs de la vie présente, animée d'une piété vive et sincère, d'une intelligence droite et d'une volonté ferme, montra dès son enfance un sérieux, une gravité, une assiduité à ses devoirs qu'on ne rencontre pas toujours dans les personnes d'un âge mûr. Ennemie de la dissipation et des jeux frivoles, elle consacrait beaucoup de temps à la prière et à la méditation.

Ayant pris en main l'administration de sa maison, elle voulut conserver dans leurs fonctions tous les anciens serviteurs de ses parents, non qu'elle eût besoin d'une domesticité aussi nombreuse, mais par générosité de cœur pour leur procurer une existence honorable.

Les nombreuses richesses que lui avaient laissées ses parents ne poussaient point son âme innocente à la vanité ; elle songeait même à renoncer à toutes les préoccupations et à tous les embarras des biens de ce monde, pour se consacrer entièrement à Dieu dans la pauvreté libre et paisible d'un monastère, quand le duc Pépin de Landen, son tuteur, qui l'avait promise en mariage au comte Witger, l'un des principaux seigneurs du pays, la pressa de donner son consentement. Witger, par sa foi chrétienne, ses vertus et sa noblesse, était digne d'Amélie. Celle-ci, après avoir demandé à Dieu de lui faire connaître sa volonté, accepta enfin et le mariage fut célébré.

De cette union bénie du Seigneur naquit saint Adalbert ou Emebert, plus tard évêque de Cambrai, sainte Reynelde et la grande sainte Gudule, patronne de Bruxelles. Witger lui-même a mérité l'auréole des bienheureux. Quel beau spectacle qu'une famille de saints ! Quelle suavité, quelle pureté, quelles vertus dans ce foyer domestique! Quels exemples et quels enseignements donnés par les parents aux enfants, quelles consolations saintes données aux parents par l'innocence, la piété, l'obéissance des enfants ! Ces familles attiraient les bénédictions de Dieu sur la France naissante. Puisse le Seigneur lui en donner de semblables pour la relever aujourd'hui.

Peu de temps avant la naissance de Gudule, Amélie, anxieuse et préoccupée, priait Dieu de la protéger contre tout péril. Un ange lui apparut et lui dit : « Bannissez de votre âme les angoisses et les perplexités qui la fatiguent. Vous serez la mère d'une fille sur laquelle Dieu a de grands desseins et qui servira Jésus-Christ dès son enfance dans une admirable sainteté. Ce sera votre dernière enfant. Après l'avoir reçue, vous et votre mari quitterez l'habit du monde pour vous consacrer à Dieu dans un monastère. — Seigneur Jésus-Christ, répondit Amélie, je vous rends grâces d'avoir envoyé votre ange pour consoler votre servante. »

Dès que Gudule put se passer de sa mère, Amélie la confia à sa cousine, l'abbesse sainte Gertrude, fille du duc Pépin de Landen, pour qu'elle l'élevât dans le couvent de Nivelle. Puis, du consentement de son mari, la noble dame reçut le voile des mains de saint Aubert évêque de Cambrai, et se fit religieuse à l'abbaye de Maubeuge.

Witger, ayant mis ordre à ses affaires et à celles de ses enfants, renonça également au monde et alla achever saintement sa vie au monastère de Lobbes. Reynelde et Gudule embrassèrent à leur tour la vie religieuse. Emebert succéda à saint Vindicien sur le trône épiscopal de Cambrai.

Mais quand il fut élevé à ces fonctions sublimes, sainte Amélie, sa mère, l'attendait déjà dans le ciel.

Ses dernières années s'étaient écoulées calmes et ferventes dans le cloître de Maubeuge. Heureuse d'avoir enfin pu réaliser les désirs de sa jeunesse, elle pratiquait avec une infatigable exactitude tous les exercices de la vie monastique. La prière et l'austérité étaient ses vertus dominantes. Elle domptait son corps par le jeûne. Enfin son grand désir d'entrer dans la céleste patrie fut exaucé, elle fut atteinte de la fièvre et s'endormit paisiblement dans le Seigneur, en récitant ce verset du psaume : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre demeure. » C'était vers l'an 690.

Sa mort fut un grand deuil pour Maubeuge, les pauvres la pleurèrent comme leur mère. Son corps fut porté en grande pompe à l'abbaye de Lobbes et déposé dans l'église de la Sainte Vierge près des restes de son mari. Des miracles illustrèrent son tombeau. Plus tard, pour les soustraire aux ravages des guerres, ses reliques furent portées dans la ville fortifiée de Binche ; et dès lors cette ville célébra aussi la fête de sainte Amélie, le 10 Juillet.

SAINT THIBAUD OU THIÉBAUD DE PROVINS

PRÊTRE ET ERMITE (1017-1066)

Fête le 1er juillet.

Le démon essaye de faire tomber saint Thibaud qui le met en fuite.

DEUX PRÉDICTIONS

Au commencement du XIe siècle, vivait à Provins, dans la Brie, un riche et puissant seigneur, descendant des comtes de Champagne. Il s'appelait Arnoul. Son épouse, âme ardente et vertueuse, se nommait Guille ou Giselle, et était fille du comte de Sens, Fromond II. Le ciel leur avait confié un précieux trésor, un enfant de bénédiction, qui devait offrir au monde le spectacle de l'abnégation et des austérités portées jusqu'à l'héroïsme. Longtemps avant sa naissance, son grand-oncle, le bienheureux Thibaud, archevêque de Vienne, avait eu révélation des brillantes destinées que le ciel réservait à cet enfant : « Réjouissez-vous, avait-il dit à l'aïeule du Saint, votre fille mettra au monde un fils dont le nom glorieux éclipsera tous ceux de notre parenté, car il sera grand devant Dieu et devant les hommes. »

L'illustre archevêque de Vienne ne fut pas le seul en cette circonstance à pénétrer le secret de

l'avenir : la même faveur fut accordée à une pauvre femme, à une mendiante, dont l'âme droite et simple recélait des trésors de grâce. Cette pauvresse, rencontrant un jour la comtesse Giselle, lui annonça à son tour la sainteté future de l'enfant qu'elle portait dans son sein.

En mémoire de cette merveilleuse prédiction, l'enfant reçut au baptême le nom de son grand-oncle : on l'appela Thibaud, et ce fut un de ses parents du même nom, Thibaud III, de Blois, qui le tint sur les fonts du baptême.

DÉSIR DE LA SOLITUDE

Ses vertueux parents veillèrent avec un soin jaloux sur sa première éducation; ils lui donnèrent un entourage choisi, des précepteurs d'une sagesse et d'une probité singulières, et s'appliquèrent à garder intacte en lui la fleur de son innocence.

A peine adolescent, il fuyait les jeux bruyants et préférait s'adonner à quelques lectures pieuses ou écouter le récit des merveilles opérées par les bienheureux solitaires de la Palestine et de la Thébaïde.

Tout ce qu'il entendait dire de la vie des prophètes Elie et Elisée sur le Mont Carmel, de saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, des Paul, des Antoine et des Pacôme dans les solitudes de l'Egypte, enthousiasmait sa jeune âme et enflammait son imagination; il rêvait de les imiter et de passer sa vie, à leur exemple, dans l'austérité, la prière et la compagnie des anges.

Cependant, ne voulant pas se fier à ses propres lumières, il crut prudent de soumettre ses attraits et ses inclinations à un homme de Dieu capable de reconnaître en lui les signes de l'appel divin et de guider au besoin ses premiers pas.

UNE RUDE ÉPREUVE

A quelques lieues de là, dans une petite île de la Seine, vivait un saint ermite nommé Burchard. La réputation de ses vertus s'étendait au loin, et le jeune Thibaud n'avait pas tardé à apprendre le chemin de sa retraite. Désireux de lui ouvrir son âme, il alla le trouver dans son humble ermitage. Burchard eut vite reconnu les trésors de grâce que Dieu avait déversés dans l'âme de son jeune disciple; mais il voulut éprouver pendant plusieurs jours la fermeté de sa vocation. A cet adolescent, élevé au milieu des commodités et du bien-être d'une vie seigneuriale, il fit pratiquer de rudes pénitences, lui apprenant à porter la haire et le cilice, à jeûner souvent, et à prier à genoux durant de longues heures. C'était une dure épreuve pour un jeune homme à peine habitué aux plus légères souffrances. Un autre eût peut-être reculé, mais Thibaud n'en devint que plus ferme dans ses résolutions.

Désormais, certain de la vocation divine, il sollicita la bénédiction du saint ermite et revint auprès de ses parents attendre l'occasion favorable à l'exécution de son généreux dessein.

COMMENT IL ABANDONNE LE MONDE

Mais Dieu voulait à son tour éprouver son serviteur en permettant au démon de lui susciter de nombreuses difficultés. A peine fut-il arrivé que son père, désireux de l'engager dans le monde, lui proposa d'épouser l'héritière d'une riche maison. Cette proposition ne pouvait que déplaire à Thibaud, dont le choix était déjà fait. « Toutes les beautés et les richesses d'ici-bas, disait-il en lui-même, passeront comme un songe, et nous passerons avec elles. Serais-je assez misérable pour m'y amuser? Elles me quitteraient bientôt; il faut donc que je les quitte le premier. »

Cependant, un différend s'était élevé entre le comte Eudes de Blois et l'empereur Conrad le Salique, à propos de la succession du royaume de la Haute-Bourgogne, sur lequel l'un et l'autre prétendaient avoir des droits. Le père de notre Saint, Arnoul, était parent et vassal du comte de Blois, et, en cette qualité, obligé de venir en aide à son suzerain. Ayant donc assemblé ses hommes d'armes, il résolut de mettre son fils à la tête de la brillante noblesse de Champagne, et de lui confier la direction de l'expédition, mais Thibaud refusa cet honneur et se prépara à d'autres combats. Il lui tardait de s'enfuir dans la solitude, loin du tumulte des camps et de l'agitation d'une cour mondaine.

Un gentilhomme de ses amis, nommé Gauthier, partageait ses sentiments et nourrissait les mêmes désirs; tous deux se concertèrent pour les réaliser. Un jour, ils montèrent à cheval, revêtus de leurs brillantes armures, et, en compagnie de leurs écuyers, partirent pour Reims, où l'hospitalité leur fut donnée dans l'abbaye de Saint-Rémi. Mais la nuit suivante, se dérobant à leurs serviteurs, ils sortirent furtivement de la ville, changèrent leurs habits somptueux pour les pauvres vêtements de deux pèlerins dont ils firent la rencontre, et ainsi accoutrés, ils s'enfuirent nu-pieds à travers les forêts et gagnèrent la Germanie. Après avoir passé le Rhin, les deux fugitifs se fixèrent en Souabe, dans la forêt de Petingen, où ils construisirent leurs cellules pour y vivre de la vie érémitique.

ILS JOIGNENT A LA PRIÈRE LES PLUS HUMBLES TRAVAUX

Le but tant désiré par les deux solitaires était atteint; mais, humbles serviteurs de Dieu, ils se rappelaient cette parole dite à l'homme coupable : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » et, se considérant comme d'indignes pécheurs, ils résolurent de choisir pour leur partage les travaux les plus pénibles et les plus rebutants.

On les voyait s'arracher aux délices de l'oraison et aller travailler comme manœuvres dans les villages et les hameaux voisins, porter des pierres ou du mortier sous les maçons, faucher les prés, nettoyer les étables ou exercer le métier de bûcherons et de charbonniers. Avec le peu d'argent qui était leur salaire, ils achetaient le pain nécessaire à leur subsistance. Ils retournaient alors à leur chère solitude, et tant que durait la provision, ils passaient les jours et les nuits à chanter les louanges de Dieu.

Le bon Maître, qu'ils servaient avec tant d'amour et de générosité, les comblait de ses consolations. « Que nous sommes heureux, disait parfois Thibaud à son compagnon, d'être à couvert de l'orgueil, de l'envie et de tant de désordres qui règnent dans le monde! Pour moi, j'estime plus notre pauvreté, qui nous met à l'abri de tant d'orages, que les sceptres et les diadèmes qui sont exposés à une infinité de soins, de chagrins et de dangers. »

NOMBREUX PÈLERINAGES

Cependant la sainteté de leur vie, qui resplendissait comme un soleil, commençait à attirer sur eux les regards et les louanges des hommes. Dieu bénissait visiblement les maisons et les familles chez lesquelles ils servaient en qualité

d'ouvriers, de sorte qu'on s'accoutumait à leur témoigner un respect mêlé de vénération.

Les humbles ermites s'en aperçurent et en éprouvèrent une peine extrême. Ils résolurent de quitter une contrée où ils ne pouvaient plus vivre dans l'obscurité et l'humiliation, et de faire les pèlerinages de Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, de Saint-Pierre de Rome, et des Lieux Saints de la Palestine.

Ce projet fut mis à exécution sans retard, et les deux amis partirent pour l'Espagne, marchant nu-pieds, et ne possédant qu'une petite somme d'argent, reste bien insuffisant du salaire de leur travail. Qu'il dût être pénible, pour ces deux gentilshommes, devenus mendiants volontaires, ce long voyage à travers des chemins inconnus, au milieu des populations aux mœurs les plus variées et parfois les plus rudes!

Leur séjour à Compostelle fut d'assez longue durée.

Le démon fut irrité de leur ferveur. Au retour, il vint se joindre aux pèlerins comme pour faire route avec eux; mais saint Thibaud reconnut bien vite son dangereux compagnon : car tout à coup l'ennemi infernal, se précipitant à ses pieds, le fit tomber avec violence. Le démon espérait ainsi l'effrayer et le blesser, mais son espoir fut déçu : le serviteur de Dieu se releva sans aucun mal, et d'un signe de Croix contraignit le monstre à disparaître et à se retirer dans les abîmes.

Ce ne fut pas la seule marque de protection que Dieu accorda aux pieux pèlerins durant ce voyage. Après deux jours de marche au milieu d'un pays désert, ils se trouvèrent accablés de fatigue et tourmentés par la faim et la soif. Sur le point de défaillir, Thibaud eut recours à Dieu. Ayant alors fait quelques pas, il aperçut un pain tout entier placé sur un essieu de chariot : c'était la réponse du ciel à sa prière. Le Saint revint en toute hâte vers son compagnon : « Voici près de nous un ruisseau, dit-il, rien ne nous empêche de nous réconforter. — Mais où trouver du pain dans ce désert? » demanda Gauthier. Pour toute réponse, Thibaud lui montra sa précieuse trouvaille, et ils ne doutèrent pas qu'un ange ne fût venu à leur secours.

UN PAIN MIRACULEUX — THIBAUD ET SON PÈRE

A la suite de ce pèlerinage, saint Thibaud se rendit à Trèves. Un clerc qui devait partir pour la Brie, étant venu lui demander s'il ne désirait pas envoyer quelque présent à sa famille, il lui donna pour son père et sa mère un pain qu'il avait reçu en aumône à la porte d'un monastère. Grande fut la joie du noble comte Arnoul à la nouvelle que son fils, depuis si longtemps absent, était encore en vie; mais son émotion redoubla au récit de ses admirables vertus et des merveilles que Dieu avait opérées par son entremise. Il put bientôt se convaincre lui-même de la sainteté de son fils : car le pain envoyé par Thibaud devint l'occasion d'un grand nombre de miracles. Beaucoup de malades qui en mangèrent recouvrèrent subitement la santé.

Arnoul ne put résister au désir de revoir ce fils tendrement aimé. Il partit pour Trèves. Arrivé dans cette ville, il se rendit à l'endroit où saint Thibaud avait coutume de se retirer pour se livrer à la lecture et à la méditation. Mais, du plus loin que le Saint aperçut son père, il se mit à fuir; il craignait sans doute que cette démarche du comte ne fût une ruse pour se saisir de lui et susciter des entraves à sa divine vocation. « Pourquoi fuir ainsi, ô mon fils? criait le noble seigneur. Je ne suis point ton ennemi, mais ton père. Je ne veux nullement mettre obstacle à tes projets. Qu'il me soit donné seulement de te voir une fois, d'entendre le son de ta voix, afin de pouvoir annoncer cette heureuse nouvelle à ta malheureuse mère! — Mon père, répondit Thibaud, surmontant par un héroïque sacrifice les sentiments de la nature, laissez votre fils suivre le chemin que Dieu lui a tracé. » A ces mots, il se déroba, de crainte d'être ébranlé dans ses généreuses résolutions par la vue de son père, Arnoul s'en retourna de son côté, heureux et triste tout à la fois d'une rencontre sitôt suivie d'une douloureuse séparation.

ROME — L'ERMITAGE DE SALANIGO

Pour n'être pas exposé à une nouvelle épreuve, Thibaud résolut, avec son compagnon, de s'éloigner de Trèves. Il se dirigea cette fois vers la Ville Eternelle, dans le but de visiter les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul. Mais il ne demeura pas longtemps à Rome. Toujours accompagné de son ami Gauthier, il se mit en route pour Venise, avec le désir de s'y embarquer pour la Terre Sainte. Une terrible nouvelle les attendait dans cette ville et rendit impossible l'exécution de leur dessein : ils apprirent que la persécution sévissait cruellement contre les chrétiens d'Orient et que la flotte musulmane sillonnait les côtes de l'Asie-Mineure (1055); à ce contretemps vint s'ajouter le mauvais état de la santé de Gauthier. Les deux pèlerins adorèrent dans ces événements la volonté de la Providence. Eclairés par une inspiration divine, ils se fixèrent dans le voisinage de Vicence, au désert de Salanigo, près d'une chapelle en ruines, qui se trouvait placée sous le vocable des saints Hermagore et Fortunat.

Là, Gauthier mourut. Demeuré seul et sachant que Dieu avait fixé en ce lieu le terme de ses courses, Thibaud redoubla de ferveur et d'austérités. Dans une cellule étroite, ouverte à tous les vents, durant l'espace de dix ans, il offrit à Dieu le mérite de ses terribles macérations. Il ne quittait jamais son cilice que pour se flageller cruellement au moyen d'une discipline faite de longues courroies. Du pain d'orge et de l'eau composaient d'abord toute sa nourriture; dans les dernières années de sa vie, il la restreignit encore à quelques herbes crues qu'il ramassait dans les champs. Un coffre ou une planche lui servait, au commencement, de lit, et un tronc d'arbre, de chevet : mais bientôt cette couche lui paraissant encore trop douce, il ne voulut plus d'autre lit que le siège de bois où il avait coutume de s'asseoir.

IL EST ÉLEVÉ AU SACERDOCE — ÉPREUVES ET CONSOLATIONS

L'évêque de Vicence, Sindichérius, informé de la sainteté de l'ermite, ne voulut pas qu'une telle lumière demeurât plus longtemps sous le boisseau, et éleva Thibaud au sacerdoce. Cette dignité fut pour le Saint une nouvelle source de grâces et de faveurs extérieures. Aussi sa réputation et ses miracles lui attirèrent-ils bientôt de nombreux disciples qui vinrent peupler sa solitude et se ranger autour de lui pour apprendre à son école à gravir les rudes sentiers de la perfection.

Le démon ne put souffrir sans colère les merveilles accomplies par la parole et les exemples du Saint : sa rage se déchaîna contre lui, et il chercha par tous les moyens en son pouvoir à

décourager son zèle et à ruiner l'édifice spirituel qui en était le fruit. De terribles tentations vinrent secouer l'âme du saint prêtre, mais, loin de l'ébranler, elles furent pour lui l'occasion d'autant de victoires. En même temps, l'ennemi du salut multipliait ses attaques extérieures. Une nuit, il ébranla les murs du modeste ermitage, appelant Thibaud à haute voix; mais un signe de Croix le mit en fuite; on entendit en même temps un bruit formidable, comme les craquements d'une forêt entière qui s'effondre sous la cognée d'une armée de bûcherons. Une autre fois, l'esprit du mal le précipita dans une rivière, mais Thibaud en sortit sain et sauf, sans même que son vêtement fût mouillé.

Dieu, qui permettait ces épreuves pour purifier de plus en plus cette âme prédestinée, l'inondait en même temps des consolations les plus douces.

Au témoignage de ses compagnons, souvent les anges du ciel descendaient auprès de Thibaud pour s'entretenir familièrement avec lui, ou se montraient à ses regards sous des formes et des représentations pleines de douceur et de charme: et un jour qu'il pleurait amèrement ses fautes, une voix céleste lui dit : « Ne pleure plus, car tes péchés te sont remis. »

Les saints martyrs Hermagore et Fortunat, patrons du petit oratoire dont il était le gardien et qu'il avait relevé de ses ruines, lui apparurent vers le même temps : « Que Dieu te comble de grâces et de bénédictions, lui dirent-ils, en récompense du zèle que tu mets à desservir cette église et à nous faire honorer en ce lieu! »

Le don des miracles venait s'ajouter aux visions et aux révélations. Un serviteur, nommé Odon, saisi tout à coup d'une fièvre brûlante qui menaçait de l'emporter, eut recours au Saint qui lui répondit dans sa douce simplicité : « Prier Dieu pour vous, ce serait peut-être aller contre sa volonté, qui a permis cette maladie. » Mais, le mal s'aggravant, Thibaud ordonna d'apporter l'infirme à l'église : puis, célébrant en sa présence le Saint Sacrifice de la Messe, il fit participer Odon aux divins mystères en le communiant de sa main. Aussitôt, toute fièvre disparut, et le malade se leva pleinement guéri.

PARENTS RÉCOMPENSÉS

L'Italie tout entière retentissait du bruit de ces vertus et de ces miracles, et la renommée de Thibaud ayant apporté en France le bruit de son nom, arriva aux oreilles de son père, de sa mère et de ses proches.

Le comte Arnoul se hâta de traverser les Alpes pour aller embrasser ce fils sur le front duquel brillait la glorieuse auréole des saints, et Thibaud, dont la vocation désormais affermie n'avait plus rien à redouter des visites paternelles, accueillit avec joie ce père tendrement aimé. Dans un second voyage, le comte se fit accompagner de la comtesse, son épouse, et d'une suite nombreuse. On ne peut exprimer la joie de sa mère, retrouvant son fils si pauvrement vêtu, si exténué par les austérités, mais à la fois si brillant de majesté surnaturelle.

Thibaud, après les premiers épanchements de sa joie et de sa tendresse, enflamma ses parents par ses discours du désir d'être au Seigneur. Sa mère résolut de ne plus le quitter; elle abandonna ses richesses, son château, sa patrie pour vivre désormais près de son fils et partager sa vie fervente et austère. Elle demeura dans une cellule que Thibaud lui fit bâtir non loin de la sienne, et se mit sous sa conduite.

DERNIÈRES ANNÉES

Deux ans avant sa mort, le saint ermite fut délivré de ses tentations et des attaques du démon; mais, pour achever de le purifier, Dieu lui envoya une dernière épreuve : une maladie terrible engourdit ses membres et le couvrit d'ulcères. Ses pieds étaient si faibles qu'ils ne le pouvaient soutenir, et ses mains n'avaient plus la force de se soulever pour porter les aliments à sa bouche. Il accepta généreusement et joyeusement cette souffrance, qui est le pain de l'amour, et ne voulut jamais diminuer ses jeûnes ou se relâcher de ses austérités.

Son mal s'étant aggravé, saint Thibaud comprit que sa dernière heure approchait. Dans cette extrémité, il fit appeler Pierre de Vangadice, de l'Ordre des Camaldules, son ami et son père spirituel, de qui, un an auparavant, il avait reçu l'habit de son Ordre, et lui confia sa mère et ses disciples; puis il reçut, avec une ferveur admirable, les derniers sacrements. On raconte que, trois jours avant sa mort, la terre trembla cinq fois de suite dans sa cellule, comme pour signaler la présence de celui dont il est écrit : « Il regarde la terre et il la fait trembler. » Le Saint, au milieu de ses souffrances, s'oubliait lui-même pour ne songer qu'aux autres, et ne cessait de répéter cette prière : « Seigneur, ayez pitié de votre peuple. » Ce fut dans ces admirables sentiments qu'il expira le 30 juin de l'année 1066.

CULTE ET RELIQUES

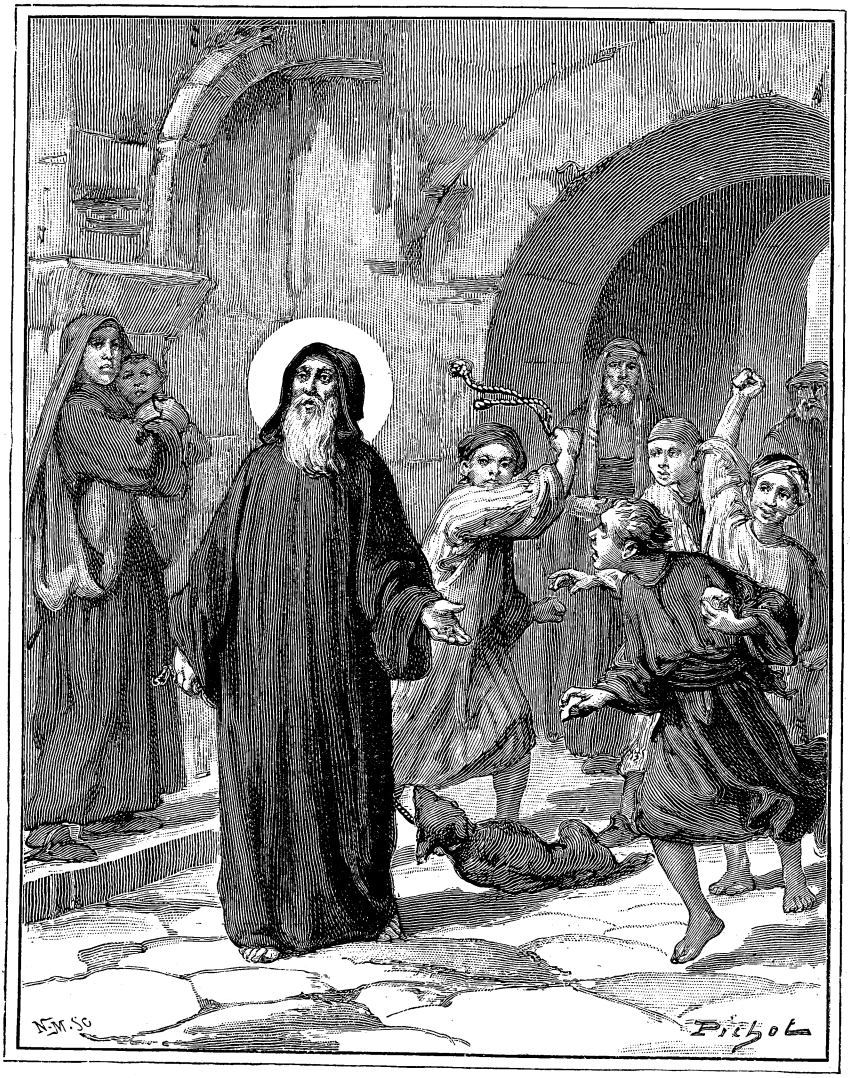
Son corps, si infirme et si ulcéré jusque-là, devint alors d'une éclatante beauté. A peine la mort du Saint fut-elle connue à Vicence, que le clergé et le peuple accoururent en foule à sa cellule. On porta son corps en triomphe jusque dans l'église Notre-Dame, où Dieu rendit son sépulcre glorieux. De nombreux miracles s'opérèrent à ce tombeau : un hydropique, un paralytique, cinq estropiés et douze aveugles y reçurent leur guérison.

Quelques années plus tard, en 1078, un frère de saint Thibaud, nommé Arnoul, qui était abbé de Sainte-Colombe-les-Sens et de Lagny, entreprit le voyage d'Italie pour demander le corps de son frère. L'ayant obtenu, au moins certainement en grande partie, il enrichit la France de ce précieux trésor. Ces reliques furent partagées entre l'abbaye de Sainte-Colombe et celle de Lagny.

Le nom de saint Thibaut est demeuré très populaire en France, en Italie et en Allemagne, et nombreux sont encore les sanctuaires élevés sous son vocable. Au moyen âge, les trouvères mêmes firent de sa vie le sujet de leurs poèmes. On raconte qu'un jeune homme de la Flandre française, ayant entendu un de ces ménestrels chanter ses vertus, ses austérités, sa mort glorieuse, en fut si touché, qu'il résolut sur l'heure de renoncer au monde et de prendre le Saint pour modèle. Il s'enferma dans un ermitage aux environs de Valenciennes et l'Eglise l'honore le 7 avril sous le nom de saint Aibert.

SAINT SIMÉON SALUS

Fête le 1er juillet.



Saint Siméon simulant la folie est poursuivi par les enfants.

Pousser l'amour des humiliations et le mépris de soi jusqu'à vouloir passer pour fou est un trait de sainteté peu commun. C'est prendre au pied de la lettre le conseil de saint Paul : *S'il y a quelqu'un parmi vous qui passe pour sage dans le monde, qu'il devienne fou pour devenir sage.*

Le grand Apôtre ne prescrivait pas cette « voie extraordinaire » ; car les « voies extraordinaires » ne sont pas proposées à l'imitation, elles exigent une inspiration à part.

Il n'est pas rare de voir certains saints feindre quelques actes de démence pour obtenir des ignominies au lieu d'honneurs : c'est ce que voulut pratiquer saint Siméon surnommé *Salus* ou l'*Insensé,* avec un excès que le ciel a justifié.

Il naquit dans la ville d'Edesse en Mésopotamie, au VIe siècle. Ses parents étaient riches et très attachés au catholicisme.

Siméon apprit avec facilité la langue et les sciences des Grecs et, joignant la piété au savoir, il conçut dès sa jeunesse le désir de se consacrer au Seigneur. C'est à peu près tout ce que l'on sait de ses vingt premières années.

Au bout de ce temps, il se rendit en pèlerinage à

Jérusalem, à l'occasion des fêtes qu'on y célébrait au mois de septembre en l'honneur de la vraie Croix. Il s'en retournait avec sa famille et un de ses amis, nommé Jean, vers la Syrie, quand, arrivés non loin des bords du Jourdain, ils aperçurent les nombreux monastères qui s'échelonnaient sur les rives du fleuve sacré, comme autant d'arbres féconds plantés en ces lieux par la main divine.

— Sais-tu qui habite là? dit Jean à son compagnon. Ce sont des anges revêtus de notre chair.

— Peut-on les voir ? répondit Siméon.

— Oui, reprit Jean, et mieux que cela, nous devrions les imiter.

Et montrant un sentier différent de celui qu'ils suivaient: « Voici, mon frère, la route qui mène à la vie : nous suivons celle de la mort. »

Alors laissant le grand chemin tous deux s'engagèrent dans l'étroit sentier qui conduisait au monastère de Saint-Gérasime, comme pour symboliser par là le changement de direction qu'ils voulaient, en ce même instant, imprimer à leur existence.

VINGT-NEUF ANS DE SOLITUDE

A leur vif étonnement, les portes du monastère étaient toutes grandes ouvertes et sur le seuil un vieillard vénérable semblait les attendre. Il les accueillit d'un air gracieux et avec joie, comme si Dieu lui avait révélé la venue de ses nouveaux hôtes.

Le recueillement qui régnait dans cette retraite, l'air de sainteté des moines, la modestie de l'abbé firent sur les deux jeunes gens une profonde impression et peu après leur arrivée ils demandèrent l'habit.

L'abbé Nicon, car c'était lui, le vieillard bien connu pour sa grande expérience des choses de Dieu, ne voulut pas le leur accorder à la légère. Il leur fit de longues exhortations et leur imposa plusieurs jours d'épreuve; après quoi, il consentit à leur couper les cheveux et les revêtit de la robe monastique.

Rien ne manquait à leur bonheur. La charité dont ils étaient remplis leur faisait voir une auréole au front de tous leurs frères. Cependant, au bout de quelque temps, Siméon aborde son ami d'un air inquiet et lui dit : « Je crois que Dieu ne nous voulait ici qu'un moment, pour nous instruire de nos obligations. Mais nous n'avons pas encore trouvé le lieu de notre repos. Je voudrais, pour moi, vivre seul loin du regard des hommes. »

Jean, qui avait au fond les mêmes aspirations, proposa à Siméon d'aller consulter l'abbé et de s'en remettre à sa décision. Le vieillard, touché de la pureté de leurs désirs, les encourage, les félicite de choisir une voie plus rapide pour arriver aux sommets de la perfection et les bénit paternellement.

Les deux novices s'éloignent. Où iront-ils? Là où les pousse l'Esprit. Tandis qu'ils cheminent le long de la mer Morte, ils rencontrent bientôt un abri qui semble fait exprès pour eux: c'était la cellule abandonnée d'un solitaire mort peu de jours auparavant, en n'y laissant que son pauvre mobilier, quelques nattes et instruments de travail. Nos deux jeunes gens s'y installèrent en bénissant Dieu et c'est là qu'ils vécurent ensemble vingt-neuf ans.

L'on voudrait pénétrer le mystère de ces vingt-neuf années! Que de souffrances, de privations, de luttes, mais aussi que de célestes consolations durent ressentir les deux ermites! Leurs austérités ne le cédaient en rien à celles des premiers anachorètes. Chaleur torride, faim et soif, jeûnes fréquents, nourriture rare et malsaine, sommeil pris sur la dure, tel fut leur lot de chaque jour.

Siméon y éprouva de terribles tentations, et surtout un désir ardent d'aller une dernière fois revoir sa mère. Il réussit à maîtriser ces mouvements de la nature. Le jour vint où il se trouva tout à la fois apaisé et consolé quand il apprit, par révélation ou par quelque autre voie, l'heureux trépas de celle qu'il aimait.

Il ne pouvait douter qu'elle ne fût au séjour des Bienheureux ou proche d'y entrer. Du moins, pour hâter cet heureux moment, Siméon fit à Dieu cette prière, accompagnée de douces larmes: « Recevez, ô Dieu, l'âme de ma mère. Souvenez-vous des peines qu'elle a prises pour moi, des larmes qu'elle a versées depuis que je l'ai quittée pour me consacrer totalement à votre service. Après l'avoir laissée si longtemps dans les pleurs et les gémissements, récompensez, s'il vous plaît, ses afflictions par les consolations dont jouissent les Saints en votre présence. »

ÉTRANGE PROJET — LE « PAUVRE FOU! »

Saint Siméon déjà courbé sous le poids des ans et des austérités conçut un projet étrange et héroïque : reparaître au milieu des hommes, y contrefaire l'insensé et, par ce stratagème, boire jusqu'à la lie la coupe des humiliations.

Il en parla à son compagnon qui en fut effrayé : « Quoi, lui dit celui-ci, voulez-vous perdre le fruit de trente années de pénitence? » Mais Siméon lui oppose des arguments vainqueurs : « Quelque obscure et austère que soit la vie que je mène ici, répond-il, mon amour-propre y trouve encore son compte, et mon orgueil se nourrit même de ma pénitence. Personne n'exerce ma patience. Qui me dira que mon ennemi domestique est dompté? »

Jean, assuré bientôt que son ami n'est pas le jouet d'une illusion mais qu'il obéit aux mystérieuses violences de la grâce divine, le laisse partir et se console sur la promesse que lui fait Siméon

de revenir le voir au moins une fois avant de mourir.

Saint Siméon vint d'abord à Jérusalem, visita pieusement les Lieux Saints, pria pendant trois jours en méditant sur les humiliations du Sauveur qui avait daigné passer pour fou chez Hérode. Dès ce moment sa résolution fut prise, et il commença à jouer son rôle en se rendant de Jérusalem à Emèse, en Syrie, où il s'arrêta pour le reste de ses jours.

Il entra dans la ville, traînant après lui à l'aide d'une corde un chien crevé. Ce fut pour les enfants une bonne fortune de le rencontrer. Ils se mirent à ses trousses en criant : « Le moine est fou! le moine est fou! » Voyant qu'il ne se plaignait pas de leurs insultes, ils poussèrent la familiarité et l'audace jusqu'à lui lancer des pierres, lui infliger des coups. Le Saint supporta tout en riant et chacun demeura convaincu de sa stupidité.

Les jours suivants, il continua de parcourir les rues et les places publiques en habit de bouffon, et l'on vit ce vieillard de soixante ans courir, s'amuser avec les enfants, se jeter au milieu des danses publiques et se mettre à tourner et à sauter avec le premier venu, harceler le monde aux fenêtres, tenir dans les carrefours des discours incohérents, se joindre aux énergumènes et aux possédés dont il s'efforçait de reproduire les grimaces et les contorsions, attaquer les passants à coup de noix et de pierres.

Comme bien l'on pense, il ne se livrait pas toujours impunément à ces jeux indiscrets. Plus d'un parmi ceux qu'il avait provoqués lui rendait avec usure les injures et les coups, et il arrivait souvent à saint Siméon d'être battu devant tout le monde. Il se réjouissait alors comme l'avare qui a trouvé son trésor. Et chacun, en le voyant rire aux éclats, haussait les épaules et disait avec un sentiment de pitié : « Le pauvre fou! » sans se douter que la plus héroïque vertu se dissimulait sous ces dehors grotesques.

Siméon recherchait les humiliations avec plus d'ardeur que n'en mettent les gens du monde à la poursuite des honneurs.

SINGULIÈRE MANIÈRE DE CONVERTIR

Ce qui paraîtra plus étrange encore, c'est que saint Siméon parvenait à se procurer, par ses extravagances, la gloire de Dieu et le salut des âmes. « La vie de ce Saint, dit Ernest Hello, renverse toutes les habitudes des hommes et même celles des saints. »

Sa réputation de fou lui donnait toute liberté de parole. Il en usait pour prêcher à temps et à contre-temps; dans les compagnies, il jetait à la traverse, en enfant terrible, les vérités les plus dures. Tantôt c'étaient des déclamations contre le vice, tantôt des exhortations à la vertu; sur le moment l'on en riait ou l'on s'en offensait, mais le coup avait porté et, la réflexion aidant, chacun reconnaissait que le fou avait dit des choses justes et ceux qui avaient été visés songeaient à se corriger.

Il pénétrait sans y prendre garde dans les quartiers mal famés, abordait les brigands dans leurs repaires, amusait par ses plaisanteries les gens livrés au péché, pour avoir occasion de leur reprocher ensuite leurs dérèglements. Les compagnies qui eussent été pernicieuses pour tout autre que pour lui, il les affrontait sans détriment pour sa vertu. « Il se précipitait à la tête des pécheurs, sans regarder aux circonstances, écrit Ernest Hello. Vis-à-vis des dangers, il usait d'une liberté merveilleuse. Seulement, l'Esprit qui le conduisait éclatait par des conversions d'autant plus frappantes que les habitudes du prédicateur étaient plus extraordinaires et ses paroles plus intempestives. Il réussissait là où un autre eût échoué cent fois, et il réussissait sans se trahir. »

Son grand art était de cacher le bien qu'il accomplissait ou les faveurs surnaturelles dont il était l'objet. Ainsi, il ne faisait jamais tant de folies que quand il se trouvait auprès d'un possédé dont il espérait par ses humiliations obtenir la guérison. Tandis que Siméon poussait les hauts cris et se livrait aux contorsions pour s'attirer les risées de la populace, le possédé se trouvait délivré, on ne savait comment, et nul ne songeait à en attribuer le mérite à l'insensé qui s'était rencontré là comme par hasard, et troublait par ses facéties importunes la joie commune.

En mainte circonstance, sa dissimulation faillit être prise en défaut; sa haute sagesse et sa sainteté furent devinées par des serviteurs de Dieu qui pénétraient le fond des cœurs. Le ciel permit pourtant qu'ils gardassent le silence jusqu'à la mort du Saint pour ne rien enlever au mérite de son humilité.

D'autres fois, ceux qu'il avait guéris ou dont il avait découvert les secrets de conscience étaient sur le point de s'écrier : « Celui-ci est un prophète. » Tel ce seigneur d'Emèse auquel Siméon avait dit : « Tu as fais cette action que personne ne sait. Tu as eu cette pensée que personne ne connaît. » Mais au moment où il allait parler, une force mystérieuse le retint, sa langue demeura immobile et le secret ne fut pas trahi.

AUSTÉRITÉS

Si saint Siméon put traverser indemne des périls où la vertu de tout autre n'eût pas tardé à sombrer, si des miracles vinrent parfois récompenser ses apparentes folies, c'est qu'il cachait sous des dehors très libres une constante austérité de mœurs. Ses jeûnes étaient fréquents et rigoureux. Il restait souvent trois jours sans manger ni boire, et quelquefois la semaine entière se passait sans

qu'il eût pris presque aucune nourriture. Alors, pour donner le change, il entrait dans une taverne, s'attablait avec les plus débauchés et mangeait à satiété, afin de passer aux yeux du public pour un gourmand et un sensuel.

Il passait ses nuits dans une misérable cabane. Là, plus libre de ses mouvements, il priait de longues heures à genoux. Quand il était épuisé de fatigue, il prenait un court sommeil, la tête appuyée sur des fagots.

Malgré une vie très agitée, il restait uni à Dieu par le recueillement intérieur, gardait ses sens et pratiquait la mortification à l'égal d'un solitaire. Parfois, il tombait dans une sorte de ravissement, fixait les yeux au ciel sans pouvoir les en détacher, montrait un visage tout enflammé. Mais ceux qui en étaient les témoins n'y voyaient qu'une marque nouvelle de sa folie.

« TENEZ-VOUS FERMES » — UN SALUT DE MAUVAIS AUGURE

Le prétendu fou eut en certaines circonstances la clairvoyance d'un prophète : il prédit à sa manière deux fléaux qui devaient fondre sur sa patrie.

Entrant un jour dans un édifice public, un fouet à la main, il se mit à frapper certaines colonnes en leur disant : « Tenez-vous fermes, car bientôt il vous faudra danser. Toi, ne bouge pas. » Quelque temps après survint un terrible tremblement de terre qui renversa la ville d'Antioche, et l'on remarqua que les colonnes auxquelles le Saint avait commandé de demeurer fermes ne furent pas ébranlées. A l'une d'elles il avait dit : « Toi, tu ne tomberas ni ne tiendras. » Celle-ci demeura penchée et fendue.

Un peu plus tard, il eut révélation que la ville d'Emèse serait ravagée par la peste et perdrait un grand nombre de ses habitants. Voici comment Siméon manifesta ses vues prophétiques :

Il alla visiter l'école de la ville, prit à part quelques enfants et les salua respectueusement en disant à chacun : « Allez heureusement, mon cher enfant. »

Puis, se tournant vers le maître : « Gardez-vous de les frapper, ces enfants que j'aime, lui dit-il, car ils vont avoir à faire un grand voyage. » Le magister haussa les épaules et renvoya le pauvre égaré, mais peu après, le fléau s'étant déchaîné, il fut reconnu que les paroles de Siméon avaient été comme autant de prophéties et que de tous les enfants auxquels il avait souhaité un bon voyage, pas un ne fut épargné. Ils furent victimes de la peste.

LA FIN D'UN INSENSÉ

Quand il sentit ses forces décroître, il vint selon sa promesse à son ancienne solitude, pour y revoir une dernière fois Jean, son ami, et lui annoncer leur prochain départ à tous deux. On ne connaît pas leur conversation ; que de souvenirs ils avaient à rappeler, que d'espérances ils emportaient pour l'autre vie !

Ce devoir accompli, Siméon reparut à Emèse. Il découvrit à un diacre, nommé Jean, le secret de sa vie ; celui-ci d'ailleurs n'était pas sans en soupçonner quelque chose, car il habitait près de lui depuis un certain temps. Au reste, le monde même commençait à être désabusé à son sujet et à reconnaître un Saint dans le « pauvre fou ». Il était temps que Siméon cessât son rôle et reçût enfin la récompense due à ses excès d'humiliation.

Sa mort parut un dernier acte d'insanité. Il demanda qu'on le laissât seul pendant deux jours dans sa cellule : il se savait proche de la fin et voulait dérober sa mort comme sa vie à la connaissance des humains, sans doute afin de priver son corps des honneurs de la sépulture. Quand, peu de jours après, on pénétra dans l'obscur réduit où il s'était retiré, on n'y trouva plus qu'un cadavre à demi enseveli sous les sarments. Apparemment, Siméon avait rendu l'âme dans un accès de folie et l'on eût jeté son corps, sans honneurs, au cimetière des étrangers et des pèlerins, si Dieu n'avait fait connaître par des miracles la grande vertu de son serviteur. Des anges chantèrent sur le parcours ; on entendit un concert de voix célestes alors que les hommes ne chantaient pas.

A ce moment, chacun se mit à repasser dans sa mémoire les actes étranges de Siméon, ses prédictions, ses austérités, son invincible patience. Et tous de se dire. « Ah ! si j'avais su ! Nous avons eu un saint parmi nous et nous ne l'avons pas connu. » Ceux qui l'avaient éconduit vivant le pleurèrent mort et ils admirèrent ensemble la merveille d'une existence misérable aux yeux des hommes, héroïque et sublime aux regards de Dieu.

Les miracles répétés portèrent les fidèles à rendre un culte à la mémoire de saint Siméon. L'Eglise par là ne prétend pas proposer à l'imitation les actes par lesquels ce fou volontaire aurait pu léser la vérité ou les convenances. Il est possible que dans son désir d'être mésestimé et de paraître pécheur devant les hommes, il ait parfois porté atteinte à l'une ou à l'autre de ces vertus. Lui-même quand il s'apercevait de ses fautes s'employait à les réparer.

Ce qu'on doit honorer sans crainte en saint Siméon, c'est l'intention, poussée à l'héroïsme, de se faire passer pour le dernier des hommes.

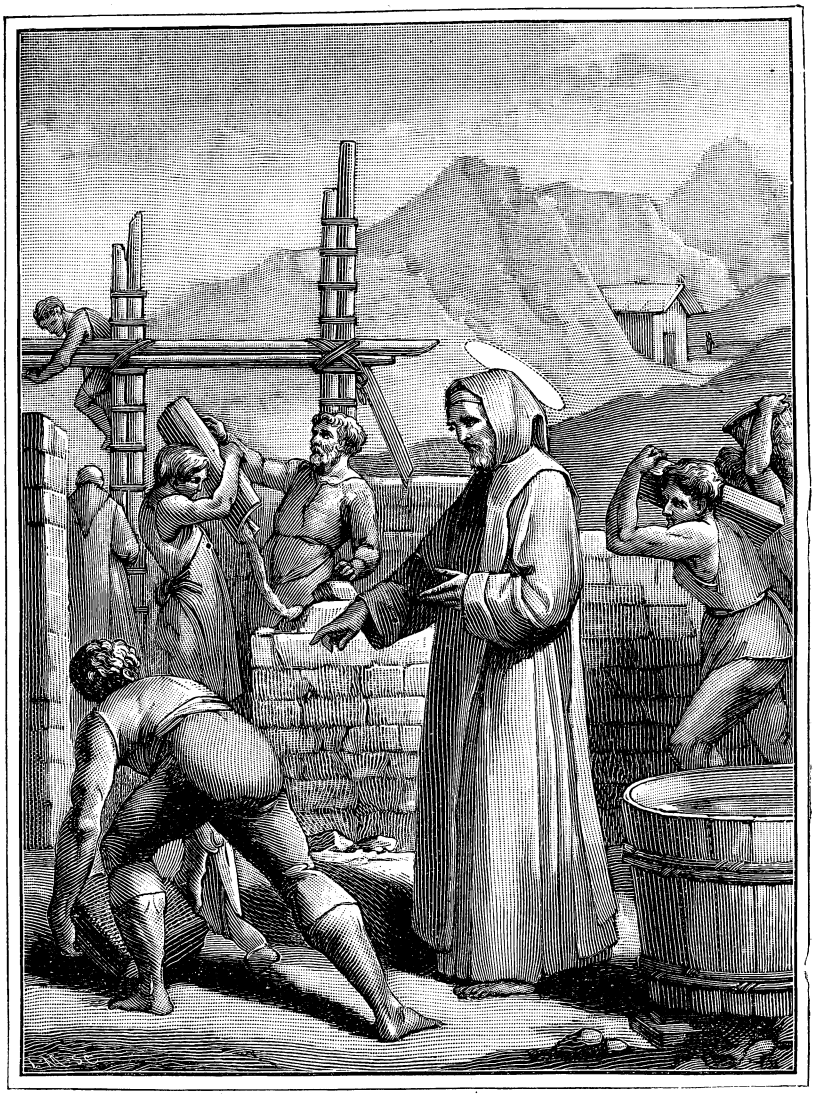
SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum : Grands Bollandistes, au 1er juillet. — *Vies des Saints*, par Adrien Baillet. — *Vies des Saints*, par le P. Giry. — *Grande vie des Saints*, par Collin de Plancy. — *Physionomies de Saints*, par Ernest Hello, etc.

SAINT DOMITIEN

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-RAMBERT-EN-BUGEY — V^e SIÈCLE

Fête le 1^er juillet.



Saint Domitien fait construire une église, dans le désert de Brébonne en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

PREMIÈRES ANNÉES — ÉTUDES

Dès le temps des persécutions, et surtout après la conversion de Constantin, beaucoup de chrétiens se retirèrent au désert, afin d'y servir Dieu plus librement. Telle fut l'origine de la vie monastique, qui ne fut donc pas, comme on l'a dit, une imitation du culte de Sérapis ou de Bouddha, mais qui jaillit de l'essence même du christianisme. Les premiers solitaires vivaient séparés; mais, bientôt, ils commencèrent à se réunir sous la conduite d'un seul supérieur ou abbé. En Egypte, le fondateur de la vie cénobitique ou vie commune fut l'illustre saint Antoine. L'Occident ne tarda pas à suivre l'exemple de l'Orient, grâce au zèle de saints prêtres ou de saints évêques.

Saint Domitien, quoique peu connu, fut l'un des ouvriers de la première heure. C'est un titre que lui reconnait le Martyrologe romain, lorsqu'il annonce ainsi sa fête à la date du 1^er juillet : *Dans*

le territoire de Lyon, décès de saint Domitien abbé, qui, le premier, mena dans ce pays, la vie érémitique et assembla dans sa retraite de nombreux disciples, qui se consacrèrent au service de Dieu. Après s'être illustré par de grandes vertus et d'éclatants miracles, il fut réuni à ses Pères, dans une vieillesse avancée. A cet éloge si concis, quoique déjà bien long, si on le compare à la brièveté ordinaire du Martyrologe, nous essayerons de donner un commentaire, un peu détaillé, d'après un manuscrit de l'ancien monastère de Saint-Rambert en Bugey, manuscrit publié, au XVIIe siècle, par l'érudit et savant Guichenon.

Domitien naquit à Rome, au début du Ve siècle. Ses parents nobles et chrétiens surent conserver leur foi intacte, nous dit le chroniqueur, au milieu des scandales de l'arianisme. Dès que leur fils fut en âge d'étudier, ils le confièrent à des maîtres catholiques qui, secondés par les dispositions naturelles de l'enfant, lui communiquèrent un grand amour des Saintes Lettres. Lorsqu'il atteignit sa douzième année, il obtint de ses parents qu'ils vendissent une partie de leur patrimoine familial, pour lui permettre d'entreprendre des études plus élevées, en vue de se rendre un jour utile à la défense de la foi. Trois années s'étaient à peine écoulées que son père fut mis à mort par les Ariens et, quelque temps après, sa mère, brisée par la douleur, fermait à son tour les yeux à la lumière de ce monde.

LA VRAIE LIBERTÉ

Resté seul, le pieux adolescent fut d'abord en proie à la plus vive douleur, et il eut souhaité suivre au tombeau ses bien-aimés parents. Mais la pensée que la récompense éternelle n'est réservée qu'à ceux qui ont souffert et lutté, ranima son courage et lui fit envisager la vie comme une arène qu'il faut traverser sans faiblir. Pendant deux mois il se demanda quel usage il allait faire de ses biens. Resterait-il dans le monde ou embrasserait-il la vie monastique à l'exemple d'autres jeunes gens de son âge? Tandis qu'il était ainsi dans l'incertitude et ne savait à quel parti se résoudre, il s'adressa un jour à un de ses plus dévoués serviteurs : « Ecoute, lui dit-il, Sisinius. Penses-tu qu'un homme libre et connu comme tel, puisse conserver sa liberté en se soumettant à une infinité de servitudes pour jouir des biens périssables de ce monde? » Sisinius répondit : « J'estime que, toutes les fois qu'on le peut, il vaut mieux être libre qu'esclave. » « Tu as bien répondu, reprit Domitien. C'est ce que nous enseigne l'Apôtre, ainsi qu'on me l'a appris à l'école : *Si tu peux être libre, préfère la liberté à l'esclavage.* J'ai résolu de me conformer à cette règle, et c'est pourquoi je te donne ta liberté, à toi et à tous mes serviteurs. Quant à mes biens je vais les vendre et les distribuer aux pauvres. »

Il mit aussitôt son projet à exécution. Au bout de deux semaines, ayant vendu et distribué tous ses biens, il se retira du monde pour embrasser la vie monastique.

Nous ignorons quel fut le lieu de sa retraite, mais ce que nous savons, c'est qu'il n'y jouit pas longtemps du calme et de la paix. Obligé de fuir, il partit pour la Gaule, visita le célèbre monastère de Lérins et vint se réfugier auprès de saint Hilaire d'Arles, dont la vertu brillait alors du plus vif éclat.

LE PREMIER MONASTÈRE DE DOMITIEN

Saint Hilaire, raconte le biographe, touché de la piété de son hôte, voulut lui conférer la dignité sacerdotale. Domitien reconnut la volonté de Dieu dans le désir du saint évêque et il consentit à recevoir les Saints Ordres; mais refusant toute charge et tout honneur dans l'Eglise, il ne pensait qu'à regagner la solitude. L'île de Lérins exerçait sur son âme une douce attraction. Il se disposait à y retourner lorsqu'il entendit parler de la vie merveilleuse de saint Eucher, évêque de Lyon. Changeant aussitôt de direction, il remonta la vallée du Rhône jusqu'à la capitale des Gaules. Saint Eucher le reçut avec une bonté paternelle, écouta l'histoire de sa vie et de ses pérégrinations et approuva son projet de vie solitaire. Il lui donna des ornements et une pierre d'autel avec tout ce qu'il fallait pour célébrer le Saint Sacrifice de la Messe. Domitien se retira dans un lieu désert, où il construisit un petit oratoire en l'honneur de saint Christophe. C'est là que devait s'élever plus tard le village de Bourg-Saint-Christophe.

Pendant que le serviteur de Dieu vivait en ce lieu, tout entier à l'oraison, aux veilles, aux jeûnes, à la célébration quotidienne des Saints Mystères, il vit bientôt accourir à lui de nombreux disciples, qui désiraient se mettre sous sa direction et partager son genre de vie. Les gens du monde eux-mêmes apprirent le chemin de sa retraite et leur affluence devint telle que le saint religieux résolut de fuir dans un endroit plus retiré et d'y établir son monastère. Selon son habitude, il consulta saint Eucher, le guide de son âme : « Père vénérable, lui dit-il, le lieu que j'habite est maintenant si connu et si plein de tumulte mondain, qu'il n'est plus convenable que des moines l'habitent, d'autant plus qu'il est aride et privé d'eau bonne à boire. » Saint Eucher lui répondit : « Va, et cherche où tu voudras une solitude comme tu la désires. » Puis il le bénit et le congédia.

A LA RECHERCHE D'UNE SOLITUDE

Le lendemain matin, après la célébration de la sainte Messe, Domitien se mit en route avec un de ses disciples, du nom de Modeste, et se dirigea vers le Levant. Après une longue marche, ils s'engagèrent dans les gorges d'une montagne et atteignirent un vaste espace désert qu'entourait une forêt profonde et qui avait été jadis un repaire de faux monnayeurs. L'endroit était délicieux et, en examinant bien, ils trouvèrent plusieurs sources abondantes.

Comme la nuit était venue et qu'ils étaient fatigués du voyage, ils se retirèrent dans une grotte, partagèrent leurs modestes provisions et après avoir rendu grâces à Dieu, ils se livrèrent au sommeil. Vers le milieu de la nuit, Domitien eut une vision. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut, le considéra avec un visage bienveillant et lui parla ainsi : « Domitien, athlète plein de prudence, montre-toi courageux et vaillant soldat; car je serai ton appui dans toutes tes entreprises. Tu recevras en ce lieu des fils nombreux qui viendront se former à tes exemples. Mets donc à exécution le projet que tu as formé dans la journée d'hier. »

Domitien avait en effet, dès la veille, conçu tout un plan de monastère. Sur la colline où se trouvait la principale source, il s'était proposé de construire un grand corps de bâtiment pour les religieux, et plus bas, près du chemin, une hôtellerie et une chapelle pour les voyageurs.

A son réveil, il rendit grâces à Dieu, et, retournant sans retard auprès de ses frères, il leur fit part de son heureuse découverte et des bénédictions que Dieu leur promettait.

Confiant aux soins d'un prêtre vénérable la chapelle de Saint-Christophe, leurs cellules et leur jardin, ils se rendirent tous à la nouvelle solitude et employèrent deux années pour s'y établir. En plus du couvent et de l'hôtellerie, ils construisirent deux chapelles, l'une en l'honneur de la Très Sainte Vierge, et une nouvelle chapelle en l'honneur de saint Christophe. Saint Eucher lui-même vint de Lyon pour les consacrer. On s'occupa en même temps de défricher une partie du désert et de l'ensemencer.

SAINT DOMITIEN INVOQUÉ CONTRE LES RENARDS

Un jour d'été, après un travail pénible, Domitien descendit avec quelques frères pour se baigner jusqu'à une rivière qu'on appelait alors Alberonna et qui n'est autre que l'Albérine, affluent de l'Ain. Tandis qu'ils étaient dans l'eau, un renard survint et se mit à ronger et à déchirer les chaussures du serviteur de Dieu. Domitien s'en aperçut et fit cette prière : « Seigneur tout puissant, créateur de tous les êtres, je vous demande comme une faveur, qu'à l'avenir cet animal et tous ceux de son espèce ne puissent plus faire aucun mal, ni à nous, ni à nos successeurs. »

Il avait à peine achevé ces mots que le renard tomba mort à sa vue. Dans la suite, le couvent n'eut jamais à souffrir de ceux de son espèce. Le biographe de Domitien nous l'assure : « De nos jours encore, dit-il, les habitants de cette région invoquent saint Domitien pour écarter les renards de leurs poulaillers. » Puis il ajoute, et nous avons peine à le croire : « Non seulement les renards n'ont jamais fait de mal à leurs poules, mais encore on les a vus parfois se jouer avec elles. »

DON DES MIRACLES — AFFLUENCE DES FOULES

Dieu accorda, vers cette époque, à son serviteur, le pouvoir de chasser les démons des corps des possédés; aussi les foules connurent bientôt le chemin du nouveau monastère. Domitien, pour échapper aux marques de vénération dont on l'entourait, fuyait en quelque retraite éloignée et ne revenait qu'au bout de la semaine, pour revoir ses frères et prendre un peu de nourriture, car, pendant son absence, il s'abstenait de tout aliment. Ses disciples, désolés de ces longues absences, lui représentèrent qu'ils avaient un besoin incessant de ses conseils et ils obtinrent la promesse qu'il ne s'éloignerait plus et consentirait à prendre tous les jours quelque nourriture.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen d'arrêter l'affluence des visiteurs, il imagina, pour les détourner de sa personne, de construire une grande église qui serait un lieu de pèlerinage, afin qu'il ne fût pas dit qu'on accourait au désert uniquement pour le voir.

Les Frères applaudirent à cette idée, et, sans retard, ils se mirent à creuser la terre et à poser les premiers fondements de l'édifice. Quelques maçons du voisinage furent invités à prendre part à leurs travaux, et, en peu de temps, on vit s'élever en ce lieu un édifice qui faisait l'admiration de tous.

LE PAIN MIRACULEUX

Pendant qu'on travaillait à l'église, il survint une famine qui désola plusieurs provinces de la Gaule et plus spécialement la vallée du Rhône. Le pain vint à manquer aux moines et aux maçons. L'homme de Dieu ne perdit point courage : « Continuez votre ouvrage, leur dit-il; pendant ce temps je parcourrai les pays voisins pour vous trouver de la nourriture. »

Il monta sur son âne et alla jusqu'à Torcieu qui s'appelait alors Torciacum. Il y arriva précisément un jour où les habitants s'étaient réunis pour cuire le pain. Chacun avait déjà reconnu et reçu sa provision, lorsqu'on retira du four un pain plus gros et plus beau que les autres. Ce ne fut qu'un cri d'admiration. Ce pain, que personne ne réclamait, n'était là que par un miracle du ciel. L'arrivée de Domitien expliqua le mystère. On comprit que Dieu lui-même voulait se charger de subvenir aux besoins de ses serviteurs. Le Saint reçut le pain merveilleux, qu'on lui attribua d'une commune voix, et s'en revint tout joyeux au monastère. « Recevez, dit-il aux moines et aux ouvriers, la nourriture que le Seigneur lui-même vous a préparée! »

Par un nouveau miracle, le pain se multiplia de telle façon qu'il suffit, pendant dix jours, à la nourriture de seize moines et de quatre maçons.

DOMITIEN RENVERSE DEUX TEMPLES PAIENS

Il y avait déjà plusieurs jours que Dieu nourrissait ainsi Domitien et ses compagnons, lorsque celui-ci ne voulant pas tenter la Providence, en lui demandant de prolonger plus longtemps le miracle, retourna dans le siècle pour quêter quelques provisions. Cette fois, il dépassa Torcieu, contourna la montagne et se rendit jusqu'à Lagnieu qui s'appelait alors Latiniacus. L'ancien nom de l'endroit était Calonna, mais un riche seigneur gallo-romain, appelé Latinus, en étant devenu propriétaire, avait changé ce nom en celui de Latiniacus. Latinus possédait une riche villa construite en belles pierres de taille et en marbre, et son plus agréable passe-temps était d'élever des oiseaux de toute espèce. Ce jour-là, il venait de quitter ses volières pour aller, avec sa femme Syagria, surveiller les batteurs et les vanneurs qui travaillaient sur l'aire. Il s'était assis à l'ombre, s'entretenant tantôt avec elle, tantôt avec les paysans qui venaient lui acheter du blé, lorsque Domitien se présenta timidement et lui fit cette humble requête :

« Nobles époux, dit-il, Dieu vous donne longue vie et prospérité. Des serviteurs du Dieu vivant qui habitent non loin d'ici, dans le désert, m'ont envoyé vers vous, ainsi que vers les autres seigneurs de la contrée, vous demander pour eux, quelques provisions. Ils méritent d'autant plus votre charité que le pain est venu à leur manquer pendant qu'ils travaillaient à la construction d'une église. »

Latinus répondit : « Comment veux-tu que je te donne mon blé, tu as plus l'air d'un bandit que d'un serviteur de Dieu. — Noble seigneur, vous m'avez bien jugé, répliqua Domitien, car ma vie est loin d'être en rapport avec ma profession. »

Or Latinus était arien. L'arianisme était une hérésie dangereuse qui niait la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Concile de Nicée avait solennellement condamné cette erreur en 325; mais les ariens purent, de nouveau, répandre leurs doctrines, grâce à la faiblesse de l'empereur Constantin et surtout à la protection avouée de son fils Constance qui embrassa lui-même l'hérésie. Sous les empereurs catholiques qui suivirent, Constance et Julien l'Apostat, l'arianisme conserva de tous côtés de nombreux adeptes.

Latinus donc, en bon arien qu'il était, ne manquait aucune occasion de discuter sur les questions religieuses. Heureux de trouver à qui parler, il demanda au saint religieux :

« Puisque tu es le chef des serviteurs de Dieu qui vivent dans le désert, dis-moi donc quelle foi vous professez? »

Domitien répondit : « Tu parles comme si on pouvait choisir entre plusieurs professions de foi. Il n'y a qu'une seule foi qui puisse nous conduire à la béatitude éternelle. — Et quelle est cette foi? interrogea Latinus. — La foi que j'ai reçue et apprise de mes maîtres, successeurs des apôtres, foi contre laquelle les ariens s'acharnent avec fureur. — Quelle est-elle donc? insista son interlocuteur. — Croire en Dieu le Père Tout-Puissant et en Notre-Seigneur Jésus-Christ son Fils unique. Je dis Dieu le Père, parce que Dieu a un Fils; je dis Dieu le Fils parce que le Fils de Dieu est égal à son Père; enfin je dis Dieu le Saint-Esprit parce que le Saint-Esprit est éternel comme le Père et le Fils dont il procède et qu'il leur est égal en nature. Je dis que ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu, c'est-à-dire qu'il n'y a en Dieu qu'une seule divinité, une seule toute-puissance, une seule éternité, une seule majesté. »

Alors Latinus : « La puissance du Père n'est donc pas supérieure à celle du Fils? — Non, car le Fils et le Père n'ont qu'une seule et même puissance, la puissance divine. — Ce que tu dis est impossible, objecta l'arien. Serais-je sage, réponds-moi, si je confiais mes biens et ma dignité à mon enfant, lorsqu'il est encore incapable d'en user? Paul a même raison, Dieu ne pouvait communiquer sa puissance et sa dignité à son Fils, aussitôt après qu'il l'eut engendré. — Ta sagesse est toute charnelle, répondit Domitien. Pour te prouver que j'ai dit la vérité, regarde. Au nom du Fils unique de Dieu coéternel, et en tout égal à son Père, que ces temples des démons s'écroulent à l'instant ! »

Il y avait, en effet, près de là, deux temples païens dédiés l'un à Jupiter, l'autre à Saturne, où les paysans superstitieux venaient encore, en cachette, offrir des vœux et des prières. A la parole du Saint, la terre tremble et les deux édifices s'écroulent avec fracas. En même temps, le ciel se couvre de nuages et, au milieu des éclairs et du tonnerre, tombent une pluie et une grêle abondantes. L'arien, sa femme et ses domestiques courent se mettre à l'abri dans le palais, sans s'inquiéter de Domitien. Latinus revenu à lui, se mit à réfléchir sur ce qui venait de se passer, et il comprit que Dieu avait voulu manifester que la foi du moine quêteur était la foi véritable. Les paroles de sa femme, catholique depuis longtemps dans le fond de son cœur, vinrent le confirmer dans cette pensée. « La doctrine de cet homme est sans nul doute une doctrine divine, lui dit-elle, car, pendant qu'il te parlait sur l'aire, j'ai vu son visage rayonner comme celui d'un ange. Il faut le revoir et lui demander de nous instruire. »

L'orage n'avait duré que quelques instants et, de nouveau, le soleil brillait radieux dans un ciel sans nuages. On sortit pour se mettre à la recherche de l'homme de Dieu et on le trouva auprès de l'aire, creusant avec son bâton de petits canaux, pour empêcher l'eau d'arriver jusqu'au blé, qui avait été miraculeusement préservé de la pluie et de la grêle. Latinus se jeta à ses pieds, lui demanda pardon et le pria de lui enseigner la foi véritable. Il le garda trois jours chez lui et le renvoya à son monastère muni d'abondantes provisions. Il voulut en même temps subvenir aux futures nécessités des religieux, et, pour cela, il leur fit don de vastes domaines, par acte notarié, signé de sa main et contresigné par sa femme et ses enfants. Le monastère de Saint-Rambert, était fondé.

LES OUVRIERS ENDORMIS — MORT DE SAINT DOMITIEN

De retour au désert, Domitien ne fut pas peu surpris de trouver les maçons endormis à l'heure du travail. Il les réveilla et leur demanda : « Que faites-vous là, mes frères? Pourquoi abandonnez-vous l'ouvrage commencé? Les forces vous auraient-elles manqué? — Oui, lui répondirent-ils. Pendant dix jours nous avons mangé à satiété du pain délicieux que vous nous aviez apporté, mais hier, vendredi, nous n'avons pris aucune nourriture, et nous avons résolu de retourner à nos maisons. — Et quel jour pensez-vous qu'il soit? interrogea Domitien. — Samedi, répondirent-ils. — Il est aujourd'hui lundi, reprit le Saint. Que ce repos de deux jours vous suffise. Mangez ce que je vous apporte et reprenez votre travail. »

Les maçons restaurés se remirent à l'œuvre avec ardeur et, en peu de temps, ils achevèrent la construction de l'église. Saint Eucher de Lyon vint lui-même la consacrer et bénir le nouveau monastère. La renommée du saint fondateur ne tarda pas à lui attirer de nouveaux disciples. Beaucoup de jeunes gens nobles quittèrent le siècle pour venir se mettre sous sa conduite. Mais Domitien avait déjà atteint un âge avancé. Voyant son œuvre définitivement établie, il en remit la conduite à un saint religieux du nom de Jean, pour se préparer plus librement à la mort. La maladie le frappa soudainement. Il appela alors ses frères autour de son lit et leur parla en ces termes :

« Vivez dans la paix et la sainteté, car c'est la condition indispensable pour voir un jour le Seigneur. Obéissez en tout au père de vos âmes. Enfin apprenez que Dieu doit m'appeler à lui au premier jour de juillet. »

A ces mots, tous fondirent en larmes : « Père, pourquoi nous quittez-vous? » lui demandaient-ils avec des sanglots. Mais lui : « Je ne vous abandonne pas, leur disait-il, réjouissez-vous, car je vais vous protéger auprès de Dieu. Donnons-nous le baiser d'adieu. »

Quand le jour prédit fut arrivé, le Saint-Sacrifice fut célébré devant lui et il communia avec tous les Frères; puis levant les mains vers le ciel, il s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains! » Et il expira en prononçant ces mots.

En même temps, la cellule fut remplie d'un parfum suave et pénétrant, dont l'odeur rendit la santé à plusieurs Frères affectés de diverses maladies. Le corps du Saint fut déposé dans l'église du monastère, près de l'autel de saint Genès, martyr. De nombreux miracles s'accomplirent dans la suite sur son tombeau.

Deux siècles après, en 680, les disciples de saint Domitien recueillirent et inhumèrent dans leur monastère le corps de saint Ragnebert ou Rambert, allié à la famille royale de France, assassiné par les ordres d'Ebroïn, maire du palais, sous le roi Thierry. Ce nom de saint Rambert, popularisé par les miracles opérés sur son tombeau, supplanta l'ancien nom de Bébronne, en demeurant appliqué, dès cette époque reculée, au monastère qui gardait ses reliques et par extension au village qui, bientôt, se forma tout auprès.

Guichenon dans son *Histoire de la Bresse et du Bugey*, nous donne la liste des abbés de Saint-Rambert. Avant la grande Révolution, l'abbaye avait sous sa dépendance dix prieurés et un grand nombre de cures.

SOURCES

GUICHENON, *Histoire de la Bresse et du Bugey*. Diverses notes archéologiques communiquées par M. le curé de Saint-Rambert.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

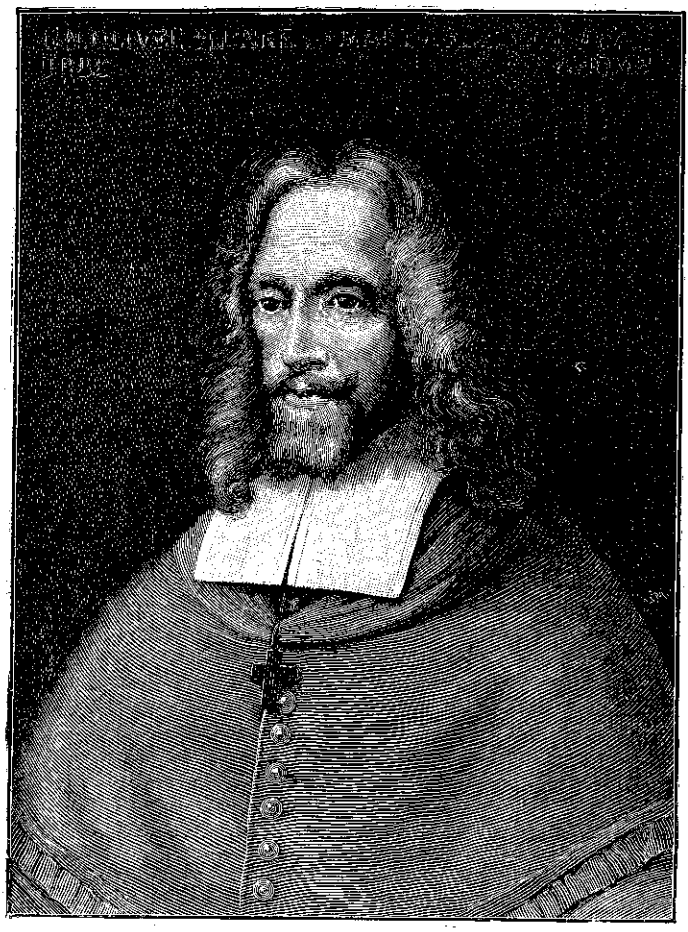
Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

LE VÉNÉRABLE OLIVIER PLUNKET,

archevêque d'Armagh, et primat d'Irlande, martyr (1629-1681).



Portrait du Vénérable Olivier Plunket:
(D'après un tableau conservé au collège irlandais de Rome.)

SACRIFICE EN VUE DU SACERDOCE

Le dernier martyr de la persécution inaugurée par Henri VIII, le triste fondateur de l'Eglise anglicane, est un Irlandais nommé Olivier Plunket.

Né en 1629, à Longhgrea (comté de Meath), il fut élevé jusqu'à seize ans chez son oncle, Patrick Plunket, abbé du monastère de Sainte-Marie, à Dublin, plus tard évêque et confesseur de la foi. Décidé à se faire prêtre, le jeune homme s'habitua de bonne heure à l'idée du sacrifice. Sa patrie traversait alors de mauvais jours. Non seulement il y était interdit de pratiquer ouvertement la religion catholique, mais le fait de recevoir et de donner un enseignement catholique obligeait l'élève à payer une amende de dix livres (250 francs) par mois, exposait le maitre au bannissement, et, en cas de récidive, à la pendaison. Celui qui allait demander à l'étranger l'éducation catholique que lui refusait son pays se voyait privé par là même du droit de posséder en Irlande.

Une telle perspective n'arrêta point Plunket. Disposé à sacrifier non seulement ses biens, mais encore sa vie, il partait, en 1645, pour Rome, où il comptait faire ses études en vue du sacerdoce.

SÉJOUR A ROME

Le voyage ne s'accomplit pas sans incidents. Le petit voilier que montait Olivier Plunket fut poursuivi, durant vingt-quatre heures, par deux vaisseaux pirates, auxquels toutefois il put échapper. Mais sur terre, en traversant les Flandres, notre voyageur, avec le P. Scarampo, Oratorien, et quatre jeunes gens qui l'accompagnaient, tombèrent aux mains de brigands qui les rançonnèrent sans pitié. Enfin, le voici à Rome, auprès du Siège apostolique qu'il aimait déjà d'un vif amour.

Après huit ans de sérieuses et brillantes études, il est ordonné prêtre en 1656, et comme la persécution faisait rage en Irlande, forcé de retarder indéfiniment son retour, il dut demander asile aux Pères de l'Oratoire établis à Saint-Jérôme della Carità. Il partagea longtemps leurs exercices, sans toutefois être affilié à leur Institut, fut nommé ensuite professeur de théologie au collège de la Propagande, où il enseigna avec succès pendant douze ans, et fit partie comme consulteur de la Congrégation de l'Index.

Le quart de siècle qu'il passa dans la Ville Eternelle fut la période paisible de sa vie. Nous ne nous attarderons pas à décrire l'édification qu'il donne alors par ses travaux, par ses courses pieuses aux sanctuaires, par ses visites fréquentes aux malades du grand hôpital du Saint-Esprit. Hâtons-nous, avec le Dr Plunket, vers l'Irlande, objet de ses vœux les plus ardents.

TRISTE ÉTAT DE L'IRLANDE

De Rome, il avait suivi anxieux les tragiques événements qui, d'année en année, désolaient son pays natal : triomphe du Parlement sur le roi Charles Ier, le roi pris par les Ecossais et vendu par eux aux Anglais en 1646, la république proclamée, le roi exécuté, l'Irlande conquise par un tyran hypocrite au milieu de scènes d'une atrocité inouïe. A Drogheda, Cromwell promettait la vie sauve à ceux qui capituleraient : la ville ouvrit ses portes, et les habitants furent passés au fil de l'épée. Un millier de personnes environ s'étaient réfugiées dans la cathédrale : c'étaient des femmes, des jeunes filles, des enfants à la mamelle; on en fit une ignoble boucherie.

Beaucoup d'Irlandais furent emmenés aux Indes et vendus comme esclaves. Les catholiques laissés sur le territoire furent relégués au-delà du Shannon, dans la province de Connaught, avec défense de passer de l'autre côté de la rivière, sous peine de mort. Leurs terres étaient distribuées aux soldats de Cromwell, payés ainsi de leurs services.

Les prêtres avaient depuis longtemps reçu ordre de quitter le royaume. Beaucoup restèrent cachés, ne sortant que la nuit pour remplir les devoirs de leur saint ministère. De cette époque date l'attachement profond et inviolable des Irlandais à leurs prêtres.

Enfin, Charles II remonta sur le trône, et ce fut à la faveur de son règne qu'Olivier Plunket put songer à rentrer dans son infortunée patrie.

Dès l'année 1663, en effet, la Chambre des communes abolit les peines édictées contre le clergé résidant en Irlande. Bien que les autres décrets de persécution ne fussent pas rapportés, le Souverain Pontife profita de l'accalmie pour pourvoir aux sièges vacants.

LA CONSÉCRATION ÉPISCOPALE

L'archevêque exilé d'Armagh venait de mourir, on lui cherchait un successeur. Tandis que les cardinaux discutaient devant le Pape sur le mérite des divers candidats proposés, le Saint-Père s'écria : « Pourquoi nous arrêter à ces discussions, lorsque nous avons ici, à Rome même, un fils de l'Irlande dont les vertus sont connues de tous, dont les travaux en cette ville ont ajouté un nouvel éclat à l'incomparable couronne de l'île des Saints? Nommons à l'archevêché d'Armagh le docteur Plunket. »

Les Bulles furent expédiées au nonce de Bruxelles, car le Saint-Siège, pour ne point éveiller l'attention des pays anglicans et malgré le désir de l'élu de se voir sacré à Rome, exigea que la consécration épiscopale de Mgr Plunket eût lieu en Belgique. La cérémonie se fit à Gand, sans bruit, à huis clos, dans la chapelle privée de l'évêché, en la fête de saint André 1669.

Huit jours plus tard, le nouvel évêque se trouvait à Londres, déjà occupé à solliciter auprès de la reine Catherine de Bragance, qui était catholique, quelques adoucissements au sort de ses diocésains. Le voyage de Londres en Irlande, accompli au cœur de l'hiver, fut des plus pénibles, mais l'accueil que reçut à Armagh Mgr Plunket était de nature à lui faire oublier ses grandes fatigues.

TRAVAUX APOSTOLIQUES

Dès lors commença pour l'archevêque une vie de labeur sans trêve. Encore obligé de demeurer caché jusqu'à la nomination de lord Berkeley, en juin 1670, au poste de gouverneur, il trouve moyen néanmoins de donner la confirmation à dix mille personnes en une seule année. D'ailleurs, dans les quatre premières années de sa charge — c'est lui-même qui l'écrit au Saint-Siège, — le nombre des confirmations faites par Mgr Plunket atteignit le chiffre de 48 655. Les édifices religieux étaient en un tel état de délabrement, la foule si nombreuse, qu'il fallait souvent administrer les sacrements en plein air, pasteur et troupeau également exposés aux vents et à la pluie.

Trois mois après son arrivée, il a déjà tenu deux Synodes de son clergé; convoqué et présidé à Dublin, en sa qualité de primat, un Synode général des évêques d'Irlande. Avant septembre de la même année 1670, nous le voyons réunir à Ulster un Comité provincial, et y provoquer de nombreux et importants décrets.

A la suite de ce Concile, des représentants de six diocèses différents, présents à l'assemblée, rédigent de concert et envoient au Saint-Siège une adresse de remerciements : c'est un éloquent témoignagne rendu par des contemporains au zèle de l'archevêque d'Armagh : « Depuis son arrivée à Armagh, y est-il dit, Mgr Plunket se livre à d'incessants travaux, prêche de parole et d'exemple, n'admet aux Ordres sacrés qu'après rigoureux examen, a introduit dans son diocèse les Pères de la Compagnie de Jésus, a bâti pour eux, à ses frais, écoles et résidence. Dans les diocèses d'Armagh, Kilmore, Clogher, Derry, Down, Connor et Dromore, très distants les uns des autres, il a, parcourant bois et montagnes au prix d'immenses fatigues, administré la confirmation à des milliers de personnes. Dernièrement, il a fait rendre à plusieurs centaines de familles catholiques leurs biens confisqués. Par ses soins, depuis qu'il est parmi nous, le clergé a cessé d'être persécuté..... »

L'œuvre qui lui tenait le plus au cœur était

celle de l'éducation de la jeunesse, si délaissée en Irlande durant les précédents troubles. Il réunit à Drogheda, sous la conduite de trois Pères Jésuites, environ cent cinquante enfants des meilleures familles. Pour subvenir aux frais de cette fondation, il n'est point de privations qu'il ne s'impose, n'ayant qu'une chaumière pour palais épiscopal, un seul serviteur, un vêtement pauvre et une table des plus frugales. En 1673, sous un nouveau gouverneur, la persécution reprit, et le collège, objet de tant de sacrifices et de soins, fut fermé pour toujours. Ce fut une grande douleur pour l'archevêque.

EN LA FÊTE DE LA CHAIRE DE SAINT-PIERRE (1673).

De nouveau, les prêtres irlandais furent sommés de quitter le territoire dans les six mois. L'archevêque d'Armagh et un autre évêque, Mgr Brennan, restèrent, cherchant leur refuge dans une cabane en paille dont le toit délabré laissait pénétrer toutes les ondées : ils aimaient mieux mourir de faim et de froid que d'abandonner leur troupeau. Encore ne furent-ils pas longtemps en paix dans cette misérable hutte. La police faisait des recherches actives. Un dimanche après vêpres, jour de la Chaire de Saint-Pierre (18 janvier 1674), les deux évêques durent prendre asile chez un particulier que l'on ne pouvait soupçonner de les recéler, et s'enfermer dans un immense galetas sans cheminée et sans feu. Il fallut y demeurer huit jours.

« Mon compagnon souffrait de rhumatismes à ne pouvoir bouger le bras. Béni soit Dieu qui nous accorde de souffrir pour la Chaire de Saint-Pierre, le jour même de la fête de cette Chaire, » écrit Mgr Plunket.

L'alerte dura quinze mois, au bout desquels l'archevêque reprit la paisible direction de son diocèse jusqu'au prétendu complot imaginé par Titus Oates (1678).

PRÉTENDU COMPLOT PAPISTE

Le personnage peu estimable qu'est Titus Oates avait été ministre anglican. Deux fois convaincu de parjure et de mauvaises mœurs, il se convertit ensuite au catholicisme et voulut se faire Jésuite; mais, écarté pour cause d'indignité, il imagina de dénoncer une prétendue conspiration papiste. Les Jésuites, inspirés par le Pape, ne songeaient à rien moins, d'après lui, qu'à incendier Londres et les vaisseaux à l'ancre dans la Tamise, à poignarder le roi pour mettre en sa place le duc d'York, à rétablir le papisme dans les trois royaumes. On se rit d'abord de cette étrange révélation, mais le juge chargé de l'enquête ayant été trouvé assassiné, le peuple fut pris de panique soudaine; on perquisitionna chez tous les catholiques, trente mille d'entre eux furent expulsés de Londres ; cinquante mille hommes restèrent jour et nuit sous les armes pour parer à un péril imaginaire; le Parlement, comme affolé, chassa de son sein les pairs catholiques, et cinq Jésuites furent condamnés à mort sans qu'on pût découvrir contre eux la moindre charge.

En Irlande, évêques et prêtres furent de nouveau traqués et réduits à s'exiler ou à se cacher. Mgr Plunket fut arrêté le 6 décembre 1678, à Dublin, où la piété filiale l'avait conduit auprès de son oncle, Mgr Patrick Plunket, gravement malade. Il fut mis en prison, sous la seule inculpation d'avoir séjourné illégalement dans le royaume.

Ce n'est qu'au bout de six mois que l'on songea à l'impliquer dans la conspiration de Titus Oates. A priori, un primat d'Irlande ne pouvait pas ne pas avoir trempé dans un complot papiste. Il ne fut donc pas difficile à trois renégats contre lesquels l'archevêque avait eu justement à sévir, un prêtre suspens et deux moines apostats, de se venger en déposant contre lui.

Cités comme témoins devant un tribunal irlandais, ils n'osèrent pas y comparaître parce que deux d'entre eux étaient des repris de justice. L'habileté de ces délateurs fut d'obtenir en haut lieu que la cause fût portée devant un tribunal de Londres.

LE PROCÈS A LONDRES

Voilà pourquoi, par une injustice criante, le prélat fut amené devant une juridiction étrangère, anglaise et protestante, et obligé de pourvoir lui-même à sa défense, car on ne lui accordait aucun avocat.

Les débats devaient commencer en mai 1681, mais, comme le prévenu réclamait du temps pour faire venir d'Irlande ses témoins à décharge et copier sur les archives de l'archevêché d'Armagh des documents qui établiraient son innocence, les juges lui laissèrent cinq semaines, sans plus.

Etant données la distance, les entraves que subissait le prisonnier, la mauvaise volonté du gouvernement qui refusait d'accorder un sauf-conduit aux témoins catholiques, la difficulté de les faire venir de divers comtés de l'Irlande, c'était un délai tout à fait insuffisant.

En vain Mgr Plunket supplia-t-il ses juges de patienter quelques jours de plus : ils ne voulurent rien entendre.

Au cours des débats, le primat se défendit avec un remarquable sang-froid. Nombreuses et dénuées de fondement étaient les charges accumulées contre lui. On l'accusait d'avoir recueilli parmi son clergé des sommes considérables en vue du complot papiste; d'entretenir des relations avec les troupes françaises et de leur ménager le moyen de débarquer en Irlande; d'organiser lui-même une levée de 70 000 hommes; de parcourir sans cesse les ports et les places fortes d'Irlande, en prévision d'une prochaine guerre.

— Y songez-vous? répondait finement Mgr Plunket; si l'on mettait dans une même bourse tout ce que le clergé catholique d'Irlande, qui n'a pas toujours de quoi se vêtir, reçoit en un an, il n'y en aurait pas pour équiper la moitié d'un régiment! Parmi les ports de l'Irlande, il y en a que je n'ai jamais vus. A Carlingfort, où l'on prétend que je veux faire aborder les troupes étrangères, je ne suis allé qu'une fois, une demi-heure seulement, pour un tout autre dessein que celui qu'on suppose. Si, par impossible, je me déclarais cou-

pable d'un seul des crimes que l'on m'impute, pas un Irlandais sensé qui voulût me croire!

Mais les raisonnements les plus solides ne devaient pas tenir devant la mauvaise foi des délateurs et des juges. La procédure aboutit, comme on pouvait le prévoir, à un verdict de condamnation : « Dieu soit béni, *Deo gratias!* » dit à haute voix l'archevêque en recevant cette sentence.

Sa peine était celle des criminels de haute trahison; il devait être mené à Tyburn, lieu ordinaire des exécutions, pendu, se voir arracher et brûler sous ses yeux mourants ses propres entrailles, voir le corps coupé en quatre et la tête exposée sur un des ponts de Londres.

DANS LA PRISON

Avant de regagner sa prison, Mgr Plunket avait demandé la faveur de voir un prêtre catholique. On lui offrit un ministre protestant. « Merci de vos bonnes intentions, répondit-il avec courtoisie, mais je ne saurais en user. »

Pourtant, la Providence ne lui refusa pas la consolation suprême qu'il désirait. Les gardiens, se relâchant un peu de leur rigueur après la sentence de mort, permirent au P. Corker, religieux Bénédictin, de parvenir jusqu'au prisonnier, qui reçut ainsi les secours de la religion. Nous savons par ce témoin que, dans sa prison, de l'aveu des geôliers, le prélat passait presque tout le temps en prière; il jeûnait d'ordinaire trois ou quatre jours la semaine, il était toujours également joyeux, ne paraissant nullement troublé de sa mort prochaine.

Ce détail s'accorde bien avec les sentiments que le Vénérable exprime lui-même dans une de ses dernières lettres à sa famille : « La sentence de mort m'a été signifiée le 15, écrit-il, sans m'enlever un quart d'heure de sommeil. Je me déclare aussi innocent du crime de trahison que l'enfant qui vient de naître. Je n'ai pas caché mon caractère épiscopal, ni ma religion, ni mon ministère, et, puisque c'est pour cela que je meurs, je m'en réjouis. Primat d'Irlande, je dois prêcher d'exemple et enseigner à mes fidèles à ne pas craindre la mort. Parfois, je m'étonne de mon calme. Comment, quand le Christ a été pris de peur à son agonie, puis-je être, moi, pauvre créature, si audacieux! Mais, je me dis aussitôt : C'est Lui qui m'a mérité par ses mortelles frayeurs la grâce d'être fort. »

La lettre s'achève par des recommandations pleines de tendresse à ses neveux et nièces auxquels il se préoccupe d'assurer des protecteurs, et des paroles de pardon pour tous ceux qui, directement ou indirectement, sont cause de sa mort.

A TYBURN

L'exécution eut lieu le 1er juillet 1681.

L'on n'épargna au martyr aucune des tortures réservées alors par les lois anglaises aux criminels de lèse-majesté. De sa prison de Newgate, le patient, étendu sur une claie d'osier, fut traîné par des chevaux à travers les rues de Londres, meurtri par les aspérités du chemin, couvert de boue et en butte aux huées de la populace, jusqu'à Tyburn, colline où l'on exécutait les scélérats.

Dans la prison, l'archevêque avait pris soin d'écrire en entier, pour le confier à des mains amies, le discours qu'il se proposait de prononcer au pied de la potence. Il lui fut permis de le débiter, et, devant une foule innombrable, de prouver une fois de plus son innocence. Il le fit avec l'accent de sincérité d'un homme qui doit l'instant d'après répondre de ses paroles au tribunal de Dieu; il affirma qu'il pardonnait, eut une prière pour le roi et la famille royale, demanda pardon à Dieu de ses fautes; puis il se mit à genoux, dit à haute voix le *Miserere* et la prière *Je remets, Seigneur, mon âme entre vos mains.* A un signal donné, la fatale charrette qui le portait roula en avant, et le corps du martyr resta suspendu dans le vide.

Il fut décapité et divisé en quartiers selon la sentence, mais non exposé, car le P. Corker réussit à avoir en sa possession la tête et une bonne partie des restes qu'il transféra dans un monastère bénédictin d'Allemagne, à Lambspring. Le chef sacré du martyr est aujourd'hui vénéré dans le couvent dominicain de Sainte-Catherine de Sienne, à Drogheda. Quant au corps lui-même, il repose depuis l'année 1883 dans l'église des Bénédictins de Downside, près de Bath.

En 1886 fut introduite la cause du vénérable archevêque d'Armagh. Le postulateur espère la voir aboutir à la béatification solennelle dans une année ou deux. Puisse le martyr Olivier Plunket ramener à l'unité ceux au milieu desquels il a versé son sang, comme Etienne, priant pour ses bourreaux, a obtenu la conversion de Saul!

SOURCES CONSULTÉES

Memoirs of the most Rev. Oliver Plunket, compiled from original documents, by the Rev. Francis Moran, *vice-rector of the Irish College of Roma.* Dublin, 1861. — *The life and times of the Venerable Oliver Plunket,* par le Rev. S. Dean Flenning. Londres, 1897. — *Ven. Oliver Plunket,* par le R. P. O. R. Vassall, C. SS. R. London, *Catholic Truth Society.*

SAINT AARON

frère de Moïse et premier grand prêtre hébreu. XIV^e^-XIII^e^ siècle avant Notre-Seigneur.

Fête le 1^er^ juillet.

Moïse présente au peuple les verges des douze tribus; seule la verge d'Aaron avait fleuri et porté des fruits.

L'ÉGYPTE AU TEMPS DE MOÏSE ET AARON

Les découvertes archéologiques du dernier siècle, en permettant de reconstituer l'histoire de l'ancienne Egypte, ont jeté un jour nouveau sur les événements racontés par la Bible. Les Egyptiens avaient coutume de couvrir leurs monuments d'inscriptions. Sur les murs, les colonnes des temples et des palais bâtis par eux, dans leurs tombeaux, les pharaons ou rois d'Egypte ont raconté leurs hauts faits. En outre, les fouilles ont mis à jour de nombreux et importants manuscrits formés de longues bandes de papyrus. A l'aide de ces documents et de ceux qu'on possédait déjà, on sait maintenant que trente et une dynasties royales ont régné sur l'Egypte.

Les pharaons qui opprimèrent les Hébreux furent ceux de la XIX^e^ dynastie. Ce fut Ramsès II, plus connu sous le nom de Sésostris, qui porta le décret forçant les Hébreux à jeter dans le Nil leurs enfants mâles et les accabla de travaux incessants. Le peuple de Dieu n'était d'ailleurs pas le seul à souffrir de sa tyrannie. Manquant de bras pour ses grandes entreprises, les deux temples souterrains d'Ipsamboul, le Rameseum de Thèbes, les obélisques de Louqsor, il faisait des razzias parmi les malheureuses tribus nègres du Sud. Ses propres sujets n'étaient guère plus heureux, pres-

surés qu'ils étaient de corvées et d'impôts.

C'est sous le règne de Séti II, petit-fils de Ramsès, héritier de sa cruauté, mais non de sa puissance, en un temps de décadence pour l'empire égyptien, qu'on place la sortie des Hébreux sous la conduite de Moïse et d'Aaron, son frère.

AARON INTERPRÈTE DE MOÏSE

Lorsque Dieu, du milieu du buisson ardent, donna à Moïse la mission d'aller demander la liberté de son peuple au pharaon, l'élu de Dieu, épouvanté à la pensée des dangers qu'il allait courir, chercha par des objections à se dérober aux ordres du Tout-Puissant. Il mit en avant sa difficulté à s'exprimer, et, comme Dieu lui promettait de délier ses lèvres, il eut encore l'audace d'ajouter : « Après tout, Seigneur, envoyez votre message par qui vous voudrez. »

Alors la colère de Dieu s'enflamma contre Moïse et il dit : « N'y a-t-il pas Aaron, ton frère, le lévite ? Je sais qu'il parlera facilement, lui. Voici qu'il va venir à ta rencontre et en te voyant il se réjouira dans son cœur. C'est lui qui parlera pour toi au peuple ; il te servira de bouche et tu l'inspireras comme un Dieu. »

Pendant que Moïse, cédant aux ordres formels de Dieu, prenait congé de son beau-père, Jéthro, Dieu apparaissait à Aaron, en Egypte, et lui disait : « Va au-devant de Moïse dans le désert. » Aaron partit et, ayant rencontré son frère, il le baisa. Moïse fit connaître à Aaron toutes les paroles que Dieu lui avait confiées et les miracles qu'il lui avait donné de pouvoir accomplir. Tous les deux poursuivirent ensemble leur chemin et ils assemblèrent les anciens d'Israël. Aaron leur rapporta toutes les paroles que Dieu avait dites à Moïse et accomplit sous les yeux du peuple les miracles annoncés. Le peuple crut et adora le Seigneur en disant : « Jéhovah a visité les enfants d'Israël, et il a vu leur souffrance ! »

Les deux frères se présentèrent ensuite devant le pharaon et ne triomphèrent de sa résistance qu'en déchaînant une à une sur la terre d'Egypte dix plaies ou calamités, dont la dernière seule parvint à lui ouvrir les yeux. La Bible nous apprend que Moïse était âgé de quatre-vingts ans et Aaron de quatre-vingt-trois lorsqu'ils firent sortir leur peuple de la terre de servitude.

Pndant le voyage à travers le désert, le nom d'Aaron est continuellement associé à celui de son frère, recevant avec lui les communications de Dieu et les transmettant au peuple. Nous devons nous borner dans cette notice à relater les événements auxquels Aaron prit une part tout à fait particulière.

AARON SOUTIENT LES MAINS DE MOÏSE EN PRIÈRE

Les Amalécites, peuple nomade de la presqu'île du Sinaï, vinrent attaquer les Hébreux campés à Raphidim. Moïse dit alors à Josué : « Choisis-nous des hommes et va combattre les Amalécites ; demain, je me tiendrai sur la montagne, le bâton de Dieu dans ma main. » Josué fit ce que lui avait dit Moïse, et marcha contre les ennemis. Or, Moïse, Aaron et Hur avaient gravi la montagne. Lorsque Moïse tenait sa main levée, Israël avait l'avantage, et lorsqu'il la laissait retomber, les Amalécites étaient plus forts. Comme Moïse était rompu de fatigue, ses compagnons prirent une pierre et l'y firent asseoir. En même temps, Aaron et Hur soutenaient ses mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ainsi ses mains ne fléchirent pas jusqu'au coucher du soleil, et Josué défit Amalec et son peuple à la pointe de l'épée.

LE VEAU D'OR

Les Israélites campaient au pied du mont Sinaï lorsque Dieu appela Moïse auprès de lui au sommet du mont et proclama solennellement son alliance avec les enfants d'Israël. Moïse était redescendu vers le peuple et avait reçu d'eux la promesse d'obéissance aux commandements du Seigneur, lorsqu'il fut rappelé par Dieu : « Monte, lui dit-il, sur la montagne, et restes-y ; je te donnerai les tables de pierre, la loi et les préceptes que j'ai écrits pour leur instruction. »

Moïse monta sur la montagne et la nuée la couvrit ; la gloire de Jéhovah reposa sur le mont Sinaï, et la nuée le couvrit pendant six jours. Le septième jour, Dieu appela Moïse du milieu de la nuée. La gloire de Jéhovah apparaissait aux enfants d'Israël comme un feu dévorant au sommet de la montagne. Moïse entra dans la nuée et y demeura quarante jours et quarante nuits.

Le peuple, voyant que Moïse tardait à descendre de la montagne, s'assembla autour d'Aaron et lui dit : « Allons, fais-nous un dieu que nous mettrons à notre tête, car Moïse, l'homme qui nous a fait sortir d'Egypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. »

Aaron leur dit : « Otez les anneaux d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils, de vos filles, et apportez-les-moi. » Tout le monde ôta les anneaux d'or qu'ils avaient aux oreilles, et ils les apportèrent à Aaron. Il les reçut de leurs mains, les fondit, les façonna au burin et en fit un veau. Et ils dirent : « Israël, voici notre dieu, qui nous a fait monter du pays d'Egypte. »

Ayant vu cela, Aaron construisit un autel devant l'image et il s'écria : « Demain, il y aura fête en l'honneur de Jéhovah ! » Il faut remarquer, en effet, que le veau d'or n'était point un emblème idolâtrique, mais seulement une représentation indigne du vrai Dieu. En lui brûlant de l'encens, c'est à Jéhovah que les Israélites voulaient rendre un culte d'adoration ; mais ils désobéissaient au premier des commandements que Dieu leur avait donné peu de temps auparavant : « Vous ne ferez pas d'image taillée ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ou de ce qui est en bas sur la terre, ou de ce qui est dans les eaux de l'abîme. »

Le lendemain, s'étant levés de bon matin, ils offrirent des holocaustes et des sacrifices d'actions de grâces, et le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis ils se levèrent pour se divertir.

Moïse revint et descendit de la montagne, ayant dans sa main les deux tables de la loi.

Lorsqu'il fut près du camp, il vit le veau et les danses, et sa colère s'enflamma ; il jeta les tables et les brisa au pied de la montagne. Et prenant le veau qu'ils avaient fait, il le brûla, le broya jusqu'à le réduire en poudre, répandit cette poudre sur l'eau et en fit boire aux enfants d'Israël.

Moïse se plaça alors à la porte du camp et il dit : « A moi ceux qui sont pour Jéhovah ! » Et tous les enfants de Lévi se rassemblèrent autour de lui. Il leur dit : « Que chacun de vous ceigne son épée, passez et repassez dans le camp, d'une porte à l'autre, et que chacun tue son frère, son ami, son parent ! » Les enfants de Lévi firent ce qu'ordonnait Moïse, et il périt ce jour-là environ trois mille hommes du peuple d'Israël.

VOCATION SACERDOTALE D'AARON ET DE SES FILS

Dieu choisit la famille de Lévi pour remplir les fonctions du culte, mais le sacerdoce proprement dit, c'est-à-dire le droit d'offrir les sacrifices, fut réservé à la famille d'Aaron. Le chef de famille était grand prêtre, ses enfants et les descendants d'Aaron étaient prêtres ; les autres membres de la tribu de Lévi, nommés simplement lévites, furent les ministres des prêtres.

Voici, d'après la Bible, le récit de la vocation d'Aaron.

Jéhovah parla à Moïse en disant: « Prends Aaron et ses fils avec lui, les vêtements sacerdotaux. l'huile d'onction, le taureau du sacrifice expiatoire, les deux béliers et la corbeille de pains sans levain, et convoque toute l'assemblée à l'entrée de la tente de réunion. »

Moïse fit ce que Jéhovah lui avait ordonné, et lorsque l'assemblée eut été réunie, il leur dit : « Voici ce que Jéhovah a ordonné de faire. »

Moïse alors fit approcher Aaron et ses fils, et il les lava avec de l'eau. Il mit à Aaron la tunique, le ceignit de la ceinture, le revêtit de la robe, et il plaça sur lui l'éphod, qu'il serra avec la ceinture de la robe. Il lui mit le pectoral avec l'*Urim* et le *Thummim*, et, ayant posé la tiare sur sa tête, il plaça sur le devant de la tiare la lame d'or. Ensuite, prenant l'huile de l'onction, il oignit le tabernacle et toutes les choses qui étaient dedans et il les consacra. Il en aspergea sept fois l'autel. Il versa de l'huile de l'onction sur la tête d'Aaron et l'oignit pour le consacrer. Moïse fit aussi approcher les fils d'Aaron ; il les revêtit de tuniques, leur mit des ceintures et leur attacha des mitres, comme Jéhovah le lui avait ordonné.

Moïse immola ensuite, selon le rite prescrit par Dieu, le taureau et le bélier de l'holocauste. Restait le second bélier qu'on avait amené. Aaron et ses fils ayant posé leurs mains sur sa tête, Moïse l'égorgea, prit de son sang et en mit sur le lobe de l'oreille droite d'Aaron, sur le pouce de sa main droite et sur le gros orteil de son pied droit. Il fit à ses fils les mêmes onctions, puis il répandit le reste du sang tout autour de l'autel. Moïse prit ensuite de l'huile d'onction et du sang qui restaient sur l'autel, il en fit l'aspersion sur Aaron et sur ses vêtements, sur les fils d'Aaron et sur leurs vêtements.

ENTRÉE EN FONCTION DES NOUVEAUX PRÊTRES

Le huitième jour, Moïse appela Aaron et ses fils et les anciens d'Israël. Il dit à Aaron : « Prends un jeune veau pour le sacrifice d'expiation et un bélier pour l'holocauste, tous deux sans défaut, et offre-les devant Jéhovah. Tu parleras aux enfants d'Israël en disant : « Prenez un bouc pour le sacrifice d'expiation. un veau et un agneau âgés d'un an et sans défaut pour l'holocauste ; un bœuf et un bélier pour le sacrifice pacifique. et une oblation pétrie à l'huile, car aujourd'hui Jéhovah vous apparaîtra. »

Ils amenèrent devant le tabernacle ce que Moïse avait commandé, et toute l'assemblée s'approcha et se tint devant Jéhovah. Sur l'ordre de Moïse, Aaron s'approcha de l'autel et égorgea le veau du sacrifice d'expiation. Ses fils lui ayant présenté le sang, il y trempa son doigt, en mit sur les cornes de l'autel et répandit le sang sur le pied de l'autel. Il fit fumer sur l'autel des parties choisies de la victime, laissant la chair et la peau pour être brûlées hors du camp.

Après avoir encore immolé selon le rite prescrit l'holocauste et la victime pour le peuple, Aaron éleva ses mains sur l'assemblée et la bénit. Il entra ensuite dans le tabernacle avec Moïse. Lorsqu'ils en sortirent, ils bénirent tous les deux le peuple. et la gloire de Jéhovah se manifesta à tous : le feu qui sortait de devant Jéhovah dévora sur l'autel l'holocauste et les graisses. A cette vue, tout le peuple poussa des cris de joie et se prosterna la face contre terre.

MURMURES DE MARIE ET D'AARON CONTRE MOÏSE

Marie avec Aaron. en un moment de jalousie, se prirent à parler en termes désavantageux de leur frère. Ils disaient donc : « Est-ce donc seulement par Moïse que Jéhovah a parlé ? N'a-t-il donc pas aussi parlé par nous ? » Dieu entendit ces murmures. Or, Moïse était un homme fort doux, plus qu'aucun homme qui fût sur la face de la terre.

Soudain, Jéhovah dit à Moïse, à Aaron et à Marie : « Sortez tous les trois vers le tabernacle. » Et ils sortirent tous les trois, et Jéhovah descendit dans la colonne de fumée et se tint à l'entrée du lieu saint. Il appela Aaron et Marie et leur dit : « Ecoutez bien mes paroles : si vous avez quelque prophète de Jéhovah, c'est en vision que je me révèle à lui, c'est en songe que je lui parle. Tel n'est pas mon serviteur Moïse ; il est reconnu fidèle dans toute ma maison ; je lui parle bouche à bouche, en me faisant voir, et non par énigmes. et il contemple la figure de Jéhovah. Pourquoi donc n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur Moïse ? »

Et la colère de Jéhovah s'enflamma contre eux, et il s'en alla ; la nuée se retira de

dessus le tabernacle, et, au moment même, Marie fut couverte d'une lèpre blanche comme la neige. Aaron s'étant tourné vers Marie vit qu'elle était devenue lépreuse et dit à Moïse : « De grâce, mon Seigneur, ne mets pas sur nous ce péché que nous avons follement commis et dont nous sommes coupables. » Moïse cria vers Jéhovah en disant : « O Dieu, je vous prie, guérissez-la ! »

Jéhovah dit à Moïse : « Si son père lui avait craché au visage, ne serait-elle pas pendant sept jours couverte de honte ? Qu'elle soit donc séquestrée sept jours hors du camp ; après quoi, elle y sera de nouveau reçue. » Il fut fait ainsi, et le peuple ne quitta point ce lieu avant qu'elle fût réintégrée au milieu des siens.

RÉVOLTE ET CHATIMENT DE CORÉ, DATHAN ET ABIRON

Des châtiments comme ceux que nous avons rapportés ne suffisaient pas pour inspirer à un peuple charnel et grossier le respect dû aux ministres de Dieu et aux choses saintes. Il fallait frapper de grands coups et faire de grands exemples. C'est ce qui arriva lors de la révolte de Coré, Dathan et Abiron contre Moïse et Aaron.

Après avoir séduit deux cent cinquante hommes des enfants d'Israël, les trois rebelles s'adressèrent à Moïse et Aaron : « Ne sommes-nous pas tous des saints et tous également chers à Jéhovah. Pourquoi donc vous élevez-vous au-dessus de nous ? Nous n'irons pas plus loin. N'est-ce pas assez de nous avoir fait sortir d'un pays où coulaient le lait et le miel pour nous faire mourir au désert, que tu t'ériges encore en maître sur nous ? »

Moïse dit à Coré : « Toi et toute ta troupe, trouvez-vous demain devant Jéhovah, avec Aaron. Prenez chacun votre encensoir, mettez-y du parfum et offrez l'encens à Jéhovah. » Le lendemain, tout fut fait selon les ordres de Moïse. Alors la gloire de Jéhovah apparut à toute l'assemblée. Et Jéhovah parla à Moïse et à Aaron en disant : « Séparez-vous du milieu de cette assemblée et je les consumerai en un instant. »

Moïse, s'adressant à l'assemblée, leur dit : « Eloignez-vous des tentes de ces méchants hommes, et ne touchez à rien de ce qui leur appartient, de peur que vous ne périssiez avec eux. » Tous s'écartèrent tout à l'entour de la demeure de Coré, Dathan et Abiron, qui, étant sortis, se tinrent à l'entrée de leurs tentes avec leurs femmes, leurs enfants et leurs petits-enfants.

Soudain, la terre s'ouvrit et les engloutit, eux avec leurs familles et tous leurs biens. Les deux cent cinquante partisans des révoltés furent dévorés par le feu.

LA VERGE D'AARON

Dieu parla à Moïse et lui dit : « Parle aux enfants d'Israël et prends d'eux douze verges, une par tribu. Il y aura une verge par chef de maison, et tu écriras le nom de chacun sur sa verge. Tu les déposeras dans le tabernacle. L'homme que je choisirai sera celui dont la verge fleurira, et je ferai cesser de devant moi les murmures que profèrent contre vous les enfants d'Israël. »

Moïse parla au peuple, et tous les chefs de maison lui donnèrent une verge avec leur nom, soit douze verges, parmi lesquelles se trouvait celle d'Aaron. Moïse les déposa devant Jéhovah, dans l'arche. Le lendemain, il vint les voir, et voici que la verge d'Aaron avait fleuri ; il y avait poussé des boutons, éclos des fleurs et mûri des amandes. Moïse emporta toutes les verges de devant Jéhovah vers l'assemblée des enfants d'Israël, et ils les virent, et chacun reprit la sienne.

Jéhovah dit à Moïse : « Replace la verge d'Aaron dans l'arche pour être conservée comme un signe contre ceux qui voudraient encore se révolter. » Moïse déposa la verge dans l'arche, conformément aux ordres de Dieu.

MORT D'AARON

Les Israélites, partis de Cadès, étaient arrivés à la montagne de Hor. Jéhovah dit alors à Moïse et à Aaron : « Aaron va rejoindre ses pères, car il n'entrera point dans le pays que je donne aux enfants d'Israël, parce que vous avez été rebelles à mon ordre aux eaux de Mériba. Prends Aaron et son fils Eléazar, et fais-les monter sur la montagne de Hor. Tu dépouilleras Aaron de ses vêtements et tu en revêtiras Eléazar, son fils. C'est là qu'Aaron doit mourir et rejoindre ses pères. »

Moïse fit ce que Jéhovah avait ordonné ; ils montèrent sur la montagne de Hor, aux yeux de toute l'assemblée des enfants d'Israël ; puis Moïse, ayant ôté à Aaron ses vêtements, les fit revêtir à Eléazar, son fils, et Aaron mourut là, au sommet de la montagne. Toute la maison d'Israël le pleura pendant trente jours.

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE

Fête le 2 juillet.

LA VISITATION, d'après le tableau de M. Doze.

Heureuses mères, auxquelles l'Enfant Jésus, apporté par la Sainte Vierge, donne un Saint.

ORIGINE DE LA FÊTE DE LA VISITATION

Le mystère de la Visitation de la Très Sainte Vierge à sainte Elisabeth fut solennisé dans les liturgies orientales, longtemps avant de l'être chez nous. En Occident, l'Ordre franciscain commença le premier à en faire la fête, en 1263. Mais ce n'est qu'à la fin du XIVe siècle que cette fête fut étendue à l'Eglise universelle.

Le grand schisme d'Occident venait d'éclater.

En 1378, Urbain VI avait été élu pape par tous les cardinaux présents à Rome. Mais plusieurs d'entre eux prétendirent que l'élection n'avait pas été libre et s'en allèrent préconiser de leur côté Clément VII, qui vint peu après se fixer à Avignon. Le monde catholique se partagea entre les deux obédiences, au grand détriment du bien public et du salut des âmes.

Urbain VI, voyant tous ses efforts impuissants pour rétablir la paix, ne mit plus sa confiance qu'en la Très Sainte Vierge, la grande pacificatrice de Dieu et des hommes, et pour attirer plus efficacement sa protection, il résolut d'augmenter le culte que lui rend l'Eglise, en instituant une fête en l'honneur du mystère de la Visitation. La bulle qu'il composa à cet effet ne fut publiée que par Boniface IX, son successeur, en 1389, qui fut la première année de son pontificat.

Cette dévotion nouvelle contribua sans doute à rendre la paix au monde chrétien, et, après bien des luttes et bien des angoisses, à éteindre le schisme funeste qui le désolait. D'après la pensée de son institution, la Visitation est donc la fête de la pacification de l'Eglise, et ce but, si conforme au mystère même, est bien propre à exciter notre dévotion. Car si saint Isidore a dit que Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Eglise, on peut dire la même chose de la paix, qui est le fruit de cette liberté.

La visite de la Sainte Vierge à sainte Elisabeth eut lieu dans les derniers jours de mars. Saint Luc, en effet, après avoir rapporté l'Annonciation et l'Incarnation du Fils de Dieu, ajoute aussitôt : « En ces jours-là, Marie se levant, s'en alla en grande hâte par les montagnes, dans une ville de la tribu de Juda. » Mais comme cette date tombe ordinairement en Carême, l'Eglise n'a pas jugé à propos de multiplier les fêtes en ce temps de pénitence, c'est pourquoi elle a remis la solennité de la Visitation au 2 juillet, lendemain de l'Octave de la Nativité de saint Jean-Baptiste.

POURQUOI MARIE VISITA SAINTE ÉLISABETH

Gabriel, en annonçant à Marie le mystère de l'Incarnation, lui avait donné comme garant de sa parole le miracle qui avait rendu mère Elisabeth, jusque-là stérile. Plusieurs ont pris occasion de là pour dire que la Sainte Vierge entreprit de visiter sa cousine pour s'assurer de la vérité des paroles de l'ange relatives à Elisabeth, et pour se convaincre qu'elle-même serait Mère de Dieu. Mais on ne saurait admettre un doute semblable dans le cœur de la Vierge très fidèle. S'il avait pu y entrer, Elisabeth, remplie de l'Esprit-Saint, ne lui aurait pas dit : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru. » Non, dit saint Ambroise : « Quand Marie eut entendu le discours de l'ange, elle s'en alla par les montagnes; non pas qu'elle fût incrédule à l'oracle divin, ni qu'elle doutât du message, ni qu'elle hésitât à croire à l'exemple proposé; mais c'est qu'elle était heureuse de la bonne nouvelle de l'Incarnation qu'elle apportait à sa cousine; elle avait aussi à la féliciter d'avoir elle-même un fils, et la joie lui faisait hâter le pas. »

Le principal motif qui poussa Marie à ce voyage fut le Fils de Dieu qu'elle portait dans son sein, et qui avait hâte de faire ressentir à son Précurseur le bienfait de sa grâce, et de sanctifier la Voix qui devait annoncer dans le désert l'approche du Verbe de Dieu.

Saint Thomas explique ainsi la signification de ce mystère : « Après avoir reçu le consentement de la Vierge, l'ange regagne les hauteurs des cieux. Aussitôt, la Vierge gravit les montagnes comme pour suivre l'ange dans son essor. Ainsi l'âme juste, dès qu'elle a conçu spirituellement le Verbe de Dieu par la grâce, entreprend par amour de monter jusqu'au sommet des vertus, pour pénétrer dans la cité de Juda, c'est-à-dire dans le séjour élevé de la bénédiction et de la louange, et y demeurer jusqu'à ce qu'elle ait atteint la perfection de la foi, de l'espérance et de la charité, qui sont comme les trois mois que Marie passa près d'Elisabeth. »

LE VOYAGE DE MARIE

Après avoir donné quelques jours à la contemplation du mystère de l'Incarnation qui s'était opéré en elle, la Sainte Vierge se leva, comme dit l'Evangile, et s'en alla par les montagnes.

Saint François de Sales, méditant sur le voyage de Marie, s'en explique ainsi dans une de ses lettres :

« Demain, vous verrez la pauvre petite jeune Dame enceinte du Fils de Dieu, qui vient doucement occuper l'esprit de son saint mari, pour avoir le congé de faire la visite de sa vieille cousine Elisabeth. Vous verrez comme elle dit adieu à ses chères voisines pour trois mois qu'elle pense être aux champs et ès montagnes, car ce mot est bon. Je pense que toutes la laissent avec tendreté; car elle était si aimable et amiable, qu'on ne pouvait être avec elle sans amour, ni la laisser sans douleur.

» Elle entreprend son voyage avec un peu d'empressement; car l'Evangile le dit, que ce fut hâtivement. Ah ! les prémices des mouvements de celui qu'elle a en ses entrailles ne se peuvent faire qu'avec de la ferveur. O saint empressement, qui ne trouble point, et qui nous hâte sans nous précipiter !

» Les anges se disposent à l'accompagner, et saint Joseph à la conduire cordialement. Je voudrais bien savoir quelque chose des entretiens de ces deux grandes âmes, car vous prendriez bien plaisir que je vous le dise : mais je pense bien que la Vierge ne s'entretient que de ce quoi elle est pleine, et qu'elle ne respire que le Sauveur. Saint Joseph, réciproquement, n'aspire qu'au Sauveur qui, par des rayons secrets, lui touche le cœur de mille extraordinaires sentiments; et, comme les vins enfermés dans les caves ressentent, sans les sentir, l'odeur des vignes florissantes, ainsi le cœur de ce saint patriarche ressent, sans les sentir, l'odeur, la vigueur et la force du petit enfant qui fleurit en sa vigne. »

Saint Joseph ignorait encore le mystère de l'Incarnation, dont il ne sera instruit qu'après son retour à Nazareth. Il allait, accompagnant avec respect la sainte Epouse. En descendant de la montagne de Nazareth, ils traversèrent la fertile plaine d'Esdrelon. Ils laissèrent à droite le champ de Mageddon où périt le saint roi Josias, et où commença le deuil et cette longue lamentation d'Israël qui figurait les larmes de l'Eglise sur la mort du Fils que Marie portait en son sein. A gauche, ils apercevaient le sommet arrondi du Thabor, et plus loin la neige de l'Hermon. Il était écrit dans les Psaumes que ces deux montagnes tressailliraient de joie au nom du Messie. Ainsi le Verbe, à sa première sortie sur la terre, passait au milieu de ses douleurs et de ses gloires. Plus loin, c'était Béthulie, où Marie retrouvait le souvenir de Judith, et entendait sans doute l'écho

des acclamations triomphales que l'Eglise fera un jour retentir en son honneur : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple. » Puis c'était l'antique Sichem, où Abraham dressa son premier autel sur la terre promise dans la vallée illustre, et remercia Dieu des bénédictions figuratives dont la réalité est maintenant présente. Peut-être les voyageurs se désaltérèrent-ils au puits de Jacob, dont les eaux signifiaient la grâce que la Vierge portait dans ses entrailles. Ensuite les hauteurs de Silo, où résida l'Arche et le Tabernacle, figures de Marie. Un peu plus loin, Béthel, où Jacob vit l'échelle merveilleuse qui joignait le ciel et la terre; mais le ciel et la terre étaient bien plus parfaitement unis dans la personne du Verbe de Dieu fait chair. Tels étaient sans doute les grands souvenirs qui occupaient les contemplations et les entretiens de Marie et de Joseph.

Enfin, après trois jours de marche, ils aperçurent Jérusalem. « N'est-il pas croyable, dit le P. d'Argentan, que la Sainte Vierge, passant par les montagnes qui environnent Jérusalem, monta sur celle du Calvaire qui en était voisine? Et que pensez-vous, en considérant la Sainte Vierge élevée sur cette montagne et portant le Sauveur du monde? N'est-ce point voir la première croix où sa divine charité voulut bien s'immoler aux yeux de son Père, pour racheter par avance celui qui le devait devancer comme son Précurseur, le montrant du doigt comme l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde? »

Une opinion encore assez répandue est que sainte Elisabeth habitait Hébron, à une journée de marche, au midi de Jérusalem. Mais la tradition des Franciscains de Terre Sainte nous apprend à vénérer l'endroit de la Visitation à deux lieues seulement de la Ville Sainte, du côté de l'Occident, au village actuel d'Aïn-Karim, dit *Saint-Jean-dans-la-Montagne*. Descendant d'âpres sommets pierreux, la Vierge et Joseph pénétrèrent dans une verdoyante et fertile vallée, pleine de beaux arbres en fleurs. A leur droite apparaissait la ville sacerdotale, où Zacharie avait sa demeure principale. Mais, vis-à-vis, de l'autre côté de la vallée, le saint prêtre possédait une petite maison des champs, à demi cachée sous les oliviers et les grenadiers. C'est là que Marie entra pour saluer Elisabeth, et qu'elle chanta, sans autre témoin que la mère de Jean-Baptiste, le cantique *Magnificat*. Le *Benedictus* devait être chanté par Zacharie, trois mois plus tard, à la naissance de Jean, dans la maison de ville, devant la multitude des amis du prêtre.

MARIE SALUE ÉLISABETH

Joseph n'entra point avec Marie. Peut-être, durant ce temps, alla-t-il visiter dans la ville le vieillard Zacharie, alors muet depuis l'apparition de l'ange qui lui annonça un fils.

Elisabeth était sans doute absorbée dans la prière lorsque Marie entra; elle admirait les merveilles de Dieu opérées en elle, et dont elle n'avait pas encore l'explication. La Vierge la salua, et, à l'instant même où retentit à ses oreilles cette voix suave, interprète du Verbe de Dieu, le souhait qu'elle proférait la pénétra de la grâce. Jean fut rempli de l'Esprit-Saint dans le sein de sa mère, comme l'ange l'avait prédit à Zacharie, et il se mit à tressaillir de joie. La présence du Sauveur avait effacé en lui le péché originel et l'avait sanctifié. Ainsi touché de la grâce et éclairé dans son âme, avant même que les yeux de son corps ne fussent ouverts à la lumière du jour, il s'efforce de se lever et de sortir de sa prison pour courir au-devant de son Maître. « Jésus, dit Ludolphe, dès cet instant, fit de son Précurseur un prophète, car, en tressaillant dans le sein d'Elisabeth, il évangélisa son avènement et commença l'office de sa prédication. Ne pouvant encore ouvrir la bouche, il y suppléa par l'élan de son corps et se mit à crier par ses tressaillements ce qu'il prêchera plus tard au peuple : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde*. Le Christ donc voulut que Marie saluât Elisabeth, afin que sa parole, sortant de ses entrailles où habitait le Seigneur, et entrant par les oreilles d'Elisabeth, pénétrât jusqu'à saint Jean pour le sacrer prophète. »

Jean, à qui devait appartenir ici le principal honneur, fut le premier à recevoir les effets de la grâce. Jésus l'a choisi pour son Précurseur, et il commença sa mission en l'annonçant à sa mère. Celle-ci, docile à la prédication muette de son fils, fut elle-même aussitôt remplie du Saint-Esprit et sa langue, obéissant à la grâce d'en haut, se mit à proclamer prophétiquement ce que son fils avait senti avant elle.

Quand l'ange salua Marie dans son Annonciation, les dernières paroles de sa salutation furent : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » c'est par ces mêmes paroles qu'Elisabeth commença la sienne comme pour joindre sans interruption aux hommages du ciel les hommages de toutes les générations de la terre qui allaient proclamer Marie Bienheureuse : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » dit-elle. Et elle continua l'*Ave Maria* en disant : « Et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur, ajouta-t-elle, que la Mère de mon Seigneur descende jusqu'à moi? Car, au même instant que résonnait à mes oreilles la parole de votre salutation, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, car ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira en vous. »

C'est manifestement l'Esprit-Saint qui inspire Elisabeth, quand elle publie ce mystère que nul ne connaissait encore sur la terre. « Le fils qu'elle portait en elle enseigne à sa mère ce qu'elle doit faire, dit Ludolphe; car l'esprit de l'enfant, qui ne pouvait encore ni crier, ni parler par lui-même, força Elisabeth à crier d'une grande voix. Et elle cria ainsi tant à cause de la vivacité du sentiment qu'elle éprouvait elle-même qu'à cause de l'enfant qu'elle portait dans son sein, et qui était la grande Voix du Verbe. Le cri qu'elle poussa n'était pas un son matériel, mais plutôt une grande ferveur de dévotion, car ce n'est point le son de la voix mais le son de l'amour qui retentit aux oreilles de Dieu. Et l'ardeur de la dévotion est un grand cri qui pénètre le ciel. »

LE « MAGNIFICAT »

Quand Marie eut entendu les paroles d'Elisabeth, elle connut que le secret que son humilité cachait avec tant de soin, même à Joseph, lui avait été révélé par le Saint-Esprit. Elle ne pouvait donc plus se taire sur les grandes choses qui s'étaient opérées en elle. Alors, donnant libre cours aux sentiments qui la remplissaient tout entière, elle chanta cet admirable cantique dans lequel elle rapporte à Dieu seul tout le bien qu'elle possède.

« Dans ce cantique, dit Gerson, Marie accomplit la prophétie du Psalmiste : *Je chanterai un cantique sur une harpe à dix cordes*. Les dix cordes de cette harpe, d'après le pieux auteur, sont les

dix versets dont ce beau cantique est composé. Elles résonnent hautement, portant au ciel la louange de toutes les générations des hommes, qui ne cesseront de répéter avec allégresse les paroles de la Vierge Bienheureuse.

Marie, sous l'impulsion intérieure de l'Esprit-Saint, s'écria donc :

Mon âme glorifie le Seigneur. Comme si elle disait à Elisabeth : Vous me proclamez grande à cause des biens qui sont en moi, je reporte cette gloire et cette grandeur au Seigneur, Créateur de toutes choses, à Dieu le Père dont tout bien procède.

Et mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur. « Dieu m'a comblé de dons si grands, explique saint Ambroise, que nulle parole ne suffirait à les exprimer. Mais j'offre à Dieu, pour lui en rendre grâces, toutes les puissances de mon âme, c'est-à-dire ma vie et tous mes sens; je lui offre tout mon esprit, c'est-à-dire cette intelligence par laquelle je comprends ses bienfaits, et je veux m'employer tout entière à comprendre sa grandeur et à faire sa volonté. »

Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante; et voici que, dès à présent, toutes les générations m'appelleront bienheureuse. Parmi toutes les vertus dont elle est ornée, Marie n'attribue qu'à son humilité la gloire de sa maternité; car Dieu n'élève que les humbles, et il abaisse les superbes. « C'est par l'humilité, dit saint Bernard, que la Vierge a conçu le Fils de Dieu. » Maintenant donc, ô Elisabeth, à cause de l'humilité de ma foi, vous me proclamez bienheureuse, et voici que toutes les générations feront écho de cette parole qui ne cessera de retentir parmi les hommes rachetés.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. « Il y a trois choses si excellentes, dit saint Thomas, que toute la puissance de Dieu ne saurait rien faire de plus sublime : un Homme-Dieu, un bienheureux qui voit Dieu, une Mère de Dieu ; car ces trois œuvres ont en quelque sorte une dignité infinie, à cause du bien infini où elles atteignent. Or, ces trois merveilles se sont accomplies en Marie : Dieu était incarné dans son sein virginal, cet Homme-Dieu qu'elle portait en elle contemplait intuitivement l'essence béatifique de Dieu, et elle était vraiment Mère de Dieu. »

L'étendue des effets fera mieux entendre encore la grandeur de la puissance de Dieu. C'est pourquoi Marie ajoute :

Et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur tous ceux qui le craignent. Le Psalmiste s'écriait : « La terre est pleine de la miséricorde du Seigneur. » La miséricorde du Seigneur, la pitié qu'il a montrée pour nos misères en se faisant homme ne s'est renfermée dans le sein de Marie que pour s'épancher de là sur tous les hommes; c'est comme un flot assez vaste pour couvrir toute la terre, assez intarissable pour que toutes les générations y viennent puiser le salut, dans les sacrements et dans une infinité de grâces qui nous sont départies à chaque instant de notre vie.

Mais le Dieu des miséricordes, qui invite tous les hommes au salut, sera pour un grand nombre un signe de contradiction. Que ceux-là, qui ne le craignent pas comme un père, tremblent devant lui comme des condamnés; car, ajoute Marie :

Il a montré la puissance de son bras : il a dispersé les superbes qui méditaient dans leur cœur de vaines pensées. Tous les desseins, tous les complots formés contre le Christ et son Eglise, pourront bien sembler prévaloir pendant un temps; mais, enfin, la puissance du Christ les déjouera et en aura raison au jour qu'il marquera lui-même.

Non seulement les complots des méchants seront déçus, mais les superbes eux-mêmes, qui les formaient, seront renversés.

Il a déposé du trône les superbes, et il a exalté les humbles. Tous les superbes, qui se préféreront à Dieu en l'offensant, seront humiliés dans les abîmes de l'enfer. Tandis que les humbles seront élevés sur le trône immortel du Christ. Considérant alors avec désespoir l'immensité des miséricordes méprisées, ils seront éternellement plongés dans d'inexprimables angoisses.

Il a comblé de biens ceux qui avaient faim : mais pour les riches, qui se complaisaient dans leurs biens et croyaient se suffire à eux-mêmes, *il les a renvoyés les mains vides.* Le genre humain tout entier était pauvre et mendiant, dénué de tous les biens célestes qui, seuls peuvent rassasier notre âme, Dieu les leur apporte; mais beaucoup d'hommes ne sauront pas élever leur cœur jusqu'à désirer les biens éternels. Pour ceux-ci, la libéralité infinie de Dieu n'aura point d'aumône, mais seulement pour les hommes de désir qui savent ce qui leur manque et soupirent après la grâce. L'aumône de la grâce n'est donnée qu'à l'humilité, au désir et à la prière.

Il a soutenu de ses mains Israël son serviteur, se souvenant enfin de sa miséricorde. Israël, le peuple choisi, non pas cet Israël grossier et charnel qui ne connaissait que la graisse de la terre; mais l'Israël spirituel qui avait soif de la rosée du ciel. Dieu lui a tendu la main, et l'a soutenu comme une mère qui porte tendrement son enfant sur son bras.

Ainsi qu'il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à toute sa race pour jamais. Il avait promis à Abraham et aux patriarches de faire miséricorde à eux et à leur race. Il n'a pas oublié sa promesse. Après une longue attente, il s'en est souvenu pour l'accomplir. Et tous les vrais enfants d'Abraham, le Père des croyants, tous ceux qui croient et qui aiment, ont ressenti et ressentiront éternellement les effets de sa promesse fidèle.

De là ce beau cantique que répètent si souvent les générations et qui sert à nous rappeler sans cesse les miséricordes infinies de la justice redoutable de Dieu.

Ludolphe s'écrie : « Saluons donc souvent Marie, afin qu'elle nous rende le salut. » Quand Marie salue Elisabeth, elle fait descendre en elle la grâce de l'Esprit-Saint, et lui révèle les secrets divins. Ainsi, elle purifiera notre cœur et éclairera notre esprit par le don de la prière et de la contemplation.

MARIE SERT ÉLISABETH

Marie, dit l'Evangile, resta près d'Elisabeth environ trois mois, et revint dans sa demeure.

Après avoir rempli l'office de Marie-Madeleine dans la sublime contemplation de son *Magnificat*, la Vierge resta avec Elisabeth pour remplir l'office de Marthe en servant sa cousine.

L'Evangile ne dit pas si la Vierge assista à la naissance de saint Jean, mais beaucoup de pieux auteurs pensent qu'elle était là encore quand le Précurseur naquit, et que les premières mains qui reçurent, à son entrée dans le monde, le héraut du Christ furent celles de la Mère du Christ. Et heureuses toutes les âmes qui naissent à la vie de la grâce, si, à l'instant de cette naissance spirituelle, elles sont reçues dans les bras de la Mère de Dieu et y demeurent fidèlement!

LE BIENHEUREUX PIERRE DE LUXEMBOURG

CARDINAL ET ÉVÊQUE DE METZ

Fêtes le 2 et 5 juillet

Le bienheureux Pierre, nommé évêque de Metz, voulant imiter l'humilité de Jésus-Christ, fait son entrée dans sa ville épiscopale sur un âne et les pieds nus. — Sentant sa fin prochaine, il demande pardon à ses domestiques de ne leur avoir pas assez donné le bon exemple et les prie de le flageller en expiation de ses péchés. — Le pape d'Avignon, Clément VII, vient le visiter sur son lit de mort.

La noblesse du sang en elle-même n'ajoute rien à la sainteté. Cependant, quand l'Eglise place sur ses autels des rejetons de familles illustres, elle a toujours soin de proclamer la grandeur de leur origine. C'est que, en effet, plus les exemples viennent de haut, plus aussi ils ont d'imitateurs. L'Eglise veut aussi montrer à ses enfants qu'ils peuvent se sanctifier à tous les degrés de l'échelle sociale, et que les richesses et les honneurs peuvent être, entre les mains de ceux qui savent en user sans y attacher leurs cœurs, de puissants moyens de sanctification.

Le bienheureux Pierre était issu d'une des plus illustres familles de l'Europe, la maison de Luxembourg, qui donna des rois à la Hongrie et à la Bohême, cinq empereurs à l'Allemagne, et une reine à la France.

Il passa peu de temps sur la terre, mais il pro-

fita si bien de ces quelques années qu'il était déjà riche de mérites à un âge où beaucoup n'ont pas encore commencé leur moisson pour le ciel. Aussi, quand Dieu l'appela prématurément, il partit joyeux pour l'éternité bienheureuse.

A l'âge de quatorze ans, il est chanoine de Paris, et édifie ses collègues par sa régularité et sa ferveur; à seize ans, il gouverne avec une rare sagesse l'évêché de Metz, et à dix-sept ans il est un cardinal rempli de vertus.

Il naquit le 20 juillet 1369 au diocèse de Verdun. Ses parents étaient illustres entre tous, puisque tant de têtes couronnées sont sorties de cette maison.

Ils joignaient à la noblesse de leur naissance un héritage de vertus, qui se montra dans tout son éclat chez le bienheureux Pierre.

Il fut de bonne heure orphelin. Une tante remarquable par sa haute piété, et nommée Jeanne, comtesse d'Orgières, prit soin de former son cœur, et de développer son esprit en le confiant à des gouverneurs habiles. Tout en recevant l'instruction que comportait sa noble origine, il apprit à mettre les choses de Dieu au-dessus de toutes les connaissances humaines; aussi les fruits d'une pareille éducation ne se firent pas attendre. A l'âge de six ans, il voua à Dieu sa virginité, et inspira à sa sœur Jeanne de Luxembourg de le suivre dans cette voie parfaite, quoiqu'elle n'eût alors que douze ans.

Sa vertu favorite était la charité envers les pauvres. Il avait entendu dire que ses ancêtres s'étaient distingués dans l'exercice de cette belle vertu, et son désir ardent était de les imiter. Dieu lui accorda la grâce de sentir les avantages du dépouillement volontaire, et il se signala par des traits de charité qui lui furent inspirés par son amour pour la pauvreté.

Lorsqu'il eut dix ans accomplis, il quitta sa famille, et vint à Paris afin d'y étudier la philosophie, les humanités et le droit canon. Il fut contraint d'interrompre ses occupations, à la nouvelle de la captivité de son frère, le comte de Saint-Pol. Ce dernier, tombé entre les mains des Anglais, devait attendre que le prix de sa rançon fût compté aux ennemis de la France. Notre Bienheureux vint se mettre à la place du prisonnier, et gagna si bien les bonnes grâces des Anglais qu'on le relâcha. Le roi d'Angleterre n'oublia jamais l'impression que lui fit ce vertueux jeune homme, et chercha plusieurs fois depuis à l'attirer près de lui à Londres.

Pierre de Luxembourg n'oublia pas de reprendre ses études aussitôt qu'il fut rendu à la liberté; il y réussissait d'une manière remarquable, et y joignait une grande piété accompagnée de mortifications et d'austérités. Il faisait de fréquentes visites au couvent des Célestins de Paris, et en recueillait un grand bien pour son âme.

CHANOINE

Le comte de Saint-Pol, son frère, devenu connétable de France, craignit que la perfection religieuse n'attira cette âme d'élite, et, désirant le fixer près de lui, il lui procura un canonicat dans l'église Notre-Dame de Paris. Notre Bienheureux se considérait indigne de toute espèce de distinction; aussi fit-il de grandes difficultés pour accepter cette charge, mettant en avant son jeune âge; cependant il crut y voir la volonté de Dieu et s'attacha désormais à remplir ses devoirs avec tout le soin possible. Son humilité surtout frappait ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Un jour, le clerc, chargé de porter la croix dans une procession, ayant refusé de le faire, le bienheureux Pierre se fit une gloire de remplacer cet orgueilleux; une joie céleste se peignait sur son visage à la pensée qu'il tenait dans ses mains l'instrument de notre salut, et tous les assistants se sentirent remplis d'édification à la vue de cet humble et pieux jeune homme.

Sa sainteté ne tarda pas à se répandre au dehors, plusieurs diocèses le réclamèrent; on se sentait attiré près de lui, car sa vertu, pourtant si austère, n'avait rien de rebutant; sa gravité était toujours tempérée par une affabilité charmante.

L'Eglise était alors déchirée par de fâcheuses divisions; la France reconnaissait l'antipape Clément VII qui siégeait à Avignon; ce dernier, frappé de ce qu'il entendait dire du saint chanoine, le nomma évêque de Metz.

Pierre, dans la bonne foi de son cœur, crut ne pas devoir refuser cette nouvelle dignité; d'ailleurs, il suivait les errements de ses compatriotes, et était convaincu de la légitimité de ce pape reconnu par la France et l'Espagne.

ÉVÊQUE

Le bienheureux Pierre prit donc le gouvernement de l'Eglise de Metz; mais, comme il n'avait pas encore l'âge requis pour recevoir l'Ordination, il avait seulement l'administration du diocèse, et était remplacé dans les autres fonctions par un évêque coadjuteur.

Tout à ses nouvelles obligations, le bienheureux Pierre considéra que, les charges d'un évêque étant plus grandes et plus lourdes que celles d'un simple chanoine, il était obligé à plus de sainteté. Il prit un nouvel essor dans les voies de Dieu, et commença par se dépouiller de tout faste et de tout apparat.

Au lieu d'une réception à la hauteur de ses nouvelles fonctions, il résolut, à l'exemple de son divin Maître, de faire son entrée à Metz sur un âne et les pieds nus.

Il fit de son revenu trois parts égales : l'une était destinée à réparer les pauvres églises et à pourvoir aux nécessités du culte; la seconde devait soulager les pauvres, les veuves et les orphelins; enfin la troisième lui était réservée, mais il en retranchait souvent une grande partie, car il ne savait rien refuser, et c'était sur son nécessaire qu'il prélevait le supplément d'aumônes que sa charité réclamait.

Quelques villes de sa domination s'étant révoltées, son frère vint lui apporter le secours de son épée pour faire rentrer les rebelles dans le devoir; il en fut désolé, et chercha à dédommager ceux qui avaient pu souffrir pour sa cause.

Il avait une extrême délicatesse de conscience, et tenait son corps dans une grande servitude. Lorsqu'il se croyait coupable de quelque faute, il se punissait lui-même en se frappant de la discipline jusqu'au sang. Il vécut pourtant dans une grande pureté, et, de l'avis de ceux qui dirigeaient sa conscience, on pense qu'il ne commit jamais un seul péché mortel. Il se confessait très souvent et avec l'accent de la contrition la plus ardente, se considérant comme le dernier des hommes et le plus grand des pécheurs.

CARDINAL

Clément VII chercha à attirer près de lui le bienheureux Pierre. La renommée de ses vertus donna le plus grand désir au Pontife de le voir. Il se décida avec peine à quitter la vie solitaire qu'il menait pour se rendre aux vœux de celui qu'il considérait comme le chef de l'Eglise. A peine arrivé à la cour d'Avignon, il fut nommé cardinal, du titre de *Saint-Georges au Voile d'Or*.

Pierre eut de nouveau à vaincre les obstacles que

son humilité lui inspirait. On dut faire appel à son esprit d'obéissance pour lui faire accepter cette haute dignité de l'Eglise.

Dans la crainte que la vaine gloire ne souillât son âme, notre Bienheureux se tint le plus possible à l'écart de la cour; il redoubla ses austérités, il jeûnait au pain et à l'eau, prenait la discipline, portait un silice et réduisit si bien son corps que sa santé en fut visiblement altérée. Clément VII ayant appris que sa vie était menacée fut effrayé de la pensée que l'Eglise pourrait perdre une de ses lumières, en voyant s'éteindre un homme qui portait si loin l'édification due à ses semblables.

Il le fit venir afin de lui faire modérer un peu son ardeur pour la mortification. Lorsque ce saint homme parut devant le Pontife, il sembla tout illuminé de rayons célestes et en même temps des parfums délicieux se répandirent dans l'appartement. Frappé d'un tel prodige, Clément VII s'informa d'où pouvaient venir de si agréables odeurs, et si, autour de lui, quelqu'un portait des habits parfumés. On lui répondit que le saint cardinal avait ce privilège, et que naturellement son corps exhalait les odeurs les plus suaves. Cette remarque fut faite plusieurs fois, et par différentes personnes. Le bienheureux Pierre fut donc reçu par Clément VII avec la considération que méritait sa grande sainteté. Il s'applaudit du choix qu'il venait d'en faire comme cardinal, considérant qu'il serait un soutien pour l'Eglise; en raison des services qu'il en espérait, il lui exprima le désir de lui voir diminuer ses autérités, afin que son corps n'étant pas trop affaibli pût être le fidèle compagnon de son âme et l'exécuteur de ses saintes pensées.

Un langage si flatteur ne troubla nullement le Bienheureux qui se contenta de s'humilier davantage en se déclarant serviteur inutile, mais il promit par obéissance de se conformer aux désirs du Souverain Pontife.

Cherchant à s'avancer dans le chemin de la sainteté à mesure qu'il grandissait en dignité, il donna depuis son élévation au cardinalat une nouvelle extension à sa charité. Nous avons vu comment il établissait ses dépenses, quelle petite part il se réservait, et combien même cette portion congrue était réduite; il arriva si bien à prendre sur son nécessaire qu'il manquait de vêtements et de pain. Celui qui était chargé de sa dépense ne pouvait s'empêcher de lui en faire quelques remontrances, mais il ne changea rien à ses aumônes et répondit : « Que sa maison ne manquerait jamais de rien pourvu qu'elle établît son trésor dans le ciel. »

Il ne refusait jamais aucune demande : Un jour qu'il n'avait plus rien à donner, un mendiant implora sa compassion, il retira son anneau pastoral de son doigt, le fit vendre et put ainsi soulager plusieurs infortunes.

Non seulement il était charitable, mais encore il aimait la pauvreté; sa table était extrêmement frugale, il n'avait qu'un habit, et il le quittait seulement lorsqu'il était trop usé. Ses meubles étaient des plus simples, et son coffre-fort généralement vide; à sa mort, il ne contenait plus que vingt sous. Il voulut être pauvre jusque dans sa sépulture, désira que son corps fût enseveli dans une étoffe grossière, que son cercueil ne fût entouré que de trois cierges en l'honneur de la Sainte Trinité, et enfin qu'on l'inhumât dans le cimetière des pauvres.

Sa maxime favorite roulait sur le mépris, elle était ainsi conçue : Méprisez le monde, méprisez-vous vous-même, mais prenez garde de mépriser qui que ce soit.

Son ardeur pour l'oraison était fort grande, s'il faut en juger par le rapport qu'en ont fait ses historiens. Deux fois il tomba en extase, après avoir médité longuement sur la vie et la passion de Notre-Seigneur. Une première fois il parut environné de lumière au milieu d'une procession, il tomba en défaillance entre les mains des assistants, et demeura une demi-heure en contemplation. Une seconde fois, à Neufchâtel, il fut de nouveau environné de lumière, et pressé par l'amour de Dieu, il tomba à genoux au milieu du chemin boueux, sans que ses vêtements en fussent souillés.

Le bienheureux Pierre n'avait que dix-huit ans, lorsqu'une fièvre violente, due dit-on à ses austérités, le saisit, et prit tout de suite un caractère de gravité. Il accepta par esprit d'obéissance tous les soulagements qu'on lui offrait, mais Dieu ne permit pas que ces efforts fussent couronnés de succès.

A mesure qu'il avançait vers la bienheureuse éternité, ses mérites s'accroissaient et la couronne que Dieu lui préparait devenait de plus en plus brillante. Son âme était en union perpétuelle avec son créateur; il communiait tous les jours; ne se croyant jamais assez pur, il se confessait le matin et le soir.

Il voulut, dans ses derniers jours, donner un bel exemple d'humilité. Ayant fait assembler ses serviteurs, il leur demanda pardon de ne pas les avoir assez édifiés pendant sa vie, ensuite il les supplia de le frapper à tour de rôle avec une discipline. Ils se défendirent longtemps, ne pouvant se résigner à ce dernier service, mais le Bienheureux insista tellement, qu'ils se virent contraints de lui obéir une dernière fois.

Dieu enfin le rappela à lui; après avoir béni tous ceux qui l'entouraient et leur avoir donné les plus salutaires instructions, il passa dans la bienheureuse éternité que sa courte vie, si bien employée, lui avait méritée.

Clément VII, informé de cette heureuse mort, se transporta de suite près de la dépouille mortelle de ce fidèle serviteur de Dieu. Il fut frappé de la beauté et de la sérénité de ses traits ainsi que des odeurs délicieuses que répandait son corps. On dit même que le Pontife, en considérant le bienheureux Pierre, rentra en lui-même et apprit par révélation la faute qu'il avait commise en usurpant le trône de saint Pierre. Plût à Dieu qu'il eût été docile à cet avertissement et fait sa soumission au pape légitime.

Le bienheureux Pierre fut enterré à Avignon. Ses reliques furent toujours très honorées.

On conservait, avant la Révolution de 1793, dans l'église des Célestins de Paris, un manteau ayant appartenu au saint cardinal. Il était de couleur rose sèche, nous dit une de ses monographies, et avait opéré de nombreux miracles.

La ville de Ligny, où il était né, ne possédait qu'un gland de son chapeau, mais, en 1854, un pieux évêque ayant entendu dire qu'on avait retrouvé une partie de ses reliques, réclama l'honneur d'en posséder quelques fragments. On fit, à cette occasion, de belles fêtes qui attirèrent de grandes bénédictions sur tout le pays, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'on relève le culte des saints.

« La ville d'Avignon, écrit M. l'abbé Rohrbacher (1), le choisit pour patron, l'an 1432, à l'occasion d'un miracle qui s'était opéré à son tombeau. Un enfant, âgé d'environ douze ans, tomba du haut d'une tour sur un roc escarpé. Son corps fut brisé, sa tête s'ouvrit et sa cervelle se répandit. Le père de cet enfant, instruit de ce qui était arrivé, accourt, se met à genoux, implore l'intercession du bienheureux Pierre; ramassant ensuite la cervelle avec le corps de son fils, il les porte sur le tombeau du

(1) *Histoire universelle de l'Église catholique.*

Saint. Le peuple et les Célestins se mettent en prières, et quelques instants après l'enfant ressuscite. On le plaça sur l'autel afin que tous ceux qui l'avaient vu mort pussent le voir vivant. Ce miracle arriva le 5 juillet, jour auquel on a depuis célébré la fête du Saint à Avignon.

LE BIENHEUREUX PACIFIQUE, DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS

Fête le 10 juillet.

Au XIIIe siècle, l'Italie applaudissait un gai troubadour, ami des fêtes et des plaisirs; les nombreuses chansons mondaines qu'il composait eurent un tel succès, que l'empereur Frédéric II le couronna de sa main, en qualité de prince des poètes et on l'appelait le *Roi des vers*.

Or, il y avait à cette époque, en Italie, un autre *Roi*, et lui aussi était poète. Ce roi, c'était saint François, le pauvre d'Assise : il était roi de la terre entière et de toutes ses richesses, par le saint mépris avec lequel il les foulait aux pieds pour monter au ciel. Poète d'un lyrisme incomparable, il chantait non l'amour profane, mais les sublimes extases de l'amour divin, il chantait l'hymne de la création louant son Créateur. Il prêchait de ville en ville pour attirer les âmes au vrai bonheur; il ne cherchait point la gloire et pourtant sa renommée était immense, bien plus grande que celle du troubadour.

Le « Roi des vers », esclave du monde, eut un vif désir de voir ce François, dont on parlait tant. Passant par le bourg de San-Severino, il entra dans une église où la foule se pressait pour entendre prêcher un Frère Mineur. Le poète s'arrêta pour l'écouter. Il regardait le prédicateur, quand il aperçut comme deux glaives qui, se croisant sur la poitrine du religieux, y formaient une croix brillante. Cette vision le frappa d'étonnement; mais en même temps, la parole divine annoncée par le prédicateur pénétrait jusqu'au fond de l'âme du poète mondain comme un glaive à deux tranchants. Il comprit la science de la croix, il méprisa le monde qu'il avait trop aimé, et aussitôt après le sermon il alla se jeter aux pieds du Frère, pour le prier de l'admettre en sa Compagnie. Or, ce Frère n'était autre que François lui-même.

Le Saint reçut en père le nouveau converti, il lui donna l'habit religieux avec le nom de Pacifique et le prit pour compagnon. Le nouveau frère eut ainsi le bonheur de vivre assez longtemps dans son intimité; à l'école d'un tel maître il fit de rapides progrès dans la perfection.

Saint Bonaventure parle d'un compagnon de saint François, qui vit un jour une croix resplendir sur la tête du bienheureux Père; peut-être était-ce frère Pacifique. Quoiqu'il en soit, ce compagnon, émerveillé de ce qu'il avait vu, n'osa en parler à son maître, mais il lui demanda naïvement : « Père, que pensez-vous de vous-même ?

— Que je suis le plus grand pécheur de la terre, répondit l'humble François.

— Comment pouvez-vous penser sincèrement une chose si manifestement fausse, reprit le Frère. »

Et saint François de répondre, avec un grand accent de conviction : « Si scélérat que vous puissiez supposer un homme, je suis persuadé que si Jésus-Christ avait été aussi miséricordieux pour lui qu'il l'a été pour moi, cet homme lui en aurait eu plus de reconnaissance et d'amour que moi. »

Telle était l'humilité de saint François.

Le bienheureux Pacifique fut mis à la tête de la première colonie de Franciscains qui vint s'établir en France. Ces bons religieux allaient à pied, supportant le froid, le chaud et toutes les incommodités des saisons sans jamais se plaindre. Quand ils arrivaient dans une ville, s'il y avait une église où l'on chantât l'office des matines durant la nuit, ils y assistaient tous ensemble, sinon ils les récitaient dans la maison où ils avaient reçu l'hospitalité. S'arrêtaient-ils dans une cité, ils passaient la première partie de la journée à adorer Jésus-Christ au Saint-Sacrement; à midi, ils prenaient un frugal repas, ou si personne ne leur avait rien donné, ils demandaient humblement l'aumône de porte en porte. Le reste du jour était employé à visiter les hôpitaux, à consoler les pauvres, à soigner les malades, à toutes les œuvres de charité spirituelle et corporelle qui s'offraient à eux.

Le Bienheureux évangélisa une bonne partie de la France et de la Flandre. Dans ce dernier pays, il fut aidé dans ses entreprises par les aumônes de la comtesse Jeanne, fille de Beaudoin de Constantinople.

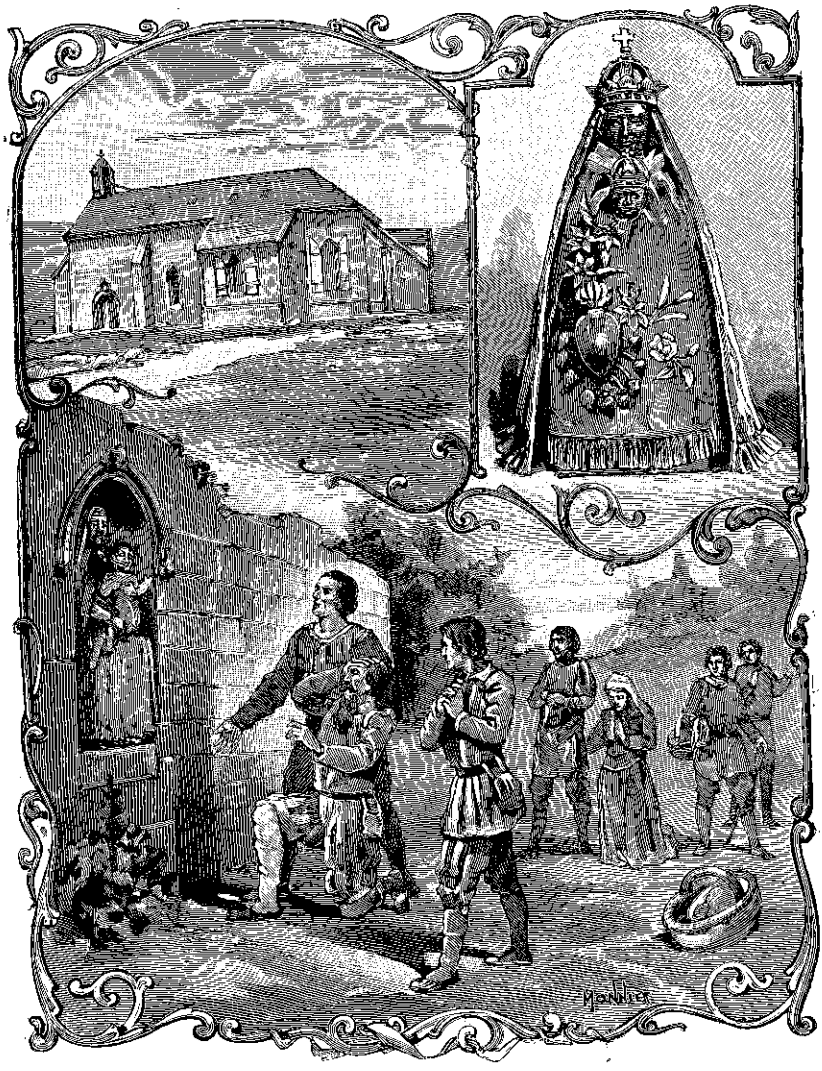
Il mourut au couvent de Lens, et fut enseveli près du maître-autel. Des parfums célestes sortaient parfois de son tombeau, embaumant toute l'église. De nombreuses guérisons s'y opéraient. Près de là, la fontaine du bienheureux Pacifique offrait un remède contre les fièvres.

Les religieux de ce couvent conservèrent longtemps leur ferveur première et, au XVIe siècle, ils préservèrent le pays de l'hérésie protestante.

NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE

A BESSE, DIOCÈSE DE CLERMONT

Fête le 2 juillet.



La Vierge de Vassivière. — Son sanctuaire. — Guérison miraculeuse d'un aveugle.

ORIGINES DU PÈLERINAGE DE VASSIVIÈRE

Au versant oriental du Mont-Dore, entre le pic de Sancy et le lac Pavin, sur un plateau de 1300 mètres d'altitude, il existe une chapelle dédiée à la Mère de Dieu, chapelle qui est le centre d'un pèlerinage célèbre dans la Haute et la Basse-Auvergne. C'est Notre-Dame de Vassivière, comprise dans la paroisse de Besse. Le voyageur que la curiosité amène à Vassivière, et le pèlerin qui vient implorer le secours de l'antique Madone, ont sous les yeux le plus magnifique paysage. En face, dans l'extrême lointain, les monts du Cantal, au ton vaporeux, aux traits abaissés qui s'effacent dans l'éloignement. A droite et à gauche, de hautes assises sur lesquelles le couchant jette un tapis de pourpre. Et par-dessus tout, un calme, une solitude, une paix qui vous enveloppe et vous pénètre, un silence qu'interrompt seul, de temps à autre, le son plaintif des clochettes des troupeaux dans les herbages. Nul ne saurait peindre les charmes et les grâces de cette grande nature. C'est aux beaux jours d'été qu'éclatent dans leurs splendeurs les souveraines beautés des paysages de ces montagnes.

« Et, bien que la rigueur de l'hyver se fasse sentir dans ces parages, écrit un vieil auteur, néanmoins, en été, lorsqu'on brusle de chaud ailleurs, c'est un petit paradis terrestre par son bon air et le doux zéphyr qui, coutumièrement, y soufle (1). »

D'où vient ce nom de Vassivière? Quelle est sa signification? Tous les anciens auteurs qui ont parlé de Vassivière se sont arrêtés à l'étymologie suivante : vas-y voir, en patois, vas-y-veyre, réponse que l'on faisait aux sceptiques qui doutaient des miracles de la Vierge.

Enfin l'auteur, aussi distingué par son érudition que par sa piété, de la dernière histoire de Vassivière, à laquelle nous faisons de nombreux emprunts dans cette courte notice, en donne une signification plus conforme à la science. Le nom de Vassivière est formé de deux mots celtiques, *vas* et *iver*, qui signifient la demeure, le temple de l'eau. Les Celtes, nos ancêtres, avaient, en effet, pour les sources et les fontaines un culte particulier. Or, la montagne de Vassivière est placée sur la ligne de partage des eaux des deux grands bassins de la Loire et de la Garonne. « Cette montagne de Vassivière, écrit dom Cladière, est comme une isle environnée d'eau de tous costés. La petite rivière de la Couze, qui la mouille au pied, divise ses eaux, par une merveille de la nature, en deux branches opposées, l'une vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. La première, grossie par les eaux de cet admirable et fameux lac de Paven, qui est sur le sommet d'une montagne et dont la profondeur est prodigieuse, passe au-dessous de la ville de Besse et va se rendre vers la rivière d'Allier, à un mille d'Issoire, et la seconde, qui coule vers l'Occident, passant sous le pont de Clamouze, va se jeter dans la rivière de Dordogne, près de Bort (2). »

Quoi d'étonnant que les premiers habitants de ces montagnes aient élevé là un temple et inauguré le culte de l'eau, c'est-à dire le culte de la pureté, figurée par l'eau transparente et limpide?

Enfin, le christianisme vint apporter au monde le flambeau bienfaisant de la foi et arracher l'homme à ses ténèbres en lui donnant la connaissance du seul et vrai Dieu. Tout nous porte à croire que nos ancêtres, obéissant à de secrets instincts, à de lointaines réminiscences, inaugurèrent en ce même lieu le culte de la pureté par excellence, le culte de la Vierge Immaculée.

Quoi qu'il en soit, les historiens de Vassivière n'ont pu éclairer complètement ses origines. Cependant, la tradition rapporte que dans les temps les plus reculés, il existait sur le plateau de Vassivière une paroisse et une église. C'est aussi ce que nous prouve un document rapporté par Baluze dans son *Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*. D'après ce document, Bernard VIII, seigneur de La Tour d'Auvergne, autorise, en l'année 1321, le Chapitre de la cathédrale de Clermont à prendre les pierres des ruines de l'église de Vassivière pour bâtir l'église de Condat-en-Feniers. Vassivière, à cette époque, était donc délaissé comme lieu d'habitation.

D'après les hypothèses les plus probables, cet abandon eut lieu dans le cours du XII[e] siècle, au moment où les seigneurs de La Tour fondaient, non loin de là, dans un site plus hospitalier, la ville de Besse. Celle-ci reçut de ses fondateurs des privilèges et des franchises qui attirèrent à elle les habitants de Vassivière. Toutefois, Vassivière ne fut pas abandonnée comme pèlerinage. Sa Vierge noire fut placée dans une muraille restée debout, « tout proche du chemin public, au mesme endroit où est à présent le petit oratoire voûté, au-dessous de la grande chapelle moderne, dans une sorte de fenestre en forme de niche, toujours honorée des dévots habitants de Besse et des autres passant par là, et là toujours se faisait quelque miracle qu'on ne remarquait point, tant par négligence qu'à faute de ferme foy (1). » Pendant plus de deux siècles la Vierge resta exposée à la rigueur des saisons et demeura intacte.

Mais l'heure fixée par Dieu pour faire de Vassivière un lieu prédestiné, un lieu consacré à Marie, était arrivée. C'était l'époque où Luther et Calvin faisaient entendre leur cri de révolte. La religion prétendue réformée rejetait, dans son orgueil, le culte de la Vierge humble et obéissante. L'erreur commençait déjà à envahir la ville d'Issoire et menaçait de s'étendre sur les contrées voisines. Alors, comme s'il eût voulu montrer aux hommes l'Etoile du salut, Dieu fit éclater par le prodige suivant la puissance de Marie. C'était au mois de juin de l'année 1547. Quelques habitants de la ville de Besse se rendaient au marché de Latour, en suivant le chemin qui passait tout près de la muraille de Vassivière. Ils s'agenouillent et font une prière devant l'image de la Vierge. Un seul, le nommé Pierre Gef, néglige de saluer la Madone et continue son chemin. Arrivé au ruisseau qui coule non loin de là et se disposant à en franchir le gué, il est subitement frappé de cécité. A ses cris de détresse, ses compagnons accourent et constatent son malheur qu'ils regardent comme une punition de son impiété. Lui-même reconnaît la cause de la malédiction tombée sur lui : « J'ai péché contre la Mère de Dieu, s'écrie-t-il, conduisez-moi auprès de sa sainte image! Que Dieu et la Vierge me prennent en pitié! »

Arrivé devant la muraille, Pierre Gef fait de nouveau l'aveu de sa faute; il implore son pardon avec un vrai repentir, et aussitôt la vue lui est rendue.

Ce miracle eut un retentissement énorme dans le pays et les contrées voisines. D'autres faits non moins extraordinaires et notoires vinrent s'ajouter, et les populations reprirent en foule le chemin de la sainte montagne. Un bourgeois de Besse, Georges Besseyre, considérant que la vieille muraille qui abritait la Vierge était trop indigne, fit construire, à ses frais, le petit oratoire qui existe encore au pied de la grande chapelle. Cependant, cet oratoire lui-même parut bientôt insuffisant. « Les prêtres de l'église de Saint-André-de-Besse, raconte dom Cladière, condamnant le peu de zèle qu'ils avaient eu par le passé, crurent que ce serait manquer de respect et de religion envers la Mère de Dieu de laisser plus longtemps son image dans un lieu si peu décent, et même inaccessible, la plus grande partie de l'année, à cause de l'abondance des neiges. Ils délibérèrent donc de la transférer dans leur église, qui est non seulement paroissiale, mais encore collégiale, comme il appert par la bulle du pape Alexandre VI, octroyée à cette église en l'an 1498. »

Au jour fixé, le clergé, les magistrats, les consuls et presque tous les habitants se rendirent

(1) Coyssard. *Abrégé de l'Histoire et Miracles très bien averez de Notre-Dame de Vassivière.* 1615.

(2) *L'histoire de la Sainte-Chapelle de Notre-Dame de Vassivière* par Dom Cladière. 1688.

(1) Coyssard.

en procession à Vassivière et transportèrent la sainte Image dans l'église de Besse. Mais, d'après la tradition, la statue miraculeuse fut retrouvée le lendemain dans le petit oratoire de la montagne. On la rapporta à Besse deux ou trois fois et le même prodige se renouvela. Les habitants de Besse ne purent garder au milieu d'eux l'antique Madone qu'après avoir fondé dans leur église une messe à perpétuité, tous les mercredis, au maître-autel, avec promesse de rapporter, chaque année, durant les mois de la belle saison, la statue miraculeuse dans son oratoire de la montagne. De là est venu l'usage de porter en procession la Vierge à Vassivière, le 2 juillet, fête de la Visitation (ce qu'on appelle la *Montée*) et de la rapporter dans l'église de Besse vers la fin de septembre, le dimanche après la saint Matthieu (ce qu'on appelle la *Descente*).

Ces bruits de translations mystérieuses et les miracles opérés à Vassivière ne firent qu'accroître la dévotion des fidèles pour le pèlerinage de la montagne. En conséquence, on décida la construction d'une chapelle. Le clergé de Besse en reçut l'autorisation par lettres patentes de Catherine de Médicis à la date du 7 novembre 1549. Les premiers travaux mirent à découvert les vestiges de l'ancienne église, et la chapelle fut construite sur le même emplacement. Commencée en l'année 1550, elle fut terminée le 6 juin 1555, ainsi que l'atteste l'inscription suivante, gravée au-dessus de la porte d'entrée : « Faict le sixième jour de Jung, l'an 1.5.5.5. Elle fut consacrée le 2 juillet 1571 par Mgr Antoine de Saint-Nectaire, évêque de Clermont. »

Cette chapelle forme une croix latine dont les deux branches ont été ajoutées au XVII^e^ siècle. C'est un édifice romain. Les nervures de la voûte ont des écussons aux armes des La Tour d'Auvergne, de Catherine de Médicis et d'Henri II.

C'est un spectacle d'une beauté particulière que cette église isolée au milieu de ces montagnes, et pourtant destinée à recevoir des milliers de pèlerins. Le touriste vient là y admirer les horizons sans mesure, les lacs bleuâtres, les vallons émaillés, les gorges béantes, les cratères éteints des Monts-Dore; et le croyant vient implorer les grâces dont Marie est la dispensatrice.

VASSIVIÈRE AUX XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES

Le XVII^e^ siècle fut l'époque la plus glorieuse du pèlerinage de Vassivière. L'auteur de *La triple couronne de la Vierge*, qui écrivait alors, le signale comme un des plus célèbres de la France. Les populations accouraient de toute part, attirées par les miracles sans nombre dont les documents authentiques sont parvenus jusqu'à nous. Nous regrettons que cette courte notice ne nous permette pas d'en signaler quelques-uns parmi les plus notoires. En 1609, François de La Rochefoucauld, évêque de Clermont, nomma des commissaires qui vinrent sur les lieux en faire la vérification et interroger les témoins. Notre-Dame de Vassivière était invoquée dans les calamités publiques comme dans les afflictions privées. La foi des populations était récompensée par la protection de Marie. Fait digne de remarque, les montagnes de Vassivière ne connurent jamais les deux fléaux qui désolaient la France et l'Auvergne avant le règne réparateur d'Henri II, la guerre et l'hérésie. « La ville de Besse, dit l'auteur d'un ancien manuscrit conservé aux archives municipales de cette localité (1), a été de tous temps dévote à la Vierge Marie. Elle n'a jamais été tachée d'hérésie, quoique les ennemis de la foi aient fait leurs efforts pour retirer les habitants de leurs croyances. Elle n'a été unques prise par les ennemis qui ont été toujours confus dans leurs entreprises, et il faut inférer que c'est grâce au secours d'en haut obtenu par la glorieuse Vierge Marie. »

Pour encourager la piété des fidèles envers Notre-Dame de Vassivière, le pape Urbain VIII accorda à son sanctuaire, en l'année 1639, de nombreuses indulgences. Les évêques de Clermont veillaient aussi avec un soin jaloux sur l'illustre pèlerinage. Pendant le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles, on les vit souvent, notamment Joachim d'Estaing, Gilbert de Veiny d'Arbouze et Massillon, venir présider ces solennités et ordonner des enquêtes sur les faits miraculeux qui s'y produisaient. Les fidèles rivalisaient de zèle pour orner la chapelle. A côté de l'obole du pauvre on voyait les riches dons des maisons seigneuriales. Malheureusement, les richesses de Vassivière excitèrent la convoitise des voleurs, et, dans la nuit du 4 au 5 septembre 1669, la chapelle fut entièrement dévalisée. L'un des malfaiteurs fut arrêté par la justice de Besse dans le village de Védrine-Saint-Loup, à trois lieues de Saint-Flour. Il fut pendu et son corps brûlé sur la grande place de cette dernière ville.

Ce sacrilège émut douloureusement les populations. Aussi elles répondirent avec empressement à l'appel de l'évêque de Clermont. Des cérémonies expiatoires furent faites à Vassivière, et la générosité des fidèles répara rapidement les pertes subies par le sanctuaire. Le pape Clément XI ouvrit les trésors de l'Eglise en faveur de Vassivière et accorda des indulgences à la confrérie de la Visitation en l'année 1716. Cette confrérie existe encore très florissante. Le 8 septembre, la messe est célébrée pour les membres de la confrérie vivants et morts. Les demandes d'admission doivent être adressées à M. le Curé de Besse-Vassivière. On joint l'offrande d'un franc pour l'entretien de la chapelle.

VASSIVIÈRE PENDANT LA RÉVOLUTION

Le pèlerinage de Vassivière resta florissant jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, grâce au zèle des prêtres communalistes de Besse qui le desservaient, lorsque éclata la Révolution.

Le vandalisme sacrilège de cette triste époque exerça ses destructions à Vassivière comme ailleurs. Les objets du culte furent brûlés dans les derniers jours de novembre 1793. Ces actes de sauvagerie, nous devons le dire à l'honneur des populations des montagnes de Vassivière, soulevèrent l'indignation contre les satellites de la Terreur. Ils n'osèrent brûler la Vierge vénérée. Elle fut seulement mutilée. Des mains pieuses en recueillirent les débris et les restituèrent à l'église paroissiale quand l'ordre fut rétabli. La chapelle fut transformée en grange et occupée par les acquéreurs de la montagne.

RESTAURATION DU PÈLERINAGE

La tourmente révolutionnaire passée, le curé de Besse, M. l'abbé Seroude, travailla activement au rétablissement du pèlerinage. Une nouvelle statue, reproduisant fidèlement les traits de l'antique Madone et en contenant les fragments, reçut les hommages des fidèles. Il ne restait plus qu'à racheter la chapelle de Vassivière. Ce rachat fut accompli, grâce à la générosité d'une personne de Besse, M^lle^ Admirat. On y fit les

(1) Manuscrit Godivel.

réparations nécessaires et, dès l'année 1805, elle fut rendue au culte.

Tous les curés qui se sont succédé dans la paroisse de Besse ont eu à cœur la prospérité du pèlerinage qui leur était confié et lui ont apporté une amélioration. On doit à M. Chirent l'érection des stations du chemin de la Croix qui vont du bas de la montagne jusqu'à sa cime, et l'acquisition d'une étendue de terrain considérable entourant la chapelle. Enfin, le pèlerinage de Vassivière doit à M. le chanoine Roche, curé actuel, la gloire du couronnement de la Vierge vénérée et la construction d'une route qui en rend l'accès plus facile.

COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE

Les miracles qui se sont opérés à Vassivière, ces dernières années, ont ranimé la confiance des fidèles. Sur la demande de Mgr Boyer, évêque de Clermont, Notre Saint-Père le pape Léon XIII, en date du 2 mai 1880, a décerné les honneurs du couronnement à Notre-Dame de Vassivière. Elle fut couronnée le 3 juillet 1881 par S. Em. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, au milieu d'un concours de peuple évalué à 30 000 personnes. Etaient présents à cette imposante cérémonie NN. SS. Marchal, archevêque de Bourges; Boyer, évêque de Clermont; Dufal, évêque de Delcon; Bourret, évêque de Rodez; Baduel, évêque de Saint-Flour; Denéchau, évêque de Tulle. Les couronnes de la Vierge et de l'Enfant Jésus, remarquables par leur richesse et la finesse de leur exécution, sont l'œuvre d'un artiste distingué, M. Armand Caillat, de Lyon. Dans le courant du mois de mai 1881, M. le curé de Besse les apporta à Rome et les présenta au Souverain Pontife qui les admira et les bénit.

CÉRÉMONIES ET FÊTES DE VASSIVIÈRE

Comme autrefois, la Vierge miraculeuse partage sa résidence entre Besse et Vassivière. Son séjour à Vassivière commence le 2 juillet et se termine le dimanche après le 21 septembre. Le pèlerinage de Vassivière a un caractère particulier. Lorsque la montagne s'est dépouillée de son manteau de neiges, et que les fleurs commencent à s'épanouir, sous les chaudes brises de l'été, on se prépare à transporter l'image miraculeuse de la Vierge à sa montagne chérie. Le 2 juillet est le jour de cette translation, ou, selon le langage du pays, le jour de la Montée. Pendant les neuf jours qui précèdent, une neuvaine est prêchée dans l'église de Besse. Le jour du départ arrivé, la procession accompagnant la statue miraculeuse sort de l'église à 7 h. 1/2. Ses longues lignes se déroulent dans le plus bel ordre, en suivant les gracieux contours de la route de Vassivière. La marche triomphale de Marie est accompagnée par des chants variés. Arrivée à Vassivière, la Vierge est placée au-dessus du maître-autel. Pendant les trois mois de son séjour, elle reçoit la visite d'une foule de pèlerins venant des provinces voisines et parfois de contrées éloignées. Un certain nombre d'entre eux font à Vassivière une neuvaine de prières. Pendant le pèlerinage, un prêtre réside à Vassivière et y dit la messe, les jours de semaine, à 9 heures, et les dimanches, à 11 heures. Les pèlerins qui arrivent à Vassivière les jours de fête se comptent par milliers. Ces fêtes principales sont : le dimanche dans l'octave du 2 juillet, ou dimanche des processions; le dimanche après le 25 août, fête de saint Louis; le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, et enfin le dimanche qui suit le 21 septembre, fête de la Descente ou translation de la statue miraculeuse de Vassivière à Besse. Ces jours-là, la chapelle serait bien loin de pouvoir contenir la foule immense des pèlerins. Un autel est dressé en plein air au centre d'un léger abaissement de terrain. C'est là que la grand'messe est solennellement chantée. La scène est des plus émouvantes. Ce temple champêtre, dont le gazon fait le parvis et dont les cieux forment la voûte, ces monts aux cimes altières, ces horizons lointains, cette multitude recueillie qui s'élève en amphithéâtre sur les monticules, ces milliers de fronts qui s'inclinent avec respect, tout cela est d'une grandeur qui n'appartient qu'aux solennités catholiques. Après la messe solennelle, un spectacle d'un nouveau genre se présente aux regards. Les hôtelleries étant insuffisantes à recueillir la foule des pèlerins, on se groupe par familles, et, assis sur le gazon autour du sanctuaire de Marie, on prend un frugal repas. Enfin, après les adieux à la Vierge vénérée, chacun reprend le chemin de son foyer, emportant dans son cœur les douces émotions de ces belles solennités et une plus grande confiance en la Vierge de Vassivière.

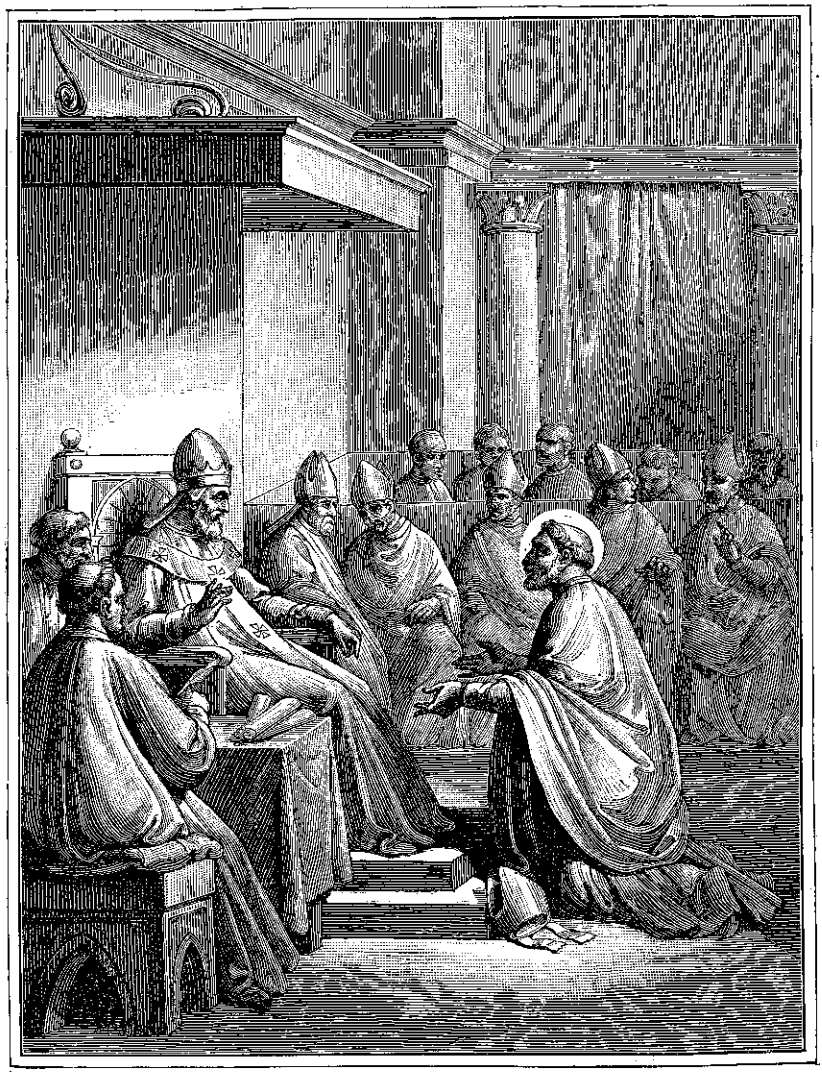
Lorsque l'automne a succédé aux splendeurs de l'été, quand la fin de septembre arrive, Notre-Dame de Vassivière quitte sa montagne pour aller de nouveau à Besse fixer son séjour. Cette cérémonie, vulgairement appelée la Descente, a lieu le premier dimanche après la fête de saint Matthieu.

Tandis que les derniers chants retentissent dans son sanctuaire, on lui prépare à Besse une réception triomphale. A l'heure où le soleil baigne de ses derniers rayons les cimes des hautes montagnes, les bannières se déploient, la procession se forme. La statue, portée sur un riche brancard, s'avance au chant des litanies et du *Salve Regina*. On arrive aux premières portes de la ville lorsque la nuit a étendu son voile, mais les illuminations rendent à l'antique cité les clartés du jour. Les croisées resplendissent de mille lumières. On entre par la porte du beffroi. Soudain, des feux de mousqueterie saluent l'arrivée de la Vierge miraculeuse. Sur le parcours du cortège, de brillantes fusées s'élèvent dans les airs, les soleils tournent sur leurs axes enflammés et les feux d'artifice mêlent depuis quelques années leur clarté à celle de la lumière électrique. La statue est portée dans l'église envahie déjà par la multitude et on commence une nouvelle neuvaine en l'honneur du retour de Marie dans la ville de Besse. C'est là qu'elle recevra les hommages des fidèles en attendant le retour de l'époque pleine de charmes du pèlerinage.

SAINT OTTON, ÉVÊQUE DE BAMBERG

et apôtre de la Poméranie (1062-1139)

Fête le 2 juillet.



Saint Otton dépose aux pieds du pape Pascal II les insignes de l'épiscopat.

PREMIÈRES ANNÉES — FAVEUR IMPÉRIALE

Saint Otton naquit en Souabe, aux environs de 1062, de parents nobles, mais peu favorisés des biens de la fortune. Dès son enfance, il fut appliqué à l'étude, et s'y livrait déjà depuis quelques années avec un grand succès, lorsqu'il perdit tout à coup ses parents. Pour ne pas être à charge à son frère aîné, il passa en Pologne, pays alors privé de maîtres instruits, et ouvrit une école qui fut bientôt très fréquentée. Sa science, sa piété, sa distinction naturelle lui acquirent rapidement la sympathie et la confiance des seigneurs polonais. Non seulement ils recherchèrent l'amitié du saint jeune homme, mais encore ils le prirent souvent comme intermédiaire pour trancher certaines questions litigieuses. Sa renommée arriva jusqu'au duc Boleslas II (celui qui, plus tard, devait faire mettre à mort saint Stanislas, évêque de Cracovie), qui se l'attacha comme chapelain et le choisit, après la mort de sa première femme, pour aller demander la main de Judith, sœur de Henri IV, empereur d'Allemagne. L'ambassade réussit au delà de toute espérance; mais le duc

y perdit son sage conseiller. L'empereur avait été tellement frappé des belles qualités du messager de Boleslas qu'il voulut l'avoir à sa cour. C'est ainsi qu'Otton, après avoir quitté sa patrie, pauvre et inconnu, y rentrait comblé de biens et d'honneurs. Tout d'abord l'empereur ne l'occupa qu'à de petits emplois dont le principal était de réciter avec lui des psaumes et des prières. Les biographes du Saint, pour nous montrer son exactitude à bien remplir cet office, nous disent qu'il avait toujours un psautier sous le bras pour le remettre à l'empereur à la moindre requête de sa part.

La charge de chancelier étant devenue vacante, l'empereur ne crut pas pouvoir mieux choisir qu'en y appelant son chapelain. Celui-ci s'en acquitta, pendant plusieurs années, avec tant de zèle, que les affaires du palais ne furent jamais aussi prospères qu'au temps de son administration. L'empereur voulut le récompenser. Négligeant ses propres intérêts qui souffriraient de l'absence d'un ministre aussi entendu, il voulut plusieurs fois lui donner un évêché; mais il se heurtait toujours à des refus qui lui semblaient inexplicables. Que d'autres, en effet, auraient accepté, avec reconnaissance, les offres du souverain, parmi cette foule d'intrigants dont la cour d'Henri IV était alors assiégée!

Le cœur d'Otton était au-dessus d'une telle bassesse. Il savait, d'ailleurs, que le pouvoir que s'arrogeait l'empereur de distribuer les bénéfices et les évêchés, n'était qu'une usurpation des droits de l'Eglise, et il aurait craint, en acceptant les propositions de son maître, de souiller son âme du crime de simonie.

ÉVÊQUE DE BAMBERG — FIDÉLITÉ AU PAPE

L'évêché de Bamberg étant devenu vacant, l'empereur pensa de nouveau à son chancelier. Otton, si énergique dans ses refus antérieurs, céda cette fois pour éviter que l'évêché en question passât dans des mains trop indignes. Il alla plus loin encore, et lui-même reconnaîtra sa faute; il consentit à recevoir la crosse et l'anneau de la main de l'empereur, se contentant de réserver dans son cœur tous les droits de l'Eglise et faisant le vœu de n'accepter la consécration épiscopale qu'après que le Souverain Pontife aurait ratifié son élection.

L'empereur le fit ensuite conduire à Bamberg par les évêques de Wurzbourg et d'Augsbourg, accompagné d'un nombreux et imposant cortège. On était aux premiers jours de février et le froid était rigoureux. Dès qu'Otton aperçut de loin le clocher de la cathédrale, il quitta ses chaussures et fit pieds nus le reste du chemin, malgré la glace et la neige, au milieu du clergé et du peuple accourus en foule pour le recevoir.

Son premier soin fut d'écrire au Pape pour l'informer de ce qui s'était passé et lui demander une ligne de conduite, se déclarant prêt à partir pour Rome, si telle était sa volonté. Il s'exprimait ainsi au sujet de son élection: « J'ai passé quelques années au service de l'empereur, mon maître, et j'ai gagné ses bonnes grâces; mais, me défiant de l'investiture donnée de sa main, j'ai refusé, deux fois, de lui la dignité épiscopale. Il m'a renouvelé une troisième fois ses instances et il m'a nommé à l'évêché de Bamberg; mais je ne le garderai point si Votre Sainteté n'a pour agréable de m'investir et de me consacrer elle-même. Faites donc savoir votre bon plaisir à votre serviteur, afin que je ne coure pas en vain en courant à vous. »

Cette lettre combla de joie le Pape, si peu habitué à une telle déférence de la part des évêques allemands. Il répondit aussitôt en ces termes :

« Pascal, serviteur des serviteurs de Dieu, à Otton, son bien-aimé frère, évêque élu de l'Eglise de Bamberg, salut et bénédiction apostolique. Un fils sage réjouit sa mère. Vos œuvres et vos desseins manifestent un homme plein de prudence. Nous avons cru convenable d'honorer et d'aider votre avancement. N'ayez aucun doute sur Notre bienveillance et faites-Nous jouir de votre présence au plus tôt. »

Otton partit pour l'Italie, accompagné d'une députation des fidèles de Bamberg. Le Pape le reçut à Anagni. L'évêque lui fit le récit de son élection, lui remit la crosse et l'anneau et demanda humblement pardon pour tout ce qu'il pouvait y avoir de répréhensible dans sa conduite. En même temps il se déclarait indigne de l'épiscopat et insistait pour qu'on écartât de lui un tel fardeau. Le Pape, admirant son humilité, se contenta de lui dire : « La fête du Saint-Esprit approche, il faut lui recommander cette affaire. » Otton, de retour à son logis, se prit à considérer les difficultés du temps, les périls auxquels étaient exposés les évêques, l'indocilité des grands et des peuples eux-mêmes. Il craignait encore qu'il n'y eût quelque tache de simonie dans son élection; aussi après mûre délibération il résolut de renoncer à toute dignité pour vivre dans la retraite le reste de ses jours. Cette décision prise, il n'eut rien de plus pressé que de retourner en Allemagne; mais il était à peine à une journée de marche, que le Pape lui envoya l'ordre de revenir, en vertu de la sainte obéissance. Il ne fallait rien moins qu'une injonction aussi formelle pour le déterminer à retourner vers le Pontife, qui le consacra évêque, le jour de la Pentecôte, le 13 mai de l'année 1106. Le Pape ne lui fit point prêter de serment, quoiqu'il n'en dispensât aucun de ceux qu'il consacrait. De plus, il augmenta en sa faveur le privilège de la croix et du pallium accordé quatre fois par an aux évêques de Bamberg. A partir de saint Otton ce nombre fut doublé.

L'ÉVÊQUE — IL PROPAGE LA VIE RELIGIEUSE LUI-MÊME FAIT VŒU D'OBÉISSANCE

De retour dans son diocèse, le nouvel évêque comprit que, pour avoir une action durable sur le peuple qui lui était confié, il devait se donner des auxiliaires capables de le seconder efficacement. Aussi son premier soin fut-il de favoriser de tout son pouvoir les Ordres religieux. En quelques années seulement il fonda et mit à même de se suffire, par des dons généreux, une vingtaine de monastères, tant dans son propre diocèse que dans plusieurs autres de l'Allemagne. Comme certains se plaignaient de la multitude de ces fondations, il répondit « qu'on ne peut bâtir trop d'hôtelleries pour ceux qui se regardent comme étrangers en ce monde ».

Tandis qu'il multipliait ses générosités, il était pour lui-même d'une parcimonie qui faisait l'étonnement des gens de sa maison.

« Nos biens, leur disait-il, sont les biens des pauvres, nous ne devons pas les dépenser inutilement. »

Simple dans ses habits, racommodés comme ceux d'un pauvre, il avait dans sa nourriture la sobriété d'un anachorète. On le voyait souvent se lever de table, n'ayant presque pas touché aux mets qui lui étaient servis, afin qu'on pût en faire profiter les pauvres.

Un jour de jeûne, son intendant lui avait apporté un poisson d'un prix assez élevé :

—Combien coûte ce poisson ? demanda l'évêque.

— Deux pièces d'argent, lui fut-il répondu.

— Qu'il ne soit donc pas dit, reprit-il, que le misérable Otton a mangé aujourd'hui une telle somme à lui tout seul!

Et prenant le plat il ajouta : « Fais présent de cette nourriture à Jésus-Christ. Offre-la lui dans la personne de quelque pauvre malade ou paralytique. Pour moi je suis robuste, un peu de pain me suffira. »

Otton se relevait d'une longue maladie, lorsqu'il fit appeler le saint abbé Wolfram, à qui il était uni par les liens de la plus vive amitié, et le supplia avec instances de vouloir bien l'admettre au nombre de ses religieux, ajoutant que, depuis longtemps, il était décidé à déposer les insignes épiscopaux pour vivre loin du monde, dans la pauvreté, l'obéissance et la mortification. L'abbé, homme sage et prudent, loua ce généreux projet, et, aquiesçant à la demande d'Otton, reçut aussitôt son vœu d'obéissance. Quelque temps après, le malade, complètement rétabli, alla trouver son supérieur pour demander d'être reçu dans le monastère et d'en revêtir l'habit.

Mais l'abbé Wolfram ne voulait point priver l'Eglise d'un apôtre aussi zélé que le saint évêque de Bamberg. Il lui demanda :

— Etes-vous disposé à tenir fidèlement le vœu d'obéissance par lequel vous vous êtes lié envers moi?

— Au nom du Fils de Dieu qui s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, je suis prêt à le tenir, répondit Otton.

— S'il en est ainsi, reprit l'abbé, je vous ordonne, Père très saint, de continuer les bonnes œuvres et les saints travaux que vous avez entrepris pour la gloire de Dieu.

Otton se soumit humblement, et, à partir de ce jour, l'évêché de Bamberg, qu'il regardait comme son monastère, devint plus que jamais l'hôtellerie des pauvres.

L'APÔTRE DE LA POMÉRANIE

Boleslas, duc de Pologne, venait de conquérir la Poméranie, et, pour tenir dans l'obéissance ses nouveaux sujets barbares et indisciplinés, il résolut de se les attacher par les liens d'une foi commune. Il eut l'idée de confier l'œuvre d'évangélisation de ce pays au zèle bien connu du saint évêque de Bamberg. Otton accueillit cette proposition avec une joie indicible, et, dès qu'il eut obtenu la bénédiction du Pape pour cette entreprise, il hâta ses préparatifs de voyage. Il n'ignorait pas que la Poméranie était une contrée opulente et que les pauvres y étaient un objet d'aversion et de mépris, au point que quelques zélés missionnaires s'étant jadis présentés dans le simple appareil de la pauvreté évangélique, on les avait traités comme des misérables qui ne cherchaient qu'à soulager leur indigence. Saint Otton crut donc devoir se présenter en ce pays, environné de tout l'éclat de la richesse, pour montrer aux barbares qu'il n'en voulait point à leurs biens, mais à leurs âmes. Il choisit un certain nombre d'ecclésiastiques capables, pour l'accompagner, se munit de missels, de psautiers, de calices, d'ornements sacrés et de tout ce qui était nécessaire au service de l'autel. Il eut soin d'emporter aussi des étoffes précieuses et d'autres présents de grand prix pour les principaux de la nation.

Le zélé missionnaire se mit en route le 24 avril 1125 traversa la Bohême et se rendit d'abord à Gnesen, alors capitale de la Pologne. Le duc le retint pendant sept jours et lui donna des interprètes, parmi lesquels se distinguait un certain Paulicius, capable de l'aider, même dans la prédication.

Après avoir traversé à grand'peine, pendant six jours, une forêt immense, ils s'arrêtèrent sur les bords de la Netze. Le duc de Poméranie, averti de leur venue, était campé sur l'autre rive avec cinq cents hommes armés. Il passa la rivière avec une petite escorte et vint saluer l'évêque. Ils demeurèrent longtemps embrassés, car ce prince était chrétien, mais encore en secret, par crainte des infidèles. Pendant qu'ils s'entretenaient tous deux à part, avec Paulicius qui leur servait d'interprète, les barbares qui accompagnaient le duc, voyant les clercs peu rassurés, prenaient plaisir à augmenter leur terreur en tirant leurs couteaux et en leur faisant entendre par gestes qu'ils voulaient les massacrer, de sorte que les compagnons du Saint se préparaient tout de bon au martyre.

Mais le duc les rassura bientôt, en leur faisant entendre qu'il n'y avait là que des chrétiens, et que leurs menaces n'étaient qu'une vaine plaisanterie. Otton, entre autres présents qu'il fit au duc, lui offrit une canne d'ivoire, sur laquelle le prince s'appuya aussitôt avec reconnaissance, disant à ses soldats : « Voyez quel Père Dieu nous a donné, et quels présents ce Père nous fait. Jamais présent ne m'a fait plus de plaisir. »

Il ordonna de recevoir l'évêque dans toutes les terres de son obéissance et lui donna des guides et des gens pour le servir.

MISSIONS DE PIRITZ, CAMIN, STETTIN, VOLLIN

La pieuse caravane se dirigea d'abord vers Piritz et y arriva sur le soir; mais on ne voulut pas entrer de nuit dans la ville; car elle était encore tout excitée à cause d'une fête païenne qu'on venait de célébrer ce jour-là par des festins et des réjouissances bruyantes.

Le lendemain matin, Paulicius et les députés du duc de Poméranie allèrent trouver les principaux de la ville, pour leur annoncer la venue de l'évêque et leur ordonner de le recevoir. Les païens embarrassés demandèrent quelque temps pour délibérer; mais les envoyés, comprenant que c'était là un artifice, leur dirent qu'il fallait se déterminer promptement, que l'évêque était à leurs portes, et que, s'ils le faisaient attendre, les ducs de Poméranie et de Pologne se tiendraient offensés de ce mépris. Les païens, surpris que l'évêque fût si proche, se déterminèrent aussitôt à le recevoir, disant qu'ils ne pouvaient résister à ce grand Dieu qui déjouait tous leurs calculs et qu'ils voyaient bien que leurs idoles n'étaient pas des dieux. Ils communiquèrent leur résolution au peuple et tous crièrent à haute voix qu'on fit venir l'évêque. Otton arriva donc et campa dans une grande place qui était à l'entrée de la ville. Les barbares accoururent en foule au-devant de lui, regardant leurs nouveaux hôtes avec grande curiosité et les aidant de leur mieux à s'installer.

Cependant l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, monta sur un tertre et parla par interprète à ce peuple avide de l'entendre :

« Bénis soyez-vous de la part de Dieu, pour la bonne réception que vous nous avez faite. Vous savez peut-être déjà la cause qui nous a fait venir de si loin: c'est votre salut et votre félicité; car vous serez éternellement heureux si vous voulez reconnaître votre Créateur et le servir. »

Comme il exhortait ainsi ce peuple avec simplicité, tous déclarèrent d'une commune voix qu'ils désiraient être instruits de la foi chrétienne. Il employa sept jours à les catéchiser soigneusement

avec ses prêtres et ses clercs; puis il leur ordonna de jeûner trois jours, de se baigner et de se revêtir d'habits blancs, pour se préparer au baptême.

Otton demeura à Piritz environ trois semaines pour achever l'instruction des néophytes; puis il se rendit à Camin où il baptisa tant de peuple, que, bien qu'il fût aidé par ses prêtres, son aube était trempée de sueur jusqu'à la ceinture.

Mais le saint missionnaire ne fut pas reçu de même à Vollin, ville de commerce située à l'embouchure de l'Oder. Les habitants étaient cruels et barbares, et, quoique le Saint fût logé à la maison du duc, ils vinrent l'y attaquer avec furie. Son admirable patience devant ces mauvais traitements toucha tellement les barbares qu'ils se déclarèrent prêts à recevoir la foi chrétienne si les habitants de Stettin leur en donnaient d'abord l'exemple.

L'évêque se dirigea vers Stettin, et Paulicius, accompagné des députés du duc, alla trouver les principaux habitants de la ville, leur proposant de recevoir Otton. Ils répondirent :

« Nous ne quitterons point nos lois. Nous sommes contents de notre religion. On dit qu'il y a chez les chrétiens des voleurs à qui on coupe les pieds et on arrache les yeux; on y voit toutes sortes de crimes et de supplices; un chrétien déteste un autre chrétien. Loin de nous une telle religion! »

Ils demeurèrent deux mois dans cette obstination. Enfin, deux jeunes gens nobles et beaux vinrent trouver l'évêque et le prièrent de les instruire. Le saint apôtre accueillit avec tendresse ces prémices d'une moisson nouvelle. Il les catéchisa, les baptisa et les garda auprès de lui les huit jours qu'ils portèrent les habits blancs des néophytes.

Les deux fils reçurent de l'évêque des tuniques brodées d'or, avec une ceinture d'or et des chaussures aux couleurs éclatantes. Revenus auprès des jeunes gens de leur âge, ils racontaient ce qu'ils avaient vu chez l'évêque: la pureté, la régularité de sa vie, sa douceur, sa charité, sa munificence. La jeunesse païenne prêchée par eux suivit leur exemple: les deux néophytes revenaient à l'évêque comme deux colombes qui en ramènent d'autres. La vieillesse suivit les leçons et les exemples de la jeunesse. La ville entière fut émue et entraînée.

Le père des deux néophytes était absent pendant leur conversion et leur baptême. Quand il les sut chrétiens ainsi qu'une grande partie de sa famille, il entra en fureur et jura de se venger de l'évêque. Mais, apaisé par les prières de sa femme, touché par la grâce de Dieu, il vint trouver Otton, se jeta tout en larmes à ses pieds et lui confessa qu'il avait reçu le baptême en Saxe, mais que les richesses que lui avait offertes le paganisme l'avaient empêché de se montrer chrétien. Après cette humble confession il fut l'apôtre de la foi qu'il avait reniée et persécutée.

Saint Otton revint ensuite à Vollin dont il trouva les habitants parfaitement disposés à recevoir l'Evangile; car, pendant qu'il était à Stettin, ils avaient envoyé secrètement des hommes intelligents pour observer ce qui s'y passait, et ils leur rapportèrent qu'il n'y avait ni imposture ni artifice dans la conduite de ces chrétiens, que leur doctrine était bonne et pure et qu'elle avait été adoptée unanimement à Stettin. L'évêque fut donc reçu par ceux de Vollin avec joie, et ils s'efforcèrent de réparer en toutes manières, les mauvais traitements du premier voyage. A peine pût-on suffire pendant deux mois d'un travail continuel à baptiser tous ceux qui se présentaient.

Après une absence de près d'un an, le saint évêque revint à Bamberg, comme il se l'était proposé, quelques jours avant le dimanche des Rameaux qui, en cette année 1126, était le 4 avril.

SECONDE MISSION — PRODIGES — MORT DE SAINT OTTON

En 1127, avec la bénédiction du pape Honorius et l'agrément du roi Lothaire, saint Otton quitta de nouveau son diocèse et se rendit en Poméranie, où l'idolâtrie menaçait de ruiner les belles espérances du début.

Il alla d'abord à Stettin. Les habitants de cette ville étaient divisés : les uns persévéraient encore dans la foi, les autres, en plus grand nombre, étaient retournés au paganisme. Les apostats, ameutés par les prêtres des idoles vinrent assiéger la maison de l'évêque, criant qu'il fallait le massacrer lui et les siens.

Otton, avide du martyre, se revêtit de ses habits pontificaux, fit élever une croix et, entonnant des psaumes et des hymnes, recommandait au Seigneur son dernier combat. Les barbares, entendant chanter, furent extrêmement surpris de ce que, au moment de mourir, ces hommes pouvaient chanter encore. Ils écoutèrent, ils se regardèrent et commencèrent à s'adoucir. Mais le pontife des idoles, qui avait résolu de tuer l'évêque, réussit à exciter de nouveau la populace. L'évêque ayant paru, les apostats brandirent leurs lances pour le transpercer; mais leurs bras se raidirent et demeurèrent tendus, sans pouvoir faire aucun mouvement. Ils restèrent ainsi immobiles comme la pierre, jusqu'à ce que l'évêque, touché de pitié, leur donna sa bénédiction et la liberté de leurs mouvements. Ce miracle fit tomber la fureur de la multitude, tous demandèrent pardon et revinrent de leurs égarements.

Lorsque tout fut réglé à Stettin, Otton se rendit à Vollin, dont les habitants étaient mieux disposés. Ils reçurent avec une humble soumission ses remontrances paternelles et réformèrent tous les abus. Dieu opéra par son serviteur plusieurs miracles; entre autres, il rendit la vue à une femme aveugle. Mais à côté des miracles de bonté en faveur des malheureux, il y eut aussi des miracles de châtiment envers les coupables.

Le jour de l'Assomption, le prêtre Bocétis trouva un paysan et sa femme moissonnant du blé. Comme il l'avertissait charitablement de sa faute, le paysan répondit par des blasphèmes; mais soudain il tomba raide mort, tenant sa faucille d'une main, une poignée d'épis de l'autre, mais si fortement qu'il fut impossible de les lui enlever.

Après avoir eu soin de donner à la Poméranie des prêtres qui devaient maintenir son œuvre et la développer, le saint évêque rentra à Bamberg, où il mourut pieusement, quelques années après, en 1139, étant devenu plus que jamais le père des pauvres, qu'il institua ses héritiers.

SOURCES

Grands Bollandistes, 2 juillet. — *Histoire de Rohrbacher.*

SAINT RAYMOND DE TOULOUSE

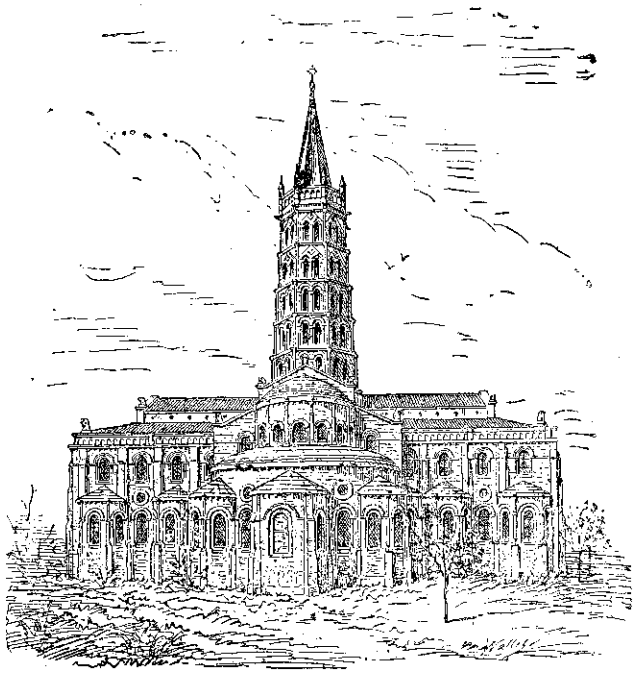
CHANOINE REGULIER AUGUSTIN DE L'ÉGLISE DE SAINT-SERNIN

Fête le 3 juillet.

ENFANCE DU JEUNE RAYMOND

« Deux gloires humaines peuvent illustrer un berceau, dit l'historiographe toulousain de saint Raymond: la noblesse du sang et la célébrité de la patrie. Celui de notre Bienheureux réunit cette double gloire, puisque Raymond eut la fortune d'avoir pour auteurs de ses jours des parents de race illustre, et pour patrie une ville aussi fameuse que Toulouse. »

On ne connaît pas au juste l'année de sa naissance, on sait seulement qu'Henri Ier était roi de France, et Pons III, comte de Toulouse; c'était donc au XIe siècle. Tout petit encore, le jeune Raymond se faisait remarquer par un grand respect des choses de Dieu; il faut dire que la grâce lui avait donné une maturité de raison peu commune à son âge. Comme Basile et son ami Grégoire à Athènes, l'enfant ne connaissait guère plus de deux chemins à Toulouse: celui de l'école et celui de l'église qu'il fréquentait encore plus souvent.



Basilique de Saint-Sernin, à Toulouse, reconstruite au XIe siècle, par saint Raymond. Vue de l'abside.

Après s'être formé aux premiers éléments de la grammaire, Raymond, à la suite d'instances renouvelées auprès de ses parents, entra à la collégiale des Chanoines réguliers augustins de l'église Saint-Sernin. C'est à ces hommes de prière et d'étude que Toulouse confiait l'instruction et l'éducation de sa jeunesse, car dans ces temps où les peuples se dépouillaient, sous l'influence de l'Eglise, des restes de l'ancienne barbarie, les monastères étaient les centres intellectuels à peu près uniques de l'Europe. Aujourd'hui on persécute l'Eglise et les moines, sans doute pour les remercier de nous avoir civilisés en civilisant nos ancêtres. Quoi qu'il en soit, notre jeune adolescent parcourut sans peine le cercle varié des études, mais son amour de la vertu surpassait encore son goût pour la science. Ses maîtres lui confièrent l'office de chantre dans leur basilique ; lui-même accueillit cet emploi avec un allégresse d'âme admirable. Pouvait-il faire de sa belle voix un plus noble usage que de la consacrer au chant des louanges de Dieu.

MARIAGE — FRAGILITÉ DES ESPÉRANCES HUMAINES VŒU DE CHASTETÉ

Parvenu à l'âge nubile, Raymond se choisit une épouse dont les vertus lui étaient connues. Quelques années se passent calmes et rapides, et son épouse meurt sans lui laisser de fils. Leur vie conjugale avait été admirable de fidélité mutuelle, de concorde et de charité. Aucun nuage n'avait terni la sérénité de leurs jours, pas même l'ombre de la moindre dispute. « Ce dernier point, ajoute le chroniqueur avec quelque malice, mérite bien d'être remarqué. »

Dégagé des liens de ce premier mariage, le pieux laïc voulut se faire une loi de ce conseil de l'Apôtre : « Perdez-vous votre épouse, n'en cherchez pas d'autre (I. Corinth. VII, 27.) » et se voua désormais à la continence. Pour sauvegarder son vœu de chasteté, il se livra aux plus rudes pénitences : jeûnes, veilles, macérations de toute sorte, rien ne l'effraie, dès qu'il s'agit de préserver de la moindre atteinte la fraîcheur de cette délicate vertu.

LE MODÈLE DU RICHE

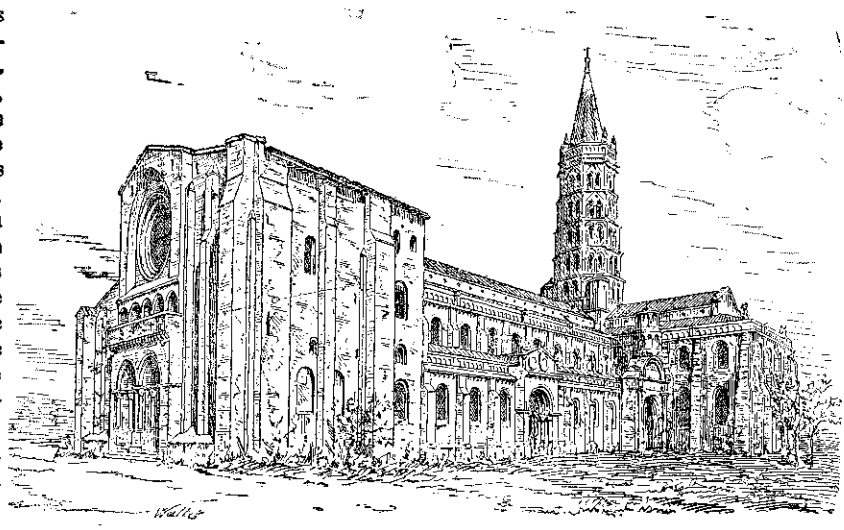
Possesseur de biens considérables, le gentilhomme toulousain aurait pu couler ses jours dans les satisfactions du bien-être. Mais il était loin de penser que la vie du riche pouvait être, sans crime, une jouissance égoïste de la fortune; il savait que Dieu a fait le riche pour être le dispensateur de ses largesses auprès des indigents. Plein de ces pensées, Raymond multiplie ses aumônes avec une abondance sans borne comme sa charité. Les malades, les prisonniers, les pauvres honteux, éprouvent tour à tour les effets de son cœur compatissant. Il fonde un collège pour l'entretien et l'instruction de treize pauvres clercs, en l'honneur de Notre-

Seigneur et de ses douze Apôtres. Dans la suite, on le trouvera souvent au milieu de ses chers protégés, les exhortant avec feu à se préparer dignement aux devoirs de l'état ecclésiastique. Au XVII[e] siècle, ce collège portait encore, et recommandait au souvenir des peuples, le nom de son fondateur.

Aux approches du Carême, il réunissait une centaine de pauvres au moins qu'il nourrissait pendant la sainte quarantaine et instruisait des vérités de la foi.

CONSTRUCTION DE DEUX PONTS — RESTAURATION DE L'ÉGLISE SAINT-SERNIN

Les étrangers qui venaient à Toulouse devaient traverser en barque la rivière de l'Héro. A l'époque des grandes crues, il n'était pas rare de voir des bateaux disparaître sous ses eaux impétueuses. Raymond, que le bien commun ne trouve jamais insensible, ordonne la construction de deux ponts et se charge lui-même de la dépense énorme d'une pareille entreprise.



Basilique de Saint-Sernin, à Toulouse, reconstruite au XI[e] siècle par saint Raymond. Côté du sud-ouest.

La basilique de Saint-Sernin tombait en ruines. Notre Saint forme le projet de la faire rebâtir à neuf. Les travaux ne durèrent pas moins de treize ans, Raymond en paya tous les frais. Mais sa piété surpassait encore sa libéralité. On le vit surveiller lui-même les travaux, en diriger l'exécution, exhorter les ouvriers à mettre tout leur savoir à la restauration de l'édifice. « Ce n'est pas une maison profane, leur disait-il, c'est le temple de Dieu que vous bâtissez. » Ce fut bien en effet le temple de Dieu. La foi et la piété du Saint surent faire parler la pierre et inspirer le recueillement au moyen de la nature inanimée.

« O Toulousains, s'écrie ici l'historiographe, quels témoignages de vénération et d'amour ne devez-vous aux restes sacrés d'un tel bienfaiteur! »

RAYMOND, CHANOINE RÉGULIER DE SAINT-SERNIN

Raymond faisait tous les jours le sacrifice de ses biens terrestres, il résolut de s'immoler lui-même à Dieu sur l'autel de la vie religieuse.

A peine l'église Saint-Sernin est-elle achevée qu'il demande aux Chanoines une place dans leurs rangs. Il est reçu, comme il le méritait, à bras ouverts. Le noviciat terminé, le Saint prononce ses vœux avec une ferveur qui remplit d'admiration ceux qui avaient blanchi sous le froc monastique. On le nomme dispensateur des aumônes de la communauté. Le nouveau profès s'acquitte si bien de cet emploi difficile qu'il peut subvenir aux nécessités des nombreux indigents de Toulouse, sans nuire au bien général du monastère.

Mais les intérêts spirituels et éternels de ses frères le touchaient bien davantage encore. Quelques négligences s'étaient glissées dans la pratique de la Règle; la nature humaine est si portée à descendre vers le plus facile. Raymond résolut de s'opposer aux abus qu'il remarquait. Profondément pénétré de l'influence irrésistible du bon exemple, comme aussi de la stérilité des plus chaudes exhortations que l'exemple n'accompagne pas, il s'appliqua avec plus d'ardeur aux observances de la vie religieuse : silence, mortification, assiduité à l'oraison, recueillement à l'office, détachement des choses qui passent, Raymond apporte dans tous ses devoirs une ponctualité et surtout une ferveur qui eurent leurs pleins effets. La maison se transforme peu à peu, si bien que le parfum de vertu qu'elle répand autour d'elle attire plusieurs mondains sous le joug suave et léger de Jésus-Christ. L'impulsion de ferveur fut si vive, qu'au jugement d'un écrivain recommandable, l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse demeura dans la suite une des plus réglées et des plus florissantes de France.

MORT DE SAINT RAYMOND (1074)

Cependant l'heure des récompenses éternelles approchait; le religieux en avait déjà reçu la connaissance du ciel. Accablé sous le poids des ans et des infirmités de son âge, il appelait de tous ses vœux cette mort qui l'unirait pour jamais à son Dieu. Une maladie aiguë le saisit enfin; il fait appeler la communauté autour de son lit, demande au supérieur la permission d'être enseveli dans le collège qu'il avait fondé, au milieu de ses « pauvres clercs » qu'il aimait tant, fait la confession publique de ses fautes et s'endort dans le baiser de son Dieu qu'il vient de recevoir, le 3 juillet 1074.

Ses restes vénérables furent portés au tombeau qu'il s'était choisi. Les Chanoines de Saint-Sernin se privaient d'un grand trésor, mais ils préféraient

encore, avec raison, respecter les dernières volontés du moribond.

MIRACLES APRÈS LA MORT

De nombreux miracles ont illustré, dans la suite des siècles, le tombeau de saint Raymond de Toulouse. Citons le fait suivant: Un malheureux estropié, qui venait demander son pain quotidien aux Chanoines de la collégiale de Saint-Sernin, homme instruit d'ailleurs, s'avise un jour de faire un cierge avec les morceaux de cire qu'il a pu recueillir dans la cathédrale, et vient l'allumer sur le tombeau de notre Saint. La face prosternée contre terre, il supplie saint Raymond de lui obtenir sa guérison. Une vive chaleur s'empare soudain de ses membres, ses nerfs se tendent; la douleur qu'il en ressent lui fait pousser un cri, mais il était guéri. Il se constitua, pour le reste de ses jours, le vaillant champion de la sainteté du bienheureux Raymond contre ses détracteurs incrédules ou, pour traduire plus fidèlement le mot du chroniqueur, contre ses *aboyeurs*.

TOULOUSE DÉLIVRÉE DE LA PESTE

L'an 1652, une peste maligne s'abattit sur Toulouse; la ville se dépeuplait tous les jours. Ne comptant plus sur les secours humains, les magistrats en appellent au ciel et à leur saint compatriote. Ils s'engagent, par vœu, à se cotiser pour l'achat d'une châsse en argent, destinée à recevoir les restes précieux de saint Raymond. Leur foi ne fut pas trompée, la peste disparut comme par enchantement.

Les saints ont une puissance particulière pour attirer les bénédictions de Dieu sur les pays qui les ont vus naître ou qu'ils ont habités.

SAINTE ZOÉ, MARTYRE A ROME

Fête le 5 juillet.

GUÉRISON ET CONVERSION DE ZOÉ

Deux chevaliers romains, frères jumeaux, Marc et Marcellin, venaient d'être arrêtés pour la foi de Jésus-Christ. Le premier secrétaire de la préfecture, Nicostrate, époux de Zoé, avait reçu ordre de garder les deux prisonniers dans sa propre maison. « Je leur donne trente jours de délai, avait dit le préfet de Rome aux parents des deux chrétiens, et ce temps expiré, s'ils refusent encore de sacrifier aux dieux, le glaive les attend. »

Pendant ces trente jours, Marc et Marcellin sont en butte à tous les assauts de la chair et du sang. Leur famille était encore païenne. Leur père, leur mère, leurs femmes, leurs jeunes enfants unissent leurs supplications, leurs menaces, leurs cris, leurs caresses, leurs larmes. Emus jusqu'au fond de l'âme, ces deux captifs sentent leur courage faiblir, ils sont sur le point de succomber. Un vaillant capitaine des gardes du palais impérial assistait à cette scène. Honoré de l'estime de Dioclétien, chrétien fervent, mais qui pratiquait en secret, Sébastien profitait de sa situation et de sa présence au palais pour soutenir la constance de ses frères dans la foi aux heures difficiles. C'est dans ce but d'apostolique charité qu'il avait pénétré jusqu'auprès des deux captifs. A la vue du péril que court leur foi, il n'hésite pas à se compromettre lui-même devant le secrétaire de la préfecture : « Braves soldats du Roi des rois, dit-il aux martyrs, tenez ferme! Montrez à vos parents qu'un chrétien est invincible avec la grâce de Dieu. Quoi! ceux que les cachots ne peuvent abattre, ne sauront pas résister aux larmes! Courage! une gloire sans fin sera la récompense de vos combats. Quant à vous, ajouta-t-il, en se tournant vers les assistants, ne soyez pas cause que ces chevaliers perdent le ciel. Séchez vos larmes, et applaudissez plutôt à leur sort fortuné. »

Le discours de saint Sébastien, dont nous n'avons cité que des fragments, ne dura pas moins d'une heure. Pendant qu'il parlait, une clarté céleste avait inondé la maison de Nicostrate. Le discours achevé, Notre-Seigneur apparaît escorté de sept anges, et s'approchant de Sébastien : « Sébastien, lui dit-il, tu seras toujours avec moi. » La femme de Nicostrate, Zoé, qu'une maladie de six ans avait rendue muette, avait entendu elle aussi le discours de saint Sébastien et avait vu l'apparition. Elle se jette aux pieds du Saint et lui manifeste par signe son désir d'être baptisée. « Si je suis serviteur de Jésus-Christ, reprend Sébastien en traçant le signe de la croix sur les lèvres de la muette, que le même Seigneur Jésus-Christ délie votre langue et vous rende la parole. » Zoé est guérie à l'instant. « Bienheureux êtes-vous, ô Sébastien, lui dit-elle, et bienheureux aussi tous ceux qui croient par vous à Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Car j'ai vu, pendant votre discours, j'ai vu un ange se tenir devant vous et vous présenter un livre où vos yeux semblaient lire tout ce que vous disiez. Bienheureux donc ceux qui embrassent votre sainte foi, maudits ceux qui doutent encore! Comme l'aurore chasse les ombres de la nuit, les clartés qui jaillissent de vos paroles dissipent les ténèbres de tout païen de bonne foi. »

BAPTÊME DE ZOÉ

Emu de joie et d'étonnement Nicostrate affirme qu'il veut être chrétien comme son épouse. Puis il se jette aux pieds de Marc et Marcellin, les supplie de se retirer dans leur maison et leur demande pardon de les avoir tenus si longtemps prisonniers dans la sienne. Le père et la mère des deux confesseurs de la foi, Tranquillin et Marcia, leurs femmes et leurs enfants, ébranlés par ce spectacle, se déclarent aussi chrétiens. Toute la famille de Nicostrate et de Zoé se convertit également à la foi de Jésus-Christ. Le prêtre Polycarpe baptisa tous ces

nouveaux catéchumènes dont Sébastien fut le parrain.

MARTYRE DE ZOÉ

La persécution sévissait toujours. Parmi nos néophytes les uns se retirèrent en Campanie, les autres voulurent rester à Rome, malgré les périls qui les menaçaient; de ce nombre était la vaillante Zoé.

Le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, elle était sortie pour aller prier sur leurs tombeaux. Des païens la saisissent et la conduisent au magistrat. « Sacrifie à Mars, s'écrie ce dernier en la voyant. — Jamais ! répond Zoé; forte de la force de Jésus-Christ, je vous méprise vous et votre Mars ! »

Cette réponse lui valut cinq jours de prison. Le tyran espérait avoir raison de sa patience. Mais Zoé passe ces cinq jours à louer et à bénir son Dieu. Le magistrat furieux la fait pendre à un arbre par les cheveux et ordonne d'allumer à ses pieds un feu de fumier pour l'étouffer. Zoé rendit son âme à Dieu en chantant ses louanges.

La rage féroce de ses bourreaux n'était pas assouvie. Ils jetèrent son corps dans le Tibre. « Les chrétiens, se dirent-ils, pourraient bien en faire une déesse. » Ils s'étaient aperçus en effet que les chrétiens vénéraient les reliques des martyrs; mais autre est le culte que nous rendons à Dieu, autre est celui que nous rendons à ses amis les saints.

La nuit suivante, Zoé apparut à saint Sébastien et lui apprit les circonstances de son martyre. A cette nouvelle le vieux Tranquillin s'écria : « Quoi les femmes nous précèdent dans la gloire, et nous, nous restons sur la terre ! » Ses vœux furent bientôt exaucés. Huit jours après il fut surpris et lapidé par les païens au moment où il allait prier au tombeau de saint Paul. Nicostrate fut arrêté à son tour et noyé dans le Tibre, son âme rejoignit au ciel celle de sa bienheureuse épouse.

SAINT HYACINTE

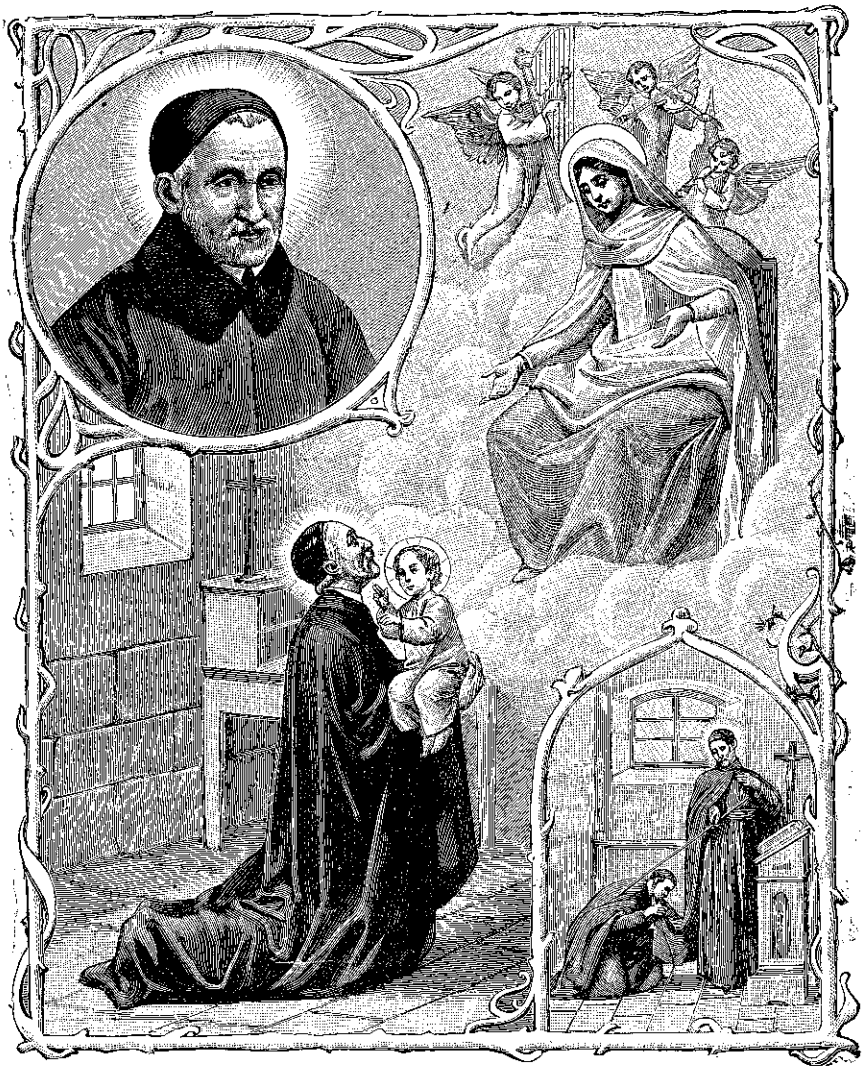
Fête le 3 juillet.

Hyacinthe, chambellan de l'empereur Trajan, était né à Césarée de Cappadoce. Accusé auprès de ce prince de s'être fait chrétien, il refuse, en dépit des menaces de Trajan, de toucher aux viandes offertes aux idoles et proclame que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu, le souverain Maître de toutes choses. Trajan le fait battre de verges, l'enferme dans un cachot et défend de lui donner d'autre nourriture que les mets offerts aux dieux. Le courageux chrétien demeure ainsi quarante jours sans boire ni manger. En présence de ce miracle l'empereur permet qu'on lui apporte des aliments ordinaires. Mais avant que cet ordre soit exécuté le vaillant martyr expire et va s'asseoir au festin éternel des cieux.

LE BIENHEUREUX BERNARDIN REALINO

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 3 juillet



Portrait du Bienheureux Bernardin Realino. — Apparition de la Sainte Vierge. Le bâton miraculeux.

NAISSANCE ET ÉDUCATION

Louis-Bernardin Realino naquit le 1er décembre 1530 à Carpi, petite ville des environs de Modène. Il était le fils aîné de François Realino et d'Elisabeth Bellintani, l'un et l'autre appartenant à la plus haute noblesse. Son père servit sous plusieurs princes d'Italie, notamment sous Louis de Gonzague, célèbre général de cette époque, dont la famille devait donner plus tard à l'Église l'aimable saint qui porta ce même nom. Le fils de François Realino fut baptisé le 8 décembre, et fut appelé Bernardin, en souvenir de saint Bernardin de Sienne, qui avait jadis reçu l'hospitalité dans la famille.

Sa pieuse mère s'appliqua à lui inculquer dès son plus jeune âge les principes d'une solide piété. L'enfant profitait d'ailleurs à merveille de ses saintes leçons. Il avait horreur des fautes les plus légères, montrant dans son extérieur et dans toute sa conduite une candeur angélique, qui s'associait de la façon la plus touchante avec une grande douceur de caractère, un grand esprit de

mortification et une tendre compassion pour les pauvres.

Bernardin acheva à seize ans ses humanités et vint à Modène pour y étudier la philosophie. Il fut bien vite au premier rang parmi ses condisciples, tant le mettaient en relief la vivacité de son esprit et l'ardeur de son travail. Quelques étudiants pervertis essayèrent bientôt de l'entraîner aux excès de leur vie licencieuse. Sous prétexte de parler ensemble de science et de littérature, ils l'attirèrent dans leur réunion de plaisirs. Mais le jeune homme, éclairé d'en haut, ne tarda pas à voir le danger auquel il s'exposait. Pour en finir avec les séductions du monde, il rompit tout commerce avec ces jeunes gens corrompus et quitta Modène pour aller suivre les cours de l'Université de Bologne.

Sur le conseil d'une noble demoiselle, dont la très haute vertu fut pour lui comme une protection visible, il préféra l'étude du droit à celle de la médecine. Son père, tout heureux de ce choix, mit à sa disposition une riche bibliothèque. Bernardin apportait tant de zèle à l'étude, qu'il oubliait souvent le soin de prendre de la nourriture. Il supprima à partir de cette époque et pour toute sa vie le repas du soir.

Il ne quittait les livres que pour vaquer à la méditation, réciter le rosaire, recevoir les sacrement ou visiter les couvents des Jésuates (1) et des Olivétains, dont les pieux entretiens donnaient un aliment à sa piété. Amateur des belles-lettres, il employait ses loisirs à traduire Homère ou à commenter les traités de Platon, etc. Il écrivit deux volumes de poésies latines.

Le 24 novembre 1550, il eut la douleur de perdre sa vertueuse mère. C'est sans doute à la suite de ce décès qu'il fut engagé dans un procès difficile. Les parties convinrent de s'en rapporter à l'arbitrage d'un homme sage et prudent. Mais celui-ci, sans tenir compte des règles les plus élémentaires de la justice, donna droit à la partie adverse, sans vouloir nullement écouter la défense de Bernardin. Il en vint même jusqu'à insulter le jeune homme qui lui demandait raison de sa conduite. Bernardin, irrité, oublia dans cet instant sa douceur ordinaire et, dans un mouvement d'indignation, tira l'épée et blessa légèrement au visage son adversaire. Il dut subir la peine de ce mouvement de colère et fut exilé des Etats du duc d'Este.

Bernardin acheva ses études de jurisprudence et fut reçu docteur en l'un et l'autre droit canonique et civil, le 3 juin 1556.

LE MAGISTRAT — LA VOCATION RELIGIEUSE

La carrière de la magistrature s'ouvrait devant lui. Il exerça diverses fonctions de l'ordre judiciaire à Milan et à Pavie. C'est là qu'il se lia d'amitié avec le noble et pieux étudiant qui devait être saint Charles Borromée et avec Nicolas Sfondrati, qui fut plus tard le pape Grégoire XIV. Il remplit la charge de podestat à Felizzano, à Castel-Leone; celle d'avocat fiscal à Alexandrie. Il fut gouverneur des Cassines et juge à Castiglione. Cet homme intègre distribuait ses revenus en aumônes et éclairait sa conscience dans une prière incessante, méditant sans cesse la Passion de Notre-Seigneur et faisant de l'Ecriture Sainte sa lecture assidue.

Au milieu des soucis de la magistrature, Bernardin n'oubliait point les besoins de son âme. Une voix intérieure l'avertissait souvent de se détacher des choses du monde. Une fois, Notre-Seigneur se présenta à lui sous la forme d'un étranger, et, le consolant de la perte de son protecteur, le cardinal Madrucci, il lui fit comprendre qu'il devait placer ses espérances en des biens dont les vicissitudes humaines ne sauraient le priver.

Il résolut de briser sa carrière et d'embrasser l'état religieux.

La Providence lui indiqua l'Ordre dans lequel il devait entrer. Ayant été appelé à Naples pour y aider le marquis de Pescara dans l'administration de ses biens, il rencontra un jour dans les rues de cette ville deux jeunes religieux dont la modestie angélique le frappa vivement. C'étaient deux religieux de la Compagnie de Jésus, alors récemment fondée. Bernardin sentit le désir de mieux connaître un Ordre dont les membres lui paraissaient si vertueux. Il se rendit le dimanche suivant à l'église des Jésuites, où il entra juste au moment où le P. Carminata montait en chaire. Le discours de ce saint religieux fit sur lui une telle impression, que sa résolution devint inébranlable. Il fit une retraite sous la direction du P. Carminata..... Mais voici qu'aux premières joies succédèrent des tempêtes. Il laissait dans le siècle son père âgé et infirme. La douleur de la séparation d'un fils, son unique bien, ne précipiterait-elle point sa mort? L'âme de Bernardin en était dans une angoisse inexprimable. Mais la lumière d'en haut et les conseils expérimentés de son directeur l'aidèrent à triompher de son cœur et à vouloir, coûte que coûte, la volonté de Dieu. Il priait sans cesse avec une ardeur toujours croissante; aussi le ciel intervint-il d'une manière sensible. Un jour qu'il récitait le Rosaire, toujours en proie à ces incertitudes, sa cellule fut inondée de lumière, et la Très Sainte Vierge parut devant lui, portant dans ses bras le divin Enfant Jésus. Elle regarda son serviteur avec une indicible expression de bonté et lui commanda d'entrer au plus tôt dans la Compagnie de Jésus.

C'en était fait. Bernardin courut se jeter aux pieds de son confesseur et demanda à être reçu au noviciat.

Après avoir été examiné par le P. Salmeron, alors provincial de Naples, et sur l'avis favorable du P. Laynez, Général de la Compagnie, Bernardin Realino fut admis à commencer son noviciat au collège même de Naples, le 13 octobre 1564.

LE NOVICE

Bernardin fut placé sous la conduite du P. Jean Cola Pedelongo, comme lui ancien magistrat. Le nouveau novice fut conduit à la cuisine où, déposant ses habits de gentilhomme, il revêtit une soutane grossière et fut adonné aux offices les plus vils. Il demeura six mois dans cet humble emploi. « J'espère bien, disait-il, qu'on ne me renverra plus aux livres. Je n'ai qu'un désir, c'est de passer toute ma vie dans l'office de coadjuteur. Je ne suis bon qu'à cela. »

Devant ses demandes réitérées, il fallut lui défendre de penser davantage à demeurer dans les offices les plus abaissés.

On l'appliqua aux études de philosophie et de théologie. Puis il fut admis à la profession, et, seulement après dix-huit mois d'études, au sacerdoce. Il célébra sa première messe avec une ferveur angélique. « Me voilà donc prêtre! écrivait-il à son père. Je suis à moi-même un sujet d'étonnement, connaissant mon indignité..... Ni vous, ni moi ne méritions un tel bienfait. »

(1) Jésuates, ordre religieux, fondé par saint Jean Colombini.

Tout en suivant les cours de théologie, il exerça pendant deux ans les emplois de maître des novices, de confesseur et de directeur spirituel de tout le collège. Saint François de Borgia l'admit à la profession solennelle des quatre vœux le 1er mai 1570.

Le Bienheureux demeura dix ans à Naples. La prédication, le catéchisme des enfants, l'apostolat des malades, la visite des prisonniers, des esclaves turcs, les communautés religieuses, la Congrégation des nobles, se partagèrent ses soins.

LE RECTEUR DU COLLÈGE DE LECCE

La ville de Lecce, chef-lieu de la terre d'Otrante, était en instance auprès des supérieurs pour avoir une maison de la Compagnie. Bernardin fut placé à la tête de la nouvelle fondation. Une réception enthousiaste lui fut faite. Mais lui au lieu de se laisser abuser par les honneurs, se mit à visiter les pauvres, à passer ses journées dans les prisons et dans les hôpitaux, où il donnait aux malades les soins les plus répugnants. Il devint le directeur d'un grand nombre de personnes de tout rang, faisant cesser bien des scandales. Il était d'une patience héroïque auprès des esclaves turcs : aussi parvint-il à ouvrir le ciel à bon nombre de ces natures dégradées. Il employa cinq jours à faire apprendre à un de ces malheureux ce peu de mots : *Ave Maria, gratia plena*. Quelqu'un admirait sa persévérance à instruire un nègre. « Et moi, répliqua le Père, j'admire cet infidèle qui me supporte, tandis que toute la journée je lui romps la tête en l'instruisant. »

La chapelle de la maison devint bientôt trop étroite, à cause du concours des fidèles. Il bâtit, grâce aux généreuses offrandes d'un bienfaiteur, une église qui est une des plus vastes de Lecce. Elle est dédiée au saint Nom de Jésus.

Les habitants désiraient avoir un collège. Grâce à la générosité de plusieurs riches leccois, on put bientôt doter la ville d'un superbe édifice. Bernardin fut nommé premier recteur du collège et treize fois vice-recteur.

LE CONFESSEUR

Les prédications, les leçons d'Ecriture Sainte, les catéchismes, la direction des âmes, produisirent le plus grand bien dans la chapelle du collège. On y établit sept Congrégations de la Sainte Vierge, qui toutes devinrent très florissantes. L'âme de tout ce bien était le P. Realino. Il passait ses journées à entendre les confessions, demeurant occupé à ce pieux ministère jusqu'à dix heures de suite. Il lui arrivait parfois de tomber épuisé et évanoui dans le confessionnal. Mais que de pécheurs convertis, que d'âmes fixées dans les voies parfaites!

Il était d'une extrême bonté envers les pécheurs. Entendant un jour un désespéré lui avouer un crime énorme. « Mon fils, dit-il, vous n'avez pas commis ce grand péché; non, non, vous ne l'avez pas commis! — Pardon, mon Père, je l'ai commis. — Non, ce n'est pas vous, c'est la nature mauvaise qui vous a entraîné. » Et là-dessus, il lui parla avec de tels accents de la miséricorde divine, que le désespéré se mit à fondre en larmes et à demander pardon à Dieu avec les sentiments de la plus vive confiance.

Le ciel l'aidait souvent dans son ministère auprès des pécheurs. Un jour, un pénitent qui avait écrit sa confession, ne pouvait achever de la lire. Tout à coup, un flambeau mystérieux parut à ses côtés. Souvent, le saint prêtre révélait aux pécheurs leur état d'âme et les fautes qu'ils omettaient de confesser.

Tant de bien devait le faire désirer ailleurs. Naples le redemanda, d'autres villes le réclamèrent. Obéissant à la voix de ses supérieurs, il se met en devoir de partir. Mais, à chaque ordre reçu, la fièvre le saisit. Il faut le rapporter tremblant au collège. Une autre fois, un orage l'empêche de sortir. Son général, le P. Mercurian, veut le placer à la tête de la maison professe de Rome. « Partez, lui écrit-il, si vous tombez malade, prenez le temps de vous remettre, mais partez ensuite. » La maladie s'empare en effet de Bernardin et le retient huit longs mois, pour ne cesser qu'au moment où le Père général révoque son ordre. Le P. Aquaviva renouvelle plus tard la même expérience. Les médecins durent déclarer qu'ordonner au P. Realino de quitter Lecce, c'était le livrer à une fièvre contre laquelle les remèdes ne pouvaient rien. L'ordre ne fut plus désormais renouvelé.

FAVEURS DU CIEL

Le Bienheureux était fidèle à cette belle maxime de son patron saint Bernardin de Sienne : « Il faut qu'un serviteur de Dieu lise, prie ou travaille sans interruption, de peur que les vices ne s'emparent d'une âme oisive. » L'apôtre de Lecce, — ou comme on disait alors le Saint de Lecce, — ne demeurait guère oisif. Il n'interrompait son ministère si actif que pour vaquer à la prière. Sa pensée était toujours fixée en Dieu. La plus grande partie de ses nuits était consacrée à l'oraison. A peine prenait-il quelques instants de repos couché sur une planche.

Sa piété envers Marie se traduisait par la récitation presque incessante de l'*Ave Maria*. Il en était le prédicateur infatigable. Il se plaisait à composer en son honneur de petites poésies, se faisant aider de son bon ange avec lequel il vivait dans une douce intimité et sans lequel, disait-il, la veine poétique ne coule pas. Les faveurs qu'il reçut de la Mère de miséricorde sont innombrables. Une nuit de Noël, son supérieur l'ayant trouvé à l'église, grelottant de froid, lui ordonna de se retirer dans sa chambre. « Il obéit et aussitôt, dit le P. Lahier, la Mère de toute bonté lui apparut et mit entre ses mains l'Enfant Jésus, pendant que les anges fredonnaient doucement les airs du Paradis. » Au bout d'une demi-heure, on le trouva tout hors de lui, redisant à maintes reprises : « Encore un peu, ô ma Dame, encore un peu! »

A mesure que le Bienheureux avançait en âge, les visites de la Vierge devinrent si fréquentes qu'il put faire un jour au P. Spinelli, son provincial, cet aveu : que la Mère de Dieu était toujours présente à son esprit : « Comment vous est-elle présente? demanda le Père. La voyez-vous seulement des yeux de l'âme, ou aussi des yeux du corps? » Et lui, rougissant modestement. « Des yeux du corps, dit-il, non pas toujours, mais presque toujours. »

HUMILITÉ ET CHARITÉ

Cette vertu est le fondement de la perfection. Aussi devait-elle être en lui à un degré éminent. Il écrivait : « J'ai connu d'une manière surnaturelle que je ne suis rien, car je suis tout péché, et le péché n'est rien, il est une négation. Mais si je ne suis rien, je ne dois donc pas m'affliger quand on me traite comme rien. » Aussi se regardait-il comme le dernier des hommes. Il souffrait quand on l'appelait un saint. « Voilà un

beau saint, répétait-il, un drôle de saint. Est-il possible d'avilir ainsi le nom de saint! »

Il avait donné ordre au portier de faire la charité à tous les pauvres qui se présenteraient. Dans un temps d'épidémie, il fit donner du vin aux malades. L'unique tonneau qui restait demeura plein jusqu'à déborder après plusieurs mois de distributions multipliées. Il lui arriva de faire faire cinq fournées de pain en un jour pour les pauvres. Un jour qu'à l'heure du dîner, il ne restait pas un pain, une dame inconnue apporta quarante-huit pains très beaux et d'une forme toute différente de ceux de Lecce.

LE THAUMATURGE

Tant de vertu devait se manifester par le don des miracles et le don de prophétie. Les actes du procès de sa béatification ne contiennent pas moins de 150 prophéties faites par le serviteur de Dieu et réalisées de point en point. Sa vie ne fut qu'un enchaînement perpétuel de prodiges. On disait communément : le miracle serait que le P. Realino ne fît plus de miracles.

Bernardin se servait, pour faire ces prodiges, des reliques ou des images des saints, spécialement de la médaille de saint Ignace et de l'image de Notre-Dame de Reggio, ou des reliques de sainte Irène, très vénérée à Lecce.

Souvent, un simple signe de croix lui suffisait. Plusieurs morts furent ressuscités par le simple attouchement de ses vêtements ou d'objets à son usage. L'histoire de son bâton ou plutôt de ses bâtons est célèbre. Quand, devenu vieux, il sortait en ville, appuyé sur un bâton, les enfants, envoyés par leurs parents, venaient lui soustraire cet appui de sa marche chancelante pour lui en substituer un autre. Le bâton opéra ensuite des guérisons merveilleuses. Ces bâtons devinrent si nombreux que le P. Marcel du Prat, provincial des Capucins, put dire en chaire des paroles comme celles-ci : « Plusieurs ne songent pas assez à faire pénitence. Dès qu'ils tombent malades : vite, disent-ils, apportez-moi le bâton du P. Realino, afin que je guérisse au plus tôt. »

Quand il fut atteint de la maladie qui devait le conduire à la mort, le Fr. Joseph Soria, son infirmier, se servit d'un autre expédient pour obtenir la guérison des malades. Un jour il demanda sans hésiter au P. Realino d'écrire des *lettres de santé* pour des personnes qui en avaient besoin. « Des lettres de santé? fit le Père étonné. — Oui, dit le Frère, écrivez sur un billet ce que ces personnes doivent faire pour être guéries. Le Père s'exécute et écrit : *Jésus et Marie soient dans notre compagnie. — Dire cela trois fois et le malade sera guéri. Bernardin.* Les billets produisirent infailliblement leur merveilleux effet.

En cela, rien qui doive surprendre. Sa foi était si vive! Un jour, le P. Pierre, professeur de philosophie, étant tombé gravement malade, lui demanda sa guérison en lui citant la parole de Notre-Seigneur : « Vous imposerez les mains aux malades et ils seront guéris. » Bernardin répondit en complétant le syllogisme : « Or, Bernardin impose la main sur un malade. Donc, il est guéri. » Il était, en effet, rendu à la santé.

LE MALADE

Le 3 mars 1610, le Bienheureux descendait un escalier pour se rendre au sermon de Carême. Il tomba si malheureusement qu'il se fit deux larges blessures à la tête et fut en danger de perdre la vie. La foule, ayant appris un accident si funeste, interrompit le sermon et se précipita vers le collège. On envahit la maison et la cellule du malade pour s'emparer de tout ce qui lui avait appartenu, on enleva jusqu'à la porte de la chambre. On recueillit avec respect le sang qu'il avait répandu dans sa chute et celui qui coulait de ses plaies en diverses opérations. Ce sang contenu, en deux fioles, se conserve encore. Ordinairement desséché, il se liquéfie à certains jours et bouillonne, ainsi qu'on a pu le constater deux fois en 1852.

Pendant la durée de ses longues souffrances, Bernardin s'occupait à méditer sur la Passion de Notre-Seigneur. Une nuit, le divin Crucifié lui apparut et, prenant une épine de sa couronne, il la lui enfonça dans la tête en lui expliquant les mystères les plus sublimes. Ivre de bonheur, malgré la souffrance, Bernardin s'écria : « O Seigneur, si mes infirmités me valent de telles faveurs, faites que je reste infirme encore bien longtemps. »

Cependant, sa santé s'améliora quelque peu, mais il demeura infirme et fut bientôt privé de la consolation d'offrir le Saint Sacrifice. Les miracles qu'il opérait devinrent de plus en plus nombreux.

BERNARDIN PATRON DE LECCE — SA MORT

C'est alors que se produisit un fait unique dans l'histoire des saints. Transportés de reconnaissance pour toutes les grâces que Bernardin obtenait aux habitants, les vingt-quatre anciens qui représentaient l'autorité municipale se réunirent et proclamèrent, dans un décret formel, le P. Realino protecteur et patron de la cité. Ils supplièrent l'évêque de Lecce de commencer sans retard, avant même la mort du serviteur de Dieu, les informations canoniques en vue de sa canonisation. Sept mois plus tard, quand le saint religieux était sur son lit de mort, ils vinrent en grand nombre solliciter près de lui la promesse formelle qu'il serait du haut du ciel leur protecteur comme il l'avait été de son vivant.

Quand on apprit que le temps était proche où il allait être réuni aux saints du ciel, ce fut une consternation générale. Un concours de visiteurs força la porte de sa cellule, s'emparant de tous les objets qui lui avaient servi et faisant toucher à son corps des chapelets ou des images.

Il donnait à tous le spectacle d'une héroïque patience. Le 2 juillet 1616, après une dernière invocation à Marie, sa Mère, pendant qu'on lui lisait la Passion selon saint Jean, il s'endormit dans le Seigneur. Sa tête était entourée d'une auréole lumineuse, un parfum céleste embaumait la chambre. Il avait quatre-vingt-six ans.

Il fallut apposter des soldats qui furent impuissants à protéger sa dépouille contre la dévotion empressée de la multitude. On criait partout : « Le Saint est mort! » Ses funérailles furent un triomphe. Les miracles se multipliaient autour de son corps.

Les grandes épreuves de la Compagnie de Jésus interrompirent en 1762 le procès de béatification. La cause fut reprise en 1824 par Léon XII. Enfin Léon XIII béatifia solennellement le serviteur de Dieu le 12 janvier 1896.

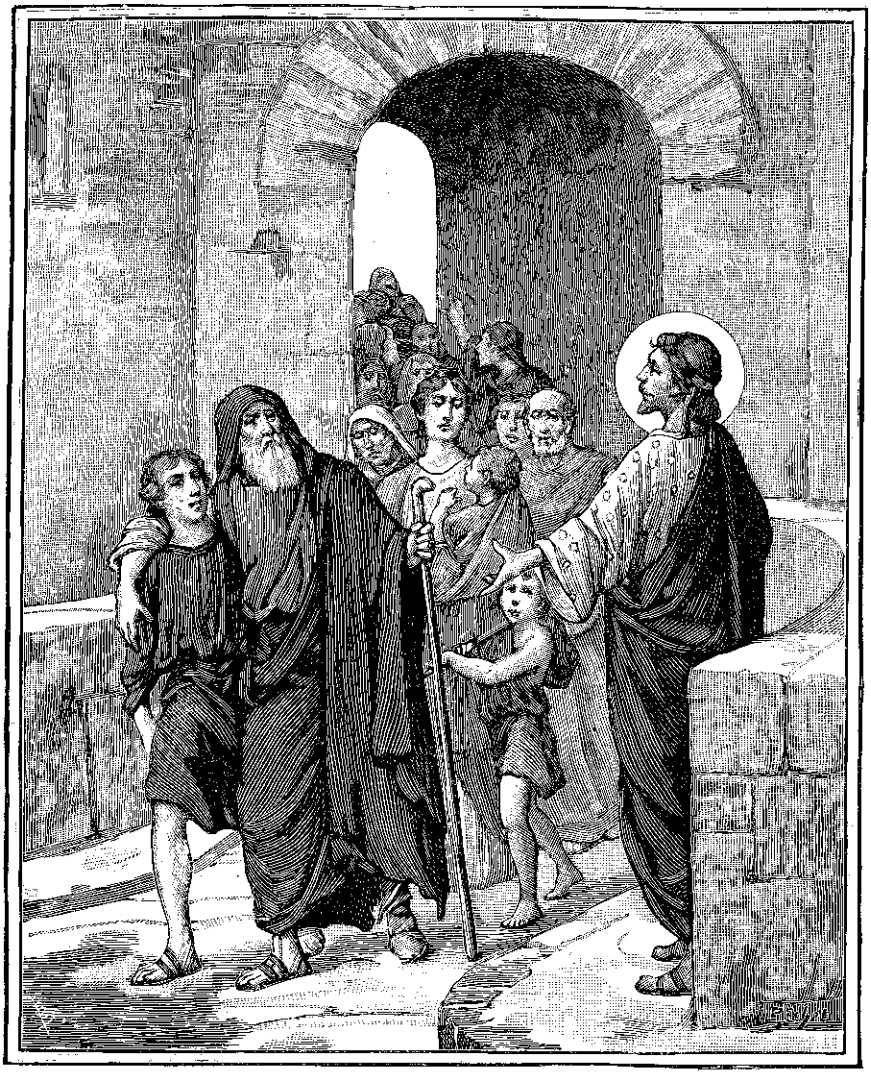
Sources consultées : Storia della vita del B. Bernardino Realino, dal P. Ettore Venturi, S. J., Roma, Befani, 1895.

Le bienheureux Bernardin Realino, par le P. Victor Vieille, S. J., Société de Saint-Augustin.

Vie illustrée du bienheureux Bernardin Realino, par un Père de la Compagnie de Jésus, M. Gladbach, librairie Ruhlen, 1897.

SAINT ANATOLE, ÉVÊQUE DE LAODICÉE, EN SYRIE

Fête le 3 juillet.



Saint Anatole, encore magistrat, sauve de la famine le peuple d'Alexandrie.

INTELLIGENCE D'ÉLITE

Le Saint dont nous allons brièvement retracer la vie fut un des hommes les plus savants du IIIe siècle. Eusèbe et saint Jérôme l'ont compté non seulement parmi les saints Pontifes, mais encore parmi les Docteurs de l'Orient. Les païens eux-mêmes le regardaient comme le second philosophe de ce temps.

Il naquit à Alexandrie, de parents chrétiens et honorables. Leur position les mettait à même de procurer à leur fils une éducation choisie, de le confier aux maîtres les plus en renom que renfermait en grand nombre la capitale de l'Egypte, alors la seconde ville du monde après Rome.

La nature avait admirablement doué l'esprit du jeune Anatole. Guidé par des maîtres habiles, il surpassa bientôt ses contemporains par l'étendue encyclopédique de ses connaissances. Mathématiques, astronomie, philosophie, éloquence, son érudition embrassait tout. Bien plus, il avait le don précieux de savoir présenter avec grâce et avec force l'objet de ses connaissances: Dieu, qui le destinait à son insu à la prédication de son Evangile, l'avait doté d'une éloquence naturelle remarquable, que vinrent encore perfectionner l'art et de fréquents exercices oratoires.

On comprend ainsi que les savants de cette époque s'inclinèrent devant cet « Anatole », devant ce « soleil levant », suivant l'étymologie du

mot, qui se montrait à Alexandrie et à l'Orient. Dans les assemblées des plus doctes, on se levait à son arrivée, on lui assignait le premier rang, et ses enseignements étaient recueillis comme des oracles. Les Alexandrins lui confièrent la principale chaire de l'école, où l'on enseignait la doctrine du grand philosophe Aristote : il l'occupa avec honneur et aux applaudissements unanimes de ceux qui allaient l'entendre.

HUMILITÉ D'UN SAVANT

Loin de s'enfler de tels succès, Anatole marcha toujours dans les voies de la simplicité et de l'humilité; il ne s'attribuait rien des dons intellectuels qui lui étaient départis, mais rapportait tout à Dieu, de qui découle tout don parfait. Il aimait à s'appliquer les paroles de saint Paul aux Corinthiens : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? Et si vous avez tout reçu, pourquoi vous en glorifier comme si cela venait de vous? »

L'humilité fait éviter beaucoup d'écueils; elle sauvegarda l'innocence de saint Anatole; sa jeunesse traversa sans aucune souillure la corruption de la grande ville d'Alexandrie, et dans la suite, sa vigilance et son application au travail conservèrent intacte cette vertu du premier âge.

RUSE DE GUERRE INSPIRÉE PAR LA CHARITÉ

Anatole fut élevé aux premières dignités de la ville. Il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'intégrité, et après avoir conquis par son éloquence l'admiration de ses concitoyens, sa charité lui obtint des titres plus glorieux encore à leur reconnaissance.

Alexandrie, vers l'an 262, fut ensanglantée par des luttes intestines qui amenèrent la ruine du magnifique quartier du Bruchion et de tous les monuments des Ptolémées.

C'était au temps de l'empereur Gallien. Les chefs d'armée conspiraient en grand nombre pour lui ravir le pouvoir. L'un d'eux, Emilien, parvint à s'emparer de la citadelle, à s'y enfermer, à prendre la pourpre, et à se faire proclamer empereur. Alors commença un siège en règle. La ville se divisa en deux parties, la citadelle avec le quartier du Bruchion où était retiré Emilien, le reste de la cité où se défendait l'empereur Gallien aidé de son général Théodote.

Au début du siège, Anatole se trouva enfermé avec une grande partie du peuple dans la citadelle : la famine s'y fit bientôt sentir; le zélé magistrat s'employa de tout son pouvoir à soulager les plus nécessiteux. Cependant le blé commençant à faire défaut, il imagina un expédient qui fut le salut de tous.

Il avait dans l'autre partie de la ville un ami, le diacre Eusèbe, jouissant d'une haute influence sur le chef des assiégeants, Théodote. Par lui, il obtint que les gens enfermés dans la citadelle et qui consentiraient à se réfugier dans le camp adverse, seraient bien reçus. Aussitôt, il fit sortir de la citadelle femmes, enfants, vieillards et malades, en sorte qu'il ne resta que les hommes forts et robustes, capables de se défendre, munis des vivres suffisants pour attendre la fin du siège. Eusèbe accueillit charitablement la multitude affamée que lui adressait Anatole, prit soin des plus malades, donna de la nourriture à tous, et, grâce à ce stratagème, chacun eut la vie sauve.

Cette action et d'autres de même mérite firent au saint magistrat une réputation considérable en Orient.

HONNEURS INATTENDUS

Théotecne, archevêque de Césarée, attira Anatole dans sa ville épiscopale, avec l'espoir d'en faire un jour son successeur. Ce qu'il connut alors de sa science et de sa vertu confirma pleinement l'opinion qu'il en avait auparavant, et, malgré la résistance de l'humble rhéteur alexandrin, il lui imposa les mains, l'ordonna prêtre et évêque et l'établit son coadjuteur. Ils gouvernèrent ensemble pendant quelques années l'Eglise de Césarée, jusqu'au Concile d'Antioche, réuni contre l'hérétique Paul de Samosate, en 269.

Anatole défendit avec éclat dans le Concile le dogme de la divinité du Christ, nié par l'adversaire. Il y apporta l'éloquence mise autrefois à proclamer les principes de la philosophie dans la chaire d'Alexandrie.

Comme il s'en retournait avec Théotecne après le Concile, il s'arrêta dans la ville de Laodicée en Syrie. L'évêque Eusèbe, cet ancien ami, qui avait si précieusement servi sa charité au siège d'Alexandrie, venait de mourir; le trône épiscopal était vacant. Le peuple s'unit au clergé pour retenir saint Anatole et en faire son évêque. Toute résistance, les regrets mêmes de Théotecne, qui perdait son infatigable et savant auxiliaire, furent inutiles. Il fallut céder.

On vit bientôt qu'en cette circonstance la voix du peuple avait été la voix de Dieu, par les fruits merveilleux de l'épiscopat de saint Anatole à Laodicée : il préserva son peuple des hérésies naissantes, lutta avec succès contre l'idolâtrie et l'erreur, et ramena beaucoup d'âmes dans les voies de la vérité et de la foi.

Son érudition lui permit des travaux importants sur une question alors très agitée, et que les plus habiles astronomes seuls étaient à même de discuter, la fixation de la date de Pâques. La plupart de ses écrits ne nous sont point parvenus, et ce qui en reste fait regretter aux savants la perte de ces traités, dirigés sans doute contre les impiétés des hérétiques contemporains, et spécialement contre Paul de Samosate.

VAIN ESPOIR DU MARTYRE

Ce n'était pas sans un secret désir de joindre à la couronne du confesseur et du docteur celle du martyr que saint Anatole combattait l'erreur avec tant de feu. Outre la vengeance des hérétiques, il pouvait s'attendre à celle des païens; les bourreaux ne lui manquaient pas. Cependant Dioclétien et Maximien, ces deux grands ennemis de Jésus-Christ, n'avaient pas encore donné le signal de la guerre pour la destruction du nom chrétien.

Si le pontife ne put verser son sang pour ses ouailles, comme il l'eût désiré, il se livra lui-même au martyre volontaire de la mortification, et ne cessa, pendant les quatorze années de son épiscopat à Laodicée, de torturer son corps en pratiquant des austérités extraordinaires, « peu communes aux savants », remarquent les Bollandistes, — mais ce savant était en même temps un Saint. Dieu lui accorda la couronne promise à ceux qui savent mettre à profit pour l'honneur de son nom le talent qu'ils en ont reçu. Saint Anatole s'endormit paisiblement dans le Seigneur, en l'an 283.

SAINT ANATOLE, ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE

Fête le 3 juillet.

LE PRÉCEPTEUR DE SAINT ANATOLE

Alexandrie vit naître, au commencement du v^e^ siècle, un autre Anatole que l'Orient catholique unit dans une même fête, célébrée le 3 juillet, à saint Anatole de Laodicée. C'est saint Anatole de Constantinople.

Il eut pour éducateur un maître illustre entre tous, l'évêque même d'Alexandrie, saint Cyrille, l'un des plus éminents docteurs de l'Orient. Ce saint précepteur conduisit son jeune disciple dans les voies où il marchait, celles de la science et de la vertu. Anatole semblait avoir l'esprit mûri avant le temps; sa conversation, tout en gardant le cachet de naïve simplicité du jeune âge, n'admettait rien de léger ni de frivole, et son caractère sérieux contrastait avec celui des autres enfants.

Assidu à lire les Ecritures et à les méditer, il y perfectionna son intelligence et affermit sa volonté dans l'amour du bien.

Saint Cyrille le vit avec joie grandir dans ces heureuses dispositions, et le dirigea vers l'état ecclésiastique. D'abord chargé de lire les Ecritures dans la sainte assemblée des fidèles, il fut bientôt promu à l'Ordre du diaconat.

Plusieurs fois, il fut envoyé pour traiter avec les empereurs des affaires de l'Eglise d'Alexandrie. Dans ces missions se révéla son jugement droit, et les personnages de Constantinople virent bien que, malgré les tentatives des nestoriens cherchant toujours à recruter des partisans parmi les gens de quelque influence, Anatole ne pactiserait pas avec l'erreur.

AU CONCILE D'ÉPHÈSE

Nestorius, cet indigne patriarche de Constantinople, avait osé enseigner publiquement, dans sa métropole, qu'en Notre-Seigneur il y a deux personnes. C'était dénier du même coup, à la Sainte Vierge, son privilège de Mère de Dieu, titre que personne ne lui avait contesté jusque-là. Le peuple d'Orient se révolta devant ce blasphème. Les évêques se réunirent en concile à Ephèse. Sur l'ordre de Cyrille, son patriarche, Anatole se présenta à sa suite devant la haute assemblée.

Il n'était pas encore évêque. Néanmoins, il eut l'occasion d'affirmer son attachement aux saines doctrines, et sa connaissance de l'Ecriture, son jugement profond servirent plus d'une fois à éclairer les évêques eux-mêmes.

Nestorius fut condamné et déposé. L'Eglise de Constantinople, un instant troublée par son indigne prélat, retrouva son antique ferveur sous le glorieux patriarche Flavien.

LE SIÈGE DE CONSTANTINOPLE DEVIENT VACANT

Le démon ne laissa pas longtemps en paix l'Eglise d'Orient et y suscita un nouvel hérésiarque, Eutychès. Le novateur prenait le contrepied de l'erreur de Nestorius et affirmait que non seulement il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, ce qui est de foi, mais encore qu'il n'y a en lui qu'une seule nature, ce qui est une hérésie.

Le patriarche de Constantinople, Flavien, signala à ses collègues dans l'épiscopat le danger de la doctrine d'Eutychès. Il paya cher son zèle pour la vérité.

Eutychès avait un ami puissant, c'était Dioscore, patriarche d'Alexandrie, indigne successeur de saint Cyrille; celui-ci réunit à Ephèse un conciliabule de 130 évêques, fit cerner par des soldats armés d'épées et de bâtons la salle conciliaire, les força sous ces menaces de mort de signer la déposition de Flavien, se porta lui-même aux dernières violences sur la personne du vénérable patriarche qui mourut, quelques jours après, des suites de ses blessures.

COMMENT LE PATRIARCHE DIOSCORE SE FAISAIT ILLUSION

Le croirait-on? Ce même Dioscore, meurtrier du prélat de Constantinople, est appelé à créer un successeur au trône de sa victime, et, n'osant y nommer, malgré son extrême désir, l'odieux Eutychès, il désigna Anatole, prêtre de sa juridiction.

Sans doute, il se flattait de ranger à son parti et de gagner à l'hérésie celui que sa faveur élevait à une si haute dignité.

Il espérait que le nouvel évêque reconnaissant saurait ramper à ses pieds au détriment des droits de la vérité et épouserait la cause d'Eutychès.

Il connaissait peu les sentiments intimes de son élu. Celui-ci accepta le siège parce qu'il prévoyait les troubles et les malheurs que causeraient à Constantinople son refus ou ses hésitations.

Mais il se hâta d'écrire au Pape de Rome, saint Léon le Grand, auquel cette élection semblait suspecte à cause de ceux qui l'avaient faite, pour le prier de la ratifier et lui donner des témoignages de la pureté de sa foi. Peu après, sur le désir du Pape, il souscrivit une formule de foi dans laquelle il disait anathème à la doctrine d'Eutychès.

ANATOLE AU CONCILE DE CHALCÉDOINE
PUISSANCE DE LA SAINTE MARTYRE EUPHÉMIE

L'hérésie, non encore explicitement condamnée par les saints Canons, faisait de nombreux ravages. Anatole comprit que le seul moyen d'en arrêter les progrès était de réunir un concile où la cause d'Eutychès serait jugée. Saint Léon le Grand en avait plusieurs fois manifesté le désir; l'empereur chrétien, Marcien, y était favorable; la réunion des évêques fut décidée.

Il était difficile au patriarche de Constantinople de mener à bien une telle entreprise. Ceux des évêques qui connaissaient moins ses vrais sentiments ne pouvaient manquer de lui reprocher ses alliances et son élection par l'odieux Dioscore.

Mais le Pape de Rome l'encouragea, lui écrivit plusieurs lettres, lui envoya des légats chargés de communiquer à ses actes le prestige tout puissant de l'autorité romaine, le conquit, en un mot, de toute manière, par sa bienveillance et sa douceur.

Le concile de Chalcédoine s'assembla dans la basilique de Sainte-Euphémie; l'évêque de Constantinople y siégeait immédiatement après les légats du Pape. L'Eglise d'Orient reconnut que c'était Pierre qui parlait par la bouche de Léon.

Eutychès, Dioscore furent condamnés et flétris, et d'après la légende grecque, Dieu donna aux décisions du Concile la sanction du miracle.

Anatole déposa dans la tombe de la sainte martyre Euphémie les deux professions de foi, celle d'Eutychès et celle des Pères du Concile. Quand on ouvrit, quelques jours après, le reliquaire virginal, la cédule de l'hérésiarque avait été froissée et rejetée à l'écart, tandis que la main de la sainte martyre s'était ouverte pour saisir et pour presser le formulaire de foi de Léon, d'Anatole, de toute l'Eglise.

PLUIE MIRACULEUSE

Au cours du pontificat de saint Anatole, Constantinople eut à souffrir d'une peste rendue plus horrible encore par le manque d'eau et une chaleur extraordinaire. Tout se desséchait, tout devenait la proie du fléau. Le Saint, plein de confiance en Dieu, ordonna des processions solennelles autour des murs de la ville. Lui-même, à la tête de son clergé et de son peuple, chante les litanies. Puis il monte sur les remparts, et là, nouveau Moïse, les mains élevées vers le ciel, il implore le secours du Seigneur. Sa prière est aussitôt exaucée. Le ciel, depuis si longtemps serein, se couvre de nuages, la pluie commence à tomber avec une telle abondance que tout en est presque submergé. La peste cessa avec la sécheresse, et tout le peuple rendit grâces à Dieu qui avait glorifié son serviteur.

UN SAINT DÉFENDU PAR UN SAINT

Saint Daniel Stylite, déjà célèbre par ses pénitences héroïques, arrivait à cette époque à Constantinople, où il devait vivre vingt-huit ans sur une colonne. Il passa les huit premiers jours dans une église dédiée à saint Michel, bâtie aux portes de Constantinople. Tandis qu'une foule nombreuse entourait le solitaire pour s'édifier de sa sainteté, le démon, jaloux d'un tel concours, inspira à quelques clercs de le dénigrer, de le dénoncer comme hérétique, afin de le chasser de la contrée. « C'est un dragon venimeux, dirent-ils à Anatole. Si vous le supportez, il lancera son venin et en infestera tout le pays. »

Anatole, guidé par une sage prudence, se garda bien de les croire. Il ne voulut pas condamner sans avoir entendu l'accusé. Les calomniateurs se retirèrent. Ils étaient de ceux dont le diable est père parce qu'il est père du mensonge. Éconduits par l'évêque, ils répétaient leurs fausses allégations aux gens de la cour, quand Daniel les confondit par un miracle.

Par une permission divine, Anatole tombe mortellement malade. A cette nouvelle, tout son clergé vient le visiter. Soit coutume, soit pour suivre l'entraînement général, les ennemis de saint Daniel arrivent eux aussi au lit de leur évêque.

La conversation s'engage fortuitement sur le Stylite, et, comme toujours, les uns se prononcent en sa faveur, admirent ses rares vertus; les autres, ceux qui l'avaient accusé, instruits par l'expérience, n'osaient y contredire ouvertement en présence d'Anatole, mais leur sourire dédaigneux trahissait leur pensée. L'évêque s'en aperçut, et, attristé de cette persistance dans la calomnie, trouva assez de forces sur son lit de douleur pour leur dire : « Mes frères, vous accusez un Saint. Croyez-moi, le mal dont je souffre ne m'a été envoyé que pour glorifier ce stylite, injustement accusé d'hérésie, et fermer la bouche à ses détracteurs. Qu'il vienne ici, que je le voie, et par sa vertu, le mal qui, selon toute apparence, doit me conduire au tombeau, disparaîtra comme par enchantement. »

Ainsi en advint-il. Le stylite, obéissant au désir du patriarche, vint près du vénérable mourant, qui soudain se sentit mieux, se leva et se montra au peuple pour bien le convaincre de sa guérison.

Les calomniateurs changèrent d'avis devant le miracle, reconnurent l'innocence de Daniel, et implorèrent un pardon qu'ils obtinrent facilement de personnages si saints et si oublieux de leur propre gloire.

FIN DU SAINT PATRIARCHE

De nombreux travaux remplirent les neuf années de l'épiscopat de saint Anatole; la liturgie grecque lui doit certaines de ses prières, ses antiennes poétiques spécialement désignées sous le nom d'*Anatolica :* il ajoute ainsi aux gloires de l'évêque et du thaumaturge la gloire du poète.

Dieu l'appela à la récompense, l'an de grâce 458.

Comme tous les Saints, Anatole soupirait après l'heureux instant où, délivrée de ce corps mortel, son âme pourrait s'envoler librement dans le sein de Dieu. Il réunit une dernière fois à son chevet d'agonie ses clers, s'entretint avec eux de la vie future, et expira dans ces saintes pensées.

Ses restes, escortés de tout ce que Constantinople avait d'illustre et de puissant, furent déposés dans un riche tombeau. Beaucoup de guérisons miraculeuses y manifestèrent la puissance de son intercession, et son biographe grec va jusqu'à écrire qu'il serait plus aisé de compter les grains de sable du bord de la mer que de dire le nombre des miracles opérés par saint Anatole.

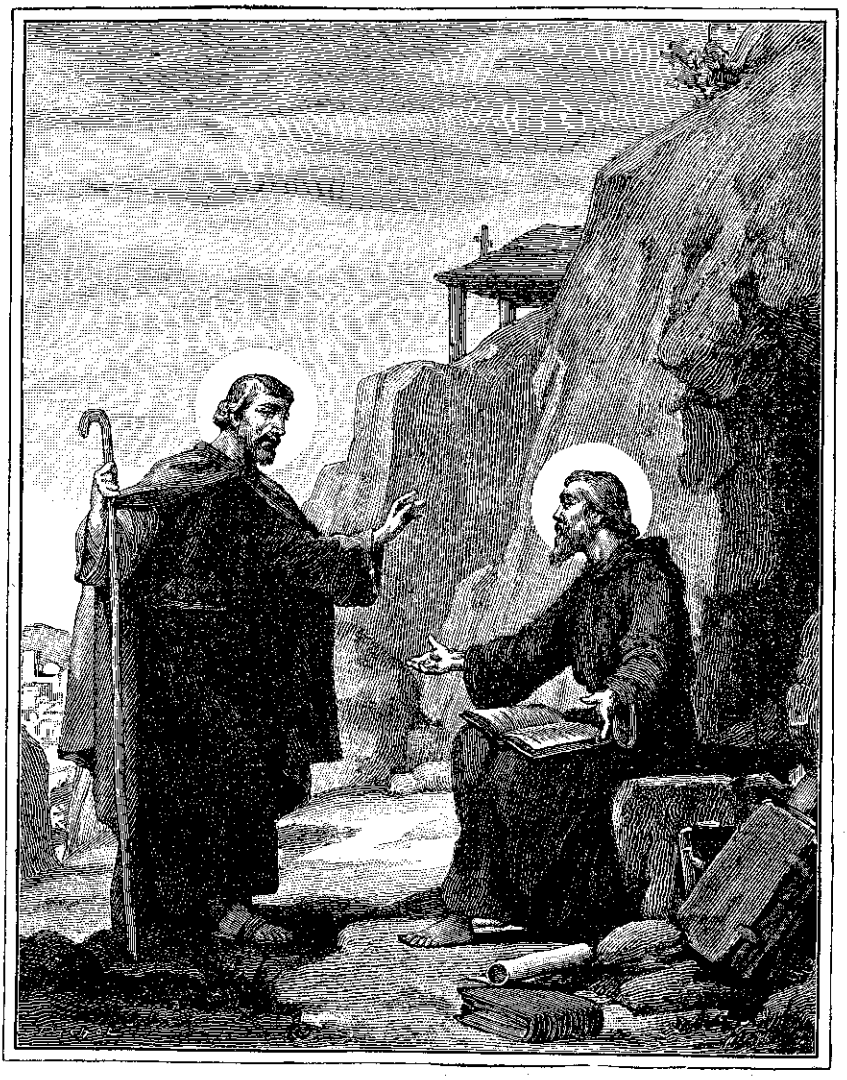
SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES. *Acta Sanctorum*, au 3 juillet — *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par ROHRBACHER, t. III. — *Vie des Saints avec l'histoire de leur culte*, par ADRIEN BAILLET, 1732.

SAINT HÉLIODORE D'AQUILÉE

évêque d'Altino au IVe siècle.

Fête le 3 juillet.



Héliodore vient visiter son ami saint Jérôme dans sa grotte à Bethléem.

LES SAUVEURS DES PEUPLES
VERS LA VIE MONASTIQUE

Héliodore d'Aquilée est une de ces belles figures de l'épiscopat italien qui, au cours du IVe siècle, lutta si vaillamment contre l'arianisme et sauva le peuple qui lui était confié, de l'anarchie où l'avaient plongé les invasions des barbares.

Très lié avec saint Ambroise, compatriote de saint Jérôme, il fut un ardent défenseur du Souverain Pontife, et durant sa vie monastique dans les plaines de l'Aquilée, et sur le siège épiscopal d'Altino.

Il était né en Dalmatie, vers l'an 340. L'histoire, demeurée muette sur son enfance, nous le montre adolescent, terminant ses études à Milan, centre déjà renommé de culture intellectuelle.

Lorsqu'en 370 saint Jérôme, son bouil-

lant condisciple, revint des Gaules à Aquilée, Héliodore, avec plusieurs de ses amis, avait déjà embrassé la vie monastique.

C'était le moment où le vieux monde romain, qui avait refusé de retremper franchement sa triste civilisation au contact de l'Evangile, entendait avec effroi le bruit des hordes barbares qui accouraient d'Asie.

Pour sauver la société, il fallait une élite d'hommes énergiques, qui pussent, le cas échéant, domestiquer les barbares jusque dans leur conquête.

C'est la pensée du péril prochain de la foi et de la morale chrétienne dans le peuple qui introduisit en Italie la vie monastique, depuis longtemps déjà pratiquée en Orient.

Saint Jérôme ne resta pas longtemps avec ses amis. Il reprit bientôt sa course à travers la Thrace, la Bithynie et la Galatie, pour venir se fixer près d'Antioche, avec le prêtre Evagre.

PÈLERINAGE AUX LIEUX SAINTS
VISITE A SAINT JÉRÔME

Héliodore, durant l'été de l'année 374, partit à son tour pour Jérusalem.

Il y arriva dans la plus complète misère, et serait mort des suites des longues privations qu'il avait endurées, si le moine Florence, surnommé le Père des pauvres, ne lui était venu en aide.

Dès qu'il eut recouvré ses forces, il se rendit auprès de saint Jérôme, qui vivait dans une grotte solitaire de Bethléem, et lui raconta l'accueil bienveillant et les soins paternels qu'il avait reçus à Jérusalem. Saint Jérôme, à l'amitié forte et si désintéressée, fut si ému de tant de bonté qu'il écrivit aussitôt au moine Florence pour le remercier.

« Comment vous serai-je assez reconnaissant pour les services rendus à mon frère Héliodore. De la maison solitaire où me retient une trop longue maladie, je vous remercie de votre charité et vous embrasse affectueusement. »

L'ermite fait allusion dans cette lettre à son état physique, qui était, en effet, lamentable.

Héliodore l'avait trouvé méconnaissable. Amaigri par les privations, brûlé par le soleil, rongé par une fièvre continuelle, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Effrayé de le voir dans cet état de dépression physique et morale, il s'efforça, avec Evagre, de le ramener à la santé. Mais peu de temps après, apprenant le veuvage d'une de ses sœurs, il dut quitter l'Orient pour rentrer dans sa patrie et veiller à l'éducation de son neveu Népotien.

CORRESPONDANCE AVEC SAINT JÉRÔME
AMITIÉ DES DEUX SAINTS

Saint Jérôme, très affecté de ce départ, n'en comprit pas tout d'abord la raison. Il s'accusa lui-même de l'avoir provoqué.

« Mon frère Héliodore, écrivait-il, a passé quelques jours avec moi, mais, poussé à bout par les saillies de mon caractère, il vient de me quitter. »

Quelques mois après, il envoyait à son ami une lettre pressante pour lui dépeindre les douceurs de la solitude, les dangers d'un monde corrompu et corrupteur et le conjurer de venir le rejoindre au plus tôt.

Après de douces exhortations, il passe aux reproches et s'écrie, en faisant allusion à la première profession d'Héliodore :

— Soldat efféminé, que faites-vous dans la maison de votre père ? Où sont les remparts, où sont les tranchées, où sont ces hivers passés sous la tente ? Un corps habitué à la tunique ne saurait supporter le poids de la cuirasse, une tête légèrement couverte ne saurait souffrir le casque, et la poignée d'un glaive semble trop dure à une main affaiblie et délicate.

Ecoutez les paroles de votre roi : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui ne recueille pas avec moi dissipe. » Souvenez-vous du temps où vous vous êtes enrôlé sous le drapeau de Jésus-Christ, et où vous vous êtes enseveli avec lui dans le baptême ; alors vous vous êtes obligé par un serment solennel de ne considérer ni père ni mère lorsqu'il s'agirait de sa gloire.

Voici le démon qui s'efforce de tuer le Christ dans votre cœur ; voici des armées ennemies qui viennent pour vous ravir la solde que vous aviez reçue en vous enrôlant. Mais quelques caresses que vous fasse votre petit neveu, quoique votre mère, avec ses cheveux épars et ses habits déchirés, vous montre le sein qui vous a nourri, et que votre père, pour vous empêcher, se jette sur le seuil de votre porte, passez par-dessus lui avec des yeux secs, volez plutôt que de courir, pour vous ranger sous l'étendard de la croix ; car alors la piété consiste à être insensible.....

Je sais quel empêchement vous pouvez alléguer. Je n'ai pas, non plus que vous, un cœur de fer et des entrailles de bronze ; je n'ai pas été enfanté par un rocher ; je n'ai pas sucé le lait des tigresses d'Hircanie, et j'ai passé par les mêmes épreuves. Je sais que votre sœur, dans l'affliction de son veuvage, vous embrasse pour vous arrêter..... que vos parents pourront vous adresser encore ces paroles du poète : « Et vous, maintenant, vous soutenez seul notre maison chancelante. » Mais l'amour de Dieu et la crainte de l'enfer peuvent triompher de tous les obstacles.....

Est-ce que vous croyez pouvoir combattre dans votre pays, quand Jésus-Christ n'a pu faire des miracles dans le sien ? Et pourquoi n'en a-t-il pas fait ? En voici la raison : « Nul prophète n'est honoré dans son pays. »

Entrera-t-il dans la cléricature ? « Il n'est pas aisé de tenir la place de saint Paul, ni d'être élu à la dignité de saint Pierre. »

Qu'il revienne donc à la solitude saluée par saint Jérôme en termes brûlants : « O désert, que les fleurs de Jésus-Christ remplissent d'un émail si agréable ! ô solitude qui produit des pierres précieuses avec lesquelles la ville du grand roi est bâtie ! ô pays habité où Dieu habite plus qu'en aucun autre !

Que faites-vous, mon cher frère, dans le monde ? L'ombre des maisons vous couvrira-t-elle encore longtemps ? Jusqu'à quand demeurerez-vous emprisonné dans ces villes toutes noires de fumées ?.....

Saint Jérôme termine en lui rappelant le terrible dernier jour dont les trompettes, dit-on, retentissaient constamment à ses oreilles : « Il viendra ce grand jour où le fabuleux Jupiter, au lieu de lancer la foudre, sera enseveli avec toute sa race dans les flammes éternelles ; où cet insensé Platon paraîtra avec ses infortunés disciples et où tous les arguments d'Aristote seront inutiles.....

Cette lettre, où des conseils affectueux côtoient des reproches un peu amers, se ressent de l'enthousiasme exubérant et de l'érudition trop païenne de l'écrivain.

Il le reconnaîtra lui-même plus tard, lorsque, devenu l'ermite de Bethléem, il écrira à Népotien, neveu d'Héliodore, la lettre fameuse sur « la vie et les coutumes des clercs et des moines ».

« Tout jeune encore, j'avais à peine trente ans, j'écrivis à votre oncle, pour l'attirer à la vie érémitique, une longue exhortation pleine de larmes et de plaintes. Ma plume se ressentit alors de l'étude trop récente des classiques païens. Maintenant que ma tête a blanchi et que mon front s'est ridé, j'ai recouvré tout mon sang-froid et je pense autrement que je n'écrivais alors. »

Héliodore reçut la lettre à Aquilée, oublia l'âpreté des reproches qu'elle contenait pour n'admirer que ses beautés. Il la fit lire à ses amis, qui la recopièrent et la répandirent partout où l'ardent Dalmate était connu et apprécié.

Malgré les imperfections qu'elle contient, cette lettre fit du bien et donna une impulsion nouvelle à l'amour de l'ascétisme. Elle ne triompha pas cependant des résistances d'Héliodore, de plus en plus retenu à Aquilée par l'éducation de Népotien et par d'autres travaux apostoliques. Néanmoins, leur amitié douce et forte survécut à cette séparation nécessaire ; c'est qu'elle était basée sur une admiration et une estime réciproques. Héliodore admirait l'ardeur et l'élan de Jérôme vers la perfection ; Jérôme, de son côté, enviait dans son ami cette possession de lui, tranquille et calme, qui lui évitait le moindre faux pas et les tardifs regrets.

Enfants, ils s'étaient connus ; adolescents, ils s'étaient épris d'affection l'un pour l'autre ; vieillards à cheveux blancs, ils s'aimèrent toujours comme à la première heure.

ÉVÊQUE D'ALTINO
LUTTES CONTRE L'ARIANISME

En même temps qu'il veillait à l'éducation de Népotien, Héliodore travaillait à étouffer les restes de l'arianisme, qui cherchait toujours à renaître de ses cendres.

Ils étaient là un groupe de vaillants soldats du Christ, qui luttaient pour la même cause : Valérien, Chromace, Eusèbe. Tous étaient destinés aux lourdes charges de l'épiscopat.

Lorsque l'évêque d'Altino vint à mourir, Héliodore fut choisi pour le remplacer, vers 380. Cette ville, située non loin de Venise, était une des plus anciennes de la contrée. Résidence des empereurs romains, elle avait reçu de bonne heure le christianisme et avait été choisie, dès les premiers temps, comme siège épiscopal.

Le nouvel évêque ne fut pas plutôt nommé qu'il entreprit une double lutte contre l'arianisme qui avait contaminé son troupeau, et le paganisme qui comptait encore de nombreux adeptes, surtout dans les campagnes.

Libéral, un des citoyens les plus marquants d'Altino fut gagné au christianisme par l'éloquence et le zèle conquérant de son pasteur. Il alla même jusqu'à l'héroïsme de la foi, puisque l'Eglise lui a décerné le titre de « saint ».

Un Concile se réunit à Aquilée le 3 septembre 381, sous la présidence de l'évêque Valérien. Saint Ambroise en fut l'âme, Héliodore, le théologien. Vingt-cinq évêques y prirent part, tous saints et illustres personnages, vieillis dans les combats de la foi.

Ils s'étaient réunis pour discuter et pour juger. Deux évêques d'Illyrie, Pallade et Secondien, coupables d'arianisme, furent invités à comparaître à leur tribunal.

Après un long interrogatoire, dans lequel saint Ambroise détruisit avec une logique impitoyable leurs arguties et leurs subterfuges, les Pères du Concile les condamnèrent à être déposés comme indignes. Héliodore fut le premier à exprimer son vote. Les Actes nous en rapportent la teneur.

« Je condamne avec tous mes frères dans l'épiscopat la perfidie d'Arius et de tous les hérétiques qui, comme Pallade et Secondien, ont embrassé sa doctrine. »

Une supplique fut en même temps adressée à Théodose, empereur d'Orient, et à Gratien, empereur d'Occident, pour demander l'appui du bras séculier contre les faux pasteurs qui perdaient le troupeau confié à leurs soins.

Le Concile ne pouvait pas se désintéresser des difficultés où se trouvait alors le Saint-Siège. Le grand pape Damase était troublé dans le gouvernement de l'Eglise par les intrigues de l'antipape Ursin. Saint Ambroise, au nom des vingt-cinq évêques, rédigea une lettre vigoureuse où, très respec-

tueusement, il rappelait aux deux empereurs leur devoir formel de faire cesser le schisme en supprimant les fauteurs de désordres.

Le schisme finit, en effet, au Concile de Rome, en 382. Saint Damase triompha de son adversaire, et l'Eglise retrouva le calme.

INCURSIONS DES BARBARES MORT DE NÉPOTIEN

Héliodore revint à Altino, heureux d'avoir participé à cette affirmation solennelle de la divinité de Jésus-Christ, mais le cœur douloureusement affecté de tous les malheurs qui désolaient l'empire. C'est alors, en effet, que parurent Constance, semeur d'arianisme, Procope, Maxime et Eugène, usurpateurs du pouvoir souverain, assassins des empereurs légitimes et tyrans exécrables des populations.

Puis les barbares accouraient, pillant, ravageant, massacrant. Les matrones et les vierges étaient réduites en un esclavage ignoble, les évêques et les prêtres mis à mort, les églises incendiées, tandis que les autels devenaient la mangeoire des chevaux ; les cadavres, sacrilègement déterrés, étaient livrés aux insultes de ces monstres ; partout, le sang et les larmes coulaient à flots.

A tous ces malheurs publics, qui pesaient de tout leur poids sur les épaules d'Héliodore, un deuil cruel vint s'ajouter.

Népotien, le neveu tant aimé dont l'éducation avait occupé tous ses loisirs, mourut à la fleur de l'âge. La douleur du saint évêque fut immense.

LETTRE TOUCHANTE DE SAINT JÉRÔME

C'est alors que saint Jérôme, le rude et âpre lutteur de Bethléem, trouva, pour consoler son ami, des paroles si affectueuses, si tendres qu'elles nous semblent sorties d'un cœur de mère.

Il lui rappelle les éminentes qualités du jeune homme et l'affection toute paternelle qui, du fond de son ermitage, le liait à lui.

« Où est donc, s'écrie-t-il, ce beau visage qui nous cachait une âme si grande. Hélas ! sous le souffle brûlant des autans, le lys s'est flétri, la violette a perdu son parfum et son coloris. Miné par une fièvre ardente qui lui desséchait les artères, respirant à peine, il s'efforçait néanmoins de consoler l'affliction de son oncle. Alors que tout le monde pleurait autour de sa couche, il avait lui-même un visage souriant. Les bras tendus vers un être invisible, l'œil fixé sur un spectacle céleste, il ressemblait plutôt à quelqu'un qui va à la rencontre de ses amis qu'au mourant qui s'apprête à les perdre ici-bas.

Sa dernière pensée fut pour moi. A ce souvenir, je ne puis m'empêcher de pleurer. »

LA MORT D'HÉLIODORE — SON CULTE

Héliodore, inconsolable de cette mort, resta encore quelques années à la tête de son diocèse, puis, sentant ses épaules faiblir sous le poids, il rassembla son clergé, son peuple, et les pria de lui trouver un successeur pour qu'il pût terminer dans la solitude et la prière les dernières années de sa vie (407). Ni les instances ni les larmes ne purent vaincre sa détermination.

Le nouvel évêque choisi fut Ambroise, un des notables les plus respectés de la ville. Héliodore se retira alors, avec un de ses amis, dans une île voisine d'Altino ; ils y élevèrent une petite église et vécurent tous deux plusieurs années dans le calme et la prière.

Lorsqu'il mourut, vers 410, l'évêque Ambroise vint présider ses funérailles, au milieu d'un grand concours de peuple.

La ville d'Altino fut prise et incendiée en 452 par Attila, à la tête de deux cent mille barbares. De ses murailles et de ses maisons, il ne resta pas pierre sur pierre. Ses habitants se réfugièrent alors dans des îlots qui avoisinaient la côte.

Après que les envahisseurs furent passés, une nouvelle ville surgit des cendres de l'ancienne ; le commerce et l'industrie y refleurirent. Le culte du grand évêque fut de nouveau en grand honneur dans la cathédrale rebâtie. Mais un nouveau et irréparable désastre attendait les habitants.

Le roi des Lombards, Rotaric, envahit la Vénétie, en 636, et en détruisit les principales villes. Altino fut du nombre. Elle ne se releva plus de ses ruines. Les vieillards, les femmes et les enfants, précédés de leur évêque Paul, retournèrent aux îles où, deux siècles auparavant, leurs aïeux s'étaient réfugiés.

Ces îlots, au nombre de six, reçurent chacun le nom d'une des portes de l'ancienne ville. Le siège épiscopal fut installé dans le plus important, appelé Torcello.

Une église splendide, en style italo-byzantin, y fut bâtie, en l'honneur de saint Héliodore. Le 3 juillet, tous les ans, les habitants des îlots se réunissent dans ce magnifique temple pour célébrer la fête de leur saint évêque.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, 3 juillet, t. I^er^. — *Saint Héliodore d'Aquilée, évêque d'Altino*, par Dom FERDINAND APOLLONIUS.

SAINT UDALRIC OU ULRIC

ÉVÊQUE D'AUGSBOURG

Fête le 4 juillet.

Pendant que saint Udalric célèbre le Saint-Sacrifice, une main céleste bénit son calice.

NAISSANCE DE SAINT UDALRIC

Saint Udalric naquit en 893; il était issu de la maison de Souabe, la plus illustre de l'Allemagne. Il vint au monde avec une complexion si délicate, que ses parents s'attendaient de jour en jour à le voir expirer. Craignant de perdre ce fils unique, ils adressèrent au ciel les plus ferventes prières pour qu'il le conservât à leur tendresse. Leurs vœux furent exaucés, et non seulement l'enfant reprit des forces, mais encore il donna bientôt des preuves de sa sainteté future.

Les anges veillaient sur le berceau où reposait cette créature si chétive et si frêle en apparence, mais qui devait cependant devenir une des gloires de l'épiscopat et de son siècle. C'est ainsi que le Tout-Puissant se plaît à dispenser ses grâces aux faibles pour confondre les puissants et accomplir ses desseins.

SAINT UDALRIC AU MONASTÈRE DE SAINT GALL

Il y avait trois siècles que saint Gall, disciple de saint Colomban, avait fondé, près du lac de Zug, le célèbre monastère qui porte son nom. A l'époque où vivait saint Udalric, l'abbaye était parvenue à sa plus grande efflorescence, au point que beaucoup de nobles et de princes de l'empire y envoyaient leurs enfants, pour y être instruits dans toutes les sciences de leur temps. C'est à cette école que notre Saint eut le bonheur de se former à la vertu et de s'adonner à l'étude des lettres divines et humaines.

Le jeune étudiant attira bientôt sur lui tous les regards. A la pénétration de l'esprit, il joignait encore toutes les vertus d'un religieux. Il devint le modèle de ses condisciples par son assiduité à l'étude. Dans cet âge où les passions ont le plus d'empire, il leur opposait les armes puissantes de la prière et de l'austérité; ainsi fortifié, il fit chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. Sa douceur inaltérable le rendait aimable envers tous ceux qui l'approchaient; jamais une parole blessante ne sortait de sa bouche. Il réglait parfaitement tous les mouvements de son cœur, de sorte qu'il était en ce monde comme n'y étant pas. Dégagé de toute préoccupation terrestre, il semblait vivre dans le ciel.

Les moines de Saint-Gall, ravis de la sainteté d'Udalric, mirent tout en œuvre pour lui faire prendre l'habit de leur Ordre. Il consulta longtemps la volonté de Dieu sur sa vocation et fut enfin exaucé. En effet, sainte Guiborade, qui s'était retirée dans une solitude près de Saint-Gall, lui prédit l'épiscopat et lui annonça que Dieu le destinait à de grandes luttes. Son humilité le fit hésiter un instant sur le parti qu'il avait à prendre, mais les instances de la Sainte le déterminèrent à retourner dans sa patrie : « Car, disait-elle, c'est là que Dieu vous appelle, pour secourir un grand nombre d'âmes affligées. » Dès lors, il se sentit enflammé de l'ardent désir de conquérir ces âmes à Jésus-Christ et, sachant que tel était le bon plaisir de Dieu, il ne se permit aucun retard.

SAINT UDALRIC SE REND A ROME
LA PRÉDICTION RÉALISÉE

Adalbéron était alors évêque d'Augsbourg. Ce fut à lui que ses parents le confièrent. En 909, il fut successivement nommé camérier et chanoine de la cathédrale. L'année suivante, poussé par le désir de visiter le tombeau des Apôtres, il fit part de sa résolution à son évêque, qui l'approuva et lui confia même des lettres à remettre au Souverain Pontife.

Udalric partit donc pour Rome, en habit de pèlerin, répandant sur son passage la bonne odeur de ses vertus. Après avoir satisfait sa dévotion, il se rendit auprès du Pape, pour s'acquitter de sa mission. Sergius III le reçut avec bonté et lui annonça en même temps la mort d'Adalbéron, que Dieu lui avait révélée. De plus, prévenu par l'évêque lui-même, dans une de ses lettres, en faveur d'Udalric, il voulut le lui donner pour successeur sur le siège d'Augsbourg. Celui-ci, désolé et effrayé, prétexta sa grande jeunesse et son inexpérience, et supplia le Pape de ne pas lui imposer une charge au-dessus de ses forces. Sergius ne le contraignit pas; mais il lui assura que son refus ne le préserverait pas de l'épiscopat et que de grandes tribulations viendraient fondre sur son diocèse.

Cette prédiction se réalisa, en effet. Quinze ans après, l'évêque Hultin, qui avait remplacé Adalbéron, étant venu à mourir, tous les suffrages se portèrent sur Udalric, qui fut élu unanimement par le clergé et le peuple. Malgré sa résistance, il fut porté en triomphe à la cathédrale et sacré évêque avec une grande solennité.

IL REND A SON DIOCÈSE SON ANCIENNE SPLENDEUR

Comme le lui avait prédit Sergius III, le nouvel évêque trouva Augsbourg en proie aux plus grandes calamités. Les terribles invasions des Hongrois, encore païens, avaient tout bouleversé, églises et sanctuaires; le troupeau était dispersé, ceux qui restaient se trouvaient sans guide et sans pasteur, et un grand nombre d'entre eux se livraient à de graves désordres. A la vue de ce triste spectacle, saint Udalric se sentit pénétré d'une vive douleur. Il se jeta à genoux et supplia le Seigneur d'épargner son peuple.

Les fidèles, qui l'avaient reconnu pour leur évêque, l'aidèrent à relever les ruines de la ville. Mais il ne se borna pas à cette restauration matérielle, il releva encore le moral de ses diocésains par de continuelles instructions. Il réforma les abus qui s'étaient glissés dans le clergé et reprit les vices avec une incroyable énergie. La sainteté trouve toujours des ennemis parmi ceux que sa clarté offusque. Plusieurs esprits turbulents inventèrent contre lui des calomnies sans fondement, qui tombèrent bientôt devant le zèle du saint évêque pour le maintien de droits de Dieu et de son Eglise et devant l'affection du peuple, qui ne pouvait se lasser de l'entendre. Aucun obstacle ne pouvait l'arrêter dans ses courses apostoliques. Tout entier au soin de son troupeau, il allait de village en village, visitant les pauvres, consolant les affligés et portant secours aux nécessiteux.

Des paysans vinrent un jour le prier de faire la dédicace d'un petit sanctuaire qu'eux-mêmes avaient construit au milieu des rochers. Le parcours était très difficile, et plusieurs évêques avaient même refusé de se rendre à ce lieu, qu'ils regardaient comme inaccessible. Saint Udalric se prête sans hésiter au désir des paysans; il les suit à travers les rochers. La cérémonie achevée, il revient à Augsbourg, harassé de fatigue, mais heureux d'avoir été utile à ses ouailles et surtout d'avoir pu souffrir pour Jésus-Christ, son divin Modèle.

Grâce à cette sollicitude toujours croissante, l'Eglise d'Augsbourg devint florissante. Elle semblait avoir oublié ses malheurs, auxquels succédaient des jours de paix. Ce calme n'était qu'apparent et de nouveaux maux devaient venir la désoler. Mais le pasteur veille sur le troupeau confié à sa garde; ce sera encore lui qui le protégera.

DOUBLE DÉLIVRANCE D'AUGSBOURG
DÉFAITE DES HONGROIS

Une guerre éclata entre l'empereur Othon et son fils Luitolfe, qui voulait détrôner son père. Saint Udalric s'étant justement déclaré contre le fils dénaturé, celui-ci, pour s'en venger, envoya un de ses généraux nommé Arnould, qui surprit Augsbourg à l'improviste et la livra au pillage. Le fruit de tant d'années de travaux était ainsi anéanti. Mais le dévastateur, ayant voulu s'emparer de la personne du saint évêque, fut puni de sa témérité. Pendant qu'il pressait le siège de la citadelle où le pontife s'était renfermé, une petite troupe de paysans accourut à son secours et repoussa l'armée d'Arnould, quoique supérieure en nombre. Ce succès, qui tenait du miracle, fut dû aux prières d'Udalric. Ainsi délivré, il se hâta d'intervenir entre l'empereur et son fils rebelle qu'il parvint à réconcilier en 934.

L'année suivante, nouvelle invasion des terribles Hongrois; ils mettent tout à feu et à sang dans le Norique, depuis le Danube jusqu'à la forêt Noire. Ils arrivent devant Augsbourg, saccagent les environs, incendient l'église de Sainte-Afra et commencent le siège de la ville; mais, comme autrefois l'armée d'Attila avait été arrêtée dans sa marche sur Rome, ils devaient trouver dans saint Udalric un nouveau Léon.

Le saint évêque avait été averti de l'invasion barbare par une apparition de sainte Afra, patronne de la ville. La Sainte lui avait prophétisé en même temps le triomphe après bien des ruines. A l'approche des hordes païennes, Udalric se revêtit des ornements pontificaux et encouragea les habitants à la défense en leur représentant qu'ils combattaient pour leur foi et leur indépendance. Sous la grêle de pierres et de flèches lancées par les barbares, il parcourait les remparts, enflammant les courages et soutenant l'ardeur des défenseurs de la ville. Entouré de son clergé, il adressait à Dieu et à la Très

Sainte Vierge des prières publiques pour le salut d'Augsbourg.

Grâce au saint pontife, la ville soutint assez longtemps le choc des barbares, pour permettre à l'armée de l'empereur Othon d'arriver. A son approche, les Hongrois qui avaient déjà perdu beaucoup des leurs pendant le siège se découragèrent; ils furent complètement battus et s'enfuirent, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille.

Othon, reconnaissant envers Udalric, vint en personne le remercier du concours généreux qu'il avait apporté en cette circonstance critique. En même temps, il lui procura les moyens nécessaires pour réparer les dommages causés à la ville par les assiégeants. Ce succès, que le peuple attribuait à son pasteur, ne fit que redoubler son affection pour lui. De son côté, Udalric ne négligea rien pour remédier aux désastres antérieurs. Sa vigilance s'étendit sur le pays environnant. Sainte Afra lui apparut de nouveau pour lui apprendre le lieu précis de son tombeau, et le pieux évêque s'empressa de faire rebâtir en cet endroit l'église de la sainte martyre. Il recueillit dans son palais épiscopal tous les prêtres que l'invasion des barbares avait privés de leurs moyens de subsistance; il multiplia les aumônes en faveur des malheureux, distribuant tout ce dont il pouvait disposer, et son nom, devenu synonyme de charité et de grandeur d'âme, devint de plus en plus cher aux populations.

PÈLERINAGE D'ACTION DE GRACES

Quand la ville d'Augsbourg fut à l'abri de tout péril, le saint pasteur ordonna dans tout le diocèse des prières solennelles d'actions de grâces. Non content de cette manifestation reconnaissante envers la bonté de Dieu, il résolut de faire une seconde fois le voyage de Rome, dans le but de remercier les saints Apôtres Pierre et Paul de l'insigne protection qu'ils avaient accordée à sa ville épiscopale. En effet, c'était à leur garde qu'il l'avait confiée, pendant qu'elle était investie par les Hongrois.

Il fit ce pèlerinage avec une grande piété et une sincère humilité. Accueilli sur son passage par les populations comme un libérateur, il rapportait à Dieu toute la gloire qu'on lui attribuait. Dans les louanges qui lui venaient de toutes parts, il trouvait toujours le moyen d'être utile à son prochain. Il exhortait les fidèles à se confier en Dieu, qui seul peut nous donner l'avantage sur nos adversaires. « Grâces soient rendues au Seigneur, disait-il, qui nous a procuré la victoire sur nos ennemis temporels; mais s'il nous a accordé cette faveur, c'est pour que nous veillions avec une plus grande attention aux portes de notre âme et que nous en écartions le démon, notre plus redoutable ennemi. » Arrivé à Rome, il fut reçu avec le même empressement par le pape Jean XII et par la cour romaine. Le duc Albéric, pour lui prouver son attachement, lui fit don du chef de saint Abondius, que le Saint accepta avec une grande joie et rapporta dans son diocèse.

En 967, malgré sa vieillesse et ses infirmités, il fit de nouveau ce pèlerinage, dont il ne revenait jamais sans un surcroît de grâces. Dieu lui avait révélé que sa mort était proche, aussi notre Saint avait-il voulu, avant de quitter cette terre, visiter le tombeau des Apôtres, pour lesquels il avait une si grande vénération.

CE QUE PEUVENT LA PRIÈRE ET LA FOI

Toutes les faveurs qu'il recevait du ciel, il les devait à sa foi ardente et à la ferveur de ses prières. Il en fit preuve en plusieurs circonstances.

Dans un de ses voyages, il fut arrêté par le Taro, qui était sorti de son lit et avait inondé les campagnes environnantes. Ceux qui l'accompagnaient cherchèrent en vain les moyens de le traverser. Saint Udalric, comprenant qu'il fallait recourir à Dieu plutôt qu'aux hommes, ordonna d'élever un autel sur le bord du fleuve. Il y célébra la messe et, par l'efficacité de sa prière, l'eau se retira devant eux et rentra dans son lit, de sorte qu'ils purent continuer leur route sans péril. C'est ainsi que la foi est toute-puissante devant Dieu. Jésus-Christ lui-même nous l'apprend, quand il dit à ses apôtres : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Jette-toi dans la mer, et il sera fait selon votre parole. »

Une autre fois, comme il traversait le Danube, le bateau qui le portait alla heurter contre un rocher et se brisa : tous les passagers s'étaient hâtés de prendre terre, à l'exception d'Udalric qui demeura le dernier, afin de permettre aux autres de se sauver plus facilement. Dieu le récompensa de cet acte de charité, car il aborda sain et sauf au rivage. Le bateau, qu'une force invisible avait retenu à la surface de l'eau, s'enfonça alors, comme s'il était resté plus léger, tandis que le saint évêque s'y trouvait.

Comme il se rendait à Ingelheim pour assister à un Concile provincial, il rencontra sur sa route un pauvre mendiant nommé Robert, affreusement blessé; saisi de compassion, l'évêque lui offre une généreuse aumône : « Au nom de Notre-Seigneur, dit-il, recevez ceci et allez en paix. » Peu après, Robert fut entièrement guéri.

Le saint pasteur avait fondé un couvent de religieuses sous le patronage de saint Etienne, dans un faubourg de la ville. Parmi les personnes qui s'y consacrèrent à Dieu se trouva une pieuse dame, à qui ses sœurs voulurent confier la charge d'économe à cause de son habitude des affaires. Mais celle-ci, effrayée des tracas de cette charge, refusa d'accepter; l'évêque lui ordonna de s'y soumettre par charité pour ses sœurs; elle résista encore. Or, pendant son sommeil, elle fut avertie surnaturellement qu'en punition de sa désobéissance, elle ne pourrait plus marcher. En effet, elle se réveilla paralysée des deux jambes. On la porta étendue sur un grabat aux pieds du saint évêque, elle lui demanda pardon de sa faute, reçut sa bénédiction, se releva complètement guérie et courut à l'église voisine remercier Dieu.

Un jour, le bruit courut que Conrad, évêque de Constance, venait de mourir. Tous attendaient les ordres d'Udalric au sujet du service funèbre à célébrer pour l'âme de son collègue dans l'épiscopat : « Soyez tranquilles, répondit le Saint, demain vous saurez ce qu'il faut penser de cette nouvelle. » Le lendemain, un voyageur arrivant de Constance annonça que l'évêque de cette ville se portait bien.

Dans une de ses courses apostoliques, il lui fallut traverser une rivière profonde. Le clerc qui l'accompagnait, bien que monté sur un plus grand cheval, avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Quel ne fut pas son étonnement en arrivant à l'autre rive de constater que l'évêque n'avait point été mouillé! Mais le saint prélat se hâta de

lui défendre de parler à personne de ce miracle tant que lui-même vivrait.

Il avait de fréquents rapports avec les bienheureux habitants du ciel. On raconte que saint Fortunat et Adalbéron, son prédécesseur, lui apparaissaient pendant la célébration du Saint Sacrifice de la Messe et l'assistaient surtout dans la bénédiction des saintes huiles le Jeudi-Saint. Un grand nombre de malades recouvraient la santé quand on les oignait de cette huile, et saint Udalric lui-même, étant tombé gravement malade, fut guéri de cette manière.

SAINT UDALRIC A LA COUR DE L'EMPEREUR

Au retour de son troisième pèlerinage de Rome, saint Udalric fut mandé à Ravenne, par l'empereur Othon le Grand, qui voulait le consulter sur plusieurs questions importantes. A peine le monarque eut-il appris son approche qu'il ne prit pas le temps de se chausser et qu'il sortit à sa rencontre jusqu'au milieu de la ville. Le Saint fut accueilli à la cour avec de grands honneurs. Depuis le siège mémorable dont il a été parlé, Othon avait conçu pour lui une estime toute particulière et l'avait souvent admis dans son conseil. Saint Udalric, reconnaissant de cette marque de distinction, se fit un devoir de l'aider par ses exhortations pleines de sagesse dans le gouvernement de l'empire.

L'impératrice sainte Adélaïde, modèle des princesses de son temps par son éminente piété, et qui donna au monde le spectacle des vertus les plus héroïques, se trouvait aussi à Ravenne. Ces deux grandes âmes s'entretinrent longtemps de Dieu et se fortifièrent mutuellement par l'ardeur de la charité qui les embrasait. Adélaïde, profitant de la présence du Saint dans son palais, s'empressa de recueillir en son âme les salutaires avis qu'elle en reçut.

FAUTE RÉPARÉE

Cependant, comme Udalric sentait qu'il allait bientôt quitter cette terre, il songea à pourvoir son Eglise d'un successeur qui fût digne de cette charge. Il jeta les yeux sur son neveu Adalbéron, qu'il affectionnait particulièrement à cause de ses bonnes qualités. L'occasion de lui faire obtenir l'évêché d'Augsbourg ne pouvait être plus favorable. Il s'en ouvrit à l'empereur, qui accéda à sa demande.

C'était la coutume, après avoir désigné un sujet à l'épiscopat, de le présenter à l'empereur pour qu'il agréât le choix. Mais, dans la suite, les princes en abusèrent et prétendirent même avoir autant de droits que le Pape pour instituer des évêques. Ils trouvèrent dans cette exigence un moyen d'assouvir leur cupidité et de s'emparer des biens ecclésiastiques. Mais la main ferme des Souverains Pontifes, après bien des luttes, sut triompher de cet abus et faire rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Saint Udalric avait peut-être agi dans cette circonstance en consultant la voix de la chair et du sang. De plus, cet acte était contraire aux saints canons, qui interdisent aux évêques de se donner des successeurs dès leur vivant. Mais, comme il l'affirma plus tard, son intention n'avait pas été de contrevenir aux règlements de l'Eglise. Voyant en son neveu un sujet digne de diriger son Eglise, il l'avait proposé pour ce motif. Toutefois, ce qu'il venait de faire n'était pas moins un scandale pour les faibles. Aussi dans un Concile tenu à Ingelheim, les évêques assemblés lui reprochèrent sa faute et interdirent à Adalbéron l'exercice des fonctions épiscopales.

Udalric se soumit humblement à toutes les exigences du Concile et demanda pardon de sa faute aux prélats qui s'y trouvaient. Il eut la douleur, en revenant du Concile, de voir son neveu expirer subitement, ce qu'il regarda comme une punition de Dieu. Arrivé dans son diocèse, en même temps qu'il s'appliqua avec un zèle de plus en plus ardent à ses devoirs de pasteur, il s'imposa des pénitences excessives, afin d'expier ce qu'il appelait son crime.

Dieu permet quelquefois certaines fautes, afin que, reconnaissant notre faiblesse, nous ne présumions pas de nous-mêmes. Par ce moyen, nous sommes davantage persuadés de notre néant et nous sommes amenés à une confiance plus grande en la bonté de Dieu. Lui seul peut nous relever, et, nous ayant relevés, il exige de nous une réparation d'autant plus grande que nous étions plus avancés dans la vertu. La sincère pénitence lui est infiniment agréable. En effet, Notre-Seigneur nous dit dans l'Evangile : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. »

MORT DE SAINT UDALRIC

Les dernières années de sa vie ne furent qu'une longue suite de pénitences. Elles redoublaient encore à mesure qu'il approchait du terme de son pèlerinage ici-bas. Malgré ses fatigues, il continuait à visiter son diocèse et à prêcher partout à son peuple la parole de Dieu. Le temps que sa charge pastorale lui laissait et parfois le temps même de son repas, il le consacrait à la prière, aux saintes lectures, à la méditation qui faisaient les délices et la nourriture de son âme. Enfin Dieu lui révéla le jour de sa mort, et il sentit une grande joie à la pensée qu'il irait bientôt s'unir pour toujours à son divin Maître. Il distribua le peu de biens qui lui restaient, car sa charité inépuisable ne lui avait laissé que les choses indispensables à la vie. Quelques instants avant de mourir, il se fit étendre sur un lit de cendre en forme de croix, afin d'imiter jusqu'au dernier soupir Jésus-Christ, qu'il avait tant aimé sur la terre. Il rendit sa belle âme à Dieu, le 4 juillet 973, à l'âge de quatre-vingts ans, après un demi-siècle d'épiscopat. Ses funérailles furent présidées par saint Wolfgang, alors évêque de Ratisbonne; ses précieux restes exhalaient une suave odeur qui parfumait jusqu'aux vêtements des assistants.

Il fut enseveli dans l'église de Sainte-Afra et de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. En 993, vingt ans après sa mort, il fut mis au nombre des saints par Jean XV.

SAINTE BERTHE, VEUVE ET RELIGIEUSE

FONDATRICE DE L'ABBAYE DE BLANGY (Artois)

Fête le 4 juillet.

Sainte Berthe reçoit le corps de sa fille sainte Emma.

NAISSANCE ILLUSTRE — PIEUSE JEUNESSE

Berthe naquit en 642. Son nom signifie *lumineuse, resplendissante.* On le lui donna au baptême en souvenir de son aïeule, fille du roi de France Caribert et femme de saint Ethelbert, le premier roi anglo-saxon qui se convertit au christianisme. Berthe descendait de ce prince par sa mère Ursanne; par son père Rigobert, elle appartenait à la race royale des Mérovingiens.

Rigobert était comte du Ponthieu et toutes les terres arrosées par la Somme le reconnaissaient pour leur seigneur. Il portait aussi le nom de comte Palatin, parce qu'il était membre du conseil souverain qui se réunissait dans le palais royal. Rigobert ne devait cette dignité qu'à la sagesse consommée dont il avait toujours fait preuve. Sa bravoure dans les combats n'était pas moins grande que sa prudence dans les conseils. Une descente de barbares dans l'Artois lui permit de la signaler. Il rencontra ces envahisseurs près de Blangy et les tailla en pièces. Ce triomphe fut d'une grande importance pour la tranquillité du royaume. Clovis II sut le reconnaître: il bâtit

un château sur le champ de bataille et l'offrit au vainqueur avec le titre de comte de Blangy.

Peu après, Rigobert rendit à la France un service non moins éclatant, en négociant le mariage du roi avec une princesse anglo-saxonne, alors esclave du leude neustrien Erchinoald. Il se rendit en Angleterre et c'est au cours de ce voyage qu'après avoir donné la grande sainte Bathilde pour reine à la France, il se choisit une épouse digne de son rang dans la personne d'Ursanne, fille d'Ercombert, roi de Kent (Angleterre).

Ursanne était une chrétienne ardente. Dès ses plus jeunes années, elle avait mis au service de sa foi le crédit dont elle jouissait sur le cœur de son père, et tous ses vœux, toutes ses démarches, tous ses efforts n'avaient eu, avant son mariage, d'autre but que d'éteindre les restes du paganisme dans sa patrie. Dès que son existence se trouva associée à celle de Rigobert, elle s'appliqua tout entière à se sanctifier avec son vertueux époux. Bientôt elle mit Berthe au monde et dès lors sa grande préoccupation fut de faire une sainte de cette enfant.

La petite Berthe répondit aux désirs de sa mère. Dès l'âge le plus tendre, elle ouvrit son jeune cœur aux influences bienfaisantes de la grâce, et les fleurs de toutes les vertus s'y épanouirent à la fois. Leur parfum embauma sa jeunesse.

Berthe n'est encore qu'une enfant, mais ne croyez pas que les jeux puérils et les divertissements mondains aient de l'attrait pour elle. Non, elle ne les aime pas: en revanche, elle éprouve un plaisir extrême à prier. Si vous lui parlez de choses futiles, elle n'y prend pas intérêt: entretenez-la de Dieu et aussitôt elle sera toute joyeuse.

Dieu est déjà l'unique objet de son amour. Elle jeûne, elle est docile, obéissante, laborieuse. Lorsqu'un pauvre se présente, elle s'empresse de le secourir. Ses parents eux-mêmes sont étonnés de sa vertu. C'est un ange de piété, de douceur et de modestie.

MARIAGE DE SAINTE BERTHE

La jeunesse de Berthe s'écoula tout entière à Blangy. Ce château solitaire, où rien ne la détournait de Dieu, était cher à son cœur. Elle y grandit sous l'œil des siens, dans la pratique de la vertu et l'étude des sciences divines et humaines. Lorsqu'elle atteignit sa dix-huitième année, elle était déjà une femme accomplie et tout le monde, dit son historien, admirait l'étendue de ses connaissances.

La cour ne l'avait jamais vue; néanmoins, l'on parlait souvent d'elle au palais de Neustrie, et bien des jeunes seigneurs l'auraient demandée en mariage, s'ils avaient osé prétendre à la main d'une princesse de sang royal.

Berthe aurait souhaité n'être unie qu'au céleste Fiancé des Vierges et demandait à Dieu de connaître sa sainte volonté. En attendant, retirée dans le paisible château de son père, elle ignorait l'intérêt qu'on lui portait dans le monde, et déjà la moitié de la cour se trouvait aux portes de Blangy pour célébrer ses noces.

Sigefroy, fils de sainte Gertrude d'Hamage et cousin germain de Clovis II, était le seigneur que Rigobert, sur le désir du roi, donnait pour époux à sa fille. Le choix était bon: la piété de Sigefroy égalait presque celle de Berthe. Un instant, ce prince avait cru que Dieu l'appelait à l'état religieux. Désireux de suivre pas à pas la volonté divine, il s'était recommandé aux prières de plusieurs saints personnages, et ceux-ci, éclairés d'en haut, venaient de l'arrêter sur le seuil du cloître.

Puisque sa vocation était de rester dans le monde, il voulut du moins en éviter les écueils et pria Dieu de placer à ses côtés une âme capable de soutenir ses pas dans le sentier de la vertu. Son choix tomba sur sainte Berthe et il l'épousa en 660. Le mariage se célébra avec toute la pompe et la magnificence qui convenait à des personnes de leur rang. Les plus illustres leudes de la Neustrie l'honorèrent de leur présence. A leur tête, on remarquait les deux frères de Sigefroy: l'aîné, Erchinoald, comte de Vermandois, allait devenir maire du palais sous la régence de cette sainte Bathilde qui avait été son esclave; le plus jeune, saint Adalbaud d'Ostrevant, duc de Douai, était le mari de sainte Rictrude.

Berthe et Sigefroy fixèrent leur séjour à Blangy. L'histoire ne nous a pas conservé de détails sur les vingt années qu'ils passèrent ensemble. A peine savons-nous le nom des cinq filles que Dieu leur donna. Deux d'entre elles, Gisse et Geste, moururent en bas âge. Les trois autres, Gertrude, Déotille et Emma, survécurent à leur père qui s'éteignit de la mort des justes en 679.

Les funérailles du vertueux Sigefroy furent somptueuses. Un clergé nombreux conduisit son corps dans la tombe; et les prières de sainte Berthe accompagnèrent son âme dans le ciel.

FAMILLE DE RELIGIEUX ET DE SAINTS — BERTHE ENTRE AU COUVENT

La comtesse de Blangy, veuve à trente-huit ans, sentit revivre dans son cœur le rêve qu'elle y avait si fréquemment caressé durant sa jeunesse: elle résolut de donner à Dieu les jours qui lui restaient à vivre sur la terre.

C'était dans les traditions de sa famille d'aller au ciel en passant par le cloître. Plusieurs de ses proches parents avaient suivi ce chemin; d'autres le suivaient encore. La reine sainte Sexburge, grand'mère de Berthe, venait de mourir dans un monastère anglais. Les deux filles de cette princesse, sainte Eartongathe et sainte Herménilde avaient pris le voile comme elle.

Eartongathe vécut en France, à Faremoutiers: elle ne paraît pas avoir eu beaucoup de relations avec sa nièce de Blangy; mais celle-ci n'était pas sans connaître le genre de vie qu'elle avait embrassé.

En tout cas, si Berthe ignorait l'entrée au couvent de ses tantes et de sa grand'mère, elle avait, jeune encore, vu sainte Gertrude, mère de Sigefroy, fonder l'abbaye d'Hamage: elle avait du moins sous les yeux l'exemple de sa belle-sœur, de ses nièces et de son neveu. A ce moment, en effet, sainte Rictrude, veuve de saint Adalbaud, gouvernait l'abbaye de Marchiennes où sa fille, sainte Clotsende, allait bientôt lui succéder en qualité d'abbesse. Son autre fille, sainte Eusébie, remplaçait à Hamage sainte Gertrude, et son fils, saint Mauront, s'apprêtait à bâtir le monastère de Merville. Quel spectacle donnaient à la France naissante ces familles de Saints!

Berthe, qui s'était toujours montrée si amie de la solitude, ne pouvait se laisser dépasser par tous les membres de sa famille en si beau chemin. Elle se rendit à Marchiennes, s'informa des mesures à prendre pour fonder une abbaye et se mit à l'œuvre.

Des cloîtres et des cellules magnifiques s'élevèrent bientôt à côté du château de Blangy. En 680, tout était terminé; mais, pour éprouver sa servante, Dieu ne lui permit pas d'habiter ce splendide couvent.

La Sainte se trouvait à Marchiennes, près de Rictrude. Tout à coup, elle entendit un bruit sinistre, un affreux effondrement; elle pâlit : « Qu'avez-vous? » lui demanda sa belle-sœur. « Le monastère de Blangy s'écroule, » répondit Berthe.

Elle avait dit vrai. A son retour, elle ne trouva que des ruines; mais son cœur était résigné à tout ce qu'ordonnait la Providence : à genoux sur les décombres, elle s'écria : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! »

Mais cette volonté qu'est-elle ? Berthe se le demande et le ciel l'instruit. Au milieu d'une verte prairie, arrosée par la Ternoise, une gelée blanche tombée providentiellement indique l'emplacement d'un nouveau monastère ; quatre pierres marquent la longueur et la largeur de son église, et un ange en dessine lui-même le plan.

Berthe remercie le céleste architecte et se conforme à ses indications. Les travaux sont poussés avec une rapidité inouïe : en très peu de temps, les nouveaux bâtiments sont en état d'être habités.

Quelle joie pour celle qui, depuis de si longues années, n'avait cessé de soupirer après la vie religieuse !

Le jour si impatiemment attendu arrivait : c'était le 9 janvier 682. Raveuger, évêque de Thérouanne, fit la consécration de l'église et donna l'habit religieux aux deux filles aînées de Berthe. Cette dernière reçut en même temps, des mains du prélat, la bénédiction abbatiale. Un grand nombre de seigneurs et plusieurs évêques assistèrent à cette pieuse cérémonie ; mais ce qui en rehaussa l'éclat, ce fut surtout un miracle de la sainte fondatrice, à laquelle un ange apporta du ciel l'hysope nécessaire au prélat consécrateur.

LA PERSÉCUTION

En fuyant les honneurs et les richesses, Berthe donnait au monde un grand exemple. Ce ne fut pas en vain. Peu d'années s'étaient écoulées et déjà la Très Sainte Vierge voyait trois monastères s'élever en son honneur sur le sol de la Morinie. Le mépris du siècle s'emparait des âmes; l'ébranlement était général; pas de famille qui ne vît plusieurs de ses membres s'envoler vers la solitude.

Les apôtres de ces contrées, saint Amand, saint Riquier et d'autres, applaudissaient au triomphe de la grâce, mais un amour si passionné du cloître était loin, on le pense bien, de plaire à l'ennemi des âmes. Faire tout son possible pour arrêter un élan si généreux, frapper surtout celle qui s'était placée à la tête du mouvement, tel fut bientôt l'unique but que l'enfer sembla poursuivre dans le Nord.

La persécution éclata contre Berthe en 686. Un matin, au milieu du silence qui planait encore sur Blangy, on entendit aux portes du couvent de violentes clameurs. Un puissant seigneur arrivait suivi d'une escorte nombreuse : c'était Ruodgaire. Il venait, avec la permission du roi Thierri, demander à l'abbesse sa fille Gertrude en mariage.

L'étonnement de Berthe fut grand. Gertrude était religieuse : comment la ravir au céleste Epoux pour lui donner un époux mortel?

Ruodgaire ne voulut pas comprendre l'inconvenance de sa démarche. Ce seigneur orgueilleux n'admettait pas que l'on pût aimer Dieu plus qu'on ne l'estimait lui-même. Il appela son escorte et pénétra dans l'église.

Les religieuses récitaient l'office; Gertrude étreignait l'autel dans ses bras; Berthe, debout au milieu du chœur, attendait le forcené : « Voilà ma fille, lui dit-elle, voilà l'épouse du Christ. Nous n'avons pas de force matérielle à vous opposer, mais le Seigneur, en qui nous espérons, saura bien défendre ses vierges fidèles. Avancez, si vous l'osez; franchissez, si vous le pouvez, franchissez le seuil du sanctuaire... » Le leude ne put faire un pas vers l'autel : la main de Dieu s'était appesantie sur lui, force lui fut de renoncer à son entreprise sacrilège.

De retour auprès de Thierri, il chercha dans la calomnie de quoi satisfaire sa rage. L'abbesse de Blangy, accusée par ce scélérat d'entretenir des relations secrètes avec les princes d'Outre-Manche, se vit obligée de prendre, pour la première fois de sa vie, le chemin de la cour. Ruodgaire s'avança à sa rencontre et l'accabla d'outrages; mais un autre seigneur, du nom de Raoul, se constitua son défenseur et son avocat.

Berthe n'avait pas besoin d'un pareil secours, car Dieu lui-même allait parler en sa faveur. Quand elle parut devant le roi, Ruodgaire, qui l'avait devancée, lui lança des regards enflammés de colère : aussitôt ses yeux tombèrent sur les degrés du trône. Thierri III n'en voulut pas savoir davantage; il augmenta les possessions de l'abbaye de Blangy, lui donna son blason pour armoiries, et renvoya Berthe comblée de faveurs. Celle-ci, avant de se retirer, se vengea de son ennemi : elle recueillit les yeux du malheureux calomniateur, les replaça dans leur orbitre, et le guérit.

DERNIÈRES ÉPREUVES

Cinq ans après ces événements, Berthe, voyant son monastère bien établi, se démit avec joie d'une charge que les besoins du moment l'avaient forcée d'accepter. Elle confia, en 691, le gouvernement de l'abbaye à sa seconde fille, Déotille, et se retira dans une partie solitaire du couvent.

Les religieuses, dont elle s'était constituée la servante, se consolèrent de ne plus l'avoir à leur tête, en continuant à profiter comme par le passé de ses exemples et de ses enseignements. Elles se réunissaient de temps en temps dans une grande salle, qui communiquait par une fenêtre avec la cellule de la Sainte, et celle-ci, sans quitter sa retraite, leur rappelait les règlements, et les excitait à la ferveur.

En dehors de ces pieux entretiens, Berthe vivait seule avec Dieu. L'oraison était la nourriture de son âme : elle sentait le Bien-Aimé à ses côtés, et cette présence, en l'enivrant de joie, redoublait les flammes de son cœur.

Délices ineffables que celles dont la créature est pénétrée par suite de ses rapports avec le Créateur ! Ces joies pures, toutes célestes, les saints les ont goûtées ici-bas, mais au prix de sacrifices généreux et d'incroyables austérités. Berthe ne le mérita pas autrement; aux mortifications qu'elle s'imposait elle-même, la Providence joignit de nouvelles épreuves.

La première fut la mort de Déotille qui s'éteignit en 710 dans toute la force de l'âge. De ses mains mourantes, la crosse abbatiale passa dans celle de Gertrude, sa sœur aînée.

SAINTE EMMA

Gertrude était alors la seule fille qui restât à Berthe, car Emma n'était plus là. Naguère la jeune Emma se trouvait à Blangy, avec sa mère, vivant dans le couvent sans porter le voile, suivant la règle commune sans avoir fait vœu de virginité, et dépassant en ferveur les religieuses elles-mêmes; mais, depuis quelques années, les honneurs étaient venus la chercher dans la solitude. Au retour d'un pèlerinage à Rome, un prince d'Angleterre, nommé Swaradin, avait demandé sa main, et Berthe, pressée par Thierri III, avait accordé sa fille au jeune Anglo-Saxon. Emma était donc montée sur un des trônes de l'Heptarchie.

Mais, depuis son départ, Blangy n'avait pas eu de ses nouvelles et sa mère était vivement inquiète. De noirs pressentiments traversaient son esprit.

Après la mort de Déotille, elle envoya en Angleterre un serviteur fidèle. Celui-ci parvint à pénétrer à la cour, et la première personne qu'il rencontra ce fut Emma. Emma, reine répudiée, balayait le coin du palais où logeaient les esclaves, et une étrangère avait pris sa place dans le cœur de Swaradin.

Le messager reconnut la fille de Berthe sous l'habit grossier qu'elle portait; il échangea quelques mots avec elle : « Je ne puis vous parler longuement, dit la princesse infortunée, car l'on m'observe. Je suis ici la dernière des servantes. Mon seul désir est de revoir ma mère; priez-la d'envoyer deux ou trois seigneurs pour me chercher. »

Le cœur de Berthe se déchira en apprenant ces malheurs : elle resta plusieurs jours sans pouvoir arrêter ses larmes.

Cependant deux seigneurs francs étaient déjà passés en Angleterre, pour demander à Swaradin celle qu'il avait injustement répudiée. L'espérance de revoir cette fille chérie commençait à ramener la joie dans l'âme affligée de sainte Berthe, quand Dieu, qui voulait encore la purifier davantage dans le feu des tribulations, laissa fondre sur elle de nouvelles épreuves.

Emma était montée joyeuse sur le bateau qui devait la ramener aux rivages de la patrie, puis la fièvre l'avait saisie, et son âme, riche de mérites, s'était envolée vers le ciel. En abordant à la baie d'Etaples, les seigneurs qui l'accompagnaient dépêchèrent à Blangy un messager, annoncer la fatale nouvelle. « Vous me frappez, Seigneur, s'écria la Sainte, vous me frappez, eh bien ! soyez béni : je vous adore et je vous aime ! » Mais en même temps, ses larmes témoignèrent de sa tendre affection pour celle que la mort lui ravissait.

La Communauté se porta tout entière à la rencontre des restes d'Emma jusqu'au Grand Pré; là, elle fut témoin d'un joyeux prodige. Quand Berthe parut devant le corps inanimé de sa fille, les paupières de la défunte se soulevèrent un moment, et tandis que son visage s'illuminait d'un gracieux sourire, il jaillit de ses yeux un regard plein de douceur. Un sanctuaire, élevé sur le théâtre d'une scène aussi touchante, en rappelle encore aujourd'hui le souvenir : c'est la chapelle de Sainte-Emme. Emme ou Emma apparaît dans l'histoire entourée, comme sa mère, de l'auréole des saints.

LA MORT, LE CULTE ET LES RELIQUES

Berthe désirait vivement aller rejoindre les membres de sa famille qui l'avaient précédée au ciel et dans la tombe, mais son pèlerinage ici-bas n'était pas encore près de finir.

Elle persévéra jusqu'en 791 dans l'exercice de toutes les vertus. Agée de 79 ans, brisée par les austérités, mais joyeuse et sereine, elle appela les religieuses et leur annonça le jour de sa mort. L'événement justifia cette prophétie. Le 4 juillet, son ange gardien lui apparut tenant à la main une croix lumineuse, et le flot des célestes harmonies vint apporter à son oreille le suprême appel du divin Epoux. A ces voix suaves qui lui disaient, au nom de Jésus : « *Venez, ma bien-aimée, venez !* » elle ne répondit que par un soupir : ce fut son dernier sur la terre. Trois pontifes vêtus de blanc se montrèrent aux yeux émerveillés de la Communauté. Saint Martin, saint Vaast et saint Amand arrivaient pour introduire au céleste séjour, celle qui avait fait bâtir onze églises en leur honneur.

Les funérailles furent un triomphe. On les différa de quelques jours pour donner aux évêques de la contrée le temps de se réunir à Blangy. Ces prélats, au lieu de prier pour l'illustre défunte, ne songèrent qu'à l'invoquer. « Intercédez pour nous, dirent-ils tous ensemble, intercédez pour nous, vous qui êtes déjà couronnée, afin que nous méritions de vous être unis éternellement. » C'était une canonisation.

Dieu la confirma. Durant plusieurs siècles, de nombreux miracles éclatèrent à Blangy et sur tous les chemins que les reliques de sainte Berthe parcoururent. Du haut du ciel, elle veilla toujours sur le monastère qu'elle avait fondé. Aux jours néfastes où les Normands ravageaient toutes nos côtes, elle apparut plusieurs fois et donna l'ordre à la Communauté de se retirer en Allemagne : les religieuses emportèrent avec elles les reliques de leur mère jusqu'à l'abbaye d'Hérasden. Bien leur en prit, car à peine avaient-elles évacué le couvent qu'une troupe de pirates le renversa de fond en comble.

Les filles de sainte Berthe restèrent en Allemagne; mais ses restes vénérés revinrent à Blangy. Des religieux Bénédictins, établis en 1032 dans un monastère élevé sur les ruines de l'ancien couvent, gardèrent fidèlement ce précieux trésor. Saint-Omer eut le bonheur de le posséder quelques années dans ses murs durant les guerres de François Ier et de Charles-Quint. Lorsqu'en 1791 les religieux furent dispersés, les saintes reliques tombèrent aux mains des révolutionnaires, mais les habitants surent les soustraire à la profanation. Blangy possède encore aujourd'hui les restes de sa chère Sainte : il se montre digne de cette faveur par l'honneur dont il les entoure. Le nom de sainte Berthe est très populaire dans l'Artois.

SAINTE NATHALIE DE TOULOUSE, VIERGE

RELIGIEUSE PROFESSE DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI

Fête le 4 juillet.

Sainte Nathalie, transportée par un ange au delà des mers, y délivre une captive pécheresse et la convertit.

TOULOUSE LA SAINTE

Ce n'est pas sans raison que Toulouse fut de tout temps appelée Toulouse la Sainte.

Son glorieux passé, son attachement à la foi catholique et surtout le grand nombre de serviteurs de Dieu qui vécurent dans ses murs, lui ont mérité ce titre, le plus noble dont une ville puisse être décorée.

Sur la paroisse Saint-Sernin, au faubourg Arnaud-Bernard, s'élevait un monastère célèbre, le monastère des chevaliers religieux de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, fondé à Barcelone en 1218, par un Toulousain, saint Pierre Nolasque, avec le concours de Jacques Ier, roi d'Aragon, sous le pontificat d'Honorius III.

Le monastère de Toulouse donna à l'Ordre plusieurs grands-maîtres. De pieux et illustres personnages étendirent sa réputation jusque dans les pays éloignés, mais cette réputation lui vint principalement de ce qu'il avait la gloire de posséder le corps d'une religieuse professe

de cet Ordre, morte en odeur de sainteté, en l'année 1333.

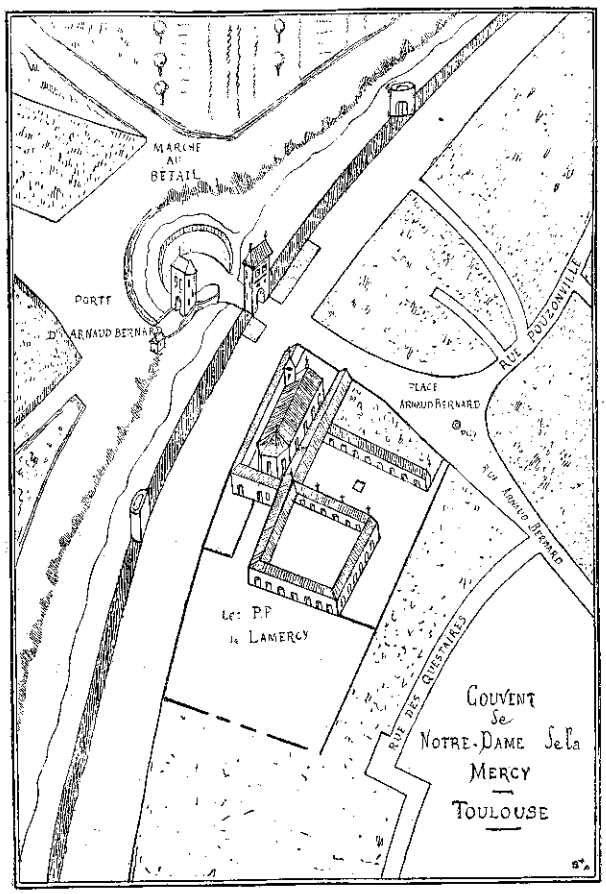
LA PROTÉGÉE DE SAINTE NATHALIE, MARTYRE

Dans un château, situé près de Gaillac, au diocèse d'Albi, naquit, en 1312, une enfant dont la naissance fut miraculeuse. Ses pieux et nobles parents l'avaient obtenue du ciel par l'intercession de sainte Nathalie, martyre, épouse de saint Adrien de Nicomédie, ce qui explique pourquoi ils lui donnèrent sur les fonts du baptême le nom de leur sainte protectrice, ils la nommèrent Nathalie.

Dès ses plus tendres années, Dieu la combla de ses dons, et elle fit des progrès au-dessus de son âge dans la vertu et la perfection.

A seize ans, elle suivit à Toulouse ses parents qui s'établirent dans cette ville, où ils venaient recueillir une grosse fortune. Nathalie, loin d'être éblouie par ses richesses, regrettait vivement la solitude du château où elle avait vu le jour. Le commerce du monde lui était à charge. La lecture des vies de Saints, le travail manuel, des œuvres de charité, de pieuses méditations faisaient ses délices.

La lecture de la vie de sainte Nathalie, sa patronne, enflamma tellement son cœur, qu'elle résolut de suivre ses exemples autant qu'elle le pourrait.



Ancien couvent des religieux de la Merci, à Toulouse, qui garda longtemps les reliques de sainte Nathalie.

Semblable à ces peintres, copistes des grands maîtres, qui arrivent à reproduire si bien le dessin, les couleurs, les ombres de leurs tableaux, qu'on est souvent embarrassé pour distinguer la copie de l'original, elle lisait tous les jours un chapitre de la vie de son modèle et tâchait de l'égaler. Découragée quelquefois, s'imaginant qu'elle ne réussissait pas dans son labeur, elle s'écriait :

— Malheur à moi! malheur à moi! j'ai entrepris un trop grand ouvrage, je suis honteuse de ne pouvoir atteindre la perfection que je me suis proposée!

Et elle priait Dieu de l'aider de sa grâce, elle demandait la persévérance finale.

VIE DU CLOITRE AU FOYER PATERNEL

En vue de s'unir plus étroitement à Dieu, elle fit le vœu de virginité, et ajouta à ce vœu, pour mieux l'accomplir, celui de faire profession dans quelque Ordre religieux. Pour s'éclairer, elle résolut de s'adresser à un confesseur, religieux lui-même, et comme sa maison était voisine de celle des Pères de Notre-Dame de la Merci, elle se dirigea vers l'église.

La Providence permit qu'en ce moment le vénérable serviteur de Dieu, Bernard Poncelli, fût au confessionnal. Nathalie s'adressa à lui, l'intéressa à ses projets, lui parla de l'opposition probable de ses parents, mais, de concert avec ce saint homme, elle prit la ferme résolution de revêtir, le plus tôt possible, le blanc vêtement des Mercédaires et de faire profession dans cet Ordre.

Cependant, pour l'éprouver, Fr. Bernard lui conseilla d'attendre un peu et de bien étudier si son désir venait du ciel.

Fille unique, ses parents avaient décidé de la marier à un jeune homme noble et riche. N'ayant pas d'autre enfant, ils espéraient qu'un gendre convenable leur tiendrait lieu de fils. Nathalie découvrit alors son vœu à sa famille et conjura son père et sa mère de lui laisser suivre sa vocation. Après bien des difficultés et oppositions, elle obtint leur consentement et, l'année du noviciat écoulée, elle revêtit l'habit des religieux de Notre-Dame de la Merci et fit profession solennelle entre les mains du commandeur du couvent. Elle était pour lors âgée de vingt et un ans (1333).

Elle ne se sépara pas de sa famille, se clôtura dans l'intérieur de sa demeure, et s'appliqua à rendre à ses parents tous les services dus à leur âge et à leur position; mais, après sa profession, elle mena un genre de vie plus austère.

C'était un ange dans un corps mortel. Elle ne vivait plus pour son corps, mais pour son âme et son divin Epoux.

Sa nourriture était un peu de pain et d'eau. Elle ne connaissait que le chemin de l'église et celui d'un hospice de charité entretenu aux frais de son monastère. Elle dormait sur un lit de sarments. Elle repassait sans cesse dans son esprit et dans son cœur la Passion de Notre-Seigneur, et versait à son souvenir d'abondantes larmes. Ses pénitences parurent excessives à ses supérieurs, tant sa maigreur était extrême; ils lui ordonnèrent de les modérer.

Obéissante, fidèle, elle mit aussitôt un frein à ses mortifications, mais garda dans tout son être le désir et la soif des souffrances.

CÉLESTE INVITATION A REPRENDRE SES ANCIENNES MORTIFICATIONS

Une nuit de l'année 1345, pendant que sainte Nathalie s'entretenait familièrement avec le divin Maître, elle entendit distinctement ces paroles : « Combats et persévère; il n'y aura de couronné que celui qui aura légitimement combattu. »

Au même instant, Notre-Seigneur lui apparut, portant sa croix, une brillante couronne sur la tête et la palme de la victoire à la main.

« Ma fille, lui dit le Sauveur, les voies qui conduisent à la gloire sont diverses; mais la voie que j'ai choisie pour réconcilier le monde, c'est la voie de la croix; j'y entraîne tous ceux qui me sont les plus chers. C'est la voie que je t'ai préparée. Marches-y avec joie, malgré tous les obstacles. Tu as bien combattu, tu as consommé ta course; il ne te manque plus que de recevoir la couronne de justice. »

Après cette vision, elle passa le reste de la nuit à verser des larmes et à soupirer avec ardeur. Au jour, elle courut avertir son confesseur de ce qui lui était arrivé. Celui-ci consulta son supérieur. La vision de la Sainte leur parut être un ordre surnaturel; ils levèrent la défense de modérer ses austérités, de sorte que Nathalie, libre de prendre son essor vers son Créateur, s'appliqua à se séparer de plus en plus du monde et à ne vivre qu'avec les esprits célestes.

DÉLIVRANCE MIRACULEUSE D'UNE CAPTIVE

Les religieux de la Merci ajoutaient aux trois vœux ordinaires de religion un quatrième vœu, celui de se consacrer au rachat des captifs chrétiens tombés entre les mains des infidèles.

Nathalie avait fait ce vœu; aussi ne cessait-elle de prier et de se mortifier pour attirer les bénédictions de Dieu sur les Frères de l'Ordre employés à ce charitable ministère, et aussi pour les captifs qu'ils délivraient.

La sainteté de Nathalie était si éminente que, même de son vivant et des contrées les plus éloignées, on avait recours à son intercession auprès de Dieu, comme si déjà elle eût joui de la gloire éternelle.

C'était en 1349. Les Frères de Toulouse avaient eu le bonheur de racheter dans les Etats barbaresques d'Afrique une centaine de captifs. Une captive rachetée, retenue dans la fange du vice de concert avec son maître apostat qui avait reçu sa rançon, échappa à la vigilance des PP. Rédempteurs et retourna reprendre ses chaînes qu'on avait promis de lui dorer. Le P. Clavier, après avoir employé sans succès tous les moyens humains pour la recouvrer, même celui de faire emprisonner son ravisseur, ne sachant plus quel moyen prendre, eut recours à Dieu par l'intercession de Nathalie.

Or, au moment où le P. Clavier faisait sa prière, Nathalie, en extase, fut avertie de la peine du bon religieux et du danger de se damner que courait la captive pécheresse et rebelle.

Elle veut la délivrer.

Aussitôt saisie par un ange, elle se trouve sur la terre africaine, et, surprenant la malheureuse femme, la conduit auprès des Pères qui la cherchent (1). La captive, étonnée de se retrouver tout à coup sur le navire, où elle avait refusé de monter, tremblante et émue, demande à se confesser et à faire pénitence. Elle raconte au P. Clavier qu'étant dans la demeure de son maître, une femme portant le blanc costume des Pères de la Merci s'était présentée à elle et lui avait adressé ces reproches :

« Je suis Nathalie, humble religieuse de Notre-Dame de la Merci. J'ai l'obligation de prier pour mes frères et pour la délivrance des captifs.

» Le Seigneur m'a révélé ta faute honteuse. Je lui ai demandé miséricorde pour toi. Dieu a exaucé ma prière, et un ange m'a transportée ici pour te délivrer.

» Tremble devant la justice de Dieu, et hâte-toi de laisser ta vie criminelle, sans quoi tu brûleras éternellement dans l'enfer.

» A ces paroles, ajoutait la captive repentante, je suis tombée comme morte, et je n'ai plus rien su. Je ne sais par qui ni comment je me trouve dans ce navire où je n'ai pas voulu d'abord entrer. Je demande à Dieu pardon de mes fautes; j'ai horreur de ma vie passée; je vous supplie, par les mérites de Jésus crucifié, en la foi duquel je veux vivre et mourir, de me conduire où vit cette sainte religieuse, afin que je la serve et que je puisse baiser la terre où elle pose ses pieds. »

En prononçant ces mots, elle répandit une telle abondance de larmes, qu'il fut nécessaire de la consoler et de la ranimer, de peur que la douleur qu'elle avait conçue de ses fautes ne lui fît perdre la vie.

Son pieux désir fut exaucé; elle fut amenée à Toulouse auprès de sa libératrice, et termina sa vie dans la pénitence.

HUMILITÉ EFFRAYÉE

Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la chrétienté, et grande fut la renommée de sainte Nathalie. Des personnes de tout pays et de toute condition venaient la trouver dans leurs

(1) Un tableau, représentant ce miracle, est conservé au couvent de Cagliari en Sardaigne. Nous le reproduisons dans notre gravure.

afflictions et se recommander à ses prières.

Epouvantée dans son humilité de ces honneurs que le monde voulait lui rendre, sainte Nathalie priait Dieu de ne pas permettre que les hommes connussent les dons dont il la comblait. Convaincue que son désir était exaucé, elle disait dans ses prières à Notre-Seigneur :

« Mon Dieu, mon Sauveur, soyez béni éternellement de la faveur que vous m'accordez de vivre oubliée, car ceux-là seuls sont heureux, que vous cachez dans la splendeur de votre visage. Faites que je passe le reste de ma vie cachée dans vos plaies vénérables, inconnue des créatures, ne m'appliquant qu'à vous servir et vous aimer. »

MORT DE SAINTE NATHALIE

Cette grâce obtenue, sainte Nathalie ne demeura pas longtemps sur la terre. Pendant trois semaines, elle ressentit une forte fièvre et de cruelles douleurs de tête.

Oubliant ses douleurs, elle ne pensa plus qu'à paraître devant Dieu purifiée de ce qu'elle appelait ses péchés, et ornée des plus belles vertus. Elle demanda son confesseur et fit annoncer sa mort prochaine au commandeur. Celui-ci la visita, accompagné de tous ses religieux, et lui apporta le sacrement de l'Eucharistie, qu'elle reçut dans un touchant transport d'ardeur séraphique.

Son agonie fut des plus douces, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, en prononçant ces paroles : « Je remets, ô mon Dieu, mon âme entre vos mains. »

A peine eut-elle rendu le dernier soupir que ses concitoyens, pleins de dévotion pour sa personne, ne cessèrent d'envahir son appartement. On voulait toucher son corps, le baiser, lui demander des grâces. On fut obligé de placer des gardes à la porte pour contenir la foule.

On lui fit de magnifiques funérailles dans l'église des Pères de la Merci.

Ses reliques y furent déposées, et on leur rendit aussitôt un culte public.

On implorait sa protection dans toutes sortes de nécessités, on avait recours à son intercession pour être préservé des tentations et du péché. Les PP. Rédempteurs ne partaient jamais pour leurs missions sans l'invoquer. Ils l'imploraient pour la conversion des pécheurs et surtout des pécheresses retenues dans les chaînes du plus honteux des vices. On vénérait son image dans presque tous les monastères de son Ordre, et toujours elle est représentée avec l'auréole des Bienheureux autour de la tête. Plusieurs historiens ont écrit sa vie. Une édition a paru à Toulouse en 1656.

Les hérétiques, qui ont détruit tant de belles et bonnes choses dans notre pays, renversèrent le couvent des religieux de Notre-Dame de la Merci à Toulouse, n'y laissant pas pierre sur pierre.

Ils portèrent de la sorte un coup fatal au culte si florissant de sainte Nathalie. La Révolution en effaça les derniers vestiges.

Mais Dieu ne veut pas que ses Saints demeurent dans l'oubli, et, dans nos temps malheureux, où le péché abonde et jette dans l'enfer un si grand nombre d'âmes, le Seigneur se plaît à remettre en honneur le culte de sainte Nathalie, l'apôtre héroïque de la rédemption des captifs.

Au mois de juillet de l'année 1899, les Révérends Pères de Notre-Dame de la Merci, désireux de faire revivre le culte de sainte Nathalie, envoyaient à Toulouse un tableau, représentant la Sainte au moment où elle ramène au navire, qui doit la rapporter en France, la malheureuse pécheresse, doublement captive des Maures et du démon.

Il n'a pas été difficile d'assigner une place à cette pieuse image, et l'autorité ecclésiastique a naturellement donné la préférence à la chapelle de Notre-Dame de Charité du Refuge.

C'est là, dans cet asile où s'accomplit chaque jour une vraie rédemption de captifs, que l'aimable Sainte va reprendre son apostolat en faveur des pécheurs, là où l'on viendra l'honorer et lui demander de renouveler ses miracles de conversion.

Les religieuses du Refuge, dont le monastère est situé au faubourg Saint-Michel, rue des Récollets, à Toulouse, ont accueilli avec grande dévotion l'image de celle qui sera désormais leur aide dans leurs nobles labeurs. Après l'avoir introduite dans leur clôture et l'y avoir honorée, elle l'ont placée dans leur église. A droite et à gauche du tableau, brûlent deux lampes, et les pieux fidèles viennent s'agenouiller et prier aux pieds de la grande amie des pécheurs.

Si vous désirez le salut des pauvres égarés, des pauvres captifs dont l'âme vous est chère, implorez sainte Nathalie pour eux, recourez à sa miséricordieuse et puissante intervention, et vous aurez la joie de voir revenir à Dieu ces âmes qui s'étaient éloignées de leur Père céleste.

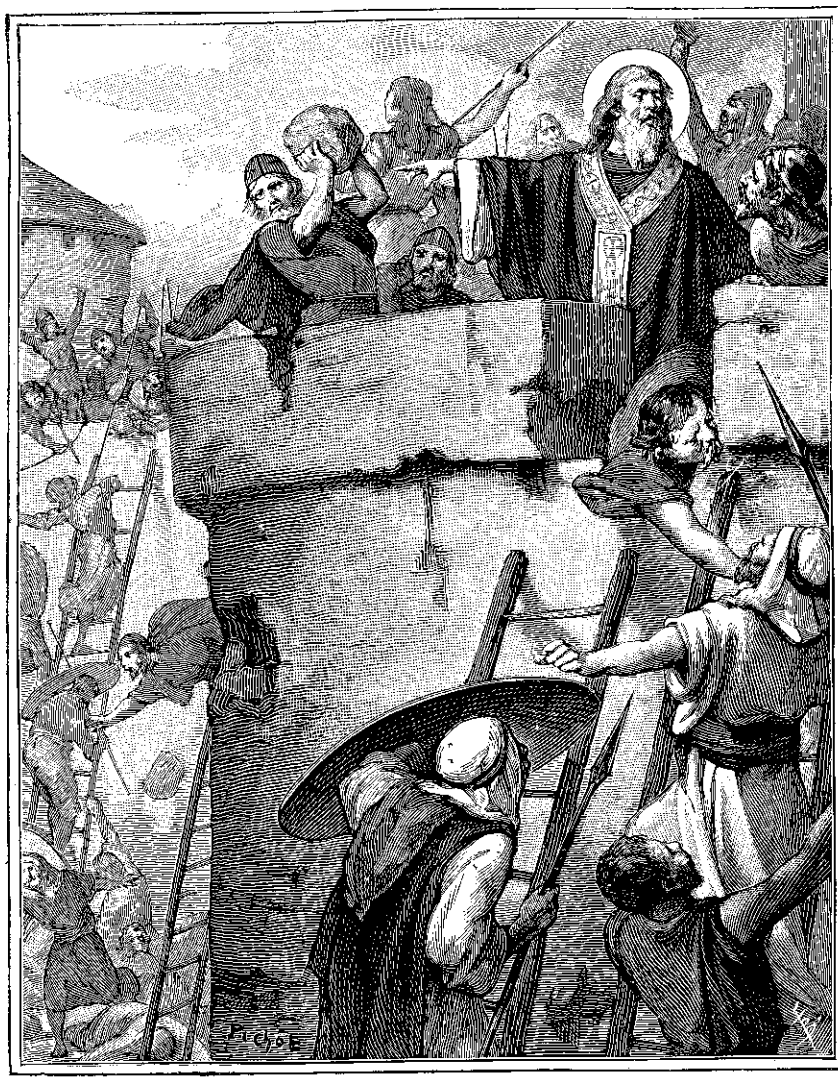
T. B.

SOURCES CONSULTÉES

Vie de sainte Nathalie, par le P. CYNTHIA, commandeur du couvent de Paris. — BOLLANDISTES, au 4 juillet, *ex MM. SS.* — *Histoire générale de l'Ordre de la Merci*, par le P. ALPHONSE RÉMON.

SAINT ANDRÉ DE CRÈTE (660-740)

Fête le 4 juillet.



Saint André encourage son peuple à repousser un assaut des Arabes contre une forteresse de l'île de Crète.

PREMIÈRES ANNÉES — LA FORMATION RELIGIEUSE AU COUVENT DU SAINT-SÉPULCRE

Théologien, prédicateur et poète religieux, saint André de Crète occupe une place distinguée parmi les évêques et les écrivains de l'Eglise grecque, avant le schisme de Photius.

Disons tout de suite qu'il ne faut pas le confondre avec un autre saint André de Crète, un moine contemporain qui subit le martyre pour le culte des images.

Saint André de Crète, dit aussi le hiérosolymitain, du lieu où il fit ses études, naquit à Damas vers l'année 660.

Les parents d'André se nommaient Georges et Grégoria; ils étaient pieux et inculquèrent à leur jeune enfant les principes d'une solide vertu. De sa première enfance, la tradition n'a retenu qu'un seul fait mémorable: André resta muet jusqu'à l'âge de sept ans. Chose qui n'étonne guère celui qui connaît les voies mystérieuses de la Providence. De même que Moïse le bègue fut choisi par Dieu pour porter la parole devant Pharaon, de même un enfant muet devait devenir un des plus célèbres prédicateurs.

Un jour que le petit André assistait à la Sainte Messe dans une église de sa ville natale, il communia avec ses parents, et, à peine de retour de la

table sainte, il parla en termes nets et clairs à son père et à sa mère. Ceux-ci, voyant que leur enfant avait obtenu miraculeusement l'usage de la parole, jugèrent avec raison que le ciel avait des vues spéciales sur lui, et, dès ce moment, sans aller pourtant à l'encontre de sa volonté, ils résolurent de le consacrer à son service.

A quinze ans, il fut conduit par ses parents au monastère patriarcal du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. C'était alors une des meilleures écoles de la Syrie, mais une école de sainteté plus encore que de science.

Depuis la mort de saint Sophrone, en 638, la Ville Sainte n'avait pu obtenir des Arabes le droit de nommer un patriarche. Celui qui en tenait lieu, Théodore, reçut André au nombre de ses clercs; il lui conféra la tonsure monastique et le rangea parmi les notaires de la grande basilique. Sur la fin de sa vie, Théodore l'éleva en charge. Il en fit le soutien et l'aide de l'économe général, à qui incombait le soin de distribuer les largesses de la communauté du Saint-Sépulcre.

ANDRÉ EST CHARGÉ D'UNE MISSION DE CONFIANCE AUPRÈS DE LA COUR IMPÉRIALE A CONSTANTINOPLE

Peu après, en 680, l'empereur grec Constantin Pogonat convoquait les évêques et les moines de son empire au VI^e^ Concile œcuménique, qui devait définir deux natures, deux volontés et deux énergies dans la personne du Verbe incarné, et surtout rétablir les rapports depuis longtemps rompus entre Rome et les Eglises d'Orient. Les actes de ce Concile général furent envoyés aux administrateurs des Eglises d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, courbées alors sous le joug des Arabes musulmans. Ils furent sans doute portés à leur destination par les représentants que ces trois vieilles métropoles avaient députés au Concile.

L'Eglise de Jérusalem, qui avait défendu la même cause que l'Eglise romaine, reçut ces actes avec joie; elle les approuva dans un Concile particulier et chargea André, avec deux vénérables moines, de transmettre de vive voix et par écrit à l'empereur Constantin l'approbation de la chaire de saint Jacques.

André partit donc pour Byzance. A son arrivée dans la capitale de l'empire grec, Constantin Pogonat était mort, laissant le sceptre et la couronne à son fils Justinien II (septembre 685). Sa mission finie, André resta à Constantinople, pendant que ses deux compagnons reprenaient le chemin de la Palestine. On devait être alors à la fin de l'année 685 ou dans les premiers mois de l'année 686.

André n'assista donc pas au VI^e^ Concile œcuménique, ainsi que l'affirment certains de ses biographes d'occasion, qu'ont égarés des documents tardifs et fautifs; son nom n'apparaît nulle part dans les souscriptions de ce Concile. Par contre, il fut délégué à Constantinople par l'Eglise de Jérusalem au sujet des erreurs qu'avait condamnées ce même VI^e^ Concile. A ce titre, il a bien droit aux éloges qu'on lui a décernés pour sa vaillante campagne contre l'hérésie monothélite. Car c'était bien lui, malgré son extrême jeunesse — il avait environ vingt-cinq ans, — qui dirigeait la mission de l'Eglise de Jérusalem.

IL S'OCCUPE D'ŒUVRES DE BIENFAISANCE A CONSTANTINOPLE — SES POÉSIES RELIGIEUSES

Jusqu'à la nomination d'André à l'archevêché de l'île de Crète, les biographies détaillées de notre Saint ou les notices plus brèves des livres liturgiques grecs ne présentent entre elles aucune contradiction. Nous savons par les unes ou par les autres que l'ancien moine du Saint-Sépulcre continua à mener, durant plusieurs années, la vie religieuse dans un des couvents de Constantinople. Ensuite, il fut ordonné diacre de l'église Sainte-Sophie, l'église cathédrale, puis nommé orphanotrophe, c'est-à-dire chargé des orphelins d'une maison de bienfaisance. Il aurait aussi pris en ce moment la direction d'un hospice de vieillards.

Son principal panégyriste observe que l'administration d'André fut particulièrement prospère et favorable aux deux établissements de bienfaisance qu'on lui avait confiés. Par les soins du nouveau directeur, les constructions du grand orphelinat furent rehaussées, celles de l'hospice des vieillards agrandies. Le Saint prouva ainsi qu'il n'était pas seulement apte à composer des chants liturgiques, à charmer la haute société byzantine par les sermons et les panégyriques fréquents qu'il leur adressait en sa qualité de diacre, mais qu'il s'entendait surtout à consoler les pauvres et les vieillards, à nourrir les orphelins, bref à consacrer toute son existence aux déshérités de la fortune, que le divin Maître avait particulièrement réchauffés de sa tendresse.

Les années que notre Saint employa à ces œuvres de miséricorde ne sont pas exactement connues. En 711, il était déjà archevêque de Crète, bien que cette nomination ne se soit guère faite auparavant. C'est dire qu'André dut passer une vingtaine d'années environ au milieu des orphelins et des vieillards, en attendant que le ciel confiât à ses soins une famille plus nombreuse.

A cette époque remontent sans doute la plupart de ses œuvres hymnographiques, dont la richesse et l'ampleur lui ont assuré un nom immortel dans la poésie byzantine. De nos jours encore, c'est le nom d'André qui revient le plus fréquemment dans l'office grec et son grand *canon*, qui ne comprend pas moins de 250 strophes, est chanté intégralement le jeudi de la cinquième semaine de Carême dans toutes les églises et chapelles orientales.

Ce genre de poésie était fort goûté des chrétiens et des poètes grecs postérieurs, qui ont vu dans André de Crète le type accompli du poète sacré. « Rien n'égale pour eux, a dit un critique contemporain, la pureté de la forme, l'élévation de la pensée, la douceur harmonieuse du rythme, dont André avait trouvé le secret. » Dans une poésie composée en son honneur, l'auteur, après avoir rappelé que saint André apparut au monde comme un astre radieux, à la terre entière comme un soleil étincelant, continue en ces termes : « Qui pourrait redire vos sublimes enseignements, pontife du Seigneur, rempart des Crétois, ô André, heureux en Dieu? Votre voix a retenti comme la cithare..... Il n'est point de langue qui ne doive s'avouer vaincue devant le charme de vos paroles, ô André, inspiré de Dieu. »

Pour nous, nous préférons louer la piété profonde qui anime toutes ses poésies et qui fait d'elles autant de prières sur les lèvres des chrétiens. Ces prières, du reste, embrassent tout le cycle liturgique, car André a chanté tour à tour Jésus-Christ et sa sainte Mère, les prophètes et les apôtres, les confesseurs et les martyrs, les vierges et tous les saints.

SAINT ANDRÉ ARCHEVÊQUE DE CRÈTE SON ARDENT PATRIOTISME

L'épiscopat d'André se résume, d'après ses biographes, en discours spirituels, homélies ou

panégyriques, prononcés devant le peuple, à l'occasion des fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste, des saints et des martyrs; en poésies sacrées dont nous venons de dire un mot; enfin, en diverses réformes introduites dans la liturgie et le chant ecclésiastique. Commencé sûrement avant l'année 711, cet épiscopat se poursuivit jusqu'en 740, date de la mort de notre Saint.

Des labeurs de l'épiscopat d'André nous savons fort peu de chose. Cependant, il est certain qu'il travailla à la reconstruction de plusieurs églises ou chapelles qui tombaient en ruines. Il est certain aussi qu'il construisit un sanctuaire dédiée à Notre-Dame des Blaquernes, une Vierge fort en vénération auprès des Byzantins. Il est certain encore qu'il fit édifier une vaste hôtellerie, où les étrangers trouvaient un asile, les vieillards et les malades les soins délicats que réclamaient leur âge ou leurs infirmités.

Cette compassion pour les malheureux semble d'ailleurs être la note caractéristique de son existence. Nous retrouvons André employé à des œuvres de miséricorde partout où s'est déployée son activité : distribuant à Jérusalem les aumônes de son Eglise, nourrissant à Constantinople les orphelins et les vieillards, hospitalisant enfin les étrangers dans l'île de Crète et recueillant les vieillards et les infirmes.

Si absorbantes que fussent ces occupations matérielles, André ne négligeait aucunement le soin spirituel du troupeau que la Providence lui avait confié. Il l'instruisait fréquemment et nous avons encore un grand nombre des sermons qu'il lui adressa à l'occasion des solennités liturgiques. Il en existe environ vingt-cinq qui sont imprimés; on en connaît à peu près le même nombre qui gisent inédits dans les manuscrits, sans compter ceux qui, au cours des siècles, se sont complètement perdus.

En dehors de la piété solide et affective que l'on rencontre presque à chaque page, ce qui frappe le plus dans les homélies et les panégyriques de saint André, c'est la note patriotique qu'il fait vibrer avec une chaleur communicative. Il s'intéresse avec un soin jaloux à la prospérité de l'empire chrétien de Byzance, et toute victoire remportée sur les ennemis du dehors lui paraît un triomphe du christianisme sur les ennemis de Dieu.

C'est surtout contre les Musulmans, qu'il avait appris à connaître dès son enfance, que l'éloquence enflammée de saint André tonne avec le plus de véhémence. Pouvait-il oublier les hontes suprêmes infligées à Damas, sa patrie, par les disciples de Mahomet? Pouvait-il oublier surtout qu'ils détenaient la Terre Sainte et que les chrétiens avaient besoin de leur appui pour prier et verser des larmes sur les sanctuaires témoins des souffrances et de la mort de leur Dieu? Aussi, chaque fois qu'une reprise des hostilités était annoncée contre les Arabes, l'ardent évêque invitait, exhortait, pressait même ses auditeurs à s'unir à ses prières, pour obtenir la protection du ciel en faveur des armées byzantines.

Un panégyrique de saint Tite, le premier évêque de l'île de Crète, lequel fut prononcé le 25 août 724 ou 725, consacre plusieurs longues pages à maudire les Arabes, la « race de l'esclave Agar, qui ose livrer bataille sur mer et ne réussira qu'à se faire engloutir par les flots ». Après quoi, l'orateur patriote lève les bras vers Dieu, comme autrefois Moïse sur la montagne, et il implore du ciel les lauriers de la victoire pour les empereurs byzantins.

Saint André ne se contentait pas de prier pour le succès des armées byzantines, il contribuait pour sa part à la défense du territoire, dès que le danger devenait tant soit peu pressant.

A la suite d'une terrible guerre navale, les Arabes se rendirent pour un temps maîtres de la mer. Soudain, le vaillant archevêque vit son île et son peuple menacés par des régiments de nomades, qui, bondissant de leurs barques légères, descendirent sur le rivage, pillèrent villages et couvents et promenèrent partout le feu et la dévastation.

L'ennemi vint mettre le siège devant un fort, où saint André s'était retiré avec une partie de la population de l'île. Le siège commença; il fut long. Vainement, les machines de guerre battirent les murs de la forteresse, elle résista; vainement, les bandes arabes se précipitèrent à l'assaut de la place, l'archevêque enflammait le courage des assiégés et toutes les attaques furent repoussées. L'ennemi dut sonner la retraite, ne retirant que honte et que pertes d'un siège qui lui promettait tant de gloire et tant de profit.

Ne semble-t-il pas, à lire ces récits bien authentiques, puisés presque tous aux ouvrages mêmes de saint André, voir apparaître la silhouette de ce vaillant prélat, défendant les murs de sa forteresse, comme autrefois les évêques des Gaules se dressaient sur les remparts de nos villes pour repousser les envahisseurs? Qu'ils soient de l'Occident ou de l'Orient, les traits de tous ces évêques sont les mêmes, tant il est vrai que l'amour de Dieu, uni à la pratique des vertus chrétiennes, ne peut que favoriser le patriotisme et réchauffer au cœur du citoyen l'amour de la patrie et du foyer natal.

VOYAGES A CONSTANTINOPLE
UNE CHUTE RÉPARÉE PAR UNE PROMPTE PÉNITENCE

De l'île de Crète, dont il dirigeait la métropole religieuse, Gortyne, saint André se rendit deux fois à Constantinople, la capitale de l'empire byzantin. Une première fois, ce fut en l'année 712; une seconde fois enfin en 740, l'année même de sa mort. Je voudrais bien effacer de sa biographie son premier voyage, car il se rattache à une chute théologique lamentable, qu'il faut attribuer à un amour excessif de la paix religieuse. Mais si le soleil a des taches, on peut trouver aussi des fautes et des compromissions graves jusque dans les saints.

Voici le fait. Nous l'avons déjà vu, le VIe Concile œcuménique, réuni à Constantinople en 681, avait condamné le monothélisme, cette hérésie monstrueuse, qui ne voulait admettre en Jésus-Christ qu'une seule volonté. L'empereur était alors catholique et tous ses sujets l'étaient également. Il en fut ainsi jusqu'en l'année 711, où monta sur le trône de Byzance un empereur nommé Philippique Bardane.

Celui-ci était d'origine arménienne et, comme la plupart de ses congénères, il tenait par toute son éducation à l'hérésie monothélite. A peine intronisé, 8 décembre 711, Philippique abolit les décisions du VIe Concile œcuménique et rétablit le monothélisme comme seule religion d'Etat. Bien plus, il fit brûler les actes du Concile déposés à la chancellerie impériale et donna des ordres pour qu'on jetât au feu tous les exemplaires que l'on aurait pu en conserver.

Ceci fait, il réunit à Constantinople dans un conciliabule tous les évêques de son empire et leur fit approuver ses décisions. Presque tous accédèrent aux désirs du monarque, de plein gré ou par contrainte; parmi ceux qui eurent la fai-

blesse de consentir à cette apostasie, l'histoire a conservé les noms de ces trois personnages : Jean le patriarche; saint Germain, métropolitain de Cyzique, qui devint ensuite patriarche de Constantinople; saint André, métropolitain de l'île de Crète.

La chute de ce dernier n'est pas contestable : elle est affirmée par un saint, le chroniqueur Théophane, qui vivait un siècle à peine après les événements, et, comme nous le verrons bientôt, elle est attestée par saint André lui-même.

Le conciliabule terminé, André revint à son île, la conscience chargée d'une faute qui dut lui causer de cuisants remords. Car, comment admettre que lui, qu'on avait envoyé tout exprès de Jérusalem pour combattre le monothélisme en 685, ait pu, moins de trente ans après, embrasser sans scrupule la même hérésie? Un amour excessif de la paix et une condescendance indéfinie aux volontés du souverain — deux sentiments que l'on rencontre trop souvent dans l'épiscopat byzantin, — tels sont les deux motifs qui le poussèrent sans doute à cet acte de faiblesse.

Moins de deux ans après, le règne tyrannique de Philippique Bardane avait pris fin. Dans la nuit du 3 juin 713, veille de la Pentecôte, cet empereur était détrôné, aveuglé et remplacé par Anastase II. Le jour même de la Pentecôte, le VI^e^ Concile œcuménique était rétabli et l'orthodoxie refleurissait dans tout l'empire grec. Le patriarche Jean, revenu lui aussi à la vraie doctrine, fit composer de nouveaux actes du VI^e^ Concile sur les pièces conservées aux archives patriarcales et les adressa à chaque métropolitain.

André en reçut un exemplaire, par les soins de l'archidiacre Agathon; il le transcrivit, l'approuva et rétracta ainsi la signature apposée au bas des actes du conciliabule de 712. Nous avons encore la pièce de vers qu'il envoya, à cette occasion, à l'archidiacre Agathon, et dans laquelle il affirme changer de sentiment, c'est-à-dire renoncer à l'hérésie. Toute la pièce, du reste, est plus qu'un amusement poétique; elle est la confession de foi très orthodoxe d'un évêque, qui s'était laissé tromper, mais qui reconnaissait bien humblement sa faute et son erreur.

LA VISION DE SAINT PATAPIOS
LES LUTTES ICONOCLASTES — LA MORT (740)

C'est pendant ce premier voyage à Constantinople, en 712 très probablement, que saint André de Crète fut témoin d'un prodige, dont il a lui-même laissé le récit. Il était allé, un jour, célébrer la Sainte Messe dans l'église de Saint-Patapios, qui appartenait à des religieuses vivant dans un monastère des environs. La Messe finie, il y eut le déjeuner traditionnel, au cours duquel s'engagea une intéressante conversation. La supérieure du couvent célébrait les mérites de leur saint patron, saint Patapios, et l'archevêque de Crète, au risque de scandaliser la Mère et ses religieuses, affectait de ne pas trop croire à l'intercession de ce saint. « Qu'est-ce que c'est que cet Egyptien, au nom si étrange? » répliquait-il sans cesse avec un parfait scepticisme. « Mais c'est un grand saint, ripostait la Mère, et nous serions bien contentes, si vous vouliez bien accepter de faire son panégyrique le 8 décembre et même d'écrire sa vie. »

On devine si la proposition fut prestement déclinée par l'archevêque. Là-dessus, les religieuses allèrent quérir à leur bibliothèque tous les panégyriques qu'elles possédaient sur saint Patapios, et elles en offrirent des exemplaires à saint André. Pour ne pas trop chagriner ces saintes filles, l'archevêque accepta leurs panégyriques, mais avec la ferme conviction, remarque-t-il plaisamment, que, ce jour-là, les religieuses avaient rêvé en plein jour.

La nuit suivante, l'archevêque dormait du sommeil des justes, lorsqu'il se crut soudain transporté dans un lieu inconnu. Un moine aux traits angéliques lui apparut, escorté d'une troupe de bienheureux, puis tout à coup lui-même se vit au milieu de ce groupe comme un accusé. Le désignant du doigt à ses compagnons, le moine leur dit : « Grâce à Dieu, je suis devenu votre ami et l'ami de tous les saints, et pourtant cet homme-là me méprise et plaisante sur mon nom. Il se croit sans doute supérieur à nous. Et dire qu'il est devenu archevêque de Crète et qu'on lui a confié la garde de brebis raisonnables! Il refuse d'écrire ma vie et les miracles que Dieu opère par mon intermédiaire; mais, qu'il le veuille ou non, Dieu le forcera bien à changer d'avis. »

La vision disparut et saint André se réveilla subitement, quelque peu effrayé. Conscient de sa faute, il se mit aussitôt à l'œuvre et, suivant le désir des religieuses, il prononça cette année-là le panégyrique de saint Patapios. Bien plus, il écrivit sa vie et lit le récit des miracles qu'il avait récemment opérés. Ainsi, grâce à ces divers travaux littéraires, le nom du saint moine égyptien est parvenu jusqu'à nous.

On voudrait connaître la part prise par saint André à la grande querelle des images, qui commença vers l'année 726, mais ses biographes n'en parlent pas. Il est certain toutefois qu'il agit en faveur du culte des images. Ainsi, son homélie sur la circoncision de Notre-Seigneur renferme cette phrase caractéristique : « L'Eglise, en même temps qu'elle est mise en péril par les Arabes, subit de plus l'enlèvement des images, du fait d'hommes sans honneur. »

De même, l'Eglise grecque, dans son office, le félicite d'avoir « expliqué conformément à la vérité l'adoration rendue aux saintes images ». Et il nous reste précisément un fragment d'un ouvrage de saint André, qui a pour but d'expliquer le culte des images. Cela suffit pour nous convaincre que, dans cette grande controverse, la place du Saint fut du côté de la justice et de la vérité.

Cependant, après l'invasion des Arabes dans l'île de Crète, étaient survenues diverses calamités, comme la peste et la famine, qui réduisirent l'île à deux doigts de sa perte. Pour subvenir aux nécessités de son peuple, André courut à Constantinople intéresser la cour à ses infortunes et parer aux besoins les plus immédiats. Sa mission avait pleinement réussi et il s'en retournait le cœur joyeux vers son île, lorsque son bateau fut contraint de relâcher au port d'Erissos, dans l'île de Lesbos ou Mytilène.

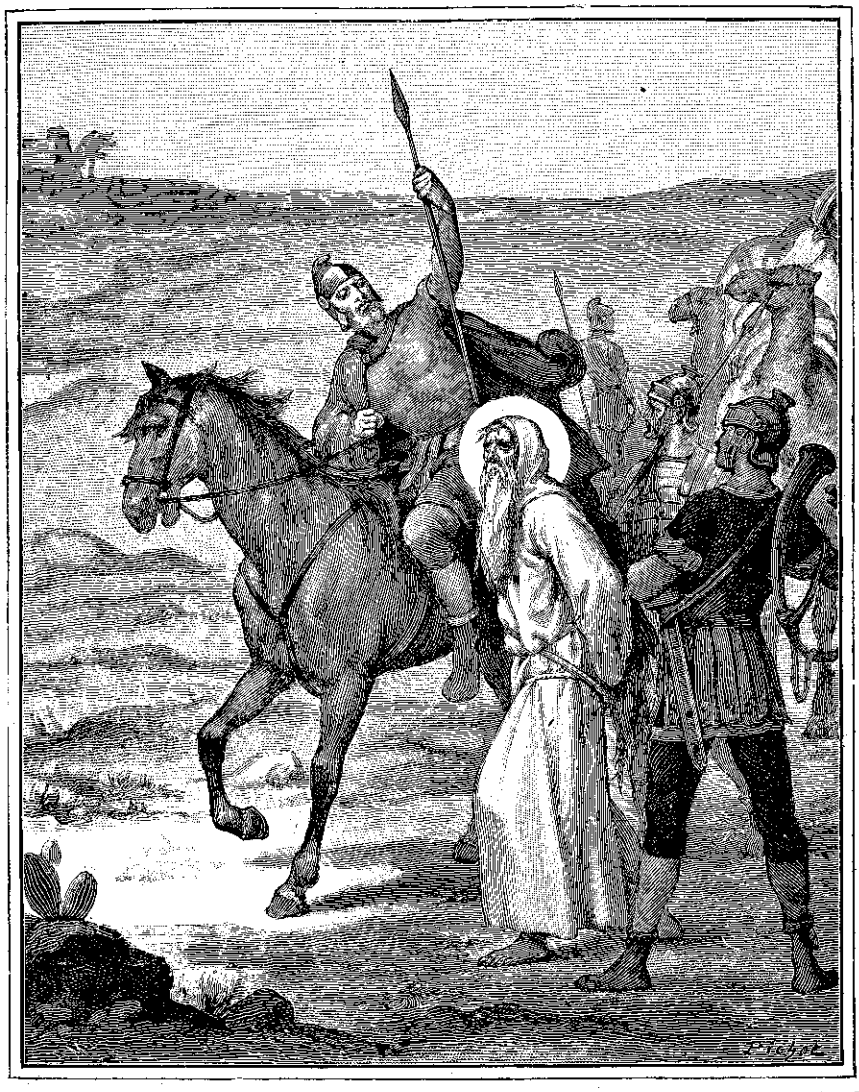
C'est là que, pris d'une maladie subite, le vaillant archevêque mourut, le 4 juillet 740. Il devait être âgé d'au moins quatre-vingts ans. Son corps, enterré dans le sanctuaire de la martyre sainte Anastasie, repose encore à Erissos et, presque chaque année, les feuilles grecques rendent compte des fêtes religieuses qui ont lieu le jour de la fête de saint André.

BIBLIOGRAPHIE : D'après le panégyrique de Nicétas, patrice et questeur au x^e^ siècle, dans les *Analecta* de M. PAPADOPOULOS KERAMEUS, t. V, p. 169-180; *les œuvres de saint André de Crète dans la Patrologie grecque de* MIGNE, t. XCVII, col. 749-1444; et l'article du P. VAILHÉ, *Saint André de Crète*, dans les *Echos d'Orient*, t. V (1902), p. 378-387, où toutes les sources sont indiquées.

SAINT ÉLIE L'ARABE,

patriarche de Jérusalem (430-518).

Fête le 4 juillet.



A l'âge de 86 ans, saint Élie est conduit en exil à travers les déserts du Sinaï.

PREMIÈRES ANNÉES DE VIE MONASTIQUE

Élie, surnommé l'Arabe, naquit en 430, dans la province romaine d'Arabie ou sur le territoire d'une des tribus nomades soumises à l'administration de Constantinople. Très jeune encore, il fut admis parmi les anachorètes de la montagne de Nitrie, en Egypte.

Dans le courant de l'année 457, alors qu'il avait à peine vingt-sept ans, il fut contraint par les persécutions, que dirigeait le patriarche monophysite Timothée Elure contre les moines orthodoxes, à se réfugier en Palestine. Avec son compagnon Martyrius, son aîné par l'âge et par la profession religieuse, il se présenta alors à saint Euthyme, qui avait établi une laure dans la région située entre Jérusalem et la mer Morte. La constance qu'ils venaient l'un et l'autre de témoigner à la foi de Chalcédoine était pour eux la meilleure recommandation auprès du vieux solitaire, qui leur fit un accueil très affectueux.

Durant les dix ou douze ans qu'il resta auprès d'Euthyme, Elie entra si avant dans son intimité que, chaque année, pendant le Carême, il l'accompagnait avec saint Gérasime, saint Sabas et d'autres anachorètes, dans sa retraite accoutumée au désert de Rouba et de Cotyla. Entre temps, il habitait une pauvre cabane de quatre mètres carrés, qui lui servait de cellule, et dans laquelle il s'employait à tresser des palmes, à prier, à lire et à se mortifier.

Puis, soit que la vie menée à la laure manquât par trop de consolations, comme le dit un vieil auteur, soit qu'il ne pût résister davantage à sa vocation de fondateur, Elie se retira d'auprès de son maître. Ce ne fut pas une rupture, mais une séparation à l'amiable, car en janvier 473, quand on conduisait Euthyme à sa dernière demeure, Elie figurait parmi les moines les plus inconsolables de cette mort.

FONDATEUR DE MONASTÈRES A JÉRICHO

En quittant saint Euthyme, Elie n'abandonna pas la vie religieuse ; il s'employa, tout au contraire, à la propager. Etabli dans la plaine du Jourdain, presque aux portes de la ville de Jéricho, il s'y construisit une petite cellule qui fut le point de départ de deux monastères, si rapprochés que leur direction devait rester aux mains d'un seul supérieur.

Les couvents commençaient à peu près tous ainsi à cette époque. Un ascète éminent groupait autour de lui quelques disciples, qui se procuraient des cellules contiguës à la sienne et observaient son genre de vie. Insensiblement, les cellules agrandies et augmentées revêtaient l'aspect d'une laure ou d'un monastère, selon les goûts et les préférences du fondateur.

Les deux couvents d'Elie avaient la forme d'une tour et en portaient le nom. A cette époque d'invasions et de brigandages, surtout de la part des Bédouins nomades, la vallée du Jourdain n'offrait guère de sécurité, et l'on ne pouvait prendre trop de précautions contre les écumeurs du désert. La vie que mena Elie dans sa forteresse était fort austère. Nous savons que là, comme auparavant dans sa cellule de reclus et comme plus tard sur le trône patriarcal, il observa avec une rigueur scrupuleuse les règles monastiques. Il ne buvait point de vin et demeurait jusqu'à l'heure de none, c'est-à-dire jusqu'à 3 heures de l'après-midi, dans le silence, le jeûne et la prière.

Trois mois après les funérailles de saint Euthyme, Elie était ordonné prêtre et agrégé au clergé du Saint-Sépulcre, une des principales églises de Jérusalem. Bien que les embarras de sa nouvelle charge ne lui permissent plus de diriger lui-même ses monastères, il conserva toutefois le titre de supérieur et se choisit un suppléant dans la personne d'un de ses religieux.

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM
DIVERSES RÉFORMES

A la mort du patriarche Salluste, en 494, Elie fut appelé à le remplacer ; il était âgé de soixante-quatre ans. Comme ses prédécesseurs et comme ses successeurs, celui qui venait de s'asseoir dans la chaire de saint Jacques était religieux. Qu'on ne s'en étonne pas, le diocèse de Jérusalem étant devenu un immense monastère.

Une réforme considérable de ce patriarche fut, dès son élection, de rassembler diverses personnes établies isolément sur les terrains qui s'étendaient aux environs de la Tour de David. On les appelait *Spoudæi* — zélées, — parce que, tout en restant dans le monde, elles menaient un semblant de vie monastique. Les membres des anciennes Confréries religieuses du moyen âge donnent la meilleure idée de ces groupements d'hommes dévots que l'on rencontre alors un peu partout dans le monde romain et de préférence en Orient. Les *spoudæi* de Jérusalem avaient d'abord séjourné près du Saint-Sépulcre, et c'est là que le patriarche Elie les ramena, afin qu'ils pussent avec plus de facilité participer aux vigiles et au chant des offices, but principal de leur institution.

Il ne lui fut pas aussi aisé d'en finir avec l'esprit de révolte qui s'était glissé parmi les moines de saint Sabas. Celui-ci avait fondé sur la rive droite du Cédron, à une quinzaine de kilomètres de la Ville Sainte, le monastère fameux que l'on peut encore visiter. Son historien prétend qu'on ne se fût pas beaucoup écarté de la vérité si l'on eût pris les soixante-dix fondateurs pour un chœur d'anges, un peuple d'athlètes ou mieux une troupe de soixante-dix apôtres.

Il y a évidemment dans cette série de comparaisons louangeuses un peu d'emphase orientale. La meilleure preuve en est que, durant son supériorat, qui fut assez long, saint Sabas eut de nombreuses difficultés avec ses moines. Ceux-ci, menés par quelques mauvaises têtes, finirent par expulser leur père et fondateur. Le plus fort de la lutte se passa précisément sous le patriarcat de saint Elie.

Lassé de ces révoltes et de ces résistances, saint Sabas s'était retiré près de Nicopolis, dans un autre monastère qu'il y avait fondé, laissant les moines de sa laure à leurs querelles intestines et sans supérieur. Il fallait bien pourtant qu'il y eut quelqu'un à leur tête. Aussi, quelques mois après, les révoltés venaient-ils prier le patriarche de leur désigner un autre chef pour remplacer celui qui, disaient-ils, avait été dévoré par les lions sur les bords de la mer Morte.

— Je n'en crois rien, se contenta de leur répondre saint Elie ; cherchez mieux votre abbé, ou bien restez tranquilles jusqu'à ce que Dieu nous le fasse retrouver.

De fait, vers la mi-septembre, à l'occasion des fêtes grandioses qui se célébraient alors pour commémorer la dédicace du Saint-Sépulcre, saint Sabas vint lui aussi à Jérusalem présenter ses hommages aux autorités ecclésiastiques. Le patriarche Elie profita de cette visite pour envoyer aux moines rebelles le billet suivant :

« Je veux que vous sachiez, mes chers Frères, que votre père est encore en vie et que les lions ne l'ont pas dévoré. Il m'est venu voir le jour de la fête, et je lui ai fait observer qu'il ne devait pas abandonner la laure qu'il a construite avec l'aide de la divine Providence. Veuillez donc l'accueillir

avec l'honneur qui lui est dû et lui rester complètement soumis. Ce n'est pas vous qui l'avez élu; c'est lui qui vous a acceptés; vous lui devez donc obéir. Que s'il en est parmi vous d'assez obstinés, orgueilleux et désobéissants pour refuser de vivre dans l'humilité et la soumission, qu'ils s'en aillent ! »

C'est ce qu'ils firent, fondant un nouveau couvent, en attendant l'occasion propice de faire à nouveau parler d'eux.

CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE SAINTE-MARIE LA NEUVE A JÉRUSALEM

Lorsque, le 1er juillet de l'année 501, le patriarche Elie présidait à la consécration de l'église Sainte-Marie, bâtie par saint Sabas au milieu de sa laure, il songeait à témoigner publiquement son amour à la Très Sainte Vierge. Il avait projeté, en effet, de construire à Jérusalem une superbe basilique.

C'est peu de temps après cette cérémonie que le projet reçut un commencement d'exécution. Mais avec les faibles ressources dont il pouvait disposer et parce qu'il n'avait jamais joui de la bienveillance de la cour, le patriarche ne devait pas voir son œuvre menée à bonne fin. Son exil ne tarda pas, du reste, à en amener l'interruption. Il fallut ensuite attendre jusqu'à l'année 531 les dons magnifiques de l'empereur Justinien et douze années de labeur ininterrompu pour que les travaux de la nouvelle basilique pussent être repris et achevés.

Au mois de novembre 543, on procédait à sa dédicace solennelle, mais alors saint Elie était mort depuis longtemps. Il dut tressaillir dans sa tombe en voyant ainsi couronnée de succès l'œuvre durable qu'il avait édifiée à la Mère de Dieu.

PREMIÈRES DIFFICULTÉS AVEC LA COUR LE CONCILE DE SIDON

Quand Elie devint patriarche de Jérusalem, en 494, il y avait juste dix ans que l'Orient était séparé de l'Église romaine. En 482, l'empereur de Constantinople avait imposé un édit religieux à la signature de tous les évêques de son empire. Repoussé formellement par le pape Félix III, qui avait préféré briser avec la cour et les Eglises orientales plutôt que d'accepter la moindre compromission, l'édit appelé *Hénotique* n'en avait pas moins été souscrit par la plupart des prélats orientaux. Et, depuis lors, à chaque vacance de siège, nul n'était admis à l'épiscopat s'il n'avait préalablement signé l'*Hénotique*.

Pour être patriarche, Elie avait dû en conséquence accepter, lui aussi, ce nouveau symbole. S'il n'y avait pas là d'hérésie manifeste, cette condescendance exagérée devait néanmoins fournir à plusieurs l'occasion de se déclarer contre l'Église. Tous les partis, en effet, étaient représentés dans cette masse qui avait approuvé ou subi les décisions de l'*Hénotique* : des hérétiques notoires comme les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, des politiques toujours prêts à s'incliner devant les désirs de la cour, des saints même, comme notre Elie, qui, par amour de la paix et pour ne pas amener de division dans leurs diocèses, avaient cru pouvoir dépasser la juste mesure des concessions.

Avec les pontifes d'Antioche et d'Alexandrie, Elie se refusa à toute relation ; avec les évêques de Constantinople, Euphemius et Macédonius, qui partageaient sa manière de voir, il vécut toujours en excellents termes. S'il rentra plus tard en communion avec l'Eglise d'Antioche, c'est parce que son nouveau pasteur, Flavien, était au fond d'accord avec lui.

Cela dura ainsi jusqu'en 509, avec quelques tiraillements, mais sans trop de scandale. Cette année-là, par suite des monophysites qui pliaient l'*Hénotique* à leurs erreurs théologiques et devenaient chaque jour plus influents sur l'esprit de l'empereur, Elie fut contraint de sortir de sa réserve. Il envoya donc au souverain Anastase une profession de foi, dans laquelle il refusait, comme on le lui avait demandé, de condamner le Concile de Chalcédoine, la lettre du pape saint Léon et d'autres documents théologiques. Pressé donc de se prononcer, Elie manifestait de plus en plus son attachement à la vraie foi. Une autre tentative que les hérétiques firent auprès de lui n'eut pas plus de succès.

Le patriarche alla bientôt plus loin. Au Concile de Sidon, en 512, qui comprenait la majorité des évêques des patriarcats d'Antioche et de Jérusalem, et qui, dans la pensée de ceux qui l'avaient convoqué, devait amener le triomphe des monophysites, Elie réussit à faire prévaloir son sentiment et détermina ainsi l'échec de ses adversaires. Ni dans les décisions du Concile ni dans la lettre qu'il écrivit ensuite à l'empereur ne transparaît rien qui soit défavorable à la doctrine du Concile de Chalcédoine et du pape saint Léon.

MISSION DE SAINT SABAS A CONSTANTINOPLE

La cour impériale de Constantinople ne devait jamais pardonner à saint Flavien d'Antioche et à notre saint Elie la tournure qu'avait prise le Synode de Sidon. De cette réunion qui était appelée à provoquer la suppression définitive du Concile de Chalcédoine, ses deux présidents en avaient fait une arme de défense en faveur de ce Concile. En octobre ou novembre 512, Flavien dut abandonner la place et partir en exil à Pétra. Elie réussit encore à se tirer de ce mauvais pas, grâce à l'ascendant de saint Sabas, qui fut délégué promptement à Constantinople et qui adoucit pour quelque temps le caractère aigri du souverain.

— Votre archevêque s'est joué de notre majesté impériale, lui dit Anastase, mais il n'a pas pu nous donner le change. Nous savons qu'il est un défenseur du Concile de Chalcédoine et de toute l'hérésie nestorienne. Aussi avons-nous décrété de le chasser et de mettre à sa place un orthodoxe vraiment digne de ce siège apostolique.

A quoi le bon saint Sabas répondit avec douceur :

— Que Votre Sérénité soit pleinement persuadée que l'archevêque de notre sainte cité de Dieu, élevé dans l'enseignement de la piété par les anciens thaumaturges de notre désert, rejette également la division de Nestorius et la confusion d'Eutychès. Il est dans le juste milieu de la foi orthodoxe, ne penchant, comme dit l'Ecriture, ni à droite ni

à gauche. Il respire, nous le savons, les dogmes divins de saint Cyrille d'Alexandrie, et il frappe d'anathème tous ceux qui leur sont opposés. Aussi supplions-nous Votre Sérénité de conserver la paix dans cette sainte ville de Jérusalem, où s'est manifesté le grand mystère de la piété, et de laisser intacte notre hiérarchie.

Et l'empereur, conquis par cette franche hardiesse, non moins que par l'éminente vertu du vieillard, lui dit en terminant :

— Eh bien ! prie pour nous et quitte tout souci. A cause de ta sainteté, nous ne ferons rien contre votre archevêque et nous te congédierons avec tout l'honneur qui t'est dû.

NOUVELLES LUTTES THÉOLOGIQUES

LE CONCILE DE TYR

Ce n'était là qu'une trêve. En mai 513, après avoir tenu à Antioche un Concile qui anathématisait les décisions de l'assemblée de Chalcédoine et celles du pape saint Léon, Sévère, successeur de saint Flavien sur la chaire d'Antioche et porte-drapeau du monophysisme, envoya ses lettres synodiques à Jérusalem pour entrer en communion avec le patriarche Elie. Celui-ci se garda bien de les recevoir.

Quand les clercs antiochiens se présentèrent une seconde fois avec leurs lettres, accompagnés de troupes impériales, Elie recourut à son ami saint Sabas, qui lui prêta main forte avec les autres abbés et leurs moines, et qui mit en fuite les porteurs de synodiques. Puis, en présence des religieux et de la foule réunis devant le calvaire, en présence aussi des fonctionnaires et des soldats, ils se mirent tous à crier anathème à Sévère et à ceux qui acceptaient sa communion.

La démonstration était suffisante ; aussi l'autorité impériale n'insista pas pour le moment et laissa le patriarche au milieu de ses fidèles et de ses moines dévoués. Elle ne tarda pas du reste à chercher une revanche.

Vers la fin de l'année 514 ou dans les premiers mois de l'année 515, un Concile fut réuni à Tyr par Sévère d'Antioche et ses partisans. On y expliqua l'*Hénotique* dans un sens nettement opposé au Concile de Chalcédoine, puis on renouvela l'anathème contre ce Concile, contre le pape saint Léon et d'autres personnalités catholiques. Le patriarche Elie n'assista pas à ce Concile et, sans lui donner explicitement son adhésion, il semble avoir trouvé un biais qui lui permît d'être bien avec tout le monde et de conserver sa place.

Voici ce que, dans une lettre à un de ses amis, écrivait vers cette époque le fameux Sévère d'Antioche :

« Quant à celui qui est sur le siège de la ville de Jérusalem, aucune nouvelle ne nous est parvenue au sujet de son union. Mais tous ceux qui le connaissent sont convaincus que c'est un homme instable et vain, qui a mené dès le commencement même une vie troublée et changeante et est ainsi arrivé à la position qu'il occupe. »

Pour que le chef des hérétiques s'exprimât en termes aussi peu flatteurs sur le compte de notre saint, c'est qu'on n'avait pu encore lui arracher d'acte compromettant.

L'EXIL ET LA MORT

La cour ne pouvait rester sur un pareil échec. L'empereur Anastase ordonna donc à Elie d'accepter la communion de Sévère. Nouveau refus de la part du patriarche. L'empereur manda alors à Jérusalem le gouverneur militaire de la Palestine avec de nombreuses troupes et la copie d'une lettre équivoque que saint Elie avait eu la faiblesse d'envoyer jadis à Constantinople. Lecture en fut donnée à la foule; après quoi, l'on profita d'un moment d'hésitation qui se produisit parmi les assistants pour mettre la main sur le patriarche.

Arrêté et emprisonné malgré ses quatre-vingt-six ans. Elie fut peu après interné dans la forteresse d'Aila, aujourd'hui Akaba, sur la mer Rouge. Je laisse à penser les souffrances que dut endurer ce pauvre vieillard, obligé de faire à pied ce trajet de huit à dix jours de marche, à travers les déserts du Sinaï, en compagnie de grossiers soldats et par les plus fortes chaleurs de l'été. C'était en l'année 516.

L'exil dura deux ans. Le 9 juillet de l'année 518, alors que saint Sabas et d'autres supérieurs se trouvaient auprès de lui, le patriarche Elie ne sortit pas de ses appartements à l'heure de none comme il en avait l'habitude. Il ne parut que vers la sixième heure de la nuit pour leur dire :

— Vous, mangez ; moi, je n'en ai pas le loisir.

Saint Sabas le retint alors et l'obligea à leur révéler ce qui l'attristait de la sorte. Avec des sanglots dans la voix, le patriarche lui répondit :

— A cette heure même, l'empereur Anastase vient de mourir ; et moi, je le suivrai dans dix jours pour plaider contre lui au tribunal de Dieu.

Il adopta ensuite quelques mesures pour le bon gouvernement de ses monastères de Jéricho et, huit jours après, ne prenant que la communion et un peu de boisson légère, il éprouva quelque malaise. Dès lors, on ne le quitta plus. Le 20 juillet 518, après avoir reçu la communion et répondu à toutes les prières, il s'endormit dans la paix du Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

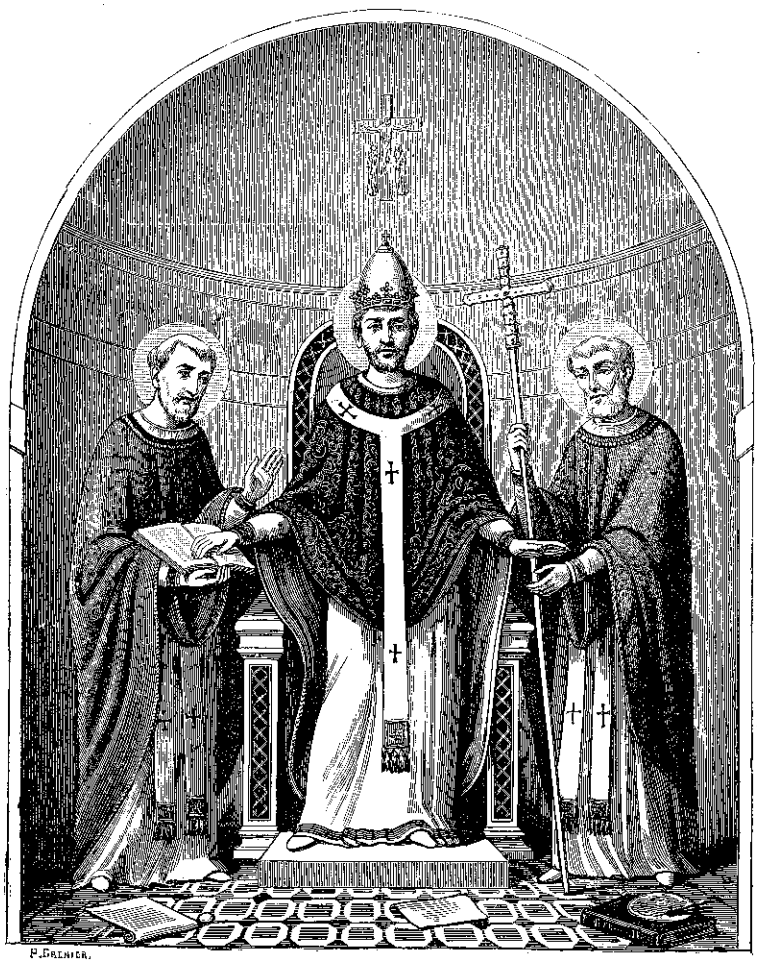
PRATIQUE : « Les lâches complaisances, a dit Tillemont, pour des ennemis puissants et déclarés de la doctrine de l'Eglise, ne sont capables que de rendre leur audace plus insolente et plus fière, bien loin d'y pouvoir mettre quelques bornes. L'inflexible fermeté d'un Ambroise arrête tous leurs plus violents efforts. »

SOURCES CONSULTÉES

R. P. VAILHÉ, *Les monastères du patriarche saint Elie*, dans le *Bessarione*, Rome, 1898. — R. P. GÉNIER, dans les *Conférences de Saint-Etienne*, Paris, 1910, p. 287-320. — J. LEBON, *Le monophysisme sévérien*, Louvain, 1909, *passim*.

LES SAINTS CYRILLE ET MÉTHODE

Fête le 5 juillet.



Le Pape confirme la mission des saints Cyrille et Méthode.

ORIGINE DES DEUX SAINTS

Les saints Cyrille et Méthode étaient deux frères, issus de noble race, et originaires de Thessalonique. Ils naquirent en 820.

De bonne heure, ils furent envoyés par leurs pieux parents dans la grande métropole de l'Orient, Constantinople, pour y développer leurs précoces talents dans l'étude des sciences et des lettres. Leurs progrès furent rapides. Cyrille, appelé d'abord Constantin, se distingua par son génie et sa pénétration d'esprit. En plus d'une occasion, il donna des preuves de son savoir extraordinaire, tellement que les savants ne l'appelaient plus entre eux que Constantin le philosophe.

Mais, si la science de nos deux jeunes frères était étonnante, leur vertu n'était pas moins admirable; on les citait dans Constantinople comme les modèles les plus parfaits de la sainteté et de l'humilité; leur piété et leur douceur ravissaient tous les cœurs de ceux qui les approchaient. On recherchait leur aimable société, on se disputait le bonheur de converser quelques instants avec eux; l'impératrice Théodora elle-même les avait en grande estime et en singulière vénération.

MOINE ET MISSIONNAIRE

Le cours de leurs études étant achevé, les deux frères songèrent à embrasser définitivement une carrière. Depuis longtemps, toutes leurs aspirations se portaient vers la vie de perfection, dans laquelle ils voulaient se consacrer pleinement au service du Seigneur.

Méthode put se faire moine aussitôt; il revêtit donc avec joie les habits grossiers de la pauvreté dans le monastère de Polychrone, auprès de Constantinople, et s'adonna avec un redoublement de ferveur au travail de la sainteté.

Cyrille ne fut pas libre d'exécuter au moment même le dessein qu'il avait formé d'entrer dans la même voie que son frère. En effet, les Khazars (peuple qui habitait au delà de la Tauride ou Crimée) firent savoir dans ce temps-là à l'impératrice Théodora qu'ils désiraient embrasser le christianisme, et la prièrent de leur envoyer quelqu'un pour les instruire. Jusqu'alors, leur religion n'avait été qu'un mélange de judaïsme et de mahométisme.

L'impératrice choisit saint Cyrille pour cette mission; celui-ci venait de recevoir l'Ordre de prêtrise, il accepta la charge qui lui était confiée, et se dirigea vers la contrée, où il devait exercer son apostolat.

En passant à Cherson, où il séjourna quelque temps pour étudier la langue des Khazars, il fit la découverte des reliques du pape saint Clément d'une façon toute miraculeuse.

INVENTION DES RELIQUES DE SAINT CLÉMENT

Le pape saint Clément avait été précipité dans la mer avec une ancre au cou, en face de la ville de Cherson. Ses précieuses reliques avaient été jadis miraculeusement découvertes et déposées dans un temple en marbre qui avait été élevé au milieu d'une petite île. Mais la négligence des chrétiens et surtout les dévastations causées par les invasions des barbares avaient fait perdre complètement le souvenir du lieu où ces saintes dépouilles avaient été placées.

Quand Cyrille arriva à Cherson, le Seigneur lui inspira la pensée de faire des recherches à ce sujet. Le missionnaire, voyant que toute tradition avait péri, et ne pouvant rien obtenir par la voie des interrogations, se mit en prières et demanda à Dieu de vouloir bien lui révéler ce qui devait servir à la glorification de son serviteur.

Cyrille fut exaucé; mû par l'impulsion de l'Esprit-Saint, il monta un jour dans une barque avec Georges, évêque de Cherson, et tout son clergé. Pendant tout le temps que dura le voyage en mer, le Saint et ses compagnons ne firent que prier et chanter des psaumes. Enfin, ils arrivèrent à une petite île, où ils débarquèrent.

Des fouilles furent aussitôt pratiquées, et Cyrille ne tarda pas à découvrir, ensevelis dans la terre, les précieux restes du glorieux pape saint Clément. Les cris de joie et d'actions de grâces retentirent à la vue des ossements vénérés du saint martyr; tout le corps fut retrouvé avec l'ancre qui avait servi à le précipiter dans la mer. L'endroit où fut faite cette invention était l'emplacement du temple dédié à saint Clément, dont il ne restait plus alors que quelques ruines.

Les précieuses reliques furent rapportées à Cherson en grande pompe au milieu des chants d'allégresse et d'un concours immense de fidèles.

PRÉDICATIONS AUX KHAZARS

L'intention de saint Cyrille était de transporter les reliques de saint Clément à Rome. En attendant qu'il pût exécuter ce projet, il les conserva près de lui, et les apporta dans toutes ses courses apostoliques.

Il alla d'abord remplir sa mission chez les Khazars; ses travaux y furent couronnés de succès. Il confondit les sectateurs de la religion juive ainsi que les musulmans et toute la nation devint chrétienne. Cyrille inventa un alphabet pour les Khazars, qui, jusque-là, étaient restés plongés dans la plus profonde ignorance. Il les instruisit autant qu'il lui fut possible durant les quelques années qu'il resta parmi eux, et lorsqu'il fut rappelé à Constantinople, il laissa aux Khazars des prêtres pieux et savants pour continuer son œuvre.

Quand la nouvelle de son départ se répandit dans le peuple, la désolation fut extrême. Mais Cyrille sut consoler ses fidèles. On voulut du moins lui faire accepter comme récompense de riches offrandes. Mais le Saint refusant les présents qui lui étaient offerts, répondit :

« Si vous voulez me donner quelque chose que je puisse accepter, remettez-moi tous vos prisonniers. C'est la seule récompense que j'ambitionne. »

Les Khazars ne firent aucune difficulté à cette demande, et Cyrille emmena avec lui à Constantinople les prisonniers qu'il convertit à la vraie foi et qu'il s'attacha dans la suite comme ses disciples.

CYRILLE MOINE
LES DEUX FRÈRES MISSIONNAIRES EN MORAVIE

De retour à Constantinople, saint Cyrille reçut les félicitations de l'empereur; puis il demanda et obtint la permission de se retirer en liberté au monastère de Polychrone, où son frère Méthode l'avait précédé.

Mais Dieu appelait les deux frères à de nouvelles missions. Ratislas, roi des Moraves, ayant appris ce que Cyrille avait fait chez les Khazars, envoya des ambassadeurs à l'empereur Michel, ou plutôt à sa mère sainte Théodora, disant que son peuple avait renoncé à l'idolâtrie et voulait embrasser la religion chrétienne, mais qu'il n'avait personne capable de les instruire : en conséquence, il suppliait l'impératrice de lui envoyer des missionnaires.

Sainte Théodora choisit pour cet apostolat Cyrille et Méthode, qu'elle envoya au roi Ratislas, en fournissant abondamment aux frais de leur voyage.

CONVERSION DE LA BULGARIE ET DE LA MORAVIE

Nos deux saints missionnaires devaient, pour aller en Moravie, passer par la Bulgarie. Ce pays était encore sous le joug du plus honteux paganisme. Les deux frères ne négligèrent pas de profiter de la circonstance de leur passage pour prêcher la vraie foi.

Tout d'abord, le roi résista à leurs prédications; mais enfin Dieu toucha le cœur de ce monarque de la manière suivante : désirant faire peindre une galerie de son palais, il avait demandé un artiste habile à l'empereur de Constantinople. Celui-ci répondit : « Vous avez le moine Méthode; adressez-vous à lui. » .

Saint Méthode, chargé de cette œuvre, représenta sur les murs de la galerie le jugement dernier, car le roi l'avait prié de peindre un spectacle terrible. A la vue du tableau, et surtout en entendant l'explication donnée par le peintre, le prince ne sut pas résister davantage à la grâce : il se fit instruire et baptiser et, peu de temps après, son peuple suivit son exemple.

Cyrille et Méthode passèrent ensuite chez les Moraves, qui ressentirent une grande joie de leur arrivée, d'autant plus que les saints missionnaires apportaient avec eux l'Evangile traduit en leur langue, avec les reliques de saint Clément.

Les habitants envoyèrent donc des députés au-devant d'eux, et les reçurent avec grand honneur. La prédication de Cyrille et Méthode ne tarda pas à porter ses fruits; toute la nation se convertit et reçut le baptême. Le séjour des deux frères en cette contrée dura quatre ans et demi; durant ce temps, ils dotèrent la Moravie d'une écriture alphabétique, traduisirent dans la langue du pays les prières liturgiques de l'office et de la messe, élevèrent partout des églises, et établirent des prêtres sur les divers points du royaume.

VOYAGE A ROME

Cependant, le récit des merveilles opérées par les saints frères pour la gloire de Dieu et l'extension de l'Evangile dans des pays encore barbares, avait comblé de joie le cœur du souverain pontife saint Nicolas Ier. La nouvelle de l'invention des reliques du pape saint Clément augmenta encore sa satisfaction. Il voulut voir les ardents missionnaires et hâter la translation du corps de saint Clément.

Cyrille et Méthode furent donc mandés à Rome. A leur arrivée dans la capitale du monde chrétien, le pape saint Nicolas était mort, mais il avait un successeur digne de lui dans la personne d'Adrien II.

Celui-ci vint au-devant des deux missionnaires, suivi de tout le clergé et du peuple de Rome. Il reçut de leurs mains les reliques de saint Clément et les déposa dans la basilique dédiée à ce saint pontife. Dieu, en cette circonstance, glorifia ces saintes reliques par plusieurs miracles.

De nos jours, les fouilles pratiquées dans les substructions de l'église actuelle de Saint-Clément ont permis de retrouver la basilique primitive encore décorée des fresques exécutées en souvenir de cette translation mémorable. L'une d'elles, et non la moins précieuse, reproduit les traits des saints Cyrille et Méthode. Les apôtres des Slaves sont représentés en habits sacerdotaux; entre eux est placé le pape. Il porte le pallium sur la chasuble; ses deux mains sont étendues dans un geste paternel, comme s'il appelait à lui les multitudes que ses envoyés convertissaient à l'Evangile. Suivant l'expression d'un savant italien, c'est le monument le plus éloquent de la dévotion des Romains pour les apôtres des Slaves, en même temps que de la subordination filiale de l'Eglise slave au Siège Apostolique. Nous l'avons reproduit en tête de cette vie.

SACRE ÉPISCOPAL — MORT DE SAINT CYRILLE

Adrien II, pour récompenser Cyrille et Méthode de leurs travaux apostoliques et aussi pour consolider leur œuvre, les sacra lui-même évêques des pays slaves : mais Cyrille ne devait pas revoir les populations qu'il avait évangélisées. Bien qu'il n'eût encore que quarante-deux ans, les fatigues de l'apostolat avaient épuisé ses forces. Se sentant incapable de porter le fardeau de l'épiscopat, il demanda au pape et obtint la permission de se retirer dans un monastère pour y finir sa vie au milieu des moines de Rome.

Quarante jours après être entré dans ce couvent, saint Cyrille mourut entre les bras de son frère, le 14 février 869.

« Mon frère, lui dit-il, avant d'expirer, nous avons été jusqu'ici comme deux bœufs attelés à une même charrue; je termine ma carrière et je tombe au milieu du sillon. Tu aspirais, je le sais, au bonheur de la retraite, : il t'y faut renoncer, puisque je meurs. N'abandonne point, par amour pour la solitude, une entreprise qui assure mieux ton salut et ta gloire éternelle. Je te laisse le gouvernement de l'Eglise slavonne; adieu, frère, adieu ! »

C'est dans ces sentiments que saint Cyrille s'endormit dans le Seigneur. Toute la ville de Rome pleura sa mort.

Saint Méthode demanda au pape la permission d'emporter le corps de son frère à Constantinople. « Notre mère, dit-il, nous a suppliés avec larmes de ne choisir d'autre sépulture qu'en notre pays. »

Le Souverain Pontife accéda d'abord à ce désir; mais, le peuple romain ayant fait de vives instances pour que le saint corps ne lui fût pas enlevé, Adrien II fit inhumer saint Cyrille dans la basilique de Saint-Pierre, dans le tombeau qu'il s'était fait préparer pour lui-même.

Saint Méthode, désolé de ne pouvoir emporter la dépouille mortelle de son frère bien-aimé, demanda du moins qu'elle fût ensevelie dans la basilique de Saint-Clément, en souvenir de la gloire prouvée à ce grand pontife par le saint apôtre. Le pape ne fit aucune difficulté; et le corps fut définitivement transporté dans l'église Saint-Clément, où il fut déposé dans un magnifique tombeau.

Méthode, cependant, songeait à retourner en Orient; il lui semblait cruel de se séparer ainsi de la sépulture de son frère. La nuit de son départ, il entra dans la basilique de Saint-Clément, et, à l'aide de ses compagnons, il parvint à s'emparer du corps de Cyrille. Il sortit secrètement de Rome et prit le chemin de la Moravie.

Mais, lorsque le matin du jour suivant, la caravane se fut arrêtée dans un endroit solitaire pour y prendre un peu de repos, il fut impossible, au moment où l'on voulut continuer le voyage, de mouvoir la châsse qui contenait les reliques du Saint; une force divine la rendait immobile. Etonné à la vue du prodige, Méthode se met en prière pour connaître la volonté de Dieu. Alors on vit Cyrille étendre les bras dans la direction de Rome, comme pour marquer que c'était dans cette ville qu'il devait reposer.

Ne doutant plus de la volonté de Dieu, Méthode revint dans la Ville Eternelle avec le corps de son frère, qu'on n'eut plus de peine à emporter, et le déposa de nouveau dans la basilique de Saint-Clément.

NOUVELLES PRÉDICATIONS DE SAINT MÉTHODE CONVERSION DE LA BOHÊME

Méthode retourna au pays des Slaves, où il continua la mission qu'il partageait jadis avec son courageux frère. Mais Dieu lui réservait des épreuves et des persécutions; le saint apôtre eut, en effet, à subir de grandes tribulations.

Le prince Swatopluck, qui régnait vers l'an 870, après la mort de Ratislas, se montra d'abord tyran et impie. Saint Méthode, l'ayant frappé d'anathème, fut chassé du pays. Mais le roi se repentit bientôt, envoya prier le Saint de revenir, et promit de réparer ses premières fautes.

Swatopluck tint parole, et Méthode se vit amplement récompensé de ses premières tribulations, car elles lui méritèrent la grâce de convertir une autre nation.

Un jour, le jeune duc de Bohême, nommé Borzivoy, vint trouver le roi Swatopluck, dont il dépendait. Le roi le reçut avec honneur; mais, au repas, il le fit asseoir à terre, suivant l'usage des païens, car Borzivoy était encore idolâtre.

Saint Méthode, sensible à l'injure faite au jeune

duc, en prit occasion de l'instruire de la vanité des idoles et de la vérité du christianisme. Borzivoy, après avoir bien écouté et réfléchi, demanda le baptême avec trente de ses comtes. Et saint Méthode, après les avoir instruits et leur avoir fait observer les jeûnes solennels, les baptisa et leur donna un prêtre pour les affermir dans la foi.

Le jeune duc avait épousé une femme de la nation des Slaves: elle se nommait Ludmille, et avait beaucoup de zèle pour les idoles. L'exemple de son mari et les instructions du prêtre qu'il avait amené lui firent ouvrir les yeux : elle se convertit de tout son cœur et devint une sainte; elle fut la mère de saint Wenceslas, et elle-même termina sa vie par le martyre.

Une partie de la Bohême suivit l'exemple de son prince, l'autre partie demeura idolâtre. Cette dernière expulsa même le duc Borzivoy; mais enfin, les chrétiens l'emportèrent, le duc fut rappelé et tout le pays finit par se convertir à la vraie foi.

QUESTION DU RITE SLAVE

Nous avons vu plus haut comment Cyrille et Méthode furent les civilisateurs des peuples slaves au sein desquels leur prédication avait tracé comme un immense sillon de la lumière évangélique, et comment ils leur donnèrent un alphabet au moyen duquel ces peuples purent désormais écrire leur langue.

Saint Cyrille et saint Méthode crurent non seulement devoir traduire en slavon les Livres Saints, mais encore employer cet idiome dans le célébration du service divin, dans l'espoir d'accélérer par ce moyen la conversion des peuples au salut desquels ils s'étaient voués.

Adrien II conféra avec les deux missionnaires au sujet de cette innovation liturgique; mais les raisons apportées par eux le convainquirent, et il ne fit aucune difficulté pour approuver le rite slave.

Ce fut seulement sous Jean VIII, successeur d'Adrien II, que ce fait attira sérieusement l'attention du Saint-Siège. A cette époque, des calomniateurs avaient accusé saint Méthode d'hérésie. Mandé à Rome à ce sujet, le Saint n'eut pas de peine à se justifier.

Mais le pape, tout en reconnaissant son intégrité dans la foi, le blâma vivement d'avoir introduit une nouvelle langue dans la liturgie. Saint Méthode s'excusa en disant que le Psalmiste avait dit: « Que toutes les nations louent le Seigneur. » Il ajouta que s'il avait traduit les prières liturgiques en langue slavonne, c'était à cause de l'extrême ignorance dans laquelle ce peuple était plongé.

Le pape reconnut la justesse de ces raisons; il confirma l'usage de la langue slavonne dans le service divin; voici ses propres paroles :

« Nous ordonnons que l'on célèbre en langue slavonne les louanges et les œuvres du Christ, Notre-Seigneur. Car la Sainte Ecriture ne nous enseigne pas à louer le Seigneur seulement dans une langue, mais dans toutes, quand elle dit: Toutes les nations, louez-le Seigneur : célébrez-le, tous les peuples!..... Il n'est donc contraire ni à la saine foi, ni à la doctrine, de célébrer la messe dans la langue slavonne. Celui qui a fait les trois langues principales, l'hébreu, le grec et le latin, a créé aussi toutes les autres pour sa louange et pour sa gloire.

» Nous ordonnons cependant, ajoutait le Pontife, que, dans toutes les églises, on lise d'abord l'Evangile en latin pour le plus grand honneur, et qu'ensuite, on le lise en slavon pour le peuple qui n'entendrait pas les paroles latines. »

L'Eglise permet très difficilement de semblables innovations dans la liturgie sacrée, mais elle les approuve et les confirme quand l'usage les a consacrées.

Il y a des auteurs qui pensent que si le pape Jean VIII avait tenu plus ferme à l'usage du latin, il aurait rendu moins facile le schisme et la perversion des nations slavonnes. Mais nous avons à ce sujet le sentiment du grand pape saint Grégoire VII, qui dit à propos de saint Cyrille et de saint Méthode :

« Ces hommes religieux ont subi avec condescendance les désirs d'un peuple rempli de simplicité, ou n'ont pas jugé à propos d'y porter remède. »

« Du reste, le Saint-Siège se fit un devoir, dit Dom Guéranger, de protéger la langue slavonne dans les églises qui en usaient légitimement pour le service divin; les papes exigèrent seulement que la traduction fût exacte, et que le slavon ancien y fût employé. »

DERNIÈRES CONQUÊTES DE SAINT MÉTHODE

Saint Méthode, continuateur de l'œuvre commencée par son frère saint Cyrille, semble avoir été appelé de Dieu à évangéliser toute la partie de l'Europe qui n'avait point embrassé la vraie foi.

De la Moravie, il alla en Pannonie, en Pologne, en Dalmatie, en Carinthie, en Illyrie, et y travailla avec succès à répandre la lumière de l'Evangile.

Le saint apôtre eut à lutter contre les efforts du fourbe Photius qui troublait alors la paix de l'Eglise, mais qui ne put jamais surprendre la science des saints missionnaires.

Ceux-ci, au témoignage du docte romain, Anastase le bibliothécaire, connaissaient parfaitement l'histoire de saint Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris. Ils en lisaient assidûment les œuvres et ne se lassaient pas de les commenter à leurs auditeurs. Ils avaient coutume de dire que la théologie de ce Père était le fléau de tous les hérétiques présents et à venir.

MORT DE SAINT MÉTHODE

L'heure du repos était venue pour saint Méthode : cet apôtre zélé, qui avait été si uni à son frère durant sa vie, allait bientôt le rejoindre pour l'éternelle récompense.

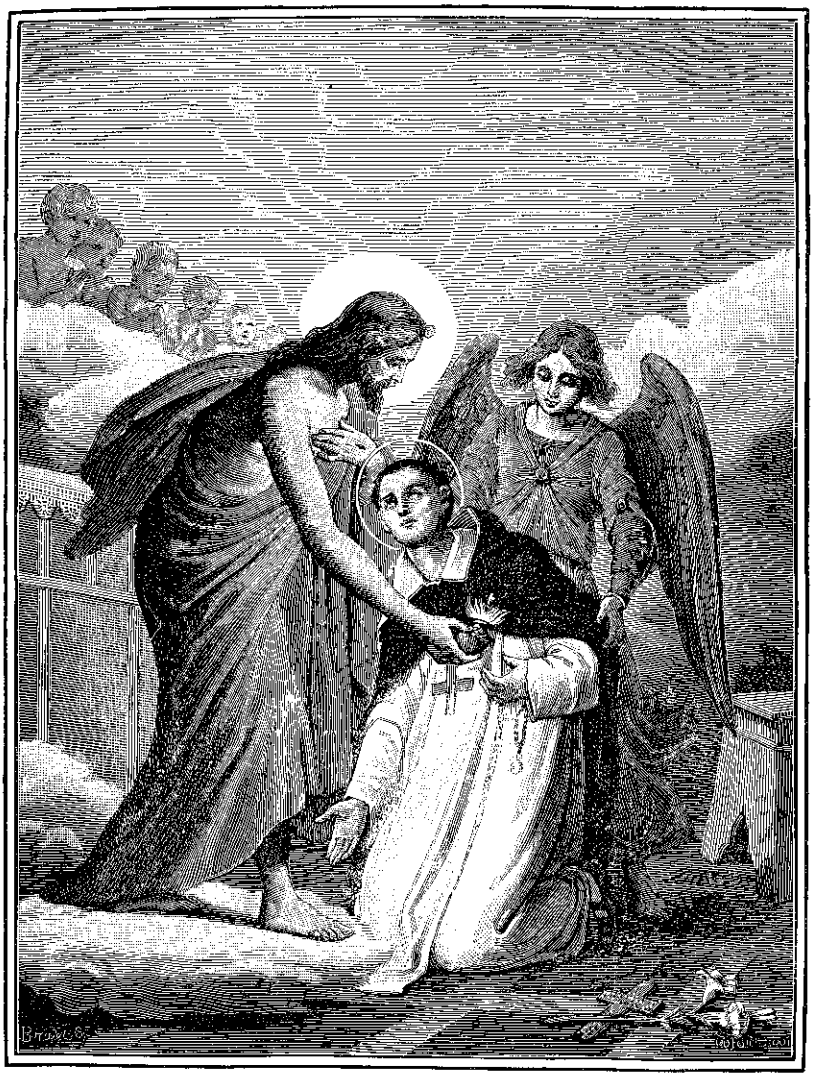
Sentant sa fin approcher, il désigna un de ses prêtres pour lui succéder dans la charge de l'épiscopat; puis, ayant donné à son clergé et à son peuple ses suprêmes instructions, il s'endormit dans le Seigneur vers l'an 885.

Plusieurs peuples slaves, entraînés dans le schisme par la perfidie des Grecs, se sont séparés de l'Eglise catholique; puisse l'intercession de leurs deux saints apôtres les ramener à l'unique bercail de Jésus-Christ. C'est dans ce but que N. S. P. le Pape Léon XIII, en 1880, a ordonné de célébrer la fête de saint Cyrille et de saint Méthode dans l'Eglise universelle.

SAINT MICHEL DES SAINTS

RELIGIEUX TRINITAIRE

Fête le 5 juillet.



Notre-Seigneur échange son cœur avec celui de saint Michel des Saints.

PREMIÈRE FERVEUR ET PREMIÈRES ÉPREUVES

ERMITE, ORPHELIN ET COMMERÇANT

Le 29 septembre 1591, à Vich, près de Barcelone, en Espagne, naissait un enfant qui reçut au baptême les noms de Michel-Jérôme-Joseph, et que l'Eglise devait placer sur les autels sous son nom monastique de Michel des Saints.

Son père était Henri Argemir et sa mère Marguerite Monserada Mijana, tous deux de noble origine et de grande vertu.

Ces pieux parents considérèrent comme un grand devoir de bien élever les cinq enfants qui leur restaient des huit que Dieu leur avait donnés. Les exemples se joignaient aux leçons pour la formation de ces âmes si chères. Le rosaire était tout entier récité en famille, chaque jour, pour

attirer sur la maison la protection de la Mère de Dieu.

Marie récompensa la piété et la confiance de ses dévots serviteurs, en obtenant à Michel des grâces extraordinaires, dès ses plus tendres années.

A peine âgé de cinq ans, l'enfant était tout ému du récit des souffrances du Sauveur; il pleurait d'attendrissement, et s'excitait à la haine du péché et à la rigueur de la pénitence, qui satisfait pour la peine due au péché.

Un jour même, il abandonna la maison paternelle pour aller vivre dans un désert, à l'imitation des anciens solitaires dont on lui avait raconté l'histoire.

Facilement retrouvé par son père et ramené à la maison, il obtint de jeûner plusieurs fois la semaine durant le Carême. Comme saint Louis de Gonzague, il se donnait la discipline souvent, dès l'âge de sept ans, et il s'imposait nombre de mortifications corporelles. Il visitait assidûment l'église et y restait des heures en oraison.

Il avait dressé un oratoire et un autel dans une chambre de la maison; il y récitait ses prières et, parfois, y menait les autres enfants.

A l'âge de douze ans, Michel perdit son père, le pieux Henri Argemir; il avait déjà perdu sa mère quelque temps auparavant.

Les cinq orphelins reçurent de leur tuteur l'ordre d'embrasser une profession, pour se procurer une existence honorable. Michel déclara qu'il voulait être religieux; mais aucun couvent de Vich ne consentit à le recevoir à un âge si tendre. Son tuteur le plaça chez des marchands, pensant faire oublier à son pupille son désir de vocation religieuse au milieu des soins du commerce.

MICHEL AU COUVENT DES TRINITAIRES

Il n'en fut rien. L'enfant fit de nouvelles démarches auprès des couvents de Vich qui refusèrent encore de le recevoir. Alors, il résolut d'aller se présenter à quelque monastère de Barcelone.

Il partit sans en rien dire, à pied, sans guide, sans recommandation, et presque sans ressources. Dès le lendemain, il arrive à Barcelone, harassé de fatigue. La Providence, dont l'heure était venue, dirigea ses pas dans un quartier où il rencontra la femme d'un honnête ouvrier qui, le voyant marcher à pas lents et avec peine, l'invita à venir se reposer chez elle. Frappée de sa jeunesse, de son air distingué et affable, elle le traita avec beaucoup de bonté. Le mari, à son retour, ne lui montra pas moins de bienveillance et lui offrit l'hospitalité. Le lendemain, dès le point du jour, Michel demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque église où il pût aller entendre la messe, et on lui indiqua celle des Trinitaires. Sans s'en douter, l'enfant béni de Dieu se rend en hâte au terme de son voyage, car c'est ici que se réaliseront ses désirs. Il a été fidèle à la grâce, et la grâce ne lui fera point défaut. Il entendit ce jour même toutes les messes dites dans l'église du couvent, et la fréquenta pendant quelque temps, heureux d'être admis à servir le prêtre à l'autel.

Les religieux furent frappés de sa piété, de son recueillement et de sa modestie; aussi ne firent-ils aucune difficulté de l'admettre, quand il se présenta, quelques jours plus tard, malgré sa jeunesse. Il revêtit le saint habit de l'Ordre des Trinitaires, dans le courant du mois d'août 1603, n'étant encore que dans sa douzième année.

L'Ordre des Trinitaires avait été fondé en France, au XIIIe siècle, par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, en l'honneur de la Sainte Trinité, pour le rachat des chrétiens captifs chez les mahométans. Il avait rendu d'immenses services à la religion et à l'humanité.

Ici, les traits édifiants se multiplient sous la plume de l'historien du saint religieux. Nous dirons en quelques mots que Michel fut pendant son noviciat le modèle de tous ses Frères, et que, dès lors, sa reconnaissance envers Dieu fut sans bornes. Son obéissance était parfaite, et bien qu'il eût une répugnance marquée pour les travaux manuels, il ne laissait pas que de les accomplir avec un soin scrupuleux.

Sa dévotion à Marie n'était surpassée que par son amour pour le Très Saint-Sacrement: c'était dans de doux colloques avec son béni Jésus qu'il aimait à passer le temps dont il pouvait disposer; plus il approchait du tabernacle où résidait son Bien-Aimé, et plus se dilatait cet ardent amour qui lui rendait comme sensible la présence du divin Prisonnier de l'amour. Aussi obtint-il de ses supérieurs la permission de se faire toujours acolyte; et il édifiait tellement les fidèles par son angélique piété en remplissant ces saintes fonctions, que beaucoup se convertirent et que d'autres, désireux de le voir sans cesse adonné à l'office de la prière, répandirent de larges aumônes entre les mains de son Supérieur, en considération de la sainteté de Michel.

Une chose digne de remarque, c'est que l'habit de chœur dont il se servit pendant son noviciat se conserva toujours sans la moindre tache. Peut-être voudrait-on nous expliquer cette particularité peu importante en soi; pour nous, refuserons-nous d'y voir un signe providentiel de l'innocence complète de notre jeune Saint, et une récompense de son insigne pureté?

Il prononce ses vœux au couvent de Saragosse, le 30 septembre 1607. Peu après, dans son amour pour la pauvreté et la pénitence, il obtient de ses supérieurs la permission de passer dans la Congrégation des Trinitaires déchaussés, branche de son Ordre, très régulière et très austère.

Il fait de solides études de philosophie à Baëza, et suit avec application les cours de théologie de Salamanque, sans que sa piété se refroidisse un instant; enfin, il reçoit le sacerdoce dans une grande humilité et un immense désir d'être tout à Dieu et au salut des âmes.

TRAVAUX APOSTOLIQUES — ORAISONS ET EXTASES

Ses prières et ses austérités attirèrent sur ses travaux apostoliques des grâces incomparables.

L'affluence des fidèles autour de sa chaire et de son confessionnal devint bientôt si considérable que tous les religieux du couvent ne suffirent plus à entendre les confessions du nombre infini de personnes qui accouraient à Baëza. Michel recevait préférablement les plus grands pécheurs, et la grâce de Dieu les touchait par ses paroles.

Les bons exemples de ces convertis faisaient la joie des anges et l'édification des peuples.

Notre Bienheureux avait également une grâce singulière dans ses prédications simples et tout apostoliques. Il produisait dans son auditoire des effets extraordinaires de componction qui se manifestaient généralement par d'abondantes larmes. Chacun, à sa manière, faisait hautement son éloge; l'un disait que ce bien-aimé Père

avait réellement l'esprit de Dieu ; un autre, qu'il voudrait bien n'avoir jamais commis dans sa vie une seule faute ; d'autres encore, qu'ils étaient bien décidés à mourir mille fois plutôt que d'offenser de nouveau le Seigneur.

Quelque part qu'il dût prêcher, c'était toujours le même empressement pour l'entendre, la même foule suspendue à ses lèvres et ravie de la sublimité de ses enseignements, et les mêmes fruits de grâce et de salut.

Tous ces travaux ne pouvaient le détourner de l'oraison, tant il avait pris l'habitude du recueillement et de la prière, tant son zèle était pur dans l'unique recherche de la gloire de Dieu. Son union avec Notre-Seigneur, ses communications avec Dieu devenaient de plus en plus intimes. Parfois, en chaire, au milieu de son discours, transporté par l'amour divin qui l'embrasait, il était ravi en extase et on le voyait s'élever en l'air à la hauteur de quelques pieds ; d'autres fois, un éclat merveilleux sortait de son visage et de ses mains.

La célébration de la messe était souvent accompagnée des mêmes prodiges, et, à l'élévation du calice, le P. Michel s'élevait de terre. Tous ces signes du Seigneur impressionnaient vivement ceux qui en étaient témoins. Aussi les fidèles l'appelaient le Saint. On allait, disait-on, écouter le Saint, se confesser au Saint, et on recevait ses paroles comme des oracles tombés du ciel.

JÉSUS ÉCHANGE AVEC LUI SON CŒUR HUMILITÉ PARFAITE

Cependant, il semblait toujours à l'humble religieux qu'il n'aimait pas assez l'infinie bonté de Dieu. Il conjurait Jésus d'augmenter son amour. Alors, dans une extase, notre bon Sauveur lui apparut, et, par une faveur aussi rare qu'extraordinaire, il lui enleva son cœur qu'il garda et lui donna à la place son divin Cœur.

Cet échange était mystique et non réel, mais il signifiait que son cœur était tellement transformé et changé sur le modèle de celui de Jésus qu'il ne paraissait plus être le même cœur humain, mais plutôt le Cœur divin du Sauveur. Michel aimait dès lors le Seigneur avec une force irrésistible et des sentiments d'une impétuosité incomparable, dans une parfaite conformité de sa volonté avec celle de Jésus.

Une parole ou une pensée sur la bonté de Dieu, sur ses amabilités infinies et sur ses bienfaits suffisait à le ravir en Dieu et à lui faire perdre le sentiment de la présence des créatures.

Au milieu de ce concours de peuple qui se pressait au pied de sa chaire et de son confessionnal, malgré ces qualifications de Saint que la foule faisait partout retentir à ses oreilles, parmi toutes les extases et tous les ravissements dont le Seigneur le favorisait, Michel conservait la plus profonde humilité, comme savent faire tous les saints. Ils considèrent les *bienfaits* de Dieu, selon les paroles de saint François de Sales dans son admirable *Introduction à la vie dévote*, et leurs propres *méfaits*, et cette vue de la reconnaissance due pour tant de grâces comparée à leur conduite les plonge dans un grand sentiment d'abjection. Les louanges des hommes ne peuvent alors plus les enfler et les enorgueillir; elles servent plutôt à les faire rougir devant Dieu et à les couvrir d'une plus entière confusion. Michel se regardait comme le plus vil des pécheurs.

L'humilité produit la douceur.

Deux religieux, du même couvent, mus par je ne sais quelle mesquine jalousie, ou par un zèle inconsidéré, l'accusèrent d'hypocrisie et le calomnièrent auprès de ses supérieurs. On commença contre lui une information, et quand on lui demanda à lui-même si les fautes qu'on lui reprochait étaient véritables, il se contenta de répondre : « Si Dieu m'abandonne, je suis bien capable de faire plus mal encore. »

On l'enferma dans la prison du couvent. Le captif y chantait les louanges de Dieu, en actions de grâces de la faveur qui lui était faite de souffrir pour son amour. Ses amis l'exhortaient à se disculper, mais il ne voulut pas y consentir, répétant qu'il était un grand pécheur et le comble de l'abomination.

La vérité fut cependant connue, et Michel délivré de sa prison. Il saisit toutes les occasions d'être agréable à ses calomniateurs, et sa douceur persévérante les ramena à de meilleurs sentiments.

MICHEL SUPÉRIEUR A VALLADOLID

En 1619, Michel fut choisi par les Supérieurs généraux pour supérieur du couvent de Valladolid. Il leur écrivit aussitôt pour refuser cette charge dont il se jugeait fort indigne. On ne tint pas compte de sa démission, et il fut obligé de quitter le couvent de Baëza pour celui de Valladolid. Les qualités qu'il déploya dans ces fonctions décidèrent ses supérieurs à les lui conserver jusqu'à sa mort.

Profondément convaincu de son incapacité, il suppliait chaque jour le Seigneur de lui donner les lumières nécessaires, et ses prières, agréables au ciel, lui obtenaient une prudence et une sagesse admirables. Aussi ses Frères lui obéissaient volontiers et avec joie. Lui-même apportait tant de délicatesse et d'humilité dans sa manière de commander qu'il paraissait moins le supérieur de la maison que le dernier des religieux.

Cependant, s'il s'agissait de réprimer quelque abus, il usait d'une grande sévérité, qu'il savait encore tempérer par la charité. Il obtenait ainsi l'amendement du coupable tout en conservant son cœur.

Les instructions qu'il donnait à ses religieux roulaient principalement sur le détachement des choses du monde et l'amour de la pauvreté.

Il refusa des rentes pour son couvent, et il distribuait aux pauvres tout ce qui n'était pas strictement nécessaire à la subsistance de la communauté. Il estimait, disait-il, une faveur spéciale de Dieu pour les couvents d'être pauvres, afin de vivre dans une plus grande dépendance de la Providence, et de voir comment, au temps de la nécessité, Dieu vient généreusement au secours de ceux qui le servent avec fidélité.

Devenu supérieur, il prit pour lui la cellule la plus petite, peu éclairée et mal située.

On venait de loin pour le consulter. Il recevait tout le monde avec affabilité, et comme s'il eût été le débiteur de tous, à l'exemple de l'Apôtre, se faisant tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Plusieurs fois, Dieu lui fit connaître les secrets des cœurs de ceux qui venaient le consulter, et toutes ses réponses dénotaient un homme rempli de l'Esprit d'en haut.

MALADIE ET MORT DE MICHEL

Michel avait depuis longtemps annoncé qu'il mourrait à 33 ans. Le 1er avril 1625, en descendant de chaire, il fut attaqué d'une légère inflam-

mation, qui, après quelques jours, dégénéra en fièvre pourprée. Les premiers jours, les médecins ne la jugeaient pas mortelle, mais le Bienheureux, sachant que son heure était venue, demanda lui-même les sacrements.

A la vue du Saint Viatique, il se souleva, quoique mourant, et s'agenouilla sur son lit pour le recevoir avec plus de respect. Il demanda humblement pardon à tous ses Frères des mauvais exemples qu'il leur avait donnés. L'accent de sa voix et la douleur de le perdre arrachaient des larmes à tous les assistants.

Se croyant indigne des honneurs funèbres, il ordonna à tous ses religieux, au nom de son autorité de supérieur, de procéder à sa sépulture aussitôt après sa mort, sans éclat, sans sonner les cloches, sans avertir les personnes du dehors ni ouvrir les portes de l'église, et de le mettre dans la tombe commune des religieux.

Plusieurs personnages obtinrent de venir le visiter. Prenant le Crucifix entre ses mains, il leur dit : « Sur le point de paraître devant Dieu, je vous prie de considérer ce qu'est la vie humaine. Bientôt, vous serez à votre dernière heure, comme je le suis maintenant. Tous les plaisirs et tous les biens de la terre ne sont que vanité et poussière. Nous n'emportons en l'autre vie d'autres richesses que nos bonnes œuvres. » Ces paroles étaient prononcées avec une telle véhémence et une telle conviction que les visiteurs s'en retournèrent, touchés jusqu'aux larmes.

Le 10 avril, à une heure du matin, il prononça à haute voix ces paroles : « Je crois en Dieu, j'espère en Dieu, je l'aime de tout mon cœur! Seigneur, je me repens de vous avoir offensé », et, levant les yeux au ciel, il expira doucement dans sa trente-quatrième année.

Suivant l'ordre de leur supérieur, les religieux se disposaient à célébrer sans bruit ses funérailles, mais les habitants de Valladolid firent irruption dans l'église, s'emparèrent du corps du saint défunt, et exigèrent des funérailles solennelles qui eurent lieu le 19 avril. Toute la ville y assista, mêlant à ses regrets les témoignages de la plus grande vénération.

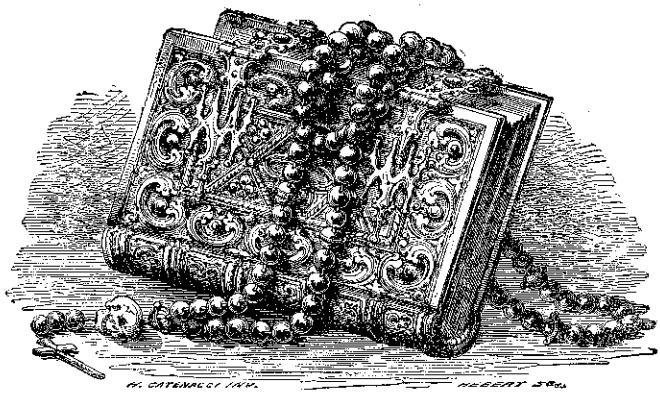
Ses reliques sont encore conservées à Valladolid.

Dieu manifesta la gloire dont jouissait auprès de lui l'humble religieux en accordant plusieurs miracles à son intercession.

Le souverain pontife Benoît XIV le déclara bienheureux, le 10 avril 1742, et après de nouveaux miracles, Pie IX le plaça solennellement sur les autels, le 8 juin 1862, en même temps que les martyrs du Japon.

Adressons à Dieu la prière de l'Eglise en l'honneur de saint Michel des Saints :

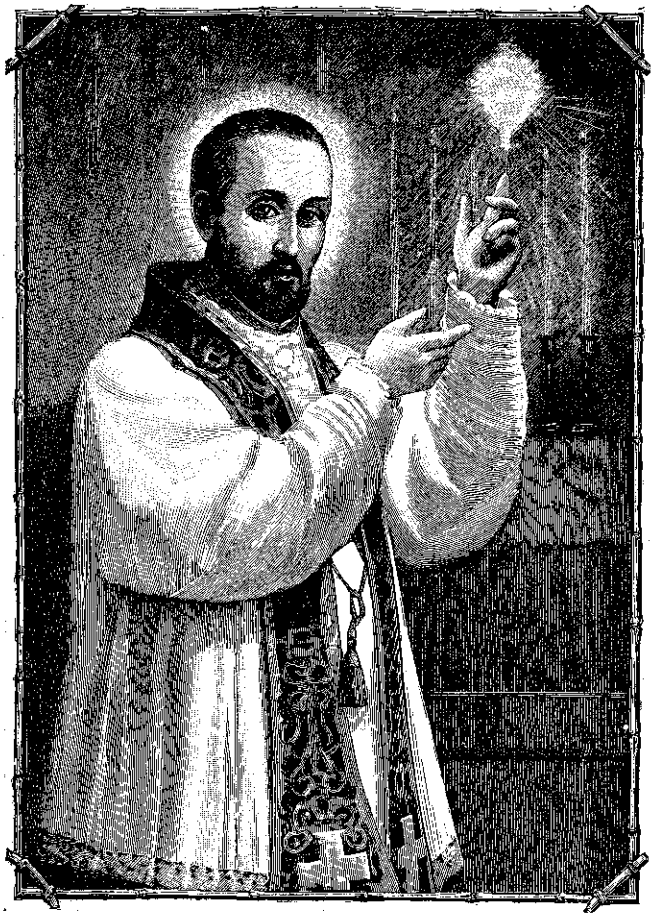
O Dieu plein de miséricorde, qui avez donné à saint Michel, votre confesseur, de briller par l'innocence des mœurs et une admirable charité, accordez-nous, nous vous en supplions, d'être, par son intercession, délivrés des vices, enflammés du feu de votre amour et de mériter de parvenir jusqu'à vous. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.



SAINT ANTOINE-MARIE ZACCARIA

FONDATEUR DES BARNABITES (1502-1539)

Fête le 5 juillet.



Portrait authentique de saint Antoine-Marie Zaccaria.
(D'après un tableau rappelant l'institution des Quarante-Heures.)

L'ENFANT — SA PIÉTÉ

Antoine-Marie Zaccaria naquit à Crémone, en Lombardie, vers la fin de l'année 1502.

Quelques mois après sa naissance, il perdait son père, le patrice Lazare Zaccaria. Sa mère, Antoinette Pescaroli, n'avait que dix-huit ans. Elle était riche et douée des plus brillantes qualités d'esprit et de cœur. Il lui était facile de contracter une nouvelle union, mais elle préféra renoncer aux plus flatteuses espérances pour se dévouer tout entière à l'éducation de son fils et à la pratique des bonnes œuvres. Désormais, elle partagea son temps entre la prière, l'aumône et les soins que réclamait son jeune enfant.

Dieu bénit cette abnégation. Antoine-Marie profita des exemples de sa mère, et, de bonne heure, il se distingua par son amour de la prière et sa tendre compassion pour les pauvres, les membres souffrants de Jésus-Christ.

Son plus grand bonheur était d'assister aux divins offices, de servir la messe et d'entendre la parole de Dieu. Dans un coin de sa maison, il avait dressé un petit autel qu'il se plaisait à orner lui-même. A son retour de l'église, il appelait les domestiques au pied de l'autel, et là, debout sur les degrés, il leur redisait gravement, en imitant de son mieux le ton et le geste du prédicateur, ce qu'il avait entendu.

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

Son amour pour les pauvres n'était pas moins remarquable. Un jour, il revenait de l'église et rentrait dans sa maison où l'attendait sa mère. On était en hiver, et le froid faisait souffrir bien des malheureux. Sur sa route, l'enfant rencontre un pauvre, à peine couvert par quelques haillons, qui s'approche de lui et tend la main pour recevoir l'aumône. Antoine, ému de pitié, cherche la petite bourse que sa mère mettait à sa dispo-

sition pour ses menus plaisirs. Hélas ! ce jour-là elle était vide. Désolé et le cœur serré, il continuait sa route, lorsque, tout à coup, il s'arrête, se retourne, regarde autour de lui pour s'assurer que personne ne le voit, se dépouille du riche *surtout* de soie dont il était revêtu, le jette au pauvre mendiant stupéfait, et s'enfuit à toutes jambes.

Habitué à n'avoir point de secret pour sa mère, il se rend timidement auprès d'elle, lui avoue en rougissant ce qu'il vient de faire, et se déclare prêt à subir la pénitence qui lui sera imposée. La mère, émue jusqu'aux larmes, embrasse avec amour ce fils dont elle est fière, et, pour pénitence, se contente d'augmenter les petites ressources dont l'enfant faisait un si noble usage.

Dieu ne laissa pas sans récompense un acte si généreux. A partir de ce jour, Antoine-Marie, éclairé des divines lumières de la grâce, renonça aux vains ornements qui étaient les signes distinctifs des jeunes nobles, pour s'appliquer à orner son âme de la précieuse et inaltérable parure des vertus chrétiennes.

L'ÉTUDIANT — LE MÉDECIN

Antoine-Marie venait de terminer auprès de sa mère ses premières études. Il avait dix-huit ans : l'heure était venue de choisir un état de vie. Désireux de se rendre utile à ses semblables, il embrassa l'étude de la médecine. Il quitta donc sa mère et Crémone sa patrie, pour aller étudier d'abord à Pavie, puis à l'Université de Padoue, une des plus célèbres de l'époque.

Il était bien difficile à un jeune homme vivant libre et indépendant, loin du regard de sa mère, de conserver sa piété et sa vertu au milieu des mauvais exemples et des entraînements d'une jeunesse licencieuse. Mais notre Bienheureux avait l'âme trop élevée, une foi trop vive, un caractère trop énergique pour dévier du droit chemin.

Dès son arrivée à Padoue, il s'imposa un règlement de vie très sévère qu'il suivit exactement. Levé de grand matin, il allait tous les jours à la messe où il édifiait les fidèles par son recueillement. Souvent, on le voyait s'approcher avec une piété angélique de la Table Sainte, pour s'y nourrir du Pain des forts. Le reste de son temps était consacré à l'étude, loin des bruits du monde.

Ce fut dans sa piété solide et dans son amour du travail qu'il puisa le courage de résister à toutes les séductions et d'affronter toutes les railleries. Il ne manquait pas, en effet, de jeunes étudiants impies et libertins qui, mécontents de voir qu'il ne voulait pas les imiter, se moquaient de lui en l'appelant le dévot.

Antoine-Marie les laissait dire : il se montrait toujours aimable envers tous, mais il n'en continuait pas moins à servir Dieu avec fidélité. Il finit par gagner l'estime, le respect et la vénération de ceux-là mêmes qui l'avaient le plus tourmenté.

Au bout de quatre années d'études, il terminait ses cours et se voyait reçu solennellement docteur en médecine. Il n'avait que vingt-deux ans, Il revint aussitôt à Crémone, auprès de sa mère, et commença l'exercice de sa noble profession.

Le jeune médecin joignait à un coup d'œil juste et pénétrant une exquise affabilité, aussi ne tarda-t-il pas à conquérir la confiance de ses concitoyens. Il ne se contentait pas de soigner le corps. « C'est le péché, disait-il, qui est la cause de tout mal : c'est donc l'âme qu'il faut guérir avant tout. » Dès qu'il était appelé auprès d'un malade, il l'exhortait d'abord à mettre sa conscience en règle et à recevoir les Sacrements.

Les pauvres surtout étaient l'objet de ses soins désintéressés.

LA VOCATION

Cependant Antoine-Marie sentit bientôt naître en son âme le désir d'une perfection plus haute, d'un apostolat plus sublime et plus étendu. Sachant qu'on ne saurait être bon juge en sa propre cause, il confia avec une simplicité d'enfant toutes ses pensées et ses aspirations à un saint et savant religieux Dominicain, le P. Marcel. Celui-ci ne tarda pas à découvrir la volonté de Dieu sur son nouveau pénitent.

« Ce n'est plus à guérir les corps que Dieu vous appelle, lui dit-il, c'est au salut des âmes que vous devez travailler. Allez et préparez-vous par l'étude des sciences sacrées à la mission sublime que Dieu vous confiera. »

Le jeune docteur obéit aussitôt, il quitta ses livres de médecine et se mit avec ardeur à étudier la théologie, l'Ecriture Sainte, les Pères de l'Eglise, l'histoire ecclésiastique. En même temps il travaillait à sa propre sanctification. La prière, la mortification, la fréquentation assidue de l'église et des sacrements entretenaient et augmentaient sans cesse en lui l'amour divin. Son amour du prochain se développait par des visites fréquentes aux hôpitaux où il soignait les malades. Enfin, il s'exerçait déjà à l'apostolat en assemblant les enfants abandonnés pour leur enseigner le catéchisme. Son zèle prenait une nouvelle force à mesure qu'il l'exerçait. On le vit bientôt, encore simple laïque, réunir les jeunes gens des familles nobles, dans l'église de Saint-Vital, à Crémone, et leur faire de petites conférences où il les exhortait à la fréquentation des sacrements et leur donnait de sages avis pour leur conduite.

UN MIRACLE A SA PREMIÈRE MESSE

En 1528, à l'âge de vingt-six ans, il eut le bonheur de recevoir l'onction sacerdotale. Dieu se plut à manifester par un prodige la sainteté du nouveau prêtre. Afin de pouvoir s'entretenir plus facilement avec son divin Maître dans le calme et le recueillement, il avait voulu célébrer sa première messe sans aucune solennité extérieure. Sa réputation avait cependant attiré, au pied de l'autel où il devait célébrer, une foule considérable. Au moment de la Consécration, pendant que les assistants émus tenaient leurs regards fixés sur lui, voici que tout à coup une clarté éblouissante enveloppe l'autel et le prêtre; au milieu de cette lumière, on aperçoit une multitude d'anges formant un cercle autour de la divine Hostie, ils s'inclinent avec respect et restent en adoration jusqu'après la consommation des Saintes Espèces.

Le bruit de ce miracle ne fit qu'augmenter la réputation de sainteté du Bienheureux qu'on appelait déjà l'*ange de Dieu*, l'*homme angélique*.

L'APOTRE DE CRÉMONE

Devenu prêtre, Antoine-Marie continua avec une nouvelle ardeur les prédications qu'il avait commencées à l'église de Saint-Vital. La ville de Crémone était alors dans le plus pitoyable état, ainsi que toute la Lombardie. A la faveur des guerres continuelles qu'occasionnait la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, la division avait pénétré partout et jusqu'au sein des familles; le clergé et les Ordres religieux étaient tombés dans le relâchement, le peuple vivait dans l'igno-

rance et se livrait aux plus grossières erreurs; enfin la corruption des mœurs était effroyable.

Loin de se décourager, notre Bienheureux ne fit que redoubler de zèle. Son langage simple, énergique, plein de chaleur et de conviction, attira bientôt une foule si considérable que l'église devint trop petite pour contenir les auditeurs de tout âge et de toute condition accourus à ses conférences, et on ne se contentait pas de l'écouter, on allait s'agenouiller aux pieds du saint prêtre, on lui avouait ses fautes et on se corrigeait.

Il ne suffisait pas à son zèle d'évangéliser ceux qui venaient à lui; il se rendait lui-même auprès des malades dans les hôpitaux, dans les prisons, pour distribuer à tous le pain de la parole divine. Aussi était-il l'objet de la vénération publique. Son cœur, disait-on, était l'asile de la compassion, comme sa maison était le refuge des pauvres. Il jouissait surtout d'une puissance extraordinaire pour consoler les affligés et exciter les pécheurs à la contrition. Les conversions qu'il opéra furent innombrables, si bien qu'au bout de deux ans la ville était complètement renouvelée.

LE FONDATEUR

Le bienheureux Zaccaria ne devait pas borner son zèle à la ville de Crémone. Dieu l'appelait à être l'apôtre de tout le Milanais et le fondateur d'une Congrégation destinée à continuer, à étendre son œuvre. Poussé par un secret dessein de la Providence, il se rendit à Milan; ses prédications eurent dans cette grande cité le même succès qu'à Crémone. Ce fut là qu'il fit la rencontre de deux jeunes nobles pleins de ferveur, Barthélemy Ferrari et Jacques Morigia, qui se mirent sous sa direction et devinrent ses premiers auxiliaires. Deux prêtres milanais ne tardèrent pas à se joindre à eux et pendant plus d'un an les quatre novices, sous la conduite du Saint, s'exercèrent en commun aux œuvres de piété. Ils allaient aussi dans les différents quartiers de la ville pour y prêcher la parole de Dieu et se livrer à tous les actes de charité que leur inspirait leur zèle.

Édifiés de leur vie pauvre, humble et austère, plusieurs sollicitèrent la faveur d'être admis dans leur société. Antoine-Marie demanda alors pour la Congrégation naissante l'approbation du Vicaire de Jésus-Christ. Clément VII la lui accorda par un bref daté du 18 février 1533. Les nouveaux religieux portaient le nom de *Clercs Réguliers*. Ce ne fut que plus tard, lorsqu'ils prirent possession d'une église dédiée à saint Barnabé, à Milan, qu'ils reçurent le nom de Barnabites.

Antoine-Marie se proposait de ramener à Dieu toutes les classes de la société; aussi son action s'étendit-elle à toutes sortes de personnes.

Pour les prêtres, il institua des *conférences spirituelles* qu'il présidait lui-même. On s'y exhortait mutuellement à la ferveur, à la pratique du zèle apostolique, et on s'y donnait des conseils salutaires sur les moyens à prendre pour sanctifier les âmes.

Pour ceux qui vivaient engagés dans les liens du mariage, il fonda la *Congrégation des mariés*. Les membres de cette association rivalisèrent d'ardeur pour leur sanctification avec les religieux cloîtrés les plus fervents. Ils s'exerçaient aussi aux bonnes œuvres, en allant dans les hôpitaux, dans les prisons consoler les malheureux, en enseignant le catéchisme aux enfants pauvres et aux ignorants.

On lui doit aussi l'institution, à Milan, d'un Ordre de religieuses, qui prirent le nom d'Angéliques de Saint-Paul. Elles se consacraient particulièrement à l'éducation des jeunes filles pauvres.

ANTOINE-MARIE INSTITUE LES QUARANTE-HEURES

La dévotion envers Jésus présent dans la Sainte Eucharistie avait toujours été le centre de la vie de Zaccaria. Dès son enfance, il aimait à passer de longues heures devant le tabernacle. Devenu prêtre, il trouvait des paroles de feu pour attirer les âmes à la Table Sainte. Son amour lui inspira d'établir dans l'église de Sainte-Catherine, à Milan, l'exposition publique du corps de Notre-Seigneur, pendant quarante heures, en souvenir du temps que le corps du Sauveur demeura au tombeau. La nouveauté du spectacle, l'ornementation de l'église que le Saint avait fait décorer avec soin, les nombreuses lumières qui brûlaient devant la Sainte Hostie, la majesté des cérémonies, attirèrent et émurent la foule. Les exhortations brûlantes du saint prêtre achevèrent l'œuvre si bien commencée. Cet usage s'étendit rapidement aux autres églises de Milan et bientôt à tout le monde catholique.

PERSÉCUTION

Les œuvres voulues de Dieu sont toujours marquées du sceau de la persécution : elle les consolide et les grandit. Les persécutions ne manquèrent pas à notre Saint. Il appartenait lui-même, ainsi que ses premiers religieux, aux plus hautes classes de la société. On leur fit un crime d'avoir embrassé une vie si humble et si pauvre. Quelques esprits mal intentionnés allaient même jusqu'à les traiter de fous ou d'hypocrites.

Le peuple, mobile dans ses affections, écouta ces insinuations perfides. Les religieux furent dénoncés au Sénat, à l'archevêque de Milan, au Pape, comme des novateurs dangereux.

Antoine-Marie, loin de s'affliger, se réjouit d'avoir été trouvé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Il rassembla ses religieux pour les rassurer. « Nous sommes insensés pour l'amour de Jésus-Christ, disait saint Paul, notre guide et notre maître. Il n'y a donc pas lieu de nous étonner et de craindre, si maintenant nous sommes en butte à divers pièges du démon ou aux calomnies des méchants. Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur. Loin de haïr ceux qui nous persécutent, nous devons plutôt les plaindre, les aimer, prier pour eux, ne pas nous laisser vaincre par le mal, mais vaincre le mal par le bien..... »

Ces paroles enflammées émurent tellement ses compagnons qu'ils se jetèrent à ses pieds et protestèrent que jamais ni mépris, ni injures, ni contradictions d'aucune sorte ne les détourneraient de leur vocation et qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour Jésus-Christ.

Leur innocence fut enfin reconnue et solennellement proclamée. Un de ceux qui les avaient calomniés étant tombé gravement malade, voulut, avant de paraître devant Dieu, réparer sa faute en demandant pardon au saint fondateur et à ses compagnons.

Pour éviter à l'avenir des difficultés qui pouvaient devenir sérieuses, Antoine-Marie demanda la confirmation de son Ordre au pape Paul III. La réponse ne se fit pas attendre. Elle confirmait l'approbation donnée par Clément VII et mettait les Clercs Réguliers de Saint-Paul sous l'autorité immédiate du Saint-Siège.

Afin de se conformer pleinement à la bulle du Pape, le fondateur voulut qu'on procédât à la nomination régulière du supérieur. Tous les religieux réunis en Chapitre déclarèrent que nul autre que Antoine-Marie ne pouvait exercer cette charge. Mais le Saint n'aspirait qu'à obéir au lieu de commander, il fit tout pour se faire oublier et réussit à faire élire le P. Morigia. Ce fut alors un spectacle émouvant, comme on n'en rencontre que dans la vie des saints. Le P. Morigia se prosterne devant ses Frères, exagère son indignité, proteste que l'œuvre ne saurait que péricliter entre ses mains, supplie le Saint d'avoir pitié de sa faiblesse. Antoine-Marie le relève avec bonté, lui montre le Crucifix qui domine l'assemblée, puis, se prosternant à ses pieds, il lui promet l'obéissance la plus entière.

MISSION DE VICENCE (1537) — IL PRÉVOIT L'AVENIR

L'évêque de Vicence, plein d'admiration pour les vertus d'Antoine et de ses religieux, voulut procurer à sa ville épiscopale les bienfaits qu'ils avaient apportés aux villes de Crémone et de Milan. Le Saint partit donc à son appel avec quelques Pères et un certain nombre d'Angéliques. Tous les exercices de piété qu'il avait introduits à Milan, il les établit avec succès à Vicence : conférences pour les prêtres, pour les nobles, pour les gens du peuple, adoration des Quarante-Heures.

Dieu manifestait déjà par des grâces extraordinaires la sainteté de son serviteur. Un jour, il rencontre sur son chemin un groupe de jeunes gens gais et bruyants qui se rendaient sans doute à quelque fête. Avisant le chef de la bande, il va droit à lui, le regarde avec affection et trace lentement sur le front du jeune homme stupéfait le signe de la Croix. Quelques jours après, le jeune homme renonçait au monde et se consacrait à Dieu dans l'Ordre des Barnabites, où il devint un religieux d'une grande vertu.

Un autre jour, se trouvant à Guastalla, petite ville voisine de Milan, il se promenait sur les rives du Pô, lorsqu'il aperçut un jeune homme qui venait vers lui. Antoine-Marie le salue d'un ton plein de bonté et lui dit en le regardant très attentivement : « Je voudrais, ô mon fils, vous voir rentrer en vous-même et songer au salut de votre âme. Vous savez bien que rien n'est plus fragile que la vie humaine. Mon cœur me dit que Dieu vous appellera à lui beaucoup plus tôt que vous ne pensez. »

Le jeune homme était pourtant plein de santé et de vie et ne songeait nullement à mourir. Cependant cet avertissement inattendu le frappa, et comme entraîné par une force irrésistible, il s'agenouilla sur-le-champ aux pieds du Saint et lui fit l'aveu de ses fautes avec un sincère repentir. Le lendemain, il périt victime d'un accident, heureux de n'avoir pas différé sa conversion.

SA MORT — SES MIRACLES

Cependant les fatigues d'une vie si bien remplie, les peines et les austérités qu'il s'imposait, avaient épuisé la santé déjà faible d'Antoine-Marie. Une mission qu'il donna à Guastalla le fatigua tellement qu'il fut obligé de s'aliter. Prévoyant sa fin prochaine : « Conduisez-moi à Crémone, dit-il à ceux qui l'entouraient. Avant la fin de l'octave des saints apôtres Pierre et Paul, je dois quitter le monde, et je veux remettre mon âme à mon Créateur là même où j'ai reçu la vie.

A Crémone, sa pieuse mère qui vivait encore le reçut toute en larmes : « Ah ! douce mère, lui dit-il, cessez de pleurer, car bientôt vous jouirez avec moi de cette gloire éternelle où j'espère entrer maintenant. » La mère devait mourir, en effet, peu de temps après son fils.

Autour de la couche du Saint, une foule de personnes accoururent pour recevoir une dernière bénédiction. Il accueillait tout le monde avec un sourire, et de sa voix mourante les exhortait encore à travailler au salut de leur âme. Enfin, il reçut le sacrement de l'Extrême-Onction avec une piété angélique. Quand on lui apporta le Saint Viatique, son visage prit une expression radieuse qu'il garda jusque dans la mort. Il mourut un samedi, le 5 juillet 1539 : il n'avait que trente-sept ans.

Ses funérailles furent un véritable triomphe ; tous, riches et pauvres, grands et petits louaient à l'envi les vertus de celui qu'ils appelaient déjà *le saint*.

Un grand nombre de guérisons ont été obtenues jusqu'en ces derniers temps par son intercession. Voici un miracle attesté par un grand nombre de témoins. Le 15 juillet 1747, le supérieur des Barnabites était en prières devant un tableau du serviteur de Dieu, devant lequel de nombreux pèlerins venaient souvent prier. Il suppliait le Seigneur de glorifier le Saint par un nouveau miracle afin d'obtenir plus facilement la béatification désirée.

Le lendemain matin, pendant qu'il bénissait, avec la relique d'Antoine-Marie, quelques personnes agenouillées devant le tableau, une vive lumière entoure la sainte image, la main gauche qui tenait un lis se met en mouvement, le lis devient plus blanc que la neige et s'incline du côté de l'épaule gauche. La main droite se détache de la poitrine, s'élève vers les assistants, les bénit avec une grande majesté, puis reprend sa première place sur la poitrine. Et comme preuve du miracle, le lis et la main gauche conservèrent leur position nouvelle.

Antoine-Marie Zaccaria a été canonisé le 27 mai 1897, en même temps que saint Pierre Fourier.

ORAISON

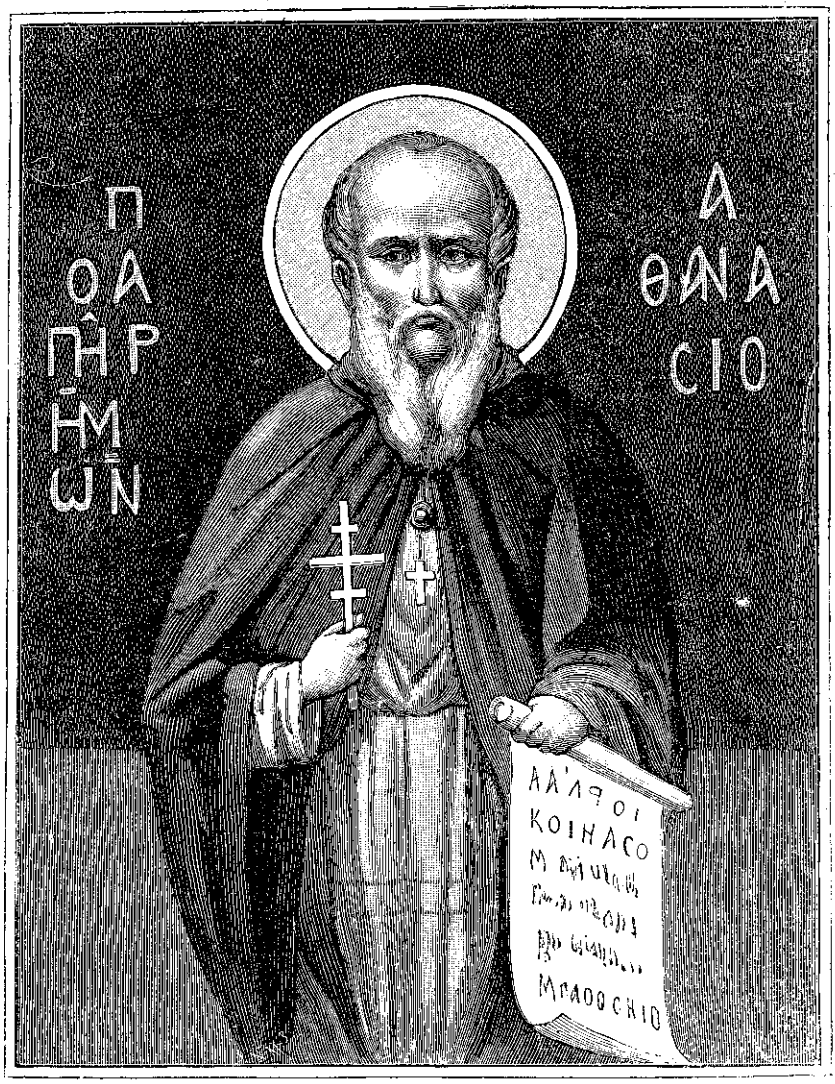
O Dieu qui, pour animer l'Ordre sacerdotal de l'esprit de votre apôtre Paul et exciter le peuple à la vertu par la pratique de ses préceptes, avez accordé à l'Eglise, par l'entremise du bienheureux Antoine-Marie, le secours d'une nouvelle milice, faites, nous vous en prions, qu'après avoir suivi ses conseils et ses exemples, nous obtenions la récompense donnée dans le ciel aux vainqueurs, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SOURCE

Pour cette biographie, on s'est servi de l'intéressante notice du R. P. ALBERT DUBOIS, Barnabite, sur le *Bienheureux Antoine-Marie Zaccaria* (Tournai, Casterman).

SAINT ATHANASE L'ATHONITE

Fête le 5 juillet.



Saint Athanase d'après une vieille gravure.

A TRÉBIZONDE ET A CONSTANTINOPLE

Athanase de l'Athos est le saint que le monachisme médiéval regarde, en Orient, comme sa gloire la plus pure.

Il naquit à Trébizonde vers 920 et reçut le nom d'Abraham. Son père était d'Antioche, sa mère venait de Colchide. L'un mourut dès avant sa naissance, l'autre s'éteignit dès ses premières années. A leur défaut, Dieu veilla sur le petit orphelin, de concert avec une amie de la famille, aussi recommandable par son rang que par ses vertus. Cette femme, de la maison des Granités, prit Abraham chez elle et pourvut maternellement à tous ses besoins.

Elle n'eut pas à se repentir de l'avoir adopté, car, tout jeune, l'enfant parut prédestiné aux choses du ciel. Même ses jeux révélaient déjà le grand pasteur de moines qu'il serait un jour. Ses condisciples, en effet, le faisaient volontiers leur chef, mais ils changeaient pour lui le genre habituel de leur passe-temps. Au lieu d'organiser une cour, une armée ou des noces, au lieu de l'établir empereur, général ou fiancé, ils se rendaient en quelque lieu solitaire et ils y constituaient un couvent avec lui pour supérieur. C'est un des compa-

gnons de son enfance qui a raconté ce détail.

Abraham terminait à peine le cours de ses études ordinaires quand sa mère adoptive mourut. Il rêva sur-le-champ de se rendre à Constantinople pour y développer, auprès de maîtres supérieurs, le cercle de ses connaissances littéraires. Mais comment aller, mais comment vivre à Constantinople? Ici encore, Dieu prit soin du pieux orphelin, en le mettant sur les pas d'un haut fonctionnaire des douanes venu en tournée d'inspection à Trébizonde. Ce personnage s'éprit de l'adolescent pour ses exceptionnelles qualités d'esprit et de cœur. Sans hésiter, il l'emmena sur le Bosphore et lui choisit pour guide le professeur Athanase.

Bientôt, à Constantinople, notre jeune Saint fit une rencontre non moins heureuse en la personne du stratège Théodore Zéphinézer, qui avait naguère marié son fils à une parente insoupçonnée d'Abraham. Le stratège conduisit l'étudiant à sa bru et celle-ci, triomphante de cette découverte, ne lui permit pas de vivre ailleurs que chez elle.

Tout était luxe et grandeur en la maison des Zéphinézer. Forcé d'y accepter l'hospitalité, Abraham réclama le droit de mener une existence plus conforme à ses goûts solitaires et à ses habitudes mortifiées. Pour le garder, on condescendit à ses désirs. Des appartements lui furent aménagés dans un coin silencieux de l'habitation, deux serviteurs mis à ses ordres, un régime spécial préparé chaque jour à son intention. C'était du pain très blanc, du poisson, des fruits, tous les aliments que pouvait accepter un homme résolu à ne jamais faire gras. Mais lui trouvait cela trop exquis, trop bien apprêté, et il le donnait à ses domestiques, n'exigeant d'eux en retour qu'un pain d'orge toutes les quarante-huit heures, avec, de temps à autre, quelques légumes de qualité inférieure. Il ne se mortifiait pas moins pour le sommeil, qu'il prenait très court sur une chaise. Avec cela, son amour des pauvres ne connaissait aucune borne. Plutôt que de les renvoyer les mains vides, il se dépouillait, même en hiver, de ses propres vêtements et il restait à grelotter sous un simple manteau jusqu'au moment où les deux serviteurs, s'apercevant du méfait, couraient en référer à leur jeune maîtresse. Il ne fallait rien moins que l'intervention personnelle de celle-ci pour forcer le prodigue à mettre le nouvel habit qu'on lui achetait aussitôt.

Avec la vertu, Abraham cultivait l'étude.

Arrivé à Constantinople sur la fin du règne de de Romain Ier (919-944), les débuts du gouvernement personnel de Constantin VII Porphyrogénète le trouvèrent prêt à occuper une chaire de professeur. Chose curieuse, ceux qui étudiaient avec lui sous Athanase prirent l'initiative de le faire nommer et, la nomination faite, ils s'empressèrent de suivre ses cours. Athanase trouva le procédé fort mauvais. Ses plaintes étant montées jusqu'au grand maître d'école qu'était l'empereur Constantin VII, ordre fut donné au jeune maître de se transporter dans un des quartiers les plus excentriques. Par malheur, les élèves s'y transportèrent aussi. Alors, plutôt que de peiner son vieux professeur, Abraham renonça de lui-même à l'enseignement.

MOINE AU MONT KYMINAS

Quelques jours plus tard, il s'embarquait avec Théodore Zéphinézer qui, nommé stratège de la mer Egée, tenait absolument à l'emmener dans son gouvernement insulaire.

Ce voyage montra pour la première fois à notre Saint le lieu qu'il devait illustrer. De Lemnos, écrivent ses biographes, il jeta les yeux vers l'Ouest, et tout aussitôt, à voir comment la masse abrupte de l'Athos s'élevait hardiment au-dessus des flots lumineux, il se dit au fond de lui-même que cette montagne-là serait sans doute un beau piédestal pour son âme désireuse de vivre élevée le plus près possible du ciel.

Ce n'est pas là cependant que l'enfant de Trébizonde revêtit cet habit religieux auquel tout le prédestinait. Homme des rencontres heureuses, il fit une rencontre de plus en remettant les pieds à Constantinople, et cet événement l'éloigna pour un temps de l'Athos. Qui rencontra-t-il? Un moine alors célèbre entre tous, saint Michel Maléïnos. Il le vit une première fois en compagnie de Théodore Zéphinézer. Cette première entrevue l'impressionna si fort qu'il sollicita du Saint l'honneur de l'entretenir en particulier. C'était, on le devine, pour traiter la grande affaire de sa vocation,

Or, au cours de ce tête-à-tête, le puissant stratège Nicéphore Phocas, neveu de Maléïnos, fit son entrée. Abraham voulut se retirer aussitôt, mais on le retint, et l'observateur Nicéphore, qui s'entendait en hommes, le trouva aussi admirable par sa conversation que par son maintien. Aussi, resté seul, s'informa-t-il de lui auprès de Michel, longuement, avec le plus vif intérêt. Encore une rencontre heureuse que venait de faire Abraham

En partant pour son monastère du mont Kyminas, l'higoumène Michel Maléïnos y conduisit notre Saint. Il lui donna l'habit et lui imposa le nom d'Athanase.

Vertueux et mortifié comme il l'était dans le monde, on devine ce que fut au couvent le nouveau moine. Revêtu d'un froc en poils de chèvre, il eût voulu ne manger qu'une fois par semaine et ne dormir que sur un tabouret. Mais saint Michel réduisit ses pénitences, tant pour ménager ses forces que pour briser sa volonté : tout en lui permettant le port continuel du cilice, il lui ordonna de prendre quelque nourriture tous les trois jours et d'user d'une natte comme couchette. Athanase, il est vrai se vengea en travaillant davantage entre les offices, tantôt à l'église qu'il était chargé d'entretenir sous les ordres de l'ecclésiarque, tantôt à l'atelier de calligraphie où il copiait les manuscrits indiqués par l'higoumène.

Au bout de quatre ans de ce régime cénobitique, saint Michel permit à son disciple de se retirer dans l'ermitage de Kyklésès. Tandis que le solitaire y vivait de pain et d'eau, surtout de prières et de larmes, Nicéphore Phocas et son frère Léon vinrent visiter leur oncle. Nicéphore n'avait pas oublié le postulant de Constantinople; il demanda à le voir et le vit. « Voilà mon fils Athanase », dit alors Michel à ses neveux, et mettant leurs mains dans les mains de l'ermite, il ajouta : « C'est lui désormais qui sera votre directeur à ma place. »

Sans plus de retard, le nouveau père spirituel inaugura son ministère auprès des deux généraux. Ce qu'il dit à leur âme, Dieu seul le sait; mais les biographes assurent que, dès cette heure, Nicéphore conçut pour Athanase les plus vifs sentiments de respectueuse vénération.

L'acte de Michel eut un autre résultat : il causa de l'émoi parmi ses religieux. « Evidemment, se dirent ceux-ci, notre vieux père destine sa succession au solitaire Athanase », et les plus humains d'entre eux de se rendre à tout propos vers celui qu'ils auraient demain, pensaient-ils, pour supérieur. Leurs visites soudaines surprirent l'ermite, trop humble pour en deviner le motif. Mais un Frère candide lui exposa tout naïvement l'état des

choses. Alors, prenant un livre des quatre Evangiles avec un livre des Actes et des Epitres, prenant aussi le manteau de saint Michel Maléïnos, notre héros s'enfuit précipitamment loin de Kyminas.

SOLITAIRE A L'ATHOS

Quatre semaines plus tard, un moine inconnu arrivait à l'Athos. Cette montagne ne possédait pas encore de monastère constitué; en revanche les anfractuosités de ses rocs et les cabanes de ses flancs cachaient une légion d'anachorètes qui vivaient là tantôt un à un, tantôt deux à deux. Le moine inconnu aborda un de ces vénérables : « Père, lui dit-il, prenez-moi comme disciple. J'ai fait vœu, au cours d'un naufrage, d'embrasser l'état de perfection et j'en ai revêtu les insignes. Acceptez-moi, je vous en supplie; acceptez le pauvre matelot Barnabé ».

Ce Barnabé-là, c'était notre Saint. En quittant Kyminas, il avait tu le lieu de sa retraite; Michel Maléïnos lui-même l'ignorait. Mais ses puissants neveux ne feraient-ils pas des recherches? N'enverraient-ils pas enquêter chez les solitaires de l'Athos? L'éventualité paraissait d'autant plus à craindre que Léon Phocas venait d'être nommé monostratège d'Occident, c'est-à-dire seul gouverneur civil et militaire de toutes les provinces byzantines d'Europe. Pour vivre en paix sur les terres de son commandement, Athanase avait résolu de se cacher sous le nom de Barnabé.

Il alla plus loin, tant pour mieux se cacher que pour s'humilier davantage : « Père, dit-il un jour à son maître, faites-moi commencer les lettres, afin que j'apprenne le psautier, car je ne connais rien en dehors des rames. » La leçon commença, elle dura de longues heures, elle fut reprise plusieurs jours de suite, plusieurs semaines même, mais sans résultat. A la fin, le vieil instituteur déclara que l'alphabet ne pénétrerait jamais dans cette dure tête. « Ne désespérez pas de moi, lui dit alors Barnabé, patientez et daignez prier pour votre enfant; vos prières feront que je réussirai. » En effet, quelques jours plus tard, lorsque le maître, vaincu par ses instances, consentit à prier dans ce but, quelques progrès commencèrent à se dessiner enfin et peu à peu l'élève finit par savoir épeler tant bien que mal.

Entre temps, sur une lettre où Nicéphore Phocas lui donnait le signalement d'Athanase, le gouverneur de Thessalonique était venu à la recherche du fugitif et le protos de Karyès, président de tous les anachorètes athonites, lui avait dit : « Voici Noël qui approche. Comme de coutume, tous les religieux de la montagne se réuniront ici pour la solennité. Si le moine que vous me dépeignez s'est réfugié parmi nous, il ne pourra m'échapper ».

Noël arriva et, la nuit, tout ce qui portait un habit monastique à l'Athos se trouva debout dans l'église centrale. « A vous, Frère Barnabé, cette leçon », fit tout d'un coup l'ecclésiarque. Barnabé s'excusa, tandis que son maître multipliait les gestes désespérés et criait tout proche : « Mais laissez-le donc tranquille, cet ignorant. » L'ecclésiarque insista, et bientôt, sur l'intervention du protos, Barnabé dut obéir : il entama sa leçon, coupant syllabe par syllabe, ânonnant lamentablement. Le protos l'interrompit. « Au nom de l'obéissance, lui cria-t-il, je vous adjure de lire comme vous savez, sans affecter l'ignorance. » Et Barnabé lut à la perfection, devant son vieux maître pétrifié d'étonnement.

Désormais, Athanase était connu. Il obtint que les Phocas ne seraient pas informés de sa présence et il s'associa un certain Loukitzès pour constituer avec lui, à cinq minutes de Karyès, un ermitage où ses travaux calligraphiques lui fournirent largement de quoi vivre, de quoi nourir son compagnon, de quoi faire l'aumône.

Mais, un beau jour, Léon Phocas survint. Il venait, vainqueur des Barbares, remercier la Sainte Vierge et aussi, mais en secret, rechercher Athanase. Il n'eut pas de peine à le découvrir. Quand les vieillards de l'Athos virent ce grand général prodiguer les marques de vénération au pauvre moine, ils supplièrent celui-ci de recommander la construction de leur église à la charité du visiteur. Ce ne fut pas en vain : Léon Phocas prit sur lui de rebâtir l'édifice avec les proportions agrandies que l'on désirait.

A la suite de ce pèlerinage, Athanase devint l'objet de visites si nombreuses qu'il s'empressa, trouvant les moines indiscrets, d'abandonner sa cabane de Karyès. Dieu l'attendait à Karyès, dernier cap de la presqu'île athonite, pour le préparer définitivement à sa mission en l'initiant à toutes les épreuves intérieures par où peuvent passer les âmes, à toutes les hardiesses matérielles que peuvent se permettre les démons. Qui dira le martyre de notre héros dans cet affreux désert, les sécheresses de son âme, les abattements de son cœur, les souffrances de son corps? La guerre fut si dure et si longue que le soldat faillit y succomber. Sur le point de quitter le champ de bataille, il dit au Seigneur : « Encore un an de fidélité, je vous le jure, encore un an : mais si vous ne me secourez d'ici-là, ce sera une preuve que votre bon plaisir me veut ailleurs et je partirai. » Un an plus tard, jour pour jour, Athanase inconsolé faisait sa dernière prière : soudain une lumière descendit sur lui et l'enveloppa. C'est bien à Mélana que Dieu le destinait à fonder une grande œuvre.

FONDATION DE LAVRA

La volonté divine se manifesta peu après d'une autre façon. C'était en juillet 960. Nicéphore Phocas commandait à ce moment l'expédition dirigée par Byzance contre les Arabes de Crète. A peine débarqué, il dépêcha le plus rapide de ses bateaux vers l'Athos avec ordre de prendre Athanase et de l'amener au camp. Celui-ci eût voulu refuser; le sénat monastique de Karyès lui imposa de partir avec le vieillard Théodote pour supérieur et pour compagnon. Or, la rencontre d'Athanase et de Nicéphore fut émouvante, leurs entretiens incessants, leurs épanchements enflammés. Quand l'heure de la séparation sonna, le général en résuma l'objet dans ces quelques mots : « Laissez-moi le temps de mettre ces maudits Sarrasins hors d'état de nuire et je renonce au monde. Vous, Père, vous bâtirez une laure à Mélana. Non loin de ses murs vous aménagerez cinq ermitages : votre cellule, la mienne, celles de trois autres Frères. Nous habiterons là toute la semaine. Le dimanche, nous descendrons à la laure entendre la Messe avec la communauté et nous asseoir à sa table. Voici, Père, de quoi mettre la main aux premiers travaux. » N'était-ce pas la volonté de Dieu qui s'exprimait par la bouche du général?

Aussi désintéressé que prudent, Athanase partit sans accepter l'or qu'on le pressait de prendre. Mais Nicéphore tenait à son idée : il chargea le moine Méthode, futur higoumène de Kyminas, de passer par l'Athos et de remettre au récalcitrant la somme voulue. Cette fois, il ne convenait plus de résister. Aussi, l'été 961, on commença la construction du monastère fameux qui devait s'ap-

peler Lavra, c'est-à-dire la laure par excellence.

Le diable, on le suppose bien, ne vit pas de bon œil pareille fondation. Sa malice n'eut que d'excellents résultats, car elle donna lieu à notre Saint d'opérer son premier miracle, et les nombreux ouvriers témoins du fait demandèrent aussitôt à devenir les religieux du futur couvent. Ils travaillèrent dès lors en qualité de moines, sans aucun salaire, contents des privations que leur imposaient la sauvagerie du lieu et le manque de provisions.

Une fois l'église de l'Annonciation bâtie, le fondateur demanda au vieil ermite Isaïe le grand habit monastique et lui-même imposa le petit habit à ses maçons. Il les employa ensuite à édifier les cellules conventuelles sur un plan quadrangulaire aux quatre côtés de la cour où s'élevait la maison de Dieu. Cela fait, il bâtit le réfectoire, une hôtellerie, une infirmerie, un bain pour les malades. Enfin, n'ayant point toute l'eau nécessaire, il se tourna vers les sources lointaines qui exigèrent d'énormes travaux de captation et d'adduction.

Le monastère était prêt; mais Nicéphore Phocas ne vint pas. Le jour où Romain II mourut, l'illustre général fut supplié par la jeune impératrice Théophanô de remplacer le défunt en devenant le mari de sa veuve et le tuteur de ses enfants. Le cœur humain a des faiblesses. Placé entre Théophanô et Lavra, le cœur de Phocas préféra cette femme à cette maison ou plutôt, car la chasteté était sa vertu, poussé de choisir entre le trône et le cloître, il préféra le manteau de pourpre à la robe de laine. Cela se passait le 15 août 963.

On devine la douleur intime d'Athanase. Aux moines qui le félicitaient d'avoir un fils spirituel désormais si haut, il répondit : « Je vais à la cour ». Il partit, en effet, accompagné de quelques disciples; mais au détroit d'Abydos, qu'on nomme aujourd'hui Dardanelles, il s'arrêta et ne garda que trois moines. Le premier, Euthyme, fut envoyé à Constantinople, porteur d'une lettre pour l'empereur. Le deuxième, Théodote, eut ordre d'aller examiner la situation de Lavra. Au dernier, Antoine, il dit tout bas : « Fuyons en Chypre. »

Nicéphore Phocas ne permit pas au Saint de séjourner longtemps dans cette île. Blâmé par lui avec la dernière énergie, il lut sa lettre avec respect et jura de découvrir sa cachette pour obtenir de lui un mot de pardon. Ses pressantes recherches forcèrent le fugitif à voguer vers Attalia d'abord, puis à se rendre. D'ailleurs, lui disait Théodote alors de retour, la situation désespérée de Lavra réclamait qu'il revînt sans retard.

Le Saint retourna donc à l'Athos, pressé de reconstituer sa communauté qui n'existait presque plus, faute de chef et de ressources. Ensuite, il prit le chemin de la capitale. Athanase devant Nicéphore, ce fut Nathan devant David : les reproches provoqués par le crime s'adoucirent aux miséricordes méritées par le repentir. Athanase indiqua au coupable les meilleurs moyens de réparer sa faute, et Nicéphore, s'il ne pût donner sa personne à Lavra, la dota du moins avec une magnificence inouïe.

VIE ET MORT A LAVRA

A peine réinstallé chez lui, notre Saint entreprit la construction d'un port sous le monastère. Comme il y travaillait, il eut la jambe prise entre une poutre et une pierre si malheureusement que des os furent écrasés, ce qui l'empêcha de faire un pas de trois ans. Il était encore malade, la nuit du 10 au 11 décembre 1869, lorsque les assassins de Nicéphore Phocas surprirent cet empereur endormi par terre sur la peau de lion qui lui servait de lit.

Athanase survécut à son impérial pénitent trente ans et plus, trente ans de vertus chaque jour grandissantes et de miracles chaque jour renouvelés. On ne saurait songer à les raconter, il y faudrait un volume.

Comment raconter aussi les prodiges qu'il exerça dans l'intimité des âmes en dirigeant des centaines de moines? Il lisait dans les consciences. Un jour, au moine Antoine, son disciple de prédilection, il confia connaître un homme qui, ayant vécu longtemps au milieu de femmes et souvent conversé avec elles, n'avait jamais vu le visage d'une seule, jamais, et cet homme, il ne put le nier, c'était lui. Une vertu si délicate pouvait-elle ne pas lui mériter les grâces de clairvoyance promises par Dieu aux cœurs purs?

En rayonnant au dehors, les vertus du Saint lui valurent une influence énorme sur tout l'Orient. Mais rien ne déplaisait tant aux vieux anachorètes que de voir le système cénobitique s'introduire chez eux. « Oh! disaient-ils, le novateur! Il bâtit des maisons, élève des églises, crée des ports, attelle des bœufs, ensemence des champs, plante des vignes. Il transforme le mont des ermites en un coin du monde, le novateur! » Et, ce disant, les jaloux allèrent porter plainte à l'empereur Jean Tzimitcès (969-976). Cet assassin de Nicéphore ne pouvait guère chérir le directeur spirituel de sa victime. Il manda l'accusé dans la capitale. Comment celui-ci lui répondit-il? On ne sait, mais il s'en revint de Constantinople avec l'amitié du prince et aussi avec ses bienfaits.

Une tentative de même genre se produisit sous Basile II (976-1025), moins heureuse encore.

L'affluence des postulants finit par imposer des agrandissements à l'église conventuelle, et c'est au cours de ces travaux, en y prenant part, que notre Saint mourut en 1003.

Mystérieusement averti de sa fin tragique, Athanase profita d'une catéchèse pour développer ce thème : « Mieux vaut s'abîmer en tombant que de glisser dans le péché », puis il pria très longuement. La prière finie, il jeta sur ses épaules le manteau de saint Michel Maléïnos qu'il mettait seulement les jours de fête pour communier, et, devant la communauté surprise d'une pareille dérogation à ses habitudes, il monta sur les échafaudages avec le Fr. Daniel, architecte, et cinq autres religieux. C'était pour maçonner la clé de voûte. Tout à coup, un bruit formidable : la construction s'écroula, les sept travailleurs disparurent sous les décombres. Sauf Daniel, à qui ses blessures n'apportèrent la mort que plus tard, aucun n'en devait sortir vivant. Mais Athanase n'expira pas sur le coup. On entendit sa voix, trois heures durant, pousser vers le ciel des invocations. Quand on parvint à le dégager, son âme était au ciel.

Tous les moines de l'Athos vinrent donner le baiser d'adieu à l'illustre higoumène et recueillir quelques gouttes du sang que son pied blessé laissa jaillir trois jours après la mort. Puis les funérailles eurent lieu. Et, depuis, son corps repose dans l'ancienne église de l'Annonciation, qui lui est maintenant dédiée, attirant de nombreux pèlerins à Lavra, le 5 juillet surtout.

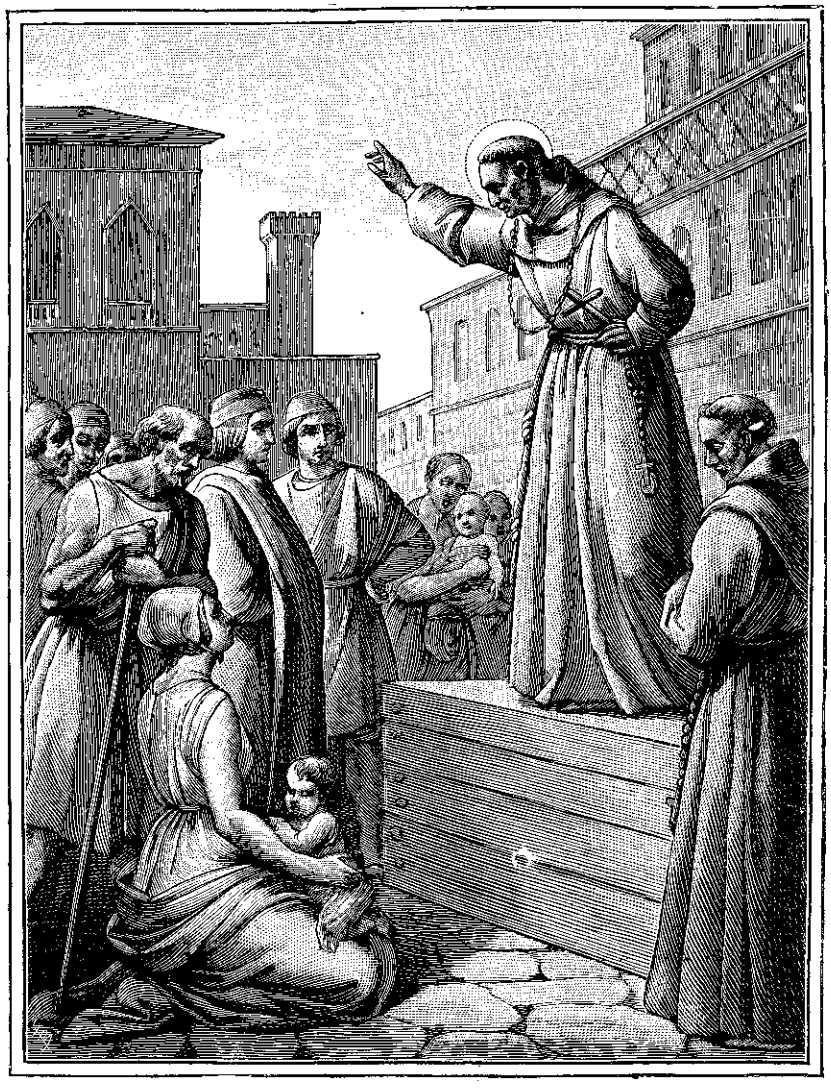
BIBLIOGRAPHIE

J. Pomialovskij, *Vie de saint Athanase de l'Athos*, Saint-Pétersbourg, 1895, 137 pages; R. P. L. Petit, *Vie de saint Athanase l'Athonite*, dans les *Analecta bollandiana*, t. XXV, Bruxelles, 1906, p. 5-90.

BIENHEUREUX HÉLIE DE BOURDEILLE

Frère-Mineur, cardinal-archevêque de Tours (1418-1484).

Fête le 5 juillet.



Accompagné de Frère Pierre d'Aigrefeuille, le bienheureux Hélie de Bourdeille évangélise les environs de Mirepoix.

NAISSANCE — VOCATION PRÉCOCE

La maison de Bourdeille se recommande par une antiquité qui n'a d'égale que les services rendus; elle a toujours été réputée une des premières du Périgord, et le chef de la famille avait le titre de *premier baron du Périgord*.

A l'époque des Croisades, plusieurs chevaliers portant ce nom prouvèrent, dans ces glorieuses expéditions, leur valeur guerrière en même temps que leur foi, et pendant la guerre de Cent Ans, les Bourdeille restèrent toujours et malgré tout fidèles à leur roi. Arnaud Ier en particulier, le père de celui dont nous allons raconter la vie, fut terrible aux Anglais. Il était sénéchal du Périgord; grâce à lui et aux siens, les ennemis de la France ne furent jamais entièrement les maîtres de cette province.

Jeanne de Chamberlhac, par ses vertus encore plus que par sa noblesse, était digne de donner sa main à Arnaud de Bourdeille. Ils eurent huit

enfants ; le cinquième fut Hélie, le futur archevêque de Tours.

Il vit le jour à Agonac, dans la seconde moitié de l'année 1413; baptisé dans l'église, encore debout, de Saint-Martin d'Agonac, il entra dans la vie chrétienne sous les auspices du grand thaumaturge dont il devait occuper un jour le siège.

« En ce temps-là, écrit Bois-Morin, secrétaire, confesseur, premier historien du serviteur de Dieu, en ce temps-là, ledict sieur chevalier (Arnaud Ier) avait esleu pour son Père confesseur un certain grand personnage, homme de grande prudence, Me Bertrand de Comborn, licencié en théologie, religieux de l'Ordre de Sainct-François, résident au couvent des Frères Mineurs de Périgueux. »

La veille des grandes fêtes, Fr. Bertrand se rendait au château d'Agonac pour remplir, auprès de son illustre pénitent, les devoirs de sa charge. Naturellement, il ne faisait pas qu'aller et venir, il prolongeait plus ou moins son séjour dans le vieux manoir, s'entretenant familièrement avec ceux qui l'habitaient.

Les enfants du sire de Bourdeille étaient heureux de voir et d'entendre le religieux. En bon disciple d'un illustre maître, celui-ci ne pouvait omettre de parler — et cela arrivait fréquemment — de son bienheureux Père, dont l'esprit avait quelque chose de si chevaleresque. Les jeunes auditeurs étaient ravis de ces entretiens, mais, plus que tous, le petit Hélie les aimait. « Il advint même, dit l'auteur déjà cité, que ledit Hélie, entendant réciter choses divines, en nombre infini, du séraphique sainct François, fut ému, par inspiration divine, de prendre la religion dudit sainct François, n'estant encore, ledit Hélie, que de l'âge de six à sept ans. »

Il ne veut pas remettre à plus tard l'exécution du projet qu'il a formé, et incontinent il va trouver son père pour lui demander l'autorisation nécessaire.

En chrétien sérieux, Arnaud de Bourdeille veut éprouver une vocation si prématurée. Par de belles promesses d'abord, en faisant miroiter devant les yeux de l'enfant un brillant avenir; par des plaisanteries ensuite, en tournant en ridicule ses aspirations, il essaya de faire entrer son fils dans une autre voie. Sur la recommandation d'Arnaud, les serviteurs du château, les gentilshommes qui venaient y faire quelque visite, la baronne de Bourdeille elle-même, se moquèrent à l'envi du petit postulant; on ne l'appelait plus que « Frère cagot », et il n'y avait rien qu'on ne tentât pour lui faire abandonner son projet, « mais il demeurait toujours en son bon propos ». A l'occasion même, il trouvait une réponse si juste qu'il fermait la bouche à ses interlocuteurs. Un jour, par exemple, un seigneur des environs lui dit: « Venez ça, mon petit homme. Si vous devenez Frère Cordelier, vous ferez vraiment grand honneur à votre maison, lorsque vous irez, avec un sac sur le dos, demander l'aumône de porte en porte. — L'aumône? répondit l'enfant, Notre-Seigneur l'a bien demandée. »

LE JEUNE RELIGIEUX

Pendant trois années, Hélie de Bourdeille fut ainsi traité. Mais enfin l'épreuve était suffisante, étant donné surtout que l'enfant l'avait supportée avec un courage au-dessus de son âge.

Le sénéchal de Périgord, ayant reconnu l'appel de Dieu, conduisit lui-même son fils au couvent des Franciscains de Périgueux. Cette ville n'était pas éloignée d'Agonac, mais les routes n'étaient pas sûres et puis ne fallait-il pas une escorte convenable pour le descendant d'une illustre race? « Arnaud prit avec lui soixante ou quatre-vingts hommes d'armes. »

Au moment du départ, un petit incident fit voir à tous les vertus précoces du futur novice. On lui avait préparé un cheval richement harnaché, mais il déclara « qu'il ne voulait point chevaucher un cheval, mais un âne, car saint François chevauchait un âne ».

Après avoir fait à Périgueux son année de noviciat et ses premières études — le provincial de Guyenne lui avait donné pour professeur « un bon Frère, maistre en théologie, lequel lui apprit et enseigna les arts en grammatique et en philosophie », — Fr. Hélie fut envoyé au couvent de Toulouse pour y suivre les cours de l'Université.

Quelques années plus tard, âgé d'environ dix-neuf ans, il soutint brillamment, pendant huit jours, et devant une imposante assemblée, les thèses qui couronnaient ordinairement, à cette époque, le cours de théologie.

Mais ses progrès n'avaient pas été moindres dans la vertu que dans les études, aussi, peu après, nous le trouvons au couvent de Mirepoix : malgré sa jeunesse, ses supérieurs lui ont confié la chaire d'Ecriture Sainte, et, entre temps, il évangélise les contrées environnantes.

Il avait pour compagnon dans ces courses apostoliques un certain Pierre d'Aigrefeuille, qui était venu avec lui de Périgueux à Toulouse. Hélie lui avait bien recommandé de ne jamais dire qui il était, mais plus d'une fois, le bon Frère s'oublia, et quand on lui demandait: « D'où est ce bon Père, qui prêche si bien? », il répondait tout bas: « Vous n'en direz rien, mais il est de la maison de Bourdeille; c'est le fils du sénéchal de Périgord. » Et la confidence produisait son effet, remarque le biographe contemporain « pour ce qu'ils avaient de meilleure chère de l'hoste, et mieulx servie ».

Un jour, Fr. Hélie reçoit l'ordre de se rendre du couvent de Mirepoix à celui de Limoges. A l'exemple de saint François, il s'en va à pied, prêchant de paroisse en paroisse; il traverse ainsi plusieurs provinces et arrive sur les terres de Bourdeille. Avec son compagnon, il va frapper à la porte de la maison seigneuriale où on leur donne l'hospitalité pour la nuit. Le père du serviteur de Dieu était mort, mais sa pieuse mère vivait encore; elle était même au château quand nos voyageurs y arrivèrent. Cependant, Fr. Hélie passa sans se faire connaître. Il était déjà loin, quand la noble châtelaine fut avertie de l'événement. Elle ne put se retenir, disent plusieurs auteurs, et se précipita à la poursuite de son fils. Elle ne le rejoignit qu'à Limoges, et, tout en ayant la consolation de le revoir, elle voulut être désormais unie à lui par des liens plus forts que ceux de la chair et du sang: elle revêtit les livrées séraphiques et s'enrôla dans le Tiers-Ordre.

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX

Sur ces entrefaites, le siège épiscopal de Périgueux était devenu vacant par la mort de Geoffroy d'Arpajon. Les chanoines réunis pour lui désigner un successeur portèrent unanimement leurs voix sur Hélie de Bourdeille: vu sa noble origine, sa science et ses vertus, ils le trouvaient plus capable que personne de réparer les ruines matérielles et morales que la guerre de Cent Ans avait accumulées dans tout le diocèse.

Mais ils avaient compté sans l'humilité du religieux. Il refusa énergiquement l'honneur qu'on lui offrait, et ni le Chapitre ni le sénéchal de Périgord ne furent capables de vaincre sa résistance. Comme on tenait bon de part et d'autre, le provincial des Franciscains, à la prière des chanoines, envoya Hélie auprès du pape Eugène IV, pour plaider sa propre cause. Mais ce fut en vain qu'il fit valoir son jeune âge,— il n'avait que vingt-quatre ans; — en vain aussi qu'il mit en avant, ce qu'il appelait son peu de science et de vertu : son plaidoyer ne fit que prouver, aux yeux du Souverain Pontife, combien les chanoines de Périgueux avaient fait un bon choix, et il le ratifia de sa suprême autorité.

Le jour de Pâques 1438, le célèbre cardinal Nicolas Albergati, de l'Ordre des Chartreux, donna la consécration épiscopale à Hélie de Bourdeille.

Dès avant cette cérémonie, le nouvel évêque, qui avait été préconisé au mois de novembre précédent, prit part aux sessions du Concile de Florence. On remarqua sa prudence et sa charité, quand il eut à donner son avis sur le conciliabule de Bâle: « Il y a lieu de procéder contre les prélats réunis à Bâle, dit-il en substance, mais il serait opportun de procéder contre eux en toute bonté, piété et charité..... »

Impossible de suivre le nouvel évêque de Périgueux dans les divers travaux qui occupèrent les longues années de son épiscopat. Comme nous l'avons dit, ce diocèse avait plus souffert encore que d'autres : Hélie de Bourdeille ne ménagea rien de ce qui pouvait faire du bien aux peuples confiés à sa vigilance. « Et ce fut, dirons-nous avec un ancien biographe, moins par les rigueurs du commandement que par la bonté, la tendresse de son cœur et les exemples de sa vie, qu'il gouverna son troupeau, se montrant à tous comme un miroir de toutes les perfections. »

Sans craindre ni la fatigue ni les dangers, il visita son diocèse dans tous les sens, ce qui était d'autant plus nécessaire qu'aucun évêque n'y avait résidé depuis plus de soixante ans.

Un jour, pendant une de ces tournées pastorales, les soldats anglais, qui étaient loin d'aimer les Bourdeille, se saisirent du saint évêque et l'emmenèrent prisonnier. Mais son métropolitain, Pierre III, archevêque de Bordeaux, connu sous le nom populaire de Pey-Berland, réclama la mise en liberté du captif. Il le reçut avec honneur dans son propre palais et ne le renvoya dans son diocèse que quand tout danger fut passé. Bien que divisés sur la question politique — par intérêt ou par conviction, Pey-Berland était plutôt partisan de l'Angleterre, — les deux évêques étaient faits pour se comprendre et, dès ce moment, ils restèrent étroitement unis.

Tous deux, dans l'Assemblée de Bourges (1452), élevèrent la voix et protestèrent contre les intentions de Charles VII, qui voulait faire ratifier de nouveau la Pragmatique sanction. Ils ne craignirent pas, seuls parmi les membres de l'Assemblée, de réclamer l'abolition d'un règlement attentatoire au pouvoir du Pape et à la liberté de l'Eglise.

Les deux amis moururent en odeur de sainteté, mais l'archevêque de Bordeaux bien avant Hélie de Bourdeille. En 1463, celui-ci fut chargé, par le pape Pie II, de faire avec Raymond du Treuil, Franciscain lui aussi, et évêque de Bazas, une information juridique sur la vie, les vertus et les miracles de Pey-Berland. Quoique cette enquête n'ait pas abouti, elle eut un résultat providentiel, celui de mettre l'évêque de Périgueux en relation avec Louis XI, comme nous le dirons plus loin. Auparavant, voyons notre Saint dans une affaire qui intéresse à la fois la France et l'Eglise.

REVISION DU PROCÈS DE JEANNE D'ARC

Charles VII ne tint pas rancune à l'évêque de Périgueux du courage avec lequel il avait parlé dans l'assemblée de Beauvais.

La Normandie était soumise, Rouen était redevenue ville française : le roi de France, qui avait fait si peu pour arracher Jeanne d'Arc à la prison et à la mort, voulut au moins réhabiliter sa mémoire.

De concert avec le cardinal d'Estouteville, légat du Pape, et le P. Jean Bréhat, Dominicain, l'un des deux grands inquisiteurs de France, il décida une enquête sur le procès qui avait abouti à la condamnation de son illustre libératrice ; Hélie de Bourdeille fut choisi pour travailler à cette grande question.

Avec les lettres patentes du roi lui confiant ce mandat, il reçut un « Sommaire » rédigé par Jean Bréhat, qui contenait les divers points sur lesquels les membres de la Commission devaient donner leur avis.

Un an après, environ (1453 ou 1454), Hélie présentait sa *Considération sur la Pucelle de France.*

C'est un monument théologique du plus haut intérêt et d'un sérieux inattaquable. Non seulement il montre l'iniquité de la sentence prononcée à Rouen, mais, prenant la chose de plus haut, il prouve que la vierge lorraine est vraiment l'envoyée de Dieu pour le salut de la France et que, à tous les points de vue, Jeanne a dignement rempli sa mission. On dirait une thèse pour une cause de béatification bien plus qu'un plaidoyer en faveur d'un coupable, d'un condamné.

Le cardinal légat et le grand inquisiteur firent voir l'estime qu'ils avaient de ce *Mémoire* en l'envoyant à Rome avec les autres pièces de l'enquête; les savants des diverses nations ont abondé dans le même sens et en ont fait des copies que l'on trouve dans les principales bibliothèques de l'Europe.

Aujourd'hui que la parole du Vicaire de Jésus-Christ a non seulement *réhabilité* Jeanne d'Arc, mais l'a élevée au comble de la gloire en la proclamant Bienheureuse, il est tout naturel de rappeler ce qu'a fait pour la Pucelle, moins de vingt-cinq ans après sa mort, un autre Bienheureux.

ARCHEVÊQUE DE TOURS

Voilà trente ans que le descendant des Bourdeille gouverne l'Eglise de Périgueux; ses efforts, son dévouement à la cause de Dieu et des âmes n'ont pas été stériles, et il semble qu'il va jouir maintenant du fruit de ses travaux, lorsqu'un nouveau et plus vaste champ s'ouvre à son zèle.

A une des époques les plus périlleuses que la France ait connues, les Etats généraux du royaume sont convoqués à Tours (avril 1468). On y voit presque toute la noblesse du pays, mais les grands vassaux, les ducs de Bretagne, de Bourgogne, de Calabre, de Nemours, sans parler de Charles, frère du roi, ne s'y trouvent pas : on peut craindre que Louis XI n'ait à prendre bientôt les armes contre ses vassaux. Mais Périgueux a envoyé aux Etats son évêque. En digne héritier des Bourdeille, il fait preuve d'un patriotisme aussi ardent que prudent et éclairé. Ses discours, dans l'auguste assemblée, soulèvent d'unanimes applau-

dissements et contribuent pour une large part à rattacher au roi l'assemblée tout entière et à conserver intact le royaume de France.

Peu après, Hélie de Bourdeille est préconisé archevêque de Tours.

Dans ce nouveau poste, il n'aura pas besoin, en ce qui concerne le peuple confié à sa vigilance, de s'imposer tant de travaux et de fatigues qu'à Périgueux : le diocèse de Tours est relativement prospère au double point de vue matériel et spirituel.

Mais il va se trouver à côté de Louis XI; le monarque ne craindra pas de recourir aux conseils du prélat; il lui confiera même les secrets de sa conscience..... Grand honneur, sans doute, mais aussi mission bien délicate, surtout avec un roi ombrageux, cruel comme Louis XI!

Quels que puissent être les dangers auxquels il s'expose, Hélie de Bourdeille dira courageusement au potentat la vérité..... Ainsi le cardinal La Balue, traître à son pays et à son roi, a été saisi et jeté en prison avec un complice, Guillaume d'Haraucourt, évêque de Verdun. L'archevêque proteste contre cet empiétement sur les immunités ecclésiastiques. « Le crime de ces malheureux est atroce, dit-il au roi, mais leur châtiment ne vous appartient pas. Ils ne sont pas vos justiciables. Demandez pour eux des juges à l'Eglise. »

VERTUS PRIVÉES ET PUBLIQUES

Toujours égal à lui-même, Hélie de Bourdeille n'avait pas moins de courage quand il s'agissait de rappeler le peuple à son devoir. Quoique la vie chrétienne fût en honneur dans le diocèse de Tours quand il y arriva, tout cependant n'était point parfait, et le crime de blasphème, entre autres, n'y était que trop fréquent. L'archevêque ne négligea rien pour le réprimer, et il fut inflexible dans l'application des peines alors en vigueur contre les violateurs publics de la loi de Dieu. Un fait entre mille mérite d'être rapporté.

Un greffier de la cour a proféré publiquement d'horribles blasphèmes contre la Mère de Dieu. L'archevêque n'en est pas plutôt informé qu'il fait instruire son procès et le coupable est condamné à une réparation proportionnée à son crime. En habit de pénitent, il va faire amende honorable à la porte de toutes les églises de la ville, et plus spécialement à Notre-Dame la Riche.

Du reste, le pieux prélat, à Tours comme à Périgueux, prêche peut-être encore plus d'exemple que de parole. Il regarde toujours du côté du cloître dont on l'avait tiré malgré lui, et s'il lui est impossible d'y rentrer, il se dédommage en observant le plus exactement qu'il peut la règle de saint François, dont il a fait profession il y a longtemps. Même une fois élevé aux honneurs de la pourpre, il porte habituellement la bure franciscaine, montrant ainsi qu'il reste attaché d'esprit et de cœur à sa vocation première.

La sévérité dont il usait envers lui-même n'avait d'égale que sa bonté envers les autres. Sa table, si frugale d'ordinaire, était largement servie quand il recevait une visite. Ses domestiques étaient, en quelque façon, mieux traités que leur maître. Sans doute, il exigeait qu'ils observassent les lois de l'abstinence et du jeûne, mais alors il veillait à ce que leurs travaux fussent diminués et à ce qu'on leur donnât, au repas principal, une portion plus copieuse et plus soignée.

Et sa charité envers les pauvres, qui pourrait nous la faire comprendre? Ils étaient, comme dit un auteur, « ses meilleurs amis ». A Périgueux déjà, à Tours plus encore, il les traitait, certains jours surtout, princièrement. Il en recevait journellement à sa table douze ou quinze; les dimanches et fêtes, le nombre s'élevait vite à vingt-cinq, quarante, soixante même. La joie qu'il avait de les servir rayonnait sur son visage, et aux jours de grande solennité, après les fatigues des fonctions pontificales, il ne voulait lui-même prendre son repas qu'après avoir salué « ses amis », s'être rendu compte qu'ils étaient bien servis, et les avoir bénis avec effusion, en les remerciant de l'honneur qu'ils lui faisaient.

Nous ne surprendrons personne en ajoutant que le serviteur de Dieu puisait cette charité pour les pauvres dans l'oraison, « passant le peu de la nuit qu'il dérobait à ses occupations pour vaquer à la méditation, qu'il destrempait pour l'ordinaire d'un ruisseau de larmes ».

HÉLIE DE BOURDEILLE ET FRANÇOIS DE PAULE

On a pu dire du grand serviteur de Dieu qui nous occupe qu'il avait au cœur trois amours : l'Eglise, la Papauté et la France.

Pendant tout le cours de sa longue vie, il donna mille preuves de ces sentiments, faisant plusieurs fois le voyage de Rome et défendant malgré tout, comme nous l'avons dit, les droits du Saint-Siège, même contre le roi.

Cependant Louis XI était frappé à mort: les nombreux pèlerinages qu'il avait entrepris ne lui rendaient pas la santé.

A Hélie de Bourdeille échut la mission de préparer le monarque à paraître devant Dieu. Il avait reçu, dans ce but, pleins pouvoirs du Pape pour lui donner l'absolution de toutes les peines qu'il avait pu encourir, et il fut aidé dans cette œuvre, la plus importante de toutes, par le Saint de la Calabre, François de Paule.

Il s'établit entre ces deux âmes une étroite amitié : n'avaient-ils pas les mêmes aspirations, les mêmes vertus, la même mission auprès du royal mourant?

Le fondateur des Minimes était, d'ailleurs, très attaché à François d'Assise et à ses disciples, ayant reçu lui-même, autrefois, les livrées du Tiers-Ordre de la Pénitence. De son côté, Hélie de Bourdeille, comme preuve d'estime et d'affection, lui donna toutes facultés pour fonder à Tours un couvent de son Ordre.

LE CARDINAL — SAINTE MORT

En 1483, le 15 novembre, le pape Sixte IV créa Hélie de Bourdeille cardinal prêtre du titre de Sainte-Lucie. Mais il n'avait plus que quelques mois à vivre.

Au mois de janvier suivant, les Etats généraux du royaume se réunirent à Tours, au palais archiépiscopal. Une dernière fois, le vieil athlète y combattit la Pragmatique sanction et travailla à maintenir tant l'autorité du roi que l'unité de la France. Ce fut comme son testament, il était à bout de forces.

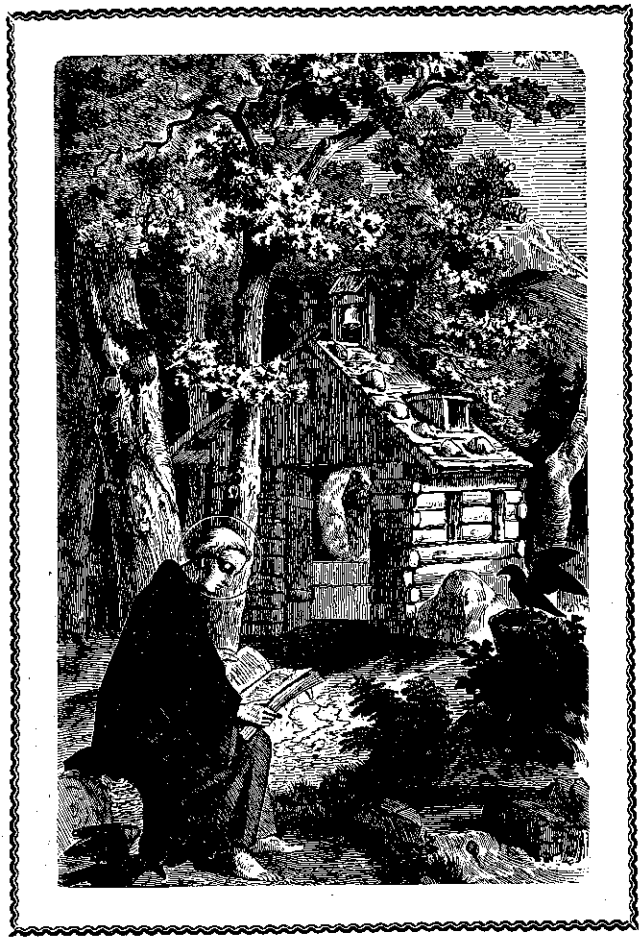
Il recommanda à son confesseur de ne plus le quitter; il voulut avoir auprès de lui ses frères en religion; il demanda qu'on l'ensevelit dans l'habit de Frère Mineur et s'endormit doucement dans le Seigneur, le 5 juillet 1484.

SOURCE CONSULTÉE

Le saint cardinal Hélie de Bourdeille, par M. le Dr B. Th. Pouan, 1900.

SAINT GOAR, ERMITE

Fête le 6 juillet.



Saint Goar se prépare, dans l'étude et la retraite, à sa vie de prédication et d'apostolat.

LE JEUNE APOTRE

Ce fut presque au lendemain de la mort du grand Clovis que naquit Goar. Ses parents étaient de nobles seigneurs de l'Aquitaine, et ils étaient l'ornement de cette province par leurs vertus. Issu d'un sang illustre, Goar fut, dès son enfance, un prodige de sainteté. L'histoire nous le montre environné de l'auréole de l'innocence : il était d'une chasteté exquise, et, comme la rose de la charité croît volontiers dans le voisinage du lis de la pureté, Goar unissait, à la vertu des vierges, une ardente affection pour le prochain. A peine eut-il atteint l'âge de raison, qu'il se donna aux bonnes œuvres. Il aimait à soulager les pauvres, à consoler les affligés ; et le ciel se plaisait à le favoriser des grâces les plus extraordinaires et même du don des miracles pour lui faciliter l'accomplissement de ses généreux désirs. Cet amour du prochain croissait en son cœur de jour en jour. La pureté de sa vie, l'ardeur de sa charité, lui concilièrent l'affection de tous ceux qui l'entouraient. Il sut en profiter pour se faire l'apôtre des pauvres, des ignorants et de tous ceux qui l'aimaient et l'admiraient.

Il se mit à parler de Dieu avec un zèle qui étonnait dans un âge si tendre. Ses exemples étaient encore plus puissants sur les cœurs endurcis que ses paroles. Par ses instructions intimes, par ses conseils et ses exhortations, il enflammait les âmes à la vertu. A sa voix, on vit de nombreux pécheurs renoncer à leurs désordres et aux plaisirs du monde pour se courber sous le joug doux et léger de Jésus-Christ.

LE SACERDOCE

De si beaux débuts avaient attiré sur Goar l'attention de son évêque. Le pasteur contemplait

avec joie le saint jeune homme, et, pour rendre son apostolat plus fécond, il songeait à revêtir Goar du caractère sacerdotal. Dès qu'il fut en âge, le jeune apôtre reçut l'onction du sacerdoce et obtint la pénible mission d'évangéliser le peuple. Goar s'y dévoua avec une ardeur égale à son amour pour Jésus-Christ et pour le prochain.

On sait que la France, au VI^e^ siècle, venait à peine de naître à la foi; les vieilles mœurs romaines et barbares n'avaient pas encore disparu, et l'on trouvait presque partout de nombreuses traces de paganisme.

Les efforts de notre Saint contre des abus et des coutumes invétérées, furent couronnés d'un succès tel que son humilité s'en effraya. Il craignit l'orgueil. Goar s'arracha donc aux applaudissements que lui prodiguaient ses proches et ses amis; il s'arracha des bras de ses parents; il quitta sa patrie et vint chercher un asile sur les bords du Rhin.

L'ERMITAGE

Goar s'était arrêté près d'un petit ruisseau appelé Worhaire, au milieu d'un pays où s'élevaient encore un grand nombre de temples païens, où les faux dieux trouvaient de zélés adorateurs. Le saint prêtre voyait un nouveau champ ouvert à son zèle apostolique; mais il commença avant tout par demander à l'évêque de Trèves l'autorisation d'élever un modeste sanctuaire. La permission lui fut accordée sans difficulté, et l'on vit bientôt une petite église à côté de l'ermitage que Goar s'était construit. Il dota ce sanctuaire de précieuses reliques.

S'enfermant dans une profonde retraite, il puisa dans la prière, les veilles, les jeûnes et les austérités de la vie solitaire, les forces dont il avait besoin pour se livrer à l'apostolat. Il sortit ensuite de son ermitage muni des armes les plus puissantes, le cœur brûlant d'amour et dévoré par le zèle du salut des âmes. Il parcourut toutes les campagnes voisines, prêchant partout la parole de Dieu, signalant son passage par de nombreuses conversions. Pour donner plus d'autorité à sa parole, Dieu le favorisa du don des miracles. A sa voix, les païens renonçaient à leurs erreurs, et les faux dieux voyaient leurs autels abandonnés et leurs temples déserts. Cependant, Goar n'était pas à l'abri des tentations et des épreuves. Le démon, irrité, lui tendait tantôt des pièges occultes et tantôt l'attaquait ouvertement. Mais chaque combat qu'il engageait avec le serviteur de Dieu était suivi d'une honteuse défaite, et, loin de ralentir le zèle de Goar, les luttes ne faisaient que lui donner une nouvelle ardeur.

COMMENT GOAR PRATIQUAIT L'HOSPITALITÉ

C'est au saint sacrifice de la messe que le saint ermite puisait ce zèle qu'il déployait à évangéliser les peuples. Il s'était fait une loi de l'offrir tous les jours; il y ajoutait encore la récitation du psautier. Il passait la plus grande partie de la nuit dans les saintes veilles, se reposant à peine quelques instants. Aux premières lueurs de l'aurore, il commençait le chant des psaumes, et offrait ensuite la Victime sans tache. Son ermitage n'avait pas tardé à devenir le rendez-vous des pauvres et des malades. Quand Goar avait terminé ses longues prières de nuit, il se vouait complètement aux exercices de la charité. Il invitait tous les pauvres à sa table, il les servait de ses propres mains.

Il donnait en même temps un libre cours à son amour apostolique des âmes. Il parlait à ces pauvres ignorants avec un accent de foi et d'amour qui souvent déterminait leur conversion, ou du moins, un changement de vie. Les convives recueillaient avec empressement toutes les paroles qui tombaient de ses lèvres, et, séduits par les exemples autant que par les discours du Saint, ils se faisaient souvent ses disciples et ses imitateurs. Quand les pèlerins se présentaient à son ermitage, il les accueillait avec joie, il s'empressait de les servir, et de leur donner tout ce qu'ils pouvaient désirer. Il leur procurait un logement commode quand ils arrivaient vers le soir, et le lendemain, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, il les invitait à prendre un peu de nourriture avec lui. Mais il oubliait souvent de manger pour distribuer à ses hôtes l'aliment délicieux de la parole divine.

SES CALOMNIATEURS CONFONDUS

Ce fut précisément dans cette grande charité que ses ennemis trouvèrent une source de calomnies. Deux serviteurs de l'évêque de Trèves, Albivinus et Adalvinus, vinrent à l'ermitage de Goar sous prétexte de lever un tribut destiné à l'entretien du luminaire de l'église de Saint-Pierre. La vue du saint ermite entouré de pauvres et de pèlerins avec qui il partageait son pain dès le matin, scandalisa les deux envoyés. Ils voyaient, dans cet acte de charité, une infraction criminelle à toutes les règles monastiques du jeûne et de l'abstinence. De retour à Trèves, ils dénoncèrent Goar à leur évêque comme un homme ami de la bonne chère, qui scandalisait tout un pays en entraînant un grand nombre de chrétiens dans ses excès et dans sa ruine. Ils eurent l'audace de conseiller à l'évêque Rustic de sévir contre l'ermite, de réprimer ses abus criants, et de venger la cause des saintes lois outragées.

Rustic ajouta foi aux paroles de ses deux officiers. Entrant avec ardeur dans la voie qu'ils lui traçaient, il leur ordonna de retourner en toute hâte auprès de Goar, et de lui signifier l'ordre de les suivre à Trèves pour rendre compte de sa conduite. Les calomniateurs triomphaient; ils s'empressèrent de retourner auprès de Goar, qui les reçut avec sa bienveillance ordinaire, sans témoigner la moindre surprise de cette visite inattendue. Quand les envoyés l'eurent invité à se rendre à Trèves, près de leur pasteur, Goar s'écria : « Puisse le Seigneur m'en donner la force, parce que l'obéissance ne souffre point de retard. » Cette invitation lui paraissait étrange, cependant il dissimula ses soupçons. Il pria ses visiteurs d'accepter l'hospitalité dans son ermitage. Il passa la nuit en prière et, le lendemain, après la Sainte Messe, s'adressant à son disciple, il lui dit : « Mon fils, préparez-nous un repas, afin que les envoyés de notre Pontife puissent manger avec nous. Peut-être Dieu nous enverra-t-il encore quelque pauvre pour partager avec lui notre nourriture. » A ces mots, Albivinus et Aldavinus s'indignent et reprochent au Saint son mépris des lois du jeûne et son intempérance. Goar, que ces fausses accusations ne peuvent émouvoir, montre à ses calomniateurs que les lois du jeûne ne sont pas supérieures à celles de la charité. Il parlait encore, quand son disciple introduisit un pèlerin. Goar l'invita aussitôt à s'asseoir à sa table et ne fit aucune difficulté de manger avec lui, au grand étonnement des deux envoyés. Déjà, ceux-ci se disposaient à partir,

quand le Saint leur offrit des provisions pour la route. Ils les acceptèrent et, montant à cheval, ils reprirent le chemin de Trèves, pendant que Goar les suivait à pied. Les deux cavaliers avaient disparu derrière l'horizon; ils chevauchaient en silence, lorsqu'ils furent saisis d'une faim, d'une soif et d'une lassitude si étranges qu'ils se croyaient sur le point de mourir. Ils savaient qu'un ruisseau limpide se trouvait dans le voisinage. Ils se mettent à le chercher; ils le découvrent bientôt, mais ils en trouvent le lit desséché. Ils songent alors aux provisions qu'ils ont reçues de Goar; ils portent la main à leurs besaces, mais tout a disparu. Ils veulent alors gagner Trèves, en redoublant de vitesse, lorsque l'un d'eux, accablé de fatigue, épuisé par les tortures de la faim et de la soif, tombe de cheval et roule dans la poussière. Son compagnon, reconnaissant sa faute, se hâte de joindre le Saint qui les suivait de loin. Il se jette à ses pieds et le supplie de venir à leur secours. Goar, toujours charitable et bienveillant, écoute ses prières, et accède volontiers à ses désirs. Toutefois, il lui dit : « Souvenez-vous que Dieu est amour; celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui. Lorsque ce matin je vous invitais à prendre avec moi un modeste repas, vous ne deviez point mépriser cet acte de charité. Dieu vous punit en ce moment pour vous apprendre à pratiquer la charité qui est le lien de la perfection. »

Il parlait encore, lorsque trois biches se présentèrent à leurs yeux. Goar leur ordonne aussitôt de s'arrêter; il s'en approche, se met à les traire, et quand il a fini, il leur permet de continuer leur course à travers les bois. Il vient ensuite auprès des deux affamés et leur présente le lait qu'il s'est procuré. « Allez, leur dit-il ensuite, puiser de l'eau dans la rivière, et prenez des provisions dans vos besaces. » En effet, le ruisseau desséché, quelques instants auparavant, roulait de nouveau vers la mer une onde limpide, et les voyageurs purent s'y désaltérer, en même temps que leurs provisions, retrouvées miraculeusement, leur permirent d'apaiser leur faim. Ce prodige leur ouvrit les yeux; convaincus désormais de la sainteté de Goar, ils le présentèrent à leur évêque non plus en calomniateurs ou en ennemis, mais en admirateurs et en hérauts des vertus du saint ermite. Rustic ne voulut point les croire : il fit assembler son clergé, et attendit, en présence de cette imposante réunion, l'humble Goar pour le confondre et le condamner.

SON INNOCENCE PROCLAMÉE

Le saint ermite, en entrant à Trèves, accompagné de son plus cher disciple, commença par aller adorer le Très Saint-Sacrement, et se rendit ensuite au palais épiscopal.

Introduit dans la salle du Conseil, son premier acte fut un prodige. Il suspendit son manteau à un rayon du soleil. Ce miracle, loin d'exciter l'admiration de ses juges et de dissiper leurs préjugés, ne fit qu'augmenter leurs mauvaises dispositions. L'évêque Rustic en prit occasion pour accuser Goar de magie, et attribuer ce miracle à son commerce avec l'esprit des ténèbres. Il lui reprocha ensuite son intempérance et son prétendu mépris des règles monastiques du jeûne et de l'abstinence. Le Saint écoutait en silence, surpris et étonné du miracle qu'on lui reprochait.

Il avait cru suspendre son manteau à un objet destiné à cet usage. Quand l'évêque eut cessé de parler, Goar, levant les yeux au ciel, répondit : « Dieu, le juste juge, lui qui scrute les cœurs et sonde les reins, sait que je ne fus jamais initié à l'art de la magie. Si des animaux sauvages se sont arrêtés pour me permettre de les traire, je ne les y ai point forcés par des enchantements coupables. La charité seule me guidait, et je voulais, avec la permission et sur l'ordre de Dieu, sauver la vie à ceux qui m'accompagnaient. Vous me reprochez de boire et de manger dès les premières lueurs de l'aurore : le Dieu qui voit toutes choses, le juge suprême, pourrait vous dire si mes actes étaient inspirés par l'intempérance ou par la charité. »

Pendant que le Saint se défendait avec sa douceur et sa mansuétude ordinaires, il vit entrer un clerc, portant sur les bras un enfant qui venait à peine de naître, et que sa mère avait déposé, pour s'en défaire, dans le bassin de marbre de l'église, destiné à recevoir les enfants abandonnés. L'évêque devait pourvoir à son éducation. A cette vue, se tournant vers ses ecclésiastiques, Rustic s'écria, avec un air de triomphe : « Nous verrons maintenant si les œuvres de Goar sont de Dieu *ou* du démon. Qu'il fasse parler ce jeune enfant, qu'il lui fasse révéler en notre présence quel est son père et quelle est sa mère, et nous croirons alors à la sainteté de ses œuvres. S'il ne le peut, nous aurons une preuve éclatante qu'elles sont le fruit de son commerce avec le prince des ténèbres. »

Goar, levant les yeux au ciel, fit à Dieu une ardente prière, et s'approcha de l'enfant. Il se tourna alors vers l'assemblée : « Quel âge a cet enfant? — Trois jours, lui répondit-on. » S'inclinant ensuite vers lui : « Au nom de la Très Sainte-Trinité, dit-il, je t'adjure, petit enfant, de nous dire distinctement et par leur nom, le père et la mère qui t'ont mis au monde. » A peine a-t-il achevé ces mots, que l'enfant se met à parler, désignant son père et sa mère.

En présence de ce nouveau miracle, l'assemblée ne peut contenir son admiration : tous proclament l'innocence de Goar, qui, pour échapper à ce triomphe inattendu, se hâte de regagner sa chère solitude.

GOAR A LA COUR DU ROI

Cependant, le bruit de ces merveilles ne tarda pas à parvenir à la cour du roi Sigebert. Le monarque voulut voir et entretenir le saint ermite, pour apprendre de sa bouche tous les détails de l'assemblée de Trèves. Il lui envoya des députés qui l'amenèrent bientôt à sa cour. Sigebert le pria de lui raconter tout ce qui s'était passé entre lui et l'évêque. Mais la modestie défendait au Saint de retracer au roi les circonstances d'un fait si propre à augmenter sa gloire. Il garda donc le silence. Sigebert, étonné, lui ordonna, au nom de l'autorité que lui conférait sa puissance royale, de lui apprendre les événements passés à Trèves. Le Saint s'inclina devant un ordre si exprès; mais, comme la charité est toujours ingénieuse, il pria d'abord le roi de lui dire tout ce qu'il en savait. Sigebert ne fit aucune difficulté de répéter tout ce qu'on lui avait appris, et, quand il eut fini, Goar lui dit : « Je suis obligé de vous obéir, mais je ne trouve rien à ajouter au récit que vous venez de me faire. »

Cette réponse si ingénieuse et si humble lui gagna tous les cœurs; il n'y eut qu'une voix dans l'assemblée pour proclamer Goar digne de l'épiscopat, et proposer au prince de le nommer à quelque évêché. Goar était le seul à ne point partager leur avis; il suppliait Sigebert de ne pas l'arracher à sa chère retraite, se déclarant indigne d'un tel honneur. Sigebert fut d'abord sourd à toutes ses prières; mais le Saint redoubla d'instances, et finit par obtenir un délai de vingt jours.

DE RETOUR A SON ERMITAGE

Le pieux ermite se hâta de regagner les bords du Rhin. Il s'enferma dans sa cellule. Passant les jours et les nuits en prière, il suppliait le Seigneur de lui envoyer une maladie pour empêcher Sigebert de mettre ses desseins à exécution. Pour rendre ses prières plus puissantes sur le cœur de Dieu, il y ajouta de grandes mortifications. Le Seigneur exauça les vœux de son humble serviteur. Avant l'expiration du délai accordé par le roi, Goar fut saisi d'une fièvre violente. C'était le commencement d'une maladie de langueur, qui devait le clouer sur sa couche pendant sept ans, et semblait devoir le conduire au tombeau. Sigebert ne put donc élever le Saint à la dignité épiscopale. Goar passait son temps entre la prière et la pénitence. Il priait surtout pour l'Eglise; il demandait à Dieu de la faire triompher, et d'en augmenter chaque jour les enfants.

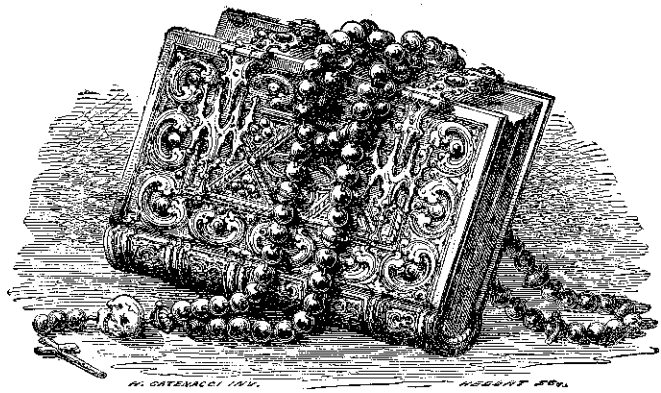
LE ROI TROMPÉ DANS SON ATTENTE

Au bout de sept ans, Goar revint à la santé. A peine Sigebert sut-il que le saint ermite avait recouvré un peu de force, qu'il lui renouvela ses instances, pour lui faire accepter la mitre ou la crosse. Mais Goar répondit au roi que l'heure de sa mort allait bientôt sonner, et qu'il ne fallait plus songer à le priver de la paix et du bonheur qu'on goûte dans la solitude. Il pria seulement le roi de lui envoyer deux prêtres pour l'assister à l'heure de sa mort. Sigebert se hâta d'accéder aux désirs du Saint. A peine les deux prêtres furent-ils arrivés qu'ils reçurent les derniers soupirs du vaillant soldat de Jésus-Christ, de l'ami des pauvres et des humbles.

LES MIRACLES DE SAINT GOAR

Le corps de saint Goar fut d'abord placé dans la petite église qu'il avait élevée lui-même, mais Pépin le Bref fit bâtir plus tard, sur les bords du Rhin, une magnifique basilique, pour recevoir les précieuses reliques du saint ermite. Une foule de miracles furent accomplis sur son tombeau. Les aveugles y recouvraient la vue; les sourds et les muets, l'ouïe et la parole. Les paralytiques étaient délivrés de leur maladie. Les démons se voyaient obligés d'abandonner leurs victimes. Mais il semble que saint Goar se plaisait surtout à sauver du naufrage tous ceux qui l'invoquaient avec confiance.

L'histoire nous raconte que tout homme qui passait devant le temple consacré à Goar, sans y entrer pour prier le Saint, était toujours puni. Ainsi, Charlemagne, dans une course rapide qu'il fit sur le Rhin, négligea d'aller offrir ses hommages au saint ermite. Il s'éleva aussitôt une violente tempête. L'obscurité la plus grande se répandit sur les flots. Le navire de l'empereur erra pendant plus de douze heures, et le pilote ne put atteindre le but du voyage. Il fallut s'arrêter dans un petit village. Dès le lendemain, Charlemagne envoyait à l'église de saint Goar vingt livres d'argent, et deux tapis de soie pour expier sa faute.



OCTAVE DE LA FÊTE DE SAINT PIERRE ET SAINT PAUL

Fête le 6 juillet.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT PAUL

Après avoir évangélisé plusieurs fois la Syrie, toutes les provinces de l'Asie-Mineure, la Macédoine et la Grèce, après avoir conquis des milliers d'âmes à Jésus-Christ et fondé de nombreuses Eglises malgré les obstacles immenses accumulés sous ses pas par la haine de l'enfer et l'indocilité des passions humaines, l'apôtre saint Paul se trouvait pour la seconde fois dans la ville de Corinthe. Déjà il avait par ses épîtres rendu la paix à cette Eglise où divers abus étaient venus jeter le trouble, sa présence confirma les bonnes dispositions des fidèles et les affermit dans la foi. Il résolut alors d'aller revoir Jérusalem, et il partit, emportant diverses aumônes que les chrétiens de Corinthe envoyaient à leurs frères les pauvres de la ville sainte. C'est qu'en effet, les œuvres de charité inconnues des païens, venaient de faire leur entrée dans le monde avec la prédication de l'Evangile.

INCONVÉNIENT DE DORMIR AU SERMON

Troade fut la première ville d'Asie où saint Paul et ses compagnons s'arrêtèrent dans leur voyage vers la Judée. Ils y restèrent sept jours; le dimanche l'Apôtre présida l'assemblée des fidèles; la réunion se tenait dans une salle haute, éclairée de nombreuses lumières; saint Paul devait partir le lendemain et tous les fidèles désiraient avec ardeur recueillir une dernière fois, et avec abondance, les trésors de cette parole ardente et lumineuse qui jaillissait du cœur du grand Apôtre pour transformer les âmes. Le zèle et la charité de Paul ne leur firent pas défaut et lui-même, oubliant dans l'ardeur de son entretien que les heures s'écoulaient, parla une bonne partie de la nuit. Cependant, un jeune homme nommé Eutyque, qui s'était assis sur le rebord d'une fenêtre, faute de place meilleure, se laissa gagner par le sommeil; son corps, qui se balançait par un mouvement machinal, perdit l'équilibre et il tomba du troisième étage sur le pavé de la rue. On se précipita pour le relever : il était mort! L'Apôtre, qui était accouru, lui aussi, saisit dans ses bras le cadavre de l'infortuné jeune homme, et dit aux assistants : « Ne vous troublez pas car il vit. » En effet Dieu venait de renouveler par les mains de Paul le miracle d'Elie et d'Elisée, Eutyque

sortit de ce pieux embrassement ressuscité et guéri.

Une joie triomphante illumina tous les cœurs que ce douloureux accident avait jetés dans une grande tristesse. On célébra les saints mystères avec beaucoup d'actions de grâces, et après de fraternelles agapes, saint Paul reprit la parole jusqu'au lever du jour. Alors, sans perdre de temps, il alla s'embarquer pour la Syrie.

Le navire fit escale à Milet près d'Ephèse; Paul fait avertir les prêtres de cette ville qui se hâtent d'accourir; il leur adresse une paternelle exhortation que saint Luc nous a conservée dans les *Actes des Apôtres;* elle est si belle et si touchante qu'aucune littérature profane n'offre rien de semblable. « Je m'en vais à Jérusalem, ajouta-t-il, sans savoir le détail des persécutions qui m'y sont réservées; mais dans toutes les villes que je traverse, l'Esprit-Saint me renouvelle le même avertissement, savoir que des chaines et des tribulations m'attendent à Jérusalem. Cependant je ne redoute rien pourvu que j'achève ma course et le ministère de la parole que le Seigneur m'a confié. » Les prêtres d'Ephèse se jetèrent au cou de Paul, fondant en larmes, car ils craignaient de ne plus le revoir et ils l'accompagnèrent jusqu'au navire.

A Tyr, où saint Pierre avait prêché, l'Apôtre trouva plusieurs familles chrétiennes, heureuses de le recevoir pendant les sept jours qu'il s'arrêta dans cette ville. Au moment du départ, tous les fidèles l'accompagnèrent, on s'agenouilla sur le rivage et après avoir prié avec eux, saint Paul et ses compagnons montèrent sur le bateau. A Césarée de Palestine, l'Apôtre fut reçu dans la maison du diacre saint Philippe. Un chrétien nommé Agab, doué du don de prophétie, prit la ceinture de Paul et s'en étant lié les pieds et les mains : « Voici, dit-il, ce que dit l'Esprit-Saint : l'homme à qui appartient cette ceinture sera lié de cette sorte par les Juifs dans Jérusalem et ils le livreront entre les mains des Gentils. » Alors les amis de Paul et les fidèles de Césarée supplièrent l'Apôtre de ne pas monter à Jérusalem. Mais celui-ci leur répondit avec courage : « Que faites-vous de pleurer et d'attendrir ainsi mon cœur? Je suis prêt non seulement à subir les chaînes, mais à mourir s'il le faut à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus! » Devant cette résolution inébranlable, les assistants répondirent : « Que la volonté de Dieu soit faite, » et l'heure du départ fut fixée.

DEUX ANS DE CAPTIVITÉ EN PALESTINE

Reçu à bras ouverts par saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, saint Paul jouit d'abord de quelque repos dans la Ville Sainte. Mais un jour qu'il priait dans le temple, il fut reconnu par des Juifs venus d'Asie; ils se jetèrent sur lui en criant : « Au secours, Israélites, voici l'homme qui prêche par toute la terre contre le peuple, contre la loi et contre le temple! Il vient même profaner le saint Lieu en y introduisant les Gentils. » (Ils l'avaient vu dans la rue en compagnie de l'Ephésien Trophyme et ils croyaient qu'il l'avait fait entrer dans l'enceinte du Temple réservée aux seuls Juifs.) La multitude se précipita sur l'Apôtre, on le traîna hors du Temple dont on ferma aussitôt les portes; on allait le massacrer, lorsque le tribun militaire, Claudius Lysias, averti à temps de l'émeute, accourt avec des centurions et des soldats. A son aspect, les forcenés cessent de frapper saint Paul, le tribun leur arrache leur victime et la fait charger de chaînes; il interroge ensuite la foule : « Quel est cet homme? Qu'a-t-il fait? » demandait-il. Les uns répondaient une chose, les autres une autre, tous criaient. Désespérant de rien apprendre dans ce tumulte, le tribun ordonne aux soldats de conduire le prisonnier à la forteresse Antonia qui leur servait de caserne. Mais la multitude se pressait autour d'eux en criant : A mort! A mort! tellement qu'en montant les degrés qui menaient à la forteresse, ils durent porter le prisonnier dans leurs bras pour le soustraire à la fureur populaire.

Arrivé sur le degré le plus élevé du portique et désormais à l'abri de la foule, Paul dit en grec au tribun : « Pourrais-je vous adresser une prière? — Tu sais le grec? repartit le tribun étonné. Serais-tu, par hasard, cet égyptien qui a soulevé une émeute l'autre jour et s'est enfui dans le désert en entraînant avec lui quatre mille sicaires? — Non, dit saint Paul, je suis un hébreu né à Tarse en Cilicie, municipe bien connu. Permettez-moi, je vous prie, d'adresser la parole au peuple. » Lysias le lui accorda.

Alors l'Apôtre se tournant vers la foule, étendit la main et fit signe qu'il allait parler; aussitôt il se fit un grand silence, et Paul dit en langue hébraïque : « Israélites, mes frères et mes pères, écoutez l'explication de ma conduite. » En l'entendant parler en hébreu la multitude redoubla d'attention. Il continua donc : « Je suis de race juive, je suis né à Tarse en Cilicie, mais j'ai été élevé dans cette ville de Jérusalem et c'est aux pieds du savant Gamaliel que j'ai appris les véritables principes de la loi de nos aïeux. Zélateur ardent de cette loi, comme vous tous l'êtes encore aujourd'hui, j'ai persécuté jusqu'à la mort les disciples de Jésus-Christ. Je les faisais arrêter et traîner chargés de chaînes dans les cachots. Le prince des prêtres et tous les anciens du peuple le savent et peuvent l'attester. C'est d'eux que je reçus des lettres pour la synagogue de Damas, me donnant pleins pouvoirs pour faire arrêter les chrétiens de cette ville et les amener ici recevoir leur châtiment.

« Je partis donc pour Damas, et déjà j'approchais de cette ville, c'était vers l'heure de midi, quand je fus environné soudain d'une lumière céleste. Renversé à terre, j'entendis une voix qui me disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? — Qui êtes-vous, Seigneur? m'écriai-je. — Je suis Jésus que tu persécutes, reprit la voix. — Ceux qui m'accompagnaient voyaient la lumière, mais ne comprenaient pas les paroles qui m'étaient adressées. — Je demandai alors : Seigneur, que me faut-il faire? — Et le Seigneur me répondit : Lève-toi, entre à Damas. Là, on t'instruira de ce que tu dois faire? — Or, cette clarté éblouissante m'avait aveuglé. Mes compagnons durent me conduire par la main et j'arrivai ainsi à Damas. »

Le saint orateur raconta ensuite son baptême à Damas, la mission qu'il reçut de Dieu, son retour à Jérusalem, la résistance des Juifs à sa parole et l'ordre que Dieu lui donna d'aller prêcher aux Gentils. A ce mot de Gentils, la foule jusque-là silencieuse éclata en vociférations : « Massacrez cet impie! Il n'est pas permis de le laisser vivre! A mort! A mort! » Ils se dépouillaient de leurs manteaux, comme s'ils allaient le lapider, mais, n'osant accabler de pierres un prisonnier placé sous la sauvegarde d'un officier romain, ils remplissaient l'air de poussière qu'ils jetaient à pleines mains.

En présence de ce nouveau tumulte, le tribun ordonne aux soldats d'amener Paul dans l'intérieur de la forteresse pour le flageller, le mettre à la torture et l'obliger ainsi à avouer ses prétendus crimes. Déjà on l'avait lié avec des cordes, quand l'Apôtre dit à l'officier qui présidait l'exécution : « Depuis quand vous est-il permis de flageller un homme qui est citoyen romain et qui n'a pas été condamné? » L'officier courut au tribun : « Qu'alliez-vous faire,

dit-il, cet homme est citoyen romain ! » (La loi défendait expressément de flageller un citoyen romain.) Paul fut aussitôt détaché.

Le lendemain, le tribun fait comparaître saint Paul devant le Sanhédrin ou grand tribunal des Juifs. Mais à peine l'Apôtre a-t-il parlé du dogme de la résurrection, que l'assemblée, composée de Pharisiens et de Sadducéens, se divise contre elle-même ; une discussion tumultueuse éclate entre les deux partis(1), et le tribun craignant de voir Paul mis en pièces par ces frénétiques appelle des soldats pour le ramener au camp.

Cependant la foule était furieuse de voir sa victime lui échapper. Quarante Juifs s'engagent par serment à ne rien manger ni boire avant d'avoir poignardé l'Apôtre. Ils s'entendent avec les princes des prêtres ; il est convenu que ceux-ci demanderont au tribun de leur amener une seconde fois le prisonnier sous prétexte de l'interroger et les assassins le poignarderont en route. La Providence permet qu'un neveu de saint Paul, fils de sa sœur, ait connaissance du complot. Il en prévient secrètement saint Paul ainsi que le tribun. A cette nouvelle, le tribun réunit une escorte de deux cents légionnaires, de soixante-dix cavaliers et de deux cents lances, sous la conduite de deux centurions, leur confie saint Paul avec ordre de le conduire sain et sauf à Félix, gouverneur de Palestine, en résidence à Césarée. La petite troupe quitta Jérusalem durant la nuit et échappa heureusement aux attaques des sicaires.

Cinq jours après la venue de Paul à Césarée, une députation ayant à sa tête l'avocat Tertullus vint porter au tribunal du gouverneur les accusations des Juifs contre l'Apôtre. Celui-ci répondit avec une noble assurance et se justifia pleinement ; Félix reconnut son innocence, mais, plus avare que juste, il retint son prisonnier dans les fers dans l'espoir qu'il donnerait de l'argent pour recouvrer sa liberté. Deux ans se passèrent ainsi, après lesquels Félix fut remplacé par un autre gouverneur nommé Festus.

DÉPART POUR ROME — TEMPÊTE ET NAUFRAGE

Dès que Festus eut pris possession de son gouvernement, les Juifs s'empressèrent de reprendre leurs accusations contre saint Paul. Ils accablaient d'instances le gouverneur lui demandant de renvoyer le prisonnier à Jérusalem pour y être jugé. Leur dessein était de l'assassiner en route. Alors Paul, usant de ses droits de citoyen romain, dit à Festus : « J'en appelle au tribunal de l'empereur, si j'ai commis quelque crime qui mérite la peine capitale, je ne refuse pas de l'expier par ma mort, mais si je suis innocent, comme vous avez pu vous en convaincre, nul n'a le droit de me livrer à mes ennemis, j'en appelle à César. — Tu en as appellé à César, répondit Festus, tu iras à César. »

En attendant, le roi Agrippa le jeune et sa sœur Bérénice étant venus saluer le nouveau gouverneur, celui-ci fit comparaître devant eux saint Paul dont ils avaient souvent entendu parler et qu'ils désiraient beaucoup voir. L'Apôtre en profita pour leur prêcher la divinité de Jésus-Christ, avec tant de force et de clarté, que le roi ne put s'empêcher de dire : « Encore un peu et tu me persuaderais d'être chrétien ! — Plût à Dieu qu'il ne s'en fallut ni de peu ni de beaucoup ! reprit l'Apôtre. Plût à Dieu que vous et tous ceux qui m'écoutent, vous fussiez ce que je suis moi-même, à la réserve de ces chaînes.

L'Apôtre et quelques autres prisonniers furent confiés au centurion Julius qui, avec une escorte de soldats, devait les conduire en Italie. Saint Luc et Aristarque de Thessalonique, qui avaient entouré saint Paul de leurs soins durant sa captivité, obtinrent la permission de l'accompagner dans ce long voyage. On prit la route de mer, la traversée fut d'abord heureuse, mais l'hiver vint avec ses dangers ; saint Paul conseillait d'attendre dans un port le retour de la bonne saison, le centurion et le pilote préférèrent aller encore un peu plus loin ; bientôt le vent se leva, le ciel se couvrit de nuages, une terrible tempête se déchaîna, le navire en grand danger allait à la dérive au gré des vagues, il fallut abattre le grand mât, jeter à la mer les marchandises pour alléger le vaisseau. La tempête continua plusieurs jours, tout espoir de salut semblait perdu, dans l'attente de la mort, nul ne songeait à prendre de la nourriture. Il y avait à bord deux cent soixante-seize personnes. En ce péril extrême, ce fut saint Paul qui releva les courages : Amis, dit-il, vous auriez mieux fait de croire à ma parole, et de ne point quitter l'île de Crète... Cependant reprenez courage, personne d'entre vous ne périra. Le navire seul sera perdu. Cette nuit, le Dieu que je sers m'a envoyé son ange, qui m'a dit : « Ne crains rien, Paul. Tu comparaîtras au tribunal de César, et le Seigneur, touché de tes prières, t'a accordé la vie de tous ceux qui naviguent avec toi ! Courage donc, mes amis. Je crois en Dieu, et tout ce qu'il m'a ainsi révélé s'accomplira. Bientôt nous allons approcher d'une île. »

On ne tarda pas en effet à apercevoir une terre, c'était l'île de Malte. On dirigea comme on put le navire dans cette direction, mais il alla échouer sur un banc de sable non loin de la côte. Les soldats, craignant de voir leurs prisonniers s'échapper durant le sauvetage, voulaient les massacrer tous ; le centurion qui voulait conserver Paul, fut assez heureux pour les en empêcher. Alors les passagers qui savaient nager gagnèrent à la nage la terre voisine, les autres furent sauvés sur des radeaux et des débris du navire.

SAINT PAUL MORDU PAR UNE VIPÈRE

Les habitants de Malte traitèrent les naufragés avec beaucoup d'humanité ; ils allumèrent un grand feu pour les réchauffer et les sécher, car il faisait un froid glacial. Saint Paul s'était empressé, lui aussi, de ramasser des sarments ; comme il les jetait au feu, une vipère, réveillée par la flamme, se jeta sur sa main, et y resta suspendue en la mordant. Les indigènes, à cette vue, se dirent entre eux : « Cet homme est sans doute quelque grand meurtrier, puisque, après un naufrage, la vengeance céleste le poursuit encore. » Cependant, Paul secoua le reptile dans le feu, et ne s'en occupa pas davantage. Les indigènes surveillaient des yeux sa main mordue et s'attendaient à la voir enfler sous l'action du venin, qui ne tarderait pas à envahir tout le corps. Ils attendirent longtemps, et restèrent stupéfaits de voir que saint Paul n'éprouvait aucun dommage. Changeant alors de sentiment, ils se disaient : « C'est un Dieu. »

Publius, chef de l'île, offrit généreusement l'hospitalité à l'Apôtre et à ses compagnons ; le père de Publius était gravement malade, Paul, en entrant dans la maison, pria pour lui, lui imposa les mains, et il fut guéri. A cette nouvelle, tous les habitants amenèrent leurs malades, et Dieu les guérit tous par son fidèle Apôtre. Publius se fit chrétien et devint le premier évêque de Malte.

Après trois mois de séjour, nos voyageurs s'embarquèrent sur un nouveau vaisseau, et arrivèrent heureusement à Reggio, en Sicile. La tradition de cette ville nous apprend que le grand Apôtre se mit aussitôt à annoncer la bonne nouvelle de la venue de Jésus-Christ à la foule qui se pressait sur le quai du port. Mais on ne voulait point l'écouter, et la nuit

(1) Les Pharisiens admettaient cette vérité et les Sadducéens la niaient.

venant, les auditeurs se dispersaient en se moquant de l'orateur étranger. « Ecoutez-moi seulement jusqu'à ce que cette torche soit consumée » dit saint Paul, et il posa la torche sur la colonne rostrale à laquelle était amarrée le navire. La torche se consuma bientôt, mais la lumière ne cessa point de resplendir sur le haut de la colonne. Témoins de ce prodige, les assistants écoutèrent la parole du messager de Dieu, et un grand nombre se firent chrétiens. La cathédrale de Reggio conserve encore aujourd'hui avec respect la colonne rostrale, monument de la prédication de saint Paul.

A Pouzzoles, en Italie, saint Paul et ses compagnons trouvèrent une chrétienté puissante; l'apôtre saint Pierre avait déjà évangélisé cette contrée. Les fidèles les retinrent huit jours au milieu d'eux. Puis ils continuèrent leur route vers Rome. Les chrétiens de cette grande ville, disciples de saint Pierre, apprirent avec joie l'arrivée de saint Paul. Deux députations vinrent au devant de lui jusque fort loin, la première fit plus de soixante kilomètres pour aller le rejoindre. C'est ainsi que saint Paul, captif, entra dans cette ville fameuse, alors la capitale du paganisme, mais où saint Pierre avait déjà intrépidement fixé son siège, où l'Apôtre des Gentils devait répandre aussi son sang, et dont Dieu voulait faire la capitale du monde chrétien.

Le centurion Julius remit son illustre prisonnier au prefet du prétoire Burrhus; celui-ci le mit sous la garde d'un soldat, qui fut rattaché à son captif par une chaîne de fer, suivant une coutume romaine, et il lui permit de se loger où il voudrait.

Saint Paul dut encore attendre deux ans avant d'obtenir justice, mais ce temps ne fut pas perdu pour la prédication évangélique. La demeure où il logeait, et dont la tradition romaine a gardé fidèlement le souvenir (1) devint un centre d'apostolat. A l'abri des vexations des Juifs, sans crainte des païens, il prêchait librement Jésus-Christ, beaucoup venaient le voir et l'entendre; il fit de nombreuses conversions, et Jésus-Christ eut des adorateurs jusque dans le palais de l'empereur.

Les Eglises d'Asie qu'il avait fondées n'oubliaient pas leur Apôtre, et s'intéressaient vivement à lui. Les chrétiens de Philippes surpassèrent les autres dans l'expression de leur reconnaissance filiale, lui envoyèrent leur évêque Epaphrodite pour lui porter des secours et prendre soin de sa personne. L'Apôtre, en leur renvoyant leur messager, les remercia dans une touchante épître. Il écrivit aussi à Philémon, riche chrétien de Phrygie, pour lui recommander son esclave fugitif Onésime qu'il venait de convertir à Rome. De cette première captivité de saint Paul, datent également l'épître aux Colossiens, la première épître à Timothée et cette sublime *épître aux Hébreux* où le Docteur des Nations expose, en termes si profonds, l'excellence du Sacerdoce de Jésus-Christ et la substitution de la loi nouvelle à la loi ancienne.

Saint Paul comparut enfin devant l'empereur : c'était Néron, mais Néron jeune encore, et aimé de Rome qu'il allait épouvanter par ses folies et ses cruautés monstrueuses. L'empereur reconnut l'innocence de l'Apôtre et lui fit rendre la liberté.

DERNIER VOYAGE — DEUXIÈME CAPTIVITÉ — MARTYRE

Néron, devenu bientôt l'effroi du monde romain, venait, en digne père des persécuteurs de l'Eglise, de décréter la première persécution générale; Rome vit un nombre immense de martyrs mourir pour Jésus-Christ au milieu des plus affreux supplices. Saint Paul qui visitait les églises d'Asie, sur une inspiration de Dieu, se hâta d'accourir à Rome auprès de saint Pierre pour soutenir avec lui le courage des chrétiens. Saint Luc l'accompagnait encore en ce voyage. La persécution s'étant un peu ralentie, les deux apôtres reprirent avec ardeur les travaux de leur mission sainte. Mais saint Paul ayant converti l'échanson du palais et une des amies de Néron, le tyran le fait jeter dans un cachot. Bientôt, il comparaît devant le monstre couronné; ses amis, effrayés, l'abandonnent et n'osent venir témoigner en sa faveur; mais saint Luc et Onésiphore le consolent par leur fidélité; Dieu l'assiste dans cette terrible rencontre, et cette fois encore il échappa « à la gueule du lion » ainsi qu'il l'écrivit lui-même peu après dans sa deuxième épître à Timothée son cher disciple.

Toutefois, s'il échappa à la mort, il ne recouvra point sa liberté, ou si on la lui rendit ce fut pour peu de temps. Le jour du dernier combat et de la victoire éternelle, digne couronnement de tant de travaux, approchait pour lui. Le 29 juin de l'an 67, après plusieurs mois de captivité, il fut tiré de son cachot et conduit avec saint Pierre au martyre. Après avoir marché quelque temps ensemble, les deux hérauts de Jésus-Christ, fondateurs de Rome chrétienne et vrais pères de la civilisation européenne, s'embrassèrent une dernière fois sur la terre : « La paix soit avec toi, chef de l'Eglise, pasteur de tous les agneaux du Christ! dit saint Paul. — Va en paix, prédicateur des biens célestes, guide des justes dans la voie du salut! » répondit saint Pierre.

Pendant que le premier Pape allait à la croix qui l'attendait au-delà du Tibre, l'Apôtre des nations continua sa marche sur le chemin d'Ostie. Non loin des remparts de Rome, il rencontra une jeune et noble chrétienne, c'était Plautilla, fille de Flavius-Sabinus, préfet de Rome et frère du général Vespasien qui devint empereur trois ans après. Plautilla fondait en larmes en voyant saint Paul conduit à la mort : « Adieu, Plautilla, plante de la vie éternelle, lui dit l'Apôtre, marche toujours dans la voie des commandements du Christ et tu entreras en possession de l'héritage céleste. » Puis il la pria de lui prêter son voile afin de se bander les yeux, suivant la coutume, au moment du supplice.

Arrivé au lieu appelé les *Eaux Salviennes*, à plusieurs kilomètres de Rome, saint Paul se banda les yeux, s'agenouilla et inclina la tête; le glaive du soldat fit tomber cette tête vénérable qui rebondit trois fois sur le sol. Une source d'eau jaillit à chacun des endroits où elle toucha la terre; et l'on peut voir encore aujourd'hui ces trois sources dans le sanctuaire élevé sur ce lieu. A côté, se trouve le couvent des Trappistes français, devenus de nos jours les gardiens de cette terre bénie.

Après son martyre, saint Paul apparut à Plautilla, tout brillant de gloire, et lui remit son voile ensanglanté, cher et précieux souvenir, que la noble romaine garda comme un trésor. Lucine, aïeule maternelle de Plautilla, fit recueillir avec respect le corps de l'Apôtre et lui donna la sépulture, dans sa propriété, près de la voie d'Ostie, où elle avait fait commencer à creuser une catacombe. Le premier empereur chrétien, Constantin le Grand, fit plus tard bâtir autour de ce tombeau une basilique splendide qui a vécu quinze siècles. Détruite en 1823 par un violent incendie, elle a été magnifiquement rebâtie par la généreuse sollicitude de trois papes et les dons de l'univers chrétien, et Pie IX, de glorieuse et sainte mémoire, en a fait la dédicace solennelle le 10 décembre 1854.

Le corps du grand Apôtre y est toujours avec ses chaînes et les reliques de saint Timothée son disciple; mais son chef est avec celui de saint Pierre dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

(1) C'est aujourd'hui la partie souterraine de la belle petite église de Sainte-Marie-*in-via-Lata*.

SAINTE GODELEINE OU GODELIVE

Fête le 6 juillet.

Sainte Godeleine apparaît à la petite aveugle et lui ordonne de se laver les yeux avec l'eau du puits qu'a sanctifiée son martyre ; l'enfant obéit et voit la lumière du jour pour la première fois.

NAISSANCE ET GRACIEUSE ENFANCE DE GODELEINE

Ce fut vers le milieu du XI^e^ siècle, l'an 1049, que naquit, dans le Boulonnais, la Sainte dont nous allons retracer la vie.

Le seigneur Hemfrid de Wierre-Effroy fut son illustre père, et Ogine, dame de noble race, fut sa mère. Dieu avait béni cette sainte union de deux cœurs si chrétiens, que les vertus embellissaient plus encore que la noblesse, la distinction de leur origine et leurs agréments extérieurs.

Les deux époux eurent la joie de recevoir du ciel trois enfants, Ogine, Adèle et Godelive ou Godeleine (nom flamand ayant le même sens que Théophile, *God*, Dieu, et *lief*, amie). L'heureuse naissance de celle que Dieu s'était choisie de toute éternité vint porter l'allégresse dans la famille, au château de Longfort, dans le Boulonnais.

Godeleine, dès sa plus tendre enfance, montrait les desseins de Dieu sur elle ; son intelligence s'ouvrit de bonne heure aux choses du ciel, son amabilité réjouissait tous ceux qui la voyaient. La pieuse châtelaine voulut s'occuper elle-même de l'éducation de sa fille et, dès que l'enfant sut bégayer, sa mère lui apprit aussitôt à prononcer les noms de Jésus et de Marie et à avoir une profonde horreur de tout ce qui n'était pas pour Dieu.

« Dirigeant ses petites mains et ses yeux vers le ciel, raconte le chroniqueur, chaque jour elle faisait à Dieu l'offrande de son cœur innocent et pur, et un doux baiser déposé sur le front de l'enfant était la récompense maternelle de l'attention qu'elle apportait à cet acte religieux. »

La beauté des traits de Godeleine augmentait avec l'âge. La blancheur de son teint, agréablement coloré, était relevée par la soyeuse

chevelure noire qui ombrageait sa tête. Elle ne se doutait guère, la pauvre enfant, des souffrances que lui vaudraient un jour ces cheveux noirs. En attendant, heureuse, prévenante, gracieuse et pleine de noblesse, elle laissait voir à l'extérieur comme un rayonnement de la beauté et de la pureté de son âme, que la grâce sanctifiante parait aux yeux des anges comme d'une robe nuptiale. Elle maniait très habilement l'aiguille et le fuseau, et sa plus heureuse occupation au château de Longfort, était de tisser des ornements ou des broderies de laine ou de soie qu'elle offrait à l'église, où, bien souvent, avec ses compagnes, elle allait chanter ses prières. En effet, sa tendre piété, sa forte vertu surpassaient de beaucoup ses qualités et ses talents naturels.

AMOUR TRÈS CHARITABLE DE L'ENFANT POUR LES PAUVRES

Dès son enfance, Godeleine mûrissait dans la perfection; véritable amante de Dieu, fille docile envers ses parents, nous l'allons voir sensible et compatissante pour les pauvres qu'elle appelait « ses frères ». Un jour, l'intendant du château de Longfort la rencontre quand elle s'apprêtait à distribuer des provisions de bouche à ses pauvres: « Dame Godeleine, dit-il, je suis étonné depuis quelque temps de voir peu à peu disparaître les provisions du château, d'où viennent ces soustractions multipliées? — Sire intendant, reprit Godeleine, pardonnez-moi, c'est moi qui suis seule coupable; j'aime les pauvres, et leurs souffrances me font pitié; ma passion dominante est de les soulager et ma joie est de les servir. De grâce, ne m'empêchez pas de leur porter le pain, car c'est Jésus que je sers en eux. — Gracieuse dame, repartit l'intendant, non seulement vous ruinez le château par vos prodigalités, mais vous m'exposez à faire douter de ma fidélité et à répandre sur ma gestion une tache ineffaçable. » Hemfrid, ayant été averti de la chose, défendit à sa fille de mettre tant d'indiscrétion dans sa charité. Godeleine pleura amèrement et plaida avec tant d'éloquence la cause de ses pauvres, que son père lui permit de continuer ses aumônes et lui assigna même une partie de son patrimoine. Dès lors, les pauvres de toute la contrée appelaient la jeune princesse « leur mère ». Godeleine avait dix-sept ans; un violent désir de la vie religieuse naissait dans son cœur; elle soupirait après cette vie parfaite comme le cerf soupire après les eaux rafraîchissantes; son intelligence entrevit ces poétiques régions où vivent les âmes vierges, vouées à Dieu. Mais Dieu avait ses vues sur Godeleine; il voulait en faire le modèle le plus accompli de la patience chrétienne dans l'état du mariage.

LE COMTE EUSTACHE DE BOULOGNE AU CHATEAU DE WIERRE-EFFROY; GODELEINE PREND LES METS DU FESTIN POUR LES DONNER AUX PAUVRES

Eustache II, comte de Boulogne et père de Godefroy de Bouillon, fut un jour reçu splendidement au château d'Hemfrid: or, pendant que les valets et les domestiques apprêtaient le royal festin, Godeleine aperçut, à l'entrée du manoir, une foule de nécessiteux dont la seule vue fit saigner son cœur. Elle pénétra furtivement dans les salles où l'on préparait les mets du somptueux repas; elle en cacha quelques-uns dans les plis de sa robe et vint les apporter aux pauvres, « ses frères ». Hemfrid fut averti de cette nouvelle soustraction; il appela sa fille et lui parla, cette fois, avec dureté et colère: « Seigneur mon père, dit Godeleine, en ce jour d'hui, douces joies ressentons au palais, pour l'heureuse présence du comte Eustache; pourquoi les pauvres ne goûteraient-ils pas un peu du superflu de ce repas somptueux qu'aux gentilshommes vous offrez? A ces hôtes si nobles, de bons festins sont servis quotidiennement et je vois, dans les nécessiteux, Jésus lui-même tendre sa petite main. » Hemfrid n'écouta pas sa fille. Godeleine monta dans sa chambre et pleura amèrement. Cependant, la table fut dressée avec un luxe inusité et une grande somptuosité. Ogine, la maîtresse du château, en fit les honneurs avec toute la grâce et l'aimable urbanité qui la caractérisaient.

Quand le comte Eustache monta le plus beau coursier des écuries d'Hemfrid pour regagner Boulogne, il dit à Godeleine: « Notre chère fille, que le ciel vous bénisse de plus en plus, car votre âme, par ses hautes vertus, a puissance de recevoir mille bénédictions. Vous êtes une rose, la plus épanouie parmi les autres fleurs; je vous prends sous ma protection, et vous devez pleinement compter sur ma munificence, dans le temps où le choix d'un mari vous sera offert..... » Godeleine remercia le noble comte avec sagesse et modestie, mais en affirmant qu'elle demandait à Dieu la grâce de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ.

GODELEINE ÉPOUSE LE SEIGNEUR BERTOLF DE GHISTELLES, EN FLANDRE

Cependant, on vantait dans la contrée les vertus et les attraits de la jeune princesse; plusieurs prétendants de noble race avaient demandé à Hemfrid la main de sa fille. Un jeune seigneur, Bertolf de Ghistelles, avait déjà vu ses tentatives réduites à rien; il ne se rebuta point et mit dans ses intérêts Baudouin, son parent, comte de Flandre, qui lui promit son intervention auprès d'Hemfrid et de sa fille. Le comte était trop chrétien pour disposer, sans son aveu, d'un cœur qui voulait n'être qu'à Dieu et se consacrer à lui dans la vie religieuse; il laissa donc Godeleine libre d'accepter ou de refuser la main du jeune seigneur. La jeune châtelaine pria beaucoup et se recommanda à Dieu, puis, croyant voir en cette affaire une manifestation de la volonté du Seigneur, elle consentit à embrasser l'état du mariage pour lequel, jusqu'à présent, elle n'avait eu que de la répugnance. Elle résolut de s'y sanctifier le mieux possible en se montrant exacte observatrice des devoirs de cet état nouveau. Au reste, de dures épreuves et d'amères tribulations l'y attendaient. A l'occasion du mariage de Godeleine avec le jeune seigneur Bertolf, tout le château de Longfort fut en fête et l'on donna de brillantes réjouissances, au milieu desquelles la jeune Sainte savait tenir son esprit attaché aux choses d'en haut, et son âme promettait bien à Dieu de lui appartenir toujours et de se sanctifier dans la voie où elle entrait.

PREMIÈRES DOULEURS

Après les joyeuses fêtes du mariage au manoir paternel, Godeleine quitta ses nobles et pieux parents pour aller habiter avec son époux au château de Ghistelles, en Flandre, près de sa belle-mère, à laquelle elle avait déjà voué toute la déférence et la tendresse d'une fille. Mais cette marâtre, à la vue de l'éclatante beauté de Godeleine, sentit circuler dans ses veines les poisons de la plus noire jalousie, et dit brutalement:

« Oh! quelle est donc cette vieille corneille que mon fils apporte? De ces noirs oiseaux, le pays de Flandre regorge ; pourquoi Bertolf fut-il oiseleur d'une corneille romaine? Honte à toi, Bertolf, malédiction pour toi, vilaine fille! .... »

Singulière querelle! Godeleine appartenait à une famille de race gauloise ou romaine, et Bertolf était de race northmanne ou germanique. Les Romains avaient généralement les cheveux noirs, les Germains, au contraire, les avaient roux ou blonds.

BERTOLF PARTAGE POUR GODELEINE LA HAINE DE SA MÈRE ; MAUVAIS TRAITEMENTS QU'ELLE ENDURE ; SA PATIENCE

Bertolf, à la vue des malédictions de sa mère, renia son épouse et chercha le moyen de s'en défaire; le diable même vint inspirer la marâtre; en effet, Bertolf fut appelé par sa mère qui lui dit : « Absente-toi du château sous prétexte de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Bruges pour ta nouvelle épouse, amuse-toi dans les châteaux voisins et choisis une femme plus digne de ta noble race. Je me charge de ta corneille boulonnaise; ou elle périra sous mes coups, ou elle crèvera de faim, ou elle retournera dans sa cage auprès de ses parents..... » Et Bertolf obéit à sa mère.

La vieille mégère fit enfermer Godeleine dans une sombre cellule du château, et là, notre Sainte souffrit avec une patience angélique les tourments les plus affreux et les insultes les plus grossières; les derniers valets eux-mêmes l'injurièrent, et la jeune Sainte, toujours souriante, disait : « Merci, mon Dieu, de m'associer aux souffrances de votre Fils, Jésus-Christ, et de me faire partager ses humiliations. Que la foi anime mon âme, et que votre amour soutienne ma patience. »

Bertolf, cependant, revint au bout de quelques jours. A l'aspect de son mari, la figure de Godeleine s'épanouit de joie, et elle lui tendit la main avec bonté, mais le jeune maître, enflé de colère, la repoussa et sortit. Il rentra bientôt et l'aimable Sainte, tournant vers lui sa douce figure : « Cher époux, lui dit-elle, détournez de moi, je vous en supplie, et votre colère et celle de votre mère! Souvenez-vous de l'amour que vous aviez pour moi, combien vous avez désiré d'unir votre sort au mien. Hélas! savais-je les voir finir sitôt, ces jours de bonheur? Pourquoi me persécutez-vous? Pourquoi me haïssez-vous, moi qui vous aime si tendrement? Je ne veux point commander ici, je veux y obéir ; vous obéir, Bertolf, comme votre esclave, travailler pour vous et surtout vous aimer ; mais je vous en prie, détournez de moi la main de votre mère, ayez pitié de moi, au nom de Dieu, ayez pitié de moi! »

Bertolf, ému, allait céder à la pitié qui déjà s'élevait dans son âme, mais son infernale mère, poussée par l'enfer, lui dit : « Je te défends de reprendre cette vilaine pour épouse; une telle corneille n'est bonne qu'à faire peur aux oiseaux. » Et dès le lendemain, Godeleine fut envoyée aux champs pour chasser les corneilles qui remplissaient le pays. Notre Sainte souffrit patiemment toutes ces humiliations, et offrit toutes ses peines à Dieu pour qu'il touchât le cœur de Bertolf et de sa mère.

GODELEINE S'ENFUIT CHEZ SES PARENTS DOULEUR DE CES DERNIERS

Godeleine, pour ne pas risquer le salut de son mari et de sa belle-mère en leur fournissant l'occasion d'exercer sans cesse contre elle toute leur méchanceté, pensa qu'il serait plus sage de s'enfuir chez ses parents. Elle partit donc à la dérobée pour Longfort. Aucun des gens du manoir paternel ne reconnut son ancienne jeune maîtresse, tant les mauvais traitements avaient altéré sa face; Hemfrid et Ogine, en revoyant leur fille dans cet état, s'évanouirent. Godeleine raconta sa triste histoire, et le seigneur son père en fut si vivement affligé qu'il courut de suite porter ses plaintes à l'évêque de Tournay et de Soissons dont Ghistelles dépendait. Le prélat, ému de la douleur du malheureux père, lança un mandement « par lequel il enjoignait à Bertolf de reprendre sa femme et de vivre en bonne intelligence avec elle, sous peine des foudres de l'Eglise. » Hemfrid en écrivit aussi au comte Eustache II de Boulogne qui en fut très affligé. Sur-le-champ il fit savoir à Bertolf « qu'il aurait à redouter tout le poids de sa colère s'il agissait comme par le passé. »

Bertolf, effrayé de ces menaces, vint en toute hâte à Longfort pour rechercher son épouse.

BERTOLF FEINT DE SE RÉCONCILIER AVEC GODELEINE — INFERNAL MANÈGE D'HYPOCRISIE DE LA BELLE-MÈRE ET DU FILS

Le jeune seigneur flamand rejeta toute la faute sur sa mère qui, disait-il, ne pouvait supporter la pensée d'avoir une bru et de n'être plus maîtresse de Ghistelles; il fit de belles promesses à Hemfrid et à Ogine, que jamais plus il n'abandonnerait Godeleine, et qu'il la protégerait contre tous les mauvais traitements ; enfin que, par son amour et son dévouement, il lui ferait oublier les douleurs du temps passé. Les parents de la Sainte bénirent leur fille et Godeleine quitta, non sans un nouveau déchirement de cœur, la maison paternelle.

Hélas! où allaient donc aboutir les flatteuses promesses de Bertolf? Arrivé à Ghistelles, de concert avec sa méchante mère, il enferme de nouveau sa jeune femme dans la triste cellule du château où elle avait déjà versé tant de larmes et supporté tant de souffrances. Godeleine pria, travailla, souffrit en union avec Notre-Seigneur comme elle faisait jadis; elle pensait bien à ses pauvres et trouvait encore le moyen de leur venir en aide, en partageant avec eux le peu de pain que lui envoyait sa belle-mère.« Oh! ne me dites pas malheureuse, disait-elle, Dieu me comble de grâces. Il sait tirer le bien du sein des maux, et l'onction divine sait tout adoucir. »

Depuis un an déjà, Godeleine était revenue à Ghistelles, et ni Bertolf ni sa farouche mère n'étaient parvenus à la faire mourir de faim et de misère. Ils imaginèrent un expédient violent.

BERTOLF FAIT ÉTRANGLER GODELEINE

L'enfer donna ce conseil à Bertolf et à sa mère de feindre tout à coup de se repentir de leur conduite; ils parlèrent à Godeleine avec une bienveillance qui la surprit et la charma; la Sainte avait l'âme trop haute pour soupçonner, dans ces manœuvres diaboliques, la moindre trace d'hypocrisie.

Dix jours se passèrent ainsi, pendant lesquels Godeleine ne cessait de remercier le ciel de cette grâce si longtemps demandée, et qui paraissait obtenue, de la conversion de son mari.

Un soir, Bertolf mande ses deux serviteurs Lambert et Hecca, et leur dit : « Voici mille ducats, je vous les promets et d'autres récompenses avec, si vous parvenez à étrangler cette nuit mon

épouse Godeleine. » Les deux complices s'inclinèrent et, séduits par l'argent, promirent l'acte du crime. Le jeune seigneur monte un coursier, vient embrasser sa femme et lui dire qu'il part à l'instant pour Bruges où l'attend une affaire importante; en même temps il avertit Godeleine qu'une dame de ses parentes doit arriver le soir au château..... Il dit, et court à Bruges apprendre la mort de sa sainte épouse.

La jeune châtelaine fut en prière tout le reste de la soirée et elle bénissait Dieu du changement opéré dans l'esprit de Bertolf. (De fait, l'heure de son repos et de sa délivrance, l'heure de la pleine joie était proche, mais autrement qu'elle ne songeait en ce moment, et avant la victoire il devait y avoir un dernier et dur combat.) Après avoir donné ses ordres pour le lendemain aux gens du château, elle se retira tranquillement dans sa chambre pour attendre l'arrivée de cette dame, recommandée par son mari.

Quand le silence régna dans le manoir, Hecca et Lambert montèrent à l'appartement de leur maîtresse, la priant de descendre recevoir la femme dont le seigneur Bertolf lui avait parlé. Godeleine, à l'esprit droit et sincère, ne soupçonna pas le piège que lui tendaient ces deux tigres, elle descendit aussitôt. Mais les malfaiteurs se ruèrent sur leur innocente victime et, après l'avoir accablée d'injures et de coups, ils l'étranglèrent « avec une nappe longue et étroite ». Godeleine ne proféra pas une seule plainte et expira en priant Dieu de pardonner à Bertolf et aux deux exécuteurs de ses ordres criminels.

Cependant, comme le sang était sorti par les yeux et la bouche, Hecca et Lambert lavèrent la tête de leur victime dans le puits de la cour et ensuite la remontèrent dans sa chambre pour faire croire qu'elle était morte subitement d'une mort naturelle.

C'était le 7 juillet 1070 que les anges reçurent dans leurs phalanges glorieuses l'âme de cette héroïne chrétienne, modèle admirable de charité, de patience et d'amour de Dieu.

BERTOLF VERSE DES LARMES MENTEUSES SUR LA MORT DE GODELEINE — IL CONTRACTE UN SECOND MARIAGE.

Le matin arriva et les gens du château étaient descendus à la chapelle pour y faire leurs prières et entendre la lecture pieuse que leur sainte maîtresse avait l'habitude de leur faire. Inquiets de ne pas la voir descendre, ils montèrent dans ses appartements et quelle ne fut pas leur douleur de ne trouver qu'un cadavre. Cependant, la vérité se fit jour dans ce mystère; les serviteurs ayant examiné de près le corps de Godeleine, reconnurent une empreinte bleuâtre autour du cou, signe manifeste du crime.

Chacun regarda, dès lors, Godeleine comme une martyre et déjà plusieurs l'invoquèrent, « car ils se souvenaient, dit la chronique, avoir entendu pendant la nuit des chants célestes, sans doute à l'heure où les anges transportaient au ciel l'âme de notre Sainte. »

L'époux assassin rentra le jour même à Ghistelles, son âme était en proie à une inquiétude mortelle au sujet de son crime. La marâtre arriva aussi, et la mère et le fils feignirent d'être au désespoir; tous deux se jetaient sur le corps inanimé de Godeleine en versant des larmes et en poussant de longs soupirs.

« Toutefois, dit-on, comme Bertolf était aussi puissant que méchant, chacun le craignit et garda le silence, de sorte qu'Hemfrid et le comte Eustache crurent la mort naturelle, et ne cherchèrent pas à la venger. »

Bertolf fit à sa femme de splendides funérailles durant lesquelles il versa d'abondantes larmes; mais il avait le cœur heureux d'être délivré d'une femme qui, disait-il, lui avait été donnée pour son malheur.

Et, dès que les circonstances lui devinrent favorables, il contracta une seconde union, espérant y trouver le bonheur, mais Dieu ne le bénit pas.

UNE FILLE AVEUGLE NAIT DE CE SECOND MARIAGE ELLE RECOUVRE LA VUE EN INVOQUANT GODELEINE

De ce nouveau mariage naquit une fille, mais ses yeux étaient fermés à la lumière; cette pauvre enfant était un sujet de douleur pour sa mère et de remords pour son père, qui se rappelait sans cesse sa première épouse. Cette enfant vécut cependant et, parvenue à l'âge de neuf ans, elle ouït de belles choses sur les vertus de Godeleine. Elle prit en pitié ses malheurs, admira les dons dont son âme avait été ornée; le souvenir de cette Sainte frappa son esprit, elle l'aima du plus tendre amour et se recommanda à son intercession en l'invoquant chaque matin à son réveil.

Une nuit, il lui sembla voir une belle dame qui lui disait d'aller se laver les yeux avec l'eau du puits; la jeune fille, en se réveillant, se fit conduire au puits dont l'eau avait servi à laver la tête ensanglantée de Godeleine et, faisant le signe de la Croix, elle invoqua celle qu'elle aimait. Elle se lava les yeux et soudain, ses yeux voilés s'ouvrirent : la petite aveugle était guérie par l'intercession de Godeleine.

BERTOLF SE CONVERTIT

On ne pouvait plus douter de la sainteté de Godeleine; dès ce moment, Bertolf eut l'âme pleine d'un sincère repentir, et le remords qui rongeait sa conscience allait enfin disparaître.

En effet, il résolut de partir pour Rome afin d'obtenir le pardon de ses fautes. Le Pape le reçut avec bonté, écouta sa confession générale, et, l'embrassant avec effusion, lui donna l'absolution de tous ses péchés. C'était donc au pied de la croix que le coupable époux venait s'abriter et chercher une pénitence qui devait le décharger du poids terrible qui écrasait son cœur.

Après avoir pleuré quelque temps à Rome, Bertolf partit en pèlerin pour les Lieux Saints; cette fois, il versait des larmes de véritable repentance, et Dieu bénissait avec tendresse ce pauvre enfant prodigue revenu dans ses bras....

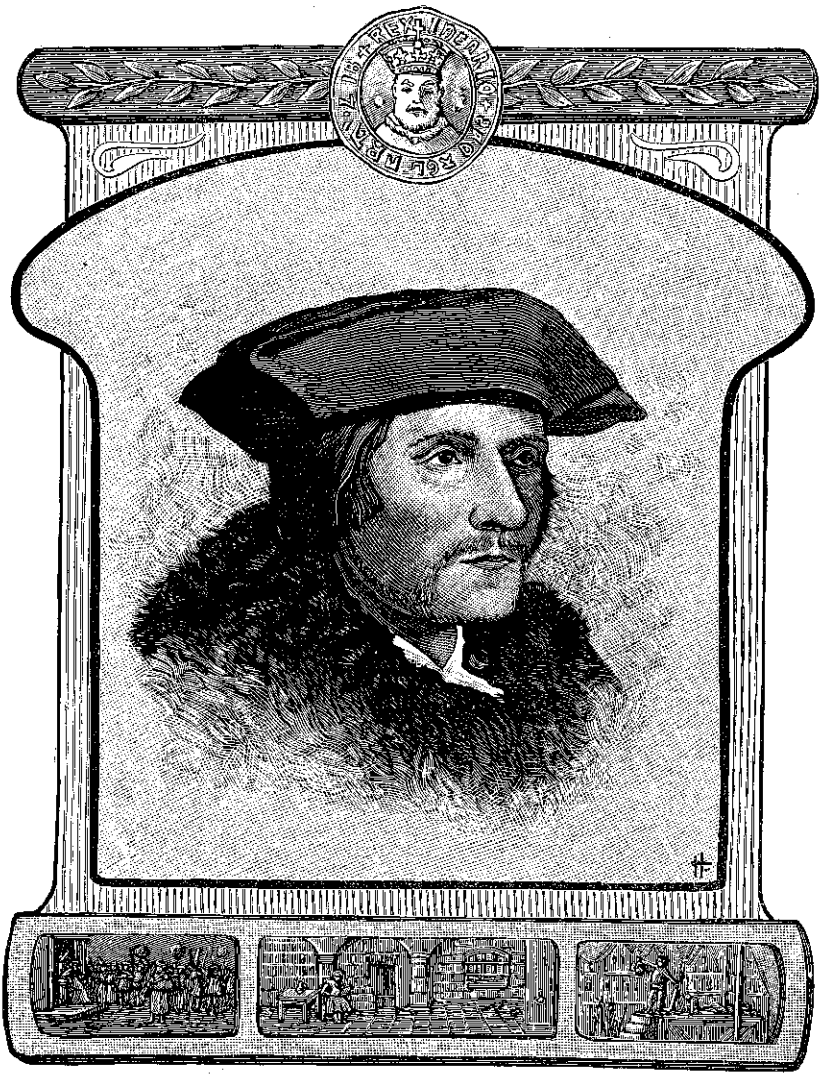
« Un jour, dit l'historien, l'abbé de Saint-Winoc, à Bergues, près de Dunkerque, reçut en conférence particulière un personnage mystérieux. Après leur entrevue, les portes du monastère se refermèrent sur l'étranger qui, dès lors, se montra le plus humble et le plus pénitent des religieux.

» Ce Religieux pénitent était Bertolf, le meurtrier de Godeleine, dont la conversion si parfaite était due au pardon et aux prières de son innocente victime, que Dieu avait couronnée dans le ciel. »

LE BIENHEUREUX THOMAS MORUS

GRAND CHANCELIER D'ANGLETERRE, MARTYR

Fête le 6 juillet.



Portrait traditionnel du Bienheureux Thomas Morus
(D'après un document de la Bibliothèque Nationale.)

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE THOMAS MORE

Thomas More naquit à Londres vers 1480, d'une famille appartenant à la petite noblesse.

La légende, qui se plaît à entourer souvent d'une naïve auréole, même dès le berceau, le front des saints, n'a pas manqué à notre héros. Avant de le mettre au monde, sa mère le vit en songe à peine couvert d'un léger manteau de pourpre précieuse plié sur sa poitrine. Aidée de sa servante, elle voulut déployer le manteau, afin d'en envelopper son enfant avec plus de soin. Mais le mystérieux vêtement semblait augmenter à mesure qu'elle le développait. Non seulement le nouveau-né en était couvert des pieds à la tête, mais la chambre en était remplie. Il fallut sortir dans la cour et même sur la place pour en apprécier les dimensions, et le rideau de pourpre s'étendait toujours, défiant toute mesure, quand tout à coup une voix se fit entendre : « Vous faites d'inutiles efforts, l'Angleterre toute entière ne suffirait pas à contenir cette pourpre. »

Or, ajoute l'auteur qui se fait l'écho de cette gracieuse légende, cette pourpre mystérieuse, c'était le sang du martyr, qui, au jour de son sacri-

fice, devait le couvrir comme un voile de gloire et répandre au loin sa renommée jusque sur les royaumes étrangers et dans l'Eglise entière.

De bonne heure, le jeune Thomas fut mis au collège. Son père, sir John More, juge à la cour du Banc du roi, homme de mœurs austères, prit soin de l'accoutumer aux privations et au travail, réglant si strictement ses dépenses que le jeune écolier ne pouvait, sans recourir à la bourse paternelle, faire raccommoder ses chaussures ou ses vêtements. Thomas sut toujours gré à son père de cette éducation un peu rude.

Le cardinal Morton, chancelier de Henri VII et archevêque de Cantorbéry, prit chez lui l'enfant en qualité de page et fut charmé de la vivacité de son esprit et de son enjouement. Le vieil archevêque aimait à se récréer, et, de temps en temps, surtout aux fêtes de Noël, Thomas ne craignait pas de monter sur les tréteaux pour l'égayer par quelque rôle improvisé. Le cardinal en était ravi. « Vous voyez, disait-il à ses hôtes, ce petit garçon qui nous sert à table et qui joue si bien la comédie, regardez-le bien; je vous dis qu'il sera un jour un grand homme. »

Sir Morton ne se trompait pas.

DE L'OFFICE DE PAGE AU POSTE DE GRAND CHANCELIER

Après avoir vécu quelque temps dans la maison de ce prince de l'Eglise, Thomas vint terminer ses études à l'Université d'Oxford. Il y fut ce qu'il avait été à Londres, studieux, mortifié, oublieux de lui-même presque à l'excès.

A peine âgé de dix-sept ans, il portait un cilice, couchait sur la terre nue ou sur un simple banc de bois, ne prenait que quatre heures de repos par nuit, consacrant le reste du temps à la prière ou à l'étude des Livres saints; il jeûnait fréquemment, et, aussi discret que mortifié, il dérobait soigneusement, aux yeux même de ses amis les plus intimes, ses austérités continuelles.

Un instant, il eut l'idée d'embrasser la vie religieuse. Dieu lui montra qu'il l'appelait à suivre une autre voie.

Pour obéir au désir de son père, Thomas Morus se mit à l'étude du droit. Par tempérament, il y répugnait un peu. Il était plutôt littérateur et artiste. Très versé dans les lettres grecques et latines, il étudiait aussi dans leur texte les auteurs français, savait la musique et maniait l'archet avec une certaine dextérité. Néanmoins, par déférence pour celui en qui il aimait à reconnaître Dieu lui-même, il s'adonna avec ardeur à l'étude parfois aride de la jurisprudence.

Ses progrès furent tels que, à dix-huit ans, il fut admis comme lecteur dans l'une des sections de la cour de la chancellerie. Bientôt il se maria, mais perdit sa femme après quelques années seulement de leur union.

La place honorable qu'il conquit au barreau, les fonctions de sous-shériff qu'il fut appelé à remplir, lui donnèrent droit de siéger à la cour du lord maire. Comme juge, il fut d'une intégrité inviolable. « Si le diable que je hais souverainement, aimait-il à répéter, et si mon père que j'aime bien, se présentaient pour me demander justice, et que le diable eût raison, je condamnerais sans pitié mon père. »

Député à la Chambre des Communes, il s'y fit remarquer par son courage à résister à des exigences excessives du roi Henri VII. Cette conduite lui valut une disgrâce momentanée et l'obligea à s'éloigner quelque temps des affaires. Il trouva un asile près des Chartreux de Londres, et y vécut caché pendant quatre ans, ne s'occupant que d'études et du soin de sa perfection. Puis, passant sur le continent, il visita les universités de Louvain et de Paris, et enfin, revenu en Angleterre, il reparut définitivement dans la vie publique à l'avènement du roi Henri VIII.

Sa réputation de savoir avait attiré sur lui l'attention du jeune prince : il se vit obligé d'accepter les fonctions d'ambassadeur aux Pays-Bas. Plus tard, il prit une part active à la conclusion du traité d'alliance entre la France et l'Angleterre en 1525, puis à la paix de Cambrai, conclue entre Henri VIII, Charles-Quint et François Ier.

De plus en plus satisfait de ses services, le roi éleva Thomas More à l'éminente dignité de grand chancelier d'Angleterre, la première après la dignité royale.

PIÉTÉ DE THOMAS MORE

Le nouveau chancelier ne changea rien à ses habitudes de dévotion.

Malgré les occupations de sa charge, il trouvait moyen de joindre chaque jour à ses prières du matin et du soir la récitation des litanies de la Sainte Vierge et des psaumes de la Pénitence.

Il fréquentait assidûment la petite église de Chelsea, sa paroisse : même, il accompagnait au lutrin, de sa voix grave, les dimanches et jours de fête, les chants du célébrant, et comme le duc de Norfolk lui disait qu'il ne convenait guère au premier chancelier du royaume d'être chantre de paroisse, et que Sa Majesté, si elle l'apprenait, s'en offenserait, il lui fit cette belle réponse : « Non, non, il n'est pas possible que je déplaise au roi, mon maître, en rendant cet hommage public au Maître suprême de mon roi. »

Comme il suivait à pied les processions, ordinairement longues et pénibles des Rogations, ses amis lui proposèrent d'assister à cheval à cette cérémonie; il refusa en disant : « Je ne veux point suivre à cheval mon divin Maître qui chemine à pied », faisant allusion à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Toutes les fois qu'il était appelé à traiter quelque affaire difficile, il recourait tout d'abord à la Sainte Communion et invoquait avec ferveur l'Esprit-Saint.

Sa piété n'avait d'égale que sa charité sans bornes. Il ne se passait pas de semaine qu'il ne recueillît pour le soigner quelque infirme abandonné. Il avait loué pour cela une vaste maison qu'il entretenait de ses deniers. Dans le temps qu'il siégeait au tribunal, une pauvre veuve que la perte d'un procès avait réduite à la plus profonde misère trouva chez lui asile et secours; il pourvut pendant plusieurs années à ses besoins, comme il l'eût fait pour un membre de sa famille.

C'est à son zèle pour le service de Dieu qu'il faut attribuer l'ardeur de Thomas More pour la défense des vérités religieuses et le courage qu'il mit à combattre les doctrines hérétiques.

Ses premiers écrits contre Luther ne sont que le prélude des courageuses résistances qu'il opposera plus tard au schisme d'Henri VIII.

PETITE VISITE A CHELSEA

Laissant de côté le polémiste ou le grand chancelier, suivons un instant Thomas More dans son modeste intérieur de Chelsea. Il y a fait bâtir une petite maison « blanche, luisante au soleil, encadrée dans les fleurs, et sans autres

ornements extérieurs que de beaux volets verts ».

C'est là qu'il vit au milieu de sa chère famille, entouré des prévenances et de l'amour de sa femme et de ses quatre enfants.

Lui-même s'est chargé de l'éducation de ces derniers. « La maison de More est un vrai gymnase chrétien », dit son ami Erasme. Le chancelier voulait faire de son fils et de ses trois filles, non point des pédants, mais des personnes ornées de tout ce qui pouvait relever leurs charmes et leur vertu. Il les poussait dès lors à cultiver divers talents et à étudier, avec les lettres, la musique, le dessin, la peinture, les sciences naturelles, les langues mortes et même un peu de droit. Entre temps, ses filles expliquaient à livre ouvert Tite-Live et écrivaient en latin des lettres qui faisaient l'admiration des plus doctes.

Marguerite, l'aînée, la fille de prédilection de More, Meg, comme il l'appelait familièrement, surpassait les autres par la vivacité et les grâces de son esprit. Son père était au comble de la joie quand, la prenant sur ses genoux, il la faisait babiller en trois langues.

La retraite de Chelsea ressemblait à un monastère. Matin et soir on y priait en commun. Les jours de dimanches et de fêtes, tous les membres de la famille assistaient ensemble à la grand-messe et aux vêpres. Les repas, les récréations se prenaient à heure fixe. Pendant le dîner, une des jeunes filles lisait à haute voix quelques pages d'un livre d'histoire. Chacune d'elles servait tour à tour à table.

Le père avait composé à l'usage de ses enfants des méditations chrétiennes toutes remplies de la moelle des Ecritures. En un mot, il ne négligeait rien de ce qui contribuait à leur sanctification.

Certains jeux, comme celui des dés et des cartes, étaient formellement proscrits à Chelsea, et tout domestique pris en flagrant délit eût été renvoyé. Le chancelier croyait que c'était perdre son temps que de se livrer à ces amusements. En revanche, on apprenait à toucher de l'orgue, à cultiver le jardin, on s'employait à toutes sortes de travaux utiles. La vie était loin de paraître austère : le grave chancelier était toujours d'humeur joyeuse, nul ne l'égalait comme conteur ou comme causeur. « Il eût fait rire un chameau » ditgaiement Erasme. « On trouverait difficilement, ajoute-t-il, un causeur qui improvise plus heureusement, qui ait à son service un génie plus heureux, une langue plus heureuse. »

POURQUOI THOMAS MORE FUT PERSÉCUTÉ

Dans l'ombre se préparaient les tristes événements qui allaient rompre le cours d'une si paisible existence.

Il y avait vingt ans déjà que le roi Henri VIII avait épousé Catherine d'Aragon, fille du roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, quand, épris d'une passion coupable pour une dame de la cour, Anne Boleyn, il voulut se persuader que son mariage était entaché de nullité. Il apportait pour raison que Catherine était sa belle-sœur, puisqu'elle avait épousé en premières noces le prince Arthur, frère de Henri, et mort à la fleur de l'âge. Le pape Jules II avait accordé pour l'union du roi avec Catherine toutes les dispenses nécessaires, mais celui-ci, qui cherchait un prétexte, s'attacha à faire naître et à entretenir en soi de vains scrupules.

Ne pouvant obtenir du Saint-Siège, malgré ses intrigues, la rupture qu'il sollicitait, il eut recours à un parti extrême, funeste pour l'Eglise d'Angleterre ; il résolut de se séparer de Rome et d'entraîner dans le schisme tous ses sujets, en leur demandant de le reconnaître par serment le dépositaire de la puissance spirituelle et le chef suprême de l'Eglise anglicane.

Il ne trouva, hélas! que trop de partisans, soit dans le Parlement à sa solde, soit dans l'épiscopat, soit parmi le peuple.

Ceux qui refusèrent le *serment de suprématie* furent considérés comme coupables de haute trahison.

Thomas More se tint à l'écart le plus longtemps qu'il le put de cette scandaleuse affaire. Au roi qui sollicitait son approbation au divorce projeté, il alléguait son insuffisance théologique, et évitait de prononcer le pour ou le contre, tant que les docteurs réunis pour étudier ce cas de conscience n'auraient rien décidé.

Toutefois, pressé par les instances d'Henri VIII, il promit d'étudier lui-même en secret la question, consulta en effet les écrits des Pères et des théologiens, et, convaincu de l'illusion dans laquelle vivait le monarque, il lui exposa librement sa pensée. Le roi dissimula son courroux : sans paraître retirer au grand chancelier sa confiance, il mit tout en œuvre pour l'amener à ses vues. Ses efforts furent vains.

Aussi, lorsque Henri VIII eut dissipé ses derniers scrupules et que le divorce eut été sanctionné par un tribunal d'ecclésiastiques corrompus par ses largesses, la disgrâce de More s'ensuivit nécessairement. Dès le 16 mai 1532, il remit de lui-même les sceaux de la chancellerie entre les mains du roi, prêt à subir toutes les persécutions.

PREMIÈRES TRACASSERIES — CAPTIVITÉ

Le tyran, aussi rusé que cruel, tenta encore de gagner Morus à sa cause par la douceur et les caresses. Les menaces suivirent de près, et, grâce à la haine implacable de l'ambitieuse Anne Boleyn, qui ne pardonnait pas au chancelier de n'avoir pas approuvé son mariage, elles ne tardèrent pas à avoir leur exécution.

Il fallait un prétexte pour emprisonner l'ex-chancelier. On en trouva bientôt. Une religieuse avait annoncé la mort du roi à brève échéance, en punition de ses crimes : on accusa du crime de lèse-majesté tous ceux qui, ayant eu connaissance de ces prétendues prophéties, ne les avaient pas dévoilées.

Thomas More fut compris sans preuve parmi les coupables, et, en conséquence, rayé de la liste des membres du Parlement.

Puis, seul parmi les laïques, il fut sollicité d'apposer sa signature au bas d'un *acte de succession* qui légitimait le mariage du roi avec Anne Boleyn et établissait le droit à l'héritage royal pour les enfants qui naîtraient de cette union.

Le généreux confesseur s'y refusa, et ordre fut immédiatement donné de l'enfermer à la Tour de Londres, qui était, comme l'on sait, la prison d'Etat.

En entrant dans la chambre qui devait lui servir de cachot, More ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement à la vue d'un encrier et d'une plume oubliés là comme par mégarde. C'était pour lui une fortune inespérée, mais le geôlier se hâta de l'en priver. Par bonheur, quelques charbons avaient été laissés dans un coin de la cheminée : il se proposa bien de les utiliser, et, après les avoir émoussés contre la muraille, il s'en servit en guise de crayons.

Sa fille chérie, Marguerite, obtint la permission de le visiter dans son cachot. Le roi comptait, par son entremise, corrompre enfin le cœur du père, et en réalité il ne pouvait employer d'argument plus irrésistible que celui des larmes et des baisers de son enfant.

Pourtant, le chrétien y résista.

Un jour, Marguerite, entrant dans la chambre du prisonnier, s'écria d'une voix triomphante :

— Jurez, mon père. L'évêque de Rochester (1) a prêté serment.

— Taisez-vous, ma fille, dit More, cela n'est pas possible.

— C'est le chancelier qui vient de me le dire.....

— Sortez, cria More indigné, sortez, vous êtes folle!.....

A son tour, sa femme Alice vint le supplier.

— A Chelsea, dit-elle, vous aviez une petite maison, une bibliothèque, un jardin fruitier, un parterre, et toutes les douceurs de la vie. Au nom du Seigneur, comment pouvez-vous rester ici?

More la laissa dire, et quand elle eut fini :

— Ma chère femme, lui dit-il, je voudrais vous adresser une question. Dites-moi si ce cachot n'est pas aussi près du ciel que Chelsea!

Encore une question : combien pensez-vous qu'il me reste de temps à vivre?

— Au moins vingt ans.

— Vraiment? quand vous m'auriez dit cent, je m'entends trop en affaires pour risquer l'éternité au prix d'un siècle.

DERNIERS JOURS — SUPPLICE

Le 1er juillet 1535, More fut conduit de nouveau devant ses juges. Il allait à pied, escorté comme un voleur de grand chemin, les épaules couvertes d'un manteau en lambeaux. Son corps amaigri et voûté, ses jambes fléchissantes, le bâton sur lequel il était obligé de s'appuyer, disaient assez combien il avait souffert durant sa longue captivité ; mais rien sur ses traits ne trahissait la crainte ni le plus léger trouble.

L'accusation, très longue, très enchevêtrée, amas confus de griefs supposés et d'insinuations mensongères, concluait au crime de lèse-majesté : More avait trahi son roi en refusant de reconnaître sa suprématie sur l'Eglise d'Angleterre.

Il se défendit lui-même avec calme et dignité ; mais sa sentence était rédigée d'avance, et le président du tribunal, après un quart d'heure d'apparente délibération, revint avec ce verdict : « Sir Thomas sera conduit à la Tour, et, de la Tour, il sera traîné sur une claie au gibet de Tiburn, pendu, détaché à demi mort de la potence ; ses entrailles seront jetées au feu, et ensuite son corps, partagé en quatre tronçons, sera exposé aux portes de la ville de Londres et sa tête appendue au centre du pont de la Cité. »

Le visage de More, pendant cette lecture, demeura impassible. Aux derniers mots, il eut un léger sourire, et, l'œil enflammé de joie, il murmura : « Bien. »

On le reconduisit à son cachot, entouré de gardes, et précédé, selon l'usage, d'une sorte de licteur dont la hache avait le tranchant tourné vers le prisonnier, signe muet de sa condamnation à mort.

Sur le parcours se trouvait Marguerite, sa fille chérie. N'écoutant que sa tendresse filiale, elle fend la foule, elle se fraye un passage à travers la haie de hallebardiers qui entoure son père, se précipite à ses pieds, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'écrie à plusieurs reprises : « Mon père! mon père!..... » Les soldats, étonnés et émus, respectent sa douleur. Le martyr, les mains étendues, comme pour la bénir, sur cette tête si chère, regardait le ciel sans pouvoir prononcer une parole. Enfin, les gardes écartent la jeune femme, mais celle-ci, par un retour soudain, revient à la charge, embrasse de nouveau son père et le presse longuement dans ses bras : « Ma bonne fille, mon enfant, murmura le prisonnier ; je te bénis, je suis innocent et je vais mourir : que la volonté de Dieu soit faite. »

Il fallut user de violence pour les séparer, et More continua sa route en versant des larmes.

Il passa quatre jours encore dans sa prison. La veille de sa mort, il écrivit, à l'aide d'un morceau de charbon, de touchants adieux à sa famille, ayant un mot, un souvenir affectueux pour chacun, pour Meg surtout.

Le 6 juillet, on lui annonce que l'heure suprême est arrivée, et que le roi, eu égard aux grandes charges qu'il avait remplies dans l'Etat, avait commué la première peine en celle de la décapitation. Le condamné remercia.

Vers les neuf heures du matin, les portes de la Tour s'ouvrirent, et More en descendit, tenant à la main un grand crucifix. Tout absorbé en Dieu, il marcha d'un pas ferme vers le lieu du supplice. Arrivé au pied de l'échafaud, une dernière saillie lui échappa : « Donne-moi le bras pour monter, dit-il à l'un des valets du bourreau, je n'importunerai personne pour descendre. » On lui avait défendu de haranguer la foule. Aussi ne dit-il que ces simples mots : « Priez pour moi, mes frères. » Et encore : « Je déclare que je meurs fidèle au roi, et dans la foi et pour la foi de l'Eglise catholique. »

Il se mit à genoux, récita le *Miserere*, puis embrassa le bourreau, qui, selon la coutume, lui demandait de lui pardonner, et lui donna une pièce d'or. « Courage, lui dit-il. Tu vas me rendre aujourd'hui le plus grand service que je puisse recevoir. Observe seulement que j'ai le col un peu court : tâche de t'en tirer à ton honneur. »

Il se banda lui-même les yeux, plaça sa tête sur le billot, rangeant sa barbe pour qu'elle ne fût pas coupée, « car, dit-il encore en souriant, elle, du moins, n'a pas commis le crime de haute trahison! » Un instant après, la tête tombait sous le coup de la hache. L'Angleterre comptait au ciel un protecteur de plus (6 juillet 1535).

Marguerite obtint le chef du martyr, le garda avec amour, et, sur le point de mourir, demanda à être ensevelie avec cette relique si précieuse pour elle. Le corps de Thomas Morus fut déposé dans la chapelle de Saint-Pierre, à la Tour de Londres.

Grégoire XIII permit de rendre des honneurs publics à cet héroïque défenseur de la foi. En 1886, le pape Léon XIII, à la demande des évêques catholiques anglais et sur l'avis favorable de la S. C. R., a bien voulu confirmer et encourager le culte d'un grand nombre de martyrs d'Angleterre, victimes de la persécution d'Henri VIII. Cinquante-quatre d'entre eux sont désignés nommément, et à leur tête figurent le bienheureux Jean Fisher, évêque de Rochester, et le bienheureux Thomas Morus, grand chancelier du royaume.

(1) Le bienheureux Jean Fisher, ami intime de Morus.

SAINT ISAIE, PROPHÈTE

Visions d'Isaïe, qui fut surnommé l'Évangéliste de l'Ancien Testament.

LES PROPHÈTES DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Lorsque la Constitution divine du peuple d'Israël eut atteint son plein épanouissement, trois sortes d'autorités se partageaient le gouvernement de la nation théocratique : les prophètes, le roi, le sacerdoce. Les prophètes, c'était Dieu lui-même, continuant à parler aux hommes et à leur dicter ses volontés, de sorte qu'aucune autre autorité n'était au-dessus de celle dont se trouvaient investis ces hommes extraordinaires. Il y eut des prêtres prophètes, un roi prophète avec David, mais, en règle générale, les prophètes n'étaient ni prêtres ni rois, et ils avaient le droit de parler aux prêtres et aux rois avec l'autorité même de Dieu.

Si les prophètes ont annoncé les événements à venir, ce serait se méprendre à leur sujet de croire que ce fut là leur rôle principal. Ils étaient avant tout les intermédiaires autorisés entre Dieu et son peuple pour instruire, reprendre, condamner, pardonner. C'est, d'ailleurs, ce que signifient, soit le mot hébreu *nâbî*, soit le mot grec *prophètes*, par lesquels ils sont désignés dans les textes originaux.

Empêcher la Loi de tomber dans l'oubli, en recommander sans cesse l'exacte observation, réprimer l'idolâtrie et toutes les autres violations de la Loi, préparer ainsi Israël à la venue du Messie, qui est « la fin de la Loi », telle était la mission des prophètes.

LES TEMPS D'ISAÏE

Isaïe, fils d'un certain Amos, qu'une tradition respectable dit avoir été de sang royal, naquit, pense-t-on, à Jérusalem, reçut dans cette ville une éducation très soignée, et fut appelé par Dieu au ministère prophétique qu'il exerça sous les règnes d'Osias, Joathan, Achaz, Ezéchias, rois de Juda.

Dans cette période de temps, de graves événements se passaient dans le royaume schismatique du Nord. Au règne prospère,

à certains égards, de Jéroboam II succédèrent une série de révolutions politiques, d'assassinats, d'impiétés, de désobéissances aux voix des prophètes qui amenèrent la chute lamentable de Samarie et la destruction par les Assyriens du royaume d'Israël.

Le royaume de Juda, moins corrompu, eut encore des jours florissants avec des alternatives de tristesses et de décadences.

Les règnes qui précédèrent celui d'Osias avaient eu des fins tragiques : Ochosias, percé d'une flèche par les hommes de Jéhu, sur la route de Mageddon ; Athalie, tuée à la porte de ses écuries ; Joas, assassiné dans son lit ; Amasias, mis à mort à Lachis où il s'était réfugié.

Le règne d'Osias fut un temps de relèvement moral et matériel. Sa fidélité à suivre les conseils du prophète Zacharie lui attira les bénédictions du ciel. Il remporta de brillantes victoires sur les Philistins, les Arabes, les Ammonites et les Iduméens. Il favorisa le commerce et surtout l'agriculture et se préoccupa de réformer les mœurs de son peuple. Mais il se contenta trop de demi-mesures, laissa subsister les hauts lieux, et n'empêcha point les riches d'opprimer les pauvres.

Son fils Joathan, prince pieux et sage, ne sut pas réagir avec plus d'énergie que son père. La richesse et le luxe marchaient de pair. Isaïe nous dépeint ainsi la toilette des femmes juives :

« Les filles de Sion sont vaniteuses ; elles marchent la tête haute, les yeux immodestes, allant à petits pas, faisant cliqueter les anneaux de leurs pieds. Le Seigneur rendra chauves les filles de Sion ; il mettra à nu leur ignominie. En ce jour-là, le Seigneur leur ôtera leur parure, les anneaux de leurs pieds, les médaillons, les croissants, les bracelets, les dentelles, les diadèmes, les chaînettes, les ceintures, les boîtes à parfums, les pendants d'oreilles, les bagues, les bijoux du front, les robes innombrables, les pelisses, les mantes, les miroirs, les chemises brodées, les rubans de tête et les manteaux. »

Le scepticisme épicurien commençait à être de mode. On disait plaisamment :

« Voyons, que Jéhovah se hâte, qu'il se dépêche, que l'œuvre du Saint d'Israël arrive à terme pour que nous le connaissions. » (*Is.* v, 19, 24.)

Les cultes idolâtriques séduisaient encore le peuple :

« Ils ont tous les vices de l'Orient, ils sont magiciens comme les Philistins, ils s'allient avec les fils de l'étranger. Leur pays est rempli d'or et d'argent : on dirait leurs trésors inépuisables. Leur pays est rempli de chevaux : il n'y a point de borne au luxe de leurs chars. Leur pays est rempli d'idoles : ils se prosternent devant l'œuvre de leurs mains. » (*Is.* II, 6-8.)

Le temple de Jéhovah n'était cependant pas abandonné. A la suite du roi, les grands d'Israël accouraient en foule pour offrir des sacrifices ; mais, sous ces dehors de religion se cachaient les crimes de Sodome et de Gomorrhe.

« Ecoutez la voix de l'Eternel, chefs de Sodome ! Prête l'oreille à l'enseignement de notre Dieu, peuple de Gomorrhe ! Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices, dit l'Eternel. Je suis rassasié d'holocaustes de béliers et de graisse de veaux; le sang des taureaux, et des agneaux, et des boucs, je n'en veux plus !..... Vos parfums, je les ai en horreur..... Vos fêtes me sont à charge, j'en suis las. Aussi, quand vous étendez vos mains, je voile mes yeux ; quand vous multipliez vos prières, je ne les écoute pas. Vos mains sont souillées de sang. »

Malgré tant de maux, si Osias et Joathan avaient eu un successeur fidèle à Dieu, l'impiété n'aurait pas fait de nouveaux progrès. Achaz vint mettre le comble aux prévarications de Juda. Après avoir élevé un autel païen à la place de l'autel des holocaustes, il en arriva à mettre en pièces les vases sacrés, à fermer le temple et à proscrire le culte de Jéhovah.

Dieu eut pitié de son peuple. Ezéchias, fils et successeur d'Achaz, rouvrit le temple, rétablit le culte, extirpa l'idolâtrie avec tant de zèle qu'il n'épargna pas même le serpent d'airain, précieuse relique du voyage à travers le désert.

Le règne de Manassé ramena l'idolâtrie et mit le comble à l'impiété en répandant le sang des prophètes et des fidèles serviteurs de Dieu.

VOCATION D'ISAÏE

C'est sous le règne du roi Osias qu'Isaïe commença sa mission prophétique. Devant l'insuccès de ses premières prédications, un mortel découragement s'empara du jeune prophète. Dieu le réconforta par une vision qu'il nous raconte ainsi :

« L'année de la mort du roi Osias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé, et les pans de son vêtement remplissaient le sanctuaire. Des séraphins se tenaient debout près de lui ; ils avaient chacun six ailes : de deux d'entre elles ils se couvraient la face, de deux autres ils se couvraient les pieds, et des deux dernières ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : « Saint, Saint, » Saint est Jéhovah, le Dieu des armées, toute la terre est pleine de sa gloire. » Et le seuil de l'édifice s'ébranlait jusque dans ses fondements à la voix de celui qui criait, et la salle se remplit de fumée. Et je dis : Malheur à moi, je suis perdu ! Car je suis un homme aux lèvres impures, et c'est Jéhovah que mes yeux ont vu. Et l'un des séraphins vola vers moi, tenant à la main un charbon ardent qu'il avait pris sur l'autel avec des pincettes, et il l'approcha de ma bouche en disant : « Vois, ceci a touché tes lèvres et » ton péché est enlevé, ton iniquité pardonnée. »

» Puis j'entendis la voix du Seigneur qui disait : « Qui enverrai-je et qui ira pour » nous ? » Et je dis : « Me voici, envoyez-» moi ». Et il reprit : « Va dire à ce peuple : » Entendez, mais ne comprenez pas ; voyez, » mais ne reconnaissez pas. Rends insensible » le cœur de ce peuple ; bouche-lui les » oreilles, ferme-lui les yeux, pour qu'il ne » voie pas de ses yeux et n'entende pas de » ses oreilles, pour que son cœur ne com-» prenne point, ne soit pas guéri. » Et je » dis : « Jusques à quand, Seigneur ? » Et » il répondit : « Jusqu'à ce que les villes » soient ruinées et dépeuplées, jusqu'à ce » que les maisons soient sans habitants, que

» le pays soit dévasté et désert, que l'Eternel » en ait éloigné les hommes, et que la déso- » lation soit grande en cette terre. Et s'il » reste un dixième des habitants, ils seront » anéantis à leur tour. Mais quand le téré- » binthe et le chêne sont tranchés, il reste » un tronc ; le tronc qui restera de Juda de- » viendra une race sainte. »

PROPHÉTIES D'ISAÏE

La prédication d'Isaïe est toute contenue dans le récit de la vision inaugurative que nous venons de rapporter : d'une part, annoncer les châtiments que Dieu irrité réserve à brève échéance à son peuple et, en particulier, la captivité de Babylone, d'autre part, prophétiser la consolation, signifiée par l'image du tronc qui symbolise le « petit reste » du peuple de Dieu qui survivra aux châtiments.

Les exégètes s'accordent à diviser les discours d'Isaïe en deux grandes parties, dont la première comprend les menaces contre Israël et les nations voisines, la seconde la restauration de la nation choisie et la fondation de l'Eglise universelle. Mais ces deux grandes divisions se compénètrent parfois, de sorte qu'il est question des jours de consolation dans la première, et les menaces de châtiment apparaissent encore dans la seconde. Nous ne pouvons nous arrêter à faire une analyse détaillée de ces pages sublimes : nous nous contenterons de citer celles qui sont plus connues et qui ont mérité à Isaïe le titre d'évangéliste de l'Ancien Testament à cause de la précision avec laquelle il a décrit le Messie et son règne universel.

L'EMMANUEL

Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, vinrent assiéger Jérusalem, projetant de remplacer Achaz par un roi qu'Isaïe appelle le fils de Tabeel. Dans cette extrémité, Achaz, affolé de terreur et tremblant avec toute la maison royale « comme les feuilles des forêts sous le souffle du vent », reçut la visite d'Isaïe. Ce dernier l'aborda à l'extrémité du canal de la Piscine supérieure, à l'ouest de la ville.

Achaz avait décidé en son cœur de demander aide et protection au roi d'Assyrie Téglat-Phalazar, en qui il avait plus confiance que dans le secours du Dieu d'Israël. Le prophète rassura le roi de la part du Très-Haut :

« Ne crains rien, lui dit-il, ces deux bouts de tison fumants — indiquant par là les deux alliés — ne pourront rien contre toi. Puisque la Syrie a résolu ta ruine, avec Ephraïm et le fils de Romélie, disant : « Mar- » chons contre Juda, rendons-nous-en » maître et mettons-y pour roi le fils de Ta- » beel. » Voici ce que dit le Seigneur : « Cela » ne sera pas, cela ne sera pas ! »

Et le prophète ajoutait cette parole pleine de menace à l'adresse du roi sceptique : « Si vous ne croyez pas, vous serez tous broyés. »

C'est le temps de l'épreuve pour Achaz. Il est mis en demeure d'abandonner ses projets d'alliance syrienne et de se confier à son Dieu. Cette occasion de salut sera-t-elle rejetée ? Isaïe pousse à l'extrême. Avec une hardiesse inspirée, il lui offre de la part du Seigneur, et pour preuve que sa parole est infaillible, d'opérer un prodige, quelque étonnant ou extraordinaire qu'il puisse le demander.

Achaz peut refuser le signe par un acte de foi à la parole de Dieu qui doit lui suffire, ou l'accepter en profitant de l'offre ; il peut, au contraire, affirmer son mauvais vouloir par un refus insolent, catégorique, ou une acceptation ironique. Très embarrassé, il ne prend ni l'une ni l'autre des attitudes franches que semblait lui commander la circonstance. Comme quelqu'un qui veut se débarrasser d'un importun, sans se compromettre, il met en avant une excuse, un scrupule hypocrite : « Je ne demanderai pas, dit-il, et je ne tenterai pas le Seigneur. »

La mesure était comble, et il ne restait plus qu'à prononcer le châtiment. Le prophète annonce, en effet, les épreuves terribles qui vont fondre sur le royaume de Juda, épreuves imminentes qui s'accompliront en moins de temps qu'il n'en faut à un enfant nouveau-né pour arriver à distinguer sa main droite de sa main gauche :

« Le Seigneur fera venir sur toi et sur ton peuple et sur la maison de ton père des jours tels qu'il n'en est point venu depuis le jour où Israël s'est séparé de Juda. »

Quant au signe de salut que le roi Achaz n'a pas voulu demander, Dieu qui a pitié de son peuple le donnera. Ce signe sera celui-ci :

« Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils ; elle l'appellera Emmanuel (Dieu avec nous). » C'était l'annonce de la maternité divine de Marie et de la rédemption de tous les hommes. Le prophète s'écriait encore en saluant la naissance et le règne du Fils de Dieu : « Un rameau sortira du tronc de Jessé, et de ses racines croîtra un rejeton. Sur lui reposera l'Esprit de Jéhovah, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte de Dieu..... La justice ceindra ses flancs et la fidélité sera la ceinture de ses reins. Le loup habitera avec l'agneau, la panthère reposera à côté du chevreau ; le veau, le lion et le bœuf gras vivront ensemble, et un jeune enfant les conduira..... La tige de Jessé élevée comme un étendard pour les peuples sera recherchée par les nations. »

Comme Isaïe l'avait prédit, Jérusalem ne fut point attaquée par les deux rois alliés.

LA MALADIE D'EZÉCHIAS

A l'impie Achaz avait succédé sur le trône de Juda son fils Ezéchias, qui fut un roi selon le cœur de Dieu.

En ce temps-là, dit l'Ecriture, Ezéchias fut atteint d'une maladie mortelle, et le prophète Isaïe vint le visiter et lui dit : « Mettez ordre à vos affaires, car la dernière heure est venue pour vous. » Cette nouvelle remplit le roi de tristesse. Se tournant vers la muraille en sanglotant, il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, je vous en conjure, souvenez-vous en ce moment de quelle manière j'ai marché devant vous dans la vérité, ne permettez pas que je meure. »

Isaïe, après avoir quitté le roi, traversait

en ce moment la cour extérieure du palais. Sous une impression subite, il s'arrête et entend cette voix de Dieu: « Retourne auprès d'Ezéchias et dis au chef de mon peuple :

» Voici ce que Jéhovah, le Dieu de David, ton père, te fait dire par ma bouche : J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes, et je veux te guérir. Dans trois jours tu pourras aller au temple du Seigneur. J'ajouterai quinze ans aux jours de ta vie. Tranquille du côté des Assyriens, tu verras ma protection couvrir Jérusalem. Et cela sera fait ainsi pour la gloire de mon nom et à cause de David, mon serviteur. »

Isaïe commanda aux serviteurs du palais d'apporter une pâte de figues. On appliqua le remède sur le mal du roi et le roi fut guéri.

Pendant que l'on préparait le remède, Ezéchias avait dit à Isaïe : « Comment puis-je savoir que Dieu me guérira ? » Le prophète lui répondit : « Je vais te donner un signe auquel tu reconnaîtras que c'est bien Dieu qui m'a mis dans la bouche sa parole. Veux-tu que l'ombre de l'aiguille du cadran monte ou descende de dix degrés ? — Elle montera sans merveille, répondit Ezéchias, qu'elle descende plutôt de dix degrés. » Et, au même instant, l'ombre rétrograda sur le cadran solaire.

L'AMBASSADE DE MÉRODACH-BALADAN

Sargon, roi d'Assyrie et vainqueur de Samarie, était à l'apogée de sa puissance et il venait d'achever la construction de son magnifique palais de Khorsabad, lorsqu'il fut assassiné. Les peuples tributaires, et parmi eux le petit royaume de Juda, refusèrent de payer le tribut à son fils Sennachérib que l'on croyait incapable de reprendre l'autorité de son père.

Un des principaux chefs de l'insurrection était le prince du pays d'Elam, appelé par la Bible Mérodach-Baladan. Ce prince, dit l'Ecriture, envoya des lettres et des présents à Ezéchias ; il avait appris sa maladie et sa guérison et il lui faisait porter ses félicitations. Ce n'était là qu'un prétexte. Mérodach voulait s'emparer de la Chaldée et régner à Babylone : son dessein était de sonder le roi de Juda et de se l'attacher. Ezéchias, flatté de cette démarche, fit aux ambassadeurs le plus brillant accueil, et se complut à étaler à leurs yeux, non seulement les bijoux et les objets d'art, mais encore son trésor. Il alla plus loin et leur exposa ses moyens de défense, engins, armes, provisions. La vanité lui faisait commettre une grande faute politique.

Isaïe, apprenant ce qui se passait, courut au palais. « Qu'ont dit ces hommes, et d'où viennent-ils ? » demanda le prophète au roi. Ezéchias répondit : « Ils viennent d'un pays lontain, de Babylone. — Qu'ont-ils vu dans ton palais ? — Ils ont vu mes trésors, dit le roi. — Eh bien! repartit Isaïe, écoutez la parole de Jéhovah : « Il viendra des jours » où tous les trésors amassés par tes pères » seront emportés à Babylone et il n'en res- » tera rien. On prendra les enfants et on en » fera des esclaves pour les palais de Baby- » lone. » Les paroles d'Isaïe firent comprendre à Ezéchias toute son imprudence ; son âme en fut troublée profondément. Il répondit : « La parole de Dieu est toujours bonne à entendre ! Puissent la paix et la tranquillité durer jusqu'à ma mort ! »

INVASION DE SENNACHÉRIB

Sennachérib, après avoir rétabli la paix en Assyrie, entreprit une campagne pour ramener à l'obéissance ses vassaux des rivages de la Méditerranée. Il soumit d'abord Ascalon et les villes qui en dépendaient, puis mit le siège devant Accaron révoltée contre son roi Padi, ami des Assyriens. Padi avait été remis au roi de Juda Ezéchias. Sennachérib triompha d'Accaron et tourna ses armes contre le royaume de Juda. La ville de Lachis fut bientôt en son pouvoir.

A cette nouvelle, Ezéchias offrit sa soumission, espérant que le monarque assyrien lui laisserait sa couronne et se contenterait de prélever un tribut. Les exigences de Sennachérib furent telles que le roi de Juda comprit qu'il y allait de son honneur de résister jusqu'à la mort.

Cette conduite fut approuvée de Dieu. Le prophète Isaïe fit, en effet, dire au roi : « Voici la parole de Jéhovah. Ne crains rien, ne sois pas découragé par les blasphèmes des Assyriens. Je vais mettre en ton ennemi un tel esprit, qu'ayant entendu une certaine nouvelle il retournera dans son pays, et je le ferai mourir par l'épée même de son peuple. »

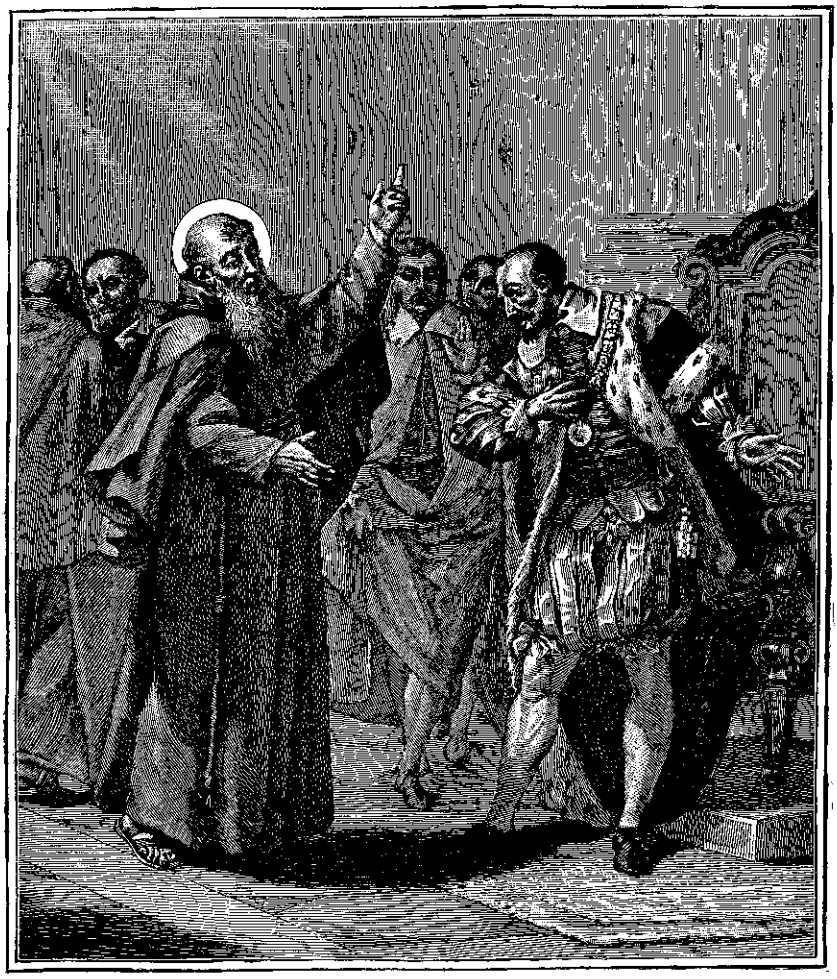
Sennachérib n'eut pas le temps d'investir la capitale de Juda. « Il arriva, nous dit la Bible, qu'un ange de Jéhovah sortit et tua cent quatre vingt mille hommes au camp des Assyriens ; et quand, au matin, Israël s'éveilla, le sol apparut partout couvert de cadavres. Sennachérib, roi des Assyriens, n'était plus là, il s'en était allé pour ne plus revenir. »

Après ce miracle, le nom d'Isaïe n'apparaît plus dans l'histoire du royaume de Juda. Une ancienne tradition nous apprend seulement qu'il fut victime de la persécution de l'impie Manassé, qui le fit couper en deux avec une scie de bois.

SAINT LAURENT DE BRINDES

VICAIRE GÉNÉRAL DES CAPUCINS

Fête le 7 juillet.



Mission de saint Laurent de Brindes auprès de Maximilien, duc de Bavière.
(Tableau des fêtes de la canonisation, 8 décembre 1881.)

NAISSANCE ET BAPTÊME

Le bienheureux Laurent naquit à Brindes, e 22 juillet 1559. Son père appartenait à l'illustre famille de Rossi, originaire de Venise, et comptait parmi ses ancêtres le pape Martin V.

Le jeune enfant fut baptisé sous le nom de Jules-César; ce ne fut que plus tard, en recevant l'habit des Mineurs conventuels, qu'il prit le nom de Laurent. Les parents chrétiens pressentirent dès sa naissance les hautes destinées auxquelles l'appellerait le Seigneur; son père écrivait à un de ses frères à Venise : « Le ciel, dans sa bonté, vient de nous donner un fils, mais quel fils! Les traits de son visage sont si admirables qu'il est impossible de ne pas voir en lui un enfant de bénédiction. Et ne pensez pas que la tendresse paternelle me fasse illusion et me dicte ce langage; tous ceux qui ont vu votre neveu se demandent si ce n'est pas plutôt un ange qu'un homme. »

Jules-César, bercé par une mère chrétienne, confié ensuite, pour son éducation, à deux saints religieux, montra de bonne heure autant de zèle pour la piété que pour l'étude. Il manifesta plus tard l'intention de consacrer sa vie au Seigneur dans l'Ordre de Saint-François, et, malgré la mort récente de son père, homme vraiment chrétien qui avait approuvé son désir, sa mère lui permit d'entrer au couvent de Saint-Paul, à Brindes.

LES TURCS — VENISE — LA TEMPÊTE

Le Saint fut placé sous la direction du P. Giacomo, prédicateur célèbre, qui lui fit faire de grands progrès et l'initia à la prédication. Mais à cette époque, un événement considérable changea tout à coup le genre de vie de Jules-César. Une flotte turque débarqua en Italie une armée d'infidèles qui mirent en cendres la ville épiscopale de Castro et remplirent de frayeur toute la contrée. Le Saint dut quitter le couvent et se réfugier avec sa famille à Venise pour y suivre les cours de l'école Saint-Marc. C'est dans cette ville qu'il manifesta pour la première fois le don des miracles que Dieu lui avait accordé en récompense de ses vertus.

C'était un jour de grande fête à Venise. Le doge célébrait selon l'usage ses fiançailles avec la mer ; une multitude de gondoles sillonnaient les flots; le prince était là, sur sa galère richement ornée, au milieu de tous les sénateurs en robe de pourpre, quand, tout à coup, s'élève une tempête effroyable qui menace de tout engloutir. Jules-César, qui avait passé la journée dans un couvent de Capucins situé de l'autre côté de l'eau, était en ce moment de retour et traversait le détroit. Debout à l'avant de la barque, les bras croisés sur la poitrine, il adresse au Seigneur une prière fervente ; pris d'une inspiration soudaine, il étend son bras sur les flots pour les conjurer au nom du Dieu tout-puissant. O prodige! la tempête se dissipe, les visages retrouvent la joie et l'espérance, et tous acclament avec reconnaissance celui qui, d'un signe de Croix, vient de sauver tout un peuple d'un naufrage inévitable. Mais lui touche à peine au rivage qu'il se dérobe aux acclamations de la foule et va, dans la retraite, remercier Dieu de s'être servi d'un si faible bras pour opérer un si grand prodige.

LES DEUX AMIS

La voix du Seigneur, qui avait appelé Jules-César à la vie religieuse, ne cessait pas cependant de se faire entendre. Il entraîna avec lui un de ses amis et tous deux se rendirent près du P. Laurent de Bergame, provincial des Capucins, qui voulut s'assurer par lui-même de leurs bonnes dispositions. Il les conduisit dans une humble cellule et, là, leur fit un tableau très sombre de la vie religieuse. « Que cette cellule renferme un crucifix, s'écria Jules, et elle sera pour moi plus belle que les salles somptueuses des plus riches palais. » A cette mâle réponse, le Père comprit que leurs vocations venaient du ciel et envoya les deux amis à Vérone, au couvent du noviciat.

Ce fut le 18 février 1575 que Jules y entra. Il y devint bientôt un modèle pour tous ses frères. A la fin de son année de probation, il prononça ses vœux et prit le nom de Laurent, sous lequel il fut connu depuis.

Aidé dans sa passion pour l'étude par une prodigieuse mémoire, Laurent faisait ses délices de la lecture de l'Ecriture Sainte et des Pères de l'Eglise; il connaissait le latin, le grec et l'hébreu et passa bientôt maître en histoire, en philosophie et en théologie. Il n'était que diacre quand ses supérieurs le jugèrent digne de prêcher la parole de Dieu. Il le fit par obéissance, à Venise, dans l'église Saint-Jean, en présence de toute sa famille. Sa parole pénétrait jusqu'au fond des cœurs et multipliait les conversions. Il prêcha tout un Carême à Venise; puis Gênes, Naples, Pavie, Padoue, Vérone et Vicence retentirent tour à tour de sa voix qui attirait les foules.

Un jour, à Vicence, il fut appelé auprès d'une enfant malade : « Que la Sainte Vierge vienne à votre secours et vous rende la santé », dit le saint religieux en faisant sur elle le signe de la Croix ; et l'enfant put se lever aussitôt pour aller à l'église remercier la Mère de Dieu, sa bienfaitrice. De pareils miracles augmentaient encore la confiance qu'on avait en lui. A Padoue, il convertit toute une jeunesse incrédule et moqueuse qui avait envahi l'église pour troubler ses sermons.

CHEZ LES JUIFS

Laurent fut ordonné prêtre, malgré les résistances de son humilité; après son ordination, le pape Clément VIII, informé de son mérite, lui confia une œuvre difficile, celle de la conversion des juifs dont il déplorait les erreurs. Le P. Laurent se rendit avec bienveillance au milieu des rabbins juifs; il y fut l'objet de leur curiosité d'abord, puis de leur admiration, ce qui lui permit de multiplier ses entretiens, de répandre la vraie doctrine; bientôt la foule des juifs est émue, les conversions deviennent nombreuses et quelques rabbins eux-mêmes demandent le baptême sans que les autres, restés fidèles à leurs erreurs, puissent accorder au soldat de Jésus-Christ autre chose que de l'admiration. O prodige de la douceur jointe à la science et fécondée par la grâce de Dieu!

Apprenant ces bons résultats, Clément VIII, qui était alors à Ferrare, fit prêcher le P. Laurent publiquement, devant lui, dans sa propre chapelle. Les honneurs s'offraient à notre Bienheureux sans amoindrir son humilité; à peine âgé de trente-deux ans, il était élu provincial en Toscane, puis, quelque temps après, à Venise.

De son côté, la Providence comblait son infatigable ministre de faveurs remarquables, en multipliant autour de lui les miracles. En voici trois dont nous trouvons le récit dans la vie de notre Bienheureux, écrite par le R. P. Laurent d'Aoste.

L'AVEUGLE — LES DEUX POSSÉDÉES — LE MÉDECIN DE VÉRONE

« Parmi cette foule qui se pressait (à Venise), au couvent des Capucins, se trouvait un jour un pauvre aveugle qui s'y était fait conduire dans l'espérance de pouvoir se recommander aux prières du saint provincial et d'obtenir, par elles, sa guérison. Ne pouvant pas pénétrer jusqu'au P. Laurent, il suppliait à haute voix ceux qui l'entouraient de le mener près de lui. Sa confiance ne fut pas trompée : le Bienheureux l'ayant aperçu s'approcha lui-même de notre aveugle et fit un signe de Croix sur ses yeux. Ce même signe qui, dans la même main, avait déjà, quinze ans auparavant, apaisé les flots de l'Adriatique, exerçant encore la même puissance, ouvrit subitement à la lumière les yeux de cet infortuné. La foule, étonnée, attendrie, enthousiasmée, porta le thaumaturge en triomphe. »

Une autre fois, on présenta au Père deux femmes possédées du démon. Il fit sur elles le signe de la Croix, en ordonnant à l'esprit des ténèbres, au nom de Jésus, de cesser à l'instant de tourmenter ces créatures de Dieu. « L'une d'elles fut aussitôt délivrée et notre Bienheureux, se tournant vers l'autre, lui dit : Ma fille, allez en paix et consolez-vous; le Seigneur vous laissera encore quelque temps dans l'affliction, mais le jour n'est pas éloigné où elle cessera. » C'est ce qui arriva, en effet.

Un médecin de Vérone, peu chrétien, avait

épuisé toutes les ressources de son art et de sa tendresse sans parvenir à guérir sa femme, atteinte d'une maladie mortelle. Dans sa douleur et son désespoir, il sollicita, malgré son incrédulité, une visite du P. Laurent. Celui-ci accueillit avec bonté cette demande et se rendit auprès de la malade. Il l'exhorta d'abord à ranimer sa foi et à mettre toute sa confiance en Dieu; puis il lui imposa les mains et la guérit radicalement. Transporté de joie et de reconnaissance, le mari publia partout que le P. Laurent avait ressuscité sa femme, puisqu'elle avait un mal incurable qui devait naturellement la conduire au tombeau en quelques jours, et alors on vit se produire une autre espèce de prodige : les confrères du médecin, qui avaient souvent été consultés sur la maladie de cette femme, pénétrés des mêmes sentiments, reconnaissant que la santé et la maladie, la vie et la mort sont entre les mains de Dieu, que tous les efforts des facultés humaines demeurent impuissants et inefficaces, à moins que Dieu ne les bénisse, conçurent l'heureuse pensée de présenter au provincial tous les malades de la ville, dans l'espoir d'obtenir, pour eux, par ses prières, la même faveur. Un acte de foi aussi vif et aussi éclatant devait être récompensé et le fut, en effet, par un grand nombre de guérisons, parmi lesquelles on peut citer celle de deux femmes dont l'une, atteinte d'un cancer, en fut délivrée par un signe de Croix sans qu'il restât sur elle aucun vestige du mal; et l'autre vit disparaître à jamais de fréquents accès d'épilepsie, en mangeant le reste d'un pain servi à son libérateur.

EXPULSÉS? — NON

En 1596, âgé seulement de trente-neuf ans le P. Laurent fut député au Chapitre général qui se tenait à Rome et nommé définiteur général, fonction qui était une des plus importantes de son Ordre.

Quelque temps après, il part avec treize de ses religieux pour établir des couvents de Capucins à Prague et à Vienne. Accueilli d'abord avec bonté par l'archiduc Matthias, le P. Laurent est ensuite expulsé de l'empire à cause de calomnies lancées contre lui près de l'empereur d'Allemagne, par l'astronome Tycho-Brahé, protestant endurci.

Déjà les religieux prennent leurs besaces et leurs bâtons; notre Bienheureux renferme, dans son écrin, une petite statue de la Sainte Vierge qu'il a apportée d'Italie pour être la protectrice de sa nouvelle œuvre; il fait de touchants adieux aux catholiques, leur rappelant le seul but surnaturel qui l'avait fait venir au milieu d'eux et se dispose à les quitter. Mais les fidèles, parmi lesquels se trouvent des princes et des ministres de l'empire, vont, tout en larmes, trouver l'empereur et se jettent à ses pieds. « Sire, disent-ils, nous sommes pénétrés de la plus vive douleur à cause du départ des Pères Capucins. Nous venons d'entendre le P. Laurent; il nous a fait des adieux si touchants que nous n'avons pu nous empêcher de pleurer. — Mais, dit l'empereur, comment feront-ils pour emporter en Italie tous leurs bagages? — Que Votre Majesté n'en prenne nul souci : le Père a publiquement protesté, qu'étant venus ici ne portant avec eux qu'un crucifix, un bréviaire et un bâton de voyage, ils n'emporteraient avec eux que ces trois choses. » Alors l'empereur, troublé et visiblement attendri, s'écria, plein de repentir : « Le P. Laurent, c'est un apôtre, c'est un saint! Je ne puis pas les bannir, ces religieux; ils ne partiront pas, je ne veux pas qu'ils partent, je ne le veux pas! »

C'est ainsi que les bons religieux fondèrent les trois couvents de Prague, de Vienne et de Gratz, et que se réalisa cette prophétie de notre Bienheureux qui avait exhorté ses frères à la patience : « C'est la cause de Dieu, il saura la défendre! »

ENCORE LES TURCS!

Le P. Laurent devenait si influent que l'empereur le pria d'exciter tous les princes d'Allemagne à combattre les Turcs qui menaçaient les frontières. Le Père réussit si bien à déterminer une levée d'armes, qu'il fut nommé par l'empereur, avec l'agrément du Souverain Pontife, aumônier général des troupes. Le jour de la bataille arrivé, il monte à cheval et paraît aux premiers rangs, vêtu de son habit religieux et le crucifix à la main; il est cerné par les Turcs, dont l'attaque est furieuse; on le dégage, et quand on veut lui faire remarquer que ce n'est pas là sa place : « Vous vous trompez, dit-il, c'est bien ici que je dois être; avançons, avançons, et la victoire est à nous. » A ces mots, l'élan des chrétiens est tel que l'ennemi, frappé de terreur, s'enfuit dans toutes les directions.

Le jour de la béatification du P. Laurent, on voyait au-dessus d'une porte, au Vatican, un médaillon rappelant ce glorieux épisode, avec cette inscription : « Le bienheureux Laurent de Brindes sauve l'Autriche en détresse, et, le crucifix à la main, met en déroute les ennemis du nom chrétien. »

LA DIVINE APPARITION

Cette guerre terminée, et les nouvelles fondations bien établies, notre Bienheureux reprit le chemin de l'Italie. Comme il séjournait en passant au couvent de Gratz, il s'y passa un fait miraculeux, attesté par tous les témoins et qui montre une fois de plus les bontés de Dieu pour le saint religieux.

C'était le Jeudi-Saint, les Pères étaient réunis à la chapelle, lorsqu'une lumière éblouissante remplit tout à coup le chœur. Au milieu d'une auréole de gloire et entouré de légions d'anges, Notre-Seigneur apparaît lui-même, s'approche du P. Laurent et le communie de sa main. Puis, avant de disparaître, il va tour à tour à chacun des religieux et leur distribue de même la Sainte Communion.

Admirable réalisation dès ici-bas de cette parole du Sauveur : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu! »

LES DIGNITÉS — NOUVELLES APPARITIONS

Arrivé à Rome pour la réunion du Chapitre de son Ordre, le P. Laurent fut nommé à l'unanimité Vicaire Général des Capucins. Les honneurs le recherchaient avec plus d'empressement encore qu'il ne pouvait les fuir. Il se met alors en route pour visiter les différentes provinces de sa famille religieuse. Partout on l'entoure, on l'acclame; partout il accomplit des miracles et l'on se dit à son approche : « Voilà le Saint, voilà le Saint! »

Enfin, le temps de son généralat expiré, notre Bienheureux se prépara à terminer dans une modeste retraite une vie que des infirmités précoces semblaient devoir abréger; mais, à peine rentré à Rome, il est nommé par le Pape au poste élevé de nonce apostolique et ambassadeur extraordinaire du Saint-Siège en Autriche.

Quelque temps après, nous le voyons en ambassade à la cour de Philippe III, roi d'Espagne, qu'il réussit à gagner à la sainte cause

d'une *ligue catholique* fondée en Bavière contre les hérétiques et les musulmans. En même temps, d'accord avec les intentions du pape Paul V, il propose à Sa Majesté Catholique de tenter un effort pour expulser les Maures d'Espagne et participe avec Pierre de Tolède à une expédition contre eux suivie d'un plein succès. Il fonde un couvent à Madrid, retourne en Bavière comme ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne, avec l'assentiment du Souverain Pontife, et devient le conseiller de Maximilien, chef de la ligue.

Toutes ces dignités pesaient lourdement sur l'humble religieux, mais le Saint-Père parlait toujours, il devait obéir. L'esprit de Dieu était d'ailleurs toujours avec lui; nous en avons des preuves surabondantes.

« Un jour, dit son principal biographe, pendant qu'il célébrait le Saint Sacrifice de la messe, après la consécration, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut visiblement dans la Sainte Hostie, sous la forme d'un petit enfant qui se plaisait à caresser son dévot serviteur et lui souriait avec une grâce toute divine. Aux clartés célestes qui illuminèrent toute la chapelle, le Fr. Adam de Rovigo, qui servait la messe, vit aussi l'Enfant Jésus, tomba comme mort au pied de l'autel, et demeura dans cet état pendant un demi-quart d'heure. Ayant repris ses sens, il se prosterna pour adorer le divin Sauveur jusqu'à ce que l'Hostie consacrée eût repris sa forme sacramentelle. Quelles furent alors les émotions de l'âme si tendre de notre Bienheureux!..... il n'y a qu'un habitant du ciel qui pourrait les décrire.

» Environ un mois après, on vit sur la tête du P. Laurent, au saint autel, trois couronnes en forme de mitre, resplendissantes de clarté : deux de couleur blanche, la troisième ornée de franges rouges; on put les contempler pendant un quart d'heure. En disparaissant aux yeux des assistants, elles restèrent visibles pour notre Bienheureux dont l'âme, si étroitement unie à Jésus-Christ, avait déjà eu l'avant-goût de la gloire des vertus dont ces couronnes étaient le symbole. »

Il faudrait tout un volume pour décrire les miracles que ne cesse d'accomplir le bienheureux Laurent. Nous devons, faute de place, en passer un grand nombre sous silence.

Missionnaire toujours infatigable, nous le trouvons en Saxe et dans le Palatinat, occupé à soutenir le zèle des catholiques contre les hérétiques audacieux. Il rentre en Bavière, regagne l'Italie, toujours pour se reposer, mais, au nouveau Chapitre général de l'Ordre, on le nomme encore définiteur et peu après provincial de Gênes. Des différends très graves qu'il sut résoudre entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie, et plus tard entre le duc de Parme et le duc de Mantoue, portèrent au plus haut degré sa réputation de diplomate pacificateur.

SÉJOUR A VENISE — EN PORTUGAL

Cependant, les Capucins de Venise ne cessaient de réclamer la présence du saint religieux. Il partit enfin dans cette ville où l'appelaient de si vives amitiés et de si chers souvenirs. Son voyage ne fut qu'une suite d'ovations, et son arrivée un triomphe. Mais une réunion du Chapitre général le rappela à Rome.

Peu de temps après, chargé par les principaux habitants de Naples d'une mission diplomatique près du roi d'Espagne, Philippe III, il voulut se récuser en alléguant son âge et ses infirmités croissantes; mais le Pape, consulté, confirma le choix fait par la ville, et le P. Laurent dut encore partir.

A Gênes, à Barcelone, à Madrid, partout une multitude enthousiaste l'entoure, en criant : « Voilà le Saint, voilà le Saint! » A Madrid, il apprend que le roi est parti en Portugal. Il part alors pour Lisbonne, et accomplit avec succès sa mission près du roi qu'il trouve enfin.

Tous deux étaient alors bien près de quitter le monde; le P. Laurent, averti du ciel, bien qu'il dût précéder le roi dans la tombe, lui prédit hardiment sa mort et l'engage à mettre ordre aux affaires de son royaume et à songer à son éternité.

DERNIERS MOMENTS DU BIENHEUREUX

C'était en 1619, à Lisbonne même. Lorsque le Père se mit au lit à la suite d'un accès de goutte qui ne paraissait pas plus grave que les autres, il dit aux deux Pères qui ne le quittaient pas que c'était sa dernière maladie. Il se hâta de prendre ses dispositions pour terminer saintement sa carrière, demanda pardon à ses religieux de toutes les peines qu'il avait pu leur faire, quoique involontairement, et de tous les mauvais exemples qu'il leur avait donnés et les remercia de leur charité à son égard. Quelle humilité dans ces adieux!

Il recommanda encore à ses frères une grande croix pleine de reliques qu'il portait toujours sur sa poitrine et par laquelle il avait accompli tant de glorieux miracles. C'était un présent du duc de Bavière, que Laurent destinait au couvent des Clarisses de Brindes, sa ville natale; ces religieuses la conservèrent toujours parmi leurs plus précieuses reliques.

L'heure suprême approchait; il reçut avec une grande ferveur le sacrement de l'Extrême-Onction, et, dans une sérénité radieuse, il expira en répétant doucement ces simples paroles : « Dieu soit loué! Soit louée la bienheureuse Vierge Marie! »

Ce fut le 22 juillet 1619 : le P. Laurent de Brindes avait exactement soixante ans, il en avait passé quarante-cinq dans la vie religieuse.

LA BÉATIFICATION

La sainte dépouille du Bienheureux repose, en attendant la résurrection générale, dans le couvent des Clarisses de Villafranca, près de Vérone, en Italie : une partie de son cœur fut remise au duc de Bavière et l'autre aux Clarisses de Brindes avec la croix qui leur était destinée.

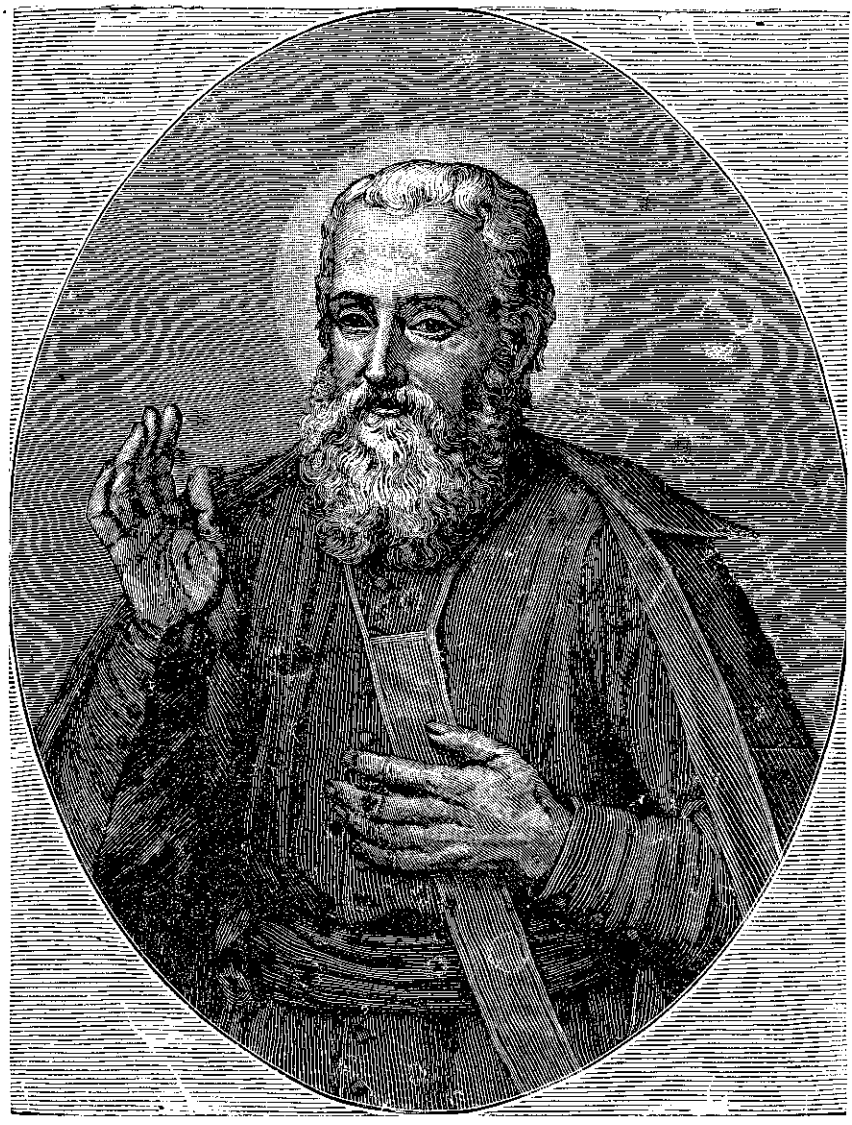
Cinq années plus tard des suppliques furent envoyées au pape Urbain VIII pour la béatification du saint religieux par l'empereur Ferdinand II, par le duc de Bavière et par les gardiens des différents couvents qui avaient tant pleuré sa mort.

Cinquante ans après, selon la règle expresse instituée par le Souverain Pontife, la Congrégation des Rites commença son enquête, mais à cause de différents retards, ce ne fut que le 1er juin 1783 que le pape Pie VI publia de la manière la plus solennelle le décret de Béatification dans la basilique du Vatican. Il fixait au 7 juillet la fête du bienheureux Laurent de Brindes.

Enfin, Léon XIII l'a inscrit au catalogue des saints, le 8 décembre 1881.

SAINT PIERRE FOURIER

Fête le 7 juillet.



Portrait authentique de saint Pierre Fourier.

ENFANCE DE PIERRE FOURIER — SA VIE D'ÉTUDIANT

Pierre Fourier naquit à Mirecourt, le 30 novembre 1565, de parents très chrétiens et d'un rang ordinaire, mais anoblis plus tard par Charles III. Il mit généreusement à profit leurs leçons de vertu. Ferveur dans les prières, obéissance prompte et affectueuse, application à l'étude, douceur inaltérable, délicatesse de manières, précocité d'intelligence, fuite des plus innocentes familiarités et des moindres paroles mensongères, telles étaient ses dispositions.

Certains traits présagent l'héroïsme de sa sainteté future. Je me bornerai au suivant. Il jouait un jour avec ses camarades ; à un certain moment, il vient à heurter le bras de l'un de ses parte-

naires. Celui-ci, persuadé que Pierre lui a fait manquer un bon coup, lui administre un vigoureux soufflet. A l'instant, les amis de Pierre s'élancent sur l'insulteur, mais voici que le saint enfant s'interpose aussitôt et protège lui-même celui qui l'a frappé, « épargnant, dit le P. Bédel, le dos de celui qui n'avait point épargné ses joues. » Les mères, émerveillées de ses dispositions, le proposent comme un modèle à leurs enfants. Bientôt il prélude aux fonctions du sacerdoce et de l'apostolat. Il dresse et orne des autels, et là, il récite les prières de la messe et fait des prédications d'une naïve éloquence. L'expression angélique de son visage et son ton pénétré ravissent les auditeurs, qui s'écrient, comme autrefois de saint Jean-Baptiste : « Que pensez-vous que sera cet enfant? »

A quinze ans, son père le conduit à la célèbre Université de Pont-à-Mousson, et lui donne les avis les plus sages. Pierre les a devancés et s'est promis à lui-même de mourir plutôt que de se souiller. Il marche avec une précaution plus grande sous les yeux de son Père céleste et sous le regard de Marie à laquelle il s'est consacré; il se livre plus assidûment à l'exercice de la prière, fuit avec le plus grand soin les écoliers pervers, pratique déjà des mortifications très rudes, comme de ne manger qu'une fois le jour et de coucher sur le sol nu. Son séjour à l'Université se résume dans cet éloge de ses maîtres dont il est l'orgueil, et de ses condisciples dont il est le modèle : *aut orat, aut studet;* ou il prie, ou il étudie.

CHANOINE RÉGULIER ET CURÉ DE MATTAINCOURT

A vingt ans, Pierre Fourier entre chez les Chanoines réguliers de Chaumouzey, déchus, hélas! de leur ferveur primitive. Cette démarche étonne, mais Dieu a ses desseins. Il y fait profession en 1587. Ordonné prêtre le 25 février 1589, il ne veut célébrer sa première messe qu'après une longue préparation, le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, qu'il semble avoir pris pour modèle. Il retourne à Pont-à-Mousson pour l'étude de la théologie, faisant ses délices de l'Ecriture Sainte et des Pères. Il arrive à posséder avec tant de solidité saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Grégoire et saint Bernard, que souvent il cite, avec indication du titre et du livre, des passages entiers de ses auteurs favoris, avec la même facilité et la même fidélité que s'il les avait lus la veille. Un mot de ses condisciples nous donnera une idée plus juste encore de sa science : « Si la Somme de saint Thomas venait à se perdre, on pourrait la retrouver sur les lèvres de Fourier. »

Entre trois bénéfices qui lui sont offerts, il choisit le plus pauvre, Mattaincourt, paroisse alors livrée au libertinage, à l'hérésie et à l'athéisme, et que l'on nommait *la petite Genève.* Il inaugure son ministère au jour de la Fête-Dieu, 5 juin 1597. « Mes enfants, dit-il à ses paroissiens, Dieu se donne aux hommes sous les espèces sacramentelles sans chercher d'autre intérêt que le bien et le salut de ceux qui le reçoivent : ainsi, je me donne à vous en ce jour, non pour l'honneur, non pour les richesses, mais pour le bien de vos âmes que je veux sauver, quand je devrais perdre et mon sang et ma vie. » Son sermon fut tellement pathétique qu'après quarante ans on s'en souvenait comme d'hier. Mais personne ne s'en souvint comme Fourier pour le réaliser dans sa conduite.

ZÈLE ET CHARITÉ DE PIERRE FOURIER

Brûlant d'amour pour Dieu et pour le prochain, il se met à l'œuvre avec un courage et une persévérance qui ne se démentent jamais. Il paraît devant son peuple comme un évangile vivant, où la malignité ne peut relever le moindre défaut, la plus petite contradiction. Il se donne tout entier à ses paroissiens. Quand il n'est pas auprès d'eux pour les instruire, les consoler, les secourir, il plaide leur cause devant Dieu par ses mortifications, ses prières et ses larmes. Que de pieuses industries sa charité n'invente-t-elle pas pour porter la lumière dans ces esprits si peu éclairés, pour toucher ces cœurs endurcis!

Quelle sollicitude de tous les instants! Il ménage le temps comme un baume précieux, dont il ne faut pas, dit-il, *perdre une seule gouttelette à escient,* c'est-à-dire volontairement. Attentif au bien des âmes, Fourier l'est encore à celui des corps; il secourt ses chers paroissiens dans leurs nécessités, les conseille dans leurs embarras, apaise leurs discordes, défend leurs droits avec plus d'énergie que s'ils étaient les siens, fonde des institutions pour sauvegarder leurs intérêts, comme la *Bourse de Saint-Evre,* et une association pour la diminution des procès.

La *Bourse de Saint-Evre* était une sorte d'assurance mutuelle. Elle se composait de dons volontaires, de legs pieux, d'amendes et d'autres épaves. Quand un paroissien se trouvait en *déficit* dans ses affaires, on lui prêtait une certaine somme, à la seule condition de rendre l'équivalent quand elle aurait fructifié entre ses mains. Pierre visitait avec une bonté paternelle les pauvres honteux, déployait une souveraine délicatesse à venir généreusement à leur aide, sans blesser leur amour-propre. Sa charité pour les malades était infatigable; il veillait à faire acheter pour eux la meilleure viande de boucherie; il voulait qu'ils eussent non seulement le nécessaire, mais encore l'agréable. Parfois, il passait des nuits entières auprès d'eux, réunissant les fonctions de prêtre et d'infirmier avec un dévouement sans bornes. Il prêtait son lit à ceux qui n'en avaient point. Un jour, il prêta à un pauvre malade ses couvertures, à un autre les draps réservés pour lui-même, à un autre la paillasse, et le bois du lit à un quatrième. Le Bienheureux dut coucher sur une planche; c'était d'ailleurs le lieu ordinaire de son repos.

En un mot, il se fait tout à tous, comme saint Paul, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il a promis de se donner, de se dépenser; il se donne et se dépense tout entier.

LE BON PÈRE ET SA BANDE PERDUE

Tant de bonté, tant de douceur, gagnent à Dieu tous les cœurs. Unanimement, on donne à Fourier le titre de *bon Père* de Mattaincourt, sublime appellation décernée par la reconnaissance populaire et religieusement maintenue par la postérité. La petite Genève est maintenant un véritable monastère où les étrangers accourent pour s'édifier au spectacle de tant de vertus.

Quelques âmes cependant s'obstinent à résister à son cœur. Fourier les appelle sa *bande perdue* et les traite toujours avec la plus grande douceur, mais en même temps avec le zèle le plus dévoué. Quelquefois, sous l'étreinte de sa responsabilité de pasteur ou de son amour passionné des âmes, il court à ces pécheurs, se jette à leurs pieds, les arrose de ses larmes, les conjure

de revenir à Dieu, et, par de vivantes peintures de l'enfer ou du ciel, les presse de se rendre à ses désirs. Est-il impuissant? Il vole à l'église, court jusqu'au tabernacle, raconte sa peine au divin Pasteur, et s'écrie : « Grand Dieu! ou effacez-moi du livre des vivants, ou remédiez à ce désastre; je veux être anathème pour mon enfant; c'est à vous de manier les cœurs; vous êtes son premier curé, je ne suis que votre dernier vicaire, faites ce qui m'est impossible. » On l'a même vu quelquefois ouvrir le tabernacle d'une main fébrile, saisir le Saint-Sacrement, le porter à la maison de l'obstiné, et d'une voix que l'amour faisait éclater comme un tonnerre, le terrasser devant son Dieu.

AMOUR DU SAINT POUR LES PAUVRES ET LES ENFANTS

Outre les pécheurs, il est des âmes qui, à d'autres titres, ont une place spéciale dans son cœur. Ce sont les pauvres et les enfants. Les pauvres, il les appelle les courtisans du bon Dieu, la noblesse de son royaume, les privilégiés du ciel. Il les supplie de lui demander tout ce dont ils ont besoin. « Mes biens, leur dit-il, ne sont-ils pas les vôtres? » Lui-même prend soin de les augmenter par la frugalité, qu'il appelle une banque de bon rapport; il y puise largement, donne à ceux qui demandent, prévient les timides, ne sépare jamais la délicatesse de la générosité, donne tout, et quand il n'y a plus rien, dit le P. Lacordaire, il y a encore Fourier, c'est-à-dire son grand cœur, servant à adoucir les souffrances, ingénieux à multiplier les ressources et puissant pour les faire multiplier par Dieu.

Une pauvre femme lui demandait un jour un boisseau de blé; le bon curé donne l'ordre de le lui livrer.

« Mais, mon Père, il n'y a plus rien.

— Allez-y voir, reprend le Bienheureux.

— C'est très sûr, mon Père; hier, j'ai balayé le grenier.

— Allez toujours », répond-il.

On y va et on trouve du blé autant qu'il en faut pour la pauvre femme.

Mais c'est surtout pour les enfants qu'il déploie sa sollicitude la plus active et la plus affectueuse. Aussi lui rendent-ils amour pour amour. Ils accourent à lui, l'entourent, le suivent partout, jusqu'au chœur de l'église et groupés les uns à sa droite, les autres à sa gauche, pendant qu'il récite son office, ils bégayent avec lui les louanges de Dieu.

On veut les éloigner du bon Père, mais lui ne le veut pas et il répète la parole du divin Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, car le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. » « Il chercha même dans les enfants, nous dit le P. Lacordaire, une éloquence qui pût séduire leurs pères et, élevant dans son église une sorte de théâtre pieux et ingénu, il y amenait devant toute sa paroisse des prédicateurs de dix à douze ans, qui charmaient la foule par la grâce de l'enfance unie à la grâce de la vérité. » Il aimait à recourir à leurs prières. Quand il avait une grâce importante à demander et qu'il était pressé par le temps, il réunissait les enfants qu'il trouvait dans les rues, les conduisait à l'église, et là, il mêlait ses prières aux leurs. Si sa demande était exaucée, son humilité lui en faisait rapporter tout le mérite à ces petits intercesseurs, comme sa gratitude lui faisait répandre de nouvelles prières devant Dieu en action de grâces de la faveur obtenue.

FONDATION DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

A la vue de ces innocentes créatures qui perdront bientôt peut-être le précieux trésor de la pureté, son cœur s'émeut de compassion. Il veut leur assurer le bienfait d'une éducation chrétienne. C'est alors qu'il songe à la fondation de la Congrégation de Notre-Dame, œuvre capitale de sa vie, qui ne cessera de l'occuper pendant quarante ans, jusqu'à son dernier soupir. Quelques jeunes personnes se présentent à lui, ce sont les envoyées de la Providence; dans leurs âmes, il fait passer sa grande âme. A son berceau, comme toutes les œuvres de Dieu, la petite Congrégation reçoit le baptême de la souffrance, elle grandit à l'ombre et sous les bras de la croix, c'est l'infaillible moyen de multiplication. Satan suscite contre elle des difficultés, le monde la tracasse et la calomnie, l'évêque la bénit, le Souverain Pontife l'approuve, la bénédiction du ciel la féconde; la Lorraine, la France, l'Allemagne en réclament les bénéfices. Que de voyages entrepris pour sa chère Congrégation, que de lettres écrites, que de souffrances endurées, que de beaux petits traités composés pour ses religieuses!

Aujourd'hui, la Congrégation de Notre-Dame possède trente maisons tant en France qu'à l'étranger. Paris en a trois : la maison dite des Oiseaux, l'Abbaye au Bois et le Roule. Outre les trois vœux ordinaires, les religieuses en prononcent un quatrième relatif à l'instruction.

IL RESSUSCITE UNE ENFANT

Cette époque de la vie du Bienheureux fut marquée par un miracle éclatant.

Une petite fille était tombée dans un puits, entraînée par le poids du seau. On accourut pour lui porter secours, mais trop tard; on la retira morte. Le père de la pauvre petite va se jeter aux pieds de son pasteur :

« Que ferai-je, mon Père, que ferai-je?

— Priez Dieu, mon fils. »

L'enfant fut portée à sa maison.

L'homme de Dieu rentra dans sa chambre, se jeta à genoux, pleura et pria. Au bout de quelques heures, la petite fille était revenue à la vie; mise au lit, elle dormit, et le lendemain alla à l'école. Trente-six ans plus tard, elle racontait elle-même sa résurrection, à la gloire de Dieu et de son serviteur.

Vers le même temps, il guérit aussi miraculeusement plusieurs malades, entre autres le jeune duc de Lorraine en 1623.

RÉFORME DES CHANOINES RÉGULIERS DE SAINT-SAUVEUR

Le Bienheureux a tressé une couronne à Marie par la fondation de la Congrégation de Notre-Dame; il en tressera une à Jésus par la réforme de la Congrégation de Saint-Sauveur.

Jadis, le grand saint Augustin, devenu évêque d'Hippone, proposa au clergé de sa ville épiscopale de se réunir avec lui dans sa maison, pour y vivre en communauté, en toute pauvreté et charité, comme les douze apôtres autour de Jésus-Christ. Les prêtres d'Hippone acceptèrent, et, sous la direction de l'illustre docteur, unirent les saintes et austères pratiques de la vie religieuse aux fonctions du ministère apostolique. Ainsi le clergé d'Hippone devint le modèle du clergé d'Afrique, et son exemple fut imité en beaucoup de diocèses. Telle fut l'origine de l'Ordre des Chanoines Réguliers de Saint-Augus-

tin, qui s'est plus tard multiplié en un grand nombre de Congrégations. Enfant de cet Ordre, le bienheureux Pierre Fourier aurait voulu rendre aux maisons situées en Lorraine leur ancienne ferveur qui s'était refroidie. Mais que de difficultés dans cette œuvre entreprise sur les instances de l'évêque de Toul! Fourier presse ces religieux attiédis, dont le courage hésite ou recule; il en gagne un certain nombre, et, au bout de trois mois, le réformateur ayant réussi à fonder un nouveau noviciat, source d'une Congrégation nouvelle, pleine d'union et de ferveur, il loue Dieu et conçoit de grandes espérances. Si une première fois son humilité est assez ingénieuse pour écarter les fonctions de Supérieur général, après la mort du P. Guinet, il ne peut écarter cet honneur, malgré ses prières, ses angoisses et ses larmes.

IL PRÊCHE DES MISSIONS

Les soins donnés à ses trois familles spirituelles n'empêchent pas Fourier d'accourir partout où l'appelle la voix de son évêque. Une fois entre autres, il est chargé de donner une mission dans une contrée souillée par l'hérésie. On y a déjà travaillé pendant trente ans, sans rien obtenir. L'homme de Dieu paraît, et, au bout de six mois, tout est transformé, au point que le temple protestant est consacré à Marie.

Qu'a donc fait le bon Père? Aux catholiques, il a donné sa parole; aux savants, sa science; aux protestants, son exemple, ses prières et ses larmes; aux insulteurs, sa patience; à tous sa grande âme. Un jour, voyant les hérétiques sortir du prêche en grand nombre, il s'arrête brusquement et éclate en sanglots. On s'approche, on s'empresse, on lui demande s'il n'est pas malade ou s'il lui manque quelque chose. « Je pleure, dit le bon Père, je pleure en voyant ces pauvres étrangers si malheureusement trompés et des bourgeois de notre ville qui cherchent l'enfer avec tant de soin. » Ce zèle et ces succès feront comprendre cette belle parole de l'évêque de Toul : « Je souhaiterais seulement d'avoir cinq prêtres semblables à celui-là, un à chaque coin de mon diocèse et l'autre au milieu.

IL EST PERSÉCUTÉ A CAUSE DE SON PATRIOTISME

Une gloire manquait à Fourier, la gloire de la persécution : elle lui fut dispensée avec usure. Il était l'ami et le conseiller des ducs de Lorraine. Lors de la guerre de Trente Ans, il donna un conseil qui sauva pour un siècle la nationalité de son pays. Richelieu ne put le lui pardonner.

Fourier n'avait déjà pas assez de larmes pour les malheurs de sa patrie, jadis riche et paisible et aujourd'hui occupée et traversée en tous sens par les Allemands, les Espagnols et surtout les barbares suédois, célèbres par leurs cruautés et leurs sacrilèges. Avec la guerre, c'était la peste, l'incendie, la famine, le pillage et une effrayante mortalité. Au témoignage des historiens, il n'y eut jamais pareille désolation, sinon peut-être au siège de Jérusalem par Titus. Que fait alors le bon Père? il fait ce qu'il a toujours fait. Avec plus d'ardeur que jamais, il prie, il pleure, il pratique et prêche la pénitence, puis, émule de saint Vincent de Paul, le grand hospitalier de la Lorraine, il secourt les nécessiteux, assiste les malades, console les affligés, donne tout ce qu'il a, se fait mendiant pour les mendiants.

Quand il a épuisé ses ressources et celles de ses pieux enfants, il ne pense plus qu'à mourir avec ses chers paroissiens que les fléaux n'ont pas encore frappés. Cette triste consolation lui est refusée. Richelieu a appris ou soupçonné d'où venait le conseil qui renversait ses plans; il veut s'emparer de lui. Traqué de maison en maison, Fourier n'échappe qu'à la faveur de la fuite et du déguisement; bientôt il se voit réduit à choisir entre l'exil et la captivité. Les prières, les larmes, les ordres de ses enfants le déterminent à prendre le chemin de l'exil et à dire adieu à ses chers paroissiens, à sa double famille spirituelle, à sa patrie dévastée. Il passe en Franche-Comté, et Gray lui ouvre ses portes. C'était en 1636. Là, les nouvelles les plus lamentables lui arrivent, et sur son cher Mattaincourt qui « est tout pillé et repillé, tourmenté, défiguré pour les personnes, les biens, les bâtiments », et où l'hérésie s'est emparée de l'église, et sur ses enfants spirituels chassés de leur couvent, sans abri ni ressources. La peste sévit cruellement à Gray; Fourier encourage, console, assiste les malades. « Ne vaut-il pas mieux, dit-il aux dames, mourir en faisant son devoir que vivre en lâches en le trahissant. » Il fait prendre les précautions ordinaires, recommande instamment la prière et la pénitence, porte en procession le Saint-Sacrement dans les rues, et bientôt le fléau diminue et disparaît,

DERNIERS MOMENTS A GRAY

Et maintenant, Fourier est devant un autre ennemi, si l'on peut ainsi appeler la mort, surtout en présence des saints.

A la pensée des jugements de Dieu, il tremble, lui qui, pendant soixante-quinze ans, n'a cessé d'être utile à tous et de ne nuire à personne, selon sa bien-aimée devise : *Omnibus prodesse, obesse nemini*, qui a aimé son Maître de tout son cœur et souffert avec une patience angélique; il tremble, mais il recourt avec confiance à Jésus et à Marie, reçoit avec une humilité touchante le Saint Viatique, entre dans une immense extase à la sortie de laquelle on l'entend jeter ces accents: « Que vous rendre, ô mon Dieu, pour tant de faveurs? Ne faut-il, pour vous plaire, que prendre en main le calice de ma mort? De bon cœur, mon Dieu, de bon cœur, pourvu que ce soit avec votre grâce. » Il se fait relire le récit de la mort de saint Augustin et veut mourir comme son Père spirituel. Il exhale son âme avec ces paroles qu'il a tant de fois répétées pendant sa vie mortelle: « *Habemus bonum Dominum et bonam Dominam:* Nous avons un bon Maître et une bonne Souveraine. » Comme héritage, il laisse à ses filles les constitutions qu'il vient d'achever, et à ses fils d'admirables avis spirituels. Au moment de sa mort, on vit s'élever au-dessus de la maison qui l'abritait un globe de feu qui plana quelque temps dans les airs et se dirigea vers la Lorraine. Avant de monter au ciel, Fourier voulait dire adieu à sa patrie, pour laquelle il mourait en exil. Les habitants de Gray avaient compris cette grande âme : on sait leur douleur, leur empressement, leurs démarches pour garder la précieuse dépouille du Bienheureux. Enfin, le corps vint reposer à Mattaincourt, dans sa paroisse tant aimée, auprès de la première maison de Notre-Dame, et le cœur demeura comme la récompense de l'hospitalité reçue aux jours de l'infortune.

Benoît XIII le béatifia en 1730. En la fête de l'Ascension, le 27 mai 1897, Léon XIII plaça solennellement Pierre Fourier au nombre des saints : la Lorraine et toute la France témoignèrent en cette occasion par des fêtes splendides leur piété constante envers le « Bon Père » de Mattaincourt.

SAINT JUSTE, MOINE DE CONDAT

FIN DU Vᵉ SIÈCLE

Fête le 7 juillet et le 2 septembre.

Saint Juste et les moines défricheurs de Condat.

UNE COLONIE DE MOINES DÉFRICHEURS

Vers le milieu du IXᵉ siècle, une petite colonie de moines défricheurs quittait le monastère de Saint-Oyend (1), dans le Jura, et allait dresser sa tente dans un vallon situé à quelques lieues de la ville de Vienne, en Dauphiné. Une petite rivière arrosait ce vallon, et, sur le bord de l'eau, le saule croissait en abondance : aussi le nouveau monastère reçut-il le nom de *Celle des saules* (*cellam salicibus*), qui donna son origine, en se modifiant, à celui de Salaize ou Salaise, paroisse actuelle du diocèse de Grenoble.

Les moines avaient apporté avec eux des instruments de travail : la hache du bûcheron et la charrue du laboureur; mais l'abbé de Saint-

(1) Ce monastère avait été fondé, vers l'an 438, par les deux frères saint Romain et saint Lupicin (voir nº 532), dans un lieu nommé Condat : ce qui le fit d'abord appeler monastère de Condat. Plus tard, il porta le nom de Saint-Oyend et enfin celui de Saint-Claude.

Oyend, dont la bénédiction accompagnait leurs pas, leur avait laissé au départ un héritage plus précieux, un trésor qui devait rendre célèbre la Celle des Saules. C'était quelques ossements d'un saint religieux, nommé Juste, qui avait embaumé du parfum de ses vertus le monastère de Condat.

A la nouvelle de l'arrivée des saintes reliques, les populations de la contrée accoururent en grand nombre sur leur passage pour implorer le secours du Saint. On vint de tous côtés en pèlerinage à la Celle. Bientôt une belle et vaste église s'éleva dans ce vallon jusqu'alors désert et inconnu; autour d'elle se forma une paroisse, et la Celle devint un riche prieuré qui n'a disparu qu'à la Révolution.

UNE PAGE D'UN ANCIEN BRÉVIAIRE

L'histoire nous a transmis peu de documents sur saint Juste de Condat; il serait plus exact de dire qu'il n'en existe qu'un seul : ce sont les Leçons qui composaient l'Office de sa fête et qu'on peut encore lire dans l'ancien Bréviaire des religieux de Saint-Claude. Voici ce précieux document:

« Au temps où les abbés Romain, Lupicin, Augend gouvernaient le monastère de Condat, ce n'était pas seulement ces bienheureux Pères qui brillaient par l'éclat de leurs vertus et par les merveilles qu'ils opéraient, mais tous les religieux, les prêtres et les frères, les considérant comme leurs modèles, s'appliquaient à les suivre dans les voies de la perfection et de la charité. Aussi un grand nombre d'entre eux jouissaient également du don des miracles, et l'Abbé, mettant de côté tout sentiment de jalousie, aimait à laisser à ses frères le soin de guérir les malades plutôt que de le faire lui-même.

» Au nombre de ceux qui parvinrent, sous la direction des saints fondateurs, à une éminente sainteté, fut le bienheureux moine du Jura, Juste d'effet et de nom. Le malheur des temps a détruit le souvenir du détail de ses vertus et de ses miracles. Mais il est certain que son mérite fut des plus remarquables, puisque son nom est inscrit dans les plus anciens calendriers du monastère, aux nones de juillet (7 juillet), avec le titre de saint: et en ce jour, on célèbre sa fête sous un rite solennel, depuis les temps les plus reculés. Sa fête se fait également avec octave, parce qu'il est patron de l'église, dans le monastère des Saules, au diocèse de Vienne. C'est là que le fémur droit du Saint avec le tibia et le pied, encore recouverts de la chair desséchée et de la peau, est l'objet de la vénération du peuple chrétien. »

Telle est l'unique page écrite que les siècles nous ont léguée à la louange de saint Juste. Heureusement, un contemporain de saint Oyend, dans l'histoire des premiers abbés du monastère a pris soin de raconter avec amples détails la vie et les vertus des moines de Condat. Il ne sera pas sans intérêt d'en reproduire ici quelques-uns des principaux traits, en les appliquant à saint Juste, considéré à bon droit comme contemporain du chroniqueur. On peut espérer reproduire ainsi d'une manière assez fidèle la physionomie de ce serviteur de Jésus-Christ.

VIE DE PRIÈRE

La vie des moines de Condat donnait une large part à la prière. Avec ses frères, cinq fois le jour, le matin au lever, vers le milieu de la matinée, à l'heure de midi, puis vers le déclin et le soir à la fin du travail, saint Juste se rendait au lieu de la prière commune. Quand il quittait l'église pour aller au travail, sa prière n'en était pas interrompue. Les chants sacrés étaient pour lui, selon l'expression de saint Jérôme, le sifflet du berger et l'aiguillon du laboureur; c'était en répétant les psaumes de David qu'il traçait le sillon, émondait les ceps recourbés et faisait tomber les épis sous la faucille. Il bannissait du travail tout discours inutile, afin de nourrir son âme de saintes méditations.

Le jour ne lui suffisait pas. Chaque nuit, il interrompait son sommeil pour aller au chœur psalmodier, entendre la lecture des Saintes Ecritures et réciter les oraisons de la liturgie. C'était à minuit que la cloche appelait les moines à la prière; l'office terminé, ils pouvaient regagner leurs cellules et goûter un peu de repos jusqu'à l'heure des Laudes. Au nombre des plus fervents, saint Juste devançait la plupart des Frères à l'église, et longtemps après leur départ il prolongeait encore son oraison. Tantôt appuyé sur sa stalle, tantôt prosterné au pied des autels ou penché sur la tombe des morts, il exerçait son âme aux colloques divins et apprenait à mourir aux choses du temps.

VIE DE TRAVAIL

Le travail des mains était en grand honneur à Condat. Trois fois le jour, l'escouade des moines défricheurs quittait les douceurs de la prière pour le labeur des champs. Saint Juste était au premier rang; il allait arracher à l'empire de la forêt, au milieu de laquelle était dressée son humble cellule, un coin de terre où il pût jeter une poignée de grain ou planter un arbre, et il arrosait, il émondait en attendant le moment de recueillir le fruit de son travail et de le renfermer dans les greniers.

Mais l'homme ne vit pas seulement de pain. Tous les jours, même à l'époque des grands travaux, le Saint consacrait deux heures à l'étude : tantôt il méditait les enseignements de l'Esprit-Saint et des Saints Pères, se pénétrant de leur doctrine, tantôt il écoutait avec respect les fréquentes conférences et les exhortations pleines de charité qui sortaient de la bouche des anciens.

Et, dans ce travail quotidien, il ne choisissait pas sa tâche, mais la recevait de son supérieur, et l'accomplissait avec joie sans regarder si elle était basse ou honorable, heureux d'être appelé aux emplois les plus vils selon le monde.

VIE DE PÉNITENCE

Suivons le saint moine de Condat dans les moindres détails de sa vie pénitente et mortifiée.

Sa cellule est faite de planches et de branchages, son vêtement d'étoffe grossière, grossièrement découpée et cousue, sa chaussure d'un morceau de bois creusé. Un peu de paille enfermée dans de la toile, ou même une écorce d'arbre arrondie en forme de berceau est le lit sur lequel il prend quelques instants de repos, après ses journées de rudes labeurs et ses longues heures de prière.

Ayant dit adieu au monde, il s'efforce de l'oublier, évitant toute visite, même celle de ces parents : ainsi le veut la règle austère de Condat. A l'hôtellerie où l'obéissance l'envoie quelquefois, il traite avec la même bonté tous les arrivants, mais ne leur adresse que des paroles d'édification.

En entrant au monastère, le disciple de saint Romain déposait sur l'autel, comme gage de son entier dépouillement, tout ce qu'il apportait avec lui. Aussi, Juste se regarde-t-il comme ne possédant plus rien, pas même les outils de son travail: s'il prend l'aiguille pour rapiécer son vêtement ou son cilice, ce n'est pas sans en avoir obtenu la permission.

Il ne mange jamais ni viande, ni poisson, et la maladie seule peut le déterminer à toucher aux œufs ou au laitage. Les jours où la règle ne lui ordonne pas de jeûner, il prend son premier repas vers midi, et quelles que soient les sueurs et les fatigues de la matinée, il ne cherche à les soulager ni par un fruit sauvage, ni par une goutte d'eau. Mais son jeûne est presque continuel, les travaux pénibles de l'été, la maladie, ne lui paraissent pas toujours un motif suffisant pour l'interrompre. Aux jours de jeûne, l'unique repas a lieu le soir, au retour du travail.

Mais saint Juste ne se contente pas de ces pénitences, qui aujourd'hui effrayent notre mollesse, on peut certainement lui appliquer ce que l'historien de Condat dit d'un saint Abbé : « Je raconterais des faits plus héroïques encore, si je ne savais pas que de tels faits ne peuvent être imités : je craindrais que l'on n'entreprît de copier des austérités que la Providence réserve à quelques âmes privilégiées. »

VIE DE CHARITÉ FRATERNELLE

A saint Juste s'appliquent parfaitement ces paroles de l'historien de Condat :

« Ne faisant avec tous qu'un même cœur et qu'une même âme, il évitait soigneusement les contestations et les disputes ; et, s'il lui arrivait de contrister un de ses frères, il ne laissait pas le soleil se coucher avant qu'il eût dissipé ce nuage. Une sollicitude pleine de dévouement le rendait sensible à toutes leurs souffrances, à toutes leurs peines. Si un de ses frères revenait au monastère, après avoir subi les averses d'une pluie d'hiver, il s'empressait de se dépouiller de ce qu'il avait de meilleur en fait de vêtement et de chaussure pour réchauffer et soigner son frère, en s'oubliant lui-même.

» Mais rien ne le touchait plus que de les voir tourmentés par la tentation d'abandonner le service de Dieu. Non content d'en informer le supérieur, pour qu'il vînt en aide à ses frères, il redoublait en leur faveur ses prières et ses jeûnes, jusqu'à ce qu'il leur eût obtenu la victoire.

VIE DE LUTTE CONTRE LE DÉMON

» L'antique ennemi du bien, Satan, ne pouvait voir tant de ferveur sans frémir de rage. Après avoir épuisé contre les moines de Condat la série ordinaire de ses tentations, il leur tendait toutes sortes de pièges pour les forcer à déserter le monastère.

» Pendant la nuit, des bruits insolites ne leur laissaient aucun instant de repos. Les murailles en planches de leur cellule étaient ébranlées ; le toit s'effondrait. S'ils voulaient prier, une pluie de pierres s'abattait sur eux et les laissait tout meurtris. Le jour venu, ils réparaient les dégâts de la nuit et redoublaient leurs prières.

» Lorsque les religieux travaillaient hors du monastère, ils voyaient surgir tout à coup au milieu d'eux un énorme serpent, qui se montrait un instant pour disparaître aussitôt. Les moines, d'abord saisis d'effroi, suspendaient leur travail : mais bientôt ils traçaient le signe de la Croix sur leurs pieds, sur leurs mains, et se remettaient au travail en interpellant ainsi le serpent : « Allons, perfide dresseur d'embûches, essaye maintenant de nuire, si tu peux, à celui qui te foule aux pieds. »

L'ennemi poussait plus loin ses attaques. Se montrant aux religieux sous les formes les plus séduisantes, il cherchait à ébranler leur constance et à troubler leurs cœurs. Mais les serviteurs de Dieu dédaignaient ces attaques et répondaient au tentateur avec mépris : « Déploie ta rage tant que tu voudras, impur adversaire, tu ne réussiras pas à nous faire abandonner la place. »

Le tentateur, ainsi méprisé et vaincu, se vengeait en déchirant le visage des moines, mais il prenait la fuite.

Telles furent les épreuves qui formèrent saint Juste à une perfection si sublime et lui méritèrent les faveurs de Dieu en même temps que la vénération des hommes.

MIRACLES DE SAINT JUSTE

Le saint religieux de Condat ne fut pas moins illustre par la puissance de son intercession que par ses admirables vertus. La légende du Bréviaire ne permet pas d'en douter. Elle nous donne même le moyen de connaître quelles étaient les grâces que ses prières obtenaient : ne le signale-t-elle pas, en effet, comme un des plus remarquables parmi les saints religieux qui partageaient avec les Pères du monastère le don des miracles et sur lesquels l'abbé se reposait du soin de guérir les malades qui venaient à lui? Or, le contemporain de saint Oyend nous a conservé le souvenir de ces merveilles de Condat dont il avait été le témoin et nous n'avons qu'à l'écouter pour les connaître.

« Dans les foules qui affluaient à Condat, dit-il, il y avait surtout des malheureux, des affligés, qui venaient, malgré la difficulté des chemins, chercher un soulagement. C'étaient des infortunés mordus par les serpents qui abondaient dans ces forêts, des possédés que le démon tourmentait. On y rencontrait aussi des frénétiques, des lépreux, des sourds, des aveugles, des paralytiques, en un mot, toutes les infirmités humaines. Et la plupart s'en retournaient chez eux guéris, ou bien, dans leur reconnaissance, ils sollicitaient la grâce d'être admis parmi les Frères.

Cette puissance merveilleuse accompagnait partout les saints : une nuit passée par eux en prière dans un asile de lépreux suffisait pour purifier ces infortunés de leur lèpre. Leur présence n'était pas même nécessaire. Un peu d'huile bénite par leurs mains ou prise à la lampe de leurs tombeaux, et dont on marquait les membres malades, une carte, une lettre écrite par eux et appliquée sur la tête des infirmes, renouvelait les merveilles de Condat jusque dans les provinces les plus éloignées.

La mort des serviteurs de Dieu ne leur enlevait pas la confiance des peuples, car elle ne leur ôtait point leur pouvoir. Les malades venaient prier sur leur tombe et Dieu récompensait leur foi en exauçant leurs prières.

Le Seigneur voulut glorifier davantage son serviteur Juste. Lorsque l'évêque ordonna d'élever de terre le corps de l'humble moine pour le placer sur l'autel, on trouva ses ossements recouverts de leurs chairs et de la peau, malgré

la loi qui nous condamne tous à la corruption du tombeau. Glorieux privilège que Dieu n'avait pas accordé aux patriarches mêmes de Condat, et qui plaça pour toujours saint Juste à côté de saint Oyend dans la confiance et dans la vénération des peuples.

CULTE DE SAINT JUSTE A SALAISE

Nous avons vu comment, trois siècles plus tard, au moment où saint Claude allait sortir de l'obscurité pour remplacer saint Oyend dans la vénération des fidèles et en faire oublier le nom, quelques moines transportèrent à la Celle des Saules une partie notable du corps de saint Juste.

Aussitôt les populations du Viennois et du Vivarais, qui n'ignoraient pas les merveilles opérées par les saints du Jura, accoururent vénérer la précieuse relique et se mettre sous la protection du Saint. Elles lui demandèrent spécialement de les protéger contre la morsure des serpents et contre les fièvres auxquelles les exposaient les miasmes de leurs marécages. Et leurs prières furent exaucées.

Aussi, les revers passèrent sur le prieuré; les huguenots en massacrèrent les moines et en détruisirent l'église. Mais la relique, protégée et gardée par la Providence, resta toujours l'objet du culte et de la vénération des peuples. Dans l'intervalle, les religieux de Saint-Oyend, devenus religieux bénédictins de Saint-Claude, furent remplacés à Salaise par les fils de saint Ignace.

Lorsque l'impiété révolutionnaire ferma de nouveau l'église, on réussit à cacher la relique, et un prêtre demeura auprès d'elle, n'ayant pas d'autre charge que celle de satisfaire les pieux désirs des pèlerins.

Aujourd'hui, la population catholique de Salaise a élevé en l'honneur de son saint patron un nouveau sanctuaire, dont la beauté permet de ne plus regretter la destruction de celui que la reconnaissance des pèlerins du x^e^ siècle lui avait donné. Le 2 septembre qui, à une époque inconnue, a été substitué comme fête patronale à celle du 7 juillet, ramène chaque année une brillante solennité, dans laquelle les paroisses du voisinage viennent joindre leurs hommages à ceux de la paroisse de Salaise.

A une époque comme la nôtre, où si souvent les droits de la justice sont méconnus et foulés aux pieds, il faut qu'au milieu de leurs épreuves les chrétiens se souviennent de saint Juste « le Juste d'effet et de nom », et qu'avec la confiance de leurs pères ils lui disent, non pas seulement : De la fièvre, délivrez-nous; mais aussi et surtout.

Saint Juste, modèle de justice, priez pour nous;

Saint Juste, avocat des causes justes, protégez-nous.

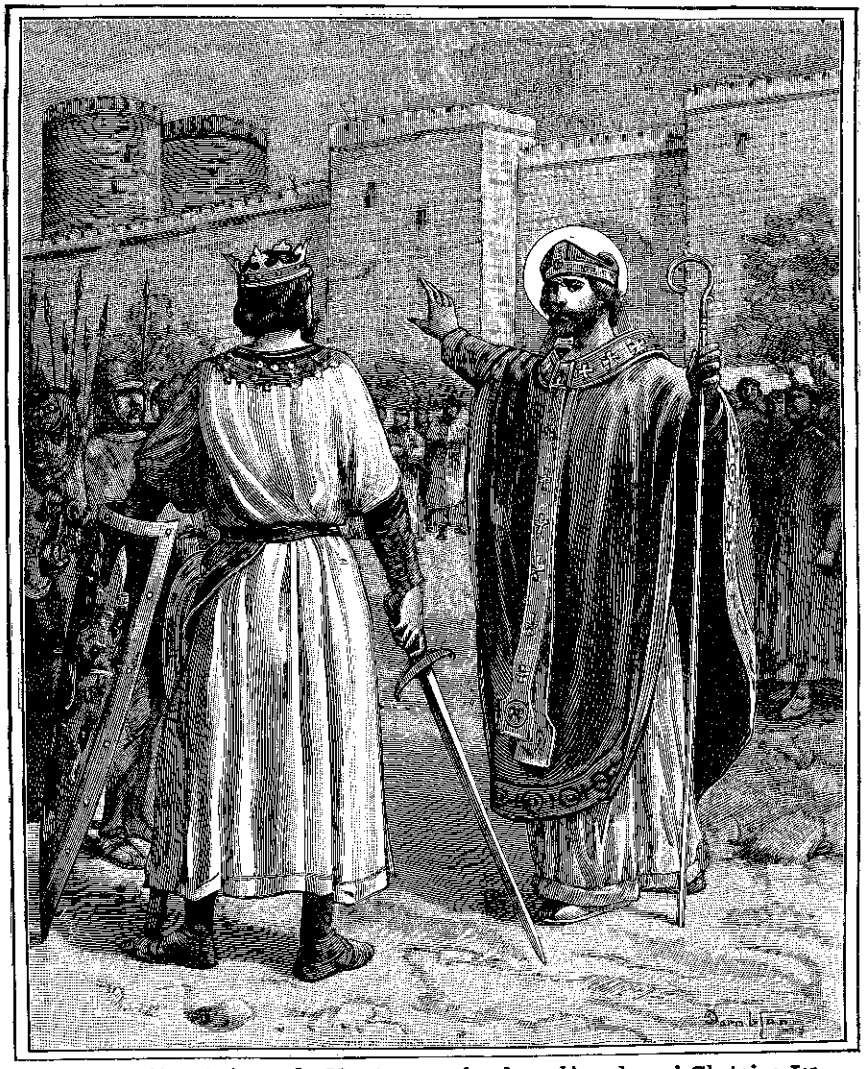
SOURCES CONSULTÉES

Vie anonyme et ancienne de saint Romain, par un moine de Condat. Voir dans *Surius* (28 février) et dans les *Acta Sanctorum Bolland.*, t. III, p. 737-740. — Ancien bréviaire de l'abbaye de Saint-Claude. Il porte la date de 1684, mais il est la reproduction de bréviaires plus anciens. — *Gallia christiana*, t. IV, col. 241-242. — Archives de la paroisse de Salaise. — D. P. Benoit. *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude.* — Abbé F. S., curé de Salaise. *Relique insigne de Saint-Juste*, brochure, 1897.

Nota. — Il faut placer l'existence de saint Juste dans la première moitié du vi^e^ siècle et plus, probablement dans le v^e^ siècle. Cette date est suggérée par le Bréviaire, puisque le dernier des trois abbés nommés dans sa Leçon est mort en 514. De plus, il y avait autrefois à Saint-Claude deux reliquaires qui contenaient des ossements de dix-sept saints de l'Ordre. Ces saints étaient placés, non par rang de dignité, mais par rang d'ancienneté. Or, saint Juste est placé à la suite des saints qui furent les disciples des deux frères saints Romain et Lupicin, même avant saint Minause, qui succéda à Lupicin dans le gouvernement du monastère.

SAINT FÉLIX, ÉVÊQUE DE NANTES

Fête le 7 juillet.



Saint Félix, évêque de Nantes, apaise la colère du roi Clotaire Ier.

NAISSANCE — PREMIÈRE ÉDUCATION

Parmi les évêques qui ont illustré par leur sainteté l'Eglise de Nantes, saint Félix ne tient pas le dernier rang. Il naquit à Bourges dans les premières années du VIe siècle. Son père, qui s'appelait aussi Félix, était issu de famille consulaire, et sa mère appartenait, par sa naissance, à une des plus illustres maisons de la province d'Aquitaine.

Dès sa plus tendre jeunesse, l'enfant semble prédestiné à la sainteté. Sa mère, douce et bonne, lui donne avec le lait les premières leçons de la piété.

Déjà il n'a pas de plus grand plaisir que d'entendre parler de Marie et des saints. Dans la maison paternelle, il grandit en piété et en sagesse et remplit de joie le cœur de ses parents.

On avait confié le soin de sa première éducation à un habile précepteur.

Sans quitter le toit qui abritait sa mère, et sous l'œil prudent de son nouvel éducateur, le jeune enfant se livra avec ardeur à l'étude des sciences humaines et divines; les choses saintes faisaient surtout ses délices.

SES ÉTUDES — SON ÉLOQUENCE

Ses progrès, dus autant à son application qu'à sa rare intelligence, remplirent d'admiration son

père et son précepteur. Il fallut bientôt songer, pour le perfectionner dans les sciences connues du temps, à l'envoyer à une école célèbre.

Les écoles d'alors élevaient dans leur sein, sous la conduite des maîtres les plus distingués, les enfants de la haute noblesse. Malheureusement, on n'y faisait pas toujours l'apprentissage des bonnes mœurs. Loin de leurs parents qui les avaient tenus en servitude sous leur rude tutelle, les jeunes étudiants donnaient souvent libre carrière à leurs passions. L'exemple, d'ailleurs, était contagieux; mais le jeune homme sut préserver son âme de toute souillure : il trouva dans la prière et le travail la force de résister à tous les entraînements.

L'acharnement à l'étude, l'amour des Livres Saints ne lui laissèrent aucun temps pour les distractions. Tandis que ses condisciples se livraient au plaisir, lui se jetait avec plus d'ardeur sur ses manuscrits, et lorsqu'il sentait le besoin de se délasser, c'était au pied du crucifix qu'il reposait son âme. Un travail, une application si opiniâtre ne restèrent pas stériles, et les études du jeune Félix furent couronnées de succès. Au contact des auteurs chrétiens, il avait puisé une foi plus vive; l'étude des auteurs profanes lui ouvrit un horizon inconnu; il se laissa enflammer par les beautés littéraires et artistiques du latin et du grec. La langue des Romains lui devint familière, et il parlait le doux langage de la Grèce comme sa langue maternelle. Le code romain et le droit civil ne lui étaient pas inconnus, et il parut au barreau où ses premiers succès lui présagèrent un brillant avenir. Le jeune homme avait une âme de poète, et son éloquence, enrichie par une vive imagination, était surtout remarquable.

Saint Fortunat, évêque de Poitiers, avait des attaches dans le diocèse de Nantes. Grand ami de saint Félix, il l'a chanté dans ses poésies : et dans une de ses lettres, on entrevoit que l'évêque de Poitiers venait parfois s'égarer sur les côtes nantaises et y lisait sur la plage les éloquents discours du jeune orateur.

Mais à quoi lui aurait servi toute cette science et tout ce talent s'il n'avait gardé son innocence? Aimé de Dieu, il en fut béni, et, au jour du retour, il put offrir au baiser de sa mère un front aussi pur qu'à l'heure des adieux.

IL EST ORDONNÉ PRÊTRE — SON MINISTÈRE

Jeune, noble, riche, distingué, Félix possédait toutes les qualités pour briller dans le monde. Carrière du barreau, succès mondains, avenir brillant, amitiés les plus chères, il brisa tout pour Dieu. Revêtu du caractère sacerdotal, il vit dans le lointain, comme dans un rêve, un horizon tout autre que celui des plaisirs : c'étaient des foules à convertir, des orphelins, des veuves à consoler, des pauvres à soulager. A cette multitude empressée, le jeune noble sourit : dès lors, il était devenu apôtre.

Au début, son ministère fut humble et caché. Les pauvres devinrent sa famille, on le vit au chevet du malade guérissant les corps, consolant et embaumant les cœurs par la vertu céleste qui s'échappait de toute sa personne. Ces humbles travaux, rehaussés par l'éclat de la plus haute sainteté, le firent remarquer et bientôt on ne parla plus dans le Berry et dans toute la Gaule que de l'apôtre Félix, le consolateur des affligés.

IL EST NOMMÉ ÉVÊQUE DE NANTES

L'Armorique n'était pas la dernière à vanter ses vertus, et lorsque Evêmer ou Eumérius, évêque de Nantes, vint à mourir, les fidèles de cette ville, divinement inspirés, le nommèrent son successeur d'une voix unanime.

A cette nouvelle, tout confus d'un tel honneur, mais soumis à la volonté de Dieu, le nouveau prélat partit pour le poste confié à son zèle. Son entrée dans la ville épiscopale fut une véritable ovation. Jamais *imperator* n'eut à Rome semblable triomphe. Les habitants de Nantes se pressent sur son passage; chacun veut contempler les traits du Saint, et l'évêque, souriant à son peuple, s'avance au milieu des acclamations et des chants jusqu'au palais épiscopal.

ÉTAT DU DIOCÈSE — IL FONDE UN COLLÈGE ÉPISCOPAL

A la mort d'Eumérius, le diocèse de Nantes était en mauvais état. Le clergé était peu instruit; le peuple, s'il était catholique, était resté barbare, et le culte des idoles s'y perpétuait dans certaines superstitions. Toujours en quête d'aventures, les princes se créaient des haines pour le plaisir de les assouvir par les armes. Souvent même, le reflux conduisait aux rivages de la Loire les voiles des pirates qui, après avoir livré aux flammes les demeures et les moissons, et plongé dans le deuil et la misère des villages entiers, s'en retournaient avec les femmes et les enfants chargés de chaînes. Ce diocèse, comme une barque désemparée sur le point d'être envahie par la mer, allait être remis à flot par saint Félix.

Son premier soin fut de former des apôtres dignes de porter la croix avec Jésus-Christ. A l'ombre de son palais, le pieux prélat réunit les âmes d'élite qu'il rencontra, et là, sous sa tutelle, ce collège épiscopal devint un modèle de travail, de charité fraternelle et de sainteté. Il eut à son aurore un grand épanouissement. Parmi les apôtres qui y furent élevés, on remarque saint Martin de Vertou, qui était pour l'évêque comme le fils de son cœur. De préférence à tous, il fut choisi pour évangéliser les parties encore païennes du diocèse, et son ministère fut béni du ciel par plusieurs miracles.

Tandis que d'un œil vigilant il surveillait son collège d'apôtres, le saint évêque entreprenait l'achèvement de la cathédrale, commencée par son prédécesseur. Aucune peine, aucun sacrifice ne fut épargné pour édifier une maison digne de Dieu. Les riches présents des princes et des bourgeois de la cité nantaise ne suffisant pas, Félix donna non seulement son patrimoine, mais encore son revenu. Grâce à son zèle, qui de partout avait appelé les plus célèbres ouvriers, l'édifice sortit bientôt de ses fondements.

DES GUERRES TROUBLENT LA PAIX DU DIOCÈSE

Dieu n'avait pas ménagé son Saint. Mais jamais les traverses ne troublèrent la sérénité du pontife, car, baisant avec respect la main qui le frappait, il regardait la vie comme un chemin parsemé de croix qui conduit sûrement au ciel. Était-il attaqué personnellement, il endurait tout avec patience; mais sentait-il son troupeau menacé, aussitôt ses angoisses étaient vives. Trop souvent, hélas! son diocèse devait être le théâtre des combats les plus sanglants.

Chramne, fils du roi de France Clotaire Ier, s'était à plusieurs reprises révolté contre son père. Après maint pardon, il se souleva de nouveau. Le palais de Conobert, comte de Rennes et de Nantes, lui offrit un refuge. Quelle ne fut pas l'émotion de saint Félix à cette nouvelle! Il pressentit un malheur. Peu de temps après, en effet, les armées franques étaient sous les murs de la

cité. Le roi, faisant taire dans son cœur tout sentiment d'amour paternel, ne désirait plus que de venger son autorité outragée. De leur côté, sans écouter les conseils du prélat, Conobert et Chramne se préparaient à la résistance. Plus téméraires qu'habiles, les phalanges armoricaines fixèrent leurs enseignes vis-à-vis des bataillons francs. Bientôt sonna l'heure du combat. Dans la cité, tandis que les framées franques et bretonnes lançaient des éclairs, que les troupes ennemies s'entr'égorgeaient, les habitants priaient avec leur évêque auprès du tabernacle, mais les Bretons furent vaincus; Conobert était mort, Chramne avait fui lâchement, l'ennemi le cherchait. Au milieu de cette confusion de veuves et d'orphelins en pleurs, d'Armoricains découragés, couverts de sang, de Francs victorieux, Chramne espérait échapper aux recherches. Vain espoir! le malheureux s'embarquait sur ses navires et allait trancher les amarres, quand il fut pris avec sa femme et ses enfants.

Il fut solennel, le moment qui vit en présence et le père vainqueur et le fils révolté vaincu. Clotaire allait-il pardonner? Les prières ne purent rien sur son cœur fermé à la pitié, et, embrassant dans un même regard de mépris l'épouse de son fils et ses enfants, il ordonna de les enchaîner sur un banc dans une chaumière qui fut livrée aux flammes. Peut-être Félix aurait-il pu adoucir la colère du prince? Hélas! il n'en était plus temps, le feu avait fait son œuvre. L'imagination de l'évêque voyait déjà la cité abandonnée au pillage, les enfants massacrés, les vierges égorgées, les maisons incendiées, les églises saccagées.

N'écoutant que son courage, le prélat s'élance aux portes de la ville au-devant du monarque. O merveille! le regard calme du pontife, sa voix douce gagnent soudain le farouche vainqueur; il s'abaisse devant l'homme de Dieu; le peuple est sauvé.

SAINT FÉLIX EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE NANTES

Echappée au glaive, Nantes volontiers se soumit à Clotaire. Tandis que le Franc sympathisait avec le Breton, le roi fut charmé de la piété et des grandes qualités de l'évêque; et lorsque, sur le point de regagner son royaume, il nomma un gouverneur, son choix tomba sur saint Félix.

Dans cet honneur, l'évêque ne vit qu'un accroissement de responsabilité: il n'en bénit pas moins le Seigneur; car, désormais, il ne verrait plus sur ses actes les yeux curieux et jaloux de magistrats importuns. Les rênes du gouvernement confiées à des mains si habiles, et la joie du peuple faisant écho au choix du monarque, on crut l'ère de la prospérité venue. Rehaussée par la sainteté, l'autorité du prélat s'étendit à presque toute la presqu'île armoricaine, et plusieurs fois il fut l'arbitre de princes rebelles à tout autre. Sa prière arrêta le bras du comte de Vannes, Conan, qui allait assassiner son quatrième frère.

NOUVELLES GUERRES

Cependant, Dunalkh, fils de Conobert, voulut venger le sang de son père et revendiquer ses droits usurpés. Pour ressaisir l'héritage patrimonial de Nantes, il s'unit au prince voisin nommé Guerch et fit irruption sur le territoire nantais et rennois.

Sur le trône de France, Chilpéric avait remplacé Clotaire. Jaloux de garder des conquêtes d'un si grand avenir, il lance sur le pays violé ses troupes aguerries. Nantes est assiégée; on vole à son secours. Mais, arrêtées par les eaux de la Vilaine, les armées royales tombent dans le piège de leurs adversaires, et aux environs de Messac, malgré l'héroïque défense des phalanges germaines, elles sont mises en déroute. Nantes et son évêque en prières attendent les secours: hélas! on leur apprend le désastre. A l'armée vaincue succèdent bientôt des troupes fraîches; l'espoir renaît dans les cœurs; on bénit le ciel. Encore une fois, le salut ne devait pas venir du glaive royal, car les nouveaux guerriers, indisciplinés, alléchés par l'appât du butin, unissent leurs ravages à ceux de Dunalkh. En cette occasion critique, Dieu montra que la prière est plus forte que l'épée, que les grands saints font plus par l'éclat de leurs vertus que les superbes monarques par le nombre de leurs armées et la renommée de leurs victoires. En effet, l'on vit cesser soudain, à la sollicitation de saint Félix, des rapines, des incendies, des meurtres que des armées, même auxiliaires, n'avaient fait qu'accroître. Pour la seconde fois, Nantes lui devait son salut.

TRAVAUX SUR LA LOIRE — LE PORT DE LA FOSSE

Saint Félix ne se bornait pas à faire tomber le glaive des mains du barbare; et si le poids des soucis apportés par les guerres était de nature à courber d'autres épaules, il n'ébranlait pas même les siennes. Aucun travail ne pouvait être maître de sa prodigieuse activité. Rien qu'à la vue des œuvres gigantesques qu'il entreprit, plus d'un de nos ingénieurs serait effrayé. D'abord, il détourna le cours de la Loire. L'exécution de ce projet était d'autant plus difficile que les instruments perfectionnés manquaient; et d'ailleurs, à chaque instant, la sentinelle postée sur les créneaux pouvait annoncer l'arrivée de l'ennemi. Mais, quel obstacle arrêta jamais l'audace de ce Saint qui se confiait en Dieu plus qu'en lui-même? Non seulement saint Félix donna un nouveau lit à la Loire, mais encore il y creusa un port, en coupant la pointe du rocher de Miséri, qui s'avançait sur le fleuve. Ce fut le port et le quai de *la Fosse*, un des plus beaux de toute l'Europe. Chaque année, des voiles de toutes nations viennent s'aligner le long de ce quai. Nos armateurs nantais sauront à qui ils doivent leur fortune. Ils en sont redevables à saint Félix.

LE CONCILE DE TOURS

Sur ces entrefaites, sous le pape Jean III, les évêques des Gaules se réunirent en Concile national dans la ville de Tours, entre 566 et 570.

Malgré ses multiples occupations, l'évêque de Nantes n'hésita pas un instant. Il partit. On trouve en effet son nom parmi ceux des prélats qui signèrent les décrets de cette assemblée importante. « Moi, Félix, écrivit-il, pécheur, évêque de l'Eglise de Nantes, j'ai consenti et j'ai souscrit. »

A son retour, le saint évêque n'eut rien de plus pressé que de mettre à exécution les nouveaux statuts.

Parmi ces Canons, le troisième défendait de placer la Sainte Eucharistie dans des colombes d'argent, comme on avait coutume de le faire, mais ordonnait de la mettre en des vases d'argent sous la croix, au milieu de l'autel. Le cinquième prescrivait à chaque ville de nourrir ses pauvres et ordonnait aux prêtres et aux bourgeois fortunés de leur venir en aide, afin d'empêcher la mendicité et le vagabondage.

Cependant les guerres, tenant le peuple en

alarme, avaient retardé la civilisation. Et, spectacle douloureux, qui avait attiré l'attention du Concile, les forêts aux chênes deux fois séculaires voyaient se renouveler sous leurs sombres futaies les orgies et les sacrifices païens. A ces fêtes, les chrétiens même prenaient part. Il fallait à tout prix arracher ces derniers restes de l'antiquité, si l'on ne voulait voir le paganisme relever la tête. Saint Félix le comprit. Les prédications de son disciple, saint Martin de Vertou, contribuèrent beaucoup à tirer de leurs erreurs ces chrétiens superstitieux, et le saint évêque fut tout heureux lorsqu'il connut le retour à Dieu de ces brebis rebelles. Sa bonté ne s'en tint pas là, et plusieurs prisonniers des bandes saxonnes durent leur délivrance à sa main libérale.

ACHÈVEMENT DE LA CATHÉDRALE — SA DÉDICACE

Guerres, Concile, administration temporelle et spirituelle, travaux de toutes sortes, tout avait retardé la construction de la cathédrale. Ce ne fut qu'après sept années d'un pénible labeur que les Nantais purent contempler le nouveau sanctuaire. Dans toute la France, à cette époque, aucune église ne pouvait lui être comparée. Les murs, sculptés par des mains habiles, paraissaient défier les nuages. La voûte, couleur d'azur et parsemée d'étoiles, ressemblait au firmament dans une belle nuit. Des mosaïques précieuses ornaient les parois intérieures.

Toutefois, la cathédrale était plus riche en reliques qu'en beautés artistiques. A côté des restes vénérés des saints Pierre et Paul, le pèlerin venait s'agenouiller devant le reliquaire précieux de saint Martin, évêque de Tours; il se relevait pour réciter une prière devant ceux de saint Hilaire de Poitiers et de saint Ferréol de Besançon. La cérémonie qui eut lieu à la translation de ces trésors inestimables ne fut que le prélude de fêtes plus belles.

En effet, le jour de la dédicace se leva bientôt. Rien n'avait été négligé pour rehausser l'éclat de cette solennité.

Les foules accoururent des quatre coins de la région. Plusieurs habitants de la Grande-Bretagne affrontèrent, dit-on, les flots de l'océan pour être les témoins de la fête. Un archevêque et cinq évêques dans toute la pompe de leurs vêtements sacerdotaux, étaient présents et partageaient avec saint Félix la joie de voir ses peines récompensées, son peuple heureux. Ce jour-là, béni entre tous, Nantes put montrer orgueilleusement aux étrangers la demeure magnifique qu'elle avait élevée à son Dieu. Le 30 septembre 580, date de cette dédicace, resta longtemps une date mémorable pour les populations chrétiennes de l'Armorique.

SA CHARITÉ — SA MORT

La tâche du Saint était, semblait-il, terminée; il pouvait entonner avec allégresse son *Nunc dimittis*. Dieu ne le voulut pas, et le laissant jouir de la paix qu'il avait lui-même procurée, il le conserva encore six ans à la vénération de ses ouailles.

Saint Félix atteignit soixante-dix ans sans avoir jamais souillé son innocence.

Cependant, des faits étranges avaient comme présagé des calamités publiques. Au commencement du mois de janvier de l'an 586, dit un hagiographe du XVII^e^ siècle, le Dominicain Albert le Grand, « il y eut de grandes pluies et ravines d'eaux, des tonnerres et foudres horribles; il parut aussi au ciel une comète ou estoile chevelue, à une heure après minuit, qui traînait une longue queue fumeuse, et les arbres, en un instant, se chargèrent de fleurs. »

Bientôt une peste affreuse visita les habitants et décima les familles.

Le prélat voulut tenir tête à la contagion malgré son grand âge; mais, hélas! victime de son dévouement, il tomba frappé du même mal. La guérison sembla se déclarer; c'était le présage d'une rechute plus terrible encore. Peu de temps après, en effet, le patient évêque rendit l'âme à son Dieu dans les souffrances les plus douloureuses.

Depuis le jour où elle a perdu son saint évêque Félix, Nantes a toujours gardé son souvenir. Son nom est inscrit à côté des Emilien et des Similien, saints pontifes qui ont honoré de leurs vertus le siège épiscopal de Nantes. Pour perpétuer à travers les âges le nom de saint Félix, on l'a donné à une paroisse, voisine de la cité. Une église, pauvre d'apparence, presque en ruines, mais qui redit bien, dans sa simplicité, l'humilité du Saint, lui est consacrée.

On célèbre sa fête le 7 juillet, jour anniversaire de la translation solennelle de ses reliques.

PRINCIPALES SOURCES CONSULTÉES

Les poésies de VENANCE FORTUNAT, sur saint Félix, son contemporain et ami.

GRÉGOIRE DE TOURS.

BOLLANDISTES, au 7 juillet.

Fr. ALBERT LE GRAND, de Morlaix : les *Vies des Saints de la Bretagne Armorique*, édition publiée en 1837.

LOBINEAU, *Vies des Saints de la Bretagne* (1836).

Histoire littéraire de la France, t. III, etc.

LE BIENHEUREUX BENOIT XI, PAPE

Fête le 7 juillet.

Le Bienheureux Benoît XI avait refusé de recevoir sa mère vêtue somptueusement; il l'accueille avec tendresse quand elle paraît en son humble costume.

PREMIÈRES ANNÉES

Dans la première moitié du XIIIe siècle vivait à Trévise, ville de la Vénétie, un humble notaire impérial, de médiocre fortune, appelé Boccasio Boccasino. L'an 1240, Dieu lui donna un fils qui reçut au baptême le nom de Nicolas, et devait illustrer par sa prudence et l'éclat de ses vertus l'ordre de Saint-Dominique et la Chaire de saint Pierre.

Nicolas était intelligent, adonné au travail et aiguillonné par la nécessité de se créer une position que ne lui léguaient point les modiques ressources des siens. Il suivit d'abord les leçons de son oncle, prêtre attaché à l'église de Saint-André, dans sa ville natale. Puis, vers l'âge de douze ans, il s'en vint à Venise, étudiant toujours et se procurant, par les leçons qu'il donnait aux autres, le moyen de subsister.

Mais peu à peu, par cette douce voix aux irrésistibles attirances que Dieu sait faire entendre au cœur qu'il se veut réserver, l'enfant se sentait appelé vers la science divine et les labeurs de l'apostolat.

A cette époque, les fils de saint Dominique et ceux de saint François d'Assise emplissaient le monde de leurs prédications, des sublimes productions de leur esprit, des admirables exemples

de leurs œuvres. Les grands docteurs et les étonnants thaumaturges venaient de passer, et, tandis que leurs traits aimés, environnés d'une lumineuse auréole, resplendissaient encore aux regards des peuples, l'Eglise inscrivait leurs noms sur le catalogue de ses saints. Ils s'appelaient Thomas d'Aquin, Bonaventure, Antoine de Padoue et bien d'autres.....

Et, sur leurs traces, nombre de jeunes gens s'engageaient dans la voie des conseils évangéliques.

Nicolas porta son choix sur l'Ordre de Saint-Dominique: il n'avait que quartorze ans lorsqu'il sollicita son admission. En 1257, il prononçait ses vœux définitifs et commençait dès lors à s'appliquer aux études théologiques.

Pendant plusieurs années, il apporta à ce labeur une assiduité soutenue et fécondée par sa remarquable mémoire et la pénétration de son esprit.

Puis, le jour vint où, à son tour, l'élève dut gravir les degrés de la chaire professorale et faire partager aux autres les trésors de science qu'il avait amassés. Il commenta avec amour les Saintes Lettres; et, dans ses leçons comme dans les discours qu'il adressait aux peuples, il trahissait sans cesse une admirable piété.

Les temps ne devaient point tarder qui appelleraient à de plus hautes missions un homme de semblable valeur.

GÉNÉRAL DE SON ORDRE

En 1296, Nicolas Boccasino était provincial de Lombardie. Or, cette année-là, Etienne de Besançon, général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, devait recevoir un successeur.

Le Chapitre général se réunit à Colmar. Il s'y trouva près de neuf cents religieux. Le provincial de Lombardie fut élu par acclamation; pas une voix ne lui fit défaut.

Les électeurs attendaient beaucoup du nouveau chef de leur famille religieuse; leurs espérances furent comblées.

Nicolas se hâtait sur tous les chemins pour visiter ses frères, leur apporter les encouragements de ses conseils, la sagesse de ses directions, la précieuse faveur de ses bénédictions. On a dit de lui que « son gouvernement fut un voyage », mais un voyage dont chaque pas — il allait toujours à pied — fut pour le bien de son Ordre et le bien plus universel des âmes.

Dès ce moment, le général des Dominicains se révélait fidèle enfant du Saint-Siège et son ministre dévoué dans toutes les missions confiées à sa sagesse par le Pontife suprême.

Boniface VIII occupait la Chaire de saint Pierre. Les calomnies, les menaces, les outrages s'abattaient sur ce Pape vénérable qui n'avait d'autre tort que celui de mettre au service des intérêts de l'Eglise une inébranlable fermeté.

Ses ennemis acharnés, voulant le dépouiller de l'attachement filial du clergé et des fidèles, répandaient le bruit que son élection n'avait point été légitime, que, par conséquent, il n'était point véritable Souverain Pontife.

Ces odieuses insinuations faisaient leur chemin dans le monde: elles pénétrèrent même dans les Ordres religieux, et, en quelques monastères, elles parurent dignes de foi. Ce qui donna à Nicolas Boccasino l'occasion de montrer son attachement inébranlable à l'unité de l'Eglise. C'était, en 1297, au Chapitre des Dominicains à Venise. L'un des assistants ayant osé, en séance, se faire l'écho des calomnies répandues contre le Pape, le Père général se leva, indigné, et affirma avec une énergie qui impressionna profondément l'auditoire sa foi en la légitimité de l'élection de Boniface VIII, déclarant qu'il reconnaissait en lui le Vicaire de Jésus-Christ et le véritable successeur de saint Pierre.

L'année suivante, le Pape lui confiait, conjointement avec le général des Frères Mineurs, une importante mission. Il ne s'agissait de rien moins que de réconcilier Philippe le Bel, roi de France, et le roi d'Angleterre.

Les ouvertures des deux légats eurent un heureux succès: ils rapprochèrent les esprits, et, à la grande joie du Pape, rétablirent la paix entre les royaumes chrétiens.

CARDINAL

Nicolas Boccasino résidait, pendant l'Avent de 1298, au couvent de Prouille, lorsqu'arriva la nouvelle de la venue de prélats envoyés vers lui par le Pape. Ceux-ci lui apportaient une lettre pontificale, où, après l'avoir grandement loué, Boniface VIII l'appelait à prendre place dans le Sénat de l'Eglise.

Ce message était un ordre : Nicolas s'y soumit, fit à Narbonne d'émouvants adieux à ses frères, et partit pour Rome où il fut fait cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine.

Deux faits principaux marquèrent le cardinalat de Nicolas Boccasino : sa légation en Hongrie et l'attentat d'Anagni.

En Hongrie, deux prétendants, Wenceslas et Charobert, se disputaient le trône. A la faveur de ces dissensions, les crimes les plus énormes se multipliaient et demeuraient impunis. Le pape Boniface VIII voulut intervenir. Il chargea le cardinal Boccasino d'aller rétablir la paix dans ce malheureux royaume et de faire prévaloir les droits de Charobert, légitime héritier du pouvoir.

Nicolas accomplit sa mission avec la bonté et la fermeté que l'on pouvait attendre de son esprit éclairé. Il pénétra en Hongrie en 1302 et eut à souffrir beaucoup de la part des ennemis de Wenceslas : puis, sans avoir obtenu de résultat immédiat, il fut contraint de revenir à Rome. Cependant il avait semé sur son passage des germes de pacification, et, quelques années après, son protégé Charobert ceignait sans contestation la couronne de saint Etienne.

Le cardinal légat retrouva Boniface, non plus à Rome, mais retiré dans la petite ville d'Anagni. Il arrivait à temps pour entourer le vieux Pontife dans l'une des plus cruelles souffrances de sa vie. Un jour, en effet, les ennemis mortels du Pape, Guillaume de Nogaret, Français, et Sciarra Colonna, Romain, pénétrent dans le palais. Les gardes résistent pendant près de douze heures. Puis soudain, la porte des appartements pontificaux s'ouvre, et Boniface apparaît revêtu de ses ornements, la tiare au front, les clés à la main.

Les forcenés se précipitent, insultent le vicaire de Jésus-Christ et le gardent trois jours prisonnier, jusqu'à ce qu'une révolte des habitants d'Anagni les vienne chasser et interrompre leur pillage.

Or, Nicolas Boccasino, presque seul des cardinaux, n'avait pas quitté un instant le Pontife en ces tristes jours. Il l'entoura de ses soins, de ses consolations, de ses encouragements, et ne contribua pas peu à déterminer chez les gens d'Anagni le sentiment de répulsion qui leur fit jeter hors de leurs murs les insulteurs de la Papauté.

Il est des secousses auxquelles un vieillard de quatre-vingt-dix ans semble ne pouvoir résister. Telle fut pour Boniface celle ressentie à Anagni. A peine rentré à Rome, il y mourut le 11 octobre 1303, dans la plus admirable expression de foi et de pardon pour ceux qui lui firent du mal.

Onze jours après, les cardinaux entrèrent en Conclave à Pérouse. Ils étaient 18, et 17 voix se réunirent sur le nom du cardinal Boccasino, qui prit le nom de Benoît XI, en souvenir du pape défunt dont le nom de baptême était Benoît.

Le 27 octobre, avait lieu, en grande cérémonie, à Saint-Pierre de Rome, le couronnement du nouveau chef de l'Eglise.

Le 1er novembre, il notifiait en ces termes son élection au monde catholique : « Cet événement nous a frappé à juste titre d'une étrange stupeur. La crainte et le tremblement nous agitent encore. Quand nous considérons la lourdeur du fardeau qui nous est imposé et que nous la comparons à notre faiblesse, l'épouvante se fait de plus en plus forte dans notre âme. Cependant, si nous avons tant de défiance en nos mérites, nous avons une singulière confiance en la puissance de Dieu..... » Ce sont bien là les sentiments et les accents d'un saint.

Et c'était bien un saint qu'il fallait à l'Eglise dans les tristes conjonctures où s'ouvrait le nouveau pontificat. Les Turcs menaçaient l'Europe ; le roi de France était en lutte ouverte avec le Saint-Siège ; Rome était en proie aux intrigues parfois sanglantes de deux factions ennemies.

Benoît XI s'appliqua à rétablir la paix tout en réservant à la mémoire de son glorieux prédécesseur les réparations qui lui étaient dues.

En réponse à la lettre pleine de confiance et de respect par laquelle Philippe le Bel, qui l'estimait particulièrement, le félicitait de son élévation au magistère suprême, le Pape envoya au monarque l'absolution de toutes les censures qu'il pouvait avoir encourues. De plus, il révoqua toutes les peines portées contre les Français (sauf Nogaret) au cours de ces tristes luttes. Enfin, il pardonna aux Colonna, sans toutefois rétablir dans leurs dignités les deux cardinaux de cette famille, dépouillés de leur titre par Boniface VIII. Et, pendant ce temps, il ne négligea point de préparer l'Europe à soutenir vaillamment le choc des Turcs envahisseurs.

La paix rétablie entre les vivants, Benoît s'occupa de payer leur dette envers les morts, et il lança contre les auteurs de l'attentat d'Anagni une bulle de sévère condamnation.

Guillaume de Nogaret, Sciarra Colonna, plusieurs habitants d'Anagni et quelques étrangers furent nommément excommuniés comme violateurs du respect dû à la majesté pontificale.

Puis, se tournant vers la ville d'Anagni, dont les citoyens avaient lâchement laissé s'accomplir le forfait, le Pontife s'écriait : « O malheureuse ville, qui as permis en tes murs de semblables attentats, que la rosée et la pluie ne viennent plus sur toi ! puisque, sous tes yeux et quand tu le pouvais défendre, le héros est tombé, le fort a été renversé !..... »

Les historiens rapportent que cette malédiction lancée contre la ville coupable eut de désastreux effets : « Anagni : ville très ancienne, à demi ruinée et désolée, écrivait au XVIe siècle Alexandre de Bologne. Y passant l'an 1526, nous y vîmes avec étonnement d'immenses ruines, en particulier celles du palais bâti autrefois par Boniface VIII. En ayant demandé la cause, un des principaux habitants nous dit : La cause en est la capture du Pape Boniface ; depuis ce moment, la ville est toujours allée en décadence : la guerre, la peste, la famine, les haines civiles l'ont réduite au triste état que vous constatez. Dans la réaction des partis opposés, les vainqueurs brûlaient les maisons des vaincus et des bannis ; ceux-ci en faisaient de même à leur tour. C'est pourquoi, il n'y a pas bien longtemps, le petit nombre de citoyens qui restaient encore, ayant recherché quelle pouvait être la cause de tant de maux, reconnurent que c'était le crime de leurs ancêtres qui avaient trahi le Pape Boniface. En conséquence, ils supplièrent le Pape Clément VII de les absoudre de l'anathème encouru par leurs pères. »

Les faits que nous avons racontés sont les plus marquants du court pontificat qui nous occupe. Avant de dire les incidents mémorables qui accompagnèrent la mort du Pape, il est bon de noter quelques-unes de ses remarquables vertus.

Son humilité ressort de ce fait, narré par le bréviaire et plusieurs historiens, et qui, s'il n'est pas reconnu par tous comme authentique, montre bien cependant combien était répandue parmi ses contemporains la réputation de simplicité de l'ancien Frère Prêcheur.

C'était à Pérouse ; sa mère qui, depuis la mort de son mari, était réduite à l'humble condition de blanchisseuse des Dominicains de Trévise, avait entrepris ce voyage pour venir revoir son enfant. Elle arriva aux portes du palais pontifical, mal vêtue, couverte de la poussière de la route. Les serviteurs du Pape trouvèrent qu'ils ne pouvaient point l'introduire en cet état auprès de son fils. Ils la revêtirent de riches habits, et seulement alors la firent entrer.

Benoît, tout à la joie de revoir sa mère, sut cependant se contenir : « Quels sont ces vêtements ? dit-il. Ce n'est point là ma mère, je ne la reconnais pas. Ma mère était une pauvre femme qui ignorait même ce que c'est que la soie. » La voyageuse comprit : elle se dépouilla de ses fastueux ornements, et reparut devant le Pape en son humble costume : « Ah ! s'écria le Pontife, voilà ma mère ! qu'elle vienne ! » Et il l'embrassa tendrement.

Voici un autre trait charmant rapporté dans les archives de l'abbaye de Saint-Tron ; il montre comment l'austère religieux qu'était Benoît XI savait rendre aimable sa sainteté :

Pendant qu'il était encore général des Dominicains, il fut invité à dîner par l'Abbé de ce monastère, et un familier du couvent lui dit : « Si vous voulez être agréable à l'Abbé, ne lui parlez pas latin ; il vous comprendrait difficilement. » Benoît entendit la recommandation et s'y conforma fidèlement ; son hôte fut charmé et les religieux se séparèrent dans les meilleurs termes. A quelques années de là, des moines de Saint-Tron vinrent à Rome pour régler quelques affaires. Le Pape leur dit : « Etes-vous les sujets de ce bon Abbé qui ne sait pas le latin et me reçut si agréablement ? » Et, sur leur réponse affirmative, il ordonna de leur accorder sans retard l'objet de leur mission.

Donné au gouvernement de l'Eglise par un Ordre religieux, Benoît XI eut pour le clergé régulier la plus paternelle sollicitude. Il voyait dans l'avenir le bien immense que feraient dans le monde les moines, auxiliaires dévoués du clergé des paroisses.

Il les exempta de la juridiction des évêques et voulut qu'ils n'eussent d'autre supérieur que le Pape. Il leur permit de parler en public et de confesser. Tout particulièrement, comme il convenait, il s'intéressa à la famille religieuse de saint Dominique, puis à celle de saint François d'Assise, et à d'autres Congrégations de fondation plus récente.

LA MORT

On a dit que, au jour où Benoît XI avait solennellement excommunié les insulteurs de Boniface VIII, sa mort avait été résolue par ces malheureux. Cette affirmation n'a point été prouvée. Les faits cependant sont loin de la démentir catégoriquement.

Au mois de juin 1304, alors qu'il était à Pérouse, le Pape se plaisait à prêcher au peuple. Un jour, il prit pour sujet de son entretien la Passion de Notre-Seigneur, et, après avoir comparé avec éloquence les souffrances de Jésus-Christ et celles de son prédécesseur, il sembla, en terminant, prédire sa mort prochaine.

De fait, le 29 juin suivant, en la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, alors qu'il était à table, des fruits lui furent servis, que l'on disait envoyés par l'abbesse du couvent de Sainte-Pétronille. Or, ces fruits, apportés par un imposteur, étaient, dit-on, empoisonnés. En réalité, dès qu'il y eut goûté, Benoît fut pris de violentes douleurs et se sentit frappé à mort.

La désolation fut générale dans Pérouse : on se pressait autour du palais pour avoir des nouvelles, dans les églises pour supplier Dieu de conserver le pasteur à son troupeau. Les cardinaux, les évêques, les prélats accouraient auprès du mourant. Son agonie se prolongea pendant huit jours.

Le Saint profita de ces heures pénibles pour dicter ses dernières volontés; elles furent ce que l'on pouvait attendre de son humilité. Il prescrivit que ses funérailles fussent les funérailles des pauvres. Et, fidèle jusque dans la mort à l'Ordre où il s'était sanctifié, il voulut être enseveli dans l'église des Dominicains de Pérouse.

Le 7 juillet, il rendit sa belle âme à Dieu. Il était âgé de soixante-trois ans et avait occupé la Chaire de saint Pierre seulement huit mois et dix-sept jours.

Ses obsèques furent un triomphe : ce fut au milieu d'une foule en larmes que le corps de Benoît, porté par les prêtres, s'en vint reposer au lieu de sépulture qu'il s'était choisi.

LES MIRACLES ET LE CULTE

« A peine Benoît eut-il rendu le dernier soupir, nous dit M. Léon Gautier, que les habitants de Pérouse et des campagnes voisines se jetèrent sur son corps, afin qu'une vertu en sortît, qui guérît tous les maux.

» Un merveilleux spectacle s'offrit aux regards. Tous les malades étaient transportés hors de leurs maisons, dans les bras de leurs proches. On fendait avec peine la foule du peuple pour les faire arriver jusqu'au lit de parade où reposait le Bienheureux. Tous les possédés, tous les infirmes, tous les affligés étaient en marche vers le palais pontifical.

» Benoît passait pour un saint dès son vivant : il fut en quelque sorte canonisé par l'acclamation populaire. Tant de foi devait être récompensée. »

Il y eut, en effet, auprès de ce cercueil, d'éclatants prodiges, de merveilleuses manifestations de la puissance du serviteur de Dieu.

« Peu après la mort du Bienheureux, dit M. Gautier, on déposa au pied de son lit funèbre une malheureuse possédée. Elle poussait d'horribles cris et inspirait la compassion aux plus indifférents. Le démon parlait un latin d'une rare élégance dans la bouche de cette femme qui n'avait jamais appris cette langue. Un Dominicain la conduisit près du corps saint, et se mit à prier pour elle avec une singulière ardeur. Il l'exorcisa, et, d'une voix haute, en présence de plusieurs Frères Mineurs et d'une foule immense : « Au nom de Dieu et de son serviteur Benoît, » s'écria-t-il, je t'adjure de sortir du corps de cette » femme qui est une créature de Dieu. » Le mauvais esprit résista énergiquement à cet ordre du religieux : « François d'Assise n'a rien pu contre » moi, disait cet esprit menteur; votre Benoît ne » pourra pas davantage. » Mais le Dominicain prononça plusieurs fois le nom de Benoît et récita sur la possédée le commencement de l'Evangile selon saint Jean. Au moment même où il lut ces mots : *Et Verbum caro factum est*, le démon s'enfuit. »

Un citoyen de Pérouse voyait son fils agoniser, emporté par un mal implacable. Depuis trois jours, l'enfant n'avait pris aucune nourriture. Le père, cessant alors de recourir aux remèdes humains, se tourne vers le ciel. Il invoque l'intercession du Pontife qui vient de mourir et il dépose au pied du lit funèbre de Benoît son cher malade. Et voici que la léthargie cesse; celui dont on désespérait se lève et revient chez lui accompagné des siens émus de reconnaissance, et de la foule transportée d'enthousiasme.

Bien d'autres merveilles s'accomplirent au tombeau du saint Pape.

Par ces quelques prodiges, par ceux plus nombreux que nous ne mentionnons pas ici, mais que rapportent des historiens dignes de foi, il est facile de juger de quelle vénération les peuples entouraient le nom et la mémoire du serviteur de Dieu, et avec quelle sainte insistance ils réclamaient pour lui les honneurs des autels.

Mais l'Eglise, toujours sage et prudente, ne se hâtait point. Ce ne fut que quatre siècles après, le 13 février 1734, que fut introduite la cause de béatification.

Quatre ans plus tard, le pape Benoît XI était solennellement inscrit sur le catalogue des Bienheureux, et sa fête célébrée, comme elle l'est encore de nos jours, à Rome et dans les diocèses de Pérouse et de Trévise.

*
* *

Concluons, en nous inspirant des paroles de l'un de ses historiens, que Benoît XI fut l'un des grands Pontifes qui se sont assis sur la Chaire de saint Pierre. Venu à une heure critique, où tout chancelait dans l'Eglise et dans l'Etat, il a donné l'exemple d'une charité infatigable, d'une prudence consommée et d'une remarquable énergie.

Puisse-t-il, aux jours de lutte que nous traversons, entourer l'Eglise de ses bénédictions fécondes, auxquelles se confie, par la voix de ses prêtres, le peuple chrétien dans l'office de cette fête.

SOURCES CONSULTÉES

ROHRBACHER, *Histoire de l'Eglise*, t. VIII. — *Petits Bollandistes*, 7 juillet. — LÉON GAUTIER, Benoît XI. — *Analecta Bollandiana*, t. XIX.

SAINTE ÉLISABETH, REINE DE PORTUGAL

Fête le 8 juillet.

Sainte Élisabeth de Portugal portait un jour une somme d'argent aux pauvres. Elle rencontre son mari : l'argent se change en roses toutes fraîches.

NAISSANCE DE SAINTE ÉLISABETH ET PREMIÈRES ANNÉES

Sainte Elisabeth naquit en l'an du salut 1271. Son père était Pierre III, roi d'Aragon ; par sa mère Constance, elle descendait de l'empereur Frédéric II. Elle reçut au baptême le nom d'Elisabeth, en l'honneur de sa tante, sainte Elisabeth de Hongrie, que le pape Grégoire IX venait de canoniser.

La naissance de la grande pacificatrice de la péninsule espagnole fut le présage de sa mission ; car, à cette occasion, son grand-père, le roi Jacques, se réconcilia avec son père ; c'est ainsi que sa venue au monde apporta la paix dans sa famille, et la tranquillité dans tout le royaume.

Le roi Jacques, qui vit en elle de grandes inclinations à la piété et à la vertu, voulut l'avoir à sa cour, et surveiller lui-même son éducation. Il

prit un plaisir tout particulier à imprégner cette jeune âme du désir de la vertu et des solides maximes de la religion chrétienne. Aussi, quand la jeune princesse, âgée de six ans, retourna auprès de son père à la mort de son aïeul, sa modestie et sa vie sainte témoignèrent du profit qu'elle avait eu près de lui.

Dès l'âge de huit ans, elle récitait chaque jour l'Office divin, et elle garda cette pieuse coutume jusqu'à sa mort. Sa compassion pour les pauvres lui faisait trouver mille moyens de les secourir. Elle méprisait le luxe des habits, ce qui est peu ordinaire chez une princesse. Ses plaisirs et ses divertissements consistaient dans les prières et les jeûnes qu'elle observait inviolablement. Elle regardait la vertu comme le plus précieux de tous les avantages. C'est pourquoi elle fuyait les vains amusements du monde, et regardait comme insipide tout autre chant que celui des psaumes et des hymnes de l'Eglise. En un mot, elle menait à la cour une vie toute céleste, et le roi son père attribuait à la piété de sa fille l'heureux succès des affaires dans ses Etats.

ELLE ÉPOUSE DENIS, ROI DE PORTUGAL — SA SAINTE VIE

L'éclat de sa vertu se répandit bientôt dans toute l'Europe, et plusieurs princes la demandèrent en mariage. Ce fut le roi de Portugal, Denis, qui eut le bonheur de l'avoir pour épouse. Elle n'avait alors que douze ans.

Semblable à Esther, la jeune reine de Portugal ne fut pas éblouie par l'appareil des grandeurs humaines; elle partagea son temps entre les devoirs de son état et ceux de la vie chrétienne. Jamais elle ne manquait à ses dévotions, si ce n'est pour des raisons importantes. Elle s'étudiait surtout à ne se rendre à charge à personne, et le roi Denis, qui avait moins considéré en elle la vertu que l'éclat de sa naissance et les nobles qualités de l'esprit et du corps, lui laissa cependant la liberté de vaquer à ses exercices et ne put refuser son admiration à la piété de sa jeune femme. Tous les jours, elle se levait de grand matin. Après une longue méditation, elle récitait l'Office, entendait la Sainte Messe où elle communiait souvent. Elle disait encore chaque jour l'Office de la Sainte Vierge et celui des morts. Elle se nourrissait fréquemment de lectures pieuses, qu'elle faisait avec un grand recueillement dans un oratoire retiré. Son travail consistait à faire des ornements pour les autels ou des vêtements pour les pauvres. Toutes ces œuvres de piété ne l'empêchaient nullement d'accomplir ses devoirs d'épouse et de reine. Elle avait des heures réglées pour ses affaires domestiques ainsi que pour ses autres rapports avec le prochain. Tout son extérieur était plein de simplicité, et tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient se rassasier de la voir si affable et si pleine de bonté.

SES AUSTÉRITÉS

Au milieu des délices et des joies de la cour, elle gardait une abstinence complète, et souvent il lui arrivait dans la prière de verser d'abondantes larmes. Plus d'une fois, on voulut lui persuader de modérer ses austérités, mais elle répondit toujours que la mortification n'est nulle part plus nécessaire que sur le trône, parce que là, tout semble exciter et nourrir les passions.

Les jeûnes prescrits par l'Eglise ne suffisaient point à sa ferveur; elle jeûnait encore trois fois la semaine, pendant l'Avent, depuis l'Assomption jusqu'à la fête de saint Michel, et en d'autres époques de l'année. Son zèle l'aurait poussée à faire davantage encore, mais elle consentit à le modérer pour condescendre aux désirs de son mari.

SA CHARITÉ POUR LE PROCHAIN

La charité pour les pauvres était une des vertus principales de sainte Elisabeth. Son aumônier avait ordre de ne refuser à aucun le secours nécessaire. Par ses soins, les étrangers étaient logés, vêtus et nourris. Elle faisait faire une exacte recherche des pauvres honteux, c'est-à-dire de ceux qui étaient tombés de la richesse dans l'indigence; et pour ménager leur pudeur, elle leur faisait parvenir secrètement les secours nécessaires à leurs besoins. Elle s'occupait aussi des pauvres filles, si souvent exposées au danger de perdre leur vertu, et par ses libéralités, elle les mettait en état de se marier convenablement.

Elle ne se contentait pas de faire donner aux malades ce dont ils avaient besoin, mais elle les servait encore elle-même, pansait avec joie leurs plaies les plus dégoûtantes. Tous les vendredis de Carême, elle lavait humblement les pieds à treize pauvres et les baisait avec un saint respect de la personne de Jésus-Christ qu'elle voyait en eux.

Sa libéralité s'étendait encore dans les pays étrangers, lorsque ces pays étaient frappés par des calamités publiques; en un mot, indifférente à elle-même, elle ne semblait vivre que pour soulager les malheureux partout où elle les connaissait.

LE MIRACLE DES ROSES

Aussi, Dieu se plaisait à montrer par des miracles combien cette charité lui était agréable. Plus d'une fois, les pauvres malades dont elle pansait les plaies, en les couvrant de ses baisers, étaient subitement guéris de leurs infirmités.

Un jour qu'elle portait dans sa robe une grande somme d'argent pour la distribuer aux pauvres, elle rencontra son mari qui lui demanda ce qu'elle portait. La charitable reine répondit que c'étaient des roses. En effet, elle déplia aussitôt sa robe, et de belles roses toutes fraîches en tombèrent, bien que ce fût dans une saison où, naturellement, il ne pouvait y avoir de fleurs.

C'est pour rappeler ce prodige qu'on représente souvent cette Sainte tenant des roses dans sa robe, et qu'une des portes du monastère de Sainte-Claire à Lisbonne fut appelée la Porte des Roses, à cause des grandes aumônes qu'elle y fit.

SAINTE ÉLISABETH RÉTABLIT LA PAIX

Notre-Seigneur avait dit : Bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu. Sainte Elisabeth s'efforça d'obtenir cette béatitude; en elle-même d'abord, en cherchant à mortifier ses sens et surtout sa volonté. Mais elle s'appliqua surtout à rétablir la concorde entre les princes ses parents, et dans le cours de sa vie, elle opéra des réconciliations qui paraissaient impossibles humainement. Elle n'épargnait rien pour obtenir ces saints résultats. Son beau-frère, Alphonse, était en querelle avec le roi Denis au sujet d'un domaine. La pieuse reine sacrifia une partie de ses revenus et les céda de bon cœur au roi pour le dédommager.

Elle rétablit aussi la paix deux ou trois fois entre le roi Denis et son fils, et prévint par sa douce autorité les horreurs d'une guerre parricide. Ce fut surtout dans une émeute populaire à Lisbonne qu'elle tint une conduite héroïque.

Les citoyens, partagés entre le père et le fils, étaient prêts à en venir aux mains. La généreuse princesse, ne consultant que sa charité, monta sur une mule, et allant de côté et d'autre, elle fit tant par ses larmes et ses paroles, qu'elle obligea les deux armées à mettre bas les armes et à traiter de la paix.

Son zèle ne se renfermait pas dans les limites étroites du Portugal; il s'étendit encore aux autres royaumes. Par elle encore, le roi d'Aragon, son père, se réconcilia avec Ferdinand de Castille, ainsi que le roi son mari. Enfin, elle mourut à la suite des fatigues qu'elle eut à supporter pour réconcilier son fils avec le roi de Castille.

SOUPÇONS DU ROI ET SA CONDUITE INDIGNE

Il semble que ce grand amour de la tranquillité eût dû recevoir sa récompense dès ici-bas, mais Dieu voulut éprouver sa servante, et il permit que de méchants conseillers persuadassent au roi son époux que la reine était complice dans la révolte de son fils. Sainte Elisabeth, qui multipliait ses prières et ses mortifications pour obtenir de Dieu une paix solide dans la maison royale, et qui faisait tous ses efforts pour ramener son fils à l'obéissance, fut accusée d'assister secrètement le prince d'argent et de soldats, et de lui révéler les secrets du conseil. Sur ce faux rapport, le roi Denis, sans s'informer aucunement de la vérité, priva Elisabeth de tous ses revenus et la relégua dans Alanguer. A cette nouvelle, plusieurs seigneurs indignés vinrent lui offrir leurs services, mais la Sainte les refusa : « Abandonnons nos intérêts, leur dit-elle, à la divine Providence, et n'ayons confiance qu'en Dieu seul; il saura bien montrer notre innocence. »

Elle passa tout le temps de cet exil dans les larmes, les jeûnes et les prières, jusqu'à ce que le roi, désabusé, la rappela près de lui.

Mais, voici que Dieu permit, pour augmenter les mérites de sa servante, qu'elle eût à endurer un genre d'épreuves plus terrible encore. Le roi Denis manqua à la fidélité conjugale, et s'adonna aux plus honteux désordres. La reine en eut une immense douleur, surtout à cause de l'offense faite à Dieu et du scandale donné à tout le royaume. Elle redoubla ses prières et ses pénitences, et s'efforça de retirer le roi de ses débauches par les voies de la douceur. A cet effet, elle prit soin elle-même des enfants qu'il avait eus de ces liaisons coupables, et une conduite si héroïque fit enfin ouvrir les yeux au roi, qui renonça à tout commerce criminel, et garda depuis à son épouse une fidélité inviolable. Ce fut un événement terrible, qui vint le décider à reconnaître enfin la vertu de son épouse.

LE PAGE VERTUEUX RÉCOMPENSÉ

La Sainte avait un page très vertueux dont elle se servait pour faire ses aumônes et pour d'autres œuvres de piété. Un autre page du roi, jaloux de l'honneur que la reine faisait au premier, persuada au roi qu'il entretenait de coupables relations avec la reine. Le prince ajouta foi à la calomnie et se résolut de faire périr ce jeune page. Il ordonna donc à un maître de four à chaux de jeter dans le feu le serviteur qu'il lui enverrait, pour demander s'il avait exécuté les ordres du roi. Au jour dit, Denis envoya le page de la reine à l'endroit convenu. Mais en route, celui-ci entra dans une église, où il ouït dévotement plusieurs messes à la suite, car il avait pris pour habitude d'entendre toutes les messes qu'il verrait commencer. Pendant ce temps, le roi, impatient de savoir le résultat de l'affaire, envoya le page calomniateur demander au maître du four s'il avait exécuté ses ordres. Le maître crut reconnaître celui que le roi avait désigné, et il le jeta dans la fournaise. Le page de la reine vint à son tour, et après avoir rempli sa mission, retourna vers le roi qui, fort surpris à sa vue, adora les secrets jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

BONNES ŒUVRES DE LA SAINTE

Pour supporter tant d'épreuves, notre Sainte avait besoin de grâces nombreuses; et c'est pour se disposer à bien les recevoir qu'elle couvrait tout le royaume de ses bonnes œuvres. Aucun édifice public ne fut élevé de son temps, qu'elle n'y prit une part considérable. Elle se plaisait surtout à bâtir des églises, à construire des monastères pour les religieuses, que, dans son humilité, elle servait parfois à table, avec la princesse Béatrix, sa fille. Elle fondait également des hôpitaux pour les enfants trouvés, des maisons de refuge pour les repenties. Sa charité s'étendait à tous: elle ne laissait aucune misère sans la soulager de tout son pouvoir.

SA TENDRESSE POUR SON MARI ET MORT DE CELUI-CI

Fidèle à son époux, malgré tous ses désordres, elle montra toujours pour lui un très profond respect et une très grande tendresse. Mais ces sentiments ne parurent jamais mieux que dans la dernière maladie du roi et après sa mort.

Dès qu'elle le vit dangereusement malade, elle en fut grandement affligée, et elle apporta tous ses soins à l'assister. Elle ne le quittait pas un instant, lui rendait tous les services que son état réclamait. Elle passait les nuits auprès de son lit, et elle s'efforçait de le consoler dans ses douleurs et de chasser de son âme la mélancolie que lui causait la violence du mal. Mais les soins qu'elle prodiguait à son corps n'étaient rien auprès de ceux qu'elle donnait à son âme. Etudiant avec avidité les moments favorables de parler de Dieu au roi mourant, elle lui remontrait la rigueur des jugements divins, la componction nécessaire pour obtenir le pardon de ses péchés, la pureté que l'on doit avoir pour paraître devant la divine Majesté, aux yeux de qui les rois sont comme les bergers; enfin, elle n'épargnait rien pour le disposer à une mort très chrétienne. C'est aussi dans cette vue qu'elle faisait distribuer d'abondantes aumônes. Ainsi, grâce à tant de soins, le roi mourut saintement entre ses bras.

CONDUITE DE LA VEUVE

La reine, aussitôt, se retira dans son oratoire pour chercher des consolations auprès de Dieu, et surtout pour le prier de recevoir favorablement son époux au Paradis.

Puis, quittant ses vêtements royaux, elle se coupa elle-même les cheveux, et prit l'habit de sainte Claire.

Elle revint ensuite près du corps de son époux, et ne le quitta point qu'il ne fût inhumé; elle demeura encore quelques jours auprès de son tombeau, afin de prier pour lui.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, la reine s'en vint à Coïmbre, au couvent de Sainte-Claire, avec la résolution de s'y enfermer jusqu'à la fin de ses jours, et d'y vivre dans le recueillement et la prière, sous la règle de saint François. Cependant, quelques personnes sages et pieuses l'en détournèrent en lui représentant

que la multitude des pauvres secourus par ses libéralités seraient réduits à la plus complète misère. La Sainte préféra donc les avantages du prochain à ses propres satisfactions, et elle ne se retira pas complètement dans le cloître. Toutefois, elle garda toujours l'habit du Tiers-Ordre franciscain, et se fit construire, auprès du monastère, un petit logement, afin de se retirer souvent avec les religieuses, qu'elle pouvait aller voir quand elle voulait.

PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE

Dans l'année qui suivit la mort de son mari, elle voulut aller prier saint Jacques, en Galice, pour le repos de son âme.

Dès qu'elle put apercevoir les hautes tours de l'église de Compostelle, elle mit pied à terre, et continua son pieux voyage avec tant de ferveur, que tout le monde en était dans l'admiration.

Elle choisit le jour de la fête du grand apôtre pour lui offrir les riches présents qu'elle avait apportés. On y voyait sa couronne d'or, garnie des plus belles pierreries, ses habits royaux, des vases d'or et des étoffes d'une magnificence inouïe. Sa générosité surpassa en cette occasion tout ce qu'avaient déjà fait les plus grands princes de la terre en l'honneur de saint Jacques.

SES ADMIRABLES VERTUS

Après avoir pleinement satisfait sa dévotion, elle alla célébrer l'anniversaire de la mort du roi, à son tombeau, et rentra ensuite à son cher monastère de Coïmbre, où elle poursuivit avec ardeur la voie de la perfection chrétienne.

Délivrée de la loi du mariage, et n'ayant plus d'autre souci que de vivre pour Jésus-Christ, elle fit paraître ses vertus avec un éclat plus resplendissant. L'abstinence, la retraite, l'oraison et la charité envers le prochain furent encore ses exercices ordinaires; mais elle leur donna un développement plus considérable qu'elle ne pouvait leur accorder du vivant de son mari qui l'obligeait à se ménager.

Quoique déjà bien avancée en âge (elle avait près de soixante ans), elle se livra à des jeûnes très rigoureux, se privant non seulement des mets délicats, mais aussi des aliments nécessaires. Elle entrait souvent dans le monastère, et son plus grand plaisir était de prier avec les religieuses, de manger avec elles, de les servir même à table, et de converser avec elles sur les choses du ciel.

Toutes les nuits elle se levait pour réciter Matines; dès qu'elle était levée, elle assistait à une messe basse afin de commencer saintement la journée. Quelque temps après, elle en entendait une autre, qu'elle faisait chanter chaque jour pour l'âme de son mari; enfin, elle assistait encore à la messe solennelle du jour.

Le reste de la journée se passait dans la récitation de l'Office divin, dans les lectures pieuses, dans la contemplation des choses célestes. Elle consacrait parfois à cet exercice une bonne partie de la nuit; retirée dans un oratoire secret, afin de n'être ni vue, ni entendue de personne, elle donnait un libre cours à ses soupirs et à ses larmes.

Ses seuls divertissements étaient de recevoir toutes les personnes qui imploraient ses largesses ou demandaient ses conseils. On venait de tous côtés la trouver, et on ne la quittait jamais sans être content. Elle donnait des avis salutaires à tous ceux qui la consultaient; ceux qu'elle savait être dans le désordre étaient portés efficacement à la pénitence par ses pressantes invitations; les cœurs oppressés par la douleur puisaient la consolation dans le sien; les captifs étaient délivrés, grâce à ses aumônes.

Non contente de donner ses biens, elle se donnait elle-même au prochain. Souvent on la voyait à l'hôpital qu'elle avait fait bâtir en l'honneur de sainte Elisabeth de Hongrie, et elle y servait les pauvres de ses mains. Elle s'entretenait familièrement avec eux, les exhortait à la patience, et, après avoir adouci leurs maux par des paroles pleines d'onction céleste, elle les levait, faisait leurs lits, préparait leur nourriture, et les faisait manger comme une mère fait pour son enfant. La puanteur des ulcères ne la rebutait point, ni la crainte de gagner leurs maladies, et sa dignité de reine ne l'arrêtait point dans ce vil ministère de l'hôpital.

NOUVEAU PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES

Les grâces nombreuses qu'elle avait reçues au tombeau de l'apôtre saint Jacques l'engagèrent à retourner une seconde fois à Compostelle; mais ce ne fut plus avec tout l'éclat de la première fois. Revêtue d'un pauvre habit, pour n'être pas reconnue, et seulement accompagnée de deux femmes, elle fit la route à pied, chargée de son petit bagage, comme une mendiante, bien qu'elle fût âgée de soixante-quatre ans, et que ce fût pendant les brûlantes chaleurs de l'été. Elle ne rougit pas non plus de demander l'aumône de porte en porte pendant tout le chemin, tant elle chérissait la sainte vertu de pauvreté!

A son retour de Compostelle, on lui apprit que son fils, le roi de Portugal, était brouillé avec le roi de Castille, son petit-fils, et qu'une guerre terrible pour les deux royaumes menaçait d'éclater.

Sans égard pour les fatigues de son pèlerinage ni pour son grand âge, elle se mit aussitôt en route, et vint trouver son fils à Estremoz, où il était prêt à entrer en campagne contre son neveu. Elle voulait lui arracher des paroles de paix et passer ensuite en Castille, pour achever la réconciliation auprès du roi Alphonse. Mais une fièvre violente vint briser tous ses projets. Elle vit bientôt que cette maladie la conduirait au tombeau et demanda elle-même les derniers sacrements.

Elle fit préparer un autel hors de sa chambre, et y fit célébrer le Saint Sacrifice de la messe. Quand vint le moment de communier, la reine se leva elle-même de son lit, revêtit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, et toute moribonde qu'elle était, elle vint se jeter au pied de l'autel, sans l'assistance de personne, mais soutenue par sa ferveur et la grâce de Dieu. Elle reçut alors le Corps du Seigneur en fondant en larmes, et en jetant des soupirs de dévotion qui touchèrent sensiblement tous les assistants.

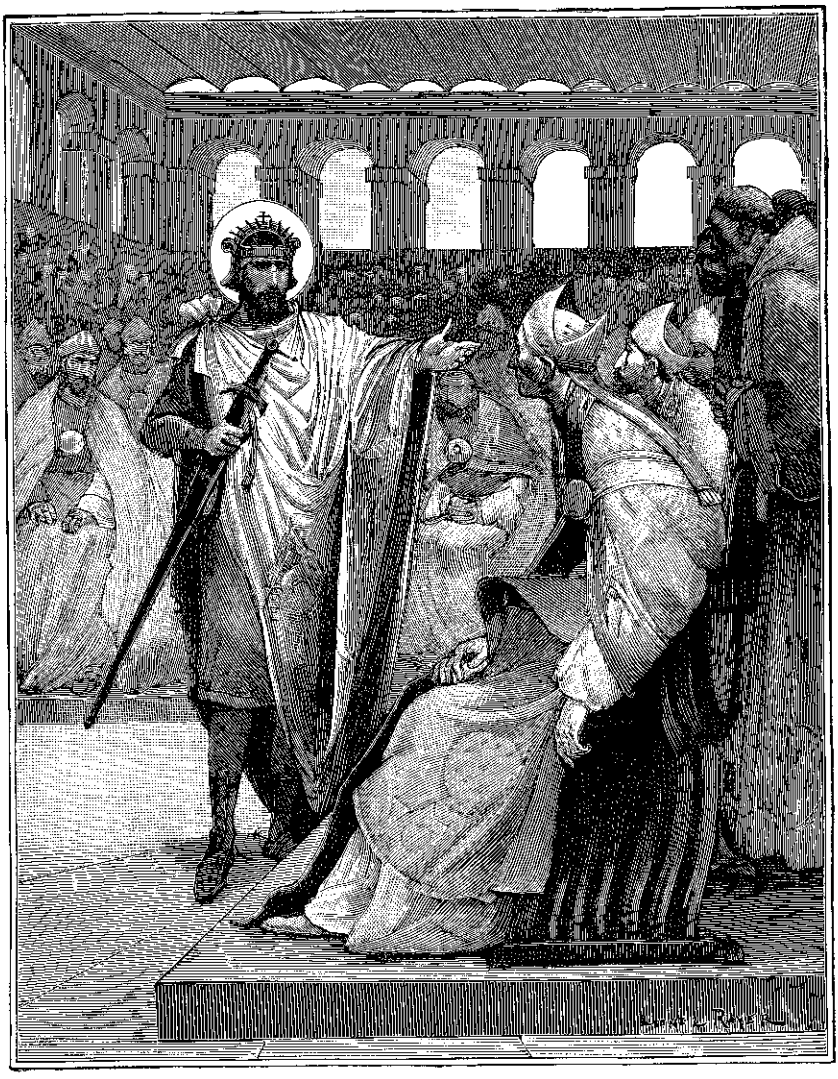
C'était le 4 juillet 1336. Sur le soir, après avoir engagé son fils à faire la paix avec le roi de Castille, elle rendit son âme à Dieu, en adressant à la Sainte Vierge cette prière : « Marie, Mère de grâces, Mère de miséricorde, défendez-moi de l'ennemi, et recevez-moi à l'heure de ma mort. » Sa prière fut exaucée, car elle vit venir au-devant d'elle cette bonne Mère, accompagnée de sainte Claire et d'autres saintes religieuses.

Un parfum céleste s'exhalait de son corps qui fut enseveli sept jours après à Coïmbre.

En 1612, deux cent soixante-seize ans plus tard, il fut retrouvé sans corruption.

SAINT EDGAR LE PACIFIQUE, ROI D'ANGLETERRE

Fête le 8 juillet.



Saint Edgar, au Concile, dit aux évêques : « J'ai en main l'épée de Constantin, mais vous avez le glaive de saint Pierre..... »

LES CONTEMPORAINS DE SAINT EDGAR

Le x^e^ siècle, appelé quelquefois le siècle de fer, ne mérite point, dans toute la vérité, cette sévère dénomination. Il apparaît dans l'histoire comme une époque de transformation sociale, une période de transition laborieuse des mœurs barbares à la civilisation chrétienne. Si l'on trouve des vices nombreux et des désordres graves, on rencontre aussi des vertus éclatantes, des exemples de sainteté qui rachètent pleinement ces défauts.

Au milieu des déserts, sous les cloîtres des grandes abbayes, sur les chaires épiscopales, des saints apparaissent partout. Mais il semble que la sainteté ait choisi de préférence, à cette époque, les trônes des empereurs et des rois. Sainte Mathilde, sainte Adélaïde, sainte Cunégonde, saint Henri, en Allemagne; saint Wenceslas, en Bohême; saint Etienne, en Hongrie; saint Vladimir, en Russie; Robert le Pieux, en France, surent allier aux grandes qualités des rois les belles vertus des saints. Ils apportèrent à l'Eglise, avec l'éclat de leur grand nom, l'hommage de leurs conquêtes.

L'Angleterre surtout paraît avoir réuni à cette date ses plus beaux titres de gloire; saint Alfred le Grand, l'organisateur de l'empire qu'Egbert

avait constitué en réunissant sous son sceptre les différents royaumes de l'Heptarchie, mourut en 901. Après lui, dans le même siècle, le trône se vit occupé par deux saints : saint Edgar et son fils saint Edouard le martyr.

Trois saints de la même famille, sur le même trône, en moins de cent ans, est une merveille assez rare pour être notée.

LES DEUX FRÈRES

Saint Edgar, surnommé « le pacifique, l'amour et les délices des Anglais », était fils d'Edmond Ier. Ce prince mourut jeune encore, emportant les regrets de tous ses sujets. Il périt assassiné, après avoir vaillamment lutté sur les champs de bataille. Il laissait à sa mort deux fils en bas âge : Edwy et Edgar. Trop jeunes encore pour maintenir dans l'ordre une monarchie aussi puissante et aussi vaste que l'Angleterre à cette époque, ils furent placés sous la tutelle de leur oncle Edrède. Celui-ci leur servit de père. Il confia leur éducation à saint Dunstan et surveilla lui-même leur instruction militaire. Les deux enfants, couchés dans le même berceau, élevés par les mêmes maîtres, montrèrent cependant des dispositions toutes différentes.

LE POLITIQUE ET LE SAINT

A la mort d'Edrède, en 955, Edwy monta sur le trône d'Angleterre. Jeune, passionné pour le jeu et la débauche, il se livra à toutes les exactions et se laissa aller à toutes les violences contre l'Eglise. Le peuple se souleva et Edwy fut obligé de quitter l'Angleterre après deux ans de règne. Il mourut peu après, en proie au chagrin et à la honte.

Edgar, à peine âgé de quinze ans, fut appelé par les évêques et le peuple à remplacer son frère. Le premier soin du jeune prince fut de s'entourer de conseillers fidèles. Il faut nommer ici, tout d'abord, la reine Edgive, sa mère, appelée par les auteurs du temps « l'ornement et le soutien de l'Angleterre, la consolation des affligés, la protectrice des églises, la nourrice des pauvres ».

Mais celui qui devait contribuer le plus à la gloire de ce règne et préparer la grandeur de cette époque, fut saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry. Il demeura toujours le conseiller intime, l'ami, l'ange protecteur d'Edgar et de son fils saint Edouard. Leur vie est presque inséparable; à côté du roi se retrouve sans cesse le moine et l'évêque. Cette alliance de la croix et de l'épée prépara à l'Angleterre une époque de prospérité et de gloire.

L'ÉDUCATION D'UN MINISTRE
LES PREMIÈRES LOIS DE SAINT EDGAR

Saint Dunstan était né à Cantorbéry. Il avait été confié, dès son enfance, aux moines de Glastonbury : il devint plus tard abbé du même monastère et son nom fut bientôt connu de toute l'Angleterre. On racontait que sa harpe, suspendue au mur de sa cellule, avait joué toute seule et chanté une antienne.

Il avait été appelé à la cour par Edmond Ier et par Edrède, mais ce fut au service de saint Edgar qu'il déploya surtout ses talents d'habile politique et ses qualités de grand saint.

A peine monté sur le trône, Edgar avait réuni à Cantorbéry une assemblée générale composée des évêques et des grands du royaume. Il avait hâte de porter remède aux maux qu'avait causés la mauvaise administration de son frère.

En premier lieu, il rendit aux églises leurs biens et leur liberté, rappela de l'exil saint Dunstan et les évêques bannis de la cour. Jugeant avec sagesse que le meilleur moyen de maintenir son peuple dans la pratique des lois du royaume était de lui faire observer tout d'abord celles de Dieu, il choisit pour le gouvernement des églises et des abbayes les prélats les plus vertueux et les moines les plus instruits. Ce choix ne contribua pas peu à la grandeur de son règne. Saint Dunstan fut nommé à l'évêché de Worcester, et à la mort d'Odon, à l'archevêché de Cantorbéry. Le nouvel évêque fut sacré par Odon de Cantorbéry lui-même et l'on raconte qu'au cours de la cérémonie, le prélat, au lieu de nommer Dunstan évêque de Worcester, le nommait, dans toutes les oraisons, évêque de Cantorbéry : les assistants le lui firent remarquer, mais il répondit, dans un esprit prophétique : « C'est Dieu, mes enfants, qui me fait parler ainsi; Dunstan, de mon vivant, sera évêque de Worcester, mais, à ma mort, il me remplacera pour gouverner toute l'Angleterre. »

A côté de saint Dunstan, il faut placer saint Ethelwold de Winchester; saint Oswald d'York et saint Elphège, successeur de saint Ethelwold, enfin, l'abbé Turquetul, le célèbre chancelier d'Angleterre sous le règne d'Edmond Ier.

UN MODÈLE DE CODE

Avec le concours de ces hommes d'élite, Edgar songea à reviser les différents corps de lois qui jusque-là avaient régi les divers peuples de son vaste royaume. Il les réunit en un seul code de législation, basée sur l'Evangile, et le fit promulguer dans toute l'Angleterre.

Les ordonnances ecclésiastiques renfermaient des prescriptions sévères, édictées par une sage connaissance des besoins de son peuple. Elles abolissaient les derniers restes d'idolâtrie conservés par les peuplades des montagnes, qui se livraient encore à la nécromanie et aux divinations.

A l'homicide volontaire et à l'adultère, il était infligé, outre la peine imposée par le confesseur, sept années de jeûne, dont trois au pain et à l'eau.

Des pénitences plus graves étaient réservées à d'autres péchés : « J'appelle pénitence grave, disait le saint roi, celle d'un laïque qui quitte les armes, va en pèlerinage au loin, nu-pieds, sans coucher deux fois en un même lieu, sans couper ses cheveux, entrer dans un bain chaud ou dans un lit mollet, enfin sans goûter ni chair ni aucune boisson qui puisse enivrer, allant à tous les lieux de dévotion sans entrer dans les églises, le tout accompagné de prières ferventes et de contrition. »

D'autres articles déterminaient comment les malades pouvaient racheter le jeûne qui leur était prescrit. Un jour de jeûne était estimé un denier, c'est-à-dire la valeur de la nourriture d'un pauvre. On pouvait racheter deux jours de jeûne par deux cent vingt psaumes, ou soixante génuflexions et soixante *Pater*. Une messe valait douze jours de jeûne. Enfin, on pouvait aussi se faire aider dans sa pénitence en faisant jeûner différentes personnes avec soi, pourvu qu'on accomplît d'ailleurs d'autres œuvres expiatoires comme marcher pieds nus, coucher sur la dure,

laver les pieds des pauvres, distribuer des aumônes. Telles étaient les rudes pénitences de ces âges de foi : elles feraient frémir des chrétiens moins austères et moins fervents que ceux de cette époque si longtemps décriée.

Le roi qui édictait ces règles savait d'ailleurs s'y soumettre humblement lui-même et donner à son peuple l'exemple d'une foi et d'une vertu dignes d'un saint.

MARIAGE D'EDGAR — NAISSANCE DE SAINT ÉDOUARD

Peu de temps après son avènement au trône, Edgar avait épousé une princesse saxonne, appelée Candide. Douce et pure comme son nom, la reine travaillait avec son époux à la civilisation et à la conversion de son peuple.

En 963, Dieu leur envoya un enfant : ils lui donnèrent au baptême le nom d'Edouard. Candide, dès lors, ne vécut plus que pour son fils. Jalouse de son innocence plus encore que de sa vie, elle veilla elle-même sur sa première éducation. Ce fut ainsi sur les genoux de sa mère que l'enfant puisa ces premières inspirations chrétiennes qui devaient en faire un saint et un martyr.

Edgar se chargea, de son côté, de l'instruction militaire, instruction importante pour un roi, plus importante encore chez ces peuples du Nord, destinés à vivre au milieu d'attaques et d'agitations sans cesse renaissantes.

L'esprit d'Edouard s'ouvrait facilement aux leçons de son père, comme son cœur s'était ouvert aux inspirations pieuses de sa mère.

On le vit, jeune enfant, chevaucher dans les batailles, à côté de son père, et essayer contre les ennemis de la patrie ses bras encore bien faibles pour manier une épée.

Il ne tarda pas à être le modèle de la cour, et il eut le temps, en mourant à quinze ans, de devenir un grand saint, et de conquérir la couronne du martyre, plus belle encore que celle de la royauté.

CONQUÊTES D'EDGAR — PUISSANCE DE LA CROIX

Les soins de l'administration intérieure et de l'éducation de son fils n'empêchaient pas le roi Edgar de s'occuper de l'extension de son royaume.

L'Angleterre, alors, ne formait point encore un peuple homogène et bien uni. Cet Etat avait été composé de différents peuples, fondés sur le sol anglais par les divers bans d'émigrés, partis des îles et des rivages de la Germanie.

Egbert le Grand en avait commencé la conquête en l'an 800, et Alfred le Grand l'avait continuée pendant tout le siècle. Mais l'union n'était pas complète. Edgar acheva de réunir sous un seul sceptre les peuplades du Nord et de l'Ouest, encore soumises à leurs « rois de mer ».

Il marcha contre les Ecossais : leurs haches de combat et leurs massues hérissées de pointes de fer ne purent défendre ces fiers combattants, en face des guerriers d'Edgar que conduisait la croix.

Il attaqua bientôt après les Galles de l'Ouest armés de sabres à deux mains et de longues piques.

Le Dieu des combats, qu'il invoquait toujours avant d'engager la mêlée, lui donna partout la victoire. Le roi imposa aux vaincus un tribut annuel consistant en un certain nombre de têtes de loups, afin de dépeupler l'île de ces animaux carnassiers. Ce revenu obligatoire contribuait à la fois à l'union des provinces et à la civilisation du pays.

En mourant, le vainqueur laissait à son fils un royaume qui s'étendait des montagnes de l'Ecosse à la mer et des rivages du Tweed au cap de Cornouailles.

Ces différents peuples vaincus ne se trouvaient pas, il est vrai, entièrement subjugués : ils tournaient sans cesse leurs regards vers la mer, espérant, sur chaque barque qui venait du Nord, voir apparaître un libérateur. Tant que vécut Edgar, tant que la religion les maintint, ils demeurèrent soumis, mais, à la mort d'Edouard, les Danois reconquirent le pays et y fondèrent un nouveau royaume.

CARACTÈRE D'EDGAR

Ce père si tendre, ce conquérant si valeureux, ne fut point exempt de défauts. Nature de feu et de fer, comme les peuples scandinaves, il se laissait facilement entraîner par la passion et par la colère. Aussi la longue et héroïque pénitence de ses dernières années put seule lui mériter d'être inscrit par l'Eglise au catalogue des saints. Saint Dunstan apparaissait dans les moments difficiles pour calmer cette âme et l'adoucir.

Un comte puissant s'était rendu coupable d'une faute grave contre les lois de l'Eglise : saint Dunstan l'excommunia. Le coupable eut recours au roi, et Edgar demanda à l'évêque de lever la censure. Le Saint répondit : « Je le réconcilierai quand je le verrai se repentir ! »

Cette résistance énergique, appuyée sur le droit, plut au monarque et il n'en conçut qu'une plus grande estime pour l'évêque. Le Saint, d'ailleurs, savait employer tous les moyens pour convaincre le roi et lui faire reconnaître ses torts.

PÉCHÉ ET PÉNITENCE DU ROI

Dieu, dont la miséricorde infinie sait tirer le bien du mal, permit que le roi Edgar, comme jadis le roi David, tombât dans un grand crime. Mais si le monarque anglais eut le malheur d'imiter en sa chute le roi psalmiste, il sut l'imiter aussi dans son repentir. La pénitence d'Edgar est demeurée célèbre dans les annales de l'histoire.

Le roi avait fait enlever du monastère de Wilton une princesse qui voulait y prendre le voile.

Ce fut un grand scandale.

Saint Dunstan en eut connaissance, et il vint trouver le coupable pour lui reprocher sa faute. Edgar s'avança au-devant de l'évêque et lui tendit la main, selon son habitude. Mais le Saint retira la sienne et répondit au roi avec amertume : « Vous osez toucher la main qui immole le Fils de la Vierge avec votre main impure, après avoir enlevé à Dieu une vierge qui lui était destinée? Je ne veux point être l'ami d'un ennemi de Jésus-Christ! »

Edgar ignorait encore que le Saint eût connaissance de son péché : cette annonce fut pour lui un coup de foudre. Il se jeta aux pieds du prélat et confessa son crime avec larmes. Saint Dunstan le releva. Il lui fit remarquer avec la tendresse d'un père et la sévérité d'un juge le scandale qu'il avait causé, et, tout en lui pardonnant au nom de Dieu, il lui imposa une pénitence exemplaire. Pendant sept ans, il devait ne point porter la couronne et jeûner deux fois par semaine; il s'engagerait ensuite à construire un monastère de religieuses.

Une âme moins trempée que celle d'Edgar, un cœur moins épris d'amour de Dieu, se fût révolté à cette annonce. Le roi s'y soumit, et, pendant sept ans, il donna l'exemple de la plus austère pénitence et de la plus sévère conduite.

Les sept années écoulées, il assembla les évêques, les abbés, les seigneurs de ses Etats, et, en présence de tout le peuple, demanda pardon de ses fautes. Saint Dunstan lui remit alors la couronne.

Cet exemple sans précédent contribua assurément à la conversion de l'Angleterre, plus que toutes les lois portées par les assemblées des règnes précédents.

RÉFORMES INTRODUITES PAR LE ROI ET LES ÉVÊQUES

Ces années passées dans la méditation et la prière favorisèrent les projets qu'il avait arrêtés, au sujet d'une réforme générale à introduire dans les mœurs de son peuple.

En 969, il convoqua, par l'autorité du Pape Jean XIII, un Concile général de tout le royaume, et y assista lui-même en qualité de défenseur armé de la Sainte Eglise.

On vit quels étaient les pieux sentiments de ce prince dans le magnifique discours qu'il adressa aux évêques en cette circonstance. Après avoir rappelé les bienfaits du ciel, qui lui avait soumis les nations voisines, il disait : « Dieu nous les ayant donc soumises, il est juste que nous travaillions à les soumettre à ses lois.

» C'est à moi, ajoutait-il, de gouverner les laïques équitablement, de leur rendre justice, de punir les sacrilèges, de réprimer les rebelles, de défendre le pauvre contre le riche, le faible contre le fort; c'est encore à moi de procurer aux ministres des églises, aux communautés de moines, aux monastères de vierges, la subsistance et la sécurité nécessaires, mais c'est à vous, vénérables Pères, d'examiner et de corriger leurs mœurs..... Réveillez votre zèle, ô pontifes, réveillez votre zèle pour les voies du Seigneur, pour les justices de notre Dieu. Il est temps de vous élever contre ceux qui ont dissipé la loi divine. J'ai en main l'épée de Constantin, mais vous avez le glaive de saint Pierre. Joignons nos mains, unissons l'épée à l'épée, le glaive au glaive, pour purifier le sanctuaire. »

Cet appel chaleureux fut entendu des moines et des clercs. La réforme s'étendit partout, et une floraison de saints parut en Angleterre.

Edgar, de son côté, travailla à la restauration de la discipline monastique et cléricale, en établissant dans toutes les cathédrales des chœurs de chanoines, et en élevant dans le royaume un grand nombre d'abbayes.

Il dota avec magnificence la célèbre abbaye de Wilton, où s'était retirée sa fille sainte Edith. Le martyrologe romain, au 16 septembre, se contente de dire, à la louange de cette jeune Sainte, morte à vingt-trois ans, « que s'étant consacrée au Seigneur dès son enfance, elle avait moins quitté le monde qu'elle ne l'avait ignoré. »

LA HAINE D'UNE FEMME

Un événement fâcheux vint troubler la fin de ce règne, jusqu'ici si prospère et si calme.

Candide, appelée encore Engelflède, la fleur des anges, la pieuse femme d'Edgar, était morte jeune encore, laissant son fils Edouard en bas âge.

Edgar demanda la main de la princesse Elfride, fille d'Ordgar, roi de Cornouailles. La nouvelle reine apporta sur le trône, avec un luxe immodéré, une antipathie secrète contre l'héritier du royaume, le jeune Edouard. Cette inimitié se changea en haine quand elle eut eu d'Edgar un fils qu'elle nomma Ethelred. Dès lors, elle mit tout en œuvre pour écarter du trône saint Edouard et y faire asseoir Ethelred.

Saint Dunstan déjoua toutes ces machinations, et, grâce à lui, le jeune prince Edouard put hériter du trône à la mort de son père.

MORT DE SAINT EDGAR

Edgar mourut dans la fleur de l'âge, le 8 juillet 975. Il avait à peine trente-trois ans. Son corps fut déposé à Glastonbury, au milieu des moines qu'il avait tant aimés.

Cette abbaye, illustrée par saint Dunstan, avait été bâtie dans l'île d'Avallona, ou « île des pommes » au IVe siècle, par douze frères venus du nord de la Bretagne. La tradition en faisait remonter l'origine jusqu'à Joseph d'Arimathie : c'est là que le saint ami du Sauveur avait planté, en arrivant en Angleterre, son bâton de voyage. D'après la légende, il fleurissait tous les ans et donnait, à l'époque de Noël, des fleurs rouges et des fleurs blanches.

Les rois avaient à cette époque la pieuse coutume de se choisir, avant de mourir, un lieu de repos. Ils choisissaient de préférence les abbayes et les couvents où les moines venaient à toutes les heures du jour et de la nuit prier sur leurs tombes.

Le souvenir du saint roi se conserva vivant en Angleterre. Les églises de Glastonbury lui ont rendu, de tout temps, un culte, et le titre de Bienheureux qu'elles lui ont décerné est plus glorieux encore que le surnom de *Pacifique* et de *Délices des Anglais*.

Un historien célèbre, Guillaume de Malmesbury, qui écrivait cent ans après la mort d'Edgar, raconte qu'en 1052, on ouvrit le tombeau du bienheureux roi ; son corps fut trouvé sans corruption, et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. On le mit alors dans la châsse que le pieux monarque avait lui-même fait placer au-dessus du maître-autel de l'église du monastère et dans laquelle se trouvait déjà le chef de saint Apollinaire et quelques reliques de saint Vincent martyr. Le martyrologe d'Angleterre fait mémoire de Saint Edgar le 8 juillet.

SOURCES CONSULTÉES

Bollandistes, au 8 juillet.

Rorhbacher. — *Histoire de l'Eglise*, liv. LXI.

Abbé Profillet. — *Les saints militaires*, t. IV.

SAINTE ÉLISABETH

Reine de Portugal, du Tiers-Ordre de la Pénitence (1271-1336).

Fête le 8 juillet.

Le miracle des roses

L'ENFANT DE LA PAIX — SA PIÉTÉ

ELISABETH eut pour père Pierre III le Grand, roi d'Aragon, et pour mère Dona Costanga, fille de Manfred, roi de Sicile, et petite-fille du côté maternel de l'empereur Frédéric III ; elle était née à Saragosse, sous le pontificat de Grégoire X, vers 1271. Son grand-père paternel était Dom Jaime, qui mérita les titres de saint et de conquérant ; on donna à l'enfant le nom d'Elisabeth, en souvenir de son aïeule, sainte Elisabeth, reine de Hongrie, qui venait d'être canonisée par Grégoire IX.

L'alliance de Dom Pierre III avec Dona Costanga ayant été conclue contre l'assentiment de Dom Jaime, il s'en était suivi une brouille entre le père et le fils, qui habitaient des palais séparés. La naissance d'Elisabeth mit fin à ce triste état de choses ; son grand-père ayant consenti à la voir, fut tellement ravi des charmes précoces de l'enfant, qu'il alla aussitôt visiter sa mère, à laquelle il montra une vraie affection pater-

nelle. Il pardonna au prince, son fils, et tous les pénibles ressentiments furent oubliés. Le grand-père emmena sous son toit la charmante petite infante, cause inconsciente de la réconciliation.

La piété précéda en elle l'éveil de la raison ; quand l'enfant se mettait à pleurer, on la calmait aussitôt en lui montrant le crucifix ou une image de Marie. Aussi Dom Jaime se plaisait-il à dire que cette petite serait la femme la plus grande et la meilleure de la maison royale d'Aragon : la suite confirma la justesse de cette prophétie.

ÉLISABETH ÉPOUSE LE ROI DE PORTUGAL

La jeune fille, qui ressentait un puissant attrait pour la virginité, n'aurait pas voulu des noces d'ici-bas, mais une lumière particulière lui montra clairement qu'elle devait se sacrifier à la raison d'Etat et condescendre au désir de ses parents. L'alliance avec le vaillant roi d'Aragon étant très recherchée, elle fut demandée en mariage par l'empereur d'Orient, les rois de France, d'Angleterre et de Portugal. La pensée de l'éloignement de l'infante était un supplice pour les siens ; ils acceptèrent le prince le plus voisin, et le roi d'Aragon envoya ses ambassadeurs au roi de Portugal, Dionisio, pour lui annoncer son consentement aux noces.

Dionisio se trouvait alors à Alentejo, en guerre avec son frère Dom Alonso ; c'est là qu'il reçut les envoyés du roi d'Aragon, et les hostilités cessèrent. Pendant longtemps Dom Pedro ne put se résoudre à laisser partir sa fille ; enfin, après l'avoir accompagnée jusqu'aux frontières de son royaume, il la quitta en versant d'abondantes larmes. La jeune princesse fut royalement reçue en Castille par Dom Sanche, qui l'accompagna deux jours, puis il se fit remplacer par son frère qui la conduisit jusqu'à Bragance, où l'attendait l'infant de Portugal, Dom Alfonso.

La princesse fit, le 24 juin 1282, son entrée à Troncoso, où se trouvait le roi, et le mariage fut célébré le jour même : le roi avait vingt ans et la reine à peine douze ans. En plus de la dot qu'il lui donnait, le roi lui offrit la ville de Troncoso, où eurent lieu de grandes fêtes, après lesquelles ils se rendirent à Coïmbre.

Arrivée à la cour, elle y fut, comme en Aragon, un modèle de toutes les vertus ; son mari, qui l'aidait dans ses aumônes, lui laissa la plus grande liberté pour ses exercices de piété, tout en modérant les mortifications qui auraient pu altérer sa remarquable beauté.

Par son influence et son exemple, elle ramena les toilettes de la cour à une mesure juste et chrétienne ; elle ne tolérait jamais l'oisiveté parmi ceux qui l'entouraient et veillait à donner toujours un tour élevé aux conversations.

PÉNIBLES ÉPREUVES
LA VERTU RÉCOMPENSÉE

Après quelques années d'un bonheur conjugal parfait, le roi se laissa entraîner par de coupables passions.

La malheureuse reine ne fit pas entendre une plainte, mais elle souffrit beaucoup, moins de son abandon que de l'état de la conscience de son mari et du scandale qui en résultait, non seulement à la cour, mais dans tout le royaume, où la conduite du souverain servait de prétexte aux pires débordements.

Enfin la patience et la douceur de la reine touchèrent le cœur du roi, qui revint à ses devoirs et se plongea dans les rigueurs de la pénitence.

La reine avait pour distributeur de ses charités un chevalier de grande vertu, dont elle se servait pour faire ses aumônes et pour d'autres œuvres de piété. Un page du roi, jaloux de sa situation, le chargea de calomnies si épouvantables que le roi résolut de le faire périr. S'il avait réfléchi une seconde, il aurait immédiatement reconnu l'inanité de cette mensongère accusation, mais, emporté par la fureur, il envoya dire à un maître de four à chaux de précipiter dans les flammes l'homme qu'il enverrait le lendemain matin lui demander s'il avait exécuté ses ordres.

Le lendemain, de bonne heure, il envoie l'homme de confiance de la reine à l'endroit convenu ; celui-ci, en s'y rendant, ayant entendu sonner une élévation, entre à l'église, assiste à la fin de la messe et aux deux autres qui suivent. Entre-temps, le page, désireux de savoir si sa vengeance est accomplie, se rend, lui aussi, au four à chaux, où il est aussitôt précipité. Le chevalier arrive peu après, apprend qu'on a exécuté l'ordre du roi et va en avertir son souverain. Le prince ne fut pas peu surpris de ce qui était arrivé, mais il ne tarda pas à y reconnaître le doigt de Dieu, qui protège les innocents et frappe les coupables.

SAINTE ÉLISABETH RÉTABLIT LA PAIX

Don Alfonso, prince héritier de Portugal et fils de Dom Dionisio et d'Elisabeth, trouvant que son père vivait trop longtemps, et désireux de porter la couronne, chercha à s'emparer de Lisbonne par surprise ; le roi, averti, voulut éviter la guerre civile en faisant emprisonner le rebelle.

La reine, partagée entre son amour conjugal et son amour maternel, voulant pardessus tout éviter l'effusion du sang, fit prévenir Dom Alfonso du danger qu'il courait ; le roi l'ayant appris, l'accusa de prendre le parti de son fils, l'exila à Alenquer, lui retira tous ses revenus et lui interdit de sortir de la ville qu'il fit garder par des sentinelles. Plusieurs seigneurs offrirent leur assistance à la reine pour se venger de cette injustice, mais elle refusa avec indignation, disant que leur première obligation à tous était de condescendre aux moindres désirs du roi.

Le jeune prince, sous couleur de défendre sa mère, demandait du secours à la Castille et à l'Aragon, pendant que son père levait une puissante armée ; la reine, devant cette extrémité, quitta Alenquer, malgré la défense qui lui en était faite, et alla se jeter aux pieds de son mari, qui la reçut avec bonté et consentit à son intervention auprès de son fils. Elisabeth partit donc de Coïmbre, et s'étant rendue à Pombal, où son fils commandait les troupes rebelles, elle lui offrit

le pardon paternel à certaines conditions, et la paix fut rétablie dans le royaume.

PIÉTÉ ET VERTUS DE LA SOUVERAINE MIRACLE DES ROSES

Chaque matin, la pieuse reine commençait sa journée dans sa chapelle richement ornée et y récitait Matines et Laudes, puis assistait à la sainte Messe.

Ses oraisons étaient longues ; elle avait le don des larmes à un haut degré et aspirait à souffrir pour Notre-Seigneur. En Carême, elle portait sous ses vêtements de durs cilices et faisait des jeûnes rigoureux au pain et à l'eau. Le vendredi, elle nourrissait, avec l'assentiment du roi, douze pauvres dans ses appartements, elle les servait elle-même, leur donnait des vêtements, des chaussures et de l'argent.

Souvent elle visitait les hôpitaux, s'approchait des malades, s'informait de leurs souffrances, et plus d'une fois, après cette visite, les pauvres gens étaient guéris ou éprouvaient une grande amélioration. Un jour, au monastère de Chelas à Lisbonne, elle se rendit à l'infirmerie auprès de la Sœur Margarita Freyre, qui se mourait d'un cancer à la poitrine, arrivé à la dernière période ; elle voulut voir la plaie, la toucha, et l'affreux mal disparut instantanément. Une autre fois, elle guérit une de ses servantes, mais, malgré le secret dont elle voulait envelopper ces merveilles, elles transpiraient au dehors et devenaient une pénible épreuve pour son humilité.

Si nombreuses étaient ses œuvres qu'il nous est permis de supposer que Dieu multipliait les ressources entre ses mains.

Elle fonda, sous le patronage de sa grand'mère, sainte Elisabeth, un hôpital pour quinze hommes et quinze femmes. Pour être près des religieuses et des pauvres, elle se fit élever en face de ces deux bâtiments un palais qu'elle laissa par testament au couvent, en stipulant, pour épargner tout ennui de voisinage aux religieuses, que seules les rois, reines ou infants pourraient l'habiter. Comme on élevait ces constructions, la reine portait, un jour, aux ouvriers, des pièces de monnaie dans sa robe ; le roi, la rencontrant, lui demanda ce qu'elle portait ainsi ; elle lui répondit que c'étaient des fleurs, et le roi, en entr'ouvrant son vêtement, put voir qu'elle disait vrai.

CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE MIRACLES NOMBREUX

Une nuit, dans un songe, l'Esprit-Saint lui apparut et lui ordonna d'édifier en son honneur un temple à Alenquer. Dès l'aurore, la pieuse reine fit offrir le Saint Sacrifice par son chapelain et pria le Seigneur de lui manifester clairement sa volonté. Aussitôt après, elle envoya des architectes à l'endroit qui lui semblait le plus convenable pour la construction projetée, et, ô stupeur ! ils revinrent lui dire que les tranchées des fondations étaient ouvertes et que tout était disposé pour la construction ; or, la veille encore, quantité de personnes étaient passées par là et n'y avaient rien vu. Le roi ordonna une enquête, et procès-verbal fut rédigé de ce fait merveilleux : la reine se rendit sur les lieux et fut si émue à la vue de ce prodige qu'elle eut une extase de plus d'une demi-heure.

A quelque temps de là, comme Elisabeth allait visiter les travaux, elle rencontra une jeune fille qui portait un bouquet ; elle le prit et en remit une des fleurs à chacun des employés ; ceux-ci les mirent en lieu sûr, et quand, le soir, ils voulurent reprendre leur fleur, chacune s'était changée en un doublon d'or. D'innombrables merveilles marquèrent la construction de cette belle église et les fêtes qui se donnèrent pour son inauguration.

Au bas du parc d'Aranquer coulait un fleuve dans lequel la reine lavait les draps et les linges des malades de l'hôpital ; or, l'évêque d'Oporto, Dom Fernando Correa, nous dit à ce propos : « Tandis que l'on poursuivait les travaux de l'église, les miracles se multipliaient dans le fleuve. La reine se servait de ces eaux pour laver le linge de l'hôpital, et, grâce au contact de ses mains, beaucoup de malades réputés incurables revinrent à la santé, les aveugles virent, les boiteux marchèrent, les lépreux guérirent ; ce fleuve était comme un autre Jourdain. »

Elisabeth venait d'apprendre la mort de sa fille Dona Costanga, reine de Castille, quand elle rencontra un ermite qui l'avertit que cette chère enfant était en Purgatoire et y resterait jusqu'à ce qu'une messe quotidienne eût été dite pendant un an pour le repos de son âme. L'année suivante, en effet, la jeune reine apparut à sa mère pour lui annoncer son entrée au ciel.

MORT DU ROI

Le roi était avec la reine à Lisbonne quand, se trouvant fatigué du climat, il voulut se rendre à Santarem, mais, à peine arrivé à Villanueva, la fièvre augmenta et il dut s'y arrêter.

Aussitôt la reine dépêcha des courriers pour faire venir son fils aîné et décida de faire transporter le malade à Santarem. L'état du roi devint bientôt si alarmant qu'on dut lui administrer les derniers sacrements. La reine, qui ne le quittait pas, le soigna avec le plus absolu dévouement et l'amena à un abandon parfait à la volonté du Seigneur. Le malade communia plusieurs fois en viatique, puis, ayant recommandé la reine à son fils, il mourut pieusement le 7 janvier 1325.

Après avoir donné des ordres pour la dernière toilette du défunt, la reine se retira dans son oratoire, afin de donner un libre cours à sa douleur, se dépouilla de ses vêtements royaux, revêtit une pauvre robe de Clarisse qu'elle attacha d'une corde grossière, et se couvrit la tête d'un voile.

En attendant le jour des funérailles, qui eurent lieu à Odinellas, la reine fit dire dans un salon du palais beaucoup de messes et de prières pour le repos de l'âme de son mari ; elle conduisit sa dépouille mortelle au tombeau, accompagnée de son fils, Dom Alfonso, et d'un grand concours de prélats, de seigneurs et d'ecclésiastiques.

Dès lors, la Sainte n'eut plus qu'un désir, celui de s'isoler des plaisirs de la cour.

PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE

Durant son deuil, la pieuse reine résolut de se rendre en pèlerinage au tombeau de saint Jacques. Ayant choisi quelques pieuses compagnes, elle sortit secrètement de Odinellas, espérant pouvoir voyager incognito, mais sa réputation de sainteté l'avait partout précédée.

Comme elle passait à Arrifana de Santa-Maria, au diocèse d'Oporto, une femme se précipita à ses pieds, la suppliant de toucher les yeux de son enfant aveugle-née. La reine lui fit une large aumône, mais la pauvre femme insistant pour qu'elle touchât les yeux de l'infirme, elle y condescendit. La guérison de l'enfant fut constatée quelques jours après seulement, et nous pensons que Dieu permit ce délai pour ménager l'humilité de sa servante.

Arrivée en vue de la cathédrale de Saint-Jacques, Elisabeth descendit de sa litière, baisa la terre à plusieurs reprises, alla à pied vers la ville et y passa deux jours incognito auprès du tombeau de l'apôtre, mais, au jour de la fête du Saint, ses riches cadeaux à l'évêque et à l'église révélèrent l'identité de cette humble pèlerine. Elle conserva toujours comme une relique un bâton incrusté d'argent et de pierres précieuses que l'évêque lui donna.

LA SAINTE ENTRE AU COUVENT

Au retour de Compostelle, Elisabeth résolut de réaliser le dessein qu'elle avait toujours eu d'embrasser la vie religieuse. Elle choisit un Ordre sévère, celui des pauvres Clarisses, afin que son sacrifice fût plus complet. Dans ce but, elle se rendit à Coïmbre où se trouvait un couvent de cet Ordre.

La vie qu'elle mena à Sainte-Claire fut en tout celle que recommande la règle.

Elle portait continuellement un très dur cilice et dormait peu, car elle consacrait à ses exercices spirituels le temps entre l'heure de Complies et minuit et commençait à l'aurore, avec les religieuses, la récitation de Matines et de Prime. Elle ne voyait que les moniales et les pauvres de l'hôpital dont elle faisait les lits et auxquels elle rendait les services les plus humbles ; souvent elle prenait ses repas avec la communauté, et avait toujours auprès d'elle, par faveur spéciale, sept religieuses.

NOUVEAU PÈLERINAGE — EFFORTS QU'ELLE FAIT POUR LE BIEN DE LA PAIX — SA MORT

Malgré le silence dont la Sainte s'était entourée, son incognito avait été soulevé au cours de son premier pèlerinage à Compostelle, aussi résolut-elle de s'y rendre de nouveau dans un secret absolu et à pied avec deux ou trois pieuses femmes. Elle avait alors soixante-cinq ans, le trajet était long, et, ne voulant vivre que d'aumônes, elle portait sur ses épaules un sac où elle enfermait les morceaux de pain qu'elle mendiait de porte en porte. Elle fit son pèlerinage en toute tranquillité et eut de grandes jouissances dans les fatigues qu'elle eut à endurer.

A peine de retour à Coïmbre, la reine eut la douleur d'apprendre que des hostilités venaient d'éclater entre la Castille et le Portugal. Pour le bien de la paix, Elisabeth résolut d'aller trouver son fils à Estremoz.

C'était un voyage de plus de trente lieues ; on était au milieu de juin, la chaleur était accablante, et un abcès pernicieux ne tarda pas à se déclarer. La fièvre était grande et on jugea de suite le mal très grave. Les médecins déclarèrent même qu'il n'y avait pas de remède, et, quoique le danger ne fût pas encore imminent, la sainte reine demanda et reçut les derniers sacrements.

Dès lors, Elisabeth ne pensa plus qu'à travailler à la paix pour laquelle elle venait d'exposer sa vie, et persuada à son fils de renoncer à la guerre. Les médecins, arrivés à ce moment-là, trouvèrent le pouls faible ; comme ils sortaient de sa chambre, Elisabeth voulut se lever du lit sur lequel elle reposait tout habillée ; dès que ses pieds touchèrent le sol, elle tomba dans un profond évanouissement. Les dames de la cour poussèrent un grand cri qui fit rentrer précipitamment le roi. Peu à peu elle revint de son évanouissement, vit qu'elle se mourait, récita le *Credo*, une prière à la Vierge, baisa son crucifix et s'endormit dans le Seigneur, le 4 juillet de l'an 1336, à l'âge de soixante-cinq ans.

PRODIGES ADMIRABLES

Par son testament, Elisabeth léguait tous ses biens au monastère de Sainte-Claire de Coïmbre, demandait d'y être enterrée, mais interdisait qu'on l'embaumât. Or, la chaleur était si grande qu'une rapide corruption était à craindre, et l'on ne savait à quoi se résoudre pour ne pas désobéir à la reine ; enfin, revêtue de la robe de Sainte-Claire et enveloppée dans un linceul, on la déposa dans un simple cercueil de bois. Au soir du premier jour, les porteurs remarquèrent qu'une sorte d'humeur coulait au travers des jointures ; effrayés, ils crurent d'abord que c'était un signe de décomposition, mais furent remplis d'admiration quand ils sentirent le parfum suave de ce suintement.

Deux belles guérisons eurent lieu au cours de la translation du précieux corps. Après sept jours de voyage, le cortège arriva à Coïmbre : la foule était tellement compacte, qu'afin d'éviter le zèle d'une dévotion indiscrète, l'évêque ordonna de renfermer nuitamment le corps dans l'urne qui avait été préparée pour le recevoir.

Les miracles se multiplièrent auprès de ce saint tombeau : les blessés étaient soulagés, les possédés délivrés et les affligés consolés.

Au procès de canonisation, on reconnut la guérison de six moribonds, de cinq paralytiques, de deux lépreux, d'un fou furieux ; le Fr. Antonio de Escobar rapporte la résurrection de dix morts.

Léon X la béatifia en 1516. Le 26 mars 1612, l'urne fut ouverte : le corps fut reconnu parfaitement conservé ; il s'en exhalait des parfums incomparables. Elisabeth fut canonisée le 25 mai 1625.

C. DE L.

LES DIX-NEUF MARTYRS DE GORCUM

Fête le 9 juillet.

Supplice des dix-neuf martyrs de Gorcum. *(Tableau de Fracassini au Vatican.)*

PRISE DE GORCUM PAR LES PROTESTANTS

La nouvelle religion inventée par Luther et Calvin avait commencé à porter ses tristes fruits. L'Allemagne était bouleversée et ensanglantée. Dans les Pays-Bas, les calvinistes, surnommés les *Gueux*, étaient en armes, et la guerre civile régnait. Le 25 juin 1572, les calvinistes s'emparent par surprise de Gorcum, ville située à six lieues de Dordrecht.

La citadelle échappa au coup de main; mais elle n'était pas en état de se défendre longtemps. Néanmoins, la première réponse du gouverneur Gaspard Turck aux sommations de Marin Brant, le chef des Gueux, fut empreinte d'une résolution toute virile. Celui-ci, irrité, fit disposer son artillerie en face de la partie la plus faible du rempart et ouvrit vigoureusement le feu. La nuit commençait à tomber.

A minuit, la dernière enceinte fut forcée. Le gouverneur demanda à capituler. Marin Brant jura en présence des deux partis, et déclara formellement que toutes les personnes qui se trouvaient en ce moment dans la citadelle, tant ecclésiastiques que laïques, auraient la vie sauve et seraient mis en liberté; que l'or, l'argent et autres objets précieux seraient livrés au pillage et à la discrétion du vainqueur.

CONDUITE DES ECCLÉSIASTIQUES ET DES RELIGIEUX

Pendant ce temps, les ecclésiastiques et les Franciscains, qui s'attendaient à tout, se confessaient les uns aux autres ou entendaient la confession des laïques. Le curé Nicolas Poppel avait apporté avec lui les Saintes Espèces, pour les dérober aux insultes des hérétiques. Presque tous vinrent recevoir la communion de sa main, semblables à ces premiers chrétiens qui, dans la nuit des prisons, se nourrissaient une dernière fois du Pain des forts avant de paraître dans les amphithéâtres.

Une fois entré avec toute sa troupe, Marin Brant, fier de sa victoire, réunit toutes les personnes présentes sur la plate-forme de la forteresse, en plein air et donne à ses soldats le signal du pillage. Ceux-ci se précipitent sur les malheureux captifs, les saisissent à bras le corps, les fouillent avec la dernière brutalité.

Pour avoir osé rappeler les clauses de la capitulation, le gouverneur Gaspard fut garrotté et jeté dans un cachot. Les Frères Mineurs, pleins de calme et de dignité, étaient rangés autour de leur supérieur. Nicolas Pieck veillait sur eux comme un père sur ses enfants.

Contre toute attente, les laïques se virent, avant le soir, successivement relâchés. Les religieux et les prêtres séculiers, au lieu de suivre leurs compagnons vers le pont-levis, furent entraînés vers la prison, mauvaise cave humide où on les jeta pêle-mêle.

Le P. Nicolas Pieck fut le premier torturé.

LE P. NICOLAS PIECK MIS A LA TORTURE

Les forcenés commencèrent par le charger de coups. Ensuite, ils lui enlevèrent sa ceinture, qui devint l'instrument de ses souffrances. Le cou fortement serré, il fut élevé de terre et ballotté par ses bourreaux, qui le tinrent suspendu jusqu'à ce qu'on eût fixé au-dessus de la porte un bâton pour y attacher la corde. Le martyre se prolongea jusqu'à ce que le lien, usé par le frottement, se rompit et laissa tomber le corps sans mouvement sur le sol. Les soldats, étonnés de le voir sitôt mort, le relevèrent le dos appuyé contre le mur. Puis, soit pour insulter à son cadavre, soit pour s'assurer s'il était privé de vie, au moyen du flambeau qui les éclairait, ils lui brûlèrent à loisir le front, la bouche, les oreilles, le menton, et firent monter la flamme dans les narines afin d'atteindre le cerveau; ils lui ouvrirent la bouche de force et promenèrent les flammes sur sa langue et son palais. Comme il ne donnait plus signe de vie, les soldats, le croyant mort, le repoussèrent du pied et se retirèrent.

Après le départ de la soldatesque, lorsque les bienheureux s'empressèrent autour du P. Pieck, ils furent étonnés d'entendre un profond soupir. A mesure qu'il reprenait ses sens, le généreux martyr se rendait compte de son état : « Quoi, disait-il, d'une voix faible et pénible, plût à Dieu qu'ils m'eussent achevé; j'ai la confiance que le bon Maître m'aurait reçu dans son sein. Mais que sa volonté soit faite et non la mienne! Il a sans doute trouvé, et avec raison, que c'eût été acheter le ciel trop bon marché. »

NOUVEAUX TOURMENTS — JEUX CRUELS

Le lendemain matin, les soldats revinrent avec une hache, dans le dessein de partager en morceaux celui qu'ils avaient laissé pour mort la veille. Mais le trouvant revenu à lui, ils le frappèrent du pied, du poing, le traînèrent par la prison, mais sans ajouter des tortures capables de lui donner la mort.

Un Frison, chef d'une compagnie de rebelles, imagina de leur faire à tous gonfler les joues : alors il les soufflétait de toute la vigueur de son bras. Le sang jaillissait du nez, des oreilles et de la bouche. Le bourreau, charmé de son invention, renouvelait l'expérience sur les malheureux prisonniers, à tour de rôle.

Le sort des martyrs commençait à émouvoir le cœur de leurs concitoyens. Il entrait, on le pense bien, dans la politique de Marin Brant de ne pas ébruiter au dehors ce qui se passait dans la citadelle. Les soldats avaient à ce sujet la plus sévère consigne, mais ses plans furent déjoués par la suite des événements. Le P. Nicolas lui avait fait demander un chirurgien par un catholique qui s'était furtivement approché des soupiraux de la prison. Le chef des Gueux feignit ne pas comprendre quel besoin pouvaient avoir les gens de la citadelle d'un chirurgien. Il n'osa cependant pas le refuser.

Les récits du chirurgien et de plusieurs prisonniers relâchés vers le même temps, après avoir payé une forte rançon, la douleur des familles de Nicolas Pieck et de Nicolas Poppel contribuèrent à donner l'éveil à la piété des Gorgomiens. L'affaire fut portée au Conseil de la ville.

Les Gueux commencèrent à craindre de voir leur proie leur échapper, et résolurent de précipiter le dénouement.

LUMMEN, COMTE DE LA MARK, RÉCLAME LES CAPTIFS

Ils demandèrent sur-le-champ des instructions au farouche comte de la Mark, Van Lummen, qui répondit par un ordre de lui amener tous les prisonniers sans délai.

Pour éviter toute émotion populaire, on eut soin d'opérer l'enlèvement à la faveur des ténèbres. Au milieu de la nuit du 5 au 6 juillet, les saints confesseurs de la foi se virent donc éveillés en sursaut, dépouillés de tous leurs vêtements et jetés dans une barque. La nuit était fraîche. Le vénérable P. Villehade, à qui on n'avait laissé que sa chemise, réclamait vainement ou sa soutane ou son manteau. Il reçut d'abord pour satis-

faction une grêle de soufflets et d'injures ; mais un matelot, touché de compassion, lui fit rendre son manteau.

A 2 heures du matin, les bras des rameurs entraînèrent loin du rivage les bourreaux et les victimes.

Après environ huit heures de navigation, on arriva à Dordrecht. Le patron de la barque et ses hommes quittèrent le bateau et l'amenèrent au rivage, ils montèrent avec les soldats dans une galiote employée au commerce de la marée. Les martyrs furent transbordés et entassés les uns sur les autres dans une cale infecte, privée d'air et de lumière.

On reprit le large dans l'après-midi ; les martyrs n'avaient encore reçu aucune nourriture depuis la veille. Le patron de la barque songea seul, le soir, à leur donner à chacun un morceau de pain.

Après une nouvelle nuit froide et pluvieuse passée en plein air, dans un état si voisin de la nudité, ils abordèrent, le 7 juillet au matin, à Brielle, résidence du comte Lummen.

LE DÉBARQUEMENT — ON LES ORGANISE EN PROCESSION

Toute la ville était sur pied pour les recevoir. Le comte de la Mark était radieux ; deux cavaliers chargés de maintenir la foule chevauchaient çà et là, frappant de leurs houssines les captifs qui n'allaient pas à leur gré ; les fantassins, munis de verges, activaient la marche. Les Frères Mineurs, dépouillés de leur capuchon, recevaient sur le cou et l'estomac découverts une grêle de coups, et Van Lummen lui-même cinglait de temps en temps de sa cravache le visage des martyrs qui se trouvaient à sa portée. Les héros de la foi s'avançaient meurtris, défigurés, rendus méconnaissables au milieu de deux haies serrées d'ennemis. Tandis que des salves d'artillerie partaient de la citadelle, les voix mâles des confesseurs entonnèrent le *Te Deum*. On les arrêta sur la grande place du marché où se dressait une potence toujours prête. Les captifs se virent contraints d'en faire lentement trois fois le tour et chantèrent les litanies des saints pour obéir à leurs persécuteurs, et quand ils furent à genoux, ils reçurent l'ordre de commencer le *Stabat mater dolorosa* Cette touchante complainte terminée, ils se turent tous à la fois ; nul ne se jugeait digne de prononcer seul la collecte que, d'après les rites de l'Eglise, le prêtre officiant récite au nom de tous les fidèles. « L'*Oremus !* l'*Oremus !* vociféraient les assistants, qu'on nous serve l'*Oremus*, nous n'aurons pas de sitôt l'occasion de l entendre dans ce pays-ci. » Alors Godefroy Duynem, en sa qualité de prêtre plus âgé, récita la prière d'une voix claire, lente et assurée. Elle put être entendue de toute la ville au milieu d'un silence universel. Les martyrs répondirent tout d'une voix : *Amen*, et la foule demeura un instant interdite, muette et comme ébranlée. Mais ce bon mouvement ne dura pas. Les outrages recommencèrent.

Enfin on les conduisit à la prison.

INTERROGATOIRES ET CONFÉRENCE

La soirée fut employée à les interroger sur la foi catholique à l'Hôtel de Ville en présence du comte et de deux ministres protestants. Leur fermeté ne leur attira pas de nouveaux outrages, sauf à Léonard qu'un soldat, irrité de ses réponses, frappa du revers d'une hache : « Frappez donc, répondit le saint prêtre sans s'émouvoir, ma chair est en votre pouvoir, mais mon âme est à Dieu. » Sur ce, un autre soldat lui lança un petit marteau, l'atteignit au front et fit jaillir le sang à flots.

Le lendemain, 8 juillet, la séance reprit son cours, mais seulement pour les principaux d'entre les martyrs. Quand les plus influents seront gagnés, pensaient les hérétiques, les autres le seront facilement. Les prédicants, confondus sur la question de l'infaillibilité du Pontife Romain, proposèrent aux vaillants athlètes de la foi, aussi habiles controversistes que généreux martyrs, une conférence en règle d'après la Bible. La discussion acceptée ne fit pas honneur aux calvinistes, et se termina par l'expulsion hors de la salle des théologiens catholiques.

Mais avant de les renvoyer définitivement, le comte voulut entretenir en particulier Jacques Lecops, religieux Prémontré, dont la douceur et la grâce d'élocution l'avaient vivement frappé. Flatteries, promesses, offres brillantes, il n'omit rien pour le séduire. Mais le jeune religieux demeura inébranlable.

TENTATIVES DE DÉLIVRANCE
CONSTANCE DU P. NICOLAS PIECK

Sur ces entrefaites, le comte Lummen reçut deux messages, l'un des magistrats de Gorcum, l'autre du prince Guillaume d'Orange lui-même, réclamant l'élargissement des captifs en vertu des clauses de la capitulation de Gorcum. En outre, de fortes rançons étaient proposées par les familles. Ces requêtes, au lieu de calmer, irritèrent, au contraire, sa fureur contre les moines et les prêtres dont le sort était entre ses mains.

D'un autre côté, à force de sollicitations, les deux frères du Père Gardien avaient obtenu d'emmener celui-ci sans qu'il fût obligé de renoncer à sa foi. Le saint religieux, toujours fidèle à son devoir de père et de supérieur, avait déjà repoussé une pareille faveur ; il la repoussa de nouveau. Les deux frères ne perdaient pas courage. Revenus à la charge auprès des ministres calvinistes et du comte, ils arrachèrent, comme seconde et dernière concession, la déclaration formelle que tous les captifs sans exception seraient mis en liberté s'ils voulaient renoncer au Pape. Libre leur était de rester fidèles aux autres dogmes catholiques.

LUTTE SUPRÊME ENTRE LE PÈRE GARDIEN
ET SES DEUX PARENTS

Pour mettre les deux frères en mesure de tirer de cette assurance tout le parti possible, on les autorisa à faire sortir momentanément le Père Gardien de prison et à l'inviter à souper avec eux dans une maison de la ville. Si le P. Nicolas venait à céder, il ne céderait pas seul : tel fut le motif de cette tolérance inattendue à son égard.

Les trois frères se virent donc réunis à table à la tombée de la nuit, ce repas devait être le dernier pour le Père Gardien. On ne saurait rendre tout ce que la tendresse fraternelle, stimulée par l'imminence du danger, employa de caresses, d'obsessions, de ruses, même d'arguments théologiques et bibliques préparés d'avance pour gagner le courageux confesseur.

Le saint martyr, déjà tout entier aux joies du ciel, les dissuada doucement, leur montra l'attitude que doit avoir un enfant de l'Eglise en face de la persécution et de la mort, anéantissant avec sa profonde science des Saintes Ecritures toutes leurs subtiles argumentations puisées aux sources hérétiques.

LE PERSÉCUTEUR ORDONNE LE DERNIER SUPPLICE

La nuit était déjà avancée, le comte de la Mark se livrait à ses orgies habituelles. Avant de se mettre au lit, le tyran, mis dans la plus mauvaise humeur par les deux lettres de la veille, les rencontra par hasard sous sa main et les examina de nouveau. De plus en plus courroucé, il appela l'officier qui remplissait auprès de lui les fonctions de grand exécuteur, et lui ordonna de mener pendre sur l'heure tous les Gorcumiens, prêtres et moines.

L'officier n'eut garde de lui faire observer que ce n'est pas à minuit qu'on porte de pareilles sentences, et courut à la maison où se trouvait le Père Gardien avec ses frères. Il fut ramené auprès des autres martyrs qui déjà attendaient, liés deux à deux, au milieu d'une nombreuse escorte de fantassins et de cavaliers. Ne doutant plus du sort qui les attend, les généreux confesseurs de la foi se munirent une dernière fois de l'absolution sacramentelle pour se préparer à combattre en vaillants soldats le bon combat du Seigneur. La populace, réveillée par le bruit des troupes, ne tarda pas d'affluer, malgré les ténèbres, à la nouvelle du supplice impatiemment attendu. C'était le 9 juillet 1572. Une heure du matin venait de sonner.

On conduisit les martyrs hors de la ville. Non loin de Brielle, dans la campagne, à Rugge, s'élevait le monastère Sainte-Elisabeth, tout récemment abandonné par une communauté de chanoines réguliers de saint Augustin. Peu de jours auparavant, les rebelles venaient de le saccager et de le livrer aux flammes. On s'y arrêta. Un bâtiment, ancien grenier dont les murailles étaient encore traversées de deux poutres d'inégale longueur, parut l'endroit propre à l'exécution.

Introduits dans les ruines, les martyrs furent dépouillés de leurs vêtements; ils acceptèrent cette dernière ignominie comme un nouveau trait de ressemblance avec la grande Victime du Calvaire. Le Père Gardien fut appelé le premier. Avant de monter à l'échelle, il embrassa tous ses religieux, et les exhorta à demeurer unis dans la même foi, comme ils l'avaient été sous la même règle; puis il ajouta en les quittant : « Nous ne serons pas longtemps séparés, mes bien chers Frères, je vous attends tous auprès du trône de Dieu; que pas un de vous, par une indigne lâcheté, ne perde cette précieuse occasion qui lui est offerte de jouir de la béatitude éternelle. »

Il s'avança radieux, et gravissant les échelons d'un pied assuré, il adressa encore la parole à ses compagnons. Ses saintes exhortations cessèrent quand la corde intercepta sa voix. Le bienheureux P. Nicolas Pieck n'avait que trente-huit ans.

Comme le vice-gardien des Frères-Mineurs, le P. Jérôme de Weert, montant à son tour, exhortait à la persévérance les plus jeunes religieux et les plus faibles confiés à sa garde, les Gueux lui fermèrent la bouche à coups de pique. Sans proférer aucune plainte, le martyr récitait tout bas les litanies des saints et exhortait encore ses frères.

Nicaise de Heeze et Nicolas Poppel moururent martyrs de leur attachement inviolable à l'Eglise de Dieu et à la Papauté.

Godefroy de Mervel répétait, avant d'entrer dans la gloire, ces paroles de Jésus-Christ sur la croix : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Léonard Vechel, au dernier moment, songea à sa famille, à sa vieille mère qu'il savait mourante. Il ralentissait le pas sous le poids de cette pensée et ne semblait pas gravir l'échelle avec assez de diligence. Godefroy Duynem lui cria : « Courage ! Léonard, courage ! aujourd'hui nous nous assoirons dans le ciel au festin de l'Agneau ! » L'intrépide ministre du Seigneur monta rapidement les échelons, et, arrivé à la hauteur voulue, il jeta un regard plein de gratitude sur le vieillard, remit son âme entre les mains de Dieu, protesta encore de son dévouement à la foi catholique et mourut en vrai soldat de Jésus-Christ, âgé de quarante-cinq ans.

Le vénérable Godefroy Duynem fut pendu le dernier. Comme les soldats, émus, hésitaient à retirer l'échelle de dessous ses pieds et se disaient : « Ah ! épargnons au moins celui-ci, nous savons tous que c'est un innocent. — Non, non, leur dit-il, hâtez-vous de m'associer à mes frères. Je vois les cieux ouverts ! » Et il ajouta : « Si j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un, je le prie de me pardonner. »

LA CRUAUTÉ DES BOURREAUX — LA SÉPULTURE

L'agonie de la plupart des martyrs fut longue et douloureuse. La soldatesque s'était acquittée des derniers préparatifs avec une barbare négligence : pourvu qu'ils mourussent, peu leur importait quand et comment. La corde supportait l'un par l'extrémité du menton, un autre l'avait dans la bouche et la mordait comme un frein; d'autres ne l'avaient pas suffisamment serrée pour donner la mort. Saint Nicaise de Heeze n'expira qu'après le lever du soleil. Les soldats s'acharnèrent sur leurs glorieuses dépouilles et s'employèrent, deux heures durant, à leur infliger l'outrage de la mutilation. Ils tailladaient en tous sens les cadavres devenus méconnaissables. Le grenier ne désemplit pas de curieux toute la journée. Un octroi fut établi pour la circonstance, aux portes de Brielle, afin de lever rétribution sur la foule qui allait insulter aux corps des généreux confesseurs de la foi. On jeta ensuite ces précieux restes dans deux fosses.

Sur le soir, un catholique de Gorcum, personnage grave et considéré, autre Joseph d'Arimathie, témoin de ces scènes d'horreur, représenta aux magistrats de Brielle l'inutilité de pareilles ignominies, honteuses pour ceux qui n'avaient rien fait pour les réprimer, et obtint, non sans débourser une forte somme, l'autorisation d'ensevelir les saintes reliques. Il revint donc le lendemain, 10 juillet, au point du jour, pour remplir ce pieux devoir ; mais les soldats eux-mêmes l'avaient prévenu pendant la nuit par ordre des magistrats. Deux fosses avaient été creusées, l'une plus large, où l'on avait entassé les quinze martyrs pendus à la longue poutre; une seconde plus étroite, où avaient été jetés les quatre autres.

LEUR CULTE

Quarante-trois ans après cette inhumation nocturne, en 1615, des catholiques belges résolurent de doter leur pays des précieux restes des martyrs. Déjà la voix publique avait proclamé leur sainteté ; déjà, par leur intercession s'étaient opérés des miracles, et leurs tombes étaient devenues des lieux de pèlerinage. Les vénérables ossements apportés à Bruxelles furent solennellement reconnus par l'archevêque de Malines et déposés dans l'église des Franciscains de cette ville.

Les saints martyrs de Gorcum ont été canonisés par Pie IX en 1867.

SAINTE VÉRONIQUE GIULIANI, RELIGIEUSE CAPUCINE

Fête le 9 juillet et le 13 septembre.

Sainte Véronique reçoit la communion des mains de Notre-Seigneur.

L'HÉRITAGE D'UNE MÈRE

Dans le cours de l'année 1664, une pieuse mère de famille, nommée Benoîte Mancini, était sur le point de mourir. Sa vie s'était écoulée dans la pratique des vertus chrétiennes. Mariée à François Giuliani, l'un des hommes les plus honorables de Mercatello (ville du duché d'Urbino en Italie), elle avait été mère de sept filles; mais deux l'avaient déjà précédée dans l'éternité. Elle appela les cinq autres autour de son lit de douleur, leur montra le crucifix en disant : « Que les plaies de notre divin Sauveur soient votre refuge durant toute votre vie, je lègue à chacune de vous l'une de ces plaies sacrées. »

Ursule, la plus jeune, âgée seulement de quatre ans, reçut pour sa part la plaie du côté divin, la blessure du Cœur de Jésus, d'où s'écoulent tous les trésors d'amour. C'était par une disposition providentielle, car le divin Roi avait choisi cette âme dès sa naissance, pour en faire un des fleurons de sa couronne, et l'avait prévenue de grâces extraordinaires.

ENFANCE MERVEILLEUSE

Née en 1660, Ursule, qui devait prendre plus tard le nom de Véronique, commença dès son berceau à jeûner le mercredi, le vendredi et le samedi, jours plus spécialement consacrés au culte de Jésus souffrant et de sa Sainte Mère.

Elle n'avait pas encore deux ans, lorsque, se trouvant avec une servante de sa mère dans la boutique d'un marchand, elle dit d'une voix claire à cet homme qui cherchait à tromper sur le poids : « Soyez juste, car Dieu vous voit. »

A l'âge de trois ans, elle avait déjà des communications familières avec Jésus et Marie. Elle ornait avec beaucoup de goût un petit autel devant une image de la Sainte Vierge tenant le divin Enfant dans ses bras. C'est là qu'elle aimait surtout à prier. Souvent elle déposait son déjeuner sur cet autel, et, avec une naïveté charmante, avant d'y toucher, elle invitait le petit Jésus à en prendre sa part. Dieu, qui aime l'innocence et la simplicité, avait pour agréable l'amour ingénu de cette enfant : plus d'une fois, l'image muette de la Vierge s'anima, l'Enfant divin descendit des bras de sa Mère dans les bras d'Ursule, et goûta des fruits déposés sur l'autel.

Un matin, pendant qu'Ursule ornait de fleurs le petit autel, Jésus lui dit : « *Je suis la fleur des champs.* »

Pleine de charité pour les pauvres, elle donna un jour ses souliers à une petite mendiante qui n'en n'avait point. Peu de temps après, elle les vit aux pieds de la Sainte Vierge tout éclatants de pierreries.

Elle avait choisi pour modèles sainte Catherine de Sienne et sainte Rose de Lima, et s'appliquait à mortifier son corps à leur exemple. Sa main ayant été prise dans une porte, le sang coula abondamment, mais elle ne se laissa soigner que par obéissance, tant elle désirait souffrir pour l'amour de Jésus.

La mort de sa bonne mère fut pour son cœur une immense épreuve, mais qui servit encore à l'affermir dans la piété, en lui montrant de plus près le néant du monde et les grandeurs de la vie future.

Son père, nommé surintendant des finances, à Plaisance, alla s'y établir. C'est dans cette ville qu'Ursule fit sa première Communion, à l'âge de dix ans. Dès qu'elle eut reçu son divin Sauveur, elle sentit son cœur embrasé. De retour à la maison, elle demanda naïvement à ses sœurs s'il en était toujours ainsi quand on communiait.

La sainte Eucharistie l'aidait à marcher d'un pas rapide dans la vertu et sa ferveur allait grandissant avec l'âge. Elle ne pouvait souffrir la vue du péché, et un jour, voyant une servante offenser Dieu, elle ne put contenir son indignation et lui donna un soufflet. Mais elle se repentit aussitôt d'avoir cédé à l'impatience en faisant si vertement une correction pourtant méritée.

Son père, qui l'aimait d'une affection toute particulière, songeait à lui préparer un brillant mariage; plusieurs nobles jeunes gens aspiraient à sa main; mais ce fut en vain qu'on mit tout en œuvre pour l'attirer dans le monde, et obtenir son consentement. « Vos instances sont inutiles, répondait-elle, faites ce que vous voudrez, je serai religieuse. »

SŒUR VÉRONIQUE, RELIGIEUSE CAPUCINE

Après bien des résistances, son père finit par céder à ses prières, et lui permit d'entrer chez les Capucines de Citta di Castello. Ursule y prit l'habit, sous le nom de *Sr Véronique;* elle avait seize ans.

Dès le premier jour, sa ferveur fut à l'aise au milieu des observances très austères de ce couvent; et, par une parfaite pratique de la Règle, elle s'appliquait à devenir une vraie fille de saint François. Son courage, sa joie, sa modestie édifiaient toutes les Sœurs. Cependant le démon ne tarda pas à l'assaillir de tentations de toutes sortes pour jeter dans son âme le trouble, la tristesse et le découragement; il essaya même de la faire chasser du couvent, par un singulier stratagème : il prit l'habit et la figure de Véronique, et ainsi déguisé, il alla dire à une religieuse tout le mal possible de la maîtresse des novices; mais par une protection de Dieu, le stratagème fut découvert.

Le soutien de la jeune novice au milieu de ses peines était la méditation de la Passion de Notre-Seigneur; à cette école, elle apprenait à s'immoler entièrement à son divin Roi, et à le servir coûte que coûte, même sans consolation aucune. Jésus-Christ lui apparut un jour, chargé de sa croix, et lui dit avec bonté : « Vois ma fille, cette croix : elle est plus pesante encore que la tienne. »

Le 1er novembre 1678, Sr Véronique prononça ses vœux, avec une immense allégresse. Tout le reste de sa vie, elle célébra avec reconnaissance l'anniversaire de cette fête : c'était son grand jour, le jour où Notre-Seigneur l'avait acceptée pour sa servante, sa fille et son épouse à jamais.

La noble fille de François Giuliani s'acquitta successivement des divers emplois du monastère, suivant que l'obéissance et la charité le demandaient : elle fut cuisinière, dépensière, infirmière, sacristine, portière, donnant partout l'exemple de toutes les vertus. Douce et prévenante vis-à-vis de toutes les Sœurs, elle était empressée à les suppléer au besoin dans leurs charges et à prendre sur elle le plus désagréable et le plus pénible.

Dans les emplois de cuisinière et d'infirmière, elle éprouva d'abord des répugnances naturelles dont elle triompha par des actes héroïques. Ainsi elle avait de la peine à supporter l'odeur de certains poissons : elle en prit un dans sa cellule; elle l'approchait souvent de sa bouche et elle le conserva jusqu'à ce qu'il fût entièrement corrompu. Elle avait coutume de dire : « Quiconque veut être à Dieu doit mourir à soi-même. » C'est ce qu'elle pratiquait sans cesse.

A l'âge de trente-quatre ans, Sr Véronique fut nommée maîtresse des novices; et pendant vingt-deux ans qu'elle eut à remplir ces importantes et délicates fonctions, elle forma un grand nombre de religieuses, dont plusieurs parvinrent à un très haut degré de perfection. Telle fut par exemple, la vénérable Florine Céoli, qui succéda plus tard à notre Sainte dans le gouvernement du monastère.

La prudente Mère s'efforçait de conduire ses filles par la voix de la sainte humilité, ainsi que l'Enfant Jésus le lui avait recommandé dans une apparition le jour de Noël. Elle savait qu'on doit marcher par les voies ordinaires, à moins que l'Esprit-Saint ne réclame manifestement une autre direction : elle s'appliquait donc à bien instruire ses novices des commandements de Dieu et de la doctrine chrétienne, de la Règle, des Constitutions et du Cérémonial : « Ne négligez point, répétait-elle, les petites choses, car elles ne sont pas aux yeux de Dieu ce qu'elles paraissent aux yeux des hommes. » Elle ne leur permettait pas de lire les livres de haute mysticité et voulait qu'elles s'en tinssent aux ouvrages les plus simples, tels que la *Vie des Saints* et le *Traité de la Perfection chrétienne* de Rodriguez.

Dans leurs peines ou leurs maladies, elle les consolait et les soignait comme la plus tendre des mères et s'offrait à Dieu en victime à leur place.

LA FILLE DE LA CROIX

Mais nous n'avons montré jusqu'ici qu'un côté de cette grande âme. Au milieu de tous ces emplois extérieurs, Sr Véronique souffrait un martyre d'amour en union avec Jésus crucifié. Il faudrait des pages et des pages pour le raconter même incomplètement. Il commença dès les premiers temps de sa vie religieuse.

« Il me sembla voir, dit-elle, Notre-Seigneur portant sa croix sur ses épaules et m'invitant à partager avec lui ce précieux fardeau... J'éprouvai un ardent désir de souffrir, et il me sembla que le Seigneur plantait sa croix dans mon cœur et me faisait comprendre par là le prix des souffrances. Voici comment j'en fus instruite : Je me trouvais comme environnée de toutes sortes de peines, et au même moment, je vis ces peines transformées en joyaux et en pierres précieuses, qui toutes étaient taillées en forme de croix. Il me fut en même temps révélé que Dieu ne voulait de moi que des souffrances ; et alors la vision disparut.

» Lorsque je fus revenue à moi-même, je ressentis dans mon cœur une violente douleur qui ne m'a plus quittée depuis, et le désir que j'avais de souffrir était si vif, que j'aurais volontiers affronté tous les tourments imaginables. A partir de ce moment, j'ai toujours eu à la bouche ces paroles : La croix et les souffrances sont de vrais trésors, de pures délices. »

La figure de la croix et des autres instruments de la Passion fut alors imprimée réellement et physiquement dans son cœur, ainsi qu'on le vit en ouvrant son cœur après sa mort. On sait que sainte Claire de Montefalco avait reçu autrefois une faveur semblable.

Pendant tout le cours de sa vie religieuse, Véronique aima tellement ce béni fardeau de la croix de Jésus, qu'en signant son nom elle y ajoutait ce titre : *Fille de la Croix*. Le jour de l'Assomption, la Sainte Vierge apparut à la servante de Dieu : elle recevait un calice des mains de son divin Fils et le présentant à Véronique : « Ma fille, lui disait-elle, je vous fais ce don précieux de la part de mon Fils. » Sainte Catherine de Sienne, sainte Rose de Lima, qui accompagnaient la Reine des Vierges, firent signe à Véronique d'accepter.

Le jour de la fête de saint Augustin, le divin Sauveur se montra de nouveau à sa servante, suivi du saint docteur d'Hippone, et lui présenta encore ce calice : il était rempli d'une liqueur qui bouillonnait et débordait, et les anges en recevaient les gouttes dans des coupes d'or, qu'ils présentaient ensuite au trône de Dieu. Il fut révélé à Véronique que cette liqueur figurait les souffrances qu'elle aurait à endurer pour l'amour de Notre-Seigneur.

Elles furent nombreuses, longues et terribles. Ce furent de douloureuses et interminables maladies, des tentations violentes de l'esprit de ténèbres, qui alla jusqu'à la meurtrir de coups ; elle éprouva des sécheresses, des obscurités et des désolations intérieures ; il lui semblait parfois que Dieu, sourd à ses prières, s'était à jamais retiré d'elle pour l'abandonner à une agonie plus cruelle que la mort.

Mais sa main divine restait là, soutenant invisiblement le courage de son héroïque servante, qui demeurait invincible, répétant au milieu de ses dégoûts et de ses angoisses : « Dieu soit loué! Pour son amour, tout cela est bien peu de chose. Vive la croix toute seule et toute nue! Vive la souffrance! J'accepte tout pour suivre le bon plaisir de Dieu et faire son adorable volonté! »

Le 4 avril 1694 fut marqué d'une faveur nouvelle : Jésus-Christ lui apparut, la tête couronnée d'épines. A cette vue, Véronique s'écria : « O mon Epoux, donnez-moi ces épines ; c'est moi qui les mérite, et non vous, mon souverain bien! » Le Sauveur lui répondit : « Je suis venu pour te couronner, ma bien-aimée. » Et, ôtant de sa tête la douloureuse couronne, il la plaça sur celle de Véronique.

La souffrance qu'elle en éprouva fut telle, qu'elle n'en avait jamais ressenti de semblable. Sa tête demeura dès lors comme couronnée de douleurs qui ne la quittèrent plus ; elles augmentaient d'intensité chaque vendredi, pendant les jours de carnaval, durant le carême et surtout pendant la Semaine Sainte. Les médecins, en voulant guérir ce mal, ajoutèrent encore à ses souffrances : ils lui appliquèrent un bouton de feu à la tête, lui percèrent la peau du sou avec une grosse aiguille rougie pour lui faire un séton : rien ne réussit, et ils avouèrent que cette maladie leur était inconnue.

Avec l'humilité d'une sainte, Véronique dévoilait très franchement à son confesseur et directeur tout ce qui se passait en elle, le bien comme le mal, et les grâces extraordinaires que Dieu lui accordait. C'est le plus sûr moyen, comme l'enseigne sainte Thérèse, de ne pas s'égarer, et de ne pas être victime des illusions du démon. Son obéissance était parfaite.

Le 5 mars 1695, Notre-Seigneur lui avait demandé de jeûner pendant trois ans au pain et à l'eau. Ses supérieurs refusèrent d'abord de le lui permettre, et comme le divin Maître renouvelait son ordre, elle lui dit : « Je veux vous obéir, ô mon Dieu ; or, votre volonté, je le sais, est que je ne fasse, en toutes choses, que ce qui m'est permis par ceux qui sont ici-bas vos représentants à mon égard. Si donc vous voulez que je remplisse vos ordres, disposez en conséquence l'esprit de ceux que vous avez chargés de me diriger. » C'est ce qui arriva, et la permission désirée fut accordée.

Le Vendredi-Saint de l'année 1687, pendant qu'elle méditait les souffrances du Sauveur, pleurant ses péchés et demandant la grâce de souffrir avec Jésus-Christ, ce divin Maître lui apparut crucifié : de ses cinq plaies sortirent des rayons enflammés qui lui firent autant de blessures aux pieds, aux mains et au côté ; en même temps, elle ressentit une grande douleur et se trouva dans un état de gêne semblable à celui d'une personne qui serait clouée à une croix.

Elle endura aussi plusieurs fois le supplice de la flagellation.

L'OR DANS LA FOURNAISE

Cependant, l'autorité ecclésiastique, avertie des faits extraordinaires qu'on remarquait en Sr Véronique, voulait éprouver l'esprit qui l'animait et constater si ces phénomènes venaient de Dieu

ou de l'esprit de ténèbres, si habile à tromper les âmes pour les perdre.

Par ordre du tribunal du Saint-Office, l'évêque de Citta di Castello fut donc chargé de mettre à l'épreuve l'humilité, la patience et l'obéissance de Véronique, car ce sont là les pierres de touche de la vraie sainteté.

On lui ôta sa charge de maîtresse des novices, on la traita durement, jusqu'à l'appeler une sorcière; on la séquestra de la communauté comme une brebis galeuse; une cellule de l'infirmerie lui fut assignée comme prison, avec défense d'aller au chœur, même pour assister à l'Office et entendre la messe, excepté les jours de précepte. Le parloir lui fut interdit; elle ne pouvait écrire aucune lettre, sinon à trois de ses Sœurs, religieuses à Mercatello. Enfin, elle fut mise sous la garde d'une Sœur converse, qui avait ordre de lui commander et de la surveiller de près. On la priva de la Sainte Communion, épreuve plus sensible à son cœur que toutes les autres.

Le démon, pour l'accabler, s'efforça de son côté de la perdre dans l'estime des Sœurs et de la faire passer pour une hypocrite. Renouvelant son ancien stratagème, il prenait sa figure et se faisait voir mangeant à la dérobée et hors des heures prescrites, tantôt au réfectoire, tantôt à la cuisine ou à la dépense. C'était précisément l'époque où Véronique avait obtenu la permission de jeûner durant trois ans; qu'on juge de l'étonnement des religieuses, témoins de ces infractions à la règle. Un jour, l'une d'elles, croyant apercevoir ainsi Sr Véronique mangeant en cachette, courut au chœur pour avertir la Supérieure. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver aussi la véritable Sr Véronique, tranquillement à genoux, vaquant à la prière. Ainsi fut découverte la supercherie de l'esprit infernal.

Au reste, au milieu de toutes ces épreuves, la Sainte restait calme et douce, heureuse d'être humiliée et de souffrir. Et l'évêque de Citta di Castello pouvait écrire au Saint-Office le 26 septembre 1697: « La Sr Véronique continue à vivre dans la pratique d'une exacte obéissance, d'une humilité profonde, et d'une abstinence remarquable, sans jamais montrer de tristesse; au contraire, elle fait paraître une tranquillité et une paix inexprimables. Elle est l'objet de l'admiration de ses compagnes, qui, ne pouvant cacher le sentiment qu'elle leur inspire, en entretiennent les séculiers. J'ai bien de la peine à les retenir comme je voudrais; cependant, je menace celles qui parlent le plus de leur imposer des pénitences, pour ne pas augmenter la curiosité et les discours du peuple. »

LA SAINTE ABBESSE — PRIONS POUR LES PÉCHEURS

En 1716, les Sœurs l'élurent à l'unanimité pour abbesse du monastère, et elle resta supérieure jusqu'à sa mort, en 1727.

Elle veillait avec un grand soin à maintenir dans le couvent la pauvreté franciscaine dans toute sa rigueur.

Sr Constance Dini étant venue à mourir, la sainte abbesse vit son âme dans les flammes du Purgatoire, pour avoir gardé dans sa cellule plusieurs petites choses inutiles. Elle courut aussitôt à la cellule de la défunte, et, enlevant toutes les superfluités, elle disait avec douleur: « Ah! si ma Sr Constance pouvait revenir parmi nous, comme elle ôterait promptement tout cela. »

Toutefois, elle voulait que la plus grande pauvreté des vêtements fût toujours accompagnée de la décence et de la propreté. Elle fit exécuter des réparations nécessaires au couvent; construire un grand dortoir, élever une chapelle intérieure, et procura plusieurs avantages très utiles au bien général de la communauté.

Rien n'égalait sa charité pour le salut des pécheurs. Dieu lui avait montré une fois dans une vision la multitude d'âmes qui se précipitent chaque jour dans les gouffres éternels: « Leur troupe infortunée, dit-elle, tombait comme un épais nuage qui obscurcit l'air. »

Aussi ne passait-elle pas de jour sans prier et souffrir pour la conversion des pécheurs. On lui a vu verser des larmes de sang sur le malheur des âmes en état de péché mortel. Elle s'offrait à Dieu en victime pour leur salut, et conjurait ses Sœurs de s'unir à elle pour obtenir leur conversion.

Voici un passage d'une prière qu'elle écrivit de son propre sang: « Je vous demande, disait-elle à son céleste Epoux, la conversion des pécheurs; je me place de nouveau entre vous et eux. Me voilà prête à donner mon sang et ma vie pour leur salut et pour la confirmation de la sainte foi. O mon Dieu! c'est au nom de votre amour, c'est au nom de votre Cœur Sacré que je vous adresse cette prière. O âmes rachetées par le sang de Jésus! ô pécheurs! venez tous à son Cœur adorable, fontaine de vie, à l'océan incommensurable de son amour. Venez tous, pécheurs et pécheresses, quittez le péché, venez à Jésus. »

Ses confesseurs ont déclaré que beaucoup de personnes avaient dû leur conversion à ses prières et à ses pénitences. Elle a également délivré des flammes du purgatoire un grand nombre d'âmes; et il plut à Dieu de lui en montrer plusieurs. C'est ainsi qu'elle vit sortir des flammes expiatrices l'âme du P. Capelletti, ancien confesseur de la communauté, celle de Mgr Eustachi, mort évêque de Citta di Castello et celle du pape Clément XI.

Parvenue au plus haut degré de la vie spirituelle, Notre-Seigneur l'honora de ces mystiques fiançailles qui sont le prélude de l'union bienheureuse du ciel. Dans une splendide vision, le Roi de gloire lui apparut au milieu des chœurs angéliques, qui remplissaient l'air de concerts mélodieux, et lui mit au doigt un anneau nuptial sur lequel était gravé le nom de Jésus. Il lui donna en même temps de nouvelles règles de vie, afin que, morte à elle-même, elle fût soumise en tout à son adorable volonté.

Plus d'une fois, elle reçut la Sainte Communion de la main d'un ange, de la Très Sainte Vierge ou de Jésus-Christ lui-même. Elle eut le don des miracles et celui de prophétie.

Et tout cela sans jamais cesser d'être humble et de souffrir comme une vivante image de Jésus crucifié.

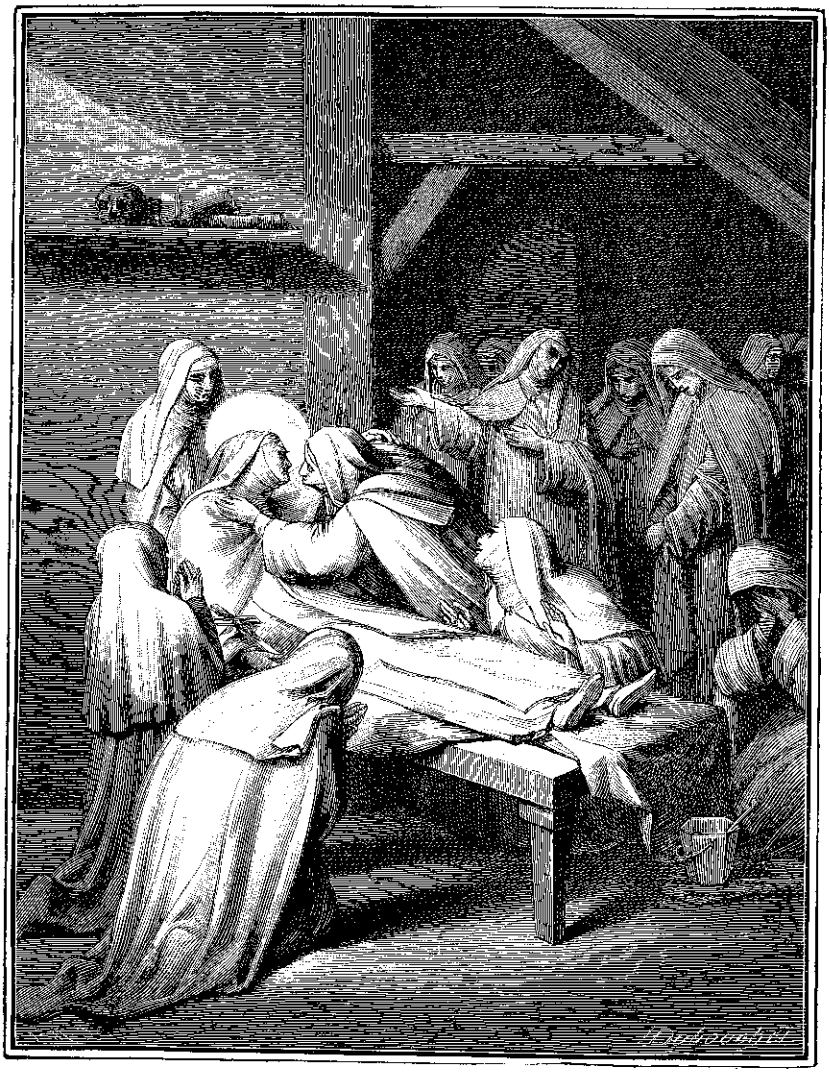
Après cinquante ans de cette vie d'immolation, l'heure de la récompense sonna enfin pour elle. Fortifiée par les derniers sacrements, et sur le point d'expirer, elle interrogea du regard son confesseur. Celui-ci se souvint qu'elle avait souvent déclaré ne vouloir mourir que par obéissance: « Sr Véronique, dit-il, s'il plaît à Dieu que vous alliez jouir de lui, sortez de ce monde. » A ces mots, la Sainte baissa les yeux en signe de soumission, puis elle jeta un dernier regard d'adieu sur ses chères filles, et inclinant la tête, elle expira, le vendredi 9 juillet 1727.

Elle a été canonisée par Grégoire XVI en 1839. L'Ordre franciscain célèbre sa fête le 13 septembre.

LA BIENHEUREUSE JEANNE SCOPELLI

RELIGIEUSE CARMÉLITE

Fête le 9 juillet.



La bienheureuse Jeanne, sur son lit de mort, adresse ses derniers adieux à ses religieuses, et leur donne rendez-vous au ciel.

La Bienheureuse Jeanne Scopelli est une des gloires de Reggio, ville du duché de Modène, en Italie.

Elle naquit dans cette ville l'an 1328. Son père, Simon Scopelli, et sa mère, Marguerite, n'étaient pas des premiers de la cité ; mais ils jouissaient de l'estime générale de leurs concitoyens à cause de leurs vertus, et leurs biens étaient assez considérables.

TROIS SŒURS — LA MEILLEURE PART

Dieu leur avait donné trois filles. Jeanne, la plus jeune, se distingua dès son enfance par une piété tendre et forte. A mesure qu'elle avançait en âge, elle croissait aussi en vertu ; elle devenait plus assidue à la prière, plus énergique à châtier son corps par diverses pénitences et même par le jeûne, plus active dans la pratique des bonnes œuvres et le fidèle emploi de son temps.

Les deux sœurs aînées de Jeanne étant arrivées à l'âge d'être mariées, leurs parents se mirent en devoir de leur chercher un parti convenable. Jeanne, pleine de sollicitude pour le bien de ses sœurs, supplia avec instance notre divin Sauveur de venir en aide à ses parents dans cette circonstance. Elle fut exaucée. Deux jeunes gens des plus nobles et des plus vertueux de la ville, qui, auparavant, connaissaient à peine ses sœurs, les remarquèrent et bientôt les estimèrent si bien qu'ils les demandèrent à leurs parents. Ceux-ci

hésitèrent d'abord : dans leur prudence chrétienne, ils n'osaient accepter une alliance avec des familles d'une condition plus élevée que la leur. Mais Jeanne les rassura, leur affirmant que telle était la volonté de Dieu, et les deux mariages furent célébrés, à la joie des trois familles.

Jeanne, que nous venons de voir si fraternellement préoccupée de l'avenir de ses sœurs, n'oubliait pas le sien; mais si la part de ses sœurs était bonne, elle en avait choisi une meilleure : depuis longtemps, elle avait donné tout son cœur au céleste Roi, qui n'a point son pareil au ciel ni sur la terre. C'est à lui seul qu'elle cherchait à plaire. Elle ne désirait qu'une chose: appartenir complètement et pour toujours à Notre-Seigneur Jésus. A son tour, elle célébra ses noces, noces mystiques et inaperçues du monde, sans bruit et sans fête mondaine: elle se consacra à Dieu corps et âme par le vœu de virginité perpétuelle.

Pour se mettre à l'abri des recherches du monde, et couper court à toutes les instances de ses parents, elle revêtit l'habit de religieuse carmélite. Sans doute, ce fut à titre de tertiaire, car nous la voyons continuant à demeurer au sein de sa famille. On sait que c'était un usage fréquent à cette époque, pour les tertiaires, de porter ostensiblement l'habit religieux au sein de leur famille : sainte Catherine de Sienne en est un exemple bien connu.

Sous l'habit religieux, Jeanne cachait un cilice très rude qu'elle garda le reste de sa vie; elle y ajouta une chaîne de fer en guise de ceinture. Elle vivait dans la maison paternelle comme dans un cloître, sans cesser de remplir tous les devoirs de la piété filiale vis-à-vis de ses pieux parents, dont elle était la principale consolation sur cette terre.

Mais Dieu ne tarda pas à briser ce dernier lien qui la retenait encore dans le monde. Son père et sa mère moururent successivement, entourés de ses soins, lui laissant leur maison en héritage, avec la meilleure portion de leurs biens.

JEANNE QUITTE TOUT POUR JÉSUS-CHRIST

Maîtresse d'elle-même, Jeanne n'hésita pas à dire au monde un complet adieu. La fondation d'un monastère de religieuses semble avoir été, dès lors, l'objet de ses désirs. Mais, chose incompréhensible à la prudence humaine, elle commença par se dépouiller de tout : elle voulait se mettre dans une pauvreté parfaite pour marcher dans la perfection évangélique et devenir entre les mains de Dieu un instrument propre à ses œuvres. Elle renonça donc à sa maison, cette demeure aimée où s'était écoulée son enfance, elle renonça à l'héritage paternel, elle refusa les avances pleines d'amitié de divers parents qui lui offraient de la recevoir dans leurs maisons ; et, n'emportant qu'un crucifix pour tout trésor, elle alla demander l'hospitalité à une pauvre femme, aussi riche en vertus que dénuée des biens de ce monde.

Comme Jeanne s'entretenait un jour avec sa pieuse compagne, de ses projets de fondation, celle-ci lui dit : « Comment ferez-vous, puisque vous n'avez plus rien ?

— Mais j'ai un grand trésor, repartit vivement Jeanne Scopelli, c'est mon Dieu crucifié ; en lui je possède toutes les richesses. »

En effet, pleine de confiance en Dieu, elle priait et cherchait une maison convenable à l'établissement d'une communauté.

Bientôt, une pieuse veuve, qui avait deux filles déjà grandes, se sentit inspirée de donner sa maison à la servante de Dieu pour commencer son œuvre. Bien plus, elle s'offrit elle-même avec ses deux filles, heureuses de se mettre sous la conduite d'une maîtresse si sainte.

Jeanne reçut avec joie les trois compagnes que Dieu lui envoyait; la petite communauté se réunit dans la maison qu'on lui offrait, et commença les exercices de la vie religieuse.

Toutefois, ce n'était là qu'une installation provisoire : la maison était trop petite pour une communauté nombreuse et n'avait pas les dispositions convenables à un monastère. En attendant de trouver une autre demeure ou d'avoir les moyens de construire un couvent régulier, les nouvelles religieuses se mirent avec ardeur au service de Dieu et à la sanctification de leur âme.

Jeanne donnait à toutes l'exemple de la prière, de l'austérité et de la ferveur, et la renommée de sa sainteté s'étendait dans tout le pays. Quatre ans se passèrent ainsi.

CONVERSION D'UN HÉRÉTIQUE

Un jour, une mère désolée vint confier à la servante de Dieu le sujet de son affliction et de ses larmes. Son fils, emporté par son esprit d'orgueil et ses passions, avait abandonné la foi de son baptême et la pratique de la religion chrétienne pour s'enrôler dans une de ces sectes manichéennes qui, sous des noms divers, infectaient alors certaines provinces de l'Europe: c'étaient les francs-maçons de ce temps-là.

En vain la pauvre mère avait-elle usé de toutes les supplications de sa tendresse pour toucher le jeune égaré; en vain elle y avait employé l'influence des amis de la famille, rien n'avait pu fléchir cette âme obstinée.

Par une coïncidence curieuse, le fils de cette nouvelle Monique se nommait Augustin.

Jeanne Scopelli pria sa mère de le lui amener. Elle accueillit le malheureux apostat avec des paroles pleines de bonté; elle s'efforça d'éclairer son esprit et de toucher son cœur; elle lui parla ensuite avec force du jugement de Dieu et de l'enfer; mais ses efforts restèrent inutiles et l'entretien se termina sans résultat.

Heureusement la Bienheureuse avait d'autres armes : elle se mit à supplier le Seigneur par d'ardentes prières, accompagnées de jeûnes, de veilles et d'autres austérités, jusqu'à ce que le malheureux pécheur, cédant enfin à la grâce, allât se jeter aux pieds d'un confesseur, avouât ses péchés avec des larmes de repentir et se relevât catholique fidèle.

ÉPREUVES ET CONSOLATIONS

Cependant, le démon cherchait à se venger des défaites que lui infligeait la servante de Dieu et à la précipiter elle-même dans l'abîme par le moyen du désespoir. Jeanne sentit son âme envahie par le dégoût et la sécheresse; la prière et l'oraison lui devinrent à charge ; il semblait que Dieu s'était retiré de son cœur. Et, pendant ce temps, le démon s'efforçait de lui persuader que tout était fini pour elle, qu'elle était damnée, que toutes ses prières et toutes ses pénitences étaient inutiles, que Dieu ne pardonnerait jamais à une âme aussi ingrate, qui ne l'avait jamais servi que par orgueil et vanité.

C'est là une des plus terribles épreuves qui puissent assaillir une âme pieuse.

Satan aurait voulu la jeter dans un découragement complet, lui faire abandonner sa vocation pour rentrer dans le monde et s'ensevelir dans le mal. Mais, au milieu de l'amertume qui désolait son âme, Jeanne restait inébranlable dans la volonté de ne jamais offenser Dieu, coûte que coûte : à défaut de toute consolation sensible, la foi lui restait, lui montrant que Dieu ne change pas, qu'il est toujours notre souverain Maître, et qu'il mérite infiniment d'être servi, aimé et obéi, quand même il ne nous en promettrait aucune récompense.

Ainsi, malgré tous les efforts de l'enfer, la courageuse servante de Dieu persévérait dans sa vocation, dans ses exercices de piété et dans la pratique de toutes les vertus.

Le divin Maître, touché de sa fidélité, changea alors ces peines terribles en une joie immense. Une nuit, dit l'hagiographe, Jésus-Christ lui apparut, tout brillant d'une céleste splendeur, entouré d'un magnifique cortège d'anges : « Ma fille, lui dit-il, n'ayez pas peur des impostures et des illusions du démon; et ne vous découragez jamais dans la poursuite du bien que vous avez commencé. » Et comme pour la récompenser de la victoire qu'elle venait de remporter, il déposa une couronne sur sa tête. A ce moment la vision disparut, laissant Jeanne remplie d'assurance, de force et de paix.

UN NOUVEAU COUVENT DE CARMÉLITES

Non loin des remparts de la ville et près de la porte Saint-Pierre, se trouvait une église dédiée à saint Bernard, à laquelle était attenante une maison, enrichie d'un jardin. Une communauté de Carmélites serait bien ici, s'était dit souvent Jeanne Scopelli en passant devant cette maison. Mais l'établissement appartenait aux religieux de l'Ordre des Humiliés. Jeanne supplia le Seigneur de le lui donner. Un jour qu'elle renouvelait ses instances, saint Bernard lui apparut et l'assura que ses désirs seraient exaucés.

L'an 1384, le Supérieur général des Humiliés, allant à Rome, s'arrête quelques jours à Reggio. La Bienheureuse va se jeter à ses pieds et lui demande l'immeuble qu'elle souhaitait pour l'établissement d'un couvent de Carmélites. L'évêque de Comachio, Mgr Philippe Zoboli, originaire de Reggio, appuie sa demande, et le Général des Humiliés consent à céder, moyennant une modeste indemnité, la maison, l'église et le jardin.

Jeanne, au comble de ses vœux, vint avec ses compagnes prendre possession de sa nouvelle demeure, et ainsi fut fondé le couvent des Carmélites de Reggio, avec l'autorisation de l'autorité ecclésiastique et à la grande joie des habitants.

Tout semblait terminé, lorsque survint une difficulté inattendue. Une femme de Reggio, poussée par l'ennemi infernal, prétendit avoir des droits sur l'ancienne maison des Humiliés et mit tout en œuvre auprès de l'autorité locale pour se la faire adjuger, au détriment des Carmélites. Un jour même, le gouverneur de la ville, poussé par les instances et les calomnies de cette femme, arriva furieux au couvent, décidé à intimer aux religieuses l'ordre de quitter immédiatement la maison.

Dès le commencement de cette nouvelle épreuve, celles-ci avaient recouru à leur arme ordinaire, la prière. Jeanne Scopelli reçut le magistrat avec une prévenance pleine de respect. Elle lui parla avec tant de modération et de douceur qu'il se calma peu à peu. Il écouta docilement l'exposé que Jeanne lui fit des droits de sa communauté et se retira convaincu.

La cause était gagnée. La communauté des Carmélites resta désormais en paisible possession de sa demeure et put s'y organiser régulièrement. Jeanne fut élue prieure et mit le couvent sous le patronage de Sainte-Marie du Peuple.

Plusieurs citoyens de Reggio, parmi lesquels se distingua surtout Christophe Zoboli, vinrent au secours de la nouvelle fondation par de généreuses aumônes. La petite communauté ne tarda pas à augmenter en nombre.

Pour marcher dans la voie de la perfection, les religieuses n'avaient qu'à suivre leur Mère, dont les progrès dans la sainteté étaient de plus en plus admirables. Elle continuait à affliger son corps par le jeûne et la pénitence; depuis l'exaltation de la Sainte Croix jusqu'à Pâques, elle se contentait de pain et d'eau pour sa nourriture. Elle passait tous les jours au moins cinq heures en oraison, et Dieu l'y favorisait souvent du don des larmes.

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE — COMBATS ET FAVEURS

Mais rien n'égalait sa dévotion pour Marie, la Reine des vierges. Quand elle avait quelque grâce particulière à obtenir, elle récitait quinze mille fois la *Salutation angélique*, en terminant chaque centaine d'*Ave Maria* par le *Salve Regina*. Ensuite elle disait sept fois l'*Ave maris stella* avec la prière *O Gloriosa Domina*. C'est ce qu'elle appelait tisser une robe à la Sainte Vierge.

Elle célébrait avec une ferveur toujours nouvelle les fêtes de la Mère de Dieu; la veille, elle récitait mille *Ave Maria* et le jour même sept fois l'Office de la Sainte Vierge. Chaque samedi de l'année était sanctifié par un jeûne au pain et à l'eau.

Au son de l'*Angelus*, la sainte Carmélite disait cette prière avec un grand recueillement, en méditant le sublime mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu.

La communauté avait un jour grand besoin d'aumônes, surtout pour acheter quelques livres indispensables; la sainte Prieure se mit en oraison et fut ravie en extase. Au bout de trois heures, elle revint à elle. Au même moment, un excellent chrétien, nommé Chrysanto, frappait à la porte du couvent, apportant la somme dont on avait besoin.

Une autre fois, au moment du repas, on manqua de la quantité de pain nécessaire. La Prieure se recueille un instant, invoque le Seigneur et fait distribuer aux Sœurs le peu de pain que l'on possède. Chaque religieuse eut une part suffisante, et il en resta de quoi contenter de nombreux pauvres à la porte du monastère.

Une dame malade, Julienne Sessi, vint se recommander aux prières de Jeanne, et la Bienheureuse obtint sur le champ sa guérison.

L'humilité et l'obéissance sont les pierres de touche de la vraie sainteté. On a vu à quelles austérités effrayantes le désir de souffrir pour son Dieu portait notre sainte religieuse; elle les diminua docilement sur l'ordre de son confesseur. Celui-ci trouvait également le nombre de ses prières vocales parfois excessif. Une année, la veille de l'Annonciation (sans doute pour éprouver sa vertu autant que pour ménager ses forces), il lui ordonna, au nom de l'obéissance, de ne dire qu'un seul *Ave Maria*, au lieu des mille qu'elle avait

coutume de réciter en pareille circonstance. Jeanne obéit ponctuellement, mais avec quelle ferveur elle récita cet unique *Ave Maria!* En l'achevant, elle fut ravie en une longue extase qui dura jusqu'au lendemain matin. — Il y a lieu de croire, dit l'hagiographe, que Dieu lui donna pendant ce temps de grandes lumières sur le mystère de ce jour.

Le démon, vaincu dans toutes ses tentations occultes, entrait dans de véritables accès de rage contre la servante de Dieu. Un jour qu'il s'était efforcé en vain de la troubler dans sa prière, il se jeta sur elle, l'accabla de coups et la précipita du haut de l'escalier dans la maison. Les Sœurs, accourues au bruit, relevèrent leur Mère à demi morte. Celle-ci ne se plaignit point et ne donna aucune marque de frayeur ou d'impatience.

L'Epoux céleste savait bien, au reste, la dédommager par ses faveurs. Une nuit de Noël, pendant qu'elle méditait les mystères de cette fête, il lui sembla tout à coup qu'elle se trouvait dans la grotte de Bethléem : Marie, assise, tenait en ses bras le divin Enfant enveloppé de langes, saint Joseph l'adorait avec un profond respect, le bœuf et l'âne le réchauffaient de leur haleine; elle vit venir les bergers et, plus tard, les Mages. Eclatant elle-même en transports de reconnaissance et d'amour, elle s'écria :

« O mon Seigneur, splendeur de la lumière éternelle, pour l'amour de moi vous vous êtes fait si petit, si pauvre, si souffrant! Quelles actions de grâces vous rendrai-je? Que vous donnerai-je? Je n'ai d'autres richesses que mes paroles et les affections de mon cœur; du moins, je vous les offre, et voici mon cœur pour vous servir de demeure... »

Le jour de Pâques, Notre-Seigneur daigna se montrer à sa fidèle servante, comme aux saintes femmes, dans les joies immortelles de sa résurrection.

Un jour, quelques Sœurs entendirent trois cris déchirants qui partaient de la cellule de leur Mère : elles accoururent aussitôt, effrayées. Trouvant la prieure en bonne santé, elles lui demandèrent d'où venaient ces cris : « Ce sont trois âmes du Purgatoire, en proie à d'immenses souffrances, répondit Jeanne, et à qui Dieu a permis de venir demander le secours de nos prières. » Puis elle leur ordonna de ne révéler ce fait à personne tant qu'elle vivrait.

L'ANNONCE DES NOCES ÉTERNELLES

Cependant, la Bienheureuse avançait en âge et ses forces déclinaient. Le divin Sauveur lui apparut un jour et, sans rien dire, mit sur sa tête une couronne de fleurs : c'était le symbole de la couronne céleste qui l'attendait bientôt. Peu après, dans une autre vision, il l'invita manifestement aux noces éternelles.

Cette nouvelle remplit son âme d'une si grande joie qu'elle ne put la cacher à ses filles et leur avoua qu'elle verrait bientôt le terme de son exil. La pensée de perdre une telle Mère fit éclater celles-ci en sanglots; elles l'entourèrent, baisant son habit avec respect, la suppliant de ne pas les quitter encore.

Mais dans les premiers jours du mois de juillet 1391, elle tomba gravement malade. Elle demanda les sacrements de l'Eglise et, fortifiée par ce secours divin, elle réunit toutes les Sœurs pour leur adresser ses dernières recommandations :

« Mes chères filles, leur dit-elle, que j'ai aimées plus que moi-même, voici les conseils que vous laisse votre Mère, sur le point de paraître devant Dieu :

1° Puisque vous avez eu le bonheur de tout quitter pour vous consacrer à Dieu, soyez bien fidèles aux devoirs de votre état; approchez-vous souvent des sacrements et pratiquez l'obéissance avec un cœur très humble.

2° Soyez mortifiées; renoncez à votre propre volonté; ne soyez jamais oisives, mais toujours occupées à quelque bonne œuvre.

3° Que la prière soit sans cesse comme un parfum dans votre cœur et sur vos lèvres; ayez un grand zèle pour chanter les louanges de Dieu.

4° Songez à toute heure que Dieu vous voit, et ayez toujours présente à l'esprit la salutaire pensée de la mort et du jugement.

5° Ne recherchez point les consolations terrestres, afin que Dieu remplisse votre âme des joies célestes.

6° Supportez avec soumission et patience tous les maux de cette vie, afin qu'ils se changent un jour pour vous, au ciel, en biens et en couronnes, car alors, vous verrez combien une petite souffrance, endurée sur la terre pour l'amour de Jésus-Christ, nous vaut de bonheur là-haut. Plus nous aurons été fidèles à tous nos devoirs, plus notre récompense sera grande. »

La sainte prieure embrassa ensuite chacune de ses filles, les bénit, et rendit paisiblement sa belle âme à son Créateur, le 9 juillet 1391, à l'âge de 63 ans.

La Bienheureuse défunte apparut plusieurs fois à quelques-unes de ses filles. Sœur Hiéronyme Lanzy, dans le désir de vaquer plus uniquement à la prière et à la contemplation, avait formé le dessein de s'exempter de toute charge et de tout service dans le monastère. La sainte Mère lui apparut et lui ordonna, si elle voulait plaire à Dieu, de renoncer à sa volonté propre et de pratiquer une très prompte obéissance vis-à-vis de ses supérieurs.

Dans une autre apparition, elle lui recommanda de réciter souvent la *Salutation Angélique*. Hiéronyme lui demanda des nouvelles de son père et de sa sœur, morts depuis quelque temps : « Votre sœur est avec moi en Paradis, répondit Jeanne, mais votre père est encore en Purgatoire. »

On obtenait de nombreuses grâces par son intercession. Les Sœurs ayant ouvert son tombeau dix-sept mois après sa mort, trouvèrent son corps sans aucune corruption et exhalant un parfum céleste. L'évêque de Reggio, averti par le prieur des Carmes et le confesseur du couvent, vint constater le prodige, et après avoir convoqué son clergé, il transféra solennellement le saint corps à la gauche du maître-autel. Dès lors, la fête de la Bienheureuse fut célébrée à Reggio, et ce culte a été approuvé par le pape Grégoire XIV en 1471.

Les reliques de la bienheureuse Jeanne reposent aujourd'hui dans la cathédrale de Reggio.

LE BIENHEUREUX JEAN D'ESPAGNE

PREMIER PRIEUR DE LA CHARTREUSE DU REPOSOIR (HAUTE-SAVOIE)

Fête le 9 juillet.

Arrivée du bienheureux Jean dans la solitude du Reposoir.

LE PÈLERIN DE LA SCIENCE

Le bienheureux Jean naquit bien loin des pays qu'il devait illustrer par sa sainteté. Ses parents étaient de riches bourgeois de la ville d'Almanza, en Espagne. Il naquit vers l'an 1123.

Ses parents eurent soin de l'élever dans la religion chrétienne, car une foi solide est le fondement d'une conscience droite et des vertus durables. Il étudia les premiers éléments des lettres dans sa ville natale.

A l'âge de treize ans, épris d'un vif désir de s'instruire, le jeune Espagnol se décida, de concert avec un de ses condisciples, à quitter son pays et sa famille pour aller chercher au loin des maîtres plus habiles, un enseignement plus vaste et plus varié.

Cette séparation dut être bien douloureuse au cœur de son père et de sa mère, et Jean lui-même ne put pas les quitter sans faire violence à son affection filiale. Mais ses parents cherchèrent sans doute à se consoler dans la pensée que leur fils reviendrait dans quelques années, grand, instruit, vertueux, et devenu l'ornement

de leur famille. Le jeune étudiant caressait probablement aussi des rêves semblables.

Que les desseins de Dieu sont différents de ceux des hommes! Cette séparation sera définitive. Jean apprendra une science plus certaine et plus utile que celle qui apporte des biens terrestres, et quand ce flambeau aura reçu sa lumière, Dieu l'enverra briller dans les contrées auxquelles sa Providence le destine.

Les deux étudiants espagnols se dirigèrent vers la France. Après un an de séjour dans une ville dont le biographe n'indique pas le nom, ils arrivèrent dans la ville d'Arles et s'adjoignirent aux étudiants de cette cité.

Jean se mit à l'étude avec ardeur, le professeur ne tarda pas à remarquer ce nouvel élève aux allures distinguées, à la figure aimable et intelligente. Sa sympathie augmenta quand il apprit qu'il était venu de si loin, poussé par l'amour de l'étude.

Non content d'offrir au jeune étranger tout son dévouement pour le former à la connaissance des belles-lettres, le professeur, devenu un ami, se préoccupa de la situation temporelle de son élève. Il se mit à chercher quelque noble personnage qui voulût bien fournir d'un cœur joyeux, à cet étudiant, ce dont il aurait besoin.

Mais ses recherches furent vaines. Le studieux étranger, abandonné à ses propres ressources, vit peu à peu s'épuiser la somme d'argent que ses bons parents lui avait remise au départ. Enfin, il fut réduit à une misère complète.

Fallait-il donc renoncer à continuer ses études et reprendre en mendiant le chemin de la patrie? Dieu, dit l'historien, permit cette épreuve, afin que son serviteur, destiné à commander plus tard aux autres, sût davantage compatir aux souffrances humaines. Toutefois, ce Père céleste, qu'il invoquait chaque jour et que sa famille aussi priait au loin, vint soudain à son secours alors que tout semblait perdu.

Un des notables de la ville, homme très riche, s'intéressa au jeune étranger, lui ouvrit sa maison, et lui offrit en même temps la nourriture et les vêtements dont il aurait besoin.

Jean se montra digne d'une si généreuse hospitalité. Il était reconnaissant et respectueux, d'un caractère à la fois doux et énergique, ennemi des plaisirs et des pertes de temps, assidu au travail et pur dans ses mœurs.

Il devint la joie de ses hôtes. Son bienfaiteur et son épouse finirent par l'aimer comme un fils, et, comme ils n'avaient point d'enfants, ils lui proposèrent de l'adopter pour leur héritier.

Le jeune homme avait alors seize ans, et un avenir si avantageux était bien propre à tenter son cœur. D'autre part, le jeune Espagnol qui l'avait accompagné en France se décida en ce moment à retourner dans son pays. Jean n'aurait pas eu moins de joie que lui à revoir sa famille et le beau ciel de l'Ibérie.

LA VOCATION

Cependant une autre voix, différente de ces deux-là, se faisait aussi entendre à son cœur : c'était la voix de Dieu, montrant la vanité du monde et la grandeur de l'éternité.

Avant de prendre une décision, Jean voulut aller consulter un religieux qui vivait en réputation de sainteté dans le couvent de Saint-Basile. Il fit au bon religieux sa confession générale, reçut l'absolution de ses fautes, et, sous la direction de son nouveau guide, se mit à réfléchir et à prier.

La conclusion de cette retraite fut de renoncer au monde, pour ne plus chercher que Dieu et les biens qui ne passent pas. L'étudiant se fit moine au couvent de Saint-Basile.

On était au commencement du Carême. Le nouveau religieux se livra aux jeûnes et autres austérités avec tant de rigueur et de persévérance que sa santé en fut sérieusement ébranlée. Le futur supérieur de communauté apprenait ainsi à ses dépens que les austérités corporelles doivent être contrôlées par l'obéissance et la discrétion; car dans le chemin de la perfection, elles sont, il est vrai, un moyen indispensable, mais non le but : le but, c'est l'amour de Dieu.

Rien ne semblait devoir arrêter cette âme d'élite. Le Carême terminé, il continua à mener une vie plus pénitente que celle des autres religieux de son couvent. Un vieux moine, voyant ce nouveau venu se priver de viande même les jours où la communauté en mangeait, ne put s'empêcher de dire : « Fr. Jean, vous ferez un jour des miracles. »

Ces paroles étaient plus qu'un cri d'admiration, c'était une prophétie qui devait se réaliser un jour. Fr. Jean, en effet, ne se contentait pas des pénitences extérieures, il s'exerçait en même temps dans l'oraison, la charité vis-à-vis de ses frères et le mépris de soi-même.

Le jeune religieux entendit alors parler des Chartreux de Montrieu, en Provence. La ferveur et l'austérité de ces bons solitaires était digne de leur réputation. Fr. Jean sentit un ardent désir d'aller les rejoindre. Leur genre de vie répondait beaucoup mieux aux aspirations de son âme que celui des moines du couvent de Saint-Basile. Pratiquer habituellement des austérités plus sévères que celles que la règle impose à la communauté, c'est une singularité qui n'est pas sans danger pour l'humilité et la charité; Jean résolut donc de quitter les moines de Saint-Basile.

Une circonstance particulière aurait, dit l'historien Tombi, précipité son départ : les religieux, voyant la sainteté de leur jeune frère, voulaient se ranger sous son obéissance et l'élire supérieur du couvent.

LA CHARTREUSE DE MONTRIEU

La Chartreuse de Montrieu est, par rang d'ancienneté, la huitième de l'Ordre de saint Bruno.

L'an 1117, un riche gentilhomme d'Italie franchit les Alpes pour aller en Provence vénérer le tombeau de sainte Madeleine. En traversant le diocèse de Grenoble, il voulut visiter les solitaires de la Grande-Chartreuse et fut ravi du spectacle que ses yeux de chrétien y admirèrent.

« Qu'es-tu allé voir au désert? se disait-il à lui-même en poursuivant sa route vers la Provence. Un roseau agité par le vent? Un homme mollement vêtu?..... Non! J'ai vu des anges de Dieu sur la terre, revêtus d'un corps mortel. J'ai vu des arbres qui portent jusque dans le ciel leurs rameaux chargés de fruits incorruptibles; et le vent des passions humaines vient expirer à leurs pieds. La mollesse n'habite point parmi eux : j'ai vu leurs cilices, leurs abstinences et leurs veilles. Mais pour moi, bien loin de les imiter, je m'occupe uniquement de ce corps qui doit tomber en poussière..... »

Après avoir accompli son pèlerinage à la Sainte-Baume et prié dans cette grotte vénérable, sanctifiée par le séjour de sainte Marie-Madeleine, le gentilhomme conçut le projet de fonder dans ces parages un couvent de Chartreux. Plusieurs nobles Provençaux, parmi lesquels les trois frères Geoffroy, Hugues et Falco de Solliès, entrèrent

avec joie dans cette pensée. Ces derniers cédèrent, pour la nouvelle fondation, leur agréable domaine de Montrieu (*Mons rivorum*), ainsi appelé à cause des frais ruisseaux qui descendent le plateau d'Orves, baignant tour à tour les bois, les prairies et les champs.

Ce territoire dépendait alors du diocèse de Toulon. Ce fut en présence de Guillaume, évêque de cette ville, que la charte de fondation fut dressée, l'an 1117. Le vénérable Guigues, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, envoya quelques-uns de ses religieux prendre possession de ce nouveau couvent. Le noble Italien, renonçant au monde et à sa patrie terrestre, se joignit à eux et revêtit la tunique blanche des enfants de saint Bruno.

Le monastère de Montrieu était encore dans la ferveur de ses premières années, quand le bienheureux Jean d'Espagne vint solliciter la faveur d'y entrer. Il fut reçu avec une politesse digne et réservée.

Pendant l'année de son noviciat, il parut comme un religieux depuis longtemps exercé à toutes les vertus de son état, et au bout d'un an il fut admis à la profession religieuse.

Cette consécration solennelle et définitive comblait les désirs de son âme.

SACRISTAIN ET PRIEUR

Le prieur, admirant la régularité et la parfaite correction du jeune religieux dans toute sa conduite, lui confia les fonctions de sacristain, avec la charge de toute l'église. Jean accepta avec joie un emploi qui lui permettait à la fois de pratiquer l'obéissance vis-à-vis de son supérieur et la charité envers ses frères, de travailler plus près de l'Hôte divin du tabernacle et à son service plus immédiat. Soit qu'il conservât dans une parfaite propreté les linges, ornements et vases sacrés, soit qu'il ornât l'autel, ou chassât la poussière du sanctuaire, son cœur se portait avec amour vers son Sauveur présent dans son temple.

Pendant six ans, le bienheureux Jean fut conservé dans cette même charge.

Mais, dans le courant de la septième année, le saint religieux fut inopinément appelé par ses frères à une fonction qu'il redoutait comme au-dessus de ses forces et périlleuse pour son âme. Le prieur du couvent étant venu à mourir, Jean fut élu pour lui succéder.

En vain il conjura ses frères de ne point compromettre le bien de la communauté, en en confiant la direction à des mains incapables; les religieux, le jugeant, au contraire, plus digne qu'aucun autre, maintinrent leur élection, et Jean dut se soumettre pour ne pas résister à la volonté de Dieu.

C'était en l'an 1147; le bienheureux Jean était déjà prêtre, car son élection à la dignité de prieur exige ce caractère, d'après les *coutumes* de la Chartreuse.

Chargé désormais du soin spirituel et temporel de ses frères, le nouveau prieur s'appliqua à faire régner dans la communauté une régularité parfaite. Lui-même donnait en tout l'exemple de la fidélité à la règle et du soin continuel de tendre à la perfection monastique.

Par ses soins, les constructions du couvent furent réparées et complétées et une clôture plus sévère favorisa le recueillement des pieux solitaires de Montrieu.

FONDATION DE L'ORDRE DES CHARTREUSINES

Il y avait dans la contrée, en un lieu nommé Prébayon, un couvent de religieuses, fondé au commencement du VII^e^ siècle, sous le patronage de saint André, par une parente de sainte Radegonde. Il est probable qu'on y suivit d'abord la règle de saint Césaire. Après cinq siècles, le monastère subsistait encore, et la démarche que les religieuses firent à cette époque prouve que le soin de tendre à la perfection y était toujours vivant.

Désireuses d'imiter dans leur couvent ce qu'elles entendaient raconter de la vie austère des Chartreux, elles firent demander au saint prieur de Montrieu de reviser les *coutumes* de leur monastère, et d'en faire une nouvelle rédaction.

« Confiez-vous dans le Seigneur et non dans un faible mortel, leur écrivait Jean d'Espagne. Demandez par de ferventes prières que le divin Législateur daigne parler par la bouche d'un homme indigne d'une si importante entreprise, car, si les statuts désirés ne viennent pas du ciel, ils ne pourront vous conduire dans le chemin de la perfection. »

Cependant, confiant dans le secours du Saint-Esprit, le sage supérieur se mit à l'œuvre. Tout porte à croire qu'il s'entendit pour la rédaction définitive avec saint Anthelme de Chignin, alors prieur de la Grande-Chartreuse.

« On remarque dans le travail de l'éminent religieux, dit l'abbé Marchal, la préoccupation constante d'alléger le fardeau et d'en proportionner le poids aux forces et aux aptitudes de celles qui devaient le porter. Ainsi, tout en maintenant les jeûnes, l'abstinence absolue et l'office de nuit, Jean d'Espagne fait prendre aux religieuses le repas en commun et le sommeil dans des cellules séparées, mais contiguës. De plus, il leur permet de parler chaque jour pendant le temps de la récréation, pourvu qu'elles s'entretiennent de sujets de piété qui les édifient. »

Les religieuses de Prébayon se soumirent avec joie à leurs nouveaux statuts, et les Souverains Pontifes Eugène III et Alexandre III les affilièrent à l'Ordre des Chartreux. Dans la bulle que chacun d'eux publia successivement à ce sujet, ils déclarent qu'ils mettent les moniales Chartreuses sous la protection du Saint-Siège.

Ainsi fut plantée cette seconde branche de l'Ordre de saint Bruno. Elle multiplia ses rameaux et, dans les siècles suivants, beaucoup d'âmes d'élite y cherchèrent un abri contre le monde et un aliment aux plus héroïques vertus. Au XIV^e^ siècle, on comptait dix couvents de religieuses Chartreusines. Le prieur de la Grande-Chartreuse leur fournissait un aumônier du même Ordre, qui portait le nom de vicaire. Le couvent de Mélan, fondé près de Taninges, par Béatrix de Faucigny, vit souvent s'enfermer sous ses cloîtres d'admirables jeunes filles, portant les plus beaux noms de la noblesse savoisienne.

Les religieux de Montrieu vivaient paisibles et heureux sous la conduite de leur saint prieur. Dans les heures laissées libres par la prière, pendant que les uns transcrivaient des livres, les autres transformaient, par une intelligente culture, le domaine du couvent : la vigne, l'olivier, les céréales, les vertes prairies étendaient leurs conquêtes sur les arbustes sauvages et les stériles halliers. C'est alors qu'un personnage méchant et puissant, tenté peut-être par le désir de s'approprier une partie des biens du monastère, se mit à poursuivre le bienheureux prieur d'une haine implacable.

Jean d'Espagne, doué d'un caractère énergique,

lui résista avec fermeté, ce qui ne réussit qu'à augmenter sa fureur. Cet homme en serait même venu, au dire du chroniqueur, à susciter au dehors des ennemis au serviteur de Dieu, et même il aurait cherché à troubler la paix du monastère, en cherchant à indisposer l'esprit de certains religieux contre leur supérieur.

En présence de ces difficultés, Jean d'Espagne jugea opportun de se sacrifier lui-même au bien de la communauté. Dans l'espoir que son départ apaiserait la fureur de son ennemi, il réunit ses frères, donna sa démission de prieur et déclara qu'il se retirait à la Grande-Chartreuse, auprès de saint Anthelme.

La douleur fut grande parmi les religieux. Plusieurs ne voulurent pas se séparer de leur père et l'accompagnèrent à la Grande-Chartreuse.

LA CHARTREUSE DU REPOSOIR

Saint Anthelme accueillit les bras ouverts les courageux exilés, ses religieux les reçurent comme des frères, et tous ensemble chantèrent les louanges de Dieu dans cette solitude qui avait retenti de la voix de leur père et fondateur saint Bruno.

Cependant, cette augmentation de la communauté portait le nombre de ses membres au delà des limites fixées par les *coutumes* cartusiennes. Il convenait de chercher une autre ruche à ce nouvel essaim. Or, en ce même temps, le noble Aymon, baron de Faucigny, supplia saint Anthelme de lui envoyer une colonie de Chartreux.

Déjà, une première fois, le pieux seigneur savoisien avait offert aux enfants de saint Bruno une vallée reculée et sauvage de ses domaines; mais le manque de ressources dans un désert inculte avait obligé la petite colonie à reprendre le chemin de la Grande-Chartreuse.

La nouvelle demande du baron de Faucigny, dans les circonstances présentes, parut à saint Anthelme et à son pieux ami une indication de la Providence.

Jean d'Espagne, prêt à affronter les privations et les difficultés de cette nouvelle fondation, partit pour la Savoie. Il fut conduit dans le voisinage du Mont Blanc, au fond d'une vallée haute et solitaire, entourée de montagnes élevées dont les flancs étaient couverts de sapins, de hêtres, de bouleaux et de quelques pâturages alpestres. Des bûcherons et quelques bergers venaient seuls animer parfois le désert. On l'appelait la vallée de Béol.

Le bienheureux Jean d'Espagne l'appela le *Reposoir*, et, bravant les rigueurs du climat, il en prit définitivement possession, à la tête d'une colonie de Chartreux, le 22 janvier 1151.

Ce même jour, la charte de fondation fut signée par le baron de Faucigny. Le noble seigneur y exprime sa joie de voir enfin réalisé un désir qu'il avait conçu depuis si longtemps; il enjoint à ses descendants, non seulement de respecter sa volonté en maintenant la fondation, mais encore de s'abstenir de toute entreprise qui rendrait impossible aux religieux la pratique des coutumes de leur Ordre ou les mettrait dans la nécessité de les enfreindre.

On comprend combien durent être pénibles les premières années de l'installation dans cette vallée froide, lointaine et déserte, malgré la générosité du baron de Faucigny et d'autres pieux personnages qui venaient en aide à la colonie naissante.

Mais rien n'abattit le courage du bienheureux Jean d'Espagne et de ses religieux. Soutenus par la prière et le désir de s'immoler chaque jour à Dieu, ils élevèrent un couvent régulier à quelque distance de leurs premières cellules, et les terres voisines, défrichées peu à peu, furent moins avares dans leurs dons.

La Chartreuse du Reposoir vit briller dans son saint prieur toutes les vertus qui l'avaient fait aimer et vénérer à Montrieu, avec ce progrès qui les perfectionnait davantage. Toujours bon pour les autres et sévère pour lui-même, il ne cessait pas d'être la règle vivante aux yeux de la communauté.

En 1152, il dut aller à la Grande-Chartreuse prendre part au Chapitre général de son Ordre. Plusieurs décisions importantes furent prises.

A la suite de cette assemblée, le Bienheureux, enflammé d'une nouvelle ardeur pour la sainteté de sa vocation, revint au Reposoir, au milieu de ses religieux dont il nourrissait les âmes par ses exhortations. C'est alors qu'il mit la dernière main à la rédaction des *coutumes* des moniales Chartreuses.

PENDANT SEPT SIÈCLES

Mais les austérités et les fatigues avaient usé ses forces. « Après avoir gouverné la solitude du Reposoir pendant neuf ans, dit son historien, la vingtième année de sa vocation religieuse et environ la trente-septième de sa naissance, le vertueux prieur, étant arrivé au terme de ses pieux labeurs et de ses œuvres saintes, rendit à Dieu son âme bienheureuse le 23 juin, vers l'an du Seigneur 1160. »

L'une de ses dernières recommandations fut un acte de profonde humilité. Deux domestiques du couvent, revenant un jour de la montagne des Annes, où était le bétail de la maison, furent surpris en route par une avalanche de neige qui les ensevelit dans sa masse glacée. Plus tard, à la fonte des neiges, on retrouva leurs cadavres, Les *coutumes* cartusiennes défendaient d'enterrer les séculiers dans l'enceinte du monastère; le bon prieur crut qu'il fallait faire une exception pour deux hommes morts au service du couvent; cependant, comme ils pouvaient être sous le coup de quelque excommunication, ce qu'il ignorait, il les fit ensevelir, non dans le cimetière même des religieux, mais dans la seconde enceinte, près de l'église.

Cet acte fut blâmé par les supérieurs, et le bienheureux Jean, pour s'en punir, demanda à être lui-même enterré en dehors du cimetière des religieux, à côté des deux victimes de l'avalanche.

Son tombeau fut surmonté d'une petite chapelle, où les habitants de la Savoie venaient invoquer le saint religieux. La guérison de fièvres graves ou d'autres maladies, et d'autres faveurs nombreuses entretinrent à travers les siècles le culte rendu au serviteur de Dieu (1).

Le 8 septembre 1659, Charles-Auguste de Sales, neveu et successeur de saint François de Sales, tira de leur tombeau les ossements du bienheureux et, l'année suivante, il les fit placer honorablement dans une des chapelles de l'église. Enfin, le 14 juillet 1854, le pape Pie IX a daigné confirmer le culte immémorial rendu au bienheureux Jean d'Espagne. Ses reliques, sauvées de la fureur révolutionnaire par deux fidèles montagnards, les frères Guimet, restent en vénération dans la Chartreuse du Reposoir.

---

(1) Voir la *Vie du bienheureux Jean d'Espagne*, par M. l'abbé FALCONNET. Annecy, chez Niéret, imprimeur.

LE VÉNÉRABLE EMMANUEL RUIZ

et ses compagnons, Franciscains, martyrisés à Damas, le 9 juillet 1860.

Massacre des Franciscains
(D'après une gravure exécutée pour l'introduction de leur cause.)

Des événements récents ont attiré sur l'Orient l'attention du monde entier. Les massacres qui viennent d'ensanglanter ce pays ne sont pas, malheureusement, un fait nouveau.

En remontant le cours des siècles, on rencontre, de temps à autre, ces soulèvements du fanatisme musulman contre tout ce qui porte le nom chrétien, et l'Eglise, en élevant sur les autels et en nous faisant vénérer comme martyrs les victimes de ces révoltes, nous dit clairement que les bourreaux attaquaient bien plutôt la foi que la nationalité de ceux qu'ils égorgeaient.

C'est le cas des huit Franciscains qui furent mis à mort à Damas, le 9 juillet 1860, et dont la cause est introduite en cour de Rome par un décret du 17 décembre 1885.

Mais remontons un peu plus haut et voyons comment les Frères Mineurs sont en Terre Sainte depuis des siècles, et ce qu'ils y ont fait.

LES CROISADES — FRANÇOIS D'ASSISE

L'admirable mouvement qui souleva l'Occident à la fin du XI[e] siècle et pendant près de deux cents ans, pour le jeter sur l'Orient avec la pensée d'arracher aux infidèles le tombeau du Sauveur, ne fut pas si inutile qu'on pourrait le croire à première vue.

Sans doute, les chrétiens ne restèrent pas longtemps en possession du Saint-Sépulcre; mais, outre que ces expéditions empêchèrent bien des guerres partielles et fratricides, elles contribuèrent à rapprocher et à unir les peuples et arrêtèrent, pour un temps du moins, les progrès de l'islamisme. Elles fournirent aussi à un illustre amant de Jésus crucifié l'occasion de pénétrer jusqu'à Jérusalem et de mettre à la garde de ses sanctuaires des sentinelles vigilantes, dont ni le temps ni la mort ne pourraient triompher.

Certes, c'était une croisade bien pacifique que celle entreprise par François d'Assise en 1219.

Lorsqu'il se trouva sous les murs de Damiette avec l'armée des croisés et qu'il s'avança jusque sous la tente du sultan Saladin, avec la pensée de le convertir à la foi de Jésus-Christ, bon nombre de chevaliers, témoins de son audace, durent se moquer de lui, ou tout au moins le plaindre.....

De fait, François n'obtint pas la conversion du Soudan, mais il s'attira son admiration et put visiter à loisir les sanctuaires de Terre Sainte.

Ne pouvant y rester lui-même, les besoins de l'Ordre qu'il avait fondé le rappelant en Occident, il y laissa du moins quelques-uns de ses compagnons et, depuis près de sept cents ans, ils se sont succédé sans interruption au poste d'honneur.

C'était aussi un poste dangereux. Vingt-cinq ans à peine après le passage de saint François, en 1244, les Karismiens massacrèrent tous les religieux qui se trouvaient au Saint-Sépulcre.

Ce n'était que le commencement d'une longue chaîne de privations, de souffrances, de persécutions, allant souvent jusqu'au martyre, puisque, de 1244 à 1909, environ trois mille Franciscains ont empourpré de leur sang la terre qui a vu couler le sang de l'Homme-Dieu.

MISSION DE DAMAS — INSULTES AUX CHRÉTIENS

Ce fut au commencement du XVII[e] siècle seulement que les Franciscains de Terre Sainte fondèrent à Damas une résidence fixe. Jusque-là, les catholiques latins de cette ville étaient en fort petit nombre, et les Pères se contentaient de les visiter chaque année pour leur administrer les secours de la religion.

Mais, petit à petit, le nombre des chrétiens avait augmenté et s'était fait sentir en même temps la nécessité de secours spirituels plus stables. Ils étaient donc là depuis environ cent cinquante ans, quand se passèrent les événements dont nous allons parler.

En plus de leur couvent, ils avaient une église, paroisse des latins, un hospice et une école qui comptait plus de cent élèves, sous la direction de trois professeurs. L'un d'eux était religieux et ne recevait aucun traitement; chacun des autres avait environ 350 francs par an.

A l'instruction élémentaire, ces maîtres joignent la pratique d'un métier professionnel, tel que celui de serrurier, de charpentier, de tailleur. Loin de recevoir quelque rétribution de leurs élèves, les Pères partagent avec les plus pauvres leur pain de chaque jour. De plus, il y a, dans le couvent même, un collège arabe où les jeunes missionnaires qui viennent d'Europe se préparent, par l'étude approfondie des langues orientales, au ministère apostolique auprès des malheureuses populations de ces contrées.

Les Franciscains, du reste, ne sont pas seuls à travailler cette portion de la vigne du Seigneur : les Jésuites, les Lazaristes, les Sœurs de Charité partagent leurs fatigues. Et il y a de quoi occuper tous ces ouvriers, car, rien que dans un seul quartier, on compte près de vingt mille chrétiens, dont six ou sept mille employés à la confection de ces étoffes de Damas que tout le monde connaît et admire.

Ce quartier, qui est comme une ville dans la ville même, ne ressemble en rien aux cités orientales. C'est la propreté, l'activité, on pourrait dire la richesse d'une ville européenne; hélas! dans quelques heures, ce sera la désolation et la mort.

En effet, les Druses sont descendus de leurs montagnes; après avoir tout ravagé sur leur passage, ils se répandent dans la ville elle-même comme un torrent dévastateur à qui rien ne résiste.

Au chant de leur hymne à la fois religieux et guerrier : « Qu'il est doux de tuer des chrétiens! » ils envahissent le beau quartier dont nous venons de parler et commencent par une grossière et publique insulte à la foi de ses habitants et aux principales puissances d'Occident.

Pour un disciple de Mahomet, tout chrétien est un *chien*. Prenant donc cinq de ces animaux, ils s'amusent à les décorer chacun du nom d'un souverain d'Europe, puis, les promenant dans la ville : « Voilà ton chef, disent-ils aux chrétiens qu'ils rencontrent. Voilà ton roi! Voilà ton empereur! »

Mais c'est encore plus à la croyance religieuse qu'à l'autorité civile qu'ils en veulent. Bientôt les tristes monarques de tout à l'heure portent au cou le signe auguste de notre rédemption et tout chrétien doit fléchir le genou devant l'animal ainsi affublé.

En vain les consuls européens, outrés et inquiets, vont trouver le gouverneur, Achmed-Pacha et demandent réparation; l'espèce de satisfaction qu'ils obtiennent ne fait qu'irriter les musulmans et les encourager dans leurs sauvages desseins.

Bientôt la ville chrétienne n'est plus qu'un monceau de ruines fumantes, et près de douze mille victimes sont tombées sous les coups de ces forcenés.

LES PP. EMMANUEL RUIZ ET CARMEL BOTTA

Parmi ces victimes, huit religieux Franciscains, six prêtres et deux Frères convers, méritent de fixer pendant quelque temps notre attention.

Le P. Emmanuel Ruiz, Espagnol, né en 1803, était entré en 1825 chez les Franciscains de la province de l'Immaculée-Conception.

Ses études terminées, l'onction sacerdotale reçue, il obtint de ses supérieurs l'autorisation d'aller dans la mission de Terre Sainte (1831).

Afin de pouvoir travailler au salut des pauvres habitants de ces contrées, il s'applique à l'étude de l'arabe avec une persévérance bientôt couronnée de succès. Depuis quelque temps, il est supérieur de la communauté de Damas lorsque l'orage éclate. On peut croire qu'il ne s'attendait pas à ce qu'il fût si terrible, car, les consuls l'ayant invité à se retirer, avec ses frères, dans la maison d'Abd-el-Kader, où se sont réfugiés déjà les Lazaristes et les Sœurs de Charité : « Pourquoi fuirions-nous, répond-il? Nous n'avons jamais fait que du bien aux musulmans; nous avons leurs enfants dans nos classes et ils nous regardent comme leurs pères. Si la maison d'Abd-el-Kader est française, la nôtre l'est aussi. Nous sommes paroisse française, et qui nous touche, touche à la France. »

Illusion fatale! Le P. Emmanuel s'en rend compte quand il est trop tard. Du moins, s'il ne peut plus pourvoir à son salut par la fuite, il préservera de la profanation les Saintes Espèces. Il les consomme rapidement : il adresse ensuite une chaleureuse exhortation à ses Frères et aux quelques chrétiens qui se sont réfugiés auprès d'eux, et il attend l'heure suprême.

Elle ne tarde pas à sonner.

Les fanatiques ont enfoncé les portes et pénétré partout. Bientôt ils entourent le supérieur et le somment de renoncer à la religion de Jésus-Christ pour embrasser l'islamisme. Le P. Emmanuel les conduit à l'église. Gravissant les degrés de l'autel, il proteste une dernière fois avec la force et l'onction que les circonstances donnent à ses paroles, contre la fausseté de la loi de Mahomet, et proclame avec non moins de courage, qu'il est chrétien, qu'il préfère mourir que de renoncer à sa foi.

Un instant, il appuie son front sur l'autel. Les bourreaux en profitent, et la pierre sur laquelle il a tant de fois offert la divine Victime devient pour lui l'autel du sacrifice. Un coup de hache lui tranche la tête, qui roule d'un côté, tandis que le corps s'affaisse sur le marchepied et que le sang du martyr inonde le sanctuaire.

Un coup de cloche retentit; c'était un signal convenu : « Première messe à Napoléon! » s'écrient les assassins.

Le P. Carmel Botta, Espagnol comme le précédent, avait la charge de la paroisse.

Soit par une crainte bien facile à comprendre, soit pour imiter de plus près le divin Maître et suivre ses conseils, il s'était caché, à l'approche du danger, dans un obscur réduit. Mais, sur les

2 heures du matin, raconta plus tard dans sa déposition authentique un grec catholique, qui entendit tout d'une cachette voisine, un Turc le découvrit: « Celui-là vit encore! » s'écrie-t-il et, avec un énorme bâton, il lui brise les reins et s'en va.

Cependant il respirait encore quand, vers 4 heures, arrivent deux autres Turcs que le P. Carmel connaissait depuis longtemps; il y avait même entre eux une certaine amitié. Ils l'invitent à venir avec eux, lui promettant la vie sauve pourvu qu'il renonce à Jésus-Christ. « Plutôt mourir mille fois! » répond le Père. « Chien! » s'écrient les Turcs; et ils l'assomment d'un coup de massue.

Il avait cinquante-huit ans et il en avait passé vingt-neuf dans la mission de Terre Sainte.

LE P. ENGELBERT KOLLAND

Il était né à Ramsau, dans le Tyrol allemand, en 1827. Dès sa plus tendre jeunesse, Dieu parla à son cœur; à vingt ans, à la fleur de l'âge, il revêtait les livrées séraphiques dans la province de saint Léopold.

Par nature, il était gai, enjoué; il avait le don de saisir le côté original des choses et de le faire ressortir avec finesse. On cite même, de sa jeunesse monacale, certains faits qui lui valurent non seulement des réprimandes, mais encore des punitions de la part de ses supérieurs. Ils aimaient sans doute sa nature franche et droite, mais ils auraient voulu un peu plus de gravité religieuse, un peu plus de respect pour la discipline claustrale.

Du reste, au fond, le P. Engelbert était un bon religieux, un homme de prière et d'étude. Pour s'en convaincre, il suffit de dire que, bientôt après son ordination sacerdotale, il remplit, et pendant plusieurs années, les diverses fonctions du saint ministère avec un zèle tout apostolique. Entre temps, il a étudié les langues, et avec succès, puisqu'il parle facilement, en plus de sa langue maternelle et du latin, l'anglais, le français, l'italien, l'espagnol et l'arabe.

En 1853, ses supérieurs l'envoient en Terre Sainte et, cinq ans après, à l'époque des événements dont nous parlons, il partage avec le P. Carmel le soin de la paroisse de Damas. Les catholiques ont pour lui un amour tout particulier, fait-on remarquer dans le procès canonique. Sans nul doute, son caractère y est pour quelque chose; la grâce a perfectionné la nature, et il se fait tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ.

Se souvenant de la parole du Sauveur: « Si on vous persécute dans une ville, fuyez..... », le P. Engelbert, à l'approche du danger, prend un déguisement et se réfugie dans une maison voisine du couvent. Il est cependant découvert et reconnu par les Turcs qui l'arrachent de cet asile et l'entrainent dans la cour. Par des promesses d'abord, par des menaces ensuite, ils s'efforcent de lui faire renier Jésus-Christ, mais le religieux reste inébranlable dans sa foi.

— Si tu refuses d'embrasser la loi de Mahomet, nous te tuerons, clament les assassins, et nous te donnerons en pâture aux chiens, tes pareils!

— Faites de moi ce qu'il vous plaira, répond le Père avec calme, mais Mahomet est un imposteur; du reste, quoique je sois entre vos mains, vous ne pouvez sur moi que ce que Dieu vous permettra; pas un cheveu de ma tête ne tombera sans sa permission.

Les bourreaux s'acharnent sur lui; dans l'espoir que la souffrance le fera faiblir, ils lui coupent successivement les mains et les bras. Mais le martyr reste ferme dans sa foi. Exaspérés, les Turcs lui assènent un dernier coup de hache qui consomme son sacrifice.

Pour la troisième fois, la cloche sonna: « Troisième messe pour Lanusse, chancelier du consulat de France! » vociférent les bandits avec une joie féroce.

A la mort du P. Carmel Botta, c'est au consul lui-même qu'ils ont offert leur victime.

LE P. NICANOR MIANIO

Avant de se terminer par le martyre, la vie de ce serviteur de Dieu a été très agitée.

En 1830 — il avait seize ans — Nicanor Ascagne Mianio est entré dans l'Ordre de Saint-François, et il est heureux dans son couvent, partageant son temps entre les exercices de piété et l'étude des sciences profanes et sacrées. Mais il est écrit que « nous n'avons pas de demeure stable sur cette terre ». C'est là une loi générale, et quelle que soit la sainteté du lieu qui nous abrite, nous ne saurions être à couvert des vicissitudes humaines.

Des jours mauvais se sont levés sur l'Espagne. Le faible Ferdinand VII a modifié les lois qui régissent la succession au trône: la ligne masculine est écartée. Alors éclate la guerre civile entre Carlistes et Christinos et, à la faveur de ces luttes fratricides, les églises sont pillées, les couvents envahis, les religieux dispersés, plusieurs même mis à mort.

Comme tant d'autres, notre jeune religieux dut quitter sa cellule et rentrer dans le monde. Quoi qu'il lui en coûte, il s'incline devant les événements, adorant en eux la volonté de Dieu, mais il ne renonce pas pour cela à ses projets pour l'avenir.

Dans son pays natal même, il continue ses études ecclésiastiques, après lesquelles il reçoit l'onction sacerdotale. Mais il ne veut pas avoir charge d'âmes et s'attacher à une paroisse: le bâton de missionnaire à la main, il parcourt les villes et les campagnes, exposant à tous les vérités de la foi, rappelant avec force qu'une seule chose est nécessaire, le salut de son âme.

Il fait passer dans ses discours le feu dont il est lui-même embrasé; aussi, pendant les vingt années qu'il va employer à ce ministère de la prédication, que de pécheurs reviendront à Dieu grâce à sa parole! Que d'âmes tièdes se réveilleront pour marcher ensuite à grands pas dans les sentiers de la perfection!

Cependant, il est resté Franciscain par le cœur, et il rêve de rentrer au couvent pour y glorifier Dieu davantage, pour faire plus de bien encore aux âmes, pour se préparer lui-même à une mort à la fois plus sainte et plus douce.

Le Seigneur pourrait-il ne pas exaucer de tels vœux? Si la catholique Espagne interdit en ce moment la vie claustrale et renverse les couvents, les musulmans acceptent les religieux et leur permettent de remplir toutes les obligations de leur règle. En 1852, le P. Mianio fait voile pour la Terre Sainte, et, en 1860, il connaît suffisamment l'arabe pour commencer auprès des habitants du pays le ministère apostolique.

Dans ce but, on le rappelle de Damas à Jérusalem. Mais, lorsqu'il doit se mettre en route, les Druses et les Bédouins infestent les campagnes; ce serait être gravement imprudent que d'entreprendre un voyage relativement long dans de pareilles circonstances. Interprétant la volonté du Révérendissime Père custode de Jérusalem, et

approuvé formellement par le Révérend Père gardien du couvent de Damas, le P. Nicanor attend que le calme soit rétabli.....

C'est-à-dire que le Dieu de toute justice l'avait trouvé digne de la plus belle couronne qu'on puisse rêver : il est découvert dans la maison Dubané, où il s'était réfugié quand le couvent avait été envahi, et incontinent massacré. Les bourreaux eux-mêmes proclament leur triomphe, nous voulons dire le triomphe du martyr, en sonnant de nouveau la cloche et en hurlant : « Quatrième messe pour les chiens qui fréquentent ce lieu maudit! »

P. NICOLAS ALBERCA ET P. PIERRE SOLER

Ce sont les deux plus jeunes membres du bataillon sacré : on s'incline devant eux avec plus de sympathie et d'amour.

Ils n'ont pas seulement ensemble ce trait de ressemblance, ils ont aussi débuté dans la vie religieuse de la même façon; le même petit couvent les a reçus pour le noviciat; sur le même vaisseau ils ont fait voile vers l'Orient; dans la même caravane ils sont arrivés à Damas, leur champ de bataille, le lieu de leur victoire.

Si, dans le milieu du siècle dernier, la catholique Espagne vit de mauvais jours; si la religion et ses ministres furent persécutés, si les couvents furent fermés et leurs paisibles habitants dispersés, du moins le gouvernement eut assez d'intelligence pour ne pas oublier que les missionnaires conservent et développent, dans les pays lointains, l'influence du pays qui les a vus naître et qui les envoie. Et ces missionnaires, le plus souvent, sont fournis par les Instituts religieux.

Mieux inspirée donc que telle autre nation de notre époque, l'Espagne d'alors autorisa, en vue des missions du Maroc et de la Terre Sainte, les disciples de saint François à garder leur couvent de Priégo, dans la Nouvelle Castille.

Nicolas Alberca, né à Cordoue en 1830, vint frapper à la porte de ce couvent presque en même temps, comme nous l'avons dit, que Pierre Soler, plus âgé que lui de trois ans et originaire d'Orca, dans la province de Murcie.

Leur noviciat fut d'autant plus fervent qu'ils comprenaient davantage la grâce que Dieu leur faisait en les appelant à la vie parfaite au milieu de temps si troublés, et qu'ils aspiraient à un but plus élevé, annoncer la bonne nouvelle à des peuples encore assis dans les ténèbres et les ombres de la mort.

Mais Dieu se contenta de leur bonne volonté. Ils n'avaient pas encore suffisamment appris l'arabe quand l'orage éclata et les emporta.

Pour le P. Alberca, la lutte ne fut pas longue. Les Turcs l'entourent et l'invitent à renier la foi. Pour toute réponse il fait un grand signe de croix. Une seconde après, un coup de fusil l'avait étendu mort sur la place.

Plus longues furent les souffrances du P. Soler. Au moment où les Turcs envahirent la maison de tous les côtés à la fois, il prit avec lui un jeune Arabe, Naaman Mosabki, âgé de douze ans, espérant trouver en lui un aide pour s'expliquer dans la langue du pays qu'il ne connaît encore qu'imparfaitement. Mais, réfléchissant qu'il expose son compagnon à de graves dangers, il va le cacher dans un obscur réduit, sous un escalier, et se réfugie lui-même dans l'école. Il y passe plusieurs heures dans de mortelles angoisses, demandant à Dieu d'éloigner de lui le calice, acceptant toutefois, comme le divin Maître, de le boire jusqu à la lie si telle est la volonté de Dieu.

Il est enfin découvert par un Turc, qui appelle des compagnons occupés au pillage de l'église. Ils interrompent leur triste besogne pour se grouper autour du religieux. Après lui avoir inutilement demandé de l'argent, ils le somment de se faire musulman. « Je suis chrétien », répond simplement le Père, en traçant sur lui le signe de la croix. Quelques instants après, il gisait dans son sang, criblé de coups de cimeterre.

FR. FRANÇOIS PINAZZO ET JEAN-JACQUES FERNANDEZ

Ils étaient tous deux simples Frères, employés, comme cela se pratique dans les couvents de l'Ordre, aux divers offices matériels de la maison. Mais si, par vocation, ils sont moins instruits que les précédents, ils sont, autant qu'eux, fermes dans la foi.

Tous deux avaient cherché un refuge sur la terrasse du clocher. Ils ne tardèrent pas à être découverts. La distance ne permit pas d'entendre les paroles qui furent échangées entre les bourreaux et leurs victimes, mais on vit ces vénérables Frères, âgés le premier de quarante-neuf ans et le second de cinquante-huit, se mettre à genoux en levant les yeux et les mains au ciel. Après s'être acharnés sur eux à grands coups de bâtons, de crosses de fusils, de massues, les bourreaux les précipitent du haut de la terrasse dans la cour.

Le Fr. François expira en tombant sur le sol; le Fr. Jean-Jacques, après une nuit d'horribles souffrances, respirait encore le lendemain matin quand un Turc l'aperçut et l'acheva d'un coup de poignard.

Comme nous l'avons dit, la cause de ces huit généreux confesseurs de la foi se poursuit en Cour de Rome; ils ont été déclarés Vénérables par Léon XIII.

SOURCES CONSULTÉES

Le vénérable Emmanuel Ruiz, Franciscain, et ses sept compagnons, martyrs de Damas, par le P. Victor Bernardin.

SAINT ETTON, ÉVÊQUE

Fête le 10 juillet.

Saint Etton guérit un berger muet.

LES FLEURS DE L'IRLANDE

Il y avait à peine quelques années que la lumière de l'Evangile avait été portée dans la Grande-Bretagne, et déjà l'on voyait une multitude de jeunes gens, sortis des plus nobles familles, fouler aux pieds les pompes et les vanités du siècle pour se consacrer au service de Jésus-Christ.

C'est à cette époque que vivait en Irlande saint Etton ; et l'hagiographe qui nous transmet ces détails dans la vie de saint Follian, frère de notre Saint, devait avoir présent à la pensée le souvenir de ces sept frères qui, quittant leur pays, s'en allèrent arroser de leurs larmes, et quelques-uns de leur sang, la terre où ils devaient d'abord semer l'Evangile.

L'histoire leur donne le nom de frères; ils l'étaient en Jésus-Christ, s'ils ne l'étaient pas selon le sang. On les appelait : Follian, Ultan, Fursy, Aldégise, Etton, Eloque et Algise.

Nés sur les marches du trône, vers l'an 595, ils renoncèrent bientôt aux couronnes de la terre et se retirèrent dans la solitude. Saint Fursy fonda lui-même un monastère où il se retira avec ses deux frères Follian et Ultan. Nous ne savons pas si tous les autres l'y suivirent ou bien s'ils entrèrent dans d'autres maisons; nous savons seulement que saint Etton fut élevé à l'ombre du cloître.

Il fut probablement un de ces jeunes alumnistes que les monastères recevaient alors pour les former dès leurs plus tendres années à la vertu et à la science.

A L'ALUMNAT

C'est dans un de ces sanctuaires ouverts à l'enfance et à la jeunesse que l'esprit d'Etton, pur et innocent comme son cœur, s'ouvrit, sous l'inspiration de la grâce, aux leçons de ses maîtres, et qu'il continua d'acquérir cette précoce sagesse qui devait en faire bientôt un vase d'élection entre les mains de Dieu.

Etton, arrivé à la fin de ses études, avait trop goûté la paix et le bonheur qu'on trouve dans la maison de Dieu, pour songer à retourner au milieu des vains bruits du siècle. Inspiré par une de ces lumières surnaturelles, que les faibles pensées des hommes prennent aisément pour une témérité enfantine ou l'effet d'une ferveur irréfléchie, mais qui était en lui le mouvement

d'une grâce spéciale, le jeune adolescent demanda à être reçu au nombre des Frères et à être incorporé dans la milice sacrée des clercs. L'abbé le reçut sur les marches de l'autel et lui donna, avec l'habit religieux, sa part dans l'héritage du Seigneur. Le jeune lévite répéta alors du fond de son âme les paroles du Roi-Prophète : « Conservez-moi, Seigneur, car j'ai espéré en vous! Le Seigneur est la part de mon calice, il est la portion de mon héritage. »

Retiré dans le sanctuaire, Etton, comme autrefois Samuel dans le tabernacle de Silo, « servait devant la face du Seigneur, revêtu de sa tunique de lin, et il croissait, et il plaisait à Dieu et aux hommes, et le Seigneur était avec lui. »

C'est là, dans cette solitude, qu'il se prépara à monter les degrés de l'autel; c'est là qu'il reçut également l'onction sainte qui lui conférait la royauté du sacerdoce.

L'histoire ne nous a pas conservé d'autres détails sur les premières années de saint Etton. Nous le voyons apparaître ensuite pour la première fois dans un voyage au tombeau des Apôtres avec ses sept frères.

L'AMOUR DE ROME

Un pieux enthousiasme attirait au VII^e^ siècle un grand nombre de pèlerins dans la ville de Rome, mère et maîtresse de toutes les Eglises. Chaque année, partaient de l'Irlande, l'île des Saints, des phalanges de moines qui, après avoir puisé dans quelque monastère florissant les trésors de la doctrine et de la vérité, s'en allaient les dispenser aux autres peuples; mais avant, on les voyait s'aller tous prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ pour recevoir de sa bouche la mission et la bénédiction du ciel.

Ce mouvement nous explique comment saint Etton quitta sa patrie, aborda avec ses six frères sur les côtes de France et se rendit au tombeau des Apôtres. Ce voyage de Rome, si long et si difficile à cette époque, dut occasionner bien des souffrances aux saints voyageurs; mais la vivacité de leur foi les leur rendait douces et agréables. Aussi, quelle ne fut pas leur joie en apercevant de loin ces murs qu'on ne voit jamais sans émotion : « Salut, s'écrie l'hagiographe de saint Fursy, salut, ô Rome illustrée par le triomphe des apôtres, décorée par le sang des martyrs, brillante par les lis des vierges et les palmes des confesseurs, que jamais ne défaille ton autorité! Ayant ainsi parlé, le pieux pèlerin se jette à genoux et bénit le Seigneur qui a heureusement dirigé sa course. »

Saint Martin I^er^, l'illustre martyr de la vérité contre le monothélisme, occupait alors la chaire de saint Pierre. Les sept frères eurent avec le Pontife de nombreuses entrevues. La sollicitude de toutes les Eglises qui pesait sur le Vicaire du Christ dans ces temps où l'hérésie luttait ouvertement contre la religion catholique lui inspira sans doute des paroles et des conseils qui ne devaient pas rester sans fruit.

Il confia à ces nouveaux ouvriers de l'Evangile le vaste champ de la Gaule-Belgique encore inculte. Là, se trouvaient réunies les nombreuses peuplades barbares, idolâtres ou ariennes, que Dieu avait appelées, des quatre vents du ciel, à la conquête de l'empire romain, destinées à fonder sur ses débris des sociétés nouvelles.

Saint Etton dut être constitué le chef de cette légion sainte, car nous savons qu'il reçut, des mains du pape Martin I^er^, la consécration épiscopale. Aucune Eglise ne lui avait été spécialement confiée : le champ tout entier de la Gaule-Belgique était ouvert à son zèle.

On trouve à cette époque d'autres exemples d'évêques missionnaires, qui, sans être attachés à une Eglise particulière, parcouraient les provinces, s'enfonçant dans les contrées les plus sauvages et les plus reculées pour prêcher la parole de Dieu.

LA DISPERSION

De retour en Gaule, les sept frères également dociles à la même inspiration du ciel, se séparèrent pour commencer sur différents points l'œuvre d'évangélisation qui leur avait été confiée.

Saint Follian et saint Ultan allèrent à Fosse, saint Fursy et saint Aldégise s'arrêtèrent à Péronne, saint Eloque et saint Algise se retirèrent dans un village de la Thiérache, entre l'Oise et l'Helpe, et saint Etton vint se fixer à Bienvillers, près d'Arras.

Les sept frères ne devaient plus se trouver réunis qu'au ciel. Quelques-uns se rencontreront dans leurs courses apostoliques, mais ce ne sera que pour un jour. Au ciel seulement ils se reverront avec leurs couronnes de confesseurs et leurs palmes de martyrs.

PUISSANCE DE LA VÉRITÉ — HUMILITÉ DU SAINT

Saint Etton commença dès lors à prêcher l'Evangile. Quelles peines et quelles difficultés ne rencontra-t-il pas au milieu de ces peuples à moitié barbares!

Le druidisme régnait encore au fond des sombres forêts qui couvraient l'Artois. Les sacrifices humains n'avaient pas cessé, et les sanguinaires mystères de Thor et d'Odin continuaient de s'offrir.

Dieu cependant parlait par la bouche de son serviteur et les miracles venaient confirmer sa doctrine.

Une femme, du nom de Pétronille, étant morte dans les douleurs d'un laborieux enfantement, elle fut apportée aux pieds du Saint. Touché des pleurs du peuple, Etton se mit à genoux et pria longtemps. Puis, ayant fait le signe de la Croix sur le cadavre, il prit cette femme par la main, et lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, qui peut tout, levez-vous. » Et Pétronille se leva, et son enfant reçut le baptême.

Le Saint se vit bientôt entouré d'une nombreuse famille réunie au pied de la Croix pour adorer le vrai Dieu. Mais, effrayé des honneurs et de la vénération dont il était l'objet, il s'éloigna de Bienvillers et se mit à parcourir le Hainaut, semant partout la parole de Dieu.

Il suivit probablement la grande voie romaine, qui reliait Arras au Castrum de Douai, et la chapelle qui se trouve aujourd'hui auprès de Mauville, le long de cette voie, marque sans doute une halte du Saint, illustrée par quelque miracle.

CONVERSION DE LA THIÉRACHE

Après de nombreuses prédications, Etton arriva dans la Thiérache. Cette contrée, favorisée de toutes les splendeurs de la nature et des richesses de la terre, était encore privée de la grâce. Ce fut saint Etton qui, le premier, y planta la croix et la convertit.

Il se fixa d'abord au château d'Avennes, ancien fort, situé à l'extrémité du village de Dompierre, dans l'endroit qu'on appelait et qu'on appelle encore Fusciau.

Il y avait là quelques fidèles et une église

abandonnée. La vue de l'édifice sacré réjouit son cœur; et, jaloux d'attirer les bénédictions divines sur l'œuvre qu'il allait entreprendre, il voulut commencer par offrir l'auguste sacrifice. Il le fit avec une grande ferveur, répandant d'abondantes larmes, et le Seigneur, qui aimait son serviteur, témoigna, devant ses nouvelles ouailles, combien cette messe lui était agréable.

Au moment de la consécration, la Sainte Hostie leur apparut comme un soleil éblouissant, environnée d'une troupe d'anges.

Un tel prodige attacha bientôt Etton à Fusciau. Les paroles enflammées qui sortaient de ses lèvres ne demeurèrent pas sans fruit. Il se vit en peu de temps entouré d'une nombreuse troupe d'enfants qu'il avait engendrés à la foi et qui étaient devenus pour ce nouvel apôtre sa couronne et sa joie. L'ancienne église, jadis déserte, ne suffit plus pour contenir les foules qui se pressent au pied de la chaire pour entendre ce vieillard. Saint Etton en construisit une plus grande qu'il dédia aux apôtres Pierre et Paul.

AU DÉSERT DE DOMPIERRE

Mais le Saint avait besoin de solitude et de silence. Les hommes de Dieu ont toujours compris qu'après les travaux de l'apostolat, l'âme a besoin de la prière et de la contemplation, où réside la force. Dieu lui avait fait entendre sa voix : « Je le mènerai dans la solitude et je lui parlerai au cœur. »

Etton s'éloigna donc de Fusciau, espérant trouver dans la forêt de Dompierre un endroit retiré où il se bâtirait un ermitage.

Arrivé au sommet d'une petite colline, il s'arrêta : c'est là qu'il avait résolu de fixer son séjour. Il se mit à l'œuvre et voulut se construire, à l'exemple des anciens anachorètes, une cellule de branchages.

Mais à peine avait-il coupé avec sa hache quelques broussailles dans la forêt, qu'un homme à cheval, du nom de Jovin, se précipite vers lui en disant : « De quel droit enlèves-tu mon bois? Donne-moi ta hache. »

Et il avança le bras pour la saisir. Mais, ô merveille, la main de Jovin se sépare du poignet et reste attachée aux vêtements du Saint.

A cette vue, Jovin tombe à genoux aux pieds du serviteur de Dieu et lui demande le baptême. Etton l'instruisit, le baptisa et le confirma.

LE BERGER SOURD ET MUET

Un autre miracle vint encore grandir Etton dans l'estime des habitants de Dompierre.

Il se promenait un jour dans la campagne quand il rencontra un jeune berger sourd et muet. Etton le frappa de son bâton pastoral, et l'enfant s'écria :

« Pourquoi me frappes-tu? »

L'évêque le pressa sur son cœur; et le berger, éclairé en même temps par la grâce du ciel, ne cessait de répéter :

« Donnez-moi le baptême! Donnez-moi le baptême! »

Etton, comme on le voit, était en relations fréquentes avec son peuple. Son âme expansive et large était pour tous un ombrage, une protection, un repos ; tous trouvaient accès auprès de lui : il distribuait à tous avec une sollicitude toute paternelle le pain de la vérité.

La parole de l'Evangile a toujours sa vertu puissante pour émouvoir les cœurs et y produire des fruits, mais sur les lèvres d'un Saint, elle trouve une force nouvelle et une grâce merveilleuse à laquelle cèdent souvent les volontés les plus rebelles : aussi vit-on, en peu de temps, la Thiérache convertie tomber à genoux devant Jésus-Christ.

LES CONFÉRENCES SPIRITUELLES D'HAUTMONT

Saint Etton quittait cependant quelquefois sa retraite et interrompait ses prédications, pour aller se retremper auprès des grands saints qui l'environnaient. Nous voyons son nom figurer à côté de ceux des saints missionnaires qui se réunissaient au monastère d'Hautmont pour méditer sur les grandes vérités du salut et les moyens d'avancer l'œuvre de Dieu dans les contrées qu'ils évangélisaient.

Hautmont, monastère fondé par Manger, le leude du palais devenu le moine Vincent, était comme un nouveau cénacle où se rassemblaient tous les apôtres. « Les uns après les autres, on voit affluer vers cette sainte montagne tous les porte-étendard de la milice de Jésus-Christ, comme des industrieuses abeilles qui quittent un moment la ruche et reviennent d'un vol rapide. »

C'est saint Amand le père et le maître de tous, saint Etton, saint Aubert, saint Ursmas, saint Ghislain, saint Wasnon et tant d'autres, accourus de tous les points de ce vaste diocèse.

Le texte des vieux hagiographes est bref et concis, il nous révèle toutefois une scène touchante.

« Là, sur ce mont aussi élevé par la sainteté et la vertu de ses habitants que par le nom qu'il porte, beaucoup d'hommes très saints se réunissaient, et ils parlaient entre eux du salut des âmes. »

On les voit élever à leur tour la voix au nom de Dieu dans le sanctuaire pour se rappeler mutuellement les importantes vérités de la foi, les hauts enseignements de l'Evangile, les sublimes obligations du sacerdoce et de la vie religieuse.

Ils sortaient de là enflammés d'une nouvelle ardeur, et comme autrefois les apôtres après la Pentecôte, ils s'élançaient à la conquête des âmes.

Une parole échappée à la plume d'un historien protestant, dont la sincérité ne peut être suspecte en pareille matière, nous dépeint dans toute la vérité, l'œuvre de ces évêques au milieu des peuples. « Les évêques, dit-il, ont fait le royaume de France, comme les abeilles font une ruche. »

Saint Etton fut une de ces abeilles, selon les paroles mêmes de son historien, et sa gloire est d'avoir contribué à la formation de la France chrétienne.

SA MORT — UN DERNIER MIRACLE

Cependant, l'heure était venue où Dieu se disposait à récompenser les mérites de son fidèle serviteur. Aussi bien, depuis longtemps, le saint évêque n'appartenait plus à la terre. Absorbé dans la contemplation des choses divines, son âme vivait au milieu des anges et des saints qu'il lui tardait d'aller rejoindre.

Il prédit à ses disciples, réunis autour de sa couche, le jour de son trépas. Une dernière fois il voulut recevoir le Corps de Notre-Seigneur. Ce bonheur lui fut accordé; et, muni de ce Pain des anges dont il s'était nourri tous les jours, il se prépara avec ferveur à son heure dernière.

Il envoya chercher lui-même le cercueil dans lequel il voulait que son corps fût enseveli :

« Sors, dit-il à un de ses disciples, et va dans la forêt, tu trouveras un homme portant sur un char un cercueil, et tu me l'apporteras. »

Le disciple, confiant dans la parole du maître, sortit et rencontra dans la forêt un homme qui

conduisait un char attelé de deux bœufs, et sur lequel était un cercueil. Il le demanda, et sans plus tarder, il l'apporta au Saint.

Saint Etton cependant ne devait pas mourir tout entier. Il laissait à Dompierre un nombre considérable de disciples qui s'étaient attachés à lui. Voici la touchante instruction qu'il leur adressa avant de les quitter : « Ne pleurez point sur moi, mais sur vos péchés. Méprisez le monde, exercez-vous à la piété. Et que la paix de Dieu soit avec vous toujours. »

Une dernière fois la main du Saint s'éleva pour bénir ses enfants « et, détachant la chaîne qui le retenait au rivage, il entra plein d'allégresse dans les éternelles jouissances du Seigneur. »

C'était le 10 juillet de l'année 651. Le Saint était dans la soixante-cinquième année de son âge.

LES RELIQUES DE SAINT ETTON

Le monastère où les reliques de saint Etton furent d'abord exposées à la vénération des fidèles était situé sur les bords de l'Helpe, le long de la voie romaine de Reims à Bavai; mais elles n'y restèrent pas longtemps.

Une église fut bâtie à Dompierre en l'honneur du grand évêque, et les reliques précieuses y furent apportées au jour de l'Ascension de l'an 735, au milieu d'un immense concours de peuple; Dieu manifesta la puissance de son serviteur.

Une jeune fille de Dompierre, âgée de dix-sept ans, était possédée du démon. On l'amena en présence du saint corps, et à peine l'eut-elle touché qu'elle fut immédiatement délivrée.

Des chanoines desservirent le monastère de Fusciau et l'église de Dompierre jusqu'en 1162, époque où Guillaume de Dompierre, se faisant religieux, abandonna l'un et l'autre à l'abbaye bénédictine de Liessies. Cette donation fut approuvée par l'évêque de Cambrai sous la double condition que le corps de saint Etton ne pourrait être transféré ailleurs et que des religieux seraient entretenus à Dompierre pour y célébrer les offices du Saint et y honorer sa mémoire. On y construisit un prieuré qui existe encore et dont la chapelle forme le chœur de l'église paroissiale actuelle.

Les dégâts que les troupes de Henri II firent dans le Hainaut en représailles de ceux que les lieutenants de Charles-Quint avaient commis dans la Champagne, ayant déterminé les habitants de la frontière à mettre en sûreté ce qu'ils avaient de plus précieux, on transporta le corps de saint Etton à Mons.

Plus tard, lorsqu'on n'eut plus les mêmes dangers à craindre, le vénérable Louis de Blois, si célèbre par ses ouvrages mystiques, étant abbé de Liessies, obtint du Souverain Pontife Paul IV l'autorisation de faire transporter les reliques de saint Etton à Liessies. Il fit séparer la tête du tronc le 26 juillet 1556, et l'un et l'autre, renfermés dans des châsses différentes, furent déposés dans un oratoire auquel il avait donné cette pieuse destination.

COMMENT LES RELIQUES DE SAINT ETTON REVINRENT A DOMPIERRE

Quelque plausibles que parussent les motifs du vénérable abbé, les habitants de Dompierre ne cessèrent de réclamer à l'abbaye de Liessies le corps de leur saint patron, qu'ils se croyaient en droit de posséder. Voyant qu'on ne répondait pas à leurs réclamations, ils attendirent une occasion favorable. Enfin elle arriva.

Le 29 juillet 1789, profitant des troubles occasionnés par la Révolution, ils se groupèrent au nombre de 400, et, armés de fourches, de fléaux et autres instruments meurtriers, ils marchèrent tumultueusement sur Liessies, s'introduisirent dans l'oratoire et enlevèrent les châsses qu'ils rapportèrent triomphalement à Dompierre. Voici le curieux procès-verbal qui atteste le fait :

« Nous, mayeurs et échevins de Liessies, assemblés à effet de ce qui suit, certifions que le vingt-neuf juillet de la présente année 1789, sur les onze heures du matin, il est descendu dans notre paroisse une troupe de paysans d'environ trois ou quatre cents, se disant de Dompierre, armés de fusils, haches, pioches, sabres, marteaux, bâtons, baïonnettes et autres instruments nuisibles à l'humanité, qui se sont transportés vers l'abbaye du dit Liessies, disant qu'ils étaient venus *pour reprendre leur saint Etton*, ce qu'ils ont fait, en effet, après être restés armés, environnant la dite église jusque vers sept heures du soir. Puis nous les avons vus retourner en reportant les deux reliques de saint Etton. En foi de quoi nous avons signé, ce trente juillet 1789. » Suivent sept signatures.

L'église de Dompierre possède encore ces reliques. Un buste en bois doré contient le chef, et une châsse très ancienne en bois sculpté renferme les autres ossements du Saint. Cette châsse a quatre faces qui représentent : sur un premier panneau, Jésus docteur; sur le second, saint Etton en habits pontificaux; sur le troisième l'arrestation de saint Etton par Jovin; sur le quatrième, la guérison du jeune berger sourd et muet.

Il y a encore à Dompierre deux autres reliques moins importantes qu'on fait baiser aux pèlerins.

La mémoire de saint Etton a toujours été en grande vénération parmi les peuples auxquels il avait apporté la foi. C'était merveille, disent les historiens, de voir avec quel empressement le peuple venait se prosterner sur le tombeau du Saint pour se recommander à sa protection.

Saint Etton n'est pas moins honoré dans notre siècle que dans les âges passés. Chaque année, au jour de l'Ascension, plus de 6000 pèlerins accourent à Dompierre.

ORAISON A SAINT ETTON

Seigneur, Dieu tout-puissant, qui vous glorifiez dans vos saints et qui couronnez leurs mérites, précieux effets de vos dons, accordez-nous, par l'intercession du bienheureux saint Etton, évêque et confesseur, patron bien-aimé de Dompierre, la grâce d'être préservés de tous malheurs, et daignez, par lui et à cause de lui, protéger nos familles, nos propriétés et nos bestiaux. Nous vous en supplions par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi-soit-il.

Cette vie est tirée d'une intéressante notice sur saint Etton, publiée par M. l'abbé Delobelle, curé de Dompierre.

SAINTE FÉLICITÉ, DAME ROMAINE

ET SES SEPT FILS, MARTYRS

Fête le 10 juillet

Martyre de sainte Félicité et de ses fils

UNE MÈRE

C'était en l'année 161 ou 162 de l'ère chrétienne; l'empereur Antonin était vieux et allait mourir; l'empire était déjà gouverné de fait par son fils adoptif et successeur Marc-Aurèle. Ce prince affectait de se poser en philosophe; il était pourtant très superstitieux vis-à-vis des dieux du paganisme, et, malgré une seconde apologie de saint Justin en faveur des chrétiens innocents, une nouvelle ère de persécution allait s'ouvrir. Sainte Félicité et ses enfants furent au

nombre des premières victimes. Cette femme héroïque, restée si célèbre dans l'histoire de l'Eglise, cette mère admirable, que saint Pierre Chrysologue, saint Grégoire et tant d'autres ont loué dans des discours immortels, était alors l'un des ornements de l'Église de Rome.

Elle appartenait par sa naissance à l'une des familles patriciennes de la ville (peut-être la famille Claudia), mais ses vertus personnelles la rendaient plus illustre encore. Dieu lui avait donné sept fils : autant qu'il y a de jours dans la semaine, dit saint Pierre Chrysologue. Ils s'appelaient : Janvier, Félix, Philippe, Sylvain, Alexandre, Vital et Martial. Leur mère les instruisit, dès leur plus jeune âge, de la foi et des vertus chrétiennes.

Devenue veuve, elle se voua au service de Dieu, dans la continence parfaite, consacrant ses jours à la prière, à l'éducation de ses enfants et aux bonnes œuvres. Ses exemples et ceux de sa famille, ses paroles saintes, édifiaient les fidèles et attiraient assez souvent des païens à la lumière de la religion véritable.

Les pontifes idolâtres, furieux de l'influence croissante qu'exerçait la sainte veuve, allèrent se plaindre à l'empereur. Une femme et des orphelins pouvaient-ils donc leur résister? Quelques-uns d'entre eux se présentèrent devant le prince et lui dirent : « Seigneur, cette veuve et ses enfants insultent chaque jour nos dieux, avec une audace qui vous outrage vous-même ; sachez, ô prince, que si on ne la force, elle et ses fils, à les adorer, nos dieux finiront par être tellement irrités, que nous ne pourrons plus les apaiser. »

L'empereur envoya immédiatement au préfet de Rome, Publius, l'ordre de s'occuper de cette affaire et de contraindre Félicité, ainsi que ses enfants, à adorer les idoles. — L'heure du combat était venue pour la paisible famille.

Félicité est appelée chez le préfet. Celui-ci, dans un entretien respectueux, lui fait part des accusations portées contre elle; il l'invite à détourner de sa tête et de celle de ses fils les châtiments qui les menacent, en sacrifiant aux dieux de l'Empire. Il ajoute que la protection de l'empereur sera le prix de son obéissance, et que sa soumission ouvrira à ses fils la carrière des honneurs. Mais la noble chrétienne l'interrompt : « Vos promesses et vos menaces sont également inutiles, lui dit-elle, elles n'obtiendront rien de moi. J'ai l'Esprit-Saint qui habite en moi, et il ne permettra pas que je sois vaincue par Satan. Je reste donc pleine d'assurance ; tant que je vivrai, vous ne triompherez pas de moi, et, si je meurs dans le combat, je ne vous vaincrai que mieux. »

Déconcerté par cette réponse inattendue, Publius s'écria plein de fureur : « Misérable femme! s'il t'est agréable de mourir, laisse au moins vivre tes enfants!

— Mes enfants vivront véritablement s'ils ne sacrifient pas aux idoles, dit Félicité; mais, s'ils commettent ce crime, ils périront d'une mort éternelle. » A ces mots, Publius rompit l'entretien ; il avait compris que la voie de la persuasion n'obtiendrait rien, et qu'il faudrait procéder juridiquement contre l'accusée.

SES ENFANTS
INTERROGATOIRE DEVANT LE PRÉFET DE ROME

Le lendemain, le préfet s'assit sur son tribunal au forum de Mars, entouré d'officiers de justice, de satellites, de bourreaux, et de tout l'appareil accoutumé en semblable circonstance.

La sainte veuve et tous ses fils avaient été arrêtés. Sur l'ordre de Publius, on les amène devant le tribunal.

Le préfet, s'adressant à la mère, lui dit : « Aie pitié de tes enfants; ils sont dans la fleur de la plus brillante jeunesse.

— Votre pitié n'est qu'impiété, et votre compassion une cruauté », répond l'héroïque femme. Et s'adressant à ses fils : « Regardez le ciel, mes enfants, leur dit-elle. Tenez vos yeux en haut : c'est là que Jésus-Christ vous attend avec ses saints. Combattez courageusement pour le salut de votre âme et montrez-vous fidèles à l'amour de Dieu.

— Quoi! s'écria Publius, jusqu'en ma présence tu oses les exhorter à mépriser les ordonnances de nos maîtres! » et il fait donner des soufflets à la noble dame par un soldat. Puis on l'éloigne, et ses enfants restent seuls devant le tyran.

Alors il appelle Janvier, l'aîné des sept frères; il lui promet des biens immenses s'il consent à sacrifier aux idoles; il le menace de l'accabler de coups s'il refuse. L'enfant, digne de sa vaillante mère, répond : « Vos propositions sont insensées, mais j'ai pris pour guide la sagesse de Dieu. C'est lui qui me donnera la victoire sur votre impiété. »

Publius ordonne de le battre de verges, et ensuite on le jette tout sanglant dans un cachot.

Il fait comparaître le second, Félix, et l'exhorte à être plus sage que son frère, s'il veut éviter un pareil châtiment. « Il n'y a qu'un seul Dieu, dit Félix, c'est celui que nous adorons. A lui nous offrons le sacrifice de nos cœurs. Ne pensez pas pouvoir nous ravir l'amour de Jésus-Christ. Vos tourments n'y réussiront pas plus que vos mauvais conseils. »

Le juge le renvoie en prison, et, s'adressant au troisième, nommé Philippe, il lui dit : « L'empereur notre maître te commande d'adorer les dieux.

— Ce ne sont pas des dieux, répond le jeune homme; ils n'ont aucune puissance; ce sont de vaines statues qui ne sentent rien. Ceux qui leur offrent des sacrifices seront punis de châtiments éternels. »

Le juge fait un signe d'impatience, et on reconduit Philippe en prison.

Sylvain, le quatrième, est présenté au préfet : « Je vois, lui dit le magistrat d'une voix terrible, que vous vous êtes entendus avec votre méchante mère pour mépriser les ordres des princes : vous allez tous être mis à mort.

— Si nous craignions ce supplice d'un instant, dit l'enfant avec calme, nous nous exposerions à des châtiments sans fin. Nous savons d'une manière certaine quelles récompenses sont réservées aux justes, et quels supplices attendent les pécheurs; c'est pourquoi, avec une pleine assurance, nous préférons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Ainsi nous méprisons vos idoles, pour adorer le Dieu tout-puissant qui nous récompensera éternellement, tandis que les idolâtres iront brûler pour toujours. »

Pendant qu'on emmène Sylvain, Publius interroge Alexandre : « Pourquoi, mon enfant, veux-tu mourir si jeune? Sois obéissant; si tu sacrifies aux dieux, l'empereur t'aimera et il te comblera de faveurs. — Je suis le serviteur de Jésus-Christ, répond Alexandre. Ma bouche atteste sa divinité, mon cœur l'aime, et je l'adore sans cesse. Si jeune que l'on soit, on a plus de sagesse qu'un vieillard, en adorant le vrai Dieu. Vos fausses divinités périront avec leurs adorateurs. »

Vital est appelé à son tour. « Toi, du moins, mon enfant, dit le préfet, tu veux vivre, tu ne veux pas te laisser tuer?

— Et qui donc vivra davantage, répond l'enfant, celui qui mérite la protection de Dieu ou celui qui cherche les faveurs du démon?

— Qu'est-ce que le démon?

— Les démons, ce sont vos dieux et ceux qui les adorent. »

Les soldats le reconduisent au cachot.

Quand Notre-Seigneur prédit à ses disciples les persécutions qu'ils auraient à souffrir dans le monde à cause de lui, il leur recommanda de ne point s'effrayer en songeant à ce qu'il leur faudrait répondre devant les tribunaux : « Car, ajoutait-il, l'Esprit-Saint vous suggérera ce que vous devrez dire. » Cette promesse venait de s'accomplir d'une manière étonnante sous les yeux du préfet : avait-on jamais vu un groupe d'enfants, mis en présence des supplices et de la mort, répondre avec tant de calme, d'intelligence et d'intrépidité?

Restait le septième, le petit Martial : il fut digne de ses frères et de sa mère.

« Vous allez tous être tués, lui dit le juge, c'est votre faute : pourquoi ne voulez-vous pas obéir aux ordres des empereurs?

— Oh! si vous saviez, dit l'enfant avec une majesté surnaturelle, si vous saviez les peines qui sont réservées aux adorateurs des idoles! Dieu, dans sa patience, ne fait pas encore éclater sur vos dieux et sur vous les foudres de sa colère, mais le temps viendra où tous ceux qui ne reconnaissent pas Jésus-Christ pour seul vrai Dieu iront brûler dans les flammes éternelles. »

Le juge se lève en ordonnant de reconduire Martial en prison et il envoie aux empereurs le procès-verbal de l'interrogatoire.

LE DERNIER COMBAT

La réponse de Marc-Aurèle ne se fit pas attendre : il condamna toute la famille à périr par divers supplices. Toutefois, désirant éviter en ce moment un trop grand éclat et ne pas laisser peser sur le préfet toute la responsabilité de cette sanglante tragédie, il renvoya les accusés devant plusieurs juges subalternes chargés d'appliquer la peine.

Le premier de ces juges fit battre Janvier, l'aîné des sept frères, à coups de fouets armés de petites boules de plomb; le supplice dura jusqu'à ce que l'innocente victime eût rendu le dernier soupir.

Félix et Philippe furent assommés à coups de bâton.

Silvain fut précipité d'un lieu élevé.

Les trois plus jeunes, Alexandre, Vital et Martial, eurent la tête tranchée. C'était le 10 juillet.

Restait Félicité. Sept fois martyre par la mort de chacun de ses enfants, elle ne fut pas immolée elle-même ce jour-là. On différa son exécution : on espérait sans doute que son cœur, brisé par la perte de tous ses fils, serait moins fort et que son courage se laisserait abattre. Mais les jeunes martyrs qu'elle avait envoyés devant elle dans la gloire priaient pour leur mère, et la victoire ne pouvait lui manquer.

Les rigueurs de la prison ne purent lui arracher une parole d'apostasie. A son tour, elle eut la tête tranchée, le 23 novembre, et fut réunie pour toujours à ses enfants dans le bonheur sans fin de la vraie patrie.

Ainsi tous reçurent la couronne glorieuse qu'ils avaient méritée, en surmontant les menaces des hommes et le supplice de la mort pour rester fidèles à l'amour de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. *Amen.*

SOUVENIR DE L'ÉGLISE — BELLES PAROLES DE S. PIERRE CHRYSOLOGUE ET DE S. PIERRE LE GRAND

L'Église a toujours conservé avec amour le souvenir de cette héroïque famille. Chaque année, elle célèbre la fête des sept frères le 10 juillet, et celle de leur mère le 23 novembre. Elle a inscrit le nom de Félicité, au canon de la messe, avec ceux d'Agnès, de Cécile, d'Anastasie, de Perpétue, récompense digne de la foi et du courage d'une si grande martyre. Les docteurs ont célébré sa gloire dans leurs discours.

« Avec quelle ardeur et au milieu de quelles angoisses elle a enfanté au ciel, en un seul jour, ceux qu'elle avait donnés à la terre, à de longs intervalles, dit saint Pierre Chysologue. O femme, ô mère, que la vie de ses enfants rendait anxieuse et que leur mort rassurait! Qu'elle est bienheureuse de les avoir tous envoyés devant elle au ciel! de n'avoir rien perdu sur la terre de son précieux trésor! Elle fut plus joyeuse en voyant étendus sans vie autour d'elle leurs corps déchirés, qu'elle ne l'avait été au milieu des paisibles berceaux de leur enfance. Autant les yeux de son corps aperçoivent de blessures, autant les yeux de son âme comptent de couronnes : autant de tourments, autant de récompenses; autant de victimes, autant de vainqueurs! Celle-là n'est pas une vraie mère qui ne sait pas aimer ainsi ses fils. »

« L'appellerai-je martyre? s'écrie à son tour saint Grégoire le Grand. Elle fut plus que martyre, puisqu'elle endura en quelque sorte tout ce que souffrait chacun de ses enfants. Elle combattit la huitième, selon l'ordre du temps; mais elle fut dans la peine durant toute cette scène sanglante. Elle commença son martyre dans l'aîné de ses fils, et ne le consomma que par sa propre mort..... En les voyant tourmenter, elle ne perdit rien de sa constance. Comme mère, elle éprouvait tout ce que la nature fait souffrir en pareille circonstance, mais l'espérance assurée des récompenses célestes soutenait et réjouissait son cœur. Elle craignait de laisser un de ses fils vivant après elle sur la terre, de peur de ne pas l'avoir en sa compagnie dans l'éternité..... Nous pleurons sans cesse lorsque Dieu nous demande les enfants qu'il nous a donnés; tandis que Félicité les aurait considérés comme perdus si elle ne les avait vus mourir pour Jésus-Christ, et sceller leur foi par l'effusion de leur sang.....

» Soyons du moins couverts de confusion, ajoute-t-il, en voyant que nous sommes si éloignés de la vertu de cette sainte, et que nous permettons aux mauvais penchants d'étouffer la foi dans nos cœurs. Souvent un mot nous trouble, la moindre contradiction nous irrite et nous décourage, tandis que les supplices de la mort même ne purent ébranler l'âme courageuse de Félicité, et elle a méprisé comme un néant tout ce qui l'empêchait d'aller à Dieu! »

Il n'arrive pas souvent aujourd'hui que Dieu demande à une mère le sacrifice de ses enfants par le martyre, mais parfois il désire qu'elle les lui donne dans le sacerdoce ou la vie religieuse. O sainte Félicité, mère vraiment aimante et généreuse, obtenez à ces mères la grâce d'accomplir leur sacrifice avec le même courage que vous, afin de partager la même récompense.

SÉPULTURES — DÉCOUVERTES DE M. DE ROSSI

Le supplice des huit martyrs avait eu lieu sur divers points de la voie Salaria. Les chrétiens

recueillirent leurs corps et les ensevelirent dans les catacombes les plus voisines.

Félix et Alexandre, immolés ensemble, furent déposés dans le cimetière de Priscille. Alexandre, Vital et Martial, mis à mort dans un même endroit, eurent une tombe commune dans la catacombe de Gordien (Giordani). Silvain, qui obtint la palme séparément de ses frères, fut enseveli dans le cimetière de Maxime; et près de lui, la piété des fidèles déposa ensuite l'héroïque mère. De nombreux pèlerins, jusqu'au VIII^e siècle, visitèrent ces sépultures; la vénération pour ces héros de la foi était si grande, que le jour anniversaire de leur fête était appelé « le jour des martyrs ».

Au IV^e siècle, le Pape saint Damase composa des vers en leur honneur, et fit placer cette inscription sur la tombe de sainte Félicité :

DISCITE QVID MERITI PRÆSTET PRO REGE FERIRI,
FŒMINA NON TIMVIT GLADIVM, CVM NATIS OBIVIT,
CONFESSA CHRISTVM MERVIT PER SÆCVLA NOMEN.

« Apprenez ce qu'il vaut de donner sa vie pour le Roi du ciel. Une femme n'a pas redouté le glaive; elle est morte avec ses fils pour attester la divinité du Christ et a mérité une gloire éternelle ». En ce même siècle, siècle de paix après les longues persécutions, une riche basilique entoureé de maisons fut élevée au-dessus de la chapelle souterraine où reposait la mère des sept martyrs, et le cimetière qui portait le nom de *Maxime* (vocable emprunté sans doute au propriétaire du champ), fut désormais appelé cimetière de Sainte-Félicité.

Dès le commencement du VII^e siècle, le Pape Boniface IV, à cause des invasions des barbares, fait transporter dans la ville de Rome un grand nombre de reliques des catacombes. Au VIII^e et au IX^e siècle, les ravages des Lombards et des Sarrasins multiplient les ruines dans nos campagnes romaines, et les catacombes sont peu à peu oubliées.

Dans les temps modernes, on a recommencé à visiter ces souterrains, témoins de la foi des premiers âges; mais nul ne les a explorés avec tant de science que l'illustre archéologue, M. Jean-Baptiste de Rossi. C'est ainsi qu'il a retrouvé, en 1856, le lieu où fut enseveli saint Janvier, et ensuite le tombeau de ses autres frères. Enfin, plus récemment, en 1886, en creusant les fondations d'une maison, on a retrouvé la chapelle souterraine où fut déposé le corps de sainte Félicité après son martyre. On descend dans cette crypte par un escalier étroit et en ruine. Cet escalier a les marches usées par les pas des anciens pèlerins qui vinrent prier en ce lieu pendant de longues années. La chapelle est pleine de terre et de décombres accumulés par les ruines; on y trouve un nombre considérable de lampes d'argile, preuve que ce souterrain a été autrefois splendidement illuminé : c'est ce qui devait avoir lieu le jour de la fête des martyrs. Sur le parvis qu'on a pu découvrir, on aperçoit d'anciennes peintures; en haut, on voit le buste du Sauveur dont la main est levée pour bénir; au-dessous sont rangés en bel ordre nos bienheureux martyrs; au milieu sainte Félicité, la tête ornée du nimbe; à sa gauche sont quatre de ses fils, à sa droite les trois autres. Le sépulcre lui-même doit se trouver plus bas ou à peu de distance.

Mais si les monuments matériels sont sujets aux ruines, la demeure du ciel est inébranlable à jamais. Du haut du séjour immortel de la paix, sainte Félicité et vous, jeunes héros du Christ, priez pour nous qui combattons encore sur la terre, afin que, victorieux, nous allions vous rejoindre quand notre heure viendra.

Les sept frères martyrs, fils de sainte Félicité

D'après une très ancienne peinture romaine. Suivant le symbolisme en usage aux Catacombes, les poissons et les pains figurent Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

LE BIENHEUREUX ADRIEN FORTESCUE

Chevalier du Bain, chevalier de Saint-Jean, martyr anglais (1476-1539).

Portrait du Bienheureux.
(D'après une peinture ancienne.)

NOBLE ORIGINE

Les documents de l'époque fournissent peu de détails sur les vertus et la vie religieuse de ce noble chevalier. Les actions qu'on rapporte de lui sont celles d'un vaillant soldat et loyal sujet du roi, aussi longtemps que sa conscience le lui permit ; mais nos lecteurs se rappelleront que le martyre, étant une grâce extraordinaire, n'est accordé généralement que comme couronnement d'une vie profondément chrétienne. Du reste, le combat de ce héros, qui aima mieux mourir que de forfaire à sa foi catholique, est déjà une grande leçon pour notre époque où les hommes de caractère sont devenus si rares.

La famille des Fortescue était très noble et très ancienne ; nous voyons, en effet, un de ses ancêtres prendre part à l'expédition de Guillaume le Conquérant (1066).

Adrien, le futur martyr, naquit vers 1476. Il épousa en 1499 Anna Stonor, dont la famille appartenait également à la meilleure noblesse. Leland décrivant le domaine de ses parents nous dit que c'était « un beau parc avec de grandes garennes et de magnifiques ombrages. La maison, située sur la hauteur, avait deux cours : elle était bâtie en briques, bois et pierres ». Les beaux arbres et le parc existent encore, ainsi que l'ancienne cha-

pelle domestique qui date de 1439 ; jamais elle n'a servi au culte protestant. Les vieux murs de Stonor ne nous parlent pas seulement du vénérable Adrien, mais encore du bienheureux P. Campion, qui habita là lors de l'impression de son livre : *Decem rationes*.

Quand, en 1503, le prince Henri, le futur Henri VIII, âgé de douze ans, fut nommé prince de Galles et duc de Chester, sir Adrien fut créé chevalier du Bain.

VIE GUERRIÈRE — BATAILLE DES ÉPERONS UN BANQUET DE L'ÉPOQUE

En 1512, nous trouvons Adrien et son frère parmi ceux qui envoient au loin un certain nombre d'hommes d'armes, et, l'année suivante, en 1513, ils accompagnent le jeune roi Henri VIII dans son expédition contre la France.

A cette époque, le roi d'Angleterre étant allié à son beau-père, le roi d'Aragon, Ferdinand, à l'empereur Maximilien et au pape Léon X, l'invasion de la France était destinée à créer une diversion en faveur de l'Italie et des Etats du Pape, en attaquant Louis XII dans les Flandres. Le roi traversa le détroit avec 25 000 hommes dont 14 000 formaient sa division. Le 18 mai 1513, les Fortescue reçurent leur ordre d'embarquement avec chacun 50 archers. Sir Adrien Fortescue avait le grade de capitaine.

Cette campagne réservait aux deux frères plus d'un spectacle intéressant ; ils eurent l'occasion d'y voir l'empereur Maximilien portant la croix de saint Georges, servir sous les ordres du roi d'Angleterre.

Le 16 août 1513, ils sont à la bataille des Eperons, nommée ainsi parce que les chevaliers français, saisis de panique, se servirent plus de leurs éperons pour fuir et échapper au danger que de leur lance et de leur épée. Ils virent l'incendie de Thérouanne et le tournoi donné par le roi Henri à Tournai, après la prise de cette ville, en présence de Marguerite, duchesse de Savoie.

La chronique de Calais nous rapporte que sir Adrien Fortescue aborda à Calais le 21 juin, et sir John, à la suite du roi, le dernier jour du même mois. Le 19 octobre, nous les retrouvons dans cette ville d'où ils repartent pour l'Angleterre.

Le 7 juillet 1517, un mois exactement avant la mort de sir John, frère aîné du Vénérable, nous les trouvons tous deux à un banquet royal à Greenwich. Trente-trois personnes prirent part à ce festin ; le roi, au centre de la table d'honneur, avait à sa droite la reine Catherine, puis le cardinal Wolsey ; à sa gauche était assise la reine de France, puis l'ambassadeur impérial ; aux tables de côté avaient pris place les pairs, les pairesses, les ambassadeurs de France, d'Aragon et de Venise.

Il n'y avait pas moins de deux cent cinquante lords ou chevaliers pour servir ces trente-trois personnages. Dans l'énumération des charges, nous lisons que sir Adrien Fortescue faisait partie du groupe de chevaliers qui servait à boire aux ladies et aux lords.

SOMPTUEUSES FUNÉRAILLES

En 1518, sir Adrien perd sa première femme ; il en avait eu deux filles dont l'une était déjà probablement mariée. Nous avons retrouvé dans les notes de sir Adrien le compte détaillé des funérailles ; il n'oublie dans son énumération ni un enfant de chœur, ni une tenture, ni une pièce de monnaie, et il y avait d'abondantes distributions aux pauvres, qui se présentaient par centaines.

Nous lisons ce que coûta le dîner et de quoi il se composait ; on y mangea deux bœufs et neuf moutons, sept agneaux, quatre veaux, dix oies, deux chapons, vingt-quatre couples de lapins et quinze pigeons. On reçut de Stonor pour la circonstance vingt gallons de vin, huit demi-barils de bière et un quart de quintal de froment pour le pain.

La dépense totale des funérailles, grand événement pour le pays, s'éleva à plus de quarante-deux livres, ce qui équivaudrait de nos jours à plus de dix mille francs.

Les services de trentaine et du bout de l'an furent célébrés aussi pieusement que magnifiquement. Quarante-six prêtres célébrèrent le Saint Sacrifice, et le dîner qui suivit fut presque aussi coûteux que celui des funérailles.

Sir Adrien fit ériger à Pyrton, sur la tombe de sa femme, un tombeau de marbre fait d'après un de ceux du cloître des Dominicains, à Londres, Ordre qu'il semble avoir tout particulièrement affectionné.

NOUVELLES EXPÉDITIONS

En 1520, sir Adrien reçut du roi l'ordre d'accompagner la reine au camp du Drap d'or. Il devait emmener avec lui dix hommes convenablement vêtus ; lui-même devait s'équiper suivant sa condition, en l'honneur du roi et du royaume. Il lui fallait être le 1er mai auprès de la reine.

Sir Adrien a certainement assisté à l'arrivée du jeune empereur, le 26 mai 1520, puis il fut de toutes les somptueuses fêtes de l'entrevue du camp du Drap d'or.

En 1522, nouvelle visite de l'empereur au roi et nouvel appel à sir Adrien, le 4 avril, pour se rendre à Cantorbéry le 27 du même mois, mais un contre-ordre l'envoie naviguer au lieu de prendre part aux réjouissances.

« Après avoir fait tous mes préparatifs de fête, dit-il, je reçus l'ordre de prendre la mer avec le lord amiral et je fus absent vingt et une semaines. » Ce temps passé avec le grand amiral, Thomas Howard, comte de Surrey, fut en partie employé à faire naviguer l'empereur sur les côtes.

En juillet 1522, le vent étant favorable, on débarqua, sur les ordres de l'amiral, avec 700 hommes, aux environs de Morlaix. On assaillit la ville et l'on s'en empara très facilement, grâce à une arme inventée par le maître-armurier Christophe, dont un coup tiré dans la serrure fit sauter la porte qui se trouva aussitôt grande ouverte. La ville de Morlaix fut pillée et brûlée en partie ; toute la côte de Bretagne eut beaucoup à souffrir.

Le 2 septembre de la même année, sir Adrien est avec le comte de Surrey qui s'avance en Picardie à la tête de quatorze mille hommes ; Holinshed dit au sujet de cette expédition : « Toutes les villes, tous les villages et châteaux de la contrée qu'ils

traversaient furent brûlés, pillés et détruits. »

Le 16 octobre, le comte de Surrey rentre à Calais rapportant un nombreux butin et aborde à Douvres le 24.

Le 24 août 1520, nous retrouvons encore sir Adrien ; il marche contre Calais avec les forces considérables commandées par le duc de Suffolk. On eut beaucoup à souffrir : l'hiver fut extrêmement rigoureux, beaucoup d'hommes moururent de froid ; d'autres eurent les doigts gelés aux mains et aux pieds ; l'armée dut se replier sur Valenciennes.

SECOND MARIAGE

De sa première femme, sir Adrien avait eu deux filles : Marguerite, qui épousa Thomas lord Wentworth, et France, qui épousa Thomas Fitzgérald, dixième comte de Kildare, nommé Thomas le Soyeux parce que lui et ses gardes du corps portaient des franges sur leur casque. Il avait soulevé l'Irlande contre l'Angleterre, et, s'étant rendu, le 18 août 1535, il fut emprisonné à la citadelle jusqu'au 8 février 1537, jour où, avec cinq de ses oncles, il fut pendu, noyé et écartelé à Tyburn ; comme il n'avait que vingt-quatre ans, il est probable que sa femme était beaucoup plus âgée que lui.

Dans une collection de proverbes écrits par sir Adrien, nous lisons : « Fou est l'homme âgé qui épouse une jeune femme! »

A cinquante ans, un homme n'est pas âgé, aussi sir Adrien échappe-t-il à son propre blâme quand, aux environs de 1530, il épouse une jeune fille de vingt ans, Anne, fille de sir William Rede.

Nous trouvons dans le fameux livre de comptes, l'énumération des petits cadeaux que le nouveau marié fait à sa belle-mère : deux paires de manches tricotées, quarante oranges, du canevas, etc.

Sir Adrien eut trois fils de sa seconde femme : John, qui devint conseiller privé de la reine Elisabeth ; Thomas, Anthony, et deux filles : Marie et Elisabeth.

Les épreuves qu'il aura à subir pour la religion ne vont pas tarder.

DIVORCE DE HENRI VIII
RUPTURE AVEC ROME — LA PERSÉCUTION

Les mœurs adultères du roi Henri VIII devaient aboutir à un schisme, qui finit par prendre les proportions d'une hérésie. Ce prince voluptueux et tyrannique arriva, par la violation de la sainteté du mariage, à rompre avec les institutions de l'Eglise. En 1527, s'étant lassé de son épouse légitime, Catherine d'Aragon, il désira s'unir à une dame de la cour, Anne de Boleyn. Il lui fallait un prétexte pour rompre son mariage ; il prétendit que le premier était nul.

Voyant que Rome ne se prononçait pas assez vite sur cette question, Henri la soumit aux Universités sur lesquelles on agit par la corruption et la ruse. Des avis favorables arrivèrent de Cambridge, d'Oxford et de plusieurs Universités de France ; mais la plupart, même les Universités allemandes, se prononcèrent contre le divorce.

Le roi célébra alors publiquement ses noces et enleva tous les honneurs royaux à son épouse légitime, Catherine d'Aragon. Sir Adrien est encore à la cour au moment du couronnement d'Anne de Boleyn, sa cousine. Il était au milieu des chevaliers et des seigneurs qui entouraient la reine et ne semble pas avoir fait d'observation à ce sujet, ce qui peut être excusé par le fait que la sentence du Pape, déclarant valide le premier mariage du roi, n'avait pas encore été rendue.

Lorsque le Pape se fut prononcé contre lui, Henri VIII ne garda plus aucune mesure et rompit complètement avec Rome. Il se déclara alors le chef suprême de l'Eglise anglicane et la source de toute autorité spirituelle. Le Parlement, docile, approuva tous ces actes, et le clergé, qui avait beaucoup décliné, fit peu de résistance.

Tous les fonctionnaires, les ecclésiastiques, les religieux d'Angleterre furent tenus de jurer, sous peine de haute trahison, qu'ils reconnaissaient le roi pour chef suprême de l'Eglise (serment de suprématie). Parmi les personnes qui refusèrent d'obéir à cette tyrannie royale et préférèrent mourir que d'abandonner leur foi, on comptait deux reines, douze ducs et comtes, cent soixante-quatre gentilshommes, deux cardinaux, dix-huit évêques, treize abbés, cinq cents prieurs et moines.

De ce nombre fut Adrien Fortescue ; il déclara qu'il n'entendait point perdre l'éternité pour quelques années qu'il lui restait encore à vivre. Cette belle parole est bien digne de ce noble caractère.

EMPRISONNEMENT DU BIENHEUREUX

Le 1er septembre 1534, le Bienheureux est incarcéré à Southwark, à la prison de Marshalséa ; on lui laisse néanmoins une certaine liberté ; c'est ainsi qu'il peut recevoir la visite de sa femme et qu'il est permis de lui faire passer des vivres.

Lady Fortescue était alors à Woodstock où se trouvait la cour ; elle envoie sa petite fille aînée chez sa mère et la seconde en nourrice pour pouvoir rejoindre son mari. Ils ont avec eux deux domestiques et vont pouvoir passer une année ensemble. Au moment des fêtes de Noël, lady Fortescue se rend plusieurs fois à la cour, à Greenwich, pour intercéder en faveur de son mari.

Nous ne connaissons pas la durée de cet emprisonnement du noble captif ; il devait être en liberté quand, le 4 mai, le bienheureux Richard Reynolds, trois supérieurs Chartreux et John Hales furent martyrisés à Tyburn. Le 19 juin, trois autres bienheureux Chartreux reçoivent la palme du martyre et, le 6 juillet, c'est le tour des bienheureux John Fisher et Thomas More. Que sir Adrien ait été ou non prisonnier, il ne pouvait se faire illusion sur ce que l'avenir lui réservait et sur ce que ces supplices lui annonçaient.

Le 7 janvier 1536, la malheureuse reine d'Angleterre, Catherine d'Aragon, mourut. Le 19 du même mois, Anne de Boleyn fut décapitée et, le lendemain, Henri VIII épousait Jane Seymour.

Dans une lettre datée du 17 février 1536, un de ses serviteurs écrivait à Arthur Plan-

tagenet, vicomte Lisle : « Il y a trois jours, sir Adrien Fortescue a été incarcéré à la citadelle ; sa tête doit tomber. »

CONFISCATION — INIQUE ARRÊT DU PARLEMENT

Le 18, on dressa un inventaire des biens du noble chevalier, de sa maison à Brightwell et de son appartement chez les Black-Friars, à Londres.

Le 28 juin, son argenterie, saisie par le roi, est confisquée par le trésor en même temps que celle de plusieurs monastères ; d'après la courte énumération qui nous en est parvenue, nous pouvons supposer que la famille en avait sauvé la plus grande partie.

Le 28 avril, une réunion du Parlement eut lieu à Westminster ; ce fut le dernier où les abbés siégèrent comme pairs ; il commença par supprimer tous les grands monastères. Une nouvelle procédure fut introduite par laquelle on autorisa à prononcer les sentences de mort sans défense ni recours possible pour l'accusé.

Un juge, sir Thomas Gandy, a raconté à sir Edward Coke que Cromwell envoya chercher les juges et leur demanda si le Parlement avait le pouvoir de condamner les accusés sans les écouter. Les juges répondirent que la question était dangereuse, car l'équité, la justice et toutes les lois en vigueur exigeaient l'audition de l'accusé, mais que, malgré cela, le Parlement étant la cour suprême du royaume de laquelle on ne pouvait appeler, il s'en suivait que l'on ne pouvait pas mettre en doute la validité de ses sentences, quelle qu'en fût la nature. C'était dire crûment que le Parlement pouvait commettre toute espèce d'injustice sans contrôle possible.

Ce Parlement, qui supprimait les maisons religieuses et promulguait les six articles ; ce Parlement, le plus servile qui siégea jamais en Angleterre, adopta, à la demande de Cromwell, la sentence qui, un an plus tard, devait condamner son auteur sans appel.

MARTYRE DU BIENHEUREUX — SON CULTE

Adrien Fortescue fut accusé, ainsi que plusieurs prêtres et laïques, « d'être non seulement soumis à l'évêque de Rome, mais encore d'avoir accepté de lui des charges, (ceci était vrai du cardinal Pole) et d'avoir ameuté le peuple contre le roi », ce qui était absolument faux.

En conséquence, le 10 juillet, sir Adrien Fortescue et Thomas Dingley furent décapités à Tower-Hill ; le même jour, à Tyburn, deux de leurs serviteurs furent pendus et écartelés.

Les causes de sir Adrien Fortescue, de sir Thomas Dingley ont été introduites parmi celles des deux cent soixante et un martyrs qui ont reçu le titre de Vénérables ; il a été béatifié par Léon XIII le 13 mai 1895 avec huit autres martyrs anglais. Les chevaliers de son Ordre l'ont toujours considéré et honoré comme un de leurs martyrs.

Il y a trois peintures de lui dans l'île de Malte ; deux d'entre elles, à l'église de Saint-Jean, à la Vallette, le représentent parmi des Bienheureux, avec, en main, la palme, emblème du martyre ; dans la troisième, au collège de Saint-Paul, à Rabato, il a autour de la tête la gloire des Bienheureux.

Dans une peinture trouvée en 1691 à Madrid et dont on peut voir à Malte la description détaillée, il est représenté avec un couteau dans la gorge et il porte le titre de Bienheureux.

Ce portrait se trouvait dans l'église du collège de Saint-Georges, à Madrid ; on croit que celui de Rabato en est la copie.

Deux prêtres anglais, William Numan et Edouard Mensendin, présents à la description de ce portrait faite par un notaire public, déclarent que l'histoire du martyr est consignée par Sander, dans le septième livre de son *De visibili monarchia*, mais une recherche attentive dans cet ouvrage n'en a découvert aucune trace.

Quand, en 1639, Nicolas Fortescue adressa au grand maître Lascaris une pétition pour être reçu dans l'Ordre, il l'appuya en évoquant « les souvenirs que nous lisons dans les chroniques et la sainteté du bienheureux Adrien Fortescue, chevalier de l'Ordre, lequel est compté parmi les saints qui sont honorés dans l'oratoire de la grande église de Saint-Jean ».

PROVERBES DU BIENHEUREUX

Outre le missel, on possède encore de sir Adrien Fortescue un volume entièrement écrit de sa main, ce qui prouve qu'il était un homme lettré. A la fin de ce volume se trouve une grande quantité de proverbes composés par le Bienheureux ; en voici quelques-uns :

Un roi qui cherche la trahison la trouvera dans son propre pays.

Celui qui gouverne bien sa langue a la réputation d'être sage.

L'argent gagné au jeu n'enrichit pas l'héritier.

Celui qui ne travaille pas en été mourra de faim en hiver.

Celui qui est aimé n'est jamais pauvre.

A quoi sert la serrure si le voleur est dans la maison ?

Un porc trop gras est cause de sa propre mort.

Nous en trouvons aussi quelques-uns ayant un caractère religieux :

Obéis ponctuellement à l'Eglise, et tu t'en trouveras bien.

Pense que tu dois mourir, et tu ne pourras pécher gaiement.

Adrien Fortescue, petit-fils du martyr, fut Jésuite ; sir Francis, le quatrième baronnet avec lequel s'éteignit la descendance mâle, entra également dans la même Compagnie.

C. DE L.

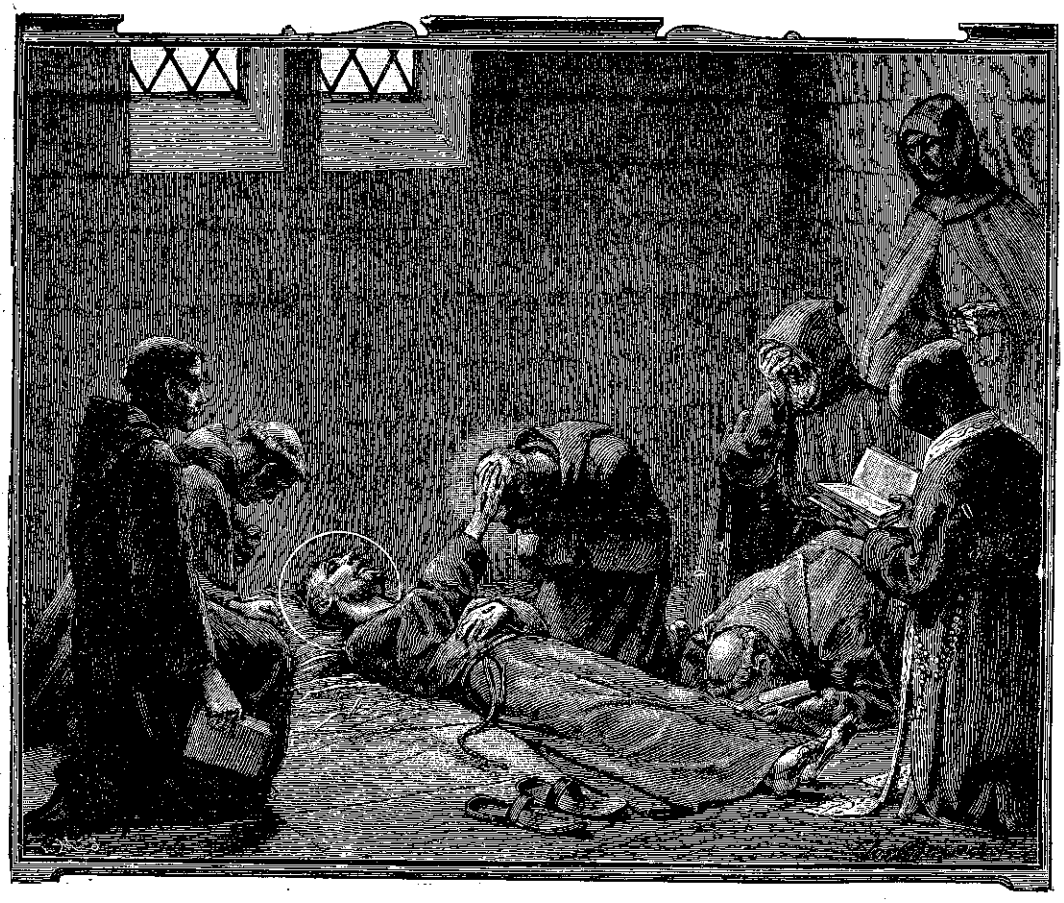
SOURCES CONSULTÉES

The venerable sir Adrien Fortescue, Knight of the Bath, Knight of St-John, martyr, by Father JOHN MORRIS, S. J. London, Burns and Oates.

BIENHEUREUX BERNARD DE QUINTAVALLE,

premier disciple de saint François († 1242).

Fête le 10 juillet



Saint François mourant bénit son premier fils le bienheureux Bernard.

VOCATION DE BERNARD

Depuis quelque temps, celui qui devait devenir saint François d'Assise faisait beaucoup parler de lui.

Il avait d'abord aimé les fêtes et les jeux, mais, après avoir renoncé à tout, il s'adonnait à la pénitence et à la prière avec une ferveur extraordinaire. Son père l'avait cité au tribunal de l'évêque d'Assise et exigé de lui une renonciation en règle à tous ses droits; non content de cela et des mauvais traitements qu'il lui avait infligés, il le maudissait publiquement chaque fois qu'il le rencontrait.

Parmi les habitants d'Assise, ses compatriotes, un certain nombre croyaient que François avait perdu la raison, et ils le plaignaient ; d'autres le couvraient d'injures, lui jetaient de la boue, des pierres. Mais la vertu persévérante de François allait opérer un grand changement.

Bernard de Quintavalle, d'une des meilleures familles d'Assise et qui jouissait d'une grande autorité dans la ville — sans y avoir droit par aucune charge proprement dite, il la dirigeait par ses conseils, — se mit à réfléchir sur la conduite de François. Il lui offrit un jour l'hospitalité, le priant de venir partager son repas et de passer la nuit sous son toit.

François, qui ne vivait plus que des aumônes qu'on lui faisait pour l'amour de Dieu, accepta avec reconnaissance.

Le repas terminé, Bernard fait préparer un lit pour François dans sa propre chambre; bientôt tous deux se disposent à prendre le repos de la nuit, et un bruit monotone ne

tarde pas à indiquer que Bernard est devenu insensible aux choses d'ici-bas.

François attendait ce moment. Doucement il se lève et se met en prière. A genoux, les bras étendus en forme de croix ou élevés vers le ciel, il répète d'une voix douce mais avec un accent convaincu ces paroles si simples et si profondes à la fois :

— *Deus meus et omnia !* Mon Dieu et mon tout !

La plus grande partie de la nuit se passe à prier de la sorte.

Bernard, qui avait seulement feint de dormir pour mieux épier son hôte, entend tout et voit tout à la lumière de la petite lampe qui éclairait la chambre. Il comprend que la prétendue folie de François n'est que la folie de l'amour divin, la folie de Jésus lui-même.

Le lendemain matin, il dit à François :

— Si un homme avait reçu de son maître une certaine somme, pour un nombre déterminé d'années, mais qu'il voulût s'en défaire avant le temps fixé, quelle devrait être sa conduite ?

— Il devrait rendre l'argent à celui qui le lui a confié, répond François.

— Je suis cet homme, répliqua Bernard ; j'ai reçu du Seigneur plus que je ne méritais, mais je veux vous suivre pour servir Dieu parfaitement ; je remets tout mon avoir entre vos mains : faites-en ce qu'il vous plaira.

Quoique joyeusement ému de ces paroles, François ne veut rien précipiter.

— Allons, dit-il au postulant, faire dire une messe au curé de Saint-Nicolas, qui est connu pour homme de bien; nous consulterons ensuite le Seigneur pour savoir ce qu'il faut faire.

La messe terminée, François prie le ministre de Dieu d'ouvrir trois fois le livre divin et d'y lire la première parole qui frapperait ses yeux.

« Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres » ; telle fut la première réponse du ciel.

La deuxième et la troisième étaient conçues ainsi : « Ne portez rien en voyage ; — Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Là-dessus, François ferma le livre, se tourna vers son disciple et lui dit :

— Voilà ce que vous devez faire ; c'est d'ailleurs ce que je me suis proposé moi-même d'accomplir.

Bernard s'en alla sur la place publique distribuer ses biens aux pauvres, et bientôt, dégagé de tout embarras du côté des choses temporelles, il s'engagea résolument dans les sentiers de la pauvreté parfaite et du renoncement.

CARACTÈRE DU PREMIER DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS

Bernard s'était déjà fait remarquer dans le monde par une grande modération de pensées : après sa conversion, cette modération se transforma en une bonté parfaite. Il ne pouvait plus mal juger personne. Rencontrait-il un pauvre en haillons, il se disait en lui-même :

— Voilà quelqu'un qui est plus fidèle à la pauvreté que je ne le suis.

Apercevait-il, au contraire, un homme vêtu avec recherche :

— Peut-être, disait-il, porte-t-il ou portera-t-il bientôt un cilice sous ses riches vêtements ?

Et ainsi, en toute occasion, il jugeait favorablement.

Comme beaucoup de ceux qui réunissent la douceur à l'intelligence, il réussissait aux affaires ; on l'employa souvent pour les fondations de l'Ordre. Il se dépensait en ces circonstances, mais sans se répandre et surtout sans s'agiter.

« Il ressemble aux hirondelles qui se nourrissent en volant, disait de lui le Fr. Egide ; il est toujours par voies et par chemins, par monts et par vaux, et sans cesse il vaque à la prière et se nourrit de consolations célestes. »

MISSION DE FLORENCE

En compagnie de ce même Fr. Egide, Bernard se mit un jour en route vers le nord de l'Italie.

Chemin faisant, les deux apôtres annonçaient l'Evangile de la paix. Dans les villes et les bourgades, sur les routes et les places publiques, dans les carrefours et le long des haies, partout et à tous, ils parlaient du Créateur, de sa loi sainte, de l'amour que les mortels lui doivent. Et si on leur demandait d'où ils venaient, qui ils étaient :

— Nous sommes, répondaient-ils, des pénitents venus d'Assise.

D'aucuns les recevaient avec joie et écoutaient avec reconnaissance et amour leurs enseignements ; d'autres les prenaient pour des fous, se moquaient d'eux, les maltraitaient même. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Florence, où ils eurent particulièrement à souffrir.

Comme la nuit approchait, ils cherchaient une maison où on voulût leur offrir un modeste gîte, mais on les repoussait partout. Ayant enfin rencontré une maison qui avait comme un portique abritant un four :

— Nous pourrons toujours passer la nuit sous ce toit, se dirent-ils.

Cependant, ils voulurent d'abord demander l'hospitalité dans la maison même. La femme qui s'y trouvait, alors seule, refusa.

— Au moins, dirent nos religieux, laissez-nous prendre un peu de repos sous ce porche ?

La femme y consentit. Mais à peine Bernard et Egide se mettaient-ils en devoir de profiter de cette permission, que le mari rentra, reprochant à sa compagne d'être imprudente dans sa charité. Cependant, sur la remarque qu'il n'y avait rien à voler, sous le hangar, que quelques fagots, il se calma et laissa en paix ceux qu'il prenait pour de vulgaires vagabonds.

De grand matin, les deux pénitents d'Assise étaient debout, glacés de froid, car la nuit avait été particulièrement fraîche. Ils se rendirent à l'église la plus proche pour y assister au saint sacrifice de la messe.

Or, il arriva que leur hôtesse y vint aussi. Reconnaissant ceux qu'elle avait éconduits la veille comme des mendiants dont on doit plutôt se défier, elle ne fut pas peu surprise de les voir prier avec tant de ferveur, et elle

se demanda si elle et son mari ne se seraient pas trompés.

Son étonnement allait bien augmenter. Selon son habitude, un homme riche et charitable de la ville, nommé Guido, une fois l'office divin terminé, s'était mis devant la porte de l'église et il distribuait des aumônes à tous les pauvres qui se présentaient. Voyant passer Bernard et Egide, il leur offrit aussi son aumône, mais ils la refusèrent gracieusement.

— N'êtes-vous pas des pauvres comme les autres ? Pourquoi ne voulez-vous rien accepter ?

— Nous sommes pauvres, à la vérité, reprit Bernard, et nous voulons le demeurer ; nous acceptons avec reconnaissance ce qui nous est nécessaire pour vivre, mais ni or, ni argent, ni monnaie, et notre vie de pauvreté n'a rien de pénible, car nous l'avons embrassée volontairement, pour l'amour de Jésus-Christ qui s'est fait pauvre pour nous.

Quelques autres questions que posa Guido le jetèrent dans un profond étonnement, surtout quand il apprit que jadis Bernard était très riche et qu'il avait distribué toute sa fortune aux pauvres.

La femme qui voyait et entendait tout n'était pas moins surprise. Voulant réparer sa faute, elle les invita à revenir chez elle, mais ils la remercièrent de cette bonne volonté un peu tardive et acceptèrent l'hospitalité que leur offrait Guido. Ils l'édifièrent tellement par leurs exemples et leurs paroles qu'il devint de plus en plus généreux envers les pauvres et leur distribua, pour l'amour de Dieu, la plus grande partie de ses biens.

FONDATION DU COUVENT DE BOLOGNE

Avec la bénédiction de son bienheureux Père, et en prêchant le long du chemin, Bernard était arrivé dans la cité de Bologne. Elle était alors très animée, à cause du grand nombre d'étudiants qui fréquentaient ses écoles. Ceux-ci, quand ils virent Bernard si pauvrement vêtu, ne se firent pas faute de s'amuser à ses dépens. Les enfants se joignirent à eux : ils lui tiraient le capuchon, qui devant, qui derrière ; ils lui jetaient de la poussière, des pierres, se suspendaient à sa corde, etc.

Mais, fait remarquer l'auteur des *Fioretti*, comme la patience est une œuvre de perfection et une épreuve de vertu, un savant docteur ès lois — il se nommait Nicolas de Pepoli, — voyant que depuis plusieurs jours tant d'injures n'avaient pu ébranler la constance de Bernard, se dit en lui-même :

— Il est impossible que celui-ci ne soit pas un saint homme.

Et s'approchant, il lui demanda :

— Qui es-tu et qu'es-tu venu faire ici ?

Pour toute réponse, Bernard mit la main dans son sein, en tira la règle des Frères Mineurs et le pria de la lire.

— Vraiment, s'écria le docteur quand il eut fini cette lecture, voici le plus sublime état de perfection que j'aie jamais connu ! Au lieu de maltraiter cet homme, il faudrait l'honorer comme un véritable serviteur de Dieu.

Et joignant les actes aux paroles, il offrit une maison à Bernard pour y établir un couvent de l'Ordre (1211). Bientôt les novices accoururent en grand nombre, mais le bienheureux Bernard ne voulut pas rester.

Revenant auprès de François, il lui dit :

— Père, je ne puis demeurer plus longtemps à Bologne ; je n'y puis plus rien gagner, parce qu'on me témoigne trop d'estime.

COMMENT FR. BERNARD FOULE AUX PIEDS SAINT FRANÇOIS

A force de verser des larmes, saint François était devenu presque aveugle. Malgré les soins dont on l'avait entouré, les remèdes violents des médecins et des chirurgiens, sa vue continuait à s'affaiblir. On l'avait ramené dans cet état à Notre-Dame des Anges.

Un jour, il voulut avoir un entretien spirituel avec Fr. Bernard, son premier disciple. Il se fit conduire dans le bois voisin, où, selon sa coutume, Bernard était en oraison. François l'appela par ces tendres paroles jusqu'à trois fois :

— Frère Bernard, venez parler à ce pauvre aveugle.

Mais Bernard, tout absorbé en Dieu, n'entendit point et ne répondit pas. François en fut tout ému et contristé. S'étant mis en prière, il demanda simplement au Seigneur pourquoi son disciple le négligeait ainsi. Alors une voix du ciel lui fit entendre ces paroles :

— Petit homme, de quoi vous troublez-vous ? Faut-il abandonner le Créateur pour la créature ? Le Fr. Bernard s'entretenait avec moi quand vous l'avez appelé : c'est moi qui l'ai retenu, tant pour sa propre consolation qu'afin de vous apprendre que Dieu ne laisse pas toujours les hommes spirituels maîtres d'eux-mêmes, et qu'il ne faut pas mesurer leurs actions aux règles ordinaires.

Tout tremblant, François va trouver Bernard, se prosterne à ses pieds avec une humilité profonde, lui demande pardon de la faute qu'il a commise et, s'étendant à terre devant lui :

— Je vous ordonne, lui dit-il, de me fouler aux pieds trois fois et de me mettre le pied sur la bouche.

Bernard, les larmes aux yeux, s'excuse autant qu'il le peut ; mais le séraphique Père insiste, et le disciple, non moins humble dans l'obéissance que son bien-aimé maître, accomplit ce qui lui était commandé.

SUPRÊME BÉNÉDICTION DE SAINT FRANÇOIS

Autour du grabat sur lequel était étendu leur Père mourant, un groupe de Frères Mineurs priaient et pleuraient. François demanda où était Bernard, son fils aîné.

— Venez, mon fils, lui dit-il, afin que je vous bénisse avant de mourir.

Bernard était à gauche, Egide à droite. Le mourant croisa les mains de façon à ce que la droite fût sur la tête de Bernard, et lui donna sa bénédiction en ces termes :

— Que Dieu le Père vous bénisse de toutes les bénédictions spirituelles qu'il a répandues sur nous du haut des cieux en son Fils. Comme vous avez été choisi le premier pour

donner dans cet Ordre le bon exemple de la vie évangélique et pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ, à qui vous avez offert généreusement vos biens et votre personne en odeur de suavité : qu'ainsi vous soyez béni de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de moi, son pauvre serviteur, et que vous le soyez à jamais, entrant et sortant, veillant et dormant, vivant et mourant.

Après avoir reçu cette bénédiction, Bernard se retira, profondément ému, voulant un peu de solitude pour donner un libre cours à ses larmes. Alors François dit à ceux qui restaient auprès de lui :

— Mon intention est que le Ministre général, quel qu'il soit, aime et honore le Fr. Bernard comme moi-même, et que tous les Frères de cet Ordre le regardent comme un autre moi-même : je vous le laisse, en effet, comme la moitié de mon âme. Il y en a peu qui soient en état de bien connaître sa vertu; elle est si grande que Satan ne cesse point de le tenter et de lui tendre des pièges. Mais, avec l'aide de Dieu, il surmontera tout au grand profit de son âme et se trouvera, par des voies merveilleuses, dans une grande tranquillité.

Quel éloge dans la bouche d'un homme comme saint François d'Assise ! L'histoire, du reste, prouve qu'il ne se trompait pas et que la vertu du Fr. Bernard était extraordinaire.

DERNIERS MOMENTS
RECOMMANDATIONS SUPRÊMES

Sur la fin de sa vie, dans le couvent de Sienne, le bienheureux Bernard fut visité par de douloureuses et nombreuses infirmités : il les supporta avec une générosité constante. Un jour qu'on lui faisait respirer de l'eau de roses, pour le soulager un peu dans sa souffrance, il ne permit pas qu'on continuât plus longtemps, aimant mieux souffrir tout ce que Dieu jugerait à propos de lui faire éprouver.

Ces souffrances mêmes n'étaient pas capables de lui faire perdre son union avec Dieu. Il avait d'ailleurs trouvé, pour y arriver plus sûrement, un excellent moyen.

— Très cher Frère, avait-il dit un jour au médecin qui lui prodiguait ses soins, je ne veux plus songer aux nécessités corporelles; je m'en remets entièrement à vous pour ce qui concerne ce point. Quand vous me direz de manger ou de boire, je le ferai ; si vous ne m'en parlez pas, je me tiendrai tranquille.

Cependant, comme il sentait que sa fin était proche, il demanda à ce même médecin qu'il lui permît de faire une espèce de collation. Quand on lui eut apporté ce qu'il désirait, il invita ceux des Frères qui l'entouraient :

— C'est, disait-il, ma dernière pâque : prenez-la avec moi.

Ses paroles et ses actes étaient empreints d'une telle dévotion que plusieurs disaient :

— Vraiment, nous n'avons pas jusqu'ici connu la sainteté de cet homme.

Après avoir reçu les saintes onctions, il dit, les larmes aux yeux :

— Frères bien-aimés, n'oubliez pas que vous serez un jour dans l'état où vous me voyez. Si j'ai été Frère Mineur en quelque chose, ça été dans les tentations et les épreuves. Dieu, du reste, m'a toujours soutenu, et, pour mille mondes, je ne voudrais pas avoir négligé le service divin. Je vous en prie, aimez-vous toujours les uns les autres.

Après ces paroles, son âme bienheureuse s'envola vers les cieux. Son corps devint d'une blancheur éclatante et resta souple comme s'il fût encore en vie. Son visage était resplendissant et comme éclairé d'un doux sourire.

Il fut enseveli solennellement dans la basilique de Saint-François, près de l'autel.

IL APPARAÎT A DES FRÈRES MALADES

Au moment même où Fr. Bernard quittait cette terre d'exil, Fr. Léon et Fr. Rufin étaient malades à la Portioncule. Ils furent favorisés l'un et l'autre d'une douce vision.

Ils voyaient un groupe de religieux qui venaient en procession vers Sainte-Marie de la Portioncule, et, parmi eux, s'en trouvait un dont la face et surtout les yeux étaient ravissants de beauté. A la question qu'ils posèrent instinctivement :

— Où allez-vous ? et quel est ce Frère qui paraît si beau ?

Il fut répondu :

— Nous allons chercher un Frère qui va bientôt mourir, et celui dont vous admirez la gloire est le Fr. Bernard. Ses yeux surtout resplendissent parce qu'ils ont été toujours purs. Tout ce qu'il voyait de bien et de beau dans les créatures, il le rapportait à la gloire du Créateur, et il jugeait toujours favorablement ce qu'il voyait autour de lui.

Au commencement du XV[e] siècle, Benoît XIII se trouvait au couvent de Morella, dans le royaume de Valence. Il donna aux religieux de précieuses reliques, deux épines de la couronne de Notre-Seigneur, une parcelle de la vraie Croix, une partie d'un doigt de saint Jean-Baptiste, etc. Détail important à remarquer : Wadding, qui rapporte ce fait, note que, parmi ces reliques, il y avait un ossement du bienheureux Bernard de Quintavalle, disciple de saint François.

PRATIQUE : Comme le bienheureux Bernard, répondons généreusement aux sollicitations de la grâce, fallût-il aller jusqu'à l'héroïsme de la vertu.

SOURCES CONSULTÉES

Analecta francescana, III. Quaracchi, 1897. — *Annales minorum* de WADDING, 1628. — *Histoire de saint François*, par l'abbé LEMONNIER. Paris, 1890.

SAINT LÉON, ABBÉ

SAINT PIE Ier, PAPE, SAINT KETILL, CHANOINE RÉGULIER DE ST-AUGUSTIN

Fête le 11 juillet.

Le moine bénédictin saint Léon, abbé du monastère de la Cava, allait dans la forêt chercher des fagots de bois qu'il portait sur ses propres épaules jusqu'à la ville où il les vendait pour acheter du pain aux pauvres.

SAINT LÉON, DISCIPLE DE SAINT ALFIER

Saint Léon, né à Lucques, en Toscane, vint à Salerne où il entendit parler du mérite et des vertus de saint Alferius ou Alfieri, premier abbé du monastère de la Cava, sous la Règle de saint Benoît, et voulut aussitôt se mettre au nombre des disciples de l'homme de Dieu. Il profita si bien des leçons de son maître qu'au bout de peu de temps, il parut être devenu son égal aussi bien en vertu qu'en science. Alfier lui-même reconnut les heureuses dispositions de son disciple : un jour qu'on le suppliait de ressusciter un mort, il ne voulut avoir, auprès de lui, pendant sa prière, que Léon seul, paraissant ainsi par humilité, emprunter de son inférieur une puissance dont il n'avait en réalité pas besoin.

SES VERTUS ET SES MIRACLES

Après la mort du saint fondateur, Léon fut élu pour lui succéder, et sa réputation de sainteté ne cessa de s'accroître. Le récit de sa vie n'est que le

récit de ses miracles et de ses œuvres de charité; nous allons en citer quelques traits, d'après une biographie du Saint, écrite peu de temps après sa mort, conformément aux dépositions de témoins oculaires.

D'un cœur pur et humble, d'une tendre dévotion, il mérita plusieurs apparitions de la Mère de Dieu. Pour honorer spécialement celle qui passa toute sa vie dans le prière solitaire et le travail à Nazareth, suivant du reste en cela les prescriptions de la Règle bénédictine, le saint religieux consacrait une bonne partie de ses journées au travail des mains. Unissant la pratique de la charité à la mortification, il faisait, dans un bois voisin du monastère, des fagots qu'il portait à Salerne sur ses épaules, et avec le prix qu'il en recevait, il achetait du pain qu'il distribuait aux pauvres.

Un jour qu'il revenait de cette ville, partageant entre les malheureux le pain gagné à la sueur de son front, il vit passer le prince de Salerne, Gisulphe, et lui en tendit un morceau. Gisulphe se détourna d'abord avec dédain. Mais, repris vivement par les seigneurs qui l'accompagnaient, il accepta le présent de l'homme de Dieu, mangea ce pain et, à partir de ce jour-là, montra beaucoup d'amitié pour Léon.

Comme le prince était un homme plein d'orgueil et de violence, le Saint profita souvent, en faveur des malheureux, de l'ascendant qu'il avait su acquérir sur son esprit, pour l'empêcher d'abuser de son pouvoir et de s'abandonner trop à son penchant pour la tyrannie. Lorsque les prières ne suffisaient pas pour émouvoir son cœur, Léon résistait ouvertement, sans qu'aucune crainte fût capable d'arrêter son zèle à protéger l'innocence. Ainsi Gisulphe, dans une guerre aux habitants d'Amalfi, irrité de leur résistance, envoyait à d'affreux supplices tous les prisonniers, qui lui tombaient sous la main. Le vénérable abbé trouva là un champ nouveau pour sa charité; il visitait les captifs, les consolait, en rachetait un grand nombre, leur fournissait des vêtements, et leur sauvait la vie en les enlevant même aux bourreaux qui n'osaient pas lui résister. Un jour qu'il prenait son repas avec ses frères, arrive un messager qui lui dit : « Père, accourez vite; trois prisonniers viennent d'être condamnés par le prince à avoir les yeux crevés; on les conduit au supplice. » Le Saint se lève aussitôt, se dirige en toute hâte vers Salerne, et trouve le funèbre cortège déjà hors des portes de la ville; il l'arrête, absout les prisonniers et ordonne aux soldats de les mettre en liberté, en leur disant, pour les rassurer, qu'il se porte caution pour les captifs devant le farouche Gisulphe.

Gisulphe, aussi cupide que cruel, ayant appris qu'un riche citoyen d'Amalfi avait caché une partie de sa fortune à Salerne, dans le monastère de Saint-Nicolas, se rendit en personne à ce couvent pour s'emparer du dépôt. Mais saint Léon, prévenu, s'y transporta avant lui, et en arrivant le prince le trouva assis sur le coffre même où était renfermé l'argent confié. N'osant avouer publiquement son dessein, et encore moins faire violence au vénérable abbé, Gisulphe lui tendit la main comme pour l'inviter à se lever. Saint Léon fit mine de ne pas comprendre, et le prince ayant renouvelé plusieurs fois le même geste, à chaque fois notre Saint lui frappait les doigts de sa crosse, en ayant l'air de s'amuser. Gisulphe finit par le prier de quitter sa place, puis par demander que le trésor lui fût remis. Non seulement Léon refusa énergiquement, mais encore il lui adressa de vifs reproches sur son injuste cupidité et le força à se retirer.

Dans une autre circonstance, comme il lui donnait de sages conseils et le suppliait de mettre un terme à ses cruautés, Gisulphe refusa avec mépris d'écouter ces avis salutaires; le saint moine lui prédit que Dieu allait le punir de ses crimes en lui retirant le pouvoir. En effet, ce prince ne tarda pas à perdre sa principauté de Salerne qui lui fut enlevée, en 1075, par Robert Guiscard, duc de Pouille.

Si nous voulions rapporter toutes les circonstances où le vénérable abbé s'interposa pour délier les chaînes des captifs, dit son biographe du moyen âge, où il s'offrit à prendre lui-même la place des prisonniers, où il usa de prières, de larmes, de menaces, pour ramener à plus d'humanité le prince de Salerne, une page ne suffirait pas et il nous faudrait écrire un gros volume.

Un jour, veille de la fête de sainte Cécile, pour laquelle saint Léon avait une dévotion particulière, il avait passé la journée auprès de Gisulphe, occupé à plaider la cause des malheureux. Le soir venu, il se remit en route à la clarté d'une torche, accompagné de plusieurs de ses religieux. Or un violent orage ayant éclaté brusquement, avec un grand vent et une pluie abondante, le saint abbé arriva au monastère les vêtements complétement secs et sans que la torche se fût éteinte.

Une autre fois, il obtint par ses prières la mort d'un énorme serpent établi dans une grotte voisine de l'abbaye.

Enfin, devenu fort âgé, il se déchargea de la direction de son monastère sur le bienheureux Pierre, ancien moine de Cluny et ancien évêque de Policastro, et s'endormit lui-même dans le Seigneur, le 12 juillet 1075. Pendant que les moines veillaient son corps dans l'église, un des cierges du catafalque vint à tomber sur le drap mortuaire; quand on s'en aperçut, après un temps assez long, on constata que l'étoffe était demeurée intacte; la puissance surnaturelle du Bienheureux lui survivait, et il semblait commander encore aux éléments.

SAINT PIE Ier, PAPE

Fête le 12 juillet.

FAMILLE DE SAINT PIE — LE PRÊTRE PASTOR

Le pontife, qui porta le premier ce nom glorieux de Pie, naquit vers le commencement du IIe siècle de l'ere chrétienne, à Aquilée, en Illyrie, dans l'Autriche actuelle, d'une famille d'origine italienne et qui paraît avoir occupé un rang social assez élevé. Son pere se nommait Rufinus et son frère Pastor. Les deux frères vinrent à Rome et furent l'un et l'autre ordonnés prêtres, mais on ignore en quelles circonstances. Pie monta sur le trône de saint Pierre vers l'an 142, sous le règne d'Antonin le Pieux; Pastor resta attaché à une des églises de la ville et brilla autant par ses vertus que par sa science, puisqu'il mérita d'être favorisé de visions angéliques.

SAINT JUSTIN — DÉCRETS DE SAINT PIE

Sous le pontificat de saint Pie, l'illustre saint Justin, philosophe converti, éleva sa voix éloquente jusqu'au trône des Césars, en faveur de l'Eglise persécutée. Le courageux apologiste démontra clairement la fausseté des calomnies dont on chargeait les fidèles du Christ, prouva la divinité de Jésus-Christ et réclama pour ses frères la liberté de servir paisiblement le vrai Dieu. L'empereur Antonin, frappé du courage et de l'éloquence de Justin, fit droit à sa requête, et l'Eglise jouit sous son règne d'une certaine tranquillité.

Saint Pie profita de ce calme relatif pour étendre la connaissance du vrai Dieu et eut la joie de voir augmenter considérablement le nombre des conversions. En cinq ordinations, faites au mois de décembre, il imposa les mains à dix-neuf prêtres, vingt-et-un diacres et douze évêques destinés à diverses Eglises. Il rendit un décret relatif au baptême des hérétiques qui se convertissaient à la foi chrétienne, et un autre imposant une pénitence aux prêtres qui, par négligence, laisseraient se repandre à terre le sang précieux du Seigneur pendant le saint Sacrifice : pénitence variant de trois à quarante jours, suivant que le vin aurait coulé jusqu'à terre, ou n'aurait qu'arrosé l'autel ou les linges qui le recouvraient. On devait en recueillir tout ce qu'il était possible, laver ou racler le reste; l'eau qui avait servi à l'ablution ou les débris de bois et de pierre devaient être brûlés, les cendres jetées dans la piscine. On voit, par ce document cité dans l'office de saint Pie Ier, que l'Eglise primitive croyait comme nous, n'en déplaise aux protestants, à la présence réelle de Jésus-Christ dans le Sacrement de l'autel; on voit de quelle vénération les fideles entouraient ce divin Sacrement.

Saint Pie Ier publia encore deux décrets très sévères contre les blasphémateurs; il ordonna que les biens donnés en fonds à l'Eglise fussent inaliénables; il défendit d'employer à des usages profanes les vases et les ornements sacrés, et de recevoir les vierges au vœu perpétuel de chasteté avant qu'elles eussent atteint l'âge de vingt-cinq ans.

LES ÉGLISES CONSACRÉES PAR SAINT PIE

Une lettre du prêtre Pastor au prêtre Timothée nous raconte un des actes les plus importants du pontificat de saint Pie : l'illustre patricien Pudens, père de sainte Praxède et de sainte Pudentienne, avait fait de sa maison une église à laquelle Pastor était attaché. Ses filles voulurent y ériger une piscine baptismale, ce qui était y constituer une paroisse. A la demande de Pastor, Pie approuva ce dessein, et fit construire lui-même la piscine. Le jour de Pâques, il y conféra le baptême aux esclaves encore païens des deux sœurs et fit aussitôt procéder à leur affranchissement. A partir de ce moment la maison, ou plutôt l'église, devint un lieu de réunion permanente; une multitude de païens accouraient pour s'y instruire de la vraie religion et recevoir le baptême. Les vierges consacrées à Dieu et les nouveaux baptisés y faisaient retentir nuit et jour les louanges du Seigneur.

Novatus, frère du prêtre Timothée, après avoir dépensé, durant sa vie, sa fortune à soulager les indigents, en laissa les restes à sainte Praxède qui fit consacrer les thermes de sa maison en une nouvelle église; le pontife lui donna le titre de Sainte-Pudentienne et l'enrichit de nombreux présents.

Plus tard, il érigea, non loin de ce lieu une autre paroisse sous le nom de Sainte-Praxède et y consacra un baptistère. Ces églises sont au nombre des plus anciens monuments de la foi dans la capitale du monde chrétien.

Dans la catacombe de Sainte-Priscille, sur la *via Salaria*, est une peinture contemporaine de saint Pie Ier, qui représente ce pontife imposant les mains à la bienheureuse vierge Praxède pour la consacrer au Seigneur, et ayant à côté de lui son frère le prêtre Pastor.

SES LETTRES

Outre les décrets disciplinaires dont nous avons parlé, saint Pie en publia un autre sous forme d'encyclique, ordonnant à tous les fidèles de célébrer la fête de Pâques le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars, et non le jour de la semaine où elle tombait, comme beaucoup pensaient jusqu'alors devoir le faire d'après la coutume des juifs. Le pontife romain invoque la tradition apostolique, au maintien de laquelle il est chargé de veiller en sa qualité de successeur de Pierre, et s'appuie aussi sur l'ordre intimé, dans une vision, au pieux docteur Hermès, par un ange qui lui était apparu sous la figure d'un berger.

Nous possédons la traduction latine de deux lettres de saint Pie, primitivement rédigées en grec, et adressées à saint Just, évêque de Vienne dans les Gaules. La première nous apprend que le prédécesseur de saint Just venait de donner sa vie pour la foi. Pie exhorte l'évêque de Vienne, récemment élu pour remplacer ce saint martyr, à se montrer plein de charité pour les fidèles, les diacres et les

prêtres qui lui sont soumis, à défendre les confesseurs de la foi, à les visiter dans les cachots, à les exhorter à souffrir pour le nom du Sauveur, et à honorer la sépulture des bienheureux martyrs.

Dans sa deuxième lettre à Just, Pie nous apprend que cet évêque avait fait récemment un voyage à Rome, et s'informe des progrès de la foi dans son Eglise. Il lui annonce le triomphe glorieux de plusieurs martyrs, et l'exhorte à combattre lui-même vaillamment pour mériter la palme immortelle. Il se plaint des ravages que fait dans l'Eglise l'hérésie de Cérinthe, le même que saint Jean avait anathématisé dans sa vieillesse.

MORT DE SAINT PIE Ier

Malgré le décret officiel de l'empereur, qui permettait aux chrétiens le libre exercice de leur culte à l'intérieur de leurs demeures, les progrès de la foi et l'érection de nombreuses églises durent servir de prétexte à une nouvelle persécution qui signala les dernières années du pontificat de saint Pie Ier, persécution où périrent sainte Pudentienne et de nombreux martyrs. Plusieurs monuments hagiographiques affirment que le saint Pontife eut lui-même la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ. Quoiqu'il en soit, il mourut le 11 juillet 150, après un pontificat de huit ans, quatre mois et trois jours.

Il reçut la sépulture au Vatican, près du tombeau de saint Pierre. Une partie de ses reliques a été plus tard transportée dans l'église Sainte-Pudentienne et le reste à Bologne. Plusieurs églises du diocèse d'Amiens en vénèrent des fragments.

SAINT KÉTILL, CHANOINE RÉGULIER DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 11 juillet.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT KÉTILL

Saint Kétill naquit vers le commencement du XIIe siècle, à Winghe, en Danemark. Ses parents, plus riches encore par leurs vertus que par l'illustration de leur race et les biens de la fortune que Dieu leur avait départis, lui firent donner une éducation solide et vraiment chrétienne.

Le noble enfant, consacré au Seigneur dès l'aurore de sa vie, par les soins d'une tendre mère, tandis qu'il faisait de rapides progrès dans les sciences et les belles-lettres, avançait aussi « de vertu en vertu », selon l'expression du Psalmiste.

Il se distinguait dès lors par une pureté angélique, par une grande douceur et miséricorde à l'égard du prochain, par une prudence consommée et par une charité ineffable envers les malheureux. Il aima ses amis en Dieu, ses ennemis à cause de Dieu, les pauvres comme les images de Dieu.

IL DEVIENT CHANOINE DE WIBORG

Enfin, écoutant la parole du Sauveur : « Celui qui ne renonce pas à tous ses biens pour me suivre, n'est pas mon parfait disciple », il se dépouilla de tout ce qu'il avait, pour embrasser un état plus excellent et porter la croix de Jésus-Christ.

Sur les conseils du vénérable Eskill, évêque de Wiborg, Kétill entra dans l'institut des Chanoines de la cathédrale de cette ville, qui vivaient dévotement sous la Règle de saint Augustin.

SES TRAVAUX — SON MARTYRE — SON CULTE

Chargé d'abord du soin des enfants qui se destinaient à la vie religieuse, Kétill composa pour leur instruction plusieurs ouvrages remarquables, suivant en cela le précepte de l'Apôtre, qui recommande de gagner son pain par le travail, et l'exemple de son bienheureux patriarche Augustin, qui interrompait sa prière pour composer d'admirables livres.

Ordonné prêtre par l'évêque Eskill et élevé à la dignité de prévôt, Kétill se montra comblé de tous les dons de l'Esprit-Saint.

Mais peu d'années après, le 27 septembre 1151, pendant qu'il récitait l'office canonial dans l'église de Sainte-Marguerite, il fut mis à mort, en haine de la religion, par les ennemis de la foi.

En 1188, le pape Clément III le mit solennellement au rang des bienheureux; son culte fut très répandu dans plusieurs églises de Danemark, et on possède encore plusieurs offices composés anciennement en son honneur.

SES MIRACLES ET SA CHARITÉ

Parmi les vertus dont saint Kétill se montra un modèle plus spécial, nous devons citer en premier lieu sa charité pour les pauvres. On le vit un jour recueillir un lépreux, le panser et l'habiller convenablement; puis, ce lépreux disparut subitement. Nul ne douta que le Christ lui-même n'eût voulu, sous la figure d'un de ses membres mystiques, recevoir l'aumône de son fidèle serviteur.

Celui-ci opéra du reste de nombreux miracles durant sa vie; une nuit qu'il chantait l'office, ses frères l'aperçurent tout brillant d'une lumière surnaturelle qui l'enveloppait. On le vit guérir beaucoup de malades et un jour arrêter, par la vertu du signe de la croix, un violent incendie qui menaçait de détruire la ville.

SAINTE OLGA, SAINT VLADIMIR LE GRAND

ET LA CONVERSION DE LA RUSSIE

Fête de sainte Olga le 11 juillet. Fête de saint Vladimir le 15 juillet.

Portrait traditionnel de sainte Olga, d'après un document russe.

COMMENCEMENTS DE LA NATION RUSSE — PREMIÈRES CONVERSIONS — BAPTÊME D'OSKOLD ET DE DIR, PRINCES DE KIEV (VERS 870).

A peu près à la même époque que saint Cyrille évangélisait le royaume des Khozars et portait peut-être sa prédication jusqu'à Kiev (860), dans le nord de la Sarmatie étaient jetés les premiers fondements de l'Etat qui, depuis, est devenu le grand empire russe.

Les Varègues russes étaient une peuplade scandinave, originaire de la Suède, qui, en 859, avait imposé sa domination aux populations finnoises et slaves situées au sud-ouest du golfe de Finlande. Chassés d'abord, ils revinrent bientôt en plus grand nombre, rappelés, dit la chronique, par les indigènes qui ne pouvaient parvenir à organiser parmi eux un gouvernement juste et stable (860) (1).

Rurik, leur chef, établit le siège de sa domination dans la ville slave de Novgorod et il donna à ses Etats le nom de Russie (862).

Deux de ses *boiars*, Oskold et Dir, s'étant

(1) *Chronique de Nestor*, p. 14-15.

séparés de lui et ayant entraîné avec eux d'autres Varègues, allèrent tenter fortune au Sud; ils s'emparèrent de la ville de Kiev et en firent le centre d'une nouvelle principauté (862).

De là ils poussent leurs incursions dans l'empire grec; montés sur une flottille de deux cents barques, ils franchissent les cataractes du Dniéper, ravagent les côtes de la mer Noire, entrent dans le Bosphore, pillent les îles des Princes, dans l'une desquelles était exilé le patriarche saint Ignace, et menacent Constantinople (866).

Pour sauver Constantinople, Photius, l'usurpateur du siège du patriarche saint Ignace, fait une procession; les historiens byzantins et la *Chronique* russe de Nestor, qui les a copiés, racontent qu'une tempête éclata alors subitement et submergea presque toute la flottille russe.

Toutefois, certains auteurs doutent de cette intervention céleste; d'autant plus que Photius, dans la lettre encyclique qu'il écrivit, à la fin de 866 ou au commencement de 867, à la suite de son Concile de Constantinople — lettre postérieure à l'incursion des Russes, — parle bien de cette incursion, mais non de la tempête miraculeuse qui la termina, quoiqu'il ajoute que les Russes se sont convertis et ont reçu un évêque. Il est possible que cet évêque ait été envoyé par Photius, comme négociateur, aux Russes qui menaçaient Constantinople en 866, et que le payement d'une rançon ait été le vrai miracle qui ait alors délivré la capitale de l'empire d'Orient.

Quelles qu'aient été les prétentions de Photius à la gloire d'avoir commencé la conversion des Russes de Kiev, cette conversion n'eut réellement lieu que quatre ans plus tard, lorsque le vrai patriarche saint Ignace eût été retabli et Photius exilé.

Vers 870, saint Ignace envoya à Kiev un archevêque. A son arrivée, les princes Oskold et Dir réunirent le Conseil de la nation; comme preuve de la divinité de la religion chrétienne, ils exigèrent un miracle : « Jette dans le feu, dirent-ils au missionnaire, le livre des Evangiles; s'il n'est pas consumé, nous croirons en Jésus-Christ. » Le miracle eut lieu : les Russes de Kiev et les princes, à leur tête, demandèrent le baptême (1).

Malheureusement, onze ans après, Oskold et Dir étaient tués par Oleg, oncle et tuteur d'Igor, fils de Rurik, le fondateur de la grande principauté russe de Novgorod; à la suite de ce meurtre, la siège de la grande principauté russe était transféré à Kiev. Oleg était païen, la conversion des Russes subit un temps d'arrêt (881).

SAINTE OLGA — SON BAPTÊME (955)

Sous la conduite d'Oleg, les Russes recommencèrent leurs incursions dans l'empire grec et se montrèrent plus que jamais ennemis du christianisme. Lorsque, parmi leurs captifs, ils reconnaissaient un prêtre chrétien, ils le faisaient mourir dans des supplices atroces; nombreuses furent les églises qu'ils livrèrent aux flammes.

Il était néanmoins réservé à la fille adoptive d'Oleg, à Prescrasnaia Olga, de rétablir le culte chrétien parmi les Russes. Elle avait épousé Igor, le fils de Rurik et le pupille d'Oleg (903). Après la mort d'Igor, elle gouverna la Russie comme tutrice de son fils Sviatoslav (945).

(1) Fleury, *Hist. Eccl.*, t. XI, p. 364-366, citant Constantin Porphyrogénète, *in Basilium*, n° 96.

Il y avait encore à Kiev quelques restes de la chrétienté russe fondée en 870, au temps d'Oskold et de Dir. Cette chrétienté se réunissait dans une chapelle placée sous le vocable de saint Elie.

En 947, étant rentrée à Kiev, après avoir visité les provinces de l'empire de son fils, Olga se fit instruire des dogmes du christianisme; frappée de la beauté de cette religion, elle résolut de l'embrasser. Pour mieux l'étudier, ayant remis les rênes du gouvernement à son fils, elle se rendit à Constantinople, accompagnée d'un prêtre nommé Grégoire; elle avait alors plus de soixante ans.

Elle resta plusieurs années à Constantinople. En 955, elle fut baptisée par le patriarche Théophylacte; ce patriarche était en communion avec l'Eglise romaine, son intronisation ayant eu lieu en présence des légats du Pape. Le parrain d'Olga fut l'empereur Constantin VI Porphyrogénète; il lui donna le nom d'Hélène. Ce nom n'était pas seulement celui de la mère de Constantin le Grand, le premier empereur chrétien, mais encore celui de l'impératrice d'alors, femme de Constantin VI Porphyrogénète, laquelle détenait l'exercice du pouvoir.

Après son baptême, Olga retourna à Kiev. Elle chercha à convertir son fils Sviatoslav; mais elle ne put y parvenir. « Comment, disait-il, je recevrais une foi étrangère! mais ma *droujina* (1) se rirait de moi. »

Le même respect humain entravait le prosélytisme d'Olga auprès des sujets de son fils. Si quelque Russe voulait se faire baptiser, on ne le lui défendait pas, mais on se moquait de lui.

Olga ne se rebuta point. Afin d'organiser la petite chrétienté de Kiev, elle voulut avoir un évêque et des prêtres. Dans ce but, en 959, elle envoya une ambassade à l'empereur d'Occident, Othon Ier.

Pourquoi ne s'adressa-t-elle pas à l'empereur d'Orient? Sans doute, les désordres de la cour et de l'Eglise de Constantinople, qu'elle avait vus de près pendant son séjour en cette ville, avaient dû répugner à son âme droite et fervente. L'année même où Olga envoyait demander un évêque à la cour impériale d'Occident, Constantin VI mourait à Constantinople, empoisonné par son fils, Romain II, et ce parricide montait sur le trône d'Orient.

Pour répondre au désir de la princesse russe, l'empereur Othon Ier fit, en 960, sacrer évêque des Russes un moine de Saint-Alban de Mayence, nommé Libutius; mais cet évêque mourut avant son départ pour sa mission.

Adalbert, moine de Saint-Maximin de Trèves, fut sacré pour le remplacer (961). Parvenu en Russie, Adalbert se heurta aux mêmes difficultés qui avaient déjà stérilisé le prosélytisme de la princesse-mère Olga. Même ne tarda-t-il pas à être en butte à la persécution. Plusieurs de ses compagnons furent tués; lui-même n'échappa à la mort que par la fuite (962).

Rentré en Allemagne, il se retira à Mayence, puis devint abbé de Wissembourg, et lors de la fondation de l'archevêché de Magdebourg, en fut le premier archevêque. L'Eglise l'honore comme saint.

La princesse Olga mourut en 969. Le prêtre qui administrait la petite chrétienté de Kiev l'enterra suivant les rites chrétiens : avant de mou-

(1) Ensemble de guerriers directement attachés à la personne d'un prince russe, comme l'étaient les *Leudes* chez les Francs.

rir, elle avait défendu qu'il fût célébré, à l'occasion de ses funérailles, aucune fête funéraire païenne (*trizna*).

L'Eglise russe catholique honore Olga comme sainte; sa fête est le 11 juillet.

SAINT VLADIMIR LE GRAND
CONVERSION DE LA RUSSIE (988)

Nous avons vu que Sviatoslav Ier, le fils de sainte Olga, lui refusa la consolation de le voir chrétien. Même à la fin de son règne, sans doute à la suite de la mission infructueuse de saint Adalbert, il dut y avoir une réaction païenne. La chronique, en effet, ne nous montre plus dans les Conseils de Sviatoslav des Russes chrétiens comme il y en avait dans ceux de son père Igor : ainsi, tandis que, dans le traité conclu entre Igor et l'empire grec en 943, il est parlé du serment des Russes chrétiens sur la croix, en même temps que de celui des Russes païens par leur dieu Péroun; — dans le traité que Sviatoslav conclut en 971 avec le même empire grec, il n'est plus parlé que du serment païen par Péroun et Volos.

Les deux fils aînés de Sviatoslav, Oleg et Iaropolk, moururent comme lui dans le paganisme. Il était réservé à son troisième fils, Vladimir, d'implanter définitivement le christianisme en Russie.

L'année qui suivit la mort de sa grand'mère Olga, son père le nomma prince de Novgorod (970).

Deux ans après, Sviatoslav mourait dans une guerre avec les Petchenègues, peuplade turque dont l'empire avait remplacé celui des Khozars dans la Sarmatie méridionale (972).

Une guerre heureuse contre son frère Iaropolk, qui l'avait d'abord dépouillé de sa principauté, rendit Vladimir seul souverain de la Russie et grand prince (978-980).

Les débuts du règne de Vladimir furent marqués par une recrudescence de paganisme. En face de son palais, à Kiev, il fit élever sur une éminence les idoles des dieux du paganisme russe, Péroun, Khors, Dajbog, Strybog, Simargl et Mokoch. Des sacrifices humains leur étaient offerts; on tirait au sort les noms des familles qui devaient livrer leurs enfants.

A ces excès du culte païen, Vladimir joignait la débauche la plus effrénée.

Mais, comme dit le pieux chroniqueur Nestor, citant saint Paul (1) « lorsque les péchés augmentent, la grâce devient plus abondante »; et de l'excès du mal, Dieu fit sortir la conversion de Vladimir et celle de toute la Russie.

En 983, des sacrifices humains ayant été ordonnés à la suite d'une expédition, le sort désigna comme victime le fils d'un Varègue chrétien, qui était venu de l'empire grec à Kiev. Ce Varègue refusa de livrer son fils.

« Ceux à qui vous voulez le sacrifier, dit-il aux païens qui le réclamaient, ne sont pas des dieux; ils ne sont que du bois, qui est aujourd'hui et qui pourrira demain..... Il n'y a qu'un Dieu unique que servent les Grecs et à qui ils rendent hommage..... Et vos dieux, qu'ont-ils fait? On les a faits eux-mêmes. Je ne donnerai pas mon fils aux démons. Si ce sont des dieux, ils enverront bien l'un d'entre eux pour prendre mon fils. »

Les païens ne voulurent pas entendre ce raisonnement. Pénétrant de force chez ce Varègue chrétien, ils le tuèrent, lui et son fils.

(1) *Rom.*, V. 20.

Le sang de ces deux martyrs fut fécond. Sur l'emplacement de leur maison devait plus tard s'élever l'église de la Mère de Dieu, la première fondée par Vladimir.

Quelle influence cet événement tragique eut-il sur Vladimir? Les chroniques ne le disent point; mais on peut supposer que la fermeté héroïque de ce chrétien fit quelque impression sur lui.

Il dut alors se rapprocher des chrétiens de Kiev. Ceux-ci se réunissaient dans la chapelle de Saint-Elie où sa grand'mère Olga accomplissait jadis ses devoirs religieux et, comme elle, il se fit exposer les vérités du christianisme par un prêtre grec (un philosophe grec, dit la chronique) qui se trouvait à Kiev.

Désirant se faire chrétien, il voulut aussi avoir une épouse chrétienne; il fit demander la main d'une princesse grecque, Anne, la sœur des empereurs d'Orient Basile II et Constantin VIII.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu de son baptême : les uns veulent qu'il ait été baptisé à Kiev, les autres à Vasiliev, sur la Stougna (aujourd'hui Vasilkov), d'autres à Chersona, en Crimée.

C'est cette dernière ville que la *Chronique de Nestor* indique comme le lieu de la conversion définitive de Vladimir.

En 986, dit cette chronique, après avoir été sollicité par des envoyés des Bulgares du Volga à se faire musulman, puis par des juifs Khozars à embrasser le judaïsme, après avoir éconduit des missionnaires venus d'Allemagne (1), Vladimir reçut la visite d'un philosophe grec, qui lui exposa les vérités de la doctrine chrétienne.

A la suite de ces conférences, Vladimir aurait chargé une Commission d'aller chez les peuples voisins examiner les cérémonies de leurs cultes respectifs; les cérémonies de l'Eglise d'Orient furent celles qui frappèrent le plus les membres de cette Commission.

Un an après le retour de ses ambassadeurs, Vladimir s'en allait assiéger Chersona, qui appartenait toujours à l'empire grec. Le siège traînait en longueur, lorsque la conduite d'eau qui alimentait la ville fut découverte et coupée par les Russes; les assiégés furent obligés de se rendre.

Vladimir fait alors demander aux empereurs grecs, Basile II et Constantin VIII, la main de

(1) Quel peut avoir été le motif qui porta Vladimir à éconduire les missionnaires latins qui lui vinrent d'Allemagne?

Je ne vois d'autre motif que le renom d'ambition que s'étaient fait les empereurs d'Allemagne d'alors. Se considérant comme les représentants temporels de l'Eglise romaine, ils regardaient les pays convertis par cette Eglise comme leur devant l'hommage féodal; c'est ainsi que les Slaves de l'Elbe et de la Baltique occidentale perdirent leur indépendance, que la Bohême fut entraînée dans l'orbite de l'empire germanique, et que la Pologne elle-même, sous le règne de son premier souverain chrétien, dut reconnaître la suzeraineté de l'empereur d'Occident, suzeraineté dont elle ne se dégagea qu'en 1018.

Jaloux de leur indépendance, les Russes, dont les flottilles avaient fait trembler Constantinople, devaient préférer relever spirituellement du patriarcat de cette ville, dont le souverain, harcelé sans cesse par de nombreux ennemis, ne pouvait songer à imposer aucun lien de vassalité aux peuples convertis par son Eglise; tandis que, s'ils avaient accepté la foi chrétienne de missionnaires latins, c'est-à-dire allemands, ils eussent pu craindre qu'un jour l'empereur d'Occident n'intervînt dans leurs affaires, comme il faisait avec les principautés slaves voisines de l'Allemagne, et ne les obligeât ensuite à reconnaître sa suzeraineté.

leur sœur Anne, les menaçant, s'ils ne lui accordent d'aller attaquer Constantinople. Les empereurs accèdent à sa demande à la condition qu'il se fera chrétien. Vladimir y consent : des missionnaires grecs accompagnent la princesse Anne.

Cependant, Vladimir ressent un mal d'yeux très violent qui menace de lui faire perdre la vue. La princesse, l'ayant appris, lui fait savoir qu'il ne guérira que lorsqu'il aura été baptisé.

Déjà instruit des mystères du christianisme, Vladimir s'empresse de demander le baptême. Nestor dit qu'il fut baptisé par Anastase, l'évêque de Chersona, d'autres par le patriarche de Constantinople, Nicolas Chrysoberge (1), lequel, en ce cas, aurait accompagné la princesse Anne à Chersona.

Vladimir reçut au baptême le nom de Basile. Au moment de son baptême, la vue lui fut rendue.

Après son baptême, il épousa la princesse Anne; et, comme don de mariage, il rendit à ses beaux-frères ses conquêtes en Chersonèse, ne se réservant que le reste des reliques du pape saint Clément que saint Cyrille avait laissées à Chersona et celles du disciple de ce Pape, saint Phébus.

Puis il partit avec la princesse Anne pour Kiev.

Avec la princesse Anne était venu un archevêque grec, Michel Syrus. Ce prélat et les prêtres qu'il a amenés travaillent à la conversion des Russes : les idoles sont brisées. A un jour fixé, suivant l'invitation du grand prince Vladimir, les boiars et le peuple se rendent sur les bords de la Potchaïna, rivière qui se jette dans le Dniéper à Kiev; et ils sont baptisés dans ses eaux. Vladimir était présent.

Quant il vit son peuple régénéré par le sacrement de baptême, levant les yeux au ciel, il s'écria : « Dieu créateur du ciel et de la terre, regarde ton nouveau peuple, ton nouvel héritage que voici. Fais, seigneur, je t'en supplie, que ces fidèles te connaissent et te craignent comme vrai Dieu. Affermis-les dans la foi orthodoxe. O Souverain de tous les hommes, secours-moi contre tes ennemis qui ne croient pas en toi et, fort de ton appui, je briserai leur superbe. »

Vladimir compléta son œuvre de christianisation en développant la civilisation parmi son peuple, créant des industries, établissant des écoles, fondant de nouvelles villes.

En même temps, des déserts sont défrichés et de nouvelles colonies russes les peuplent. Les pauvres sont soulagés; des voitures spéciales portent aux malades les secours dont ils ont besoin.

La Russie se couvre d'églises; plusieurs évêchés sont fondés. A la tête des évêques est le métropolite de Kiev, primat de toute la Russie; de grands privilèges lui sont concédés par une constitution de Vladimir.

En 989, Vladimir commença la construction à Kiev d'une église en pierres; il la mit sous le vocable de la Mère de Dieu. Cette église fut achevée en 994. Le chef du pape saint Clément y fut déposé (1).

C'est aussi dans cette église que Vladimir fut enseveli. Il mourut en 1015, après un règne de quarante-cinq ans.

Il est honoré comme saint par les Russes de l'une et l'autre Eglise. Sa fête est célébrée le 15 juillet.

Cette notice est extraite d'un travail plein d'érudition que M. Romanet du Caillaud a publié dans l'Orient chrétien, sous le titre : *Essai sur l'Église russe catholique et ses saints.*

Ces articles ont été réunis en brochure. Nous y renvoyons nos lecteurs pour les notes et l'indication des sources nombreuses où l'auteur a puisé.

(1) *L'Art de vérifier les dates*, éd. de Paris, 1818, t. II, IIe partie, p. 250.

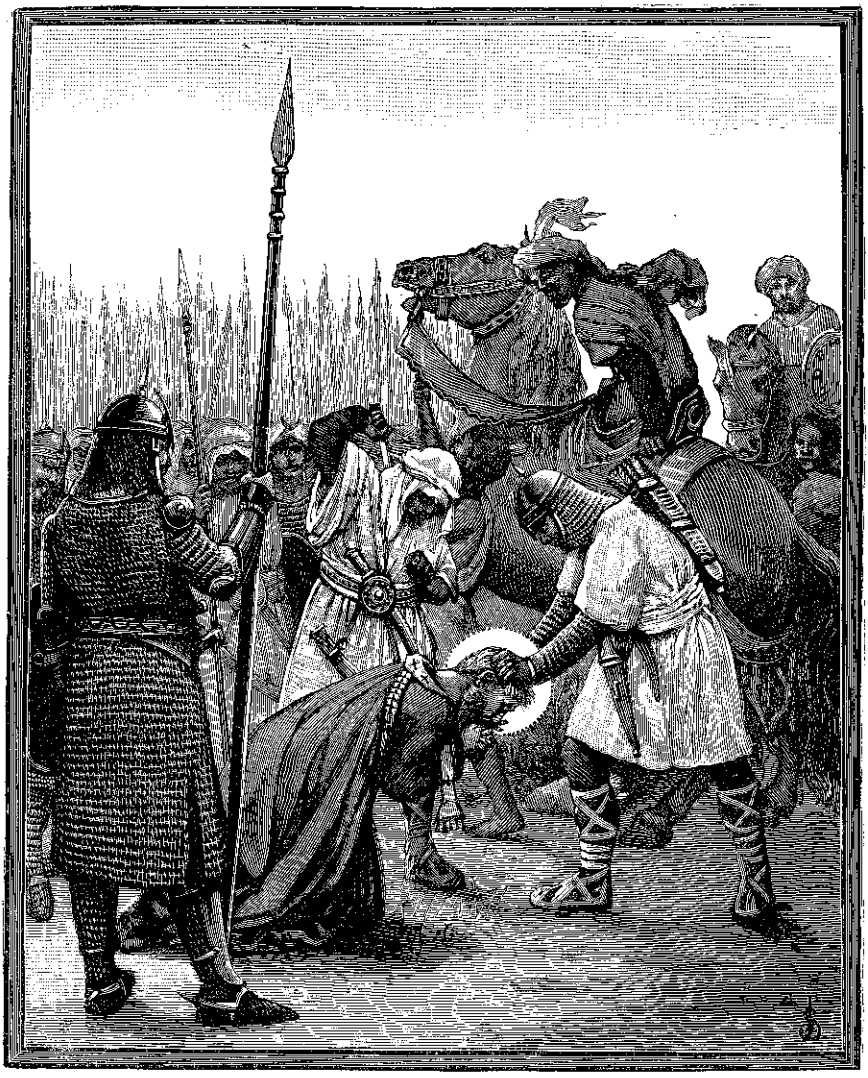
(1) Les Bollandistes cités par Fleury (*Hist. Eccl.*, t. XII, p. 253) disent que Vladimir fut enseveli dans l'église de Saint-Clément; or, d'après Nestor (p. 109) et Kulczyski (p. 31), Vladimir fut enseveli dans l'église de la Mère de Dieu.

LE BIENHEUREUX SABIN

APPELÉ SAINT SABIN D'ESCANECRABE OU DE COMMINGES

ÉVÊQUE-MISSIONNAIRE, MARTYR

Fête le 11 juillet.



Martyre du bienheureux Sabin.

DANGER POUR LE CHRISTIANISME ET LA CIVILISATION EN EUROPE LORS DES INVASIONS DES SARRASINS

C'était au VIII^e^ siècle.

Les Sarrasins étaient maîtres de pays immenses, du sud-ouest de l'Asie et du nord de l'Afrique, depuis l'Egypte jusqu'au Maroc. Ils ambitionnèrent plus : ils rêvèrent un empire universel dont Constantinople aurait été le centre; ils entreprirent la conquête de l'Europe, en commençant par l'Espagne, et, dix-huit mois après, la péninsule était subjuguée.

Continuant l'exécution de leur projet, ils pénètrent dans la Gaule, et se présentent sous les murs de Toulouse où ils sont formidablement défaits (721). Ils reviennent en 724 et, cette fois, ils envahissent nos provinces, des Pyrénées au Rhône et de la Méditerranée à la Loire. Eudes, duc d'Aquitaine, le vainqueur de Toulouse, et Charles Martel réunissent leurs armes et infligent

aux Arabes la fameuse défaite de Poitiers (732), qui les brisa comme puissance. La race latine était préservée des lois ignobles et délétères du Coran, nous voulons dire du retour à la barbarie complète; douze siècles d'expérience sont là pour le prouver.

Le Saint-Siège, qui avait envoyé saint Augustin de Cantorbéry convertir l'Angleterre, et qui, dans les années dont nous parlons, confiait pareille mission à saint Boniface de Mayence pour la Germanie, le Saint-Siège, disons-nous, ne pouvait pas, à plus forte raison, demeurer inactif en face du danger qui menaçait à la fois le christianisme et la civilisation dans leur foyer; il était même l'âme de la défense, comme le prouvent les courriers que le duc Eudes, après la bataille de Toulouse, Charles, après celle de Poitiers, dépêchèrent à Rome, comme l'attestent aussi les prières d'action de grâces qui eurent lieu après la délivrance, dans les églises des Gaules et d'Italie. Les Papes firent plus : ils fournirent pour la lutte commune des auxiliaires d'un autre genre, des missionnaires, des Saints, qui allaient soutenir la foi défaillante des populations opprimées et tenter la conversion des persécuteurs eux-mêmes.

De ce nombre fut saint Sabin.

PATRIE, MISSION ET APOSTOLAT DU BIENHEUREUX SABIN

« Italien d'origine, brûlant de l'amour de Dieu et du salut des âmes, plein de toutes les vertus, doué d'une science remarquable », tout le désignait au choix de Grégoire II et de Grégoire III, qui tenaient avec distinction et sagesse le gouvernail de l'Eglise en ces temps particulièrement difficiles (714-741).

Afin de rendre plus apte à son dessein le prêtre de son choix, le Pape voulut l'enrichir de la dignité épiscopale. Il lui donna probablement des aides, des prêtres, comme il en avait adjoint aux deux apôtres d'Angleterre et de Germanie; enfin, il lui assigna l'Espagne comme objectif de sa mission.

Sabin, un instant « effrayé de la charge apostolique qui lui était imposée, s'inclina devant l'ordre de Dieu » et s'éloigna de sa famille, de ses amis, de l'Italie, sa patrie, qu'il ne devait pas revoir, il le savait bien.

Il traverse la Gaule, il arrive au cœur de l'Agenais et à la capitale de la Gascogne, gémissant l'un et l'autre sous le joug des Arabes. Pourquoi aller plus loin ? n'a-t-il pas sur ses pas, et les infidèles qu'il recherche, et des chrétiens à soutenir? Il obéit donc à une inspiration du ciel, — des signes le prouvèrent, — il fait de la ville d'Auch le centre de son apostolat. « Se faisant tout à tous, il gagna à Jésus-Christ un grand nombre de Sarrasins. »

LE SAINT EST CHASSÉ D'AUCH A COUPS DE PIERRES

Cependant le succès même, le succès surtout, devait tourner contre la vie de l'évêque-missionnaire.

Un jour où, comme à son ordinaire, il parlait avec la compétence d'un savant, l'éloquence d'un apôtre et la douce fermeté d'un saint, « la foule des Maures ne put supporter de s'entendre démontrer l'insanité des dogmes de Mahomet; furieuse, elle s'approche de Sabin et le poursuit d'une grêle de pierres. »

Pour ce traitement, qui rappelle celui de saint Etienne, se mêla-t-il quelques chrétiens au farouche étranger que les conquêtes du héraut de Dieu rendaient plus tyrannique envers les indigènes? La prophétie suivante semble l'indiquer : « Vous me chassez, dit le Saint, mais en quelque lieu que je porte mes pas, vous m'y suivrez. » De fait, c'est de la contrée d'Auch qu'arrivèrent dans tous les temps, au tombeau de saint Sabin, les pèlerinages les plus fidèles et les plus compacts.

SA PRÉDICATION A ESCANECRABE, SON MARTYRE, SA SÉPULTURE

L'évêque, jugeant son action inutile désormais dans ces parages, « s'en éloigne, meurtri dans tout son corps, marquant son chemin par le sang qui s'échappe de ses plaies ». Il prend la direction des Pyrénées, il s'avance, soutenu par les prêtres, ses auxiliaires, ou par quelques fidèles et braves chrétiens; il traverse à Péguilhan un petit cours d'eau et un quartier qui porte son nom, et il arrive sur les confins Nord du pays des Convennes, aux plaines qu'arrose la Save, à Escanecrabe (1).

Les vaincus de Poitiers, que d'autres préoccupations n'avaient pas permis à Charles de poursuivre dans leur fuite, « s'étaient fortement établis près des Pyrénées, notamment dans ce territoire ». On en a pour preuve les traces nombreuses qu'ils y ont laissées. Mais le vrai soldat du Christ ne désarme pas. A peine remis de ses blessures, Sabin livre à l'ennemi de son Dieu de rudes assauts.

Les détails de l'attaque d'un côté, ceux de la résistance de l'autre, ne nous sont pas connus.

On sait seulement, comme chose certaine, que le chef des musulmans en ces lieux se fit lui aussi le défenseur du prophète et que, « sur le refus indigné de l'évêque de passer à l'islamisme, un satellite saisit l'intrépide confesseur par la tête qu'il inclina, et qu'un autre lui trancha ».

Les compagnons du confesseur de la foi, les chrétiens du pays, se mirent à même de procurer une sépulture aussi convenable que le permettaient les circonstances. Ils prirent dans un tumulus du voisinage la plus longue des deux pierres gallo-romaines, en marbre, qui s'y trouvaient; ils la creusèrent à la hâte, grossièrement, inégalement; ils y placèrent la dépouille précieuse du martyr après en avoir séparé les jambes, car le sarcophage improvisé était trop court pour recevoir le corps dans toute sa longueur, et ils l'ensevelirent secrètement dans un coin de la forêt, laquelle prit, plus tard, le nom du Saint; c'était entre 724 et 740, selon toutes les probabilités.

INVENTION MIRACULEUSE DU CORPS DE SAINT SABIN

Après une période d'années dont la tradition ne nous apprend pas le nombre, mais après la disparition des mahométans, un fait miraculeux révéla la tombe oubliée de l'évêque-missionnaire.

Dans le troupeau d'une ferme voisine était un taureau qui disparaissait dès qu'il était en liberté. On ne le voyait pas rechercher les meilleurs pâturages; pourtant il était de tous le plus gras.

Intrigué, le pâtre suspend au cou de l'animal

---

(1) Les communes de Péguilhan et d'Escanecrabe appartiennent aujourd'hui au doyenné de Boulogne.

un collier de sonnettes, et, le suivant au son qu'elles donnent, il le trouve au milieu d'arbres et de buissons. Tantôt, les jambes ployées, il lèche la terre ou il la frappe de ses cornes; tantôt il la creuse avec ses pieds et en poussant des mugissements expressifs. On fouilla le sol à cet endroit, et l'on découvrit un corps humain, tel que nous l'avons décrit. C'était le 11 juillet d'une année dont le souvenir est perdu. Alors, la passion et les vertus de l'évêque Sabin revinrent à la mémoire des populations.

Immédiatement, des guérisons et autres faits extraordinaires se produisent à son tombeau, entre autres le suivant. Les fidèles, jugeant convenable de porter à l'église de la paroisse les restes précieux du martyr, placèrent le sarcophage sur un char. Deux animaux traînèrent sans peine le fardeau jusqu'au pied de la colline sur laquelle est assise l'église; mais, arrivé là, le véhicule opposa une résistance invincible aux efforts de nombreuses paires de bœufs, tandis que deux vaches chétives le ramenèrent sans guide au point de départ. « Ceci est comme un article de foi dans la contrée, » dit un témoin dans la cause.

La volonté du Saint était manifeste : il voulait être honoré sur le théâtre même de sa mort. Il fut bâti d'abord un humble abri pour le sarcophage, et, des miracles se produisant encore, on construisit un oratoire.

CULTE DU BIENHEUREUX A TRAVERS LES AGES

La tradition ne rapporte pas quels furent les progrès et l'état du culte, du VIII^e^ siècle ou du commencement du IX^e^ jusqu'au XII^e^, mais, à cette dernière date, nous le retrouvons établi, répandu au loin, dans toute sa splendeur. L'église romane de Villefranche-de-Queyran (Lot-et-Garonne) est dédiée à saint Sabin. L'un de ses chapiteaux représente son expulsion d'Auch à coups de pierres.

De 12 à 1300, le territoire consacré par le martyre du Saint et séparé de la commune d'Escanecrabe par la rivière de la Save, porte la dénomination civile de *Saint-Sabin*. Les documents mentionnent encore, pour le même temps, les tentes que la spéculation élevait tous les ans près de la chapelle pour héberger les foules de pèlerins accourus de trente lieues à la ronde.

Au XIV^e^ siècle, la pancarte de Comminges cite un chiffre considérable comme produit des offrandes aux deux fêtes de la chapelle, desservie par un prêtre à poste fixe.

Au XV^e^ siècle, les bâtiments, devenus insuffisants et trop modestes pour l'affluence des visiteurs, étaient remplacés par des abris et des logements plus confortables, surtout par une vaste et superbe église gothique.

Au XVI^e^ siècle, un conflit entre les habitants d'Escanecrabe et le seigneur du lieu, sur les domaines duquel était bâtie la chapelle, témoigne de l'importance des pèlerinages : celui-ci prélevait une mesure d'avoine ou un écu petit sur chacun des habitants pour le droit de taverne ou d'auberge, et ceux-là prétendaient avoir droit à cet usage sans être tenus à aucune redevance. Le litige ne fut jugé que cent vingt-huit ans après, au XVII^e^ siècle.

A cette dernière époque (1609), Paul V enrichissait de précieuses indulgences, soit la chapelle, soit la confrérie de Saint-Sabin, instituée dès 1324 et répandue au loin. Les pèlerinages continuent de la même manière jusqu'à 1793.

ÉTENDUE DE SON CULTE

Comme bien on l'imagine, les foules n'accouraient pas à Escanecrabe de pays éloignés, sans que le culte du Saint s'y fût propagé. Voici ce qu'en écrit, en 1625, le savant P. Montgaillard, qui a laissé, entre autres ouvrages estimés, la *Description de la Gascogne*.

Saint Sabin, martyr et pontife.

« La mémoire de saint Sabin est célèbre dans le diocèse de Lombez, bien plus dans les autres évêchés de la Gascogne.

» En plusieurs endroits on célèbre (des séries) de jours de fête en son honneur, par exemple, dans ce bourg du pays de Comminges appelé Escanecrabe. C'est là que les goutteux, particulièrement, portent des ex-voto à titre de reconnaissance pour la guérison qu'ils ont obtenue, car le recours à ce Saint est profitable à beaucoup de personnes. On ne compte pas le nombre de ceux qui retrouvent par lui la santé, on ne saurait consigner par écrit les guérisons d'estropiés qui s'y opèrent tous les jours.

» La fête de ce Saint est célébrée tous les ans, le 16 août. Celle de l'invention de ses reliques a lieu le 11 juillet. »

Ainsi, le culte de saint Sabin était en honneur dans ce triangle formé : d'un côté, par la chaîne des Pyrénées, des sources de la Garonne au golfe de Gascogne; d'un autre, par la Garonne, de sa source à son embouchure; enfin, par l'Océan, de Bayonne à Bordeaux. Et l'affirmation n'est pas une hyperbole. Saint-Sabin-de-Blaye, dans la Gironde, a pour patron saint Sabin; l'église romane de Villefranche-de-Queyran (Lot-et-Garonne) lui est dédiée. Saint-Sabin d'Escanecrabe, Empeaux et Miremont de la Haute-Garonne, le Castet-d'Aleu, dans l'Ariège, sont placés sous son patronage. Mais nul diocèse comme celui d'Auch n'a autant de paroisses placées sous sa protection. Il faut nommer Grazan, Montadet, Sémézies, Crastes, Monbrun, Roquefort. Jusqu'au siècle dernier, Saint-Sauvy était un centre de dévotion à notre Saint.

Auch lui avait donné place dans sa liturgie, dans ses anciens bréviaires, missels, directoires et livres d'heures. Les litanies des Saints, adaptées à la dévotion de la province, assignaient à saint Sabin le rang d'honneur après Saint Etienne et saint Saturnin, nommés à la tête des martyrs.

Dans les nécessités publiques, les populations éprouvées demandaient que les reliques du Saint fussent portées au milieu d'elles : on cite Lectoure, Cazères-sur-Garonne, Valcabrère et le monastère de Saint-Savin (d'Argelès).

DÉMOLITION SACRILÈGE DE SON ÉGLISE — PRÉSERVATION DES SAINTES RELIQUES — PROFANATEURS PUNIS

Qui eût prévu, même au siècle dernier, qu'une dévotion aussi ancienne, si intense, si populaire, si répandue, pourrait presque s'éteindre en dehors de la contrée que le saint martyr arrosa de son sang!

Il en fut ainsi cependant, et voici la cause: au règne de la Terreur, pendant les dix années que les églises de France demeurèrent fermées et Dieu exilé, on peut le dire, il y eut à Escanecrabe comme un triumvirat renommé pour ses impiétés. A la stupeur des lâches trop nombreux, qui conservaient néanmoins le sentiment religieux et le souvenir ineffaçable des fêtes de Saint-Sabin, il

démolit son église. Le but des pèlerinages : la visite du tombeau, les indulgences attachées à la chapelle, ne pouvait plus être atteint; il cessa et la dévotion des étrangers qu'il alimentait disparut insensiblement.

Cependant, la châsse des reliques avait été préservée miraculeusement.

Dans la démolition de la chapelle, rien n'avait été épargné. Les autels, les statues, les tableaux, les ex-voto — béquilles, pieds, mains, bras, — qui remplissaient un local spécial, tout avait été détruit ou brûlé avec une audace et un cynisme qu'un siècle n'a pas fait oublier. La besogne scélérate ne se fit pas en un jour, dans une semaine, dans deux. Après des mois, la voûte couvrant le sanctuaire, sans toiture, s'affaissa, sous l'action des eaux pluviales, sur le maître-autel où les reliques étaient enfermées. C'est là que les profanateurs les avaient vues, là qu'ils les avaient vénérées eux-mêmes, certainement. Le croira-t-on? Les sacrilèges ne pensèrent jamais aux ossements sacrés, l'âme des pèlerinages qu'ils voulaient arrêter et qui devaient les ressusciter.

Le principal profanateur fut puni par l'un de ses fils et dans l'effrayante agonie qui lui était réservée à lui-même. Ses souffrances horribles ne se calmèrent qu'après qu'il eut invoqué le Saint qu'il avait outragé.

NOUVELLE GLORIFICATION DU SAINT — MULTIPLICATION DE VIN

La Révolution passée, le 16 août 1803, les populations de la contrée se portèrent processionnellement à la maison Castérés, d'Escanecrabe, qui avait provoqué, dans les temps mauvais, l'autorisation de retirer les reliques sacrées de dessous les décombres et qui les avait conservées secrètement l'espace de sept années, après vérification de leur authenticité. La translation à l'église paroissiale fut vraiment triomphale.

M. Castérés avait fait porter, dans la cour de son habitation, des comportes remplies d'eau et un fût de vin, rare en cette année. Tous et chacun purent y puiser à discrétion. Or, le soir de la journée venu, la barrique fut trouvée pleine, et, qui plus est, elle servit aux besoins de l'exploitation d'une vaste propriété jusqu'aux vendanges.

A compter de ce jour, la population d'Escanecrabe, grossie le plus souvent des processions des paroisses voisines, se rendit tous les ans, avec le buste et les reliques du Saint, aux ruines désolées du temple démoli jusqu'à ce que, un demi-siècle après, la commune réparât le crime de l'ancienne municipalité, en reconstruisant non l'ancienne église dans son intégrité, mais du moins la chapelle de saint Sabin, dans laquelle la châsse fut réintégrée.

CULTE DE SAINT SABIN CONFIRMÉ PAR LÉON XIII

Nos populations sont demeurées fidèles à saint Sabin, et leur dévotion s'accroîtra encore, car, le 11 décembre 1897, Léon XIII reconnaissait, par un décret, le bien fondé du culte rendu au Saint depuis onze cents ans. Par cette décision solennelle, le Pape nous propose le missionnaire martyr comme modèle.

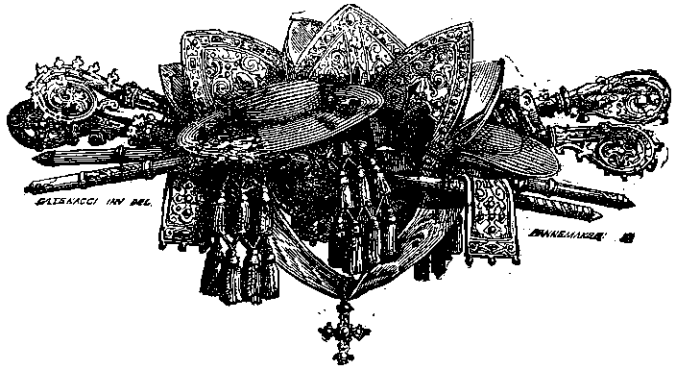
Que faisait-il? Il luttait contre les Arabes qui voulaient arracher à nos pères leur Dieu, il convertissait les persécuteurs eux-mêmes. Or, nous sommes en face d'ennemis moins brutaux que les Maures, mais plus insidieux, plus perfides. Ils travaillent à déchristianiser la France, ils entendent « élever la jeunesse indépendamment de l'idée religieuse », terme d'adoucissement. S'ils réussissaient, ils nous auraient fait un état pire que celui des mahométans, qui ont leur Allah!

Aveugle qui ne voit le piège, coupable qui n'apporte pas au salut public le concours qu'il peut.

Que saint Sabin obtienne pour la France une intervention divine, sans laquelle le triomphe sur les méchants est impossible!

Abbé LAPORTE.

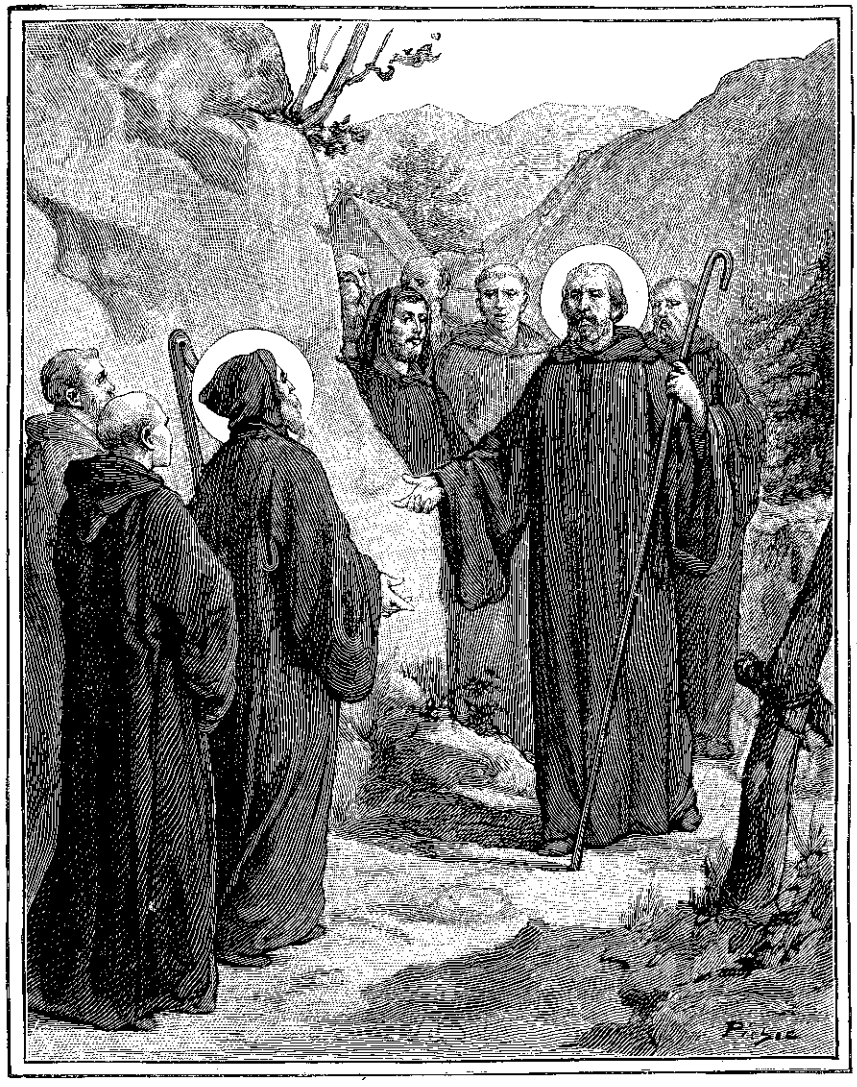
(D'après les Actes de la Cause.)



SAINT HYDULPHE, ARCHEVÊQUE DE TRÈVES,

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE MOYENMOUTIERS

Fête le 11 juillet.



Chaque année, saint Hydulphe et son ami saint Dié, suivis l'un et l'autre de leur famille religieuse, se rencontraient et priaient ensemble.

L'ARCHEVÊQUE DE TRÈVES

Un des premiers moines qui, avec saint Dié, saint Gondelbert et saint Romaric, introduisit la civilisation et la vie religieuse dans les forêts longtemps sauvages des Vosges, fut saint Hydûlphe.

Il naquit vers le milieu du VIIe siècle, d'une noble famille de Bavière. On a peu de détails sur ses premières années. Venu au monastère de Ratisbonne, où il fit ses études, il prit rang de bonne heure parmi le clergé de cette ville. Il en sortit, attiré qu'il était vers une vie plus consacrée à Dieu, et entra dans le couvent alors célèbre de Saint-Maximin, à Trèves.

Là, le successeur de saint Maximin, saint Numérien, que les vertus du jeune moine avaient frappé, le remarqua, s'attacha spécialement à lui et en fit choix pour partager l'épiscopat de son vaste diocèse; à sa mort il lui laissa l'hon-

neur et le fardeau de sa redoutable charge.

Saint Hydulphe devint ainsi archevêque de Trèves.

Il remplit avec zèle le devoir pastoral. Parmi les actes d'une administration dans laquelle il se signala par sa ferveur et sa fidélité aux observances monastiques, il faut citer en particulier le transfert des reliques de saint Maximin.

A la suite d'une inondation, la crypte où, de l'Aquitaine, lieu de sa naissance et de sa mort, on avait ramené au milieu de ses fidèles le corps du saint évêque, se trouva envahie par les eaux; on craignit pour les précieux ossements. L'inondation, cependant, s'arrêta comme par miracle autour du tombeau, et tous virent là l'action de la Providence.

Après s'être consulté avec deux autres évêques, saint Hydulphe crut qu'il ne fallait pas exposer à d'autres accidents les reliques que Dieu prenait soin lui-même de conserver, et il décida de les transporter au monastère que saint Maximin avait fondé et où lui-même, son successeur, avait été religieux. Ce fut l'occasion de grandes fêtes. C'est ce moment que Dieu choisit pour appeler saint Hydulphe.

VOCATION

Au nombre des étrangers qui, de tous les pays voisins, accouraient vénérer le corps du bienheureux Maximin, se trouvait un simple moine solitaire dans les Vosges. C'était saint Dié.

Il avait occupé jadis le siège épiscopal de Nevers, mais s'était démis de sa charge pour embrasser une vocation plus parfaite, et avait fait choix pour sa retraite du diocèse que gouvernait saint Hydulphe.

Saint Dié, présent à ces fêtes, eut-il à traiter avec son supérieur ecclésiastique des questions d'administration, ou sa qualité d'ancien évêque lui donnait-elle plus facilement accès auprès de notre Saint? On ne sait. Il est certain, du moins, que le pieux moine exposa au saint évêque Hydulphe les joies de la vie cénobitique.

Aux paroles de saint Dié, l'âme d'Hydulphe s'enflamma. Elle subit cet attrait qui poussait alors tant d'hommes vers le désert.

Après avoir pourvu à la bonne administration de son diocèse, il résigna son épiscopat, et, peu après que saint Dié eut quitté Trèves, il le rejoignit dans la solitude de ses forêts.

Saint Dié habitait alors près de la ville qui porte aujourd'hui son nom. Ce fut là que saint Hydulphe fit son apprentissage de la vie monastique.

Pendant quelque temps, il partagea la cabane, la vie, les austérités et la prière du cénobite, et s'instruisit des devoirs de son nouvel état. Puis, lorsqu'il comprit que les joies d'une amitié même sainte pourraient trop adoucir la solitude, pour que son âme fût tout entière à la croix, il résolut, d'accord avec saint Dié, de quitter cette première retraite et de s'en aller vers d'autres sites où l'isolement serait plus complet.

A quelques lieues de là, s'ouvrait une vallée étroite, encaissée dans les montagnes et d'épaisses forêts. Il s'y dirigea.

PREMIERS TRAVAUX

La partie des Vosges où allait s'écouler la vie de saint Hydulphe était loin de ressembler au pays pittoresque que l'on ne se lasse pas de visiter aujourd'hui. Un historien, Richer, en traçait au XIIIe siècle ce tableau peu flatté :

« Les Vosges, dit-il, appelées autrefois *Vasum*, sont un pays montagneux tout hérissé de rochers sauvages qu'on prendrait de loin pour des châteaux en ruines, et découpé par des vallées profondes, ombragées de sapins noirs, dont la couleur sombre contribue encore à donner à ce lieu quelque chose de plus effrayant. La chaîne des Vosges, qui court du Nord au Sud sur une longueur de quatre jours de chemin, formait jadis une vaste solitude, plus propre à servir de repaire aux bêtes fauves que d'habitation aux hommes. Aussi craignait-on de s'y engager, malgré son peu de largeur, et la regardait-on généralement comme un labyrinthe inextricable. »

Saint Hydulphe s'arrêta cependant dans la plus épaisse de ces forêts; il s'y construisit une cellule et l'établit à égale distance — de là le nom de Moyenmoutiers donné à la future fondation — du monastère des Jointures élevé par saint Dié et de celui de Senones qu'avait bâti saint Gondelbert. La prière et la pénitence devinrent ses seules occupations. Le Saint y goûta des moments de paix et de vie toute en Dieu, que son âme dut accepter avec joie, car ils répondaient à ses plus chers désirs.

Cependant, dès que l'on apprit dans le pays la retraite de l'archevêque Hydulphe, de nombreux visiteurs, en ce temps où les faits de ce genre édifiaient encore les esprits plus qu'ils ne les étonnaient, accoururent vers lui, sur le renom de sa sainteté, peuplèrent son désert, et formèrent autour de l'anachorète une nouvelle communauté qu'il lui fallut présider. La vie active recommençait pour saint Hydulphe.

Pour subvenir aux besoins spirituels des âmes volontairement groupées sous sa conduite, il éleva successivement plusieurs oratoires. L'un fut dédié à la Très Sainte Vierge; un autre, placé sous le vocable de saint Jean-Baptiste, fut entouré de maisons destinées à recevoir les voyageurs et les pèlerins. Enfin, le Saint ayant dû transférer sur une montagne voisine, pour obvier à la trop grande humidité que l'on rencontre dans les vallées, le cimetière où reposeraient ses disciples, il bâtit au milieu une chapelle en l'honneur de saint Grégoire, pour qu'après leur mort la prière ne fît pas défaut à ceux qui ne pouvaient plus prier.

Et peu à peu le désert s'anima, redisant les louanges de Dieu.

Un fait particulier que les chroniqueurs ont noté avec attention, l'arrivée à Moyenmoutiers de sainte Odile, favorisa beaucoup ce développement rapide.

Chassée par son père, le duc Adalric, que la cécité de son enfant avait violemment irrité, la future patronne de l'Alsace s'était enfuie vers les Vosges. L'honneur et la joie de lui conférer

le baptême revinrent à saint Hydulphe et à l'évêque Erard, car une révélation céleste avait appelé à cette occasion saint Erard près de saint Hydulphe, son frère. Cette rencontre de trois saints, la haute situation de la nouvelle baptisée et l'intérêt que la cruauté paternelle avait provoqué autour d'elle, ne purent que faire connaître davantage encore saint Hydulphe et sa retraite.

De nouveaux disciples menèrent à bien l'entreprise commencée. C'est à saint Erard, retiré quelque temps à Moyenmoutiers, pour regagner ensuite la Bavière où il mourut saintement, que l'on attribue la construction sur la rive droite du Rabadeau, non loin du monastère de Saint-Hydulphe, d'une église en l'honneur de saint Evre, évêque de Toul, sanctuaire qui fut jusqu'en 1792 l'église paroissiale de Moyenmoutiers.

A la suite de saint Erard, entourant comme lui le Saint de leurs prévenances, divers personnages accouraient. On cite en particulier un seigneur nommé Bégon, « qui se désista en faveur d'Hydulphe de toutes les propriétés qui comprennent aujourd'hui Raon-l'Etape, Vézeval, Saint-Blaise-les-Raon, Saint-Prayel et tout le pays environnant ».

Bientôt, au milieu de ce concours et de ces générosités, l'œuvre naissante devint si prospère, que le nombre des religieux atteignait, dit-on, le chiffre de trois cents. Saint Hydulphe se prit alors à trembler: sa sanctification était menacée gravement, croyait-il, par les distractions, le contact du monde et les soins du gouvernement.

SAINT HYDULPHE SE DÉCHARGE DE LA DIGNITÉ ABBATIALE

Saint Hydulphe mit à la tête de ses compagnons de solitude Leutbaud, l'un d'entre eux. Quant à lui, il rentra dans l'humilité et l'obéissance au rang d'un simple moine. De cette époque, comme si Dieu avait voulu récompenser les abaissements de son serviteur, datent les premiers miracles du Saint.

Nous empruntons à la plume autorisée d'un historien (1) le récit suivant:

« Saint Spinule, un des disciples préférés de saint Hydulphe, avait été inhumé dans la chapelle dédiée à saint Grégoire.

» Bientôt les miracles se multiplient sur sa tombe: la vertu de Spinule rayonne sur toute la contrée.

» Il est difficile d'établir le nombre de paralytiques qui recouvrèrent à son sépulcre l'usage de leurs membres, et des aveugles guéris: toute infirmité y trouvait un remède efficace.

» Aussi les étrangers qui, dès ce moment, affluaient à Moyenmoutiers, attirés par la dévotion, l'intérêt, la curiosité ou la beauté du site, devinrent si nombreux que la piété contemplative de saint Hydulphe s'en attrista et en conçut de vives appréhensions pour le recueillement de la communauté. Appuyé sur le bâton depuis quelque temps nécessaire à sa vieillesse, il s'achemina vers la chapelle de saint Grégoire, pria longtemps, le visage baigné de larmes, puis, s'adressant au thaumaturge:

« Nous remercions Dieu, dit-il, ô frère bien-» aimé Spinule, de ce qu'il vous a reçu dans le » séjour du repos éternel; nous sommes heureux » de voir la puissance dont vous jouissez auprès » de lui. Mais vous n'ignorez pas le motif qui » nous a fait fuir le monde et le tumulte des » peuples. Vous savez ce qui a guidé nos pas dans » cette solitude. C'est le désir de nous livrer sans » réserve à la méditation, à la prière, au ser-» vice de Dieu.

» O vous, qui jouissez maintenant du bonheur » céleste et ne craignez plus de le perdre, ayez pitié » de ceux qui ne sont pas encore arrivés au port et » peuvent faire naufrage, ayez pitié de nos frères. » Ne soulevez pas les flots du monde autour de » pauvres religieux si chancelants encore dans » la vertu. Hélas! si l'affluence des pèlerins con-» tinue d'envahir notre solitude, c'en est fait de » notre vocation. Le pèlerinage est, sans doute, » grâce à la bonté divine, le canal des aumônes » qui font vivre le corps, mais il met les âmes » en péril. C'est pourquoi, nous vous en supplions, » frère, au nom de la sainte obéissance, dont vous » avez été toute votre vie un modèle, cessez de » faire des miracles, et délivrez-nous de ce monde » bruyant des pèlerinages qui trouble le calme » de notre désert. Dieu saura bien pourvoir autre-» ment à nos besoins, et nous retrouverons les » conditions favorables pour demeurer fidèles » aux vœux et à l'esprit de notre profession » monastique. »

O prodige! du haut du ciel, Spinule obéit comme aux jours de sa vie mortelle. Pour lui, la parole d'Hydulphe reste toujours un ordre. Les miracles cessent, l'affluence des pèlerins diminue, et le calme renaît dans l'abbaye.

VISITES FRATERNELLES — MORT DE SAINT DIÉ

La mort de saint Dié survint peu après. Il s'était établi entre les deux Saints, comme on l'a dit plus haut, une forte amitié que la séparation des commencements n'avait fait qu'accentuer. Chaque année, l'un rendait visite à l'autre.

C'était un spectacle digne des premiers âges que de voir alors saint Hydulphe s'avançant à la tête de ses moines jusqu'à mi-chemin du monastère de saint Dié, pendant que celui-ci l'attendait avec sa communauté pour conduire les deux familles amies aux Jointures, lieu de la réunion. Les deux Saints passaient ensemble la journée et la nuit. Au matin, saint Hydulphe repartait, accompagné par saint Dié jusqu'au bord de la Meurthe, où avait lieu la séparation. Puis, l'année suivante revoyait les mêmes rencontres.

« Quand le moment fixé par saint Dié était arrivé de venir à son tour à Moyenmoutiers, Hydulphe, suivi de ses religieux, s'avançait à quelque distance du monastère, prenait son ami par la main et le conduisait à l'oratoire conformément aux règles des anciens Pères et de saint Benoît. Après avoir satisfait leur dévotion par une ardente prière, les deux Saints se

(1) M. l'abbé Lhote : *Saints du diocèse de Saint-Dié.*

saluaient avec effusion, et, se donnant avec tendresse le baiser de paix, se livraient aux douceurs d'une pieuse intimité. »

Il en fut ainsi tant qu'ils vécurent.

Après la mort des deux Saints, leurs disciples, fidèles à de si aimables traditions, gardèrent l'habitude de se faire tous les ans une visite fraternelle. Portant en procession, les uns la tunique de saint Dié, les autres celle de saint Hydulphe, ils associaient ainsi à leur entrevue ceux qui avaient été leurs pères et leurs modèles dans la pratique surnaturelle de l'amitié. La mort, on l'a dit, ne brise pas les liens formés par Dieu.

Lorsque saint Dié, accablé par les privations, le travail du défrichement, les soins donnés aux âmes, les austérités et les veilles qu'entraînait sa prière, s'étendit sur la pauvre couche où le jetait une fièvre accablante, saint Hydulphe fut averti par un ange de la maladie de son frère. Il fallait se rendre au plus vite, disait le messager divin, près de saint Dié.

Hydulphe partit immédiatement. Son empressement, la nouvelle qu'un ange lui avait parlé, la joie de revoir son ami, et par-dessus tout la confiance de trouver dans l'abbé de Moyenmoutiers un Saint capable de continuer son œuvre, consolèrent saint Dié dans ses derniers moments. Aussi, ce fut dans une grande paix, après avoir exprimé ses dernières volontés, confié à saint Hydulphe le gouvernement de ses fils et exhorté ses disciples à regarder comme un père celui que l'obéissance avait élevé suffisamment au droit redoutable de commander, que saint Dié expira, en offrant son âme au Seigneur.

Saint Hydulphe présida aux funérailles; il fit enterrer le Saint dans l'église de la bienheureuse Vierge Marie, au monastère des Jointures, et il prit le gouvernement des disciples de saint Dié.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT HYDULPHE

A la charge que lui imposait la mort de son ami, s'adjoignit peu après, comme pour éprouver le Saint durant ses derniers jours ici-bas, celle qu'il avait fuie avec tant d'humilité. Leutbaud étant mort, les moines de Moyenmoutiers prièrent avec instance saint Hydulphe de se remettre à leur tête. Le Saint accepta: ce fut pour donner pendant les trois ans qu'il vécut encore une impulsion suprême à son œuvre.

Un nombre toujours croissant de moines qui vinrent s'enrôler sous ses ordres, l'acquisition de diverses propriétés, parmi lesquelles il faut citer l'église de Bergheim, l'entrée au monastère de l'un des donateurs, le seigneur Thenobald, accompagné de son fils, quittant du libre consentement de son épouse la brillante position qu'il avait dans le monde; enfin, un tel développement dans cette colonie monastique, qu'elle compta bientôt autour de Moyenmoutiers jusqu'à sept monastères, et que ses religieux, occupés au défrichement du sol, transformèrent peu à peu la contrée au point d'en faire le pays le plus peuplé des Vosges: telles furent les dernières œuvres de saint Hydulphe.

Ayant accompli sa tâche, il accueillit la mort avec joie.

Après avoir béni ses disciples, il leur fit ses dernières recommandations, demanda aux prêtres de se souvenir tous les jours de lui au *Memento* de la messe, puis il partit pour le ciel rejoindre saint Spinule son disciple, et saint Dié son ami.

On l'enterra deux jours après, le 13 juillet 707, dans l'oratoire de Saint-Grégoire, bâti par ses soins.

Dès cette époque, le peuple, qui avait toujours regardé saint Hydulphe comme un serviteur de Dieu pendant sa vie, ne cessa d'honorer sa mémoire. Diverses translations furent faites de ses reliques. L'anniversaire de sa mort revêtit tous les ans la solennité qu'on accorde à la mémoire des Bienheureux.

Vers 1049, Humbert, religieux de Moyenmoutiers, plus tard cardinal, composa des répons pour l'office de saint Hydulphe. Enfin, le diocèse de Toul, dont fit longtemps partie le monastère, honora dès cette époque saint Hydulphe comme un Saint. Sa fête se célèbre maintenant le 11 juillet.

On doit à l'ancien évêque de Trèves, devenu moine, d'avoir, presque sans ressources, entrepris l'œuvre grandiose de coloniser un pays sauvage et d'en avoir fait, par ses travaux ainsi que par la vie surnaturelle qu'y répandit sa sainteté, l'asile longtemps fidèle de la foi.

Qu'il continue la tâche commencée.

Et daigne le cénobite vosgien prier du haut du ciel pour les Vosges, pour les religieux, et pour la France aussi, que les moines ont faite grande.

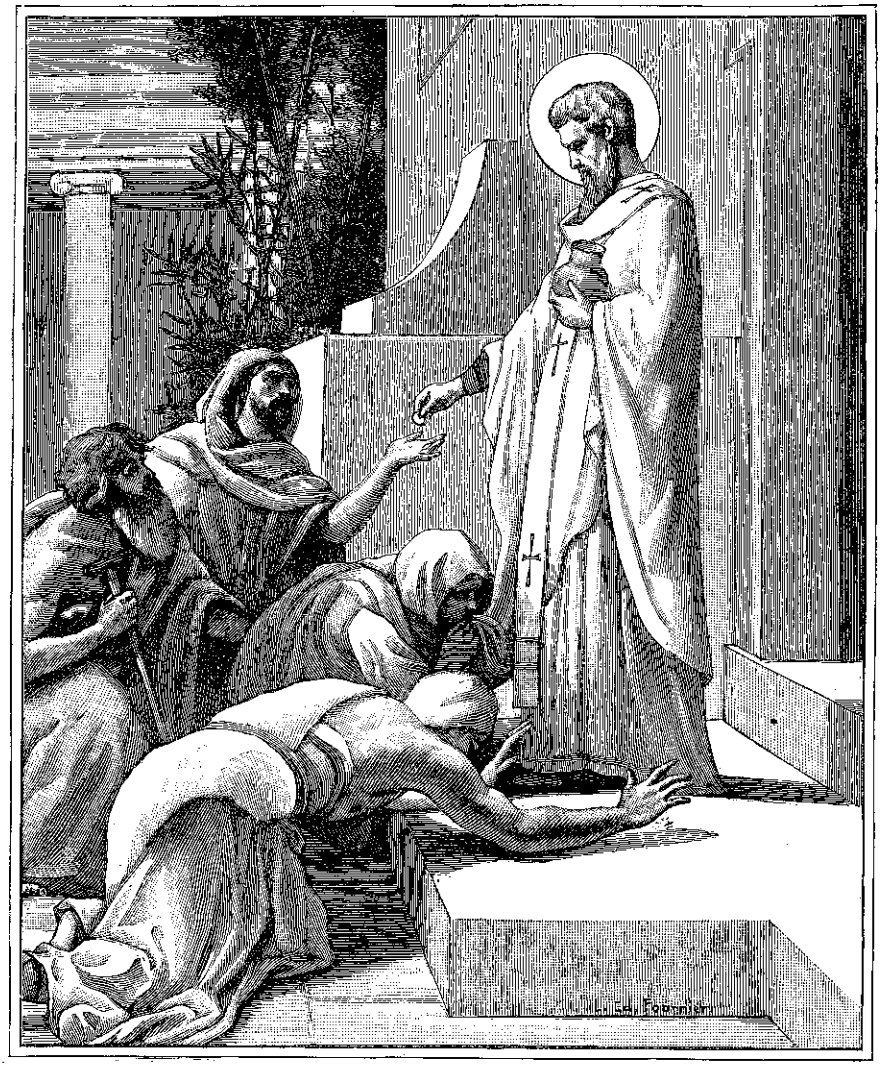
SOURCES CONSULTÉES

Vie des Saints, Bienheureux, Vénérables et autres pieux personnages du diocèse de Saint-Dié, par le chanoine J. B. Lhote.—Bollandistes, au 11 juillet.

SAINT SIDOINE APOLLINAIRE

ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE

Fête le 11 juillet.



Saint Sidoine Apollinaire distribue ses biens aux indigents.

POÈTE — TROIS PANÉGYRIQUES D'EMPEREURS

Saint Sidoine était, par sa naissance, destiné aux grandeurs. L'illustre famille des *Apollinarii* comptait dans son sein des préfets, des généraux, des maîtres du palais impérial, et ces dignités semblaient héréditaires chez elle. Le père de notre Saint remplit successivement les hautes fonctions de tribun, de secrétaire d'Etat sous l'empereur romain Honorius, de préfet des Gaules sous Valentinien III.

C'est dire que l'enfant reçut une éducation des plus soignées : on le confia aux meilleurs maîtres des écoles de Lyon : sa vive intelligence se prêtait à merveille à toutes les études qu'on lui fit entreprendre : grammaire, éloquence, langue latine, langue grecque, philosophie, mathématiques et musique : il s'adonna à toutes avec succès.

Mais il se passionna spécialement pour la poésie. Il s'exerçait avec une égale habileté en tous les genres et sur tous les mètres. Sa faci-

lité était prodigieuse, il improvisait en vers sur tous les sujets qui se présentaient. Un jour, il avait à traverser un ruisseau grossi par des pluies d'orage; tandis qu'il cherchait un gué, sa muse ingénieuse fabriquait un distique dont les vers peuvent se lire par un bout ou par l'autre sans que le sens ni la métrique en soient aucunement lésés.

Avec ces aptitudes littéraires, si remarquées alors dans la Gaule encore à demi barbare, avec les avantages de sa haute naissance, Sidoine pouvait envisager un brillant avenir. Les circonstances encouragèrent ses rêves d'ambition. A peine âgé de vingt ans, il obtint la main de Papianilla, fille du sénateur Avitus, préfet des Gaules, élevé quelque temps après à la dignité impériale.

Sidoine Apollinaire, ravi de devenir tout à coup le gendre d'un empereur, suivit, au début de l'année 456, son beau-père à Rome et fit les premiers honneurs du palais. Il fut appelé à prononcer, devant le Sénat et le peuple romain, le panégyrique d'usage : il s'en acquitta si bien, charma si délicatement par ses hexamètres cadencés les oreilles romaines, tira du nouveau règne de si heureux horoscopes, que l'on résolut d'ajouter un nouveau buste à ceux de la galerie de Trajan, celui, orné de lauriers, de Caius Sollius Apollinarius Sidonius, le remarquable poète gallo-romain.

Désormais, notre Saint, encore avide de gloire humaine, comme il le confessera plus tard, aura la spécialité des panégyriques d'empereurs romains.

Ceux-ci sont renversés du trône presque aussi rapidement qu'ils y ont été élevés. Ainsi, au bout de quatorze mois de règne, Avitus est supplanté par Majorien, et, chose étrange, Sidoine, après avoir combattu quelque temps pour la cause de son beau-père, vaincu, en est réduit, pour obtenir sa grâce et celle des habitants de Lyon qu'il avait conduits au combat, à faire le panégyrique du vainqueur.

Il marcha cette fois sur ses répugnances, et, dans le style ampoulé du temps, il encensa Majorien comme il avait encensé Avitus. Majorien, d'ailleurs, pouvait être loué sans flatterie; on disait sa clémence égale à son courage. Quoi qu'il en soit, les vers du poète eurent un plein effet; l'empereur, gagné par ce jeune talent, raya tous les décrets de proscription et de vengeance qu'il avait portés contre les Lyonnais.

En dépit des pompeuses prédictions de Sidoine, le règne de Majorien fut malheureux et de courte durée. Un caprice de Ricimer, l'un de ses généraux, lui enleva, en 462, le trône et la vie.

Sous le règne de son successeur, un peu désabusé sans doute à la vue de tant de révolutions, Sidoine se retira en Auvergne, dans le domaine des Avitus, où il goûta quelques années de repos, partagé entre les douceurs de l'étude et l'éducation de ses quatre chers enfants.

Le 1er janvier 468, il se trouvait à Rome pour les affaires de l'Auvergne. On célébrait alors le mariage de Ricimer avec la fille d'Anthémius, nouvel empereur. Sidoine fut encore le panégyriste de la solennité, et servit aux deux souverains, comme il l'avait fait à leurs prédécesseurs, avec la même aisance, des tirades aussi emphatiques et aussi applaudies. Qu'on ne s'en étonne pas trop. Le brillant poète sacrifiait aux circonstances et au goût de son époque. Quand il sera devenu prêtre et évêque, il abandonnera tout de bon la poésie profane; ses hymmes ne célébreront plus que la gloire du Christ ou celle de ses saints.

RETRAITE ET ÉLÉVATION A L'ÉPISCOPAT

En attendant, le panégyrique fut si goûté de l'empereur Anthémius, que celui-ci nomma Sidoine préfet de Rome et du Sénat, ce qui était la troisième dignité de l'empire.

Sidoine Apollinaire prit à cœur ses hautes fonctions. Sa prévoyance préserva Rome d'une disette; l'empereur et les citoyens n'eurent qu'à se louer de son dévouement.

Mais, au milieu des honneurs, le confident d'Anthémius n'oubliait pas sa chère Auvergne. Et quand il comparait les tracas de sa nouvelle vie avec les jours de bonheur coulés dans la solitude d'Avitacum, près des siens, il se prenait à soupirer et il souhaitait de regagner bientôt les Gaules.

Dieu aidant, il parvint à se dégager des liens qui l'attachaient à la cour et il regagna enfin sa patrie. Avec quelle joie il revit l'Auvergne dont il décrit si complaisamment, dans une de ses lettres, « les plaines couvertes d'abondantes moissons, les montagnes ornées de pâturages, les côteaux chargés de vignes, les vallées embellies de fermes, les lieux escarpés couronnés de châteaux, les vallons arrosés de sources limpides, les fleuves, les torrents qui coulent sans danger au milieu d'une nature féconde, terre qu'on ne peut quitter quand une fois on l'a connue, si belle que l'étranger, quand il l'a vue, en oublierait presque sa propre patrie ! »

A la faveur de la retraite, le noble patricien, dont la vertu s'était conservée intacte, se mit à donner à tous l'exemple de la plus sainte vie.

Le monde n'avait plus pour lui les attraits d'autrefois; et, à mesure qu'il s'en éloignait, les intérêts de Dieu et des âmes lui devenaient de plus en plus chers.

Sur ces entrefaites, le saint évêque d'Auvergne, Eparque, usé par les travaux et par les jeûnes, vint à mourir. D'une voix unanime, Sidoine Apollinaire fut désigné pour lui succéder.

Il ne répugnait nullement au clergé et aux fidèles de placer à la tête du diocèse un homme engagé jusqu'alors dans les liens de la famille et le mouvement des affaires civiles. Il fallait, en ces temps de troubles, entouré comme on l'était de barbares et d'hérétiques, un pasteur assez instruit pour déjouer les menées des ariens, assez ferme pour en imposer s'il le fallait aux Romains rapaces ou aux féroces Wisigoths. L'évêque n'était pas seulement le défenseur des âmes, il était aussi le protecteur de la cité, des personnes et des biens.

Nul n'était plus apte que Sidoine à remplir cette difficile et redoutable mission. Seul, il proteste contre le choix qu'on fait de sa personne. Il gémit, en écrivant à saint Loup de Troyes, de ce que ses crimes lui ont valu pour châtiment l'épiscopat. Ailleurs, il déclare qu'en le nommant évêque, on s'écarte des droits sentiers de la prudence.

Mais ses ouailles ne pensent pas de même, et, en dépit de ses protestations, il est, nouvel Ambroise, ordonné prêtre, puis sacré évêque.

Papianilla, sa femme, vit retirée à la manière des veuves, partageant son existence entre les exercices de piété et les soins qu'elle devait à ses enfants.

Saint Sidoine, que rien n'empêche plus désormais de se consacrer entièrement à l'œuvre de

Dieu, s'y emploie avec un zèle et une charité tout apostoliques.

UN CHOIX PRUDENT

La prudence du nouvel évêque eut bientôt occasion de se manifester. Il y avait deux ans à peine qu'il était monté sur le siège épiscopal lorsque l'Eglise métropolitaine de Bourges se trouva soudain privée de son premier pasteur par la mort d'Eulodius.

Sidoine Apollinaire, en sa qualité de premier suffragant, fut invité à présider l'élection du successeur, et à décider en arbitre. D'ailleurs, il était le seul des évêques de la région présent à l'assemblée; les autres avaient été massacrés ou étaient retenus prisonniers par les Goths.

La douleur du Pontife fut grande, quand, arrivant dans la ville de Bourges, il la trouva déchirée par les factions. Les suffrages étaient mis à l'encan, et il y avait telle foison de compétiteurs que deux bancs n'eussent pas suffi à les contenir. Plusieurs d'entre ceux qui briguaient cette dignité n'avaient pas rougi d'offrir de l'argent pour l'acquérir.

Sidoine s'était fait une autre idée de la sainteté de l'épiscopat. Aussi, résolut-il de ne se laisser capter par aucun des partis et de n'offrir un poste si éminent qu'à celui qui, par la régularité de ses mœurs, son humilité et sa science, lui paraîtrait le plus digne de l'occuper. Pour procéder avec plus de discrétion, ne se confiant pas à ses seules lumières, il écrivit à Agrèce, métropolitain de Sens, et à Euphrone, évêque d'Autun, de venir l'assister dans ses délibérations.

Entre temps, il usa de son autorité pour couper court aux dissensions qui avaient surgi parmi le peuple. On lui promit d'agréer pour évêque celui qu'il désignerait avec le consentement de ses deux assesseurs. Sidoine proclama alors le nom du patricien Simplicius. Le peuple et le clergé ratifièrent ce choix, et l'avenir se chargea d'en démontrer la sagesse. Simplicius, en effet, obtint par ses vertus et ses mérites d'être placé sur les autels.

L'ÉVÊQUE SOLDAT

Bientôt, Sidoine Apollinaire eut à défendre contre le loup ravisseur son propre troupeau. Profitant de la mort du féroce Ricimer et de son fantôme d'empereur Anthémius, le roi des Wisigoths, Euric, arien acharné, tourna vers le riche territoire des Arvernes des regards pleins de convoitise.

La terreur le précédait. Néanmoins, les gens du pays d'Auvergne, les descendants de Vercingétorix, dans leur vaillance, s'apprêtèrent à défendre le sol de leurs pères et à vendre chèrement leur vie (474).

Sidoine Apollinaire fut l'âme de la résistance. Il excita son beau-frère Ecdicius, fils d'Avitus, à prendre la tête de l'armée.

Les Wisigoths mirent le siège devant Augusto-Nemetum où se trouvaient l'évêque et le général.

Pendant que les hommes valides luttaient, Sidoine, prosterné sur le pavé de son église-cathédrale, entouré des clercs, des femmes et des enfants, implorait le ciel en faveur des combattants. D'autres fois, il venait au milieu d'eux en habits pontificaux; la croix à la main, il les bénissait et ranimait leur courage. Sa seule vue électrisait tous les cœurs et imprimait aux assiégés un tel élan qu'ils attaquaient les Wisigoths et les forçaient à se replier en désordre.

La victoire leur échut enfin, grâce à un coup d'audace du patrice Ecdicius, qui, avec une troupe de cavaliers, se précipita sur le camp des ennemis, à la faveur des ténèbres, y répandit la panique, et resta maître du terrain.

Euric n'oublia pas cette sanglante défaite. Maître de l'Espagne et de l'Aquitaine, il organisa contre l'Auvergne un nouveau plan d'attaque. Au printemps de 475, ses soldats se mirent en marche. En vain, saint Sidoine essaya-t-il d'intéresser Rome, dont l'Auvergne était tributaire, à la détresse de son peuple. L'empereur Julius Nepos, loin d'envoyer du renfort, traita en secret avec le roi des Wisigoths et lui abandonna sans coup férir la belle et fertile Auvergne, qui dut se rendre misérablement.

Quels accents indignés ce procédé inavouable n'arracha-t-il point au patriotisme de saint Sidoine! « Je ne puis plus supporter le poids de ma tristesse, écrit-il à l'évêque de Marseille, l'un des négociateurs entre les Romains et les barbares. Voilà donc ce qu'il nous a valu d'avoir bravé la faim, le feu, le fer, la peste, d'avoir engraissé nos glaives du sang ennemi et d'avoir usé nos corps par les jeûnes et les combats! Voilà donc cette noble paix qui nous attendait. Pour tant d'actes d'héroïsme et de bravoure, on nous sacrifie!..... Repoussez ce traité, je vous en conjure. S'il faut encore soutenir un siège, s'il faut encore combattre et endurer la faim, nous le ferons volontiers..... Les autres pays se sont lâchement soumis et n'attendent que l'esclavage; les Arvernes préfèrent le supplice! »

Il était trop tard. La transaction entre Julius Nepos et Euric, hélas! ne fut pas révoquée, et l'éloquente protestation de saint Sidoine demeura sans écho.

EXIL — DÉLIVRANCE

Au milieu de la désertion générale des nobles Arvernes qui, pourvus de riches domaines dans les provinces voisines, s'y réfugièrent pour ne point avoir à subir le joug des Barbares, l'évêque resta fidèle à son poste, pour soutenir ses ouailles et les préserver des pièges de l'arianisme.

Euric, le vainqueur, s'était bien engagé, dans le pacte conclu avec Julius Nepos, à respecter la liberté de conscience des Arvernes catholiques. Mais vis-à-vis de l'évêque qu'il redoutait, il ne se crut pas tenu à tant de ménagements, et son premier acte fut de l'enfermer dans la forteresse de Livia, à quelques lieues de Carcassonne.

On comprend ce que dut y souffrir le saint prisonnier. Aux souffrances physiques se joignirent les tortures morales. Séparé de son Eglise, il songeait avec anxiété aux ravages que l'arianisme ne manquerait pas de faire parmi son peuple laissé sans défense. Aucun moyen de correspondre avec les siens: il était surveillé par des gardes qui avaient pour mission d'épier ses moindres démarches.

Ces incertitudes, ces souffrances, ces angoisses durèrent une année entière.

Au bout de ce temps, le barbare lui rendit sa liberté, soit qu'il voulût par là regagner le cœur des Arvernes, soit qu'il en eût été prié par un de ses ministres, Léon, ami de saint Sidoine.

D'unanimes transports accueillirent le retour du pontife. Mais Sidoine, sans se laisser distraire par le concert de louanges qui s'élevait vers lui de toutes parts, avait hâte de s'assurer que l'er-

reur n'avait fait aucune victime parmi son troupeau. A sa grande consolation, il put constater que les ariens n'avaient rien obtenu, leurs promesses, leurs menaces, leurs sévices même n'ayant réussi qu'à fortifier la foi des catholiques.

VERTUS PRIVÉES

Si, laissant le terrain des affaires publiques, nous suivons saint Sidoine dans le détail de sa vie privée, nous ne serons pas moins édifiés.

Il possédait, nouvel évêque, le somptueux mobilier et la riche vaisselle d'argent qui avaient servi à orner autrefois sa table de sénateur et de préfet. Mais, lorsque près de lui, il entendit gémir des pauvres privés de nourriture et de vêtements, il vendit sans hésiter ses plus beaux meubles et ses vases les plus précieux, et en distribua le prix aux indigents. Papianilla, son épouse, connut par la rumeur publique ces libéralités; elle les jugea excessives, racheta tous les objets qui avaient été ainsi dispersés, et les fit rentrer secrètement au palais épiscopal, ce qui permit à saint Sidoine de les vendre une seconde fois : ce fut double aubaine pour ses amis les pauvres.

La nourriture du saint pontife était des plus frugales. Il jeûnait de deux jours l'un. Et cependant, il pratiquait généreusement l'hospitalité et traitait bien ses hôtes, et il lui échappa de dire, en un de ses moments de belle humeur, que nul d'entre eux n'avait jamais frémi devant sa table, comme la trouvant trop austère.

Quoiqu'il fût, dans le commerce de la vie, toujours affable et qu'il regardât comme inutiles les larmes versées en dehors de la prière, il en répandait d'abondantes au souvenir de ses fautes, lorsqu'il s'agenouillait dans le sanctuaire. Il ne rappelait ses anciens triomphes que pour s'en humilier devant Dieu.

La grâce avait opéré en son âme, à cet égard, une merveilleuse transformation. Il abhorrait aujourd'hui à ce point les frivolités tant recherchées jadis que le regret d'y avoir dépensé une si grande partie de sa vie, joint aux pénitences excessives qu'il s'imposa pour les expier, lui occasionna une fièvre qui le mit à deux doigts de la mort. Il revint de cette grave maladie, mais plus résolu encore à employer en œuvres saintes le reste des jours que Dieu lui laisserait.

Même sa passion bien légitime pour les travaux littéraires, la poésie profane et les exercices oratoires ne fut point épargnée dans le plan général de mortification auquel il s'astreignit.

Lui-même l'avoue avec beaucoup de modestie et de grâce dans un de ses derniers poèmes :

« Je ne saurais me rappeler, dit-il, combien j'ai composé d'ouvrages aux premiers soleils de ma jeunesse; plût à Dieu qu'on pût en taire et cacher la plus grande partie!

» Si jamais je reprends ma lyre, ce ne sera que pour redire les supplices inventés par les persécuteurs, et pour célébrer les martyrs, qui, vainqueurs des tourments, ont mérité le ciel et gagné les récompenses de l'éternelle vie. »

En revanche, il s'adonne avec une sainte assiduité aux études sacrées. Il se pénètre de la substance des Ecritures. Il lit et relit les Pères de l'Eglise. Il fait dans la science des Livres Saints de tels progrès que ses contemporains le regardent comme un Père du catholicisme et un insigne Docteur.

La liturgie a aussi une part de ses préoccupations. Il réunit en un sacramentaire, sorte de missel, les oraisons, les épîtres, les évangiles dont se sert l'Eglise d'Auvergne dans la célébration de la Messe. Il avait une si heureuse mémoire, qu'un jour, un clerc mal avisé s'étant permis de lui enlever le missel pendant le Saint Sacrifice, il en continua la célébration, récitant toutes les prières sans le secours d'aucun livre. Le peuple, témoin du fait, en était dans l'admiration. Ils croyaient voir, dit Grégoire de Tours, moins un homme qu'un ange officiant à l'autel.

COUP MANQUÉ — SUR LE PAVÉ DE SON ÉGLISE

Dieu éprouva cruellement les derniers jours de son serviteur.

Deux de ses prêtres, soutenus par les ariens, se révoltèrent contre lui, prirent les biens de son Eglise, lui firent subir toutes les avanies, cherchèrent même à le chasser de son siège.

Le plan était déjà organisé pour sa déposition et le jour fixé. « Or, dit Grégoire de Tours, ce jour étant venu et le signal des Matines ayant été donné, on se rendait à la cathédrale afin d'y célébrer les louanges divines. Honorius, l'un des deux rebelles, s'était levé, déterminé à accomplir sans retard son dessein sacrilège. Mais étant entré dans un lieu secret, il y rendit l'âme. Son serviteur attendait dehors, avec un flambeau, que son maître sortît. Cependant le jour paraissait, et Hermanchius, le second révolté, s'impatientait des lenteurs de son complice; il lui envoya un messager avec ordre de lui dire : « Viens, ne tarde pas davantage. C'est l'heure » d'exécuter ce que nous avons projeté. » Personne ne répondant, le serviteur souleva le voile de la porte et trouva son maître mort sur le siège. Le bruit d'une fin si étrange se répandit aussitôt, et comme elle avait lieu dans les mêmes circonstances que celle d'Arius, on n'hésita pas à dire que Dieu avait voulu punir le même crime par le même châtiment. » Le second coupable périt, lui aussi, subitement quelques jours après.

Sidoine Apollinaire, arrivé à son heure dernière, se fit transporter à l'église-cathédrale pour y mourir au pied de l'autel. A peine son humble couche fut-elle disposée sur le pavé du sanctuaire que tout le peuple, hommes, femmes, enfants accoururent pour voir encore leur évêque.

Rien de plus émouvant que la scène de leurs adieux. « Pourquoi, père, disaient-ils en pleurant, nous abandonnez-vous? Pourquoi nous laissez-vous orphelins? Qui désormais prendra soin de nos âmes? Qui nous ramènera avec la même prudence dans les voies du Seigneur? »

Touché de tant de tendresse, et comme inspiré, il s'écria soudain pour les consoler. « Ne craignez rien, ô mes enfants, mon frère Apronculе vit encore : c'est lui qui sera votre pasteur! » On crut qu'il délirait. Personne ne connaissait Apronculе. On comprit néanmoins qu'il avait prédit juste, lorsque, après sa mort, on vit arriver de Langres un évêque, nommé Apronculus, chassé de sa ville épiscopale par les hérétiques, et, qui pressé d'instances, finit par accepter la succession au siège de Saint Sidoine.

L'illustre malade rendit à Dieu sa belle âme le 21 août, en l'an 488 ou 489. L'Eglise d'Auvergne, désolée de ne plus rien posséder aujourd'hui de ses reliques, que la grande Révolution a dispersées et anéanties, en célèbre néanmoins encore la translation le 11 juillet, et elle continue de rendre ses hommages à saint Sidoine comme à l'un de ses plus glorieux pontifes.

SAINT JEAN GUALBERT

FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE

Fête le 12 juillet.

Sous Conrad II, empereur, vivait, à Florence, un brillant chevalier du nom de Jean Gualbert.

Elevé dans la piété la plus vive, il perdit bientôt, au milieu des camps, la sainteté de son enfance, et l'esprit du siècle s'empara de lui; mais, dans ce temps d'égarement, Dieu veillait toujours sur son serviteur, et alors qu'il semblait abandonner le chemin du ciel, la miséricorde le prédestinait à occuper une place considérable dans l'Eglise.

Ce fut le jour même du *Vendredi-Saint* que le Sauveur choisit pour s'emparer de cette âme, et pour cela, il lui jeta une sorte de défi.

LA VENGEANCE

A la suite de querelles, un gentilhomme avait tué, dans un guet-apens, Hugues, frère unique de Jean, et celui-ci avait juré de venger cette mort. L'amour fraternel, l'honneur humain, la colère, tous les sentiments naturels s'unissaient pour lui faire accomplir ce serment et c'est dans ces circonstances que Notre-Seigneur permit qu'à l'heure où tous priaient, Jean, chevauchant avec ses hommes d'armes, le Vendredi-Saint, se trouvât face à face, au détour d'un chemin, avec le meurtrier de son frère.

Le malheureux vit Jean tirer l'épée et fondre sur lui, et ne pouvant échapper, il se jeta à terre, étendu dans la poussière et les bras en croix.

Mais, ô merveille! à ce spectacle, la pensée de Jésus mort ce même jour en croix s'empara de l'âme de Jean et il lui sembla voir, dans son mortel ennemi, Jésus, les bras étendus et attendant les coups. Au lieu de frapper, il tomba à genoux tout en larmes, et, abandonnant son épée dont il ne devait plus se servir, il embrassa celui qu'il voulait tuer.

« Relevez-vous, disait-il, ne craignez plus rien de moi; priez Dieu qu'il me pardonne mes péchés. »

LE CRUCIFIX REMERCIE

Cet acte de miséricorde plut au Seigneur, et il voulut aussitôt être plus généreux que son serviteur ne l'avait été, car Jean, jusqu'alors pécheur et ennemi de Dieu, étant entré dans une chapelle le long du chemin, pour y vénérer la Croix, l'image du divin Crucifié inclina doucement la tête pour le remercier de l'acte de clémence qu'il venait d'accomplir en son nom (1).

L'âme généreuse du jeune chevalier, inondée par la grâce, remplie de reconnaissance, se donna pour toujours à ce Jésus.

« Quelle récompense ne recevrai-je pas au ciel, disait-il, si je sers fidèlement le Seigneur, qui récompense, par un si grand miracle, le peu que je viens de faire. »

(1) Ce crucifix miraculeux est encore aujourd'hui l'objet d'une grande vénération, et l'on va le visiter en pèlerinage à l'église de Jean Gualbert, à Florence.

Jean sortit de l'église, il avait hâte d'être seul; il envoya son escorte en avant, à l'hôtellerie, et lui, de son côté, courut au monastère de Minieto, se jeta aux pieds de l'abbé, raconta les prodiges opérés en sa faveur et demanda l'habit monastique.

UNE ÉMOUVANTE PRISE D'HABIT

L'abbé l'encouragea à persévérer, mais il ne jugea point prudent de le recevoir de suite parmi les moines, lui laissant seulement partager leurs austérités et leurs prières. Jean adopta la croix qu'il ne quittera plus et qui sera dans ses mains l'instrument des miracles et des conversions.

Cependant, les gens et hommes d'armes du chevalier devenu pénitent étaient rentrés à Florence et avaient raconté en quelles circonstances leur maître les avait quittés.

Le père de Jean, encore imbu des sentiments qui remplissaient l'âme de son fils le matin de sa conversion, résolut de ramener le jeune chevalier à tout prix dans le monde, comme font encore aujourd'hui des parents, quand Dieu daigne prendre leurs enfants à son service. Il se présenta donc au monastère avec une troupe d'hommes d'armes, déclarant que, si son fils ne lui était immédiatement rendu, il allait livrer le couvent au pillage.

« Entrez, dit l'abbé à ce furieux, voyez votre fils et ramenez-le vous-même s'il consent à vous suivre. »

Dans cette circonstance critique, Jean ne voulait point laisser saccager la maison de Dieu, il ne voulait pas non plus la quitter. Alors, dans un élan surnaturel, il saisit une robe de moine, court vers l'autel, et là, prenant de ses mains les ciseaux, fait tomber ses cheveux, dépouille son habit d'homme de guerre, se revêt lui-même de l'habit des moines, prend le livre d'heures, et, ainsi armé, se présente à son père.

Le vieillard s'apprêtait à lancer des malédictions sur son fils; il recule avec respect; une auréole de sainteté lui était apparue sur ce front dépouillé, et c'est avec émotion qu'il lui demande doucement :

« Mon enfant bien-aimé, mon seul fils aujourd'hui, toi notre gloire, pourquoi nous avoir abandonné? »

Avec une angélique modestie, le chevalier devenu novice raconta ce qui s'était passé et les secrets appels de Dieu. Son père l'embrassa en pleurant, le bénit et, en le quittant, se recommanda à ses prières.

Cette lutte avait néanmoins été terrible pour le nouvel athlète de Jésus-Christ et la victoire qu'il avait remportée fut récompensée par un accroissement de ferveur. Il devint un religieux exemplaire; son humilité, sa douceur, sa patience, exerçaient un merveilleux attrait et, à la mort du père abbé, les moines le choisirent d'une voix unanime pour occuper la chaire abbatiale. Une

telle nouvelle fit trembler l'humble religieux; il était venu pour obéir, non pour commander, il refusa énergiquement. « Je suis un vermisseau et non pas un homme, répétait-il avec le Psalmiste, je suis l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. » Cependant, le Seigneur, après une nouvelle épreuve que nous allons dire, le réservait à une plus haute dignité.

IL FUIT LE DÉMON SIMONIAQUE

L'Eglise était alors désolée par la simonie que le pape saint Grégoire VII devait bientôt combattre avec tant d'énergie, et l'abbaye de Minieto vit un misérable simoniaque, qui avait acheté l'appui de l'autorité civile et brigué des suffrages à prix d'argent, obtenir la dignité que Jean avait repoussée par humilité.

Ce scandale désola le saint religieux, et, plein d'inquiétude sur l'obéissance qu'il devait à ce nouveau supérieur, il partit avec un autre moine consulter un célèbre reclus, Theuzo, qui habitait une cellule isolée près le monastère de Sainte-Marie de Florence.

L'homme de Dieu, dégagé de toute considération humaine, était un des plus énergiques adversaires de l'hérésie simoniaque qui ravageait l'Eglise.

« Mon père, lui dit Jean, je vous supplie d'éclairer ma conscience. Je ne voudrais point vivre sous la direction d'un abbé simoniaque! que me conseillez-vous donc? je suis prêt à exécuter tout ce que vous m'ordonnerez.

— S'il en est ainsi, reprit l'ermite, rendez-vous au Forum, à l'heure où la foule se réunit; là, vous déclarerez devant tout le peuple que l'abbé de Saint-Minieto est un simoniaque et que, dès lors, vous vous retirez de son obéissance. »

Jean Gualbert et son compagnon suivirent héroïquement ce conseil. En pleine place publique, au milieu d'une affluence énorme, ils firent leur déclaration officielle. Un tumulte effroyable succéda à leur discours. Les agents du pouvoir civil, qui avaient favorisé l'intrusion du simoniaque, se faisaient remarquer par la violence de leurs clameurs.

« Qu'on les arrête, criaient-ils, qu'on les déchire en lambeaux! »

Quelques personnes, cependant, prirent la défense des religieux insultés et parvinrent à les arracher aux mains de ces furieux. Après cette scène tumultueuse, Gualbert et son compagnon retournèrent vers le saint reclus :

« Quittez maintenant, leur dit-il, cette contrée, et allez dans la province de Romagne, vous y trouverez des monastères que la lèpre simoniaque n'a pas atteints. »

MENDIANTS

Pendant qu'ils se dirigeaient vers les Romagnes, ils rencontrèrent un pauvre qui vint leur demander l'aumône :

« Frère, dit Jean à son compagnon, donnez-lui la moitié du pain qui nous reste. » Le religieux hésitait :

« Nous n'avons plus, à nous deux, qu'un seul pain pour le repas du soir. Ce pauvre trouvera facilement sa subsistance dans la bourgade que nous venons de quitter. »

— Mon Frère, n'hésitez plus, je vous en prie. » Le religieux forma donc deux portions égales de l'unique pain qu'il portait dans son sac, et il donna une moitié à l'indigent. Celui-ci reçut l'offrande avec de vives actions de grâces.

Vers le soir, les deux pèlerins arrivèrent près d'un castrum, dont nous n'avons plus le nom. Gualbert, sans y entrer, se mit en prières, et dit à son compagnon :

« Allez demander aux chrétiens de ce lieu de quoi nourrir deux pauvres serviteurs de Jésus-Christ. »

Le religieux obéit, mais sa quête fut infructueuse, et, à son retour, il interpella assez vivement le Saint :

« Vous avez voulu donner l'unique pain qui nous restait. Voici que, dans toutes les maisons de ce castrum, je n'en ai pu obtenir un morceau. »

C'était l'heure où les bergers ramenaient leurs troupeaux dans l'enceinte fortifiée du castrum. Ils avaient rencontré dans la campagne le pauvre mendiant qui leur avait raconté l'acte touchant de charité des deux voyageurs inconnus. Arrivés au village, ils le redirent aux habitants, et ceux mêmes qui avaient refusé au Frère quêteur un petit morceau de pain vinrent apporter aux deux étrangers des vivres en abondance. Le Saint, se tournant alors vers son compagnon, dont la confiance avait été un instant ébranlée, lui dit pour toute réprimande : « Prenez maintenant, mon Frère, ce que vous avez donné tantôt. »

On retrouve toujours un bienfait au centuple, dès ce monde.

Ce fut dans un monastère de Camaldules que les deux fugitifs trouvèrent la retraite que leur avait indiquée le reclus de Florence. Jean Gualbert y passa plusieurs années dans la pratique des mortifications les plus austères. Témoin de ses vertus, le supérieur voulut l'élever au sacerdoce; mais l'humble religieux recula encore devant cet honneur qu'il estimait redoutable, et il demanda la permission de se retirer dans une solitude plus profonde, pour être caché à tous les regards.

VALLOMBREUSE

Le prieur ne rejeta pas cette demande et, d'une voix prophétique, s'écria :

« Allez, ne tardez plus à jeter les fondements du nouvel institut dont vous allez être le père. »

Jean Gualbert, sans comprendre cette parole, partit aussitôt; il se fixa dans une magnifique vallée ombragée d'innombrables sapins, sur les bords d'un torrent alimenté par les sources de l'Apennin, et c'est dans cette vallée que le pauvre solitaire jeta les premiers fondements du célèbre *monastère de Vallombreuse*.

Attiré par ses miracles et ses vertus, on vint de toutes parts se ranger sous sa discipline. Ses premiers disciples bâtissaient simplement, auprès de lui, des cellules de branchages, et ils employaient leur temps à la mortification et à la prière, ou à écouter ses leçons.

Le nombre des moines, augmentant tous les jours, força les solitaires à construire un oratoire de planches grossières; bientôt, on fut obligé de diviser les Frères en deux ordres : les religieux de chœur qui se livraient à la vie contemplative, et les Frères lais ou laïcs, qui étaient chargés les offices extérieurs. C'est l'origine de cette division devenue habituelle parmi les religieux.

Le fondateur choisit la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur primitive, avec quelques modifications sur des points de détails.

LE COSTUME

Dès la première année, quand il fallut tisser pour l'habillement de la communauté la laine fournie par le troupeau du monastère, les toisons se trouvèrent partagées presque également en

Saint Jean Gualbert, fondateur de Vallombreuse, multiplie les miracles avec la croix. On voit au ciel la figure de Jésus crucifié qui lui est apparu quand il allait frapper un ennemi; sous ses pieds, le démon de l'hérésie simoniaque; à gauche, Vallombreuse, et à droite, Florence.

deux nuances, l'une noire, l'autre blanche. On demanda au Saint s'il fallait tisser à part les deux sortes de laines. « Non, répondit-il, mêlez pour l'usage commun les toisons telles que Dieu vous les donne. » Ce fut à partir de ce jour que les disciples de saint Jean Gualbert adoptèrent le vêtement gris qu'il portent encore.

LA FIDÉLITÉ A LA RÈGLE REND DIEU FIDÈLE

Le silence absolu, l'usage du cilice, la méditation constante, le travail des mains, interrompu par l'Office en commun de jour et de nuit, faisaient revivre, à Vallombreuse, la ferveur de Subiaco et du mont Cassin. L'abstinence de viande était perpétuelle, et les religieux subissaient tous les inconvénients plutôt que de renoncer à leurs règles. On rapporte que, le pain ayant manqué complètement, Jean, ému de la disette, ordonna de tuer un des moutons et de l'apprêter pour le repas. Les Frères prirent place au réfectoire à l'heure accoutumée; on servit à chacun sa portion de viande, mais personne n'y toucha, et le Saint ne voulut point ordonner, au nom de l'obéissance, en sorte qu'après l'action de grâces, tous se retirèrent à jeun. Ceci se renouvela, et un jour où les choses s'étaient passées de la sorte, les religieux allaient encore se retirer, laissant la viande aux pauvres, lorsqu'on sonna violemment à la porte. Le cellérier accourut, et il trouva une abondante provision de pain et de farine; mais personne ne put découvrir la trace des mystérieux donateurs.

On cherche communément à accroître sa réputation par l'éclat des richesses et l'extension des biens, mais la réputation de Vallombreuse s'accrut en raison même de sa pauvreté. Toute la Toscane voulait voir les pauvres de Jésus-Christ, et les pèlerins prenaient l'habit gris des moines et ne voulaient plus quitter ce lieu sanctifié.

On dut fonder successivement six monastères pour les recevoir.

LA DISETTE ET LE CELLÉRIER

Une année de grande disette, les autres couvents, ayant épuisé leurs ressources, le Saint se rendit au monastère de Passignano où il espérait trouver quelque provision de blé pour ses enfants.

« Voyons, dit-il au cellérier Geoffroi, ce que renferme votre grenier. »

Le pauvre cellérier traversait l'épreuve commune aux celléríers qui vivent sous la direction d'un saint; il n'avait presque rien, et on lui demandait de partager, il n'osait répondre; cependant, il obéit, espérant que la petitesse de sa provision serait plus convaincante que ses raisons. A peine a-t-il ouvert, qu'il recule comme épouvanté : la vaste salle était pleine de bon froment.

« Comment se fait-il, demande le Saint, que nos Frères soient en telle détresse, quand vous êtes en telle abondance ? » Et il sourit.

Sur-le-champ, on commença à remplir les sacs destinés aux autres maisons, et le cellérier se garda bien de se plaindre; cependant, il ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'on prenait tout. On fit, en outre, d'abondantes distributions à tous les pauvres qui se présentèrent, car la famine était grande.

Le soir, quand on fut fatigué de prendre, le cellérier alla voir s'il lui restait quelque chose pour nourrir son couvent le lendemain, mais le merveilleux grenier, véritable figure de l'Eucharistie, n'avait pas désempli. Le cellérier Geoffroi rendit alors d'abondantes actions de grâces et comprit que Jean, dont il estimait peu les capacités économiques, était meilleur cellérier que lui.

LES MIRACLES

La vie de Jean Gualbert est un tissu de miracles; nous en publierons une série en gravure; citons quelques-uns de ceux qui se multipliaient sous ses pas.

Un écuyer, nommé Rozo, accourt au monastère, tout en larmes, se jette à ses pieds :

« L'illustre Ubald, mon maître et votre serviteur, est à l'agonie. »

Jean se contente de lever les yeux vers le ciel, et, après être demeuré absorbé quelques instants dans une fervente prière, il répond :

« Retournez en toute hâte au castrum d'Ubald. Votre maître vous attend; il est en bonne santé. »

Un autre jour, il visitait le couvent de Musceran qui avait été bâti solidement et bellement, à la joie du prieur. Le Saint, voyant la grandeur et le luxe de cette maison de pauvres, fit appeler l'abbé Rodolphe et d'un ton sévère :

« Vous avez bâti ici des palais à votre gré, et y avez employé des sommes qui auraient servi à soulager un grand nombre de pauvres. »

Puis, se tournant vers un ruisseau qui coulait non loin de là :

« Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, vengez-moi par ce petit ruisseau de cet immense édifice. »

A peine avait-il achevé la prière, que des torrents tombant des montagnes voisines grossirent subitement le ruisseau qui déborda bientôt et ruina le bâtiment de fond en comble.

Il reçut dans ses monastères un certain nombre de prêtres simoniaques qu'il avait convertis, mais il leur défendit d'exercer jamais leurs fonctions.

Lui-même refusa de recevoir aucun des Ordres de la cléricature, parce que, disait-il, n'ayant jamais suivi dans sa jeunesse le cours des études ecclésiastiques, il se trouvait dans le cas d'indignité prévu par les règles canoniques, qui excluaient des Ordres les illettrés. Et, cependant, c'était à cet illettré que s'adressaient, dans les circonstances les plus difficiles, les évêques de l'Italie, afin de s'éclairer de ses conseils.

Le pape saint Léon IX voulut venir visiter le défenseur de la papauté et l'ennemi de la simonie, et il se présenta inopinément à Vallombreuse.

L'austère communauté n'avait pas même de poisson à offrir à ces hôtes illustres.

Le Saint, sans se troubler, ordonna à deux bons novices d'aller pêcher au lac voisin.

« Mais, de mémoire d'homme, répondit-on, on n'a jamais vu un poisson dans ce lac.

— N'importe! ayez confiance. »

Les novices obéirent, et à peine avaient-ils jeté leurs filets, qu'ils retirèrent deux énormes brochets.

Après des œuvres innombrables, le Saint, plein de jours, sentit sa fin approcher; il fit appeler les abbés des divers monastères, leur annonça sa mort et les exhorta à maintenir les observances et l'amour fraternel.

Sa maladie dura quelque temps, et l'on rapporte qu'un ange le venait servir et soulager.

Son âme monta au ciel le 12 juillet 1073. Il avait soixante-quinze ans. Il fut enterré au monastère de Passignano.

LES BB. IGNACE DELGADO ET DOMINIQUE HÉNARÈS,

ÉVÊQUES, DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

ET LEURS COMPAGNONS MARTYRS

BÉATIFIÉS PAR S. S. LÉON XIII LE 27 MAI 1900

Le groupe des martyrs dominicains espagnols, exécutés en 1838, et de leurs compagnons de captivité.

(On y voit figurer, à côté des deux évêques, plusieurs prêtres indigènes, quelques chrétiens, Tertiaires dominicains, et trois soldats annamites, convertis par le B. Delgado.)

LES MARTYRS DOMINICAINS DE L'ANNÉE 1838

L'année 1838, la quatorzième du règne de Minh-Mang, l'hypocrite persécuteur, fut particulièrement sanglante pour les chrétientés de l'Annam et du Tonkin.

Dans la liste des martyrs de cette année, les Dominicains espagnols occupent une place à part. La dignité, sinon le nombre des victimes choisies dans leurs rangs, demande que nous leur consacrions une livraison spéciale.

Nous y voyons, en effet, figurer deux évêques: Mgr *Delgado* et Mgr *Hénarès;* un Vicaire provincial: *Dom Joseph Fernandez;* plusieurs vieillards véné-

rables, épuisés par un long et fécond ministère: *Vincent Yen*, prêtre indigène, qui avait laborieusement travaillé pendant quarante ans comme missionnaire; *Bernard Dué*, prêtre de quatre-vingt-trois ans, brisé par l'âge et l'infirmité, décapité en dépit des lois annamites qui défendent d'infliger aucun supplice à un vieillard octogénaire; plusieurs autres prêtres ou catéchistes, Tertiaires dominicains, rivalisant tous d'intrépidité et d'héroïsme.

Les deux premiers de ces martyrs, les bienheureux Delgado et Hénarès, feront l'objet plus spécial de cette notice.

SUR LA VOIE DES DIGNITÉS — LABEURS APOSTOLIQUES

Tous deux naquirent en Espagne, vers la même époque, le premier en 1761, le second en 1765. Tous deux donnèrent à l'Ordre des Frères Prêcheurs leur nom, leur personne et leur vie. Il n'entre pas dans notre plan de détailler les débuts de leur carrière religieuse, mais seulement de décrire leur apostolat et leur martyre.

Delgado et Hénarès quittèrent presque en même temps leur patrie pour les missions lointaines des îles Philippines, confiées aux Dominicains espagnols. De Manille, où ils séjournèrent quelques mois, ils firent ensemble voile vers le Tonkin oriental, autre mission importante de ces mêmes religieux. Ils arrivaient à une époque relativement peu troublée.

Après s'être initiés à la langue et aux usages annamites, ils purent exercer sans inquiétude leur ministère apostolique.

La sagesse et la vertu du bienheureux Hénarès le conduisirent presque aussitôt à un poste important; à peine âgé de vingt-six ans, il fut chargé par ses supérieurs de diriger le Séminaire indigène de Tien-Chu. Il le fit avec tant de succès qu'il fut nommé, en 1798, pro-vicaire provincial; en 1800, le pape Pie VII le créait évêque titulaire de Fesseite.

Le bienheureux Delgado, dont il devenait ainsi le coadjuteur, l'avait précédé dans la voie des dignités. Dès 1794, il recevait du pape Pie VI un Bref qui le faisait évêque titulaire de Mellipotamie, coadjuteur de Mgr Félicien Alonso, à qui il succéda bientôt comme Vicaire Apostolique du Tonkin oriental.

Une élévation si précoce, qu'explique le besoin pressant de pasteurs dans ces immenses contrées qui en sont trop souvent privées, ne changea rien à la vie humble et mortifiée de nos deux misionnaires. Elle ne put qu'accroître leur zèle pour le salut des âmes et leur désir du martyre. Le trait suivant en fait foi.

Dominique Hénarès, peu après sa nomination, reçut d'Espagne une lettre dans laquelle son frère lui annonçait l'heureuse naissance d'une nièce. Aussitôt, le pieux évêque composa la prière suivante qu'il envoya à sa famille et spécialement à sa petite nièce, afin qu'elle l'apprît dès qu'elle en serait capable et qu'elle la récitât tous les jours pour son oncle:

« Doux Jésus, père de mon âme, roi de mon cœur, je vous prie par votre sainte Passion et par les mérites de votre Mère, la Vierge Marie, de regarder d'un œil miséricordieux et de délivrer de tout mal l'évêque Frère Dominique, mon oncle. Enflammez-le de votre amour, afin que tout ce qu'il accomplit tourne à votre gloire. Accordez-lui la grâce de répandre un jour son sang pour vous, en témoignage de sa foi. Ainsi soit-il. »

Inspirés par de tels sentiments, les travaux de nos deux apôtres furent féconds. Chaque année, Mgr Hénarès visitait toutes ses chrétientés pour y conférer les sacrements et, par ses prédications, mettre les fidèles en garde contre les superstitions auxquelles le Tonkinois est si enclin. Quant au bienheureux Delgado, pendant ses cinquante ans d'incessant apostolat, il porta au double le nombre des chrétiens de son vicariat, multiplia les collèges, les monastères et les églises et surtout augmenta notablement le clergé indigène, le plus précieux soutien de la foi chez les infidèles convertis.

ACTES DU MARTYRE DU BIENHEUREUX DOMINIQUE HÉNARÈS

Des lettres saisies, le 17 avril 1838, sur la personne d'un catéchiste, furent le prétexte choisi par les persécuteurs pour commencer une chasse en règle contre les chrétiens, et surtout contre les prêtres européens.

Il n'y eut bientôt plus pour eux d'asile assuré. Le bienheureux Delgado fut arrêté et emprisonné le 29 mai. Le bienheureux Hénarès, qui se trouvait avec lui, réussit à se soustraire aux recherches des soldats, caché derrière une claie d'osier dans la maison d'une pieuse femme. Il changea de retraite la nuit suivante, afin de ne pas exposer la chrétienne qui lui donnait abri.

Il était accompagné d'un catéchiste, le bienheureux François Chiêu, homme d'un dévouement inaltérable, et qui ne voulut jamais se séparer de son évêque.

Les deux fugitifs passèrent ensemble d'un village à un autre, toujours poursuivis par les satellites du gouverneur de la province, et comprirent vite qu'ils ne seraient en sûreté que lorsqu'ils auraient atteint la frontière du Tonkin oriental. Montés sur une petite barque que dirigeaient de bons rameurs, ils naviguaient le long des côtes et allaient toucher au rivage désiré, quand un vent contraire s'éleva et les rejeta bien loin en arrière.

Le chef païen d'un village de la côte les aperçut et dit à quelques chrétiens : « Voyez cette barque battue par les flots; je suis persuadé qu'elle renferme un prêtre fugitif. Les infortunés! ils ne peuvent plus avancer. Faites-leur signe de venir ici; je les recevrai et leur donnerai asile. »

Le ton de sympathie avec lequel étaient prononcées ces paroles fit croire aux chrétiens qu'elles étaient sincères. Ils obéirent, et, quelques instants après, la barque abordait.

Le chef païen offrit une cabane aux fugitifs, les y enferma, et, en véritable infidèle, il s'empressa de conter son exploit aux officiers de la province. Cinq cents soldats furent expédiés immédiatement pour cerner la cabane. C'en était fait. Nos deux Bienheureux étaient pris au piège, entourés et arrêtés. On fabriqua au bienheureux Hénarès une cage formée de barreaux de bambous. Pour le bienheureux François Chiêu, on se contenta de la cangue, et on les conduisit à la capitale.

Arrivés aux portes de Nam-Dinh, le bienheureux Chiêu, qui précédait la marche, aperçut une image du crucifix mise en travers du chemin pour contraindre les passants à la fouler aux pieds. Il s'en empara avec empressement, la baisa, la pressa sur sa poitrine avec tant de force et si longtemps que les satellites ne purent la lui arracher, malgré les coups de bâton dont ils l'accablaient. Ils ne l'abandonna que lorsque la

cage du bienheureux Hénarès fut passée.

Furieux, les mandarins enfermèrent le catéchiste dans une prison séparée de celle de son évêque. Ce lui fut un coup plus douloureux que la bastonnade.

Ils se revirent devant le tribunal. Mgr Hénarès eut même un jour la joie d'y rencontrer Mgr Delgado. Le Vicaire Apostolique et son coadjuteur, tous deux en cage, comprirent, en se revoyant à travers les barreaux de leur prison, qu'ils étaient destinés au même sort. Sur leurs instances, ils obtinrent d'avoir un moment de conversation en leur langue maternelle; mais, après les premiers mots échangés, les mandarins soupçonneux les firent séparer. C'était la dernière entrevue ici-bas des deux illustres confesseurs.

Emprisonnés le 9 juin, le bienheureux Hénarès et le bienheureux Chiêu n'attendirent pas longtemps la sentence de mort. Le premier devait, en sa qualité de prêtre européen, avoir la tête tranchée et exposée ensuite pendant trois jours pour servir à tous de salutaire exemple; le second, indigène, serait simplement décapité.

Jusqu'au jour de l'exécution, on laissa sans l'interroger l'évêque dont on connaissait trop la foi inébranlable, mais on tenta par tous les moyens d'obtenir l'apostasie de son généreux catéchiste.

Ce fut en vain. François Chiêu leur disait avec beaucoup d'à-propos et de fermeté :

« Le gouverneur permettrait-il qu'un fils marchât sur le corps de son père? Comment pourrais-je dès lors fouler aux pieds l'image du Créateur que tout le monde doit aimer et adorer? Quand on devrait m'arracher les entrailles, je n'y pourrais consentir. »

L'horrible bastonnade accoutumée suivit cette confession de foi : chaque coup faisait poindre sur la chair du catéchiste des gouttes de sang. Comme si ce supplice ne suffisait pas, on contraignit le martyr, dont le corps n'était déjà plus qu'une plaie, à s'asseoir sur une table hérissée de clous aigus. Pour retourner à sa prison, François Chiêu était si affaibli qu'il eut besoin d'être soutenu par ses bourreaux eux-mêmes.

Le jour du triomphe arriva enfin. Les deux bienheureux amis, qui souffraient tant de se trouver séparés, furent de nouveau réunis pour le combat suprême. Ils marchèrent au supplice d'un air joyeux, entre une double haie de soldats qui avaient peine à maintenir la foule innombrable accourue à ce spectacle. Beaucoup de pauvres, autrefois secourus par la charité de l'évêque, que tous appelaient leur père, se trouvaient là et pleuraient.

Le bienheureux Hénarès tenait en main un livre de prières sur lequel il jetait de temps en temps les yeux. Parfois aussi, il envoyait aux chrétiens en larmes, massés sur son passage, une parole de consolation.

Le bienheureux Chiêu, chargé de la cangue, et dont les plaies reçues la veille saignaient encore, leur disait lui aussi : « Pourquoi pleurez-vous? Aujourd'hui, le maître et le disciple entreront ensemble dans le ciel. Retournez joyeux en vos demeures. »

Les païens ne pouvaient comprendre une telle sérénité en face de la mort. Leur étonnement fut au comble quand ils virent trois soldats chrétiens, compagnons de captivité du bienheureux Delgado, que l'on avait amenés au lieu du supplice pour les ébranler et les remplir de terreur, se réjouir et s'encourager mutuellement à confesser la foi du Christ.

— Mes fils, leur prédit le bienheureux Hénarès, supportez courageusement vos souffrances. Elles ne dureront plus que quelques jours. Après quoi, vous aurez le ciel.

— Et vous, mon Père, reprirent les trois soldats, souvenez-vous de prier pour nous quand vous serez dans ce bienheureux royaume.

On ne prit pas la peine d'enlever la cangue du cou du bienheureux François Chiêu. Quand il se fut agenouillé, tandis qu'il recommandait son âme à Dieu, le bourreau, par trois coups de sabre, lui trancha la tête sous les yeux de l'évêque.

Celui-ci fut ensuite tiré de sa cage. Il se mit à genoux et reçut, tranquille et souriant, le coup de hache qui l'envoyait au ciel.

ACTES DU MARTYRE DU BIENHEUREUX IGNACE DELGADO

Arrêté avant tous les autres missionnaires, le bienheureux Delgado fut le dernier exécuté. Néanmoins, sa mort suivit de près celle de son digne coadjuteur.

Il était au village de Kiên-Lao, quand on annonça l'approche de deux cents soldats. Il voulait fuir, mais les chrétiens de l'endroit le retinrent, disant qu'il n'y avait aucun danger, qu'il s'exposait, en les quittant, à ne trouver qu'une retraite beaucoup moins sûre, que d'ailleurs il arrivait souvent à des mandarins et à des soldats de traverser le village sans s'y arrêter.

Beaux raisonnements, si un espion ne se fût trouvé là et n'eût dénoncé au mandarin la présence de l'évêque missionnaire. Il essaya, mais trop tard, de fuir, porté dans une litière — car son grand âge l'empêchait presque de marcher, — et se vit tout à coup cerné par des soldats, tandis que ses deux porteurs, effrayés, cherchaient leur salut dans la fuite, abandonnant en plein champ le vénérable vieillard dont ils avaient la garde.

La capture fut aisée pour les soldats païens : ils exultaient. Après avoir asséné à l'évêque un formidable coup du manche d'un coutelas, ils prirent la litière et son captif, qu'ils ramenèrent bruyamment au village, au son du tam-tam.

Le généreux évêque, peu soucieux du sort qui l'attendait, n'avait qu'une préoccupation, celle de détourner de son cher troupeau les maux que pouvait occasionner son arrestation. Conduit au tribunal, il s'empressa de dire :

— Kiên-Lao n'est pas ma résidence ordinaire. Je n'y suis arrivé que depuis quelques jours. Epargnez donc cette population.

Le mandarin montra plus d'égards que les soldats envers ce beau vieillard à cheveux blancs, et, croyant sans doute lui faire une suprême faveur, il lui offrit un couteau pour se suicider. L'évêque s'en défendit en souriant et en prit occasion pour donner au pauvre infidèle une leçon élémentaire de morale chrétienne.

— Toutefois, ajouta-t-il, si vous voulez m'ôter la vie en témoignage de ma religion, j'en serai très heureux.

Une cage étroite servit de prison au bienheureux Delgado comme au bienheureux Hénarès.

On n'a point de peine à se figurer quelle peut être la rigueur de ce supplice, surtout lorsqu'il est prolongé. Le prisonnier est enfermé dans une sorte de boîte, rectangulaire ou carrée. Les côtés sont formés de barreaux de bambous placés à intervalles réguliers. Le dessus et le dessous de la cage sont composés, ordinairement, par une ou plusieurs planches. La hauteur varie de 0m,80 à 1m,50, la longueur est de 1 à 2 mètres.

C'est dans cette boîte ajourée, si étroite qu'on ne peut s'y tenir debout, que le Bienheureux, souvent à genoux et en prière, fut porté à Nam-

Supplice de la cage annamite.

Dinh, capitale de la province. Un crucifix avait été disposé à l'entrée de la ville, de façon à ce qu'on fût obligé de le fouler aux pieds. L'évêque fit auprès de ses porteurs de telles instances qu'ils l'enlevèrent pour le passage de la cage. Mais il fut aussitôt après remis en place, et les chrétiens qui suivaient tristement le cortège durent rebrousser chemin pour n'avoir pas l'air de renier leur foi en marchant sur l'image de leur Dieu.

Pendant quarante-trois jours, le bienheureux vieillard demeura ainsi enfermé, et, par un raffinement de cruauté, sa cage fut exposée, sans aucune protection, aux rayons d'un soleil de feu. Souvent, il se mourait de faim ou de soif, malgré les efforts des chrétiens qui, au risque de recevoir des coups, tentaient de lui procurer quelque soulagement.

Les juges qui l'interrogèrent virent, dès les premières réponses, qu'ils n'avaient aucune révélation à en attendre.

L'évêque, très explicite sur ce qui le concernait personnellement, était d'une réserve absolue sur ce qui eût pu compromettre ses chrétiens. Sa prudence à ce sujet n'avait d'égale que sa charité.

Emu de compassion sur l'aveuglement de ses juges, il leur disait: « Vous parlez ainsi parce que vous ne connaissez pas la vraie religion. Si vous la connaissiez, vous l'embrasseriez. Vous voulez me faire mourir en haine de la religion dont je suis le premier ministre en cette province : j'en suis rempli de joie. A quoi bon tarder davantage et donner tant de peine à ceux qui sont chargés de me garder? »

Comme il était infirme et un peu sourd, on laissa de côté tout interrogatoire, et l'on envoya à la cour la sentence de décapitation. Elle fut aussitôt ratifiée; mais le prisonnier avait tant souffert qu'elle ne revint qu'après sa mort.

En effet, torturé par le supplice de la cage, Ignace Delgado allait s'affaiblissant de jour en jour. La dysenterie, accompagnée de fréquents vomissements, l'eut vite réduit à l'extrémité. Le mandarin qui le gardait demanda pour lui un médecin au gouverneur : cette dernière faveur fut refusée au martyr qui, privé de tout secours humain, rendit à Dieu sa belle âme, le 12 juillet 1838. Jésus, le médecin divin, mit fin en un instant à toutes ses souffrances, et vint lui apporter le baume des consolations éternelles.

Cependant, le gouverneur était loin de s'attendre à un dénouement si prompt. Il en fut atterré, non certes par un sentiment d'humanité à l'égard de sa victime, mais parce qu'il avait résolu de faire un exemple.

Après lui avoir brûlé la plante des pieds, pour s'assurer que le martyr était réellement mort, il n'en persista pas moins dans son dessein de le décapiter.

Le cadavre, enfermé dans la cage comme en un cercueil, fut porté au champ dit « des Sept-Arpents », déjà consacré par le sang des bienheureux Hénarès et Chiêu; on sortit le corps de sa prison. La tête fut appuyée sur un billot et tranchée d'un seul coup.

Ainsi l'impiété consomma son œuvre.

A L'ASSAUT DES RELIQUES

Au Tonkin, dès qu'une personne condamnée à mort reçoit le coup fatal, la foule indigène, obéissant à un principe superstitieux, fuit de toutes parts, en grande hâte, de peur, dit-elle, que l'esprit du supplicié ne vienne se jeter sur un des spectateurs.

Il n'en fut point ainsi au supplice de nos deux illustres martyrs.

Loin de fuir, la foule se précipitavers leurs précieux restes, rompit pour cela la double haie des soldats impuissants à lui résister, et tous, chrétiens ou infidèles, s'empressèrent de recueillir le sang des victimes.

Les uns en imbibaient des linges ou du coton, d'autres ramassaient la terre qui en était encore humide et rougie, d'autres déchiraient des lambeaux de vêtement; on ne laissa sur le corps des martyrs que ce que commandait la décence, tant était vive la vénération attachée à leurs reliques. Les plus hardis allèrent jusqu'à leur arracher les poils de la barbe ou les quelques cheveux que gardaient encore ces têtes de vieillards. Des soldats eux-mêmes se mirent de la partie.

Ces démonstrations de piété firent rougir les mandarins témoins de cette scène. Pour y couper court, ils ordonnèrent d'ensevelir aussitôt les corps des martyrs sur le lieu même du supplice.

Leur tête fut, selon les termes de la sentence, exposée pendant trois jours. On la fixa à un pieu planté le long de la voie publique; le temps légal écoulé, on attacha ces têtes à quelques pierres et on les jeta dans le fleuve.

Dieu permit que ces deux trésors ne fussent point perdus. Le chef du bienheureux Hénarès vint donner, trois jours après, dans le filet qu'un chrétien avait tendu pour le recueillir. Quant à celui du bienheureux Delgado, on désespérait de le retrouver, lorsque, le 1er novembre, trois mois et demi environ après la mort, elle fut, elle aussi, repêchée par un chrétien. Entière et non corrompue, elle avait conservé, non seulement les cheveux et la barbe, mais même ses traits naturels. Cette découverte remplit de joie les fidèles : ils s'empressèrent de réunir cette tête vénérée au corps du Bienheureux, déjà en leur possession.

La parole de l'Ecriture appliquée aux martyrs s'était réalisée ici visiblement : « Dieu garde tous les ossements de ses Saints, il n'en laissera détruire aucun. »

SOURCE CONSULTÉE

I Martiri annamiti e cinesi, par le R. P. Kaiser, des Frères-Prêcheurs, Rome, 1900.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE RINN

ENFANT MARTYRISÉ PAR LES JUIFS

Fête le 12 juillet.

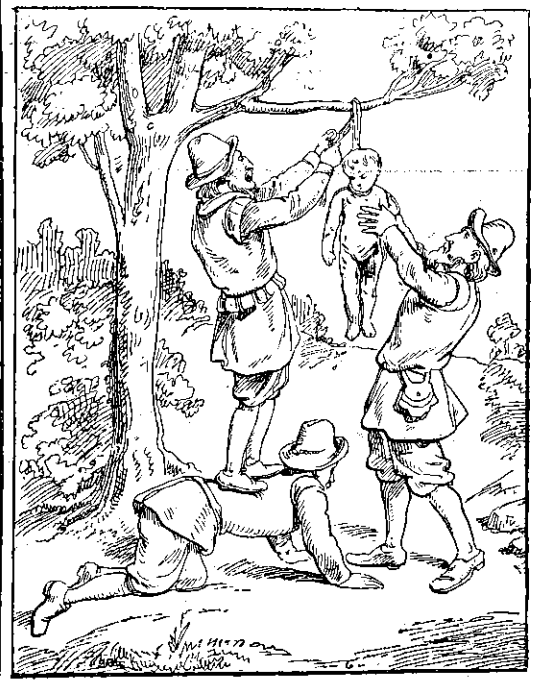
1. Au cours d'un festin, à Inspruck, des marchands juifs qui convoitaient, pour en faire la victime de leurs fêtes pascales, André, bel enfant de trois ans, demandent à son parrain de le leur confier.

2. Ils assurent qu'ils lui tiendront lieu de père et lui procureront une éducation brillante. Le parrain, gagné par l'or des Juifs, consent à tout.

3. Le 12 juillet 1462, la mère du petit André, devant aller moissonner, remet, avant de partir, l'enfant à son parrain.

4. Peu après, les Juifs arrivent, demandent l'enfant, lui offrent des friandises pour empêcher ses pleurs et fuient, emportant leur proie.

5. Ils entrent dans un bois voisin. Là, sur une grosse pierre, dite encore aujourd'hui *pierre des Juifs,* comme sur un autel, ils étendent l'enfant, préalablement dépouillé de ses vêtements; ils lui font d'innombrables incisions aux deux joues, aux bras et aux jambes, puis au cou. Ils recueillent avec soin le sang qui découle des blessures.



6. L'enfant ayant rendu le dernier soupir dans d'atroces tourments, les bourreaux s'acharnent sur son cadavre.

Au milieu d'horribles blasphèmes, ils le suspendent à un bouleau voisin. Puis, craignant d'être surpris dans leur infâme besogne, ils prennent la fuite par la vallée de l'Inn.

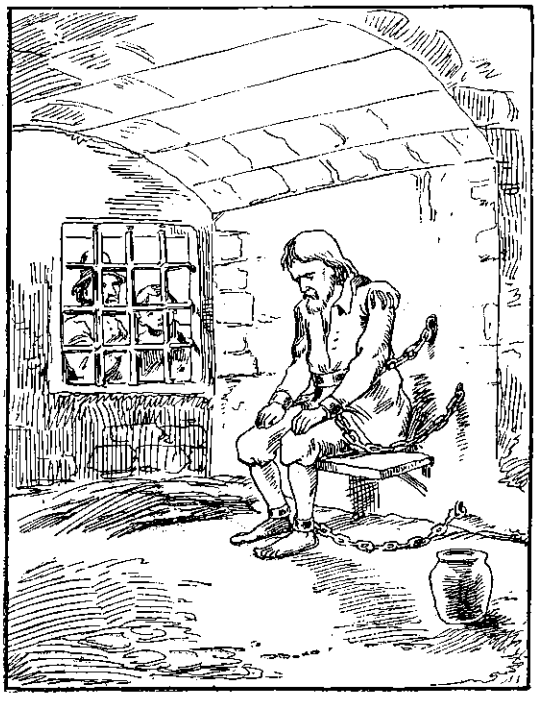
7. Pendant ce temps, la mère d'André poursuivait son travail, quand soudain une première goutte de sang, puis une seconde, une troisième, paraissant tomber du ciel, viennent tacher sa main. Ses compagnes s'étonnent.

Elle-même se trouble et voit en cela un funeste présage. Elle a comme le pressentiment d'un grand malheur.

8. Elle revient en hâte au logis, court au berceau de son bien-aimé. « Qu'avez-vous fait de mon André? » s'écrie-t-elle, éperdue, s'adressant au parrain de son fils. Celui-ci ne répond pas. Elle insiste, elle supplie. — « On en a pris soin », dit le traître. Et, comme pour dissiper les angoisses de la pauvre mère, il veut lui montrer la fortune qu'il vient d'acquérir.

9. A en croire les Actes du bienheureux martyr, les pièces d'or avaient fait place à des feuilles, dans le chapeau qui renfermait le prix de la trahison. Quoi qu'il en soit, la mère obtient enfin cet aveu de la bouche de son parent : « L'enfant, dit-il, a été emporté par les Juifs. Ils sont dans le bois voisin. »

10. La pauvre mère y vole plutôt qu'elle n'y court. L'épouvantable spectacle frappe bientôt ses yeux. Elle aperçoit, suspendu aux branches du bouleau, le corps nu et sanglant de son cher fils. Elle pousse alors des cris de détresse, et, en proie à une inexprimable désolation, détache le petit cadavre.



11. Celui qui avait vendu l'enfant expia durement son crime. Il tomba du haut mal et eut de tels accès de frénésie, qu'il fallut le lier et l'enfermer dans sa propre maison. Après deux ans, les vers firent de tout son corps une plaie infecte : on dut le reléguer dans une étable abandonnée, où il périt misérablement.

12. L'infortunée mère, qui n'avait jamais ouï parler du meurtre rituel, ne soupçonnait pas qu'elle eût en sa possession le corps d'un martyr. Elle ensevelit son enfant qu'elle porta elle-même au village de Rinn. Le curé, un religieux Prémontré, ordonna de glorieuses funérailles.

13. Le petit martyr reposa dès lors, non point dans l'église même de Rinn dédiée à saint André, apôtre, mais à l'extérieur, si près du sanctuaire qu'il n'en était séparé que de quelques pieds.

Ses reliques attendaient là le jour où il plairait à Dieu de les glorifier.

14. Ce jour ne pouvait tarder. Au début de l'automne suivant, l'on vit un lis d'une blancheur éclatante germer spontanément sur cette tombe récemment fermée. Un enfant s'amusa à le couper. Mal lui en prit. Au dire des gens du pays, il subit diverses infortunes pour avoir profané la tombe d'un Saint.

15. Treize ans se passèrent. Des miracles illustraient l'humble tombeau. Vers le même temps, on exaltait à Trente, les reliques de saint Simon, enfant, victime, lui aussi, de la haine des Juifs. André de Rinn eut les mêmes honneurs et ses restes furent transférés solennellement.

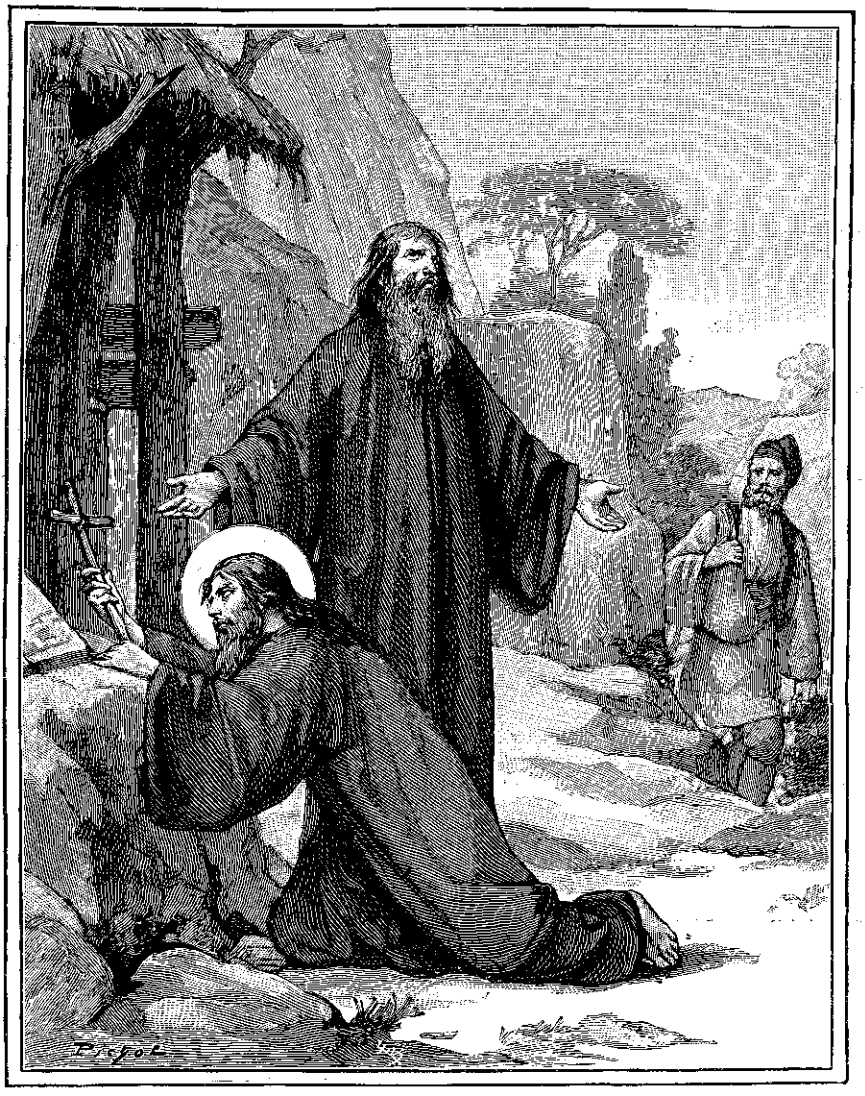
16. Les prodiges devinrent plus nombreux.

Ce fut alors que l'empereur Maximilien conçut le dessein d'élever un temple au bienheureux André de Rinn. L'argent qu'il y destinait fut dilapidé et l'enfant martyr n'eut son église que beaucoup plus tard, en 1670. On célèbre sa fête le 12 juillet.

SAINT MICHEL MALÉINOS

FONDATEUR DU MONASTÈRE DU MONT KYMINA, EN BITHYNIE (894-961)

Fête le 12 juillet.



Saint Michel et le moine Agapios mènent une vie austère dans une solitude connue seulement d'un paysan qui leur apporte un peu de pain.

PREMIÈRES ANNÉES

Aux temps byzantins, l'extrémité orientale de l'Asie Mineure comptait plusieurs familles de très haute noblesse. Ces grandes maisons, riches de terre et d'influence, se comportaient presque en souveraines dans leurs fiefs. Le pouvoir central ne les inquiétait guère : il s'estimait trop heureux de les avoir face à la frontière, lorsque l'ennemi arabe lançait inopinément sa cavalerie en quelque folle razzia. En général, la cour de Constantinople préférait se les attacher. Non contente de fermer les yeux sur leurs écarts, elle plaçait volontiers leurs chefs à la tête des grands commandements qui, sous le nom de *thèmes*, se partageaient le territoire impérial. C'est dans une de ces familles, c'est dans cette aristocratie terrienne et militaire que notre Saint naquit en 894.

Ses parents, Eudocime et Anastaso, l'obtinrent de la Sainte Vierge. Mariés depuis de très longues années, ils touchaient presque au seuil de la vieillesse, et jamais, malgré leurs ferventes prières, Dieu

l'avait daigné poser de berceau dans leur foyer. « Si nous allions, se dirent-ils un jour, si nous allions en pèlerinage à Koukas? » Ils y furent, et Marie, la douce patronne du sanctuaire, voulut bien faire entendre en songe au prêtre Méthode que leurs vœux seraient exaucés.

Un fils leur naquit d'abord, qu'ils dénommèrent Manuel; puis un autre fils, qu'ils appelèrent Constantin; puis encore une fille, dont l'histoire n'a point conservé le nom. Ainsi, au lieu de l'enfant qu'ils demandaient pour continuer leur famille et recueillir l'héritage de leurs immenses biens, le ciel généreux leur donnait trois enfants. Il est vrai que l'aîné, Manuel, ne devait point, dans les vues de la Providence, répondre aux espérances trop exclusivement humaines de ses pieux parents.

Manuel grandit avec son jeune frère et sa petite sœur dans le thème belliqueux et lointain de sa naissance. Ce thème comprenait dans ses limites l'ancienne Césarée de Cappadoce; mais il avait pour capitale la place forte de Kharsian qui lui donnait son nom. C'était une marche ou frontière militaire bien plutôt qu'un gouvernement civil, une marche à qui les Arabes venaient insulter presque chaque jour. Dans un pareil milieu, avec les attaques incessantes du musulman, les enfants s'éveillaient à la vie parmi le cliquetis des armes et ils devenaient soldats avant l'âge d'homme.

Manuel serait soldat, évidemment. Si l'air qu'on respirait au Kharsian n'y eût suffi, les traditions de sa famille lui auraient donné cette vocation. Il n'y avait que des généraux parmi ses ancêtres. Comment ne pas marcher sur de pareilles traces? Pour y pousser leur Manuel, pour l'engager sans retard dans la voie des honneurs, Eudocime et Anastaso lui obtinrent de la cour, vers sa quinzième année, le titre d'aspirant-écuyer. Peu après, le voyant jeune homme accompli et prêt à briller, ils le conduisirent à Constantinople et l'attachèrent au service de l'empereur. Mais la grâce attendait Manuel au milieu même du palais impérial pour lui saisir l'âme et la jeter dans la vie religieuse

LES ÉPREUVES D'UNE VOCATION

Un coup d'œil sur un tombeau, un coup d'œil sur un livre, c'en fut assez pour apprendre au jeune homme les vanités du monde et la volonté de Dieu. Le tombeau révélateur fut celui de Léon VI le Sage. Le 11 mai 912, quand la mort frappa ce monarque, Manuel avait dix-huit ans. Durant les funérailles, sur le chemin qui menait du palais à la basilique des Saints-Apôtres, il vit ce à quoi était réduit, cadavre inerte et couché, l'homme au front de qui la couronne avait brillé plus d'un quart de siècle. « C'est donc à cela, se dit-il, qu'aboutit tant de majesté? Pourquoi, s'il en est ainsi, pourquoi briller dans le monde? »

Cette pensée accompagna le jeune courtisan dans la maison amie qui lui offrait l'hospitalité. Sans retard, il saisit un psautier et, disant à Dieu : « Eclairez-moi », il l'ouvrit. Tout au haut de la page ouverte, ses yeux tombèrent sur le début du dixième psaume : « Je me confie dans le Seigneur; comment dites-vous à mon âme : Emigre sur la montagne comme le passereau? » Ces mots étaient clairs. Ils ne pouvaient, du moins dans la circonstance présente, signifier qu'une chose : c'est que le ciel voulait Manuel dans la solitude.

Manuel obéit sans hésiter. Sous prétexte d'aller revoir sa famille, il quitta Constantinople et prit le chemin du Kharsian. Arrivé au bout de la Bithynie, près du mont Kymina, il fit prendre les devants à la majeure partie de ses domestiques et, tout à l'insu des gens restés avec lui, s'enquit auprès d'un brave homme du village de Kersinè, s'il ne se trouvait pas quelque moine dans les environs. « Seigneur, lui répondit le paysan, vous ne connaissez donc pas le saint vieillard, Jean Elatitès, qui vit là-haut, sur la montagne? » Manuel monta au lieu indiqué, en compagnie d'un serviteur de confiance. Il tomba humblement aux pieds du religieux, sollicita de vivre à ses côtés comme novice et obtint cette faveur, en dissimulant sa qualité.

Mais le serviteur était là qui s'insurgeait et prétendait ramener son jeune maître au Kharsian. Manuel lui imposa silence et finit, non sans peine, par le renvoyer. Quatre jours plus tard, le fils d'Eudocime et d'Anastaso revêtait l'habit monastique en échangeant son nom contre celui de Michel et en révélant enfin le secret de sa véritable famille.

Pendant ce temps, dans leur château lointain, Eudocime et Anastaso ne cessaient de penser à leur aîné chéri. Un soir, la route prochaine résonna sous le pas de chevaux en marche. C'était, ils eurent vite fait de le reconnaître, c'était la troupe des serviteurs de leur fils qui arrivait, triste et craintive. « Qu'y-a-t-il? » s'écrièrent d'une même voix ce père et cette mère angoissés. Ce qu'il y avait, les arrivants ne purent le cacher longtemps, et la maison seigneuriale trembla sous un orage de colère et de larmes.

Eudocime, dès le lendemain matin, sautait en selle, entraînant après lui dans une course folle toute une armée de serviteurs. Il atteignit Kymina en dix jours à peine. Arrivé de nuit, une heure ou deux avant l'aurore, il disposa ses gens tout autour du monastère et pénétra sans bruit, presque seul, dans la chapelle du couvent. Son Manuel était là, debout, qui lisait à haute voix les leçons. A la vue de l'enfant bien-aimé, un sanglot mal contenu souleva la poitrine d'Eudocime. Le moine Michel perçut ce sanglot et devina son père; il ne put ajouter une syllabe de plus et courut s'accrocher à la robe d'Elatitès. Celui-ci était, grâce à Dieu, un homme de grande foi. Il resta dans son calme et dans sa prière sans paraître s'apercevoir de rien, à tel point que le fier Eudocime, interdit, laissa poursuivre l'office jusqu'au bout.

Mais aussi, à la fin, Eudocime prit sa revanche, et terriblement. Ce qu'il lança d'injures à la tête du vénérable supérieur, ce qu'il lui adressa de menaces et d'outrages, on ne peut le dire aisément. Pourquoi, d'ailleurs, l'indiquer? Elles sont de tous les pays et de tous les temps, les scènes de courroux et de désespérance auxquelles se livrent les pères, même parfois bons chrétiens, quand ils ne savent pas répondre avec la foi d'Abraham aux paroles du Dieu qui leur dit : « Ton Isaac, ton fils tendrement aimé, il me le faut au couvent. » Donc, Eudocime déversa tous les flots de sa colère sans mesure ni retenue. Puis, vaincu par la douceur du vieillard, il rougit presque de ses violences et s'éloigna au plus vite en emmenant son Manuel.

L'arrivée de celui-ci, au lieu de consoler sa mère, ne fit que renouveler, en l'exaspérant, la douleur de la pauvre Anastaso. Oh! comme il avait changé, le beau Manuel de naguère! Ces longs cheveux qui lui flottaient sur les épaules, ils avaient disparu sous l'acier de ciseaux barbares. Ces magnifiques habits de gentilhomme, ils avaient cédé la place aux lourdes formes noires d'une robe d'encapuchonné. A peine Anastaso eut-elle enveloppé son fils d'un regard qu'elle tomba évanoule à ses pieds. Peu après, quand

elle revint à elle-même, ce fut pour se laisser longuement aller à sa douleur. Et elle fut si poignante, cette douleur, que les pierres elles-mêmes en versèrent des larmes, dit un auteur.

Manuel n'avait certes pas le cœur aussi dur que les rochers du Kharsian. Aussi, dans sa tendresse filiale, éprouvait-il des souffrances inimaginables. Il n'en resta pas moins inébranlable dans sa résolution, prenant soin de porter nuit et jour cette robe de moine qui affligeait si fort ses parents, mais que ceux-ci n'osaient lui enlever de vive force. Assez pieux pour reculer devant un pareil sacrilège, Eudocime et Anastaso ne l'étaient pas assez pour sacrifier leurs ambitions à la volonté divine. Un jour, pourtant, l'inanité de leurs efforts finit par leur paraître évidente. Ce jour-là, ils s'emportèrent une dernière fois contre leur enfant et le jetèrent dehors.

MICHEL DANS LA VIE CÉNOBITIQUE

Chargé de reproches, mais libre, Michel vola comme un trait vers le Kymina. Lorsqu'il arriva au monastère, la communauté entière le reçut avec des transports d'allégresse. Pour sa part, le supérieur se réjouit plus que tout autre. Comprenant qu'une vocation victorieuse de tant d'obstacles n'était pas celle d'une recrue ordinaire, il ne craignit pas de dire à ses religieux : « Sachez-le bien, mes amis, ce novice est destiné à peupler notre montagne et à la rendre célèbre. »

En attendant de réaliser cette prophétie, le jeune moine s'adonna tout entier à l'œuvre de la perfection. Désireux d'occuper la dernière place et de se comporter à l'égard de tous comme un serviteur, il trouva dans la charge du réfectoire une excellente occasion de se dévouer à ses frères, en veillant, durant les repas, à déposer en temps voulu devant chacun d'eux tout ce que réclamait le service de la table. A cette quotidienne pratique d'humilité il ajouta de dures mortifications : se passer de toute chaussure, ne porter d'autre vêtement qu'une seule robe, réduire sa literie à deux ou trois planches, tels furent, malgré les rigueurs de l'hiver, ses premiers débuts dans la voie de la souffrance volontaire.

A commencer de la sorte, Michel se trouva bien vite un moine accompli. Aussi, après deux années à peine de noviciat, reçut-il l'ordre de s'attacher plus étroitement à la vie religieuse en prenant ce que l'on appelait le grand habit. Par cette vêture nouvelle, où les Byzantins voyaient comme l'émission de vœux particulièrement solennels, Jean Elatitès entendait montrer que son disciple, à peine âgé de vingt ans, ne le cédait en rien aux meilleurs vétérans de l'ascétisme.

Dieu ne ménagea pas que cette faveur au jeune moine; il lui donna aussi le bonheur de voir sa vocation acceptée enfin et même applaudie par ceux-là qui l'avaient le plus âprement combattue. Eudocime, par suite sans doute de nouvelles fonctions politiques, venait de se fixer à Ancyre, aujourd'hui Angora, avec sa famille. De cette ville, relativement peu éloignée, il se rendit un jour auprès de Michel, et ce fut pour se réconcilier avec lui, pour verser des larmes de joie en sa présence, pour le féliciter et lui dire : « Prends bien garde, mon fils, de rester éternellement fidèle au Dieu que tu as aimé par-dessus tes parents et par-dessus le monde. »

Ces paroles devaient être comme le testament d'Eudocime a son Manuel, car la mort le surprit quelques mois plus tard. Pour régler la succession qu'il laissait, la présence de notre moine était nécessaire. Michel eut donc à se rendre auprès des siens. Il trouva dans Anastaso une mère désormais soumise à la volonté divine, une veuve déjà résolue à prendre le voile des religieuses. Quant aux biens qui lui échurent en partage, il mit une sainte hâte à s'en débarrasser : les esclaves, il les dota de la liberté et les combla de présents; les troupeaux et l'argent liquide, il en fit une immense distribution aux pauvres; les bâtisses et les terres, il les céda à son frère Constantin. Celui-ci, il est vrai, lui remit en retour une grosse aumône pour les besoins d'Elatitès et du Kymina.

Après cela, notre Saint n'avait plus rien à craindre du côté du monde. Sa mère allait bientôt, fervente religieuse, vivre non loin de lui pour jouir de ses conseils jusqu'à sa mort. Son frère était sur la voie des honneurs où l'attendaient, avec la dignité de patrice et le titre de stratège ou général, de très longues années de commandement à la tête de la Cappadoce. Sa sœur, mariée à Bardas Phocas, futur César, souriait entre le berceau de Nicéphore, qui serait empereur, et celui de Léon, qui serait grand officier du palais.

De retour à Kymina, Michel reprit avec ardeur la pratique de la vie commune. Il y excella durant les trois années qui suivirent, c'est-à-dire jusqu'en 918. A cette date, comme il était cénobite parfait, la permission lui fut donnée de changer de régime et de vivre en ermite sous un rocher voisin du couvent.

MICHEL ERMITE ET FONDATEUR

Le règlement érémitique partageait la semaine en deux parts égales : du lundi au vendredi, l'ermite restait dans sa retraite, se livrant à la prière et travaillant des mains; le samedi et le dimanche, il venait suivre les offices conventuels, ouvrir son âme au supérieur et remettre son travail à l'économe. Ce règlement, caractéristique des antiques laures ou couvents de la Palestine, était d'importation récente en Bithynie. Michel en suivit les prescriptions durant une année entière.

Au bout de ce temps, sentant que Dieu l'appelait à une vocation encore plus haute, il demanda son congé à Elatitès, s'associa le moine Agapios et alla se cacher avec lui, au loin, dans une solitude complète. Là, connus d'un seul paysan qui leur portait de temps à autre un peu de pain, les deux amis rivalisèrent d'enthousiasme pour les saintes folies de la croix et mirent en pratique les austérités les plus effrayantes. Qui les eût vus après deux ans de ce régime eût cru voir deux squelettes sortis du tombeau. C'est à ce moment que des troubles éclatés fort à propos vinrent les forcer à quitter le pays et à réduire leurs mortifications.

Pour nouveau théâtre de sa vie pénitente, Michel fit choix d'un lieu tranquille situé dans la région de Prusias (Prusa), et dénommé Xérolimné. Il s'y rendit sans Agapios, retenu loin de lui pour quelques années; mais il eut le voisinage d'un vieillard dont la cellule d'ermite s'élevait là depuis peut-être un demi-siècle.

Ce voisin, s'il fût resté le seul, n'aurait pas empêché notre Saint de goûter les douceurs de la solitude. Mais, avec le temps, les vertus de Michel éclatèrent en dehors, et ce coin de Xérolimné, finit par devenir un rendez-vous pieux si fréquenté qu'il fallut y construire un couvent.

Avec son grand amour de la retraite et de la contemplation, notre ermite eût bien voulu s'épargner les tracas d'une pareille fondation.

A ceux des pèlerins qui, venus se recommander à ses prières ou solliciter ses conseils, s'avisaient de vouloir demeurer auprès de lui en qualité de moines, il ne manqua jamais, tout d'abord, d'opposer le plus formel des refus. Mais, un jour, deux ou trois postulants plus résolus prirent sur eux de rester à ses côtés malgré lui, et, dès lors, Michel comprit qu'il irait contre la volonté divine, s'il continuait à rebuter les âmes désireuses de se perfectionner sous sa direction.

Comme le couvent fondé par Jean Elatitès au Kymina, comme beaucoup des couvents ouverts à cette époque en Bithynie, la maison créée par Michel à Xérolimné fut une laure, c'est-à-dire un centre où la vie religieuse se pratique sous sa double forme cénobitique et érémitique. En quelques années, elle compta plus de cinquante membres et se trouva comme assiégée par une armée de laïques, pressés de revêtir le froc monastique.

Cette affluence força Michel à prendre une résolution importante. Comme le terrain dont il disposait était peu considérable et que la nature du sol se refusait à l'entretien d'une communauté plus nombreuse, il abandonna la maison et les moines de Xérolimné à son ami Agapios, qui se trouvait de nouveau auprès de lui, et il s'en alla, en compagnie de quelques disciples, jeter ailleurs les fondements d'un monastère plus apte à recevoir toutes les recrues qui se présenteraient.

C'est au mont Kymina, non loin du couvent de ses premières années, que notre saint trouva un emplacement réunissant toutes les qualités requises, un site merveilleux au centre de terrains facilement cultivables, auprès de sources dont l'eau très pure s'écoulait en flots chantants. Il acheta le tout et se mit à bâtir. Le premier édifice élevé fut une vaste et belle église de la Sainte Vierge où le pinceau de moines artistes alluma un ciel d'étoiles dans les voûtes et fit éclore un parterre de fleurs sur les parois. En face de l'église, un grand réfectoire sortit de terre; tout autour, les cellules et les autres constructions conventuelles alignèrent la sévérité de leurs formes architecturales. Que manquait-il encore à la fondation? Des sujets? mais les novices ne cessaient d'accourir, attirés un peu de partout. Une règle? mais l'higoumène ou supérieur, dès le premier jour, avait pris soin de compléter le règlement général des laures par un règlement particulier. Non, il ne manquait rien. Et elle était déjà un fait accompli la prophétie de Jean Elatitès, qui avait dit en montrant Michel Maléinos : « Voilà celui qui peuplera et illustrera notre montagne. »

VIE ET MORT DE MICHEL AU KYMINA

Une fois son couvent de Kymina fondé, la vie de Michel Maléinos s'écoula tout entière en ce lieu.

Chef de moines, élevé depuis peu aux sublimes charges du sacerdoce, les vertus qui marquèrent ses trente dernières années continuèrent à être, comme autrefois, celles de l'ermite contemplatif et mortifié; mais ce furent aussi les vertus du directeur d'âmes tout dévoué au bien de ses fils spirituels.

Avec la floraison des vertus, la floraison des miracles s'épanouit sous ses pas. Il commanda à la maladie, il pénétra le secret des cœurs, il vit les hommes et les choses à distance, il prédit les événements.

Ces faveurs surnaturelles éclatèrent le plus souvent dans le rayon de son monastère, en faveur de ses moines et de ceux-là mêmes, parmi eux, qui le méritaient le moins. C'est ainsi, par exemple, que le malheureux Cyriaque, sur le point d'assassiner le saint supérieur, se trouva prévenu d'un mot qui lui fit tomber le poignard des mains et lui mit aux yeux les larmes du repentir.

En quelques circonstances, néanmoins, Michel agit et parla pour un plus grand théâtre. Il avait, jeune encore, prophétisé la journée d'Anchialo où les Byzantins furent écrasés par les Bulgares, en 917. Quelques années plus tard, alors que Romain Lécapène s'apprêtait à déposséder Constantin VII de son trône, quelques amis politiques de ce dernier quittèrent furtivement Constantinople pour venir le consulter à Kymina. Une révolution paraissait imminente. Romain s'était fait empereur, il avait donné la couronne à trois de ses fils; n'allait-il pas abuser de sa toute-puissance et supprimer définitivement Constantin VII? Voilà ce que redoutaient les partisans de la dynastie légitime et voilà ce que l'on demandait à notre Saint. Celui-ci avait de bonnes raisons pour ne pas tenir à Lécapène et aux Lécapénides : outre qu'il ne pouvait approuver leur usurpation, il devait reprocher à Romain d'avoir fait sa fortune en crevant les yeux à l'illustre général Léon Phocas, beau-frère de la propre sœur de Michel. Néanmoins, le prophète du Kymina refusa longtemps de répondre à la question de ses visiteurs. Ce n'est que tard, et pressé par leur insistance, qu'il ouvrit la bouche. « J'ai vu, dit-il, un personnage vêtu de blanc qui m'a pris par la main et m'a conduit dans la grande église Sainte-Sophie; il m'y a montré quatre cercueils et a donné l'ordre, devant moi, de les emporter au plus tôt. »

Ces paroles, qui devaient se réaliser en leur temps, soutinrent le courage de Constantin VII à qui elles furent tout de suite rapportées.

L'action de Michel, comme directeur d'âmes, allait sans cesse en augmentant, non seulement au dedans, mais aussi au dehors de son monastère. Au dedans, il eut la gloire de former le fameux saint Athanase de l'Athos. Au dehors, il exerça une heureuse influence sur ses deux neveux Nicéphore et Léon Phocas. Nicéphore Phocas venait d'arracher la Crète aux Sarrasins depuis quatre mois, lorsque Michel mourut au Kymina, le 12 juillet 961. Il avait soixante-sept ans, dont un demi-siècle consacré à la pénitence et à la prière.

Quelle pénitence que la sienne! Après avoir commencé en ne mangeant qu'une fois par quarante-huit heures, il était arrivé à se contenter d'un seul repas tous les cinq jours, puis tous les douze, repas toujours maigre d'ailleurs et d'une frugalité incroyable. Quant à son lit, un banc nu avait fini par lui en tenir lieu et c'est à peine si, malade, il acceptait de le remplacer par une natte et deux peaux de mouton.

Quelle prière aussi que celle de Maléinos! Sa dévotion allait surtout à la Mère de Dieu; elle était particulièrement fervente aux fêtes de la Vierge. La veille d'une de ces solennités, à un Constantinopolitain qui passait la nuit en prière devant son image, Marie apparut : « Laisse-moi pour le moment, lui dit-elle; il me faut aller en toute hâte au mont Kymina célébrer cette fête avec mon serviteur, le moine Michel. »

BIBLIOGRAPHIE

Vie et office de Michel Maléinos, texte grec publié par le R. P. Louis Petit, dans la *Bibliothèque hagiographique orientale* de Léon Clugnet, Paris, 1903.

SAINT EUGENE
ÉVÊQUE DE CARTHAGE, MARTYR

Fête le 13 juillet.

Le jour de l'Ascension, les catholiques de Carthage étaient réunis dans l'église pour célébrer cette sainte solennité, une horde de barbares pénètre dans l'enceinte et présente au saint évêque un nouveau décret du roi.

PERSÉCUTION D'HUNÉRIC CONTRE L'ÉGLISE D'AFRIQUE
SAINT EUGÈNE, ÉVÊQUE DE CARTHAGE

On ne sait rien sur la naissance et les premières années du Saint dont nous entreprenons d'écrire la vie. La première fois que son nom apparaît sur la scène de l'histoire, nous voyons les fidèles de l'Eglise de Carthage, veuve depuis plus de vingt ans de son dernier évêque, le saint martyr Déogratias, porter les yeux sur lui dans le choix d'un pasteur. Cet acte nous fait assez comprendre quelles devaient être la vertu et l'ardeur d'Eugène pour la foi catholique, puisqu'alors la dignité épiscopale était comme un gage et une assurance du martyre. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil rapide sur l'état de l'Eglise d'Afrique à cette époque, c'est-à-dire dans la seconde moitié du cinquième siècle.

Le fanatisme arien se mêlait alors à la barbarie des Vandales dans une haine commune contre le catholicism. Le roi Genséric, non content d'avoir inondé l'Afrique du sang des martyrs, avait cru porter un dernier coup à la religion orthodoxe en défendant sous peine de mort d'ordonner de nouveaux évêques, pour interrompre ainsi la perpétuité du gouvernement ecclésiastique et empêcher la succession de l'épiscopat. Ce tyrannique édit avait été son dernier acte, et il était mort en 477, après un règne de trente-sept ans. Il eut pour successeur Hunéric, son fils aîné, prince farouche et arien comme lui; aussi l'Afrique semblait-elle ne pas avoir changé de tyran. Depuis vingt-sept ans, l'Eglise de Carthage privée d'évêque n'avait pu, comme nous l'avons dit, obtenir de Genséric la liberté d'en élire un nouveau. L'intervention de l'empereur d'Orient, Zénon, arracha cette autorisation à Hunéric ; mais le roi vandale y mit une restriction qui faillit en annuler l'effet.

Voici comment M. l'abbé Darras rapporte le fait:

« L'édit qui permettait de procéder à l'élection, lu publiquement par Vitarit ou Vitared, notaire royal, était ainsi conçu: « Notre maître, à la prière de « l'empereur Zénon et de la très noble Placidie, sa « sœur, vous autorise à élire un évêque de votre choix,

« à condition que les évêques de notre religion (arienne) « à Constantinople et dans les autres provinces « d'Orient, auront la liberté de prêcher dans leurs « églises en telle langue qu'ils voudront et d'observer « la religion à leur manière, comme vous aurez la « liberté, ici et dans vos autres Eglises d'Afrique, « de célébrer la messe, de prêcher et de pratiquer « votre culte. Si cela n'est point exécuté, l'évêque « qui sera ordonné ici et tous ses collègues africains « seront exilés chez les Maures. »

C'était retirer d'une main, ajoute l'auteur de l'*Histoire Générale*, ce que l'on paraissait accorder de l'autre. Aussi, les évêques présents à la lecture de ce décret captieux, s'écrièrent-ils qu'ils renonçaient à une élection imposée sous des conditions qu'il ne dépendait pas d'eux de tenir, et qui laissaient toujours une porte ouverte à la tyrannie des persécuteurs. « Puisqu'il en est ainsi, dirent-ils, que le Christ, l'éternel Pasteur, gouverne seul notre Eglise. » — Mais le peuple de Carthage, depuis si longtemps sans évêque, insista pour qu'il fût passé outre malgré la clause restrictive; et un saint prêtre fut élu d'un consentement unanime. Ce prêtre était notre Eugène, et nous le rejoignons ici pour reprendre, sans l'interrompre désormais, le fil de sa vie et de ses glorieux travaux.

LE BON PASTEUR — LES LOUPS DANS LE BERCAIL

L'humilité, la charité, la compassion dont saint Eugène faisait preuve envers les malheureux, l'avaient désigné aux suffrages du clergé et du peuple. Les fruits de son épiscopat ne démentirent pas les espérances qu'on en avait conçues. Sa prédication et ses œuvres plus éloquentes encore opéraient des merveilles de conversion et de salut. On ne saurait dire le triste état où les spoliations des Vandales devenues proverbiales et le fanatisme non moins farouche des Ariens avaient réduit la pauvre Eglise de Carthage ; néanmoins le saint évêque trouvait moyen de répandre dans le sein des indigents de si larges aumônes, que Dieu semblait multiplier à plaisir les ressources entre ses mains ; mais il ne se réservait jamais rien. « Le bon pasteur, disait-il, devant donner sa vie pour son troupeau, serais-je excusable de m'inquiéter de ce qui concerne mon corps ? »

Cependant les évêques ariens, surtout un nommé Cyrola, crurent arrêter les progrès de son apostolat en lui faisant défendre par Hunéric de recevoir dans l'enceinte de son Eglise aucun chrétien de la race des Vandales, et même ceux qui en portaient simplement le costume. Ils croyaient circonscrire ainsi le zèle du saint évêque dans le cercle des Africains indigènes depuis longtemps attachés au catholicisme, et l'empêcher de conquérir les ariens à la vraie foi. Eugène refusa d'obéir à des ordres si injustes. « La maison de Dieu, répondit-il avec une noble et sainte fierté, est ouverte à tout le monde : nul ne peut en chasser ceux qui entrent. » Ce fut le signal d'une nouvelle persécution. Des bourreaux, placés par Hunéric à la porte des églises, crevaient les yeux des Vandales qui s'y présentaient ; d'autres fois, i s les tiraient violemment avec des crochets de fer, en forme de peignes, qui leur arrachaient les cheveux, souvent même la peau de la tête; les femmes dont cet effroyable supplice avait mis le corps en lambeaux, étaient ensuite promenées à travers les rues de la ville, pendant que des crieurs publics, précédant cette marche sanguinaire, invitaient les habitants à venir jouir, ou plutôt repaître leurs yeux de cet atroce spectacle. Aucune de ces saintes martyres ne succomba à ce tourment ignominieux.

La persécution, d'abord concentrée dans l'intérieur de Carthage, devint alors générale. Hunéric ordonna par un décret que tous les officiers de son palais fussent contraints de signer une profession de foi arienne : aussitôt les catholiques attachés à la cour par des charges, des honneurs ou des emplois, qui préférèrent la mort à l'apostasie, furent exilés dans les plaines d'Utique, et soumis comme des esclaves aux rudes travaux de la campagne, exposés presque nus aux rayons brûlants du soleil africain. L'un d'eux, depuis plusieurs années déjà, ne pouvait se servir d'une de ses mains : c'en fut assez pour que ces féroces barbares l'obligeassent à un travail plus laborieux. Ce que voyant, le saint confesseur se mit en prières, et sa main paralytique recouvra aussitôt le mouvement et la vie.

GRANDE PERSÉCUTION GÉNÉRALE PLUS VIOLENTE ENCORE QUE LA PRÉCÉDENTE

Cette première persécution avait été surtout dirigée contre les simples fidèles: Hunéric n'avait pas encore osé s'attaquer aux pasteurs, car il craignait que l'empereur Zénon ne traitât à Constantinople les évêques et les prêtres ariens de la même manière qu'il traitait les catholiques en Afrique ; aussi saint Eugène, bien que fréquemment contrarié dans son zèle par les vexations incessantes de l'astucieux Vandale dont le trône s'élevait à côté de son palais épiscopal, jouissait cependant encore d'une indépendance relative. Ce bon pasteur en profitait pour visiter, consoler et fortifier ses ouailles, les relever dans leur abattement et les préparer à de nouveaux combats. D'ailleurs, Hunéric tournait alors sa fureur et sa soif de sang humain contre les membres de sa propre famille. Prince ombrageux et cruel, il fut assez fécond en raisons politiques pour bannir ou massacrer tous ses proches parents, afin de léguer à ses fils un trône solidement affermi. Sûr alors de n'être contredit par personne dans ses projets d'ambition conquérante et de fanatisme arien, il crut le moment venu d'établir définitivement en Afrique la barbarie et l'arianisme, sa religion officielle, sur les ruines de la puissance romaine et de la foi catholique.

HÉROISME DE QUELQUES VIERGES — EXIL EN MAURITANIE

Bien résolu cette fois de s'attaquer de préférence aux évêques, comme à la source du sacerdoce, il eut d'abord recours à l'artifice suivant pour les faire périr sous d'autres prétextes que celui de la religion. Il réunit les vierges consacrées à Dieu, et voulut les contraindre par des traitements infâmes à déposer contre l'honneur des évêques et des clercs catholiques. Pour donner une idée des affreuses tortures auxquelles il livra ces chrétiennes innocentes, qu'il nous suffise de dire qu'après leur avoir attaché aux pieds des poids énormes, on les suspendait en l'air et on leur faisait sur le corps de larges et profondes brûlures avec des lames de fer chauffées au rouge ; en même temps les bourreaux leur criaient : « Avouez que vos évêques et vos prêtres entretiennent avec vous des liaisons criminelles. » Malgré ces tortures, pas une parole calomnieuse ne sortit de la bouche de ces saintes filles pour noircir les ministres de Jésus-Christ.

Quoiqu'il en soit, cette ignoble invention n'ayant pas réussi, le farouche Vandale, outré de dépit et plein de ressentiment et de haine, ne dissimula plus ses desseins de vengeance. Jusque-là, il n'avait fait que des menaces contre les pasteurs : cette fois, il allait rendre les églises désertes par d'effroyables massacres. Un décret de bannissement fut porté con-

tre les évêques, les prêtres, les diacres et les catholiques restés fidèles. Ils furent déportés, au nombre de quatre mille neuf cent soixante-seize, dans les déserts de la Mauritanie, pour y être soumis au plus dur et au plus honteux esclavage. Sur leur passage, le peuple accourait en foule ; les fidèles couvraient les vallées et les montagnes, portant des cierges à la main et offrant leurs petits enfants à la bénédiction des martyrs.

L'historien de cette lutte glorieuse de l'Eglise d'Afrique contre le vandalisme arien, Victor, évêque de Vite, nous a conservé le détail des souffrances des généreux chrétiens qui versèrent alors leur sang pour la vraie foi. « Témoin oculaire des faits qu'il raconte, remarque M. l'abbé Darras, banni lui-même et persécuté, son récit emprunte à cette circonstance un saisissant intérêt. C'est un long martyrologe dressé dans un esprit de foi et de charité par la plume d'un martyr. » Détachons au moins un nom de cette douloureuse litanie de confesseurs persécutés.

Saint Félix, évêque d'Abbir, dirigeait cette Eglise depuis quarante-quatre ans: le travail et les souffrances unies aux glaces de l'âge l'avaient tellement rendu paralytique, qu'il n'avait pas même l'usage de la langue. Comme il était privé de tout mouvement, on pria le roi de le retenir à Carthage, en lui faisant observer que d'ailleurs il ne tarderait pas à mourir. — « S'il ne peut se tenir debout sur une monture quelconque, répondit le cruel Hunéric, qu'on l'attache à un couple de taureaux sauvages qui l'entraîneront chez les Maures. »

« Les expressions me manquent, ajoute le témoin de la persécution, pour dépeindre le spectacle vraiment tragique dont nos fûmes l'objet quand on nous livra entre les mains des Maures. » Plus malheureux que les captifs de Babylone, qui pouvaient au moins chanter leur infortune sur les bords de l'Euphrate, il n'était pas même permis à ces généreux martyrs de réciter tout haut une prière. Si la faiblesse ou la maladie en mettait quelques-uns dans l'impuissance de marcher, les barbares les piquaient avec la pointe de leurs javelots ou leur jetaient des pierres. Enfin, arrivés dans une ville de Mauritanie, on les contraignit de s'enterrer dans une prison qui ressemblait plutôt à un tombeau. « On nous y jetait pêle-mêle les uns sur les autres, comme un tas de sauterelles, dit encore l'évêque de Vite, ou plutôt comme des grains d'un froment très pur. Joignez-y une chaleur dévorante qu'augmentait encore la puanteur occasionnée par tant de corps malades et mourants et par les agglomérations d'immondices qui faisaient de notre cachot une fosse de pourriture et de boue. » On aurait dit que ces barbares tenaient à orgueil de braver tous les sentiments de l'humanité. Ce qui augmentait encore les désastres de cette malheureuse chrétienté d'Afrique, c'est qu'il n'était pas permis de combler le vide causé par la mort ou l'exil des pontifes et de les remplacer par de nouveaux évêques qui pussent rétablir ou renouer la chaîne sacerdotale par des ordinations. Aussi le deuil et la dévastation s'étendaient partout dans les églises ; les ronces et les épines croissaient librement jusque dans le sanctuaire, devenu le séjour des animaux.

UNE FÊTE DE L'ASCENSION EN 483 — CONFÉRENCE DE CARTHAGE — L'AVEUGLE FÉLIX — LES MUETS-PARLANTS DE TYPASE

Au sein de cette furieuse tempête, qu'était devenu le saint pilote de l'Eglise désolée de Carthage ? Par une permission visible de la Providence, car on ne comprenait pas cela de la part d'Hunéric, il était demeuré à Carthage pour être le soutien de son troupeau. La haine du roi vandale n'avait cependant pas désarmé contre lui. Ainsi, le jour de l'Ascension, pendant que les catholiques réunis dans l'église célébraient cette sainte solennité, une horde de barbares pénétra dans l'enceinte et présenta à Eugène un nouveau décret du roi qui indiquait une conférence entre les catholiques et les ariens de Carthage, pour le 1er février 484. Le Saint répondit aux envoyés que si le roi souhaitait une conférence sur la religion, il trouvât bon de réunir les évêques des autres pays, afin que la décision fût résolue d'après leur consentement unanime. — « Fais-moi monarque de tout l'univers, repartit durement le barbare, et je t'accorderai ce que tu demandes. » — « Il n'est pas nécessaire que vous soyez leur maître, reprit le Saint; il vous suffit d'écrire à vos amis (les autres princes ariens) de laisser venir leurs évêques, et de mon côté je préviendrai les nôtres, en particulier celui de Rome, l'Evêque des évêques, afin qu'étant tous assemblés, ils décident quelle est la véritable foi. » Cette réponse était trop raisonnable pour qu'elle plût à Hunéric; frémissant de colère, il fit saisir plusieurs évêques, en envoya quelques-uns en exil, et condamna les autres à être frappés de verges par les licteurs; à la suite de cette flagellation plusieurs subirent la peine capitale. Il défendit en même temps à tous ses sujets de manger avec les catholiques. Ces vexations n'étaient pas de nature à faire espérer la concorde et la paix. Avant que l'étincelle ne devînt un vaste incendie, Dieu voulut au moins prouver par un prodige éclatant la vérité catholique contre l'astuce des ariens. Un aveugle de Carthage, nommé Félix, vient trouver Eugène le jour de l'Epiphanie, au moment ou le Saint bénissait les fonts baptismaux; à trois reprises différentes, une voix céleste lui avait assuré sa guérison s'il faisait cette démarche. — « Je viens ici sur l'ordre de Dieu, dit-il avec confiance au saint évêque, et je n'en sortirai pas que vous ne m'ayiez rendu la vue. » Eugène le repoussa d'abord avec bonté, protestant qu'il n'était pas homme à faire des miracles: mais l'aveugle insista: il fit alors un signe de croix sur ses yeux qui s'ouvrirent aussitôt à la lumière. A peine la nouvelle du prodige parvient-elle aux oreilles d'Hunéric qu'il fait appeler Félix, afin de savoir de sa bouche même ce qu'il en était. — « C'est un effet de magie, dirent alors au roi les évêques ariens; Eugène possède à fond tous les secrets de cette science. » Cependant, comme le fait était aussi évident que le soleil, ils cherchèrent plusieurs fois à tuer celui qui en avait été l'objet, comme autrefois les juifs pour Lazare afin d'ensevelir avec lui le souvenir du prodige de saint Eugène.

Cependant la conférence s'ouvrit à Carthage au jour indiqué. La veille, le roi vandale avait fait brûler vif sur la place publique un saint évêque, nommé Latus, un des plus savants du clergé, afin d'intimider les autres. Au reste, remarque l'abbé Darras, « convoquée sans bonne foi, cette assemblée ne fut qu'une nouvelle occasion pour le roi barbare de renouveler la persécution. Les catholiques avaient choisi dix de leurs principaux évêques pour prendre la parole. On ne voulut point les entendre. Une profession de foi explicite qui contenait la doctrine orthodoxe sur l'unité de substance et la trinité des personnes divines, la nécessité d'employer le terme de consubstantiel, la divinité du Saint-Esprit et en général tous les dogmes attaqués par l'arianisme, fut mise sous les yeux d'Hunéric et des prélats ariens. Le roi vandale y répondit par un décret qui fermait toutes les églises catholiques, confisquait leurs biens, et déférait les évêques et les clercs aux poursuites des tribunaux.

Tous ceux qui avaient pris part à la conférence de Carthage furent jetés sur des vaisseaux et transportés dans l'île de Corse, où on les employait à cou-

per le bois pour la construction des navires. Les fidèles qui demeurèrent constants dans leur foi étaient livrés aux plus cruels supplices. Des villes entières furent dépeuplées, et les habitants traînés en exil. »

A Typase, pendant que les catholiques réunis dans une maison particulière célébraient les saints mystères, une horde de barbares pénétra dans l'enceinte, et coupa la langue jusqu'à la racine à tous les membres de ce pieux troupeau : mais, par la vertu de l'Esprit-Saint, ces héroïques martyrs ne laissèrent pas de parler comme auparavant. « Si quelqu'un doute de ce prodige, ajoute Victor de Vite, qu'il s'achemine à Constantinople où il trouvera un soudiacre nommé Réparat, qui fut de ces confesseurs de la foi, et qui parle avec une facilité et une éloquence merveilleuse : aussi est-il l'objet d'une grande vénération à la cour de l'empereur Zénon. »

DÉNOUEMENT TRAGIQUE D'UNE COMÉDIE ARIENNE EXIL DE SAINT EUGÈNE — MORT D'HUNÉRIC — FIN DE LA PERSÉCUTION

Cependant saint Eugène n'avait pas été compris dans ce premier bannissement : Hunéric n'avait pas encore assez dépeuplé le troupeau de Carthage pour s'attaquer librement à son premier pasteur. C'est alors que l'impie Cyrola, chef des Ariens, sentant qu'il devenait l'objet de l'exécration publique, essaya de ressaisir le crédit populaire qui lui échappait, en reproduisant le même miracle que notre Saint. Pour remporter la palme dans ce tournoi d'un nouveau genre, et sachant bien que Dieu n'avait pas coutume de faire des miracles par les mains des Ariens, il imagina le stratagème suivant : Un pauvre homme gagné au prix de cinquante pièces d'or devait contrefaire l'aveugle, et prier Cyrola de lui rendre la vue au moment où celui-ci passerait sur la place publique, entouré de la foule de ses partisans, qui lui formaient un cortège triomphal. Malheureusement, loin d'ouvrir les yeux de l'aveugle imaginaire, les paroles de l'impie hérétique ne firent que le plonger dans la plus complète cécité et lui causer une douleur insupportable. L'imposture fut à l'instant découverte : mais Dieu voulut achever le miracle et rendre le triomphe parfait. Le nouvel aveugle se tourna vers saint Eugène, qui, touché de ses larmes, fit le signe de la croix sur ses yeux, en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul vrai Dieu en trois personnes égales en puissance et en majesté, que tes yeux soient ouverts. » Le misérable recouvra aussitôt la vue.

La fureur d'Hunéric et de Cyrola ne connut plus de bornes. Saint Eugène fut déporté dans un désert voisin de Tripoli, et confié à la surveillance tyrannique d'un évêque arien, nommé Antoine, homme orgueilleux et barbare, qui le retint longtemps prisonnier dans une caverne humide, où il espérait le voir succomber aux mauvais traitements : mais Dieu lui conserva la vie. C'est ainsi que les prélats ariens se faisaient eux-mêmes persécuteurs et bourreaux. Ils parcouraient les campagnes à la tête de soldats armés, rebaptisant tous ceux qu'ils pouvaient arrêter sur les grands chemins, et multipliant partout les victimes de leur fureur.

Cependant la main de Dieu ne tarda pas à s'appesantir sur les persécuteurs. Une maladie effroyable, qu'on peut regarder comme un châtiment céleste, consumait lentement le corps d'Hunéric. Saint Victor de Vite dit qu'un ulcère affreux s'étendit sur les membres inférieurs du corps, et des vers sans cesse renaissants le dévoraient tout vivant. Saint Grégoire de Tours ajoute que, dans sa frénésie, il déchira ses propres membres avec ses dents. Enfin, saint Isidore de Séville écrit que les entrailles lui sortirent du corps. L'horreur d'un tel spectacle fit trembler ses sectateurs mêmes, et il mourut dans ces souffrances atroces, à la fin de l'année 484. Sa sépulture, ajoute Victor de Vite, fut plutôt celle d'un âne mort que celle d'un homme : personne n'osait l'approcher, et on la montrait au doigt comme un monument de de la vengeance divine. Goutamond, son fils, mit fin à la persécution et rappela les exilés dans leur patrie.

PERSÉCUTION DE THRASAMOND — MORT DE SAINT EUGÈNE LES RELIQUES DE SAINT AUGUSTIN

Cependant, après un court intervalle de paix, l'Afrique vit bientôt la persécution contre les catholiques se renouveler par les ordres de Thrasamond (496). Le sytème qu'il adopta contre ses sujets orthodoxes ne consistait plus en violences ouvertes, en supplices barbares, en exécutions sanglantes. Thrasamond espérait séduire les catholiques en leur promettant des charges, des dignités, de l'argent ou des faveurs. Mais ni les séductions, ni les persécutions ne corrompent la foi ; elles ne font que la purifier, les artifices furent aussi impuissants que l'avait été la rigueur des persécutions contre les fidèles de Carthage, car notre vigilant pasteur veillait toujours sur son troupeau. Outré de dépit, le roi vandale l'envoya prendre par ses satellites, et, après avoir en vain essayé d'ébranler sa constance par la vue des supplices, il le fit déporter à Albi, dans les Gaules, ville alors sous la domination arienne des Visigoths. C'est ainsi que dans ces temps si reculés, la fille aînée de l'Eglise, la France, se montrait déjà fidèle à sa sainte et héroïque mission, celle de protéger l'innocence opprimée et d'être le refuge de tous ceux qui souffrent pour la justice. C'est sur son sol hospitalier que le vaillant athlète de la foi, saint Eugène, vit la fin de ses glorieux travaux, le 13 juillet 505. Il fut enseveli dans le monastère qu'il avait fait bâtir à Viance, près d'Albi.

Soixante autres évêques africains partagèrent l'exil de leur saint collègue de Carthage, et furent déportés en Sardaigne. Leur chef et leur modèle à tous était saint Fulgence de Ruspe, ancien moine augustin. Ces confesseurs de Jésus-Christ emportèrent avec eux dans leur exil le corps du grand évêque d'Hippone qui demeura deux cents ans à Cagliari, comme si les ossements du docteur de la grâce eussent dû abandonner leur patrie, quand leur patrie elle-même abandonnait la doctrine de la grâce et la voie de la vérité.

SAINTE MAURE ET SAINTE BRIGIDE, VIERGES MARTYRES

Fête le 13 juillet.

Sainte Maure et sainte Brigide instruisent les pauvres et distribuent leurs biens. En pèlerinage. — Devant Jérusalem. — Le martyre.

DEUX JEUNES PRINCESSES

Sainte Maure et sainte Brigide sont les patronnes de la paroisse de Nogent-les-Vierges, au diocèse de Beauvais. C'est là que reposent leurs précieuses reliques depuis bien des siècles.

Les anciennes traditions, qui nous ont conservé, malgré bien des lacunes, quelques traits de leur touchante histoire, placent la naissance de ces deux saintes en Angleterre, vers la fin du v^e^ siècle.

La Grande-Bretagne venait alors d'être envahie par les Anglo-Saxons. Après bien des batailles, ils avaient repoussé vers le Sud et jusque dans l'Armorique gauloise (Bretagne) les anciens habitants du pays, les Bretons, et ils avaient partagé le territoire conquis en différentes principautés ou monarchies. Un de ces audacieux conquérants, le Saxon Ella, s'était taillé un petit royaume sur les côtes de la mer, et étendait sa domination vers le Northumberland et le sud de l'Ecosse.

Décidé à se reposer enfin des fatigues des combats, il avait suspendu aux murailles de la forteresse qui lui servait de demeure les trophées de ses victoires, quand il goûta une joie plus douce que celle des conquêtes. Ce fut la joie de se voir père de deux ravissantes petites filles, nées le même jour et qu'on appela Maure et Brigide : un nom latin et un nom écossais.

Hélas ! cette allégresse fut bientôt assombrie

par un grand deuil : la princesse Pantilémona, mère des deux enfants, mourut peu après leur naissance. Elle était chrétienne et son mari aussi. Comment Ella était-il devenu chrétien, alors que les Saxons ses compatriotes étaient encore païens? L'histoire ne le dit pas; peut-être son épouse n'avait-elle pas été étrangère à sa conversion.

La tristesse de ce deuil ne fut pas cependant sans consolation. On raconte, en effet, qu'au moment de son baptême, Maure dit d'une voix distincte : « Ma mère vit (c'est-à-dire elle est au ciel); » et Brigide parut toute resplendissante.

Leur père fait chercher deux nourrices d'une santé également vigoureuse pour leur confier ses filles; mais voilà que l'une ne peut nourrir l'enfant qui lui est confiée, tandis que l'autre suffit à toutes les deux, en sorte que les deux sœurs, jusque-là unies, ne furent point séparées.

Que seront un jour ces enfants dont Dieu honore le berceau par des miracles?

Quand elles furent en âge de s'instruire, leur père les envoya à Edimbourg, principale ville de l'Ecosse. Il voulait que leur éducation fût honorable et distinguée.

Mais leurs nobles âmes s'étaient ouvertes dès leurs jeunes années à la vraie science, celle des saints, et à la vraie distinction, qui est celle de la vertu. A treize ans, alors qu'elles voyaient le monde commencer à leur sourire et à déployer devant elles ses richesses, elles comprenaient que tout est vanité dans les biens et les honneurs de cette terre. Déjà leurs cœurs aspiraient à un but plus noble, celui de se consacrer entièrement à Dieu, sans souci des avantages du monde.

Maure s'exerçait au jeûne, à la prière, au silence : c'étaient ses plus chères délices.

Brigide visitait les pauvres et les malades et leur apportait secours et soulagement. Plus d'une fois pendant l'hiver elle se dépouilla de sa chaude hermine pour en couvrir une pauvre mère ou son enfant.

Il était touchant de voir, à certaines heures, les deux princesses réunies pour distribuer leurs aumônes aux malheureux, qu'elles consolaient de leur douce voix et instruisaient des vérités saintes.

Dans leurs entretiens, elles s'exhortaient l'une l'autre à tendre à la perfection de la vie chrétienne.

LES DEUX VIERGES — LE SACRIFICE

Des princesses aussi accomplies et aussi dignes de l'affection des peuples étaient encore rares à cette époque, en Angleterre. Plusieurs princes du voisinage en ouïrent parler et souhaitèrent enrichir leur trône d'un pareil trésor; ils les demandèrent en mariage à leur père.

Celui-ci, ayant fait son choix parmi ces princes, rappelle ses filles et, croyant assurer leur bonheur, leur expose la destinée qu'il réserve à chacune d'elles.

Mais, au lieu de la joie qu'il espérait soulever, il voit avec surprise le front des jeunes princesses s'assombrir et leurs yeux se baisser.

« Père bien-aimé, répondent-elles, après un moment de silence, nous savons combien grande est votre affection pour nous et combien vous désirez sincèrement notre bonheur; mais est-il bien certain que nous le trouverons dans le chemin que vous nous montrez? Qu'avions-nous de plus précieux en ce monde que notre chère mère? et vous savez qu'un malheur cruel nous en a privées dès notre berceau. Aussi, nous avons de notre côté fait notre choix, et nous avons déjà disposé de nos cœurs. Dieu les veut pour lui seul : nous ne les partagerons pas avec d'autres. »

Cette réponse déconcertait tous les projets d'Ella : il avait rêvé de puissantes alliances, il avait donné sa parole de père; comment la retirera-t-il? Les amis qu'il espérait ne deviendront-ils pas ses ennemis? Cependant il aime ses filles et ne voudrait les contrister ni les engager malgré elles. Il espère que ses raisons et ses prières changeront la résolution de Maure et de Brigide. Il leur déclare donc que leurs projets sont louables, mais irréfléchis et prématurés; il va leur donner le temps de mieux réfléchir et de préparer une décision plus conforme aux intérêts de leur puissante famille.

Maure et Brigide remercient respectueusement leur père et se mettent à redoubler de prières et de bonnes œuvres, afin d'obtenir de Dieu les grâces dont elles ont besoin dans ces difficiles circonstances.

Cependant, les jours s'écoulaient, leur sainte résolution s'affermissait, Ella attendait vainement un consentement qui ne venait point. Ses filles, de leur côté, se demandaient avec anxiété s'il céderait à leurs prières ou si son ambition le pousserait à user de rigueur envers elles. Tout à coup un événement imprévu vint changer toutes choses : Ella mourut.

Maure et Brigide, qui avaient toujours tendrement aimé leur père, le pleurèrent avec beaucoup de larmes, et leur douleur filiale les retint quelque temps auprès de cette tombe nouvelle. Mais en même temps, leur âme considérait avec plus de clarté le néant des biens de ce monde et de toutes ces gloires terrestres qui s'éteignent dans un tombeau.

Elles s'en entretiennent souvent avec leur frère aîné Hyspade (saint Espain). Celui-ci entre dans leurs sentiments. Ensemble ils forment le projet d'abandonner à un autre le royal héritage et pour eux d'aller à Rome et à Jérusalem, vénérer les reliques des apôtres et des martyrs, baiser cette terre sainte sanctifiée par le sang du Christ.

EN PÈLERINAGE — ROME ET JÉRUSALEM

De crainte d'être retenus par leurs amis et les gens de leur parenté, ils partent secrètement la nuit, à la clarté des étoiles. Ils ont échangé leurs habits princiers contre les vêtements des gens du peuple, et n'emportent qu'un léger bagage. La Providence suppléera au reste.

Les pèlerins se dirigent vers la mer et descendent à un petit port où ils espèrent trouver une barque capable de les transporter plus loin. Mais leur espoir est trompé. Ils longent la côte à la recherche d'un autre port; mais la journée s'écoule et il faut trouver un gîte pour passer la nuit.

Ils frappent à la porte d'une chaumière, où une bonne veuve reçoit avec bonheur ces hôtes inattendus.

Maure et Brigide se réjouissent de cette hospitalité, sans se douter du danger qu'elles courent. Ce n'était point là une maison de brigands, et leur vie temporelle était en sûreté, mais la vie de leur âme, mille fois plus précieuse, y était en péril. La charitable femme qui les avait reçues avait un fils indigne d'elle, homme pervers et vicieux. Quand les deux voyageuses eurent quitté le foyer pour aller prendre le repos dont elles avaient besoin, cet homme laissa monter dans son cœur de criminels projets contre les servantes de Dieu. Le voilà qui se lève, disposé à

obéir aux conseils de Satan ; mais, à peine a-t-il fait quelques pas qu'une force invincible l'arrête, immobile comme une statue. Les anges gardiens veillaient sur les deux vierges du Christ, lesquelles étaient décidées à mourir plutôt que d'offenser Dieu.

Le malfaiteur, surpris, effrayé, appelle au secours. On accourt. Les deux Saintes prient pour lui, et cette paralysie universelle est guérie. Merveille plus admirable : son âme est guérie en même temps que son corps, et il n'aspire plus désormais qu'aux joies austères de la vertu.

Le lendemain soir, elles échappent encore à un nouveau danger, par la protection de Dieu, et s'embarquent pour la France. Les Francs venaient de se convertir, et l'Eglise catholique travaillait à en faire un peuple vraiment chrétien ; mais la tâche était longue et difficile, et la barbarie de ces temps ne pouvait se corriger en un jour. Maure, Brigide et leur frère traversèrent la France et l'Italie, alors fréquemment ravagées par la guerre ; mais l'histoire ne nous a gardé aucun détail sur leur voyage. Elle nous les montre seulement arrivés à Rome sains et saufs et reçus dans la maison d'un homme riche nommé Ursinien.

La famille de cet homme était bien affligée à cause de lui, et lui-même était très malheureux, car le démon s'était emparé de son corps et le tyrannisait cruellement. Les deux Saintes prièrent pour lui et Dieu obligea le démon à quitter sa victime.

Grande fut la reconnaissance d'Ursinien pour ses bienfaitrices, et il se lia d'une étroite amitié avec leur frère Hyspade.

Malgré le passage des Goths et des Vandales, l'antique Rome était encore magnifique dans la splendeur de ses monuments profanes ; mais les deux princesses y cherchaient d'autres souvenirs : le tombeau des apôtres Pierre et Paul et les reliques de tant de martyrs attiraient et nourrissaient leur ardente piété. Quelle différence entre leur pays encore barbare et ces pieuses assemblées de fidèles, réunis dans les basiliques romaines, sous la présidence du successeur de saint Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ !

Un jour viendra où l'un de ces pontifes, Grégoire le Grand, enverra des missionnaires aux Anglo-Saxons, et l'Angleterre se convertira.

Après avoir amplement satisfait leur dévotion à Rome, les deux sœurs s'embarquèrent pour Jérusalem. Ursinien voulut les suivre. La traversée fut heureuse et rapide.

Voilà nos princesses passées des vallées brumeuses et froides de l'Ecosse sous le soleil brûlant de la Palestine. Mais rien ne les arrête ; il faut qu'elles prient à Nazareth et à Bethléem ; il faut surtout qu'elles se prosternent devant le bois sacré de la vraie Croix, retrouvé par sainte Hélène, et alors conservé dans la basilique de la Résurrection ; il faut qu'elles prient à l'endroit où fut versé le sang du divin Rédempteur et baisent avec amour son tombeau vide.

En songeant à l'amour du divin Crucifié pour leurs âmes, elles ne regrettent pas les sacrifices qu'elles se sont imposés pour son amour.

Jérusalem était encore sous la domination chrétienne. Les pèlerins y venaient nombreux, surtout des provinces de l'empire d'Orient, et ils y trouvaient protection et liberté.

Enfin, il fallut songer au retour. Il leur eût été doux de rester auprès du tombeau du Christ ; mais il y a lieu de croire que leur cœur désirait ardemment porter à leurs compatriotes les trésors de lumière et de vérité qui illuminaient leurs âmes.

Elles s'embarquèrent pour Marseille. En Provence, elles retrouvent encore des souvenirs de la Palestine : les traces vénérées de saint Lazare, de sainte Madeleine et de sainte Marthe.

A TRAVERS LA FRANCE

Un accident semble devoir arrêter leur marche : Ursinien se brise les jambes dans une chute ; mais les prières des deux Saintes et leurs soins empressés le rétablissent promptement.

Dieu les aide parfois à payer par des miracles l'hospitalité qu'elles reçoivent. Un soir, pendant qu'elles prenaient un peu de nourriture à une table hospitalière, une petite fille de la maison se mit à pleurer. Brigide, émue, prit un peu de pain et l'offrit à l'enfant ; celle-ci, qui était près d'elle, tendit la main, mais la referma dans le vide, car elle était aveugle.

Brigide, encore plus émue, attira vers elle la pauvre infirme et baisa son front innocent. Aussitôt celle-ci, se tournant vers sa mère, s'écria : « Maman, maman, je vois ! »

Le lendemain, dès l'aurore, Maure et Brigide se hâtent de partir pour échapper aux félicitations des habitants.

Un peu plus loin, leur voyage est de nouveau arrêté par une maladie d'Ursinien. Le mal s'aggrave rapidement et tout espoir semble perdu. Pendant que les Saintes et leur frère prient près de lui, le moribond perd connaissance. Bientôt il se ranime comme d'un profond sommeil : « Bienheureuses servantes du Christ, dit-il, et vous leur heureux frère, courage ! J'ai vu au ciel votre place parmi les martyrs. — La sainte volonté de Dieu soit faite, » répondent ses trois compagnons.

Ursinien se lève, il est guéri, et l'on se remet en route.

Dans la ville d'Angers, nos voyageurs apprennent qu'une pauvre veuve, nommée Aldegonde, vient de perdre son fils unique. Maure va lui rendre visite pour lui porter quelques paroles de consolation. En voyant sa douleur, elle se dit à elle-même : « Le Sauveur qui consola jadis la veuve de Naïm est assez puissant pour consoler également celle-ci, en lui rendant son fils. Elle se met en prières, et le jeune homme revient à la vie.

Il se nommait Jean. Les deux saintes se dirigeaient vers Tours, en longeant la Loire, le tombeau de saint Martin les y attirait. Aldegonde et Jean déclarèrent qu'ils voulaient les suivre. On les accepta.

La petite famille, ainsi augmentée, allait s'accroître encore. En Touraine, les pèlerins s'étaient arrêtés dans une métairie, pour prendre un peu de repos. Le deuil était grand dans le château voisin, habité par le seigneur Géronce : son fils venait de mourir. Sainte Maure, dont un miracle récent avait augmenté la foi en la toute-puissante bonté de Dieu, se rend auprès de Géronce et obtient encore la résurrection de ce jeune homme.

Géronce offre tous ses biens à sainte Maure ; mais elle refuse. Alors Géronce et son fils, voyant qu'ils ne peuvent retenir chez eux la pieuse caravane, demandent la permission de la suivre.

LE MARTYRE

Le tombeau de saint Martin, le patron de la France, attirait de nombreux pèlerins par ses miracles. Mais les chroniqueurs ne nous disent rien du séjour que nos voyageurs durent faire à Tours.

Dans leur récit interrompu, nous ne retrouvons la pieuse caravane que bien plus loin, dans le Beauvaisis. A l'entrée de la vallée, en un endroit solitaire, non loin du village de Balagny, coulait une source ombragée. Maure et Brigide, qui marchaient seules un peu en avant de la caravane, sans doute pour méditer et prier plus librement ensemble, s'arrêtèrent à cette source pour laver leurs pieds fatigués par la marche et se reposer un peu. Leurs compagnons, restés en arrière, se reposaient aussi.

Tout à coup, le silence de ce lieu solitaire est troublé par des pas précipités. Quatre brigands armés, embusqués dans un fourré voisin d'où ils guettaient le voyageur comme des tigres leur proie, venaient de s'élancer vers elles. Avant qu'elles eussent pu songer à fuir, les brigands les entouraient.

Tout d'abord, ils font main basse sur le petit bagage des princesses; ils fouillent leur sac de voyage : point de bijoux, point de bracelets, point de colliers, point de trésors; depuis longtemps, les charitables pèlerines ont distribué leurs richesses aux pauvres.

Leur trésor, c'est leur innocence. Ces forcenés, à défaut d'autre satisfaction, comptaient bien le leur ravir. Mais, celui-là, les vaillantes chrétiennes sauront le défendre, dût-il leur en coûter mille vies. D'un bras vigoureux, elles repoussent leurs agresseurs. Leur frère Hyspade entend le bruit de la lutte; il accourt.

« Arrêtez, misérables ! s'écrie-t-il, osez-vous, devant Dieu, insulter la faiblesse et l'innocence ? »

A la vue de ce témoin inattendu, les brigands se précipitent sur lui et le percent d'un coup de poignard. Sa dernière pensée est pour ses sœurs : « Qu'elles meurent pures et sans tache, murmure-t-il d'une voix expirante. Seigneur, délivrez-nous du mal. » Les assassins jettent son corps dans la rivière voisine.

Aldegonde et Jean son fils, Géronce et son fils Johel arrivent à leur tour; ils sont massacrés. Puis les brigands reviennent vers les deux saintes, les assomment à coups de bâtons. Aussitôt, saisis d'une rage furieuse, ils tournent leurs armes les uns contre les autres.

Ursinien avait tout vu de loin; il arrive enfin sur cette scène de carnage, et contemple avec douleur les blessés expirants et cette herbe rougie de sang. Dieu l'avait laissé comme témoin. Il avait vu les âmes des deux Saintes s'envoler vers les cieux comme deux blanches colombes; il voyait leur corps resplendissant de lumière.

Ce massacre, bientôt connu dans la contrée, souleva un frémissement d'horreur contre les bourreaux et une tendre compassion pour les victimes. Les habitants du voisinage aidèrent Ursinien à donner à celles-ci une sépulture honorable. Les corps des deux sœurs furent réunis en un même tombeau.

Le bruit de ces tragiques événements arriva jusqu'aux oreilles de l'évêque de Beauvais, qui voulut entendre de la bouche même d'Ursinien tout ce qu'il savait de la vie et de la mort courageuse des deux vierges martyres.

Les fidèles de la contrée aimaient à venir prier sur leurs tombeaux, et le ciel récompensait leur confiance.

UNE AUTRE PRINCESSE
LE TRÉSOR DE NOGENT-LES-VIERGES

Environ deux siècles plus tard, une autre princesse anglaise jouait avec ses compagnes sur les bords de la mer, quand de cruels pirates l'enlevèrent, la cachèrent dans leur navire et allèrent la vendre comme esclave. Achetée par un grand officier du palais royal de France, elle fut admirée par le roi Clovis II, qui en fit son épouse.

Bathilde (c'était son nom) était digne du trône par ses vertus. Grande reine et grande sainte, elle gouverna la France avec sagesse pendant la minorité de ses fils, et défendit de vendre des chrétiens comme esclaves.

Ayant entendu parler des reliques des saintes princesses Maure et Brigide, elle voulut en enrichir la royale abbaye de Chelles, qu'elle venait de fonder. Leurs tombeaux furent ouverts, les précieux ossements recueillis avec respect et placés sur un char. Sainte Bathilde le suivait à pied, accompagnée d'un nombreux cortège.

Quand on arriva au faubourg de Nogent, à Creil, les bœufs s'arrêtèrent tout à coup, sans qu'on sût pourquoi. Les conducteurs les piquent de l'aiguillon. Ils ne bougent point. On redouble de stimulants; les bœufs s'ébranlent, cette fois, mais, au lieu de suivre la direction indiquée, ils partent vers Nogent. Les conducteurs se précipitent pour les arrêter et les ramener dans le chemin voulu.

Mais la voix de sainte Bathilde les arrête : « Laissez-les, dit-elle, aller où Dieu les pousse. »

On les laissa donc marcher, et ils allèrent droit à l'église de Nogent. Là ils s'arrêtèrent, et on raconte que les cloches sonnèrent d'elles-mêmes.

Les vierges martyres avaient choisi cet endroit pour le lieu de leur repos. On les ensevelit dans le cimetière, contre le mur de l'église. Cette translation est fêtée le 30 janvier.

Une curieuse légende raconte que, cinq cents ans plus tard, une vache, échappée d'un troupeau, vint se coucher sur cette tombe. Quand elle se releva, le côté qui avait touché cette terre bénie était devenu blanc. Echappée une seconde fois, elle revint au même lieu et se coucha sur l'autre côté, qui blanchit à son tour.

Quoi qu'il en soit de cette tradition, il est certain que, l'an 1141, Eudes, évêque de Beauvais, transféra solennellement les reliques des saintes dans deux châsses qui furent honorablement placées dans l'église; et, en 1185, le pape Urbain III approuva le culte qui leur était rendu. Un demi-siècle plus tard (1241), le roi saint Louis s'arrêtait à Nogent et, en témoignage de sa piété envers les Saintes, faisait reconstruire magnifiquement le chœur de l'église.

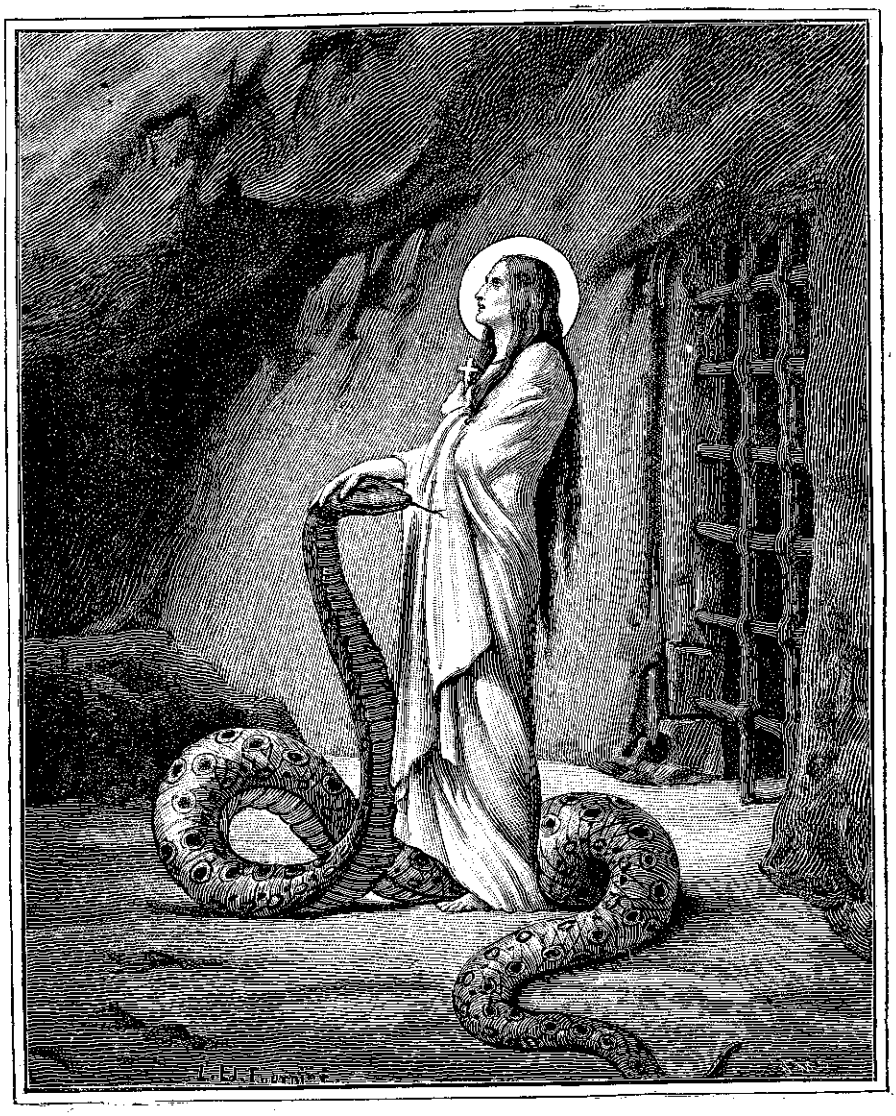
On raconte que les moines de Sainte-Maure de Touraine envièrent le trésor de Nogent. Deux d'entre eux vinrent une nuit enlever les reliques; mais, après avoir marché toute la nuit, ils se retrouvèrent le matin sur le territoire de Nogent et durent restituer l'objet du larcin.

En 1637, la paroisse de Saint-André, de Beauvais, ravagée par la peste, fait vœu d'aller à Balagny invoquer les saintes Maure et Brigide au lieu de leur martyre, et le fléau cesse. En 1681 et en 1735, des nuées d'insectes dévoraient les moissons. Les habitants de Nogent et ceux de Balagny portent en procession, à travers les champs, les reliques de leurs patronnes et sont délivrés de cette plaie.

Cachées sous le règne de la tyrannie révolutionnaire, replacées dans leur église quand reparut la liberté, les reliques de sainte Maure et de sainte Brigide restent le trésor de Nogent et le gage pour cette ville de la protection du ciel.

SAINTE GOLINDE OU GOLINDUCA (592)

Fête le 13 juillet.



Sainte Golinde fut jetée dans une basse-fosse. Elle y vécut pendant trois mois en compagnie d'un effroyable dragon qu'elle apprivoisa et qui ne lui fit aucun mal.

LA MARTYRE VIVANTE

« La martyre vivante ! » tel est le surnom symbolique que l'histoire a décerné à sainte Golinde.

Cette appellation caractérise assez bien toute l'existence, du moins comme nous la connaissons, de cette femme héroïque qui eut le courage de confesser, sur une terre païenne, au milieu des plus intolérables supplices, la foi de Jésus-Christ et le bonheur d'y verser son sang, sans avoir la consolation tant désirée d'expirer dans les tortures.

Un court chapitre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Evagre, quelques passages de Théophylacte Simokatas étaient, avec les notices plus récentes du synaxaire de Sirmond, du ménologe de Basile et de Nicéphore Calliste, tous les documents que nous possédions sur cette Sainte. Les deux premiers seuls formaient une source d'informations authentiques.

Il y a une dizaine d'années fut publié le texte d'une nouvelle biographie. Cette dernière est l'œuvre d'un témoin oculaire.

Son auteur, le prêtre Eustratios, de Mélitène, aujourd'hui Malatia, vilayet de Mamouret-ul-Aziz, nous affirme avoir recueilli de la bouche même de personnes qui ont connu sainte Golinde les faits que contient sa relation. Saint Domitien, son évêque, est celui qui lui a fourni le plus de renseignements.

L'hagiographe semble avoir écrit après la mort de Domitien, survenue le 10 janvier 601, et avant celle de l'empereur Maurice qui eut lieu le 27 novembre 602, c'est-à-dire environ neuf ou dix ans après la mort de la martyre.

ÉTAT DE LA PERSE AU VIe SIÈCLE LES PREMIÈRES ANNÉES

La situation de l'Eglise de Perse, quand naquit en ce pays sainte Golinde, était déplorable. Elle avait été provoquée par une discussion christologique des plus ardues. « Que l'on eût été bien inspiré, s'écrie Mgr Duchesne, si au lieu de tant philosopher sur la terminologie, d'opposer l'union physique à l'union hypostatique, les deux natures qui n'en font qu'une à l'unique hypostase qui régit les deux natures, on se fût un peu plus préoccupé de choses moins sublimes et bien autrement vitales. On alambiquait l'unité du Christ : un mystère; on sacrifiait l'unité de l'Eglise : un devoir. »

Rien ne nous permet de fixer la date de naissance de notre Sainte. On peut conjecturer cependant qu'elle vit le jour sous le glorieux patriarcat de Maraba (540-552), « cet illustre confesseur de la foi, la lumière de l'Eglise de Perse, à laquelle il léguait le double trésor d'un enseignement irréprochable et d'une vie exemplaire. »

Golinde appartenait à une noble famille persane, peut-être même descendait-elle de la race royale.

« Elle était de la race des mages, disent Théophylacte et Nicéphore. Son père était un gouverneur de province, ajoute le premier. Nicéphore connaît le nom de ses parents : Asmodoch et Myzouch. D'après Théophylacte, elle serait née à Babylone et y aurait habité jusqu'à sa conversion. Selon Nicéphore, elle aurait vécu trois ans avec son mari et eut de lui deux enfants. »

La jeune fille fut élevée par ses parents païens dans le culte idolâtrique de Zoroastre. Instruite de la doctrine du mazdéisme, elle apprit d'eux à vénérer le dieu bon, Ahura-Mazdâ, et tout son cortège de divinités lumineuses et bienfaisantes, à craindre le dieu des ténèbres, Ahriman, et ses suppôts dangereux.

Enfin, dès qu'elle eut atteint l'âge nubile, Golinde devint l'épouse d'un mage : un prêtre du culte du feu.

SA CONVERSION AU CHRISTIANISME — LA PROSÉLYTE

Mais Dieu avait jeté les yeux sur elle. Une intervention miraculeuse devait convertir la païenne.

Un jour, elle prenait son repas avec son mari; tout à coup elle sent ses forces disparaître; une pâleur de mort couvre son front; et longtemps elle demeure le corps immobile dans une pose extatique. Revenue à elle, Golinde raconta à son époux anxieux ce qui s'était passé.

Dans une vision mystérieuse, un messager céleste lui avait montré, plongés dans un abîme éternel, ses ancêtres, adorateurs des idoles, et, dans un autre séjour lumineux, les disciples du Christ, menant des chœurs joyeux au sein de la plus vive allégresse. La voyante, ravie, voulut pénétrer dans ce paradis de délices, mais l'ange l'en empêcha et l'avertit que l'entrée de cette demeure était à jamais interdite aux infidèles.

Golinde résolut sans retard de se faire instruire d'une religion à laquelle était promise tant de félicité.

Vers cette époque, dans les murs de la grande métropole florissait alors une célèbre Université, où des docteurs fameux donnaient des cours publics de théologie.

Il fut donc facile à la néophyte d'acquérir une connaissance approfondie de la doctrine chrétienne. Bientôt elle fut à même de l'enseigner.

Son zèle ardent s'attacha d'abord aux membres de sa famille, et la nouvelle chrétienne en convertit plusieurs, qui eurent aussi à souffrir pour la foi. Mais son père, sa mère et son époux demeurèrent inviolablement attachés au culte de leurs ancêtres.

Ce dernier, furieux de la conversion de sa femme, la dénonça au roi..... et la persécution commença.

LA PERSÉCUTION — DIX-HUIT ANS DE CACHOT

Chosrau Ier Anosarwan (531-578) régnait alors sur la Perse. Il était en guerre avec l'empire romain. De 540 à 545, ses armées avaient attaqué sans relâche la Lazique (541), la Comagène (542), l'Arménie (543), la Mésopotamie (544).

Les chrétiens de Perse subirent le contre-coup de ces guerres. Le temps n'était plus où les dissidences théologiques, opposant l'orthodoxie persane au monophysisme de l'empereur byzantin, les protégeaient et garantissaient leur fidélité aux yeux « du roi des rois ».

Les mages en profitèrent pour soulever la persécution. Celle-ci sans doute n'eut pas les proportions effrayantes de celle de Sapor. On se contenta de détruire les églises et les cloîtres, là où les chrétiens étaient en minorité. On arrêta aussi les nobles Persans qui avaient embrassé le christianisme.

Vis-à-vis de Golinde, le roi voulut d'abord essayer des moyens de douceur; il alla jusqu'à lui promettre de l'épouser si elle consentait à renier le Dieu des chrétiens et à revenir au culte national.

La courageuse femme demeura inflexible. Alors le monarque employa des mesures de rigueur. Il fit enfermer la noble chrétienne dans une de ces prisons qui portent, chez les chroniqueurs byzantins, le sinistre nom de Léthé..... c'est-à-dire l'oubli. Et, de fait, les malheureuses victimes qui descendaient dans ces terribles cachots y demeuraient souvent oubliées à jamais! Ce devait être en 561.

Les historiens affirment que la situation des chrétiens persans s'améliora lorsque la trêve proposée en 555 par Chosrau se transforma en 562 en un traité définitif. « La paix était conclue pour cinquante ans, et les Perses consentaient à évacuer la Lazique; mais l'empereur achetait chèrement cet avantage. Il promettait de payer annuellement

à la Perse un tribut de 30 000 aures, et d'un seul coup il acquittait par avance ce tribut pour les sept premières années; par une convention annexe, Justinien obtenait pleine tolérance religieuse pour les chrétiens qui habitaient en Perse, mais sous la condition expresse de n'y point faire de propagande religieuse. »

Sainte Golinde ne bénéficia pas de ce traité. La noble femme subit pendant dix-huit ans les horreurs du cachot. Plus tard, un ambassadeur grec à la cour persane, Aristoboulos, se fera céder comme une relique insigne les fers qui enchaînèrent, pendant sa longue réclusion, l'héroïque prisonnière.

Dans la prison, les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés, mais la martyre puisait dans la prière d'abondantes consolations. Des chrétiens, ses compagnons de captivité, lui enseignèrent à lire « l'Écriture et les psaumes » dans la langue syriaque, langue officielle de l'Eglise en Perse.

DÉLIVRANCE — NOUVEAUX TOURMENTS

Cependant Chosrau Ier était mort en 579, après un règne de quarante-huit ans.

« Son fils, Hormizd IV (579-580), lui succéda. Ce prince reprit la guerre contre Byzance et la continua durant tout son règne, avec des alternatives de succès et de revers.

» Aucun événement important ne signala cette longue lutte; on aurait pu penser que les chrétiens subiraient le contre-coup. Il n'en fut rien. Contrairement à son père, le nouveau roi ne s'appuya pour gouverner ni sur les nobles, ni sur le clergé. Peut-être ces deux castes avaient elles acquis, grâce au grand âge de Chosrau Amosarwan, une influence trop prépondérante dont un prince désireux d'exercer son pouvoir personnel ne pouvait que prendre ombrage.

» Hormizd fut donc amené, comme Iardgerd Ier, et pour des raisons analogues, à se montrer favorable aux chrétiens.

» Tabari nous a conservé la réponse qu'il fit aux mages un jour que ceux-ci se plaignaient de la propagande chrétienne et demandaient des mesures restrictives :

« De même que notre trône royal ne peut se » tenir sur ses deux pieds de devant, s'il ne s'appuie » également sur les deux de derrière; ainsi notre » gouvernement ne peut être stable et assuré si » nous faisons révolter contre nous les chrétiens » et les sectateurs des religions étrangères à notre » foi. Cessez donc de vous élever contre les chré- » tiens, mais efforcez-vous avec zèle de faire de » bonnes œuvres, à la vue desquelles les chrétiens » et les sectateurs des autres religions vous loue- » ront et se sentiront attirés à votre religion. »

» La scène, telle que la raconte l'annaliste persan, peut bien n'être pas historique. Mais elle dépeint avec exactitude la situation des chrétiens sous le règne d'Hormizd. »

Ce fut sous le gouvernement de ce prince que sainte Golinde sortit de prison. L'heure de la délivrance, hélas! n'avait pas encore sonné pour elle. De nouvelles tortures allaient mettre de nouveau à l'épreuve sa constance déjà si longue; et celles-là ont bien le caractère de barbarie particulier aux persécutions asiatiques. L'héroïque patiente aura besoin pour y survivre de l'intervention miraculeuse de Dieu.

Par l'ordre du monarque, la prisonnière subit le cruel et infamant supplice de la flagellation. Un des seins de la patiente, à demi amputé, est miraculeusement guéri. Ensuite on la jette dans une basse-fosse, séjour d'un effroyable dragon. Le serpent s'apprivoise aussitôt et la Sainte est abandonnée trois mois durant en sa compagnie. En vain on la prive de toute nourriture pour la faire mourir de faim. Un aliment invisible la soutient, et la Sainte conserve l'existence sans avoir besoin de manger.

Alors, on essaye d'un infâme moyen pour séduire celle que de si longues tortures ont trouvée invincible. Le ciel intervint encore et, pour préserver sa chaste servante des souillures du lupanar, la rend invisible aux yeux des solliciteurs.

LES TRAVAUX FORCÉS — LA DÉLIVRANCE DÉFINITIVE

On avait tout fait pour triompher de sainte Golinde. Les merveilleuses façons dont elle avait été délivrée de tant de périls firent croire que la martyre avait recours aux sortilèges. De guerre lasse, on finit par la condamner à un exil perpétuel, assez analogue à nos modernes « travaux forcés ».

Adjointe à une troupe de criminels, sainte Golinde a le cou serré dans un carcan. Celui-ci est scellé de telle façon qu'on ne peut l'enlever au condamné qu'en lui tranchant la tête.

Une nouvelle intervention céleste la délivre encore, mais cette fois définitivement. A trois reprises, un ange apparaît au gardien pour lui demander la mise en liberté de la sainte captive, et comme le pauvre geôlier objecte qu'il est responsable sur sa tête de ses prisonniers, et que pour avoir décharge de ces derniers il est obligé de remettre à ses chefs le carcan de chaque captif venant à manquer, l'angélique visiteur touche du doigt le collier de la Sainte qui se détache à l'instant!

UN MARTYRE FICTIF

Sainte Golinde était libre. Elle se retira à Nisibe, aujourd'hui Nisibin, vilayet de Diarbekir, où ses exemples et ses prédications opérèrent plusieurs conversions..... Pourtant la Sainte était triste! C'est que la palme du martyre qu'elle avait cru si souvent cueillir lui glissait entre les doigts. Désolée de n'avoir pu mourir pour le Christ, comme elle l'avait si fort convoité, elle s'en plaignit amèrement à Dieu.

Dieu écouta ses plaintes et la récompensa de son généreux amour par un des plus étonnants miracles que relatent les écrits hagiographiques.

L'ange du Seigneur lui apparaît de nouveau et lui annonce qu'il va mettre le comble à ses vœux. Il brandit son glaive et lui en assène un coup sur la tête. Mais la martyre se relève vivante — seul le sang coulant à flots inonde ses vêtements. Plus tard, celui-ci servira à opérer de nombreux miracles. Désormais, la martyre de désir gardera au cou, tout le reste de sa vie, les traces de cette mystérieuse décollation.

DERNIÈRES ANNÉES — LA MORT

Une révolution de palais renversa (590) Hormisdas III, qui périt, assommé à coups de bâton, après avoir vu sous ses yeux, qu'une aiguille ardente devait crever ensuite, égorger sa femme et l'un de ses fils.

Chosrau II monta sur le trône à sa place. Dès le début de son règne, il eut à conquérir son royaume contre Bahram, qui s'était posé en usurpateur du pouvoir.

Pendant ce temps, sainte Golinde avait entrepris le pèlerinage de Jérusalem.

Elle visita les sanctuaires de la ville sainte, puis elle vint habiter près d'Hiérapolis, en un endroit qui possédait une chapelle de Saint-Syméon. Sa réputation de sainteté attira autour d'elle une foule de grands personnages, officiers, évêques, qui briguaient son commerce et l'entouraient du plus profond respect.

Le ciel lui avait accordé le don de prophétie. Elle annonça la mort, à Constantinople, de cet Aristoboulos dont nous avons déjà parlé.

Sainte Golinde eut aussi des relations d'amitié avec saint Domitien, archevêque de Mélitène. Ayant appris que son gardien, après sa fuite, avait été jeté en prison, elle déclara à saint Domitien qu'elle retournerait se livrer aux autorités persanes plutôt que de le voir ainsi souffrir à son sujet. L'archevêque s'entremit auprès de Chosrau qui, une foi rétabli sur le trône, l'amnistia, en effet, ainsi que le gardien des parents de la Sainte, condamnés aussi pour la sainte religion chrétienne.

Sainte Golinde prédit à Chosrau II qu'il triompherait de tous ses compétiteurs. L'événement se réalisa après la mort de la Sainte.

« L'empereur Maurice ayant donné à Chosrau des troupes romaines, Bahram ne put tenir contre les partisans de la dynastie sassanide que les renforts byzantins avaient groupés autour de Chosrau, sous la conduite des deux frères Bindoè et Bistam et de l'Arménien Musvel. Il s'enfuit dans l'Adurbaidjan pour se mettre en situation, sans doute, de faire appel à de nouveaux contingents turcs. Les deux armées s'y rencontrèrent et Bahram fut vaincu. Il put toutefois s'enfuir chez ses alliés, de l'autre côté de la mer Caspienne. »

Maurice ayant entendu parler de la grande réputation de vertu de sainte Golinde l'invita à se rendre à Constantinople où l'on avait fort envie de connaître la « Martyre vivante ». Saint Domitien joignit ses instances à celles de son parent. Ce fut peine perdue. L'heure du triomphe définitif avait sonné pour sainte Golinde.

Elle refusa en prédisant sa mort prochaine. En effet, bientôt après, dans un dernier pèlerinage à une église de Saint-Serge, située à mi-chemin entre Nisibe et Dara, elle expira le 13 juillet 592.

Sa dépouille sacrée fut ensevelie dans l'église même de l'endroit par Etienne, évêque d'Hiérapolis.

Que devinrent ses reliques? Nous l'ignorons et ne connaissons aucune église érigée sous son vocable. Mais dès le xe siècle, au moins, son culte était célébré à Constantinople, dans une église de Tryphon, et le 12 juillet, pour une raison inconnue.

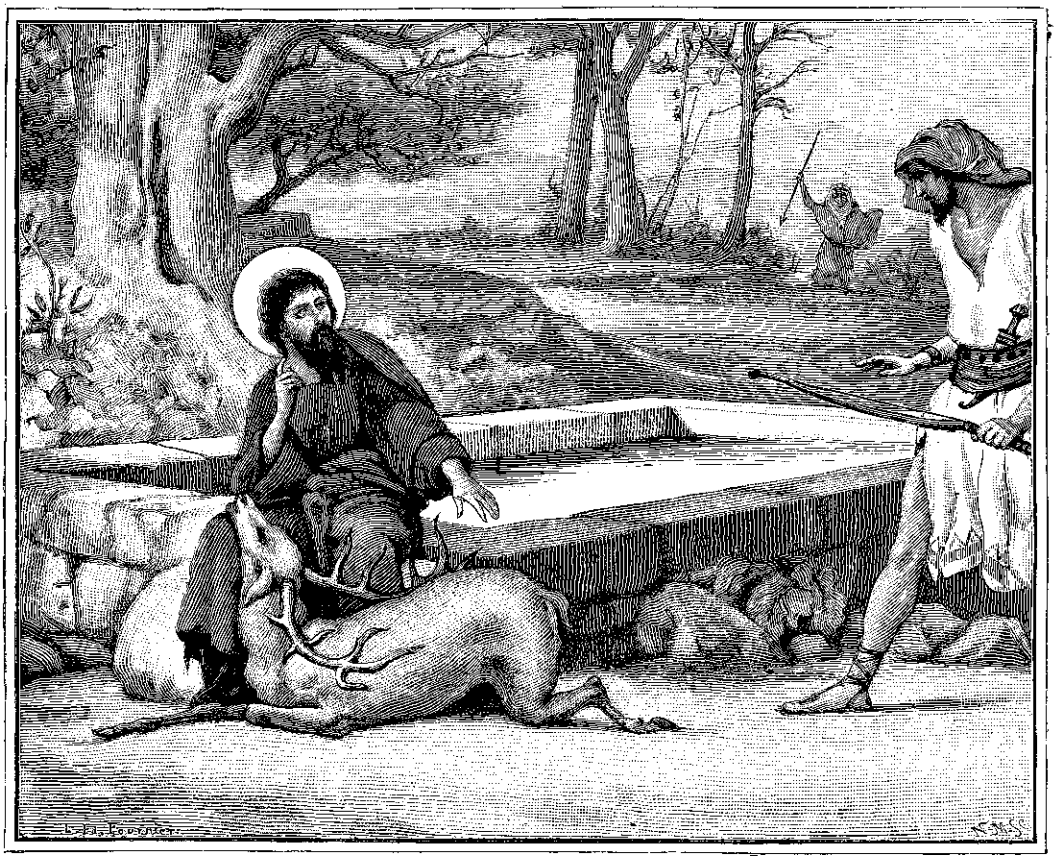
Son office se trouve dans les Ménées actuels au 13 juillet qui fut véritablement le jour de sa mort.

BIBLIOGRAPHIE

Acta Sanctorum, juillet, t. III, p. 482-486. — *Analecta* Ιεροσολυμιτικῆς : Notice donnée par M. Papadopoulos-Kerameus. *Histoire de l'Eglise*, par L. Marson. — *Les Eglises séparées*, par Duchesne. — *Echos d'Orient*, 1er octobre 1900.

SAINT ÉTIENNE LE THAUMATURGE

Fête le 13 juillet.



Un cerf, poursuivi par les Arabes et sur le point d'être atteint, vient se réfugier auprès de saint Étienne.

UNE GLOIRE DE SAINT-SABAS

Saint Etienne le thaumaturge, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyne, son contemporain et son voisin de cellule, saint Etienne le Mélode, est une des gloires de la célèbre laure de Saint-Sabas. Il y ralluma au VIIIe siècle le flambeau de la sainteté et lui fit jeter, avant la décadence complète, un dernier et brillant éclat. Sa place est à jamais marquée parmi les huit ou neuf grands serviteurs de Dieu qui, dans l'espace d'un siècle, ont fixé par l'irradiation de leur savoir, de leurs vertus et de leurs miracles le lumineux âge d'or de ce monastère.

« Ils infusent une sève nouvelle à l'arbre dont les rameaux dépérissaient, et l'arbre reverdit; son vieux tronc, où coule une force inconnue aux années de sa jeunesse, se redresse soudainement, ses branches se couvrent de fleurs et de fruits; à l'heure prochaine de l'agonie et de la décrépitude, il se pare d'une frondaison qui lui laisse une gloire impérissable. »

Le surnom de thaumaturge sous lequel Etienne est connu dit la caractéristique de son existence, où le miracle fleurit en toute saison, où le merveilleux éclate à tout propos.

Il n'est que juste pourtant de donner créance au récit de cette vie. Œuvre sincère d'un disciple et d'un témoin oculaire, elle porte le cachet et le détail des choses vécues. Cela nous fait regretter davantage que l'œuvre du biographe Léonce ne nous soit point parvenue intacte. La première partie qui racontait la vie d'Etienne au monastère de Saint-Sabas est perdue, semble-t-il, sans espoir. Par bonheur, le résumé chronologique du dernier chapitre en signale les périodes importantes.

JEUNESSE MONASTIQUE — LA VIE DE LAURITE

Né le 31 mars 725, Etienne eut pour oncle pa-

ternel saint Jean Damascène. Celui-ci, à la mort de son frère, prit soin de son neveu.

Saint Sabas n'avait pas admis au monastère la présence de jeunes imberbes, et, quand il s'en était trouvé de capables, en cet âge tendre, des durs sacrifices de l'homme mûr, il les avait confiés au saint abbé Théodore. Mais, soit que la règle se fût relâchée, soit que le grand renom de saint Jean Damascène eût légitimé des exceptions, Etienne entra à Saint-Sabas, ses neuf ans révolus. Jean fit son éducation littéraire et religieuse. Pendant quinze ans, l'heureux protégé resta sous sa prudente discipline. L'on devine quel profit dut, à pareille école de science et de vertu, réaliser le disciple.

A l'âge de vingt-cinq ans, il fut définitivement compté parmi les moines. Mais, hélas ! du printemps de sa vie monastique, aucun document ne nous a conservé les splendeurs. On peut toutefois, au spectacle de son été merveilleux et de son automne fécond, conjecturer qu'elles furent radieuses comme le matin d'un beau jour.

Des sept ou huit ans qu'il passa dans le monastère, nous connaissons les diverses fonctions qu'il remplit tour à tour. Il est pendant quatre ans chargé de sonner les offices et les exercices. Portier une autre année, il reçoit enfin la fonction d'hôtelier.

L'AMOUR DU DÉSERT — LA PRÊTRISE
UNE PORTE QUI S'OUVRE TOUTE SEULE
UN AMI TROP ENTÊTÉ

La solitude, « cette demeure des grandes pensées », était alors aussi le séjour des grandes vertus et de la plus sublime perfection. Imiter de son mieux le grand saint Antoine était le rêve de tout moine palestinien, et la vie qu'il avait menée au désert apparaissait comme l'idéal à réaliser. On y montait par degrés. La vie de communauté en était le premier échelon. « La vie cénobitique avait, dit saint Sabas, précédé la vie érémitique comme la fleur précède le fruit. » Les grottes du couvent, où les religieux passaient ensuite quelques années dans le silence et le recueillement, étaient comme le portique de ce désert où les moines s'enfonçaient un jour pour mener à pleines voiles « l'existence des parfaits ». Le couvent était l'asile de la faiblesse et de l'inexpérience; le désert était l'arsenal des âmes bien trempées.

Saint Etienne ne brûla pas les étapes. De trente-deux à trente-sept ans, il s'adonna à la vie contemplative et solitaire dans une cellule de la laure. Il n'en sortait que le samedi et le dimanche pour assister aux saints offices et recevoir, pour la semaine, le travail déterminé.

Sur le fronton de sa cellule, il avait écrit cette recommandation : « Pardonnez-moi, mes pères, mais que personne ne me dérange dans ma retraite en dehors du samedi et du dimanche. »

C'est à peu près vers cette époque que nous transporte le commencement du manuscrit tronqué de Léonce. Epris de l'amour si doucement tyrannique de la solitude, saint Etienne expose à l'abbé Martyrius les désirs brûlants que son âme nourrit, depuis plus de huit ans, de s'élancer dans les profondeurs du désert pour y vivre seul avec Dieu..... Et le sage directeur, tempérant son ardeur, l'invite à mener quelque temps encore une existence moitié conventuelle, moitié solitaire. Mais la grande sainteté dont Etienne avait déjà, sans doute, donné des preuves éclatantes, devait lui mériter bientôt la permission de mener uniquement ce dernier genre de vie.

Un moine s'en revenait au couvent où l'abbé Martyrius avait rendu son âme à Dieu. Dans son esprit, il se mit à établir, peut-être malicieusement, une comparaison entre la vie de l'abbé et celle d'Etienne, au désavantage de ce dernier. La cellule d'Etienne se trouvait au sommet de la montagne. Il s'en approche, et que voit-il? Une lumière étincelante la remplissait qui, par la fenêtre entr'ouverte, fusait en gerbes lumineuses. Etonné, il entre et ne découvre aucun flambeau et nulle trace de feu. Il comprit que Dieu avait voulu le punir de son jugement téméraire et glorifier la sainteté de son serviteur.

Un jour, Etienne invita un compagnon du nom d'Eustrate à descendre avec lui de la laure de Saint-Sabas au monastère de Saint-Théoctiste pour y vénérer les reliques des saints et puiser près d'eux l'énergie nécessaire aux athlètes du Christ.

Saint Théoctiste, mort le 3 septembre 467, avait été déposé dans une grotte. Quand ils en approchèrent, les Arabes des environs, superstitieux comme tous les peuples enfants, les avertirent que l'entrée du tombeau était infranchissable, car un feu intense dévorait les alentours, tandis qu'un parfum exquis, supérieur aux plus délicieuses senteurs, embaumait les pèlerins qui se tenaient à une distance respectueuse.

Dédaignant ces rêveries, les deux visiteurs passèrent la nuit en prières auprès des corps des saints religieux. L'aurore venue, Etienne désigna par leur nom à son compagnon les saintes dépouilles de Théoctiste et de ceux qui reposaient avec lui. Il lui montra aussi le corps d'un autre anachorète qui, près de mourir, s'était fait descendre de sa grotte pour expirer auprès du fondateur et être enseveli à ses côtés.

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer.

On pourrait aussi bien appliquer cette profonde vérité à tous les déserts, à toutes les thébaïdes. La langue universelle de l'amour, qui n'est comprise que de ceux qui aiment, s'y parle comme partout, et l'austérité de vie n'altère point la tendresse du cœur. Etienne se lia d'une profonde amitié avec un ermite du nom de Christophore.

Christophore s'était hissé dans la grotte ancienne qui avait servi de refuge, en 411, à saint Euthyme et à saint Théoctiste. Il y menait une vie fort étrange. Sans compter des jeûnes effrayants, des veilles interminables dans la prière et dans les larmes, il faisait chaque jour mille génuflexions et autant la nuit.

Sous la conduite de cet ascète, Etienne se prépara à la prêtrise, qu'il reçut le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Pendant la célébration de sa première Messe, une lumière merveilleus

inonda le nouveau prêtre et remplit tout l'oratoire, mais le Saint, par humilité, pria Dieu ardemment de lui ménager ses faveurs, à moins qu'elles ne dussent servir au prochain. Dans la suite, Etienne obtint toujours, au Saint Sacrifice de la Messe, l'objet de ses demandes, fût-ce des visions, des miracles, des révélations de secret ou la découverte de l'avenir.

Une fois prêtre, Etienne vint chaque samedi dans l'ermitage de son ami célébrer la Sainte Messe.

Christophore voulut une fois expérimenter la sainteté de son disciple. Etienne, étant resté deux jours chez lui, avait résolu de partir dès le troisième, mais le plaisant ermite l'enferma dans sa grotte, barricada la porte et cacha soigneusement la corde qui servait à descendre, tout cela à l'effet de s'assurer si la réputation extraordinaire dont jouissait son confrère n'était point un peu surfaite. Toutes précautions étant bien prises, il lui commanda de s'en aller. Et, de fait, le thaumaturge, tout en blâmant son facétieux ami de vouloir tenter Dieu, s'en alla comme on lui disait de le faire, ouvrit la porte sans difficultés et découvrit sans peine l'échelle de cordes. Christophore était renseigné. Il le fut davantage, quand une autre fois, il aperçut de loin son saint ami appréhendé par deux voleurs qui se mirent à marcher l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Interrogés plus tard par l'ermite, les deux fripons avouèrent qu'à un certain moment ils n'avaient plus aperçu leur victime, alors qu'ils la savaient à leurs côtés.

Christophore devait éprouver à ses dépens combien il est périlleux de ne pas suivre les conseils des saints.

Comme le patriarche Elie était retenu prisonnier en Perse, il prit fantaisie à notre bon ermite de se rendre en ce pays pour travailler à la délivrance du captif. Le tout était de se choisir un compagnon de voyage. Son choix tomba sur Etienne. Il le supplia par maintes instances d'accéder à ses désirs. Le Saint n'en fit rien et essaya, au contraire, de détourner Christophore de ce voyage. L'obstiné ne céda point. Alors, dans une vue prophétique, Etienne lui déclara que le patriarche Elie remonterait bientôt sur son trône et que lui, Christophore, ne reviendrait jamais en Palestine, si jamais il franchissait les frontières de la Perse. Christophore partit quand même. Mais bientôt, sur son lit de mort, le pauvre entêté reconnut, quoique un peu tard, qu'Etienne avait prédit juste.

LA GRANDE SOLITUDE — VUE A DISTANCE DES NOVICES PAS DU TOUT ÉDIFIANTS

« Il faut être ange ou démon pour vivre solitaire. » Etienne n'était pas encore un ange, mais après le fructueux essai de cinq ans dans la vie de laurite, il pouvait aborder sans crainte la profondeur inquiétante du désert. Il choisit de préférence les terribles solitudes des bords de la mer Morte. Là, dans différentes retraites, il vivra durant quinze ans, de 762 à 777, se livrant à tous les exercices de la mortification, revêtu du cilice, et faisant chaque année trois rigoureux Carêmes. Sa nourriture consistait en dattes et en baies sauvages. Il s'abstenait complètement de vin, de légumes et même de pain. Sa vie devenait de jour en jour plus fervente et plus féconde en miracles.

Pendant un Carême, des moines de Saint-Sabas étaient venus le trouver dans sa solitude. Il leur recommanda la vigilance et la prière. « J'ai vu, leur dit-il, à la laure de Saint-Sabas, des moines qui souffrent atrocement. Ils gisent sur le sol en proie à de vives douleurs. Parmi eux se trouve le prêtre des Syriens. » Quand les visiteurs revinrent à Saint-Sabas pour célébrer la fête des Rameaux, la peste avait dévasté le couvent. Les victimes atteintes étaient bien celles désignées par saint Etienne, et la violence du fléau était telle que deux ou trois moines succombaient chaque jour.

Un autre fléau, aussi désolant peut-être, mais moral celui-là, affligeait vers le même temps le monastère. La décadence régnait à la laure. Les fréquentes commotions du sol avaient contribué à l'éloignement des moines, à l'affaiblissement de la vie religieuse; Léonce nous avertit que, dix ans après le grand tremblement de terre, une langueur incurable désolait l'antique asile de la ferveur. A côté des vieux solitaires dont la vie était une union continuelle avec Dieu, qui découvraient le secret des pensées et les événements de l'avenir, toute une phalange de nouveaux venus, âmes légères et faibles, semaient la discorde et la division. Au fond de son désert, saint Etienne fut le témoin affligé d'un de leurs méfaits. Il vit les novices s'engager, au sortir de la Messe, dans une véhémente dispute et se laisser aller à des voies de fait contre les vieux moines et même contre leur abbé, tandis que les démons, instigateurs de la révolte, voltigeaient dans les airs et exécutaient des sarabandes joyeuses en poussant des cris de triomphe.

GERBE DE MIRACLES

Si le miracle fleurissait sous les pas de saint Etienne, on peut dire que, le plus souvent, la charité en était la semence.

Sans doute, on le voit marcher sur les flots rapides du Jourdain, sur les ondes pesantes de la mer Morte, ouvrir sans clé la porte d'un monastère, mais la plupart des merveilles qu'il opère ont pour motif l'amour du prochain. Saint Etienne avait pour tous ceux qui souffraient un dévouement touchant et une tendresse de mère. Il fait jaillir en plein désert une source pour ses frères qui mouraient de soif, il guérit un prêtre de la dysenterie, il révèle à des affamés un endroit fourni de plantes alimentaires. Un malade a un jour une extrême envie de manger du poisson accommodé d'une certaine façon. Saint Etienne lui porte le mets préparé à son goût, en lui disant de ne plus douter à l'avenir de la Providence.

Une femme, qui vivait dans la solitude, retournait avec ses deux filles, après une conférence spirituelle avec saint Etienne. En route, elles sont victimes, de la part d'un Arabe, d'un infâme attentat. Soudain l'agresseur est frappé de cécité : le Saint, dans sa cellule, avait prié pour les voyageuses. L'aveugle fut conduit plus tard à saint Etienne, mais celui-ci refusa de prier pour lui,

car il était sûr que Dieu l'avait frappé d'une plaie incurable.

La charité dont le cœur d'Etienne débordait rejaillissait sur les œuvres de la nature. Pour lui, comme plus tard pour saint François d'Assise, tous les êtres étaient autant d'écoulements de cette source infinie de la bonté divine où il eût voulu s'abreuver. Il ne pouvait souffrir qu'on fît du mal aux animaux. Rencontrait-il une fourmi, il s'écartait pour ne pas l'écraser. Aussi à cet homme, revenu par son innocence et sa simplicité à la condition d'Adam, les animaux semblaient rendre amour pour amour. Les agneaux bondissaient sur ses genoux; les corbeaux, les étourneaux, les colombes venaient percher sur sa tête et ses épaules. Un jour, un cerf poursuivi par des Arabes, et sur le point d'être atteint, vint se réfugier dans les bras de saint Etienne.

LE PROFESSEUR DE SAINTETÉ
UN DIRECTEUR DE CONSCIENCE BIEN ÉCLAIRÉ
LA MORT

Les dix-sept dernières années de sa vie (777-794), saint Etienne revint dans la laure. Il y vécut en compagnie des principaux Pères du monastère et se consacra à la formation de nombreux disciples qui vivaient dans des cellules voisines de la sienne. Il s'abstint à cause d'eux de porter le cilice.

Si, comme on l'a dit, il est glorieux d'être pour les âmes chancelantes « un professeur d'énergie », saint Etienne eut en plus le mérite d'être un professeur de sainteté. Sa vertu lui en donnait le droit, sa connaissance des consciences lui facilitait singulièrement l'exercice de cette difficile profession.

A tel moine qui avait fait une escapade en dehors du couvent, il reproche sa faute, en l'avertissant « qu'un poisson hors de l'eau et qu'un moine hors du couvent » ne tardent pas à mourir tous les deux, l'un de mort naturelle, l'autre de mort spirituelle. A tel autre, qui devait mourir martyr, il prédit la félicité éternelle.

Parmi les disciples du Saint, se trouvait Léonce, le futur biographe de saint Etienne. Léonce raconte lui-même avec une humilité touchante comment, arrivé de Damas au monastère de Saint-Sabas, il s'y était fort ennuyé dès le début, et qu'assiégé de mille tentations il était passé de l'ennui au découragement et au plus sombre désespoir. Il eut enfin l'inspiration de se confier à saint Etienne, et celui-ci lui découvrit l'état de son âme et le délivra de ses tentations. Léonce fut redevable au Saint de beaucoup d'autres bienfaits..... entre autres de la guérison de plusieurs infirmités.

Avec un directeur si bien éclairé, il devait être facile de faire des progrès dans la vertu, et Etienne les constatait lui-même d'une façon merveilleuse. A l'office, tantôt il voyait des anges couronner les religieux vertueux, tantôt il sentait l'odeur infecte que répandait l'âme des mauvais moines.

Ceux qui, malgré tant de prodiges, doutaient de la sainteté d'Etienne, payaient cher leur témérité.

Témoin ce moine sceptique qui vint un jour trouver le thaumaturge et lui tint ce petit discours.

— Plusieurs m'ont assuré que vous connaissiez les choses secrètes. Le but de ma visite, Père saint, est de contrôler la vérité de leurs dires. Je vous prie donc de m'indiquer, si vous le pouvez, les péchés de ma vie passée.

— Mon fils, répondit le vieillard, ne tentez pas ma petitesse qui surabonde en péchés.

Et comme le moine insistait de plus en plus, il ajouta :

— Si vraiment vous êtes venu pour dissiper vos doutes au sujet du pauvre serviteur de Dieu que je suis, je vous les ferai disparaître, à vrai dire, non pas par ma propre puissance, mais par la vertu divine. Je ne veux pas frustrer votre désir. Un mot encore. M'ordonnez-vous de commencer à votre toute première enfance, au milieu de votre vie ou à une époque plus tardive?

— C'est selon votre désir, répondit le tentateur.

Alors le Saint, avec une précision terrifiante qui n'épargnait ni le nombre ni les circonstances, lui déclara par le menu la longue litanie de ses péchés..... et bientôt l'on vit aux genoux de ce confesseur d'un nouveau genre, se traînant couvert de honte, un pénitent étrange qui criait : « Père, c'est assez! c'est assez! » pour déguerpir ensuite au plus tôt.

Un jour, saint Etienne déclara qu'il allait célébrer pour la dernière fois, puis il réunit ses disciples, et, profitant jusqu'à la fin de son terrible don de pénétration des cœurs, il bénit les uns et en éloigna certains en leur disant : « Malgré les apparences, la vie que vous menez n'est pas une vie sainte. » Il se mit ensuite à prier, et quand il eut terminé les prières de l'agonie alors en usage, il murmura doucement le mot *Amen*. Ce fut son dernier mot et son dernier soupir. On était au 2 avril 794. Les reliques de saint Etienne furent déposées à côté de celles de saint Jean le Silentiaire.

SOURCES

Act. Sant., t. III, julii.

LE BIENHEUREUX MARIE-POMPILIUS PIRROTTI

Clerc régulier des écoles pies (1710-1766).

Fête le 13 juillet.

Le bienheureux Marie-Pompilius Pirrotti ne fut jamais un personnage influent au point de vue humain. Absolument étranger aux débats de la politique et comme ignorant des affaires de ce monde, il n'eut d'autre souci que de se sanctifier et de sauver les âmes. C'est une figure de fervent religieux et d'apôtre zélé que nous présentons au lecteur. On verra, par ces quelques lignes, avec quelle prodigieuse libéralité Dieu récompense la vertu de ses saints.

UN ENFANT PRÉDESTINÉ

Le bienheureux Pirrotti naquit à Montecalvo, diocèse de Bénévent, le 29 septembre 1710. Ses parents, Jérôme Pirrotti et Ursule Bozzuto, lui donnèrent au baptême le nom de Dominique, qu'il échangea, à son entrée en religion, contre celui de Marie Pompilius de Saint-Nicolas. L'éducation foncièrement chrétienne qu'il reçut à la maison paternelle développa considérablement en lui les plus précieuses qualités naturelles dont Dieu l'avait doué.

Portrait du bienheureux Pirrotti.

Assoiffé d'exercices de piété, ennemi de toute mollesse dans sa manière de vivre, il menait, tout jeune encore, une conduite exemplaire. Il passait souvent les nuits sur la terre nue ou sur les marches de l'autel domestique, et même devant la porte de l'église quand il la trouvait fermée. Maintes fois on le surprit se flagellant durement devant une image de Marie, et pour se justifier il répétait invariablement : « Il faut mortifier cette chair qui, demain, sera la pâture des vers. » Mais la note caractéristique de sa piété d'enfant, qui fut aussi celle de sa ferveur religieuse, fut la dévotion envers la Très Sainte Vierge. Marie était sa « belle Maman »; il ne lui donnait pas d'autre nom : « Mamma bella ». Et l'on peut juger de l'amour qu'il lui portait et de la prédilection dont elle était l'objet de sa part, en songeant que notre petit Dominique recevait des mains de la Madone le pain dont il se nourrissait, comme lui-même le déclara ingénument plusieurs fois.

On comprend, dès lors, que ses plus chers divertissements fussent de dresser de petits autels au pied desquels il rassemblait ses compagnons pour y réciter des prières et prononcer même de courtes et naïves exhortations.

Il n'avait que cinq ans, lorsqu'il reçut le sacrement de Confirmation, et, une fois admis à se nourrir du Pain des anges, il en fut comme affamé et en retira un accroissement de piété qui fit concevoir à son sujet les plus belles espérances.

Dominique commença ses études au pays natal; mais le souci d'acquérir les sciences profanes, comme de nombreux documents en témoignent, ne l'empêcha pas de passer de longues heures en prière et de prendre d'abondantes notes sur ses oraisons que Dieu remplissait de faveurs sensibles.

L'APPEL DE DIEU
PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

Une vertu si parfaite ne devait pas rester exposée aux dangers du monde. Dominique avait plus d'une fois entendu au fond de son cœur la voix de Dieu qui l'appelait à la perfection religieuse, et cherchait le moyen pratique d'y répondre, lorsqu'en 1726 un prêtre des écoles pies vint prêcher un Carême à Montecalvo. Le jeune homme fut assidu aux sermons et s'entretint même assez souvent avec le prédicateur, de ses intérêts spirituels. Les avis du religieux lui vinrent avec un tel à propos, que Dominique y vit un signe de la

volonté de Dieu, et résolut d'entrer dans la même Congrégation.

C'est en 1597 que saint Joseph Calasanc fonda, à Rome, la Congrégation des Clercs réguliers des écoles pies, dans le but de donner aux enfants pauvres une éducation chrétienne. Il commença par ouvrir une école gratuite dans le quartier du Transtevere, où les enfants laissés à eux-mêmes étaient presque privés de toute instruction. L'œuvre grandit et ne tarda pas à se transporter dans de plus vastes locaux, près de l'église de Saint-André della Valle. C'est là que prit naissance la Société de prêtres instituteurs, à laquelle saint Joseph Calasanc donna le nom de « Congrégation des Pauvres de la Mère de Dieu et des écoles pies ». Elle se développa rapidement et se propagea non seulement en Italie, mais encore en Espagne, en Autriche, en Moravie, en Hongrie et en Pologne. Le but primitif se restreignait à l'instruction primaire des enfants. Plus tard, il s'élargit au point d'embrasser l'enseignement des humanités, de la philosophie et de la théologie. Les religieux de Saint-Joseph Calasanc furent approuvés par Clément VIII. Ils font, outre les trois vœux de religion ordinaires, celui de se consacrer à l'éducation de la jeunesse. On peut juger de la perfection des règles de cet Institut, par un mot de Grégoire XV au saint fondateur des écoles pies : « Donnez-nous, disait-il, un des vôtres dont on puisse parfaitement prouver l'exacte observance de tout ce qui est ordonné dans vos Constitutions, et nous le canoniserons sans exiger d'autre témoignage. »

C'est dans cette phalange de l'armée de l'Eglise que le bienheureux Pirrotti avait résolu de s'enrôler. Mais, craignant l'opposition de ses parents, il quitta la maison paternelle sans faire mention de son dessein et ne le manifesta aux siens qu'après lui avoir donné un commencement d'exécution. Les sentiments d'amour filial qu'il leur témoigna à cette occasion montrent, une fois de plus, que les élus de Dieu continuent d'aimer leurs parents de tout leur cœur, tout en fuyant en eux des obstacles à leur vocation.

Le 2 février 1727, Dominique Pirrotti, âgé de seize ans, entrait, à Naples, au noviciat des écoles pies et prenait le nom de Marie-Pompilius de Saint-Nicolas. Il ne tarda pas à se rendre en tout le modèle de ses conovices, grâce surtout à la pensée de la mort qui lui fut toujours familière et informa toute sa conduite pendant son noviciat. Au bout d'un an de probation, sa grande vertu le fit dispenser de la seconde année régulière, et le 25 mars 1728, Fr. Pompilius prononça ses vœux perpétuels. Il fut alors envoyé au collège de Chieti, dans les Abruzzes, pour y faire ses études de philosophie et de théologie. Quatre ans après, le jeune homme était mûr pour le sacerdoce. Il fut ordonné prêtre le 20 mars 1734.

L'APÔTRE — LE THAUMATURGE

Aussitôt après son ordination sacerdotale, le P. Pompilius commença une vie d'apôtre dont la trame est difficile à suivre. Presque toujours, errant de résidence en résidence par la volonté de ses supérieurs, il n'en eut pour ainsi dire que rarement une fixe; mais il accepta toujours cette épreuve sans murmure et sema partout sur son passage des miracles et des actes de vertu héroïques. Tantôt employé à l'éducation des enfants dans les collèges, tantôt à la direction de communautés religieuses, tantôt à l'évangélisation des campagnes, notre Bienheureux gardait partout la même égalité d'humeur et faisait partout preuve d'un zèle infatigable pour le salut des âmes.

En 1746, il prêchait le Carême dans la paroisse de Fornavecchia, à trois milles d'Atessa, dans les Abruzzes. Le Jeudi-Saint, après les cérémonies du matin, il prit une lourde croix de bois sur ses épaules, s'imposa une couronne d'épines sur la tête, et, pieds nus, les jambes chargées de lourdes chaines, il se mit en route avec plusieurs autres ecclésiastiques et un grand nombre de fidèles pour aller visiter les reposoirs des églises d'Atessa. Il fit ainsi plus de sept milles sur des chemins rocailleux, et, le soir, de retour à Fornavecchia, toujours à jeun, il voulut encore, avant de prendre aucune nourriture, réciter l'office des ténèbres et prêcher la Passion en se disciplinant durement. Quel ascendant ne devaient pas lui donner sur les âmes de pareils actes de vertu! Les pécheurs les plus endurcis étaient désarmés par sa parole persuasive et pleine de foi; tel ce moribond de Campi, au diocèse de Lecce, qui voulait achever dans l'impénitence une vie pleine de débauches et qui, rebelle à toutes les sollicitations des siens, se confessa sans difficulté au P. Pompilius et mourut dans de grands sentiments de contrition.

Le même zèle et le même succès l'accompagnèrent à Naples où il s'adonna en même temps aux prédications, aux confessions et à toutes les formes du ministère sacerdotal.

Ses sermons étaient suivis avec un empressement remarquable, et, comme devant les chaires des prédicateurs à la mode, les places étaient retenues longtemps à l'avance.

Sa compassion pour les âmes souffrantes des défunts lui fit fonder l' « archiconfrérie de la Charité de Dieu », destinée spécialement à soulager par de pieux suffrages les âmes du purgatoire; c'est le même dévouement surnaturel qui inspire aujourd'hui les généreux « Croisés du purgatoire », association enrichie de nombreuses indulgences et dont le siège est à Notre-Dame de France à Jérusalem.

Le P. Pompilius ne doutait de rien quand il s'agissait de faire du bien aux âmes, et si, pour cela, il avait besoin d'un miracle, il priait, et le miracle se faisait.

C'est ainsi qu'à Naples une mère désolée vient un jour lui dire que son fils est tombé dans un puits et le supplie de lui venir en aide; l'homme de Dieu lui recommande une grande confiance en « Mamma bella », et lui dit: « Votre fils n'est pas mort, j'irai moi-même le sauver. » Il se rend alors au puits avec la mère en pleurs, bénit les eaux, et aussitôt celles-ci s'élèvent doucement jusqu'à la margelle, amenant sain et sauf à leur surface l'enfant que l'on croyait perdu.

Dieu se plut à manifester encore par plusieurs

autres faits extraordinaires la sainteté de son serviteur. Une nuit, la ville de Lanciano se réveille en sursaut, au son précipité des cloches. L'église est bientôt remplie de gens anxieux, qui se demandent la raison de cet appel à pareille heure, lorsque apparaît au milieu d'eux le P. Pompilius. Le saint religieux excite en termes enflammés la confiance des fidèles en Marie, puis se tournant vers l'image de Notre-Dame del Ponte, protectrice de cette ville, il la remercie de la bonté qu'elle est sur le point de témoigner à ce peuple en le préservant d'un tremblement de terre. Ces paroles à peine terminées, de violentes secousses se font sentir, mais la ville de Lanciano n'en souffre aucunement.

Une autre fois, une femme pieuse vint se plaindre des brutalités de son mari et se recommander aux prières du Bienheureux. Celui-ci les lui promit et lui dit : « Appelez-moi à votre secours en toute mésaventure. » Quelques jours après, le mari alla jusqu'à lever sur sa femme un long couteau pour la tuer. A ce moment, l'infortunée s'écria : « Père Pompilius, à mon secours! » et aussitôt elle le vit apparaître l'air menaçant et arracher le couteau des mains du misérable, puis il disparut. Le mari effrayé alla, le lendemain, demander pardon au P. Pompilius qui lui montra l'arme dont il voulait, la veille, frapper sa femme. On sut, dans la suite, qu'au moment précis où cette scène se passait le Bienheureux prêchait dans l'église de Caravaggio et que, pendant ce sermon, les auditeurs le virent tout d'un coup immobile, silencieux et comme absorbé en lui-même.

Cette vue des événements à distance était habituelle chez lui; le don de prophétie ne lui fit pas non plus défaut. Il assistait un jour une de ses pénitentes dans une grave maladie. Pour l'encourager, il dit à haute voix à ceux qui entouraient la malade : « Avant de mourir, elle verra la bonne Mère », et moi je prierai Dieu de me donner à endurer le purgatoire qu'elle devrait faire. En effet, quelques instants avant sa mort, cette femme s'écria, les yeux au ciel : « Mamma bella, Mamma bella », puis elle expira.

Rentré chez lui, le P. Pompilius se coucha sur deux bancs et resta ainsi quarante jours, sans rien prendre, et souffrant par tout le corps de grandes douleurs semblables à des piqûres de clous. C'était le purgatoire de sa pénitente, et bien qu'il fût crucifiant, il ne put jamais ébranler la résignation du saint religieux. Rien non plus n'altérait sa confiance en l'intervention de Dieu, quand il la croyait nécessaire. Il multiplia plusieurs fois les vivres insuffisants pour le nombre de ses invités, et chaque fois il en resta plus qu'on n'en avait préparé. Dans une autre circonstance, on l'a vu tirer de sa poche un morceau de pain et le faire suffire aux besoins d'une foule accourue pour l'entendre prêcher. Ainsi, notre Bienheureux renouvelait les prodiges de charité de Notre-Seigneur, et cela le plus naturellement du monde. Evidemment, ce don des miracles était la récompense d'une sainteté peu ordinaire. Un rapide coup d'œil sur ses vertus nous en convaincra davantage.

Quand on se trouve en face d'un superbe parterre fleuri, il est souvent bien difficile de désigner la fleur qui l'emporte sur toutes les autres en beauté. C'est un peu notre cas en présence des vertus du bienheureux Pirrotti. Elles brillent toutes d'un très vif éclat et constituent un magnifique parterre. Mais il serait peut-être hasardé de donner à l'une d'entre elles la prééminence sur toutes les autres. Du moins, une chose est certaine, c'est qu'elles eurent toutes leur source dans un très grand esprit surnaturel, si bien que l'on pourrait caractériser d'un seul mot le bienheureux Pirrotti en l'appelant, dans toute la force du terme, « un homme de Dieu ».

Le sentiment de la foi était profondément enraciné dans son âme. Quand il arrivait à l'église il s'agenouillait et chaque fois baisait la terre; souvent aussi il se retournait alors vers les assistants et leur disait : « A genoux, car il y a ici même Dieu en personne. » Cette foi se manifestait d'une façon éclatante au Saint Sacrifice de la messe. On voyait alors son visage s'enflammer et pâlir successivement, trahissant ainsi les saintes émotions de son âme. Durant le Saint Sacrifice, il poussait de fréquentes exclamations d'amour vers son bien-aimé Jésus et les faisait même répéter par les assistants. C'est ce qui donnait à la messe de notre Bienheureux un cachet d'originalité assez peu liturgique, il est vrai, mais qui montre bien l'ardeur de sa foi. Ainsi, après l'*Orate fratres*, il faisait répéter trente-trois fois aux fidèles cette exclamation : « Je vous adore, je vous adore! » et la communion était habituellement suivie d'un chemin de croix assez court, mais où les quatorzes stations figuraient tour à tour. Ce sont là des audaces de saints qu'il faut admirer, parce qu'elles témoignent de leur ferveur extraordinaire, mais la sainte liturgie ne permet pas à n'importe quel prêtre de les imiter.

Cette vie de piété intense alimentait en notre saint religieux des vertus nombreuses qui étaient le plus sûr garant de sa sainteté. « Ce n'est pas être pauvre, disait-il, que de ne pas sentir les inconvénients de la pauvreté »; et prêchant d'exemple plus encore que de paroles, il marchait pieds nus et tête découverte en toute saison; son mobilier personnel se réduisait à bien peu de chose : une table, une chaise et, en fait de lit, deux planches soutenant une rude paillasse, souvent même une simple natte étendue par terre. Sa mortification était effrayante; non content de celle qu'il s'imposait par esprit de pauvreté, il se revêtait encore de très durs cilices qui mettaient son corps en sang et portait de plus sur la poitrine un cœur de bois armé de quinze pointes très aiguës.

Sa nourriture était à peine suffisante pour le soutenir; jamais il ne mangeait de viande, et l'on raconte que Dieu récompensa un jour cette pratique d'une singulière façon. Les religieux Augustins avaient invité le bienheureux Pirrotti à prendre part à une fête de leur couvent. Le saint religieux, toujours affable envers tous, s'y rendit;

mais obligé malgré lui d'assister au dîner, il eut encore la douleur de se voir servir deux superbes pigeons rôtis. Ses protestations ne parvinrent pas à convaincre ses hôtes qu'il valait mieux pour lui s'abstenir de viande. Alors l'homme de Dieu, sans rien dire, donna un petit coup de fourchette sur son assiette, et les deux pigeons s'envolèrent pleins de vie.

Les aliments qu'il prenait d'ordinaire étaient souvent plus que vieillis. Ainsi il disait un jour à des amis : « J'ai mangé aujourd'hui trois poissons et je les mangerai encore ce soir; à midi je les ai mangés en esprit, et ce soir je les mangerai en réalité »; et ce disant il ouvre l'unique tiroir de sa table et en sort trois poissons déjà corrompus. Ses amis voulurent les lui faire jeter, mais lui tint à les garder et les mangea probablement le soir de bon appétit. Tant de sainteté dut lui attirer les vexations multiples de la part du démon, car souvent on l'entendait dire du haut de la chaire : « Cette nuit j'ai bataillé avec le diable et je lui ai cassé les cornes. » Parfois aussi il s'écriait pendant sa messe : « Cassons les cornes au diable! » Il faut croire que Satan n'eut jamais grand succès dans cette lutte, car jusqu'à la fin de sa vie le bienheureux Pirrotti conserva, pour ainsi dire, entre les mains la puissance de Dieu. L'année de sa mort il alla revoir Montecalvo, son pays natal, et y rencontra un de ses parents prêtre qui avait un violon. Pour s'entretenir avec le P. Pirrotti, le jeune ecclésiastique avait déposé son instrument sur une armoire. Or, au cours de la conversation, le serviteur de Dieu demande : « A quoi sert cet instrument? » Le prêtre répond que c'est un violon avec lequel il passe agréablement ses heures de loisir. « Ah! mon frère, répond le Bienheureux, songez donc que vous êtes prêtre, et laissez-là ces sortes de distractions. » Aussitôt, sans que personne le touchât, le violon fut précipité à terre et réduit en morceaux.

C'est ainsi que les saints, en participant abondamment à la sainteté de Dieu, reçoivent, en retour, de sa bonté un ascendant irrésistible non seulement sur les âmes, mais encore sur toutes les créatures pour les faire servir à la gloire de leur divin Auteur.

LA MORT DU JUSTE

Il y avait cinquante-cinq ans que le bienheureux Pirrotti édifiait les âmes, lorsqu'une révélation du ciel lui apprit la nouvelle de la récompense prochaine. Dès lors, le saint homme, ne se possédant plus de joie, courait de-ci de-là, sautant comme un enfant et répétant à tous : « Paradis! Paradis! » La dernière fois qu'il alla à Montecalvo, il annonça cette bonne nouvelle aux siens en leur disant : « C'est la dernière fois que nous nous voyons; au revoir dans le paradis. » En effet, le 2 juillet 1766 il tomba malade. Mais l'acuité des souffrances ne lui fit rien changer à ses habitudes de mortification et l'on dut s'ingénier pour lui faire échanger contre une natte la planche qui lui servait de lit. Le 13 juillet, voyant le moment suprême approcher, il demanda le saint Viatique qu'il reçut, le visage rayonnant de bonheur et d'amour. Puis, au lieu d'entrer en agonie, il fut ravi en une extase qui devait se prolonger dans le ciel pour ne pas finir. Le bienheureux Pirrotti mourut comme il avait vécu toute sa vie, dans la contemplation de son Dieu.

Les miracles et les grâces de tout genre obtenus par son intercession après sa mort furent innombrables.

Sa cause fut introduite en 1839, et le 26 janvier 1890 Léon XIII le mettait solennellement au rang des bienheureux.

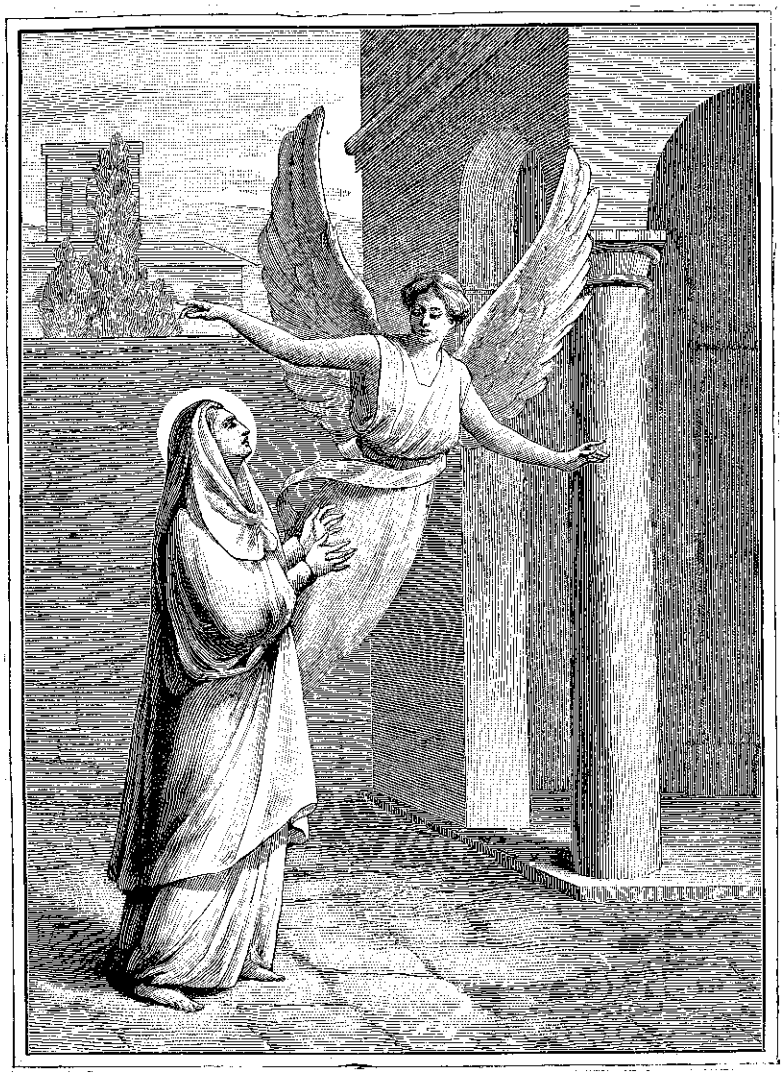
SOURCE

Vita del beato P. Pompilio Maria Pirrotti, delle scuole Pie, par le P. Michelangelo Maria Monti, du même Ordre. Roma, tipografia M. Armanni, 1890.

SAINTE MILDRÈDE

et les Saints de sa famille (660-725).

Fête le 13 juillet.



La Sainte avait une tendre dévotion pour son ange gardien qui souvent lui apparaissait.

Le souvenir de sainte Mildrède a, pendant de longs siècles, rempli l'Angleterre ; elle y était universellement connue et vénérée ; innombrables furent les grâces dues à son intercession.

Cela pourrait nous sembler étrange puisque nous ignorons presque tout de son histoire, mais nous ne devons pas oublier que les âmes les plus saintes sont souvent les plus cachées.

Les temps et les mœurs ont changé depuis les jours où vivait sainte Mildrède, mais Dieu est toujours le même. La voie qui conduisait à lui est la même que doivent suivre aujourd'hui ceux qui veulent se sauver. Nulle vie plus sûre que celle de l'humilité, du renoncement, du silence, du parfait et amoureux abandon à la volonté divine ; aujourd'hui comme alors, comme à jamais, ceux qui veulent ressembler au divin Modèle doivent être, à son exemple, doux et humbles de cœur.

UN ÉVÊQUE DÉCOURAGÉ EST FORTIFIÉ PAR UNE VISION CÉLESTE

En 616, quand Ethelbert, roi de Kent et premier prince chrétien d'Angleterre, mourut, son fils Eadbald hérita de son royaume, mais non de ses vertus. Sensuel et passionné, il avait horreur du christianisme, ce frein divin des instincts mauvais et dépravés. Il alla même juqu'à conseiller à ses sujets de retourner à l'idolâtrie, et ceux-ci, encouragés par le triste exemple de leur souverain, s'empressèrent, au moins pour un temps, de secouer le joug suave du Christ Jésus.

Saint Laurence, successeur de saint Augustin sur le siège épiscopal de Cantorbéry, mit tout en œuvre pour conjurer le péril, mais ses exhortations ne furent pas plus écoutées du roi que des sujets. Le découragement s'empara de lui, il résolut de retourner en Italie pour vaquer plus paisiblement à son salut et pour fuir le lamentable spectacle de ces âmes qui, après avoir connu la vérité, retombaient dans l'erreur pour éviter la lutte.

La veille du jour fixé pour son départ, il voulut passer la nuit sur le tombeau de saint Augustin, et là, à genoux, baigné de larmes, il pria avec ferveur pour la nation qu'il allait quitter. Il ne tarda pas à être envahi par un profond sommeil ; saint Pierre lui apparut alors, muni d'un fouet dont il le châtia si rudement que son dos et ses épaules ne furent bientôt plus qu'une plaie.

— Comment, lui dit l'apôtre, méprisez-vous ainsi l'exemple que je vous ai donné quand, pour l'amour de ceux que m'avait confiés le Christ, j'ai souffert la prison, les fers et la mort ?

Au matin, l'évêque se rendit auprès du roi et, laissant glisser sa tunique, lui montra la trace des coups qu'il avait reçus. Grande fut l'indignation d'Eadbald qui, malgré sa mauvaise conduite, vénérait profondément l'évêque, et, quand il apprit d'où était venu à Laurence ce châtiment, il se convertit aussitôt, de crainte d'en recevoir un semblable. Il embrassa une nouvelle vie, renonça absolument à l'idolâtrie et fit tout ce qui était en son pouvoir pour étendre le règne du Christ.

UNE PIEUSE ET SAINTE FAMILLE

De sa femme, la bonne reine Emma, Eadbald eut deux fils dont l'aîné mourut jeune, laissant une fille, lady Domnèva, et deux fils.

Lady Domnèva épousa Merwald, prince de Marcia, le plus jeune fils du vieux roi païen Penda. Converti dès son plus jeune âge au christianisme, ce prince avait une grande inclination pour la piété. Cette union fut bénie par la naissance de trois princesses : Mildburge, Mildrède, Mildgithe, et du prince Mercsin ; ce dernier enfant se montra tout jeune d'une éminente sainteté ; « devenu parfait en peu d'années, Dieu se hâta de l'arracher à la fange du monde, de crainte que la concupiscence ne s'emparât de son âme innocente ».

Merwald regardait sans doute la douceur comme la première qualité d'une femme et voulait l'inspirer à ses filles, puisqu'il leur donne à chacune un nom dont la première syllabe « mild » veut dire « doux » en français.

Il semble que chacune d'elles se soit appliquée d'une manière toute particulière à la pratique d'une des vertus théologales, Mildburge à la foi, Mildgithe à l'espérance et Mildrède à la charité. Toutes trois nous sont présentées par l'Eglise comme des saintes ; toutes trois méprisèrent les joies, les honneurs et les noces de la terre pour se donner à Jésus-Christ. Elles ne réalisèrent leur vocation qu'après bien des luttes, des peines et des déchirements, mais elles furent plus fortes que toute opposition, car elles avaient avec elles et pour elles celui qui a vaincu le monde.

FONDATION DU MONASTÈRE DE WENLOCK

Un prince voisin, ravi de la beauté et des charmes de Mildburge, la demanda en mariage, et, ayant appris sa résolution de garder la virginité, il voulut s'en emparer par tous les moyens possibles. Mildburge, redoutant sa nature passionnée et emportée, prit la fuite, mais la monture rapide du prince gagnait beaucoup sur la pauvre jeune fille et allait la rejoindre, quand une rivière qu'elle venait de traverser facilement se gonfla tout à coup et, sans cause apparente, devint si torrentueuse que le prince ne put la traverser et dut renoncer à sa poursuite.

Le père de Mildburge construisit pour elle un monastère, à Wenlock, au Shrospire ; beaucoup de jeunes filles étant venues l'y rejoindre, elle en fut consacrée la première abbesse par l'archevêque Théodore. Harpsfield nous dit d'elle : « Quoique de race royale et l'aînée de la famille, elle méprisa généreusement les privilèges que le monde admire et n'aspira que vers Dieu et les choses célestes. Elle fixa en lui toutes ses pensées, tous ses désirs et se dégagea de tous les liens qui auraient pu entraver sa contemplation. Elle échangea joyeusement ses palais splendides contre un monastère, sa pourpre royale contre une bure grossière, son diadème contre un voile religieux et toutes les grandeurs terrestres pour s'unir au Seigneur. Son père et son oncle, Wulfhere, roi de Murcia, firent de grandes donations au couvent de Wenlock ; ils l'enrichirent de privilèges et de précieuses reliques de saints. Ce monastère devint un véritable paradis : pure et céleste était cette communauté de vierges uniquement occupées des choses de Dieu. Au milieu d'elles régnait la plus noble émulation pour la pratique de la vertu et les exercices de piété ; sainte Mildburge était la digne mère de ce saint troupeau. »

L'ABBAYE DE CHELLES ET SA FONDATION

La sœur cadette de Mildburge, Mildrède, fut envoyée pour son éducation à Chelles, aux environs de Paris. Avant que les couvents ne se fussent établis en Grande-Bretagne, cette abbaye bénédictine, fondée quelques années auparavant par sainte

Bathilde, était le rendez-vous des jeunes nobles saxonnes.

Quand Mildrède arriva à Chelles, Bathilde y vivait humblement, comme la plus simple des religieuses, bien que son étrange histoire la rendît la personnalité la plus intéressante du monastère.

Au milieu de cette efflorescence de sainteté, Mildrède, qui était venue à Chelles, non pour devenir religieuse, mais pour faire son éducation, ne tarda pas à entrer dans les voies de la perfection et à surpasser toutes ses compagnes en humilité et en vertu. L'abbesse Bertille, la voyant comblée des dons de Dieu, contenta ses aspirations de science divine. Pendant son séjour au monastère, la jeune princesse fit une copie du psautier.

Demandée en mariage par un noble seigneur des environs, elle n'y voulut pas consentir, car elle ne désirait que la vie religieuse, et, pour échapper aux poursuites de ce prétendant, l'abbesse lui conseilla de rejoindre sa mère, qui l'appelait au monastère de Minster au Thanet.

COMMENT AVAIT ÉTÉ FONDÉE L'ABBAYE DE THANET

L'histoire de l'abbaye de Minster était intimement liée à celle de la famille de Mildrède.

Quand Ercombert, roi de Kent, mourut en 664, ce fut son fils Egbert qui lui succéda, bien que ses neveux, Ethelred et Ethelbert, oncles de Mildrède, eussent des droits antérieurs sur la couronne. Ces princes, qui ne désiraient nullement gouverner, étaient heureux de voir régner leur cousin. Pendant quelque temps, tout alla bien, mais le premier ministre, Thunder, ne tarda pas à concevoir une haine violente contre les jeunes princes dont la vie sainte et pure était un perpétuel et muet reproche de son inconduite, et il ne songea plus qu'à faire partager sa fureur au roi. En conséquence, il lui représenta que sa position en face des deux prétendants était bien précaire et insinua qu'il serait bon de les faire disparaître. Tout d'abord, Egbert se révolta à cette pensée, puis il se tut, et le ministre interpréta ce silence dans le sens d'un acquiescement.

Thunder, qui était dans l'intimité des princes, les attira, un soir, dans une promenade et, tirant tout à coup son épée, il les décapita avant que les jeunes gens, désarmés, eussent même soupçonné le danger. A peine le crime fut-il consommé que le premier ministre en comprit toute l'horreur ; n'osant pas enterrer les cadavres sur place, de crainte que la terre fraîchement remuée ne donnât l'éveil de son forfait, il conçut l'audacieux projet de les inhumer précisément sous le trône où le roi venait fréquemment rendre la justice en plein air. Mais Dieu, qui châtie les coupables et exalte l'innocence, fit briller autour de ce trône une merveilleuse lumière, qui amena la découverte des corps.

Thunder, mandé et interrogé, se déchargea de toute responsabilité et rejeta l'odieux de son acte sur le roi dans l'intérêt duquel il avait agi. Saisi aussitôt de remords et de chagrin, le roi, dit Mathieu, de Westminster, considérant tout ce qui s'était passé, se regarda comme seul coupable du crime et, confondu par ce forfait, il passa dans les larmes toute la nuit suivante. Le lendemain, dès l'aurore, il ordonna la convocation des nobles et du nouvel archevêque Théodore, leur raconta tout ce qui était arrivé et parla de la gerbe de feu qui était descendue du ciel sur la tombe des jeunes princes. L'archevêque émit le vœu que les corps fussent transportés royalement à la cathédrale pour y être ensevelis. Ils furent donc extraits de leur cachette, placés dans des cercueils, et l'évêque ordonna de les porter à Canterbury. On ne put y parvenir et aucune force humaine ne parvint à les soulever. L'évêque dit alors de les porter à l'église Saint-Augustin, mais cet essai n'eut pas plus de succès que le premier. Enfin, on décida leur transfert au célèbre monastère de Wakering et, aussitôt, les corps devinrent si légers qu'on ne sentait plus leur poids. L'archevêque leur fit de solennelles obsèques ; ils furent ensevelis auprès du grand autel.

Après les funérailles, le roi, désireux d'expier son crime, demanda conseil à l'archevêque. Théodore le reprit d'abord sévèrement de sa part involontaire dans ce double meurtre, puis il lui ordonna de faire don à lady Domnèva, sœur des victimes, d'un terrain pour fonder un monastère où les louanges de Dieu retentiraient sans cesse et où la sainteté de la vie des moniales, s'élevant vers le Seigneur comme un pur encens, détournerait les châtiments célestes de la tête du roi.

Egbert y consentit joyeusement et fit venir aussitôt lady Domnèva, mère de Mildrède, qui avait consacré son veuvage à Dieu. Il se présenta en coupable devant elle, implora son pardon et lui demanda de désigner elle-même l'endroit qui lui semblerait convenir le mieux au futur monastère. Lady Domnèva choisit l'île charmante et fertile de Thanet, dans le Kent, et demanda comme terrain celui que sa biche favorite enclorait dans une course. Toute la cour se rendit à Thanet, la biche fut lâchée, et le roi, qui la suivait à cheval, rayonnait de joie, car il était généreux et elle semblait inlassable. Thunder, furieux de voir combien considérable allait être la propriété du couvent, éperonna son cheval pour poursuivre la biche et la tuer, mais il fit dans sa chevauchée une chute si malheureuse qu'il en mourut sur le coup ; William de Malesbury assure qu' « il descendit rapidement aux enfers ». Le terrain donné comprenait quelque dix mille acres.

Le couvent, élevé rapidement, se peupla de religieuses ; la première abbesse se nomma Sabba ; lady Domnèva fut la plus soumise de ses religieuses. Quand l'église fut terminée, l'archevêque Théodore vint la consacrer.

SAINTE VIE DE MILDRÈDE

Mildrède avait environ quinze ans quand sa mère la rappela en Angleterre. Arrivée à Minster, elle y fit sa profession religieuse et s'appliqua tout particulièrement à la pra-

tique des trois vertus recommandées par saint Benoît comme essentielles à la vie monastique : le silence, l'obéissance sans délai et l'humilité, qui conduit à cet amour parfait de Dieu qui ne connaît plus la crainte. Sa charité pour ses sœurs lui faisait supporter patiemment leur faiblesse et avoir égard à leurs désirs. Peu après sa profession, l'abbesse Sabba étant morte, Mildrède fut appelée à lui succéder malgré sa jeunesse, car elle était douée d'une grande prudence et d'une grande maturité. La communauté se composait alors de soixante-dix religieuses que sainte Mildrède sanctifia plus par ses exemples que par ses paroles. Elle les aimait toutes avec la grande tendresse qui la caractérisait, les exhortait sans cesse à réaliser leur sublime vocation ; sachant s'adapter à l'intelligence et au tempérament de chacune, elle mêlait la plus grande douceur à la sévérité nécessaire. La paix bénédictine, qui plane sur les monastères fervents, s'était emparée du cœur de Mildrède et se répandait comme une huile bienfaisante sur tous ceux qui l'entouraient ; elle était chère aux hommes et à Dieu. Son biographe dit : « Elle fut plutôt la servante que la maîtresse de ses moniales ; elle désirait être plutôt aimée que redoutée par elles. Elle consuma toute sa vie pour Dieu dans les veilles, les jeûnes et la prière. »

Elle avait une tendre dévotion pour son ange gardien qui souvent se montrait à elle. Le diable naturellement dévoré de jalousie à la vue de la paix de cette âme, ne pouvant rien contre sa pureté, voulut au moins la troubler. Une nuit, après matines, elle fut violemment réveillée ; avec le prompt instinct des saints, elle soupçonna aussitôt la présence du Maudit et appela son ange gardien à l'aide. Celui-ci parut alors resplendissant de force et de beauté, prêt à la défendre, et resta ainsi jusqu'au matin. Peu de temps après, le démon vint auprès d'elle dans la chapelle où, pendant la nuit, elle lisait les psaumes, et éteignit sa lumière. Epouvantée, elle appelle son bon ange à l'aide, et une clarté douce et suave remplit l'église.

Non loin de Minster, à Folkestone, vivait sainte Eanswitha, grand'tante de Mildrède ; c'était une abbesse de grande sainteté et de haute vertu. Capgrave nous rapporte à son sujet une gracieuse et pure légende. Les vierges jouissaient dans leur solitude de la plus grande paix, mais elles manquaient d'eau douce. Le monastère était construit sur une hauteur et, la source étant très éloignée, on ne pouvait se procurer l'eau qu'au prix de grandes fatigues. L'abbesse Eanswitha, après avoir prié le Seigneur avec ferveur, se rendit à cette source et, frappant l'eau d'un bâton, lui ordonna de la suivre. Le sourd élément entendit la voix de la vierge ; contrairement aux lois de la nature, l'eau, dit la légende, s'attacha à ses pas et gravit les pentes jusqu'au monastère, où elle coula avec une grande abondance ; chose curieuse, elle avait à traverser un marécage qui jamais ne la souilla.

PUISSANCE DES PRIÈRES DE MILDBURGE

La sœur de Mildrède, Mildburge, avançait, elle aussi, chaque jour dans la voie de la perfection ; souvent, les gens de la campagne venaient implorer le secours de ses prières dont ils connaissaient la puissance auprès de Dieu.

Un jour, comme elle méditait dans un oratoire du jardin, une femme s'approcha d'elle, lui apportant son enfant mort en lui demandant de le rappeler à la vie.

— Allez, lui répondit-elle, ensevelissez votre enfant ; vous ne tarderez pas à le suivre dans la mort.

Mais la pauvre mère ne voulait pas partir et multiplia tant ses supplications que Mildburge, prise de compassion, se mit à prier ainsi :

— Seigneur, dit-elle, ne regardez pas mes fautes, mais considérez la foi de cette femme qui demande la vie de son enfant ; rendez donc la vie à ce corps que vous avez créé.

Le petit être ressuscita, et, pendant sa prière, la pauvre femme avait vu Mildburge rayonnante de lumière.

Parvenue à un âge avancé, Mildburge fut prise d'une forte fièvre ; elle fit assembler toute la communauté autour d'elle, lui recommanda de choisir après sa mort une supérieure, puis elle reçut les sacrements de l'Eglise et s'endormit pieusement et joyeusement dans le Seigneur, le 20 février 722, après avoir fréquemment répété ces paroles : « Bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ! » De très nombreuses guérisons eurent lieu à son tombeau.

Quant à Mildgithe, elle mourut jeune, un 26 février, et rien de particulier sur elle n'est venu jusqu'à nous.

Sainte Mildrède eut beaucoup à souffrir dans son âme et dans son corps ; elle endura tout avec la plus admirable résignation.

Elle mourut à soixante-cinq ans et reposa pendant de longues années à Minster, au milieu de ses sœurs. Quand l'île fut dévastée par les Danois, ils incendièrent le couvent ; l'abbesse et les moniales périrent au milieu des flammes, mais le tombeau de Mildrède resta intact parmi les ruines.

Les reliques furent dans la suite confiées à une abbaye où elles attirèrent de nombreux pèlerins. La femme d'Edouard le Confesseur fut favorisée d'une vision de la Sainte, qui la consola, un jour qu'elle était venue prier sainte Mildrède.

Après avoir été transportées pendant quelque temps en Hollande, les reliques furent, en 1882, rendues par l'archevêché d'Utrecht à l'abbaye de Bénédictines qui venait de se fonder à Thanet.

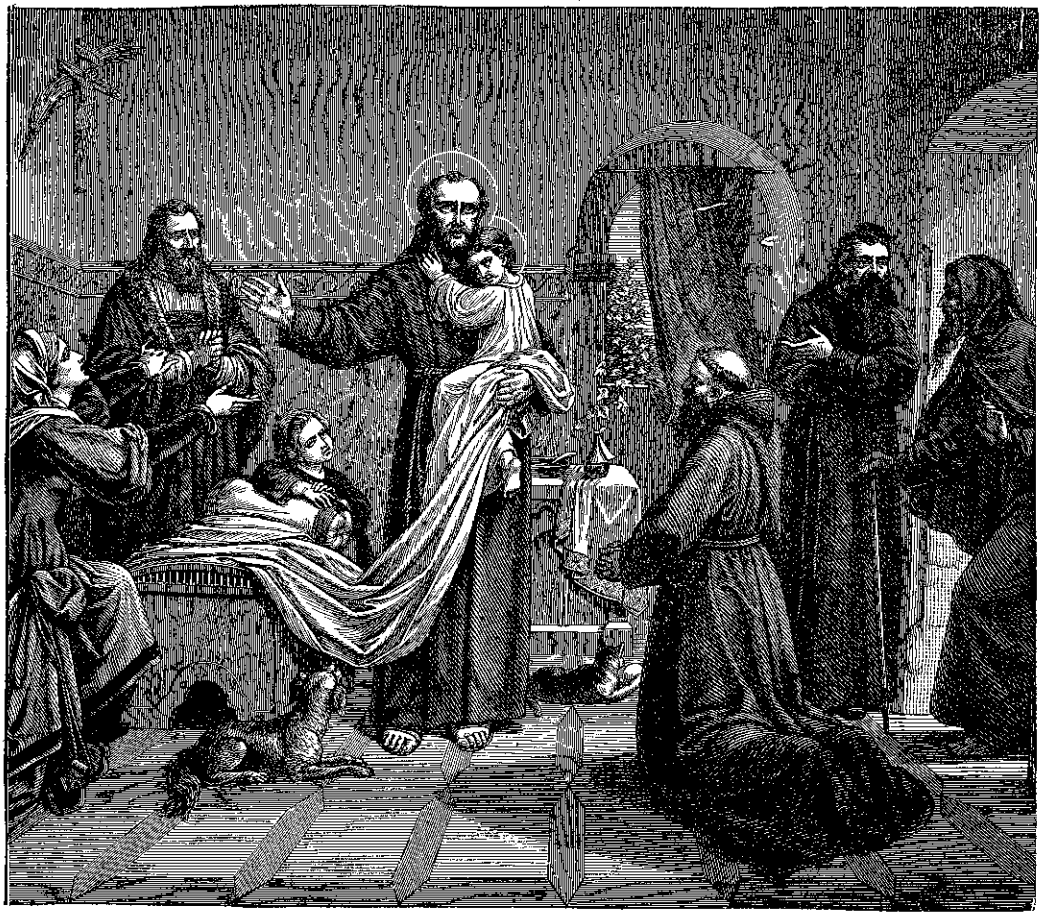
C. DE L.

SOURCE

S, Mildred and her Kingsfolk. 69, Southwark Bridge Road, Londres.

SAINT BONAVENTURE, DOCTEUR

Fête le 14 juillet.



Saint Bonaventure enfant est guéri par les prières de saint François.

NAISSANCE ET GUÉRISON MIRACULEUSE DE SAINT BONAVENTURE

Le docteur séraphique naquit à Bagnorea, en Toscane, d'une famille distinguée, l'an 1221. Il reçut au baptême le nom de Jean : celui de Bonaventure ne lui fut donné qu'à l'occasion du fait suivant :

L'enfant entrait à peine dans sa quatrième année, lorsqu'il fut attaqué d'un mal si dangereux que les médecins perdirent bientôt tout espoir. Mais sa mère résolut de le sauver en obtenant un miracle. Saint François parcourait alors les campagnes de l'Ombrie, semant les miracles sous ses pas; elle courut se jeter à ses pieds. Implorant avec larmes la guérison de son fils, elle promit en retour de le consacrer à Dieu dans l'Ordre que l'homme de Dieu achevait de fonder. Saint François pria, et l'enfant fut sauvé. Le saint le prit alors dans ses bras et s'écria : *O buonaventura!* (bonne rencontre) d'où le nom de Bonaventure que notre Bienheureux porta depuis.

Quand il fut en âge de le comprendre, sa mère lui révéla le vœu qu'elle avait fait. A cette nouvelle, l'heureux enfant tressaillit de joie. Mais, avant de lui permettre l'entrée du couvent, on l'envoya dans les plus célèbres universités d'Italie. Son humilité et son innocence n'y souffrirent aucune atteinte, malgré des dangers réels et d'éclatants succès.

SAINT BONAVENTURE ENTRE DANS L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Cependant, Bonaventure avait atteint sa vingt-deuxième année. Le moment était venu de quitter la vie facile du siècle pour l'austérité du cloître. Il le fit sans peine. Son noviciat se passa dans une ferveur croissante, et la profession combla tous ses vœux de perfection, en l'attachant à une

règle en qui il avait mis ses plus chères délices.

Ses supérieurs remarquèrent bientôt les heureuses dispositions et les qualités éminentes du jeune profès. A un élève extraordinaire, il fallait des maîtres extraordinaires : c'est pourquoi ils se déterminèrent à l'envoyer à l'Université de Paris, où il fut confié aux soins du célèbre Alexandre de Halès, le *docteur irréfragable*. Celui-ci reconnut sur-le-champ l'innocence qui resplendissait dans son disciple. « C'est un candide Israélite, disait-il, qui semble n'avoir pas même été souillé de la tache originelle. »

C'est à cette même époque, 1244, qu'il faut faire remonter l'arrivée de saint Thomas aux écoles de Paris. Il s'unit bientôt avec Bonaventure d'une étroite amitié, qui sembla faire revivre celle de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze.

Tous deux couraient plus qu'ils ne marchaient dans la carrière des sciences et de la vertu.

Bonaventure passa sans interruption et avec le plus prodigieux succès des épines de la philosophie à tout ce que la théologie a de plus grand et de plus profond. Il fut bientôt à même d'expliquer avec une exacte précision les plus embarrassantes difficultés, et l'école retentit de ses louanges. Mais celui-ci ne cherchait à acquérir des connaissances que pour mieux comprendre ses devoirs. La lumière de l'étude ne servait qu'à le faire marcher plus sûrement dans la voie des saints, et si ses talents l'élevaient au-dessus des hommes, ce n'était que pour le rapprocher davantage de Dieu. Il se disait souvent que la science sans la piété rend orgueilleux, mais que la perfection était de savoir beaucoup, et d'être saint; de briller et de brûler tout ensemble.

L'invocation de l'Esprit-Saint commençait toujours son étude, qui n'était, du reste, que la prolongation de sa fervente oraison.

VERTUS DE L'ÉTUDIANT

A cette époque déjà, la charité consumait son cœur. Le service des malades était le plus doux objet de ses soins. Sans écouter ni délicatesse, ni répugnance naturelle, il volait à eux et leur rendait les services les plus capables de rebuter. C'était aux pieds du Crucifix qu'il puisait cet héroïque dévouement.

L'humilité la plus grande présidait toute sa vie. Parfois même, il la poussa trop loin. Ainsi, frappé de sa profonde indignité, il avait résolu de s'éloigner pendant quelque temps de la Table Sainte. Plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il eût osé s'approcher du banquet sacré : mais un matin qu'il entendait la messe et qu'il méditait sur la passion de Jésus-Christ, une partie de l'hostie consacrée se détacha miraculeusement de la main du prêtre et un ange vint la déposer sur ses lèvres. Cette faveur remplit son âme de telles délices que le moment le plus précieux fut toujours pour lui celui de la Sainte Communion.

A la vue d'un religieux de si grande vertu, les supérieurs voulurent l'élever au sacerdoce. Bonaventure crut que Dieu s'expliquait par leur bouche, et, malgré les saintes frayeurs de son humilité, il vint aux pieds de l'évêque recevoir l'onction sacrée. L'auguste ministère des autels fut dès lors la préoccupation exclusive de son cœur. Les ardeurs de sa charité devinrent encore plus brûlantes pendant le Saint Sacrifice. Son cœur était enflammé d'amour pour Jésus-Christ, et il semblait communiquer cette ardeur à ceux qui le voyaient à l'autel. Il ne parlait de l'Eucharistie qu'avec de vifs transports toujours accompagnés de larmes. Nous avons un gage de ces tendres effusions dans son oraison : *Transfige me* que l'Eglise met sur les lèvres des prêtres après la sainte Messe.

Mais Bonaventure savait qu'il avait reçu l'onction sacerdotale surtout pour les autres. C'est pourquoi il voulut de suite commencer à travailler à la vigne du Père de famille. Il fut d'abord chargé d'annoncer la parole de Dieu. Les vérités de la religion clairement exposées; les dangers du siècle manifestés; le vice dépouillé de ses artifices et présenté sous toutes les couleurs qui peuvent le rendre odieux; la vertu mise dans un jour aimable; les peines de l'enfer et les joies du paradis : voilà les sujets sur lesquels il exerça sa première éloquence avec cette énergie, cette solidité de doctrine, et aussi cette onction toute séraphique, qui le caractérisèrent toujours.

SAINT BONAVENTURE DOCTEUR

Le peuple chrétien avait donc trouvé, dans ce jeune prêtre, un apôtre : ses frères avaient le droit d'y chercher un docteur. C'est pourquoi ses supérieurs lui donnèrent une chaire dans les écoles de l'Ordre. Mais son nom en eut bientôt franchi les limites, et lorsque Jean de La Rochelle quitta sa chaire publique, Bonaventure, âgé de 33 ans, fut appelé à lui succéder.

Notre Saint parut avec un nouvel éclat sur ce grand théâtre. Il y expliqua le Maître des sentences avec tant d'abondance et de netteté qu'on l'aurait plutôt pris pour auteur que pour interprète. Il commençait la preuve de ses questions par l'Ecriture Sainte, il passait ensuite aux autorités des Pères, et il y joignait des raisons dont l'attrait inconnu produisait toujours une conviction entière. D'où les tirait-il? Il va nous l'apprendre lui-même.

Saint Thomas vint un jour le visiter, et, comme il appartient aux saints de pénétrer les saints, il ne pouvait se méprendre sur les connaissances surnaturelles de Bonaventure. Il lui demanda dans quels livres il puisait cette profonde doctrine que l'on admirait si justement en lui. Bonaventure lui montra quelques volumes qu'il lisait assez souvent. Mais son ami lui répondit qu'il avait aussi ces mêmes livres, qu'il en faisait également usage et n'y trouvait pas les mêmes richesses.

Alors, cédant aux instances de Thomas, Bonaventure lui montra un Crucifix qui était sur sa table et lui dit : « Voilà l'unique source de ma doctrine; c'est dans ces plaies sacrées que je puise mes lumières. » Il lui était aisé de devenir savant avec un tel Maître.

Aussi, sa doctrine, avec celle de saint Thomas, était reçue comme la plus saine et la plus salutaire; et c'est à juste titre qu'on l'appela le docteur séraphique, parce que ses leçons avaient autant d'onction que de force, et qu'en portant dans les esprits la lumière de la science, il portait dans les cœurs les feux de l'amour divin.

De si précieuses qualités lui valurent toute la confiance du roi saint Louis. Ce pieux monarque l'appelait souvent à sa table et l'admettait dans ses conseils. Bonaventure savait toujours, avec une aimable candeur, aider son saint et royal ami. C'est à sa prière qu'il mitigea la règle de sainte Claire pour les filles de la cour qui voulaient se donner à Dieu dans le cloître.

Des travaux si nombreux ne l'empêchaient pas cependant de prendre une part active à la lutte tristement célèbre, que certains esprits remuants avaient engagée contre les Ordres mendiants.

Ici encore, il se retrouva aux côtés de Thomas. Il écrivit deux opuscules : l'*Apologie des pauvres*, et la *Pauvreté de Jésus-Christ*, pour réfuter les funestes et perfides attaques de Guillaume de Saint-Amour, et de maître Girard. La plus grande charité, unie à une force et une éloquence entraînante, préside à ces écrits.

BONAVENTURE EST ÉLU GÉNÉRAL DE SON ORDRE

Pendant que l'illustre docteur brillait ainsi au sein de l'Université, l'Ordre des Frères mineurs, déchu de sa première ferveur, souffrait de dissensions intestines. Le général, Jean de Parme, d'une excessive rigidité, ne savait pas assez compatir aux faiblesses de l'humanité, et il s'était aliéné beaucoup de cœurs. Le Souverain Pontife, Alexandre IV, gémissait le premier de cette triste situation, et, pour y mettre un terme, il ordonna la tenue d'un Chapitre général dans le couvent de l'*Ara Cœli*. Le général s'y démit de ses fonctions. Par déférence, ses frères le prièrent de se choisir lui-même un successeur. Sans hésiter, il nomma le frère Bonaventure comme celui qui était le mieux en état de diriger l'Ordre séraphique. Cette désignation fut accueillie par d'unanimes applaudissements. Le Pape la confirma, et Bonaventure, malgré ses larmes et ses supplications, dut accepter le fardeau.

Il quitta aussitôt Paris pour se rendre à Rome, où sa présence était très nécessaire. Le nouveau général s'appliqua immédiatement à guérir les plaies que son prédécesseur n'avait pas su cicatriser. Une douceur sans faiblesse, une fermeté sans aigreur, des discours pleins d'onction et de force : telles furent les armes qu'il employa pour exciter les lâches, ranimer les tièdes et soutenir les fervents. Grâce à cette sage conduite, la sérénité revint bientôt dans tous les esprits, et il lui fut possible de reprendre le chemin de Paris.

Il visita sur sa route tous les couvents soumis à son autorité, et il montra partout qu'il n'était devenu le maître de tous qu'afin de donner plus parfaitement l'exemple de l'humilité et de la charité.

A Paris, il mena de front les devoirs de sa charge et les études particulières. Il avait, avec saint Thomas, réfuté les ennemis des religieux. La paix et le calme avaient succédé aux agitations, au sein de l'Université. Pour gage de réconciliation, on invita les deux saints à venir recevoir le bonnet de docteur. Bonaventure avait fait, dans les écoles mêmes de l'Université, tous les exercices requis pour le grade qu'on allait lui conférer ; Thomas, lui, était plus étranger, il avait fait une partie de ses études à Cologne. Qui des deux sera couronné le premier? L'humilité de Bonaventure lèvera le doute, et, malgré ses protestations, Thomas devra se rendre. Bonaventure triomphait ainsi de son ami et de lui-même.

Après cet événement, il se retira à Nantes, pour y goûter la paix de la solitude. On y voit encore la pierre qui lui servait d'oreiller. C'est là qu'il composa plusieurs de ses ouvrages.

En 1260, il tint son premier Chapitre général, où il donna une nouvelle forme aux Constitutions de l'Ordre, et où il se chargea d'écrire la vie du séraphique saint François. De là il passa au mont Alverne, afin de vivre pendant quelque temps dans un petit oratoire où son bienheureux Père avait reçu l'impression des stigmates. Sa vie y fut une extase continuelle, dont il nous laisse entrevoir la sublimité dans le livre qu'il écrivit aussitôt après : *Itinéraire pour aller à Dieu.*

Avant de quitter l'Italie, il se rendit à Assise et aux divers endroits où saint François avait vécu. Il y recueillit tous les renseignements de la bouche même de ceux qui avaient été témoins des merveilles opérées par le séraphique François.

De retour à Paris, il se consacra à sa noble tâche avec une ardeur incroyable. Il suffit, du reste, de lire cet admirable travail, pour sentir que l'auteur était rempli des vertus qu'il exalte.

Saint Thomas était venu un jour lui rendre visite, et la porte de sa chambre étant entr'ouverte, il l'aperçut tout ravi, hors de lui-même, et élevé de terre. Pénétré d'admiration et de respect, cet illustre ami ne voulut pas le troubler, et se retira en disant : « Laissons un saint travailler pour un saint. »

BONAVENTURE DÉVOT SERVITEUR DE MARIE REFUS DE L'ARCHEVÊCHÉ D'YORK

Saint Bonaventure avait une tendre dévotion envers la Mère de Dieu, et il en donna des preuves non équivoques au commencement de son généralat. Immédiatement après son élection, il s'était placé, lui et son Ordre, sous la spéciale protection de Marie. Toute sa vie, il travailla à étendre son culte. Ses écrits respirent tous l'amour le plus pur et la confiance la plus absolue en cette bonne Mère. Ainsi, dans son *Miroir de la Vierge*, il décrit merveilleusement les grâces, les vertus et les privilèges dont Marie fut favorisée. Il composa aussi en son honneur un petit office, tout rempli des effusions d'un cœur tendre et respectueux. C'est à saint Bonaventure que nous devons la pieuse institution de l'*Angelus*.

Le Souverain Pontife, qui le considérait comme une des plus fermes colonnes de l'Eglise, désirait le revêtir de quelque dignité ecclésiastique, pour lui donner plus d'autorité. Aussi, en 1265, l'archevêché d'York étant venu à vaquer, Clément IV ne trouva personne qui fût plus capable de gouverner cette malheureuse Eglise que Bonaventure; sans le consulter, il l'en nomma pasteur. A cette nouvelle, l'humble religieux accourt, tout effrayé, se jeter aux genoux du Pape: il le supplie avec larmes de ne pas charger ses débiles épaules d'un aussi pesant fardeau. Il y met tant d'instances que Clément IV finit par céder, bien qu'à regret; et Bonaventure, rendu à l'amour de ses enfants, s'appliqua plus que jamais à les guider dans la voie des saints, plus par ses exemples que par ses paroles.

IL EST NOMMÉ CARDINAL ET ÉVÊQUE

A la mort de Clément IV, le Collège cardinalice, indécis et irrésolu, ne put lui donner un successeur. L'Eglise tout entière souffrait de cette absence de pasteur. Il y avait déjà deux mois que cette situation durait quand Bonaventure entreprit d'y mettre un terme. En 1272, il réussit à faire tomber le choix des cardinaux sur un saint, Thibaut, archidiacre de Liège. Le nouveau Pontife prit le nom de Grégoire X, et, pendant les jours qui suivirent son élection et sa consécration, il manifesta sa reconnaissance à saint Bonaventure en l'honorant d'une amitié tout à fait spéciale.

Mais celui-ci, craignant qu'il ne la poussât jusqu'à vouloir l'élever aux dignités ecclésiastiques, s'empressa de quitter l'Italie. Arrivé à Paris, il reprit ses travaux, et c'est alors qu'il composa son *Hexaméron*, où l'on trouve, avec la richesse d'une exposition sentencieuse, toute la pénétration d'une

subtile scolastique. A peine avait-il achevé cet ouvrage qu'il reçut un bref de Rome, dans lequel Grégoire X le nommait cardinal et évêque d'Albano; et, pour que son humilité ne pût opposer de nouveaux obstacles, le Souverain Pontife lui donnait l'ordre d'accepter et de partir immédiatement pour Rome.

En même temps, il députait deux légats qui devaient le rencontrer en route et lui remettre, au nom du Pape, les insignes du cardinalat. Ceux-ci le trouvèrent dans le couvent des Franciscains de Mugel, à quatre lieues de Florence. Le saint Général, qui recherchait toujours les plus bas offices, était occupé, avec plusieurs de ses frères, à laver la vaisselle. La présence des deux délégués pontificaux ne le troubla nullement. Il leur demanda la permission de continuer ce qu'il avait commencé, et les pria de suspendre à une branche de l'arbre près duquel il était, le chapeau de cardinal qu'il ne pouvait décemment recevoir en ce moment. Les deux légats accédèrent à son désir et s'éloignèrent. Bonaventure acheva son humble travail, puis alla les rejoindre et leur rendre les honneurs dus à leur rang. L'entretien dura longtemps.

La joie était si grande dans tout le couvent, que les religieux laissèrent passer l'heure à laquelle ils récitaient ordinairement les Complies, sans oser abandonner leurs respectables hôtes. Ceux-ci ne les quittèrent que vers le soir, et aussitôt après leur départ, on se rendit au réfectoire, remettant l'office après le repas. A peine était-on à table que le saint Général, dont rien ne pouvait distraire la vigilance, s'occupa de savoir si l'on avait récité Complies; sur la réponse qu'on lui fit, il leur demanda lequel des deux exercices devait être plus sagement renvoyé; et, arrêtant le repas, il conduisit lui-même les religieux au chœur. En mémoire de cet acte d'énergie, les Complies ne se chantent, dans ce couvent, que vers le soir.

SAINT BONAVENTURE AU CONCILE DE LYON

Pendant ce temps, le Pape était arrivé à Florence, et c'est là que Bonaventure lui fut présenté. Sa Sainteté l'exhorta à porter vaillamment sa nouvelle charge comme un prince de l'Eglise, et lui promit de le sacrer elle-même. Dans le cours de cet entretien, le nouveau cardinal reçut aussi l'ordre de se préparer à parler au Concile général, réuni à Lyon, pour l'union des Grecs et des Latins.

Saint Thomas y avait été appelé de son côté, mais le moment était venu, pour l'ange de l'école, de remonter aux cieux.

Bonaventure resta donc presque seul près du Pontife romain. Préoccupé des devoirs que lui imposait le cardinalat, et partageant toutes les vues du Pape, il se livra à un labeur opiniâtre; et, au bout de peu de temps, il fut en état de se montrer l'organe de la foi, et comme l'âme même du Concile. Assis à côté de Grégoire X, successeur d'Innocent IV, il dirigea les assemblées préliminaires et prépara toutes les matières qu'on devait traiter. A l'arrivée des ambassadeurs grecs, il dut d'abord conférer avec eux, détruire leurs objections et se prémunir contre leurs subtilités. Du reste, sa douceur et sa force d'argumentation les subjuguèrent, et ils se soumirent à tout ce qu'il leur proposa.

Tant de travaux avaient fini par attaquer une santé jusque-là saine et robuste. Cependant, Bonaventure ne voulut point y prendre garde. Il assista à l'ouverture du Concile, et, après le Pape, il adressa la parole aux Pères, réunis au nombre de cinq cents, sur ce texte: « *Lève-toi, Jérusalem: monte sur un lieu élevé, regarde du côté de l'Orient, et vois tous tes enfants rassemblés, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident.* »

La justesse de l'application et les charmes de son éloquence gagnèrent tous les cœurs. Mais le mal grandissait, et il fallut bientôt constater qu'il ne laissait plus d'espérance. Par une sorte de miracle, Bonaventure put encore se soutenir jusqu'après la quatrième session du Concile. Il convenait, en effet, que l'ouvrier du Seigneur pût contempler un moment les admirables fruits de sa parole. A la messe, après le chant du *Credo*, les grecs, au nom de l'empereur, abjurèrent le schisme, acceptèrent la profession de foi de l'Eglise romaine, et reconnurent, librement et sans restriction, la primauté du Pape. Tous les vœux de Bonaventure étaient comblés; et, après avoir joui un instant de la récompense sur la terre, il ne lui restait plus qu'à aller recevoir celle du ciel. Elle se présentait déjà à ses yeux.

MORT DE SAINT BONAVENTURE

L'abattement du corps était complet, mais son âme restait en paix. La singulière dévotion qu'il avait toujours eue pour l'adorable Sacrement de nos autels lui faisait vivement souhaiter de le recevoir; mais, à cause du vomissement continuel qu'il souffrait, il se priva, par respect, de cette consolation divine; afin de se dédommager, en quelque sorte, il voulut revoir encore son Bien-Aimé.

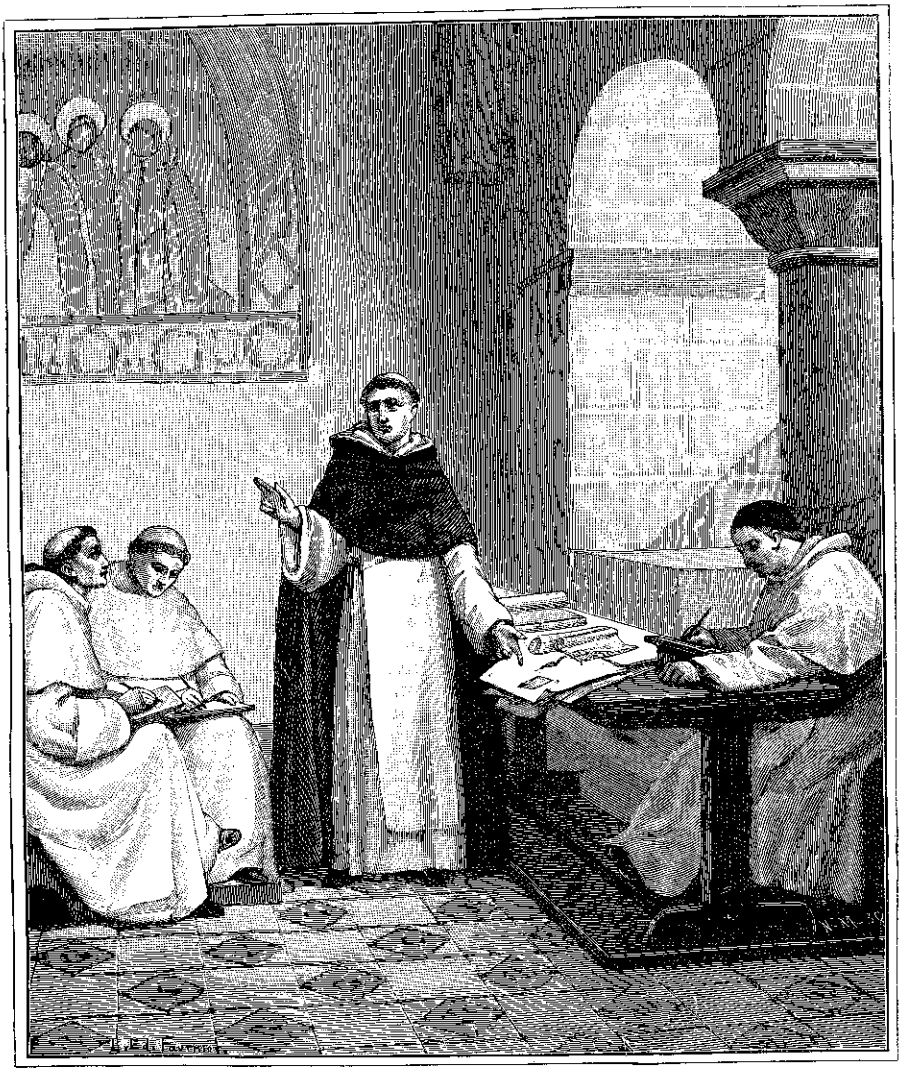
Pour satisfaire ce pieux désir, on apporta dans sa chambre le Saint Ciboire. Dès qu'il l'eut aperçu, il recueillit toutes ses forces, il attacha fixement ses yeux sur ce Pain des anges, et, dans les transports d'une foi et d'une tendresse sans bornes, il conjura le prêtre d'approcher de lui cet Agneau de Dieu, et de le poser sur sa poitrine. A peine le Saint Ciboire avait-il touché le cœur brûlant de ce séraphin terrestre, que l'Hostie se détacha d'elle-même pour voler à lui. Après cette divine faveur, il ne lui restait plus qu'à goûter les splendeurs célestes, et, au milieu d'une paix inaltérable, il émigra vers son Dieu, le 14 juillet 1274, à l'âge de 53 ans. L'Eglise entière le pleura, car elle perdait en lui un de ses plus beaux ornements; un docteur incomparable, qui apprit beaucoup plus des révélations divines que de son propre travail, et qui sut traduire sa science dans un langage enflammé d'amour.

Du reste, le témoignage d'Innocent IV suffit à lui seul pour montrer ce qu'était Bonaventure: « *Cecidit columna christianitatis;* la colonne de la chrétienté est tombée! s'écria le Pape en plein Concile. » Ce mot était bien le résumé d'une vie tout entière employée à défendre et à faire aimer l'Eglise.

LE BIENHEUREUX HUMBERT DE ROMANS

CINQUIÈME GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fête le 14 juillet.



Le B. Humbert revoit et corrige les livres liturgiques des Frères prêcheurs.

UN ÉTUDIANT A PARIS AU XIII[e] SIÈCLE

Romans, où naquit vers 1193 ou 1194 le bienheureux Humbert, est une petite ville située sur la rive droite de l'Isère, à 17 kilomètres de Valence.

« Quand il vint au monde, dit l'un des premiers historiens de l'Ordre de Saint-Dominique, Gérard de Frachet, on alla prévenir son père qui était en oraison à l'église; il ressentit une consolation si abondante de la naissance de ce Benjamin qu'il n'avait jamais rien ressenti de pareil à la naissance de ses autres fils et filles, bien qu'il en eût un grand nombre. »

Ses parents étaient riches et pieux. Quand des Chartreux, pour une cause ou pour une autre, contraints de voyager, passaient par leur ville, ils étaient assurés de rencontrer chez eux une cordiale et généreuse hospitalité.

Humbert ne quitta guère avant l'âge de vingt et un ans le foyer paternel; il dut sans doute fréquenter à Romans même les écoles de la célèbre abbaye de Saint-Barnard dont l'église, conservée en partie jusqu'à nos jours, fait encore l'admiration des archéologues.

En 1215, nous trouvons Humbert à Paris, dans l'enceinte de l'Université, au milieu des étudiants du quartier latin. Il est venu demander à l'école

sans rivale de l'initier à la science des arts, de la théologie et des saintes lettres.

Plutôt que de s'enfermer dans une « pédagogie » — c'est ainsi qu'on désignait les collèges et les pensions de l'époque — il préféra sans doute, vu ses ressources, garder sa liberté et loger chez des particuliers, être *externe*, ou, comme l'on disait alors, *martinet*, parce que, semblables à cet oiseau, nombre de jeunes étudiants étaient relégués le plus souvent sous les toits.

Le matin, au coup de six heures, sonné par la cloche de Notre-Dame, l'écolier descendait de son réduit, s'engageait dans les rues tortueuses et obscures du vieux Paris et allait entendre la Sainte Messe à l'église la plus proche.

Ensuite il se rendait au cours. Là, point de chaires ouvragées, point de stalles confortables, ni même de bancs. Un peu de paille répandue sur le sol: voilà pour le disciple; un grossier escabeau: voilà pour le maître. Avec cela, deux ou trois chandelles que l'on allumait à la tombée du jour, et l'on aura à peu près tout le mobilier des salles d'Université au moyen âge. L'étudiant, assis par terre, écoutait la leçon, et prenait des notes sur ses genoux, sur une feuille de parchemin.

On dit du roi saint Louis que, lorsqu'il entrait inopinément dans ces studieuses enceintes, il s'asseyait par terre comme les autres disciples, acceptant tout au plus un coussin au lieu de simple paille, et si le maître, auquel il répugnait de voir le roi à ses pieds, descendait de son escabeau, celui-ci s'y opposait et l'y faisait tout aussitôt remonter.

Le bienheureux Humbert s'accommodait fort bien de cette austère vie. Il parcourut tout le curriculum des études alors en vogue: la suite montrera avec quel profit.

Et, ce qui est plus encore à sa louange, c'est qu'il sut garder son âme immaculée au milieu des dangers auxquels sont exposés trop souvent des jeunes gens éloignés de leur pays et livrés à eux-mêmes. Il fut toute sa vie un amant de la belle vertu, et ils ont justement reconnu en lui ce caractère les artistes qui l'ont représenté, dans l'église des Frères Prêcheurs, à Valence, le lis symbolique entre les mains.

« SERAI-JE CHARTREUX ? SERAI-JE FRÈRE PRÊCHEUR? »

L'étudiant allait souvent au couvent de Saint-Jacques, « où il voyait, disent les *Annales dominicaines*, l'Ordre des Frères Prêcheurs commencer et reluire en toute sainteté ». Il assistait très exactement aux prédications, surtout à celles du bienheureux Jourdain de Saxe, si habile à attirer la jeunesse dans les salutaires filets de la vie religieuse. Un souffle intérieur le poussait de ce côté.

Laissons le bienheureux Humbert de Romans lui-même nous raconter, par la plume de Gérard de Frachet, auquel il dicta, pour ainsi dire, ces détails, comment il triompha de ses dernières hésitations.

« Il advint qu'un jour de fête, Humbert de Romans avait entendu les Vêpres à Saint-Pierre-aux-Bœufs, alors son église paroissiale. Tous les autres étudiants s'étaient retirés et lui était resté pour assister aux vigiles des morts. Lorsqu'on arriva au moment de lire les leçons, le chapelain de cette église, un homme simple et bon, l'aborde en disant:

— Mon très cher, êtes-vous de ma paroisse?

— Seigneur, je demeure dans telle maison.

— Vous êtes donc de ma paroisse et je veux libérer mon âme à ce sujet..... Savez-vous ce que vous avez promis au Seigneur dans le baptême?

— Qu'ai-je promis?.....

— Vous avez promis de renoncer à Satan et à toutes ses pompes. Celui qui vous portait et parlait pour vous a répondu pour vous: « J'y renonce ».

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Mon très cher, parce que beaucoup d'étudiants se torturent et souffrent de longues années à Paris pour acquérir la science, et cependant, le but de ces études n'est rien, sinon une pompe de Satan. En effet, ils se disent au fond du cœur: Quand tu auras étudié à Paris, et que tu seras maître en telle ou telle Faculté, tu auras un nom fameux, tu seras réputé savant clerc, tu seras honoré de tous, on te donnera des bénéfices, tu t'élèveras aux dignités et ainsi de suite..... Et qu'est-ce que tout cela, sinon une pompe de Satan?

» Mon très cher, gardez-vous d'une telle intention dans vos études. Voyez plutôt cette foule de maîtres renommés et de clercs qui quittent le monde pour entrer à Saint-Jacques, persuadés que tout ce que les hommes ambitionnent en ce monde n'est que pompe de Satan (1). »

A ce moment, retentissaient au chœur ces paroles d'un répons de l'office des morts: « Hélas! Seigneur, puisque j'ai tant péché dans ma vie, malheureux que je suis, où fuirai-je, si ce n'est vers vous, ô mon Dieu! »

Maître Humbert, ému des paroles de ce prêtre et touché du chant de l'église, se redisait à lui-même ces mots du répons: « Que ferai-je, où irai-je, Seigneur, si ce n'est vers vous? » Et cette pensée de se donner tout à Dieu le fit fondre en larmes, larmes très douces d'ailleurs, nées de la généreuse résolution qui venait de surgir en son cœur, prémices secrètes des bénédictions de Dieu.

Pourtant, comme il était naturellement prudent et pondéré, il voulut raisonner cette première émotion, et ne pas s'engager à la légère dans un nouveau genre de vie.

Puis il lui vint un scrupule. Dans son jeune âge, il avait connu les Chartreux, et, édifié de leurs saints exemples, il s'était dit: « Moi aussi, je me ferai Chartreux. » Entrer au couvent de Saint-Jacques, n'était-ce pas manquer de parole? Il consulta dans la prière, comme il en avait coutume, la Vierge Marie, « très dévotieusement et affectueusement ». S'étant ensuite éclairé des lumières d'un grand et saint personnage, ses doutes furent en partie levés, et quand enfin son cher et illustre maître Hugues de Saint-Cher, qui devint plus tard cardinal, le confirma dans son dessein en lui disant: « Entrez sans faute chez les Frères Prêcheurs, dans quelques jours, je viendrai vous y rejoindre, » notre Bienheureux n'hésita plus un seul instant.

SOUVENIRS DU NOVICIAT — PRIEUR A LYON

Humbert de Romans revêtit la robe blanche des fils de saint Dominique en la fête de saint André, le 30 novembre 1224. Hugues de Saint-Cher le suivit de près au noviciat, car il prit l'habit pendant le Carême de 1225.

Le bienheureux Humbert, à en juger par ses écrits, a gardé de cette époque de sa vie le plus for-

(1) Cité de la *Vie du bienheureux Humbert*, par MARGUERITE DE WARESQUIEL.

tifiant souvenir. Rien ne lui coûtait, ni les austérités auxquelles il était d'avance accoutumé, puisque, encore étudiant, il jeûnait, portait un cilice, distribuait tout son avoir en aumônes, ni les travaux demandés aux novices de Saint-Jacques. C'était un jeu pour lui d'apprendre par cœur une partie du livre des *Constitutions*, l'office de la Sainte Vierge, l'office des morts et tout le psautier, d'étudier ce qui concerne la récitation des heures canoniales et les cérémonies monastiques.

Il s'y consacra tout entier et fit plus encore, car il médita profondément chaque détail de la règle et des Constitutions et se prépara dès lors à en donner plus tard de remarquables commentaires. A les lire, il est aisé de découvrir en lui un zèle attentif à ne rien négliger de ses obligations et un esprit de foi qui lui fait regarder comme importantes les plus menues prescriptions de la règle.

Ce n'est pas qu'il se mette lui-même en scène dans ces sortes d'écrits. Il cite plus volontiers comme modèle des novices son meilleur ami, Gilles de Santarem, entré comme lui sur le tard dans la vie religieuse, noble gentilhomme espagnol, habile médecin, qui, s'étant engagé dans les Ordres, avait même été chanoine dans le siècle. Humbert a sur lui des pages ravissantes. Tous deux de faible santé, ils avaient occasion de se rencontrer de temps en temps dans la même infirmerie. C'est là que Gilles faisait à Humbert ses confidences, avouant qu'il trouvait le lit bien dur, les vêtements bien grossiers, le silence bien pénible.

Fr. Gilles en arriva à se corriger si parfaitement, ajoute Humbert, que je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendu prononcer une parole oiseuse.

Il était le modèle des malades. « Au commencement, il se sentit toujours souffrant et, quoique bon médecin, jamais il ne demandait autre chose que ce qui lui était offert, acceptant tout avec reconnaissance, même ce qui semblait contraire à son état de santé. »

Du couvent de Saint-Jacques, où il coula de si douces années, Humbert fut envoyé comme lecteur ou professeur de théologie au couvent de Lyon. Cette période de sa vie (1236-1239) nous est peu connue. On sait seulement qu'il exerça de 1236 à 1239 la charge de prieur à Lyon et qu'il fut élu provincial de Rome en 1240. Auparavant, probablement entre 1229 et 1236, Humbert nous apprend lui-même qu'il alla en Palestine pour une série de prédications, et qu'il eut ainsi la joie de visiter les Lieux Saints.

PROVINCIAL — GÉNÉRAL

Humbert de Romans a tracé de main de maître, dans ses commentaires, le tableau des devoirs d'un supérieur de religieux. Il pouvait en parler en connaissance de cause, et ses biographes attestent tous qu'il n'a fait que reproduire en ses écrits le tableau fidèle de sa vie de prieur et de provincial.

A Rome, il se concilia sans peine l'amour de ses Frères, l'estime des prélats, la confiance des Cardinaux. On assure qu'à la mort de Grégoire IX, plusieurs membres du Conclave jetèrent les yeux sur lui pour l'élever au souverain pontificat.

En France, où il succéda bientôt comme provincial à Hugues de Saint-Cher, créé cardinal du titre de Sainte-Sabine (1244), il s'attacha à fortifier la discipline religieuse dans les nombreux couvents de l'Ordre qui avait pris une si rapide extension.

La liturgie fut, pendant le temps de son provincialat, l'objet particulier de ses sollicitudes. Nul n'ignore quelle place importante l'office divin occupe dans la vie du religieux dominicain; plusieurs fois le jour, la nuit même, il s'arrache à toute autre occupation pour louer Dieu, lui adresser les prières et les chants de l'Eglise, lui offrir l'hommage de ses cérémonies.

Humbert, chargé par le Chapitre de revoir et d'ordonner l'office dominicain, qui différait selon les diverses provinces, se mit à l'œuvre avec grand zèle. Il pourvut chaque couvent de bons chantres et de livres bien corrigés, organisa pour tout l'Ordre les offices, codifia les rubriques, revit soigneusement les textes liturgiques, et surtout réussit à communiquer à ses Frères un nouvel élan de ferveur par rapport à cet exercice de la louange publique.

Bien d'autres dispositions utiles furent dues à l'initiative du bienheureux Humbert. « On connaissait peu de supérieurs en qui l'on vît briller tant de talents réunis, écrit le P. Touron, historien de l'Ordre, soit pour conserver l'Ordre dans sa pureté et la discipline dans sa vigueur, soit pour inspirer à tous en particulier l'amour de leur état et la fidélité à leurs devoirs. Les religieux français n'étaient pas les seuls qui pensaient ainsi de leur illustre supérieur, les Italiens, les Allemands, les Anglais, les Polonais, les Espagnols respectaient également son mérite, et ils le firent paraître dans le Chapitre tenu à Bude l'an 1254, pour le choix d'un Général... Aussi fut-il élu à l'unanimité. Les suffrages ne furent point partagés. Le Fr. Humbert les eut tous et lui seul en fut surpris. »

C'est ce dont témoigne avec éclat la circulaire adressée à ses Frères par le nouveau Supérieur général. « .....Je suis saisi de stupeur et pénétré de crainte quand je songe à quels saints religieux il me faut succéder, moi si indigne d'occuper leur place; quels Frères fervents et généreux je dois diriger, pauvre et impuissant que je suis..... Ayez pitié de moi en pensée et en œuvre, vous, mes amis, mes frères et mes fils bien-aimés! »

De tels sentiments allaient de pair chez notre Bienheureux avec les plus admirables exemples. On le vit, dès son entrée en charge, se mettre à visiter la vaste province de Hongrie, voyageant toujours à pied, observant sans aucun adoucissement les jeûnes et les abstinences de règle, semant partout la divine parole, affermissant les Frères dans leur si belle vocation.

LUTTE OPINIATRE
MODÉRATION DU BIENHEUREUX HUMBERT

Les Ordres mendiants traversaient à cette époque une crise terrible. Leurs signalés services leur avaient obtenu des privilèges, spécialement celui de l'exemption ou de la dépendance directe du Saint-Siège.

Ces faveurs, le prestige croissant des Prêcheurs, le bien même qu'ils opéraient, ne pouvaient manquer de susciter contre eux beaucoup de jalousies. « Ils mettent la faulx dans la moisson d'autrui, » disaient les uns. « Ils nous supplantent, ils envahissent nos chaires, voici que tous les écoliers courent après eux, » clamaient à leur tour les docteurs de l'Université. Le fait est que l'Université ayant fermé ses écoles par suite d'un différend avec la régente, Blanche de Castille, les Frères Prêcheurs, qui comptaient dans leur sein de nombreux doc-

teurs tout prêts à enseigner, avaient profité du droit tout naturel de recueillir les épaves, et avaient ouvert des écoles vers lesquelles s'étaient aussitôt précipités les étudiants soucieux de leurs vrais intérêts.

A leur retour, les maîtres de l'Université trouvèrent les Dominicains en possession de deux chaires publiques, et, bon gré mal gré, il fallut bien les y laisser. Jamais les écoliers n'auraient souffert qu'on les séparât de professeurs si savants et si vénérés. De là, une longue et odieuse campagne contre les religieux.

Le Maître général demeure calme au milieu de tant d'orages. Sa conduite est pleine de tact et de générosité. « On se plaint que nous administrons les sacrements..... Ne le faisons jamais qu'en cas de nécessité ou avec l'autorisation des curés et des évêques, écrit-il dans une circulaire à toutes ses maisons. On se plaint que les fidèles abandonnent les églises pour venir à nos offices..... A cela nous ordonnons que les Frères leur prêchent, enseignent, conseillent d'assister aux offices de la paroisse. Si l'on nous autorise à prêcher et qu'on le défende aux Frères Mineurs, n'usons point de la permission afin qu'aucun nuage ne s'élève entre eux et nous.

» Relativement aux testaments, aux sépultures, engageons les testateurs à faire l'aumône aux églises, au clergé..... »

Vis-à-vis des membres de l'Université, Humbert en agit avec le même esprit de modération et de mansuétude. Les préventions tombèrent ainsi peu à peu, et si quelques adversaires s'endurcirent dans leur opposition, la fermeté du pape Alexandre IV sut les contraindre à plier.

Ainsi, comme l'affirment des témoignages contemporains, « ce fut par le zèle de maître Humbert, avec la faveur du seigneur pape Alexandre et de saint Louis, roi très chrétien des Francs, que cette dispute eut une issue heureuse pour la gloire de Dieu et de l'Ordre ».

HONNEURS ET TRAVAUX

Le B. Humbert put voir, avant d'abdiquer le généralat dont il porta neuf ans le fardeau, l'Ordre arrivé, pour ainsi dire, à l'apogée de sa gloire. Hugues de Saint-Cher, Pierre de Tarentaise, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, d'autres encore l'illustraient à l'envi par leur science et leur sainteté. L'Université elle-même rendait hommage aux mérites des Frères Prêcheurs. Le Pape les entourait de ses prédilections. Le roi saint Louis surtout leur témoignait en toute rencontre le plus affectueux dévouement.

Il aurait voulu, disait-on, faire deux parts de sa personne, en donner une aux Frères Prêcheurs, l'autre aux Frères Mineurs, si bien que certaines langues malignes l'appelaient par ironie le *roi des mendiants*. Il leur portait respect jusqu'à vouloir parfois les servir de ses royales mains, et si on lui représentait qu'il s'exposait à tacher sa chape, il répondait gaiement: « Ne m'en chaux, j'en ai d'autres. »

Il ordonna que ses deux fils, nés pendant son voyage d'outre-mer, Jean-Tristan et Pierre, seraient élevés à Paris, l'un chez les Dominicains, l'autre chez les Franciscains.

Ces touchantes relations s'affermirent encore sous la régence du bienheureux Humbert; le roi le pria de vouloir bien être le parrain de son sixième fils, Robert de Clermont, le chef futur de la maison de Bourbon, et l'on sait quel lien intime créait, aux yeux du moyen âge, entre le parrain et le père de l'enfant, cette marque de particulière sympathie.

A la gloire qui lui revenait de ces honneurs, Humbert ajoutait celle de ses propres travaux. Chaque année le voyait présider un nouveau Chapitre général, où s'élaboraient, grâce à ses lumières et à son activité, les projets les plus utiles au bon établissement de l'Ordre.

C'est de lui que les Sœurs Dominicaines ont reçu leurs constitutions définitives; à lui que les Dominicains doivent l'organisation de leur vie d'études; c'est lui qui ordonna de recueillir tout ce qu'on connaissait sur les premiers religieux et qui fit entreprendre à Gérard de Frachet son livre intitulé: *Vies des Frères*, par lequel « sont sauvés de l'oubli un certain nombre de faits héroïques qui avaient illustré les premiers temps de l'Ordre et qui vivaient encore dans la mémoire des vieillards ».

ABDICATION — DERNIÈRES ANNÉES

Les Frères remerciaient Dieu de leur avoir donné un tel Général. Seul, Humbert de Romans trouvait qu'il n'était pas à sa place à la tête de l'Ordre et s'efforçait de faire accepter sa démission. Il voyait s'accroître chaque jour le nombre des religieux et, à l'entendre, parmi tant d'hommes en renom, l'on devait choisir un Maître général moins indigne de gouverner. On l'entendait s'écrier souvent: « Eh quoi, voici que le plus pauvre d'entre nous, le plus chétif en mérites, occupe indignement le premier poste dans l'Ordre des Prêcheurs!..... Une grande fatigue s'empare de moi, je suis devenu un serviteur inutile. »

Enfin, au Chapitre de 1263, tenu à Londres, il plaida sa cause avec tant d'instance, alléguant « qu'il était septuagénaire, qu'il était depuis trente-cinq ans en charge, que ses infirmités l'empêcheraient désormais d'être toujours en marche, d'aller à pied, en gardant l'abstinence de viande, de mendier sa vie dans les lieux où il se trouvait..... » que l'on fit droit à ses réclamations, non sans protestations et sans larmes.

Humbert vécut encore quatorze années après son abdication. Il les passa à Valence, en Dauphiné, le couvent le plus proche de Romans, et les employa à la prière et à d'utiles travaux, toujours uni à Dieu, dit un de ses contemporains, et menant une vie toute céleste.

Un moment, le Souverain Pontife Urbain IV faillit l'arracher aux douceurs de sa solitude pour le nommer patriarche de Jérusalem, poste qu'il avait lui-même occupé avant d'être Pape et dont il connaissait l'importance. L'humilité du Bienheureux le porta à supplier Sa Sainteté d'offrir à d'autres cette dignité, et rien ne put le déterminer à la lui faire accepter.

En 1274, le même Pape, sur le point d'ouvrir le Concile œcuménique de Lyon, témoigna à l'ancien Maître général le désir de lui voir rédiger un mémoire sur les questions à traiter au Concile. Humbert se mit à l'œuvre et traita ce sujet avec une rare sagacité.

Plein de mérites et de bonnes œuvres, le bienheureux Humbert mourut à Valence, le 14 juillet 1277, avec la conscience d'avoir correspondu ici-bas aux vues de Dieu sur lui et la douce confiance d'en recevoir au ciel le salaire.

SOURCES CONSULTÉES

Le B. Humbert de Romans, par MARGUERITE DE WARESQUIEL. Paris, 1901. — *Les premiers temps de l'Ordre de S. Dominique*, par le P. ANTONIN DANZAS, O. P.

LE BIENHEUREUX JACQUES DE VORAGINE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fête le 14 juillet.

Le Bienheureux Jacques de Voragine, évêque de Gênes, en ornements pontificaux, dans son église de Saint-Laurent, tente d'apaiser les principaux de la ville.

(D'après un tableau de l'église Saint-Laurent.)

ORIGINE — ENFANCE — VOCATION RELIGIEUSE

Jacques de Voragine naquit vers 1230 dans le hameau de Cavagnolis, lieu alpestre, situé à quatre kilomètres de Varazze, et soumis à sa juridiction civile et religieuse. Ses parents, riches propriétaires, semblent descendre de l'une des deux plus nobles familles du pays, que les biographes nomment *Cerrutti* ou *Fazio*, et dont les armoiries décoraient jadis les sépulcres, dans l'église de Saint-Ambroise et dans celle de Notre-Dame de l'Ermite.

Les chroniques du moyen âge contiennent peu de documents sur ses premières années; mais il semble facile de soulever le voile mystérieux qui les dérobe à nos regards.

Tout dans son pays natal dut contribuer à faire de Jacques de Voragine un vaillant et un fort. Né au pied des Apennins, bercé sans doute au bruit du vent et des flots, le Bienheureux semble avoir compris dès l'enfance les austères leçons que donne la

vue des montagnes et de la mer. C'est sur la grève de Varazze que nous aimons à nous représenter ce futur contemplatif, au front large, déjà occupé de graves pensées. Sur cette mer azurée, son regard limpide se repose avec douceur; devant ces horizons infinis, son innocence pénètre les secrets du ciel et peut-être les anges eux-mêmes se penchèrent-ils vers lui pour lui révéler déjà les mystères de l'oraison et des ascensions du cœur.

Bientôt le goût de l'étude se révèle, et le petit Jacques ne craint pas de franchir deux fois par jour, par des sentiers escarpés, les quatre kilomètres qui séparent Cavagnolis de Varazze. Là, un pieux moine, gardien de l'oratoire de la Madone des Ermites, réunissait quelques enfants et leur enseignait les premiers éléments des sciences et des lettres. Le courageux écolier, au dire des vieux auteurs, se fit aussitôt remarquer « par son innocence, sa docilité, son ardeur pour l'étude et surtout par sa précoce piété, demeurée célèbre dans la tradition populaire ».

Dans ses *Annales de Gênes*, le bienheureux Jacques, qui « parle d'ailleurs très peu de lui-même, comme le voulait son humilité », déclare « qu'il fut dès l'enfance attiré vers la vie religieuse par l'inspiration du Seigneur Jésus ». Cette affirmation, si profonde dans sa concision, laisse supposer le joyeux élan avec lequel il obéit au fugitif murmure de la grâce.

Un jour, vers l'âge de quatorze ans, il nous apparaît agenouillé devant ses parents. Surmontant sa tendresse filiale, il expose son projet d'entrer dans l'Ordre de saint Dominique. Ses parents, loin de retenir ce fils, « leur joie et leurs délices », semblent avoir aussitôt donné l'autorisation souhaitée, heureux et fiers de lui voir préférer le ciel à la terre. Jacques de Voragine se relève et, la joie dans l'âme, il s'achemine vers Gênes.

C'était le 7 juillet 1244, le jour même où Innocent IV, forcé de fuir Frédéric II, entrait en triomphe dans l'antique cité. Pendant que le clergé et le peuple se pressaient en foule au-devant du Pontife, au son joyeux des cloches et des instruments, notre saint enfant arrivait au couvent des Frères Prêcheurs.

Introduit selon l'usage en présence du Prieur, il présente naïvement son désir. Le religieux semble avoir dissimulé son émotion à la vue d'un postulant si jeune encore et il lui pose les questions et objections de règle : « Dans un âge si tendre encore, pourra-t-il s'astreindre aux jeûnes, aux disciplines, aux veilles, aux rigoureuses observances de l'Ordre? Si elles affaiblissent les plus robustes, qu'en sera-t-il d'un enfant aux membres si délicats? » La réponse décidée de Jacques leva toutes les hésitations du Prieur, et, à bref délai, il le revêtit de la robe blanche de saint Dominique.

Durant l'année du noviciat, les longues prières du jour et de la nuit, l'abstinence, la mortification, le silence, la retraite, furent, au rapport des biographes, ses seules délices. Quand il cessait de prier, il étudiait, ne perdant pas la moindre parcelle de son temps : aussi, en peu d'années, il acquit de telles connaissances dans les sciences sacrées que ses maîtres avaient coutume de l'appeler Jacques le Théologien.

Une étrange interprétation voudrait que de son activité dévorante lui soit resté le surnom de Voragine. Si peu fondée que semble l'explication, elle confirme néanmoins l'opinion commune des biographes que le Bienheureux fut, comme on le dit vulgairement, un « bourreau de travail ».

VIE RELIGIEUSE — PROVINCIALATS — LÉGATIONS

A peine Jacques de Voragine eut-il terminé ses études qu'il fut élevé au grade de *lecteur* ou de professeur. On vit alors une foule d'étudiants se presser autour de sa chaire, attirés et charmés par ce maître de vingt ans.

Mais l'enceinte du cloître ne devait pas jouir exclusivement de sa précoce éloquence, et bientôt le jeune religieux fut appelé à prêcher dans les principales villes d'Italie. « Orateur pathétique, il était toujours entendu avec fruit, et son auditoire était aussi charmé de la pureté de son langage que de l'élégance de son style, chose surprenante, ainsi que le font observer ses biographes, à une époque où l'idiome, à peine formé, était fort rude encore ».

Il est à remarquer que les sermons de Jacques de Voragine ont un caractère personnel et original, et chez lui, détail tout à son éloge, l'érudition fait place à la simplicité.

Jacques de Voragine fut appelé en 1260, et une seconde fois en 1266, au Prioral de Gênes, fonction qu'il exerça avec une grande prudence et une douceur incomparable. Père vis-à-vis des esprits moins dociles, selon le précepte du bienheureux Humbert de Romans, il fut comme une mère pour les obéissants.

L'année suivante, il fut convoqué au Chapitre de Bologne, qui devait donner un chef à la Province. Joyeusement, il se mit en route, appuyé sur un bâton, chargé seulement de son livre d'heures, sans vivres ni argent, confiant à la Providence, selon la coutume des moines au moyen âge, le soin de pourvoir à ses besoins. Cinq cents Frères Prêcheurs se trouvèrent réunis à cette assemblée : une seconde translation des reliques de saint Dominique vint resserrer encore les liens étroits de fraternité qui les unissaient et rehausser l'éclat de leurs séances.

Mais à ces jours d'indicible joie succéda pour notre Saint une période d'angoisses imprévues. Le suffrage de ses Frères l'éleva à la charge de Provincial de Lombardie. Tout alarmé, il semble avoir tout d'abord refusé ce dangereux honneur. Mais « tremblant de résister à la volonté divine, il finit par se jeter totalement dans les bras de la Providence et par se soumettre humblement à cet office ».

Le bienheureux Jacques se livra sans ménagement à ses nouveaux devoirs, « travaillant jour et nuit à l'accroissement de la paix et de l'amour de Dieu parmi ses frères. Il se fit chérir à tel point que, au rapport des Annales Dominicaines, le Provincialat lui fut conféré cinq fois, chose inouïe à cette époque ».

Nous retrouvons Jacques de Voragine en 1271 à Montpellier, assistant à l'assemblée générale demeurée célèbre dans l'histoire de l'Ordre sous

le nom de *Chapitre des larmes*. On y pleurait la mort de saint Louis, le héros chrétien, qui fut dès ce jour inscrit au martyrologe à la date du 25 août.

En 1277, notre Saint quitte de nouveau sa patrie et s'achemine à petites journées vers Bordeaux où l'appelait, non seulement son devoir, mais encore son désir d'obtenir du Chapitre qui devait s'y assembler l'*absolution de sa charge*, selon l'expression du moyen âge. Son vœu fut réalisé.

Dégagé des soucis du gouvernement, rendu à la vie humble des Frères, il revint joyeusement en Lombardie et put jouir durant quatre années d'une paix profonde. Absorbé dans la contemplation divine et dans l'étude des sciences sacrées, son âme se retrempa pour la lutte. Mais cette paix, cette science, il ne s'en réserva pas le monopole exclusif : il se plut, au contraire, à les déverser généreusement sur les âmes.

« Le bienheureux Jacques, dit un auteur contemporain, on le trouvait partout : dans la chaire, au lit des infirmes, dans les prisons, partout où une âme avait besoin d'un conseil, d'un réconfort, d'une réconciliation. »

Mais voici qu'une nouvelle élection l'élève une fois de plus à la charge de provincial. Contraint par l'obéissance, il reprend ses fonctions, tout en les déclarant, dans son humble simplicité, au-dessus de ses forces et de ses vertus.

Bientôt, à ces soucis du gouvernement de la Lombardie, viennent s'en ajouter d'autres. Nommé *légat apostolique* par le pape Martin IV, chargé d'affaires diplomatiques d'une haute importance, notre Saint, fut obligé de parcourir aussi rapidement qu'il était possible alors, mais sans aucun doute au prix de grandes fatigues, l'Aragon, la France, l'Italie, toujours dans le but de maintenir entre les princes chrétiens la paix au nom du Saint-Siège.

En 1286, soit humilité, soit un attrait plus vif vers la vie contemplative, le bienheureux Jacques tenta un nouvel effort pour être déchargé du provincialat. Ses prières furent exaucées, et il espérait revenir à la vie paisible du cloître, quand le Souverain Pontife lui imposa de nouvelles missions diplomatiques. Il s'agissait d'aller à Gênes lever les censures ecclésiastiques qui pesaient sur la ville, par suite de ses dangereuses relations avec la Sicile excommuniée. C'est ici que notre Saint apparait pour la première fois dans son rôle de conciliateur, qui est un des traits saillants de sa vie.

Cette mission délicate mit en lumière les trésors d'intelligence et de miséricorde dont il était doué. Il proclama la Bulle d'absolution dans l'église de Saint-Dominique et en fit suivre la lecture d'une ardente allocution, entrecoupée par les larmes, les sanglots de l'assistance, et les plus touchantes protestations de fidélité.

Moins consolante fut sa mission de Définiteur au Chapitre tenu à Ferrare en 1290. Le pape Nicolas IV, prévenu par de faux rapports contre la vertu ou la capacité de Munio de Zamora, Maître de l'Ordre, fit part aux Pères capitulaires de sa résolution de le déposer. Jacques de Voragine occupait dans l'assemblée une place éminente. Connaissant le mérite, la sainteté du vénérable Général injustement persécuté, il fut le premier à défendre, avec une sainte liberté, les droits de son Ordre et l'innocence outragée.

L'assemblée crut devoir présenter au Saint-Siège une supplique respectueuse, mais en même temps très instante, pour le maintien du Maître Général, et comme le bienheureux Jacques, au rapport des chroniques, avait perdu son sceau, il y apposa sa signature en signe d'adhésion et d'amour filial envers le religieux persécuté. Nicolas IV pourtant réitéra l'expression de son désir et sollicita de l'Ordre un sacrifice héroïque : spectacle plein de grandeur, tous les religieux sans exception se soumirent. Munio de Zamora eut, dans sa disgrâce, la consolation de conserver l'admiration et l'amour de ses Frères, et, l'épreuve à laquelle le soumettait le Saint-Siège, il l'accepta sans défaillance.

ÉLECTION A L'ARCHEVÊCHÉ DE GÊNES

Jacques de Voragine, après cette douloureuse affaire, rentra dans son cloître, espérant y finir ses jours. C'était un ciel anticipé, trop doux pour la vie militante d'un fils de saint Dominique.

Un jour, il apprend que les Génois l'appellent à leur métropole, honneur qu'il avait redouté déjà et refusé. Quelle ne fut pas sa surprise, sa douleur? Quelles plaintes, quelles larmes ne répandit-il pas dans le silence de sa cellule?

Cependant, il fallut obéir. Un ordre formel de Nicolas IV confirmait l'élection et l'appelait en toute diligence à Rome. Sur ces entrefaites, le Pape mourut et Jacques de Voragine fut sacré, d'après son propre récit, « le dimanche *in albis* (13 avril 1292), par le vénérable cardinal Latino d'Ostie. Ayant reçu le pallium, il se dirigea avec joie vers la ville de Gênes où il fut reçu avec révérence ».

Depuis longues années, l'apôtre Dominicain était connu des Génois. Ne leur avait-il pas donné, dans sa jeunesse, les prémices de son dévouement? Aussi vit-on une foule ardente, enthousiaste, se presser sur son passage. Son entrée dans la cité fut très solennelle et mit son humble simplicité à une rude épreuve. C'est revêtu des habits pontificaux, monté sur un cheval blanc richement caparaçonné, entouré du clergé, de la noblesse, du peuple, qu'il se dirigea vers la cathédrale au milieu des acclamations de la multitude. Ses mains ne cessèrent de se lever, bénissantes et paternelles, sur ce troupeau bien-aimé dont il devenait le pasteur.

Le palais épiscopal avait été, paraît-il, luxueusement aménagé par le prédécesseur du Bienheureux. Celui-ci, soucieux avant tout des lois rigoureuses de pauvreté en honneur dans son Ordre, fit de ce luxe le patrimoine des pauvres et garda sous la mitre l'austérité d'un vrai moine.

L'un de ses premiers soins fut de régler la question de discipline relative au clergé. Un Concile provincial fut assemblé en 1293 sous le dôme de Saint-Laurent : « On y fit, dit le Bienheureux, un grand nombre de décrets utiles, observés jusqu'à ce jour. » Les Annales Dominicaines ajoutent que ces ordonnances opérèrent en peu de temps une complète transformation dans la conduite du

clergé. Plusieurs évêques étrangers voulurent en prendre copie afin de les mettre en vigueur dans leurs diocèses respectifs.

LE GRAND PACIFICATEUR

Mais, dès le lendemain de ces solennelles assises, le cœur de l'archevêque fut abreuvé d'amertumes. La situation de Gênes était la guerre à l'état permanent. Aux hostilités avec Pise succédèrent celles avec Venise, dans lesquelles l'archevêque dut prendre une part active à titre d'ambassadeur. Dans les assemblées civiles, sur les chantiers militaires, sa présence est signalée, et c'était un grand spectacle de voir les plus fiers capitaines, déjà revêtus de leurs riches armures, s'incliner sous la bénédiction et fléchir devant les décisions d'un pauvre moine dont la douceur faisait toute la force.

Gênes, victorieuse de ses ennemis, demeurait déchirée à l'intérieur par les discordes civiles. Au milieu de ces révolutions, le pouvoir passait des mains de ses fils à celles des étrangers. De là, des conflits sanglants et perpétuels. Suspendue pendant la guerre étrangère, la lutte entre Guelfes et Gibelins se ranima en 1295 et vint remplir d'angoisses le bienheureux Jacques. Les meurtres, le pillage, les incendies se multipliaient; la tour de Saint-Laurent elle-même fut livrée aux flammes.

Bon pasteur, résolu à donner sa vie pour son troupeau, le Pontife parcourait les places publiques et les rues de Gênes, se jetant entre les combattants, au milieu des épées déjà levées, et, par un prestige étrange, il imposait silence et arrêtait l'effusion du sang. Sa robe blanche en fut parfois rougie.

Pour arriver à une pacification générale, il assembla un jour à Saint-Laurent toutes les autorités de la ville. Il y revêtit ses habits pontificaux; son visage était majestueux, tout empreint de sérénité et de douceur. Sa parole fut si chaude, si éloquente, que les Génois, subjugués, se pressèrent autour de lui en s'écriant : *Pace! Pace con tutti! La paix! La paix avec tous!*

Porté en triomphe dans la cité, l'humble Frère Prêcheur fut acclamé du titre glorieux de *Père du peuple*, d'*Apôtre de la paix*. Dès lors, Jacques de Voragine devint l'idole de son troupeau.

Les pauvres avaient souvent éprouvé sa libéralité, mais, pour effacer les ruines accumulées pendant la guerre civile, il donna tout ce dont il pouvait disposer, jusqu'à ses meubles, ne se réservant, selon l'expression de Fontana, « que ce qui était indispensable à la subsistance d'un pauvre petit moine du cloître ». Il était par ailleurs *un grand jeûneur*, au dire des chroniques, et si mortifié que jamais il ne cherchait à satisfaire entièrement sa faim. Sa compassion était débordante envers les brebis souffrantes de son troupeau. Il visitait les pauvres, « s'entretenant avec eux de leurs propres affaires », et leur prodiguant ses tendres soins. Au chevet des malades, on voyait surgir comme une apparition céleste la blanche robe du Frère Prêcheur. C'était Jacques de Voragine, dont la douce physionomie était devenue si familière aux Génois. Tous, depuis les seigneurs des palais de la cité jusqu'aux miséreux entassés dans les étroites ruelles du port, avaient part à ses visites, à ses sollicitudes paternelles.

Le saint archevêque eut aussi un baume très doux pour toutes les angoisses humaines, si diverses, si inconsolées. Il eut une lumière pour les mystères douloureux de la conscience et exerça sur les âmes les plus fières de son temps un ascendant irrésistible.

DERNIERS JOURS — LÉGENDE DORÉE

Les derniers jours du bienheureux Jacques furent consacrés à un petit livre consacré aux louanges de la Sainte Vierge. « J'entends clore ma vie avancée en célébrant les louanges de Dieu et de sa glorieuse Mère, et me préparer ainsi à ravir les années de la vie éternelle. C'est le pourquoi du présent opuscule, » dit-il dans sa préface.

Vers le 14 du mois de juillet 1298, « son âme émigra vers le ciel ».

Quels furent ses suprêmes conseils à ses religieux? Quels furent ses derniers transports vers son Dieu? Pourrait-on les dépeindre sans les déflorer, sans altérer leur charme?..... Il manifeste ses dernières volontés. Il pense à ses pauvres auxquels il assure par une rente des distributions régulières de pain dans chacun des quatre quartiers de la ville; il ne veut pas qu'on les prive de la somme qu'on destinait à ses funérailles; il songe à ses Frères et veut reposer auprès d'eux, dans l'église de Saint-Dominique où, tout enfant, il a voué à Dieu son virginal amour.

Selon le cérémonial de l'Ordre, les religieux vinrent se ranger autour de lui et chanter une dernière fois le *Salve Regina*. Les anges prirent sans doute part à ce dernier concert, et, soutenue par eux, l'âme de Jacques de Voragine dut passer doucement de la prière à l'extase et au ravissement du ciel.

Théologien, auteur mystique, historien sacré et profane, Jacques de Voragine est demeuré célèbre par sa *Légende des Saints*, œuvre d'érudition, dans laquelle le Bienheureux n'a pas craint de rassembler même les traditions apocryphes, mais en en prévenant toujours le lecteur avec une exquise loyauté. Cette compilation originale est plus connue sous le nom de *Légende dorée*. Suivant la destinée des œuvres terrestres, elle subit diverses phases. A l'enthousiasme succéda l'amère critique des esprits envieux et sceptiques.

La *Légende dorée* survit à tous les naufrages (1). Elle a exercé sur les arts une influence surprenante. Les enluminures, les chastes peintures des primitifs, les verrières et les sculptures de nos cathédrales en font foi et attestent dans le cours des siècles l'immortalité de l'écrit et la gloire très pure de son auteur.

* * *

D'après *le bienheureux Jacques de Voragine*, par MARGUERITE DE WARESQUIEL. Au profit des œuvres dominicaines, 222, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

---

(1) L'on vient d'en publier, en 1902, deux bonnes traductions.

LE BIENHEUREUX HROZNATA,

DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ

Fête le 14 juillet.

La nuit de sa mort, le bienheureux Hroznata apparaît à son compagnon de captivité. Son tombeau.

LE PROTÉGÉ DE MARIE

Vers l'an 1160, au château de Tepl, en Bohême, la noble dame Dobroslava, de la famille encore existante des Cernin de Chudenic, donnait le jour à un fils.

Un des tableaux qui ornent le quartier abbatial du monastère de Tepl, dont cet enfant devait être le fondateur, nous fait assister à cette naissance. La mère, étendue sur un lit somptueux, est entourée de ses dames d'honneur. Les assistants sont plongés dans la stupeur : c'est que le nouveau-né, frappé d'asphyxie en venant au monde, semble mort. Dobroslava, d'abord muette de douleur, s'est ranimée à la voix de la nourrice qui la presse de consacrer son fils à la Mère de Jésus, et elle prie.

Le peintre Lucas Wolff fait apparaître, au-dessus de la couche maternelle et au milieu de rayons que traversent de jolies têtes d'anges, la Reine du ciel tenant son divin Enfant. On dit, en effet, que Marie accueillit avec complaisance la

prière d'une mère affligée. A peine le dernier mot en était-il prononcé, que le corps inerte de l'enfant s'agita, des vagissements s'échappèrent de ses lèvres, en même temps qu'au cœur affluait la vie.

On devine quels soins religieux entourèrent, dès ses premières années, celui que Dobroslava regardait comme l'enfant du miracle. Un nouvel événement vint prouver à quel point il restait l'objet des attentions de la Providence.

Un jour, Dobroslava voyageait en voiture avec ses deux enfants. Voyslava, la sœur aînée, tenait le benjamin sur ses genoux. Un brusque cahot jeta Hroznata hors du carrosse, si malheureusement, que les roues lui passèrent sur le corps. On croyait ne relever qu'une masse informe et sanglante : ô prodige! l'enfant était sain et sauf.

Hroznata atteignait sa quinzième année. Il avait grandi dans une dévotion très filiale envers la Sainte Vierge. Alors seulement, à la suite de l'incident que nous allons rapporter, Dobroslava se décida à instruire son fils de la consécration qu'elle avait faite de lui à la Mère de Dieu.

Hroznata se trouvait à Cracovie, près de sa sœur Voyslava, qui venait d'épouser Othon, burgrave de cette ville. Comme il jouait sur les bords de la Vistule avec quelques-uns de ses jeunes compagnons, le pied lui manqua tout à coup, et il roula dans le fleuve, à la merci des flots. En toute hâte, des sauveteurs lancent leurs barques, mais longtemps leurs recherches sont vaines. Voyslava, accourue sur le rivage, ne peut croire à la perte de son frère; elle fait sonder minutieusement les profondeurs du fleuve; enfin, les bateliers parviennent à retrouver le corps et à le ramener à la surface de l'eau. Quelle ne fut pas la surprise de tous de voir l'enfant ouvrir les yeux, comme s'il sortait d'un lourd sommeil! Et comme on lui demande ce qu'il a éprouvé, comment il a pu rester si longtemps sous les eaux sans périr, il répond :

— Une dame d'une merveilleuse beauté étendait sa main sur ma tête et écartait de moi les flots.

Voyslava lui dit, dans sa foi naïve, que c'est la Reine du ciel qui vient de le sauver encore une fois, et Hroznata, pénétré de gratitude, s'engage à servir Marie avec plus de ferveur que jamais.

COMMENT FUT FONDÉ LE MONASTÈRE DE TEPL

Héritier d'un grand nom et de vastes domaines, Hroznata était appelé humainement à de hautes dignités. Il n'avait que vingt-cinq ans et déjà il brillait à la cour du prince-évêque de Prague où il remplissait d'importantes fonctions. A la même époque (1185), il contractait alliance avec une jeune personne d'une des plus illustres maisons de Bohême.

Il coula d'heureux jours auprès de cette compagne aimée, partagé entre le service de son prince et l'administration de ses domaines. Ses vassaux, ses serviteurs, les pauvres, tous bénissaient à l'envi la bonté et la condescendance du châtelain de Tepl.

Rien ne manquait aux deux époux, dans le manoir seigneurial, qu'un enfant de leur sang, un héritier de leur nom. Ce vœu bien légitime parut comblé après trois ou quatre ans d'attente : l'on se réjouissait déjà dans tout le pays de la prochaine maternité de la princesse. Hélas! ces espérances firent bientôt place à l'affliction la plus prolonde, quand on apprit que l'enfant si désiré était mort, entraînant avec lui sa mère dans le tombeau. Hroznata reconnut dans ce double malheur le doigt de Dieu qui lui montrait la vanité de toutes choses ici-bas.

Il se rappela alors le vœu fait par sa pieuse mère. Dans un jour d'épreuve, elle l'avait consacré, tout enfant, au service de Jésus-Christ et de la Vierge.

Le moment n'était-il pas venu de chercher dans la pratique des bonnes œuvres, dans le dévouement à la cause de Dieu, le vrai soulagement à sa douleur?

Sa première pensée fut de rendre la Sainte Vierge héritière d'une partie de ses biens et de bâtir un couvent en son honneur. Il y avait, proche du château, une plaine entourée de fertiles collines, d'un séjour agréable.

« Daignez, ô mon Dieu, accepter en ce lieu une demeure digne de vous, » dit-il dans une fervente prière. Sans retard, s'emparant d'une pioche, il voulut marquer lui-même l'emplacement du futur monastère.

Moins de quatre ans après, l'église et l'abbaye de Tepl étaient construites. Le sanctuaire, placé sous le vocable de la Mère de Dieu, se signalait par ses vastes proportions et sa magnificence.

Hroznata y appela des chanoines Prémontrés, parce qu'il savait leur Ordre spécialement consacré à la Très Sainte Vierge, et augurait beaucoup de la piété de ces religieux et de leurs aptitudes pour le service des âmes.

Douze chanoines furent aussitôt détachés de l'abbaye de Strahov à Prague, et arrivèrent à Tepl sous la conduite de l'abbé Jean, homme de vertu et de savoir.

L'abri que Hroznata leur offrait, tout à fait adapté aux usages monastiques, portait le cachet de sévère majesté qui convient à un asile de la prière, de l'étude et de la pénitence. On y montre aujourd'hui encore le bassin que chaque soir, pendant toute la durée des travaux, le fondateur remplissait de pièces d'argent et mettait à la disposition des ouvriers, pour qu'ils se payassent eux-mêmes : ceux-ci se seraient fait un scrupule de prendre au delà de leur juste salaire.

LE TESTAMENT DE HROZNATA

Sur ces entrefaites, les seigneurs de Bavière, de Bohême et de Pologne, sur l'invitation du Pape Célestin III, organisèrent une nouvelle croisade contre les Sarrasins.

Hroznata résolut de prendre part à la sainte expédition. La mort des siens, le laissant seul et libre, lui rendait aisé ce pieux pèlerinage. Il en fit même le vœu; mais, avant son départ, il voulut assurer l'avenir du monastère qu'il venait de fonder. De là le testament qu'il rédigea, selon la coutume des croisés, et qui est conservé au musée de l'abbaye de Tepl.

Cet écrit honore trop son auteur pour que nous n'en citions pas les premières lignes :

« Moi, Hroznata, par la grâce de Dieu, issu d'une des plus nobles familles de la Bohême, voulant, par l'inspiration de Dieu, suivre l'exemple des croisés et visiter le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je déclare, ici-même, à tous, présents et à venir, que j'ai donné pour toujours — que je revienne de la Terre Sainte ou que je doive y périr — le lieu nommé Tepl, avec ses dépendances, aux Révérends Pères qui y servent Dieu et la Très Sainte Vierge Marie.

» Dans le cas où je devrais, pendant le voyage que je vais entreprendre, payer mon tribut au destin, je lègue pour toujours la totalité de mes

biens et de mes donations, y compris le bétail qui s'y trouve, au susdit monastère. Si, au contraire, je reviens sain et sauf, lesdites propriétés rentreront en ma possession, à l'exception de Tepl et de ses dépendances..... »

L'équité, la prudence, la foi brillent dans ses dispositions testamentaires. Hroznata n'y oublie ni ses parents, ni ses amis, ni ses serviteurs: il leur réserve, sur les biens qu'il lègue à sa chère fondation, une part d'héritage suffisante à leur subsistance.

Il assure à sa sœur Voyslava, au cas où elle deviendrait veuve, sa terre de Chotieschow.

Comme garantie de l'exécution de ses volontés suprêmes, il fait appel à la fidélité reconnue du peuple de Bohême, et menace de la malédiction divine ceux qui se permettraient d'enfreindre ses dispositions testamentaires.

A cette conduite, à ce langage, on reconnait le vrai chrétien. Puissent ceux d'entre nous qui possèdent songer à temps à rédiger leur testament, et puissent-ils le faire à la manière de ce noble croisé!

UN VŒU COMMUÉ — CHOTIESCHOW

Hroznata était à Rome, prêt à descendre en Sicile pour rejoindre ses compagnons d'armes, quand il apprit la mort du prince-évêque de Prague, Henri Bretislad. La mort d'un prélat si influent laissait le champ libre aux intrigues et aux luttes à main armée des magnats du pays. Au milieu de ces troubles, le monastère de Tepl n'était pas en sûreté. Hroznata confia ses inquiétudes au Souverain Pontife, qui voulut bien y répondre par trois bulles, en date du 7 août 1197, prenant sous sa protection l'abbé et les chanoines de Tepl, leurs biens, leurs droits et leurs privilèges.

Cependant, l'embarquement des croisés rencontrait plus d'un obstacle. A Messine, où avait lieu le rendez-vous, la peste éclata parmi les braves qui brûlaient du désir d'aller reconquérir le Saint-Sépulcre. L'empereur Henri VI, qui commandait l'armée, fut, l'un des premiers, victime du fléau. Le désordre se mit dans l'équipage des vaisseaux destinés à transporter les troupes. La sainte expédition fut d'abord ajournée, puis, devant les difficultés, l'on y renonça tout à fait.

Hroznata, troublé par son vœu, prit le parti de repasser par Rome, afin de s'en faire délier. Il vit encore une fois Célestin III qui l'accueillit avec bienveillance et lui fit cette réponse:

« Celui-là ne peut être considéré comme infidèle à sa promesse, qui, avec l'autorisation de l'Eglise, en remet l'accomplissement, ou qui consent à changer un service temporaire en une œuvre durable de piété. Nous estimons que, dans le cas présent, il est préférable pour vous de remplacer le voyage à Jérusalem par une autre bonne œuvre. Nous vous déchargeons donc de votre vœu, à la condition que vous fondiez un couvent, en ayant soin de le doter suffisamment, afin que la louange de Dieu y soit annoncée et que des pécheurs pénitents y trouvent aide et consolation. »

La décision du Saint-Père rasséréna l'âme du pèlerin. L'occasion se présenta bientôt pour Hroznata, de retour en ses terres, de mettre à exécution les ordres du Pape.

Voyslava, sa sœur ainée, perdit son époux et revint auprès de son frère dans le beau manoir de Tepl où s'était écoulée son enfance. Jeune encore, la pieuse veuve semblait avoir dit adieu au monde: son temps se partageait entre la prière, les exercices de charité, de fréquentes visites à l'église de l'abbaye voisine. Bientôt, elle déclara à son frère qu'elle voulait devenir l'épouse de Jésus-Christ, et lui proposa de bâtir dans ce but un couvent de chanoinesses norbertines, comme il avait déjà fondé un monastère de chanoines.

C'était la voix de Dieu suggérant à Hroznata un moyen facile d'acquitter ses engagements. Dans ses domaines, pour cette seconde fondation, un site semblait tout préparé: le nom même de cette douce retraite n'était pas sans rapport avec sa future destination, prise au sens mystique. On l'appelait *Chotieschow,* c'est-à-dire: *maison des épouses.*

Des bâtiments superbes et une église dédiée à saint Wenceslas, l'un des ancêtres des pieux fondateurs, ne tardèrent pas à s'élever dans la campagne solitaire.

A peine étaient-ils achevés que des vierges y vinrent de l'abbaye de Doxan. Voyslava les rejoignit avec sa sœur Judith, touchée à son tour du désir d'embrasser la vie parfaite.

Dès lors, Hroznata ne se sentit plus d'attaches ici-bas; depuis la mort de ceux qu'il chérissait le plus, son épouse et son enfant, il vivait austère et retiré comme un moine.

Le Seigneur venant de rompre ses derniers liens, il se prépara à lui offrir un suprême holocauste qui n'était autre que lui-même, et il demanda aux chanoines de Tepl une petite place dans leur couvent, où il pourrait à son tour goûter les joies de l'obéissance.

HROZNATA DEVIENT PROVISEUR A L'ABBAYE DE TEPL

Avant de franchir le seuil du cloître, Hroznata, en homme avisé, se servit encore de son titre de prince de Bohême pour obtenir du roi les privilèges nécessaires aux fondations de Tepl et de Chotieschow. Il se rendit donc à Prague, accompagné de l'abbé Jean.

Sa Majesté lui témoigna beaucoup de bienveillance. Elle abolit à perpétuité pour ces deux monastères les impôts qu'elle avait coutume de prélever sur les personnes et les biens des communautés, voulant, est-il déclaré dans l'acte royal, que ce privilège se perpétue pour le bien du royaume.

De Prague, Hroznata se rendit à Rome, où il avait à cœur, avant de s'enfermer dans la solitude, de venir saluer le nouveau Pape, Innocent III (1196). Admis en présence du Souverain Pontife, il lui raconta en quelles circonstances providentielles il avait été amené à fonder ses deux monastères déjà placés sous la protection du Saint-Siège, et comment il se sentait appelé à achever l'œuvre en s'y donnant lui-même.

Le Pape approuva beaucoup cette résolution. Lui-même voulut revêtir Hroznata de l'habit blanc de l'Ordre Prémontré. Ensuite, comme pour lancer dans la lice le nouveau chevalier, il lui conféra le sous-diaconat, avec le titre honorifique de chapelain du Saint-Siège.

Rien désormais n'entravait plus sa marche: Hroznata s'empressa donc vers le lieu de son repos.

En entrant simple religieux dans l'abbaye qu'il a fondée, le prince de Bohême prend, semble-t-il, le meilleur moyen d'échapper aux ennuis et aux sollicitudes qu'entraînent la possession de biens considérables et le commerce avec les grands.

Dieu, pourtant, ne l'entend pas ainsi. A peine notre novice a-t-il goûté quelques jours les

charmes de la vie cachée, que son abbé lui confie, à titre de proviseur, l'administration des vastes domaines auxquels il vient de renoncer spontanément.

Il est aisé de concevoir ce que cette charge avait de difficile et comptait d'imprévu dans ces anciennes abbayes, véritables petits royaumes, grenier d'abondance des pauvres, hôtellerie des pèlerins, dispensaire des malades, refuge de toutes les misères et de toutes les indigences, mais en même temps cité à défendre parfois contre les incursions et les injustices des grands. Hroznata, plus à même que tout autre de remplir avec honneur les importantes fonctions de proviseur, ne tarda pas à sentir les épines inhérentes à sa charge.

UN MARTYR DES DROITS MONASTIQUES

Tepl prospérait au-delà de toute espérance sous sa vigoureuse administration quand la paix de la belle abbaye fut brusquement troublée par les injustes prétentions d'un voisin, Théobald, châtelain de Pilsen, sur l'une des terres du couvent de Chotieschow.

L'orage dura peu, car les tribunaux du roi, saisis de l'affaire, reconnurent les droits de l'abbaye norbertine. Le proviseur profita de cette leçon pour faire renouveler la sanction royale en faveur des dons, libertés et privilèges successivement accordés par les princes à Tepl et à Chotieschow.

Quatre ans plus tard, Hroznata recevait, avec le titre de prévôt, le gouvernement général des deux abbayes, et c'est avec une énergie toujours croissante qu'il se déclara, envers et contre tous, le défenseur de leurs droits temporels.

Cette période de sa vie religieuse fut marquée pour lui par une épreuve d'autant plus douloureuse qu'elle lui venait de son abbé et de ses frères. Un dissentiment très marqué, dont on ne connaît pas les causes, surgit alors entre le prévôt et le supérieur. Ce dernier prêta à des calomnies une oreille trop crédule, et Hroznata, desservi auprès de tous, dut, pour le bien de la paix, se retirer quelque temps dans une dépendance du monastère de Chotieschow. Il y trouva quelque consolation auprès de ses deux sœurs.

Mais les injustices dont il avait été l'objet, l'abandon, le mépris auquel il était voué par ceux qu'il chérissait le plus, altérèrent sa santé, au point qu'il eut le pressentiment de sa mort prochaine.

L'abbé de Tepl, enfin désabusé, rendit sa confiance à l'humble exilé. Hroznata revint dans son abbaye, et ce retour fut un triomphe. On le rétablit dans ses anciennes charges.

De nouvelles épreuves tout à fait imprévues lui étaient réservées, précisément à cause de son zèle à défendre les droits méconnus du monastère.

Qui ne le sait? Les biens de l'Eglise, qu'ils appartiennent au clergé régulier, ou qu'ils relèvent du clergé séculier, sont chose sacrée. Ils forment le domaine de Jésus-Christ, les pauvres et les ministres de l'autel en ont l'usufruit; l'évêque ou l'abbé, l'administration; le Pape, la surveillance et la défense au dernier ressort.

Les privilèges dont jouissent, par un effet de la libéralité du prince, ces mêmes biens sont également inviolables. L'intention du bienfaiteur, qui a eu en vue de faciliter les saintes entreprises des serviteurs de Dieu, a droit d'être respectée, et quiconque y porte atteinte tombe sous les mêmes anathèmes que ceux qui confisquent les biens des religieux.

Hroznata eut la gloire d'immoler sa vie pour la défense de ce principe.

Daniel, évêque de Prague, jaloux de suivre les généreux exemples de son roi et d'ajouter encore aux largesses faites à l'abbaye de Tepl, renonça à perpétuité aux dîmes qu'il prélevait sur les biens du couvent. Le Chapitre de Prague approuva la concession, et acte en fut dressé.

Mais le successeur de Daniel n'entra pas dans ces vues. Il fit valoir, avec l'extrême rigidité qui était le propre de son caractère, les anciens droits de l'évêché. L'abbé de Tepl, fort de la légitimité de sa cause, se défendit énergiquement et fut, au cours du procès, excommunié par l'évêque pour sa courage résistance. Rome, comme il convenait, instruisit cette affaire; le pape Honorius III leva la peine canonique portée contre l'abbé et ordonna une enquête, en désignant Hroznata comme arbitre du procès.

Celui-ci ne vit pas la fin de cette triste procédure. Un parti puissant le poursuivit de sa haine. Quelques seigneurs jaloux avaient juré de se venger. Averti, le Bienheureux n'en continua pas moins l'exercice de ses fonctions, méprisant les desseins des pervers, se confiant en Dieu seul.

Un matin, après avoir offert le Saint Sacrifice, il allait, suivi d'un fidèle domestique, visiter la propriété que l'abbaye possédait à Lichtenstadt. Soudain, des hommes armés, sortant d'une embuscade, se précipitent sur le religieux et sur son compagnon, les garrottent et les emmènent bien loin, dans le donjon de Kingsberg, au pays d'Egger.

Durant deux mois, les prisonniers subirent au fond d'un cachot les tortures de la faim et les plus indignes traitements. Pendant ce temps, l'abbé de Tepl et ses religieux s'efforçaient de recueillir le prix de sa rançon. Ils ne purent y réussir à temps; la souffrance acheva son œuvre avant eux : Hroznata, qui était d'une santé chancelante, brisé par ses récentes épreuves, succomba aux tourments de sa captivité, le 14 juillet 1217.

Certains historiens disent qu'il mourut de mort violente; « quoi qu'il en soit, victime de violence ou de lents supplices, il n'en est pas moins martyr, puisqu'il donna sa vie pour la défense des privilèges et des franchises de l'Eglise ».

Ce fut un vendredi que Hroznata entra dans la gloire éternelle. C'est pourquoi, chaque vendredi de l'année, les religieux de Tepl honorent pieusement la mémoire du Bienheureux, par une prière spéciale, afin d'obtenir sa puissante intercession.

Rome vient d'approuver le culte rendu de tout temps au bienheureux Hroznata.

Entre autres documents iconographiques conservés à Tepl se trouve la planche qui illustre la première page de cette livraison : Le Bienheureux, dans la nuit qui suivit sa mort, apparaissant au serviteur fidèle, compagnon de sa captivité. Ce dernier, à genoux, interroge le Bienheureux qui lui dit : Va, tes liens sont rompus, cours annoncer à mes Frères la nouvelle de ma mort, et dis-leur mon désir d'être inhumé en leur couvent.

Ce dernier vœu du martyr fut exaucé : ses restes reposent encore aujourd'hui au milieu du chœur des religieux, en face du maître autel, dans l'église du couvent de Tepl, attendant la glorieuse résurrection.

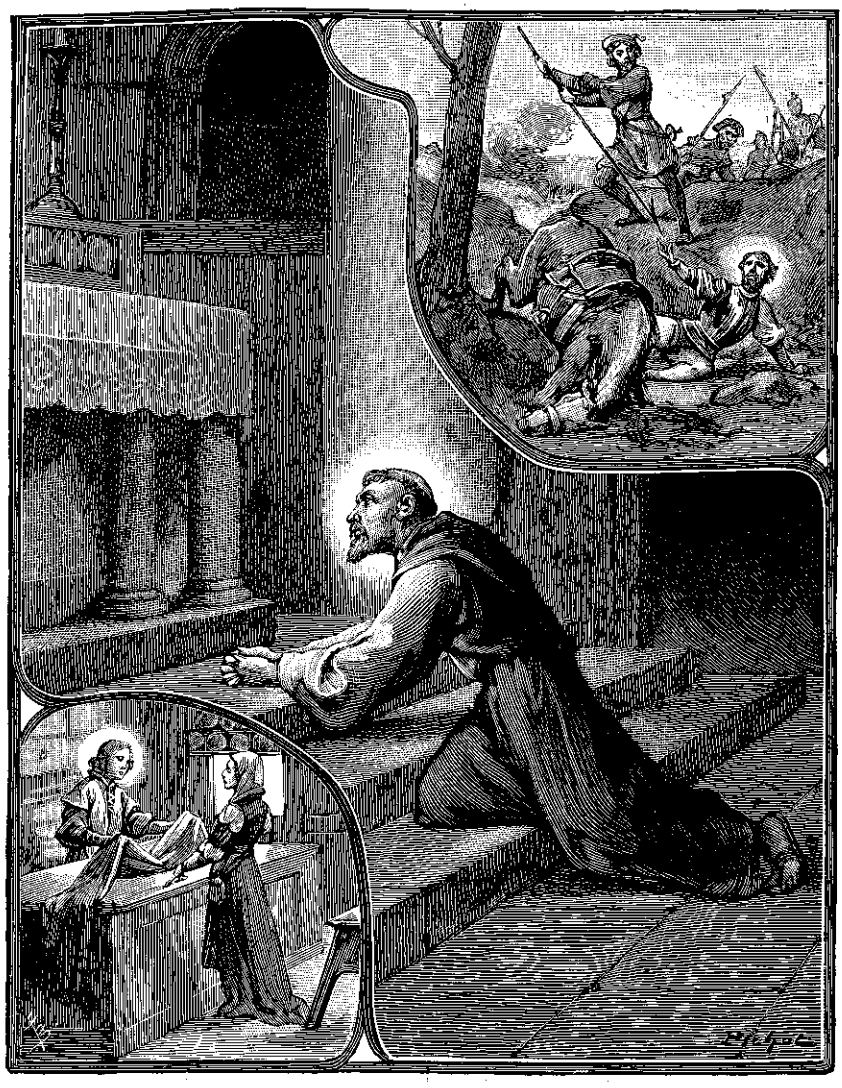
*
* *

D'après la *Vie du bienheureux Hroznata*, par le chanoine IGNACE VAN SPILBEGK, de l'abbaye de Tongerloo, et *Un martyr des droits monastiques*, article de la *Bibliothèque norbertine*.

LE VÉNÉRABLE GASPARD BON

DE L'ORDRE DES MINIMES

5 janvier 1530 — 14 juillet 1604.



Le vénérable Gaspard apprenti chez un marchand de soie. Accident qui décide de sa vocation. Le vénérable en prières au pied de l'autel des Minimes, à Valence.

VOCATION MANQUÉE

La veille de la fête des Rois 1530, au temps de Charles Quint, naissait à Valence (Espagne), en la boutique d'un pauvre tisserand bien nommé *Bon,* un fils qu'on baptisa sous le nom du roi mage Gaspard.

Le père était Français, la mère, Espagnole. Ils eurent deux filles et deux fils et Gaspard fut le second. Cet humble ménage offrait le spectacle de toutes les vertus ; la mère jeûnait chaque vendredi au pain et à l'eau, et lorsque, à l'âge de quarante ans, elle subit la terrible épreuve de devenir aveugle, elle porta héroïquement cette adversité. « Je verrai mieux, disait-elle, les beautés éternelles. »

Dans ce milieu si fervent, Gaspard semblait prédestiné. Doué à un haut degré des grâces physiques et intellectuelles, il mettait ses joies enfantines à la piété, prêchant ses petits camarades qui

subissaient volontiers son ascendant. Chacun disait : « Quel malheur que ce soit le fils d'un pauvre artisan! »

Cependant, en raison de ses dispositions, le père se décida à lui faire suivre les cours du collège de Valence : il y eut des succès sans rien perdre de sa candeur, et, dès lors, il jeûnait comme sa pieuse mère chaque vendredi au pain et à l'eau, ce qu'il fera toute sa vie, même étant soldat. A 16 ans, pressé par le désir de la vie parfaite, il résolut de quitter le monde sans bruit et se présenta au noviciat des Dominicains.

A peine fut-il admis comme postulant qu'un sien parent, à qui la famille avait dit sa douleur, se donnant le rôle que les gens du monde saisissent si volontiers, accourut lui représenter la désolation de son père pauvre et de sa mère aveugle; il fit couler ses larmes et l'arracha au cloître.

Cette circonstance faillit faire perdre à Gaspard sa couronne de Bienheureux, et une preuve que la famille eût été assistée par la Providence, si elle eût fait un acte de foi héroïque, c'est qu'elle le sera en effet merveilleusement en dehors du travail de l'enfant, et que celui-ci prit bientôt une carrière qui le sépara d'elle bien plus que le couvent, et avec d'autres périls.

Gaspard entra d'abord comme simple apprenti chez un riche marchand de soie; ce maître fut charmé de son activité et de sa soumission, mais il s'aperçut vite qu'il se privait de la meilleure partie de son repas pour le porter chez lui, et il lui dit: « Désormais, je vous nourrirai à ma table, et vous remettrez après le repas à vos parents ce que je réserverai pour eux. » Ce généreux bienfaiteur leur envoyait un dessert abondant, puis il déchargea son apprenti de tout travail, lui disant : « Reprenez vos études, » ce qu'il fit.

SOLDAT DE CHARLES-QUINT

Les parents n'avaient plus besoin de lui; mais l'heure de Dieu semblait passée pour la vocation, et le jeune homme, qui avait noble prestance, fut entraîné à revêtir l'habit militaire dans les armées batailleuses de Charles-Quint et à chercher la gloire vers laquelle le poussait sa nature ardente et généreuse.

Il quitta donc les siens — on ne dit pas que cette fois ils y aient mis obstacle, — et, pendant dix ans, il guerroya avec succès au royaume de Naples et dans le Milanais; il obtint un grade distingué dans la cavalerie. Mais, au milieu de la licence des camps, il conserva intactes sa foi, sa pureté et même ses pratiques de piété et de charité, si bien que plus tard il écrivait avec larmes, à propos de son passé militaire, les humbles lignes suivantes qui exaltent à la fois la sainteté du religieux et celle du soldat :

« Que je suis à plaindre, ô le plus ingrat de tous les hommes envers Dieu! Que je me vois lâche, tiède et négligent! *Il me paraît que je le servais avec plus de fidélité étant à l'armée et que je répondais avec plus de reconnaissance à ses bienfaits.* »

Tant de ferveur devait conserver l'étincelle de la vocation, et la Providence la fit éclater. C'était au terrible siège de Saint-Quentin (1557), si funeste au roi Henri II, fils de François Ier. Un jour, en une escarmouche, son cheval recula et tomba en un ravin pierreux, écrasant le cavalier, et un soldat ennemi, d'en haut, lui déchargea plusieurs coups de lance sur la tête et le laissa pour mort.

En cette cruelle extrémité, Gaspard jette ses regards vers son Sauveur, et fait vœu, s'il survivait, d'entrer en l'Ordre austère des Minimes où le carême est perpétuel. Son vœu à peine prononcé, il sent revenir ses forces; des camarades de son parti s'approchent, le tirent de là, le transportent à l'hôpital, mais les chirurgiens, craignant qu'il expire en leurs mains, lui font administrer les derniers sacrements, le pansent, et sont étonnés de le trouver mieux dès le lendemain; il demanda son congé et revint au foyer paternel; ses vieux parents furent joyeux de le retrouver et fiers de posséder un si glorieux bâton de vieillesse; mais il leur fit part de son vœu et, malgré ses propres larmes, il s'échappa de cette maison dont il allait faire par son sacrifice la gloire impérissable, et même la consolation ici-bas.

MINIME — PARENTS CONSOLÉS

Le monastère des Minimes à Valence était très fervent; on y psalmodiait la nuit, la mortification y était stricte et perpétuelle. Gaspard avait trente ans quand il en franchit le seuil. Quoique beaucoup plus âgé que les autres novices, il voulait être regardé comme le dernier et être toujours le plus soumis; l'humilité devint sa vertu héroïque. « Je suis Bon par mon nom, disait-il, mais bien méchant par mes œuvres. » Au bout d'un an, il prononça ses vœux, ses parents y assistaient, et après avoir embrassé ses frères les religieux, il s'agenouilla devant son père et sa mère aveugle, demandant pour la dernière fois leur bénédiction. Et c'est avec une émotion profonde, dit son historien, qu'on entendit le père lui dire, en le serrant entre ses bras :

« Vous n'êtes donc plus à nous; Dieu sait combien je vous aimais; c'est en vous seul que j'avais mis toutes mes espérances; mais c'en est fait, nous voilà séparés; je vous laisse dans la maison du Seigneur qui nous a créés pour sa gloire. Puissiez-vous le servir jusqu'à la mort et devenir saint! »

Deux ans plus tard, en raison de sa science et de sa vertu, il était promu au sacerdoce, et son père et sa mère tressaillirent d'une sainte joie en renouvelant leur sacrifice à sa première Messe.

Dans la suite, bien qu'il évitât toute visite dans la ville, il allait quelquefois chez ses parents, mais ce n'était que pour les sanctifier, et, après leur avoir fait ses exhortations, ils le voyaient préparer leur lit, balayer la chambre, apprêter le dîner avec le même empressement qu'il avait fait en sa jeunesse. Il aimait ses parents par devoir et les chérissait encore plus « parce qu'ils étaient pauvres ».

Ajoutons ici qu'après diverses missions au loin, il se retrouva providentiellement à Valence pour donner les derniers sacrements et ouvrir le ciel à son père, à sa mère, à son frère et à ses deux sœurs, car lui vécut jusqu'à un âge avancé.

Religieux à trente ans, maître des novices, puis supérieur à Perpignan, à l'île Majorque, à Granollers en Catalogne, deux fois à Alaquaz et à Valence, provincial et fondateur de diverses maisons, il laissa partout un parfum de sainteté et, chez ses sujets, un vif désir de le conserver lorsque ses périodes de supériorat étaient achevées; cependant, au moment des suffrages, il conjurait ses frères avec larmes de ne pas penser à un vil pécheur comme lui, capable de les scandaliser et non de les conduire.

Un jour, en une thèse publique qu'il présidait à Valence, le candidat ayant commencé par l'éloge du supérieur, on applaudit; il rougit, pleura, s'enfuit dans sa cellule et, le soir, pressé par la douleur, il appela l'étudiant devant les religieux : « Que vous ai-je jamais fait, mon frère, pour m'outrager si cruellement? Comment avez-vous osé mentir en public? » Et il punit l'innocent flatteur.

« Je ne sais que mon Bréviaire, » répondait-il à ceux qui le consultaient. Si on prétendait qu'il était savant, il se sauvait.

Il eut à souffrir des persécutions d'un Provincial en défendant les intérêts légitimes du couvent dont il avait la charge; ce Provincial l'invita à se démettre; il obéit, et quand le Général de l'Ordre, instruit du mécontentement de la province, intervint, Gaspard prit la défense de son persécuteur : « Il m'a châtié comme je le méritais. »

Une autre fois, il se jeta aux pieds d'un religieux qui lui avait manqué gravement : « Quelles actions de grâces ne vous dois-je pas, aucun de nos frères ne m'a si bien connu que vous. Vous m'ouvrez les yeux. » Du coup, le revêche fut vaincu et converti.

Ses mortifications furent extrêmes et, dans sa vieillesse, au milieu des cruelles souffrances d'un mal terrible, il fallut les injonctions de l'obéissance pour l'empêcher de continuer les sanglantes flagellations qu'il s'imposait chaque nuit à la suite de l'office. On le trouvait après ces disciplines au pied de son lit de douleur, n'ayant plus la force de se lever.

En ses voyages, il ne voulait emporter que le strict nécessaire de la dépense, pour lui et son compagnon, si bien qu'un orage les ayant retenus à l'hôtellerie, on ne pouvait payer : « Ne vous troublez pas, dit-il à son compagnon », et il offrit en gage à l'hôtelier une image pieuse de la Sainte Vierge, que celui-ci accepta aussitôt comme un nantissement suffisant.

Son esprit de pauvreté était tel que, s'il voyait quelque religieux plus mal vêtu que lui, il était saintement jaloux et le priait en secret de faire échange avec lui. Un jour où il avait donné ses souliers à un voyageur qui n'en avait plus, celui-ci lui en renvoya de neufs. Gaspard ne put se résoudre à les accepter : « Non, dit-il, je n'en ai prêté que de vieux, il n'est pas juste que j'en reçoive de neufs. »

Son désintéressement fut récompensé par des lumières sur les misères à soulager. Un postulant avait apporté le prix de son habit, pour sa vêture; le Saint en fit mettre une partie de côté et dit à un religieux d'aller à l'église, à telle place, et de remettre l'argent à une femme qui fut tout étonnée et consolée, car elle gémissait alors en un extrême besoin. Ceci se renouvela pour d'autres personnes désespérées.

A la Saint-Sébastien, fête patronale du couvent des Minimes de Valence, Gaspard, alors supérieur, voulut que les bienfaits reçus des citoyens fussent destinés aux nécessiteux et que tous fussent abondamment secourus. Il ordonna même d'emprunter pour acheter du pain qui fut distribué, si bien qu'il ne resta rien pour les religieux.

C'était dur, les jours de fête. « Allez, dit-il à l'économe, à tel hôtel, il y a là un gentilhomme de Naples, arrivé ce matin à Valence, vous lui ferez part des besoins du monastère. Il obéit. Le gentilhomme, aussi surpris qu'édifié, donna sur-le-champ cent réaux.

« Vous voyez, dit alors Gaspard, combien le Seigneur est fidèle à ses promesses. Il nous dédommage au centuple du peu que nous avons fait pour assister ses membres souffrants. Nous n'avions plus rien et nous voilà maintenant en état de satisfaire à la dette que vous avez contractée et à la dépense nécessaire pour la communauté. »

On rapporte une circonstance plus miraculeuse. A Alaquaz, la disette éclata, les riches craignant de manquer eux-mêmes appliquaient à faux le proverbe : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Les pauvres, désespérés, assiégeaient le couvent; Gaspard fit donner à tous et il ne resta des provisions que quatre petits pains.

L'économe, d'abord plein de confiance, voyant l'heure du dîner arrivée sans aucun secours, exprime sa vive inquiétude. « Croyez-vous que le Seigneur pitié puisse nous oublier, Lui qui jeta un regard de sur les peuples qui le suivaient, » dit Gaspard. Et, plein de foi en évoquant ce souvenir, il fit apporter les quatre petits pains et les bénit comme Notre-Seigneur, et comme autrefois ils se multiplièrent si abondamment qu'après le souper on put avec les restes recommencer les aumônes.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner que dans le couvent on ait appelé dans la suite les années de son supériorat « les années miraculeuses ».

GRACES DE CHOIX

Il fut comblé du don de contemplation et souvent on le vit en son oraison, élevé de terre, les bras en croix, en une immobile extase.

Le grand serviteur de Dieu était encore jeune prêtre lorsqu'un religieux, curieux de le voir la nuit en prières, entr'ouvrit la porte et entendit des cris, des hurlements qui le terrorisèrent, la terre semblait trembler; il allait fuir quand il vit Gaspard porter la main sur un grand crucifix et dire : « Maudit esprit, tu pensais me faire abandonner les hommages que je dois à mon Créateur. Je ne crains pas tes assauts armé de ce bois sacré. » Et, la prière achevée, le calme se fit.

Ces attaques de l'esprit malin sont fréquentes dans l'histoire des saints et doivent consoler ceux qui subissent l'épreuve terrible des tentations.

Une autre fois, un religieux, entrant pour préparer le chœur, fut ébloui d'une clarté extraordinaire, des flammes célestes remplissaient l'église;

d'abord il ne distinguait rien et n'osait avancer; mais bientôt il découvrit son supérieur rayonnant comme un soleil et venant à lui : « Cessez de vous troubler, mon fils, vous êtes éperdu pour un rayon de lumière, il fera bien plus clair dans le ciel. » Et il le conjura de garder le silence sur ce qu'il venait de voir.

Cette lumière surnaturelle l'illumina plusieurs fois à l'autel où il passait deux heures pour célébrer, et où il s'interrompait parfois immobile et en extase.

Dieu lui donna des grâces de choix pour la conduite des âmes au confessionnal; exhortant surtout ses pénitents à la dévotion à Marie, il faisait des pénitences pour eux, et on l'a vu pénétrer les secrets de leur cœur, les étonner ainsi et les sauver.

Il morigénait les orateurs qui cherchaient leur gloire. D'ailleurs, une articulation imparfaite de la voix l'empêchait de prêcher lui-même; néanmoins il ramenait sans cesse des pécheurs endurcis. Pour les malades, il était l'ange consolateur, surtout aux hôpitaux, baisant les plaies, calmant les murmures.

Des religieux envoyés à Majorque ayant été pris par des pirates, et amenés comme esclaves, il obtint de se faire quêteur de ville en ville pour obtenir les fortes rançons exigées, parcourant plus de deux cents lieues sous un ciel torride, essuyant parfois des rebuts, mais trouvant toute la somme en quelques mois, après lesquels il reçut en ses bras le riche butin de ses frères sauvés.

SA MORT

En 1603, il tomba malade et comprit aussitôt que c'était la fin. Il le dit à ses religieux qui voulaient lui représenter qu'il n'y avait encore aucun danger. Et quittant son ancienne cellule : « Chère compagne de mes sentiments et de mes consolations, c'en est fait, nous ne nous verrons plus », et il descendit au dortoir des infirmes.

Il était surtout préoccupé d'empêcher qu'on lui rendit aucun honneur à sa mort et il pria instamment ses frères de ne point le placer dans la sépulture des religieux, « n'étant pas digne à cause de ses crimes d'être en une si sainte compagnie au même tombeau ». Il ne se doutait pas combien le sien deviendrait glorieux par l'infinité des miracles.

Il fit venir auprès de son lit de mort les novices, puis les convers, et enfin les prêtres et leur adressa des exhortations qui furent soigneusement recueillies et conservées. Puis il se démit, passa l'autorité à son vicaire et, dix jours après, lorsque le médecin lui annonça que l'instant approchait, il exulta dans la joie : *Je me suis réjoui de ce que l'on m'a annoncé, nous irons dans la maison du Seigneur* (1). Il s'éteignit dans cet élan de bonheur, le 4 juillet 1604.

Le peuple de Valence accourut près du corps pour baiser ses pieds, et trois jours durant on dut le laisser exposé à la vénération, car les miracles éclataient sans cesse. On remarqua que les cierges qui brûlaient jour et nuit ne diminuaient pas. Une guérison d'aveugle ayant eu lieu au contact de son habit, on amena de tous côtés des infirmes. Une pauvre estropiée d'un bras fendit la foule, fit appliquer la main du Saint sur le membre inanimé qui retrouva la vie. Et bientôt, la même main toujours souple du défunt, placée au front des infirmes, accomplit d'autres guérisons extraordinaires sur des vieillards, des adultes, des enfants atteints de maux incurables. On en a écrit tout un recueil.

Au bout de quatre jours, le corps ne présentait aucune altération malgré la chaleur; on décida de faire les obsèques, mais il fallut la force armée pour contenir le peuple, et ce jour-là même les guérisons éclatèrent dans la foule et se multiplièrent ensuite au tombeau du Bienheureux.

Six ans plus tard, en 1610, l'autorité ecclésiastique, consacrant le culte populaire rendu jusque-là, fit transférer les restes du bienheureux Gaspard, le 20 septembre, en une chapelle magnifiquement ornée, et on trouva alors ce corps aussi frais, aussi souple que pendant la vie.

Pie VI a donné la Bulle officielle de Béatification le 22 août 1786.

La vie du bienheureux Gaspard Bon fut écrite aussitôt de divers côtés : à Valence, en 1610, par son compagnon le plus attitré, le P. Gual; à Gênes, en 1612; à Barcelone, en 1618, en français, 1622; à Munich, en latin, 1652. Nous avons suivi ici l'édition de Marseille, 1788, faite sur les actes du procès de béatification. Elle contient le récit des miracles sans nombre accomplis après sa mort.

---

(1) *Ps.* 121.

SAINT HENRI, EMPEREUR

Fête le 15 juillet.

Saint Henri à son lit de mort remet l'impératrice Cunégonde aux mains de ses parents et leur dit: Vous m'aviez confié cette vierge de Jésus-Christ; je la rends au Seigneur Jésus et à vous dans sa dignité intacte.

Saint Henri appartenait à la famille impériale des Othons qui joua un si grand rôle au moyen âge.

Les chroniques du temps ne nous disent rien de ses premières années, mais on ne peut douter qu'il les passa dans une grande pureté d'âme et innocence de vie. Dès qu'il eut atteint l'adolescence, touché d'une grâce toute spéciale de Dieu qui l'appelait à une vie plus parfaite, il fit le vœu de continence perpétuelle.

C'était un acte de hardiesse pour un prince aussi bien doué et dont les brillantes qualités relevaient les attraits les plus séduisants. Mais, sans écouter la voix de la prudence humaine, il se consacra tout à Dieu et lui promit de ne jamais s'attacher qu'à lui.

Son père étant mort, il fut proclamé duc de Bavière. Bientôt les seigneurs qui s'étaient attachés à lui, et le peuple qui l'aimait comme son père, lui firent les plus vives instances pour l'engager à prendre une épouse. Le jeune duc ne répondit d'abord que d'une manière évasive. Il espérait que

le temps changerait ces dispositions importunes et il en fit d'abord peu de cas. Mais personne ne s'accommodait de ces atermoiements. La surexcitation fut telle qu'un moment on put craindre une révolte.

Henri ne pouvait plus hésiter. La voix du peuple en cette occasion était la voix de Dieu. Mais alors que devenait son vœu ? Il ne voyait pas encore le moyen d'unir deux choses qui semblent tout d'abord s'exclure : la virginité et le mariage. Cependant il ne perdit point confiance, assuré que Dieu, qui lui avait inspiré autrefois une résolution si énergique, lui donnerait les moyens d'y être fidèle.

Obligé de se prononcer, le duc donna à ses vassaux la réponse suivante : « Je ne m'oppose plus à votre volonté, mais je ne consentirai à prendre pour épouse qu'une personne digne du rang suprême auquel vous la convierez. Je vous laisse le soin de la choisir vous-mêmes dans ces conditions. »

Laissons à un hagiographe de cette époque le soin de nous raconter comment les pieux désirs de Henri furent exaucés :

« Sur les bords du Rhin vivait un comte palatin nommé Sigfrid, retiré dans ses domaines avec sa noble épouse Hedwige. Tous deux étaient d'illustre race ; ils comptaient des rois parmi leurs aïeux : leur fortune était considérable, mais leur vertu plus éclatante encore. De leur alliance sainte, ils avaient une fille nommée Cunégonde, perle précieuse qui devait effacer par son mérite la gloire de tous ses ancêtres. Elle était d'une beauté accomplie; son caractère, ses mœurs douces et simples lui conciliaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Elle aussi avait fait au Seigneur un vœu secret de perpétuelle virginité. Les princes de Bavière jetèrent les yeux sur elle et la proposèrent à leur maître; comme la seule épouse vraiment digne de lui.

» Durant ces pourparlers, il advint que le père et la mère de la jeune fille moururent tous deux. Elle resta donc orpheline et ce fut à ses tuteurs qu'on s'adressa pour les négociations du futur mariage. A cette nouvelle, la chaste vierge fut saisie d'une douleur inexprimable; elle répandait dans le secret de la solitude des torrents de larmes, voulant rester fidèle au Roi des anges qu'elle avait choisi pour l'époux de son âme. Mais ses proches, fiers d'une alliance qui devait illustrer leur famille, combattaient ses scrupules ; ils multipliaient les instances, les caresses, les supplications. La vierge très prudente résistait toujours; elle priait le Seigneur de lui faire connaître sa volonté. Enfin, un pressentiment intérieur lui fit comprendre que ses prières étaient exaucées, et que la grâce de rester fidèle à son union avec le Christ lui serait accordée dans le mariage qu'elle allait contracter. Elle donna donc enfin un consentement que sa famille reçut avec une joie extrême. Ses noces avec Henri furent célébrées au milieu d'universelles acclamations de triomphe. Les hommes se réjouirent dans des pensées terrestres, mais les anges, témoins de cette union virginale, entonnèrent dans les cieux les cantiques d'une allégresse sainte.

LES ÉPOUX VIERGES

» Après que les évêques eurent béni les nobles époux, lorsque ceux-ci se trouvèrent seuls, Henri prit le premier la parole, et dit : « Epouse très chérie, je ne veux pas vous laisser ignorer que j'ai fait devant Dieu un serment de lui dévouer mon corps et mon âme, en gardant par amour pour Jésus-Christ la continence parfaite. » — A ces mots, le visage de la jeune fiancée parut rayonnant d'une joie céleste : « Seigneur, mon roi, dit-elle, votre parole est plus douce à mon cœur que le parfum du miel. Le vœu que vous avez fait de votre côté, je l'avais fait du mien. Plutôt que d'y manquer, je renoncerais à toutes les couronnes de la terre. Les jours qui viennent de s'écouler ont été pour moi des jours d'épouvante, car je craignais de violer mes serments et d'encourir la colère du Souverain juge. »

» Henri prit alors la main droite de la vierge, et la tenant dans la sienne, il lui dit : Maintenant je puis vous appeler mon amie, mon épouse immaculée. Le Seigneur est vraiment avec nous, puisqu'il a inspiré à nos cœurs la même volonté et le même désir. Jurons-lui tous deux de rester fidèles à son amour. Quant à moi, par la foi de Jésus-Christ que je prends ici à témoin, je vous promets de vous honorer comme la plus glorieuse des épouses, de vous aimer comme la plus chère moitié de moi-même et de vous préférer à tout sur la terre.

» Telles furent ces noces immaculées, ajoute l'hagiographe. Les invités qui assistèrent aux fêtes dont elles furent accompagnées ne virent que la pompe extérieure; pour nous, il nous semble que le Fils de la Vierge Marie y assista réellement, quoique invisible, et renouvela en un sens mystique le prodige de Cana, changeant l'eau d'un mariage vulgaire en un vin céleste qui fait germer les vierges (1). »

Quelque temps après, les deux époux furent investis par l'archevêque de Mayence de la couronne royale de Bavière. Dès lors, Henri se distingua par sa piété et son attachement à l'Eglise.

Un de ses compétiteurs, Herman, duc de Souabe, s'étant emparé de Strasbourg, en avait pillé l'église, uniquement parce que cette ville avait manifesté son attachement au duc de Bavière. On conseillait à Henri d'en faire autant de la ville et de l'église de Constance qui tenaient pour Herman. « A Dieu ne plaise, répondit-il avec douceur, que pour punir l'emportement d'Herman, je m'attaque à Celui qui m'a donné la couronne royale. D'ailleurs, c'est mal acquérir un royaume que d'y risquer son âme. Dieu m'a couronné non pour violer les églises, mais pour punir ceux qui les violent. »

Telle fut la ligne de conduite à laquelle il demeura toujours fidèle. C'est ainsi qu'il rétablit l'évêché de Mersebourg que l'ambitieux Giseler avait fait supprimer. Il érigea également un évêché à Bamberg, en Franconie, dans le but de contribuer à la destruction du paganisme chez les Slaves dont cette ville se trouvait proche. Le Pape, pour lui donner une marque de son affection, voulut que le nouvel évêché relevât directement du Saint-Siège. Il devait bientôt rendre un hommage encore plus éclatant à ses vertus et à son dévouement.

L'union entre les deux époux, commencée sous de si heureux auspices, ne fut longtemps troublée par aucun nuage. Se considérant mutuellement comme des vases destinés à répandre devant Dieu les plus suaves parfums, ils vivaient dans cette paix qui est le partage des âmes pures et qu'aucune des misères humaines ne saurait altérer.

Mais il fallait que la souffrance vînt révéler d'une manière plus évidente encore jusqu'où allait la délicatesse d'un amour aussi pur. C'est par l'épreuve que Dieu a coutume de visiter ses saints, et c'est ordinairement par cette voie qu'il les élève aux plus sublimes hauteurs de la perfection. Henri et Cunégonde devaient en faire l'expérience.

TERRIBLE ÉPREUVE

Ils vivaient ensemble dans cette union parfaite, quand une affreuse calomnie vint troubler la paix dont ils avaient joui jusqu'alors. Henri ayant dû

(1) *Histoire générale de l'Église catholique* par Darras, tom. XX, p. 456.

faire une campagne de quelques mois, de perfides esprits profitèrent de cette circonstance pour lui faire perdre la confiance qu'il avait en son épouse bien-aimée. Cunégonde fut accusée de la plus abominable infidélité. La calomnie partie de haut se divulgua peu à peu, pénétra jusque dans le peuple, et il n'y eut bientôt plus qu'une voix pour flétrir ce qu'on appelait l'hypocrisie de la reine.

Henri ne tarda pas à être informé de ce qui se passait. Il repoussa d'abord avec indignation tout ce qu'on lui disait contre Cunégonde. Mais recevant chaque jour de divers côtés des avertissements non équivoques, il crut que tous ces témoignages ne pouvaient être sans fondement. Il résolut alors de briser avec elle toute relation, jusqu'à ce que l'affaire eût été examinée par un concile des évêques d'Allemagne. Puis il eut recours à la prière pour demander à Dieu force et consolation au milieu d'une si terrible épreuve.

La reine de son côté n'ignorait pas les calomnies odieuses dont elle était l'objet; l'éloignement de l'époux qu'elle aimait de toute son affection virginale lui déchirait le cœur. Elle se plaça un jour sur son passage et l'aborda en toute confiance et sérénité; mais Henri détourna les yeux et ne répondit point à son salut. « Mon très regretté seigneur, lui dit-elle en pleurant, pourquoi ne m'adressez-vous plus la parole, et détournez-vous de moi votre face ? » La tête baissée et d'un ton sévère : « Ce n'est point à moi à vous l'apprendre, dit l'empereur. Interrogez votre conscience; vous y trouverez une réponse suffisante. — Ma conscience, reprit Cunégonde, est absolument pure : le Dieu Très Haut m'en est témoin, lui qui voit tout. Je n'ai commis aucun des crimes qu'on me reproche. O roi, mon seigneur, je vous en supplie, montrez en cette circonstance le même héroïsme dont vous avez donné tant de preuves dans les combats, daignez prendre patience. L'honneur du royaume semble en ce moment diminué à cause de moi, mais, avec la grâce de Dieu, il sera bientôt relevé par moi, si pourtant vous consentez à prendre les mesures que je vais vous indiquer. »

Un peu adouci par ces paroles, le roi lui permit de continuer; ce qu'elle fit en ces termes : « Seigneur, que votre majesté convoque tous les princes, évêques ou laïques, en cette cité royale de Bamberg. En leur présence, la cause sera examinée dans les formes juridiques et l'assemblée décidera. J'ai la ferme espérance que la miséricorde divine nous arrachera à cet abîme de honte et de misérables calomnies. »

Après y avoir sérieusement réfléchi, le roi accepta la proposition. L'assemblée fut convoquée et il la présida lui-même, mais quand il fallut prononcer le jugement définitif, tous les princes et seigneurs éclatèrent en sanglots. Ils ne pouvaient se décider à condamner une reine dont ils avaient si longtemps admiré les vertus et loué le mérite. Cunégonde remarqua leur embarras. S'armant donc d'un courage viril, elle se leva, et au milieu du plus profond silence protesta de son innocence et de la fidélité qu'elle avait toujours inviolablement gardée à son cher époux. Puis, avec une douceur angélique, elle leur proposa elle-même l'épreuve à laquelle elle se soumettait pour témoigner de son innocence : « Faites chauffer à blanc, leur dit-elle, douze socs de charrue; pieds nus, je marcherai sur ces fers ardents. »

Ces épreuves, dites *jugements de Dieu*, étaient d'un usage fréquent au XI^e^ siècle. Mais ce serait tenter Dieu que d'y recourir sans une inspiration spéciale du ciel. C'est pourquoi les Papes ne tardèrent pas à les défendre.

« Douze socs de charrue furent chauffés à blanc, continue l'hagiographe, et la bienheureuse Cunégonde fut conduite à la basilique par deux évêques. Henri suivait à pied, avec tous les seigneurs. Quand on jeta sur le pavé les fers rouges qui lançait des étincelles de feu, le roi ne put contenir son émotion : « Ne persistez point, dit-il à Cunégonde, dans votre horrible projet. Je vous crois innocente. »

» Mais la vierge répondit avec une douceur évangélique : « Plus l'épreuve est terrible, plus elle sera convaincante. » Levant alors les yeux au ciel, elle s'avança pieds nus sur les fers rouges, en disant : « Seigneur, mon Dieu, protégez votre humble servante. »

» Tous les assistants avaient les yeux fixés sur elle. On la vit successivement appuyer les deux pieds sur les fers incandescents, en répétant chaque fois cette prière : « Seigneur Jésus, ayez pitié de votre humble servante ! » Quand elle fut arrivée au douzième, elle y resta debout comme sur un trône d'honneur.

» La foule émue se précipitait pour vénérer la sainte et courageuse femme. Le roi se jeta à ses pieds : « Très douce dame, lui dit-il, pardonnez-moi je vous en supplie, et rendez-moi votre amour. J'ai péché, je le confesse; je vous ai indignement outragée par d'odieux soupçons. Ma douleur est égale à mon admiration. Que ma langue se dessèche sur mes lèvres, si jusqu'au dernier jour de ma vie je ne travaille à réparer mon erreur. — O roi, mon seigneur, répondit-elle, c'est Dieu seul qu'il vous faut aimer et non pas moi. Mon respect et mon affection pour vous sont sans bornes; il en a toujours été ainsi depuis que j'eus l'honneur de devenir votre épouse, il en sera de même jusqu'à mon dernier soupir. »

» Cependant l'assemblée tout entière faisait retentir des cantiques d'actions de grâces, et bénissait le Seigneur tout puissant qui glorifie ses élus (1). »

SAINT HENRI COURONNÉ EMPEREUR

Vers cette époque, le pape Benoît VIII voulut donner à saint Henri un témoignage de l'estime qu'il faisait de sa vertu en déposant sur sa tête la couronne de Charlemagne. On sait que le pape saint Léon III avait rétabli en faveur de ce grand prince la dignité impériale, afin de le constituer défenseur officiel de l'Eglise romaine dans le monde.

Benoît VIII jeta les yeux sur saint Henri et l'invita à venir à Rome pour y recevoir la couronne impériale. Il y fut accueilli avec des applaudissements unanimes, et se rendit à Saint-Pierre où le Pape l'attendait. Après avoir prêté les serments d'usage, il fut sacré et couronné des mains du Pape. Celui-ci lui remit en souvenir de sa consécration un globe d'or surmonté d'une croix de même métal. Ce globe, divisé à angles droits par deux cercles de pierres précieuses, représentait les quatre parties du monde sous le sceptre de la croix, en même temps qu'il indiquait la mission que devait remplir dans ce magnifique royaume du Christ celui qui en était le chef temporel.

Saint Henri remercia gracieusement le Pape d'un don si précieux, mais son désintéressement le porta bientôt à s'en dépouiller en faveur des moines de Cluny qu'il aimait tout particulièrement.

L'Eglise du ciel avait en quelque sorte devancé le choix de l'Eglise de la terre dans l'élection de saint Henri à la dignité impériale. Six ans avant son sacre, Henri était en prière au tombeau de saint Volfgang, son ancien maître. Le Saint lui apparut, et lui montrant du doigt une inscription qui se trouvait sur un mur voisin, l'engagea à la considérer et

(1) Darras, ibid.

à en méditer le sens. Elle consistait en ces deux mots : *Post sex : Après six.* Henri se mit à chercher quel avertissement le ciel pouvait lui donner par ces paroles mystérieuses. Il les entendit d'abord de sa mort qui arriverait dans six jours et se prépara, par la mortification et l'aumône, au redoutable passage de l'éternité. Puis les six jours s'étant écoulés sans que rien d'extraordinaire lui fût arrivé, il remit à six mois l'accomplissement de la prédiction. Enfin quand, au bout de six ans, il se vit élevé à la dignité impériale, il comprit le sens de l'oracle mystérieux, et rendit grâces à Dieu et à son serviteur saint Volfgang.

SAINT HENRI DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE

Le premier acte du nouvel empereur, après son couronnement, fut de ratifier toutes les donations faites au Saint-Siège par Pépin et Charlemagne. Défenseur armé de l'Eglise, il ne songea plus qu'à en venger les droits.

L'empereur grec de Constantinople conservait encore une certaine prétention d'autorité sur les Etats pontificaux. Les quelques villes de la basse Italie demeurées sous sa domination étaient administrées par un gouverneur. Celui-ci, obéissant aux ordres de son maître, envahit plusieurs villes de la Pouille qui relevaient du Saint-Siège et ne dissimulait point son intention de rétablir l'influence byzantine dans toute l'étendue de la péninsule. Le Pape envoya contre lui Raoul, prince de Normandie, qui força les Grecs de se retirer de la Pouille.

Mais pour assurer d'une manière plus durable l'indépendance de l'Italie, Benoît VIII passa les Alpes et vint exposer à l'empereur l'état des affaires. L'entrevue eut lieu à Bamberg (1020). Des questions de la plus haute importance y furent examinées tant au point de vue social qu'au point de vue religieux. Il s'agissait de repousser la domination byzantine hostile à l'Eglise et ennemie de son unité. Saint Henri renouvela donc au Pape ses engagements de fidélité, et il lui promit de voler à la défense du Saint-Siège dès qu'il le verrait menacé dans ses droits. Diverses questions de discipline furent également examinées relativement à la réforme du clergé, et le concile de Pavie, qui se tint quelques mois plus tard, ne fit que confirmer les décisions prises de concert avec le Pape et l'empereur. Telle était la merveilleuse harmonie qui régnait alors entre les deux pouvoirs spirituel et temporel : ils se prêtaient l'un l'autre un mutuel appui pour faire le bonheur des peuples et les conduire à leurs plus sublimes destinées.

L'année suivante (1021), en exécution de ses promesses, Henri s'avança avec une armée considérable contre les Grecs qui avaient de nouveau envahi l'Italie. Cette fois, leur défaite fut complète. Henri leur enleva toutes les places qu'ils avaient conservées jusqu'alors et en fit don au Saint-Siège ; puis, après avoir ainsi pacifié la péninsule, il songea à retourner dans ses Etats. Il s'arrêta quelque temps au Mont Cassin où il régla avec le Pape diverses affaires concernant l'administration de l'abbaye. Y étant tombé malade par suite des fatigues de cette campagne, il fut miraculeusement guéri par l'intercession du bienheureux patriarche saint Benoît.

Cependant son âme si élevée gémissait sous le poids du fardeau que lui imposait sa dignité, et si la chose eût dépendu de lui, il aurait volontiers dit adieu aux grandeurs de la terre pour se cacher dans la retraite d'un monastère.

LA SAINTE OBÉISSANCE — LA COURONNE ÉTERNELLE

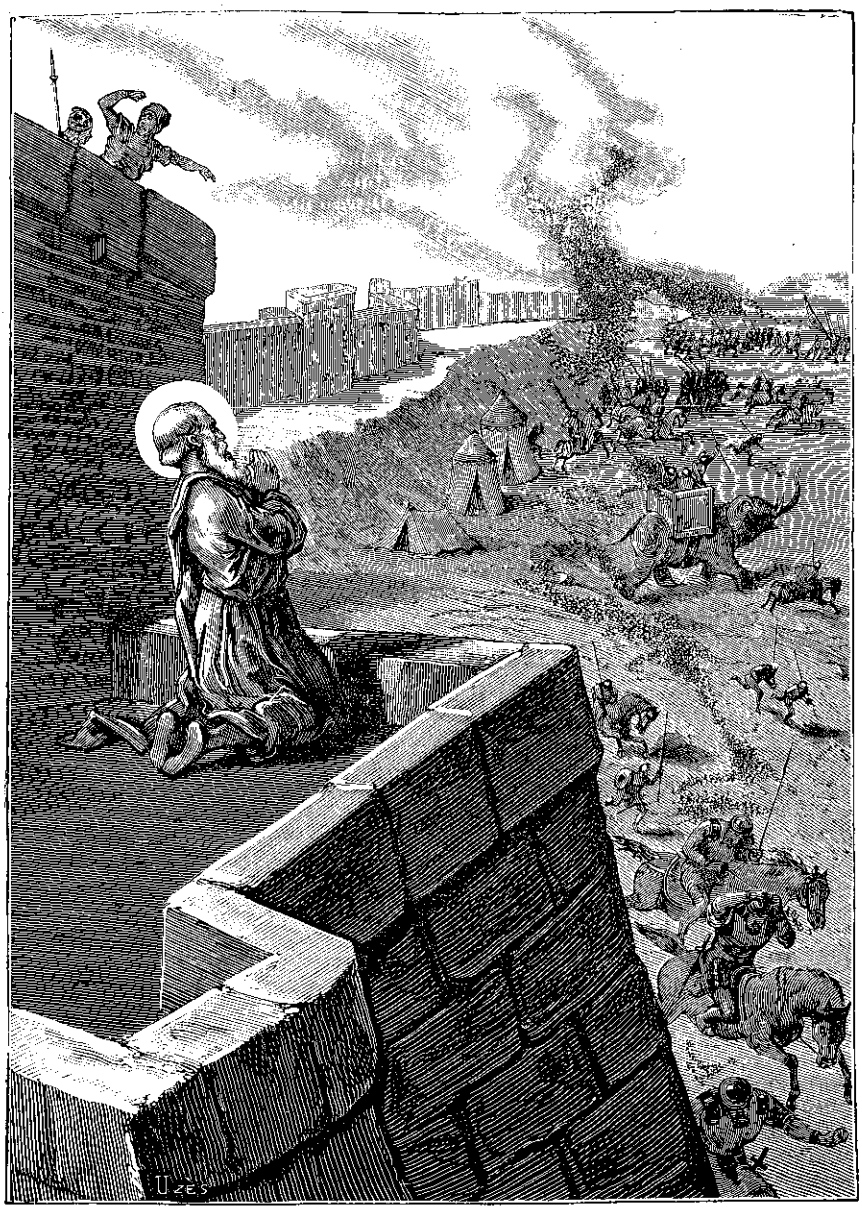
Un jour, comme il visitait le cloître de Saint-Vanne, en Lorraine, il s'écria : « C'est ici le lieu de mon repos, voilà la demeure que j'ai choisie ! »

Et il demanda sur-le-champ au bienheureux Richard de le recevoir parmi les moines de son abbaye. Richard comprit que la vocation d'Henri n'était pas celle d'un pauvre et modeste religieux : il trouva un expédient pour satisfaire la piété du prince sans nuire à l'Etat. Il assembla sa communauté, et pria l'empereur de s'expliquer devant tous les religieux. Henri protesta qu'il avait résolu de quitter les vanités du siècle, pour se consacrer au service de Dieu dans le monastère où il se trouvait. « Voulez-vous, dit l'Abbé, pratiquer l'obéissance jusqu'à la mort, suivant la Règle et l'exemple de Jésus-Christ ? — Je le veux, répondit Henri. — Et moi, dit l'Abbé, dès ce moment je vous reçois au nombre de mes religieux. J'accepte la responsabilité du salut de votre âme, si de votre côté vous promettez de suivre, en vue du Seigneur, tout ce que je vous ordonnerai. — Je jure de vous obéir ponctuellement en tout ce que vous me commanderez. — Je veux donc, reprit Richard, et je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de reprendre le gouvernement de l'empire confié à vos soins par la Providence divine. Je veux que vous procuriez, autant qu'il dépendra de vous, le salut de vos sujets, par votre vigilance et votre fermeté à rendre la justice. » En entendant ces paroles, l'empereur étonné regretta sans doute de ne pouvoir secouer le joug qui pesait sur ses épaules ; il se soumit pourtant, et continua de faire briller sur le trône les vertus qu'il eût voulu ensevelir dans la solitude.

Cependant sa vie, si remplie de saintes œuvres, touchait à sa fin. Ses forces l'abandonnèrent peu à peu jusqu'au jour où l'on comprit que son état était désespéré. « Nouveau Moïse, disent ses Actes, il avait dû les triomphes de sa vie moins à la puissance des armes qu'à celle de la prière. Toutes ses guerres si glorieusement terminées avaient été justes et saintes ; ses victoires furent des triomphes pour l'humanité. Il aspirait maintenant à la couronne immarcescible que le Seigneur réserve à ses élus. Sentant la mort approcher, il manda les parents de la bienheureuse impératrice, et en présence des seigneurs qui entouraient son lit de souffrance, prenant la main de Cunégonde, il leur dit : « Vous m'aviez confié cette vierge de Jésus-Christ : je la remets au Seigneur Jésus et à vous dans sa virginité intacte. » Après avoir ainsi parlé, il s'endormit dans le Seigneur, à l'âge de cinquante-deux ans. Si sa mort fut un deuil pour toute la chrétienté, l'Eglise du ciel l'accueillit triomphant, et il put enfin jouir de la couronne de gloire qui avait été sa seule ambition ici-bas.

SAINT JACQUES DE NISIBE

Fête le 15 juillet.



A la prière de saint Jacques une nuée de moustiques envahit l'armée du roi de Perse et délivre la ville de Nisibe.

NAISSANCE DE SAINT JACQUES
IL SE RETIRE DANS LA SOLITUDE

Nisibe, située sur les limites du royaume des Perses et de l'empire romain, faisait partie de cet empire au IVe siècle, lorsque saint Jacques y prit naissance.

On n'a pas de détails sur les premières années de l'enfant prédestiné. Mais, quand il eut un peu grandi en âge, on le vit choisir le service du Seigneur, et, pour s'y donner plus librement, fuir le tumulte du monde. Poussé par une inspiration de l'Esprit-Saint, il se retira dans les montagnes, loin de toute habitation. Là, pendant les saisons de l'année les moins rigoureuses, il n'avait d'autre toit que le ciel et d'autre retraite que les forêts. L'hiver, il s'accordait le refuge d'une petite grotte, bien insuffisante pour le pré-

server des rigueurs du froid et le protégér contre les intempéries de l'air.

Pour sa nourriture, il l'attendait des mains de la Providence. Sans rien semer ni planter, il se contentait d'arracher quelques herbes, de cueillir les fruits sauvages qu'il rencontrait, et c'était avec ces misérables aliments qu'il soutenait son corps. Encore ne les faisait-il jamais cuire.

Ses vêtements étaient, non pas même de toile grossière, mais de poils de chèvre ; ils consistaient en une tunique et une simple petite cape.

Mais, en oubliant ainsi les soins du corps, son âme se dégageait plus libre, et son esprit s'élançait d'un vol plus rapide et plus hardi dans l'étude des grandeurs de Dieu. Les créatures, comme nous l'apprend saint Paul, sont un miroir dans lequel tout homme peut voir l'image de celui qui est leur Auteur, leur Organisateur et leur Providence. Saint Jacques contemplait cette image, et lisait dans le grand livre de la création, avec d'autant plus de loisir que les soins corporels ne l'absorbaient nullement. Frappé de la puissance et de la grande bonté de Dieu, il acquit une telle confiance en lui, que le Seigneur ne pouvait rien refuser à sa prière. Il lui accorda le don de prophétie et le don des miracles.

SAINT JACQUES MISSIONNAIRE EN PERSE

Quand saint Jacques eut passé plusieurs années dans son désert, et fait profession de vertus, Dieu voulut envoyer son serviteur accomplir dans le monde la mission à laquelle il le destinait. Le rude solitaire quitta sa forêt et vint en Perse.

La religion des idoles dominait en ce pays, et si les chrétiens n'étaient pas pour le moment livrés à la fureur des bourreaux, ils étaient du moins rassasiés d'opprobres et couverts de mépris.

Saint Jacques, poussé par le souffle de Dieu, conçut le dessein d'aller visiter les chrétiens de cette contrée, et féconder par ses paroles et ses exemples les semences que la vraie religion y avait jetées. Il exerça son apostolat avec une grande ardeur, semant les miracles sur sa route pour confirmer sa parole, et aussi pour ramener quelquefois dans le bon chemin, par une correction salutaire, ceux qui s'en écartaient.

Des jeunes filles osèrent un jour blesser la chasteté de ses yeux. Rempli d'une sainte indignation, l'homme de Dieu appela sur elles la vengeance du Seigneur. Aussitôt leurs cheveux devinrent tout blancs, ainsi qu'on voit les feuilles de certains arbres piqués des vers, jaunir au milieu même du printemps. Une source où elles lavaient du linge se tarit incontinent. Bientôt après, les jeunes filles étant allées raconter leur malheur à leurs parents, ceux-ci vinrent supplier le Saint de retirer une telle punition. Saint Jacques rendit aussitôt à la source son cours habituel. Mais les jeunes filles ayant refusé de paraître et de s'amender, il refusa de rendre à leur chevelure sa première couleur, leur laissant ainsi un signe de la puissance divine et comme un reproche perpétuel de leur perversité.

Une autre fois, certain juge persan porta devant lui une sentence injuste. Également touché de commisération, et pour le malheureux qu'elle frappait, et pour celui qui la portait au grand détriment de son âme, il ne voulait point cette fois punir directement le coupable, mais, se tournant vers un rocher qui se trouvait près de là : « Que ce rocher, ô juge, te condamne, dit-il, et pour montrer l'iniquité de ta sentence, qu'il se brise en morceaux. » Et la pierre fut aussitôt réduite en poussière. On conçoit sans peine que le jugement fut rectifié.

IL EST NOMMÉ ÉVÊQUE DE NISIBE

Ces miracles, et d'autres qu'il opérait en grand nombre pour le bien du prochain, propageaient la renommée de l'ancien solitaire et, lui, qui n'avait eu dès son enfance qu'un seul désir, celui de se cacher et de se faire oublier, se vit appelé, par ses compatriotes, pour être leur pasteur spirituel.

Il fallut user de violence pour le contraindre à recevoir l'onction épiscopale. Mais les saints ne résistent jamais à la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit. Il finit donc par accepter la charge qui lui semblait être imposée par cette volonté sainte.

Il résolut cependant, tout en assumant le fardeau de l'épiscopat, de ne rien retrancher à ses austérités. Il voulut n'avoir d'autre lit que la terre, et conserva la tunique grossière qu'il s'était fabriquée, ainsi que le genre de nourriture auquel il s'était jusque-là accoutumé. Son peuple ne parut point s'en offenser; au contraire, il en conçut une plus grande estime pour son humble pasteur, admirant comment en lui tant d'austérité s'alliait avec une bienveillance sans limites pour les membres souffrants de Jésus-Christ. Père des orphelins, soutien des veuves, il défendait en même temps ceux qui étaient victimes de l'injustice, et distribuait de larges et fréquentes aumônes aux indigents.

Il ne fallait pas cependant abuser de sa libéralité. Un jour qu'il se rendait dans un village voisin de Nisibe, quelques malheureux accoururent à sa rencontre, lui demandant avec instance de quoi ensevelir leur frère qui venait d'expirer. Ils lui montrent, en effet, un de leurs compagnons qui était étendu sur le chemin et paraissait sans vie. Le bon pasteur les satisfait aussitôt, et joint à l'aumône une prière pour le repos de l'âme du défunt. Or, toute cette scène avait été combinée pour tromper la charité du Saint, et la mort du frère n'avait été qu'une feinte. Quand leur bienfaiteur se fut un peu éloigné, les compagnons du prétendu mort l'engagèrent à ressusciter; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que l'apparence était devenue réalité. Consternés et reconnaissant leur faute, ils courent sur les traces de l'évêque, se jettent à ses pieds, lui confessant la fraude à laquelle les avait poussés l'indigence, et la punition qu'ils en avaient justement reçue. Saint Jacques fut touché de leur malheur et de leur humble aveu. Il revint sur ses pas, et, s'agenouillant devant celui qu'il avait châtié sans le savoir, il obtint de Dieu qu'il revînt à la vie.

SAINT JACQUES AU CONCILE DE NICÉE

En l'an 325, l'évêque de Nisibe se rendit au célèbre Concile de Nicée, où l'impie Arius et ses blasphèmes furent frappés d'un solennel anathème, et la vraie foi apostolique du symbole proclamée avec un éclat nouveau. Il revint au milieu de son troupeau, rempli d'une sainte allégresse pour la victoire que le Christ venait de remporter sur l'erreur.

SAPOR, ROI DE PERSE, ASSIÈGE NISIBE; SAINT JACQUES SOUTIENT PAR SES PRIÈRES ET SES EXHORTATIONS LE COURAGE DE SON PEUPLE

Douze ans après la clôture du Concile, dont il avait favorisé la réunion avec un grand zèle, l'empereur Constantin mourut. La nouvelle de

cet événement retentit comme un coup de foudre dans tout l'empire.

Profitant de la consternation générale, Sapor, roi des Perses, crut le moment arrivé de réaliser enfin ses ambitieux projets de conquête. Depuis longtemps, il cherchait l'occasion de recouvrer la province de Mésopotamie, enlevée jadis aux Perses par l'empereur Galérius. Nisibe était une des principales villes de cette province, et le boulevard des Romains de ce côté.

Sapor rassembla donc une armée immense, et vint mettre le siège devant cette ville. Après soixante jours d'efforts inutiles, il fut obligé de se retirer ignominieusement. Son armée, harcelée par les troupes romaines, épuisée de fatigue, décimée par la maladie, la peste, la famine, périt presque tout entière.

Sapor poursuivait un double projet : l'agrandissement de son territoire et l'anéantissement du christianisme dans ses Etats. Au retour de son expédition malheureuse, il se vengea sur les chrétiens de la honte de sa défaite. Le sang des disciples du Christ coula en abondance, au milieu des supplices les plus raffinés.

Cependant, quelques années plus tard, il revint à la charge contre Nisibe. Il amenait avec lui des forces innombrables, des troupeaux d'éléphants et des machines de guerre. Cette fois, il était certain de la victoire. Contre une telle armée, qui oserait résister? Il se présente devant Nisibe, et somme avec orgueil la ville de se rendre. Mais, à sa grande surprise, les habitants lui ferment leurs portes et se préparent à la résistance. Ce n'était pas témérité, car ils possédaient une force plus grande que toutes les forces humaines : leur évêque, qui, par ses prières, obtenait de Dieu pour ses ouailles un courage et une ardeur invincibles.

Irrité de ce que tout ne lui cédait pas comme il l'avait cru, le superbe monarque divise son armée et la dispose en un cercle qui enveloppe presque complètement la ville, résolu de punir les Nisibiens d'une façon proportionnée à leur imprudente audace. On approche de tous côtés des machines de guerre qui battent les remparts avec fureur. En face des tours de la ville s'élèvent d'autres tours où les soldats persans, protégés contre les traits des assiégés, peuvent diriger les leurs dans l'intérieur de la place. D'un côté, on construit des ponts pour franchir les fossés, tandis que, d'un autre, on mine les fondements des remparts.

Ce n'est pas assez. On détourne le fleuve Mygdonius, pour réduire les habitants par la soif.

Tous ces efforts d'une armée immense s'acharnant contre cette petite cité qu'elle tenait, pour ainsi dire, entre les mains, ne servirent de rien. Saint Jacques soutenait seul l'effort du siège, non pas en donnant des ordres sur les remparts, ou en commandant à la tête des troupes, mais en élevant vers le Dieu des armées des prières qui tenaient en échec tous les bataillons de Sapor. Le roi voyait tous ses expédients échouer l'un après l'autre, sans pouvoir en deviner la cause.

Sachant bien cependant que les Nisibiens ne pouvaient se comparer avec lui en puissance et en force, il s'obstinait dans son entreprise. Son orgueil, mêlé de fureur, lui fit concevoir un projet à peine croyable.

Nisibe était située dans une vallée formée par deux chaînes de collines, entre lesquelles coulait le Mygdonius. Le monarque persan fit construire au-dessus de la ville une digue gigantesque qui rejoignait les deux chaînes, et coupait le cours du fleuve. Une autre digue semblable fut construite au-dessous de la ville.

Lorsque l'eau se fut amassée en assez grande quantité, Sapor fit rompre subitement la première digue. Les flots se précipitèrent sur les remparts avec une telle fureur qu'ils les ébranlèrent fortement. Retenus par la digue inférieure, ils enveloppèrent Nisibe, comme une île est enveloppée par la mer, et s'élevèrent presque à la hauteur des fortifications. Les Perses alors s'élancèrent sur des barques, croyant trouver un facile accès pour pénétrer dans la ville. Mais les assiégés leur opposèrent une résistance qui fut couronnée de succès. Ils laissèrent approcher les barques, et, quand elles furent à proximité des remparts, ils enlevèrent les unes avec des harpons et brisèrent ou coulèrent à fond les autres, en y jetant d'énormes pierres.

Au milieu de cet étrange combat, la digue inférieure se rompit; les eaux se précipitèrent, emportant avec elles toutes les barques de l'armée de Sapor, malgré les efforts des rameurs. Mais elles emportèrent aussi une partie des murailles de la ville déjà ébranlées par leur premier choc. Les Perses s'en aperçurent et se crurent enfin maîtres de la place.

Le lendemain, un assaut fut donné du côté de la brèche. L'armée de Sapor s'avança, amenant avec elle ses nombreux éléphants. Mais la vase amassée pendant le séjour des eaux rendait la marche des soldats et des animaux très lente et très embarrassée. On laissa approcher l'ennemi jusqu'au bord du fossé, qui était large et embourbé. Une grêle de flèches, de pierres et de feux partit alors des remparts. Les Perses et leurs éléphants, presque immobilisés, à cause du peu de consistance du terrain, servaient de point de mire aux Nisibiens, sans pouvoir fuir ni avancer. Les premiers rangs furent renversés; mais ceux qui venaient derrière poussaient toujours en avant. Hommes, chevaux, machines, éléphants s'enfoncèrent et périrent dans la vase. Sapor, forcé de sonner la retraite, suspendit l'attaque pendant un jour, pour laisser au terrain le temps de se raffermir.

Les Nisibiens en profitèrent, et, la nuit suivante, ils travaillèrent avec tant d'activité qu'ils réparèrent toutes les brèches. Cette rapide construction était, sans doute, peu conforme aux règles de l'architecture, mais elle était d'une solidité suffisante.

Au lever du jour, Sapor reprit l'attaque. Sa fureur fut égale à sa surprise, lorsqu'il vit les nouvelles murailles élevées en si peu de temps par les assiégés.

SAINT JACQUES DÉLIVRE NISIBE PAR SES PRIÈRES INVASION DES MOUCHERONS DANS LE CAMP DES PERSES

En même temps, saint Jacques, sur les instances de tout son peuple, se rendait sur le rempart, pour élever, comme un autre Moïse, les mains vers le Seigneur, et obtenir la victoire. A la vue de la multitude des Perses dont les tentes couvraient toute la plaine, le vénérable évêque pria Dieu de confondre leur orgueil. Tout à coup, une nuée de moucherons vint fondre sur le camp ennemi. Ces insectes pénétraient dans la trompe des éléphants, dans les naseaux et les oreilles des chevaux et des bêtes de somme qui entraient en fureur, renversaient leurs cavaliers, rompaient les rangs des escadrons, et fuyaient, emportant partout avec eux leur insaisissable ennemi.

Pendant que l'évêque priait, Sapor l'aperçut, et crut voir un personnage revêtu des habits

impériaux. Rempli de colère contre ceux qui lui avaient promis un facile triomphe, en lui disant que l'empereur ne se trouvait pas dans Nisibe, il les fit mettre à mort sur-le-champ.

Mais sa cruauté ne lui profita point. Après avoir, pendant trois mois de siège, inutilement appelé à son aide l'eau, le fer, le feu, toutes sortes d'expédients, et exécuté des travaux gigantesques pour venir à bout d'une ville qui avait osé le braver, il dut, pour finir, céder devant le fléau qui venait de s'abattre sur son armée. Dieu, qui rend faible ce qui est fort, et fort ce qui est faible aux yeux des hommes, l'obligeait ainsi à se retirer avec ses nombreux escadrons devant l'adversaire le plus infime et le plus misérable.

Cette belle défense était commandée par Lucilianus, beau-père de Jovien, qui revêtit plus tard la pourpre impériale. Mais le vrai rempart contre lequel étaient venus se briser tous les efforts des Perses, c'était l'évêque de Nisibe, saint Jacques, à genoux au pied des autels. C'est lui qui, par son ardente parole, ranimait le courage de son peuple et c'est lui qui, par ses prières, obtint le triomphe définitif.

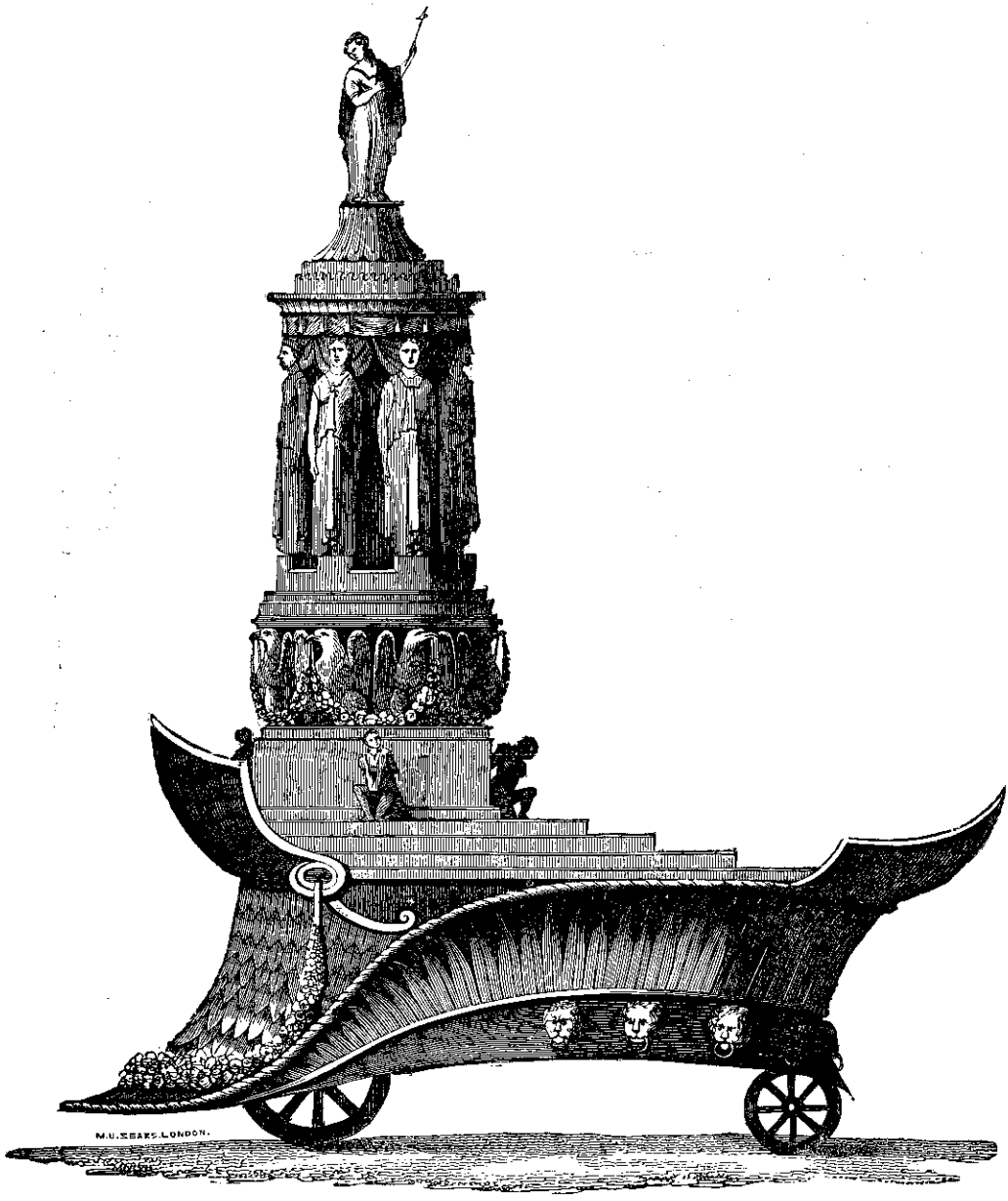
MORT DE SAINT JACQUES

Peu de jours après la délivrance de Nisibe, Dieu appela son serviteur à un autre triomphe bien plus magnifique. Saint Jacques quitta la terre pour la patrie céleste, laissant le souvenir d'une vie sainte et d'un nombre infini de miracles opérés par son intercession.

Quelques années après, quand l'empereur Jovien céda à Sapor, roi des Perses, la Mésopotamie et quelques autres provinces, les habitants de Nisibe refusèrent de se soumettre à la domination d'un prince qu'ils avaient tant sujet de haïr. Ils quittèrent leur ville, emportant avec eux les reliques de leur saint protecteur. Tout en s'éloignant avec tristesse, ils chantaient les louanges de l'homme de Dieu, répétant ce cri de leur douleur : « Ah ! si notre Père eût encore été vivant, notre ville ne serait pas tombée au pouvoir des étrangers ! »

SAINTE ROSALIE DE PALERME VIERGE

Fête le 15 juillet.



Char portant la châsse de sainte Rosalie traîné dans les rues de Palerme, le jour de sa fête

SON NOM — SA FAMILLE — SA VOCATION

Le nom de Rosalie signifie union du lis et de la rose, deux fleurs dont le parfum semblait se confondre dans la jeune Sainte dont Palerme s'honore. Elle sut encore, en se cachant, y joindre celui de l'humilité, et Dieu seul se réserva pendant les courtes années de la vie de cette violette la bonne odeur qu'elle ne devait répandre que longtemps après sa mort.

Rosalie vint au monde vers l'an 1130, au palais de Roger II, roi de Sicile. Son père, Sinibaldo, comte des Marses et descendant de Charlemagne, avait été attiré à la cour de ce prince qui lui avait fait épouser une de ses proches parentes. Ce fut donc au milieu des grandeurs de ce

monde que notre Sainte fut élevée, mais les immenses richesses de sa famille, loin de captiver son cœur, lui inspirèrent dès l'enfance un immense dédain. Elle avait à peine atteint sa quatorzième année, et déjà ses compagnes enviaient sa beauté, qui faisait penser aux anges; chacun lui présageait l'avenir le plus brillant. Mais Rosalie était une de ces âmes que Jésus avait prévenue de trop de grâces pour la laisser dans un monde indigne de la posséder. De son côté, la vierge Marie veillait sur ce lis qu'elle ne voulut pas seulement préserver de toute atteinte, mais qu'elle allait transplanter elle-même loin de ce champ d'épines, qui n'est autre que le monde et ses dangers.

La Reine du ciel lui apparut une nuit et lui conseilla de fuir même les douceurs de la maison paternelle, et de se laisser conduire par les messagers qu'elle lui enverrait.

ELLE S'ENFUIT DANS LA SOLITUDE
VIE EXTRAORDINAIRE

C'est ici que commence une vie admirable, dont les charmes et la douceur ne peuvent être appréciés par le commun des hommes et même des chrétiens : encore une de ces paroles dont Notre-Seigneur déclare que *tous ne peuvent les comprendre*. Mettant au-dessus de toutes les espérances mondaines, au-dessus des sentiments les plus doux de la nature, ceux que la grâce lui inspire, Rosalie trouve le courage de quitter ses parents, et, forte de sa seule confiance en Dieu, elle suit l'appel qu'elle a entendu. A la porte du palais, deux anges l'attendaient; l'un est armé comme un chevalier et la précède, l'autre la suit sous l'habit de pèlerin. Les ténèbres de la nuit favorisent cette pieuse évasion, et notre jeune Sainte, n'emportant que ses instruments de pénitence, un crucifix et quelques livres, traverse la ville endormie et sort de Palerme, toujours accompagnée par les deux messagers de Marie.

Elle les suivit sur la montagne de Quisquina, distante de quelques lieues de Palerme, et là, dans une grotte ignorée, presque ensevelie sous les neiges qui couvrent fréquemment les sommets de la forêt, Rosalie passa quelques mois, n'ayant plus de relations qu'avec le ciel. Sa nourriture se composait des quelques racines qu'elle rencontrait dans le voisinage de sa retraite : elle y vécut dans la seule compagnie des anges, avec lesquels elle entretenait un familier commerce. La prière était son unique occupation, elle faisait ainsi sur la terre l'apprentissage de la vie des bienheureux. Parfois, pour se reposer, elle s'adonnait à quelque travail manuel, tel que le comportait son dénuement ou ses modestes besoins. Elle grava sur le rocher une inscription que l'on y lit encore et qui constate son séjour dans cette pauvre caverne: « *Ego Rosalia Sinibaldi Quisquine et Rosarum Domini filia Amore Domini mei Jesu Christi ini (in) hoc antro habitari decrevi.* Moi, Rosalie, fille de Sinibaldo, seigneur de Quisquina et de Rosé, par amour pour mon Seigneur Jésus-Christ, j'ai résolu d'habiter dans cette caverne. »

Cependant, la famille continuait ses recherches dans toute la Sicile; des récompenses avaient été offertes à celui qui découvrirait sa retraite, et de nouvelles perquisitions furent faites de toutes parts. Rosalie en fut avertie par les anges, ses uniques mais fidèles conseillers. Elle résolut donc de quitter les sommets de la Quisquina. Toujours dirigée par les anges, elle gravit les sentiers d'une forêt voisine pour atteindre le mont Pellegrino, où elle allait trouver une autre grotte presque inaccessible.

ELLE CHANGE DE GROTTE

Que ceux-là sourient à notre récit qui n'ont pas compris les voies mystérieuses de Dieu sur quelques âmes de son choix, et auxquelles le monde est le plus insupportable des ennuis. Oiseaux de paradis, les yeux sans cesse fixés sur leur patrie, tout ce qui n'en est pas leur est à charge, et ces âmes dans leur vol s'en vont répétant l'éternelle parole de saint Paul : « Je désire être délivré de ce corps mortel et m'unir bientôt à Jésus ! »

La nouvelle grotte où se retira Rosalie est une anfractuosité creusée naturellement dans une roche escarpée. L'entrée en était alors basse et difficile; de plus, elle était fort humide, étant continuellement arrosée par les eaux qui s'infiltraient dans le rocher. On devine combien fut admirable la vie qu'elle y mena; pendant plusieurs années, sa nourriture consistait, comme à Quisquina, dans quelques racines et les glands recueillis par elle sous les chênes rabougris de ces sommets. Une autre nourriture faisait toutes ses délices : souvent la Sainte Eucharistie, dont elle eût été privée, lui était apportée par le ministère des anges.

SA MORT — SA SÉPULTURE DANS UN TOMBEAU DE CRISTAL

Rosalie mena pendant seize ans environ cette vie surhumaine et elle n'avait encore que trente années quand Dieu lui fit entendre que ses aspirations vers le ciel allaient être satisfaites. Elle se coucha donc dans la sombre grotte qui allait devenir son tombeau; elle appuya sa tête sur sa main droite, de la main gauche elle tenait son crucifix et son rosaire. Sur sa poitrine, elle plaça une petite croix d'argent, puis elle s'endormit dans le Seigneur le 4 septembre 1160.

Si sa vie avait été extraordinaire, sa sépulture ne le fut pas moins et Dieu réservait à sa servante un tombeau aussi nouveau que brillant. Le corps de Rosalie ne connut point la corruption, car l'eau du rocher, tombant en stalactites, le pétrifia en quelque sorte et le recouvrit en peu de temps d'une couche calcaire transparente comme l'albâtre et aussi dure que le cristal. Toute riche qu'elle fût, sa famille eût-elle pu jamais fournir à cette sainte vierge un plus magnifique tombeau?

Cependant, de toutes parts, sa sainteté se révéla, tantôt par des apparitions, tantôt par des miracles, et le culte de Rosalie se répandit rapidement dans la Sicile, puis de l'Italie dans l'Europe entière et bientôt son nom devint très populaire.

Mais en vain cherchait-on son tombeau. Les deux grottes qui avaient successivement abrité ses vertus, ces grottes, aujourd'hui si célèbres et si visitées, furent fouillées à diverses reprises; le bloc de cristal qui l'enveloppait avait été enfoui dans les décombres retirés de la grotte soigneusement fouillée. Dieu réservait la découverte de ce trésor à un autre temps, et c'était une croyance généralement répandue parmi le peuple de la Sicile que le corps ne serait retrouvé que le jour où la ville de Palerme serait dans un pressant danger.

ON RETROUVE SON TOMBEAU

On racontait, en effet, qu'un vieillard, cherchant après tant d'autres, avait entendu ces mots : « Le temps n'est pas encore venu. Il faut attendre que Palerme s'arrache les cheveux de désespoir! » Vers le même temps, en 1624, pendant les fêtes de la Pentecôte, un habitant de Palerme, nommé

Amodéo, causait sur le mont Pellegrino avec les ermites qui étaient venus habiter dans les roches voisines et déplorait l'inutilité de tous les travaux entrepris par ces bons ermites et par tant d'autres personnes, quand survint une femme de Trapani, nommée Girolama del Gatto : « J'étais malade à l'hôpital de Palerme et tout récemment, leur dit-elle, j'étais sur le point d'expirer, quand une jeune fille très belle parut près de mon lit : «Ne crains pas, me dit-elle doucement; tu guériras si tu fais vœu d'aller en pèlerinage au Monte-Pellegrino et visiter ma grotte!» J'y vins, ajouta cette femme, et là il m'a été dit par une voix mystérieuse : « C'est ici que mon corps est caché. Creuse, et je te donnerai les preuves d'une plus grande certitude! »

Amodéo et les ermites écoutaient, incertains, le récit de cette femme; ils la suivirent cependant dans la grotte, où elle leur montra le lieu précis qui lui avait été indiqué. Ils se résolurent à tenter les fouilles nouvelles qui furent fixées au 29 mai.

Ce même jour, venant d'Afrique et infesté de la peste, un navire abordait à Trapani. Le fléau eut bientôt gagné toute la Sicile. A Palerme, les ravages furent épouvantables, malgré toutes les mesures que put prendre le vice-roi de Sicile, Philibert de Savoie. Le cardinal Doria, archevêque de la ville, était alors au bain de Termini; sitôt qu'il apprit de quel fléau souffrait son peuple, tel qu'un bon pasteur, il revint partager le péril et porter à tous les consolations.

Dans la grotte, les fouilles s'avançaient lentement et ce ne fut que le 15 juillet que l'on découvrit enfin une pierre d'albâtre, longue de six palmes et large de deux. Quand on la remua, cette pierre se fendit, et quelle ne fut pas l'admiration de tous quand ils aperçurent qu'elle contenait des ossements humains et que, de ces ossements, s'échappait une suave odeur?

La nouvelle se répandit sans retard dans la ville de Palerme et dans le voisinage. L'archevêque et le sénat envoyèrent le jour même des commissaires chargés de vérifier le récit. De son côté, le peuple reprenait confiance : « C'est par Rosalie, disait-on, que Dieu va nous sauver. »

Cependant, la peste continuait ses ravages, et les morts se multiplièrent dans les mois de juillet, août et septembre. Le jour de la fête de la Sainte, 4 septembre, l'archevêque et le sénat mirent d'un commun accord la ville sous la protection de l'Immaculée Conception et de sainte Rosalie.

Le fléau commença dès lors à baisser, mais il ne devait disparaître que le jour où une Commission de théologiens, de médecins et de savants eut solennellement reconnu l'authenticité de ces précieux restes. Cet examen minutieux se prolongea jusqu'au mois de février de l'année suivante, et la peste résistait toujours.

COMMENT FUT RECONNUE L'AUTHENTICITÉ DES RELIQUES

Le cardinal Doria, avec cette sage lenteur que l'Eglise garde toujours en ces matières qui touchent à la foi, attendait que les décisions de la Commission fussent confirmées par quelque manifestation du ciel. Or, voici ce qui advint et fit cesser toute hésitation.

Dans la ville de Termini, un pauvre pestiféré, nommé Bonelli, avait mandé pour l'assister à sa dernière heure un prêtre du nom de Dom Pietro del Monaco. Après sa confession, le moribond lui raconta ce qui suit : « Mon père, il n'y a que peu de temps et le jour même du carnaval, j'eus la douleur de perdre mon épouse, à peine âgée de quinze ans, que la peste emporta en quelques heures. Mon chagrin fut très profond, et, pour me distraire, je résolus d'aller à la chasse. Sans aucun but arrêté, je me rendis au point du jour sur le mont Pellegrino. J'arrivais au point appelé *Scala* (l'échelle), quand je vis distinctement une jeune fille sous l'habit d'un ermite : « Où vas-tu, me dit-elle? — Je vais à la chasse, lui répondis-je tout tremblant. — Viens avec moi, reprit la Sainte, et je te ferai voir ma cellule de pèlerine.» Je gravis à sa suite le rocher et elle me montra sa grotte : « Voici, dit-elle, où reposait mon corps que tant de chasseurs ont inutilement cherché. Mais retourne à Palerme et je te ferai savoir en chemin ce que tu dois faire..... Ne me reconnais-tu pas, me dit-elle avec bonté? — Non, Madame. — Je suis Rosalie. » Mon trouble seul m'avait jusque-là empêché de la reconnaître. Je me jetai à genoux et j'osai lui dire : « O sainte Rosalie, comment laissez-vous périr votre malheureux pays? Nous mourons par milliers et moi-même j'ai perdu ma jeune épouse! — Il faut se soumettre à la volonté de Dieu, dit-elle, et ce fléau en convertira plusieurs. On a trop discuté sur mon corps. Mais quand on le portera en procession par la ville, on pourra chanter le *Te Deum*, car alors le pays sera sauvé. Je te commande d'aller trouver le cardinal ou de lui envoyer quelque fidèle messager. Quant à toi, confesse-toi et communie, car, en signe de la vérité de ma parole, voici que tu tomberas malade toi-même et tu en mourras au bout de quatre jours; et c'est ton confesseur qui sera chargé de faire savoir ce que je te dis. »

Dom Pietro del Monaco, retenu au chevet des mourants, n'avait pu quitter Trapani, mais il envoya un ecclésiastique, du nom de Vincent Sétaiolo, au cardinal Doria, qui reçut cette révélation avec le plus grand intérêt. Il envoya sur-le-champ deux prêtres auprès de Bonelli qui vivait encore, et celui-ci leur répéta son récit. Il avait à peine achevé que la mort le réunissait à son épouse. Le cardinal se décida enfin à rendre son décret, et, le 22 février 1625, après avoir exposé les reliques de la Sainte à la vénération publique, il les fit porter en triomphe par les rues de Palerme, et la peste cessa.

CULTE ET MIRACLES

La reconnaissance des habitants se traduisit sous toutes les formes; une châsse d'argent fut offerte pour abriter les reliques : une magnifique chapelle fut bâtie en l'honneur de la Sainte; les deux grottes devinrent dès lors et sont restées le but de pèlerinages; la pierre du rocher a disparu sous les ex-voto de la reconnaissance.

Ce culte passa les monts, et la renommée de la Sainte s'étendit dans l'Europe entière. En 1628, Anne d'Autriche demanda et obtint une insigne relique. Vers le même temps, Clément de Bonzi, évêque de Béziers, reçut de Palerme la mâchoire inférieure, et la relique apportée dans la ville y fit cesser la peste. Il en fut ainsi pour les villes de Thiers, en Auvergne, et à Moulins, dans le Bourbonnais; l'une et l'autre obtinrent, avec quelques parcelles de son corps, la protection de sainte Rosalie. L'Espagne ne resta point en retard. Philippe IV obtint pour son peuple quelques ossements; déjà auparavant, en 1652, l'archiduc Jean d'Autriche, pendant le siège de Barcelone, avait ressenti les effets de la protection de la Sainte. En Belgique, la ville d'Anvers avait été délivrée de la peste, et la Pologne elle-même avait eu la preuve du crédit dont Rosalie était investie auprès de Dieu.

Les Palermitains célèbrent sa fête le 15 juillet avec un tel enthousiasme, un tel luxe d'illuminations, qu'on aurait peine à trouver en d'autres pays des cérémonies plus éclatantes. Les fêtes durent cinq jours. Dès le premier, la châsse de la Bienheureuse, saluée par des pièces d'artifices et des coups de canon, apparaît sur le char dont notre gravure reproduit le dessin. Ce char est traîné par quarante mules et rempli de musiciens; son sommet atteint le faîte des plus hautes maisons; il parcourt les principales rues de la ville, au milieu d'un immense concours de peuple. Cette procession se renouvelle pendant les cinq jours, mais la dernière est beaucoup plus longue et plus imposante.

GUÉRISON DE FRANÇOIS DE CASTILLE

En 1653, la guérison du P. François de Castille, novice de la Compagnie de Jésus, porta son culte jusque dans les Indes. Ce jeune homme, atteint d'une maladie de cœur, en fut réduit à une telle extrémité que déjà, après l'avoir administré, le supérieur songeait à le faire ensevelir, car on le tenait pour mort. Mais comme il était sur le point de rendre le dernier soupir, sainte Rosalie, accompagnée de quelques autres saints personnages, lui apparut et lui dit : « François, tu étais sur le point de mourir, mais j'ai obtenu pour toi la santé, si tu la veux : elle servira à la gloire de Dieu; seulement tu vas faire un vœu, dans les termes que je te dicterai. » Et elle prononça les paroles suivantes, que François répétait après elle : « Je fais vœu d'être votre serviteur et de répandre votre louange et votre gloire dans le monde entier. »

« Tu iras à pied à ma grotte, ajouta-t-elle, et tu y communieras. — Mais, repartit le jeune homme, quelle preuve donnerai-je de la vérité de cette apparition à laquelle on ne croira pas, et vous n'en serez pas glorifiée? — Pendant que tu te mourais, répondit la Sainte, le P. Grimoldi t'a administré l'Extrême-Onction et quelques-uns des assistants, après t'avoir touché, ont dit qu'il n'y avait pas d'espérance de vie! Maintenant, te voilà guéri. » Et, se laissant embrasser les pieds, elle disparut aux regards éblouis de l'enfant, qui s'écria : « Je suis guéri! » Se levant aussitôt, il raconta ce qu'il venait de voir et d'entendre, et son confesseur en écrivit les détails sous sa dictée.

François se remit aux exercices du noviciat, puis, trois jours après, selon l'ordre qu'il avait reçu, et malgré les grandes chaleurs du mois d'août, il fit à pied l'ascension du mont Pellegrino. La messe fut célébrée solennellement dans la grotte, et il y communia avec grande dévotion.

Ce miracle fit grand bruit dans toute l'Italie. Des médailles furent frappées pour en conserver le souvenir. Le récit, traduit dans toutes les langues de l'Europe, porta partout la renommée de la Sainte. L'Electeur de Bavière envoya à Rome pour connaître l'exactitude du prodige, que l'archevêque de Palerme avait approuvé après mûr examen. François de Castille était alors dans la Ville Eternelle, où il était venu demander la bénédiction du Pape avant de s'embarquer pour les Indes. Il certifia de nouveau par serment la vérité des circonstances de sa guérison. En passant à Lisbonne, le roi de Portugal voulut le voir. Touché du récit du miracle, confiant en la puissance d'une telle sainte, il prit sainte Rosalie pour patronne de son royaume. Diverses guérisons opérées à Lisbonne par les reliques qu'emportait François contribuèrent encore à étendre son culte.

Enfin, François de Castille s'embarqua à Lisbonne pour le Nouveau-Monde au mois d'avril 1666. Don Juan de Nugno, comte de Saint-Vincent et vice-roi des Indes, se rendait alors dans son gouvernement; il voulut avoir avec lui ce jeune missionnaire, pour lequel il professait une singulière vénération. La traversée fut longue et difficile. Arrivée dans les régions du cap de Bonne-Espérance, la flotte fut assaillie par d'épouvantables tempêtes. Par surcroît de malheur, la peste sévissait à bord. Jean de Nugno en fut atteint des premiers et ne voulut recevoir des soins que de son fidèle ami, François de Castille. La maladie continuant et menaçant d'avoir un prochain dénouement, le jeune protégé de Rosalie prépara le vice-roi à la mort et lui administra le saint Viatique; mais il lui proposa en même temps, pour lui obtenir la santé, de faire un vœu à la Sainte. Le vice-roi y consentit volontiers et promit de bâtir à Goa une église en son honneur et d'y fonder une messe à perpétuité. A peine ce vœu fut-il fait que Jean de Nugno se senti guéri. Mais, presque en même temps, comme si la mort eût exigé une victime, François de Castille fut atteint et succomba deux jours après, le 27 août.

A peine débarqué, le vice-roi accomplit sa promesse, et bientôt une magnifique église s'éleva à la porte de la ville, sous le titre de Sainte-Rosalie.

La dédicace en fut très solennelle, et plusieurs enfants reçurent dès lors au baptême le nom que François avait promis de populariser dans l'Extrême-Orient.

La fête de sainte Rosalie est fixée par le martyrologe romain au 4 septembre, mais l'invention de ses reliques, ayant eu lieu le 15 juillet, est encore l'objet d'une grande réjouissance pour le peuple de Palerme qui considère sainte Rosalie comme sa patronne principale. L'illustration de cette église est très grande. Outre deux papes canonisés, cette ville compte 34 martyrs et 14 de ses enfants placés sur les autels. Aucun d'eux, toutefois, ne jouit de la confiance et n'atteint la notoriété qui s'attache à sainte Rosalie, l'humble petite-fille de Charlemagne.

LE BIENHEUREUX IGNACE D'AZÉVEDO, JÉSUITE
ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

Fête le 15 juillet.

Martyre du bienheureux Ignace d'Azévédo.

UN GENTILHOMME PORTUGAIS ET LES MISSIONS DU BRÉSIL

L'Eglise catholique a vu de ses enfants remporter la palme du martyre dans les cachots, dans les amphithéâtres, dans les tribunaux, sur les bûchers, dans de lointains exils; en voici qui ont conquis la victoire au milieu des mers, dans l'Atlantique; et cela, non sous le glaive des païens ou des sauvages, mais sous le fer de prétendus civilisés : hélas! des civilisés de la religion de Calvin.

Le chef de ces héros, Ignace d'Azévédo, appartenait à l'une des meilleures familles de Portugal. Son frère avait longtemps exercé aux Indes la charge de vice-roi. Non moins actif et intelligent, Ignace aurait pu, lui aussi, prétendre avec succès aux places les plus distinguées dans le monde; il préféra devenir humble et pauvre pour l'amour de son Dieu, et s'enrôla dans la Compagnie de Jésus.

Mais sa science, ses vertus et son zèle ne permirent pas à ses supérieurs de le laisser dans l'obscurité. L'an 1556, saint François de Borgia, général de la Compagnie, le nomma

visiteur des missions du Brésil. Le Portugal était maître alors de cet immense empire, couvert de forêts vierges luxuriantes et peuplé de tribus sauvages.

Des missionnaires jésuites, affrontant les fièvres du climat, les ardeurs du soleil, la dent des bêtes sauvages et (adversaire souvent plus redoutable) la férocité des Indiens, travaillaient avec ardeur et aussi avec succès à la conversion de ces pauvres idolâtres. Ils s'efforçaient, en même temps, de les réunir en villages, de leur apprendre à cultiver les terres et à devenir enfin des hommes civilisés.

Mais les ouvriers étaient trop peu nombreux pour un champ aussi vaste. Le bienheureux Ignace d'Azévédo, après avoir visité les missions de ses confrères, résolut de retourner en Europe pour leur chercher des auxiliaires.

Il se remit donc en mer. Ce n'était pas exposer sa vie seulement à la violence des flots, mais aussi à la fureur des calvinistes qui, en haine de la religion catholique, faisaient alors la guerre aux colonies portugaises.

La traversée, toutefois, fut heureuse.

Ignace se proposait de fonder, au Brésil, un noviciat et une maison d'études, qui seraient une pépinière de missionnaires pour la contrée. Les jeunes Européens s'y acclimateraient, en achevant leurs études théologiques, avant d'affronter les périls de la vie de missionnaire. L'ardent apôtre fit entendre sa voix dans un grand nombre de collèges et d'universités; il parla du Brésil, des âmes à sauver, des épreuves à vaincre, du martyre possible, et ses discours soulevèrent l'enthousiasme. De nombreux jeunes gens demandèrent à le suivre.

A Rome, son succès ne fut pas moins grand. Le pape saint Pie V bénit le courageux missionnaire et l'autorisa à prendre une copie du célèbre portrait de la Sainte Vierge, vénéré à Sainte-Marie-Majeure et que la tradition attribue au pinceau de l'évangéliste saint Luc.

LE DÉPART DES MISSIONNAIRES — LES CANARIES L'ENNEMI APPROCHE

Revenu à Lisbonne, Azévédo voyait réunis autour de lui soixante-dix-neuf compagnons, prêts à franchir l'Océan au premier signal. Quelques-uns étaient déjà prêtres, d'autres simples coadjuteurs temporels ; le plus grand nombre était des étudiants en philosophie et en théologie.

Une flotte portugaise de sept navires se préparait à faire voile pour l'Amérique, sous le commandement de Luis de Vasconcellos, gouverneur du Brésil. Les missionnaires se hâtèrent d'en profiter. Ils dirent courageusement adieu à leur patrie et s'embarquèrent. Azévédo et trente-neuf de ses Frères furent reçus à bord du *Saint-Jacques* et les autres répartis sur divers bâtiments.

Le 5 juin 1570, la flotte quittait le port de Lisbonne et, sept jours après, elle abordait à Madère. Là, le *Saint-Jacques* dut se séparer des autres vaisseaux pour aller déposer des marchandises à Palma, la principale des îles Canaries ou Fortunées, situées au-dessous de Madère. Des pirates calvinistes infestaient ces régions. Déjà Vasconcellos avait aperçu quelques-uns de leurs bâtiments, et leur avait donné la chasse, mais sans pouvoir les atteindre.

En quittant Madère, le P. d'Azévédo apprend que les pirates ont fui vers les Canaries. Il exhorte les passagers à se tenir prêts pour le martyre. Ceux-ci, loin de s'effrayer, s'enthousiasment devant cette perspective, et, tout en voyant leur navire voguer sur les flots, ils disaient : « Ces îles seront vraiment *Fortunées* pour nous, si nous y trouvons une si belle couronne. »

Le *Saint-Jacques* relâcha d'abord dans un petit port de Palma. Le P. d'Azévédo trouva dans ce lieu un de ses amis d'enfance qui le conjura de continuer sa route par la voie de terre jusqu'au port principal de l'île, où son navire le rejoindrait bientôt. Le Père hésitait, ne voulant pas abandonner les matelots du *Saint-Jacques*, en face du péril. Cependant, sur les instances de son ami, il parut se décider. Déjà il avait repris quelques bagages sur le navire, et, avant de quitter les matelots, il les invita à assister à sa messe et à communier. Pendant le Saint Sacrifice, il recommanda à Dieu cette affaire, ainsi qu'il avait toujours coutume d'agir pour les choses importantes. Après la messe, il fit reporter son bagage sur le vaisseau, décidé qu'il était à continuer avec ses compagnons le voyage par mer : Dieu lui avait manifesté sa volonté.

Le navire mit à la voile et repartit. Le 15 juillet, à l'aube du jour, le matelot de garde signala à l'horizon cinq vaisseaux. On crut d'abord que c'était la flotte de Vasconcellos; mais, quand ils se furent rapprochés, on reconnut des navires ennemis : c'étaient les pirates.

Leur chef était Jacques Sourie, corsaire de Dieppe, décoré du titre de vice-amiral de la protestante Jeanne d'Albret, reine de Navarre. « Ce pirate, auquel ses cruautés hérétiques ont fait une espèce de célébrité dans les annales maritimes, dit M. Crétineau-Joly, avait un double but à remplir. Ecumeur de mer, il tentait la fortune en attaquant les convois portugais ; dévot à Calvin, il cherchait à intercepter aux missionnaires la route des Indes. » Après avoir échappé aux navires de Vasconcellos, Jacques Sourie, qui avait sous ses ordres trois cents hommes déterminés, s'était mis à la poursuite du *Saint-Jacques*, qui ne comptait que quarante hommes d'équipage.

Ce dernier, dont la marche était beaucoup moins rapide que la sienne, ne pouvait lui échapper. Le P. d'Azévédo, voyant l'imminence du danger, exhorte les matelots au courage. Ils étaient catholiques; tous jurent de combattre jusqu'à la mort. Le capitaine demande si les Jésuites qui n'étaient pas dans les Ordres sacrés ne pourraient pas prêter leur concours aux combattants. « A quoi bon, répond le P. d'Azévédo, la victoire est humainement impossible, même avec leur secours. Consacrés au service de Dieu, ils vous seront plus utiles en priant le Seigneur et en secourant les blessés, qu'en essayant de tirer l'épée. » Les plus jeunes descendent à fond de cale, sous la conduite du P. Benoît de Castro, les autres restent auprès des matelots.

LE COMBAT

Sur le point d'atteindre le *Saint-Jacques*, le chef des calvinistes somme les Portugais de se rendre à discrétion. On lui répond par une vigoureuse bordée, qui donne le signal du combat.

« Ignace d'Azévédo, reprend M. Crétineau-Joly (1), debout au pied du grand mât, tenait en ses mains l'image de la Très Sainte Vierge qu'il avait apportée de Rome. Sa voix inspirée communiquait à ses Frères et aux matelots la force qu'il puisait dans sa foi.

» Sourie tente l'abordage; il est repoussé. Cette

(1) *Histoire des Jésuites.*

intrépidité de quelques hommes, entourés par une escadre, redouble son audace habituelle. Sourie apercevait des Jésuites sur le pont; la proie était pour lui mille fois plus précieuse que tous les trésors des Indes. Il craint que, par un prodige de valeur, le *Saint-Jacques* ne lui échappe. Il commande à ses autres bâtiments d'assaillir l'ennemi par un quintuple abordage. Ses ordres s'exécutent; bientôt Sourie, à la tête de cinquante des siens, se jette sur le vaisseau portugais. La mêlée devient affreuse; mais le capitaine du *Saint-Jacques* tombe percé de coups.

» Il ne reste plus pour défendre le pavillon qu'une douzaine de blessés; ils mettent bas les armes. Sourie leur accorde la vie. Ce n'est pas aux soldats qu'il en veut, c'est aux Jésuites. Il conserve les uns pour qu'ils puissent porter dans leur patrie le récit des tortures infligées aux autres. Dans sa pensée, ce récit doit comprimer l'élan apostolique.

» Aux Jésuites! crie-t-il d'une voix tonnante, aux Jésuites! et point de quartier pour ces chiens qui vont répandre au Brésil la semence des fausses doctrines. »

Ils étaient onze sur le pont, entourant le P. d'Azévédo. Pendant le combat, ils s'étaient montrés dignes de l'héroïsme des soldats. A chaque homme qui tombait, un Jésuite avançait sous la mitraille, pour le recevoir dans ses bras et lui donner une dernière absolution. Plusieurs étaient blessés, entre autres le P. d'Azévédo.

Maintenant, les voilà seuls devant leurs ennemis. A la voix de leur chef, les calvinistes se précipitent sur eux.

« Les anges et les hommes sont témoins que je meurs pour la défense de la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine! » dit le P. Ignace d'Azévédo, et il tombe, la tête fendue d'un coup de sabre. Il expire, tenant toujours entre les mains l'image de la Sainte Vierge, qu'on ne peut lui arracher. Les assassins s'acharnent sur son cadavre et le jettent à la mer avec l'image de Marie.

Ils égorgent ensuite ses compagnons, à coups de poignard, ou les assomment avec le canon de leurs espingoles.

Le P. Benoît de Castro, qui priait au fond du vaisseau avec les jeunes Jésuites, était remonté sur le pont, et, montrant la croix aux hérétiques, il leur disait : « Je suis catholique, fils de l'Eglise Romaine et je veux mourir ici. » Trois coups d'arquebuse furent la réponse des sectaires. Malgré ses blessures, le Jésuite répétait sa profession de foi; alors, on lui donna plusieurs coups d'épée et on le jeta encore vivant au sein des flots.

Le P. Emmanuel Alvarez avait soutenu par ses paroles le courage des matelots pendant tout le combat; il reprochait maintenant aux calvinistes leur cruauté et leur obstination dans une fausse religion récemment inventée par des hommes corrompus. Blessé au visage, il n'interrompait pas ses paroles victorieuses; les calvinistes, furieux, l'étendent sur un tillac et lui brisent les jambes et les os. Pendant ce supplice, Alvarez, tournant les yeux vers ses compagnons survivants, leur disait : « Mes frères, n'ayez pas compassion de moi, mais plutôt portez-moi envie. Je n'avais pas mérité le bonheur que Dieu veut bien m'accorder de souffrir aujourd'hui pour sa gloire. Il y a quinze ans que je suis dans la Compagnie, et il y en a plus de dix que je demandais à partir pour le Brésil; le peu de bien que j'ai pu faire en ma vie ne pouvait avoir un plus digne couronnement et une plus désirable récompense que l'heureuse mort qu'il m'est donné aujourd'hui d'offrir à mon Dieu. »

Ces paroles augmentent la rage des hérétiques; ils saisissent le mourant et le précipitent à la mer.

Deux Jésuites, Blaise Ribeiro et Pierre Fonseca, priaient devant des images : encore une superstition papiste aux yeux des protestants; ils sauront bien y mettre bon ordre : ils frappent si rudement sur la tête du premier avec le pommeau de leurs épées qu'ils lui enfoncent le crâne et font jaillir sa cervelle. Pendant que son compagnon rend le dernier soupir, Pierre Fonseca reçoit un coup de poignard qui lui brise la mâchoire et lui coupe la langue.

Depuis la mort du P. d'Azévédo, la charge de supérieur était passée au P. Jacques d'Andrada. Les calvinistes l'aperçoivent, qui entendait la confession d'un religieux dans un coin. A ce signe, ils reconnaissent un prêtre et fondent sur lui. « Mes frères, dit le Père aux survivants, préparez-vous, car votre rédemption approche. » Il reçoit plusieurs coups de poignard et, sans lui laisser le temps d'expirer, on le jette à la mer.

LE MARTYRE DES NOVICES

Restaient les vingt-huit novices demeurés à fond de cale durant le combat. Les fidèles de Calvin les eurent bientôt trouvés. On les traîne sur le pont, inondés du sang de leurs défenseurs et de celui de leurs Frères. On les accable de moqueries et d'injures en insultant leur foi aussi bien que la décence. Luther n'avait-il pas donné l'exemple de cette liberté de parole?

Ce jour-là était un samedi; les sectaires se rappellent que c'est un jour d'abstinence pour les catholiques, à moins de dispense légitime. Ils veulent les forcer à manger de la viande; ils leur en portent à la bouche, mais les religieux la laissent tomber à terre et la foulent aux pieds. Les calvinistes leur promettent la vie sauve s'ils veulent embrasser le protestantisme; les Jésuites répondent par un geste de mépris. Pendant une heure, ils servent ainsi de jouet à cette soldatesque furieuse et impie.

Voyant qu'ils ne peuvent lasser la constance de leurs victimes, les pirates recommencent le massacre. A plusieurs, qui étaient engagés dans les Ordres, ils écrasent la tête à l'endroit de la tonsure.

Cependant, le *Saint-Jacques* avait été tellement maltraité par l'artillerie des calvinistes, durant le combat, qu'il avait plusieurs voies d'eau et menaçait de sombrer. On réunit tous les Jésuites survivants, et, après les avoir accablés de soufflets et de coups de poing, on les employa à manœuvrer les pompes.

Mais ce travail dura peu. Sourie, voyant des Jésuites encore vivants, ne put contenir sa haine : « Tuez, tuez cette canaille, qui allait au Brésil semer le papisme, s'écria-t-il; jetez dans la mer tous ces chiens de Jésuites! »

Aussitôt, les pirates saisissent les Jésuites; ils les attachent deux à deux ou trois à trois, les traînent sur le bord du navire, leur enfoncent quelques coups de poignard dans la poitrine et les jettent dans les flots. Si quelques-uns, dans les convulsions de l'agonie, cherchent à se cramponner instinctivement au navire, on leur coupe les bras ou les mains à coups de sabre.

Deux Jésuites, Grégoire Estivan et Alvarez Mendez, étaient malades dans leur lit. Ils auraient pu y demeurer et y rester ainsi inconnus; mais

ils ne voulurent pas laisser échapper la palme du martyre qui était si près de leur main. Ils se levèrent et, se revêtant à la hâte de leur soutane, ils rejoignirent leurs Frères et furent massacrés avec eux.

Parmi les victimes, les bourreaux remarquèrent un jeune homme de dix-huit ans, Simon d'Acosta, que son air de noblesse et la distinction de son extérieur signalaient comme le rejeton d'une race illustre. On pouvait espérer de sa famille une riche rançon. Ils l'amènent à leur chef. « Es-tu Jésuite? » lui demande Sourie. Il n'avait qu'à répondre non, et il avait la vie sauve. Mais le jeune d'Acosta se garda bien de renier son meilleur titre de noblesse en cachant sa qualité de religieux. Il déclara qu'il était Jésuite comme les autres et le compagnon de ceux qui venaient de mourir pour la foi de l'Eglise catholique. On l'étrangla et on le jeta à l'eau.

De quarante Jésuites qui étaient à bord, un seul fut épargné, Jean Sanchez. Les pirates, remarquant qu'il avait les mains calleuses et durcies, qu'il portait une robe plus courte et souillée, lui demandèrent s'il n'était pas le cuisinier des religieux. Il répondit affirmativement. Ce métier était estimé des pirates; jugeant que le talent de cet homme leur serait utile, ils le gardèrent et le retinrent à leur service jusqu'à leur retour en France.

Ainsi, la Providence permit qu'un témoin survécut pour attester toutes les circonstances de ce glorieux martyre. Au reste, avant le retour de Sanchez, des nouvelles détaillées étaient parvenues en Portugal par la bouche des matelots auxquels les vainqueurs avaient laissé la vie. Dès le 18 août, le P. Diaz pouvait envoyer de Madère au P. Henriquez, provincial de Portugal, un récit détaillé de l'événement du 15 juillet.

Cependant, le nombre de quarante avait été providentiellement marqué pour le bataillon des martyrs de ce jour, comme autrefois pour les martyrs de Sébaste. Un jeune homme, nommé San-Juan, neveu du capitaine qui commandait le *Saint-Jacques*, remplaça Jean Sanchez. Durant la traversée, ce jeune homme avait été si édifié des vertus et de la piété des Jésuites, qu'il avait prié le P. Ignace d'Azévédo de le recevoir au nombre des novices. Cette faveur lui fut accordée, mais on ne lui donna pas l'habit parce qu'il ne s'en trouva pas de reste sur le navire.

Au moment du massacre de ses Frères, San-Juan s'était rangé lui-même au nombre des agneaux destinés à la boucherie, avec la même fidélité qu'il mettait à partager les autres exercices des novices depuis son admission.

On le repoussa. « Tu n'as pas l'habit des papistes, lui dit le chef des pirates, tu ne mérites pas la mort.

— Vous vous trompez, reprit l'héroïque jeune homme; je suis reçu dans la Compagnie de Jésus et je vais aussi prêcher au Brésil les vérités de la religion catholique. »

Comme les meurtriers ne tenaient pas compte de ses affirmations, San-Juan alla prendre un des habits dont on avait dépouillé les martyrs; il s'en revêtit à la hâte, et, dans ce costume, revint se présenter aux bourreaux. Furieux de cette audace, ceux-ci le massacrèrent à l'instant et le jetèrent à la mer.

DIEU GLORIFIE LES VICTIMES

Le carnage était fini. Les quarante martyrs de la Compagnie de Jésus avaient reçu leur couronne dans le ciel. Un cadavre flottait encore sur les eaux, miraculeusement soutenu sur les flots et les bras étendus en croix. C'était celui du P. Ignace d'Azévédo, et sa main droite tenait toujours au-dessus des eaux l'image de la Sainte Vierge que toute la force des bourreaux n'avait pu lui arracher, au milieu même des angoisses de l'agonie. Vers le soir, une vague rapprocha le cadavre des flancs du navire, assez près pour qu'un Portugais prisonnier, étendant la main, saisit la sainte image. Elle se laissa cueillir comme un fruit mûr; le Portugais la cacha soigneusement et plus tard la donna aux Jésuites de Madère. Ceux-ci l'envoyèrent à Bahia, au Brésil, où elle fut placée dans une chapelle publique et devint l'objet d'une grande vénération.

Les calvinistes complétèrent leur triste victoire en pillant le navire conquis. Ils ouvrirent les coffres où le P. d'Azévédo avait placé les objets du culte : ils profanèrent les reliques, frappèrent de coups de poignard un crucifix; l'un d'eux cracha sur une relique de la vraie Croix, puis la jeta au feu. Un autre, se revêtant des habits sacerdotaux, se mit à parodier les cérémonies de la messe.

Ils riaient, au milieu de leurs sacrilèges; mais Dieu voit tout, et après avoir laissé les hommes user de leur liberté pour le bien ou pour le mal, il rend ensuite à chacun selon ses œuvres. En attendant d'appeler à son tribunal les bourreaux, il glorifiait les victimes. Les calvinistes eux-mêmes furent saisis d'une vague terreur en voyant le miracle dont le corps du P. d'Azévédo était l'objet.

Ce même jour, sainte Thérèse, se trouvant en oraison en son monastère d'Avila, vit le ciel s'entr'ouvrir pour recevoir dans la gloire les quarante martyrs. Elle reconnut à leur habit à quel Ordre ils appartenaient, et fut remplie de joie en voyant, parmi cette phalange d'élus, un de ses proches parents, Pérez Godoy. La Sainte informa de cet événement son confesseur Balthazar Alvarez et, quelque temps après, les nouvelles reçues de Madère apportaient les détails de ce combat et de cette victoire.

Le pape Pie IX a inscrit Ignace d'Azévédo et ses trente-neuf compagnons au catalogue des Bienheureux.

Puissent-ils protéger du haut du ciel les Ordres religieux, persécutés aujourd'hui par les sectaires de la franc-maçonnerie comme autrefois par les disciples de Calvin; puissent-ils susciter des légions d'apôtres pour ces immenses régions du Brésil, encore si pauvres de véritables ouvriers évangéliques !

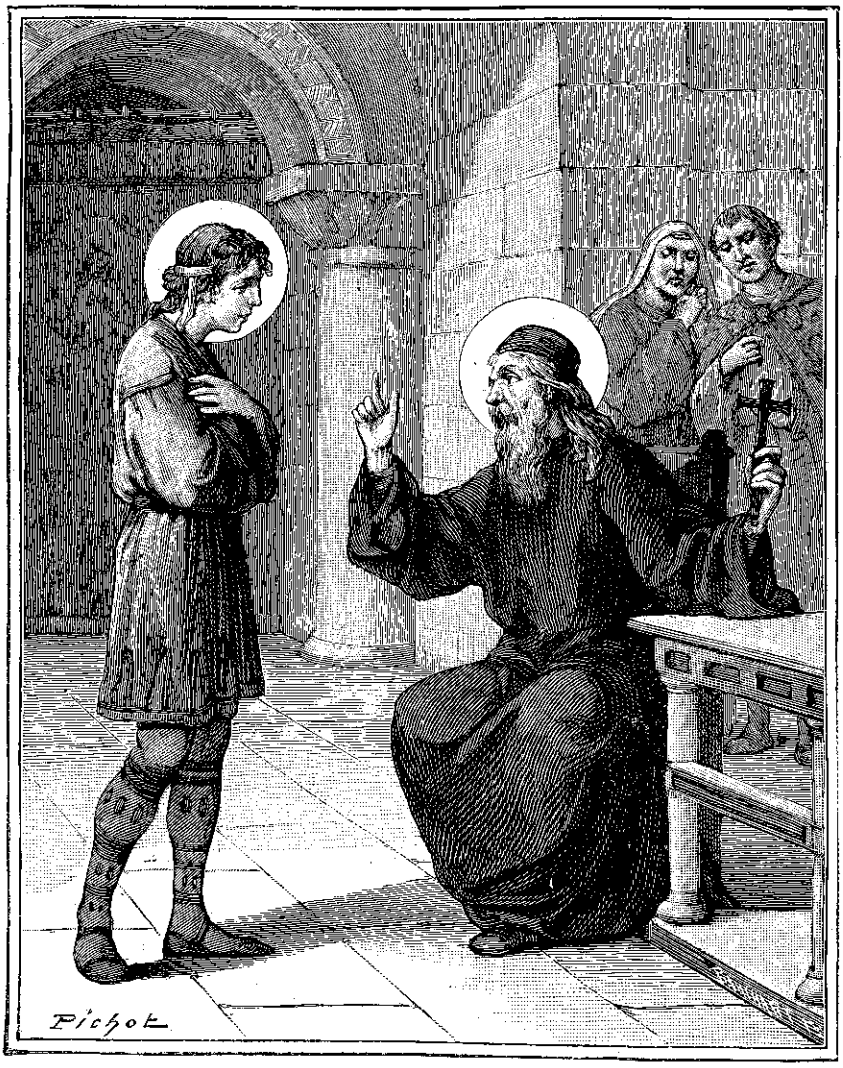
NOMS DES QUARANTE MARTYRS

Voici la liste complète des héros dont nous venons de raconter la mort : Ignace d'Azévédo, Benoît de Castro, Jacques d'Andrada, Emmanuel Alvarez, Blaise Ribeiro, Pierre Fonseca, Alvarez Mendez, Grégoire Estivan, Simon d'Acosta, Alvarez de Covillo, Fernandez, Vaëna, Antoine Suarez, Gonzalez Henriquez, Fernandez de Braga, Fernandez de Lisbonne, Jean de Majorque, Delgado, Louis Corréa, Emmanuel Rodriguez, Lopez, Pierre Munoz, Magallanès, Dinys, Gaspar Alvarez, Antoine Fernandez Pacheco, Pierre de Fontaura, André Gonzalvez, Pérez, Antoine Corréa, Aimé Vaz, Caldéira, Baëza, Ferdinand Sanchez, Pérez Godoy, Jean de Zafra, San-Martin, San-Juan et Etienne Zuzayre. Ce dernier, originaire de la Biscaye, avait dit en partant, à son confesseur, dans la ville de Palencia : « Je pars joyeux, car je serai martyr; Dieu me l'a révélé. »

SAINT JOSEPH

ARCHEVÊQUE DE THESSALONIQUE (762-832)

Fête le 15 juillet.



Saint Platon, supérieur d'un monastère, exhorte son neveu Joseph, qui voyait s'ouvrir devant lui un brillant avenir, à tout quitter pour vivre dans la solitude.

NAISSANCE, ÉTUDES, VOCATION RELIGIEUSE

Saint Théodore, l'higoumène ou supérieur du monastère de Stoudion, jouit d'une réputation universelle pour la place qu'il occupa dans le monde byzantin de 795 à 826. Docteur de l'ascétisme religieux, vengeur de la morale chrétienne, défenseur de la doctrine orthodoxe, organisateur du culte liturgique, il a brillé d'un éclat si vif que les gens de son entourage en paraissent comme effacés. Il en est pourtant, dans le nombre, qui méritent d'être cités avec honneur, à commencer par son propre frère, saint Joseph de Thessalonique.

Joseph naquit à Constantinople. Venu au monde après Théodore, dont la naissance remontait à 759, il dut voir le jour en l'année 762.

Son père Photin et sa mère Théoctiste se trouvaient investis l'un et l'autre de hautes dignités palatines. En lui donnant de tels parents, en posant son berceau dans une de ces familles de grands fonctionnaires qui partageaient à moitié la vie de la cour et formaient l'aristocratie byzantine, la Providence le mettait à même de faire de sérieuses études. Joseph s'y livra vaillamment avec son frère Théodore, avec aussi un autre frère et une sœur nés après lui.

Ces études, surveillées de très près par Théoctiste, s'arrêtèrent net en 781 par suite du gros événement qui se produisit alors dans la famille : l'higoumène saint Platon, oncle maternel de Joseph, s'en vint de son couvent bithynien des Symboles, et sa présence dans la maison suffit à la transformer en une pépinière de moines. Théoctiste et sa fille prirent le voile dans un couvent de la capitale. Photin, entouré de ses trois fils et de ses trois frères, suivit saint Platon du côté de l'Olympe de Bithynie, pour y fonder, en l'honneur de saint Jean l'Evangéliste, le monastère de Saccoudion.

UNE FONDATION DE COUVENT LA VIE DE JOSEPH A SACCOUDION

Ainsi détaché du monde à moins de vingt ans, Joseph déploya sa générosité active dans les silencieux efforts que réclament toujours les débuts monastiques. Ces débuts étaient doubles ici. En même temps que de plier sa jeunesse aux mille et une pratiques de la vie conventuelle, il s'agissait pour lui de contribuer à l'établissement d'un monastère nouveau.

Qu'était en 781 Saccoudion? Un bel emplacement, et rien de plus.

Imaginez, non loin de Brousse, une vallée courbée en forme de croissant et ouverte seulement à l'un de ses becs par un étroit couloir; mettez au milieu quelques terres planes, avec des bois et des bergers, avec de l'eau en abondance; entourez le tout de montagnes assez hautes pour ne laisser que la vue du ciel, sauf pourtant vers le Nord, où, par la petite échancrure du col, le regard réussit à échapper sur les flots d'un golfe lointain : voilà Saccoudion. Le site paraît à souhait pour ménager le calme et la solitude, à souhait aussi pour devenir avec le temps un monastère idéal, mais ce n'est encore qu'un site. Il faut y bâtir, y créer une église, un réfectoire, une bibliothèque, des cellules, vingt dépendances diverses.

En face des pénibles travaux matériels qu'impose cette création, le jeune Joseph oublie que son éducation aristocratique l'a mal préparé à des occupations si vulgaires. Il ne veut savoir qu'une chose, c'est que, devenu moine, il est devenu l'homme de tous les emplois, le pauvre trop heureux de gagner son pain aux besognes les plus humbles et les plus fatigantes.

Il y a là, parmi ses frères en religion, des gens qui viennent de la glèbe et de la servitude : il y a, par exemple, le saint moine Thaddée qui le servait hier encore, à Constantinople, en qualité d'esclave. Quel beau spectacle que celui de ce fils de famille jaloux de travailler sans ménagements sur les mêmes chantiers et aux mêmes ouvrages que les anciens esclaves de sa maison!

Que dans la suite on ait ou non fait de lui un bibliothécaire ou un calligraphe, il est certain que de nombreux traités se succédèrent entre ses mains durant les calmes années de sa vie et qu'il y trouva, avec le perfectionnement de sa formation première, le moyen de briller un jour comme pontife, comme poète et comme orateur.

Briller n'était point son but, il est vrai. L'humilité, la charité, toutes les vertus qui font le moine, voilà ce qu'il cherchait uniquement. Pour avancer dans cette voie, il n'avait qu'à suivre la direction de son oncle Platon et l'exemple de son frère Théodore.

UN DIVORCE — INCARCÉRATION DE JOSEPH SON ENTRÉE A STOUDION

Cet oncle et ce frère, il faut le dire, furent ses deux supérieurs successifs, car, en 794, treize années après la fondation, Platon se démit de son supériorat, et c'est Théodore que la communauté entière choisit pour occuper sa place.

Une affaire très grave, un divorce impérial, marqua les débuts du gouvernement de Théodore.

En 795, ayant répudié l'impératrice Marie, le jeune Constantin VI s'attacha la cubiculaire Théodote, et il l'épousa au mois de septembre avec les bénédictions d'un prêtre traître à ses devoirs. Or, Théodote était la propre cousine de Théodore et de Joseph. Quand ils virent son scandale, quand ils constatèrent que le patriarche Taraise s'abstenait d'excommunier le prince adultère et de déposer le prêtre coupable, les saints religieux se crurent obligés de prendre position avec vigueur.

Après de longs mois consacrés en vain par la cour à les circonvenir, la colère de Constantin VI éclata : sur son ordre, saint Théodore et saint Joseph furent incarcérés, avec saint Platon, au fort de Cathares, sur la rive méridionale du golfe de Nicomédie; puis, tandis que l'oncle était dirigé sur la capitale et mis sous bonne garde à proximité du palais impérial, les deux neveux furent traînés à Thessalonique, où ils arrivèrent le 25 mars 797, pour y être internés séparément.

Cette persécution prit fin cinq mois plus tard. C'est que, le 19 août 797, l'impératrice Irène, mère de Constantin VI, ravit le trône à son fils, et le patriarche Taraise se trouva libre de terminer la triste affaire du divorce, en frappant le prêtre qui avait prévariqué aux noces de septembre 795.

A la faveur de la paix ainsi rétablie, Platon, Théodore et Joseph se réunirent à Constantinople. Ils s'en allèrent ensuite retrouver, dans leur monastère du pied de l'Olympe, leurs religieux restés au poste ou revenus de la dispersion. Mais leur nouveau séjour en Bithynie fut de courte durée. Dès le printemps de 799, une incursion de la cavalerie arabe les contraignit à se réfugier dans la capitale. Or, l'impératrice Irène profita de l'occasion pour attacher définitivement Théodore à la grande ville : sans rompre tous ses liens avec Saccoudion, que des moines de son obédience repeupleraient après le départ des envahisseurs, elle obtint de lui qu'il se fixât au monastère de Stoudion, à Constantinople, et qu'il s'efforçât d'y ramener la prospérité. Dès ce jour, toujours fidèle à son frère aîné, notre Joseph était studite, ou moine du couvent de Stoudion.

LA VIE A STOUDION — PERSÉCUTION INFLIGÉE AUX STUDITES — ÉLECTION DE JOSEPH AU SIÈGE DE THESSALONIQUE

On sait combien le succès répondit aux espérances d'Irène et aux efforts des anciens saccoudionites. Quelle fut dans l'ensemble l'œuvre personnelle de Joseph, il est mal aisé de le dire. Platon, reclus dans une étroite cellule, attirait les vocations religieuses par le souvenir de ses grandes actions passées et l'éclat de sa sainteté chaque jour croissante; Théodore, le nouveau supérieur, les attirait par sa maîtrise à diriger les âmes et par son talent hors pair d'organisateur; mais Joseph, lui, que faisait-il? On ne peut que lui supposer une place éminente parmi les dignitaires conventuels qui aidaient l'higoumène ou supérieur à régir et à sanctifier le millier de moines bientôt réunis dans les murs de l'immense monastère.

Ce magnifique résultat ne tarda pas à être compromis par la faute du nouvel empereur Nicéphore Ier (802-811). Le 12 avril 806, ce prince ayant donné la succession du patriarche Taraise à un

simple laïque, les studites se crurent obligés de protester. Aussitôt, pour les punir, le pouvoir recourut à la violence : Platon et Théodore eurent à subir vingt-quatre jours de dure prison; d'autres moines, et Joseph en tête, subirent divers mauvais traitements.

Cette crise de l'été 806 se termina on ne sait comment, peut-être sur la promesse consentie par les studites de ne faire aucune opposition au nouveau patriarche qui s'appelait Nicéphore comme l'empereur. Pareille promesse, si elle eut lieu, expliquerait en outre le silence gardé par nos moines lors de la réhabilitation du prêtre qui avait béni l'union illégitime de Constantin VI avec Théodote. Cet ecclésiastique de cour fut réadmis à l'autel en 806, à l'automne, et les studites en éprouvèrent un vif déplaisir; mais ils se turent, bien résolus d'ailleurs à ne jamais communiquer avec le prêtre coupable ni avec aucun de ses adhérents.

Peu après, en 807, le siège de Thessalonique étant devenu vacant, le clergé et le peuple de la métropole macédonienne dépêchèrent une ambassade à Constantinople pour demander Joseph de Stoudion comme pasteur. La cour pensa, devant cette démarche, que Théodore et Platon seraient définitivement gagnés par une telle promotion. Elle joignit donc ses instances à celles de Thessalonique, et notre Joseph, sous peine de résister à la volonté de Dieu qui se manifestait par la voie du peuple et de l'empereur, dut accepter le fardeau de l'épiscopat.

RÉVEIL DE LA QUESTION DU DIVORCE DÉPOSITION ET EMPRISONNEMENT DE JOSEPH

L'épiscopat de Joseph ne devait pas être moins troublé que les dernières années de sa vie religieuse.

L'année 807 touchait à sa fin, et les studites ne se départaient en rien de leur réserve à l'endroit des partisans du divorce. L'empereur, déçu, voulut les contraindre. Aussi l'année 808 fut-elle pour leur monastère une année d'obsessions, de menaces et de tracasseries. Joseph, passant alors quelque temps au milieu d'eux, participa largement à leurs épreuves. Un jour, il eut une explication pénible avec le ministre de l'Intérieur. Celui-ci lui dit à brûle-pourpoint :

— Pourquoi jusqu'ici n'avez-vous jamais communiqué avec nous ni avec le patriarche malgré tant de fêtes écoulées? Pourquoi? Dites-le moi franchement?

L'archevêque repondit sans déguiser le moins du monde la vérité :

— Je n'ai rien contre nos pieux souverains, rien non plus contre le patriarche; mais il y a le prêtre qui a donné la bénédiction nuptiale au prince adultère et qui, de ce chef, est excommunié par les Saints Canons.

La conversation prit fin sur ces mots du ministre :

— Nos pieux souverains n'ont plus aucun besoin de vous ni à Thessalonique ni ailleurs.

Après cette scène, la situation était plus grave que jamais. En vain, Théodore multiplia-t-il les démarches, la persécution alla s'aggravant. L'empereur Nicéphore refusa de recevoir Joseph en audience avant de partir pour l'armée, et les courtisans reprochèrent violemment à l'archevêque d'avoir accepté l'épiscopat et pris rang dans la hiérarchie alors que la situation du prêtre incriminé était déjà réglée. Théodore s'empressa de réfuter le reproche au nom de son frère dans une longue apologie. Mais cette apologie ne put empêcher la foudre de tomber sur Stoudion.

Une nuit, la troupe ayant cerné le monastère, Platon, Théodore, Joseph et un quatrième religieux furent arrêtés et conduits dans la prison du palais. Au mois de janvier 809, un Concile présidé par le patriarche Nicéphore les condamna comme schismatiques et déposa Joseph de l'épiscopat. De son côté, après les avoir internés quelque temps sur le Bosphore, l'empereur les relégua dans l'archipel des Princes, en face de Constantinople. Il les y relégua séparément : Platon à Oxia, Théodore à Khalki, Joseph à Proti, leur compagnon dans un quatrième îlot.

Là, bien que voisins les uns des autres, les grands studites n'eurent d'autres relations que des lettres furtivement échangées. Joseph s'en consola, pour sa part, en se livrant à des travaux littéraires, et nous voyons Théodore lui demander communication d'un ouvrage qu'il venait d'écrire, sans doute contre les partisans du divorce impérial.

La captivité se prolongea; mais enfin Michel Ier Rhangabé étant devenu empereur le 2 octobre 811, l'archipel des Princes rendit ses prisonniers, Théodore reprit la direction de son monastère, et, dûment réconcilié avec les patriarches, éprouva la bienveillance de l'empereur, à tel point que l'histoire nous le montre parmi ses conseillers. Cela étant, il y a tout lieu de croire que l'archevêque Joseph recouvra, lui aussi, son ancienne dignité et qu'il remonta sur le siège de Thessalonique.

L'ICONOCLASME SENTIMENTS DE JOSEPH CONTRE CETTE HÉRÉSIE SENTENCE PORTÉE CONTRE LUI

Deux ans plus tard, le trône passait à Léon V l'Arménien (813-820). Ce nouvel empereur, grand ennemi des saintes images, était destiné à bouleverser l'Eglise et à poser sur le front de Joseph, glorieux déjà pour sa résistance au divorce de Constantin VI, la gloire plus brillante encore de la résistance à l'iconoclasme, ou hérésie des *briseurs des saintes images*.

Que Joseph comptât parmi les adversaires les plus résolus de cette hérésie, nul ne l'ignorait à Constantinople. Neveu de Platon, frère de Théodore, disciple avoué de l'un et de l'autre, ces titres disaient assez quelle était sa dévotion à l'égard des saintes images. D'ailleurs, il n'avait jamais fait mystère de ses sentiments. Un jour, à Thessalonique, prononçant l'éloge du grand martyr Démétrius, il s'était tout à coup écarté de son sujet pour apostropher véhémentement l'ombre détestée de Constantin V, ce type des empereurs iconoclastes :

« A ce point de mon discours, s'était-il écrié, je mettrai au pilori ton impiété, ô toi, ennemi du Christ, prince tyrannique par-dessus tous les princes, esclave enchaîné de l'enfer, prisonnier du mensonge et de l'erreur. Comparais donc ici, monstre d'impiété, rends des comptes pour ton blasphème et ta diabolique hérésie. Tu es le pire des hérésiarques, bien que malheureusement revêtu de la pourpre, et voilà pourquoi plus de flétrissure atteindra ton impiété, ô ennemi de Dieu, ô ami du diable! Que dis-tu, adversaire de toute vérité? Nies-tu la passion du Christ? Assurément tu la nies, en niant la réalité de son incarnation. Car les dogmes se tiennent, et celui-là s'élève contre la rédemption qui n'accepte pas qu'on représente la divine image du Sauveur. Toi donc, de par ta doctrine impie, tu soutiens et tu veux persuader à tout le monde que le Christ n'a pas réellement pris notre chair. »

Cette sortie était connue au palais impérial. Aussi, lorsque Léon V ouvrit l'ère des mesures violentes au mois d'avril 815, notre archevêque figura parmi les premiers défenseurs des saintes images appelés à goûter de la persécution.

Cette persécution devait durer pour lui dix-sept ans, coupée de trêves, il est vrai, et d'accalmies, mais jamais éteinte d'une manière complète. En un si long espace de temps, la somme de souffrances qu'il eut à supporter fut assurément considérable. On voudrait en connaître le détail. Par malheur, l'histoire n'a presque rien conservé sur ce point et il faut savoir se contenter des maigres renseignements parvenus jusqu'à nous.

Au terme de ces renseignements, l'archevêque de Thessalonique fut d'abord jeté en prison à Constantinople. Laissé libre ensuite d'aller vivre au couvent de Saccoudion, il n'y jouit pas longtemps du repos. Un jour, en effet, on le rappela dans la capitale. Il comparut aussitôt devant l'empereur et, ferme dans sa foi, s'entendit condamner à la relégation.

JOSEPH SOUS LA PERSÉCUTION DE LÉON V LETTRES DE SON FRÈRE — LIEU DE SON EXIL

Cette sentence de relégation paraît avoir été portée aux derniers mois de 815, car c'est en plein hiver que Théodore, alors incarcéré à Métopa, reçut la lettre où Joseph lui racontait en détail les circonstances de sa condamnation et les incidents de son voyage vers l'exil. En réponse, Théodore écrivit à son frère une missive dont voici le début :

« Je remercie le ciel de la bonne santé dont tu jouis, ainsi que l'annonce ta vénérable lettre. Mais qui suis-je, misérable, pour entendre les éloges que m'adresse ta sainteté aimée de Dieu? Ces louanges, il me faut te les retourner en considération de ton admirable vertu. Tu as, comme évêque, véritablement glorifié le Seigneur. Tu le fais dans la circonstance présente, où certains de tes collègues se sont élevés, eux aussi, jusqu'aux sommets de la vérité. Mais tu le fis pareillement autrefois, dès les premiers pas de ta carrière épiscopale, alors que beaucoup de pasteurs, c'est dur à dire, furent pris de folie et ne cherchèrent point le Seigneur. Toi, alors, tu le glorifias dans les prisons, dans l'isolement, dans les privations, dans les angoisses, dans les souffrances, dans les larmes, dans toutes les étreintes du malheur. Voilà tes gloires dignes des apôtres, voilà tes trophées dignes des Pères. »

Ces mots aimables n'étaient pas encore parvenus à destination quand leur auteur reçut un ordre impérial qui le transférait au fort plus lointain de Bonita. Là, quelques mois plus tard, Théodore apprit que son disciple Thaddée venait de tomber en martyr, le 22 novembre 816, et il s'empressa d'en instruire Joseph. Dans cette lettre, Théodore se réjouissait encore de la bonne santé de son frère et multipliait, avec ses éloges pour le passé, ses vœux pour l'avenir. Il répéta les mêmes souhaits dans une missive postérieure d'un mois ou deux :

« Lève-toi, homme de Dieu, en véritable pontife de ce Christ qui est le vrai Chef des pontifes. C'est ton devoir, d'autant que tu es le premier de tous les prélats, si l'on excepte le patriarche déposé. Glorifie Dieu dans ton corps et dans ton âme. Tu ne seras pas toujours laissé dans ton île; il te faudra peut-être subir l'épreuve comme autrefois afin d'en sortir avec une couronne plus resplendissante. »

L'île mentionnée ici paraît, d'après certaines indications de Théodore, devoir s'identifier avec la moderne Pantellaria, à mi-chemin entre la Sicile et la Tunisie. Les Byzantins, qui l'appelaient Patalarœa, l'utilisaient précisément à cette époque comme lieu de relégation.

Au bout de quelques années, l'archevêque de Thessalonique échangeait le séjour forcé de son île contre le séjour non moins forcé dans un cachot.

JOSEPH SOUS MICHEL II ET SOUS THÉOPHILE SA MORT — SES ŒUVRES

A la fin de décembre 820, quand l'assassinat de Léon V et l'avènement de Michel II (820-829) apportèrent aux défenseurs persécutés des saintes images, sinon le droit de rentrer chez eux, du moins celui de quitter leurs prisons, Joseph se trouvait incarcéré au fort d'Elpizon. Il en sortit sans retard et, courant au-devant de son frère, fut assez heureux pour le rejoindre entre Smyrne et Brousse.

Dès ce jour, notre archevêque dut vivre d'abord dans les environs de la capitale, puis dans la capitale elle-même. Le biographe de saint Nicétas le Médikiote le signale aux funérailles de ce moine illustre, qui mourut le 3 avril 824 et fut enseveli sur la rive septentrionale de la Corne d'Or. Diverses lettres de saint Théodore Studite, échelonnées entre 821 et 826, attestent pareillement que le pouvoir tint Joseph sous les yeux de sa police, à faible distance de la cour.

Après le 11 novembre 826, date de la mort de Théodore, la nuit se fait sur l'archevêque macédonien. Comment passa-t-il les dernières années de Michel II? Comment passa-t-il les premières de Théophile (829-842)? Un seul fait est connu, c'est que Joseph mourut le 15 juillet 832 dans un coin perdu de la Thessalie où ses restes ne reçurent même pas les honneurs de la sépulture. Des amis dévoués devaient, deux ans plus tard, en retrouver quelques fragments et les déposer solennellement au monastère de Stoudion le 26 janvier 844.

Notre Saint méritait cette réparation. Il la méritait par la vaillance dont il avait fait preuve contre les violateurs de la morale évangélique en 786 et en 809, contre les contempteurs de la discipline ecclésiastique en 806, contre les perturbateurs de la doctrine catholique en 815. Il la méritait aussi par la part qu'il avait prise, à Saccoudion et à Stoudion, dans la grande restauration monastique du règne d'Irène. Il la méritait encore par ses écrits comme orateur et comme poète. Rien ne reste de son œuvre oratoire, sauf deux ou trois discours; rien, non plus, des vers par où sa verve mordante marqua au front les iconoclastes; mais l'Eglise grecque chante encore, à peine allongé de quelques additions, le beau recueil d'offices propres que sa plume, de concert avec celle de Théodore, prit soin de composer et d'organiser pour la période quadragésimale.

SOURCES

Cette notice est empruntée, pour la plus grande partie, à une étude sur *Saint Joseph, archevêque de Thessalonique,* parue en 1906 et 1907 dans les *Echos d'Orient*, t. IX, p. 278, 351; t. X, p. 64.

LA VÉNÉRABLE ANNE-MARIE JAVOUHEY

Fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny (1779-1851).

Portrait authentique de la Vénérable.

NAISSANCE — JEUNESSE FRIVOLE

Anne-Marie Jahouvey naquit à Iallanges, petite commune voisine de la paroisse de Seurre, en Bourgogne, le 19 novembre 1779, et fut baptisée le lendemain, jour de la fête de saint Martin.

Son père, Balthazar Javouhey, n'était pas seulement un honnête homme selon le monde, mais encore un chrétien profondément convaincu. Il veillait à ce que l'observation des préceptes de Dieu et de l'Eglise fût en vigueur dans sa maison, et lui-même, avec sa vertueuse épouse, donnait un bel exemple de cette fidélité.

Dès ses premières années, Anne-Marie fit preuve d'une grande vivacité d'esprit, d'une bonté de cœur, d'une énergie de volonté et d'une exubérance de vie extraordinaire. Dieu, qui diversifie ses dons comme il lui plaît, lui avait donné un caractère énergique et viril, qui lui rendit faciles les missions pénibles qu'elle devait remplir plus tard.

On pense qu'elle fit sa Première Communion vers l'âge de dix ans, mais les premières années de son adolescence nous sont peu connues. Ce qu'on n'ignore pas et ce que la vénérée Mère a répété elle-même par un sentiment d'humble confusion, en même temps que de reconnaissance pour les grâces innombrables dont Dieu daigna ensuite la prévenir, c'est que le goût du monde et de ses

plaisirs marqua son empreinte sur sa jeune âme.

A mesure, en effet, qu'elle avançait dans l'adolescence, on la vit se tourner vers la vanité, penchant favorisé en elle par l'aisance de ses parents et leur condescendance à satisfaire ses désirs.

Pendant cette période où elle se trouvait livrée à elle-même, elle était aussi privée des secours de la religion; on traversait alors la phase la plus terrible de la Révolution. Toutefois, il est certain que la jeune fille dut côtoyer les écueils propres à son âge sans que jamais ses pieds aient tant soit peu glissé dans le sentier de la vertu. Dieu avait ses desseins sur elle. Il la rappela bientôt à lui. « Dieu, écrira-t-elle plus tard, n'a rien épargné pour me tirer des dangers du monde où je me serais infailliblement perdue. Il m'a poursuivie dans ma fuite. Il m'a recherchée jusqu'à ce qu'enfin il m'ait retrouvée. » Elle rencontra pour l'aider dans son retour au Seigneur un saint prêtre, membre de la communauté des missionnaires diocésains de Besançon. Chassé pour avoir refusé de prêter le serment à la Constitution civile du clergé, l'abbé Ballanche s'était caché à quelques kilomètres de Chamblanc. Grâce au ministère de ce vertueux prêtre, qui resta toujours son appui le plus ferme, Anne-Marie se détacha peu à peu de la terre pour s'affectionner aux choses du ciel et ouvrir son cœur aux ardeurs de l'amour divin.

MAÎTRESSE D'ÉCOLE — CATÉCHISTE VOLONTAIRE

A partir de ce moment la jeune fille se fait l'auxiliaire du digne missionnaire pour lui faciliter l'exercice de son ministère. Sentinelle vigilante, elle protège son incognito et le secret de sa retraite. Pendant que M. Ballanche célébrait la messe, dans une grange solitaire ou dans un fournil obscur, Anne-Marie avait l'œil ouvert sur ce qui se passait aux alentours, et usait de mille stratagèmes pour surveiller l'approche des personnes dangereuses et pour détourner leur attention. Elle les attirait chez son père, les distrayait par ses conversations, leur offrait même quelquefois à se rafraîchir pour les retenir plus longtemps et gagner leur confiance. Ils disaient en se retirant : « Cette demoiselle Anne-Marie sait si bien se tirer d'affaire, elle vous endoctrine si bien qu'il n'y a pas moyen de la surprendre et de mettre la main sur son curé. »

Dieu récompensa ce dévouement par un accroissement de lumières surnaturelles qui achemina peu à peu la jeune fille à l'exécution des desseins de la Providence sur elle. Sa ferveur ne devait plus se ralentir. Privée du bonheur d'assister chaque jour à la sainte messe et de visiter souvent Notre-Seigneur, elle sut se ménager dans la maison paternelle une paisible retraite où elle prenait plaisir à s'entretenir seule à seule avec Dieu. Dans ces entretiens, elle puisa un zèle ardent qui se manifesta par son dévouement aux âmes.

Elle était surtout frappée de l'abandon dans lequel grandissait la jeunesse, loin de l'influence de la religion. Emue de cette situation, elle entreprit de se faire catéchiste.

Aux jours fixés, elle faisait battre du tambour. A ce signal, on se réunissait aux abords de l'Eglise. Anne-Marie emmenait alors tout son petit monde chez son oncle, qui avait mis à sa disposition une de ses granges pour ses réunions. Là, elle les instruisait, leur parlait de Dieu et de la religion; et comme elle se trouvait abondamment récompensée quand elle pouvait présenter au missionnaire diocésain tout un groupe d'enfants et de jeunes gens suffisamment préparés pour faire leur Première Communion!

PREMIERS ESSAIS DE VIE RELIGIEUSE

Dieu attirait de plus en plus cette âme généreuse vers lui. Pour correspondre efficacement aux attraits de la grâce, Anne-Marie résolut de renoncer complètement au monde. Ce fut, certes, un beau spectacle, dit son historien, de voir cette jeune fille de dix-neuf ans, élevée au milieu des travaux de la campagne, sans autre maître que l'Esprit-Saint, éprise des beautés célestes de la virginité. Elle se sent des entrailles de mère pour de pauvres enfants qui manquent du pain de l'instruction, pour de pauvres malades qui réclament les soins de la charité. Pour mieux les servir, elle résolut de se donner corps et âme à Notre-Seigneur et prononça le vœu de chasteté perpétuelle entre les mains de l'abbé Ballanche le 11 novembre 1798.

Ce n'était là, pour elle, qu'un premier pas : elle avait résolu de se consacrer définitivement à Dieu dans la vie religieuse. En attendant de pouvoir mettre son projet à exécution, elle s'exerçait à la vie monastique au sein de sa famille avec ses trois sœurs qui devaient être plus tard ses compagnes et ses soutiens dans la fondation de la Congrégation de Saint-Joseph. Autour d'elles, se groupèrent plusieurs autres jeunes personnes. Toutes s'assujettissaient à un règlement, à peu près comme elles eussent fait dans une véritable communauté religieuse, gardant le silence jusque dans les travaux des champs pour ne pas perdre l'union à Dieu. Anne-Marie se souvenait de ces jours, quand elle écrivait, plus tard, de la Guyane à sa sœur : « Oh! que nous étions ferventes alors et heureuses de faire le bien! Beaux jours de Chamblanc, vous ne reviendrez plus! »

Cependant, la Révolution s'était calmée, et le curé de Chamblanc put rentrer dans sa paroisse. Anne-Marie crut le moment venu de quitter la maison paternelle pour entrer dans un couvent. Une ancienne fille de Saint-Vincent de Paul, Jeanne Antide Thouret, venait précisément de fonder à Besançon une communauté dans le but de secourir les malades et d'instruire les enfants de la classe pauvre et ouvrière. La jeune fille demanda et obtint d'en faire partie.

Elle commença son noviciat avec une grande ferveur, et Dieu la comblait de ses grâces de choix. Pourtant ce n'était pas dans cette œuvre qu'elle devait trouver sa voie définitive. « Elle était appelée, dit son historien, non point à rester une simple branche, si féconde fût elle, d'une Congrégation déjà formée, mais bien à devenir elle-même la mère d'un nouvel Institut religieux et apostolique. »

Dieu lui manifesta sa volonté en faisant succéder aux douceurs qu'elle avait goûtées d'abord, les sécheresses et les peines intérieures. Puis les ordres se firent plus précis. Un soir qu'elle était plus accablée que de coutume, elle s'écria : « Seigneur, que voulez-vous de moi? Faites-moi connaître votre volonté. » Au même moment, elle entendit une voix qui lui disait : « Je me servirai de toi pour faire de grandes choses. » Quelques jours plus tard, au moment de son réveil, elle crut voir sa cellule remplie de toute espèce d'enfants, blancs, jaunes, noirs. Et une voix l'avertit de nouveau : « Ce sont là les enfants que je te donne. Sainte Thérèse sera la protectrice de ton œuvre. » Enfin, une troisième fois la voix d'en haut se fit entendre : « Ta tristesse va finir. Le

bon Dieu a sur toi de grands desseins, tu fonderas un Institut. — Mais je ne sais rien et je suis incapable. — Dieu sera avec toi. »

Devant ces manifestations de la volonté divine, le directeur de la jeune religieuse lui conseilla de rentrer dans sa famille et d'attendre l'heure de Dieu.

Un second essai de vie religieuse eut le même résultat. Dom Augustin de l'Estrange, abbé de la Trappe, venait de fonder un monastère de son Ordre en Suisse, et y avait joint un couvent de Trappistines. Anne-Marie y passa quelque temps. Mais cette fois encore Dieu intervint pour lui faire connaître que ce n'était pas là sa voie.

CONFIANCE EN DIEU DANS LA PAUVRETÉ

En quittant les Trappistines, Anne-Marie Javouhey alla établir une école à Souvaus, en Franche-Comté. Elle espérait que cette religieuse contrée fournirait de bonnes vocations pour l'Institut à établir. Les débuts furent pénibles; plus d'une fois la jeune institutrice manqua même du nécessaire. Un jour, en particulier, elle n'avait plus rien ni pour elle ni pour les orphelines qu'elle avait recueillies. Dans un sentiment d'humble confiance, elle court à l'Eglise, et se prosterne devant le tabernacle: « Mon Dieu! dit-elle, ayez pitié de ma petite famille? Ces enfants que vous m'avez confiés, les laisserez-vous sans secours? » Sa confiance fut récompensée; à son retour, elle trouva son père et son frère qui lui amenaient une voiture pleine de provisions.

Cette pauvreté marqua bien souvent les fondations des Sœurs de Saint-Joseph: « Quelques années plus tard, la R. M. Javouhey installait une jeune supérieure dans une nouvelle résidence. Lorsqu'elle fut sur le point de la quitter, elle tira de sa poche une bourse peu garnie et lui remit la très modeste somme de dix francs. Dix francs pour faire marcher la maison! A cette vue, la religieuse de se récrier: « Mais, ma chère Mère, y pensez-vous? Que ferai-je avec ces dix francs?

— J'ai commencé plus pauvrement que vous, reprend la Mère fondatrice.

— Oui, c'était bon pour vous, ma chère Mère, mais pour moi!

— Eh bien, ma bonne fille, reprend celle-ci, d'un ton presque sévère, puisque vous insistez tant, j'ai bien envie de vous punir de votre manque de confiance en la Providence. »

Et, ce disant, elle lui reprend cinq francs sur les dix qu'elle lui avait donnés.

FONDATION A CHALON ET A CLUNY

Les vocations étaient peu nombreuses. Les premières qui s'attachèrent à la jeune fondatrice furent ses trois sœurs, C'est en leur compagnie qu'elle se présenta au pape Pie VII qui, dans son voyage vers Paris, s'était arrêté à Chalon-sur-Saône. Le vénérable Pontife bénit avec tendresse les desseins de la jeune fille et lui fit entendre « que Dieu opérerait par elle beaucoup de choses pour sa gloire ».

Cette bénédiction devait être féconde. Quelques jeunes filles de Chalon-sur-Saône ayant entendu parler de l'œuvre d'Anne-Marie Javouhey, demandèrent à se joindre à elle. Celle-ci entreprit des démarches auprès de Mgr de Fontanges, alors évêque d'Autun, pour obtenir la permission de s'installer dans son diocèse. Le distingué prélat la reçut avec joie, et la jeune fondatrice accompagnée de sept ou huit religieuses commença dans la ville de Chalon son œuvre des écoles. L'administration de la ville, en particulier le maire, la soutint.

Le 20 août, la première chapelle de la Congrégation était bénie et mise sous la protection de saint Joseph, et la Révérende Mère fondatrice sollicitait auprès du ministre des Cultes, M. Portalis, l'autorisation légale de l'Institut. Sa demande fut exaucée, et le 12 décembre, Napoléon signait au camp de Posen, en Prusse, un décret « autorisant l'association religieuse formée dans le diocèse d'Autun, sous le nom de Saint-Joseph, dans le but de former les enfants des deux sexes au travail, aux bonnes mœurs et aux vertus chrétiennes ». De son côté, l'évêque d'Autun, après avoir concouru à l'obtention de cette approbation légale, s'empressa de sanctionner les statuts du nouvel Institut.

Il est impossible de suivre pas à pas le magnifique épanouissement de la famille religieuse fondée par la M. Javouhey. Son cœur rempli d'amour pour Dieu et dévoré du zèle de procurer sa gloire, ne savait rien refuser quand il s'agissait de faire le bien. Aux œuvres d'éducation s'ajouta bientôt le soin des malades dans les hôpitaux. C'est ainsi que les Sœurs de Saint-Joseph furent chargées de l'Hôtel-Dieu de Beauvais. Vingt d'entre elles dirigées par la M. Marie-Joseph, sœur de la Révérende Mère fondatrice, allèrent s'y dévouer au soin des infirmes.

En 1812, la Congrégation fit l'acquisition d'une ancienne propriété conventuelle, habitée par les Récollets avant la grande Révolution et située à Cluny, petite ville du Mâconnais. Cette maison de Cluny, une des principales de la Congrégation, donna son nom aux Sœurs de Saint-Joseph.

Beaucoup d'autres maisons furent fondées par la Révérende Mère dans différents diocèses de France, en particulier dans ceux de Beauvais, d'Autun et de Carcassonne.

L'INSTITUT AUX COLONIES
LA VÉNÉRABLE DEVIENT MISSIONNAIRE

Mais la France ne suffisait pas aux aspirations de la sainte religieuse. En 1816, le ministre de l'Intérieur lui demandait quelques-unes de ses religieuses pour les possessions françaises d'outremer. « Nous voulons, lui disait-il, y former des asiles pour les malades et des écoles pour les enfants. Pouvons-nous compter sur vous et sur votre Congrégation pour nous aider? » La fondatrice accueillit favorablement cette demande, et dès 1817, cinq Sœurs de Saint-Joseph s'embarquaient pour l'île Bourbon, où devait bientôt les rejoindre la M. Rosalie Javouhey. Ce n'était qu'un début; le bien fait par ces religieuses dans l'île où elles avaient été envoyées détermina d'autres fondations à l'étranger. Le Sénégal, la Guyane française, l'île de Madagascar, la Martinique et la Guadeloupe reçurent successivement des Sœurs de Saint-Joseph.

Restée en France, la vénérée Mère s'occupait d'encourager ses filles qui partaient pour les missions lointaines; elles trouvaient dans son cœur maternel un trésor de tendresse qui leur adoucissait l'amertume de la séparation; et quand elles étaient loin de la mère-patrie, les nombreuses lettres qu'elles recevaient de leur fondatrice leur apportaient courage et réconfort.

La M. Javouhey était elle-même attirée vers les missions. Retenue d'abord par les prières de ses filles et par la nécessité d'établir solidement sa Congrégation en France, elle partit pour les

colonies en 1822. Le Sénégal et la Guyane française la virent successivement se dévouer aux soins des infirmes, à l'éducation des enfants nègres et aussi à la grande œuvre de la libération des esclaves qui lui fut confiée par le gouvernement français.

« De longues années, la R. M. Javouhey se dévoua à ces œuvres si belles. Dieu sait quels obstacles elle eut à surmonter ! Toujours elle montra une énergie virile et un courage prodigieux. Privations à l'intérieur, contradictions au dehors, voyages répétés, rien ne troublait son âme, tout l'agrandissait, au contraire. Elle ne connaissait pas l'impossible. Elle s'en allait d'un hémisphère à l'autre aussi paisiblement que de sa cellule à la chapelle. Elle a porté la civilisation et le nom de Jésus-Christ sur des plages que les plus intrépides voyageurs déclaraient inabordables. On l'a vue, l'humble fille des champs, penchée sur la charrue et donnant aux peuplades indiennes des leçons de labourage, en même temps qu'elle bâtissait des écoles pour leurs enfants et des hôpitaux pour leurs malades. Elle a donné dans une sage mesure, le signal et l'exemple de l'émancipation des noirs et a garanti leur dignité d'hommes en faisant élever au sacerdoce trois jeunes gens de leur couleur. Aussi le nom de la M. Javouhey est-il chez tous ces peuples l'objet d'une sorte de culte. On le prononce comme le nom de la grandeur et de la sainteté. »

CHARITÉ ET BONTÉ DE LA VÉNÉRABLE

Pendant ces longues absences de la fondatrice, la Congrégation qu'elle avait laissée sous la conduite d'une de ses sœurs avait continué de se développer. Grande fut la joie de la vénérée supérieure de constater, pendant la visite des maisons qu'elle entreprit dès son retour en France, l'action féconde de l'Esprit-Saint dans sa famille religieuse.

Accueillie partout par ses filles avec joie et avec tendresse, elle n'eut plus qu'un seul but : fixer définitivement les règles et l'esprit de l'Institut, avant de chanter son *Nunc dimittis*.

Les nombreux voyages qu'occasionnait la visite des maisons de France étaient pour elle une occasion d'édifier et d'instruire les Sœurs qui l'accompagnaient. Tout s'y passait aussi régulièrement qu'au sein de la communauté. Le temps de la prière, des repas, des récréations était fixé, et la Mère supérieure savait intéresser ses compagnes par des récits sur les missions.

Elle saisissait toutes les occasions d'exercer la charité. Une de ses Sœurs nous rapporte le fait suivant : « En revenant de Maisons-Alfort à Paris avec notre Mère fondatrice, j'eus l'occasion de m'édifier de sa grande charité pour les indigents et de son abandon à la divine Providence. Un pauvre étant venu lui demander l'aumône, cette bonne Mère lui donna tout ce qui lui restait, même sa bourse ; et sur l'observation que je me permis de lui faire : « Ma chère Mère, vous donnez donc tout ? » elle me répondit : « Ma chère enfant, il faut se confier à la divine Providence. Ce qu'on donne à Dieu ne reste jamais sans récompense. »

Cette grande bonté de cœur ne se manifestait pas moins à l'égard de ses religieuses. Elle les aimait toutes comme une mère. Elle était heureuse surtout de se trouver au milieu de ses jeunes enfants du noviciat. Elle les consolait maternellement quand elle les voyait dans la peine, mais en leur suggérant de fortes pensées tout imprégnées d'esprit de foi. « Elle s'efforçait, raconte une Sœur, de faire germer dans l'âme des jeunes novices ces mâles et sublimes vertus qu'elle-même a si bien pratiquées. Un jour, entre autres, joignant la parole à l'exemple, elle nous parla avec tant de force et d'onction de l'humilité et de la simplicité, sa vertu caractéristique, que toutes nous fûmes fortement impressionnées ; et plusieurs disaient : « Jamais prédicateur ne fut plus éloquent. »

Elle les exerçait à une piété simple et solide, à un amour pratique et généreux. En toutes choses, d'ailleurs, elle aimait la simplicité, la droiture et cette bonne rondeur que Dieu ne blâme pas dans ses enfants. Rien ne lui était plus agréable, comme marque d'une bonne conscience ou comme moyen d'éviter bien des pièges du démon, que de voir des cœurs ouverts et des visages épanouis. En cela, d'ailleurs, elle était un modèle. Tout en elle était simple, droit, ouvert : rien n'altérait jamais la sérénité de son front, et toujours de ses lèvres s'échappaient, avec une douce expression de bonté, des paroles souvent assaisonnées d'esprit, mais toujours propres à dilater les cœurs.

Malgré ses occupations absorbantes, la M. Javouhey ne négligea jamais sa vie intérieure. Elle exhortait ses filles à se livrer à l'oraison : « Tâchons, disait-elle, de croître chaque jour dans l'esprit d'oraison ; c'est là que Dieu parle au cœur. » Elle-même s'y livrait fidèlement, et chaque matin on la trouvait la première à la chapelle prosternée et comme abîmée en Dieu.

DERNIERS MOMENTS DE LA M. JAVOUHEY — SA MORT

L'aurore de cette vie a été marquée par une révolution, le terme sera témoin d'une autre. Quand la révolution de 1848 éclata, la Révérende Mère était en Belgique. Elle écrivit aussitôt à ses religieuses pour leur ordonner des prières spéciales en l'honneur de saint Joseph.

La M. Javouhey survécut trois ans à ces douloureux événements, occupée de nouvelles fondations en Californie et en Irlande.

La mort vint la surprendre au milieu de ces projets. Elle la vit venir avec sérénité, soumise jusqu'à la fin à la volonté de Dieu. Clouée sur son lit de souffrances, elle s'occupait encore du bien de ses religieuses. Elle disait à la maîtresse du noviciat de Paris : « Formez vos novices à l'esprit de sacrifice, afin qu'elles deviennent des religieuses d'une vertu ferme, courageuse. Il nous faut des vertus fondées sur la foi, l'abnégation et l'amour de Dieu. »

Le 15 juillet 1851, la vénérable fondatrice rendait sa belle âme à Dieu. Son corps resta exposé pendant huit jours dans la chapelle du noviciat, puis il fut transporté à Senlis et inhumé dans la chapelle de la communauté.

Quelques jours après sa mort, son confesseur écrivait ces lignes qui ne seront pas son moindre éloge : « C'est moi qui ai reçu les dernières confessions de sa vie, ses derniers entretiens sur son intérieur, et je puis faire serment qu'il ne m'est pas resté de cela le moindre souvenir qu'elle ait jamais eu à se reprocher une faute tant soit peu grave contre la pureté de son âme. Cette digne Mère est morte avec son innocence. »

La cause de cette sainte religieuse a été introduite devant la Congrégation des Rites, le 11 février 1908, et elle jouit, depuis cette époque, du titre de vénérable.

LA VÉNÉRABLE ANNE-MARIE JAVOUHEY

Fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny (1779-1851). — Ses œuvres.

Photographie d'une peinture de M. Gonella, représentant les œuvres principales de la Vénérable : la libération des esclaves, l'instruction des enfants et le soin des malades.

Nous avons publié précédemment une biographie sommaire de la sainte fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Il nous reste à décrire un peu plus en détail les œuvres admirables de cette femme d'une si grande humilité et d'un esprit apostolique si fécond.

LA MAÎTRESSE D'ÉCOLE

Au sortir de la tourmente révolutionnaire, tous les cœurs zélés sentaient la nécessité de rétablir des écoles chrétiennes où les enfants recevraient, avec l'instruction, l'amour de la piété. Dieu suscita des âmes généreuses qui se dévouèrent à cette œuvre. Encore jeune fille, Anne-Marie Javouhey, nous l'avons vu, se livra à l'éducation des enfants. Son père ne voyait pas d'un bon œil « sa fille se faire maîtresse d'école ». Parfois, n'y tenant plus, il allait mettre le trouble dans la réunion. Il culbutait les sièges, jetait les livres de tout côté et dispersait l'assistance. Anne-Marie n'en continuait pas moins son œuvre, confiant en Dieu, et croyant faire sa sainte volonté.

Parfois, d'ailleurs, ces scènes pénibles se changeaient en un spectacle vraiment touchant. L'auditoire d'Anne-Marie ne se composait pas seulement d'enfants, mais aussi de personnes adultes qu'elle excitait au bien et à la pratique de leurs devoirs religieux. Or, M. Javouhey, attiré par la curiosité, venait quelquefois se mêler furtivement à ses auditeurs, et il n'était pas rare qu'il subît lui-même le charme de ses discours. Emerveillé d'entendre une jeune personne de dix-huit ans parler avec tant d'onction et d'autorité, ce bon père s'attendrissait jusqu'à laisser couler ses larmes. Mais ce n'était là qu'une émotion passagère, et bientôt, emporté par le cours ordinaire de ses idées, il reprenait : « Ma fille perd la tête, qu'elle laisse donc ce métier à ceux qui veulent le faire. »

L'œuvre de l'éducation de la jeunesse resta l'œuvre principale des Sœurs fondées par la

M. Javouhey. Elle-même s'y dévoua tout entière, ne s'épargnant aucune dépense, aucune fatigue. Elle avait un attachement tout spécial pour les enfants pauvres, et partout où elle installait ses religieuses, à côté d'un pensionnat pour les enfants des familles aisées, elle établissait une école gratuite pour les enfants pauvres.

LES OEUVRES DU SÉNÉGAL
ÉVANGÉLISATION DES NOIRS

La France ne fut pas seule témoin du zèle de la M. Javouhey. Le Sénégal, tombé au pouvoir des Anglais, comme beaucoup d'autres colonies françaises, avait été rendu à la France par les traités de 1815. Toutes choses y étaient dans le plus triste état. Sur la demande du ministre de la Marine, plusieurs Sœurs de Saint-Joseph y furent envoyées. « On dit, écrivait alors la M. Javouhey, que c'est un mauvais pays. C'est pour cela que je dois y aller et voir les choses par moi-même. » Mais quelque grand que fût son désir de passer en Afrique, comme son œuvre n'était pas suffisamment affermie en France, et que sa présence y semblait nécessaire, elle dut ajourner son départ et se faire remplacer au Sénégal par une de ses sœurs : la M. Rosalie.

Le spectacle le plus triste affligea les Sœurs à leur arrivée au Sénégal. Point d'église à Saint-Louis, pas de chapelle à l'hôpital qu'elles devaient desservir. Quant à l'état religieux et moral, la jeune supérieure écrivait à sa sœur : « Il faut être ici et voir les choses pour croire qu'elles existent de cette manière. Si je me permettais de vous dire tout ce que j'ai vu et entendu des usages et des habitudes de ce pays vraiment sauvage, vous ne voudriez pas le lire deux fois. Ce serait, en effet, un grand scandale de vous entretenir des mœurs qui règnent ici !..... »

Le premier soin des Sœurs fut de rétablir la chapelle de l'hôpital où elles prodiguaient leurs soins aux malades. Elles ouvrirent ensuite une école destinée aux enfants des familles européennes établies à Saint-Louis et des indigènes. Elles travaillaient ainsi à préparer de bonnes élèves, instruites, capables de devenir par leurs vertus un levain puissant de régénération pour la famille sénégalaise.

La M. Javouhey avait été retenue en France par les intérêts de sa Congrégation. En 1822, elle crut pouvoir s'embarquer pour le Sénégal, et, dès son arrivée, elle se mit au travail.

Les nègres avaient ses préférences : « J'aime beaucoup les noirs, écrivait-elle ; ils sont en général bons et simples et n'ont de malice que celle qu'ils tiennent de nous. Il ne serait pas difficile de les convaincre par l'exemple ; ils imitent parfaitement ce qu'ils voient faire aux blancs. Vous jugez qu'ils n'ont pas beaucoup de vertus religieuses à copier ; car, malheureusement, les Européens ne sont pas les plus sages. Ils doivent croire que les catholiques sont bien au-dessous d'eux, puisqu'ils tiennent à leur religion et que nous, nous ne faisons profession d'aucune. »

Non contente de s'occuper des enfants, elle voulut étendre son travail de régénération aux nègres plus âgés. Comprenant qu'il importait avant tout de les sortir de l'oisiveté, elle demanda et obtint du gouvernement français une vaste concession de terrain, où elle pourrait employer un bon nombre d'entre eux. Elle décrivait ainsi leur existence : « Leur vie a du rapport avec celle des patriarches de l'Ancien Testament : ils gardent les troupeaux et couchent toujours sous des tentes et sur de simples nattes. Leurs campements, leur costume, leur manière de prier, tout excite ma curiosité, je dirais presque m'humilie et me confond.

» Ils me disent quelquefois : « Quel est donc le » Dieu des blancs ? Ils ne le prient jamais. Puisque » tu le pries, toi, pourquoi ne fais-tu pas Salam » avec nous ? » Je profite de ces circonstances pour leur parler de notre sainte religion. Nous avons à notre service douze marabouts : tous ces hommes-là ne boivent ni vin ni eau-de-vie : ils se lèvent dès l'aube du jour pour prier tous ensemble avant de partir pour leurs travaux. Ils reviennent du travail à 11 heures bien fatigués, n'ayant pas encore déjeuné, et, en arrivant, ils se réunissent encore pour prier. Le soir, ils se mettent de même à la prière, tout harassés qu'ils sont. S'il leur arrive quelque chose, c'est Dieu qui l'a voulu, ils ne murmurent pas. Oui, je le répète, ces peuples seront la condamnation des chrétiens. »

L'action directe sur les adultes était assez difficile. Ils refusaient en général de discuter avec la vénérée Mère. Un jour cependant, un jeune Arabe, plus confiant peut-être que les autres, consentit à comparer ensemble le Coran et l'Evangile, en lisant tour à tour quelques lignes des deux livres. Dans le premier instant, il subit la confrontation sans se déconcerter et sans témoigner son sentiment sur l'Evangile. Mais à la fin, voyant que la Révérende Mère prenait trop d'avantages sur lui, il ferma brusquement les livres en disant : « Ton Evangile est beau, mais le Coran prescrit toutes les mêmes choses. Tu as d'ailleurs trop d'esprit pour moi, et la religion des blancs n'a pu être faite pour les noirs. »

Une autre fois, la digne Mère était parvenue à instruire un jeune nègre. Il se sentait convaincu, mais le sentiment de la nature l'emportant sur celui de la foi, il se mit à fondre en larmes, et dit : « Mais non, je ne veux pas aller en Paradis, moi ; je ne veux pas aller où mon père n'est pas. »

MISSIONS ANGLAISES — RETOUR EN FRANCE

Le gouverneur des possessions anglaises de Sainte-Marie de Gambie et de Sierra-Leone, témoin du bien opéré au Sénégal par les Sœurs de Saint-Joseph, demanda à la R. M. Javouhey quelques-unes de ses religieuses. Elle voulut aller les installer elle-même. Les Sœurs furent très bien reçues par les autorités anglaises, et elles s'occupèrent aussitôt très activement de l'hôpital, où elles firent régner cet esprit vivifiant de la charité catholique que la réforme de Luther a étouffé là où elle a triomphé.

Trois mois après, elle était à Sierra-Leone. Ici encore, l'hôpital fut confié aux Sœurs de Saint-Joseph. Une circonstance extraordinaire fournit à la M. Javouhey l'occasion d'exercer son zèle. Une épidémie de fièvre jaune se déclara dans la colonie. La vaillante femme se donne tout entière aux malades, désireuse de soulager leur corps, mais surtout de sauver ces âmes qui allaient paraître devant Dieu. Elle baptise les mourants, les excite au repentir ; elle ensevelit les morts, prie pour eux et les accompagne jusqu'à leur dernière demeure. Elle faillit même être victime de son dévouement, car elle aussi fut atteinte par le fléau. Mais Dieu, qui la réservait pour d'autres grandes œuvres, la sauva.

Les affaires de sa Congrégation rappelèrent bientôt la M. Javouhey en France. Elle partit,

emmenant avec elle quelques pauvres enfants noirs qu'elle voulait faire élever chrétiennement en France.

Le dévouement de la vénérable religieuse avait frappé ces pauvres gens et un grand nombre de noirs l'escortèrent jusqu'au rivage où elle devait s'embarquer. « Les regrets étaient dans tous les cœurs, et les larmes dans tous les yeux. Elle-même fut profondément attendrie en voyant les témoignages d'affection de ces pauvres gens. Ils ramassaient le sable sous ses pas, et en renfermaient des poignées dans les plis de leurs manteaux avec promesse de le garder jusqu'à ce qu'elle revint. Cette coutume superstitieuse était pour eux une garantie du retour des voyageuses. »

Cependant, leur attente fut trompée, la R. M. Javouhey ne devait plus revoir la terre d'Afrique. Dieu allait l'appeler à exercer son apostolat sur un autre champ non moins beau et digne d'intérêt.

L'ŒUVRE DE MANA — COLONIE MODÈLE

Le gouvernement de la Restauration s'efforçait de compenser la perte de nos anciennes colonies d'Amérique par la fondation de nouvelles. Plusieurs essais infructueux avaient déjà été tentés, quand on demanda à la R. M. Javouhey de se charger de l'œuvre de la colonisation de la Guyane, en particulier du pays arrosé par la Mana. La vénérée Mère accepta, dans l'espoir de travailler encore à faire le bien et de procurer la gloire de Dieu en le faisant connaître et aimer davantage.

Elle se mit à l'œuvre sur-le-champ, et recruta en France des colons qui s'engageaient à demeurer avec elle en Amérique trois ans au moins. Quand tout fut préparé, elle s'embarqua à Brest le 26 juin 1828, accompagnée de cinquante-deux colons, parmi lesquels onze enfants, et de trente-six Sœurs, dont vingt-sept converses. Elle leur disait : « Allons, mes enfants, je vous mène en Purgatoire; mais rassurez-vous; Dieu, pour qui vous faites généreusement votre sacrifice, saura adoucir par sa grâce les nombreuses privations que vous aurez à subir. Courage donc, mes enfants; c'est l'œuvre de Dieu que nous allons faire. Au ciel, il nous en donnera la récompense. »

Arrivée à Mana, la Vénérable s'occupa d'abord de faire construire une chapelle provisoire. Dès que les Sœurs et les colons furent installés, elle organisa sa colonie et y établit une régularité parfaite.

Son but était de procurer des moyens d'existence à ceux qui en manquaient, et, en même temps, de former une société de bons chrétiens. Elle s'efforça donc, dans son règlement, de sauvegarder les intérêts matériels et religieux. Chaque matin, dès 4 h. 1/2, les colons assistaient à la sainte messe. La prière se faisait sous la présidence d'une Sœur, la matin à 5 heures et le soir à 7 heures. Le travail avait lieu de 6 h. 1/2 à 10 heures du matin, et de 2 heures jusqu'à 6 heures du soir.

La Mère était heureuse. Elle écrivait à sa sœur : « J'espère que nous ferons un nouveau Paraguay où le Seigneur sera servi, aimé et glorifié. Ce sera une petite ville religieuse, dont tous les habitants vivront comme les enfants d'une même famille, mangeant à la même table, partageant le même travail.

La vénérable religieuse ne s'épargnait pas elle-même. Elle prêchait, non seulement de parole, mais aussi d'exemple.

LES ÉPREUVES — ABANDON DES COLONS

Dieu devait éprouver par la souffrance l'œuvre de la M. Javouhey. Déjà quelques colons, fatigués de la vie sérieuse qu'ils menaient, avaient quitté Mana pour rentrer en France. En 1830, le gouvernement supprima les allocations qu'il avait accordées jusqu'alors à la colonie naissante. La Vénérable ne fut pas prise au dépourvu. Elle continua avec ses seules ressources à entretenir les colons et à les payer comme par le passé. Mais, plusieurs fois, elle et ses Sœurs eurent à souffrir de la pauvreté. La M. Javouhey s'efforçait de soutenir ses Sœurs par ses encouragements et sa résignation. Un jour, l'une d'elles, en entrant dans sa chambre, la trouva tout en larmes. La religieuse lui demanda la cause de son chagrin. Mais la bonne Mère, qui aimait à cacher ses peines, lui répondit : « Ah! mon enfant, vous êtes trop jeune pour le savoir. » Elle finit néanmoins, sur ses instances, par lui dire leur détresse, mais elle ajouta : « Ayez bon courage, ce n'est qu'un mauvais moment à passer : tâchons d'en profiter pour le ciel. »

D'autres épreuves attendaient encore la vénérée Mère. Après leurs trois années d'engagement, la plupart des colons abandonnèrent la colonie.

Elle continua son œuvre, avec les quelques colons qui lui restaient et d'autres qui vinrent s'établir. Elle avait de plus à son service une trentaine de nègres esclaves, qu'elle avait achetés à leurs maîtres. Sa charité trouvait parfois dans ces achats des occasions merveilleuses de s'exercer. Qu'on nous permette de citer le trait suivant, rapporté par les Annales de l'Institut. Il nous donnera une idée de la condition de ces pauvres esclaves. « Le propriétaire de sept nègres achetés au compte de la Révérende Mère fondatrice était un homme des plus inhumains. Mécontent de l'un de ses esclaves, il le fit périr avec un raffinement de cruauté inouï. Il commanda d'allumer du feu, ordonna aux compagnons de ce malheureux de le frotter d'huile, puis le fit exposer au brasier ardent, en commençant par les pieds, et ce supplice continua jusqu'à ce que le corps de l'esclave eût été entièrement consumé. Cette horrible scène à peine achevée, ses nègres allèrent déposer contre lui; mais le gouverneur, craignant pour eux les terribles effets de sa vengeance, ne voulut pas les laisser retourner à son habitation. La Révérende Mère fondatrice était alors précisément à Cayenne. Le gouverneur lui donna connaissance de ce fait monstrueux et lui demanda si elle ne voudrait pas acheter ces pauvres esclaves. Il n'avait pas trop présumé de son grand cœur. Elle-même alla trouver le propriétaire et lui offrit pour l'achat de ses nègres le prix qu'il demandait. Le marché fut conclu, et elle emmena aussitôt ces pauvres gens avec elle à Mana. »

LE SOIN DES LÉPREUX

Sa charité trouva une autre occasion de s'exercer à l'égard des pauvres nègres lépreux. Ils étaient jusqu'alors à peu près abandonnés sur les rochers arides des îles du Salut, près de Cayenne. La Révérende Mère obtint de les faire établir à l'Accarouany, dépendance de Mana. « Mes Sœurs, dit-elle, se disputent l'honneur de ce pénible emploi. C'est un grand bienfait, digne de la charité des Filles de Saint-Joseph. » M. de Lamartine, dans un rapport présenté au ministère en 1835, parlait en ces termes de cette œuvre : « Les noirs lépreux de Cayenne, au nombre de quatre-

vingt-neuf, étaient relégués et presque abandonnés dans l'île du Salut, inhabitée, aride, sans eau douce, sans bois et sans culture. Quand le vent et la mer le permettaient on leur portait les pauvres provisions strictement nécessaires à leur subsistance; du reste, nul secours pour leurs maux physiques, nulle consolation morale ou religieuse. On ne peut concevoir une existence plus douloureuse, plus misérable que la leur. Aujourd'hui, par les soins des Sœurs de Saint-Joseph, ces infortunés, transférés sur les bords de la Mana, y retrouvent une vie d'hommes, de l'eau, de la verdure, l'ombre des grands arbres, un logement sain, des aliments frais, une pêche abondante et facile..... »

UN ATTENTAT CONTRE LA VÉNÉRABLE

Les difficultés ne manquèrent pas à la Vénérable. On en vint même à attenter à ses jours. Voici en quelles circonstances, selon le récit des Annales de l'Institut: « La Révérende Mère avait fait cesser, en recourant à l'autorité supérieure, des vexations d'employés subalternes à l'égard des noirs destinés à Mana. L'esprit de vengeance vint dès lors accroître leurs dispositions déjà si peu bienveillantes, et ils donnèrent à quelques nègres de Mana l'odieux conseil de faire chavirer son canot, quand ils le conduiraient à la léproserie. L'un d'eux, qui se distinguait par sa mauvaise nature, accepta d'accomplir son forfait pour une somme d'argent.

» Or, la Révérende Mère eut bientôt à se rendre dans cet établissement. Les rives de la Mana et de l'Accarouany qu'il fallait remonter étaient couvertes de buissons qui s'inclinaient de telle sorte qu'en s'en approchant un peu il était facile d'occasionner un malheur. L'aller se passa sans apparence d'aucun mauvais dessein. Mais, le soir, au moment du retour, un des nègres vint l'avertir de ce qui se tramait contre sa vie. Elle partit, néanmoins, en se recommandant à la protection divine. Le conducteur du canot chercha à occasionner un accident, il dirigeait l'embarcation, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, espérant que les branches d'arbre qui encombraient les bords de l'eau produiraient un choc qui renverserait la Mère. Mais Dieu permit que l'audace du coupable n'eut pas l'effet qu'il avait attendu, et l'on arriva à Mana sans encombre. »

RÉSULTATS CONSOLANTS DE L'ÉVANGÉLISATION DES NOIRS

Malgré les obstacles de tout genre, la M. Javouhey entreprit l'œuvre de l'éducation des esclaves libérés en 1830 par le Gouvernement français. Elle s'occupa avant tout le reste de les instruire de la religion par deux instructions, le matin et le soir, et par une leçon quotidienne de catéchisme qui durait de 11 heures à midi. Elle établit parmi eux la dévotion à la Sainte Vierge, sous la protection de laquelle elle avait mis son œuvre. Tous les soirs, après les travaux de la journée, ils récitaient le chapelet en commun.

Si préoccupée qu'elle fût de leur instruction, elle ne les laissait pas dans l'oisiveté, mais elle voulut leur faire prendre l'amour du travail, et elle y parvint. La sainte religieuse était heureuse de voir que Dieu bénissait ses efforts. « Nous n'avons pas besoin de gendarmes pour contenir ces braves gens et réprimer les désordres; la religion, la morale y ont suffi. Ils craignent tant de me faire de la peine! Le plus colère s'apaise dès que je parais : un mot leur rend la paix. »

Grâce au dévouement des Sœurs de Saint-Joseph, cent soixante-neuf noirs purent être solennellement déclarés libres le 21 mai 1838. « Nous n'avons qu'à bénir la Providence, écrit la M. Javouhey à cette occasion. Si vous voyiez cette société dont l'aspect était si rebutant, si pénible, il y a deux ans, et aujourd'hui si édifiante, si docile et en partie chrétienne, vous ne pourriez méconnaître le doigt de Dieu dans cette œuvre..... Si vous saviez comme ils sont contents! Ils ne veulent pas croire qu'ils sont libres, et nous leur donnons la ration comme s'ils étaient à notre service. »

DÉPART DE MANA
REGRETS QUE LA VÉNÉRABLE Y LAISSA

Dans une de ses lettres, la vénérée fondatrice se déclarait prête à finir ses jours à la Guyane, si c'était la volonté de Dieu. Cependant, le besoin de sa présence se faisait sentir en France, et, en 1843, elle se décida enfin à quitter sa colonie qu'elle laissa aux soins de ses religieuses. « Ce jour-là, disent les Annales de la Congrégation, fut un jour de grande douleur pour les habitants de Mana, qui ne pouvaient se faire à l'idée de perdre leur Mère. Chacun venait lui offrir le témoignage de sa reconnaissance, en s'exprimant par des sanglots plutôt que par des paroles. Les uns, comme chez les peuples pasteurs, lui apportaient les meilleurs produits de leur basse-cour; les autres, les plus beaux fruits de leurs plantations. Lorsque le moment du départ fut arrivé, elle monta sur le petit bâtiment qui devait l'emmener à Cayenne. Il y avait trois lieues environ à parcourir en rivière, pour arriver à l'embouchure de la Mana; tous néanmoins voulurent l'accompagner au canot et lui faire une escorte d'honneur, jusqu'à ce que sa goélette eut atteint la pleine mer. Là, se firent les derniers adieux, au milieu des cris, des pleurs, des souhaits d'heureux et surtout de prompt retour. »

La M. Javouhey ne devait plus revoir l'Amérique, mais son souvenir y resta vivant, et lorsque, « le 4 octobre 1851, la fatale nouvelle de sa mort arriva à Mana, tout le quartier fut sur pied : tous se portèrent à l'église et, comme aux anciens jours, à la communauté. Ils contenaient à peine les cris de leur douleur et demandaient s'il était vrai que leur Mère, leur seconde providence, n'existât plus. Et lorsqu'on leur eût dit que dans ses derniers jours, la Révérende Mère avait pensé à eux et fait des vœux pour leur bonheur, ils ne purent plus se contenir; et l'on n'entendit plus que les sanglots de toute une population qui ne pouvait croire qu'elle ne reverrait plus celle qui leur avait apporté, comme chacun le disait, le bienfait de la liberté, de l'instruction et de la civilisation chrétienne ».

SOURCES CONSULTÉES

La R. M. Javouhey, fondatrice de la Congrégation de S.-Joseph de Cluny, par le R. P. DELAPLACE, 2 vol. Lecoffre. Paris, 1886. — *La R. M. Anne-Marie Javouhey*, Ligugé. Imprimerie Saint-Martin, 1896. — *Contemporains :* Bonne Presse.

BIENHEUREUSE ANGELINE DE MARSCIANO

fondatrice des premiers couvents du Tiers-Ordre régulier de Saint-François d'Assise (1377-1435).

Fête le 15 juillet.

La bienheureuse Angeline laisse tomber devant le roi Ladislas des charbons ardents de son manteau.

LA PETITE ORPHELINE
COMMENT ELLE DÉVALISE LA CUISINE

ANGELINE Marsciano naquit en 1377, au château de Monte-Giove, sur le territoire de la ville d'Orvieto. Elle avait à peine atteint sa douzième année qu'elle perdit sa mère, son unique soutien sur la terre, car son père, bien que vivant encore, était trop absorbé par ses travaux ou ses plaisirs de grand seigneur pour s'occuper beaucoup de ses enfants. Dans sa douleur, Angeline se tourna vers Dieu et la Très Sainte Vierge et, poussée par la grâce, leur voua sa virginité.

Dès lors, elle ne voulut plus rien avoir de commun avec le monde, et, bannissant complètement de son esprit tout rêve de bonheur terrestre, elle résolut de se dévouer au soulagement des pauvres. Telle était sa charité, qu'elle ne craignait pas, pour la satisfaire de recourir à des moyens extraordinaires, lorsque ses ressources personnelles étaient épuisées.

C'est ainsi qu'un jour, ne trouvant rien à donner aux pauvres qui venaient lui tendre la main en grand nombre, la jeune fille entre dans la cuisine et y trouvant le repas de la famille tout préparé, elle le divise en cinq parties en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur, puis le porte aux mendiants affamés et ravis de la bonne fortune.

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES RÉCOMPENSÉE

Le succès de cette première tentative fut trop grand pour ne pas encourager la jeune châtelaine à continuer. Or, un jour, le cuisinier, irrité de ce qu'il considérait comme un empiétement sur son domaine, voulut s'y opposer et alla même jusqu'à insulter la jeune fille. Sans s'émouvoir, celle-ci lui demanda simplement :

— Depuis que j'agis de la sorte, avez-vous pu constater que vos provisions diminuaient ?

Le bon cuisinier n'y avait jamais réfléchi, mais il fut obligé de convenir que ses rôtis avaient toujours suffi aux besoins des hôtes du château. Reconnaissant alors qu'il avait ainsi assisté chaque jour à un miracle sans qu'il s'en doutât, il voulut bien faire taire ses récriminations et la laisser libre d'agir comme elle l'entendait pour soulager les indigents et les affamés qui venaient toujours plus nombreux.

PROJETS DE MARIAGE

Ainsi les années passèrent et l'enfant devint une belle et grande jeune fille. A quinze ans, sans même s'en douter, elle ne manquait pas de prétendants à sa main. L'un, en particulier, plaisait fort à son père. C'était Jean de Termi, comte de Civitella, jeune homme d'une éducation parfaite et, ce qui ne gâtait rien, possédant une fortune considérable. Quelle ne fut pas la surprise du vieux gentilhomme lorsque, ayant expliqué ses projets à Angeline, celle-ci se contenta pour toute réponse de verser un torrent de larmes. L'ayant alors pressée de questions, il apprit avec stupeur qu'elle s'était consacrée à Dieu et avait résolu de ne connaître aucun homme.

C'était là plus de piété que n'en pouvait admettre le seigneur de Monte-Giove. Au moyen âge, comme de nos jours, la chrétienté moyenne avait une forte prévention contre tout ce qui lui semblait « un excès de zèle ». Et sans cesse dans l'histoire de ce temps, nous assistons à des luttes amères que des fils ou des filles ont eu à soutenir contre leurs parents, lorsque leur amour de Dieu les a entraînés au delà des limites communément reconnues.

Ce même combat, la jeune Angeline eut à le soutenir contre son père qui la menaça de toutes sortes de châtiments et lui donna à entendre qu'il préférerait la voir morte à ses pieds plutôt que de lui permettre de suivre ses desseins. Puis il la congédia en lui donnant huit jours pour réfléchir.

RÉPONSE DU CIEL

Toute en larmes, tremblant et sanglotant, Angeline s'enferma dans sa chambre et se mit en prière, afin d'implorer le secours de Dieu. Longtemps, elle resta ainsi en oraison, car il lui était pénible de désobéir à son père et, d'autre part, elle ne voulait pas aller contre la volonté divine. Or, tandis qu'elle était ainsi immobile, la tête baissée, les épaules secouées par les sanglots, il lui sembla entendre distinctement une voix qui lui disait :

— Ne crains rien, ma fille, obéis à ton père, et compte sur moi pour le reste.

En même temps le calme le plus complet se fit en son âme.

Réconfortée par cette parole, et sachant que la volonté de son père était aussi la volonté de Dieu, elle alla le trouver et lui dit qu'elle se conformerait à son désir.

Tandis qu'autour d'elle tout le monde se livrait à la joie et aux préparatifs du mariage, Angeline, dès qu'elle le pouvait, se retirait dans sa chambre, et là, prosternée au pied de son crucifix ou d'une statue de la Sainte Vierge, priait avec ferveur.

INTERVENTION DIVINE

Après la cérémonie de mariage, et durant les préparatifs de départ pour le château de Civitella où la nouvelle épouse allait désormais habiter, il arriva que Jean de Termi voulut entrer dans la chambre d'Angeline. Ayant frappé à la porte sans recevoir de réponse et l'ayant trouvé fermée, il s'avisa de regarder par une petite fente de la cloison.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir son épouse ravie en extase, ayant à ses côtés un jeune homme d'une merveilleuse beauté qui semblait s'entretenir avec elle. Hors de lui, et considérant cette manière d'agir comme une infidélité et une trahison, il se mit à frapper très fort, ordonnant à Angeline de lui ouvrir.

Le bruit des coups redoublés tirèrent celle-ci de son extase ; elle se leva et ouvrit la porte. Son visage était pâle, ses yeux mouillés de larmes.

Le comte alors la pressa de questions, lui demandant le nom de celui qui avait osé pénétrer dans sa chambre et s'entretenir avec elle, quelle était la cause de ses larmes, enfin ce que signifiait tout ce dont il venait d'être le témoin.

Angeline expliqua alors à son époux ce qu'il venait de constater lui-même et la vision dont elle avait été favorisée.

— Il y a trois ans, ajouta-t-elle, je fis vœu de virginité, mais, obligée par les menaces de mon père à vous prendre pour époux, une voix céleste m'ordonna d'obéir et de me confier en la divine Providence. Fidèle à cet ordre, j'ai consenti à vous donner ma main, espérant que je pourrais cependant être fidèle à ma promesse.

Touché par la simplicité de ce récit, le comte, dont la piété était sincère, consentit à ce qu'elle lui demandait et, s'agenouillant à la place même où il avait vu l'ange se tenir à côté d'Angeline, il fit le vœu de chasteté, tandis qu'elle le renouvelait avec lui.

Quelques jours après les deux jeunes mariés quittaient le château de Monte-Giove pour celui de Civitella del Tronto. Leur arrivée fut une véritable fête, car le renom d'Angeline, le récit de ses largesses, de ses libéralités, de son aménité, l'y avaient déjà précédée. Là, comme chez son père, elle continua à secourir les pauvres et les malheureux, secondée qu'elle était par son mari qui ne voulait pas se laisser surpasser en générosité.

Le bonheur régnait à leur foyer ; malheureusement il ne fut pas de longue durée. Une année s'était à peine écoulée que le comte tomba gravement malade, et bientôt son âme s'envola au ciel, laissant son épouse dans les larmes. Angeline n'était âgée que de dix-sept ans.

UN CHATEAU CONVERTI EN COUVENT

La mort de son mari laissait la jeune veuve libre désormais de se dévouer entièrement au service de Dieu. Pour montrer à tous ceux qui l'entouraient sa résolution bien arrêtée de rompre avec le monde, au lieu de revêtir des habits de veuve, elle prit celui du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise. Quelques dames de sa compagnie, ainsi que deux ou trois de ses servantes l'imitèrent, et bientôt le château de Civitella ressembla plus à un couvent qu'à une demeure seigneuriale. Elles étaient au nombre de sept, et désormais leur temps fut partagé entre la prière, le soin des malades et des pauvres. Ces exemples ne passèrent pas inaperçus, beaucoup les admirèrent, d'autres les critiquèrent. Néanmoins l'impression générale fut heureuse, et de nombreux pécheurs, voyant la charité de leur noble châtelaine, en furent si touchés qu'ils se convertirent et firent pénitence.

Aucun pauvre, si misérable qu'il pût être, ne venait frapper à la porte du château sans ressentir les doux effets de la libéralité de notre Bienheureuse.

A sa charité pour les membres souffrants de l'Eglise militante, elle joignait une tendre compassion envers les âmes du Purgatoire, offrant sans cesse ses prières et ses mortifications pour leur soulagement afin que, délivrées des flammes expiatrices, elles pussent enfin jouir de la vision béatifique.

CALOMNIES ET PERSÉCUTIONS

Satan, l'ennemi juré de toute sainteté, qui a en horreur toutes les âmes pieuses parce qu'elles combattent son empire, ne laissa pas la Bienheureuse et ses compagnes goûter longtemps les douceurs du repos. Il suscita contre elles de terribles persécutions. Nous ignorons pour quelle raison Angeline fut accusée de sorcellerie près du cruel Ladislas qui, à cette époque, occupait le trône de Naples et de Sicile. On l'accusa aussi d'hérésie, disant qu'elle condamnait le mariage, qu'elle en détournait les jeunes filles par des sorcelleries et les enfermait ensuite dans le cloître.

Non seulement le roi prêta une oreille bienveillante à ces accusations, mais il alla plus loin et, dans sa colère, il décida de la faire brûler avant même d'avoir entendu sa justification. Sans rien dire à personne de ses intentions à ce sujet, il fit venir à Naples la jeune comtesse et ses compagnes.

LES CHARBONS ARDENTS

La Bienheureuse obéit et se rendit dans le plus grand calme au palais du roi. Or, pour arriver à la salle d'audience, il fallait passer devant la cuisine. Poussée par une inspiration de Dieu, elle y entre, prend des charbons embrasés, les enveloppe dans les plis de son manteau et va se présenter devant le souverain. Elle répond avec beaucoup de douceur, mais aussi avec fermeté à toutes les accusations portées contre elle et sa communauté. Puis elle ajoute :

— Sire, si j'ai enseigné et pratiqué l'erreur, si je suis coupable des crimes dont on m'accuse, je suis prête à souffrir le châtiment dû à de tels forfaits.

Et au même moment, ouvrant son manteau et montrant les charbons ardents, mais inoffensifs :

— Voici, dit-elle, le feu ; qu'on dresse le bûcher.

Le roi fut frappé d'étonnement autant par le fait qu'elle avait miraculeusement porté du feu dans ses habits sans en recevoir la moindre atteinte, qu'en voyant ses plus secrètes pensées dévoilées. Les courtisans venus nombreux et en grand apparat assister à l'interrogatoire ne furent pas moins surpris.

RÉSURRECTION D'UN ENFANT

Le peu de temps qu'Angeline demeura à Naples après cette mémorable entrevue avec le roi, s'écoula dans la pratique des bonnes œuvres. Sa renommé se répandit bien vite autour d'elle, car les courtisans qui avaient été témoins du miracle que nous venons de rapporter ne l'avaient pas gardé secret. Le résultat fut que beaucoup de personnes se recommandaient à ses prières ou lui demandaient conseil dans leurs peines et leurs difficultés.

A cette époque, il arriva que le fils d'une noble famille avec qui elle avait fait connaissance mourut. Les parents étaient inconsolables, mais, se rappelant le miracle de la Bienheureuse, ils la supplièrent de se rendre chez eux et de ressusciter leur enfant. Une telle demande alarma la Bienheureuse qui, ne considérant que son indignité, ne pouvait se figurer qu'on se fît une telle idée de sa sainteté. Cependant elle se laissa toucher, et, mue par une inspiration divine, elle commanda à la mère de retarder le jour des funérailles, d'aller avec tous ceux de sa maison se confesser et recevoir la divine Eucharistie afin d'être moins indignes devant Dieu. De son côté, la bienheureuse Angeline et ses compagnes assistèrent à la sainte messe, y communièrent et, après avoir passé la plus grande partie de la nuit en prière, elle se dirigea vers la maison de ses amis.

Etant entrée dans la chambre mortuaire où toute la famille était rassemblée, et s'étant approchée de la couche funèbre où gisait le corps inanimé de l'enfant :

— Au nom de Dieu, lui dit-elle, je te le commande, lève-toi.

Au même moment, le mort ouvrit les yeux, se leva et déclara qu'il était en parfaite santé. La joie des parents était indescriptible. Leur reconnaissance envers Dieu et la bienheureuse Angeline ne connut plus de bornes.

LE TIERS-ORDRE A FOLIGNO

Dès son retour à Civitella, Angeline, guidée par la grâce de Dieu, crut que le moment de se consacrer tout entière au service de Dieu par les vœux de religion était enfin venu. Elle se dépouilla alors de tout ce qu'elle possédait, vendit ses bijoux et ses biens personnels et en distribua le prix en bonnes œuvres, ne se réservant que le strict nécessaire pour elle et ses compagnes, puis elles résolurent de se rendre toutes ensemble en pèlerinage à Assise, à l'église Sainte-Marie des Anges, pour la fête de la Portioncule.

C'est à Assise que Notre-Seigneur lui découvrit, pendant une extase, ses desseins sur elle. Il lui ordonna d'aller à Foligno avec ses compagnes, d'y fonder un couvent avec la règle du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise.

L'évêque de Foligno accueillit avec joie la nouvelle communauté et lui fit bâtir un couvent. C'est là qu'Angeline et ses compagnes reçurent l'habit et la règle du Tiers-Ordre régulier de Saint-François.

Plusieurs autres villes suivirent l'exemple de Foligno, et le Tiers-Ordre se répandit vite dans toute l'Italie, puis, franchissant les limites du pays, couvrit de ses monastères la France et les autres contrées, de telle sorte qu'à la mort de la Bienheureuse il comptait déjà seize fondations.

MORT DE LA BIENHEUREUSE

Pendant quarante ans, Angeline conduisit ses religieuses à travers les sentiers épineux de la perfection, sans que sa charité se démentît un seul instant, donnant à toutes ses religieuses l'exemple du recueillement, de la mortification et de la régularité la plus parfaite.

Le moment de recevoir la récompense céleste sonna enfin pour celle qui, méprisant les honneurs de la terre, ne soupirait qu'après le bonheur éternel du ciel. Après une courte maladie, elle rendit sa belle âme à Dieu, munie des sacrements de l'Eglise, tandis que ses religieuses en larmes, au pied de son lit, ne pouvaient se consoler de la perte qu'elles venaient de faire. C'était le 14 juillet 1435.

Son corps fut porté à l'église et exposé à la vénération des fidèles qui venaient de toutes parts contempler une dernière fois ses restes vénérables. Ses funérailles furent un véritable triomphe. La noblesse de la ville, suivie de toute la population, y assista. Ce fut l'évêque lui-même qui organisa la procession.

MIRACLES ET TRANSLATIONS

Dieu manifesta bien vite par des miracles éclatants la sainteté de sa servante. Parmi les nombreux miracles qu'on lui attribue, citons celui qui eut lieu en 1492. Elle apparut au P. Giacomo Colombini, Frère Mineur conventuel, tombé dangereusement malade, et lui ordonna d'aller trouver le Père général de l'Ordre et de lui dire qu'il devait retirer son corps de l'endroit où il avait été déposé pour le placer sous l'autel de la chapelle. Comme preuve de la véracité de cette vision, elle le guérit instantanément. Dès l'aube, le P. Colombini alla trouver le Général et lui communiqua l'ordre de la Bienheureuse.

Avec l'approbation de l'évêque, on procéda à l'exhumation.

Le corps était intact, son visage ressemblait à celui d'une personne plongée dans un profond sommeil. On le porta solennellement en procession dans les sept églises de la ville, de sorte que tous purent voir et contempler ses traits vénérés. Puis, en grande pompe, il fut déposé à la place qu'elle-même avait désignée.

En 1621, ses précieuses reliques furent de nouveau déplacées et transférées dans la chapelle dédiée à sainte Anne, où elles se trouvent encore aujourd'hui.

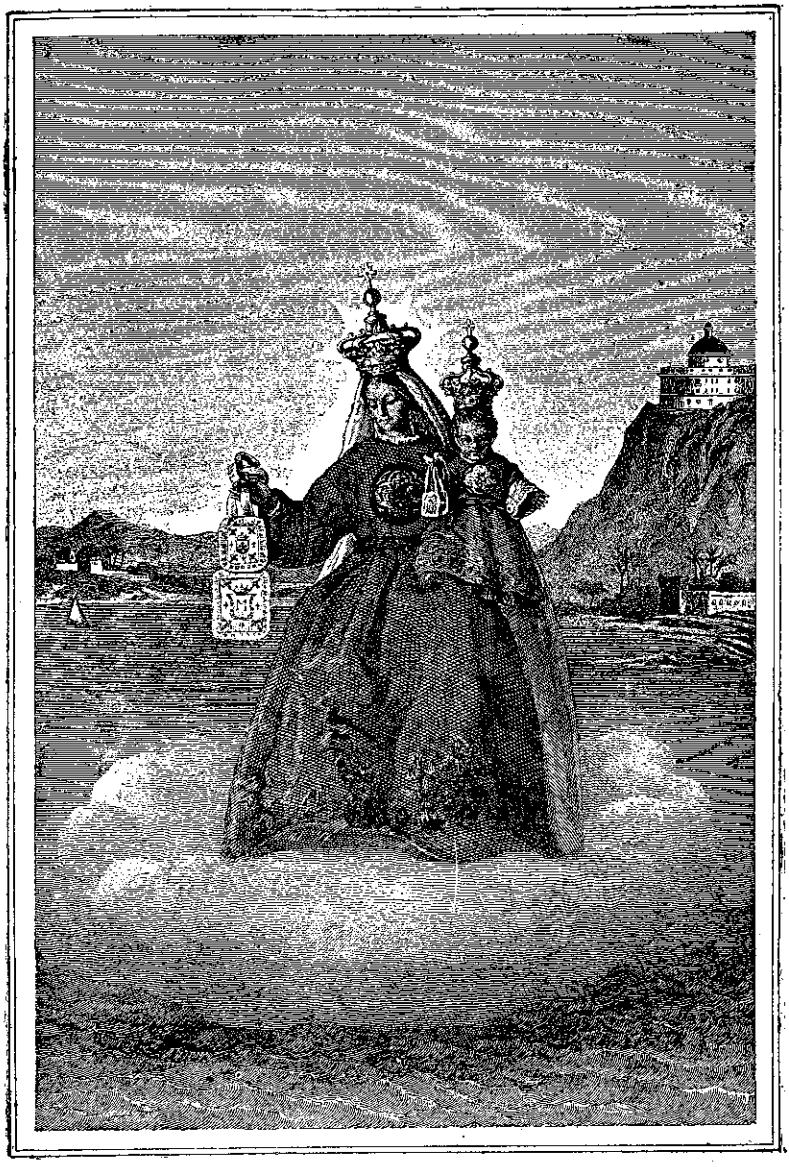
Pratique. — O bienheureuse Angeline, accordez-nous de marcher sur vos traces, de mépriser les biens périssables de ce monde et de nous attacher comme vous aux choses célestes.

SOURCES CONSULTÉES

The life of the blessed Angelina of Marsciano, compiled from ancient documents, par Mme A. MONTGOMERY. — *Acta Sanct. Boll.,* 15 juillet.

NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

Fête le 16 juillet.



Statue miraculeuse de Marie, vénérée au Mont Carmel.

A droite, sur la montagne, le couvent du Carmel ; à gauche, la mer Méditerranée.

LA BEAUTÉ DU CARMEL

La Sainte Eglise se plaît à appliquer à la Bienheureuse Vierge Marie ces paroles du prophète Isaïe : « La gloire du Liban lui a été donnée, avec la beauté du Carmel et de Saron. » Le Carmel est une belle montagne de l'ancienne tribu de Zabulon, qui domine la vaste baie de Saint-Jean d'Acre.

C'est après une grande et solennelle exécution de la justice divine contre les ennemis de la foi que Marie en prit possession. Le prophète Elie de la Thesbite venait de massacrer les quatre cent cinquante faux prophètes de Baal,

sur le bord du torrent de Cison, qui coule au pied du Carmel. Ces hommes de perdition, en séduisant le peuple d'Israël, avaient mérité que le ciel restât fermé trois ans au commandement d'Elie, et la terre, sans pluie et sans rosée, était devenue stérile comme le cœur des méchants. Mais la destruction de l'impiété allait soudain y faire descendre la bénédiction du ciel.

Quand le glaive d'Elie, dévorant comme la flamme, en eut fini avec les prêtres de Baal, le prophète dit à Achab : « Va manger et boire, car j'entends le son d'une grande pluie. » Achab alla donc manger et boire. En même temps, Elie gravit le sommet du Carmel, et se prosterna devant le Seigneur. Après avoir prié, il dit à son serviteur: « Monte, regarde du côté de la mer. » Le serviteur monta, et, après avoir contemplé la tranquille immensité des flots, il revint dire au Prophète : « Je ne vois rien. » Elie lui dit : « Retournes-y jusqu'à sept fois. » Et à la septième fois, voici qu'une petite nuée, semblable à la trace du pied d'un homme, s'élevait de la mer. « Va, dit Elie, et dis à Achab : « Attèle ton char et hâte-toi de descendre, de peur que la pluie ne te surprenne. » Tandis qu'Achab, étonné, regardait autour de lui, le ciel s'obscurcit soudain, les nuages s'amoncelèrent, le vent s'éleva avec violence, et il tomba une grande pluie.

Il est dit dans l'Office de Notre-Dame du Mont Carmel que la petite nuée qui s'éleva de la mer était le *type de la Vierge.*

Car, comme la nuée s'élève de la mer sans garder la pesanteur ni l'amertume de ses eaux, de même Marie sort de la race humaine appesantie et corrompue par le péché sans rien contracter de ses souillures. Aussi la doctrine de l'Immaculée-Conception a-t-elle toujours été particulièrement vénérée dans l'Ordre des Carmes.

Saint Méthode, qui vivait à la fin du IIIe siècle, dit qu'Elie fut instruit surnaturellement de tous les mystères; qu'il connut dans le signe de la nuée la pureté de la Sainte Vierge, et qu'il se résolut à l'imiter par avance. Et la tradition constante des Carmes est qu'il fonda alors leur Ordre, en y faisant pratiquer par vœux la chasteté, la pauvreté et l'obéissance.

Après sa grande vision de la caverne du mont Oreb, où Dieu, d'après saint Jean de la Croix, lui fit contempler son essence à découvert comme aux bienheureux du ciel, Elie, par une inspiration divine, se choisit un disciple et un successeur dans la personne d'Elisée. Plusieurs fidèles israélites se joignirent à eux. Elie revint au Carmel en leur compagnie, et y fonda l'Ordre prophétique, afin d'y former des hommes de zèle pour combattre contre Baal, contre ses faux prêtres et ses prophètes. Cet Ordre, il le dédia dès lors à la Sainte Vierge, dont les excellences lui avaient été surnaturellement montrées par avance, et choisit Marie comme patronne et comme modèle pour lui-même et pour ses disciples.

L'école du prophète du Mont Carmel se perpétua après la mort d'Elie et d'Elisée, et conserva l'étincelle de la foi dans le royaume schismatique d'Israël, dont les prêtres, enfants d'Aaron, étaient exclus, et à qui les princes impies fermaient le chemin de Jérusalem.

Après la captivité de Babylone, la vie religieuse instituée par Elie se retrouve en Judée dans la secte ou plutôt l'Ordre des *Esséniens*, dont la vie admirable a été décrite par Josèphe, et une véritable communauté religieuse d'enfants d'Elie vivait encore sur le Carmel au temps de Notre-Seigneur.

LE CARMEL AU TEMPS APOSTOLIQUE

Nazareth, où Marie passa une grande partie de sa vie, est voisin du Carmel. La tradition rapporte qu'au retour de l'Egypte, la Sainte Famille resta quelques jours dans la grotte de l'Ecole des prophètes, et que Marie se plaisait ensuite à revenir souvent sur la sainte montagne, pour converser avec les ermites et les instruire des mystères de la foi et des règles de la perfection.

Beaucoup des enfants d'Elie entendirent la prédication de saint Jean-Baptiste et reçurent son baptême. Ils se trouvaient en grand nombre à Jérusalem le jour de la Pentecôte, quand les apôtres parlèrent les diverses langues et commencèrent à opérer des miracles au nom de Jésus. Ils crurent aussitôt à l'Evangile, et se mirent à vénérer avec une affection toute particulière la Sainte Vierge qu'ils eurent le bonheur de voir et d'entretenir sur la montagne de Sion. Ils se joignirent ensuite aux apôtres pour prêcher l'Evangile dans la Judée et la Samarie.

Après la dispersion des Apôtres, l'an 38, à ce que l'on croit, ils élevèrent sur le versant du Carmel, à l'endroit même d'où Elie vit la petite nuée sortir de la mer, une chapelle en l'honneur de la Vierge, qui fut sans doute le premier temple dédié à Marie. Ils s'y réunissaient chaque jour pour chanter les louanges de la Mère de Dieu. Les fidèles venaient se joindre à eux, et commencèrent dès lors à leur donner le nom de Frères de la Sainte Vierge, titre glorieux qui a été conservé à l'Ordre, consacré par les Papes, Urbain VI a même accordé trois ans et trois quarantaines d'indulgence à ceux qui donnent aux Carmes le nom de *Frères de la Bienheureuse Mère de Dieu, Marie du Mont Carmel.*

Une autre église plus grande fut construite l'an 83 sur le sommet même du Mont Carmel, où elle pouvait être aperçue de plus loin, et les religieux vivaient répandus dans les alentours, sans former une communauté proprement dite, mais menant dans un même esprit la vie érémitique.

Leur genre de vie consistait à imiter celui de la Sainte Vierge. Beaucoup même pensent qu'ils portaient le même vêtement qu'elle, savoir : la robe brune et le manteau blanc que les Carmes ont conservés. La Sainte Vierge, en effet, est représentée ainsi vêtue dans plusieurs peintures antiques.

LES CARMES EN OCCIDENT

Les Carmes sont donc les premiers qui pratiquèrent dans le monde la vie religieuse. Aux disciples d'Elie se rattachent les moines appelés Thérapeutes que saint Marc l'Evangéliste institua à Alexandrie, et ceux dont saint Denys l'aréopagite décrit la vie dans son livre de la hiérarchie ecclésiastique. Les Pères du désert de la Thébaïde sont leurs successeurs et les héritiers de l'esprit d'Elie.

Les Carmes eurent beaucoup à souffrir sous les persécutions païennes et au temps de la conquête de Terre Sainte par les Musulmans. Leurs martyrs furent nombreux; on les obligea même pour un temps à quitter leur habit, et il sembla que le Carmel allait perdre les derniers vestiges de sa gloire et de sa beauté. Il refleurit à l'époque des Croisades. Alors, délivré par l'épée des chevaliers chrétiens, il reçut dans son sein un grand nombre de pèlerins d'Occident. Saint

Berthold, saint Cyrille, saint Ange, saint Simon Stock furent les nouveaux gages que Marie donna de son amour pour ses enfants.

Cependant, le royaume de Jérusalem ne tarda pas à décliner sous le poids des péchés des hommes. Le Carmel, qui avait relevé la tête sous la protection de Godefroy de Bouillon, voyait revenir les mauvais jours. Saint Cyrille, alors général de l'Ordre, s'affligeait grandement des maux de la Terre Sainte et de ses enfants. Dans ses angoisses, il recourut à la Sainte Vierge. La Reine du Carmel vint elle-même le consoler : « C'est la volonté de mon Fils et la mienne, lui dit-elle, que la Religion du Carmel ne soit pas seulement une lumière pour la Palestine et la Syrie, mais qu'elle éclaire le monde entier. C'est pour ce motif que je lui ai attiré et lui attirerai de tous les pays de nombreux enfants, afin que, retournant chez eux, ils s'établissent et la répandent partout. »

Les généraux Berthold II et Alain le Breton ne tardèrent pas, en effet, à envoyer des colonies en Chypre, en Sicile, en Allemagne, en Angleterre. Saint Louis, sauvé du naufrage par Notre-Dame du Mont Carmel, reçut l'hospitalité des moines, et, par reconnaissance, leur fit construire à Paris un couvent qui fut la pépinière de beaucoup d'autres.

Mais leur nouveauté en Occident leur suscita de nouvelles contradictions. Le IV^e^ Concile général de Latran, tenu par Innocent III, en 1215, avait porté la défense d'établir aucun Ordre religieux nouveau sans l'approbation du Pape. Nul n'était mieux en règle que l'Ordre des Carmes, et il semblait qu'ils n'eussent rien à craindre pour leur existence. Ce ne fut pas l'avis de certains esprits téméraires qui prétendaient les obliger à se dissoudre en vertu du décret du Concile. Ils avaient d'autant plus tort que, outre l'antiquité de l'institution, saint Albert, patriarche de Jérusalem, avait donné aux Carmes, en 1205, dix ans avant le Concile, une règle écrite qu'ils n'avaient point eue jusque-là, et l'avait confirmée au nom du Pape dont il était légat.

Saint Simon Stock, vicaire général de l'Ordre pour tous les monastères d'Occident, recourut, contre ses contradicteurs, à l'autorité du pape Honorius III, qui venait de succéder en 1216 à Innocent. Honorius nomma, pour examiner l'affaire, deux juges qu'il croyait affectionnés à l'Ordre. Mais son attente fut trompée. Ces deux hommes ne songèrent qu'à retarder la conclusion et à multiplier les difficultés. Ces retards durèrent dix ans. Enfin, le Pape, étant venu à Réati en 1226, les Carmes l'y suivirent, et n'attendant plus de secours que du ciel, ils conjurèrent Marie de prendre elle-même leur cause en main. Or, une nuit, la Sainte Vierge apparut à Honorius durant son sommeil, et lui ordonna de recevoir les Carmes avec bonté et d'approuver leur règle et leur institut. Et elle ajouta sur le ton du commandemant : « Ce que j'ordonne ne comporte ni contradiction ni délai. Et pour que tu ajoutes foi à mes paroles, sache que, cette nuit même, tes deux juges, ennemis de ma religion, seront frappés par la vengeance de Dieu, et mourront à la même heure de mort subite. »

Le lendemain, qui était le 30 janvier, Honorius apprit, en effet, la mort des juges. Il appela auprès de lui les religieux Carmes, les embrassa avec bonté, et, le même jour, il rendit la bulle qui confirmait la règle et approuvait définitivement l'institut.

Quand on connut dans l'Ordre ce trait insigne de la protection de la Sainte Vierge, tous les enfants du Carmel se répandirent en actions de grâces. Pour en perpétuer le souvenir, saint Simon Stock demanda qu'une fête fût instituée par le pape. Honorius accorda cette faveur ; il plaça au 16 du mois de juillet la *Commémoration solennelle de Notre-Dame du Mont Carmel*, et fit relater dans les leçons de l'Office qu'on y célèbre le fait que nous venons de rapporter.

LE SCAPULAIRE

La Sainte Vierge accorda à l'œuvre des Carmes une autre faveur signalée et plus précieuse encore, car elle n'est pas seulement pour les religieux, mais elle peut s'étendre à tous les fidèles sans distinction.

En 1251, saint Simon Stock, alors cassé par l'âge et par les austérités, était allé dans le Cambridge pour présider à la fondation d'un nouveau couvent. L'âme du saint vieillard était pleine d'amertume et de tristesse, car, malgré l'approbation du Pape et tant de marques de la protection de Marie, l'Ordre éprouvait en Angleterre de très puissantes contradictions. Mettant tout son appui dans la Mère du Carmel, il passait de longues heures en larmes et en prières, conjurant Marie, puisqu'elle avait daigné appeler les Carmes ses frères et ses fils, de vouloir bien se montrer leur véritable Mère en leur donnant quelque gage qui obligeât leurs ennemis à les aimer ou du moins à les respecter.

En la nuit de la fête du Carmel, il redoublait ses supplications, répétant à la Sainte Vierge ces paroles d'une hymne qu'il avait lui-même composée à sa louange : « Fleur du Carmel, Vigne fleurie, Splendeur du ciel, unique Vierge Mère, Mère pleine de douceur et toujours Vierge, Etoile de la mer, donnez à vos Carmes des privilèges. » Il pria ainsi jusqu'aux premiers rayons du jour. Au lever de l'aurore, Marie lui apparut, accompagnée d'une multitude d'anges et environnée d'une lumière éclatante. Elle était vêtue de l'habit du Carmel ; son visage était souriant ; sa tête était ornée d'une couronne impériale. Dans ses mains, elle tenait le scapulaire de l'Ordre. Arrivée auprès du Saint, elle l'en revêtit en disant : « Ceci est un privilège pour toi et pour tous les Carmes. Quiconque mourra en portant cet habit ne souffrira pas le feu éternel. »

Cette vision a été publiée par le Saint lui-même dans une lettre adressée à toutes les maisons de l'Ordre, et conservée par Pierre Savanyngton, son secrétaire, qui l'a écrite sous sa dictée. Et le témoignage qu'il rendit de cette faveur de Marie fut confirmé par des miracles éclatants.

Ce n'est point là la première origine du scapulaire que portent les Carmes ; ils avaient eu de tout temps cet habit ; mais, dès lors, ils commencèrent à le porter comme un don de leur Mère du ciel, et comme un gage des nouvelles faveurs que Marie leur avait accordées.

LA CONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

A l'ombre du grand Ordre des Carmes s'éleva très anciennement la confrérie de Notre-Dame du Mont Carmel, pour les chrétiens qui, ne pouvant embrasser la règle, veulent cependant se mettre sous la protection de la Sainte Vierge honorée sous ce titre.

Quelques auteurs rapportent l'origine de cette confrérie aux temps mêmes du prophète Elie.

Il en est fait une mention authentique pour la première fois sous le pontificat de Léon IV, élu en 843, comme le constate la bulle de Sixte IV en 1477. Plusieurs Papes, successeurs de Léon IV, l'enrichirent d'indulgences. Elle prit une extension toute nouvelle après le don du scapulaire à saint Simon Stock. Enfin, les Souverains Pontifes accordèrent avec tant de libéralité leurs faveurs à la Confrérie, qu'il en résulta de la confusion, si bien que Paul IV, en 1616, et Clément X, en 1673, jugèrent à propos de publier des bulles pour en donner le compte avec netteté.

Mais le privilège le plus notable des confrères, après celui qui a été révélé à saint Simon Stock, est ce qu'on appelle l'*indulgence sabbatine*. En voici l'origine et la teneur :

En 1314, à la mort du pape Clément V, les cardinaux se réunirent à Avignon pour lui élire un successeur. Des factions contraires se disputaient les suffrages avec tant d'acharnement, que deux ans se passèrent sans qu'un nouveau Pontife vînt consoler le veuvage de l'Eglise. Alors Philippe de Valois, qui fut roi depuis sous le nom de Philippe VI, d'accord avec les autres princes chrétiens, amena les cardinaux dans le Conclave, en leur intimant de n'en pas sortir avant qu'ils n'eussent élu un pape. Quarante jours se passèrent encore en délibérations. Le cardinal Jacques d'Euse, un des concurrents, affligé des maux qui désolaient l'Eglise, conjurait souvent avec larmes Marie de les abréger. Or, une nuit qu'il priait ainsi, la Sainte Vierge lui apparut revêtue de l'habit du Carmel, et lui parla en ces termes :

« Jean, vicaire de mon Fils, à cause de la dévotion que tu as pour moi, j'ai demandé et obtenu de mon Fils que tu sois pape et son vicaire en terre. Je te délivrerai de tes adversaires, et, en retour de cette grâce, je veux que tu favorises mon Ordre des Carmes, et que tu lui accordes les faveurs suivantes que je lui ai obtenues dans le ciel, savoir : que tous ses religieux et ceux qui, par dévotion, entreront dans ma confrérie, porteront le scapulaire, s'appelleront confrères, garderont la chasteté selon leur état, réciteront l'Office divin, ou, s'ils ne le peuvent, feront abstinence le mercredi et le samedi, reçoivent le jour de leur entrée la remise du tiers des peines dues à leurs péchés et, le jour de leur mort, une indulgence plénière. Et s'ils vont en Purgatoire, moi, comme Mère de miséricorde, je les aiderai de mes supplications continuelles, de mes prières, de mes mérites et de ma protection spéciale pour qu'ils soient au plus tôt délivrés de leurs peines, spécialement le samedi qui suivra immédiatement leur mort, pour être placés dans la béatitude céleste. »

Le lendemain, l'animosité des factions avait miraculeusement disparu. Jacques d'Euse fut élu pape, comme la Sainte Vierge le lui avait prédit. Il prit le nom de Jean sous lequel Marie l'avait interpellé, et il publia aussitôt une bulle en faveur de l'Ordre des Carmes, dans laquelle il annonçait en même temps *l'indulgence sabbatine*, c'est-à-dire la délivrance des feux du Purgatoire le samedi qui suivrait leur mort pour tous ceux qui auraient porté le scapulaire et rempli les autres conditions.

Plusieurs ont contesté l'authenticité de la bulle de Jean XXII ; mais, quoi qu'il en soit, l'indulgence qu'elle concède est parfaitement certaine, car elle a été confirmée d'autorité par les Souverains Pontifes Alexandre V et Clément VII.

PRIVILÈGES ATTACHÉS AU SCAPULAIRE

Les privilèges attachés au scapulaire du Carmel sont très nombreux. Déterminons-en la signification :

Et d'abord, quand on dit que ceux qui portent le scapulaire seront délivrés des feux de l'enfer, cela ne signifie point que la seule condition de le porter suffise pour éviter la damnation, si d'ailleurs on ne remplit pas les obligations de la vie chrétienne. En aucun cas, la grâce de Dieu ne peut tout faire pour nous sauver sans la coopération de notre volonté. Mais il faut entendre que Marie fait de son côté tout ce qui est nécessaire pour le salut de ses confrères, de sorte que, s'ils profitent des secours qu'elle leur obtient et leur accorde, ils se sauveront infailliblement. Dieu veut le salut de tous les hommes, et Notre-Seigneur a mérité par sa mort toutes les grâces qui leur sont nécessaires. Ceux qui portent le scapulaire ont comme les autres ces grâces communes, mais ils reçoivent, de plus, un autre secours dû à la protection de la Sainte Vierge et assez puissant à lui seul pour leur procurer le salut. C'est l'explication du savant carme Lezana.

Quant à la délivrance du Purgatoire, parmi les papes qui en ont parlé, les uns disent qu'elle aura lieu au plus tôt ; les autres, notamment Jean XXII, la fixent expressément au samedi après la mort. Les auteurs Carmes s'en expliquent ainsi : Les âmes, au moment de la mort, sont redevables à la justice de Dieu de peines plus ou moins considérables. La Sainte Vierge emploiera aussitôt sa médiation en faveur des enfants du scapulaire pour les délivrer ; et si la justice divine le permet, leurs peines seront très abrégées ou même supprimées. Mais, s'ils doivent les subir, du moins elles ne dureront pas plus longtemps que le samedi après leur mort, pourvu qu'ils aient rempli les conditions nécessaires.

Les autres biens attachés au scapulaire sont des indulgences que nous ne pouvons rapporter ici, mais qui sont très nombreuses.

CONDITIONS POUR GAGNER LES PRIVILÈGES ET GRACES SPIRITUELLES DU SCAPULAIRE

Les grâces et privilèges du scapulaire sont divisibles, et les confrères ont droit à une partie ou à la totalité selon les diverses conditions qu'ils remplissent.

Pour avoir part au premier privilège : être garanti du feu de l'enfer, il faut avoir reçu le scapulaire des mains d'un prêtre approuvé à cet effet, et selon la formule ordinaire, s'être fait inscrire sur le registre de la Confrérie (cependant, on peut aujourd'hui gagner les indulgences avant cette inscription) et porter sur soi le scapulaire de manière qu'une extrémité pende sur la poitrine et l'autre sur les épaules. En remplissant ces conditions, on est encore associé aux bonnes œuvres et aux suffrages qui se font dans l'Ordre des Carmes, et on a le droit à un grand nombre d'indulgences plénières ou partielles.

Enfin, pour gagner l'indulgence sabbatine, il faut réciter chaque jour le petit Office de la Sainte Vierge (pour les prêtres, l'office canonial suffit, quoiqu'il soit d'obligation), faire abstinence le mercredi et le samedi, et garder la chasteté selon son état. Les deux premières pratiques peuvent être commuées par tout confesseur.

LE VÉNÉRABLE DOM BARTHÉLEMY DES MARTYRS

DOMINICAIN, ARCHEVÊQUE DE BRAGUE EN PORTUGAL (1514-1590)

Portrait du vénérable Barthélemy des Martyrs.
(D'après une gravure sur bois de 1697.)

BARTHÉLEMY ENTRE EN RELIGION

Le Concile de Trente, convoqué en 1542, avait eu à subir de fâcheuses interruptions. Un décret pontifical le suspendait en 1552. En 1561, Pie IV rappela enfin les Pères à Trente. Parmi les prélats qui s'empressèrent de se rendre à cet appel se trouvait l'archevêque de Brague, en Portugal, Dom Barthélemy des Martyrs.

Barthélemy était né au mois de mai 1514, à Lisbonne, capitale du Portugal. Il fut baptisé dans l'église de Notre-Dame des Martyrs, paroisse de ses parents. Ceux-ci ne possédaient pas les biens de la fortune, mais Dieu les avait enrichis des dons du ciel et ils surent diriger dans la piété l'âme de leur fils. L'enfant se faisait remarquer par un naturel doux et obéissant: il ne connaissait que le chemin de l'église et celui de l'école. Sa mère, très charitable malgré son peu de ressources, l'associa de bonne heure à ses aumônes et infusa dans son âme l'amour de la vertu.

L'Ordre de Saint-Dominique jouissait alors d'une grande réputation de sainteté. Barthélemy allait souvent au monastère de cet Ordre, à Lisbonne, mais encore trop jeune il n'osait demander la faveur d'y être admis comme religieux. Le jour de la fête de saint Martin, en 1528, il sentit soudain une impulsion intérieure qui le pressait de s'ouvrir de son dessein au prieur. Le sage religieux, après avoir interrogé le postulant, discerna en lui des indices certains de vocation, et le même jour, après Complies, il lui donna l'habit. Le jeune novice fut dès lors un modèle de régularité. Par son esprit de mortification, par son mépris de ce monde qu'il quittait dans un âge où tant d'autres courtisent ses faveurs, il fit l'édification de ses frères. Il vivait

comme un solitaire dans le couvent, parlant le moins possible, ne jugeant de rien, tout entier à ses devoirs. Le noviciat dura un an. Le 20 novembre 1529, Barthélemy eut la joie de prononcer ses vœux de religion. En souvenir de l'église de son baptême, il prit, à la profession, le nom de Barthélemy des Martyrs. Il n'avait pas encore seize ans.

ÉTUDIANT ET PROFESSEUR — PRIEUR

Le nouveau profès commença ses études de philosophie et de théologie au couvent de Lisbonne; ses progrès furent tels, que ses supérieurs, après l'avoir fait examiner par le Chapitre de l'Ordre réuni à Quimarais, le nommèrent professeur de philosophie au collège de Lisbonne.

Créé docteur en théologie au Chapitre général de Salamanque, il était nommé définiteur l'année suivante. On lui confiait en même temps la charge de prédicateur apostolique. Tous ces honneurs ne l'empêchaient pas de rester fidèle aux observances religieuses, et jamais il ne prit prétexte de ses occupations pour s'absenter du chœur. Hélas! l'humble moine, qui préférait la qualité de simple religieux aux emplois les plus sublimes, allait cependant être ravi à son couvent et à la société de ses frères. L'infant dom Louis, qui destinait son fils à l'Eglise, demanda Dom Barthélemy comme précepteur, et celui-ci, pour obéir à l'ordre de ses supérieurs, quitta sa chère cellule pour la vie de la cour.

Dieu lui ménageait encore d'autres surprises. Tandis qu'il était à Ebora où il enseignait la théologie à son élève, il fut proposé et élu comme prieur du couvent de Bensigue, à une demi-lieue de Lisbonne. Le jeune prince l'y suivit pour continuer à étudier sous sa direction.

ARCHEVÊQUE DE BRAGUE

Désormais, Dom Barthélemy pouvait se croire en sûreté dans son monastère de Bensigue, mais la Providence lui préparait un plus vaste champ d'action.

L'archevêque de Brague, Dom Balthazar Limpo, étant mort à la fin de mars 1558, il fallut songer à lui donner un successeur. La régente Catherine, veuve de dom Juan III, était assaillie par les demandes de princes et de nobles qui auraient voulu offrir cette dignité à quelqu'un de leurs amis. Mais la princesse jugea avec raison qu'il fallait sur le siège archiépiscopal de la célèbre ville de Brague un prélat vertueux et énergique, qui fût selon le cœur de Dieu et du peuple tout ensemble.

Ses yeux tombèrent sur le P. Louis de Grenade, provincial des Dominicains. Grenade refusa, déclarant que son rôle était « de s'occuper à faire des livres de piété et de servir les religieux et les âmes ». Il signala néanmoins à la régente Barthélemy des Martyrs, dont il loua la vertu et la sagesse. Le prieur de Bensigue fut mandé au palais. Sa confusion fut extrême quand la reine lui eut fait part de son projet. Le P. de Grenade à son tour lui déclara que telle était la volonté de Dieu. « Je vous commande, lui dit-il, en vertu de l'obéissance que vous me devez, comme à votre provincial et sous peine de l'excommunication majeure, de me témoigner de suite votre soumission en acceptant cette charge. » Dom Barthélemy dut se résigner, mais son chagrin fut tel, qu'il en tomba gravement malade. Il guérit cependant et put être sacré le 3 septembre 1559.

Le 4 octobre suivant, il fit son entrée à Brague. Loin de chercher à éblouir par sa somptuosité, il prit, dans le palais archiépiscopal, une des plus mauvaises chambres et voulut continuer de coucher sur une simple paillasse, sans même se servir de draps. Sa vie était des plus austères. Levé à 3 heures du matin, il travaillait toute la journée et se reposait fort tard. Quant à sa maison, il voulait que le personnel en fût vertueux. Barthélemy eut à cœur de remplir ses moindres devoirs, surtout celui de la prédication. « Il prêchait en père et en évêque, alliant ensemble une charité et une tendresse vraiment paternelles et l'éminence de la dignité pontificale. »

Son diocèse n'avait pas été visité depuis longtemps. Il entreprit cette visite sans retard, en plein hiver; on eut beau lui démontrer qu'il s'exposait aux plus grands dangers, il n'en resta pas moins ferme dans sa résolution.

Un jour, par un temps de pluie froide, tandis qu'il cheminait de village en village, il aperçut un jeune berger, mal vêtu, exposé aux intempéries. Un peu plus loin s'ouvrait une grotte. Ému de compassion, l'archevêque engagea le petit pâtre à se réfugier dans cette caverne. Mais l'enfant lui répondit que c'était là chose impossible, car les loups profiteraient de son absence pour enlever quelqu'un de ses moutons.

— Hé! mon fils, repartit le prélat, cela vous importerait peu.

— Ah! Monsieur, lui dit le berger, mon père me malmènerait fort si cela arrivait. Je veille sur son troupeau, et il veille sur moi.

Se tournant alors vers les siens, l'archevêque s'écria :

— Tenez, mes Frères, d'aucuns pensent que nous en faisons trop et nous faisons moins que ce petit berger. La patience de cet enfant nous confond.

Un trait caractéristique de l'archevêque de Brague était son amour pour les pauvres. Volontiers il se privait lui-même du nécessaire pour leur venir en aide. L'intendant de sa maison ayant remarqué que ces habits étaient très usés lui envoya un tailleur avec une étoffe très fine pour lui en faire confectionner d'autres. Mais l'archevêque pria le tailleur de porter cette étoffe dans une maison où se trouvait une famille misérable. Une autre fois, ayant reçu un manteau neuf le jour de Pâques, il commanda à un de ses aumôniers de le porter à un bourgeois de la ville qui en avait besoin.

Des personnes d'un rang élevé avaient le privilège de faire certaines nominations et n'en avaient pas toujours usé pour la gloire de Dieu et de son Eglise. Dom Barthélemy réforma cet abus en refusant d'admettre les candidats indignes et sans vocation.

Quelques amis, le voyant accablé de travail, crurent sage de lui proposer un coadjuteur. Mais il leur répondit qu'agir de la sorte serait une marque de négligence et de mollesse, et il n'en voulut rien faire. En attendant, il s'occupait de bien administrer son diocèse et donnait l'exemple des vertus qu'il recommandait aux autres. Louis de Grenade essaya en vain de lui faire changer son modeste train de maison en un plus magnifique. Le prélat déclara que tel n'était pas l'esprit de l'Evangile et que ses pauvres en souffriraient.

DOM BARTHÉLEMY AU CONCILE DE TRENTE

Il s'était élevé, au commencement du XVI[e] siècle, un cri d'alarme contre la prétendue corruption de l'Eglise romaine. Luther arborait alors le drapeau de la révolte et s'écriait que Rome avait trahi le Christ. Partout les flots montants de l'hérésie menaçaient d'engloutir la barque de Pierre.

Il est vrai, au sein même de l'Eglise, bien des choses étaient à réformer. Pour opérer cette réforme et confondre les ennemis de l'Eglise, le Pape avait, en 1542, convoqué un Concile général à Trente. Il y eut des retards et l'ouverture ne put se faire qu'en décembre 1545. Sept ans après, le Concile était interrompu par une suspension de dix ans. C'est à Pie IV que revient l'honneur de sa reprise définitive. L'archevêque de Brague résolut de se rendre à Trente aussitôt, voulant, par son exemple, exciter les autres évêques à se hâter. Il pourvut aux besoins de son diocèse et se mit en route après avoir reçu la Bulle de convocation, le 24 mars 1561.

Le voyage fut long et pénible. D'ordinaire, il passait la nuit dans un couvent de son Ordre, s'il s'en trouvait dans les villes où il faisait halte. Avant de se présenter au prieur, il dispersait sa suite dans les hôtels et allait frapper à la porte du monastère, avec un seul compagnon. Il se faisait alors annoncer comme un simple religieux en voyage. Mais ces feintes, inspirées par l'humilité, ne réussissaient pas toujours également. A Palencia, notamment, le prieur lui demanda, ainsi qu'à son compagnon, d'exhiber l'obédience qu'ils avaient reçue de leurs supérieurs pour aller dans les royaumes étrangers. Tous deux étaient fort embarrassés, mais comme le prieur insistait, le compagnon de Dom Barthélemy déclara « tenir son autorisation de l'archevêque de Brague, ici présent ». Le prieur, on le devine, se confondit en excuses.

La caravane atteignit Trente le 18 mai.

Dom Barthélemy entra dans la ville sur le soir, à pied, sans apparat, pour ne point éveiller l'attention. Mais plusieurs prélats, avertis de son arrivée, s'en furent lui rendre visite, et l'évêque de Modène le contraignit de venir loger chez lui. Le Pape lui-même manda à ses légats « de lui faire toute sorte de bons traitements ».

Au mois de janvier 1562, les Pères étant presque tous présents, on procéda à l'ouverture solennelle du Concile. Dom Barthélemy avait préparé un certain nombre de *vœux* ou *postulata*. Il voulait que l'on s'occupât d'abord de la réforme du clergé. Il insistait sur le choix de bons évêques, recommandables par leurs qualités, fidèles à leurs devoirs, surtout à la visite de leur diocèse et à la résidence.

Dans leur harangue, les prélats qui avaient précédé l'archevêque de Brague avaient admis que « les Illustrissimes et Révérendissimes cardinaux n'avaient pas besoin d'être réformés ». Barthélemy ne craignit pas d'affirmer le contraire. « Le respect que je porte aux princes de l'Eglise, déclara-t-il, me presse de proclamer que ces *Illustrissimes ont besoin d'une illustrissime réforme.* »

Sur la plupart de ces points, les décisions conciliaires lui donnèrent satisfaction.

VOYAGE A ROME — IL Y VOIT SAINT CHARLES BORROMÉE

L'archevêque avait résolu de ne point retourner en Espagne avant d'avoir été à Rome. Il profita donc d'une suspension de deux mois dans les affaires du Concile pour réaliser son projet. Le 18 septembre 1563, il partit avec six évêques de France et le cardinal de Lorraine qui l'estimait beaucoup. Bientôt, importuné par les réceptions magnifiques faites au cardinal et dans lesquelles il avait lui-même une part, il se sépara de la troupe et se remit à voyager comme il l'avait fait en se rendant à Trente. Mais le malicieux cardinal faisait prévenir d'avance les communautés où il savait que l'archevêque devait loger et quand celui-ci arrivait, se donnant pour un pauvre religieux, il voyait « les stratagèmes de son humilité » découverts.

Il entra dans Rome le mercredi 29 septembre, après avoir congédié ses gens pour être moins remarqué. Le même soir, le cardinal de Lorraine était reçu magnifiquement. A la première audience qu'il eut du Pape, il lui parla de son ami l'archevêque de Brague, disant que c'était un évêque digne de la primitive Eglise.

Le lendemain, ce dernier fut à son tour reçu par le Saint-Père, qui le félicita de son zèle pour les intérêts de l'Eglise. Puis, prenant la main du cardinal saint Charles Borromée, son neveu, le Souverain Pontife dit à Barthélemy :

— Voici un jeune homme que je vous remets entre les mains, commencez par lui la réforme de l'Eglise.

— Très Saint Père, répondit gracieusement l'archevêque, si j'avais trouvé tous les cardinaux dans les dispositions du cardinal Borromée, jamais je n'eus proposé leur réforme au Concile.

Dom Barthélemy et le cardinal Borromée eurent ensuite une entrevue où ils se parlèrent à cœur ouvert, se manifestant l'un à l'autre leur mépris du monde, leur amour de la vertu, et une sainte amitié s'établit entre ces deux grandes âmes.

Un jour saint Charles Borromée vint trouver le saint archevêque et lui confia qu'il voulait embrasser la vie monastique. Dom Barthélemy, considérant l'influence que le jeune cardinal pouvait avoir dans la direction des affaires de l'Eglise, le dissuada et finit par le convaincre.

— Vous croyiez, lui dit alors Charles Borromée, être venu à Rome pour vos affaires ou pour celles du Concile; en vérité, c'est pour moi que Dieu vous y a envoyé. Il m'a délivré par vous d'un grand poids que je portais sur le cœur, et il m'a fait la grâce de voir maintenant le chemin par lequel il désire que je marche.

Dom Barthélemy ne jugea sans doute pas que le conseil qu'il venait de donner à son saint ami fût bon pour lui-même, car, deux jours avant son départ de Rome, il supplia le Pape de lui permettre de résigner son archevêché. Mais toutes ses instances furent sans succès et ne servirent qu'à faire ressortir davantage son humilité, car le Saint-Père disait ensuite que « jamais ambitieux n'avait demandé avec plus d'instance d'être élevé à une grande charge, que l'archevêque l'avait conjuré de recevoir la démission de la sienne ».

Le 16 octobre, Dom Barthélemy reprit le chemin de Trente où il arriva à la fin du mois, après avoir vénéré sur son passage les souvenirs de sainte Claire, à Montefalco, et de saint François, à Assise.

Le Concile termina ses travaux à la satisfaction universelle. Le 4 décembre 1563, Pie IV délivra la Bulle de clôture. Notre vénérable prélat se hâta de regagner son diocèse où de nombreux soins le réclamaient.

RETOUR A BRAGUE — VISITES ET RÉFORMES CHARITÉ DE L'ARCHEVÊQUE — LA PESTE

Barthélemy des Martyrs arriva en Portugal en février 1564. La ville de Brague fut en fête à cette nouvelle et fit de grands préparatifs pour recevoir dignement son archevêque. Mais celui-ci évita la réception. Il entra dans Brague la nuit, et, le lendemain, on ne fut pas peu étonné de le voir, disant la Messe dans la cathédrale.

Avant tout, il importait de mettre en vigueur les décrets du Concile et notamment ceux qui stipulaient l'établissement d'un Séminaire diocésain.

Dom Barthélemy assembla donc les membres de son Chapitre et leur exposa les réformes qu'il se proposait d'accomplir. Il demanda aux chanoines prébendés de vouloir bien sacrifier une petite part de leurs revenus — comme le voulait le Concile — pour l'aider dans ses diverses entreprises. Quelques-uns alors élevèrent la voix pour récriminer, mais l'archevêque, par sa modération, sut arranger toutes choses et calmer les craintes des uns et des autres. Le Séminaire fut bâti sans perdre de temps, et peut-être fut-il le premier établissement de ce genre érigé en Portugal et en Espagne.

Cela ne suffisait pas. L'archevêque avait résolu de visiter entièrement son diocèse. Il voulut même pousser jusque dans les montagnes de Baroso, d'un accès très difficile. Là vivait une population presque abandonnée et plongée, par suite du manque de prêtres, dans la plus déplorable ignorance. C'est par eux que Dom Barthélemy tenait à commencer sa visite, et aucune considération humaine ne put le détourner de son plan. A son approche dans ce pays, le peuple accourait en foule en dansant. Les réceptions ne manquaient même pas d'une certaine originalité.

« On voyait quantité de gens masqués qui portaient de petits garçons et qui faisaient mille tours et retours, en sautant avec des sonnettes et en chantant des chansons impertinentes, avec des refrains où se découvrait leur ignorance des vérités de la foi », comme dans celui-ci : *Bénie soit la Sainte Trinité, sœur de Notre-Dame!*

L'archevêque visita toutes les églises. Dans plusieurs la Messe n'avait pas été célébrée depuis trois mois; les ornements étaient en lambeaux, la plupart des calices étaient de plomb. Dom Barthélemy distribua partout l'aumône spirituelle et matérielle. Il choisit dans les villages des enfants de bonne volonté et les fit entrer au Séminaire, pour les envoyer ensuite comme missionnaires à leurs compatriotes.

En 1566 il tint à Brague un Concile provincial, où, selon Louis de Grenade, « il fit beaucoup de règlements utiles », ce qui n'empêcha pas ses ennemis de le dénoncer à Rome comme un novateur, accusation dont il se disculpa sans peine.

L'année suivante, la famine sévit en Portugal. Brague fut très éprouvé par le fléau. L'archevêque vit par les rues plusieurs personnes tomber d'inanition à ses pieds. Lui-même, ému de pitié, vint en aide à son peuple par toute sorte de moyens. Les pauvres étaient de plus en plus nombreux : tous les jours, à l'heure du repas, le charitable prélat faisait sonner la cloche, et alors tous les affamés pouvaient entrer au palais où, après quelques mots d'édification, on leur distribuait du pain et de l'argent. Le soir, à la tombée de la nuit, les personnes d'un rang plus honorable, pauvres honteux n'osant pas mendier ouvertement, venaient aussi implorer son assistance.

La famine n'était, hélas! que le prélude d'un fléau plus terrible encore : la peste. Elle éclata en 1568 et, en peu de temps, causa d'immenses ravages. Les populations des campagnes, affolées, affluaient vers les villes et servaient d'aliment à l'affreuse épidémie. L'archevêque ne se contenta pas d'exhorter son peuple à la prière; il fit en outre plusieurs règlements très utiles pour l'hygiène publique, organisa des secours, paya de sa personne et fit aménager un hôpital où il se rendait tous les jours, apportant aux malades les consolations de la religion, souvent au péril de sa vie. « Si je dois mourir, répondait-il à ceux qui lui conseillaient une lâche prudence, la mort me trouvera au milieu de mon troupeau. Je ne connais pas pour moi de mort plus glorieuse. » Grâce à son exemple héroïque, il n'y eut pas dans la ville de Brague un seul curé qui abandonnât ses paroissiens. Le roi, émerveillé d'une telle conduite, remercia chaudement le vénérable pontife.

SA DÉMISSION — RETRAITE
MORT DU VÉNÉRABLE DOM BARTHÉLEMY

Néanmoins l'archevêque n'avait pas abandonné son projet de résigner ses hautes fonctions pour rentrer dans la retraite. Il avait renouvelé à Pie V et à Grégoire XIII la demande adressée de vive voix à Pie IV, lors de son passage à Rome, mais sans plus de succès. Loin de se décourager, il profita de la faveur du roi d'Espagne pour le prier d'appuyer ses instances et d'écrire au Pape, afin que Sa Sainteté voulût bien agréer sa démission. Philippe II ne crut pas devoir passer outre et écrivit en effet au Souverain Pontife. Le Pape, se souvenant des lettres que l'archevêque lui avait fait parvenir sur le même sujet, cessa de résister à l'importunité de ses prières et accepta enfin sa démission.

Mais à Brague, quand on apprit cette nouvelle, tout le monde fut dans la désolation. Plusieurs personnes allèrent trouver le vénérable prélat pour lui témoigner leur douleur. Les pauvres surtout le pleurèrent.

Dom Barthélemy rentra avec bonheur dans la solitude. Il s'enferma au couvent de Viane, soumis à son supérieur comme le dernier des religieux, il prétendait que tous devaient « oublier qu'il eût la qualité d'archevêque, comme il l'avait oublié lui-même ». Il allait souvent dans les villages voisins pour enseigner le catéchisme aux gens de la campagne. Sa charité pour les malheureux et son esprit de pauvreté étaient remarquables. Il donna un jour à une vieille femme malade tous les accessoires de son lit, ne se réservant que trois planches sur deux tréteaux, heureux de ressembler à Jésus-Christ qui « n'avait pas une pierre pour reposer sa tête ».

C'est au milieu de ces humbles occupations et dans la pratique de ces vertus que la mort vint le visiter. Après une longue maladie, supportée avec une héroïque résignation, ce grand serviteur de Dieu expira le 16 juillet 1590, au couvent de Viane, où il avait demandé à être enterré.

Grande fut l'émotion, à travers le Portugal, à la nouvelle de cette mort. Le peuple se pressait autour de la dépouille du saint archevêque, le baisait et lui faisait toucher des objets de piété.

Dom Barthélemy fut enseveli dans les caveaux de son couvent, d'où on l'exhuma le 24 mai 1605 pour faire sa translation dans un monument plus digne de sa mémoire. Quand on le tira du caveau, on trouva le corps parfaitement conservé; il répandit, au dire des témoins, une odeur délicieuse.

La tombe de l'archevêque de Brague devint promptement un lieu de pèlerinage populaire. Les miracles ne tardèrent pas à s'y produire nombreux comme pour confirmer la vénération publique. Ils ont été attestés par des documents irrécusables.

L'Eglise n'a pas encore donné sa sanction formelle au culte de l'archevêque de Brague, mais il y a lieu d'espérer que le moment de le faire ne tardera pas. Ce sera, pour l'univers catholique, une joie, et, pour le Portugal, une gloire.

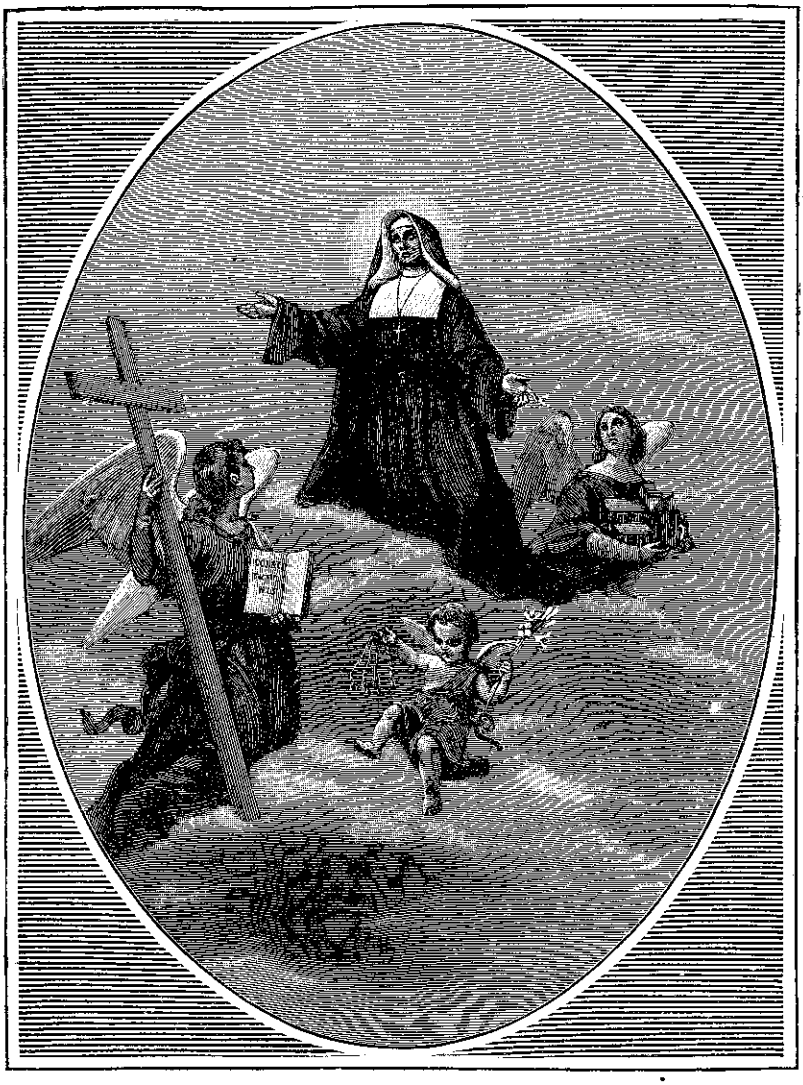
SOURCES

Vie de Dom Barthélemy des Martyrs, éditée à Liége, chez Jean-François Broncart, en 1697. — *Vie du même*, revue et mise en ordre par M. l'abbé Bernard. — Paris. C. Douniol, 1870.

BIENHEUREUSE MARIE-MADELEINE POSTEL

Fondatrice des Sœurs de la Miséricorde dites aussi des Ecoles chrétiennes

(1756-1846)



La Bienheureuse Madeleine Postel.

« Gloire » dessinée d'après une photographie gracieusement communiquée par le Commandeur A. R. DE GASPERIS, postulateur.

NAISSANCE — VERTUS PRÉCOCES

JULIE POSTEL, en religion Mère Marie-Madeleine, naquit à Barfleur, petit port de la presqu'île du Cotentin, le 28 novembre 1756.

Ses parents étaient pauvres : son père exerçait le métier de cordier; mais ils eurent à cœur d'élever leurs enfants dans tous les sentiments de la piété chrétienne. La petite Julie spécialement correspondit de bonne heure à tous les mouvements de la grâce. A cinq ans, elle aimait à se priver de ses habits pour en revêtir ses compagnes. Un jour, elle rentra chez ses parents les pieds nus : elle avait abandonné ses chaussures à un petit mendiant.

Le curé de la paroisse ayant mis en parallèle les adoucissements introduits dans la loi du jeûne avec les austérités qui se pratiquaient aux premiers âges de l'Eglise où les fidèles se contentaient de deux onces de pain et d'un peu d'eau, Julie, alors âgée de neuf ans seulement, fut vivement frappée de ce fait, et, à l'insu de ses parents, elle se composa de petites balances pour peser sa collation. Son confesseur ne lui ayant pas permis de continuer ces mortifications à un âge si tendre, elle obéit; mais, pour remplacer le jeûne qu'on

lui défendait, elle mit dans son lit une pierre en guise d'oreiller et des morceaux de bois sur lesquels elle s'étendait.

Citons un autre trait de son enfance qui nous montrera combien grands étaient déjà alors son amour de Dieu et son respect pour son saint nom. Un jour, un orage épouvantable s'abat sur la contrée. Le tonnerre gronde avec fracas, tous les éléments semblent déchaînés. Les personnes qui étaient près d'elle sont saisies de frayeur; seule, la petite Julie manifeste une joie débordante. Ses parents, surpris, lui en demandent la raison : « Oh! que je suis heureuse! répondit-elle, du moins, en ce moment, mon Dieu n'est pas offensé, ah! je voudrais qu'il tonnât toujours. » Ce dernier mot n'est-il pas d'une simplicité charmante et ne révèle-t-il pas à merveille combien était ardent, dès cette époque, son désir de voir Dieu glorifié?

Elle fut élevée à l'abbaye royale des Bénédictines de Valognes. C'est là qu'elle fit à Dieu dans son cœur le vœu de se consacrer à son service et à celui du prochain. Elle ne fit pas néanmoins partie de cette communauté, car la règle lui paraissait trop douce.

Rentrée chez ses parents, elle ouvrit une école pour les pauvres et groupa bientôt autour d'elle de nombreuses élèves

AU MILIEU DE LA TOURMENTE RÉVOLUTIONNAIRE

On était arrivé en 1790 : l'Assemblée nationale venait de voter la *Constitution civile du clergé*, créant ainsi une scission dans l'Eglise de France. Deux clergés allaient se trouver en présence dans le même diocèse : le clergé constitutionnel et le clergé réfractaire ou insermenté.

Le 20 mai 1791, la municipalité de Barfleur prenait communication de l'acte soi-disant canonique par lequel l'évêque schismatique de Coutances instituait le sieur Vaumien prêtre comme curé de la paroisse de Saint-Nicolas. On lui donna pour assesseur un misérable ivrogne et débauché.

Julie Postel ne cherchera pas longtemps son rôle. Selon l'expression même du décret romain, « notre vierge se jette intrépide au milieu de la tourmente » et prend la tête de la résistance.

Le bruit s'est répandu qu'elle est dépositaire d'objets religieux. Une perquisition est ordonnée. Avisée à temps, elle cache si bien ces pieux trésors qu'on ne parvient pas à les découvrir. Seule, une image rappelant l'éternité est aperçue. « Citoyenne, que signifie ce tableau? demande l'un des inquisiteurs. — Voyez vous-même et lisez », répond-elle avec douceur. L'homme s'approche et regarde. « Eternité du diable! » vocifère-t-il, et, d'un coup de sabre, il déchire la gravure. « Le malheureux, murmura la servante de Dieu, d'ici vingt-quatre heures, il sera peut-être dans son éternité. » Et elle ramassa les débris. Vingt-quatre heures après, l'infortuné mourait, victime d'une dispute avec un camarade.

ELLE ABRITE L'EUCHARISTIE

Cependant, la situation s'aggrave tous les jours. Les églises vont être fermées et le culte catholique sera interdit, mais quoi qu'il advienne, Julie ne désertera point son poste. « S'il faut y mourir, eh bien, je mourrai! » répond-elle impassible à qui la presse de partir. Mais comment rester sans la présence de Celui qu'elle aime uniquement. Sous un escalier de granit qui existe toujours, Julie a fait disposer un petit sanctuaire. L'un des derniers jours de 1791, un prêtre, qui n'avait pas encore quitté le pays, vint bénir l'humble réduit. Il célébra la messe et consacra quelques hosties pour la réserve. Le Maître y séjournera tout le temps que séviront les persécutions de la Terreur et du Directoire.

Ce fut un temps de sanctification pour Julie Postel. Elle passait au pied du tabernacle une partie des nuits qui n'étaient point prises par quelque course apostolique; du jeudi soir au vendredi matin, elle ne le quittait pas.

ELLE SAUVE LES PRÊTRES

Il est tout à fait providentiel que jamais l'on n'ait eu à déplorer, sous ce toit privilégié, la moindre violence ou profanation, malgré les visites domiciliaires qui s'y effectuèrent à plusieurs reprises. L'entrée de l'oratoire ne se pouvait dissimuler et cependant demeurait comme inaperçue. « J'étais sûre que les gens envoyés pour perquisitionner n'y pénétreraient pas, disait Julie. Je tournais le dos à la porte de l'asile sacré, et pendant que je faisais mes politesses aux agents du pouvoir, intérieurement je disais à Celui qui l'habitait : « De grâce, Seigneur, gardez vous-même votre tabernacle! Ne permettez pas qu'il soit profané, ou qu'il ne le soit qu'après que j'aurai versé jusqu'à la dernière goutte de mon sang! »

Une nuit, le prêtre venait de terminer la messe, quand surgirent les sinistres visiteurs. A peine a-t-il le temps de se blottir à côté de l'autel. « Dis donc, citoyenne, où est le calotin qui était là tout à l'heure? — Cherchez bien, Messieurs », répond Julie tout en prenant son poste de garde. La maison est parcourue, scrutée dans tous ses coins et recoins; ils ne découvrent rien.

Le 23 août, à la veille des massacres de septembre aux Carmes à l'Abbaye et ailleurs, l'Assemblée législative en vint aux rigueurs extrêmes. Recherchés partout, traqués comme des animaux malfaisants, les prêtres fidèles, vivaient en proie à de continuelles alarmes.

Les prêtres que l'on poursuit, lisons-nous dans le décret de béatification, et ceux qui fuient vers l'exil trouvent l'hospitalité chez la Bienheureuse. Grâce à ses soins, des barques se tiennent prêtes pour les recevoir. En effet, Julie s'est entendue avec un marinier discret qui la renseigne, par le moyen d'innocents stratagèmes, sur les heures d'embarquement. Un jour, elle fit endosser une casaque de meunier à l'un de ces nobles fugitifs qui courait risque d'être arrêté. Elle lui procura même un âne, chargé de blé à conduire au moulin du voisinage. Le prêtre passa huit jours chez le charitable meunier; après quoi il s'embarqua pour l'Angleterre.

Elle s'ingénie pour que le sacrifice eucharistique soit offert chez elle ou sous quelque autre toit hospitalier. « Quelles belles messes de minuit nous avions en ce temps-là! » répétait plus tard la Vénérable en racontant ces choses.

Chaque dimanche, sa maison est ouverte à ceux et celles qui ont à cœur de solenniser ce saint jour.

INSTITUTRICE ET INFIRMIÈRE

Cependant, au milieu de ses occupations multiples, Julie restait avant tout la maîtresse d'école vénérée et aimée. Les nombreux enfants qu'on lui confiait, elle les instruisait de son mieux, et, soigneusement, préparait les garçons et les filles à leur Première Communion. La touchante céré-

monie s'accomplissait tantôt dans son humble chapelle, tantôt dans une grange de la contrée. Forcément, elle avait lieu la nuit.

Les autorités de la région n'ignoraient point ces expéditions nocturnes. On délibère et on décrète « de rechercher, poursuivre, atteindre, exterminer les provocateurs de ces attroupements ». Des battues sont organisées et toujours sans résultats.

Une fois entre autres, le petit troupeau tomba dans une escouade de ces soudards. « Où allez-vous? demandèrent-ils. — Changer nos brebis », répondit une voix de l'escorte, faisant allusion, sans doute, à certain usage du pays. La réponse était au moins ingénue. Qu'ils l'aient comprise ou non, ces hommes ne songèrent pas à demander une explication.

FONDATION D UNE CONGRÉGATION

La Révolution n'avait laissé que des ruines. Il fallait songer à remplacer les anciennes Congrégations dissoutes ou dispersées. La Bienheureuse, que Dieu avait appelée à la vie religieuse depuis son enfance, songea, malgré sa faiblesse et son âge relativement avancé (elle avait plus de 40 ans), à fonder un Institut dont le but serait plus spécialement l'éducation de la jeunesse.

En 1803, durant un voyage à Cherbourg, elle fit part de son projet à l'abbé Cabart prêtre très saint et très charitable qui remplissait les fonctions d'aumônier de l'hospice.

— Où sont vos ressources? ne peut s'empêcher de lui dire M. Cabart.

— Dans la Providence, répond-elle, et elle ajoute en montrant ses doigts : « Voilà nos rentes. »

Ces paroles énergiques frappèrent vivement le saint prêtre, et il résolut de lui venir en aide dans son œuvre.

Le 8 septembre 1807, fête de Notre-Dame de la Miséricorde, la fondatrice et deux compagnes, encouragées par Mgr Rousseau, évêque de Coutances, prononcèrent leurs vœux perpétuels dans l'église de l'hospice de Cherbourg, entre les mains de l'abbé Cabart. Julie Postel prit le nom de Marie-Madeleine.

Cependant, le cachet de l'épreuve que Dieu imprime à ses œuvres, afin de les faire grandir dans la contradiction et la souffrance, ne devait pas manquer à la petite Congrégation. Pendant de longues années elle semblera végéter, à tel point que de 1807 à 1832, elle ne comptera que treize professes.

Le conseiller et le soutien de la première heure lui-même, l'abbé Cabart, voyant que la Providence semblait se prononcer contre l'œuvre naissante, fit demander à la fondatrice de renvoyer ses quelques religieuses et de venir servir à l'hôpital de Cherbourg comme pieuse séculière.

Cet abandon fut pour la pauvre fondatrice comme un coup de poignard au cœur; mais, dans sa foi inébranlable, elle se ressaisit aussitôt, car elle croyait que son œuvre était voulue de Dieu. Durant son séjour à Cherbourg, une enfant, dont la parole avait été prophétique dans une autre circonstance, lui avait dit : « Vous formerez une communauté à travers de grandes tribulations..... pendant de longues années, vos filles seront très peu nombreuses et on n'en fera nul cas; des prêtres vous conduiront dans une abbaye; vous ne mourrez que dans un âge très avancé, et vos religieuses seront alors les plus nombreuses du diocèse; dans les dernières années de votre vie, vous vous occuperez constamment de votre église. » Toutes ces paroles se sont réalisées à la lettre, comme la suite de ce récit nous le montrera davantage.

La Mère Marie-Madeleine répondit donc à l'envoyé de M. Cabart : « Dites à notre Père que nous ne cesserons de remercier le Seigneur de s'être servi de lui, pendant si longtemps, pour nous seconder dans une œuvre qui n'est ni la sienne ni la nôtre, mais bien celle de la Providence; que je n'ai jamais compté pour le succès sur un bras de chair, quelque respectable qu'il fût; que je suis tellement sûre que Dieu veut la réalisation de mes projets, que je n'en poursuivrai pas moins l'exécution avec la plus grande ardeur. Mes filles m'ont voué l'obéissance jusqu'à la mort, elles sont toutes également chères à mon cœur. Celui qui me les a données et qui prend soin des petits oiseaux des champs saura bien me fournir le moyen de les nourrir. »

Dieu devait récompenser une foi aussi admirable par le développement rapide de l'Institut. Il fallait une maison-mère, et la Providence se chargeait de la procurer, sans même que la Congrégation eût les premières ressources nécessaires à cette acquisition.

L'ABBAYE DE SAINT-SAUVEUR

Il y avait dans les environs d'Octeville une abbaye qui avait été, comme tant d'autres, désaffectée par la Révolution, vendue et à moitié démolie : c'était celle de Saint-Sauveur. Elle avait été occupée autrefois par les Bénédictins, et le propriétaire actuel consentait bien à s'en dessaisir, mais il réclamait un prix considérable.

La supérieure se recommande à saint Joseph avec toute l'ardeur de sa foi et lui confie le succès de cette affaire. Etant allée visiter l'abbaye, elle la trouva dans un état de délabrement complet; mais plus tout était misérable, plus aussi Mère Madeleine sentait croître en elle le désir ardent d'acquérir cet antique monastère afin de le rendre à sa première destination. Le marché fut donc conclu avec le propriétaire, et, en 1832, le jour de la fête de sainte Thérèse, on prit possession de l'abbaye.

Le premier soin des religieuses fut d'organiser une chapelle provisoire dans l'ancienne bibliothèque de l'abbé, et de faire amende honorable pour toutes les profanations révolutionnaires. « Si nous sommes fidèles à notre vocation, disait la supérieure, tout sera vite réparé. »

Grâce à un travail infatigable, la propriété fut bientôt transformée; le jardin devint un des plus beaux de la contrée. On cite ce trait charmant de la supérieure. La Sœur jardinière vint un jour lui dire qu'elle commençait à vieillir, qu'elle avait passé la cinquantaine, et que, sentant le poids des années et du travail, il fallait songer à lui donner une remplaçante. « Eh quoi! vous vieillissez, ma fille, lui répondit la bonne Mère, il y a bientôt quarante ans que j'avais votre âge et je ne me plains de rien, je vais vous aider moi-même. » C'est ce qu'elle fit.

La Congrégation augmentant progressivement (il y avait vingt-cinq sœurs et novices), il importait de lui tracer des Constitutions définitives et de lui donner une forme régulière et canonique.

En 1837, sur la demande de la sainte fondatrice, Monseigneur de Coutances délègue spécialement son grand vicaire, Mgr Delamare, pour délibérer avec elle de cette grave affaire. On convint, non pas de faire de nouvelles règles, mais de prendre celles que le Saint-Siège a sanctionnées en faveur

des fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, de les étudier, d'en faire l'essai et de faire précéder les nouveaux vœux d'un noviciat général. La Vénérable faisait ainsi avec abnégation le sacrifice de ses idées et de ses vues personnelles pour s'en remettre à l'autorité ecclésiastique. Elle avait près de quatre-vingt-deux ans quand elle prononça ses nouveaux vœux.

AMOUR DE LA SAINTE EUCHARISTIE — MORTIFICATION

Pleine d'une dévotion très tendre envers la Sainte Eucharistie, jusqu'à ses dernières années, elle voulut remplir l'office de sacristine. Elle considérait comme un honneur souverain de pouvoir approcher de l'autel, laver les linges et toucher les ornements sacrés. A l'âge de quatre-vingts ans, elle travaillait encore avec les Sœurs à la reconstruction de l'église du couvent, portant des pierres et du sable.

Le privilège qu'elle ambitionnait, c'était d'être à l'église, placée seule à l'ombre d'un pilier, tout près des marches du sanctuaire, sur la chaise la plus simple, afin d'assister à toutes les messes. Un jour qu'elle était malade, elle resta à genoux sans se relever une seule fois pendant cinq messes de suite. Et comme on lui demandait si elle n'était pas fatiguée : « Oh ! répondit-elle, c'était le moyen de me guérir. »

Son esprit de mortification était extraordinaire. Elle ne voulut jamais, dans ses maladies, consulter de médecin. Elle en avait demandé l'autorisation à son directeur. Cela ne l'empêcha pas de vivre quatre-vingt-dix ans.

Jamais non plus elle ne voulut profiter pour elle-même des adoucissements qu'avait apportés l'introduction de la règle des fils de saint Jean-Baptiste de la Salle. Elle passait une partie de ses nuits en adoration devant le Saint Sacrement, et dormait ensuite quelques heures sur un lit de camp. Elle ne se séparait jamais de son cilice. Après sa mort, on le retrouva sous son chevet avec un corset hérissé de 1164 pointes de fer.

ZÈLE DES AMES

Ce qu'elle aima le plus après Notre-Seigneur, ce furent les pauvres. « Les pauvres, les infirmes, disait-elle souvent, sont mes amis, car ils accompagnaient le Sauveur, lorsqu'il marchait sur la terre. » Mais cette bonté s'exerçait plus tendrement encore à l'égard des petits. Elle disait à ses religieuses : « Soyez les mères des enfants, il y en a beaucoup qui n'en ont pas d'autres que vous. »

Elle était vraiment apôtre dans toute la force du terme. Elle répétait souvent cette maxime : « Chaque Sœur enseignante doit au moins sauver mille âmes pendant sa carrière; un tiers parmi ses élèves et les deux autres tiers par l'influence des enfants pieux sur leurs parents, par ses prières et l'édification qu'elle donne..... » Et une autre fois : « Je voudrais aller jusqu'aux extrémités de la terre pour gagner une âme à Jésus-Christ. » Elle enseignait à ses religieuses à se donner à Dieu tout à fait : « Est-ce qu'il peut y avoir quelque chose de petit au service de Dieu? Tout y est grand..... Dans la maison des princes, on se fait honneur de porter leurs livrées, faisons-nous donc honneur de porter celles de notre Roi..... »

Elle avait le don de lire dans les âmes : Deux postulantes, admises au noviciat, arrivèrent à l'abbaye. On les conduit chez la bonne Mère. L'une fondait en larmes. « Pourquoi pleurez-vous Mademoiselle? demanda la supérieure. — Madame, j'ai des inquiétudes au sujet de ma vocation. Je me demande si je suis vraiment appelée à l'état religieux. — Ne pleurez pas, Mademoiselle, vous serez religieuse. — Et moi, Madame la supérieure? dit l'autre. — Essayez, Mademoiselle, essayez. » La première persévéra dans l'Institut sous le nom de Sœur Stéphanie, et la seconde rentra dans le monde quelque temps après.

En 1846, M. Marie, médecin à Montebourg, faisait une visite à l'abbaye avec sa femme et leurs trois enfants : Alfred, Eugénie et Sophie. La Vénérable donna une image à chacun d'eux. En remettant à Eugénie un saint Louis de Gonzague, elle lui recommanda de le prier chaque jour pour obtenir son détachement du monde. Ce dernier mot frappa la mère de la petite fille, et, s'adressant à la supérieure : « Vous croyez donc qu'elle sera religieuse? — Oui, et vous nous la conduirez un jour pour rester à la communauté. » Sophie reçut une Sainte Famille avec de pieux conseils, et Alfred, les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Quelques années plus tard, Eugénie prit le voile à Saint-Sauveur, Sophie se maria et Alfred entrait chez les Eudistes, Congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie.

DERNIERS MOMENTS

La Vénérable allait atteindre ses quatre-vingt-dix ans, lorsque Dieu la rappela à lui. Depuis plusieurs semaines, ses forces diminuaient, et elle sentait venir son dernier jour. Le supérieur de la Congrégation, Mgr Delamare, étant venu la voir : « Il me faut, dit-elle, deux bénédictions, une pour mes filles et une pour moi, mais une bénédiction qui s'étende dans l'éternité. »

Quelques jours après, comme elle se sentait plus mal, on lui donna l'Extrême-Onction. Elle fut bientôt si faible qu'elle se mit au lit, mais le lendemain matin elle eut assez d'énergie pour assister à la messe et s'approcher de la Sainte Table. On l'entendait faire des oraisons jaculatoires, des actes de foi et d'amour. La Sœur infirmière voulut lui faire accepter un lit moins dur, elle en fut contristée : « Ce n'est pas la peine, ma fille, surtout pour si peu de temps. » Deux heures après, elle rendait son âme à Dieu, sans secousse, comme si elle se fût endormie. C'était le 16 juillet 1846, son doigt indiquait encore sur un livre placé à côté d'elle ce beau passage de saint Bernard : « Le religieux qui ne travaille pas n'est pas digne d'être religieux. » C'était comme son testament.

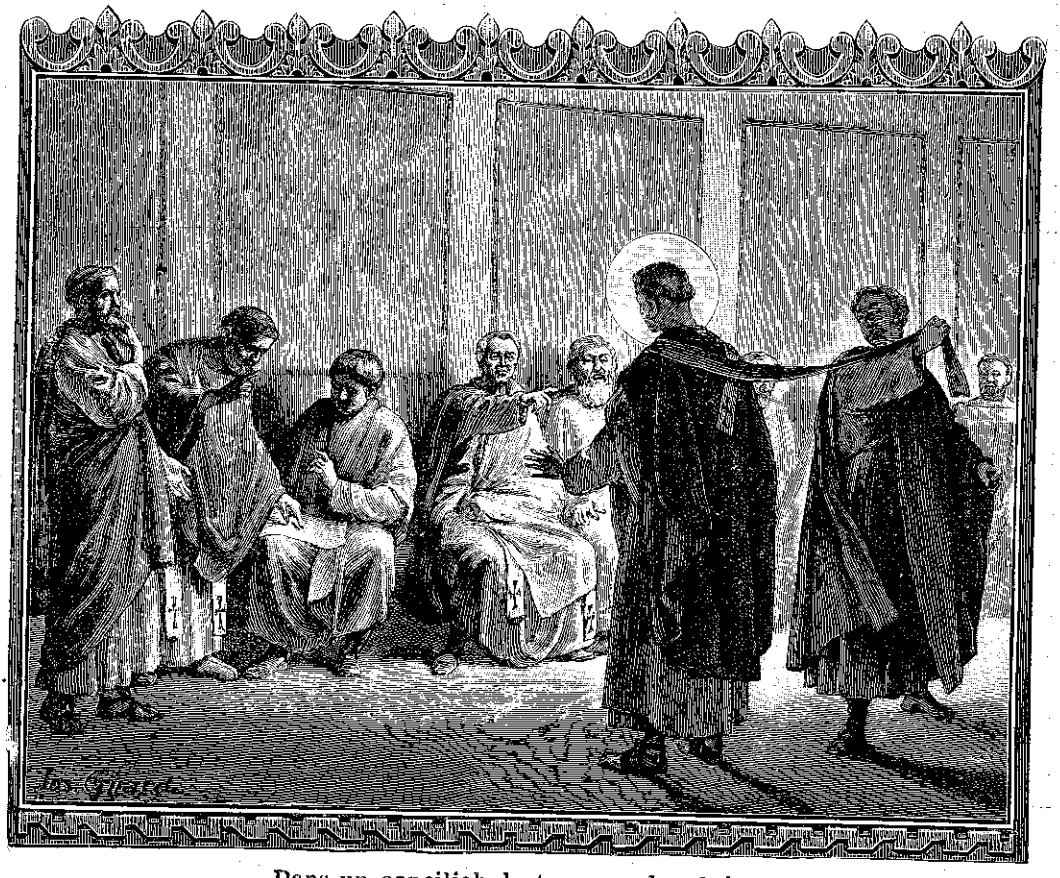
Elle resta exposée en habit religieux et tenant son crucifix. Jamais elle ne s'était endormie sans avoir ce signe du salut fortement serré sur son cœur. Elle regardait comme une grâce particulière de l'avoir toujours retrouvé dans la main à son réveil. Aussi, après sa mort, une religieuse observa qu'il eût fallu peut-être lui briser les doigts pour l'en retirer. Son corps fut déposé dans un petit caveau au milieu du chœur de sa chère église. Son tombeau devint bientôt comme un lieu de pèlerinage, car des faveurs signalées et nombreuses y furent obtenues par l'intercession de la sainte fondatrice.

La cause de béatification, introduite en 1897 auprès de la Sacrée Congrégation des Rites, est une de celles qui ont abouti le plus rapidement. La cérémonie solennelle de béatification a été célébrée dans la basilique de Saint-Pierre le 17 mai 1908 au milieu d'une affluence considérable de Romains et d'étrangers venus surtout de la France.

SAINT EUSTATHE,

évêque d'Antioche († vers 337).

Fête le 16 juillet.



Dans un conciliabule tenu par les Ariens, saint Eustathe est déposé de son siège et exilé en Thrace.

ORIGINE — PREMIÈRES PERSÉCUTIONS

SAINT EUSTATHE naquit à Sidé, aujourd'hui Eski-Adalia, en Pamphylie, dans la seconde moitié du IIIe siècle. C'était l'époque où la religion chrétienne, sortie de l'obscurité du début, voyait se dresser contre elle toute la puissance du paganisme menacé. Les persécutions se succédaient, multipliant les martyrs et les ruines, mais impuissantes à ébranler l'Eglise et à arrêter sa force d'expansion.

Ces périodes de lutte ont l'avantage de tremper les caractères en exigeant des générations qui les traversent un courage qui va souvent jusqu'à l'héroïsme. Un mot échappé à saint Athanase nous apprend qu'Eustathe fut soumis à cette glorieuse épreuve, apparemment sous la persécution de Dioclétien, le plus vaste effort qui ait été tenté contre les chrétiens.

Prêtre déjà sans doute, Eustathe ne rougit point du nom du Christ, mais nous ne savons à quelles circonstances il dut de survivre à ses persécuteurs et de prendre rang parmi ces glorieux confesseurs que les fidèles honoraient ensuite dans les temps de paix. La persécution tomba d'elle-même, en s'avouant vaincue. Dioclétien et Galère disparurent de la scène, puis une joyeuse nouvelle vint d'Occident et se transmit d'Eglise en Eglise : l'un des Césars, le fils de Constance Chlore, avait arboré contre Maxence l'étendard de la Croix, et un miracle lui avait livré l'empire au pont Milvius.

Les poursuivis, les traqués, les « hors la

loi » relevèrent la tête. Désormais les rôles étaient changés, et en 313, après l'édit de Milan, c'était à l'empereur chrétien d'accorder aux tenants des anciens cultes la tolérance dont ses coreligionnaires avaient si peu joui jusque-là.

LUTTE CONTRE L'ARIANISME NAISSANT

Eustathe se réjouit avec le monde entier du triomphe de l'Eglise sur ses ennemis extérieurs, mais déjà son zèle s'alarmait du danger bien autrement redoutable que l'hérésie arienne allait faire courir à l'Orient chrétien. D'Egypte, où Arius et une douzaine de prêtres et de diacres l'avaient enfanté, l'arianisme cherchait à se glisser parmi les Eglises d'Asie, et malheureusement, à la faveur des équivoques et du manque de précision des formules théologiques, ses efforts ne réussissaient que trop.

Nombre d'évêques, les uns secrètement gagnés à une doctrine qui leur semblait plus rationnelle, les autres mal sur leurs gardes, se laissèrent entamer et ne rougirent point d'admettre que Jésus-Christ n'était point le Verbe consubstantiel au Père, mais une créature plus parfaite élevée au rang de la divinité. Mais quand Arius, découvert et pourchassé par l'évêque d'Alexandrie, saint Alexandre, s'en vint de ville en ville prêcher son erreur et recruter des partisans, Eustathe, alors évêque de Bérée (Alep), en Syrie, refusa énergiquement de le recevoir et souscrivit à la condamnation de son évêque.

Plus tard, en 324 sans doute, le choix du clergé et du peuple l'ayant fait asseoir sur le siège apostolique d'Antioche, son principal souci fut de lutter contre l'hérésie. Or, nulle tâche ne demande de celui qui l'entreprend plus de vigilance et d'énergie. Les doctrines suspectes craignent le jour et se communiquent dans l'ombre, comme une maladie contagieuse qu'on ne reconnaît qu'à ses ravages.

Cependant les investigations d'Eustathe ne furent point sans résultat, si l'on en juge par ce fait que la faction arienne, après l'avoir envoyé en exil, choisit pour lui succéder précisément les prêtres qu'il avait bannis de son clergé, Etienne, Léonce, Eudoxe, etc. L'un de ses admirateurs, saint Jean Chrysostome, dans le panégyrique qu'il eut un jour à prêcher, caractérisait ainsi cette action du pasteur d'âmes :

« Tous ses efforts tendaient à empêcher cette dangereuse contagion d'atteindre Antioche, comme elle avait gagné les autres villes. Il veillait avec soin pour en garantir son peuple, et, prévoyant de loin, à l'imitation des sages médecins, tout ce qui pouvait arriver, il préparait par avance les remèdes nécessaires.

» Il gouvernait avec beaucoup de sagesse et de circonspection le vaisseau sacré de l'Eglise. On l'apercevait partout, courant de l'un à l'autre pour encourager les nautoniers, les matelots et les passagers. Il excitait leur vigilance et leur attention à cause des pirates qui approchaient pour leur ravir le rare trésor de leur foi. Et ne se contentant pas de garder son Eglise avec cette vigilance merveilleuse, il envoyait encore dans toutes les autres pour instruire, encourager, fortifier les fidèles et fermer toute entrée aux ennemis.

» Car il avait appris de Dieu qu'un évêque ne doit pas se contenter de garder l'Eglise que le Saint-Esprit lui a confiée, mais qu'il doit prendre soin de toutes celles qui sont sur la terre, et que, s'il prie pour toute l'Eglise catholique, sa charité et sa vigilance doivent être au moins aussi étendues que son oraison. »

CONCILE DE NICÉE
PLACE IMPORTANTE QU'EUSTATHE Y OCCUPE

Le trouble régnait dans l'Eglise, que l'hérésie avait divisée en deux camps. L'empereur Constantin, ami par-dessus tout de la paix et de la bonne entente, essayait de s'interposer entre les partis ; enfin, avec l'assentiment du pape saint Silvestre, il se résolut à convoquer une assemblée plénière de tous les évêques de la chrétienté et à leur soumettre le cas et la doctrine d'Arius.

Des lettres furent expédiées à toutes les Eglises, par lesquelles l'empereur priait les évêques de se rendre à Nicée, en Bithynie, et leur donnait toutes facilités pour le voyage. Ils s'y trouvèrent bientôt plus de trois cents, presque tous Orientaux, et, si l'on en croit les historiens les mieux informés, à leur tête se trouvait Eustathe.

Une scène grandiose marqua les premières réunions. L'empereur voulut se transporter à Nicée et assister à une séance solennelle. Dans la grande salle du palais, magnifiquement décorée, les évêques se rangèrent, un peu émus de l'honneur fait à leur assemblée par le premier prince de la terre. Un trône d'or était préparé pour Constantin, qui y prit place modestement, après avoir demandé aux Pères du Concile la permission de s'asseoir au milieu d'eux.

« En même temps, rapporte Eusèbe de Césarée, l'évêque qui était assis le premier du côté droit se leva et prononça le discours qu'il avait préparé à l'adresse de l'empereur, et où il rendait grâces à Dieu de tous les biens dont il avait comblé le prince. »

On est à peu près d'accord pour reconnaître dans cet évêque Eustathe d'Antioche, le plus en vue après saint Alexandre d'Alexandrie, qui très vraisemblablement s'effaçait de lui-même dans une question où il était trop directement en cause.

Constantin, majestueux et calme, répondit en faisant part au Concile de la joie qu'il éprouvait de se trouver en une si sainte assemblée, et de la douleur que lui causait

la division des Eglises. Puis il ajouta qu'il laissait aux prélats toute liberté de juger les questions de foi, et qu'il venait au Concile avec toute la soumission d'un fidèle.

Après de longues délibérations et un examen minutieux des doctrines d'Arius, les Pères anathématisèrent l'hérésiarque et ses principaux disciples, et l'empereur se chargea d'exécuter la sentence en les exilant en Illyrie. Le Concile trancha encore quelques questions, puis chacun des Pères, largement honoré de la munificence impériale, regagna sa résidence.

VENGEANCE DES ARIENS DÉPOSITION D'EUSTATHE

On eût pu croire la lutte terminée. Constantin avait tant insisté pour que l'entente se fît. Mais les ariens n'avaient pas désarmé. Nicomédie, où résidait alors habituellement l'empereur, avait comme évêque Eusèbe, arien convaincu, mais en même temps très habile homme et passé maître en intrigues. La faveur de l'empereur Licinius, ex-collègue de Constantin, l'avait porté, en dépit des canons ecclésiastiques, du siège de Béryte (Beyrouth), en Syrie, à celui de Nicomédie ; là, peu à peu, grâce à son crédit auprès de la sœur de Constantin, il gagna assez d'influence sur l'empereur pour le décider à rappeler d'exil les principaux ariens et à prendre des mesures de rigueur contre leurs adversaires.

Avant de s'attaquer à saint Athanase, leur plus mortel ennemi, les hérétiques résolurent d'en finir avec saint Eustathe. Celui-ci, dès sa rentrée dans son diocèse, avait repris la lutte. Il multipliait les réfutations sous forme de traités, de lettres, de sermons ou de commentaires exégétiques, dont il nous reste encore quelques fragments. Il écrivit un opuscule sur un passage des Proverbes, dont la préface, conservée par un historien grec, constitue un véritable manifeste contre l'arianisme. Par ailleurs, il envoyait des maîtres orthodoxes et de savants controversistes aux villes les plus menacées.

Bref, Eustathe se trouvait alors le champion le plus redouté et le vrai chef du parti nicéen. Pour en venir à bout, un guet-apens fut dressé contre lui avec une habileté toute machiavélique.

Eusèbe de Nicomédie se trouva subitement pris avec son ami Théognis, évêque de Nicée, du désir d'aller visiter l'immense et splendide basilique que Constantin venait d'élever sur le sépulcre de Notre-Seigneur à Jérusalem. L'empereur ne put qu'approuver et favoriser de toutes ses forces un si louable projet.

Les deux pèlerins, de passage à Antioche, y furent reçus par Eustathe avec honneur et charité. Mais le voyage avait un but secret qu'ils n'attendirent pas d'être à Jérusalem pour mettre à exécution.

Çà et là, dans les évêchés de Palestine et de Syrie, siégeaient d'anciens condisciples ou des partisans dévoués d'Arius, comme Patrophile à Scythopolis, l'historien Eusèbe à Césarée, Aétius et Lydda, et nombre d'autres. Tous furent invités à se rendre à Antioche sous le prétexte d'y escorter leurs amis ; en réalité, ils constituaient ainsi les éléments d'un tribunal ecclésiastique, devant lequel ils firent comparaître Eustathe, et à prix d'argent ils suscitèrent contre lui la plus infâme des accusations.

En vain Eustathe repoussa-t-il avec la dernière énergie cette odieuse calomnie. Sans preuve aucune, ses ennemis le déposèrent, malgré les protestations de quelques évêques non inféodés au parti.

EXIL DE SAINT EUSTATHE EN THRACE

Cette décision, une fois connue, jeta l'émoi dans la ville. Le peuple s'agitait et prenait parti pour son évêque, et seule la crainte de l'empereur empêcha les colères d'éclater.

Les ariens n'en demandaient pas davantage. Ils représentèrent devant Constantin Eustathe comme un ambitieux, un fauteur de troubles, un « tyran ». Ils l'accusèrent même d'avoir parlé de la mère de l'empereur en termes irrespectueux, d'après le témoignage même de saint Athanase, grand ami de notre Saint. Tout cela, joint à l'accusation de sabellianisme dont tous les orthodoxes furent chargés par les ariens, suffisait pour que l'empereur cédât aux injonctions des hérétiques.

Le général Musonianus arriva porteur d'ordres très sévères, et l'évêque, arraché à la ville d'Antioche avec un grand nombre de diacres et de prêtres, fut emmené en Thrace, d'après les attestations concordantes de deux anciens témoins.

Ils y connurent toutes les horreurs de l'exil, dans un pays inclément et sauvage. C'était, en réalité, une véritable mort civile, car depuis on n'entendit plus jamais parler d'eux. Seule, une allusion d'un historien permet de supposer qu'Eustathe mourut à Trajanopolis, ville de Thrace aujourd'hui ruinée et située près de l'embouchure de l'Hèbre ou Maritza, un peu avant l'année 337.

FIDÉLITÉ DES HABITANTS D'ANTIOCHE LE SCHISME

Cependant, avant de quitter le troupeau confié à ses soins, Eustathe avait une dernière fois assemblé ses fidèles, et, au témoignage de saint Jean Chrysostome, leur avait recommandé « de ne point céder aux loups et de ne point leur abandonner la bergerie, mais d'y demeurer toujours pour leur résister et leur fermer la bouche ».

De la part de saint Chrysostome, ces conseils semblent justifier l'attitude de ceux qui, comme Diodore et Flavien, se soumirent

aux évêques qui, à partir de Mélèce, prirent la place de saint Eustathe. Une autre partie de l'Eglise d'Antioche se montra plus intransigeante et demeura obstinément fidèle à l'évêque déposé, en se prévalant de l'appui et de l'approbation de saint Athanase et de tout l'Occident. De là un schisme funeste, né entre ces deux fractions de la population, et qui dura près de deux siècles.

Même quand Mélèce, élu pourtant du consentement des semi-ariens, fut contraint de manifester ses préférences pour le Concile de Nicée et dut à son tour partir pour l'exil, les eustathiens n'en persistèrent pas moins dans leur séparation et firent sacrer évêque le prêtre Paulin. Rome, trop éloignée et peu renseignée, ne pouvait intervenir efficacement dans cette situation douloureuse, qui se prolongeait indéfiniment.

ÉLOGE D'EUSTATHE PAR SAINT JEAN CHRYSOSTOME — LE TRANSFERT DES RELIQUES

Un point sur lequel tous les esprits et tous les cœurs étaient pleinement d'accord dans la fraction catholique de la communauté d'Antioche, c'était le culte et les honneurs dus au saint évêque Eustathe, et une approbation émue et unanime répondait à saint Chrysostome, lorsqu'il le louait en ces termes :

« Il convient de tirer une sainte leçon de la fête des martyrs. Leur mort n'est point une condamnation de la vie présente, mais elle flagelle nos vices. Ce qui est blâmable n'est point de vivre, mais de vivre sans crainte et sans réflexion. Oui, celui qui passe sa vie à faire le bien et à espérer le ciel a raison de dire avec saint Paul : « Il est bon de » vivre dans la chair, on y gagne le fruit de » son travail. »

» Ainsi se montra saint Eustathe, fidèle dans la vie et dans la mort. S'il ne mourut point dans sa patrie, mais en exil pour la cause de Jésus-Christ, il le dut à ses ennemis, qui l'exilèrent en pensant le déshonorer, mais cet exil l'a rendu illustre et glorieux. En effet, tel est son renom que de la Thrace, où il a été enseveli, sa gloire s'est étendue jusque chez vous. Un village barbare garde son tombeau, et malgré les années, malgré les distances immenses qui l'éloignent de nous, votre affection grandit de jour en jour pour lui.

» A dire vrai, son sépulcre n'est pas seulement en Thrace, mais dans nos cœurs. Les reliques des saints ne sont pas uniquement renfermées dans leurs tombeaux ou leurs châsses ; ils nous ont laissé de plus leurs exemples, leur zèle pour la foi et l'assurance qu'ils sont près de Dieu.

» Est-il monument plus beau de la gloire du martyr que cette église élevée en son honneur ? Elle n'est point couverte de froides inscriptions, mais les choses prennent une voix éclatante pour le célébrer. Chacun des assistants est la châsse de ce saint, son tombeau vivant et spirituel, et si je pouvais pénétrer dans chacune de vos âmes, je le trouverais habitant en vous. Vous voyez donc que ses ennemis ont perdu leur peine. Ils ont cru anéantir sa gloire, et ils n'ont fait que la multiplier ; au lieu d'un seul tombeau, ils lui en ont procuré une multitude. »

Cependant l'union complète dans l'Eglise d'Antioche n'eut lieu qu'à la fin du v[e] siècle, lorsque l'évêque Calendion eut obtenu de l'empereur Zénon le transfert des restes de saint Eustathe à Antioche. Ce fut un triomphe inouï. Toute la ville se porta au-devant des reliques pour les recevoir dignement, et un immense cortège les accompagna jusqu'à l'église. Depuis lors, saint Eustathe fut toujours honoré par l'Eglise grecque comme un confesseur de la foi, comme un Père et un Docteur de l'Eglise, dont l'autorité était invoquée dans toutes les discussions doctrinales.

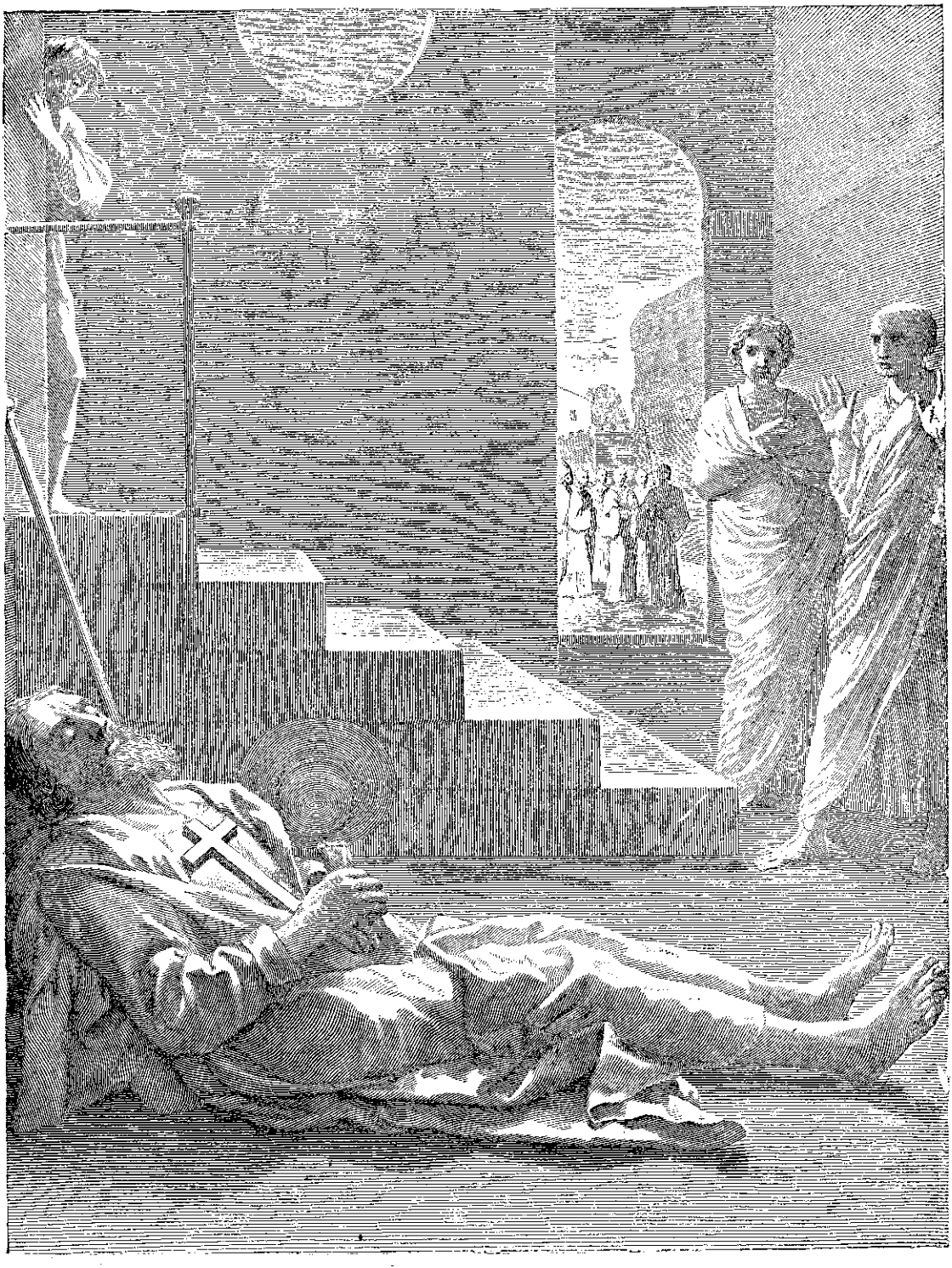
Sa vie, ses souffrances, ses œuvres lui méritent d'être placé à côté de saint Athanase et saint Hilaire, parmi les grands défenseurs de l'orthodoxie nicéenne.

SOURCES CONSULTÉES

TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. VI, p. 21-31. — F. CAVALLERA, *le Schisme d'Antioche*. Paris, 1905. — *Idem, De S. Eustathii episcopi Antiocheni in Lazarum..... homilia christologica*. Paris, 1905. — VACANT-MANGENOT, *Dictionnaire de théologie catholique s. v. Eustathe d'Antioche.*

SAINT ALEXIS

Fête le 17 juillet.



Saint Alexis reconnu après sa mort par ses parents.

C'est au milieu des splendeurs de la Rome patricienne que naquit le pauvre volontaire de Jésus-Christ, saint Alexis, dont le nom est si populaire.

Son père, Euphémien, tenait un rang distingué parmi les chevaliers, et sa mère, Aglès, appartenait à l'une des principales familles de l'Empire. Longtemps sans enfant, ils suppliaient le ciel de leur accorder une famille, comme ont fait les parents de plusieurs saints illustres; Aglès surtout, pour obtenir cette faveur du ciel, accomplissait des bonnes œuvres sans nombre; elle visitait les délaissés, soignait les malades et offrait toujours la plus généreuse hospitalité aux pèlerins qui venaient visiter le tombeau des apôtres Pierre et Paul. Elle mérita ainsi de devenir la mère d'un des plus illustres pèlerins de l'Eglise de Dieu.

En effet, Euphémien et Aglès eurent enfin un enfant qu'on baptisa du nom d'Alexis. Héritier d'une immense fortune, noble par la naissance comme par le caractère, ce fils unique semblait destiné à toutes les gloires et le monde souriait à son berceau.

Mais Dieu, qui ne l'avait accordé qu'aux larmes et aux prières, le réservait à une gloire plus solide que celles de la terre. Il le prédestinait à être pour le monde un signe éclatant de contradiction, et voulait lui accorder le don sans pareil de la pauvreté volontaire.

COMMENCEMENT ET FIN D'UNE FÊTE

Quand Alexis eut atteint l'âge nubile, ses parents pensèrent qu'on ne pouvait rien imaginer de meilleur pour la famille, comme pour l'Eglise, que de lui faire contracter un riche mariage. « Il pourra ainsi, disait-on, répandre des aumônes, exercer une influence salutaire, et ce serait dommage, d'ailleurs, de laisser éteindre notre nom. »

Ces considérations, appuyées par des personnes haut placées et par de nombreux conseillers, contraignirent Alexis, malgré ses répugnances, à accepter la main d'une jeune chrétienne alliée à la maison impériale.

Les parents d'Alexis se réjouissaient, il semblait qu'ils avaient assuré le bonheur de leur enfant; ils rêvaient pour eux la gloire d'une longue postérité.

Jamais noces ne furent plus brillantes sur le mont Palatin. Le Pontife lui-même y présida et toute la noblesse romaine félicita le jeune couple.

Jusque-là, Alexis avait laissé faire. Mais, au soir de cette journée de fêtes, au moment d'accomplir la démarche qui devait clore et rendre définitif pour toujours le contrat commencé, le jeune homme hésita. Au lieu de conduire sa fiancée dans les appartements somptueux qui leur ont été préparés, Alexis entre d'abord dans l'oratoire où il a répandu les ferventes prières de son enfance.

Les larmes envahissent ce visage que les autres pensaient alors rayonnant des joies du monde, il ne peut consentir à appartenir à un autre qu'à Jésus-Christ seul, et, sous une inspiration héroïque que la grâce de Dieu fait descendre soudain en son âme, il jure à Dieu que les serments anciens qu'il avait faits au fond de son cœur subsisteront toujours, et il prononce un vœu solennel de virginité. Il se lève et, s'approchant des appartements de la nouvelle mariée, il y dépose la *bague d'or*, gage d'alliance et dont la remise à cette heure, d'après l'usage de l'époque, rompait le mariage si la jeune fille ne voulait pas se consacrer au service de Dieu, comme sa piété le faisait penser à Alexis.

Quant à lui, délivré de l'hymen comme d'un poids, il saisit le bâton de pèlerin et, allant au Tibre, il s'embarque dans un navire en partance pour Laodicée.

LE PÈLERIN DE LA VIERGE MARIE

A peine débarqué, il se dirigea à pied comme un pauvre pèlerin vers Edesse de Mésopotamie et, arrivé dans cette dernière ville, il se débarrassa de ses riches vêtements, de ses joyaux, de son argent, et il se mit à mendier son pain, passant la plus grande partie de son temps à prier sous le portail de l'Eglise où il y avait une image de Notre-Dame. C'était bien aux pieds de la Très Sainte Vierge que devait se réfugier le Saint qui s'était fait mendiant pour conserver sa virginité.

Revenons à Rome.

La fiancée d'Alexis avait trouvé la bague d'or, mais elle avait perdu le trésor de son Alexis avant de l'avoir possédé. Elle comprit, sachant les aspirations du saint jeune homme, que le doigt de Dieu était là; elle pleura, mais jura de conserver jusqu'à la mort une fidélité inviolable à celui à qui elle avait espéré appartenir; elle refusa donc de quitter sa nouvelle famille, où elle remplaça, au milieu de l'affection de tous, l'enfant fugitif.

Mais les parents d'Alexis ne pouvaient se résoudre à ce mécompte; ils y voyaient même un déshonneur pour eux, car toute Rome était remplie du bruit de l'événement, et ils jurèrent de retrouver leur fils.

Ils envoyèrent des messagers sur toutes les routes et jusqu'en Asie.

L'un des envoyés étant arrivé à Edesse, ville célèbre par les souvenirs évangéliques, trouva de nombreux mendiants près du sanctuaire de la Sainte Vierge. Il leur fit l'aumône et demanda à l'un d'eux s'il n'avait pas vu un pèlerin dont il lui fit la description.

Ce mendiant était Alexis, mais son habit souillé et l'austérité de sa vie l'avaient tellement changé, que l'envoyé ne le reconnut même pas au trouble que lui causa sa demande.

Alexis demeura dix-sept ans dans l'abjection et l'oubli le plus complet, parmi les mendiants assemblés au sanctuaire de Notre-Dame d'Edesse. Après ce laps de temps, il plut à la Sainte Vierge de glorifier son serviteur par un miracle éclatant.

Un jour, comme le trésorier de l'église passait sous le porche, l'image de la Vierge s'illumina d'une clarté soudaine. Le trésorier, effrayé par ce prodige, vint s'agenouiller en tremblant aux pieds de Notre-Dame; mais la Mère de Dieu le rassura d'un geste plein de douceur, et lui montrant le mendiant qui se tenait à l'entrée de l'église : « Allez, lui dit-elle, préparez à ce pauvre un logement convenable : je ne puis souffrir qu'un de mes serviteurs aussi dévoué demeure délaissé et méconnu à la porte même de mon sanctuaire. »

La nouvelle de cette révélation se répandit bientôt dans la ville, et le Saint, pour se soustraire aux témoignages de vénération dont il était l'objet, s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour Tarse. Il espérait visiter cette église encore pleine des souvenirs de saint Paul. Mais une horrible tempête rejeta le pèlerin sur les côtes de l'Italie, et quelques jours plus tard, Alexis se trouvait aux portes de Rome où sa place était marquée.

MENDIANT DANS LA MAISON PATERNELLE

En entrant, pauvre et inconnu, dans cette ville où il avait été entouré de tant d'honneurs, Alexis conçut une grande pensée. Au lieu de choisir pour refuge, comme à Edesse, les porches des églises, il se dirigea vers la demeure paternelle et il n'hésita pas à mendier une petite place dans la maison qui lui appartenait.

Euphémien ne repoussait pas les pauvres, et il ne voulut pas qu'on empêchât celui-ci, malgré l'extrême misère de son accoutrement, de demeurer près de l'entrée de la maison le jour et la nuit. On lui disposa un refuge sous l'escalier d'entrée, et Euphémien ne lui demanda, en retour de ce bienfait, que le monde jugeait extraordinaire, qu'une faveur.

« Laquelle, illustre patricien ?

— Je te demande de prier pour le prochain retour du fils que je pleure. »

Le mendiant considéra les larmes de son père; son cœur fut brisé; mais, fidèle à son serment, et luttant en quelque sorte de générosité avec Dieu qui le ramenait malgré lui à la maison paternelle, il garda son secret, sachant que le Seigneur s'est engagé à récompenser magnifiquement tout sacrifice accompli en son nom, et que la douleur même de son père se changerait dans le ciel en joie et en gloire.

Alexis demeura dix-sept ans dans l'abjection et l'oubli le plus complet, sous l'escalier que tous gravissaient pour entrer dans sa maison, en sorte qu'il semblait foulé aux pieds.

Il vit sa fiancée passer, portant toujours les habits de deuil du veuvage, et les esclaves qui, eux, l'insultaient, le frappaient, l'outrageaient, lui reprochant le pain qu'on lui donnait par ordre des maîtres.

Combien Alexis, méprisé et injurié de la sorte dans sa maison, ressemble à Notre-Seigneur qui est chez lui dans nos cités, et que les hommes qui devraient le servir insultent, outragent et méprisent.

Alexis priait pour eux; son amour filial était cependant en butte à des attaques bien plus formidables. Chaque jour, il entendait sa mère, qui l'avait demandé à Dieu avec tant d'instances, pleurer sa perte et s'écrier dans son désespoir:

« Oh! mon fils Alexis, où es-tu? pourquoi t'ai-je tant désiré? J'espérais que tu serais le bâton de ma vieillesse, l'honneur de ma maison, l'héritier de tous mes biens, et voici que tu m'abandonnes. Ton absence me laisse triste, seule, éplorée; je t'ai enfanté une fois, et les douleurs de la maternité me causaient une joie indicible, et maintenant de nouveaux et impitoyables chagrins me tourmentent, depuis que j'ai perdu la consolation de mon cœur et le fondement de mes espérances. Est-il possible que tu n'aies pas eu pitié d'une mère qui t'a désiré avec tant d'ardeur, t'a élevé avec tant de soin, t'a aimé plus qu'aucune mère n'a jamais aimé ses enfants? Mais il faut qu'une cause supérieure t'ait emporté, car tu avais trop de tendresse pour me procurer de toi-même la peine et l'affliction où je suis plongée. »

Et si son amour filial souffrait en entendant ces supplications d'une mère, son cœur ne demeurait pas non plus insensible aux reproches de son épouse:

« Si ce n'est pas pour moi que vous vous êtes absenté, pourquoi attendiez-vous, pour le faire, au soir de mes noces? Que ne le faisiez-vous plus tôt? Si vous ne l'avez fait qu'au moment de notre union conjugale, c'est que je n'étais pas digne de vous. Que ne le disiez-vous plus tôt, et pourquoi m'avez-vous rendue la cause de la désolation de votre famille? Mais, quelque indigne que je sois de vous posséder, je vous garderai toujours une foi inviolable et je passerai ma vie dans les larmes comme une tourterelle délaissée. »

ON RECONNAIT ALEXIS

Au bout de dix-sept ans, il plut à Dieu de glorifier son serviteur sur la terre en même temps qu'au ciel, et il lui ordonna de mettre par écrit et son nom et l'histoire de sa vie.

Alexis obéit et comprit qu'il allait mourir; mais il voulait emporter son secret dans la tombe, et, continuant cette lutte extraordinaire avec Dieu qui voulait glorifier son serviteur, tandis que celui-ci ne voulait glorifier que l'humilité de son Maître jusqu'à la fin, il saisit le parchemin dans sa main défaillante et s'efforça de le cacher.

Le dimanche suivant, comme le pape innocent Ier célébrait la messe dans la basilique de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Honorius et de tout le peuple assemblé, on entendit une voix sortir du milieu du sanctuaire. Elle disait: « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et l'accablement, je vous soulagerai. »

A cette parole mystérieuse, les assistants, saisis d'étonnement et d'effroi, se jetèrent à genoux en s'écriant: « Seigneur, ayez pitié de nous. » La voix répondit: « Cherchez l'homme de Dieu, il priera pour Rome, et le Seigneur lui sera propice; du reste, il doit mourir vendredi prochain. »

La ville tout entière rechercha ce saint inconnu dont les voix du ciel révélaient l'existence; mais tous les efforts furent infructueux, et le vendredi, quand la foule se réunit à la basilique, personne n'avait découvert l'homme de Dieu.

Le peuple alors se mit en prières avec cette ardeur et cette foi qui obtiennent toujours des miracles, et, au milieu de ce recueillement général, la voix du ciel fit entendre à nouveau ces paroles: « Le serviteur de Dieu, que vous cherchez, est dans la maison d'Euphémien. »

L'empereur, se tournant vers le patricien qui occupait une des premières places près de son trône, lui dit d'un ton de reproche: « Pourquoi cachez-vous un si grand trésor en votre maison?

— Je n'en ai point connaissance, répondit Euphémien, cependant, allons voir qui il est; » et il prit les devants afin de préparer aux hôtes illustres qui allaient visiter sa maison une réception digne d'eux.

Quand il fut arrivé dans sa demeure, il demanda s'il ne s'était rien passé de nouveau. Un serviteur, qui s'était attaché plus particulièrement à saint Alexis, répondit: « Seigneur, l'homme de Dieu dont le ciel a révélé l'existence dans votre maison doit être le pauvre dont vous m'avez donné le soin. Il communie tous les jours; il prie et jeûne sans cesse, et il accepte avec patience, humilité et joie les outrages dont vos serviteurs ne cessent de l'abreuver. »

Euphémien voulut contempler le premier le Saint dont la gloire se manifestait tout à coup au milieu de Rome étonnée, et il entra dans la chambrette où reposait Alexis. Le mendiant était couché, le visage couvert de son sac. Il l'appela plusieurs fois, mais il ne reçut aucune réponse et n'entendit aucun mouvement; le Saint venait d'expirer, selon la prédiction que l'ange avait

faite le dimanche précédent à la basilique de Saint-Pierre.

S'approchant alors du lit mortuaire, Euphémien leva le sac qui couvrait le corps, et aperçut le Saint, dont le visage éclatant jetait des rayons de lumière et qui tenait un billet plié dans sa main. La joie, l'étonnement, la crainte, saisirent en même temps le noble patricien, et il demeura immobile en présence de ce spectacle étonnant.

Cependant, le Pape et l'empereur, suivis du clergé et du peuple, s'étaient portés vers la demeure d'Euphémien. Ils pénétrèrent dans le réduit où était couché le Saint, et ils ordonnèrent qu'on transportât le corps dans une chambre plus spacieuse. On voulut prendre le billet que le mendiant retenait encore dans ses mains glacées par la mort; mais tous les efforts furent inutiles, et il fallut l'ordre du Pontife pour triompher de la résistance du Saint.

Il se fit un profond silence quand le chancelier Aétius déploya le parchemin; tous voulaient connaître le secret que gardait si obstinément le mendiant inconnu. Il fut bientôt dévoilé, et Euphémien, en entendant le nom du fils qu'il avait tant pleuré, se jeta sur le corps inanimé qu'il baigna de ses larmes.

« Alexis, disait-il, que n'avez-vous découvert plus tôt votre secret à votre père? Pourquoi avez-vous refusé d'apaiser ma tristesse? C'était un fils vivant que je demandais et non pas un fils mort! Que me sert de vous avoir recouvré, s'il me faut être privé de vous en vous cachant dans le sépulcre. Ne valait-il pas mieux me laisser dans la peine, qui était, du moins, accompagnée de quelque espérance, que de m'ôter toute espérance en me tirant de mon inquiétude.»

En un instant, la nouvelle de cette découverte inattendue se répandit dans toute la maison, et l'on vit la mère et la fiancée accourir auprès de celui qu'elles n'espéraient plus revoir et qu'elles ne retrouvaient que pour le perdre.

Sa mère, rugissant comme une lionne, embrassait le corps de son fils, et on l'entendait crier dans l'excès de sa douleur : « Laissez-moi voir le fils que j'ai enfanté au milieu des tribulations. Je perds aujourd'hui l'espérance que j'avais de retrouver celui que je vois à cette heure si à regret et si à contre-cœur. »

Et sa fiancée, s'approchant du lit mortuaire, faisait entendre ses plaintes : « J'ai passé toute ma vie à pleurer votre absence, et je ne vous retrouve que pour prendre votre deuil. Je n'ai plus rien à attendre ni à désirer, avec votre vie, la mienne est achevée et mon cœur s'envole avec vous. »

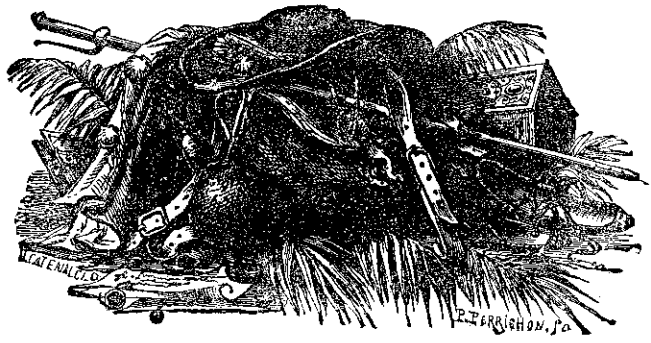
Ce spectacle déchirant de toute une famille en pleurs dura longtemps encore, et il fallut l'autorité du Pontife pour arracher ces précieuses reliques à une si grande douleur.

Pendant sept jours, le corps du Saint resta exposé à la basilique de Saint-Pierre, au milieu d'un concours immense de peuple qui venait implorer l'assistance de l'homme de Dieu.

Quelques jours plus tard, on le transporta dans l'église de Saint-Boniface, où d'éclatants miracles s'accomplirent à son tombeau.

Plus tard, la maison d'Euphémien fut changée en une église dédiée à saint Alexis. On y montre encore quelques marches de l'escalier sous lequel le saint pèlerin est demeuré dix-sept ans, et une image de la Sainte Vierge que l'on dit être celle d'Edesse.

L'humble pèlerin que Dieu a glorifié par tant de prodiges ne délaissera pas ceux qui, comme lui, ont embrassé la pauvreté volontaire, et, au milieu de leurs tribulations, les religieux persécutés trouveront dans saint Alexis un puissant protecteur.



SAINTE MARCELLINE, VIERGE

Fête le 17 juillet.

Sainte Marcelline apprend à lire à son jeune frère, saint Ambroise, plus tard évêque de Milan et docteur de l'Eglise.

LES TROIS ENFANTS D'UN PRÉFET DES GAULES

Au IVe siècle, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne relevaient, sous le rapport administratif et judiciaire, d'un préfet du prétoire, qui les gouvernait au nom de l'empereur romain. Il portait le titre de *préfet du prétoire des Gaules.*

Cette grande magistrature fut confiée, dans les dernières années du règne de l'empereur Constantin le Grand, au père de sainte Marcelline, nommé Ambroise.

Ambroise appartenait à une très noble famille de Rome, et avait siégé avec honneur au Sénat. C'était un homme, grand devant Jésus-Christ comme devant César, dit un ancien auteur, et qui se distinguait par l'éclat de sa foi.

Après sa nomination, il quitta la Ville éternelle, pour aller résider à Trèves, chef-lieu de son gouvernement.

C'est dans cette ville, qui avait alors l'importance d'une capitale, que Dieu lui donna deux fils : l'un fut nommé Satyre, et l'autre, né peu

d'années après, fut appelé Ambroise, comme son père. Il devait illustrer à jamais ce nom : car cet enfant deviendra saint Ambroise, évêque de Milan et docteur de l'Eglise.

Satyre méritera aussi le titre de saint.

Les deux frères avaient une sœur aînée, plus âgée qu'Ambroise d'une douzaine d'années : c'était Marcelline.

Nous avons parlé de leur père; le nom de leur mère ne nous est pas connu. Nous savons seulement qu'elle se chargea de l'éducation de ses enfants, s'en acquittant avec un dévouement béni de Dieu, mais qui est demeuré entièrement caché aux hommes.

SAINTE SOTHÉRIS ET SAINTE MARCELLINE

Marcelline eut le bonheur, jeune encore, d'être baptisée, et d'être instruite des mystères de la religion, car ses vénérables parents consacrèrent au Dieu qui aime les prémices cette première fleur de leur mariage. Elle reçut donc ainsi une éducation toute chrétienne et toute sainte.

La jeune fille sut si bien correspondre à ces désirs que, dès sa plus tendre jeunesse, elle s'adonna à la prière. Elle aimait à se mettre à l'écart, fuyant le bruit inévitable du palais de son père. Le séjour à la maison de campagne, où elle pouvait servir Dieu dans le recueillement, lui était particulièrement cher.

Elle sentait alors son cœur se détacher de la terre pour monter vers Jésus-Christ, qu'elle aimait de plus en plus. Le souvenir de sa parente, la vierge et martyre sainte Sothéris, enflammait son âme d'un noble enthousiasme.

Sothéris était de la famille des Ambroise. Arrêtée, durant la persécution de Dioclétien, la noble vierge, fille des préfets et des consuls, refusa d'offrir de l'encens aux faux dieux. Le juge ordonna de lui mutiler le visage. Sothéris s'offrit d'elle-même aux coups qui la défigurèrent, mais ne firent qu'augmenter, dit saint Ambroise, cette beauté intérieure de la grâce et de la vertu qui ne s'efface pas. Après avoir enduré divers autres supplices, elle eut la tête tranchée.

Son souvenir resta une gloire et un enseignement pour sa famille. Marcelline, en particulier, ambitionna de la suivre dans l'angélique chemin de la virginité. « C'est elle, écrivait plus tard saint Ambroise à sa sœur, c'est notre Sothéris qui a été l'auteur de votre résolution; elle qui fut la fille de nos aïeux. Je ne dirai pas que vous êtes son élève, ma sœur, vous êtes bien plutôt l'héritière de sa vertu. N'espérant pas recueillir la sanglante succession de son martyre, vous avez pris du moins l'héritage de sa virginité. »

UNE SŒUR AINÉE

Cependant, Marcelline se faisait un plaisir de soulager sa mère et de se charger, en quelque sorte, de la première éducation de ses deux frères : Ambroise et Satyre.

Elle s'appliqua à leur inspirer l'esprit de piété et de religion, et leur apprit surtout qu'ils devaient travailler, non pas à paraître, mais à être véritablement vertueux.

Plus que tout autre, Marcelline concevait et nourrissait l'espoir que son frère Ambroise serait un grand homme. Et ce n'est pas une petite gloire pour elle que d'avoir été pendant quelques années le directeur d'un futur Docteur de l'Eglise, d'avoir eu soin de son éducation dans sa première jeunesse. Saint Ambroise profita si bien des leçons et des exemples de sa sœur, qu'il conserva toute sa vie, à son exemple, une estime toute particulière pour la virginité.

Marcelline menait auprès de ses parents une vie vraiment édifiante; toujours prête à rendre service, elle savait, quand il le fallait, tout quitter pour être tout à celui qu'elle avait déjà choisi pour Epoux. Elle passait de longues heures à la prière, ne la laissant que pour se livrer à de grandes mortifications.

Mais cela ne la contentait pas. Encore trop distraite par le monde, qui ne cessait d'accourir auprès de son père, elle obtint de ses parents la permission de se rendre à Rome pour habiter, dans le calme, l'ancienne demeure de ses aïeux.

Elle quitta donc Trèves, accompagnée d'une jeune personne, que sa mère lui avait donnée pour compagne dès sa tendre enfance, et qui cherchait, elle aussi, à être à Dieu seul.

Avant sa consécration définitive et publique, notre Sainte, pour être fidèle à ses premiers engagements, avait refusé les nombreux et brillants partis qui briguaient l'honneur d'une telle alliance.

MARCELLINE SE CONSACRE PUBLIQUEMENT A JÉSUS-CHRIST

A peine arrivée dans la Ville éternelle, Marcelline alla visiter le tombeau du Prince des Apôtres, et se mettre sous sa protection.

Chaque jour, après avoir secouru les nombreux pauvres qui ne cessaient d'assaillir la porte de la demeure des Ambroise, elle se rendait avec joie, mais avec recueillement, aux différents sanctuaires de Rome. Elle priait avec ferveur les martyrs de lui donner la force de servir Dieu sans partage.

Enfin, sentant sa résolution pleinement affermie, comptant sur la protection de Dieu et l'intercession de sainte Sothéris, elle alla prier le pape saint Libère de la consacrer à Dieu, en lui donnant publiquement le voile des vierges.

Libère, qui allait bientôt souffrir un douloureux exil pour la cause de la vraie foi, connaissait Marcelline; il accepta son offrande et lui donna rendez-vous pour la fête de Noël.

C'était l'an 353, lisons-nous dans les Actes de saint Ambroise; une foule considérable, composée de l'élite de la société, remplissait l'ancienne basilique vaticane. La vierge fut amenée aux pieds du Souverain Pontife. Tant de générosité émut l'auguste vieillard qui, s'adressant tour à tour à la noble victime et au peuple accouru à cette consécration, parla en ces termes :

« Ma fille, vous avez choisi les meilleures » noces. Vous voyez quelle multitude est venue » fêter la Nativité de votre Epoux; et il n'y a per- » sonne qui se soit retiré à jeun de son festin. » Lui, qui, autrefois, nourrissait la foule dans le » désert, a convoqué la foule à son repas nuptial. » Mais, aujourd'hui, ce ne sont plus quelques » pains d'orge qu'il nous donne à manger : c'est » son Corps, c'est le Pain descendu du ciel!

» L'Epoux, ma fille, va donc recevoir votre ser- » ment. Il va vous conférer le don mystérieux » de la virginité, à vous qui, jusqu'ici, étiez assu- » jettie aux infirmes servitudes de la nature » terrestre. Aimez-le bien, ma fille, car il est » bon. L'Evangile a dit que personne n'est bon » que Dieu, et votre Epoux est Dieu..... »

Après une ferme doctrine sur la divinité de Jésus-Christ, le Pontife revenait à Marcelline. Il lui disait que « si sa foi le rassurait, sa jeunesse le » faisait trembler. Il lui rappelait les règles de » prières, d'austérité, de réclusion et de silence,

» qui devaient la préserver de la contagion mon-» daine. »

PLUS RIEN AU MONDE ET TOUTE A DIEU

A l'époque des grandes persécutions de l'empire romain contre l'Eglise, l'existence des communautés religieuses étant généralement impossible, les vierges consacrées à Dieu continuaient à vivre au sein de leur famille, sans autre cloître que leur voile et leur serment. Pour demeurer fidèles à l'Epoux céleste, elles s'exerçaient à la prière, à la pénitence et à la fuite du monde.

Ce genre de vie, quoique moins parfait que la vie religieuse proprement dite, a cependant de très grands mérites; et le monde y a trouvé, aux diverses époques, des sources précieuses de bons exemples.

Cet antique usage (que divers Tiers-Ordres ont renouvelé plus tard) était encore très répandu au IVe siècle. C'était le genre de vie que Marcelline se proposait d'embrasser (1).

Elle continua donc à demeurer dans la maison paternelle, où elle se fit comme une solitude favorable à ses pieux exercices.

Sa compagne, qu'elle avait amenée de Trèves, restait auprès d'elle, partageant sa manière de vivre.

Peu de temps après, Marcelline apprit la mort de son père qu'elle aimait tendrement. Elle supporta, en fille soumise aux volontés divines, cette pénible épreuve. Mais elle s'empressa d'engager sa mère à venir la trouver, car cette noble veuve allait être seule chargée de l'éducation de ses fils et notre Sainte voulait aider sa mère.

Celle-ci, n'ayant plus de raison pour prolonger son séjour dans les Gaules, se rendit à l'appel de sa fille avec ses deux enfants. Ils se consolèrent de la mort de leur père en le pleurant ensemble.

Marcelline, vêtue d'une tunique grossière et de couleur sombre, les brodequins communs, et le simple cordon de laine, qui lui serrait les reins, sut se conformer aux instructions qu'on lui avait données au jour de sa consécration.

Elle jeûnait tous les jours jusqu'au soir, et même, quelquefois, elle passait un temps considérable sans boire, ni manger.

Le jour et la nuit, elle employait un temps considérable à des lectures pieuses, spécialement dans la Sainte Ecriture qui était, pour ainsi dire, toujours entre ses mains.

Quand on la conjurait de mettre le livre de côté pour prendre quelque aliment, elle répondait : « Vous savez bien que l'homme ne vit pas » seulement de pain, mais aussi de la parole de » Dieu. »

Quand elle prenait quelque chose, elle ne buvait que de l'eau, et n'acceptait que les mets les plus simples, de peur que « des aliments trop » succulents, disait-elle, ne lui fissent perdre le » goût du jeûne ». Sa prière continuelle était accompagnée d'une grande abondance de larmes. Il fallait que le sommeil s'appesantît sur elle pour l'arracher à l'entretien de Dieu, caché sous les saintes Lettres.

(1) Cependant, dès cette époque, la vie de communauté, avec l'obéissance et la pauvreté complète, avec la séparation plus entière du monde, commençait à attirer le plus grand nombre des âmes désireuses de se consacrer à Dieu. Le mouvement partit de l'Egypte, où les couvents se multiplièrent. Saint Augustin le répandit en Afrique, et l'on sait que son admirable règle est encore suivie aujourd'hui dans des multitudes de communautés. Nous verrons sainte Marcelline elle-même réunir autour d'elle un groupe de vierges, près de Milan.

SAINTE MARCELLINE DONNE L'HOSPITALITÉ A L'ÉVÊQUE DE MILAN

Une vie si austère et si fervente produisait la plus vive impression sur le jeune Ambroise. Aussi, plus tard, disait-il toujours, en parlant d'elle : « Notre sainte, notre vénérable sœur. » Dès lors, cet enfant de prédilection, au spectacle des vertus de sa sœur aînée, se sentait épris du désir de faire aussi de grandes choses pour Dieu.

Lui-même a raconté ce trait naïf de son enfance : Le Souverain Pontife, évêque de Rome, venait parfois visiter la noble famille. Aussitôt, la mère et la sœur d'Ambroise s'empressaient de baiser respectueusement la main du Pontife. Après son départ, le petit Ambroise leur offrait à son tour sa main : « Baisez-la, disait-il, car un jour je serai évêque. »

Il était prophète sans le savoir.

Devenu plus tard un magistrat distingué, Ambroise gouvernait deux provinces d'Italie quand il fut élu malgré lui évêque de Milan.

Marcelline, qui n'avait pas quitté sa solitude de Rome pour suivre ses deux frères au lieu de leur magistrature, ne se rendit pas non plus tout d'abord auprès du nouvel évêque de Milan. Mais elle suppléait aux saintes instructions qu'elle aurait pu en recevoir par un commerce de lettres fréquent.

La sainte vie de sa sœur inspira l'évêque de Milan, quand il écrivit un cours d'instruction sur la virginité. Ce magnifique traité fut dédié à Marcelline. « C'était justice, disait-il, puisqu'elle mon-» trait dans sa vie l'accomplissement des règles » enseignées dans l'ouvrage. »

Quelques mois après, elle eut le bonheur de revoir Ambroise à Rome. Marcelline restait seule dans la maison paternelle; car sa vénérable mère l'avait quittée pour recevoir auprès de Dieu la récompense de ses belles vertus. Elle y vivait donc plus pénitente, plus charitable, plus dévouée que jamais au service de Jésus-Christ, de l'Eglise et de ses pauvres. L'arrivée de l'évêque la combla d'une grande joie, elle et sa fidèle compagne.

On peut juger quels furent les entretiens spirituels du frère et de la sœur par ceux que le Pontife lui adressait quelques mois auparavant. Il lui rappelait le discours prononcé par le pape Libère à sa profession; il lui rendait le témoignage qu'elle avait suivi fidèlement ses conseils; il craignait même qu'elle en eût, par trop de rigueur, outrepassé les règles. Et il lui donnait l'avertissement de modérer ses austérités. « Cela était » bon, disait-il, quand vous étiez plus jeune. » Mais le corps, une fois dompté, il faut vous » ménager pour conserver aux vierges une maî-» tresse utile. Un sage cultivateur varie de temps » en temps les semences de son champ, et cette » variété le repose. Vous aussi, ma sœur, qui » êtes un vétéran de la milice des vierges, diver-» sifiez la semence que vous confiez à votre âme. » Prenez quelques aliments, modérez vos jeûnes, » vos lectures, vos prières; c'est assez d'avoir » labouré le sol de votre cœur; cette terre ainsi » préparée, ouvrez-la doucement pour y faire » fleurir la rose de la pudeur, le lis de la pureté, » la violette teinte du sang sacré de Jésus-Christ. »

ELLE QUITTE ROME ET SE REND A MILAN

Le séjour de saint Ambroise à Rome fut de courte durée; il quitta la ville, entouré de bénédictions; et, dès le commencement de 378, il était de retour dans sa ville épiscopale.

Il n'y revenait pas seul, Marcelline s'était

décidée à l'y suivre; peut-être même se mit-elle en route avec lui.

A partir de cette époque, on la retrouve moins à Rome que dans la société de son frère à Milan.

« Lorsque Ambroise et Satyre eurent commencé » de vivre ensemble, lisons-nous dans les Actes » de la vie de saint Ambroise, la vierge Marcelline » ne put demeurer plus longtemps éloignée de » ses frères, objets de son affection. Elle aban- » donna sa maison, sa patrie, tout ce qu'elle » avait, et se transporta à Milan, préférant s'en » aller habiter avec eux, dans un pays étranger, » que de posséder tous les trésors de Rome sans » ces deux lumières. »

Marcelline partagea la vie de ses frères, contente pour elle-même d'un vêtement très simple et d'une nourriture commune, elle ne voulut pas d'autre part dans l'héritage de ses pères. Mais elle mettait son bonheur à s'entretenir de Dieu avec celui qu'elle-même avait instruit de sa loi.

C'était ordinairement l'Ecriture Sainte qui fournissait le sujet de leurs discours. Ainsi que les plus illustres chrétiennes de ce temps-là, Marcelline en possédait si exactement tous les textes, qu'elle avait coutume de devancer, par le souvenir, les citations qu'on pouvait en faire devant elle. Ambroise et Marcelline en scrutaient ensemble les profondeurs divines; et si parfois s'élevait quelque dissentiment sur ce qu'il convenait mieux ou de croire, ou de faire, alors, d'un commun accord, l'un et l'autre s'en rapportaient au jugement de Satyre. « Le bon Satyre, dit saint » Ambroise, ne voulant donner de démenti à » personne, et désireux, au contraire, de contenter » chacun, trouvait moyen de concilier ensemble » la vérité avec la charité; il disait son opinion » sans blesser l'affection, et renvoyait chacune » des parties satisfaite d'elle-même et de lui. »

D'ailleurs, l'évêque s'était fait une douce habitude de ne laisser rien ignorer à la discrète vierge de ce qui intéressait son Eglise ou sa personne. Si parfois il s'absentait, une correspondance épistolaire reformait la société de leurs âmes, que rien ne pouvait séparer, et ces lettres sont demeurées les pièces les plus intéressantes de l'histoire d'Ambroise (1).

« Notre sœur, ajoute le grand évêque, parta- » geant nos habitudes, n'avait pas une moindre » part à nos œuvres. » « C'est ainsi, dit un historien de Marcelline, que la Sainte, soulevée par ses deux frères comme par deux grandes ailes, prenait son vol au-dessus des choses de la terre et montait vers les portes de la patrie céleste. »

Mais la ville de Milan, alors résidence de l'empereur, paraissait trop tumultueuse au recueillement de Marcelline, et le goût de la solitude reprenait souvent sur elle son irrésistible empire. Elle se retirait alors dans la villa suburbaine à laquelle une ancienne tradition milanaise a attaché son nom. Soit à Milan, soit à la campagne, Marcelline vit bientôt se grouper autour d'elle quelques-unes des vierges dirigées par son frère, qui l'appelait : « Une ancienne et » vaillante maîtresse de la virginité, chargée de » former les recrues de cette milice. »

ON SE QUITTE SUR LA TERRE POUR SE RETROUVER AU CIEL

Dans le courant de l'année 378, Satyre fut obligé de faire un voyage en Afrique, pour de graves intérêts de famille. Le vaisseau qui le portait fit naufrage, et Satyre n'échappa à la mort que par un miracle dû à la Sainte Eucharistie qu'il portait suspendue à son cou.

En Afrique, il tomba dans une maladie dangereuse. Ces tristes nouvelles ébranlèrent la santé d'Ambroise qui fut bientôt gravement malade à son tour. Marcelline accourut auprès de lui. Mais Ambroise réclamait sans cesse Satyre.

Enfin, Dieu rendit la santé au saint évêque. De son côté, Satyre retrouva assez de forces pour revenir à Milan. La joie fut grande de se revoir; mais elle ne dura guère. Satyre fut repris avec plus de violence par la maladie et les soins les plus empressés des siens ne purent en arrêter les progrès. Il mourut quelques jours après son arrivée.

La douleur du frère et de la sœur fut immense. « Marcelline était là, s'écrie l'illustre évêque dans » son éloquent éloge funèbre. Après avoir assisté » à l'agonie de Satyre, elle a voulu le conduire » jusque dans la basilique et y offrir à Dieu sa » part de sacrifice. »

Tous les yeux se fixaient sur cette sœur magnanime pleurant près du cercueil, contemplant une dernière fois les traits inanimés de son frère, la plus abîmée dans sa tristesse, la plus altérée des consolations de la foi.....

Peu après les funérailles, Marcelline retourne à sa villa suburbaine, auprès des vierges ses compagnes, et y reprend son existence accoutumée; mais nous la voyons de plus en plus détachée de tout ce qui ne la conduit pas à Dieu. Saint Ambroise, compatissant à la peine de sa vénérée sœur, lui envoie de nombreuses lettres. Ce grand évêque, sachant quelle était sa pénétration, et l'intérêt qu'elle portait à la cause de l'Eglise, se fait un plaisir, en lui écrivant, de lui rendre compte des combats qui lui étaient livrés par les hérétiques, et des victoires qu'il remportait sur eux.

De son côté, Marcelline sollicitait avec ardeur ce saint prélat de lui apprendre, soit les heureux succès des catholiques, afin d'en rendre gloire à Dieu, soit les adversités et les disgrâces qui s'élevaient contre l'évêque, afin de prier le ciel de les détourner ou de les modérer.

Saint Ambroise avait tant de confiance au jugement de sa sœur qu'il lui envoyait la copie des sermons qu'il avait prononcés en public, pour qu'ils lui servissent à elle-même, et qu'elle lui dît ce qu'elle en pensait.

Dix-sept ou dix-huit ans se passèrent encore dans cette vie fructueuse et cachée; puis survint un autre grand deuil : la mort de saint Ambroise.

Durant sa dernière maladie, Marcelline fut au chevet de son illustre frère.

« Auprès du lit, disent les Actes de saint » Ambroise, se tenaient les prêtres et les diacres » de son Eglise; le prêtre Simplicien ne le quittait » pas, et Marcelline essayait, par ses prières et » ses soins, de retenir l'âme de son frère. »

Mais l'heure de la récompense avait sonné pour le grand évêque. Il alla au ciel rejoindre Satyre et attendre Marcelline. L'attente fut-elle longue? L'histoire est muette sur ce point; mais il est à présumer que le pèlerinage terrestre de Marcelline ne tarda pas à finir. Les Milanais l'ensevelirent dans l'église où reposait son frère.

On voit encore son tombeau dans la basilique ambroisienne, avec sa statue en marbre blanc. Ses reliques sont conservées dans cette même église.

(1) *Histoire de S. Ambroise,* par Mgr Baunard, p. 182.

SAINT LÉON IV, PAPE

Fête le 17 juillet.

Saint Léon IV arrête d'un signe de croix un immense incendie qui menaçait le portique de Saint-Pierre.

SAINT LÉON PASSE SA JEUNESSE DANS UN CLOITRE CARDINAL ET PAPE

Saint Léon IV naquit à Rome. De bonne heure, son père Rodoald le confia aux moines Bénédictins de l'abbaye de Saint-Martin, à quelques pas de la basilique de Saint-Pierre. Il apprit les belles-lettres, mais surtout, écrit son biographe et son contemporain, Anastase le Bibliothécaire, il étudia l'art de converser avec Dieu et la pratique de la vie parfaite, de telle sorte qu'il se conduisit parmi ces fervents religieux, non comme un enfant et un disciple, mais plutôt comme un moine accompli.

La vertu de saint Léon ne put rester longtemps cachée : le pape Grégoire IV en entendit parler il voulut attacher Léon à son service, et il le fit entrer parmi les clercs de la basilique du Latran. Son successeur, Sergius II, l'ordonna sous-diacre et bientôt prêtre et cardinal avec l'église des Quatre-Saints-Couronnés comme titre. La Providence le préparait ainsi à la charge de Pasteur Suprême, qu'il devait recevoir peu de temps après, dans des circonstances particulièrement difficiles pour la sécurité de la ville de Rome et la paix de toute l'Eglise.

Arrêtés à Poitiers par l'épée de Charles Martel, les Sarrasins avaient abandonné la Gaule. Dominateurs de la péninsule ibérique, maîtres tout-puissants des côtes africaines, tyrans de la Sicile,

ils constituaient pour l'Italie et surtout pour la ville de Rome un danger perpétuel : leurs incursions fréquentes jetaient vite la panique parmi la noblesse napolitaine et la chevalerie romaine : toute la vie de Léon IV sera consacrée à repousser ces envahisseurs et à protéger Rome contre leurs attaques.

C'est à ce titre, en effet, qu'il fut élu Pape. Le jour même de la mort de Sergius, on apprenait à Rome l'arrivée de la flotte musulmane dans les eaux d'Ostie. La terreur fut grande : la douleur se portait successivement sur le pontife défunt et sur les conséquences terribles d'une invasion barbare. Qui pourrait sauver Rome d'un pareil malheur? Tous les yeux se tournèrent vers saint Léon : aussitôt, avec une entente absolue, nobles, clercs, multitude, tous se précipitent à l'église des Quatre-Saints-Couronnés; ils y trouvent l'humble cardinal, l'entraînent malgré lui au Latran, lui baisent dévotement les pieds. Et, ô merveille, le ciel lui-même se plaît à confirmer l'élection et la vocation spéciale du nouveau Pontife : une tempête surgit en pleine mer, et la flotte ennemie est dispersée. C'était en janvier 847; Léon IV fut consacré le 11 avril suivant.

MUNIFICENCE ET PIÉTÉ DE SAINT LÉON

Le nouveau Pape se fit remarquer toute sa vie par sa grande libéralité pour les églises et les monastères, et par son ardente piété à l'égard des corps des saints. La liste des dons qu'il fit aux basiliques et que nous a transmise la tradition semble, à ceux qui la parcourent, véritablement interminable. Ce sont des voiles, des tableaux, des ciboires qu'il donne, des chapelles qu'il restaure, des luminaires qu'il entretient; c'est tour à tour Saint-Pierre, Saint-Etienne, Saint-Sylvestre, Sainte-Marie-Majeure surtout et son ancien titre des Quatre-Saints-Couronnés qu'il enrichit de pierres précieuses, de vases artistiques, d'ornements magnifiques. Tantôt, c'est un oratoire qu'il élève à saint Sébastien, c'est un monastère qu'il consacre au bienheureux Sixte martyr; tantôt, c'est une statue de saint André qu'il bénit, c'est un autel qu'il réédifie dans le cimetière de Sainte-Agathe, travaillant toujours pour le bien de l'Église et pour le salut de son âme, comme répètent sans cesse les narrateurs de ses bienfaits.

Saint Léon restaura ainsi un grand nombre d'églises et de monuments qui tombaient en ruines. Les querelles intestines, les pillages des Sarrasins avaient achevé l'œuvre de destruction commencée par le temps contre les chefs-d'œuvre de l'époque constantinienne. Léon IV était savant et très vertueux : aussi, malgré la rapidité de son passage sur le trône pontifical, il travailla beaucoup pour l'embellissement de la ville de Rome.

Il continua l'œuvre de son prédécesseur saint Pascal Ier. Ce Pape avait recherché dans les catacombes dévastées par les Lombards les corps des saints martyrs dont le culte, depuis la profanation de ces lieux sacrés, était à peu près abandonné : il avait rassemblé ces précieuses dépouilles dans la basilique de Saint-Sylvestre *in capite*. Saint Léon IV ordonna de reprendre ces travaux, et il déposa solennellement de nombreuses reliques sous le grand autel des Quatre-Saints-Couronnés.

ZÈLE APOSTOLIQUE ET MIRACLES DE SAINT LÉON

Saint Léon, malgré la grandeur et la difficulté des entreprises qu'il dirigea, remplit avec l'exactitude la plus parfaite les moindres devoirs de son ministère pontifical. Il visitait les malades, présidait les offices, prêchait souvent la parole de Dieu. Il eut toujours un grand respect pour les traditions antiques et un grand amour de la liturgie : rappelant à ses clercs l'obligation de chanter l'office aux heures marquées, invitant le peuple à se confesser le mercredi des Cendres et à recevoir humblement des pénitences. Il défendit aux laïques l'entrée du sanctuaire, rétablit l'ancienne coutume de porter devant le cheval du Pape une croix d'or aux processions stationnales, fit célébrer le premier l'octave de l'Assomption de Marie.

Il mit en fuite un serpent dangereux qui infestait les alentours de la basilique de Sainte-Lucie, et, par un signe de croix, il arrêta, la première année de son pontificat, un immense incendie qui menaçait le portique de Saint-Pierre.

VICTOIRE D'OSTIE

Mais la principale gloire de ce grand Pontife sera toujours sa lutte contre la domination musulmane. Dès son élévation sur le siège pontifical, il comprit la mission confiée à ses soins par la Providence : sauver Rome et l'Italie contre l'invasion des Sarrasins.

Aussi commença-t-il à réparer les murs de Rome, ruinés par le temps. Il fit refaire les portes et rebâtir quinze tours, dont deux sur le Tibre, à l'entrée de la ville, avec des chaînes qui traversaient le fleuve et devaient ainsi arrêter les moindres embarcations des infidèles. Sans cesse il allait visiter les travaux, tantôt à pied, tantôt à cheval, encourageant les ouvriers à achever au plus tôt ces murs de défense et de protection.

Les Sarrasins, qui avaient pillé l'année précédente les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, aux portes de Rome, malgré la tempête qui avait dispersé leur flotte au dernier hiver, résolurent de recommencer leurs attaques; ils débarquèrent à Porto et remplirent d'effroi les Romains.

Saint Léon se rendit aussitôt à Ostie, sur la demande de délégués napolitains qui lui annonçaient la présence des milices de Gaëte, de Naples et d'Amalfi pour combattre les infidèles. Le Pape emmena avec lui une grande suite de gens armés; il se rendit en procession à l'église de Sainte-Aure, prononça une oraison sur les soldats, puis il célébra la messe et les communia tous.

Le lendemain, les Sarrasins essayèrent de débarquer, mais les chrétiens les attaquèrent vigoureusement. Les ennemis se réfugièrent sur leurs bateaux : un vent extraordinaire s'éleva soudain, et la plupart des navires prirent eau; le plus grand nombre des infidèles périrent dans les flots; on s'empara des autres, et ils furent menés à Rome où les mêmes mains qui devaient détruire la ville pontificale travaillèrent à ses fortifications et à son embellissement.

LA CITÉ LÉONINE

La nouvelle ville que faisait bâtir le Pontife autour de la basilique de Saint-Pierre avançait très rapidement. Elle fut achevée l'an 852, et le 27 juin eut lieu la dédicace solennelle de la Cité Léonine. Léon IV l'avait nommée de son propre nom. Tout le clergé romain prit part à la fête; on chanta des psaumes et des hymnes, une procession se forma à l'entour des murailles; on y marchait nu-pieds et la tête couverte de cendres : les évêques aspergeaient d'eau bénite les nouvelles

murailles, et le Pontife, devant les trois ports de la ville, prononça trois oraisons d'actions de grâces, en versant beaucoup de larmes.

La ville de Porto était dépeuplée, une attaque subite des Sarrasins pouvait s'en emparer; toujours vigilant et infatigable, saint Léon voulait la protéger contre les tentatives musulmanes. La Providence vint à son aide. Des milliers de Corses, exilés de leur patrie ravagée par les Sarrasins, vinrent à Rome implorer la paternelle compassion du Pape. Ils s'offrirent à demeurer toujours à son service et à celui du Siège Apostolique si on voulait les recevoir. Léon les écouta avec bonté, et reconnaissant en tout cela la main de Dieu, il leur donna la ville de Porto, des prés, des terres, des bestiaux, à la seule condition de défendre la ville contre l'infidèle, et de rester en tout obéissants au Pape et au peuple romain.

Nuit et jour, le saint Pontife songeait à la bonne administration de ses Etats. Depuis quarante ans, la ville maritime de Centumcelles était déserte; ses habitants s'étaient réfugiés dans les forêts et les montagnes, où ils espéraient échapper aux Sarrasins. Léon IV leur fit bâtir une cité nouvelle qui fut nommée Léopolis et qu'il combla de ses largesses. Plus tard, les habitants retournèrent à Centumcelles, qui s'appelle aujourd'hui Civita-Vecchia.

CONCILE DE ROME — MORT DE SAINT LÉON

Le 8 décembre 853, saint Léon réunit dans l'église de Saint-Pierre un Concile. Il rappela aux évêques, aux prêtres et aux clercs plusieurs décrets de ses prédécesseurs, touchant des cérémonies du culte ou la bonne administration des Eglises. Mais l'acte le plus important du Concile fut la déposition d'Anastase, cardinal prêtre du titre de Saint-Marcel, qui, depuis cinq ans, avait quitté son diocèse d'Aquilée, ne tenant aucun compte des ordres du Pape.

Léon IV vécut toujours en bonne intelligence avec l'empereur Lothaire, quoique celui-ci semblât parfois se désintéresser beaucoup du salut de Rome en face des infidèles : c'était plutôt faiblesse et négligence que mauvaise volonté. En 850, le Pape couronna même Louis II, fils de Lothaire, comme associé à l'empire.

Pourtant, sur la fin de sa vie, saint Léon eut à souffrir de la calomnie. Daniel, maître de la milice romaine, alla trouver Lothaire et accusa Gratien, gouverneur du palais pontifical, ainsi que Léon IV, d'avoir fait un traité d'alliance avec les Grecs pour chasser de Rome l'empereur et les Francs. Louis II marcha immédiatement sur Rome sans écrire au Pape ni au Sénat. Profondément irrité, il parlait de venger l'insulte et la trahison qu'on avait faites envers son père et envers lui; la douceur du saint Pontife qui ne comprenait rien à cette colère, apaisa un peu Louis; on fit le procès de Gratien et on découvrit bientôt la vérité. Daniel avoua son crime, et, suivant le texte de la loi romaine, il fut livré à Gratien lui-même, qui lui accorda non seulement la vie, mais la liberté.

Louis IV mourut la même année 855, le 17 juillet; il fut enterré à Saint-Pierre.

A la fois grand saint et grand Pape, il se montra partout un héros plein de douceur : *mitissimus heros*. C'est là qu'il faut chercher la raison de l'influence si grande qu'il eut sur ses contemporains.

Cf. *Acta sanctorum*; et Rohrbacher.

SAINT NIZIER, ÉVÊQUE DE VIENNE

Fête le 5 mai.

Nizier ou Nicétas paraît appartenir à une famille gallo-romaine qui produisit plusieurs saints et personnages célèbres, entre autres : saint Sacerdos, évêque de Lyon, frère de Florentius, sénateur. Ce dernier eut pour fils saint Nizier, archevêque de Lyon et successeur de son oncle sur le siège épiscopal de cette ville. Ce même saint Nizier fut grand-oncle maternel de saint Grégoire de Tours. Grégoire de Tours s'appelait aussi Florentius, comme son père et, de ce côté, sa famille remontait à l'auguste martyr Vettius Epagathus, d'une famille patricienne viennoise, appelé l'avocat des chrétiens et l'un des quarante-huit héros qui donnèrent, avec saint Pothin et sainte Blandine, leur vie pour Jésus-Christ, durant la persécution de Marc-Aurèle (117).

ÉDUCATION ET PREMIERS PAS DANS LA CLÉRICATURE

Nizier reçut à sa naissance ce nom significatif, tiré du grec, qui veut dire vainqueur. Cette appellation convenait à merveille à un enfant qui, plus tard, devait renoncer au monde, fouler aux pieds les avantages temporels, triompher de lui-même et du démon. Il fut placé dès ses plus jeunes années sous la direction de saint Paschase, archevêque de Vienne. Ce maître habile forma à la pratique de la vertu, outre saint Nizier, celui qui, sous le nom de Just, devait être archevêque de Lyon et moine dans la Thébaïde. La maison de l'évêque était déjà un séminaire pour les jeunes clercs. Saint Claude, successeur de Paschase, ordonna Just et Nizier diacres de son église; Nizier reçut ensuite le sacerdoce des mains de saint Nectaire, archevêque de Vienne.

ÉPISCOPAT

Selon saint Adon, Nizier succède à saint Nectaire sur le siège épiscopal de Vienne au temps de l'empereur Gratien. On place généralement entre ces deux évêques un Florentius que d'autres ne placent qu'après saint Nizier et qui ne se trouve point mentionné dans les catalogues de l'Eglise de Vienne. Ce Florentius consacra, en 365, de concert avec les évêques d'Avignon et de Vaison, Artémius évêque d'Arles, et souscrivit le premier au Concile de Valence, tenu le 4 juillet 374. Florentius et Nizier paraissent être un seul et même personnage.

Un siècle plus tard, ces deux noms se trouvent portés par les membres de la famille de saint

Grégoire de Tours. En outre, Adon précise le nombre des évêques de cette époque; impossible d'y faire figurer Florentius, si ce n'est d'en faire un seul évêque nommé Florentius Nicetius ou saint Nizier.

Nizier joignait à une grande sainteté une profonde érudition; saint Adon, dans sa chronique, l'appelle évêque très illustre dans l'enseignement de la foi. Cet éloge fut mérité par celui qui présida comme métropolitain au Concile de Valence. Dans cette assemblée furent décrétés quatre canons remarquables touchant la discipline ecclésiastique.

Saint Nizier construisit une église en l'honneur de saint Martin, troisième évêque de Vienne, sur le lieu du martyre ou l'emplacement de la prison de ce saint évêque. Les restes de saint Martin y furent déposés; saint Nizier voulut lui-même y être enseveli, en sorte que cette église devint le tombeau de ces deux saints prélats. Tombeaux et reliques, tout a disparu, emporté par les révolutions.

L'ÉGLISE ET LE CIMETIÈRE DES SAINTS GERVAIS ET PROTAIS

Le culte de ces deux saints ne remonte qu'à la fin du IVe siècle, quoiqu'ils eussent reçu la couronne du martyre sous Néron. Ce fut seulement en 386 que l'endroit où leurs corps gisaient inconnus fut révélé à saint Ambroise, archevêque de Milan. Il se fit de nombreuses distributions de leurs reliques aux évêques de la chrétienté et c'est de cette époque que date l'église dédiée à Vienne en leur honneur. La dédicace qu'en fit saint Nizier paraît avoir amené à Vienne un certain nombre d'évêques.

PRÉSENCE A VIENNE DE SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS

Sous l'épiscopat de saint Nizier, l'illustre thaumaturge saint Martin, réside quelque temps à Vienne. Etait-ce pour la dédicace de l'église du saint son homonyme, ou pour celle des saints martyrs Gervais et Protais, ou bien était-il occupé à fonder un des nombreux monastères, qui commençaient à fleurir dans la ville de Vienne et les alentours? Il est même vraisemblable que c'est à son retour d'Italie, vers 389, qu'il apporta une partie des reliques des saints martyrs et qu'il en laissa dans cette ville, en remerciement de l'hospitalité qui lui était donnée. Dans l'épitaphe de Fœdula, dame viennoise, il est question du baptême qu'elle reçut de la main de saint Martin et d'une église dédiée aux martyrs Gervais et Protais, où elle obtint les honneurs de la sépulture. C'est une des plus anciennes inscriptions chrétiennes : « Fœdula, qui, par la miséricorde de Dieu, a quitté le monde, repose en ce tombeau que lui a mérité son ardente foi. Baptisée jadis de la main de saint Martin, elle dépouilla la souillure originelle pour renaître par les eaux de la divine fontaine. Maintenant, elle habite auprès de saint Gervais et de saint Protais dans la demeure propice que les martyrs lui ont eux-mêmes accordée. Celle qui a obtenu, dans ce tombeau, le prix de ses mérites s'était consacrée aux saints dans la société de qui elle repose. »

Le séjour de saint Martin à Vienne est attesté, en termes positifs, dans cette lettre, adressée par saint Paulin de Nole à saint Victrice, évêque de Rouen : « Vous daignez, je crois, vous souvenir qu'autrefois je vis votre sainteté à Vienne, chez notre bienheureux père saint Martin, dont le Seigneur vous a fait l'égal, malgré l'inégalité de vos âges. » Ce fut dans cette ville que Paulin de Nole fut guéri miraculeusement d'une ophtalmie par l'illustre thaumaturge.

D'autre part, saint Martin trouvait à Vienne des compatriotes dans la famille de saint Aignan, évêque d'Orléans. La légende de ce Saint nous apprend que ses parents, originaires, comme saint Martin, de Sabarie, aujourd'hui Szombathely, ville épiscopale de Hongrie, quittèrent leur pays natal pour retrouver un fils, nommé Léonien, qui leur avait été enlevé par les barbares, et vinrent s'établir à Vienne. Dieu ne rendit pas Léonien à leur tendresse, mais un nouvel enfant ramena la joie à leur foyer; cet enfant de bénédiction fut appelé Aignan. On honore aussi à Vienne un saint reclus du nom de Léonien, lequel était venu de Sabarie, amené par les barbares. Plusieurs croient, malgré quelques difficultés de chronologie, qu'il était le frère de l'évêque d'Orléans.

A l'église des Saints Gervais et Protais était joint un monastère qui, au VIe siècle, comptait cinquante moines. Brûlé dans le siècle suivant, il ne fut pas relevé. Cependant, en 1210, les Cordeliers s'établirent durant quelques années sur ses ruines; ils avaient là un petit couvent pour les novices; on dit même que saint Antoine de Padoue y professa la théologie.

Autour de cette église absolument ruinée, des fouilles ont exhumé une quantité extraordinaire de tombeaux chrétiens.

MEURTRE DE VALENTINIEN II

Les joies que la présence de tant de saints personnages avaient causées au saint évêque de Vienne furent bientôt changées en tristesse. Valentinien II faisait alors sa résidence dans la capitale de la province viennoise. On attendait d'un jour à l'autre l'arrivée de saint Ambroise, de Milan, qui devait conférer le baptême à ce jeune prince encore catéchumène, quand l'ambitieux Arbogaste conçut le dessein de ravir l'empire pour le donner à son gendre Eugène. Il corrompit les gardes du jeune empereur, et, pendant que Valentinien se promenait dans l'enceinte de son palais, sur les bords du Rhône, ils se jetèrent sur lui et l'étranglèrent. Saint Ambroise arriva trop tard; il nous a laissé dans le discours qu'il prononça aux funérailles du jeune prince un monument impérissable de son éloquente douleur.

MORT DE SAINT NIZIER

Nizier ne survécut guère à la mort de Valentinien, prince qui était l'espoir de l'Eglise catholique. Ce vénérable prélat quitta la terre pour le ciel vers l'année 393; saint Simplice fut l'héritier de son siège et l'imitateur de ses vertus. Au IVe siècle, qui fut l'âge d'or de l'Eglise de Vienne, un monastère, dédié à saint Nizier, évêque de cette ville, contenait quarante religieux. Ce monastère a été détruit; au moyen âge, le prieuré de Saint-Martin avait encore quelque droit sur l'église de Saint-Nizier, dont il ne reste plus de trace. Deux autres églises du diocèse de Vienne étaient autrefois sous le patronage de ce saint évêque, Luzinay et Champier; cette dernière dépendait de l'église Saint-Martin de Nantoin. Le voisinage de deux églises, ayant pour patron saint Martin et saint Nizier, est un indice qu'il s'agit des deux saints évêques de Vienne qui portaient ce nom. L'Eglise de Vienne célébrait la fête de saint Nizier le 5 mai; le martyrologe romain mentionne aussi à ce jour la mort de ce serviteur de Dieu. E. V.

Voir les *sources consultées* au numéro 938.

SAINT LIVIER, GUERRIER DU PAYS DE METZ,

MARTYR A MARSAL

Fête le 17 juillet.

Saint Livier met en fuite les païens.

PREMIÈRES ANNÉES

Ce fut grande liesse, en l'hôtel de très noble et très puissant seigneur Honstrand, sénéchal de la chrétienne ville de Metz, au jour où sa vertueuse épouse, Guinarde de Gournay, lui donna le fils prédestiné dont nous esquissons la vie.

Les biographes ne tarissent pas d'éloges à l'adresse des pieux parents. Le père nous est montré comme un vaillant défenseur des chrétiens de l'Est de la Gaule contre les barbares envahisseurs et pillards. Quant à la mère de notre Saint, à ses mérites personnels, elle ajoute l'honneur d'avoir appartenu à cette illustre famille des Gournay, qui donna à la ville de Metz trente-cinq échevins, et dont Bossuet prononça l'éloge public.

Il reste encore aujourd'hui un vieux témoin des premières années de saint Livier : sa maison paternelle. Que ne peut-il nous redire, ce vénérable souvenir du passé, les merveilles qu'il a pu contempler. Il est encore debout, sur le penchant de la colline où fut fondée la ville de Metz, au sein d'un quartier populeux, où se conservent,

comme un dépôt sacré, les traditions antiques de la cité messine. Sa haute façade crénelée, les sculptures et les colonnes des fenêtres, l'ordonnance de l'intérieur, et la tour carrée qui domine tout l'édifice, forment un ensemble original, qu'on ne retrouve dans aucun autre monument de la ville.

Le biographe du jeune Livier nous dit seulement qu'il fut élevé par ses parents dans l'amour de Dieu. Et cela nous suffit pour affirmer qu'il fut formé en même temps à la pratique de toutes les vertus. Tout est si lié dans la morale chrétienne, les anneaux de cette chaîne d'or, qu'on appelle la perfection, sont si unis entre eux, qu'on ne peut avoir l'un sans tenir tous les autres en même temps. L'amour de Dieu résume tout le reste.

Aux dons de la grâce, Livier ajoutait encore les charmes de la plus heureuse nature. Il avait tout ce qu'il fallait pour plaire aux anges et aux hommes; aussi, sut-il conquérir de bonne heure l'affection de ses futurs sujets.

GRANDS COUPS D'ÉPÉE — LEUR RÉSULTAT

A dix-sept ans, Livier faisait par ses brillantes qualités la joie de son entourage. Noblesse, grandeur d'âme, zèle ardent pour la défense de la foi : tous ces grands sentiments remplissaient son cœur.

Aimé, estimé, admiré, il pouvait déjà prétendre à prendre sa part dans les luttes qu'avaient à soutenir au ve siècle les seigneurs chrétiens.

Les circonstances favorisèrent bientôt ses secrètes aspirations.

Une légion de barbares venait de s'abattre sur les plaines de la Lombardie, menaçant l'empire romain. Leurs hordes sauvages dévastaient tout sur leur passage, et troublaient les pacifiques conquêtes de la religion chrétienne.

Le père de Livier, appelé à fournir son contingent aux troupes impériales, réunit une petite armée et partit pour l'Italie, accompagné de son fils.

Laissons parler la chronique messine, elle nous apprendra les hauts faits de notre Saint.

« Dans une entreprise, le jeune Livier moult vaillamment se comporta; il força les lignes ennemies, courut sus au chef barbare, le transperça de sa lance et abattit l'étendard que défendait son aide de camp. Les payens, se sentant vaincus, prirent la fuite; saint Livier se lança à toute bride à leur poursuite, atteignit un second chef barbare, le porta à terre, et, du même coup, lui rompist le bras. Ledit chef estoit si affolé que, ne pouvant bouger, il demanda quartier et fut retenu prisonnier.

» Le compagnon du captif, courroucé de la défaite de son frère d'armes, cria à la rescousse et fondit lance en arrest, teste baissée, sur le vaillant saint Livier. Celui-ci reçut le choc du payen sans en estre ébranlé, tant il était ferme et fort en armes. C'était merveille de voir ces deux rudes lutteurs; leurs lances sautent en esclats, ils tirent leurs épées, et se portent des coups terribles, leurs armes en sont toutes défroissées, les mailles des cottes d'armes couvrent la terre, le bouclier du capitaine messin éclate en deux parts. Saint Livier, reprenant force et courage, abat la teste du cheval de son ennemi qui se débat comme un homme de haute vertu, mais le sang lui coulant de ses blessures et n'ayant plus la force de manier son arme, il la remit à saint Livier qui en fit son prisonnier, pendant que le reste de l'armée chrétienne s'enquérait d'une foule de fuyards qui devenaient ses captifs. »

Le jeune homme, rayonnant de gloire, après un si héroïque exploit, parut devant ses chefs qui le félicitèrent de sa bravoure et l'élevèrent à un commandement supérieur.

On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer en lui, de son courage ou de sa modestie. L'appât des honneurs ne le tentait point, et s'il affrontait hardiment le danger, c'est que l'amour de Dieu et de l'Eglise embrasait son cœur, c'est qu'il espérait par son triomphe personnel préparer un triomphe pour la foi.

Il fit bien voir que tels étaient les seuls mobiles de sa conduite, dans sa manière d'agir vis-à-vis de ses captifs.

Il entreprit d'instruire ces hommes ignorants et de courber ces barbares indomptés sous le joug du Christ. Ses armes furent la prière et la charité. Sa douceur aimable et persévérante amollit leurs cœurs et triompha de leurs vices comme sa bravoure avait triomphé de leurs assauts sur le champ de bataille. Les deux chefs barbares, que seuls les biens de la terre avaient séduits jusqu'alors, comprirent la beauté et les avantages de la foi chrétienne et se convertirent. Leurs soldats suivirent leur exemple. Livier les instruisit lui-même, les conduisit jusqu'au baptême et leur rendit la liberté, ne voulant point garder captifs ceux que le Christ venait d'appeler à la vraie liberté.

PÈLERINAGE AU TOMBEAU DU CHRIST

Les barbares refoulés, la Lombardie ayant recouvré la paix et la tranquillité, l'armée impériale se retira.

Alors, Livier pria son père de lui permettre un pèlerinage aux saints Lieux. A ces époques de foi, la visite de la Terre Sainte et du Tombeau du Seigneur était envisagée par tous comme un gage de salut éternel.

Notre jeune guerrier estimait devoir acquérir plus de gloire en cette pieuse démarche qu'en tous ses exploits contre les ennemis du nom chrétien. Il se mit en chemin avec plusieurs de ses compagnons, après avoir reçu de son père les plus affectueuses recommandations. Le chroniqueur ne s'attache point à les suivre pas à pas dans leurs pérégrinations à travers la Palestine. Il mentionne seulement qu'ils furent partout un sujet de grande édification, pour les pauvres qui voyaient ces nobles pèlerins s'avancer sans escorte, pour les riches qui apprenaient d'eux à donner sans compter de larges aumônes aux indigents.

Ce fut aussi un spectacle touchant de les voir se dépouiller de leurs riches joyaux devant le Saint-Sépulcre. Les trésors de la terre leur parais-

saient vils en comparaison des merveilleuses couronnes que le Christ ressuscité leur faisait entrevoir dans le ciel. Il n'est point croyable qu'après avoir sacrifié ses biens terrestres au Dieu d'amour, Livier ne lui ait point dit : « Prenez encore ma vie, ô Seigneur, si vous la voulez, c'est le seul bien qu'il me reste à sacrifier. Je suis prêt à supporter le martyre pour votre gloire et pour votre amour. » Et sa prière, fleur céleste, fut recueillie par les anges, car le jour devait venir où elle serait pleinement exaucée.

LE RETOUR — UN NOUVEAU CALVAIRE

Il ne pensait point, le pieux guerrier, en descendant la colline de Sion, qu'au pays d'Occident, en son château de Metz, la mort avait fait en peu de jours une double et cruelle apparition. Son père et sa mère s'étaient succédé au tombeau à peu de jours d'intervalle, désolés de ne pouvoir avant de mourir embrasser leur fils bien-aimé et lui donner une dernière bénédiction.

Leur suprême consolation fut de pouvoir se dire qu'ils laissaient en ce monde pour continuer leurs bonnes œuvres le meilleur des fils et le plus accompli des chrétiens.

La foi ne détruit point la nature ; elle la rend, au contraire, plus sensible aux vraies douleurs et aux vrais sacrifices, à ceux dans lesquels l'égoïsme n'a point de part. « Aussi, à la nouvelle d'un si grand deuil, écrit le chroniqueur, le bon chevalier se laissa cheoir de douleur et se prist moult amèrement à pleurer. Ses amis d'enfance et ses compagnons d'armes l'entouraient et essayaient de le réconforter. »

C'était le premier pas de la montée vers un nouveau Calvaire. Ce fut comme la tristesse et l'abattement de l'agonie ; mais le réconfort céleste ne fit point défaut à l'âme du généreux soldat du Christ. Des combats plus terribles l'attendaient dans la suite.

IL SUCCÈDE A SON PERE

On n'avait point encore donné de successeur à Honstrand, sénéchal de Metz.

Les choix étaient partagés, quand le retour de Livier mit fin à toutes les hésitations.

D'un commun accord, il fut acclamé successeur de son père dans le commandement de l'armée messine. C'était la récompense, non seulement des vertus paternelles qu'on voyait revivre en lui, mais encore des glorieux exploits qu'il avait accomplis en Italie, et dont le souvenir était encore vivant chez tous.

Dans cette nouvelle situation, le jeune homme se montra digne de la confiance publique. Il mit tous ses soins à organiser les troupes, à perfectionner les armements, à resserrer les liens de la discipline, obtint de très beaux résultats par sa douce fermeté et par l'exemple d'énergie guerrière qu'il donnait constamment à ses inférieurs.

Il prévoyait l'heure des grandes luttes. On savait que le féroce Attila, venu du fond de l'Asie, s'avançait victorieux, à travers les provinces de l'Europe. Après avoir ravagé la Pannonie, il s'approchait de plus en plus de l'Occident, et le jour ne devait pas tarder où le farouche envahisseur ferait trembler la Gaule.

Livier mit tout en œuvre pour prévenir l'incursion du barbare.

L'année 451 commençait à peine, lorsque le « Fléau de Dieu » jeta sur les pays qui environnent Metz une armée de plus de trois cent mille combattants.

DÉFENSE ET PRISE DE METZ

Les barbares avaient compté sans le valeureux Livier; ils espéraient réduire sans peine la grande ville de l'Est. Ils se trompaient; leur victoire devait s'acheter par de rudes efforts.

Leurs premières tentatives furent vivement repoussées. Ils résolurent de détruire auparavant les villes fortes qui protégeaient la capitale, espérant attirer Livier et les siens sur un autre point où leur défaite semblait assurée.

Le chef messin ne voulut point abandonner sa ville, et il entreprit activement de la rendre imprenable. Les remparts furent réparés, la forteresse munie de tous les engins de guerre, en un mot, tout fut organisé en prévision d'un siège long et terrible.

L'organisateur était merveilleusement secondé par la bonne volonté de tous; il s'agissait de défendre le foyer domestique, la patrie, la foi chrétienne contre des hommes sauvages et païens. Hélas! le ciel lui-même parut favoriser l'ennemi. Les remparts, réparés hâtivement, s'effondrèrent en maints endroits, donnant un libre accès aux assiégeants. La mort dans l'âme, le chef messin se multipliait pour ranimer la confiance des siens.

« Il montra, nous dit un historien, tout ce qu'on peut attendre d'un héros chrétien; il releva le courage de ses compatriotes. A la tête d'une poignée de braves, résolus comme lui de vaincre ou de mourir pour la cause de Dieu et de la patrie, il fit une sortie, et attaqua avec tant d'impétuosité et de succès un corps d'armée ennemi, qu'il le tailla en pièces, tua le chef de sa propre main. Mais, après des prodiges de valeur, comme un autre Judas Macchabée, Livier succomba sous le nombre. »

On le vit fondre avec l'impétuosité du lion sur l'ennemi, suivi des siens, que son exemple entraînait. Les païens étaient dans l'admiration et l'effroi, mais la lutte était par trop inégale.

Les guerriers chrétiens succombèrent en grand nombre. Les autres, avec Livier, furent cernés, chargés de chaînes et emmenés en captivité. Sommés d'abjurer leur foi ou de subir le martyre, la plupart préférèrent les tourments à l'apostasie.

LA CAPTIVITÉ — LE MARTYRE

Saint Livier ne devait pas survivre aux malheurs de sa patrie et de son peuple. L'ennemi, fier d'une si belle proie, mit tout en œuvre pour arracher à la foi chrétienne le valeureux captif.

Ce dernier résista aux séductions et aux menaces incessantes dont il fut l'objet pendant sa longue captivité.

La ville de Marsal, près de Metz, garda le noble prisonnier, du 7 avril au 25 novembre de l'année 451.

Son âme, déjà purifiée par la souffrance, se prépara dès lors à répondre à l'appel définitif de son Dieu. Son cachot devint comme un sanctuaire, d'où s'élevait à toute heure l'encens de la plus ardente prière. La souffrance continuelle semblait devoir être désormais le partage de ses membres endoloris par les chaînes et les mauvais traitements; mais le prisonnier du Christ était divinement consolé, car il se voyait bientôt au comble de ses désirs : la couronne après le martyre, le ciel après le Calvaire. Déjà les liens qui retenaient encore son âme dans le manteau de la chair paraissaient près de se briser pour lui permettre de voler vers le sein de Dieu.

Ses bourreaux prévoyaient cette heure. Ils comprirent qu'ils n'avaient plus rien à espérer de leur victime, et de peur qu'elle ne leur échappât par la maladie, ils résolurent de lui donner la mort.

Le mont Saint-Jean, qui s'élève à 1000 ou 1200 mètres de Marsal, dominant la riche et pittoresque région qui s'étend jusqu'à la chaîne des Vosges, fut choisi pour lieu du supplice.

Livier marcha vers le martyre avec autant de courage qu'il se fut avancé au-devant des ennemis. Il gravit son calvaire plongé tout entier dans la prière et l'oraison. Puis, arrivé à une quinzaine de mètres au-dessous de la pointe orientale du mont, le Saint put regarder une dernière fois ces pays qui se déroulaient devant lui, hier encore, son pacifique apanage, devenus aujourd'hui, la proie des barbares. Mais levant les yeux, il voyait surtout le ciel, la récompense, l'union à Dieu. Un coup de hache lui trancha la tête. L'Eglise comptait un martyr de plus.

O miracle! le corps du saint martyr, au lieu de tomber comme une masse inerte, se penche vers sa tête encore sanglante qui gît dans la poussière, la prend entre ses mains et la porte jusqu'au sommet de la montagne, semblant indiquer ainsi le lieu de sa sépulture. Les païens, saisis de terreur, prennent la fuite. Le guerrier chrétien leur était encore redoutable, même dans la mort.

A l'endroit même où il déposa sa tête, jaillit une source miraculeuse qui, dans la suite des siècles, opéra de nombreuses guérisons.

Les fidèles de la vallée de la Seille ensevelirent en cet endroit les précieuses dépouilles du Saint et y plantèrent quelques arbres pour indiquer l'emplacement de son tombeau.

RELIQUES DE SAINT LIVIER

Pendant plusieurs siècles, les reliques du Saint demeurèrent ensevelies au lieu de son martyre, sur le mont Saint-Jean, qui dominait toute cette région que le saint guerrier semblait encore vouloir défendre.

Les miracles se multiplièrent tellement en cet endroit, qu'en 970, Théodoric I^er^, évêque de Metz, informé de tant de merveilles, voulut ravir au mont Saint-Jean son précieux trésor et le transférer dans son église épiscopale.

Il gravit avec son clergé la montagne connue sous le nom de Virival, où reposaient les restes du saint martyr. L'exhumation s'accomplit avec toute la solennité que l'Eglise sait donner à ses cérémonies. L'évêque ouvrit lui-même le saint tombeau. A la vue des reliques, la foule fit éclater des supplications.

Le pontife se disposait à renfermer ces reliques dans la magnifique châsse préparée pour les recevoir, mais les sanglots des fidèles qui ne voulaient point se séparer de leur Saint, touchèrent son cœur. Il ne prit qu'une partie des reliques et laissa le reste à Virival.

Le précieux fragment devait être déposé en l'église de Saint-Vincent, à Metz.« Mais, dit le cartulaire de Saint-Arnoul, comme on était au-devant de l'église de Saint-Polieuct, proche la rivière de Moselle, par la providence de Dieu, toute cette assemblée s'arresta quelque peu pour se reposer. Et tost après, voulant poursuivre leur chemin vers l'abbaye, le corps saint devint si pesant, qu'on ne le put aucunement bouger..... Ce qui fut cause de changer de chemin et retourner à l'église dudit saint Polieuct, en laquelle ils posèrent les reliques de saint Livier. »

Dès lors, l'église de Saint-Polieucte prit le nom de Saint-Livier. L'église de Saint-Vincent reçut plus tard sa part des reliques du Saint. La Révolution française ne respecta pas ces souvenirs vénérés, mais toutes les reliques ne furent point perdues. Quelques parcelles, soigneusement recueillies, furent remises à l'évêché qui les distribua entre la paroisse de Saint-Livier, celle de Saint-Vincent et le sanctuaire de Virival, en 1847.

Virival, en effet, avait depuis longtemps édifié sur les lieux du martyre, une chapelle à l'honneur de saint Livier. Longtemps, ce fut un centre de pèlerinage très fréquenté des Messins.

Pendant la Révolution, elle eût été détruite sans le dévouement de M. Blahay qui, après avoir été guéri de cécité par saint Livier, acheta la chapelle et le terrain environnant, de sorte qu'elle fut rendue au culte après la fin de la tourmente.

Virival est le nom donné au sommet verdoyant et boisé du mont Saint-Jean. Là, sous un espace plein de fraîcheur et d'ombre, les pèlerins vont encore aujourd'hui visiter le tombeau du Saint et boire à sa fontaine, qui, dit-on, n'a jamais tari, et nouvelle piscine de Siloë, a guéri bien des infirmités.

Un saint prélat, M^gr^ Robin, consacra longtemps à ce sanctuaire son zèle et son dévouement. A sa mort, en 1888, il légua le pèlerinage de Saint-Livier à l'évêché de Metz.

ORAISON DE LA FÊTE DE SAINT LIVIER

Le bienheureux saint Livier, ô Seigneur, est sans cesse devant vous, insinuant à votre justice de nous épargner, à votre clémence de ne dédaigner jamais notre humble soumission; exaucez ses prières, Seigneur, en vertu des mérites de votre divin Fils qui vit et règne avec vous. Ainsi soit-il.

LES SEIZE VÉNÉRABLES CARMÉLITES DE COMPIÈGNE

MORTES SUR L'ÉCHAFAUD LE 17 JUILLET 1794

Mère Thérèse de Saint-Augustin bénit une dernière fois ses filles sur les degrés de l'échafaud.

(D'après une photographie communiquée par le Carmel de Compiègne.)

L'histoire des seize Carmélites de Compiègne, martyrisées sous la Terreur, est d'une singulière actualité.

Les religieux et religieuses du XXe siècle ne sont pas encore conduits, il est vrai, à l'échafaud. Mais, cet excès mis à part, ils ont avec les victimes de la Terreur plus d'un point de contact. Ils sont, comme elles, dénoncés, perquisitionnés, traduits devant les tribunaux, condamnés et dissous. Et qui sait où s'arrêtera la haine des persécuteurs?

Que le regard des persécutés se porte plus haut, et que la vue des Carmélites immolées pour la foi, il y a un peu plus de cent ans, aujourd'hui Vénérables (16 décembre 1902) et bien près d'être béatifiées, si l'on en juge par les progrès rapides du procès en cours de Rome, leur soit un précieux encouragement !

PREMIÈRES VEXATIONS
NOBLES DÉCLARATIONS DES SŒURS

En 1789, l'Assemblée constituante décrète que désormais, dans les monastères, on ne fera plus de vœux. « Le vœu est contraire à la liberté humaine », clamaient en chœur les révolutionnaires. De nos jours, le refrain n'a guère changé.

Le 13 février de l'année suivante, la même Assemblée supprime les Ordres religieux eux-mêmes, permettant néanmoins, par un reste de tolérance, aux religieuses qui le désirent de demeurer dans leurs maisons. Les Carmélites de Compiègne continuèrent donc, sans se troubler, à vivre en communauté comme par le passé.

Le 4 août 1790, les membres du Directoire du district de Compiègne, envahissaient leur domicile pour procéder à l'inventaire de leur mobilier, livres, titres et papiers; des sentinelles gardant les entrées du cloître et de la grande salle, ils citèrent, devant eux, une à une, les quinze religieuses de chœur et les trois sœurs converses qui composaient alors le personnel du couvent, les interrogèrent sur les motifs de leur vocation, et se posant en libérateurs, offrirent de les « délivrer » du joug affreux qu'elles subissaient dans ce triste séjour et de renverser en leur faveur toutes les clôtures.

Comme bien l'on pense, pas une des religieuses ne se laissa séduire. L'on a conservé aux *Archives* de la préfecture de l'Oise leurs nobles déclarations. L'une affirme que, « tout son désir est de vivre et de mourir Carmélite », l'autre que, « religieuse de plein gré et de sa propre volonté, elle est dans la ferme résolution de conserver son habit, dût-elle acheter ce bonheur au prix de son sang ». Toutes tiennent le même langage.

Deux ans encore, les Carmélites de Compiègne vécurent dans leur monastère, évitant d'attirer sur elles l'attention des Jacobins, mais n'omettant aucune de leurs pieuses pratiques. Dans l'intervalle, plusieurs des Sœurs présentes au moment de la première visite domiciliaire avaient été forcées de quitter la communauté et se virent privées, à leur grand regret, de la palme du martyre. D'autres les avaient remplacées, et il en resta seize pour le sacrifice suprême.

EXPULSION — VIE EN COMMUN DE 1792 A 1794

L'Assemblée législative, en 1792, acheva l'œuvre de la Constituante. De nouveau, elle décréta la suppression des Ordres religieux, mais, plus explicite que le gouvernement précédent, elle ordonna que toute maison religieuse serait immédiatement évacuée et vendue. Le 13 août, nouvel édit prohibant le costume religieux. Un mois plus tard, deux citoyens se présentaient chez les Carmélites, au nom de la Législative, s'emparaient des objets inventoriés deux ans auparavant, et signifiaient aux religieuses qu'elles eussent à abandonner le local dans les vingt-quatre heures.

La supérieure, femme de tête en même temps que personne de haute vertu, la Mère Thérèse de Saint-Augustin, avait prévu l'éventualité d'une expulsion violente et arrêté depuis longtemps la ligne de conduite à suivre en pareil cas.

Avant tout, sauvegarder autant que possible, dans la dispersion, les règles de la vie religieuse. Fidèles à ce principe, les Sœurs, qu'animait toutes un même esprit, se retirèrent en trois logements séparés, situés dans le même quartier, sur la paroisse Saint-Antoine, et formèrent à peu de distance les unes des autres autant d'associations particulières.

La Prieure allait d'une maison à l'autre, portant aux dispersées le mot qui encourage et l'exemple qui fortifie. Piété, travail, silence, récréation, tout était observé avec la même exactitude, sinon avec la même facilité que par le passé.

Les Carmélites ne furent inquiétées qu'une fois dans leur nouvelle retraite. Cinq jours après leur expulsion, on les obligea à prêter devant les autorités civiles le serment dit« de liberté et d'égalité » qui leur assurait des droits à une pension, liquidée à leur profit. Ce serment, formule assez banale, n'avait rien de commun avec celui qu'exigeait la Constitution civile du clergé, ni rien qui dût alarmer la conscience. Si les Carmélites le regrettèrent plus tard et eurent à cœur de le rétracter, c'est par excès de délicatesse.

L'année 1793 et la première moitié de l'année 1794 s'écoulèrent ainsi, dans une tranquillité relative.

PERQUISITIONS FRUCTUEUSES DÉTENTION A COMPIÈGNE

Malgré toute la prudence de la Mère Thérèse de Saint-Augustin, il devenait difficile que les Carmélites de Compiègne demeurassent plus longtemps ignorées sous ce régime des suspects, en ces jours où la religion catholique était considérée comme un crime d'Etat et où un Comité de surveillance venait d'être chargé de dénoncer à la Convention nationale tout acte de « fanatisme ».

Au mois de juin 1794, les pieuses vierges du Carmel étaient signalées à l'attention des autorités, comme « de ci-devant religieuses existant toujours en communauté, vivant toujours soumises au régime fanatique de leur ci-devant cloître, pouvant entretenir une correspondance criminelle avec les fanatiques de Paris et avoir chez elles des rassemblements dirigés par le fanatisme ».

Dans ces conditions, elles constituaient évidemment un péril pour l'Etat, péril qu'il fallait conjurer à tout prix. Aussi des membres zélés du Comité révolutionnaire de la ville, escortés de dragons, se transportèrent sur l'heure dans les trois domiciles incriminés, se livrèrent aux perquisitions les plus rigoureuses et opérèrent la saisie de tous les papiers qu'ils y trouvaient.

Quoi de plus séditieux que les pièces saisies! Des lettres où il était parlé de scapulaires, de prêtres et de neuvaines, une relique de sainte Thérèse, un portrait du roi Louis XVI et une copie de son testament, des images du Sacré Cœur et un cantique au Sacré Cœur de Jésus.

Elles recélaient en outre ce que les révolutionnaires appelèrent « les manteaux de la couronne ». C'étaient tout simplement les petits manteaux dont les Carmélites revêtaient, au temps de l'Epiphanie, les figures en cire des Rois mages, destinées à l'ornementation de la crèche de l'Enfant Jésus. Comment douter, sur de tels indices, que les religieuses ne fissent partie d'une conspiration tendant à ramener la royauté?

En attendant qu'on eût informé d'une si importante découverte le *Comité de Salut public*, fonctionnant à Paris, on écroua les seize prévenues dans l'ancien couvent des Visitandines ou de Sainte-Marie de Compiègne, transformé en maison de réclusion. Elles étaient à jeun, les agents du gouvernement ayant eu soin de se faire servir, au milieu de leurs opérations, le dîner qui avait été préparé pour la communauté. Dans cette première prison, où elles restèrent enfermées trois semaines, elles eurent à supporter des privations de toute nature.

Loin de les abattre, leur détention leur procura la joie de reprendre en commun les exercices de leur règle, qu'il leur fallait depuis deux ans pratiquer par groupes séparés. Toutes, ayant à leur tête la prieure, vaquaient ensemble à l'exercice de l'oraison mentale, chantaient les Matines,

disaient aux heures prescrites les autres parties de leur office et récitaient leurs prières accoutumées.

Dans la même prison les avait précédées une communauté de Bénédictines anglaises, qui avaient été arrêtées dans leur monastère de Cambrai. Si elles ne cueillirent pas la palme du martyre comme les Carmélites, c'est que la chute de Robespierre vint leur ouvrir les portes de leur cachot et les priver de cette faveur. Elles en endurèrent néanmoins les souffrances, et quatre d'entre elles succombèrent aux mauvais traitements subis.

C'eût été pour elles une immense consolation de se trouver réunies avec les Filles de sainte Thérèse : mais elles ne les virent qu'un instant à leur arrivée et à leur départ. Un mur de séparation fut bien vite construit pour empêcher les deux communautés de communiquer. Deux fois seulement, l'abbesse des Bénédictines put s'entretenir avec les Carmélites « non sans une grande crainte ».

Elle les vit monter dans les deux charrettes garnies de paille qui devaient les transporter de Compiègne à Paris.

LA PRIEURE ET LA MAITRESSE DES NOVICES UNE HÉSITATION

Il est temps de faire connaître en particulier quelques-unes de ces saintes victimes.

La prieure, la Mère Thérèse, née en 1752, s'appelait dans le monde Madeleine-Claudine Lidoine. Elle n'avait point la dot suffisante pour entrer au Carmel, mais la vénérable Louise de France, fille de Louis XV, à qui elle fut présentée, intéressa à sa cause la petite Marie-Antoinette, encore dauphine, qui se chargea d'acquitter pour elle l'humble tribut levé à l'entrée du cloître. En reconnaissance, Madeleine Lidoine prit en religion le nom de Thérèse de Saint-Augustin, nom de son auguste protectrice, alors prieure du Carmel de Saint-Denis.

Près d'elle apparaît la maîtresse des novices, la Mère Henriette de Jésus, petite-nièce du grand Colbert, à qui la reine Marie Leckzinska disait, au jour de sa prise de voile : « Priez pour moi qui désirerais si fort qu'il fût en mon pouvoir de changer ma position contre la vôtre! »

Poète à ses heures, elle versifiera jusque dans sa prison, célébrant à l'avance les joies du martyre.

Les autres religieuses offrent sans doute des traits moins accusés. Signalons néanmoins dans ce glorieux groupe deux vénérables Sœurs, Charlotte de la Résurrection et la Sœur de Jésus Crucifié, l'une octogénaire, l'autre âgée de soixante-dix-neuf ans. Au commencement de 1794, devant les épreuves qui s'annonçaient de plus en plus imminentes, la courageuse supérieure crut le moment opportun d'y préparer ses Filles. Il lui vint en pensée de leur faire prononcer un acte de consécration particulière par lequel toutes s'offriraient en holocauste à Dieu pour le salut de la France.

Les deux Sœurs plus âgées, mesurant mieux peut-être que les autres l'étendue de ce sacrifice, eurent un moment d'hésitation. « Eh quoi! ma Mère, s'écrièrent-elles, en entendant la proposition de la Prieure, est-ce que..... » Elles n'osèrent achever. « Mes chères filles, leur dit la Mère Thérèse, croyez bien que ma pensée n'est pas de vous faire de la peine; je ne prétends pas vous obliger à réciter cet acte. Je me serais gardée de vous en parler si j'avais prévu l'effet que sa lecture a produit sur vous. Mon intention, unie à celle de notre sainte Mère lorsqu'elle a établi sa réforme, est de procurer, par les moyens en notre pouvoir, la cessation des maux qui affligent l'Église et en particulier le royaume de France. »

Sans plus rien objecter, les Sœurs se retirèrent dans leur cellule. Mais, à l'heure de Matines, au moment où l'on allait commencer l'Office, les Sœurs de Jésus Crucifié et Charlotte de la Résurrection tombèrent à genoux au milieu du chœur et, tout en larmes, demandèrent pardon à leur supérieure et à leurs compagnes du scandale que leur conduite avait pu causer.

Depuis lors, elles ne manquèrent pas un seul jour de renouveler leur acte de consécration à la mort, jusqu'au moment où elles le scellèrent de leur sang.

LESSIVE INACHEVÉE — EN ROUTE POUR LA CONCIERGERIE — COUPLETS DE CIRCONSTANCE

Quand arriva l'ordre de transférer immédiatement les Carmélites à Paris, celles-ci étaient occupées à laver leurs pauvres vêtements. Longtemps, elles avaient sollicité la faveur de se procurer du linge nouveau ou de laver celui qu'elles portaient. Au bout de vingt jours seulement, on le leur accorde, sans leur laisser le temps d'achever la lessive commencée.

La Mère Thérèse supplie que l'on n'oblige pas les Sœurs à partir avec des effets mouillés; elle demande aussi qu'on leur laisse terminer leur maigre repas avant de se mettre en route. Le maire, un ancien protégé du Carmel, lui répond grossièrement : « Va, va, tu n'as besoin de rien, ni toi, ni tes compagnes; dépêchez-vous de descendre, les voitures sont là qui attendent. »

Les Carmélites laissèrent là les habits mouillés, le Comité en fit ensuite cadeau aux Bénédictines anglaises, sous le beau prétexte que ces femmes « emméguinées, guimpées et revêtues comme elles l'étaient de costumes bigarrés, ne pouvaient qu'offenser les regards républicains ». Celles-ci, de retour en leur couvent, conservèrent comme de précieuses reliques les bonnets et les fichus des seize martyres.

Voici donc les Carmélites sur la route de Paris, les mains liées derrière le dos comme des malfaiteurs, toutes vêtues de blanc, car elles avaient eu soin d'emporter, sans doute en prévision de leur martyre, leurs blancs manteaux de chœur. Parties à 2 ou 3 heures de l'après-midi, le 12 juillet, elles ne devaient arriver à la capitale que le lendemain matin, après avoir voyagé toute la nuit.

Aucun incident ne vint marquer ce dur pèlerinage. Les Sœurs ne cessaient de prier et de s'encourager mutuellement, comme les chrétiens des premiers siècles.

Arrivé à Paris, le cortège pénétra dans la cour de la Conciergerie. On fit descendre les Sœurs de voiture, et comme la Sœur Charlotte de la Résurrection, religieuse âgée et infirme, que nos lecteurs connaissent déjà, ne pouvant s'aider d'un bâton ou du bras d'une de ses compagnes, car toutes étaient garrottées comme elle, attendait qu'on vint la tirer de là, un farouche républicain, escaladant la charrette, prit brutalement la vénérable Sœur et la jeta sans pitié, comme un vulgaire fardeau, sur le pavé de la cour, où elle demeura sans mouvement, à demi morte et le visage couvert de sang. Quand on la releva, elle eut encore la force de dire à ceux qui la traitaient si indignement : « Croyez bien que je ne vous en veux pas, je vous remercie de ne m'avoir pas tuée, car j'aurais été privée du bonheur du martyre. »

Leur passage de cinq jours seulement à la Con-

ciergerie fut pour les autres prisonniers comme une vision de paix.

Le 16 juillet, sachant qu'elles seraient jugées et sans doute exécutées le lendemain, elles célébrèrent avec allégresse la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. La Mère Henriette de Jésus retrouva sa verve poétique pour composer et écrire avec du charbon de bois, sur un chiffon de papier, quelques couplets de circonstance. Le rythme choisi était celui de la *Marseillaise*. Aucune prétention littéraire ne caractérise ce morceau, mais un grand élan de foi. En voici la première strophe :

Livrons nos cœurs à l'allégresse,
Le jour de gloire est arrivé,
Loin de nous la moindre faiblesse,
Le glaive sanglant est levé! (*bis*)
Préparons-nous à la victoire
Sous les drapeaux d'un Dieu mourant,
Que chacun marche en conquérant;
Courons tous, volons à la gloire :
Ranimons notre ardeur,
Nos cœurs sont au Seigneur.
Montons, montons
A l'échafaud, et Dieu sera vainqueur.

SEMBLANT DE JUGEMENT — EXÉCUTION

Le 17 juillet, à 10 heures du matin, les accusées comparaissaient dans la grande salle dite de « la liberté ». Le tribunal révolutionnaire allait vite en besogne : on était, à cette date, en plein régime de la Terreur. Les juges n'avaient plus besoin, pour porter une sentence, ni d'interrogatoires secrets, ni de dépositions de témoins, ni de plaidoiries. Ils ne prenaient même plus la peine de consulter les dossiers. Une simple accusation, basée ou non sur des preuves, leur suffisait, et les prévenus, condamnés le plus souvent en masse, étaient le jour même conduits à l'échafaud « par fournées ». C'est ce qui eut lieu pour les Carmélites.

Fouquier-Tinville jouait le rôle d'accusateur public. En quelques phrases ampoulées, il exposa ses griefs : « Les ex-religieuses formaient entre elles des conciliabules de contre-révolution. Ayant gardé leur esprit de corps, elles conspiraient contre la République. Une correspondance volumineuse, trouvée chez elles, démontre qu'elles ne cessaient de machiner contre la Révolution ; le portrait de Capet, son testament, les cœurs (de Jésus et de Marie), signe de ralliement de la *Vendée*, des puérilités *fanatiques*.....

— Qu'est-ce que vous entendez par ce mot de « *fanatisme* »? interrompit alors une des Sœurs, ardente méridionale.

— J'entends par là votre attachement à des croyances puériles, à de sottes pratiques de religion.

— Ma Mère et mes Sœurs, s'écria la religieuse, en se tournant vers ses compagnes, félicitons-nous, nous allons mourir pour Dieu.

Dans les interrogatoires qui suivirent, la prieure semble s'être chargée seule de répondre au nom de toutes. Comme on lui reprochait d'avoir caché des armes pour les émigrés : « Voilà nos seules armes, dit-elle en élevant son crucifix; on ne prouvera jamais que nous en ayons eu d'autres. »

On l'accusa encore d'avoir entretenu des correspondances avec les émigrés. La Mère Thérèse de Saint-Augustin s'en défendit vivement. « Au surplus, ajouta-t-elle, si c'est là un crime, ce crime ne peut être celui de ma communauté, à qui la règle défend toute correspondance, non seulement avec les étrangers, mais avec les plus proches parents, sans la permission de la supérieure. Si donc il vous faut une victime, la voici : c'est moi seule qu'il faut frapper; celles-là sont innocentes.

— Elles sont tes complices, réplique le président.

Et, comme elle hasardait une nouvelle objection,

— Tais-toi, tu n'as pas la parole, lui dit brutalement son juge.

Les Carmélites n'avaient plus qu'à entendre prononcer le verdict de mort et à aller à l'échafaud. L'exécution fut résolue pour le jour même. Une des Sœurs, en entendant l'arrêt fatal, avait été sur le point de défaillir; la Mère Thérèse lui ayant fait donner un verre d'eau, elle se ranima et, confuse de sa faiblesse, s'en excusa promptement. Il faut dire que les pauvres filles étaient à jeun depuis la veille. La supérieure voulut leur donner la force d'aller jusqu'au bout d'un pas ferme; elle vendit séance tenante une pelisse qui leur restait, et avec la modique somme qu'elle en retira, acheta de quoi servir à sa chère communauté une dernière collation.

Sur le chemin du supplice, durant ce long trajet qui conduisait de la Conciergerie à la place du Trône, ces vierges vêtues de blanc chantèrent successivement, de leurs douces voix, les *Complies*, le *Salve Regina* qui les termine, puis le *Te Deum* et le *Miserere*. Au pied de l'échafaud, elles entonnèrent le *Veni Creator*. C'était un spectacle inusité, comme un angélique concert dont la suavité imposa le silence même aux « furies de la guillotine », habituées à poursuivre de leurs insultes les victimes conduites à l'échafaud.

Dans la foule, on entendait seulement des exclamations comme celles-ci : « Oh! les belles âmes. Quel air céleste! Si elles ne vont pas au paradis, il faut qu'il n'y en ait point! »

Le tourreau, les gardes, la foule semblaient à leurs ordres. Pour une fois, les tambours se turent. A genoux, les religieuses purent renouveler lentement, à haute et intelligible voix, les promesses de leur baptême et leurs vœux de religion. Puis, quand elles furent prêtes à mourir, la prieure demanda et obtint d'être immolée la dernière. Debout au pied de l'échafaud, elle fit baiser à chacune de ses filles, à mesure qu'elle arrivait sur la plate-forme de la guillotine, une statuette de la Sainte Vierge qu'elle tenait en mains.

La première appelée, Sœur Constance, âgée de vingt-huit ans, avant de présenter la tête au couperet, entonna de sa voix mâle et fraîche le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, que toutes continuèrent de chanter jusqu'à ce que, une à une, elles vinssent appuyer la tête sur le billot. La Mère Thérèse de Saint-Augustin mêla enfin son sang à celui de ses filles, achevant avec elles dans les cieux les hymnes si noblement commencées ici-bas.

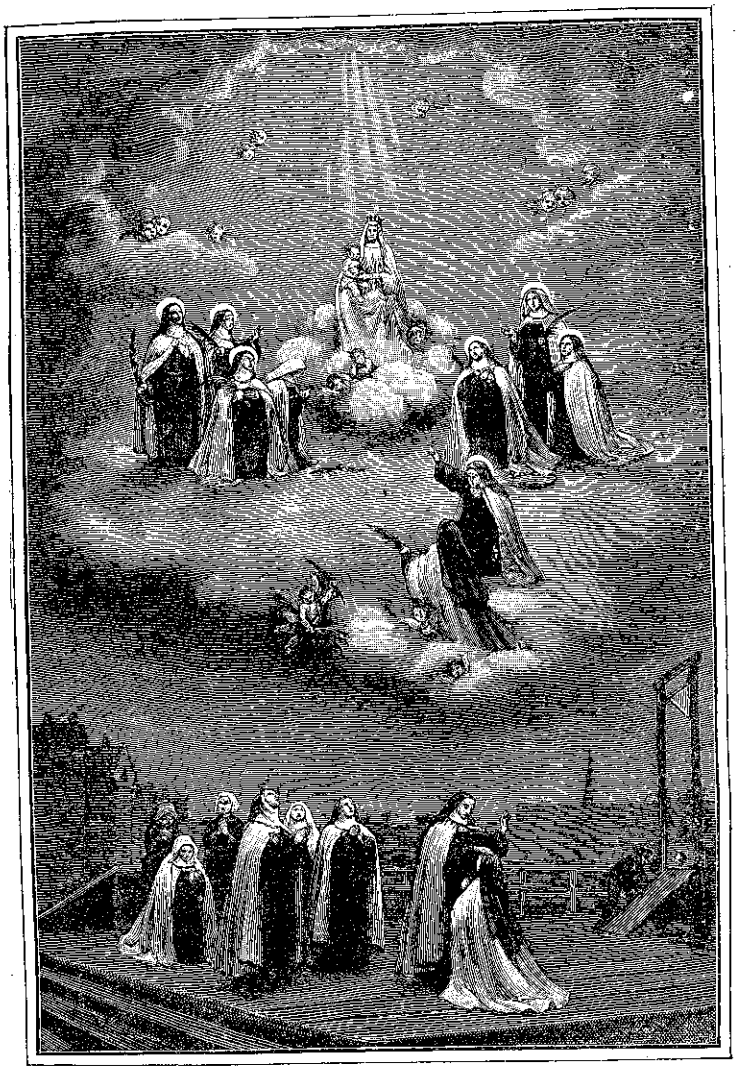
Dieu se choisira-t-il, parmi les religieuses persécutées au XX^e^ siècle, d'aussi belles victimes, et donnera-t-il à notre temps de pareils exemples? Exigera-t-il un semblable sacrifice pour le relèvement de la France? Nous n'oserions le lui demander. Constatons simplement que l'immolation des seize Carmélites ne précéda que de onze jours seulement la chute de Robespierre et la fin du règne de la Terreur.

***

(D'après l'opuscule *Les Carmélites de Compiègne mortes pour la foi sur l'échafaud révolutionnaire*, par l'abbé Odon, curé de Tilloloy (Somme), Desclée 1897 — et « Un groupe de victimes de la Terreur », extrait de la *Quinzaine* du 16 juillet 1903, par la C^sse^ Roger de Courson.)

LA BIENHEUREUSE ROSE CRÉTIEN DE NEUFVILLE

en religion Sœur Julie-Louise de Jésus, Carmélite de Compiègne (1741-1794).



Les Carmélites reçoivent tour à tour une dernière bénédiction de leur Mère prieure avant de monter à l'échafaud et au ciel.

LA FAMILLE — PREMIÈRE COMMUNION — L'APPEL DIVIN

Le jeudi 17 juillet 1794, vers 6 heures du soir, les Carmélites de Compiègne montaient sur l'échafaud, à Paris.

La bienheureuse Rose Crétien de Neufville était du nombre de ces glorieuses martyres. Sa vie, il faut l'avouer, tient du roman. Rien n'y manque de ce qui peut frapper l'imagination : les joies les plus séduisantes suivies des plus poignantes angoisses, le contraste saisissant de la vie du monde et de celle du cloître, le courage héroïque, aux années de victoire, compensant largement les défaillances des jours de défaite, enfin la mort sur l'échafaud, fin sublime d'une vie qui a eu ses faiblesses, mais surtout ses triomphes.

C'est le 30 décembre 1741, à Evreux, que naquit et fut baptisée Rose Crétien de Neufville. Son père, Pierre-François Crétien, était conseiller du roi et lieutenant particulier civil au bailliage et siège présidial d'Evreux. Sa mère, Jeanne-Françoise Delangle, était fille du sieur Renault Delangle, officier du roi.

Malgré de nombreuses recherches, il a été impossible de rien découvrir sur les premières années de Rose Crétien. Elevée dans l'opulence, elle eut la vie de famille qu'avaient à cette époque les enfants de haute condition. Nous savons toutefois qu'elle fit sa Première Communion dans d'excellentes dispositions et qu'en ce jour béni,

Dieu lui manifesta sa volonté au plus intime de l'âme : il la voulait religieuse cloîtrée.

LA LUTTE — LES FAIBLESSES

Dieu avait parlé, Rose avait compris. Elle eût dû, alors et dans la suite, confier ce secret à un guide sûr et éclairé, et sa première faute fut de se taire. Nature impérieuse et habituée au luxe, elle éprouvait tant d'horreur pour l'obéissance et la pauvreté monastique, qu'elle redouta un conseil du prêtre, peut-être un ordre de Dieu, formulé plus clairement et capable de vaincre ses répugnances. « Je suis trop jeune, disait-elle; à mon âge, on n'entre pas au couvent. Plus tard, nous verrons. »

Dissimulant ses combats intérieurs, Rose chercha dans les lettres et les arts une trêve de quelques années. Son imagination féconde trouvait dans les classiques assez d'attrait pour l'engager à tenter, elle aussi, des essais de poésie, et elle y réussit. Artiste par tempérament, elle cultiva avec succès la musique et le dessin.

Cependant toutes ces distractions ne lui procuraient pas la paix du cœur. Elle chercha alors à s'étourdir. Les romans, les théâtres, les bals furent d'impuissants auxiliaires. Malgré ses défaillances, Rose Crétien continuait à fréquenter les sacrements, et, chaque fois, à la Table Sainte, elle entendait l'appel du Dieu patient auquel, chaque fois, ses frayeurs répondaient : Plus tard!

LE MARIAGE — UNE TOMBE — DÉSESPOIR

Un nouveau piège vint lui fermer complètement la voie. Rose avait un cousin germain avec lequel elle sympathisait depuis l'enfance. C'était Pierre Crétien de Neufville, capitaine des grenadiers royaux de la Roche-Lambert. « Un jour vint, raconte dans sa notice Sœur Marie de l'Incarnation, Carmélite de Compiègne, échappée à la mort sur l'échafaud, un jour vint où, méprisant les salutaires inspirations de la grâce, fatiguée de la persécution qu'elles lui livraient au dedans, elle résolut, sans toutefois rien faire qui fût un oubli des convenances, d'accélérer le moment où elle pourrait unir sa destinée à celle de ce parent dont la réciprocité d'amitié subsistait depuis si longtemps. » Le 7 octobre 1766 eut lieu, dans l'église de Saint-Denis, à Evreux, le mariage tant désiré par Rose Crétien.

Désormais, la vie est ouverte devant elle ; elle peut y courir sans rougir et y rester sans crainte. Le devoir est là. Ce devoir lui fut du reste facile. Dieu ne voulut pas tout de suite briser son cœur. Il la laissa libre de boire au calice des joies du monde. Dans sa miséricorde infinie, il écarta même d'elle les chutes qui auraient pu blesser la délicatesse de sa conscience.

Son époux lui favorisa la tâche, et ils furent heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas. En plus de leur affection mutuelle, ils avaient les biens de la fortune, et le poste de M. de Neufville dans l'armée leur donnait une situation des plus honorables. Il y avait quatre ans que Rose Crétien jouissait de son bonheur quand, le 30 décembre 1770, son mari mourait à la fleur de l'âge et sans lui laisser d'enfant.

Le coup fut terrible pour la jeune veuve. C'était l'heure de lever les yeux vers Celui qui ne frappe que pour guérir ; mais elle repousse cette consolation, elle se détourne de Dieu et abandonne presque entièrement la prière. La solitude, le deuil, les larmes, voilà désormais sa vie, dix-huit mois durant. Sa demeure se ferme pour tous: sa mère, sa sœur, Mme de Valcourt, ne sont même plus reçues. Son oncle, M. le chanoine Devaulx, vénérable prêtre qu'elle regardait à bon droit comme un second père, vient en vain frapper à sa porte. Dans sa douleur, Mme de Neufville a fait tendre de noir l'appartement où, pendant quatre ans, son époux a partagé sa vie; elle y reste seule pour penser à lui et le pleurer. La lecture passionnée des romans et des pièces de théâtre lui procurent tour à tour l'illusion de son bonheur perdu et la peinture de son propre désespoir.

VICTOIRE DE LA GRACE

Cependant le bon chanoine Devaulx ne cessait de venir, chaque jour, frapper à la porte dont on lui refusait l'entrée. A défaut d'un entretien, il laissait une lettre que la nièce acceptait cependant. Dieu fit le reste. Un jour vint où l'ordre fut donné de recevoir M. Devaulx.

A la vue de son oncle, Rose ne peut proférer une parole; mais les larmes coulent de ses yeux. L'humble prêtre lui-même, silencieux, pleure comme un père. Puis il parle à sa nièce avec tant de douceur et de ménagements qu'elle ne tarde pas à faire disparaître les noires tentures de son appartement; elle voit ensuite l'ecclésiastique chargé naguère de sa conscience, et prie sa mère de venir la voir. Bientôt encore, elle remplace par des livres de piété les romans frivoles et délétères, et les exercices de dévotion qui avaient été, avant l'épreuve, la nourriture quotidienne de la jeune veuve, reprennent leur cours.

La grâce faisait son œuvre ; mais il restait toujours une plaie que le chanoine Devaulx ne pouvait découvrir. Ses conseils, il le sentait, se heurtaient à un obstacle inconnu. Il pria, il exhorta, et enfin Rose lui ouvrit son cœur: elle avait résisté à la grâce de la vocation religieuse! « Oui, je le reconnais, dira-t-elle encore plus tard à une amie intime, Dieu ne m'a sitôt privée de l'objet que je lui préférais que pour me punir des résistances à la grâce qui, depuis l'époque de ma Première Communion, n'avait cessé de parler à mon cœur. » L'humble aveu de sa faute avait ramené la paix dans l'âme de Mme de Neufville et lui mérita la grâce de triompher de son instinctive horreur pour le cloître. Elle voulut être religieuse. Cette fois, Dieu était vainqueur.

ENTRÉE AU CARMEL — LA PROFESSION UNE MERVEILLE DE LA GRACE

Comme toute la France catholique, Rose Crétien avait admiré le noble dévouement de Madame Louise de France qui, pour sauver l'âme de son père, Louis XV, était entrée, en 1770, au Carmel de Saint-Denis. Ce fut à elle que Mme de Neufville alla demander lumière et force pour obéir à l'appel divin. Leur entretien se termina par une décision sans réplique : Rose devait entrer au cloître, Dieu le voulait ainsi, et le monastère de Saint-Denis lui était ouvert. Mais, voyant la grande fortune de la jeune veuve, Madame Louise lui conseilla d'aller à Compiègne qui, plus que Saint-Denis, avait besoin de secours.

Le 14 juin 1776, Mme de Neufville entrait au Carmel de Compiègne. Abandonnant ses titres de noblesse, elle s'appellera désormais Sœur Julie-Louise de Jésus. Trois mois après, elle prenait l'habit et commençait l'année de noviciat.

La vêture n'avait pas détruit à jamais les défauts d'autrefois. Sœur Julie n'avait pas quitté

ses airs de grandeur, sa démarche un peu fière; sur son visage se lisaient encore la mélancolie et la tristesse. Ses jeunes compagnes, tout zèle et toute ardeur, mais un peu malicieuses, la nommaient la *grande Sœur*. « Elles se plaignaient à leur Mère maîtresse de la gêne et de la contrainte où l'air *renfrogné* de cette *grande Sœur* les mettait. »

En dépit de ces plaintes, Sœur Julie fut admise, son noviciat terminé, à prononcer ses vœux de religion. La perte des registres du monastère ne nous permet pas de donner la date précise de sa profession.

Quel ne fut pas l'étonnement de la communauté quand, à partir de ce jour même, Sœur Julie ne se fit plus remarquer que par ses qualités et ses vertus! Le sacrifice de ce noble cœur avait été si complet que la grâce de Dieu avait en un instant assoupli cette nature rebelle, et, de la novice dédaigneuse et triste, fait une excellente religieuse.

« L'épreuve fut longue, écrit Sœur Marie de l'Incarnation; elle dura jusqu'au jour où Sœur Julie eut le bonheur de prononcer ses vœux. La grâce en ce moment agit si puissamment sur tout son être qu'on eût dit que cette chère Sœur avait enseveli le vieil homme sous le drap qui l'avait reçue. Devenue humble, douce, affable, elle marchait à pas de géant dans la voie de la perfection. Elle était aussi ingénieuse à mortifier ses sens qu'elle l'avait été autrefois à les satisfaire. D'ailleurs, pleine de bonté, de déférence pour ses Sœurs, elle était toujours prête à les obliger. » Cette ferveur des premiers jours ne se démentit plus jusqu'à la mort.

DIX-HUIT ANNÉES D'EXPIATION

Quelle fut désormais la vie de notre Bienheureuse? Une vie faite de prières presque continuelles, depuis 5 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir, avec, pour délassement, cinq heures de travail manuel et deux récréations; — une vie d'obéissance et d'humilité. Jusqu'au jour du martyre, Sœur Julie pliera avec amour son caractère altier à tous les usages de la règle, à tous les ordres; elle restera cachée, elle sera humble et petite envers ses Sœurs et ne se départira jamais de cette ligne de conduite. Et quand, pour fuir un instant la pompe et le bruit de la cour, les princesses royales viendront au monastère, loin de profiter, pour se mettre en avant, de sa connaissance des usages du monde où elle avait brillé, Sœur Julie se tiendra discrètement dans l'ombre. Elle laissera à d'autres, à l'exubérante Sœur Euphrasie, par exemple, le soin d'égayer Mesdames par ses heureuses reparties.

A la prière et à l'humilité, la Bienheureuse joindra la pénitence. Une nourriture toujours maigre et pauvrement apprêtée, un jeûne rigoureux commençant le 14 septembre et se prolongeant jusqu'à Pâques, l'usage de la discipline et parfois d'autres instruments de pénitence, voilà de quelle façon, dix-huit années durant, Sœur Julie expiera ses faiblesses passées et ses résistances à la grâce. Elle espérait bien mourir en paix derrière les murs protecteurs de son couvent, lorsque de sinistres événements vinrent y jeter la crainte et la cruelle incertitude du lendemain.

LA PERSÉCUTION — NOBLE DÉCLARATION

Le 4 août 1790, en vertu d'un ordre venu de Paris, les membres du Directoire de Compiègne envahissent le Carmel et procèdent à un minutieux inventaire du mobilier du couvent et de la chapelle. Puis, escortés de soldats, ils se rendent dans la salle de communauté, citent à leur barre, l'une après l'autre, toutes les religieuses, leur demandent si leur intention est de rester au couvent, puis, se posant en libérateurs, leur offrent *de briser leurs chaînes et de mettre fin à leur dure captivité.*

Toutes les Sœurs rejetèrent cette injurieuse proposition. Les Archives nationales et celles du département de l'Oise nous ont conservé leurs nobles et courageuses réponses. Voici celle de notre Bienheureuse : « M^me^ Crétien, en religion Sœur Julie-Louise de Jésus, déclare qu'elle veut rester toute sa vie dans cette sainte maison. »

EXPULSION ET DISPERSION (1792)

Deux années s'écoulèrent d'une tranquillité relative; mais, le 17 août 1792, l'Assemblée législative décrétait l'évacuation et la mise en vente de tous les couvents. Un mois plus tard, le 12 septembre, deux commissaires intimaient aux Carmélites l'ordre de quitter leur maison dans les quarante-huit heures.

La supérieure, Mère Thérèse de Saint-Augustin, avait prévu cette éventualité et arrêté la ligne de conduite à suivre en cas d'expulsion. Avant tout, sauvegarder autant que possible, dans la dispersion, les règles de la vie monastique. Fidèles à ce principe et animées toutes de ce même esprit, les Sœurs se divisèrent en quatre groupes dans des logements différents, situés sur la paroisse Saint-Antoine et assez rapprochés pour qu'en passant par les jardins elles puissent parfois se réunir.

La prieure allait d'une maison à l'autre, portant aux dispersées, avec le mot qui encourage, l'exemple qui fortifie. C'est dans la rue des Cordeliers, aujourd'hui n° 14, que demeurait Sœur Julie avec quatre de ses compagnes. Pour cinq, elles avaient une seule chambre, un grenier et un fournil. Et dans cet espace restreint elles étaient comme entassées pour travailler, coucher, vivre jour et nuit.

De plus, il leur fallait gagner le pain quotidien, et, dans ce but, elles faisaient des dessins, des scapulaires et autres objets de piété. Le talent de Sœur Julie pour le dessin nous laisse facilement deviner quelle était sa particulière occupation.

Piété, travail, silence, récréations, tout était observé avec autant d'exactitude et d'entrain, sinon de facilité, qu'au monastère.

L'OBLATION

Si la joie régnait au cœur des Carmélites, il n'en était pas de même dans leurs familles, qui tremblaient pour l'avenir des Sœurs. Lettres sur lettres arrivaient, leur offrant des asiles plus sûrs et surtout combattant leurs héroïques résolutions. Toutes restèrent inébranlables. A sa mère et à sa sœur, qui la conjuraient de venir partager leur retraite dans leur domaine, près de Gisors, Sœur Julie répondait : « Nous sommes les victimes du siècle et nous devons nous immoler pour sa réconciliation avec Dieu. Une éternité de bonheur nous attend. Hâtons-nous donc, courons vers ce terme, en souffrant volontiers pendant les courts moments de cette vie. Aujourd'hui, la tempête gronde; demain, nous serons au port. »

La même pensée d'immolation préoccupait la Mère prieure. Un jour, elle propose à ses filles de s'offrir en holocauste, pour apaiser la colère de Dieu et obtenir le salut de la France. Toutes

y consentent de grand cœur. Seules, les deux plus âgées, qu'épouvantait l'image de la guillotine, hésitent un moment; mais bientôt elles viennent tout en larmes demander pardon de leur défaillance d'un instant et font dès lors, chaque jour, avec leurs Sœurs, l'acte d'oblation de tout elles-mêmes.

Ce ne fut pas sans un rude combat que notre Bienheureuse s'offrit comme victime. Elle redoutait la mort et surtout l'échafaud; mais, depuis longtemps, elle ne savait plus rien refuser aux sollicitations de la grâce. Elle était prête pour le sacrifice.

PERQUISITION ET ARRESTATION

Le 21 juin 1794, le Comité révolutionnaire de Compiègne était avisé que les « ci-devant Carmélites existaient encore, qu'elles se réunissaient le soir et vivaient toujours soumises au régime fanatique de leur ci-devant cloître, qu'elles pouvaient avoir chez elles des rassemblements dirigés par le fanatisme ».

En présence d'un péril aussi évident pour l'Etat, plusieurs membres du Comité révolutionnaire, escortés de dragons, se transportent sur l'heure dans les quatre domiciles incriminés; ils y opèrent une rigoureuse perquisition et emportent tous les papiers qu'ils trouvent. Quoi de plus séditieux que les pièces saisies! Des lettres, une relique de sainte Thérèse, un portrait de Louis XVI, des images et un cantique du Sacré Cœur.

Le lendemain, après examen des pièces, le Comité ordonnait l'incarcération immédiate des religieuses dans l'ancien couvent des Visitandines, devenu maison d'arrêt. C'était la première étape de leur voie douloureuse. Loin de les abattre, la détention ménagea aux prisonnières la joie de reprendre en commun les exercices de la règle, l'oraison, les matines et les autres heures canoniques.

LA PASSION ET LE TRIOMPHE (17 JUILLET 1794)

On ne jugeait pas à Compiègne; il fallait donc transférer à Paris ces dangereuses conspiratrices. Le 12 juillet arriva l'ordre du départ. Aussitôt, les prisonnières sont entassées sur de misérables charrettes, les mains liées derrière le dos. Elles partent sous un soleil brûlant et, sans arrêt, continuent toute la nuit leur pénible voyage. Le lendemain, dans l'après-midi, elles arrivent dans la capitale et sont internées à la Conciergerie.

Aucune religieuse ne se faisait illusion sur le sort qui l'attendait; toutes cependant conservaient le calme et la gaieté des heureux jours du cloître.

Le 17 juillet, les gardes trainent au tribunal les victimes du jour. Le jugement se fait avec la précipitation habituelle. C'est Fouquier-Tinville qui joue le rôle d'accusateur public.

— Vous êtes, dit-il aux Carmélites, du nombre des perturbateurs de l'ordre public. Vous avez caché des armes?

— Nous n'en avons jamais eu d'autres que notre crucifix.

— Votre amour pour le roi est certain: vous aviez son portrait?

— C'est le sentiment de cœurs reconnaissants. Ce qui se passe dans l'intime des âmes n'est pas de votre ressort.

— Vous êtes des fanatiques.....

— Qu'est-ce que vous entendez par ce mot de *fanatiques?* interrompt Mère Henriette.

Fouquier-Tinville répond par un torrent d'injures.

— Citoyen, reprend hardiment la Sœur, votre devoir est de faire droit à la demande d'une accusée. Je vous somme de nous dire ce que vous entendez par ce mot de *fanatiques.*

— J'entends par là votre attachement à des croyances puériles, à de sottes pratiques de religion.

— Vous l'avez entendu, mes Sœurs, s'écrie alors Mère Henriette. C'est pour notre attachement à notre sainte religion que nous mourons. Oh! quel bonheur de mourir pour son Dieu!

La condamnation fut proclamée à la hâte : « Toutes à mort sans sursis et sans appel!!! »

Et toutes de se réjouir! c'est bien le martyre qui les attend. Et le martyre, c'est la porte du ciel. Mais voici les charrettes des condamnées, il faut y monter.

Durant le long trajet de la Conciergerie à la place du Trône où se dresse la guillotine, ces vierges chantent tour à tour le *Salve Regina,* le *Te Deum* et le *Miserere.* En d'autres jours, la populace eût couvert les victimes de ses injures et de ses blasphèmes. Aujourd'hui, elle écoute silencieuse, elle admire, elle est subjugée. Ici et là, pourtant, quelques exclamations se font entendre, comme celles-ci : « Oh! les belles âmes! quel air céleste! Si celles-là ne vont pas au paradis, il faut qu'il n'y en ait pas! »

Sur le parcours, un prêtre dévoué donne aux martyres une dernière absolution.

Après une heure de marche, on aperçoit la guillotine qui tend ses bras rigides et le couteau qui brille aux yeux des victimes.

Les Carmélites descendent des charrettes. Réunies autour de leur Mère prieure, elles entonnent le *Veni Creator,* puis, sans hâte et sans trouble, elles renouvellent à haute voix leurs promesses du baptême et leurs vœux de religion. La foule reste muette d'admiration, les tambours se taisent et le bourreau attend silencieux qu'elles soient prêtes à mourir.

Debout au pied de l'échafaud, la Mère Thérèse de Saint-Augustin, qui avait obtenu de passer la dernière, voit devant elle, tour à tour, ses filles s'agenouiller pour recevoir, avec la permission de mourir, une suprême bénédiction. La première appelée fut la novice, Sœur Constance, âgée de vingt-huit ans. Elle gravit le sanglant escalier d'un pas léger en chantant le *Laudate Dominum, omnes gentes.* Quinze voix répondirent à la sienne; puis, à mesure que d'autres Sœurs montaient, les voix se faisaient plus rares, jusqu'à ce qu'enfin la Prieure chantât seule et qu'elle-même, par son propre holocauste, eût complété cette couronne de généreuses martyres.

Plus de cent ans s'étaient écoulés depuis le jour du sacrifice et du triomphe au ciel, quand sonna enfin l'heure du triomphe de la terre. Le 27 mai 1906, S. S. Pie X déclarait Bienheureuses et martyres les Carmélites de Compiègne et les donnait ainsi comme protectrices et modèles aux religieux et religieuses de France, aujourd'hui persécutés, condamnés, dissous et exilés de leur patrie.

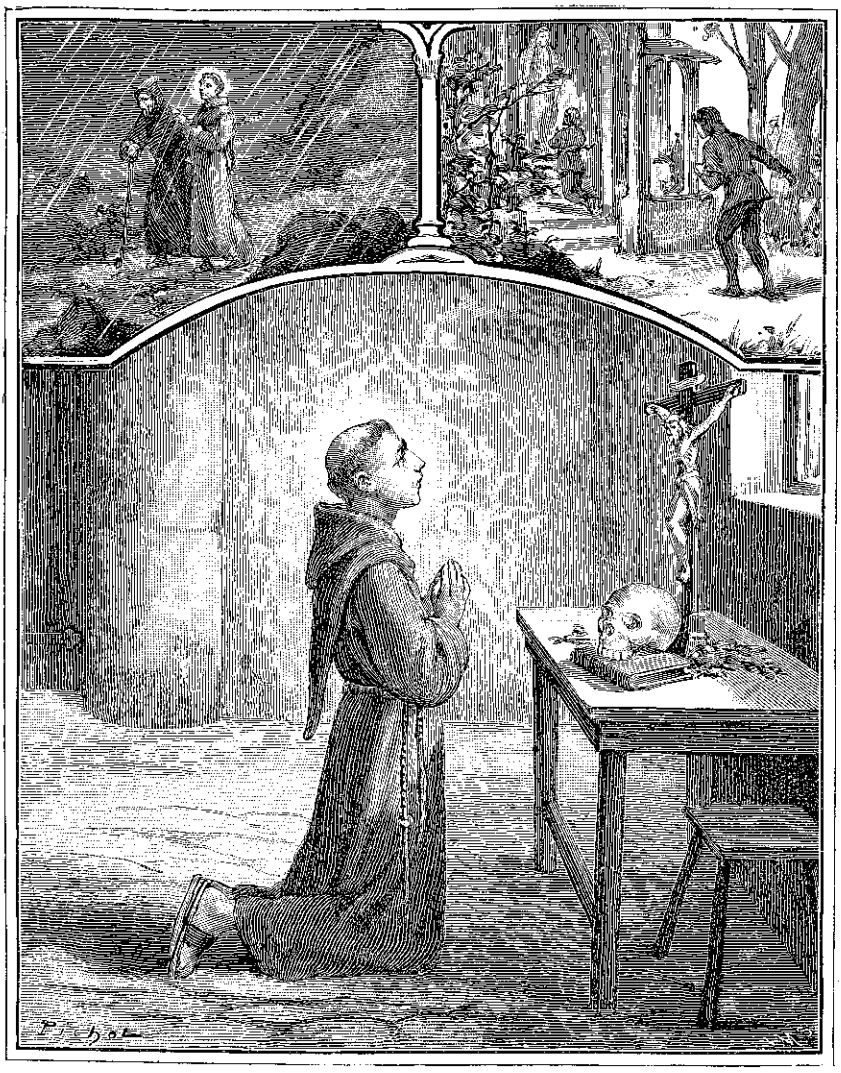
SOURCES CONSULTÉES

Extrait de la *Vie de la bienheureuse Rose Crétien de Neufville,* par M. le chanoine CANTEL, aumônier du Carmel de Gravigny, Evreux. Imprimerie de l'Eure, Evreux. — *Les seize Vénérables Carmélites de Compiègne* (*Vies des Saints*). — *Les Carmélites de Compiègne* (*Contemporains* de la Bonne Presse), *Mois littéraire et pittoresque,* vol. XV, p. 653.

BIENHEUREUX GEORGES OPPEZZI

Franciscain (1503-1525).

Fête le 17 juillet.



Le Bienheureux à genoux aux pieds de Jésus en croix.
(D'après une ancienne gravure.)
(*En haut*) **Il n'est pas atteint par la pluie qui tombe. — Un domestique le trouve en prière dans une chapelle solitaire.**

NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES

Dans la sacristie des Frères Mineurs de Cimiez, près Nice, le visiteur peut voir encore d'anciennes toiles qui ont traversé les révolutions. Autour de saint François d'Assise sont rangés un certain nombre de ses disciples que l'Eglise a placés sur les autels, ou qui jouissent, de temps immemorial, du titre de Bienheureux. Parmi ces derniers se trouve celui dont nous allons parler le bienheureux Georges Oppezzi.

Comme pour résumer sa vie, l'artiste l'a représenté portant dans sa main droite un livre ouvert avec ces paroles de David : « Qui montera sur la montagne du Seigneur? Celui dont le cœur et les mains sont restés purs; celui qui n'a pas reçu son âme en vain..... »

Tel a bien été Georges Oppezzi, homme de

grande sainteté, dit le martyrologe romano-séraphique; religieux parfait, d'après le vénérable François de Gonzague. « Dieu, ajoute-t-il, lui a témoigné un grand amour, à cause de sa piété extraordinaire. »

Il naquit à Vigone, petite bourgade du Piémont, à douze milles environ de Turin. Son père, Jean Oppezzi, et sa mère, Marguerite, marquise de Romagnano, étaient recommandables encore plus par leurs vertus que par la noblesse de leur race. Georges, prévenu des bénédictions divines, profita si bien des leçons et des exemples de ses parents qu'il sembla, dès ses plus tendres années, être moins un enfant qu'un vieillard consommé dans la pratique des vertus.

Fuyant les vains amusements et les plaisirs mondains, il s'appliquait à l'étude et surtout à la piété. Il se faisait principalement remarquer par un ardent amour pour la prière et encore plus par sa dévotion à la Très Sainte Vierge.

Non loin de Vigone, sur la lisière d'un bois, il y avait alors une petite chapelle dédiée à la Mère de Dieu sous le titre de Notre-Dame des Jardins. Georges aimait à s'y retirer pour rendre ses hommages à la Reine du ciel. Le samedi, spécialement, il s'acquittait de cette pieuse pratique avec plus d'ardeur et de joie, quelquefois même au détriment de l'école.

Le maître, remarquant les absences de son élève, en avisa son père. Celui-ci ne pouvait croire que son enfant fréquentât l'*école buissonnière*. Sans lui rien dire, il le fit surveiller par un domestique qui le vit gagner la chapelle solitaire. Comme son séjour s'y prolongeait, il s'approcha silencieusement jusqu'à la porte et put raconter à son maître ce qu'il avait vu : absorbé dans la ferveur de sa prière et dans son amour pour sa Mère du ciel, Georges était ravi en extase, élevé de terre, absolument étranger à tous les bruits d'ici-bas.

Cette dévotion envers la Reine du ciel et de la terre ne fit que grandir avec le temps. Il aima toujours à s'appeler « le petit enfant adoptif de Marie ».

VOCATION RELIGIEUSE

Les Franciscains avaient alors un couvent à Borgo-Dora, sous les murs de Turin. D'après une tradition respectable, saint François lui-même aurait jeté les fondements de cette maison lorsqu'il passa dans ces contrées, se rendant au Maroc par le midi de la France et l'Espagne.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Georges Oppezzi entra à l'âge de seize ans dans ce couvent, dédié à la Très Sainte Vierge sous le vocable de Notre-Dame des Anges, et s'y consacra entièrement à Dieu, en l'année 1520.

Que sera, dans le cloître, un jeune homme qui a été toujours si fervent dans le siècle? Un ancien auteur le résume en quelques mots lorsqu'il dit que Georges, en religion Fr. Balthazar, ne se contenta pas d'avoir, en fait de religieux, le costume et les marques extérieures; il pratiqua les vertus qui constituent l'homme entièrement dévoué à Dieu, *totus Deo devotus*.

Une ancienne gravure, au bas de laquelle on lit ces mots: « Véritable portrait du Bienheureux Georges Oppezzi », le représente à genoux, aux pieds de Jésus en croix. A l'école de saint François, le stigmatisé de l'Alverne, le Crucifix vivant, comme on l'a appelé, notre jeune Frère Mineur pouvait-il ne pas faire de la Passion du Sauveur le thème favori de ses méditations? Et en lisant continuellement dans ce grand livre de la croix, pouvait-il apprendre autre chose que l'amour?

Aussi il aimait Dieu et il aimait ses frères. Il aimait Dieu : rien de ce qui touchait son service ne lui était indifférent; pour lui plaire, il ne négligeait aucun des points de sa règle; il en augmentait plutôt encore les mortifications, multipliant les jeûnes, prolongeant les veilles, ne croyant jamais en faire assez pour un Dieu si grand et si bon. Il aimait aussi ses frères; il leur rendait tous les services qui étaient en son pouvoir, se dévouant surtout auprès d'eux quand la maladie ou les faiblesses de l'âge les frappaient d'impuissance.

AU COUVENT DE SAN-REMO

Vers le milieu du xv^e^ siècle, saint Bernardin de Sienne, un des plus illustres disciples de saint François, était passé à San-Remo. Ses prédications, en même temps que ses exemples, firent une telle impression dans la ville que les habitants voulurent avoir au milieu d'eux des Frères Mineurs de l'Observance, comme on les appelait alors. Le Souverain Pontife autorisa la fondation d'un couvent, qui fut dédié à la Mère de Dieu sous le titre de Notre-Dame de Consolation.

La santé de notre jeune religieux réclamait-elle un climat plus doux que celui de Turin? Nous ne pourrions le dire au juste, mais nous serions portés à le croire. Lorsqu'il eut à peu près terminé ses études de théologie, les supérieurs de l'Ordre lui donnèrent l'obédience pour San-Remo.

Du séjour qu'il fit dans cette résidence — ce ne fut pas long, du reste, car il était déjà mûr pour le ciel, — l'histoire ne mentionne pas grand'chose, excepté qu'il y fut ordonné diacre, et qu'il allait en pèlerinage à la grotte où mourut saint Romulus, évêque de Gênes. C'était un saint missionnaire du II^e^ siècle qui, animé d'un zèle ardent pour la diffusion de l'Evangile, avait parcouru à pied toutes ces contrées jusqu'à la ville qui s'appelait alors *Matuzia* ou *Matuta*.

Ici comme partout, il annonça la bonne nouvelle avec succès. Mais, comme tous les hommes de Dieu, il avait soif de recueillement et de prière. Ayant découvert à quelques milles du rivage, dans les montagnes qui se dressent en amphithéâtre derrière la ville et lui font comme un rempart contre les vents du Nord, une grotte solitaire, l'apôtre aimait à s'y retirer pour s'y reposer de ses fatigues et se plonger plus librement dans l'union avec Dieu. Ce fut dans une de ces retraites que le saint évêque quitta cette terre, laissant à ceux qu'il était venu évangéliser « son corps, son cœur et sa protection ». Les habitants de la ville voulurent avoir au milieu d'eux ses restes sacrés; ils reposèrent longtemps dans leur principale église, Saint-Sire, et, petit à petit, l'ancien nom de la cité disparut: elle s'appela, du nom de son saint patron : *San-Romolo, San-Remo*.

Cependant on se garda bien d'oublier la solitude sanctifiée par les prières et les pénitences de l'apôtre. La caverne devint un sanctuaire : le service religieux s'y continua d'âge en âge. En 1512, les Franciscains de San-Remo y établirent une petite résidence; plusieurs religieux l'habitaient ordinairement, tandis que d'autres y montaient de temps à autre, soit pour les besoins du saint ministère, quand le concours des peuples était nombreux, soit pour jouir d'un air plus pur et d'un calme plus profond.

Comme bien d'autres, le bienheureux Georges se rendit à l'ermitage de San-Romolo.

Un jour qu'il en redescendait avec un confrère, rapporte la tradition, une pluie torrentielle les surprit le long du chemin, mais le Bienheureux ne fut pas mouillé, tandis que son compagnon était trempé jusqu'aux os quand ils arrivèrent au couvent.

DIEU GLORIFIE SON SERVITEUR

Il était diacre, avons-nous dit. Il soupirait, sans nul doute, après le jour heureux où il lui serait donné de recevoir l'onction sacerdotale, pour monter ensuite au saint autel. Mais, en peu d'années, il avait parcouru une longue carrière, et le 17 juillet 1525 il s'endormait doucement dans le Seigneur.

Sa vie avait été sainte; sa fidélité aux observances religieuses ne s'était pas démentie un seul instant; cependant, on ne lui donna pas de sépulture particulière : on l'ensevelit avec ceux de ses frères qui l'avaient précédé dans la tombe. Or, environ deux ans plus tard, le 30 avril 1527, probablement à la mort d'un autre religieux, on découvre la dépouille mortelle du Fr. Georges-Balthazar Oppezzi, et on la trouve sans la moindre trace de corruption.

Alors la voix du peuple le proclame Bienheureux; plusieurs se rappellent et racontent des faits extraordinaires survenus pendant sa vie. Le corps, retiré de la fosse commune, est déposé dans le chœur, près du maître-autel; jour et nuit, une lampe brûle devant ces reliques, et Dieu, par de nombreux prodiges, se plaît à approuver la confiance des peuples.

Le corps resta quelque temps exposé, mais pour honorer plus dignement leur nouveau protecteur et aussi peut-être pour mettre obstacle à une dévotion mal entendue, les habitants de San-Remo lui élevèrent un autel, et la précieuse dépouille y fut déposée dans une châsse artistement travaillée, avec des ornements d'or et d'argent et une double serrure.

Au XVI[e] siècle, les Maures faisaient souvent des incursions sur les côtes de la Méditerranée. On voit encore, de distance en distance, de vieilles tours, dont quelques-unes étaient de vraies forteresses, que les habitants du pays avaient élevées pour surveiller l'arrivée des pirates. Quand, du haut des tours, ceux qui montaient la garde voyaient au loin leurs galères, ils annonçaient la triste nouvelle dans le pays, et tout le monde se réfugiait dans les murs des villes ou dans les forteresses.

Dans le courant du XVI[e] siècle, ces farouches sectateurs de l'Islam firent une descente sur la plage de San-Remo. Ils ne purent s'emparer de la ville, mais le couvent des Franciscains, qui était en dehors des murs d'enceinte, fut livré au pillage.

L'église elle-même ne fut pas respectée, mais, par une permission spéciale de Dieu, les reliques du Bienheureux ne furent point touchées par les barbares : la châsse fut retrouvée intacte sur l'autel, « de quoi, ajoute le témoin qui raconte ce fait dans l'enquête dont nous allons parler, de quoi tout le peuple de San-Remo resta saisi d'admiration ».

MIRACLES RECONNUS OFFICIELLEMENT

En ce temps-là, l'autorité civile était étroitement unie à l'autorité religieuse.

Comprenant que les questions même spirituelles qui intéressent les peuples ne sont pas étrangères au bien matériel de la société, les rois et les princes, négligeaient rarement de seconder leurs sujets dans leurs aspirations religieuses.

On en vit un exemple à San-Remo en l'année 1611. Au nom de ce qu'on appellerait maintenant le Conseil municipal, Jean-Baptiste Palmaro, chancelier, écrit à l'évêque d'Albenga (on peut voir encore la lettre aux archives de l'évêché) pour le prier de faire une enquête canonique sur les miracles et les grâces extraordinaires attribuées à l'intercession du Fr. Georges Oppezzi.

Nous avons les dépositions de plusieurs témoins interrogés officiellement dans cette enquête. Deux racontent qu'ils étaient là, enfants, quand on releva de terre le corps du Bienheureux, parfaitement conservé. Ils étaient malades de la fièvre, mais ils furent instantanément guéris quand on eut remis sur leur tête le *berettino* qu'ils portaient, après l'avoir fait toucher à la précieuse dépouille.

Un autre affirme, après avoir fait serment sur les saints évangiles, que Barthélemy Rufa a été frappé par un ennemi de cinq coups de couteau, dont un dans le dos, entre les épaules, et deux dans la poitrine. Son état est si grave qu'on lui administre les derniers sacrements, mais il invoque le Bienheureux, et il est rapidement guéri.

Résumant en quelque sorte les divers faits racontés, un chroniqueur du même siècle dit qu'un simple morceau de soie qu'on a déposé sur le chef du Saint n'a pas plutôt touché les malades qu'ils sont instantanément soulagés. Et cela arrive si fréquemment qu'on a pu faire et garder dans les archives du couvent le *Livre des miracles du bienheureux Georges de Vigone.*

Naturellement, en Piémont, patrie du serviteur de Dieu, on a appris les merveilles que le Tout-Puissant opère par son intercession, et, pour avoir en quelque sorte plus de part à ces grâces, on veut une relique du Bienheureux, quelque chose de lui : c'est ainsi qu'un pied fut détaché du corps pour être vénéré à Vigone.

Dans cette circonstance même, Dieu montra

bien qu'il avait pour agréables les honneurs rendus à son serviteur.

Sans doute, le corps avait été retrouvé intact et s'était conservé dans cet état, mais comment croire que le sang circulait encore dans les veines? On constata cependant qu'il en était ainsi, car, lorsqu'on détacha le pied, le sang coula abondamment. On le recueillit avec soin et, jusque dans le courant du XIXe siècle, il fut gardé à Vigone, dans une espèce de petit ostensoir en or. Comme les Franciscains avaient fondé un petit couvent de récollection, *un ritiro*, à Vigone, ce fut dans l'église de ce couvent dédiée à la Sainte Vierge qu'on garda pieusement ces reliques. Chaque année, on les portait en procession, et on chantait solennellement la messe en l'honneur du Bienheureux.

Mais, en 1801, le couvent de Vigone fut supprimé, comme tant d'autres; alors les fêtes se célébrèrent à l'église paroissiale, Sainte-Marie *del Borgo*. Malheureusement, celle-ci fut détruite en 1834, et, depuis ce temps, le bienheureux Georges n'a plus de culte public dans son pays d'origine.

CONSTANCE DES SAN-RÉMOIS DANS LEUR DÉVOTION

Cependant, à San-Remo, dans l'église conventuelle, une lampe continuait à brûler devant la châsse du Bienheureux; en même temps, des inscriptions, des ex-voto, chaque jour plus nombreux, attestaient qu'on recourait souvent à son intercession, et que ce n'était jamais en vain.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, on eut à reconstruire l'église de fond en comble; on le fit sur des dimensions plus vastes, et maintenant encore on admire « Notre-Dame des Anges » devenue une des plus importantes paroisses de San-Remo. Mais on n'oublia pas la précieuse relique. Le 24 juillet 1761, dom Giambattista Golli, prévôt de la collégiale Saint-Sire, procéda, au nom de l'évêque d'Albenga, à la reconnaissance du corps. On le déposa dans une niche au-dessus de l'autel, et dans la chapelle où la Mère de Dieu est invoquée sous le titre de Notre-Dame de la Santé.

Mais, pas plus que le Piémont, la Ligurie ne sera à l'abri des troubles et des révolutions, à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle.

En 1798 et 1799, les soldats français et autrichiens occupèrent le couvent des Franciscains de San-Remo, ne respectant pas même l'église. Les religieux n'avaient plus que juste de quoi s'abriter et devaient aller célébrer le Saint Sacrifice et les autres offices dans l'église de la Visitation.

Toutefois, devons-nous ajouter, ce n'était là que le commencement des douleurs.

Napoléon Ier avait, comme on sait, reculé de beaucoup les frontières de la France; San-Remo faisait partie de son vaste empire.

Sans doute, le souverain avait rouvert les églises et rétabli le culte catholique, mais était-ce bien l'esprit de foi qui le guidait dans cette circonstance? En tout cas, il n'en avait pas assez pour comprendre l'utilité des Ordres religieux. En 1810, un décret du grand capitaine, alors presque maître de l'Europe, expulsait définitivement les Frères Mineurs de San-Remo, et leur couvent devenait l'hôpital de la ville.

Après que les hommes eurent ainsi fait leur œuvre, les éléments eux-mêmes se mirent de la partie. En 1837, un violent tremblement de terre ébranla la région; l'église, qui servait alors seulement au personnel de l'hôpital, fut très endommagée; les voûtes durent être entièrement renouvelées.

Que devenaient, au milieu de ces bouleversements et de ces ruines, les reliques du Bienheureux Georges Oppezzi?

La Providence veillait sur elles : *Custodit Dominus omnia ossa eorum.*

Vers le milieu du siècle dernier, l'évêque de Vintimille (San-Remo avait été détaché depuis quelques années du diocèse d'Albenga) comprit la nécessité d'une nouvelle paroisse dans la partie neuve de la ville; il jeta les yeux sur l'église de l'hôpital, autrefois du couvent des Franciscains. En 1853, sous le double vocable de Notre-Dame des Anges et de saint Antoine de Padoue, la paroisse était fondée et l'église rendue au culte public.

Avec quelle joie les vieillards ne retrouvèrent-ils pas le corps du Bienheureux devant lequel ils avaient souvent prié dans leur enfance? Il était toujours dans sa châsse, revêtu de son habit gris cendré, la tête recouverte du capuce, les mains croisées sur la poitrine, avec la corde autour des reins.

Au XVIe siècle, il échappa miraculeusement, comme on l'a vu, à la rage des Maures; au XIXe, après cinquante ans de troubles inouïs jusque-là, il est encore sur l'autel.

Il y a quelques années à peine, Mgr Daffra, évêque de Vintimille, a fait une nouvelle reconnaissance canonique de la précieuse relique. A cette occasion, on a entièrement renouvelé le costume du Bienheureux, et on a pu constater ainsi son état de conservation vraiment extraordinaire. La peau est desséchée, mais tous les os se tiennent si bien qu'il a fallu se servir d'un instrument tranchant pour enlever deux phalanges d'un doigt de la main.

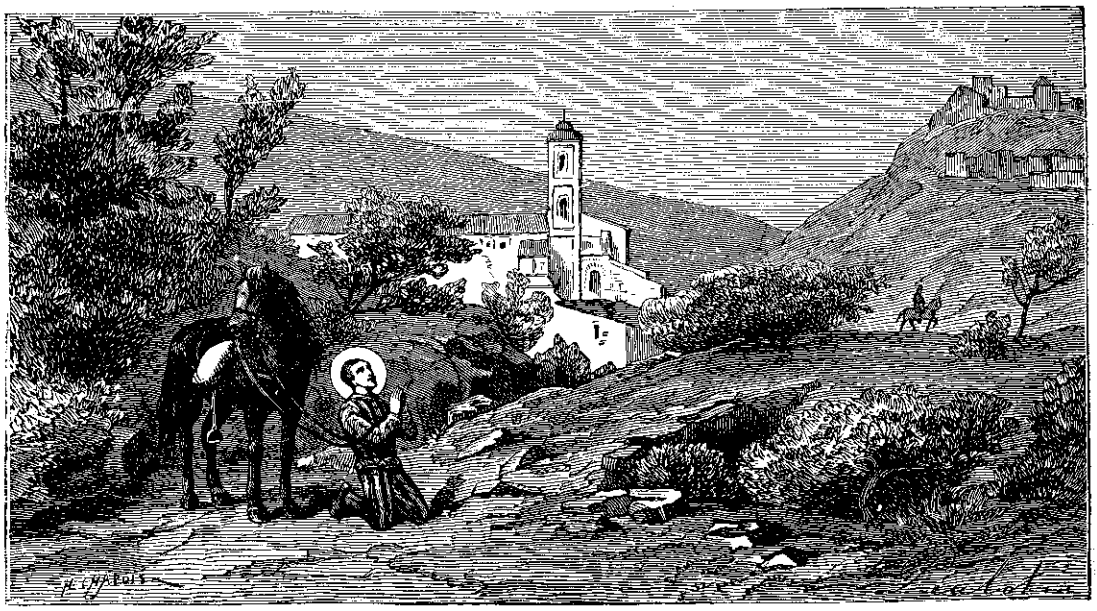
Actuellement, le Postulateur général de l'Ordre des Frères Mineurs est en instance auprès du Saint-Siège pour faire approuver le culte immémorial rendu au serviteur de Dieu Fr. Georges-Balthazar Oppezzi.

SOURCES

Pièces du procès de Béatification à Rome et à San-Remo.

SAINT CAMILLE DE LELLIS

Fête le 18 juillet.



« Pardon, Seigneur! Laissez-moi le temps de faire une vraie pénitence. »

Ce fut dans le royaume de Naples que naquit le grand hospitalier, saint Camille de Lellis. Son père, Jean de Lellis, noble chevalier, avait servi avec honneur dans les armées de Charles-Quint; sa mère, Camille Compellio de Laureto, appartenait à une des familles les plus illustres de la contrée. Elle avait eu, dans les premières années de son mariage, un fils qui lui avait été enlevé au berceau, et elle était demeurée sans postérité, quand, nouvelle Elisabeth, à soixante ans, elle comprit qu'elle mettrait bientôt au monde un nouvel enfant.

Dans un songe, elle crut voir le nouvel enfant que Dieu allait lui donner, avec une croix sur la poitrine et suivi d'une foule innombrable d'autres enfants marqués de la même croix. Elle prit peur, croyant qu'il s'agissait de la croix dont on marque les condamnés et se demanda si elle ne mettrait pas au monde un chef de brigands qui serait un jour la croix de sa famille.

Bientôt, elle mourut et elle dut comprendre au ciel ce que signifiait ce signe béni, qui désignait la postérité spirituelle de son fils et les innombrables religieux dont la famille devait être pendant toute l'éternité sa joie et sa gloire. Heureuses les mères auxquelles la vocation de leurs enfants réserve de telles récompenses!

Les commencements de l'enfant prédestiné ne justifièrent que trop les appréhensions de sa mère: paresseux et frivole, il s'adonna à la passion du jeu avec une ardeur fébrile, et toutes les remontrances de sa famille ne purent le ramener dans la bonne voie.

Lorsque Camille eut atteint l'âge de 19 ans, son père se proposa de l'engager au service de la riche République de Venise, et l'amena à cet effet; mais le vieillard ne put atteindre le terme de son voyage : il mourut à Lorette, chez un capitaine de ses amis.

Seul, sans famille, au milieu d'un pays inconnu, le jeune homme, malgré une plaie à la jambe qui lui rendait difficile le service militaire, ne songea pas à reprendre le chemin de Naples. Il continua sa course aventureuse, dans le dessein de s'engager aussitôt qu'il le pourrait.

Dieu veillait sur cet orphelin et, comme il passait par Fermo, une grâce de vocation tomba dans son âme. Deux Franciscains, à l'aspect pieux et humble, en passant devant lui, suffirent à opérer cette transformation; il aima leur simplicité et leur pauvreté et, dans son cœur, fit le vœu d'entrer un jour dans leur Ordre.

Il renonça donc à la carrière des armes et se dirigea vers le couvent franciscain d'Aquila, dont un de ses oncles était précisément gardien. Il lui raconta tout ce qui s'était passé et lui demanda l'habit.

Le Père Gardien connaissait les tristes antécédents de son neveu et voulut éprouver cette vocation subite; il lui refusa donc pour un temps l'entrée du couvent.

Soit que la vocation ne fût pas affirmée, ou l'épreuve trop forte, le pauvre jeune homme ne résista point et, au bout de quelque temps d'attente, il retomba dans ses désordres.

Il prit la route de Rome, et là, il entra à l'hospice Saint-Jacques pour y faire soigner sa plaie. Sa passion pour le jeu ne tarda pas à mettre le trouble dans l'hôpital, et on fut obligé de le renvoyer avant même que sa blessure se fût complè-

tement cicatrisée. Camille, cherchant toujours fortune, prit le parti d'aller, selon son premier projet, à Venise la riche, où il s'engagea dans l'armée qui partit pour Chypre.

Après une campagne pleine de sanglantes péripéties, le jeune soldat prit du service à bord des galères de Naples; à peine s'était-il embarqué, qu'une violente tempête s'éleva. Rejetée en pleine mer par les vagues furieuses, la flotte courut les plus grands périls; enfin, après une lutte de trois jours, elle put aborder dans un port hospitalier. Mais les galères avaient reçu de telles avaries qu'elles étaient incapables de tenir plus longtemps la mer, et l'on fut obligé de licencier les équipages.

Camille continua sa vie d'aventures et, dans sa passion pour les dés, il joua son arquebuse, son manteau, jusqu'à sa chemise, et, réduit au dernier dénuement, il fut obligé de parcourir le royaume de Naples en mendiant son pain, avec un soldat aussi misérable que lui.

Le jour de saint André, en 1574, il demandait l'aumône à la porte de l'église de Manfredonia, quand passa un seigneur du pays, qui faisait construire un couvent de Capucins. La jeunesse et la pauvreté du mendiant attirèrent son attention, et, s'approchant de Camille, il lui proposa de travailler au monastère. Cette proposition inattendue frappa vivement le jeune homme qui se rappela le vœu qu'il avait fait; il allait accepter, quand son compagnon survint tout à coup et l'entraîna. Camille, torturé cependant par le remords, le suivit sur la route de Barletta. Près de cette ville, ils rencontrèrent une troupe de cavaliers et leur demandèrent s'ils pourraient trouver du travail dans les villages voisins. « Il n'y faut pas compter, répondirent les voyageurs. » Camille vit dans ces paroles un avertissement de la Providence, et, abandonnant son compagnon, il retourna vers le couvent de Manfredonia. Les Capucins l'accueillirent avec bonté comme travailleur, malgré son état misérable, et lui donnèrent la charge facile de conduire deux ânes chargés de fournir aux maçons l'eau, la chaux et les pierres nécessaires pour les travaux.

Le démon comprit que l'heure de la lutte était arrivée, et il livra au jeune homme de terribles assauts. Camille portait encore son costume de soldat, et les enfants du voisinage, le voyant employé aux travaux les plus vils, le poursuivaient de leurs huées. L'orgueil du jeune gentilhomme se révolta, et il fallut toute la douceur et toutes les prévenances des religieux pour le retenir auprès du couvent hospitalier. Enfin, la grâce triompha et Camille eut la force de résister aux avances de son ancien compagnon, qui revint exprès à Manfredonia pour essayer encore une fois de l'entraîner. La grâce triomphait dans le cœur de Camille; l'heure approchait où il allait entrer pour toujours dans la voie de la sainteté.

Au commencement de l'an 1575, les religieux envoyèrent leur commissionnaire au couvent de Saint-Jean, chercher du vin. Le gardien du monastère, le Fr. Angelo, ne connaissait pas Camille; mais, éclairé tout à coup par une inspiration céleste, il le conduisit dans le jardin et, le prenant à part, il l'entretint de la nécessité de fuir le péché et de se donner complètement à Dieu. Ces paroles émurent le jeune homme qui se jeta aux pieds du religieux en se recommandant à ses prières.

Le lendemain, jour de la Purification de Notre-Dame, Camille retourna au couvent de Manfredonia. Il cheminait doucement à cheval en pensant à ce que le Père Gardien lui avait dit la veille, lorsque, tout à coup, un rayon de la lumière divine pénétra jusqu'au fond de son cœur et l'éclaira sur les désordres de sa vie passée. Saisi d'un profond repentir, Camille saute à bas de son cheval, s'agenouille sur le chemin, et s'écrie en versant un torrent de larmes :

« Ah! malheureux, pourquoi ai-je connu si tard mon Seigneur et mon Dieu? Comment suis-je resté sourd à tant d'appels? Pardon, Seigneur, pardon pour ce misérable pécheur! laissez-lui le temps de faire une vraie pénitence. »

Et, renouvelant le vœu qu'il avait fait, alors qu'il était encore plongé dans tous les désordres :

« Je ne veux plus rester dans le monde, j'y renonce à jamais. »

A son arrivée à Manfredonia, le nouveau converti alla se jeter aux pieds du Gardien et lui raconta la grâce extraordinaire dont il était l'objet. Le Gardien encouragea le pénitent et lui promit de parler en sa faveur au Provincial qui, seul, pouvait le recevoir dans l'Ordre. Le Provincial accueillit la demande, et c'est ainsi que Camille fut envoyé comme novice au couvent de Trivento.

Le nouveau religieux partit aussitôt, et, le soir, il arriva près d'une rivière; il s'avançait pour la traverser, quand une voix, sortant de la montagne voisine, cria :

« Ne va pas plus loin, ne passe pas! »

Croyant être l'objet d'une hallucination, le jeune homme voulut d'abord continuer sa marche; mais la voix mystérieuse se fit entendre de nouveau, et Camille, s'arrêtant au bord de l'eau, se coucha sous un arbre. Le lendemain, au point du jour, des religieux qui allaient à Trivento le rejoignirent et, lui montrant la rapidité du courant à cet endroit, lui apprirent qu'il avait échappé à la mort.

Au couvent de Trivento, le jeune novice édifia tous les religieux par l'austérité de sa pénitence; on ne l'appelait que le *Frère humble*. Dieu destinait son serviteur à une autre vocation, et il permit que le frottement de la robe de bure rouvrît son ancienne plaie de la jambe. En vain essaya-t-on plusieurs remèdes; le mal ne fit qu'empirer et les supérieurs, impuissants à le combattre, furent obligés de congédier le novice sur lequel ils fondaient d'ailleurs de grandes espérances. Il partit pour Rome, se fit soigner, et quand il fut guéri, il voulut rentrer dans son couvent; à cet effet, il consulta un homme dont la sagesse et la sainteté avaient grande réputation, saint Philippe de Néri. Celui-ci lui répondit en riant :

« Adieu, Camille; tu persiste à vouloir être Capucin, mais ta plaie se rouvrira et il faudra partir une seconde fois. »

La prédiction du saint vieillard se réalisa et Camille, obligé de renoncer à la vie monastique, se retira de nouveau dans les hôpitaux, où il s'occupa de soigner et d'édifier les malades qu'il avait autrefois scandalisés par ses désordres et son amour du jeu.

En voyant la négligence que les employés salariés de l'hôpital mettaient à soigner les malades, Camille comprit qu'il y avait une grande œuvre à fonder et il résolut de grouper quelques hommes dévoués qui serviraient les infirmes, par amour pour Jésus-Christ. En pensant à la Croix du Sauveur : « S'ils la portaient, se dit-il, sur la poitrine, cette vue les soutiendrait, les encouragerait, les récompenserait. »

Ce fut en l'année 1582 que Camille conçut ce dessein; il avait alors trente-deux ans. Éloigné de son pays, ruiné par ses pertes au jeu, petit employé d'hôpital, il n'avait à sa disposition aucune ressource; il se mit cependant à l'œuvre, et il prit cinq compagnons, décidés comme lui à se dévouer au soin des infirmes pauvres, et il les réunit dans une chambrette qu'il transforma en oratoire.

Les œuvres de Dieu soulèvent toujours de grandes contradictions; c'est leur privilège; celle de Camille ne devait pas en être privée. Les autres servants de l'hôpital, jaloux de la petite association qui se formait à côté d'eux, accusèrent Camille et ses compagnons d'aspirer à la direction de l'hospice; leurs calomnies furent écoutées, et les administrateurs ordonnèrent de fermer l'oratoire.

Attristé par cet ordre imprévu, Camille prit le crucifix de l'autel, et, le pressant sur son cœur, il le porta dans sa chambre; sa prière muette fut entendue. Au milieu de la nuit, il vit en songe le crucifix incliner doucement la tête et le consoler de ses paroles : « Ne crains rien, je t'aiderai et serai avec toi. »

Le lendemain, le serviteur de Dieu se réveilla plein d'espérance; le Christ lui-même prenait en main sa cause, il n'avait pas besoin d'autre protecteur.

Il y avait en ce moment à Rome un prêtre de l'Oratoire que le monde catholique devait connaître plus tard sous le nom de cardinal Tarigi. Il s'intéressait vivement à notre Saint, et il lui conseilla de se faire ordonner prêtre avant de mettre à exécution son dessein. Camille suivit son avis, et l'on vit cet ancien soldat, qui, jusque-là, ne s'était pas beaucoup occupé des règles de la rhétorique et de la grammaire, suivre les cours du collège Romain et s'asseoir à côté des écoliers qui venaient étudier les éléments de la langue latine. Les quolibets ne lui furent pas épargnés, et ses petits compagnons, se moquant de sa haute taille, ne cessaient de lui répéter : « *Tardevenisti.* » Camille laissait dire; mais, un jour que les malicieux recommençaient leurs plaisanteries, le professeur les arrêta par ces paroles prophétiques : « Oui, il est venu tard, mais il regagnera le temps perdu et fera de grandes choses dans l'Eglise de Dieu. »

La persévérance de l'étudiant triompha, en effet, de tous les obstacles, et le jour de la Pentecôte 1584, Camille célébrait sa première messe à l'église de Saint-Jacques des Incurables, sur l'autel de la Sainte Vierge. Quelques mois plus tard, on lui confia l'église de Notre-Dame des Miracles; c'est là qu'il fonda sa Congrégation. Il n'eut d'abord que deux compagnons, qui, à son exemple, partageaient leur temps entre la prière et le soin des malades; mais le nombre des nouveaux Frères ne tarda pas à augmenter et notre Saint fut obligé de louer une autre maison, dans la rue des *Boutiques-Obscures*. Il n'y avait pas de chapelle, et les Frères devaient, chaque matin, entendre la messe dans les églises des environs. Faute de ressources suffisantes, on ne pouvait sortir de cette situation difficile, quand, la vigile de sainte Madeleine, le serviteur de Dieu alla visiter l'église de cette sainte. Pendant sa prière, il eut l'inspiration de demander cette église à la confrérie du Gonfalon, dont elle dépendait. Contre toute apparence, sa requête fut écoutée, et la Congrégation naissante qui, sur ces entrefaites, fut approuvée par le pape Sixte-Quint, put en prendre possession avant la fin de 1581. A peu près à cette époque, elle adopta le costume qu'elle porte encore aujourd'hui, la croix rouge sur un vêtement noir.

A la demande du pieux cardinal Mandovi, le pape Grégoire XIV permit aux religieux de saint Camille de prononcer les vœux solennels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et celui de servir les malades *même en temps de peste.*

Une maladie contagieuse ayant été apportée à Naples sur des galères d'Espagne, on relégua à Pouzzoles les soldats qui en étaient atteints. Aussitôt, Camille envoya dans cette ville cinq religieux secourir les abandonnés. Trois d'entre eux succombèrent à la peine, et leur mort glorieuse excita un tel mouvement dans ces contrées que, de toutes parts, les postulants se présentèrent pour entrer dans un Ordre où l'on pouvait mourir martyr de la charité.

Parmi les nouveaux novices, il y en avait un qui était venu contre le gré de ses parents. Son père, à force d'instances, parvint à le faire revenir de sa première détermination, et il le dégoûta tellement de la vie monastique, que le jeune homme, malgré toutes les résistances du Saint, persista dans sa résolution de rentrer dans le monde. Voyant que tous ses efforts étaient inutiles, l'homme de Dieu se tourna vers le novice, et d'une voix vibrante :

« Frère, lui dit-il, puisque vous avez résolu de retourner au monde, sachez bien que vous n'y trouverez pas le bonheur. Vous tournerez mal et vous mourrez par la main de la justice. »

Ces terribles menaces ne tardèrent pas à se réaliser, et, quelques années plus tard, le jeune homme, condamné à la peine capitale, rappelait en pleurant ces paroles prophétiques du Saint au religieux camillien qui était venu l'assister sur l'échafaud.

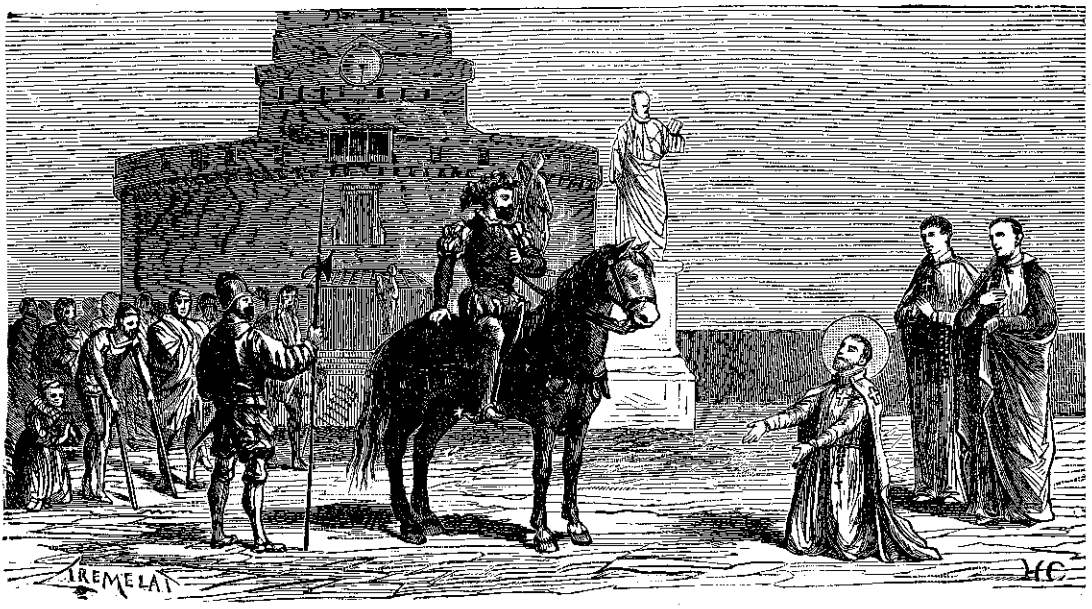
Ne quittons pas notre vocation.

Pendant l'année 1590, une horrible famine désola le territoire de Rome et toute l'Italie. La charité fut impuissante à soulager toutes les misères, et les pauvres, dénués de tout, erraient dans les campagnes, heureux de trouver quelques racines sauvages pour apaiser leur faim. A Rome et dans les environs, la mortalité fut effrayante, et, en quelques mois, on compta dans les rues plus de 60 000 cadavres.

En présence d'un tel fléau, le gouverneur fut obligé d'expulser de la ville les pauvres étrangers qui l'encombraient. Dans des circonstances critiques, le Saint se multiplia pour venir en aide aux délaissés. Il allait dans les étables, les cavernes, jusque dans les ruines antiques où s'étaient réfugiés les malheureux transis de froid, épuisés par les privations, il se dépouillait lui-même pour revêtir leur nudité, et bien souvent, sans compter avec l'avenir, il donna jusqu'au dernier sac de farine du couvent. Dieu bénit la charité de son serviteur, et envoya toujours des bienfaiteurs inconnus porter les provisions nécessaires et le pain qui manquait.

Un jour, Camille rencontra une troupe de pauvres que l'on conduisait enchaînés hors de la ville. A la vue de ces malheureux, le Saint, plein de compassion, s'avança vers l'officier qui les conduisait, et d'une voix tremblante d'émotion, il le supplia de les lui confier. « Je les nourrirai, disait-il; tant qu'ils vivront, j'aurai soin d'eux, et, s'ils meurent, il y a bien encore à Rome pour eux un petit coin de terre chrétienne. »

Mais les ordres étaient formels, et l'officier pressait la marche de son escorte. Alors, le Saint se jette à genoux, et, les bras en croix, il



Saint Camille supplie l'officier romain de lui confier les malheureux que la ville ne peut plus nourrir.

demande en versant des larmes, qu'on lui confie au moins les plus misérables afin de pouvoir sauver leur vie. L'officier, attendri, fut obligé de céder à cette dernière prière, et il abandonna au Saint les deux pauvres qui paraissaient les plus malades. Camille, jetant alors un regard plein de compassion sur ceux qui allaient partir.

« Ah ! mes amis, leur dit-il, puisqu'il n'y a plus pour vous aucun remède en ce monde, tâchez de conserver au moins la vie de l'âme et de mourir dans la grâce de Dieu. »

Au milieu de la détresse générale, le Saint continuait son œuvre sans se préoccuper des difficultés matérielles. Camille savait que pauvre, inconnu, perdu dans la grande ville de Rome, il avait fondé son Ordre avec le secours de Dieu, et il comptait sur la Providence, son unique trésorier.

Ses créanciers vinrent une fois le trouver et lui demandèrent, pleins d'anxiété.

« Eh bien ! Père, quand finirez-vous de nous payer?

— Ne vous inquiétez pas, répondit le Saint, Dieu n'est-il pas assez puissant pour nous envoyer ici, demain matin, des sacs d'argent? »

Les créanciers se mirent à rire, et ils répliquèrent :

« Le temps des miracles est passé. »

On a fait cette réflexion dans tous les temps.

Quelques jours après, un prince de l'Eglise léguait 15 000 écus romains à la Congrégation. La Providence montrait ainsi que ses miracles sont perpétuels pour ceux qui s'abandonnent à elle.

Cependant, l'Ordre grandissait tous les jours, et des maisons se fondaient à Milan, Gênes, Bologne, Ferrare et dans les autres villes importantes de l'Italie. Partout, les religieux s'étaient rendus dignes de leur grande mission, et plusieurs avaient payé de la vie leur zèle à soigner les malades.

L'Institut était désormais affermi, les difficultés des commencements étaient résolues, le serviteur de Dieu avait rempli son œuvre, et, par esprit d'humilité, il se démit du généralat. Retiré à Naples, il se consacra tout entier au service des malades, et, malgré le rang qu'il tenait dans la Congrégation, on le vit se charger des emplois les plus rebutants.

Dans ces derniers temps, la plaie de sa jambe se rouvrit et lui fit endurer d'atroces souffrances. Un jour, comme il traversait l'hôpital, les malades, voyant qu'il avait peine à se soutenir, lui dirent :

« Père reposez-vous un peu, vous allez tomber.

— Mes enfants, répondit-il, je suis votre serviteur : il faut bien que je fasse tout ce que je peux pour votre service. »

Cependant, l'heure approchait où tant de patience et d'abnégation allaient recevoir leur récompense. Camille prédit lui-même qu'il mourrait le jour de saint Bonaventure, et il voulut une dernière fois visiter les maisons de l'Ordre.

A Naples, comme les infirmes se pressaient autour de lui.

« Je m'en vais mourir à Rome, leur dit-il ; vivez chrétiennement si vous voulez éviter l'enfer; adieu, car nous ne nous reverrons plus. »

De retour dans la ville de Rome, il alla une dernière fois prier sur le tombeau de saint Pierre, et, de ses mains défaillantes, il voulut soigner les malades de l'hôpital du Saint-Esprit.

Comme ses souffrances augmentaient d'une manière qui faisait présager la fin, il fit venir ses religieux auprès de son lit, et, après leur avoir demandé pardon, il s'écria, plein de joie : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus.*

A ce moment, quelques personnes de Rome, poussées par une curiosité indiscrète, demandèrent à le voir; mais le Saint se fit excuser en disant :

« On ne meurt qu'une fois, et je dois m'y préparer de mon mieux avec l'aide de mon Sauveur. »

Comme il sentait la mort approcher, il étendit les bras en croix, invoqua une dernière fois la Très Sainte Trinité, la Sainte Vierge, et l'archange saint Michel, et, après avoir prononcé ces paroles : « Que le visage du Seigneur Jésus me soit doux et joyeux ! » il expira.

C'était le 14 juillet de 1614. Il avait 65 ans.

VIE DE SAINT CAMILLE DE LELLIS

Avant sa naissance, sa mère le voit en songe suivi d'une troupe d'enfants marqués comme lui de la croix. Elle s'effraye.

Sur la route de Manfredonia, un rayon de lumière pénètre soudainement son cœur. Il se jette à genoux et pleure sa vie passée.

A l'hôpital, il réunit quelques compagnons dans un petit oratoire : c'est le noyau de sa congrégation.

Saint Camille naît dans une étable comme le Sauveur.

Converti par cette grâce, il revêt l'habit des Capucins et se livre à la plus austère pénitence.

Le Christ s'incline sur la croix pour le consoler de la persécution qui fait fermer l'oratoire.

Réduit à la misère par son amour du jeu, il sert les maçons au couvent des Capucins de Manfredonia.

Une plaie à la jambe l'oblige à se retirer à l'hôpital, où il se dévoue au soin des malades.

A trente-deux ans, il se fait écolier et supporte les quolibets des enfants qui lui crient : *Tarde venisti!*

Ses études terminées, le Saint est ordonné prêtre, et il dit sa première messe à Saint-Jacques des Incurables, à Rome.

Saint Camille exhorte les moribonds à la mort.

Au milieu d'une horrible famine, il secourt les pauvres et recueille les enfants abandonnés.

Il dépouille de l'habit du siècle Bernardin et Curzio, ses deux premiers compagnons.

Sixte-Quint approuve son Institut et il lui donne, ainsi qu'à ses compagnons, la permission de porter la croix sur sa poitrine.

Il va jusqu'au fond des étables porter ses soins aux malheureux délaissés.

Il transporte son crucifix bien-aimé de l'hôpital Saint-Jacques à l'église Notre-Dame.

Il prédit à un novice, que son père entraîne dans le siècle, le terrible châtiment que Dieu lui prépare.

Saint Camille et ses compagnons font leurs vœux solennels, le 8 décembre 1591.

Dans un voyage sur mer, il reprend les marins de leurs dissolutions et les menace de la colère divine.

Il se démet du généralat en présence du cardinal Ginnasi.

Dans une extase, près d'un malade, il brise le bâtonnet qui blesse le pauvre; mais aussitôt, le Saint obtient guérison de la blessure et de la maladie.

e châtiment suit de près la menace. et il est obligé d'apaiser par ses prières la tempête qui s'élève tout à coup.

Dans un couvent de Capucins, il change miraculeusement l'eau en vin pour ses compagnons de voyage.

Dans son extrême charité, il panse les plaies des malades et leur donne les soins les plus rebutants.

Dans un moment de détresse, un inconnu vient lui apporter les 300 écus dont il a besoin.

Il distribue aux pauvres toutes les provisions du couvent, et cependant, le soir, ses religieux ne manquent de rien.

Portant un malade, il engage une balayeuse à rendre hommage à ce pauvre comme si c'était Notre-Seigneur lui-même.

Dans une terrible inondation, il sauve tous les malades de l'hôpital du Saint-Esprit.

Les anges, vêtus de l'habit de son Ordre, exhortent pendant trois jours un malade à la mort.

Les bras en croix, il rend doucement le dernier soupir, le 14 juillet 1614, à 65 ans.

Il fait descendre Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et saint François d'Assise, pour recevoir l'âme d'un mourant.

Il fait retirer sains et saufs des ouvriers qui avaient été ensevelis sous les ruines d'une fabrique.

On guérit une jeune fille d'un cancer, en appliquant sur la plaie un morceau de son vêtement.

Saint Philippe de Néri voit les anges lui suggérer ses paroles quand il assiste les moribonds.

Avant de mourir, il appelle tous ses religieux et les bénit une dernière fois.

Catherine Dondoli recouvre la santé au moment où son confesseur verse dans son breuvage un peu de poussière de la chambre du Saint.

SAINT CLAIR, PRÊTRE ET MARTYR

Fête le 18 juillet.

Saint Clair supplie ses assassins d'épargner la vie de son jeune disciple.

Saint Clair naquit en Angleterre dans une ville ancienne, que les actes primitifs du Saint nomment Olchestria, bâtie sur la Tamise. Selon quelques historiens, c'est la ville actuelle de *Rochester*, dans la province de Kent ; et selon d'autres c'est *Colchester* dans la province d'*Essex*, deux villes peu éloignées l'une de l'autre, mais assez près de la Tamise.

C'était au temps d'Edmond l'ancien, qui régna sur une partie de l'Angleterre depuis 841 jusqu'en 846. Les parents du futur martyr étaient distingués dans le monde. On ignore le nom de sa mère. Son père s'appelait Edouard. Le jeune Clair fut élevé d'une manière digne de sa naissance. Ses historiens nous le représentent favorisé des qualités de l'esprit et du corps, déjà remarquable par ses vertus chrétiennes, sa grande piété et son amour de la pureté.

UN MARIAGE MANQUÉ

Lorsque son éducation fut finie, Edouard, son père, pensa à le marier. Il trouva une jeune personne digne de lui, également distinguée par sa beauté, sa naissance et sa fortune. Les deux familles agréaient cette union. Clair n'osa point d'abord résister à son père par un refus formel. Mais pendant que ses parents se livraient aux

préparatifs du mariage, le jeune homme priait et réfléchissait. A la veille des fêtes nuptiales, il quitta brusquement la maison paternelle et ne reparut plus dans le pays.

Il s'était enfuit dans la direction du rivage; il s'embarqua sur un navire qui allait faire voile vers la France et vint débarquer à Cherbourg.

LES TROIS ERMITES DE NACQUEVILLE

Il ne se fixa pas dans cette ville, car son dessein était de renoncer entièrement au monde, et à tous les soucis de la terre, pour se consacrer uniquement au service de Dieu dans le recueillement et la solitude.

Il trouva le lieu que sa piété désirait, dans une forêt à deux petites lieues de Cherbourg, au lieu où se trouve maintenant la paroisse de Nacqueville.

Dans ces temps reculés où la population était peu nombreuse, et le pays couvert de bois, la forêt de Nacqueville était une vaste solitude qui s'étendait au loin. Saint Clair se fixa dans cette forêt avec deux compagnons. Au dire de quelques-uns, ces deux hommes l'avaient suivi d'Angleterre; mais d'autres affirment avec plus de raison que c'étaient deux ermites déjà établis dans cette solitude.

Le noble fugitif anglais crut avoir trouvé en cette forêt le lieu du calme et de la paix, mais le démon vint bientôt troubler son repos. D'après le bréviaire de Coutances il n'y put rester que deux ans. Il y fut en butte aux tracasseries et aux persécutions des habitants des environs. Sa qualité d'étranger le leur avait rendu suspect, et ils le forcèrent par leurs mauvais traitements, à abandonner sa chère retraite et à chercher ailleurs une terre plus hospitalière. Ses deux compagnons restèrent à Nacqueville; ce qui donne à croire qu'ils n'étaient pas venus d'Angleterre.

SAINT ODOBERT — UNE ABBAYE DISPARUE NOUVELLE SOLITUDE

Il y avait alors un monastère célèbre appelé *Malduin*, gouverné par un saint abbé nommé *Odobert*, dont la réputation de ferveur et de piété avait engagé un certain nombre de personnes à se mettre sous sa conduite. Le monastère était dédié à saint Paul; mais les *Actes* de saint Clair sont le seul document historique où il soit fait mention de ce couvent. On ne sait pas au juste où il était placé, ce qui n'étonnera personne si on se souvient qu'un peu plus tard, presque tous les monastères de Neustrie furent détruits par les invasions des Normands et que beaucoup ne furent jamais rétablis, telles que l'Abbaye de Saint-Marcouf, celle de Landelles, et bien d'autres. Malduin fut probablement de ce nombre

« Il y avait, disent les savants auteurs de la *Gallia Christiana*, dans le diocèse de Coutances, sous les rois Mérovingiens, un grand nombre de monastères qui furent détruits au IX^e^ siècle, par les Normands. On a même perdu les noms des premiers abbés du temps du roi Pépin. »

On ne doute pas que l'abbaye de Malduin ne fût dans la Basse-Normandie, M. Denyau la place près de Cherbourg. Dieu, dit-il, avait destiné à saint Clair, près de Cherbourg, l'abbé saint Odobert, pour le mener par la main à la vertu. Les uns placent ce monastère à l'endroit où a été bâtie depuis l'abbaye de Notre-Dame du Vœu, à Cherbourg. Il est certain qu'il y avait en ce lieu un établissement religieux avant la fondation qu'y fit Mathilde, reine d'Angleterre. Les autres le mettent à Négreville, à six ou sept lieues de Cherbourg, et il y a bien des raisons pour appuyer cette opinion, comme on peut le voir dans un petit ouvrage intitulé: *Détails historiques sur l'ancien port de Cherbourg*, par M. A. Asselin.

Quel était le fondateur de l'abbaye de Malduin? Peut-être saint Scubilion qui, suivant M. Dechauterègne et M. Lahougue, historiens de Cherbourg, prêcha dans cette ville; peut-être aussi, dans cette ville, fonda-t-il le monastère de Saint-Odobert; peut-être fût-ce son contemporain, saint Pair, qui, selon Fleury, fonda plusieurs monastères dans le diocèse d'Avranches. Le bréviaire de Coutances en attribue la fondation à saint Scubilion.

Toujours est-il que l'ermite anglais fut reçu à Malduin avec joie et charité. Dieu sans doute l'y avait conduit afin qu'il pût se former à la sainteté sous la sage direction du saint abbé Odobert. Il ne resta pourtant pas longtemps dans le monastère, disent plusieurs auteurs. Odobert, approuvant l'attrait de son nouveau disciple pour la vie solitaire et cachée, lui permit de se retirer sur le bord d'une rivière appelée *Coste* (*ad Costum amnem* dit la *Neustria pia*), à peu de distance du monastère de Malduin, mais à condition que les dimanches et fêtes, il se rendrait à l'église Saint-Paul, la plus grande de l'abbaye, pour assister, avec les religieux, à l'office divin, et participer au sacrement de l'Eucharistie.

SACERDOCE ET APOSTOLAT

Clair réalisa de tels progrès dans la piété, la pénitence, la pratique de toutes les vertus et la méditation des Saintes Ecritures, que son abbé le trouva digne de recevoir les saints Ordres. Cette proposition alarma l'humilité du bon solitaire, et il n'y consentit que par obéissance à son supérieur. Il fut ordonné prêtre par Seginand, évêque de Coutances, ce qui est une nouvelle raison de croire que Malduin était dans ce diocèse. On ignore l'année de l'ordination de saint Clair, mais on sait que Seginand, qui assista au concile de Pontoise, en 876, mourut vers l'an 879. « On conféra les saints Ordres à ce bienheureux solitaire, dit un de ses historiens, pour le rendre puissant sur les âmes, comme il l'était sur les corps. »

Après son ordination, l'ermite continua à demeurer dans sa solitude, sur les bords du Coste; mais il interrompait de temps en temps sa contemplation pour gagner des âmes à Jésus-Christ, par la prédication et les autres fonctions du saint ministère. C'est le témoignage que lui rendent les différents auteurs de sa vie.

Sa réputation ne tarda pas à s'étendre de tous côtés, comme le remarque l'auteur de la *Neustria pia*: « *Longe lateque innotescerit.....* ». Ce qui n'y contribua pas peu, c'est que les ermites de la forêt de Nacqueville, ses anciens compagnons de prière et de pénitence, étant allés le visiter à Malduin, y publièrent un miracle qu'il avait opéré lorsqu'il était avec eux. Il en opéra d'autres dans son second ermitage. De tous côtés, on venait le consulter et se recommander à ses prières.

FUITE DES OCCASIONS DE PÉCHÉ

Ce concours lui était très à charge, car il gênait son humilité et son esprit de recueillement. Déjà, il réfléchissait aux moyens de se

soustraire à ces visites en s'enfonçant dans quelque solitude plus retirée, quand une circonstance imprévue vint précipiter sa fuite.

Parmi les nombreux fidèles qui venaient lui demander conseil pour marcher dans une vie plus chrétienne, se trouva une femme riche et puissante, qui n'était pas amenée par l'Esprit de Dieu, mais par Satan. Le tentateur l'envoyait au saint ermite, comme une pierre de scandale. Celui-ci, éclairé par la lumière de Dieu, n'eut pas plus tôt deviné les perfides intentions de cette personne, qu'il s'enfuit de son ermitage, vint demander la bénédiction de son abbé, et, avec sa permission, quitta le pays. Les Saints ont toujours enseigné que la fuite du danger est la meilleure arme dans ce genre de combat.

Ce brusque départ irrita vivement la femme qui en était cause; dans son dépit, elle jura de mettre tout en œuvre pour se venger. Nous verrons qu'elle n'y réussit que trop, pour son propre malheur, mais aussi pour la gloire éternelle du courageux serviteur de Dieu.

En attendant, le saint fugitif parcourut différents lieux, laissant partout des preuves et des effets de sa piété, de son zèle et de sa sainteté. Il erra longtemps dans les forêts et les déserts de la Normandie et des provinces voisines. Il alla jusqu'à Paris, et demeura quelque temps auprès du monastère de Saint-Victor. Cette retraite, à l'époque dont nous parlons, était encore éloignée du tumulte de Paris, et offrait à ce nouveau Joseph un asile très conforme à ses goûts.

Il n'y resta pas cependant; sans doute que son zèle pour la prédication l'obligeait à de fréquents voyages. On le vit successivement à Saint-Lô, à Vire, à Carentan, à Chaumont, aux Loges près Fécamp, à Flacourt auprès de Mantes, à Pontoise, à Flavacourt, à Sancourt, et dans d'autres lieux qui conservent encore un précieux souvenir de ce saint, par le culte immémorial qu'ils lui rendent.

Enfin, après avoir parcouru pendant plusieurs années différentes localités, prêchant, édifiant partout, saint Clair se fixa dans le Vexin normand, près d'une petite rivière appelée Epte (en latin *Itta*), à trois lieues de Gisors.

Là, avec l'aide d'un disciple nommé Cyrin, il se bâtit une cellule et un petit oratoire. Cette solitude deviendra plus tard un lieu de pèlerinage, et donnera naissance à un bourg appelé Saint-Clair, célèbre par le traité de paix qui y fut signé en 912, entre Charles le Simple, roi de France, et Rollon, duc de Normandie; mais il est plus illustre encore par le séjour qu'y fit saint Clair, par son martyre et par ses précieuses reliques qui y sont conservées depuis sa mort.

Dans cette retraite, saint Clair partageait son temps entre la prière, la prédication, les autres fonctions du sacerdoce et le travail des mains. C'était pour lui un paradis anticipé. Il y vivait heureux et tranquille, avec son disciple saint Cyrin. Il y goûtait les douceurs de la paix, les consolations de la piété et de l'amour de Dieu. Sa vie sainte, pure et angélique, s'écoulait tranquille sous le regard du Seigneur.

Cependant, une suprême épreuve se préparait pour lui; mais Dieu ne la laissait venir que pour donner à son serviteur une plus belle couronne.

LE MARTYRE

Malgré des années d'absence, la méchante femme dont nous avons parlé n'avait pas encore pardonné au saint ermite son dédain et sa fuite. Dans sa haine toujours vivante, elle le faisait chercher de divers côtés. Enfin, elle apprit le lieu de sa retraite. Deux assassins, envoyés par elle, le trouvèrent travaillant dans son ermitage, et après l'avoir chargé d'injures, ils lui tranchèrent la tête. Il reçut la mort à genoux, après avoir prié les bourreaux d'épargner son disciple et offert son sacrifice à Jésus-Christ, ami des âmes pures et vengeur de l'innocence.

Le savant évêque de Toul, Mgr du Saussay, raconte dans son martyrologe gallican, qu'aussitôt après son supplice, le corps du martyr, vainqueur de la mort, se leva de lui-même, saisit entre ses mains sa tête sanglante, et, dirigé par la main invisible des anges, alla laver le glorieux trophée dans les eaux de l'Epte; puis il revint aussitôt, déposa sa tête dans l'oratoire de son ermitage, et s'y étendit lui-même comme pour prendre son repos.

Saint Cyrin, ce fidèle compagnon de ses travaux et de sa pénitence, prit soin des funérailles de son cher maître, et l'ensevelit au même lieu.

C'était le 4 novembre 884, au témoignage du martyrologe romain, qui en fait mémoire ce jour-là.

Les miracles opérés dans la suite des siècles au tombeau du martyr de la chasteté, y attiraient de nombreux pèlerins, et dans cet ermitage, jadis solitaire, se forma, ainsi que nous l'avons dit, le bourg de Saint-Clair-sur-Epte. Après la construction de l'église paroissiale, on tira de leur sépulcre les restes vénérés du saint patron, et on les déposa avec honneur dans le nouvel édifice. Cette translation s'accomplit sans doute le 17 juillet, car tel est le jour où l'on célèbre la fête du saint martyr à Saint-Clair-sur-Epte et dans beaucoup d'autres villes. Cependant, au diocèse de Coutances, cette fête est, de temps immémorial, fixée au 18 juillet.

ORAISON EN L'HONNEUR DE SAINT CLAIR

Faites, nous vous en supplions, ô Dieu tout-puissant, que, par l'intercession de saint Clair, votre martyr, dont nous honorons l'heureuse entrée dans le ciel, nous soyons fortifiés dans l'amour de votre saint nom, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

SAINTE RADEGONDE OU RADIANE

SERVANTE AU CHATEAU DE WELLEMBOURG

Fête le 18 juillet.

CHARITÉ DE RADEGONDE

Le nom de Radegonde, illustré par une grande et sainte reine de France, a été honoré aussi par une humble servante que ses vertus ont rendue grande devant Dieu. La pieuse reine vivait au VI^e^ siècle, la bonne servante au XIV^e^. Cette dernière était née au diocèse d'Augsbourg, de parents pauvres, mais chrétiens, qui l'élevèrent dans leur foi et dans leur condition. Elle devint une fille vertueuse et laborieuse, pleine d'humilité et de charité.

A l'âge de quatorze ans, elle entra comme servante au château de Wellembourg. Contente de ses humbles fonctions, ne reculant devant aucun travail, ne se plaignant jamais, acceptant toutes les contrariétés sans murmure, elle travaillait sous le regard de Dieu et pour Dieu. A chaque moment du jour, elle songeait que ce divin Roi la regardait et elle ne songeait qu'à lui plaire en faisant sa sainte volonté. Aussi était-elle d'une parfaite obéissance à l'égard de ses maîtres et de tous ceux qui avaient droit de lui commander, et elle mettait un grand soin à bien s'acquitter des fonctions dont elle était chargée, puisque telle était la volonté de Dieu.

Dure pour elle-même, elle était pleine d'attention et de dévouement pour les autres, se privait quelquefois d'une partie de son repas pour la donner aux pauvres et partageait avec eux ses gages.

Il est rare que la vertu n'ait point d'adversaires. Quelques serviteurs de la maison l'accusèrent auprès de leur maître de faire l'aumône à ses dépens; mais Dieu justifia l'innocence de la servante et le seigneur de Wellembourg resta plein d'estime pour elle.

RADEGONDE DÉVORÉE PAR LES LOUPS

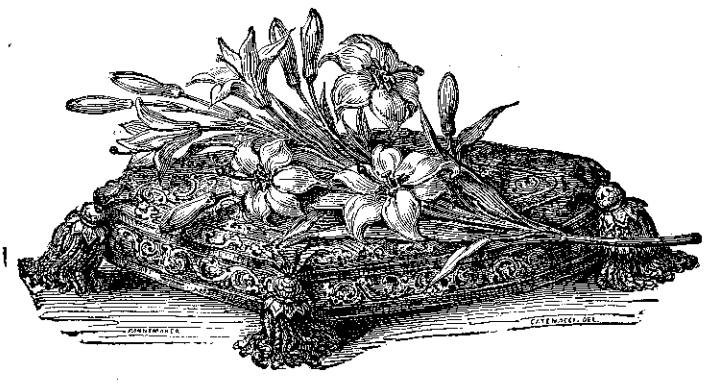
Il y avait, à quelque distance du château, un hospice où l'on recevait les pauvres abandonnés, et spécialement les lépreux. Radegonde, avec la permission de son maître, allait de temps en temps les visiter; elle les soignait et leur portait des aumônes.

Il fallait pour cela traverser une forêt.

Un jour d'hiver, la bonne servante revenait de l'hospice, après avoir achevé son office de charité; elle était seule dans la forêt, lorsque des loups affamés se jetèrent sur elle. Après une lutte affreuse, les fauves s'enfuirent, mais Radegonde, horriblement blessée et perdant tout son sang, tomba sur le sol. On la trouva demi-morte sur le chemin, et on la reporta au château, où elle expira après trois jours de souffrances.

Quelques auteurs disent que Dieu laissa arriver ce malheur pour faire expier à Radegonde un léger mensonge, qu'elle se serait permis vis-à-vis de son maître; car Dieu exige de ses saints une grande fidélité à sa volonté divine, et il vaut mieux accomplir son purgatoire en ce monde qu'en l'autre. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que les souffrances de la bonne servante, pour ainsi dire martyre de la charité, l'auront non seulement préservée du purgatoire, mais encore enrichie de grands mérites pour le ciel. C'est ce que prouvèrent les grâces miraculeuses obtenues sur son tombeau, grâces qui lui valurent le culte des populations.

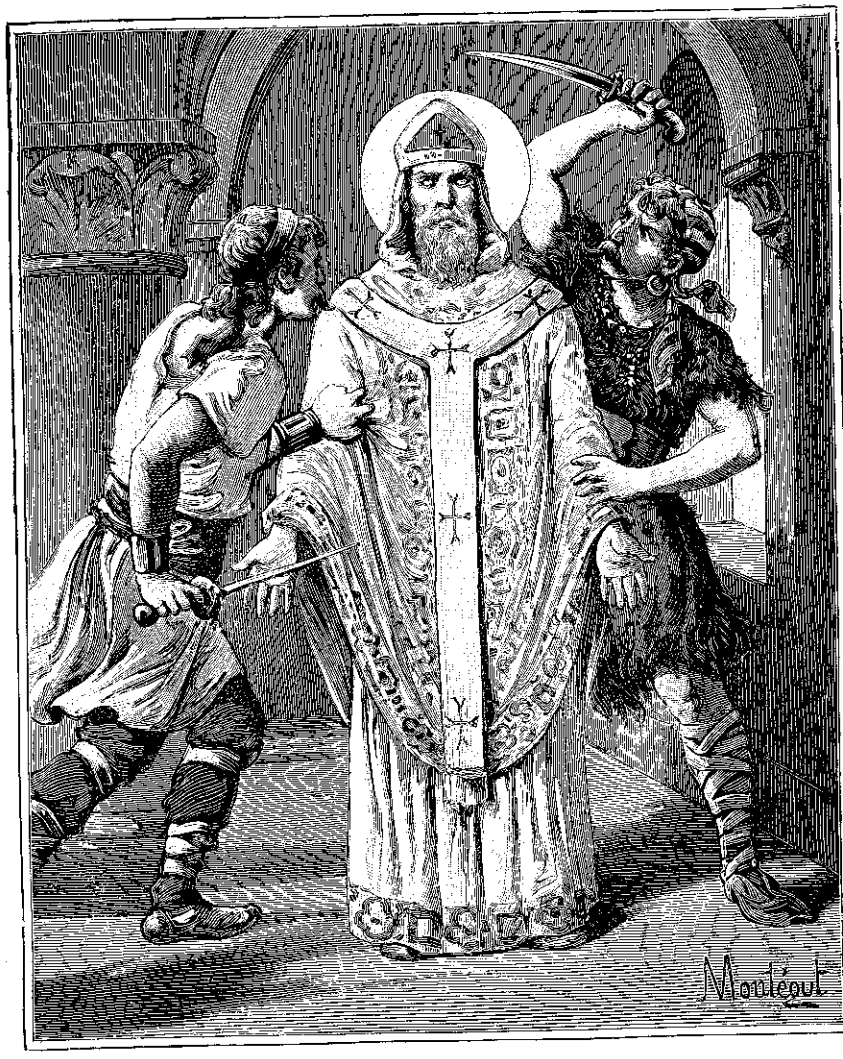
Un peu moins de deux siècles après la mort de Radegonde, l'archevêque de Salzbourg remplaça la chapelle où reposaient ses restes par une belle église qu'il dédia en son honneur, le 18 juillet 1521. Les reliques de la Bienheureuse furent placées dans un riche mausolée dû à la munificence des seigneurs de Wellembourg.



SAINT FRÉDÉRIC D'UTRECHT

ÉVÊQUE ET MARTYR

Fête le 18 juillet.



Martyre de saint Frédéric.

L'ENFANCE D'UN SAINT

Le bienheureux Frédéric, l'une des gloires de la Frise, était fils d'un grand seigneur de ce pays, et, dit-on, petit-fils de Radbold qui gouvernait la Frise, en qualité de roi, avant que les Francs en eussent fait la conquête.

Son enfance fut plus angélique qu'humaine. On eût dit un ange du ciel égaré sur la terre.

Il fuyait les mauvaises compagnies comme on fuit le serpent, et son bonheur était de converser avec les personnes de piété ou de tenir de célestes colloques avec Celui qui possédait son cœur.

Les premiers éléments des lettres lui furent donnés par des religieux à qui sa mère le recommanda. Mais Dieu, qui voulait élever sur le chandelier de son Eglise un flambeau qui brillait déjà d'un si vif éclat, inspira miraculeusement à sa mère la pensée de le confier au saint évêque d'Utrecht, Ricfrid. Cette pieuse femme, docile à la voix de Dieu, n'hésita pas et, malgré l'opposition de son époux, elle conduisit elle-même son fils au digne prélat. Celui-ci, éclairé d'une lumière divine et frappé de l'air de sainteté qui brillait sur le visage de l'adolescent, lui prédit sa future élévation au siège d'Utrecht après sa

mort, ce qui se réalisa, en effet, dans la suite.

Cependant, sous la direction d'un si habile maître, le bienheureux Frédéric fit de rapides progrès dans la perfection. Jamais, pendant les années de sa formation intellectuelle, il ne manqua d'unir l'étude de la vertu à celle des belles-lettres. La première surtout absorbait ses plus généreux efforts. On le voyait toujours extrêmement pieux et recueilli dans ses exercices de dévotion, et, tout jeune qu'il était, il avait un si grand zèle pour les intérêts de Dieu et le respect dû à son sanctuaire, qu'il ne craignait pas de réprimander vigoureusement ceux qu'il voyait parler ou rire dans le lieu saint. Il prenait aussi un grand soin d'instruire les catéchumènes qui devaient recevoir le sacrement de régénération, afin que, quand ils diraient : « Je crois, » ils eussent effectivement dans leur cœur la foi en tous les mystères adorables qui sont l'objet de notre culte.

IL EST PROMU AUX ORDRES SACRÉS

Tant de vertus et de si grandes qualités engagèrent l'évêque d'Utrecht à le faire avancer aux Ordres sacrés, malgré la résistance du pieux jeune homme qui se jugeait indigne de la cléricature. Sachant que le laboureur, lorsqu'il a mis la main à la charrue, ne doit pas regarder en arrière, il entra dès lors dans une vie de ferveur nouvelle. Il commença à soumettre son corps à de rudes pénitences, portant des cilices, s'adonnant assidument aux jeûnes et aux veilles, et affligeant de toutes manières sa chair innocente et pure, afin de dompter les passions et de s'élever plus facilement vers Dieu dans la prière et l'oraison.

Ces austérités ne l'empêchaient pas de s'adonner avec soin à l'humilité, à la charité et aux autres vertus. Au contraire, l'aiguillon de la chair étant émoussé, l'amour du bien agissait plus librement en lui. Il donnait la plus grande partie de son revenu aux pauvres, sachant bien qu'il prêtait à intérêt considérable, et qu'il retrouverait tout avec usure dans le ciel. La médisance, le mensonge ne sortaient jamais de sa bouche : la charité était sur ses lèvres comme dans son cœur.

Les fidèles témoins d'une si sainte vie supplièrent unanimement leur évêque de lui conférer la dignité sacerdotale. Ricfrid entra d'autant plus facilement dans leurs vues qu'il le jugeait seul digne de lui succéder dans la charge pastorale.

Notre Saint fut donc, malgré les résistances de son humilité, ordonné prêtre; puis, l'évêque l'éleva à la plus haute charge de son diocèse, et lui confia les affaires les plus importantes, dont le nouveau grand vicaire s'occupa avec une rare sagesse. Bientôt son nom fut connu de tous, et arriva même jusqu'aux oreilles de l'empereur d'Occident qui était alors Louis le Débonnaire, fils et successeur de Charlemagne.

IL EST ÉLU ÉVÊQUE MALGRÉ LUI

Cependant saint Ricfrid tomba dangereusement malade, et bientôt rendit le dernier soupir entre les bras de son grand vicaire éploré. C'était vers l'an 826. Le clergé et le peuple, après avoir pleuré leur évêque, déclarèrent aussitôt d'une commune voix qu'ils ne voulaient d'autre pasteur que Frédéric.

A cette nouvelle, le Bienheureux s'émeut; sa modestie s'alarme d'une dignité qu'il juge trop lourde pour ses faibles épaules. Il représente au peuple qu'il n'est pas à même de porter une semblable charge, et lui demande de chercher ailleurs un pontife plus digne que lui d'un si grand honneur. « Je suis le plus misérable des hommes, leur dit-il, et vous voulez que je paisse les brebis du Christ? Je ne sais pas me conduire, et vous voulez que je sois votre guide? Cessez vos instances, et choisissez un pasteur plus apte que moi à vous gouverner. »

A ce moment, arrivent à Utrecht des envoyés de la cour impériale : ils ont pour mission d'engager les habitants de cette ville à choisir Frédéric pour pasteur. Le peuple, se voyant soutenu par son prince, presse plus vivement l'élection de Frédéric, mais celui-ci persiste dans son refus et sa résistance. Ni les prières, ni les raisonnements ne peuvent l'ébranler et il faut, pour le réduire, recourir à l'autorité de l'empereur.

En effet, mandé par le prince, Frédéric se rendit aussitôt à la cour : l'empereur le reçut avec les plus grands honneurs, l'embrassa et le fit asseoir à ses côtés. Puis, ayant fait comparaître devant lui les délégués de la ville d'Utrecht, il leur demanda quel pontife ils s'étaient choisi. Tous alors, d'un commun accord, nommèrent Frédéric, disant qu'ils n'en voulaient pas d'autre. Le Saint essaya de faire valoir les motifs de son humilité, mais l'empereur fut inexorable et l'adjura, au nom du Christ, de ne pas s'opposer plus longtemps à une élection si désirée de tous. L'humble prêtre fut alors obligé de céder et de reconnaître la volonté divine.

L'empereur, non content d'avoir vaincu sa résistance, voulut qu'il reçût en sa présence la consécration épiscopale, ce qui fut fait aussitôt avec grande pompe par les évêques de la cour. La cérémonie fut suivie d'un grand festin que Louis le Débonnaire donna en l'honneur du nouveau pontife, le comblant des marques de son estime et de son attachement.

IL COMMENCE SON APOSTOLAT AUPRÈS DE L'EMPEREUR

Le prince voulut le garder quelques jours auprès de lui pour s'édifier au spectacle de ses hautes vertus; puis, avant de le congédier, il lui recommanda de travailler courageusement à arracher dans son diocèse les restes du paganisme que de zélés prédicateurs n'avaient pu complètement extirper. « Vous ne pouvez ignorer, ajouta-t-il, que dans l'île de Walcheren habite un peuple aux mœurs détestables : tous les efforts de vos prédécesseurs, pour détruire ces abus, ont échoué; ce qu'ils n'ont pu obtenir sera le fruit de votre zèle. Allez, usez de toute votre autorité pour amener les rebelles à résipiscence, et si vos prières et vos remontrances ne sont pas écoutées, ne craignez point de fulminer contre eux l'anathème, fussent-ils les plus nobles et les plus riches de l'île. »

Le saint évêque, après avoir loué le zèle du prince, profita de cette dernière recommandation pour attaquer d'abord chez lui ce qu'il blâmait si fort chez les autres. Louis le Débonnaire avait épousé en secondes noces Judith, fille de Guelfe, duc de Bavière; d'après quelques auteurs, cette femme aurait été sa parente à un degré qui rendait son mariage illégitime. Cependant nous devons à la vérité de dire que rien n'est moins prouvé que cette assertion, et que les auteurs contemporains, dans l'énumération de leurs griefs contre le faible empereur, ne font aucune mention de celui-ci.

Quoi qu'il en soit, le saint évêque d'Utrecht

trouvait des motifs de blâme dans la conduite de l'empereur et de l'impératrice. « Seigneur, dit-il au prince avec une sainte liberté, lorsque les architectes construisent un édifice, commencent-ils par le toit ou par les fondements? — Par les fondements, seigneur évêque, répondit le prince. — Eh bien! reprit Frédéric, Dieu vous a établi comme le fondement de ce grand édifice qui est votre vaste empire. Comment tiendra-t-il debout si sa base est posée sur le sable mouvant? Comment enseignerai-je à vos sujets la pratique de la morale évangélique, si vous-même, seigneur, de qui ils attendent le bon exemple, n'êtes pas irréprochable sur ce point? Ce sera donc par vous que je commencerai mon apostolat, afin que mon activité ne soit point inutile. »

L'empereur comprit et ne s'irrita point de cette liberté du saint apôtre : mais l'impératrice en conçut contre Frédéric un vif ressentiment.

L'évêque quitta la cour pour se rendre dans son diocèse où il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme.

SON APOSTOLAT A UTRECHT — SES VERTUS

Dès son arrivée à Utrecht, saint Frédéric commença un laborieux et fécond apostolat. Il était lui-même un modèle de toutes les vertus, ce qui donnait à ses paroles une singulière efficacité. Loin de s'élever au-dessus des autres, il se considérait comme le dernier de tous. L'augmentation de ses revenus lui permit de multiplier ses libéralités. Il visitait les malades, délivrait les captifs, montrant en toute occasion un visage affable et compatissant. Son plus grand bonheur était de prier et de veiller au pied des autels, et ce commerce assidu avec le ciel avait déposé dans son âme une paix et une sérénité que rien n'était capable de troubler.

Dieu bénit son apostolat, et bientôt on vit disparaître dans ces contrées jusqu'au dernier vestige du paganisme. Le saint évêque veillait à tous les intérêts de son diocèse avec une égale sollicitude. Il établit des règlements ecclésiastiques pour le maintien de la discipline parmi ses clercs, fit réparer les murs de sa cathédrale et de la demeure épiscopale et construire des logements pour les ecclésiastiques, afin qu'étant installés plus commodément, rien ne les empêchât de vaquer aux études, à la récitation de l'office divin et à la célébration des Saints Mystères.

Après avoir travaillé si utilement à Utrecht, il entreprit la visite de tout son diocèse qui était très vaste, et commença par l'île de Walcheren, où, on l'a vu, les vices les plus honteux s'étaient donné rendez-vous. Sur ce champ de bataille, il va déployer cette énergie invincible que ni les promesses, ni les menaces, ne pourront jamais détruire ni affaiblir.

IL VISITE SON DIOCÈSE — L'ILE DE WALCHEREN

Saint Frédéric prit donc un navire pour se rendre à Walcheren où il arriva heureusement. A peine eut-il abordé qu'il se rendit à l'église et ordonna de dresser sa tente en plein air sur le rivage.

Dès que les habitants de l'île, qui étaient demeurés honnêtes au milieu de la corruption générale, eurent appris le débarquement de leur évêque, ils se rendirent en grand nombre au-devant de lui pour le recevoir avec honneur et lui donner un témoignage de leur obéissance. Quant aux autres, qui vivaient dans l'immoralité, ils s'assemblèrent en armes, et menacèrent Frédéric des dernières extrémités s'il les inquiétait dans leurs désordres. Mais le Bienheureux tint ferme, et devant tous les coupables réunis, il exposa la mission de paix dont l'empereur l'avait chargé, leur faisant toutefois entendre que s'ils s'obstinaient dans la violation scandaleuse de la morale chrétienne, il n'hésiterait pas à employer les armes spirituelles qui étaient entre ses mains.

Ces malheureux, loin de se soumettre, se moquèrent de ses menaces et persévérèrent dans leur impiété. Alors le saint évêque, voyant combien était grande leur perversité, assembla les principaux de l'île et surtout les vieillards, qui, plus sages et plus expérimentés, se rendirent facilement aux remontrances de leur pasteur; il les chargea de dissuader eux-mêmes leurs compatriotes et de leur faire comprendre l'énormité de leurs crimes, mission dont ils s'acquittèrent, en effet, avec un grand zèle.

Pendant ce temps, le bienheureux Frédéric était prosterné au pied des autels, suppliant avec des sanglots la divine miséricorde d'avoir pitié de ces malheureux égarés et de leur accorder la grâce de la pénitence, et il accompagnait ces prières de veilles et de jeûnes prolongés.

Le Seigneur ne méprisa point les larmes de son serviteur et se laissa toucher. En effet, les coupables arrivèrent bientôt en foule se jeter aux pieds du Saint pour obtenir le pardon de Dieu et le sien, le suppliant d'oublier leurs fautes, et donnant des signes non équivoques d'une sincère contrition.

A cette vue, le cœur du saint pontife tressaille de joie, il accorde avec bonheur son pardon à ces pécheurs repentants, les assurant de la miséricorde infinie de Dieu, qui se plaît ainsi à transformer les âmes. Il les exhorte ensuite à rompre les unions illégitimes qu'ils avaient contractées, ce qui leur sera la plus utile et la plus salutaire pénitence. Cette île devint dès lors un centre de vie fervente, et la morale chrétienne y fut depuis en grand honneur.

Le bienheureux Frédéric demeura encore quelques jours au milieu des nouveaux convertis pour les affermir dans leurs bonnes résolutions; puis, ayant laissé en ce lieu quelques prêtres zélés pour empêcher que le mal ne vînt à renaître, il continua la visite de son vaste diocèse : instruisant les fidèles, prêchant la parole de Dieu, convertissant les pécheurs, corrigeant les abus, s'acquittant, en un mot, de tous les devoirs d'un vrai pasteur.

DIEU LUI ENVOIE SAINT ODULPHE

Ce fut à peu près vers cette époque que Dieu lui envoya, pour l'aider dans les travaux de l'apostolat, un homme d'une incomparable sainteté, Odulphe, prêtre d'Oorschot, en Brabant. Ce saint personnage, sur l'ordre qu'il en reçut du ciel, vint se donner à lui pour la conversion des infidèles, sans attendre d'autre salaire que le martyre qu'il désirait ardemment. Voici comment Dieu lui indiqua la mission qu'il devait remplir : une nuit qu'il reposait sur sa couche ses membres fatigués, un ange lui apparut pendant son sommeil et lui dit : « Levez-vous, serviteur de Dieu, et allez-vous-en à Utrecht pour assister l'évêque Frédéric dans la prédication de l'Evangile, » et il disparut.

Odulphe se réveilla saisi de crainte et, se levant aussitôt au milieu de la nuit, il prit ce qui lui était nécessaire pour le voyage, abandonnant tout ce qu'il avait à Oorschot, et partit. Après trois jours de marche il arriva à Utrecht.

Le bienheureux Frédéric, averti de son côté du secours inespéré que la Providence lui envoyait, alla avec son clergé et tout le peuple au-devant de son nouveau collaborateur, et le reçut avec une joie inexprimable. Il l'entoura d'égards et de prévenances et le traita avec beaucoup d'honneur, mettant à sa disposition une demeure agréablement située et entourée d'un jardin. Sa charité fut bien récompensée, car la parole suave et éloquente du saint prêtre produisit bientôt dans la ville des fruits merveilleux de salut. Aussi l'évêque et les clercs le regardaient-ils comme le maître de la piété et le père de tous les serviteurs de Dieu.

IL ÉVANGÉLISE LES HÉRÉTIQUES DE LA FRISE

Peu de temps après, saint Frédéric apprit que les Frisons s'étaient laissé séduire par l'artifice du démon, et que leur foi touchant les mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation avait reçu de graves atteintes: les uns avaient adopté les erreurs de l'hérétique Sabellius, les autres celles de l'impie Arius.

A cette nouvelle, le cœur apostolique du saint évêque s'émut: il pleura sur le malheur de ces chères âmes, et comme le bon pasteur de l'Evangile, il laissa au bercail le troupeau fidèle et courut à la recherche de ses brebis égarées. Mais l'obstination de ces malheureux était si grande que, loin de vouloir dissiper leurs ténèbres, ils s'enfonçaient de plus en plus dans leur aveuglement: les uns fuyaient les sermons, les autres n'y assistaient que pour s'en moquer; ceux-ci n'écoutaient que pour contredire, ceux-là enfin opposaient un cœur de bronze et un front d'airain à toutes les remontrances.

Le saint évêque, après avoir parcouru les villes et les villages, les bourgs et les campagnes, prêchant et essayant sans y parvenir de faire pénétrer dans ces âmes la lumière de la vérité, eut l'inspiration d'envoyer chercher saint Odulphe qu'il avait laissé à Utrecht. Celui-ci partit en toute hâte dans l'espérance de cueillir la palme du martyre, et rejoignit son évêque à Staveren, ville de la Frise.

Le bienheureux Frédéric le reçut comme un ange du ciel, et se mit à évangéliser de nouveau en sa compagnie les populations rebelles à la grâce. Il eut le bonheur, cette fois, de voir ses travaux couronnés de succès, et les hérétiques se convertir en foule. Après avoir changé les loups en agneaux, Frédéric laissa saint Odulphe à Staveren, lui donnant le soin des nouveaux convertis, et retourna au milieu de son troupeau, chargé d'œuvres et de mérites. Ce fut à cette occasion qu'il composa un petit symbole à la manière de celui de saint Athanase où tout le mystère de la Trinité était expliqué; il l'envoya à tous les curés de son diocèse avec ordre de l'enseigner à leurs paroissiens. Il écrivit aussi sur le même mystère une sorte de collecte qui devait être récitée le matin, à midi et le soir.

SON MARTYRE — HÉROIQUE COURAGE

Le saint évêque demeura encore quelques années au milieu de son peuple. Cependant le temps de la récompense était arrivé, et Dieu voulait couronner la vie si glorieuse de son serviteur par une mort plus glorieuse encore, la mort du martyre.

Un jour, on vient annoncer à Frédéric que deux étrangers, porteurs d'un important message, demandent à être introduits auprès de lui. C'étaient deux assassins envoyés selon les uns par quelques nobles de Walcheren, qui s'obstinaient dans leur immoralité, et selon les autres par l'impératrice Judith, que Frédéric avait menacée d'excommunication.

Le Saint se disposait à célébrer le sacrifice de la messe. Une révélation divine lui fait connaître le projet criminel des deux sicaires, et il les prie d'attendre jusqu'à la fin de la cérémonie. Son cœur déborde de joie et de reconnaissance: aussi avec quelle ferveur la victime gravit pour la dernière fois les degrés de l'autel! Après la lecture de l'Evangile, le pontife se tourne vers son peuple et lui annonce sa mort prochaine, mais en termes couverts, pour ne point jeter le trouble dans les âmes. « C'est aujourd'hui, leur dit-il, que je suis appelé à prendre part, dans la compagnie des saints, au banquet éternel. » Puis, quelques instants après, au moment de distribuer le Pain eucharistique, de nouveau il s'adresse au clergé et au peuple pour leur faire ses derniers adieux, et, pasteur plein de sollicitude, recommande à Jésus-Christ le troupeau confié à sa garde.

Cependant, le sacrifice s'achève. L'évêque, revêtu des ornements sacrés, se retire dans la chapelle de Saint-Jean l'Evangéliste, où depuis longtemps il a marqué le lieu de sa tombe. A ce moment solennel, il veut être seul: ayant donc ordonné à la foule de s'éloigner, il ne garde auprès de lui que son chapelain, adresse aux saints une fervente prière, et se fait amener les deux meurtriers.

Ils se présentent, et pour ne point gêner l'entretien, le chapelain se retire derrière l'autel. Voyant les sicaires tremblants, le Saint leur dit: « Je sais pourquoi vous êtes venus. Faites donc ce qu'on vous a ordonné. »

A ces mots, les deux scélérats se précipitent sur lui et le percent de leurs poignards.

Le saint martyr ne pousse pas un cri, mais, par un acte d'héroïque charité, peut-être unique dans l'histoire des saints, il exhorte ses meurtriers à prendre la fuite pour échapper au châtiment, et favorise leur évasion. Bientôt le chapelain se présente: Frédéric use de toute son énergie pour dissimuler ses blessures, et arrête avec ses mains le sang qui, en jaillissant, doit le trahir: « Va, dit-il à son compagnon, regarde du haut de la muraille si les deux messagers ont traversé le Rhin, et reviens ensuite me donner des nouvelles de la rapidité de leur course. »

Le chapelain obéit, mais à son retour, il trouve l'évêque baigné dans son sang. Les meurtriers étaient hors de danger.

Bientôt la triste nouvelle se répand dans la ville. Le clergé, le peuple, saint Odulphe, accourent près de leur pasteur mourant; les sanglots et les cris éclatent de toutes parts.

Touché de cette douleur, le martyr essaye de les consoler; mais l'avenir se dévoile à son regard, il voit les hommes terribles du Nord se précipiter sur l'empire coupable, et aux paroles de consolation succède une sombre prophétie.

Puis, ses forces s'affaiblissant de plus en plus, le mourant se fait déposer dans sa tombe de marbre et là, étendu, il commence l'antienne: *Placebo, Domino*..... que ses clercs continuent selon les rites de l'office des défunts. Enfin, ses forces l'abandonnent tout à fait, et il expire en récitant une dernière fois le verset: *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Cette mort précieuse devant Dieu arriva l'an 838.

SAINT ARNOULD, ÉVÊQUE DE METZ

Fête le 18 juillet.

Saint Arnould assiste les mourants sur le champ de bataille.

Entre tous les saints dont les vertus illustrèrent la cour du roi Clotaire le Grand, il n'y en eut pas de plus remarquable que saint Arnould. Dieu prit plaisir à réunir en lui les traits les plus magnifiques de la sainteté avec ce que la grandeur humaine a de plus éblouissant.

Chef d'une famille admirable, il fut successivement sage et prudent conseiller, guerrier plein d'expérience et de générosité, magistrat équitable, ministre d'Etat habile, grand évêque et humble solitaire.

OU IL EST PARLÉ DE LA FAMILLE ET DE LA NAISSANCE DE SAINT ARNOULD

Arnould était de la famille royale de France par son aïeule Blithilde, fille de Clotaire I^er^ dont le fils, Arnoald, épousa la bienheureuse Ode que certains rangent au nombre des saintes. Tous deux habitaient le château de Lay-Saint-Christophe, en Lorraine, quand le Seigneur combla leurs vœux en leur donnant un fils qu'ils nommèrent Arnould.

En l'an 582, vivait, près de Nancy, un zélé serviteur de Dieu nommé Etienne. Ayant connu par révélation le jour de la naissance de notre Saint, il se rendit au château de Lay-Saint-Christophe et y fut reçu avec beaucoup de déférence et de respect. Introduit dans la chambre où se trouvaient la mère et l'enfant nouveau-né, il parla sous l'inspiration de l'Esprit-Saint et dit : « Sachez que le petit enfant qui vient de naître, après avoir été comblé de tous les honneurs de la terre, sera grand entre les plus grands devant le Seigneur; sa sainteté brillera au loin; il sera

la tige glorieuse d'une famille royale et la perle précieuse du sacerdoce. » L'événement ratifia cette glorieuse prédiction.

Rempli des lumières de l'Esprit-Saint, l'enfant fit dans l'étude des lettres de rapides progrès. Il se distinguait entre tous par la pénétration de son esprit et sa solide érudition, mais aussi et surtout par sa douceur et sa foi ardente.

SAINT ARNOULD VIENT A LA COUR, PREND PART A LA GUERRE ET ENTRE DANS LES CONSEILS DU ROI

Quand le jeune homme eut atteint l'âge de seize ans, ses parents le confièrent à Gondulphe, gouverneur du palais d'Austrasie, qui le forma à toutes sortes d'exercices, éprouva son caractère et le fit ensuite paraître à la cour du roi Théodebert.

Il prit part aux guerres si fréquentes à cette époque, et s'y fit remarquer par une insigne bravoure. C'est ainsi qu'il s'éleva successivement des grades inférieurs aux plus hautes dignités de l'armée.

Conseiller prudent et habile, il sut par sa sagesse éviter à son pays les horreurs de la guerre civile et régla, de la manière la plus satisfaisante, le conflit qui s'était élevé entre les princes, à la mort de Théodoric. Le roi Clotaire II l'appela dans ses conseils, et sa capacité lui parut si étendue qu'il lui confia l'administration de six provinces que six seigneurs différents ont toujours gouvernées depuis.

SAINT ARNOULD DONNE L'EXEMPLE DES PLUS BELLES VERTUS AU MILIEU DES HONNEURS

Mais, au milieu des honneurs, loin de s'enorgueillir de sa puissance et de sa fortune, il se considérait toujours comme le dernier de tous et réservait son cœur pour Dieu seul. Souvent il se retirait dans la retraite pour prier, pour mortifier sa chair par les jeûnes et les veilles. D'une charité incomparable, il ne laissait passer aucune occasion de secourir les pauvres, de soulager les faibles, de consoler les affligés.

Quoique doué d'excellentes qualités et d'un véritable mérite militaire, le roi Clotaire se laissa captiver par les plaisirs de la cour. Peu à peu, il se déchargea sur Arnould du fardeau du gouvernement. Cette administration exigeait une expérience et une sagesse consommées; mais Arnould puisait dans son amour pour Dieu un généreux amour de ses frères, et cette ardente charité lui rendait facile, dans un âge encore tendre, l'exercice des vertus qui sont le propre des vieux capitaines et des magistrats blanchis dans les affaires.

DU MARIAGE QUE CONTRACTA SAINT ARNOULD AVEC SAINTE DODE ET DE LEUR ILLUSTRE DESCENDANCE

Cependant, poussé par ses parents et ses amis, le bienheureux Arnould épousa Dode, d'une riche et puissante famille, que la pureté de ses mœurs et la sainteté de sa vie illustrèrent plus encore que sa glorieuse naissance. Vivant avec son saint époux au milieu des fastes de la cour, elle donnait à tous l'exemple des plus belles vertus. Quand saint Arnould fut, plus tard, appelé au sacerdoce, la pieuse princesse se retira dans un monastère, à Trèves, et plusieurs hagiographes la comptent au nombre des saintes.

Le Seigneur leur donna deux fils, véritables joyaux d'un prix inestimable, dont s'honorent l'Église et la France.

L'aîné fut appelé Clodulphe. Devenu plus tard évêque de Metz, il administra cette église pendant près de quarante-deux ans, et sa mémoire y est honorée sous le nom de saint Cloud.

Le second, Anséïse ou Anségise, épousa Begga, fille de Pépin Ier, maire du palais d'Austrasie. De ce mariage naquit Pépin le Jeune, père de Charles Martel, qui écrasa les Sarrasins à Poitiers. Charles Martel eut pour fils Pépin le Bref, premier roi de la famille Carlovingienne et père du grand Charlemagne, empereur d'Occident.

Ainsi Dieu s'était plu à combler son serviteur de tous les biens de la fortune. Il lui avait donné avec la richesse et la puissance une sainte épouse et de dignes héritiers de ses vertus. Mais tous ces biens terrestres ne pouvaient satisfaire les désirs intimes de son âme. Il les supportait comme un fardeau lourd et pénible dont il avait hâte de décharger ses épaules pour se donner tout entier à son cher Maître, Jésus-Christ.

COMMENT LE PEUPLE DE METZ CHOISIT SAINT ARNOULD POUR ÉVÊQUE

Saint Arnould avait à la cour un ami, nommé Romaric, homme d'un mérite éclatant et d'une grande vertu. Les entretiens fréquents qu'ils eurent ensemble sur les avantages de la vie religieuse, sur le bonheur de l'âme qui n'est occupée que de Dieu, les déterminèrent à quitter tout à fait le monde; de telle sorte qu'ayant abandonné l'un et l'autre tout ce qu'ils possédaient, ils prirent le chemin du monastère de Lérins, où ils voulaient mener la vie des solitaires.

Cependant, la volonté divine parut s'opposer à leurs pieux desseins. L'évêque de Metz, Pappole, étant venu à mourir sur ces entrefaites, le peuple s'écria d'un commun accord qu'Arnould, officier du roi et conseiller d'Etat, était seul digne d'être leur évêque. Des courriers furent aussitôt envoyés à sa recherche dans toutes les directions avec ordre de le ramener de gré ou de force.

Nouveau Chrysostome, le saint refusa avec une grande abondance de larmes cette nouvelle dignité. Mais ce fut en vain qu'il déclara n'être qu'un grand pécheur, indigne de jouir de la lumière du jour; en vain il supplia le roi de lui permettre de se retirer dans la solitude pour y expier ses fautes; il dut accepter le pontificat et fut sacré au milieu de l'allégresse populaire.

Dieu accorda à son serviteur le don des miracles. Les démons fuyaient à son approche, les possédés étaient délivrés par un simple signe de croix. A cette époque aussi son héroïque charité se révéla par des traits admirables qui nous montrent la force de ses vertus. Son palais épiscopal devint le refuge assuré de toutes les infortunes. Les pauvres y trouvaient le soulagement de leurs misères, les pèlerins une table et un abri. Lui-même leur lavait les pieds, les servait à table, et ne les laissait partir qu'après les avoir fortifiés et pourvus du nécessaire.

Toutes ses richesses personnelles et une partie de la fortune de ses enfants furent ainsi distribuées aux pauvres. Il vendit jusqu'aux objets les plus usuels et les plus nécessaires. On rapporte que Hugon, riche seigneur de la cour, légua au roi Clotaire un magnifique plat d'argent pesant environ 72 livres, qu'il lui avait acheté pour qu'il en distribuât le prix aux pauvres. Le roi, qui connaissait la générosité du saint évêque, le lui renvoya en y ajoutant cent fois sa valeur en or.

COMMENT SAINT ARNOULD JETA SON ANNEAU DANS LA MOSELLE ET CE QU'IL EN ADVINT

Le diacre Paul, qui a écrit la vie des évêques de Metz, rapporte un fait merveilleux que l'em-

pereur Charlemagne aimait à raconter à ses fidèles compagnons. Avant d'être appelé au gouvernement de l'Église de Metz, le bienheureux Arnould était souvent préoccupé de la grandeur de ses fautes et de la sévérité des jugements de Dieu. Un jour, comme il traversait la Moselle sur un pont, il tira de son doigt l'anneau qu'il portait et le jeta dans le fleuve en se disant : « Je croirai que Dieu m'a remis mes péchés lorsque cet anneau me sera rendu. »

Devenu évêque de Metz, il arriva qu'on lui présenta un jour un superbe poisson. Il le fit préparer pour son souper, car il s'était astreint, depuis sa promotion, à une perpétuelle abstinence. Le cuisinier l'ayant ouvert fut fort surpris d'y trouver un magnifique anneau qu'il s'empressa de porter à son maître. Celui-ci le reconnut, et, admirant les effets de la Providence, rendit grâces à Dieu de sa miséricorde.

Des reliques du Saint, profanées pendant la Révolution, il ne reste plus qu'un ossement de la tête et son anneau. Le jour de sa fête, on s'en servait pour faire, avec la pierre gravée du chaton, des empreintes sur des anneaux de cire que l'on distribuait comme objets de dévotion.

SAINT ARNOULD DEVIENT PREMIER MINISTRE DU ROI DAGOBERT

En l'an 622, le royaume fut partagé entre les deux fils du roi. Le jeune roi Dagobert eut l'Austrasie en partage. Clotaire II confia à saint Arnould et au bienheureux Pépin de Landen, maire du palais, le soin d'enseigner au jeune prince l'art de gouverner, ou plutôt le gouvernement lui-même. Un choix si heureux fit le bonheur des peuples. C'était, de toutes parts, un concert unanime de louanges à l'égard du roi et de ses habiles ministres. En eux le faible trouvait un soutien, l'opprimé un défenseur, le pauvre un bienfaiteur et un père. Ni le rang, ni la dignité ne pouvaient garantir le coupable des atteintes de leurs justes répressions.

OU SAINT ARNOULD GUÉRIT UN LÉPREUX EN LUI CONFÉRANT LE BAPTÊME

Tandis que le saint ministre veillait avec une sollicitude toute paternelle au bien de ses peuples, il se livrait aux austérités les plus effrayantes. Souvent il passait trois jours entiers sans manger. Sa nourriture ordinaire était faite d'un peu d'eau et d'un grossier pain d'orge. Il portait continuellement sous ses vêtements un rude cilice et n'épargnait à son corps ni les veilles ni les disciplines.

Aussi les miracles étaient-ils nombreux. Un jour qu'il se promenait dans le palais, un lépreux, barbare de nation, l'aborda et, lui découvrant son extrême nécessité, le pria de l'assister en quelque chose pour sa nourriture et son vêtement. Le saint évêque lui demanda s'il était baptisé. Ce pauvre homme répondit que l'état misérable et contagieux où il était réduit l'ayant banni de la société du reste des hommes, il n'osait pas espérer que personne voulût lui conférer une si grande grâce. — N'en croyez rien, mon frère, lui repartit le Saint, croyez en Jésus-Christ, notre Rédempteur, et vous recevrez la guérison de votre double maladie. — Prenant alors de l'eau, il le baptisa et aussitôt le malheureux fut guéri de la lèpre : si bien que, par un double miracle, il recouvra en même temps la santé du corps et celle de l'âme.

COMMENT DIEU PRIT LA DÉFENSE DE SON FIDÈLE SERVITEUR

Dieu prit un soin tout particulier de garantir son fidèle serviteur des atteintes de la calomnie. Un homme pervers, débauché et méchant, accusa le saint évêque de se livrer aux actions les plus viles et les plus honteuses. Une nuit que cet homme à moitié ivre, renouvelait ses plus épouvantables calomnies, il fut tout à coup enveloppé par un feu mystérieux qui le brûlait sans le consumer et que l'eau ne pouvait éteindre. Après l'avoir longtemps tourmenté, la flamme vengeresse le laissa à demi mort. Le bruit de ce prodige se répandit au loin et parvint aux oreilles du roi. Dagobert fit examiner la conduite de ce méchant seigneur. Reconnu coupable de crimes nombreux, il fut condamné à mourir dans les supplices, ainsi que son fils et plusieurs de ses compagnons de débauche.

SAINT ARNOULD SE DÉMET DE TOUTES SES CHARGES ET SE RETIRE DANS LA SOLITUDE

Ces merveilles et beaucoup d'autres, que Dieu se plaisait à accomplir en faveur de son serviteur, illustrèrent son nom et lui gagnèrent l'affection de tout le peuple. Mais le Saint supportait avec peine les marques d'honneur qu'on lui prodiguait. Son unique désir était de s'enfuir dans la solitude pour y vivre caché en Dieu. Il supplia maintes fois le roi Clotaire de lui désigner un successeur qui fût plus apte à supporter le fardeau de l'épiscopat et du pouvoir, et il lui écrivit à ce sujet des lettres pressantes.

En attendant ce consentement tant désiré, il allait souvent passer plusieurs jours dans une retraite des Vosges pour s'y livrer aux mortifications les plus rigoureuses et y supporter les plus grandes privations.

Le roi Clotaire fut enfin vaincu par tant de désintéressement. Reconnaissant dans ce désir la volonté divine, il ne résista pas plus longtemps. Mais ce ne fut pas sans un vif regret qu'il l'autorisa à se démettre de ses charges. Tout joyeux, le Saint courut prendre congé de Dagobert; mais là, une nouvelle épreuve, plus terrible que toutes les autres, l'attendait encore.

COURROUX DU ROI EN APPRENANT LE DÉPART DU BIENHEUREUX ARNOULD

Si le roi Dagobert avait acquis la réputation d'un grand monarque, il le devait à la sagesse des conseils et à l'administration si éclairée de son habile ministre. C'est pourquoi il employa tous les moyens pour le gagner et le retenir auprès de lui. Voyant que tous ses efforts restaient sans effet, il entra dans une violente colère.

L'abordant avec un visage courroucé, il s'écria d'un ton terrible : « Ecoutez et retenez bien ces paroles : si vous me faites le déplaisir de me quitter, sachez que je trancherai moi-même la tête de votre fils. Le sang de celui que vous aimez le plus sera le funeste châtiment du mauvais office que vous me rendez. »

Le Saint lui repartit avec sa modestie habituelle : « Seigneur, la vie de mon fils est entre les mains de Dieu; rien ne peut arriver qu'il ne l'ait voulu auparavant; je n'ai donc aucune crainte. Mais, vous-même, ne craignez-vous pas de mériter les flammes éternelles en arrachant la vie à un être innocent? »

Ces sages paroles enflammèrent davantage le

courroux du roi. Il s'emporta jusqu'à tirer son épée contre lui. Le saint évêque s'écria alors intrépidement : « Est-ce ainsi, malheureux roi, que vous voulez me rendre le mal pour le bien ! Enfoncez votre poignard dans mon sein ; ce serait pour moi un grand honneur de perdre la vie pour Celui qui, par amour, a bien voulu répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. »

Un des hauts dignitaires présents fit remarquer au roi combien cette scène était pénible et lui dit : « Grand prince, prenez garde d'attirer la colère du ciel sur votre tête par un meurtre si injuste. Ne voyez-vous pas que ce bienheureux évêque brûle du désir de souffrir le martyre? Comment ne tremblez-vous pas de traiter de la sorte un si grand serviteur de Dieu? »

Ces paroles et le souffle divin de la grâce apaisèrent soudain le courroux du roi. Il en conçut sur l'heure un extrême regret. La reine Gomatrude étant entrée dans ce moment, tous deux, confus et repentants, se jetèrent aux pieds du Saint, le suppliant avec larmes d'avoir pitié d'eux : « Seigneur évêque, lui dirent-ils, nos cœurs sont bien dolents de votre résolution. Mais il faut que la volonté du doux Jésus-Christ s'accomplisse. Allez donc dans la solitude ; et, oubliant l'insulte que nous venons de vous faire, priez Dieu pour le salut de nos âmes et le bien du royaume. »

SAINT ARNOULD ARRÊTE UN VIOLENT INCENDIE PAR LE SIGNE DE LA CROIX

Quand Arnould quitta les demeures royales, il trouva sur son passage une foule de pauvres gens, de veuves, d'orphelins pleurant et se lamentant à la pensée d'être bientôt privés d'un pasteur si tendre et si bon. Un tel spectacle était bien fait pour l'émouvoir. Néanmoins, il demeura ferme dans sa résolution. Les ayant donc consolés de son mieux, il leur promit qu'ils auraient dans son successeur un père véritable qui leur prodiguerait plus abondamment encore les consolations de l'âme et le pain du corps.

Depuis quelque temps son ami, saint Romaric, était accouru de Lérins pour l'encourager, le soutenir et partager sa solitude. Ayant donc distribué tous ses biens aux pauvres, il se disposait à quitter la ville, quand un violent incendie éclata dans les caves du roi, menaçant de se propager et de réduire la cité de Metz en un monceau de cendres.

Saint Romaric voulait fuir : « Sauvons-nous, lui dit-il, en le prenant par la main ; le feu est à la ville ! Montons à cheval avant que les flammes ne nous arrêtent. — Non, mon ami, dit saint Arnould, conduisez-moi au contraire près du feu, afin que, si Dieu le veut, je sois moi aussi consumé. Je me remets entre ses mains. » Arrivés au lieu où était le feu, ils se prosternèrent, puis, étendant la main vers la fournaise, il forma le signe de la Croix. Aussitôt, les flammes se replièrent sur elles-mêmes et ne passèrent pas plus avant. Après quoi, ayant récité Matines, ils se retirèrent. C'est en mémoire de ce fait merveilleux que les populations de la Lorraine et de l'Alsace invoquent saint Arnould pour les protéger contre les incendies.

SAINT ARNOULD SE RETIRE DANS UNE SOLITUDE DES VOSGES

Saint Arnould avait gouverné l'Eglise de Metz pendant quinze années, quand il se retira près de Remiremont, sur une haute montagne aride nommée le Saint-Mont. Il y vécut avec saint Romaric et quelques religieux. Plus tard, il quitta sa petite communauté pour vivre en reclus dans une cellule séparée. Là, il soignait les lépreux qu'on lui amenait, les servait comme les membres souffrants de Jésus-Christ, lavait leurs plaies, nettoyait leurs souliers et leurs habits, leur faisait des lits commodes et leur préparait à manger. Il veillait avec un soin paternel à ce que rien ne leur manquât, tandis qu'il vivait lui-même dans un jeûne continuel.

Nouvel Elie, il se confina dans une solitude plus grande encore et se retira sur une montagne plus élevée que le Saint-Mont, dont elle est séparée par une étroite et profonde vallée.

Il faudrait, dit don Calmel, avoir vu les lieux où le Saint recevait les visites de saint Amé et de saint Romaric, pour se former une juste idée de cette retraite et de sa pénitence. Ce sont des montagnes stériles, fort hautes et de très difficile accès, couvertes de sapins, environnées de rochers et de précipices, où la neige et les glaces demeurent pendant la plus grande partie de l'année ; elles sont éloignées de tout commerce avec les hommes et les bêtes sauvages ont peine à y trouver leur pâture et un abri.

LA MORT ET LE TRIOMPHE DE SAINT ARNOULD

Mais le temps de l'exil était accompli. Le Tout-Puissant allait enfin récompenser les angéliques vertus et les travaux de son serviteur. Saint Romaric ayant connu par révélation que le jour du triomphe était proche, se rendit à l'ermitage avec quelques-uns de ses religieux.

Ce fut le 16 août de l'année 641 que la belle âme de saint Arnould s'envola paisiblement vers le Seigneur, seul objet de tous ses désirs.

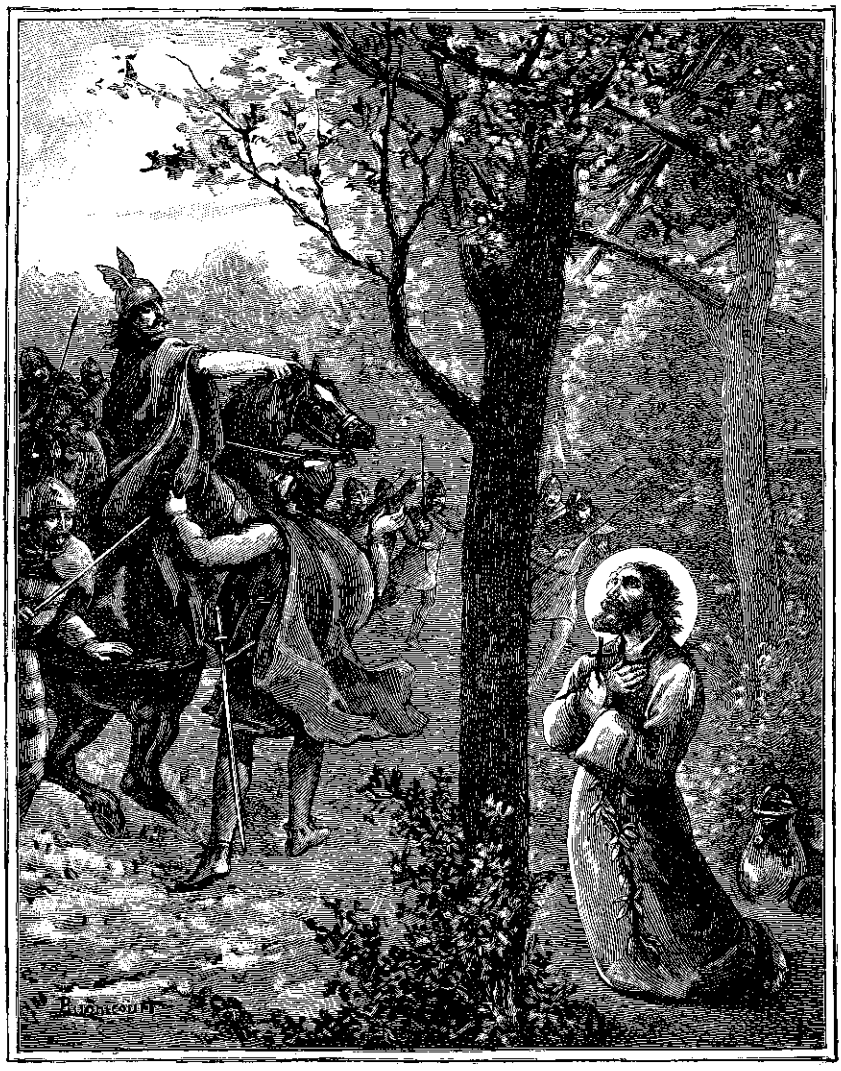
Saint Romaric fit à son ami de pompeuses funérailles et l'ensevelit avec honneur dans le monastère d'Habenden. Au mois de juillet de l'année suivante, saint Goéric, qui lui avait succédé comme évêque de Metz, se rendit au monastère d'Habenden. Il avait avec lui les évêques Paul de Verdun et Théodefried de Toul ; un nombreux clergé les accompagnait. Les membres de saint Arnould furent solennellement enlevés de son tombeau et transportés à Metz, dans la basilique des Saints Apôtres, qui prit son nom.

Le voyage dura plusieurs jours et les miracles les plus éclatants signalèrent partout son passage. Les populations accouraient en foule au-devant du cortège et saluaient avec bonheur les restes vénérés de leur bien-aimé père. Ce fut à travers toute l'Alsace une marche triomphale, comme Dieu seul sait en réserver à ceux qui le servent fidèlement.

On grava, plus tard, sur sa tombe, une épitaphe qui rappelle aux nations la sainteté glorieuse de celui qui fut le père de la deuxième famille royale de France et l'ancêtre de notre grand empereur Charlemagne.

SAINT GONÉRI, SOLITAIRE EN BRETAGNE

Fête le 18 Juillet.



Le seigneur Alvandus ordonne à ses serviteurs de maltraiter saint Gonéri.

NAISSANCE — SAINT GONÉRI SE FAIT MOINE

Saint Gonéri naquit en Angleterre au commencement du VIe siècle. Ses parents, de condition noble, lui donnèrent une éducation digne de leur rang. L'histoire ne nous dit rien sur les premières années de sa vie. Elle nous apprend seulement que, jeune encore, il renonça au monde et se fit moine.

Le supérieur du monastère où il entra était un ancien seigneur qui, lui aussi, avait dit adieu aux richesses et aux dignités du siècle pour se consacrer entièrement à Dieu : il se nommait Tugdual. La bonté et la douceur étaient les traits distinctifs de son gouvernement : aussi ses religieux l'aimaient comme un père et s'estimaient très heureux de vivre sous sa conduite.

Mais leur bonheur ne dura pas longtemps. Une nuit, on venait de réciter Matines, et chaque moine s'était retiré dans sa cellule pour prendre un court repos; un ange apparut à Tugdual et lui dit ces paroles : « Tugdual, Dieu te commande de quitter la Grande-Bretagne et d'aller sans retard dans le pays d'Armorique. »

A son réveil, le Saint alla se mettre en oraison, et comme il doutait si c'était Dieu qui l'appelait, il pria le Seigneur de lui réitérer son ordre. Les deux nuits suivantes, l'ange lui apparut comme la première fois et lui adressa les mêmes paroles. Dès lors, il n'y avait plus à hésiter; la volonté

de Dieu était manifeste. Quelques jours après, saint Tugdual réunit ses religieux, leur exposa sa vision et l'ordre qu'il avait reçu de les quitter.

SAINT GONÉRI VIENT EN BRETAGNE AVEC SAINT TUGDUAL

Cette nouvelle affligea profondément les moines. Beaucoup ne purent se résoudre à se séparer de leur père. Soixante-douze d'entre eux sollicitèrent la faveur d'accompagner saint Tugdual dans son lointain voyage. De ce nombre était saint Gonéri. D'autres saints personnages se joignirent aussi à cette troupe d'apôtres qui partaient à la conquête des âmes et qui rappelaient par leur nombre les soixante-douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ainsi que sainte Libouban, veuve depuis quelques années et mère de notre Saint, ne voulut point se séparer de son fils et vint elle aussi en Bretagne.

Si nous en croyons la légende, la traversée fut tout à fait miraculeuse. Lorsque les serviteurs de Dieu se rendirent au port pour s'embarquer, ils trouvèrent un vaisseau tout équipé, et le capitaine leur dit : « Montez, hommes de Dieu; nous vous attendons ici depuis longtemps. » Le vent fut si favorable qu'après une journée de mer ils abordèrent aux côtes septentrionales de la Bretagne, dans la terre de Léon. Le vaisseau qui les avait portés disparut aussitôt; ils comprirent alors qu'ils avaient été l'objet d'une faveur spéciale de Dieu.

Saint Tugdual et ses moines se bâtirent un monastère près de la ville appelée depuis Saint-Pol-de-Léon. C'est là qu'ils se préparèrent dans le recueillement et la pénitence à leur futur apostolat.

LA DISPERSION — LA FORÊT DE BRENGUILLY

Les moines anglais n'avaient pas oublié que c'était pour prêcher la bonne nouvelle aux peuplades bretonnes qu'ils avaient quitté leur patrie. Ils se dispersèrent à cet effet dans toute la Bretagne. Saint Gonéri se dirigea du côté de Vannes. Mais il ne s'adonna pas tout de suite au ministère apostolique. Son âme, avide d'austérités, le poussait à rester dans la solitude.

Il y avait aux environs de Vannes, non loin de Rohan, une forêt nommée Brenguilly. C'est là que saint Gonéri fixa sa retraite. Il se bâtit une cellule et un petit oratoire où il célébrait tous les jours la Sainte Messe. Sa nourriture consistait en un peu de pain trempé d'eau et en quelques légumes. Les habitants du pays ne manquaient pas de lui apporter des mets plus exquis; mais l'austère anachorète n'avait garde d'y toucher; il se contentait de les distribuer aux pauvres. Il passait presque entièrement la nuit en oraison, et le jour, pour éviter l'oisiveté, il s'occupait à travailler des mains.

LE SEIGNEUR ALVANDUS

Le seigneur de la contrée, nommé Alvandus, était un homme débauché et cruel. Un jour qu'il était allé à la chasse dans la forêt de Brenguilly, il rencontra la cellule de saint Gonéri. A la vue de ce solitaire alors occupé à réciter l'office divin, il se sentit pénétré de respect et le salua. Le Saint était si recueilli qu'il ne le remarqua point et ne lui rendit aucun salut.

Piqué dans sa vanité, le seigneur dit à ceux qui l'accompagnaient : « Quel est cet homme qui, sans ma permission, ose demeurer sur mes terres? » Son sénéchal fit tout ce qu'il put pour l'apaiser, lui représentant que c'était un homme de Dieu en vénération dans tout le pays. Alvandus ne voulut rien entendre, mais il ordonna à ses laquais de maltraiter le saint ermite. Ce ne fut pas plutôt dit que fait. Ces gens se jetèrent sur le serviteur de Dieu, et, avec une brutalité sans pareille, l'accablèrent de coups et le laissèrent à demi mort.

Saint Gonéri répondit à ces outrages en priant pour ses bourreaux. Il s'estimait d'ailleurs heureux de souffrir quelque chose pour la gloire de Dieu. Mais le Seigneur se réservait de venger son serviteur. Ceux qui l'avaient frappé furent bientôt pris d'étourdissements; ils se mirent à trembler de tous leurs membres et perdirent successivement la vue et la parole. Les misérables reconnurent la main qui les frappait et se jetèrent aux pieds du Saint, en faisant force gestes pour témoigner de leur repentir. Alvandus lui-même, averti par son sénéchal de ce qui venait de se passer, vint implorer son pardon et celui de ses serviteurs.

LA VENGEANCE D'UN SAINT

A la vue d'un repentir si sincère, saint Gonéri rendit grâces à Dieu et se réjouit d'avoir trouvé une occasion favorable de gagner ces pauvres âmes à Jésus-Christ. Il se mit à leur prêcher les vérités fondamentales de l'Evangile avec une touchante simplicité : « Sachez, leur dit-il, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, de la mer et de tout ce qu'ils renferment. » Et il continua à leur réciter le symbole : « Voilà, ajouta-t-il, un sommaire de notre foi. Si vous croyez ces vérités, vous jouirez de la félicité éternelle promise à ceux qui croient en Dieu et le servent fidèlement. »

Touché de la grâce, Alvandus demanda le baptême. Pour le confirmer dans la foi, saint Gonéri supplia le Seigneur de pardonner aux malheureux qui l'avaient outragé. Sa prière était à peine achevée qu'ils recouvrèrent miraculeusement la parole et la vue et demandèrent eux aussi la grâce du baptême. Ce prodige émerveilla tellement le seigneur breton, qu'il voulut emmener le solitaire à son manoir et le rendre possesseur de tous ses biens. Mais ce ne sont pas les biens de ce monde que recherche le disciple de Jésus-Christ; son unique but est de sauver les âmes en les amenant à celui qui les a créées et rachetées. Saint Gonéri ne voulut rien recevoir de tout ce qu'on lui offrait. Quant à Alvandus, de loup changé tout à coup en agneau, il persévéra dans la foi jusqu'à sa mort. Les aumônes qu'il distribuait abondamment en firent le père des pauvres, et il mérita, par ses bonnes œuvres, d'aller recevoir au ciel la récompense éternelle que lui avait promise saint Gonéri.

LES FOULES VIENNENT A LUI
BÉNÉDICTION D'UN MARIAGE

La conversion d'Alvandus, la punition de ses serviteurs et le miracle dont ils avaient été l'objet firent grand bruit dans le pays. Les habitants vinrent en foule à la cellule du saint ermite. Les miracles et les guérisons corporelles se multipliaient par son intercession, mais surtout les âmes se convertissaient à sa parole. Ces prodiges, ces foules qui venaient à lui avec un si grand empressement alarmèrent l'humilité de notre Saint. Il songea bientôt à quitter son premier ermitage et à chercher dans un autre endroit la solitude dont il ne jouissait plus à Brenguilly.

Avant d'exécuter ce dessein, il lui arriva de

bénir un mariage. La cérémonie eut lieu dans une modeste chapelle aux environs de la forêt. Lorsque tout le monde s'y fut assemblé, le Saint se revêtit des ornements sacerdotaux et monta à l'autel pour célébrer le Saint Sacrifice de la Messe. Un peu avant la Consécration, le démon, jaloux, sans doute, de n'avoir point été invité à la noce, comme il l'est, hélas! trop souvent, rompit la pierre d'autel par le milieu. Comme la pierre d'autel est indispensable pour consacrer les Saintes Espèces, il espérait ainsi jeter saint Gonéri dans l'embarras et troubler la joie des nouveaux mariés. Mais ses propres ruses tournèrent à sa confusion et ne servirent qu'à faire éclater une fois de plus la sainteté du serviteur de Dieu. La pierre, en effet, au lieu de tomber en morceaux, se soutint miraculeusement sur le pilier qui la supportait, et la Messe continua à la grande allégresse de tous les assistants.

SAINT GONÉRI SE RETIRE A PLOUGRESCANT SA MORT — SES RELIQUES

Brenguilly n'offrait plus à saint Gonéri la tranquillité et la solitude qu'il désirait pour s'adonner à la contemplation des biens éternels. Il quitta donc son premier ermitage et vint s'établir dans la paroisse de Plougrescant, au diocèse de Tréguier. C'est là qu'il passa le reste de ses jours dans le service de Dieu, jusqu'au moment où sa belle âme passa des tristesses de l'exil aux joies de la patrie. Ses biographes placent sa mort au 18 juillet sans préciser l'année. Il est probable que ce fut vers la fin du VIe siècle.

Après sa mort, de nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau. Les habitants de Plougrescant, reconnaissants de tant de bienfaits, bâtirent une chapelle sur le lieu de sa sépulture. Cet édifice existe encore de nos jours. On y conserve la tête et les principaux ossements de saint Gonéri. On possède aussi une chasuble en satin brun qu'on dit lui avoir appartenu.

Raoul Roland, évêque de Tréguier, renouvela au XVe siècle le culte de ce Saint et fixa sa fête au 18 juillet : « C'est un devoir pour nous, dit-il, d'honorer Dieu dans ses saints. Aussi, pour ne pas laisser dans l'oubli les nombreux miracles qu'il a plu à Notre-Seigneur d'opérer par l'intercession de saint Gonéri, nous ordonnons que la fête de ce Saint soit désormais célébrée le 18 juillet dans tout le diocèse de Tréguier. »

SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES, t. IV de juillet. — ALBERT LEGRAND, *Vies des Saints de la Bretagne armorique*. — LOBINEAU, *Vies des Saints de la Bretagne*.

SAINT VICTOR LE MAURE, MARTYR A MILAN

Fête le 8 mai.

L'Eglise célèbre le 8 mai la fête d'un illustre martyr, saint Victor le Maure.

Bien que saint Ambroise et plusieurs autres parlent de lui comme de l'un des plus grands saints de l'Eglise milanaise, nous n'avons pu retrouver nulle part la moindre trace des premières années de sa vie.

Nous le rencontrons seulement dans les camps, déjà vieilli au service des armes et, pour cela, affectionné de l'empereur Maximien. De plus, son hagiographe nous apprend qu'il était Maure de nation, mais chrétien depuis ses plus jeunes ans.

Ses compagnons, jaloux de la grande faveur dont il jouissait auprès de l'empereur, découvrirent un jour sa qualité de chrétien et, joyeux, allèrent sans tarder dénoncer Victor à l'empereur Maximien. « Prince très clément, lui disent-ils, Victor le Maure est devenu le disciple du Christ et blasphème contre les dieux en les appelant démons. »

A cette nouvelle, l'empereur, irrité, manda aussitôt Victor. « N'as-tu point ma confiance, lui dit-il, et que te faut-il en plus? Quelle est la raison qui t'a poussé à te faire chrétien?

— Maître, répondit Victor, ma conversion ne date pas d'aujourd'hui, car je suis chrétien depuis ma plus tendre enfance.

— Ce n'est donc pas une calomnie, reprit l'empereur. Tu appartiens réellement à cette secte détestée?

— On ne vous a pas trompé, seigneur, je suis chrétien, je crois et j'adore le Christ Jésus, Fils du Dieu vivant, né de la Vierge Marie, et je ne cesserai jamais de lui rendre mes hommages et mes adorations. »

Irrité par ces réponses, Maximien donna l'ordre de conduire en prison le généreux soldat. « Victor, lui dit-il en s'éloignant, réfléchis sur les tourments horribles que tu te prépares si tu ne consens à offrir de l'encens aux dieux immortels. »

Le confesseur de la foi resta enfermé dans la prison pendant six jours et passa tout ce temps dans le jeûne le plus complet.

Le septième jour, l'empereur prit place sur un tribunal, fit comparaître le prisonnier et l'interrogatoire recommença. « As-tu réfléchi, Victor, sur ce que tu avais à faire pour ton salut ?

— Le Christ est seul mon salut et ma force, son Esprit est en moi et me fortifie ».

Victor fut alors cruellement meurtri de coups de bâton, mais, par la protection de Dieu, il n'en ressentit aucune douleur. Les licteurs se lassaient, leurs bras fatigués refusaient de frapper. Maximien fit signe qu'on s'arrêtât et, s'adressant de nouveau au martyr, il lui dit : « Soldat, écoute mon conseil : adore ces dieux et n'agis point comme un insensé, toi dont le front porte déjà l'auréole de la vieillesse.

— O prince, répondit Victor, écoutez les paroles du roi-prophète s'adressant à tous les chrétiens:

« Tous les dieux des nations sont des démons (ps. 98). » Et si dès le commencement on les a pris pour des démons, quelle raison pourrait m'incliner à les adorer aujourd'hui ?

— Je te donnerai un poste important dans l'ar-

mée, dit l'empereur; de plus, je te comblerai de richesses et d'honneurs.

— Mais, répondit le Saint, j'ai dit et je le répète : je ne sacrifierai point, et je m'offre moi-même en sacrifice de louanges au Créateur mon Dieu, car il est écrit : Quiconque sacrifiera à d'autres dieux qu'au seul Seigneur véritable sera puni de mort. (Ex., XXII, v. 20.)

Le conseiller de l'empereur, Anolinus, assis à la droite de Maximien, prit alors la parole, s'efforçant, à l'exemple de son maître, d'ébranler le courage du martyr : « Voici, lui dit-il, que l'empereur veut te combler de dignités, si tu lui obéis en adorant les dieux de l'empire : que ne le fais-tu donc ? »

Et Victor répondit : « Dieu me remplit chaque jour de force et de courage et cela me suffit, car je n'ai que faire de toutes vos richesses. »

Voyant qu'il ne pouvait venir à bout de la constance du martyr, Maximien le relégua durant trois jours dans un obscur cachot, et au bout de ce temps, le fit de nouveau comparaître devant son tribunal.

— Offre de l'encens aux dieux recommandables par leur divinité, dit Maximien.

— Je n'adore point, répond Victor, les dieux des païens. Il serait honteux pour moi de perdre l'innocence que j'ai reçue au baptême. Je ne sacrifierai donc point; pour vous, prince, faites ce que vous voudrez, car je suis sûr que le Dieu des armées combattant avec moi, je serai plus fort que vous. »

Exaspérés, les deux persécuteurs firent de nouveau frapper le Saint de verges; mais Victor ne ressentait aucune douleur. Durant ce cruel supplice, il priait le Seigneur de venir à son secours.

L'empereur reprit alors la parole :

— Sacrifie aux dieux qui veillent jour et nuit au salut de l'empire et tu serviras d'exemple à tous mes sujets. D'ailleurs, n'espère point que tes dépouilles mortelles reçoivent des honneurs de la part des chrétiens, car je saurai bien cacher ton cadavre, pour qu'on ne puisse jamais le découvrir.

— Empereur, faites ce que vous voudrez, répondit l'intrépide soldat; pour moi, qui ne suis plus désormais que le serviteur du Christ, je ne sacrifierai point. »

Cette résistance prolongée exaspérait Maximien; il fit enfermer de nouveau le martyr en prison où on lui mit les pieds dans des entraves. Durant ce temps, Anolinus tenta un dernier effort et envoya dans le cachot des émissaires porteurs des plus belles promesses : « N'excite plus la colère de l'empereur, dirent-ils au prisonnier, mais sacrifie aux dieux; tu posséderas tous les honneurs et toutes les richesses que tu désireras; si tu refuses, des tourments plus terribles que ceux que tu as endurés jusqu'ici t'attendent encore.

— Dites à Anolinus, leur répondit Victor, que je n'offrirai jamais de l'encens aux dieux de pierre et de bois, car l'Ecriture me le défend par ces paroles : « Que tous ceux qui adorent les dieux de bois ou de pierre soient confondus (ps. 96), et je n'offre mes adorations qu'au Créateur du ciel et de la terre, Dieu vivant et véritable. »

Le lendemain, Victor comparut de nouveau devant le tribunal qu'on avait eu soin d'entourer d'un grand nombre d'instruments de supplice pour jeter l'effroi dans l'âme du martyr.

— Vois-tu tous ces instruments de supplice, lui dit l'empereur, sache que c'est pour toi que je les ai préparés, si tu refuses encore d'offrir de l'encens à nos dieux. »

Victor lui répondit : « Tous ces tourments dont tu me menaces ne sauraient m'effrayer, mais Dieu t'en réserve de bien plus terribles pour le jour de son juste jugement. »

A ces mots, Maximien ne se possède plus de colère et il fait verser sur le martyr du plomb fondu.

Durant cet affreux supplice, Victor priait le Christ : « Seigneur, disait-il, c'est pour vous que je souffre, aidez-moi, et de même que vous avez épargné les trois enfants dans la fournaise, pour la confusion du tyran, délivrez-moi, Seigneur, pour que la honte retombe sur Maximien et ses soldats. »

Le tyran se croyait déjà vengé, quand tout à coup, il entendit Victor s'écrier : « Je vous rends grâces, ô Christ, de ce que vous avez envoyé votre ange pour changer en douce rosée cette ardeur dévorante et pour me guérir de mes blessures ! »

Alors il regarde : aucune trace de brûlure n'apparaît sur le corps de la victime; stupéfait devant ce prodige, Maximien se trouble, et, comme hors de lui-même, il commande qu'on entraîne aussitôt Victor hors de la porte de Verceil.

Les licteurs avaient exécuté cet ordre et ils avaient attendu longtemps de nouvelles instructions, lorsque, brisés par la fatigue, ils finirent par s'endormir. Victor en profita pour s'échapper de leurs mains et il alla se réfugier dans les écuries du cirque qui n'étaient pas éloignées.

Mais sa retraite ne demeura pas longtemps cachée : bientôt repris par les satellites de Maximien, le généreux martyr eut la tête tranchée (mai 304).

Les fidèles de Milan recueillirent avec un soin religieux les reliques de saint Victor, et l'évêque saint Materne les fit honorablement inhumer. Saint Grégoire de Tours rapporte que son tombeau était célèbre par ses miracles, et qu'on allait surtout y prier pour la délivrance des captifs.

Plusieurs églises furent bâties en l'honneur de l'illustre martyr.

D'abord, on en construisit une dans la ville même et on l'appelait du nom d'église au corps de saint Victor.

Plus tard, saint Charles Borromée, cardinal de la sainte Eglise romaine, évêque de Milan, fit transporter ces reliques dans l'église des Olivétains où il fut placé près des restes de saint Satyre, frère de saint Ambroise.

La piété des fidèles fit ensuite construire une église en l'honneur de saint Satyre, et l'on y transporta le chef de saint Victor.

Deux chapelles s'élevaient peu de temps après sa mort, l'une sur le lieu de sa décapitation, et l'autre là où le Saint fut découvert par les satellites après s'être échappé de leurs mains.

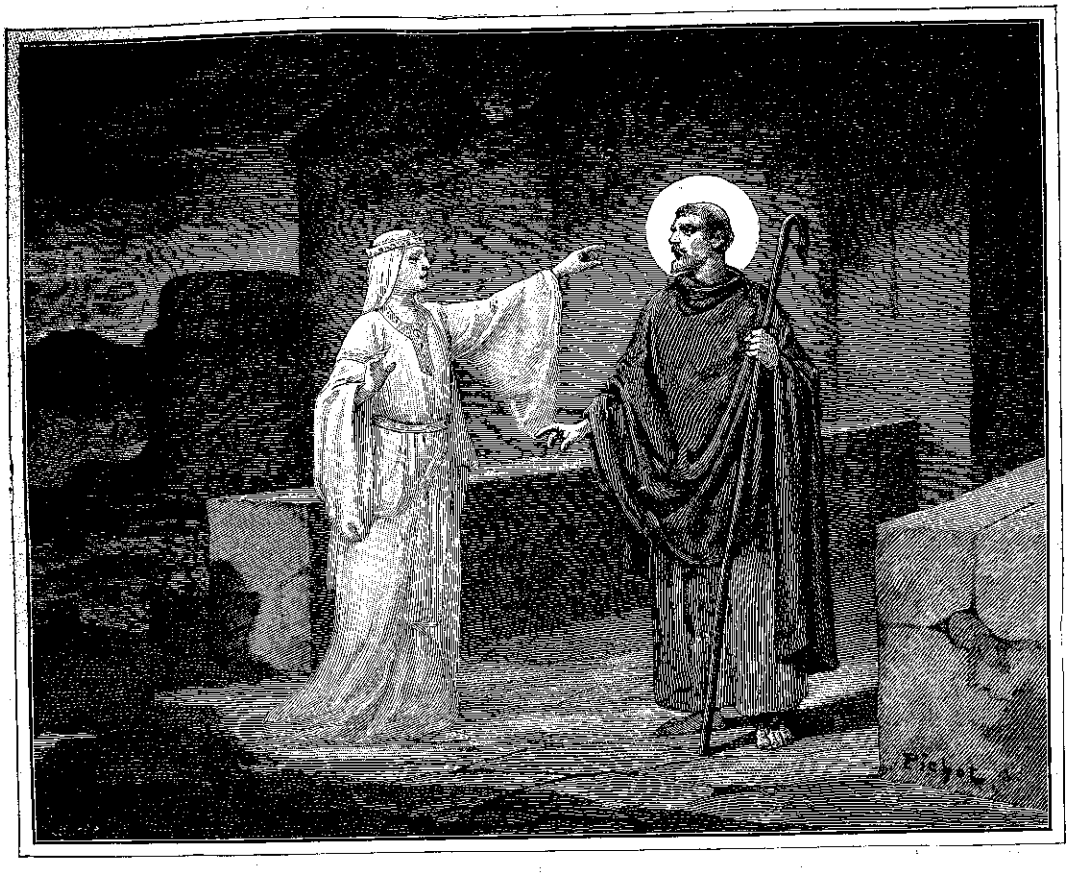
SOURCES CONSULTÉES

SAINT AMBROISE. *In Lucam*, lib. III. — SAINT GRÉGOIRE DE TOURS. *De gloria martyrum*. — BOLLANDISTES, au 8 mai.

SAINT BRUNO

évêque de Segni (1048-1123).

Fête le 18 juillet.



L'Église de Segni, sous l'aspect d'une reine brillante, enjoint à Bruno, son évêque, de ne pas l'abandonner.

PIEUSE ENFANCE DU SAINT SES ÉTUDES CHEZ LES BÉNÉDICTINS

Bruno naquit vers la fin de l'année 1048, à Solerio, petite ville située à quatre milles d'Alexandrie, en Lombardie, et qui se vante d'avoir été fondée par Annibal. Son père, nommé André, et sa mère, Scilla ou Willa (en français Guillemette) étaient tous deux de noble famille et originaires, suivant les uns, du pays même, suivant les autres, de la ville d'Asti. Ensemble ils s'adonnaient aux œuvres de charité chrétienne, fréquentaient les sacrements, visitaient les malades et secouraient les pauvres.

L'éducation chrétienne de Bruno commença donc avec la vie ; il n'était pas encore sevré que déjà il récitait pieusement l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

Quoique fils unique et la seule joie de ses parents, ceux-ci n'hésitèrent pas à s'en séparer, dès qu'ils le crurent assez grand pour le mettre en pension chez les moines qui desservaient alors l'église de Saint-Perpétuus, à Solerio.

Les progrès du jeune homme dans les sciences et dans les lettres furent tels qu'au bout de peu d'années les moines conseillèrent à ses parents de l'envoyer à l'Université de Bologne, où il pourrait plus facilement continuer et terminer ses études.

A L'UNIVERSITÉ DE BOLOGNE VOCATION ECCLÉSIASTIQUE

Après quelques semaines passées au foyer familial, Bruno, âgé de dix-sept ans et réconforté par la bénédiction paternelle, par-

tit pour l'Université. Sa première occupation fut d'y chercher un directeur de conscience, éclairé et zélé, pour le conseiller et l'aider en toutes circonstances. Il entra dans la Congrégation de la Persévérance qui s'applique à éloigner les étudiants du mal et à les affermir dans la vertu.

Il s'adonna à l'étude avec tant d'ardeur et de succès qu'il fut bientôt l'un des meilleurs élèves de Bologne. A vingt-quatre ans, aux applaudissements de l'Université tout entière, il obtenait le titre de premier lauréat pour la philosophie et la théologie qu'il venait de terminer brillamment.

Malgré ses succès, Bruno, ayant considéré les dangers du monde et la brièveté de tous ses plaisirs, se résolut à prendre l'habit ecclésiastique et à se rendre à Rome afin d'y vénérer les tombeaux des saints apôtres et les innombrables reliques de ses basiliques.

COMMENT BRUNO EST ARRÊTÉ A SIENNE

Quelques jours après, il entrait à Sienne et était admis en présence de l'évêque, qui présidait une discussion théologique. La grande attention avec laquelle le jeune homme écoutait tous les arguments frappa l'évêque qui lui demanda son avis sur les questions discutées. Bruno se refusa d'abord à prendre la parole, puis, sur les instances de l'évêque, il aplanit si bien les difficultés, que l'évêque résolut de le garder dans son diocèse.

Quand le voyageur vint prendre congé de lui, l'évêque lui révéla ses intentions, obtint de lui qu'il devînt chanoine de sa cathédrale et l'ordonna prêtre au bout de quelques jours. Six années passèrent ensuite que le Saint employa de préférence à réformer la ville.

Bruno conservait pourtant dans son cœur la pensée d'aller à Rome. Comme l'hérésiarque Bérenger s'y trouvait, il sentit en lui un vif désir de le ramener à l'Eglise catholique et s'ouvrit de ce projet à son évêque. Celui-ci lui en donna l'autorisation, mais après lui avoir fait promettre de revenir à Sienne.

ÉVÊQUE MALGRÉ LUI

Arrivé à Rome dans les premiers jours de 1079, Bruno descendit chez l'évêque d'Albano. Déjà, à plusieurs reprises, Bérenger avait confessé ses erreurs, s'en était repenti, puis y était retombé. Sa dernière condamnation remontait au Concile de Rome de 1078. Le pape Grégoire VII en tint un autre, en février 1079, au Latran, pour convertir encore une fois l'hérésiarque.

Bruno s'y rendit. Après avoir fait un grand signe de croix, invoqué le Saint-Esprit et demandé la protection de Marie, il réfuta les erreurs de Bérenger, lui exposa la vérité catholique, et réussit si bien à l'en convaincre, que l'hérétique tourangeau se convertit, cette fois, pour tout de bon.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Segni vint à mourir et le Pape songea à Bruno pour le remplacer. Ces honneurs n'étaient guère du goût du pieux chanoine, qui mit tout en œuvre auprès du Pape pour y échapper. Grégoire VII feignit de se rendre à ses raisons; il le pria seulement de passer quelques jours à Segni et de veiller à ce que la nomination fut faite selon les Canons ecclésiastiques, alors que sous main il avertissait le clergé de cette ville de choisir Bruno pour son évêque.

Dès son arrivée à Segni, Bruno fut reçu comme tel et proclamé à l'unanimité premier pasteur du diocèse. Affligé au delà de toute expression, il se résolut à fuir au milieu de la nuit.

Il y parvint, mais, arrivé à quelques pas hors des portes de la ville, il rencontra une femme vêtue comme une reine, resplendissante comme le soleil, qui lui dit :

— Je suis ton épouse et tu me fuis ; tu as tort. Je te commande, au nom du Dieu tout-puissant, de retourner vers ton Eglise et de ne plus te dérober au bon plaisir de Dieu.

Alors Bruno rentra à Segni, dont il consentit à devenir l'évêque, à la joie de tous.

C'était dans la première moitié de l'année 1079. Bruno ne devait pas songer à quitter son Eglise avant 1102, vingt-trois ans après.

SES DÉMÊLÉS AVEC LE COMTE DE SEGNI

Après avoir donné à sa famille épiscopale un règlement de vie austère, Bruno se mit à réformer les prêtres par de nombreux Synodes diocésains où il ne ménageait ni sa parole ni sa personne.

Il ne craignait pas de reprendre publiquement les pécheurs avérés. Il s'éleva notamment contre Ainulphe, comte de Segni et partisan de l'empereur allemand Henri IV, dont l'autorité pesait lourdement sur les épaules de ses sujets. Un jour que Bruno revenait de Rome, le comte, irrité de le voir en relations d'amitié avec le pape Grégoire VII, brouillé alors avec l'empereur, fit emprisonner l'évêque dans une tour de son château avec l'intention de le faire succomber aux mauvais traitements. C'était en l'année 1082 ; la captivité dura trois mois.

Un jour, dévoré de soif, Bruno demanda au serviteur du comte de lui donner un verre d'eau ; en le prenant, il le bénit d'un signe de croix, et, à son grand étonnement, il but un vin délicieux.

— J'avais demandé de l'eau, dit-il, pourquoi m'apportes-tu du vin ?

Le serviteur assura qu'il n'avait apporté que de l'eau et alla chercher un second, puis un troisième verre : le prodige se renouvela chaque fois.

Le comte Ainulphe finit par élargir le prisonnier, qui se réfugia à Rome auprès du Pape. C'est là que, en attendant de pouvoir rentrer dans son diocèse, entre le 25 décembre 1082 et le 9 avril 1083, le saint évêque composa son commentaire sur le prophète Isaïe que l'on a édité en ces dernières années. Dans la suite, le comte perdit tous ses biens, fut réduit à la mendicité et trop heureux alors de pouvoir se mettre sous la protection de son évêque.

En 1095, le pape Urbain II ayant convoqué à Clermont-Ferrand le grand Concile, qui décida du départ de la première Croisade, Bruno s'y rendit avec lui. L'année

d'après, il assistait avec le Souverain Pontife au Concile de Tours. Le Pape fut même tellement séduit par sa science et par sa vertu que, non seulement il revint avec lui à Rome, mais encore qu'il entretint désormais avec lui une correspondance assidue.

AU MONT-CASSIN

Les difficultés qu'il rencontrait dans le gouvernement de son Eglise, non moins que son désir de la vie religieuse, finirent par persuader à Bruno que le cloître était l'oasis dans laquelle il devait se réfugier. En l'année 1102, accompagné de quelques intimes, il quitta donc Segni et se rendit au Mont-Cassin, où les moines le reçurent avec joie.

Ses diocésains ne purent se consoler de son éloignement ; ils lui envoyèrent une ambassade pour le supplier de revenir chez eux. Ce fut en vain. Bruno se sentait si heureux dans la paix du cloître, qu'il lui semblait impossible de se mêler encore aux agitations du siècle.

Les envoyés résolurent alors d'en appeler au Souverain Pontife. Après avoir écouté leurs doléances, le pape Pascal II (1099-1118) envoya au Mont-Cassin une mission composée de nobles qui ordonnèrent à Bruno de retourner à Segni. Mais la résolution de Bruno était prise. S'il s'était fait moine, c'est que sa vocation religieuse l'emportait sur tout le reste, et s'il n'avait mis plus tôt ce projet à exécution, c'est parce qu'il avait dû se charger de travaux importants que les Papes, ses prédécesseurs, lui avaient confiés. Maintenant que tout était fini, il suppliait Pascal II qu'on le laissât paisiblement suivre sa vocation et finir dans un monastère le peu de jours qu'il avait encore à vivre.

L'ambassade ne l'entendit pas ainsi et renouvela au Bienheureux l'ordre du Pape de retourner sans délai à Segni. Celui-ci n'osant pas désobéir au Vicaire de Jésus-Christ pria son Abbé d'aller expliquer la chose à Rome. Il s'y rendit et Bruno obtint gain de cause.

BRUNO DEVIENT ABBÉ DU MONT-CASSIN

Un jour que le Saint était absent pour une mission de confiance, l'Abbé du Mont-Cassin, Odon ou Othon, vint à mourir. Aussitôt les moines élurent à l'unanimité Bruno pour lui succéder ; mais, connaissant son humilité, ils se gardèrent bien de lui faire part de ce choix et se contentèrent de le rappeler pour une affaire de la plus haute importance. Le stratagème réussit. Quand Bruno se trouva sur la sainte montagne, au milieu de ses confrères, force lui fut de se soumettre à la volonté de Dieu et d'accepter cette charge (novembre 1107).

Modèle des religieux alors qu'il était simple moine, le Saint le devint davantage encore, si possible, lorsqu'il en fut le supérieur. Aussi ne tarda-t-il pas à ramener le monastère à la primitive observance, en dépit de quelques difficultés qu'il surmonta rapidement, grâce à sa prudence et à sa douceur.

Mais s'il avait compté ainsi se réfugier dans la retraite, Bruno s'était complètement mépris sur les intentions du Pape, qui n'entendait pas se priver de ses services. Simple religieux ou abbé, il dut comme auparavant accomplir, çà et là, des missions ou des ambassades, selon que les besoins de l'Eglise le requéraient.

MISSION EN FRANCE ET EN SICILE

L'année suivante, Pascal II le nommait légat *a latere* et l'envoyait en France. Il y prépara le mariage du prince Boëmond avec la princesse Constance ; puis il se mit à exécuter diverses réformes, tant dans le clergé que dans le peuple. Le Saint passait ses journées en conférences, Synodes et prédications, tandis qu'il consacrait une partie de ses nuits à la prière ; aussi sa mission fut-elle couronnée d'un plein succès.

Il advint que, sur le chemin du retour, son passage fut intercepté par des bandits qui pensaient bien s'enrichir en saisissant un légat du Pape. Mais Bruno apparut à ces misérables avec tant de dignité et de majesté qu'ils se précipitèrent à ses genoux, implorant son pardon et demandant grâce. Le pardon leur fut généreusement octroyé, et les bandits, touchés par tant de vertu, renoncèrent à leur vilain métier et se convertirent, au point de devenir plus tard des sujets d'édification.

A peine le Saint avait-il rendu compte au Pape de son ambassade, que celui-ci lui confia une mission du même genre, dans le royaume de Sicile. Bruno réussit au delà de toute espérance, et la population de l'île étant revenue à la ferveur, Pascal II permit à son légat de rentrer au Mont-Cassin.

Il eut le temps toutefois d'accompagner le Pape au Concile de Bénévent, tenu en l'année 1108, et, au retour du Concile, de lui faire consacrer une église à Capoue et de le conduire lui-même au Mont-Cassin, où Pascal II fut reçu avec tous les honneurs dus au Pontife suprême. Après quoi Bruno obtint l'autorisation de s'enfermer dans son monastère ; il devait y rester trois ans.

IL DÉLIVRE UNE POSSÉDÉE

Le prestige exercé par la sainteté du Bienheureux était tel que tous, nobles et paysans, s'empressaient de réaliser ses moindres désirs.

Un jour qu'il venait de consacrer, à Vallefredda, une église dédiée à l'apôtre saint Thomas, on lui amena une malheureuse femme possédée, à laquelle le démon ne laissait pas un instant de repos. Après que le Saint eut prié, il ordonna de faire boire à cette femme l'eau dans laquelle il s'était lavé les mains pendant la messe, et la possédée, immédiatement délivrée, se mit à invoquer et à remercier le Seigneur.

IL REVIENT A SEGNI

En 1111, l'empereur allemand Henri V avait arraché au pape Pascal II, qu'il avait fait prisonnier, le droit d'investiture, c'est-à-dire le droit de conférer lui-même les charges épiscopales et abbatiales par la remise de la crosse et de l'anneau. C'était,

de la part de Pascal II, renoncer à la cause si brillamment défendue par ses prédécesseurs, surtout par saint Grégoire VII et par le bienheureux Urbain II. Le contrat eut beau être sanctionné par seize cardinaux, le 11 avril de la même année ; on eut beau même évoquer le peu de liberté dont jouissait le Pape, et la crainte, fort légitime du reste, de voir la colère de l'empereur se déchaîner contre Rome ; la concession de Pascal II n'en parut pas moins excessive et souleva contre elle une forte opposition.

Dès le début, Bruno fut du nombre des protestataires. Plus d'une fois, il fit le voyage de Rome avec des évêques et des abbés de ses amis pour amener le Pape à revenir sur sa décision. Il lui écrivit ensuite une lettre magnifique, que nous regrettons de ne pouvoir citer ici. Avec une liberté tout apostolique et un profond respect, il lui rappelait la décision du Concile de Bénévent, frappant d'excommunication tous les clercs qui recevraient des bénéfices de la main des laïques.

La lecture de cette lettre émut vivement le Souverain Pontife. Comme, d'autre part, une opposition des plus vives se manifestait au Mont-Cassin contre le gouvernement de l'abbé, Pascal II en prit occasion pour engager Bruno à observer lui-même les canons ecclésiastiques et à ne pas conserver en même temps le diocèse de Segni et l'abbaye du Mont-Cassin. Sur l'ordre du Pape, Bruno donna donc sa démission de supérieur, octobre 1111, et il reprit le chemin de Segni.

Le premier fruit de cet acte d'obéissance fut que le Pape comprit enfin qu'il était allé trop loin dans la voie des concessions. Le 18 mars 1112, il convoquait à Rome un grand Concile et, cinq jours après, le Concile de Latran rejetait, annulait et cassait « par censure canonique, par autorité ecclésiastique et par le jugement du Saint-Esprit », le droit d'investiture accordé l'année précédente à Henri V.

La condamnation fut signée par douze archevêques, cent quatorze évêques et vingt-trois cardinaux ; Bruno de Segni était au nombre des signataires.

MORT DE SAINT BRUNO

La joie des habitants de Segni fut immense en voyant revenir l'évêque dont ils n'avaient cessé de pleurer l'absence. Lui, sans égard pour sa santé, se dépensa sans compter pour ses chers fidèles, visitant son diocèse, distribuant des aumônes aux pauvres, se faisant tout à tous, suivant la recommandation de saint Paul.

Un jour, il fut pris d'une fièvre lente qui augmenta insensiblement, et il lui fut révélé qu'elle le conduirait au ciel. Il se prépara minutieusement au grand passage, comme si chaque acte de sa vie n'avait pas été une préparation au moment suprême.

Après avoir disposé de tout ce qu'il possédait et avoir donné à tous de sages conseils et de pieux avis, il fit sa confession générale, puis, agenouillé sur le sol, il reçut le saint Viatique avec une piété et une humilité qui émurent tous les assistants.

Après l'Extrême-Onction, la foule envahit la chambrette de l'évêque, mais comme tous ne parvenaient pas à le voir, il se fit porter auprès de la fenêtre pour bénir tout son peuple. Les mains croisées sur la poitrine et les yeux levés vers le ciel, il rendit son âme à Dieu en s'écriant : *Me exspectant justi, donec retribuas mihi.*

C'était le 18 juillet 1123. Bruno était dans la soixante-quinzième année de sa vie, et la quarante-cinquième de son épiscopat.

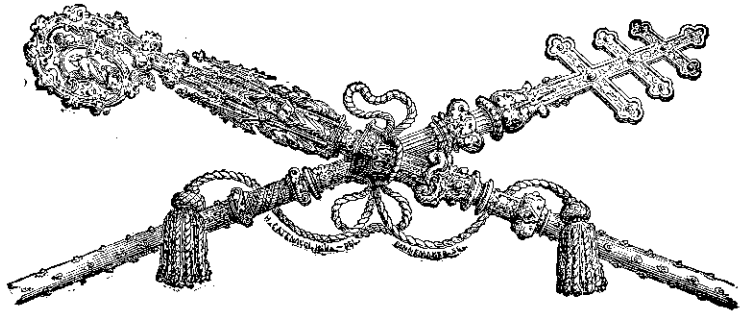
Son corps fut déposé dans sa cathédrale et, jusqu'à ce jour, les miracles se sont multipliés à son tombeau.

Pratique. — Nous voyons les maux de l'Eglise, et nous les déplorons. Pensons-nous à y remédier par nos ferventes prières et surtout par notre conversion et notre désir de devenir des saints ?

C. DE L.

SOURCES CONSULTÉES

G. GENOBI, *Vita del glorioso san Bruno.* Rome, 1698 ; *Acta Sanctorum,* t. IV de juillet, p. 471-488 ; AMELLI, *S. Bruno di Segni, Gregorio VII ed Enrico IV in Roma.* Mont-Cassin, 1903



VIE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Gravures du siècle dernier présentant, sous une forme souvent allégorique, les plus grandes œuvres du Saint reproduites pour cette *Vie des Saints*.)

Saint Vincent de Paul est reçu dans le ciel par l'auguste Trinité. Sur la terre, les miraculés guéris par lui témoignent de sa sainteté.

(Ce tableau représente les seize principaux miraculés du procès de canonisation.)

Gravure du temps qui représente la merveilleuse prédication des missions données par saint Vincent de Paul aux châteaux et villages, lesquelles furent l'origine de ses grandes œuvres et renouvelèrent l'ardeur de la foi dans presque tout le royaume.

« Saint Vincent de Paul, envoyez-nous des missionnaires qui renouvellent aujourd'hui la foi de la France. »

Saint Vincent de Paul établit à Saint-Lazare des conférences de prêtres pour traiter des choses divines. Ces conférences, auxquelles les prêtres les plus zélés et beaucoup d'évêques prirent part, exercent une influence considérable sur le clergé.

« Saint Vincent de Paul, qui avez eu grâce pour accroître le zèle du clergé, obtenez-nous beaucoup de vocations. »

Saint Vincent de Paul est nommé par Louis XIII, et à la demande de M. de Gondi, aumônier général des galères. Il devient la providence des malheureux condamnés et finit par prendre secrètement les fers de l'un d'entre eux pour l'envoyer vers sa famille.

« Saint Vincent de Paul, apprenez à la société, quand elle châtie, à guérir les plaies au lieu de les envenimer. »

Louis XIII mourant fait appeler à deux reprises saint Vincent de Paul à Saint-Germain. « La meilleure manière de se préparer, lui dit le Saint, est d'imiter celle dont J.-C. se prépara à la mort et de se soumettre entièrement comme il fit à la volonté du Père. » Louis XIII se soumit avec une sorte de joie et s'éteignit en ses bras.

« Saint Vincent de Paul, envoyez-nous un bon prêtre le jour de notre mort.

A la mort de Louis XIII, saint Vincent de Paul est établi malgré lui, par la régente Anne d'Autriche, chef du conseil de conscience, pour traiter des intérêts de la religion et des qualités de ceux qui seraient appelés aux dignités de l'Eglise. Louis XIV enfant eut ainsi la fortune de voir saint Vincent de Paul à l'œuvre.

« Saint Vincent de Paul, obtenez-nous des saints dans les conseils du gouvernement. »

Saint Vincent de Paul entreprend de recueillir les vieillards des deux sexes et de former d'immenses asiles. Il fonde alors l'hospice du nom de Jésus et la Salpêtrière, et résout un des problèmes sociaux alors insolubles : recueillir et sauver les mendiants qui se démoralisaient entre eux et menaçaient la cité.

« Saint Vincent de Paul, rendez-nous des hôpitaux chrétiens au lieu des hôpitaux matérialistes. »

Saint Vincent de Paul rapportait en son manteau des enfants abandonnés; il les confia aux filles de Charité, représentées près de l'autel sur lequel sont déposés les petits. S'adressant aux nobles dames, il les supplie de ne point laisser mourir ces pauvres enfants.

« Saint Vincent de Paul, conservez-nous des écoles pour recueillir des petits enfants dont les âmes vont périr. »

Saint Vincent de Paul met les prêtres de la congrégation au service du roi pour prendre soin des soldats qui combattent et leur venir en aide pour le corps et pour l'âme. Sous son inspiration, l'aumônerie militaire se constitue admirablement et produit des résultats inespérés.

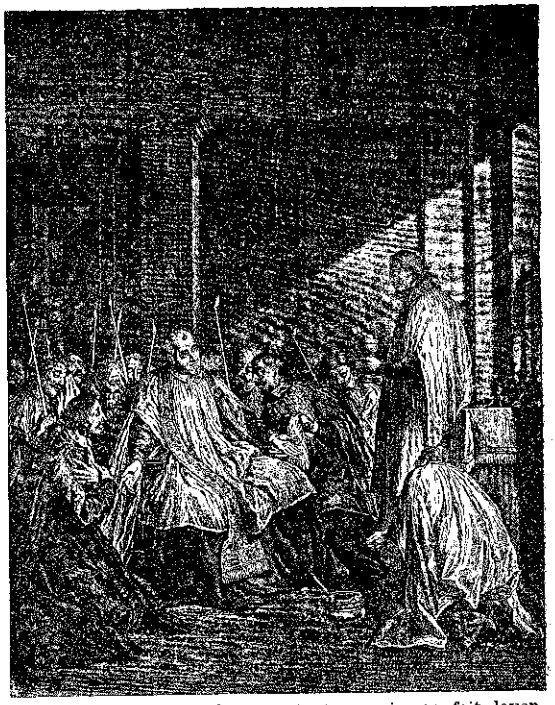
« Saint Vincent de Paul, rendez des aumôniers a nos soldats. »

Saint François de Sales avait eu d'abord la pensée de fonder des religieuses pour visiter les malades; il fonda les Visitandines cloîtrées, mais admira en saint Vincent celui auquel la Providence confiait l'œuvre abandonnée. Il lui donna le soin de ses religieuses.

« Saint Vincent de Paul et saint François de Sales, maintenez l'amour et la paix dans les œuvres établies pour le seul règne de Dieu. »

Saint Vincent de Paul voit, dans un ravissement, l'âme de sainte Chantal s'élever vers le ciel sous forme d'un globe de feu. L'âme de saint François de Sales vient au-devant sous la forme d'un globe plus grand, et, unis, ils vont se fondre au ciel dans un globe plus brillant, ce qui représente leur entrée au séjour [illegible].

« Saint Vincent de Paul, venez de la sorte au-devant de mon âme le jour de ma mort. »



Saint Vincent de Paul, se sentant mourir, se fait lever, habiller, porter à la messe où il communie; il répète *confido* avec une gaieté souriante, entre en agonie et s'éteint, assis en son fauteuil, à 4 heures, heure sacrée à laquelle il se levait chaque jour depuis plus de 50 ans. Il fut une dernière fois fidèle à sa règle.

« Saint Vincent de Paul, obtenez-nous de mourir les mains pleines d'œuvres. »

Saint Vincent de Paul, fondateur de la congrégation de la Mission et des filles de la Charité, préside du haut du ciel aux étonnants développements de ces deux œuvres.

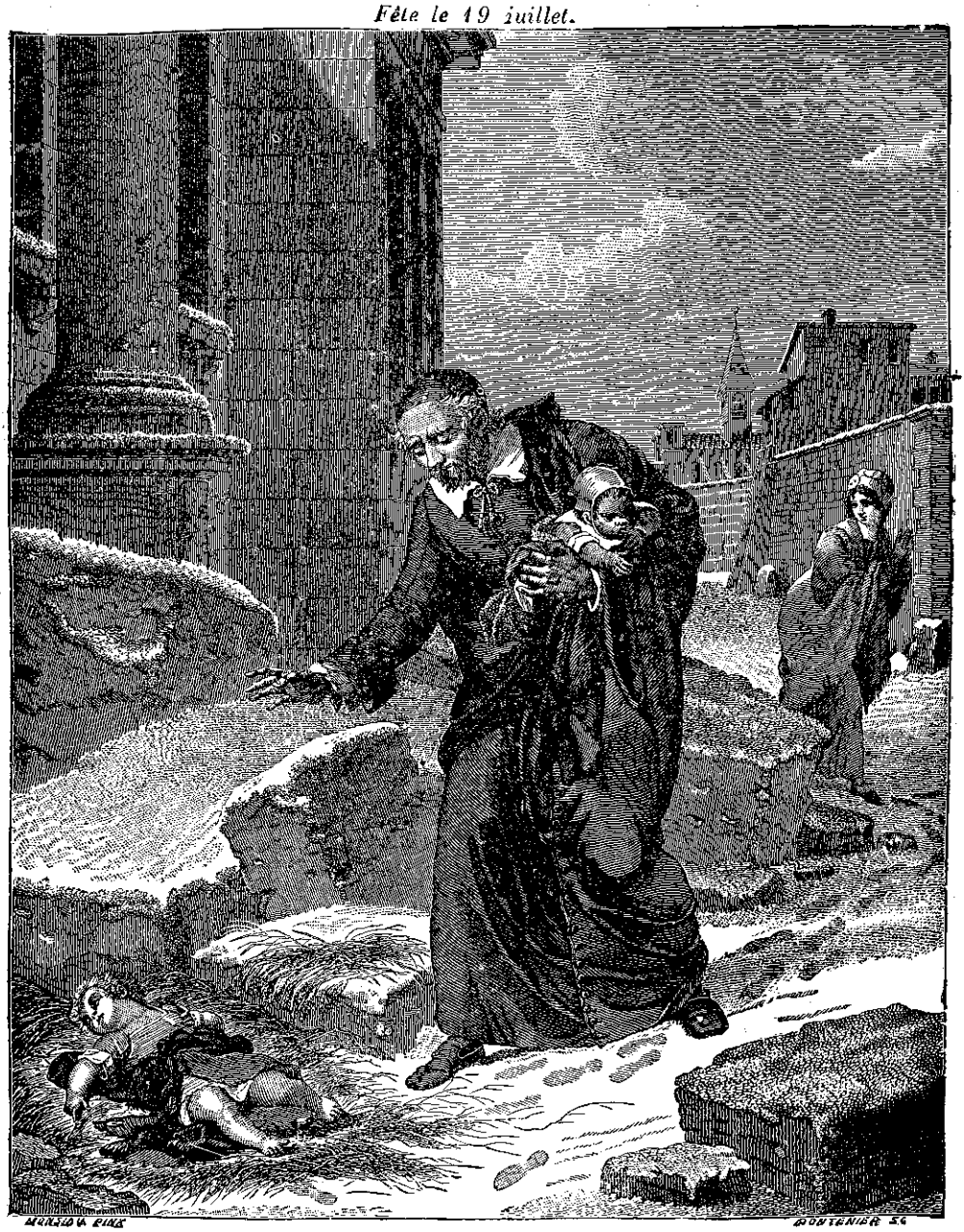
« Saint Vincent de Paul, soyez le défenseur des congrégations et apprenez à ceux qui veulent les disperser que vous êtes heureux au ciel d'avoir fait autrement. »

SAINT VINCENT DE PAUL

ET

LES ENFANTS TROUVÉS

Fête le 19 juillet.



Saint Vincent de Paul transforme la philanthropie en charité.

(Gravure classique représentant le Saint à la recherche des enfants abandonnés l'hiver et en rapportant en son manteau.)

La philanthropie n'offre à la faiblesse qu'un peu de paille sur la neige glacée de l'indifférence. Saint Vincent de Paul transforme la philanthropie en charité et place l'enfant près de son cœur.

Les froides pierres jetées et abandonnées çà et là, comme l'enfant, seront aussi ramassées par le Saint, afin de compléter les belles fondations déjà figurées dans le bel édifice voisin.

Dans le lointain, la société moderne, qui abandonnait ses enfants, rend grâces à Dieu de la transformation.

Un soir de 1638, au retour d'une de ses missions, saint Vincent de Paul trouva sous les murs de Paris un mendiant occupé à déformer les membres d'un pauvre petit enfant qui devait servir ensuite à exciter la compassion.

« Barbare, s'écrie-t-il, vous m'avez trompé; de loin, je vous avais pris pour un homme ! »

Il prend la victime et il emporte dans ses bras, avec le petit supplicié, l'œuvre nouvelle des *enfants trouvés*.

Que faire de cet enfant? On lui indique la maison de la *Couche* où la police déposait les nouveau-nés trouvés sur la voie publique; or, c'était sans doute de là que sortait celui qu'il y apportait.

La police est toujours très incapable de fonder des œuvres de charité; elle est particulièrement dure pour l'enfance; la veuve et deux servantes qu'elle entretenait à la *Couche* pour recevoir les *nouveau-nés*, n'ayant ni ressources, ni nourrices, donnaient des soporifiques aux nourrissons pour les faire taire et mourir. Ou bien, les considérant comme perdus, elles en faisaient un commerce odieux et les vendaient pour quelques sous, soit à des gens dominés par la fureur de vivre qui les égorgeaient pour se procurer des bains de sang qu'ils expiaient bientôt en enfer, soit aux faiseurs de sortilèges qui, poussés par le démon, arrachaient les entrailles pour des opérations magiques, soit enfin à des gueux qui les estropiaient, ou à des prostituées.

Mieux valait mourir dans le ruisseau, comme il arrivait d'ailleurs ordinairement.

Quand Vincent de Paul apporta l'enfant en cet ignoble repaire, son âme fut oppressée; il apprit qu'on mourait là sans baptême; il osa à peine y déposer son fardeau, alla chercher secours auprès des dames de son assemblée de la Charité, car il eût voulu acheter et emmener tous les enfants; mais l'exécution était difficile.

Ce violent désir, il le réalisera bientôt; il en prend douze d'abord, en mémoire des douze apôtres. Lesquels? On tira au sort comme pour saint Mathias. Les dames portèrent les douze enfants à M^lle^ Legras et aux Filles de la Charité; on chercha une maison, puis une autre; on assembla des chèvres; on se préoccupa de trouver des nourrices; l'œuvre des enfants trouvés était commencée d'urgence.

Les douze petits élus de la Providence, placés bientôt près de la porte Saint-Victor, dans une maison aérée, prenaient heureuse figure, étaient frais et bien venants en comparaison de ceux qui demeuraient à la *Couche*, pâles et souffreteux.

Lorsqu'on apportait quelques dons, du linge, aussitôt M. Vincent courait à la *Couche* prendre un orphelin de plus; c'était une douleur invincible de choisir; on tirait au sort, puis il trichait un peu et en prenait deux pour un.

Mais l'hiver venu, dans les rues désertes et avant que la police, qui se chauffait, ne passât, d'autres enfants mouraient au milieu de la neige. Quand ses relations avec la maison des abandonnés eurent fait connaître ce désastre à M. Vincent, il ne put demeurer la nuit en son lit et, au lieu de se reposer de tant de labeurs, il parcourait les quartiers de la pauvreté et du vice, les faubourgs écartés, infectés, à cette heure, de brigands; et, armé seulement du vaste manteau qu'on vénère aujourd'hui, il faisait moisson humaine, enveloppant soigneusement ces petits en ce manteau; parfois, comme une abeille surchargée de butin, il pliait sous le fardeau.

Les voleurs, auxquels il semblait faire concurrence dans la recherche du butin, connaissaient leur compagnon de courses nocturnes et ne lui disputaient plus son fardeau; d'autre part, quand il se présentait à ses filles, celles-ci, quoique sans ressources, s'empressaient de le décharger.

On a conservé leur journal; citons:

« 22 janvier. M. Vincent est arrivé vers les onze heures du soir; il nous a apporté deux enfants: l'un peut avoir dix jours, l'autre est plus âgé; ils pleuraient, les pauvres petits! Ma Sœur supérieure les a confiés à deux nourrices. »

« 25 janvier. Les rues sont remplies de neige; nous attendons M. Vincent; il n'est point venu ce soir. »

« 26 janvier. Le pauvre M. Vincent est transi de froid; il nous arrive avec un enfant; il est sevré, celui-là. C'est pitié de le voir; il a des cheveux blonds et une marque au bras. Mon Dieu, mon Dieu! qu'il faut avoir le cœur dur pour abandonner ainsi une pauvre petite créature! »

« 1^er^ février. L'œuvre va lentement; nous avons bien besoin des charités publiques. »

« 3 février. Quelques-uns de nos pauvres petits sont revenus de nourrice; ils paraissent bien portants. La plus âgée de nos petites filles a cinq ans; Sœur Victoire lui apprend le catéchisme, elle commence à faire quelques ouvrages d'aiguille. L'aîné de nos petits garçons, qui s'appelle André, apprend à merveille. »

« 7 février. L'air est bien vif; M. Vincent est venu nous visiter. Il a couru bien vite à ses petits enfants. C'est merveille d'entendre ses douces paroles; les petites créatures l'écoutent comme un père. J'ai vu ses larmes couler. Un de nos enfants est mort: « C'est un ange! s'est-il écrié, mais il est bien dur de ne plus le voir. »

Cependant, les dames de la Charité continuaient à chercher les enfants à la maison de la *Couche*, et à remettre au sort le choix de ceux qui devaient être conservés et nourris. Deux ans durant, Vincent de Paul toléra cette coutume en gémissant; mais, en 1640, n'y tenant plus, il rassembla les dames; il se montra si pathétique, qu'elles s'engagèrent, au delà de leurs forces, à se charger de *tous ces enfants*.

Il fit des prodiges pour trouver des ressources, allant se jeter aux pieds du roi et de la reine, demandant au nom de la naissance miraculeuse de Louis XIV, encore petit enfant.

Quelques années après, sans parler de lui, il rappelait ainsi aux dames la noble résolution de 1640:

« On a remarqué, disait le Saint, que le nombre de ceux qu'on expose chaque année est quasi toujours égal, et qu'il s'en trouve environ autant que des jours en l'an. Voyez, s'il vous plaît, quel ordre dans ce désordre, et quel grand bien vous faites, Mesdames, de prendre soin de ces petites créatures abandonnées de leurs propres mères, et de les faire élever, instruire et mettre en état de gagner leur vie et de se sauver! Avant de vous en charger, vous avez été pressées, deux ans durant, par MM. les chanoines de Notre-Dame. Comme l'entreprise était grande, vous y vouliez penser, et enfin vous y avez donné les mains, croyant que Dieu l'aurait très agréable, ainsi qu'il l'a fait voir depuis. Jusque-là, nul n'avait ouï dire depuis cinquante ans qu'un enfant trouvé eût vécu; tous périssaient d'une façon ou d'autre. C'était à vous, Mesdames, que Dieu avait réservé la grâce d'en faire vivre quantité et de les faire bien vivre. En apprenant à parler, ils apprennent à prier Dieu, et, peu à peu, on les occupe, selon l'usage et la capacité d'un chacun.

On veille sur eux, pour les bien régler en leurs petites façons, et corriger de bonne heure en leurs mauvaises inclinations. Ils sont heureux d'être tombés en vos mains, et seraient misérables en celles de leurs parents qui, pour l'ordinaire, sont gens pauvres ou vicieux. Il n'y a qu'à voir l'emploi de leur journée pour bien connaître les fruits de cette bonne œuvre, qui est de telle importance que vous avez tous les sujets du monde, Mesdames, de remercier Dieu de vous l'avoir confiée. »

Cependant, l'adoption de *tous* les enfants ne s'était pas accomplie sans d'immenses difficultés. A peine cette résolution prise, Vincent de Paul devait pourvoir aux nécessités de la Lorraine ravagée par la famine; il expédiait des convois entiers de vivres et la famine ne diminuait pas le nombre des enfants trouvés.

Les premières Filles de la Charité étaient avec leurs petits adoptés en de cruelles angoisses : « Travaillons de nos mains, disait Mlle Legras, pour gagner », et quand elles étaient épuisées de fatigue, elles prenaient le soir l'aiguille, ou empruntaient de l'argent pour acheter de la marchandise et faire du pain et autres denrées qu'on fabriquait avec industrie en ce temps de disette.

A Saint-Lazare, Vincent de Paul détournait, au profit des enfants trouvés, les aumônes destinées à faire vivre sa congrégation; il continua les années suivantes. Un de ses prêtres, trouvant cela injuste, se plaignit de la gêne et de la ruine menaçante.

« Dieu lui pardonne, s'écria-t-il, cette faiblesse qui le fait ainsi s'éloigner des sentiments de l'Evangile ! Oh ! quelle bassesse de croire que, pour faire et procurer du bien à des enfants pauvres et abandonnés comme ceux-ci, Notre-Seigneur ait moins de bonté pour nous, lui qui promet de récompenser au centuple ce qu'on donnera pour lui ! Puisque ce débonnaire Sauveur a dit à ses disciples : « Laissez venir ces enfants à moi, » pouvons-nous les rejeter ou les abandonner lorsqu'ils viennent à nous, sans lui être contraires ? Quelle tendresse n'a-t-il point témoignée pour les petits enfants, jusqu'à les prendre entre ses bras et les bénir de ses mains! N'est-ce pas à leur occasion qu'il nous a donné une règle de salut, nous ordonnant de nous rendre semblables à des petits enfants, si nous voulons avoir entrée au royaume des cieux ? Or, avoir charité pour les enfants et prendre soin d'eux, c'est, en quelque sorte, se faire enfant; et pourvoir aux besoins des enfants trouvés, c'est prendre la place de leurs pères et de leurs mères, ou plutôt celle de Dieu, qui a dit que, si la mère venait à oublier son enfant, lui-même en prendrait soin, et qu'il ne le mettrait pas en oubli. Si Notre-Seigneur vivait encore parmi les hommes sur la terre, et qu'il vît des enfants abandonnés, penserions-nous qu'il voulût les abandonner aussi ? Ce serait sans doute faire injure à sa bonté infinie d'avoir une telle pensée. Et nous serions infidèles à sa grâce, si, ayant été choisis par sa Providence pour procurer la conservation corporelle et le bien spirituel de ces pauvres enfants trouvés, nous venions à nous lasser et à les abandonner à cause de la peine que nous y avons. »

Cependant, les Filles de la Charité, ne pouvant nourrir les petits, s'imposaient de ne presque plus manger elles-mêmes, une fois le jour seulement, et encore usaient-elles de la nourriture la plus grossière. En une nécessité extrême des enfants, Mlle Legras assembla ses filles et leur demanda avis avant d'abandonner toutes les règles de la prudence et de donner tout l'argent de la communauté, sauf deux pistoles. C'était tout le revenu du mois à venir.

Cela ne pouvait durer; Vincent de Paul appelle les dames en assemblée générale, les supplie d'être nombreuses, et leur propose pour ordre du jour d'examiner s'il faut poursuivre ou abandonner :

« Mesdames,

» Vous êtres libres, leur dit-il. N'ayant contracté aucun engagement, vous pouvez vous retirer dès aujourd'hui. Mais, avant de prendre une résolution, veuillez réfléchir à ce que vous allez faire. Par vos charitables soins, vous avez jusqu'ici conservé la vie à un très grand nombre d'enfants, qui, sans secours, l'auraient perdue pour le temps et peut-être pour l'éternité. Ces innocents, en apprenant à parler, ont appris à connaître et à servir Dieu; quelques-uns d'entre eux commencent à travailler et à se mettre en état de n'être plus à charge à personne. De si heureux commencements ne présagent-ils pas des suites plus heureuses encore ? »

Et alors le Saint, ne pouvant plus contenir les élans de son cœur, les laissa éclater en la péroraison célèbre : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin; et, au contraire, ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. »

Au lieu de voter, on pleura, et ce fut au milieu d'un sanglot universel qu'on jura de sauver les petits, on jetait bourse et bijoux, et le roi donnait pour les enfants, qui n'avaient plus besoin de nourrice, le château de Bicêtre, bâti sous Charles V, château qu'on quitta plus tard à cause de la vivacité de l'air (1).

Les Filles de la Charité, assurées du pain matériel, commencèrent à donner abondamment le pain du salut.

« Oh ! mes Sœurs, leur disait un jour le Saint, vous devez craindre par-dessus toutes choses de rien faire et de rien dire en présence de ces pauvres petits enfants qui les puisse scandaliser; et si Mlle Legras avait des anges, il faudrait qu'elle les donnât pour servir ces innocents. Car telle sera la *tante* — c'est ainsi qu'ils vous appellent — tels seront les enfants. Si la tante est bonne, ils seront bons; si elle est mauvaise, ils seront mauvais; parce qu'ils feront facilement ce qu'ils verront faire à leurs tantes; si vous vous fâchez, ils deviendront fâcheux; si vous faites des légèretés en leur présence, ils seront sujets à la légèreté; si vous murmurez, ils murmureront comme vous; et s'ils se damnent, ils s'en prendront à vous, n'en doutez pas, puisque vous en serez la cause. Dans l'enfer, le père maudira son enfant qui aura été cause de sa damnation, et

(1) On transporta les enfants au faubourg Saint-Lazare, à Paris, et l'hôpital actuel fut bâti en 1669.

l'enfant maudira aussi son père à cause des mauvais exemples qu'il lui aura donnés. « Ah! méchant enfant, dira le père, c'est à ton sujet que j'ai offensé Dieu, parce que je t'ai voulu acquérir du bien et je t'ai laissé vivre à ta liberté. — Ah! malheureux père, dira l'enfant, pourquoi m'as-tu donné l'exemple de faire mal, au lieu de m'enseigner à servir Dieu? Tu es cause que je suis dans ce lieu de supplices.» Voilà les reproches que se font les damnés, et que vous et moi entendrons si nous scandalisons les enfants. Pour moi, j'ai bien sujet de l'appréhender. Ah! mon Sauveur, que pourrai-je répondre quand je me verrai convaincu de tant de scandales! »

Un *tour* était ouvert; jour et nuit, on veillait pour recevoir les enfants, sans savoir qui les déposait, et les infanticides cessèrent. On en ouvrit aussitôt dans toutes les provinces.

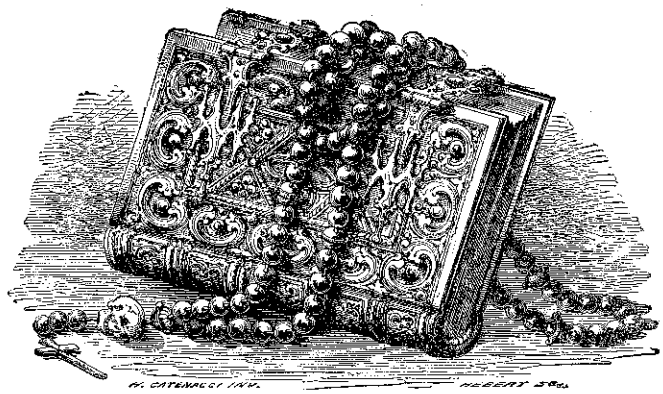
La Convention a fermé le *tour* de saint Vincent de Paul. Napoléon le rétablit en 1811. On les supprima en 1830. Les chrétiens en réclament la réouverture.

Aujourd'hui, les législateurs ont remplacé le tour ouvert discrètement le jour et la nuit, par une déclaration publique de la pauvre femme qui abandonne l'enfant. C'était rétablir, avec la honte de la mère, l'infanticide.

Quand on laissera la liberté de la charité, les tours de saint Vincent de Paul reparaîtront.

Cette invention n'était pas, d'ailleurs, de notre Saint, il l'avait trouvée à Rome, où les papes l'ont instituée, et où elle a subsisté aussi longtemps que le pape a régné.

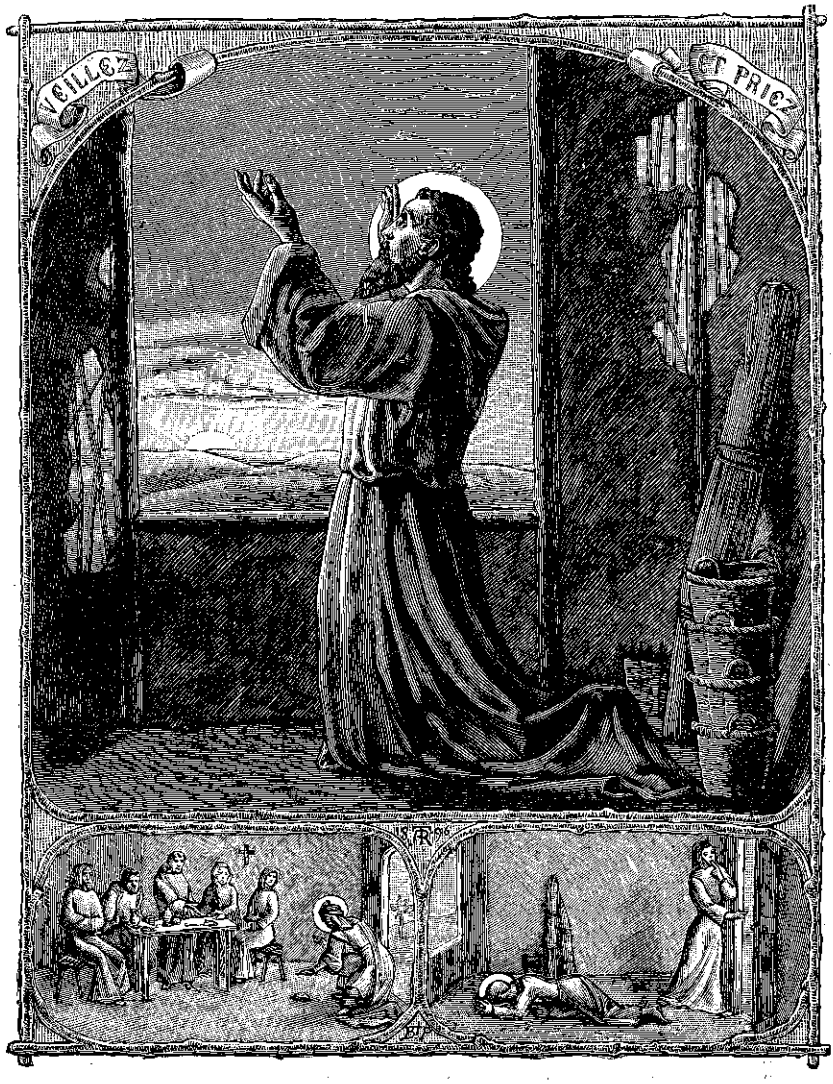
A Rome, il y avait même excommunication pour qui cherchait à voir qui déposait l'enfant.



SAINT ARSÈNE DE ROME

DIACRE, SOLITAIRE AU DESERT DE SCÉTÉ

Fête le 19 juillet.



Comment saint Arsène passait la nuit du samedi au dimanche. — L'épreuve d'admission. Amour du recueillement.

Saint Arsène a vécu dans la seconde moitié du IVe siècle. Il était d'une famille patricienne et naquit à Rome vers 354. On ne sait rien de lui jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, où il fut appelé à Constantinople pour servir de précepteur aux fils de l'empereur Théodose le Grand. La coutume constante, parmi les empereurs romains, de n'admettre dans leur famille, à titre d'amis ou de précepteurs de leurs enfants que des hommes déjà célèbres dans la philosophie ou les lettres, doit nous faire supposer qu'Arsène était l'un des premiers esprits de son siècle.

Il n'était point un des plus sages, cependant. Au lieu de porter son élévation avec modestie, il donna dans tous les travers des riches vulgaires, cherchant à éblouir les hommes par son faste et ses manières recherchées. Habits luxueux, meubles et équipages de prix, festins magnifiques, serviteurs nombreux et empressés, encens des louanges, orgueil des distinctions et des titres,

tels furent longtemps les seuls éléments de son bonheur. On le voit, il y a bien loin de là à être un saint.

Par instants, cependant, l'âme d'Arsène se réveillait de ce songe doré; les plaisirs de la terre lui apparaissaient alors ce qu'ils sont en réalité, vains et trompeurs. « Que me restera-t-il de tout cela, se disait-il, et qu'en emporterai-je, si je viens à mourir? » Alors, il se mettait à genoux et demandait à Dieu de lui inspirer l'amour de la vie chrétienne et de lui donner la force de s'arracher aux plaisirs dans lesquels il gaspillait sa vie.

Ces moments de réflexions duraient peu. Le patricien, emporté dans le tourbillon de la vie, poussé par son entourage, enchaîné aussi par l'habitude, redevenait vite le brillant cavalier d'auparavant. Un jour enfin, la grâce parla plus fort, et Arsène, cette fois, lui obéit. Il avait quarante ans. C'était à l'issue de quelque fête, pendant un de ces accès de dégoût qu'il éprouvait de plus en plus souvent. Comme il demandait à Dieu le moyen d'assurer son salut, une voix se fit entendre : « Si tu veux te sauver, fuis la société des hommes. » C'en fut fait pour la vie. L'homme nouveau venait de naître.

AU DÉSERT

Arsène partit de la ville impériale sans dire adieu à personne. Il s'embarqua nuitamment sur un navire en partance pour Alexandrie. De là il gagnerait le désert de Scété en Thébaïde (Haute-Egypte) pour y vivre confondu dans la famille des solitaires chrétiens qui y fleurissait alors.

Il arriva sans encombre à Alexandrie et prit aussitôt, à la suite d'une caravane, le chemin du désert. Quand il se présenta aux moines, ceux-ci lui firent de nombreuses questions pour savoir d'où il venait, qui il était surtout. A son langage et à ses manières, il n'était pas difficile, en effet, de soupçonner son origine et sa qualité. Arsène refusa de répondre, alléguant qu'il n'était qu'un pauvre pécheur à qui la voie du salut était difficile à suivre, et priant qu'on lui choisît, parmi les saints, un maître pour le diriger. Enfin on l'importuna tant qu'il finit par se faire connaître. Les pauvres solitaires, fort embarrassés d'un si haut et si savant confrère, tinrent conseil pour savoir à qui ils l'adresseraient. Leur choix tomba sur un higoumène ou abbé, appelé *Jean le Nain*, qu'ils tenaient pour un des plus sages de leur désert.

Quelques Frères lui conduisirent donc Arsène. Jean le Nain reçut les solitaires avec charité, et écouta leurs propositions relativement à Arsène, mais il n'y répondit rien, et à peine jeta-t-il les yeux sur le nouveau venu. Comme il était midi, l'abbé Jean dit à ses frères : « Si vous le voulez, nous devancerons l'heure de notre repas, et, au lieu de le faire à 3 heures, nous le ferons maintenant, pour avoir la joie de manger ensemble. » En Thébaïde, les solitaires ne mangeaient ordinairement qu'une fois le jour, vers le soir.

Les religieux s'assirent donc sur une natte, et Jean apporta la nourriture qu'il offrit à ses hôtes. Il laissa Arsène debout au milieu de la cellule, sans l'inviter. Pendant le repas, cependant, il prit un pain sur la petite table qui était devant lui et, le jetant par-dessus son épaule, il dit à Arsène : « Mange, si tu le veux. » Arsène alla ramasser le pain où il était tombé, et le mangea à l'écart, sans faire d'observations, ni donner aucune marque d'impatience.

Après les grâces, Jean le Nain dit à ses visiteurs : « Vous pouvez, mes frères, vous en aller avec la bénédiction du Seigneur; je garderai ce nouveau disciple. Soyez sûrs qu'il est fait pour la vie religieuse. Adieu, priez pour nous. » Et c'est ainsi qu'Arsène devint disciple de l'higoumène (abbé) Jean le Nain.

Les solitaires lui demandèrent plus tard quelles avaient été ses impressions au moment où l'higoumène lui avait jeté le pain comme à un chien. « Je me suis considéré comme tel, répondit Arsène, et j'ai mangé le pain dans un coin, comme un chien l'eût fait. » Cette réponse montra aux Frères combien Arsène avait déjà appris à vaincre son orgueil, et ils se réjouirent d'avoir au milieu d'eux une âme aussi parfaite.

Arsène demeura quelque temps sous la conduite de son higoumène, lui obéissant et le servant jour et nuit. Il apprit à vivre selon la coutume des solitaires et à prier comme eux. Son esprit était si docile et si fervent qu'il devint bientôt comparable en vertu aux plus anciens de Scété. Alors son père spirituel, le trouvant assez exercé et affermi dans la voie du salut, le renvoya, en lui permettant de vivre seul désormais. Arsène était higoumène à son tour, il pouvait recevoir des disciples et les former comme il avait été formé lui-même.

POLITESSE DU DÉSERT — PAS DE VISITES INUTILES

Il se retira plus avant dans la solitude, à treize lieues de l'église de Scété, pour être plus sûr que les hommes ne viendraient pas l'importuner. Notre-Seigneur, qu'il pria de lui tracer sa nouvelle ligne de conduite, lui dit : « Arsène, fuis les hommes, garde le silence et demeure dans le repos. » C'est sur ces trois points que le solitaire s'exerça désormais. Pour être plus sûr de garder un repos absolu et d'éviter les distractions, il se condamna à ne point sortir de sa cellule, sauf le dimanche pour aller à l'office divin à l'église de Scété. Il se fit apporter par ses disciples le pain et l'eau ainsi que les objets dont il avait besoin pour son travail quotidien. Les visiteurs étaient rarement reçus chez lui et toujours à regret; beaucoup durent s'en retourner sans avoir pu se faire ouvrir sa porte.

Le patriarche d'Alexandrie, Théophile, vint visiter Scété en compagnie d'un officier de l'empereur; il voulut voir Arsène dans sa cellule et s'entretenir avec lui. Le solitaire resta quelque temps sans répondre aux questions, puis tout à coup : « Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous?..... » dit-il aux visiteurs. Ceux-ci déclarèrent qu'ils y étaient disposés de tout leur cœur. « Eh bien! continua le solitaire, allez-vous-en, et ne venez plus chercher Arsène en quelque lieu qu'il soit. »

Une réception aussi peu civile en découragerait beaucoup; c'était, d'ailleurs, ce que voulait Arsène ; mais pour d'autres, la seule vue du religieux en prière ou à son travail était un tel encouragement à la vertu qu'ils risquaient un affront pour en jouir. Le patriarche Théophile, déjà si mal reçu, était de ceux-ci. Il envoya dire une autre fois à Arsène qu'il désirait le voir et lui fit demander s'il ouvrirait sa porte. L'higoumène répondit à son disciple qui faisait la commission : « J'ouvrirai la porte à mon évêque, mais, comme après lui, beaucoup se présenteront qu'il faudra recevoir, je serai forcé d'abandonner ma cellule pour chercher un lieu plus tranquille. » Théophile ne voulut pas imposer au Saint un pareil sacrifice et renonça à sa visite.

On le voit, Arsène était très catégorique dans

ses réponses, et pourtant il restait humble et charitable devant le Seigneur. Les seules visites qu'il reçut volontiers étaient celles de ses disciples ou de quelques anciens auprès desquels il croyait pouvoir trouver un profit en demandant conseil. Il lui arriva parfois de se trouver pris parce qu'il ignorait la qualité de son visiteur. Ainsi, un jour qu'il croyait ouvrir à son disciple, il vit devant lui un solitaire des environs, venu en visite d'amitié. Aussitôt, il se coucha le visage contre terre, et à toutes les supplications du visiteur, il ne répondit que ces simples mots : « Je ne me relèverai que lorsque vous serez parti. » C'est ce qu'il fit.

ARSÈNE AVAIT-IL RAISON D'AGIR AINSI ?

Le Saint dut maintes fois expliquer à ses disciples une conduite qui ne manquait pas de les étonner dans le commencement.

« Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, disait-il, jamais de m'être tu. » Il avouait craindre beaucoup les péchés de langue, et sa fuite du monde, comme son étroite claustration, n'était qu'une précaution jalouse prise contre eux.

Il craignait aussi les pièges de la vanité auxquels il s'était laissé prendre autrefois si souvent, et, par son silence, il expiait l'ancien orgueil du savant professeur. Comme il se confiait un jour à un solitaire fort vieux et ignorant, écoutant respectueusement ses conseils, un autre lui dit : « Comment, Père Arsène, avez-vous l'idée de recourir à ce bon vieillard si rustique, vous qui savez tout ce qu'on peut savoir dans les sciences et les lettres? — Il est vrai, répondit le Saint, que j'ai appris les sciences dont vous parlez, mais je ne suis pas encore parvenu à apprendre l'alphabet de ce vieillard que vous trouvez si rustique. » Il parlait de la science des saints.

Il lui répugnait de donner des conseils. Ses disciples même, à qui pourtant il les devait, en recevaient assez peu.

Une fois, Dieu lui-même fut consulté sur la valeur des principes qui guidaient le Saint. Un solitaire étranger était venu à Scété sur le bruit de la sainteté d'Arsène. Il pria quelques moines qui habitaient près de l'église de lui servir de guides pour aller jusqu'à la cellule du saint higoumène. On l'engagea à manger d'abord, car il y avait plusieurs heures encore à marcher. Il s'y refusa, ne voulant goûter à une nourriture quelconque avant d'avoir vu l'ami de Dieu. Ils vinrent donc chez Arsène, le saluèrent, et, après avoir prié, s'assirent auprès de lui pendant qu'il travaillait. Le Saint leva à peine les yeux et n'ouvrit pas la bouche. L'étranger attendit longtemps; en vain le laissa-t-on seul, espérant que l'intimité serait une occasion de rompre le silence. Il dut se retirer sans avoir rien obtenu. Au sortir de là, il dit à son guide : « Allons voir, s'il vous plaît, l'higoumène Moïse qui fut chef de brigands avant sa conversion. » Ils y allèrent. Moïse les reçut cordialement, leur parla longtemps et leur servit à manger.

Ensuite, le solitaire de Scété, qui avait servi de guide, dit à l'étranger : « Vous avez vu, mon frère, les deux plus saints personnages de notre désert; lequel des deux estimez-vous le plus? — C'est celui qui nous a reçus en amis et nous a si bien traités », répondit l'étranger. On parla de cet incident chez les solitaires, et l'un des anciens se mit en prières pour demander à Dieu comment il se faisait que par amour pour lui, Arsène ne voulût recevoir personne, tandis que pour le même motif Moïse recevait si bien tout le monde. Alors Dieu lui montra en vision deux barques qui descendaient le Nil; dans l'une était l'abbé Arsène conduit par le Saint-Esprit en grand repos et silence, dans l'autre, l'abbé Moïse conduit par les anges qui lui remplissaient la bouche de miel. Cette différence ne les empêchait pas de tendre tous deux au même but.

COMMENT PRIAIT UN SOLITAIRE — LE DON DES LARMES
GUERRE AUX DISTRACTIONS

Tous les dimanches, les solitaires quittaient leurs retraites pour se réunir dans l'église de Scété, où le prêtre célébrait les saints mystères. La place d'Arsène était derrière un pilier; il évitait ainsi les distractions et cachait mieux son visage rayonnant de joie pendant la messe. Dans sa cabane, soigneusement fermée, il priait avec encore plus d'ardeur, car aucun témoin ne gênait son humilité. Une fois, un frère qui venait le voir, regarda par son étroite fenêtre avant de frapper; Arsène en prières lui parut être tout de feu et transfiguré. Il priait aussi mentalement ou pensait à Dieu en tressant ses nattes. Il lui arrivait souvent alors de verser des larmes en pensant à ses péchés et à la justice de Dieu; aussi avait-il toujours un mouchoir à portée de la main pour s'essuyer le visage. On dit qu'il perdit les cils des paupières à force de pleurer.

Deux fois par jour il s'examinait sur sa fidélité à accomplir la volonté divine, et, bien qu'il soupirât après la patrie céleste, la crainte des jugements de Dieu était chez lui aussi vive à la fin de sa vie que le jour de sa conversion. Il a avoué lui-même craindre beaucoup la mort; Notre-Seigneur lui avait peut-être laissé ce sentiment humain pour lui donner l'occasion de le combattre ou pour l'humilier.

Son disciple raconte qu'il lui arrivait le samedi de passer la nuit entière debout vers l'Orient, les mains étendues comme on le faisait alors pour la prière. Le soleil s'était couché derrière lui la prière commencée, et, à son lever, le lendemain, il lui éclairait le visage tandis que son oraison durait encore. Alors Arsène, un peu réchauffé, s'asseyait et se reposait. « Une heure de sommeil par jour, disait-il, doit suffire à quiconque veut vaincre tout de bon ses passions. » Lui-même n'en prenait pas autant. Une fois, tourmenté de l'idée qu'il pouvait bien dormir sans s'en apercevoir, pendant l'oraison, il chargea ses deux disciples Alexandre et Zoïle de le surveiller toute une nuit. Ils lui avouèrent que, vers l'aurore, il avait fermé les yeux le temps de pousser trois ou quatre soupirs.

Les distractions intérieures lui étaient inconnues; heureux résultat de la sainte tranquillité dans laquelle il se tenait! Les seules qu'il pût avoir étaient occasionnées par quelque bruit extérieur, comme celui du vent. Il regrettait parfois que la nature ne fût pas plus tranquille. Un jour qu'il était allé voir des solitaires habitant auprès d'un champ de roseaux, il entendit le bruit de ces plantes entrechoquant leurs tiges sous l'effort du vent. On dut lui expliquer d'où venait ce bruit auquel il n'était pas accoutumé. « Je m'étonne, dit-il à ses frères, que vous puissiez vous y habituer; pour un solitaire assis dans un véritable repos, le chant même d'un oiseau suffit à troubler la paix et la tranquillité du cœur. »

ARSÈNE AU MÉTIER — MENU DE SES REPAS — IL HÉRITE

Arsène exerçait un métier comme tous les solitaires. Le plus souvent, il fabriquait des cor-

beilles, que ses disciples vendaient pour vivre et faire des aumônes. Il fut toujours fidèle à travailler depuis le matin jusqu'à midi, quelque désir qu'il eût de prier.

Il n'y avait pas dans tout le désert de Scété de robe plus pauvre que la sienne. Qui eût reconnu dans ces haillons le seigneur si élégant d'autrefois? Quant à la nourriture, ses disciples avouaient ne pas savoir de quoi leur Père vivait. « Nous lui donnions tous les ans la valeur d'une seule mesure, disait l'abbé Daniel, et non seulement elle lui suffisait, mais encore, il nous en distribuait quand nous allions le voir. » Il ne goûtait qu'aux fruits trop mûrs, et seulement pour ne point paraître s'abstenir de ce que mangeaient tous ses frères.

Pendant une maladie, il eut besoin d'un peu de linge neuf, et n'ayant plus d'argent, il lui fallut demander l'aumône. Il fit alors cette prière : « Je vous rends grâce, Seigneur, de ce que vous m'avez trouvé digne de recevoir l'aumône en votre nom. »

On vint de Constantinople lui présenter le testament qu'un riche sénateur de ses parents avait fait en sa faveur. Arsène prit le parchemin pour le déchirer. L'officier de l'empereur, qui l'avait présenté, l'arrêta heureusement : Il était responsable sur sa tête des pièces du testament. Arsène rendit donc le testament, mais ne voulut entendre parler de rien. Il dit seulement de son parent : « Comment a-t-il pu faire son héritier un homme mort depuis plus longtemps que lui? »

LE DIABLE ET LES BARBARES — ENTREVUE AVEC UNE GRANDE DAME

La tranquillité et la paix qu'Arsène aimait tant furent plusieurs fois gravement troublées. Outre les fréquentes attaques du démon qui le tourmentait soit par des visions, soit par des tentations, notre solitaire subit deux fois les incursions des barbares maziques. Ce peuple, ou plutôt cette tribu pillarde de la Lybie est citée par Cassien comme remarquable par sa férocité et son amour du sang. Il fallut alors que le solitaire abandonnât sa cellule : Scété était dévasté, les moines massacrés ou en fuite. Lui-même eut bien de la peine à échapper, quoiqu'il habitât un canton perdu et solitaire. Pendant ces invasions, il se retira, croit-on à Troé près de Memphis, puis à Canope (aujourd'hui Aboukir). La première incursion eut lieu vers 395 et dura peu, le Saint put regagner son désert. La seconde, qui arriva en 434, le chassa définitivement de Scété. Il y avait passé quarante années. Il versa des larmes en quittant sa chère cellule et s'écria : « La trop grande multitude de peuple a causé la ruine de Rome, et la trop grande multitude de moines a causé celle de Scété. »

C'est, croit-on, pendant un des séjours d'Arsène à Canope, que le patriarche d'Alexandrie, Timothée, lui adressa une dame romaine très noble et très riche, venue exprès d'Italie pour le voir. Timothée vint lui-même demander l'audience et tâcha d'engager le solitaire à faire une partie du chemin pour honorer sa visiteuse. Malgré son respect pour le patriarche, le Saint ne consentit à rien ; lui qui fuyait les hommes avec tant de soin ne pouvait, à plus forte raison, recevoir des femmes; il ne voulait pas d'un si grand danger pour son salut! La grande dame ne fut pas découragée par cette sévérité : « J'ai confiance en Dieu, dit-elle, car ce n'est pas l'envie de voir un homme qui m'a fait entreprendre ce long voyage, mais le désir de vénérer un prophète. »

Elle vint donc, et rencontra Arsène qui se promenait hors de sa cellule. Aussitôt, elle se prosterna à ses pieds. Il la fit relever et lui dit d'un air sévère : « Si c'est mon visage que vous désirez voir, me voilà, regardez-moi! » La dame, interdite, n'osait lever les yeux. « Si l'on vous avait rapporté quelque bien de moi qui pût vous édifier, poursuivit le Saint, vous deviez vous contenter d'y penser au dedans de vous-même, sans entreprendre, pour venir me voir, de traverser un si long espace de mer. Ne savez-vous pas qu'une femme doit vivre retirée dans sa maison, et êtes-vous venue ici pour vous glorifier, au retour, d'avoir vu Arsène, et pour inspirer aux autres femmes l'envie de passer la mer et de venir me voir? » Elle répondit : « Je laisse à la volonté de Dieu d'empêcher qu'il en vienne d'autres, mais je vous demande humblement de prier pour moi et de ne pas m'oublier. — Au contraire, dit le Saint, je prie le Seigneur qu'il efface entièrement votre souvenir de mon cœur. » Et il la quitta brusquement.

SÉPARATION ET RETOUR — MORT DE SAINT ARSÈNE — SES DERNIÈRES VOLONTÉS — UN CONSEIL ORIGINAL

Saint Arsène vécut encore quinze ans après avoir quitté la Thébaïde. Il habita soit Troé, soit Canope, mais c'est à Troé qu'il mourut. Ses disciples Alexandre et Zoïle l'avaient suivi; il pensa un moment à se séparer d'eux, et leur donna l'ordre de le quitter. Ils obéirent en versant des larmes. Le saint vieillard vint à Alexandrie, mais là il tomba gravement malade et comprit que la volonté de Dieu était qu'il passât ses derniers jours au milieu de ses enfants; lui les appelait par respect : *ses pères*.

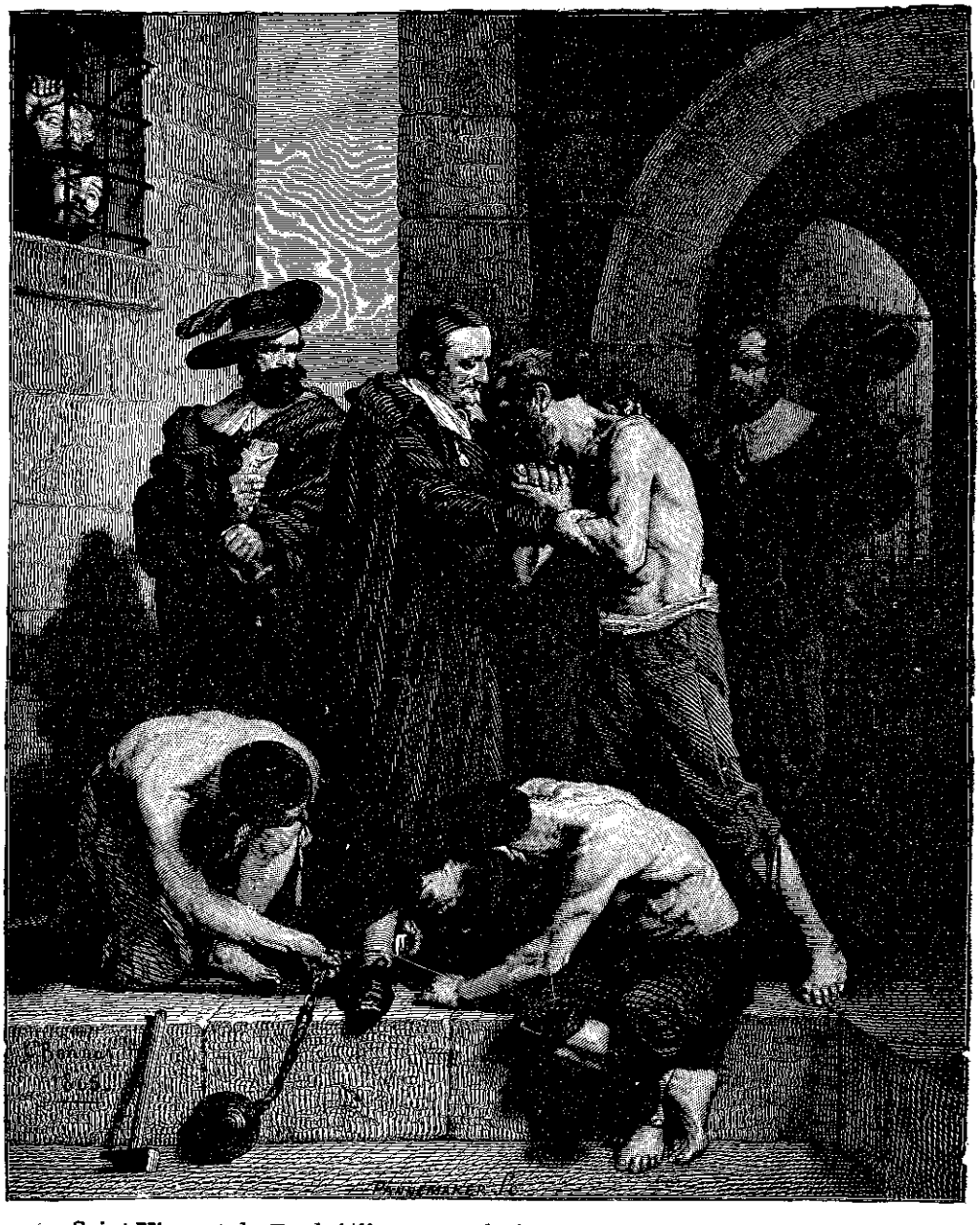
Il revint donc à Troé où ses trois chers Arabes Alexandre, Zoïle et Daniel, réunis le reçurent avec allégresse. (Les disciples d'Arsène étaient de Pharan en Arabie.) Il vécut encore deux ans avec eux, et leur prédit le jour de sa mort. « Ne vous mettez pas en peine, leur dit-il, de faire des aumônes après mon trépas, je vous demande seulement qu'on se souvienne de moi au Saint Sacrifice. Du reste, ajouta-t-il, si j'ai fait quelque bien ici-bas, je le retrouverai devant Dieu. » Il voulut être enseveli par eux seuls et leur défendit de donner quoi que ce fût de son corps pour faire des reliques, protestant qu'il les accuserait au jugement de Dieu s'ils lui désobéissaient. Ses disciples lui dirent alors : « Que ferons-nous donc, notre Père, nous ignorons comment on accommode et ensevelit les morts. — Hélas! leur répondit-il, est-ce que vous ne saurez pas m'attacher une corde aux pieds et me traîner ainsi à la montagne? » Avant son dernier soupir, il pleura. « Craignez-vous donc la mort comme les autres? » lui demandèrent ses frères. « Oui, sans doute, leur répondit-il, et cette crainte ne m'a jamais quitté depuis que je suis solitaire. » Il expira âgé de quatre-vingt-quinze ans, en l'année 450, suivant les Bollandistes. D'autres historiens l'ont fait vivre jusqu'à cent vingt ans.

Il est certain que le jeûne, la frugalité, le travail, la fatigue, les veilles abrègent moins la vie que la paresse et la bonne chère. Les disciples d'Arsène se partagèrent son pauvre héritage : une tunique, un cilice blanc et des sandales en feuilles de palmier.

On a un petit discours du saint silencieux; il y préconise la mortification de l'esprit et décrit diverses ruses du démon.

SAINT VINCENT DE PAUL [1]

Fête le 19 juillet.



Saint Vincent de Paul délivre un galérien en prenant lui-même ses fers.

SAINT VINCENT DE PAUL,
L'UNE DES GLOIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉGLISE

« Quand Dieu fit le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté », dit Bossuet. En nul autre homme peut-être cette grande vérité n'a eu une aussi resplendissante manifestation qu'en Vincent de Paul, dont le nom personnifie le dévouement et la charité. Ce grand homme et ce grand saint est l'honneur de son pays, la France, et l'une des gloires les plus incontestées de l'Eglise catholique.

C'est à Pouy, petit village des Landes, près de

(1) Cette notice ne fait pas double emploi avec les autres déjà publiées sur saint Vincent de Paul dans cette collection : (n° 24) Vie du Saint toute en gravures; (n° 27) Notice sur l'œuvre spéciale des Enfants-Trouvés; (n° 792) Translation des reliques de saint Vincent de Paul.

Dax, que naquit saint Vincent de Paul, le 24 avril 1576. Comme l'innocent Abel, comme David, il garda pendant son enfance les troupeaux de son père. Il avait vraiment « reçu du ciel une âme bonne, et la miséricorde croissait en lui », ainsi que parlent nos Saints Livres. Tout jeune enfant, lorsqu'il revenait du moulin, rapportant la farine à la maison paternelle, il en donnait des poignées aux pauvres qui lui en demandaient. « De quoi, ajoute l'historien de sa vie, son père, qui était homme de bien, témoigna n'être pas fâché. » Voici un autre trait. A l'âge de douze ou treize ans, ayant amassé peu à peu jusqu'à trente sous de ce qu'il avait pu gagner, ce qu'il estimait beaucoup en cet âge et en ce pays, où l'argent était rare, et ayant un jour trouvé un pauvre qui lui paraissait dans une grande indigence, touché de compassion, il lui donna tout son trésor. C'était en cet enfant de bénédiction les premiers signes de la grande charité qui devait se répandre sur le monde. De si heureuses dispositions inclinèrent le père du jeune Vincent à faire, suivant l'étendue de sa modique fortune, quelques sacrifices pour l'appliquer aux études en vue du sacerdoce. Le jeune enfant étudia d'abord chez les Cordeliers de Dax; plus tard, son père vendit une paire de bœufs pour l'aider à continuer, et Vincent étudia à l'Université de Toulouse où il prit ses grades en théologie, puis à celle de Saragosse en Espagne.

VINCENT DE PAUL ESCLAVE A TUNIS

Vincent de Paul avait été ordonné prêtre. Or, il arriva qu'en 1605, ayant à se rendre par mer à Marseille, il tomba en captivité et fut emmené par les pirates à Tunis. Lui-même en a fait le récit.

« Trois brigantins turcs, dit-il, qui côtoyaient le golfe de Lyon pour s'emparer des barques qui venaient de Beaucaire, où il y avait une foire que l'on estime être des plus belles de la chrétienté, nous attaquèrent si vivement, que deux ou trois des nôtres étant tués, et tout le reste blessé, et même moi ayant eu un coup de flèche qui me servira d'horloge tout le reste de ma vie, nous fûmes contraints de nous rendre à ces félons. Les premiers éclats de leur rage furent de hacher notre pilote en mille pièces; cela fait, ils nous enchaînèrent, et, après nous avoir grossièrement pansés, ils prirent la route de Barbarie, où, étant arrivés, ils nous exposèrent en vente.

» Ils nous promenèrent par la ville de Tunis, où ils étaient venus expressément pour nous vendre. Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la ville, la chaîne au cou, ils nous ramenèrent au bateau, où les marchands nous vinrent visiter, tout comme l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis lever des fardeaux, et puis lutter pour voir la force d'un chacun et mille autres sortes de brutalités. »

Vincent de Paul fut vendu d'abord à un pêcheur, puis à un médecin, enfin à un renégat qui l'employa au travail des champs. L'une des femmes de ce renégat était Turque. « Curieuse qu'elle était, raconte Vincent de Paul, de savoir notre façon de vivre, elle me venait voir aux champs et me posait des questions. Un jour, elle me commanda de chanter les louanges de mon Dieu. Le ressouvenir du *Quomodo cantabimus in terra aliena* des enfants d'Israël captifs en Babylone me fit commencer, les larmes aux yeux, le psaume *Super flumina Babylonis*, et puis le *Salve Regina*, et plusieurs autres choses, en quoi elle prenait tant de plaisir que c'était merveille. Elle ne manqua pas de dire à son mari, le soir, qu'il avait eu tort de quitter sa religion, qu'elle estimait extrêmement bonne, pour un récit que je lui avais fait de notre Dieu et quelques louanges que j'avais chantées en sa présence. » Celui-ci, touché à son tour, s'embarqua sur un léger esquif pour fuir cette terre infidèle avec sa femme et son esclave Vincent. Ils abordèrent à Aigues-Mortes et le renégat fit son abjuration entre les mains du vice-légat du Pape à Avignon, à la grande joie de Vincent de Paul.

VINCENT DE PAUL, CURÉ

La Providence poussa l'apôtre à Paris, centre de toutes les misères et de toutes les ressources, Il avait le titre d'aumônier de la reine Marguerite et il visitait les hôpitaux. Désormais sa vie ne sera plus qu'un acte sublime de charité au service des pauvres.

Dieu donna à Vincent de Paul de servir les pauvres dans toutes les conditions où on peut les rencontrer. Ce fut d'abord comme curé d'humbles paroisses : à Clichy, dans la banlieue de Paris, et à Châtillon-les-Dombes.

En moins d'un an, tant la main de Dieu était visiblement avec lui, Vincent avait renouvelé la population de Clichy dans la religion, rebâti l'église, institué des confréries, posé les bases d'une école ecclésiastique : il avait surtout gagné tous les cœurs.

A Châtillon, dont il accepta d'être curé par déférence pour les prières de M. de Bérulle, il ne mit que quatre mois pour réaliser les merveilles qu'il avait accomplies à Clichy : il amena à une vie exemplaire les prêtres qui vivaient en cette localité; il convertit les hérétiques; et c'est là qu'il fonda les premières associations de charité, qui produisent encore de nos jours de si grands biens.

LA CONFRÉRIE ET LES DAMES DE CHARITÉ

Un dimanche, Vincent recommanda au prône une famille malade en une ferme voisine de Châtillon.

La parole de l'homme de Dieu eut sa bénédiction ordinaire, et le sermon terminé, presque tous les auditeurs prirent le chemin de la ferme; le cœur plein de charité et les mains de toute sorte de secours. Après vêpres, il prit la même direction et fut agréablement surpris de voir les groupes charitables qui revenaient à Châtillon ou cherchaient sous les arbres de la route un abri contre une excessive chaleur. « Voilà, s'écria-t-il, une grande charité, mais elle est mal réglée. Ces pauvres malades, pourvus de trop de provisions à la fois, en laisseront une partie se gâter et se perdre, et ils retomberont ensuite dans leur première nécessité. » Dès lors, avec l'esprit d'ordre et d'arrangement qu'il portait en tout, il fit un règlement pour les femmes pieuses et charitables de Châtillon : les confréries de charité et les associations des Dames de Charité étaient fondées. Quelques semaines plus tard, les hommes se réunirent sous sa direction et il leur donnait un règlement analogue et un programme : ce sont les origines des conférences de Saint-Vincent de Paul. Le Saint en organisa plusieurs dès lors sur son passage, en retournant à Paris, à Mâcon, à Trévoux, à Joigny. — On a un règlement écrit de la main de Vincent pour l'organisation d'une manufacture chrétienne, sur la manière de pourvoir aux nécessités des pauvres et de leur faire gagner la vie, avec les devoirs du maître ouvrier, de l'apprenti, et l'em-

ploi chrétien de la journée; c'était l'assistance par le travail et les patronages. Tant il est vrai qu'il n'y a pas une œuvre de charité qui n'ait été devinée par le cœur et organisée par la main prévoyante et bienfaisante de Vincent de Paul.

SAINT VINCENT DE PAUL CHEZ LES GONDI

Sa charité était universelle. M. de Bérulle fit encore appel à son dévouement pour servir Dieu auprès des grands, et il l'introduisit dans la famille de Gondi qui donnait alors des princes à l'Etat et des pontifes à l'Eglise de Paris. Vincent y fut bientôt comme l'âme de cette famille. Mme de Gondi ne pouvait plus se passer de lui pour la direction de sa conscience et l'accomplissement de ses bonnes œuvres. Sa vertu lui donnait aussi un grand empire sur M. de Gondi.

Celui-ci était l'administrateur général des galères de France. Vincent en profita pour obtenir de visiter ses prisonniers. Il se mit à évangéliser les bagnes : il procura l'amélioration de la condition matérielle des forçats dans leurs prisons et sur les galères; il allait essuyer leurs larmes, leur porter les consolations de la religion et adoucir leur douleur. Louis XIII donna à Vincent de Paul le titre qui lui était très cher, parce qu'il lui permettait de faire beaucoup de bien : celui d'aumônier général des galères de France.

LES MISSIONS DANS LES CAMPAGNES

« Les pauvres sont évangélisés », avait dit Notre-Seigneur. Ce fut peut-être la parole de l'Evangile la plus chère au cœur de Vincent de Paul. Pour évangéliser les pauvres, il fonda une communauté de missionnaires. Voici à quelle occasion : Vers le commencement de l'année 1617, il se trouvait avec le général de Gondi au château de Folleville, dans le diocèse d'Amiens, lorsqu'on l'appela à un village voisin, Gannes, pour confesser un paysan qui se mourait. Celui-ci passait pour un homme de bien, mais une fausse honte lui faisait cacher depuis longtemps quelques fautes en confession. Vincent fit faire au mourant une confession générale qui lui rendit une telle paix qu'il ne cessait d'en bénir Dieu publiquement pendant les quelques jours qu'il vécut encore : « Ah ! Madame, dit-il, à Mme de Gondi devant tous les gens du village, j'étais damné, si je n'eusse fait une confession générale à cause de plusieurs gros péchés dont je n'avais pas osé me confesser. » La pieuse comtesse, touchée et effrayée par cet exemple, pressa alors Vincent d'évangéliser les campagnes environnantes. L'homme de Dieu n'avait pas de plus ardent désir. Autour de lui se groupèrent d'autres prêtres zélés qui se dévouèrent à cette œuvre et s'engagèrent par vœu sous la conduite de Vincent à travailler toute leur vie au salut des pauvres gens des champs : ce fut le début de la Congrégation de la Mission. L'une des œuvres apostoliques les plus importantes de Vincent était ainsi fondée; elle donne encore aujourd'hui des fruits abondants. Vincent travailla toute sa vie à évangéliser les campagnes; à quatre-vingts ans il allait encore dans les missions. « Lorsque je rentre à Paris, disait-il, en pensant aux pauvres qui restent à évangéliser, il me semble que les murailles de la ville vont tomber sur moi pour m'écraser. »

SAINT-LAZARE ET LES ŒUVRES DE CHARITÉ DANS PARIS

Les œuvres de charité se multipliaient sous la main de Vincent et sa réputation s'étendait. Le roi Louis XIII mourant fit appeler l'homme de Dieu pour se préparer à paraître devant son souverain Juge. Vincent habitait alors avec sa petite communauté au collège des Bons-Enfants. Près de Saint-Laurent était une vaste maison où résidaient des chanoines dont la Congrégation s'éteignait; leur prieur ayant été témoin du bien entrepris par Vincent, de la modestie et du zèle de ses disciples, leur offrit sa maison; de là, la nouvelle Congrégation reçut la dénomination populaire de Lazaristes, et Saint-Lazare, par la présence de Vincent de Paul, devint le foyer de la charité matérielle et spirituelle dans Paris.

C'est de Saint-Lazare que l'homme de Dieu organisa l'œuvre des Enfants-Trouvés dont nous avons raconté les merveilles dans ce recueil de *Vies des Saints* (n° 27) et qui rendit son nom légendaire dans les Annales de la charité; c'est de là qu'il créa au faubourg Saint-Martin l'hôpital du Nom de Jésus, qu'on a regardé comme l'idéal de l'hospice chrétien; de là qu'il organisa cet hôpital général de Paris destiné à recueillir l'innombrable armée de mendiants qui était une des plaies de la grande capitale. Et à la porte de Saint-Lazare, pendant ce temps, Vincent multipliait aussi les aumônes. L'homme de Dieu prodiguait en même temps autour de lui les secours spirituels. Des foules véritables de laïques, de prêtres, de soldats venaient à Saint-Lazare faire les exercices de la retraite spirituelle. Le clergé de Paris s'y réunissait pour les conférences dites *du mardi* présidées par Vincent et dont Bossuet, qui en avait fait partie, écrivait au Souverain Pontife : « En y entendant les paroles de ce saint prêtre, il nous semblait entendre *comme des paroles de Dieu* », et c'est de là aussi que Vincent, toujours intimement uni à la chaire de Pierre, organisait la lutte contre le jansénisme.

VINCENT DE PAUL NOURRIT DES PROVINCES ENTIÈRES

Dès 1639, pendant la dernière période de la guerre de Trente Ans, Vincent avait fait des prodiges pour secourir la Lorraine ravagée par la guerre. Il n'y avait plus ni récoltes, ni semailles dans ces campagnes toujours foulées par les soldats; et comme au temps de la guerre des Juifs et sur les ruines de Jérusalem, on vit les horreurs de la famine et jusqu'à des repas horribles de chair humaine. Epuisée par cinq armées qu'elle entretenait alors, la France n'avait plus rien à consacrer aux malheureux. Un homme se leva, et son cœur miséricordieux osa rêver de soulager des provinces tout entières : c'était encore Vincent de Paul.

Il quêta à la Cour, il organisa la charité et envoya les prêtres et les frères de sa communauté porter à ces malheureuses provinces le pain matériel et les secours religieux. La peste se mêlant à la famine, il faisait ensevelir les morts, puis distribuer aux paysans du pain et des semences. Il soulageait les seigneurs et les nobles aussi bien que les paysans; il procurait aux prêtres des ornements pour leurs églises ruinées; il recueillait les religieuses chassées de leurs couvents par la guerre et la misère.

En Lorraine, en Champagne, en Picardie et dans d'autres provinces, pendant vingt-cinq années, on s'habitua à regarder Vincent de Paul comme la Providence incarnée.

Il renouvela les mêmes prodiges dans la capitale, pendant les troubles de Paris. Après avoir épuisé la bourse de Saint-Lazare, il recourait à celle de Mlle Le Gras, qu'il avait mise à la tête des Filles de la Charité; il quêtait et faisait quêter. Ce fils d'un pauvre laboureur a pu distribuer, dans le cours de sa vie, des aumônes dont

le total a dû dépasser 1 200 000 louis d'or, plus de 12 millions de livres! Voilà comment il mérita le nom que lui donnèrent plusieurs villes reconnaissantes, de sauveur, de père de la patrie!

LES MISSIONS LOINTAINES

« Dieu, disait Salomon, m'a donné un cœur dont l'amour est vaste comme les plages de la mer. » Vincent de Paul, dont le zèle ne connut aucune barrière, pourrait en dire autant, et il envoya ses missionnaires aux Hébrides, en Pologne et jusqu'en Barbarie, soigner les chrétiens que les Turcs tenaient captifs dans les bagnes d'Alger et de Tunis.

Il rêvait déjà la conquête de l'Algérie par la France chrétienne, et il pressait Richelieu, puis Louis XIV, de l'entreprendre. En attendant, il accepta pour ses missionnaires les titres de consuls et de préfets apostoliques à Tunis et à Alger, qui lui donnaient le moyen de secourir les pauvres esclaves. Les bagnes furent d'abord évangélisés en secret, puis on y dit la messe et on y célébra les solennités. A la Fête-Dieu, l'Hostie Sainte était portée en procession dans les bagnes, escortée par ces captifs qui, à leur manière, faisaient à Jésus-Christ, de leurs liens et de leurs haillons, un splendide triomphe. Les missionnaires envoyés par Vincent étaient parfois jetés eux-mêmes dans les fers ou mouraient de la peste, en évangélisant les bagnes : Vincent ne se lassait pas : il envoyait sans relâche de nouveaux prêtres remplacer ceux qui mouraient.

Vincent ne fut pas moins intrépide pour envoyer des ouvriers évangéliques sur la grande île de Madagascar, où la France venait de planter son drapeau. Autant il envoyait d'apôtres, autant il en mourait, emportés par le travail et l'intempérie du climat. Il pleurait ses enfants, mais « bienheureux, disait-il, sont ceux qui consomment leur vie pour le service de Jésus-Christ; la mort qui nous surprend les armes à la main est la plus enviable et la plus désirable. » Il remplaçait ceux qui mouraient en disant : « Les marchands laissent-ils d'aller sur mer et les soldats à la guerre, à cause des plaies et de la mort à laquelle ils s'exposent? » Près de mourir, il rêvait d'envoyer des missionnaires en Chine, à Babylone, au Maroc.

LES FILLES DE LA CHARITÉ

Le chef-d'œuvre de Vincent de Paul fut peut-être la création de la Compagnie des Filles de la Charité. De concert avec une femme d'une rare intelligence et d'une foi éminente, la Vénérable Louise de Marillac, il créa cette œuvre avec une audace que le génie de la charité lui inspira. Jusqu'alors, en effet, les personnes consacrées à Dieu vivaient protégeant leur vertu dans les cloîtres. Vincent de Paul osa jeter ses filles au milieu du monde, comptant sur leur dévouement pour être la sauvegarde de leur angélique chasteté. Il écrivit dans leurs Règles ces paroles admirables : « Elles n'auront point d'autres monastères que les maisons des pauvres; point d'autres cloîtres que les rues des villes et les salles des hôpitaux; point d'autre clôture que l'obéissance, ni d'autre voile que la sainte modestie. » Aussitôt à l'œuvre, les Filles de saint Vincent, penchées sur le berceau des enfants trouvés ou sur le lit des mourants, envoyées par leur bienheureux Père lui-même sur les champs de bataille, au siège de Calais et parmi les pestiférés, provoquèrent un cri d'admiration, qui n'a cessé de retentir dans l'Eglise catholique. Ces humbles filles proclamaient de leur côté leur bonheur de servir les pauvres que Vincent leur avait appris à regarder comme leurs seigneurs et leurs maîtres. Une d'elles mourait et Vincent l'assistait. « N'y a-t-il rien qui vous fasse de la peine? disait-il. — Rien, mon Père, répondait-elle, sinon, peut-être, que j'ai eu trop de plaisir au service des pauvres quand on m'appelait près d'eux; je ne marchais pas, je volais, tant j'étais heureuse de les servir! — Mourez en paix, ma fille », répliquait l'homme de Dieu, ému et consolé de tant de simplicité et de tant de charité. Les filles de saint Vincent de Paul sont aujourd'hui sous tous les climats du monde, au milieu des nations catholiques, à Constantinople chez les Turcs, en Chine et dans l'Océanie chez les peuplades infidèles.

LA JOURNÉE DE VINCENT DE PAUL

Le secret de ces merveilles que nous n'avons pas même suffi à énumérer était dans l'amour de Dieu, amour pratique qui était au cœur de saint Vincent de Paul. « Aimons Dieu, Messieurs et mes Frères, disait-il aux membres de sa communauté, et aimons-le aux dépens de nos bras et à la sueur de notre front. » De fait, l'homme de Dieu, jusqu'à sa mort — et il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans — se levait chaque matin à 4 heures. Souvent, au lever, une discipline sanglante meurtrissait ses épaules. Les premières heures du jour étaient pour la prière et la méditation qu'il faisait à genoux, avec les siens, dans la chapelle de sa maison de Saint-Lazare. Il célébrait alors la messe avec une foi qui ravissait les assistants : « Oh! que ce prêtre, dit bien la messe. » s'écriait un jour un des témoins de tant de modestie et de tant de ferveur!

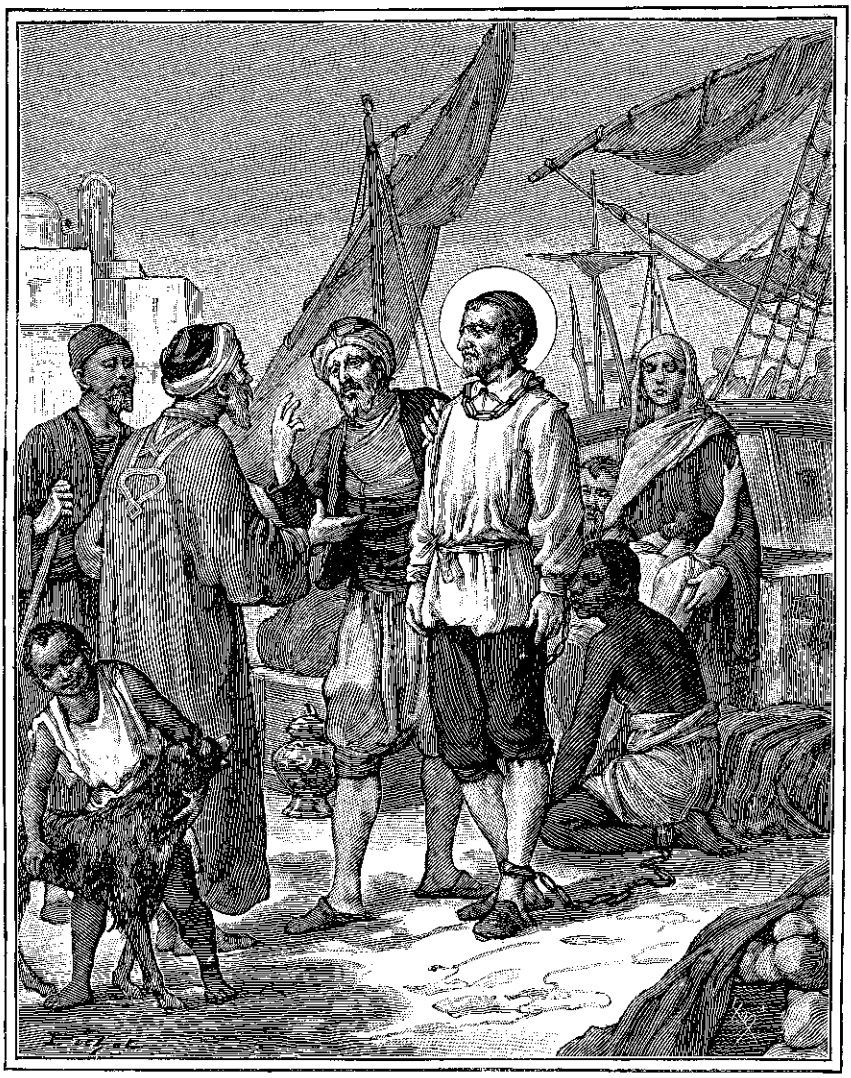
Il eut là des visions du ciel : un jour qu'il célébrait, il vit l'âme de sainte Chantal mourante; cette âme montait au ciel et celle de saint François de Sales venait l'accueillir; et ces deux âmes saintes allaient se perdre en Dieu. Après la messe, commençait le travail de journées qui étaient sans repos et sans trêve. Traitant avec les rois et les princes comme avec les mendiants, Vincent resta l'homme de sa vertu favorite : l'humilité! Il disait aussi dans son zèle « qu'un prêtre doit toujours avoir plus de travail qu'il n'en peut faire ». Il joignait au travail une pénitence incessante; et on entendit cet infatigable ouvrier de l'Evangile se dire, dans son humilité, en entrant au réfectoire : « Malheureux, as-tu gagné le pain que tu vas manger? » Sa journée se prolongeait bien avant dans la nuit, et, chaque soir, il se mettait devant Dieu et se préparait humblement et affectueusement à mourir. Jusqu'à plus de quatre-vingts ans, il vécut de la sorte.

Dieu l'appela enfin le 27 septembre 1660 à recevoir la récompense. Entouré des regrets des grands et des princes, du clergé, de pauvres innombrables et de sa double famille, il s'endormit doucement dans la paix du Seigneur. Son nom est resté comme un symbole du dévouement et de la charité catholique.

Le pape Clément XII l'a placé au nombre des Saints. Ses reliques reposent dans l'église des prêtres de sa Congrégation à Paris, et Léon XIII l'a proclamé le patron de toutes les œuvres de charité.

SAINT VINCENT DE PAUL ET LES ESCLAVES

Fête de saint Vincent de Paul. 19 juillet.



Saint Vincent de Paul mis en vente comme esclave, à Tunis.

LA « MISÉRABLE LETTRE »

En 1658, saint Vincent de Paul, alors octogénaire, reçut un courrier qui l'affligea beaucoup. Lui annonçait-on la mort d'une personne chère? la ruine d'une œuvre? Rien de cela.

Mais un de ses amis, pensant lui faire plaisir, lui envoyait copie d'une de ses lettres, écrite cinquante ans auparavant, au lendemain d'une captivité d'environ deux ans subie à Tunis, chez les mahométans. Il lui avait bien fallu, à son retour, expliquer sa longue absence, et, pour obtenir de l'un de ses supérieurs les lettres d'ordinations dont il avait besoin, il lui avait livré quelques détails sur son esclavage.

Cette lettre, il la croyait depuis longtemps perdue et détruite; quelle n'est pas sa surprise, ou plutôt sa douleur de la relire aujourd'hui! Pendant cinquante ans, il était parvenu à garder le secret de sa captivité. Tant de fois, dans des réunions de charité en faveur des esclaves, il aurait pu si aisément émouvoir ses auditeurs par le récit de ses propres souffrances, montrer les marques des fers qu'il avait lui-même portés! Pendant cinquante ans, il avait victorieusement

résisté à cette tentation si naturelle à l'homme de parler de soi avec avantage.

Et voici que, sur le point d'achever sa course ici-bas, il apprend que son manuscrit circule entre les mains de ses amis! Il jette aussitôt dans les flammes la copie qu'on lui en présente. Mais l'original reste en des mains étrangères. Dans l'espoir de le recouvrer, Vincent de Paul écrit à son ami en termes suppliants: un condamné ne sollicite pas sa délivrance avec plus de larmes :

« Je vous conjure par toutes les grâces qu'il a plu à Dieu de vous faire de m'envoyer cette misérable lettre qui fait mention de la Turquie... Je vous prie derechef, par les entrailles de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de me faire au plus tôt la grâce que je vous demande. »

Peine perdue. L'ami, soupçonnant le sort réservé à cette lettre, demeura inflexible, et ne la livra point, quelque persévérants, quelque ardents que fussent les efforts de M. Vincent pour l'obtenir.

C'est ce qui nous vaut de savoir aujourd'hui comment la Providence prépara son serviteur, par des voies toutes merveilleuses, à sa mission envers les captifs.

Laissons le Saint nous raconter lui-même ce terrible épisode de sa vie.

VINCENT CAPTIF A TUNIS

« Je me rendais par mer de Marseille à Narbonne, et serais arrivé le soir même à bon port, si trois brigantins turcs qui côtoyaient le golfe du Lion (pour attraper les barques qui venaient de Beaucaire où il y avait foire que l'on estime être une des plus belles de la chrétienté) ne nous eussent donné la chasse et attaqués si vivement, que, deux ou trois des nôtres étant tués et le reste blessés, et moi-même, qui eus un coup de flèche qui me servira d'horloge tout le reste de ma vie, n'eussions été contraints de nous rendre à ces félons pires que des tigres.

» Ils nous enchaînèrent après nous avoir grossièrement pansés, prirent la route de Barbarie, où, étant arrivés, ils nous exposèrent en vente. Ils nous promenèrent par la ville de Tunis, et nous ayant fait faire cinq ou six tours, la chaîne au cou, ils nous ramenèrent au bateau, où les marchands nous vinrent visiter, tout comme on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant cheminer au pas, trotter et courir, puis lever des fardeaux, puis lutter pour voir la force de chacun et mille autres sortes de brutalités.

» Je fus vendu à un pêcheur, qui bientôt fut obligé de se défaire de moi tant la mer m'est contraire; puis à un médecin alchimiste, homme fort humain et traitable. Il avait, me disait-il, travaillé cinquante ans à la recherche de la pierre philosophale. Je lui ai souvent vu fondre ensemble une égale quantité d'or et d'argent, le réduire en petites lamines, puis mettre un lit de quelque poudre, puis un autre de lamines, et puis un autre de poudre dans un creuset, le tenir au feu vingt-quatre heures, puis l'ouvrir et trouver l'argent transformé en or. Mon occupation était d'entretenir le feu de dix ou douze fourneaux.

» Ce médecin m'aimait fort et se plaisait à discourir devant moi de l'alchimie et plus encore de sa religion, à laquelle il tentait de tout son pouvoir de m'attirer, me promettant force richesses et tout son savoir.

» Je fus donc avec ce vieillard depuis le mois de septembre 1605 jusqu'au mois d'août suivant 1606. Alors il fut appelé chez le grand sultan, mais inutilement, car il mourut avant d'arriver.

» Un renégat de Nice en Savoie m'acheta et m'emmena en son *temat* (ainsi appelle-t-on le bien que l'on détient comme métayer du grand sultan).

» L'une de ses femmes était turque. Curieuse qu'elle était de savoir notre façon de vivre, elle me venait voir aux champs et me posait des questions. Un jour, elle me commanda de chanter les louanges de mon Dieu. Je commençai, les larmes aux yeux, le cantique des enfants d'Israël captifs en Babylone, le psaume *Super flumina Babylonis*, puis le *Salve Regina*, et plusieurs autres choses; à quoi elle prit tant de plaisir que c'était merveille. Elle ne manqua pas de dire à son mari, le soir, qu'il avait eu tort de quitter sa religion, qu'elle estimait extrêmement bonne, pour un récit que je lui avais fait de notre Dieu, et quelques louanges que j'avais chantées en sa présence. »

Le renégat, touché par les discours de sa femme et les exhortations de son esclave Vincent, se sauva avec eux, quelques mois plus tard, sur un esquif faisant voile vers la France, aborda à Aigues-Mortes, et prononça bientôt son abjuration, « la larme à l'œil et le sanglot au gosier », entre les mains du vice-légat du Pape à Avignon, à la grande consolation du saint esclave qui recouvra du même coup sa liberté.

Tels étaient les exploits que l'humilité de Vincent de Paul voulait à tout prix tenir cachés.

SORT DES ESCLAVES

Vincent, prompt à oublier ses propres souffrances, ne perdit jamais le souvenir de ses compagnons d'esclavage. Dans le fond de son cœur et devant Dieu, il jura de s'employer tôt ou tard à leur soulagement.

Le sort de ces malheureux esclaves eût touché, il faut le dire, des cœurs moins compatissants que le sien. Traités comme des bêtes de somme, ils étaient soumis sans relâche, sans rétribution d'aucune sorte, à des travaux qui excédaient leurs forces. A demi-nus sous un soleil de feu, il leur fallait labourer la terre, couper du bois, extraire des pierres, scier du marbre tout le jour. On leur voyait, écrit un missionnaire, tirer la langue comme à des chiens, perdre la peau qu'ils donnaient en proie à ces ardeurs dévorantes : « N'importe, disait le surveillant impitoyable, le bâton à la main, travaille, dusses-tu crever sur ta pierre ! »

Pour soutenir de telles fatigues, dix onces de pain par jour, avec un peu d'eau mêlée de vinaigre, c'était toute la nourriture qu'on leur accordait.

La nuit, peu ou point de repos, dans les bouges infects où les esclaves, enchaînés les uns aux autres, étaient entassés.

En revanche, les mauvais traitements ne leur étaient point ménagés. Le moindre essai de rébellion, parfois le simple caprice du maître, amenait les plus cruels châtiments : coups de pierre, coups de bâton sur les pieds, le dos ou le ventre, dents brisées, nez et oreilles coupés, estrapade mouillée, supplice qui consistait à plonger et à replonger sans pitié dans les flots un pauvre esclave suspendu à une corde manœuvrée par une poulie, ongles des pieds arrachés, mille autres cruautés plus raffinées encore, tel était le lot presque journalier de ces infortunés.

L'âme n'était pas moins violentée que le corps. Ceux que les musulmans traitaient avec cette

rigueur, c'étaient des chrétiens français, russes, italiens, espagnols, capturés un jour comme Vincent de Paul, sur les rives de la Méditerranée, par quelques cupides pirates, emmenés en Barbarie, loin de leur patrie, et sollicités de toutes manières au mal et à l'apostasie. Aussi que de renégats parmi eux ! On les comptait par milliers à Tunis et à Alger, vers 1650.

Beaucoup d'entre ces esclaves, de désespoir, se coupaient la gorge, se pendaient ou s'étranglaient. D'autres, fous de rage, se jetaient sur leurs bourreaux pour les tuer, mais ils étaient aussitôt garrottés, égorgés et brûlés vifs.

Depuis saint Louis, quelques princes chrétiens avaient, de loin en loin, tenté quelques efforts pour réprimer le brigandage et diminuer le nombre des esclaves; mais ils n'avaient obtenu aucun résultat durable, et, découragés, avaient abandonné à l'Eglise, à la charité privée, aux Ordres religieux qui se vouaient au rachat des captifs, le soin de porter remède à de si grands maux.

DÉBUTS DE LA MISSION A TUNIS

Cependant, les années s'écoulaient, et Vincent de Paul, qui avait coutume d'attendre, pour commencer ses œuvres, une marque de la volonté de Dieu, ne trouvait pas à réaliser son secret dessein.

« Ah! misérable que je suis, disait-il quelquefois dans l'ardeur de son zèle, je me suis rendu indigne par mes péchés d'aller servir Dieu parmi les peuples qui ne le connaissent point ! »

Ce qu'il souhaitait, c'était plus que le simple rachat des esclaves tel que le pratiquaient les Trinitaires et les religieux de la Merci, qui, d'ordinaire, après avoir quêté par toute la chrétienté pour la rançon de quelques-uns de ces malheureux, venaient en Afrique négocier leur délivrance et s'en retournaient ensuite.

« Cela est excellent et saint, disait le digne prêtre. Néanmoins, il me semble qu'il y a quelque chose de plus à faire : c'est de demeurer en Barbarie pour vaquer en tout temps à opérer ce charitable rachat, et pour assister à toute heure, corporellement et spirituellement, ces pauvres esclaves. »

Enfin, en 1642, le roi Louis XIII lui mit en main neuf ou dix mille livres, à charge d'envoyer en Afrique quelques-uns de ses prêtres pour se consacrer au service des esclaves.

M. Vincent se mit à l'œuvre. Mais comment faire séjourner un prêtre chrétien au milieu des Turcs? L'homme de Dieu se rappelle alors que des capitulations passées entre la France et le Sultan autorisaient nos rois à entretenir, dans toutes les villes maritimes dépendantes de la Porte, un consul, et que ce personnage pouvait avoir chez lui, pour le service religieux de sa maison, une chapelle et un chapelain.

Aussitôt, il gagne à sa cause le consul français de Tunis, lui envoie à titre d'aumônier, en ajoutant qu'il ne serait nullement à sa charge, M. Louis Guérin, prêtre de la Mission, et l'entreprise sainte commença.

Les débuts en furent merveilleux. Le missionnaire, par sa bonté, ses paroles de consolation, ses aumônes ménagées avec soin et réparties avec prudence, conquit en peu de temps le cœur des esclaves de Tunis, tout disposés à se convertir. Les musulmans, édifiés de sa charité, n'y mirent point d'obstacle, et, bientôt, chaque bagne fut transformé en un petit temple où les prisonniers fréquentaient les sacrements, entendaient la messe et avaient même le bonheur de garder près d'eux, dans un pauvre tabernacle, le Dieu consolateur des affligés.

Il y eut des retours admirables: des apostats se repentirent, des renégats abjurèrent. En certains cas extraordinaires, comme à l'occasion d'un jubilé, le missionnaire passa huit nuits entières, sans sommeil, à entendre les confessions, les maîtres ne permettant pas aux esclaves de s'arracher un instant au travail du jour.

De Tunis, le missionnaire envoyé par saint Vincent de Paul rayonnait dans les environs, s'enfonçant bien avant dans l'intérieur des terres, pour y consoler les esclaves abandonnés. A Bizerte, par exemple, il put donner à trois cents prisonniers, du consentement de leurs maîtres, une mission de dix jours. Les Turcs mêmes étaient si touchés qu'ils venaient lui baiser les mains en signe de vénération. La mission, des plus fructueuses, s'acheva par des agapes chrétiennes, dans lesquelles M. Guérin, à ses frais, réunit pour les réjouir, tous ses convertis, avant de leur donner le baiser de paix et d'adieu.

Au bout de deux ans, épuisé, il osa demander au roi Agi-Mohamed un autre prêtre pour le seconder dans son écrasant apostolat : « Deux et trois, si tu veux, lui répondit le barbare; je les protégerai comme toi dans toutes les occasions et je ne vous refuserai jamais rien : car je sais que tu ne fais de mal à personne, et qu'au contraire tu fais du bien à tout le monde. »

Informé, Vincent de Paul ne se le fit pas dire deux fois, d'autant plus que, le 20 mai 1647, il venait de recevoir, de la duchesse d'Aiguillon, quarante mille livres dont le revenu devait servir aux missions « d'Alger, de Tunis et autres lieux de la Barbarie », et il se hâta d'envoyer comme auxiliaire à M. Guérin Jean le Vacher, l'un de ses fils de prédilection.

DEUX CONSULATS — MISSION D'ALGER
BREVETS DE MÉDECINE

Ce dernier arriva à Tunis en pleine épidémie : son premier ministère fut de soigner des pestiférés et de secourir des affamés. Les circonstances le servirent à souhait pour lui conquérir la confiance et l'admiration de tous, et lorsque, atteint lui-même par le terrible fléau, il se vit aux portes du tombeau, ce fut, chez les Turcs aussi bien que chez les chrétiens, une désolation universelle. Jean le Vacher guérit comme par miracle; mais il eut la douleur de voir tomber à ses côtés, martyr de son dévouement, son collègue et son ami, M. Guérin.

Le roi de Tunis, Agi-Mohamed, reporta sur le second missionnaire toute l'affection qu'il avait vouée au premier, au point de lui confier, à la mort du consul de France, l'intérim des affaires du consulat.

Depuis ce moment, Dieu marqua visiblement de sa bénédiction l'œuvre entreprise en Barbarie par saint Vincent de Paul. Le Vacher s'acquitta si parfaitement de ses fonctions intérimaires que la duchesse d'Aiguillon, dont nous avons déjà signalé les libéralités, acheta, pour les offrir à M. Vincent, avec la permission du roi, les consulats d'Alger et de Tunis, et, désormais, ce fut à notre Saint à nommer à ces deux postes importants les hommes les plus capables de procurer le bien de la religion. L'entente parfaite entre consuls et missionnaires favorisa singulièrement l'œuvre de Dieu. Les chrétiens esclaves,

qui comptaient parmi eux des prêtres et des religieux, purent se constituer en une sorte de diocèse, ayant à sa tête un vicaire apostolique, régulièrement nommé par le Souverain Pontife, et qui ne fut autre que M. le Vacher.

Dans le même temps, l'œuvre s'établissait à Alger où elle ne tarda pas à prospérer. Deux fils de saint Vincent de Paul, Noueli et Barreau, y arrivaient en 1646.

Ils furent tout d'abord accueillis par des injures. Les musulmans les prenaient pour des juifs et les enveloppaient avec eux dans un commun mépris. « Quand je vais par la ville, écrivait Noueli, les enfants courent tous après moi, les plus grandes caresses qu'ils me peuvent faire sont de me cracher au visage, et ceux qui sont plus à portée me donnent des soufflets. »

Peu à peu, les hostilités tombèrent devant la réputation de guérisseurs que nos missionnaires acquirent, il faut le dire, gratuitement.

Quand un esclave était en danger de mort, ils envoyaient, pour le soigner, un apothicaire chrétien tout dévoué à leur cause. Celui-ci, après s'être entretenu avec le malade, finissait par déclarer à son patron que, seul, le *médecin* pouvait le guérir, et ce médecin, c'était le prêtre.

Celui-ci, qui se tenait à la porte, attendant le résultat de la conférence, entrait alors, exerçait ouvertement tous les devoirs de sa charge, administrait les saintes onctions, que les Turcs prenaient pour un remède suprême inconnu chez eux, et comme, plus d'une fois, la vertu du sacrement, rejaillissant de l'âme sur le corps, rendit la santé au malade, ils regardèrent le missionnaire comme un personnage extraordinairement habile, et lui ouvrirent, sans passeport médical, toutes les portes d'Alger.

RÉSULTATS

Ainsi, un bien immense s'opérait, quoique dans le plus grand secret. Le Saint Sacrement était porté dans les rues, à peu près comme il l'est aujourd'hui dans Paris. Un pauvre chrétien précédait, cachant sous son vêtement une bougie allumée dans une petite lanterne, de l'eau bénite dans une burette, un surplis plié, un rituel, un corporal et un purificatoire. Puis venait le prêtre, portant suspendue à son cou une bourse de soie contenant la sainte Réserve, et couvrant son étole sous une sorte de casaque qui la dérobait aux regards des Turcs. Il arrivait au bagne, et là, distribuait ostensiblement et librement aux captifs la sainte Communion.

Chrétiens fidèles, apostats, renégats, Turcs eux-mêmes parfois, bénéficièrent de cet apostolat et plusieurs moururent en prédestinés. Les missionnaires de saint Vincent de Paul eurent même plus d'une fois la consolation d'offrir à Dieu des martyrs et des confesseurs.

Un renégat venait de recevoir l'absolution de son apostasie. Les Turcs entouraient son grabat et multipliaient leurs efforts pour lui faire, comme par le passé, blasphémer la foi. Ce fut en vain. Les yeux au ciel et le crucifix étroitement pressé sur sa poitrine, le converti confessa jusqu'au bout son crime et la miséricorde de Jésus-Christ.

Un jeune homme de vingt-six ans, revenu à Dieu après une double apostasie, alla trouver le pacha qui l'avait autrefois séduit et cherchait encore à le pervertir : « Je te déclare que je suis chrétien, lui dit-il, et pour te montrer que j'abjure de bon cœur ta créance et la religion des Turcs, je rejette et déteste le turban que tu m'as donné. » Et, ce disant, il prit son turban et le foula aux pieds. « Je sais bien que tu me feras mourir, ajouta-t-il, mais n'importe : je suis prêt à souffrir toutes sortes de tourments pour Jésus-Christ mon Sauveur. »

Condamné à être brûlé vif, il mourut en confessant son Dieu.

Saint Vincent de Paul, dans sa vieillesse, se sentait revivre au récit de tant de merveilles; il les racontait avec admiration à ses frères et aux fidèles pour les engager à marcher sur les traces des martyrs, aux personnes riches pour émouvoir leur charité et procurer des ressources à une si grande œuvre.

On se demande avec un juste étonnement comment le saint vieillard, chargé alors des enfants trouvés, des galériens, du salut de provinces entières et d'innombrables autres œuvres, parvint à recueillir dans ses quinze dernières années un million de livres et à faire racheter, moyennant ces ressources, plus de douze cents esclaves.

Et, comme si cela ne suffisait pas à sa générosité, il fit construire à Alger un petit hôpital pour les esclaves français abandonnés inhumainement, en cas de maladie grave, par leurs patrons.

En outre, sa résidence à Paris devint un bureau central de poste pour les esclaves de Barbarie et leurs familles. Il recevait les lettres des esclaves et les transmettait à ses frais à leurs pères, à leurs femmes, à leurs enfants, ne négligeant aucune démarche pour découvrir ceux-ci, jusque dans les provinces les plus reculées. Puis, avec le même dévouement, il communiquait aux captifs les réponses reçues de leurs parents. Il se renseignait sur les navigateurs disparus, capturés, emprisonnés dans tel ou tel bagne, pour pouvoir annoncer à leur famille désolée que leur fils, quoique bien malheureux, était encore vivant. Il se rendait dépositaire des sommes destinées, soit au soulagement, soit au rachat des pauvres esclaves et les leur faisait parvenir en temps opportun, en y joignant ses propres aumônes.

Après cela, il disait encore à ses frères avec l'accent d'une humilité profonde : « Priez Dieu que les abominations de ma vie ne soient pas un obstacle au bien que Dieu veut accomplir en Barbarie par notre Compagnie! »

Disons, en terminant, qu'il n'a tenu à personne moins qu'à Vincent de Paul de faire cesser sur la Méditerranée la piraterie et le brigandage, et d'abolir, en Afrique, la traite des esclaves. Il appelait de tous ses vœux un armement de la France contre les corsaires algériens. Il décida le roi et le cardinal Mazarin à confier la direction de cette expédition à un vaillant capitaine, nommé Paul de Saumur, trouva encore de l'argent pour aider au succès de l'entreprise, engagea lui-même les échevins et marchands des villes maritimes du Sud de la France à y contribuer de leur côté.

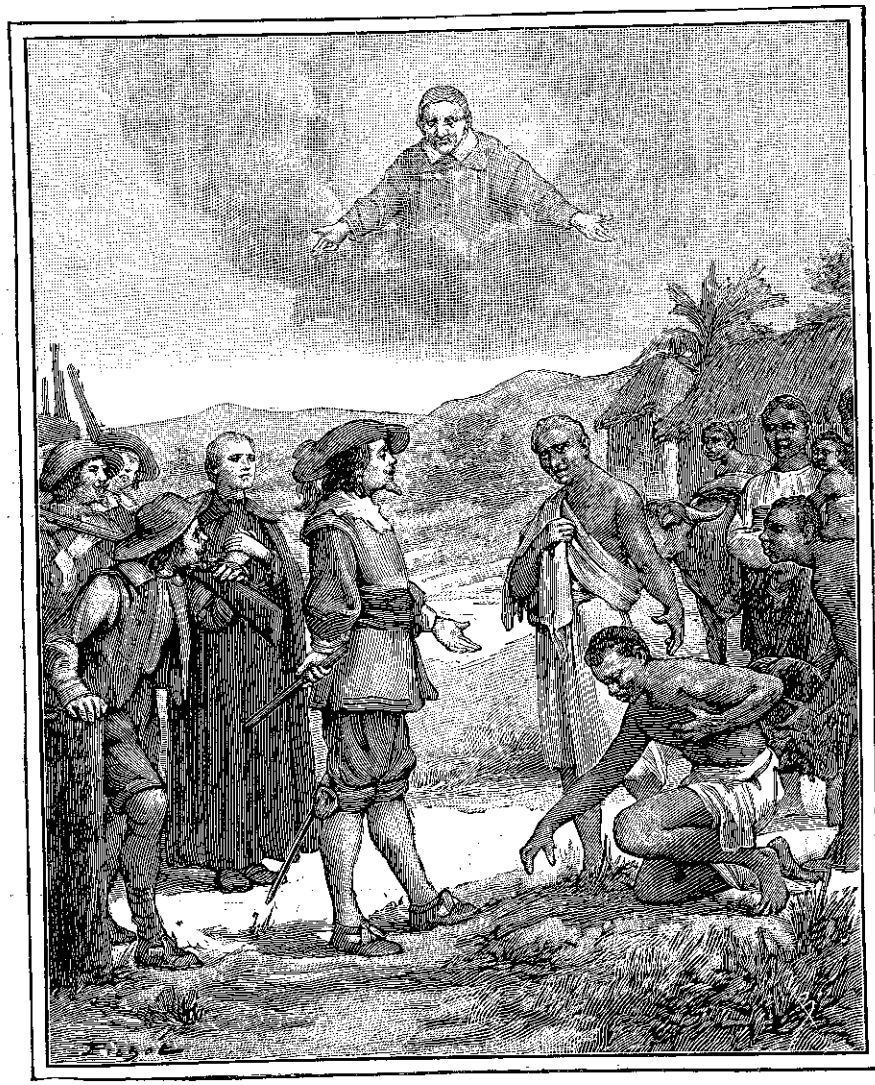
Le projet ne fut essayé qu'après la mort du Saint; il n'aboutit réellement qu'en 1830, lors de la soumission de l'Algérie. Vincent de Paul eut, sinon la gloire, du moins le mérite d'avoir préparé ces expéditions, couronnement de son œuvre.

N'eût été le mépris sincère qu'il avait de lui-même, il eût pu en mourant se rendre le témoignage qu'il n'avait rien omis pour le salut des captifs. Au ciel, Dieu s'est chargé de le lui donner en disant, à la face des anges et des bienheureux : « *J'étais infirme, et tu m'as visité; j'étais dans les fers, et tu es venu à moi. Entre donc, bon et fidèle serviteur, dans la gloire de ton Seigneur!* »

SAINT VINCENT DE PAUL

ET LA MISSION DE MADAGASCAR

Fête de saint Vincent de Paul : 19 juillet.



Soumission des Malgaches convertis par les missionnaires français.

Nous présentons au lecteur une page détachée de la vie si remplie de saint Vincent de Paul.

La mission de Madagascar est l'une de ses grandes œuvres, et bien qu'il n'ait pu, comme il le souhaitait, s'y rendre en personne et « servir de compagnon » au premier de ses missionnaires, il n'en a pas moins été l'initiateur, le soutien et l'âme de cette entreprise. Il lui a sacrifié, sans hésiter, alors qu'il en avait tant besoin pour ses œuvres de France, quarante et un de ses religieux, morts à la peine, victimes de leur dévouement sur les lointaines plages.

Redire leurs travaux, c'est raconter la gloire de leur saint fondateur.

* * *

A la suite des Hollandais et des Portugais déçus, parce qu'ils n'avaient point trouvé à Madagascar les mines d'or ou d'argent qu'ils comptaient y découvrir, et qui avaient abandonné l'île, les Français en prirent possession sous Richelieu. Ils y

voyaient une excellente station navale sur la route des Indes.

Saint Vincent de Paul y vit surtout une terre à conquérir au Christ, et sollicité, vers 1648, d'y envoyer des missionnaires, il accueillit la proposition avec une joie inexprimable. Il désigna aussitôt deux de ses plus chers fils, MM. Nacquart et Gondrée, pour cette mission. La lettre dans laquelle il signifie à M. Nacquart son obédience donne la mesure de son zèle :

« Voilà que M. le Nonce, au nom de Notre Saint-Père le Pape, a choisi notre Compagnie pour aller servir Dieu dans l'île de Madagascar : et la Compagnie a jeté les yeux sur vous, comme sur la meilleure hostie qu'elle ait, pour en faire hommage à notre Créateur et lui rendre ce service..... Oh ! mon plus que très cher Monsieur, que dit votre cœur à cette nouvelle ? A-t-il la honte et la confusion voulues pour recevoir une telle grâce du ciel ? Vocation aussi grande et aussi admirable que celle des plus grands apôtres et celle des plus grands saints de l'Église de Dieu !..... »

Dans la même lettre, après ces effusions, Vincent de Paul donne à ses deux envoyés les conseils les plus pratiques :

« La première chose que vous aurez à faire, écrit-il, ce sera de vous mouler sur le voyage que fit le grand saint François-Xavier, de servir et édifier ceux des vaisseaux qui vous conduiront, y établir la prière en public si faire se peut; avoir grand soin des incommodés et s'incommoder toujours pour accommoder les autres..... »

Puis il leur traçait la ligne de conduite qu'ils devraient suivre à Madagascar. Il les exhortait à employer, pour convertir les idolâtres, « non pas les raisons subtiles de la théologie, mais des raisonnements pris de la nature » ; il les prémunissait contre la dissolution qui régnait parmi les indigènes et leur recommandait d'emporter, outre des Bibles, des Rituels, etc., des gravures représentant les principales vérités de la foi, une sorte de *Catéchisme en images*, des fers pour fabriquer des pains d'autel, les Saintes Huiles, une *Introduction à la vie dévote*, quelques Vies de Saints.

*
* *

Les deux missionnaires partirent de La Rochelle le 21 mai 1648, à bord du *Saint-Laurent*. Préludant à leurs œuvres d'apostolat, ils évangélisèrent les passagers et les matelots. Du commencement de juillet au 15 août, le navire eut les vents contraires : une promesse faite à la Sainte Vierge le sauva d'un mauvais pas.

— Nous eûmes recours à l'Etoile de la mer, écrit M. Nacquart à saint Vincent de Paul, à la Très Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle nous fîmes vœu public à Dieu de nous confesser et communier dans la semaine qui précède sa glorieuse Assomption, et de bâtir une église à Madagascar sous l'invocation de la Reine du ciel, à quoi on ajouta une aumône, à la dévotion de chaque particulier. Aussitôt que chacun eut jeté le Jonas dans la mer de Pénitence, la tempête cessa et le vent nous devint favorable.

Enfin, après six mois de navigation, ils abordaient heureusement à Madagascar, et en prenaient « possession spirituelle, afin d'y établir l'empire de Jésus-Christ ».

Un coup terrible atteignit la mission dès ses débuts. M. Gondrée, l'un des deux missionnaires, succomba, après quatorze jours de souffrances, aux fatigues et aux privations d'un premier voyage qu'il avait entrepris pour évangéliser les indigènes. Il n'avait que vingt-neuf ans.

Resté seul, M. Nacquart dut se multiplier pour faire face au double devoir qui lui incombait : conserver la foi et les mœurs des colons français, porter la bonne nouvelle aux naturels du pays, aux Malgaches. Ceux-ci, sous la conduite de leurs prêtres, appelés *ombiasses*, s'adonnaient à beaucoup de superstitions.

— Les Malgaches, écrit le missionnaire, rendent un culte damnable à certaines idoles qu'ils appellent *olis*, ce qui veut dire *onguents*. Les *ombiasses* les font et les vendent. La matière de ces petites idoles est un morceau de bois ou une racine creuse qu'ils attachent à une ceinture. Puis ils y mettent de la poudre et de l'huile et y dessinent des figures de petits hommes, s'imaginant qu'ils sont vivants et capables de leur donner tout ce qu'ils peuvent souhaiter, comme le beau temps et la pluie, la préservation des maladies, des ennemis, etc.....

Tout Malgache avait son *olis*, à l'arrivée des deux prêtres. S'il avait à passer une rivière, il demandait à son *olis* de le protéger contre la dent des crocodiles. Si, malgré cela, il était dévoré, ce qui arrivait parfois, ses compagnons se contentaient de dire que l'*olis* n'était pas bon.

M. Nacquart fit tant et si bien par ses exhortations qu'il détourna de cette superstition beaucoup d'indigènes.

La Providence lui aplanit les voies : Le grand chef du pays d'Anos, Andian-Ramach, enlevé dans son jeune âge par les Portugais, avait été instruit et baptisé par des Pères Jésuites : il fit bon accueil au missionnaire :

— Il me dit, raconte celui-ci, qu'il était content, qu'il assisterait aux prières quand je les ferais dans son village. D'autres *grands* (on appelle ainsi les chefs de chaque localité importante), qui étaient en ce lieu, m'en dirent autant et me prièrent d'aller instruire leurs enfants. On m'en amena.

Je caressai ces enfants, bégayant quelques mots de leur langue. Puis je leur fis quelques petits présents, consistant en bracelets de verre, ce dont ils étaient ravis. Ils m'appelaient *leur père* et moi *mes enfants*.....

Les bonnes relations de M. Nacquart avec le grand chef lui permirent d'instruire facilement le menu peuple. Les *ombiasses* étaient beaucoup plus difficiles à gagner. Le missionnaire tenta néanmoins de les catéchiser.

Grâce au baptême qu'il conféra à plusieurs enfants malades, auxquels Dieu daigna rendre la santé, il acquit parmi les naturels la réputation de guérisseur.

— Les parents n'ont pas de répugnance à ce qu'on baptise leurs enfants, écrit-il encore, croyant que cela leur conserve la santé. On ne saurait désirer plus de dispositions pour recevoir l'Evangile.

A la fin de novembre, j'allais visiter les villages qui sont au delà de Faushère. J'avais porté une grande image du Jugement dernier, du Paradis et de l'Enfer. A chaque village, après avoir expliqué aux habitants les vérités qu'il fallait croire et les commandements de Dieu qu'il faut pratiquer, je leur montrais les demeures de l'éternité et les priais de choisir le haut ou le bas, le paradis ou l'enfer. Ils s'écriaient : *Thaare amin Ibilis, amin Zahare teaco alehe*, c'est-à-dire : Je n'ai garde de choisir d'aller avec le diable; c'est avec Dieu que je veux demeurer. Quand quelqu'un arrivait trop tard et que l'image était pliée, ils lui disaient : *Tu n'as pas vu la richesse !* Et il fallait la déplier et l'expliquer de rechef.

En même temps qu'il se dépensait ainsi au ser-

vice des noirs, M. Nacquart exerçait un ministère, plus ingrat peut-être, auprès des colons et des soldats français, dont la conduite n'était pas toujours un exemple pour les gens du pays.

Epuisé par tant de travaux dont il portait seul le poids, le premier missionnaire de Madagascar passa à une vie meilleure, le 29 mai 1650. Avant de mourir, il appela à son chevet un Français bon chrétien, et lui laissa entre les mains, lui demandant de s'en servir, une méthode pour préparer à la mort ceux qui tomberaient malades avant l'arrivée d'un autre prêtre. Trop faible pour consommer les Saintes Espèces, il supplia ses compatriotes de rendre toujours à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie le respect qui lui est dû, et d'emporter avec eux le tabernacle, ou tout au moins le saint ciboire, s'ils étaient obligés d'abandonner la place. Il avait baptisé, en dix-sept mois, soixante dix-sept Malgaches, converti plusieurs protestants, réhabilité un grand nombre de mariages entre colons et indigènes.

*
* *

Trois ans se passèrent pendant lesquels le gouverneur français établi à Fort-Dauphin, au sud-est de l'île, eut sans cesse à lutter contre les peuplades voisines.

Deux missionnaires nouveaux débarquaient en août 1654 à Madagascar, envoyés par saint Vincent de Paul qui croyait M. Nacquart toujours vivant, et se réjouissait de lui amener du renfort. A leur grande surprise, les deux arrivants, MM. Bourdaise et Monnier, tout en apprenant la mort de M. Nacquart, trouvèrent les hosties qu'il avait laissées dans le ciboire, à la vérité un peu collées l'une à l'autre, mais avec toutes les apparences d'un état parfait de conservation.

— J'en fus ravi, ajoute M. Bourdaise, et crus que Dieu avait accordé cette faveur pour l'honneur que nos Français lui avaient rendu. Car, tous les jours, matin et soir, ils allaient à la chapelle pour y faire leurs prières, et, le jour de la fête du Très Saint-Sacrement, ils portaient le tabernacle en procession.

La terre qu'ils commençaient à cultiver, déjà défrichée par M. Nacquart, donnait les plus belles espérances.

— Depuis six mois que nous sommes ici, dit M. Bourdaise, bon nombre de Français et de nègres sont venus prier le Seigneur chez nous, trois fois le jour, avec une assiduité des plus édifiantes.....

Ces pauvres nègres sont très faciles à convertir, car tous, jusqu'aux petits enfants, se laissent conduire par la raison. Le vol est en horreur parmi eux, ainsi que la jactance..... Les *grands* ne maltraitent jamais leurs esclaves. Par tempérament, les enfants sont doux et nullement querelleurs..... (1)

Les journées des deux missionnaires étaient tout absorbées par l'instruction des catéchumènes qui venaient à eux les uns après les autres : du lever du soleil à dix heures, de midi à trois ou quatre heures, de cinq heures jusqu'à la nuit, ils distribuaient aux simples et aux ignorants le pain de la parole, leur apprenant le catéchisme et les prières.

L'horloge de M. Bourdaise, placée bien en évidence dans la chapelle, servait beaucoup à attirer ces sauvages : ils étaient émerveillés de voir un instrument qui vit et qui parle et ils l'appelaient dans leur langue le *chien d'or;* le Père en profitait pour leur expliquer les mystères de notre religion.

Tout semblait marcher à souhait, quand M. Monnier mourut; il accompagnait nos soldats dans une expédition périlleuse entreprise pour chercher des vivres : il n'avait pas voulu laisser exposés à mourir sans confession de pauvres gens qui ne s'étaient pas approchés des sacrements depuis six à sept ans. Il tomba malade après vingt-cinq jours de marche. M. Bourdaise survint à temps pour lui administrer l'Extrême-Onction; lui-même transmit à Vincent de Paul le récit des souffrances endurées par M. Monnier dans ce dernier voyage :

— Il lui a fallu faire plus de deux cents lieues à pied dans des chemins étroits, fort raboteux et à travers les montagnes, manger quelque peu de viande desséchée et boire de l'eau puante et croupie pendant un mois, ne prendre que fort petitement de méchantes fèves cuites à l'eau sans sel ni sauce, passer des trois jours de marche sans trouver une goutte d'eau à boire, et, avec tout cela, avoir tous les jours la fièvre.....

« Il est mort par un excès de zèle et d'austérité de vie », dit de lui saint Vincent de Paul en recevant la lettre de M. Bourdaise qui lui apportait ce récit.

*
* *

Dès l'automne suivant, Vincent de Paul dirigeait sur Madagascar trois autres religieux. L'un d'eux mourut en route, et les deux autres quelques jours seulement après leur arrivée, offrant à Dieu, avec leurs premiers travaux sur le territoire de la mission, le sacrifice de leur vie. M. Bourdaise, qui les avait accueillis en versant des larmes de joie, se trouva de nouveau plus isolé que jamais.

Saint Vincent de Paul, bien que fort affligé de ce triple deuil si peu prévu, n'en fut pourtant pas découragé, comme en témoignent ces paroles qu'il adressa alors aux prêtres de la Mission :

— Quelqu'un de cette Compagnie dira peut-être qu'il faut abandonner Madagascar; la chair et le sang tiendront ce langage, mais je m'assure que l'esprit dit autrement. Quoi, Messieurs! laisserons-nous là tout seul notre bon M. Bourdaise?..... Ce serait une belle Compagnie que celle de la Mission, laquelle, parce qu'en voilà cinq ou six de morts, abandonnerait l'œuvre de Dieu!.....

Pourtant, le démon furieux semblait s'acharner à empêcher le départ des missionnaires : tantôt c'était un naufrage qui brisait le navire presque au sortir du port; tantôt c'étaient des corsaires qui s'emparaient de la cargaison et, par un reste d'humanité, rapatriaient les passagers.

M. Bourdaise mourut avant que de nouveaux apôtres aient pu lui porter secours : Il revenait d'avoir administré les sacrements à un malade, à trente lieues de sa résidence, quand, après deux ou trois jours de marche, il fut terrassé par la maladie; il n'eut pas le temps de consommer les saintes hosties qui étaient dans le ciboire, et, cette fois encore, à défaut du prêtre, l'île de Madagascar eut le bonheur de garder la présence réelle de Jésus au Saint Sacrement. La Mission perdait en M. Bourdaise un ouvrier infatigable.

---

(1) Saint Vincent de Paul rend à peu près le même témoignage de quatre petits nègres venus de Madagascar et qu'il loge charitablement à Saint-Lazare : « Ils sont extrêmement obéissants et n'aiment point à être rudoyés. Il les faut gouverner avec douceur, aussi les traiterons-nous avec le plus de respect, de douceur et de modération que nous pourrons. » En même temps, le Saint recommande à ses fils de communier et de se donner la discipline pour la sanctification de ces petits nègres et la conversion de Madagascar.

— On m'a assuré, dit un de ses successeurs, qu'il avait converti à notre sainte foi cinq ou six cents familles; qu'il leur faisait le catéchisme tous les jours; qu'il élevait et instruisait plusieurs jeunes néophytes avec l'intention de commencer un Petit Séminaire.....

Tant d'efforts devaient-ils être vains? A juger humainement les choses, on eût pu le croire un moment. Une nouvelle expédition, qui conduisait à Madagascar quatre prêtres de la Mission, ne réussit guère mieux que les précédentes. La tempête jeta le navire sur les côtes du cap de Bonne-Espérance. Les missionnaires qui le montaient durent descendre à terre; ils s'établirent au milieu d'une colonie hollandaise, où ils improvisèrent une Mission qui dura dix mois. Après quoi, ne trouvant point de vaisseau qui fît voile vers Madagascar, force leur fut de revenir à Amsterdam, puis en France. Ils n'eurent pas la joie de revoir saint Vincent de Paul à Paris. Le Saint était mort depuis un an déjà.

*
* *

L'île resta privée de secours religieux pendant six ans et demi. Dans cet intervalle, bien des abominations s'y commirent. Après la mort de M. Bourdaise, les indigènes, poussés à bout par les violences des Français, s'étaient soulevés. Dans une seule nuit, cinquante-cinq colons avaient été assassinés dans leurs maisons. Les représailles furent terribles; la garnison de Fort-Dauphin fit aux indigènes une guerre sans merci : des villages entiers furent brûlés, et douze mille nègres périrent au milieu d'atroces supplices.

Tel était l'état de la Mission quand M. Etienne y aborda, en 1663, à la tête d'un groupe de missionnaires. L'œuvre des prédécesseurs semblait anéantie, beaucoup de néophytes adultes, des enfants que M. Bourdaise avait baptisés, ayant été massacrés. Toutefois un gage de résurrection restait : c'était la présence continuelle du Très Saint Sacrement sur cette terre désolée :

— J'ouvris le tabernacle, raconte le missionnaire, et je trouvai dans un ciboire quatre hosties qui me parurent bien conservées.

Pendant six ans et demi qu'ils ont été privés de prêtres, matin et soir, ils étaient fort exacts à venir faire leurs prières en la présence du divin Sauveur et, jour et nuit, ils entretenaient continuellement un cierge allumé à côté de l'autel.

Les fils de saint Vincent de Paul n'eurent pas de peine, Dieu aidant, à faire refleurir la religion parmi les insulaires et à provoquer chez eux un retour de sympathie pour les Français. Ils travaillaient fort et ferme, et M. Etienne espérait même convertir un chef indigène, nommé Dian-Manangue, dont il avait baptisé le fils. Mais le rusé Malgache avait d'autres desseins : voulant se débarrasser du gouverneur et exterminer tous les Français, il feignit d'être touché par les raisons du missionnaire, convint du jour où on le baptiserait et donna rendez-vous pour cette circonstance solennelle.

Pourtant, au jour fixé, il déclara avoir changé d'avis. M. Etienne, après quelques objections, plein de respect pour sa liberté, n'insista pas davantage et fit ses préparatifs de départ. Dian-Manangue, ne voulant pas laisser échapper sa proie, offrit un repas d'adieu au missionnaire et à ses compagnons, et, tout en leur prodiguant des témoignages hypocrites de cordialité, il versa furtivement dans la coupe de ses hôtes le poison qui devait leur donner la mort. Puis il s'offrit à les accompagner jusqu'aux limites de ses terres. Deux heures se passent et Dian-Manangue commence à douter de l'efficacité de son poison, quand un des compagnons de M. Etienne tombe tout à coup et expire en quelques minutes, au milieu d'affreuses convulsions. Les autres tardaient trop à mourir au gré du meurtrier. Sur un signe de ses esclaves, M. Etienne est entouré soudain et assommé à coups de bâton. Il tomba ainsi martyr de la charité. Sa mort fut le signal d'une prise d'armes générale. La haine entre Français et indigènes alla toujours grandissant, et enfin, en 1674, tandis que les colons abandonnaient ces plages dangereuses où tant des leurs avaient péri, les prêtres de la Mission — ils étaient réduits à quatre, et deux moururent pendant la traversée — furent rappelés en France.

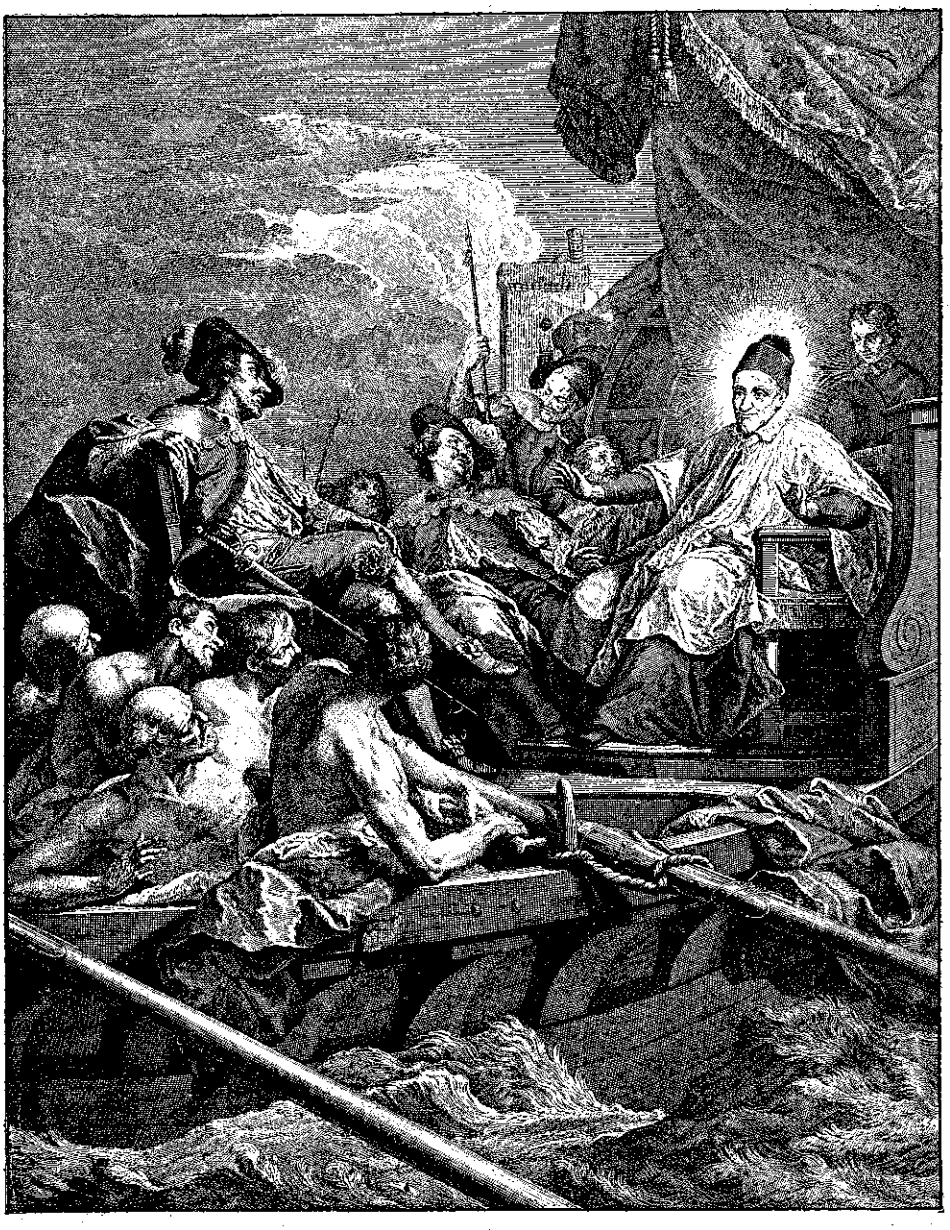
Les sacrifices offerts par les fils de saint Vincent de Paul n'ont pas été inutiles. En mourant martyrs de la charité sur cette terre où ils avaient porté la lumière de la foi, MM. Nacquart, Bourdaise, Etienne, etc., en ont pris possession. Les vaillants missionnaires qui continuent aujourd'hui l'œuvre de l'évangélisation de Madagascar, commencée sous les auspices de saint Vincent de Paul, peuvent compter sur la puissante intercession de ceux qui, il y a deux siècles, ont prodigué là-bas leurs fatigues et leurs sueurs.

*
* *

D'après l'*Histoire de la Mission fondée à Madagascar par saint Vincent de Paul*. Maison de la Bonne Presse : Collection *Les Saints*, nº 33.

SAINT VINCENT DE PAUL ET LES GALÉRIENS

Fête de saint Vincent de Paul : 19 juillet.



Le roi Louis XIII nomma saint Vincent de Paul aumônier général des galères de France.

UNE RÉVÉLATION — PREMIERS SOINS AUX FORÇATS

Vincent de Paul venait d'échanger sa modeste cure de Chatillon-les-Dombes pour le brillant hôtel des Gondi (décembre 1617). Était-ce pour s'y reposer de ses précédentes fatigues? Allait-il borner ses soins à l'éducation des enfants de Mme de Gondi? Sa charité avait bien d'autres sollicitudes.

Le repos pour ce saint homme, à ses heures de loisir, c'était de visiter les hôpitaux et les prisons. Amené un jour dans le lieu où se trouvaient enfermés à Paris les forçats que l'on devait ensuite

diriger sur Marseille, il vit un spectacle qui l'émut jusqu'au fond des entrailles. Les malheureux condamnés étaient entassés les uns sur les autres dans des cachots infects, couverts de vermine, d'ulcères et parfois de plaies gangréneuses, sans qu'une âme charitable songeât à les visiter, moins encore à les secourir. Et ils croupissaient ainsi des semaines entières. Leur état moral était pire encore, si possible.

Vincent de Paul accourut chez M. de Gondi qui était le général des galères du royaume — nous dirions aujourd'hui l'amiral des escadres —. D'une voix que les sanglots étouffaient, il lui retraça le tableau qu'il venait de voir et s'écria : « Monseigneur, ces pauvres gens vous appartiennent et vous en répondrez devant Dieu! En attendant qu'ils soient conduits au lieu de leur supplice, il est de votre charité de ne pas souffrir qu'ils demeurent sans secours et sans consolation. »

Philippe-Emmanuel de Gondi, chrétien convaincu qui finira ses jours à l'Oratoire, était homme à entrer dans les vues miséricordieuses de saint Vincent de Paul. Il chargea le serviteur de Dieu d'aviser au plus tôt, lui promit de le seconder en tout et le munit de pleins pouvoirs. Sans aucun délai, M. Vincent veut rassembler en un même hôpital, afin de les avoir tous sous la main et de les mieux traiter, les forçats dispersés dans les prisons de Paris. Il loue à cet effet une grande maison dans le faubourg Saint-Honoré, proche de l'église Saint-Roch.

Tandis qu'on l'aménage et sans attendre qu'elle soit prête, le saint homme pénètre à nouveau dans les cachots, s'installe à côté des prisonniers et passe quelquefois plusieurs jours de suite à les soulager, s'employant avec un dévouement que rien n'effraye à les débarrasser de leur vermine, leur procurant des aliments, les gagnant à force de soins. Ces malheureux, qu'on n'avait pas habitués à un pareil traitement, n'y comprirent rien tout d'abord. Ils n'en pouvaient davantage croire leurs oreilles quand ils entendaient ce visiteur étrange leur déclarer qu'il était « grand pécheur, bien plus pécheur qu'eux, le plus grand pécheur de toute la terre ». C'était là l'entrée en matière de l'humble prêtre pour leur parler de Dieu, de leur salut et de Jésus mort pour eux sur la croix. Peu à peu, les yeux de ces égarés s'ouvrirent, leurs âmes furent ramenées; la parole de M. Vincent fit jaillir soudain de leurs yeux des larmes de repentir et de tendresse. Désormais, il pouvait tout demander à ces prisonniers, il avait conquis leur cœur. Qui ne sait combien le malheur rapproche de Dieu et qu'il suffit souvent d'une parole affectueuse et surnaturelle pour ouvrir aux solides espérances de l'autre vie une âme fermée aux espoirs d'ici-bas?

Bon nombre de forçats revinrent au Dieu de leur enfance. Les autres cessèrent au moins de blasphémer, premier gage d'une conversion plus complète.

Ce merveilleux changement se confirma lorsque saint Vincent de Paul eut rassemblé les prisonniers dans une même enceinte où il leur donna le bienfait d'une mission. Tout Paris en parla. On voulait voir de ses yeux ces tigres charmés, ces loups soudain transformés en agneaux à la voix d'un prêtre, et il fut à la mode d'aller visiter l'asile des forçats au faubourg Saint-Honoré.

Un mandement de l'archevêque de Paris, Henri de Gondi, frère du général des galères, invitait en juin 1618 ses diocésains à soutenir de leurs aumônes la nouvelle et si charitable entreprise de Vincent de Paul. Le roi lui-même, ravi du bien qu'il en entendait dire, songea à étendre à tout le royaume une œuvre si bienfaisante et nomma le serviteur de Dieu, par brevet authentique de sa main, le 8 février 1619, aumônier royal de toutes les galères de France, avec appointements annuels de 600 livres et droit aux mêmes honneurs que les officiers de la marine.

Des gages et des honneurs Vincent de Paul n'avait que faire. Mais ce qu'il appréciait, c'était le privilège inhérent à sa charge de pénétrer dans tous les bagnes, de les visiter et de les évangéliser à son aise.

A MARSEILLE — HÉROÏQUE SUBSTITUTION ÉTENDUE DU MAL

Dès qu'il le put, il se mit en route pour Marseille, port d'attache des galères de la Méditerranée. Il se garda bien, en arrivant, de décliner ses titres; ils eussent attiré des démonstrations et il les avait en horreur. Avant tout, il voulait voir, sonder les plaies des galériens, pour opérer ensuite plus à coup sûr. La Providence le servit à souhait.

Un jour qu'il passait incognito le long de la mer, il rencontra une femme éplorée, se lamentant sur le sort de son fils qu'on venait d'arracher de ses bras pour l'emmener aux galères. Ce jeune malheureux laissait en outre au foyer domestique une épouse et plusieurs enfants que sa détention livrait à la honte et à la misère. Mû par une de ces subites inspirations qui ne naissent qu'au cœur des saints, Vincent de Paul va trouver l'officier du bord, le supplie à genoux de lui laisser prendre la place du galérien et sans attendre la réponse, il détache les fers du prisonnier, se les passe lui-même aux pieds et saisit la rame, tandis que le galérien s'éloigne en bénissant son sauveur inconnu.

Cet acte héroïque de saint Vincent de Paul fut consigné au procès de canonisation et le cardinal Lambertini, le futur Benoît XIV, se serait écrié : « Après cela qu'est-il besoin de miracles? Qu'on lui érige des autels! »

Le Saint porta toute sa vie les stigmates de sa captivité volontaire. Un de ceux qui le soignaient osa lui demander un jour si l'enflure et les plaies de ses jambes ne provenaient pas de ce qu'il avait pris autrefois les fers d'un forçat. Vincent se contenta de sourire et de détourner la conversation, ce qui de sa part équivalait à un aveu.

Quelques jours, peut-être quelques semaines plus tard, la substitution fut reconnue et l'homme de Dieu mis en liberté. Son passage au milieu des galériens avait achevé de l'éclairer. Il avait pu à loisir les entendre, les interroger, expérimenter leurs souffrances. Il avait vu à l'œuvre ces geôliers inhumains frappant à distance sur les épaules nues de leurs victimes avec des fouets longs de six mètres pour n'avoir point à approcher de leur banc d'ignominie.

Citons une lettre de saint Vincent de Paul lui-même écrivant à un de ses confrères en juillet 1622, vraisemblablement au lendemain de sa captivité. Il envisage surtout la détresse des âmes. « Je vis en arrivant un spectacle, le plus pitoyable qu'on puisse s'imaginer : des criminels doublement misérables, plus chargés du poids insupportable de leurs péchés que de la pesanteur de leurs chaines, accablés de misères et de peines qui leur ôtaient le soin et la pensée de leur salut et les portaient incessamment au blasphème et au désespoir. C'était une vraie image de l'enfer. » Un contemporain, le P. Sénault, de l'Oratoire, achève ce tableau : « Les galères sont des prisons où le moindre mal qu'y souffrent les hommes est la perte de la liberté.

Le salut y court beaucoup plus de dangers que la santé. Les forçats y sont chargés de fers, nourris de pain noir et d'eau, couchés sur la dure et conduits par des *Comites* qui s'expliquent plus souvent par des coups que par des paroles..... Leurs divertissements sont plus fâcheux que leurs supplices. Comme ils n'entrent aux galères qu'après avoir croupi dans le péché, ils y apportent toutes les mauvaises habitudes qu'ils ont contractées, et s'il est vrai que la compagnie des méchants est capable de pervertir les meilleurs, on peut juger quelle doit être la vie de tant de coupables conversant ensemble et se communiquant par voie de contagion le mal qu'ils ont appris dans le monde. »

Des propres paroles de Vincent de Paul nous apprenons ses premiers efforts pour remédier à de si grands maux : « J'écoutais leurs plaintes avec patience, dit-il en parlant des galériens, j'embrassais leurs fers pour les rendre plus légers, je m'employais autant que je pouvais par prières et remontrances envers les *Comites* et autres officiers à ce qu'ils fussent traités plus humainement. »

Déjà, il rêve pour Marseille les merveilles qu'il a réalisées à Paris, et secondé par les aumôniers ordinaires qui pour la première fois peuvent s'approcher des galères sans être accueillis par le blasphème et par l'insulte, il entreprend la conversion de ces criminels : beaucoup reviennent à l'usage des sacrements ; il réconcilie quelques hérétiques et amène à la foi plusieurs mahométans.

A BORDEAUX

L'année suivante (1623), le mouvement de la flotte qui s'est rassemblée dans les ports de l'Océan le pousse à visiter le bagne de Bordeaux. Il a la joie d'y retrouver quelques-uns de ses convertis de Marseille.

Avec le plein assentiment du pieux cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, Vincent de Paul recrute vingt religieux choisis dans les divers monastères de la ville : il les distribue deux à deux sur chaque galère et la mission commence. Pour lui, il se multiplie, allant d'un bâtiment à l'autre, partout où il y a quelque pécheur plus endurci, un hérétique ou un infidèle. Il exhorte avec une force de persuasion à laquelle rien ne résiste. Cette mission eut, elle aussi, des résultats qui tenaient du prodige et qui firent bruit dans toute la France. Un matelot turc jusque-là obstiné fut si touché de la conduite du « bon M. Vincent » qu'il abjura le mahométisme et s'attacha pour ne plus le quitter aux pas du saint apôtre, avec lequel il put revenir à Paris.

LES ATTENTIONS DE VINCENT DE PAUL POUR LES FORÇATS

Obligé de borner là ses conquêtes et de voler à d'autres œuvres, Vincent de Paul n'oubliera point ses chers forçats.

On se souvient de l'asile du faubourg Saint-Honoré. Cette maison n'était qu'à loyer et il tardait à M. Vincent d'offrir à ses protégés un refuge plus assuré. Il y avait, entre la porte Saint-Bernard et la Seine, sur la paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet, une tour qui répondait bien à ses desseins : la demander et l'obtenir c'était tout un, car rien ne pouvait être refusé à un solliciteur si charitable : Louis XIII lui octroya sans difficulté la tour Saint-Bernard.

Les forçats y furent plus choyés encore, si l'on peut dire, qu'au faubourg Saint-Honoré. Quand ce n'était pas M. Vincent, c'était Mlle Legras, la fondatrice des Sœurs de Charité qui, avec ses admirables filles, veillait à leurs besoins et se chargeait de panser leurs plaies ; c'étaient les Pères de la Mission, des prêtres du Collège des Bons-Enfants, qui leur disaient la messe chaque jour.

Quand un groupe de prisonniers était à la veille de partir pour les galères, le Serviteur de Dieu munissait leurs âmes comme d'un Viatique religieux par une bonne mission.

S'il leur arrivait de passer devant la porte de Saint-Lazare, le Saint les faisait arrêter pour leur dire quelques mots de Dieu et leur donner à chacun une aumône de cinq sols. Jusqu'en son extrême vieillesse, il s'occupa d'eux avec la sollicitude d'un père, leur servant d'intermédiaire avec leurs familles. Il se chargeait de faire parvenir les petites sommes que leurs parents lui confiaient pour eux et on ne lit pas sans émotion, à la fin de nombreuses lettres que ses infirmités l'obligeaient à dicter à un secrétaire, les *post-scriptum* écrits d'une main tremblante où le charitable Saint énumère les sommes qui lui ont été remises et le nom des forçats auxquels elles sont adressées.

L'HOPITAL DES GALÉRIENS

Un legs pieux permit à saint Vincent de Paul d'assurer à la tour Saint-Bernard et le soulagement corporel des forçats par l'entremise des Filles de la Charité et le ministère spirituel par les prêtres de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Mais le souvenir des galériens de Marseille qu'il avait vus de si près lui tenait au cœur. Il se rappelait surtout avec angoisse les prisonniers malades, rivés quand même à leur banc de torture, réduits à y souffrir sans aucun secours jusqu'à la mort, trop heureux si, par la contagion presque inévitable, ils n'entraînaient pas aussi la perte de plusieurs de leurs compagnons d'infortune.

De 1622 à 1643, le Serviteur de Dieu négocie, mais en vain, l'établissement à Marseille d'un hôpital des galériens : les guerres et les troubles de la France détournèrent de ce projet. Sa patience toutefois ne se lasse point. A peine le cardinal de Richelieu s'est-il fait remettre les titres et pouvoirs de « grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et commerce de France », que Vincent de Paul renouvelle auprès de lui ses instances. Le puissant ministre, non content de délivrer les lettres patentes pour un établissement humanitaire si utile à l'Etat, y intéressa pratiquement sa nièce, la duchesse d'Aiguillon. Celle-ci était une pénitente de saint Vincent de Paul ; elle possédait une immense fortune et était toute prête à donner aux œuvres. Le projet était donc en bonnes mains et sa réalisation assurée.

En effet, dès les premiers mois de 1643, sur l'emplacement de deux arsenaux contigus inutiles au service, s'éleva enfin *l'hôpital royal des pauvres forçats malades*, si désiré et si nécessaire (1). Dans le même temps, le Saint fit partir pour Marseille cinq de ses fils et les mit à la disposition de l'évêque pour une mission sur les galères.

MISSION SUR LES GALÈRES — MORTS A LA TACHE

L'évêque de Marseille, Jean-Baptiste Gault, un digne émule de saint Vincent de Paul, aujourd'hui Vénérable, accueillit avec transport les envoyés

(1) Il était situé au delà du port, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le grand théâtre, au fond de la rue Beauvau.

de la maison Saint-Lazare. Il leur adjoignit divers auxiliaires, plusieurs **Pères** Jésuites, cinq Oratoriens, huit missionnaires de Provence, et lui-même, se mettant à leur tête, malgré un état de santé déplorable, se réserva la tâche la plus laborieuse.

La mission devait durer vingt jours au moins. Ces prêtres descendirent donc sur les galères, s'assirent côte à côte avec les captifs et se mirent à leur réapprendre les prières oubliées et les principales vérités de la foi.

Avec quelle sainte joie Vincent de Paul dut apprendre, par les lignes suivantes du vénérable évêque à la duchesse d'Aiguillon, les résultats de cette fructueuse campagne :

« Vous seriez étonnée, Madame, si vous saviez le nombre de ceux qui ont passé des trois, quatre, cinq et dix années sans se confesser et il s'en est trouvé qui étaient demeurés en cet état l'espace de vingt-cinq années et qui protestaient de n'en vouloir rien faire, tant qu'ils demeureraient dans leur captivité. Mais enfin, Notre-Seigneur s'est rendu le maître et a chassé Satan de ces âmes..... Je m'en vais de ce pas donner l'absolution à quatre hérétiques qui sont convertis dans les galères; vous voyez ces pauvres gens tout autres qu'ils n'étaient auparavant, résolus de ne plus offenser Dieu et prendre en patience leurs afflictions..... »

« Ces enfers flottants, écrit sur le même sujet un autre historien, furent transformés en autant d'églises flottantes. En effet, au blasphème succédèrent de pieux cantiques; au réveil sonné par la cloche du bord, ces malheureux récitaient une prière composée par leur bienfaiteur pour offrir à Dieu leurs peines et leurs travaux; à l'*Angelus* de midi, l'*Ave Maria*, s'unissant à la Vierge qui, triomphant de l'enfer, a rompu les liens des captifs; le soir, c'était encore avec un formulaire sorti de la plume du prélat que les galériens s'endormaient. Le dimanche, ils entendaient la messe avec un tel recueillement que, au rapport des Consuls, on se serait cru dans une communauté religieuse; à 2 heures, ils chantaient les vêpres d'un tel cœur, et avec accompagnement de hautbois, que les promeneurs s'arrêtaient le long du quai admirant l'entrain de leurs voix; puis, se groupant autour des plus instruits, ils écoutaient une page de la Bible ou d'une vie édifiante; et si le long du port ils voyaient passer un prêtre, ils l'appelaient, le conjurant de daigner leur parler de Dieu. »

Le vaillant évêque, le principal auteur après Dieu d'une si admirable révolution, périt à la tâche. Le dimanche avant l'Ascension de 1643, il avait donné en une seule matinée la confirmation à plus de 600 galériens, dont 150 sur une seule galère. Le soir, il apprend que douze malheureux n'ont pu être préparés avec leurs compagnons de chaînes et que les embarcations doivent appareiller le lendemain. N'écoutant que son amour des âmes, volontairement oublieux des prescriptions du médecin qui redoutait surtout pour sa faible poitrine l'humidité de la nuit et les miasmes délétères du bord, il court à ces délaissés et les confirme en leur adressant les plus paternelles exhortations. Au retour, la fièvre le saisit, l'épuise et l'abat en quelques jours. Il tomba victime de sa charité, le 23 mai, à l'âge de quarante-huit ans.

Un autre ami de saint Vincent de Paul, le chevalier de Simiane, le premier administrateur de l'hôpital des forçats, mourut de la même façon, martyr de son zèle, en soignant des malades atteints de contagion. Il écrivait quelques jours auparavant à saint Vincent, en 1645 : « Je vous écris pour vous faire voir le progrès de l'hôpital à l'établissement duquel vous avez tant contribué. Vous aurez appris par ma dernière comme, après beaucoup de résistance, par l'aide de Notre-Seigneur, on nous a donné les malades des galères. Certes, je ne vous saurais exprimer la joie que reçoivent ces pauvres forçats lorsqu'ils se voient transportés de cet enfer dans l'hôpital qu'ils appellent un paradis. A l'entrée seulement, on les voit guérir de la moitié de leur mal parce qu'on les décharge de la vermine dont ils viennent couverts, on leur lave les pieds, puis on les porte dans un lit un peu plus mou que celui sur lequel ils ont accoutumé de coucher. Et ils sont tout ravis de se voir couchés, servis et traités avec un peu plus de charité que dans les galères, où nous avons renvoyé un grand nombre de convalescents qui y fussent morts. Certes, Monsieur, nous pouvons dire que Dieu a béni cette œuvre, ce qui paraît non seulement en la conversion des mauvais chrétiens mais même des Turcs qui demandent le saint baptême. »

Deux ans plus tard, M. Robiche, l'un des premiers missionnaires envoyés par saint Vincent de Paul, paya également de sa vie son dévouement à l'œuvre des galériens et mourut en odeur de sainteté. Une multitude vint le voir sur son lit funèbre, au point que l'on craignit que le plancher ne croulât sous le poids de tant de visiteurs. L'on baisait pieusement les mains et les pieds du serviteur de Dieu, on se disputait les lambeaux d'un coussin imprégné de son sang, la paille de sa chaise, la cire des cierges. Chacun voulait une dernière fois contempler ses traits; il fallut pour satisfaire la pieuse curiosité de la foule, dresser des échelles, établir des échafaudages, et tous de s'écrier : « Oh! la belle âme! Oh! le bienheureux! C'est un saint! »

Inaugurée par ces dévouements et par ces morts héroïques, la mission de Marseille avait chance de durée. C'est pour certains fondateurs d'œuvres un axiome surnaturel qu'une fondation n'est stable que s'il y a dans les débuts une victime choisie. L'œuvre des galères reposant sur des tombes aussi saintes était solidement assise.

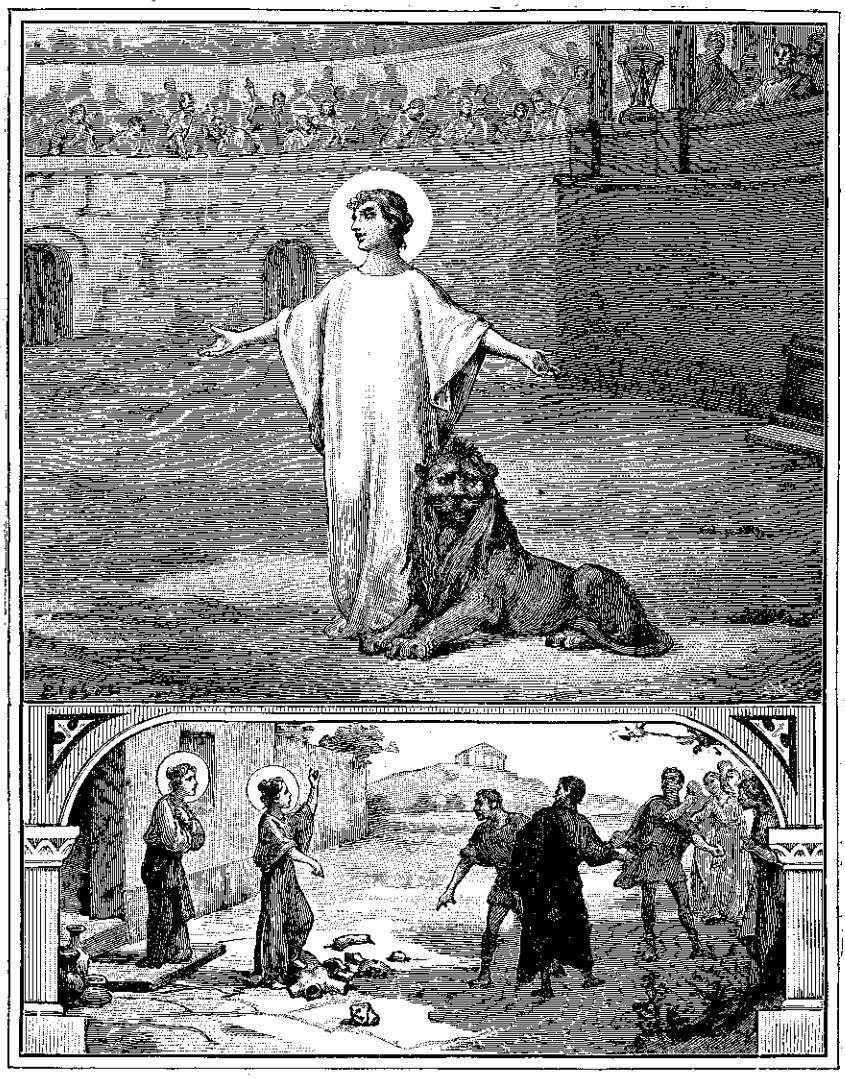
La permanence des missions et l'existence de l'hôpital furent assurées par suite d'une convention passée, dès juillet 1643, entre la duchesse d'Aiguillon et « vénérable et discrète personne » Vincent de Paul. La pieuse duchesse léguait une somme de quatorze mille livres pour nourrir, loger et entretenir à perpétuité à Marseille quatre prêtres de la Mission, à charge de faire le catéchisme et les instructions aux galériens, de leur administrer les sacrements, de visiter de cinq ans en cinq ans chacune des galères de Marseille et autres ports du royaume, pour « catéchiser et instruire en l'amour et charité de Dieu les pauvres forçats », et prendre enfin le soin de l'hôpital des galériens.

Vincent de Paul se contenta désormais de veiller à ce que fussent exécutées les intentions de l'intelligente donatrice. Il se reposa sur ses fils du bien à accomplir et se borna à soutenir et à exciter leur zèle. Pour lui, selon sa coutume, il n'eut rien plus à cœur, l'œuvre ainsi établie et lancée, que de rentrer dans l'ombre et de laisser croire qu'il n'était pour rien dans une si noble entreprise.

SAINTE JUSTINE OU JUSTE ET SAINTE RUFINE

martyres et patronnes de Séville (IIIe siècle).

Fête le 19 juillet.



Dans l'arène, un lion, au lieu de dévorer Rufine, vient se jeter à ses pieds. La foule, surexcitée, lance des pierres contre les deux saintes.

DEUX FLEURS DE SÉVILLE

Séville, la cité aux titres glorieux, l'ancienne Hispalis des Phéniciens et des Carthaginois, la Julia Romula des Romains et des Goths, l'Eden enchanté et délicieux des Arabes, Séville dont la belle plaine est arrosée par le fertile Betis, fut l'heureuse patrie des saintes Justine et Rufine.

Parmi les familles patriciennes qui illustrèrent l'antique Hispalis sous la domination romaine, il faut particulièrement remarquer celle des Rufini, qui faisait profession de christianisme et donna le jour aux deux vierges dont nous allons raconter le martyre glorieux.

Justine naquit, dit-on, en l'an 268, et Rufine vers 270.

Peu après, en 273, sous le règne d'Aurélien, éclata la neuvième persécution. Séville fut particulièrement éprouvée, mais, là comme partout, selon la belle parole de Ter-

tullien, le sang des martyrs fut une semence de chrétiens.

Les Rufini élevèrent leurs filles dans l'amour et la pratique de la religion chrétienne ; ils surent enflammer leur cœur de cette charité qui n'aspire qu'à sacrifier tout au Seigneur Jésus.

Bien jeunes encore, elles eurent la douleur de perdre leurs parents : ils étaient le dernier lien qui les attachait au monde. A partir de ce moment, elles s'en éloignent complètement, se consacrant au service du Seigneur et ne cherchant de joie que dans la prière et la pratique de la mortification.

VENDEUSES DE POTERIES

Les deux sœurs passèrent ainsi quelque temps, conversant avec Dieu seul, uniquement occupées du soin des malades, de la consolation des affligés et d'œuvres de miséricorde.

Leurs nobles ancêtres avaient eu leurs biens confisqués en haine de la religion ; à peine restait-il aux jeunes filles une modeste aisance. Afin de pouvoir augmenter leurs aumônes, elles résolurent d'entreprendre un commerce de céramique. Dans ce dessein, elles vendirent la maison paternelle et tout ce qu'elles possédaient pour louer une humble demeure hors de la porte Triana, à l'endroit nommé aujourd'hui « Cesteria », dans la rue même qui, en souvenir d'elles, se nomme rue des Vierges.

De leurs bénéfices, elles faisaient trois parts : une pour les pauvres, une pour soutenir leur commerce, et la troisième pour leur entretien personnel. Non contentes de faire l'aumône aux pauvres, elles profitaient encore des relations nombreuses que leur créait leur industrie pour instruire les païens et les initier aux vérités religieuses. Elles passèrent ainsi plusieurs années dans la paix, la pratique de la charité et de la prière, lorsqu'un événement inattendu vint mettre à l'épreuve leur amour de Dieu. Mais avant de faire le récit de leur martyre, il importe de donner quelques détails sur le culte de Vénus, qui fut la cause de leur arrestation.

VÉNUS ET SON CULTE

Parmi les innombrables divinités païennes, Vénus fut une des plus adorées. Les Gentils lui avaient consacré des fleurs, des arbres, lui avaient dédié des temples et avaient établi en son honneur des fêtes où les pleurs se mêlaient aux orgies impies.

Les Grecs, les Chaldéens, les Assyriens et les Phéniciens solennisaient le 1er juin ces larmes et ces réjouissances. L'histoire nous raconte que les païens de la Palestine accouraient au Mont Liban où se trouvait une idole de pierre de Vénus pleurante. La tête couverte d'un voile, appuyée sur le bras gauche, elle semblait serrer quelque chose dans sa main. L'idole était creuse, et, au moyen de tuyaux qui aboutissaient aux yeux, on lui faisait verser des larmes de plomb fondu sur un réchaud bien dissimulé. C'est le culte de Vénus que les Romains établirent à Bethléem et au Calvaire afin d'en arracher le souvenir touchant de la naissance et de la mort du Sauveur.

Le matin de ces solennités diaboliques se passait en lamentations funèbres et en sacrifices de divers animaux. La soirée était remplie par des jeux lascifs, entremêlés de chants impurs et de danses abominables. L'idole était portée en procession sur les épaules des patriciennes, et, sur le passage du cortège, la foule poussait des gémissements en souvenir des larmes de Vénus lors de la mort d'Adonis, d'où la fête prenait son nom d' « Adonia ».

Vénus eut en Espagne beaucoup de temples et d'adorateurs. Sur le territoire de Séville, à Sanluccas-le-Grand, on lui consacra un bois et un sanctuaire, où elle était adorée sous le nom de Salambona.

Elle fut également vénérée dans un temple somptueux, sur l'emplacement actuel de l'église paroissiale de Sainte-Marie-Madeleine. La statue en terre cuite avait beaucoup d'analogie avec celle du Mont Liban. Quoiqu'il fût interdit par la loi romaine de demander publiquement des offrandes pour les sacrifices, il était fait exception en faveur de Vénus.

Le 1er juin, il y avait quête pour l'entretien de ce culte abominable, et c'était pour les Sévilliens le plus grand jour de fête de l'année.

Dès l'aurore, ils accouraient au temple et remplissaient l'air de leurs gémissements et de leurs plaintes. Le soir avait lieu la grande procession ; elle sortait du temple, se rendait à la porte Triana, longeait le faubourg Cesteria, rentrait par la porte de l'Arenal et de là au Capitole par les rues les plus belles.

LA PROCESSION D'UNE DÉESSE
LA STATUE BRISÉE

Le 1er juin 287, ce programme fut de tous points suivi. Pendant l'allégresse bruyante et universelle, les saintes Justine et Rufine, retirées dans leur demeure et agenouillées au pied de la croix, faisaient à Dieu le sacrifice de leur vie, en expiation des outrages qui lui étaient infligés par ce débordement de passions malsaines.

Tout à coup, la foule, surexcitée, s'arrête à la porte de la maison des Saintes et se met à frapper bruyamment.

Les jeunes filles lèvent les yeux au ciel, invoquent le secours d'en haut avec une ferveur incomparable et se disent l'une à l'autre :

— Allons à ces idolâtres et montrons-leur l'erreur dans laquelle ils croupissent

Ayant ouvert la porte de leur maison, elles se trouvent en face de la foule. Une des femmes perverses qui escortaient la statue s'avance et leur dit :

— Venez, sortez, prosternez-vous et adorez, vous aussi, la déesse Salambona. Donnez-nous quelque chose pour son temple et ses sacrifices.

— Allez, lui répond sainte Justine, animée d'une sainte colère, allez-vous-en avec votre idole, car nous n'adorons pas vos dieux. Et afin que vous voyiez votre aveuglement et que vous reconnaissiez votre erreur, dites à votre déesse de prendre elle-même ce qui lui plaira ; elle ne vous répondra pas et ne fera même pas le moindre mouvement.

Excitée par ces paroles énergiques, la foule entre en fureur et s'agite. Dans le tumulte, la statue de la déesse est jetée à terre. Rufine s'en saisit aussitôt, la jette sur le sol avec une telle force qu'elle se brise en morceaux.

Alors la colère de la multitude ne connaît plus de bornes ; elle se précipite dans la maison des deux jeunes filles et brise tout ce qui s'y trouve. Celles-ci furent insultées de toutes façons et frappées ignominieusement.

Le gouverneur de la ville, Diogenianus, qui attendait la procession, assis sur un siège magnifique et entouré des autorités, ayant appris ce qui venait de se passer, ordonna que Justine et Rufine lui fussent amenées.

— Qu'est-ce que j'apprends, leur dit le magistrat ; qu'avez-vous fait de la déesse Salambona ?

— Nous ne regardons pas Vénus Salambona comme une déesse sacrée, répondirent-elles. Ce n'est qu'une misérable statue en terre cuite. Nous adorons et confessons le vrai Dieu qui vit dans les cieux de toute éternité et son fils unique, Jésus-Christ, qui s'est fait homme pour nous sauver et nous racheter.

La foule, de plus en plus furieuse et altérée de sang, demandait avec des cris sauvages la mort des chrétiennes, et Diogenianus ordonna de les jeter en prison afin de leur faire expier l'outrage fait à Salambona et le courage avec lequel elles lui avaient répondu.

LA PRISON — SUPPLICE DE LA FLAGELLATION

Cette prison a traversé les siècles ; elle est aujourd'hui un des monuments les plus antiques et les plus vénérés de Séville. Située hors des murs de la cité et en face de la Puerta del Sol, elle se trouve sous l'église et le couvent de l'Ordre de la Sainte-Trinité. On y descend par un escalier de marbre rouge de dix-neuf marches, et le pieux pèlerin y ressent quelque chose de l'impression profonde éprouvée dans les catacombes de Rome.

La joie des Saintes de souffrir pour Notre-Seigneur était débordante, mais comme elles se défiaient de leur faiblesse, leur premier soin, en pénétrant dans cet obscur et affreux réduit, fut de se jeter à genoux pour demander au Seigneur la grâce de la persévérance. Notre-Seigneur voulut les récompenser en leur envoyant sa sainte Mère pour les encourager.

Le lendemain, sur l'ordre du gouverneur, les bourreaux descendirent dans le cachot ; ils attachèrent les vierges par leur chevelure à des anneaux qui pendaient de la voûte et les frappèrent cruellement. Bientôt leur corps ne fut plus qu'une horrible plaie, et la vue du sang excitant encore la rage de ces hommes, ils leur arrachèrent avec des pinces, les ongles des pieds, sans qu'elles proférassent un seul gémissement.

Mais les forces venant à leur manquer, elles s'évanouirent. Alors les bourreaux les détachèrent des anneaux et les abandonnèrent brutalement sur le sol inondé de leur sang. Quand les Saintes revinrent à elles, toutes leurs plaies s'étaient fermées miraculeusement et elles ne ressentaient plus rien de leur cruelle torture.

GÉNÉREUSE DÉCLARATION

Cependant, Diogenianus, désirant se rendre compte de leurs blessures, se fit amener les deux vierges au cas où elles vivraient encore. Quelle ne fut pas la stupeur des bourreaux en les trouvant bien portantes ! Ils ne pouvaient s'expliquer cette extraordinaire dérogation aux lois de la nature ; ils chargèrent de chaînes les martyres et les conduisirent au gouverneur.

Diogenianus leur dit alors :

— Vous devriez expier par une mort ignominieuse l'outrage que votre imprudence vous a fait commettre envers la déesse Salambona. Néanmoins, vous avez un moyen de salut ; êtes-vous, dites-moi, disposées à suivre mes conseils et à sauver vos vies précieuses ?

— Nous savons, répondit la courageuse Justine, nous savons à quoi tendent tes paroles insidieuses. Sache, Diogenianus, que jamais nous ne renierons notre foi, car nous sommes chrétiennes et nous le resterons jusqu'à la mort.

Dissimulant un mouvement de colère, Diogenianus reprit :

— Ton jeune âge ne te permet pas de mesurer la portée de tes paroles ; elles compromettent ta sœur.....

— Non, non, interrompit vivement la jeune Rufine, mes croyances sont celles de ma sœur, ma foi est celle qu'elle professe, la foi au Christ pour lequel nous sommes disposées à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

D'une voix furieuse, le gouverneur s'écria :

— Pour la dernière fois et pour l'amour de votre vie, voulez-vous sacrifier aux idoles du Capitole ?

— Jamais, répondirent les martyres ; nous ne connaissons pas d'autre Dieu que celui des chrétiens et nous méprisons vos idoles fausses et mensongères.

Sur cette déclaration, le magistrat les livra de nouveau aux bourreaux. Les licteurs les attachèrent fortement sur le chevalet et leur disloquèrent d'abord tous les os, puis, avec une rage satanique, ils se mirent à les déchirer avec des ongles de fer.

CONSOLATIONS CÉLESTES

A peine rentrées dans leur sombre cachot, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et rendirent grâce au Seigneur qui les avait fortifiées au cours de leur combat. Cependant, leurs souffrances étaient vives et une soif ardente les consumait.

Tout à coup, une source cristalline jaillit auprès d'elles ; elles y trempèrent leurs lèvres desséchées et se trouvèrent fortes et vaillantes comme si elles n'avaient rien enduré.

Cette eau a continué de couler au travers des siècles ; elle est restée pour les fidèles un objet de vénération et elle opère quantité de prodiges. Jusqu'en 1643, époque où le culte des Saintes diminua beaucoup, les eaux s'élevaient et bouillonnaient en souvenir de leur supplice, les 17, 18 et 19 juin.

SUPPLICES VARIÉS — MORT DE JUSTINE

Diogenianus ordonna de ne donner aux prisonnières que le strict nécessaire pour les empêcher de succomber. La cruauté des bourreaux n'avait pas besoin de stimulant : plusieurs fois par jour ils descendaient auprès des jeunes filles, les attachaient et les fouettaient cruellement. Celles-ci se réconfortaient à la vue et au contact d'une croix qu'elles avaient creusée avec leurs ongles, dans la pierre d'une colonne où l'on peut encore la voir. Sur ces entrefaites, Diogenianus dut s'absenter de Séville et faire un voyage dans la Sierra Morena ; il résolut d'emmener avec lui les saintes Justine et Rufine, comptant, pour abattre leur constance, sur les souffrances qu'il leur faudrait endurer le long du chemin qu'elles devaient faire, pieds nus, attachées à la queue des chevaux.

Nous ne chercherons pas à décrire les indicibles tourments qu'elles endurèrent de la faim, de la soif, de la fatigue et de la chaleur.

Elles rentrèrent à Séville aussi courageuses et invincibles qu'au départ, tandis que le président romain ressentait amèrement l'humiliation de sa défaite.

De nouveau, le supplice de la faim leur fut infligé. Justine, l'aînée, dévorée de fièvre, étendue sur le sol, appuie son front sur les genoux de Rufine ; toutes deux sont brisées de douleur quand le saint évêque Sabinus entre dans leur cachot pour les encourager. Il a pu acheter à prix d'or la permission de parvenir auprès des martyres et leur distribue la sainte Communion.

Peu d'instants après, Justine dit à Rufine :

— Ma sœur, voici que je vais mourir. Au ciel, je demanderai au Seigneur de te donner la force de résister jusqu'à la mort. Là-haut, je t'attendrai !

Et paisiblement, un ineffable sourire sur les lèvres, elle s'envola aux cieux, le 17 juillet 287.

RUFINE EXPOSÉE DANS L'AMPHITHÉATRE PROTECTION CÉLESTE

Le 19 juillet 287, les rues de Séville sont parcourues par une foule en fête, qui se dirige joyeusement vers l'amphithéâtre. Rufine doit être livrée aux bêtes, et aucun spectacle ne peut être plus cher à la multitude que le martyre de celle qui a insulté sa déesse.

Le gouverneur de la ville, entouré des autorités principales, assiste à la fête ; tous se réjouissent de voir couler le sang, et la foule ne peut plus contenir son impatience.

Après quelques jeux, les spectateurs réclament à grands cris la jeune chrétienne dont l'entrée est saluée par une immense clameur.

Paisible, souriante, elle s'avance lentement jusqu'au milieu de l'arène.

Elle n'avait pas encore dix-huit ans et se tenait debout sans chaînes, les bras étendus en forme de croix, le visage rayonnant de joie.

Ce fut un silence dans la foule immense, touchée malgré tout de cette douceur et de cette faiblesse virginales.

Mais bientôt un cri sauvage retentit : « Le lion ! »

Alors, d'une forte cage de fer, les grilles glissèrent et un lion majestueux se précipita dans l'arène. Après quelques bonds pour manifester sa joie de la lumière et de la liberté reconquises, il aperçoit sa proie.

De nouveau, le silence avait succédé au tumulte. Tous les yeux étaient fixés sur le fauve et sur sa victime.

D'un bond, le lion est auprès de la jeune fille, mais, ô merveille ! au lieu de lui déchirer les flancs, il se jette à ses pieds comme un agneau.

Un cri de rage et de désappointement retentit dans tout l'amphithéâtre.

Une voix pourtant domine le tumulte ; on ne sait d'où elle vient, et elle crie :

— Le Dieu des chrétiens est le vrai Dieu!

RUFINE EST DÉCAPITÉE CULTE DES MARTYRES

Diogenianus, furieux, ordonne alors de reconduire la jeune fille en prison.

Elle y redescend et présente joyeusement sa tête au bourreau, qui la tranche d'un coup, ouvrant ainsi à la martyre les portes du ciel.

D'autres disent qu'elle fut décapitée dans l'amphithéâtre même et que son corps y fut aussitôt brûlé.

Les deux Saintes ont très fréquemment manifesté au cours des siècles la puissance de leur intercession auprès de Dieu. On leur doit une grande quantité de prodiges et de faveurs. A Séville, la Giralda, belle tour mauresque élevée au XII[e] siècle, leur est dédiée. Cet édifice, admirablement restauré, est l'un des plus beaux monuments de la capitale de l'Andalousie, et, tant que les Maures furent maîtres du pays, elle servit de minaret pour la mosquée adjacente.

Leur fête qui, autrefois, avait été de précepte, l'est redevenue sur l'ordre de Benoît XIV, et le 17 juillet est pour Séville une fête d'obligation.

Les saintes Justine et Rufine avaient, dans le bréviaire mozarabe, leur office propre avec leçons et antiennes ; terminons en citant ici celle du *Magnificat*.

O saintes vierges Justine et Rufine, roses brillantes, perles magnifiques, vous avez enrichi de votre sang et du trésor de vos reliques la cité de Séville. O chères patronnes, si aimées du Christ, nous vous demandons humblement pour notre ville le secours et la protection de vos prières.

C. DE L.

SOURCES

Vida de las santas Justa y Rufina, patronas de Sevilla, por don PEDRO RICALDONE, Sevilla, 1896. — *Acta Sanctorum Boll.* 16 juillet, t. IV. — *Flores. Espagna sagrada*, t. IX.

SAINT ÉLIE, FONDATEUR DES CARMES

Fête le 20 juillet.

Sabocha, père d'Elie, voit dans un songe, avant la naissance de l'enfant, des hommes couverts d'un manteau blanc qui le saluent, puis s'approchent, l'arrachent du sein de sa mère pour le mettre sur le feu, et lui présentent de la flamme au lieu de nourriture (tradition relatée dans l'Office de saint Elie). Cette vision annonçait l'Ordre des Carmes.

Tandis que le roi d'Israël, Achab, détruisait le culte du vrai Dieu et sacrifiait à l'idole de Baal. *Elie se dressa comme le feu et sa parole fut comme une flamme ardente et il s'écria : Vive le Seigneur Dieu, en présence duquel je suis : Sache qu'il ne tombera pendant ces années ni rosée ni pluie que selon la parole qui sortira de ma bouche.* Et une sécheresse de feu dévora la terre.

Sabocha se rend à Jérusalem raconter sa vision aux prêtres. L'oracle divin répondit : Gardez-vous de publier ma réponse : la lumière sera la maison de votre fils ; ses discours seront brefs et éclatants pour démontrer, et il jugera Israël avec le feu comme avec une épée. (*Vie du prophète*, par saint Epiphane.) Elie est nommé, par tous les anciens, le prophète du feu.

La parole de Dieu se fit entendre à Elie : Pars d'ici et va contre l'Orient, c'est-à-dire quitte tes biens et marche contre ta volonté, *et cache-toi près du torrent de Larith*, c'est-à-dire dans la solitude de la chasteté. C'est ainsi que la forme complète de la vie parfaite et religieuse fut donnée à Elie ; et il suivit l'ange et commença la vie monastique.

Elie, caché au torrent de Larith, qui couleici à sa gauche, rassemble des hommes pieux et les instruit de la vie monastique ; des *corbeaux* apportaient à Elie, au matin et au soir, du pain et de la viande. Depuis, les religieux ont toujours été nourris par les envoyés du ciel.

Bientôt, la voix de Dieu lui dit :

car le Seigneur déclare que cette farine et cette huile ne diminueront pas. — Ce qui arriva, et, de plus, il ressuscita son fils mort. (Voir les deux sujets au fond.)

Achab : C'est toi, religieux, qui troubles Israël. — Non, répondit hardiment le prophète, dont le zèle dévorait la poitrine ; je ne trouble pas Israël, mais c'est toi et ta maison qui avez abandonné le Seigneur et suivi Baal !

Lève-toi, va à Sarepta, j'ai commandé à une veuve de te nourrir. Il la trouve pauvre et rapportant avec son fils un peu de bois pour ne pas mourir de faim : donne-moi un peu d'eau et une bouchée de pain cuit sous la cendre: Je n'ai qu'une poignée de farine et quelques gouttes d'huile. — Ne crains pas, fais-moi le pain avec la farine et ensuite tu feras de même pour toi et ton enfant;

Elie porte un défi aux 850 prophètes des faux dieux : Qu'on nous donne deux bœufs, sur des bûchers non allumés. Vous invoquerez vos dieux et moi mon Dieu, et le Dieu qui enverra le feu sera le vrai Dieu. Du matin à midi, les faux prophètes criaient en vain ! Elie se moquait, et, selon leur rite, ils se déchiraient jusqu'au sang avec des couteaux et des pointes.

Elie éleva un autel en pierre, l'entoura de deux fossés d'eau, plaça le bois et la victime, et dit par trois fois : Prenez 4 amphores d'eau et versez-les sur les membres et le bois. L'eau inondait l'autel, et Elie, alors : Seigneur, montrez que vous êtes notre Dieu.....
Le feu du ciel descendit et consuma l'holocauste et le bois, et les pierres, et les cendres, et l'eau même qui entourait le sacrifice.

Elie étant monté sur le Carmel pour obtenir la pluie, lorsqu'il eut prié sept fois, voici qu'une petite nuée, large comme le pas d'un homme, s'éleva de la mer. Cette nuée révélait à Elie la Vierge Immaculée, Mère de Dieu, et cette pluie salutaire signifiait le Sauveur.

Elie dit au peuple : Saisissez les prophètes de Baal et que pas un n'échappe. Ils les prirent et Elie les conduisit au torrent de Cison et les fit tous mettre à mort, les uns par le glaive, les autres par l'eau.

Elie s'enfuit au désert et s'endort à l'ombre d'un genévrier ; l'ange le toucha et lui dit : Lève-toi et mange ; tu as un long chemin à parcourir. Et voici que, derrière la tête, il y avait un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Elie marcha, fortifié par cette nourriture, 40 jours et 40 nuits, jusqu'au mont Horeb. — Ce pain était la figure de l'Eucharistie.

Après ce jeûne, il se cacha dans une caverne, et la voix de Dieu : Que fais-tu ici, Elie ? — Je suis embrasé de zèle pour le Seigneur Dieu des armées, car Israël a manqué à votre alliance; ils ont détruit vos autels, tué vos prophètes; je suis demeuré seul d'entre eux et ils cherchent à me tuer.

Le Seigneur : Retourne; va..... tu oindras un roi..... et puis, tu oindras le prophète Elisée..... Elie trouva Elisée labourant avec douze paires de bœufs et conduisant lui-même une paire; il plaça son manteau sur ses épaules, et, laissant ses bœufs, Elisée courut vers Elie, disant : Laisse-moi embrasser mon père et ma mère et je te suivrai. — Va, dit Elie, et reviens.

La voix de Dieu : Sors et tiens-toi sur la montagne. Voici que le Seigneur passe et un souffle violent renverse les montagnes, bouleverse les pierres devant le Seigneur..... et, après le feu, viendra le souffle d'un vent doux. A ces paroles, Elie cacha son visage avec son manteau et se tint debout à l'entrée de la caverne.

Telle fut la vocation d'Elisée.
Elie, sorti de la caverne, souffla comme cet air doux qui succède à la tempête et assembla de toutes parts ses disciples et les conduisit avec Elisée au Carmel, et, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, il institua l'Ordre du Carmel en l'honneur de la Vierge, signifiée par la nuée.

SAINT ÉLIE, FONDATEUR DES CARMES

(Seconde partie.)

Le Seigneur à Elie : Descends vers le roi d'Israël, Achab, et tu lui diras : Tu as tué Naboth et tu as pris sa vigne : au lieu même où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi ton sang. (Voir la mort de Naboth au fond.)

A ces menaces, Achab déchira ses vêtements, prit le cilice, jeûna, se couvrit de cendres et marcha tête nue. — Le Seigneur à Elie : Tu as vu Achab humilié, et parce qu'il s'est humilié à cause de moi, je transporterai la malédiction au règne de son fils.

Achab, avec feinte, lui dit : Ai-je donc été ton ennemi ? — Elie avec force : Tu es vendu au péché devant le Seigneur et le mal tombera sur toi et ta postérité ; tes fils mourront et tu seras le dernier de ta race à régner en Israël, etc.

Ochosias, fils d'Achab, étant tombé d'une fenêtre à Samarie, se coucha et envoya consulter Beelzébuth. Elie alla au-devant des envoyés : Retournez, dites au roi : Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël, que vous envoyez à Beelzébuth ? C'est pourquoi vous mourrez de ce mal.

Le roi, irrité, envoya un capitaine de 50 soldats à Elie sur le haut de la montagne : Homme de Dieu, lui dit-il, le roi ordonne que tu descendes. — Elie au capitaine: Si je suis homme de Dieu, que le feu du ciel descende et te dévore, toi et tes 50 soldats ! — Et le feu du ciel descendit, le dévora avec ses 50 hommes.

Le troisième capitaine, dit : Homme de Dieu, aie pitié de ma vie et de celle de mes soldats ! Alors l'ange de Dieu dit à Elie : Descends, obéis et va au roi. Et il vint et dit : Parce que tu as envoyé consulter Beelzébuth, comme s'il n'y avait pas un Dieu en Israël, tu ne sortiras pas de ce lit et mourras. — Et il mourut

Le roi envoya à nouveau un capitaine de 50 soldats, qui ne craignait pas Dieu : Homme de Dieu, le roi dit que tu te hâtes de descendre. — Elie : Si je suis homme de Dieu, que le feu du ciel descende et te dévore, toi et tes 50 soldats ! — Et le feu descendit, le dévora avec ses 50 hommes.

Elie, avec Elisée, suivis de 50 prophètes, vinrent au Jourdain et s'arrêtèrent : Elie frappa l'eau de son manteau ; l'eau s'ouvrit et leur fit passage. — Alors Elie à Elisée : Demande ce que tu veux, afin que je te l'accorde avant que je ne parte. — Elisée : Que ton double esprit vienne en moi. — Si tu me vois quand je serai enlevé,

tu seras exaucé. Et un char de feu et des coursiers l'enlevèrent dans le tourbillon au paradis terrestre. — Elisée le voyait et criait : Mon père, char d'Israël et son conducteur ! — Il ramassa le manteau.

Jésus prit Pierre, Jacques et Jean, son frère, sur une montagne élevée et fut transfigure devant eux. — Et

paradis, et il est instruit de ce qu'il devra faire contre l'Antéchrist qu'il sera appelé à combattre.

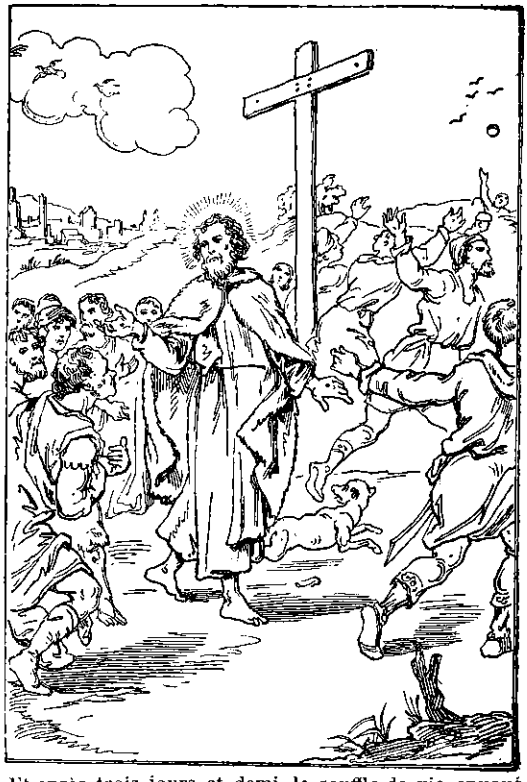
Le prophète Elie assiste à la résurrection glorieuse du Christ au ciel. — Les douze apôtres sont à droite, Pierre et Jean au premier rang.

voici que Moïse et Elie apparurent, causant avec lui, et la tradition des Carmes, révélée par la Sainte Vierge, est qu'à ce moment Elie obtint du Christ la perpétuité de son Ordre, figuré ici au pied du Thabor.

Elie, pendant les 40 jours qui s'écoulèrent entre la résurrection et l'ascension, jouit de la société du Christ au

Jésus a dit : Je vous enverrai le prophète Elie avant que vienne le grand et terrible jour du Seigneur, et il réconciliera le cœur des pères à leur fils et le cœur des fils à leurs pères (selon Malachie). Il convertira les Juifs, fortifiera les fidèles, enverra des disciples : *Elias venturus est, et restituet omnia.* (Matth.)

Et lorsqu'il aura achevé de rendre son témoignage, la bête de l'abîme (l'Antéchrist) lui fera la guerre, le vaincra, le tuera..... et, d'après les interprètes, il sera crucifié sur la place de la cité qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte et où leur Seigneur a été crucifié. (*Apoc.*)



Et après trois jours et demi, le souffle de vie envoyé par Dieu rentrera en lui, et il se tiendra debout, et une grande crainte s emparera de ceux qui le verront. (*Apoc.*)

Et les tribus et les peuples de toutes langues verront son corps trois jours et demi sans sépulture sur la place, et ils se réjouiront et feront fête à l'occasion de cette mort, et se donneront mutuellement des présents, parce qu'ils auront crucifié le prophète. (*Apoc.*)

Et il entendra une voix du ciel : Monte ici ! — Et il montera au ciel sur la nuée; ses ennemis le verront, et à cette heure, il y aura un grand tremblement de terre et la dixième partie de la cité croulera et ensevelira les noms de 7000 hommes (à gauche de la gravure), les autres, pleins de crainte, rendront gloire à Dieu. (*Apoc.*)

NOTA. — Les paroles de l'*Apocalypse* citées sous ces quatre dernières gravures s'appliquent à la fois à Henoch et à Elie, et le texte a été mis au singulier par le traducteur, parce qu'il ne s'agit que de la vie de saint Elie.

SAINTE MARGUERITE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 20 juillet.

Sainte Marguerite triomphant du dragon infernal.

Sainte Marguerite, que les Grecs appellent Marine, naquit à Antioche de Pisidie, dans l'Asie-Mineure, sous le règne de Dèce. Son père, nommé Œsidius, jouissait d'une influence considérable dans sa province : il était prêtre des faux dieux et, dans plusieurs circonstances, il avait manifesté sa haine contre les chrétiens. Quant à la mère, elle mourut peu de temps après la naissance de sa fille. Qui aurait pu croire que cette pauvre enfant, privée de sa mère et

soumise à un père païen, deviendrait bientôt une sainte? Merveilleuse protection de la Providence de Dieu : Marguerite fut alors confiée aux soins d'une nourrice vertueuse qui l'éleva dans les principes de la religion chrétienne. De bonne heure, elle ouvrit son âme aux saintes et belles vérités de la foi : elle demandait sans cesse à sa nourrice de lui redire les actes des martyrs et désirait ardemment imiter tant de vierges qui avaient préféré aux joies de la terre les tortures endurées pour le nom de Notre-Seigneur Jésus.

Ce désir devint plus ardent avec l'âge; aussi s'empressa-t-elle de réclamer le baptême dès que son origine païenne lui fut révélée. Chaque jour, avec une assiduité peu commune aux enfants de son âge, elle allait entendre la prédication de l'Evangile. Quand elle fut suffisamment instruite des mystères de la religion, quand elle eut achevé cette espèce de noviciat exigé des païens qui voulaient entrer dans le sein de l'Eglise, on l'admit à recevoir le baptême. Elle alla s'agenouiller au pied des autels; et, tandis qu'on versait sur sa tête cette eau qui efface la souillure originelle, Marguerite consacra sa virginité à Jésus-Christ et le choisit pour son Epoux éternel.

MARGUERITE EST CHASSÉE DE LA MAISON PATERNELLE

Mais Jésus est un Epoux crucifié, et il voulut faire à Marguerite l'honneur de l'associer à ses souffrances en ce monde, afin de l'associer un jour à sa gloire en l'autre. Céleste agriculteur, il voulut que cet épi, qui devait être sitôt moissonné par la faux des persécutions, fût exposé aux rayons d'un soleil plus ardent afin de parvenir plus vite à la maturité.

Arrivée à l'âge où l'enfant peut se passer des soins d'une nourrice, Marguerite fut renvoyée dans sa famille. Son père l'aima d'abord tendrement à cause de sa douceur et de ses brillantes qualités; mais, quand il apprit qu'elle avait embrassé la religion chrétienne, il l'adjura, au nom de l'affection filiale, de renoncer à son baptême. La jeune fille demeura inébranlable. Son père renouvela ses supplications, employa tour à tour les caresses et les menaces, mais ce fut en vain.

Furieux d'une résistance si opiniâtre, le prêtre idolâtre chassa sa fille de la maison paternelle avec défense de reparaître jamais en sa présence. Marguerite obéit sans proférer une seule plainte. Elle s'éloigna de son père, de cette maison où elle avait vu le jour et se réfugia auprès de sa nourrice qui l'accueillit comme le fruit de son sein. Auprès de cette seconde mère, elle s'efforça d'oublier, dans la pratique de l'humilité, la noblesse de son origine. Elle obéissait à sa nourrice comme une simple servante et, chaque jour, elle menait paître les brebis avec les jeunes filles de son âge, s'acquittant de cet office avec beaucoup d'humilité et de douceur, à l'exemple de Rachel, mère du patriarche Joseph qui, dans ses jeunes années, gardait les troupeaux de son père.

ELLE RENCONTRE LE PRÉFET OLYBRIUS

Sur ces entrefaites, parut un édit de l'empereur Dèce ordonnant de rechercher les chrétiens et de mettre à mort tous ceux qui refuseraient d'adorer les dieux de l'Etat. Le préfet du prétoire, Olybrius, fut chargé de l'exécution de ce décret dans les provinces de l'Asie-Mineure. C'était un homme sanguinaire, connu par sa férocité contre les chrétiens. Il partit donc pour Antioche, accompagné d'une nombreuse escorte. En traversant la campagne, il aperçut Marguerite qui paissait les brebis avec d'autres jeunes filles. Frappé de sa beauté et vaincu par la concupiscence, il ordonna à ses serviteurs de lui amener Marguerite.

« Allez, s'écria-t-il, informez-vous de cette jeune fille; si elle est de condition libre, j'en ferai mon épouse; si, au contraire, elle est née dans l'esclavage, je donnerai pour la racheter le prix qu'elle mérite. »

Les serviteurs obéirent et l'humble jeune fille, remplie de crainte et d'épouvante, fut conduite devant le préfet.

« Ne crains rien, lui dit ce dernier, il ne te sera fait aucun mal, mais, découvre-moi si tu es libre ou esclave.

— Ma famille est très connue dans cette ville et je ne suis pas d'une naissance si obscure que je doive cacher mon origine; mais, puisque tu as parlé de liberté, sache que je ne dépens d'aucun homme, et que je ne connais d'autre maître que Jésus-Christ.

— Quel est ton nom?

— Les hommes m'appellent Marguerite, mais, au baptême, j'ai reçu un nom plus illustre, je m'appelle Chrétienne. »

Cette réponse déconcerta le préfet; mais, résolu à triompher de la jeune fille, il ordonna de l'enfermer dans une prison ténébreuse et de la priver de nourriture. La Sainte ne se laissa point vaincre par la souffrance. Elle reçut plusieurs fois la visite des anges et une lumière éclatante pénétra dans le cachot obscur où elle était ensevelie. Tous ces signes visibles de la protection de Dieu fortifièrent sa foi. Aussi longtemps que dura sa captivité, Marguerite consacra ses jours et une partie de ses nuits à la prière. Elle demandait avec humilité au Seigneur de soutenir son courage.

MARGUERITE CONFOND LE PRÉFET

Olybrius, voyant que le supplice de la faim ne pouvait ébranler la résistance de la jeune fille, résolut de l'interroger de nouveau. Pour lui inspirer plus de crainte, il voulut convoquer à cet interrogatoire tout le peuple d'Antioche. Un héraut parcourut les rues de la ville et, au nom du préfet, invita la population tout entière à ce singulier spectacle.

Au jour indiqué, une foule immense se pressait autour du tribunal. Chacun voulait voir la fille d'Œsidius, chacun voulait être témoin de sa confusion. Olybrius, paré de ses plus beaux ornements, vint s'asseoir sur son trône et, après avoir salué l'assistance, ordonna d'amener devant lui l'épouse du Christ.

Marguerite parut, escortée de quelques soldats. Sa beauté, sa jeunesse, la sérénité de son regard excitèrent dans la foule un murmure d'admiration. Plusieurs voix se firent entendre pour implorer la clémence du préfet. Mais celui-ci, d'un geste, imposa silence à l'assemblée. Puis, s'adressant à la jeune fille, il l'engagea à revenir à des idées plus saines, à renoncer à ses erreurs et lui posa enfin cette terrible alternative :

« Choisis. Je te propose aujourd'hui la vie ou la mort, la joie ou les tourments.

— La vie et la joie véritables, reprit Marguerite, je les ai trouvées dans mon cœur où j'adore

Jésus-Christ. Quant aux tourments et à la mort, je ne les crains pas, puisqu'ils ne pourront arracher de mon cœur un si précieux trésor.

— Qui donc t'a ainsi séduite et endoctrinée ? qui donc t'a dicté ces folles extravagances ? De toi-même tu n'aurais pas parlé de la sorte. Eh bien ! dis-nous sans détour quelle est la personne qui t'a si bien stylée.

— Celui qui sert Jésus-Christ n'a pas besoin d'un maître mortel qui l'instruise et lui enseigne ce qu'il doit répondre devant les hommes : l'Esprit-Saint parle dignement pour lui.

— N'espère point échapper à la puissance de mon bras par un impudent mensonge. Nous avons appris que la séduction du Christ est telle que celui qui a été une fois imbu de sa doctrine, nulle discussion, nulle violence ne peuvent l'ébranler. Mais toi, prends pitié de ta jeunesse, ne te laisse point tromper par un vain espoir; adore nos dieux, sinon tu vas expirer au milieu des tourments les plus cruels.

— Juge impie, je ne redoute point l'effet de tes menaces et tu ne pourras me convaincre à vénérer des simulacres muets. Si Jésus-Christ n'était qu'un homme, comme ta folie te le fait croire, tu triompherais peut-être de ma faiblesse, mais il est Dieu. Dès lors, je ne dois point obéir aux décrets de l'empereur, tue-moi si tu veux, déchire-moi, fais-moi brûler vive, jette-moi sous la dent des bêtes; tu peux me mettre à mort, mais me séparer de l'amour du Christ, jamais ! »

ELLE EST CONDAMNÉE A LA TORTURE

Furieux de cette réponse, le président ordonne de la suspendre par la tête et de la frapper de verges à coups redoublés. Les bourreaux exécutent cet ordre barbare. Les verges vibrent un instant dans l'air et retombent en sifflant sur le corps délicat de la jeune fille. Le sang coule à flots et se répand sur le sol. Les témoins de cette cruelle exécution se laissent attendrir. Ne pouvant retenir des larmes de compassion, ils s'approchent de la bienheureuse martyre.

« O vierge, lui disent-ils, aie pitié de toi-même, épargne ta vie, acquiesce pour un instant aux ordres du préfet. »

Marguerite, à qui ce supplice n'avait pas arraché une seule larme, leur répondit :

« N'allez pas affaiblir mon courage par vos pleurs ; retirez-vous, car les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. Je vous pardonne toutefois parce que vous agissez en cela par humanité et que, marchant dans les ténèbres, vous ne jouissez pas de la vraie lumière. Si vous connaissiez la vérité, non seulement vous ne plaindriez pas mon sort, mais vous demanderiez à le partager. »

Olybrius, ne pouvant maîtriser sa fureur, ordonne de la suspendre au chevalet et de lui déchirer les flancs avec des ongles de fer. Les exécuteurs se mettent à l'œuvre. Ils lacèrent les chairs de la jeune martyre, les enlèvent par lambeaux jusqu'aux entrailles qui paraissent à découvert.

En présence de ce hideux spectacle, les assistants se voilent le visage, et le préfet, honteux de son œuvre, détourne les yeux. Mais Marguerite, se riant de tous ces supplices, regarde couler son sang et bénit le Seigneur des souffrances qu'elle endure pour lui. Cependant, les bourreaux se fatiguent de la tourmenter; ils la détachent du chevalet et lui annoncent que, le lendemain, elle sera livrée aux flammes.

MARGUERITE TERRASSE LE DRAGON

Reconduite dans sa prison, Marguerite se mit en prière. Soudain, au milieu de son oraison, elle fut saisie d'un grand tremblement. Elle se retourna et aperçut Satan qui s'apprêtait à l'effrayer par divers artifices et des prestiges fantastiques. L'esprit des ténèbres avait pris la forme d'un dragon. Sa gueule ouverte lançait un feu d'une odeur insupportable et une épaisse fumée semblait sortir de ses narines. Il s'approcha de la jeune fille comme pour la dévorer. Mais Marguerite, à la vue de cette forme menaçante, recourut, selon son ordinaire, aux armes de la prière :

« Seigneur, s'écria-t-elle, vous qui avez humilié par la victoire de votre croix l'orgueil du démon, levez-vous pour me secourir. Que je puisse triompher de cet ennemi de mon âme, car vous avez dit : Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. »

Elle fit ensuite le signe de la Croix et le démon, confus, se retira sans lui faire aucun mal. Aussitôt, une lumière éblouissante pénétra dans le cachot, et la Sainte entendit une voix d'une céleste douceur qui lui criait : « Marguerite, réjouis-toi d'avoir vaincu tes ennemis : ne perds pas ta constance, car tes douleurs vont prendre fin et ta gloire va commencer. »

ELLE EST PLONGÉE DANS UNE CHAUDIÈRE D'EAU BOUILLANTE

Le lendemain, le juge, qui n'avait rien perdu de sa fureur contre la Sainte, ordonna de la tirer de sa prison et de l'amener à son tribunal, devant le peuple assemblé. Voyant que ses membres ne portaient aucune marque des clous et des verges, il lui fit de terribles menaces pour ébranler sa constance. Mais tous ses efforts furent inutiles. Alors il ordonna de la dépouiller et de lui brûler la poitrine et les côtés avec des torches enflammées.

Pendant ce supplice, il lui disait par dérision :

« Voilà donc les voluptés que t'a réservées le Christ, à qui tu as donné ton cœur, ce Christ que tu ne veux point renier. Qu'il vienne donc te secourir et qu'il te délivre de ce feu. Mais il t'est encore possible de te sauver ; obéis à mes ordres, adore nos dieux et nous te procurerons assez de délices pour amortir l'effet de tes tourments.

— Tu ne songes pas, répondit Marguerite, que ce feu est momentané; il sera suivi d'un plaisir inaltérable. Mais, souviens-toi qu'il existe un feu plus terrible qui ne s'éteindra jamais et qui dévorera tes membres si tu persistes à rester dans les erreurs de l'idolâtrie. »

Pendant qu'elle parlait ainsi, la jeune vierge éprouva un grand soulagement. Les flambeaux ardents semblèrent se transformer en une source d'eau vive qui, en jaillissant, détruisait l'effet du feu.

Fou de colère en présence de ce prodige inattendu, Olybrius ordonna de porter une grande chaudière, de la remplir d'eau bouillante, et d'y plonger la martyre pieds et mains liés. Quand Marguerite eut été précipitée dans la chaudière, elle pria le Seigneur de briser ses liens :

« Seigneur, s'écria-t-elle, faites que mes mains redeviennent libres, afin que je vous offre un sacrifice de louange et que les peuples, en voyant ce prodige, croient que vous êtes le seul Dieu plein de gloire. »

Elle parlait encore que ses liens se rompirent et on la vit sortir de la chaudière saine et sauve. En même temps, un globe de feu, qui lançait

autour de lui des rayons de lumière, se posa sur sa tête. Une colombe voltigeait au-dessus du globe, s'en approchait et s'en éloignait tour à tour et finit par disparaître dans les régions supérieures. Ceux qui étaient présents, voyant toutes les merveilles que Dieu opérait par elle, s'écriaient, ravis d'admiration :

« Oui, il est vraiment grand, il est le seul véritable, le Dieu que sert cette jeune vierge et qui, à sa prière, a fait éclater de si grands prodiges. »

Marguerite, voyant les heureux sentiments des spectateurs, en profita pour leur parler de Dieu :

« Hommes sages ! Considérez et sachez que le Seigneur est le créateur de toutes choses : c'est à lui que toutes les créatures obéissent, ainsi que vous avez pu vous en convaincre par ce qui m'est arrivé. Laissez donc le culte de ces vains simulacres et convertissez-vous à votre Créateur, le Sauveur des âmes, qui vous a appelés des ténèbres à la véritable lumière. Si vous revenez à lui et si, après avoir été lavés par le saint baptême, vous observez par vos œuvres et par vos paroles la foi chrétienne, non seulement vos âmes jouiront du bienheureux repos, mais, lorsque la résurrection générale aura lieu, vous recevrez une double récompense ; vos corps et vos âmes seront plongés dans une joie ineffable qui n'aura pas de terme. »

Ces paroles produisirent leur effet. Une foule de personnes présentes quittèrent les erreurs du paganisme, embrassèrent la religion chrétienne et allèrent confesser leur foi devant le préfet du prétoire.

Ces conversions inespérées augmentèrent sa fureur, il fit saisir tous ceux qui avait renié les faux dieux et, sans les avoir même interrogés, il les fit mettre à mort. Il condamna ensuite Marguerite à la peine capitale.

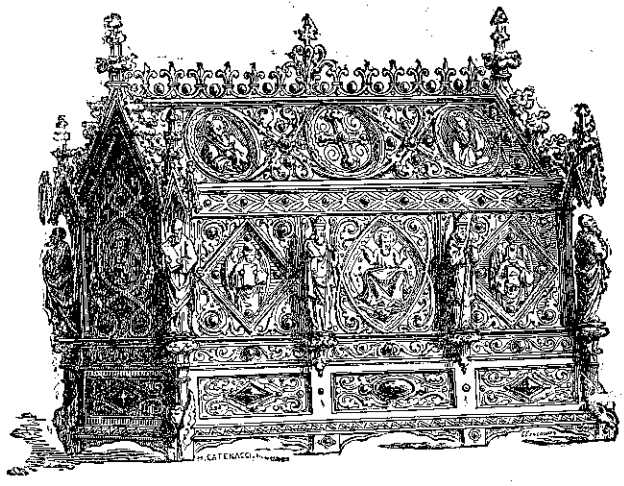
MARGUERITE A LA TÊTE TRANCHÉE

Les bourreaux conduisirent la jeune fille hors de la ville, au lieu réservé pour les exécutions. Elle demanda un instant pour se recueillir, et, levant les yeux au ciel :

« Seigneur, s'écria-t-elle, puisque vous me faites la grâce de surmonter tous les tourments et de mourir pour la confession de votre foi, usez de miséricorde envers tous ceux qui, au milieu de leurs angoisses, imploreront votre faveur et, par mon intercession, invoqueront votre saint nom. »

A cette prière, la terre trembla de nouveau, et plusieurs des assistants tombèrent épouvantés, le bourreau lui-même, tenant à la main l'instrument de supplice, fut renversé : puis Notre-Seigneur, environné de ses anges, apparut à Marguerite, et lui dit qu'il avait exaucé sa prière. Alors, ordonnant elle-même au bourreau de se relever, elle tendit le cou et eut la tête tranchée, recevant de son Epoux la double couronne de la virginité et du martyre. Elle mourut pour sa foi le 20 juillet de l'an 253 de notre ère, sous le règne de Dèce.

Le lendemain, les chrétiens vinrent enlever son corps, et lui donnèrent une sépulture honorable. Plus tard, on érigea en ce lieu une basilique dédiée à la vierge martyre. Ce fut seulement dans le XI^e^ siècle, à l'époque des Croisades, que son culte passa d'Orient en Occident.



SAINT JÉROME ÉMILIEN

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS DE SOMASQUE

Fête le 20 juillet.

Saint Jérôme Émilien recevant les malades dans l'hospice qu'il a fondé.

Jérôme naquit en 1481 d'une de ces illustres familles qui, alliant la noblesse et la foi chrétienne à l'amour de la patrie, portèrent si haut la gloire de la république vénitienne. Son père, Ange Emiliani, était sénateur de Venise. Dès son enfance, il se fit remarquer par sa gaieté et son entrain, assaisonnés l'un et l'autre de dignité et de gravité ; son esprit vif faisait présager que, sous une main habile, il ferait des études brillantes. Ses parents ne négligèrent point de si heureuses dispositions ; sa pieuse mère, Eléonore Mauricini, le forma dès la plus tendre enfance à la prière qu'il faisait deux fois

par jour à genoux ; elle posa dans son cœur les principes d'une foi solide et éclairée. Chaque matin elle le conduisait à la messe. Elle lui apprenait à vénérer les saintes images, à aimer et respecter les prêtres, parce qu'ils continuent ici-bas le sacerdoce de Jésus-Christ ; elle aimait à l'envoyer chez eux, soit pour les visiter, soit pour y apprendre les saintes Lettres.

Cette bonne mère entourait de soins également assidus les quatre autres enfants que Dieu lui avait donnés. Ces derniers lui offrirent d'abord plus de consolations que leur frère ; mais un jour devait venir où les germes de sainteté jetés dans l'âme d'Emilien se réveilleraient pour produire des fruits magnifiques.

SOLDAT A QUINZE ANS
PÉRILS, VIE MONDAINE ET DÉSORDONNÉE

En 1495, Charles VII, roi de France, après avoir traversé l'Italie en vainqueur et conquis le royaume de Naples, se proposait d'assujettir toute la péninsule. Les chefs des diverses principautés italiennes s'effrayèrent et, à l'instigation des Vénitiens, formèrent une alliance pour la défense de leur liberté. De toutes parts on courait aux armes. Jérôme Emilien avait alors quinze ans ; son père venait de mourir ; avide d'indépendance et de gloire, le bouillant jeune homme laisse ses études et s'enrôle comme volontaire malgré les supplications et les larmes de sa mère désolée. Ce n'est pas que cette mère manquât de patriotisme, mais qu'allait devenir la vertu de son cher enfant, si jeune, si impétueux, au milieu de la licence des camps ? Qu'allait devenir son âme au milieu de tant de périls ?

La ligue vénitienne fut victorieuse et la puissance de Venise portée à son apogée.

Il n'est pas douteux que le jeune Emilien fit son devoir avec une bouillante ardeur ; mais les craintes de la mère ne tardèrent pas à se vérifier ; Jérôme en suivant les camps en contracta bientôt les vices : il devint violent, les moindres contradictions le mettaient dans une vive colère ; ce vice fit tant de progrès que plus tard ce fut celui qu'il eut le plus de peine à extirper. Ses qualités elles-mêmes devinrent un danger : aimable, noble, beau, il fut recherché par tous, mais ces amitiés malsaines le conduisirent promptement jusqu'à la dégradation des plus vils penchants. Ce fut en vain que sa bonne mère l'avertit, le supplia avec larmes ; ses frères le prièrent aussi, mais inutilement. La fureur des vices semblait croître en raison même des efforts que l'on faisait pour l'en détourner. Dieu le permettait sans doute pour faire ressortir avec plus d'éclat la force de la grâce, et comme il se sert de toutes les circonstances pour ramener les âmes, ce fut un sentiment d'ambition qui mit le premier frein aux débordements d'Emilien.

ADMIRABLE CONVERSION — LE PÈRE DES ORPHELINS

Le Sénat de Venise avait la noble habitude d'accorder les charges de la république non pas aux plus ambitieux ni aux plus riches, mais aux plus vertueux ; Emilien comprit, dans sa soif des honneurs, qu'il devait changer de vie, s'il voulait y parvenir. En 1508, pour s'opposer à la ligue de Cambrai, formée contre eux par plusieurs puissances, les Vénitiens se levèrent en masse ; le Sénat confia à Emilien la défense de Castel-Novo, sur les confins de Trévise ; comme il y entrait, le gouverneur s'enfuyait lâchement en entendant les ennemis saper les murailles. Emilien, sans perdre de temps, fit réparer les brèches ; il repoussa plusieurs fois les ennemis, qui s'avançaient sous les fortifications ; ceux-ci le pressaient de se rendre, le menaçant des derniers supplices s'il ne le faisait pas, mais Emilien répondit fièrement. « J'ai voué ma tête à la liberté de la « patrie ; je sacrifierai plutôt ma » vie que la place. L'empereur, ajouta-t-il, peut » éprouver notre valeur, lancer ses traits dans nos » poitrines, jamais il ne nous verra fuir. »

Malgré tant de valeur, la citadelle fut prise, la garnison massacrée ; Emilien lui-même fut jeté dans un cachot obscur et profond ; les Allemands ne lui épargnèrent aucune injure ; ils le chargèrent de chaînes et lui mirent des boulets aux pieds ; on le nourrissait au pain et à l'eau, chaque jour on inventait de nouveaux supplices ; il attendait à chaque heure la mort qu'on lui promettait. Mais Dieu, qui se rit des desseins des hommes, veillait sur lui avec plus de soin que les geôliers ; Jérôme se souvint de sa foi, il s'humilia devant Dieu, reconnut la grandeur de ses fautes, et en demanda pardon avec un immense repentir, avouant que Dieu n'était que juste et qu'il méritait bien ce qu'il souffrait. Il se rappela les reproches de sa mère et de ses frères, leurs supplications, leurs larmes.

Tandis que ces pensées salutaires agitaient son âme, son cœur s'émut encore davantage au souvenir de son autre Mère, celle du ciel, la Sainte Vierge, à laquelle il avait été consacré dès son enfance. Il se rappela Notre-Dame de Trévise qu'il avait visitée, il se jeta à genoux et l'implora avec ferveur comme le refuge des pécheurs et la consolatrice des affligés ; il la supplia d'être son avocate auprès de son divin Fils, qui ne peut pas ne pas l'exaucer. Enfin il fit vœu de visiter pieds nus son sanctuaire à Trévise, d'y faire célébrer une messe, d'y publier ses bienfaits de vive voix et par des inscriptions.

A peine Emilien avait-il achevé ses supplications, que la Mère de Dieu se présenta à lui, vêtue de blanc, entourée d'une lumière céleste, rayonnante de majesté divine et chassant devant elle les ténèbres de la prison. L'éclat de son visage et de ses yeux était tel qu'il était impossible de soutenir longtemps son regard.

Le pauvre prisonnier était tout tremblant, mais la Vierge s'approcha et lui dit : « Jérôme, reviens à » toi, réjouis-toi ; j'ai présenté moi-même tes prières » et tes vœux à mon Fils et Il les a exaucés. » Jérôme s'étonne et croit rêver ; mais la Vierge reprend : « Garde bien tes promesses, et pour l'avenir prends » la résolution de vivre saintement. » Alors, elle lui tend la main, lui présente des clefs, lui ordonne d'ouvrir ses chaînes et les portes de la prison, et de s'en aller où il voudrait. Jérôme voulut se confondre en actions de grâces, mais Marie avait déjà disparu.

Emilien sortit de la prison emportant avec lui les clefs merveilleuses, ses chaînes et les autres instruments de son supplice, et, plus glorieux de ces trophées que s'il avait porté les dépouilles ennemies, il se met en marche.

Bientôt un nouveau péril l'attend ; il tombe dans l'armée allemande ; mais il n'a pas oublié sa libératrice, il l'invoque de nouveau ; Marie accourt à sa voix, le prend par la main, le conduit à travers ses ennemis aveuglés, et il arrive ainsi sans s'en apercevoir à Trévise. Il court au sanctuaire de Marie, rend longuement grâces à Jésus et à sa divine Mère et accomplit son vœu : il dépose sur l'autel les clefs miraculeuses, suspend en ex-voto les fers de ses pieds, de ses mains et de son cou, raconte sa délivrance, consigne par devant notaires le miracle sur les registres du sanctuaire, et ordonne de le

peindre sur des tableaux ; puis il revient à Venise publiant partout le prodige dont il avait été l'objet.

Le Sénat voulant récompenser Emilien de sa valeur et de sa générosité le nomma podestat de Castel-Novo. En se rendant à ce poste il visite de nouveau la Vierge de Trévise. Les habitants de Castel-Novo le reçoivent avec enthousiasme ; leur attachement s'accroît de jour en jour; Emilien en effet administre la chose publique avec une expérience consommée et un dévouement sans bornes; chacun admire surtout sa piété envers Dieu, dont il cherche toujours la volonté et qu'il veut voir régner en maître partout. Il y gagne lui-même d'être plus respecté et mieux obéi, car son autorité apparaît davantage comme un reflet de celle de Dieu.

Sur ces entrefaites, Jérôme perdit un de ses frères, qui, par testament, lui donnait la tutelle de ses enfants; ce fut pour lui l'occasion de quitter Castel-Novo; il se démit de sa charge et revint à Venise où il se livra tout entier à l'éducation de ses neveux, travaillant pour eux avec un désintéressement parfait, faisant même à leur profit des entreprises commerciales afin d'assurer leur avenir. Mais ce qui le préoccupait le plus, c'était leur instruction religieuse pour laquelle il ne négligea rien.

Il travaillait avec une courageuse sévérité à corriger ses propres défauts. Retenu dans son langage, grave dans ses mœurs, il était déjà le modèle de ses concitoyens. Il se faisait un devoir autant qu'une joie d'entendre souvent la parole de Dieu.

Jésus-Christ crucifié surtout l'attirait, et dans l'effusion de son amour on l'entendait souvent s'écrier : « O très doux Jésus, ne soyez pas mon Juge, mais mon Sauveur. » Très souvent il redisait avec saint Augustin : « O soyez vraiment mon Jésus ! »

Comprenant que dans le combat spirituel comme dans les combats matériels, le soldat a besoin d'un chef expérimenté, il choisit pour directeur un chanoine régulier de Latran, aussi pieux qu'éclairé ; il s'abandonna entièrement à la conduite de ce saint religieux, qui lui fit fouler aux pieds tout ce qui ressentait la vanité et le luxe, remplit son âme de force le faisant approcher souvent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Une confession générale avait mis une paix et un calme complets dans son âme.

Dès ce moment Emilien ne désire plus qu'une chose : vivre et souffrir pour Jésus, qui a souffert et qui est mort pour le monde ; dans ce but il s'applique à toutes les vertus. Afin de fermer la voie à l'ambition, il se démet de toutes ses charges; il combat l'orgueil en s'adonnant aux œuvres les plus humbles : l'humilité, il la pratique dans son maintien, ses paroles, ses actes, bien plus encore dans son cœur, fuyant les louanges et acceptant sans se plaindre les humiliations.

Il combat la cupidité en faisant aux pauvres de larges aumônes; lorsqu'il voit des enfants sur le point de trafiquer de leur vertu pour vivre, il leur procure les ressources et les dots nécessaires à leur établissement. Lui qui était autrefois si facilement irritable, il se montre bienveillant envers tous. Il lutte contre les tentations que lui apporte le souvenir de sa vie passée, par la pénitence, le jeûne, les saintes veilles, un travail assidu, l'étude des lettres sacrées et la prière.

Peu à peu, il devint pleinement maître de ses passions. Aussi doux qu'il avait été violent, il pardonne à ses ennemis que ses vertus mêmes ne désarmaient pas ; il oublie leurs offenses, leur rend le bien pour le mal, les apaise par la mansuétude de son visage et de ses paroles. Un jour un homme s'emporta violemment contre lui, l'injuria et se jetant sur lui, il voulait lui arracher la barbe : « Voilà ma barbe, répondit Emilien, arrache. » Son ennemi s'arrêta honteux de lui-même et vaincu par tant de douceur.

Si tous furent étonnés d'un changement si radical, Emilien l'était davantage lui-même. Plus il avançait dans l'amour de Dieu, plus il ressentait d'amour pour le prochain. Il eut l'occasion d'exercer sa charité dans une famine générale qui frappa l'Italie en 1528. Dans cette occasion sa charité ne connut plus de bornes, il distribua tout son argent, vendit ses meubles, tout ce qu'il possédait afin de subvenir aux besoins de ces malheureux : il se fit le plus pauvre de tous, ne voulant rien garder pendant qu'autour de lui il restait une infortune à soulager. Il entraîne ses concitoyens à l'imiter, et avec leur aide, il peut assister les malades et les moribonds qu'il visite assidûment. La nuit il enterre les morts, dont il porte les cadavres sur ses épaules jusqu'aux cimetières.

Tant de vertus attirèrent bientôt à Emilien d'autres âmes généreuses ; ce furent d'abord saint Gaëtan de Thienne et saint Pierre Caraffa de Naples, qui l'aidèrent de leurs conseils et de leur action. La famine et la contagion avaient emporté une foule de personnes, les orphelins étaient nombreux, réduits à la mendicité, sans secours, sans éducateurs, exposés à tous les dangers de la corruption. Emilien se sentit attendri, il adopta les enfants, les logea, leur trouva des maîtres, leur fit apprendre des états, quêta pour eux. Il les nourrissait, les revêtait, mais par dessus tout, prenait soin de leurs âmes. Dans la matinée, il les conduisait à l'église, où ils entendaient la messe et priaient ; puis il se faisait leur instituteur, leur apprenant à lire et à écrire. Il leur donnait des habitudes chrétiennes : avant chaque repas, on récitait le *Miserere*, il les faisait confesser chaque mois, les préparait à la sainte Eucharistie. Il les avaient consacrés à la Sainte Vierge et leur en faisait porter les livrées, car ils étaient vêtus de blanc. Les jours de fêtes, ils parcouraient ensemble les places de Venise en chantant des louanges à Marie.

Tout le monde s'émut ; chacun voulait voir ces enfants ; on chantait avec eux les litanies de la Vierge et le rosaire ; mais par dessus tout on était édifié de voir cet homme distingué, ce vaillant capitaine, se faire ainsi le père et la mère des pauvres et des orphelins ; les secours arrivèrent en abondance et après avoir réglé toute chose, Emilien put sans inquiétude s'éloigner de ses chers enfants.

EMILIEN FONDE UNE CONGRÉGATION VOUÉE A LA CHARITÉ

Son zèle le porta d'abord à visiter les environs de Venise, les souffrances n'y manquaient pas, le fléau avait sévi durement; un grand nombre d'hommes, jeunes et vieux, allaient périr, manquant de tout; Emilien ne pensa plus qu'à les secourir, et il fit pour eux ce qu'il avait fait pour les enfants de Venise. Le Sénat reconnaissant lui offrit la direction de l'hospice des incurables. Avec l'aide de ses amis, Emilien accepta cette mission, mettant toute sa confiance dans la divine Providence. Dans les plus pressantes nécessités, il faisait prier les petits enfants; il choisissait quatre orphelins au-dessous de huit ans et leur ordonnait de prier à genoux avec lui. Toujours ces prières étaient exaucées.

Tout cela ne suffisait pas encore à son zèle, et malgré les sollicitations de ses amis, après avoir confié ses œuvres à des hommes sûrs, il quitta Venise ; sans ressources, sans bâton, mettant tout son espoir en Dieu, il se rendit à Padoue et à Vérone, où il fonda des œuvres semblables à celles

de sa patrie. A Vérone, il demeura caché quelque temps parmi les mendiants qu'il prêchait et ramenait insensiblement à Dieu.

Bientôt il se rend à Brescia, semant le bien et l'édification sous chacun de ses pas. Là encore il acquiert une maison, y recueille les orphelins et mendie pour les nourrir. Les habitants, touchés, portent eux-mêmes les secours, se cotisent pour lui offrir un édifice plus vaste et mieux approprié à son œuvre. Ils dotent même cette maison de quelques revenus, et saint Charles Borromée, se trouvant alors en visite à Brescia, régularise cette dotation.

Quand tout est terminé, Emilien se rend à Bergame, où il rencontre un autre genre de misères. La peste et la famine avaient tellement sévi que les moissons périssaient dans les champs par défaut d'ouvriers. Le *Saint* (c'est ainsi que les populations le nomment désormais) voit là une bonne occasion de se dévouer, il n'hésite pas. Il recueille des faucilles, fait appel aux hommes valides et avec eux coupe la récolte en leur faisant chanter des cantiques. Et pendant que ses compagnons de labeur se reposaient, il se recueillait pour vaquer à ses propres exercices de piété.

A Bergame comme partout il s'occupa des orphelins pour lesquels il fonda des asiles. Il en établit également pour les jeunes filles. Son zèle ne s'arrêtait à aucun obstacle, il prêcha les personnes adonnées publiquement aux vices ; il en convertit un bon nombre, qu'il décida à une vie de pénitence et de prière. Cette œuvre, comme toutes celles dont le Saint s'occupait, ne tarda pas à prendre un grand développement. On vint à son secours, et bientôt, à Bergame, au lieu de la corruption, on respira un air pur. Louis Lippomani, évêque de cette ville, qui fut plus tard une des lumières du Concile de Trente, reconnut bien vite dans Emilien un homme de Dieu, et le seconda de tout son pouvoir; sous ses auspices, celui-ci parcourut son territoire, consolant, prêchant, multipliant les bienfaits et ramenant ainsi à Dieu un grand nombre d'âmes pécheresses.

Tout ce bien ne put se faire sans retentissement, on courait vers lui, deux prêtres remarquables se mirent sous sa direction : c'étaient Alexandre Bezuzio et Augustin Barilo ; riches, ils se firent pauvres comme leur maître. Bientôt d'autres accoururent, ce fut d'abord Bernard Odescalchi, qui commença par donner ses biens pour plusieurs fondations, puis se donna lui-même. Après lui arriva le comte Primus, descendant de la sœur de Didier, ancien roi des Lombards. Dieu lui amenait à propos ces auxiliaires : l'œuvre principale de saint Emilien, celle qui devait lui survivre et perpétuer ses fondations, allait naître.

Le Saint comprit que le moment était venu de mettre à exécution le projet qu'il nourrissait depuis longtemps : fonder une Société d'hommes qui aurait pour but le soin des pauvres et des orphelins. La volonté de Dieu était manifeste. Les compagnons de notre Bienheureux le suppliaient eux-mêmes de leur donner une Règle commune. Emilien n'hésita plus.

Par humilité et par amour du recueillement, il ne voulut pas placer le berceau du nouvel Institut dans une grande ville, mais dans la campagne. Il trouva entre Bergame et Milan un emplacement convenable, à Somasque. C'est là qu'il se fixa avec ses disciples, c'est aussi la raison du nom qu'ils portent: *Congrégation des clercs réguliers somasques*.

Le saint fondateur rédigea lui-même les points essentiels de leur Règle, dont le fond était la Règle même de saint Augustin. L'esprit de détachement et d'abandon à la divine Providence forme le caractère principal du nouvel Institut. Cet esprit paraît partout, dans les habits, les meubles, les repas. Cette Règle prescrit un silence rigoureux, des austérités fréquentes; l'obéissance doit être prompte; on passe une partie de la nuit en prières; pendant le jour on se livre à l'étude et on délasse l'esprit par quelques travaux manuels.

De temps en temps, Emilien envoyait ses premiers disciples en mission dans les campagnes voisines; ils évangélisaient, consolaient les affligés, fortifiaient et encourageaient les pauvres, recueillaient les orphelins. Ils s'appliquaient surtout à instruire les enfants et à découvrir parmi eux des vocations ecclésiastiques. Ce fut du reste le meilleur mode de recrutement pour la congrégation naissante; un certain nombre des enfants élevés par elle entraient au noviciat des Somasques et en perpétuaient l'esprit de zèle, de dévouement et de renoncement. En six ans Emilien fonda douze maisons et réunit trois cents disciples.

Paul III, en 1540, approuva les Constitutions des Somasques, qu'il reconnut comme Ordre religieux. Cette approbation fut confirmée deux fois dans le même siècle, par saint Pie V en 1571, et par Sixte-Quint en 1586.

Les dernières années du saint fondateur furent consacrées à consolider son œuvre. Il visitait toutes ses maisons, marchant à pied et vivant de pain et d'eau.

Averti par Dieu de sa mort prochaine, il revient à Somasque, se met en retraite et examine sa vie avec un soin scrupuleux; il se construit seul une cellule, dont il porte sur ses épaules tous les matériaux. Il est dans la joie de sa solitude où il se livre sans merci à la pénitence et à la prière. Invité par le cardinal Caraffa à se rendre à Rome, il répond: « Pierre Caraffa me mande à Rome, le Seigneur me mande au Ciel! Je préfère me rendre au Ciel. »

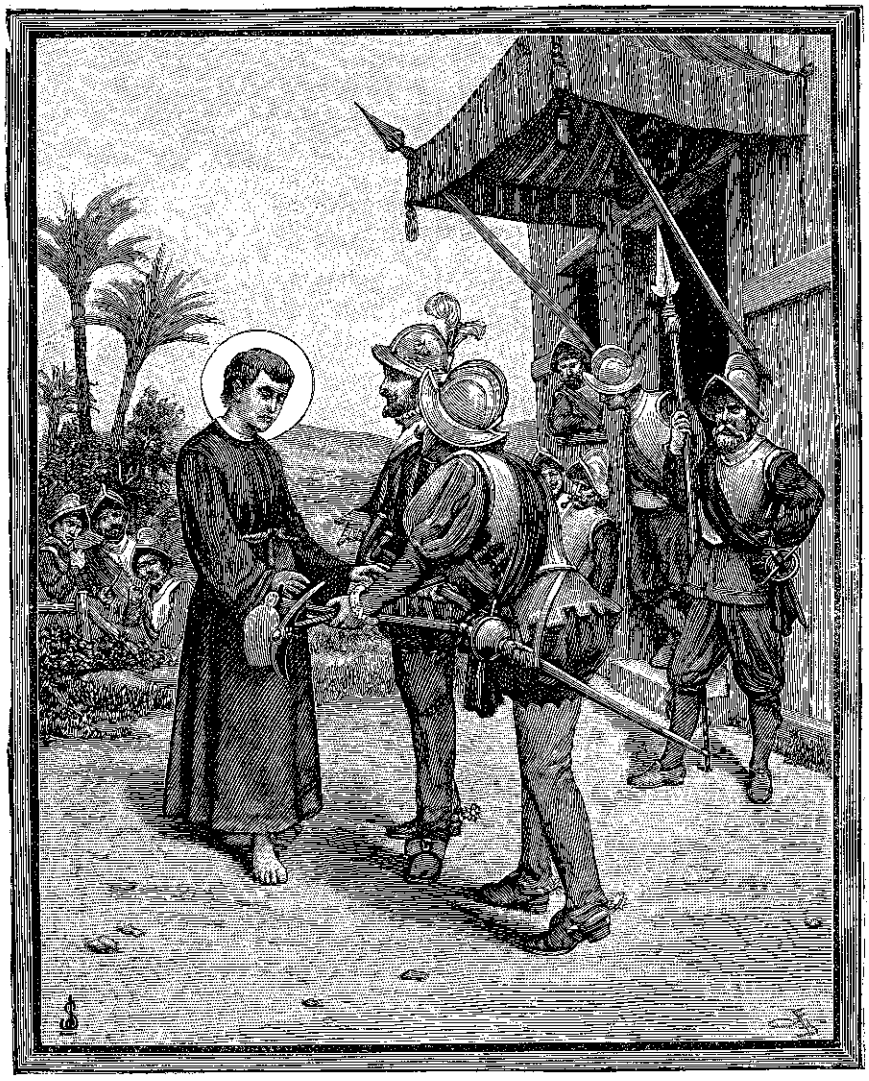
En effet, il se prépare avec une ferveur croissante à son départ de ce monde, répétant souvent ces paroles de saint Paul: « *Cupio dissolvi et esse cum Christo:* Je veux mourir pour être avec le Christ. » Il encourage ses disciples et leur fait ses dernières recommandations. Il demande les sacrements de l'Eglise, qu'il reçoit comme un saint. Enfin le 8 février 1537, les mains et les yeux fixés au Ciel, gardant une lucidité entière jusqu'à la fin, plein de calme au milieu des sanglots de ses enfants, à minuit, il ferme doucement les yeux et rend son âme à Dieu en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie. Il était âgé de cinquante-six ans.

Beaucoup de miracles suivirent sa mort, aussi précieuse devant Dieu que sa vie avait été fructueuse aux hommes. Ses œuvres prirent une nouvelle extension. Benoît XIV le béatifia et Clément XIII le mit au nombre des saints et fixa sa fête au 20 juillet.

Tel fut saint Jérôme Emilien, qui semble avoir choisi comme devise ces paroles de saint Jean Chrysostome: « La charité est véritable, non quand » elle se traduit par des paroles et des politesses, » mais quand elle se manifeste par des œuvres et » par des bienfaits. »

LE BIENHEUREUX GRÉGOIRE LOPEZ, ERMITE

Fête le 20 juillet.



Le bienheureux Grégoire reçoit ses premiers outils d'un capitaine espagnol.

LE BIENHEUREUX FAIT PEU DE CAS DE SA NOBLE ORIGINE

Grégoire vit le jour à Madrid, le 4 juillet 1542, jour de la fête de saint Grégoire le Thaumaturge, transférée depuis au 17 novembre. Il était de noble lignée : mais son humilité le portait à garder sur sa naissance un silence absolu.

Le même sentiment qui poussa d'autres saints à faire connaître la bassesse de leur condition, afin de paraître méprisables, lui faisait taire la grandeur de la sienne, et quand on l'interrogeait sur ses parents, le saint ermite répondait : « Depuis que je suis sorti de mon pays pour mener une vie solitaire, je n'ai point eu d'autre père que Dieu. »

On pense que le nom de Lopez n'était pas celui de sa famille, mais un surnom adopté par le Bienheureux pour faire oublier son véritable et glorieux nom.

Le P. Jean Ozorio, Espagnol, de l'Ordre de Saint-François, chercha un jour à percer le mystère dont s'entourait le bienheureux Grégoire. Celui-ci éluda adroitement toutes les questions, en ne répondant que ces simples mots : « Je suis du même pays que Votre Révérence. » Il faisait donc peu de cas des avantages temporels de la naissance, et déclarait que le plus beau titre de noblesse est celui d'être appelé enfant de Dieu.

ERMITE DÈS LE JEUNE AGE

Ainsi détaché de la chair et du sang, le jeune Grégoire, par une grâce exceptionnellement

accordée à quelques serviteurs de Dieu, sentit naître en son âme un immense attrait pour la solitude. Fuir le monde et ses vains honneurs, appartenir uniquement à Dieu dans le recueillement et le silence de la vie érémitique, tel fut le rêve caressé dès son enfance. Il répétait souvent cette parole que le Saint-Esprit fait dire à Jérémie : « C'est un grand bonheur pour l'homme de commencer dès son jeune âge à porter le joug du Seigneur. » (Jérém., III, 27-28.)

Il partit en secret de la maison paternelle et s'enfuit dans le royaume de Navarre, près d'un saint ermite avec lequel il vécut plus de six ans dans la pauvreté, l'humilité et une parfaite obéissance. Ce fut pour lui le noviciat de la vie solitaire. A son grand regret, il fut forcé de l'interrompre, avant d'en embrasser définitivement toutes les rigueurs.

PAGE A LA COUR D'ESPAGNE

Son père, après l'avoir longtemps cherché par toute la Castille et la Navarre, découvrit enfin sa retraite. Le jeune fugitif fut ramené au foyer paternel, et, pour le corriger de ce que l'on estimait être une humeur vagabonde, on lui imposa un genre de vie assez différent de celui d'un ermite, celui de la cour. Il y entra en qualité de page, à Valladolid. Un changement aussi absolu ne lui fit rien perdre de sa piété et de son innocence. L'esprit mondain ne le séduisit pas, mais, à l'aide de la grâce divine, les vertus de Grégoire ne firent que s'affermir.

Le jeune page avait le secret de garder le recueillement parmi les agitations et les bruits de la cour. Lorsque l'empereur Charles-Quint, son maître, l'envoyait remplir quelque message, il ne cessait pas, chemin faisant, de s'entretenir avec Notre-Seigneur; il était si attentif à la présence de Dieu, qu'il n'en perdait jamais la pensée, lors même qu'il rencontrait des personnes de la plus haute qualité ou d'autres sujets de distraction.

Grâce à ce recueillement intérieur, il conservait la même paix, la même dévotion que s'il eût été dans son désert de la Navarre.

Il passa ainsi deux ou trois ans.

DÉPART POUR LA NOUVELLE ESPAGNE

Grégoire nourrissait néanmoins le désir de reprendre son ancien genre de vie. Il voulait s'attacher uniquement au service, non d'un empereur de la terre, mais du Roi des cieux. Il pria beaucoup avant de prendre une détermination quelconque, fit des pèlerinages en quelques lieux saints.

En 1562, il se trouvait en oraison dans l'église Notre-Dame de la Guadeloupe, à Tolède, quand il se sentit intérieurement éclairé.

Certain de la volonté de Dieu, il se leva, dit adieu pour toujours à sa patrie, et partit pour le Mexique. Il avait alors vingt ans.

D'autres s'embarquent pour le Nouveau Monde par un désir de curiosité, par amour de l'inconnu. Beaucoup s'y rendent, poussés par la soif de l'or. Le bienheureux Grégoire Lopez devait, dans son expatriation volontaire, donner à un siècle avide de richesses et de bien-être l'exemple du détachement le plus complet. Arrivé à Vera-Cruz, il commença par distribuer aux pauvres des étoffes d'une valeur d'environ huit cents écus qu'il avait apportées avec lui, sans se rien réserver. Puis il travailla quelque temps dans la ville de Mexico, afin de gagner de quoi passer à Zacatecas, où il espérait trouver la solitude qu'il était venu chercher.

EN QUÊTE D'UNE SOLITUDE
COMMENT ON ÉDIFIE UN ERMITAGE

Zacatecas était encore trop tumultueux au gré de notre Saint. C'était encore le monde. Grégoire revêtit une robe de bure, se ceignit d'une corde, et reprit son bâton de pèlerin. Il s'arrêta à huit lieues de là, dans la vallée d'Amajac, au milieu de sauvages appelés Chichimèques, que leurs mœurs farouches rendaient redoutables aux Espagnols. Le serviteur de Dieu ne les appréhendait pas : il lui plut de vivre non loin d'eux et entreprit de dompter, par sa douceur et avec l'assistance de Dieu, la fierté et la cruauté de cette peuplade. Il y réussit; après avoir passé quelques jours dans cette vallée et conversé avec ces barbares, il conquit leur affection et n'eut désormais plus rien à en craindre.

Dans ses pérégrinations, le bienheureux rencontra une métairie dirigée par le capitaine espagnol Pedro d'Avila. Celui-ci l'aborda, surpris de trouver en pareil lieu ce jeune gentilhomme, à la démarche si noble, revêtu d'un habit austère, tête et pieds nus. Le fait était nouveau. Don Pedro l'interroge. Grégoire lui explique son projet de servir Dieu dans la solitude. C'est pour cela qu'il est venu de Castille avec la dernière flotte. Don Pedro, frappé de la sainteté du jeune homme, entre aussitôt dans ses vues, s'offre à l'aider pour lui bâtir un ermitage en un endroit propice trouvé sur les bords d'un fleuve, lui propose à cet effet les ouvriers de sa métairie. Grégoire décline humblement l'offre si obligeante, et ne consent à accepter que quelques outils avec lesquels il se construira lui-même sa pauvre cellule.

Il se met à l'œuvre. Les Indiens viennent voir, aident même à la besogne, et ainsi s'élève le premier ermitage qu'ait connu le Nouveau Monde. Le temps a pu détruire ce faible édifice : il n'a terni en rien la gloire immortelle que le Saint s'est acquise en ce lieu par sa vie de pénitence.

CELLULE SANCTIFIÉE

En entrant dans sa nouvelle demeure, Grégoire, toujours en garde contre les assauts du démon, se remit entre les mains de Dieu par cette prière : « Seigneur, je viens ici dans le seul dessein de vous servir, je ne veux plus penser à moi. Si je péris, ce sera à vous, et non pas à moi à en répondre. » Paroles pleines de confiance et d'abandon.

Livré ainsi à la divine Providence, Grégoire fit de grands progrès dans la voie de la pénitence et de la perfection, sans jamais s'arrêter, ni jeter les regards en arrière.

Il matait son corps par de rudes mortifications, couchait sur la terre nue, avec une pierre pour chevet, n'ayant pour se garantir du froid qu'une mauvaise couverture. Tout l'ornement de sa cellule était quelques pieuses sentences écrites de sa main et fixées à la muraille, exhortation continuelle à mener la vie parfaite.

Son abstinence fut quotidienne jusqu'à sa mort. Il ne faisait par jour qu'un repas plus que modeste. Quelque malade qu'il fût, il ne goûta jamais de viande. Ses voisins, les Chichimèques, lui envoyaient parfois en signe d'amitié des figues, des cailles ou quelque autre gibier, fruit de leur chasse. Le Saint recevait tous ces présents avec actions de grâces pour ne pas contrister

ses bons amis et pour cacher son abstinence, mais il n'y touchait pas, et les envoyait à la famille de Don Pedro.

Sa charité lui avait inspiré de demeurer en relation avec le capitaine espagnol et de faire la première éducation de ses deux fils, Sébastien et Pierre. La métairie étant proche de la cellule de l'ermite, les deux enfants vinrent près de lui apprendre à lire et à écrire.

Le Bienheureux en profitait pour les porter par des paroles admirables à aimer et à servir Dieu. Son exemple, d'ailleurs, suffisait pour cela. Souvent, les enfants trouvaient le serviteur de Dieu agenouillé, les bras étendus en forme de croix, les yeux baissés, dans une profonde oraison. Le petit pain noir qu'ils lui portaient suffisait pour huit jours : il ne voulait pas en accepter davantage.

Il ne quittait sa cellule que pour assister au Saint Sacrifice, quand, par hasard, un prêtre était de passage chez Don Pedro. Il entendait la messe avec grande dévotion, revenait ensuite promptement à l'ermitage, sans parler à qui que ce fût et reprenait son travail sanctifié par l'oraison.

COMBATS INTÉRIEURS ET EXTÉRIEURS

Dieu ne permit pas que cette vie fût exempte de luttes. Le démon fut le premier ennemi du solitaire. Jaloux de ses progrès dans la sainteté, il l'affligea par toutes sortes de tentations intérieures pour ébranler ses généreuses résolutions : il lui remettait devant les yeux l'image de la patrie absente, les douceurs de la famille qu'il avait quittée, les commodités de la vie du siècle, la faiblesse de son tempérament si peu en rapport avec une pénitence aussi rigoureuse.

Il essaya de le terroriser par des attaques extérieures, des hurlements et des cris de bêtes féroces qu'il faisait entendre autour de sa cellule pour l'obliger à la quitter. Le Saint déclarait dans la suite ces combats si terribles, qu'il s'étonnait d'avoir pu persévérer.

Les hommes furent parfois aussi cruels : les Indiens Chichimèques, ses féroces voisins, qui le respectaient, le saluaient par des signes de tête et de mains, ne se faisaient cependant pas faute de massacrer ses compatriotes à ses côtés, sans qu'il pût les en empêcher.

Quant aux soldats espagnols en incursion dans ces contrées, ils raillaient souvent le saint ermite et son genre de vie ; les uns le traitaient d'hérétique et de luthérien, parce qu'il n'entendait pas la messe, sans considérer qu'il se trouvait à sept lieues du village le plus proche où on la disait et qu'il l'y allait entendre aux quatre plus grandes fêtes de l'année ; les autres le traitaient de fou pour s'être isolé dans un endroit aussi affreux.

Ni les assauts du démon, ni les railleries, ni les traits de la calomnie ne réussirent à vaincre l'égalité d'âme de Grégoire Lopez. Il puisait sa force dans l'oraison continuelle qui était sa grande occupation, et comme on s'étonnait de le voir insensible à tant d'attaques : « Dieu me garde, répondait-il, de si mal employer mon temps que de m'occuper de cela. » Il répétait presque incessamment cette prière : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. *Amen*, ô Jésus ! » Pendant trois ans, il fut fidèle à cet exercice continuel. Il en vint ainsi à une conformité parfaite de sa volonté avec celle de Dieu.

UN CÉNOBITE MANQUÉ

Le P. Dominique de Salazar, Dominicain, passa par l'ermitage du Bienheureux, et, convaincu que sa présence serait une bénédiction pour sa maison, lui offrit une cellule dans le monastère dominicain de Mexico. Là, disait-il, il pourrait en toute sécurité vivre dans la retraite, se livrer aux exercices de piété qui lui étaient habituels, et jouir en outre des avantages qu'on trouve dans une communauté religieuse. Ce conseil sourit au Bienheureux.

Il s'en vint donc frapper à la porte du couvent de Mexico. Le P. Dominique de Salazar était absent. Les autres Pères acceptèrent de lui donner une cellule s'il se faisait religieux Dominicain, mais à cette seule condition, et offrirent même de lui donner l'habit avec grande joie.

Le Bienheureux, qui hésitait à prendre ce dernier parti, attendit quelques jours le retour du P. de Salazar en qui il avait mis sa confiance. Puis, apprenant que son absence serait de longue durée, et que, même à son retour, il ne pouvait espérer d'obtenir ce qu'il désirait, il comprit que Dieu ne le voulait pas dans une communauté, mais dans la solitude, et se mit à la recherche d'un nouvel ermitage.

DE RETRAITE EN RETRAITE

Il se fixa sur la terre de Guasteca, terre peu habitée, fertile en fruits sauvages, très favorable à son genre de vie, et il y recommença ses austérités, se contentant pour toute nourriture de fruits amers, d'herbes et de racines.

Là, il demanda spécialement à Dieu de lui donner l'intelligence des Saintes Ecritures. Dès sa première jeunesse, il avait eu le désir de comprendre la parole de Dieu renfermée en ces Saints Livres. Il en lisait la traduction en langue vulgaire. Epris maintenant d'un nouveau zèle, il résolut, pour se disposer à recevoir les lumières qu'il sollicitait, d'apprendre par cœur l'Ecriture. Pendant quatre ans, il employa quatre heures au moins de chaque journée à ce sanctifiant exercice, et il était doué d'une mémoire si heureuse qu'il n'oubliait rien des passages appris. Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que Dieu lui communiquait en même temps l'intelligence du texte latin, langue qu'il n'avait jamais étudiée. Il le lisait couramment, le traduisait aussi fidèlement qu'un théologien, et avait une telle connaissance de la Bible, qu'il suffisait de citer un verset pour qu'il en découvrît aussitôt la place dans le texte sacré sans jamais se tromper.

Quelque temps après, le Bienheureux, tombé malade, quitta cette solitude et fut recueilli, dans un bourg de la Guasteca, par un prêtre, nommé Jean de Mesa. Il partagea, dès lors, son temps entre l'église et l'humble cellule qu'on lui cédait. Il y passait des heures entières debout, appuyé contre la muraille, les regards fixés sur un crucifix peint contre le mur opposé. Tous ceux qui le considéraient voyaient bien que le Saint, durant ces longues heures, se livrait à un acte continuel d'amour.

L'édification qu'il procurait par ailleurs était une garantie de sa sainteté. Il récompensait abondamment son hôte par sa conversation céleste à l'heure de son très frugal repas.

Nul ne savait à la Guasteca d'où venait ce noble étranger ; il ne s'était ouvert à personne sur son passé, sur les grâces exceptionnelles dont il était l'objet, et cependant, à sa seule vue, tous étaient dans l'admiration. Sa renommée croissait de jour en jour.

Dès que le Saint s'en aperçut, son humilité s'en alarma, et, malgré les résistances du prêtre Jean,

il songea de nouveau à fuir pour cacher sa vertu.

Comme il approchait de la ville d'Atrisco, un chrétien, nommé Jean Perez Romero, lui offrit spontanément une chambre et tout ce dont il avait besoin. Grégoire Lopez accepta. Cette retraite l'abrita deux ans. Là encore, il édifia grandement et passa en faisant le bien, soit à ses hôtes, soit aux personnes qui venaient le voir des environs de la cité. Le démon, jaloux, suscita contre lui les calomnies de quelques religieux. Ils l'accusèrent avec chaleur près de l'archevêque de Mexico : mais les informations n'aboutirent qu'à faire éclater davantage l'innocence et la piété du Saint; l'archevêque le proclama homme de haute vertu et très bon catholique. La crainte d'être trop avantageusement connu le tourmenta de nouveau, et, selon sa coutume en pareil cas, il prit congé de ses hôtes.

Il se dirigea vers Mexico. Chemin faisant, il arriva près de Testuco, à l'église de Notre-Dame des Remèdes. Il y établit sa nouvelle résidence, joyeux d'avoir pour demeure celle de la Reine des anges et de pouvoir la servir à toute heure. Dans les premiers mois, les chrétiens de l'endroit ne se doutèrent pas du trésor qu'ils possédaient: le serviteur de Dieu cachait avec un soin extrême les faveurs spirituelles qu'il recevait, et ne faisait extérieurement rien d'extraordinaire. Mais peu à peu, des personnes de diverses conditions étant venues de Mexico le consulter au sujet de leurs peines intérieures, s'en retournèrent consolées, et l'on connut bientôt la sainteté de celui qui savait si bien relever les âmes affligées.

La maladie le conduisit au bout de deux ans à l'hôpital de Guastepec, à douze lieues de Mexico.

L'archevêque de Mexico le décida à ce dernier parti. Quand il eut appris l'état de faiblesse du solitaire, il eut la délicatesse de lui envoyer un cheval avec un serviteur pour le soigner dans le voyage. Les habitants de Testuco se disputèrent à son départ les deux ou trois peaux de moutons et la cruche qui composaient tout son mobilier.

COMMENT L'ERMITE MALADE EXERÇAIT L'APOSTOLAT

Dégagé de tout soin temporel, car l'hôpital veillait à sa nourriture et à ses besoins, le Saint était pour tous un sujet d'édification par sa ferveur. Sa faiblesse ne l'empêchait pas de se livrer à une oraison constante.

Les soins que son état de santé ne lui permettait pas de prodiguer au service des autres malades étaient compensés par ses prières et par l'apostolat qu'il exerçait près d'eux et de leurs infirmiers. Il indiquait à ces derniers la manière de s'acquitter de leur charitable fonction, encourageait les convalescents, consolait par ses douces paroles les malades les plus souffrants et leur inspirait la résignation. Ceux surtout que leur humeur naturellement chagrine ou la violence de leurs maux rendaient insupportables aux infirmiers lui étaient confiés, et il avait le don spécial de les calmer.

Cependant le mal qui l'avait saisi s'aggravait. Après s'être fait violence pendant treize jours pour rester debout malgré ses souffrances, le Saint consentit enfin à se coucher et à être traité comme un malade.

En ce temps-là, le Fr. Pierre de Prunia, des Frères Prêcheurs, lecteur en théologie, grand vicaire de l'archevêque de Mexico, et l'évêque même de Guadalaxara, dans le dessein d'éprouver la vérité de cette sainteté extraordinaire, prirent de diligentes informations sur la vie et les mœurs du bienheureux Grégoire, durant les sept années qu'il passa dans cet évêché. Leur conclusion fut qu'en dépit des propos calomnieux et des tentatives du démon, ils avaient sous les yeux un vrai serviteur de Dieu, favorisé de lumières exceptionnelles et miraculeuses.

L'un des ecclésiastiques, chargé de ces sortes d'informations, disait un jour à son archevêque: « En vérité, en comparaison de cet homme, je n'ai pas encore commencé l'A B C de la vie spirituelle. »

DERNIÈRE RETRAITE — SA MORT

Convalescent, il songea encore une fois à se séparer du monde ; et quand il eut choisi la solitude de Santa-Fé, à deux lieues de Mexico, il s'y bâtit une cellule sur le bord d'un ruisseau et y resta jusqu'à sa mort. Deux fois seulement, il quitta un instant sa retraite pour aller gagner le jubilé dans l'église du couvent dominicain de Tucavaya, à une demi-lieue de Santa-Fé.

Dans les sept premiers mois de ce nouveau séjour, le Saint satisfit à souhait son attrait intérieur : il ne communiqua avec personne. Dès que le jour commençait à poindre, Grégoire prenait la Bible, faisait environ un quart d'heure de lecture et entrait ensuite dans un recueillement profond qu'aucun signe extérieur ne venait caractériser.

Ce genre d'oraison n'était pas stérile, mais il faisait produire au Bienheureux des actes, de plus en plus nombreux, d'amour de Dieu et du prochain.

La charité du Saint trouva bientôt à s'exercer : après quelque temps, le désir de recevoir quelqu'une de ses bienfaisantes paroles ramena près de lui un grand concours de peuple. Ses entretiens étaient toujours de choses spirituelles, capables de sanctifier les visiteurs.

Du fond de son désert, il devint, comme un autre Jean-Baptiste, l'oracle de la contrée, résolvant à l'aide de ses lumières surnaturelles les doutes proposés, consolant toute affliction, excitant chacun à la vertu et à l'amour de Dieu.

Il persévéra jusqu'au bout dans la manière de vivre que la Providence lui avait assignée. L'heure de la récompense sonna enfin pour lui. Tombé malade au mois de mai de l'année 1596, il se soumit avec une résignation admirable aux desseins de Dieu. Toutes ses vertus et particulièrement son humilité parurent avec plus d'éclat que jamais au déclin de cette sainte vie.

La douleur intérieure qu'il ressentait de ses péchés lui était plus sensible que ses souffrances physiques, pourtant cruelles. Il rendit sa belle âme à Dieu, le 20 juillet, à l'âge de 54 ans, après en avoir passé 33 dans la solitude.

Son corps exhalait un parfum suave. On l'exposa dans l'église de Santa-Fé et on l'inhuma près de l'autel, du côté de l'évangile. Des miracles rendirent glorieux le tombeau.

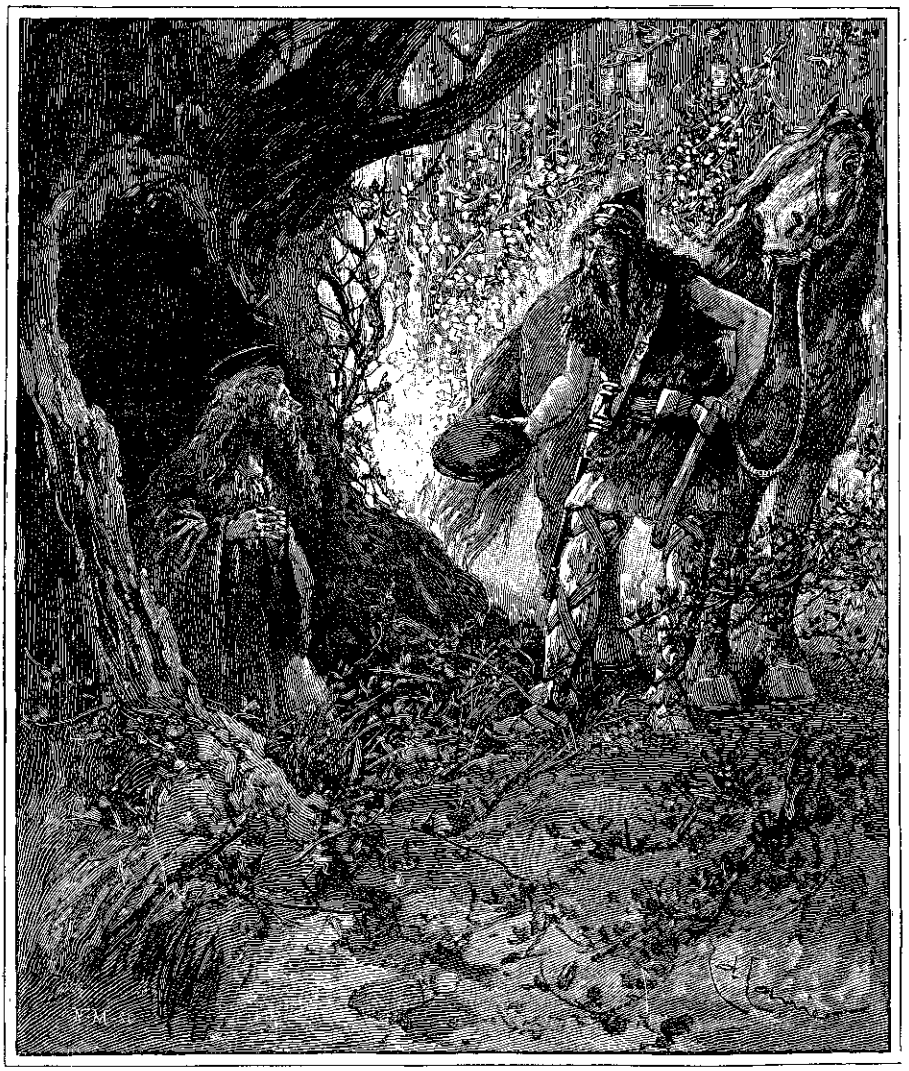
En l'an 1616, voulant enrichir d'un riche trésor un couvent de Carmélites nouvellement fondé à Mexico, l'archevêque y fit transporter les restes du bienheureux Grégoire. En 1636, l'archevêque de Burgos obtint pour l'Espagne, patrie du Saint, une portion considérable de ses reliques et surtout son chef précieux.

SOURCES CONSULTÉES

Vie du B. Grégoire Lopez, par FRANÇOIS LOSA, curé de la cathédrale de Mexico et compagnon du Saint. Paris, 1654. — *Petits Bollandistes*, au 20 juillet.

SAINT WULMER, ABBÉ DE SAMER

Fête le 20 juillet



Un jour que saint Wulmer travaillait devant sa cellule, son frère Wamer traversa la forêt.

SOULIERS CIRÉS — L'ALPHABET DU BOUVIER

Saint Wulmer naquit à Samer, dans le Boulonnais, au commencement du VII^e^ siècle. Son père Walpert et sa mère Duda étaient riches, nobles et profondément chrétiens. Ils avaient un autre fils nommé Wamer.

Wulmer, arrivé à l'âge de contracter alliance, voulut épouser une jeune fille de la contrée, appelée Osterhilde. Un leude la réclama comme sa fiancée. La querelle fut portée au tribunal du roi des Francs et Wulmer y fut condamné à remettre Osterhilde à son rival.

Cette déception, permise de Dieu, qui avait en cela ses desseins, lui inspira un réel dégoût du monde. Il quitta le Boulonnais et s'en vint frapper à la porte du monastère de Hautmont, dans le Hainaut.

L'abbé le reçut avec bienveillance et l'admit au nombre des Frères. Pour éprouver sa vocation, il le chargea des bœufs du monastère, et lui ordonna de porter aux autres religieux le bois nécessaire à leurs travaux. Wulmer s'acquitta fidèlement de ces modestes fonctions

Il voulut s'humilier davantage encore. La nuit, tandis que les religieux reposaient, il se levait

en silence, se glissait sans bruit dans le dortoir, enlevait les souliers de ses frères, les nettoyait et les remettait en place. Le matin venu, personne ne soupçonnait quel pouvait être l'auteur de cet acte de charité fraternelle. L'abbé réussit enfin à percer le mystère, car, un soir, laissant à dessein ses souliers couverts de boue au pied de son lit, il attendit en veillant. Quand Wulmer arriva, l'abbé le saisit par le bras et l'obligea à se nommer. Surpris, pressé de questions, le généreux coupable répondit :

— Je suis Wulmer, le moindre de vos enfants.

— Allez, lui dit alors le supérieur, d'un ton paternel, et faites ce que la charité vous inspire.

C'était l'autoriser à continuer.

Wulmer ne savait pas lire quand il arriva au monastère de Hautmont. Il se mit dès lors à étudier avec ardeur un alphabet qu'il demanda à l'écolâtre. Il apprenait chaque jour sa leçon en conduisant son attelage. Il arriva plus d'une fois que les bœufs, ne sentant plus l'aiguillon, s'arrêtèrent, tandis que leur conducteur, absorbé dans son étude, poursuivait seul sa route. Les distractions de Wulmer devinrent légendaires au couvent de Hautmont et l'abbé jugea bon de le retirer de la bouverie pour le faire passer à l'école du monastère.

Grâce à son assiduité et à ses moyens, le novice eut vite parcouru le cycle des études. Ses progrès dans la pratique de la vertu n'étaient pas moins rapides. Ses supérieurs l'estimèrent digne du sacerdoce et, le temps venu, l'évêque de Cambrai et d'Arras lui conféra les Ordres sacrés.

QUELQUES JOURS D'APOSTOLAT

Wulmer s'effraya de la vénération que lui attirait sa nouvelle dignité et il quitta l'abbaye de Hautmont pour se diriger vers le Nord, à travers les forêts de la Flandre, n'emportant avec lui qu'une hache et les objets nécessaires à l'exercice du saint ministère. Arrivé près de Cassel, il trouva pour refuge le creux d'un vieux chêne où il passa trois jours et trois nuits en prière, sans prendre de nourriture. Il tombait d'épuisement quand la troisième nuit un ange apparut en songe à un leude puissant de la contrée, seigneur d'Eecke, et lui fit entendre ces paroles :

— Vous vous préparez des mets délicats, et pendant ce temps mon serviteur meurt de faim dans la forêt.

A son réveil, cet homme de bien raconta la vision à son épouse, ajoutant qu'il ignorait l'endroit où était le serviteur de Dieu.

— Allez sans hésitation, répondit la noble dame, et exécutez les ordres que vous avez reçus. Je vais vous préparer du pain et d'autres provisions. Si la vision vient du ciel, Dieu vous accompagnera.

Quand tout fut prêt, le seigneur monta à cheval, et sa femme lui fit cette dernière recommandation :

— Laissez aller votre cheval où il voudra, et Dieu vous conduira auprès de son serviteur.

Le leude suivit ce conseil et arriva, en effet, au pied de l'arbre où priait le reclus.

— Seriez-vous le serviteur de Jésus-Christ dont j'ai ouï parler ? s'écria-t-il; voici que Dieu m'envoie vers vous.

Wulmer répondit :

— Malgré mon indignité, je suis un serviteur de Dieu et je m'efforce de travailler à sa gloire, autant que cela m'est possible.

Le noble seigneur, touché de tant de modestie, descend de cheval et invite Wulmer à prendre un peu de nourriture. Le Bienheureux y consent.

Le repas terminé, le seigneur dit au pieux reclus :

— Puisque vous êtes le serviteur de Jésus-Christ et que vous voulez travailler à sa gloire, venez avec moi; je vous donnerai une partie de mes terres, vous y construirez une cellule et, en prêchant aux alentours, vous gagnerez beaucoup d'âmes à Notre-Seigneur.

Wulmer tremblait à la pensée de quitter sa solitude: il céda pourtant aux instances du pieux leude :

— Retournez aujourd'hui chez vous, dit-il, demain, je répondrai à votre désir.

Le lendemain, le seigneur revint auprès de l'ermite, qui le suivit cette fois jusqu'à Eecke et accepta un terrain pour y élever une église.

Aussitôt, Wulmer se mit à évangéliser les habitants du pays; ses prédications assidues, le bon exemple de ses vertus, l'éclat de ses miracles déterminèrent un grand nombre de conversions. Les fidèles allaient en foule le consulter, et ils trouvaient dans ses entretiens une consolation à leurs souffrances et un encouragement à la pratique de la vie chrétienne.

Le noble leude était heureux de voir se réaliser ainsi ses espérances. Il confia à Wulmer son propre fils pour qu'il le formât à la science et surtout à la piété. Il légua même ensuite une part de sa fortune au saint prêtre afin qu'il la distribuât en aumônes, ou la consacrât aux bonnes œuvres. Ses frères et plusieurs autres seigneurs de la contrée imitèrent sa générosité.

EN SOLITUDE — BONS SOINS DE WAMER

Au milieu de tous ces travaux apostoliques, Wulmer avait perdu un bien qu'il estimait pardessus tout : le calme d'une vie solitaire. Ses succès et les éloges qu'on lui décernait jetaient encore le trouble dans son âme.

Comme autrefois à Hautmont, il craignit de compromettre son salut éternel. Ne recevait-il pas toute sa récompense en ce monde ? N'était-il pas du nombre de ces malheureux dont parle l'Evangile et qui n'ont plus rien à attendre après cette vie ?

Sous l'empire de ces accablantes pensées, il abandonna l'église d'Eecke et s'enfuit dans le Boulonnais, son pays natal. Il s'arrêta au milieu de la forêt de Samer, qui avait fait partie autrefois de ses propres domaines, et s'étendait alors depuis Desvres jusqu'au village de Tingry.

Il s'y construisit avec sa hache de pionnier une petite cabane, sorte de cellule couverte de feuillage et de branches entrelacées. Nuit et jour il y priait, insouciant des choses d'ici-bas. Ses vête-

ments s'en allaient en lambeaux, ses membres étaient transis de froid, il n'avait pour nourriture que des herbes, des racines et des baies sauvages, pour boisson que l'eau d'une fontaine. Mais il bénissait Dieu au milieu des privations et des souffrances, car le divin Maître le comblait de ces joies spirituelles qu'il accorde souvent à ses serviteurs les plus austères.

Un jour qu'il travaillait devant sa cellule, son frère Wamer traversa la forêt.

— Qui êtes-vous? s'écria Wamer, apercevant le solitaire et ne le reconnaissant pas. D'où venez-vous? Que faites-vous en ce lieu?

Saint Wulmer n'eut pas le courage de lui cacher longtemps la vérité et il prononça son nom.

Wamer transporté de joie à cette révélation imprévue, répondit :

— Si vous êtes Wulmer, mon frère, venez donc visiter et consoler notre pauvre mère : elle souffre depuis si longtemps de votre absence.

— Non, dit Wulmer, se raidissant contre cette proposition qu'il considérait comme une tentation, non, je ne puis y aller; mais si vous et ma mère m'accordez quelque secours, je le recevrai avec reconnaissance. De mon côté, je me souviendrai de vous dans mes prières.

Wamer raconta chez lui l'agréable rencontre qu'il avait faite dans le bois. La vertueuse Duda en éprouva une grande joie et, respectant le désir de son austère fils, elle le laissa dans sa solitude. Quant à Wamer, il fut fidèle à procurer à son frère la nourriture et les vêtements dont il avait besoin.

Un jour, il ne le vit plus à l'endroit où il l'avait laissé. Inquiet, il se mit à parcourir la forêt en poussant de grands cris. Le Saint l'entendit et parut enfin, mais ce fut pour recommander à Wamer de ne plus l'appeler désormais d'une manière si bruyante, mais de frapper avec un marteau de bois sur une planchette suspendue à un arbre, près de la cellule.

PREMIERS DISCIPLES — VISITE DE CEADWALLA

Des chrétiens fervents vinrent se confier à la direction de l'homme de Dieu :

— Nous voulons nous sauver, disaient-ils, et apprendre de vous le chemin de la paix et du royaume de Dieu.

Wulmer les reçut comme des disciples qui lui étaient envoyés du ciel pour évangéliser le Boulonnais. Il leur construisit donc non loin de sa cellule quelques huttes de branchages. Le nombre des postulants s'accrut rapidement; il fallut chercher un endroit favorable pour l'érection d'un monastère où l'on pût observer les règles de saint Benoît et de saint Colomban.

Saint Wulmer se rapprocha alors de sa maison paternelle et jeta les yeux sur une colline très boisée.

« L'emplacement était admirablement choisi, dit M. Lefebvre, le site des plus imposants. Là, sur les confins de la fosse boulonnaise, au fond d'une sorte de bassin à demi entouré de pittoresques hauteurs, se dresse un monticule isolé dont le plateau domine une verte campagne, le cours de la Liane avec ses capricieux méandres, et la plaine aux multiples ondulations, qui s'étend à l'Ouest jusqu'aux plages de l'Océan. C'est sur ce mamelon, au milieu de sombres et solitaires forêts, que saint Wulmer jeta les fondements de son monastère. »

L'église fut placée sous le vocable de la Sainte Vierge et de l'apôtre saint Pierre. Elle était à peine achevée quand, en 688, un roi anglo-saxon, Ceadwalla, se présenta à la nouvelle abbaye.

Ce prince païen s'était d'abord taillé un royaume à main armée dans les provinces de Kent, de Wessex et de Sussex. Il avait ravagé l'île de Wight. Son nom semait partout l'effroi. Converti au christianisme par le saint évêque Wilfrid, Ceadwalla renonça à un trône qu'il avait ensanglanté par tant de crimes; il partit pour Rome afin d'y recevoir le baptême et l'absolution des mains du Pape.

En débarquant sur les côtes de la Morinie, le terrible catéchumène entendit parler de l'ermite Wulmer. Il voulut le voir et se rendit à Samer.

— Serviteur de Dieu, dit-il à l'abbé, je connais votre extrême prudence, intercédez pour moi auprès du Seigneur afin qu'il éclaire mon ignorance, car je ne sais pas encore prier.

Saint Wulmer le retint quelque temps dans son monastère, l'instruisit des vérités de la religion et lui donna sa bénédiction. Ceadwalla remit alors à l'abbé trente pièces d'or pour son église et continua sa route vers l'Italie. Le pape Sergius le baptisa solennellement le 11 avril 689. Neuf jours après cette cérémonie, Ceadwalla mourut; il reçut la sépulture dans l'église Saint-Pierre.

LEÇON DE CONFIANCE EN DIEU — MORT DE SAINT WULMER

Saint Wulmer fonda aussi un monastère de religieuses, qu'il établit à Wierre-au-Bois, près de Samer, à quelque distance de l'abbaye. Des vierges se présentèrent en grand nombre. Le saint abbé leur donna pour supérieure sa nièce, sainte Iléremberte, qui se distinguait déjà entre ses compagnes par la ferveur de sa piété. Il veilla d'ailleurs lui-même avec soin sur la conduite de ces fidèles servantes du divin Maître.

Parmi les conseils qu'il leur donnait, celui qui revenait le plus souvent sur ses lèvres avait trait à l'amour et à la pratique de la pauvreté. Les pieuses filles manquaient parfois de pain et elles étaient portées à en murmurer. Pour calmer ces révoltes de la nature, le vénérable fondateur leur citait les exemples des anciens Pères du désert, puis il ajoutait avec une foi invincible en la Providence : « Dieu vous enverra les provisions qui vous manquent, car il tient fidèlement la promesse qu'il a faite dans l'Evangile : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît. »

Dieu daignait se souvenir enfin de la petite communauté de Wierre-au-Bois. Pendant que saint Wulmer prêchait, de généreux bienfaiteurs frappent à la planchette du monastère et annoncent l'arrivée des provisions si longtemps attendues. Les religieuses rendirent grâce au Seigneur

de ce bienfait, et désormais, ajoute le pieux hagiographe, elles reçurent avec beaucoup plus de confiance les avis spirituels qui leur étaient donnés.

De semblables prodiges, plusieurs fois renouvelés, firent éclater à tous les yeux la sainteté de Wulmer. Les habitants de Samer et des villages voisins apprenaient auprès de lui à mieux connaître le vrai Dieu et à le servir plus courageusement. Comme gage de leur reconnaissance, ils faisaient au monastère de larges offrandes. Le Bienheureux les acceptait pour les distribuer aussitôt aux mendiants qui connaissaient bien, eux aussi, le chemin de l'abbaye.

Wulmer, sur le point de mourir, réunit autour de lui tous ses disciples et leur adressa ses suprêmes recommandations.

Les religieuses de Wierre eussent aussi souhaité le voir une dernière fois et recevoir sa bénédiction.

Avec l'esprit d'austère détachement qui avait caractérisé toute sa vie, il ne leur permit pas l'accès de l'abbaye, leur faisant dire qu'il ne désirait désormais que la vue de Dieu et mourrait sans plus voir le visage d'aucune femme.

Il expira la nuit suivante, dans les bras de ses frères, vers l'an 710, et reçut la sépulture dans son abbaye de Samer.

MIRACLES — RELIQUES

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau dans le cours du VIII^e^ siècle accrurent la haute opinion que l'on avait de sa sainteté.

Un clerc du Boulonnais, nommé Andobalde, était frappé de paralysie depuis quatorze ans. Il crut qu'il recouvrerait la santé auprès des reliques de saint Wulmer et se fit porter au monastère de Samer. C'était le samedi, vigile de la fête de saint Michel archange. Pendant la nuit, les religieux vinrent, selon la coutume, pour chanter Matines. Andobalde y assista. A la neuvième leçon, il sentit en lui l'action d'une puissance surnaturelle et il se prosterna en disant : « Saint Wulmer, venez à mon secours. » Une sueur étrange inondait son visage. Toutes les personnes présentes étaient en proie à une grande frayeur. A la fin des Matines, Andobalde se leva : il était complètement guéri.

Dans une autre circonstance, le jour de la fête de saint Martin, les religieux de Samer chantaient la messe. Un pèlerin, sourd et muet depuis son enfance, entra dans l'église. Au moment de l'Evangile, saint Wulmer lui apparut dans l'éclat de sa gloire, la figure entourée d'une blanche auréole. Il tenait à la main sa crosse abbatiale. Il s'approcha du malheureux, lui toucha la langue et lui souffla dans l'oreille. Le sourd-muet tomba sur le sol et poussa un grand cri. On le crut en proie à un accès de folie : c'était sa guérison.

Dès cette époque, la fête du Saint se célébrait le 20 juillet à Samer et dans les environs. Les paysans croyaient que ce jour-là les travaux manuels étaient défendus. On cite, il est vrai, la prétention contraire de Marfride, curé d'une église Saint-Martin, près de Samer, au VIII^e^ siècle. Le jour de la fête de saint Wulmer, il fit couper ses foins dans les prés, sur les bords de la Liane. Mais l'hagiographe qui rapporte ce fait s'empresse de signaler en même temps la protestation des agriculteurs et la punition du coupable. Le soir même, la Liane déborda, et le foin de Marfride fut entraîné par le courant jusqu'à la mer, en face de Boulogne.

Les reliques de saint Wulmer furent d'abord conservées et honorées dans le monastère de Samer; mais, au IX^e^ siècle, les Normands ravagèrent le nord de la France. Ces pirates mettaient tout à feu et à sang, et ils ne se retiraient, selon l'expression de Michelet, que lorsqu'ils étaient « saouls de pillage ».

L'abbaye de Samer ne pouvait résister à leur attaque. Les religieux s'empressèrent de transporter à Boulogne les restes de leur saint fondateur. L'antique cité, protégée par ses murailles et défendue par le courage de ses habitants conserva les dépôts qui lui étaient confiés.

Lorsque l'abbaye de Samer fut rétablie après la tourmente, les religieux essayèrent de rentrer en possession de la châsse de leur saint fondateur. Ils intentèrent même des procès aux chanoines de Boulogne-sur-Mer. Malgré tous leurs efforts, ils ne purent obtenir que quelques ossements. Le chef du Saint et la majeure partie des reliques restèrent aux Boulonnais.

Les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, à Boulogne, placèrent la tête de saint Wulmer dans un splendide reliquaire. Le reste des ossements fut enfermé dans une grande châsse entièrement recouverte d'argent. On la confiait chaque année pour trois jours, au temps de la Pentecôte, à trois églises voisines de Boulogne-sur-Mer, Saint-Etienne, Saint-Léonard et Outréau. Les populations environnantes assistaient en foule à ces processions des reliques; de nombreux pèlerins passaient même la nuit en prières devant la châsse.

Les violences des huguenots au XVI^e^ siècle arrêtèrent ces pieuses manifestations de nos pères. A partir de 1584, on ne trouve plus trace des reliques de saint Wulmer à Boulogne-sur-Mer.

A Samer, les Bénédictins enfermèrent leur reliquaire dans le mur d'une tour qui se trouvait au nord du monastère. Cette cachette avait été si habilement dissimulée, « fermée et cimentée si exactement, nous dit le manuscrit de Philippe Luto, qu'on ne pouvoit s'en apercevoir ».

Malheureusement, un ouvrier du maître-maçon qui avait fermé la cachette vendit le secret aux huguenots. Ils enfoncèrent le mur, profanèrent les reliques et les jetèrent au feu (1567).

S'il ne reste rien des reliques de saint Wulmer, son souvenir a du moins survécu à toutes les révolutions; son culte est toujours en honneur dans le diocèse d'Arras.

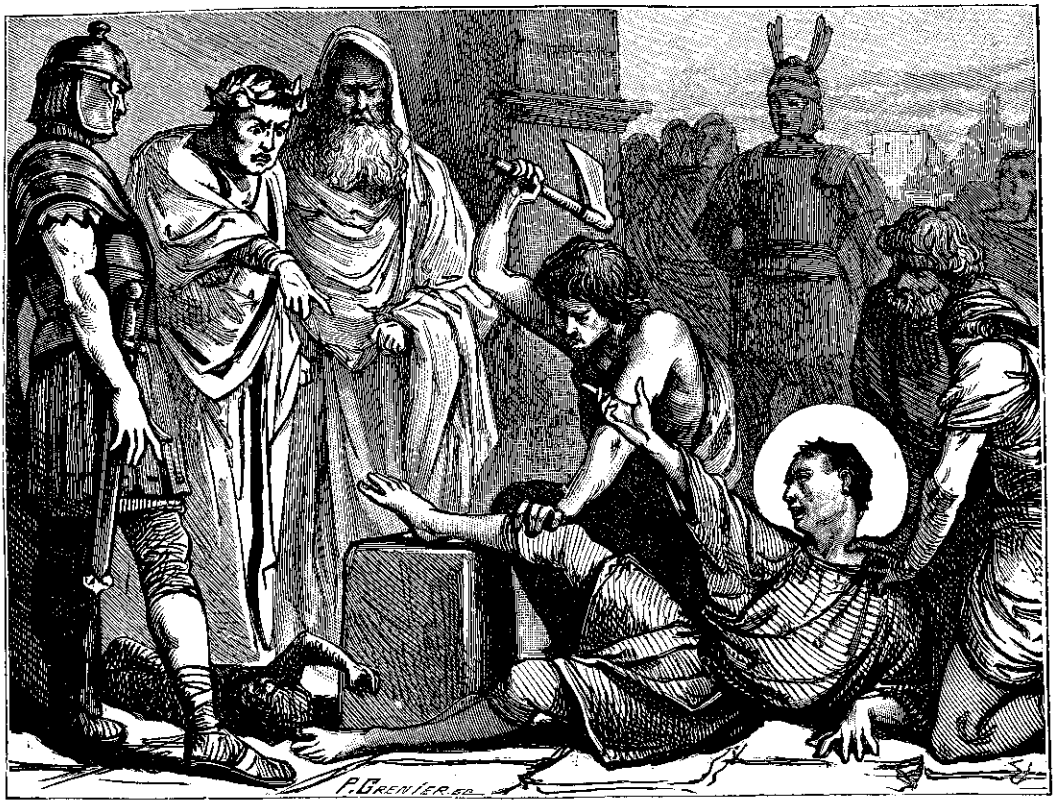
F. DUCATEL.

OUVRAGES CONSULTÉS

Acta Sanctorum, au 20 juillet. — *Acta Sanctorum Belgii*, t. V. — *Saint Wulmer*, par l'abbé LEFEBVRE, Boulogne-sur-Mer, 1894. — *Vies des Saints* de M^gr^ GUÉRIN, de M. DESTOMBES, de BAILLET. — *Légendaire* de la Morinie. — DARRAS, t. XVI.

SAINT VICTOR DE MARSEILLE, MARTYR

Fête le 21 juillet.



L'empereur fait couper le pied de saint Victor qui a renversé l'idole de Jupiter.

LA PATRIE DE SAINT VICTOR

Parmi tant de titres de gloire dont s'honore la ville de Marseille, l'un des plus éclatants est d'avoir donné au Christ le martyr saint Victor. Ce fut au commencement du IVe siècle, peu avant le triomphe de l'Eglise sur le paganisme romain.

Ville ancienne et magnifique, fondée par les Grecs, au bord de la mer, dans une des meilleures provinces des Gaules, la ville de *Massilia* (Marseille), après avoir dominé pour son propre compte sur une partie de la Méditerranée, avait été soumise aux Romains. Mais sa prospérité ne fit qu'y gagner, elle devint l'un des principaux centres de la domination romaine en Occident, étendit les relations de son commerce vers tous les ports de l'empire, et vit augmenter le nombre de ses habitants.

Dieu, qui lui avait donné en abondance les biens de ce monde comme un présent de vil prix, lui offrit, dès les premières années de la prédication évangélique, le trésor incomparable de la vraie foi et du salut. Il lui envoya son ami Lazare, Lazare le ressuscité, le témoin des choses d'outre-tombe, lui dont la vie, revenue du sein de la mort, était une preuve si palpable de la divinité du Christ.

Avec Lazare était sa sœur Marie-Madeleine; celle qui vit expirer le Sauveur sur la Croix, qui baigna de ses larmes son corps inanimé et percé de plaies, et qui, au troisième jour, près du tombeau vide, eut la joie de le revoir ressuscité. Quelques-uns pensent que sainte Marthe, l'hôtesse du Seigneur, vécut aussi quelque temps à Marseille avant d'aller se fixer à Tarascon.

Il fallait sans doute de tels témoins à des âmes dissipées par l'abus des plaisirs, desséchées par les soucis du commerce, de la richesse et de la cupidité. Aussi, malgré toutes les difficultés, Jésus-Christ trouva des adorateurs à Marseille; une Eglise fut fondée et scellée du sang des martyrs. Mais les amis de Jésus et de sa croix restèrent longtemps le petit nombre. La grande majorité des habitants s'obstinait dans les superstitions du paganisme gréco-romain.

Quand paraissait un nouvel édit de persécution, quand un empereur visitait la contrée, la vieille cité païenne immolait volontiers ses propres enfants, coupables de croire au vrai Dieu.

Saint Victor, dont le nom signifie *vainqueur*, fut une de ces glorieuses victimes.

L'OFFICIER CHRÉTIEN

Originaire de la ville même de Marseille, d'après la tradition, Victor était le rejeton d'une famille illustre. Entré dans l'état militaire, il avait attiré l'attention par son courage et sa prudence, autant que par son exactitude à ses devoirs, et avait été élevé au grade d'officier supérieur.

L'empereur Maximien, l'un des plus cruels tyrans qui se soient assis sur un trône, ne pouvait être que l'ennemi passionné de la religion chrétienne. Pour satisfaire sa haine, il n'avait pas hésité à faire massacrer toute une légion de son armée, avec son général : la légion Thébéenne et saint Maurice.

Etant venu à Marseille, un de ses premiers soins fut de faire rechercher les chrétiens, pour leur donner à choisir entre les derniers supplices ou l'apostasie. Beaucoup étaient effrayés ; mais Victor, comme un vaillant capitaine qui soutient le courage de ses soldats à la veille de la bataille, visitait les fidèles dans leurs maisons, assistait à leurs réunions et les encourageait à rester inébranlables dans la foi, malgré les menaces et les périls. Il rappelait l'exemple récent de tant de martyrs, fidèles au Christ dans les supplices et dans la mort, et maintenant en possession de la vie bienheureuse qui ne finira point.

A son exemple et à sa voix, tous se sentaient affermis et prêts à affronter l'orage. Cependant, comme c'est de Dieu que vient la force et la persévérance, ils priaient avec ardeur.

Le zèle de l'officier Victor ne put échapper longtemps aux regards des païens. Il fut arrêté et conduit devant deux magistrats, Astère et Eutyque, chargés par le prince de châtier les disciples de Jésus-Christ.

« Que faites-vous? lui dirent-ils. Vos relations avec les chrétiens vous compromettent. Vous allez perdre l'amitié de César (l'empereur), votre grade et votre solde. Et cela pour le culte d'un homme crucifié autrefois par les Juifs!

— Vos dieux, répond Victor, ne sont que des démons impurs. Jésus-Christ est le Fils du Dieu Très-Haut. Pour nous sauver, il s'est fait homme semblable à nous; si les impies ont pu le mettre à mort, c'est parce que lui-même l'a voulu, afin d'expier nos péchés par son sacrifice ; mais il est ressuscité le troisième jour. Pour le service et l'amour de ce Roi immortel, je suis prêt, s'il le faut, à perdre l'amitié de l'empereur terrestre et même la vie. Quant à ma solde, j'y renonce dès maintenant. »

Comme il s'agissait d'un personnage important, les deux magistrats en référèrent à Maximien lui-même.

Celui-ci fut outré de dépit en apprenant que Victor, qu'il considérait comme un des meilleurs officiers de son armée, appartenait à la religion des chrétiens.

VICTOR COMPARAIT DEVANT L'EMPEREUR

Cependant, pour triompher plus facilement de lui, il dissimule son ressentiment, il reçoit Victor avec une feinte bonté, l'assure qu'il veut bien consentir à oublier sa faute et même à lui donner de nouveaux témoignages d'amitié, s'il veut adorer les dieux de l'empire. Il le menace, s'il refuse, des plus horribles tortures.

Victor, calme et sans crainte, proclame devant l'empereur la divinité de Jésus-Christ et démontre la folie funeste du culte païen.

Maximien ne peut plus contenir sa fureur. Il interrompt Victor et ordonne, disent les *Actes*, qu'il soit chargé de chaînes et traîné comme un scélérat à travers toute la ville, au milieu des huées de la populace. D'après la tradition, c'est attaché à la queue d'un cheval furieux que Victor aurait subi cet ignominieux supplice.

Couvert de sang et de boue, Victor sortit inébranlable de cette épreuve.

Les deux magistrats essayent de nouveau de le convaincre. Ils ont recours à tous les arguments que les intérêts humains peuvent suggérer; mais, fort des lumières de la foi, le soldat de Jésus-Christ ne se laisse pas séduire. Prenant la parole à son tour, il démontre longuement à l'assistance, et par des raisons invincibles, la fausseté impie du paganisme.

Astère et Eutyque sont saisis de dépit et de haine : ils ne pourront donc pas se vanter devant l'empereur d'avoir vaincu Victor.

« Cesse de philosopher, lui disent-ils. Il faut choisir entre deux choses : apaiser les dieux en leur sacrifiant ou périr de la mort la plus affreuse.

— Mon choix est fait depuis longtemps, répond le chrétien. Je méprise vos dieux inutiles et je crois à Jésus-Christ, préparez contre moi les tourments que vous voudrez.

NOUVEAUX SUPPLICES

A ces mots, les deux magistrats, de plus en plus furieux, se disputent le barbare plaisir d'exercer leur rage sur l'innocente victime. Aucun ne voulant céder à l'autre, ils tirent au sort. Astère est vainqueur. Aussitôt il ordonne d'étendre le martyr sur le chevalet, tous ses membres sont violemment étendus à l'aide de poulies de cordes, et toutes les jointures en éprouvent de grandes douleurs. Des bourreaux vigoureux flagellent la victime à coups de nerfs de bœuf, jusqu'à ce que leurs bras tombent de lassitude.

Victor n'est plus qu'une plaie sanglante, mais Dieu le soutient, il conserve un visage calme et souriant. Ses lèvres invoquent le secours de son divin Roi Jésus.

Tout à coup celui-ci apparaît à son généreux athlète, il tient en main l'étendard de la croix; d'une voix douce et triomphante, il dit au martyr :

« La paix soit avec toi, noble Victor; je suis » Jésus : C'est moi qui souffre dans mes saints » les injures et les tourments. Je serai ton ferme » appui, et bientôt ta récompense éternelle. Je te » donnerai cette nuit même une autre preuve de » ma bonté. »

Et la vision disparaît. Mais la vue de la croix et de Jésus est un baume pour les blessures du courageux martyr. Il oublie dès lors ses douleurs pour ne penser qu'à celles de Jésus-Christ, et tandis que les bourreaux se lassent à meurtrir son corps et à déchaîner sur lui toute leur fureur, Victor se répand en actions de grâces; la joie de son âme brille sur tous ses traits.

VICTOR EN PRISON — CONVERSION DES TROIS GARDES

Astère, voyant sa victime insensible aux tourments, la fait enfin détacher du chevalet, et, pour donner quelque relâche à ses bourreaux, l'envoie dans le cachot le plus obscur. Trois gardes veillent à la porte.

Soudain, au milieu de la nuit, alors que les ténèbres enveloppent la terre, une lumière céleste, plus brillante que la lumière du jour, illumine la prison, les portes du cachot s'ouvrent d'elles-mêmes et les trois soldats sont saisis d'effroi.

Mais voyant que le prisonnier, au lieu de s'enfuir, chante avec allégresse les louanges de son Dieu, ils se rassurent. Ils comprennent que le Dieu des chrétiens est venu consoler son serviteur, et ils viennent se jeter aux pieds de Victor, déclarant qu'eux aussi veulent être chrétiens.

Ils se nommaient Alexandre, Longin et Félicien.

Victor les instruit à la hâte et les conduit lui-même au bord de la mer. Un prêtre, averti par Dieu, les avait précédés sur la plage; c'est lui qui fit couler sur le front des nouveaux convertis l'onde salutaire, et Victor les reçut au sortir du bain sacré dans le baiser du Seigneur, c'est-à-dire qu'il fut leur parrain.

C'est ainsi que les soldats de Maximien abandonnaient la tyrannie de leur maître pour passer au service du Roi très clément Jésus.

ALEXANDRE, LONGIN ET FÉLICIEN SONT ARRÊTÉS VICTOR LES ENCOURAGE AU MARTYRE

Mais le bruit d'une conversion si éclatante ne tarda pas à se répandre. Le soleil venait à peine de paraître que la nouvelle en est portée au féroce Maximien. « Qu'on les arrête, s'écrie-t-il, qu'ils aient la tête tranchée! Qu'on punisse de même quiconque sera reconnu de la secte de Victor l'imposteur! » C'était son cri habituel au premier mot de délation.

On vient arrêter les trois néophytes.

« Courage, généreux compagnons d'armes, leur dit Victor, : c'est le Seigneur lui-même qui vous appelle au combat. Allez mourir pour Lui, vaincre en Lui et régner avec Lui. »

Les bienheureux soldats, animés par ces paroles, paraissent sans crainte devant le tribunal, et confessent hautement qu'ils sont chrétiens.

Sur-le-champ, ils sont condamnés à avoir la tête tranchée.

— Par quelques instants de souffrance; ils achètent une éternité de bonheur.

Il serait impossible de décrire la joie du Saint en voyant ces soldats, qu'il venait d'arracher à l'idolâtrie, remporter ainsi la palme de la victoire. Il verse des larmes de joie et rend mille actions de grâces au Seigneur tout-puissant.

Il a hâte d'aller les rejoindre. Mais Dieu veut prolonger son combat pour rendre plus belle sa couronne.

VICTOR EST RECONDUIT EN PRISON, LES ANGES VIENNENT LE CONSOLER ET GUÉRIR SES BLESSURES

Tandis que Victor, partagé entre ces deux sentiments, priait à haute voix sur le lieu même du martyre des bienheureux soldats, la populace, ameutée contre lui, demandait à grands cris du sang. Rien ne pouvait assouvir sa haine. Par ordre du préfet Astère, Victor est suspendu de nouveau au chevalet; les verges se brisent sur ses épaules; les lanières de cuir et les nerfs de bœuf lui labourent les chairs. Victor est invincible. Il prie, et c'est pour ses bourreaux, à l'exemple du Christ. Et, tandis que sa prière, purifiée par la souffrance, monte comme un encens d'une agréable odeur vers le trône de l'Agneau, une céleste rosée se répand sur la terre : plusieurs païens sont touchés de la grâce, et veulent devenir chrétiens.

Astère, redoutant moins la mort de Victor que la conversion de tous les païens, fait ramener en prison le saint martyr. Il y reste trois jours, consolé tour à tour par les anges et les bienheureux soldats qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Ils viennent panser ses plaies et réjouir son cœur.

VICTOR RENVERSE L'AUTEL ET L'IDOLE

Cependant, Maximien s'imagine qu'on épargne Victor. Bourreau plus cruel que les autres, tyran plus inhumain, il veut se réserver l'honneur de frapper lui-même sa victime et lui porter un dernier coup. A cet effet, il se déclare juge de la cause de Victor. Il le mande à son tribunal.

Il renouvelle ses promesses les plus flatteuses, ses menaces les plus terribles. Il fait apporter un autel de Jupiter. On le dresse devant lui. Le prêtre sacrilège est là, tout prêt au sacrifice. « Brûle de l'encens à Jupiter », s'écrie alors Maximien, en regardant Victor d'un œil étincelant.

A ces mots, il se fait un profond silnece. Un froid glacial s'empare de tous les assistants et l'on attend avec une anxieuse impatience l'issue de cette tentative. Victor sacrifiera-t-il à Jupiter? Préférera-t-il la mort?

Victor s'avance de quelques pas, l'attention redouble. Mais, au moment où les païens s'apprêtent à crier victoire, le saint martyr s'approche, et, dans l'ardeur de son zèle et de son indignation, il renverse l'idole et l'autel d'un violent coup de pied.

On devine le courroux du tyran. L'empereur lui fait à l'instant couper ce pied, qui vient de renverser par terre, pour la honte des païens, le père tout-puissant des divinités de l'Olympe.

Le saint martyr offrit ce membre à Jésus-Christ, comme un agréable parfum, prémice de tout son corps.

La tradition rapporte qu'il n'en continua pas moins à marcher droit comme par le passé. Mais, c'est surtout dans la voie droite du ciel que son âme sut marcher avec une assurance toujours plus ferme. Bientôt nous le verrons, franchissant les derniers obstacles, arriver heureusement au terme de sa course, la paix du ciel.

VICTOR REÇOIT SA COURONNE ET MAXIMIEN SON CHATIMENT

Maximien, ne pouvant supporter de se voir vaincu, veut en finir avec sa victime. Il fait mettre Victor sous une meule de moulin, pour y être broyé. Ses os sont en effet brisés et, comme saint Ignace, saint Victor, pouvait dire : « Je suis devenu le froment choisi de Jésus-Christ, je suis le grain réduit en farine, dont sera fait le pain qu'on présentera à mon Seigneur Jésus-Christ. »

Mais, au moment où les bœufs, fortement aiguillonnés, font tourner la roue avec la plus grande rapidité, la machine est tout à coup renversée. Dieu avait envoyé son ange pour arrêter le mouvement et la faire voler en éclats. Cependant le martyr paraissait respirer encore. Un bourreau tire son glaive et lui tranche la tête. Aussitôt on entend une voix du ciel, et l'on distingue ces mots : *Vous avez vaincu, bienheureux Victor, vous avez vaincu!*

Maximien ne veut pas que ses victimes aient l'honneur d'une sépulture; il a peur qu'elles soient honorées par les chrétiens : il ordonne que le corps de Victor et de ses trois compagnons soient jetés à la mer.

Mais que peut la fureur des hommes contre

Dieu ? Les flots vont déposer les saintes reliques sur un rivage voisin, les chrétiens les recueillent comme un précieux trésor et les enferment dans une crypte creusée dans le roc. Encore quelques années et Marseille, devenue chrétienne, choisira saint Victor pour patron.

Quant à Maximien, la vengeance divine, appelée par ses crimes, l'atteignit dès ce monde. Après avoir perdu l'empire et essayé d'assassiner son gendre, Constantin le Grand, il se trouva réduit à s'étrangler de ses propres mains, dans cette même ville de Marseille, l'an 310.

LE PATRON DE MARSEILLE — RELIQUES ET MIRACLES

Une église fut bâtie sur le tombeau de saint Victor et les fidèles y venaient obtenir de nombreuses faveurs.

Voici quelques traits rapportés par les hagiographes anciens :

Un seigneur riche et vertueux nourrissait, pour l'amour de Dieu, un mendiant nommé Avitus. En lui donnant cette part de ses richesses temporelles, il espérait participer aux richesses spirituelles du pauvre. Or, Avitus avait perdu la vue et aucun remède n'avait pu le guérir. Le pieux seigneur lui conseilla divers pèlerinages en des lieux où se conservaient de saintes reliques. Avitus y alla, mais n'obtint pas encore la grâce désirée. Il se désolait et se désespérait. Alors son bienfaiteur le conduisit lui-même au tombeau de saint Victor, à Marseille. Tous deux s'agenouillèrent et prièrent avec ferveur. Quand Avitus se releva, il était guéri.

Une femme veuve avait une fille unique, dont la piété filiale consolait sa vieillesse. La jeune fille tomba malade et, malgré les soins empressés de sa mère, elle mourut. Sa mère, accablée par un coup si terrible, repoussait toute consolation, et, au milieu de ses sanglots et de ses larmes, ne cessait d'appeler sa fille à grands cris. L'égarement de la douleur fermait son âme à tous les conseils de l'amitié.

Elle se souvint pourtant de saint Victor, qu'elle aimait à prier. « O bienheureux martyr, disait-elle d'une voix abîmée par les pleurs, que j'éprouve aujourd'hui la puissance de vos mérites auprès de Dieu ; ma fille était ma dernière consolation en ce monde et je l'ai perdue, mais si vous voulez, vous pouvez me la rendre. »

Cependant, les voisins préparaient les funérailles, et quelques-uns passèrent la nuit à prier près de la défunte en compagnie de la pauvre veuve. Le lendemain, quand on vint chercher le corps, la mère le saisit entre ses bras pour le serrer dans un dernier embrassement, pour le couvrir encore une fois de ses larmes. En ce moment, la défunte se réveille et reconnaît sa mère !

Elle était vivante et guérie. Tous les témoins de ce prodige rendirent gloire à Dieu.

Une femme de mauvaise vie, nommée Julie, traînait depuis longtemps son âme souillée dans la boue du vice, sans songer à l'enfer ouvert sous ses pieds, lorsqu'un jour elle eut la curiosité de visiter la crypte où reposaient les restes de saint Victor. Elle y entra la tête haute et présomptueuse, mais soudain, la main de Dieu s'appesantit sur elle, la coupable perdit la vue.

Les ténèbres aux yeux de son corps devinrent une lumière pour son âme. Ainsi, Dieu continuait à glorifier son serviteur. Effrayée, désolée, Julie reconnaît la juste main qui la frappe, elle demande pardon de ses crimes, elle promet de les réparer. Bien plus, elle fait vœu, si Dieu lui rend la vue, de s'enfermer dans un cloître pour y consacrer le reste de sa vie à l'expiation. Elle est exaucée, la vue lui est rendue. Elle tint parole, purifia son âme par une bonne confession, et le reste de sa vie, voué à la solitude et à la pénitence, fut embelli des plus belles vertus.

Le culte de saint-Victor a toujours été très populaire. L'abbaye de Saint-Victor de Marseille, de l'Ordre de saint Benoît, et l'abbaye de Saint-Victor de Paris, de l'Ordre de saint Augustin, ont longtemps figuré parmi les plus célèbres de la France. La Normandie eut aussi son abbaye de Saint-Victor.

La cathédrale de Marseille possédait les ossements du saint martyr, et l'abbaye de Saint-Victor son chef, renfermé dans un riche reliquaire, quand la Révolution est survenue; quelques fragments ont seuls été sauvés.

Au XIVe siècle, le pape Nicolas V, ancien abbé de Saint-Victor de Marseille, avait donné au frère du roi de France Charles V le pied du glorieux martyr, jadis coupé par l'ordre de Maximien. Le prince en fit don à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, qui le conserva jusqu'à la Révolution. Aujourd'hui, on le vénère dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet. Ce pied est entier et encore recouvert de sa peau, mais desséché par le temps.

Les *fourbisseurs d'armes* et les *meuniers* ont choisi saint Victor pour patron : les premiers, parce qu'il fut soldat; les seconds, en souvenir de la *meule*, instrument de son martyre.

LE SAINT PROPHÈTE DANIEL

Fête le 21 juillet.

L'ange du Seigneur, saisissant le prophète Habacuc par les cheveux, le transporta avec les mets qu'il avait préparés, dans la fosse où Daniel vivait au milieu des lions.

(D'après la Bible de Schnorr. — Schulgen, Paris.)

NAISSANCE DU PROPHÈTE — CAPTIVITÉ DE BABYLONE

Daniel est compté parmi les grands prophètes de l'Ancien Testament. Son contemporain Ezéchiel le range parmi les justes, avec Noé et Job; le vieux Mathatias, voulant offrir à ses fils, les Machabées, des exemples de courage et de fidélité à la loi de Dieu, joint Daniel à Abraham, à Joseph, à David et à Elie; et le Sauveur Jésus lui-même, dans le discours où il prédit la ruine de Jérusalem et la fin des temps, en appelle à la prophétie des soixante-dix semaines : « Vous verrez alors, dit-il, dans le lieu saint, l'abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel. »

Le saint prophète naquit en Judée, vers la vingt-cinquième année du règne de Josias, l'an du monde 3429, vers 626 avant Jésus-Christ. Il était prince du sang et descendant de David.

Vers l'âge de dix à douze ans, il fut emmené captif à Babylone. Ce fut par un dessein tout particulier de la Providence, qui voulait, par ce moyen, procurer aux Hébreux exilés un défenseur et un soutien, et faire parvenir la connaissance du vrai Dieu aux rois et aux peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

LA CHASTE SUZANNE

Daniel était encore tout jeune enfant quand Dieu se servit de lui pour confondre deux infâmes calomniateurs.

A l'époque de la seconde captivité des juifs, vivait à Babylone un homme de leur nation, nommé Joakim; il était très riche et avait épousé une femme remarquable par sa beauté et surtout par sa vertu : elle s'appelait Suzanne, nom qui veut dire *lys*. Joakim ouvrait volontiers sa demeure et ses jardins à ses compatriotes, qui se rendaient chez lui pour y faire juger leurs causes; on avait, en effet, laissé aux captifs leurs tribunaux et les anciens du peuple y rendaient la justice, comme au temps de la liberté.

Une année, on avait établi comme juges deux vieillards, qui cachaient une âme hypocrite sous des dehors de sagesse. Ayant souvent l'occasion de voir Suzanne, ils furent pris d'une mauvaise passion pour elle. L'ayant un jour rencontrée seule, ils lui proposèrent d'offenser Dieu, la menaçant, si elle refusait, d'une vengeance aussi lâche que cruelle. « Je préfère tomber sans crime en vos mains, répondit Suzanne, que de pécher devant le Seigneur. »

Le lendemain, à l'assemblée du peuple, les deux hypocrites vieillards ne craignirent pas d'accuser Suzanne d'adultère. On les crut, car chez les juifs, encore plus que chez les autres peuples païens, la vieillesse commandait un respect absolu.

La chaste Suzanne, voyant qu'il ne fallait plus compter sur les secours humains, invoqua le Très-Haut : « Dieu éternel, qui pénétrez ce qui est caché et connaissez toutes choses avant même qu'elles arrivent, dit-elle, vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage; et voilà que je meurs sans avoir rien fait de ce qu'ils m'ont si méchamment imputé. »

La douce victime de la calomnie allait être conduite au supplice ; mais l'Eternel avait entendu sa prière, et suscita Daniel pour la sauver : « Je suis innocent du sang de cette femme, s'écria-t-il à haute voix. — Que veulent dire tes paroles? s'écria la foule. — Insensés que vous êtes, vous condamnez une fille d'Israël sans être certains de sa culpabilité! Retournez au jugement, car on a porté contre elle un faux témoignage. »

Aussitôt il fit séparer les deux accusateurs, et, s'adressant au premier avec indignation : « Homme vieilli dans le mal, lui dit-il, tes iniquités vont être révélées : tu rendais d'injustes sentences, opprimant les innocents et sauvant les coupables, malgré ce que dit le Seigneur : *Tu ne feras point mourir l'innocent et le juste.* Si cette femme est coupable, dis-moi sous quel arbre tu l'as vue avec son complice? — Sous un lentisque, répondit le vieillard. — Tu as menti, et ton mensonge va retomber sur ta tête, reprit Daniel, car l'ange exécuteur des arrêts divins te divisera en deux. »

Le second vieillard vint, à son tour, subir l'interrogatoire de l'enfant inspiré. « Race de Chanaan, la passion t'a troublé le cœur. Dis-moi donc sous quel arbre tu as vu Suzanne avec son complice? — Sous un chêne. — Eh bien ! ton mensonge retombe aussi sur toi; l'ange du Seigneur est là, le glaive à la main pour vous exterminer l'un et l'autre. »

Devant une contradiction aussi éclatante, toute l'assemblée poussa un cri d'indignation et bénit Dieu de ce qu'il avait sauvé l'innocence. Les deux vieillards subirent la peine qu'ils voulaient infliger à Suzanne : ils furent lapidés, et Daniel, à partir de ce jour, devint grand aux yeux de son peuple.

OBÉISSANCE A LA LOI DIVINE RÉCOMPENSÉE

Nabuchodonosor régnait alors à Babylone. Ce prince ordonna au gouverneur des serviteurs de son palais de choisir, parmi les Israélites de sang royal, les jeunes gens les plus beaux et les plus distingués pour figurer à la cour et être attachés à son service. Le gouverneur, Asphénès, fit choix de Daniel, d'Ananias, de Misaël et d'Azarias, et leur donna des noms nouveaux : Daniel reçut celui de Baltassar, qui signifie trésor.

D'après les ordres de Nabuchodonosor, on leur enseignait les lettres et la langue des Chaldéens, et on leur servait les mets de la table royale. Mais, comme ces mets étaient des viandes offertes aux idoles, ou de la chair d'animaux impurs aux yeux de la loi, Daniel et ses compagnons demandèrent à s'en abstenir et à se nourrir de légumes.

« Je crains le roi, mon maître, répondit le gouverneur; il m'a ordonné d'agir ainsi. Si donc il remarque sur vos visages une maigreur plus grande que sur ceux de vos compagnons, je payerai de ma tête cette désobéissance à ses ordres.

— Eprouvez, je vous prie, vos serviteurs pendant dix jours, reprit Daniel, donnez-nous seulement des légumes et de l'eau ; après cela, regardez nos visages et ceux des serviteurs qui se nourrissent des mets royaux, et alors traitez-nous conformément à ce qui vous aura semblé préférable. »

Dieu récompensa la foi de Daniel et l'amour qu'il avait pour ses commandements, et, après les dix jours d'épreuve, son visage fut trouvé plus frais et vermeil, et sa santé plus florissante que celle des serviteurs qui usaient de la table royale.

SONGE DE NABUCHODONOSOR : STATUE D'OR, D'ARGENT, D'AIRAIN, DE FER ET D'ARGILE

La seconde année de son règne, Nabuchodonosor eut un songe qui le troubla profondément, et qu'il ne put se rappeler à son réveil.

Aussitôt, il fit assembler les devins, les mages, les enchanteurs, les astrologues et les savants de la Chaldée pour le lui rappeler et lui en donner l'explication. S'étant présentés devant le roi, ils lui dirent : « Il n'y a pas d'homme sur la terre qui puisse accomplir votre volonté ; jamais, du reste, parmi les rois grands et puissants, personne n'a exigé pareille chose des devins, des mages et des Chaldéens. »

Le roi, à ces mots, entra dans une telle fureur qu'il donna l'ordre de faire périr tous les magiciens. Daniel, qui avait été élevé dans la science de la Chaldée, et qui déjà, sans doute, avait le titre de mage, était enveloppé avec ses compagnons dans la condamnation portée par le roi. Il eut recours à Dieu et le pria de lui faire connaître le mystère de cette vision; la nuit suivante, il en eut révélation. Conduit devant le roi, il lui parla en ces termes :

« Voici, ô roi, ce que vous avez vu : Une grande statue vous est apparue avec un visage terrible. La tête de cette statue était d'un or très pur; la poitrine et les bras étaient d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, avec les pieds moitié de fer et moitié d'argile. Vous regardiez avec attention cette vision, lorsqu'une pierre se détacha d'elle-même de la montagne, frappa la statue à ses pieds de fer et d'argile, et les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent également et devinrent comme des fétus de paille que le vent soulève hors de l'aire au temps de la moisson, ils disparurent sans laisser de trace. Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui couvrit toute la terre.

» Voilà votre songe, ô roi ! et en voici l'interprétation : Vous êtes le roi des rois; le Dieu du ciel vous a donné royaume, force, empire et gloire; vous avez pouvoir sur les fils des hommes et sur les animaux des champs, sur les oiseaux du ciel et sur toutes choses : c'est donc vous qui êtes la tête d'or. Après vous s'élèvera un royaume moindre que le vôtre, il sera d'argent; le troisième sera d'airain, et il commandera à toute la

terre ; le quatrième sera comme le fer : il brisera et réduira tout en poudre. Celui qui lui succédera sera de fer et d'argile ; il sera divisé : et ce royaume sera brisé par la pierre détachée de la montagne, c'est-à-dire par une puissance que Dieu suscitera et qui subsistera éternellement. »

A ces mots, le roi Nabuchodonosor tomba la face contre terre, il adora Daniel, et lui offrit des sacrifices. Il ne faut pas s'en étonner, car celui qui expliquait un songe était considéré comme un dieu.

C'est ainsi que Daniel débuta dans la prophétie, et déjà il se révélait comme prophète des nations, non moins que des juifs. Maintenant que la prédiction est accomplie, les empires annoncés par Daniel sont faciles à reconnaître. L'empire de Babylone conquis par Cyrus, celui des Perses par Alexandre, la domination des Grecs renversée par celle des Romains ; tels sont les quatre métaux dont se composait la statue. La pierre détachée de la montagne sans le secours d'aucune main humaine, c'est le Christ, conçu dans le sein d'une Vierge ; c'est l'Eglise qu'il a établie sur la terre et qui a renversé le colosse païen. Daniel lui-même eut plus tard une vision dans laquelle ces grands empires lui apparurent figurés par des animaux divers.

ORGUEIL DE NABUCHODONOSOR — DIEU L'EN PUNIT

Le roi de Babylone s'enorgueillit de sa puissance et de sa richesse. Une inscription commémorative de la restauration de la tour de Babel, attribuée à son règne, porte : « Le grand Seigneur m'a lui-même engendré. » Il alla jusqu'à se faire élever une statue d'or colossale, et il ordonna à tous ses sujets de lui rendre les honneurs divins, sous peine d'être jetés dans une fournaise ardente.

Daniel ne se trouvait sans doute point à Babylone, mais ses trois compagnons, ayant refusé d'adorer l'idole, furent jetés dans le brasier. Un ange du Seigneur y descendit avec eux et écarta les flammes, tandis qu'ils chantaient un cantique de louanges. Le roi reconnut le miracle, et combla d'honneur les jeunes Hébreux.

Son orgueil, toutefois, n'en fut pas diminué. Un jour qu'il s'était exalté dans la grandeur de sa puissance et de sa gloire, il eut un nouveau songe. Il vit un arbre d'une hauteur prodigieuse. Cet arbre fut abattu, coupé et mis en pièces, à l'exception de sa racine, qui demeura fixée en terre.

Parmi les devins et les augures du pays, nul ne put donner au roi l'explication de ce songe. Daniel alors fut appelé :

« Cet arbre, lui dit le prophète, c'est vous, ô roi ! Les hommes vous chasseront de leur société, vous deviendrez semblable à la brute, et, pendant sept ans, vous habiterez avec les bêtes de la campagne, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut seul possède la souveraine puissance. »

Ce châtiment ne se fit point attendre. Frappé de démence, Nabuchodonosor s'enfuit de la société des hommes, et, à l'exemple des animaux, il chercha à se nourrir d'herbes ; son corps, exposé aux intempéries de l'air, devint hideux. Puis, quand le temps de son expiation fut achevé, il s'humilia devant Dieu et recouvra la gloire et la puissance en même temps que la raison.

MANÉ, THÉCEL, PHARÈS

A Nabuchodonosor avait succédé Evilmérodach, dont le règne ne dura que deux ans. Déjà la prophétie de Daniel recevait son accomplissement, car les Perses s'approchaient de Babylone. Nabonède, roi de Chaldée, fut battu par eux, il ne put rentrer dans sa capitale, et Cyrus vint mettre le siège devant la ville. Balthazar, fils du monarque chaldéen, s'y trouvait renfermé.

Un jour qu'il se livrait à une orgie avec ses courtisans, ce prince, associé à la royauté, se fit apporter les vases d'or et d'argent enlevés du temple de Jérusalem, et il y but, avec tous ses convives, aux idoles de la Chaldée.

La patience divine était à bout. Soudain, une main mystérieuse apparut, écrivant sur la muraille de la salle des mots mystérieux que personne ne pouvait comprendre. On fit appeler Daniel. Le saint prophète se présenta, et, reprochant à Balthazar son crime, il lui annonça le châtiment du ciel gravé en trois mots sur la muraille : *Mané, thécel, pharès*. « Dieu a compté les jours de votre règne et y a mis fin. Vous avez été pesé et trouvé trop léger. Votre royaume a été divisé entre les Mèdes et les Perses. »

La nuit suivante, Cyrus entrait dans Babylone, et Balthazar perdait le royaume et la vie. Son empire passa à Darius le Mède.

DANIEL JETÉ DANS LA FOSSE AUX LIONS LES PRÊTRES DE BEL CONFONDUS

Daniel eut les faveurs du vainqueur, et il devint l'un des trois chefs des satrapes du royaume. Ceux-ci, jaloux de son autorité, ne négligèrent rien pour le perdre. Ils persuadèrent au roi de porter un édit interdisant tout exercice religieux durant trente jours, sous peine, pour le transgresseur, d'être jeté en pâture aux lions. Daniel préféra obéir à Dieu, et il continua à prier Jéhovah trois fois par jour, selon son habitude.

Il fut dénoncé au roi, qui fut obligé, malgré sa répugnance et son chagrin, de le condamner à être jeté dans la fosse aux lions. On en ferma l'ouverture au moyen d'une pierre scellée de l'anneau royal.

Le prince passa la nuit dans la tristesse : de grand matin, il accourut à l'entrée de la fosse, et appela Daniel : « Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu a-t-il pu te délivrer des lions ? » Et Daniel répondit : « Vivez, ô roi ; mon Dieu a envoyé son ange et a fermé la gueule des animaux. »

Ravi de ce prodige, et pour réparer l'outrage fait au saint prophète, Darius ordonna de jeter aux lions les accusateurs, leurs fils et leurs femmes, et ils furent dévorés en un instant. En même temps, il publia un édit en faveur de la religion des juifs.

Sous le règne de Cyrus, successeur de Darius, les Babyloniens adoraient l'idole de Bel. Daniel seul lui refusait ses hommages, car il ne voulait adorer que le Dieu vivant. « Bel est un dieu vivant, lui dit le roi, puisqu'il mange et boit chaque jour. » En effet, le peuple, chaque jour, apportait devant l'idole des vivres en abondance, que les prêtres idolâtres, pénétrant dans le temple par une porte dérobée, faisaient disparaître pendant la nuit. Daniel fit répandre secrètement de la cendre sur les dalles du sanctuaire, et le lendemain montra au roi l'empreinte des pas de ces prêtres imposteurs. Le roi, furieux d'avoir été joué, les fit tous massacrer et renversa le temple et la statue de Bel.

Le prophète fut une seconde fois jeté dans la fosse aux lions, pour avoir fait périr un dragon, autre idole des Babyloniens. Dieu vint encore à son secours : non seulement il ferma la gueule

Daniel explique à Balthazar les mots tracés par une main mystérieuse sur le mur de la salle du festin.

(D'après la Bible de Schnorr. — Schulgen, Paris.)

des lions, mais il commanda à son ange d'aller prendre en Judée le prophète Habacuc, qui préparait le repas de ses moissonneurs, afin qu'il portât ces aliments à Babylone. L'ange saisit Habacuc par les cheveux et le transporta avec les mets qu'il avait préparés jusqu'à la fosse où Daniel vivait au milieu des lions.

PROPHÉTIE DES SOIXANTE-DIX SEMAINES

En la première année de Darius le Mède, Daniel était en prière, quand l'ange Gabriel lui apparut : « Daniel, lui dit-il, je suis venu pour t'instruire et pour te donner l'intelligence des choses à venir..... parce que tu es un homme de désir : sois donc attentif et comprends cette vision. Soixante-dix semaines d'années (490 ans) ont été fixées en faveur de ton peuple et de ta ville sainte, pour que soit abolie la prévarication, pour que vienne la justice éternelle, pour que soient accomplies les visions et les prophéties, et pour que le Saint des saints reçoive l'onction. Sache donc ceci et grave-le dans ton esprit : Depuis l'ordre qui sera donné de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ roi, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines (1).

» Et après ce temps, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura rejeté ne sera plus son peuple. Et un autre peuple, ayant à sa tête un chef qui doit venir, détruira la cité et le sanctuaire. Or, le Christ confirmera son alliance avec un grand nombre pendant le cours d'une semaine. Et, au milieu de cette semaine, cesseront l'oblation et le sacrifice. Et l'abomination et la désolation seront dans le temple, et cette désolation continuera jusqu'à la fin. »

« Daniel, dit saint Jérôme, n'écrit pas seulement que le Messie viendra, ce qui lui est commun avec le reste des prophètes, mais il marque encore le temps auquel il viendra; il met les rois dans leur ordre, compte les années, et en annonce par avance les signes très manifestes. »

MORT DU SAINT PROPHÈTE

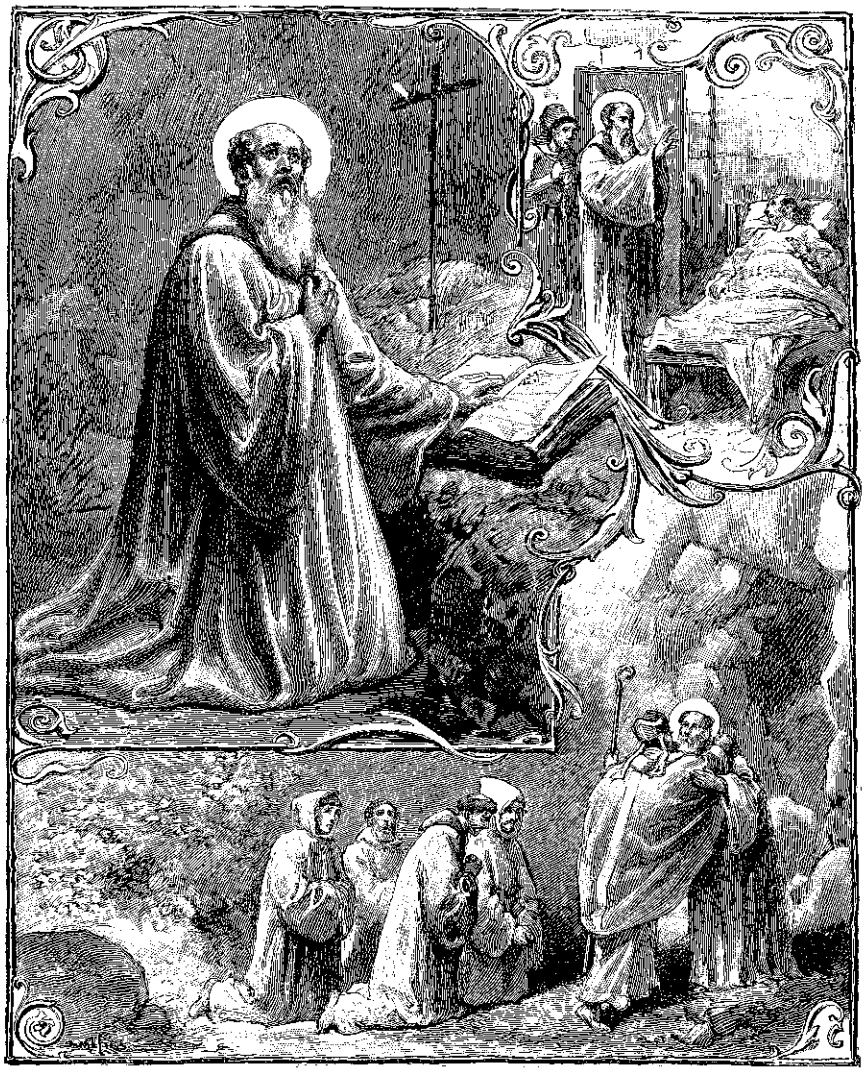
Il semble que Daniel soit mort en Chaldée, dans un âge très avancé, sans avoir voulu profiter de la liberté que Cyrus laissait aux juifs de s'en retourner dans leur pays. Pierre Natal marque sa mort, non à Babylone, mais dans la Médie, et il pense qu'il fut inhumé dans une grotte qui servait de tombeau aux rois.

Les Grecs et les Russes font sa fête le 17 décembre, mais le martyrologe romain l'a mise au 21 juillet.

(1) Il s'agit de semaines d'années.

SAINT SÉRÉNÉ, ERMITE

Fête le 21 juillet.



Saint Séréné en prière dans son ermitage. — Il guérit les malades. — L'évêque du Mans le conjure de prier pour la cessation d'un terrible fléau.

C'est un avantage aux yeux des hommes d'appartenir à une famille recommandable par sa noblesse et son ancienneté. Les enfants de Dieu estiment par-dessus tout le privilège qui rend héréditaires dans certaines maisons et y transmet comme avec le sang, l'amour et la pratique des vertus chrétiennes.

Par un dessein miséricordieux de la Providence, beaucoup de saints ont été, dans tous les temps, prévenus par Dieu de ces faveurs temporelles et spirituelles qui semblent rehausser encore l'éclat de la sainteté. De ce nombre, fut Sérené, l'illustre ermite de Saulges, le protecteur du Maine et de l'Anjou.

Il naquit à Spolète, à 15 lieues de Rome, vers la fin du VI^e^ siècle, au sein d'une de ces familles vraiment chrétiennes où Dieu se plaît à récompenser les vertus des parents en leur donnant des fils plus vertueux qu'eux-mêmes. On lui apprit de bonne heure à aimer Dieu par-dessus toute chose. Puis, quand il fut en âge d'étudier, des maîtres habiles s'attachèrent à former son cœur et son esprit avec le plus grand soin.

Préservé de tout danger, entouré des attentions les plus délicates, l'enfant fit concevoir, dès sa plus tendre jeunesse, les plus grandes espérances, et on peut dire que jamais plante ne se vit plus tôt couronnée de fleurs et de fruits.

Sérené avait un frère nommé Sérenic, plus âgé que lui de deux ou trois ans, qui se faisait remarquer déjà par sa piété et l'innocence de ses mœurs.

Les deux frères ne se séparaient jamais. Ensemble ils priaient, ensemble ils se livraient à l'étude. Animés du même esprit surnaturel, unis par les liens de la charité et de l'affection comme par les liens du sang, ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.

La pureté de conscience, le goût pour la prière, le travail en union intime avec Dieu, l'exercice de la charité envers les pauvres contribuaient à accroître en eux la flamme du divin amour.

Doués des plus heureuses dispositions du côté de l'intelligence, leurs progrès furent rapides dans toutes les branches de la science. En proportion des dons surnaturels se développèrent chez ces jeunes étudiants les dons naturels. Mais un attrait particulier les portait vers les choses de la religion. Les enseignements de l'Eglise, les exemples des saints, des martyrs, des premiers anachorètes surtout faisaient leurs délices. Ainsi s'écoulèrent leurs premières années, comme une belle aube qui annonce un jour plus beau encore.

VOCATION RELIGIEUSE — DÉPART POUR ROME

L'heure était arrivée pour Sérenic et Sérené de quitter les bancs de l'école et de choisir une carrière. Jeunes, intelligents, élevés au milieu des splendeurs d'une grande maison et d'une haute fortune, l'esprit orné des connaissances les plus variées et ouvert à tous les horizons de la pensée, ils avaient de quoi plaire au monde qui leur réservait un séduisant accueil et un brillant avenir.

Mais une force invincible les attirait ailleurs. Ils se sentaient appelés à de plus hautes destinées, et ce monde si séduisant pour d'autres ne leur apparaissait plus que comme un triste spectacle avec ses agitations stériles, ses déceptions et ses perpétuelles vicissitudes. Une voix venue d'en haut répétait sans cesse à leurs oreilles ces paroles du divin Maître : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui quittera tout pour me suivre recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » Et cette voix éveillait dans leur cœur un désir céleste.

C'en est fait : ils seront à Dieu, à lui seul et pour toujours. Ils tombent à genoux, prient en répandant des larmes; une joie ineffable inonde leur âme et l'enveloppe tout entière. Le ciel lui-même prend soin de les éclairer sur la voie qu'ils auront à suivre. Un ange leur apparaît durant la nuit, leur enjoint de dire adieu au monde et de se rendre à Rome dans la basilique de Saint-Pierre pour y partager, durant quelques années, les exercices des religieux de Saint-Benoît qui desservaient alors ce sanctuaire.

Sans plus tarder les deux jeunes gens firent leurs préparatifs de départ. Ils dirent adieu à leurs parents, à leurs amis. La séparation fut douloureuse de part et d'autre. Mais il fallait répondre avant tout à l'appel divin. A Rome, ils furent reçus à bras ouverts par les religieux, par le Pape lui-même qui voulut bien s'intéresser à eux et ne tardèrent pas à revêtir le modeste habit de saint Benoît.

C'est avec une régularité parfaite qu'ils se soumirent aux exercices les plus humbles et les plus crucifiants de la discipline, ne se faisant remarquer des autres Frères que par l'ardeur de leur charité à les obliger et à les servir, toujours empressés à réduire en servitude leurs sens et leur vie naturelle, de peur que les communications avec les choses extérieures ne missent quelque obstacle à la jouissance des ineffables consolations dont Dieu embrasait leur âme.

Il n'y eut bientôt qu'une voix dans la communauté pour proclamer leurs mérites et leur sainteté. Désireux de les garder auprès de lui et de les associer aux travaux de son ministère, le Pape les créa diacres-cardinaux. « Bien que les honneurs extérieurs attachés au cardinalat aient reçu de notables développements depuis le VII[e] siècle, il est néanmoins certain que dès lors, celui qui était élevé à cette dignité, tenait le premier rang dans le clergé de l'Eglise romaine et, par conséquent, dans tout l'univers chrétien. » (D. Piolin.)

DÉPART DE SAINT SÉRENIC ET DE SAINT SÉRENÉ POUR LES GAULES — ILS SE RETIRENT DANS LA SOLITUDE

Les âmes humbles ne peuvent s'épanouir à leur aise au milieu des hommes et de la considération du monde. Peu soucieux d'une dignité qu'ils n'avaient acceptée qu'à regret, Sérenic et son frère, craignant qu'un sentiment de vaine gloire ne vînt à se glisser jusqu'à eux à la faveur des manifestations enthousiastes dont ils étaient l'objet, s'adonnèrent avec plus de ferveur à la prière et à la pratique de toutes les austérités de la vie monastique.

Sur ces entrefaites, un ange apparut de nouveau à Sérenic et lui dit : « Ne te laisse pas aller à l'inquiétude. Le Seigneur ne veut pas que tu restes ici plus longtemps et il t'ordonne de gagner un pays plus éloigné. Ici, tu es trop près de tes parents. Dispose-toi à vivre dans la perfection de la vie contemplative. »

La solitude a toujours exercé sur les personnes consacrées à Dieu un attrait particulier. Les deux saints en avaient déjà goûté les charmes et savouré les douceurs dans leur retraite de Rome, il leur restait à jouir des délices de la vie contemplative aux pieds du Sauveur. Grande fut leur joie à la pensée qu'ils allaient enfin pouvoir renoncer à tout ici-bas pour s'attacher plus intimement à Jésus-Christ. Ils avaient passé à Rome cinq ans environ.

Ayant donc pris congé du Souverain Pontife et de leurs frères, ils traversent l'Italie et pénètrent dans les provinces méridionales de la Gaule, ne s'arrêtant que pour prier aux sanctuaires célèbres qu'ils rencontrent sur leur chemin. Toujours guidés par l'ange de Dieu qui, au cours de leurs pérégrinations, les sauva des plus grands dangers, ils arrivèrent enfin à la forêt de la Charnie, au diocèse du Mans. C'est là qu'ils fixèrent leur demeure près du bourg de Saulges.

Le voisinage de ce bourg, qui comptait une population assez considérable, attira bientôt aux deux solitaires de nombreuses visites.

Sérenic, épris de l'amour de la contemplation, gémissait de voir que sa solitude menaçait de se transformer en lieu de pèlerinage.

Aussi résolut-il de s'avancer plus avant dans le désert pour se mettre à l'abri du commerce des hommes. Il ne faisait, en réalité, qu'exécuter les desseins de Dieu qui l'appelait à éclairer de la lumière surnaturelle un diocèse voisin.

Il fit part de cette résolution à son frère qui, comprenant que Dieu demandait encore ce sacrifice, ne chercha pas à le retenir.

LA SÉPARATION

La vie qui doit passer par la mort pour s'épurer et se transformer en Dieu implique une série de renoncements, de douleurs, d'abaissements nécessaires au dépouillement de la nature. Il était réservé à nos deux saints d'aller jusqu'au bout dans la voie douloureuse de l'épreuve. Ils se firent les plus touchants adieux, s'embrassèrent en pleurant et se donnèrent rendez-vous au Paradis, dans cette patrie qui ne connaît pas le deuil de la séparation. Sérenic se retira sur les bords de la rivière de Sarthe, au pays d'Hyesmes, en un lieu sauvage, bordé de rochers, semé de précipices affreux, tel enfin qu'il l'avait rêvé. C'est là qu'il s'endormit dans la paix du Seigneur, à un âge très avancé, après avoir annoncé l'époque et les circonstances de son trépas.

Demeuré seul dans la retraite de Saulges, saint Sérené, ayant tout immolé ici-bas, redouble cependant de mortification. Purifiée par la pénitence, son âme s'élève de plus en plus sur les ailes de l'oraison et de la vie contemplative. Rien d'admirable comme le tableau de ses relations intimes avec le monde surnaturel et de ses victoires contre le démon. Le ciel semble prendre à tâche de lui faire goûter dès ce monde la récompense promise au serviteur fidèle. Ravissements, extases, visites des anges qui viennent s'entretenir avec lui, tout lui est accordé par surcroît.

Le bruit de la sainteté du pieux ermite s'étant vite répandu dans la contrée, les pèlerins affluèrent chaque jour plus nombreux à Saulges, les uns pour le voir, les autres pour s'édifier et s'assurer le secours efficace de ses prières. Il les accueillait tous avec une affabilité parfaite et tel était l'ascendant de cet homme que les plus indifférents eux-mêmes subissaient le charme de sa vertu et s'en retournaient meilleurs après avoir conversé avec lui. On lui offrait parfois des présents qu'il distribuait aussitôt aux pauvres avec la parole qui console et fortifie dans le malheur, trouvant ainsi le moyen de subvenir en même temps à l'âme et au corps.

Mais c'était surtout pour les pécheurs qu'éclatait toute sa sollicitude. Que de pauvres désespérés ont puisé dans les encouragements du Saint la force de continuer la lutte! Que de malheureux, dont le cœur endurci par le mal semblait à jamais fermé aux choses surnaturelles, ont versé des larmes de repentir à ses genoux ! Il avait un don particulier pour apaiser les contestations et élucider les questions les plus épineuses. Aussi, de tous côtés, s'adressait-on à lui comme à un ange de bon conseil, et telle était sa réputation de sainteté que les partis les plus opposés acceptaient ses décisions comme des oracles.

Quelques personnes eurent le cœur assez lâche pour persécuter ce doux et humble solitaire : les uns, en lui faisant subir toutes sortes de mauvais traitements; les autres, en lui dérobant les grossiers aliments destinés à sa subsistance. Le Saint se vengea de ses persécuteurs en priant pour leur conversion et, nouveau saint Etienne, fut assez heureux pour l'obtenir.

Sa renommée grandissant toujours, on vit des personnes de tout rang et de toute condition quitter le siècle pour venir se mettre sous sa direction et étudier la sainteté à son école.

Comment repousser ces âmes de bonne volonté qui fuyaient les dangers du monde afin de travailler plus efficacement à leur salut, dans le silence et le recueillement de la retraite? C'est ainsi que notre Saint va être appelé à devenir le chef d'une nombreuse famille qu'il sera chargé de former à la pratique de la vie monastique.

SES MIRACLES

Dieu, qui prend un plaisir d'autant plus grand à relever les humbles qu'ils s'abaissent davantage, fit encore paraître la sainteté de son serviteur par la multitude des miracles qu'il opéra en sa faveur et par son entremise. De la part du solitaire de Saulges, les plus grands prodiges paraissaient chose si ordinaire qu'on avait coutume de dire en parlant de lui : « Le miracle serait qu'il n'en fît plus. »

En voici un choisi entre mille :

On sait les désordres qui suivirent la mort de Childéric II, massacré dans une forêt par des seigneurs révoltés. Le pays en proie aux factions qui ensanglantèrent les châteaux, les villes et les campagnes, les passions populaires partout déchaînées, les travaux des champs suspendus, la peste s'ajoutant à la disette et exerçant partout de terribles ravages, tel était le tableau de la France à cette époque, une des plus néfastes de notre histoire. Partout régnaient l'effroi et la consternation. Dans cette extrémité, le peuple et le clergé eurent recours à l'évêque du Mans, saint Béraire (653-678), le suppliant de trouver un remède à tant de maux et de conjurer le fléau.

Le prélat ayant ordonné des prières publiques et appelé tous les fidèles à une expiation solennelle, il fut révélé à un vénérable moine de la contrée que le pays serait délivré des maux qui pesaient sur lui à la prière de saint Sérené.

Sans plus tarder, l'évêque se rendit auprès du Saint et, après lui avoir expliqué le but de sa visite, lui demanda en grâce d'avoir pitié de son peuple et d'intercéder en sa faveur auprès de Dieu. Sérené se fit longtemps prier. Son humilité se refusait à croire qu'une mission de cette importance pût être réservée à un pauvre pécheur comme lui. Il céda cependant aux instances de Béraire; il jeûna, versa des larmes abondantes devant Dieu, s'offrit comme victime d'expiation pour les péchés du monde, et le ciel se laissa toucher par ses supplications. L'abondance succéda bientôt à la disette, le fléau ne fit plus une seule victime.

SA MORT — SON CULTE

La coupe de mérites que Dieu voulait de son serviteur pour le récompenser était pleine. L'heure du repos allait sonner pour lui. Sérené pressentit sa fin prochaine. Ce moment si grand, si solennel même dans la vie des hommes les plus vulgaires, a dans la vie des saints une beauté incomparable. Ces belles âmes, qui, depuis des années, s'exercent à mettre dans leurs moindres actions toute la pureté dont elles sont capables, quand elles approchent du grand acte qui doit être le couronnement de toute l'existence, semblent trouver des forces surhumaines pour lui donner la perfection suprême.

On peut dire que la mort de saint Sérené fut l'écho fidèle de toute sa vie. Ayant fait venir auprès de lui tous ses disciples, il leur adressa ses recommandations et se prépara au dernier combat.

Malgré la violence du mal auquel il était en proie, il ne laissait échapper ni une plainte, ni un murmure, ni un soupir. Sur son visage

calme et souriant était peinte la joie la plus sereine, et c'est avec une ferveur extraordinaire qu'il reçut, pour la dernière fois, le corps du Sauveur.

La mort vint interrompre sur ses lèvres l'action de grâce. On était au 21 juillet, vers l'an 680. Au moment où s'envolait vers Dieu cette âme si belle d'innocence et de vertu, la foule, accourue auprès du Saint pour recevoir une dernière bénédiction, entendit distinctement dans les airs le cantique des anges et les accords d'une mélodie céleste.

Cette mort fut un deuil public pour toute la contrée. On le pleura, dit son vieil historien, « comme le père de la patrie ». Son corps fut enseveli dans une chapelle, au bourg de Saulges, selon la tradition, et son tombeau devint bientôt un lieu de pèlerinage très fréquenté et le théâtre de nombreux prodiges.

La vertu du grand thaumaturge lui survivait jusque dans la mort. Ses vêtements et tous les objets qui avaient été à son usage suffisaient à rendre la santé aux malades et à rendre la vue aux aveugles.

Vers le VIII[e] siècle, ses reliques furent transportées dans la ville d'Angers, mais la vénération pour le Saint n'en fut pas diminuée et son culte ne cessa de rester populaire à Saulges et dans tous les environs.

Parmi les paroisses qui l'honorent d'un culte particulier, il faut citer, après Saulges et Angers, Chemiré-sur-Sarthe, Château-Gontier, Sablé, Saint-Céneré et celle de Bernac-Debat (Hautes-Pyrénées), dont il est le patron de temps immémorial.

En quelques endroits, saint Séréné est connu sous le nom de saint Célerin.

(Voir la *Vie de saint Séréné, protecteur du Maine et de l'Anjou, et le Pèlerinage de Saulges*, par le R. P. Dom P. Piolin, bénédictin de la Congrégation de France, in-12, Bar-le-Duc, 1890. — L'auteur indique dans sa préface les sources primitives où il a puisé.)

SAINT DOMNIN, PREMIER ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Fête le 20 avril et le 7 novembre.

L'Eglise de Grenoble reçut la foi par l'intermédiaire des évêques de Vienne qui, dans les premiers temps, administraient cette ville et toute la contrée par des chorévêques ou suffragants.

Saint Pierre ou Patrocle, l'un d'eux, mourut à Toulouse au commencement du IV[e] siècle, ayant versé son sang pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les habitants de cette ville, en 640, échangèrent son corps, avec ceux de saint Romain et de saint Hilaire ou Hélier (1), évêque de Mende, pour celui de saint Saturnin, leur patron, que le roi Dagobert leur avait enlevé. Le corps de ce saint Pierre fut depuis transféré à Saint-Denis et déposé dans la sixième chapelle de cette abbaye, où sa fête se célébrait le 31 janvier. Il est nommé saint Patrocle dans le martyrologe gallican.

Plus tard, l'empereur Gratien fit établir un évêché dans la ville qui, depuis, s'appela de son nom *Gratianopolis*. Le premier évêque fut saint Domnin, ami de saint Ambroise, archevêque de Milan.

On sait l'influence que ce saint docteur avait auprès des empereurs Gratien et Valentinien : on attribue à cet illustre prélat le choix de celui qui devait être le premier évêque de Grenoble. Ce fut vers l'année 377.

Domnin était prêtre, et, par son zèle et ses prédications assidues, avait amené à l'Eglise un grand nombre d'infidèles. La vie apostolique l'avait préparé à l'épiscopat.

En 381, il assista comme délégué des évêques de la province de Vienne au Concile d'Aquilée, présidé par saint Ambroise, et où furent condamnés Palladius et Secundianus, évêques ariens.

Domnin exprima avec énergie l'horreur que lui inspirait l'impiété de ces sectateurs d'Arius, et signa leur déposition prononcée par le Concile.

Revenu à son Eglise, le saint évêque s'adonna sans relâche aux œuvres et aux devoirs d'un bon pasteur, jusqu'à ce que, plein d'années et de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, vers l'an 386. Diogène fut choisi pour lui succéder.

Dans la province métropolitaine de Vienne, la fête de saint Domnin se célébrait le 7 novembre. L'Eglise de Grenoble honore son fondateur le 20 avril, depuis l'adoption de la liturgie romaine.

L'archidiocèse de Chambéry, formé, en 1779, d'une partie du diocèse de Grenoble, célèbre en novembre la fête de saint Domnin.

Dans l'église des Hières, commune de la Grave, aujourd'hui du diocèse de Gap, autrefois de celui de Grenoble, le cardinal Le Camus avait découvert, au cours d'une de ses visites pastorales, d'anciennes reliques, entre autres de saint Domnin, son prédécesseur. Ce sont les seules reliques connues de ce saint évêque.

(1) Saint Hilaire, ou Chély, ou Chélins, 25 octobre.

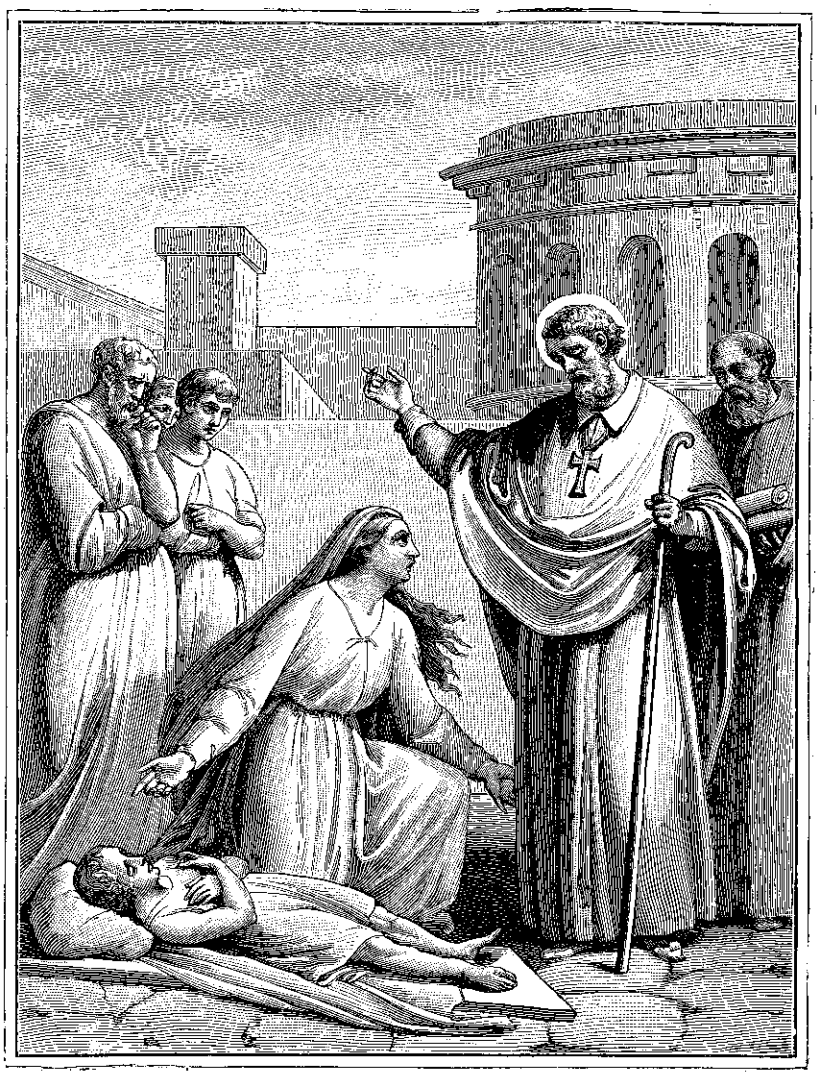
SOURCES CONSULTÉES

Bréviaire viennois. — Pilot : *Statistique de l'Isère.* — Bellet : *Histoire du cardinal Le Camus.*

SAINT ARBOGASTE, ÉVÊQUE DE STRASBOURG

(PATRON DE L'ALSACE — MORT EN 678)

Fête le 21 juillet.



Saint Arbogaste ressuscite le fils de Dagobert II.

PATRIE DE SAINT ARBOGASTE

Nous ne savons d'une façon précise ni l'année ni le lieu de la naissance de saint Arbogaste. Pourtant, la date de sa mort nous permet de conjecturer que celle de sa naissance doit être reportée aux premières années du VII^e^ siècle. Quelques auteurs donnent l'Ecosse ou l'Irlande comme le lieu où il vit le jour ; nous serons plus fondés à croire, avec le bréviaire de Strasbourg, qu'il naquit dans l'ancienne Aquitaine, province de la Gaule, dont les limites s'étendaient de la Loire aux Pyrénées.

Ses parents appartenaient à la meilleure noblesse du pays, aussi lui procurèrent-ils une éducation brillante. Le jeune Arbogaste répondit à leur soin par sa piété et les progrès qu'il fit dans la science et la vertu. Gentilhomme distingué, orné des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, il pouvait aspirer aux plus hautes fonctions de l'Etat, mais il préféra dire adieu aux vains honneurs du siècle afin de se donner à Jésus-Christ.

L'ERMITE

L'âme prédestinée d'Arbogaste se sentait tourmentée par la soif de solitude et de vie pénitente.

Il s'arracha donc aux sollicitations de ses proches et, vers 643, il s'engagea dans les montagnes de la Suisse et il s'arrêta quelque temps dans le Clus, près Gozis, en deçà de Feldkirch.

Cette solitude pourtant fut bien vite découverte; des disciples vinrent se grouper autour de lui, ce qui décida le saint ermite à chercher une autre demeure.

Des manuscrits, quelques reliques et son ange gardien furent ses seuls compagnons, quand il repartit, par les gorges sauvages et les bois touffus, à travers la Suisse et le Sundgau.

Une force invisible dirigeait sa marche vers le Nord, et après de rudes journées il s'arrêta épuisé à trois lieues environ de Haguenau dans le Bas-Rhin.

DANS LA FORÊT SAINTE

Le lieu où s'était dirigé notre pieux solitaire semblait répondre à ses désirs. Il lui offrait, en effet, le silence, la paix, l'isolement qu'il avait convoités. Ce bois fut appelé dans la suite *Forêt sainte;* ce nom rappelait les moines fervents qui vinrent s'y réfugier et les couvents qu'on y vit bientôt surgir.

Saint Arbogaste redoubla de ferveur dans cette nouvelle retraite. Son unique désir était de vivre ignoré du monde en union avec Dieu. Mais les hommes, semble-t-il, se plaisent à poursuivre avec d'autant plus d'ardeur l'humble vertu que celle-ci cherche davantage à se dérober à leurs regards.

Bientôt, en effet, se répandit dans la contrée la renommée de cet homme inconnu qui dans le silence des bois menait une vie si pleine de Dieu. Chacun voulait le voir, entendre sa voix, être témoin de ses prières, et les foules s'en retournaient émerveillées de ce qu'elles avaient vu.

L'un de ces plus illustres visiteurs fut saint Dié, l'évêque de Nevers. Ce vertueux prélat voulut s'entretenir avec le serviteur de Dieu et passer quelques jours dans la méditation, la prière et la psalmodie auprès de lui.

Les donations des pieux pèlerins permirent à Arbogaste d'élever le monastère de Surbourg et bientôt après une église en l'honneur de la Mère de Dieu et de saint Martin de Tours.

Cependant Dagobert II venait de monter sur le trône; le royaume d'Austrasie (511-743), qui avait Metz pour capitale, commençait à respirer après avoir été ensanglanté par le tyran Ebroïn. Dagobert, à la mort de son père Sigebert II, n'avait que trois ans; l'ambitieux Grimoald, maire du palais, l'avait fait saisir dans son berceau et reléguer en Angleterre.

L'évêque d'York, saint Wilfrid, le recueillit et prit soin de son enfance abandonnée. Pendant ce temps, Grimoald fit répandre le bruit que le jeune prince était mort subitement.

Ce n'est qu'après vingt années d'exil que Dagobert II put quitter la Grande-Bretagne pour remonter sur le trône d'Austrasie aux acclamations enthousiastes de tout un peuple.

Trois héros, Pépin d'Héristal, le duc Martin de Metz et Athalric, duc d'Alsace, s'étaient réunis autour du jeune et pieux roi qui fit revivre en Austrasie les vertus et la sainteté de son père (675). Il aimait dans les actes publics à se dire son continuateur. Il rétablit le palais de Sigebert et s'entoura de la même cour. Les évêques y venaient volontiers et étaient accueillis avec bienveillance.

Ce jeune prince avait remarqué les vertus et l'humilité d'Arbogaste. Il résolut donc de le mander auprès de lui.

A force d'instances, le solitaire se rendit à ses désirs. Ce fut pour peu de temps, car le Saint s'en retourna bien vite dans sa solitude, loin du bruit et du faste de la cour.

ÉVÊQUE DE STRASBOURG

Sur ces entrefaites, saint Rothaire, évêque de Strasbourg, vint à mourir. Aussitôt, le clergé, le peuple et le roi lui-même n'eurent qu'une voix pour appeler Arbogaste au siège vacant. C'était le dix-neuvième évêque qui allait régir le diocèse; on était en 673.

Dès lors, une vie nouvelle commença pour notre Saint, vie dont l'Alsace devait garder le souvenir.

D'abord ce qui réclamait ses efforts, comme ceux de tous les évêques de cette époque, c'était la lutte contre l'esprit païen qui était loin d'avoir disparu parmi les habitants de la région; bon nombre d'entre eux, surtout ceux qui habitaient les sommets des Vosges, avaient conservé certaines pratiques idolâtriques qu'il fallait abolir.

Pour mieux réussir dans son dessein d'apostolat, le nouvel évêque se consacra avec ardeur à la formation du clergé.

Les prêtres d'alors, selon l'heureuse tradition venue de saint Augustin, vivaient autour de leur évêque; sa demeure était la leur: *domus ecclesiæ*. Comme l'évêque d'Hippone, saint Arbogaste voulut former lui-même ses prêtres à la science et à la vertu. Puis, à la tête de ces troupes choisies, il se fit missionnaire, allant chercher les brebis jusque sur les cimes des Vosges où elles vivaient égarées dans leur ignorance.

Bientôt, sous cette poussée active et persévérante, les conversions se multiplièrent et le grain de sénevé promit de devenir un grand arbre.

Au milieu de tous ses travaux, saint Arbogaste n'oubliait pas les moines, ceux surtout avec lesquels il avait vécu au monastère de Surbourg. Il restait leur père, stimulait leur ferveur par des visites fréquentes et surtout par les exemples de sa vie si sainte et si apostolique.

Il sut profiter de ces précieux auxiliaires pour une œuvre importante qui débutait alors. En effet, le nouveau Strasbourg s'élevait sur l'emplacement de l'Argentoratum des Romains. Le roi Dagobert voulut que le saint évêque prît lui aussi à cœur l'exécution des travaux. Les moines secondèrent leur Père dans cette difficile entreprise.

Désirant goûter encore quelque chose des joies de la solitude de la *Forêt sainte*, le Saint s'était fait construire en dehors de Strasbourg, sur les rives de l'Ill, un petit ermitage. Là, la nuit venue, après ses pénibles labeurs, il venait s'entretenir avec Dieu, lui parler de ses joies et de ses peines et lui confier les besoins de son troupeau.

La piété des fidèles ne perdit pas le souvenir de cette retraite bénie. En 1069, un monastère de chanoines réguliers de Saint-Augustin, sous le vocable de saint Arbogaste, fut construit dans le voisinage de cette chapelle par le doyen de la cathédrale de Strasbourg.

Mais, en 1530, le Sénat protestant de la ville fit démolir ces monuments pour les remplacer par une auberge.

VERTUS DU SAINT ÉVÊQUE

Arbogaste resta sur le siège épiscopal ce qu'il avait été dans la solitude. Il conserva la même

humilité dans l'élévation, le même esprit de paix dans le tumulte du monde, le même amour de la retraite dans l'embarras des affaires et le même désintéressement dans l'administration des biens de l'Eglise. Sa douceur était celle d'un tendre père, car il suivait la sage maxime, si souvent répétée par les saints, qu'il valait mieux gouverner en père que commander en maître. Il ne prescrivait rien aux autres qu'il ne pratiquât le premier.

Malgré la continuité de ses travaux, le saint évêque menait une vie fort austère. La pauvreté fut toujours la noble souveraine de sa maison. Pour se garantir du poison secret que la possession des richesses insinue dans le cœur, il abandonna aux pauvres tout ce qu'il possédait. Rien n'était plus tendre que sa dévotion envers la Sainte Vierge. Il implorait toujours son secours et lui consacrait son troupeau : C'est à la grande dévotion que ses premiers pasteurs eurent constamment pour l'auguste Reine des cieux qu'est dû l'ancien usage de regarder Marie comme la patronne du diocèse de Strasbourg (1).

LE GRAND MIRACLE DE SAINT ARBOGASTE

Dieu voulut faire connaître partout la vertu de son serviteur. Voici dans quelle occasion :

Les gens du roi poursuivaient un jour un sanglier dans une épaisse forêt des Vosges. Sigebert, fils unique de Dagobert II, chassait avec eux. Tout à coup un sanglier d'une grosseur énorme vient en furie à la rencontre du jeune prince égaré au milieu des bois. Son cheval effrayé prend le mors aux dents et s'enfuit. Sigebert veut le retenir, mais le fougueux animal renverse l'enfant, le traîne à sa suite sur un long parcours. Sigebert était grièvement blessé, certains auteurs disent privé de vie. Les autres chasseurs qui l'avaient perdu de vue reviennent sur leurs pas, mais ils le retrouvent gisant à terre. Ils le ramassent et, la consternation dans l'âme, l'emportent en toute hâte au palais royal. Qui pourrait concevoir la douleur de Dagobert en apprenant le funeste accident qui venait d'arriver à ce fils chéri sur qui reposaient alors les espérances du royaume? Dans cette consternation on décide le roi à appeler Arbogaste. L'évêque s'empresse de se rendre à la cour.

Les deux amis s'embrassent, le Saint essuie les pleurs du pieux Dagobert et verse dans son cœur le baume de la consolation. Arrivé au palais d'Isenbourg, il demande à s'enfermer seul dans la chapelle.

Il passe toute la nuit en oraison, conjurant le Seigneur de rappeler à la vie l'illustre rejeton de tant de glorieux monarques.

A la pointe du jour, il entre dans la chambre du jeune Sigebert; puis, tombant à genoux, il supplie la Reine du ciel de rendre la vie à l'enfant royal. O prodige! Sigebert ouvre soudain les yeux et lève la tête. Le Saint appelle aussitôt les serviteurs du palais, le fait revêtir de ses habits royaux et le rend plein de vie à ses parents.

On ne saurait décrire la joie que suscita ce prodige et l'accroissement d'amour et de vénération qu'il valut à saint Arbogaste. En témoignage de sa reconnaissance, le roi gratifia l'église cathédrale des meilleurs terres de son domaine, savoir : Rouffach, le palais d'Isenbourg et les terres dépendantes qui renfermaient plus de trente villages. Cette donation, qui devait s'accroître dans la suite, forma le premier germe de la souveraineté temporelle des évêques de Strasbourg.

Notre Saint, entouré de tout son clergé, alla déposer l'acte signé du roi sur l'autel de la cathédrale : il en fit don à Notre-Dame

La nouvelle du miracle vola bientôt de bouche en bouche. Partout on louait Dieu, si admirable dans ses saints. La foi recevait en retour de nouvelles adhésions ou s'affermissait davantage dans le cœur des néophytes.

LA MORT

Ce devait être un des derniers actes de saint Arbogaste. Le ciel s'ouvrit pour lui le 21 juillet 678, selon l'opinion la plus probable.

Sa mort fut sereine, empreinte de soumission à la volonté de Dieu et toute irradiée par la joie et la lumière de l'au-delà.

Une très ancienne légende rapporte que saint Arbogaste durant sa vie n'avait jamais pu regarder sans douleur, près des murs de Strasbourg, l'endroit où l'on exécutait les criminels.

Désirant ressembler jusque dans le trépas à son Sauveur expirant, le saint évêque exprima le vœu de se voir enterré en ce lieu.

On accéda à son désir, et ce cimetière jadis abhorré devint un lieu aimé de tous; le champ de la mort se transforma en champ de vie et de résurrection.

Dès le VIIIe siècle, une chapelle dédiée à saint Michel et consacrée par le pape saint Léon IX, une autre gloire d'Alsace, honora la tombe de saint Arbogaste, et les miracles ne tardèrent pas à venir illustrer la sainteté de celui qui y reposait.

Aujourd'hui l'emplacement de ce sanctuaire est occupé par le couvent et l'hôpital des Sœurs de Charité, appelé couvent de Sainte-Barbe.

Saint Florent, successeur d'Arbogaste sur le siège de Strasbourg, vit dans ces prodiges un avertissement du ciel pour relever les reliques et les exposer sur les autels à la vénération des fidèles.

La fête du Saint remonte à la plus haute antiquité. Un martyrologe du IXe siècle nous parle en effet d'Arbogaste comme d'un saint dont on célébrait la fête depuis de longues années.

Les impénétrables desseins de la Providence permettent parfois à la main sacrilège de se lever sur les choses les plus saintes. Comme de nombreux autres trésors, les précieuses reliques de saint Arbogaste devinrent la proie des hordes suédoises qui ravagèrent l'Alsace en 1631.

Une partie infime seulement a échappé à la destruction. On la conserve aujourd'hui à la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux à Strasbourg.

Mais si l'impiété a pu profaner, livrer même en partie à la destruction ces ossements sacrés, elle n'a pu atteindre l'amour et la dévotion des fidèles. C'est avec joie que toute l'Alsace aime à venir se grouper chaque année, autour de son église-mère, pour offrir ses hommages à celui que de temps immémorial elle a salué comme son glorieux patron.

Les diocèses de Bâle, de Constance, de Worms et de Mayence lui rendent également un culte public.

SOURCES CONSULTÉES

Sankt Arbogastus, par l'abbé WINTERER. — *Histoire des saints d'Alsace*, par l'abbé HUNCKLER, 1837. — *Acta sanctorum Boll.*, 21 juillet, t. V. p. 168-180. — *Gallia Christiana*, t. V, col. 779. — DOM CEILLIER, *Histoire des auteurs ecclésiastiques*, t. XVII, p. 720. — DARRAS, *Histoire de l'Eglise*, t. XVI.

(1) D'après HUNCKLER, *Histoire des saints d'Alsace.*

SAINT FLORENT

Évêque de Strasbourg et successeur de saint Arbogaste, mort en 693

Fête le 7 novembre.

SAINT WILFRID REFUSE L'ÉVÊCHÉ DE STRASBOURG SAINT FLORENT DANS LES VOSGES

Après la mort de saint Arbogaste, Dagobert II offrit le siège de Strasbourg à saint Wilfrid, évêque d'York, qui lui avait servi de père durant près de vingt ans et procuré une éducation en rapport avec sa haute naissance.

Saint Wilfrid venait en effet d'être chassé de son diocèse par le roi saxon Egfrid et il se rendait à Rome pour demander justice au Pape. En traversant la France, il avait failli être assassiné par les ordres d'Ebroïn; les sicaires envoyés à sa poursuite massacrèrent par erreur un autre évêque anglais, Vinfrid de Lichtfield, qui se rendait, lui aussi, au tombeau des Saints Apôtres. Wilfrid ayant ainsi échappé au danger, arriva heureusement à la cour d'Austrasie, où Dagobert II le reçut avec des transports de joie et le présenta aux seigneurs de son royaume. L'évêque d'York refusa le siège de Strasbourg qui lui fut offert, et ce fut saint Florent qui remplaça saint Arbogaste.

La réputation du nouveau prélat était déjà répandue dans toute l'Alsace. Il était né en Irlande, l'île des Saints, d'une famille des plus illustres. Ses historiens nous disent qu'il fut dès son jeune âge un enfant de bénédictions. Comme un grand nombre de ses contemporains, il fut saisi de bonne heure par l'attrait de la solitude, passa le détroit et descendit vers les Vosges, dont les épaisses forêts de sapin, sillonnées de délicieux cours d'eau, offraient des retraites presque inaccessibles aux foules et facilitaient merveilleusement la contemplation et la paix de l'âme.

Florent s'établit avec un saint prêtre du nom de Fidèle sur les premiers contreforts des Vosges, au pied d'une montagne dite Ringelberg, près d'un ruisseau appelé Hasel, à quelques heures de Molsheim, aujourd'hui chef-lieu de district. Les deux solitaires s'étaient construit avec des troncs d'arbres, comme font encore les bûcherons de ces contrées, une cabane adossée à un immense rocher de granit rouge, afin de s'abriter contre les rigueurs du climat, particulièrement rude dans ces montagnes. Nous ignorons combien d'années ils passèrent ainsi dans la prière et la contemplation.

Ils ne sortaient de leur retraite que pour aller de temps en temps évangéliser les pauvres montagnards; quelquefois, les deux apôtres descendaient vers les riches plaines du Rhin, afin d'y annoncer la parole de Dieu. Dagobert II, qui habitait souvent le palais de Kirchheim, eut connaissance de la sainteté et du zèle de Florent et l'appela à la cour.

MIRACLES DE SAINT FLORENT

Ce prince avait une fille, nommée Bathilde, aveugle et muette de naissance; le Saint la guérit, comme on le rapporte dans les leçons du bréviaire. La légende a embelli la vie de saint Florent d'une auréole de miracles; nous les rapportons ici sans en garantir l'authenticité. Les bêtes sauvages venaient, disent les chroniqueurs, dévorer les légumes du petit jardin que le solitaire cultivait avec amour. Celui-ci enfonça quatre bâtons en terre afin de marquer les limites de son domaine, et, dès lors, les animaux le respectèrent.

Un jour qu'il avait été mandé à la cour de Dagobert II, il arriva solennellement, monté sur son âne.

Le roi, voulant récompenser le saint ermite, lui dit que toutes les terres qu'il parcourrait avec sa modeste monture, pendant un court espace de temps, deviendraient sa propriété. Alors Florent se met en devoir d'accomplir le tour du palais et du domaine de Kirchheim et revient précisément au moment fixé par Dagobert. Le prince, fidèle à sa promesse, lui abandonna généreusement le château et le territoire attenant.

FLORENT CHOISI COMME ÉVÊQUE

Un fait plus conforme à l'histoire, c'est que saint Florent fonda le monastère de Haslach et se vit bientôt à la tête de nombreux disciples. C'est là qu'on vint le chercher en 678 pour le placer sur le siège de Strasbourg. Son humilité s'effrayait en face des responsabilités et des dignités; il eût mieux aimé terminer ses jours dans la solitude, mais le roi et le peuple ne tinrent aucun compte de ses répugnances.

Saint Florent continua en Alsace les œuvres commencées par son prédécesseur et s'appliqua tout particulièrement à former un bon clergé et à combattre les désordres et la licence des mœurs. Un de ses grands chagrins, au début de son épiscopat, fut d'apprendre que le prince vertueux qui le soutenait dans toutes ses entreprises et dont le zèle pour les progrès de la religion était si fécond, Dagobert II, venait de tomber sous les coups d'infâmes assassins soudoyés par Ebroïn, maire du palais du faible Thierry III. En effet, le 23 décembre, pendant que Dagobert chassait dans la forêt de Voire, au lieu dit Scortia, à trois milles de Stenay, un nommé Jean le frappa mortellement de son poignard. Les anges, dit le chroniqueur, emportèrent son âme dans la société des martyrs.

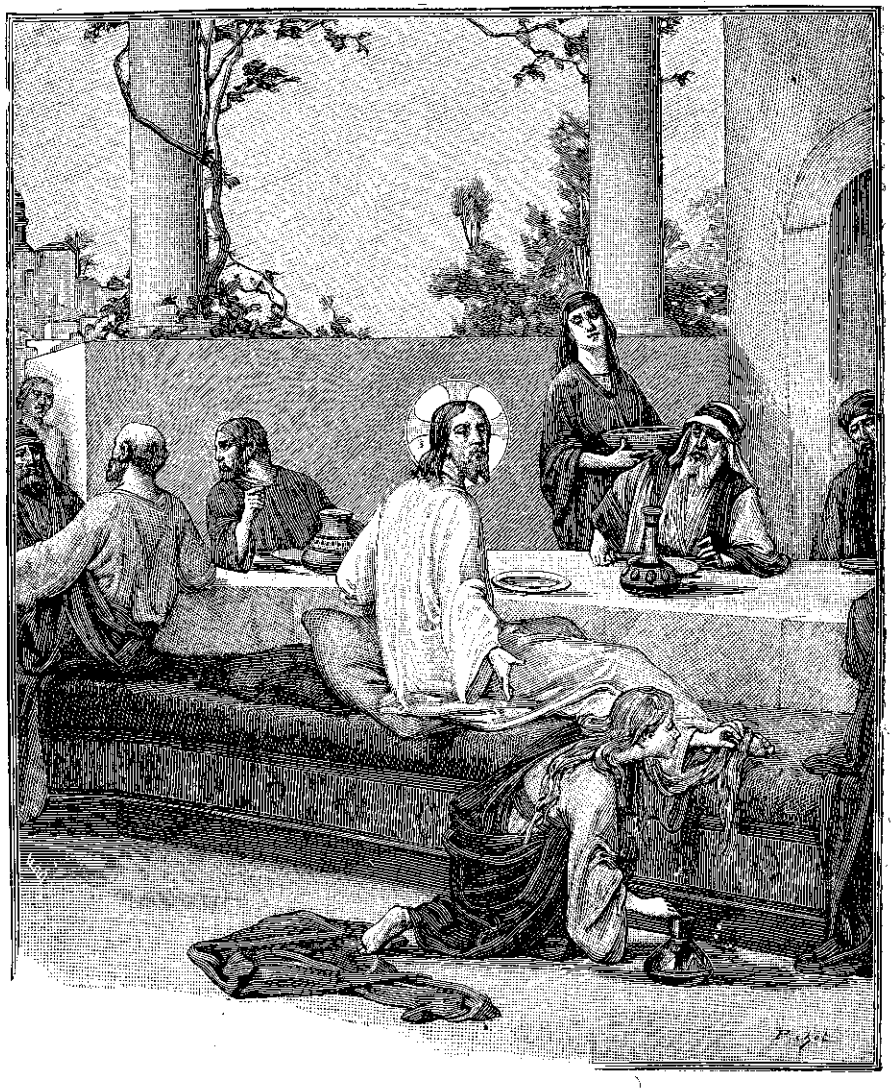
La réputation de sainteté de Florent attira en Alsace de nombreux anachorètes qui vinrent du fond de l'Irlande pour profiter de ses exemples et de ses leçons. Il leur fit construire hors des murs de Strasbourg un monastère avec une église qu'il dédia à l'apôtre saint Thomas.

L'année de sa mort n'est pas exactement connue, mais on pense qu'il vécut jusqu'en 693. Il sut par révélation le jour où il devait paraître devant Dieu : alors il assembla son clergé et lui annonça cet événement. Il expira le 7 novembre.

Saint Florent avait occupé le siège de Strasbourg environ quinze ans. Le peuple, témoin de ses vertus, vénéra dès lors ses reliques comme celles d'un saint. Au commencement du IXe siècle, on célébrait déjà sa fête dans tout le diocèse de Strasbourg. C'est à cette époque que ses restes furent transférés par l'évêque Rachion, de Strasbourg, où ils reposaient, à l'abbaye de Haslach. Ils sont encore de nos jours l'objet de la vénération des pèlerins qui y viennent de toute l'Alsace.

SAINTE MARIE-MADELEINE

Fête le 22 juillet.



Marie-Madeleine aux pieds de Notre-Seigneur chez Simon le Pharisien.

Marie-Madeleine naquit à Béthanie, en Judée, d'une famille honorable et très riche. Lazare, le mort de quatre jours ressuscité par Jésus-Christ, était son frère. Elle avait pour sœur Marthe, l'hôtesse du Seigneur, qui, toujours active, avait reçu dès son adolescence l'administration des biens patrimoniaux.

A cette époque, les Romains avaient apporté en Judée les vices du paganisme.

CONVERSION DE MADELEINE

Retirée loin de son frère et de sa sœur dans son château de Magdalon, Madeleine en subit bientôt les atteintes. Une fois son âme ardente engagée sur la pente du vice, elle alla bientôt jusqu'au fond du gouffre ; ses désordres la firent renommer dans Jérusalem plus que sa noblesse et ses richesses ; l'Evangile ne la désigne plus que sous le nom de pécheresse de la cité.

Or le Sauveur venait d'atteindre sa trentième année, le bruit de ses miracles commençait à se répandre, et tout le peuple accourait vers lui, les uns pour satisfaire leur curiosité, d'autres pour chercher un remède à leurs maux; Madeleine était de ce nombre. Tourmentée par le remords plus encore que par les esprits impurs qui la tyrannisaient, elle était accourue vers le nouveau prophète, et, délivrée du joug de Satan, elle avait cru soudain en lui. Mais là ne s'arrêta pas son zèle. En entendant Jésus dire à tous : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et je vous consolerai... je ne suis pas venu pour sauver les justes mais les pécheurs, » elle se sentit éprise d'un immense amour pour lui comme pour son Rédempteur, et à vingt-deux ans, au moment où le monde lui souriait le plus, elle résolut de le quitter, pour suivre les pas du divin Maître.

SIMON INVITE JÉSUS A DINER CHEZ LUI

Un Pharisien, nommé Simon, avait invité Jésus à dîner chez lui. Et voilà qu'une femme en pleurs portant un vase de parfums précieux apparut soudain dans la salle du festin. C'était Madeleine qui, sans invitation, aux yeux de nombreux convives, osait affronter l'indignation d'un Pharisien rigide, pour venir verser aux pieds du Seigneur les larmes de sa pénitence avec le parfum de son amour. Mais Simon qui se croyait pur, parce qu'il avait accompli les jeûnes prescrits par la loi, ne put voir sans indignation sa maison souillée par la présence d'une pécheresse.

« A coup sûr, se dit-il en lui-même, si celui-là était prophète, il saurait bien qui est cette femme qui baise ses pieds. » Jésus se tournant alors vers lui : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. — Parlez maître. — Un créancier avait deux débiteurs dont » l'un lui devait 500 deniers, l'autre 50; comme ils » ne pouvaient payer leurs dettes, le créancier les » leur remit à tous deux : dis-moi qui des deux l'ai- » mera le plus? — Maître, répond le Pharisien, c'est celui à qui l'on a fait la plus grande remise. — Tu » en as bien jugé Simon. » Et se tournant alors vers Madeleine qu'il avait paru ne pas apercevoir jusque-là, Jésus dit à Simon : « Je suis entré dans ta » maison; tu ne m'as pas offert de l'eau pour me laver » les pieds, et cette femme les a inondés de ses » larmes; tu ne m'as pas donné le baiser de paix que » l'on donne aux hôtes vulgaires, et celle-ci, depuis le » moment où elle est entrée chez toi, n'a point cessé » de couvrir mes pieds de baisers; tu n'as pas voulu » répandre l'huile sur ma tête et c'est sur mes pieds » qu'elle a répandu tout ce parfum précieux. C'est » pourquoi je te dis : Beaucoup de péchés lui sont » remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Madeleine n'était venue chercher que son pardon. Quelle joie ne dut-elle pas sentir en entendant exalter son amour par celui dont elle implorait la clémence! Quand elle se releva, ses doutes et ses remords avaient fait place à une paix parfaite. Elle venait d'être l'objet d'une résurrection plus merveilleuse que celle dont sera favorisé Lazare son frère. Désormais, dit saint Bernard, la pénitente de Béthanie sauvera plus d'âmes que la pécheresse de Magdalon n'en avait perdues.

JÉSUS REÇOIT L'HOSPITALITÉ A BÉTHANIE

Le Fils du Dieu tout-puissant était pauvre, il n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, jamais cependant il ne voulut faire un miracle pour lui-même, et ne vivait que d'aumônes; qui donc subvenait aux besoins du grand nourricier de l'univers? Joseph était mort; c'était Madeleine et quelques autres saintes femmes.

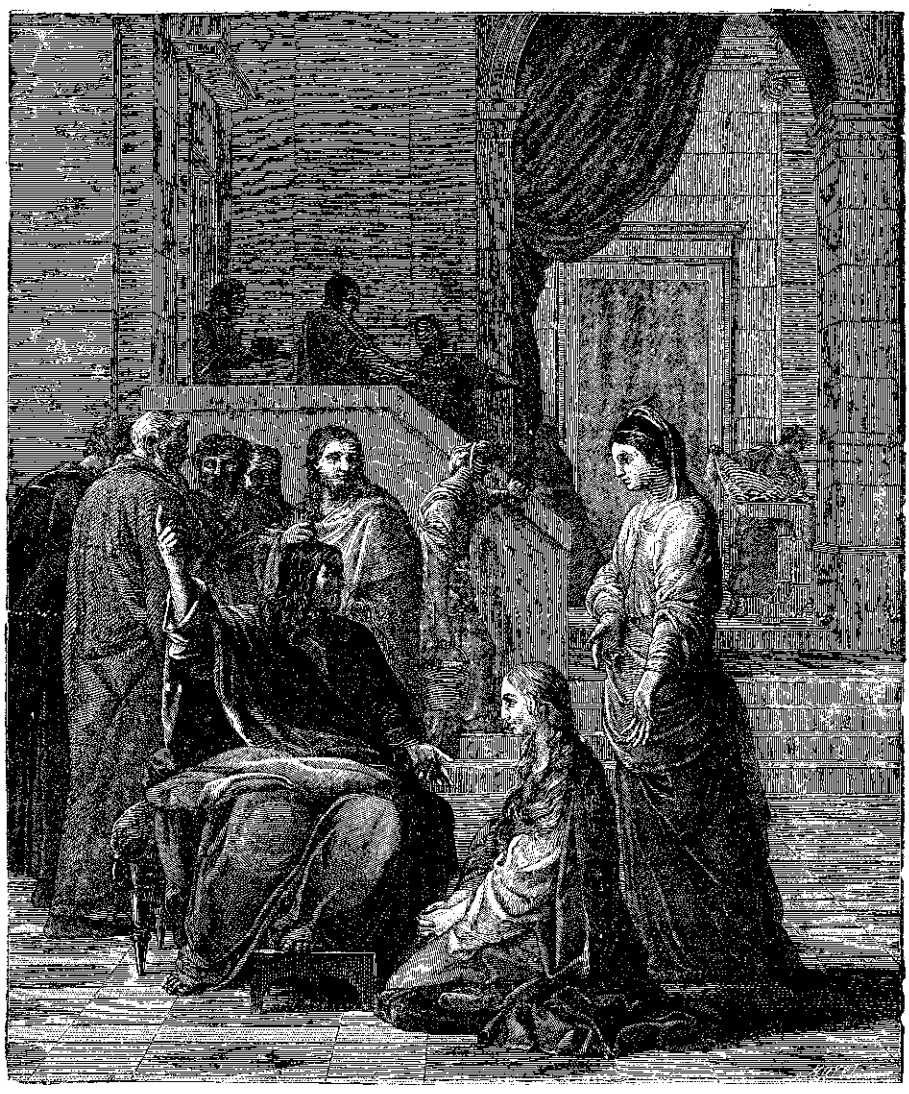
C'est pourquoi le Seigneur, dit l'Evangile, étant entré un jour dans le bourg de Béthanie, une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison, et Marthe était la sœur de Marie-Madeleine. Marthe dirige avec empressement les apprêts du repas, mais sa sœur, assise aux pieds du Sauveur, savoure avec délices les paroles qui tombent de la bouche du divin Maître. En présence de cette oisiveté, Marthe, qui allait et venait inquiète, s'arrêta devant le Seigneur, et croyant que son amour n'avait pas été aussi bien compris, dit sainte Thérèse, elle s'adressa à Jésus : « Maître ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse seule dans le service de la maison? dites-lui donc qu'elle vienne à mon aide. » Jésus prit la défense de Marie qui se taisait, et, constitué juge du débat, se fit l'avocat : « Marthe, Marthe, » pourquoi votre cœur est-il tant inquiet, et se » trouble-t-il pour tant de choses? sachez cependant » qu'une seule est nécessaire. Marie a choisi la » meilleure part et elle ne lui sera point enlevée. »

Cette unique chose nécessaire était l'amour de Dieu qui doit faire le fond de toute vie active, comme de toute vie contemplative dont Madeleine était la figure si parfaite; quant à la meilleure part, c'est celle qu'ont choisie ceux que le monde appelle oisifs et inutiles, parce que, adonnés à la contemplation, ils ont regardé comme de la boue ce que le siècle estime au prix de l'or.

RÉSURRECTION DE LAZARE

Peu de temps après, l'heureuse famille que Jésus aimait fut plongée dans la tristesse. Lazare se mourait entre les bras de ses sœurs, et Jésus n'était pas là. Consulté par ce message plein de confiance : « Seigneur, celui que vous aimez est malade », il avait répondu : « Cette maladie n'est pas pour la » mort, mais pour la gloire du Fils de Dieu. » Que pouvait la médecine sur celui que Dieu avait résolu de laisser mourir ? Lazare expira pendant que son divin ami continuait de prêcher au loin. Cependant, deux jours après, Jésus dit à ses apôtres : « Retour- » nons en Judée, car notre ami Lazare sommeille. »

Marthe fut la première informée de son arrivée, elle courut à sa rencontre, et, se jetant à ses pieds en pleurant : « Seigneur, disait-elle, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort, mais maintenant je sais que tout ce que vous demandez à Dieu vous est accordé sur-le-champ. » Marie, appelée par le Seigneur lui-même, accourt ensuite se jeter à ses pieds en pleurant : « O Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. » Elle n'ajouta rien de plus, pas même l'acte de foi sublime de sa sœur, mais ses larmes coulaient abondamment. Et Jésus, à la vue de sa douleur et de la tristesse des juifs qui l'entouraient, ne lui répondit point non plus comme à sa sœur; il se troubla lui-même et frémit en esprit. « Où l'avez-vous posé ? » dit-il d'une voix faible. « *Seigneur, venez et voyez.* » Et le Fils de Dieu pleura. Il pleura pour nous apprendre à pleurer avec ceux qui pleurent, dit saint Ambroise; il pleura surtout sur la mort spirituelle des pécheurs dont la mort corporelle n'est qu'une faible image. Cependant, quelques juifs, à la vue de ses larmes, disaient à voix basse : « Voyez comme il aimait Lazare »; d'autres osaient encore murmurer : « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher son ami de mourir? » — Il se fit un grand silence lorsque, la pierre du sépulcre enlevée, on aperçut Lazare couché dans son cercueil et exhalant une odeur de corruption. Les apôtres inquiets attendaient quelque grand événement, et Jésus levant alors les yeux au ciel, s'écria : *Père saint, je vous rends grâces de m'avoir exaucé;* puis, se tournant vers le sépulcre, il cria d'une voix forte : « Lazare,



Madeleine aux pieds du Sauveur

» viens dehors ! » Et Lazare se lève plein de vie, et sort du sépulcre malgré les bandelettes qui le retenaient: la foi de ses deux sœurs avait reçu sa récompense. Quant à Jésus, sa mort fut dès ce moment décrétée par les juifs.

SECONDE ONCTION DE MADELEINE A BÉTHANIE

Après le triomphe du jour des Rameaux, le peuple de Jérusalem, soulevé par les pharisiens, préparait une croix au Fils de Dieu. En attendant, Jésus acceptait un abri à Béthanie dans la maison de ses amis privilégiés. Là, en effet, s'étaient rassemblés avec Lazare, Marthe et Madeleine, Marie, sa mère, avec les apôtres, ainsi que les quelques disciples restés fidèles; ils étaient venus à leur insu faire leurs adieux à celui qui allait mourir pour eux. C'est pourquoi nous le voyons assister à un dernier repas public dans la maison de Simon le lépreux, le Pharisien superbe d'autrefois, mais dont le cœur, avant la raison peut-être, avait fini par se rendre à la bonté de Jésus. Lazare, le ressuscité, était en face de son Sauveur, Marthe servait comme toujours. Pour Madeleine, elle avait encore choisi la meilleure part. On la voit bientôt en effet apparaître dans la salle du festin portant un vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux qu'elle répand sur les pieds du Dieu voyageur sur la terre. Mais l'onction des pieds ne lui suffit plus cette fois, et c'est sur la tête, qui bientôt sera couronnée d'épines, qu'elle verse avec amour les dernières gouttes de la précieuse liqueur.

A cette vue, l'avarice de Judas se réveille : « A quoi bon cette prodigalité excessive, murmure-t-il indigné ? On aurait pu vendre ce parfum plus de 300 deniers et en donner le prix aux pauvres. » — Et quelques disciples plus charnels redisaient les mêmes paroles. Madeleine, qui n'avait agi que par amour, se tut pendant que Jésus prenait encore sa défense. « Pourquoi attristez-vous cette femme ? Son » action envers moi est bonne, car vous aurez » toujours des pauvres avec vous, mais moi vous ne » m'aurez pas toujours. Aussi, le nard qu'elle a » répandu sur mon corps, l'a-t-elle versé comme « pour m'ensevelir. C'est pourquoi, je vous le dis,

» en vérité, partout où cet évangile sera prêché, on » redira à la gloire de cette femme ce qu'elle a fait » en mémoire de moi. »

La prophétie s'est merveilleusement accomplie. Qui dans le monde entier ne connaît le nom de Madeleine? En entendant ce nom, le pécheur sent renaître sa confiance et les vierges les plus pures envient son amour.

MARIE-MADELEINE A LA PASSION ET A LA RÉSURRECTION

Mais c'est dans la Passion de son Seigneur que se manifeste dans toute sa force l'amour de la pécheresse convertie. Tous les apôtres ont fui à l'arrestation de leur Maître. Pierre, le téméraire, a rougi de lui devant une servante et l'a renié trois fois, et Madeleine, malgré la faiblesse de son sexe, malgré les menaces, les injures, les moqueries de la populace, suit partout celui que les juifs maudissent. Elle est là avec la Mère de Jésus lorsque retentissent ces clameurs épouvantables: *Qu'il soit crucifié... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* Et quand le Christ élevé en croix ne fut plus soutenu que par les blessures de ses mains et de ses pieds, quand il put contempler cette foule ennemie qui s'étendait au loin, s'agitant autour de lui comme « des chiens menaçants », selon la parole du psalmiste, au milieu des cris de haine et de mort de la multitude, il entendait les sanglots de la pécheresse qui pleurait à ses pieds. Si la mort du Fils de Dieu et les prodiges qui la suivirent eurent la force d'éloigner les juifs ennemis du Calvaire, ils ne purent en éloigner Madeleine; attachée aux pieds de Jésus, elle ne les quitta qu'au moment où Joseph d'Arimathie, accompagné de Nicodème, eut mis le cadavre dans le sépulcre.

L'aube venait à peine de se lever le dimanche matin, lorsque Marie-Madeleine devançant toutes ses compagnes vint au tombeau pour y pleurer. Mais grande fut sa surprise: le tombeau était vide, le corps de Jésus avait disparu; seules les bandelettes qui avaient servi à l'envelopper étaient restées, toutes tachées de sang. Pierre et Jean accoururent à cette nouvelle, ils constatèrent la disparition du corps et, ne se souvenant plus des paroles du Maître : *Je ressusciterai le troisième jour*, ils s'en retournèrent chez eux. Madeleine resta seule près du sépulcre vide. Ses larmes avaient redoublé, car son amour plus parfait que sa foi lui avait fait oublier les paroles si précises du Seigneur touchant sa résurrection. Et voilà qu'en s'approchant de nouveau du tombeau, elle aperçut deux anges revêtus de blanc. Devant une apparition si inattendue, qui n'eût tressailli et n'eût séché immédiatement ses pleurs? Pour la pécheresse, ce n'étaient pas des anges, mais le Seigneur des anges qu'elle cherchait et elle continua à pleurer.

« Femme, pourquoi pleurez-vous, lui dirent alors les deux messagers du ciel? » Et elle répondit: « C'est parce qu'on a enlevé mon Seigneur et je ne sais où l'a mis. »

Comme elle achevait ces paroles, elle se retourna et vit Jésus derrière elle, mais elle ne le reconnut point, et croyant que c'était le jardinier, elle lui adressa ces paroles où se peint bien le trouble où son amour l'avait plongé : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et moi j'irai le prendre. » Devant cette explosion d'amour, Jésus s'écria : « *Marie !* » et celle-ci, reconnaissant la voix du pasteur, se jette à ses genoux et lui dit: « Rabbi (Maître). » « Ne me touche point, lui dit » alors Jésus, car je ne suis pas encore monté vers » mon Père, mais va dire à mes frères : Voilà que » je monte vers mon Père et votre Père, vers mon » Dieu et votre Dieu. » C'est ainsi que Madeleine fut constituée apôtre des apôtres.

MADELEINE A LA SAINTE-BAUME — SA MORT

Enfermée dans le Cénacle avec les apôtres, elle avait mêlé ses prières aux leurs, et son amour déjà si intense, dilaté encore par les flammes de l'Esprit-Saint, fut désormais trop grand pour un seul cœur. Aussi, quand la mort de la très douce Mère de Dieu vint briser le dernier lien qui la retenait à sa malheureuse patrie, la voit-on brûler d'un immense désir de donner à Jésus des contrées moins rebelles que la Judée. Les juifs eux-mêmes se chargèrent de réaliser ses désirs. Fatigués de ses exhortations, ils se saisirent d'elle ainsi que de vingt-trois autres disciples du Seigneur, et, par un temps orageux, les firent monter sur une pauvre barque sans rames ni voiles. La nacelle voguait à la garde de Dieu. Mais bientôt après, les habitants de la Provence virent aborder au rivage une pauvre barque remplie d'hommes qui chantaient des cantiques. Ces hommes étaient les amis et les parents du Sauveur, et l'heureux pays qu'ils abordaient était la France.

Cependant, à peine arrivés, les nobles fugitifs, tels que des conquérants, se partagent la Gaule pour la gagner au Christ. Marseille fut l'héritage de Lazare, Aix échut à saint Maximin, Périgueux à saint Front, Avignon et Tarascon à Marthe. Madeleine dit donc adieu à sa sœur bien-aimée et peu de temps après à son frère Lazare qu'elle avait suivi à Marseille; puis seule, désormais, en un pays complètement inconnu, elle s'enfonça dans les montagnes boisées de la Provence à la recherche de la *meilleure part.*

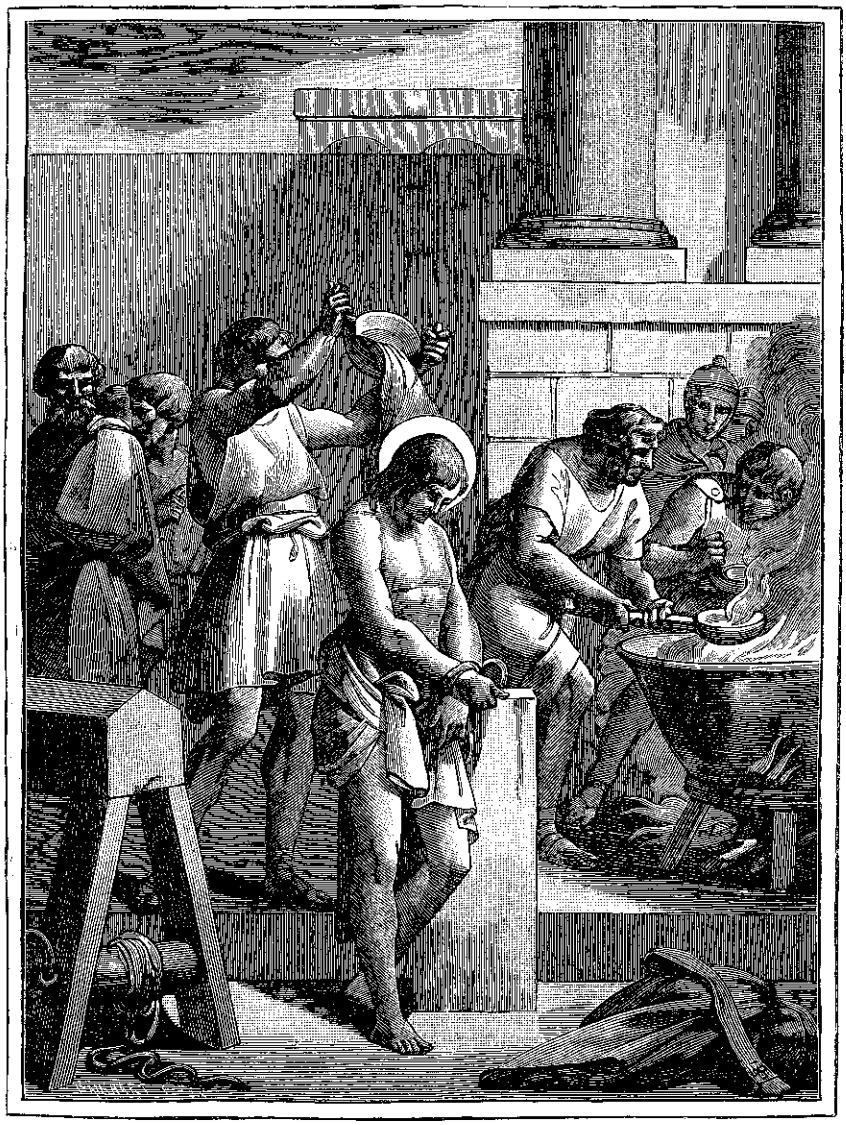
Ayant supplié le Seigneur de lui désigner le lieu de son repos, les anges descendirent et vinrent la transporter dans une grotte appelée depuis la *Sainte-Baume,* qui se trouvait à égale distance de Toulon, d'Aix et de Marseille. C'est là que Marie-Madeleine se renferma pour y honorer, par trente ans d'une héroïque pénitence, les trente années de silence de Jésus sur la terre. C'est là que l'ancienne pécheresse commença et finit cette vie plus angélique qu'humaine, que les hommes charnels ne sauraient comprendre. A genoux dans sa grotte, les bras et les yeux levés au ciel, elle passait les jours et les nuits, les mois et les années à contempler le Christ assis à la droite du Père, environné de l'innombrable multitude des élus qui le louaient sans cesse, et elle unissait sa voix à ce concert admirable, de louanges. Sept fois le jour, les anges descendaient dans sa grotte, et, transportée par eux dans les airs comme pour aller chanter les sept heures canoniques à leur chœur, elle y jouissait d'ineffables délices qui consumaient son cœur d'amour. Une nourriture terrestre ne pouvait rassasier celle qui touchait de si près au ciel, aussi le corps de Jésus-Christ était-il sa seule nourriture. C'était Maximin qui, de sa métropole d'Aix, venait lui apporter ce Jésus dont elle avait jadis arrosé les pieds de ses larmes. Son visage devenait alors transfiguré et le saint évêque, n'osant troubler son extase, s'en retournait rendant grâces à Dieu.

Mais Madeleine, malgré toutes ces faveurs, ou plutôt à cause de ces faveurs, souffrait en elle-même un grand martyre, martyre horrible par son intensité, en même temps que ravissant par sa suavité. Elle eût voulu aimer d'un amour égal à celui des séraphins dans le ciel, tandis que son corps la retenait captive sur la terre. Enfin le jour tant désiré arriva. Après avoir reçu la sainte Communion une dernière fois sur la terre, son âme s'envola au ciel, pour jouir à jamais de la meilleure part, aux pieds de son Sauveur.

SAINT PLATON D'ANCYRE

MARTYR

Fête le 22 juillet.



Supplice de saint Platon.

Saint Platon naquit à Ancyre (aujourd'hui *Angora*), en Galatie, au milieu du IIIe siècle.

Platon avait reçu de Dieu la sagesse, la science et la sainteté. Il n'avait pas la sagesse égoïste du philosophe grec dont il portait le nom, mais une sagesse autrement grande et sublime, la vraie sagesse unie à la charité. Il s'en servit pour combler de bienfaits les habitants de la ville d'Ancyre : sa parole éloquente les éclairait, les convertissait à Jésus-Christ, affermissait leur foi, les justifiait en toute occasion contre les fréquentes calomnies des païens. Les Galates, cependant, après l'avoir accusé

d'annoncer la parole de Dieu et violé les lois de l'empereur, l'arrêtèrent et le mirent en prison.

PREMIER INTERROGATOIRE

Quelques jours après, Octavius Agrippinus s'assit à son tribunal dans le temple de Jupiter et ordonna à un licteur d'y conduire le bienheureux Platon. Vincent, c'était le nom du licteur, obéit à l'ordre de son maître : « Qu'il paraisse, seigneur, dit-il, devant votre tribunal suprême. » Agrippinus dit au martyr : « Quand toute la terre se livre à la joie, pourquoi persistes-tu dans une telle erreur ?

Platon. — N'est-ce pas plutôt vous, qui vous livrez à l'erreur : Vous laissez le Dieu qui a créé le ciel, la terre et ce qui les embellit, pour adorer des dieux fabriqués par la main des hommes.

Agrippinus. — Ton jeune âge te rend insolent et téméraire. Dis-moi, quelle est ta religion, ta condition, ton pays, ton nom ?

Platon. — Je suis chrétien.

Agrippinus. — Tu es chrétien, je le sais ; mais quel nom t'ont donné tes parents ; car l'empereur a défendu de s'appeler du nom de chrétien ?

Platon. — Si tu veux savoir quelle est ma religion, je te l'ai déjà dit. Je suis chrétien. Si, au contraire, tu désires apprendre le nom que m'ont donné mes parents : je m'appelle Platon. Cette cité est ma patrie ; je sers le Christ dès le sein de ma mère. C'est à cause du Christ que j'ai été conduit devant ce tribunal, et je suis prêt à endurer pour lui la mort que j'attends de toi. Hâte-toi donc de montrer ce que tu sais faire.

Agrippinus. — Que te sert, ô Platon, de porter dans ton cœur le nom du Crucifié ? Les décrets de l'empereur livrent à la mort ceux qui le reconnaissent, et comblent au contraire de bienfaits ceux qui le renient. Ecoute donc mes sages conseils, obéis à l'empereur pour éviter la mort.

Platon. — J'obéis à mon Roi, c'est pour lui seul que je combats. Je choisis la mort temporelle pour être héritier du royaume éternel.

Agrippinus. — Considère ce que tu dois faire pour ne pas périr honteusement.

Platon. — Mon Dieu saura bien m'inspirer ce que je dois faire.

Agrippinus. — Connais-tu les décrets inviolables de l'empereur ? Sais-tu que les chrétiens doivent renoncer au Christ ou à la vie ? Est-ce ainsi que tu oseras violer les ordres de ton maître ?

Platon. — Je connais les ordres de mon Dieu. Ses lois inviolables et ses préceptes salutaires m'ordonnent d'abhorrer vos démons et de servir Dieu seul. Tu es maître dans l'art d'inventer des supplices, je saurai les supporter, mourir pour le Christ, et recevoir la couronne de justice. »

PREMIER SUPPLICE — IL N'EN REÇOIT AUCUNE BLESSURE

Agrippinus ordonna de frapper le serviteur de Jésus-Christ avec des nerfs de bœufs. Quatre soldats vigoureux s'approchent aussitôt du Bienheureux, lui arrachent ses vêtements et le frappent pendant plusieurs heures. Dix autres se remplacent tour à tour dans cette tâche barbare et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont tous épuisés de fatigue. Malgré la multitude des coups qu'il avait reçus, le corps du martyr n'avait pas une seule plaie. La foule fut saisie d'admiration et les soldats se retirèrent effrayés, tandis que le bienheureux Platon louait Dieu et continuait à confesser Jésus-Christ.

Cet éclatant miracle ne toucha pas le cœur d'Agrippinus : « Ecoute mes conseils, lui dit-il, je te parle comme à un ami : fuis la mort, reviens à la vie.

— Tu me donnes un avis salutaire, répond Platon. Je fuis la mort éternelle et je cours à la vie qui ne finit point.

Agrippinus. — Combien y a-t-il de morts, misérable ?

— Deux, réplique saint Platon : l'une est temporelle, l'autre est éternelle. Il y a aussi deux vies : l'une passe, l'autre ne finira jamais.

— Sacrifie aux dieux et évite les tortures.

— Fais vite, ô Agrippinus ce que tu crois devoir faire, car je ne sacrifierai jamais. Le feu, la croix, la dent des lions, non plus que les plus affreuses tortures ne sauraient persuader au chrétien de manquer à son Dieu. »

IL EXHORTE LES FIDÈLES

Agrippinus commande de ramener le martyr en prison. Pendant le trajet du temple à la prison, une multitude de chrétiens, saisie d'admiration et de vénération pour le martyr, se pressait sur ses pas. Platon se retournant vers eux leur imposa silence et leur dit : « O vous, amis de la vérité, ô vous tous qui aimez le Christ, écoutez : ce n'est pas pour une cause de peu d'importance que j'engage ce combat, c'est pour le Créateur du ciel et de la terre. Aussi, je vous en supplie, mes bien-aimés, que ce que vous voyez ne vous trouble pas. Les justes passent par beaucoup d'afflictions, mais le Seigneur les en délivrera pour toujours. Unissons-nous donc et fuyons vers le port qui n'est plus agité d'aucune tempête, c'est-à-dire vers Jésus-Christ, courons vers la pierre dont l'Apôtre a dit : *Cette pierre était le Christ.* Dieu vous garde, ô mes bien-aimés, de céder à la violence des tourments que vous endurez à cause de notre piété, car, nous dit l'Apôtre : les souffrances de ce temps ne sont rien, en comparaison de la gloire qui nous sera révélée. »

Après avoir raffermi la foi des fidèles par ces paroles, Platon entra dans la prison, joyeux et louant Dieu.

DEUXIÈME INTERROGATOIRE
AGRIPPINUS LUI PROMET SA NIÈCE EN MARIAGE

Sept jours après, Agrippinus cita de nouveau saint Platon devant son tribunal, dans le temple de Jupiter. Le licteur Vincent le lui présenta en lui disant : « Qu'il paraisse devant votre tribunal, seigneur, celui qui désobéit aux lois de l'empereur, méprise vos ordres, et soutient la secte impie des chrétiens. »

Agrippinus fit placer devant le martyr des chaudières de fer et d'airain, des boucliers ardents, des mains de fer, des flèches, des pierres aigues, des roues et beaucoup d'autres terribles instruments de supplice. Il pensait effrayer le martyr avec cet appareil et le faire sacrifier à Apollon : « Considérant ton jeune âge, lui dit-il, ô très cher Platon, et connaissant la noblesse de tes parents, avant de te soumettre à de nouvelles tortures, je te conseille de prendre part à notre sacrifice et de venir te ranger parmi les nôtres. Tu n'ignores pas du reste que personne n'a désobéi à mes ordres sans perdre la vie, et que nul de ceux qui ont écouté mes sages conseils n'a été privé des récompenses que je lui avais promises. Toi donc aussi, ô mon bien-aimé et très excellent Platon, écoute-moi comme tu écouterais ton père et tu recevras une digne récompense. Je possède la fille unique de mon frère, je te la donnerai en mariage avec une riche dot et je t'appellerai mon propre fils.

— Misérable ! lui répondit le vaillant soldat du Christ avec un sourire de pitié, ennemi des hommes, fils du démon et ministre de Satan, si je voulais

m'unir à une épouse par les liens du mariage, si je voulais chercher des déceptions en m'attachant à la fumée de cette vie mondaine, oses-tu penser que je serais assez malheureux pour ne pas trouver une fille mieux douée et plus vertueuse qu'une païenne comme la fille de ton frère ? »

SECOND SUPPLICE

A ces mots le disciple de Satan, semblable dans sa fureur extrême à un tigre altéré de sang, fait placer un lit de fer sur un immense brasier et dit à ses licteurs : « Qu'on lui arrache ses vêtements, qu'on l'enduise de cire, d'huile, de résine et de bitume, et qu'on l'étende sur le gril ardent. » Quand cet ordre fut exécuté, le juge barbare ajouta : « Qu'on le frappe avec les verges les plus minces, jusqu'à ce que ses entrailles soient mises à nu par la violence des coups. Quand le feu entrera dans ses plaies affreuses, nous verrons s'il persistera dans sa folie. » Les licteurs obéirent aussitôt.

Alors Sophronius dit au martyr : « Obéis donc au préfet, malheureux, sacrifie, évite la mort. Ne vois-tu pas les tourments que l'on te prépare ?

Platon. — Je me suis livré tout entier pour le Christ, c'est à toi, esclave de Satan, ennemi de la vérité, de sortir de l'erreur. Mets en pratique les conseils que tu me donnes et sauve ton âme des tourments éternels qui t'attendent. Pour moi, je sais quel est mon devoir : Je ne cesserai jamais d'adorer Jésus-Christ.

Agrippinus. — Quel est ce Christ dont tu parles ? Lui qui s'est laissé crucifier par les Juifs, comment pourrait-il t'arracher de mes mains ? Les prestiges de la magie ne te serviront de rien. Si tu veux sortir d'ici vivant, sacrifie aux dieux. Apollon seul, si tu l'apaisais par un sacrifice, pourrait encore te délivrer de tes affreuses souffrances et de ce feu qui te dévore sur ce gril.

Platon. — Sache, tyran détestable et sacrilège, que je ne sacrifierai pas plus à Apollon qu'au reste méprisable de tes dieux. Tes idoles fabriquées par la main des hommes ne sont pas des dieux; elles ne sont que de l'or, de l'argent, des troncs d'arbres, des blocs de marbres ornés de différentes formes et de différentes couleurs. Ils ne peuvent faire de bien à personne et sont impuissants contre ceux qui craignent le Seigneur. Vos dieux sont insensibles comme nous; ils ignorent vos sacrifices, vos libations et le culte que vous leur rendez. Comment penses-tu donc espérer que des créatures raisonnables, faites à l'image de Dieu, abandonnent le Créateur de toutes choses pour adorer des pierres, des métaux, des troncs, qui n'ont ni vie, ni sens, ni raison ?

Agrippinus. — Prends pitié de toi, malheureux. Si tu ne veux pas sacrifier, dis seulement : Apollon est grand ! et je te délivrerai du feu qui te consume.

Platon. — Dieu me préserve à jamais de cette pitié qui, en épargnant quelques souffrances à mon corps, me jette avec mon âme dans le feu éternel. Je suis heureux de mourir, crois-moi, et je te déclare que tous ceux qui oseront lever la main contre Dieu et soumettre aux tortures les soldats du Christ périront misérablement pour jamais. Aussi je le répète encore : ni la vie, ni la mort, ni le glaive, la faim, les dangers, les honneurs et les dignités, les humiliations et les disgrâces ne peuvent nous séparer de la charité qui est en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Obéis donc plutôt toi-même à mes conseils qui sont les seuls vraiment salutaires. Je ne te promets pas des biens périssables, mais la possession du royaume des cieux et la vie éternelle. Ceux qui jouissent des biens que je te promets ne connaissent plus la douleur, la tristesse et les gémissements. Rends vaine par ta conversion l'espérance que le démon avait fondée en toi, sors de la folie païenne et reconnais celui qui donne la vie à toute chair. Tu deviendras ainsi d'autant plus digne d'admiration que tu seras sorti d'un état de malice et d'erreur, qui avait pendant si longtemps donné la mort à ton âme. Aie confiance : Notre-Seigneur Jésus-Christ reçoit volontiers ceux qui se repentent et font pénitence, car il veut le salut de tous les hommes. Loin de désirer la mort du pécheur et de l'impie, il veut qu'il se convertisse, qu'il vive, et qu'il fasse pénitence. »

A ces mots, Agrippinus, rempli de fureur, s'écria : « O le plus infâme et le plus insensé des hommes, jusqu'où iront ton impiété et ta démence ? Comment oses-tu pousser l'audace jusqu'à chercher à m'entraîner dans ton erreur et me soustraire aux bienfaits et à l'amour de nos dieux tutélaires, pour me faire embrasser la religion du Crucifié ?

Platon. — Tu méprises mes avertissements salutaires, mais un jour viendra où tu te souviendras de moi. Tu penseras alors, les larmes aux yeux, aux conseils que je te donne, mais hélas ! il sera trop tard. Tes regrets seront inutiles et tu seras jeté au milieu des grincements de dents dans les supplices éternels. Le démon a tellement aveuglé tes yeux, qu'incapable de connaître la vérité, tu ne peux fixer que les ténèbres où le feu éternel a été préparé pour toi et pour Satan ton père.

IL EST DÉPOSÉ DU GRIL — NOUVEAU MIRACLE

Après trois heures d'atroces souffrances, le martyr fut enfin descendu de son gril. O miracle ! Son corps tout rayonnant répandait une odeur suave comme celle d'un parfum d'un grand prix, et se trouvait aussi frais et aussi beau qu'au sortir d'un bain rafraîchissant. Le Roi des cieux avait veillé sur son athlète. La foule des païens, déjà étonnée du courage et de la patience incomparables du saint martyr, fut ravie d'admiration à la vue de ce miracle et s'écria : « Il est vraiment grand, le Dieu des chrétiens ! »

Agrippinus dit alors au martyr : « Ce tourment horrible, ô Platon, ne t'a pas encore décidé à sacrifier aux dieux ? Renie au moins le Christ et je te laisse la vie.

Platon. — Qu'oses-tu dire, tyran exécrable, père du mensonge ? Pour toi, je renierais le Christ, mon Sauveur de qui j'ai tout reçu, pour devenir impie et misérable comme toi ! Non content de t'obstiner toi-même dans le mal, tu voudrais encore rendre complices de tes impiétés ceux qui sont déjà inscrits parmi les soldats du Christ ! Loin de moi ceux qui opèrent l'iniquité et veulent la faire commettre aux autres.

Agrippinus. — J'avais compassion de toi, ô Platon, et je voulais te sauver. Tu ne m'as répondu que par des insolences et des injures ; puisque tu te laisses ainsi aller à tes emportements et à tes folles colères, je t'accablerai de tourments si terribles, que tu viendras de toi-même te prosterner devant moi et me dire avec supplication : « Arrête ! laisse-moi sacrifier. »

Platon. — Le Christ est Dieu ; jamais son saint nom ne sera renié. Est-il raisonnable d'abandonner la fontaine de vie pour sacrifier à des pierres ? »

TROISIÈME SUPPLICE
PLATON REÇOIT LE SECOURS D'EN HAUT

A ces mots, Agrippinus, de plus en plus irrité par les paroles audacieuses du martyr, se leva préci-

pitamment et s'écria, fou de rage et de colère : « Qu'on fasse rougir à l'instant deux boules de fer et qu'on les applique sur la poitrine du chrétien. » Les ministres de Satan obéirent aussitôt aux ordres de leur maître. Alors un licteur s'approcha de saint Platon : « Obéis aux ordres de l'empereur, évite une mort si ignominieuse. Que te sert de différer quand tu sais que tu n'échapperas pas à la mort sans apostasier? » Platon, d'une parole, ferma la bouche à ce mauvais conseiller, et élevant doucement les yeux vers le ciel, il s'écria avec le Psalmiste : « J'ai offert mon dos aux coups de fouets, j'ai présenté mes joues aux soufflets, je n'ai pas soustrait mon visage à la honte des crachats. Ne vous éloignez pas de moi, Seigneur, car les afflictions sont proches, *de peur que les nations ne disent : Où est leur Dieu ?* Qu'il vous plaise donc, ô Seigneur Jésus-Christ, de faire échapper complètement votre serviteur à la tyrannie de l'ennemi, afin qu'après avoir terminé ce beau combat, je puisse me présenter avec confiance devant votre tribunal terrible. » A peine avait-il achevé cette prière que des voûtes du temple de Jupiter, qui trembla tout entier, les spectateurs entendirent répondre : *Amen.* Jésus faisait savoir à son martyr, par la voix de ses anges, que sa prière était exaucée.

Agrippinus, ne craignant pas de lutter contre le ciel, reprit la parole : « Impie ! pourquoi n'épargnes-tu pas ton corps quand tu le vois torturé de tant de manières? Le glorieux confesseur lui répondit : — Je te l'ai déjà plusieurs fois répété : j'adore le vrai Dieu, je lui serai fidèle jusqu'à la mort. Jamais tu ne me feras abandonner ses commandements pour adorer ces simulacres de pierre, que vous avez la témérité d'appeler des dieux. Sache que je les méprise et que je les abhorre à jamais. C'est en les adorant que tu as été privé de la raison qui devrait t'élever à la connaissance du vrai Dieu. Ce même Dieu, dont je viens de recevoir le secours, je te le déclare et te le prédis avec certitude, il te punira éternellement pour avoir versé le sang de ses serviteurs.

Agrippinus. — Ecoute, ô Platon : Tu m'as accablé d'injures, tu as outragé mes dieux; à cause de ton audace et de ton opiniâtreté, tu t'es rendu indigne de m'entendre; je t'adresserai cependant encore un mot : Beaucoup d'autres chrétiens ont aussi confessé le Galiléen devant moi, mais nul n'est sorti vivant de mes mains, à moins d'avoir sacrifié. Que la colère cesse de te rendre insensé. Si tu ne veux pas encore sacrifier, considère les tourments qu'il te reste à endurer.

Platon. — Tes paroles ne m'effraient pas plus que tes menaces ne me persuadent. Jésus, mon divin Maître, a versé son sang pour moi afin de me rendre pur de toute iniquité; comment un pauvre pécheur hésiterait-il à verser son sang pour lui, en reconnaissance d'un si grand bienfait. »

QUATRIÈME SUPPLICE — COURAGE DU MARTYR

Ces paroles mirent le comble à la fureur et à la rage du persécuteur qui s'écria : « Qu'on le frappe à coups redoublés avec des lanières de cuir. » Puis se tournant vers le martyr : « Nous verrons, dit-il, si ton Dieu te portera secours. — Les ordres d'Agrippinus sont aussitôt mis à exécution et les lanières, agitées par des bras vigoureux, labourent sans pitié les épaules du martyr, tandis qu'il récite ces prières du Psalmiste : *J'ai attendu le Seigneur avec patience, et il s'est abaissé jusqu'à moi. — Expectans expectavi Dominum ; et intendit mihi.* » Tous les spectateurs reculent saisis d'horreur et de pitié, mais Agrippinus regarde sa victime avec une colère et une rage mêlées d'une satisfaction inhumaine. — Cependant le vaillant soldat du Christ demeure ferme sous les coups qu'il reçoit pour la foi véritable. Jusqu'ici il s'était montré courageux et inébranlable, et ne s'était laissé effrayer par aucun des supplices de son long martyre; cette fois il se montre magnanime. Les licteurs frappaient avec une telle violence qu'une lanière se rompit sur son corps et resta enfoncée dans ses chairs. Platon l'arracha de ses propres mains, et la jetant aux pieds d'Agrippinus, il s'écria : « O juge barbare et inhumain, ton cœur est tellement aveuglé que tu ne peux plus connaître le Dieu à l'image duquel tu as été créé, et que la vue de mes membres déchirés est pour toi un spectacle de volupté. Ce n'est pas le regret de mes souffrances, ni le désir d'éviter la mort, qui me fait parler ainsi, mais c'est afin de rendre plus manifestes aux yeux du monde ta cruauté et ton inhumanité. Je te le dis encore, cruel, les lambeaux de mes chairs déchirées demeureront pour toi comme des témoins irrécusables de ton impiété, et comme des accusateurs importuns qui demanderont justice du sang des chrétiens et te jetteront au lieu des supplices éternels avec tes idoles et tes démons. »

MORT DE SAINT PLATON

Agrippinus comprit enfin que les supplices les plus atroces ne pourraient pas ébranler la constance du martyr. Il le fit donc ramener en prison et trois jours après il le condamna à être décapité. Les licteurs s'étant emparés de lui le conduisirent hors de la ville, dans un lieu appelé la Plaine. Arrivé à cet endroit, le bienheureux Platon supplie son bourreau de lui accorder un instant pour prier. Le bourreau y consent. Levant alors les yeux vers le ciel, il adresse à Dieu cette courte prière : « Je vous rends grâce, ô Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous avez couvert de votre protection votre pauvre serviteur, et de ce que vous lui avez donné votre grâce pour achever saintement le combat qu'il avait accepté pour vous. Je vous prie enfin maintenant de recevoir mon âme dans votre paix, parce que vous êtes béni dans les siècles. Ainsi soit-il. »

Après avoir achevé ces paroles, il inclina la tête devant le bourreau et lui dit : « Fais, mon ami, ce que l'on t'a commandé ». Le bourreau lui trancha la tête d'un coup d'épée et le bienheureux martyr rendit son âme à Dieu. Ses précieux restes, recueillis par les chrétiens, furent déposés au lieu même de son martyre.

Son sacrifice avait été consommé le 18 novembre 306, sous le règne éternel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

SAINT JOSEPH DE SCYTHOPOLIS

JUIF CONVERTI

Fête le 22 juillet.

Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu et vrai Fils de David, apparaît au juif Joseph et l'invite à se convertir.

Le martyrologe romain fait mémoire aujourd'hui de *saint Joseph, comte, à Scythopolis.*

Ce Joseph était d'origine juive, et si singulière que paraisse l'histoire de sa conversion, nous n'hésitons pas à la reproduire ici; car elle nous est racontée par un auteur très digne de foi, un célèbre Père de l'Eglise, saint Epiphane, évêque de Salamine. Saint Epiphane tenait ce récit de la bouche même de l'illustre converti, dont il avait été l'hôte et l'ami, en Palestine.

LE BAPTÊME D'UN GRAND RABBIN

Après la double ruine de Jérusalem et de leur nationalité, sous les empereurs Titus et Hadrien, les Juifs, voyant que le séjour de leur ancienne capitale leur était à jamais interdit, se constituèrent deux centres religieux : l'un à Tibériade, en Galilée, l'autre à Babylone. C'est là que furent rédigées ces deux immenses et indigestes compilations de traditions, de coutumes, de superstitions et de fables, appelées *Talmud*, et dont les Juifs font si grand cas, au détriment des divines Ecritures. En effet, aveuglés par leur incrédulité, ils ne comprennent plus le vrai sens des livres de Moïse et des prophètes.

Au IV^e^ siècle, ils avaient à Tibériade une espèce de grand rabbin, qu'ils nommaient leur *patriarche.* Ce patriarche était entouré de conseillers ou assesseurs et, chaque année, il les envoyait, sous le nom d'apôtres, visiter en son nom les synagogues, organiser les communautés israélites, et surtout recueillir d'elles un impôt, qui lui était rapporté à Tibériade.

Il paraît que les Juifs payaient assez volontiers ce tribut : il leur semblait ainsi avoir un prince et un reste de nationalité. Le gouvernement

impérial finit même par s'en inquiéter, car un décret de Théodose défendit ces sortes de collectes.

Au commencement du IVe siècle, le patriarche juif de Tibériade était un nommé Ellel (ou Hillel), qui prétendait descendre de la famille du célèbre docteur Gamaliel, dont il est parlé dans les *Actes des Apôtres*. Nous savons, en effet, que Gamaliel eut deux fils, l'un Abibas, qui se convertit avec son père, et un autre qui s'obstina dans l'aveuglement des déicides.

Joseph, dont nous racontons l'histoire, était l'un des conseillers du *patriarche* ou grand rabbin Ellel, et il appartenait à une des principales familles juives de Galilée. Il était né vers l'an 286. De bonne foi dans sa religion, il ne manquait pas de droiture dans ses mœurs et sa conduite, et il était l'un des hommes de confiance du *patriarche*.

Or, il arriva que ce grand rabbin Ellel tomba gravement malade. Voyant son état désespéré, il dit à Joseph : « J'ai un service à te demander : va trouver un tel, dont les chrétiens de Tibériade ont fait leur évêque ; c'est un médecin expérimenté, il aura peut-être quelque remède pour me soulager. » Joseph s'empressa d'obéir, et l'évêque médecin arriva chez le malade. Après quelques mots échangés à voix basse, Ellel ordonna à ses serviteurs d'apporter un baquet d'eau. Quand on l'eut satisfait, il déclara aux assistants que le médecin devait le laver et le frictionner avec cette eau et que, par respect des convenances, il priait tout le monde de sortir.

On obéit. Joseph sortit aussi et resta de garde auprès de la porte fermée. Curieux de savoir en quoi consistait ce remède, il eut la tentation de regarder par le trou de la serrure. Quel ne fut pas son étonnement de voir l'évêque administrer le baptême des chrétiens au grand rabbin!

Ce spectacle l'ébranla jusqu'au fond de l'âme. Son maître croyait donc que ce Jésus, crucifié par leurs pères, était le vrai Messie! Mais il garda son secret, et n'osa révéler à personne son indiscrétion.

Quand les serviteurs et les amis purent rentrer dans la chambre du malade, ils s'empressèrent de lui demander si le remède lui avait fait du bien. « Beaucoup de bien », leur répondit le vieillard, avec un visage qui témoignait d'une grande joie.

Le nouveau baptisé vécut encore quelques jours, pendant lesquels l'évêque, toujours à titre de médecin, vint le visiter souvent. Enfin, il expira paisiblement, après avoir confié son jeune fils à Joseph et à un autre rabbin capable.

UN FUTUR CHEF DES ISRAÉLITES

Les deux tuteurs administraient tous les biens de leur pupille, encore trop jeune pour s'en occuper lui-même. Dans un endroit sûr et caché de la maison, se trouvait un petit cabinet très soigneusement fermé : c'était le *gazophylacium*, où le grand rabbin mettait ses trésors les plus précieux. Un jour qu'il se trouvait seul, Joseph ouvrit secrètement cette espèce de coffre-fort. Au lieu d'or et d'argent, il y trouva *l'Evangile de saint Jean* et les *Actes des Apôtres* traduits du grec en hébreu, et *l'Evangile de saint Matthieu* également en hébreu.

Il lut avidement ces ouvrages. La religion chrétienne lui apparut alors sous un jour qu'il avait ignoré jusque-là; il commença à croire que Jésus crucifié était sans doute le vrai Messie, le Sauveur divin promis à leurs pères, mais que les Juifs orgueilleux avaient méconnu à cause de son humilité. Sa conscience lui disait de se faire chrétien, mais pareil changement lui semblait trop difficile et surtout il craignait ses coreligionnaires. Il continua donc à rester juif.

Cependant, son pupille grandissait ; il était destiné à succéder à son père dans la charge de grand rabbin, et ses deux tuteurs s'efforcaient de lui donner une éducation en rapport avec une si grande charge. Mais hélas! le jeune homme leur donnait peu de consolation. A mesure qu'il grandissait, il devenait plus indocile et plus dissipé. Dès que son âge lui permit de s'émanciper davantage de leur surveillance, il s'entoura d'un groupe d'amis dissolus, jeunes gens flétris par le vice, qui ne songeaient qu'à leurs passions et à leurs plaisirs, au point de recourir parfois aux ressources de la magie pour les satisfaire plus facilement.

Près d'un siècle plus tard, saint Jérôme s'effrayait à son tour de la profonde dépravation morale de l'école rabbinique de Tibériade ; et songeant que les Juifs étaient soumis à de pareils chefs religieux, il y voyait un des châtiments prédits par Isaïe contre ce peuple infidèle.

Les reproches et les avis des deux précepteurs ne manquaient pas au fils d'Ellel; mais il n'en tenait nul compte ou s'excusait par quelque mensonge.

Il voulut aller aux eaux thermales de Gadara; et à cause de leur charge, ses précepteurs l'y accompagnèrent. Le jeune rabbin était à peine arrivé dans cette ville qu'il remarqua une dame syrienne d'une grande beauté et s'éprit pour elle d'une folle passion. Mais cette personne était chrétienne, et dès qu'elle eut soupçon des intentions du Juif, elle se déroba à ses regards. Celui-ci lui envoya les plus pressantes invitations, avec de riches présents; la chrétienne refusa tout. L'Israélite, déconcerté, fit part à ses amis de sa tristesse : ceux-ci n'hésitèrent pas à recourir au démon pour lui obtenir la victoire.

Pendant trois nuits de suite, ils entraînèrent le jeune rabbin dans un lieu écarté, où il y avait des tombeaux. Là, ils invoquèrent les puissances infernales, suivant les rites des magiciens, mais sans succès. Pour la troisième fois, ils se livraient à cet art criminel, quand, au milieu de la séance, survinrent tout à coup les deux précepteurs, à la recherche de leur élève. Les magiciens s'enfuirent et le jeune rabbin fut obligé de tout avouer : « Malheureux que nous sommes! s'écria le collègue de Joseph, qui avons-nous été chargés de garder! »

Joseph n'était pas moins attristé, mais une autre remarque frappait vivement son esprit: c'est que les opérations de la magie n'avaient aucune efficacité contre la chrétienne, à cause de sa foi et de son habitude de faire le signe de la croix.

Cependant, il n'osa pas encore se convertir au christianisme.

INCROYABLE OBSTINATION — PATIENCE DE LA BONTÉ DIVINE

Une nuit, Jésus-Christ lui apparut en songe et lui dit : « Je suis Jésus, que tes ancêtres ont crucifié; crois en moi. »

Joseph n'osa pas croire.

Dieu, qui poursuivait cette âme de sa miséricorde, lui envoya une grave maladie. Son état était désespéré, quand Jésus-Christ lui apparut de nouveau et lui dit: « Si tu te fais chrétien, tu

seras guéri. » Le malade le promit aussitôt et fut guéri. Mais, quand il se revit en bonne santé, il n'eut pas le courage de se convertir.

Il retomba de nouveau malade, et bientôt sa famille n'attendait plus que son dernier soupir. A ce moment, un Juif de ses parents s'approcha et lui dit à voix basse ces étranges paroles : « Crois que Jésus, le Fils de Marie, crucifié sous Ponce-Pilate, est Fils de Dieu, qu'il est le Messie promis, qu'il est ressuscité et qu'il viendra juger les vivants et les morts. »

Voilà assurément une exhortation suprême bien étrange dans la bouche d'un Israélite; et, chose plus étonnante encore, il paraît qu'elle n'était pas rare au IVe siècle parmi les Juifs de Palestine, au dire de saint Epiphane. Et comme preuve, cet écrivain ajoute le trait suivant: « Un jour que j'allais de Jéricho vers les montagnes d'Ephraïm, j'avais pour compagnon de route un Juif, qui fréquentait assez souvent les chrétiens sans oser embrasser notre religion. Je mis la conversation sur la venue du Messie, et après avoir exposé différentes preuves en faveur de Jésus-Christ, j'attendais les objections de l'Israélite. Mais il ne répondait rien. Je lui en exprimai mon étonnement, car je le savais érudit dans sa loi et capable de discuter. Il me répondit alors : J'ai entendu parfois de mes corelionnaires murmurer ces paroles à l'oreille des moribonds : « Jésus-Christ crucifié, Fils de Dieu, te jugera. »

Mais revenons à Joseph. Le surprenant avis de son parent ne provoqua aucune objection de sa part, mais il n'y répondit pas non plus par un acte de foi. Il s'assoupit, et voilà que le divin Maître lui apparut en songe, pour la troisième fois, en disant: « Voici que je te rends la santé. Lève-toi, et crois enfin, maintenant. »

Joseph se réveilla : il était guéri.

Il se leva. Mais, digne fils du peuple *à la tête dure*, il s'obstina encore dans le judaïsme.

L'une des nuits suivantes, Jésus-Christ lui apparaît encore au milieu de son sommeil, il lui reproche ses coupables résistances à la grâce et, avec une miséricorde incomparable, il ajoute : « Pour que tu aies une preuve certaine de la vérité de la religion chrétienne, je te donne le pouvoir d'opérer un miracle, par la seule invocation de mon nom. »

MIRACLE D'UN JUIF

Or, il y avait à Tibériade un homme possédé du démon, dont la fureur et la tenue grossière faisait horreur aux habitants. Joseph eut la pensée d'expérimenter sur cet homme l'effet de la promesse divine. Il hésita d'abord, puis s'enhardissant, il se rendit à la demeure du possédé. Prenant de l'eau dans le creux de sa main, il la verse en forme de croix sur le démoniaque en disant : « Au nom de Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, démon, sors de cet homme et qu'il retrouve sa raison! »

A ces mots, le démoniaque s'agite d'une façon épouvantable, tombe la face contre terre en écumant et y reste comme mort.

Le Juif était terrifié! Il n'osait toucher cet homme, le croyant mort. Mais, un peu après, l'homme se réveilla de lui-même de son évanouissement, passa la main sur son visage, et regarda autour de lui; honteux de sa mise peu convenable, il pria Joseph de lui prêter son manteau dont il s'enveloppa avec modestie, et il adressa à son bienfaiteur mille actions de grâces, pour l'avoir délivré du démon qui le tyrannisait.

La nouvelle de cette guérison fit grand bruit dans Tibériade. Les Juifs disaient : Joseph a trouvé dans le trésor de notre défunt patriarche, quelques documents secrets indiquant la vraie manière de prononcer le nom incommunicable de Dieu, et c'est par la vertu de ce nom qu'il a opéré cette merveille.

« Il y avait du vrai dans cette parole, remarque saint Épiphane, mais dans un sens qu'ils ne soupçonnaient guère. »

Obstination inouïe : Joseph ne se convertit pas encore.

La miséricorde de Dieu, qui semblait, de son côté, ne point vouloir se lasser à l'égard de cette pauvre âme, allait lui ménager une autre grâce, celle de souffrir pour le nom même de Jésus-Christ et, de cette souffrance, sortira enfin son salut.

DES FLOTS DU CYDNUS AUX EAUX DU BAPTÊME

Le fils du grand rabbin, ayant atteint l'âge légal pour succéder à son père, entra en fonctions; pour témoigner sa reconnaissance à son ancien tuteur, le nouveau *patriarche* des Juifs fit de Joseph un de ses *apôtres*, c'est-à-dire un de ses *légats*.

Il l'envoya, en cette qualité, visiter en son nom les synagogues de Cilicie, avec la charge de recueillir l'impôt national que les Juifs payaient à leur *patriarche*. Joseph mit beaucoup de zèle à s'acquitter de sa mission : il destitua plusieurs chefs de synagogue qu'il trouva indignes de leurs fonctions et révoqua également d'autres rabbins et fonctionnaires des communautés juives. C'était s'attirer des haines profondes.

Dans une ville de Cilicie, où il avait ainsi usé de son autorité, le légat du grand rabbin se trouvait logé tout près de l'église des chrétiens, et il fit connaissance avec leur évêque. Celui-ci, à la suite d'une conversation, lui prêta un exemplaire des Evangiles.

Joseph, enfermé tout seul dans sa chambre, lisait attentivement ce livre divin, lorsqu'un groupe de Juifs hostiles entra brusquement chez lui.

Il n'eut pas le temps de dissimuler le *codex* évangélique, et les regards curieux des indiscrets visiteurs eurent bientôt reconnu le livre sacré des chrétiens.

Quelle bonne fortune pour leur vengeance!

Ils lui arrachent le livre des mains; tous se précipitent sur le malheureux légat, ils le renversent à terre, l'accablent d'injures et de coups, jusqu'à ce que l'évêque, accouru au bruit de cette scène avec quelques hommes résolus, délivre la victime des mains de ces forcenés.

Joseph, après avoir trouvé un refuge chez les chrétiens, s'enfuit secrètement de la ville, mais ses ennemis, qui le surveillaient, le rejoignirent sur les bords du Cydnus. Ils le prirent et le jetèrent dans le fleuve. Ils le virent avec joie disparaître sous les ondes et s'en retournèrent contents. Mais la Providence sauva encore Joseph de ce danger; il revint sur l'eau et réussit à gagner la rive.

Échappé miraculeusement à la mort, le Juif se rendit enfin, cette fois, à la grâce qui le poursuivait depuis si longtemps; il adora Jésus-Christ comme son Messie, son Sauveur et son Dieu, il embrassa la religion chrétienne et reçut le saint baptême.

LE COMTE JOSEPH — SAINT EUSÈBE

Purifié par l'eau sainte, fortifié par la grâce de l'Esprit-Saint, nourri du Pain des Anges, manne

céleste, dont la manne de Moïse n'était que la figure, Joseph eut le courage de reparaître en chrétien au milieu de ses compatriotes.

Les vexations de toutes sortes qu'il eut à souffrir de leur part eurent assez de retentissement pour arriver aux oreilles de l'empereur Constantin-le-Grand. Le premier empereur chrétien, qui après avoir vaincu Licinius, venait de fonder la capitale de son empire sur les rives du Bosphore, voulut voir le Juif converti. Il recueillit de sa bouche le récit de ses longues résistances et des miséricordes multipliées de Dieu à son égard.

Le prince prit le noble néophyte en sincère affection et, pour le mettre désormais à l'abri des persécutions de ses anciens coreligionnaires, il l'éleva à la dignité de comte impérial. Il lui demanda ensuite s'il désirait encore quelque autre faveur. Le nouveau comte pria l'empereur de le charger officiellement, par un décret signé de sa main, d'aller bâtir des églises dans diverses villes de Galilée où les Juifs avaient jusque-là profité de leur nombre pour empêcher toute construction de ce genre.

Le comte Joseph, muni de pleins pouvoirs, revint donc dans sa patrie faire construire des églises chrétiennes, en dépit des Juifs, à Tibériade, à Diocésarée (ou Séphoris), à Capharnaüm, à Nazareth, et dans plusieurs autres localités. Il contribua largement de ses propres deniers à cette bonne œuvre.

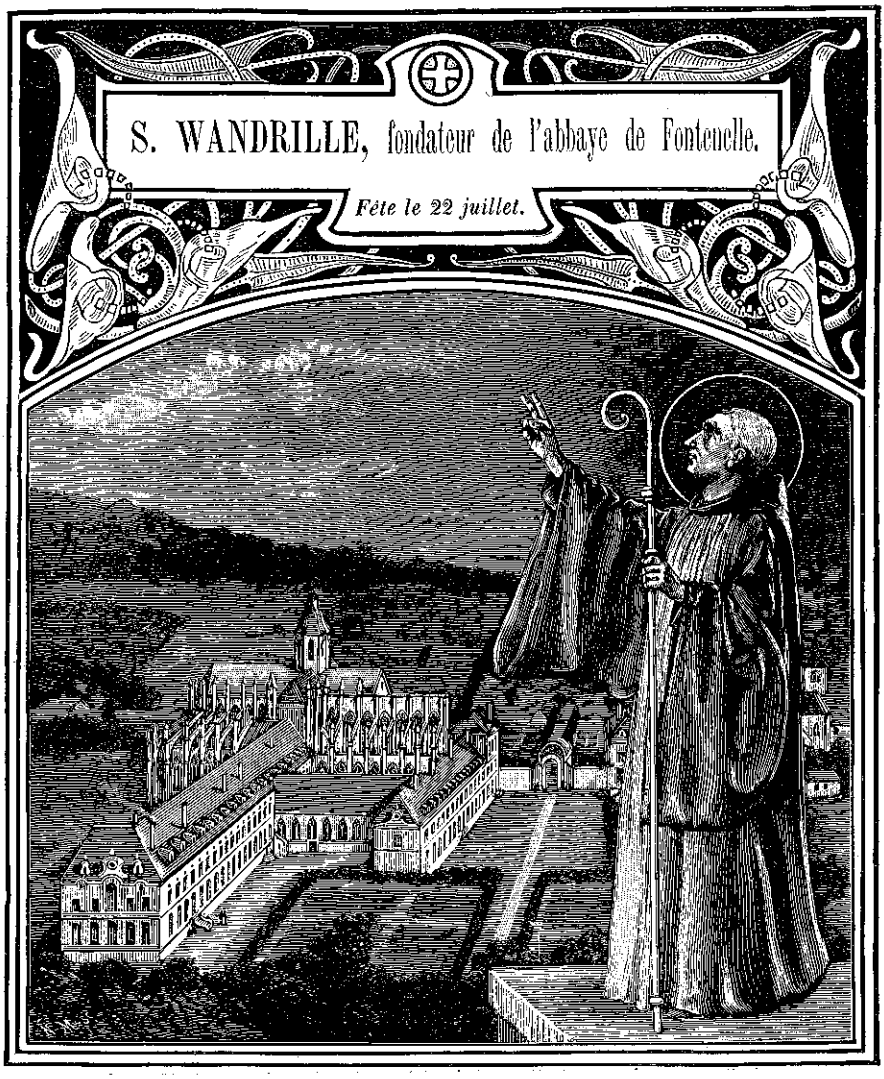
Mais, quand le grand Constantin eut quitté ce monde, son indigne fils Constance se laissa séduire par les hérétiques ariens qui, tout en se disant chrétiens, niaient la divinité de Jésus-Christ.

Le comte Joseph, privé de son protecteur, se vit de nouveau en butte aux colères des Juifs ; et pour s'y soustraire, il fut obligé de se réfugier à Scythopolis, où il fit construire une belle maison.

C'est là que le vertueux vieillard acheva ses dernières années. Il eut la gloire d'y donner l'hospitalité à une des plus illustres victimes des ariens : saint Eusèbe, évêque de Verceil en Italie. Ce savant et saint prélat, qui avait décidé les prêtres de sa ville épiscopale à unir la vie religieuse au ministère des âmes, était l'un des plus vaillants défenseurs de la foi catholique en Occident. Les Ariens le firent exiler par l'empereur Constance à Scythopolis, en Palestine. Le comte Joseph, catholique fidèle, se fit une gloire de l'accueillir dans sa demeure. L'illustre exilé y reçut la visite de beaucoup de nobles personnages, entre autres de saint Epiphane, qui nous a laissé le récit de tout ce que nous venons de raconter ici.

Tant que vécut le comte Joseph, le saint évêque de Verceil fut, sous sa protection, à l'abri des cruautés ariennes. Le pieux vieillard eut ainsi le bonheur d'avoir, pour l'assister à sa dernière heure, cet illustre confesseur de la foi, et c'est avec la bénédiction de cet intrépide défenseur de la divinité de Jésus-Christ que l'heureux Juif converti s'en alla contempler au ciel le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Après la mort de Joseph, saint Eusèbe fut violemment arraché de cette maison hospitalière, par les Ariens de Scythopolis, et accablé de mauvais traitements. On le traîna ensuite d'exil en exil. Mais, après la mort de l'empereur Constance, il revint triomphalement à Verceil, où il mourut dans la paix du Seigneur, au milieu de son troupeau fidèle.



Saint Wandrille et l'abbaye de Fontenelle.
(D'après deux tableaux conservés au monastère de Saint-Wandrille.)

Wandrégisile, plus connu sous le nom de Wandrille, naquit vers la fin du VIe siècle, aux environs de Verdun, d'une famille franque, apparentée, ce semble, à celle des Pépin, les futurs fondateurs de la dynastie carlovingienne.

Au reste, ses vertus l'illustrèrent bien plus que la noblesse du sang. Après une enfance écoulée dans l'atmosphère calme et pure du foyer paternel, Wandrille, jeune encore, fut présenté à la cour du roi Dagobert Ier. Les nobles d'alors recherchaient pour leurs fils quelque service auprès du prince : c'était un premier pas dans la carrière des honneurs; c'était aussi un moyen de leur assurer une éducation brillante et distinguée, car ces jeunes seigneurs, admis à l'école palatine, s'y préparaient par une formation spéciale à remplir plus tard les fonctions les plus éminentes.

Dagobert eut bientôt remarqué, parmi les fils de ses leudes, Wandrille, qui donnait les plus belles espérances. Il le garda parmi les gens de sa cour et le fit « comte du palais ».

Satisfait de ses services, il le préposa ensuite à des offices plus importants, tels que celui de duc ou gouverneur militaire de plusieurs comtés.

« Wandrille remplit ces fonctions avec un grand sentiment de piété, dit son biographe, l'esprit continuellement occupé par la méditation des vérités célestes..... On admirait la sagesse de ses actions et la dilection qu'il témoignait envers tous. »

L'ambition de saint Wandrille avait pourtant un objet supérieur aux dignités terrestres : il songeait à quitter le siècle pour se donner tout à Dieu, à l'exemple de plusieurs hauts personnages de la cour.

Ses parents eurent-ils connaissance de ses secrètes aspirations, et suivant des vues un peu étroites le contraignirent-ils, comme le leur permettaient les coutumes franques, à rester dans le monde et à contracter mariage? Peut-être. Toujours est-il que Wandrille, par obéissance, épousa une jeune fille noble qui lui fut présentée. Mais les noces qu'il contracta devaient ressembler à

celles de Cécile et de Valérien. Dès les premiers temps de leur union, les deux époux résolurent d'observer, dans l'intimité du mariage, la chasteté des vierges, et renoncèrent aux droits qu'ils avaient acquis l'un sur l'autre.

Wandrille déposa la longue chevelure, comme le faisaient alors les clercs ou ceux qui désiraient embrasser les obligations de la vie religieuse; son épouse, dont le nom est resté inconnu, prit le voile et vécut saintement.

Les monastères étaient déjà nombreux en Austrasie. Luxeuil, où Wandrille aurait pu rencontrer quelques-unes de ses anciennes connaissances, parmi les seigneurs de la cour qui s'y étaient retirés, lui offrait peu d'attrait. Il ne voulait pas non plus vivre en ermite : la solitude a ses épreuves et ses dangers. Il choisit comme moyen terme d'habiter l'obscur monastère de Montfaucon, sur les bords de la Meuse, à quelques lieues de Verdun, sous la conduite d'un vieillard vénérable, nommé Baltfrid ou Valfroi.

LA CHARRETTE EMBOURBÉE

Dagobert se montra offensé de la résolution imprévue de saint Wandrille. Bien qu'il se plût d'ordinaire à favoriser, au lieu de l'entraver, la vocation monastique de ses plus intimes amis, il ne vit pas sans regret s'éloigner de sa personne un vassal tel que Wandrille et ne consentit pas bénévolement à se priver ainsi de ses bons offices. D'ailleurs, suivant les usages du temps, le nouveau moine aurait dû, au préalable, solliciter le consentement du roi, avant de se retirer d'auprès de lui.

Un ordre de Dagobert vint donc arracher Wandrille à sa solitude. Ce dernier arrivait au palais pour justifier sa conduite quand une charrette pesamment chargée verse près de lui et demeure embourbée : la voirie encore primitive de ce temps-là tolérait les bourbiers un peu partout, même au seuil des demeures princières. Le pauvre charretier gisait lui-même dans la boue, et des passants, au lieu de lui porter secours, riaient de son malheur.

Saint Wandrille n'eut point cette cruauté, mais, descendant de cheval, il aida l'infortuné à se relever et à dégager sa voiture.

Les rieurs étaient toujours là : trop grossiers pour comprendre l'acte de charité de saint Wandrille, ils se moquaient maintenant du piteux état dans lequel l'avait mis son dévouement : en effet, les beaux habits qu'il avait revêtus pour se présenter devant le roi étaient, ainsi que ses mains, couverts de boue.

Leur hilarité fit place à l'admiration, quand ils virent disparaître en un instant les taches qui recouvraient les vêtements, le visage et les mains du moine compatissant. On ne put connaître qui avait opéré si subitement ce mystérieux nettoyage. « C'est un ange qui a fait cela, » se dirent plusieurs des assistants; et, lorsque Wandrille se présenta devant Dagobert et ses conseillers, le récit du miracle, volant de bouche en bouche, était déjà parvenu aux oreilles du roi.

Etait-ce bien le moment d'incriminer celui que l'on regardait déjà comme un saint et un thaumaturge? Wandrille n'eut même pas à justifier sa conduite : le roi se montra vis-à-vis de lui plein d'égard et de bienveillance et le laissa libre de suivre les attraits de son cœur.

SAINT-URSANNE — BOBBIO

Saint Wandrille se retire alors sur les rives boisées du Doubs, dans une solitude rendue célèbre par un disciple de saint Colomban, saint Ursicin (aujourd'hui Saint-Ursanne, dans le Jura suisse); il se met à y pratiquer les plus effrayantes austérités. Dès son arrivée, il se fait construire une modeste cellule, et là, ce jeune seigneur, naguère si délicat et si soigneux de sa personne, se mortifie comme un moine de la Thébaïde, exténue son corps par le jeûne et des veilles prolongées, couche sur la terre nue quand l'extrême fatigue le contraint à s'accorder quelque repos.

Il regarde même comme une tentation et un ennemi le besoin naturel qu'il a de dormir, et, quand le sommeil l'accable pendant ses oraisons, il n'est rien qu'il n'essaye pour le vaincre : il se met jambes et pieds nus, à genoux sur un sol froid; en hiver, il s'installe en plein air, par un froid rigoureux, et chante des psaumes à haute voix pour se tenir éveillé.

Une nuit, brisé par tant d'efforts, il resta endormi plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu. Alors le démon, lui apparaissant, se moqua de lui en lui disant :

— Eh bien! j'ai été plus vigilant que toi, cette nuit!

— Oui, sans doute, lui répond le Saint, je sais que tu veilles sans cesse pour perdre les âmes et mettre le comble à ta damnation. Pour moi, je ferai en sorte, sache-le bien, de vaincre à l'avenir cette chair qui m'a entraîné dans la torpeur.

Il entra aussitôt en oraison, ce qui fit fuir l'esprit de ténèbres.

Cependant, la vie érémitique, telle que la pratiquait Wandrille dans la solitude de Saint-Ursanne, avec quelques compagnons, qui habitaient près de lui des cellules semblables à la sienne, n'était pas pour lui l'idéal rêvé : son ermitage ne le garda pas longtemps.

La nuit, il vit en songe un beau et vaste monastère qu'il connut par une sorte d'intuition mystérieuse être celui si florissant de Bobbio, fondation du saint moine Colomban en Italie. Une vue aussi claire et aussi détaillée de l'édifice et de la vie qu'on y menait lui donna lieu de croire que Dieu le voulait en cet endroit, et sans calculer les difficultés ni les distances, il se mit en route, avec trois serviteurs et un âne, traversa les Alpes et la Suisse, et parvint enfin au lieu indiqué par la vision.

Il fut accueilli en frère : la sainteté rayonnait si visiblement sur ses traits et dans toute sa conduite! Pendant plusieurs années, il édifia par son esprit de pénitence et son ardeur au travail les religieux du monastère de Bobbio. Wandrille s'était bien gardé de leur découvrir sa noble origine et l'illustration de son passé; mais, un jour, on ne sait comment, le bruit courut parmi les frères que le vénérable étranger était un personnage et qu'il avait autrefois occupé dans le monde la plus brillante situation. C'en fut assez pour déterminer saint Wandrille à reprendre son bâton de pèlerin, et, usant de la liberté qu'avaient les cénobites de changer à leur gré de retraite, à une époque où la vie monastique n'avait pas encore reçu son organisation définitive, il quitta Bobbio, où son humilité se trouvait mal à l'aise, et se rendit à Rome pour avoir la consolation de prier sur les tombeaux des saints Apôtres, avant de remonter dans les Gaules.

COMMENT IL SE PRÉPARE A SON ROLE DE FONDATEUR

Puis, repassant les Alpes, il s'arrête à Romain-Moutiers, aujourd'hui Saint-Claude, dans le monastère créé au v^e^ siècle par saint Romain. Il semble

qu'avant de devenir lui-même fondateur d'une grande abbaye, il ait à cœur de s'instruire en divers lieux des obligations, des pratiques et coutumes monastiques. C'est en 636 ou 637 qu'il se présenta à Romain-Moutiers. L'espace de dix années, soumis à la règle commune, il s'édifia des saints exemples donnés en ce lieu par les fils de saint Romain.

Pour lui, il était un modèle de toutes les vertus. « Il s'éleva, dit le premier de ses historiens, au sommet de la perfection religieuse par la pratique de l'humilité et la fuite de la vaine gloire.

» Sa douceur était inaltérable. La moindre infraction à la règle lui faisait horreur. Jamais une parole oiseuse ne tomba de ses lèvres. Par respect pour la loi du silence, il évitait d'élever la voix en riant. Il se montrait joyeux et empressé dans l'accomplissement des volontés divines. Sa modestie le distinguait du reste de ses frères; doux et aimable dans son langage, il ne permettait rien qui pût blesser la charité. Sans laisser échapper même un léger murmure, il accueillait les moindres désirs de ses supérieurs comme les ordres de Dieu et il les exécutait avec une ponctualité religieuse (1) ».

Cette longue halte de Wandrille à Romain-Moutiers, cette pratique admirable de l'obéissance achevaient, pour ainsi parler, son éducation monastique et le rendaient digne de la grande œuvre que Dieu lui réservait maintenant en Neustrie.

FONDATION DE L'ABBAYE DE FONTENELLE

Saint Wandrille porta ses pas du côté de Rouen. La présence, à la tête du diocèse, de saint Ouen, qu'il avait pu connaître au palais et dont il appréciait les mérites, dut influer sur sa détermination. L'ancien référendaire du roi le reçut comme un ami; il le retint longtemps près de lui, et triomphant enfin de ses résistances par une parole d'autorité, il l'appela successivement au sous-diaconat et au diaconat, puis il le fit ordonner prêtre par saint Omer, évêque de Thérouanne, de passage à Rouen.

Dès lors, Wandrille se dépensa tout entier au service des âmes. Dieu bénit les débuts de son ministère. Sa parole était goûtée et portait du fruit.

Pourtant, les œuvres diverses auxquelles un évêque attache ses prêtres ne cadraient point pleinement avec les aspirations de Wandrille. Il ressentait toujours dans l'intime de son âme cette ardeur inquiète qui l'avait empêché jusqu'ici de se fixer définitivement en aucun lieu, et il continuait à chercher sa vraie voie. Il rêvait la solitude, mais une solitude peuplée, active, semblable à celles qu'il avait vues à Bobbio et à Romain-Moutiers, mais régie par un ensemble mieux défini de règles et de coutumes.

En un mot, il se sentait porté à fonder son monastère à lui et attendait pour cela les indications de la Providence.

Il crut les reconnaître dans le don, que lui fit son neveu Gond, d'une terre considérable dans la région qui s'étendait au nord de la Seine, près des eaux de la Fontenelle. « Ce ruisseau, écrit Dom Besse, traverse une étroite vallée encombrée par les arbres de la forêt qui croissent en désordre. Le paysage est magnifique. La forêt qui hérisse le vallon et couvre les flancs des collines offre à la vue un amphithéâtre de verdure, fermé à l'Est et à l'Ouest, qui semble se perdre vers le Nord et s'élargit au Midi pour laisser libre passage au soleil. De ce côté, en effet, les collines s'abaissent et se rejoignent sur les rives de la Fontenelle. »

Entre ces deux collines boisées, dans le vallon solitaire, s'éleva donc, en l'année 649, par les soins de saint Wandrille, l'abbaye de Fontenelle, l'ornement et la gloire de la contrée.

Avant même l'achèvement des travaux, des disciples accoururent se ranger sous la conduite de saint Wandrille, et, en attendant leur complète installation, logèrent dans des cabanes construites à la hâte tout près de là. La règle adoptée par l'abbé de Fontenelle, une heureuse combinaison des prescriptions de saint Colomban et de celles de saint Benoît, fut mise en vigueur dès les premiers jours. Les exercices de la prière et les travaux manuels se partageaient le temps des nouveaux moines. Après avoir assisté la nuit à l'office divin, le matin venu ils s'armaient gaiement de la cognée et de la pioche pour abattre les arbres ou défoncer le sol qu'il s'agissait de défricher. D'autres s'employaient aux constructions. Ces divers travaux, menés avec persévérance, firent surgir en peu d'années un superbe monastère que peuplèrent bientôt trois cents cénobites.

L'église principale de l'abbaye de Fontenelle fut dédiée par saint Wandrille, qui avait gardé de son pèlerinage à Rome un pieux souvenir, à l'apôtre saint Pierre. Elle était de vastes proportions: elle avait près de 100 mètres de long sur 37 de large.

Le saint abbé, dont on ne peut s'empêcher d'admirer les conceptions grandioses, fit adjoindre à cet imposant édifice six autres oratoires plus modestes, mais de bel aspect, chacun dédié à un Saint différent. Il avait pour principe de n'avoir qu'un autel par église. Il honora de la sorte saint Pierre, saint Paul, saint Laurent, saint Pancrace, saint Amand de Rodez, saint Saturnin de Toulouse, qui furent constitués les protecteurs du monastère. Notre-Dame eut aussi son autel.

Chacun de ces lieux de prière demandait, pour être livré au culte, la consécration solennelle par les mains d'un évêque et l'obtention de reliques saintes à déposer sous la pierre de l'autel. Wandrille y pourvut en envoyant à Rome, pour se procurer ces pieux trésors, son neveu Gond.

Les populations qui vinrent, comme il arrive en pareil cas, s'abriter à l'ombre du monastère, les serfs et les colons qui s'offrirent pour prendre part au labeur des moines apprirent, à leur contact, ce que vaut un travail persévérant pour faire produire à un sol avare les richesses qu'il cache dans son sein. Ils virent avec admiration les terres environnantes défrichées, assainies, cultivées, fertilisées sur une immense étendue.

L'APOSTOLAT DE SAINT WANDRILLE

Par leur ardeur au travail, les moines bâtisseurs et défricheurs donnaient autour d'eux un grand exemple. Il était touchant surtout de voir saint Wandrille présider en personne le labeur quotidien, et s'y adonner encore, lorsque, cassé par l'âge et les mortifications, il aurait pu tirer de sa vieillesse et de ses infirmités un prétexte légitime de s'en dispenser.

Mais, non contents de cette prédication muette, les religieux de Fontenelle devinrent les apôtres et la providence visible de toute la région.

Wandrille consacrait tout le temps que lui laissait le gouvernement de son monastère à prêcher

(1) *Saint Wandrille,* par Dom Besse, collection *Les Saints,* p. 66.

les familles de paysans groupées aux environs. Assurément, on ne trouvait plus parmi eux de païens proprement dits, mais plutôt des gens grossiers, ignorants, de mœurs brutales, gardant des habitudes de paganisme, voire même d'idolâtrie. Aidé de ses frères, l'abbé de Fontenelle s'employa avec succès à l'œuvre de leur conversion. Et ce changement se fit sentir jusque dans les marques de respect dont les moines et les prêtres furent dès lors entourés. La coutume de les saluer très bas quand on les rencontrait, ou encore de s'agenouiller pour recevoir au passage leur bénédiction s'établit, dit-on, dans tout le pays.

L'intelligente charité de saint Wandrille et de ses fils fut pour beaucoup dans le succès de leur apostolat : les pauvres pouvaient se présenter avec confiance aux portes du monastère, assurés qu'ils étaient d'être bien accueillis et de recevoir un secours ; les voyageurs et les pèlerins venaient y demander la nourriture et le gîte, et n'étaient point rebutés. Une hôtellerie, annexée à l'abbaye, leur était réservée ; les malades et les vieillards étaient également consolés et secourus.

Il fallait, pour subvenir à tant de nécessités diverses, des prodiges d'économie, souvent même de généreuses privations. Il arriva plus d'une fois aux moines de Fontenelle de ressentir les angoisses de l'indigence. Un jour, dit la chronique, le cellérier informa le bienheureux Wandrille de sa profonde détresse : il n'y avait plus au monastère ni provisions ni argent pour s'en procurer. Le Saint, sans se départir de son calme, rassura le moine inquiet :

« Le Créateur de toutes choses, lui répondit-il, a su préparer un repas dans le désert à ses serviteurs ; il a pu, en multipliant les pains, rassasier cinq mille hommes..... »

Il achevait ces mots quand se présenta un messager de la reine sainte Bathilde, annonçant que cette princesse avait eu, pendant son sommeil, révélation de l'extrême pénurie dont souffraient les moines de l'abbaye, et qu'elle leur envoyait sur-le-champ des chariots remplis de provisions.

Plus tard, les rois mérovingiens dotèrent magnifiquement l'abbaye de Fontenelle, et mirent ainsi ses religieux à l'abri du besoin. Clotaire III confirma toutes les donations faites avant lui à ce monastère et l'exempta de quelques-unes des charges qui pesaient le plus lourdement sur les sujets du royaume.

GLOIRE POSTHUME DE SAINT WANDRILLE

Ces garanties reçues, Wandrille pouvait mourir en paix. Dieu, exauçant son désir le plus cher, le visita par la maladie et lui fit pressentir sa fin prochaine. Il eut un ravissement extraordinaire qui dura trois jours et trois nuits. En vain l'interrogeait-on : il ne prêtait aucune attention à ceux qui l'entouraient.

Ses fidèles disciples en étaient désolés : ils craignirent un moment de se voir privés de ses dernières recommandations, quand Wandrille revint à lui, ouvrit les yeux et se remit à parler. Il engagea ses fils à persévérer fidèlement dans la voie que Dieu leur avait tracée. Il souleva même devant eux le voile de l'avenir et indiqua du doigt, parmi ceux qui se pressaient à son chevet, Lambert et Ansbert, comme devant être ses deux successeurs à la tête de l'abbaye.

L'événement vérifia ses prévisions.

Il reçut le Viatique et entra dans le silence de la contemplation jusqu'à l'heure de son heureux trépas.

Tandis qu'on chantait près de lui les psaumes pour les mourants, il rendit doucement son âme à Dieu (22 juillet 668).

Le corps de saint Wandrille fut déposé avec honneur dans la basilique de saint Paul. Plus tard, on le transféra en l'église abbatiale de saint Pierre, qui depuis a pris son nom.

Lors de l'invasion des Normands, en 866, ses reliques, soustraites à d'inévitables profanations, errèrent longtemps, avec les moines fugitifs, d'abbaye en abbaye, et trouvèrent enfin un sépulcre stable à Saint-Pierre du Mont-Blandin. Elles furent malheureusement pillées et brûlées au XVIe siècle par les Huguenots : le chef seul et le bras droit du Saint échappèrent à cette destruction ; ils sont conservés, l'un à l'abbaye de Maredsous (Belgique), le second à l'église paroissiale de Saint-Wandrille, au diocèse de Rouen.

Le monastère de Fontenelle fut l'un des plus illustres de la Normandie : les deux premiers abbés, successeurs de saint Wandrille, saint Lambert et saint Ansbert, furent tous deux élevés à l'épiscopat : l'un fut évêque de Lyon, l'autre de Rouen.

Détruite une première fois par les Normands, la grande abbaye surgit à nouveau de ses ruines un siècle plus tard : elle fut, pendant tout le moyen âge, un centre intellectuel fort en renom, mais son plus beau titre de gloire est d'avoir donné à l'église trente-huit personnages décorés du nom de saint ou de celui de bienheureux. Il ne faudrait point attribuer une valeur liturgique absolue à ces dénominations, dues assurément aux vertus des premiers moines de Fontenelle, mais parfois aussi libéralement octroyées par les hagiographes et la dévotion populaire. L'église, plus sévère dans ses jugements, a néanmoins inscrit treize d'entre eux dans son martyrologe : c'est beaucoup pour une communauté religieuse, et une pareille postérité parle éloquemment en faveur du Père et fondateur, qui par ses entreprises et ses exemples leur a frayé les voies à la sainteté.

Dans ces dernières années, une colonie de Bénédictins de la Congrégation de France était venue repeupler la vieille abbaye dévastée par la Révolution : ces nouveaux moines ont dû fuir comme leurs prédécesseurs du IXe siècle devant les incursions des barbares modernes et chercher un refuge sur la terre hospitalière de Belgique.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, au 22 juillet. — *Vie de saint Ouen*, par l'abbé VACANDAR. — *Saint Wandrille*, par DOM BESSE, O. S. B., dans la collection *Les Saints*.

SAINT APOLLINAIRE DE RAVENNE

Fête le 23 juillet.

Le martyre de saint Apollinaire.

APOLLINAIRE ENVOYÉ A RAVENNE

Comme Jésus disait à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, » Pierre, son premier vicaire ici-bas, répétait à ceux qui venaient travailler à la vigne du Seigneur : « Allez, et apportez des fruits abondants aux celliers du Père de famille. » Parmi les premiers que le prince des apôtres envoya çà et là, apparaît glorieusement saint Apollinaire de Ravenne. Il avait suivi l'apôtre d'Antioche à Rome où il fut quelque temps son auxiliaire infatigable. Enfin, Pierre lui dit : « Apollinaire, pourquoi resterais-tu plus longtemps avec nous, car voilà que tu es assez instruit dans notre sainte religion ? Lève-toi donc, reçois avec le Saint-Esprit la dignité épiscopale, et va prêcher le nom du Christ à Ravenne. » Le disciple aussitôt se prosterne aux pieds de son maître qui le congédie en disant : « Que le Seigneur envoie devant toi son ange, et qu'il prépare tout selon tes désirs. » Apollinaire, sans hésiter ou se demander ce qu'il fera, se met en marche vers la partie du champ dont Jésus lui réserve la culture. Heureux sont les hommes pour qui Dieu est si bon qu'il envoie ses serviteurs à eur recherche.

Arrivé aux environs de Ravenne, le messager céleste entra chez un soldat auquel il demanda l'hospitalité. Ce soldat s'appelait Irénée. Il reçut l'homme de Dieu avec empressement. Apollinaire lui raconta son voyage, suivant l'usage que les hôtes avaient de le faire à ceux qui les recevaient. Il lui exposa en même temps le but pour lequel il venait à Ravenne et l'invita à quitter le culte des idoles. « Etranger, répondit le soldat, si le Dieu que tu prêches est si puissant que tu le dis, supplie-le de rendre la vue à mon fils, et je croirai en lui. » Le Saint se fait amener l'enfant et, devant les assistants (car beaucoup étaient accourus pour savoir ce que pouvait être cet étranger), il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, faites que non seulement cet aveugle recouvre la vue, mais ouvrez encore les yeux à ce peuple que je viens évangéliser, afin que la semence de votre parole porte ses fruits. » En disant ces mots, Apollinaire faisait sur l'aveugle un signe de Croix. A peine avait-il terminé, qu'au grand étonnement de tous, le malheureux recouvrait la vue. Ce miracle disposa leur cœur à entendre favorablement l'enseignement de l'apôtre.

CHEZ UN TRIBUN

Un ou deux jours après, Irénée se trouvait

chez un tribun militaire dont la femme, appelée Thécla, souffrait depuis longtemps les tortures d'une maladie réputée incurable par les médecins. La conversation roulait sur des choses diverses. Or, ce jour-là, Thécla avait souffert plus qu'à l'ordinaire. Le tribun exposa ses angoisses au soldat. Ce dernier lui répondit : « J'ai chez moi un étranger qui a rendu la vue à mon fils sans employer aucun remède. Si tu veux, je le ferai venir, et par une seule de ses paroles, ta femme recouvrera la santé. — D'où vient-il? répondit le tribun avec un frémissement de joie. — De Rome. — C'est donc un Romain? — Je l'ignore; cependant, je crois qu'il doit être Grec. — Eh bien! fais-le venir en secret, et je verrai si tu dis vrai. » Irénée revint aussitôt chercher l'apôtre. Celui-ci fut transporté de joie à la pensée du succès que Dieu allait accorder à son apostolat. En le voyant, le tribun s'écria : « Sois le bienvenu, ô noble étranger : c'est bien à propos que tu viens aujourd'hui parmi nous. — Que la paix du Christ descende sur vous, répondit le Saint. — Quel est ce Dieu dont tu viens de prononcer le nom? — Le Fils du Dieu vivant, qui a relevé le monde de la ruine. — Tu es sans doute de la Galilée? — Tu dis vrai. — Connais-tu l'art de la médecine? — Je ne fais rien sans l'assistance de Jésus-Christ. — Quel pouvoir a-t-il donc? — Assemble ici tes soldats, et je te ferai voir, ainsi qu'à eux, ce que peut le Fils du Très-Haut. » Le tribun s'empressa d'exécuter l'ordre à l'instant. Apollinaire prit alors la main de Thécla et lui dit : « Femme, lève-toi, et promets de croire en Jésus-Christ seul. » Elle se leva guérie et s'écria : « Vive le Christ que tu prêches! Il n'y a pas d'autre Dieu que lui. » Les assistants étaient stupéfaits. Beaucoup crurent et furent baptisés avec le tribun et sa famille tout entière.

ARRESTATION

Apollinaire habita chez le tribun. La maison de ce dernier devint ainsi un centre d'action apostolique où se réunissaient en secret ceux qui voulaient entendre le prédicateur de l'Evangile. Plusieurs lui confiaient leurs enfants pour qu'il les instruisît dans la foi chrétienne. Peu à peu il se forma dans Ravenne une chrétienté florissante. Des prêtres et des diacres furent ordonnés. Le Saint vivait en communauté avec eux. Ceux-ci s'unissaient à lui et récitaient les offices sacrés en chœur. Les prêtres étaient Adhéritus et Calocérius; les diacres, Marcianus et Leucedius.

Cependant, la réputation d'Apollinaire se répandit bientôt dans toute la ville, et les païens craignirent pour le sort de leurs dieux. En conséquence, ils se saisirent de l'étranger et le menèrent chez le gouverneur Saturnin. Celui-ci le conduisit au Capitole de Ravenne, et lui dit en présence des prêtres idolâtres : « Que prétends-tu faire au milieu de nous? — Prêcher le nom du Christ. — Qu'est-ce que le Christ? — Le Fils de Dieu par qui toute créature vit au ciel et sur la terre. — Il t'a donc envoyé parmi nous détruire le culte de nos dieux? Ignorerais-tu, par hasard, le nom sacré de Jupiter, habitant de ce Capitole, nom que tu dois invoquer avec crainte? — Je ne sais quel est cet habitant. J'ignore pareillement s'il a un temple. » A ces mots, les pontifes lui dirent : « Viens donc, nous te ferons voir ce temple magnifique, orné de toutes les splendeurs. Tu y verras la statue du puissant et redoutable Jupiter. » A la vue de ce temple, Apollinaire se mit à sourire et dit aux pontifes : « Ce sont là les ornements que vous vantez tant. Vous feriez mieux d'en distribuer le prix aux pauvres que de les offrir aux démons. » Les prêtres ne purent contenir leur colère. Ils ameutèrent contre lui le peuple qui l'accabla de coups, le chassa de la ville, et le jeta à demi mort sur les bords de la mer. Ses disciples le recueillirent et le cachèrent dans la maison d'une veuve vertueuse, dont les soins assidus le ramenèrent en peu de temps à la santé. Cédant aux sollicitations d'un certain Boniface, citoyen de Chiusi, en Toscane, l'homme de Dieu sortit de Ravenne et vint délivrer sa fille possédée du démon. De là, il passa dans l'Emilie et revint à Ravenne.

L'EX-CONSUL RUFUS

A peine rentré à Ravenne, saint Apollinaire reçut l'envoyé d'un ex-consul nommé Rufus. Ce dernier avait une fille unique qui était l'espoir de sa vieillesse, mais elle était sur le point de mourir, et le père était dans l'affliction la plus profonde. C'est pourquoi, ayant appris que le prêtre du Christ était de retour en la ville, il envoyait le prier de venir guérir son enfant. Apollinaire se rendit aussitôt chez le noble patricien, mais à peine mettait-il le pied sur le seuil de la maison, que l'infortunée malade mourait. A cette vue, Rufus éclate en sanglots et dit à l'apôtre : « Ah! plaise aux dieux que tu ne fusses pas venu dans ma demeure, car Jupiter s'est irrité contre moi, et voici qu'il m'a puni de ma révolte contre lui. Ma fille est morte; désormais, que pourrais-tu faire pour elle? » Notre héros répondit : « Aie confiance, Rufus. Jure-moi seulement par César que tu laisseras à ta fille la liberté de suivre Jésus-Christ. — Je sais qu'elle est morte, répliqua Rufus. Si elle pouvait jamais revivre, certes, je n'oserais pas m'opposer à ce qu'elle me quitte pour suivre son Sauveur. » Pendant ce temps, tous pleuraient autour de la défunte. Le Saint s'approche du lit funèbre et fait à Dieu cette prière : « Seigneur, qui avez accordé à Pierre le pouvoir de faire ce qu'il veut, donnez à son disciple celui de ressusciter cette créature qui est vôtre, car il n'y a pas d'autre Dieu que vous. » A ces paroles, il prend la main de la jeune fille et lui dit : « Au nom du Christ, lève-toi, et confesse qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui. » Elle se lève vivante : « Je confesse, dit-elle, qu'il n'y a pas d'autre divinité que celle que nous prêche Apollinaire. » Les assistants, si désolés un instant auparavant, ne se possèdent plus de joie. Ils s'associent au bonheur de la ressuscitée, et la suivent dans sa conversion. Ils étaient au nombre de trois cents. Le Saint leur conféra à tous le baptême après l'avoir donné à l'enfant et à son père.

APOLLINAIRE DEVANT LE VICAIRE IMPÉRIAL

Rufus aimait et servait saint Apollinaire en secret, car il redoutait la vengeance de César. Sa fille se consacra au Seigneur par le vœu de virginité.

Cependant, les progrès du christianisme à Ravenne donnaient de l'inquiétude aux païens, et surtout aux prêtres des idoles qui voyaient de mauvais œil leur influence diminuer petit à petit depuis l'apparition des chrétiens. Ils firent parvenir leurs plaintes à l'empereur Vespasien qui donna ordre à Messalinus, son vicaire à

Ravenne, d'interroger publiquement l'étranger. L'ordre fut exécuté sur-le-champ, et Apollinaire comparut devant le tribunal du procurateur.

« Quel est ton nom? lui demanda-t-il. — Mon nom est Apollinaire. — D'où viens-tu? — d'Antioche. — Quel art exerces-tu? — Je suis chrétien et disciple des apôtres du Christ. — Que dis-tu du Christ? Quelle est donc cette divinité inconnue? — Le Fils du Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, de la mer et de tout ce qu'ils renferment. — C'est peut-être ce Christ que les juifs ont crucifié pour s'être dit le Fils de Dieu? A la vérité, s'il avait été un dieu, il ne se serait jamais laissé insulter et mettre à mort comme il l'a fait. Je ne sais quelle folie traverse ton esprit pour oser mettre cet homme au nombre des dieux. — Il était Dieu, il l'est encore et le sera toujours. Né d'une Vierge, il a voulu souffrir et mourir pour délivrer les hommes de la servitude où le démon les retenait. — Ce fait a bien été raconté parmi nous, mais il me paraît incroyable. — Messalinus, écoute avec bonne foi ce que je vais te dire : Ce Dieu qui avait pris un corps dans le sein d'une Vierge faisait durant sa vie des miracles sans nombre. S'il a été crucifié par les juifs, ce n'est pas sa divinité qui a subi la mort, mais la chair dont il s'était revêtu. Après trois jours passés dans le tombeau, il est ressuscité et monté au ciel. A ceux qui veulent être ses disciples, il donne une telle puissance que les démons fuient à leur approche, qu'à leur parole les malades guérissent et les morts ressuscitent. — C'est en vain que tu voudrais me persuader d'adorer des dieux que le Sénat n'a pas approuvés. Cesse au plus tôt tes discours insensés, et sacrifie à Jupiter, sinon je te ferai torturer et envoyer en exil. — Je suis chrétien, fais de moi ce que tu voudras. »

A ces mots, les prêtres païens s'écrièrent : « Il se sert de notre titre de pontife pour séduire et tromper le peuple ; qu'il soit accablé de coups. » Messalinus appela les bourreaux et leur commanda de le flageller. Comme le saint apôtre ne cessait de confesser Jésus-Christ au milieu des supplices, on essaya de vaincre sa constance en le soumettant à des tortures plus terribles. C'est ainsi qu'il fut successivement flagellé, étendu sur un chevalet et plongé dans de l'huile bouillante. Après ce dernier supplice, le juge ordonna de lui lier les pieds avec une chaîne d'un poids énorme, et de l'envoyer en exil en Illyrie. « O juge inique! s'écria notre Saint, pourquoi ne crois-tu pas au Christ, afin d'éviter les supplices éternels? » Pour le punir de son audace, Messalinus ordonna de lui frapper la bouche avec des pierres aiguës. A cette vue, les chrétiens indignés (ils étaient très nombreux) se jetèrent sur les païens et en tuèrent plus de deux cents. Messalinus lui-même allait avoir son tour, s'il ne s'était aussitôt échappé. Cet incident ne fit qu'aggraver la situation d'Apollinaire, qui fut jeté dans un noir cachot, dont les gardiens avaient ordre de le laisser mourir de faim. Mais, pendant la nuit, un ange lui apparut, et lui fit prendre de la nourriture en présence de ces mêmes gardiens terrifiés. Après quatre jours passés dans ce réduit, il fut jeté sur un navire pour être conduit en Illyrie.

COURSES APOSTOLIQUES — RETOUR DEVANT LE TRIBUNAL

Satan prévoyait le mal que les conquêtes de l'apôtre, à Ravenne, lui feraient plus tard, alors que les chrétiens ayant augmenté de jour en jour dans cette cité, il en serait impitoyablement chassé pour n'y plus rentrer. Afin d'assouvir sa rage infernale, il aurait voulu le faire disparaître sous les flots. Mais c'est en vain qu'il souleva contre lui la mer en furie. Le navire fit naufrage. Beaucoup d'hommes périrent engloutis dans les abîmes de l'Océan. Apollinaire, soutenu par Celui qui commande au vent et à la mer, parvint au rivage d'une contrée barbare, assise encore à l'ombre de la mort. Des nombreux soldats qui composaient l'équipage du vaisseau, deux ou trois seulement avaient échappé au péril. Le Saint les convertit, et ainsi ils lui vinrent en aide pour l'évangélisation du pays où la Providence les avait jetés. Pour empêcher l'œuvre d'Apollinaire, le démon endurcissait les cœurs des barbares. Néanmoins, plusieurs se convertirent à la vue des miracles que le Saint fit en guérissant de la lèpre le fils d'un noble de Mœsie.

L'apôtre du Christ parcourut successivement la Mœsie, longea les bords du Danube et descendit vers la Thrace où il convertit encore un grand nombre d'idolâtres. Comme il prolongeait son séjour dans une ville de cette province, l'idole qui rendait des oracles avant son arrivée ne répondit plus à ceux qui venaient la consulter. Les païens cherchaient en vain la cause de ce silence. Ils interpellèrent leur dieu et lui demandèrent ce qu'il fallait faire pour apaiser sa colère. Ce dernier, c'est-à-dire le démon qui habitait cette statue, déclara qu'il ne rendrait plus d'oracles avant qu'un certain Apollinaire n'eût quitté la contrée. On le chercha. Interrogé sur ce qu'il était venu faire en Thrace, il répondit qu'il était venu annoncer la foi du Christ. A peine avait-il prononcé ces mots qu'il fut accablé d'injures et de coups, puis on le jeta avec ses compagnons dans un navire qui devait les conduire en Italie.

Apollinaire rentra à Ravenne après trois ans d'absence, il y fut reçu avec joie par les chrétiens qui pleuraient en revoyant leur père dans la foi. Hélas! leur triomphe dura peu. Dès que les prêtres idolâtres eurent appris son retour, ils se hâtèrent d'exciter le peuple contre lui. Il s'emparèrent du saint missionnaire et le conduisirent vers le temple d'Apollon; mais, à la prière de l'apôtre chrétien le temple s'écroula soudain.

Livré ensuite au juge Thaurus, il fut interrogé sur le lieu où il réunissait ses disciples, et par quel Dieu il opérait des prodiges si extraordinaires pour attirer à lui une telle affluence de païens. Il répondit : « Ma puissance n'est autre que celle de Jésus-Christ. Quant au lieu où mes disciples se rassemblent, il est en dehors de la ville. — As-tu quelques compagnons? — J'en ai un grand nombre. — As-tu quelque vertu divine en toi? — Je t'ai déjà dit que ma puissance venait de Jésus-Christ. — J'ai un fils aveugle depuis de longues années. Si tu parviens à le guérir, je croirai que ton Dieu est le seul véritable. — Ordonne qu'il vienne ici. » A ces mots, les assistants se pressaient autour de saint Apollinaire, pour être témoins du miracle.

L'aveugle fut amené devant lui. L'apôtre lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, ouvre les yeux et vois. » Il obéit et fut guéri. A cette vue, un cri d'admiration s'échappa des poitrines de l'immense assemblée, et beaucoup de païens se convertirent. Pour soustraire Apollinaire à la rage des Gentils, Thaurus le fit conduire dans une de ses villas, sous prétexte de l'y enfermer. Notre héros y demeura quatre années consécutives, fortifiant les chrétiens dans la foi, convertissant les païens et guérissant les infirmes.

APOLLINAIRE MIS EN PRISON TENTE DE S'ÉVADER
SA MORT

Cependant, les prêtres des idoles découvrirent l'intention que Thaurus avait eue en faisant garder Apollinaire dans sa villa. Ils firent parvenir leurs plaintes à l'empereur qui était alors Vespasien; ils assuraient que son empire était en danger de périr, s'il n'imposait silence aux discours enchanteurs d'un étranger venu d'Antioche pour ruiner la religion des Romains. Le prince donna ordre au patrice Démosthène de juger le prétendu criminel.

Le patrice fit comparaître le Saint devant lui et lui dit : « Antique séducteur, de quelle condition es-tu? — Je suis chrétien : c'est mon plus beau titre de noblesse. — Allons! insensé, le temps est venu de cesser tes folies et d'apaiser la colère des dieux irrités contre toi. — Loin de moi pareille turpitude! Je mourrai fidèle à mon Dieu, et je m'offrirai comme victime pour le salut des enfants que j'ai engendrés dans la foi. Quant à toi, Démosthène, je te déclare (ainsi qu'aux autres païens qui refuseront d'adorer Jésus-Christ) que tu seras livré en pâture aux flammes éternelles de l'enfer. »

Ces paroles courageuses remplirent le juge de rage. Aussi résolut-il d'infliger au Saint des peines inconnues jusque-là. En conséquence, il le remit à la garde d'un centurion en attendant qu'il eût trouvé le nouveau genre de supplices. Mais le centurion était chrétien dans le secret de son âme. Il offrit donc au martyr un moyen de s'échapper de la prison. Apollinaire, dans l'espoir de gagner de nouvelles âmes à Jésus-Christ, consentit à cette proposition. Vers minuit, il sortit de la maison du centurion. Il était déjà hors de la ville, lorsque des païens, qui avaient épié son évasion, le saisirent et l'accablèrent de coups de bâtons. Le croyant mort, ils se retirèrent. Mais ses disciples le recueillirent avant le lever du jour et le portèrent dans une maison de lépreux où il vécut encore sept jours, et prédit aux chrétiens de grandes persécutions pour l'Eglise et une paix profonde qui suivrait le triomphe définitif du christianisme sur le paganisme.

Sa mort arriva le 23 juillet de l'année 87 de Jésus-Christ. Saint Apollinaire fut enseveli hors de la ville. C'était près de ce tombeau que les habitants de Ravenne se réunissaient quand ils avaient quelque serment à prêter, ce qu'ils faisaient en étendant la main sur la tombe de celui qui les avait engendrés à la foi. Ses reliques attiraient jadis une foule de pèlerins de toute l'Italie.

SAINT JEAN CASSIEN

PRÊTRE, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-VICTOR, A MARSEILLE

Fête le 23 juillet.

Saint Cassien visite les solitudes d'Égypte. — Il écrit ses Conférences.

VIE MONASTIQUE EN GAULE — ENFANCE DE CASSIEN

Au IVe et au Ve siècles, la vie monastique fut apportée d'Orient dans les Gaules, et en peu de temps cette terre privilégiée se couvrit de nombreux et florissants monastères. De ces abbayes, comme d'autant de ruches, sortit la multitude des saints moines et des saints évêques, qui, selon l'expression d'un célèbre historien « ont bâti la France. » Parmi eux, jette un vif éclat Jean Cassien, le disciple enthousiaste des Pères du désert, dont il a pieusement recueilli les exemples et les sentences pour les transmettre à la postérité.

Jean, surnommé Cassien, selon l'opinion la plus commune appuyée sur l'autorité de Gennade, était originaire de la petite Scythie, l'une des provinces de la Thrace. Cependant plusieurs auteurs de mérite, tels que le cardinal Noris, sur des preuves qui ne sont pas à mépriser, le font

Gaulois et natif de Provence. Il naquit entre les années 350 et 360. Lui-même nous apprend que ses parents étaient riches et pieux. Le jeune homme, en effet, se sentant appelé par Dieu à la vie religieuse, espérait que sa famille ne mettrait aucun obstacle à ses projets, et même qu'elle lui faciliterait avec joie la fondation d'un monastère, lui fournissant les choses nécessaires à la vie et le débarrassant des soucis temporels.

De bonne heure, l'enfant fut instruit dans les lettres humaines, mais, comme saint Augustin et tant d'autres saints, plus tard il se plaignait de cette éducation trop païenne qui servait à former l'enfance de son temps. « La lecture continuelle des auteurs profanes, disait-il, que nos maîtres nous ont tant pressés de faire autrefois, a tellement rempli mon esprit, qu'étant infecté et possédé de ces pensées, il ne s'occupe que de fables, que de combats et de ces autres niaiseries dont je me suis entretenu dans ma jeunesse. C'est pourquoi, lorsque je suis occupé à la prière, ou que je chante des psaumes, ou que je gémis devant Dieu pour mes offenses, tantôt des vers d'un poète me reviennent dans l'esprit, ou les images des combats de ces héros des fables se présentent à moi et mon imagination est tellement remplie de ces fantômes, que mon âme ne peut s'élever à Dieu, ni les bannir de soi par les larmes qu'elle verse tous les jours. »

BETHLÉEM — L'HUMBLE VIEILLARD PINUFIUS VOCATION EXTRAORDINAIRE

Cependant Dieu ne tarda pas à lui montrer son chemin. A cette époque de ferveur et de foi, on aimait à visiter la Terre Sainte, et les pèlerins des pays les plus éloignés se pressaient au berceau et au tombeau du Sauveur. Sainte Paule, patricienne de Rome, qui avait quitté les splendeurs de la Ville Eternelle pour la pauvreté de Bethléem, dans sa lettre à Marcella, lui peint ce concours des peuples chrétiens : « Tout ce qu'il y a d'illustre dans la Gaule, lui dit-elle, vient ici. »

Cassien, encore enfant, quitta, lui aussi, son pays et sa famille et vint en Palestine recevoir les premières leçons de la perfection religieuse. Peut-être accompagna-t-il ses parents dans un pèlerinage aux Lieux Saints. Quoi qu'il en soit, il trouva à Bethléem le lieu de son repos et se fixa dans un monastère qui était bâti sur la Crèche même de Notre-Seigneur, appuyé qu'il était à l'église que sainte Hélène avait élevée sur la grotte de la Nativité.

Dans ce couvent, l'adolescent rencontra « de grands serviteurs de Dieu qui lui apprirent à concevoir de hautes résolutions, et qui, en lui inspirant l'amour de leurs vertus, excitèrent dans son âme une soif ardente de devenir parfait dans la vie spirituelle. »

Il y contracta une étroite amitié avec un moine nommé Germain, qui était de son pays et peut-être même de sa famille. La charité les unissait plus que le sang, et on disait d'eux qu'ils n'avaient qu'une âme en deux corps. Les deux amis partageaient la même cellule, et bientôt ils y reçurent un troisième compagnon dont la venue devait exercer sur leur vie une influence décisive.

Un jour on vit arriver à Bethléem un vieillard qui demandait à être admis comme novice parmi les Frères. L'abbé du monastère le reçut et le confia aux soins de Cassien et de Germain.

Peu de temps après, le monastère reçut la visite d'un moine égyptien qui était venu, par dévotion, visiter les Lieux Saints de la Palestine. Il reconnut dans le modeste vieillard, Pinufius, l'abbé d'une des grandes Congrégations du désert de Scété : pour goûter les joies de la vie obscure et cachée, l'humble moine avait abandonné son monastère et s'était réfugié près de la crèche du Sauveur. Et ce n'était pas la première fois que Pinufius avait fui la réputation que ses vertus extraordinaires et ses miracles lui avaient attirée. Il s'était caché longtemps au fond de la Thébaïde, dans le monastère de Tabenne, où il avait été semblablement reconnu par un moine venu de Scété. Ramené comme en triomphe à son monastère, il avait, peu de temps après, profité du silence et des ténèbres de la nuit pour tromper la vigilance de ses religieux, et s'était embarqué pour la Palestine, où il espérait échapper à toutes les recherches.

Pinufius fut obligé d'aller reprendre une seconde fois le gouvernement de son monastère ; mais ses vertus et surtout son humilité avaient produit sur Cassien une vive impression, et le jeune homme conçut le projet d'aller étudier la manière de vivre des saints de Scété et de la Thébaïde.

THENNESOS — LES DEUX AMIS SE DÉCIDENT A CONTINUER LEUR VOYAGE

Ce dessein ne reçut point tout d'abord l'assentiment des supérieurs de Bethléem, qui craignaient de perdre en Cassien un sujet de grand mérite. Ils consentirent enfin à son départ après lui avoir fait promettre, en présence de tous les religieux et dans la grotte de la Nativité, de revenir le plus promptement possible.

Jean Cassien partit donc de Bethléem avec son compagnon Germain. Ce fut vers l'an 385 que les deux pèlerins de la solitude s'embarquèrent pour l'Egypte. Ils vinrent aborder à Thennesos, ville située au milieu des étangs et à l'embouchure la plus orientale du Nil.

Ils eurent le bonheur de rencontrer dans cette ville un saint évêque nommé Archebius. Cet homme admirable avait d'abord brillé pendant trente-sept ans parmi les anachorètes : enlevé à son monastère et sacré évêque de Panéphyse, port de mer situé au milieu du delta, il conservait toujours son amour pour la solitude. Archebius se trouvait à Thennesos pour l'élection de l'évêque de cette ville. « Il nous reçut avec beaucoup de charité, raconte Cassien, et ayant appris que notre désir était de voir les saints de la Haute-Egypte : « Venez, nous dit-il, voir en passant quelques saints vieillards qui ne demeurent pas loin de notre monastère, » et prenant sa peau de chèvre et son bâton, comme faisaient tous les moines de ce pays quand ils se mettaient en voyage, il nous conduisit lui-même à sa ville épiscopale. Il y avait alors dans ce désert trois solitaires très âgés qui se nommaient Chérémon, Nestéros et Joseph. »

L'abbé Chérémon entretint ses visiteurs de la perfection chrétienne. L'abbé Nestéros leur parla de la science spirituelle et du don des miracles. L'abbé Joseph, dont la celle ou ermitage était distante de six milles, bien qu'il fût Egyptien, connaissait la langue grecque, ce qui permit aux voyageurs de s'entretenir avec lui sans interprète.

La nuit étant venue, il mena ses hôtes dans une cellule séparée pour y prendre un peu de repos. « Mais, raconte Cassien dans ses Conférences (1), le feu que ses paroles avaient allumé dans nos cœurs nous empêcha de dormir, et de

(1) Conf. XVII, ch. 1er et suiv.

grand matin nous étions sortis, Germain et moi, et nous allâmes nous asseoir à cent pas environ de notre cellule. Le silence profond qui régnait autour de nous, les ténèbres de la nuit, tout favorisait entre nous les doux épanchements de l'amitié. »

Germain eût désiré demeurer parmi les solitaires de l'Egypte et embrasser avec eux la vie de perfection; mais il craignait, en ne retournant pas à Bethléem, de manquer à sa promesse. On convint de s'en rapporter à la décision du saint vieillard.

Vers l'heure des prières de la nuit, l'abbé Joseph vint rejoindre les deux amis et réciter avec eux le nombre de psaumes fixé par la règle. Ils s'assirent alors sur les nattes qui leur avaient servi de lit durant la nuit, et exposèrent au serviteur de Dieu leurs doutes et leurs anxiétés.

Le solitaire les rassura, et, sur son conseil, Cassien et Germain résolurent de poursuivre leur voyage et d'écrire à leur communauté pour y faire agréer leur absence et le délai de leur retour.

DE DÉSERT EN DÉSERT — DIOLCOS, SCÉTÉ

De Panéphyse, les voyageurs se rendirent à Diolcos, sur un des sept bras du Nil. « Nous imitâmes, dit Cassien, ces marchands qui sont brûlés du désir de s'enrichir; ayant appris qu'il y avait en ces parages une foule d'illustres monastères, fondés par les plus anciens des anachorètes, nous nous embarquâmes dans l'espoir d'y réaliser un gain spirituel plus grand que partout ailleurs. » Ils virent successivement dans ce désert l'abbé Piammon, le plus âgé des anachorètes de Diolcos et prêtre de leur église, puis l'abbé Paul, dans le monastère duquel vivaient deux cents religieux, et, parmi eux, le moine Jean, vieillard d'une grande sainteté.

Mais une visite surtout leur tenait à cœur. Ils ne purent passer outre sans aller voir, près de Panéphyse, ce saint Pinufius qu'ils avaient connu en Palestine, leur compagnon de cellule dans le monastère de Bethléem. Il les accueillit comme de vieux amis, et les supplia de se fixer avec lui dans cette solitude, mais ses prières échouèrent devant leur désir de visiter le désert de Scété.

Nos voyageurs arrivèrent bientôt dans cette fameuse solitude, qui s'étend à l'ouest du Nil, près des monts Nitria. Ils y trouvèrent l'abbé Moïse, « qui, au milieu de toutes les fleurs qui embellissaient cette solitude était la plus suave et la plus belle (1). » Sur ses conseils, ils embrassèrent le genre de vie des moines de ces contrées et s'astreignirent au jeûne le plus sévère, se contentant pour toute nourriture de deux petits pains, qui, ensemble, ne pesaient pas une livre.

Cassien, après ses entretiens avec l'abbé Moïse, se dirigea vers la cellule d'un solitaire nommé Paphnuce. « Dans cette société de saints, dit-il, qui brillent comme des astres dans la nuit du monde, nous avons vu saint Paphnuce, un des plus éclatants par la science du salut. C'était le prêtre de la Congrégation de Scété. Il était parvenu à un âge très avancé et n'avait jamais quitté sa cellule que pour aller à l'église, qui en était éloignée de cinq milles. Il faisait cette longue route tous les samedis et tous les dimanches, et, déjà courbé sous le poids des années, il se chargeait encore d'une cruche d'eau, dont il avait besoin pour sa semaine; il avait plus de quatre-vingt-dix ans, et ne permettait pas encore aux plus jeunes de se charger de son fardeau. »

RETOUR A BETHLÉEM — DEUXIÈME VOYAGE

De Scété, les voyageurs passèrent dans la Haute-Egypte, jaloux de visiter les saints de la Thébaïde et de profiter de leurs conseils.

Cependant, sept ans s'étaient écoulés depuis leur départ de Bethléem; ils reconnurent qu'il était temps d'y retourner, soit pour accomplir leur promesse, soit pour en obtenir de leurs supérieurs le dégagement et une nouvelle permission de revenir à Scété. En effet, dans le courant de la même année (vers 391), ils prirent de nouveau le chemin de la solitude, accompagnés par les vœux de leurs frères de Bethléem qui voulurent les conduire une partie de la route.

Ils dirigèrent leurs pas vers Scété, où ils eurent encore de pieuses et intéressantes conférences avec les abbés Sérénus et Isaac. Le premier était digne de son nom par la sérénité de son âme. « A cause de la solennité du dimanche, raconte Cassien, Sérénus nous donna un repas de luxe. Il se servait ordinairement, pour assaisonnement, d'un peu de saumure et d'une goutte d'huile. Pour nous faire fête, il versa sur nos légumes un peu d'une certaine liqueur que je ne connais pas, et un peu plus d'huile. Au dessert, il nous donna à chacun trois olives confites dans le sel, et des haricots frits, qui passent, parmi les solitaires de Scété, pour de la pâtisserie. Germain et moi, nous en prîmes chacun cinq : deux prunes et une figue complétèrent notre repas. Il eût été scandaleux de faire de plus grands excès. »

Après ce dîner magnifique, l'abbé Sérénus continua son entretien.

Le second séjour de Cassien et de Germain à Sceté semble avoir été plus long que le premier, et s'être prolongé jusqu'à la fin du IV^e^ siècle, mais il est impossible d'en fixer le terme.

CONSTANTINOPLE ET ROME

Les deux amis ne devaient pas, en effet, terminer leur course dans cette solitude : ils allaient la quitter pour un autre climat et une autre vie; le tumulte des affaires allait succéder pour eux à la contemplation. En effet, l'an 404, nous les trouvons tout à coup à Constantinople, sans que rien puisse nous faire deviner les motifs et l'occasion de leur arrivée et de leur séjour en cette grande ville. Saint Jean Chrysostome en était alors évêque. Il reconnut en Cassien de grands talents et de grandes vertus, et lui conféra le diaconat; c'était l'attacher à son Eglise. De son côté, Germain y reçut le sacerdoce.

La persécution qui atteignit l'illustre évêque de Constantinople les trouva fidèles et dévoués à leur pasteur, qui leur avait confié la garde du trésor et des vases sacrés de son Eglise. Lorsque le saint patriarche eut succombé sous les intrigues d'une impératrice orgueilleuse et d'ennemis acharnés, Cassien et Germain quittèrent l'Orient pour se rendre à Rome, porteurs de lettres que le clergé de Constantinople écrivait au pape saint Innocent pour l'informer de la situation douloureuse de cette Eglise. Ils avaient en même temps la mission de solliciter le Saint-Siège en faveur de Jean Chrysostome injustement exilé. Le Pape écouta favorablement Cassien et rendit justice au grand et éloquent patriarche.

(1) Cassien, (Conf., I, chap. 1^er^).

MARSEILLE — FONDATION DES CASSIANITES

De Rome, où il passa un laps de temps inconnu, Cassien vint dans la Gaule et arriva à Marseille où il se fixa. Germain, son compagnon, devait être mort, car, à partir de ce moment, il n'en est plus question.

Procule, alors évêque de Marseille, reçut avec joie le disciple des anachorètes, le diacre de saint Jean Chrysostome. Pour l'attacher désormais à son clergé, il l'ordonna prêtre, non sans avoir à triompher, paraît-il, des résistances de son humilité, car, dans ses *Institutions*, Cassien se plaint d'avoir souffert violence : « Je n'ai pu, dit-il, échapper aux mains de l'évêque. »

Le moment était venu pour le saint abbé d'appliquer enfin les leçons qu'il avait recueillies en Egypte, et d'introduire en Occident la vie cénobitique, telle qu'elle était pratiquée par les Pères du désert. Il fonda à Marseille deux monastères, l'un pour les vierges, l'autre pour les hommes. Le premier prit dans la suite des temps le titre de Saint-Cassien, puis celui de Saint-Cyr, celui de Sainte-Marie, et enfin celui de Saint-Sauveur. Le second est la célèbre abbaye de Saint-Victor (1).

Elle fut bâtie au sein des grandes forêts qui avaient jadis alimenté la marine des Phocéens, et dont la mystérieuse obscurité effrayait les soldats de César, près d'une chapelle déjà célèbre sous le nom de *confession*, parce qu'on y révérait les reliques des saints confesseurs de la foi, Victor et ses compagnons. Bientôt d'autres monastères furent fondés dans les régions voisines, à Manosque, à la Sainte-Baume et à Saint-Maximin, auprès du tombeau de sainte Madeleine.

Les Cassianites, durant longtemps, n'eurent d'autre règle que les usages de leurs monastères et les maximes des anciens solitaires accueillies et publiées par leur fondateur, à la prière de saint Castor, évêque d'Apt, de saint Honorat et de saint Eucher, sous les titres de *Conférences* et d'*Institutions des moines*. Dans la suite, ils adoptèrent la règle de saint Benoît, et devinrent Bénédictins, sans cesser d'être Cassianites.

MORT DE CASSIEN — SON CULTE

Cassien mourut à Marseille plein de jours et de mérites, après l'année 440.

On a mis en doute la sainteté de cet illustre abbé à cause des propositions semi-pélagiennes que renferment ses *Conférences*. Que ces erreurs se trouvent mêlées à ses écrits, qu'il les ait soutenues avec ardeur, nul ne saurait le nier. De là à le traiter comme hérétique et à lui enlever son auréole de sainteté, il y a loin, et on ne doit pas oublier que l'Eglise n'avait encore, de son vivant, rien défini sur la question de la grâce agitée entre lui et saint Prosper. Saint Léon le Grand tenait le bienheureux Cassien en si haute estime qu'il n'hésita pas à lui demander d'écrire un traité sur l'Incarnation contre Nestorius.

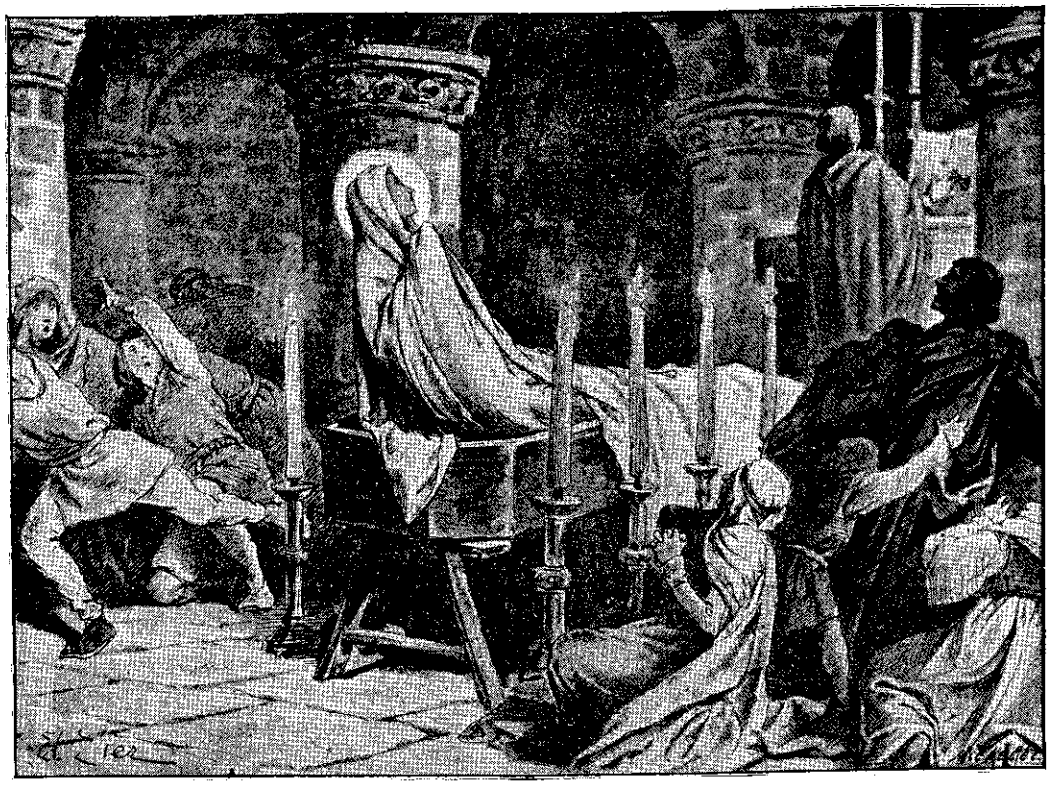
Du reste, Jean Cassien a été honoré dans l'Eglise d'un culte immémorial, et un grand nombre de Papes lui ont attribué le titre de *saint*. Urbain V fit lui-même la translation de ses reliques, ce qui était une approbation formelle de son culte.

Plusieurs églises et chapelles furent établies sous son vocable et une lampe brûlait constamment devant son tombeau..... Son office se trouve dans le *Propre* de Marseille et de Fréjus.

(1) *Les saints de l'Eglise de Marseille.*

SAINTE CHRISTINE L'ADMIRABLE

Fête le 24 juillet.



Sainte Christine sort du cercueil pendant qu'on célèbre ses funérailles.

Sainte Christine l'*Admirable* a été surnommée ainsi à cause de sa vie si singulièrement étonnante et extraordinaire que les faits en paraîtraient complètement incroyables s'ils ne nous étaient attestés par des historiens sérieux et dignes de foi, et reconnus comme tels par les Grands Bollandistes (au tome V de juillet). L'illustre Jacques de Vitry, dans un de ses ouvrages, déclare l'avoir lui-même connue. Son premier historien, Thomas de Catimpré, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, que Denys le Chartreux appelle un homme pieux et instruit, a écrit sa vie, d'après des témoins oculaires, huit ans seulement après sa mort. Aussi, après avoir assuré son lecteur de la véracité de son récit, il le prie de se souvenir que rien n'est impossible à Dieu, et que le Seigneur est admirable dans ses saints. Au reste, si l'on ne trouve chez aucun saint un exemple de vocation tout à fait semblable à celle de sainte Christine l'Admirable, cependant plusieurs des merveilles que Dieu a opérées en elle ont des exemples dans la vie d'autres bienheureux.

PREMIÈRE VIE ET PREMIÈRE MORT

Christine naquit au bourg de Saint-Trond, en Hasbaye, au diocèse de Liège (Belgique), l'an 1150. Laissée orpheline de bonne heure en compagnie de ses deux sœurs plus âgées qu'elle, Christine fut chargée par celles-ci de conduire aux champs le bétail de la famille. Elle accepta avec une grande joie cette part des soins domestiques qui, par sa nature, lui permettait de passer de longues heures seule à seule avec Dieu, loin des conversations inutiles de la maison. Dans cette vie de prière et de contemplation, l'âme de la jeune bergère s'éleva peu à peu à des relations très intimes avec Dieu, et le céleste Ami des âmes la favorisait souvent de ses relations et de ses douceurs. Mais elle en gardait humblement le secret dans son cœur, et son historien n'a pu recueillir aucun autre détail sur cette première partie de sa vie.

Cependant sa santé s'était peu à peu affaiblie, et, à l'âge de trente-deux ans, elle mourait au milieu de ses sœurs désolées.

RÉSURRECTION
VIE D'EXPIATION POUR LES AMES DU PURGATOIRE

Suivant l'usage, le corps fut transporté à l'église pour les funérailles. La messe célébrée pour le repos de son âme n'était pas encore terminée, quand, tout à coup, la morte s'agita dans sa bière encore ouverte, se dressa vivante et vola comme un oiseau sur une poutre de l'église où elle

attendit la fin de la messe. Toute l'assistance s'était enfuie épouvantée; la sœur aînée de la défunte, personne d'une grande piété, resta seule tremblante près du cercueil vide.

Le sacrifice achevé, le prêtre descendit de l'autel et adjura la ressuscitée de descendre. Elle obéit promptement et revint avec ses sœurs à la maison où elle prit quelque nourriture. Plusieurs personnes ne tardèrent pas à s'empresser autour d'elle et à l'accabler de questions. « Aussitôt que mon âme eut quitté mon corps, dit-elle, des anges lumineux s'en emparèrent et la conduisirent dans un lieu obscur et horrible où je vis beaucoup d'âmes, et, parmi elles, des personnes que j'avais connues. Ce qu'on souffre de tourments en ce lieu, aucune parole ne le saurait décrire. J'étais saisie d'une immense compassion pour ces âmes si malheureuses, et je demandais quel était ce lieu, car je pensais que ce devait être l'enfer. « C'est le Purgatoire, me dirent mes guides, c'est ici qu'achèvent de se purifier ceux qui se sont repentis de leurs péchés sur la terre mais qui n'en ont pas fait suffisamment pénitence. » Ils me menèrent ensuite jusqu'aux abords de l'enfer et j'aperçus dans les tourments et le désespoir éternel des personnes que j'avais également connues. Puis je fus conduite dans le paradis, au pied du trône de la divine Majesté, et, en entendant le Seigneur me féliciter, je surabondais d'une joie indicible à la pensée que j'allais demeurer à jamais près de lui. Mais Dieu, répondant aussitôt à ma pensée, me dit : « En effet, ma chère fille, tu seras ici avec moi. Toutefois, en ce moment, je te donne à choisir entre ces deux choses : ou bien entrer immédiatement et pour toujours dans le bonheur éternel, ou bien retourner sur la terre et reprendre ton corps afin de délivrer par tes expiations les âmes que tu viens de voir en Purgatoire et d'exciter par ton exemple les hommes qui vivent encore à la pénitence et au salut de leur âme; les plus grandes souffrances ne détruiront pas ton corps, jusqu'à ce qu'enfin je te rappelle, comblée de mérites nouveaux. » Je répondis immédiatement que j'acceptais de voir différer mon propre bonheur pour remplir cet acte de charité. Le Seigneur me félicita de ma prompte acceptation et ordonna aux anges de me rendre à mon corps.

» Incroyable est la vélocité de ces esprits bienheureux! Le prêtre commençait le premier *Agnus Dei* quand je fus présentée devant le trône de Dieu; il n'avait pas achevé le troisième que j'étais déjà ressuscitée. Me voici donc revenue sur la terre pour servir d'avertissement aux hommes. Ne vous étonnez point de ce que vous verrez en moi : les mortels n'ont encore rien vu de semblable, mais il plaît à Dieu qu'il en soit ainsi. »

SINGULIÈRES QUALITÉS DE SON CORPS SOUFFRANCES INOUIES

Christine venait de commencer, en effet, une vie d'un genre à part et extraordinaire, une sorte de vie intermédiaire entre celle du monde présent et celle du monde futur. Son âme, surtout dans ses extases, avait sur son corps une puissance que la nôtre n'a point, dans l'ordre naturel du monde présent, et son corps, tout en souffrant comme le nôtre, restait indestructible.

On la voyait donc éviter la société des hommes pour vivre seule à seule avec Dieu dans la contemplation et la souffrance. Dans des ravissements extatiques, elle s'élevait de terre, et d'un bond volait sur des hauteurs, sur le toit d'une maison, sur le toit ou la tour de l'église, ou encore sur un arbre, dont les branches semblaient aussi insensibles à son poids que si elles eussent porté un petit oiseau. Elle y restait longtemps, priant et souffrant.

Les amis de sa famille, la croyant possédée du démon, se saisirent d'elle, la chargèrent de grosses chaînes et l'enfermèrent. Ce fut son nouveau martyre pendant quelque temps. Mais, une nuit, ses chaînes se brisèrent d'elles-mêmes et la captive s'enfuit dans un lieu désert où elle logea sur des arbres comme les oiseaux du ciel. Elle y souffrit d'abord les tortures de la faim, puis Dieu lui envoya une nourriture miraculeuse. Retrouvée par sa famille, elle se voit de nouveau enchaînée et emprisonnée, mais en vain. Miraculeusement délivrée, elle court à Liège pour avoir le bonheur d'y recevoir la Sainte Communion.

Bientôt ce sont des expiations non moins étranges qu'effrayantes. Entre-t-elle dans une maison où se trouve un foyer allumé, on la voit avec stupeur tenir longtemps ses mains ou ses pieds dans le feu, ou encore plonger ses membres dans l'eau bouillante. Que dis-je! si elle rencontre un four bien embrasé que l'on chauffe pour la cuisson du pain, elle se hâte d'y entrer et d'aller prendre sa place au milieu des flammes. Elle souffre dans ces divers supplices autant qu'y souffrirait toute autre personne, et la violence de la douleur lui arrache des cris déchirants, mais au sortir de là ses membres sont intacts. Pendant l'hiver, par les froids rigoureux, elle va se plonger souvent dans les eaux glacées de la Meuse et y reste parfois plus de six jours entiers. Mais quand le prêtre qui avait le soin de son âme venait lui ordonner de sortir, elle obéissait promptement. Elle pouvait rester au fond de l'eau comme un poisson, elle en souffrait davantage, mais n'en mourait point.

D'autres fois, elle traverse au milieu de la nuit les rues de Saint-Trond, poursuivie comme une bête fauve par tous les chiens du bourg qu'elle-même a excités contre elle; elle va se rouler sur les pierres, les ronces et les épines, qu'elle inonde de son sang; et pourtant, quand elle se relève, ses membres n'ont aucune blessure. Parfois elle enfonce elle-même dans son corps endolori de nombreuses épines, qui lui coûtent beaucoup de sang; mais une fois les épines arrachées, on n'en voit plus les traces.

En un mot, elle employait tout ce qu'elle pouvait rencontrer et inventer pour martyriser son corps et multiplier ses souffrances; on la vit même aller se suspendre pendant des journées entières entre les malfaiteurs condamnés à la potence. Telle était sa soif d'expiations pour les pauvres âmes qu'elle avait vues dans les tourments du Purgatoire.

La population, témoin de ces faits inouïs, la croyait de plus en plus possédée du démon. Ses sœurs elles-mêmes en étaient toutes honteuses. Elles payèrent un homme vigoureux pour aller l'arrêter et l'enchaîner de nouveau. Cet homme violent, ne pouvant l'atteindre, lui lança un projectile qui lui cassa une jambe. Il la fit ainsi prisonnière.

Ses sœurs la placèrent sur un char pour la conduire à Liège et la faire panser par un chirurgien. Celui-ci pansa et banda la blessure et laissa la malade enchaînée dans une cave bien fermée. Dès que le médecin fut parti, Christine ôta tous les bandages; son médecin à elle était Notre-Seigneur. Elle ne fut pas trompée dans son

attente. Une nuit elle fut miraculeusement guérie et délivrée des chaînes et de la prison. Reprise de nouveau et enchaînée dans sa maison, elle y fut traitée avec la dernière dureté. On ne lui donnait que du pain et de l'eau pour nourriture, et cette fois Dieu permit que l'immobilité, les chaînes, la dureté du bois sur lequel elle était attachée, engendrassent des plaies douloureuses et repoussantes. Elle en souffrait affreusement. Mais un jour ses sœurs la virent en possession d'une huile miraculeuse pour soigner ses plaies. Reconnaissant enfin l'intervention divine, elles firent ôter ses chaînes, se jetèrent à ses genoux pour lui demander pardon et promirent de lui laisser désormais sa liberté. Christine reprit avec joie ses expiations précédentes.

NOUVELLE PHASE DE SA VIE — ELLE SE CONFORME DAVANTAGE AUX HABITUDES DE LA VIE PRÉSENTE

Comme on le conçoit, une vie si extraordinaire finit par attirer des curieux en grand nombre. Chaque jour, on voyait arriver à Saint-Trond beaucoup de personnes des pays voisins, ou même de fort loin, désireuses de constater de leurs yeux ce qu'on racontait de Christine.

Un certain nombre de pieux habitants de Saint-Trond, craignant qu'une vie si singulière ne devînt un objet de scandale pour plusieurs, s'entendirent afin de prier Dieu de conduire sa servante par des voies moins merveilleuses. Ils l'obtinrent, en effet; Christine sentit désormais moins de répugnance pour la terre et la société des mortels, et se mit à mener un genre de vie plus conforme aux habitudes de la vie présente.

Ses mortifications, toutefois, pour être plus semblables à celles des autres saints, n'en demeurèrent pas moins très grandes. Elle passait très souvent deux ou trois jours sans nourriture, elle se contentait d'un peu de pain de son, d'eau et des quelques restes qu'on voulait bien lui donner, car Dieu lui inspira de ne plus vivre désormais que d'aumônes, comme une pauvre mendiante. Sa vraie nourriture était la Sainte Eucharistie, qu'elle recevait souvent. Son corps lui-même y puisait une nouvelle vigueur, pendant que son âme y trouvait des délices qui semblaient la dédommager quelque peu du bonheur du ciel. Qu'étaient-ce, en effet, que toutes ses autres souffrances en comparaison du sacrifice incomparable qu'elle avait fait en acceptant d'être éloignée pendant de longues années encore du ciel ouvert devant elle!

Elle demandait l'aumône de préférence aux personnes peu chrétiennes, au risque d'être fort mal reçue, parce que, disait-elle, la pratique des œuvres de miséricorde est grandement utile aux pécheurs : elle incline vers eux la miséricorde divine et prépare leur conversion. Mais c'était pour elle une source de nouvelles mortifications : quand elle approchait de sa bouche la nourriture que lui avait donnée une main souillée par le péché, il lui semblait manger des entrailles de reptile. Il lui fallait alors un courage surhumain pour triompher de ses répugnances, et elle ne pouvait s'empêcher de s'en plaindre amoureusement à Notre-Seigneur : « O mon très doux Jésus, disait-elle, pourquoi me tourmenter ainsi! »

RÉVÉLATIONS ET EXTASES

Dieu lui révélait l'état des âmes qui venaient de quitter ce monde, de celles du moins qu'elle avait connues. Si ces pauvres âmes étaient damnées, Christine en éprouvait une telle tristesse et une telle douleur, qu'on ne pouvait la voir sans avoir soi-même le cœur brisé. Apprenait-elle, au contraire, qu'une âme était sauvée, elle éclatait en actions de grâces dans les transports d'une joie inexprimable. Aussi assistait-elle les mourants avec une piété touchante et un dévouement infatigable. Elle les disposait à se repentir de leurs péchés, à faire une bonne confession et à quitter ce monde en paix dans les bras de la miséricorde divine.

Elle brilla aussi par le don de prophétie. Elle avertit plusieurs personnes des dangers ignorés qui les menaçaient, dévoila à d'autres des péchés secrets qu'elles cachaient au fond de leur conscience, les avertissant de s'en confesser si elles voulaient être sauvées. Un jour, ses sœurs l'entendaient s'écrier : « Hélas! hélas! hâtez-vous, mes sœurs, hâtez-vous de vous prosterner devant Dieu pour implorer sa miséricorde, je vois les airs pleins de sang. » Et elle dit aussi à une religieuse du couvent Sainte-Catherine : « Allez vite prier pour votre père, car il est en grand danger de perdre la vie. » En effet, à cette heure même, ainsi qu'on l'apprit ensuite, le duc de Brabant livrait bataille à ses ennemis.

La servante de Dieu prédit également la fin du royaume chrétien fondé par les croisés en Orient, et quand Jérusalem fut prise par Saladin, sultan d'Egypte, Christine le sut le jour même et l'annonça aux personnes qui l'entouraient. Ce malheur toutefois ne laissa pas que de lui causer une certaine joie qui étonna les assistants. C'est que Notre-Seigneur lui avait révélé comment, dans le désir de reconquérir son tombeau, beaucoup feraient encore de généreux sacrifices et même donneraient leur vie corporelle au grand profit de leur âme.

Elle annonça de même une famine, plusieurs années avant qu'elle arrivât.

Elle aimait beaucoup les Sœurs du couvent de Sainte-Catherine, bâti près de Saint-Trond, et les visitait souvent. Parfois, en s'entretenant de notre divin Sauveur avec les bonnes religieuses, elle était soudain ravie en extase; une mélodie céleste s'échappait de sa poitrine sans que l'on vît remuer ses lèvres, puis elle convoquait les hommes à louer Dieu et entonnait le *Te Deum* que les Sœurs s'empressaient de continuer avec elle. Revenue à elle-même, elle s'enfuyait toute honteuse, car elle était très humble, redoutait les louanges des hommes comme d'autres craignent leurs injures, et disait que la vaine gloire et l'orgueil conduisent beaucoup d'âmes en Purgatoire et même quelques-unes en enfer.

Quelquefois, au sortir de ses extases, on l'entendait s'écrier : « O pauvre monde, misérable monde, qui ne reconnais pas ton Créateur! Malheureux, pourquoi ne le sers-tu pas! Oh! si tu comprenais l'immense bonté de Dieu, aucune puissance créée ne pourrait t'empêcher de l'aimer! Mais tu fermes les yeux pour ne point voir, et tu te détournes de lui! » et alors, dans l'excès de sa douleur, elle se roulait par terre en répétant encore : « O malheureux monde! »

SÉJOUR A LOEN

La ville de Loën près de l'Allemagne eut l'avantage de la posséder assez longtemps. Là, vivait une recluse de grande piété, nommée Ivèra; Christine alla passer neuf années auprès d'elle. Cette recluse a fourni plus tard à Thomas de Catimpré une partie des détails consignés dans la vie de la Sainte.

Dans cette ville, elle avait coutume d'assister

la nuit à l'office de Matines; quand tout le monde s'était retiré, elle restait en prière et en contemplation, et souvent laissait déborder les sentiments de son cœur en des cantiques d'une harmonie céleste. Dieu lui avait donné la science des Saintes Ecritures, et, tout illettrée qu'elle était, elle en expliquait les discours aux personnes amies qui la consultaient. Toutefois, elle le faisait rarement et après qu'on l'en avait beaucoup priée, « car, disait-elle, c'est aux prêtres et non à moi qu'il appartient d'expliquer les Livres Saints ».

Son amour pour Jésus-Christ la portait d'ailleurs à une grande estime du sacerdoce, et elle avait pour les prêtres un immense respect, quoique plusieurs la jugeassent défavorablement. Si parfois la conduite de quelques-uns laissait à désirer, elle osait les en avertir en particulier et en termes toujours pleins d'égards.

DERNIÈRE ANNÉE D'EXIL

Cependant la fin de son héroïque exil approchait, et le temps allait venir où elle irait joyeuse au ciel jouir de l'éternel repos, en compagnie de tant d'âmes qu'elle avait délivrées des flammes du Purgatoire. En attendant, elle achevait avec une générosité nouvelle son rôle de victime. La dernière année qu'elle passa sur la terre, elle reprit ses anciennes habitudes de vie solitaire, ses souffrances furent plus vives que les années précédentes, mais elles paraissaient surtout intérieures. Elle passait ordinairement ses jours et même ses nuits dans un lieu désert et ne reparaissait à Saint-Trond qu'à de rares intervalles, quand Dieu lui inspirait d'aller s'acquitter de quelque acte de charité ou prendre un peu de nourriture.

Les religieuses du couvent Sainte-Catherine étaient à peu près la seule société qui jouît de temps en temps de ses entretiens.

Résumons encore le trait suivant, raconté à l'historien de la Sainte par un curé devenu plus tard abbé du monastère de Saint-Teudon : « Un matin, j'étais sorti de l'église après Matines en compagnie d'un autre ecclésiastique quand nous vîmes entrer Christine qui, semblant voler plutôt que marcher, alla droit vers l'autel et tomba à genoux; le bruit de sa chute nous parut semblable à celui d'un sac rempli d'ossements qui se choquent. Elle ne nous avait point aperçus, nous nous cachâmes derrière une colonne pour être témoins de sa prière. Nous l'entendîmes, en effet, s'entretenir avec elle-même à haute voix: « Ah! malheureux et misérable corps, disait-elle, jusqu'à quand me feras-tu souffrir ainsi? Jusqu'à quand retarderas-tu l'heureux moment où je verrai la face de Jésus-Christ! Quand me laisseras-tu enfin m'envoler vers mon Créateur? Ah! pourquoi suis-je liée à toi?» Puis elle répondait au nom de son corps : « O mon âme, pourquoi me tourmenter si longtemps? Qu'est-ce qui te retient en moi? Qu'est-ce qui te charme en moi? Quand me laisseras-tu retourner à la terre d'où j'ai été tiré pour y reposer jusqu'au jour du grand jugement? Pourquoi ne vas-tu pas prendre ton repos toi-même dans les délices éternelles? » Puis elle se tut. Elle semblait absorbée en Dieu. Tout à coup, nous l'entendîmes reprendre la parole d'une voix pleine d'ardeur: « O mon très heureux et très doux corps, pourquoi t'ai-je tant fait souffrir? Tu as été pourtant si obéissant à tout ce que j'ai exigé de toi pour tous les actes de vertus que Dieu m'a demandés. Courage, ô mon corps, voici bientôt la fin des travaux, voici bientôt le temps du repos, tu dormiras en paix dans la tombe jusqu'à ce qu'enfin la trompette du dernier jour te réveille brillant et immortel pour m'être associé dans le bonheur qui ne finira jamais. » Et elle baisa son corps avec respect ».

DERNIERS JOURS — ELLE MEURT POUR LA DEUXIÈME ET LA TROISIÈME FOIS

Durant les derniers mois, elle ne prenait de nourriture que rarement et en très petite quantité. Elle cessa même ses entretiens avec les religieuses; après un court sommeil elle regagnait sa solitude au milieu de la nuit. On ne la vit plus sourire : Elle semblait endurer de grandes souffrances intérieures.

Un jour enfin, elle pria Sœur Béatrice, religieuse du couvent de Sainte-Catherine, de lui préparer un lit dans une cellule écartée, annonçant qu'elle était menacée d'une maladie prochaine. Bientôt elle se mit au lit, très malade. Trois semaines se passèrent, Christine demanda et reçut les sacrements d'Extrême-Onction et d'Eucharistie avec une piété angélique. Sœur Béatrice, à genoux près d'elle, la pria de lui donner avant de mourir son avis sur certains points qui la préoccupaient beaucoup. La Bienheureuse, ordinairement en contemplation, ne parut pas entendre, et la religieuse résolut d'attendre un moment plus favorable pour renouveler ses questions.

Ayant dû s'éloigner un instant de sa malade, elle revint bientôt avec une autre Sœur, mais Christine avait cessé de vivre. Sœur Béatrice se jette en sanglotant sur le corps de son amie, se plaignant de ce qu'elle les eût quittées sans leur dire adieu. Puis, saisie d'une grande confiance, elle s'approche de l'oreille de la défunte et lui dit: « Christine, vous m'obéissiez toujours durant votre vie, je vous en conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez tant aimé, obéissez-moi encore cette fois, et donnez-moi les réponses que j'ai si ardemment sollicitées. » Aussitôt Christine, revenant à la vie, ouvrit les yeux et regardant Sœur Béatrice : « Pourquoi, lui dit-elle, avez-vous troublé mon repos? pourquoi m'ordonner de revenir ici quand on me conduisait déjà en présence de Jésus-Christ? Dites vite, ma Sœur, ce que vous avez à me demander et laissez-moi retourner vers ce que j'ai si longtemps désiré. » Béatrice exposa ses difficultés, Christine répondit à toutes. Cependant les religieuses prévenues s'étaient hâtées d'accourir, la Bienheureuse fit sur elles le signe de la Croix et quitta doucement ce monde pour la troisième fois, afin d'aller vivre à jamais avec Dieu.

C'était en 1224, quarante-deux ans après sa première mort; elle avait vécu en tout soixante-quatorze ans. Elle fut ensevelie dans l'église du couvent.

Une dizaine d'années plus tard, les Bénédictines ayant fait reconstruire leur monastère un peu plus loin, à Milen, dans un site meilleur, on ouvrit le tombeau de Christine pour transporter ses restes dans la nouvelle église. Quand on découvrit le cercueil, une très suave odeur embauma toute l'assistance; les reliques furent donc placées dans la nouvelle église, où elles furent en grande vénération. Surius donne l'histoire de cette Sainte au 23 juin, mais le 24 juillet était le jour de sa fête au couvent de Milen. Ce couvent ayant été supprimé par la Révolution à la fin du siècle dernier, les reliques se trouvent aujourd'hui dans l'église des Rédemptoristes à Saint-Trond.

SAINTE CHRISTINE. VIERGE ET MARTYRE

Fête le 24 juillet.

Sainte Christine, jetée dans un lac par les païens, marche tranquillement sur les flots, accompagnée par les anges.

LA JEUNE RECLUSE

Dieu choisit dans le monde ce qui est faible pour confondre ce qui est fort. La vérité de cette parole de l'apôtre saint Paul se réalisa d'une manière admirable en la jeune sainte dont nous allons essayer de retracer brièvement la vie.

Née à Tur, ancienne ville de Toscane, d'un père nommé Urbain, préfet et gouverneur de la cité, et d'une mère très riche, Christine avait reçu du ciel, avec une beauté de corps très remarquable, les plus belles qualités de l'esprit. La jeune fille avait tout ce qui attire l'admiration des hommes. Cependant Dieu lui avait fait un don bien plus précieux encore, c'était celui de la foi. Issue de parents païens, Christine semblait vouée par sa naissance à l'erreur, mais Dieu lui fit la grâce de connaître la religion chrétienne; elle en reconnut la vérité et l'embrassa avec sincérité et courage, malgré tous les périls qu'elle prévoyait. Elle voua désormais à Jésus-Christ tout son amour, décidée à lui être fidèle jusqu'à la mort.

Cependant, sa famille ignorait encore ce changement. Urbain, son père, était fier de sa fille; pour la dérober aux yeux du monde, et aussi au christianisme qu'il détestait, il fit construire une tour élevée, y mit des dieux d'or et d'argent et y renferma Christine et douze servantes, avec ordre d'offrir aux idoles de l'encens et des sacrifices. La jeune recluse avait onze ans. Père aveugle, votre grande tour servirait de peu pour rendre Christine vertueuse si elle était païenne, et le culte des démons ne peut que la rendre semblable à eux. Mais votre fille est chrétienne; voilà la source de ses vertus, et elle ne craint pas votre solitude, parce qu'elle reste en compagnie de son Sauveur et de son Dieu.

En effet, debout près de la fenêtre et regardant le ciel, la jeune chrétienne s'entretenait en silence avec le céleste Roi de son âme, et le suppliait

avec d'abondantes larmes, de lui donner toujours lumière, force, courage et persévérance.

Il y avait sept jours qu'elle était dans la tour, et les dieux païens n'avaient encore reçu aucun sacrifice. Les servantes commencèrent à s'en inquiéter. Elles dirent donc à leur maîtresse : « Il y a sept jours que nous sommes ici et n'avons offert aux dieux ni encens ni sacrifices. Ils vont s'irriter et nous faire mourir. » D'ailleurs, elles craignaient encore plus la colère d'Urbain que celle de leurs dieux, et s'étonnaient que Christine, si obéissante dans les autres choses, n'obéît pas à son père en ce point.

« Et pourquoi cette crainte? reprend vivement la Sainte, vos dieux sont aveugles, ils ne me verront pas; ils sont sourds, ils n'entendront pas mes prières. Pour moi, je n'offre de sacrifices qu'au seul vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elle renferme. »

Effrayées de ce langage, les servantes se jettent aux genoux de la Sainte et lui disent : « Nous vous en prions, écoutez-nous. Vous avez un pouvoir royal, votre père est préfet de la cité, pourquoi adorez-vous un Dieu que vous ne voyez pas. Si votre père le savait, il nous accuserait de vous avoir appris à adorer un Dieu crucifié, et nous porterions la peine de sa fureur.

— Le démon vous a séduites, répondit Christine, venez vous jeter avec moi dans les bras de ce Dieu du ciel, donnez vos cœurs à Jésus-Christ et il vous délivrera du démon. »

LA FILLE DE DIEU CONSOLÉE PAR UN ANGE

Sur ces entrefaites, Urbain vint pour voir sa fille et adorer les dieux. Il trouve la porte fermée, il frappe, il appelle, mais Christine, absorbée dans la prière, ne l'entend pas. Elle a les yeux levés au ciel, elle contemple son Dieu. Enfin, on ouvre les portes à Urbain, on lui apprend que Christine est chrétienne et méprise les dieux!

Le préfet, irrité, court auprès de l'enfant et lui dit : « Eh quoi! ma fille, est-il possible que vous soyez aveuglée au point d'adorer un Dieu qui n'a pu se sauver lui-même? Oh! ma fille! sacrifiez aux dieux, sinon ils vous feront mourir! — Je ne suis pas votre fille, répondit Christine, mais celle de ce Dieu du ciel à qui j'offre mes sacrifices. »

Urbain se retira dans une grande colère.

Sainte Christine supplia Jésus de venir à son aide et aussitôt un ange lui apparut et lui dit : « Le Seigneur a entendu votre prière, soyez courageuse, vous aurez à combattre contre trois juges. Si vous remportez la victoire, vous serez couronnée. » En disant ces mots, le messager céleste fit le signe de la Croix sur le front de la jeune fille. Celle-ci aperçut alors auprès d'elle un pain d'une éclatante blancheur : « Bénissez-le, je vous prie, dit-elle à l'ange, car voilà douze jours que je n'ai rien pris. » L'ange le bénit, le rompit, lui donna à manger le pain d'immortalité et disparut à ses yeux.

SAINTE CHRISTINE BRISE LES STATUES DES IDOLES SON PÈRE SE FAIT SON BOURREAU

Le soir venu, la jeune Christine, indignée de voir tout autour d'elle de nombreuses statues d'idoles, les brisa et en fit distribuer les fragments de métal précieux aux chrétiens indigents.

Le lendemain, Urbain revint à son tour, mais quelle n'est pas sa fureur en ne retrouvant plus ses statues. Il apprend que sa fille les a détruites; aussitôt il appelle des bourreaux, fait souffleter et battre de verges l'innocente victime. On déchire avec des griffes de fer son corps déjà sanglant, sa chair vole en lambeaux, mais la jeune vierge, invincible dans sa foi, s'adresse au préfet et lui dit : « Urbain, voici que ceux qui me frappent sont fatigués, vos idoles ne peuvent donc leur donner de la force? »

Urbain, honteux de se voir vaincu par la tendre jeune fille, la fait jeter en prison, retourne chez lui et refuse de boire et de manger.

La mère de Christine, informée de ce qui s'était passé, vint auprès de sa fille et lui dit : « Christine, ma fille, ayez pitié de votre mère, et ne la faites pas mourir de douleur; vous êtes ma fille unique, tout ce que j'ai est à vous. » Ni les larmes, ni les supplications de la mère païenne ne purent vaincre le courage de la jeune fille. Pourtant, elle aimait bien sa mère, mais elle savait qu'il faut aimer Jésus-Christ encore davantage, et qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Urbain l'appelle de nouveau à son tribunal et lui dit : « Christine, adorez les dieux, sinon je ne vous appelerai plus ma fille. — Vous me ferez un grand plaisir, repartit la Sainte, car, c'est de Dieu que je tiens mon âme, ma chair seule vient de vous. »

A ces mots, le préfet ne peut contenir son indignation; il appelle douze bourreaux et leur ordonne de battre de verges l'innocente enfant. Bientôt ses membres, encore tout endoloris des souffrances précédentes, se déchirent de nouveau sous la fureur des coups, les fouets font voler des lambeaux de chair, les plaies s'ajoutent aux plaies, elle est baignée dans son sang. Soutenue par une force divine, l'héroïque enfant sourit au milieu de cet affreux supplice qui ne peut la vaincre; puis, s'inclinant avec calme, elle ramasse sans s'émouvoir un lambeau de chair ensanglantée qui vient de tomber à terre et le présente à ce père dénaturé pour qu'il repaisse ses yeux de cet affreux spectacle.

Mais ce tigre n'en fut pas attendri; peut-être le lâche craignait-il de perdre sa place et sa magistrature s'il pardonnait à une chrétienne. Il veut en finir par un supplice nouveau et plus affreux. Il fait attacher la victime à une roue, qu'il fait arroser d'huile et entourer d'un grand feu.

A la vue des flammes qui l'environnent comme un vêtement de douleur, la jeune martyre s'écrie : « Seigneur, mon Dieu, ne m'abandonnez pas dans ce combat, mais étendez votre main et que vos saints anges éteignent ce feu afin que je n'en reçoive aucune atteinte. »

Le feu respecta ses membres délicats et les flammes, se portant sur les spectateurs, en consumèrent un grand nombre. Interrogé par Urbain d'où lui venait ce secours surhumain, la Sainte répondit : « C'est de Jésus-Christ que me vient cet appui, c'est lui qui m'a appris à souffrir, lui, la lumière des aveugles, la vie des morts, la joie des affligés. C'est en son nom que je triomphe de la puissance de Satan votre père. »

Christine fut de nouveau jetée en prison. Trois anges lui apparurent, la guérirent de ses plaies et nourrirent son corps d'un aliment spirituel.

CHRISTINE MARCHE SUR LES EAUX MORT SUBITE D'URBAIN — LE JUGE DION

Pendant la nuit, cinq hommes, envoyés secrètement par le préfet, s'emparèrent de la Sainte, lui attachèrent une pierre au cou et la précipitèrent dans le lac. Mais, ô merveille! Christine reste sur les flots et s'avance tranquillement sur le rivage. Une belle couronne lui orne le front, une étole de pourpre est suspendue à son

cou et des anges marchent devant elle. Pendant qu'on ramenait la vaillante chrétienne en prison, son malheureux père expirait au milieu des souffrances les plus atroces. Ainsi, pour avoir préféré les biens de ce monde à ceux du ciel, il perdait à la fois les uns et les autres, et échangeait sa préfecture contre l'enfer.

Urbain eut pour successeur Dion, païen cruel et persécuteur des chrétiens comme lui. Instruit des actes de sainte Christine, il la fait venir devant lui : « Christine, ma chère enfant, lui dit-il, tu es de noble famille, un sang royal coule dans tes veines, quelle erreur t'aveugle donc et te pousse à abandonner nos dieux pleins de miséricorde pour adorer un Dieu crucifié. Offre des sacrifices à nos divinités, sinon je serai forcé de te livrer aux supplices, et ton Dieu ne pourra t'arracher de mes mains. — Esprit immonde ! repartit vivement Christine, oh oui ! le Christ que tu méprises m'arrachera de tes mains. »

Le juge, irrité, la fait battre de verges, la met dans un berceau de fer rempli d'huile bouillante mêlée de poix, mais Dieu veillait sur sa chère petite servante, et elle n'en ressentit aucune douleur.

« C'est aux dieux que tu dois cette protection, lui dit Dion, il veulent te sauver la vie. — Non, c'est à mon Dieu, répliqua Christine, à mon Dieu qui te jettera dans les enfers où est maintenant le pauvre Urbain. »

Dans sa rage, le païen ordonne de lui couper les cheveux, de mettre ses habits en pièces et de l'exposer ainsi aux moqueries et aux insultes de la populace. Mais le peuple, que l'héroïsme de cette enfant surprenait d'admiration, se récria ; les femmes surtout manifestaient hautement leur indignation. Christine en rendit grâce à Dieu et pria son divin Epoux de lui continuer son appui pendant ses combats.

DION ET SES FAUX DIEUX — LE FEU DOMPTÉ RÉSURRECTION D'UN MAGICIEN

Quelque temps après, Dion conduisit Christine au temple d'Apollon. Aussitôt que la Sainte en eut franchi le seuil, la statue de l'idole fut réduite en poudre. Frappés de ce miracle, sept mille hommes crurent au vrai Dieu. Dion, épouvanté de la destruction de son idole, devint fou et expira.

Un autre juge, plus féroce encore s'il est possible, du nom de Julien, lui succéda. Il avait lu les actes du procès de la jeune martyre ; désireux de connaitre cette enfant extraordinaire, il se la fit amener.

« Magicienne, lui dit-il, adore les dieux, sinon je te fais mourir. — Vos paroles, répondit la Sainte, ne pourront jamais me faire changer. — Eh bien ! qu'on chauffe une fournaise pendant trois jours et qu'on y jette cette impie », dit le juge.

Ses ordres furent exécutés à la lettre, et Christine fut précipitée dans le four embrasé. Mais aussitôt un ange descend du ciel dans la fournaise, prend la martyre par la main et avec elle chante la gloire du Dieu des chrétiens. Les soldats entendent les harmonieux concerts ; effrayés, ils en portent la nouvelle au préfet. Celui-ci fait ouvrir la fournaise, et Christine en sort pleine de force et de vie.

Julien ne savait plus que faire pour se débarrasser de cette femme supérieure aux supplices. Soudain, une pensée diabolique lui vint à l'esprit et, s'adressant à ses soldats : « Amenez-moi un magicien, leur dit-il, et qu'il jette dans la prison de cette impie des serpents, des aspics et des vipères. »

Le magicien fit ce qui lui était ordonné. Il s'efforça d'exciter les animaux venimeux par ses incantations ; mais le succès ne répondit pas à ses espérances. Les reptiles vinrent auprès de la Sainte, et, après lui avoir léché les pieds, ils se jetèrent sur le magicien et lui donnèrent la mort. A cette vue, sainte Christine se mit à genoux et dit aux serpents : « Au nom de mon Seigneur Jésus, allez chacun en votre lieu et ne faites de mal à personne. » Puis s'adressant à son Jésus : « Seigneur Jésus, dit-elle, vous qui avez ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours, exaucez ma prière et ressuscitez ce malheureux, oui ressuscitez-le, Seigneur, afin que tous glorifient votre saint nom. »

Une voix du ciel se fit alors entendre : « Aie confiance, Christine, tout ce que tu me demanderas, je te l'accorderai. »

La glorieuse vierge dit alors au magicien : « O mort, Je te le dis, lève-toi au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Aussitôt le mort se leva et rendit grâces au Dieu de Christine.

L'admiration des spectateurs fut à son comble, mais le juge, aveugle de rage, interpelle ainsi la jeune thaumaturge : « Découvre-moi tes maléfices et convertis-toi aux dieux. — Jamais ! — Bourreau, que la pointe de tes instruments de fer laboure la poitrine de cette magicienne. » Mais, voici que du lait s'échappe au lieu de sang.

SAINTE CHRISTINE SUPPLIE DIEU DE LA LAISSER MOURIR

Julien, voyant avec dépit qu'aucun genre de supplice n'ôtait la vie à la courageuse martyre, la fit mettre de nouveau en prison. Elle y convertit sept dames du monde, qui vinrent la visiter.

Le lendemain, Julien la fit venir devant son tribunal. « Christine, c'est fini, dit-il, vous allez mourir si vous ne vous convertissez aux dieux. — Eh quoi ! vous n'êtes pas encore en repos ? Jamais je ne renierai ma foi. — Bourreaux, coupez-lui la langue. » En entendant cet ordre du monstre, Christine s'écria « Mon Seigneur, jetez les yeux sur votre servante et faites qu'elle achève enfin sa course. »

Une voix du ciel retentit alors : « Christine, disait-elle, venez jouir du repos éternel, venez recevoir la récompense de la confession de votre foi. »

On coupa la langue à la bienheureuse vierge. Elle la reçut dans ses mains et la jeta à la face de son persécuteur. Julien, frappé aux yeux, devint aveugle. Enfin, la Sainte, percée de trois flèches, rendit sa belle âme à son Dieu. C'était le 24 juillet, environ l'an 300, durant la persécution de Dioclétien.

Qui n'admirera le courage et la foi de cette admirable enfant fidèle à son Dieu malgré les fureurs de son père païen et les larmes de sa mère, aveuglée par les préjugés du monde. Qu'on aime à voir Jésus-Christ entourer sa faiblesse de sa force divine et mettre pour ainsi dire à sa disposition ses anges et sa toute-puissance. Dieu ne peut manquer de secourir une âme qui sait prier et qui est prête à tout souffrir plutôt que de le trahir.

CULTE ET RELIQUES

Les précieuses dépouilles de sainte Christine, recueillies d'abord par un de ses proches, furent ensuite portées à Palerme, où elle furent en grande vénération. De suaves odeurs s'échap-

paient de son tombeau et il en découlait une huile miraculeuse.

Les *Petits Bollandistes* nous apprennent que son saint corps « fut enlevé par deux pèlerins et apporté près de Béthune, sur les paroisses réunies d'Ecque (La Pugnoy) et la Beuvrière; car c'est là qu'était mort le second de ces pèlerins, après avoir avoué au prêtre du lieu les circonstances de son larcin. Alors on bâtit une église et on fonda un monastère pour honorer dignement de si précieuses reliques, et on appela des religieux de l'abbaye de Charroux pour les garder et les vénérer. »

Le diocèse de Saint-Flour se glorifie d'honorer d'un culte spécial cette aimable Sainte. La paroisse de Sainte-Christine de Saint-Flour solennise sa fête d'une manière toute particulière. Dès la veille, nous écrit-on de cette ville, à la chute du jour, le curé de la paroisse, revêtu de l'étole et de la chape, entouré de ses vicaires et de l'élite de ses paroissiens, va processionnellement, au chant du *Veni Creator*, bénir un immense bûcher dressé sur la grande place de la paroisse..... touchant souvenir du supplice du feu infligé à la Sainte. Dès que la flamme pétille, le *Te Deum*, entonné par le célébrant, s'échappe de toutes les poitrines. Trois fois la procession fait le tour du feu de joie avant de rentrer à l'église. La population tout entière prend part à ces cérémonies renouvelées du moyen âge. Les paroisses voisines elle-mêmes s'ébranlent et accourent prêter leur concours à ces fêtes.

Trois jours de suite, tout travail est suspendu dans la paroisse.

Le dimanche de la solennité, nouvelle procession, nouveaux chants; bénédiction et distribution solennelles de rameaux à tous les assistants, C'est tantôt l'hymne des vierges martyres, tantôt l'*Ave maris stella* qui retentissent dans les airs.

La statue de la glorieuse patronne est portée en triomphe par les principaux personnages de la paroisse, tandis que le célébrant offre à la vénération des fidèles les reliques précieuses.

Il paraît que, depuis un petit nombre d'années, ces cérémonies, ayant donné lieu à quelques abus, ont été à peu près complètement supprimées. Ne serait-il pas possible de les rétablir, tout en les protégeant contre les abus qui pourraient les déparer? Honneur à ceux qui savent célébrer en l'honneur des saints des fêtes d'autant plus belles qu'elles sont plus innocentes et plus semblables aux joies pures du ciel.

Aimons bien les saints, honorons-les et imitons-les, et nous partagerons leur céleste société.

LES SAINTS CLEONICUS ET STRATONICUS, MARTYRS

Fête le 24 juillet.

La persécution contre les chrétiens sévissait avec fureur en Sicile. Cléonicus et Stratonicus, craignant que les tourments ne fussent une épreuve trop forte pour leur faiblesse, quittent secrètement la ville et vont se retirer à la campagne dans la maison d'une sainte chrétienne, nommée Thécla.

Mais bientôt, poussés par une inspiration divine, et se reprochant leur fuite comme une lâcheté, ils abandonnent leur retraite, rentrent dans la ville et vont droit au tribunal des magistrats pour leur reprocher leur impiété et leur cruauté.

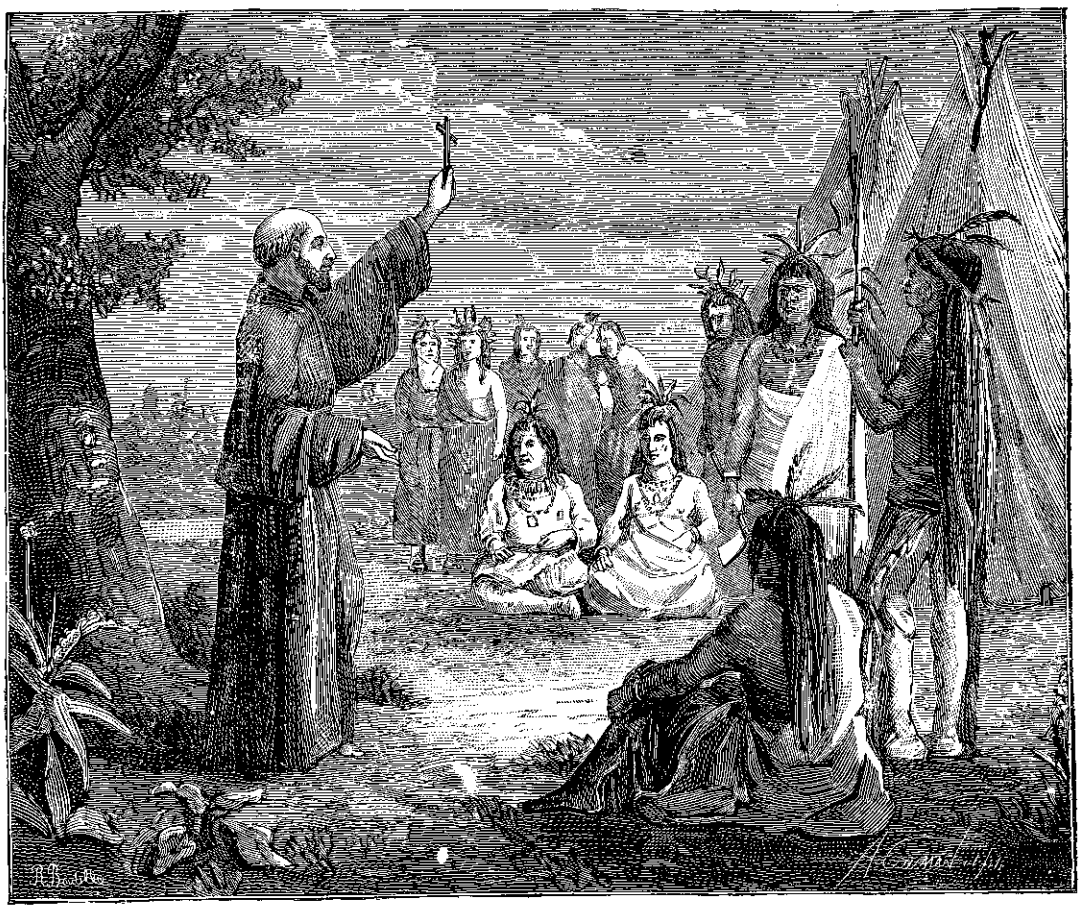
Les soldats du prétoire les arrêtent. « Quelle insolence est la vôtre, s'écrie le président Tertullus, de venir jusqu'ici nous injurier nous et nos dieux? — Et qui vous a appris à vous-même, répondent les deux chrétiens, à mépriser le Dieu qui vous a créé et à persécuter ses serviteurs? » La colère monte au front du juge, il appelle quatre bourreaux et fait flageller les martyrs à coups de nerfs de bœuf. Pendant ce supplice, les deux chrétiens priaient : « Seigneur, disaient-ils avec humilité, pardonnez-nous nos péchés, et mettez-nous au nombre de vos martyrs qui ont versé leur sang pour vous. » Puis les bourreaux leur arrachèrent la langue avec des crocs de fer. Le sang jaillit avec abondance, et les deux martyrs rendirent l'esprit. Pendant que leur âme bienheureuse allait chanter à jamais au ciel les louanges de Dieu, les païens jetèrent secrètement dans un puits leurs restes mutilés.

Après les persécutions, l'évêque Néophytus, à son retour de Rome, averti, par une révélation, de l'endroit où ils étaient, les en fit retirer et les ensevelit avec honneur dans une église.

SAINT FRANÇOIS SOLANO

FRANCISCAIN, APOTRE DES PÉRUVIENS

Fête le 24 juillet.



Saint François Solano prêche aux sauvages de l'Amérique du Sud.

LE MODÈLE DES ÉCOLIERS

Saint François Solano naquit à Massilia, en Andalousie, l'an 1549. De bonne heure, ses parents lui inspirèrent une tendre piété. Non contents de lui indiquer ses devoirs, ils commençaient eux-mêmes par lui donner l'exemple. A une telle école, le jeune François fit de rapides progrès dans la vertu.

Entré chez les Jésuites pour y faire ses études, il devint un modèle ; il se distingua surtout par sa modestie et sa douceur. Il ne pouvait souffrir une parole déshonnête. Si ses condisciples s'oubliaient sur ce point dans leurs conversations, l'enfant les reprenait avec bonté et leur montrait la gravité de leur faute. Ses avertissements portaient toujours des fruits; quand il paraissait au milieu des jeux, les querelles cessaient, les inimitiés tombaient : « Voici le Saint! » disaient ses jeunes camarades en le voyaut s'approcher, et tous l'entouraient pour avoir le plaisir d'être avec lui.

Il n'est pas besoin de dire avec quelle ardeur il se livrait au travail. La seule pensée que le salut d'un grand nombre d'âmes dépendait de son labeur lui était un stimulant efficace, et son application croissait de jour en jour.

L'étude ne pouvait le distraire de ses exercices de piété. Dirigé par de saints religieux, il se pénétrait auprès d'eux de la sève vivifiante de la prière, qui est le cachet de tout homme de Dieu. Sa dévotion envers le Très Saint Sacrement et la Sainte Vierge ne connaissait point de bornes. Souvent il interrompait ses récréations, pour aller puiser à ces deux sources de sainteté l'eau salutaire de la grâce.

LE SAINT ET LES DUELLISTES

L'influence de notre jeune Saint se faisait déjà sentir à l'extérieur. En ce temps où la passion

du duel était devenue universelle, il arrivait fréquemment de rencontrer des hommes qui se donnaient la mort sans autre motif qu'un faux honneur. Aussi l'Eglise, dans sa sagesse, excommunie-t-elle ceux qui usent de ce procédé inique en opposition formelle avec les lois chrétiennes et même naturelles.

François parcourait la place publique, quand il aperçut deux soldats qui se battaient au grand jour. Une foule curieuse, avide de contempler ce triste spectacle, affluait autour d'eux. Aussitôt, considérant le salut de leur âme et les suites désastreuses que pouvait amener cette lutte homicide, il fend la foule, court jusqu'à eux, se place au milieu et les conjure au nom de Jésus-Christ de déposer leurs armes. Touchés par ses paroles, nos deux antagonistes font la paix et s'embrassent en promettant à l'intrépide jeune homme de ne plus se prêter à cet acte coupable et dégradant.

VOCATION RELIGIEUSE

Cependant François songeait à se donner à Dieu plus complètement. Une telle fleur ne pouvait, au risque de se faner, trouver place dans le désert aride du monde; elle était destinée à orner le jardin de choix de Jésus-Christ, qui commence ici-bas par l'Eglise militante et la vie religieuse, pour se terminer au ciel dans l'Eglise triomphante. Depuis longtemps sa détermination était prise, il se sentait appelé à l'état religieux.

En 1569, n'étant encore âgé que de vingt ans, il dit adieu à tous les avantages qui lui souriaient dans le monde. Les portes du couvent franciscain de sa ville natale s'ouvrirent à lui. C'est là, qu'à l'abri des tempêtes extérieures que le démon déchaîne, il formera son cœur d'apôtre et de religieux. Se sentant appelé à prêcher l'Evangile aux âmes plongées dans les ombres de l'erreur et la mort du péché, il s'offrait chaque jour pour elles en holocauste à Dieu. Cette pensée, le salut des âmes, devait être la grande préoccupation de toute sa vie; elle le suivit partout.

FERVEUR DE SON NOVICIAT

Il ne put pas, comme il l'aurait voulu, entrer immédiatement dans ce champ immense qui s'ouvrait devant lui. Il devait auparavant passer de longues années parmi les fils de saint François pour les édifier par son exemple et reproduire en lui les vertus de leur saint patriarche, tout en étant renfermé dans un couvent.

Novice, il s'exerçait à des mortifications incroyables. Il ne donnait à son corps aucun repos, aucun délassement; il réprimait l'impétuosité de ses passions par la prière, les cilices, les jeûnes, les veilles prolongées, les pénitences les plus austères.

Malgré cela, il conservait toujours le sourire sur les lèvres, et l'on pouvait dire de lui ce que l'on disait de saint Antoine de Padoue : qu'il était toujours d'un visage souriant et agréable. Son âme, libre dans un corps qu'il domptait si énergiquement, s'élançait avec force vers Dieu par la prière et la méditation.

Comme on le voit, son noviciat fut pour lui un arsenal, d'où il tirait des armes bien trempées pour le jour du combat.

Il n'avait pas une piété égoïste. La sainteté ne peut se restreindre; elle se répand comme les rayons du soleil. Il en fut ainsi pour saint François Solano. En même temps qu'il édifiait par ses vertus, il réchauffait les âmes de ses frères par les ardeurs de sa charité. Pour cela, il n'épargnait aucun moyen, quand il s'agissait de les élever vers celui qui est la fin de toute créature. Nous avons vu comment il pratiquait cette charité envers ses compagnons d'enfance; à l'égard de ses frères, il faisait de même, les encourageant, les consolant, stimulant leur ferveur.

Ses études philosophiques et théologiques furent un puissant secours pour son avancement dans les voies de la perfection. Ce n'était pas le plaisir d'acquérir la science qui le poussait au travail, mais le désir de s'unir à Dieu davantage et d'instruire les autres. Il étudiait donc par esprit surnaturel, sans s'occuper des avantages plus ou moins personnels et humains qu'il pouvait retirer de ses connaissances.

SA PROFESSION RELIGIEUSE
IL EST NOMMÉ MAITRE DES NOVICES

Le moment était venu de se lier à Dieu par des vœux solennels. Il fit sa profession avec joie sans regarder en arrière, estimant que tout ce qui passe ne saurait nous satisfaire. Désormais, le sacrifice de sa personne consommé, il ne vit plus absolument que Dieu et Dieu seul.

Ses éminentes qualités ne demeurèrent pas longtemps dans l'ombre, malgré tous les efforts qu'il fit pour se faire oublier. Ses supérieurs portèrent les yeux sur lui pour une des charges les plus importantes d'un Ordre religieux. Il devint maître des novices, après s'en être défendu longtemps avec humilité. Persuadé que la qualité des eaux que roule un fleuve dépend en grande partie de sa source, il ne négligea rien pour préparer à son Ordre des religieux très fervents.

Il consolait, fortifiait, corrigeait, instruisait, doux et ferme, suivant le besoin des âmes qui lui étaient confiées. Sa vie était le miroir vivant de ce qu'il enseignait. Nommé ensuite supérieur d'un couvent, il fit resplendir les mêmes vertus.

ZÈLE APOSTOLIQUE DE SAINT FRANÇOIS SOLANO

Mais bientôt son humilité le pousse à demander au Général de l'Ordre d'être déchargé du fardeau du supériorat. Il l'obtient, et son zèle se reporte avec véhémence sur les âmes des fidèles. Il s'adonne à la prédication dans la région environnante, le bien qu'il fait est incalculable; des personnes jusque-là enracinées dans le vice et les désordres, touchées de la grâce en entendant ses sermons, viennent se jeter à ses pieds pour confesser leurs égarements, en recevoir le pardon, et mener désormais une vie vraiment chrétienne.

Le Saint prêchait à tous sans considérer ni le rang, ni la condition. Souvent on le voyait, après avoir adressé la parole de Dieu à un auditoire nombreux et brillant, faire avec un égal dévouement le catéchisme aux petits enfants. Cette dernière occupation lui était particulièrement agréable. Ainsi, il se faisait tout à tous.

Une peste affreuse vint désoler le pays; nouvelle occasion pour notre Saint de se dévouer au bien de ses frères. Il parcourt les campagnes, se dévoue intrépidement au service des malades, leur distribue, avec les remèdes corporels, les remèdes bien préférables qui s'adressent à l'âme. Il exhorte les pestiférés à souffrir avec patience et résignation les maux que Dieu leur envoie, à s'étendre avec Jésus-Christ sur la croix, pour expier leurs péchés et mériter la gloire qui les attend au ciel. Tout le temps que dure l'épidémie, on le voit à l'œuvre avec un courage héroïque. Il se montrait digne de figurer auprès de saint

Charles Borromée, dont le dévouement et la charité firent alors l'admiration du monde.

Mais la nature ne peut résister à tant de fatigues; il tomba épuisé, malade, et fut atteint à son tour de la peste. La mort ne l'effraya point: n'allait-il pas recevoir au ciel, des mains du Dieu tout-puissant, la récompense de ses travaux? Dieu, pourtant, voulut le laisser encore quelques années sur la terre pour le bien des hommes. Enrichi de nouveaux mérites par cette maladie patiemment supportée, il revint heureusement à la santé, et reprit avec une nouvelle ardeur sa vie apostolique.

LE PILOTE DANS LA TEMPÊTE

Saint François Solano, ému de compassion pour les âmes plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie et privées de tout secours spirituel, voulut aller leur porter la lumière de la foi. Son premier désir avait été de passer en Afrique, mais ses supérieurs jugèrent à propos de l'envoyer en Amérique. L'humble religieux, qui recevait tout ordre comme venant de Dieu, obéit avec promptitude et joie. Dès lors son amour des âmes embrassa ces régions lointaines où le nom de Jésus-Christ n'avait jamais retenti et lui donna comme des ailes pour voler à leur conquête.

Il s'embarqua pour le Nouveau Monde en 1589. La traversée fut marquée par une nouvelle preuve de son dévouement. Près d'aborder au Pérou, le vaisseau fut rejeté en pleine mer par une affreuse tempête; d'énormes lames faillirent plusieurs fois le submerger. Une angoisse mortelle régnait parmi les passagers, la terreur et le désespoir avaient gagné tous les cœurs; seul, François, calme au milieu de la tempête, une croix à la main, les invitait, à la vue du signe du salut, à espérer et à mettre leur confiance en Dieu. Plusieurs réussirent à se sauver dans une chaloupe. Comme ils pressaient le Saint de les suivre, il refusa en disant: « Je ne puis abandonner ces hommes dont la vie spirituelle est menacée en même temps que la vie temporelle. » Il y avait en effet dans le grand nombre de ceux qui étaient sur le bateau des sauvages non encore baptisés. Il les instruisit en peu de mots des principales vérités de la foi et leur donna le baptême. En même temps, il pressa les autres de se réconcilier avec Dieu. Grâce à sa parole enflammée, tous attendirent, la conscience purifiée, ce qu'il plairait au ciel de leur envoyer.

Le vaisseau vint se briser contre un écueil; une partie de l'équipage fut submergée, les autres, et avec eux saint François Solano, restèrent pendant trois jours sur les débris du navire. Il leur avait assuré que dans trois jours ils seraient secourus. Leur attente ne fut pas déçue. La chaloupe qu'un coup de vent avait subitement éloignée, reparut après le terme fixé et recueillit les naufragés. François voulut passer le dernier. A peine avait-il posé le pied dans la chaloupe que le reste du navire s'enfonça dans la mer. En cette circonstance, s'était réalisée une fois de plus cette parole de Notre-Seigneur à ses apôtres: « Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous transporterez les montagnes. »

En tout temps, les saints ont transporté des montagnes, les montagnes orgueilleuses de l'erreur et du mensonge; au milieu des tempêtes du monde, ils ont jeté l'ancre du salut. Sans les saints, que deviendrait le genre humain? Ballotté par les flots du doute et de l'incrédulité, conséquences inévitables de l'ignorance en fait de religion, il ne peut, pour se sauver, aborder qu'au port de l'Eglise catholique qui produit les saints.

Plaise à Dieu qu'un saint François Solano surgisse au milieu du chaos des erreurs modernes et du bouleversement des idées, pour illuminer comme un phare les esprits obscurcis par les mauvaises doctrines et flottant dans cette mer du monde et les ramener à ce port des intelligences qui est l'Eglise catholique.

MERVEILLES ET FÉCONDITÉ DE SON APOSTOLAT PARMI LES SAUVAGES

Saint François Solano aborda à Lima où il retrouva des religieux de son Ordre. Après avoir séjourné quelque temps dans cette ville qui donna à l'Amérique sa première sainte, il s'enfonça dans les déserts de la Plata avec plusieurs compagnons. Les peuples de ces contrées étaient multiples; ils vivaient dans les bois; de plus, ils avaient chacun un idiome particulier, différent des autres.

Comment parvenir jusqu'à eux? comment se faire comprendre? Dieu vient toujours en aide et supplée par sa grâce à la faiblesse de l'homme qui met sa force en lui.

Le miracle de la Pentecôte se renouvela pour saint François en cette circonstance. Au bout de dix jours au plus, il eut appris une langue et fut en état de prêcher l'Evangile. Les indigènes, poussés par la curiosité, vinrent en foule de différents pays pour l'entendre; quoiqu'il ne parlât que cette seule langue, tous le comprirent. Dans cette première prédication, la plupart, animés des mêmes sentiments que les cinq mille juifs convertis par saint Pierre, imitèrent leur exemple et demandèrent à être admis parmi les néophytes. Quelques-uns, venus avec des sentiments hostiles, furent vaincus par l'ascendant qu'exerça sur eux le saint missionnaire. D'autres enfin demeurèrent obstinés et attribuèrent ce miracle à quelque sortilège. Ce fut le petit nombre.

La sainteté de François contribua encore plus que les miracles à retirer de l'erreur les milliers d'âmes qu'il convertit dans la suite. L'attrait exercé par ses vertus était irrésistible; son dévouement à toute épreuve se conciliait les esprits les plus indomptés.

Le véritable apostolat est un des caractères qui distingue l'Eglise catholique des institutions schismatiques ou hérétiques. Le missionnaire protestant fera miroiter aux yeux de ceux qu'il veut pervertir, l'or et l'argent. L'Eglise catholique ne cherche pas à attirer les hommes dans son sein par des promesses et des présents qui flattent les passions, et cependant, sur toutes les plages du monde, elle gagne des milliers d'âmes à leur vrai Roi et Sauveur Jésus-Christ.

C'est à elle seule que l'enfer fait de grands et terribles obstacles, mais aussi elle seule est l'envoyée de Jésus-Christ, et seule elle est accompagnée de la grâce du Saint-Esprit qui convertit et sanctifie véritablement les âmes.

LES LOUPS DEVENUS AGNEAUX

Les bienfaits du catholicisme, en se répandant sur ces peuples d'un naturel sauvage, avaient adouci leurs mœurs barbares. Cependant, tous ne jouissaient pas de cette paix apportée par Jésus-Christ et continuaient leurs ravages.

Une multitude de ces barbares fait un jour irruption sur la chrétienté florissante, fruit des labeurs du saint missionnaire, et menace de tout détruire. François voit le péril, et, sans retard, il

réunit tous les chrétiens qu'il peut trouver, les fait prier avec lui le Bon Pasteur de venir au secours de son troupeau. Cependant, les envahisseurs mettent tout à feu et à sang sur leur passage; leurs cris farouches se font entendre de loin. Saint François n'hésite pas; après avoir ranimé le courage des chrétiens et recommandé à Dieu le succès de son entreprise, il s'avance résolument au-devant des sauvages. Son arme est la croix; il parle aux infidèles le langage de la foi. A sa voix, l'ouragan s'arrête: ses paroles de paix et de salut, toutes nouvelles pour ces habitants des forêts, les frappent et les captivent; la grâce touche leurs cœurs et dix mille d'entre eux demandent le baptême. Les autres, en petit nombre, demeurent obstinés, attribuant à quelque mauvais génie la puissance surnaturelle qui animait le saint apôtre.

Ainsi la contrée fut délivrée, et l'Eglise put se réjouir de compter de nouveaux enfants. Les loups étaient changés en agneaux. Il n'y a que les saints qui puissent faire des pêches si merveilleuses, opérer de telles conversions.

LA FONTAINE DE SAINT-SOLANO

Saint François, dans une de ses courses apostoliques, traversa une région désolée par la sécheresse. Il arriva dans un village dont les habitants étaient dévorés par une soif ardente. L'homme de Dieu supplia le ciel de leur venir en aide. Sa prière fut exaucée; il leur indiqua un endroit, où, disait-il, une source était cachée. Ceux-ci ne voulaient pas y croire, mais il leur marqua de son bâton le lieu qu'ils devaient creuser. La terre avait à peine été remuée qu'une source d'eau limpide jaillit.

Le bruit de ce miracle se répandit au loin, et les populations accueillirent saint François avec de grandes marques de vénération. Les témoins de ce prodige, reconnaissants, pour en perpétuer la mémoire, donnèrent à la source le nom de fontaine de Saint-Solano, qu'elle garde encore aujourd'hui.

Il opéra dans la suite d'autres miracles de ce genre; au nom de Jésus-Christ, les taureaux sauvages venaient se reposer à ses pieds, les fleuves lui donnaient passage, comme autrefois aux Hébreux, les sauterelles abandonnaient les moissons qu'elles allaient dévaster.

UN NOUVEAU JONAS DANS UNE AUTRE NINIVE

Comme il avait converti une grande partie du Tucuman et que son influence y était grande, il fut nommé successivement custode de cette province et supérieur du couvent de Lima, où se formait une légion de missionnaires. Il se démit de ces deux charges pour se donner tout entier au salut des âmes par la prédication.

Les désordres de Ninive se renouvelaient dans la ville de Lima. Le Saint, animé de l'esprit de Dieu, se mit à flageller les vices avec force. Dans un de ses sermons, il parla de la ruine des âmes qui se laissaient entraîner dans le péché. Les Limanais crurent qu'ils s'agissait de la destruction de leur ville. Effrayés, ils imitèrent les Ninivites dans leur pénitence, afin d'écarter les châtiments de Dieu.

Le bruit de ce changement parvint aux oreilles de l'évêque. Saint François fut appelé. Interrogé sur le sens de ses paroles, il répondit qu'il avait voulu parler de la ruine des âmes et non de celle de la ville elle-même. En même temps, il eut plusieurs extases qui accréditèrent ses paroles.

Ainsi Dieu, en permettant cette méprise, avait inspiré aux auditeurs de saint François une crainte salutaire et avait opéré en eux cette transformation merveilleuse.

Il prédit que la ville de Truxille serait détruite de fond en comble. En effet, un tremblement de terre fit crouler les murs et les édifices qui ensevelirent les habitants.

MORT DE SAINT FRANÇOIS SOLANO

Quoique sa vie fût une croix perpétuelle, deux mois cependant avant sa mort, il sentit dans son corps des douleurs plus aiguës et fut atteint de la fièvre. Sur son lit de souffrances, il faisait des actes de vertu héroïques, de sorte que sa maladie fut pour lui une source de mérites. Il répétait souvent: Que Dieu soit glorifié! Mon âme, loue le Seigneur! Il se faisait lire le récit de la Passion, afin de s'exciter à la patience.

Au milieu de ses douleurs, une de ses consolations était de réciter des hymnes à la Sainte Vierge. « Aidez-moi, mon Père, disait-il à son confesseur, à rendre à Dieu des louanges dignes de lui. »

Considérant la grande bonté de Dieu qui permettait qu'on le servît dans sa maladie, il s'écriait: « D'où me vient, mon Seigneur Jésus, que vous, mon Dieu et mon Roi, avez été attaché à un infâme gibet, et moi, le plus indigne de vos serviteurs, je suis secouru par les hommes; je vous vois nu sur la croix et je suis bien couvert; vous avez été souffleté, couronné d'épines, et je suis entouré de soins et de consolations! » Aussi voyait-il en ses frères des anges du ciel; à chaque service qu'ils lui rendaient, il leur promettait de se souvenir d'eux quand il serait dans la patrie céleste.

C'est dans ces sentiments d'amour et d'humilité profonde qu'il vit venir sa dernière heure. Après avoir répété plusieurs fois son invocation accoutumée: Que Dieu soit glorifié! il récita le symbole de foi. Arrivé à ces mots: *Et incarnatus est de Spiritu Sancto*, il rendit sa belle âme à Dieu. Le Verbe incarné qui s'était fait homme pour son salut et qu'il avait tant aimé sur la terre le reçut dans le ciel, où, sans voile et sans nuage, les Bienheureux contemplent ce qu'ils ont désiré ici-bas. Ils possèdent le trésor où ils ont placé leurs cœurs. Le cœur de l'avare est dans ses écus qui périront avec lui, le cœur d'un saint est au ciel.

Cette bienheureuse mort eut lieu le 14 juillet, fête de saint Bonaventure, à qui il avait eu pendant sa vie une dévotion particulière (1610). Il était âgé de soixante et un ans.

De nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau. On compte par milliers les malades qui obtinrent leur guérison par son intercession. Il est surtout invoqué dans les grands périls et pour obtenir des conversions. Plusieurs enfants revinrent à la vie au contact de ses reliques.

Les habitants de Lima se sont placés sous le patronage de leur saint apôtre.

LE BIENHEUREUX ANTOINE TURRIAN

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT AUGUSTIN

Fête le 24 juillet.

Le Bienheureux Antoine, médecin des âmes et des corps, soigne les pestiférés d'Aquilée.

ETUDIANT PARFAIT — DOCTEUR BRILLANT

En 1424, la naissance d'Antoine Turrian (della Torre) vint ajouter un nom de plus aux fastes hagiographiques déjà si riches de la ville de Milan. Ses parents, dotés tout ensemble des biens de la fortune, de la noblesse et de la vertu, s'appliquèrent avec un soin jaloux à guider ses pas dans le double sentier de la science et de la sainteté. Antoine fit ses premières études dans sa ville natale. Au sortir des humanités, plusieurs carrières se présentèrent à lui; le désir de servir le prochain détermina son choix, il dit : « Je serai médecin. »

L'Université de Pavie lui ouvrit ses portes. Les grandes écoles n'ont jamais été des centres de bonnes mœurs; plus que toute autre, celle de Pavie, au xv^e^ siècle, était un foyer de corruption. Antoine y parut comme un saint; comme une fleur il exhala la suavité de ses parfums au milieu de l'air empesté.

Il foula généreusement le monde à ses pieds et jamais il ne permit aux séductions coupables de s'élever au niveau de son cœur. Ce détachement des choses de la terre laissa régner dans son esprit le calme, l'application, l'assiduité qui fécondent les efforts intellectuels. En peu d'années la médecine et la chirurgie n'eurent plus de secrets pour le jeune étudiant, et l'Université lui décerna solennellement les insignes du doctorat.

AU CHEVET DES MALADES — LE PLUS IMPORTANT REMÈDE

Ce fut à Milan que le nouveau docteur fit ses premières armes. Il n'y resta pas longtemps. Convaincu que cette ville opulente n'avait pas besoin des secours de son art, il se rendit dans les bourgs pauvres et oubliés, pour se livrer avec humilité au soin des malheureux.

Au chevet des malades, le jeune médecin fut un apôtre.

Avant de guérir les corps il s'occupait de la santé des âmes.

Il répétait avec raison que le péché est la source d'où toutes les maladies sont venues sur les hommes. Mettre son âme dans la paix par une bonne confession, se réconcilier avec Dieu et se placer dans

de bonnes dispositions pour recevoir ses faveurs, n'est-ce pas la meilleure préparation au bon succès des remèdes corporels? Aussi refusait-il impitoyablement de soigner quiconque repoussait le prêtre. Durant tout le cours de sa vie il fut inflexible sur ce point.

A la résurrection, l'âme n'entraînera-t-elle pas le corps, dans son bonheur ou dans son malheur éternels? Donc, le salut de l'âme avant tout.

Après qu'ils avaient reçu les sacrements, le jeune docteur faisait le signe de la croix sur ses malades et prescrivait les meilleurs remèdes que l'art humain peut appliquer.

Deux pensées animaient sans cesse son âme : l'amour de Dieu mêlé à une immense confiance en sa bonté et un dévouement infatigable au bien du prochain.

Des maladies invétérées et rebelles à tous les traitements, des plaies incurables, des blessures mortelles disparurent bien des fois d'une manière subite, grâce aux prières du Bienheureux.

Les médecins athées de notre siècle sont assurément loin d'obtenir de pareils résultats, même avec toute la science dont ils sont si fiers. — O bienheureux Antoine, obtenez-leur l'humilité et la foi, afin que, rendant hommage au souverain Maître de la nature, ils obtiennent ses bénédictions, et qu'ils soignent les hommes non comme de simples animaux malades, mais comme des êtres doués d'une âme raisonnable et immortelle, rachetée par Jésus-Christ et destinée au ciel. — Ainsi leur art grandira en noblesse et en efficacité.

ANTOINE DEVIENT RELIGIEUX DE SAINT-AUGUSTIN

Le bienheureux Antoine recommandait d'ordinaire à ceux qu'il guérissait miraculeusement, de consacrer à Dieu une vie que le ciel leur conservait d'une manière si inattendue. Il ne s'en tint pas aux conseils; il voulut de bonne heure donner lui-même l'exemple. Malgré les nombreux obstacles apportés à sa vocation par le diable et le monde, il revêtit l'habit religieux dans l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, dans la province de Milan, vers l'âge de vingt-cinq à trente ans.

Durant son noviciat il fut d'une ferveur extraordinaire, d'une humilité profonde, d'une admirable charité. Les vertus qu'il avait de tout temps pratiquées prirent chez lui un accroissement considérable. Il oublia que Dieu avait daigné opérer des miracles par ses mains; il ne tint nul compte de son savoir, de sa réputation, du rang élevé qu'il occupait dans le monde; il se regarda comme le dernier de ses frères.

Le temps de la probation terminé, ses supérieurs l'admirent avec joie à prononcer les vœux de religion, puis l'invitèrent à recevoir successivement les Ordres sacrés.

La province de Pérouse, réformée en 1419 par le Père Augustin de Fabriano, était la plus austère de l'Ordre des Ermites, le Père Antoine sollicita la faveur d'en faire partie. La permission lui fut accordée. Aussitôt il quitta Milan et se rendit à Foligno.

Son séjour dans cette ville fut de trois ans. Il y édifia tout le monde par son zèle et son ardente charité. Chaque jour il visitait les hôpitaux où il apportait, avec les consolations du prêtre qui guérit l'âme, les soins du médecin qui ramènent la santé dans le corps. Là comme à Milan, comme dans les campagnes de la Lombardie, il accomplit des cures merveilleuses et d'éclatantes conversions. Le peuple, d'abord étonné, ne tarda pas à s'éprendre d'admiration pour lui. Il devint à ce point l'objet de la vénération publique, qu'il ne lui était plus possible de sortir de sa cellule sans être salué par les acclamations enthousiastes de la foule qui le regardait comme un saint.

EN PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE

L'humble religieux ne souffrit pas longtemps ces enthousiastes démonstrations de la multitude. Du consentement de son supérieur général, le P. Julien de Salem, qui gouverna l'Ordre des Ermites de 1443 à 1459, il partit à pied pour la Galice. La Galice est une province située au nord-ouest de l'Espagne : une de ses villes, Saint-Jacques de Compostelle, possède dans sa vaste cathédrale le corps de l'apôtre saint Jacques le Majeur. Ces reliques, si chères encore de nos jours à la piété des Espagnols, attiraient autrefois des légions de pèlerins de tous les points de la chrétienté. Vénérer les reliques du grand apôtre, et se rendre utile aux nombreux pèlerins qui affluaient à Compostelle, tels étaient les deux motifs qui attiraient le P. Antoine en Galice.

Hors de son couvent, et pendant un aussi long pèlerinage, le fervent religieux ne perdit rien de son recueillement et de ses pratiques monastiques. Toujours régulier dans la récitation de l'office divin, toujours humble et mortifié, toujours charitable et zélé, il fut pour tous ceux qui le virent, un profond sujet d'édification. Les monastères échelonnés tout le long de la route lui donnèrent l'hospitalité : personne ne regretta de l'avoir reçu sous son toit, car les bénédictions du ciel descendaient nombreuses partout où le serviteur de Dieu passait.

Avant de quitter l'Italie, il s'était soigneusement muni d'une autorisation de ses supérieurs ecclésiastiques lui permettant d'exercer en tous lieux, et par charité, la médecine et la chirurgie. Les infirmes de toutes sortes qu'il rencontra sur ses pas en profitèrent abondamment : que de fois n'eurent-ils pas à se féliciter de sa bonté compatissante et de son pouvoir sur le cœur de Dieu! Que de bienfaits, que de prodiges, échappés de ses mains depuis Foligno jusqu'en Galice!

Ses prières aux pieds de saint Jacques furent d'une angélique ferveur. Pour mieux satisfaire sa piété et sa charité, il passa plus de trois ans tant à Compostelle qu'à la ville voisine de Pondevedra. Il se mit tout entier au service des étrangers, surtout des pèlerins souffrants; il en guérit même un grand nombre dont l'état était désespéré. Le peuple ne s'y trompa point, et attribua ces guérisons miraculeuses au mérite du serviteur de Dieu.

Pour donner le change à l'opinion, le Bienheureux s'adressa en 1464 à l'archevêché de Compostelle. Le prélat, Alphonse de Fonseca, lui fit délivrer le certificat qu'il demandait, par Pierre Loup de Ségovie, chanoine de Saint-Jacques. Cette pièce, rédigée par les soins du notaire Alvarez de Castrenda, et signée par le chanoine Fernand de Caruvia, le clerc Pierre Alfonsi, et le noble Jean de Vieilor, déclarait qu'Antoine Turrian, ermite de Saint-Augustin de la province de Pérouse, était habile docteur en médecine, et qu'il ne fallait, par conséquent, pas s'étonner s'il se livrait avec succès au soin des malades.

Mais comment attribuer à une cause naturelle les guérisons instantanées?

Au reste, le Bienheureux avait reçu de Dieu un autre don qu'il est impossible d'attribuer à la vertu des herbes et des tisanes : c'était de délivrer les possédés et de chasser les démons. Aussi la vénération populaire continua à l'entourer; et on admirait la charité avec laquelle il donnait son

temps, ses soins et ses conseils sans jamais recevoir d'argent.

PÈLERIN FATIGUÉ — ANTOINE A AQUILÉE

Pour la troisième fois, le Père Antoine n'échappa à la gloire que par la fuite. Il franchit les Pyrénées et reporta ses pas vers l'Italie, en répandant les bienfaits sur son chemin.

Au cours de ce voyage il ressentit durant plusieurs jours de cruelles douleurs à un genou : les nerfs fatigués par la marche se contractèrent, et sa jambe gauche resta souffrante toute sa vie. Ce fut avec une joie bien grande qu'il reçut cette croix de la main de Dieu, ce fut avec une invincible patience qu'il la porta le reste de ses jours. Il fut d'ailleurs toute sa vie extrêmement austère et mortifié.

Il arriva à Bologne au moment du Chapitre de 1470. Le supérieur général nouvellement élu, le Père Jacques d'Aquilée, l'envoya dans la ville dont il portait le nom

Durant vingt-quatre ans, Aquilée posséda dans Antoine Turrian, l'un des plus illustres thaumaturges, un des apôtres les plus zélés du xv^e^ siècle.

Le désir du salut des âmes fut la passion du Bienheureux. A lui seul il confessa plus de pénitents que tous les autres religieux du couvent. Il ne se contentait pas d'attendre les âmes; il allait les chercher, il courait au devant d'elles, il les prévenait, les captivait, les subjuguait. Son infirmité ne l'arrêtait pas : appuyé sur un bâton, il parcourait les rues de la ville, prêchait aux carrefours, pénétrait dans les mansardes, priait, exhortait et finalement conquérait au Christ de nombreux fidèles.

Les hôpitaux étaient comme toujours le théâtre le plus ordinaire de ses exploits. Là, bien qu'il fût à la fois médecin de l'âme et du corps, il n'employait plus que des remèdes surnaturels : avec les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, il rendait la vie aux âmes ; avec un signe de croix, il rendait la santé aux corps.

PESTE — DISCORDES

Plusieurs événements qui troublèrent à cette époque la ville d'Aquilée montrèrent à tous les yeux l'héroïsme de son dévouement. Il fut surtout admirable en 1476 durant la peste. Le fléau sévissait avec tant de rage que la ville ne fut plus au bout de quelques jours qu'un vaste hôpital, qu'un immense cimetière. L'intérieur des maisons était jonché de moribonds ; les cadavres encombraient les rues. Engourdis par la terreur, les valides ne songeaient pas à secourir les malades : le dernier râle des mourants rompait seul le silence qui planait sur la cité. Le Bienheureux sortit de sa cellule au milieu de cet abattement général : sa présence donna du courage à ceux qui n'étaient pas atteints, et adoucit les derniers moments de ceux qui tombaient. Jour et nuit au chevet des pestiférés qu'il réconciliait avec Dieu, il avait à peine le temps de prendre un peu de nourriture. Grâce à ses soins tous les morts reçurent une sépulture convenable.

En dix mois la peste emporta plus de 14 000 personnes. Dieu l'avait envoyée pour châtier une cité déchirée par des divisions sans cesse renaissantes. Aquilée ne comprit pas la vengeance du ciel, et la discorde éclata de nouveau dans ses murs. Les divers partis furent plusieurs fois sur le point d'en venir aux mains. mais le Bienheureux s'interposa et son ascendant empêcha l'effusion du sang. Que de fois l'aveugle colère des factieux ne mit-elle pas sa patience à l'épreuve et sa vie en danger ! Les outrages et les menaces ne lui furent pas épargnés. Toutefois son calme, sa modération vis-à-vis des forcenés, remporta peu à peu le triomphe décisif. Il apaisa les esprits turbulents, convertit les fomentateurs de la haine, montra la cause du châtiment que Dieu venait d'infliger à la ville et rétablit à jamais le règne de la paix et de la tranquillité publique.

LES RELIGIEUSES DE SAINTE-LUCIE

Pour obtenir de pareils résultats le Bienheureux avait soin de s'assurer le secours de Dieu par la prière et la mortification. Durant les vingt-quatre années qu'il séjourna à Aquilée, c'est-à-dire depuis 1470 jusqu'à sa mort, il occupa constamment la plus mauvaise cellule de la maison, et ne voulut jamais en prendre une autre malgré son âge et ses infirmités. Non content des souffrances que le ciel lui envoyait, il se flagellait fréquemment et avec violence, jeûnait beaucoup, dormait peu, travaillait toujours.

Il ne manqua jamais de recommander aux âmes pieuses les affaires importantes qui lui survenaient. Lorsqu'il entreprit de rétablir la concorde parmi les habitants d'Aquilée, les religieuses du couvent de Sainte-Lucie, dont il était confesseur et directeur, furent ses principales auxiliaires. Pour faire violence au ciel, elles se donnèrent si consciencieusement la discipline que deux siècles plus tard, on voyait encore aux parois des cellules les taches de sang que de rudes flagellations avaient fait jaillir de leurs corps meurtris.

Ces vierges ne reculaient pas devant les plus grands sacrifices et les plus austères pénitences lorsqu'il s'agissait de seconder le zèle apostolique de leur père spirituel. Leur générosité reçut une singulière récompense. Durant les dix-huit années que le bienheureux Antoine fut leur directeur, aucune d'elles ne mourut. Ce fait est d'autant plus merveilleux que les religieuses étaient au nombre de quatre-vingt-sept, et que plusieurs d'entre elles étaient soit d'une complexion frêle et délicate, soit d'une vieillesse assez avancée.

La terrible peste de 1476 elle-même ne fit pas une seule victime dans leurs rangs. Tandis que leurs concitoyens tombaient foudroyés par le fléau, ces épouses privilégiées du Christ chantaient en toute sécurité les louanges du Sauveur Jésus et levaient les bras vers le ciel pour obtenir pardon et miséricorde.

CONCURRENCE DIFFICILE A SOUTENIR — QUATRE ASSASSINS

Tout occupé qu'il fût à diriger ces religieuses dans les voies de la perfection, le serviteur de Dieu n'oubliait pas ses amis, les malades. Le dimanche des Rameaux 1477, il enfonça dans la terre au jardin de son couvent une petite branche d'olivier qu'il avait bénite à la chapelle Sainte-Lucie avec les cérémonies accoutumées de l'Eglise. Cette branche prit racines et grandit avec une extraordinaire rapidité : elle devint un bel arbre et produisit bientôt des fruits. Ses olives donnèrent une huile miraculeuse. Avec cette huile, le bienheureux Antoine n'avait qu'à tracer le signe du salut sur le front pour faire disparaître jusqu'aux dernières traces de tout mal. Les malades d'Aquilée et des environs accoururent tous, sans exception, vers ce remède toujours efficace qui ne leur coûtait rien. Les pharmacies devinrent désertes, les médecins perdirent leurs clients, les chirurgiens restèrent sans travail.

Le Bienheureux leur faisait une concurrence à laquelle ils n'étaient pas en état de résister : pour rétablir leurs affaires ils ne trouvèrent rien de mieux

que le crime. Un matin, quatre brigands se placèrent en embuscade sur le chemin que le bienheureux Antoine devait suivre pour aller dire la messe aux religieuses : ils étaient payés pour l'assassiner. Ils attendirent longtemps, mais en vain; la victime ne passa pas. Où était-elle? Les conjurés ne le savaient. Ils se dirigèrent vers Sainte-Lucie et pénétrèrent dans la chapelle. A l'autel, un prêtre achevait le Saint-Sacrifice : c'était le Père Antoine.

Il était passé sous les yeux des assassins, les assassins ne l'avaient pas vu : la cloche de Sainte-Lucie avait sonné la messe, les assassins ne l'avaient pas entendue. Dieu avait protégé son serviteur; l'intervention du ciel était manifeste, le miracle était évident. Le repentir envahit les quatre misérables; le remords les poussa dans la sacristie. Là, tous les quatre, à genoux, la voix entrecoupée par les sanglots, ils avouèrent leur scélératesse. Le Bienheureux les releva, les embrassa, leur pardonna, et les renvoya si changés que, dans la suite, la ville d'Aquilée ne posséda pas de chrétiens plus exemplaires.

ADIEUX ET MORT — VIE BIENHEUREUSE

Après avoir échappé au poignard de ses ennemis, Antoine Turrian vécut encore quelques années durant lesquelles ses vertus s'épanouirent plus que jamais.

Le 26 janvier 1494, après avoir célébré la sainte messe, il fit ses adieux à la communauté de Sainte-Lucie, et prédit le jour qui serait son dernier sur la terre.

Les religieuses étaient désolées, il les consola. La Supérieure lui dit : « Mon Père, aucun deuil ne nous a frappées durant les longues années que vous nous avez dirigées; lorsque vous serez au ciel, continuez à nous protéger; ne permettez jamais à la mort de nous surprendre.

— Mes filles, répondit-il, vous demandez une chose bien difficile. *Le Fils de l'Homme doit venir à l'improviste, comme un voleur, durant la nuit...* » Il se tut un moment, puis il ajouta : « Néanmoins, je veux bien vous satisfaire. Oh! oui, je viendrai vous avertir, mes filles, je viendrai vous visiter chaque fois qu'une d'entre vous devra passer à l'éternité.

— Celles qui nous succéderont dans ce couvent, jouiront-elles de la même faveur, mon Père?

— Elles en jouiront. »

Le Bienheureux fut fidèle à sa promesse. Depuis l'entrée au ciel du saint religieux, la mort n'a jamais fait son apparition au couvent de Sainte-Lucie avant d'avoir été annoncée, quelques heures ou quelques jours à l'avance, par un bruit mystérieux qui retentit tantôt au chœur, tantôt à l'infirmerie. Le nombre des coups distinctement frappés indique le nombre des victimes.

Chaque fois que le phénomène se renouvelle, les religieuses se disent : « Le Père vient nous avertir; préparons-nous. » Toutes, en effet, se disposent à comparaître devant Dieu, car on ne sait laquelle sera appelée, et, parfois, c'est une de celles qui paraissaient devoir vivre le plus longtemps.

En 1690, par exemple, le 29 août, l'on entendit le bruit extraordinaire dans le chœur, vers midi. Depuis quelques jours, une Sœur, atteinte d'une maladie mortelle, se trouvait dans un état désespéré. Comme on s'attendait à lui voir rendre le dernier soupir dans la soirée, le bruit ne surprit personne, et nulle autre ne se prépara. Or, la malade guérit contre toute espérance; mais, à sa place, la plus jeune, la plus robuste de la communauté expira tout à coup, au milieu de ses compagnes terrifiées. Cette victime avait communié la veille, fête de saint Augustin; elle était prête pour le ciel : Dieu ne l'avait pas frappée pour la punir personnellement, mais pour avertir les autres religieuses qu'elles devaient être toujours prêtes à suivre l'Epoux divin.

Le bienheureux Antoine s'endormit du sommeil des justes le 26 juillet 1494, veille de la fête de saint Jacques qu'il avait toujours regardé comme son patron. La maladie, qui l'avait saisi le 26 janvier, lui avait causé sur la terre six mois d'indicibles souffrances; au ciel, elle augmenta l'éclat de sa couronne d'éternelle félicité. Il monta de son lit de douleur sur le trône des élus; dans sa cellule, des anges entonnèrent d'harmonieux concerts, et les religieuses de Sainte-Lucie virent, toutes au même instant, son âme glorieuse s'acheminer vers la céleste patrie, en compagnie d'une phalange d'esprits bienheureux.

D'obscures funérailles, un tombeau ignoré, foulé aux pieds, voilà ce qu'avait demandé le Bienheureux sur son lit de mort. Mais Dieu, par des miracles, fit honorer les reliques de son serviteur.

Au couvent de Sainte-Lucie, vers la fin de 1494, deux ou trois mois après la mort de leur saint directeur, les Sœurs reçurent l'agréable assurance qu'il conservait pour elles un cœur de père. Tandis que Dorothée Collucci répandait ses ferventes prières devant l'image du Bienheureux, une vierge lui apparut. Son visage serein brillait comme l'or au soleil, et ses habits aussi blancs que la neige étaient d'une éclatante pureté. Ses lèvres colorées se détachaient comme un petit ruban de pourpre sur sa figure rayonnante : sur ses traits errait un sourire de tendresse. L'aimable vierge s'approcha de la religieuse éblouie et lui dit : « Vous priez votre père, Dorothée? Priez-le bien. Il étendra toujours sur vous son puissant patronage; avec lui, je ne cesserai de vous protéger. » A ces mots, l'apparition s'évanouit. La jeune Sainte qui venait de montrer à la terre un rayon de sa gloire, c'était Lucie, la martyre de Syracuse.

Le B. Antoine apparut lui-même plusieurs fois, tantôt seul, tantôt avec la Sainte Vierge ou saint Augustin. Son éminente sainteté l'avait rendu digne d'accompagner l'évêque d'Hippone, et de faire cortège à la Reine des cieux. Ces apparitions étaient toutes marquées par quelque prodige nouveau. La présence de ses reliques suffisait à bouleverser toutes les lois de la nature. Les merveilles se multiplièrent surtout à son tombeau : durant les cinq derniers mois de l'année 1494, des centaines de malades y retrouvèrent la santé, deux morts y revinrent à la vie.

Les objets que le Bienheureux avait eus à son usage devinrent d'intarissables sources de guérisons; en particulier, l'huile produite par l'olivier qu'il avait planté dans le jardin de son couvent; le bâton dont il se servait à cause de son infirmité; son chapeau que l'on vénéra longtemps à Grotta-Ferrata, et son camail que les Augustins de Sulmona partagèrent aux fidèles après l'avoir conservé intact durant 120 ans.

Les vertus et les miracles d'Antoine Turrian lui valurent de la part des peuples le titre de Bienheureux, que le pape Clément XIII lui confirma vers 1760. Ce pontife approuva le culte dont le serviteur de Dieu avait toujours été l'objet, et il permit aux religieux augustiniens d'en célébrer la fête le 24 juillet de chaque année.

LES SAINTS REINBERG, BRUNO-BONIFACE, BORIS ET GLEB

honorés dans l'Église russe catholique.

(Fêtes des saints Boris et Gleb le 24 juillet.)

Image traditionnelle de saint Boris, dessinée par Malharro, d'après une icône russe.

DEUX MISSIONNAIRES LATINS EN RUSSIE SOUS LE RÈGNE DE SAINT VLADIMIR : REINBERN ET SAINT BRUNO-BONIFACE

A la fin du règne de saint Vladimir, outre les missionnaires venus de l'empire grec, la Russie avait reçu deux évêques allemands, c'est-à-dire de rite latin.

L'un était Reinbern, évêque de Colberg, en Poméranie. Le souverain de la Pologne, Boleslav Ier, l'avait envoyé en Russie, à la suite du mariage de sa fille avec Sviatopolk, un des fils de Vladimir, dont le fief, la principauté de Tourov, était frontière de la Pologne.

Il est probable que le théâtre de l'apostolat de Reinbern fut cette même principauté de Tourov. Ses débuts furent admirables : nombre de temples païens furent brûlés et il exorcisa un lac consacré aux démons en y jetant de l'eau bénite et des pierres ointes du saint chrême. (Il y a, en effet, à peu de distance de Tourov, un lac appelé lac de Knias.) A ses œuvres apostoliques, Reinbern aidait par ses prières et ses mortifications.

Malheureusement, à cette époque, Vladimir

était attristé par l'insubordination d'un de ses autres fils, Iaroslav, prince de Novgorod. Craignant que le roi de Pologne n'excitât de même à la révolte son gendre Sviatopolk, dont le fief était voisin de ses Etats, Vladimir fit arrêter Sviatopolk et sa femme, la princesse polonaise, ainsi que l'évêque Reinbern. Plus tard, Sviatopolk rentra en grâce auprès de son père; mais alors l'évêque Reibern était mort en prison (1008) (1).

L'autre évêque allemand envoyé en Russie avait été attaché à la personne de l'empereur Otton III, le neveu d'Anne, la femme de Vladimir. Cet évêque était de la maison féodale de Querfurt, de laquelle devait, au siècle suivant, sortir l'empereur Lothaire II. Il s'appelait Bruno; il était né vers 976. Après avoir étudié pendant neuf ans à la célèbre école de Magdebourg, il était devenu chanoine de Saint-Maurice, la cathédrale de cette ville. Peu après, l'empereur Otton III l'avait appelé à sa cour et l'avait mis à la tête de sa chapelle; ce prince l'aimait si tendrement qu'il l'appelait « son âme ».

Lorsqu'en 996, Otton III alla en Italie introniser le pape Grégoire V, Bruno le suivit. A Ravenne, il fit la connaissance de saint Romuald, le fondateur de l'Ordre des Camaldules, et il s'attacha à lui. A partir de cette époque, il fut également connu sous le nom de Boniface, qu'il prit probablement en entrant en religion.

L'empereur s'étant rendu à Rome, il y vint avec saint Romuald. A Rome, dans l'église de son patron saint Boniface martyr, il fut pris d'un violent désir de répandre son sang pour la foi : « Moi aussi, s'écria-t-il, je m'appelle Boniface; pourquoi ne dois-je pas également être un martyr de Jésus-Christ? »

C'est à Rome qu'il se sépara de l'empereur; il suivit saint Romuald au mont Cassin, puis revint avec lui à Ravenne. Sous la direction de ce Saint, il fit des progrès admirables dans la vie monastique : tel était son esprit de pénitence, que souvent il ne mangeait que deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche; il marchait toujours nupieds et quelquefois se roulait dans les orties et les épines.

Vers 1001, ayant appris le martyre, en Prusse, de saint Adalbert, évêque de Prague, dont il avait été le condisciple à Magdebourg et dont plus tard il devait écrire la vie, il se sentit appelé à la vocation de missionnaire, et il vint à Rome pour faire confirmer par le Pape cette sainte vocation.

Le Pape lui donna le *pallium*, avec le titre d'archevêque, et lui dit d'aller en Allemagne se faire sacrer.

Bruno part pour l'Allemagne. Afin d'aller plus vite, il voyage à cheval; mais il est toujours pieds nus, même par les plus grands froids; de telle sorte que maintes fois il fallut de l'eau chaude pour détacher ses pieds des étriers.

A Mersebourg, il va trouver le successeur d'Otton III, l'empereur Henri II; sur l'ordre de ce prince, l'archevêque de Magdebourg, Taganus (2), lui donne la consécration épiscopale (1004).

Après son sacre, il revient à Querfurt, son pays natal; là, il fonde un monastère et le dote de ses biens patrimoniaux. En même temps, il se prépare par la prière et la mortification à sa mission apostolique. Sa sainteté se révéla par plusieurs miracles que rapportent les chroniques: on le vit marcher sur les eaux; une autre fois, les pas de sa monture se gravèrent dans le rocher.

Vers 1007, il partit pour la mission à laquelle il se sentait appelé par Dieu; il avait avec lui dix-huit compagnons, choisis sans doute parmi les moines du monastère qu'il avait fondé (1). Son but était le pays des Petchenègues, les plus cruels de tous les païens, écrit-il dans une lettre à l'empereur Henri II (2).

Les Petchenègues, Bedjnak de leur nom turc, Patzinakes suivant la prononciation grecque, étaient une puissante peuplade de race turque, qui, vaincue d'abord par les Khozars, avait ensuite repris l'offensive et, au x^e^ siècle, les avait supplantés dans la suprématie sur la steppe du Detch-Kaptchak, depuis le bas-Danube jusqu'au Volga. Au milieu du siècle suivant, les Petchenègues devaient abandonner la steppe, pour envahir la Bulgarie et les provinces européennes de l'empire d'Orient, où, à la suite de plusieurs défaites, leur nationalité disparut (3).

Pour se rendre au pays des Petchenègues, Bruno traverse la Hongrie et la Russie.

A Kiev, le grand prince de Russie, saint Vladimir, l'accueille avec bienveillance; il le retient pendant un mois, cherchant à le détourner de sa pieuse, mais bien périlleuse entreprise : « Tu veux aller, lui dit-il, vers un peuple dénué de raison. Tu n'y gagneras aucune âme à Dieu; tu n'y trouveras que la mort, et la plus ignominieuse. »

Voyant que la résolution de Bruno est inébranlable, Vladimir l'accompagne avec ses *boiars* jusqu'à la frontière de ses Etats, frontière défendue par un long retranchement. Arrivé à ce retranchement, Vladimir descend de cheval; Bruno le précède avec ses compagnons, et il passe la porte de la frontière, suivi du grand prince et de ses *boiars*. Les Russes montent sur une colline de la frontière, Bruno et ses compagnons sur une autre colline, Bruno tient dans ses mains le crucifix; il chante avec ses compagnons le cantique liturgique : *Petre, amas me? Pasce oves meas* : Pierre, m'aimes-tu? Pais mes brebis.

Le cantique fini, Vladimir, tenant à dégager de nouveau sa responsabilité, envoie un de ses *boiars* au courageux missionnaire, pour lui dire : « Je t'ai mené à l'extrémité de ma terre; là commence celle des ennemis. Au nom de Dieu, je t'en conjure, épargne-moi le déshonneur d'apprendre que tu as perdu une vie encore jeune (Bruno avait alors trente et un ans). Je sais pertinemment qu'avant trois jours tu seras, sans profit, sans raison, livré à une mort cruelle. »

Mais Bruno lui fait répondre : « Que Dieu t'ouvre son paradis, comme tu nous as ouvert le chemin qui mène aux païens. » Et il s'enfonce dans la steppe avec ses compagnons.

Pendant deux jours, ils marchent en avant sans que personne leur fasse aucun mal; mais, le troisième jour (c'était un vendredi), ils sont faits prisonniers.

---

(1) Baronius, *Annales Eccl.*, t. XI, p. 33.

(2) *Aliàs* Tagmon, Taginon, Daganus, Dedon, suivant les auteurs.

(1) Bollandistes, *Acta Sanctorum*, édition Palmé, juin, t. IV; *Appendix*, p. 39 et suivantes; citant Dithmar de Mersebourg (*Chronique*), les *Chroniques de Halberstadt, de Magdebourg et de Quedlimbourg*...., la *Vie de saint Romuald*, par Pierre Damien.....

(2) Publiée dans les *Monumenta Poloniæ historica* de Bielowski, Lemberg, 1064, t. I^er^, p. 224 et suivantes.

(3) Deguignes, *op. cit.*, t. II, p. 510-511, 519 521.

Trois fois en cette journée, le matin, le midi, à 3 heures, ils sont conduits au supplice : on leur fait tendre la tête comme pour la couper; cependant, par une visible intervention de Dieu, il ne leur est fait aucun mal.

Le dimanche, on les amène à un centre de population plus important, qu'on doit peut-être chercher dans les environs de Kharkov. Dès lors, on les traite un peu plus humainement. Pendant ce temps, des messagers sont envoyés à toutes les tribus afin de convoquer une assemblée plénière, qui décide de leur vie ou de leur mort.

Le dimanche suivant, vers 3 heures, cette assemblée était réunie; ils y sont appelés. Là, ils sont d'abord fouaillés; puis la foule se précipite sur eux en hurlant; mille haches, mille glaives sont tournés contre eux; ils sont poussés de ci de là.

Mais Dieu veille sur eux. Les chefs du peuple les arrachent aux mains de ces forcenés et les interrogent : ils comprennent alors que, entrant dans le pays des Petchenègues, ces missionnaires n'ont eu pour but que le bien de ce peuple.

Bruno et ses compagnons sont donc mis en liberté. Pendant cinq mois, ils parcourent le pays des Petchenègues; sur quatre quartiers, ils en visitent trois, et du quatrième ils reçoivent des envoyés qui leur promettent un bon accueil.

Leur prédication porte quelque fruits : une chrétienté de trente âmes est fondée. « Obtiens pour notre peuple une paix durable avec les Russes, disent à Bruno les chefs des Petchenègues, et nous nous ferons tous chrétiens. Mais si le grand prince des Russes ne veut pas faire la paix, nous devrons nous occuper de la guerre, au lieu d'écouter la prédication chrétienne. »

Bruno se rend aussitôt à la cour de Vladimir; ce prince consent à la paix et donne un de ses fils comme otage. Bruno confère alors la consécration épiscopale à un de ses compagnons et il l'envoie, avec le fils de Vladimir, dans le pays des Petchenègues, pour être le chef de leur Eglise.

Que devint cette chrétienté petchenègue? L'histoire, jusqu'à présent, n'en a pas retrouvé la trace.

Croyant la conversion des Petchenègues en bonne voie, Bruno se dirige à travers la Pologne vers le pays des Borusses ou anciens Prussiens. C'était un peuple de race lette, que la conquête allemande des chevaliers teutoniques a, depuis, à peu près fait disparaître. Ce peuple était païen et très attaché à son culte. Saint Adalbert de Prague avait tenté de l'évangéliser, il avait trouvé le martyre. C'était sans doute le souvenir de son ancien condisciple qui attirait Bruno en Prusse.

En traversant la Pologne, Bruno fut très bien accueilli par le roi de ce pays, Boleslav Ier. Ce prince eût bien voulu l'aider dans son entreprise apostolique; malheureusement, étant en guerre avec l'empereur d'Allemagne, il ne pouvait disposer d'aucune ressource (1).

En Prusse, la prédication de Bruno fut stérile; espérant avoir meilleur succès, il s'avança vers l'Est (2) et entra dans les Etats d'un prince appelé Néthimer (3), territoire qui répond probablement à la Lithuanie primitive.

(1) Lettre précitée de saint Bruno-Boniface, publiée par Bielowski, *op. vol. et pag. cit.*

(2) Dithmar de Mersebourg, *Chronique.*

(3) Wibert, *Historia de prædicatione episcopi Brunonis cum suis capellanis in Pruscia et martyrio eorum*, dans Bielowski, *op. et vol. cit.* p. 229 et suiv.

Certains auteurs, entre autres Pierre Damien, dans sa *Vie de saint Romuald*, considèrent comme territoire russe le dernier pays évangélisé par Bruno. Or, à cette époque, les Lithuaniens, bien que n'étant pas de race slave (ils étaient de race lette, comme les Borusses), payaient tribut aux grands-princes de Russie (1), tribut dont ils ne s'affranchirent qu'au commencement du XIIIe siècle, sous leur duc Erdivil (2).

A peine Bruno eut-il pénétré dans les Etats de Néthimer, qu'il fut, ainsi que ses compagnons, amené en présence de ce prince. Celui-ci leur fit bon accueil; chez lui, Bruno célébra pontificalement la messe, assisté de ses missionnaires. Puis il prêcha la doctrine chrétienne devant ce prince.

Néthimer lui dit alors : « Nous avons nos dieux que nous adorons et en qui nous avons mis notre confiance. Nous ne voulons pas suivre ton enseignement. »

A ces mots, Bruno demande au prince de faire apporter ses idoles; et, en sa présence, il les jette dans le feu; le feu les consume.

Indigné, le prince ordonne de jeter de même Bruno dans le feu : « Si le feu le dévore, dit-il à ses gens, vous connaîtrez que sa prédication est mensongère. S'il en est autrement, nous devrons sans retard croire à son Dieu. »

Un feu immense est allumé. Revêtu de ses vêtements épiscopaux, Bruno fait mettre un siège sur le bûcher, s'y assied et demeure au milieu des flammes le temps que ses compagnons chantent sept psaumes.

A la vue de ce prodige, Néthimer croit au Dieu des chrétiens et il reçoit le baptême ainsi que 300 hommes de son peuple.

Bruno parcourt le pays; tel est l'effet de sa prédication que les foules demandent le baptême et qu'il se voit obligé de les baptiser en masse.

Cette prédication ne devait pas être sans contradiction. L'opposition vint de la famille même du prince; un de ses frères, qui avait refusé de se convertir, ayant sans doute conspiré contre lui, Néthimer le fit mettre à mort en l'absence de Bruno.

Pendant ce temps, Bruno s'était rendu avec plusieurs de ses compagnons chez un autre frère de Néthimer, dont la seigneurie était voisine de la frontière russe (3). Ce seigneur était très irrité de la conversion de son frère, le prince Néthimer. Il fait arrêter Bruno et les missionnaires qui l'accompagnent, et, devant une nombreuse assistance, il les livre au supplice.

L'un de ces héros de la foi, Wibert, qui survécut, nous a conservé leurs noms : Bruno fut décapité; les missionnaires Tiemik, Aik, Hésikh et Apikh furent pendus; Wibert, l'auteur de la relation, eut les yeux arrachés. Ces martyres eurent lieu le 14 février 1009.

Le roi de Pologne Boleslav obtint le corps de Bruno; une église fut érigée sur son tombeau et un monastère y fut adjoint. Par l'intercession de ce Saint et des compagnons de son martyre, de nombreux miracles furent opérés. Sa fête, sous le nom de saint Bruno, est à la date de son martyre, le 14 février. La fête que l'Eglise romaine célèbre le 19 juin sous son autre nom,

(1) *La chronique de Nestor*, p. 8.

(2) Bruzen La Martinière, *Dictionnaire géographique,*

(3) *In confinio Russiæ et Lituæ regionum*, lit-on dans la *Chronique de Magdebourg* et *dans celle de Quedlimbourg*, au sujet du lieu du martyre de saint Bruno-Boniface.

c'est-à-dire sous celui de saint Boniface, martyr en Russie, doit répondre à la date de la translation de ses reliques en Pologne.

La chrétienté fondée par saint Bruno-Boniface en Lithuanie ne paraît pas s'être conservée. Toutefois, la Lithuanie ayant été considérée par l'Eglise de Constantinople comme une de ses dépendances, on peut l'identifier au siège épiscopal de Litvunon qu'un auteur ecclésiatique grec du XII[e] siècle, Balsamon, place sous la dépendance du patriarche de Constantinople; siège qui doit être le même que celui de Litvada, voisin de la grande Russie, que le patriarche de Constantinople Jean Glycys éleva vers 1316 au rang de métropole.

Mais, d'après les données actuelles de l'histoire, le christianisme n'aurait été reprêché avec quelque succès en Lithuanie que lorsque ce pays fut devenu indépendant de la Russie, à savoir, sous Mindvog, au commencement du XIII[e] siècle. C'est seulement en 1386, sous Jagellon, qu'eut lieu la conversion définitive de cette contrée.

SAINT BORIS ET SAINT GLEB, FILS DE SAINT VLADIMIR LEUR MORT ADMIRABLE (1015)

Saint Vladimir avait, de son vivant, partagé ses Etats entre ses douze fils; l'un des plus âgés, Sviatopolk, on l'a vu au chapitre précédent, avait reçu Tourov comme apanage.

Lorsque son père mourut, il se trouvait à Kiev; immédiatement, il occupa le palais et se proclama grand-prince de Russie.

D'une ambition démesurée, il résolut de faire mourir ses frères pour s'emparer de leurs apanages. Trois de ses frères tombèrent successivement sous les coups de ses sicaires : Boris, prince de Rostov; Gleb, prince de Mourom, et Sviatoslav, prince de Déréva (1015).

Pendant sa dernière maladie, saint Vladimir, ayant ouï dire que les Petchenègues se préparaient à envahir la Russie, avait confié le commandement de son armée à son fils Boris et l'avait envoyé à la rencontre de ces barbares. Boris, n'ayant pas trouvé les Petchenègues à la frontière, revint vers Kiev. Arrivé à peu de distance de cette ville, il apprit la mort de son père : sa douleur fut immense.

L'armée voulait marcher sur Kiev pour le proclamer grand-prince; mais il refusa énergiquement : « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je lève la main sur mon frère aîné! car, puisque mon père est mort, c'est lui qui occupera la place de grand-prince. » L'armée alors le quitta, et il resta seul avec ses serviteurs.

Il ne tarda pas à apprendre que son frère Sviatopolk voulait le faire assassiner. Il se prépara à la mort par la prière et le chant des psaumes.

Au moment où les sicaires soudoyés par Sviatopolk approchaient de sa tente, il priait devant une image de Notre-Seigneur : « Seigneur Jésus-Christ, disait-il, qui t'es montré sur la terre sous cette forme pour notre salut, as laissé volontairement clouer tes mains sur la croix et as souffert ta Passion pour nos péchés, donne-moi aussi de supporter ma passion. Je la reçois, non pas de mes ennemis, mais de mon frère : Seigneur, ne lui en fais pas un péché. »

Cette prière faite, il se jette sur son lit; il était nuit. En ce moment, les assassins se précipitent sur sa tente, en forcent l'entrée et le percent de leurs lances. En même temps, ils massacrent plusieurs de ses serviteurs.

Boris respirant encore, ils l'enveloppent dans une toile de tente et le mettent sur un chariot pour l'amener à Sviatopolk. Ce dernier, à la nouvelle de la venue de son frère, envoie deux de ses soldats pour l'achever. Le corps de Boris est ensuite enseveli à Vychégorod près de Kiev, dans l'église de Saint-Basile.

Gleb, frère germain de Boris, était prince de Mourom; il s'y trouvait au moment du meurtre de son frère. Sviatopolk voulut aussi se débarrasser de lui. Comme Gleb ignorait la mort de son père saint Vladimir, il lui envoya un messager pour lui dire que son père était très malade et le demandait.

Gleb partit aussitôt. En chemin, il apprit la vérité, à savoir la mort de son père et l'assassinat de son frère Boris par ordre de Sviatopolk. Eclatant alors en sanglots : « Malheur à moi, Seigneur! Il vaudrait mieux que je fusse mort avec mon frère que de vivre dans ce monde. Si j'avais vu, mon frère, ton visage angélique, je serais mort avec toi. Maintenant, pourquoi suis-je resté seul? Où sont ces paroles que tu me disais, mon frère bien-aimé? Maintenant, je n'entendrai plus tes doux conseils. Si tu as reçu ta récompense du Seigneur, prie pour moi afin que je supporte ce martyre; j'aime mieux mourir avec toi que de vivre dans ce monde plein d'artifice. »

Tandis qu'il se livre à sa douleur, les émissaires de Sviatopolk arrivent soudain et s'emparent de son bateau. (Depuis Smolensk, Gleb descendait le Dniéper, en route pour Kiev.) Sur l'ordre de ces assassins, un de ses serviteurs a la lâcheté de l'égorger.

Son corps fut jeté dans la forêt, sur le bord du fleuve, et abandonné entre deux troncs d'arbres. Mais une lueur céleste, qui s'élevait au-dessus de ce corps, en révéla la présence à des bergers; ils avertirent les habitants de Smolensk. Ceux-ci vinrent processionnellement et ensevelirent le corps de Gleb dans une de leurs églises. Il fut plus tard transféré à Vychégorod, dans l'église de Saint-Basile, auprès du corps de Boris.

L'admirable résignation chrétienne avec laquelle ces deux princes acceptèrent leur assassinat et le supportèrent en union avec la passion de Notre-Seigneur, les a fait considérer comme des martyrs par les populations russes.

Dans leur office, toutefois, on ne voit nullement qu'ils aient été mis à mort en haine de la foi chrétienne. Il y est dit seulement que, « à l'exemple de saint Etienne le protomartyr, ils prièrent pour leurs assassins; que, semblables à des agneaux ils ne se défendirent point, aimant mieux être tués que tuer. En présence des sicaires, dit encore la liturgie russe catholique, ils se contentèrent de prier et de montrer leur joie de changer la gloire de la terre pour celle du ciel. Leur vie, d'ailleurs, avait été chaste et mortifiée; la prière, la méditation, la lecture des Livres Saints étaient leurs occupations favorites. »

Dieu attesta leur sainteté par des prodiges.

Leur culte fut approuvé en 1072 par Georges I[er], le cinquième métropolite de Kiev.

Dans la liturgie, ils sont également connus sous les noms qu'ils avaient reçus à leur baptême : Boris avait été baptisé sous le nom de Romain, Gleb sous celui de David.

Leur fête se célèbre le 24 juillet; la fête de la translation de leurs reliques le 2 mai. Elles ont été décrétées de précepte dans l'Eglise russe catholique par le Concile de Zamosc de 1720.

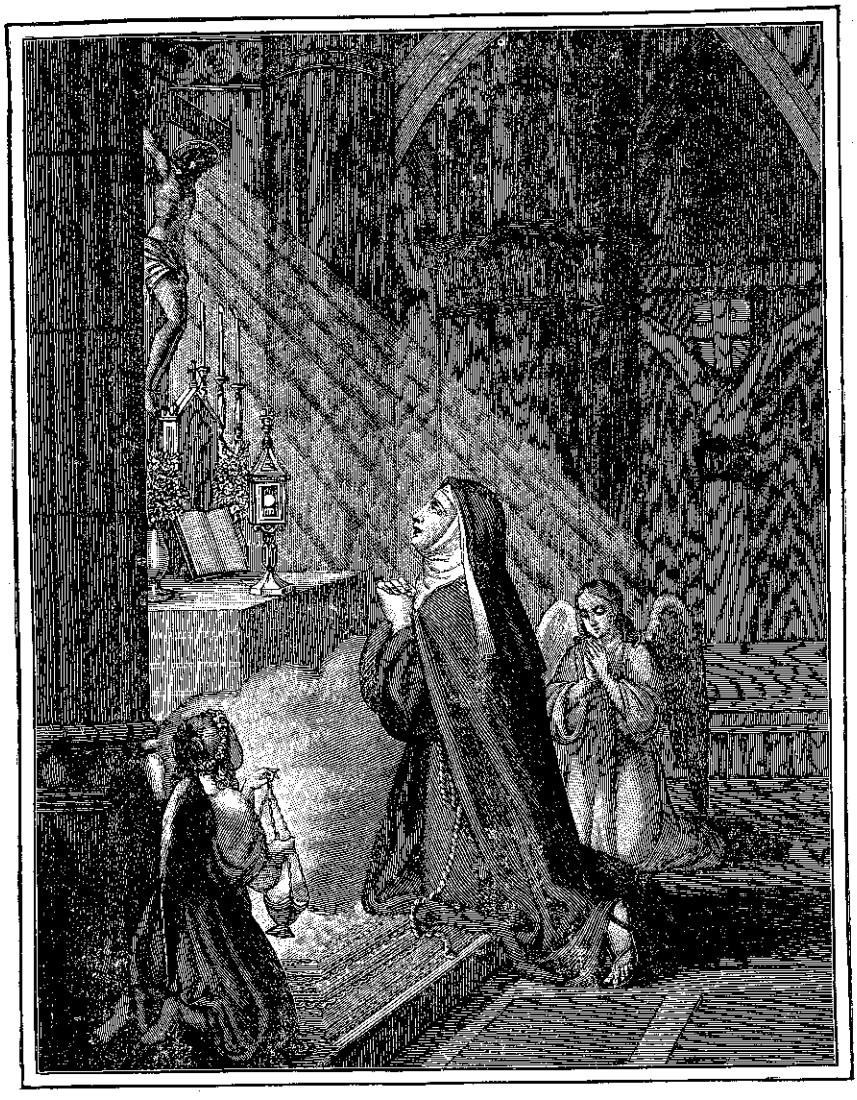
F. ROMANET DU CAILLAUD.

(Extrait de la brochure intitulée : *Essai sur l'Eglise russe catholique et ses saints* (voir n° 884).

LA BIENHEUREUSE LOUISE DE SAVOIE, VEUVE

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

Fête le 24 Juillet.



La bienheureuse Louise de Savoie, religieuse chez les Clarisses d'Orbe.

La bienheureuse Louise de Savoie naquit en 1461. Elle appartenait à l'illustre maison de Savoie, l'une des plus anciennes maisons souveraines d'Europe.

SA FAMILLE

Louise de Savoie eut pour père Amédée IX, duc de Savoie, et pour mère Yolande, fille de Charles VII, roi de France, et sœur de Louis XI. Par sa mère, elle était donc nièce de Louis XI et cousine de sainte Jeanne de Valois. Son père était le petit-fils d'Amédée VIII qui fit ériger la Savoie en duché en 1416. Ce prince s'était retiré en 1436 au château de Ripaille, sur les bords du lac de Genève. C'est là que les prélats rebelles du prétendu Concile de Bâle allèrent le chercher pour en faire un antipape sous le nom de Félix V. Mais, ayant bientôt reconnu sa faute, il fit sa soumission et termina ses jours dans la pénitence.

SON ENFANCE

L'enfance de Louise de Savoie fut douce et paisible; de bonne heure elle aima la retraite

et la prière, et elle témoigna, dès l'âge le plus tendre, une grande aversion pour les distractions et les plaisirs bruyants.

Sa vie n'est pas une de ces vies que l'on peut suivre au jour le jour. Ce que nous savons de cette princesse, nous le devons en grande partie à l'une de ses dames d'honneur, Catherine de Saulx, qui avait quitté le monde en même temps qu'elle et l'avait suivie au monastère d'Orbe, en Suisse. Quatre ans après la mort de sa pieuse maîtresse, en 1507, Catherine, faisant appel à ses souvenirs, écrivit la « Vie de la très haulte, très puissante et très illustre dame, Madame Loyse de Savoie, religieuse au couvent de Madame Saincte-Claire d'Orbe ». Ce manuscrit, longtemps conservé dans les archives de la communauté d'Orbe, se trouve maintenant à Evian (Haute-Savoie), au monastère des Clarisses-Colettines.

Le P. Fadéré, dans sa *Description des monastères de sainte Claire, de la province de Saint-Bonaventure*, consacre également quelques pages à Louise de Savoie et il dit d'elle : « Cette princesse était, dès son jeune âge, si dédiée à la dévotion, qu'elle faisait quasi une maison religieuse de la maison de son père; elle portait ordinairement le cilice, elle jeusnait toutes les vigiles des festes de Notre-Dame au pain et à l'eau. » Et Catherine de Saulx nous parle en ces termes de sa charité : « Elle estoit tant douce et benoiste, débonnaire et amiable, qu'à un chacun montrait signe d'amour et estoit gracieuse et amiable à tous. »

Nous lisons, d'autre part, dans le décret rendu pour la confirmation de son culte : « Elle n'avait pas encore atteint sa neuvième année, quand son père, ayant été appelé à l'immortelle couronne de la gloire, son éducation resta confiée à sa mère, sous la conduite de laquelle Louise profita d'une manière admirable. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, dès ce moment, uniquement occupée à servir Dieu et à lui plaire, elle méditait le projet de faire le vœu de virginité perpétuelle. Cependant, pour obéir à la volonté de Dieu et à celle de Louis XI, son oncle, à la tutelle de qui elle avait été confiée après la mort de sa mère, la jeune princesse épousa Hugues, prince de Châlons. »

Hugues possédait de nombreuses seigneuries, et il était digne, par la situation qu'il occupait dans le monde, de devenir l'époux de la nièce du roi de France. Il en était digne aussi par ses vertus qui le faisaient remarquer entre tous, en ces temps où la douceur des mœurs n'était guère de mise parmi les princes chrétiens.

LA PETITE COUR DE NOZEROY

Hugues de Châlons et sa jeune femme établirent leur cour à Nozeroy, aujourd'hui chef-lieu de canton du Jura, dans l'arrondissement de Poligny. Louise de Savoie s'appliqua dès cette époque à répandre les bienfaits de la religion dans ses vastes domaines, « adoptant dans l'état conjugal une chaste et sainte manière de vivre, méprisant toute vanité et toute recherche dans ses vêtements, nous dit le décret de béatification. Louise réforma la tenue de ses dames, réprima par sa modestie et sa gravité la licence des paroles, et s'efforça, non seulement par ses exemples, mais aussi par l'autorité de ses paroles, d'opérer une amélioration dans les mœurs de ses sujets ».

« Elle régla tellement la maison de son mari en fait de mœurs, dit encore le P. Fadéré, qu'elle semblait plustost un monastère que chasteau de prince mondain. Si quelqu'un, quel qu'il fût, et de quelle qualité, jusques aux plus grands gentilshommes, juroit le nom de Dieu ou des saincts, elle le faisoit à l'heure mesme mettre à genoux, baiser la terre et demander pardon à Dieu et aux saincts qu'il avoit offensés; et puis, selon leurs facultez ou conditions, elle leur faisoit mettre une aumosne en forme de petite amende dans sa cachemaille qu'elle tenoit dans sa chambre à cet effect, et puis distribuait le tout aux pauvres. »

La pieuse princesse était d'une charité inépuisable; chaque jour, sur ses ordres, des secours abondants étaient distribués aux pauvres, aux veuves et aux orphelins; elle veillait aussi d'une façon toute spéciale au sort des lépreux, qui étaient à cette époque délaissés de tout le monde à raison même de leur terrible maladie. De plus en plus touché des saints exemples qu'il avait sous les yeux, Hugues de Châlons, de son côté, avançait à grands pas dans les voies de la perfection.

« Quand on dansoit en leur présence, nous dit Catherine de Saulx, eux n'y restoient point attentifs, mais parloient ensemble de Notre-Seigneur, des liesses du benoist paradis et de moult autres et dévotes matières. » Louise de Savoie avait coutume de dire que les bals et les comédies sont comme des champignons dont le meilleur ne vaut rien; il est plus facile, ajoutait-elle, de s'en passer que d'en bien user.

ADIEU AU MONDE

Notre princesse était âgée de vingt-sept ans quand elle eut la douleur de perdre son époux. Comme elle n'avait point eu d'enfants de son mariage, elle résolut aussitôt de se consacrer exclusivement au service de Dieu, en dépit des conseils de ceux qui s'offraient à lui faire contracter une nouvelle alliance.

Cependant, elle dut encore rester deux années dans le monde pour mettre ordre à toutes ses affaires. Elle profita de ce temps pour s'adonner avec une nouvelle ardeur aux œuvres de pénitence et de piété. Son confesseur, le P. Jean Perrin, docteur de Sorbonne et gardien du couvent des Observants de Nozeroy, lui apprenait à réciter l'office divin. La vie de cette jeune veuve était déjà celle d'une fervente religieuse : elle prenait la discipline tous les vendredis, se levait à minuit et récitait Matines dans son oratoire, s'unissant de cœur à l'office que disaient à cette même heure les Observants.

CHEZ LES CLARISSES D'ORBE

Les deux années écoulées, Louise de Savoie, après avoir distribué ses biens aux pauvres et aux églises, alla s'enfermer au monastère des Clarisses d'Orbe. Deux de ses dames d'honneur l'y accompagnèrent : l'une était cette Catherine de Saulx dont nous avons déjà parlé, l'autre s'appelait Charlotte de Saint-Maurice.

Ce monastère d'Orbe avait été fondé par Jeanne de Montbéliard, femme de Louis de Châlons, prince d'Orange, qui était le beau-père de Louise de Savoie. En 1427, sainte Colette avait pris possession de ce monastère et y avait établi une communauté; cette maison fut plus tard soumise à la juridiction des Frères Mineurs de l'Observance.

« La vie de la Sœur Louise, lisons-nous dans

l'*Auréole séraphique*, fut, à dater de son entrée chez les Clarisses, un parfait miroir de vertu et de perfection. Son union avec Dieu était continuelle; les larmes abondantes qu'elle versait dans l'oraison révélaient assez ce qui se passait dans son âme. La promptitude de son obéissance faisait l'étonnement des religieuses, même les plus parfaites. Par amour de la pauvreté, elle demandait les vêtements les plus grossiers et les plus usés. Son ambition consistait à rendre aux Sœurs malades les plus pénibles services et à remplir dans la communauté les offices les plus humbles, comme laver la vaiselle, aider la cuisinière ou la dépensière. »

Sœur Louise entourait du plus profond respect et de la plus grande vénération les Pères Franciscains, desquels dépendait la communauté d'Orbe. Laissons encore la parole à celle de ses compagnes qui s'est faite son historiographe : « Quand le Chapitre provincial se célébra à Lausanne, dit-elle, il passa bon nombre de Pères par notre couvent; elle voulut aider à laver leurs escuelles et se tenoit bien heureuse de servir les bons Pères en cela; et en tout tems estoyt si aise quant venoyent des religieux par notre couvent et avoit grand soin qu'ils fussent bien servis; elle avoit une tant grande révérence qu'elle disait : « Je pense que Notre-Seigneur nous fait bien grand bénéfice les jours et tems qu'il nous envoie ces dits bons Pères et Frères et ne pouvons manquer avoir beaucoup de biens quand viennent scéans des Fils de notre benoist Père, Monseigneur sainct François. »

MORT DE SŒUR LOUISE

La bienheureuse Louise de Savoie avait été le modèle de la jeune fille, de l'épouse et de la veuve. Elle était maintenant le modèle des religieuses. Dieu ne voulut pas lui faire attendre longtemps la récompense due à tant de vertus. Elle s'éteignit paisiblement le 24 juillet 1503, à l'âge de quarante-deux ans. Elle fut inhumée dans l'église du monastère.

Quand, en 1535, les religieuses d'Orbe, chassées de leur ville par les protestants, vinrent s'établir à Evian, le corps de la bienheureuse Louise de Savoie fut transféré à Nozeroy chez les Franciscains de l'Observance et placé dans l'oratoire du Chapitre.

De bonne heure, Dieu s'était plu à glorifier sa servante par des miracles. Le culte qui lui était rendu depuis longtemps déjà par le peuple a été approuvé par Grégoire XVI en 1839.

OUVRAGE CONSULTÉ

L'*Auréole séraphique*, par le T. R. P. Léon, ex-provincial des Franciscains de l'Observance.

NOTRE-DAME DE GRACE

A LOOS-LEZ-LILLE (AU DIOCÈSE DE CAMBRAI)

Fête le 20 Octobre.

En l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1146, le noble comte Thierry d'Alsace et la comtesse Sybille d'Anjou, son épouse, ayant résolu de consacrer un lieu de leurs domaines à élever un monastère en l'honneur de la Vierge Marie, appelèrent en leur bonne ville de Lille, dans le comté de Flandre, l'illustre abbé de Clairvaux, saint Bernard, pour choisir parmi leurs nombreuses terres celle qui devait convenir à l'établissement des futurs moines.

Le comte, la comtesse et le grand Thaumaturge se dirigèrent vers un endroit situé à environ une heure de distance de Lille; la Cour et la population les accompagnaient; ils furent témoins de deux miracles, une aveugle et un lépreux guéris aux pieds d'une Vierge trouvée quelques années auparavant sur un tilleul, et saint Bernard s'écria : « Ici, toutes les populations la proclameront bienheureuse et sa gloire et ses faveurs s'étendront à travers les siècles. »

Vraie ou fausse, la prophétie attribuée à saint Bernard par une pieuse légende, s'accomplit en tous points et, pendant que les moines de Cîteaux défrichaient les terres données par le comte de Flandre et construisaient une magnifique abbaye, la statue de la Vierge honorée par saint Bernard, toujours placée sur son tilleul, commença à attirer grand nombre de fidèles à qui les faveurs obtenues faisaient pousser le cri de *Loos Notre-Dame* et bientôt s'éleva, autour de l'arbre, un joli village; pour conserver le cachet de son origine, il prit le nom de *Loos*, soit *Laus beatæ Mariæ*, comme le disent en toutes lettres de vieilles chartes latines, encore conservées de nos jours dans les archives du comté de Flandre.

Ce ne fut guère qu'en 1584 qu'on commença à enregistrer les faveurs obtenues par la Vierge du tilleul de Loos, mais à cette époque elles se multiplièrent à tel point que Mgr Jean de Vendeville, évêque de Tournai (diocèse dont Loos dépendait), crut devoir nommer une Commission de notaires apostoliques pour constater les miracles, entendre les dépositions des témoins, les examiner et les contrôler.

La guérison d'un bourgeois de Lille, Jacques Dubois, frappé d'apoplexie, celle d'une dame de haute noblesse, Mme de Varennes, percluse, recouvrant l'usage de ses membres au pied de la sainte image, furent les deux premiers miracles consignés au registre des notaires; ils attirèrent de plus en plus la foule; de toutes parts, on venait, malgré les difficultés de transport de l'époque, vénérer la Vierge de Loos.

Une telle affluence exigeait une chapelle; elle s'éleva à la place du tilleul et fut bénie en 1591, par Mgr de Vendeville; mais, à cette époque, les huguenots répandaient dans les Pays-Bas leurs doctrines contre le culte rendu aux saintes images, culte qu'ils représentaient comme idolâtrie, et la statue miraculeuse disparut, enlevée

la nuit par des mains sacrilèges qui avaient poussé l'audace jusqu'à laisser dans la chapelle un écrit expliquant les motifs anticatholiques de leur larcin.

Le triomphe des ennemis de la religion ne fut pas long; bientôt, une copie de la Vierge volée qui se trouvait dans le chœur de l'abbaye des Bernardins de Loos fut transportée solennellement à la chapelle par les soins de Dom Carpentier, alors abbé du monastère, et Mgr de Vendeville fit de nouveau le voyage pour présider cette cérémonie. Le pieux prélat donna aux fidèles l'assurance que la Sainte Vierge, malgré le sacrilège commis, n'avait pas abandonné le lieu qu'elle s'était choisi pour répandre ses bienfaits.

La parole de l'évêque se réalisa et, loin d'avoir diminué, la ferveur des enfants de Notre-Dame de Grâce augmenta, et on comptait parfois 20 000 pèlerins venant en un seul jour vénérer leur bonne Mère dans son sanctuaire de Loos.

En cette période, les notaires apostoliques se déclarent impuissants à constater les faits miraculeux; des paralytiques sont guéris, des aveugles voient, plusieurs enfants mort-nés recouvrent la vie et reçoivent la grâce du baptême. Le tout était certifié juridiquement par des témoins oculaires entre les mains des commissaires délégués.

En 1600, les archiducs Albert et Isabelle, venus à Lille, voulurent visiter le sanctuaire de Loos; le bruit des prodiges qui s'y opéraient était parvenu dans leur lointain palais et, pour conserver mémoire de leur pèlerinage, ils firent don, par lettre patente du 27 juin de cette année, d'une lampe d'argent à leurs armes, artistement travaillée, et fondèrent à perpétuité une rente annuelle de 25 florins pour l'entretien du luminaire.

En 1611, la chapelle, depuis longtemps insuffisante, fut agrandie; elle fut bénie par Mgr Michel d'Esner, nouvellement appelé au siège épiscopal de Tournai; à cette époque, une jeune aveugle fut guérie, et l'*ex-voto* offert par ses parents est encore conservé dans l'église de Loos; c'est à ce titre que nous mentionnons ce miracle, car il nous est impossible de suivre à travers les siècles les nombreux prodiges de Notre-Dame de Grâce et il nous faut forcément nous borner à de simples éphémérides.

Au moment de la guerre entre la France et l'Espagne en 1635, la sainte image dut être mise à l'abri des profanations; on la transporta à Lille où elle fut conservée jusqu'en 1660; en cette année, elle fut rapportée triomphalement en son sanctuaire au son de l'Emmanuel, la cloche principale de Lille qui n'était mise en branle que dans les occasions solennelles.

Les prodiges continuèrent et, en 1681, on dut se décider à bâtir une nouvelle chapelle. Ce fut une magnifique rotonde de 23m,70, sur 16m,20 de large qu'on construisit; le chœur était pavé de marbre blanc, les autels latéraux dédiés à saint Joseph et à saint Bernard; le tout d'une telle richesse qu'un prince qui visita la chapelle à cette époque trouvait le sanctuaire de Notre-Dame de Loos plus beau et plus riche que la chapelle de Versailles.

Ce prince était l'électeur de Cologne, Joseph Clément, qui avait été mis au ban de l'Empire, en 1706, à la suite de la prise de Cologne par les Hollandais et s'était réfugié à Lille; il conçut une vive dévotion envers Notre-Dame de Grâce et chaque samedi, il se rendait à Loos et y faisait célébrer la Sainte Messe.

Il trouva ce qu'il ne cherchait pas, l'honneur d'être appelé au sacerdoce; il le disait lui-même, ce fut aux pieds de la Vierge de Loos qu'il en reçut l'inspiration et la vocation et ce fut dans la chapelle de Loos qu'il voulut recevoir le sous-diaconat des mains de Fénelon, l'illustre archevêque de Cambrai.

Le clergé de Loos se sert encore de nos jours, aux solennités de Pentecôte et des saints apôtres Pierre et Paul, d'un ornement complet en velours rouge, orné de riches broderies et daté, provenant de cette cérémonie.

Un an plus tard, le prince électeur, ayant reçu la consécration épiscopale, voulut donner à Marie une nouvelle preuve de sa dévotion et, dans l'intention de rendre plus vénérable encore son sanctuaire privilégié, il tint à faire la consécration de la chapelle de Notre-Dame de Loos.

Cette cérémonie eut lieu, avec la plus grande pompe, le 17 juillet 1707. Vint la Révoltion; Loos ne fut pas épargné. La sainte chapelle fut fermée et vendue, bientôt elle tomba en ruines faute d'entretien, et depuis 1811 put être regardée comme entièrement disparue. On voyait cependant encore, en 1869, quelques morceaux intercalés dans une usine, mais, à cette époque, ils disparurent dans une reconstruction.

La sainte image n'était cependant pas perdue, elle avait été conservée par un charpentier, Félix Jacquart, du hameau d'Ennequin, et vers 1800, il la restituait à Dom Schlim, ancien moine de Loos, devenu curé de la paroisse. Bientôt, celui-ci, avec le concours de l'abbé Détrez, vénérable prêtre du pays qui avait passé dans la contrée toute la période révolutionnaire en y exerçant son ministère, Notre-Dame de Grâce fut déposée dans l'église paroissiale de Loos et son culte redevint aussi florissant qu'auparavant.

Le XIXe siècle ne devait pas être moins fécond pour la gloire de Notre-Dame de Grâce; l'ancienne église, dont l'origine remontait à saint Piat, fut bientôt trop petite quand elle devint le siège du pèlerinage, et en 1835, Mgr Wicart, alors doyen de Lille, mort depuis évêque de Laval, faisait la bénédiction d'une nouvelle église qu'on fut forcé d'agrandir en 1859.

La charmante église actuelle fut bénie le 1er octobre 1860 par le R. P. Etienne, supérieur des Lazaristes, puis consacrée le 27 octobre 1869 par S. G. Mgr Lequette, évêque d'Arras.

Entre temps, le choléra de 1832 avait apporté un nouveau fleuron à la gloire de Marie.

Lille était cruellement atteint par l'épidémie et l'hospice général surtout était excessivement frappé par le fléau; on n'y voyait que morts et moribonds. On se décida à recourir à Notre-Dame de Grâce, et ce qui restait valide dans la maison, vieillards, orphelins, se mit en route, un matin, par un temps affreux, sous la conduite des Sœurs de Charité.

A partir de ce jour, la mortalité se mit à décroître et l'épidémie disparut bientôt du vaste hospice. Les registres de l'Etat civil témoignent de ce fait.

Il nous est impossible, en narrant les faits à la gloire de la Vierge de Loos, de ne pas signaler que ce fut à ses pieds que la Sœur Natalie, une simple servante, morte en odeur de sainteté, fut inspirée de fonder la Congrégation des Filles de l'Enfant-Jésus, Congrégation très florissante qui dirige une grande partie des hôpitaux et écoles de la région du Nord; ce fut aussi à ses pieds que Mlle Smet conçut le projet de l'établissement de la Congrégation des Dames Auxiliatrices du Purgatoire.

LE VÉNÉRABLE JOHN BOSTE (1544-1594)

MARTYR ANGLAIS

Au moment de livrer le Vénérable à ses ennemis, un traître lui demande hypocritement sa bénédiction.

UN COURAGEUX CONVERTI
APOSTOLAT EN ANGLETERRE

JOHN Boste naquit à Dufton, dans le Westmoreland, vers l'an 1544. Ses parents, qui appartenaient à la Réforme, étaient des propriétaires aisés ; ils envoyèrent leur fils à Oxford pour y faire ses études. Il prit successivement ses grades de licencié (1569), de docteur (1572), et reçut le titre de fellow (agrégé). Quelques années plus tard (1574), il devait se convertir au catholicisme, mais nous ignorons à la suite de quelles circonstances. Il était sans doute de ces âmes droites qui ne savent pas résister à la vérité lorsqu'elle a éclairé leur intelligence. En ce temps-là, surtout, il fallait un courage héroïque pour embrasser la foi catholique. Pour John, c'était la perte de la situation brillante qu'il occupait. Il dut, en effet, pour rester fidèle à ses convictions, donner sa démission de professeur.

Il fit plus encore. Sentant en lui une âme d'apôtre, il voulut répandre la vérité parmi ses compatriotes, et, comme il n'y avait plus de Séminaire catholique dans sa patrie, il brava les lois en vigueur, qui défendaient d'aller faire ses études dans un établissement étranger, et, le 4 avril 1580, il entrait au Séminaire anglais, qui venait d'être transféré

de Douai à Reims. Il fut ordonné prêtre le 4 mars 1582 et envoyé le 11 avril dans la mission d'Angleterre.

Il aborda à Harthpool, mais semble avoir continué sa route immédiatement jusque dans le Cumberland, comté du Nord-Est, où il se trouvait parmi des amis. Sa mère vivait encore, comme aussi son frère et d'autres connaissances.

LES LOIS CONTRE LES CATHOLIQUES JOHN BOSTE EST RECHERCHÉ

On était alors sous le règne d'Elisabeth (1533-1603), femme despotique, cruelle et de mœurs dépravées, qui avait juré l'anéantissement du catholicisme dans ses Etats. Deux « actes » du Parlement avaient ouvert la persécution. C'était l'acte de suprématie, par lequel la reine était reconnue « chef suprême de l'Eglise d'Angleterre », et l'acte d'uniformité, qui rendait obligatoire, sous les peines les plus dures, un nouveau *Prayer Book*, ou formulaire hérétique.

Durant l'année 1582, John Boste dut recourir à maints subterfuges pour dépister les émissaires de la « bonne reine Besse ». Les prêtres surtout étaient traqués, souvent trahis. Le vingt-troisième statut d'Elisabeth renchérissait sur les pénalités contre les catholiques. La tête des Jésuites et des prêtres était mise à prix ; on menaçait les élèves anglais des Séminaires étrangers des plus rigoureuses représailles, s'ils ne rentraient pas aussitôt dans le royaume. Des espions circulaient partout, et il s'en trouvait parmi les catholiques et parmi les moins soupçonnés, comme nous le verrons dans la suite.

John Boste travailla sans bruit au salut des âmes. Afin de se dissimuler davantage, il était entré comme serviteur chez lord Montagne.

Vers le 4 février 1583, diverses arrestations furent opérées dans le Westmoreland et le Cumberland, et entre autres, celle de Lancelot Boste, frère de notre Vénérable, dans la maison de sa mère. Il fut emprisonné, mais on ne put capturer John. Celui-ci semble avoir été à cette époque dans le nord de l'Angleterre, car le 28 décembre 1585, un certain Thomas Rogers écrit de Paris à Walshingham, ministre d'Elisabeth : « Les Jésuites écossais qui correspondent avec la France remettent leurs lettres entre les mains de John Boste, qui les envoie par quelqu'un allant de Newcastle à Dieppe. » Le 21 mai 1587, Sir Cuthbert Collingwood écrit à Walshingham : « Plaise votre honneur d'être averti que deux de mes parents ont conduit récemment à travers le Northumberland divers Jésuites et prêtres séminaristes en Ecosse. Ils étaient à Edimbourg avec Boste, le Jésuite anglais, au dernier meeting, où ils se rencontrèrent avec d'autres Jésuites écossais, tels que Gordon, Haye et Durye. »

A partir de l'année 1592, nous ne savons pas au juste ce que fit notre martyr, mais nous croyons que les cinq années qu'il avoue plus tard avoir passées en Ecosse doivent être attribuées à cette période. En revenant de ce pays, il remplit son ministère dans les comtés de Durham, York et Northumberland, et, comme il le déclara lui-même, « il entendait les confessions et célébrait la sainte messe, sinon chaque jour, du moins aussi souvent qu'il le pouvait ». En juillet 1592, John Boste retourna dans le Northumberland, où il fut reçu par John Car, directeur des postes de Newcastle. Hélas ! son apostolat allait bientôt finir.

TRAHISON ET ARRESTATION

Le P. Hotby nous a laissé le récit de son arrestation : « Le lord président avait depuis longtemps suborné et acheté un certain Francis Eglesfield, pour qu'il trouvât une occasion de trahir John Boste. Cet individu, dont la vie était scandaleuse, ne fit aucune difficulté pour prendre la chose en main, et dans la pensée de réussir plus facilement, feignit d'être catholique ; par là il s'introduisit plus facilement dans la compagnie de celui qu'il voulait trahir.

Sachant que M. Boste avait parfois la coutume de rendre visite à un certain William Claxton, Eglesfield se rendit compte qu'il arriverait à surprendre le saint prêtre en s'insinuant dans l'amitié de ce pauvre gentilhomme et de sa femme. Le 10 septembre 1593, apprenant que M. Boste était dans la place désirée, il avertit le président, qui, à ce moment-là, se trouvait chez l'évêque anglican de Durham. Un mandat d'amener fut aussitôt donné à certains hommes désignés. Ceux-ci assiégèrent la maison à longue distance. Sur ces entrefaites, Eglesfield se présente chez John Boste, qui se disposait à sortir, le salue comme un autre Judas, s'agenouille devant lui et lui demande sa bénédiction ; puis, se retournant vers ses hommes qui se sont rapprochés de la maison, il les dispose de telle sorte que personne ne puisse s'échapper. Le prêtre, s'apercevant qu'il était trahi (il avait depuis longtemps des doutes sur la bonne foi de ce prétendu ami), pénétra dans un passage secret pour se sauver. Les hommes entrèrent alors, fouillèrent la maison et pillèrent tout ; ils brisèrent le plancher du salon, où se trouvait lady Margaret et y trouvèrent un passage en bas ; ils mirent également la main sur des ornements sacrés qu'on y avait déposés, mais ne purent découvrir l'homme qu'ils cherchaient.

Eglesfield, qui n'avait pas voulu venir dans la maison avec les agents, de peur d'être qualifié de traître, leur demanda du dehors s'ils le trouvaient, leur certifiant qu'il était à l'intérieur. Il leur donna l'ordre de briser la cheminée où il devait se dissimuler, car les habitants du logis, ne soupçonnant point sa trahison, lui avaient indiqué les endroits secrets. John y fut, en effet, rencontré, saisi et conduit à Durham, avec lady Margaret et d'autres personnes. La nouvelle en fut apportée au président. Celui-ci fut très heureux de cette capture, assurant « qu'il avait attrapé un des plus grands cerfs de la forêt ».

INTERROGATOIRE ET BELLES RÉPONSES DU SAINT PRÊTRE

Le jour suivant, le président se hâta d'aller à Durham (car il était à Darlington), pour interroger le martyr et tous ceux qui avaient été pris avec lui. M. Boste se montra résolu et même joyeux. Divers ministres l'assail-

lirent de questions, mais les détails de ces conférences ne nous sont pas connus.

De Durham, John fut conduit à York, et de là à Londres. Après un premier interrogatoire, il fut emprisonné à la Tour.

Ce ne fut qu'en juillet 1593, que John Boste, avec un autre compagnon, John Ingram, ayant triomphé de toutes les tortures, furent condamnés au dernier supplice. Ils furent tous les deux renvoyés dans le nord de l'Angleterre, les pieds liés sous le ventre du cheval, afin d'éviter toute fuite possible, et tenus éloignés l'un de l'autre pour qu'ils ne pussent s'entretenir ensemble et s'encourager. Ils arrivèrent ainsi à York vers le 13 juillet 1594, et de là à Durham, pour y comparaître aux prochaines assises tenues le 22 du même mois.

A l'ouverture, Hutton, évêque anglican de Durham, prononça un discours violent avec des invectives contre le Pape, les Séminaires, les prêtres, etc., flattant les juges pour les encourager à poursuivre avec toutes les rigueurs de la justice, ou plutôt de la cruauté, ces prétendus criminels et leurs partisans, chaque fois qu'il s'en présenterait devant eux. Le 23, le jury fut saisi d'un jugement de vie et de mort contre John Boste.. Quand celui-ci eut été amené à la barre, le greffier lut l'acte d'accusation, contenant que l'accusé était Anglais, né à Dufton, dans le comté de Westmoreland ; avait sans autorisation quitté le royaume pour les pays étrangers, où, sur l'autorité de l'évêque de Rome, il avait été ordonné prêtre ; puis était retourné en Angleterre et avait dit la messe à Waterhouse, dans le comté de Durham, contrairement aux lois de Sa Majesté, à sa couronne, à sa dignité, etc. Il lui demanda s'il était coupable ou non.

— Non coupable, dit-il.

— Comment voulez-vous être jugé ? lui demanda-t-on.

— Par le clergé, c'est-à-dire par une enquête faite par des prêtres.

— Il n'y a pas en Angleterre jusqu'à maintenant pareil jugement en usage ni permis.

— Alors, je serai jugé par vos propres consciences.

— Vous devez dire si vous voulez être jugé par Dieu et le pays ; si vous refusez, il y a un moyen plus court pour vous.

— Je suis prêtre de la Sainte Eglise catholique, venu quoique indigne prêcher l'Evangile de Jésus-Christ et administrer les sacrements à mes chers compatriotes, ce dont je ne rougis pas.

— Alors, vous avouez que vous êtes Anglais, et avez voyagé par delà les mers, et avez été ordonné prêtre sur l'autorité de l'évêque de Rome depuis la première année du règne de Sa Majesté, et êtes retourné et avez dit la messe en Angleterre, selon l'acte d'accusation ?

— Tout cela, je le confesse et n'en suis point honteux, mais je me réjouis beaucoup de l'avoir fait.

— Inscrivez cette confession sur le registre, dit le président ; le jury ne se troublera point à cause de lui : la cour procédera contre lui sur sa propre confession.

M. Boste voulut ensuite parler, mais on ne le lui permit point.

— Emmenez-le de la barre, c'est un impudent qui séduirait le peuple.

Il fut ainsi reconduit en prison. Le peuple se pressait autour de lui pour le voir ; quant à John, il priait Dieu d'envoyer à sa nation de bons pasteurs.

NOUVELLES CALOMNIES — SENTENCE DE MORT

Le lendemain matin, tous ceux qui avaient été trouvés coupables furent cités à la barre pour entendre leur jugement. Le premier de tous fut John Boste, qui fut interrogé sur ce qu'il pourrait dire afin de se soustraire à la peine de mort. Il répondit alors qu'il était heureux d'être appelé par Dieu à l'honneur du sacerdoce, regrettant que les lois de sa patrie bien-aimée fussent en opposition avec la sainte foi catholique. Ici, le président lui parla de sa présence à Ordington (dans le Berks), à un mariage où se trouvait aussi un certain John Ballard, prêtre, qui lui parla d'une invasion de l'Angleterre par le roi d'Espagne, invasion que lui, Boste, avait traîtreusement tenue secrète. Le saint prêtre avoua que Ballard l'entretint d'une invasion, mais il le blâma en disant :

— Vous et moi sommes prêtres, notre devoir est de prêcher aux âmes et non point de nous mêler de ces invasions temporelles : elles ne nous regardent point.

Et il ajouta :

— Quiconque m'accuse de cela ou de toute autre chose que ce qui est contenu dans ma confession, le fait injustement, serait-il un lord.

— Non, répliqua le président, vous vous êtes réjoui d'en entendre parler, et vous étiez excessivement désireux d'être au courant de ces secrets, mais si vos trahisons avaient réussi, où serait alors reine Elisabeth, que je supplie Dieu de conserver à jamais.

Et les autres répondirent :

— *Amen.*

Avec John Boste furent condamnés John Ingram et George Swallowelle, un ministre converti. Le juge Beaumont prononça contre eux la sentence de mort, en ajoutant ces mots :

— Dieu ait pitié de nous !

SCÈNE TOUCHANTE — VERS LE SUPPLICE

M. Boste s'agenouilla, étendit les mains, remerciant Dieu de ce qu'il lui avait fait la grâce de confesser son nom devant tous, et ajouta qu'il s'en glorifiait. M. Ingram entonna le *Te Deum*, et alors Ingram et lui se baisèrent les mains et s'embrassèrent. Cet exemple émut tellement Swallowelle que, bien qu'il se fût rétracté, il supplia la Cour de le laisser mourir avec eux. Là-dessus, les juges commandèrent aux deux prêtres de quitter la salle et de rentrer en prison.

Le mercredi 24 juillet 1594, le shériff alla chercher les prisonniers pour les conduire au supplice. John Boste monta sur la charrette où l'on avait répandu de la paille de lin fraîchement cueilli. Il s'étendit sur le dos, tenant les mains élevées vers le ciel ; il ne parlait pas, mais semblait plongé dans une profonde méditation. En passant, il donna sa bénédiction à deux ou trois femmes qui tombèrent à genoux dans la rue, comme je l'ai entendu dire, ajoute le P. Hotley. Je dis que j'ai entendu dire cela, car je laissai mon guide noter les événements qui arriveraient

le long du parcours entre la prison et les arbres où devait avoir lieu l'exécution et j'allai moi-même me procurer une place avant que le shériff arrivât, où je pus écouter et voir ce qui pourrait arriver.

Quand le martyr fut arrivé aux arbres, il se leva, et, ayant ôté son bonnet, il remercia ceux qui s'étaient chargés de l'amener à cette place de la peine qu'ils avaient prise. Un ministre, qui se trouvait à côté de lui, voyant qu'il prenait toutes choses en bonne part, l'accusa (étant fâché, je pense, de ce qu'il s'était si bien comporté) de se conduire indignement ; ce qu'un gentleman entendant, dit au ministre :

— Mon ami, ne parlez pas ainsi, car M. Boste s'est comporté très bien.

Et, répétant ces mots, il dit :

— M. Boste s'est comporté merveilleusement bien.

Alors, on lui ordonna de descendre de la charrette et de monter sur l'échelle. Il s'arrêta un instant, fit le signe de la croix et dit l'*Angelus*, en gravissant un degré à chaque verset.

SUR LA POTENCE — PRIÈRE DU MARTYR

Quand il fut presque au sommet de l'échelle, il se tourna du côté du peuple, fit le signe de la croix et s'offrit à faire un discours à la foule. Mais il n'avait pas plutôt commencé de parler, que le shériff l'arrêta et commanda au bourreau de faire son office et de lui passer la corde au cou. Le bourreau allait le jeter dans le vide, quand le shériff l'arrêta et dit au martyr de prier et de recommander son âme à Dieu.

Alors, le bienheureux martyr dit :

— J'espère que si vous n'avez pas souffert que je vous parle en ce monde, du moins ma mort parlera à vos cœurs, et puisque je ne puis vous exhorter, souffrez du moins que je parle à mon âme et répète les psaumes du prophète David.

— Vous le pouvez, dit le shériff.

Alors le martyr dit, élevant ses mains vers les cieux, fixant son cœur sur Dieu et élevant ses regards du côté du ciel :

« Retourne, ô mon âme, dans ton repos, parce que Dieu t'a comblée de bienfaits. Et quel bien Dieu t'a-t-il fait ?... Parce qu'il a délivré mon âme de la mort. De la mort ? Qu'est-ce à dire ? De la morsure de l'hérésie, dont mon pays, hélas ! est infecté, empesté et couvert comme d'une plaie. »

— Cela suffit, dit le shériff ; ne parlez plus.

— Mais, répondit le martyr, ce n'est que le psaume du prophète, et par conséquent, ce ne peut être nuisible.

— Sans doute, dit le shériff, mais vous en faites le commentaire. Dites-le en latin aussi souvent que vous voulez.

Alors, le martyr, voyant que ce n'était point selon la loi de parler anglais, répéta les mots du prophète en latin, jusqu'à ce qu'il arrivât au bout du psaume. Quand il eut fini, un des juges lui suggéra de se repentir de ses péchés.

— Quant à mes péchés, dit le martyr, ami, je n'ai pas besoin de votre observation pour m'en repentir.

— Repentez-vous aussi de vos offenses envers votre reine, s'écria un assistant.

— Je ne l'ai jamais offensée, dit le martyr ; je le jure sur mort, je n'ai jamais été sur le point de lui faire du mal. Je prie Dieu que mon sang puisse être versé en satisfaction de ses péchés à elle.

— Faites vite, faites vite, cria le shériff au bourreau. Alors, le bourreau tourna l'échelle, et le martyr tomba dans le vide pendant qu'il murmurait : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Le bourreau avait un couteau préparé pour couper la corde, aussitôt l'échelle tournée, mais le shériff l'en empêcha.

SCÈNES TRAGIQUES

Le corps étant resté suspendu la durée d'un *Pater noster*, le shériff ordonna de couper la corde. Dès qu'il tomba, l'un des bourreaux le saisit par les pieds, deux ou trois le prirent par le corps et le transportèrent jusqu'au feu qui était allumé à quelque distance. Mais sous l'action du feu, le martyr revint à lui et dit ces paroles :

— O bouchers cruels d'avoir si tôt coupé la corde !

Quand le bourreau lui ouvrit le ventre, selon les usages du temps, le saint prêtre s'écria : « Dieu, pardonnez-lui cette action. O Dieu, ne leur imputez point ce péché ! »

Pour en finir, car je vois que je mouille mon papier de larmes, continue le narrateur, ils lui arrachèrent les membres, les jetèrent au feu même sous ses yeux, lui enlevèrent les entrailles comme des bouchers, lui tranchèrent la tête et mutilèrent son corps en coupant ses membres par quartiers de la façon la plus effroyable. Et cela ne suffit point pour assouvir leur cruauté, ils firent bouillir les divers quartiers de son corps.

Telle est la cruelle tragédie que j'ai entendue et vue.

Maintenant, venons à ce que je sais par ouï-dire... J'ai entendu dire que M. Boste prit son cœur entre ses mains ; il était si plein de vie quand on le lui arracha du corps ! Il leva ses mains du côté de sa tête quand ce sanguinaire boucher était en train de la lui couper. Voilà ce que je sais par ouï-dire, mais, à Durham, je n'osais pas me montrer trop curieux de peur qu'on me reconnût.

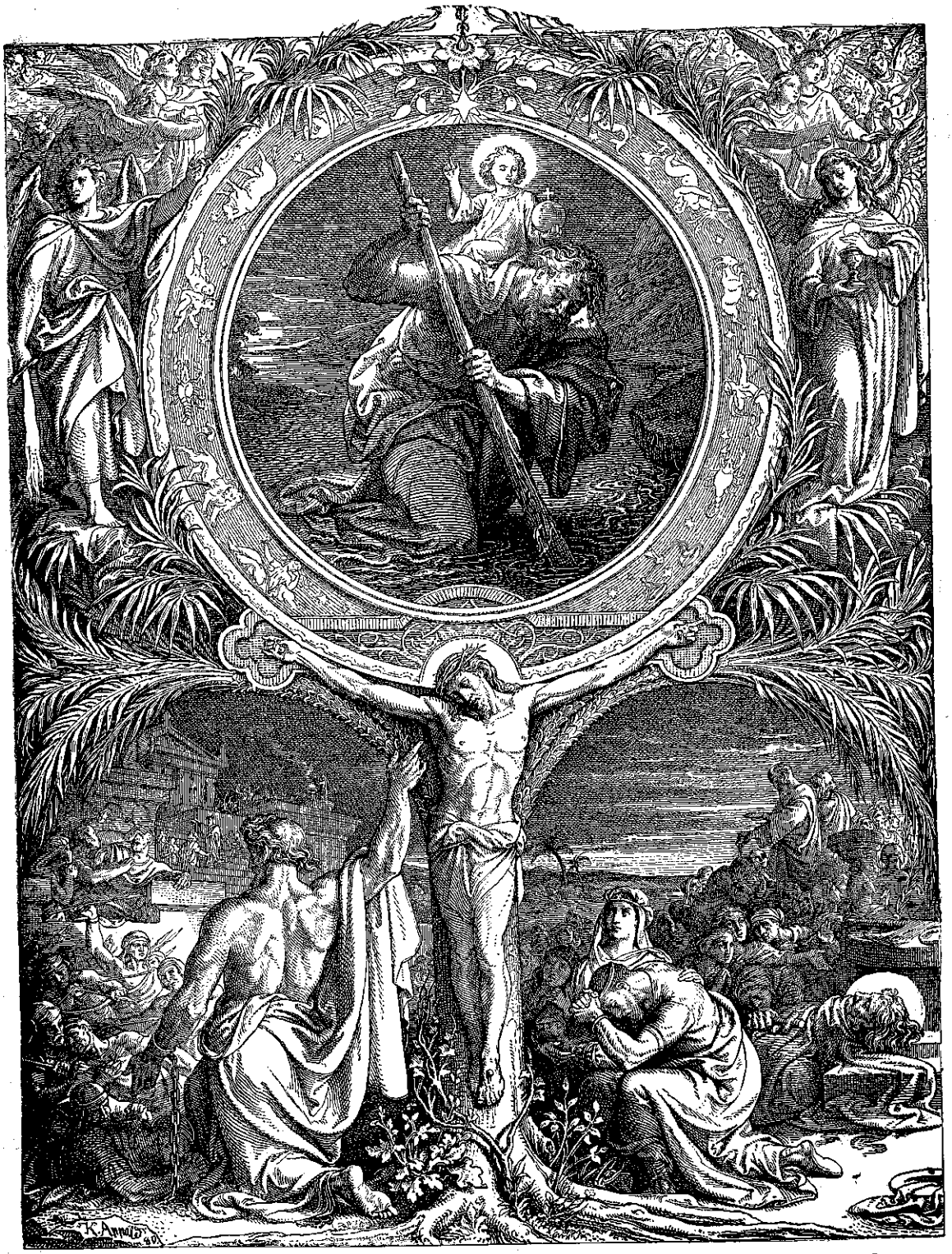
Vraiment, voilà la patience des saints qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus !... Accordez-nous, Seigneur, nous vous en supplions, d'imiter ce que nous révérons, que nous apprenions même à aimer nos ennemis.

BIBLIOGRAPHIE

Vénérable John Boste (*1544-1594*), by JOHN B. WAINEWRIGHT, London, Catholic Truth Society, 69, Southwark Bridge Road. S. E. Sir C. Sharp's. Memorials of the Rebellion of 1569.

SAINT CHRISTOPHE

Fête le 25 juillet.



Saint Christophe, prisonnier, prêche le vrai Dieu.

Les peuples se convertissent autour du corps de saint Christophe.

LE CULTE DE SAINT CHRISTOPHE PLUS CONNU QUE LES ACTES DE SA VIE

La vie des saints les plus populaires, les plus invoqués et les plus vénérés se trouve parfois enveloppée d'une mystérieuse obscurité. On dirait que Dieu se plaît à exalter singulièrement aux yeux des hommes ceux de ses serviteurs qui ont poussé la pratique de l'abnégation et de l'humilité jusqu'à ne pas laisser de trace de leur passage sur la terre.

Le très glorieux martyr de Jésus-Christ, Christophe, en est un exemple frappant.

Les hagiographes ne nous apprennent rien de bien certain touchant sa naissance, les actes de sa vie et le genre de son supplice; tandis que l'histoire authentique de son culte remplit de nombreuses pages.

Dès la plus haute antiquité, l'Eglise l'a distingué parmi les autres saints; elle a entouré sa mémoire d'honneurs particuliers.

Le moyen âge le compta au nombre des quinze bienheureux, décorés du titre de *saints auxiliaires* ou *protecteurs*, toujours invoqués efficacement dans les grands dangers. On avait recours à lui surtout en temps de peste et dans les cas de possessions diaboliques. Un jour, par la bouche d'un démoniaque, Satan avoua qu'après la Mère des miséricordes, le Géant chrétien (ainsi nommait-il notre Bienheureux) lui arrachait le plus de victimes.

Témoins des prodiges opérés par sa vertu, les fidèles aimaient à implorer l'intercession de Christophe. Les églises et les monastères élevés en son honneur sur tous les points de la chrétienté attestent l'universalité de son culte. Lorsque la dévotion aux saints était florissante, il n'y avait pas de pays, pas de province, pas même de ville, qui ne se glorifiât d'avoir au moins une parcelle des reliques du généreux martyr. Il n'y avait pas d'église qui ne possédât l'image du Saint, image bien connue, où Christophe est représenté sous les traits d'un géant, portant sur ses robustes épaules le Christ petit Enfant, et traversant, un bâton à la main, les eaux d'un fleuve profond.

Cette image occupait une place à part dans les cathédrales. Elle était immense, et parfois, on la représentait, entourée du zodiaque, comme si elle remplissait le monde entier.

Les peuples ne purent se résoudre à ignorer les actes et la vie d'un Saint dont le nom était si glorieux. L'histoire leur fournissait à ce sujet des renseignements rares et confus; la pieuse imagination de nos pères s'empara de ces débris informes et en bâtit un gracieux édifice, qui fut la légende de saint Christophe.

LÉGENDE DE SAINT CHRISTOPHE

CHRISTOPHE AU SERVICE D'UN ROI PUISSANT

En ce temps-là existait un géant de la race des Chananéens, et dont la haute stature mesurait douze coudées. Fier de sa taille et de la force physique dont il était doué, il voulut s'attacher au service du roi le plus puissant de la terre.

A cet effet, il alla trouver un grand prince très renommé pour sa bravoure et ses hauts faits. On le reçut à bras ouverts, et on l'admit parmi les capitaines de l'armée. Or, le prince était chrétien. Un jour, il advint qu'un jongleur se présenta à la cour. Il chanta une sorte de cantique magique, où le nom du diable revenait sans cesse. Toutes les fois qu'il entendait le nom du maudit, le roi se signait dévotement. Fort intrigué, Christophe en demanda la raison au prince lui-même. Celui-ci, pressé de questions, lui avoua que le diable était un être méchant dont il craignait les maléfices, et qu'il cherchait à les éloigner par le signe de la Croix.

« Donc, repartit Christophe, vous n'êtes pas le monarque le plus puissant du monde, et je me suis trompé en m'attachant à votre personne! Adieu, seigneur, je vous quitte pour aller me mettre au service du diable. »

CHRISTOPHE AU SERVICE DU DIABLE

Après une longue course, le géant, étant au milieu du désert, se trouva en face d'un homme à l'aspect terrible.

« Qui es-tu, demanda Christophe?

— Je suis le diable, répliqua l'étranger.

— Justement, je te cherchais pour entrer à ton service. »

Et Christophe promit à Satan une fidélité éternelle.

Pendant longtemps, il se livra au brigandage et au meurtre, sous la conduite de son nouveau maître. Or, une fois qu'ils cheminaient côte à côte, une croix se dressa sur leur passage. Satan se prit à trembler de tous ses membres; il ne put passer outre.

« Qu'as-tu, » lui demanda son compagnon.

Obligé, par une force divine, de confesser la vérité, le démon répondit : « Jadis, je fis moi-même clouer sur cette croix un homme appelé le Christ; mais, par sa mort, il me vainquit. Depuis lors, il m'est impossible de supporter sa vue ou celle de l'instrument de son supplice.

— Donc, reprit le géant, tu n'es pas le monarque le plus puissant du monde, et je me suis trompé en m'attachant à ta personne! Adieu, seigneur diable, je vais à la recherche du Christ, plus grand et plus puissant que toi. »

CHRISTOPHE AU SERVICE DE JÉSUS-CHRIST

Après avoir longuement cherché, il fit la rencontre d'un saint ermite qui lui annonça le Christ et l'instruisit dans les mystères de la foi. Au baptême, il lui changea son nom païen, qui signifiait *réprouvé*, en celui de Christophore ou Christophe, qui signifie Porte-Christ. Puis, il lui dit :

« Tu veux t'engager au service du Christ, mon Roi?

— Je le veux.

— Apprends donc que le service de Jésus, mon maître et le tien, consiste dans le jeûne et dans la prière.

— Demandez-moi toute autre chose, saint ermite, car vous savez que je suis incapable de jeûner et que je ne puis pas encore beaucoup prier.

— Eh bien, soit! tu ne jeûneras pas, et tu ne prieras que très peu, mais à la condition d'exercer la charité envers les hommes pour l'amour de ton Dieu. Je t'établirai auprès d'un fleuve profond, et tu auras le soin de transporter, à travers les eaux du fleuve, les voyageurs qui imploreront ton assistance. »

Pendant longtemps, Christophe s'occupa avec zèle de la mission que l'ermite lui avait confiée. Un jour, il rencontra sur le bord de l'eau un jeune enfant qui demanda son aide pour passer de l'autre côté. Le géant chargea la frêle créature

sur ses épaules ; mais le fardeau, très léger au commencement, allait sans cesse augmentant dans le trajet, en sorte que notre Saint n'atteignit qu'avec de grands efforts la rive opposée.

« Jeune enfant, dit-il, en s'allégeant de sa lourde charge, lorsque je t'avais sur mes épaules, il me semblait que je portais le monde entier.

— Ne t'en étonne pas, répliqua le petit voyageur ; tu portais celui qui porte le monde. »

A ces mots, l'Enfant Jésus disparut, laissant Christophe plongé dans l'admiration.

Telle est la charmante légende de notre Saint : sous des apparences fort naïves, elle cache un ensemble d'enseignements élevés.

Saint Christophe, d'abord au service d'un roi puissant et bon, puis ministre de Satan, enfin serviteur de Jésus-Christ, représente l'humanité dans les trois états qu'elle a successivement parcourus : La loi naturelle, la loi diabolique ou l'idolâtrie, la loi évangélique.

Considérée en elle-même, la loi naturelle est semblable au roi dont parle la légende ; elle est puissante, elle est bonne. Mais qu'elle est faible, si on la met en présence des mauvais instincts de la nature et des attaques du démon !

L'humanité, dominée par les absurdités de l'idolâtrie, est vraiment dans la situation de Christophe, pendant la durée de son second service ; elle est l'esclave du diable.

Ayant reçu la loi de l'Evangile, elle devient *Christophore ;* elle porte le Christ à travers les adversités de la vie, signifiées par le fleuve de la légende.

LES ACTES DU MARTYRE DE SAINT CHRISTOPHE

ARRIVÉE DU SAINT A SAMOS

A côté de la légende de saint Christophe, il y a le récit de son martyre, vrai dans son ensemble sinon dans tous les détails, au témoignage de Baronius. En voici les faits les plus saillants :

Sous le règne de l'empereur Dèce, la ville de Samos, encore presque entièrement païenne, vit arriver dans ses murs un inconnu dont la stature gigantesque excita l'étonnement de tout le peuple. Mais la surprise augmenta lorsqu'on vit le géant se prosterner au milieu d'une immense multitude, et prier à haute voix pour la conversion des infidèles qui l'entouraient.

La contrée, en ce temps-là, était sous la puissance d'un certain Dagnus, que nos Actes appellent roi, mais qui ne devait être qu'un simple gouverneur, imposé à Samos par la volonté de l'empereur. Féroce persécuteur des chrétiens comme son maître, Dagnus, apprenant ce qui se passait, ordonna qu'on fît comparaître l'étranger devant lui. Des soldats se rendirent sur la place publique pour exécuter les volontés du gouverneur. Le nouvel arrivé leur annonça Jésus-Christ ; ensuite, afin de les convaincre de la vérité de sa prédication, il fixa en terre le bâton qu'il tenait à la main, et la verge devint sur-le-champ un arbre magnifique.

Ce miracle convertit, avec les soldats, une grande partie de la foule.

SAINT CHRISTOPHE CONFESSE LA FOI DEVANT DAGNUS

L'étranger leur dit alors : « Mes frères, puisque votre maître désire me voir, je vais maintenant, de mon plein gré, me rendre à sa demeure. » A l'entrée du palais, un officier du gouverneur s'écria, en l'apercevant : « Voici l'ennemi des dieux et de la chose publique ; voici celui qui est venu apporter le désordre dans la cité. » Et il lui appliqua sur la joue un vigoureux soufflet.

« Rends grâces au ciel de m'avoir fait chrétien, car si je n'étais pas le serviteur du Christ, tu ne sortirais pas vivant d'entre mes mains », répliqua le géant sans faire paraître la moindre émotion.

Cependant, on l'amena devant le tribunal de Dagnus : « Quel est ton nom, lui demanda ce dernier ?

— Mes parents m'ont appelé réprouvé ; mais, au baptême, j'ai pris le nom de Christophe.

— Peu m'importe ton changement de nom ; ce que je veux, c'est que, sans tarder, tu sacrifies aux dieux.

— Sacrifier à des dieux qui ont des oreilles et n'entendent point, des yeux et ne voient point, à des dieux d'or ou d'argent, de pierre ou de bois, qui ne sont d'aucune utilité à leurs adorateurs ! Jamais ! Tu devrais bien plutôt prier avec moi le Seigneur Jésus dont tu obtiendrais la rémission de tes péchés. »

Encouragés par les paroles du généreux confesseur, quelques-uns des soldats précédemment convertis s'approchèrent du tribunal, et, jetant leurs insignes militaires, ils s'écrièrent d'une commune voix : « Le Dieu de Christophe est notre Dieu. Nous voulons entrer à son service, arrière les fausses divinités ! »

Dagnus, la rage dans le cœur, les envoya tous à la mort. Quant au géant, il le fit jeter en prison.

ATTAQUE TERRIBLE DIRIGÉE CONTRE SAINT CHRISTOPHE

PÉCHERESSES ET MARTYRES

Comme les menaces paraissaient peu propres à effrayer le Saint et à ébranler sa constance, Dagnus résolut d'attaquer sa vertu. Il essaya de le séduire par l'appât des voluptés grossières.

A cette fin, il envoya, dans le cachot, des pécheresses, Nicœa et Aquilina, l'une et l'autre extrêmement remarquables par leur beauté. Il leur promit de grands honneurs et d'immenses richesses, si elles parvenaient à entraîner au mal le glorieux martyr de Jésus-Christ.

A peine furent-elles introduites auprès du Saint, qu'une divine flamme, s'échappant de son visage, vint les entourer et les renverser. Saisies de crainte, elles se mirent à le supplier : « Bienheureux homme de Dieu, lui disaient-elles, qu'il ne nous soit fait aucun mal ; car, dès cette heure, nous croyons en Jésus-Christ, ton Dieu, et nous renonçons au péché pour toujours.

— Levez-vous, mes filles, reprit le martyr, si vous voulez être chrétiennes ; si vous renoncez à votre vie d'infamie, ne craignez rien. » Puis, Christophe les catéchisa et les fit sortir de son cachot, saines et sauves.

A cette nouvelle, Dagnus voulut contraindre les deux femmes à sacrifier. Elles semblèrent y consentir sans trop de difficulté. Comblé de joie, le gouverneur assembla tout le peuple dans le plus vaste temple de Samos, afin que les nouveaux convertis fussent invités à revenir à l'idolâtrie, par l'exemple des deux anciennes courtisanes.

Amenées devant les idoles, Nicœa entoura de sa ceinture la statue de Jupiter, Aquilina, avec la sienne, la statue d'Apollon, et elles renversèrent les images des deux divinités. Puis elles crièrent, en présence de tout le peuple : « Si vous êtes des dieux, relevez-vous promptement ! »

Le gouverneur, hors de lui, fit périr Aquilina dans les supplices de la torture. Nicœa, con-

damnée au feu, mais miraculeusement épargnée par les flammes, eut la tête tranchée.

L'Eglise honore la mémoire des deux pécheresses le 24 juillet.

SAINT CHRISTOPHE CRUELLEMENT TOURMENTÉ

SA MORT

Christophe, retiré de la prison, fut battu avec des verges de fer, et on lui mit sur la tête un casque rougi au feu.

Le bienheureux martyr, souriant au milieu de ces atroces souffrances, se tourna vers le tyran et lui dit : « Si tu as des tourments plus raffinés, prépare-les contre moi; car la vie éternelle qui m'a été promise et que j'attends me rend les tortures plus douces que le miel. »

Le gouverneur, qu'irritaient ces paroles, fit construire un immense gril, mesurant douze coudées et proportionné à la taille du Saint.

On l'y étendit, après avoir répandu de l'huile sur tout son corps, les bourreaux allumèrent du feu sous le gril.

Christophe souffrit horriblement de ce supplice, mais sans discontinuer pour cela son oraison, sans rien perdre de sa patience et de sa sérénité habituelles. Son visage, dit l'hagiographe, était éclatant comme une rose parfaitement épanouie.

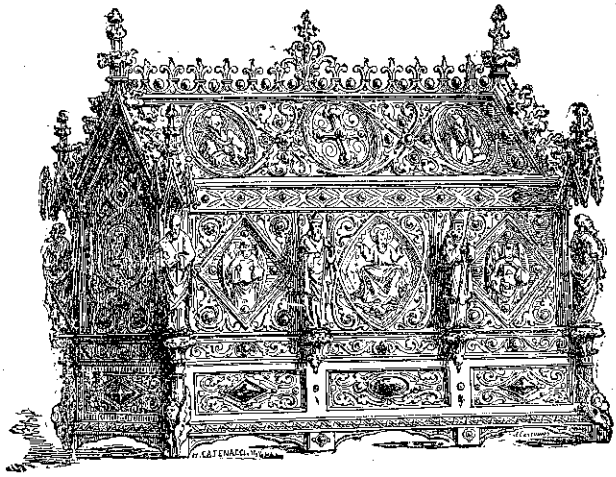
Malgré l'âpreté des tourments, Dieu ne permit pas qu'ils donnassent la mort à son serviteur.

Le gouverneur l'ayant fait enlever du gril, comme il le trouva toujours persévérant dans la confession du Christ, ordonna de l'attacher à un poteau et de cribler son corps de flèches.

Les flèches, retenues par le vent, restèrent suspendues en l'air, formant comme un rempart autour du Saint. Aucune ne le blessa.

Cependant, Christophe offrait au ciel une fervente prière : « O Dieu, disait-il, qui m'avez introduit dans la lumière de la foi, faites, je vous en supplie, que le lieu où reposera mon corps soit à jamais préservé des ravages de la grêle et des dévastations du feu, épargnez-lui aussi pour toujours le double fléau de la peste et de la famine. Accordez, Seigneur, aux démoniaques qui viendront se prosterner devant mes reliques et m'adresseront leurs vœux, de s'en retourner dans leur maison, délivrés de l'esprit mauvais.

» Et maintenant, ô Christ, daignez recevoir dans le temple de votre gloire un humble serviteur qui a vaillamment lutté pour soutenir la gloire de votre nom. » Et saint Christophe exhala doucement son âme qui s'envola au paradis le vingt-cinquième jour de juillet.



SAINTE GLOSSINDE, VIERGE

Fête le 25 juillet.

Pour éviter le second mariage que son père veut la forcer à contracter, sainte Glossinde s'enfuit de la maison paternelle et se retire à Metz — C'est dans cette ville que Jésus-Christ lui apparaît et lui donne le voile des religieuses.

UN MARIAGE ET UNE MORT

Du temps du roi Childéric III, vivait une très noble vierge qui avait nom Glossinde; son père figurait parmi les principaux personnages de la Gaule-Belgique. Il avait des sentiments chrétiens et pieux, mais il n'en avait pas assez pour offrir généreusement sa fille au Seigneur, supposé qu'elle entendît l'appel de l'Epoux céleste. Sans la consulter, il la maria à un seigneur du nom d'Obélenus. Dieu veillait sur la pureté de sa servante. Il la préserva de toute souillure.

Le jour des noces s'écoula dans les réjouissances et les fêtes qu'on a coutume de célébrer en pareille circonstance. Le soir venu, Obélenus prit son épouse et l'amena chez lui. A peine était-il arrivé, qu'un ordre du roi le mandait à la cour sans retard. Le nouveau marié y trouva le monarque fort irrité contre lui à cause de certains crimes affreux dont on l'accusait. Il ne sut pas se défendre; il fut jeté en prison d'où il ne sortit qu'un an après pour être conduit au dernier supplice.

PERSÉCUTION

C'était le moment que le père de Glossinde attendait avec impatience; il proposa de nouvelles noces à sa fille. Celle-ci, qui avait obéi une première fois, crut qu'elle pouvait résister sans manquer au respect dû aux parents. Elle

objecta qu'ayant été si malheureuse par suite de la condamnation et de la mort de son mari, elle craignait de tomber dans quelque autre disgrâce. Elle eut beau dire et beau faire, un époux lui fut choisi et les préparatifs de mariage commencèrent. La Sainte, n'écoutant que son amour de la virginité, s'enfuit de la maison paternelle et vint à Metz, ville célèbre par le nombre de ses habitants, sa puissance et son antiquité.

Le duc franc, à la tête d'une troupe de serviteurs, se mit à la poursuite de sa fille. Il allait l'atteindre lorsque celle-ci se réfugia dans la fameuse basilique du bienheureux protomartyr Etienne. Elle se cacha entre l'autel et la confession où reposaient alors les reliques d'une multitude de saints. Les satellites n'osèrent pas franchir le seuil du sanctuaire dont les murs abritaient leur victime. Ils s'établirent devant la porte, exerçant nuit et jour une surveillance très active, persuadés que la faim ne tarderait pas à leur livrer la vierge du Christ. Ils se trompaient. La sainte fille ne quitta pas un instant les colonnes de l'autel qu'elle tenait embrassées, et, pendant les six jours qu'elle resta dans ce lieu, elle s'abstint de boire et de manger. Mais celui qui donne à manger à toute chair et remplit tout être vivant de sa bénédiction, soutint avec des aliments divins sa servante privée des aliments humains; et tandis qu'elle regardait sans cesse le ciel, vers lequel elle faisait monter de continuelles prières, Dieu la rassasiait du pain des anges.

VISION ET REPENTIR

L'héroïque constance de Glossinde méritait d'être récompensée. Le Seigneur fit enfin briller la lumière de ses consolations qui dissipa toute tristesse. Six jours s'étaient écoulés depuis que Glossinde était entrée dans l'église ; au matin du septième, qui était un dimanche, on vit tout à coup un jeune homme apparaître au milieu du sanctuaire. Les yeux ne pouvaient supporter l'éclat qui s'échappait de son visage et de ses vêtements. Suivi de deux enfants très beaux, il s'avance du côté où la vierge se tenait en prière et lui impose sur la tête le voile noir des religieuses. Puis il disparaît subitement.

D'abord, les témoins de ce prodige demeurèrent muets d'admiration. Revenus à eux-mêmes, ils changèrent de sentiments, et personne ne songea plus à s'opposer aux desseins de la jeune fille. Au contraire, ils se précipitèrent à ses pieds et la supplièrent avec larmes de vouloir leur pardonner les injures passées.

La douce vierge de Jésus-Christ se jeta dans les bras de ses parents et leur répéta que tous leurs torts étaient oubliés. Elle revint habiter avec eux, mais ce ne fut pas pour longtemps. Le voile que l'ange lui avait imposé lui rappelait à chaque instant que sa place était parmi les épouses du Saint-Esprit. Elle demanda de retourner à Metz, ville qu'elle chérissait entre toutes, à cause du bienfait signalé qu'elle y avait reçu.

Dans l'enceinte même de cette ville, le père de Glossinde possédait une vaste propriété; sa fille le pria de la lui céder et d'y construire un monastère pour elle et pour toutes les vierges qui voudraient servir Jésus-Christ en sa compagnie. Le duc, considérant la prière de sa fille comme un ordre, fit bâtir un édifice qui fut une merveille architecturale. Glossinde y réunit plus de cent servantes du Christ dont elle fut la supérieure et la maîtresse, moins par le commandement qu'elle exerçait que par la pratique des vertus religieuses dont elle donnait l'exemple. Malheureusement, le pieux auteur de qui nous tenons tous les détails ci-dessus mentionnés ne dit rien sur la vie monastique de notre Sainte. Il se contente des paroles suivantes : « Quant à sa conduite dans le combat sacré, ses progrès journaliers dans l'observance régulière, je me sens incapable de les décrire. »

D'ailleurs, Dieu ne prolongea pas longtemps l'exil de la vierge dans cette vallée de larmes. Elle avait à peine trente ans, lorsqu'elle entendit l'appel de Dieu : « L'hiver est passé, l'époque des fleurs est venu, lève-toi et réponds à l'appel de ton bien-aimé (610). »

CULTE ET RELIQUES

Le corps de Glossinde fut primitivement déposé dans l'église des apôtres saint Pierre et saint Paul, dédiée plus tard au très glorieux Arnould, évêque de Metz. Il demeura sans honneur, confondu au milieu d'autres tombeaux, l'espace de vingt-cinq ans. Ce temps écoulé, la Sainte apparut à une religieuse de son monastère. Elle lui indiqua l'emplacement d'une église qu'elle ordonnait d'élever en l'honneur de la Sainte Vierge et dans laquelle on devrait transporter ses reliques. Le nouveau sanctuaire se dressait dans la campagne suburbaine; mais les nombreux miracles accomplis sur le sépulcre de Glossinde engagèrent l'évêque de Metz à procéder bientôt à une seconde translation des vénérables ossements; il les plaça dans l'église du monastère bâtie par la Sainte elle-même.

Metz fut redevable à sa patronne d'échapper aux fureurs des terribles Normands qui, pendant le cours du IXe siècle, dévastèrent la plupart des villes lorraines. On rapporte qu'à cette époque de calamité, l'on vit sortir du saint tombeau comme un ruisseau d'huile d'une odeur fort agréable. Le peuple disait que c'étaient les larmes de la Sainte, dont la vertu avait arrêté l'ennemi aux portes de la cité. On peut y voir plutôt un symbole des bénédictions célestes que la Sainte a toujours fait pleuvoir sur ses dévôts, puisqu'au ciel où elle habite, Dieu a séché à jamais les pleurs de ses élus.

A l'heure sinistre de la Révolution, les religieuses bénédictines de Sainte-Glossinde eurent le bonheur de préserver les reliques sacrées de leur Mère et fondatrice de la profanation des impies. Lorsque le culte fut rétabli dans notre patrie, elles furent remises entre les mains de l'évêque de Metz, qui les déposa dans l'ancienne église de Sainte-Glossinde, devenue la chapelle de l'évêché. Elles y attendent le retour de la France, leur antique gardienne; mais ce retour n'aura lieu qu'après que nous aurons banni d'au milieu de nous ceux qui chassent les saints de leurs sanctuaires.

SAINT CUCUPHAT

Fête le 25 juillet.

JEUNESSE DE SAINT CUCUPHAT — SES DEUX VOYAGES A CÉSARÉE ET A BARCELONE AVEC SON AMI SAINT FÉLIX — PRÉPARATION AU MARTYRE

Saint Cucuphat était Africain, originaire de la ville de Scyllita; ses parents étaient nobles et jouissaient de grandes richesses.

Or, il y avait, dans la même ville, un jeune homme nommé Félix, de très noble famille aussi, avec lequel Cucuphat s'était lié de l'amitié la plus fidèle. Ils partirent un jour ensemble pour Césarée en Mauritanie, où ils voulaient se livrer à l'étude des belles-lettres.

Les deux jeunes étudiants étaient encore occupés à leurs recherches scientifiques, lorsque arrivèrent à Césarée les premiers bruits de la cruelle persécution que Dioclétien et Maximien venaient de décréter contre les chrétiens d'Orient. Toute la ville s'émut au récit des scènes sanglantes qui se passaient de l'autre côté de la mer. Cucuphat et Félix, ne jugeant pas que le temps fût venu pour eux de mourir pour la foi, prirent le parti de quitter Césarée où la persécution ne devait pas tarder à sévir. Pour se dérober à toutes les poursuites, ils échangèrent tout leur or (car ils avaient une fortune immense) contre les produits les plus précieux de la contrée, les chargèrent sur quelques navires équipés à leurs frais et, déguisés en marchands, ils prirent la mer et firent voile vers l'Occident.

Après une heureuse traversée, ils arrivèrent devant Barcelone, en Espagne : c'était là que la persécution les attendait. Les deux tyrans impériaux, dans leur cruauté, n'avaient oublié aucune province de l'empire.

Nos deux saints marchands comprirent que l'heure de la lutte allait sonner pour eux. Ils se préparèrent ensemble au martyre par la prière, l'aumône et la pratique de toutes les vertus. La sainteté de leur vie les faisait chérir des fidèles de l'Église de Barcelone. Ils profitèrent de l'influence qu'ils avaient acquise sur eux pour les exhorter en public et en particulier à souffrir courageusement la mort pour la foi.

Le temps vint cependant où, sur l'ordre de Dieu, Félix et Cucuphat durent se séparer; le premier, guidé par la Providence, s'avança dans l'intérieur du pays et s'arrêta à Gérone, où il trouva la couronne du martyre qu'il avait tant attendue. Quant à Cucuphat, il demeura dans la populeuse cité de Barcelone pour continuer d'y prêcher l'Evangile et d'y soutenir le peuple par ses exemples. Dieu lui accorda si pleinement le don des miracles qu'il ne renvoya jamais aucun malade sans l'avoir guéri, quelque grave ou ancienne que fût son infirmité.

Toute la ville était témoin des prodiges du saint thaumaturge, et les païens ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

INTERROGATOIRE ET SUPPLICE

Lorsqu'on apprit au proconsul Galérius l'enthousiasme du peuple pour Cucuphat, il envoya des soldats pour se saisir de ce dernier et le lui amener. Le Saint fut donc conduit devant le tribunal de Galérius, qui lui dit : « Quel Dieu adores-tu donc, vil rebelle, qui oses mépriser les ordres de nos invincibles empereurs et insulter à la majesté des grands dieux de l'empire? » Saint Cucuphat répondit avec fermeté : « Insensé! Tu voudrais donc m'obliger à adorer de muettes statues, des simulacres de dieux auxquels la malice du diable et l'aveuglement des fous qui te ressemblent ont seuls donné l'existence? »

Ces paroles mirent en fureur l'orgueilleux proconsul. Il ordonna aux bourreaux de battre de verges ce hardi chrétien jusqu'à ce qu'il expirât.

Alors douze soldats robustes s'avancèrent et le frappèrent cruellement avec de grosses lanières de cuir qui faisaient voler la chair en lambeaux. Quand ils étaient fatigués, d'autres prenaient leur place. Ce supplice fut si cruel que les entrailles du saint martyr furent mises à découvert. Lui, cependant, disait d'une voix forte : « Seigneur Jésus-Christ, sans l'ordre de qui rien n'arrive, qui avez formé cette chair d'un peu d'argile et m'avez donné une âme raisonnable, accordez à votre serviteur la force de souffrir ce tourment pour votre nom. Montrez votre toute-puissance à ceux qui ne croient point en vous. Et pour l'impie Galérius qui sévit avec tant de rage contre votre serviteur, s'il n'est point prédestiné à la vie éternelle, hâtez-vous, Seigneur, de le frapper du glaive de votre justice. »

Comme il finissait de parler, les soldats qui remplissaient l'office de bourreaux furent frappés de cécité et le proconsul Galérius fut anéanti avec toutes les idoles qu'il voulait faire adorer à Cucuphat.

Le saint martyr se leva alors, et ayant remis ses entrailles en place, se trouva complètement guéri en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Tout le peuple, témoin de ces prodiges, se mit à crier : « Le seul vrai Dieu est celui qu'adore Cucuphat; il n'y en a point d'autre que lui. » Le Saint cependant leva la main pour demander le silence, et quand les cris eurent cessé : « Vous avez vu, dit-il à la multitude, combien est grande la puissance du Dieu que je vous prêche; croyez donc en lui et adorez-le, abandonnez le culte de ces divinités insensibles qui ne voient ni n'entendent, ne peuvent penser ni donner aucun bon conseil, mais, au contraire, envoient leurs adorateurs au feu éternel. »

SECOND INTERROGATOIRE — SUPPLICE DU GRIL

Pendant qu'il parlait à la foule, quelques païens coururent avertir le premier magistrat, Maximien, de ce qui s'était passé. Celui-ci envoya aussitôt sur les lieux Niloxime et Hactraxime, les deux soldats les plus féroces et les plus forts de l'armée, qui lui amenèrent le saint confesseur chargé de lourdes chaînes.

« D'où es-tu, lui dit le magistrat, et qui es-tu?

— Pourquoi, répondit Cucuphat, t'enquiers-tu de ma patrie et de ma race, que Dieu veut te cacher?

— De quel Dieu veut-tu parler?

— Ne le sais-tu pas, et crois-tu encore qu'il y en ait plusieurs, ou que le vrai Dieu soit composé

de parties différentes? Sache-le donc : Je ne reconnais pas d'autre Dieu que le Dieu vivant et véritable. C'est lui qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Je crois en lui de cœur, je le confesse de bouche et j'emploie toutes mes forces à le prêcher!

— Si ton Dieu existe, qu'il vienne maintenant t'arracher à mes mains et aux supplices qui t'attendent!

— Quels sont-ils donc, ces terribles supplices que tu m'as préparés, indigne bourreau? Je me ris de toi, du diable ton père et de toutes les tortures que vous pourrez imaginer ensemble. Par la grâce de Jésus-Christ, je méprise les tourments. »

Le juge reprit : « Je vois que tu as endurci ton cœur en mettant nos dieux en pièces par tes incantations magiques. »

Alors le Saint, le regardant avec un sourire de pitié : « Je pensais, pauvre malheureux, lui dit-il, qu'il te restait encore quelque grain de sens commun; mais je vois maintenant que tu n'as que folie et absurdité. Après avoir rejeté le vrai Dieu, tu as adoré des statues de pierre et de bois auxquelles, suivant l'expression de nos Ecritures, te voilà devenu semblable. Esclave de Satan! crois-tu donc pouvoir vaincre par des menaces un serviteur de Dieu? »

Ces derniers mots mirent Maximien dans une sorte de rage furieuse; il cria qu'on préparât un gril pour rôtir Cucuphat, et de la moutarde et du vinaigre pour arroser ses plaies.

Le martyr cependant chantait.

« Seigneur, écoutez la justice, prêtez l'oreille à ma voix..... Affermissez mes pas dans le chemin qui conduit jusqu'à vous, de peur que je ne vienne à chanceler.....Conservez-moi comme la prunelle de vos yeux. Couvrez-moi de l'ombre de vos ailes à la face de ces impies qui m'oppriment..... Pour moi, revêtu de justice, je verrai votre visage et serai rassasié lorsque m'apparaîtra votre gloire. (Ps. 16.) » Quand il eut fini de chanter ce psaume, il se trouva si complètement guéri, qu'il semblait n'avoir rien souffert. Les bourreaux, au contraire, furent brûlés par le feu qu'ils avaient eux-mêmes allumé.

FUREUR DE MAXIMIEN — LE BUCHER — LA PRISON —

Ce nouveau prodige ne fit qu'augmenter la fureur du premier magistrat qui se fit encore amener Cucuphat chargé de lourdes chaînes.

« Je reconnais, lui dit-il, que tes incantations sont puissantes; mais par les grands dieux, je saurai bien te faire périr dans les plus affreux tourments! » Cucuphat fit cette réponse : « O langue empoisonnée par le diable, jusques à quand proféreras-tu des menaces ridicules sans pouvoir les mettre à exécution? Fais donc une fois au moins ce que tu te proposes, et hâte-toi, car tes menaces, je te l'assure, ne me troublent guère. »

C'est alors que l'impie Maximien ordonna d'élever en dehors de la ville un immense bûcher et d'y jeter le saint martyr. Les bourreaux le lancèrent donc dans le brasier, mais levant les yeux au ciel, il fit cette prière : « Secourez-moi, Seigneur Jésus, qui secourûtes les trois enfants dans la fournaise de Babylone. » Ces paroles étaient à peine prononcées que le feu s'éteignit subitement sans même laisser après lui aucune fumée.

Maximien était présent, il s'éloigna, rouge de honte, en disant aux soldats : « Chargez-le d'une triple chaîne et reconduisez-le en prison jusqu'à ce que j'aie ordonné un autre genre de supplice. » Ces ordres furent exécutés et Cucuphat rentra de nouveau dans Barcelone à travers la foule de païens frappés de stupeur. Lorsqu'il descendit dans son cachot, une lumière céleste en éclaira l'obscurité en même temps qu'elle inondait son âme de joie. A ce spectacle, les geôliers crurent en Jésus-Christ; le saint prisonnier les instruisit des mystères de notre sainte religion et leur donna le baptême.

Le matin du jour suivant, Maximien voulut encore l'interroger : « Persévères-tu dans ta folle audace, lui dit-il, et veux-tu encore agir en dépit du sens commun? » Cucuphat répondit : « C'est bien toi qui manques de sens commun en refusant d'adorer le vrai Dieu et en conduisant tout ce peuple à la perdition. » Il n'en fallait pas tant pour exaspérer le païen, qui commanda aux bourreaux de frapper le Saint avec des nerfs de bœuf et des fouets plombés jusqu'à ce qu'il ne restât plus un lambeau de chair sur les os.

Pendant qu'on le frappait, il regardait le ciel en priant et versant des larmes : « Mon Seigneur Jésus, disait-il, je vous bénis pour toutes les grâces que vous m'avez accordées; exaucez encore la prière de votre serviteur et humiliez l'orgueilleux persécuteur, afin que la vue de vos miracles affermisse la foi des chrétiens. » Une voix du ciel répondit : « Tout ce que tu demanderas te sera accordé à cause de ta foi. » Et le martyr continua : « Achevez, ô Seigneur, l'œuvre que vous avez commencée en moi et ne m'abandonnez pas dans les tourments. Enfin, si l'impie Maximien doit se damner, livrez-le au plus tôt au diable son maître, et détruisez avec lui les statues des démons qu'il veut faire adorer. »

Or, le premier magistrat venait de faire orner magnifiquement les autels des dieux pour y sacrifier avec les flamines. Il se rendait au temple sur son char, lorsque, arrivé au milieu du forum, la main de Dieu le frappa : il tomba, eut le ventre crevé comme le traître Judas et expira presque aussitôt. En même temps, toutes les idoles du temple furent saisies par une force invisible et jetées violemment sur le pavé où elles se brisèrent en mille pièces. La foule, témoin de ces prodiges, élevait la voix pour confesser encore que le Dieu des chrétiens est le seul vrai.

Alors, un certain Ruffin, qui semble avoir été préfet de la cité, dit au peuple ces paroles : « Pourquoi abandonnez-vous la religion de vos pères? Vous déshonorez leur nom en blasphémant la majesté des dieux pour suivre une divinité inconnue. » Tous lui répondirent : « Tes idoles ne sont point des dieux, mais seulement l'œuvre des hommes. Nous ne les adorerons point! » Alors Ruffin dit au saint martyr : « Misérable! pourquoi as-tu séduit cette multitude au point de lui faire abandonner nos dieux pour je ne sais quel Crucifié? — Ce Crucifié, répondit Cucuphat, nous savons qu'il est immortel, tandis que vos dieux, avec lesquels vous périrez, ne sauraient parler ou écouter leurs adorateurs. »

LE SAINT A LA TÊTE TRANCHÉE

Ruffin se leva et fit signe aux licteurs qui emmenèrent le saint martyr jusqu'à un endroit appelé Tiane, distant de 8 000 pas de Barcelone. Arrivé là, saint Cucuphat leur demanda un instant pour prier, ce qu'ils lui accordèrent; puis les soldats lui tranchèrent la tête.

Les chrétiens vinrent enlever ses restes glorieux et les ensevelirent avec une grande vénération le 8 des calendes d'août.

SAINT JACQUES LE MAJEUR, APOTRE,
PATRON DE L'ESPAGNE

Fête le 25 juillet.

Apres la bataille du Clavigo, saint Jacques apparut au roi Dom Ramire et lui dit : « Demain je marcherai à la tête de l'armée, monté sur un coursier blanc, un étendard blanc à la main, et les mécréants seront vaincus. » (Tableau de Tiepolo.)

LA FAMILLE DE NOTRE-SEIGNEUR

Saint Jacques le Majeur est pour l'Espagne ce que saint Michel est pour la France et saint Georges pour l'Angleterre : un puissant protecteur, et un guerrier toujours prêt à défendre son peuple de sa vaillante épée.

L'apôtre saint Jacques, dont l'Eglise célèbre la fête au 25 juillet, était frère aîné de saint Jean l'Evangéliste.

Zébédée, leur père, habitait les bords du lac de Génésareth, et faisait son métier de la pêche. Il jouissait d'une honnête aisance. Saint Jérôme dit même qu'il était noble.

Marie-Salomé, leur mère, était proche parente de la Sainte Vierge. Quelques auteurs ont même cru qu'elle était sa sœur. C'est une erreur; la Sainte Vierge était fille unique. Mais il est certain que la famille de saint Jacques était liée à celle de Notre-Seigneur par les liens du sang, et que saint Jacques était même assez proche parent du Fils de Dieu, selon la chair.

L'Eglise a donné à saint Jacques, fils de Zébédée, le surnom de *Majeur*, pour le distinguer de saint Jacques le *Mineur*, fils d'Alphée, et pour marquer peut-être aussi sa préférence ainsi que celle de Notre-Seigneur, qui, dans sa sagesse et dans sa bonté, s'était plu à mettre saint Jacques le Majeur dans un rang à part.

LA VOCATION

Notre-Seigneur se promenait sur les bords de la mer. Il vit deux frères dans une barque avec leur père, occupés à raccommoder des filets. C'était Zébédée avec ses enfants. Jésus, qui prévient souvent, sans attendre qu'on le cherche, appela les deux frères pour en faire des disciples. Aussitôt, Jacques et Jean laissent là leur père, leurs filets, leur vaisseau et leur métier, pour se mettre à la suite du Fils de Dieu. Pourrait-on manquer de promptitude quand Jésus appelle? Cependant les filets sont toujours à craindre, ainsi que les anciens métiers, et les parents parfois plus que tout le reste. Zébédée laissa partir ses enfants et resta seul dans sa barque. Quelques auteurs font remarquer que s'il ne suivit pas Jésus, c'est qu'il n'avait pas été appelé.

LES ENFANTS DU TONNERRE

Notre-Seigneur changea les noms des deux nouveaux Apôtres et les appela *Boanergès*, c'est-à-dire enfants du tonnerre. Jésus-Christ honora de cette distinction trois apôtres seulement : Simon, qu'il surnomma Céphas ou Pierre, parce qu'il devait être la pierre fondamentale de son Eglise, et les deux frères Jacques et Jean, dont la voix devait être un tonnerre grondant et foudroyant.

Les deux frères justifièrent bien ce surnom.

Saint Jean, sur son rocher de Pathmos, quand il écrivit son *Apocalypse* au milieu des éclairs et des tonnerres. Les sanglantes exécutions des saints Anges, les coupes d'or remplies d'une implacable colère sont autant de coups de foudre qui remplissent de terreur.

Saint Jacques en Espagne, quand il commandait les armées chrétiennes. Les Maures aperçurent plusieurs fois, à la tête des Castillans, un cavalier brillant comme l'éclair et prompt comme la foudre. C'était saint Jacques qui défendait son peuple, et lui donnait l'exemple de la vaillance.

Un jour, Notre-Seigneur montait à Jérusalem pour les fêtes de Pâques. Arrivé près de Samarie, il envoya en avant quelques-uns de ses disciples, pour préparer le repas. Mais les Samaritains ne voulurent pas les recevoir. Cette injure faite à Notre-Seigneur fut très sensible à saint Jacques et à saint Jean. Dans l'ardeur de leur zèle, ces enfants du tonnerre voulaient tout foudroyer : « *Vous plaît-il, Seigneur, que nous fassions descendre le feu du ciel pour consumer toute cette nation?* » Jésus-Christ se contenta de leur répondre : « *Vous ne savez de quel esprit vous êtes.* »

Le prophète Elie avait pu faire descendre jadis le feu du ciel sur des soldats insolents, mais cette impétueuse sévérité n'était plus de saison, sous une loi de grâce, d'indulgence et de miséricorde.

LES DEUX PREMIÈRES PLACES

La familiarité de Notre-Seigneur et sa bonté pour les deux frères, leur avaient probablement donné le désir et l'espoir d'une plus grande distinction encore. Ils firent présenter leur requête au divin Sauveur par leur mère, Marie-Salomé. Celle-ci s'approcha en toute confiance, comme une parente qui n'était pas habituée aux refus, et elle demanda à Notre-Seigneur les deux premières places de son royaume : « *Dites que mes deux fils soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche.* » Dites cela. Vous ne pouvez le refuser. Vous le devez en quelque sorte à notre parenté et à votre amitié pour eux.

Jésus vit bien que les enfants parlaient par la bouche de leur mère, et il leur adressa à tous cette réponse : « *Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire mon calice?* » Vous parlez de gloire, et vous ne songez pas à ce qui la précède. La gloire est le prix des amertumes et des souffrances.

Les apôtres ambitieux s'offrent à tout. *Nous pouvons* le boire ce calice, disent-ils.

Ils s'offraient à souffrir par ambition. Jésus ne voulut pas les satisfaire. Il accepta leur parole pour la croix : « *A la vérité vous boirez le calice que je boirai ;* » mais pour la gloire, il les renvoya aux décrets éternels de son Père : « *Pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de vous le donner : c'est pour ceux à qui mon Père l'a destiné* »

LEÇON D'HUMILITÉ

Cette demande des honneurs indigna les autres apôtres qui étaient pourtant dans les mêmes sentiments. Eclairés pour reprendre, ils étaient aveugles pour se connaître et pour se corriger. Notre-Seigneur, en effet, les surprit bientôt se disputant « *qui d'entre eux serait le premier.* » Jésus leur dit : « *Que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous se fasse votre serviteur ; que celui qui voudra devenir le premier parmi vous se fasse votre esclave.* Faites comme le Fils de l'homme qui *n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs.* »

Ces ambitions et tous les défauts des apôtres font ressortir les merveilleux changements que les instructions de Notre-Seigneur et l'effusion du Saint-Esprit opérèrent dans ces hommes grossiers. Ces gens qui ne cessent de disputer entre eux de la primauté, la cèderont sans peine à saint Pierre. Dieu n'exige pas qu'on soit parfait du premier coup; mais il demande qu'on fasse des progrès.

CHEZ LE PRINCE DE LA SYNAGOGUE
AU THABOR ET A GETHSÉMANI

Dans plusieurs circonstances, Jésus-Christ marqua que saint Jacques et saint Jean étaient, après saint Pierre, ses plus intimes amis.

Quand il ressuscita la fille de Jaïre, le chef de la synagogue, il voulut que ces trois apôtres fussent les seuls témoins de sa puissance.

Quand il se transfigura sur le Thabor, ces trois apôtres eurent seuls le privilège de contempler la gloire de son humanité sacrée.

Quand il s'écarta dans le jardin de Gethsémani, il prit encore avec lui ces mêmes apôtres, pour être les seuls confidents de ses dégoûts et de ses tristesses, et les seuls témoins de ses défaillances.

SAINT JACQUES EN ESPAGNE — CONSOLATIONS POUR LES PRÉDICATEURS QUI CONVERTISSENT PEU

Après la dispersion des apôtres, saint Jacques vint en Espagne. C'était la terre que Dieu destinait spécialement aux conquêtes du fils de Zébédée. Il la parcourut dans tous les sens et la féconda de ses sueurs. Ce fut, en apparence, une terre bien ingrate. Malgré l'ardeur de son zèle, l'enfant du tonnerre ne put convertir que neuf disciples : Torquat, Isice, Euphase, Cécile, Second, Indalèce, Ctésiphon, Athanase et Théodore.

C'est un sujet de consolation pour les prédicateurs dont les efforts ne sont pas toujours couronnés de succès. Dieu se plaît ainsi à éprouver la foi et le courage de ses envoyés. Qu'ils jettent la semence et ne perdent pas espoir. D'autres recueilleront les fruits. D'ailleurs les consolations ne tardent pas à suivre l'épreuve.

La plus douce de toutes les consolations était réservée à saint Jacques.

NOTRE-DAME DEL PILAR

Notre-Dame n'avait pas terminé sa vie mortelle. Jésus voulut laisser longtemps sa sainte Mère ici-bas, pour qu'elle veillât sur son Eglise naissante. La Reine des apôtres vivait à Jérusalem, dans la maison de son fils adoptif, saint Jean, frère de saint Jacques.

Un soir que saint Jacques, alors à Saragosse, était en oraison sur les bords de l'Ebre, il entendit tout à coup dans les airs un concert délicieux d'où sortaient ces paroles : *Ave Maria, gratia plena.* C'était une troupe d'esprits angéliques qui chantaient leur glorieuse Reine. Ils portaient une colonne de jaspe, et sur cette colonne se tenait debout la très pure Vierge Marie. Le saint apôtre salua la Mère du Sauveur, et celle-ci lui dit:

« Jacques, mon cher fils, le Tout-Puissant veut que vous lui consacriez, ici, un temple en mon nom. Je sais que cette partie de l'Espagne me sera fort dévote et affectionnée. Dès à présent, je la prends en ma sauvegarde et protection. »

La Vierge disparut, et les anges laissèrent à saint Jacques la colonne de jaspe qu'ils avaient apportée. Quand le petit édifice fut achevé, l'Apôtre y plaça une statue de la Vierge debout sur cette même colonne. Elle occupe encore aujourd'hui l'endroit même où saint Jacques l'a déposée. La modeste chapelle avait huit pieds de largeur, et seize de longueur. Ce fut le premier sanctuaire dédié à la sainte Vierge. Dans la suite des temps, les fidèles ont bâti la magnifique église qu'on voit aujourd'hui à Saragosse.

La Sainte Vierge a prouvé depuis que les Espagnols étaient bien sous sa sauvegarde. Ce peuple indomptable et fier a trouvé, dans sa foi, que Marie a rendue inébranlable comme une colonne, cette fermeté qui vient à bout de tout et qui fait les héros. Saragosse, *la siempre heroïca,* la toujours héroïque (1), doit à sa divine Protectrice ses plus beaux titres de gloire.

(1) Ce titre fut conféré à la vaillante ville par un vote des Cortès et par un décret de la reine régente, en récompense de la vigoureuse défense de 1809. Saragosse ajouta une branche de laurier à l'écu de ses armes.

LA MAGIE D'HERMOGÈNE EN DÉFAUT — LE MOUCHOIR ET LE BATON DE SAINT JACQUES

Saint Jacques retourna à Jérusalem, peut-être pour les affaires communes de l'Eglise. Il y prêcha la foi de Jésus-Christ, et, plus heureux qu'en Espagne, il convertissait beaucoup de monde. Les Juifs furieux cherchaient à le faire mourir.

Il existait alors à Jérusalem un magicien du nom d'Hermogène, dont la réputation était immense. Les Juifs le prièrent de confondre le saint apôtre, et de le faire outrager par les démons.

Hermogène dédaigna une victoire si facile, et il se contenta d'envoyer son disciple Philète.

Les raisons et les miracles de saint Jacques, confondirent l'apprenti magicien. Philète se convertit, et de retour auprès de son maître, il voulut le persuader d'en faire autant. L'irritation d'Hermogène fut telle, qu'il ensorcela Philète et le rendit incapable de faire un mouvement. Saint Jacques, l'ayant appris, envoya son mouchoir à Philète. Ce simple objet mit le démon en fuite, et Philète alla remercier son libérateur, qu'il ne quitta plus.

Hermogène commanda alors au démon de lui amener saint Jacques et Philète, liés et garrottés. A peine avait-il donné cet ordre que, lié et garrotté lui-même, il se trouva aux pieds de l'Apôtre. Saint Jacques fit rendre la liberté au magicien par Philète, son ancien disciple. Mais le pauvre Hermogène demeura tellement épouvanté, qu'il n'osait plus quitter le saint Apôtre de vue, de peur d'être tué par les démons.

Saint Jacques eut pitié de lui. Il lui donna son bâton, et l'assura qu'avec cette arme il n'avait rien à craindre. Le vieux magicien jeta au feu ses livres de magie, et devint à son tour le disciple de l'Apôtre.

COMMENT ON FAIT UNE ÉMEUTE — L'OPPORTUNISTE HÉRODE CHERCHE A PLAIRE A LA POPULACE

Les magiciens servaient mal la haine des Juifs. Une émeute populaire parut un moyen plus efficace d'en finir avec l'Apôtre. On ferait condamner saint Jacques comme perturbateur. Les Juifs achetèrent le concours de deux centeniers de la garnison romaine. On consigna des troupes.

Saint Jacques prêcha selon son ordinaire. Au signal donné par le grand prêtre, des paroles malveillantes sont poussées contre l'Apôtre. Un grand tumulte s'ensuit. Un des Scribes, nommé Josias, se précipite sur l'Apôtre et lui passe une corde au cou. Les soldats accourent, sous prétexte d'apaiser la fureur populaire. On leur livre saint Jacques comme l'auteur de tout le désordre, et on le conduit à Hérode. « Il séduit le peuple, il mérite la mort, » criait la multitude. Ces clameurs sauvages avaient déjà réussi contre Notre-Seigneur.

Hérode visait à la popularité. Le moment était opportun pour faire plaisir aux juifs. Il le mit à profit et commanda aussitôt de trancher la tête à saint Jacques.

Comme on conduisait saint Jacques au supplice, un paralytique lui demanda la santé, et l'Apôtre la lui donna entière, au nom de Jésus-Christ. A la vue de ce prodige, Josias, le Scribe qui avait fait preuve du plus grand acharnement contre saint Jacques, lui demanda pardon aussitôt et confessa que Jésus-Christ est vraiment le Fils de Dieu. Saint Jacques donna le baiser de paix à ce nouveau converti, et les juifs associèrent le Maître et le disciple dans le martyre. Josias eut aussi la tête tranchée.

On vénère aujourd'hui à Jérusalem, dans l'église cathédrale des Arméniens schismatiques, la place même où saint Jacques fut décapité.

LE CORPS DE SAINT JACQUES RETOURNE EN ESPAGNE — COMPOSTELLE — LE TROISIÈME GRAND PÈLERINAGE

Le glorieux Apôtre appartenait à l'Espagne qu'il avait évangélisée. Quelques disciples enlevèrent ses dépouilles mortelles, et firent voile pour l'Ibérie. Ils abordèrent en Galice, et déposèrent leur pieux trésor dans la ville d'Iris Flave.

Les précieuses reliques demeurèrent longtemps en cet endroit cachées et inconnues. Elles furent découvertes par une révélation de Notre-Seigneur et transportées à Compostelle. Là, saint Jacques est honoré, non seulement de la Galice et de l'Espagne, mais encore de toutes les nations de la chrétienté. Le moyen âge voyait accourir, des extrémités du monde chrétien, de longues files de pèlerins qui se dirigeaient au tombeau du glorieux Apôtre.

Les Papes accordèrent de grandes faveurs à ce pèlerinage. Il fut mis au nombre des grands pèlerinages de la chrétienté. Quiconque a fait vœu d'aller à Compostelle ne peut être relevé de son vœu que par le Saint-Siège. Le véritable pèlerin, au moyen âge, allait faire sa prière à Saint-Michel du péril où il prenait ses coquilles. De là, il se rendait à Saint-Jacques, ensuite à Rome et enfin à Jérusalem. Il s'arrêtait à Saint-Gilles, qui se trouve à moitié chemin de Compostelle à Rome. Ces interminables processions de pèlerins ressemblaient à ce long ruban d'étoiles qui divise le ciel, et qui paraît une large route encombrée de brillants voyageurs. C'est pour cela que l'imagination pieuse des peuples de foi donna à la Voie lactée, le nom de Chemin de Saint-Jacques. Cette dénomination, peu conforme à la science astronomique, a été conservée dans les provinces méridionales.

Santiago Matamoros (1)

SAINT JACQUES TUEUR DE MAURES

Saint Jacques a toujours défendu la foi chrétienne et l'indépendance nationale des Espagnols. On l'a vu plusieurs fois combattre contre les Maures et faire un cruel carnage des ennemis.

Ce fait fut particulièrement constaté en 834, sous le roi Dom Ramire, à la bataille du Clavigo. L'Espagne était soumise alors à une infâme tribut de cent jeunes filles qu'il fallait livrer aux Maures toutes les années. Dom Ramire refusa de jeter plus longtemps de pauvres brebis innocentes dans la gueule des loups. On en vint aux mains, et Dom Ramire perdit la bataille. La nuit suivante, comme il était en oraison, triste et désolé, saint Jacques lui apparut : « Que tes soldats se confessent et communient, et demain, attaque les Maures en invoquant le nom de Notre-Seigneur et le mien. Je marcherai à la tête de l'armée, monté sur un coursier blanc, un étendard blanc à la main, et les mécréants seront vaincus. »

Ainsi fut fait. Le lendemain, soixante mille Maures jonchaient le champ de bataille. Tout leur camp fut pillé et la ville de de Calahorra fut prise.

Depuis lors, en Espagne, on a donné le signal des batailles par cet appel au vaillant défenseur : « *Saint Jacques, l'Espagne combat.* » Cette invocation n'était pas faite en vain. Le saint apôtre apparut plusieurs fois armé, renversant et tuant les ennemis.

SAINT JACQUES, A L'ENTREE DU PARADIS, EXAMINE DANTE SUR L'ESPÉRANCE

Les trois apôtres privilégiés avaient un rôle symbolique. Ils représentaient auprès de Notre-Seigneur les trois vertus théologales.

Pierre est le symbole de la foi, Jacques de l'espérance et Jean de la charité.

Dante, le poète théologien, n'a pas oublié ce rôle dans sa *Divine Comédie*.

Au moment de contempler ce point tellement brillant « que le regard se ferme à son tranchant aigu, » il se souvient que les vertus théologales peuvent seules l'introduire auprès de Dieu, et alors interviennent les trois apôtres qui l'interrogent successivement : saint Pierre sur la foi, saint Jacques sur l'espérance, et saint Jean sur la charité.

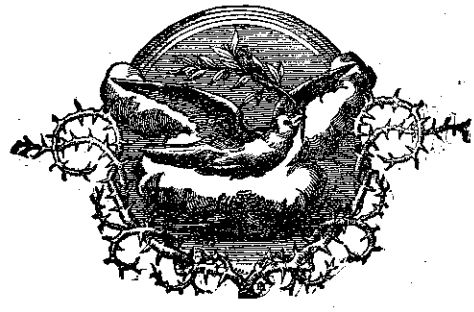
L'espérance est la marque des grands caractères, si rares en nos jours de découragement. Demandons à saint Jacques de fortifier en nos cœurs la belle vertu dont il est le symbole. Que l'attente certaine des biens futurs console des malheurs présents, et donne force et courage pour le combat.

L'espérance ne peut se passer de la prière.

Saint Jacques, rendez-nous espérants et priants.

Saint Jacques, priez pour nous.

(1) C'est le surnom de saint Jacques guerrier, tel que notre gravure le représente. L'expression *matamoros* est passée dans la langue française, mais en changeant de signification. Le *matamore* qui est, pour les Espagnols, un grand pourfendeur de mécréants, n'est pour les Français, qu'un soldat vantard et poltron.



SAINTE ANNE

MÈRE DE LA VIERGE MARIE DE QUI EST NÉ JÉSUS-CHRIST

Fête le 26 juillet

Marie méditant un passage des Saints Livres que sa mère sainte Anne lui fait lire.

La glorieuse sainte Anne, qui devait donner le jour à la Vierge bénie dans tous les siècles, naquit en Palestine, probablement à Bethléem, cette ville que l'on ne peut appeler la plus petite des cités de Juda, puisque le Fils de Dieu, Sauveur du monde, devait y naître et y devenir le petit-fils de sainte Anne selon la chair.

Anne était de la race sacerdotale d'Aaron, au moins par sa mère, car plusieurs pensent que son père était, comme saint Joachim, de la famille royale de David. Toujours est-il que c'est par Anne et Joachim que Marie devait recevoir et donner au Verbe fait homme la plus belle des noblesses terrestres, le sang des patriarches, des

prophètes, des pontifes et des rois du peuple choisi.

La bienheureuse enfant reçut à sa naissance le nom d'Anne, *Anna*, qui veut dire *grâce* ou *miséricorde*. Et vraiment, c'était bien le nom qui convenait à la mère de celle que l'ange appellera pleine de grâce, à la mère de celle par qui nous est venue toute grâce et toute miséricorde.

JEUNESSE DE SAINTE ANNE

Anne avait deux sœurs, une sœur aînée, nommée Ismaria ou Sobé, qui fut mère de sainte Elisabeth et aïeule de saint Jean-Baptiste, une autre appelée Marie, qui fut mère de Marie, femme de Cléophas ou Alphée, frère de saint Joseph. C'est cette dernière que, suivant l'usage des Hébreux, l'Evangile appelle sœur de la Sainte Vierge, dont elle était belle-sœur et cousine germaine.

Quelle dut être, dès ses premières années, la sainteté de celle qui devait obtenir par ses prières la naissance de la Mère de Dieu, il est plus facile de le concevoir que de le dire. Plusieurs théologiens se demandent avec raison si Notre-Seigneur n'aurait pas accordé à son aïeule la faveur qui fut faite à Jérémie, à Jean-Baptiste, et, comme quelques-uns aiment à le croire, à saint Joseph, d'être sanctifiés dès le sein de leur mère. Il n'y a rien là, en effet, qui ne paraisse très plausible et très convenable.

Une singulière innocence, qu'elle enrichit sans cesse des plus beaux trésors spirituels, fut d'ailleurs l'apanage de toute sa vie.

Trithème nous la représente grave dans sa démarche, d'un visage plein de grâce et de douceur, d'un langage prudent et réfléchi, humble dans sa parure, sainte dans ses pensées et dans ses œuvres. La loi du Seigneur était sa méditation favorite le jour et la nuit; son esprit était ferme dans la foi, son cœur solidement fondé sur l'espérance et rempli de charité. Un grand désir transportait son cœur à la pensée du Sauveur qui devait venir, et la longue attente des patriarches et des prophètes trouvait dans son âme un digne écho de leur confiance et de leurs soupirs. Souvent elle suppliait le Seigneur d'envoyer enfin le Messie promis depuis tant de siècles. On la voyait rarement en public, elle n'aimait pas à se répandre au dehors. Dans sa maison, au milieu du silence et de la retraite, elle se livrait à la prière et au travail des mains. Amie de la concorde et de la paix, jamais elle n'offensa personne en paroles ou en actions.

ANNE ET JOACHIM

Dieu, qui préparait ainsi à Marie une mère digne d'elle, avait également choisi entre tous celui qui devait être son père. « *Seigneur*, dit la Sainte Eglise dans ses prières, *vous qui, parmi tous les autres saints, avez choisi le bienheureux Joachim pour être le père de la Mère de votre Fils*, etc. » C'était Joachim, de la maison et de la famille de David. Ce fut donc lui, dit saint Jean Damascène, qui reçut en mariage sainte Anne, cette femme élue de Dieu, et au-dessus des louanges les plus sublimes.

L'heureux fils de David conduisit donc sa chère épouse dans la ville de Nazareth où était alors sa demeure, cette demeure où devait plus tard s'accomplir un si grand mystère au jour de l'Annonciation. En franchissant avec sainte Anne le seuil de ce lieu béni, il put dire avec le livre de la Sagesse : « *Je suis entré dans ma maison et j'ai reposé avec elle; ses paroles et sa conduite sont sans amertume, il n'y a point d'ennui à vivre avec elle, mais c'est allégresse et bonheur.* »

VIE CONJUGALE

« Dieu dont le regard embrasse tous les temps, dit sainte Brigitte, et voit la vie de tous les époux passés et futurs, n'en a point rencontré comme Anne et Joachim. En effet, Marie et Joseph les ont seuls surpassés. »

Ils étaient tous deux justes devant le Seigneur, dit saint Luc des parents de saint Jean-Baptiste, *marchant sans reproche dans tous les commandements et les préceptes de Dieu*. En pouvait-il être autrement des parents de la Mère de Jésus? O bienheureux parents, Anne et Joachim, dignes d'une éternelle mémoire, s'écrie Trithème, vous qui servant Dieu dans la simplicité de votre cœur, lui avez offert un trésor inestimable, qui vous pourra dignement louer? La charité, la concorde, l'innocence et la piété unissaient leur cœur. Ils plaisaient à Dieu et réjouissaient les hommes. Bienheureuse maison, continue le P. Jean-Thomas de Saint-Cyrille, les époux n'y avaient qu'une seule volonté, servir Dieu et suivre ses préceptes.

Saint Jérôme nous apprend qu'ils faisaient trois parts de leurs biens. La première était destinée au temple de Jérusalem, et nul n'était plus fidèle qu'eux à s'y rendre aux solennités fixées par la loi. La seconde était distribuée aux pauvres. La troisième servait à l'entretien de la maison.

STÉRILITÉ MYSTÉRIEUSE

Cependant, leur sainteté devait éclater sur un nouveau théâtre. Une immense épreuve était venue peu à peu s'appesantir sur leur cœur, et son poids allait en s'augmentant à mesure que leurs jours s'écoulaient. Depuis de longues années que durait leur union, ils n'avaient point d'enfant. Une stérilité mystérieuse privait Anne, et par suite Joachim, de la plus douce joie que des époux pussent désirer en Israël : l'espérance de devenir les ancêtres du Messie, ou du moins de pouvoir assister dans leur postérité aux jours bénis du Sauveur. « Heureux, s'écriait le vieux Tobie mourant, s'il demeure quelques restes de ma race pour voir la clarté de Jérusalem. » C'est pourquoi la stérilité était considérée comme un opprobre et une malédiction de Dieu.

La douleur d'Anne et de Joachim n'était cependant pas due à l'apparente infamie qui rejaillissait sur eux : ils la portaient avec un grand courage et une grande soumission, mais bien à la pensée du Messie, d'autant plus que les temps approchaient, et qu'ils étaient de la famille de David d'où il devait naître. L'Esprit-Saint, d'ailleurs, leur inspirait un désir immense et accompagné des intentions les plus saintes et les plus surnaturelles d'obtenir de Dieu un enfant destiné à procurer sa gloire et le salut d'Israël.

Cependant, le Seigneur semblait demeurer sourd à des gémissements qu'il demandait lui-même. C'est que la stérilité d'Anne était pleine de raisons mystérieuses, nous disent les saints Pères. Anne était la figure du monde, jusque-là stérilisé, et qui allait enfin produire son *fruit*, suivant l'expression du prophète.

D'un autre côté, rien de ce qui avait paru sur la terre depuis le commencement du monde ne pouvait entrer en comparaison avec la merveille que Dieu allait réaliser par la naissance de Marie.

Ce prodige des prodiges, cet abîme de miracles comme l'appelle saint Jean Damascène, ne pouvait commencer que par un miracle, grandir par des miracles, et quitter enfin cette terre par un nouveau miracle. « Tout en vous est admirable, Marie, dit saint Germain de Constantinople, tout est grand, tout excède les forces de la créature. » Cette Vierge, dont la maternité sera si admirable, doit naître elle-même d'une façon miraculeuse.

En troisième lieu, Marie devait être fille de la grâce plutôt que de la chair et du sang, elle devait venir du ciel plutôt que de la terre, Dieu seul pouvait donner au monde un fruit si divin. Aussi la nature s'efface, et disparaît pour ainsi dire sans oser prévenir le temps de la grâce, et c'est Dieu qui fera tout.

Le P. Jean-Thomas de Saint-Cyrille ajoute une autre raison encore: Dieu différa la naissance de Marie afin qu'elle fût la fille de la prière, des larmes et des grands désirs. « Marie est la préoccupation des siècles », dit saint Bernard. « Les siècles, dit saint Jean Damascène, s'enviaient l'honneur de lui donner le jour. » Dieu destinait cet inestimable trésor à saint Joachim et à sainte Anne, il les avait, dans ce but, prévenus de ses bénédictions et de ses grâces; mais il voulait leur laisser l'honneur d'en payer le prix dans une certaine mesure, par des années de prières, de vœux, de jeûnes, d'aumônes et de vertus admirables.

LA FOI D'ABRAHAM

Saint Vincent Ferrier nous représente ces chastes et saints époux, insistant auprès de Dieu de quatre façons différentes. C'était, premièrement, par leurs ferventes et continuelles prières, unies à leurs larmes et aux élans de leur cœur. Si nous voulons savoir ce que durent être ces prières, il nous suffit de considérer la manière dont elles furent exaucées. Secondement, ils multipliaient les aumônes dans le sein des pauvres, ils multipliaient leurs offrandes au temple de Jérusalem, et leurs pèlerinages les y amenaient fréquemment en présence du Seigneur. Troisièmement, ils se souvenaient de la parole écrite au livre de Tobie, que la prière est bonne accompagnée du jeûne, et ce qui ne pouvait être le fruit de leur mariage sera le fruit de leurs mortifications.

Enfin, ils y joignirent une promesse. Tous deux vouèrent au Seigneur l'enfant qu'il leur donnerait.

Leur stérilité durait depuis vingt ans, et ils entraient dans la vieillesse, chaque jour semblait venir diminuer leur espoir; et cependant, en présence de l'âge et de la stérilité, ils ne cessaient pas d'avoir confiance en celui qui, des pierres du désert, peut faire des enfants d'Abraham. Comme le père des croyants, ils crurent à l'espérance contre l'espérance elle-même : *Contra spem in spem credidit.*

Dieu voulait faire resplendir leur foi dans une dernière épreuve.

C'était une des fêtes de la loi, et Joachim, suivi de sainte Anne, s'était rendu à la Ville Sainte. Au milieu de la multitude des chefs de famille qui se pressaient au temple pour présenter leurs offrandes, Joachim apportait également les siennes. Mais quelle que fût la noblesse de sa race, les prêtres les refusèrent devant toute la foule. « Comment le Seigneur les aurait-il pour agréables, dirent-ils à Joachim, puisqu'il n'a pas daigné féconder votre union, et vous accorder ce qu'il accorde à tant d'autres ? Quel crime l'a irrité contre vous ? » Joachim savait que sa conscience ne lui reprochait rien, mais il ne chercha pas à se justifier. Soumis à la volonté de Dieu qui les éprouvait, les vieux époux acceptèrent sans murmure ce terrible affront et sortirent du temple. Ils revinrent à Nazareth.

Peu de jours après, saint Joachim se trouvait sur une montagne voisine, veillant sur les troupeaux qu'il possédait. Seul, en présence de Dieu, il priait avec ardeur.

Anne, de son côté, se trouvait dans son jardin à Nazareth; elle s'y était fait comme une solitude et, en ce moment même, elle y renouvelait ses supplications.

O priez, priez, glorieuse sainte Anne, ne vous lassez point; toute la terre attend le résultat de vos gémissements et de vos larmes. Dieu n'a-t-il pas exaucé Anne, la mère de Samson, et cette autre Anne qui obtint la naissance de Samuel ? Celle qui naîtra de vous sera plus remplie de l'esprit de Dieu que Samuel, elle sera plus terrible aux légions infernales que Samson ne le fut jamais aux Philistins.

Tout à coup, le futur messager de l'Incarnation, celui qui avait fixé à Daniel les soixante-dix semaines d'années après lesquelles viendrait le Christ, l'archange Gabriel, qui annoncera aussi Jean-Baptiste, apparut à Joachim. Il lui dit de la part de Dieu que ses prières avaient été exaucées, lui apprit la naissance d'une fille qui s'appellerait Marie, objet de la prédilection de Dieu et de la vénération des anges, et plus désirable au peuple d'Israël que Judith la victorieuse. Tel est le récit de la tradition.

Eve s'était laissé tromper au milieu des arbres de l'Eden, l'ange vient donc annoncer à sainte Anne, priant à l'ombre des arbres de son jardin, la naissance de Marie, qui devait réparer la faute d'Eve.

MARIE IMMACULÉE

Les deux époux revinrent à Jérusalem prier dans le temple. Anne connut bientôt que Dieu avait fait cesser son opprobre et opéré en elle de grandes choses. Elle était le sanctuaire où venait de s'accomplir le plus grand prodige qui fût sorti jusque-là des mains du Tout-Puissant, et que les merveilles de l'Incarnation devaient seules surpasser. En elle venait de s'accomplir l'Immaculée-Conception de Marie.

L'honneur de notre siècle ne sera ni l'électricité, ni la vapeur, ce sera d'avoir assisté à la proclamation du magnifique privilège de Marie-Immaculée par la bouche du successeur de Pierre. Marie elle-même a voulu y répondre par les miséricordes de Lourdes. S'il est vrai que ces événements doivent imprimer à nos cœurs un nouvel élan vers Marie, ne demandent-ils pas, par une conséquence toute naturelle, à exciter en nous une dévotion toute spéciale envers sa bienheureuse Mère, tabernacle vivant où se construisit et reposa l'Arche d'alliance de la loi nouvelle ? Après Marie qui en fut l'objet, nul ne touche de plus près au mystère de l'Immaculée-Conception que sainte Anne, et nul prodige ne nous fait connaître si bien son éminente sainteté.

La Très Sainte Vierge fut conçue sans nul péché ni pour elle, ni pour ses parents. Elle fut conçue en état de grâce, et même dans l'usage et la perfection de la grâce, dans une sainteté supérieure à celle de tous les justes et des hiérarchies célestes elles-mêmes. Elle donna dès lors plus de gloire à Dieu et l'aima d'un amour plus parfait que les chérubins et les séraphins.

Déjà les anges la regardaient comme leur Reine; et, dit un ancien auteur, ils accompagnaient sans cesse sainte Anne, veillant sur l'inestimable trésor que le ciel lui avait confié.

La mère de Marie fut la terre fertile d'où sortit la tige qui devait produire le froment divin, le paradis terrestre où la nouvelle Eve, mère des vivants, commença sa vie à jamais innocente.

Au moment de la Visitation, quand saint Jean-Baptiste fut sanctifié, il fit rejaillir sur sa mère Elisabeth l'esprit de piété et de prophétie qui débordait de son âme, que penserons-nous de Marie à l'égard de sainte Anne? Le foyer de grâces que cette bienheureuse Mère portait en elle ne dut-il pas rayonner à travers tout son être pour en augmenter la pureté et la ferveur ?

Joachim prit dix agneaux et les fit offrir au temple en sacrifice d'actions de grâces; et comme s'il ne s'était point souvenu de l'injure que les prêtres lui avaient faite, il leur fit à eux-mêmes des présents.

ANNE ET MARIE

Quand le temps fut arrivé, Anne mit au monde la Mère de Dieu : « *Tu enfanteras tes fils dans la douleur* », avait dit le Seigneur à la première femme en la chassant du paradis terrestre. C'était un châtiment du péché, mais Marie n'eut jamais rien de commun avec le péché, et cette loi des filles d'Eve n'atteignit pas plus sa mère que la loi du péché originel ne l'avait atteinte elle-même.

Ainsi brilla sur le monde la douce aurore du grand jour de la Rédemption. Les anges, qui purent en admirer la splendeur, éclatèrent en chants d'allégresse, les temps étaient venus où les enfants spirituels de Marie viendraient remplir dans les cieux les places laissées vides par Lucifer et ses complices. Ce fut aussi une grande joie pour les âmes des justes, prisonnières dans les limbes.

Et quelle allégresse ce fut pour sainte Anne! « O fille chère à Dieu, s'écrie saint Jean Damascène, très belle et très sainte, que toutes les générations proclameront bienheureuse, l'honneur de ceux qui vous donnèrent le jour, bienheureux les bras qui vous ont portée et les lèvres qui ont reçu vos baisers très purs! »

Le livre des Rois nous raconte comment le Seigneur bénit la maison d'Obédédom à cause de l'Arche d'alliance qu'on y déposa, quelles bénédictions pour la maison d'Anne et de Joachim, qui posséda celle dont l'Arche d'alliance n'était que la figure !

D'ailleurs, qu'est-ce que Marie ne pouvait obtenir pour sa mère ? Comblée de toutes les faveurs de la Trinité Sainte, dans une pensée de filiale et reconnaissante tendresse, elle reversait sur Anne les trésors dont débordait son âme.

Ces saints et doux épanchements entre une telle mère et une telle fille durèrent trois ans, nous dit la tradition. Joachim partageait ce bonheur.

GÉNÉROSITÉ INCOMPARABLE

Mais sainte Anne, cette âme toute remplie de la générosité d'Abraham, sacrifiant Isaac et devenant le père des croyants, n'avait pas oublié le vœu qu'elle avait fait de concert avec Joachim. Dès que Marie put se passer d'une mère, ils songèrent à la rendre à Dieu qui la leur avait prêtée.

Conformément aux désirs de Marie elle-même, ils la conduisirent au temple. Marie, aidée par les anges, franchit toute seule les quinze degrés du sanctuaire, fut reçue par les prêtres et réunie à celles qui vivaient à l'ombre de la maison de Dieu.

Mais je me tourne vers vous, ô sainte Anne, dit le P. Jean-Thomas de Saint-Cyrille. Hé quoi! est-ce ainsi, mère très douce, que vous vous hâtez d'éloigner de vous cette aimable enfant, que vous la séparez de votre sein, que vous l'écartez de vos côtés? Vous permettez qu'on emmène Marie ? Vous souffrez qu'on vous ôte les délices de votre âme ? Cette fille unique qui vous est si chère, fruit de tant de prières, de tant de larmes, de tant de jeûnes et d'aumônes, à peine est-elle née que vous la livrez au temple! Vous rejetez le bâton de votre vieillesse? Jouissez du moins quelque temps encore d'une fille si parfaite, elle est votre joie, votre bonheur, votre couronne !... *O femme, que votre foi est grande*, que votre générosité est incomparable, quel présent plus cher, plus saint, plus excellent, plus magnifique fut jamais offert à Dieu! Vous avez été sainte en la recevant, vous avez été plus sainte en la donnant.

Sainte Anne ne fut jamais la patronne de ces parents qui, ne sachant aimer véritablement ni Dieu ni leurs enfants, les empêchent de se consacrer à Dieu; mais, digne mère de celle qui, plus tard, offrira son divin Fils sur le Calvaire pour le salut des hommes, elle donna sa fille généreusement, sans retard et joyeusement. Car « Dieu aime celui qui donne avec joie », et donner promptement, c'est donner deux fois.

ANNE, MARIE ET JÉSUS

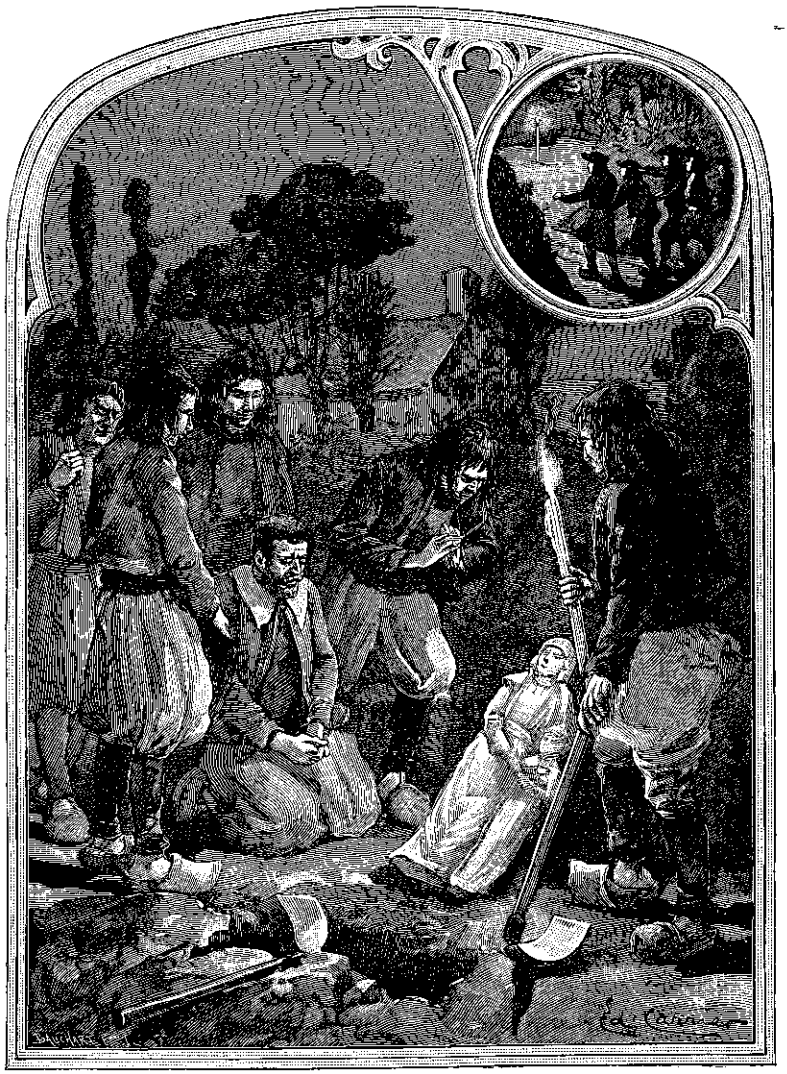
Nous ignorons la date précise de la mort de sainte Anne. On croit généralement qu'elle a cependant quitté cette vie pendant que Marie vivait dans le temple; plusieurs pensent qu'elle a vécu jusqu'après le retour de la Sainte Famille de la terre d'Egypte. C'est même ce que la Sainte Vierge aurait révélé un jour à sainte Brigitte. S'il en fut ainsi, la bienheureuse mère put donc être témoin des divines destinées de sa fille très sainte, destinées que l'ange lui avait sans doute apprises, mais dont elle avait gardé le secret au fond de son cœur. Elle put, dans un transport inexprimable, serrer sur son cœur maternel le Fils même de Dieu, devenu pour nous sauver de la mort éternelle son petit-fils bien-aimé. Elle put mourir, emportant avec les dernières prières de Joseph et de Marie, les dernières caresses et le dernier baiser de Jésus. Elle put raconter aux âmes des patriarches et des prophètes les merveilles de l'Incarnation, en attendant la visite du Rédempteur et l'Ascension glorieuse.

La France est devenue l'héritière des reliques de sainte Anne : elles reposent à Apt en Provence; et parmi tous les lieux de pèlerinage dédiés à la Mère de Marie, il n'y en a point de plus célèbre que celui de Sainte-Anne d'Auray en Bretagne.

SAINTE ANNE D'AURAY

PATRONNE DE LA BRETAGNE

Fêtes le 26 juillet et le 7 mars.



Nicolazic découvre la statue de sainte Anne d'Auray.

SAINTE ANNE

Epouse de Joachim, mère de Marie, aïeule de Jésus, sainte Anne occupe une place à part dans l'histoire de l'Incarnation : elle a été le premier temple, et incontestablement le plus vénérable, qui ait été habité par l'Immaculée Conception : les mérites qui ont été la cause ou la conséquence de cet extraordinaire privilège n'ont pu être que très considérables. Voilà pourquoi sainte Anne doit être l'objet de l'amour et de la vénération de tous les chrétiens.

Pour les Bretons, elle s'appelle de plus *sainte Anne d'Auray*. Il serait difficile de déterminer l'époque de l'établissement de son culte en Bretagne. Mais ce qui est absolument incontestable, c'est qu'une chapelle bâtie en son honneur au village de *Ker-Anna* fut détruite vers l'an 700. Il est également hors de doute que cet édifice était le premier qui lui fût consacré dans cette pro-

vince. De cette antique construction, il n'était resté qu'un souvenir vague et quelques ruines, auxquelles on ne faisait guère attention, dans le champ du Bocenno. C'est dans ce champ que se trouvait enfoui, depuis l'an 700, le bois de l'ancienne statue qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire de la restauration du culte de sainte Anne, au commencement du XVII^e^ siècle.

YVES NICOLAZIC

Par suite de quelles merveilles, cette dévotion, qui s'est étendue depuis à la Bretagne entière, fut-elle rétablie au village de *Ker-Anna*, près d'Auray, destiné à devenir un centre de pèlerinage, et comme la capitale religieuse de la province?

Pour le comprendre, il suffit de savoir ce que fut pendant quelques années la vie du bon *Nicolazic*, l'instrument choisi par Dieu et par sainte Anne, pour accomplir les desseins de la Providence.

L'humble paysan de Ker-Anna était préparé à remplir la mission que le ciel devait lui confier. Quoique illettré, il avait reçu de Dieu, en même temps que la délicatesse de conscience et la droiture de volonté, un ferme bon sens et une grande prudence. La grâce ne fit que développer ces qualités, et y ajouta des dons qui, sans le placer dans cet état d'exception que nous appelons la sainteté, lui méritaient comme chrétien la supériorité qu'il avait comme homme.

Tout, depuis son enfance, avait contribué à lui inspirer une grande dévotion à sainte Anne : le nom du village qu'il habitait, les traditions locales qui, quoique affaiblies, prétendaient que dans le champ de Bocenno il y avait eu autrefois une chapelle de Sainte-Anne, et les phénomènes extraordinaires dont il fut souvent le témoin dans ce champ même, et qui lui faisaient regarder ce lieu comme sacré.

Il semble que sainte Anne, avant de charmer le regard de son serviteur par la radieuse beauté de ses apparitions, ait voulu le familiariser avec son nom, sa pensée. Nicolazic se laissait aller à son insu à cette mystérieuse attraction, et son esprit était envahi peu à peu par la pensée continuelle de celle qu'il appelait « sa bonne maîtresse. »

Jusqu'ici, rien n'a transpiré des opérations divines. Mais la grâce va abandonner ses allures lentes et précipiter sa marche.

Nous sommes en 1623, Nicolazic a quarante ans. C'est l'âge où la pensée, mûrie par l'expérience, n'est plus guère sujette aux illusions de l'imagination, et où l'activité, sans avoir rien perdu de son ardeur, ne se ressent pas encore du refroidissement qu'apportent les années.

Pendant dix-neuf mois avant la découverte de la statue, à partir du mois de septembre 1623, la vie de Nicolazic est remplie de prodiges extraordinaires. Son oreille retentit du bruit d'une multitude en marche, ou est ravie par des mélodies d'une merveilleuse douceur; son regard aperçoit des flambeaux ou contemple une personne qui se montre à lui au sein d'une éclatante lumière. Tantôt le surnaturel ne s'adresse qu'à l'ouïe ou à la vue; tantôt il frappe les deux sens à la fois.

LES MANIFESTATIONS DE SAINTE ANNE
LE FLAMBEAU

C'est d'abord le flambeau qui entre en scène. Les détails de cette vision sont si nets qu'il faut se borner à les reproduire avec une scrupuleuse fidélité. La première fois — c'était pendant la nuit — la maison de Nicolazic fut remplie d'une extraordinaire clarté. Il vit au milieu de cette clarté une main qui tenait « une chandelle de cire allumée ». Six semaines après, le même spectacle s'offrit à ses regards au champ de Bocenno. Souvent, en se réveillant, il voyait sa chambre illuminée par « une chandelle de cire ». Durant quinze mois, lorsqu'il était seul et tard à rentrer au logis, « une chandelle de cire » marchait à côté de lui, comme pour éclairer son chemin, et l'accompagnait jusqu'à sa demeure, sans que le vent en agitât la flamme et sans qu'il vît autre chose que la main qui la tenait.

Deux fois pendant cette même période de temps, il lui arriva d'entendre « à l'endroit de la chapelle » des chants célestes accompagnés d'une mélodie merveilleusement douce et agréable; l'espace s'éclairait en même temps d'une vive clarté : le foyer de lumière se trouvait à l'endroit même où les chants se faisaient entendre; et la deuxième fois, il était si intense qu'il éclairait jusqu'au village, éloigné de plus de 100 mètres.

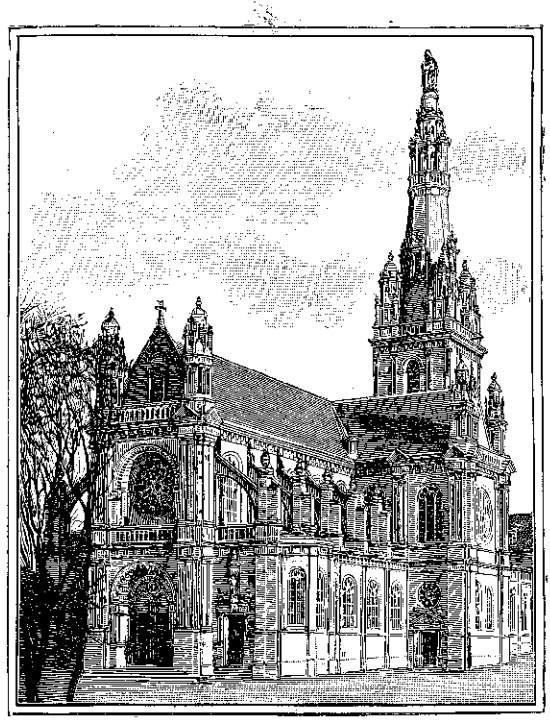
LA VISION

Mais ce qui impressionnait le plus vivement l'esprit du laboureur, c'était un prodige que nous regardons comme plus grand. Sainte Anne lui apparut elle-même un grand nombre de fois. Un soir, après le coucher du soleil, il s'était rendu seul dans un pré de sa tenue, près de la fontaine, pour y chercher ses bœufs. Son beau-frère, Jean Le Roux, qu'il n'avait pas prévenu, s'y trouvait dans le même dessein. Ils voulurent faire avancer leurs bœufs vers la source. Les animaux refusent d'avancer, comme si un obstacle ou un objet d'effroi se dressait devant eux. Les deux paysans s'approchent; quel n'est pas leur étonnement ! à quelques pas d'eux, tournée vers la fontaine, se montrait « une vénérée madone » revêtue d'un habit de lin, éclatant comme la neige et entourée d'une si vive lumière que l'espace est éclairé comme en plein jour. Épouvantés, ils prennent la fuite. Cependant, s'encourageant l'un l'autre, ils revinrent prendre leurs bœufs, mais la vision avait disparu.

Elle lui apparut souvent à lui seul. Ces apparitions n'étaient pas de longue durée. Ce qui ajoutait encore au mystère, c'est qu'elles n'étaient accompagnées d'aucune parole. Nicolazic fut étonné et effrayé. Que signifiaient ces chants, dont la douceur ne diminuait pas le caractère étrange ? que signifiait ce flambeau qui se présentait à lui dans l'obscurité de la nuit ? Est-elle une puissance amie ou ennemie, cette personne dont le silence est aussi mystérieux que la lumière dont elle est entourée ? Pourquoi lui, pauvre laboureur d'un hameau inconnu, est-il l'objet de ces prodiges incessants ? et s'il en est l'objet, pourquoi ne lui en révèle-t-on pas la troublante énigme ?

Il réfléchit, il pria, il consulta son directeur. Rien ne lui donna la lumière qu'il cherchait. Et pourtant, ses angoisses et ses troubles avaient un but. Ne fallait-il pas l'affermir contre lui-même, triompher de sa timidité naturelle, établir dans son âme, par des épreuves réitérées, la ferme conviction qu'il n'était pas l'objet d'une illusion passagère ? Ne fallait-il pas le préparer lentement aux difficultés que lui réservait sa mission ? et la Providence devait-elle le jeter tout d'un coup dans une lutte où il aura tant de peines à triompher ?

Cependant, dit le P. Hugues, — un des plus anciens historiens de sainte Anne, — « l'aurore s'avançait peu à peu et chassait les ténèbres de la nuit. » Le 25 juillet 1624, la veille de la fête de sainte Anne, Nicolazic revenait chez lui. La nuit était déjà tombée, lorsqu'il passait auprès de la croix que « le commun appelait dès lors la croix de Nicolazic, parce qu'il s'y arrêtait pour prier Dieu. » A ce moment, sainte Anne lui apparut et lui parla. Le paysan ne s'enfuit pas. Il s'enhardit jusqu'à regarder : il vit la Sainte, un flambeau à la main, un nuage sous les pieds. Elle l'appela par son nom et lui dit quelques paroles avec un ton fort doux. Puis elle marcha devant lui dans le chemin creux. Elle alla jusqu'à sa maison : là elle s'éleva en l'air et disparut. L'émotion de Nicolazic fut si grande que, rentré chez lui, il ne put rien manger. Il se retira bientôt dans sa grange pour y garder du seigle, et il se jeta sur un lit de paille. Mais cette nuit devait être féconde en merveilles. Il ne put dormir. Il pensait à tout ce qu'il avait vu et entendu. Vers 11 heures, son oreille fut frappée par un bruit confus produit par une grande multitude accourant de toutes parts, et se pressant dans un chemin qui joignait sa grange. Il sort pour se rendre compte de ces rumeurs. Au dehors tout est silence. La crainte le saisit et il rentre. Il prie Dieu d'avoir pitié de lui, prend son chapelet, et tout en le récitant, il produisait dans le fond du cœur des actes de confiance en sainte Anne, dont la pensée ne l'abandonnait pas. Il était de nouveau étendu sur la paille, lorsqu'une vive lumière remplit la grange ; il entendit une voix, cette même voix qui, quelques heures auparavant, l'avait appelé de son nom. Chose étrange, au lieu de calmer ses inquiétudes et de répondre à ses préoccupations, elle commença par l'interroger. Elle lui demanda s'il n'avait jamais entendu dire qu'il y eût autrefois une chapelle dans le Bocenno : puis, comme pour donner elle-même une réponse que son émotion l'empêchait même de balbutier, elle continua à parler.



Sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray.

Les mots qu'elle prononça sont d'une importance capitale. Sainte Anne apprit à Nicolazic l'antiquité de son culte en Bretagne et l'investit ensuite de sa mission.

« Yves Nicolazic, ne craignez point ; je suis Anne, mère de Marie. Dites à votre recteur que dans cette pièce de terre que vous appelez le Bocenno, il y a eu autrefois, même avant qu'il y ait eu ici aucun village, une chapelle dédiée à mon nom. Il y a 924 ans et 6 mois qu'elle a été ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie et que vous preniez ce soin, parce que Dieu veut que j'y sois honorée. »

Après avoir prononcé ces paroles, la vision disparut. L'ordre était clair et précis. Mais l'humble laboureur, pour des considérations que l'on comprend bien, hésita à le remplir. Il tergiversa pendant six semaines. Sainte Anne se présenta de nouveau à lui dans les premiers jours de septembre. La lumière était aussi vive, la gloire aussi éclatante, le visage aussi majestueux. Mais l'accent de sa voix était plus grave, comme si elle voulait lui reprocher la faiblesse de sa volonté : « Ne craignez point, Nicolazic, et ne vous mettez pas en peine. Découvrez à votre recteur en confession ce que vous avez vu et entendu ; et ne tardez plus à m'obéir. Conférez-en aussi avec quelques hommes de bien, pour savoir comment vous devez vous comporter. » Nicolazic alla trouver son recteur. Celui-ci ne lui épargna ni les moqueries ni les blâmes, ni même les menaces. Le laboureur revint chez lui désolé. La nuit suivante, nouvelle apparition de sainte Anne et nouvelles espérances : « Ne vous souciez pas de ce que vous diront les hommes, accomplissez ce que je vous ai dit et reposez-vous en moi du reste. »

Après sept semaines de trouble et d'affliction, vers la fin d'octobre, sainte Anne apprend à son serviteur, d'une manière formelle, que la volonté divine arrivera à ses fins : « Consolez-vous, Nicolazic, l'heure viendra bientôt en laquelle ce que je vous ai dit s'accomplira.

— Vous savez, ma bonne maîtresse, répondit Nicolazic, les difficultés qu'apporte notre recteur et les reproches honteux qu'il m'a faits quand je lui ai parlé de votre part. Je n'ai pas de moyens suffisants pour bâtir une chapelle, encore que je sois très aise d'y employer tout mon bien..... Mais, après tout, me voilà bien disposé à faire tout ce que vous désirez de moi.

— Ne vous mettez pas en peine, mon bon Nicolazic, je vous donnerai de quoi commencer l'ouvrage, et jamais rien ne vous manquera pour l'accomplir. Je vous assure que Dieu y étant servi, je fournirai abondamment ce qui sera nécessaire pour sa perfection. Ne craignez point de l'entreprendre au plus tôt. »

L'HEURE DE DIEU ALLAIT SONNER

Le lundi 3 mars 1625, Nicolazic eut une extase qui se distingue des précédentes par un carac-

tère plus marqué de solennité et par la nouveauté des révélations. Une force invisible s'empara de lui et le transporta de son village, à la tombée de la nuit, dans le champ de Bocenno tout illuminé. Les voix angéliques qu'il entendit le ravirent tellement en dehors de lui-même qu'il s'imagina n'y être resté qu'une demi-heure, alors qu'il y était demeuré trois heures entières. Les délices qu'il goûta furent si grandes qu'il n'en pouvait parler dans la suite sans verser des larmes. Il entendit les voix confuses d'une grande multitude et le bruit qu'aurait fait une foule pour franchir les haies et les fossés du champ. Sainte Anne le blâma des retards qu'il mettait à exécuter ses ordres. Elle lui commanda d'aller trouver le recteur et de lui déclarer de sa part qu'elle voulait qu'on lui bâtît une chapelle sur l'emplacement même de l'ancienne. On aurait d'ailleurs bientôt des marques certaines de sa volonté. Dans peu de jours, elle-même lui indiquerait l'endroit du champ où il trouverait le bois de son ancienne statue.

Chez le recteur de la paroisse, Nicolazic eut un accueil encore plus froid et plus sévère qu'auparavant.

La Sainte revint le fortifier. C'est alors que Nicolazic s'enhardit jusqu'à lui dire : « Faites donc quelque miracle, ma bonne maîtresse, afin que tout le monde connaisse votre volonté. » Sainte Anne, lui répondit : « Allez, confiez-vous en Dieu et en moi : vous en verrez bientôt en abondance, et l'affluence de monde qui viendra m'honorer en ce lieu sera le plus grand miracle de tous. »

Le vendredi suivant, 7 mars, sa femme trouva sur la table même où le flambeau avait apparu douze quarts d'écus rangés en quatre piles. Impossible de décrire la joie que Nicolazic ressentit à cette vue.

La nuit suivante, vers 11 heures, une grande clarté remplit la chambre où il dormait; et au milieu de la lumière, jetant un éclat plus brillant, apparut le flambeau; puis, peu après, sainte Anne elle-même : « Yves Nicolazic, lui dit-elle, appelez vos voisins, comme on vous l'a conseillé. Menez-les avec vous au lieu où ce flambeau vous conduira. Vous trouverez l'image qui vous mettra à couvert des risées du monde, lequel connaîtra enfin la vérité de ce que je vous ai promis. » La Sainte disparut.

Nicolazic se leva et s'habilla à la lueur du flambeau.

La statue de sainte Anne d'Auray.

LA STATUE

Quelques instants après, six paysans de Kéranna se trouvaient réunis pour accomplir une découverte où le surnaturel va jouer un grand rôle. Nicolazic est au milieu d'eux. Ils se dirigent vers le sentier qui conduit au Bocenno. Le flambeau, tenu par une main invisible, les attendait à l'endroit où Nicolazic l'avait quitté pour aller réveiller ses compagnons. « Le voilà, » dit-il tout à coup, et il le montra à son beau-frère et aux autres : « Allons, mes amis, où Dieu et madame sainte Anne nous conduiront. » Le flambeau allait lentement devant eux, à trois pieds d'élévation au-dessus du sol. Tout à coup, il s'arrêta, puis, après une petite pause, comme pour bien montrer où se trouvait l'image, il s'éleva trois fois en l'air et s'abattit trois fois sur le sol : à sa troisième chute, il disparut en terre.

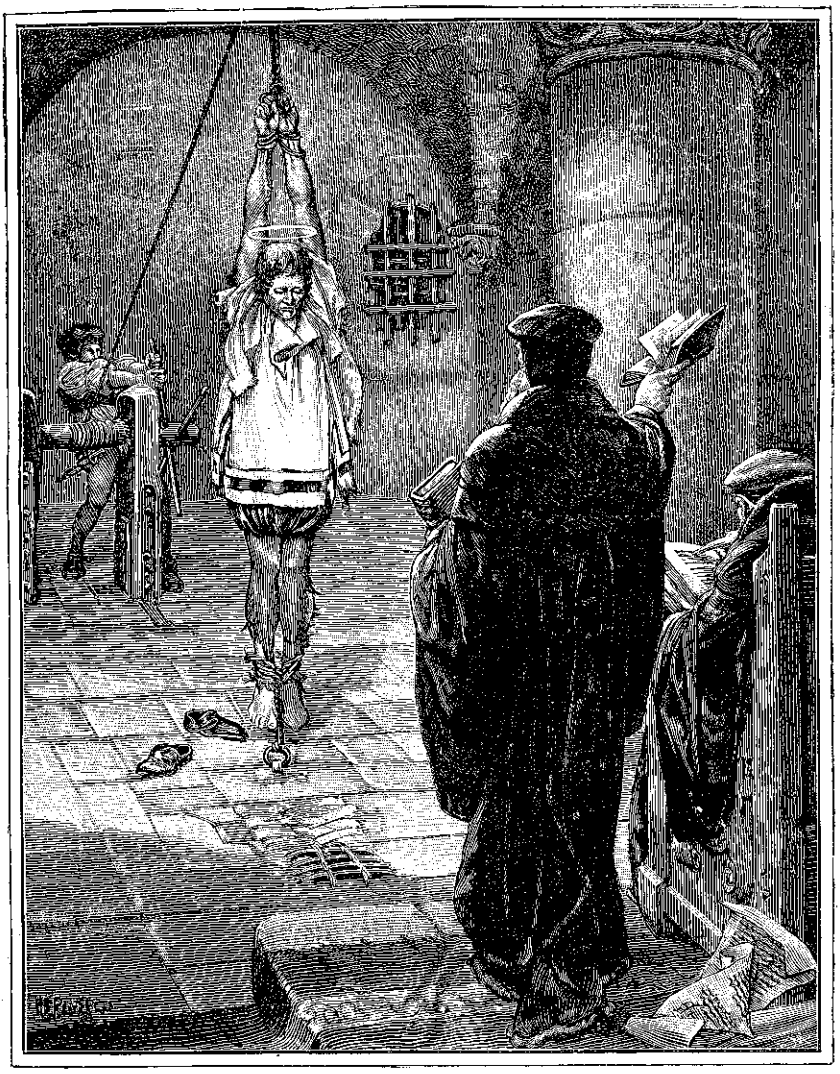
Nicolazic courut jusqu'à cet endroit au milieu de l'obscurité, et mit le pied dessus. Lorsque son beau-frère fut rendu près de lui, Nicolazic lui dit de donner quelques coups de tranche : le sol était couvert de seigle. Le Roux n'eut pas donné quatre ou cinq coups « qu'on entendit un reson qui fit connaître qu'il y avait du bois en cet endroit ». « Tous dirent qu'infailliblement ce devait être l'image qu'on cherchait ». On trouva, en effet en cet endroit la statue de sainte Anne.

A partir de ce moment, les difficultés si nombreuses qu'il avait rencontrées au début s'aplanissent. L'évêque de Vannes, Mgr de Rosmadec, comme tous les fidèles, s'était ému de ce qui se passait à Ker-Anna. On nomme des Commissions, on fait subir à Nicolazic des interrogatoires : mais l'œuvre de Dieu continue à se faire. Sainte Anne ne cesse de prodiguer les miracles. Les foules arrivent, les Capucins et après eux les Carmes commencent à organiser le pèlerinage. Bientôt la chapelle sort de terre; on établit des fêtes. Le culte de sainte Anne était restauré en Bretagne. Depuis, il n'a cessé de prospérer.

E. Le Garrec.

VÉNÉRABLE JOHN INGRAM

Martyr anglais (1564-1598).



Dans la Tour de Londres, les bourreaux suspendent le Vénérable par les poignets et les jointures des doigts, afin de lui désarticuler les membres.

NAISSANCE — DÉPART POUR ROME

Le vénérable serviteur de Dieu John Ingram, dont la cause avec celle de 261 autres martyrs anglais, du règne d'Elisabeth était introduite devant la Sacrée Congrégation des Rites le 9 décembre 1886, naquit, comme lui-même nous l'apprend, à Stoke Edith, dans le comté d'Hereford, vers l'année 1564.

On a cru lontemps, mais à tort, qu'il avait été élevé à Oxford. Il y eut bien un John Ingram, agrégé de New-College, qui semble avoir démissionné à cause de sa foi catholique, mais ce John Ingram fut admis au collège de Winchester, le jour de l'Annonciation 1560, à l'âge de treize ans, et était de Thame, dans le diocèse d'Oxford. Il était donc d'environ dix-sept ans plus âgé que notre martyr, qui, d'après une note du P. Grene, avait été élevé dans le Worcestershire.

Les parents de ce dernier devaient appartenir à la Réforme, puisqu'en recevant les Ordres mineurs il fut dispensé de l'irrégularité qu'il avait contractée par le schisme ou l'hérésie, ce qui laisse à croire que John ou ses parents y ont adhéré à un certain degré.

Nous ignorons par suite de quelles circonstances il fut amené à la vérité catholique. Toujours est-il qu'à l'âge de dix-neuf ans il prit le chemin de Rome afin d'y faire ses études ecclésiastiques.

Nous avons des détails intéressants sur son voyage et celui de ses compagnons par une lettre du cardinal Allen de Reims au P. Alphonse Agazzari, recteur du collège anglais de Rome. On y verra que le voyage d'Angleterre en Italie présentait alors bien des difficultés, et qu'il fallait un certain courage pour l'entreprendre.

« De tous côtés, écrit le cardinal, de nouveaux sujets de douleur nous accablent, de nouvelles occasions de dépenses nous ruinent. Au moment même où je vous écris, de mauvaises nouvelles nous arrivent de quatre de nos étudiants.

» Etant en route de Douai à Reims, ils furent enlevés, et sont encore tenus captifs, par la soldatesque de Monseigneur le duc d'Anjou, frère de Sa Majesté. Et on nous demande une forte somme d'argent pour leur rançon. Entre-temps les soldats traînent leurs malheureuses victimes de ville en ville, de province en province, dans la direction de leur camp en Belgique. Dieu sait combien nous aurons à payer pour les racheter, car les lettres du maire et du conseil municipal de Reims en leur faveur ont été sans effet. »

Vers le 25 septembre, les jeunes gens qui manquaient étaient arrivés à Reims. C'étaient John Ingram, Edouard Haward, Thomas Heath et Christophe Heywood. Heureusement, tous parvinrent à s'échapper. Ils arrivèrent dans le plus complet dénuement, Heath le 19 octobre, Ingram et Heywood le 26 du même mois, Haward le 1er novembre. Ingram resta au collège anglais de Reims jusqu'au 15 avril suivant. Durant les premiers temps qu'il fut dans cette ville, John Ingram étudia sous le P. Colum, S. J., qui mourut peu après.

Après avoir quitté Reims, John Ingram arriva au collège des Jésuites à Pont-à-Mousson. De là, il se dirigea sur l'hospice attaché au collège anglais de Rome. Il y parvint le 7 septembre 1584 et fut ordonné prêtre cinq ans plus tard, le 3 décembre 1589, par le vice-gérant du cardinal-vicaire. Il est intéressant de remarquer que John Ingram était un des 50 élèves du collège qui signèrent en 1586 une pétition pour que l'établissement restât sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus. En l'année 1588, il avait un secrétaire payé (pour lui transcrire les rédactions des cours de théologie), probablement à cause de sa mauvaise santé. Le même « Livre des Comptes de Dépôts » qui rappelle ce fait, montre aussi qu'en deux occasions il avait reçu des sommes d'argent de Sir Francis Englefield, alors en Espagne. Le 21 août 1589, il était à Tivoli pour refaire sa santé.

JOHN S'EMBARQUE POUR L'ÉCOSSE ÉTAT DU CATHOLICISME EN CE PAYS

Après son ordination sacerdotale, notre martyr resta encore au collège environ deux ans, sans doute pour y compléter ses études. Il partit pour la mission d'Angleterre le 4 septembre ou, comme certains récits l'indiquent, le 8 octobre 1591. Sur sa route, il visita Abbeville, puis se rendit à Bruxelles où il célébra la messe dans « la chapelle secrète des Jésuites », et enfin à Anvers, où il était vêtu « d'habits séculiers » et où « il dit la messe chez les Chartreux ». John Ingram s'embarque dans ce port sur un navire qui devait gagner l'Ecosse. De quelle mission spéciale était-il chargé pour qu'il se rendit dans ce pays au lieu de l'Angleterre, comme c'était son intention? Nous l'ignorons. Il déclara plus tard avoir reçu 50 couronnes pour faire ce voyage, et avoir abordé dans un port, qu'il refusa de nommer, entre Leith et Dunbar. Les deux personnes à qui, savons-nous, il rendit visite étaient le comte de Huntly et l'abbé de Dumfries.

L'Ecosse n'était guère plus sûre pour les catholiques que l'Angleterre; aux agitations funestes de la féodalité s'ajoutaient en effet les fureurs destructives du calvinisme. Ce fut pendant la minorité de Marie-Stuart que s'était accomplie dans les croyances du pays la révolution religieuse qui, sous prétexte de réforme, allait ensanglanter ce malheureux pays et le plonger de plus en plus dans les convulsions de l'anarchie.

Jean Knox, né en 1505, avait été l'instigateur du mouvement calviniste. A la suite de discours contre ce qu'il appelait « l'idolâtrie de la messe », ce fanatique portait la multitude à un tel degré de rage, qu'elle se jetait en foule sur les églises, mettait en pièces les statues et les images, marchait ensuite sur les monastères et, en peu d'heures, renversait de fond en comble ces superbes édifices.

Sûrs de la majorité du Parlement, Knox et sa bande firent sanctionner par ce corps la profession de foi calviniste, abolirent les cours ecclésiastiques et le culte catholique. Dès lors, Knox, qui n'avait jamais rien respecté, n'ouvrit plus la bouche que pour vomir des imprécations contre Marie-Stuart. Cette reine infortunée, après une suite ininterrompue de malheurs, s'était confiée à la générosité de l'Angleterre et de la reine Elisabeth. Celle-ci ordonna immédiatement que sa *bonne sœur* fût traitée en captive et, dans la crainte qu'elle ne fût délivrée par ses amis d'Ecosse, elle la tint enfermée durant dix-neuf années au château de Boston, et finalement la fit mettre à mort en 1587.

L'Ecosse était gouvernée par Jacques VI (maître Jacques comme l'appelait Henri IV), qui reçut une éducation purement presbytérienne. C'était une âme faible et sans volonté; sous son règne, l'Ecosse fut livrée aux pires excès des ministres puritains.

C'est à cette époque que John Ingram arriva dans ce pays. Il dut y changer plusieurs fois de nom pour échapper aux tracasseries des presbytériens qui en voulaient surtout au sacerdoce catholique. Il prit successivement les noms d'Ogilby, de Maxfield et de Bourne.

Il n'avait aucunement l'intention d'aller en Angleterre. Mais, s'étant vu poursuivi par les protestants écossais, il passa la frontière à Warck et ne resta sur le sol anglais que dix heures, dans une auberge.

ARRESTATION

Il fut arrêté probablement le 25 novembre 1593 sur les eaux de la Tweed par les agents de la reine Elisabeth, au moment où il se disposait à repasser en Ecosse. Les soldats le conduisirent alors à Berwick. Sur les ordres du gouverneur de la ville, John Carew, il fut fouillé et trouvé porteur de différentes reliques de martyrs anglais récemment mis à mort. On voulut jeter au feu ces objets de superstition aux yeux des protestants, mais, devant les supplications de John, qui pressait le gouverneur de n'en rien faire, celui-ci ordonna de les lui rendre.

Comme la ville de Berwick se trouvait immédiatement sur la frontière, on jugea qu'il n'était pas sûr d'y laisser un prétendu criminel. De plus, le bruit courait que des efforts allaient être faits pour venir au secours d'un prêtre qui était devenu

une puissance parmi ceux qu'il avait rencontrés. Aussi le président du Nord, le comte de Huntingdon, un ardent persécuteur de l'Eglise du Christ, ordonnait à M. Carew d'envoyer notre martyr sous bonne escorte à York. A son arrivée, en décembre 1593, le lord président le garda « prisonnier environ deux mois dans la loge de son portier; là, il avait des conférences secrètes avec le Dr Favor et d'autres, et se comporta envers eux avec douceur, mais justice ». Les autres ministres protestants qui aidaient le Dr Favor étaient un chanoine prébendé, le Dr Bennet, un archidiacre, le Dr Remington, et trois prêtres apostats, Antoine Major, William Hardesty et Thomas Bell. « Lorsqu'ils furent à bout de leurs arguments et qu'ils furent mis *a quia*», Huntingdon l'envoya à Londres ainsi que le P. Walpole, Jésuite, qui venait d'être arrêté lui aussi, pour y être enfermés dans la Tour. Les prisonniers et leur escorte partirent d'York le 25 février 1593. Ingram montait un petit cheval blanc qui fut « noir de boue avant d'avoir atteint Londres ». Nous possédons une lettre intéressante du lord président du Nord au lord *Keeper* (gardien) au sujet de notre martyr :

« ..... Quant au prêtre séminariste, qui a été envoyé de Berwick, je le trouve discret, opiniâtre, résolu; mais je crois pouvoir affirmer qu'il est Anglais de naissance et non Ecossais, quoique lui-même dise le contraire. Je n'ai pu jusqu'ici savoir son vrai nom.....

» Probablement que son nom est Bourne et non Ogilby. Il compte de nombreux amis en Ecosse, entre autres le comte de Huntley, chez qui, comme on le dit, il a été presque un an et demi. Et si grand est son renom parmi les archipapistes d'Ecosse et d'ailleurs que, si l'argent pouvait le racheter, il ne serait guère longtemps notre prisonnier. J'ai entendu dire qui si l'on avait su le moment de son transfert de Berwick, plusieurs auraient été tentés de le délivrer avant qu'il eût dépassé Northumberland. Ce dont je me doutais. C'est pourquoi j'envoyai prévenir M. Carew de l'expédier sous bonne escorte pour éviter toute surprise. Ce qui fut exécuté. Sous peu je saurai chez qui et avec qui il a été dans le Sud (et déjà je sais quels endroits il a visités et connais quelques personnes avec qui il a été dans le Northumberland)..... Mais revenons à notre prêtre séminariste. Je crois — jusqu'à ce qu'il arrive à la Tour — qu'il ne parlera pas anglais aussi bien qu'il le peut et qu'il devrait.... York, ce 12 février 1593, le pauvre ami fidèle de Votre Seigneurie.

« H. Huntingdon. »

John Ingram était arrivé à la Tour de Londres le 17 avril 1593. Pour se faire une idée de cette vie de cachot, il suffit d'avoir visité cette prison, avec ses cellules engagées dans l'épaisseur des murs, à peine assez hautes pour qu'on s'y tienne debout, pas assez larges pour qu'on puisse s'y coucher, un vrai tombeau pour un être vivant et sensible à toutes les souffrances.

Il eut à y subir des tortures cruelles. « On le suspendit par les poignets et les jointures des doigts. Ses souffrances furent telles qu'il en perdit connaissance. » A table on lui avait donné un couteau émoussé, afin qu'il ne pût s'en servir pour s'ôter la vie. Il en usa pour graver sur les murs de sa cellule dix-neuf épigrammes latines et d'autres petits poèmes; épigrammes et poèmes subsistent encore dans un manuscrit du P. Holtley que l'on conserve à Stonghurst.

« M. Ingram fut souvent mis au supplice de la roue.

» C'était, dit Linguard, un large châssis en chêne, élevé sur quatre montants à trois pieds du sol. Le patient était d'abord couché par-dessous et sur le dos; puis on l'attachait, par les poignets et les coudes, à deux rouleaux placés à deux extrémités du châssis. Ces rouleaux étaient mus par des leviers dans des directions opposées, jusqu'à ce que le corps se trouvât élevé au niveau du châssis. On proposait alors une question, et si la réponse du patient n'était pas satisfaisante, les bourreaux tiraient violemment et, de plus en plus, jusqu'à ce que les os quittassent leurs articulations. »

Aussi bien, Topcliffe dit qu'il était un monstre; il se taisait à ce point que jamais avant ou après ses tourments, il ne disait rien. Il fut conduit hors de Londres, le 13 juillet, et trois jours durant il fut tenu étroitement dans une prison. C'était à Ousebridge Kidcote, dans York. « Il fut tenu prisonnier dans une cave basse, puante, sans lit pour se reposer, sans tabouret pour s'asseoir. »

D'York, il fut amené à Newcastle « lié avec une corde et enfermé dans la prison de Newgate ». Là, une noble femme vint pour le visiter. Elle l'avait connu alors qu'il était prisonnier à Berwick et s'était montrée pleine de bienveillance envers lui. Elle lui demanda comment il allait.

— Bien, lui répondit-il, et il la remercia du bon accueil qu'elle lui avait fait à Berwick, ajoutant que, depuis, il avait été plus durement traité et qu'il désirait depuis longtemps un lit pour se reposer, etc. Il affirmait en même temps qu'il était d'autant plus content qu'il était plus durement traité et il la remerciait, elle et tous ceux qui avaient suivi son exemple, des délicatesses dont elle avait usé à son égard.

La noble femme, s'apercevant de sa gaieté, lui fit part de son étonnement alors que l'avenir était bien triste pour lui. Il répondit qu'il avait bien des motifs d'être joyeux puisque les noces éternelles avec le Christ dans le ciel approchaient pour lui. Quand la femme était entrée, elle l'avait trouvé en train de dîner. Il n'avait d'autres friandises que du pain et de l'eau. C'était un vendredi. Elle prit congé de lui, et le jour suivant, 20 juillet, Ingram était amené aux assises de Durham.

Ce fut sans nul doute dans la prison de Durham, qu'il écrivit deux lettres aux catholiques qui se trouvaient dans la même prison. Dans l'une, dit l'évêque Challoner, « il les exhorte avec insistance à la constance et à la persévérance dans la foi pour laquelle ils ont souffert; il les arme de courage contre la tentation et les supplie de ne pas se laisser ébranler par l'apostasie de deux d'entre eux; il les avertit au nom de l'Apôtre que si lui-même ou un ange des cieux leur prêchait un évangile autre que celui qu'ils avaient reçu, ils devraient l'anathématiser ». Il ajoutait : « Je le dis maintenant à moi-même et à vous, que celui qui se tient debout prenne garde de ne pas tomber. Soyez vigilants, de peur qu'un autre ne ravisse votre couronne. Priez donc, je vous en conjure au nom de mon doux Sauveur Jésus, pour que j'obtienne la constance, le courage et l'ardeur nécessaire dans le combat que je vais affronter, car l'esprit est prompt et la chair est faible..... »

Les assises de Durham s'ouvrirent le lundi 22 juillet 1594. Dans un sermon devant les juges, l'évêque de la ville, Mathieu Hutton, les complimenta, les poussa à poursuivre avec toute la rigueur de la justice et de la loi — ou plutôt de la cruauté — ces prêtres séminaristes, leurs aides et leurs adhérents.

Le jeudi 23, parurent à la barre John Ingram

et un autre prêtre, John Bost, jadis agrégé d'Oxford, et George Swallowell, un ministre converti. Les deux premiers étaient accusés de haute trahison pour avoir été ordonnés à l'étranger et être revenus en Angleterre en qualité de prêtres; le troisième était poursuivi pour avoir persuadé un certain John Willie d'abandonner la religion protestante et pour avoir nié à la Reine, en tant que femme, la possibilité d'être à la tête de l'Eglise.

Ce ne fut que le 24 juillet qu'on prononça les sentences contre les trois prisonniers. D'après la formule habituelle, on demanda à Ingram ce qu'il avait à dire pour sa défense. Ingram répondit : « Je suis prêtre; aucune loi chrétienne ne peut rendre coupable de haute trahison l'exercice des fonctions sacerdotales. Je supplie Dieu de vous pardonner, vous et tous ceux qui pensent autrement. De tout mon cœur, je pardonne à mes accusateurs et à mes persécuteurs. Je prie Dieu d'avoir pitié de vous et de m'armer de patience et de courage dans mon agonie. »

Quant la sentence de mort fut prononcée, le vénérable martyr, Christophe Robinson, qui devait par la grâce de Dieu souffrir à Carlisle le 19 aout 1598, se trouvait présent à la cour. Son récit de ce qui survint est imprimé sous forme d'appendice, dans le livre de l'évêque Challoner, *Missionnary Priest*.

Voici le récit émouvant de ce témoin oculaire : « Cette cruelle sentence ne fut pas plus tôt prononcée que M. Bost entonna de tout son cœur le *Te Deum laudamus*, etc. M. Ingram répondit : *Te æternum Patrem*. Puis les deux martyrs se baisèrent les mains et s'embrassèrent. »

Le troisième, George Swallowell, qui avait apostasié, fut si ému de ce spectacle, qu'il résolut de suivre leur exemple et de gagner la couronne du martyre. D'après le récit de Christophe Robinson, John Bost souffrit le martyre ce même jour à Durham; George Swallowell, le lundi 29 juillet suivant à Darlingtin. Les juges avaient accordé à ce dernier ce bref répit parce qu'ils espéraient que la mort affreuse de ses compagnons le forcerait à se conformer à la loi. Mais la grâce de Dieu transforma sa faiblesse en force.

Le P. Richard Haltby raconte ainsi les dernières scènes de la vie de notre martyr sur la terre. « Le vendredi 26 juillet, John Ingram fut conduit à Gateside par le sous-shérif. Une charrette fut amenée à la prison et Ingram y monta en prononçant ces mots : *Tanquam agnus innocens ad occisionem ductus sum* (j'ai été conduit au supplice comme un agneau). » Lorsqu'il fut hors de la ville, il trouva un cheval préparé pour lui. Il le monta sans avoir de chaussures ni de manteau, portant une coiffe blanche sur laquelle était inscrit ce mot « Jésus ». De la main gauche il tenait les rênes, ne pouvant se servir de la main droite, paralysée à cause des tortures de la roue. A Chester il changea de cheval..... Entre le sous-shérif et les aldermen de Durham il fut conduit au Tolbooth dans Gateside (Newcastle on Tyne).

Lorsqu'il fut descendu de cheval, le capitaine Ellis et d'autres prétendirent que M. Ingram avait tenté de s'échapper et de se noyer dans la Tyne. C'était absolument faux.....

Un jour qu'Ellis rapportait ce fait dans la maison de M... il fut traité de menteur par quelqu'un qui avait fait le voyage avec Ingram.

Le même jour, vers trois heures de l'après-midi, tout étant prêt à l'endroit de l'exécution, Ingram fut placé sur une autre charrette et conduit du Tolbooth au lieu du supplice. Arrivé là, il pria à genoux dans la charrette, puis se prosterna la face contre terre après qu'il fut descendu. Il traça le signe de la croix sur l'échelle, la baisa et y monta.

Se tournant vers le peuple, il prononça ces paroles : « Je prends Dieu à témoin que je meurs seulement pour la sainte religion et la foi catholique. Je m'en réjouis et remercie Dieu de tout cœur de m'avoir jugé digne de témoigner ma foi en versant mon sang. » A ces mots le shérif l'interrompit et lui ordonna de finir ses prières. Il dit encore au peuple de faire un retour sur lui-même et de considérer dans quelle fausse religion il se trouvait. Alors un banistère, un des secrétaires du juge, s'écria : « Monsieur le shérif, il prêche le peuple! » Le shérif l'interrompit de nouveau et lui commanda de prier pour la reine. Le saint prêtre pria Dieu afin qu'Elisabeth pût régner longtemps pour sa gloire, et qu'il lui plût qu'elle vécût et mourût en bonne chrétienne et catholique. « A Dieu ne plaise », dit Hutton, ministre de Gateside; et tous furent scandalisés de ces paroles.

On lui mit alors la corde au cou, qu'il baisa deux fois de suite. Puis il récita le *Pater*, l'*Ave Maria* et d'autres prières. Lorsqu'il eut terminé il fit un grand signe de croix et s'écria : « Je remets, Seigneur, mon âme entre vos mains. » On retira la charrette et il se trouva suspendu dans le vide.

Après sa mort, on coupa la corde et on lui arracha les entrailles. On envoya à Newcastle ses membres coupés, sa tête fut exposée sur le pont avec celles de M. Lampton et de M. Waterron. Son âme bienheureuse fut reçue en triomphe parmi les esprits célestes dans le royaume de son Père céleste. »

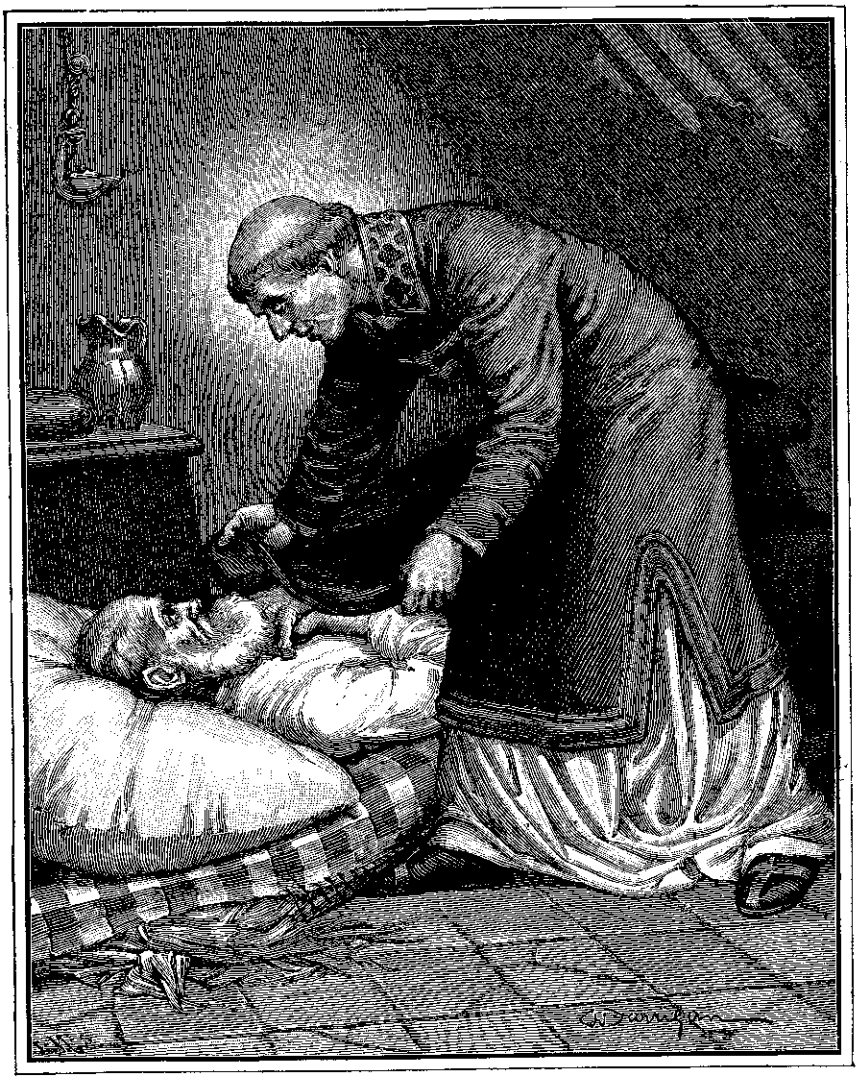
SOURCES CONSULTÉES

La *Vie de John Ingram*, par B. WAINEWRIGHT. London. Catholic Truth Society, 69, southwark Bridge Road, S. E.

LE BIENHEUREUX JEAN DE TUSIGNANO

évêque de Ferrare (1386-1446).

Fête le 26 juillet.



Le saint évêque recouvre de son propre manteau un malade qui grelottait de froid

ENFANCE ET JEUNESSE

Le bienheureux Jean naquit à Tusignano, bourgade du diocèse d'Imola, l'ancien Forum Cornelii, en l'année 1386. Son père s'appelait Antoine Tavella et sa mère Marguerite. Ils appartenaient l'un et l'autre à des familles nobles et illustres et unissaient à la grandeur de la naissance le mérite bien plus appréciable d'être des chrétiens convaincus et fervents. Dieu bénit leur union en leur accordant une nombreuse famille, dont notre Bienheureux devait être la gloire la plus pure.

Vers l'âge de seize ans, il fut envoyé à Bologne, pour y étudier le droit à l'école des maîtres les plus illustres. Dans aucune Université d'alors, les études juridiques n'étaient aussi florissantes que dans les écoles de cette cité. C'est là que le célèbre Gratien

avait composé son « Décret », ce merveilleux Compendium du droit ecclésiastique, qui inaugurait une nouvelle méthode d'enseignement. C'est là aussi que se signalèrent les plus illustres commentateurs du livre de Gratien, les « décrétistes ». C'est là enfin que l'on comprit la nécessité de distinguer nettement le droit civil du droit canonique, qui, jusque-là, avaient été plus ou moins confondus.

L'ÉTUDIANT

Le labeur de l'étude, alors comme aujourd'hui, n'absorbait pas tous les loisirs des élèves. Ils trouvaient encore du temps pour se récréer joyeusement : c'est alors que mille séductions s'offraient à cette jeunesse ardente et inexpérimentée. Jean ne tarda pas à s'apercevoir des dangers auxquels sa vertu allait être exposée s'il n'avait soin de la défendre par la prière et la mortification. Au lieu de regarder ses années d'études comme un temps d'indépendance et de liberté, il s'adonna à un labeur fructueux, favorisé par une vie de retraite et de recueillement. Assidu à visiter les églises et à s'approcher des sacrements, il fit des progrès incessants dans la vertu, au milieu des luttes ordinaires réservées à ceux qui veulent être bons. En même temps croissait en lui le désir de se donner entièrement à Dieu dans la vie religieuse.

Son père, chargé de famille, fut obligé de vendre un champ pour permettre à Jean de terminer ses études juridiques et obtenir le grade de docteur. Lorsqu'il eut conquis ce titre, qui lui laissait espérer une brillante carrière dans la société d'alors, une dernière lutte s'engagea dans le cœur du jeune homme entre l'amour paternel et l'exigence de la grâce, qui lui disait de dire adieu au monde. Avait-il le droit de quitter ce père qui venait d'accomplir pour lui de si grands sacrifices ? Mais l'appel de Dieu était irrésistible, la vanité des biens de ce monde lui apparaissait avec une évidence de plus en plus claire. C'est sans doute pour éviter une scène douloureuse qu'il se présenta, sans avertir les siens, à Saint-Eustache de Bologne, au couvent des pauvres Jésuates, où il revêtit l'habit religieux en 1408.

DÉBUTS DANS LA VIE RELIGIEUSE

Aussitôt après sa vêture, notre Bienheureux fut envoyé à Venise. Dans ce nouveau séjour, sa sainteté commença à se manifester au dehors et à briller du plus vif éclat ; mais, de toutes les vertus, celles qu'on admirait le plus en lui étaient sa charité et son humilité. Il se montrait ainsi un digne fils de saint Augustin, dont les Jésuates pratiquaient la règle, qui commence par ces mots : « *Ante omnia, fratres carissimi, diligatur Deus deinde proximus.* Avant toutes choses, mes très chers frères, aimez Dieu et ensuite le prochain. »

FONDATION DU COUVENT DE FERRARE

Le bienheureux Jean revint à Bologne en 1426, mais son séjour dans cette ville fut de courte durée ; il dut partir pour Ferrare, travailler à la fondation d'un couvent de son Ordre. Un certain Nicolas Ziponari, riche habitant de cette cité, avait fait don aux Jésuates, en 1423, d'une vaste maison, située vers la partie basse de la ville, dans le quartier de Sainte-Marie *in Vado.*

Cette maison nécessitait des transformations et des agrandissements pour s'adapter aux conditions de la vie régulière. Jean se fit quêteur pour recueillir les ressources nécessaires aux travaux. Il parcourut la Romagne avec un compagnon et trouva partout d'abondantes aumônes.

Cette tournée de quête ne manqua pas de péripéties. Les deux voyageurs arrivaient un soir aux portes d'Ancône, couverts de poussière et harassés de fatigue. Ils furent pris pour des espions et durent passer la nuit en prison. Amenés, le lendemain, devant le gouverneur de la ville, celui-ci ne prit pas même la peine de les interroger, tant la vue du Bienheureux lui avait fait impression et l'avait convaincu de sa parfaite innocence.

LE BIENHEUREUX EST ÉLU ÉVÊQUE DE FERRARE

Vers cette époque, l'évêque de Ferrare, Pierre Boiardo, renonça à son siège avec l'autorisation du Souverain Pontife. Le Chapitre de la cathédrale, s'étant réuni pour lui désigner un successeur, selon le droit alors en vigueur, porta presque à l'unanimité son choix sur saint Bernardin de Sienne, alors dans tout l'éclat de sa renommée et qui venait de donner une mission dans la ville de Ferrare. Mais ce dernier se déroba par la fuite aux honneurs qu'on lui destinait.

Les voix du Chapitre se portèrent ensuite sur un certain Jacques de Oratoribus, natif de Ferrare, archiprêtre de Modène, et sur notre Bienheureux, Fr. Jean de Tusignano, prieur du couvent des Jésuates de Saint-Jérôme.

Les deux noms furent présentés au pape Eugène IV, afin qu'il fît lui-même le choix définitif. Le Pape, sans doute influencé par les rapports venus de Ferrare, était fortement porté à favoriser l'archiprêtre de Modène. Mais, pendant qu'il prenait sa détermination, il fut soudain saisi de fortes douleurs d'entrailles, qui l'obligèrent à remettre son choix à plus tard. Le mal ne discontinuant pas, il fit connaître aux cardinaux l'affaire qui l'avait préoccupé et leur manifesta son sentiment personnel. A peine avait-il dit qu'il penchait pour la nomination de l'archiprêtre que ses douleurs devinrent intolérables. Se ravisant alors, comme inspiré de Dieu, il renonça à son premier choix et déclara formellement qu'il désignait pour évêque de Ferrare le Fr. Jean, supérieur du couvent des Jésuates de cette ville. C'était le 19 octobre 1431. Au même instant, toutes les douleurs du Pontife disparurent, et il se leva guéri, au grand étonnement des médecins et des cardinaux présents.

Il restait à obtenir le consentement du nouvel élu, dont on connaissait la profonde humilité. Allait-il se dérober, lui aussi, aux honneurs, comme l'avait fait saint Bernardin de Sienne ? On prit à Ferrare toutes les mesures nécessaires pour le laisser dans

l'ignorance la plus complète de ce qui s'était passé et pour l'empêcher de quitter secrètement la ville. Lorsque enfin la nouvelle de son élection lui fut annoncée, le Bienheureux fondit en larmes, suppliant qu'on lui épargnât une telle responsabilité. Il alléguait son indignité, n'étant encore que simple tonsuré et n'ayant connu jusque-là d'autre administration que celle de son couvent.

— Tant d'autres, disait-il, sont déjà rompus aux travaux du saint ministère. C'est à eux qu'on devrait penser tout d'abord plutôt qu'à un novice dans l'art de conduire les âmes.

Ces raisons et d'autres alléguées ne purent faire changer la décision pontificale. Eugène IV, informé de son refus, lui commanda au nom de l'obéissance de recevoir les Ordres et la consécration épiscopale.

PREMIERS ACTES DE SON ÉPISCOPAT

Parmi ceux que l'élection du Bienheureux remplit de joie, il faut mettre en première ligne le délégué apostolique de Bologne, Fantino. Avait-il connu Jean dans sa jeunesse et fréquenté les mêmes écoles que lui ? Tout porte à le croire lorsque l'on sait la place importante qu'occupait l'Université de Bologne entre toutes celles de la péninsule. En tout cas, il savait la compétence du nouvel évêque en matière juridique et n'ignorait pas la solide vertu dont il avait donné partout des preuves éclatantes. Désireux depuis longtemps de se donner un auxiliaire qui pût l'aider à expédier la multitude des affaires qui se présentaient quotidiennement à son tribunal, Fantino s'adressa au pieux et savant évêque de Ferrare, lequel accepta d'entendre et d'expédier les causes ecclésiastiques et civiles de la Romagnole et de la Marche de Trévise.

Ce surcroît de travail ne l'empêcha point de se donner avec un zèle infatigable au gouvernement de son Eglise.

Son premier soin fut de faire la visite canonique de son diocèse. Il commença par sa cathédrale. Un auteur contemporain du Bienheureux nous a laissé le compte rendu de cette visite, copié par lui sur les documents officiels, et il n'est pas sans intérêt de le rapporter ici.

Aussitôt qu'il eut pris le gouvernement de son diocèse, il entreprit la visite des églises qui lui étaient soumises, et, commençant par sa cathédrale, le 22 janvier 1432, il loua l'excellente manière dont on s'y acquittait de l'office choral, disant : « Les chanoines et les bénéficiers remplissent bien leur charge. » Quant aux chapelains, il leur rappela d'être à la poste jour et nuit, leurs obligations étant personnelles, et de ne point se faire remplacer par d'autres.

Il visita ainsi tout son diocèse dans l'espace d'une année. L'auteur contemporain nous fait remarquer qu'il allait à pied ou sur une mule de chétive apparence, *haud pulchra*. Ce détail n'est point à négliger et prend un singulier relief quand on compare cet humble équipage avec celui qui accompagnait parfois les princes ecclésiastiques d'alors. Certains d'entre eux, oublieux de la simplicité apostolique, exigeaient parfois qu'on leur fournît pour leur visite jusqu'à trente chevaux et une escorte d'hommes d'armes, de sorte qu'ils ressemblaient plus à des seigneurs temporels qu'à des ministres de Jésus-Christ.

Cette même année, le nouvel évêque tint un Synode diocésain, dans lequel furent dressés des statuts et des règlements pleins de sagesse. Bien que l'évêque ait toute autorité pour gouverner son troupeau et qu'il ne relève directement que du Souverain Pontife et de ses délégués, les Synodes, composés des principaux membres de son clergé, ont l'avantage de l'éclairer sur les besoins des fidèles et de faciliter la promulgation et l'exécution des ordonnances épiscopales.

LE CONCILE DE FERRARE-FLORENCE

Une nouvelle aussi agréable qu'inattendue ne tarda pas à parvenir aux oreilles de Jean. Sa ville épiscopale était choisie pour un Concile général dans lequel devait se traiter la grave question de la réunion des Eglises orientales à l'Eglise de Rome. Le 24 janvier 1438, le pape Eugène IV arriva le premier avec de nombreux cardinaux. Le 4 mars, ce fut le tour de l'empereur grec Jean Paléologue, et enfin, le 7 mars, celui du patriarche Joseph et d'autres prélats orientaux, parmi lesquels se signalaient, par son orthodoxie, le célèbre Bessarion ; par sa mauvaise foi et sa haine de Rome, l'évêque Jean d'Ephèse.

Les négociations devaient être longues et difficiles. Elles étaient loin d'être terminées lorsque la peste éclata dans la ville au beau milieu de l'hiver. Le Concile se transféra aussitôt à Florence.

Le bienheureux Jean demanda au Pape la permission de demeurer encore quelque temps au milieu de son troupeau affligé. On le vit alors se donner tout entier au soin des malades, leur portant à la fois les secours matériels et les consolations de la religion.

VIOLENTE PERSÉCUTION

Pendant que le saint évêque était tout entier occupé à cette œuvre de dévouement, une violente persécution s'éleva soudain contre lui. On se souvient que l'évêque n'avait pas ménagé les chapelains de la cathédrale lors de sa visite canonique. L'un d'entre eux, qui avait sans doute à se plaindre des justes reproches de l'évêque, ne craignit pas de le discréditer par une grave calomnie. Le biographe du Bienheureux ne nous dit pas quel fut le sujet précis de l'accusation ; mais il laisse le champ libre aux pires suppositions lorsqu'il nous apprend que la dignité, l'honneur et la sainteté du prélat étaient en jeu. Nicolas, marquis de Ferrare, reçut cette fausse dénonciation et fut tout d'abord incliné à la croire fondée, tant le calomniateur avait mis d'habileté à l'établir sur des arguments solides en apparence.

L'homme de Dieu mit en pratique le conseil du divin Maître : « Lorsqu'on vous persécutera dans une cité, fuyez dans une autre. » Il se rendit à Florence, où le Concile touchait à sa fin, et fut paternellement reçu par le Pape, qui écouta sa défense et

proclama hautement son innocence. Quelque temps après, le marquis de Ferrare lui-même revenait de ses préventions ; la calomnie, découverte, tournait à la confusion de son auteur, et le saint évêque était rappelé par tous les vœux de la population.

CHARITÉ ET MIRACLES DU BIENHEUREUX

Un jour que le bienheureux Jean rentrait à l'évêché, il vit venir à lui un pauvre qui lui demandait l'aumône. S'adressant à son intendant, il lui dit de lui donner quelque chose. Mais celui-ci répondit : « Je n'ai plus rien, j'ai dépensé votre dernier denier en charités et en achats utiles. » L'évêque, ne voulant pas renvoyer le pauvre les mains vides, entra dans sa chambre, coupa en deux l'unique couverture de son lit et en donna la moitié au mendiant, pour en couvrir sa nudité.

Voici un autre fait, d'un intérêt piquant et toujours actuel. Etant allé visiter un malade qui grelottait de froid sur son pauvre grabat, le Bienheureux se dépouilla de son manteau neuf et l'étendit sur le lit de l'infirme. Celui-ci guérit. « A quelque temps de là, ajoute le biographe, je vis le manteau en question exposé en vente dans la boutique d'un Juif. »

« Martin Schiveto, chancelier de la ville de Ferrare, et Paul Bracio, hôtelier à l'enseigne de la Cloche, attestèrent le fait suivant, nous dit le même biographe, après la mort du saint évêque. » Un jour qu'ils étaient tous deux au palais épiscopal, s'entretenant avec le prélat, un lépreux, couvert d'ulcères et presque nu, entra tout à coup dans l'appartement. L'évêque, ému de compassion, donna aussitôt au malheureux une partie de ses propres vêtements et le congédia. Quelle ne fut pas la stupéfaction des deux témoins de voir le lépreux s'évanouir comme une apparition, laissant les vêtements qu'on lui avait donnés au milieu de la pièce. Ils crurent fermement que Notre-Seigneur en personne avait été revêtu par le saint évêque. Celui-ci leur ordonna au nom de l'obéissance de ne parler à personne du fait dont ils avaient été témoins.

Laissons maintenant la parole au biographe du Bienheureux, afin de donner plus d'autorité à un miracle éclatant dont il fut lui-même le témoin oculaire :

La ville de Ferrare était entièrement cernée par les eaux du Pô débordé, qui menaçaient de la détruire. Les nobles contemplaient tristement l'inondation de leurs domaines, les gens du peuple tremblaient pour la vie de leurs familles exposées dans des maisons peu solides. Mais l'homme de Dieu recommandait à tous de se confier pleinement dans le Seigneur. Il ordonna des prières publiques et, s'avançant avec le clergé jusqu'à la porte de Saint-Paul, il ordonna au fleuve de rentrer aussitôt dans son lit et de ne plus porter la terreur dans la ville. Il jeta en même temps dans l'eau une cédule qui portait cette inscription : « Au nom de Jésus-Christ, je t'ordonne de retourner en ton lieu. » Aussitôt, le fleuve, obéissant aux ordres du prélat, se détourna en tourbillonnant et abandonna le sol qu'il voulait envahir. Et nous-même, nous avons vu ces choses de nos yeux.

Un jour, le Bienheureux apprit par révélation de Dieu le misérable état d'une pauvre femme en couches. Il appela son intendant et lui dit de faire porter à cette malheureuse un lit confortable et divers objets de première nécessité. L'intendant prépara tout et prit avec lui un porteur :

— Mais où donc habite cette femme ? demanda-t-il à l'évêque.

Celui-ci répondit :

— Prends ce mouchoir et là où il tombera, sache que tu arrives à la maison où je t'envoie.

L'intendant sourit et prit le mouchoir, se disant à part lui :

— Je le tiendrai si fermement qu'il ne tombera pas.

Et en même temps, il le nouait fortement autour de son poignet. Il marchait depuis quelque temps, allant au hasard devant le porteur, lorsque celui-ci lui cria :

— Ramassez votre mouchoir qui vient de tomber.

Stupéfait, il vit en effet son mouchoir à ses pieds et le ramassa, rougissant de son incrédulité et reconnaissant la sainteté de son maître. Il frappa à la porte de la maison la plus proche et trouva une pauvre femme gisant sur un peu de paille, au-dessous d'un escalier. Il l'installa commodément et lui remit une forte somme d'argent afin de pouvoir se faire soigner.

MORT DU BIENHEUREUX

Arrivé à l'âge de soixante ans, exténué par les fatigues du ministère, les pénitences, les veilles, le bienheureux Jean tomba gravement malade. Sentant que son heure était venue de voler à la céleste patrie, il fit son testament le 8 juillet 1446. Il reçut bientôt après les sacrements de l'Eglise avec les sentiments d'une vive piété. Enfin, après avoir exhorté ses clercs à la concorde et à la piété, il rendit doucement son âme à Dieu. C'était le 26 juillet 1446.

Plusieurs personnes absentes virent son âme monter au ciel. Aucun de ces privilégiés n'est plus digne de foi qu'un religieux Dominicain, le Fr. André de Mantoue, atteint d'une maladie incurable, et qui fut guéri miraculeusement par le Bienheureux entrant au ciel.

Le bienheureux Jean de Tusignano a laissé plusieurs ouvrages de haute spiritualité, dont le plus célèbre a pour titre : *De la perfection religieuse.* Le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Sienne. Il fut publié à Venise en 1580, avec de notables changements.

Pratique. — A l'exemple du Bienheureux, nous devons aimer notre prochain ; Dieu nous en fait un commandement. Il a voulu même que l'amour que nous aurons pour notre prochain soit comme la règle de l'amour et de la miséricorde que nous pouvons jamais espérer de lui, nous ayant ordonné de lui demander tous les jours qu'il nous pardonne nos péchés, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

SOURCES

Vita B. Joannis a Tauxiniano, episcopi Ferrariensis, ab anonymo coævo conscripta, publiée par ALOYSIO ALBERTAZZI, dans les *Analecta Bollandiana,* t. IV.

SAINT BERTHOLD, CONFESSEUR

Douzième siècle. — Fête le 27 juillet.

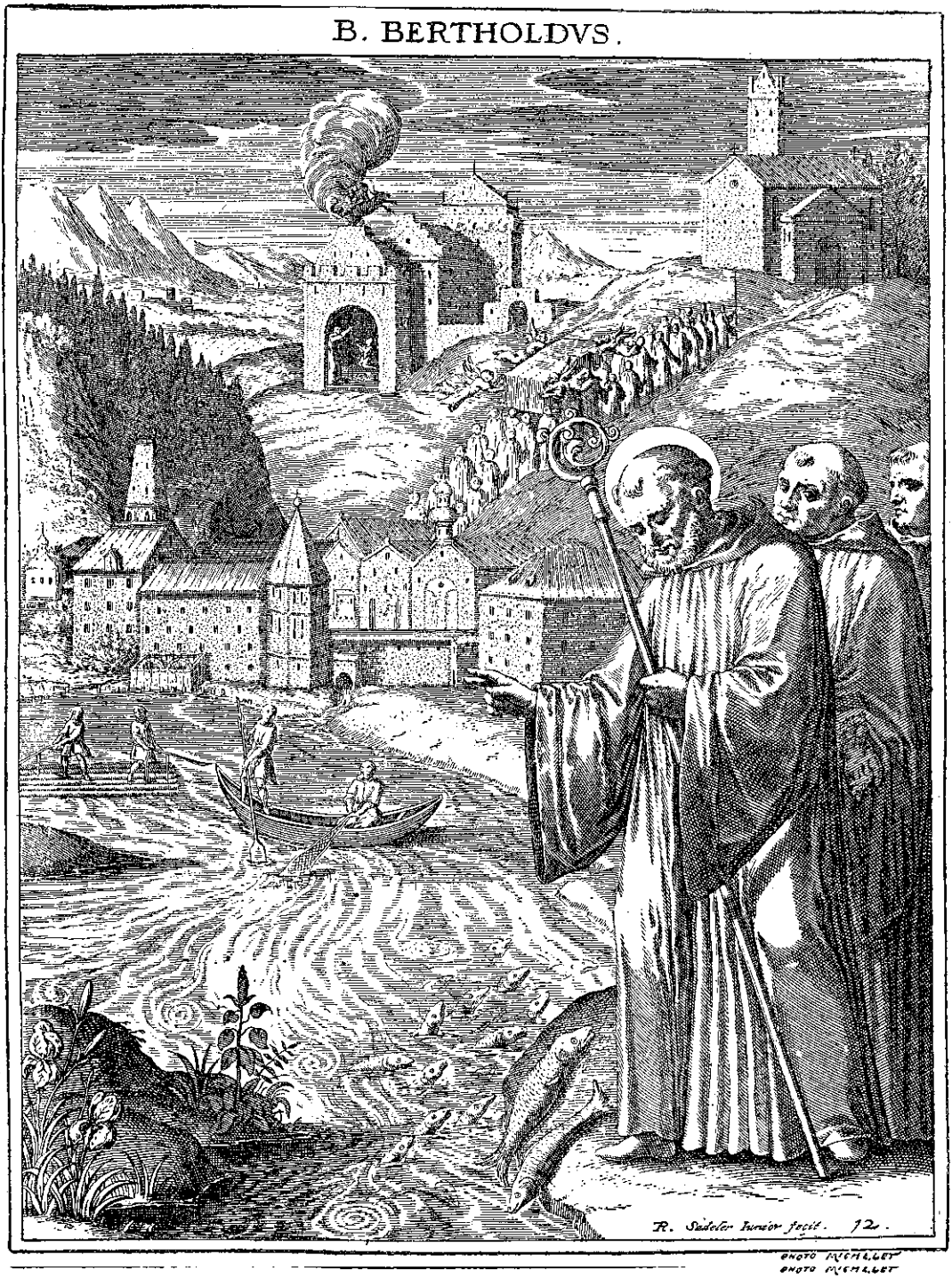


PHOTO MICHELLET

COMMENT LE BIENHEUREUX PÈRE EST PLACÉ A LA TÊTE DU MONASTÈRE DE GARSTEN

Il y avait autrefois dans la Norique danubienne (Styrie), vers l'an 1106, un monastère habité par des clercs qu'aucun vœu ne liait entre eux, mais qui, de leur plein gré, vivaient réunis sous la direction d'un certain Eberhard. Après la mort de ce supérieur, leur vie peu fervente fit désirer qu'on donnât à d'autres le monastère qu'ils occupaient.

Un jour qu'ils prenaient leurs ébats dans le fleuve, grand nombre d'imprudents périrent dans les flots et fournirent ainsi à Ottocar, margrave de Styrie et fondateur du monastère, l'occasion qu'il attendait depuis longtemps de leur retirer le couvent.

Enlevé aux clercs qui l'habitaient, celui-ci fut donc remis entre les mains de Berthold, prieur et archiviste de l'abbaye de Gœttwein. Les religieux étaient encore peu nombreux en Styrie, mais Berthold eut bientôt sous sa direction une florissante communauté. Une partie des clercs survivants, pressés par leur prince Ottocar, consentirent à embrasser la vie bénédictine. Parmi eux étaient deux clercs nommés Udalric et un autre appelé Eberhard, qui, après avoir d'abord résisté, devinrent ensuite de bons religieux.

Berthold, devenu ainsi le premier prieur de Garsten, accomplissait alors sa quarantième année. Les biographes nous laissent soupçonner qu'il était issu d'une illustre famille, sans s'étendre davantage sur ce sujet.

VERTUS RELIGIEUSES

Le monastère de Garsten une fois fondé, toutes choses allèrent heureusement sous la direction du saint abbé.

Ottocar prenait soin lui-même des religieux et ne les laissait manquer de rien. C'est pourquoi Berthold ferma difficilement la porte du couvent à ceux qui voulaient embrasser la vie monastique. Il recevait, comme un tendre père, tous ceux qui se présentaient avec un véritable désir de servir Dieu, et s'efforçait de les aider à se corriger de leurs défauts et à devenir de vrais moines.

Cependant, il ne laissait se relâcher en aucune façon les lois et la discipline religieuses, à tel point qu'il ne permettait à personne de franchir les limites du monastère, si ce n'est à ceux qui étaient chargés de l'administration des affaires temporelles et qui avaient reçu l'ordre de procurer à tous les choses nécessaires à la vie.

Le bienheureux abbé avait reçu au monastère un de ses jeunes neveux portant le même nom que lui.

Ce jeune homme portait sur son corps les livrées monastiques, mais était loin d'avoir, pour cette raison, l'âme plus religieuse. Il avait accoutumé, paraît-il, de franchir souvent, à l'insu du prieur, les clôtures du monastère pour s'en aller dans la campagne prendre ses ébats et agir en tout à sa guise.

Son pieux oncle, chaque fois que le bruit de pareilles aventures parvenait jusqu'à lui, ne laissait pas impunies les fautes de son neveu. Enfin, il se vit obligé de l'envoyer dans un autre monastère afin que, les liens de parenté n'étant plus là pour le protéger, il pût être remis plus facilement dans la voie du bien par de sévères corrections.

Mais si les religieux irréguliers trouvaient en lui un censeur de leurs fautes, tous, indistinctement, éprouvaient les effets de sa charité chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Etait-il à table avec eux, jamais il ne les laissait manquer de quoi que ce soit. Quand, parfois, la portion de vin ou de poisson qui devait être donnée à chacun lui paraissait insuffisante, il s'adressait au Père céleste, plein de confiance en la bonté toute-puissante de Dieu, et ses fils spirituels ne manquaient jamais du nécessaire.

Si quelque chose de rare lui était apporté, ou bien il le partageait entre ses serviteurs, ou bien il le donnait aux pauvres, aux lépreux ou aux malades.

Pour lui, il était si peu préoccupé de son corps, qu'on eût dit qu'il l'avait oublié.

Aussi observait-il, non seulement l'abstinence perpétuelle de chair, comme c'était la coutume, mais il n'usait pas de poisson, et le plus souvent un pain grossier et un peu de bouillie lui suffisaient pour apaiser sa faim.

Pendant l'hiver, assez rude en ces climats, il avait bien garde de s'approcher du feu, et si une nécessité pressante l'obligeait à se réchauffer, il avait soin de ne le faire qu'à très grande distance.

Jamais il ne perdait une minute, on le voyait sans cesse occupé à la prière, ou à l'étude, ou au bien du prochain. Il fuyait l'oisiveté comme une ennemie.

Les revenus du monastère, lorsqu'il en prit la direction, étaient si minimes, qu'ils étaient insuffisants pour subvenir aux frais des clercs qui l'habitaient; mais, au temps du bienheureux Berthold, les revenus s'accrurent par les soins du céleste Père de famille et les nobles venaient apporter leurs biens aux pieds du vénéré prieur.

Cet accroissement lui causa une joie extraordinaire, car il lui permettait de venir plus efficacement en aide aux malheureux, l'objet de toute sa sollicitude.

A ce sujet, son biographe nous raconte que ses économes ayant caché plusieurs choses, de peur que ses aumônes ne vinssent à en priver la communauté, le saint abbé, dès qu'il en fut instruit, se les fit apporter et, les considérant comme volées, les jeta dans le fleuve.

Une autre fois, un des pauvres, qui se tenaient à la porte du monastère, demanda au Bienheureux de venir en aide à sa pauvreté. L'abbé, qui n'avait pas coutume de porter de l'argent sur lui, chargea l'économe d'en aller chercher dans sa cassette. Celui-ci revint bientôt, affirmant que la cassette était vide. Berthold remonte à sa cellule, cherche partout et trouve une somme qu'on avait cachée. Saisi d'indignation et estimant la vertu des religieux au-dessus de tous les trésors, il jette cet argent dans le fleuve, afin de donner une salutaire leçon à ces âmes trop attachées aux biens de la terre.

Il révoqua ensuite cet économe trop avare et confia sa charge à un autre.

TRAVAUX APOSTOLIQUES

La renommée du saint abbé de Garsten s'étendit dans toute la contrée. On venait de fort loin pour se recommander à ses prières et lui demander ses conseils, ou, du moins, pour le voir et recevoir sa bénédiction.

Le serviteur de Dieu avait un extrême dévouement pour entendre les confessions, bien persuadé que c'est le plus excellent moyen de faire du bien aux âmes. Quand on lui annonçait qu'un pécheur l'attendait pour se réconcilier avec

Dieu, il quittait tout pour aller le recevoir, l'encourager, l'instruire des vérités de la foi, s'il les ignorait et ne le laissait enfin que pleinement converti et purifié de ses fautes.

Il célébrait chaque jour la Sainte Messe avec ferveur et s'y préparait avec soin. Parfois, pendant cette préparation, on venait le chercher pour entendre des confessions, il se levait et y allait, ce qui l'obligeait, à certains jours, à retarder sa messe jusqu'à midi. Mais il ne se plaignait point de la fatigue, heureux d'avoir pu donner quelques âmes de plus à Jésus-Christ.

Le concours des fidèles finit par devenir si considérable au confessionnal du saint prêtre que les moines se plaignirent avec amertume qu'on leur enlevait leur père, et qu'on l'empêchait de gouverner son monastère. Berthold calma les esprits et n'en continua pas moins à recevoir les pécheurs, car il avait sous ses ordres deux prieurs qui veillaient à toutes choses dans le couvent.

Dans sa conduite vis-à-vis des pénitents qui venaient à lui, il unissait à la douceur une grande fermeté : suivant un usage du temps, il donnait souvent pour pénitence un certain nombre de coups de discipline qu'il infligeait lui-même séance tenante.

Souvent on lui apportait des dons pour le monastère. Il ne les recevait pas lui-même; les fidèles les déposaient au pied de l'autel et un Frère convers, désigné pour cela, venait les recueillir.

DEUX BONS LARRONS

Pour que le va-et-vient des étrangers ne nuisît pas au recueillement des moines, le saint abbé fit construire à quelque distance du monastère une hôtellerie. C'est là qu'on recevait les hôtes, et nul autre que les religieux chargés de cet office n'avait de relations avec eux.

Mais il recommandait aux Frères hôteliers une charité pleine de zèle et de discrétion.

Un jour, il leur dit: « Vous recevrez bientôt un homme dans une grande angoisse, recevez-le et tirez-le du péril imminent où il se trouve. — Qui est-ce? demandèrent les moines. — Un homme indigne de miséricorde, reprit le Père, mais dans un extrême besoin; il faudra l'accueillir par charité. »

Le lendemain, on vit accourir un soldat justement condamné à mort pour ses crimes de vol et de brigandage. Il fuyait les agents de la justice qui le cherchaient pour le pendre. Entré en toute hâte dans l'enceinte du monastère, il se jeta aux pieds des moines, les suppliant de le sauver, et promettant de consacrer le reste de sa vie à une sincère pénitence.

On va prévenir l'abbé « Que faut-il faire? — Coupez-lui les cheveux et donnez-lui aussitôt l'habit monastique, » répondit Berthold.

Quand les agents de la police arrivèrent, les moines, usant du droit d'asile dont jouissait le couvent, refusèrent de livrer celui qui était devenu leur frère. Celui-ci, en effet, tint parole et expia ses fautes dans une sévère pénitence.

Le saint abbé, éclairé intérieurement par Dieu sur les dispositions des âmes, ouvrit de même les portes du monastère à un autre voleur nommé Embich, et cela malgré les protestations des Frères. On n'eut point à s'en repentir. Le voleur, devenu pénitent, édifia le monastère par ses vertus durant deux ans, et mourut comme un saint après avoir prédit la mort de Berthold et de quelques autres religieux. Ceux-ci moururent, en effet, au temps qu'il avait annoncé.

BERTHOLD ET SATAN

Un chevalier, nommé Tyémo de Hovestetin, eut la douleur de voir sa fille possédée du démon. Plusieurs prêtres essayèrent de chasser l'ennemi infernal, mais sans y réussir : le démon répétait par la bouche de sa malheureuse victime qu'il ne sortirait que sur l'ordre de Berthold.

Le chevalier envoya donc prier Berthold de venir chez lui. Pendant que le messager était en route, la possédée entra dans de grandes fureurs : « Méchant trompeur, disait-elle à son père, tu me trahis en envoyant chercher mon ennemi. »

Berthold arriva enfin. Il commanda, au nom de Dieu, à l'esprit mauvais et celui-ci abandonna sa proie.

A la vue de sa fille guérie, le chevalier entra en transports de joie, et toute la famille, partageant son bonheur, entoura de vénération le serviteur de Dieu.

Un seigneur, nommé Ragtz, parent de notre Saint, le priait depuis longtemps de venir le voir. Berthold finit par lui accorder cette satisfaction. Après s'être entretenu avec cette famille, le moine prit un moment de repos et se leva pour prier. Alors, le démon, descendant par la cheminée, parut dans la salle sous la forme d'un pourceau furieux; mais Berthold fut seul à le voir, ainsi que le jeune fils de Ragtz, nommé Ulric, et qui n'avait pas encore l'âge de raison. L'enfant, épouvanté à la vue du monstre, se mit à pleurer et à pousser des cris terribles. Ses parents s'efforçaient en vain de le calmer. Mais le moine, saisissant une poignée de paille, se mit à frapper avec dédain la bête infernale, qui fut contrainte de s'enfuir par le chemin qui l'avait amenée. (Voir la gravure.)

Une autre fois, on lui amena une femme possédée du démon; le Saint ordonna au démon de partir; mais Dieu, par un juste châtiment de cette femme, permit à Satan de garder sa victime. Toutefois, tant que vécut encore Berthold, l'esprit malin ne put parler par sa bouche; il ne pouvait qu'aboyer ou grogner.

Chaque soir d'été, on avait coutume dans ce couvent de laver les pieds à trois pauvres et de leur donner une aumône. Le dimanche, cet office d'humble charité était rempli par le Père Abbé. Mais les autres jours, Berthold ne manquait pas de se trouver présent, afin que, si le religieux désigné était un peu en retard, il eût la joie de le suppléer lui-même.

COMMENT LES PÈRES DE GARSTEN, QUI N'AVAIENT PU MANGER DE POISSON, SELON LA COUTUME ÉTABLIE EN LA FÊTE DE SAINT JACQUES, FRÈRE DE L'ÉVANGÉLISTE, EN PURENT CEPENDANT MANGER LE LENDEMAIN

Le jour où l'on célébrait la fête de saint Jacques approchait et, selon la coutume du monastère, du poisson devait, ce jour-là, par extraordinaire, être servi aux religieux qui s'abstenaient de chair pendant presque tout le cours de l'année. Mais le vivier du couvent n'en renfermait point pour le moment et le Frère économe n'ayant pu s'en procurer d'une autre manière, la fête se passa sans qu'on eût de poisson. Plusieurs religieux, encore faibles dans la vertu, en murmurèrent hautement. Ils se plaignirent à l'Abbé de ce qu'il refusait les adoucissements accoutumés, tandis qu'il ne permettait pas qu'on fît la moindre infraction à la discipline du monastère.

Le bienheureux Père, se jetant aux genoux des

religieux, leur demande aussitôt pardon de sa négligence.

« Attendez un peu, dit-il, aujourd'hui même je vous servirai du poisson à satiété. »

Chacun d'eux, étonné, se demandait où il en pourrait bien rencontrer, quand le saint homme, plein de confiance en la miséricorde divine, sortant un peu hors du monastère, rencontra sur son chemin un pêcheur qui venait de prendre un énorme corax (sorte de poisson) dont il fit hommage au monastère.

C'est ainsi que les Pères de Garsten purent manger du poisson, contrairement à leurs habitudes, au lendemain de la fête de saint Jacques.

Un autre jour, Berthold recevait des hôtes de qualité, qui, pour cela même, devaient être traités plus largement : le vivier se trouvait encore vide. L'Abbé ordonna aussitôt aux serviteurs du monastère de mettre des nasses dans le fleuve, de jeter des filets et de prendre du poisson.

Ceux-ci, qui déjà avaient perdu leur temps à en chercher dans ce lieu, répondirent que c'était inutile. Mais Berthold : « Allez, leur dit-il, la bonté de Dieu est grande, jetez le filet et le retirez ; il faut espérer qu'à l'exemple des disciples jetant le filet sur l'ordre du Christ et retirant une infinité de poissons d'un lieu où ils n'avaient rien pu rencontrer, votre obéissance vous vaudra même fortune. »

A peine furent-ils arrivés sur les rives du fleuve pour obéir et jeter le filet qu'ils aperçurent un thymalle (sorte de poisson) poursuivi par un rufus et qui, pour lui échapper, se jetait à la rive. Ils le prirent, avec son ennemi, de sorte qu'il leur semblait que le commandement du Père faisait accourir les poissons, non seulement dans leurs filets, mais jusque sur les rivages.

DES DERNIERS MOMENTS DU BIENHEUREUX PÈRE ET DES FUNÉRAILLES QUI LUI SONT FAITES PAR LES ANGES

L'heure de son ascension au ciel ne devait pas tarder comme l'avait prédit Embich, le voleur devenu moine à ses derniers jours.

Le bienheureux Père était étendu sur son grabat où il sentait chaque jour diminuer ses forces. Sur sa demande, Eberhard, l'ancien clerc récalcitrant, devenu, depuis, le meilleur disciple du bienheureux Berthold, vint l'assister à ses derniers moments avec un autre religieux du nom d'Hildibolde, que l'Abbé chérissait aussi plus particulièrement.

Sur la demande du malade, Eberhard envoya Hildibolde chercher de l'eau à la fontaine voisine ; mais, dès que le Bienheureux l'eût versée et sentie, il la rendit à Eberhard disant : « C'est de l'eau et non du vin que je vous ai demandé. » Eberhard alla donc lui-même à la source accompagné d'Hildibolde, pour se conformer aux désirs du bienheureux Père, et lui rapporta l'eau qu'il y avait puisée de ses propres mains.

Berthold, approchant le liquide de ses lèvres, remarqua, comme la première fois, qu'on lui avait apporté du vin.

« O Christ, dit-il, versant des larmes, que faites-vous ? vous faites des miracles sans avoir égard à mon indignité ? »

Il défendit aux deux moines d'ébruiter ce prodige au dehors comme il avait accoutumé de le faire toutes les fois qu'il était l'objet d'une faveur de la part du ciel.

A cette époque, l'évêque d'Admunte, Gonfrid, était gravement malade ; désespérant de conserver la vie, il envoya annoncer au bienheureux Père le danger dans lequel il se trouvait, lui annonçant sa fin prochaine et le chargeant du soin de ses funérailles.

« Allez, dit Berthold aux envoyés, votre pieux évêque est revenu à la santé ; dites-lui de se charger de mes funérailles et de prier pour le repos de mon âme dès qu'il aura reçu la nouvelle de ma mort. »

Gonfrid était à l'heure même revenu à la santé.

Quant à Berthold, il mourut le 27 juillet 1140, remettant entre les mains de son ami Eberhard la direction du monastère, car ses moines pleins de confiance dans les lumières de leur abbé, l'avaient prié de se choisir lui-même son successeur.

Le Bienheureux était alors dans sa soixante-dixième année et avait gouverné pendant trente ans le monastère.

Citons un fait miraculeux qui se passa aux funérailles du serviteur de Dieu. Ceux qui portaient son corps à l'église du monastère, au milieu d'un nombreux cortège, sentirent tout à coup que le précieux fardeau ne pesait plus sur les épaules, et, miraculeusement soulevé au-dessus de leur tête, continuait à les suivre. Les témoins de cette scène, étonnés du prodige, ainsi que les religieux de Garsten, ne doutèrent pas longtemps que les anges ne se fussent chargés des funérailles de celui qui, pendant tout le cours de sa vie, s'était efforcé de leur ressembler.

SAINT PANTALÉON, MÉDECIN ET MARTYR

Fête le 27 juillet.

A la vue des miracles de saint Pantaléon, les bourreaux, chargés de lui trancher la tête se jettent à ses pieds et lui demandent pardon.

La dixième persécution générale fut de beaucoup la plus violente; tout le temps qu'elle dura, l'empire romain (les Gaules exceptées), se trouva noyé dans le sang chrétien. La ville de Nicomédie (Asie-Mineure), alors résidence des empereurs Dioclétien et Galère, vit plusieurs milliers de chrétiens verser leur sang pour la foi. L'un des plus illustres, parmi ces héros, fut saint Pantaléon.

Pantaléon était né dans la ville même de Nicomédie. Son père, riche sénateur et idolâtre, se nommait Eustorge. Eubule, sa mère, était une fervente chrétienne, mais elle fut enlevée trop tôt à l'affection de son enfant, pour lui donner de la religion véritable autre chose qu'une idée confuse et incomplète. Après l'avoir appliqué à l'étude des lettres, Eustorge confia son fils aux soins d'Euphrosynus, premier médecin de Dioclétien (1). A l'école d'un tel maître, le jeune disciple d'Hippocrate, grâce à sa vivacité d'esprit, fit de rapides progrès, à tel point que l'empereur lui-même résolut de se l'attacher. A la science médicale, il joignait des manières affables et distinguées, une prudence remarquable et une honnêteté rare chez les païens. Un brillant avenir s'ouvrait devant lui.

Mais la Providence préparait à Pantaléon une palme mille fois plus honorable que les lauriers d'une science purement naturelle.

Dans une maison humble et écartée vivait un saint vieillard, nommé Hermolaüs, honoré du sacerdoce chrétien. La persécution l'avait obligé à chercher un refuge dans cet asile ignoré. Il en sortait cependant, quand le bien du prochain le demandait. Un jour, il rencontra le jeune Pantaléon qui se rendait auprès de son maître Euphrosynus. Frappé de sa candeur et de sa modestie, il lui demanda s'il pouvait s'arrêter un instant et lui accorder l'honneur d'un amical entretien. L'étudiant y consentit volontiers. Le bon vieillard lui demanda qui il était, et ce qu'il faisait dans la grande ville.

(1) D'accord avec la légende du Bréviaire, nous avons substitué le nom de Dioclétien à celui de Maximien (Galère) que porte le récit de Siméon Métaphraste.

« Je n'ai qu'une ambition, lui dit le jeune homme; arriver à guérir toutes les infirmités humaines.

— Votre désir est digne de louange, répondit le sage vieillard, et je vous souhaite bon succès dans vos projets. Mais, Esculape, Hippocrate, Gallien, et autres maîtres dans la médecine, ne guérissent que les corps, et pas toujours, et pour peu de temps. Jésus-Christ, au contraire, guérit les corps et les âmes et donne une vie éternelle. Pendant qu'il vivait sur la terre, il rendait la santé à tous les malades qu'on lui présentait, même à ceux dont les médecins désespéraient. Il a même eu le pouvoir de communiquer ce don à ses disciples : on les a vus et on les voit encore rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds; que dis-je ? le nom de Jésus-Christ a suffi pour ressusciter des morts. »

Ce langage remplit le jeune médecin d'admiration. « Ma mère était chrétienne, dit-il, mais je l'ai perdue trop tôt pour apprendre d'elle la divine médecine du Christ; mon père, qui suit la religion de l'empire, m'a donné pour maître le célèbre Euphrosynus. » Et il promit au vieillard de revenir souvent s'entretenir avec lui.

Bientôt, Dieu ménagea une grande grâce à son âme droite et sincère. Dans une de ses promenades à la campagne, il trouva sur son chemin un pauvre petit enfant étendu mort près d'une vipère dont la morsure l'avait tué. Saisi de compassion, et voyant la médecine humaine sans ressources en présence d'un tel malheur, il se souvint des paroles du prêtre chrétien, que le nom du Christ avait ressuscité des morts. Il dit donc, avec une âme pleine de foi : « Mort, au nom de Jésus-Christ, reviens à la vie; et toi, serpent exécrable, reçois le mal que tu as fait ! »

Au même instant, l'enfant se lève plein de vie et le reptile venimeux expire.

En présence de cette merveille, Pantaléon fut rempli d'émotion et de joie. Jésus-Christ venait de se révéler à lui dans la force de sa puissance et de sa bonté; il court se jeter aux pieds d'Hermolaüs, lui expose le miracle dont il vient d'être l'instrument et, déjà chrétien dans son cœur, implore la grâce du baptême. Hermolaüs veut bien lui accorder cette faveur, mais à la condition qu'il achèverait de s'instruire de la foi chrétienne, il le retient sept jours auprès de lui, lui enseigne ce qu'un chrétien doit savoir et pratiquer, lui donne le baptême, et s'unit à lui pour remercier Jésus-Christ de ses bienfaits et de ses grâces. La joie du jeune homme était immense, mais il était temps de rentrer auprès de son père, qui s'étonnait de le voir rester si longtemps auprès de son maître de médecine sans l'avertir.

Pantaléon revint chez son père, animé du désir de procurer la vie spirituelle à celui qui lui avait donné la vie temporelle ! Mais il fallait procéder avec prudence et ménagement, persuasion et douceur. En attendant, il priait et ne perdait aucune occasion d'éveiller l'attention de son père sur la vanité des idoles. « Pourquoi, ô mon père, lui disait-il parfois, pourquoi, quelques-uns de vos dieux sont-ils toujours debout, sans jamais songer à s'asseoir ? Et pourquoi d'autres restent-ils perpétuellement assis, sans avoir jamais l'idée ou la force de se lever? » Eustorge ne savait trop que répondre à ces questions, et l'estime qu'il avait de ses dieux diminuait dans son esprit.

A quelque temps de là, des hommes, conduisant un aveugle, vinrent frapper à la porte de la maison, demandant si le médecin Pantaléon était là. On va prévenir le jeune homme. Il s'agissait d'une maladie incurable; c'est précisément ce que sa foi attendait pour convaincre son père. Il le prend avec lui et s'approche du malade. « Je suis privé de la lumière, dit celui-ci, je suis le plus malheureux des hommes, prends pitié de moi. Fais que je sorte de ces ténèbres qui me privent de toute joie. Fais que je voie le soleil. J'ai déjà consulté bien des médecins, j'ai dépensé une grande partie de ma fortune pour les payer et ils n'ont réussi qu'à me faire perdre le peu de lumière qui me restait. — Si je te rends la vue, dit Pantaléon, que me donneras-tu ? — Tout ce qu peut me rester de biens, répondit le malade, pourvu que je voie. — Le Père des lumières te rendra la vue par mon ministère, reprit le jeune chrétien, et l'argent que tu me destines, tu le donneras aux pauvres. »

Eustorge fut très étonné en entendant ces paroles : « Mon fils, dit-il doucement, que faites-vous ? cet aveugle est incurable; votre maître Euphrosynus lui-même n'a pu le soulager, vous allez vous rendre ridicule et perdre votre réputation en entreprenant une guérison que la science humaine ne peut accomplir. — Mon père, répond le jeune homme, rien ne résiste à la puissance du Christ. »

A ces mots, il met les mains sur les yeux du malade, en invoquant le nom de Jésus-Christ. Les yeux de l'aveugle s'ouvrent soudain.

Devant une telle merveille, Eustorge et l'aveugle guéri tombent à genoux, reconnaissent la divinité du Christ, condamnent le culte des idoles et déclarent qu'ils veulent être chrétiens.

Généreux dans son sacrifice, Eustorge rassembla les statues des faux dieux qui ornaient sa maison et auxquelles il tenait beaucoup, les brisa et les jeta toutes fracassées dans une fosse, à la grande joie de son fils. Il reçut le saint baptême, et Pantaléon donna à Dieu mille louanges pour tous les bienfaits dont il avait comblé le père et le fils. L'âme de ce vaillant jeune homme s'enflammait ainsi chaque jour d'une ardeur nouvelle pour le service de Jésus-Christ; il l'aimait de plus en plus et cherchait l'occasion d'accomplir quelque grande chose pour son amour. Son père n'eut pas le temps de perdre la grâce précieuse de son baptême; Dieu ne tarda pas à l'appeler à l'éternel repos.

Devenu maître de ses biens, Pantaléon affranchit ses esclaves, et leur donna de quoi vivre honorablement dans le monde. Il distribua le reste de sa fortune aux veuves, aux orphelins, aux indigents qu'il trouva. Pour lui, il ne se réserva d'autres trésors que Dieu. La prière et les œuvres de charité se partageaient son temps. En qualité de médecin, il visitait les malades, les guérissait au nom de Jésus-Christ et, non seulement n'exigeait d'eux aucun salaire, mais les secourait lui-même s'ils étaient dans la gêne. C'est pourquoi, pauvres ou riches, tous ceux qui souffraient de quelque infirmité accouraient à Pantaléon. Les autres médecins de Nicomédie ainsi délaissés, et mécontents de voir leurs bénéfices diminuer de jour en jour, entrèrent dans une jalousie extrême.

Apprenant que leur concurrent a des relations avec les chrétiens, ils le dénoncent à Dioclétien comme partisan d'une religion illégale. Pour confirmer leurs assertions, ils font comparaître devant l'empereur l'aveugle guéri par Pantaléon. Ce dernier avoua que Pantaléon était chrétien : « Quant à moi, dit-il, je suis aussi chrétien et je confesse que je suis redevable à Jésus-Christ et non à Esculape d'avoir recouvré la vue. Vous même, ajouta-t-il, en s'adressant à Dioclétien, qui adorez des statues inertes, vous devriez supplier le Christ de vous guérir de votre aveuglement spirituel.

— Tu outrages les dieux, s'écria l'empereur, ne vois-tu pas que c'est leur bienveillance qui t'a rendu la vue. — Hé ? quoi seigneur, répondit le chrétien, comment des idoles qui, elles-mêmes ne voient pas, pourraient-elles rendre la vue aux autres ? »

Irrité de cette hardiesse, l'empereur ordonna de lui trancher la tête. Pantaléon recueillit le corps du martyr et l'ensevelit près des dépouilles de son père Eustorge.

Cependant, Dioclétien, dont la haine contre les chrétiens ne connaissait plus de bornes, manda Pantaléon. Le moment était venu où, dans une suite de tourments, supportés avec une invincible patience, l'humble disciple de Jésus-Christ allait se montrer digne de son nom (1).

Le César essaya d'abord la douceur : « Rappelle-toi mes bontés, cher Pantaléon, et ne pousse pas l'ingratitude jusqu'à désobéir à mes ordonnances, en rendant hommage de tes adorations à un Crucifié dont j'ai prohibé le culte.

— Je ne connais qu'un Dieu véritable, le Christ ; à lui seul mes adorations. Convoque tes prêtres, Dioclétien, et qu'on amène un paralytique en notre présence. J'invoquerai le Christ, vos flamines et vos autres prêtres appelleront Jupiter, Esculape et tous vos dieux ; la divinité qui rendra la santé au malade sera reconnue pour seul vrai Dieu. »

Cette proposition plut à la curiosité de l'empereur. Par son ordre, on amena un homme qui était paralytique depuis plusieurs années, et que les remèdes humains ne pouvaient secourir. Les prêtres païens furent réunis en grand nombre : ils auraient bien désiré éviter cette épreuve dont ils craignaient l'issue, mais il n'y avait pas possibilité de se soustraire aux ordres de l'empereur, et ils ne voulaient pas s'avouer vaincus avant le combat. Ils commencèrent avec ardeur des prières, des cris, des incantations magiques, des sacrifices. Les dieux restèrent sourds, comme autrefois Baal aux appels des faux-prophètes. Quand ils furent lassés, saint Pantaléon invoqua publiquement le vrai Dieu, puis s'approchant du lit du paralytique, il prit le malade par la main et dit avec assurance : « Au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, lève-toi et marche ! » A l'instant le malade retrouva l'usage de tous ses membres, comme s'il n'avait jamais été paralysé, et rendit grâces au Dieu des chrétiens.

Un frémissement d'enthousiasme agita la foule, et beaucoup de païens, secouant la paralysie de leur âme, se convertirent à la foi chrétienne.

Furieux d'un échec si humiliant, les prêtres des idoles persuadèrent à Dioclétien que s'il ne sévissait immédiatement contre le magicien Pantaléon, la religion de l'empire tomberait dans le mépris, et serait abandonnée par le peuple crédule.

Dioclétien n'eut pas de peine à entrer dans leurs vues. « Pantaléon, dit-il au jeune chrétien, crois-moi, laisse ces artifices magiques, ils n'ont pas porté bonheur à ceux qui les ont pratiqués. Souviens-toi d'Anthime (2), ce vieillard insensé, qui était le chef des chrétiens de cette ville, à quoi lui a servi son obstination ? Il a péri d'une mort cruelle ainsi que tous les autres ennemis des dieux qui l'ont imité dans son impiété. Les mêmes supplices t'attendent si tu persistes dans ta désobéissance. Mais j'ai pitié de ta jeunesse. Pantaléon, sacrifie aux dieux.

— Tes menaces, pas plus que tes promesses, ô empereur, ne sauraient émouvoir mon cœur ; comment me laisserais-je tenter par tes biens, moi qui ai renoncé même à ceux que je possédais ? Quant aux supplices, non-seulement je ne les crains pas, mais je désire souffrir et mourir pour l'amour de Jésus-Christ. Je ne crains qu'une chose, c'est que tes tourments, trop peu nombreux et trop rapides, ne me laissent pas le temps de témoigner assez mon amour à Jésus-Christ. Et pour Anthime, j'envie son sort. Il jouit maintenant de la béatitude éternelle avec le vrai Dieu, tandis que toi, des supplices sans fin te sont réservés. Sa mort a dignement couronné sa belle vie, et la pourpre du martyre a orné l'éclat de ses cheveux blancs. Si un vieillard, brisé par l'âge, a pu ainsi résister à ta fureur, que penses-tu arracher au courage d'un jeune homme ? Non, tu ne me vaincras pas. J'ai hâte de souffrir pour mon Dieu, j'ai hâte d'aller rejoindre dans la paix mon père et ma mère qui sont morts dans la foi en Jésus-Christ. »

C'était trop abuser de la patience du tyran. Déjà les bourreaux avaient préparé le chevalet. Sur l'ordre de Dioclétien, ils y attachent le martyr, étendent fortement ses membres avec les cordes qui roulent sur les poulies de l'affreuse machine. Ils déchirent ses flancs avec des ongles de fer, puis ils promènent sur ses plaies des torches ardentes.

Cet atroce supplice ne troubla pas la sérénité du martyr !

Les seules forces humaines ne vont pas jusque-là : évidemment Dieu venait au secours de son serviteur d'une manière surnaturelle.

En effet, au milieu de ce tourment, Notre-Seigneur apparut au martyr sous les traits d'Hermolaüs, le saint vieillard qui avait été son père dans la foi chrétienne. Il le consolait et lui faisait entrevoir les joies de la Jérusalem céleste.

Bientôt, lassés par un poids invisible, les bras des bourreaux s'engourdirent et les torches s'éteignirent d'elles-mêmes.

Etonné de ce prodige, l'empereur fit cesser l'exécution. Le patient se releva : il ne ressentait aucune douleur et ses chairs ne portaient même pas la trace de la moindre blessure. « Vil magicien, lui dit l'empereur, révèle-nous les secrets de ton imposture et comment tu as éteint les torches enflammées, fatigué le bras de mes officiers ?

— Ma science magique, c'est le Christ ; je n'ai pas d'autre talisman, ni d'autre préservatif.

— Mais si j'augmente tes supplices ?

— Ma récompense croîtra en proportion. »

A ces mots, Dioclétien commande de fondre du plomb dans une immense chaudière et d'y plonger le martyr. A la vue du liquide bouillant qu'on lui prépare, le chrétien prie le Seigneur avec humilité et confiance : « Mon Dieu, disait-il avec le psalmiste, *écoutez ma prière pendant que je crie vers vous... Seigneur, délivrez-moi de la crainte de mes ennemis*, ensuite le vaillant athlète entre avec intrépidité dans le liquide de feu. Le Seigneur exauça sa prière, il descendit avec lui dans la chaudière, toujours sous la figure d'Hermolaüs, et au même instant, le plomb se refroidit. Et le martyr délivré rendit grâces au Seigneur par ces autres paroles du psaume : « J'ai crié vers le Seigneur et il m'a exaucé ; le matin, à midi et le soir, je raconterai ses bienfaits et j'annoncerai ses grandeurs ; et il exaucera ma prière. »

Les témoins de cette scène étaient dans l'admiration ; mais l'empereur, fermant ses yeux à la lumière, songeait par quel supplice il pourrait se débarrasser de cet homme qu'il ne pouvait vaincre. Quelques officiers, sachant quelle vénération les chrétiens avaient pour les martyrs, conseillèrent à l'empereur de jeter Pantaléon à la mer, afin, disaient-ils, que son corps ne fût pas retrouvé et ne pût servir au culte des chrétiens. Dioclétien agréa ce projet. Le martyr fut conduit à la mer, on lui attacha une grosse pierre au cou et on le précipita

---

(1) Pantaléon est en effet un mot grec παντα λεων, en latin : *leoni per omnia similis*, littéralement : *semblable en toute chose au lion*, ou *courageux comme le lion*.

(2) Saint Anthime, évêque de Nicomédie, mis à mort par Dioclétien.

dans l'abîme. Mais le Dieu qui sait tempérer la violence des flammes, sait trouver sur les flots des sentiers inconnus à toute créature : *In acquis multis vestigia non cognita.* Jésus-Christ apparut une troisième fois, empruntant encore les traits d'Hermolaüs. Il prit son serviteur par la main, et affermissant les ondes sous ses pieds, il regagna le rivage avec lui. A ce fait extraordinaire, s'en joignait un autre : la pierre qu'on avait attachée au cou de Pantaléon surnageait comme les feuilles d'arbre que le vent d'automne fait tomber dans un lac tranquille.

L'empereur fut extrêmement surpris et irrité de le voir revenir sain et sauf. « Quoi? s'écria-t-il, la mer elle-même obéit à tes enchantements ?

— La mer obéit comme les autres éléments aux ordres qu'elle reçoit de Dieu, répondit le martyr : tes serviteurs t'obéissent à toi, monarque d'un jour, et tu voudrais que toutes les créatures n'obéissent pas au Roi éternel? »

Soldats dit l'empereur, qu'on expose ce magicien aux bêtes de l'amphithéâtre; nous verrons si les fauves sont aussi soumises à ses incantations, et si je ne viendrai pas à bout de son opiniâtreté.

La nouvelle qu'un chrétien allait être jeté aux bêtes féroces de l'amphithéâtre fit rapidement le tour de la ville, et une foule immense accourut pour repaître ses yeux de ce spectacle. La multitude couvre les degrés de l'amphithéâtre, et trépigne de curiosité et d'impatience. Le héros chrétien s'avance, calme, au milieu de l'arène, ses yeux s'élèvent vers le ciel et ses lèvres murmurent une prière. Soudain la barrière s'ouvre, les animaux sauvages s'élancent avec fureur dans l'arène. Les spectateurs poussent un cri d'effroi. Seul, Pantaléon ne tremble pas. Le Christ combat près de lui.

En approchant du martyr, les bêtes fauves, comme fascinées par une puissance surnaturelle, s'arrêtent, deviennent douces comme des agneaux ; confuses pour ainsi dire, d'avoir été destinées à servir contre un innocent une colère folle et injuste, elles veulent donner à l'empereur une leçon d'humanité ; elles s'approchent craintives et respectueuses du saint martyr, lui lèchent les pieds et ne se retirent qu'après avoir reçu sa bénédiction. A ce spectacle, une immense acclamation ébranle l'amphithéâtre : « *Il est grand le Dieu des chrétiens !* s'écrie la foule. Il est seul vrai Dieu ! » D'autres ajoutaient : « Qu'on mette le juste en liberté ! »

La colère du tyran était au comble, il s'en prit aux bêtes féroces qui n'avaient pas voulu dévorer sa victime, et commanda de les tuer. On les tua : cela était plus facile que de vaincre la foi de Pantaléon.

Le jeune héros fut ensuite soumis au cruel supplice de la roue, mais il en sortit sain et sauf et on le jeta dans un cachot. Alors le vénérable Hermolaüs et deux autres chrétiens nommés Hermippe et Hermocrate, qu'on avait trouvés dans sa maison, furent amenés devant l'empereur. « C'est donc vous, leur dit le prince irrité, qui avez séduit le jeune médecin Pantaléon, pour lui faire abandonner le culte des dieux ?

— Jésus-Christ, répondirent-ils, sait bien appeler à la lumière ceux qui en sont dignes.

— Laissons ces rêveries absurdes. Vous n'avez qu'un moyen d'obtenir le pardon du crime que vous avez commis, c'est de ramener Pantaléon au culte de nos dieux. Si vous y réussissez, vous serez mes amis, et je vous comblerai des plus hautes faveurs.

— Loin de songer à pervertir notre frère, nous sommes prêts nous-mêmes à mourir pour Jésus-Christ. » Après divers supplices, on leur trancha la tête.

Pantaléon comparut de nouveau devant Dioclétien : « Tes maîtres, Hermolaüs, Hermippe et Hermocrate, lui dit l'empereur, ont enfin reconnu leurs véritables intérêts, ils ont consenti à adorer les dieux, et je viens de leur conférer de grandes dignités dans mon palais : autant je suis sévère dans le châtiment des coupables obstinés, autant je suis généreux et magnifique pour ceux qui m'obéissent. — Mais, reprit Pantaléon, je ne vois nullement ces trois personnages parmi les officiers de la cour ? — C'est, repartit impudemment l'empereur, que je viens de les envoyer dans une autre ville pour affaires urgentes. — Vous dites plus vrai que vous ne pensez, répliqua le martyr, vous les avez envoyés dans une autre cité : l'éternelle et sainte cité de Dieu. »

Le prince imagina d'autres insinuations, essaya toutes les promesses et toutes les menaces que son imagination put inventer; mais à la fin, voyant qu'il perdait sa peine et son temps, il ordonna de flageller cruellement le martyr, non dans l'espoir de le fléchir, mais pour satisfaire sa colère et se venger; puis il le condamna à être décapité et ensuite brûlé. Pantaléon, voyant ses combats près de finir et songeant au ciel qui allait s'ouvrir devant lui, marcha au supplice le visage rayonnant de joie. On l'attacha sur un tronc d'olivier et un licteur leva son glaive pour le frapper. Mais le fer s'amollit comme de la cire et laissa intact le cou de la victime. A cette vue, les bourreaux se jettent aux pieds du martyr et lui demandent pardon. Le jeune chrétien les embrasse affectueusement, et une voix céleste se fait entendre : « Pantaléon, tu t'appelleras désormais *Pantaléémon* (nom qui veut dire *très miséricordieux*), beaucoup obtiendront miséricorde par ton entremise. »

Ce fut alors un spectacle attendrissant au-delà de toute expression. Le martyr, désireux de verser son sang pour Jésus-Christ et d'entrer dans le ciel, suppliait les bourreaux d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu. Tous refusaient. Enfin, Pantaléon insista tellement, qu'après l'avoir embrassé une seconde fois, ils se décidèrent pour lui plaire à lui trancher la tête.

Du lait au lieu de sang jaillit sous le glaive, et l'olivier parut tout à coup couvert de fruits. L'empereur ordonna d'abattre l'arbre et d'en construire un bûcher pour brûler le corps du martyr, mais les soldats s'en allèrent et n'exécutèrent pas la sentence. Les chrétiens recueillirent le corps de leur frère, et l'ensevelirent avec honneur.

Plus tard, Constantinople en Orient, et Lucques en Italie devinrent dépositaires de ces précieuses reliques. Charlemagne obtint le chef du saint martyr, qu'il donna à la ville de Lyon et d'autres ossements dont il enrichit la célèbre abbaye de Saint-Denis. Cette dispersion de ses reliques et les nombreuses grâces obtenues par son intercession ont rendu le culte de saint Pantaléon populaire en Orient et en Occident. Les médecins l'honorent comme leur principal patron après saint Luc.

SAINT GEORGES, DIACRE

SAINT AURÈLE ET SAINTE NATALIE, SAINT FÉLIX ET SAINTE LILIOSA

MARTYRS A CORDOUE

Fête le 27 juillet.

Dès que Natalie aperçut le diacre Georges, elle s'écria : Voilà le compagnon de martyre que Dieu nous a promis. — Priez le Seigneur de m'accorder cette grâce, dit Georges à Aurèle.

ENFANCE A BETHLÉEM — VOCATION RELIGIEUSE

Le Saint dont nous allons raconter la vie vint au monde vers le milieu du IXe siècle, dans la terre jadis sanctifiée par la naissance de notre divin Rédempteur: il naquit à Bethléem. On lui donna au baptême le nom de Georges rendu si illustre par le héros chrétien, martyrisé au IVe siècle et devenu le patron des guerriers. Le nouveau Georges devait être un bon soldat de Jésus-Christ dans la milice monastique, marchant toujours sur les traces de son céleste Maître. Afin de copier en lui les traits

du divin Modèle qu'il se proposait d'imiter, il alla s'enfermer dans le monastère de Saint-Sabas près de Jérusalem, où l'on pratiquait les conseils évangéliques avec une grande ferveur.

Dès le jour de son entrée au monastère, le nouveau religieux se fit remarquer par la pratique de toutes les vertus, mais surtout de l'humilité, de la charité et de la pénitence. Ses vêtements étaient aussi pauvres que possible. Il jeûnait presque toute l'année, ne buvait jamais de vin, si ce n'est mêlé d'eau.

« J'afflige mon corps, disait-il, afin de le retrouver plus glorieux au jour du jugement. »

Il était toujours joyeux, modeste, aimable ; et dans tous ses entretiens, sa première préoccupation était d'inspirer à ceux qui l'entouraient la crainte de Dieu et l'amour de la vertu.

Il passait souvent la nuit en prière ; et quand ses occupations lui laissaient, pendant le jour, un tant soit peu de repos, il se mettait à chanter ce verset du psaume : « *Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo* ; Je bénirai le Seigneur » en tout temps et sa louange sera toujours sur » mes lèvres. »

VOYAGE EN AFRIQUE ET EN ESPAGNE

Il y avait 27 ans que saint Georges édifiait par ses vertus le couvent de Saint-Sabas, et il avait été ordonné diacre, lorsqu'il fut envoyé par ses supérieurs en Afrique quêter auprès des chrétiens de cette contrée les ressources nécessaires au soutien des moines de son couvent. Mais il trouva cette Eglise ravagée par les barbares sarrasins, et voyant qu'il n'y pouvait pas accomplir sa mission, il consulta l'évêque de Carthage sur ce qu'il aurait à faire. Celui-ci lui conseilla de passer en Espagne. Georges s'embarqua donc et arriva à Cordoue où il trouva plusieurs chrétiens qui devaient être plus tard ses compagnons dans le martyre ; mais laissons-le plutôt raconter lui-même ses voyages dans une lettre qu'il écrivit peu de temps avant sa mort aux religieux de son couvent.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Aux Pères et Frères du monastère de Saint-Sabas, » le diacre Georges, salut et bénédiction.

» Mon voyage, comme vous le savez, n'avait d'autre » but que de vous trouver des aumônes. C'est à » cause de cela que je partis pour l'Afrique et ensuite » pour l'Espagne ; mais voyant cette dernière » contrée désolée comme la précédente par les » Maures, je conçus le projet de passer en Gaule. » Je consultai à ce sujet quelques chrétiens dont les » uns me conseillèrent d'y aller ; les autres de » retourner à mon couvent. Tourmenté par une » foule d'idées je ne savais plus que faire. A la fin, je » résolus de retourner auprès de vous. Je vins au » couvent qui se trouve près de la ville de Cordoue » afin de recommander mon voyage aux ferventes » prières des religieux et leur demander leur béné- » diction. Le Père abbé ayant connu le sujet de ma » visite me dit : « Venez mon frère, et recevez aussi » la bénédiction de la servante de Dieu Natalie. » Natalie était une dame très chrétienne qui parcourait les monastères, secourant de ses aumônes les religieux et les religieuses ; nous en reparlerons plus loin.

« J'obéis et je l'accompagnai dans le couvent où » se trouvait cette dame. Dès que Natalie m'aperçut : « Voilà s'écria-t-elle, voilà le compagnon de martyre » qui nous a été promis ».

» Je me jetai à ses pieds et lui demandai ce que » signifiaient ces mystérieuses paroles.

» Le Seigneur, me dit-elle, a daigné me faire con- » naître la couronne du martyre à laquelle il me » destine avec trois autres chrétiens et un moine » et ce moine c'est vous, ô mon seigneur.

» Je lui demandai alors avec humilité de prier » pour moi afin que, fortifié par la grâce de l'Esprit- » Saint, je méritasse de parvenir au bonheur qu'elle » me promettait.

» Je revins au monastère des hommes où je pas- » sai la nuit. Pendant mon sommeil cette vénérable » femme m'apparut, et, me présentant un vase de » riches parfums elle me dit : « J'ai encore un tré- » sor beaucoup plus magnifique que celui-ci. »

» Le lendemain matin elle me conduisit dans la » maison où demeurait son mari Aurélius. Dès que » je l'aperçus, je me jetai à ses pieds et lui deman- » dai de prier lui aussi pour moi, afin que je méri- » tasse d'obtenir avec eux la faveur que le Seigneur » leur avait promise. Tout à coup, par un effet de » la grâce de Dieu, je sentis mon cœur brûler du » feu de l'amour divin, et j'oubliai mon projet de » retourner au couvent. Depuis ce moment, nous » vivons ensemble dans la maison d'Aurélius, offrant » continuellement au Seigneur nos vœux et nos » prières.

» Je rencontrai aussi chez eux le pieux Félix et » sa femme Liliosa qui, ayant distribué leurs biens » aux pauvres, se préparent à souffrir toutes sortes » de tourments pour l'amour du Christ. Je m'absen- » tai pour régler quelques affaires. De retour à la » maison ils me reçurent avec joie et me dirent : » Frère, restez avec nous car nous savons que Dieu » vous a envoyé ici, afin que vous remportiez avec » nous la palme du martyre ». Ici se termine le récit de saint Georges.

NATALIE ET AURÉLIUS

Natalie, dont nous avons dit quelques mots, était née de parents païens. Elle perdit son père étant encore en bas âge. Sa mère se maria alors à un chrétien qui la convertit et fit aussi baptiser sa fille. Celle-ci reçut au baptême le nom de Natalie. Un jeune homme de Cordoue, fort riche, et pratiquant en secret la religion chrétienne, ayant appris que Natalie avait embrassé la foi de Jésus-Christ, la demanda en mariage. Ce jeune homme était Aurélius. Natalie consentit à la proposition ; le mariage fut célébré et ils pratiquèrent l'un et l'autre, quoique en secret, la religion du Christ. De longues années se passèrent ainsi. Félix, de son côté, vivait avec sa femme Liliosa dans l'amour de Dieu et la pratique des bonnes œuvres.

AURÉLIUS CONÇOIT LE DÉSIR DU MARTYRE

La charité avait tellement uni Aurélius et Félix, qu'il semblait que ni la vie ni la mort ne pourraient les séparer. Cette faveur leur fut accordée, car, après avoir vécu longtemps ensemble dans la pratique de la même religion, ils moururent ensemble pour cette même foi.

Un jour qu'Aurélius était sorti sur la place publique, il assista à un spectacle qui fit de lui un homme tout nouveau. Ce fut le martyre d'un chrétien appelé Jean. Cet homme, arrêté à cause de sa religion, fut fouetté jusqu'au sang, puis on le plaça sur un âne et on lui attacha aux pieds des pierres si lourdes que l'âne, succombant sous le poids, tomba sur le côté. On le releva alors et on le conduisit jusqu'au lieu du supplice au milieu des satellites qui criaient de toutes parts : « Non, cet homme, ce criminel, qui a osé outrager notre prophète Mahomet, n'a pas encore reçu la peine qui est due à son crime. »

A ce spectacle, Aurélius fut épris du désir de donner aussi sa vie pour le nom chrétien. Enthousiasmé de la foi de ce martyr, il s'écria : « C'est

» vraiment sur la pierre angulaire dont parle l'Evan-
» gile que repose le fondement de sa foi puis-
» qu'elle n'a pas été ébranlée par de tels tourments. »

De retour à sa maison il raconta tout à Natalie et il ajouta :

« O vénérable femme, quand je vivais pour moi
» sans assez penser à Dieu, tu m'exhortais à chan-
» ger de vie; tu t'efforçais de me retirer des affec-
» tions mondaines pour m'unir plus intimement à
» Jésus; tu me racontais comment les moines
» avaient renoncé au monde pour ne vivre que
» pour Dieu; tu soupirais après l'heureux moment
» où tu pourrais mener avec moi la vie parfaite
» des saints, et moi j'étais peu sensible à tes pa-
» roles bien que je les méditasse quelquefois. Oh!
» désormais plus d'indifférence. Il est temps que
» j'abandonne la vie trop lâche que j'ai menée
» jusqu'ici, pour m'adonner à la vie parfaite que tu
» louais tant. Vaquons donc à l'oraison afin de
» pouvoir, par là, réussir plus facilement dans les
» autres œuvres de sainteté. Soyez désormais ma
» sœur, vous qui jusqu'ici avez été ma femme, et
» tâchons, en nous abstenant des plaisirs char-
» nels, de produire en nous des fruits de salut et
» de mériter par là la grâce du martyre. »

Natalie fut remplie de joie en entendant ces paroles, et elle remercia Dieu d'avoir opéré dans l'âme d'Aurélius un changement si subit et si inespéré; puis, se tournant vers son mari : « Merci, lui
» dit-elle, merci de la grâce que vous me faites
» aujourd'hui. J'ai toujours désiré de mourir aux
» affections terrestres pour ne vivre que pour Dieu.
» Aujourd'hui vous me l'accordez, je suis heureuse
» et je vous en remercie. »

Depuis ce moment, tous leurs désirs se tournèrent vers Dieu et ils menèrent une vie tout angélique. Chacun d'eux avait sa cellule séparée, couchait sur un lit de planches et mortifiait sa chair par le cilice.

Cette admirable résolution fut récompensée par plusieurs miracles. Une nuit, pendant que dans le silence de sa cellule l'un et l'autre prenaient un peu de repos sur leur misérable lit, Natalie aperçut une troupe de bienheureux, revêtus d'habits blancs. Les portes de la maison s'ouvrirent devant eux et toute la demeure fut remplie d'une brillante clarté. Ensuite un jeune homme, d'une incomparable beauté, s'approcha du lit d'Aurélius et le marqua du signe de la croix, en prononçant quelques paroles mystérieuses que la femme avoua n'avoir pas comprises. Il s'approcha ensuite du lit de Natalie, fit les mêmes cérémonies et la vision disparut.

Une autre fois, elle vit entrer dans sa maison d'autres personnages célestes. Ils portaient l'habit monastique et s'étaient sanctifiés sur la terre dans les exercices des ascètes. Ils répétaient : « Voici
» notre Dame qui vient, voici notre Dame qui
» vient. » En même temps, Natalie aperçut une dame d'une grande beauté. Cette dame était Marie, Mère de Jésus, qui, ayant toujours aimé la sainte vertu de chasteté, se plaît à visiter, consoler et protéger ceux qui pratiquent cette vertu angélique. Soyons donc les fidèles imitateurs de Marie dans sa pureté et nous mériterons de la voir, sinon sur la terre, du moins dans le ciel.

AURÉLIUS ET NATALIE VENDENT LEURS BIENS ET SE DONNENT A LA PRATIQUE DES ŒUVRES DE CHARITÉ

Fortifiés par ces faveurs qu'ils recevaient du ciel, Aurélius et Natalie devenaient de plus en plus fervents dans le service de Dieu. Aurélius avait de grandes richesses. Voulant se débarrasser de toute sollicitude terrestre pour ne vivre que pour Dieu, il consulta un chrétien prisonnier pour la foi qu'il avait coutume de visiter. Le chrétien (c'est celui qui écrivit sa vie), lui répondit : « Si vous voulez laisser
» vos richesses à vos filles, vous ne ferez point de péché;
» mais si vous avez la force de les distribuer aux
» pauvres, laissant le soin de vos filles à la Provi-
» dence divine, vous ferez un grand acte de vertu;
» car le Seigneur, interrogé sur ce qu'il fallait faire
» pour être parfait, répondit : *Si vis perfectus esse,*
» *vade, vende quæ habes et da pauperibus et habebis*
» *thesaurum in cœlis.* Si vous voulez être parfait,
» allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux
» pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel
» (Mat. IX). »

Inutile d'ajouter qu'un semblable exemple ne peut être imité qu'avec la prudence convenable aux circonstances.

Aurélius, visant au plus parfait, vendit ses biens, et chaque jour il allait avec Natalie visiter les prisons, et secourir ceux qui s'y trouvaient enfermés pour le nom du Christ. Ils visitaient également les monastères où ils apprenaient à méditer la parole divine. Ils y restaient parfois longtemps sans en sortir, c'est ce qui explique pourquoi saint Georges trouva sainte Natalie dans un couvent de femmes. Ils jeûnaient presque continuellement afin d'éviter les pièges que le démon leur tendait.

Voilà la vie que les deux serviteurs de Dieu menaient, quand saint Georges se réunit à eux. Quant à Félix et à Liliosa, ils vivaient à peu près de la même manière, dans la prière et les bonnes œuvres.

NOS SAINTS VONT AU DEVANT DU MARTYRE

Après l'arrivée de Georges, les cinq fervents chrétiens se réunirent afin de délibérer sur les moyens à prendre pour parvenir au bonheur si désiré du martyre. Après avoir prié pendant quelque temps, ils décidèrent que les deux servantes de Dieu iraient à l'église la face découverte, à la façon des chrétiennes, et non la moitié du visage voilé comme les musulmanes. Ils espéraient qu'ainsi elles seraient reconnues comme chrétiennes et conduites en prison. En agissant de la sorte, ils oubliaient peut-être le conseil du divin Maître qui dit : « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre », mais, en même temps, ils servaient d'exemple à ceux qui, étant arrêtés pour la foi chrétienne, n'auraient pas osé la confesser par crainte des tourments. C'est sans doute Dieu qui leur inspira d'agir ainsi dans cette circonstance. Les deux femmes partirent donc pour l'église; comme elles s'en retournaient, un satellite s'approcha d'elles, et, ayant connu l'objet de leur visite, il alla trouver leurs maris, feignant de n'en rien savoir, et leur dit : « Que vont donc faire vos femmes à l'église?
» — Les fidèles, comme vous le savez, ont la cou-
» tume de visiter les églises et de vénérer les lieux
» consacrés par les saints martyrs, et ne croyez pas
» que ce soient seulement nos femmes qui aient
» cette coutume, car nous aussi, nous appartenons
» à la même religion qu'elles, nous brûlons du même
» zèle, et nous nous faisons une gloire de porter,
» comme elles, l'étendard de la foi de Jésus-Christ. »
Le satellite alla aussitôt trouver le juge et lui annonça qu'il avait découvert cinq chrétiens, dont le chef était Aurélius. Aurélius, de son côté, partit aussitôt pour les monastères dont nous avons parlé plus haut, afin de dire adieu aux religieux et de se recommander à leurs prières avec ses compagnons.

ARRESTATION

Le juge, ayant entendu l'accusation portée contre les serviteurs de Dieu, entra dans une grande colère

et ordonna qu'on les fît venir en sa présence. Des soldats partirent aussitôt, et arrivés chez Aurélius, ils se mirent à crier : « Sortez, misérables, sortez. » Vous désirez la mort, vous serez bientôt satisfaits, » puisque la vie vous est à charge. Sortez, le juge » est déjà prêt à porter contre vous la sentence de » mort. Allez donc subir, par une mort honteuse, » la peine due à vos prévarications. »

Les futurs martyrs sortirent de la maison le cœur plein de joie et de reconnaissance envers Dieu; et, à les voir marcher, le sourire sur les lèvres, vous auriez cru les voir aller à un festin. Quant à Georges, il était tellement absorbé en Dieu, qu'il ne s'aperçut même pas qu'il était entre les mains des satellites. Tout à coup, comme sortant d'un profond sommeil, et soutenu par une force surnaturelle, il s'écria :

« Pourquoi venez-vous ici troubler ces serviteurs » de Dieu et les forcer de suivre une secte diabo- » lique, une troupe de satellites de Satan? Pourquoi » voulez-vous précipiter dans l'enfer, dans l'abîme » de la mort ceux qui sont prédestinés pour la vie » éternelle? Avez-vous besoin de nous pour entrer » dans l'enfer? Allez, allez-y vous-mêmes avec votre » maître Satan jouir de ses délices. Pour nous, nous » restons avec Jésus-Christ qui a vaincu l'enfer et » les démons. »

A ces mots, les bourreaux éclatent en injures contre le serviteur de Dieu, et, se jetant sur lui, le renversent à coup de pied et de poing. « Courage, » mon Père, lui dit Natalie, levez-vous et marchons. » — O ma sœur, lui répondit-il plein de joie, ceci ne » sert qu'à augmenter nos mérites et à orner la cou- » ronne que le Seigneur nous a préparée. »

Les soldats les conduisirent en présence du juge.

INTERROGATOIRE ET PRISON

« Illustres seigneurs, leur dit le juge avec douceur, » on m'a dit que vous avez abandonné Mahomet, vos » richesses, une position honorable, en un mot le » bonheur le plus parfait qu'on puisse trouver sur la » terre, pour pratiquer une religion dont la folie » fait adorer un crucifié. Votre crime est grand, » mais comme je pense que vous avez été séduits » par quelque mauvais esprit, je vous promets » de tout vous rendre, honneurs et richesses, si vous » revenez à de meilleurs sentiments.

— O juge, répondirent-ils, nous ne voulons rien, » car rien de temporel n'est comparable au bonheur » que nous attendons avec une certitude telle qu'elle » nous fait tout mépriser ici-bas, même la vie du » corps ; car en la perdant pour Jésus-Christ, nous » sommes certains de trouver une vie heureuse et » éternelle. Cette vie est si heureuse que l'œil n'a » jamais rien vu, l'oreille n'a jamais rien entendu, » et l'intelligence humaine n'a jamais imaginé rien » de pareil. Nous confessons donc un seul Dieu en » trois Personnes, et nous croyons fausses et blâ- » mables toutes les autres religions qui n'ont pas » pour objet la Sainte Trinité, un seul Dieu, une » seule foi, un seul baptême. »

Le juge accueillit cette réponse avec une fureur extrême. Il ordonna de conduire les chrétiens en prison et de les lier avec les plus lourdes chaînes qu'on pourrait trouver.

Arrivés dans leur cachot, nos Saints se mirent en prières afin de rendre grâce à Dieu, qui les avait trouvés dignes de souffrir quelque chose pour son nom, et lui demander de nouvelles forces pour continuer le combat. Dieu les exauça en leur montrant dans une vision la gloire qui les attendait dans les cieux. Ils virent une grande échelle dont le sommet touchait au ciel et ils entendirent une voix qui leur disait : « Cette échelle est la voie par laquelle tout le monde peut venir à Jésus-Christ. »

Fortifiés par cette grâce, nos Saints se promirent d'endurer avec constance ce qui leur restait à souffrir pour remporter la victoire. Ils s'encourageaient mutuellement à confesser la foi de Jésus-Christ.

Le jour suivant, les saints martyrs reçurent l'ordre de se présenter devant les magistrats de la ville. Ceux-ci essayèrent d'abord de les intimider par leurs menaces, mais voyant leur constance inébranlable, ils les condamnèrent à avoir la tête tranchée. « Quant à celui-ci, ajouta le juge en » désignant Georges, qu'on le renvoie absous, car » ceux-là seuls méritent la mort qui abandonnent » notre religion pour passer dans la religion chré- » tienne et qui blasphèment contre notre prophète » Mahomet. »

Mais Georges, s'écria :

« Celui qui est apparu à votre prophète Maho- » met était un démon. Quant à votre prophète lui- » même, il a été le plus abject des hommes, l'es- » clave du démon, le ministre de l'antéchrist et le » repaire de toutes les abominations ? Je crois que » ce même Mahomet, non content de s'être précipité » dans l'enfer, vous y précipitera vous-mêmes, par » sa fausse doctrine pour vous y faire brûler dans » un feu éternel. » Alors le juge, au comble de la fureur, ordonna qu'on le réunît à ses compagnons et qu'on le conduisît au supplice.

LE MARTYRE

Georges reçut ces dernières paroles avec une très grande joie. Il rejoignit ses frères, et ils se dirigèrent tous ensemble vers le lieu de leur supplice. Tout en marchant, la courageuse Natalie s'efforçait d'affermir le courage de son mari.

« Soyez calme, mon seigneur, lui disait-elle ; » encore un peu de patience et bientôt vous rece- » vrez la palme du martyre et la couronne immor- » telle que Dieu vous a promise. N'ayez pas peur de » mourir pour le Christ, puisqu'il nous a promis » que celui qui donnerait sa vie pour confesser son » nom la retrouverait plus heureuse dans l'éternité. » *Qui perdiderit animam suam propter nomen* » *meum in vitam æternam custodiet eam.* » Les licteurs l'entendant parler de la sorte s'écrièrent tout remplis de colère. « C'est cette courtisane, cette » folle, qui a forcé son mari d'abandonner notre » religion ; et non contente de cela, elle ose » encore, même devant nous, l'encourager à persé- » vérer dans sa résolution de donner sa vie pour le » Crucifié. » Et se jetant sur elle, ils la prirent par les cheveux et la traînèrent ainsi jusqu'au lieu du supplice, la frappant à coups de poing et à coups de pied.

Dès qu'ils furent arrivés, nos Saints se mirent entre les mains des bourreaux qui leur tranchèrent la tête, le 27 juillet. Leurs corps furent enlevés pendant la nuit suivante par des chrétiens qui les enterrèrent dans diverses églises avec une grande vénération.

Ceux de saint Georges et de saint Aurélius furent enterrés dans un monastère, appelé Pegnamellensis, c'est-à-dire Rocher de miel, dans un oratoire dédié au Sauveur.

Saint Aurélius avait prédit qu'il serait enterré en cet endroit. Voici comment: Trois jours avant son arrestation il alla prier dans cet oratoire. Une des sœurs du couvent, ayant appris par révélation qu'Aurélius devait bientôt recevoir la récompense de ses travaux, lui dit : « Mon frère, vous allez » bientôt mourir martyr de notre foi, que nous » donnerez-vous? — Je n'ai rien pour le moment » à vous donner, mais bientôt, je me donnerai moi- » même à vous moyennant la grâce de Dieu. »

BIENHEUREUX RODOLPHE D'ACQUAVIVA

ET LES AUTRES MARTYRS DE SALSETE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 27 juillet.

La scène du martyre. (Tableau de la Béatification).

L'ANGIOLO

Rodolphe d'Acquaviva vit le jour le 2 octobre 1550, au château ducal d'Atri, en Italie, de parents pieux et illustres. Son père, suivant les traditions de la famille, cultivait les lettres et les arts; la duchesse appartenait à la noble maison de Savoie. De cette union naquirent huit enfants, dont deux furent cardinaux, un troisième évêque; mais le plus célèbre fut Rodolphe, le religieux et le martyr.

Les soins du gouvernement empêchèrent-ils le duc de veiller à la formation intellectuelle de cet enfant? Quoi qu'il en soit, l'instruction de Rodolphe fut négligée, mais en revanche sa formation morale fut parfaite.

Adonné dès le bas âge aux pratiques de l'oraison, il en acquit le don au degré le plus éminent, à tel point que ses méditations lui faisaient perdre tout sentiment des choses extérieures et qu'on le trouvait souvent ravi en extase au pied de son crucifix. Dans cette posture, il était si gracieux par l'union de son âme à Dieu, qu'on l'avait surnommé l'*Angiolo* (le petit ange), nom que lui mérita toujours le charme de sa vertu.

Ses fréquentes oraisons fatiguèrent l'enfant et déterminèrent une plaie douloureuse à l'un des genoux : alors seulement Rodolphe consentit à

changer d'attitude, mais non à rien retrancher à la longueur de ses prières.

Le jeune Saint souffrait des paroles oiseuses et ne savait parler que du ciel. A l'âge de l'adolescence, on crut pouvoir tourner en dérision ses habitudes pieuses. Ses frères, affectant de voir dans la modestie de ses allures et de ses vêtements un dédain de la civilité, l'avait surnommé malicieusement le petit Jésuite, et quelques parents étourdis, pour mettre un terme à ce qu'ils appelaient les originalités de Rodolphe, voulurent éprouver ses forces. Ils introduisirent chez lui une femme de mauvaise conduite, mais Rodolphe la renvoya avec la plus énergique indignation. L'Angiolo remercia Dieu de son triomphe et se trouva fortifié dans le conseil de sa chasteté que nulle épreuve ne devait ternir.

LE PÈRE DES PAUVRES

Saint Thomas d'Aquin avait été récompensé d'une semblable victoire par de vives lumières sur la foi, Rodolphe sentit s'accroître son ardente charité pour les pauvres. Il s'enhardit à les soulager publiquement et à les visiter à l'hôpital : il lavait les pieds des mendiants, leur distribuait des secours et souvent même les revêtait de ses propres habits. Il advint ainsi que, n'ayant plus rien à donner de ce que sa mère laissait à sa disposition, il décrocha un jour une tenture de prix pour en couvrir un pauvre qui se retira comblant son bienfaiteur de bénédictions devant les domestiques interdits d'un tel excès de générosité.

La pieuse duchesse d'Atri approuvait toutes les largesses de son fils; elle craignait néanmoins de lui voir contracter quelque grave maladie par d'imprudentes visites aux malades; elle fit part de sa crainte à son époux qui jugea, dans son extrême confiance en Dieu, de ne mettre aucun frein à la charité de Rodolphe.

Un si précoce dévouement valut au jeune homme le doux titre de père des pauvres, titre qu'il jugeait plus précieux que celui de prince.

La duchesse d'Atri mourut bientôt. Rodolphe accepta le sacrifice avec une admirable résignation : lui-même, un crucifix à la main, assista sa mère aux derniers moments avec le calme d'une âme remplie de l'esprit de Dieu.

LA VOCATION

Après la mort de son épouse, le duc d'Acquaviva résolut de quitter Atri pour séjourner à Rome, près d'un de ses fils, prélat de la cour pontificale. Une circonstance hâta son départ : ce fut la décision de son frère Claude, qui laissa sa charge de camérier du Pape, alors saint Pie V, pour entrer dans la Compagnie de Jésus.

La place vacante fut aussitôt offerte à Rodolphe : mais loin de se réjouir de cet honneur, le jeune homme ne soupirait qu'après la vie austère des religieux. Une visite qu'il fit à son oncle au noviciat le détermina à demander son entrée dans la sainte maison.

Voici, en abrégé, comment le P. Gazel (1) raconte, d'après le manuscrit italien du noviciat, le succès de son entreprise.

Pendant que son père le duc donnait ordre de tenir tout prêt pour conduire Rodolphe au palais et le mettre en son état, le jeune homme s'en alla secrètement entendre la messe à la maison professe où son oncle était novice, pendant laquelle il se sentit tellement enflammé du désir de se faire religieux, qu'il résolut de tout quitter pour entrer dans la Compagnie de Jésus.

Après la messe, il demande à parler à son oncle, et, devant l'impossibilité de l'entretenir à cause de l'heure des exercices, il prie un Frère coadjuteur de lui indiquer l'entrée de la salle des novices. L'ayant trouvée ouverte « il se lance dedans, et n'ayant nul esgard aux accoutremens de soye; il se jette aux pieds du plus prochain et les baise avec ferveur et humilité. » Le maître des novices s'étonne et se lève. Ayant appris qui il est, il veut le mener à part, mais Rodolphe n'y consent qu'après avoir prié les novices d'obtenir la grâce de son admission.

Le Père Maître le conduisit au Provincial qui ne voulut pas le recevoir pour beaucoup de raisons et l'introduisit auprès du Père Général, François de Borgia; ce dernier, édifié de son désir, lui donna quelque espérance de l'admettre s'il obtenait le consentement de son père et de Sa Sainteté.

« Or, le duc d'Atri avait été averti, mais ne se voulant pas mettre en colère dans une affaire où il semblait que Dieu mettait la main, il s'en fut trouver le pape Pie V, et lui raconta le tout, lui demandant ses conseils. Sa Sainteté lui donna avis de reprendre son fils pour éprouver quelques jours encore sa vocation: ce qui fut fait malgré les larmes du saint jeune homme.....

Rodolphe demeura chez son père, environ deux mois, pendant lesquels il eut à soutenir bien des assauts, surtout de la part de sa grand'mère maternelle. Mais il eut réponse à tout et parvint à prouver le surnaturel de sa vocation. Finalement le duc s'écria : « Ah ! je le vois bien, ce n'est pas vous, mon fils, qui me parlez, mais un autre qui est en vous et auquel je ne puis résister. Faites comme il vous plait, et servez Dieu comme il convient à vos pareils. »

Cela dit, le jeune homme, sans perdre l'occasion, s'en vint « avec grandissime allégresse, au lieu d'où il avoit été ravy..... Il fut reçu à la première probation, et se comporta tellement que c'était un miroir d'humilité et de charité ».

LA VIE RELIGIEUSE

On remarquait parmi les novices beaucoup de nobles venus de toutes les contrées de l'Europe, des Visconti, des princes amis des rois de Suède et de Pologne, entre autres l'aimable et chaste saint Stanislas Kotska.

Rodolphe se crut indigne de devenir leur frère et s'attacha seulement au bonheur de les servir par la charité, l'humilité et l'obéissance. Un chroniqueur anonyme de l'époque raconte un trait de la candeur et de la simplicité du fervent novice : « Un jour, dit-il, tous les novices prenaient leur récréation dans la salle, causant, selon leur habitude, avec beaucoup de ferveur, de choses spirituelles, quand apparut à l'improviste le P. Alphonse Ruiz, leur Maître. Il leur demanda à chacun ce dont ils discouraient, et voyant qu'il en était bien comme il le désirait, il leur dit, le cœur plein de consolation : « C'est bien, mes fils, nous nous trouvons ici, mais Dieu se trouve au milieu de nous, » et, se tournant alors vers Rodolphe, qui se montrait plus attentif qu'aucun autre : « N'est-ce pas vrai cela, Rodolphe? » lui fit-il. « Si, Père », répondit Rodolphe, avec sa simplicité ordinaire. — « Oh! bien, alors, quelle foi est la nôtre! fit le Père, nous sommes assis,

(1) Mort en 1653.

et nous laissons Notre-Seigneur Jésus-Christ debout; portez-lui donc une chaise. » Ce saint petit ange partit aussitôt, rapide, alla prendre un siège assez loin, et, le mettant au milieu du groupe, il s'agenouilla devant avec cet air de dévotion qui n'appartenait qu'à lui. Il semblait alors à tous revêtu d'une splendeur extraordinaire et divine, et il se tenait comme s'il eût vraiment été en présence de Dieu. Il demeura ainsi jusqu'à ce que le Père Maître l'eût relevé. Ce n'était là qu'un signe du grand amour qu'il portait à Jésus-Christ, pour lequel il disait souvent qu'il voudrait répandre son sang, ce qu'il fit du reste plus tard avec la constance et l'intrépidité qui convenaient à un chrétien et à un religieux. »

Après treize mois de noviciat, Rodolphe fut envoyé en 1569 au collège de Macérata pour y étudier les humanités : deux ans plus tard, il revint à Rome, afin d'y suivre, au collège romain, pendant trois ans, les cours de philosophie. Il parut d'abord avoir peu d'aptitudes littéraires. Mais bientôt ses talents cachés se révélèrent, et son jugement droit, sa ténacité au travail fit que l'on put écrire de lui : « Il sera capable d'enseigner la philosophie. »

Sa complexion délicate ne l'empêchait pas de se traiter rudement et de soumettre son corps à de rigoureuses disciplines.

Dieu mûrissait vite Rodolphe afin de le rendre digne de ses desseins : il en voulait faire un apôtre destiné à porter la gloire de son nom aux nations infidèles.

GOA

A peine entré dans la Compagnie de Jésus, Rodolphe avait senti ce désir secret de l'apostolat le solliciter avec beaucoup de clarté et de force : l'espoir de secourir les âmes abandonnées, de verser son sang pour la foi devint l'âme de sa vie. Chaque jour, il offrait à Dieu quelque sacrifice pour mériter d'être son élu et recommandait sa santé et sa vocation aux plus saints de ses confrères.

Enfin ses vœux furent exaucés. Les médecins consentirent à donner l'autorisation d'une traversée pour les Indes, où le Père Général s'était déterminé à l'envoyer.

Le jeune apôtre venait d'achever sa troisième année de théologie. Il quitta Rome avec trois compagnons à la fin de novembre 1577, sans autre trésor qu'une image de Notre-Dame.

Les missionnaires arrivèrent à Lisbonne après une traversée pénible. Un retard de la flotte permit à Rodolphe de se préparer au sacerdoce, et, le 12 mars 1578, il célébra sa première messe. Douze jours après, il disait adieu à l'Europe après avoir signé une renonciation légale à tous ses biens.

L'apostolat du saint religieux commença sur le vaisseau même qui le transportait à Goa; il prêchait et soignait les malades. A Mozambique, les navires ayant reçu une charge de trois cents Cafres, il utilisa sa charité pour évangéliser ces malheureux et leur rendre l'esclavage moins pénible.

Les missionnaires furent reçus à Goa avec des transports d'allégresse. Dans cette ville, alors capitale des Indes portugaises, les Jésuites avaient un collège ou séminaire florissant, le collège de Saint-Paul, qui possédait les reliques de saint François-Xavier. Le P. Rodolphe fut chargé d'y enseigner la philosophie aux novices et aux scholastiques. Après une première année d'enseignement, il s'apprêtait à reprendre son cours, quand parvint la nouvelle que le grand Mogol demandait des missionnaires catholiques.

L'AMBASSADE DU GRAND MOGOL

Abkar, sixième descendant de Tamerlan, exerçait son autorité sur tout le nord de la péninsule indienne et portait la dynastie mogole à son apogée de gloire et de prospérité. Aussi ses sujets lui ont-ils décerné le titre de Grand, titre mérité par la savante organisation des vingt-deux royaumes qui composaient son empire et les merveilleux monuments dont il a doté l'Inde.

Il ne savait ni lire ni écrire, mais sa curiosité et son imagination le portaient à tout admirer, lettres et arts, science et magie. Il aimait à s'entourer de savants. Quoique fantasque et capricieux, il avait l'esprit ouvert aux pensées généreuses : l'une de ses femmes était chrétienne et usa de son influence pour le rendre favorable au christianisme. Un jour qu'il exposait son mépris de l'Alcoran (livre sacré des Perses), Abkar s'enquit de la doctrine des chrétiens et des docteurs qui pouvaient l'expliquer et la défendre. Il lui fut répondu que les Jésuites de Goa en savaient beaucoup plus que tous les gourous (anachorètes) et les brahmes de l'Inde.

Le prince Mogol résolut aussitôt d'attirer à sa cour ces savants missionnaires. Il envoya une ambassade solennelle à Goa: elle portait un message ainsi conçu : « Je suis plein de bienveillance à votre égard; que deux Pères savants viennent avec votre loi pour m'en expliquer la perfection. Je les recevrai favorablement et les renverrai escortés et grandement récompensés quand il leur plaira; leur défense reste à ma charge. »

La demande du prince Mogol causa une joie profonde aux missionnaires : mais à qui confier une telle entreprise? La majorité des suffrages désigna pour supérieur de la nouvelle mission le P. Rodolphe, qui n'avait pas encore trente ans.

D'Acquaviva accepta les responsabilités avec l'espoir de donner sa vie pour Jésus-Christ. On lui adjoignit deux compagnons, et les missionnaires s'embarquèrent pour Surate, première place forte de l'empire mogol.

De Surate à Fatchpour, résidence impériale, la caravane à laquelle Rodolphe s'était joint, mit quarante-trois jours pour traverser des déserts de sable sans rivières et sans puits. A l'approche de la capitale, les missionnaires furent reçus par un grand corps de troupes montées sur des chevaux, des dromadaires et des éléphants. C'est, escortés de ce pompeux appareil que le 27 février 1580 ils firent leur entrée à la cour du grand Mogol.

LA MISSION

Abkar les attendait avec impatience, et l'audience solennelle qu'il leur offrit fut d'une éblouissante splendeur. Il était entouré d'une vingtaine de rois ou princes vassaux et son turban ruisselait de pierreries. Dans une seconde audience, les missionnaires lui offrirent une superbe Bible polyglotte, richement reliée; Abkar reçut les Livres Saints avec respect, se découvrit, posa chaque volume sur sa tête, puis le baisa.

Le bienheureux Rodolphe commença la mission par des conférences qui avaient lieu tous les samedis en présence de l'empereur et des prin-

cipaux docteurs mahométans. Les conférences devinrent vite contradictoires. On mit en parallèle la religion chrétienne et le mahométisme : à la vie de Mahomet et à sa doctrine, le missionnaire opposa la vie de Jésus-Christ, ses préceptes, sa morale; aux contradictions du faux prophète, la merveilleuse unité doctrinale de l'Evangile. Après quelques séances, l'empereur semblait convaincu. Mais ce prince était sensuel et orgueilleux. Il comprit la beauté et la vérité du christianisme, mais ne sut jamais plier ses passions et son esprit sous le joug de la foi et de la loi de Jésus-Christ.

Peu à peu, même, ses sentiments se modifièrent et la bienveillance qu'il avait d'abord témoignée aux missionnaires se changea en une certaine froideur. Toutefois, il conserva toujours une grande admiration pour le P. Rodolphe, et plus tard, quand il apprit son martyre, il le pleura comme un ami, ne cessant de faire le récit de ses vertus. « Quel ange, quel ange c'était! » s'écriait-il alors.

Rodolphe, par sa franchise et son zèle à publier l'Evangile, avait excité dans le cœur des sectateurs de Mahomet de sourdes colères : les gourous, ou anachorètes, et les brahmes ne lui pardonnaient pas les défaites qu'il avait infligées à leur fausse science. Plusieurs fois le saint missionnaire fut insulté dans les rues de Fatchpour, surtout quand l'absence du prince Abkar, qui eut à réprimer une insurrection dans le pays de Caboul l'eut privé pour un temps de son bienfaiteur.

Le Bienheureux, séparé aussi de ses deux compagnons, entretenait toujours l'espoir de convertir le grand Mogol; mais Abkar ayant un jour déclaré publiquement que des quatre religions qui se partageaient son empire, il se proposait de faire un mélange, Rodolphe comprit que ses efforts étaient vains; d'autre part, un ordre de ses supérieurs le rappelait à Goa. Il quitta donc cette terre de Mogolie où il avait espéré cueillir la palme tant désirée, et revint inconsolable d'avoir été jugé indigne de la recevoir. C'était dans les premiers jours de mai 1583, et Dieu ne permettait ce retour que pour exaucer les ardents désirs de l'apôtre.

LE MARTYRE

A neuf milles environ au sud de Goa, est la presqu'île de Salsette (1).

Cette petite contrée, cédée aux Portugais, était un nid de révoltés et un repaire d'idolâtres fanatiques. Dans cette chrétienté, il fallait un supérieur prudent et ferme pour diriger les missionnaires dans leur travail de restauration et d'apaisement. Le provincial de Goa choisit le P. Rodolphe d'Acquaviva.

Le nouveau supérieur partit de Goa dans les premiers jours de juillet. Il était accompagné du P. Alphonse Pacheco, chargé de l'introduire. Les missionnaires avaient résolu d'élever partout des chapelles, afin d'habituer les infidèles aux solennités chrétiennes. Le P. Rodolphe n'hésita pas à commencer par Coucolimi, le village le plus hostile au christianisme. Il se mit donc en route avec une cinquantaine de chrétiens et plusieurs Pères.

A cette nouvelle, les habitants de Coucolimi et des villages voisins, excités par les brahmes, s'assemblèrent pour méditer un affreux projet de meurtre.

Quand les missionnaires parurent à l'entrée du village, d'horribles clameurs les accueillirent.

Au même instant les missionnaires sont entourés par des forcenés, les uns brandissant des sabres, des lances ou des haches, les autres menaçant de leurs flèches.

Un chrétien offre son cheval au P. Rodolphe, mais celui-ci n'avait garde de fuir le martyre. Il défend à un des Pères, Gonzalo Rodriguez, de se servir d'un mousquet pour se défendre : « Nous ne sommes pas venus ici pour les tuer, dit-il, mais pour leur faire du bien. »

« Quel est le grand Père? » demandent les meurtriers. Ils voulaient dire le supérieur. Comprenant que c'était Rodolphe, un de ces hommes lui tranche les jarrets d'un coup de cimeterre. Le martyr, sans se plaindre, tombe sur ses genoux, et, défaisant le col de sa soutane, il l'ouvre du côté gauche, penche sa tête à droite, et présente ainsi son cou découvert au meurtrier. Bien souvent, autrefois, on avait vu Rodolphe, dans l'ardeur de sa prière, préluder à cette scène sublime, et, découvrant sa gorge, on l'avait entendu s'écrier :

« Mon cœur est prêt, ô mon Dieu; mon cou est prêt; ô le Dieu de mon cœur! «

Le païen lui fait deux profondes entailles : aucune ne détache la tête. Un autre lui porte à l'épaule un coup terrible, qui sépare presque le bras du buste; une flèche l'atteint en pleine poitrine et l'achève : « Saint François Xavier, priez Dieu pour moi, dit le martyr, avant d'expirer. Seigneur Jésus, recevez mon esprit », et il s'affaisse. Il avait trente-trois ans.

On abat ensuite le Fr. François Aranha d'un coup de sabre sur la gorge et d'un coup de lance dans le côté.

Bientôt, le P. Pierre Berna succombe, accablé de coups. Les meurtriers s'acharnent sur son cadavre et le mutilent horriblement en criant : « Tiens, baptise maintenant! fais des chrétiens! »

Puis le P. Alphonse Pacheco est frappé d'une lance dans la poitrine. Il se met à genoux et dit, les bras en croix : « Seigneur, vous avez été frappé d'une lance pour moi, par égard pour celle qui m'a frappé, je vous demande de leur pardonner et de leur envoyer d'autres missionnaires qui les conduisent au ciel. » Un second coup de lance à la gorge l'achève.

Le P. Antoine Francisco est le dernier missionnaire frappé. Les meurtriers se jettent alors sur les chrétiens, dont ils massacrent une quinzaine. Cependant, le P. François Aranha n'était que blessé.

On le traîna devant une idole, et le chef de la bande lui ordonna de la saluer.

« Je ne suis pas assez fou, répond le martyr, ni assez lâche pour adorer comme un dieu de la pierre et du bois. » Ce furent ses dernières paroles, et il expira sous les coups.

Les corps saints furent jetés dans une citerne, mais quelque temps après, les chrétiens vinrent les recueillir avec respect. Quelques ossements sont conservés actuellement dans la cathédrale de Goa, mais les plus considérables furent envoyés à Rome. Un mois après le martyre du bienheureux Rodolphe, son cousin, Louis de Gonzague, entrait dans la Compagnie de Jésus dont il devait être une des gloires les plus pures.

Les martyrs de Salsette ont été béatifiés par Léon XIII en 1893.

---

(1) Différente de la grande île du même nom située au nord de Bombay.

LA BIENHEUREUSE MARIE-MADELEINE MARTINENGO

RELIGIEUSE CAPUCINE

Béatifiée par S. S. Léon XIII, le 3 juin 1900.

La sainte Hostie vient se placer d'elle-même sur les lèvres de la Bienheureuse Martinengo.

PREMIÈRES ANNÉES DE MARGUERITE MARTINENGO

On admire, et à bon droit, la constance héroïque des martyrs. Ils souffrent, sans se plaindre, des tortures indicibles ; ils endurent, jusqu'à lasser leurs bourreaux, les fouets, les verges ou les ongles de fer; ils acceptent la mort avec courage et même avec joie.

Mais que dire de ces faibles vierges qui se constituent elles-mêmes leur propre bourreau, et s'infligent, par la mortification, un martyre volontaire de toute une vie? Non moins admirables, plus héroïques peut-être sont-elles, car leurs souffrances, parfois aussi douloureuses que celles des vrais martyrs, ont en outre le mérite de la spontanéité et celui de la durée.

L'une de ces vierges admirables est la bienheureuse Marie-Madeleine Martinengo, religieuse capucine, béatifiée de nos jours par S. S. Léon XIII. Elle vécut de 1687 à 1737.

Elle appartenait à l'une des familles de Brescia les plus illustres et les plus favorisées des dons de

la fortune, celle des comtes Martinengo da Barco.

Marguerite Martinengo perdit sa mère presque en naissant. Elle-même était si chétive et si faible que l'on crut un instant qu'elle ne vivrait pas. Il fallut lui administrer en toute hâte, sans aucune solennité extérieure, le sacrement de baptême dans la maison paternelle. Elle survécut néanmoins aux crises des premiers jours, mais ne fit, pendant les trois premières années de sa vie, que végéter et languir.

Une religieuse Ursuline, chargée de son éducation, jeta dans son âme les premiers germes des plus solides vertus. L'enfant, très docile aux enseignements et aux avis de sa maîtresse, priait de son mieux, et s'exerçait déjà à faire « quelque petite mortification ».

Son père la fit bientôt entrer au monastère *Degli Angeli*, où l'attiraient deux de ses tantes maternelles, religieuses Ursulines.

La *Vie de la Bienheureuse écrite par elle-même*, sur l'ordre formel de ses directeurs, offre les plus précieux renseignements sur le développement en elle de l'esprit de pénitence et de l'esprit d'oraison, point de départ de sa sainteté.

« Dès mes années de pensionnat, dit-elle simplement, voici comme je faisais oraison : je prenais mon crucifix en main, le baisais, le serrais sur ma poitrine, et je lui parlais, demandant à Jésus pardon de mes péchés, le priant de me crucifier avec lui, et de daigner m'accepter en holocauste perpétuel. Je m'arrêtais souvent à méditer sur les mystères de la Passion. »

La dévotion de Marguerite ne se bornait pas à ces sentiments. Toute jeune encore, l'enfant commença à user de disciplines et à entourer de chaînes de fer son frêle corps; avec beaucoup d'art, elle se fabriqua une petite croix de cuir garnie de pointes, qu'elle posait sur sa poitrine, et introduisit dans son lit des morceaux de bois et des pierres aiguës, afin de souffrir un peu dans le temps même du repos.

Très habile à dissimuler ses pieuses industries, elle n'en parlait jamais, et si quelqu'une de ses compagnes en découvrait parfois le secret, la sainte enfant trouvait moyen de faire croire à tout autre chose qu'à sa vertu.

En récréation, tandis que les pensionnaires allaient dans les bosquets, en quête d'un peu de fraîcheur, Marguerite, prétextant l'excès de chaleur, quittait ses chaussures et ses bas, et, avec l'air espiègle d'une enfant insouciante, elle s'élançait sur un amas de pierres, sur des débris de bois de construction recouverts d'épines et d'orties. Elle y gambadait joyeusement, ensanglantait ses petites jambes et ses pieds nus, qu'elle allait ensuite baigner dans l'eau fraîche, pour que l'on n'en vît pas couler le sang. Si pourtant l'on s'apercevait de ses excès, elle répondait en souriant : « C'est ainsi que l'on fait par amour de Dieu. »

LA BIENHEUREUSE MARTINENGO ENTRE CHEZ LES CLARISSES CAPUCINES — DUR NOVICIAT

Vers l'âge de treize ans, elle fit le vœu de chasteté. Elle eût voulu le rendre perpétuel. Son confesseur, par prudence, ne le lui permit pas aussitôt; il lui accorda seulement de le faire durer d'une solennité à une autre, et de le renouveler, avec son autorisation, au retour de chaque grande fête.

Elle allait atteindre sa dix-septième année, lorsqu'elle connut, à n'en pas douter, que Dieu l'appelait à la vie religieuse, et se sentit attirée, non vers les Ursulines, éducatrices de sa jeunesse, mais vers les Capucines, filles de sainte Claire d'Assise.

Comme elle se demandait à elle-même, non sans quelque appréhension, si elle jouirait d'une santé suffisante pour supporter les rigueurs de sa nouvelle vocation, elle reçut, dans l'oraison, l'assurance intime que Notre-Seigneur la fortifierait, et donnerait à son corps les énergies nécessaires pour endurer de longues et nombreuses souffrances. Rassurée de ce côté, elle n'hésita plus, et après bien des obstacles courageusement surmontés, elle reçut l'habit chez les Capucines de Brescia, le 8 septembre 1703.

La novice échangea son nom de Marguerite contre celui de Sœur Marie-Madeleine, qu'elle portera désormais, en souvenir de la grande pécheresse de l'Evangile, dont elle avait à cœur d'imiter en sa vie la pénitence et l'amour.

Le noviciat fut pour Sœur Marie-Madeleine une épreuve dans toute la force du terme. Elle eut pour maîtresse des novices une personne de mérite, mais d'une sévérité parfois excessive, et qui ne se départit pas vis-à-vis d'elle d'une défiance peu justifiée. Celle-ci la soumit, par suite de ses soupçons, à des humiliations très mortifiantes et continues; elle lui reprochait sans cesse ses manières trop distinguées, dernier reflet de sa brillante condition passée, et lui disait, pour l'éprouver, que, si elle était admise à la profession, « elle deviendrait la perte de la communauté ». Sœur Madeleine supportait tout cela en silence et avec joie.

Quand vint l'époque de l'admission aux vœux, les principales religieuses, prévenues contre la Bienheureuse par sa maîtresse des novices, entrèrent au Chapitre avec le dessein d'émettre un vote défavorable. Mais, au moment voulu, l'Esprit-Saint changea leur cœur, ainsi que toutes en témoignèrent dans la suite, et Sœur Madeleine fut, à l'unanimité des voix, reçue au nombre des professes.

SON DÉSIR DE SOUFFRIR POUR JÉSUS-CHRIST

Les pénibles travaux auxquels elle se livrait avec ardeur et persévérance contrastaient tellement avec sa vie antérieure qu'elle crut un moment devoir être écrasée sous leur poids. C'est alors qu'elle demanda à Dieu, dans un élan de grande ferveur, la santé du corps, non pour en goûter les précieux avantages, mais pour être à même de continuer les mortifications extraordinaires qu'elle s'était imposées.

Elle obtint en réalité, et c'est là un des faits les plus merveilleux de sa vie, qu'une apparence de florissante santé répandue sur son visage lui permît de se livrer en secret aux austérités les plus effrayantes, sans que rien en transpirât au dehors, et de souffrir au delà de toute expression, sans, pour cela, jeter l'émoi dans son entourage.

Avant de raconter le détail de cette vie héroïque, plus admirable qu'imitable, il nous semble important de bien établir l'esprit qui guidait notre Bienheureuse dans les excès de sa pénitence.

C'est l'Esprit de-Dieu qui les lui inspirait.

Le démon la poussa plus d'une fois à se relâcher de ses rigueurs, et ces sortes de tentations émurent profondément cette âme si délicate. En ces moments d'angoisses, elle s'ouvrit à ses confesseurs et directeurs du désir qu'elle avait de souffrir pour plaire à Jésus crucifié. Grande fut sa joie de recevoir de leurs lèvres cette réponse

qu'elle regarda comme un oracle du ciel : *Continuez ce que vous avez fait jusqu'à présent. Ne relâchez rien de vos pénitences, tant qu'elles ne seront pas un obstacle aux devoirs de votre charge. Cessez-les, dès que vous penserez qu'elles doivent y nuire.*

Forte de ces conseils et certaine de demeurer dans les limites de l'obéissance religieuse, Sœur Marie-Madeleine se livra sans réserve à l'action de Dieu et aux inspirations de la grâce.

VŒU DE PERFECTION

Arrivée à l'âge de vingt et un ans, elle résolut de s'obliger à la sainteté par le vœu sublime de tendre en tout, partout et toujours, à la perfection.

Voici en quels termes, agréés de ses supérieurs, la jeune professe offrit à Dieu l'immolation de tout son être :

« Pour répondre, ô mon Dieu, au désir que j'ai de vous aimer, moi, Sœur Marie-Madeleine, pauvre et indigne Capucine, je fais vœu, aujourd'hui, moyennant votre sainte grâce, d'accomplir toujours désormais ce que je saurai être le plus parfait et le plus agréable à votre divine Majesté, de toujours vous aimer, de toujours conformer ma volonté à la vôtre, quand la vôtre me sera clairement connue. Par ce vœu, je m'engage, comme par autant de vœux distincts, aux vertus suivantes : humilité, patience, charité, oraison continuelle, modestie, ferveur à l'office, mortification en toutes choses, fuite de tout soulagement, acceptation de toute souffrance, silence, présence de Dieu, renoncement définitif à ma propre volonté. Daignez accepter, ô mon Dieu, cet holocauste que je vous fais de moi-même, et me donner la force, par les mérites du Précieux Sang de Jésus, d'y être fidèle jusqu'à la mort. »

Sœur Marie-Madeleine avait d'avance mesuré toute l'étendue de ses obligations et considéré les conséquences de sa promesse. Que va-t-elle faire pour *accomplir en sa chair*, comme l'implique son vœu, *ce qui manque à la passion de Jésus-Christ?*

PARTICIPATION A LA PASSION — LE SUPPLICE DES AIGUILLES

Avant tout, la Bienheureuse se préoccupait des devoirs de sa charge. Sa principale fonction, pendant plus de six ans, fut d'aider à la cuisine. Aucune fatigue, aucun emploi pénible ne la rebutait; toujours alerte et joyeuse, elle balayait la salle, nettoyait les ustensiles, allait chercher le bois, l'eau ou le charbon, se levait avant ses compagnes pour avancer un peu leur besogne, portait de lourds fardeaux sans paraître s'apercevoir que les instruments de torture répandus sur tout son corps déchiraient sa chair délicate.

Au travail incessant, elle joignait une absolue mortification des sens.

Elle se contenta, pendant une année entière, d'une écuelle de pain bouilli dans l'eau pour son unique repas de chaque jour. Le plus souvent, elle puisait sa nourriture dans les restes réservés aux chats ou aux poulets, et les trouvant encore trop succulents, elle les saupoudrait de quelque substance amère.

Ce n'est là qu'une minime partie des austérités de notre Bienheureuse.

Bien des fois, dans ses méditations sur la Passion, elle avait demandé à Jésus de lui faire éprouver quelque chose de ses souffrances. Sa prière fut exaucée. Elle ressentit d'abord les angoisses, les frayeurs et les tristesses de l'agonie, au point d'en verser pendant plusieurs jours des larmes amères. Elle eut plus tard une impression si vive du couronnement d'épines, qu'elle déclara, dans le récit de sa vie, souffrir depuis douze ans, à la suite de cette méditation, de violents maux de tête, sans un instant de soulagement.

Ce n'étaient point des douleurs imaginaires : elles étaient souvent telles, que, malgré ses efforts pour les tenir cachées, Sœur Marie-Madeleine se voyait forcée de les manifester à ses directeurs. Par obéissance, elle en fit, sur leur ordre, nonobstant sa répugnance, le récit humble et sincère qui nous a été conservé.

Outre ces blessures d'amour infligées par l'Epoux céleste à son épouse, celle-ci se portait à elle-même bien d'autres coups aussi cruels, et, tandis que son visage demeurait frais et rose, avec toutes les apparences d'une admirable santé, son corps devenait, par suite de ses mortifications, semblable à celui d'un lépreux.

Un jour, elle souffrait beaucoup du bras droit. Vaincue par la violence du mal, elle laissa tomber le vase plein de vin qu'elle portait à la main. Elle se vit contrainte d'avouer alors à sa compagne qu'elle avait le bras presque paralysé. Un chirurgien fut appelé, examina le bras et ne découvrit rien.

Cependant, Sœur Madeleine ne pouvait plus travailler, et, pour être fidèle aux recommandations de ses directeurs, elle résolut de mettre fin à une mortification secrète, cause de sa souffrance, puisqu'elle menaçait de nuire à l'accomplissement de ses devoirs journaliers.

Elle prit à l'écart sa compagne, lui révéla qu'elle s'était enfoncé volontairement une aiguille dans la partie supérieure du bras, afin de souffrir un peu. Puis elle lui présenta un canif, et, avec le plus grand sang-froid, lui demanda de vouloir bien procéder à l'extraction de cette aiguille. La Sœur, d'abord effrayée, tenta l'opération sur les instances de Sœur Madeleine, pratiqua quelques légères incisions, mais, dès qu'elle vit le sang couler, le courage lui manqua, et elle ne voulut pas aller plus loin.

— Pourquoi n'avez-vous pas montré cela au chirurgien, répétait-elle sur un ton de reproche.

— Je ne croyais pas qu'une aiguille pût faire tant de mal, étant donné que mon corps est habitué aux instruments de fer, répondit Sœur Madeleine.

Elle poursuivit elle-même cette crucifiante opération sans plus de résultat. Néanmoins, peu après, la plaie ayant suppuré, le corps étranger vint de lui-même à la surface de la peau, et la torture cessa pour cette fois.

Peut-être, à ce récit, le lecteur aura-t-il peine à réprimer un sentiment d'horreur ou un sourire d'incrédulité. Est-il permis, dira-t-il, de se martyriser ainsi? Non, sans doute, à moins d'une inspiration venue de Dieu, par une grâce toute spéciale, rarement accordée. Cette exception fut le cas de Sœur Madeleine.

La Bienheureuse appelait le supplice des aiguilles son « cilice secret ». Elle avoue qu'elle réussit à s'en enfoncer en une seule fois trente-trois dans la tête, dans les épaules, dans les bras, dans les flancs. Quand elle se couchait, épuisée de fatigue, elle ne pouvait goûter qu'un sommeil superficiel. Chaque mouvement de sa tête couronnée d'épines lui faisait éprouver de cruelles piqûres. Elle dut cesser bientôt ce traitement, tant la douleur était aiguë.

Alors elle se donna de temps en temps la discipline avec des faisceaux de ronces, elle garnit de petites branches épineuses toute la doublure

de son habit, et l'on peut imaginer quel devait être l'effet de ce vaste cilice lorsque la Bienheureuse portait des fardeaux, s'asseyait, se couchait, s'agenouillait. Elle l'endura des semaines entières. Souvent, la pointe des épines se brisait, entrait dans la chair et s'enfonçait toujours plus profondément, grâce aux disciplines sanglantes que la Bienheureuse s'infligeait sept ou huit fois le jour avec des chaînes de fer.

L'examen médical du corps de Sœur Marie-Madeleine après sa mort fut une magnifique révélation de ce martyre volontaire, auquel elle eût succombé, déclarent d'un commun accord les gens de la science appelés à le constater, sans un miracle perpétuel.

Outre les stigmates de la Passion, tracés à divers endroits de ce corps : une croix de la longueur d'une main, tracée par un relief de chair plus blanche que le reste de la peau, un fouet, trois clous dessinés en relief à l'endroit des épaules, on découvrit encore un nombre considérable d'aiguilles enfoncées partout, et confirmant les déclarations écrites de la Bienheureuse elle-même.

Les deux médecins qui firent l'autopsie, Roncalli et Guadagni, commencèrent par examiner la tête, parce que le peu d'épaisseur des chairs à cet endroit rendait plus facile la recherche des aiguillons. Ils en découvrirent trente, rangés en forme de couronne d'épines, autour de ce chef vénérable. D'autres étaient enfoncés nombreux autour du cou et des épaules. Les deux docteurs, pénétrés du plus profond respect, ne voulurent point pousser plus loin leurs investigations. Ils déclarèrent qu'on ne pouvait admettre que, sans miracle, tant de corps étrangers introduits dans la chair eussent pu y demeurer sans causer de suppuration, ni de corruption, sans produire d'ulcères ni de plaies.

Quand, en 1766, vingt-neuf ans après la mort, la relique fut exhumée, au moment des enquêtes juridiques préparatoires à la cause de béatification, ce furent de nouveaux sujets d'admiration. L'humidité du caveau avait décomposé les chairs et désagrégé les os. On trouva alors, mêlés à tous les ossements, de nombreuses aiguilles, ou encore de petites pointes de fer, usées à une extrémité et aiguës à l'autre, que l'on estima devoir être les restes d'un dur cilice. Le premier examen, partiel et plein de réserve, de ce corps virginal n'avait point permis de découvrir le nombre si grand de ces instruments de souffrance. Ils avaient été enfoncés partout, et la Bienheureuse aura pu dire en toute vérité ce que le Prophète place dans la bouche du Christ : *De la plante de mes pieds au sommet de ma tête, il n'y a pas en mon corps de partie saine.*

D'autres industries furent employées par Sœur Marie-Madeleine pour compléter son martyre. Un jour, elle tenait en main un flacon de ce que nous appelons aujourd'hui vitriol ou acide sulfurique. L'idée lui vint de s'en servir pour tracer sur sa chair, en de douloureux sillons, le nom de Jésus, son divin Epoux. Elle le fit aussitôt, découvrit son bras, et réussit à y écrire en lettres de feu ce très saint Nom, aussi parfaitement, dit-elle, que ceux que l'on brode sur les voiles de calices. La plaie mit quarante jours à se cicatriser.

Ayant réussi sur le bras gauche, Sœur Madeleine voulut recommencer l'épreuve sur le bras droit; c'était plus périlleux, la main gauche qui versait le liquide étant moins assurée. L'acide, répandu par un brusque mouvement, s'étendit en de larges brûlures sur la chair déjà lacérée par les cilices et les disciplines, et y causa de tels ravages que la Bienheureuse crut en mourir. Elle s'agenouilla alors, s'offrit à Dieu en holocauste et se mit à réciter les bras en croix les psaumes de la pénitence pour la rémission de ses péchés et le soulagement des âmes du Purgatoire.

Elle s'efforça de tenir cachée cette mortification, comme elle faisait toutes les autres, mais, en cette circonstance, la plaie était si étendue que Sœur Madeleine crut devoir la montrer en secret à deux de ses Sœurs pour y apporter quelque remède.

Le monde ne comprendra jamais cet amour des souffrances et cette soif d'expiation. Pourquoi tout cela? dira-t-il. Pourquoi, répondra notre Bienheureuse, Jésus, le Fils de Dieu, qui pouvait sauver le monde par un soupir ou une seule goutte de sang, a-t-il voulu endurer les plus atroces tourments, être couvert de blessures, jusqu'à être comparé à un lépreux?

C'est ce que l'égoïsme des sensuels modernes ne saurait comprendre.

SŒUR MARIE-MADELEINE DANS LES DIGNITÉS — SA MORT

On pourrait croire que Sœur Marie-Madeleine se fût, par ses excès mêmes de sainte pénitence, rendue incapable de fournir aucun service à sa communauté. Il n'en fut rien. Elle fut élevée successivement, en dépit de ses dénégations instantes, aux dignités de maîtresse des novices, de tourière, chargée de tous les rapports avec les personnes de l'extérieur, et enfin d'abbesse du monastère. Elle ne se résigna à ces honneurs si pénibles à son humilité que par des prodiges d'obéissance et en vertu de son vœu de perfection.

Son gouvernement fut admirable de prudence et de charité. Autant elle était rude pour elle-même, autant elle montrait de condescendance et de miséricorde envers ses subordonnées.

Rien ne transpirait au dehors de ses souffrances morales ou physiques. D'un caractère toujours égal, d'une humeur toujours sereine, elle répandait autour d'elle la bonne odeur de toutes les vertus et entraînait doucement ses filles à la perfection, beaucoup plus par ses exemples que par ses paroles.

On la voyait prosternée chaque jour devant le Saint Sacrement pendant des heures entières; son attitude recueillie pénétrait de respect et de foi tous ceux qui la voyaient.

La communauté entière fut témoin d'un prodige opéré en récompense de sa ferveur extraordinaire. Tandis que le prêtre s'avançait pour distribuer la communion, la Sainte Hostie s'échappa de ses mains et s'envola jusque sur les lèvres de Sœur Marie-Madeleine, avant qu'elle fût arrivée à la Table Sainte, tant étaient véhéments les désirs de son cœur envers la Sainte Eucharistie.

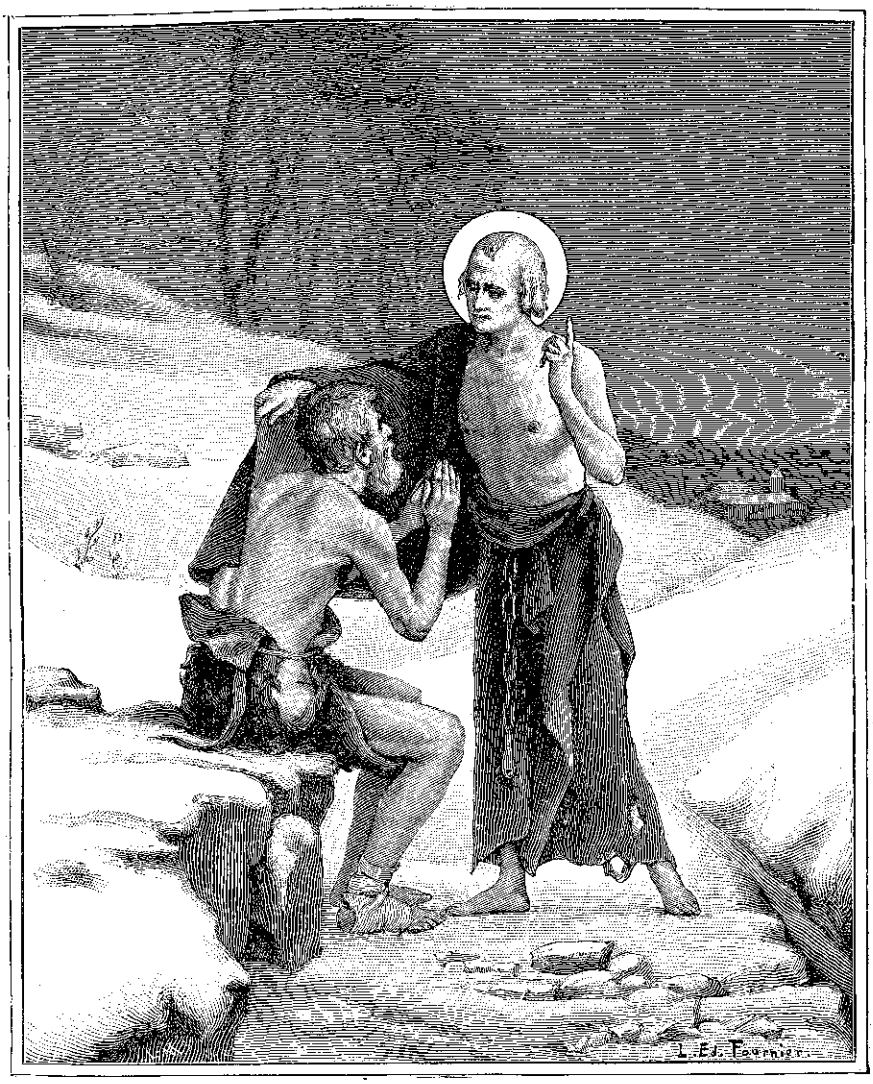
D'autres miracles vinrent attester la sainteté de cette vie pénitente et immaculée. Ils réduisirent à néant les soupçons d'hypocrisie que quelques âmes défiantes avaient osé formuler au sujet de la conduite, étrange à certains égards, de la Bienheureuse.

Sœur Marie-Madeleine Martinengo mourut le 27 juillet 1737, à l'âge de quarante-neuf ans. Après avoir épuisé ici-bas la coupe de toutes les douleurs, à l'imitation de Jésus-Christ, elle s'endormit doucement sur le sein de son divin Epoux, sans agonie et avec tous les signes d'une joie, d'une paix et d'une confiance entières.

BIENHEUREUSE MARIE-MADELEINE, PRIEZ POUR NOUS

SAINT NÉVOLON, LE PÈLERIN INFATIGABLE

Fête le 27 juillet



Sous les traits d'un mendiant couvert de lèpre, Jésus reçoit les soins de saint Névolon.

De nos jours, les pèlerinages sont entrés dans les mœurs. Le ciel lui-même a montré qu'il les approuvait et les voulait, en appelant les foules à de nouveaux sanctuaires. L'esprit surnaturel des anciens pèlerins revit dans leurs successeurs, toutes les vertus chrétiennes s'épanouissent au sein de leurs pieuses caravanes.

L'auteur de l'*Imitation* a dit que « ceux qui pérégrinent beaucoup se sanctifient rarement ». Cela ne doit pas s'entendre des vrais pèlerins, mais de ceux qui courent le monde uniquement pour le plaisir de voyager. Que si l'on veut un éclatant démenti à la mauvaise interprétation que certains se permettent des paroles de l'*Imitation*, il suffit de lire l'histoire de saint Névolon, qui fit dix fois à pied le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle et douze fois celui de Rome, ce qui ne l'empêcha point d'arriver à la plus haute sainteté.

UN NOUVEL AUGUSTIN

Saint Névolon naquit à Faënza, en Italie, au début du XIIIe siècle. Sa mère s'appelait Marie et son père Jean dei Pezzi. Ils appartenaient tous les deux à des familles riches et honorées. N'ayant reçu de Dieu que cet unique enfant, après de longues années de mariage, ils l'élevèrent avec

toutes sortes de soins et lui témoignèrent une affection exagérée et mal entendue, car, au lieu de corriger les défauts de leur fils, ils s'ingéniaient au contraire à prévenir ses moindres désirs. Celui-ci, habitué de la sorte à contenter tous ses caprices et à fuir toute peine et tout travail, s'abandonna de bonne heure à une vie de paresse et de jouissance.

Il avait dix-huit ans quand il perdit son père. Sa mère, désolée de le voir s'engager de plus en plus dans la voie du désordre, essaya, mais en vain, de le retenir par ses larmes et ses supplications. Elle pensa alors que le mariage changerait le cœur de Névolon. Elle lui trouva une compagne aimable et douce qui le détourna pour quelque temps de ses anciennes habitudes. Mais l'amour du jeu et des plaisirs reprit bientôt le dessus, et Névolon ne fit que se livrer avec plus de licence et de frénésie à la tyrannie de ses passions. Sa mère eut beau joindre ses reproches aux larmes de son épouse, son cœur, dominé par les plaisirs, était devenu insensible à leurs tendres supplications.

Après avoir employé tous les moyens humains pour le ramener au bien, cette pauvre mère, à l'exemple de sainte Monique, ne demanda plus qu'à Dieu la conversion de son Augustin. Tous les jours on la voyait entrer dans l'église cathédrale, et là, prosternée devant l'autel, elle versait des torrents de larmes, suppliant le Seigneur et sa sainte Mère de changer l'esprit et le cœur du pauvre égaré.

Dieu ne tarda pas à exaucer, d'une façon inattendue, les prières de la pieuse dame. Un mal soudain frappa son fils et le conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. En ce moment, éclairé par une grâce suprême, il connut le triste état de son âme. Il comprit alors tout le malheur d'une âme qui a préféré les plaisirs des sens aux joies pures de la prière et du devoir accompli. Il ne tomba point cependant dans l'abîme du désespoir, mais demanda à Dieu le pardon de ses péchés, et promit sincèrement de changer de vie s'il revenait à la santé.

Dieu, qui se sert souvent des afflictions et des maladies pour transformer les cœurs, agréa ses bonnes dispositions et lui rendit en quelques jours la force et la vie.

LE PÈRE DES PAUVRES

Dès qu'il fut rétabli, Névolon courut à l'église dont il avait si longtemps oublié le chemin, et là, prosterné devant l'autel, il se mit à verser des larmes abondantes et à implorer son pardon. Mais, comme il avait tout à craindre de sa faiblesse et de ses habitudes passées, il se choisit trois puissants protecteurs dans le ciel : saint Pierre, saint Paul et saint Jacques le Majeur, pour lesquels il eut désormais une telle dévotion qu'il ne craignit pas d'entreprendre les voyages les plus longs et les plus pénibles afin de vénérer leurs saints tombeaux.

Il se montra dès lors si miséricordieux envers les pauvres qu'il leur donnait tout ce dont il pouvait disposer. Nous avons dit qu'il était très riche : la plus grande partie de ses biens fut consacrée à secourir les malheureux. Ceux-ci, dès qu'ils l'apercevaient, accouraient en foule à sa suite et lui demandaient l'aumône, l'appelant le père des pauvres, le soutien des veuves et des orphelins. Il ne pouvait résister à tant de supplications ; aussi sa fortune disparut-elle rapidement en généreuses largesses. Sa mère, qui avait désiré sa conversion, regrettait presque de l'avoir obtenue. Quant à sa femme, elle le menaçait de l'abandonner s'il continuait ses prodigalités.

Névolon trouvait dans les pensées de la foi une réponse à tous les reproches et à toutes les objections : « Ma chère épouse, disait-il, restez en paix et soyez sans inquiétude. Dieu, qui connaît mes œuvres, saura bien les récompenser. Que nous importe d'avoir des richesses en ce monde? A quoi nous servent-elles? Elles nous ont été données afin que nous en soyons les administrateurs et que nous les distribuions à ceux qui n'ont rien. Pourquoi vous plaindre? Manquez-vous de quelqu'une des choses nécessaires à la vie? Considérez que nous n'avons pas de famille à soutenir : nos enfants et nos frères sont les pauvres du Christ. »

De telles paroles calmaient pour quelque temps la colère de sa femme; elle se taisait, du moins, ne sachant que répondre à des arguments fournis par le plus pur esprit de foi.

IL APPREND LE MÉTIER DE CORDONNIER

Pour ne pas réduire les siens à l'indigence et pouvoir continuer ses charités, Névolon apprit le métier de cordonnier, dans lequel il ne tarda pas à exceller. Ce fut un grand exemple pour la ville de Faënza que l'abaissement volontaire auquel on voyait réduit ce fils de noble famille.

C'est par un zèle et des raisons surnaturels que Névolon embrasse pour l'amour de Dieu un état aussi peu considéré. Son humilité fut souvent récompensée par des miracles. En effet, plus d'une fois, n'ayant pu suffire, la veille, aux besoins de tous ceux qui recouraient à ses services, il retrouvait au matin, dit-on, raccommodées par la main des anges, les chaussures qu'il avait laissées, le soir, déchirées et en mauvais état.

LE MIRACLE DU PAIN

La mère de Névolon, nous disent les biographes du Saint, mourut pieusement sur ces entrefaites, mais ils n'ajoutent pas qu'elle eût enfin compris les saintes folies de son fils. Celui-ci cependant se trouvait presque réduit à la misère. Sa femme, irritée plus que jamais, l'accablait à tout propos de sanglants reproches : « Par votre faute, lui disait-elle, je manque même de pain. Est-ce là de la charité que de dilapider ses biens en faveur de gens paresseux et de va-nu-pieds qu'on ne peut voir sans dégoût? »

Névolon subit ces assauts pendant plusieurs années, sans se plaindre. A la fin, Dieu montra par un éclatant miracle combien lui étaient agréables les travaux et la pauvreté de son serviteur.

Un jour, un mendiant s'étant présenté pour demander la charité, Névolon dit à sa femme de lui donner un morceau de pain. Celle-ci savait fort bien qu'il n'y avait plus rien dans la maison, aussi, croyant à une mauvaise plaisanterie, répliqua-t-elle d'un ton irrité : « Je m'étonne que vous osiez vous moquer ainsi de moi. Vous savez bien qu'il n'y a plus un seul morceau de pain à la maison. S'il y en avait, je commencerais par en manger moi-même. »

Névolon insistait, l'assurant qu'elle se trompait. Comme elle s'obstinait à ne pas obéir, le Saint s'écria : « Va, au nom de Dieu et de saint Jacques, et fais l'aumône à ce pauvre. » Surprise d'un ordre aussi formel donné au nom de Dieu, elle se détermina à regarder dans la huche au pain qu'elle avait laissée vide un instant auparavant. O mer-

veille ! A peine l'a-t-elle ouverte qu'elle la trouve pleine de beaux pains blancs. Saisie de stupeur, elle en prend un et le porte au mendiant, puis, toute confuse et repentante, elle va se jeter aux pieds de son saint époux, lui demande pardon et lui promet une obéissance parfaite à l'avenir.

La réconciliation fut si complète que tous les deux rivalisèrent désormais de zèle au service des pauvres. De plus, ils se promirent mutuellement de vivre ensemble dans la pratique de la chasteté parfaite. Névolon profita des saintes dispositions de son épouse pour se donner à une vie plus austère et plus pénitente encore que par le passé. Il se ceignit d'un rude cilice qu'il ne quitta plus ni de jour ni de nuit, jusqu'à la fin de sa vie. Il s'appliqua aussi à se mortifier dans la nourriture, ne donnant à son corps que le strict nécessaire pour entretenir ses forces. Aux jours de jeûne prescrits par l'Eglise il se contentait seulement d'un peu de pain et d'eau. Si on le reprenait de ses grandes austérités, il répondait : « De même qu'on ne peut avoir le grain sans frapper l'épi qui le renferme, de même nous ne pouvons offrir à Dieu des œuvres qui lui soient agréables, si nous ne macérons notre corps par la mortification. »

PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES

Considérant que la vie d'ici-bas n'est qu'un voyage plein de misère et de dangers, Névolon résolut de rendre plus sûre sa marche vers l'éternité par de saints pèlerinages. Nous avons déjà dit qu'il s'était mis sous le patronage spécial de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jacques. Il brûlait d'aller vénérer leurs saints tombeaux. Sa femme ayant consenti à son départ, il se mit en route, tout d'abord pour Saint-Jacques de Compostelle. Il partit sans argent ni provisions d'aucune sorte, se confiant aux soins de la divine Providence, sans chaussures aux pieds, la tête nue, et tenant en main une discipline de fer avec laquelle il se flagellait plusieurs fois le jour.

C'est en cet appareil qu'il accomplira désormais tous ses pèlerinages. Pour sa nourriture il se contentera d'un peu de pain reçu de la charité et de quelques herbes cueillies le long de la route.

Dès son premier voyage, on ne put s'empêcher d'admirer cet étrange pénitent qu'on voyait passer les yeux modestement baissés, dans une attitude humble et recueillie, les pieds ensanglantés par les ronces et les cailloux, les épaules horriblement déchirées par les coups de discipline. Sa vue seule suffisait à toucher les cœurs. D'autres pèlerins voulurent se joindre à lui. Il les reçut volontiers en sa compagnie, tout heureux de pouvoir prier avec eux.

Pendant ses pérégrinations, il restait l'ami des pauvres, comme à Faënza. Il partageait avec eux les aumônes qu'il recevait, et, plus d'une fois, pendant les rigueurs de l'hiver, il se dépouilla de ses vêtements pour recouvrir des malheureux plus dépourvus que lui.

Lorsqu'il arrivait dans un pays, sa première visite était pour l'église, où il allait rendre grâces à Dieu des bienfaits reçus depuis la dernière étape, et expier par des flagellations les quelques fautes qu'il croyait devoir se reprocher.

C'est ainsi qu'après plusieurs mois de marche il atteignit Saint-Jacques de Compostelle. Il versa des larmes de joie quand il put contempler le vénéré tombeau. Il ne pouvait s'en détacher et passait dans l'église des journées entières, comme ravi en extase, sans se fatiguer ni sentir le besoin de manger. La nuit, il se retirait sous un portique, au milieu des pauvres et des mendiants, affectant d'être de leur condition, le plus misérable de tous.

Après avoir longuement satisfait sa dévotion, il se remit en route pour retourner dans sa patrie, bien décidé à revoir encore ces lieux bénis où il avait reçu tant de grâces et de consolations.

IL ENTRE DANS L'ÉGLISE, LES PORTES FERMÉES

On le reçut à Faënza avec une vive joie, car sa femme et les siens le considéraient comme un grand ami de Dieu, depuis le miracle du pain dont nous avons parlé plus haut. Il reprit son travail de cordonnier, passant à l'église ou dans un lieu retiré de la maison tout le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations quotidiennes. Non content d'aller à l'église, de jour, il y revenait encore de nuit, et les anges lui en ouvraient merveilleusement les portes. Quand les chanoines, un peu après minuit, arrivaient pour chanter Matines, il était déjà là prosterné devant l'autel de la Madone. Ces veilles prolongées furent taxées d'imprudence et d'exagération, et on recommanda au sacristain de le faire sortir, tous les soirs, quand il fermerait les portes. Le sacristain répondit qu'il l'avait fait jusque-là et que la présence de Névolon dans l'église à l'heure des Matines était pour lui inexplicable. On eut beau redoubler de vigilance et prendre toutes les mesures nécessaires, le serviteur de Dieu se trouvait toujours dans l'église à l'arrivée des chanoines. Dès lors, ceux-ci cessèrent de le molester, convaincus par ce miracle répété que Névolon était un saint.

Le serviteur de Dieu redoutait pour son âme les périls du monde. Il fuyait les rues et les places publiques, ne les traversant que par nécessité, évitant de se trouver au milieu des tumultes du peuple, alors divisé en deux factions ennemies, les Guelfes et les Gibelins. Voulant apaiser la colère du ciel excitée par ces haines fratricides, il s'infligeait des pénitences et des disciplines quotidiennes. Il fonda, dans le même but, une confrérie de pénitents qui pratiquaient à son exemple de grandes mortifications corporelles et s'adonnaient aux œuvres de miséricorde, particulièrement au soin des malades.

NOUVEAUX PÈLERINAGES, A ROME ET A SAINT-JACQUES

Pour se dérober aux marques de vénération dont il se voyait entouré, Névolon entreprit le pèlerinage de Rome. Il était, d'ailleurs, désireux depuis longtemps de vénérer les corps des saints apôtres Pierre et Paul, et de gagner les indulgences accordées aux pèlerins de la Ville Eternelle. Comme à Saint-Jacques, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, à la vue des saints tombeaux. Il visita aussi les principaux sanctuaires.

De retour à Faënza, il voulut revoir le tombeau de saint Jacques. Sa femme, cette fois, s'offrit pour l'accompagner. Il y consentit, et tous les deux se mirent en marche, s'entretenant des grandeurs de Dieu et de son amour pour les hommes, et récitant de longues et ferventes prières.

Ils avaient compté sans les rigueurs de l'hiver. Aussi, après avoir traversé le Midi de la France, lorsqu'ils furent en face des Pyrénées, ils les trouvèrent presque infranchissables à cause des neiges accumulées. Rien ne pouvait arrêter l'ardeur des deux pèlerins : à travers mille difficultés ils atteignirent le faîte des monts, mais alors la compagne de Névolon se sentit tout à coup faiblir, une fièvre ardente s'empara d'elle, et elle dut s'étendre sur le sol glacé, vraisemblablement

pour y mourir privée de tout secours. Son saint époux lui demanda à plusieurs reprises quel était son mal et en quoi il pouvait l'aider.

« Mon mal, répondit-elle, est de telle nature que je me crois sur le point de mourir; cependant, il me semble que je retrouverais des forces si je pouvais avoir quelques cerises à manger. »

Cette demande insensée, comme en font souvent les malades rendus inconscients par la faiblesse ou la douleur, était sans doute, cette fois, une inspiration de Dieu.

« Et comment pourrais-je contenter votre désir, répondit Névolon, au milieu de l'hiver et sur des sommets glacés où l'on ne trouve pas même des fruits pendant les chaleurs de l'été? » Cependant, plein de confiance en Dieu, il s'éloigna de quelques pas, s'agenouilla sur la neige et fit cette prière :

« O mon Dieu, qui pouvez tout, jetez un regard de pitié sur notre misère. Secourez, je vous en supplie, l'épouse que vous m'avez donnée. »

Il avait à peine fini de prier, que, levant les yeux, il aperçut devant lui un beau cerisier chargé de fruits. Il en cueillit avec grande joie et les porta à la malade, qui, après les avoir goûtées, recouvra aussitôt la santé. Des actions de grâces furent rendues à Dieu, puis tous les deux continuèrent leur voyage jusqu'à Saint-Jacques, avec une ferveur et une joie dont on ne peut se faire une idée qu'en se rappelant la grâce insigne dont ils venaient d'être favorisés.

Peu de temps après leur retour à Faënza, la pieuse compagne de Névolon s'éteignit doucement dans la paix du Seigneur.

L'OBLAT — QUELQUES TRAITS DE SA VIE DE PÈLERIN

Libre de tous les liens qui l'attachaient encore au monde, Névolon vendit tous ses biens et en donna le prix aux pauvres, puis il obtint de se retirer auprès des religieux Camaldules de Saint-Magloire, comme frère oblat, et de partager leur retraite et leurs prières, sans cependant se lier par les vœux de religion. Il pouvait ainsi continuer la vie de pèlerin qui était sa véritable vocation. Nous ne pouvons le suivre dans tous ses voyages à Rome ou à Saint-Jacques; nous ne ferons que citer certains traits plus intéressants.

Tandis qu'il faisait route vers l'Espagne, il se trouva un jour tellement accablé de fatigue qu'il se jeta contre terre presque mourant, se recommandant à Dieu et à saint Jacques pour l'amour de qui il s'était mis en chemin. Au même instant, il vit paraître devant lui un beau jeune homme, tenant un cheval par la bride et lui disant : « Lève toi, Névolon, et monte! »

Comprenant que le ciel avait entendu sa prière, il se souleva avec l'aide du jeune homme et se mit à cheval. Il put ainsi arriver jusqu'à une hôtellerie, où son bienfaiteur céleste lui procura ce qui était nécessaire pour réparer ses forces.

Il allait, un jour, méditant sur la vie pauvre et méprisée du Sauveur des hommes, lorsqu'il rencontra, assis sur le bord du chemin un mendiant couvert de lèpre, dont tous se détournaient avec horreur, à cause de la puanteur qui s'exhalait de ses ulcères. Emu de compassion, le serviteur de Dieu s'approche de lui et l'embrasse affectueusement. Mais au même instant le lépreux disparaît, laissant après lui un parfum suave. Névolon comprit qu'il venait d'embrasser en ce pauvre son bien-aimé Jésus, qui par amour pour les hommes se rendit semblable à un lépreux. Plein de regret de ne plus pouvoir le presser sur son cœur, il s'écriait : « O mon doux Sauveur, pourquoi ne vous ai-je pas connu plus tôt? Pourquoi m'avez-vous quitté si vite? Ah! je le vois, je suis indigne de votre divine présence! »

Se trouvant une fois tourmenté par la faim, après une longue marche, il se présenta à la porte d'une hôtellerie et demanda au maître de la maison un peu de pain, pour l'amour de Dieu.

— Je donne du pain pour de l'argent! lui fut-il répondu.

— Frère, reprit Névolon, je ne suis qu'un pauvre mendiant et je n'ai pas d'argent.

Mais l'autre le renvoya durement. Alors le Saint, levant les yeux au ciel, fit cette courte prière : « Mon Dieu, secourez-moi dans cette pressante nécessité. » Baissant alors les yeux, il vit briller sur le chemin une belle pièce d'argent qu'il porta à l'hôtelier : « Prenez, lui dit-il, donnez-moi un pain, je n'en veux pas davantage, et gardez pour vous tout l'argent; mais souvenez-vous bien que, si vous ne vous repentez, vous aurez à rendre compte de votre avarice au tribunal du Juge souverain. »

SAINTE MORT DE NÉVOLON

En l'année 1275, le général des Camaldules vint visiter les divers monastères de son Ordre, qui se trouvaient à Faënza et dans les environs. Il vit Névolon au couvent de Saint-Magloire et le trouva si exténué par la vieillesse et les mortifications qu'il lui ordonna au nom de la sainte obéissance de renoncer désormais à tout pèlerinage. Le Saint obéit et compensa par des prières et des pénitences les mérites qu'il n'acquérait plus à visiter les tombeaux de ses saints protecteurs. Il vécut ainsi encore plusieurs années.

Au début de 1280, il connut par révélation divine que sa mort était proche. Un soir du mois de juillet, au lieu de prolonger son adoration dans l'église, comme d'ordinaire, il se retira dans sa pauvre cellule et se mit à genoux pour prier.

Soudain, bien avant l'heure de Matines, les cloches du couvent sonnèrent à toute volée. Les religieux, éveillés et surpris par cette sonnerie extraordinaire, se réunirent autour du Père prieur. Névolon manquait à l'appel. On se rendit à sa cellule et on le trouva agenouillé dans l'attitude de la prière; mais son âme n'était plus là, car, à peine eut-on touché son corps, que, perdant l'équilibre, il s'affaissait sur le sol.

Toute la ville connut bientôt la mort du Saint. On vint de toutes parts vénérer ses restes précieux et on se partageait comme des reliques ses vêtements et les objets dont il s'était servi.

L'évêque Théodoric voulut lui-même présider la cérémonie des obsèques, à laquelle la ville entière accourut prendre part. Des grâces nombreuses furent obtenues, ce jour-là même, par l'intercession du serviteur de Dieu, si bien que les cris de joie et d'actions de grâces dominaient les tristes chants des funérailles.

Le corps de saint Névolon repose dans l'église cathédrale de Faënza, sous l'autel de Saint-Pierre. De nombreux miracles n'ont cessé de se produire à son tombeau, et chaque année sa fête donne lieu à de grandes réjouissances. On l'invoque surtout contre les maladies de poitrine. Les cordonniers de Faënza l'ont choisi pour leur patron.

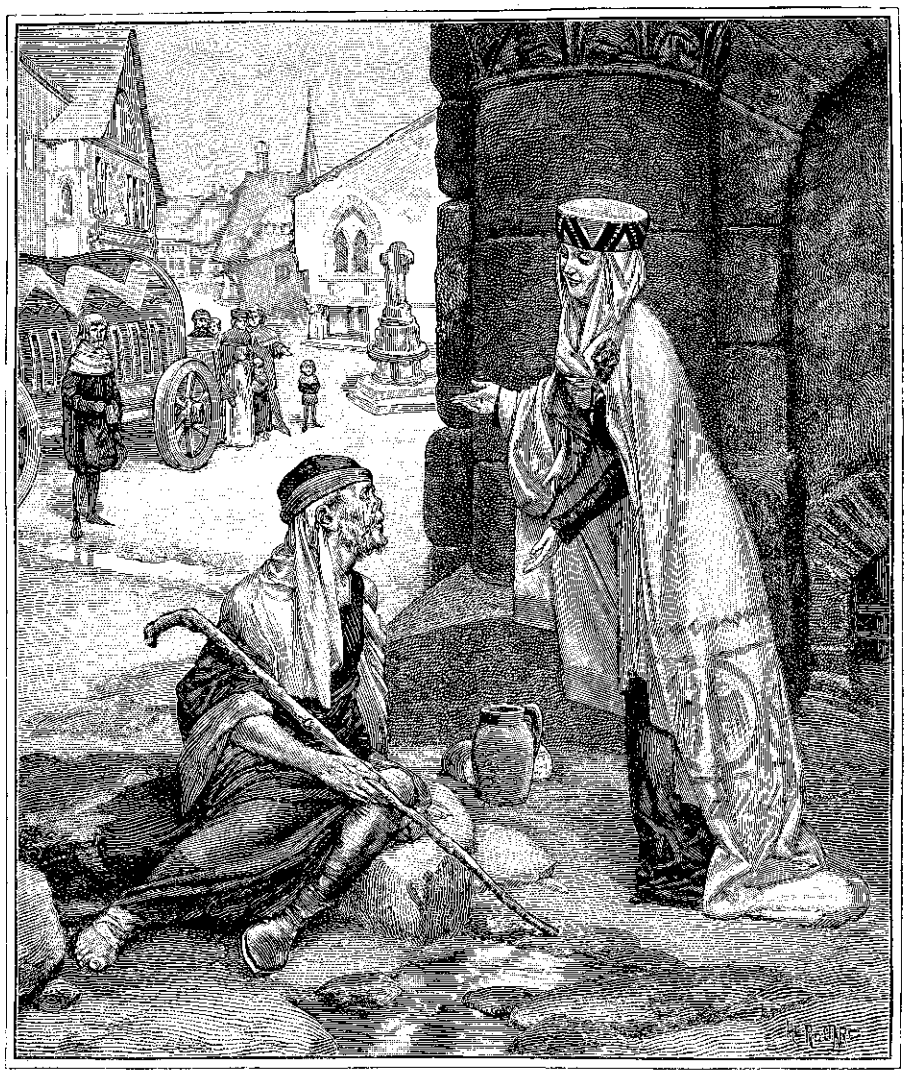
SOURCES CONSULTÉES :

Les Bollandistes, au 27 juillet.
Vite dei Santi della Città di Faenza.
Vita di San Nevollone, par LANZONI, directeur du Séminaire de Faënza.

LA BIENHEUREUSE CUNÉGONDE

Patronne de la Pologne et de la Lithuanie (1224-1292).

(*Fête le 27 juillet.*)



Sainte Cunégonde invite un lépreux à monter dans sa voiture. Cet acte de charité est récompensé par la guérison du malade.

FAMILLE PRIVILÉGIÉE

Avant d'être unie à l'Autriche, la Hongrie formait un royaume indépendant.

Son premier souverain, saint Etienne, fut en même temps son apôtre, car il eut surtout à cœur de faire connaître aux peuples qui lui étaient soumis et qui, pour la plupart, étaient encore païens, la bonne nouvelle de l'Evangile.

Les descendants d'Etienne marchèrent ordinairement sur ses traces, dans la pratique de toutes les vertus. André II, qui avait pour mère Marguerite, fille de Louis VII, roi de France, eut l'honneur de donner au monde « la chère sainte Elisabeth de Hongrie »; son fils, Béla IV, qui lui succéda, ne rougit pas d'entrer, comme son illustre sœur, dans le Tiers-Ordre de Saint-François.

Du reste, lui aussi était digne de compter, parmi ses enfants, des âmes privilégiées. Telles furent la bienheureuse Cunégonde, dont cette

notice va faire connaître la vie et les vertus; la bienheureuse Yolande, duchesse de Pologne, qui finit ses jours sous l'habit de sainte Claire, et dont on fait la fête le 10 juin; la bienheureuse Marguerite, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, qui est honorée le 26 janvier; enfin Etienne V, qui succéda à son père sur le trône de Hongrie, et qui, par sa fille, Marie, épouse de Charles le Boiteux, roi de Naples, donna à l'Ordre séraphique et au monde saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse.

Béla IV, roi de Hongrie, avait épousé Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople.

Modèle des femmes chrétiennes, Marie se préparait par la prière et les œuvres de miséricorde aux grands devoirs de la maternité.

En 1224, elle mit au monde une fille qui reçut le nom de Cunégonde et qui devait être dotée par Dieu des dons les plus précieux de la nature et de la grâce. Les historiens racontent, en effet, que peu après sa naissance l'enfant prononça distinctement ces paroles, en langue hongroise : « Je vous salue, Reine des cieux, Mère du Roi des anges. » Plus tard, dès qu'on la porta à l'église, elle manifestait une dévotion extraordinaire pendant la célébration des saints mystères, comme si l'Esprit-Saint lui eût révélé la grandeur de l'auguste sacrifice, bien avant que le langage des hommes l'en eût instruite.

Du reste, elle était douée d'une intelligence si éveillée qu'à l'âge de sept ans elle parlait la langue latine avec autant de facilité que son idiome maternel.

DUCHESSE DE CRACOVIE — REINE DE POLOGNE

En ce temps-là, Boleslas V avait succédé à son père, Leczko V, en qualité de roi de Pologne. Comme il avait à peine sept ans quand son père mourut (1227), son oncle Conrad s'était emparé de la régence, et le jeune prince avait dû se réfugier en Silésie avec sa mère. Mais, en 1237, il prit possession du pouvoir et ne tarda pas à s'attacher le cœur de ses sujets, grâce à ses qualités physiques et morales.

Peu après, les grands du royaume, l'évêque de Cracovie en tête, lui conseillèrent de se choisir une épouse et lui parlèrent de Cunégonde, fille du roi de Hongrie. La réputation de cette jeune princesse avait franchi les frontières du royaume, de sorte que Boleslas n'hésita pas à accepter la proposition qui lui était faite.

Bientôt une ambassade solennelle allait à Budapest demander à Béla IV la main de sa fille Cunégonde pour le roi de Pologne Boleslas.

On n'hésita pas longtemps à la cour de Hongrie où Boleslas n'était pas un inconnu, puisque Coloman, un des frères du roi de Hongrie, avait épousé la bienheureuse Salomé, sœur de Boleslas.

Cependant, des difficultés surgirent, et du côté de la princesse elle-même.

Dans le plus intime de son cœur, elle avait voué à Dieu sa virginité et ne voulait avoir d'autre époux que le Roi Jésus.

Mais ce fut en vain qu'elle supplia ses parents de la laisser libre ; en vain qu'elle multiplia ses prières et ses bonnes œuvres, en versant devant Dieu d'abondantes larmes : il lui fallut se résigner et prendre le chemin de Cracovie, capitale de la Pologne, avec l'ambassade solennelle envoyée par Boleslas. Le roi et la reine furent si touchés de son humble résistance à leurs désirs et de son acquiescement final qu'ils lui donnèrent spontanément une dot double de ce qu'ils avaient d'abord décidé.

L'entrée de la jeune reine à Cracovie fut un vrai triomphe. Le roi Boleslas, sa mère Grzymislava, l'évêque Prandotha, tous les princes et les grands du royaume, sans parler d'une foule nombreuse et enthousiaste, vinrent au-devant d'elle et la reçurent avec une joie débordante.

Pendant quelque temps, Cunégonde, sous la direction de la reine-mère, qui la traitait avec toutes sortes d'égards et de prévenances, s'appliqua à l'étude de la langue nationale; puis le mariage fut célébré avec toute la solennité possible.

Les historiens font remarquer que Boleslas ne fut pas peu surpris quand son épouse lui manifesta les sentiments et les désirs de son cœur. Mais il était assez chrétien pour apprécier les grandeurs et les gloires de la virginité, de sorte que, dès le soir des noces, il promit de la garder pendant un an. Ce laps de temps écoulé, Cunégonde n'eut pas de peine à obtenir une promesse semblable pour l'année suivante.

En attendant, elle se donnait complètement à la prière, à la mortification et aux bonnes œuvres, dans l'espérance que Dieu parlerait au cœur de son mari et le ferait entrer pleinement dans ses vues.

En effet, bien que la raison principale qui l'avait porté au mariage fût la pensée d'avoir des héritiers de son trône, Boleslas, touché par la grâce, eut assez d'esprit de foi pour abandonner à Dieu le soin de l'avenir, et, après avoir fait à plusieurs reprises le vœu temporaire de chasteté, il promit bientôt à Dieu de le garder toute sa vie. L'évêque de Cracovie Prandotha, de concert avec les grands du royaume, avait négocié le mariage quelques années auparavant; néanmoins, admirant la vertu du roi et de la reine, il reçut publiquement, dans la cathédrale, en présence d'une foule nombreuse, le vœu de chasteté perpétuelle des deux saints époux.

Qu'ils aient été fidèles l'un et l'autre à leurs solennels engagements, c'est un fait reconnu par l'histoire, qui a décerné à Boleslas le surnom de *Chaste*, et par l'Eglise, qui honore Cunégonde sous le titre de *Vierge*.

BONNES ŒUVRES PRIVÉES ET PUBLIQUES DE LA REINE

En ne considérant les choses qu'au point de vue humain, on pourrait se demander si l'acte dont on vient de parler, quelque bon qu'il fût en lui-même, ne devait pas être plutôt préjudiciable au bien public, mais les faits prouvent abondamment le contraire.

Et d'abord Cunégonde fut libre de s'abandonner entièrement à ses inclinations vers la piété et les œuvres de miséricorde. Dès avant qu'elle eut obtenu de Boleslas cette liberté complète, elle consacrait une bonne partie des nuits à la prière et aux exercices d'une rigoureuse pénitence.

Avec quelques compagnes, sur la prudence et la discrétion desquelles elle pouvait compter, souvent elle quittait à la dérobée le palais royal et s'en allait, nu-pieds, malgré le froid, la neige et toutes les intempéries des saisons, visiter les églises de la ville et même de la campagne. Elle aimait en particulier une chapelle dédiée à saint Nicolas et située en dehors des murs de Cracovie, dans un endroit solitaire. C'était là qu'elle se retirait de préférence pour prolonger librement ses oraisons. Plus d'une fois, comme elle arrivait avant le jour, les portes de l'église

s'ouvrirent d'elles-mêmes, comme si Dieu n'eût pas voulu qu'elle restât plus longtemps exposée à l'air et au froid.

Son plus grand bonheur était d'assister au Saint Sacrifice. Tous les soirs, elle s'informait des messes qui devaient se célébrer le lendemain, afin de profiter du plus grand nombre. Dans le même but, et pour avoir une plus large part encore aux fruits de l'auguste mystère, elle demandait à tous les prêtres qu'elle pouvait voir de dire la messe à ses intentions, et quand elle leur remettait l'honoraire, elle le faisait avec une telle expression de visage, remarquent ses historiens, qu'on devinait sans peine la joie qui inondait son âme.

Fidèle imitatrice de sa tante, sainte Elisabeth, elle était la providence visible de tous les malheureux, le refuge de toutes les infortunes. Elle visitait les pauvres dans les hôpitaux et les léproseries et ne dédaignait pas, pour les soulager, de remplir les plus bas offices; panser leurs plaies, faire leur lit, laver leur linge : rien n'était trop humiliant ni trop pénible pour elle.

Un jour qu'elle voyageait avec sa belle-mère, elle rencontra sur le chemin un lépreux si défiguré par son horrible mal que tous ceux qui étaient présents ne songèrent qu'à fuir en se détournant. Cunégonde, au contraire, s'approche en souriant et, par de bonnes paroles, encourage et console le malheureux. Elle ne craint même pas de le faire monter dans sa propre voiture. Quelques instants après, le pauvre malade descendait non seulement consolé, mais entièrement délivré de son horrible mal.

L'influence de la pieuse reine se fit sentir jusque dans les calamités publiques.

Pendant un long règne de cinquante-deux ans, Boleslas V eut à soutenir plusieurs guerres, dans lesquelles il ne fut pas toujours heureux. En 1266, les Russes schismatiques et les Lithuaniens encore idolâtres avaient envahi la Pologne et répandaient partout sur leur passage la dévastation et la mort. Pendant que son époux va les combattre à la tête d'une armée, Cunégonde redouble ses prières et ses austérités pour faire intervenir le ciel en sa faveur. Bientôt les saints martyrs Gervais et Protais lui apparaissent et l'assurent que les troupes polonaises seront victorieuses. L'événement justifia cette prédiction : les hordes des envahisseurs furent taillées en pièces par Boleslas.

Mais, soit par suite des malheurs de la guerre, soit pour d'autres raisons, la Pologne traversait une grande crise financière et économique, comme on dirait à notre époque, et les pauvres surtout, ces amis privilégiés de la Bienheureuse, en éprouvaient les tristes conséquences. De nouveau, Cunégonde intercéda en faveur de sa nation, et, par ses prières, elle obtint la découverte de riches salines, qui ramenèrent une certaine aisance dans le peuple, en même temps qu'elles enrichirent le trésor royal.

FONDATIONS PIEUSES

En ces temps de foi, on croyait, et avec raison, que la prière, par les secours divins qu'elle obtient, est plus efficace pour le bonheur des individus et des peuples que toutes les combinaisons de la politique. Dans cette pensée, Boleslas et Cunégonde, non contents de se livrer eux-mêmes aux exercices de piété, multipliaient dans leur royaume les maisons religieuses.

Par ce que nous appellerions volontiers une tradition de famille, ils étaient tout particulièrement attachés aux fils spirituels de François d'Assise, et ce fut le roi Boleslas qui fonda, à Cracovie, sa capitale, le premier couvent de Frères Mineurs. Cunégonde, du vivant même de son mari, reçut dans leur église l'habit du Tiers-Ordre de la pénitence, qu'elle ne quitta plus jusqu'à ce qu'elle pût entrer dans le second Ordre, au monastère de Sandeck.

Dans cette même église des Franciscains de Cracovie, Boleslas fut enseveli comme il l'avait désiré (1279). Cunégonde, malgré toutes les espérances que lui donnait la religion, ne put sans verser d'abondantes larmes, voir disparaître de ce monde le compagnon de sa vie, celui que Dieu avait placé à ses côtés pour être en quelque sorte le témoin de ses vertus et spécialement de sa chasteté virginale. Mais, après avoir donné un libre cours à sa douleur, elle manifesta bientôt son intention de quitter le monde.

En vain, les grands du royaume et l'évêque lui-même la pressèrent-ils de prendre en mains les rênes du gouvernement, sa résolution était prise : après avoir vécu dans le monde, quoiqu'elle ne fût pas du monde, elle voulait se consacrer entièrement à Dieu.

Cette nouvelle, répandue bien vite dans la capitale et les provinces, y causa un deuil général. Les pauvres, les veuves, les orphelins, tous les infortunés dont Cunégonde avait été la protectrice et comme la mère, voyaient disparaître en elle leur providence visible.

La douleur de ces malheureux ne put cependant arrêter la reine dans sa généreuse résolution. Avant de les quitter, elle leur donna une dernière marque de son affection : elle fit vendre tous ses biens et leur en distribua le prix, puis, libre désormais, elle alla frapper à la porte du monastère des Clarisses de Sandeck.

Elle l'avait fondé quelques années auparavant, mais, pour des raisons particulières, elle ne l'avait pas soumis à la règle primitive de sainte Claire. On sait que cette Sainte, voulant suivre d'aussi près que possible saint François, avait obtenu du Souverain Pontife que les maisons des Pauvres Dames fussent absolument sans revenus fixes, ne comptant, pour leur subsistance de chaque jour, que sur la Providence.

Mais la bienheureuse Isabelle de France, sœur de saint Louis, demanda quelques adoucissements à cette rigueur. A la prière de saint Bonaventure, alors Ministre général des Frères Mineurs, le pape Urbain IV approuva ces mitigations apportées à la règle. Les communautés qui profitèrent de ces faveurs prirent le nom de *Clarisses Urbanistes;* celles qui restèrent fidèles à la règle primitive furent et sont encore appelées maintenant *Pauvres Clarisses*, ou *Clarisses Colettines,* si elles ont accepté, de plus, les constitutions de sainte Colette.

Cunégonde, en fondant dans ces conditions le monastère de Sandeck, l'avait doté de vastes possessions : une centaine de religieuses pouvaient y vivre en paix, sans avoir à s'inquiéter d'aucune question matérielle.

Lorsqu'elle y fut admise, notre Bienheureuse protesta qu'elle voulait y vivre et y mourir en humble religieuse. « Je viens parmi vous, dit-elle à l'abbesse et aux religieuses réunies pour la recevoir, pour être votre servante. Je vous en prie, ne voyez pas en moi la reine ou la fondatrice du couvent : oubliez ce que j'ai été dans le monde, et croyez que votre communauté compte simplement une religieuse de plus. »

Sa vie prouva bien que tels étaient, en vérité, les sentiments de son cœur. Douce et affable envers toutes ses compagnes, elle obéissait aux

supérieures comme la dernière des Sœurs; quand on voulait lui faire plaisir, on n'avait qu'à lui confier les emplois les plus humbles de la maison; si on la laissait libre de son temps, elle l'employait toujours à ces offices plus modestes et plus pénibles.

Cependant, Dieu ne tarda pas à prouver combien la vie de Cunégonde lui était agréable.

Malgré ses vastes possessions, le monastère de Sandeck n'avait point de puits, et la nature du sol ne permettait pas d'espérer qu'on trouverait, en creusant la terre, une eau suffisante pour les besoins d'une nombreuse communauté, de sorte que, quand il passait quelque temps sans pleuvoir, les citernes étaient épuisées, et les religieuses dans le plus grand embarras.

A une distance assez grande, mais derrière des collines, coulait une rivière. Cunégonde se rend sur la rive et, au nom de Dieu, commande aux eaux de suivre la ligne qu'elle leur trace. En même temps, traînant sur le sol le bâton qu'elle tient à la main, elle se dirige en droite ligne vers son couvent. Les eaux la suivent, obéissantes, sans que les difficultés du terrain les arrêtent un instant, et le monastère est désormais abondamment pourvu.

ÉPREUVES — CONSOLATIONS — DERNIERS JOURS

Avant de manifester ainsi, par le don des miracles, la vertu de sa fidèle épouse, Dieu l'avait fait passer dans le creuset des épreuves et de la souffrance.

Soit dans le monde, soit dans la vie religieuse, Cunégonde avait pris pour sujet ordinaire de ses méditations la passion du Sauveur Jésus; elle ne pouvait y penser sans verser d'abondantes larmes.

Mais le divin Maître ne se contenta pas de ce qu'on pourrait appeler une compassion stérile : il voulut la faire participer à ses douleurs, à ses humiliations surtout.

Elle fut accusée d'un attachement trop naturel envers son confesseur, un Franciscain du couvent de Cracovie. Dans la crainte que cette accusation eût quelque fondement, les supérieurs retirèrent le religieux en question. Celui qui le remplaça traita la Sainte avec une extrême rigueur, mais elle supporta tout sans se plaindre, sans dire une parole pour se disculper.

Du reste, pendant que Dieu se chargeait de venger l'honneur de sa fidèle servante en lui accordant le don des miracles, les hommes eux-mêmes ne furent pas longtemps sans reconnaître leur erreur, et Cunégonde fut élue abbesse de sa communauté.

Elle ne se servit de son autorité que pour faire plus de bien, gouvernant ses filles avec une grande prudence et une charité toute maternelle, pendant que, au dehors, elle répandait à pleines mains dans le sein des pauvres le surplus des revenus du monastère. Nous l'avons dit, lorsqu'elle le fonda, elle le dota royalement : sous sa sage administration, tout prospéra au point de vue temporel comme au point de vue spirituel, et la charitable reine put ainsi reprendre ses largesses d'autrefois.

Mais voici une autre épreuve. En 1287, la Pologne fut envahie par une formidable armée de Tartares, et les filles de sainte Claire se virent obligées de fuir pour ne pas être emportées par ce torrent dévastateur. Quelques-unes se dispersèrent, mais le plus grand nombre (elles étaient soixante-dix), ne voulurent point quitter la sainte abbesse. Avec elles, Cunégonde se réfugie à Pyénin, dans un château fort situé au pied des monts Carpathes. Là encore, les pieuses épouses de Jésus-Christ ne sont pas en sûreté : les barbares se sont répandus dans ces contrées, et bientôt ils viennent mettre le siège devant le château. Les religieuses épouvantées se jettent aux pieds de leur mère et la supplient de ne pas les abandonner dans cette extrémité, d'être leur appui auprès de Dieu, leur défense contre les hommes.

Cunégonde les exhorte à la confiance et leur promet qu'elles n'ont rien à craindre. En même temps elle se met en oraison, et Dieu renouvelle en sa faveur le miracle opéré autrefois à Saint-Damien, à la prière de sainte Claire; sans qu'on puisse donner du fait une explication naturelle quelconque, les Tartares sont comme arrêtés par une force invisible; la panique se met dans leurs rangs et ils se dispersent. Quelque temps après, les religieuses pouvaient rentrer dans leur pieuse demeure de Sandeck.

Cependant, l'heure de la récompense allait sonner pour notre Bienheureuse.

Durant sa dernière maladie, le divin Epoux, auquel elle avait été fidèle toute sa vie, la visita souvent, s'entretenant longuement avec elle, comme s'il n'avait pu attendre, pour se donner entièrement à elle, que la mort eût brisé ses liens terrestres.

Au moment où ses filles éplorées récitaient les prières des agonisants, elle leur dit tout à coup : « Faites place, ne voyez-vous pas notre Père saint François qui vient m'assister? »

Ce fut le 24 juillet 1292 que son âme virginale quitta l'exil pour la patrie. En ce moment même, lisons-nous dans des dépositions authentiques, un vénérable prêtre, alors en oraison, vit cette âme, revêtue d'un éclat incomparable, s'élever vers le ciel, tandis que des chœurs angéliques chantaient, avec une délicieuse harmonie, ces paroles : « Pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ, j'ai méprisé les royaumes de ce monde et les vains ornements du siècle..... »

Un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, confirmé par Clément XI (31 août 1715), a approuvé le choix que le peuple polonais avait fait de la bienheureuse Cunégonde pour patronne principale du royaume de Pologne et du grand-duché de Lithuanie.

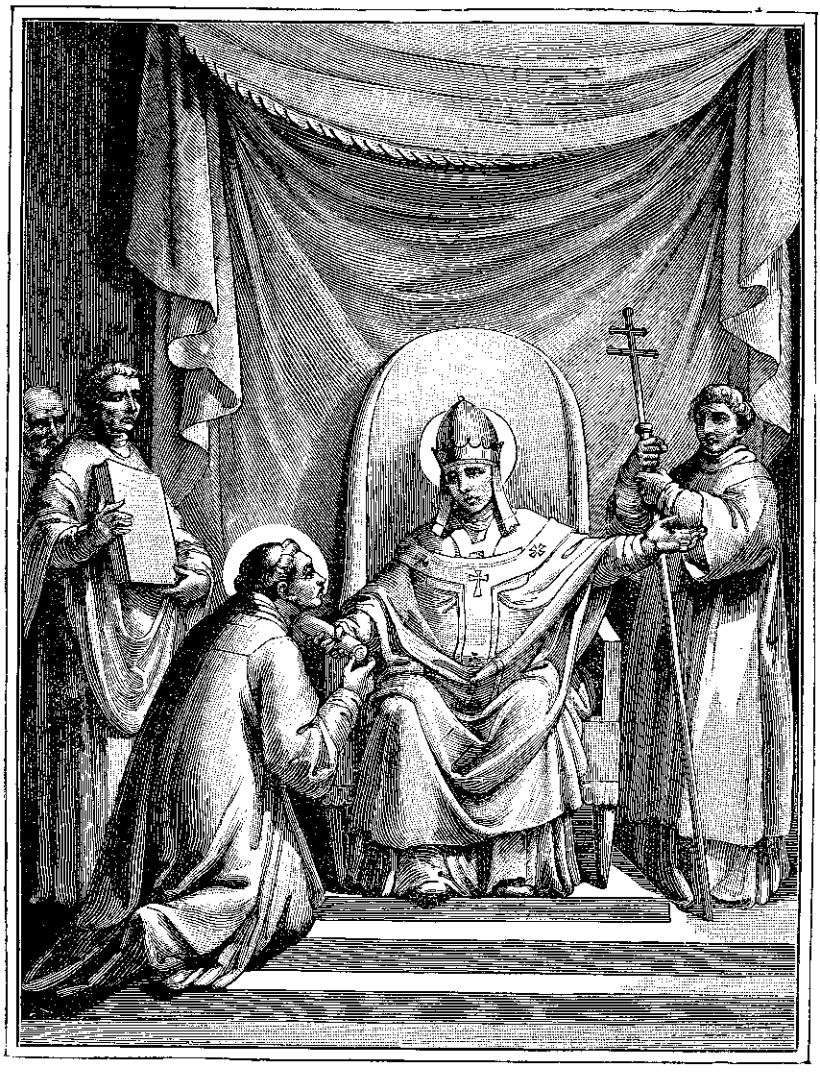
SOURCES CONSULTÉES

Auréole séraphique, III. — *Acta sanctorum*, XXXII.

LE BIENHEUREUX HUGUES LE GRAND

Archevêque de Besançon (1008-1066)

Fête le 27 juillet.



Le Pape Léon IX confirme solennellement le Bienheureux dans toutes ses dignités.

NAISSANCE ILLUSTRE
ARCHEVÊQUE A VINGT-TROIS ANS

Le bienheureux Hugues le Grand, qu'on appelle aussi fréquemment Hugues de Salins, naquit en cette ville aux environs de l'an 1008. Il était fils d'Humbert II, sire de Salins, et de Ermemburge de Semur, « femme de haute naissance et de bonne renommée » ; il appartenait ainsi à la branche cadette des comtes de Bourgogne, étant le petit-fils de Létalde.

Hugues fut tenu sur les fonts du baptême par son parent, l'archevêque Gaucher, qui entoura son enfance des soins de la plus tendre affection; il manifesta de bonne heure de pieuses inclinations et, élevé dans les écoles du Chapitre métropolitain de Saint-Etienne sur le Mont, à Besançon, il y demeura comme clerc, puis comme chanoine. Le bienheureux Hugues sera donc une des gloires de l'Ordre des Chanoines réguliers, car, à cette époque, les Chapitres de Besançon pratiquaient encore la vie commune ;

bientôt il est porté par l'élection à la dignité d'abbé de Saint-Paul, une autre communauté canoniale de la ville de Besançon. Vers le même temps, Rodolphe II, roi de Bourgogne, le prend pour chapelain.

Lorsque meurt l'archevêque Gaucher, Hugues n'a que vingt-trois ans, mais sa réputation est telle que le choix unanime du clergé, du peuple et du roi l'appelle au siège archiépiscopal de Besançon. Hugues fut sacré à Toul, le 7 novembre, par l'évêque Brunon, qui deviendra bientôt le pape saint Léon IX et auquel l'uniront toute sa vie d'étroits liens d'amitié. Le 14 novembre, il faisait son entrée à Besançon.

MISÉRABLE ÉTAT DU ROYAUME DE BOURGOGNE

Les ruines matérielles et morales avaient été accumulées depuis deux siècles dans la ville et dans le diocèse de Besançon. Les Sarrasins avaient passé à travers toute la contrée en répandant la mort et le pillage. Après eux, les Normands avaient ravagé le pays des Amaves et les environs de Luxeuil; enfin, les Hongrois, que le peuple terrifié appelait les « tigres », avaient fini de ruiner ces malheureuses provinces. Cependant, l'année même de l'élection de Hugues, le soleil de la paix semblait se lever sur le royaume de Bourgogne, car les évêques, réunis à Verdun sur le Doubs, venaient de proclamer la trêve de Dieu.

Un tel état de choses, on le conçoit, n'était pas fait pour améliorer la condition morale du clergé et des monastères qui, malgré les efforts de saint Chrodegand et de saint Benoît d'Aniane, au siècle précédent, n'avait pas tardé à retomber dans une profonde décadence ; mais déjà s'annonçait l'aurore de la restauration religieuse, avec la fondation de l'abbaye de Cluny, qui prenait, elle aussi, naissance dans le diocèse confié au bienheureux Hugues le Grand.

Pour dépeindre l'état de la ville et du diocèse de Besançon au temps de l'avènement de Hugues, rien ne sera plus saisissant que les expressions dont se sert l'empereur Henri III. Il dit que Hugues avait trouvée cette Eglise « ridée, vieillie, délaissée, gisante ».

FÉCONDE ACTIVITÉ DU BIENHEUREUX — ORIGINE DU PRINCIPAT DES ARCHEVÊQUES DE BESANÇON

Il y avait dix-huit ans que Hugues gouvernait le diocèse lorsque Henri III faisait cette appréciation, et déjà il pouvait la donner comme du domaine de l'histoire ; c'est que, en effet, le jeune archevêque, armé de la sainteté et du génie, s'était mis résolument à l'œuvre.

Dieu avait exaucé les prières et béni ses efforts, en accordant à son diocèse une récolte cinq fois plus abondante que les récoltes ordinaires. La sage administration de Hugues, comme seigneur temporel de la ville de Besançon et de diverses terres, profita de cette faveur extraordinaire pour réparer les désastres des années précédentes. A ce propos, l'historien Castan, fort peu suspect de partialité, écrit, en parlant de Hugues, que les évêques étant « seuls dépositaires des traditions d'humanité, de science et de civilisation », leur siège devait être, pour les habitants des villes, la digue naturelle à opposer aux barbares. Tel est le secret de leur prépondérance, et les souverains ne firent que la sanctionner.

On aime à rappeler cette noble origine du pouvoir temporel de l'Eglise de Besançon, à propos du bienheureux Hugues. Il est en effet le seigneur incontesté du territoire de Besançon, et l'origine du principat attaché à cette ville est l'œuvre de restauration matérielle et morale accomplie par le Bienheureux. Une Bulle du pape saint Léon IX vint confirmer un état de choses sanctionné déjà par la générosité impériale.

Mais pour comprendre comment Hugues put parvenir aux résultats grandioses que nous venons d'admirer, il importe de se rendre compte autant de son activité prodigieuse que de son influence dans les conseils des grands. L'empereur Henri III saisit avec empressement toutes les occasions de manifester à Hugues son extraordinaire bienveillance ; il le fit son chapelain et lui confia la charge suprême de chancelier de Bourgogne, afin que l'œuvre matérielle de Hugues dans son principat temporel pût s'accomplir aussi bien dans toute la Franche-Comté. En 1043, Conrad le Salique, en présence de vingt-huit évêques et de son fils Henri III, alors associé au trône, se plaisait à proclamer que, grâce à Hugues, « la chose publique était bien gouvernée et la paix affermie ».

Hugues est mêlé à tous les grands événements de son temps. En 1046, il est à Erstein, où il sacre Alinard, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, élu archevêque de Lyon ; l'année suivante, il prend une part active au Concile réuni à Rome contre les Simoniaques.

La fin de la même année 1047 retrouve de nouveau Hugues auprès de l'empereur. Cette fois, c'est à ce fameux Concile de Worms, pendant lequel l'archevêque de Toul, Brunon, fut choisi pour occuper la chaire de saint Pierre. Cette élection, en partie l'œuvre de Hugues, donne un appui considérable à ceux qui souhaitent la réforme dans l'Eglise.

LUTTES CONTRE LES SIMONIAQUES L'ARCHEVÊQUE EST ACCUSÉ D'USURPATION

Durant le IX^e^ siècle, l'influence salutaire de l'Eglise traversait une crise violente, contre-coup de la crise sociale ; les passions humaines qu'elle combattait lui rendaient des coups meurtriers ; le mal qu'elle poursuivait faisait trop souvent irruption dans le sanctuaire ; des hommes imbus de l'esprit du siècle usurpaient l'autorité à prix d'argent et devenaient les successeurs plus ou moins légitimes des apôtres. Le mal ne venait pas de l'Eglise, de ses principes, de sa doctrine, de ses lois ; il venait du monde condamné par l'Evangile. Des séculiers, par un criminel abus de leur puissance, et n'ayant parfois de chrétien que le nom, portaient des sujets indignes aux premières dignités de l'Eglise. S'ils eussent laissé les élections épiscopales se faire selon les sages règles du droit canonique, les tiares et les mitres auraient brillé d'un plus vif éclat.

Hugues fut un des évêques qui luttèrent

le plus vaillamment pour la dignité de l'Eglise. Au mois de septembre 1049, nous le trouvons au Concile de Reims avec le pape Léon IX, qui fut toujours pour lui un ami. C'est dans cette assemblée qu'on s'attacha à détruire la simonie. L'évêque de Langres était accusé de ce crime. Hugues, qui le croyait innocent, se disposait à prendre sa défense, lorsque la voix lui manqua soudain ; or, le prélat était, disent les textes, « aimable par sa parole facile ». Le fait parut un miracle ; Hugues l'attribua à l'intervention de saint Remy et abandonna la cause de l'indigne, qui fut condamné et déposé.

Partant de Reims, le Pape et l'archevêque visitent à Verdun le monastère de Saint-Vanne, puis ils s'arrêtent à Metz, où le Pape confirme des privilèges au Chapitre et à diverses abbayes et arrivent enfin à Mayence.

C'était là que l'épreuve attendait le bienheureux archevêque. Le 19 octobre parut devant le Concile un personnage nommé Bertalde, qui prétendait avoir été pourvu par le roi Rodolphe de l'archevêché de Besançon et accusait en conséquence Hugues d'avoir usurpé son siège. Fort de son élection par le clergé et le peuple, approuvée par le roi, Hugues se dressa en face de Bertalde, auquel les catalogues de Besançon ont conservé le titre significatif de « pseudo-évêque ». Le Concile examina la cause à fond, et son jugement proclama les mérites, la vertu et la science du vrai titulaire, Hugues, lui confirmant le pallium que le pape Benoît IX lui avait conféré en 1037 et congédiant l'intrus simoniaque Bertalde, « comme un valet dont les services n'étaient même pas honorables ».

AMI ET COMPAGNON DU PAPE

Lorsque le Concile de Mayence eut terminé ses travaux, le Pape et l'archevêque quittèrent ensemble les bords du Rhin, et, passant par Egisheim, le château natal du Pape, arrivèrent à Besançon. Léon IX constata avec bonheur les heureux effets de l'habile administration du Bienheureux et lui confirma « le pouvoir sur toute la ville, tant au dedans qu'au dehors, dans les affaires publiques et privées, civiles et judiciaires », en même temps qu'il approuvait la fondation de l'église Sainte-Madeleine, qu'on allait ériger en collégiale. En ratifiant les réformes faites par l'archevêque dans son abbaye de Saint-Paul et les fondations qu'il avait établies à Saint-Etienne, le saint Pape remerciait Dieu « d'avoir daigné lui associer un tel frère », et nous montre ainsi quelle part revient à notre Bienheureux dans la grande œuvre de son pontificat.

LE PACIFICATEUR

Il ne sera pas hors de propos ici de montrer sur le vif comment l'Eglise fut, toujours la grande pacificatrice des peuples, s'interposant de tout son pouvoir pour empêcher les guerres et surtout les guerres privées, fléau des populations des campagnes comme de celles des villes ; le caractère remuant et indépendant des grands seigneurs d'alors n'est contenu que par l'autorité des évêques ; ainsi, quand les grands du royaume de Bourgogne, mécontents de divers actes de l'empereur Henri III et réunis à Soleure, seront prêts à prendre les armes, ce sera l'archevêque Hugues qui parviendra à éviter à son diocèse les malheurs de la guerre civile (1052).

La mort du Pape et de l'empereur avait diminué l'activité politique de Hugues ; dès lors, il va rester dans son diocèse, tout occupé à mettre la dernière main aux admirables travaux qu'il a entrepris durant les courts espaces de temps que les grandes affaires de l'Eglise universelle et du saint Empire lui ont permis de demeurer dans la ville épiscopale.

LE SAINT BATIT DES ÉGLISES

Le premier regard du bienheureux archevêque avait été pour sa ville natale, Salins. Il y avait là une chapelle dédiée à sainte Agathe et à saint Symphorien, près de laquelle avait vécu en ermite un évêque étranger, saint Anathoile. Hugues fit élever les reliques de ce Saint, célèbre par ses miracles, et fonda une collégiale en son honneur.

A Besançon, l'archevêque, par une singularité peut-être unique, avait deux cathédrales, l'une au pied de la montagne qui domine la ville, Saint-Jean ; l'autre au sommet, Saint-Etienne ; toutes deux avaient leur Chapitre.

L'abbaye de Saint-Paul, fondée par l'archevêque saint Donat au VII[e] siècle, était dans un état lamentable ; Hugues n'oublia pas qu'elle était plus particulièrement encore confiée à ses soins, puisqu'il en était l'abbé ; il la reconstruisit, se dépouilla pour elle des biens que le roi Rodolphe lui avait donnés et d'une partie de son patrimoine.

En même temps, hors de la boucle formée par le cours du Doubs et dans un quartier presque désert, à la place des ruines de l'église bâtie au V[e] siècle par l'évêque saint Léonce, Hugues fondait une vaste église, qui devint bientôt le centre d'un populeux faubourg. C'est la collégiale de Sainte-Magdeleine.

Les frais de construction furent tels que, dans une lettre où il le félicite, le grand saint Pierre Damien se demande comment un diocèse aussi pauvre peut faire face à de telles fondations. Hugues était trop vertueux pour donner la réponse : il y avait longtemps que le riche patrimoine de l'archevêque et les ressources de son Eglise ne faisaient plus qu'un.

JUGEMENT DE SAINT PIERRE DAMIEN SUR LE BIENHEUREUX HUGUES

Si maintenant on veut connaître le jugement de son époque, empruntons les paroles de saint Pierre Damien : « L'austère légat ne trouva à reprendre qu'un léger détail, c'était qu'on s'asseyait pendant la psalmodie; telle est l'œuvre des saints. » Alors que partout s'épanouissaient honteusement les scandales de la simonie et des vices les plus déshonorants, alors que de toutes parts on se plaignait des abus et de l'ignorance, saint Pierre Damien, dont la sévérité reconnaît

et flagelle sans pitié les moindres abus, ne trouve à reprendre, dans l'Eglise de Besançon, que cet usage de s'asseoir pendant la psalmodie de l'office canonial. Le saint légat constate le contraste frappant qui existe entre la splendeur des églises que l'archevêque élève et la pauvreté de son habitation, et il ajoute qu'il n'oubliera jamais le cloître touchant l'abside de la cathédrale, où le prélat vit dans une solitude également favorable à l'étude et à la prière, non plus qu'un autre cloître, à la droite de la même église, où les clercs, soumis à une discipline vraiment canonique, s'appliquent à la philosophie et à la lecture des livres sacrés.

PROSPÉRITÉ DES ÉTATS DE HUGUES

« Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » L'œuvre du bienheureux Hugues en est un éclatant témoignage.

Hugues maintient la paix ; durant les trente-six ans de son épiscopat, son peuple ne connut pas la guerre, ce qui est un prodige au XI[e] siècle ; la police la plus diligente, la justice la plus exacte assurent la tranquillité et le triomphe du droit. Les invasions avaient réduit l'antique cité de Besançon à une bourgade de 2 000 habitants ; Hugues y attire des colons ; le commerce, grâce à la sécurité, redevient florissant ; les quartiers de Saint-Quentin, de Saint-Paul, de Saint-Pierre, de Sainte-Magdeleine, jusque-là déserts, se couvrent de maisons .

On accourt à Besançon pour les foires que l'archevêque y a établies ; on y vient pour vénérer les saintes reliques qu'il a remises en honneur.

Les hautes amitiés de Hugues obtinrent du Pape et de l'empereur de grands privilèges pour les foires qu'il établissait; les marchands qui y venaient furent placés sous la protection de l'autorité de l'Eglise, et, outre le châtiment corporel, ceux qui attenteraient à leurs vies ou leurs biens connurent qu'ils encourraient l'excommunication.

On voit que la vie de Hugues est la plus belle apologie par les faits qu'on puisse écrire pour montrer combien l'Eglise fut, au moyen âge, la protectrice intelligente et dévouée des intérêts des populations ouvrières et agricoles.

En même temps, Hugues pourvoyait à l'instruction publique par de généreuses fondations ; les écoles de Saint-Paul et de Sainte-Magdeleine furent bientôt célèbres au loin.

On n'a pas le chiffre de la population à la mort du bienheureux Hugues ; mais si l'on tient compte de l'augmentation moyenne à partir du XIII[e] siècle, on est en droit de dire que le pontificat de Hugues quintupla le nombre des habitants de Besançon et commença ainsi le développement de la cité; ce Saint doit donc être considéré comme le véritable fondateur de cette ville.

VESTIGES DU PONTIFICAT DE SAINT HUGUES

Et cependant l'ingratitude, le vandalisme, les catastrophes ont détruit peu à peu les monuments de ce pontificat grandiose. Il faut aller chercher à Rome, à la bibliothèque Vaticane, où il est parvenu après une foule de tribulations, le manuscrit dans lequel l'archevêque codifia la liturgie de son diocèse, et qu'il ouvrit par une liste de ses prédécesseurs dressée avec un soin admirable pour le temps ; les églises Saint-Etienne et Sainte-Magdeleine ont disparu ; Saint-Paul, réduite en écurie ou en grange, est en butte chaque jour à de nouvelles injures d'architectes plus pratiques que soigneux de l'art ; Saint-Anathoile de Salins a dû être rebâti après un incendie.

Il nous reste quelques monnaies frappées sous le pontificat de Hugues ; on y voit la main bénissante, emblème du Chapitre de Saint-Etienne; parfois aussi, on a représenté au revers la fameuse « Porte Noire », antique arc de triomphe qui forme l'entrée du Chapitre de Besançon.

Nous n'avons aucun portrait de Hugues, sinon peut-être sur son sceau, que les Bénédictins considèrent comme un des plus anciens sceaux d'évêché des Gaules. Il y est représenté tête nue, vêtu de la chasuble et du pallium, tenant d'une main la crosse et de l'autre un livre, sans doute ce « sacramentaire », qui est la grande œuvre intellectuelle de son pontificat.

TOMBEAU DU SAINT — SON ÉLOGE

Le bienheureux Hugues mourut le 27 juillet 1066. Il s'était fait construire, dans son abbaye de Saint-Paul, un tombeau sans ornement ni inscription. C'est là que son corps fut déposé et que les chanoines des deux cathédrales venaient célébrer son anniversaire ; son cœur fut placé sous une dalle de marbre noir, dans le cloître de Sainte-Magdeleine.

Le tombeau primitif fut remplacé en 1371 par une riche sépulture lorsqu'on reconstruisit la nef de Saint-Paul. Son épitaphe latine dit qu'il fut:

La lumière du clergé, le guide du peuple, la paix des malheureux, la voie des justes, qu'il brilla comme un astre radieux par sa décision et sa prudence.

Dans la vie de saint Léon IX, on dit que l'archevêque fut « aimable à Dieu et aux hommes, éloquent, affable, incomparable pour le zèle qu'il mit à reconstituer toutes choses en son Eglise ».

Les contemporains, outre l'inestimable témoignage de saint Pierre Damien, l'appellent « pieux, fidèle et prudent serviteur de Dieu; ils louent son zèle pour la formation du clergé et pour l'instruction du peuple ».

On lui donne d'ordinaire le titre de bienheureux, et sa vie a été insérée dans les divers recueils des vies de saints de Franche-Comté.

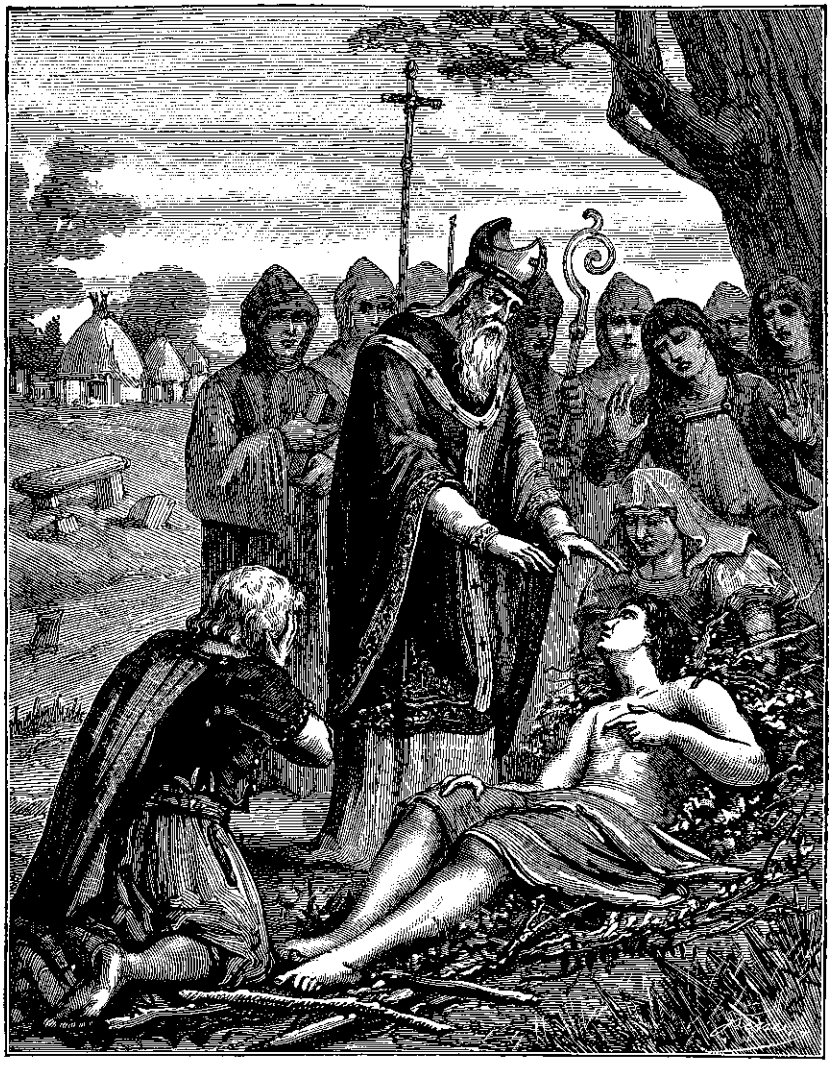
A. P

BIBLIOGRAPHIE

P. A. PIDOUX, *Le sacramentaire de l'archevêque Hugues le Grand.* — J. ROSSIGNOT, *Le bienheureux Hugues le Grand,* dans la *Vie des Saints de Franche-Comté,* t. I[er], Lons-le-Saunier, Gay et Guy, 1908. — *Vies des Saints de Franche-Comté,* par les professeurs du collège Saint-François Xavier, t. I[er].

SAINT SAMSON

Fête le 28 juillet.



Saint Samson guérit un jeune homme mortellement blessé en tombant d'un char.

SON ENFANCE

Vers l'an 480, deux époux chrétiens du pays des Demètes, en Grande-Bretagne, nommés Ammon et Anne, eurent un premier fils qui, à son baptême, reçut le nom de Samson.

Dès l'âge le plus tendre, l'enfant montra la piété la plus ardente et une vive inclination pour les hautes études, qui n'étaient guère cultivées à cette époque que par les Ordres monastiques. Son père, prévoyant pour ces motifs qu'il échapperait à sa tendresse en entrant dans le cloître, essayait de le diriger vers d'autres horizons; mais le ciel permit qu'un ange vînt avertir Ammon de seconder au contraire ces dispositions. Nouvel Abraham, le père fit dans son cœur le sacrifice de son fils, et alla immédiatement le confier à Iltud, abbé d'un monastère voisin. L'enfant n'avait que cinq ans.

SA JEUNESSE

Le saint abbé distingua vite les belles qualités de Samson et l'entoura de tendresse et de soins. A quinze ans, le disciple égalait presque le maître, et, devenu savant, il pouvait se mesurer avec les plus habiles. Loin d'en tirer vaine gloire, il ne cherchait la sagesse qu'aux pieds du crucifix. Un jour, ne pouvant résoudre une diffi-

culté philosophique, il s'adressa d'une façon plus pressante à Dieu, comme au seul maître dont il voulût recevoir les enseignements, et non seulement une lumière divine éclaira son entendement, mais sa cellule elle-même fut remplie de rayons, et une voix se fit entendre, annonçant que toute grâce demandée par lui serait accordée. Les nombreux miracles de saint Samson témoignent assez que Dieu ne refusa rien, en effet, à son serviteur.

SON PREMIER MIRACLE

Comme le Saint, encore écolier, était occupé avec quelques-uns de ses compagnons à arracher, sur le commandement de saint Iltud, les herbes folles d'un champ de blé, dans la saison où le soleil d'été est le plus ardent, un des enfants ayant soulevé une pierre, une vipère sortit de dessous et le piqua à la jambe. En quelques minutes, la mort de l'enfant était devenue imminente. Samson, rappelant à Dieu, dans son cœur, la promesse de son assistance, bénit la plaie, et la guérit, se servant pour tout baume d'eau bénite et d'huile prise à la lampe du sanctuaire.

SON ENTRÉE DANS LA VIE MONASTIQUE ET DANS LES ORDRES

Ammon entreprit encore de ramener son fils au monde, quand furent terminées ses études; mais, devant les résistances du jeune homme, il comprit enfin qu'il s'opposerait aux desseins de Dieu s'il l'empêchait plus longtemps de suivre sa vocation. Samson prit donc le froc dans le monastère où il avait été élevé. Il commença dès lors à s'imposer toutes les privations de jeûne, d'abstinence, de mortification que s'imposent d'ordinaire les saints, parce que la sainteté est impossible sans leur concours et sans une continuelle vigilance. Saint Dubrice, évêque de Caërlon, lui conféra l'ordre du diaconat, et, pendant la cérémonie, une colombe plana sur la tête du néophyte, Dieu voulant ainsi marquer combien le nouveau diacre lui était agréable. La colombe reparut à la cérémonie de la prêtrise de Samson, et, plus tard, à celle de sa consécration d'évêque. Tous les yeux purent la voir.

IL CONVERTIT DEUX DE SES ENNEMIS

On s'étonne que Samson ait pu avoir des ennemis. Il arriva pourtant que deux neveux de saint Iltud, tous deux hôtes du monastère, l'un à titre de pharmacien, l'autre comme prêtre, l'un et l'autre de mœurs corrompues, prirent le Saint en telle aversion qu'ils ne négligeaient aucune occasion de le contrister. Ils en vinrent à former le projet de l'empoisonner. Le pharmacien prépara à cet effet un poison violent qu'il présenta au jeune religieux un jour où, pour obéir à la règle, tous les membres du monastère devaient user d'un breuvage composé de quelque infusion de plantes médicinales. A leur grand étonnement, Samson le but sans en ressentir aucun mal. Or, ils avaient essayé l'effet de ce poison sur un chien vigoureux qui était mort en quelques minutes. Ce miracle du ciel convertit le pharmacien, mais l'autre n'en donna que plus de haine à celui dont la vertu, par la permission de Dieu, se jouait de ses artifices. Le dimanche suivant, Samson servait lui-même la messe à ce prêtre sacrilège, quand le démon s'empara par une possession manifeste et épouvantable de cet indigne ministre de l'autel. Il fallut un nouveau miracle de Samson pour délivrer ce possédé et l'arracher au démon. Ses prières obtinrent cette délivrance et cette conversion.

IL ENTRAINE SA FAMILLE ENTIÈRE A LA VIE RELIGIEUSE

L'éclat de ses vertus et des miracles que le ciel répandait sous sa main, attira vite sur Samson l'attention du pays entier; il demanda à saint Iltud, afin de pouvoir mener une vie plus cachée, la permission de se retirer dans un monastère gouverné par un abbé du nom de Pyron, et situé dans une île écartée de l'Océan, entre le pays des Anglo-Saxons et celui des Armoricains.

Il s'y trouvait depuis quinze jours quand un courrier le vint prendre pour le conduire à son père. Celui-ci était à toute extrémité et voulait voir son fils avant de mourir. L'abbé Pyron ordonna à son disciple de partir incontinent, et celui-ci obéit. La légende rapporte que, traversant une forêt, le Saint et le messager furent poursuivis par le démon, qui leur apparut sous les traits d'une femme de grande beauté, mais la tentation ne triompha ni de l'un ni de l'autre. Le démon vaincu s'en vengea en traînant sur les rocs et parmi les ronces l'envoyé du père de Samson jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie; alors, d'un signe de Croix, Samson, recourant au Seigneur, mit en fuite l'esprit malin, et guérit le blessé sans qu'il restât trace de ses meurtrissures. Quand ils arrivèrent au logis d'Ammon, le vieillard, toujours très malade, eut grande joie cependant; mais, songeant vite au salut de son âme, il fit taire tous autres sentiments et voulut s'humilier en se confessant à son propre fils. Samson admira les bons sentiments de son père, et pria pour lui avec tant de ferveur, que le ciel accorda à l'âme du vieillard la rémission de toutes ses fautes et à son corps la guérison de la maladie qui le menaçait de mort. Cette double vie de la santé et de la grâce, le vieillard, reconnaissant, voulut immédiatement la consacrer au souverain Maître. Cinq de ses fils, frères de Samson, formèrent une semblable résolution, leur mère ressentit le même attrait et toute cette pieuse famille prit le chemin des cloîtres, chacun où le dirigeait le doigt de Dieu. Un oncle et une tante ne résistèrent pas à un tel exemple, et, se convertissant, les imitèrent dans le sacrifice.

Seule, une sœur de Samson eut moins de courage et resta dans le monde. Ammon et Umbrafel, le père et l'oncle du Saint, le suivirent quand il rentra au monastère du prieur Pyron, et c'est là, près de lui, qu'ils prirent l'habit et commencèrent leur vie religieuse.

IL EST NOMMÉ ABBÉ

A peine avaient-ils passé quelques mois dans la paix et le recueillement de la vie religieuse, que l'abbé Pyron vint à mourir. Cette mort affligea beaucoup Samson qui perdait en lui un père et un ami. Dès que la tombe se fut fermée, la voix de ses compagnons, ayant à se choisir un supérieur, s'accorda à l'appeler à cette charge. L'humilité du Saint en fut consternée. Il accepta néanmoins pour faire la volonté de Dieu. Zèle, charité, prudence, il réunit toutes les qualités que peut avoir un maître. Ce qui brilla particulièrement à cette époque de sa vie fut sa charité pour les pauvres. Il avait donné l'ordre de ne jamais en rebuter aucun. Un jour, n'ayant autre chose à donner que le miel des abeilles qui avaient leurs ruches dans les jardins du couvent, il ne put résister à l'élan de sa

charité, et fit vider les ruches de leurs trésors pour en faire profiter les pauvres. Dieu permit que, le lendemain, les ruches fussent encore pleines comme si on n'y eût pas touché.

IL VA EN IRLANDE

Il gouverna dix-huit mois son abbaye. Mais la Providence ayant amené d'Irlande à son monastère quelques religieux qui venaient de Rome et retournaient à leur cloître, il implora de saint Dubrice, son évêque, la permission de faire un voyage en Irlande dans la compagnie de ces religieux. Il avait reconnu combien ils étaient versés dans les études sacrées et voulait s'instruire à leur école. Il passa ainsi quelque temps dans l'Hibernie, disciple dans les sciences humaines, mais maître consommé dans la science de la sainteté.

Quelques miracles attirèrent encore sur lui l'attention et il fut bientôt entouré d'honneurs et de considération, aussi son humilité n'y put tenir. Il sollicita et obtint de ses nouveaux supérieurs l'autorisation de retourner à son monastère.

Il allait monter sur un navire : le vent gonflait les voiles et on allait quitter le rivage, quand des religieux accoururent. Leur supérieur était tombé sous le pouvoir du démon, ils venaient supplier le Saint d'être leur intermédiaire près du ciel. Le commandant du navire ne voulait pas retarder. « Allez, disait Samson, partez quand vous voudrez, je vous retrouverai demain! » et il courut au monastère de ces religieux, peu éloigné du port. Le capitaine du voilier donna l'ordre de lever l'ancre; le navire essaya de s'éloigner, mais un souffle surnaturel le repoussait à la côte, et, le lendemain, quand Samson revint, son œuvre de grâce accomplie, le navire l'attendait. Le prieur, délivré de sa possession, accompagnait Samson. Dans sa reconnaissance, il ne voulait plus se séparer de son bienfaiteur, et il venait d'abandonner à sa juridiction le monastère à la tête duquel il avait été lui-même. Samson avait promis aux religieux de cet Ordre de leur choisir un nouveau supérieur dans sa propre maison.

IL S'ENFUIT DANS LA SOLITUDE

Rentré au moustier de l'abbé Pyron, il eut la satisfaction d'y voir son père et son oncle très avancés dans les voies spirituelles. S'élevant immédiatement au-dessus de toutes considérations humaines, il leur commanda, au nom de l'obéissance, de partir pour le monastère d'Irlande qu'il venait de laisser sans directeur. Après quoi, lui-même choisit quatre de ses religieux, et, ayant pourvu à la direction des autres, comme poussé par une force surnaturelle, il se met en route avec ses compagnons.

Sur les rives de la Saverne, non loin des ruines d'un castel antique, nos voyageurs découvrirent une grotte d'accès difficile, au fond d'une épaisse forêt. Samson établit ses quatre religieux dans les murs ruinés du castel, et lui, se retira dans la caverne, leur en interdisant l'entrée. La vie qu'il mena dans cet endroit ne peut se définir : Chaque dimanche, il sortait pour aller célébrer la messe à l'oratoire édifié par ses religieux. Pour sa nourriture, il se contentait d'un pain tous les mois, puis se retirait sans laisser deviner l'endroit de sa retraite. Un jour, néanmoins, ses pas furent si bien épiés, que sa grotte fut découverte. Vers le même temps, l'évêque de la contrée tenait un synode, et le récit ayant été fait à cette assemblée des merveilles de la vie de saint Samson, il ordonna de l'aller chercher et de l'amener. Il en fut ainsi et Samson dut prendre, par ordre du prélat, la direction du monastère fondé jadis par saint Germain d'Auxerre dans ces parages.

IL EST NOMMÉ ÉVÊQUE

La Providence le réservait à une plus grande dignité. Peu de temps après, trois évêques s'assemblaient au monastère qu'il dirigeait. Ils avaient à élire un évêque. Or, l'usage de l'Eglise, en Cambrie, dans ces temps reculés, voulait qu'à chaque intronisation d'évêques, on sacrât avec le prélat deux autres évêques destinés à lui servir d'assesseurs. Il y avait ainsi trois évêques à ordonner et trois qui ordonnaient. Cette fois, l'évêque titulaire était choisi et un de ceux qui avaient à partager sa dignité; mais le choix du troisième avait été remis jusqu'au jour de l'assemblée. Saint Dubrice, l'un des trois évêques consécrateurs, eut dans la nuit une vision : Un ange l'avertissait que, par ordre de Dieu, le troisième évêque devait être Samson. La même nuit, saint Samson eut également une vision. Les apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean se présentèrent à lui, revêtus d'ornements épiscopaux; ils le sacrèrent évêque, puis disparurent. Saint Dubrice n'eut donc qu'à confirmer ce sacre extraordinaire, et, durant la cérémonie, on vit la blanche colombe des fêtes sacerdotales se tenir immobile au-dessus de la tête de l'élu de Dieu. Dans la suite, on vit souvent les anges eux-mêmes le servir à l'autel.

UN ANGE LUI ORDONNE D'ALLER EN ARMORIQUE SES DERNIERS MIRACLES EN ANGLETERRE

L'emploi d'évêque auxiliaire ne suffisait pas au zèle immense du nouveau pontife, et, d'autre part, c'était trop pour son humilité. Son sacre était passé depuis plusieurs années.

« Va! lui dit un ange une nuit de Pâques, traverse la mer, rends-toi au pays d'Armorique au milieu des ouailles que Dieu te réserve. »

Et Samson se prépara à partir.

Il voulut visiter préalablement tous les siens, et vit sa mère et ses frères. C'était le suprême adieu. En voyage, il répandait la grâce sur ses pas.

Un jour, il traversait un village où les habitants célébraient une sorte de fête païenne autour d'une statue d'idole qu'ils avaient conservée. C'étaient des danses, des jeux, des festins, le tout mêlé de libertinage. Au moment où Samson passait, un jeune homme qui conduisait un char se vit emporter par les chevaux fougueux et fit une chute affreuse qui le laissa mort sur place. Saint Samson se fit apporter le corps, resta deux heures en prières et lui rendit la vie. Les habitants renoncèrent à leurs plaisirs sensuels et se convertirent.

Samson trouva plus loin un endroit qui lui semblait favorable à la construction d'un monastère, il s'y arrêta donc et mena à bonne fin cette fondation. Un serpent gigantesque occupait une caverne qu'il avait choisie pour y prendre son repos, ce serpent répandait la terreur dans toute la contrée, les chroniques disent que c'était un dragon (mot que les anciens ont étendu un peu à toutes sortes de bêtes fauves d'une férocité extraordinaire). Samson délivra le pays de ce fléau. Son nouveau monastère terminé, il appela son père pour en être supérieur, et partit pour l'Armorique.

IL FONDE UN MONASTÈRE A DOL

Saint Samson envoyé par Dieu vers nos rivages ne venait point seul. Un grand nombre de saints religieux avaient obtenu de l'accompagner. Citons saint Magloire et saint Malo. Ils abordèrent à un petit port nommé Winiau, formant l'embouchure d'une rivière appelée le Petit-Guyon, dans la partie septentrionale du département actuel d'Ille-et-Vilaine. Ils rencontrèrent en débarquant un seigneur de l'endroit, nommé Privatus, dont la femme était lépreuse et la fille possédée du démon. Saint Samson, ému de compassion à la vue de ce malheureux, le suivit dans son domaine et guérit les deux malades. La reconnaissance de Privatus fut si grande, qu'il offrit au Saint une partie de ses terres pour y fonder un couvent. Telle fut l'origine de Dol, Dol qui signifie deuil, en souvenir de cette origine, bien que quelques auteurs prétendent que cette dénomination vienne du même mot Dol, qui, en breton cambrien, veut dire terre basse et fertile.

Le monastère de Dol était fondé. Des cabanes se groupèrent autour. Dol devint une ville qui a eu ses gloires et ses beaux jours. Peu de temps après, saint Samson fit encore bâtir à Laudtmeur un couvent dont il fit abbé son neveu, saint Magloire.

IL RETOURNE A PARIS — IL EST CONSTITUÉ ÉVÊQUE DE DOL

De grands troubles divisaient la Bretagne. Le roi Canao avait tué le roi Jonas. Les grands de la contrée suppliaient le prieur de Dol de se rendre à Paris pour demander secours à Childebert, en faveur de Judual, fils de Jonas. Samson remplit cette mission, et Childebert, cédant à des considérations politiques, ne se pressa point de rétablir le jeune prince dans les Etats de son père; mais, plein de déférence pour le saint ambassadeur, il lui donna des terres sur la rivière de Risle entre Brionne et Pont-Audemer, en Normandie. Samson y construisit le monastère de Pentalle, soumis à celui de Dol. En se rendant à cette nouvelle propriété, il eut occasion de visiter saint Germain, évêque de Paris. Les deux saints se rencontrèrent dans une maison de campagne, au temps des vendanges. L'eau manquait; mais, à la prière de Samson, une source abondante et limpide jaillit à l'improviste dans les jardins.

Judual rentra enfin en possession de ses Etats, et, plein de reconnaissance, combla de présents le monastère de Dol. Il agissait en même temps, se faisant appuyer de l'autorité de Childebert, pour que le pape Pélage 1er érigeât ce monastère en évêché. Le pape accorda cette faveur et envoya le pallium à saint Samson, qui le reçut pieds nus et prosterné devant l'autel, protestant de son indignité.

Aujourd'hui, Dol n'est plus même évêché. Seule, sa cathédrale, dressant vers le ciel sa masse de granit, retrace avec ses sculptures, ses vitraux étincelants, ses inscriptions antiques et ses dalles sépulcrales, les gloires d'autrefois.

IL ASSISTE AU 3e CONCILE DE PARIS — SA MORT

En 557, saint Samson se transporta de nouveau à Paris pour assister au 3e concile de cette cité. Là, comme partout, son humilité se signala. Il refusa de signer avec les archevêques, comme le privilège du pallium l'y autorisait, et il mit son contre-seing l'avant-dernier des évêques, avec cette formule : *Samson, pécheur, j'ai signé.* La même humilité lui fit refuser de prendre l'appartement que le roi avait fait préparer pour lui dans son palais, et il se retirait dans le monastère de Saint-Germain. Il était à cette époque d'un âge avancé et courbé sous le poids des ans. Dans son voyage pour retourner en Bretagne, une des roues du chariot qui le portait se brisa dans la Beauce. Il était difficile de trouver un ouvrier. Samson fit un signe de Croix sur la roue, et Dieu voulut qu'elle se retrouvât instantanément en parfait état. Le roi Childebert, informé du miracle, désira qu'on bâtît un monastère en ce lieu. Notre Saint l'appela Rotmon. C'était une dépendance de l'abbaye de Dol. Le Saint semait les miracles sur sa route. Il délivra à Dol huit démoniaques et guérit deux agonisants; enfin, il rendit l'usage de la vue à une dame de qualité qui, au mépris de sa défense, était entrée dans son monastère et avait été frappée par le ciel de cécité à la suite de cette faute.

Une maladie assez longue lui fit comprendre que le terme de sa vie était arrivé. Il rassembla ses religieux, et désigna, en leur présence, saint Magloire pour son successeur; puis, ayant reçu les derniers sacrements, il rendit son esprit à Dieu le 28 juillet, l'an de Notre-Seigneur 565.

Une partie de ses reliques est conservée à Paris, dans l'église de Saint-Jacques du Haut Pas. La révolution a profané et fait disparaître celles qui restaient à Dol.

On peut dire que saint Samson est une des plus belles fleurs de cette couronne de saints qui ont illustré la Bretagne. Son nom y est resté en grande vénération.

SAINT VICTOR, PAPE ET MARTYR

Fête le 28 juillet.

Saint Victor du Mans cultivait son champ avec patience et courage, saint Martin passe et lui annonce que Jésus-Christ l'appelle à cultiver sa vigne, l'Église de Dieu. Victor laisse la bêche des vignerons pour la crosse des évêques. (*Voir page suivante.*)

SAINT VICTOR PREMIER PAPE AFRICAIN

Dès la fin du IIe siècle, l'Evangile avait pénétré les trois grandes divisions de l'univers connu des anciens, chacune d'elles avait donné un successeur au pêcheur galiléen à qui Notre-Seigneur avait dit : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* L'Afrique, en la personne de saint Victor, vint s'asseoir sur le trône spirituel et impérissable dont les souverains peuvent être appelés de toutes les parties du monde, sans distinction de race ou de nationalité.

Ce fut vers l'an 185 que saint Victor reçut le gouvernement de l'Eglise. Il était né en Afrique. Son père nommé Félix, homme très pieux et très vertueux, voyant le jeune Victor montrer d'heureuses dispositions pour la science et la piété, le présenta à

l'évêque afin qu'il l'employât au service des saints autels. Devenu prêtre, Victor vint à Rome, centre et foyer de la lumière et de la vérité, où ses grandes et éminentes vertus le firent enfin monter sur la chaire pontificale. Le siège de Pierre étant devenu vacant par la mort du saint pape Eleuthère, le clergé romain confia au prêtre africain la tradition des clefs apostoliques.

Le pontificat de saint Victor, malgré les secousses de la persécution précédente, vit fleurir toute une pléïade d'illustres docteurs. Mélithon de Sardes qui écrivit alors sa fameuse *Clavis* (clef des Ecritures) récemment mise en lumière par le savant cardinal Pitra; saint Irénée qui vint à la suite des premiers Apôtres des Gaules jeter dans notre patrie les semences de la foi; Clément d'Alexandrie, philosophe chrétien, saint Denys de Corinthe, saint Théophile d'Antioche.

CONTROVERSE SUR LA QUESTION DE LA PAQUE — LES ÉVÊQUES D'ASIE ET LE PAPE SAINT VICTOR

Une controverse célèbre agita alors un moment l'Église, touchant le jour où il convenait de célébrer la fête de Pâques. Les Asiatiques célébraient cette fête avec les Juifs, le quatorzième jour de la lune après l'équinoxe du printemps. Au contraire, l'Église romaine et les autres Églises du monde chrétien la célébraient toujours le dimanche qui suivait immédiatement le quatorzième jour. C'était une coutume sagement établie par saint Pierre pour que l'on ne confondît pas la fête juive avec la fête chrétienne. Saint Victor crut qu'il était de son devoir de faire cesser cette divergence dans une question aussi importante de la liturgie, et d'amener les Asiatiques à la pratique de toutes les autres Eglises. Il voulut donc trancher cette question, ajournée par prudence et charité sous les pontificats précédents. Il écrivit dans ce sens aux évêques d'Asie; mais, dans un concile réuni sous la présidence de Polycrate, évêque d'Ephèse, ces prélats mandèrent au pontife Victor, qu'appuyées sur l'antique tradition de Jean, le disciple qui reposa sur le Cœur de Jésus, qui fut à la fois martyr et docteur, Jean dont le nom dit tout, les Églises d'Asie prétendaient garder légitimement leur coutume.

LE PAPE DÉSAPPROUVE LA COUTUME DES ASIATIQUES

Victor jugea sévèrement ce manque de soumission, et excommunia ceux qui portaient ainsi atteinte à l'unité de l'Eglise. Mais sur les représentations de plusieurs évêques, et en particulier de saint Irénée, le souverain Pontife ne maintint pas l'excommunication; il consentit à adoucir la rigueur de sa première sentence et à tolérer encore la coutume asiatique, qui fut enfin supprimée par le concile de Nicée.

MARTYRE DE SAINT VICTOR

Nous ferons ici peu de cas d'une critique exagérée qui refuse à notre glorieux Pontife la couronne du martyre. Soit que saint Victor ait été victime d'un soulèvement populaire, soit qu'il ait été l'objet d'une dénonciation isolée, il est certain que tous les textes connus lui décernent le titre de martyr, non pas dans le sens vague et indéterminé de confesseur, mais dans l'acception d'un martyr qui couronne sa vie en confessant Jésus-Christ au milieu des tortures. On ignore le genre de mort que subit le Pontife. Il fut enseveli près du corps du bienheureux Pierre, au Vatican, le cinq des calendes d'août (28 juillet 197).

SAINT VICTOR, ÉVÊQUE DU MANS

Fête le 26 août

LES PREMIÈRES ANNÉES D'UNE VIE SAINTE

Saint Victor du Mans naquit vers le milieu du IVe siècle, dans le bourg de Rouillon, province du Maine. Dès son enfance, il montra de grandes dispositions à la vertu; mais rien encore ne faisait présager qu'il serait un jour une des plus grandes illustrations de l'Eglise des Gaules. Né dans une humble condition, il cultivait la terre et menait une vie rude et austère, content de la condition où la Providence l'avait placé. Il s'engagea dans les liens du mariage; sa femme, la vertueuse Maura, lui donna un fils qu'il reçut comme un présent du ciel, dont il devait rendre compte un jour au Créateur de toutes choses.

L'Eglise du Mans était alors gouvernée par saint Liboire. Le pieux Pontife ne tarda pas à distinguer l'agriculteur Victor parmi les fidèles les plus fervents, et le jugea digne d'être appelé au service des saints autels. A cette époque où l'Eglise était loin d'avoir pour la formation de son clergé toutes les facilités désirables, il était d'usage d'appeler parfois des hommes, déjà engagés dans le monde, à entrer dans les degrés inférieurs de la cléricature parmi lesquels on comptait généralement alors, le sous-diaconat. Mais ils ne pouvaient monter plus haut dans la hiérarchie ecclésiastique, ni arriver au sacerdoce, à moins de s'unir plus étroitement à Dieu par le vœu de chasteté. Saint Liboire ordonna Victor sous-diacre, et le bon cultivateur eut l'honneur de servir son évêque au saint sacrifice de la messe. Avec quel soin et quelle piété il s'occupait, le dimanche, de toutes les fonctions de son Ordre et s'instruisait de la doctrine et des cérémonies de l'Eglise. Les autres jours de la semaine, il retournait se livrer, avec non moins d'ardeur, aux travaux des champs et gagner sa vie à la sueur de son front.

MORT DE SAINT LIBOIRE — SAINT MARTIN VENU AUX OBSÈQUES APPELLE SAINT VICTOR SUR LE SIÈGE DU MANS

Le grand saint Martin, que la France a pris pour un de ses principaux patrons, vivait encore; la ville de Tours l'avait pour évêque, mais son influence salutaire s'étendait sur tout le pays. Saint Martin apprenant par révélation la mort prochaine de son ami saint Liboire, partit aussitôt pour le Mans afin d'assister son cher collègue à ses derniers moments. Tout en continuant son voyage, il priait Dieu de donner à cette Eglise un digne successeur de l'évêque qu'elle allait bientôt perdre. Il voyageait ainsi en compagnie de quelques disciples, préoccupé de cette pensée, lorsqu'en approchant de la ville il aperçut un homme occupé à cultiver sa vigne, accompagnant son labeur du chant des

psaumes. Une lumière surnaturelle lui fit connaître que cet homme était le successeur choisi par le ciel pour tenir la place de Liboire. L'évêque de Tours l'envoie aussitôt chercher dans sa vigne. Le sous-diacre Victor obéit à l'instant; il arrive tenant encore sa bêche à la main, la tête couverte de poussière, avec ses vêtements de travail. Saint Martin descend de son âne, salue le paysan avec respect et lui dit : « Bénissez-moi, seigneur Victor. » A ces mots le sous-diacre s'incline profondément devant saint Martin, qu'il ne connaissait probablement pas, et dit en se prosternant : « Soyez béni vous, mon seigneur, et bénies soient vos paroles, puisque vous daignez adresser une salutation aussi flatteuse à un pauvre tel que moi.

— Je vais vous étonner plus encore, ajoute Martin, une grande faveur vous est réservée, l'honneur des fonctions épiscopales. » A ces mots, Victor crut que cet étranger voulait le railler : « Je vois bien, lui dit-il, que vous aimez à plaisanter, pour moi ce n'est point là mon affaire, je vais retourner à mon travail. » Le saint évêque de Tours admirant l'humilité de cet honnête vigneron, se sentit intérieurement confirmé dans la pensée que le ciel avait fait choix de cet humble sous-diacre pour succéder à son ami. Il le rappelle, lui fait déposer sa bêche et le prie de l'accompagner jusqu'à la ville. Victor, plein de charité, accepte le bâton de saint Martin, puis ils marchent ensemble et arrivent bientôt à la cité.

SAINT VICTOR SACRÉ ÉVÊQUE

Arrivé au Mans, saint Martin trouva saint Liboire expirant et il adoucit les derniers moments du Pontife, en lui annonçant la rencontre de son disciple que Dieu destinait à jeter une vive lumière sur le chandelier de son Eglise.

Les funérailles accomplies, les évêques voisins, le clergé et le peuple du Mans s'assemblèrent pour le choix du pasteur qui devait succéder à Liboire; mais ils connaissaient la sainteté de l'évêque de Tours, ils déclarèrent, d'une voix unanime, qu'ils s'en rapportaient à sa sagesse, et ils le supplièrent de choisir lui-même celui qu'il jugerait digne d'être le père de cette nombreuse famille. Saint Martin déclara alors ce que le Saint-Esprit lui avait révélé : le sous-diacre Victor était celui que le ciel destinait à la dignité d'évêque. A ces mots, des applaudissements unanimes retentirent dans l'assemblée, toute l'Eglise du Mans connaissait la vertu du sous-diacre et ne doutait nullement qu'il dût être l'élu de l'Esprit-Saint.

Le plus difficile était de déterminer Victor à accepter l'honneur et le fardeau de l'épiscopat. En dehors des raisons que son humilité seule pouvait trouver valables, il y en avait d'autres plus fondées et que l'assemblée elle-même devait prendre en considération. Mais le choix de Dieu devait s'accomplir en dépit des prévisions humaines. L'obstacle le plus puissant était le mariage dans lequel Victor était engagé, car l'incapacité qu'il alléguait n'était qu'apparente, et sa rusticité couvrait des qualités supérieures. La discipline ecclésiastique, qui imposait la continence à tous les Ordres supérieurs au sous-diaconat, était universellement reconnue. Le ciel, qui avait inspiré l'élection, confirma son ouvrage en plaçant dans les cœurs de Victor et de Maura le souhait d'une parfaite continence. Victor, ne voulant pas trahir la vérité, avoua, qu'en effet, le désir de son âme était de se vouer désormais à la chasteté parfaite.

L'évêque de Tours fit appeler Maura au milieu de l'assemblée, elle accourut aussitôt, et, en arrivant, se prosterna, suivant l'usage des premiers siècles, aux pieds des évêques assemblés et de saint Martin qui les présidait. « Femme, lui dit le saint évêque, consentez-vous à ce que votre époux devienne évêque du Mans? — Seigneur, répondit-elle, je suis indigne de voir une telle merveille de la bonté de Dieu. — Mais enfin, lui dit Martin, si cela arrive que trouverez-vous à dire? — Si je puis voir cette merveille, dit alors Maura, je désire que mon époux me soit comme un frère, et que je sois pour lui une sœur. »

MAURA REÇOIT LE VOILE — SAINT VICTOR, ÉVÊQUE DU MANS, CONFIE SON JEUNE FILS VICTORIUS A L'ÉVÊQUE DE TOURS

La pieuse Maura, non contente du sacrifice qu'elle venait d'offrir à Dieu, demanda à Martin de lui imposer le voile des religieuses; le saint évêque de Tours, l'apôtre de la vie monastique dans tous les développements que pouvait inspirer l'Esprit de Dieu, applaudit à cette résolution, et donna de sa propre main, à Maura, le voile et la bénédiction des veuves.

L'assemblée du clergé et du peuple était dans l'admiration de cette conduite merveilleuse de la Providence, ils prièrent Martin d'achever l'œuvre si miraculeusement commencée. L'homme de Dieu, qui partageait la joie de la multitude, imposa les mains à Victor et le fit asseoir dans la chaire de saint Julien.

Il nous reste à dire un mot du jeune Victorius, fils de Victor. Suivant un usage assez répandu alors, mais qui avait ses inconvénients, il n'avait pas encore reçu le baptême. Avant que l'homme de Dieu s'éloignât de la ville du Mans, Maura, avec sa naïveté et sa candeur ordinaires, lui dit combien elle serait heureuse qu'il daignât devenir le père spirituel de son cher Victorius, en le faisant enfant de Dieu et de l'Eglise. L'évêque accepta cette proposition avec sa bonté accoutumée, et conféra à l'enfant le sacrement de baptême. Après quoi, voyant qu'il avait entièrement rempli le but de son voyage, l'évêque de Tours et l'évêque du Mans se donnèrent des gages de communion, s'embrassèrent et se firent de touchants adieux. Martin emmena avec lui son fils spirituel, le jeune Victorius. Dieu, qui destinait cet enfant à de grandes choses, voulut confier son éducation à un maître si apostolique et si consommé dans la perfection.

MORT DE SAINT VICTOR — CULTE — MIRACLES

Pendant trente-deux ans (390-422), Victor fut la joie de son peuple. Toutes les fois que les graves intérêts de l'Eglise ou des populations le demandaient, il n'épargnait ni son temps, ni sa peine; les plus longs voyages ne lui coûtaient rien, quand il s'agissait des grandes questions relatives à la foi, à la morale, à la discipline, et qui intéressaient aussi bien l'ordre civil et social que l'ordre ecclésiastique. Il attendait avec calme la récompense de ses mérites et de ses vertus, quand enfin il s'endormit dans le Seigneur, probablement le 26 août et fut enterré dans la basilique des saints Apôtres, à côté de saint Liboire, son maître, et de ses autres prédécesseurs. Les nombreux miracles opérés à son tombeau y attirèrent la foule des fidèles; et ce fut là le commencement du culte que l'Eglise du Mans lui rend de temps immémorial.

D'après la tradition du pays, la vigne que cultivait saint Victor se voit encore non loin du bourg de Rouillon; il y a aussi un petit jardin qu'on affirme également lui avoir appartenu. Dans ce jardin croissent des rosiers, qui furent jadis plantés

par le saint évêque, disent les habitants du lieu. Ces rosiers n'ont pu être détruits jusqu'à présent, bien que la charrue les arrache chaque année. Enfin, on montre, près du bourg de Rouillon une maison située au même lieu où fut la demeure de saint Victor, de la pieuse Maura et de saint Victorius.

SAINT VICTORIUS OU VICTEUR, ÉVÊQUE DU MANS

Fête le 1er sepembre.

LE DISCIPLE DE SAINT MARTIN SUR LE SIÈGE DU MANS

Nous avons déjà parlé de saint Victorius à propos de l'élection de saint Victor. Le fils, digne du père, ne devait pas moins briller par ses vertus et par ses œuvres. Il était difficile, qu'enveloppé pour ainsi dire d'une atmosphère de sainteté, il ne fût pas initié de bonne heure à la pratique des vertus. Saint Martin de Tours lui avait annoncé, dans un esprit prophétique, qu'un jour il serait évêque du Mans. La renommée de ses qualités se répandit jusque chez les Cénomans, et quand l'Eglise du Mans fut devenue veuve de son pasteur saint Victor, le clergé et le peuple demandèrent, d'une voix unanime, Victorius pour évêque. Saint Brice, successeur de saint Martin, lui donna la consécration épiscopale.

ZÈLE APOSTOLIQUE DE SAINT VICTORIUS

Dieu témoigna par des miracles combien cette élection lui était agréable, et l'arrivée du nouvel évêque fut signalée par la guérison d'une malade qui le pria de lui rendre la santé. Victorius environnait de toute la magnificence qui était en son pouvoir le culte des saints. Il obtint, pour la cité du Mans, des reliques des saints martyrs Gervais et Protais. Il restaura l'église cathédrale qui ne suffisait plus aux besoins de la population devenue tout entière chrétienne.

Parvenu à une extrême vieillesse, il mourut le 1er septembre 490. Ses dépouilles mortelles furent ensevelies auprès de son père, saint Victor Ier. Saint Grégoire de Tours nous apprend que son tombeau devint bientôt célèbre par les nombreux miracles qui s'y opérèrent. Quoique l'Eglise du Mans soit privée, depuis plusieurs siècles, des reliques précieuses de son saint évêque, elle ne laisse pas cependant de conserver pour lui une grande dévotion. La paroisse de Rouillon, près du Mans, dans laquelle on croit qu'il est né, l'honore d'un culte particulier.

SAINT VICTOR DE CAMBON, SOLITAIRE

Fête le 31 3août.

NAISSANCE DE SAINT VICTOR IL SE RETIRE DANS UNE SOLITUDE

Saint Victor de Cambon fut une de ces âmes que Dieu cache, comme dit l'Ecriture, dans le secret de sa face, afin que, préservée de la corruption du siècle, elles le servent avec un cœur plus pur. Il naquit dans le territoire de Cambon, paroisse du diocèse de Nantes, près de Pontchâteau, vers le commencement du VIe siècle. Son éducation fut toute sainte, et il commença à aimer Dieu dès ses plus tendres années. Peut-être faut-il le regarder comme un des disciples de saint Priard, de saint Martin de Vertoun ou de saint Hermeland, qui remplissaient à cette époque le pays nantais de l'éclat de leurs vertus. Ce qu'il y a de certain, c'est que le serviteur de Dieu, éloigné du tumulte du monde, mena une vie angélique et s'acquit de grands mérites pour l'éternité. Sa vie fut admirable, il observait un jeûne continuel. Son sommeil était si court qu'il ne méritait pas d'être appelé repos : Quel repos pouvait-il prendre sur une pierre qui, bien loin de soulager son corps, le tourmentait encore par sa dureté ? Il observait à la lettre ce que Notre-Seigneur recommande dans l'Evangile: de prier toujours et de ne jamais se lasser, ou il chantait des psaumes, ou il était appliqué à la contemplation des vérités divines.

Ainsi s'écoula sa vie, obscure aux yeux des hommes, illustre aux regards de Dieu, et attirant sur la terre les bénédictions du ciel.

MORT BIENHEUREUSE — CULTE ET MIRACLES

Le Seigneur l'ayant appelé à lui, son corps fut inhumé dans l'oratoire de sa cellule, et la réputation de sa sainteté s'étendit tellement qu'on vit bientôt les fidèles venir en foule à son tombeau pour réclamer son intercession. En 878, les Normands, s'étant emparés du pays de Nantes, détruisirent l'oratoire de saint Victor qui était situé à une extrémité du bourg de Cambon. L ermitage en ruines subsistait encore vers le Xe siècle. On dit qu'à cette époque, Jeoffroy, comte de Rennes, faisant la guerre à Judicaël, comte de Nantes, voulut loger dans cet oratoire des chevaux de sa cavalerie, mais le châtiment de cette profanation ne se fit pas attendre, tous les chevaux périrent la même nuit.

On rapporte aussi qu'un jeune homme de Cambon, cherchant par une curiosité coupable à s'assurer si Victor était véritablement saint, s'empara de ses reliques et les jeta deux fois au feu afin de voir ce qui arriverait, et deux fois elles en sortirent avec un grand bruit sans être endommagées. L'insensé tomba à la renverse, resta comme mort et ne recouvra le sentiment que lorsqu'il eut été porté au tombeau de saint Victor. Ce tombeau se voit encore dans l'église de Cambon, mais il a été profané pendant la révolution et les reliques jetées au vent. Prions Dieu de pardonner à la France ses iniquités et de lui donner des saints nouveaux.

SAINTE IRÈNE

ABBESSE DU MONASTÈRE DE CHRYSOBALANTE, A CONSTANTINOPLE

Fête le 28 juillet.

Par la malice du démon, le feu prend aux vêtements d'Irène en prière.

LA PROPHÉTIE DE SAINT JOANNICE

Dans la notice que nous entreprenons, il y aurait deux parts à faire : celle de l'histoire et celle de la légende ; opération bien délicate, pour ne pas dire impossible. L'histoire et le merveilleux se mêlent en effet indistinctement dans l'unique biographie conservée de cette Sainte, et léguée à la postérité par un écrivain grec anonyme. Devons-nous pour cela taire les traits merveilleux, pleins de grâce et de fraîcheur, semés dans cette vie ?

Nous ne le croyons pas.

Vers l'année 826, naissait sur la terre de Cappadoce une fleur dont le parfum devait embaumer l'Eglise de Constantinople. Elle s'appelait Irène, nom qui signifie la paix. Longtemps après sa mort, on attribuait à son intercession le pouvoir spécial de concilier les différends, de rétablir la paix entre les parties adverses.

A cet âge où la jeunesse a tant de charmes, Irène joignait une grande beauté physique aux qualités de son âme. Ses parents, personnages très haut placés sans doute, décidèrent de l'envoyer, suivant le goût de l'époque, dans la capitale de l'empire, pour lui trouver un riche parti.

Irène se dirigea avec sa sœur vers Constantinople.

Traversant la Bithynie, elle arrive au pied du mont Olympe, près de Pruse (Brousse), entend célébrer les vertus d'un anachorète retiré sur cette montagne, et se sent invinciblement portée à l'aller visiter. Une vision céleste avertit le solitaire de l'arrivée d'Irène, et, du plus loin qu'il l'aperçoit, l'appelant de son nom : « Courage! Irène, servante de Dieu, s'écrie-t-il. Hâtez-vous de vous rendre à la cité impériale. Les vierges du monastère de Chrysobalante vous attendent et ont besoin de vous. »

Irène, prosternée aux pieds de saint Joannice, (c'était le nom du solitaire) effrayée d'abord, puis rassurée par ses bonnes paroles, ne comprend pas la prophétie qui lui est faite; l'anachorète la relève, lui donne sa bénédiction et elle reprend sa route.

IRÈNE CHOISIT LE MEILLEUR PARTI

A Constantinople, Irène compte d'illustres parents parmi les sénateurs et les hauts magistrats. Ils viennent à sa rencontre, la reçoivent avec la dignité due à son rang, et, frappés de sa beauté, méditent pour elle une alliance que leur influence à la cour et leurs habiles intrigues rendent possible : celle de leur jeune parente avec le futur empereur.

Sainte Théodora exerçait alors la régence pendant la minorité de son fils, Michel III, rétablissant partout la vénération des saintes Images et le culte des reliques, rendant à l'empire son ancien éclat. Jusqu'à l'âge de quinze ans, Michel demeura sous sa tutelle, sans rien laisser soupçonner des funestes passions qui se révéleront plus tard et le feront surnommer *Michel l'Ivrogne*. Il ne s'était pas encore adonné aux courses du cirque qui seront bientôt sa plus importante préoccupation.

Irène fut proposée à l'impératrice Théodora pour être fiancée à son fils, et celle-ci, charmée de ses qualités, accepta la proposition et envoya des présents à la jeune fille de Cappadoce.

Ses avances furent repoussées. Irène s'était vouée en secret à un Epoux plus digne infiniment de posséder son cœur, au Roi des rois, Jésus-Christ. En dépit de toutes les instances, elle affirma son dessein d'entrer dans un monastère, et, se souvenant de la prédiction de saint Joannice, se fit conduire au monastère de Chrysobalante, situé près de l'église Saint-Georges, entre la porte de Romain et la porte de Polyandre.

Elle distribua aux pauvres et à ses servantes ses richesses, ses beaux atours, ses bijoux, les présents reçus de l'impératrice, en donna une partie à sa nouvelle communauté, se fit couper la chevelure, prit un grossier vêtement d'esclave, et commença une vie de pénitence.

SES DÉBUTS DANS LE MONASTÈRE DE CHRYSOBALANTE UN DÉMON VEXÉ

Déjà prévenue de grâces abondantes, Irène trouva à Chrysobalante une abbesse capable de la conduire d'une main sûre dans la voie de la perfection. Elle s'adonna dès lors à toutes les vertus religieuses. L'obéissance lui était très douce; répliquer à un ordre donné lui semblait impossible; son recueillement était continuel; la paix régnait dans son âme et rendait son extérieur toujours également joyeux.

Son humilité n'était pas moindre : ses sœurs lui semblaient des reines dont elle s'estimait l'indigne servante; son bonheur était de leur venir en aide.

Sa récréation consistait dans la lecture de la vie des Saints; elle cherchait à s'en faire des applications utiles à son âme. Lisant les Actes du bienheureux Arsène, et le récit de ses longues veilles passées debout, en prières, souvent les bras en croix, elle fit part à l'abbesse du désir qu'elle avait d'imiter ce Saint dans ce genre de mortification. La Supérieure ne crut pas devoir le lui permettre tout d'abord. Elle l'accorda sur de nouvelles instances.

Peu à peu, aidée de la grâce, Irène parvint à passer des nuits entières, debout, en oraison, dans une attitude mortifiante.

Le démon n'aimait pas ces saints excès, car ils déjouaient toutes ses ruses et rendaient inutiles toutes ses tentations.

Au bout de trois ans de ce genre de vie, il n'y tint plus, et, une nuit, tandis que la vierge se livrait à sa pénitence habituelle, il lui apparut sous forme humaine, noire et horrible : « Magicienne, penses-tu me résister longtemps ainsi? s'écria-t-il. Attends, tu vas voir ma puissance. » Il voulait en dire davantage, quand la Sainte, levant le bras pour faire le signe de la croix, le mit en fuite.

MORT DE L'ABBESSE — IRÈNE LUI SUCCÈDE

L'abbesse de Chrysobalante, chargée d'années et de mérites, sentit sa fin approcher. Toutes ses filles étaient autour d'elle, en larmes et avec raison, car elles perdaient une mère douée de précieuses qualités et surtout d'une immense douceur : « Cessez de pleurer, leur dit l'abbesse. Vous avez parmi vous une Supérieure sur laquelle le Saint-Esprit s'est reposé : c'est notre Sœur Irène. » Puis elle mourut.

Les vierges de Chrysobalante songèrent alors à placer Irène à leur tête, mais, connaissant son humilité, et pour ne pas s'exposer à un refus inévitable chez la Sainte, elles se rendirent secrètement au patriarcat.

La chaire de Chrysostome était alors occupée par un digne évêque, saint Méthode, jadis persécuté en témoignage de sa foi par les iconoclastes, et rétabli sur son siège par Théodora.

Méthode nomma Irène Supérieure du monastère et la créa diaconesse.

En face d'un commandement si auguste, il n'y avait pas à résister. Irène s'y soumit en versant des larmes.

DON DE CONNAITRE LE FOND DES CŒURS

A dater de ce moment, Irène mit tous ses soins et tout son zèle à la formation de ses filles spirituelles. « S'il faudra rendre compte au jour du jugement même d'une parole oiseuse, se disait-elle, que sera-ce des âmes qui me sont confiées, si quelqu'une vient à se perdre par ma faute! » Et, plus que jamais, elle s'adonna à ses longues veilles, à ses jeûnes; elle multiplia ses génuflexions et prostrations devant les saintes images, rendit sa couche plus dure et mena une vie angélique.

Sous sa direction, les religieuses firent de rapides progrès. Cela ne suffisait pas à leur Supérieure. Elle pensait que si elle connaissait le secret de leurs cœurs, elle les dirigerait beaucoup plus sûrement dans les voies du salut; sans hésiter, avec une simplicité et une confiance admirables, elle offrit des jeûnes plus rudes et

des prières plus ardentes, en vue d'obtenir cette faveur céleste.

Un ange lui annonça que sa prière était exaucée. Irène s'humilia, rendit grâce, et, le lendemain, appelant une à une ses filles spirituelles, elle leur découvrit leur conscience dont elle pénétrait tous les replis, et les poussa à l'amendement de leur vie.

Grand fut tout d'abord l'étonnement des Sœurs. Elles virent bientôt que cette clairvoyance de leur abbesse était un don surnaturel accordé à sa sainteté, n'eurent plus rien de caché pour elle, et en retirèrent un grand profit spirituel.

IRÈNE DANS LES FLAMMES

Le démon, souvent vaincu par elle, ne désarmait pas : il se plaisait surtout à attaquer la Sainte pendant ses prières nocturnes. Parfois, s'approchant d'elle, il simulait les grimaces et le cri du singe; d'autres fois, il se lamentait : « Jusqu'à quand, gémissait-il, feras-tu souffrir notre race par tes longues oraisons. »

Irène, ravie en Dieu, semblait insensible. Furieux, le démon se saisit un jour de la lampe et la jeta à la tête de l'abbesse : ses vêtements prirent feu, elle resta immobile; la flamme mordait déjà les chairs quand l'une des religieuses, avertie par l'odeur de chair brûlée, se précipite chez l'abbesse, la trouve environnée de flammes, s'applique à les éteindre et tire de son extase la bienheureuse Irène, toujours impassible. « Pourquoi m'avez-vous distraite de ma prière? dit-elle alors à sa fille. Un ange du ciel me tressait une couronne de fleurs si belles, que jamais l'œil humain n'en a contemplé de semblables. Déjà il avait la main étendue pour la poser sur ma tête. Tout a disparu quand vous m'avez arrachée à ma prière. »

Le médecin des âmes et des corps la guérit de ses brûlures en peu de jours, et elle reprit ses veilles accoutumées.

IRÈNE ET LES POSSÉDÉS — UN DIALOGUE AVEC LE DÉMON

Une jeune personne de Cappadoce, après avoir embrassé la vie monastique sous la conduite d'Irène, fut cruellement assaillie par le démon, et presque réduite à la folie par suite de la violence de ses tentations.

Quand Irène le sut, elle se frappa le front en s'écriant : « Le démon est entré ici par mon manque de vigilance, et c'est ma faute si l'une de mes enfants en est possédée! »

Elle exhorta ses filles à jeûner toute une semaine, à faire chaque jour mille génuflexions pour obtenir la guérison de leur sœur.

Au quatrième jour, saint Basile lui apparaît et lui dit : « Demain, la Mère de Dieu se montrera dans l'église des Blachernes. Allez-y avec la possédée et elle sera guérie. » La vision s'évanouit.

Irène se rend aux Blachernes avec la malade et deux autres religieuses et y prie tout le jour. Vers minuit, accablée de fatigue, elle s'endort. C'est alors qu'elle voit en songe un cortège nombreux sur un chemin semé de fleurs. Une voix lui révèle que c'est le cortège de Marie traversant son église. La Sainte Vierge elle-même paraît enfin, environnée d'une éclatante lumière, et, apercevant Irène, elle demande à saint Basile et à saint Jean pourquoi la pieuse abbesse a délaissé son troupeau. « C'est pour obtenir la guérison d'une de ses filles, » disent-ils. Au même moment, une voix se fait entendre à Irène. « Retournez à votre monastère; votre fille sera guérie. »

A ces mots, l'abbesse sort de son sommeil. Elle fait à ses sœurs le récit de sa vision, et, confiante, repart avec elles pour le monastère.

La malade fut enfin délivrée de son mal, au tombeau de sainte Anastasie, la grande martyre; un prêtre de cette basilique fit sur la possédée des onctions avec l'huile des lampes allumées autour du tombeau. Le démon sortit en poussant des cris terribles, semblables à ceux de porcs qu'on égorge, et ainsi furent accomplies les prédictions faites à Irène et ses prières exaucées.

Une autre occasion fit voir sa puissance contre les esprits malins.

L'un d'entre eux s'empara d'un jeune homme qui cultivait une vigne près du monastère.

Aussitôt Irène fait conduire le patient au tombeau de sainte Anastasie. Il y reste plusieurs jours sans aucun signe de guérison. Pendant ce temps, l'abbesse ne cesse de prier. Elle reçoit de la sainte martyre l'assurance d'un prochain miracle dont elle sera l'instrument. Cette dernière prédiction jette le trouble en son âme. Comment faire pour rendre le prodige moins éclatant et se soustraire à l'admiration de tous?

Irène fait attacher le possédé à l'une des colonnes de la basilique et demande aux assistants de se mettre en prières. Au moment du sacrifice, tandis que le prêtre distribuait la Sainte Communion, le démoniaque brise soudain ses chaînes, se précipite vers le ministre sacré et veut le mordre. D'un geste, Irène l'arrête et lui ôte toute puissance de nuire.

Le sacrifice achevé, Irène interroge le démon tremblant : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pourquoi troubles-tu ce jeune homme?

— Si je le trouble, c'est que depuis longtemps il s'est abstenu d'assister à la messe et de paraître à la Table Sainte. Les passions mauvaises se sont emparées de son cœur. Ce que voyant, mon prince m'en a fait prendre possession pour l'affermir dans le mal.

— Quel est ce prince, demande Irène.

— Vous le savez bien, c'est Satan, l'auteur rusé et habile de toutes les hérésies et de tous les péchés. Faire le bien n'est pas en notre pouvoir. Aussi nous employons toute notre énergie et notre rage à trois choses : à séparer de Dieu ceux qui lui sont unis, à faire de ceux qui en sont séparés nos vases d'élection, à établir notre demeure en ceux qui ne fréquentent plus les sacrements.

— Quelle utilité en retirez-vous? reprit Irène.

— Est-ce une médiocre consolation, s'exclama le démon, que d'avoir des compagnons d'infortune ici-bas et dans les tourments de l'autre vie? »

A ces mots, la Sainte le maudit et lui ordonne d'abandonner le jeune possédé. Il s'enfuit, non sans avoir violemment jeté à terre sa victime. Irène relève le jeune homme, fait sur lui le signe de la croix, lui recommande de communier plus souvent. « Si quelqu'un vous demande, ajoute-t-elle, comment vous avez été guéri, dites simplement : par l'intercession de saint Michel et de saint Gabriel, Dieu m'a délivré du démon. »

TROIS FRUITS DU PARADIS

Irène persévéra dans la pieuse habitude de prier durant de longues heures les mains étendues vers le ciel. Ses bras, raidis par une telle mortification, refusaient ensuite de se plier et ne re-

prenaient leur souplesse naturelle qu'au prix de grandes souffrances.

Dieu fit voir par des prodiges combien cette constance dans la prière pénitente lui était agréable.

Dans les premiers jours du Carême, un étranger au visage vénérable se présenta à la porte du monastère. Quand il fut introduit dans le sanctuaire, l'abbesse demanda au noble inconnu d'où il venait. « Je viens, dit-il, de l'île de Pathmos. Porté sur un frêle esquif, nous touchions au rivage de notre île, lorsqu'un vieillard d'une grande beauté s'approcha de nous et me présentant trois fruits, il me les mit en main et dit : Portez-les au patriarche de Constantinople avec ces mots : — Celui qui est vous envoie ce présent. Puis, m'en offrant trois autres semblables : — Portez-les, me dit-il, à l'abbesse de Chrysobalante; qu'elle en goûte, et son âme tressaillira d'allégresse. Ces fruits viennent d'être cueillis dans le Paradis terrestre. J'ai rempli ma mission près du patriarche. A votre tour, recevez ce présent que le ciel vous envoie. » Ce disant, l'étranger disparaît et laisse les saintes filles dans l'admiration.

Ces fruits délicieux du Paradis surpassaient sans comparaison tous les fruits de la terre, en goût, en beauté, en parfum.

Un seul suffit à la subsistance d'Irène pendant ce Carême; le Jeudi-Saint, elle distribua le second à ses filles qui en éprouvèrent une immense joie, et garda précieusement le troisième.

DÉLIVRANCE MIRACULEUSE D'UN PRISONNIER

Irène mit au service de sa charité les pouvoirs surnaturels qu'elle avait reçus de Dieu.

Un de ses proches parents, faussement accusé de trahison près de l'empereur, fut mis en prison, et déjà le bruit courait qu'on allait le jeter dans le Bosphore, châtiment ordinaire du crime de lèse-majesté.

A cette nouvelle, son épouse, au désespoir, accourt au monastère de Chrysobalante et conjure l'abbesse d'intervenir. « Espérons et prions, dit la Sainte, Dieu fera le reste. » Elle laissa aussitôt toutes ses occupations et s'enferma dans sa cellule.

La nuit suivante, Irène apparut en songe au César couronné et lui dit : « Lève-toi et va délivrer celui que tu détiens injustement en prison, car il est innocent de tous les crimes qu'on lui impute. Si tu refuses, Dieu livrera ton corps en pâture aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie.

— Qui êtes-vous? demanda l'empereur. — Je suis Irène, abbesse du monastère de Chrysobalante, » répéta-t-elle trois fois.

L'empereur pousse un cri de terreur, et ses serviteurs, éveillés, accourent. « N'avez-vous vu sortir personne? leur dit-il. — Nous n'avons rien vu. D'ailleurs, toutes les portes sont fermées et gardées. »

L'empereur comprend alors qu'il a eu une vision, et, dès l'aube, il se fait amener le prisonnier.

— Connais-tu Irène? dit l'empereur.

— Oui, c'est l'abbesse de Chrysobalante.

— Puis je la faire venir ici?

— Elle ne sort jamais de son monastère.

Sans plus entendre l'accusé, l'empereur le fait ramener en prison et envoie à Chrysobolante des gardes et des officiers de la cour avec ordre de voir à tout prix la sainte abbesse et de recevoir d'elle quelque explication de la vision.

Grand émoi dans tout le monastère à leur arrivée; la portière, effrayée, s'enfuit chez l'abbesse, laissant ouvertes toutes les entrées. Les soldats pénètrent jusque dans la salle de communauté; mais soudain d'épaisses ténèbres cachent le jour à leurs yeux, et c'est au milieu de cette obscurité qu'Irène leur apparaît, le visage resplendissant de lumière, au point qu'ils n'en peuvent supporter l'éclat.

Elle les rassure en disant : « Ne craignez pas, je suis une créature comme vous. Mais allez de ma part dire à l'empereur de délivrer son prisonnier. Je suis celle qu'il a vue en songe. — Nous rapporterons tout à l'empereur, » répondirent-ils.

Ils revinrent au palais; l'empereur ouït leurs dires. Frappé de leur récit et de la conformité du portrait qu'ils lui firent d'Irène avec les traits de la vision il s'écria : « Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de votre miséricorde! » et aussitôt, donna ordre de relâcher le prisonnier.

MORT D'IRÈNE

Par ses visions prophétiques, la pieuse abbesse avait pu annoncer à plusieurs leur mort prochaine, notamment au César Bardas, et ses prédictions s'étaient réalisées.

Le Saint-Esprit lui révéla de même le jour de sa mort.

On était au 26 juillet, jour anniversaire de la dédicace de l'église du monastère. « Vous célébrerez encore l'année prochaine, fut-il dit à Irène, la dédicace de votre chapelle, et trois jours après, vous chanterez le cantique nouveau avec les anges dans la bienheureuse éternité. »

Au retour de l'été suivant, Irène se prépara à sa fin par un jeûne de sept jours, et la fête de la dédicace étant arrivée, elle ne prit plus d'autre nourriture que ce fruit merveilleux tenu en réserve depuis l'apparition du vieillard de Pathmos.

Son visage s'illumina d'une joie sereine; ses yeux s'élevaient souvent vers le ciel; parfois, elle pleurait abondamment, car elle avait aussi reçu le don des larmes.

Le 28 juillet, à l'heure de None, se sentant faiblir, elle réunit une dernière fois ses filles, les remit à la garde de la Sainte Vierge, et expira doucement. Elle avait atteint l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, sans avoir porté sur son visage les traces de la vieillesse, récompense temporelle de son incomparable pureté.

La cité entière s'associa au deuil des religieuses de Chrysobalante; le monastère fut envahi par les visiteurs avides de voir encore les traits de la Sainte; la nuit même ne pouvait arrêter l'affluence.

Le corps, d'où s'exhalait un parfum admirable, resta plusieurs jours exposé à la vénération publique. On faisait brûler près du tombeau des lampes et des cierges en nombre incalculable.

Le parent d'Irène, le prisonnier arraché à une mort certaine par son intervention, lui fit élever un magnifique tombeau où se multiplièrent les miracles : les condamnés à mort, les possédés et les personnes engagées dans de funestes procès venaient y implorer son secours et s'en retournaient exaucés dans leurs vœux.

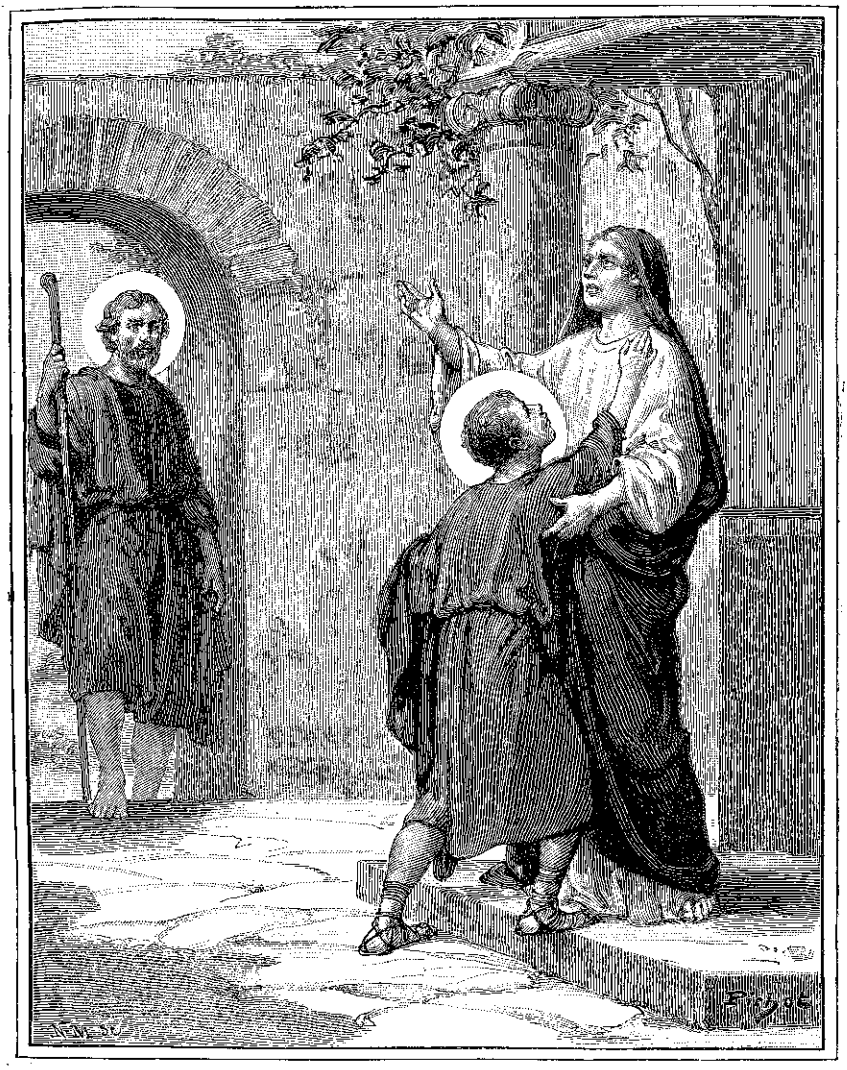
SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum. GRANDS BOLLANDISTES, au 28 juillet.

SAINT NAZAIRE ET SAINT CELSE,

MARTYRS SOUS NÉRON

Fête le 28 juillet.



Le petit Celse quitte sa mère pour devenir le disciple de saint Nazaire.

PERSÉCUTION SOUS NÉRON

Les saints Nazaire et Celse subirent le martyre au premier siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de Néron.

Ce prince fut le premier à sévir officiellement, à coups de décrets, contre les disciples du Christ. Il commença par les rendre responsables de l'immense incendie qui consuma presque toute la ville de Rome, du 19 au 28 juillet de l'année 64. Puis, pour satisfaire à la fois sa haine et flatter les instincts de la populace, il fit des chrétiens le jouet et le divertissement du peuple païen.

Un témoin oculaire, l'historien Tacite, décrit comme il suit les atroces fantaisies du tyran. Sur ses ordres, on couvrit quelques-uns d'entre eux de peaux de bêtes pour les faire déchirer par les chiens; on en attacha d'autres à des croix; d'autres, enduits de cire et de matières résineuses, servirent la nuit à éclairer les jardins publics. Entre deux

rangées de ces torches vivantes, Néron donnait des courses, lançait des chars et prenait part en personne à ces jeux nocturnes, confondu, en costume de cocher de cirque, parmi la foule.

Des édits proscrivant la religion du Christ suivirent de près ces premières exécutions, et, de Rome, la persécution s'étendit à toutes les provinces de l'empire. Les gouverneurs zélés eurent à cœur d'imiter la conduite du prince. Même les plus modérés se croyaient obligés de sévir, bien qu'ils reconnussent l'innocence de leurs victimes. Comme Pilate, ils s'en lavaient les mains.

Cela s'est vu aussi dans les persécutions suivantes: le gouverneur de Bithynie, Pline le Jeune, mort en l'an 103, écrit qu'après de sérieuses enquêtes il n'a rien trouvé que de louable chez les chrétiens. Malgré cela, il les condamne à mort, « parce que, dit-il, quelle que soit leur religion, je ne puis douter qu'il ne faille punir leur opiniâtreté et leur obstination inflexible ».

A Milan, les principaux martyrs de la persécution néronienne furent, avec saint Gervais et saint Protais, les saints Celse et Nazaire, dont les corps ont été retrouvés trois siècles plus tard par saint Ambroise, et cette invention a été accompagnée de prodiges qui expliquent la grande notoriété de ces deux saints et l'expansion qu'a prise leur culte.

Dans la vie de saint Ambroise, écrite en 411 par saint Paulin de Nole, on a une relation très circonstanciée et authentique de cette merveilleuse découverte.

Malheureusement, les Actes mêmes de la vie de nos deux martyrs, rédigés à une date très éloignée de leur mort, inspirent beaucoup moins de confiance, et, en les retraçant tels que la tradition nous les rapporte, on est obligé à certaines réserves. Voici ce qu'on en peut tirer de plus vraisemblable.

UN SUCCESSEUR DES APÔTRES

Saint Nazaire naquit à Rome. Son père, le païen Africanus, occupait un poste distingué dans les armées de l'empire. Mais l'enfant eut l'avantage d'être élevé par une mère très pieuse, instruite de la religion par saint Pierre lui-même ou par un de ses premiers disciples; elle est citée dans quelques martyrologes au 4 août, sous le nom de sainte Perpétue. Le jeune Nazaire dut à cette fervente chrétienne un désir ardent de suivre toujours les préceptes du Christ.

D'humeur douce et paisible, l'enfant ne témoignait point d'attrait pour la carrière des armes à laquelle son père le destinait. Peu à peu, la lumière de l'Evangile avait pénétré dans son âme, et, cédant aux exhortations maternelles, il sollicita la grâce du baptême. On croit que ce fut saint Lin, futur Pape, qui le lui conféra.

Puis, toujours docile aux appels divins et désireux de procurer aux autres le bienfait de la foi qu'il venait de recevoir, il entreprit ce que, au rapport d'Eusèbe, faisaient au premier et au second siècle plusieurs zélés personnages; on les appelait évangélistes, c'est-à-dire porteurs de la bonne nouvelle, sorte de missionnaires, prêtres ou laïques, qui allaient de province en province prêcher les vérités chrétiennes et continuer ainsi l'œuvre des apôtres.

Les détails nous manquent sur les courses victorieuses de saint Nazaire, car les premiers serviteurs de Dieu n'avaient pas de chroniqueur attaché à leurs pas, chargé de rédiger leurs Actes. On rapporte seulement que Nazaire parcourut diverses cités de l'Italie, et qu'il fut plusieurs fois arrêté et soumis à la torture.

On lit néanmoins dans un sermon attribué à saint Ambroise qu'il fut jeté à la mer sur un ordre de l'empereur, et que Dieu le sauva par miracle. En effet, une tempête s'éleva soudain et menaçait d'engloutir la faible barque qui avait amené le martyr à l'endroit où on voulait le précipiter; les matelots en détresse ne trouvèrent rien de mieux que de l'appeler à leur secours et de se réclamer de sa puissante intercession auprès de Dieu; sauvés par sa prière, ils le ramenèrent sain et sauf au rivage, et le conjurèrent de s'éloigner au plus tôt, dans la crainte que l'empereur ne vint à connaître sa délivrance.

LE PETIT CELSE — PÉRÉGRINATIONS DES DEUX SAINTS SONT-ILS ALLÉS A TRÈVES?

D'étape en étape, le fils d'Africanus et de Perpétue était arrivé dans le midi des Gaules, à Cimella, aujourd'hui Cimiez, près de Nice. C'est là, d'après la tradition la plus reçue (1), qu'une pieuse femme, Marcionilla, convertie par saint Nazaire, lui confia l'éducation de son jeune fils Celse dont le nom sera plus tard glorifié avec le sien. Après l'avoir instruit, l'homme de Dieu le baptisa; charmé de ses heureuses dispositions, il le garda près de lui, et, malgré son âge encore tendre, il le fit son disciple et le compagnon fidèle de ses voyages et de son martyre.

Le gouverneur de Cimiez ému des conversions que suscitaient les prédications de saint Nazaire le jeta en prison et, avec lui, son petit acolyte Celse.

Mais les grâces de l'enfant, sa ravissante beauté, eurent bientôt conquis la femme du magistrat : elle demanda et obtint l'élargissement des deux prisonniers, à la condition qu'ils cesseraient d'annoncer l'Evangile en cette ville.

Les deux chrétiens, bénissant Dieu de les avoir

(1) Certains auteurs, entre autres Molanus, dans ses *Natales sanctorum Belgii*, ont conjecturé, mais sans fondement solide, que le *Cimella* des Actes pouvait bien être *Chimay*, en Belgique, où l'on honore aussi un saint Celse, au 28 juillet.

arrachés des mains de leurs ennemis, gravirent les rudes sentiers qui mènent au sommet des Alpes. Ces régions étaient alors couvertes d'épaisses forêts. Çà et là, accrochés au flanc de la montagne, s'étageaient quelques villages où n'avait point pénétré l'Evangile. Saint Nazaire distribua la parole de vie à ces païens.

La ville d'Embrun a gardé précieusement le souvenir de son passage et, mise plus tard en possession de quelques reliques des saints Nazaire et Celse, elle les plaça en honneur dans une belle église dédiée à Notre-Dame et manifesta toujours une grande vénération pour les deux martyrs.

Les deux saints mystérieusement unis, soutenus par le miracle qui présidait aux temps apostoliques, auraient été à Vienne, en Dauphiné, à Genève, puis à Autun, où ils auraient annoncé l'Evangile cent ans avant saint Bénigne et saint Andoche. Ce qui confirmerait cette partie de la légende, parfois contestée, c'est que l'on conserve d'anciennes monnaies frappées à la double effigie de saint Nazaire et d'Autun, capitale des Eduens, et que la célèbre cathédrale d'Autun était, dès le commencement du règne de Louis le Débonnaire, dédiée à saint Nazaire. En tout cas, les deux martyrs de Milan ont été établis les protecteurs de la cité éduenne.

L'Église de Trèves, par la voix de ses historiens, est plus énergique à revendiquer parmi ses antiques gloires celle de l'apostolat de nos deux martyrs et le Bréviaire romain, au 28 juillet, est l'écho de cette tradition.

« Quand saint Nazaire eut baptisé le jeune Celse, y est-il dit, ils s'en vinrent ensemble à Trèves et, victimes de la persécution de Néron, tous deux furent jetés dans la mer et sauvés miraculeusement. »

La ville de Trèves n'étant point baignée par la mer, on peut croire que l'auteur de la légende a placé ici un miracle localisé par d'autres à Ostie, à l'embouchure du Tibre, ou encore dans le port de Gênes; mais à Trèves, on explique le texte en faisant observer que le confluent de la Moselle et de la Sarre constitue à l'endroit où les bords s'élargissent un lac qu'on appelait « la petite mer ». C'est là, d'après les historiens de Trèves, que durent être précipités saint Nazaire et saint Celse.

En tout cas, il est certain que ces deux généreux confesseurs de la foi eurent la gloire de mourir pour Jésus-Christ et cela seul leur mérite tous nos hommages.

Revenons au récit historique.

Arrivés à Milan, tous deux tombèrent entre les mains du préfet Anolinus, qui les condamna, en exécution des décrets de Néron, à avoir la tête tranchée. On ne voulut point leur faire subir d'interrogatoire, sans doute pour ne pas leur donner occasion de confesser publiquement la foi et de confondre leurs juges; mais leur sang versé rendit à la religion un plus éclatant témoignage : ils endurèrent le supplice hors des murs de la ville, près de la porte de Rome.

DÉCOUVERTE DES CORPS DES SAINTS CELSE ET NAZAIRE

On les enterra séparément non loin de là, en un lieu appelé les Trois-Murs. Par crainte des profanateurs, aucun signe extérieur ne marquait leur tombe, et elle eût été vouée à un irrévocable oubli si les propriétaires du terrain où ils reposaient n'eussent enjoint à leurs héritiers de ne jamais se défaire de ce jardin parce qu'il renfermait de grands trésors.

Trois cents ans après, vers l'an 395, saint Ambroise, évêque de Milan, qui aimait à venir prier dans ce lieu, reçut en songe, de saint Nazaire lui-même, révélation que le corps du saint martyr possédait en cet endroit une sépulture indigne de lui.

Il s'y transporta avec tout son clergé et fit exhumer ces vénérables reliques.

« Nous avons vu, rapporte le secrétaire du pontife, nous avons vu le tombeau qui conservait ces restes. Son sang était encore aussi limpide que si on l'eût répandu ce jour-là même. Sa tête, détachée du tronc, était conservée intacte et sans corruption. Elle avait encore ses cheveux et sa barbe comme si on venait de la déposer dans le cercueil. En même temps, il s'exhala de ces reliques un parfum tel que tous les aromates ne le pourraient égaler.

» Lorsqu'on eut exhumé le corps de ce martyr, continue l'historien et le témoin de ces faits, et qu'on l'eût placé respectueusement sur un brancard, nous nous rendîmes avec le saint évêque Ambroise dans le même jardin, pour demander à Dieu de nous faire découvrir le corps de Celse, son serviteur. Nous avions remarqué que lorsque le saint pontife allait prier dans un lieu où il n'avait pas coutume de se rendre, c'est que là reposaient les restes ignorés de quelque saint martyr. Les gardiens de ce jardin nous apprirent d'ailleurs que leurs ancêtres leur avaient fortement recommandé de ne le point quitter et de s'y fixer fidèlement de génération en génération, parce qu'il contenait de mystérieux trésors.

» Le corps de Celse fut ainsi trouvé, puis transporté dans la basilique romaine ou basilique des Saints-Apôtres Pierre et Paul. Les démons attestèrent la puissance des martyrs; car, pendant que l'évêque faisait le discours au peuple, un possédé élevant la voix s'écria qu'il était torturé par Ambroise.

« Esprit mauvais, tais-toi, lui dit alors le » pontife; ce qui te tourmente, ce n'est pas la » parole d'Ambroise, mais la présence des saints! » Tu souffres de voir triompher aujourd'hui tes vain- » queurs; mais pour moi, tu ne pourras me donner » un vain orgueil. »

» Après ces mots, les cris du possédé cessèrent, l'infortuné se jeta à terre et garda le silence. » (1)

DISTRIBUTION DE RELIQUES — CULTE

Les corps des saints martyrs une fois découverts, ce fut à qui en possèderait quelque relique. Beaucoup s'estimèrent heureux d'obtenir un morceau de linge teint du sang vermeil que renfermait la fiole trouvée dans le tombeau, ou encore un peu de plâtre pétri de ce même sang.

Les privilégiés reçurent de la libéralité de saint Ambroise ou de ses successeurs quelques ossements. Tel saint Paulin, diacre de l'église de Milan, au moment de l'exhumation des saints corps, et depuis évêque de Nole : il les emporta avec un extrême respect pour en enrichir sa cathédrale et en réserva quelques parcelles pour l'église qu'il fit bâtir à Fondi.

Ennode de Pavie chargea ses diacres d'en porter à quelques prélats africains réfugiés en Sardaigne, à la suite de la persécution des Vandales en 508. « C'est une *bénédiction* que nous vous envoyons, » leur disait le pape Symmaque.

La ville d'Embrun avait été la première dans les Gaules à solliciter un trésor si convoité. Artémius, successeur immédiat de saint Marcellin, en fit lui-même la demande à saint Ambroise.

La dévotion du peuple envers ces parcelles saintes était telle que saint Grégoire de Tours a cru que les saints Nazaire et Celse avaient été enterrés à Embrun. Il rapporte même qu'un poirier ayant pris racine en cet endroit portait des fruits qui guérissaient de diverses maladies, sans qu'on pût soupçonner d'où lui venait cette vertu merveilleuse. Enfin, les deux martyrs s'étant révélés, tout s'était expliqué, l'on avait coupé le poirier et élevé en cet endroit une église magnifique. Baronius rectifie ce récit, en appliquant aux reliques ce que l'historien des Gaules entendait des corps entiers.

Bordeaux avait dès le VIe siècle une église dédiée à saint Nazaire, comme nous l'apprend Fortunat de Poitiers.

Le Chapitre de Beaucaire, au diocèse d'Arles, honore saint Celse et saint Nazaire comme ses patrons.

Saint Celse fut encore honoré comme titulaire d'une ancienne paroisse du diocèse de Chartres, appelée autrefois du nom du jeune martyr, *saint Céouls*, et par corruption *saint Sous*, que les géographes ont encore défiguré en écrivant dans leurs cartes *Cinq-Sous* ou *Cinq-Sols*. Mais le nom même du Saint et son culte en ce lieu ont totalement disparu quand Lamoignon, premier président au Parlement de France, devenu seigneur de cette terre, l'a fait appeler de son nom Courson ou Launay-Courson.

L'Eglise fait deux fêtes des saints Nazaire et Celse, une du jour de leur mort, 28 juillet, l'autre pour Milan, du jour de l'invention, 10 mai.

Il y a un autre Celse, enfant martyr mis à mort avec sa mère et ses sept frères en même temps que saint Julien, et qui a une église à Rome, près le Pont Saint-Ange.

Ces deux Celse peuvent être rangés parmi les patrons de l'enfance, et celui dont nous écrivons la vie est considéré plus particulièrement comme le patron des jeunes clercs.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum : Grands Bollandistes, au 28 juillet. — *Analecta Bollandiana*, t. II, p. 300 et seq. — *Vies des Saints*, par Adrien Baillet, t. V. — *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, par Lenain de Tillemont, t. II, Ire partie. — *Histoire de saint Ambroise*, par Mgr Baunard. — *Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, par Mgr Depéry. — *Les jeunes Saints : saint Celse*, par l'abbé Choullier. — *Breviarium romanum :* 28 juillet. — *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, par Paul Allard, etc.

(1) Saint Paulin de Nole, *in Vita Ambrosii*, traduction de Mgr Baunard, dans son *Histoire de saint Ambroise*, p. 583-584.

SAINTE MARTHE

Fête le 29 juillet.

Sainte Marthe, la sœur de Marie-Madeleine et de Lazare, appartenait à une famille illustre. Sa mère, Eucharie, était issue de la maison royale d'Israël, et son père, Théophile, noble Syrien, avait été gouverneur de toute la contrée maritime, et il comptait parmi les premiers satrapes du royaume.

Dès son adolescence, Marthe reçut l'administration des biens patrimoniaux que ses parents avaient laissés dans la Judée et sur les bords du Jourdain. Elle se montra digne de la confiance qu'on lui témoignait. Douce et aimable envers les siens, elle avait renoncé aux joies légitimes du monde, et elle remplissait, dans le célibat, auprès de son frère et de sa sœur, la charge de mère de famille, que ses parents lui avaient léguée. Elle n'usait des biens considérables dont elle avait la garde que pour soulager toutes les misères. C'est en se faisant hôtesse des pauvres qu'elle se préparait à donner un jour l'hospitalité au Sauveur.

LA FAMILLE DE MARTHE ENTRE EN AMITIÉ AVEC NOTRE-SEIGNEUR

Notre-Seigneur avait été invité chez Simon le pharisien et il était assis dans la salle du festin, lorsqu'une illustre pécheresse de la ville vint se prosterner à ses pieds, et, les baisant, elle les lavait de ses larmes, les oignait d'un parfum précieux, qu'elle répandait avec profusion d'un vase d'albâtre. Jésus ne repoussa pas la pécheresse qui témoignait tant de repentir et tant d'amour, mais le pharisien Simon se scandalisa et, n'osant interpeller le divin Maître, son hôte, il se dit en lui-même : « Si cet homme était véritablement prophète, il saurait bien que cette femme est une pécheresse et il ne lui permettrait pas de le toucher. »

Jésus, qui lit au fond des cœurs, lui reprocha bien vite son incrédulité, et, lui montrant la pécheresse prosternée à ses pieds :

« En vérité, je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Et, se tournant vers elle, il répéta : « Tes péchés te sont remis. »

La pécheresse justifiée était Marie-Madeleine, la sœur de Marthe, et, à partir de ce jour, les deux sœurs se mirent sans doute à la suite du Sauveur avec les saintes femmes, et là le Sauveur daigna les distinguer de telle sorte que Marthe, Madeleine et Lazare, leur frère, devinrent ses amis privilégiés sur la terre, et il se reposa dans leur maison.

LA MEILLEURE PART

Un jour donc que Notre-Seigneur se rendait à Jérusalem, il entra dans le bourg de Magdalon, domaine de Marie-Madeleine. Ce fut Marthe qui le reçut. Pendant que la Sainte se livrait avec agitation à tous les soins domestiques, sa sœur, comme au premier repas, demeurait aux pieds du Sauveur, et elle écoutait sa parole. Marthe ne sut pas alors le prix de cette contemplation divine, et, trouvant que sa sœur ne comprenait pas les devoirs de l'hospitalité, et qu'elle en usait mal vis-à-vis d'elle, qui se dévouait à tout préparer, elle ne put s'empêcher de s'écrier :

« Seigneur, ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse tout prérarer? dites-lui donc de venir à mon aide. »

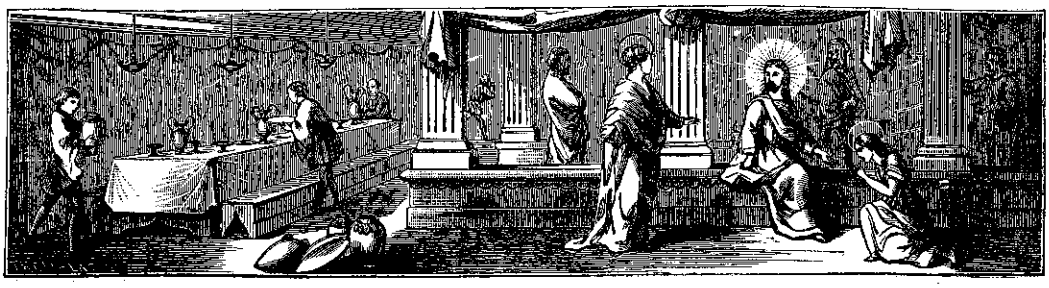
Marie-Madeleine, tout entière à la contemplation de son Dieu, laissa au Christ le soin de prendre sa défense.

« Marthe, Marthe, lui dit le Maître, pourquoi ce trouble et cette inquiétude? il n'y a qu'une chose de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas enlevée. »

C'est la réponse que Notre-Seigneur fait encore aujourd'hui au monde, lorsqu'il accuse les religieux de n'être pas des citoyens assez utiles aux choses de la terre. Ils ont choisi la meilleure part, et elle ne leur sera pas enlevée.

RÉSURRECTION DE LAZARE

Notre-Seigneur chassé de Jérusalem par les Juifs qui avaient menacé de le lapider, était retourné dans la Galilée, quand Lazare, le frère de Marthe et de Marie, tomba malade à Béthanie. Aussitôt, les deux sœurs envoyèrent dire au Sauveur : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Et Jésus, loin d'accourir auprès de celui qu'il aimait, répondit : « Cette maladie n'est point



pour la mort de Lazare, mais elle est pour la gloire de Dieu et afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Il resta deux jours encore en Galilée; or, dès ce moment, Lazare était mort.

Il n'avait pas cependant dédaigné la prière de Marie et de Marthe, et le troisième jour n'était pas encore écoulé, lorsqu'il dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Et comme les disciples, effrayés pour leur propre vie, lui rappelaient la haine des Juifs et lui représentaient les périls du voyage : « Lazare, notre ami, dort, répondit-il, mais je vais le réveiller de son sommeil. » Les disciples ne comprirent pas le sens de ces paroles, et ils lui objectèrent que ce sommeil bienfaisant était un indice de la guérison. Jésus leur dit ouvertement : « Lazare est mort, et je me réjouis de ne m'être pas trouvé là, afin que vous croyiez. » Et, sans écouter leurs craintes, il se rendit à Béthanie, où Lazare était déjà depuis quatre jours dans le tombeau.

Beaucoup de Juifs étaient accourus pour consoler Marthe et Marie. Dès que Marthe apprit l'arrivée de Jésus, sans rentrer à la maison où Marie reposait, elle courut au-devant de lui et elle s'écria :

« Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je crois que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.

— Ton frère ressuscitera, » dit Jésus.

Mais Marthe ne pouvait croire que sa prière était exaucée.

« Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.

— Je suis la résurrection et la vie, et celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra, et celui qui vit et croit en moi ne mourra point dans l'éternité; crois-tu cela? »

Et Marthe, éclairée par la lumière d'en haut, s'écria : « Seigneur; je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde pour le salut du genre humain. » Cette parole de foi, qui avait valu à Pierre les grandes promesses, allait être récompensée ici par le plus grand miracle du Sauveur.

Marthe, après cette parole, courut vers sa sœur et lui dit à voix basse : « Le Maître est là, il t'appelle. »

Marie se leva précipitamment et courut se jeter aux pieds de Jésus, qui était encore à une certaine distance de la maison, au lieu où Marthe l'avait rencontré.

« Seigneur, si vous aviez été ici, il ne serait pas mort. »

Jésus, à la vue de Marie qui pleurait et des Juifs qui l'accompagnaient en pleurant, sentit son âme se troubler, et il demanda : « Où l'avez-vous placé? » On lui répondit : « Venez et voyez. » Et Jésus se mit à pleurer.

Les Juifs eux-mêmes, touchés par cette grande douleur, se dirent entre eux : « Voyez comme il l'aimait! » Mais plusieurs murmuraient encore : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, empêcher Lazare de mourir? »

Jésus pleurait, moins sur Lazare, puisqu'il allait le ressusciter, que sur tant d'âmes mortes à la vie de la grâce par le péché mortel.

Conduit dans la grotte funéraire, le Christ, frémissant de douleur, s'avança vers le tombeau, et il demanda qu'on enlevât la pierre. Mais Marthe, craignant que l'odeur du cadavre ne l'incommodât : « Maître, il sent déjà mauvais; il y a quatre jours qu'il est mort. » Jésus lui repartit avec une autorité pleine de douceur : « Ne vous ai-je point dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » Et, s'avançant vers la tombe ouverte, il rendit témoignage à son Père qui est dans les cieux, et d'une voix forte, il s'écria : « Lazare, sors du tombeau. »

A l'appel de son Dieu, le mort se réveilla soudain, et, en se levant malgré les entraves qui lui liaient les pieds et les mains, et le linceul qui lui voilait la face, il apparut dans l'horrible pompe sépulcrale, environné de bandelettes, rendant un éclatant hommage au Dieu qui l'avait arraché à la mort. Et Jésus, s'adressant aux Juifs, s'écria : « Dégagez-le de ses liens, et laissez-le aller. »

Cette victoire du Christ était complète; elle n'était cependant que le prélude de la victoire définitive qu'il devait remporter sur la croix.

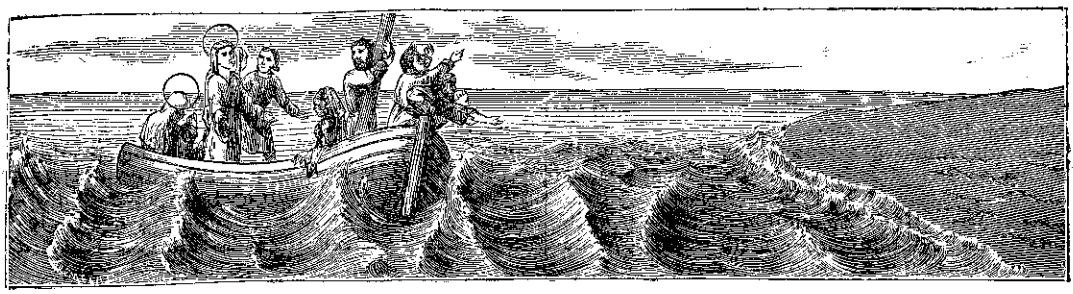
A LA PASSION

L'heure de la dernière victoire était venue, et Jésus quitta Béthanie (la maison de l'obéissance), pour se rendre à Jérusalem. Les deux sœurs l'y suivirent, et elles assistèrent avec les saintes femmes aux péripéties émouvantes de la Passion. Pendant que Marie, la pécheresse justifiée, fondait en larmes en voyant souffrir, pour effacer les péchés du monde, celui qu'elle avait tant aimé, Marthe, plus calme dans son affliction, soutenait avec une tendre sollicitude la Mère de Dieu, dont le cœur était percé par sept glaives de douleur.

Avec les autres saintes femmes elles demeurèrent au pied de la croix pendant la journée du Vendredi-Saint, et quand, vers le soir, Joseph d'Arimathie vint ensevelir Jésus, elles l'accompagnèrent en pleurant jusqu'au tombeau.

L'Evangile se tait désormais sur Marthe, l'hôtesse du Seigneur, et il ne raconte plus que les gloires de Madeleine au jour de la Résurrection. Mais nous savons que Marthe, associée à la vie de sa sœur, partagea toutes ses douleurs comme tous ses triomphes, et, dans la seconde partie de sa vie, la tradition nous la fait voir participant à son apostolat pour la conversion de la France.

Après l'Assomption de la Sainte Vierge, Marthe, Marie-Madeleine et Marie Salomé, qui s'étaient



attachées au service de la Mère de Dieu, n'échappèrent pas à la persécution qui s'éleva en Judée.

Saisies par les Juifs, elles furent exposées aux flots avec Lazare, leur frère, Maximin qui sera le premier archevêque d'Aix, et quelques autres, sur un navire sans voiles, sans cordages, sans gouvernail.

Mais Jésus qui, au milieu de la tempête, avait sauvé et conduit la barque de Pierre, veillait sur celle de Marthe et de Marie : les vagues irritées s'inclinèrent soudain devant les serviteurs du Christ, et la mer fit, à travers ses montagnes mouvantes, un libre passage au frêle esquif qu'elle menaçait d'engloutir. On eût dit que le tombeau de Lazare s'entr'ouvrait encore une fois pour rendre témoignage à la puissance et à l'amour de Jésus.

Les anges dirigèrent cette barque, privée de gouvernail, et les flots la déposèrent sur la terre de France. Les Juifs persécuteurs avaient été à leur insu les instruments de la miséricorde divine; ils avaient cru condamner à une mort certaine les amis de Jésus, et ils préparaient la conversion de la fille aînée de l'Eglise, en lui envoyant des apôtres.

Ce débarquement miraculeux a laissé sur la côte de Provence de vivaces souvenirs; au lieu même où la barque est venue aborder s'élève aujourd'hui le hameau des Saintes-Marie. On y conserve comme un précieux dépôt les corps des saintes Marie Salomé et Jacobée, et il s'y fait de nombreux miracles.

Les saints prirent possession de la terre que Dieu leur donnait : Lazare s'établit à Marseille, dont il fut le premier évêque et où l'on vénère son tombeau; Trophime et Maximin allèrent fonder la métropole d'Arles et l'archevêché d'Aix; Marie-Madeleine se réfugia dans la solitude de la Baume, où elle continua sa vie de pénitence et de contemplation; Marthe et sa servante Marcelle s'adonnèrent à la vie active, et elles se dirigèrent du côté d'Avignon.

SAINTE MARTHE ENCHAINE LE DRAGON

Au moment où sainte Marthe commençait son œuvre d'évangélisation dans les cités riveraines du Rhône, un monstre effroyable, connu sous le nom de *Tarasque*, jetait la terreur dans toute la contrée. Son souffle répandait une fumée pestilentielle, et sa gueule, armée de dents aiguës, faisait entendre des sifflements perçants et des mugissements horribles. Il déchirait avec ses dents et ses griffes tous ceux qu'il rencontrait, et la seule infection de son haleine suffisait à ôter la vie.

Or, un jour que Marthe annonçait la parole divine dans la ville de Tarascon, près de laquelle le monstre avait établi son repaire, la foule s'écria : « Si vous parvenez à détruire le dragon, nous embrassons sans tarder votre foi. — Si vous êtes disposés à croire, repartit la Sainte, tout est possible à l'âme qui croit. » Et, seule, elle s'avança vers l'antre redouté, suivie de loin par la foule qui osait à peine la regarder.

Pour combattre cet ennemi terrible, la Sainte n'a qu'une arme, le signe de la Croix; mais voici qu'à ce signe l'animal farouche baisse la tête, il tremble, et sainte Marthe, l'enchaînant avec sa ceinture, l'amène comme un trophée de victoire aux habitants. Ceux-ci ont peine à en croire leurs yeux et tremblent encore devant le monstre captif. Marthe les rassure, et ils immolent avec joie le dragon vaincu, en rendant grâces au Christ.

En effet, sous cette forme, c'est Satan lui-même, l'antique dragon, qui venait d'être vaincu.

Depuis ce temps, les Tarasconais célèbrent leur délivrance par une magnifique procession, où l'on traîne un monstre enchaîné pour figurer la *Tarasque*. Plusieurs pensent que c'est le nom de cette bête enchaînée par sainte Marthe, qui leur a fait donner le nom de Tarascon à leur cité.

Marthe est demeurée la patronne de Tarascon.

Marthe s'établit dans la ville qu'elle venait de délivrer; elle se fit la servante et l'hôtesse des pauvres, et une communauté de vierges se réunit sous sa direction. Bientôt, les foules affluèrent auprès de sa demeure, qu'illustrèrent de nombreux miracles.

Saint Trophime d'Arles et saint Eutrope, évêque d'Orange, dédièrent dans la maison même de Marthe une église au Seigneur. L'affluence des pèlerins fut telle que le vin manqua. L'hôtesse du Sauveur, confiante dans la bonté du Maître, ordonna aussitôt de puiser de l'eau au nom de Jésus et d'en servir abondamment à tous les convives. A la prière de sa servante, le Christ, renouvelant le miracle de Cana, changea en vin délicieux l'eau que l'on avait puisée, et les évêques décidèrent que la mémoire de ce miracle serait célébrée chaque année solennellement, au jour de la Dédicace de la basilique.

Cependant, la vie de Marthe touchait à sa fin. Déjà l'hôtesse du Seigneur avait vu dans une vision l'âme de sa sœur, environnée par les anges, s'envoler vers l'Epoux; elle-même, en proie à une fièvre violente, étendue sur un lit de sarments, avait prévu sa mort prochaine.

Lorsque le jour désigné par elle fut arrivé, par son ordre on étendit sous un arbre touffu de la paille recouverte d'un cilice, et on la plaça dès le matin sur ce lit improvisé. Marthe demanda l'image de Jésus crucifié. Puis, tournant ses regards vers les fidèles accourus pour recueillir son dernier soupir, elle les supplia d'accélérer par leurs prières le moment de sa délivrance. Elle-même éleva les yeux vers la croix et s'écria : « O mon hôte, ô mon Sauveur, pourquoi tardez-vous?..... » Elle eut à peine le

temps d'achever cette prière : le Seigneur, dont elle avait été l'hôtesse sur la terre, était devenu son hôte dans le ciel.

C'était le quatre des calendes d'août, le huitième jour après la mort de sainte Madeleine, et elle avait 65 ans.

Ses obsèques, auxquelles assista une foule immense, furent illustrées par un éclatant miracle.

A l'heure où tout le monde était réuni pour la cérémonie de l'inhumation, saint Front, évêque de Périgueux, qui avait promis d'assister à ses funérailles, se préparait à célébrer le Saint Sacrifice. Assis sur sa chaire épiscopale, il attendait les fidèles, quand, soudain, il fut saisi d'un sommeil mystérieux. Et Jésus lui apparut et lui dit : « Mon fils, venez accomplir votre promesse, venez ensevelir Marthe, mon hôtesse. » A peine le Sauveur avait-il achevé ces paroles, que saint Front se trouva dans l'église de Tarascon; le Christ était à côté de lui, et tous deux apparurent au peuple, un livre à la main. Le Sauveur ordonna à saint Front de soulever le corps avec soin, et ils le placèrent dans le mausolée, en présence de tous les assistants étonnés par cette brusque apparition. Puis le Sauveur sortit de l'église, accompagné de Front; un clerc s'approcha et lui demanda qui il était et d'où il était venu. Pour toute réponse, le Christ lui laissa le livre qu'il avait entre les mains, il y était écrit : « La mémoire de Marthe, l'hôtesse du Christ, sera éternelle. »

Cependant, à Périgueux, le peuple était arrivé dans l'église, et il se lassait d'attendre, quand le diacre vint éveiller l'évêque : « Ne vous troublez pas, dit le prélat, en s'adressant aux fidèles, je viens d'être ravi en esprit et transporté à Tarascon, avec notre divin Maître, pour y rendre les devoirs de la sépulture à sainte Marthe, sa servante.

Ce prodige, constaté à la même heure par les habitants de Périgueux et ceux de Tarascon, amena au tombeau de la Sainte un grand concours de pèlerins. Chaque jour, des sourds, des aveugles, des paralytiques étaient guéris et rendaient témoignage à la puissance de l'intercession de la Sainte. Le premier roi des Francs, Clovis, affligé d'un mal très grave, fut guéri en touchant le tombeau de sainte Marthe, et, en reconnaissance, il céda à la basilique tous les bourgs, villages, bois et terres qui s'étendaient de l'un et l'autre côté du Rhône sur un espace de trois lieues.

Le tombeau de sainte Marthe à Tarascon, objet d'un culte immémorial, a été longtemps le centre d'un perpétuel et magnifique pèlerinage, qu'il faut reprendre aujourd'hui.

LA VIE DE SAINT LOUP, ÉVÊQUE DE TROYES

RACONTÉE PAR LES RICHES ÉMAUX QUI ORNAIENT SA CHASSE DÉTRUITE EN 1793

Fête le 26 juillet.

Lupus (Loup), riche héritier d'un grand seigneur de Toul, cherche une épouse très chrétienne; saint Hilaire, métropolitain d'Arles et ancien moine de Lérins, l'unit à sa propre sœur Pimeniole.

La maison des nouveaux époux ressemble à un monastère où ils vécurent en chasteté pendant sept ans.

L'abbé de Lérins et ses moines, dont la vie austère faisait dire qu'ils étaient des hommes d'acier, reçoivent Lupus, beau-frère de leur prudent abbé Hilaire, qui vient humblement solliciter d'être admis. Le nouveau moine brille bientôt comme un soleil au milieu des astres de Lérins et devient l'édification de tous.

Au bout de sept ans, saint Loup dit à Pimeniole : « Je voudrais quitter le monde et me mettre à l'abri dans ce célèbre monastère de Lérins, que vous et votre frère m'avez appris à connaître, et comme au mariage tout est commun, vous aurez autant de part que moi au fruit de cette vie. » Pimeniole abandonne à son mari la chaîne mutuelle du mariage, et, libre, il se rend à Lérins.

Au bout d'un an, saint Loup demande à aller vendre ses riches domaines et l'abbé lui annonce qu'il aura une grande mission à remplir, que le loup sera pasteur.

Les témoins de cette prophétie y adhèrent; mais Loup repousse bien loin toute pensée d'honneur et part pour Mâcon, où il vend un riche héritage et le distribue aux pauvres, pensant détruire ainsi à jamais son crédit.

L'évêque de Troyes, saint Ours, étant mort. les Troyens, qui avait entendu raconter les vertus de saint Loup, l'envoient chercher à Mâcon pour remplacer leur pontife. Sur son refus absolu, ils le font prisonnier et l'amènent, garrotté, aux évêques réunis dans leur ville, parmi lesquels était saint Germain, évêque d'Auxerre; ceux-ci le convainquirent que sa résistance n'était pas selon la volonté de Dieu et le sacrèrent évêque. Il devint l'ami et le compagnon de saint Germain l'Auxerrois.

Quand les missionnaires se furent embarqués pour l'Angleterre, les démons de l'hérésie suscitèrent une grande tempête; le mât du navire fut brisé.

Les deux évêques se mirent en prière avec leurs clercs. puis, versant sur les flots furieux un peu d'huile, il se fit un grand calme, et ils commencèrent une merveilleuse mission, accompagnée de miracles. Le démon les fuyait partout.

Les évêques, réunis en concile à Troyes, délèguent saint Loup et saint Germain pour combattre l'hérésie en Angleterre. Sur la route, saint Loup et saint Germain rencontrent, sur le Mont de Valère, la petite bergère Geneviève, âgée de dix ans. Elle les conduit au peuple de Nanterre.

Le lendemain, à l'église, les pontifes, inspirés de Dieu, reçoivent la consécration perpétuelle de la petite vierge et félicitent ses parents des grandes destinées que Dieu lui réserve.

Saint Germain et saint Loup démontrent aux Anglais la fausseté des doctrines de Pélage; tout le pays reconnaît l'imposture et se convertit. Puisse saint Loup aujourd'hui achever de détruire de la même façon l'hérésie anglicane qui a séduit ce beau pays.

Saint Germain et saint Loup, après avoir encore rendu de grands services aux Anglais attaqués par les barbares, grâce à leur expérience d'anciens officiers de l'armée romaine, rentrèrent en France.

Paris ayant été préservé d'Attila, roi des Huns, par sainte Geneviève, et Orléans par saint Aignan, le fléau de Dieu se présente à Troyes, ville peu forte, mais qui contenait saint Loup. L'évêque ordonne des prières publiques, et assure que la ville serait sauvée; il envoie aux barbares son diacre, saint Mémorius, et sept jeunes clercs. Les Huns massacrèrent le diacre et les enfants. Ce sang innocent fut la rançon du peuple.

Saint Loup parlemente avec Attila sur les murs de Troyes dégarnis de soldats. « Je suis le fléau de Dieu, dit Attila. — Et, moi je suis loup, nom qui coïncide trop avec le vôtre pour la dévastation du troupeau. » Ce langage plut à Attila, qui promit d'épargner la ville. Saint Loup la lui fit traverser, sans que ni lui ni ses soldats pussent reconnaître où ils étaient, et Attila supplia l'évêque de l'accompagner jusqu'au Rhin qu'il voulait repasser.

Saint Loup, instruit par une vision, revêt ses habits pontificaux, et, conduit par un enfant échappé au massacre, vient procéder solennellement à l'inhumation du diacre Memorius et de ses compagnons sur le lieu du supplice. Leur tombeau devient un lieu de pèlerinage. Saint-Mesmin, autour duquel se forma une ville, et dont la France reconnaissante devrait garder davantage le souvenir. Attila, éclairé d'en haut, prend des sentiments de douceur.

Au retour, saint Loup, persécuté par ses ouailles pour avoir servi de guide à Attila en les sauvant, se retira à Mâcon, où il trouva beaucoup de larmes à cause des prisonniers que le fléau avait amenés.

Saint Loup, ému, se mit en prières, écrivit à Attila et celui-ci, sans aucune rançon, renvoya aussitôt tous les prisonniers, qui rendirent grâces à leur libérateur.

Saint Loup accomplit à Mâcon une multitude de miracles. Il guérit notamment la sœur du saint prêtre Rustique, pauvre mère de famille, qui gisait percluse sur son lit depuis dix mois, ne bougeant ni les pieds, ni les mains, Il la bénit et elle se leva aussi alerte que jamais

Les miracles ne datent point de Lourdes et ne finiront point avec notre temps; ils remplissent l'histoire pour le salut des croyants et la confusion éternelle des incrédules.

Saint Loup, riche en œuvres, rendit son âme à Dieu au milieu de ses religieux le 29 juillet 478; il avait cinquante-trois ans. Un pauvre esclave, fuyant la colère de son maître, vint au tombeau du saint; le maître, pressé par le démon, le poursuivit et leva son glaive en s'écriant : « Le loup ne sortira pas la patte de son tombeau pour t'arracher à ma vengeance. » A ce blasphème, son bras devient impuissant, il aboie comme un loup, et malgré les présents que sa femme dépose sur le tombeau, il meurt misérablement au bout de huit jours.

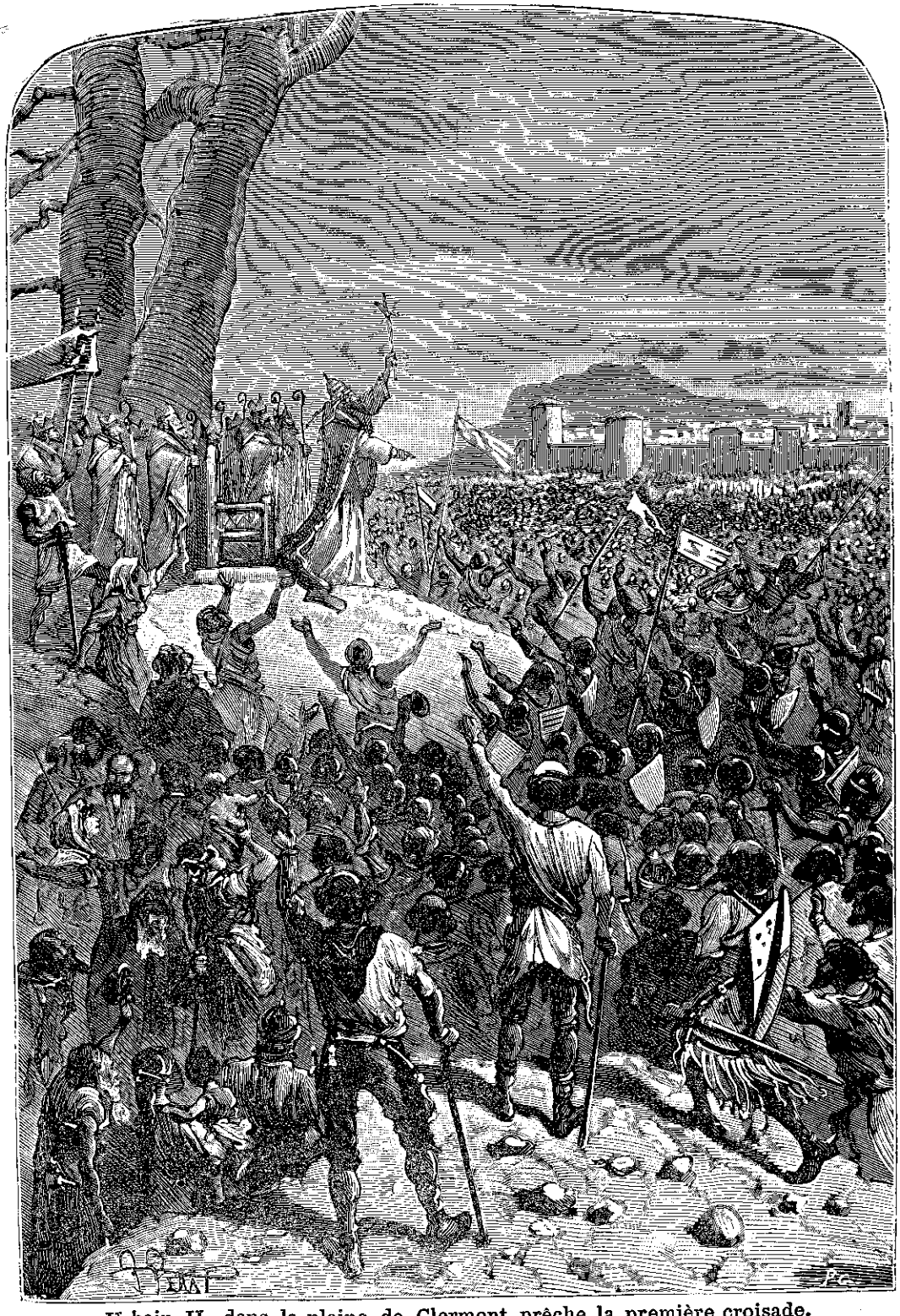
La plus merveilleuse puissance de saint Loup était contre le démon, il le chassait du corps des possédés, et cette bête venimeuse essayait en vain de mordre son bâton pastoral par lequel il opérait de si grands prodiges.

L'absolution accomplit tout les jours dans l'âme ce miracle de puissance que Dieu a donnée à ses apôtres et à leurs successeurs.

Autour du tombeau de saint Loup s'accomplirent des miracles comme au temps de sa vie; les malheureux qui l'invoquaient dans le danger ou la maladie étaient guéris. Il continuait à terrasser le démon de l'hérésie. Pour le remercier, hélas ! le 10 janvier 1793, à l'octave de la fête de sainte Geneviève qu'il a consacrée au Seigneur de son vivant, on brûla les reliques, sauf une partie du chef qui fut sauvée et qu'on honore aujourd'hui à Troyes.

LE BIENHEUREUX URBAIN II, PAPE

Fête le 29 juillet.



Urbain II, dans la plaine de Clermont, prêche la première croisade.

Après un trop long oubli, le culte du bienheureux pape français, Urbain II, a refleuri de nos jours.

« Au xi[e] siècle, dit la légende du Bréviaire, au milieu des déplorables dissensions survenues entre le sacerdoce et l'empire, Urbain II, appelé auparavant Odon, ne brilla pas moins par son courage que les autres pontifes qui, à cette époque, occupèrent le Saint-Siège.

» Né à Châtillon-sur-Marne, non loin de la ville de Reims, d'une noble famille, il étudia la philosophie et la théologie sous la direction de saint Bruno, le célèbre fondateur des Chartreux. »

Il pénétra aussi avant dans les préceptes et les conseils évangéliques que dans les sciences humaines.

Jeune encore, il était appelé à s'asseoir dans les rangs du vénérable Chapitre de la Métropole, et il méritait, par ses vertus, d'occuper dans cet insigne diocèse la charge d'archidiacre. Bientôt, il sent le vide et le néant des honneurs et son âme aspire à des biens plus solides. Encouragé par les conseils de son illustre maître, il court s'ensevelir dans la retraite vers l'âge de 28 ans, pour mieux travailler, loin des stériles agitations du monde, à sa propre sanctification.

Retiré à Cluny, il ne peut réussir à se faire oublier; sa vertu le trahit, sa haute intelligence le fait élever à la dignité de prieur du monastère. C'est en cette qualité qu'il revint dans son pays natal, vers l'année 1077, pour établir, sur le domaine de son père, à Bainson, un prieuré bénédictin auquel il accordera plus tard d'importants privilèges.

LE CARDINAL ODON
SON ZÈLE POUR LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE

L'heure vint bientôt où le bonheur que goûtait Odon dans la retraite allait être troublé pour toujours. On était en l'année 1078, et le Souverain Pontife, saint Grégoire VII, au plus fort de ses luttes héroïques, demandait à l'abbé de Cluny de lui envoyer des auxiliaires capables de partager ses angoisses et ses travaux. Odon fut choisi le premier. Il quitte avec obéissance, mais à regret, sa chère solitude et se rend à Rome. Le Pape a bientôt reconnu quels secours il pouvait attendre d'un tel homme, et presque aussitôt il le nomme évêque d'Ostie et cardinal de la Sainte Eglise Romaine.

C'était le temps où Henri IV, empereur d'Allemagne, poursuivant la politique impie de ses prédécesseurs, voulait faire de l'Italie une dépendance de son empire et remplacer, dans Rome, les anciens maîtres du monde. Rien ne lui coûte pour s'assurer cette proie : ni l'or, ni les fatigues, ni les hommes, ni le sang. Fougueux dans ses passions, ambitieux par tempérament, fourbe par politique, il a recours à tous les moyens. Chaque jour marque un empiétement nouveau sur le domaine spirituel, il s'empare de toutes les libertés de l'Eglise qu'il voudrait réduire à n'être plus que la vassale et l'humble servante de son despotisme. Il met à l'encan toutes les dignités ecclésiastiques et les adjuge au plus offrant. L'argent tient lieu de tout, et le plus vil courtisan, pourvu qu'il paye bien, peut aspirer aux plus redoutables dignités de l'Eglise. De tels abus auraient promptement amené la ruine du catholicisme et de la civilisation chrétienne.

A la vue de ces abominations et de ces périls effrayants, Grégoire VII s'était levé, résolu à sauver la Sainte Eglise du déshonneur et de la servitude. Devenu le conseiller intime du Pape, Odon s'associe à toutes les grandes œuvres qui ont immortalisé le nom béni de saint Grégoire VII.

Il se livre avec un entier dévouement à son illustre maître; il lui apporte, dans les conseils, avec le savoir et la sagesse, une franchise sans déguisement; il se remet dans sa main comme un instrument docile, pour assurer la réussite des plans dont il a saisi la grandeur, et il se dépense avec une générosité qui ne calcule point.

L'empereur d'Allemagne ne se trompait donc pas quand il confondait dans la même haine le Pape et le cardinal Odon. Il mit tout en œuvre, du reste, pour séparer ces deux hommes si bien faits pour s'entendre, et en 1802, au mépris de la foi jurée, il fit arrêter l'évêque d'Ostie au moment où il se rendait au concile de Rome. Il espérait le contraindre par des promesses ou des menaces, à introniser Guibert de Ravenne, évêque excommunié, qu'il voulait faire élire pape à la place de Grégoire. Tous les calculs du tyran et toutes ses avances échouèrent devant l'intrépidité du confesseur de la foi. Odon résiste à l'empereur tout-puissant, à l'antipape irrité, et supporte une longue captivité plutôt que de trahir le Pontife légitime.

Il ne dut sa délivrance qu'à l'intervention de saint Hugues, abbé de Cluny, son ancien maître, qui, se rendant au mont Cassin, reprocha très amèrement à l'empereur sa conduite impie.

Mais, l'année suivante, Odon est arrêté de nouveau et il lui fallut, une fois encore, braver la colère de son persécuteur et refuser tout concours à l'élection sacrilège de Guibert. Rendu à la liberté, grâce sans doute à l'arrivée de Robert Guiscard sous les murs de Rome et la fuite honteuse de l'empereur, il se rend aussitôt près de saint Grégoire et accepte la plus périlleuse des missions; il va au cœur de l'Allemagne, tenir tête aux schismatiques, retrancher de l'Eglise de puissants personnages dont il a tout à redouter, élever sur les sièges épiscopaux des prélats capables de résister à toutes les tentations, et enfin, au concile de Quedlimbourg, convoqué et présidé par lui, faire acclamer Grégoire VII et prononcer l'anathème contre Guibert et ses partisans.

Sa mission remplie, Odon, avant de retourner à Rome, veut revoir encore une fois l'abbaye de Cluny où tant de délicieux souvenirs attachent son âme.

Ses anciens frères voulurent marquer par un événement mémorable son passage au milieu d'eux. On le pria donc de faire la dédicace d'un autel et la translation des reliques de saint Maxime. Bientôt, une douloureuse nouvelle vint arracher le légat du Pape au laborieux repos qu'il commençait à goûter. Grégoire VII venait de mourir à Salerne, le 25 mai 1085, laissant la chrétienté sans guide, au milieu des complications les plus inextricables.

Odon se rend à Rome où il apprend que, sur son lit de mort, saint Grégoire a prononcé le nom d'Odon, le désignant, avec deux autres, au choix des cardinaux et des évêques pour lui succéder.

Cependant, Didier, abbé du mont Cassin, est élu sous le nom de Victor III, et pendant son court pontificat, il apprécie le généreux dévouement de l'évêque d'Ostie qui reporte sur le nouveau Pape les sentiments dont il était animé envers saint Grégoire VII. Aussi, lorsqu'il sentit sa fin prochaine, Victor III recommanda-t-il Odon aux suffrages des cardinaux en leur disant : « Recevez-le ; placez-le sur le Siège romain en

le considérant comme mon véritable successeur.» Le 12 mai 1088, le cardinal d'Ostie était élu à Terracine et prenait le nom immortel d'Urbain II. Il avait alors 46 ans.

UN PAPE FRANÇAIS

En montant sur la chaire pontificale, Urbain II dut courber ses épaules sous le fardeau le plus écrasant au point de vue religieux et politique.

Comme saint Grégoire, il veut affranchir l'Eglise, la purifier de la double tache de la simonie et de la clérogamie. Convaincu que la source du mal est dans l'investiture laïque, il condamne cette pratique abusive; aux grands maux, les grands remèdes : Quiconque, évêque ou abbé, s'introduit dans l'arche sainte à prix d'argent est impitoyablement déposé; quiconque, une fois honoré des Ordres majeurs, n'observe pas la loi sacrée du célibat, est excommunié et condamné à une perpétuelle pénitence, les églises où il a passé sont de nouveau consacrées et les autels où il est monté sont renversés.

Urbain ne connaît ni dignité, ni fortune, ni naissance. En vain, l'empereur d'Allemagne se lève contre ses réformes; en vain, il encourage des désordres dont il est l'auteur; en vain, il suscite un antipape dans la personne de Guibert de Ravenne. Urbain, sûr de son droit, frappe sans hésiter ces grands coupables. L'heure n'est point à la vie tranquille ni aux triomphes. Comme un capitaine au plus fort de la bataille, Urbain va et vient du Midi au Nord, de l'Orient à l'Occident, soutenant de son ardente parole ceux qui combattent avec lui, multipliant les conciles et les présidant en personne ou par ses légats.

Pour ne parler que des principaux, parmi ceux qui furent honorés de la présence du pape, citons : Melphi, où Urbain étend à l'Italie le bienfait de la Trêve de Dieu; Bari où, selon les paroles mêmes de la légende du Bréviaire, il réfuta l'erreur des Grecs à l'aide d'une savante démonstration dont se servit saint Anselme de Cantorbéry pour établir la foi catholique; Bénévent, Traya, Plaisance, et, en France, Clermont, Tours et Nimes.

L'indissolubilité du mariage, ce fondement divin des sociétés, est méconnue, foulée aux pieds et menacée de périr sous les plus audacieuses violations. La polygamie accourt à grands pas sur l'Europe, autorisée par l'exemple des plus puissants princes. Henri IV en Allemagne, Philippe Ier en France, et, à leur suite, des seigneurs de tout rang étalent publiquement le scandale de leurs débauches. Urbain avertit, exhorte, supplie, tonne, et enfin son bras lance la foudre contre Henri d'Allemagne, contre Philippe de France, contre Raynaud de Capoue et contre Hugues du Mans; et, par la terreur salutaire de ce châtiment, il ramène les coupables au devoir.

LES CROISADES

La barbarie musulmane marche sur l'Europe chrétienne, menaçant d'envelopper dans une ruine commune ses nationalités naissantes, sa civilisation riche d'avenir et la sainte religion du Christ. Pour sauver l'Europe, il ne reste qu'une ressource : prendre l'offensive et reporter la guerre au sein de l'Islam. Mais, il n'y a qu'un seul homme qui puisse tenter un aussi grand dessein, c'est le pape, parce que seul, il est l'expression de l'Unité européenne et le lien des peuples. Grégoire VII a conçu cette généreuse pensée ; Urbain II, son disciple, l'a recueillie de ses lèvres. C'est à lui que revient l'honneur de l'exécuter.

Les luttes qu'avait à soutenir le Saint-Siège pour assurer en Occident l'indépendance de l'Eglise semblaient en ce moment rendre impossible la réalisation de ce grand projet.

L'Allemagne, toujours frémissante, n'était pas encore parvenue à secouer le joug d'Henri IV, l'empereur parjure, l'ennemi acharné de la papauté; l'Italie, à la merci des compétiteurs divers qui se disputaient l'empire, loin de pouvoir faire un effort en faveur des chrétientés de Palestine, était impuissante à sauvegarder l'intégrité de son territoire; la France enfin, sous le gouvernement d'un prince adonné à de honteuses passions, épuisait ses forces au milieu de ces guerres intestines que la rapacité des seigneurs féodaux suscitait à chaque instant. Le Pape lui-même, exposé tour à tour aux attaques audacieuses des troupes allemandes ou des factieux soudoyés par l'empereur, n'était pas en sûreté dans Rome.

Et cependant, à ce moment où les puissances de la terre et de l'enfer, conjurées contre l'Eglise, semblent mettre en péril son existence, Urbain, sans se laisser effrayer par les difficultés qui surgissent de tous côtés, part pour la France, dont il vient d'excommunier le roi, et il convoque un grand concile à Clermont.

La France devait se montrer digne de remplir la mission qui allait lui être confiée. Elle accueillit l'appel que lui adressait le Pape avec un enthousiasme indescriptible, et, de toutes parts, les multitudes s'ébranlèrent afin d'assister aux grandes assises de Clermont. Le Pape avait amené avec lui un ancien chevalier picard, devenu moine et pèlerin. C'était Pierre l'Ermite, témoin oculaire des souffrances des chrétiens en Orient.

Les neuf premières sessions du concile furent employées à la discussion de certaines affaires ecclésiastiques, et tout le monde put admirer la douceur, la patience, la fermeté du bienheureux Pontife.

Enfin s'ouvrit la dixième session où l'on devait délibérer sur la croisade. Aucune enceinte de murailles n'avait pu suffire à cette assemblée. Il fallut sortir de la ville et tenir la séance dans une plaine spacieuse où les assistants se pressaient à grands flots.

Le pontife, du haut d'un monticule, dominait cette multitude que les chroniqueurs évaluent à cent mille personnes. D'une voix vibrante, il rappela les désastres qui avaient affligé l'Eglise d'Orient; il montra les Saints Lieux dévastés et les chrétiens obligés de subir le joug des musulmans.

« Chevaliers chrétiens, s'écria-t-il, ce sont vos frères et les nôtres qui subissent cette tyrannie et supportent ces outrages. Ils se voient chassés de leurs domaines héréditaires; ils viennent mendier parmi nous le pain de la pauvreté et de l'exil. Des Turcs, race immonde, font courber sous la verge le front de vos frères! Et vous, qui portez le ceinturon de la Chevalerie, êtes-vous vraiment les chevaliers du Christ. Vous, oppresseurs des orphelins ; vous, ravisseurs des biens des veuves; vous, homicides; vous, sacrilèges; vous, violateurs du droit d'autrui; vous, stipendiés, à la solde de brigands qui font couler à flots le sang dans notre Europe, cessez donc d'être les soldats du crime pour devenir les soldats de Jésus-Christ. »

Puis, se tournant vers les évêques et les abbés réunis autour de lui : « Vous, mes frères, et évêques, annoncez la grande nouvelle à vos

églises, prêchez virilement de toute la puissance de vos lèvres sacrées le voyage de Jérusalem. A tous les pèlerins qui se confesseront de leurs péchés, promettez sans crainte, au nom du Seigneur le pardon de leurs fautes. »

« Et vous, pèlerins, qui allez partir pour Jérusalem, vous aurez en nous des intercesseurs priant nuit et jour pour le succès de votre entreprise. Comme Moïse, nous tiendrons les mains élevées vers le ciel. Soldats de Dieu, allez donc dans votre force invinciblement; tirez le glaive, Dieu le veut. »

A ces mots, un frémissement parcourt l'assemblée et, de toutes parts, retentit le cri de vainqueur : *Dieu le veut.*

Seigneurs, chevaliers, vassaux, tous se présentent à l'envi pour recevoir la croix, les uns suffoquant sous l'abondance des larmes, les autres brandissant leurs épées; tous, sous le coup d'une émotion profonde, brûlant du désir de faire le grand voyage et de courir à la délivrance des Saints Lieux.

Désormais, l'Occident tout entier est entraîné vers Jérusalem comme par un courant irrésistible, et les rois et les peuples, oubliant un moment les haines, les préjugés qui les arment les uns contre les autres, vont se réunir tous ensemble autour du tombeau du Christ.

Les pèlerinages de Jérusalem qui, depuis plusieurs siècles, semblaient être tombés en désuétude, ont recommencé avec un éclat inaccoutumé, au moment même où la France se préparait à rendre au promoteur des croisades un culte public (en 1882).

Rempli d'une grande dévotion envers la Très Sainte Vierge, Urbain II profita de la croisade pour recommander aux clercs et aux laïques la récitation du petit Office et de la Salutation angélique trois fois par jour, au son de la cloche, prières que l'Eglise a conservées et que nous récitons encore aujourd'hui. C'est à Urbain II que nous devons aussi la belle préface de la messe votive en l'honneur de Marie, préface composée par lui dans une sublime improvisation.

Après le concile de Clermont, Urbain vécut encore quatre ans dans une paix relative, commencement du triomphe éclatant qu'il avait si laborieusement préparé pour l'Eglise. Il s'endormit de la mort glorieuse des justes, le 29 juillet 1089. Il avait occupé la chaire de saint Pierre onze ans, quatre mois et dix-huit jours. Du palais de Pierre-Léon, près de Saint-Nicolas-*in-carcere*, son corps fut transporté dans la basilique du Vatican et y fut enseveli avec honneur au milieu du deuil et des larmes de la ville entière (1).

Il est impossible, à huit siècles de distance, de faire revivre avec une parfaite ressemblance les traits de cette figure à la fois douce et austère, et de peindre au naturel cette âme d'élite où s'étaient donné rendez-vous les pacifiques vertus du cloître et les mâles qualités de l'homme de combat. Ses contemporains avaient pu admirer en lui cette saisissante réalité qui constitue le saint. Les témoins de ces âges reculés sont unanimes à proclamer ses vertus héroïques, et de leurs écrits se dégage un concert de louanges qui ne peut s'adresser qu'à une sainteté éminente.

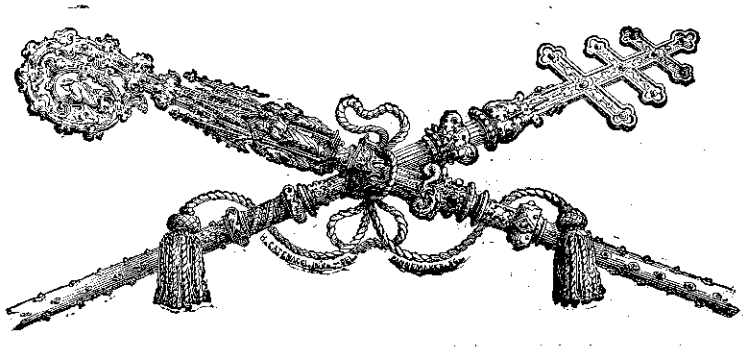
Un quart de siècle ne s'est pas écoulé depuis la mort d'Urbain II, que Gélase II expose son image à la vénération des fidèles et qu'un culte public lui est rendu dans l'Eglise. C'est ce culte, complètement oublié en France, que Monseigneur l'archevêque de Reims entreprit de restaurer d'une manière éclatante et définitive. Il sollicita un jugement du Saint-Siège et, le 12 juillet 1881, le Souverain Pontife Léon XIII, sur l'avis de la Sainte Congrégation des Rites, reconnut et confirma le culte immémorial rendu au bienheureux Urbain II. L'office approuvé a été solennellement chanté, pour la première fois, dans la métropole de Reims, le 29 juillet suivant.

ORAISON DE LA MESSE EN L'HONNEUR DU BIENHEUREUX URBAIN II

O Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui avez donné au bienheureux Pontife Urbain de soutenir des luttes glorieuses pour la liberté et l'honneur de l'Eglise, et qui, par la vertu de la Croix, l'avez fortifié pour arracher des mains infidèles les monuments de votre vie et de votre mort, accordez-nous, par son intercession, la grâce de combattre sur la terre les ennemis de notre âme, et de mériter la récompense d'une gloire éternelle, ô vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

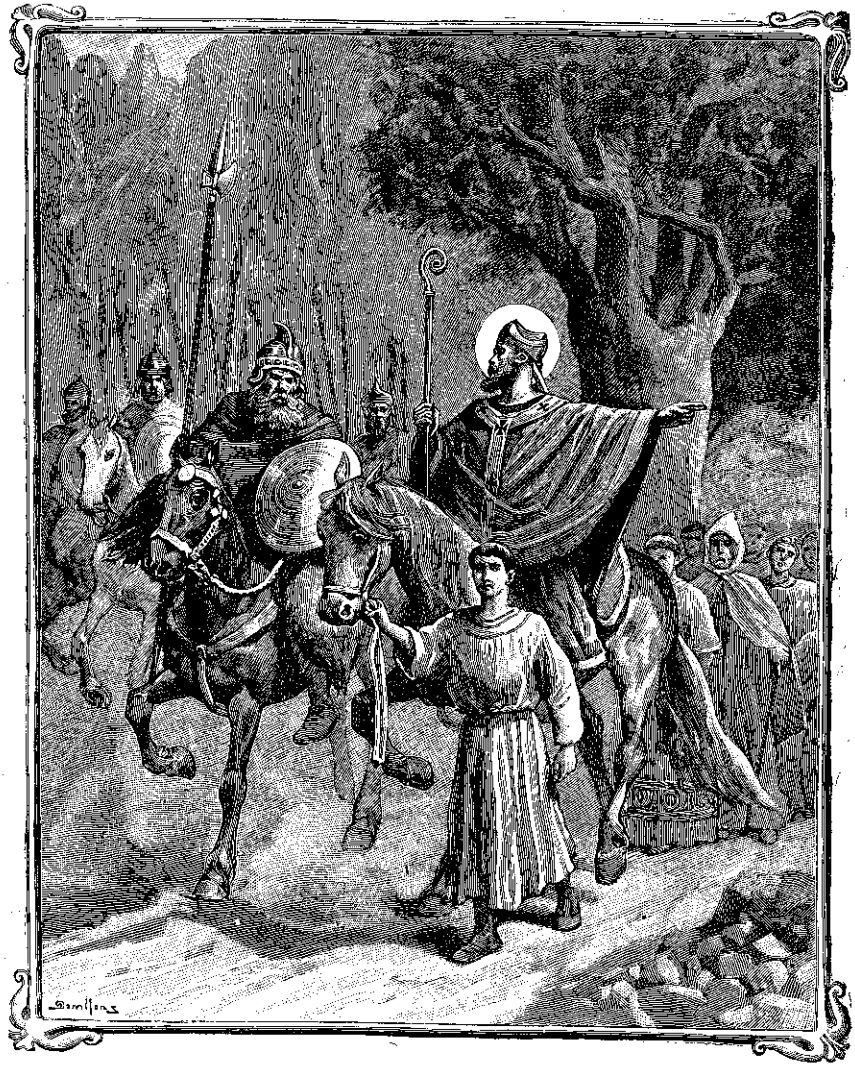
(1) Légende du Bréviaire.



SAINT LOUP OU SAINT LEU [1]

ÉVÊQUE DE TROYES ET CONFESSEUR

Fête le 29 juillet.



Saint Loup accompagne Attila à la frontière.

« Les évêques, a écrit Guizot, ont fait la France comme les abeilles font leur ruche. » La phrase est devenue un lieu commun dans les manuels, mais l'idée n'a pas encore pénétré définitivement dans l'esprit public. L'action civilisatrice des hommes d'Eglise — et surtout des saints — à nos origines, il était assez de mode, jusqu'à ces derniers temps, de l'ignorer. Aujourd'hui encore, il répugne à une certaine histoire — *laïcisée* — d'avoir à se transformer, fût-ce pour quelques pages, en *Vies des Saints*. On n'oublie plus, on dénature.

Nous donnons ici la vie d'un de ces hommes de Dieu qui « ont fait la France ».

LA JEUNESSE DE SAINT LOUP

Les Burgundes, au début du v[e] siècle, venaient de se convertir au christianisme, lorsque saint Loup — on dit aussi saint Leu — naquit à Toul, au sein d'une opulente et noble famille. Orphelin de bonne heure, il fut envoyé par son oncle en

(1) Nous avons publié au n° 21 la vie de saint Loup, racontée par les riches émaux qui ornaient sa châsse.

Italie, pour y recevoir une éducation que les difficultés des temps rendaient impossible dans sa patrie. Le jeune homme avait l'esprit vif, il surpassa bientôt tous ceux de son école.

Dans la voie de la vertu, ses progrès n'étaient pas moindres, et dès sa première jeunesse, il songea à vouer sa virginité au Seigneur. Quand il l'apprit, son oncle s'opposa à ce projet qui dérangeait des combinaisons longtemps rêvées à son sujet, et pour attacher son neveu au monde, il se hâta de lui choisir une épouse.

Loup se résigna en demandant au ciel une fervente chrétienne. Il l'obtint. Ce fut Piméniole, sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles, l'ami de saint Augustin. Piméniole avait devant Dieu les mêmes désirs de virginité que son époux. C'était en 417, Loup était âgé de trente ans.

LE CHEMIN DU CLOITRE

L'un et l'autre, comme autrefois Marie et Joseph, se jurèrent librement de vivre en frère et sœur. La maison conjugale du jeune leude se transforma peu à peu en véritable monastère; tout y était grave et rapporté au service de Dieu; on y suivait une règle et l'on y aimait la solitude et les austérités.

Sept années se passèrent ainsi dans une mutuelle sanctification. Puis, poursuivi par le désir d'une vie plus parfaite, Loup, que saint Hilaire avait souvent entretenu du monastère des religieux de Lérins, où il avait été abbé, vint trouver son épouse et lui demanda l'autorisation de s'y retirer. « Point ne le ferai, lui dit-il, si ne le voulez et sans votre congé, lequel s'il vous plaît me donner, j'essayerai de vous récompenser par mes prières. »

La pieuse femme, joyeuse de la grande détermination de son époux, lui remit la chaîne de leur mariage, et celui-ci, le bâton de pèlerin à la main, vint humblement solliciter une place au monastère de Lérins.

LOIN DU MONDE

Retiré au milieu des rochers de Lérins, Loup entra généreusement dans sa nouvelle vie. Il fut un religieux austère et sincère, cherchant par son humilité à faire oublier son illustre origine, embrassant avec joie les emplois les plus vils.

Au bout d'un an, la mort de son oncle l'obligea de quitter sa retraite pour aller vendre les biens qui lui restaient dans sa patrie. En lui donnant sa bénédiction au départ, l'abbé lui prédit les honneurs qui l'attendaient. « Le *loup*, dit-il en souriant, deviendra pasteur. »

L'humble moine, effrayé et très résolu à rompre définitivement avec le monde, s'en fut dans ses domaines de Mâcon, près de Châtillon-sur-Seine, où il se croyait oublié.

Mais le bruit de ses vertus avait franchi la mer; du désert de Lérins, il était parvenu jusqu'en Burgundie. Loup s'aperçut avec désespoir que ce qu'il avait si soigneusement caché là-bas était déjà proclamé par tous. La vente de ses biens, les abondantes aumônes qu'il fit aux pauvres attirèrent encore davantage l'attention sur lui.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Troyes, saint Ursus, vint à mourir.

OÙ LE LOUP DEVIENT PASTEUR

Un jour, le Saint vit venir à lui, à Mâcon, une députation du peuple de Troyes qui lui apportait l'anneau pastoral. Le moine refusa; il refusa longtemps, malgré leurs suppliantes insistances.

Les Burgundes étaient un peuple jeune, à peine civilisé : si le cœur était chrétien, l'écorce était restée barbare. Lorsque les députés virent le Saint prendre la route de Lérins, ils lui barrèrent résolument le chemin. « Que vous le vouliez ou non, s'écrièrent-ils, vous serez notre évêque », et Loup, garrotté comme un captif, fut enlevé pour le pontificat.

A son arrivée à Troyes, il fut sacré par saint Germain l'Auxerrois (1), son futur compagnon d'apostolat, assisté de tous les prélats de la province sénonaise.

Dans le voyage, il avait appris que tout n'est pas joie et repos dans les destinées d'un évêque, et cette pensée sans doute lui donna la vocation. Saint Loup était alors âgé de trente-neuf ans.

Sous la mitre d'or, le moine austère demeura. Vingt années durant, il porta sur sa chair un rude cilice. Jamais il ne posséda d'autre vêtement que la robe grossière qu'il avait sur lui. Il consacrait ses nuits à l'oraison, et le peu de repos qu'il s'accordait, il le prenait sur la terre nue. Un pain d'orge qu'il mangeait, le soleil couché, était sa seule nourriture : le samedi il ne prenait rien.

Dieu, pour le récompenser, lui accorda le don de prophétie.

PREMIÈRES ARMES

Survint alors pour saint Loup l'occasion de faire ses premières armes dans la milice apostolique.

Le pélagianisme, vaincu par saint Augustin, et chassé du reste de l'Europe, s'était réfugié dans la Grande-Bretagne, son pays d'origine. Il y rencontra un clergé peu instruit qui lui laissa faire de terribles ravages. Le péril devint si grand, que pour défendre la vraie foi, il ne se trouva presque qu'un seul homme, le diacre Palladius, envoyé par le Saint-Siège.

Celui-ci, sans appui, retourna bientôt à Rome pour demander assistance au pape Célestin Ier, et, en passant, il jeta l'alarme à travers la France.

Sous l'impulsion de saint Loup et de saint Germain, un Concile nombreux se réunit, probablement à Troyes. L'erreur fut condamnée de nouveau solennellement, et l'on demanda aux deux saints évêques de partir eux-mêmes pour l'Angleterre. Ceux-ci craignaient d'abandonner leur troupeau. Il fallut pour les y décider un ordre formel du Pape qui les envoyait en qualité de légats apostoliques.

Ils partirent donc, accompagnés d'un certain nombre de clercs savants et vertueux. Leur mission, annoncée par les évêques du Concile, suscita partout l'émotion et les pieux hommages des populations.

Un soir, ils arrivèrent à Nanterre où ils devaient s'arrêter jusqu'au lendemain.

GENEVIÈVE

La foule s'empressait autour des deux Saints qui passaient en bénissant. Or, dans leur marche, ils aperçurent, perdue dans la presse, une petite fille d'une dizaine d'années, dont l'angélique pureté les pénétra.

Saint Germain l'appela et la bénit. Puis ce dialogue s'engagea.

« Enfant, quel est ton nom? »

Interdite, l'enfant n'osait parler.

---

(1) Voir n° 31. *La vie de saint Germain.*

« Cest Genovefa, la bergère, répondit la foule.

— Ma fille, n'as-tu pas dessein de te consacrer un jour au Seigneur et de devenir épouse de Jésus-Christ?

— Père Saint, prononça la petite bergère émerveillée, vous lisez dans les cœurs, je prie tous les jours le Seigneur d'accomplir cette pensée. »

Les évêques l'encouragèrent et voulurent la voir près d'eux à l'église pendant l'office divin. Le lendemain, ils lui rappelèrent sa parole de la veille.

« C'est à Dieu et à vous que j'ai fait cette promesse, leur dit l'enfant, je ne l'oublie point. »

Or, il se trouva à terre une pièce de monnaie qui portait sur l'une de ses faces le signe sacré de la croix.

Saint Germain suspendit au cou de Geneviève cette image qui l'unissait au Seigneur.

L'enfant reçut la bénédiction des deux Saints, et ceux-ci reprirent leur voyage.

C'est ainsi que se rencontrèrent ici-bas Loup et Geneviève, ces deux faibles instruments par lesquels Dieu allait arrêter Attila (1).

EN ANGLETERRE

A leur arrivée en Angleterre, une foule immense conduisit les deux légats au Concile de Vérulam, où l'on devait examiner la doctrine des pélagiens. Longtemps ceux-ci s'abstinrent d'y paraître. Germain et Loup en profitèrent pour prêcher la vérité au peuple qui accourait à eux de toutes parts. Ils le firent avec un succès considérable augmenté encore par les miracles qui accompagnaient leurs paroles.

A la fin, les hérétiques effrayés acceptèrent une discussion publique. Ces pauvres gens étaient sincères. Quand ils virent leurs erreurs à découvert, ils s'avouèrent vaincus.

Une enfant aveugle se trouvait là, amenée par son père qui demandait sa guérison. Les pélagiens joignirent leurs supplications à celles du peuple pour obtenir des Saints le miracle. Ceux-ci bénirent l'enfant dont les yeux s'ouvrirent.

Quand elle s'écria : « Je vois », toute la foule entonna le *Credo*. Il n'y avait plus d'hérésie.

Cet ennemi vaincu, l'Angleterre en vit apparaître un autre : l'invasion barbare. Les Pictes et les Scots, déjà établis dans le nord de l'île, avaient appelé à eux les Saxons, et tous ensemble ils fondaient sur la Grande-Bretagne. Le danger était imminent. A la prière du peuple, Germain et Loup marchent à la tête de l'armée, généraux et évêques à la fois. Ils forment des soldats en même temps qu'ils baptisent les païens qui viennent à eux. Enfin, ils font tant et si bien, que lorsqu'ils se trouvent en face des hordes barbares, c'est une armée sagement organisée et animée de l'esprit qui fait les héros chrétiens qu'ils ont à leur opposer. Alors les évêques montent à cheval, ils donnent aux guerriers un cri de guerre nouveau : *Alleluia*, puis ils lancent leurs troupes. La victoire fut complète. Les assaillants furent mis bientôt en fuite, et presque tous se perdirent dans les flots d'un torrent qu'ils essayaient en vain de traverser à la nage.

LA MISSION DE SAINT LOUP

Lorsque leur tâche fut accomplie, les deux légats revinrent en France. Loup se sépara de Germain qu'il ne devait plus revoir, et il rentra dans sa ville épiscopale où l'attendait une œuvre immense.

A ce moment, l'empire romain s'effondrait sous le coup des invasions barbares. Les Vandales avaient déjà ravagé le Midi, et Augustin mourant avait entendu le bruit de leurs armes.

Les Huns d'Attila menaçaient le Nord. Trèves, Strasbourg, Arras, Reims, avaient succombé. Paris n'avait dû son salut qu'aux prières de Geneviève. Attila avançait toujours, et jusqu'à Orléans, où Aétius le força de battre en retraite, il n'avait connu que la victoire.

Les troupes d'Attila avaient été vaincues, mais nul encore n'avait dompté son âme. C'était la mission réservée à saint Loup, qui devait en délivrer la France, comme plus tard saint Léon le Grand l'Italie.

LE « FLÉAU DE DIEU »

Repoussé par Aétius, Attila se présenta aux portes de Troyes. La ville n'avait aucun moyen de défense. Son sort était assuré : les Huns ne laisseraient après eux que des ruines et des cadavres. Déjà, le diacre saint Mémorius (*Mémier* ou *Mesmin*), envoyé par saint Loup auprès d'Attila pour le fléchir, avait été massacré.

Pendant que la foule emplissait les églises, le saint évêque, revêtu de ses ornements épiscopaux, alla seul au-devant du farouche barbare. Il se présenta à lui du haut des remparts :

« Qui es-tu, lui demanda-t-il, toi qui troubles le monde du bruit de tes armes?

— Moi, répliqua le barbare, je suis Attila, roi des Huns, et je ravage tout partout où je passe.

— Et pourquoi ravages-tu partout où tu passes?

— Je suis, répondit le Hun, je suis le « Fléau de Dieu ».

— Homme, lui dit alors le Saint, si tu es vraiment le fléau de Dieu, sois le bienvenu et châtie-nous autant que la main qui te conduit voudra le permettre. »

L'intrépide douceur de ce moine-évêque désarma le féroce envahisseur. Celui-ci promit à Loup d'épargner sa ville et ordonna d'arrêter les incendies commencés. Le Saint se chargea de conduire Attila vers le Nord, puis il lui fit traverser toute la ville avec son armée, mais sans que lui ni aucun de ses soldats pussent reconnaître où ils étaient.

LE GUIDE DES HUNS

Ce prodige frappa de stupeur le féroce Attila. Le Saint prit à ses yeux des proportions surhumaines et il lui sembla que sa présence serait un talisman précieux pour son armée. Il le supplia de l'accompagner jusqu'au Rhin, lui promettant de s'en retourner lui-même en Hongrie, en lui laissant toute liberté de revenir à Troyes.

L'évêque, qui craignait toujours un retour offensif des Huns, n'eut garde de refuser une si belle occasion d'emmener hors de France ces hôtes dangereux. Il partit avec eux. Et ce dut être un étrange spectacle que la vue de cet homme de Dieu au milieu d'une pareille armée et la conduisant. Chemin faisant, il osa prédire à Attila le désastre qui l'attendait aux Champs Catalauniques, et cette audace n'irrita point le roi. Lorsqu'ils se séparèrent, le terrible barbare conjura le Saint de prier pour lui.

Cependant, Attila n'était pas brisé. Après le départ de saint Loup, il se jeta en furieux sur l'Italie qu'il mit à feu et à sang jusqu'à ce que le

(1) Voir n° 627. *La vie de sainte Geneviève.*

pape Léon l'arrêtât comme avait fait l'évêque de Troyes. Ce qui donna lieu au dicton : « Il n'y avait qu'un loup et un lion (*lupus et leo*) qui fussent capables de vaincre un ennemi si terrible. »

L'EXIL A MACON

Saint Loup devait connaître la *joie parfaite* dont parlait plus tard saint François. Quand il revint auprès des siens, ceux-ci ne le voulurent point recevoir. On oublia qu'il avait sauvé la ville de l'épée et des torches des hordes d'Attila, mais on le désigna comme un traître parce qu'il avait été la sauvegarde du barbare.

Le noble pontife reçut cette ingratitude avec douceur. Il s'exila de sa ville épiscopale et dut attendre pendant deux années, dans sa solitude de Mâcon, que les Troyens, mieux éclairés, vinssent implorer son retour.

Ses disciples, les moines du couvent de Troyes qu'il avait fondé, l'accompagnèrent dans sa retraite. Loup travailla à leur sanctification et il eut la joie de voir sortir de leur rang plusieurs saints évêques.

Dans le malheur, le nom du Saint grandissait. Des personnages considérables vinrent le visiter. A sa demande, le roi des Suèves accepta de délivrer sans rançon un grand nombre de prisonniers bourguignons dont il s'était emparé à la guerre. En même temps, Dieu accorda à saint Loup le don des miracles. Il guérissait les malades, chassait les démons, répandait partout autour de lui les bénédictions de la sainteté.

L'ŒUVRE DE RESTAURATION — DERNIERS JOURS

Le retour de saint Loup à Troyes fut salué avec enthousiasme par ses enfants. En traversant les campagnes de son diocèse, l'évêque ne vit partout que des ruines. Les troupes d'Attila y avaient séjourné, elles y avaient été défaites. « L'herbe ne poussait plus où le cheval du barbare avait passé. » Cette sauvage parole était là realisée.

Saint Loup consacra les dernières années de sa vie à réparer tous ces désastres. Il distribua tous ses biens aux malheureuses victimes de l'invasion, releva les églises, établit des écoles. Il fut le père de son peuple, après en avoir été le défenseur.

Cependant, il sentait les années s'accumuler sur sa tête et l'avertir du terme prochain de son pèlerinage ici-bas. Il se prépara à la mort longuement, sans interrompre son apostolat. Le 29 juillet 479, il rendit son âme à Dieu au milieu de ses religieux. Il y avait cinquante-trois ans qu'il gouvernait l'Eglise de Troyes.

LES AMITIÉS DE SAINT LOUP

Saint Loup fut lié avec la plupart des saints personnages de son temps. Le grand docteur saint Augustin, saint Honorat de Lérins, saint Hilaire d'Arles, saint Germain d'Auxerre furent ses maîtres, et saint Sévère de Trèves, saint Aubin de Châlons, saint Camélien, ses disciples.

Une des plus intéressantes parmi ces amitiés est celle qui l'unissait à Sidoine Apollinaire, l'évêque de Clermont. Nous lui devons peut-être (1) le seul écrit de notre Saint qui nous ait été conservé, une lettre à son ami. En revanche, il reste plusieurs lettres de Sidoine qui montrent de quelle vénération saint Loup était entouré : « C'est, dit Sidoine, le saint Jacques de son siècle, la sentinelle vigilante de l'Eglise, le plus grand évêque des Gaules..... Tous ses collègues dans l'épiscopat, ajoute-t-il, le respectent et craignent sa censure. »

La lettre de saint Loup, par les conseils qu'il donne à Sidoine, nous montre quelle idée il se faisait d'un évêque : « Vous voilà dans un état, lui écrit-il, où quoique supérieur à tous, vous ne devez croire l'être à personne. Il faut à présent que vous travailliez à devenir le serviteur de tous ceux dont vous paraissiez le maître..... Que vos peuples recueillent de votre bouche les épines de Jésus crucifié, comme ils ramassaient auparavant de vos discours les roses d'une éloquence mondaine. »

C'était là l'idéal vers lequel toute sa vie fut dirigée.

AUTOUR D'UN TOMBEAU

Saint Loup fut inhumé dans une église qu'il avait fait bâtir hors de la ville.

De bonne heure, les miracles se multiplièrent autour de son tombeau. Un des plus connus est celui de l'esclave sauvé des mains de son maître, un impie, qui voulait l'immoler dans l'église même où il s'était réfugié : « Le loup ne sortira pas la patte de son tombeau pour t'arracher à ma vengeance. » A peine le misérable avait-il proféré ces horribles paroles qu'il se mit à pousser des hurlements semblables à ceux des loups dans la forêt. Il expira au bout de trois jours dans d'affreuses souffrances.

Ce lieu devint un centre de pèlerinage. En 570, les rois Gontran et Chilpéric vinrent sur le tombeau du Saint se jurer une paix réciproque.

En 890, les reliques du Saint furent transportées dans une église de l'intérieur de la ville. Elles y demeurèrent au milieu de la vénération publique jusqu'en 1794, où elles furent indignement profanées par la populace.

Une partie du crâne put seule être arrachée au sacrilège. Ce précieux débris est conservé aujourd'hui dans une châsse enrichie d'émaux d'une finesse d'exécution admirable.

Chaque année, en la fête patronale de la ville, le dimanche qui suit le 29 juillet, on porte en procession cette châsse dans les rues de la cité et on fait une station près de l'Hôtel-Dieu.

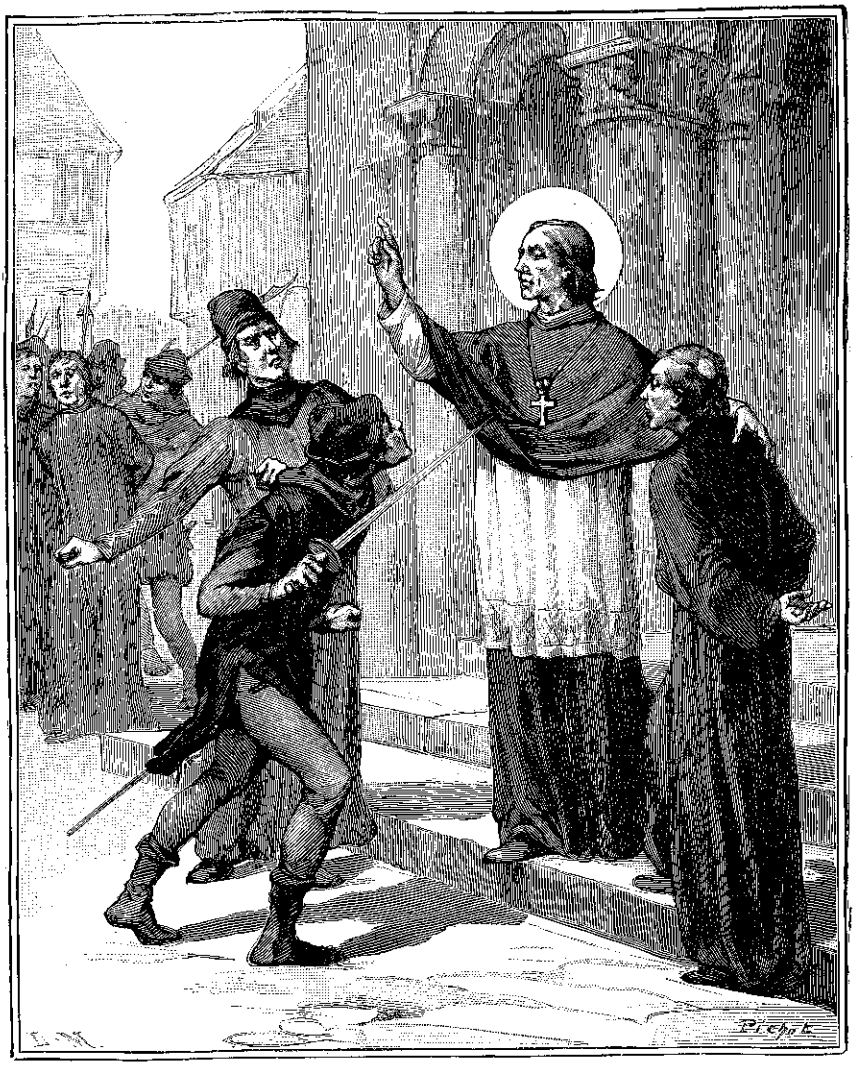
SOURCES

Acta Sanct. Boll., 29 juillet, t. VII, p. 69-82.
Gallia Christiana, t. XII, col. 485-6.
Hist. littéraire de la France, t. II, p. 480; t. V, p. 650.
Analecta Bollandiana, t. II, p. 33.
Vie des Saints du diocèse de Troyes, par l'abbé Defer.
L'Hagiologie nivernaise, par Mgr Crosnier.

(1) On a contesté en effet l'authenticité de cette lettre (V. Dom Piolin, suppl. des *Petits Bollandistes*, t. II, p. 490.)

SAINT GUILLAUME, ÉVÊQUE DE SAINT-BRIEUC

Fête le 29 juillet.



Saint Guillaume protège ses prêtres contre les violences du pouvoir civil.

PREMIÈRES ANNÉES

Saint Guillaume Pinchon, l'un des patrons de la ville et du diocèse de Saint-Brieuc, naquit, vers l'an 1184, dans la paroisse de Saint-Alban, près de Lamballe, en ce même diocèse. L'enfant ne tarda pas à se faire remarquer par une douceur angélique et une admirable candeur. Ses parents, honnêtes paysans, cultivèrent avec soin ces heureuses dispositions, et eurent à cœur, malgré leur peu de fortune, de donner à leur fils une excellente éducation. Quelques historiens pensent qu'ils l'envoyèrent, pour ses études, à l'école épiscopale de Saint-Brieuc. Quoi qu'il en soit, les sacrifices qu'ils s'imposèrent furent bien compensés par les progrès du jeune étudiant et l'édification qu'il procurait à tous.

Son attrait pour la piété le poussa à entrer dans l'état ecclésiastique, et, à l'âge de vingt-deux ans, il reçut de Josselin, évêque de Saint-Brieuc, les Ordres mineurs et le sous-diaconat. L'évêque fit plus. Ayant remarqué l'élévation d'esprit et la maturité de son jeune clerc, il se l'adjoignit, le prenant au nombre de ses familiers, et lui conféra sans retard le diaconat et la prêtrise. Les deux successeurs de Josselin, les évêques Pierre et Sylvestre, retinrent également Guillaume à leur service. Quels emplois lui confièrent-ils dans la maison épiscopale? On l'ignore complètement. Cette partie de la vie du Saint,

toute remplie de la pratique des vertus sacerdotales, est restée peu connue.

AMOUR DE LA BELLE VERTU

La nature avait doué saint Guillaume de toutes les grâces extérieures tant recherchées des mondains; bien fait de sa personne, figure agréable, manières aimables, grande douceur de caractère, il réunissait tous les charmes qui attirent et séduisent. Il eût trouvé là même un péril pour son innocence sans le secours puissant de la grâce et son inébranlable fidélité à y correspondre.

Dans un voyage nécessité par les affaires de l'évêché, il rencontra, en l'hôtellerie où il s'était arrêté, une malheureuse qui ne rougit pas de l'exciter au péché. Aussitôt le Saint fit le signe de la croix, ferma l'oreille aux sifflements de ce serpent et prit la fuite.

Toute sa vie, saint Guillaume eut le même attachement pour la belle, mais fragile vertu de pureté, et à son lit de mort, il pourra déclarer à son confesseur qu'il a conservé sa chasteté inviolable. « Remercions Dieu, mon Père, lui dira-t-il, de ce que, par sa miséricorde, il lui a plu de me préserver de toute impureté pendant le cours de ma vie. »

SAINT GUILLAUME DEVIENT ÉVÊQUE SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

A peine l'évêque Sylvestre eut-il fermé les yeux que le clergé et les fidèles du diocèse choisirent d'un accord unanime, pour lui succéder, le prêtre dont les vertus et les brillantes qualités faisaient déjà l'admiration de tous. Guillaume Pinchon monta sur le siège de Saint-Brieuc en 1220. En aucun temps, l'Eglise de Bretagne ne sentit davantage le besoin d'avoir à la tête de ses sièges épiscopaux des pasteurs fermes et habiles. Elle souffrait à cette époque des persécutions de celui qui eût dû la protéger, Pierre de Dreux, duc de Bretagne, plus connu dans l'histoire sous le nom de Pierre de Mauclerc.

Les premiers mois de l'épiscopat de saint Guillaume furent néanmoins assez paisibles. Le duc, alors occupé à susciter des difficultés à l'évêque de Nantes, n'inquiéta pas d'abord l'Eglise de Saint-Brieuc. Guillaume en profita pour remédier aux maux que les guerres précédentes avaient causés à ses fidèles. Les violences souvent exercées par les officiers de Pierre de Dreux ouvraient ample matière à sa charité. Il se fit le père des pauvres.

Quiconque se présentait au palais épiscopal, ami ou ennemi, citoyen ou soldat, était certain d'y trouver toujours le soulagement à ses besoins. Sa sollicitude envers les malheureux était incomparable. Non content de leur faire distribuer de larges aumônes par un prêtre de sa maison, il portait constamment sur soi une bourse qu'il remplissait de monnaie avant chacune de ses sorties, pour ne pas s'exposer à la douleur de rencontrer quelque indigent auquel il ne pût faire du bien.

Pendant une disette, le manoir épiscopal fut pourvu d'une marmite de capacité extraordinaire, qui fut longtemps gardée au trésor de la cathédrale. Elle était destinée uniquement à faire cuire les viandes que l'évêque devait distribuer aux pauvres et, plus d'une fois, on le trouva à demi courbé sur le foyer, attisant et soufflant de son haleine le feu trop languissant. Quand on leur partageait les restes de sa table, il assistait de sa fenêtre à la distribution, ayant l'œil à tout, de façon à ce qu'aucun pauvre ne partît mécontent. Si la provision ne suffisait pas, il allait en chercher lui-même le supplément. Aussi, sa porte était-elle habituellement assiégée par les pauvres, et à cette seule marque, les étrangers pouvaient reconnaître la maison de l'évêque.

L'ÉVÊQUE EMPRUNTE LE BLÉ DE SES CHANOINES

L'année 1225 fut particulièrement terrible pour la Bretagne. La famine sévissait et des milliers de personnes périrent. Emu de compassion, saint Guillaume fit faire des processions de pénitence auxquelles il assistait, suppliant Dieu de prendre en pitié son peuple. En même temps, il ouvrit ses greniers et distribua son blé aux pauvres, jusqu'au dernier boisseau. Puis il vendit ses meubles et même ses livres pour acheter des vivres qu'il donnait en aumône. Quand il n'eut plus de quoi donner, il alla trouver ses chanoines, leur emprunta tout le blé dont ils pouvaient disposer, ce qu'ils abandonnèrent de grand cœur, car ils connaissaient la générosité de leur saint évêque; et, de la sorte, il put satisfaire une fois de plus sa soif insatiable de donner.

Cette charité si ingénieuse et si prévoyante ne rappelle-t-elle pas celle de saint Yves, le glorieux thaumaturge de Bretagne, qui en agira avec non moins de générosité et de dévouement quelques années plus tard, à quelques lieues seulement de Saint-Brieuc, dans son pays du Trécor?

Nul ne s'étonnera, après cela, que saint Guillaume n'ait pas laissé, à sa mort, de quoi faire un testament.

FERVEUR DE SAINT GUILLAUME

Le pieux prélat était presque toujours en prière. Dès que ses occupations le lui permettaient, il prenait la route de son église cathédrale pour y passer parfois des heures entières avec le divin Maître. Quand, pour quelques affaires urgentes, il ne pouvait réciter au chœur l'office canonial, il le faisait dans son oratoire, à genoux et tête découverte. A l'exemple des saints moines des premiers siècles, il récitait encore chaque jour, avec une piété touchante, tout le Psautier qu'il savait par cœur. Il observa jusqu'à la mort cette coutume. Son esprit élevé puisait dans la méditation des paroles liturgiques une nourriture aussi savoureuse que substantielle, et se l'assimilait pour pouvoir ensuite la faire goûter à ses fidèles dans la chaire épiscopale.

HUMILITÉ ET MORTIFICATIONS

La garantie la plus sûre de la sainteté se trouve, on l'a dit souvent, dans une humilité profonde. Saint Guillaume possédait cette vertu à un degré éminent. Il se serait livré pour servir les pauvres aux offices les plus bas.

Un pauvre homme vint un jour solliciter une cuve dont il avait grand besoin : il n'était pas rare qu'on empruntât ainsi au domicile épiscopal les meubles ou ustensiles nécessaires; l'évêque ne voulait jamais qu'on réclamât ensuite auprès de ces pauvres gens les objets prêtés. Ce jour-là, saint Guillaume était seul avec son chapelain. Il ne voulut pas néanmoins différer son œuvre de charité. Il monte au grenier, trouve la cuve remplie de blé, la vide avec l'aide de son chapelain, la descend et la charge lui-même sur le dos de l'indigent.

Encore un trait de charmante simplicité. Un religieux recevait un soir l'hospitalité dans la maison de l'évêque et partageait même sa chambre à coucher. Des deux lits préparés, l'un, celui de l'évêque, était somptueux, surélevé, attirant tous les regards; l'autre, humblement établi par terre : c'était la couche destinée au religieux. Cette différence choqua l'humilité du Saint. Il fit aussitôt monter un serviteur et ne prit point de repos qu'on n'eût rendu les deux lits égaux.

Souvent même le Saint couchait sur la dure, et tandis que ses serviteurs le croyaient étendu sur un lit confortable et richement orné, comme le comportait sa dignité, il reposait simplement au pied du lit sur une natte ou un humble tapis.

A table, saint Guillaume n'était pas moins austère. Il jeûnait souvent. Son rang et sa situation l'obligeaient en maintes occasions à offrir des repas où devait régner une honnête abondance. Les mets présentés alors n'étaient pas pour lui; il n'y goûtait que du bout des lèvres, tandis que les pauvres, ces jours-là, étaient plus abondamment et mieux servis que de coutume.

SAINT GUILLAUME GUÉRIT UNE HYDROPIQUE

Parmi les miséreux rangés dans la cour du palais et attendant l'aumône, l'évêque aperçut de sa fenêtre une pauvre femme hydropique, dont l'état faisait peine à voir. Il en eut compassion, la gratifia d'une large offrande, et, dans le désir de la soulager, lui remit une boîte de thériaque, remède souverain précieusement gardé jusque-là pour les besoins à venir. La malade prit le remède, remercia et s'en revint chez elle. L'évêque, au moment du repas, se ressouvint de la malade, et lui envoya de sa table le meilleur plat, auquel il avait à peine goûté. Les serviteurs revinrent bientôt, disant que l'état de la pauvre femme s'était beaucoup aggravé depuis qu'elle avait usé du remède. A cette nouvelle, le Saint se lève de la table, court à l'église, et là, prosterné devant le Saint Sacrement, il supplie Dieu avec larmes de sauver cette hydropique. Sa prière n'était pas terminée, qu'on vient lui apprendre la guérison subite de la malade. Il la fait venir. A peine peut-il en croire ses yeux, tous les traits de la miraculée, auparavant si défaits, reflètent maintenant les plus vives couleurs de la santé. Dieu avait exaucé le pieux désir de son miséricordieux serviteur.

BELLE CONDUITE DE L'ÉVÊQUE PENDANT LA GUERRE ENTRE LES BRETONS ET LES FRANÇAIS

Le duc de Bretagne, Pierre de Dreux, s'étant attiré par sa mauvaise conduite une guerre avec les Français, toute la contrée eut à subir une invasion qui la mit à feu et à sang. La ville de Saint-Brieuc, privée de remparts, successivement envahie par les Français, reconquise, puis perdue par les Bretons, exposée à mille ravages et à tous les hasards de la guerre, fut particulièrement maltraitée.

En ces tristes circonstances, apparurent dans tout leur éclat le zèle et la tendresse du vénéré pasteur, occupé sans cesse à rassembler ses ouailles dispersées et à les consoler. Quand Saint-Brieuc était attaqué, l'évêque allait par les rues au péril de sa vie pour affermir le courage des habitants. Il se présentait même au milieu des assaillants pour arrêter le pillage et sauver la vie de ceux que la Providence avait confiés à ses soins. Menaces injurieuses, insultes, actes de violences multipliés contre sa personne, il supporta tout avec calme, conscient du devoir qu'il remplissait.

Si parfois il fut obligé, sur les instantes prières de son clergé, de prendre en main le glaive spirituel, et de lancer l'excommunication sur ses ennemis sanguinaires, il le fit avec beaucoup de modération. Il lui répugnait d'en venir à ces extrémités, et il ne retranchait du sein de l'Eglise certains de ses membres qu'en versant des larmes.

UN NOUVEAU THOMAS BECKET

Cependant, Pierre Mauclerc continuait à infliger aux Eglises de Bretagne une série de mesures vexatoires, démolissant les presbytères, faisant passer des fossés au travers des cimetières, prenant de force les plus belles pierres des tours et clochers, et démolissant les églises pour en bâtir ses maisons particulières.

Il n'épargnait pas plus la noblesse que le clergé. Sa tactique était de les ruiner tous deux afin d'établir sur les débris de l'un et de l'autre sa seule autorité, plus absolue que celle de tous ses prédécesseurs. Ses prétentions se tournèrent d'abord contre l'évêque de Nantes, puis contre ceux de Rennes et de Saint-Malo.

L'an 1225, il réunit à Nantes ses Etats, établit des ordonnances très rigoureuses contre le clergé, et essaya de les faire signer par les plus pusillanimes.

Saint Guillaume n'hésita pas à s'unir aux autres évêques de la Bretagne pour résister à ces violences. Les commissaires du duc vinrent à Saint-Brieuc, et usèrent de ruses inimaginables, essayant tour à tour de la douceur, des promesses, de la rigueur, des menaces, afin d'engager le prélat à signer les ordonnances. Tout fut vain.

Les agents du duc tentèrent alors de corrompre les autres ecclésiastiques du diocèse, mais ils rencontrèrent toujours en face de leurs menées l'antagoniste puissant, le vigilant pasteur, qui se raidissait contre leurs violences, et proclamait en chaire et partout, que ces lois étaient sacrilèges, attentatoires aux libertés de l'Eglise de Bretagne et aux dispositions des saints Canons. Il osa même excommunier le duc. Celui-ci, outré de colère, assembla à Redon les barons les plus voués à sa cause, et décida dans cette réunion que les évêques de Tréguier, Rennes, Saint-Malo, Dol, seraient exilés, leurs biens confisqués par le souverain, et que l'on n'aurait nul égard à la sentence d'excommunication. Dès lors, les commissaires du duc ne mirent plus de bornes à leur audace et leurs violences. Saint Guillaume voyait emprisonner les prêtres qui lui obéissaient; et, plusieurs fois, il se précipita de l'église sur la place publique, en rochet et en camail, pour arracher en pleine rue, des mains des huissiers et sergents du duc, ses prêtres qu'on menait en prison. Les menaces les plus terribles étaient alors proférées contre sa personne, la pointe de l'épée nue était appuyée sur sa poitrine, et souvent sa vie fut en péril. Le Saint eut volontiers donné son sang pour une cause aussi sacrée.

EXIL A POITIERS

La colère de Pierre Mauclerc devenait de jour en jour plus menaçante. Les nombreux amis du prélat l'engageaient à s'éloigner momentanément afin d'éviter au diocèse la perte d'une vie si précieuse, et d'épargner au duc un odieux sacrilège. Guillaume faisait ses préparatifs de départ, quand les gens du duc, trouvant qu'il ne sortait pas de

la ville assez tôt à leur gré, le bannirent de force comme traître à son prince et réfractaire à ses ordonnances. Le Saint recommanda son Eglise au Souverain Pasteur, et, après avoir congédié et récompensé ses serviteurs, il n'en retint qu'un seul, avec deux aumôniers, quitta sa ville épiscopale au grand regret de tout son peuple et se retira à Poitiers.

Philippe, évêque de Poitiers, l'accueillit comme un frère et le logea dans son palais; accablé qu'il était par la maladie et hors d'état de remplir les devoirs de sa charge, il pria saint Guillaume de prendre le soin de son troupeau.

L'évêque exilé administra ainsi le diocèse de Poitiers pendant quatre années, faisant les ordinations, les dédicaces d'églises, les consécrations d'autel, administrant la confirmation, et, dans l'accomplissement de tous ces devoirs de pasteur, il édifia grandement par sa sainteté les fidèles Poitevins.

Sur ces entrefaites, la cour de Rome, informée de ce qui se passait en Bretagne, confirma les sentences d'excommunication lancées contre Pierre Mauclerc, et menaça de délier ses sujets du serment de fidélité. Le duc, effrayé de cette issue qu'il ne prévoyait pas, préoccupé, d'ailleurs, de sa querelle avec le roi de France, et sentant le besoin qu'il avait de l'appui de ses Etats, se relâcha beaucoup de la rigueur dont il avait usé contre le clergé et permit aux évêques exilés de remonter sur leurs sièges.

RETOUR DE L'ÉVÊQUE A SON DIOCÈSE — IL ENTREPREND DE RECONSTRUIRE SA CATHÉDRALE — SA MORT

Avec quelle allégresse les habitants de Saint-Brieuc ne reçurent-ils pas leur Père si regretté! Les pauvres pleuraient de joie. Le clergé le regardait comme un confesseur de la foi, un défenseur de l'Eglise pour les libertés de laquelle il avait enduré la perte de ses biens, les violences des gens de guerre, le bannissement, et s'était plusieurs fois exposé à la mort.

Il fit aussitôt la visite de son diocèse, réforma les abus qui avaient pu s'y glisser en son absence, consola les prêtres persécutés et reprit avec une douce fermeté ceux qui, intimidés par le prince, s'étaient écartés de leur devoir.

Dans le même temps, il recevait la visite de son métropolitain, Juhel, archevêque de Tours; de concert avec lui, il rédigeait quelques statuts concernant son chapitre, et, notamment, déchargeait les chanoines des fonctions curiales, afin de leur laisser plus de temps pour les offices du chœur.

L'œuvre la plus importante accomplie par saint Guillaume à son retour d'exil, fut la reconstruction de sa cathédrale. Les ressources lui manquaient. Les architectes lui faisaient remarquer que l'entreprise requérait de nombreux deniers, et, que, durant son absence, il n'avait touché aucun de ses revenus : « N'importe, répliqua l'évêque, confiant dans la Providence. Dieu nous aidera, et je suis assuré, moyennant sa grâce, d'achever ce grand ouvrage vif ou mort. »

On connut plus tard la vérité de cette dernière et prophétique parole.

RÉALISATION DE LA PROPHÉTIE

Tandis qu'il menait activement les travaux de la reconstruction, il tomba malade vers la mi-juillet de l'an 1234 et reçut les derniers sacrements. Il mourut le 29 juillet. Son corps fut inhumé dans l'église cathédrale sous une tombe plate, sans ornement ni sculpture d'aucune sorte, humble comme il l'avait désiré. Les chanoines s'assemblèrent ensuite pour lui nommer un successeur. Ils élurent l'un d'entre eux, nommé Philippe, qui avait été l'intime ami de saint Guillaume.

Philippe reprit l'œuvre de son prédécesseur.

Il arriva par hasard que, pour suivre le plan des architectes, on fut obligé d'exhumer les reliques du saint pontife et de les transférer ailleurs. Ce fut le commencement de la glorification du Saint et la fortune de sa cathédrale. Quelle ne fut pas, en effet, la surprise du clergé et du peuple de trouver le corps aussi intact, aussi beau que le jour du décès, conservé sans trace de corruption, exhalant au contraire une odeur si suave que l'Eglise en fut tout embaumée.

L'évêque Philippe le fit retirer de terre, revêtit aussitôt les ornements blancs et au lieu de l'office des défunts qu'il se proposait de chanter, entonna le *Te Deum*, qui fut continué alternativement par la *Schola* et par l'orgue, tandis que toutes les cloches étaient mises en branle comme aux jours de grande solennité.

La foule accourut pour voir ce saint corps; un grand nombre de malades furent guéris : les reliques y furent placées en un sépulcre élevé, dans la chapelle que Guillaume avait construite et dédiée à saint Mathurin, désormais appelée par la dévotion du peuple chapelle de saint Guillaume.

Avec les miracles et le concours des pèlerins, les aumônes affluèrent, et permirent d'achever la belle cathédrale que l'on admire encore aujourd'hui. Ainsi fut accomplie la prophétie du Saint. « Vif ou mort, j'achèverai mon église. »

CANONISATION

Le successeur de saint Guillaume, Philippe, recueillit avec soin le procès des merveilles qui s'opéraient chaque jour au glorieux tombeau. L'une des plus admirables fut une résurrection. Un jeune enfant, jouant au bord d'une rivière, s'était noyé et toutes les recherches pour retrouver le cadavre étaient infructueuses. Le père de l'enfant, fou de douleur, eut l'inspiration de recommander son fils à saint Guillaume, et aussitôt le corps parut à la surface de l'eau. Ce que voyant, le père supplia le Saint de parfaire son miracle en rendant la vie à ce pauvre corps.

L'enfant ressuscita à l'instant et vint remercier saint Guillaume à son tombeau.

Le procès-verbal de ces prodiges fut envoyé au pape Innocent IV, qui, après les enquêtes juridiques nécessaires, canonisa solennellement le serviteur de Dieu, onze ans plus tard (15 avril 1247).

La ville de Saint-Brieuc célèbre à la date du 15 avril la fête de la canonisation de saint Guillaume, et au dernier dimanche de juillet sa solennité principale.

Aujourd'hui encore, les fidèles viennent en grand nombre dans la chapelle du Saint lui rendre leurs hommages et se réclamer de sa puissante protection. Y. L.

SOURCES CONSULTÉES

DOM LOBINEAU. *Les Vies des Saints de Bretagne.* — *Les Vies des Saints de la Bretagne-Armorique*, par le FR. ALBERT LE GRAND. — L. G. DE LA DEVISON. *Miracles et éminentes vertus de saint Guillaume.* — DOM PLAINE, O. S. B. notes manuscrites. — *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par ROHRBACHER.

SAINT OLAF, ROI DE NORVÈGE

Fête le 29 juillet.

Olaf le Grand ordonne à saint Olaf de retourner en Norvège.

AUX TEMPS BARBARES — LE PÈRE ET LE FILS

Olaf II fut le Clovis de la Norvège. Il vécut cinq siècles plus tard que le premier roi chrétien de France.

Rien ne faisait d'abord présager la noble mission que Dieu réservait à Olaf.

Le roi Harald, son père, avait péri d'une manière tragique, au cours d'un voyage romanesque en Suède. Harald, disent les chroniqueurs scandinaves, délaissant Asta, sa femme légitime, alla en Suède demander la main de la reine Sigride, alors veuve. Celle-ci, qui ne voulait point l'épouser et ne savait comment éloigner cet hôte importun, lui fit offrir un festin, et, quand le Norvégien fut ivre, on mit le feu à la table. Harald mourut dans les flammes.

Ce trait montre où en était la civilisation en ces contrées barbares.

Peu après, Asta, l'épouse délaissée, donnait naissance à un fils, qui fut appelé Olaf, du nom de ses aïeux.

Mais, pendant que ce fils posthume grandissait, d'autres chefs s'emparèrent des Etats de son père. Suénon, roi de Danemark, Olaf Scot-Konung, fils du roi de Suède, et un comte de Norvège se partagèrent le royaume de Harald et d'Olaf.

Ce dernier, élevé près des rives de l'océan, au milieu de ces pirates normands dont la téméraire audace bravait la fureur des hommes et des flots, se distingua bientôt par sa vigueur et son courage.

A huit ans, disent les chroniqueurs, il surpassait en force tous les enfants de son âge.

Quelques années plus tard, devenu chef d'une de ces bandes de hardis corsaires, si redoutées de toutes les côtes de l'océan, il signala son courage sur les plages de la Suède, du Danemark, de l'Angleterre et de la France.

CONVERTI EN FRANCE

Ses premiers efforts furent pour le recouvrement de son royaume, durement opprimé par les Suédois. Mais Scot-Konung, fils du roi de Suède, auquel il s'attaqua, était plus puissant que lui. Force lui fut de temporiser.

Après s'être signalé par divers exploits sur les côtes de la Basse-Saxe et du Juthland, il se résolut de porter secours à Richard, duc des Normands, dans la lutte engagée contre celui-ci et Eudes, comte de Chartres.

C'est en France que l'attendait la grâce. On sait l'heureuse conclusion des invasions normandes en France, aux débuts du x^e^ siècle. Les Normands, leur chef Rollon en tête, se convertirent au christianisme. On devint si loyal et si probe en ce pays, qu'un bracelet d'or pouvait demeurer suspendu à une branche d'arbre sans que personne songeât à le dérober.

Les vertus dont Olaf fut le témoin, pendant son voyage en pays normand, le touchèrent. « Il prit plaisir à la religion chrétienne, dit en son *Histoire des Normands* Guillaume de Jumiège; il abandonna, ainsi que quelques-uns des siens, le culte des idoles, sur les exhortations de Robert, archevêque de Rouen; il se convertit à la foi du Christ, fut lavé du baptême et oint du Saint-Chrême par l'archevêque, et, tout joyeux de la grâce qu'il avait reçue, il retourna ensuite dans son royaume. »

C'est ainsi que fut puisée en notre France, vers l'an 1014, la sève chrétienne qui devait, par saint Olaf, vivifier bientôt la Norvège et les pays avoisinants.

LE ROI CHRÉTIEN

Avant de rentrer en Norvège, le jeune prince prêta encore le secours de ses armes au roi d'Angleterre, Ethelred, alors aux prises avec les Danois.

Il ne put empêcher le terrible roi de Danemark, Canut le Grand, d'être victorieux et de se rendre maître de toute l'Angleterre.

Dans son impuissance, il se retira avec ses troupes dans la province de Vich, en Norvège.

Il lui tardait de voir sa patrie libre du joug des Suédois. Il assembla donc les grands du pays, et, avec les accents d'une éloquence entraînante, leur représenta combien il leur était honteux de vivre ainsi sous une domination étrangère.

Sa parole inspira une telle confiance, ralluma dans les cœurs un tel amour de l'ancienne liberté, qu'il fut sur-le-champ proclamé roi de Norvège avec mission de chasser les usurpateurs et de rendre au pays son indépendance.

L'énergique Olaf ne recula pas devant une pareille tâche. Le roi de Suède, à la nouvelle du coup d'Etat, envoya des troupes contre lui; mais, fort heureusement pour le nouveau roi, la division se mit dans les rangs des Suédois, leur général mourut, beaucoup désertèrent; Olaf n'eut qu'à se montrer pour cueillir sans difficulté les palmes de la victoire.

Il triompha modestement, et désireux déjà de procurer à la Suède aussi bien qu'à la Norvège le bienfait d'une civilisation chrétienne, proposa à son adversaire Olaf Scot-Konung de devenir son allié, au lieu de chercher à conserver sur la Norvège une domination qu'il ne pouvait maintenir.

La paix, acceptée sur ces bases, fut cimentée par le mariage de la fille du roi de Suède avec Olaf. Cette alliance servit beaucoup aux deux pays. Le roi de Suède poussa à ce point l'affection pour le roi de Norvège, que, non content de lui rendre toutes sortes de bons offices, il détermina le roi de Danemark, Canut, son frère, à vivre en bonne intelligence avec lui.

Tout favorisait l'œuvre de christianisation que rêvait saint Olaf.

L'Evangile, annoncé dans ces contrées, au siècle précédent, par l'intrépide apôtre du Nord, saint Anschaire, y avait fait d'abord quelques progrès, bientôt étouffés par les guerres civiles, les mœurs farouches et les superstitions grossières de ces peuples.

Le roi appela d'Angleterre des missionnaires catholiques, prêtres et moines, remarquables par leur science et leurs vertus.

Le plus zélé se nommait Grimkèle. Il fut sacré évêque de Drontheim, capitale des Etats d'Olaf.

Le prince n'entreprenait rien sans le consulter. Sur ses conseils, il édicta plusieurs lois pleines de sagesse, réforma la vieille législation du royaume, incomplète et barbare, et la remplaça par un code tout chrétien.

Les efforts réunis du roi, de l'évêque et des missionnaires portaient, sous l'action de Dieu, les plus heureux fruits. Des populations entières renonçaient à leurs cruelles idoles et embrassaient la foi.

Olaf lui-même accompagnait les missionnaires dans leurs courses apostoliques et secondait leurs efforts par ses exemples, ses paroles et sa protection.

Ce saint roi avait coutume de donner à la prière les premières heures de la journée, attirant ainsi les bénédictions de Dieu sur tout le reste du jour.

L'ÉVANGILE EN SUÈDE

Son zèle pour le règne de Jésus-Christ ne se borna pas à ses propres Etats. Après son mariage avec la princesse de Suède, il appela d'Angleterre une nouvelle colonie de missionnaires, et les envoya à son beau-père.

Le chef de cette phalange bénie était saint Sigfrid, proche parent du roi d'Angleterre.

Sigfrid eut le bonheur de baptiser le roi de Suède et une grande partie de la nation. L'archevêque de Hambourg, légat du Pape pour les pays du Nord, l'institua évêque de Wexiow dans la Gothie méridionale.

Saint Sigfrid, fidèle imitateur des apôtres, était d'une charité et d'un désintéressement qui excitaient l'admiration des païens eux-mêmes.

On raconte de lui le trait suivant :

Trois de ses neveux l'avaient suivi en Suède; restés à Wexiow pendant que leur oncle évangélisait d'autres provinces, ils furent traîtreusement assassinés par les idolâtres. Furieux d'un si lâche attentat, le roi voulait condamner les meurtriers au dernier supplice.

A cette nouvelle, Sigfrid accourut et multiplia ses instances auprès du roi jusqu'à ce qu'il eût obtenu la grâce des coupables. Le roi les condamna du moins à payer une forte amende à Sigfrid, mais celui-ci ne voulut jamais consentir à la recevoir.

Saint Sigfrid mourut vers l'an 1030.

Canonisé l'an 1158 par le pape Adrien IV qui encouragea beaucoup le mouvement de conversion de la Norvège, il fut honoré d'un culte très populaire par les Suédois, jusqu'aux tristes jours du XVI^e^ siècle, où la Suède abandonna la religion de Jésus-Christ pour celle de Luther.

MALHEURS D'OLAF

Mais revenons à saint Olaf.

La propagation de la foi rencontrait plus de difficultés parmi ses sujets qu'au milieu des Suédois.

Un certain nombre d'idolâtres, rebelles aux essais de conversion tentés autour d'eux, s'irritèrent de ce que le roi renversait leurs idoles, et résolurent de le perdre dans l'esprit de Canut, roi de Danemark, son allié. Ce leur fut chose facile.

Le roi de Suède, Olaf Scot-Konung, qui les avait rapprochés l'un de l'autre, venait de mourir. Canut, qui ne maintenait l'alliance dano-norvégienne que pour plaire à son frère, dégagé désormais de ce soin, ne se crut plus obligé à aucune mesure. Il prit la qualité de roi de Norvège que lui octroyaient les rebelles, et fit savoir à Olaf, sur un ton très autoritaire, qu'il avait à lui transmettre au plus tôt la couronne.

Olaf ne se sentait pas assez puissant pour résister seul. Il se retira près du roi Omond, son beau-frère, qui l'assura de son appui. Tous deux équipèrent une flotte considérable. Un troisième prince, Vulfon, amena aussi ses vaisseaux, et l'on alla à la rencontre de Canut qui s'avançait de son côté avec mille vaisseaux.

Le combat contre Omond fut douteux. Vulfon, retranché derrière une digue qu'il avait construite tout exprès, coula à fond une partie des bâtiments qui l'avaient attaqué et brûla les autres par des pièces d'artifice. Quant à Olaf, il était sur le point de remporter la victoire quand il se vit trahi par des seigneurs norvégiens, secrètement corrompus par l'or de Canut, et irrités par les lois qu'Olaf avait portées contre les magiciens.

Olaf dut chercher un refuge, en Suède d'abord, auprès de son beau-père, puis en Russie, auprès du roi Jérislas, qui avait épousé sa sœur.

Pendant ce temps, la Norvège dut subir la domination de son vainqueur, Canut, roi de Danemark.

Ici se place la légende suivante, que nous empruntons à la plume de M. Riant.

LE PÈLERIN ET LE VIEILLARD

Une légende, fleur du tombeau, dernière larme de la piété populaire, assure que, lassé de ses luttes infructueuses et de ses insuccès réitérés, saint Olaf, alors réfugié à la cour sauvage des princes scandinaves de Russie, voulut aller demander la paix et l'oubli au Saint-Sépulcre de Jérusalem et au couvent lointain du Sinaï.

Après s'être incliné devant le tombeau du Christ et avoir baisé d'une lèvre ardente la pierre ineffable presque encore teinte du sang de Jésus et que nul marbre douloureusement protecteur ne dérobait encore à l'amour et aux baisers des fidèles, il se proposait, comme naguère le célèbre Olaf 1^er^ Trygvoson, son prédécesseur et son parent, comme tant de grands coupables et d'illustres malheureux, de finir ses jours dans ce célèbre monastère du Sinaï, œuvre de sainte Hélène et de l'empereur Justinien, et dont la merveilleuse histoire semble un écrin de pourpre tout rempli des fleurs d'or de la légende orientale, monastère prophétique, où, disait-on, chaque moine, auprès de son dur chevet, entretient une lampe fatidique dont la lumière, par sa rapide diminution, lui révèle l'heure imprévue de la mort, où des oiseaux blancs d'espèce inconnue, colombes virginales du désert, viennent chaque samedi déposer des rameaux verdoyants et des fleurs purpurines sur la tombe d'albâtre de sainte Catherine, l'amante du Christ, au doigt de laquelle Jésus lui-même passa un jour l'anneau nuptial de rubis, autrefois vénéré sous la garde des chevaliers, dans une des églises de Malte, monastère respecté des Arabes et des conquérants, sauvegardé par Mahomet lui-même, visité par Napoléon et dont les caveaux inaccessibles cachent, dit-on, les trésors du malheureux Jesdegerd, le dernier des Sassanides de Perse.

La veille de son départ, durant sa dernière nuit, quand déjà son bourdon de pèlerin et son grand chapeau semé de coquilles était au pied de sa couche, Olaf eut un songe.

Un vieillard vénérable, à la haute stature, à la longue barbe blanche, un bon bâton recourbé, sorte de crosse monastique à la main, lui apparut et, d'un ton à la fois doux et sévère, lui intima l'ordre de renoncer à son dessein et de retourner en Norvège : « Ce n'est pas, lui dit-il, de pèlerinage qu'il s'agit quand la patrie est en danger : la piété agréable à Dieu consiste à lui sacrifier ses aspirations pour obéir à ses commandements. Je suis Olaf le Grand, le fils de Trygvoson, et Dieu, par ma voix, t'ordonne de retourner en

Norvège pour tenter encore une fois la fortune et arracher ce pays au paganisme et aux Anglais alliés aux Suédois. Il est glorieux pour un roi de tout tenter pour ressaisir sa couronne et à un Norvégien de mourir les armes à la main sur le sol sacré de la Norvège. »

Olaf Trygvoson disparut, et, éclairé par ce songe, où il crut voir la volonté de Dieu, saint Olaf, renonçant à son pèlerinage, regagna la Norvège où il trouva une mort glorieuse sur le champ de bataille de Stichstadt.

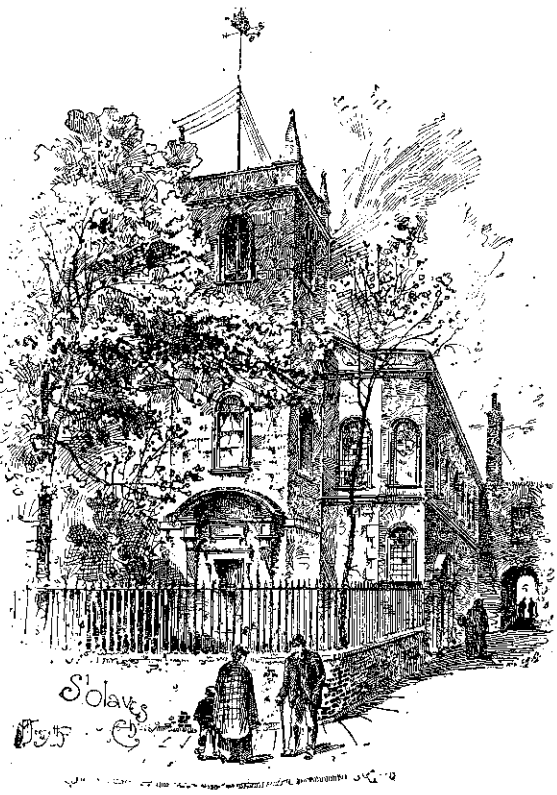
L'histoire nous apprend, en effet, qu'Olaf, avec l'aide de son beau-père, le roi de Suède, organisa une puissante armée et reconquit glorieusement son royaume. Pendant qu'il s'efforçait de le pacifier et d'y faire régner ses lois chrétiennes, il périt lâchement assassiné, le 29 juillet 1030, dans un combat contre des païens rebelles.

La Norvège le vénéra comme un martyr et des miracles fréquents illustrèrent son tombeau.

La ville de Drontheim, où reposa son corps, le prit pour patron; son exemple fut bientôt imité par la Norvège entière.

Les restes de saint Olaf furent trouvés en 1098 sans aucune trace de corruption. Ils étaient encore très conservés lorsque, en 1541, les luthériens pillèrent la châsse précieuse qui les renfermait.

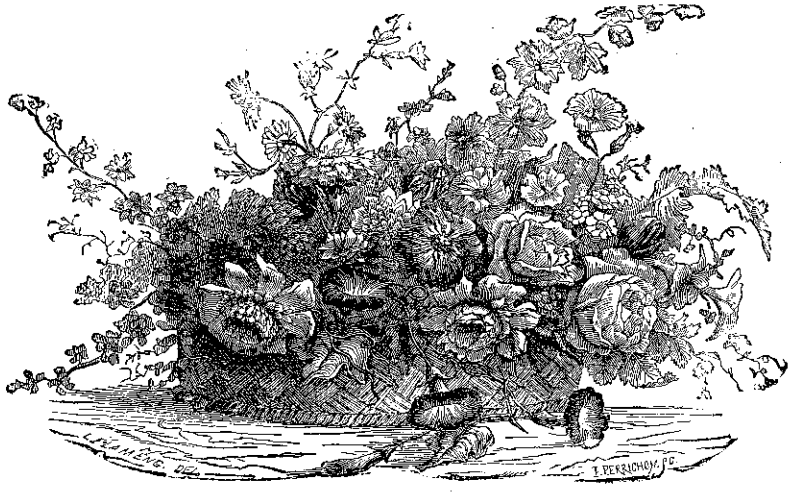
La relique ne périt cependant pas lors de cette profanation. Les hérétiques en eurent encore quelque soin, et, après l'avoir détenue pendant vingt-sept ans environ, ils la restituèrent à la cathédrale de Drontheim où la piété des fidèles put de nouveau la visiter et la vénérer.



Eglise dédiée à saint Olaf, à Londres.

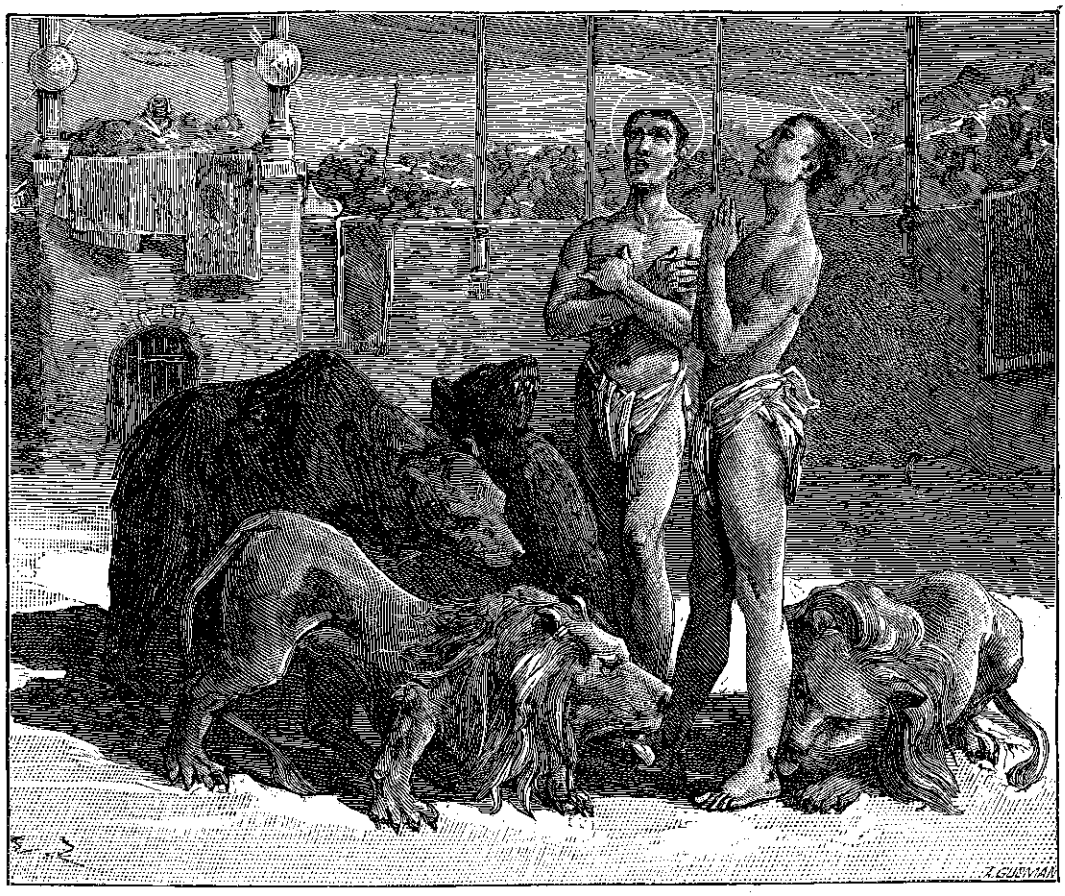
*
* *

Vie écrite par M. Léon Dumuys, auteur du *Voyage au pays des Fiords*, et complétée par la *Vie de saint Olaf*, dans les *Saints militaires*, de l'abbé Profillet.



SAINT ABDON ET SAINT SENNEN, MARTYRS

Fête le 30 juillet.



Les lions et les ours se couchent comme de tendres agneaux aux pieds des deux martyrs.

L'ORIENT

Les princes Abdon et Sennen étaient Persans ou Gordyens. Malgré l'obscurité qui enveloppe leur origine, on est fondé à croire qu'ils étaient unis par les liens du sang. Il est certain, du moins, qu'en l'an 242, lors de l'expédition de l'empereur Gordien III contre les Perses, Abdon et Sennen professaient le christianisme.

Vaincus et prisonniers, ils jouirent d'une certaine liberté, jusqu'au jour ou Dèce, général de l'empereur, et déjà persécuteur forcené, les fit arrêter et comparaître devant lui pour avoir donné la sépulture à des chrétiens martyrs de Babylone et de Corduena.

« Et vous aussi, leur dit le juge Pannonien, vous êtes venus à ce point de folie? Souvenez-vous donc que c'est pour n'avoir pas honoré les dieux que vous êtes tombés au pouvoir des Romains et au nôtre. — Nous sommes plutôt vainqueurs par la faveur de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui règne éternellement. — Votre abaissement actuel ne vous dit-il pas assez que votre vie est toute entre mes mains? — Notre abaissement! nous ne sommes abaissés que devant Dieu le Père et devant Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui a daigné venir en terre et s'abaisser lui-même pour notre salut. »

Tant de sainte fierté valut aux deux confesseurs d'être chargés de chaînes et jetés dans un cachot. Bientôt, cependant, des événements politiques obligèrent le général de retourner à Rome; il partit d'Orient, mais en traînant à sa suite les deux prisonniers, qu'il voulait donner en spectacle au peuple romain.

ROME

Quatre mois après, nos deux princes faisaient leur entrée publique dans Rome; mais, au lieu du martyre qu'ils espéraient y trouver, ils y reçurent la liberté. La grâce leur venait de Phi-

lippe l'Arabe, empereur demi-chrétien, qui venait de succéder à Gordien III.

A Philippe succéda Dèce, le général qui avait emmené Abdon et Sennen d'Orient à Rome. Dèce se chargea de réaliser leurs espérances frustrées.

Arrêtés avec une multitude d'autres chrétiens, les deux princes furent assignés des premiers à comparaître. On les revêtit pour la circonstance du riche costume des princes persans; ordre fut donné au sénat de se réunir en corps dans le temple de la Terre, où l'empereur se rendit lui-même.

« Pères conscrits, dit l'empereur, que votre assemblée prête attention. Les dieux et les déesses ont livré entre nos mains ces farouches ennemis. Vous avez là devant vous des adversaires déclarés de la république et de l'empire romain. »

Au même moment, Abdon et Sennen étaient introduits, sous leur costume oriental, tout ruisselant d'or et de pierreries. A leur vue, le sénat tout entier fut saisi d'un mouvement d'admiration. « Telle était, disent les *Actes*, la grâce que le Seigneur répandit sur leurs personnes, que la sympathie et la compassion prirent dans tous les cœurs la place de l'hostilité. »

Dèce seul demeura impassible, et manda Claude, pontife de Jupiter Capitolin. Claude arrive avec le trépied sacré. Alors Dèce César s'adressant aux confesseurs : « Sacrifiez aux dieux, leur dit-il, et à l'instant même vous êtes princes de par la liberté romaine, vous devenez maîtres de tous vos biens, vous obtenez la paix avec l'empire, vous êtes comblés de richesses et d'honneurs. Songez à vous. — Nous avons fait une fois pour toutes le sacrifice de nous-mêmes au Seigneur Jésus-Christ, tout indignes pécheurs que nous sommes; il ne nous reste rien à offrir à vos dieux, » répondirent les courageux confesseurs de la foi.

César ne souffrit pas cette résistance. « Qu'on prépare pour ces misérables les plus horribles tortures! » Ce fut toute sa réplique et il commanda de tenir prêts les lions et les ours. « Que tardez-vous? dirent les saints. Faites à votre guise; pour nous, nous sommes sûrs de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il est assez puissant pour renverser vos desseins et vous anéantir vous-même. »

LE MARTYRE

Dans la matinée du lendemain, l'empereur descendait déjà le mont Palatin et se rendait à l'amphithéâtre de Vespasien, quand on vint lui annoncer que les lions et les ours réservés la veille étaient morts dans leurs loges. Dèce s'emporta en apprenant ce fâcheux contre-temps, et renonça à paraître aux jeux. « Amenez-les devant le dieu Soleil, dit-il à Valérien, préfet de la ville; et, s'ils ne consentent pas à l'adorer, qu'ils périssent quand même par la dent des bêtes féroces. »

Devant la statue du dieu, Valérien adressa aux confesseurs cette dernière sommation : « Ayez égard à la noblesse de votre race, et faites fumer l'encens devant le dieu Soleil, sinon vous serez sans retard livrés aux bêtes féroces. — Nous adorons le Seigneur Jésus-Christ, et nous ne courbons pas nos fronts devant des idoles, ouvrage de la main des hommes, » répondirent-ils.

Malgré cette déclaration nette et ferme, les soldats entraînent les deux saints jusqu'au pied de la statue et veulent les forcer à sacrifier. Mais eux crachent sur l'idole, et, se retournant vers Valérien : « Faites au plus tôt ce que vous avez à faire. »

Furieux de l'outrage, Valérien ordonne de les flageller, et puis de les mener au spectacle. Avant l'exécution, le héraut monta sur la *Pierre scélérate*, dressée tout auprès, et proclama, avec les noms des condamnés, leurs crimes prétendus et le châtiment qui allait leur être infligé. On dépouilla ensuite plusieurs martyrs de leurs vêtements, et la flagellation commença. Cependant le héraut, toujours debout, criait : « Ne blasphémez point les dieux. » Tandis que les chaînes de bronze et les balles de plomb qui en garnissaient les bouts s'abattaient en tous sens sur le corps des suppliciés, le préfet se dirigeait vers la porte du Colisée. Il monta sur le *Podium* impérial, et vint occuper la place d'honneur à côté du siège de César; car, César absent, c'était à lui de présider les jeux en sa qualité de premier magistrat de la justice et des plaisirs.

Cette flagellation terminée, Abdon et Sennen, furent conduits à leur tour vers l'amphithéâtre. Au moment solennel où ils vont en franchir le seuil, les illustres victimes se recueillent; ils s'arment du signe de la Croix; et, forts de sa vertu divine, ils s'avancent d'un pas ferme, unis dans la mort comme ils l'ont été dans la vie, « dépouillés des vêtements terrestres, mais revêtus invisiblement de Jésus-Christ. »

A la vue des deux saints, une clameur confuse s'élève dans le vaste amphithéâtre. Des trois étages superposés, qui regorgent de spectateurs, tous les regards se tournent de leur côté; tandis que le héraut leur fait faire le tour de l'enceinte. Parvenus devant la loge du préfet, ils s'arrêtent, et leurs bouches s'ouvrent pour le saluer avant d'aller mourir. « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous entrons ici pour remporter la couronne; qu'il t'empêche de nous la ravir, esprit immonde. » Après cela, ils gagnent le milieu de l'arène, et, se rangeant côte à côte devant l'autel du Jupiter Latialis, ils attendent en priant.

« Qu'on lâche deux lions et quatre ours! » crie Valérien aux gardiens des bêtes. A ce signal, les herses de fer qui ferment les fosses souterraines sont relevées avec fracas, et ces antres obscurs vomissent dans l'enceinte six animaux féroces, dont les yeux flamboyants ont bientôt aperçu la proie facile qui leur est préparée. Les lions s'élancent en rugissant, le cou tendu et la crinière hérissée; les ours accourent en mugissant; les six monstres vont saisir les deux victimes, et les déchirer de leurs griffes et de leurs dents, lorsque, par une sorte d'enchantement, leur furie tombe tout à coup; la crinière des lions s'abat sur leur cou timidement penché à terre, le mugissement des ours tourne en plainte lugubre; et, tous ensemble, s'approchant à pas lents, viennent tracer comme un cercle d'hommages autour des deux martyrs, et se couchent à leurs pieds comme de tendres agneaux.

Désappointée, la foule accueille par des cris irrités cette conversion subite des animaux furieux. « Voilà bien un prestige de leur magie, » s'écrie Valérien. Des gladiateurs, armés de tridents et de filets, les rétiaires, reçoivent l'ordre de s'avancer dans l'arène. Ils approchent des animaux; mais ceux-ci, recouvrant contre ces importuns ennemis de leurs protégés tous leurs instincts féroces, se précipitent vers eux pour les dévorer. Sans reculer, les rétiaires, par un mouvement de main rapide et sûr, leur lancent à la tête leurs amples filets, et les bêtes fauves, aveuglées, embarrassées, ne font plus que rugir et se consumer en vains efforts. Ainsi livrées sans

merci à leurs assaillants, elles sont percées de coups de tridents et tombent expirantes au milieu des applaudissements de la foule. Les applaudissements durent redoubler, quand les gladiateurs, délivrés de tout obstacle, se portèrent avec leurs armes contre les serviteurs de Jésus-Christ, et les massacrèrent sans pitié.

La cruauté sanguinaire des persécuteurs était satisfaite, mais non leur fanatisme. Sur un nouvel ordre de Valérien, les gladiateurs lient les pieds des deux saints, les traînent avec des crocs à travers l'enceinte, et vont les jeter par la *Porte des Cercueils* hors de l'amphithéâtre, au pied de la statue du Soleil. Les dépouilles sacrées demeurèrent là gisantes et abandonnées durant trois jours. Dans la nuit du troisième jour, un sous-diacre, nommé Quirinus, qui habitait tout près du Colisée, vint les recueillir et les emporta dans sa demeure.

LA CATACOMBE

Un demi-siècle après, « Constantin étant déjà chrétien, racontent les *Actes*, les bienheureux martyrs révélèrent eux-mêmes le lieu de leur déposition. Alors se fit la levée de leurs corps et leur translation au cimetière de Pontien. » La cérémonie qui eut lieu à cette occasion est la plus ancienne procession en l'honneur des martyrs qui se trouve marquée dans l'histoire ecclésiastique. Dans une des chambres sépulcrales de la catacombe Pontienne, se voit encore aujourd'hui la vasque d'un antique baptistère, où ne cesse de jaillir une eau fraîche et limpide. Un tombeau qui servit d'autel forme la paroi du fond; au-dessus du tombeau une niche arquée est pratiquée dans la roche, et présente sur sa façade intérieure la plus belle croix diamantée qu'on puisse admirer dans les catacombes. C'est à droite de la niche ou *arcosolium* qu'on disposa la tombe des martyrs persans. Elle consistait en un pilastre de briques, travaillé en stuc.

Le *cubiculum* de nos saints étant devenu, du IVe au VIIe siècle, un des buts préférés de la visite pieuse des chrétiens de Rome et d'au delà des monts, les ornements se succédèrent autour des précieux restes et jusque sur la pierre du tombeau. Un des plus remarquables fut la peinture, conservée jusqu'à nos jours, dont on décora la face antérieure du sépulcre, gardien des vénérables reliques; elle représente l'apothéose des illustres martyrs. Vers le VIIe siècle, une basilique s'éleva même au-dessus de l'emplacement du cimetière; mais les Lombards, au cours de leur longue lutte contre le Saint-Siège, ayant fait des faubourgs de Rome le principal théâtre de leurs ravages, cette basilique, comme tant d'autres, tomba dans un délabrement déplorable; à tel point que le pape Grégoire IV résolut de transférer les corps de nos saints dans la basilique de Saint-Marc, à l'intérieur de la ville, afin de les soustraire à la profanation et aux rapines. La crypte de Saint-Marc garda fidèlement son trésor jusqu'à la deuxième moitié de Xe siècle.

SAINTE-MARIE D'ARLES EN ROUSSILLON
SÉRIE DE MIRACLES

Or, à cette époque, le monastère bénédictin de Sainte-Marie, en Roussillon, et toute la vallée d'Arles qui en dépendait, étaient frappés par la justice de Dieu. C'étaient des orages affreux et continuels qui emportaient tous les ans les récoltes; c'étaient les bêtes des forêts, loups, sangliers, ours, chats sauvages, qui, chassés de leurs repaires par la faim, se répandaient dans la campagne; c'étaient, chose horrible qu'on ne pourrait croire, si des documents irrécusables ne l'attestaient, des singes monstrueux qui envahissaient les maisons, ravissaient les enfants dans leurs berceaux et les emportaient dans les bois pour les dévorer. Prières, jeûnes, processions, tout fut mis en œuvre pour obtenir de Dieu la cessation de ces fléaux; mais Dieu se montrait sourd.

Arnulfe, abbé du monastère, conçut alors le dessein d'aller solliciter à Rome de saintes reliques, dans l'espoir que leur présence à Arles serait le salut du pays. Il partit donc, malgré son grand âge, et les événements prouvèrent que son dessein était inspiré d'en haut.

Le Pape remarqua sa présence dans une procession stationale, le fit appeler, l'interrogea, et touché par le récit que lui fit Arnulfe des épreuves de son monastère, lui concéda telles reliques qu'il désirerait, hormis celles des Bienheureux apôtres Pierre et Paul, et des Bienheureux martyrs Etienne et Laurent.

Un songe mystérieux désigna au saint abbé celles qu'il devait demander. Une crypte lui fut montrée, et dans cette crypte deux tombeaux, d'où s'échappait une fontaine de sang. C'était la *confession* même de la basilique où avait eu lieu la veille la station, et cette basilique était celle de Saint-Marc. « Les reliques renfermées dans ces deux tombeaux, lui dit une voix, sont celles des Bienheureux martyrs Abdon et Sennen. » Alors, se tournant vers la voix : « O Seigneur, s'écria-t-il, qu'il vous soit agréable que je les emporte avec moi pour la délivrance de ma patrie! » Ce vœu ardent fut exaucé. Le Pape, informé de la révélation, fit solennellement procéder à la recherche des saints corps, à l'aide des indications du songe, et, quand il les eut découverts, il fit deux parts des sacrés ossements; l'heureux Arnulfe en reçut environ la moitié.

Trésor inestimable, mais que son prix même allait exposer à de graves dangers. Dans ces âges de foi, les saintes reliques inspiraient la convoitise, et Arnulfe avait tout lieu de craindre que les populations, sur son passage, ne se fissent un devoir de le détrousser respectueusement, pour l'amour de Dieu et de ses saints. Justement avisé, il commanda, d'après la chronique, un barillon assez grand, divisé en trois compartiments. Dans la cavité du milieu, il déposa « les précieuses perles, » et il remplit de vin les deux cavités extrêmes.

Il n'eut qu'à se féliciter d'avoir pris cette originale précaution. Au port de Gênes, le démon trahit la présence des martyrs par la bouche d'une femme possédée; le prudent abbé fit boire à la femme du vin du baril, et elle fut délivrée. En mer, les démons déchaînèrent une furieuse tempête, et, afin qu'il fût bien avéré qu'elle était leur ouvrage, ils faisaient entendre distinctement ces cris dans les airs : « Saints de Dieu, pourquoi nous affligez-vous? » Au plus fort du péril, l'abbé tombe à genoux; il invoque les saints, l'équipage s'unit à lui par un vœu; et soudain deux jeunes gens d'une beauté surhumaine apparaissent à l'avant et à l'arrière du vaisseau, relèvent l'antenne brisée, accommodent les voiles et calment les flots irrités.

Débarqué dans une anse du cap de Creus, Arnulfe charge le barillon sur ses épaules vénérables et poursuit sa route par terre.

Au pied des Pyrénées, nouveau miracle;

deux jeunes mendiants aveugles recouvrent la vue en buvant un peu de vin du mystérieux barillon. Pour effectuer le passage de la grande chaîne, Arnulfe, par un sentiment de dignité, dit la chronique, loue un muletier avec une monture, et décharge sur celle-ci son précieux fardeau. Dès qu'il se trouve sur le territoire dépendant de son abbaye, dans toutes les localités qu'il traverse, les cloches se mettent en branle d'elles-mêmes, et sonnent sans aucun secours humain. L'hymne triomphal qui accueille ainsi la venue des saints dans la contrée affligée vole de campanile en campanile et les accompagne tout le long du chemin jusqu'à Sainte-Marie-d'Arles, où il se termine dans un *Amen* retentissant.

On entendait déjà le carillon joyeux de l'antique monastère quand un nouveau prodige vint manifester la puissance de nos saints. La monture, suivie du muletier et de l'abbé, longeait un escarpement vertigineux, sur le flanc de la montagne. Surexcité par toutes ces sonneries étranges, poussé surtout par l'esprit malin, le muletier pousse nerveusement sa bête, qui perd l'équilibre et s'en va rouler à travers les broussailles et les saillies de rochers au fond du précipice, dans la rivière. « Au nom de Dieu, murmurait en même temps le bonhomme, je verrai bien si je porte le diable ou ce que je porte. » Le mulet ne reçut aucun mal dans sa chute; il se redressa tranquillement sur ses jambes, le barillon intact sur le dos, et, remontant lestement le lit de la rivière, il atteignit l'abbaye bien avant son maître et le saint abbé.

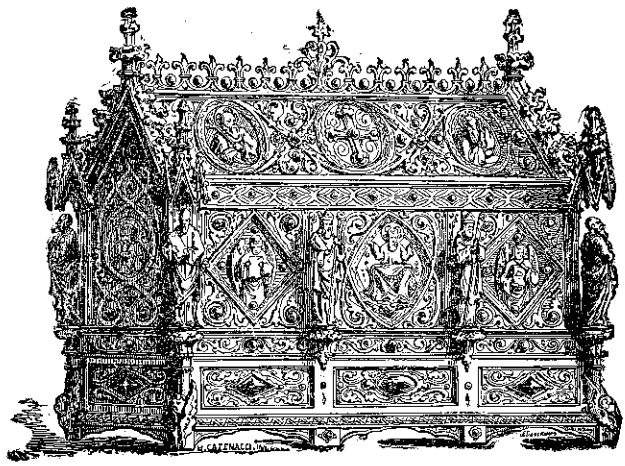
La vallée d'Arles était sauvée; le ciel redevint serein, les animaux sauvages firent entendre quelques horribles hurlements, qui furent leurs derniers adieux, et les mères n'eurent plus à craindre les monstrueux singes ravisseurs.

LA SAINTE TOMBE

Dans un angle de l'étroite enceinte qui précède l'église de Notre-Dame d'Arles, on remarque un sarcophage fermé de marbre blanc, rapporté par la science au IVe et même au IIIe siècle. Ce tombeau est entièrement isolé du sol par deux dés de pierre. La tradition locale nous apprend qu'il reçut, dès leur arrivée, les reliques de nos saints; en tout temps du moins il a contenu quelques parcelles de leurs ossements, et c'est à ces sacrées parcelles que l'on doit attribuer le miracle dont la cavité de la tombe est le siège permanent. Une eau claire et limpide s'y renouvelle sans cesse, une eau dont on puise tous les jours et qui ne s'épuise jamais. Plusieurs fois pourtant, dans le courant des siècles, l'eau est venue à manquer, en temps pluvieux comme en temps sec; mais les prières publiques du peuple ont chaque fois eu la vertu de la ramener.

La Révolution profana la *sainte tombe* en 1794, renversa le couvercle et remplit la cavité intérieure d'immondices. Mais, seize mois après, la piété des fidèles mettait fin à la profanation. Le sarcophage fut lavé et étanché; car après chaque passage de linge, l'eau renaissait sur toutes les parois et allait se réunir au fond. Le miracle depuis n'a pas été, pour ainsi dire, interrompu, il est même arrivé, durant un été des plus secs que l'eau a légèrement débordé.

La science incrédule a soumis à plusieurs reprises la merveille de la *sainte tombe* à des examens minutieux; on attend encore son explication. Mieux avisée, la foi des fidèles y voit une manifestation de la puissance miséricordieuse de Dieu qui veut honorer ses saints, et, confiante dans le crédit de saint Abdon et de saint Sennen, elle leur demande la guérison des maladies du corps et de l'âme, et cette foi n'est point trompée.



ABEL, LE JUSTE

Fête le 30 juillet.

Sacrifices d'Abel et de Caïn.
(Bible de Schnoor, Schulgen, Paris.)

La première page de l'histoire du monde fut écrite par Dieu. Pleinement digne de Lui, à chaque ligne, elle trahit son Auteur. Elle est merveilleuse de grandeur et de puissance avec cette voix créatrice qui, d'un mot, donne l'être à la matière, le mouvement à la pensée. Elle est doucement attachante avec cette tendresse maternelle dont Dieu entoure le premier homme, lui prodiguant sans mesure l'innocence, la sagesse, le bonheur.

La seconde page fut écrite par l'homme sous la dictée de Lucifer tombé. Et, dès l'abord, elle nous présente le récit de la faute, de la condamnation et du châtiment. Puis elle se déroule, nous révélant sans cesse les tristes conséquences de la chute, conséquences dont Adam et Eve supportèrent sans retard le lourd fardeau, comme il ressort de la vie de saint Abel.

LES DEUX FRÈRES

Lorsque Dieu eut chassé du paradis terrestre les deux coupables, Eve donna le jour à son fils premier-né, Caïn, et elle rendit grâces à Dieu d'avoir bien voulu, sur son front découronné par la désobéissance, faire resplendir l'auréole de la maternité.

Elle eut ensuite un second enfant et elle l'appela Abel, c'est-à-dire « mon fils », fils chéri et bien-aimé entre tous; c'est-à-dire aussi « souffle, vanité », en souvenir plein de tristesse des misères et des souffrances éprouvées à la sortie de l'Eden.

Et les deux enfants grandirent. De caractère et de goûts différents, ils se soumirent de diverses façons à la loi imposée par Dieu à l'humanité punie :

« Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. »

Caïn, vigoureux et propre aux plus rudes travaux, s'adonna à la culture de la terre et entreprit d'arracher sa nourriture à ce sol qui, suivant la malédiction divine, ne devait plus produire de lui-même que des ronces et des épines.

Abel, au caractère plus doux et aux mœurs plus tranquilles, devint pasteur de brebis. Il aimait à conduire ses troupeaux dans les vastes solitudes qui s'étendaient loin du paradis perdu. Il trouvait au milieu de ses agneaux fidèles l'occupation et le bonheur de sa vie innocente.

Les deux frères avaient appris de leurs parents à redouter, à respecter et à servir le Dieu dont la bonté les avait créés et dont la justice les avait condamnés. Et, lorsque les moissons avaient grandi, que les fruits étaient mûrs, lorsqu'un agneau était digne d'être immolé à Dieu, Caïn et Abel offraient au Très-Haut leurs sacrifices en signe d'expiation, de repentir et d'adoration.

Or, il advint que le Seigneur, qui scrute les cœurs, découvrit en l'âme de Caïn des intentions méchantes, des sentiments égoïstes, et il n'eut pour son sacrifice ni un regard ni un témoignage de satisfaction, tandis que le feu du ciel, embrasant les victimes offertes par Abel, disait clairement que le Très-Haut avait pour agréables les dons de celui-ci.

« La pureté d'intention et la nonchalance de la volonté, nous dit saint Jean Chrysostôme, nous expliquent comment l'une de ces offrandes est agréée et l'autre repoussée. Vous voyez là une réalisation anticipée de la parole évangélique : « Les premiers seront les derniers et les derniers » seront les premiers. » En effet, celui qui possédait le privilège de la primogéniture, et qui, par lui-même, offrait le premier, fut au-dessous de son frère, parce qu'il n'offrait pas avec les dispositions requises. »

Et saint Augustin ajoute : « Abel était prudent et religieux, tandis que Caïn, négligent et sans prévoyance, avait beaucoup moins de religion. Abel choisit donc les meilleures brebis de son troupeau pour les offrir à son Créateur. En lui offrant ainsi les prémices des biens qu'il avait créés, il donnait un témoignage de l'excellence de Dieu et de sa profonde soumission; il attestait ses sentiments de respect et d'adoration, il reconnaissait que Dieu était l'auteur de toutes choses. Caïn, guidé par des sentiments plus grossiers, ne put offrir à Dieu un sacrifice semblable. Tout plongé qu'il était dans les choses de la terre, il ne put lever vers le ciel les yeux de son âme pour considérer ce qui pouvait être digne de son Créateur, et il présenta à Dieu les fruits les plus communs de la terre. »

Des suites de la préférence divine devait découler un crime affreux.

LE FRATRICIDE

Caïn, oublié par le Seigneur, entra en une violente colère. Au lieu de s'humilier, de reconnaître ses torts, d'en demander et obtenir le pardon, il se laissa envahir par une profonde tristesse, faite de dépit envers Dieu et de jalousie haineuse pour Abel. Cette antipathie croissait chaque jour et devenait irrésistible.

Dieu, dans sa miséricorde, voulut épargner un crime au fils aîné de nos premiers parents. Paternellement, il lui reprocha l'irritation qui pénétrait son âme : « Pourquoi cette colère? Pourquoi cette tristesse répandue sur vos traits! Ne savez-vous pas comment, si vous faites le bien, ma protection vous demeure acquise, et comment aussi, dans la conviction du devoir accompli, vous pourrez marcher le front haut? Si, au contraire, vous commettez le mal, vous deviendrez la proie du péché..... »

Et Dieu ajoutait une suprême exhortation : « Le désir qui vous porte à la vengeance est moins puissant que vous. Il suffit de vouloir et vous triompherez! »

Sourd à la voix divine, Caïn s'endurcit dans le mal. L'amour-propre blessé avait engendré une haine implacable.

Un jour, il dit à son frère : « Sortons dehors! » Abel, heureux de cette invitation, dont son âme candide ne soupçonnait pas l'odieuse hypocrisie, accepta avec empressement.

Les deux frères, s'éloignant de la cabane qui abritait les premiers membres de la famille humaine, avancèrent dans les sombres forêts dont la voix de l'homme n'avait point encore éveillé les échos.

Lorsqu'ils furent bien loin, hors de la vue des leurs, Caïn, oubliant que Dieu nous voit partout, se jeta sur son frère et le tua. Ce fut le premier meurtre qui se commit sur la terre; ce fut le premier accomplissement — et combien terrible! — de la parole du Seigneur à l'humanité déchue : « Vous mourrez de mort! »

« Attentat horrible! s'écrie saint Jean Chrysostome, périlleuse audace, crime affreux, conduite indigne de pardon, inspiration d'une âme sans frein. O main sacrilège et profondément misérable! Ou plutôt non, ce n'est pas sur la main que doivent retomber notre indignation et notre pitié, c'est sur l'âme dont ce membre n'a été que l'instrument. Ecrions-nous donc : O âme téméraire, perverse et misérable!..... Mais nous aurions beau dire, nous ne l'accablerions jamais assez.

» Comment cette main ne s'est-elle pas desséchée? Comment a-t-elle pu brandir le glaive et donner la mort? Comment l'âme ne s'est-elle pas soudain retirée du corps? Comment a-t-elle eu le triste courage d'accomplir ce forfait? Comment n'est-elle pas rentrée en elle-même et n'a-elle pas changé de dessein? Comment n'a-t-elle pu entendre la voix de la nature? Comment a-t-elle pu supporter le spectacle d'un frère rendant le dernier soupir et gisant sur la terre? Comment a-t-elle pu supporter la vue de ce corps privé de vie sans éprouver elle-même les angoisses de la mort? Quoi! lorsqu'après tant d'années, et bien que nous ayons tous les jours le spectacle de la mort sous les yeux, nous voyons mourir quelqu'un qui ne nous est rien et dont la vie se termine sans violence, nous nous sentons néanmoins défaillir, et, si c'est un

ennemi, tout sentiment de haine s'éteint dans notre cœur. A combien plus forte raison le meurtrier ne devait-il pas ici succomber à la douleur et rendre l'âme en voyant un frère, un homme qui avait reçu le jour du même père et de la même mère que lui, privé tout à coup de souffle et de mouvement, étendu sans vie à ses pieds? »

Et Caïn, satisfait, sans repentir, s'enfuit loin des lieux de son crime.

LE CHATIMENT

Mais Dieu appela le meurtrier: « Caïn, où donc est votre frère Abel? — Mon frère? Je l'ignore. Ai-je donc mission de veiller sur lui? »

Le Seigneur fut irrité de cette arrogance : « Qu'avez-vous fait, Caïn? Ne comprenez-vous pas que le sang de votre frère, ce sang que vous avez répandu sur la terre, crie vers moi et demande vengeance?..... Allez! soyez maudit sur toute la surface de cette terre qui a pieusement reçu le sang versé par votre main fratricide ! Vous continuerez à travailler ce sol, et il demeurera stérile. Et vous serez, là-bas, toujours sans repos et toujours en fuite! »

Caïn fut atterré. Il aurait dû crier : Pardon! Il se réfugia dans le désespoir : « Mon crime est trop grand pour mériter votre indulgence. Dieu! vous me chassez! Eh bien, je disparaîtrai de devant vos yeux; je serai errant et vagabond, exposé, moi aussi, à périr sous le fer d'un assassin! — Non, dit le Seigneur, on ne vous tuera point: vous devez souffrir longtemps. » Et il lui infligea un signe extérieur et visible afin que personne ne le mît à mort.

Alors, le fratricide commença l'expiation.

ABEL, FIGURE DE JÉSUS-CHRIST

On découvre entre la victime de Caïn et le Sauveur du monde de nombreux et frappants traits de ressemblance, dont plusieurs ont été signalés par les Saintes Ecritures elles-mêmes.

Abel innocent — vierge toute sa vie, d'après plusieurs — nous fait penser à celui qui demandait un jour aux Juifs, sans soulever une protestation : « Qui donc, parmi vous, pourrait me convaincre de péché », à celui que saint Paul appelle le Pontife saint, innocent, sans tâche, à tout jamais séparé des pécheurs.

Abel, pasteur de brebis, nous rappelle le Verbe incarné venant sauver le monde et se présentant à l'homme comme le Pasteur qui voudrait rassembler les brebis égarées et les réunir toutes dans un même bercail sous sa paternelle houlette.

Abel, devenu le cauchemar de son frère et l'objet de sa haine, parce qu'il est aimé de Dieu, nous représente le Sauveur Jésus haï et persécuté par ses frères du peuple juif, qui trouvaient dans sa conduite et dans l'exemple de ses vertus le plus sanglant reproche à leur infidélité et à leur hypocrisie.

Abel, mourant martyr du service de Dieu, est bien la figure de Jésus-Christ, crucifié pour avoir courageusement accompli la mission de régénération de l'humanité que son Père lui avait confiée; la figure aussi des innombrables martyrs dont l'Eglise se glorifie, et qui versaient leur sang innocent en témoignage de leur foi et de leur charité divine.

CULTE DE SAINT ABEL

Il ne faut donc pas s'étonner, à la suite de ces rapprochements, d'apprendre que l'Eglise catholique a toujours entouré d'une profonde vénération la mémoire de la victime de Caïn.

Abel fut d'ailleurs canonisé par le Sauveur lui-même, qui, dans l'Evangile, l'appela un jour « Abel le Juste ». Et saint Paul nous déclare que sa foi et ses bonnes œuvres furent la cause de sa mort.

Aussi, son nom revient souvent dans la sainte liturgie. A la messe, tous les jours, le prêtre rappelle à Dieu le sacrifice « d'Abel, son enfant plein de justice »; aux litanies des agonisants, l'on recommande à saint Abel l'âme qui va quitter ce monde; enfin, sa fête est fixée au 30 juillet.

Le souvenir de la vie et de la mort d'Abel a souvent inspiré les artistes chrétiens : plusieurs bas-reliefs de sarcophages rappellent son sacrifice; sa figure reparaît encore dans des peintures et sculptures du moyen âge. Dans ces derniers temps, plusieurs compositeurs ont choisi pour thème d'un oratorio ces premières scènes de la vie humaine. Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs un fragment du remarquable libretto écrit récemment par J. Rosoor pour l'œuvre de C. Félix (1) :

Adam et Ève, au sein d'une nuit tourmentée, ont vainement attendu le retour d'Abel. A peine s'annonce l'aube, qu'ils partent à la recherche de leur enfant bien-aimé.

Ils le retrouvent inanimé. Accablés de douleur, nos premiers parents lui adressent des adieux déchirants.

Des chants consolateurs se font entendre, annonçant la venue du Sauveur.

ÈVE.

Dans le vallon, vois-tu ces brebis dispersées?

ADAM.

Elles cherchent celui qui les a délaissées.
Tu pâlis! dans ma main ta main tremble, et ton cœur
Se soulève agité comme l'onde en fureur!

ÈVE.

C'est le troupeau d'Abel!..... Mais là-bas dans la plaine,
Est-ce Abel endormi?..... Vois cette forme humaine.
Pressons le pas!

ADAM.

C'est lui!

(1) *Abel*, oratorio biblique, poésie de J. Rosoor, musique de Ch. Félix, Tourcoing.

Meurtre d'Abel.

(Bible de Schnorr. Schulgen, Paris.)

ÈVE.

Nous allons le revoir?
Dans mon âme soudain renaît un doux espoir!

ADAM.

Silence! le voici!

ÈVE.

Sur sa paupière close
Que, sans le réveiller, un doux baiser se pose!.....
Sa pâleur est livide!.....

ADAM.

Ah! sur son front glacé
Le souffle du néant aurait-il donc passé!

ÈVE.

Abel! entends le cri de mon âme éplorée!
Réveille-toi! Souris! C'est ta mère adorée,
Celle qui ne vécut toujours que pour t'aimer!
S'il ne m'est plus, enfant, permis à chaque aurore
Dans mes bras enlacés de te presser encore,
Mes yeux avec les tiens puissent-ils se fermer!

ADAM.

Abel, ô mon enfant! Abel, mon doux trésor,
Vers quel monde lointain as-tu pris ton essor?
A nos maux ton amour opposait tant de charmes?
Qui tarira jamais la source de nos larmes!
Adieu! rêves charmants d'innocence et d'amour!
Adieu! votre flambeau n'a brillé qu'un seul jour!

Voix de l'avenir.

Homme! sèche tes pleurs et relève la tête!
A te sauver un jour Dieu fait homme s'apprête;
Tu verras de bonheur l'univers tressaillir,
Sous un ordre nouveau les ténèbres s'enfuir.
La Croix dominera le monde!
Ecrasé sous un pied divin,
Vainement le serpent immonde
Le couvrira de son venin.....
Orgues, lyres, cithares,
Chantez le divin Rédempteur!
Cymbales et fanfares,
Retentissez : c'est le Sauveur!

Quatuor final.

O Croix, notre unique espérance,
Salut, à ton ombre abrités
Nous saurons bénir la souffrance
Et pleurer nos iniquités.
Un jour, au sein de la victoire,
Assurés de notre pardon
Nous chanterons l'hymne de gloire,
L'hymne de la Rédemption!.....

SAINTE JULIETTE

Fête le 30 juillet.

Pendant que les bourreaux préparent le bûcher où son corps doit être consumé, sainte Juliette prêche aux fidèles qui l'accompagnent et leur recommande de rester fermement attachés à leur foi.

PERSÉCUTION DE DIOCLÉTIEN

La persécution de Dioclétien et de ses deux complices dans son œuvre impie est certainement celle qui vit couler le plus de sang chrétien. N'est-ce pas, en effet, de cet empereur qu'on rapporte qu'il faisait graver sur les monnaies de son temps ce mot fameux de *Deletio nominis christiani?* Il faut supprimer le nom chrétien. Un édit, publié le 24 février 303, après avoir ordonné la destruction des églises et la tradition des livres sacrés, enlevait aux chrétiens leurs droits politiques, civils et domestiques, les déclarait infâmes et incapables d'être écoutés en justice, pour quelque cause que ce fût. Raffinement d'injustice et de cruauté, tous les chrétiens de la sorte étaient privés de la protection des lois de l'empire et des privilèges de tout citoyen, et tout le monde se trouvait armé contre eux : plus aucun appui, plus aucun soutien ne leur restait.

Sainte Juliette souffrit à l'occasion de cet édit.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BASILE

Elle nous est connue uniquement par un panégyrique de saint Basile, prononcé en 375, au jour de son anniversaire glorieux, dans la grande métropole de Césarée. C'est un document de valeur, vraiment historique, car Basile était sur les lieux mêmes, et, né peu après (329), il avait pu et dû même connaître les traditions locales des premiers chrétiens sur leurs chers martyrs. Les faits qu'il raconte sont certainement exacts, leur structure en est si précise, dit P. Allard, et le récit tellement circonstancié, qu'on ne peut douter de l'exactitude au moins générale du canevas. Aussi le suivrons-nous pas à pas.

RICHESSES DE SAINTE JULIETTE

Notre sainte martyre naquit en Cappadoce peut-être même à Césarée, sur le fleuve Halys, en

face du mont Argée. Elle se distinguait entre ses concitoyens par sa vertu, son esprit et son courage. Grâce à son alliance avec l'une des plus notables familles de la ville, elle avait augmenté encore l'immense patrimoine que ses ancêtres, chrétiens et pieux comme elle, lui avaient légué, malgré leurs abondantes aumônes et leurs dépenses en constructions de toutes sortes pour abriter et couvrir les misères de ce monde. De bonne heure, un accident la laissa veuve. Il semble qu'elle n'eût pas d'enfants : Basile en dirait un mot pour rehausser le sacrifice qu'elle va être appelée à faire.

Laissée propriétaire de grands biens, elle imita constamment les exemples si chrétiens de ses parents, faisant à tous d'abondantes aumônes, d'utiles fondations et ne rebutant aucun des pauvres qui affluaient à sa porte. Elle savait, en sa foi vive, que dans les richesses l'âme est grande, quand elle se met au-dessus d'elles, non en les désirant, mais en les méprisant, selon le mot de saint Augustin.

Aussi ses terres innombrables produisaient le blé qui fournissait le pain des indigents, ses métairies et ses troupeaux étaient, pour ainsi dire, les biens de tous les pauvres de la contrée. Ses esclaves, que, d'après la coutume du temps, elle avait en grand nombre, étaient traités avec douceur et comme des frères, car, en les prenant à son service, elle savait les affranchir des liens cruels du démon pour les mettre sous le joug suave du Christ, ne pouvant pas — son rang le réclamait ainsi — les affranchir d'un seul coup devant la société.

JULIETTE EST DÉPOUILLÉE DE SES BIENS

Cette sublime charité eut le don d'exciter la jalousie des païens surpassés, dans leur philanthropie trop souvent mensongère et égoïste, par cette humble veuve, retirée, comme en une solitude, dans le modeste palais de ses pères.

L'un de ses envieux était renommé par son avarice et sa violence. Il était coupable déjà d'avoir, par rapine et par force, amassé des richesses, acquis des biens qu'il dépensait dans des débauches et des orgies sans nom. Déjà il avait enlevé à Juliette beaucoup de terres, sans qu'elle eût pu obtenir gain de cause. Peu à peu, il réussit à s'approprier champs, métairies, bestiaux, esclaves même, en un mot la plus grande partie du patrimoine de la veuve.

Plusieurs fois, elle eut recours aux tribunaux de moindre importance, mais toujours l'usurpateur l'avait évincée de son droit par de grosses sommes versées dans les mains des juges. Enfin, elle se décida, dans l'intérêt des pauvres et des indigents, qui depuis longtemps n'avaient plus d'autre nom pour elle que celui de Mère ou de Providence, à le citer devant les hauts tribunaux de la ville de Césarée.

LE PROCÈS

Le procès ne put avoir lieu que quelques jours après la déposition de la plainte, contrairement, paraît-il, à ce qui se passait alors régulièrement. Le ravisseur en profita pour s'entourer de complices, pour gagner ou suborner de faux témoins. Le jour fixé, il se présenta fièrement et muni de nombreux présents destinés à corrompre les juges. Juliette vint seule et résignée.

L'appariteur appela la cause en présence des avocats. La séance commença par le plaidoyer de Juliette elle-même. Après avoir exposé ses griefs et dévoilé les fraudes et l'injustice criante de son adversaire, elle établissait contre lui, d'une manière assurée et convaincante, les origines certaines et anciennes de sa propriété, la longue durée de sa pacifique possession, et se plaignait, en termes alarmants, de l'audace et de la cupidité du spoliateur.

Soudain, prévoyant qu'il ne pourrait ni répondre à tant d'éloquence, à laquelle il ne s'attendait guère, ni se défendre en aucune façon, le ravisseur s'élança au milieu du forum et déclara, d'une voix que la rage étranglait, que Juliette ne pouvait pas paraître en justice, et que dès lors elle n'avait pas le droit de lui intenter un procès. Comme le juge en demandait le motif :

« Elle est chrétienne, continua-t-il. Le droit commun n'existe plus pour les affiliés à cette secte, pour ceux qui n'abjurent pas la foi du Christ, pour tous ceux enfin qui n'adorent point les dieux impériaux : c'est le rescrit de notre auguste et vénéré empereur. Qu'elle abjure ou qu'elle meure ! »

Cela se passait, en effet, peu après la publication de l'édit dont nous avons fait mention au début de cette vie et qui refusait aux chrétiens, dit Lactance, tout droit d'ester en justice, même pour demander réparation d'une injustice.

Le préteur connaissait la loi : il déclara donc recevable l'opposition fondée sur le droit infâme du rescrit et donna raison au spoliateur. Il était sans doute aussi secrètement heureux de faire montre de son dévouement aux empereurs et se promettait de ne pas finir le procès sans en recueillir quelque honneur ou quelque avantage pour lui-même.

L'INTERROGATOIRE
JULIETTE AFFRONTE NOBLEMENT LA COLÈRE DU JUGE

Il laissa donc de côté le principal de l'affaire, sembla oublier le vrai motif du débat, et répéta solennellement les derniers mots du spoliateur : « Si tu veux que j'examine ta cause, renonce d'abord à ton Christ. »

Juliette se tait, mais se recueille profondément, demandant lumière et force à son Dieu à qui elle est dévouée corps et âme ; car elle voit, elle aussi, l'odieux manège : il ne s'agit plus désormais de ses champs et de ses richesses, mais de sa foi, et de son âme.

Sur l'ordre du préteur, on dresse un autel avec quelques planches, on court chercher la statue d'un dieu quelconque ; on apporte de l'encens et un brasier.

Le président alors, d'une voix solennelle et claire, de façon à être entendu de l'assistance, propose aux deux parties cette alternative : « Renier le Christ et jouir de la protection des lois ; ou garder la foi, et alors ne plus participer ni à la justice ni à aucun privilège de la cité. »

La sommation s'adressait surtout et même uniquement à Juliette. La partie adverse offrit son sacrifice.

Vint le tour de la sainte veuve : pour elle, la foi avait toujours été le premier des biens. Elle n'hésita pas, et avec force : « Je suis chrétienne, s'écria-t-elle, et jamais je n'offrirai de l'encens aux démons. » Le juge veut la calmer et lui dit avec une douceur trompeuse : « Si tu ne sacrifies pas aux dieux, tu seras dépouillée de tes biens. » Elle répond encore avec la plus grande force : « Tu peux me ravir tous mes biens; tu peux en enrichir des scélérats : tu as la force pour toi; mais jamais tu n'obtiendras de moi ce que tu demandes, car ma volonté n'est qu'à Dieu et à moi. »

Le juge, qui jusque-là avait paru bienveillant, rugit alors de colère et menace de nouveau : « Sacrifie, sinon on ne te prendra pas seulement tes biens, on te ravira encore la vie. » Mais l'ardeur du martyre s'est emparée, à son tour, de Juliette: aussi écoutons sa fière réponse, c'est une prédication sublime à l'adresse de tous ceux qui tiennent tant aujourd'hui aux biens périssables de ce monde : « Périsse ma vie, périssent tous mes biens, périsse même mon corps, et qu'il soit mis en mille pièces, plutôt que de mes lèvres sorte une seule parole qui puisse être une offense pour mon Dieu, mon Créateur! » Et à une autre instance du juge qui lui faisait remarquer quelle folie était la sienne de s'exposer ainsi à perdre tous ses biens pour un si futile sujet, elle ajouta : « En perdant tout sur la terre, je trouverai tout au ciel, et pour le peu que vous me ravirez ici-bas en me prenant mes terres, je gagnerai le paradis là-haut. »

SENTENCE DU MAGISTRAT

Le préteur, irrité de cette résistance à laquelle il était loin de s'attendre, de la part surtout d'une faible veuve, insista encore et longtemps menaça; mais à toutes ses instances comme à toutes ses menaces Juliette n'avait qu'une réponse : « Je suis la servante du Christ »; elle proclama bien haut toute son horreur pour ceux qui voulaient l'amener lâchement à abjurer sa foi. Le juge avait perdu patience. L'assemblée presque tout entière formée de païens et du parti du spoliateur l'avait, dès le début de l'interrogatoire, comme forcé, par ses cris et ses vociférations, à condamner la faible veuve, même sans autre forme de procès. « L'arbre une fois tombé, chacun s'empresserait, pensaient-ils tous, de l'émonder à son profit », et tous se verraient payés de la sorte du concours apporté au ravisseur. Le magistrat avait jusque-là, comme malgré lui, résisté à la populace; mais le moment vint où il ne put plus retenir la foule irritée, et il prononça précipitamment la sentence. La teneur du rescrit fut appliquée dans toute sa rigueur : Juliette, ainsi que le voulait l'édit, était déclarée déchue de tout droit sur les biens qu'elle revendiquait, et l'usurpateur confirmé dans son injuste détention.

Mais la peine ne s'arrêtait pas là. Le procès avait révélé qu'on avait affaire à une chrétienne, et de nombreux édits précédents la condamnaient par le fait même de son attachement à la foi du Christ. Elle avait osé résister en face au préteur et aux ordres impériaux; elle restait inébranlable dans sa folle obstination : un châtiment exemplaire était nécessaire : on la condamna au supplice du feu. Elle allait donc être brûlée vive.

LE SUPPLICE
ELLE ENCOURAGE LES FEMMES CHRÉTIENNES A RESTER FIDÈLES A LEUR FOI

La sentence capitale ne la trouva pas moins héroïque que les menaces qu'on venait de lui faire. Une joie toute céleste se répandit sur son visage; elle devint resplendissante de clarté. On la vit se plonger dès lors dans une prière profonde et rendre d'abondantes actions de grâces à Dieu qui la jugeait enfin digne de mourir martyre : l'objet de ses vœux les plus chers, le rêve de toute sa vie.

Le lieu du supplice avait été fixé en dehors des murs de la ville. On voulut l'y mener; elle y marcha joyeusement, comme impatiente des souffrances, impatiente aussi de quitter cette terre, dont la sentence de mort l'avait, pour ainsi dire, chassée, en la dépouillant de tout ce qui pouvait encore jusque-là l'y retenir.

Elle assiste, joyeuse toujours, aux préparatifs qu'on prolonge à dessein, comme pour la terroriser. Mais, durant ce temps, elle prêche à la foule, ou au moins aux quelques fidèles qui l'ont suivie, pour lui faire cortège jusqu'à la mort et l'aider de leurs prières au suprême moment. Ils croyaient que la faiblesse de son sexe aurait besoin de consolations et d'encouragements; c'est elle, au contraire, qui, semblable à un généreux athlète, les exhorte, après leur avoir montré la voie et le terme, à rester inébranlables dans leur foi et à adorer, avec la plus grande ferveur, le seul vrai Dieu, créateur de tous, et du ciel et de la terre. Aux femmes qui l'assistent en pleurs, elle recommande de demeurer fermes dans la piété et de ne pas trop s'excuser sur la faiblesse de leur sexe. « Nous avons été créées, comme l'homme, à l'image de Dieu. Le Créateur a-t-il pu nous faire moins capables de vertu? Nous sommes les égales de l'homme en tout, chair de sa chair, os de ses os; aussi Dieu exige-t-il de nous une foi non moins solide et non moins robuste, et un zèle pour sa gloire non moins ardent que ceux de nos compagnons sur terre. »

Cependant les païens étaient frappés d'étonnement. Le christianisme leur apparaissait, sans doute, par le spectacle de cette sublime indifférence pour la vie et pour la mort, comme une grande école de stoïcisme. Mais ils ne pouvaient, en aucune façon, arriver à comprendre comment une personne de ce sexe, de cet âge, de ce rang — car tout était, en effet, pour les frapper d'admiration dans la jeune veuve! — faisait, avec une telle force et une telle allégresse, le sacrifice de tous les avantages d'une honorable position dans le monde et surtout s'apprêtait, joyeuse et triomphante, à quitter cette terre où tout, avec un mot sorti de sa bouche, pouvait lui sourire à nouveau. Et tous admiraient son intrépidité à envisager la mort.

BELLE CONDUITE DE JULIETTE
LES FLAMMES RESPECTENT SON CORPS

Mais leur étonnement devait aller plus loin encore. Le bûcher avait été dressé; les bourreaux alors s'avancent vers la veuve pour l'arracher à ceux qu'elle console et ravit en même temps par ses dernières paroles et ses derniers baisers. Juliette s'en aperçoit et ne voulant pas que leurs mains profanes et impures aient le moindre contact avec son corps pur, par une sublime impulsion de la grâce, elle s'élance soudain sur le bûcher, comme sur un lit glorieux. On y met le feu. Peu à peu, la fumée monte épaisse et noire et dérobe, pour un instant, la glorieuse martyre aux yeux des assistants. Juliette meurt étouffée, mais, par un nouveau miracle, le feu respecte son corps et l'on voit les flammes s'élever autour et au-dessus d'elle, comme une arcade ardente, un nimbe gigantesque et illuminé.

Frappés de ce prodige, les païens s'enfuirent. Les quelques chrétiens qui assistaient au martyre en informèrent ceux qui s'étaient enfermés dans leur maison. Ils vinrent alors nombreux au lieu du supplice, comme à un pèlerinage, retirèrent avec soin du bûcher encore fumant le corps de leur Sainte et l'ensevelirent avec honneur dans l'atrium d'une des plus grandes églises de la ville.

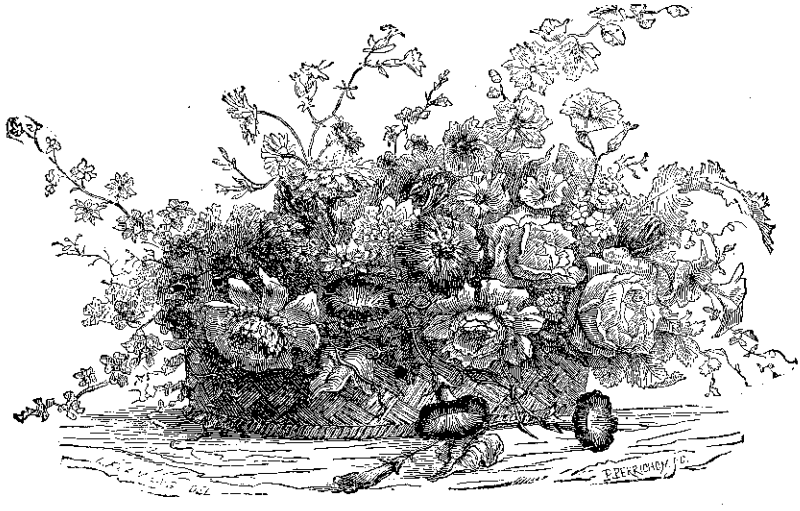
UNE SOURCE MIRACULEUSE

Saint Basile parle de ce trésor précieux : il dit qu'il enrichit de bénédictions et l'endroit où il se trouve et tous ceux qui y viennent se recommander à la Sainte. Après sa mort, Juliette avait obtenu de Dieu de rester encore la mère et la providence des pauvres. L'orateur raconte une des principales bénédictions accordées à la ville de Césarée elle-même. Le fait dut, sans doute, arriver quelques jours seulement après la sépulture de sainte Juliette. Près de l'endroit où le corps avait été déposé — certains auteurs, avec moins de raison, croyons-nous, disent que ce fut à l'endroit même du bûcher, — on vit jaillir une source rafraîchissante et abondante; de plus, cette eau était très agréable au goût, alors que toutes celles des environs étaient salées et malsaines. Ainsi, dit-il, Juliette, comme une mère généreuse, continuait à soulager tous les habitants. Et il comparait ce bienfait, accordé aux habitants de Césarée, à celui que Dieu avait jadis accordé aux habitants de Jéricho par le prophète Elisée, changeant, en une boisson agréable et douce l'eau du lieu qui, de sa nature, était salée. Il concluait enfin, avec son éloquence persuasive : « Hommes, ne vous montrez pas moins pieux ni moins forts que les femmes pour la défense de votre foi. Et vous, femmes, ne soyez pas indignes de cet exemple; mais, renonçant à toute excuse, embrassez généreusement la piété, puisque l'expérience a démontré que la fragilité de votre sexe ne saurait être un obstacle aux meilleures et aux plus belles actions. »

L'Eglise a inséré le nom de Juliette au catalogue de ses saints, le 30 du mois de juillet. Les Grecs en font également mémoire.

SOURCES

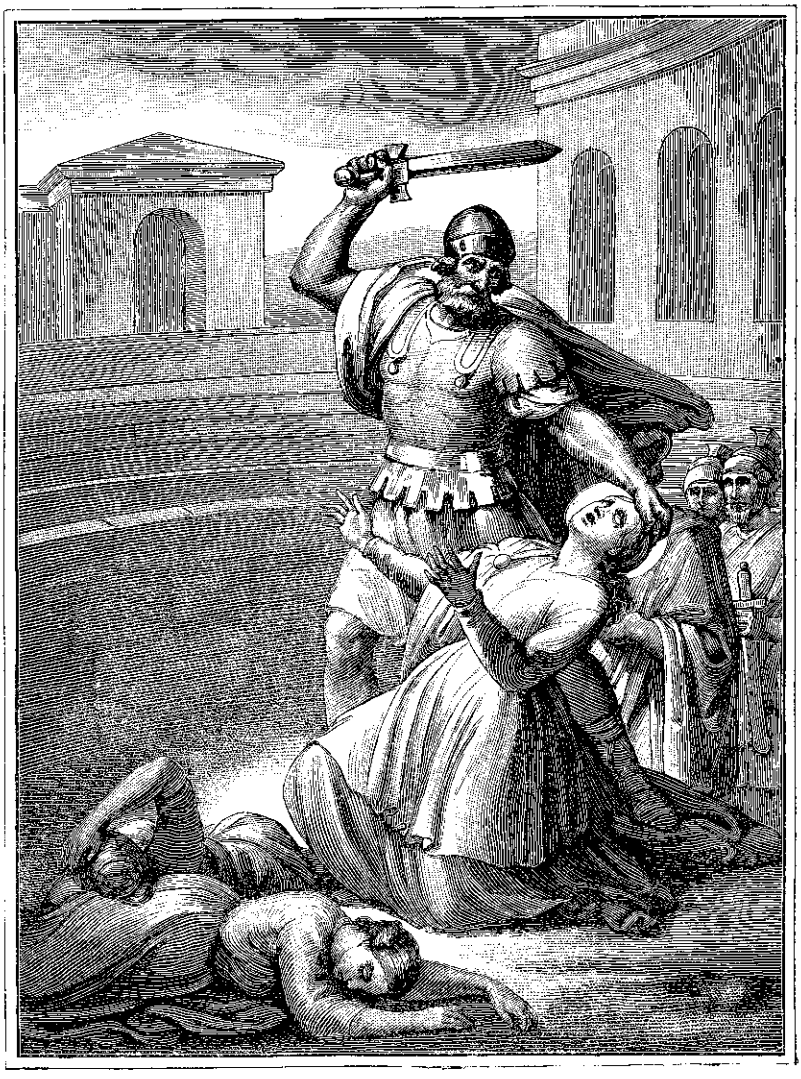
P. Allard : *Saint Basile.* — Saint Basile : Homélie V, 1 et 2. Le reste est la suite du sermon sur *l'action de grâces.* — *Petits Bollandistes*, au 30 juillet.



LES SAINTES MAXIME, SECONDA, DONATILLE

martyres en Afrique en 304

Fête le 30 juillet.



Les saintes Maxime, Seconda, Donatille, meurent décapitées dans l'amphithéâtre.

LA DIXIÈME PERSÉCUTION

En l'année 303, l'empereur Dioclétien, cédant aux instances du César Galère, signa un édit de persécution contre les chrétiens, qui fut exécuté dans la plupart des provinces romaines avec une rigueur et une violence inouïes. On confisqua les biens des fidèles, on les obligea à livrer les livres saints et les objets du culte, et on s'ingénia de toute manière pour arriver à les faire sacrifier aux dieux de l'empire. Les places publiques, les boutiques elles-mêmes étaient ornées de statues païennes auxquelles il fallait offrir de l'encens à l'occasion des moindres actes de la vie civile. Refuser, c'était s'exposer aux plus terribles châtiments et à la mort la plus épouvantable. Si l'Eglise compta bien des martyrs pendant cette persécution, elle fut aussi, hélas! le témoin attristé de bien des apostasies. C'est en Afrique que la haine du nom chrétien s'exerça avec plus de fureur; c'est en Afrique également que cette persécution fit le plus de martyrs.

APOSTASIE DE TOUTE UNE BOURGADE CHRÉTIENNE

Dans les derniers jours de juillet de l'année 304, après le coucher du soleil, la petite bourgade de Céphalitana, en Numidie, préludait au repos de la nuit par ces chants du soir, ces danses, ces jeux, ces conversations, ces promenades, en un mot, par ce renouveau de vie qui agite un instant les villages du Midi après les heures brûlantes de la journée. Au milieu de ce tumulte, nul ne remarqua l'arrivée d'un groupe de voyageurs qui profitaient des ombres de la nuit pour s'introduire dans la ville sans éveiller l'attention des habitants. C'était le proconsul d'Afrique lui-même, Anolinus, suivi d'une faible escorte, qui venait exécuter les ordres des empereurs. La nouvelle de la persécution n'avait point encore troublé la communauté chrétienne de l'endroit, qui vivait paisiblement et presque au grand jour. Anolinus se rendit chez les magistrats chargés de rendre la justice à Céphalitana, montra l'édit des empereurs et ordonna de réunir sur-le-champ tous les chrétiens de l'endroit. La nuit était déjà fort avancée et tous reposaient dans leurs maisons, lorsque la police impériale commença ses perquisitions. Vers 9 heures du matin, tous les chrétiens de la ville furent amenés devant le proconsul, siégeant sur son tribunal.

Anolinus leur demanda : « Etes-vous chrétiens ou païens? »

Ils répondirent tous : « Nous sommes chrétiens. »

Le proconsul reprit : « Maximien et Dioclétien, nos très pieux et très augustes empereurs, ont daigné m'envoyer des lettres qui m'ordonnent d'assembler tous les chrétiens et de les contraindre à sacrifier aux dieux. Ceux qui refuseront d'obéir à leurs ordres seront livrés à des tourments et des supplices divers. »

Pris ainsi à l'improviste, la crainte de la mort prévalut sur leur amour de la vérité. Peut-être auraient-ils résisté si quelque voix autorisée s'était fait entendre pour ranimer leur courage, mais les prêtres et les diacres eux-mêmes, oubliant leur devoir, donnèrent les premiers l'exemple de l'apostasie. Toute la foule des chrétiens adora misérablement les idoles. Après ce premier crime, l'aveuglement s'empara de leur âme et l'esprit de Satan habita en eux.

LES DEUX VIERGES MAXIME ET DONATILLE REFUSENT D'ADORER LES IDOLES

Cependant, deux jeunes filles remarquables par leur piété autant que par leur beauté ne voulurent point offrir de l'encens aux démons. Le proconsul semblait ne pas prêter attention à elles, mais la populace se mit à crier en les désignant : « Nous avons tous consenti à adorer les dieux, et voici deux jeunes filles qui s'obstinent à ne pas vouloir faire comme nous ! »

Anolinus s'écria : « Qu'on me dise leur nom. »

La populace répondit : « On les appelle Maxime et Donatille. »

On les lui amena, et, lorsqu'elles furent devant lui : « Nous voici, lui dirent-elles, que veux-tu donc savoir de nous? »

Anolinus interrogea Maxime : « De quel droit méprises-tu nos empereurs pieux et augustes? »

Maxime répondit : « De mon droit de chrétienne, car, sache-le, je professe la religion du Christ. »

Anolinus dit : « Quel âge as-tu? »

Maxime répondit : « Me prendrais-tu pour une fille de magicien ou une magicienne comme toi? »

Elle parlait ainsi, jugeant l'interrogatoire injurieux pour sa dignité de chrétienne. Les magistrats n'ont le droit d'appeler à leur tribunal que des femmes criminelles, et Maxime, forte de son innocence, ne lui reconnaissait pas le droit de l'interroger.

Anolinus lui dit : « Comment sais-tu que je suis magicien? »

Maxime répondit : « Parce que le Saint-Esprit habite en nous, mais c'est un démon que je vois dans ton âme. »

Anolinus dit : « Par le Dieu vivant, je t'adjure de me dire ton âge. »

Etrange formule dans la bouche d'un païen. Qu'entendait le proconsul par cette expression : « le Dieu vivant? »

Il savait que c'était là le Dieu des chrétiens, et dans son âme il le redoutait sans doute. Il savait aussi qu'un chrétien refuserait toujours de prêter serment par Jupiter ou par la Fortune de Rome. Peut-être aussi prononça-t-il ces paroles d'un ton insinuant, comme pour faire croire aux deux chrétiennes qu'il n'en voulait point à leur foi, mais qu'il n'exigerait qu'une formalité extérieure.

Maxime lui dit : « Tu n'es qu'un magicien, ne te l'ai-je pas dit? »

Anolinus reprit : « Voyons, indique-moi ton âge, si tu le connais? »

Maxime, qui pour rien ne voulait être séduite, chercha quelque injure qui exaspérât le païen. Avec une crudité de langage qui étonne moins de la part d'une ardente Africaine et que d'ailleurs les martyrs de cette contrée se permirent maintes fois, elle lui adressa cette imprécation : « Puisses-tu te rompre les côtes, toi qui m'interroges ainsi sans en avoir le droit. Eh bien, sache-le, j'ai quatorze ans. »

Anolinus dit : « Tu n'en auras jamais quinze si tu ne sacrifies aujourd'hui à nos dieux. »

Maxime répondit : « Sacrifie-leur tant que tu voudras, toi qui leur ressembles. »

Anolinus dit : « Tu vas recevoir ta sentence. »

Maxime répondit : « Fort bien, je le désire et je le veux. »

Anolinus dit : « Réfléchis donc et prépare ton âme à entendre ta condamnation. »

Maxime répondit : « Il vaut mieux pour moi recevoir ma condamnation de toi que de mépriser le Dieu unique et seul véritable. »

Anolinus dit : « Encore une fois, sacrifieras-tu, oui ou non? »

Maxime répondit : « Je reste fidèle à mon Dieu. Je n'adorerai jamais les dieux étrangers. »

Anolinus dit : « Je veux bien patienter avec toi jusqu'à ce que tu sois maîtresse de toi-même. »

Maxime répondit : « Je suis tout à fait maîtresse de moi-même. Dieu, d'ailleurs, me fortifie contre

toi; aussi tu peux bien être sûr que tu auras le dessous avec moi. »

INTERROGATOIRE DE DONATILLE

Anolinus demanda à Maxime: « Qui est avec toi? »

Maxime répondit: « Ma sœur Donatille. »

Anolinus commença ensuite l'interrogatoire de cette dernière: « Donatille, es-tu *païenne* ou chrétienne? »

Donatille répondit: « Le démon est encore dans ton cœur. Il peut bien te tenter, mais toi, tu ne pourras tenter les autres. »

Anolinus dit: « Vous persistez encore dans votre obstination? »

Donatille répondit: « Ce que tu appelles obstination, c'est la constance que nous donne l'autorité du Christ. Ton autorité à toi, c'est celle du démon. Entre Dieu et le démon, il y a une grande distance. Dieu est béni par nous, et toi, c'est le démon qui reçoit tes impurs hommages. »

Anolinus dit: « Sacrifiez, car il faut craindre et respecter les ordres des empereurs nos maîtres. »

Donatille répondit: « Les ordres des empereurs périront, tandis que ceux de Dieu seront éternels. »

Anolinus dit: « Je t'en supplie, enfant, ne m'oblige pas à te livrer au supplice. »

Donatille répondit: « Ton supplice sera une bonne fortune pour mon âme. »

L'AUDIENCE EST SUSPENDUE

Le proconsul, espérant que la nuit passée en prison amollirait le courage des martyres, suspendit cet interrogatoire, dont l'issue devait leur être sûrement fatale. Et, comme la plus grande partie de sa tâche était accomplie à Céphalitana, il ne voulut pas retarder davantage son départ pour la ville de Tuburbis. Il annonça donc publiquement qu'il allait se remettre en route dès le lendemain et qu'il emmènerait avec lui les deux chrétiennes. « Pour tout châtiment, leur dit-il, je commande seulement qu'on vous prive de toute nourriture jusqu'à ce que vous reveniez à de meilleurs sentiments. »

Les Saintes répondirent: « Que nous importe! N'avons-nous pas pour nous la nourriture du Très-Haut? Quant à ton pain, c'est le pain du diable. »

Anolinus dit: « Qu'on ne leur donne que du fiel et du vinaigre. »

Maxime et Donatille répondirent: « Garde pour toi le fiel et le vinaigre. » Et elles ajoutèrent pour l'exaspérer: « Puisses-tu n'être que vinaigre! »

LA VIERGE SECONDA SE JOINT AUX DEUX SŒURS

Le lendemain matin, l'escorte du proconsul fit lever les deux sœurs et les conduisit avec elle dans la direction de Tuburbis. La petite troupe était arrivée devant une riche villa patricienne. Alors se produisit une scène aussi touchante qu'inattendue. Il y avait, dans cette villa, une jeune chrétienne d'environ douze ans, à qui sa beauté avait déjà attiré de nombreux prétendants, mais qui les avait tous refusés pour se donner tout entière à l'amour de Dieu. Elle vit passer les Saintes, du haut de la terrasse de sa maison, et, au risque de se tuer, elle sauta sur la route et se mit à crier, à la suite des martyres: « Chères sœurs, ne m'abandonnez pas. »

Maxime et Donatille lui dirent: « Reste, tu es l'unique enfant de ton père. A qui vas-tu l'abandonner? »

Mais Seconda disait: « Il vaut mieux pour moi me séparer de mon père selon la chair que de ne pas répondre à l'amour du père de mon âme. »

Maxime et Donatille insistèrent: « Considère l'âge et les cheveux blancs de ton père et ne l'abandonne pas. »

Seconda dit: « Prenez garde que Dieu ne vous punisse, si vous me repoussez. »

Maxime répondit: « Sache donc que nous sommes condamnées aux supplices. Aurais-tu la force nécessaire pour les subir? »

Seconda dit: « Les supplices de ce monde ne m'effrayent aucunement. Je ne désire qu'être unie à l'époux de mon âme: Jésus-Christ. »

Maxime reprit: « Pauvre enfant, tu es trop jeune pour résister aux tourments. »

Seconda dit: « Il faut que je vous suive. Si je reste, on va me livrer à un époux charnel. Et moi, je veux recevoir un époux qui ne violera point ma virginité. Je suis une enfant, c'est vrai, mais mon époux me consolera et me fortifiera. »

Donatille lui dit alors: « Viens donc avec nous. Voici venir le jour de notre martyre, et un ange de bénédiction s'avance à notre rencontre. »

C'était le soir, le soleil disparut à l'horizon, et on profita de la fraîcheur de la nuit pour achever le reste du chemin à parcourir.

LE DERNIER INTERROGATOIRE

Le lendemain, vers 3 heures de l'après-midi, Anolinus fit comparaître les trois chrétiennes à son tribunal, dans la ville de Tuburbis. Il commença ainsi:

« J'espère, cette fois, que vous sacrifierez? » Il pensait à part lui que les Saintes consentiraient à dissimuler, se trouvant maintenant loin de leurs compatriotes et exténuées par la marche et le jeûne.

Maxime répondit: « Nous avons déjà sacrifié à celui à qui nous avons promis nos âmes. »

Le proconsul, voyant qu'il n'avançait à rien, remit la sentence à un autre jour. Le lendemain donc, le quatrième jour d'avant les calendes d'août (28 juillet), de grand matin, cette fois, Anolinus monta sur son tribunal et fit flageller, devant lui, Maxime et Donatille.

Maxime s'écria pendant le supplice: « Ce ne sont pas de vrais tourments ceux qui n'affligent que la chair et qui laissent l'esprit libre, fort et enivré de consolations. »

Anolinus, voyant que ce supplice ne servait de rien et tournait à sa confusion, ordonna qu'on les étendît sur un lit de pierres tranchantes et qu'on les y traînât impitoyablement. Maxime et Donatille lui dirent, au milieu des tourments, tandis

que le sang ruisselait de tous leurs membres :

« Ne sais-tu pas que nous avons un habile médecin qui guérit nos plaies et fortifie nos âmes? Tu te diminues toi-même aux yeux de tous, et nous autres nous grandissons par notre confiance en Dieu. »

Le proconsul les fit alors étendre sur le chevalet. Tandis que leurs membres étaient affreusement disloqués par la traction des cordes sur leurs bras et leurs jambes, Maxime et Donatille eurent un cri de douleur, mais, aussitôt, se reprenant, elles dirent : « Que la volonté de Dieu se fasse. L'homme doit souffrir pour son maître. »

Anolinus, croyant à leur défaite, voulut prolonger leur supplice afin de triompher de leur volonté; mais il était à craindre que l'excès de la souffrance ne les fît mourir plus tôt qu'il ne le désirait. Obéissant à cette pensée et non à un sentiment de pitié, il demanda qu'on détachât les martyres et qu'on leur fît boire une boisson réconfortante appelée *tatiba*.

Maxime et Donatille lui répondirent : « Es-tu fou ? Garde ta boisson; n'avons-nous pas pour breuvage le Dieu Très Haut. »

Le proconsul, hors de lui, s'écria : « Qu'on mette des charbons ardents sur la tête de Maxime et Donatille! »

Les Saintes affrontèrent résolument cet incroyable supplice, mais Dieu leur en adoucit les rigueurs, et elles s'écrièrent : « Voici que se réalise pour nous la parole de l'Ecriture : « Nous sommes passés à travers le feu et l'eau pour arriver en un lieu de rafraîchissement. »

LES TROIS SAINTES LIVRÉES AUX BÊTES ET DÉCAPITÉES

Anolinus donna l'ordre que l'on conduisît Maxime et Donatille dans l'amphithéâtre, en attendant qu'il eût interrogé Seconda. Les deux martyres lui dirent : « Le temps nous presse; allons, prononce ta sentence. »

Le proconsul dit : « Allez-vous-en, car je suis fatigué. »

Maxime et Donatille dirent : « Comment peux-tu être déjà fatigué? Tu viens d'arriver voilà une heure à peine. »

Anolinus alors voulut en finir ; il demanda à Seconda si elle consentait à sacrifier, et, sur son refus, il prononça la sentence :

« Nous ordonnons que Maxime, Donatille et Seconda soient exposées aux bêtes. »

Elles répondirent : « Notre heure est venue. Ce que tu veux faire, fais-le. »

Les trois vierges furent donc conduites à l'amphithéâtre pour préluder aux combats qui devaient s'y livrer ce jour-là. Déjà le peuple était rassemblé et on n'attendait plus que le proconsul. Un sentiment de pitié mêlée d'admiration parcourut les rangs des spectateurs lorsqu'on vit s'avancer les trois chrétiennes, si jeunes, si belles et si modestes. Le proconsul ordonna au vénateur Fortunat de lâcher contre elles un ours féroce qui n'avait rien mangé depuis trois jours. Fortunat semblait hésiter, mais Donatille lui dit : « Fais ce qu'on te demande, et ne crains rien pour nous. » Le vénateur ouvrit alors la porte de la caverne que remplissaient les rugissements de l'animal féroce.

L'ours furieux courut vers ses victimes pressées toutes les trois ensemble, le regard vers le ciel; mais, ô prodige! oubliant sa faim et sa rage, le fauve se mit à lécher les pieds des trois vierges, sans leur faire aucun mal.

Anolinus, vaincu encore cette fois, s'écria du haut de sa tribune : « Qu'on tranche la tête à Maxime, Donatille et Seconda. »

Un soldat descendit dans l'arène et accomplit sur-le-champ l'ordre du proconsul. En entendant leur sentence de mort, les Saintes s'étaient écrié : *Deo gratias !*

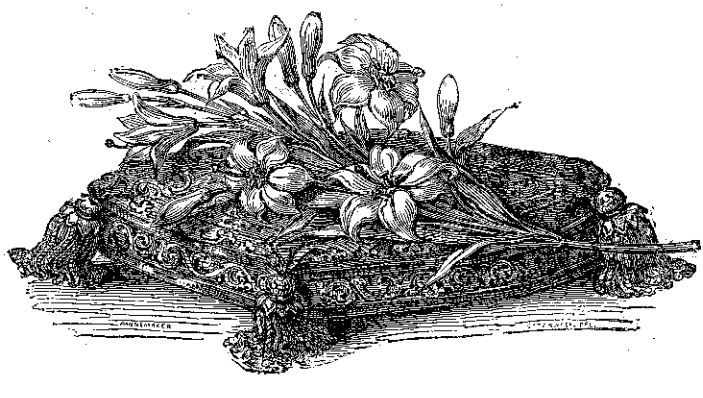
CULTE

Les trois Saintes Maxime, Donatille et Seconda furent très célèbres dans l'Eglise d'Afrique, ainsi qu'en témoignent les anciens martyrologes de cette contrée et, plus spécialement, un calendrier de Carthage du VI^e^ siècle. Pour confirmer ces données, nous pouvons ajouter une ancienne inscription de Testur, publiée dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, t. VIII, p. 172 :

SANCTÆ TRES
MAXIMA
DONATILLA
ET SECUNDA
BONA PUELLA

SOURCES

Ancien manuscrit publié, pour la première fois, dans les *Analecta Bollandiana* t. IX, p. 110 et seq.



LA BIENHEUREUSE JEANNE BAILE,

Clarisse à Grenoble (1438-1486).

Fête le 30 juillet.

La Bienheureuse supplie le gouverneur du Dauphiné de l'aider à fonder un couvent.

La Bienheureuse console les indigents à qui elle a fait remettre des secours.

NOBLE ORIGINE — PIÉTÉ PRÉCOCE DE JEANNE

DANS la première moitié du XV^e^ siècle vivait à Grenoble Jean Baile, seigneur de Pellafol, de Saint-Julien, de Chaillol et de Freizinière. Il exerçait, dans le Conseil du Dauphiné, les charges d'avocat et de procureur ; la profondeur de son savoir, la solidité de ses conseils, sa grande expérience et sa maturité dans les affaires devaient attirer bientôt sur lui l'attention.

Déjà, dès 1439, quand Charles VII, roi de France, vint à Lyon avec le dauphin Louis, Jean Baile, député par le Conseil auprès du souverain, reçut un témoignage évident de sa satisfaction. Moins de dix ans plus tard, celui qui devait être Louis XI devenait gouverneur du Dauphiné. En lui confiant cette charge, Charles VII avait espéré occuper son naturel remuant et le maintenir dans le devoir, mais il n'en fut rien, et Louis abusa de la confiance que lui avait témoignée son père.

Pour abaisser les seigneurs du Dauphiné et les empêcher de s'opposer à ce qu'il vécût à peu près indépendant dans cette province, le dauphin transforma le Conseil delphinal en Parlement, et, en 1456, Jean Baile était nommé président de cette auguste assemblée. Elle avait, dans la province, tous les pouvoirs dont jouissait, pour la France entière, le Parlement de Paris, et Jean Baile avait accepté sans arrière-pensée la glorieuse charge qu'on lui confiait, d'autant que Charles VII, ne soupçonnant pas les intentions de son fils, avait donné un entier assentiment aux modifications apportées dans le gouvernement du Dauphiné.

A cette époque, Jean Baile était entouré d'une nombreuse famille : neuf garçons et

autant de filles faisaient la joie et l'espérance de son foyer. Plusieurs se consacrèrent au service de Dieu : Jean, qui devint archevêque d'Embrun et resta jusqu'à sa mort l'amour de son peuple et la terreur des hérétiques ; Humbert, qui fut protonotaire du Saint-Siège et chanoine de l'Eglise de Grenoble ; Jeanne surtout, dont cette notice doit raconter la vie et les vertus.

Si ses frères purent sans crainte, dit un auteur, orner leurs armes de cette devise : « Qui croit en Dieu croist », Jeanne aurait pu, dès son enfance, s'approprier le mot de saint Bernard : « Qui aime aime ! » Dès ses plus tendres années, en effet, elle s'habitua à élever son cœur vers Dieu ; et ce cœur, ni les passions ne devaient le ternir, ni les vanités du monde le séduire.

Et pourtant les occasions ne lui manquèrent pas. « Elle était, dit un vieil annaliste, autant belle d'âme que de surnom » ; le dauphin Louis ne tarda pas à la remarquer. Habitué qu'il était, dès cette époque, à tout faire plier devant lui, il ne se proposa rien moins que d'en faire sa victime. Jeanne résista avec toute l'énergie d'une âme déjà entièrement à Dieu. En vain le dauphin renouvela-t-il ses propositions criminelles, Jeanne resta inébranlable. Elle sut même amener le jeune prince à des sentiments tout opposés, car, lui ayant découvert la résolution qu'elle avait prise dans son cœur de se consacrer uniquement au Seigneur, Louis s'engagea, pour favoriser ses désirs, à fonder dans la ville de Grenoble un monastère de Clarisses.

Jeanne aspirait, en effet, à suivre sainte Claire dans les sentiers de la pauvreté et du renoncement ; cependant, bien des jours se passeront avant que son rêve devienne une réalité.

EXIL DE SON PÈRE — L'ÉPREUVE

Cependant Charles VII finit par s'apercevoir des intrigues du dauphin. Après l'avoir invité, mais inutilement, à revenir auprès de lui, il résolut de le ramener par la force des armes dans les sentiers du devoir. Louis fut obligé de fuir devant les armées royales. Il gagna la Savoie, puis les Flandres, d'où il continua, par les intrigues que des émissaires dévoués à sa cause entretenaient dans le pays, à tenir en échec l'autorité royale.

Comme c'était son devoir, Jean Baile, président du Parlement de Grenoble, se déclara pour le droit et la justice. Il avait de grandes obligations au dauphin Louis, mais, au-dessus de l'héritier présomptif de la couronne, il ne pouvait pas ne point voir l'autorité royale elle-même. Sur ces entrefaites, Charles VII étant mort, Louis monta sur le trône de France. De la part d'un esprit soupçonneux et vindicatif comme celui du nouveau roi, que n'avaient pas à craindre les fidèles serviteurs de son père ? Jean Baile ne tarda pas à l'expérimenter.

Au mois de septembre 1461, Guillaume de Corbie, conseiller au Parlement de Paris, fut nommé par le roi président du Parlement de Grenoble. A peine avait-il pris possession de sa charge que son prédécesseur était arrêté et jeté dans un sombre cachot de la forteresse de Cornillon. Il y fut rejoint par un certain nombre de ses amis et par un de ses fils, Pierre, que la confiance de Charles VII avait appelé aux fonctions de procureur fiscal.

Après une détention d'environ deux ans, Jean Baile était condamné. Il s'y attendait, sachant bien que ceux de qui dépendait son sort étaient non des juges mais des exécuteurs de la volonté du roi. Après s'être vu dépouillé de tous ses biens, il prit le chemin de l'exil, laissant dans un état voisin de la misère sa nombreuse famille, car la sentence qui l'avait frappé était retombée lourdement sur les siens.

Jeanne, dont nous devons surtout nous occuper ici, montra une particulière générosité dans l'épreuve. Depuis longtemps, son cœur ne nourrissait plus aucune affection pour les choses temporelles : en être privée ne faisait qu'exaucer ses plus chers désirs. Son courage soutenait ses parents ; elle leur apprenait, par sa conduite plus encore que par ses paroles, non seulement à supporter chrétiennement l'épreuve, mais encore à accorder un généreux pardon à ceux qui l'avaient provoquée.

Une lettre du roi Louis XI lui-même atteste les vertus de Jeanne et l'estime qu'il en faisait. Au mois d'août 1482, il écrivait à Elie de Bourdeilles, archevêque de Tours, pour se plaindre de Jean Baile, et, après avoir jugé sévèrement divers membres de sa famille, il ajoute en parlant de Jeanne : « Vrai est, dit-il, qu'elle vit très bien et saintement. »

Du reste, Jean Baile n'était resté que quatre ans en exil. Dès 1467, il avait reçu des lettres de grâce. S'il n'était pas rentré dans ses biens, du moins il avait pu revenir dans sa patrie et parmi les siens. Disons tout de suite, pour la consolation du lecteur et afin qu'il ne reste pas sur la famille de la Bienheureuse comme une sorte d'ombre, que le procès qui avait condamné Jean Baile fut revisé par ordre du roi Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, et la sentence portée contre lui reconnue injuste.

FONDATION PROJETÉE D'UN COUVENT DE CLARISSES A GRENOBLE

Son père n'était pas plus tôt revenu de son exil que Jeanne avait songé à accomplir la promesse qu'elle avait faite au Seigneur de se consacrer entièrement à lui.

Vers cette époque, le bienheureux Amédée de Savoie, de concert avec sa femme Yolande de France, sœur de Louis XI, fondait à Chambéry un couvent de Clarisses de la réforme de sainte Colette. Jeanne Baile aurait voulu faire la même œuvre dans sa ville natale. Comme tous les saints, comme Notre-Seigneur lui-même, elle aimait le sol natal ; elle voulait selon ses moyens lui venir en aide.

Quand Yolande de France présenta aux consuls de Chambéry les religieuses qui venaient s'enfermer dans le monastère qu'elle leur avait préparé, elle leur dit :

— Je vous ai amené ces dévotes Sœurs et plus grand trésor ne saurais vous donner.

Ce sera tout le bonheur de votre ville. Elles veilleront et vous serviront de sentinelles devant Dieu pendant que vous dormirez ; leurs prières continuelles vous protégeront dans vos négoces..... C'est, je vous le répète, le gage le plus précieux que je puisse offrir à votre ville.

Ainsi pensait Jeanne. Mais à qui s'adresser pour obtenir les secours nécessaires à l'exécution de son dessein ? Elle se rappelait bien ce que le dauphin — maintenant Louis XI — lui avait autrefois promis ; mais était-ce convenable de s'adresser à lui, après qu'il avait si indignement traité sa famille ? Et puis, n'y avait-il pas eu déjà, cent ans auparavant, un couvent de Clarisses à Grenoble ? En permettant que la peste fondît sur la communauté avec une telle violence que toutes les religieuses tombèrent victimes du fléau, la Providence semblait n'avoir pas eu cette fondation pour agréable.

Jeanne comprenait de plus en plus que les appuis humains comptent pour peu de chose dans les œuvres de Dieu ; aussi était-ce surtout en lui qu'elle voulait avoir confiance. Celle-ci devait être mise à une rude épreuve.

Un jour qu'elle était en prière dans l'église Saint-André, devant une image de sainte Catherine, elle crut comprendre, par une inspiration intérieure, que son vœu était exaucé. En même temps entrait dans l'église Jean d'Armagnac, comte de Comminges et gouverneur du Dauphiné. Sans hésiter, Jeanne se jette à ses pieds, lui expose ses désirs et le prie de l'aider pour les mettre à exécution.

Jean d'Armagnac était assez chrétien pour entrer dans les vues de la pieuse jeune fille ; du reste, il avait entendu parler de Bonne d'Armagnac, sa cousine, morte quelques années auparavant, en odeur de sainteté, au couvent de Lézignan, près de Narbonne. Il promit à Jeanne de l'aider.

Il intervint, en effet, auprès de Louis XI, et, de son côté, promit sur-le-champ dix mille livres pour la construction du nouveau monastère. Dès le 1er juillet 1469, une Bulle de Paul II autorisait la fondation projetée ; l'emplacement fut choisi par l'évêque de Grenoble et par le gouverneur. Mais Jean d'Armagnac mourut en se rendant à l'assemblée des Etats généraux, convoqués à Tours ; l'argent qu'il avait mis de côté pour la construction du monastère fut employé par les consuls de Grenoble à des nécessités pressantes. Jeanne se retrouvait seule, sans secours et sans protection.

LA BIENHEUREUSE ENTRE AU MONASTÈRE DE CHAMBÉRY

Cependant, dès ce temps-là, le monastère de Chambéry répandait au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. La Sœur Marie Chevalier, une des compagnes préférées de sainte Colette, y faisait revivre l'esprit et les traditions de la sainte réformatrice. « Il n'était conseil qu'elle ne donnât d'après sa Mère ; vertus qu'elle ne s'appliquât à pratiquer et à faire pratiquer comme sa Mère les avait enseignées et pratiquées : *elle la talonnait au plus près qu'elle pouvait*, a écrit un vieil auteur. »

Jeanne Baile alla frapper à la porte de ce pieux asile. Elle y fut reçue avec un maternel amour. On avait entendu parler à Chambéry de cette jeune fille d'illustre naissance, qui avait pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes de si généreux désirs, mais qui, jusque-là, n'avait rencontré sur sa route qu'épreuves et déceptions. Du moins, à l'ombre du cloître, trouverait-elle la paix et le moyen de répondre à ses nobles aspirations.

JEANNE AU MONASTÈRE DE GRENOBLE

Après avoir contracté avec le Seigneur une alliance éternelle et s'être engagée à triompher jusqu'à la fin, de son corps par la continence, de son âme par l'obéissance, du monde par la pauvreté la plus absolue, des versatilités de son esprit par la clôture perpétuelle, Jeanne sentit renaître, plus ardent et plus vif, le désir d'ériger dans la capitale du Dauphiné un monastère de son Ordre.

Le P. Guillaume Boyvin était alors visiteur des Clarisses : Jeanne lui ouvrit son cœur à ce sujet, et il s'intéressa si bien et si activement à l'affaire que, dès les premiers mois de 1478, les bâtiments étaient achevés. Ce ne fut toutefois que le 17 septembre qu'ils furent occupés par la nouvelle communauté. Elle se composait de douze religieuses, avec notre Bienheureuse pour abbesse.

Les principaux habitants de Chambéry tinrent à honneur de les accompagner « bien avant dans le Dauphiné » ; de même, le gouverneur de Grenoble, les membres du clergé et du Parlement, la noblesse et les consuls, suivis d'une foule nombreuse, vinrent les recevoir à leur entrée dans la ville, tandis que l'évêque, Mgr Laurent Allemand, les attendait sur la porte du monastère. Précédées de la croix, elles entrèrent dans leur humble demeure ; selon une tradition léguée par sainte Colette, c'était le monastère de l'*Ave Maria*.

Mais, fait remarquer l'annaliste que nous avons déjà plusieurs fois mis à contribution, « si Jeanne Baile a été la première promotrice, voire fondatrice des bâtiments de ce monastère, elle l'a encore mieux été des spirituels et religieux..... »

Autour d'elle se renouvelèrent les merveilles de grâce qu'on avait admirées, deux cent cinquante ans plus tôt, auprès de sainte Claire, dans le petit monastère de Saint-Damien. Quantité de jeunes filles, dont la noblesse n'était pas moins grande que la piété, accouraient se ranger autour de Jeanne ; le plus pur sang de la province se donnait ainsi une sorte de rendez-vous général, pour présenter à Dieu des hommages dignes de sa majesté souveraine.

VIE CONTEMPLATIVE MENÉE AU COUVENT DE GRENOBLE

Du reste, Jeanne s'intéressait à l'âme de toutes ses religieuses. Par ses exhortations autant que par ses exemples, « elle les instruisait et les élevait à des degrés héroïques de charité, d'humilité, d'obéissance, d'abnégation, d'austérité ». Et lorsqu'elle les avait élevées à ces hauteurs de la perfection, elle les y maintenait en leur demandant des

efforts sans cesse renouvelés et une immolation de plus en plus complète.

Comme sainte Claire, comme sainte Colette, Jeanne n'avait voulu, pour fondement de son monastère, que la pauvreté la plus stricte : pas de terres ni de possessions d'aucune sorte ; rien que le nécessaire, comme terrain et comme bâtiments. Pas de rentes non plus : pour assurer à la communauté la chétive nourriture dont elle avait besoin chaque jour, rien que la charité des fidèles.

Et encore, ces aumônes quotidiennes, les partageait-on généreusement avec les pauvres qui venaient en grand nombre demander l'aumône aux pauvres Clarisses. Un jour, dans ce monastère fondé par la bienheureuse Jeanne — c'était longtemps après sa mort, mais on ne faisait que suivre ses traditions, — la Sœur portière avait distribué toute sa provision ; elle croyait avoir satisfait à toutes les demandes, à tous les besoins, lorsque de nouveau on frappe à la porte. C'était un nouvel indigent.

— Eh ! mon Sauveur, s'écrie la religieuse que les vues de la foi dominaient ; mon Sauveur, puisque vous voulez vous humilier jusqu'à me demander, que ne mettez-vous entre mes mains de quoi vous donner ?

Toute en larmes, elle s'éloigne pour voir si elle ne trouvera pas le moyen de satisfaire ce dernier venu, mais quand elle revint, il avait disparu. Le divin Maître — car on fut persuadé qu'il s'était présenté lui-même caché sous les apparences de cet infortuné — s'était contenté de la bonne volonté de la religieuse. Cette bonne volonté, du reste, ce soupir qu'inspirait la foi, de quel mérite n'étaient-ils pas devant Dieu ?

MORT DE LA BIENHEUREUSE

Jeanne aimait la récitation de l'office, les exercices de piété, l'oraison. Souvent, le soir après Complies et au milieu de la nuit, après Matines, elle était ravie en extase ; plus d'une fois, dans ces colloques intimes avec son Bien-Aimé, on la vit élevée de terre : son âme, *sa conversation*, pour employer le mot de l'Apôtre, était avec Dieu dans le ciel ; il tardait à son âme d'arriver dans la même patrie.

Ce fut le 30 juillet, probablement en l'année 1486, que ce bonheur lui fut accordé. Les religieuses, à genoux au pied du lit de leur Mère abbesse, sur le point de mourir, lui demandaient si elle souffrait beaucoup.

— Mes Sœurs, répondit la mourante, on sent bien peu son mal et on est bien servi dans ses maladies quand on a Dieu lui-même pour infirmier !

Et à l'aumônier qui lui manifestait son étonnement de la trouver si joyeuse :

— Mais, mon Père, disait-elle, pourrais-je ne pas l'être ? Dieu nous a créés pour l'aimer, et où m'acquitterai-je mieux de cette obligation que dans le ciel, où je lui serai unie sans qu'aucun autre objet puisse occuper mon cœur ?

Et comme on lui faisait observer que les religieuses pleuraient à la pensée qu'elles allaient la perdre :

— Hélas ! reprit-elle, pourquoi sont-elles tristes, s'affligeraient-elles de mon bonheur?

BIENFAITS DUS A L'INTERCESSION DE JEANNE BAILE

Les concitoyens de la sainte abbesse, ses filles surtout auraient été inconsolables de sa mort s'ils n'avaient su qu'elle ne les avait quittés que pour aller auprès de Dieu et continuer, de là, à veiller sur eux. Bientôt il ne fut plus question, dans la ville comme dans le monastère de l'*Ave Maria*, que des miracles dus à l'intercession de Jeanne. Des registres furent ouverts pour recevoir l'exposé de ces faits, et des notaires, « à ce députés », contrôlèrent ces récits en signant les actes.

Le premier de ces faits est, avouons-le, assez singulier. Humbert de Chione, neveu de la Bienheureuse, étant à la chasse, s'élança dans les montagnes à la poursuite d'un chamois. Tout à coup il se trouva, sans y avoir pris garde, sur un roc élevé, qu'entouraient des précipices. Il ne voyait, dit le chroniqueur, comment « évader ce péril », car le cheval qui le portait ne pouvait ni avancer ni reculer. Dans cet extrême danger, il se recommande à sa pieuse tante, lui promettant de la vénérer jusqu'à son dernier jour et de poursuivre en cour de Rome son procès de canonisation si elle venait à son secours.

Ce vœu était à peine formulé dans son cœur que le chamois, ayant bondi d'un roc à un autre, le cheval d'Humbert, effrayé, fit un écart qui le précipita dans un précipice. L'animal fut écrasé dans sa chute, tandis que son cavalier se releva sans trop de mal.

A Marseille, un gentilhomme italien avait un fils, âgé de deux ans, qui ne pouvait se tenir sur ses pieds, tant ses jambes étaient contrefaites. Son père le voua à saint Claude, et il se mit en route, avec l'enfant et sa mère, vers ce lointain pèlerinage. Passant à Grenoble, il entendit parler des miracles opérés par l'intercession de celle que la voix du peuple appelait la bienheureuse Jeanne. Il voulut faire une neuvaine de prières à la servante de Dieu. A la fin de cette neuvaine, l'enfant se leva, se tint droit, marcha sans le secours de personne, comme s'il n'avait jamais eu aucun mal.

Quoi d'étonnant, après cela, de voir les habitants de Grenoble et de toute la contrée accourir régulièrement, chaque année, le 30 juillet, en foules nombreuses pour célébrer la fête de leur bienheureuse compatriote ? La Révolution n'a pas arrêté cet élan. Les précieuses reliques qui se conservent chez les Clarisses, tant à Grenoble qu'à Romans et à Valence, sont toujours entourées de vénération et d'amour.

PRATIQUE : Demandons à Dieu, par l'intercession de Jeanne Baile, le détachement des choses d'ici-bas et l'amour des seuls biens véritables !

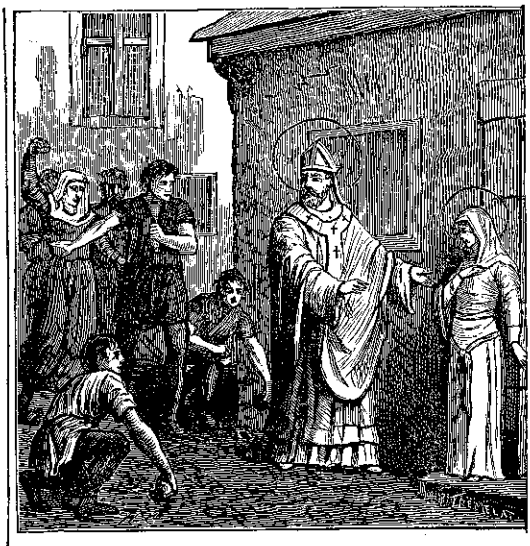
SOURCES CONSULTÉES

J. FODÉRÉ, *Description..... des couvents de saint François et des monastères de sainte Claire*. Lyon, 1619. — A.-M. DE FRANCLIEU, *Jeanne Baile et les Clarisses de Grenoble*, 1887. — *De Beatæ Joannæ Baile, Ord. S. Claræ, vita et cultu immemorabili*. Quaracchi, 1911.

SAINT GERMAIN L'AUXERROIS

Fête le 31 juillet.

Élection de saint Germain.



S. Germain annonce la sainteté de Geneviève.

Saint Germain bénit sainte Geneviève.

Saint Germain arrête le roi barbare Eocane.

Germain naquit à Auxerre, de parents nobles et pieux, et fut envoyé aux écoles les plus célèbres des Gaules, où il obtint de grands succès dans les belles-lettres, la philosophie et la jurisprudence.

Il alla à Rome étudier le droit, et acquit bientôt une belle renommée par son éloquence au barreau.

Le puissant ministre Stilicon, qui commandait en Italie pour Honorius et défendait l'empire contre les barbares, le distingua, et après lui avoir fait contracter un brillant mariage, l'investit du titre de duc d'Auxerre, sa patrie.

Au commencement du v^e^ siècle, cette charge impliquait de lourds devoirs; en effet, le jeune capitaine trouva sa province bouleversée par les barbares vandales et burgondes; il endossa l'armure et devint aussi brillant homme de guerre qu'il était brillant avocat.

Au retour de ses expéditions, en son ardeur qui ne connaissait point le repos, il se livrait avec passion à la chasse; ceci faillit être l'oc-

casion de sa perte, mais devint son salut. Sur la place du palais d'Auxerre s'élevait un arbre druidique, considéré par les païens comme un arbre sacré; selon une coutume ancienne, le gouverneur attachait à cet arbre les dépouilles des sangliers et des cerfs, et c'était l'occasion pour le peuple de danses profanes faites à la lueur des torches et selon les mœurs païennes.

L'évêque saint Amator se plaignit de ces jeux et démontra au duc ce qu'il y avait d'inconvenant à continuer le culte de l'arbre druidique.

Germain, n'ayant point tenu compte des remontrances réitérées de l'évêque, celui-ci prit un moyen énergique; et, un jour de chasse, afin de prévenir le désordre du retour, il fit couper et brûler l'arbre sacré.

A ce spectacle, la fureur du duc fut grande; il ne parlait de rien moins que de traiter l'évêque et les chrétiens comme ils avaient fait de l'arbre. Mais le premier moment passé, il réfléchit, comprit que saint Amator avait raison, et que lui avait tort; il abaissa son orgueil, se soumit humblement, et devint un chrétien exemplaire.

UNE ÉLECTION AU Ve SIÈCLE

L'an 418, saint Amator eut la révélation qu'il allait mourir et que Dieu désignait pour lui succéder le gouverneur Germain.

L'évêque assembla aussitôt le peuple. « Mes fils, leur dit-il, le Seigneur m'a donné l'assurance que je vais bientôt quitter cette terre; cherchons donc parmi vous un homme ferme qui soit le gardien vigilant de la maison de Dieu. » Et, suivi des fidèles, il entre dans l'église pour prier; mais lorsque l'église fut remplie, il ordonna qu'on en fermât les portes et, entouré de ses clercs, s'avança vers Germain, qui ne comprenait point cette démarche.

« C'est vous, mon fils, que le Seigneur a choisi pour porter ce bâton pastoral qui va s'échapper de mes mains; préparez-vous à remplir dignement votre nouveau ministère. »

Et alors s'adressant au peuple, sans laisser à Germain le temps de répondre: « Voulez-vous de Germanus pour évêque? — *Amen, Amen!* » s'écria la foule avec enthousiasme, en arrêtant les pleurs que lui avait causés la nouvelle de la mort prochaine de son pasteur.

Germain, immobile, était atterré de ce changement soudain qui lui était demandé. Il est vrai que les grandeurs du monde devaient le dégoûter; il avait vu son protecteur Stilicon, poussé par l'ambition, chercher la couronne et mourir misérablement. Il jeta donc les insignes de la puissance militaire, et, se mettant à genoux devant le vieillard, il reçut aussitôt les premiers ordres sacrés.

Quelques jours après, selon la discipline de ce temps, le jurisconsulte-capitaine devenait prêtre du Christ, et aussitôt l'âme du vieil évêque, qui semblait attendre cette heure comme un signal, s'éleva au ciel, escortée par les anges.

GERMAIN ÉVÊQUE

Cependant, le prêtre Germain hésita encore à accepter le fardeau; il ne se trouvait point préparé, et ne céda aux instances qu'au bout d'un mois. Son épouse, devenue désormais pour lui une sœur, entra dans la voie des œuvres saintes, et ils distribuèrent leur riche patrimoine aux pauvres.

Germain ne fit plus désormais, chaque jour, qu'un repas, composé de pain d'orge trempé dans l'eau; il ne consentait à boire un peu de vin qu'aux solennités de Noël et de Pâques; il passait les nuits en oraison, n'accordant à la nature que quelques instants de repos, qu'il prenait sur un carré de planches recouvertes de cendre.

Il fonda de l'autre côté de l'Yonne un monastère selon la règle de saint Augustin; il aimait à s'y retremper dans le silence et la mortification.

LE PÉLAGIANISME EN GRANDE-BRETAGNE

Le pélagianisme, tant de fois terrassé par les docteurs et par leur prince, saint Augustin, expulsé de l'Orient, s'était réfugié dans la Grande-Bretagne, d'où il était sorti. Les îles de la Grande-Bretagne étaient alors abandonnées par les Romains, devenus impuissants à les défendre contre les barbares; c'était un pays perdu pour le monde civilisé d'alors, et l'hérésie semblait pouvoir s'y cacher en sûreté loin de Rome.

Le clergé breton, impuissant à les combattre, s'adressa à l'épiscopat des Gaules, et un Concile fut assemblé à Troyes auprès de saint Loup, que saint Germain venait d'instituer évêque malgré lui, et qui faisait briller sur le siège de Troyes les mêmes vertus que Germain à Auxerre. Le Concile anathématisa les hérétiques Pélage et Agricola, et désigna les deux lumières de l'Église des Gaules, saint Germain et saint Loup, pour porter secours à l'Eglise de Bretagne; le pape saint Célestin ratifia le choix, nomma Germain légat apostolique, et ils partirent.

SAINT GERMAIN ET SAINTE GENEVIÈVE

Leur voyage à travers les Gaules fut une marche triomphale, les foules accouraient au-devant des pontifes, et l'on rapporte que c'est pour éviter cet accueil extraordinaire qu'ils voulurent éviter de s'arrêter à Lutèce, et vinrent jusqu'à un bourg voisin, Nanterre. Une petite bergère de dix ans, déjà toute remplie de l'esprit de Dieu, les voyant du mont Valérien où elle gardait son troupeau, avertit les habitants qui accoururent au-devant des missionnaires. Germain les remercia et remarqua l'éclat de sainteté de la petite Geneviève. « Quelle est cette enfant? — C'est Génovéfa, répondit le peuple; en même temps ses parents s'approchaient du saint évêque. — Béni soit le jour, dit Germain, où cette enfant vous fut donnée; sa naissance fut saluée par les anges; le Seigneur la réserve à de grandes choses. »

— Dites-moi, ma fille, n'avez-vous pas la volonté de vous consacrer au Seigneur et de devenir son épouse?

— Père saint, soyez béni, vous qui lisez dans mon cœur; tel est, en effet, mon désir, et j'ai souvent prié Dieu de l'exaucer.

— Ayez confiance, ma fille, demeurez ferme dans votre vocation, le Seigneur vous donnera force et courage. »

On chanta None et Vêpres à l'église, et pendant tout le temps, le bienheureux Germain tint la main droite étendue sur la tête de Génovéfa. Le lendemain, après l'office, le saint prélat appela l'enfant et lui dit : « Vous souvenez-vous, ma fille, de la promesse que vous m'avez faite?

— Père saint, répondit-elle, je l'ai faite à Dieu et à vous, je ne l'oublierai jamais. »

Or, il se trouva à terre un *nummus* d'airain qui portait sur l'une de ses faces le signe sacré de la croix : Germain le ramassa, et le présentant à l'enfant : « Suspendez à votre cou ce signe sacré, ma fille, et gardez-le en mémoire de moi, qu'il vous tienne lieu de toutes les parures du siècle. »

Puis il la bénit et reprit sa route. Nous savons

comment se réalisèrent les paroles du saint évêque.

Les deux saints s'embarquèrent au port de Boulogne; une horrible tempête assaillit le navire et brisa les mâts; le démon voulait empêcher une expédition qui allait sauver tant d'âmes. Le bienheureux Germain invoqua le nom de Jésus-Christ, versa dans les flots quelques gouttes de l'huile sainte, et aussitôt le calme se rétablit. Le reste de la traversée s'accomplit heureusement, et les deux évêques abordèrent au milieu d'une foule immense qui les conduisit à Vérulam. Saint Germain réunit un Concile. Les pélagiens, invités à comparaître, s'enfuirent. Saint Germain et saint Loup parcoururent alors les cités et les bourgades, prêchant dans les rues et les carrefours, partout où ils rencontraient un hérétique à convertir. Des miracles sans nombre et la sainte austérité de leur vie produisirent sur les Bretons une impression plus grande encore que leurs discours. Presque tous étaient déjà revenus à la vraie foi, quand le pélagien Agricola, voyant tout perdu, se décida, avec quelques adeptes, à paraître au Concile.

Les deux saints laissèrent les hérétiques exposer tout au long leur système du libre arbitre substitué à la grâce, puis reprenant une à une leurs propositions, ils les réfutèrent par les témoignages authentiques de l'Ecriture Sainte, aux grands applaudissements de la foule. En ce moment, un tribun breton amena à saint Germain sa fille âgée de dix ans, aveugle de naissance. « Adressez-vous aux pélagiens, dit Germain, si leur foi est la vraie, le Seigneur saura bien la confirmer par un miracle. » Mais les pélagiens unirent leurs prières à celle du tribun pour obtenir la guérison de l'enfant. Germain, détachant alors le reliquaire qu'il portait au cou, le plaça sur les yeux de la jeune aveugle, et ils s'ouvrirent à la lumière. Des larmes de joie et de reconnaissance inondaient les visages; un seul cri sortait des poitrines pour acclamer la foi qui opère de tels miracles. Le pélagianisme était terrassé.

Les évêques du v^e^ siècle n'étaient pas seulement les défenseurs de la foi, ils furent encore, au moment où l'empire romain s'effondrait sous le choc des barbares, le plus ferme appui des populations qui, dans les grands périls, avaient toujours recours à eux.

Le Concile à peine terminé, les Pictes et les Saxons, avaient envahi la Grande-Bretagne, et les Bretons, terrifiés, avaient supplié aussitôt les deux évêques de les accompagner au combat. Saint Germain, l'ancien duc, n'hésita point à prendre le commandement en chef, sans s'armer toutefois du glaive. Or, c'était au saint temps du Carême, et les guerriers, encore païens, recevaient en foule le baptême; le dimanche de la Résurrection fut célébré avec une ferveur admirable.

Saint Germain, apprenant l'arrivée des barbares, posta le gros de sa troupe à l'entrée d'une gorge étroite qui formait la clé des passages. Quand l'ennemi déboucha dans la vallée, il jeta son cri de guerre, en ordonnant à ses soldats de le répéter, c'était l'*Alleluia*. A cette clameur, jetée par tous les soldats chrétiens et répercutée par les échos de la montagne, l'épouvante se mit dans l'armée barbare; les Saxons se débandèrent, et Germain, profitant de cette terreur, lança ses guerriers. Les barbares s'enfuirent en désordre, en jetant armes et bagages; un torrent, qu'ils avaient traversé sur un petit pont, leur barrait maintenant le chemin, et un grand nombre périrent en voulant le traverser à la nage, les autres tombèrent sous les coups des Bretons. L'armée chrétienne rendit de solennelles actions de grâce pour une victoire si éclatante. Le lieu du combat s'appelle encore *Maës Germon* (champ de Germain).

Les deux saints évêques, comblés des bénédictions de la Grande-Bretagne, revinrent dans leur patrie.

Rentré dans sa ville épiscopale, notre Saint continua sa vie d'apostolat, de prières et de mortifications. Vers l'an 444, il dut se rendre à Arles, afin de solliciter du préfet Auxiliaris une réduction de charges pour sa province. Sur sa route, les miracles se produisaient à chaque instant. Le soir du premier jour, il rencontra un pauvre, demi-nu, et lui permit de se joindre à la caravane. Arrivés à l'hôtellerie, pendant que l'évêque faisait avec ses clercs les prières accoutumées, le faux mendiant lui déroba son cheval. Le lendemain, le Saint prit la monture de l'un de ses clercs et continua sa route. Peu de temps après, on vit apparaître le voleur couvert de sueur; il se jeta aux genoux de l'évêque et lui raconta qu'il avait vainement essayé toute la nuit de diriger le cheval dérobé; c'est pourquoi, reconnaissant la main de Dieu, il le ramenait à son maître. « Mon ami, dit le Saint, c'est moi qui suis coupable; si j'avais eu hier la charité de te donner un habit, tu n'aurais pas eu l'idée de commettre ce vol. » Il lui fit sur-le-champ remettre un vêtement et le congédia après l'avoir béni.

Dans la cité d'Alésia, il fut reçu chez le prêtre Sénator, son ami. Sénator avait été marié. De concert avec Nectariola, sa femme, il s'était consacré au Seigneur et avait reçu la prêtrise; Nectariola avait pris le voile religieux, et tous les deux vivaient sous le même toit dans la continence la plus parfaite. Germain, après quelques heures de repos, reprit son voyage, et Nectariola conserva la paille sur laquelle le Saint s'était reposé; or, quelques jours après, un patricien d'Alésia, nommé Agestius, fut possédé du démon; il se débattait dans de telles convulsions que rien ne pouvait le dompter. La pieuse Nectariola, avec la paille de saint Germain, fit des liens dont elle se servit pour garrotter le démoniaque, et Agestius fut aussitôt délivré.

Saint Hilaire, alors évêque d'Arles, vint à la rencontre du Saint avec tout son peuple, et le reçut comme un apôtre. Le préfet Auxiliaris lui accorda toutes ses demandes et le combla de riches présents. La femme d'Auxiliaris était atteinte d'une maladie contre laquelle les efforts des médecins étaient demeurés impuissants; le Saint la bénit, et elle fut à l'instant guérie.

L'erreur pélagienne relevait une seconde fois la tête; les Anglais imploraient le secours de saint Germain. Le Saint, accompagné de Séverus, évêque de Trèves, se mit aussitôt en chemin. Ils s'arrêtèrent d'abord dans la cité des Parisii, où saint Germain demanda ce qu'était devenue Génovéfa. Le genre de vie extraordinaire de la jeune vierge avait été l'occasion de bien des critiques et de bien des calomnies; c'est pourquoi, à la demande du saint évêque, mille voix répondirent : « C'est une démoniaque! » Le Bienheureux se fit indiquer la demeure de la vierge et, après avoir salué Génovéfa, comme s'il eût salué un ange, il dit au peuple : « Voyez cette humble cellule, son sol est détrempé par les larmes d'une vierge chère à Dieu, et qui sera un jour l'instrument de votre salut à tous! » A ces mots, le peuple changea en bénédictions les blasphèmes

qu'il proférait auparavant, et saint Germain poursuivit sa route.

La traversée fut heureuse, une foule immense attendait les deux évêques sur le rivage. Elaphius, l'un des princes de la contrée, avait amené son fils, à qui une jambe repliée sur elle-même ôtait la faculté de marcher. Saint Germain lui passa la main sur toute la longueur de la jambe et le jeune homme fut guéri; le peuple, témoin du prodige, éclata en cris d'actions de grâces. La seconde mission du saint évêque eut un plein succès; sauf quelques hérétiques obstinés qui furent exilés, tous revinrent à la vraie foi.

L'homme de Dieu était à peine de retour à Auxerre qu'une députation des habitants de l'Armorique vint implorer son secours. Aétius, désespérant de les assujettir au joug romain, venait de livrer leur pays au roi des Alains, Eocane. Celui-ci se précipita avec ses barbares sur le pays voué à la dévastation, mais saint Germain accourait; après avoir traversé les bataillons alains, il parvint jusqu'au roi. Eocane, à cheval, se préparait à partir quand le Saint le conjura de renoncer à cette expédition. Le roi barbare le laissa parler, et quand il eut fini, il lui fit signe de s'éloigner et continua sa route. Saint Germain, saisissant la bride du cheval, s'écria : « Vous me passerez sur le corps ou vous m'écouterez, roi des Alains; c'est au nom du Christ, Roi des cieux, que je vous parle. » Eocane, frappé de la majesté surnaturelle du pontife, descendit de cheval et écouta les propositions de Germain. Le roi barbare promit de renoncer à son expédition à condition que l'Armorique rentrerait sous la domination romaine. Le traité devait être ratifié par l'empereur Valentinien III.

Le bienheureux évêque partit aussitôt pour Ravenne. Il s'écarta un peu de sa route pour aller visiter une dernière fois son saint ami, saint Lupus, évêque de Troyes.

Près de la ville, il trouva un mendiant qui pleurait sur le cadavre d'un mort : « Mon frère vient de mourir, disait-il, et je n'ai pas de quoi le faire enterrer. » Saint Germain lui fit remettre une somme d'argent et continua sa route; il fut bientôt rappelé par les gémissements du mendiant; son compagnon, qui, pour tromper la charité de l'évêque, avait joué le rôle de mort, était bien réellement sans vie. Prosterné aux pieds du Saint, il implora son pardon et le supplia de rendre la vie au coupable. Saint Germain pria et le mort fut ressuscité.

A Autun, il se rendit, accompagné du peuple, au tombeau du saint évêque Cassien, et après avoir longtemps prié, il lui dit : « Glorieux frère, que faites-vous dans votre tombe? — Je repose dans la paix du Seigneur et j'attends l'avènement du Rédempteur, répondit une voix sortie du sépulcre. — Mon frère, dit alors Germain, reposez dans cette tombe tant qu'il plaira au Christ, mais priez pour ce peuple et pour moi afin que nous méritions la gloire de la bienheureuse résurrection. »

Comme il s'éloignait, on lui présenta une jeune fille dont les doigts étaient paralysés; sa main était toujours fermée, et les ongles s'étaient enfoncés dans la chair. Le Bienheureux fit le signe de la Croix : les doigts se redressèrent, et la plaie fut guérie.

Le Saint voulait passer à Milan sans se faire connaître; il entra dans la basilique au moment où l'on célébrait les Saints Mystères; personne n'avait remarqué sa présence, quand un démoniaque s'écria : *Germain, pourquoi viens-tu nous poursuivre en Italie; ne te suffisait-il pas de nous avoir chassés des Gaules et de la Grande-Bretagne?* Tous les yeux se portèrent alors sur saint Germain. Les évêques le firent asseoir à la place d'honneur; le démoniaque fut délivré par les prières du Bienheureux. De là, il s'achemina vers Ravenne, au milieu des triomphes que lui préparaient les populations de chaque cité. Saint Pierre Chrysologue vint, avec tout son clergé, recevoir l'homme de Dieu, aux portes de Ravenne où l'attendaient l'empereur Valentinien et l'impératrice Placidie.

Quand notre Saint fut entré dans la maison où il devait loger, il trouva un plateau d'argent, sur lequel l'impératrice avait fait préparer une collation en maigre, car on savait que saint Germain ne prenait jamais d'aliments gras. Il distribua ces mets à ses clercs, fit vendre le plateau et en distribua le prix aux pauvres; puis, mettant un pain d'orge sur l'assiette de bois dont il se servait, il l'envoya à l'impératrice. Placidie accueillit joyeusement cette humble offrande et la garda comme une relique. Valentinien, plein de vénération pour le Saint, était prêt à faire droit à toutes ses requêtes, quand un message d'Aétius annonça une nouvelle révolte des Bretons. La négociation commencée échoua; mais le saint évêque n'en continua pas moins à semer les miracles sous ses pas : il guérit les malades de la ville, délivra les possédés, ressuscita de fils de Volusien, secrétaire du patrice Sigisvult. Pierre Chrysologue et six autres évêques italiens ne quittaient pas l'homme de Dieu, tant ils trouvaient de charmes dans sa conversation. Mais l'heure était venue où ce trésor de grâces et de vertus devait être ravi à la terre. Un matin, après la célébration des Saints Mystères, le Bienheureux dit aux évêques, rassemblés autour de lui : « Frères bien-aimés, priez pour moi, car ma fin est proche; le Seigneur m'appelle à la patrie du bonheur sans fin. » Il tomba, en effet, malade; la ville fut dans la consternation, et la foule, rassemblée autour de la demeure du Bienheureux, suppliait jour et nuit le Seigneur de ne pas rappeler encore à lui un pasteur si utile à son peuple. La maladie dura sept jours, à la fin desquels le Saint annonça que sa dernière heure était venue. Placidie vint le visiter, et Germain la pria de faire transporter ses restes à Auxerre, au milieu de son peuple. Il remit à son diacre des eulogies et le chargea de les porter à la vierge Génovéfa, à son retour dans les Gaules. Puis son âme bienheureuse émigra de ce monde vers la patrie céleste, le 31 juillet 448. Il avait gouverné son Eglise durant trente ans. Le deuil de sa mort fut général, car il avait été le boulevard de l'Eglise, le défenseur de tous les opprimés et le soutien des pauvres. Placidie obtint le reliquaire que le Saint portait toujours au cou; saint Pierre Chrysologue demanda son cilice; les autres évêques se partagèrent ses vêtements comme des trésors précieux. Le corps du Saint, embaumé dans des aromates et enveloppé dans les voiles d'or et de soie, fut déposé dans un cercueil de cyprès.

La Gaule entière accourut à Auxerre pour contempler une dernière fois les traits du thaumaturge. Ces restes vénérés furent exposés, durant huit jours, afin de satisfaire la dévotion du peuple chrétien; puis ils reçurent la sépulture dans l'église que le Saint avait bâtie en l'honneur de saint Maurice, et qui prit, dès lors, le nom de Saint-Germain.

SAINT IGNACE

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 31 juillet.

A NAISSANCE ILLUSTRE — SA JEUNESSE — SA VIE MILITAIRE

Ignace naquit en 1491, dans une des provinces basques d'Espagne, le Guipuscoa. Son père fut Dom Deltramo, seigneur d'Ognez ou Ognate et de Loyola, chef d'une maison très ancienne, et sa mère dona Maria Saez de Licona y Balba, qui n'était pas d'une naissance moins illustre. Devenu page du roi catholique Ferdinand V, il fut affectionné de ce prince et en reçut souvent des marques flatteuses de bienveillance.

Ignace, stimulé par l'exemple de ses frères, qui se signalaient dans l'armée de Naples, entra à son tour dans la carrière militaire, et bientôt ne le céda en courage à aucun officier. Le reste de sa conduite n'était guère édifiant; il ne songeait qu'à la vie mondaine. Chargé d'un commandement à Pampelune quand l'armée de François Ier, conduite par André de Foix, seigneur de Lesparre, vint investir cette ville, il essaya d'abord de ranimer le courage des habitants et de les exciter à la résistance, mais n'y ayant pu réussir, il s'enferma dans la citadelle. Le gouverneur du fort voulait capituler, lui aussi. Ignace s'y opposa, et un combat furieux s'engagea entre assiégeants et assiégés, lui en tête. Au plus fort de l'action, une balle lui brisa la jambe droite, et les Navarrois le voyant hors de combat perdirent courage et se rendirent à discrétion. Les Français, vainqueurs, firent transporter le glorieux blessé à leur quartier général où on le soigna, jusqu'à ce qu'il fût possible de le faire porter en litière au château de Loyola.

Lorsqu'il y fut arrivé, on reconnut que les os de la jambe avaient été mal remis, et la vanité du futur apôtre, ne pouvant se décider alors à rester toute sa vie boiteux, il exigea une seconde opération, puis une troisième, sans compter avec des douleurs tellement affreuses, qu'elles mirent plus d'une fois sa vie en danger. C'est dans ces circonstances que la grâce divine devait l'atteindre et le terrasser. Il avait 29 ans.

SA CONVERSION — SON DÉPART POUR MONTSERRAT SA RETRAITE A MANRÈZE

Pour se distraire un peu, le malade demandait des livres; or, on lui apporta la vie de Notre-Seigneur et celle des saints; à ces lectures que sa longue oisiveté l'obligea de faire et de reprendre plusieurs fois, il commença à voir la corruption et le danger de sa vie sensuelle et il forma la résolution de faire pénitence. Il projeta, dès lors, d'aller pieds nus en Terre Sainte, de se revêtir d'un sac, de jeûner au pain et à l'eau, de coucher sur la dure, et de s'enfermer dans quelque solitude affreuse pour y finir ses jours dans l'expiation. Ainsi, le guerrier se constituait l'ennemi de ses passions mauvaises, et son âme luttait contre sa nature corrompue. La victoire devait rester à son héroïque énergie, rendue inébranlable par le secours divin.

Une nuit, il se consacra à Jésus-Christ par l'entremise de la Sainte Vierge, refuge de tous les pécheurs, et lui jura une fidélité inviolable; alors il entendit un grand bruit, la maison trembla, les vitres de sa chambre se brisèrent, et il s'ouvrit dans la muraille une assez large fente, qui y a, depuis, existé fort longtemps. Une autre nuit, la Sainte Vierge lui apparut tenant le petit Jésus dans ses bras et tout environnée de lumière. Cette apparition produisit un merveilleux effet : elle le remplit d'une onction céleste qui lui rendit insipides les plaisirs des sens, et depuis ce moment, il fut affranchi des moindres révoltes de la chair. Le Saint, cependant, achevait sa guérison, et nourrissait le dessein de s'enfuir de sa famille pour commencer sa vie de pénitence. Il monta un jour à cheval sous prétexte de visiter le duc de Najera, alors à Navarette, petite ville voisine du château de Loyola; mais au lieu de cela, il partit pour le pèlerinage de Notre-Dame de Monserrat à une autre extrémité de l'Espagne, près de Barcelone. En chemin, il formula le vœu de chasteté perpétuelle et commença de prendre la discipline tous les soirs, ce qu'il pratiqua toujours fidèlement.

Arrivé au pied de la montagne de Montserrat, il acheta, en vue de son pèlerinage aux Lieux Saints un équipement complet de pèlerin, habit de grosse toile, ceinture et sandales de corde, bourdon et calebasse.

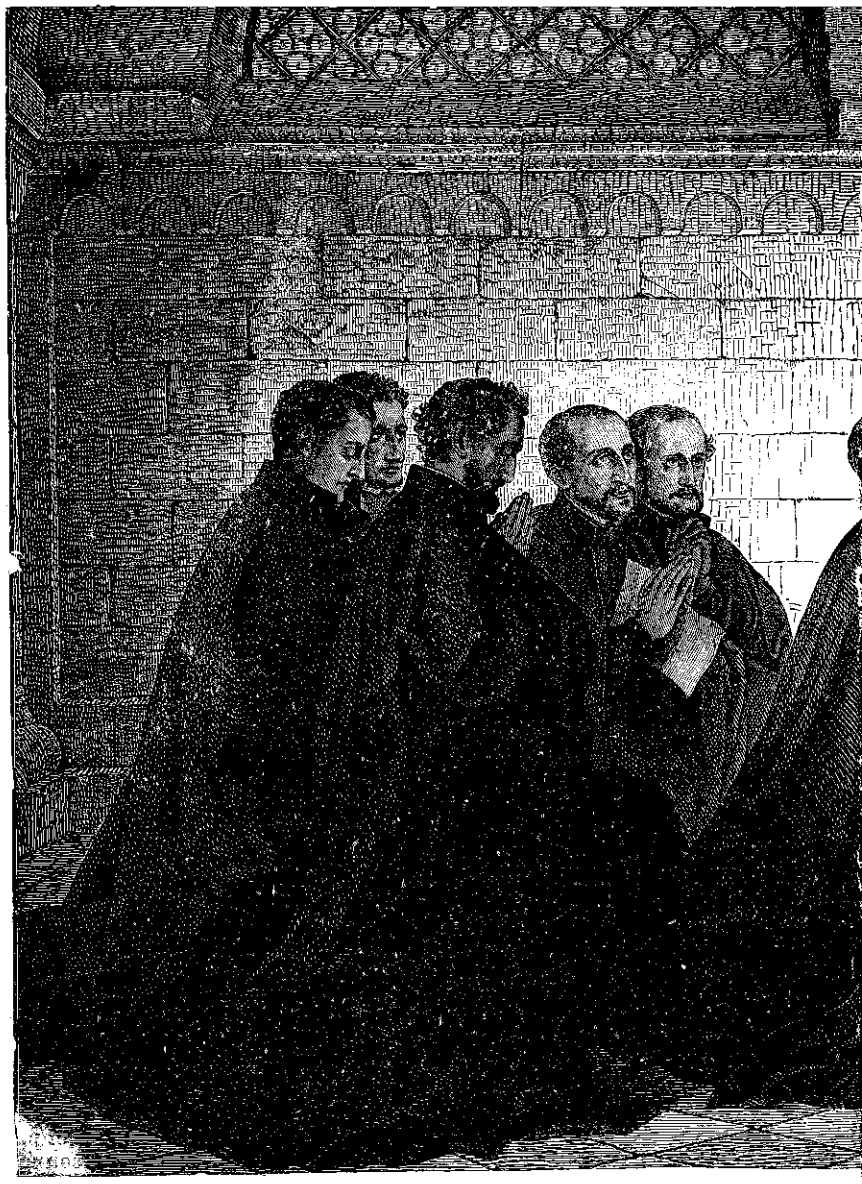
Un religieux français, Jean Chanones, auquel il ouvrit son âme, le confirma dans sa ferveur. Le pieux pénitent donna ses habits du monde à un pauvre, et partit vêtu en pèlerin, après avoir suspendu son épée et son poignard devant l'autel miraculeux de la Sainte Vierge. A quelques lieues de Montserrat, à Manrèze, il s'arrêta et entreprit dans l'hôpital de cette petite ville de soigner les malades les plus rebutants. Les austérités qu'il pratiqua n'ont guère d'exemple que dans la vie des plus célèbres anachorètes. Vivant d'aumônes, jeûnant au pain et à l'eau, portant le cilice, il demeurait tous les jours six ou sept heures à genoux en oraison.

Le démon employa tous ses efforts pour le détourner d'une ferveur si extraordinaire, et fit naître principalement dans son cœur un extrême dégoût des ordures de l'hôpital et une honte extrême de se voir dans la compagnie des gueux.

Ignace reconnut la tentation et la surmonta. Bientôt, le Saint s'aperçut que le bruit courait dans Manrèze qu'il était un homme de condition faisant pénitence sous un habit de pauvre. Estimant que c'était là un nouveau piège de l'enfer, il s'enfuit dans une caverne obscure, à quelque distance de la ville, et y passa un certain temps, ne vivant que de quelques racines ou d'un peu de pain qu'il avait apporté de l'hôpital. Mais, ses forces trompèrent son courage, et des gens qui découvrirent sa retraite l'y trouvèrent évanoui. On le força de revenir à l'hôpital, où il tomba si malade de l'excès de tant de fatigues, qu'un instant on désespéra de sa vie. Le démon le tenta alors de vanité, et la tentation fut si forte qu'Ignace avait de la peine à s'en défaire; mais se représentant les péchés de sa vie passée, il s'humilia et triompha. Ensuite, il se vit assailli des plus violents scrupules.

Dans ces alternatives, il se jetait souvent par terre et y demeurait plusieurs heures en prières; il redoublait ses jeûnes et ses austérités et avait recours à la confession et à la communion fréquentes. Un jour, il résolut de ne prendre aucune nourriture avant d'avoir recouvré la paix de son âme, et il jeûna sept jours entiers, sans boire ni manger. Il fallut un ordre exprès de son confesseur pour l'amener au bout de ce temps à prendre quelque aliment. Mais Satan était vaincu cette fois, et le ciel bénissait sa persévérance par les plus grandes grâces. L'esprit de Dieu lui fit don particulièrement du discernement des esprits, et d'une habileté toute divine à guérir les âmes des tentations de scrupules.

Outre ces faveurs, il eut d'admirables visions. Un jour, récitant l'Office de la Sainte Vierge sous le porche de l'église des Dominicains il eut une révélation claire du mystère de la Sainte Trinité. Une autre fois il lui fut donné de comprendre le mystère de la divine Sagesse dans la création du monde. Dans une autre circonstance il aperçut visiblement Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie. Dans une autre occasion encore, tous les mystères de notre foi lui étaient si parfaitement révélés qu'il disait depuis que, quand ils ne seraient pas écrits dans l'Evangile, la connaissance qu'il en avait reçue à Manrèze lui eût suffi pour les prêcher partout et les défendre au prix de son sang. Une de ces merveilleuses extases dura sept jours, et on le crut mort. Il n'a jamais voulu révéler les grâces qu'il y goûta. Etant malade et logé chez un riche habitant de Manrèze, il eut l'inspiration de se consacrer à la conversion et à la sanctification des âmes, et composa, à cet effet, le livre des *Exercices spirituels*, si parfait qu'assurément il n'existe point de méthode plus sûre pour conduire à la vie chrétienne. Il demeura à Manrèze environ un an, durant lequel s'accomplirent tous les prodiges que nous venons de raconter.



Saint Ignace reçoit, à Montmartre, les vœux

(D'après un t

SON PÈLERINAGE A JÉRUSALEM — IL FONDE LA COMPAGNIE DE JÉSUS — SA MORT

Estimant que sa santé le lui permettait désormais, Ignace quitta Manrèze pour prendre le chemin de Jérusalem, et s'embarquant à Barcelone, il aborda à Gaëte. De là, en mendiant, il continua son chemin vers Rome, où il arriva le dimanche des Rameaux 1523. Quinze jours après,

ayant reçu la bénédiction du pape Adrien VI, et visité les tombeaux des Apôtres, il prenait le chemin de Venise. Dans une campagne déserte, durant le voyage, Notre-Seigneur lui apparut, l'anima, le fortifia et lui promit de le faire entrer librement dans Padoue et Venise, d'où l'on excluait les étrangers par crainte de contagion. Cette promesse se réalisa. A Venise, il vivait

premiers membres de la Compagnie de Jésus.
d de Baumeister.)

d'aumônes, couchait la nuit sur le pavé de la place Saint-Marc, quand Marc-Antoine Trévisant, puissant sénateur de cette république et solide chrétien, entendit une voix qui lui disait : « Tu es mollement couché et mon serviteur est sur la place, sans lit, sans vêtement, et abandonné de tous. » Le noble Vénitien se leva aussitôt, trouva Ignace et l'installa dans sa maison. Mais le Saint ne put souffrir d'être si bien traité et se réfugia chez un marchand espagnol qu'il rencontra. Le 14 juillet, nonobstant une fièvre violente qui le tourmentait, il partit pour Chypre sur une tartane de la république vénitienne où le doge lui avait accordé une place de passager. Comme il voulait en chemin réprimer le libertinage des matelots, peu s'en fallut que ces endurcis ne l'abandonnassent sur une île déserte. Mais Dieu veillait sur son serviteur. Parvenu à Chypre, il y prit le vaisseau ordinaire des pèlerins, et arriva après quarante-huit jours de navigation à Jaffa, d'où il se rendit en cinq jours à Jérusalem : il y entra le 4 septembre.

Il pleura de joie à la vue des Lieux Saints et en visita toutes les stations plusieurs fois. Il eût voulu se fixer en Orient pour y travailler à la conversion des infidèles; mais le Provincial des religieux de Saint-François qui avait pouvoir apostolique pour renvoyer les pèlerins en Europe, lui ordonna au nom de l'obéissance de s'en retourner. Le Saint se prépara à obéir en visitant une seconde fois le mont des Oliviers, où une apparition de Notre-Seigneur vint récompenser sa ferveur.

Deux navires ayant refusé de le prendre par charité à leur bord, pour le retour, il accepta cette faveur du patron d'une petite barque. Dieu fit paraître en cette nouvelle circonstance comme il veille à la conservation de ses saints. Les deux navires firent naufrage et la barque arriva à bon port à Venise.

Ignace ayant résolu de retourner en Espagne pour y étudier la philosophie et la théologie, prit le chemin de Gênes, il tomba successivement aux mains des Espagnols et des Français qui guerroyaient, mais toujours merveilleusement protégé, il rentra à Barcelone, d'où il était parti. Il avait alors trente-trois ans.

Il étudia deux ans les humanités sous la direction d'un saint maître, Jérôme Ardebale, tout en continuant ses austérités et travaillant au salut des âmes. Il partit de là pour l'université d'Alcala, menant avec lui trois compagnons qui voulaient l'assister dans la pratique des bonnes œuvres. Un Français se joignit à eux à Alcala.

Comme partout, il y vécut d'aumônes. Son zèle à travailler à la conversion des pécheurs lui attira des ennemis, et par leurs machinations, il se vit en prison et accusé d'hérésie. Renvoyé absous au bout de quarante jours, il se transporta à Salamanque pour y continuer ses études. Le peu de progrès qu'il y faisait et l'in-

suffisance de liberté à travailler au salut des âmes lui donnèrent l'inspiration de venir à Paris, où étudiaient un grand nombre d'étrangers. Il y arriva au commencement de février 1528, et logea au collège de Montaigu, allant suivre les leçons de philosophie au collège de Sainte-Barbe. Il se voyait souvent obligé de prendre ses repas à l'hôpital Saint-Jacques avec les pauvres. Il fit ensuite sa philosophie dans l'école de Saint-Thomas, aux Jacobins.

Cependant, le temps était venu où Dieu allait donner, par son entremise, à son Eglise, la Compagnie de Jésus. Il inspira donc premièrement à six excellents jeunes hommes de se joindre à lui pour travailler sans relâche au salut du prochain. C'étaient Pierre Lefèvre, François Xavier, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Nicolas Alphonse de Bobadilla et Simon Rodriguez, qui sont devenus très éclatants par leur doctrine, leur sainteté et les services qu'ils ont rendus à l'Eglise. Le jour de l'Assomption de Notre-Dame de l'année 1534, ils firent vœu, de concert, dans l'église du monastère des Bénédictins de Montmartre, de se rendre à Jérusalem, de se consacrer à la conversion des infidèles du Levant, et si le voyage leur était impossible, d'aller se jeter aux pieds du pape, afin qu'il disposât entièrement d'eux pour les œuvres de l'Eglise.

Depuis ce temps, Ignace mit tous ses soins à entretenir la ferveur de ses compagnons. Il leur donnait rendez-vous au 15 janvier de l'année 1537 à Venise pour de là passer en Terre Sainte. A Paris, il travailla à déraciner les hérésies de Luther et de Zwingle, et dut, avant de partir pour l'Italie, aller en Espagne régler lui-même les affaires d'intérêt de ses disciples.

A Loyola, il eut à se défendre des honneurs dont prétendaient l'entourer le clergé, la population et sa famille. Il prêcha avec tant d'onction que le pays se réforma à sa voix. Il fit plusieurs miracles, délivra un possédé avec le signe de la Croix et guérit un épileptique. Trois mois suffirent à cet apostolat. Etant allé de là où l'appelaient les affaires de ses compagnons, il acheva tout au mieux. Cependant trois nouveaux adeptes se joignaient aux anciens. Jean Codure, Pasquier Brouet et Claude Le Jay. — Tous rejoignirent au temps prescrit le saint fondateur à Venise. La mer n'étant point propice pour la navigation, ils se dévouèrent dans les hôpitaux au service des malades. Ignace envoya ses compagnons à Rome recevoir la bénédiction du Saint-Père, et au retour, tous hormis trois, qui étaient déjà prêtres, reçurent les Ordres sacrés. Ignace avait mis un an à s'y préparer et avait passé quarante jours dans une vieille masure ouverte à tous les vents, jeûnant et priant sans cesse.

La guerre qui survint entre les Vénitiens et les Turcs, rendant le pèlerinage en Terre Sainte impossible, Ignace resta une autre année à attendre un temps propice à la navigation, ayant fait vœu d'attendre ce laps de temps que Dieu manifestât sa volonté. L'année étant passée, il envoya ses hommes dans les universités d'Italie pour y combattre les erreurs et y inspirer la piété aux jeunes gens. Quant à lui, il prit le chemin de Rome avec le P. Lefèvre et le P. Laynez. Ce fut dans ce voyage, qu'en prière dans une chapelle en ruines, il vit le Père Eternel qui le présenta à son Fils, et Jésus chargé de sa Croix, lui dit : « Je vous serai propice à Rome. »

En effet, Paul III le reçut fort bien, donna deux chaires dans le collège de la Sapience à ses deux compagnons, et lui permit à lui de travailler dans la ville par les exercices spirituels et les instructions à la réforme des mœurs. De nouvelles recrues vinrent bientôt grossir la sainte phalange. La Compagnie de Jésus était formée.

Ignace, résolu d'ériger sa Société en Congrégation, manda tous ses compagnons. Ils arrivèrent à Rome quand le pape partait pour Nice, de telle sorte qu'ils employèrent leur temps, en attendant le pontife, à prêcher et réformer. La ville se métamorphosait par eux et se sanctifiait. Ignace cependant traçait la règle de son Institut. Une lumière extraordinaire du Saint-Esprit l'accompagnait dans ce nouveau travail.

La Société fut approuvée par Paul III, le 27 septembre 1540. « *Digitus Dei est hic*, disait le pape en en lisant la constitution : LE DOIGT DE DIEU EST ICI.

Le premier acte de la Société fut d'élire un Supérieur général, et Ignace fut choisi, malgré sa résistance. Il fit publiquement sa profession, s'obligeant aux vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de dépendance du Saint-Siège. Les autres religieux prononcèrent les mêmes vœux entre ses mains.

EXTENSION DE LA COMPAGNIE — MORT DE SAINT IGNACE.

Déjà les fils de la Compagnie de Jésus se répandaient dans le monde, et saint François Xavier courait évangéliser les Indes. Quant à Ignace, il se donnait à de nouveaux travaux. Il accomplissait la réconciliation des grands ennemis politiques, il fondait des maisons de refuge pour les juifs et les pécheresses converties; il établissait des orphelinats. Une des œuvres à laquelle il donna le plus de soins fut la création du collège germanique pour y élever chrétiennement les enfants.

Œuvres merveilleuses que la Compagnie de Jésus continue, encore mue du même zèle, et sous la même devise : *Ad majorem Dei gloriam.*

Enfin, le temps était venu de la récompense céleste. Le 30 juillet 1556, après une maladie de quelques jours, Dieu, cédant aux prières de son apôtre, l'appela à lui. Après s'être confessé et avoir communié une suprême fois, il demanda, par l'entremise du P. Polanque, son secrétaire, la bénédiction du Pape, et l'ayant reçue, il expira doucement.

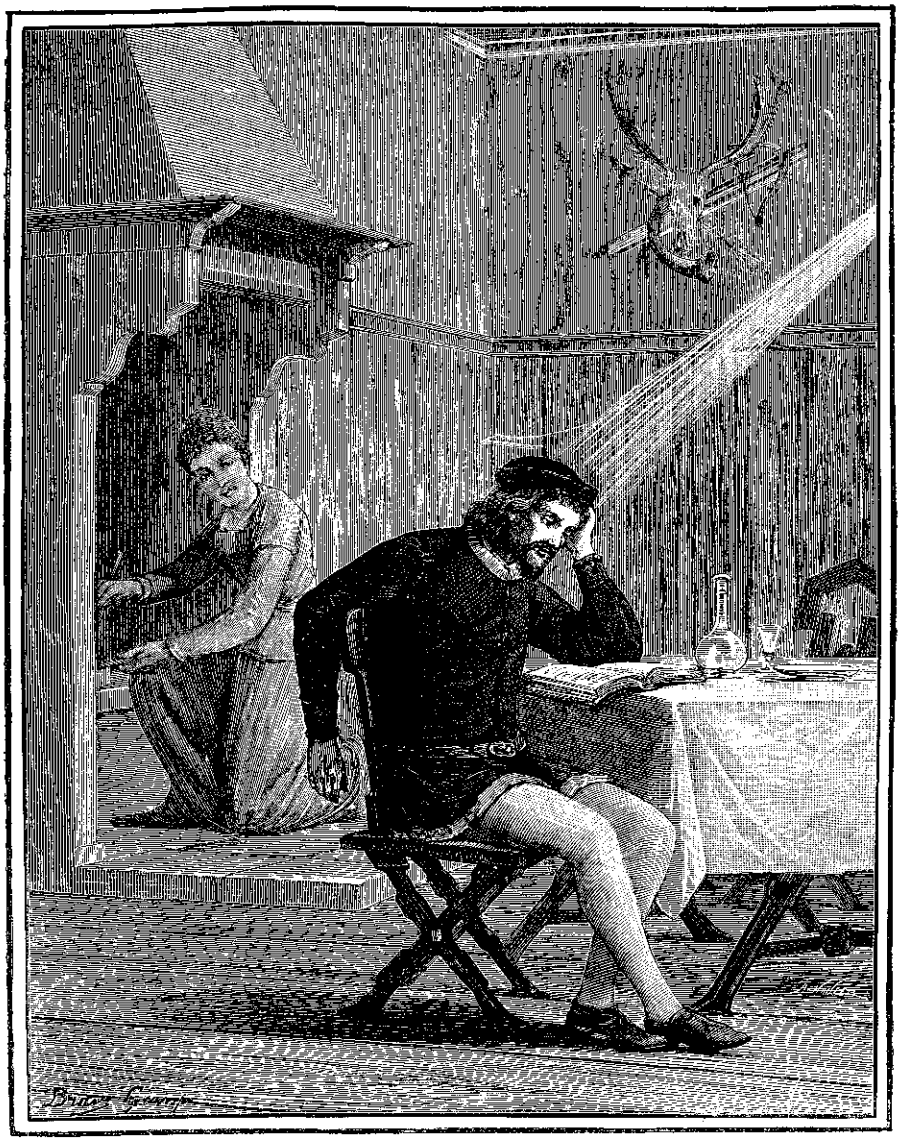
Il avait soixante-cinq ans, dont il en avait passé trente dans le monde, dix-neuf dans ses pèlerinages, et seize depuis la fondation de la Société.

Son Ordre avait à ce moment douze provinces et au moins cent collèges, et par lui les glorieuses conquêtes de la foi se poursuivaient dans le monde entier.

Il fut d'abord enterré à Rome, dans l'église de la maison professe. En 1587, son corps a été translaté dans l'église du Gesu. Il faudrait des volumes pour raconter les miracles obtenus par son intercession. Le 12 mai 1622, il fut canonisé par Grégoire XV.

SAINT JEAN COLOMBINI

Fête le 31 juillet.



Jean Colombini se convertit en lisant la vie des saints.

L'histoire que nous allons raconter se passa au quatorzième siècle, dans la république de Sienne, en Italie.

Un des premiers magistrats de cette ville, fils d'un riche négociant, occupé du matin au soir de commerce, de banque et d'administration des intérêts publics, revenait à la maison à l'heure du dîner. Par hasard, le repas n'était pas prêt. Le magistrat, pressé par le temps, entre en colère contre sa femme. Celle-ci, pour lui faire prendre patience, lui offre un livre à lire. Mais le mari affamé n'était pas d'humeur à goûter cette nourriture purement intellectuelle; il se fâche encore davantage, il saisit le livre, le jette par terre, et s'emporte contre tous les gens de la maison.

Cette fureur ne remédiait à rien, et n'avançait pas la cuisson des aliments. Le magistrat s'assit, et, après un moment de réflexion, il eut honte de son emportement. Il ramassa le livre. Ce n'était pas un roman, mais un volume de la *Vie des saints*. — Toute famille devrait avoir un de ces livres. — Il l'ouvre et se met à lire : il tombe sur la vie de sainte Marie Egyptienne, cette célèbre pénitente, qui, après s'être laissée entraîner à de nombreux péchés, se convertit à la voix de son oncle, le moine saint Abraham, et purifia sa vie passée par un si grand repentir et une si héroïque expiation.

Cette lecture le captive. Bientôt sa femme vient l'avertir que le dîner est prêt. « Attendez à votre tour, que j'aie fini mon histoire, » dit-il.

La pieuse femme, toute joyeuse, entre dans une chambre voisine, et, tombant à genoux, elle prie Dieu d'achever la bonne œuvre qu'il vient de commencer dans l'âme de son mari.

Sa prière ne fut pas vaine. La grâce avait touché le cœur de cet homme, trop noyé dans le tourbillon des affaires. Voici qu'un monde nouveau venait de se révéler à lui, monde riche de biens plus beaux et plus durables que ceux dont le souci l'avait jusque-là trop absorbé.

A partir de ce jour, Jean Colombini (c'était le nom du magistrat) fut un autre homme. Lui, naguère porté à l'avarice et prompt à quereller pour un liard, devint généreux et charitable. Il achetait sans marchander; il vendait moins cher que les autres. Ses concitoyens étonnés ne savaient comment s'expliquer un pareil changement.

S'apercevait-il qu'il avait causé quelque tort? Il le réparait au triple et au quadruple. On le voyait souvent prier dans les églises sans aucun respect humain; ce qui ne l'empêchait pas de prier encore longtemps, enfermé chez lui. Il donnait d'abondantes aumônes et visitait les malades des hôpitaux. Sa femme, la bonne Blasie Bandinelli, ne pouvait assez bénir Dieu d'une telle conversion, et suppliait le Seigneur de la rendre durable.

Elle fut bientôt exaucée plus qu'elle ne s'y attendait.

SUR LE CHEMIN DE LA PERFECTION ÉVANGÉLIQUE

Jean proposa à son épouse de vivre désormais ensemble comme frère et sœur; Blasie en fut étonnée; cependant elle y consentit. Colombini se hâta de profiter de sa liberté pour faire vœu de continence perpétuelle. Il marcha dès lors à grands pas dans le chemin de la perfection. Pour être fidèle à son vœu, et pour vaincre toutes ses passions, il augmenta peu à peu ses austérités jusqu'à l'héroïsme. Il s'imposait des jeûnes de plus en plus sévères, et après avoir passé une bonne partie de la nuit en méditations et en prières, il prenait un peu de repos, couché sur des planches. Dès le matin, il assistait à la messe.

Il donna sa démission de magistrat afin de consacrer tout son temps aux bonnes œuvres: soigner les malades dans les hôpitaux, visiter les infirmes et les pauvres dans leurs demeures, leur porter des aumônes, des consolations et de bons avis; être le soutien, le conseiller et le père des veuves et des orphelins, réconcilier les ennemis; en un mot, faire à tous tout le bien possible.

Alors il se sentit intérieurement attiré par ces paroles du Sauveur: « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et puis, venez et suivez-moi. » « Jésus-Christ, se disait-il, était infiniment riche, et il s'est fait pauvre pour moi: je ne répondrai complètement à son amour qu'en renonçant à tout pour le suivre dans sa pauvreté. »

Jean Colombini avait un ami intime, nommé François Vincent Mini, d'une des premières familles de Sienne et homme d'une rare piété. Il se l'associait quelquefois dans ses bonnes œuvres. Il lui communiqua ses projets de complet renoncement aux biens de ce monde; François s'effraya d'abord d'un idéal si pénible à la nature; cependant, peu à peu, grâce aux fervents discours de Jean, il finit par le goûter aussi, et les deux amis résolurent de mettre leur dessein à exécution.

Colombini commença le premier; il quitta ses élégants habits de soie, ses bijoux d'or et d'argent et s'habilla comme un homme du peuple. Ces richesses, jadis tant aimées et gardées d'une main parcimonieuse, il les distribuait avec plus d'abondance à toutes les infortunes. Il recueillait les mendiants malades qu'il rencontrait dans les rues et les portait dans quelque hospice ou quelque maison charitable où ils pussent être soignés.

Ses amis s'effrayèrent: « Votre générosité est digne de l'admiration, lui dirent-ils; mais espérez-vous pouvoir secourir, à vous seul, toutes les misères? Soyez donc désormais plus prudent; car si vous continuez ainsi, vous serez bientôt réduit vous-même à mendier votre pain.

— Mais, c'est justement ce que je désire, repartit Colombini, et si ce n'était la nécessité d'entretenir ma famille, il y a longtemps que je n'aurais plus d'autre richesse que Dieu seul. »

Les amis se retirèrent surpris, hésitant entre la pitié et l'admiration; et plus d'un se recommanda secrètement aux prières du saint homme.

LE BONHEUR D'ÊTRE PAUVRE

Jean Colombini avait toujours eu une santé assez délicate. Il tomba malade d'une grosse fièvre. Sa femme, sa fille, ses serviteurs rivalisèrent d'empressement autour de lui pour le soigner.

Jean s'affligea, non pas d'être malade, mais d'être trop bien soigné: « Eh! quoi, se disait-il, est-ce là ce qui convient à un disciple de Jésus crucifié? Mon capitaine est cloué sur le bois dur de la croix, et moi, son soldat, je resterais sur un lit de plumes, entouré de prévenances et de délicatesses!... »

Un matin, sa femme et son ami François, en entrant dans sa chambre pour s'informer de l'état de sa santé, ne le trouvèrent plus: il avait disparu, avec une couverture. On le chercha dans toute la maison, on interrogea tous les domestiques, on alla chez ses amis en ville, dans les grands hôpitaux; on le chercha tout le jour, on le chercha le lendemain, sans avoir de ses nouvelles.

Enfin le troisième jour, Blasie et François, entrant dans un pauvre petit hôpital, aux extrémités de la ville, aperçurent, parmi les mendiants infirmes, un malade qui, à leur approche, essayait de dissimuler son visage à l'aide de sa couverture; mais ce stratagème ne lui réussit pas: Blasie, en bonne maîtresse de maison, connaissait le linge de sa famille: elle reconnut la couverture disparue et celui qu'elle cachait.

« Eh! quoi, très cher époux, dit-elle à Colombini, pourquoi nous faire cette injure et nous causer cette peine? N'étiez-vous pas assez bien soigné dans la maison? Et convient-il à un ancien sénateur de Sienne de recevoir ici l'hospitalité, parmi les mendiants?

— Ma chère sœur, reprit Jean Colombini, je ne me plains pas d'avoir été mal soigné par vous; bien au contraire, j'avais honte de voir ce misérable corps traité avec tant de soin et de délicatesse; je suis donc venu ici, demander un gîte, sans me faire connaître, et j'ai savouré le bonheur d'être pauvre avec les pauvres, pour l'amour de Jésus-Christ. Je vous assure que toutes vos douceurs ne m'ont pas autant agréé que la tisane de l'hôpital. »

Ce n'est qu'à force d'instances que sa femme et son ami le décidèrent à revenir achever de se guérir à la maison.

Dès que sa santé fut rétablie, Jean reprit ses bonnes œuvres et ses austérités.

Cependant sa femme commençait à le trouver beaucoup trop converti : son amour-propre regrettait les honneurs auxquels son mari avait renoncé ; elle aurait voulu plus de prudence dans les aumônes, moins de pénitences ; et surtout, elle ne pouvait souffrir de voir son époux sortir dans Sienne avec des habits pauvres et méprisables.

Elle s'en plaignit à lui avec une certaine amertume. « Si ma sœur ne peut supporter de me voir en cet état, répondit Colombini, il y a un remède : déjà vous avez consenti à ce que je ne sois plus que votre frère ; faisons la séparation plus complète et permettez-moi d'aller habiter ailleurs? »

Cette proposition affligea Blasie encore davantage. L'aventure suivante mit le comble à sa mauvaise humeur.

Jean Colombini et François Vincent allaient un jour entendre la messe à la principale église de Sienne. A la porte, parmi les mendiants qui leur demandent l'aumône, leurs regards compatissants aperçoivent un pauvre, à demi-vêtu, se tenant timidement à l'écart et couvert d'une lèpre hideuse des pieds à la tête.

« Que ce serait bien, s'écrie Colombini, si nous le portions à la maison pour en prendre soin ! » François approuve cette pensée. Aussitôt, les deux chrétiens prennent respectueusement entre leurs bras le pauvre infirme, et l'emportent à travers les rues avec une merveilleuse tendresse.

A la vue de ce nouvel hôte, Blasie poussa les hauts cris : « Eloignez cette peste ! autrement, je quitte la maison et le pays !

— Eh ! ma bonne sœur, répliqua doucement Colombini, ce pauvre est une créature de Dieu comme vous. Comme vous, il a été racheté par le sang de Jésus-Christ. Je vous prie donc, pour l'amour de Dieu, de vouloir bien trouver bon que je le mette dans votre lit, car je n'en ai pas moi-même à lui offrir. » (On sait que le Bienheureux couchait sur des planches.)

Mais plus il insistait, plus sa femme se fâchait, protestant que jamais elle n'approcherait plus d'un lit empesté par une infection pareille.

Les deux amis la laissèrent dire. Ils déposèrent leur malade, préparèrent un bain, l'y plongèrent eux-mêmes, l'essuyèrent avec délicatesse, le placèrent doucement dans le lit de la dame, et lui dirent au revoir après l'avoir embrassé.

Colombini pria sa femme d'en avoir soin pendant qu'il retournait à la messe. Mais celle-ci s'enfuit dans une autre chambre, où elle resta seule à dévorer son chagrin.

Là, livrée à ses propres réflexions, et sans doute aussi touchée par les grâces que son mari obtenait pour elle à l'église, il lui vint des pensées meilleures. Elle commença par admirer la grande charité de son mari et la comparer à son propre entêtement. Elle se demanda si Dieu ne serait pas sans miséricorde pour elle, puisqu'elle ne voulait pas avoir elle-même pitié des malheureux. Enfin, convenait-il à une femme bien élevée de se quereller avec son mari, à une chrétienne de repousser les indigents ?

Bref ; elle s'arme de courage, et quitte sa retraite pour venir offrir ses soins au lépreux. Elle entr'ouvre timidement la porte de la chambre où reposait le malade, et sent une odeur délicieuse comme des fleurs les plus odoriférantes et des parfums les plus précieux. Soupçonnant en cette merveille quelque chose de divin, elle n'ose entrer, referme la porte et se met à pleurer.

Les deux amis, à leur retour de la messe, la trouvèrent en cet état. « Et pourquoi ces larmes? lui demandèrent-ils. — Je ne sais ce qu'a ce lépreux, répondit la dame, mais entrez donc ! » Ils entrèrent : toute la chambre était remplie du parfum le plus suave ; mais le malade n'y était plus. Le lit était arrangé comme par la servante la plus soigneuse. Tous reconnurent alors, avec émotion, que le Sauveur lui-même avait voulu agréer leurs soins charitables. Ils tombèrent à genoux au milieu de la chambre et remercièrent le divin Roi. Blasie déclara à son mari que désormais elle lui permettait de faire tout ce que sa piété lui inspirerait. Jean accueillit avec joie cette promesse, mais il lui ordonna de garder le secret sur le prodige dont elle venait d'être témoin.

La nuit suivante, pendant que Jean Colombini était en oraison, le divin Sauveur lui apparut, non plus sous les traits défigurés d'un lépreux, mais brillant de gloire et de beauté, et lui dit : « Jean, mon ami, je te remercie de la bonne hospitalité que tu m'as donnée hier dans ta maison ; un jour, je te recevrai aussi dans la mienne, et je t'admettrai au banquet de mes élus. »

LE TESTAMENT DE JEAN COLOMBINI

Colombini se sentit dès lors enflammé d'un plus vif amour pour Jésus-Christ. Les deux amis résolurent de ne plus retarder à se dépouiller complètement de leurs biens. Ils prièrent le bienheureux Pierre Pétrone, chartreux, de les aider en cela de ses conseils.

Plus on veut marcher dans une voie parfaite, plus on a besoin de ne pas se fier à ses propres lumières, les deux serviteurs de Dieu le savaient ; aussi avaient-ils choisi pour directeur ce saint religieux, dont plus tard ils écrivirent la vie.

Pierre leur répondit, avec saint Grégoire : « Il y en a qui, possédant les richesses du siècle, s'en servent pour le soulagement des nécessiteux, la défense des opprimés, et d'autres œuvres charitables : ceux-là offrent à Dieu des sacrifices ordinaires. D'autres renoncent effectivement à tous les biens périssables, ne se réservant rien, et s'offrent eux-mêmes en holocauste à Dieu ; ceux-ci ne veulent d'autre trésor que Jésus-Christ ; toute leur ambition est de l'aimer et de l'imiter et ils marchent dans la voie royale qui mène à la perfection. »

C'était bien ce que voulaient les deux illustres Siennois. François avait une fille, âgée de cinq ans, il la mit chez d'excellentes religieuses de Saint-Benoît, et lui assura une dot convenable. La fille de Jean Colombini avait treize ans ; son père la mit dans ce même monastère, car elle voulait y être religieuse. Il fit alors trois parts de ses biens : la première fut donnée au grand hôpital de Sienne, la seconde au couvent où s'était retirée sa fille, la troisième à une confrérie récemment érigée en l'honneur de la Sainte Vierge. Sur les deux dernières, il réserva une rente viagère à sa femme, telle qu'elle la demanda elle-même.

Pour lui, il ne garda pas un centime, non plus que son ami François.

LA FOLIE DE LA CROIX

Ce fut alors un étrange spectacle pour les habitants de Sienne, de voir deux hommes,

naguère honorés parmi les plus riches, et dont l'un avait présidé aux affaires de la cité comme magistrat, mendier humblement, de porte en porte, le peu de nourriture indispensable au soutien de leur austère existence.

Merveille remarquable, le bienheureux Colombini, aux jours de sa prospérité, alors que rien ne lui manquait, était généralement maladif et d'un estomac débile : quand il ne vécut plus que d'aumônes, on le vit de jour en jour mieux portant et plus robuste.

Un de ses amis le rencontrant par une froide journée d'hiver, vêtu d'une seule tunique légère, lui demanda comment il pouvait résister à la rigueur de la saison avec un si chétif vêtement. « Donnez-moi votre main, répondit le Saint. » Et il la serra dans les siennes qui étaient toutes brûlantes. « En vérité, s'écria cet ami, ce qui m'étonne maintenant, ce n'est pas que vous puissiez endurer le froid, mais que vous supportiez une telle chaleur sans mourir. » Par un curieux phénomène mystique, les ardeurs impétueuses de l'amour divin, qui embrasaient son cœur, rejaillissaient sur tout le système organique de son corps, y développant une chaleur plus intense que celles des fièvres les plus aiguës. Et pourtant il n'était point malade.

Colombini avait eu autrefois deux passions : celle de la gloire humaine et celle de l'argent; maintenant il semblait qu'il eût les deux contraires : celle des humiliations et celle de la charité; rendre service aux autres en s'humiliant lui-même lui paraissait l'idéal de la vie.

On le vit remplir les fonctions d'aide-cuisinier au palais communal, où il avait naguère siégé comme magistrat.

La cloche annonçait-elle le décès de quelqu'un? Jean se rendait à la maison mortuaire, lavait le corps du défunt, le plaçait dans le cercueil et aidait à le porter au cimetière, en priant pour le repos de son âme.

A ceux qui lui reprochaient de s'abaisser ainsi lui-même, il répondait: « Vive Jésus-Christ seul, dans le cœur de tous ceux qui vivent. »

La noblesse de Sienne aimait, les jours de fête, à parader sur de beaux chevaux, magnifiquement caparaçonnés, à travers les rues et les places de la cité.

Jean avait tenu autrefois à briller dans ces promenades vaniteuses. Pour s'en punir, il emprunta un jour un âne des plus chétifs, monta sur l'animal avec ses habits de mendiant, et s'en alla parader, en ce nouvel équipage, à travers les principales rues de la ville, recueillant partout une ample moisson de rires, de lazzis et d'injures.

Dans un village où il avait jadis pressuré des paysans, il se fit battre de verges en leur présence.

L'APOTRE — L'ORDRE DES JÉSUATES

Qui peut aimer véritablement Jésus-Christ sans désirer qu'il soit aimé de tous les hommes? Qui peut aimer son prochain sans souhaiter qu'il sauve son âme ? La divine charité est la mère des âmes apostoliques. « Je suis venu apporter le feu sur la terre, a dit Jésus-Christ, et que veux-je, sinon qu'elle soit embrasée? » La ferveur de Colombini ne pouvait plus se contenir dans l'intérieur de son âme; on l'entendait s'écrier sans cesse : *Vive Jésus-Christ! Loué soit Jésus-Christ à jamais !*

Il ne manquait aucune occasion de parler de Dieu, de l'éternité, de la miséricorde de Jésus-Christ envers les pécheurs repentants, de la brièveté de la vie, de l'enfer et de la nécessité du salut. Chez lui, chez ses amis, chez les pauvres, dans la rue, partout, il était apôtre; mais avec quelle suavité, quelle délicatesse, et en même temps quelle force et quelle persuasion!

Les hommes d'affaires et les négociants, dont il avait jadis trop partagé les préoccupations terrestres, étaient surtout l'objet de son zèle: il s'efforçait d'ouvrir leurs yeux sur la grande affaire : celle du salut. Il leur disait, avec le divin Maître. « A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? »

Il poussa dans une plus haute vertu beaucoup de personnes pieuses. Il convertit un grand nombre de pécheurs. Plusieurs voulurent s'associer à son genre de vie, à l'exemple de François Vincent.

De ce nombre fut Barthélemy, de l'illustre famille des Piccolomini, célèbre dans l'histoire de l'Italie. Il était riche ; il voulut renoncer à tout, pour suivre Jésus-Christ seul. Il fit trois parts de ses biens : la première fut distribuée immédiatement aux pauvres; la seconde constituée pour servir de dot à des jeunes filles sans fortune, soit pour se marier, soit pour entrer au couvent; la troisième fut partagée entre ses parents.

Il ne laissa rien à ses deux fils, deux jeunes gens pleins d'avenir, qui avaient reçu une excellente éducation : c'est que l'un et l'autre demandaient à suivre leur père, dans la pauvreté évangélique. Ils se nommaient Bindo et Alphonse.

Tous les trois quittèrent leurs habits somptueux, se revêtirent d'une tunique de moine et d'un rude manteau, et marchèrent pieds nus et tête nue, comme leur maître Colombini, en criant: *Vive Jésus-Christ!*

Au bout de deux ans, Jean Colombini avait environ soixante-dix compagnons. Il exigeait d'eux une grande humilité, un parfait détachement, et une entière confiance en Dieu.

Il réforma plusieurs communautés, et fonda un monastère de religieuses sous la direction de sa cousine germaine, la vénérable Catherine.

L'an 1367, il apprend que le Pape Urbain V quitte Avignon pour retourner à Rome; il s'empresse d'aller au-devant de lui, pour solliciter l'approbation de son Ordre. Il passe à Viterbe, en chantant avec ses disciples : *Vive Jésus-Christ.* Les petits enfants, se mettent à crier : « Voici les Jésuates ! faites du bien au Jésuates! »

Au port de Cornéto, où le Pontife devait débarquer, Colombini et ses disciples aident la population à lui préparer une brillante réception. Ils se présentent au Pape, des palmes à la main, en disant tous ensemble : Vive Jésus-Christ! Et vive Urbain, vicaire de Jésus-Christ!

Le Pape admira leur simplicité, et après avoir fait examiner leur foi et leur conduite, approuva leur Ordre, à Viterbe. Il leur donna pour habit une tunique blanche, un camail blanc, et un manteau de couleur tannée, et voulut qu'ils portassent des souliers ou au moins des sandales. Plus tard, ils adoptèrent la Règle de saint Augustin, et prirent pour patron saint Jérôme. — Ils gardèrent le nom de Jésuates.

Le bienheureux Jean Colombini mourut en revenant à Sienne, le 31 juillet de la même année.

Le même jour, l'Eglise célèbre encore la fête du grand saint Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites, converti, lui aussi, deux siècles plus tard, en lisant la vie des saints.

LE VÉNÉRABLE JUSTIN DE JACOBIS

DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION DITE DES LAZARISTES

PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ABYSSINIE

Sacre de Mgr de Jacobis dans une chaumière et pendant la nuit.

LA MORT D'UN APÔTRE

Le 31 juillet 1860, sur la route de Hébo, petit bourg de la province du Tigré, se déroulait un cortège à la fois funèbre et triomphal. Catholiques, schismatiques, musulmans de tous rangs et de toutes conditions se disputaient l'honneur de porter tour à tour la dépouille sacrée de celui que tous appelaient « Abouna, notre Père ! »

Le grand apôtre de l'Ethiopie, Mgr de Jacobis, après vingt et un ans d'apostolat et les épreuves d'une dure captivité, venait de tomber victime de sa charité à l'âge de soixante ans.

Convaincu de sa fin prochaine, le missionnaire, la tête enveloppée de son manteau, assis à même la route, s'était mis à prier, puis, étendu sur la terre, une pierre pour oreiller, il avait reçu avec joie les sacrements de l'Église, imploré à genoux le pardon de tous les siens, les avait bénis et s'était endormi dans le Seigneur.

Mort sublime qui réalisait à merveille le spectacle décrit par saint Vincent de Paul : « Si un jour on venait à trouver un missionnaire épuisé de force, dépouillé de tout, couché au bord du chemin et qu'on lui dit : « Pauvre prêtre, qui t'a » réduit à cette extrémité? » Quel bonheur, Messieurs, de pouvoir répondre : « C'est la charité ! »

ENFANCE DE M. DE JACOBIS
SES TRAVAUX ET SES MISSIONS EN ITALIE
DÉPART POUR L'ABYSSINIE

Justin de Jacobis naquit à San Fele, dans le royaume de Naples, le 10 octobre 1800. Il était le septième des quatorze enfants de Jean-Baptiste de Jacobis et de Joséphine Maccia.

D'un caractère vif et porté à la dissipation, il sut, comme autrefois le fondateur des Lazaristes, réprimer « les bouillons de sa nature ». Une précoce maturité lui mérita bientôt le surnom de « jeune vieillard ». Aussi son entrée à l'âge de dix-huit ans chez les Lazaristes de Naples ne surprit-elle point.

Novice et étudiant, il manifesta une fidélité scrupuleuse dans l'observance de la règle, un vif amour pour Jésus Eucharistie et une tendre dévotion envers Marie. On le vit en récréation, pour enrichir de nouveaux titres de gloire « l'apanage de la Vierge, rivaliser avec ses frères de tendresse et d'esprit ».

Mortifié dans ses repas, se choisissant les soutanes les moins neuves, il prit dès lors chaque jour la discipline et garda jusqu'à la mort ces saintes habitudes. Mais son austérité n'altérait en rien la discrète courtoisie de son commerce. L'inaltérable

douceur de son caractère et son exquise urbanité qui acquiesçait aux désirs de tous le faisaient appeler « Monsieur faites comme vous voulez ».

Sa profonde humilité étonnait et charmait : quelque faute lui échappait-elle à la lecture publique, le modeste lecteur la rappelait à dessein pour en renouveler l'humiliation. A l'en croire, il n'était qu'ignorance et incapacité. « Je serai toujours, disait-il, un bien petit missionnaire. » Il en vint à se juger indigne de la prêtrise et à solliciter son admission dans la Congrégation à titre de frère coadjuteur.

Conscients de sa valeur, les supérieurs le firent ordonner prêtre le 12 juin 1824 à Brindisi. Il avait prononcé ses vœux à Naples le 18 octobre 1820.

Dans les diverses maisons où le jeune prêtre est envoyé, sa prédication ardente qui, rebelle aux règles traditionnelles de l'art, mais toute vibrante d'amour divin, immobilise parfois au pied de la chaire des incrédules et des impies et leur arrache des cris d'admiration, son zèle assidu et infatigable au confessionnal qui ramène à Dieu des pécheurs endurcis, lui concilient la vénération universelle.

Vers 1831, à Monopoli le bruit se répand qu'il a le don des miracles. Des faits mystérieux accréditaient cette opinion.

Un soir d'hiver, le père d'un de ses confrères, gravement malade, le fait appeler. La route à faire était longue de plusieurs milles et un violent orage venait d'éclater. M. de Jacobis part avec le messager. Tout à coup la lanterne qui éclaire leur marche est éteinte par le vent. Au milieu de l'obscurité, les voyageurs couraient risque de s'égarer. Mais Dieu renouvela alors le miracle qu'il avait fait pour saint André Avellin. Du corps du saint prêtre une lumière rayonna qui guida les piétons jusqu'à la demeure du moribond. Interrogé plus tard sur le récit de son compagnon, M. de Jacobis déclara en souriant que « ce brave homme avait bien pu prendre quelque météore nocturne pour une lumière surnaturelle ».

Une autre fois, pendant une mission, le prédicateur annoncé vint à manquer. M. de Jacobis était alors malade et alité. Il l'apprend, se lève aussitôt et arrache, à force d'instances, au supérieur la permission de prêcher. Tout tremblant de fièvre, pâle, défait, le prédicateur développe le thème convenu : le purgatoire, et l'impression produite est si profonde que des sanglots éclatent de toutes parts. Longtemps ses paroles restèrent gravées dans la mémoire des auditeurs, comme un véritable écho des lamentations d'outre-tombe.

Supérieur à Lecce, puis à Naples, il n'accepte pour lui que deux prérogatives : le devoir de donner le bon exemple à ses inférieurs, le droit de se réserver la chambre la moins confortable, le plus mauvais lit et le plus pauvre vêtement. Dans cette dernière ville le choléra sévit. Jour et nuit, sans même songer à prendre ses repas, le père se dévoue tout entier aux malades et réussit « à changer les gémissements de la douleur en accents de reconnaissance et de piété, et les victimes de la contagion en hosties volontaires qui s'offraient à Dieu avec joie et générosité ».

Vers cette même époque mourut sa mère qu'il aimait tendrement. Il voulut présider toutes les cérémonies funèbres, mais, l'inhumation à peine achevée, la douleur le fit défaillir. Dieu venait de briser un des liens les plus forts qui l'attachaient à la patrie, pour lui permettre de réaliser ainsi son rêve intime des missions lointaines. Rome, qui cherchait un apôtre pour l'Ethiopie, venait de le nommer préfet apostolique de l'Abyssinie.

A cette nouvelle, les journaux de Naples se firent les panégyristes de ses vertus et les interprètes de la désolation publique. « On l'a vu, disait l'un d'eux, lire dans la conscience des pécheurs, leur reprocher au saint tribunal les fautes qu'ils cachaient en confession et les amener, par la véhémence de ses exhortations, à s'en repentir et à en faire humblement l'aveu ; on l'a vu au chevet des moribonds déjà privés de l'usage de leurs sens et qui, tout chargés de péchés mortels, allaient tomber en enfer, les rappeler à la vie par ses prières et leur obtenir le temps nécessaire pour se réconcilier avec Dieu. On l'a vu rendre la santé à des mères dont les médecins croyaient le fruit mort dans leur sein et amener ainsi leur enfant à l'eau régénératrice du baptême. Enfin on l'a vu commander aussi à la mer. Dans un village de pêcheurs où il allait en mission, les pauvres gens étaient désolés parce que la pêche était depuis longtemps mauvaise et qu'ils se voyaient menacés de la plus extrême misère. M. de Jacobis se rendit sur le rivage et bénit les eaux de la mer, et dès lors la pêche devint très abondante. »

Les Napolitains firent tout pour retenir celui qui, disait-on, était la sauvegarde de la patrie et qui pèserait plus dans la balance divine que les dix justes exigés pour la rançon de Sodome. Ils essayèrent même de fléchir le saint Père. Ce fut en vain. Pendant l'été de 1839, accompagné d'un autre Père, M. de Montuori, M. de Jacobis se mit en route avec les bénédictions de son supérieur général et le cœur chantant de l'espoir du martyre.

TRAVAUX D'APPROCHE EN ABYSSINIE
LE GUIDE DES ABYSSINS — LE CAIRE-ROME-JÉRUSALEM

Un événement signala le voyage. Le voici tel que l'atteste un Père lazariste, M. Reygasse, qui se rendait à Smyrne par le même bateau.

« Lorsque M. de Jacobis arriva à Malte il voulut dire sa Messe, elle dura une heure. Pour moi, j'étais allé visiter les tombeaux des grands maîtres de l'Ordre des Chevaliers de Malte. A ma sortie, grande fut ma surprise de voir accourir vers moi la foule du peuple qui avait assisté à la Messe de M. de Jacobis et de l'entendre dire : « Quel est ce saint » qui est votre compagnon? Depuis l'élévation » jusqu'à la communion, nous avons vu l'Enfant » Jésus au-dessus de sa tête..... »

Convertie au IVe siècle par saint Frumence, l'Ethiopie resta catholique jusqu'en 640, époque où elle tomba dans l'hérésie d'Eutychès.

Depuis ce temps, le monophysisme copte est encore la religion officielle de l'Abyssinie. Du XIIIe au XVIIe siècle, une longue série de martyrs arrosèrent de leur sang cette contrée. En 1837 seulement un voyageur français, Arnauld d'Abbadie (1815-1893), pénétra en Ethiopie et réussit à installer un missionnaire catholique, M. Sapeto, Lazariste, qui forma bientôt un petit groupe de néophytes.

Nos deux missionnaires le rejoignirent à Adoua en septembre 1839 et furent accueillis favorablement par Oubié, roi du Tigré. Mis au courant de la politique ondoyante du monarque et de la fragilité de son pouvoir, ils jugèrent prudent de se séparer et M. de Jacobis resta seul au Tigré.

Il passe les premiers mois dans le silence, apprend les langues du pays, le ghez ou langue sacrée, le tigré et l'amarique, se rend dans les églises, y récite son bréviaire et, dès le 26 janvier 1840, à une dizaine de personnes attirées par sa piété et sa douceur, fait une première conférence où le style se colore des chauds reflets de l'imagination orientale. « La porte du cœur, leur dit-il, c'est la bouche; la clé du cœur, c'est la parole. Quand

j'ouvre ma bouche, j'ouvre la porte de mon cœur; quand je vous parle, je vous en donne la clé. Venez et voyez que l'Esprit-Saint a mis dans mon cœur un grand amour pour les chrétiens d'Ethiopie.»

Deux autres conférences lui conquièrent le droit de cité. Mais les préjugés répandus contre le catholicisme empêchaient toute conversion. Il en était d'extravagants. Ne disait-on pas, par exemple, que les prêtres catholiques consacraient l'Eucharistie avec du jus de lièvre mêlé de poivre rouge en guise de pain et avec du sang de fouine au lieu de vin. Pour faire toucher du doigt l'absurdité de ces fables, le missionnaire conçut alors le projet de mener à Rome quelques-uns des chefs du clergé abyssin et des dignitaires du pays. La Providence lui en fournit l'occasion.

Le 5 janvier 1841, le prince Oubié avertit M. de Jacobis de son intention de l'envoyer à la tête d'une députation auprès du patriarche copte d'Alexandrie à l'effet d'obtenir un nouvel abouna. « Votre croyance et la nôtre sont différentes, lui dit-il, mais votre présence n'a d'autre but à mes yeux que de protéger mes ambassadeurs. »

M. de Jacobis consentit à l'offre du prince, puis après huit jours de prière, de jeûne et de mortification pendant lesquels il se reprocha sa condescendance, souffrant à ce point qu'il croyait être devenu « le type des damnés du Dante », il retourna au camp, fit une profession de foi catholique, et posa comme conditions de son assentiment l'autorisation d'essayer la réunion avec Rome du patriarche copte, le droit de bâtir en Ethiopie des églises catholiques et de conduire à Rome les députés abyssins. Le prince accorda tout.

Au cours du voyage long et fastidieux sur une misérable embarcation, M. de Jacobis gagna la confiance de ses grossiers et revêches compagnons par une héroïque humilité, pourvoyant à leur nourriture, leur lavant les pieds, préparant leurs lits et répondant par le silence ou le sourire à leurs plus ignobles injures. Mais au Caire, les basses intrigues du patriarche, sourd à toutes les requêtes, mettent la division parmi les députés. La majorité accepte pour évêque, sous le nom d'abouna Salama, « notre père pacifique », un moine scandaleux que leur offre le patriarche. Il fallut toute l'énergie morale de l'apôtre et l'attirance de sa sainteté pour entraîner à Rome, puis à Jérusalem les autres députés au nombre de vingt-trois, parmi lesquels se trouvaient les véritables chefs de la caravane, le prince Afta Salassia et le moine Ghebra Michaël, futur martyr de la chrétienté d'Abyssinie.

Le reste du voyage fut pour les Abyssins ce qu'avait espéré M. de Jacobis: « le meilleur cours de théologie ». L'accueil bienveillant de Grégoire XVI, le spectacle réconfortant du catholicisme en action, dissipèrent tous les préjugés, et les Abyssins quittèrent Rome « avec l'esprit et le cœur catholiques ».

PÉRIODE DE DÉFRICHEMENT — SUCCÈS MERVEILLEUX L'ENNEMI IRRÉCONCILIABLE

Pendant les quinze mois d'absence de M. de Jacobis, bien des événements s'étaient accomplis au Tigré. Le prince Oubié ayant déclaré la guerre à son voisin, le prince du Damot, avait été fait prisonnier; le nouvel abouna avait pris possession de son siège, et s'était juré de faire revivre les lois de proscription contre ceux dont les mœurs et les actes étaient pour lui un reproche vivant.

Malgré tous les périls d'un pays en pleine révolte, M. de Jacobis partit sans crainte pour Adoua où il arriva le 13 mai 1842, en dépit de tous les pièges tendus contre sa vie par son implacable ennemi, et inaugura les trois ou quatre ans de travaux et de succès qui sont dans l'ensemble de sa vie comme « la période de défrichement ».

On a dit que « dans l'histoire de la vie des âmes, les premiers temps sont les temps des miracles et des grandes joies; les derniers temps doivent être ceux des fortes et austères vertus ». Cette parole se réalise pour M. de Jacobis. Il va de succès en succès. Les récits des députés abyssins lui ramènent l'opinion publique qui couvre de son mépris l'évêque schismatique. Trois conversions éclatantes ont lieu. Celle d'un protestant, M. Schimper, d'une princesse du sang, Agar Ruth, et celle du célèbre moine Ghebra Michaël. Une foule d'autres suivent. Bientôt M. de Jacobis peut établir trois centres de mission: Entitchis, Guala et Emkoalou. Ces postes étaient peu distants les uns des autres, ce qui permettait aux chrétiens, en cas de persécution, de gagner facilement Massouah.

Là ne se bornent pas ses triomphes. Il fait entrer dans l'église catholique des tribus entières, telles que celles des Irob-Bocknaïto et des Bogos. Il établit sa résidence dans le voisinage d'Alîliena, sur l'emplacement d'un bois sacré, et six mois durant il séjourne chez les Irobs, baptisant les enfants, confessant les adultes, vivant de la vie de ses ouailles, vêtu comme eux de toile grossière, couchant sous la tente et se contentant de leur mauvaise nourriture.

Toutes ces fondations avaient été favorisées par la protection du roi Oubié, mais l'abouna Salama n'avait pas désarmé. Sa colère ne se contint plus à la nouvelle que M. de Jacobis instruisait à Guala vingt enfants qu'il destinait au sacerdoce. Il lança l'excommunication contre les missionnaires et tous ceux qui, ayant reçu d'eux quelque cadeau, ne les rendraient pas sur-le-champ. Seulement, comme lui-même avait accepté des présents et avait négligé de les rendre, le peuple sourit et négligea de même ses menaces.

L'œuvre de Dieu continua malgré l'abouna, et, en moins de sept ans, M. de Jacobis jalonna de chrétientés florissantes tout le parcours de Gondar à Massouah, sans compter les écoles publiques et un Séminaire.

DÉBUT DE LA PERSÉCUTION ORDINATIONS SACERDOTALES

L'ère de la persécution allait s'ouvrir. M. de Jacobis, s'apercevant que la mission s'augmentait et réclamait de nouveaux ouvriers, avait demandé à Rome un évêque pour ordonner ses jeunes séminaristes et régulariser l'ordination sacerdotale d'une vingtaine de prêtres abyssins convertis. A cet effet, Mgr Massaïa, chargé de la mission des Gallas, arriva en octobre 1846 à Massouah. Deux jeunes Abyssins envoyés par M. de Jacobis, qui n'avait pu connaître son arrivée que par une révélation céleste, l'y attendaient. Bientôt, M. de Jacobis arriva lui-même à Massouah. En apercevant l'évêque il se jette à genoux, lui baise les pieds et justifie ainsi cet acte d'humilité: « Laissez-moi faire, afin que mes néophytes comprennent la différence qui existe entre l'élu du successeur de Pierre et la créature du patriarche d'Alexandrie. »

La nouvelle d'une grande ordination faite à Guala par un évêque catholique mit le feu aux poudres. D'après les lois du pays il ne peut y avoir qu'un seul évêque en Abyssinie, et la peine de mort punit l'audacieux usurpateur de ce titre. Salama, averti par la trahison d'un Européen ou l'impru-

dence du consul de Sardaigne à Alexandrie qui avait ajouté sur une lettre: « A Mgr Massaïa, évêque en Abyssinie », jura la mort du nouveau venu et demanda des soldats pour exécuter son dessein.

Averti à temps par un catholique, M. de Jacobis fit prendre la fuite à l'évêque. L'abouna excommunia celui qu'il appelait « l'instrus » et promit 300 francs pour chaque tête de missionnaire qu'on lui apporterait. Mgr Massaïa gagna les bords de la mer Rouge.

De 1846 à 1849, M. de Jacobis et les siens vécurent sans cesse sur le qui-vive, exerçant leur ministère au milieu des plus grands dangers, n'échappant plusieurs fois à la mort que par miracle.

Le jour où ils se réfugièrent chez les Irobs après avoir été chassés par le roi Oubié, une bande de forcenés firent du Séminaire de Guala un monceau de ruines.

UNE NUIT MÉMORABLE
ORDINATION ÉPISCOPALE DE M. DE JACOBIS

En quittant l'Ethiopie pour se soustraire à la mort, Mgr Massaïa avait obtenu de la Propagande l'élévation de M. de Jacobis à la dignité épiscopale. Avant de partir pour sa mission des Gallas, il fit prévenir M. de Jacobis de l'honneur qui lui était conféré, le priant de monter à Massouah.

« Sa réponse fut évasive, dit Mgr Massaïa, et son messager me prenant à part:

— Je ne sais ce qu'a notre Père, me dit-il, depuis qu'il a reçu votre lettre..... Il s'est retiré dans sa cellule où nous l'avons trouvé en prières et fondant en larmes.

— Votre Père est très malade, lui répondis-je, d'une maladie qu'on nomme l'humilité. Mais allez le trouver, et dites-lui de venir au nom de la sainte obéissance.

» Il n'en fallut pas davantage pour le décider à se rendre vers moi, mais je ne pouvais le décider à accepter une charge qui effrayait sa modestie.

— Comment, disait-il, moi qui ne suis pas encore arrivé à comprendre ce que c'est qu'un prêtre, il faut que je sois évêque!..... »

La lutte dura plus d'une année. Un jour enfin, pressé par ses supérieurs de rejoindre son poste, Mgr Massaïa éclata en reproches envers son confrère.

— Comment, lui dit-il, par humilité vous ne voulez pas être évêque. Mais dans les missions les évêques ne sont que des victimes, craignez de n'être le jouet que de votre amour-propre.

A ces mots, M. de Jacobis se prend à sangloter, courbe son front à terre, implore le pardon de son collègue et se déclare disposé à accepter tout ce qu'on voudrait.....

Dans la nuit du 6 janvier 1849, dans une pauvre chambre, eut lieu l'ordination épiscopale de Mgr de Jacobis. Ordination digne des catacombes. Deux caisses juxtaposées formaient l'autel: deux autres les trônes épiscopaux. Pour toute assistance, deux prêtres abyssins qui ne savaient pas même servir la Messe selon le rite latin; pour accompagnement triomphal, la complainte de la mer et les hurlements de la populace assiégée alors dans Massouah par le roi Oubié!

RECRUDESCENCE DE LA PERSÉCUTION
MARTYRS ABYSSINS — Mgr DE JACOBIS EMPRISONNÉ

A la nouvelle de la consécration de Mgr de Jacobis la fureur de l'abouna atteignit son paroxysme. Il fait incarcérer deux prêtres indigènes et piller par une bande de sicaires le Séminaire d'Aliliena. Visiblement protégé par le ciel, Mgr de Jacobis échappe encore avec la plupart des siens. Mais, où se réfugier? Impossible de gagner Massouah au milieu de l'hiver, et, d'autre part, le roi Oubié leur a interdit l'entrée de ses Etats. Une démarche audacieuse sauva momentanément la situation.

« Après avoir demandé à Dieu de nous inspirer, dit Mgr de Jacobis, nous avons pris la résolution de nous réfugier chez ce même Oubié dont les soldats nous poursuivent encore. Peut-être ce prince faible, mais bon, se laissera-t-il convaincre de l'iniquité des persécutions dont nous sommes victimes. Au bout de quelques jours, nous arrivons au camp; la nuit va venir, et nous n'avons pas d'asile. Mais, mourir pour mourir, nous allons nous asseoir auprès de la tente d'Oubié. Au point du jour, le concierge royal, informé de notre présence, pénètre auprès du prince et bientôt il reparaît pour nous informer que son maître nous recevra le lendemain et que, en attendant, il pourvoira à tous nos besoins. »

Le lendemain, Mgr de Jacobis comparaît devant ses accusateurs. Les hérétiques exposent leurs griefs. Mais voici qu'Oubié, prenant la parole, les réfute un par un et ordonne de remettre en liberté les prisonniers catholiques.

Enhardi par ce succès, Mgr de Jacobis attaque l'hérésie à sa source même: à Gondar, la résidence de l'abouna Salama. Il triomphe et obtient du Ras Ali l'autorisation de bâtir une église. Même réussite à Halaï. Le clergé se déclare catholique.

Un événement vint subitement tout compromettre. Un aventurier, le futur Théodoros II, bouleverse l'Ethiopie. Salama se fait l'âme damnée du nouveau conquérant et veut à tout prix chasser Mgr de Jacobis de l'Ethiopie. Averti de son dessein le courageux missionnaire arrive à Gondar pour disputer le terrain à son adversaire schismatique et essayer de gagner Théodoros à sa cause. Mais Salama le fait enlever par des soldats, le jette dans un cachot, et, n'osant lui enlever la vie par crainte de complications diplomatiques, martyrise à sa place cinq autres confesseurs parmi lesquels le célèbre « abla Ghebra Michaël ».

Après avoir subi un emprisonnement de plusieurs mois, Mgr de Jacobis est remis aux mains d'une escorte qui devait le traîner jusqu'aux bords de la mer Rouge. En route, les soldats, attendris par le spectacle d'un tel courage, lui rendirent la liberté.

Mgr de Jacobis eut la consolation de voir des jours meilleurs. Le neveu d'Oubié, Negoussié, s'était mis à la tête des armées du Tigré. Il reconquit le pays, donna asile au missionnaire et l'autorisa à exercer le saint ministère dans les anciennes résidences de la mission.

Nous avons dit la mort patriarcale de Mgr de Jacobis. Les habitants d'Hébo entourèrent ses reliques de tant de vénération que, craignant leur transfert à Massouah, ils les dérobèrent à plusieurs reprises. Elles reposent maintenant dans un cercueil en zinc dans l'église d'Hébo.

Le 13 juillet 1904, S. S. Pie X ratifiait et faisait publier le décret de la Congrégation des Rites qui introduisait officiellement la cause du grand apôtre de l'Abyssinie.

SOURCES CONSULTÉES

Vie du vénérable Justin de Jacobis, par M. Demimuid. Paris, 1905. — *I miei trentacinque anni di missione*, par le cardinal Massaïa. — *Journal de Mgr de Jacobis*. — *Mgr de Jacobis, notes sur sa sépulture*, par Mgr Crouzet. — *L'Abyssinie et son apôtre*, par Modeste Jandoli.

LE TRÈS SAINT-SACREMENT DE MIRACLE

HOSTIES MIRACULEUSES CONSERVÉES A SAINTE GUDULE DE BRUXELLES

Fête le 3e dimanche de juillet.

1. Marché du juif avec Jonathas. — 2. Vol des Hosties.
3. Dans la maison du juif. — 4. Jonathas assassiné par ses complices.

Par une sombre nuit du mois d'octobre 1369, un homme traversait la ville de Bruxelles, se dirigeant vers la vieille porte de Flandre. Venu près de l'église Sainte-Catherine, il s'arrête; d'un regard inquiet, il interroge les rues avoisinantes. Puis, sûr de n'être point aperçu, il escalade une haute fenêtre de la chapelle, brise le vitrail et pénètre dans le lieu saint.

Il va droit au tabernacle, en fracture la porte. Sans remords de son horrible sacrilège, il enlève le saint ciboire contenant seize Hosties consacrées, et prend la fuite.

*
* *

A l'aube du jour, on aurait pu le voir, courant sur la route d'Enghien, pressé de se débarrasser du précieux trésor dont il était le si indigne dépositaire.

5. La femme de Jonathas commet un second sacrilège.

6. Les Hosties transpercées et sanglantes.

Car maître Jean de Louvain — c'était le nom du criminel — n'avait point, en dérobant les Saintes Espèces, assouvi une haine personnelle contre notre divin Sauveur. Juif récemment converti, il n'avait pas, contre les mystères de notre foi et les augustes objets de notre culte, l'aversion pleine de rage de ses anciens coreligionnaires.

Mais, nous dit un vieux chroniqueur, « il était fort avare, intéressant et grand amateur d'espèces d'or », et il ne sut pas résister aux soixante pièces d'or (environ 500 florins) que lui offrait, pour prix de son forfait, le juif Jonathas, habitant d'Enghien.

***

Jonathas, en possession du Dieu des chrétiens, ne se tient pas de joie. Il convoque sa famille, ses amis. Ils répandent sur une table les Saintes Hosties, apportées de Bruxelles. Et — dignes descendants des pharisiens et des princes des prêtres, qui, au Calvaire, insultaient Jésus-Christ — ils renouvellent à l'adresse de l'auguste Sacrement tous les outrages et toutes les injures prodigués par leurs pères au Sauveur du monde.

Quinze jours après, par un terrible mais juste châtiment, Jonathas tombait sous le fer d'un assassin. Sa femme, épouvantée, et reconnaissant dans ce coup une vengeance divine, se hâta d'éloigner la cause de ses malheurs et remit le ciboire aux mains des juifs de Bruxelles.

***

Et le Vendredi Saint suivant (4 avril 1370), dans la synagogue de cette ville, se déroulèrent les scènes sacrilèges les plus révoltantes. Il avait plu aux juifs — comme il plaît encore, de nos jours, à quelques égarés — de choisir précisément le jour anniversaire de la mort du Sauveur pour rééditer, avec le plus de fidélité qu'il leur était possible, les horreurs ignominieuses et bassement cruelles de la Passion du Dieu fait homme pour régénérer le monde coupable.

Voici, d'après un vieil auteur, le récit de leur crime :

« Ils renversèrent le ciboire et en répandirent le contenu sur une table, placée au milieu d'eux. Puis, rageusement, avec des poignards et des couteaux, ils transpercèrent les Saintes Hosties qui s'échappaient du vase sacré. Ils prodiguèrent à Notre-Seigneur Jésus-Christ toutes les injures qu'il est possible d'imaginer : renouvelant les heures les plus affreuses de la Passion et crucifiant à nouveau le Fils de Dieu, ils lui criaient avec un souverain mépris : *Si tu es le Fils de Dieu, nous le verrons bien; montre-toi à nous, si tu le peux !* Leurs blasphèmes, leurs basses insultes, leurs outrages durèrent longtemps; et voici que, soudain, ils aperçurent très distinctement des gouttes de sang couler hors des blessures qu'ils avaient faites aux Saintes-Hosties. Ce que voyant, ils furent effrayés et s'enfuirent, mais sans douleur de leur abominable forfait. »

Et d'autres chroniqueurs ajoutent que ce sang miraculeux sortit en si grande abondance que les vêtements des coupables en furent arrosés.

Dieu avait voulu, par ce prodige, en même temps qu'une preuve sensible et palpable de la présence réelle, donner aux cruels insulteurs de son Fils une grâce suprême qui leur ouvrît les yeux. Endurcis comme les juifs de Jérusalem et du calvaire, ils ne voulurent point voir, et, dès ce monde, ils furent terriblement châtiés.

7. Les Hosties rapportées au curé de Saint-Nicolas.

8. Arrestation des criminels.

Si, comme le démontre leur crime, les profanateurs du Saint Sacrement ne redoutaient guère la justice divine, ils avaient, et avec raison, une vive crainte de la justice d'ici-bas.

Tremblant donc d'être découverts en possession des Hosties dérobées à Sainte-Catherine et que l'on recherchait activement, ils résolurent de les faire transporter à Cologne, où elles auraient été de la part des juifs de cette ville l'objet de nouvelles profanations.

Mais la Providence veillait; leur prudence fut la cause de leur perte.

Ils avaient chargé de cette mission une malheureuse femme, nommée Catherine, juive venue depuis peu au catholicisme, mais qui, en laissant les erements de son origine, n'avait pas dépouillé l'amour passionné des biens de ce monde, caractère distinctif du peuple juif. On lui donna plus de 150 florins, on lui en promit davantage à son retour; elle céda, prit le ciboire, et se disposa à partir le lendemain pour Cologne.

* * *

Le lendemain, dès le grand matin, elle était aux pieds de Pierre van den Edde, curé de Notre-Dame de la Chapelle, sa paroisse, et lui exposait avec beaucoup de larmes le crime affreux qui s'était commis, comment elle avait eu la faiblesse de s'en rendre complice en acceptant d'épargner aux coupables le châtiment qu'ils méritaient, et comment aussi les reproches de sa conscience ne lui laissaient depuis lors aucun repos.

Le curé, homme prudent, fit faire une minutieuse enquête, ordonna à cette femme de lui remettre le ciboire contenant des Hosties tachées de sang, et, lorsqu'il eut acquis la certitude de la profanation, il demanda aux magistrats civils de prendre en main cette affaire et de rechercher les coupables.

En conséquence, tous les juifs de Bruxelles et ceux de Louvain furent arrêtés et jetés en prison. Leur procès commença sans retard.

Il fut long, les accusés niant effrontément leur participation au crime dont les chargeait la dénonciation de Catherine.

Cependant, convaincus par les témoignages de l'un d'entre eux, ils finirent par tout avouer, et furent condamnés, la veille de l'Ascension de cette année 1370, à être brûlés vifs. La sentence fut exécutée le même jour.

* * *

Les profanateurs de l'Eucharistie avaient payé la dette de la justice humaine. Il appartenait maintenant à la piété des catholiques de réparer de tout leur pouvoir l'outrage fait à la majesté divine.

Le Chapitre de Sainte-Gudule ayant obtenu du curé de Notre-Dame de la Chapelle que trois des Hosties miraculeuses fussent transportées en son église collégiale, cette translation fut l'occasion d'une magnifique cérémonie.

A la procession, suivie par tout le peuple catholique de Bruxelles, on remarquait le duc et la duchesse de Brabant, entourés des gentilshommes de leur maison et d'un nombre considérable de nobles et de bourgeois, venus pour célébrer le miracle et rendre un solennel hommage à la divine Eucharistie.

Pendant plusieurs années, on continua à chaque Fête-Dieu de porter en procession les précieuses reliques, et ce fut toujours pour la ville

9. Le jugement des sacrilèges.

10. Translation des Hosties à l'église de Sainte-Gudule.

de Bruxelles la source d'importantes faveurs.

***

Mais où la puissante intervention de Notre Seigneur Jésus-Christ apparut surtout, ce fut pendant la peste de 1529.

Cette maladie, venue d'Angleterre, avait envahi les Pays-Bas et l'Allemagne et y causait de terrifiants ravages.

Les habitants de Bruxelles, pour se protéger contre les atteintes du mal, s'adressèrent au *Saint-Sacrement de miracle*, et cela, nous disent les chroniques du temps, « avec une vive foi, une pleine espérance et une ferme confiance en Dieu, le médecin suprême et la consolation la plus sûre dans toutes les tribulations et adversités ».

Ils firent pénitence, se confessèrent et communièrent, multiplièrent leurs supplications pendant trois jours.

Dieu les entendit si bien, que, dans toute la ville de Bruxelles, il ne mourut de ce fléau que six personnes, alors que, dans les cités voisines, l'on comptait les victimes par milliers.

En reconnaissance, Marguerite d'Autriche, princesse des Pays-Bas, ordonna que tous les ans, le dimanche après la fête de sainte Marguerite, on ferait une procession générale où le *Saint-Sacrement de miracle* serait proposé à la vénération des fidèles.

***

Et maintenant, six siècles et plus ont passé depuis la sacrilège profanation de Bruxelles.

Les Hosties conservées à Notre-Dame de la Chapelle ont disparu, en 1579, lorsque les calvinistes s'emparèrent de la ville et pillèrent les églises. Celles qu'avait obtenues Sainte-Gudule furent sauvées par un pieux chanoine et, le calme étant revenu, restituées à cette église.

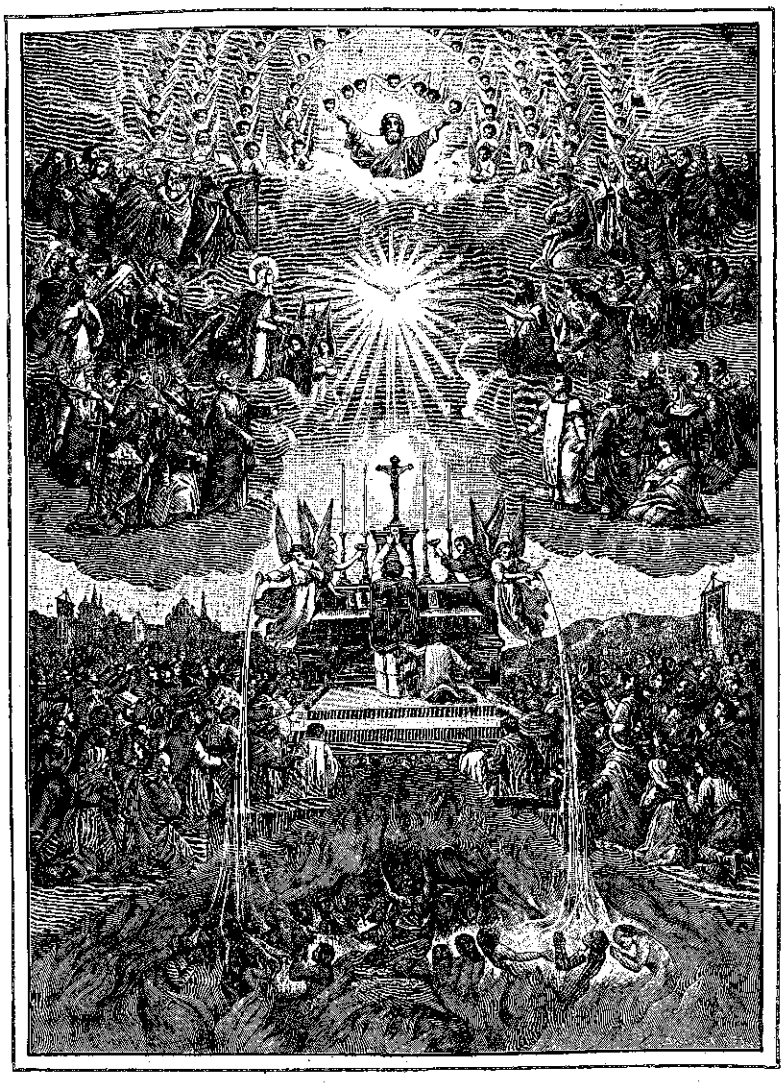
Aujourd'hui encore elles demeurent, et les catholiques bruxellois les vénèrent comme un frappant témoignage de l'horreur que doivent inspirer les crimes commis contre la Sainte Eucharistie, comme aussi un argument palpable en faveur de la présence réelle de Notre Seigneur au Saint Sacrement de l'autel.

SOURCE CONSULTÉE

Vénérable histoire du Très Saint-Sacrement de Miracle, composé par PIERRE CAFMEYER, chanoine de l'église collégiale de SS. Michel et Gudule, 1735.

LE PRÉCIEUX SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Fêtes le Vendredi après le IVe Dimanche de Carême et le Ier Dimanche de juillet.



L'effusion du Précieux Sang purifie et soutient l'Église et la terre, délivre l'Eglise souffrante et peuple l'Eglise triomphante.

(Réduction d'un tableau du Catéchisme en images en couleurs, édité par la Maison de la Bonne Presse.)

Un Dieu a répandu pour nous tout son Sang : tel est le mystère que l'Eglise s'est proposé d'honorer. Mystère si digne d'amour qu'elle n'a pas cru excessif de lui consacrer dans l'année liturgique une double solennité : l'une, concédée à certains lieux, se célèbre le vendredi de la quatrième semaine de carême ; l'autre, donnée par le pape Pie IX à l'Eglise universelle, a, depuis l'année 1849, sa place marquée au premier dimanche de juillet.

Le Précieux Sang est notre trésor à chacun de nous ; c'est pour notre âme le garant des promesses de salut que Dieu lui a faites ; c'est le gage de l'amour infini de Jésus-Christ pour nous.

Aussi le pieux lecteur nous saura-t-il gré de dérouler en ce modeste numéro de nos *Vies des Saints* comme une histoire du Précieux Sang.

LE SANG DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Le sang humain coula pour la première fois aux portes mêmes du paradis terrestre. Jaloux

de ce que son sacrifice était moins agréable à Dieu que celui d'Abel, Caïn tua son frère. Alors la voix du sang, comme dit l'Ecriture, se fit entendre. Elle s'élevait pour accuser, pour crier à Dieu vengeance.

Combien différente est la voix du Sang de notre Sauveur ! Comme elle parle plus excellemment, puisqu'elle demande miséricorde pour nos âmes, pardon pour nos péchés !

*
* *

L'histoire des Hébreux, dans une de ses plus belles pages, atteste à l'avance quelle sera la vertu du Sang de Jésus-Christ.

Le peuple hébreu gémissait dans la servitude d'Egypte. Pour l'y arracher, Moïse, son chef, essaya contre le Pharaon qui le retenait captif tous les arguments et toutes les menaces. De la part du Seigneur, il l'accabla de divers fléaux, sans jamais réussir à vaincre entièrement son obstination.

« Partez, disait le Pharaon, mais laissez ici vos femmes et vos enfants » ; ou encore : « Je vous permets de quitter l'Egypte avec vos femmes et vos enfants, mais à condition que vous n'emmènerez pas vos troupeaux ».

Moïse fit une suprême tentative. Il menaça le tyran d'anéantir en une nuit tous les premiers-nés de la terre d'Egypte, depuis le fils du roi jusqu'au fils de la dernière de ses servantes. Et pour que l'ange exterminateur ne confondit pas dans une même destruction les fils des Egyptiens et les fils des Hébreux, qui vivaient presque côte à côte, il trouva pour les discerner un admirable expédient.

« Tuez, dit-il aux Hébreux, un agneau d'un an, et marquez de son sang le haut des portes de vos maisons. A son passage, l'ange de la mort verra ce signe et il épargnera vos premiers-nés.

— Que dites-vous, ô Moïse ? s'écrie un grand docteur (1). Le sang d'un agneau peut-il procurer la délivrance d'un homme raisonnable?

— Oui, répond le Législateur. Ce sang est tout puissant, non en soi, mais parce qu'il préfigure le Sang du Rédempteur.

Ainsi en a-t-il été du sang versé dans l'Ancien Testament. S'il purifiait, s'il sauvait, c'est qu'il était dans les desseins de Dieu une figure du sang de Jésus-Christ.

*
* *

De là, chez les Hébreux, cette multitude de sacrifices, cette étrange prodigalité dans l'effusion du sang.

Chaque matin et chaque soir, un agneau mâle, sans tache et sans défauts, devait être égorgé dans le temple de Jérusalem. C'est ce qu'on appelait le *sacrifice perpétuel*.

En dehors de cet acte public et quotidien, des particuliers offraient sans cesse pour leur propre compte des hosties expiatoires, immolaient des tourterelles, des colombes, des brebis, des boucs, des bœufs et des génisses. Et aux jours de grande solennité, à l'occasion de réjouissances nationales, comme celle de la dédicace du temple par Salomon, c'est par milliers que l'on sacrifiait les victimes. On a peine à se représenter de pareilles hécatombes, et cependant les Livres saints sont là pour en témoigner.

Pourquoi, se demande-t-on, tant de sang répandu ? Personne, après saint Paul, n'a mieux approfondi ce mystère que Bossuet. Entrons avec lui dans quelques détails sur l'un des sacrifices les plus solennels du peuple hébreu.

Une seule fois par an, le grand prêtre pénétrait dans la partie reculée et mystérieuse du temple appelée le *Saint des Saints*. C'était le seul endroit de la terre où le Seigneur daignât, sous forme d'une nuée qui enveloppait l'arche sainte, manifester sa présence.

Avant d'approcher de ce lieu vénérable, le grand sacrificateur égorgeait deux victimes, la première pour ses propres péchés, la seconde pour les péchés du peuple qui l'entourait. Il recueillait le sang du sacrifice, entrait avec ce sang dans le sanctuaire, y trempait ses doigts, et alors seulement osait adresser sa prière au Seigneur, et il était exaucé.

« Qui ne voit ici, dit Bossuet, que ce n'est point par son propre mérite que l'accès lui est donné dans le sanctuaire ? C'est le sang de la victime immolée qui l'introduit et qui le fait agréer. Dites-moi, fidèles, quel est ce sang? Le sang des bêtes brutes est-il capable de réconcilier l'homme? Notre Dieu se plaît-il si fort dans le sang des animaux égorgés qu'il ne puisse souffrir son pontife devant sa face, s'il n'est, pour ainsi dire, teint de ce sang ? Au travers de ces ombres, ne découvrez-vous pas le Seigneur Jésus, qui, par son Sang, ouvre le sanctuaire éternel? » (*Sermon pour le jour de l'Ascension.*)

Si Jésus a voulu, comme le pontife de l'ancienne loi, pénétrer dans le Saint des Saints, les mains teintes de sang, c'est uniquement à cause de nous; « c'est nous qui avions besoin de sang pour entrer au ciel, dit encore Bossuet, parce que, étant pécheurs, notre sang était dû à la rigueur de la justice divine, si Jésus n'eût fait cet aimable échange de son Sang pour le nôtre, de sa vie pour la vie des hommes ».

Voyons ce Sauveur à l'œuvre, et laissant désormais de côté les figures, contemplons dans son adorable réalité le sacrifice de Jésus-Christ; suivons avec amour les traces de son Sang, depuis la Circoncision jusqu'au Calvaire.

EFFUSIONS DU SANG DE JÉSUS-CHRIST

Notre divin Maître a été, on peut le dire, avare de ses paroles. Eu égard à sa puissance, il a de même paru peu prodigue de miracles, laissant à ses apôtres le soin d'en accomplir après lui de plus nombreux et de plus grands.

Mais lorsqu'il s'est agi de nous donner son Sang, sa prodigalité n'a pas connu de bornes.

A peine né, il veut bien vite en répandre les premières gouttes. Il n'est nullement tenu à la cérémonie douloureuse de la circoncision, mais il a grande hâte de nous montrer qu'il nous aime à l'excès, et il ne peut attendre pour cela le temps de sa Passion.

« O divin Enfant, dirons-nous volontiers avec un pieux auteur, si vous faites tant pour nous à un âge si tendre, que ne ferez-vous pas dans un âge parfait et accompli ! »

*
* *

A la veille de souffrir, même impatience. Il doit être baptisé d'un baptême de sang et il éprouve une sorte d'angoisse, tant que ce désir ne sera pas comblé.

Au jardin de Gethsémani, seul, sans autre témoin que Dieu et son ange, il anticipe sur sa Passion. Là, le précieux Sang coule de lui-même. Sous l'action étrange de la douleur qu'il éprouve

(1) Saint Jean Chrysostome, *Leçons de l'office du Précieux Sang.*

à la vue de nos ingratitudes, Jésus le laisse s'échapper par tous ses pores : les gouttes perlent lentement à la surface de son corps, elles se mettent à couler sur son front, sur ses tempes, sur sa face divine; de minces filets de sang se forment et courent çà et là le long de ses membres, ils humectent ses vêtements, la terre elle-même en est rougie et imprégnée.

« N'est-ce pas, dit Bossuet, que notre Sauveur savait que notre salut était dans son Sang, et que, pressé d'une ardeur immense de sauver nos âmes, il ne peut plus retenir ce Sang qui contient en soi notre vie bien plus que la sienne? Il le pousse donc au dehors par le seul effort de sa charité, de sorte qu'il semble que ce divin Sang, avide de couler pour nous, ne peut attendre la violence étrangère. »

*
* *

Mais voici venu le jour de la Passion. Jésus est dans la cour du prétoire, à la merci d'une vile soldatesque. Pilate a donné l'ordre de le flageller. C'est donc le moment de faire couler de vrais ruisseaux de sang.

L'innocent Agneau est attaché à la colonne; alors, sans ouvrir la bouche pour se plaindre, il livre aux bourreaux ses épaules nues, son corps dépouillé de vêtements, et le supplice commence. Rien d'horrible comme cette scène. Le knout des Russes est moins cruel que ne l'était le *flagellum* dont les Romains châtiaient leurs esclaves : chacune des quatre lanières dont il se composait était armée à son extrémité d'osselets ou de boutons de métal, et chaque coup ouvrait un trou sanglant dans la chair du patient.

Ordinairement, pour empêcher qu'il ne succombât sur-le-champ, le licteur limitait le nombre des coups. Les bourreaux improvisés de Jésus n'eurent pas pour lui ce reste d'humanité, et ils le frappèrent sans pitié jusqu'à en être las, jusqu'à pouvoir réaliser la parole du Prophète : *Ils ont compté tous mes os.*

Le corps entier du Sauveur fut lacéré par ces fouets; toute sa chair s'enlevait par lambeaux, et le sang s'échappait à flots de tant de sources béantes, au sein d'une seconde agonie qui eût déterminé la mort, si le divin Supplicié lui-même n'en avait décidé autrement.

Plus d'un coup de fouet avait dû cingler douloureusement la tête et les yeux. Ce chef auguste allait pourtant avoir son supplice spécial.

« Il se proclame le roi des Juifs, se dirent les soldats en ricanant, nous allons lui donner une couronne. » Aussitôt, ils entrelacent des branches épineuses prises au fagot des feux de bivouac, ils en forment une sorte de bonnet élevé ou de tiare qui couvrira non seulement le front et les tempes, mais le crâne et toute la partie supérieure de la tête de Jésus. De longues épines atteignent çà et là la peau et déjà leurs pointes se rougissent de sang. Mais elles n'entrent pas assez profondément; la couronne, mal adaptée, ne tient pas. Alors, à l'aide d'un roseau pesant qui frappe à coups redoublés, on parvient à l'assujettir, et ainsi, la chevelure, les oreilles, les yeux, les joues du plus beau des enfants des hommes se tachent de sang. Sa face devient méconnaissable. Pour qui aime Jésus, cette effusion, l'une des plus douloureuses, est précieuse entre toutes.

*
* *

Le chemin qui monte du prétoire au calvaire se marque à son tour de traces sanglantes.

Chaque nouvel effort fait découler de tant de plaies encore vives, une à une, lentement, les gouttes de sang. En même temps une lourde croix déchire ses épaules; trois chutes successives meurtrissent les genoux de la Victime et les font saigner; les soldats inhumains ajoutent à tant de violences en l'accablant de coups pour la forcer de se relever.

Finalement, comme si Jésus se reprochait de n'avoir pas assez souffert, comme si sa flagellation n'avait pas suffi, on la renouvelle et on rouvre d'un seul coup toutes les blessures en arrachant violemment les vêtements qui y étaient collés.

Les trous énormes des clous enfoncés dans les pieds et dans les mains achèvent d'épuiser toutes les veines de notre Sauveur. L'hémorrhagie se poursuit silencieusement jusqu'à ce que les derniers caillots soient figés sur la lèvre de chaque blessure. Bientôt, tout a été répandu. C'en est fait : *Tout est consommé*, s'écrie Jésus, et il expire, tandis que le pied de la croix et le sol du calvaire sont encore tout humides et rouges de son Sang.

Voilà ce que nous avons coûté à Jésus-Christ. Voilà de quelle manière il nous a donné la plus grande marque d'amour qui se puisse concevoir, celle de mourir pour ceux qu'on aime.

*
* *

Jésus a versé tout son Sang. « Je me trompe, s'écrie ici Bossuet dans son admirable langage; il en reste encore, il y a une source de Sang et de grâce qui n'a pas encore été ouverte. Venez, ô soldats, percez son côté. Un secret réservoir de sang doit encore couler sur nous par cette blessure.

» Voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus : c'est l'eau sacrée du baptême; c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes!

» Mais elle ne peut rien qu'étant jointe au Sang de Jésus, dont elle tire toute sa vertu.

» Je découvre le mystère, la cause profonde pour laquelle le divin Sauveur, prodiguant tant de sang avant sa mort, nous en gardait encore après sa mort même. Celui qu'il répand avant sa mort faisait le prix de notre salut. Celui qu'il répand après nous en montre l'application par les sacrements de l'Eglise. » (*Sermon pour le Vendredi-Saint.*)

LE PRÉCIEUX SANG DE MANTOUE

Plusieurs églises revendiquent l'honneur insigne de posséder une relique du Sang de Notre-Seigneur. Les unes vénèrent un sang miraculeux, échappé à diverses époques, dans des circonstances enregistrées par l'histoire, d'une hostie consacrée ou d'une image du crucifix.

D'autres, plus heureuses encore, croient être en possession d'une partie du Sang du Sauveur, de quelques gouttes, inanimées il est vrai, desséchées le plus souvent, presque décolorées, mais n'en constituant pas moins, aux yeux de la foi, le plus inappréciable des trésors.

Peut-être aurons-nous l'occasion un jour, dans nos *Vies de Saints*, de prendre en particulier l'une de ces reliques et d'en narrer l'histoire. Ici, nous devons du moins dire quelques mots de la relique de Mantoue, car c'est elle qui a provoqué l'institution, en 1686, de la première fête en l'honneur du Précieux Sang.

*
* *

En l'an 804, de nombreux miracles s'accom-

plirent soudain dans le voisinage d'un hôpital, à Mantoue. L'évêque et les habitants de la ville, après mûr examen, ne crurent pouvoir attribuer ces faits étranges qu'à la présence en cet endroit de quelque relique cachée, et l'on pratiqua des fouilles dans le jardin attenant à cet hôpital.

On découvrit bientôt une cassette de plomb, portant sur son couvercle cette simple inscription : « *Sanguis Christi* » (Sang de Jésus-Christ).

D'autre part, une tradition constante dans le pays attribuait à saint Longin, le soldat qui avait percé d'un coup de lance le côté du Sauveur, l'évangélisation de Mantoue.

C'est lui qui, d'après la même tradition, aurait rapporté de Jérusalem le Sang divin recueilli sur le mont du Calvaire. Poursuivi par la persécution de Néron, il mit en sûreté son trésor dans une cassette sur laquelle il grava les deux mots : *Sanguis Christi*. Après quoi, il s'en vint verser lui-même son propre sang pour Jésus-Christ, à Césarée de Cappadoce.

Les rapprochements entre la découverte de la mystérieuse cassette et les données de la tradition semblaient frappants. Les miracles étaient de nature à confirmer l'authenticité de la relique. A dater de ce jour, elle fut entourée d'un véritable culte, surtout lorsque le pape Léon III, venu en personne à Mantoue, eut dûment constaté l'absolue vérité des miracles.

Moins d'un siècle plus tard, le nord de l'Italie fut envahi par les Normands et autres barbares et livré à toutes les déprédations. On résolut d'enterrer le précieux dépôt pour l'arracher à leurs mains sacrilèges. Puis il fallut l'abandonner. Pendant deux cents ans, il fut comme oublié, jusqu'à ce que la Providence se servît à nouveau du miracle pour le remettre en lumière.

Un pauvre aveugle, nommé Adalbéron, priait dans l'église Saint-André de Mantoue, lorsque, dans une vision, cet apôtre lui désigna le lieu où il retrouverait la relique regrettée du Précieux Sang. En même temps, il lui promit de lui rendre la vue, s'il répandait autour de lui cette bonne nouvelle.

Adalbéron ne manqua pas à sa mission; il fit fouiller l'endroit indiqué, et, comme en l'année 804, on eut la joie de découvrir la cassette renfermant un vase de sang et portant l'inscription *Sanguis Christi*. Dès qu'elle apparut aux regards, l'aveugle subitement guéri put la contempler de ses yeux.

Cette fois encore, un Pape du nom de Léon (Léon IX) vint en personne sur les lieux et constata l'authenticité des miracles. Il déclara que la relique pouvait être regardée comme celle du vrai Sang de Notre-Seigneur et devait être honorée comme telle.

Il eût même désiré l'emporter à Rome, mais il s'arrêta devant l'émotion que sa proposition souleva parmi les gens de Mantoue : une sédition faillit éclater. Enfin, tout se conclut à l'amiable, et de la sainte relique l'on fit trois parts : l'une pour le pape Léon IX qui la donna à l'église du Latran, l'autre pour l'empereur Henri III; la troisième fut gardée dans l'église Saint-André.

Cette dernière a traversé les siècles entourée des témoignages d'une vénération constante.

Pourquoi, hélas! a-t-il fallu qu'en ces derniers temps, pendant les troubles révolutionnaires de 1848, d'impies soldats autrichiens missent à sac l'église du Saint-Sang et détruisissent la relique insigne dont ils convoitaient le riche reliquaire. La destruction ne fut pourtant pas aussi complète que l'impiété aurait pu le désirer. On avait, en 1572, détaché une partie de la relique en faveur de la famille princière des Gonzague résidant à Mantoue, et c'est à leur chapelle privée qu'on put, en cette triste occurrence, emprunter de quoi continuer au Précieux Sang de Mantoue son culte traditionnel.

L'empereur d'Autriche François-Joseph tint à réparer autant que possible le sacrilège en faisant fabriquer, aux frais du trésor public, deux reliquaires en or, sur le modèle de ceux qui avaient disparu et qui étaient l'œuvre du célèbre Benvenuto Cellini. On y déposa en grande pompe ce qui restait de la sainte relique, en la fête de l'Ascension de 1876.

LA DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG

Indépendamment des vestiges naturels ou miraculeux du Sang de Jésus, reliques qu'elle entoure d'une haute vénération, l'Église a toujours adoré comme une partie principale de l'humanité de Notre-Seigneur, comme ses Cinq Plaies, comme son Sacré Cœur, le Précieux Sang, instrument de notre Rédemption.

Dans le dernier siècle surtout, ce culte, encouragé par les Souverains Pontifes, a pris de nouveaux et consolants accroissements.

Sous le pape Pie VII, a été fondée par le vénérable Gaspar del Bufalo la *Congrégation du Très Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, répandue en Italie et en Amérique, où elle a opéré déjà d'abondants fruits de salut.

Avant le vénérable Gaspar, les Pères de l'Oratoire, ces dignes fils de saint Philippe de Néri, avaient propagé par toute l'Angleterre la Confrérie toujours florissante du Précieux Sang.

Pie IX, en dernier lieu, a donné à ce culte si salutaire une extension plus considérable encore en accordant à l'Eglise universelle la fête du Précieux Sang désormais fixée au premier dimanche de juillet, avec un office propre d'une piété et d'une onction telles qu'il en existe peu d'aussi beaux dans le Bréviaire.

Cette concession promulguée par le Souverain Pontife tandis qu'il était exilé à Gaëte (le décret est du 10 août 1849) est, dit Dom Guéranger, « le monument d'une des plus éclatantes victoires de l'Eglise en notre siècle ».

Elle a été inspirée en effet à Pie IX, à la suite de la délivrance de Rome par les armées françaises, les 28, 29 et 30 juin.

Le 2 juillet, nos soldats pénétraient en vainqueurs dans la cité de Pierre, l'arrachaient au pouvoir des révolutionnaires et la rendaient au Pape. Et quelques jours plus tard, Pie IX offrait au ciel un double ex-voto de sa reconnaissance. Il élevait à un degré supérieur de solennité la fête de la Visitation (2 juillet,), et il établissait celle du Précieux Sang, remerciant ainsi la Vierge Marie et son divin Fils de la protection accordée à l'Eglise.

***

Le Précieux Sang est l'instrument qui a racheté le monde. Il n'a été versé que pour nous ouvrir l'entrée du ciel. Quel malheur pour notre âme si nous venions à rendre inefficace sa divine action. Loin de nous une telle pensée!

Ecoutons plutôt la réconfortante parole de saint Paul disant : « Ayons confiance, ô mes frères, et par le Sang de Jésus-Christ, entrons dans le Saint des saints », c'est-à-dire au ciel. Là sont déjà à nous attendre les élus que voyait l'apôtre saint Jean, ceux qui « sont venus de la grande tribulation et ont lavé leurs robes dans le Sang de l'Agneau. »

Postface 2020
mois de juillet

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série.

Pour le **mois de juillet :**

- 1er juillet : Fête du Précieux-Sang. Le fascicule de cette fête se retrouve à la fin du tome du mois de juillet, mais la date de la fête est maintenant le 1er juillet (*nouvelle date fixée par saint Pie X*).

Quelques corrections :

- Saint Irénée devrait être au 3 juillet, et non au 28 juin.
- Saint Cyrille et saint méthode devrait être au 7 juillet, et non au 5 juillet.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org